

The Library
of the
University of North Carolina



Endowed by The Dialectic
and
Philanthropic Societies



v.27

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

BUILDING USE ONLY

CT143
.M5
t.27,c.2

North Carolina

***This book must not be
taken from the Library
building.***

NOV 18 1966

NOV 18 1966

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XXVII.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité (VOLTAIRE.)

TOME VINGT-SEPTIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE DE VERNEUIL, 52

ET

LEIPZIG

LIBRAIRIE DE F. A. BROCKHAUS.

Library, Univ. of
North Carolina

Digitized by the Internet Archive
in 2014

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

M

MARKHAM (GERVAIS), auteur anglais, né à Gotham, dans le comté de Nottingham, vécut sous les règnes d'Elisabeth, de Jacques et de Charles I^{er}, et porta les armes avec le grade de capitaine, pour la défense de ce dernier, pendant la guerre civile de 1640. Non-seulement il était versé dans l'art militaire, mais il savait plusieurs langues, et possédait particulièrement en agriculture des connaissances très-étendues. On cite parmi ses nombreux ouvrages : 1^o un *Traité sur l'équitation*, in-4^o, sans date ; 2^o une édition nouvelle, imprimée en 1616, de la *Maison rustique* de Liebault, traduit en anglais par R. Surfleit, avec des additions par Markham, tirées des ouvrages d'Olivier de Serres, de Vinet, et de quelques auteurs espagnols et italiens ; 3^o un *Traité sur l'art de la chasse aux oiseaux*, 1621, in-8^o ; 4^o un autre *sur la pêche à l'hameçon*, écrit avec une emphase ridicule, 1636, in-4^o ; 5^o les *Rudiments et la grammaire du soldat*, 1635 ; 6^o *Hérodote et Antipater*, tragédie, 1662 ; 7^o l'*Art de l'arquebuse*, in-8^o, 1634 ; 8^o les *Satires de l'Arioste*, in-4^o, 1608. Son *Poème des poèmes, ou la Muse de Sion*, en huit églogues, 1596, in-16, paraphrase poétique, a joui d'une grande réputation ; ses vers sont cependant fort médiocres : mais ses ouvrages sur l'agriculture et sur l'art vétérinaire ont eu un assez grand succès. L.

MARKLAND (JÉRÉMIE), l'un des plus savants philologues anglais du 18^e siècle, était un des douze enfants de Ralph Markland, vicaire de Childwall, en Lancashire, et auteur de l'*Art du tir au vol*. Il naquit le 29 octobre 1693. Son père obtint pour lui la faveur d'être élevé à l'hôpital du Christ, fondé à Londres par Henri VIII et Edouard VI, pour les orphelins et les enfants indigents. Sorti de cette première école, le jeune Markland entra au collège de St-Pierre, dans l'université de Cambridge ; et au bout de peu d'années, il y obtint le grade de *fellow*, ou *associé*, et plus tard celui de *tuteur*, ou maître. Il commença en 1723 à se faire connaître dans les lettres par une *Épître critique* latine, qu'il adressa à Francis Hare, doyen de Worcester ; il y explique et corrige plusieurs passages des anciens, et particulièrement d'Horace, avec une érudition et une sagacité peu communes. Hare,

qui depuis fut évêque, et avait déjà beaucoup de crédit et d'influence, aurait pu contribuer efficacement à la fortune de Markland, si celui-ci eût voulu entrer dans les ordres sacrés ; mais le jeune littérateur s'y refusa constamment. Il ne se trouvait pas assez de force et de santé pour remplir les devoirs ecclésiastiques. Sa poitrine était même si délicate, que les leçons qu'il donnait chaque jour, pendant une heure seulement, lui causaient une extrême fatigue. Vers le même temps, il était fort occupé de Properce ; et il promettait une nouvelle édition de Stace : toutefois il ne publia que les *Silves*, in-4^o, de ce dernier poète (Londres, 1728), revues sur les anciennes éditions, et accompagnées de notes et de corrections. Stace est un écrivain si altéré et dont les manuscrits sont si rares, que le critique qui essaye de le corriger et de l'interpréter est sans cesse obligé d'employer la méthode hardie des conjectures, et de chercher dans son propre génie les ressources qu'il ne trouve pas dans les procédés ordinaires de son art. Suivant les traces de Bentley, doué d'un goût excellent, plein de la lecture des auteurs latins, et initié à tous les petits secrets de la critique verbale, Markland a déployé dans son travail sur les *Silves* le talent le plus remarquable. Ses restitutions paraissent quelquefois très-hardies, très-forcées même ; mais quand on lit ses preuves si bien présentées, ses autorités si heureusement appliquées, on en vient le plus souvent à croire vrai ce qui d'abord semblait le plus invraisemblable ; et même quand on n'est pas convaincu, on se trouve toujours contraint d'admirer le jugement et l'érudition du commentateur. Si nous ne nous trompons, les notes de Markland sur Stace sont, avec l'Horace de Bentley, ce que les philologues anglais ont écrit de plus beau sur la littérature latine. Hand les réimprime toutes dans l'édition de Stace, qu'il a commencée il y a quelques années. En 1728, Markland se chargea d'achever l'éducation d'un jeune homme nommé William Strode, avec lequel il passa quatre ou cinq ans, dont deux furent employés à visiter la France, les Pays-Bas et la Hollande. De retour en Angleterre, Strode se maria ; et, quand son fils aîné eut atteint sa sixième année, il le confia aux soins de Markland, qui

consacra sept ans à cette seconde éducation. Plein de complaisance et toujours prêt à communiquer ses idées quand il croyait pouvoir être utile à ses amis ou servir la littérature, Markland fournit à Taylor beaucoup de remarques sur Lysias (1); à Ward, qui donnait une seconde édition du Maxime de Tyr de Davies, d'excellentes notes sur ce philosophe ou plutôt ce sophiste platonicien; à Bowyer, qui réimprimait le traité de Küster sur le *Verbe moyen*, de judicieuses observations; à Richard Arnald, commentateur du livre de la Sagesse, quelques notes; à Mangey, de nombreuses et en général de bonnes corrections sur Philon. Mangey dit même, dans sa préface, que pendant tout le cours de l'ouvrage « il a été aidé par les soins, les conseils, le jugement de « Markland : » ce qu'il ne faut pourtant pas prendre trop à la lettre; car Markland avait souligné ces mots dans son exemplaire et écrit à la marge, qu'il n'avait pas vu une seule page de tout l'ouvrage, avant l'entière publication des deux volumes. Au mois de février 1744, la place de professeur de grec dans l'université de Cambridge vaquait par la mort de Walter Taylor, qui n'est pas le Taylor nommé tout à l'heure, et quelques amis l'engagèrent à se mettre sur les rangs. Mais il se refusa à leurs desirs; et l'on nomma Fraigneau, du collège de la Trinité: en 1750, Fraigneau résigna pour pouvoir se marier; et Markland, sollicité une seconde fois, refusa une seconde fois de postuler, par modestie et absence d'ambition, comme ses lettres le font croire: peut-être y joignait-il aussi un peu de prévoyance, et ne voulait-il pas courir la chance d'un refus, plus contrariant que le succès ne pouvait être agréable. En effet, l'élection dépend de quatre ou cinq électeurs dont trois sont nécessairement de la Trinité, et se servent de leur majorité pour porter un membre de leur collège. Depuis 1572 jusqu'à présent, c'est-à-dire dans un espace de deux siècles et demi, il n'y a eu que quatre exceptions: Downes, du collège de St-Jean; Widdrington, du collège de Christ; Barnes, du collège Emanuel; et le prédécesseur du célèbre Porson, Kooke, du collège du Roi. Pour que Markland, du collège de St-Pierre, pût être nommé, son mérite et ses titres littéraires ne suffisaient pas: il lui fallait les trois voix de la Trinité, que l'esprit de corps assurait presque d'avance à l'obscur Fraigneau, ou à tout autre trinitaire. Pressé par l'amour de la vérité et le zèle de la critique, Markland, le plus circonspect des hommes et le moins offensif, entra dans la querelle qui s'était élevée entre Tunstall et Middleton. Tunstall avait attaqué l'authenticité de la correspondance de Cicéron et de Brutus, dont Middleton avait fréquemment et sans défiance

employé l'autorité dans son *Histoire de l'orateur romain*. Middleton avait fait à Tunstall une réponse qu'il croyait victorieuse, lorsque celui-ci répliqua par de nouveaux arguments plus forts et plus nombreux, que Markland confirma du poids de son autorité. Ses *Remarques sur les Lettres de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron* (Londres, 1745), si elles ne convinquirent pas Middleton, au moins le réduisirent au silence. Il y joignit une dissertation où il attaquait l'authenticité de quatre harangues, que jusqu'alors on avait toujours et sans contestation attribuées à Cicéron. Il prétend qu'elles sont supposées, et ont été écrites par quelque rhéteur. Ces quatre discours, condamnés comme tels, sont ceux que nous lisons dans les éditions sous les titres: *Ad Quirites post reditum*, — *Post reditum in senatu*, — *Pro domo sua*, — *De haruspiciis responsis*. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit; il eut des partisans, et plus encore d'adversaires. Ross, du collège de St-Jean, qui depuis donna une excellente édition des *Lettres familières de Cicéron*, et parvint plus tard au siège épiscopal d'Exeter, Ross publia tout aussitôt, avec l'aide de Gray et de quelques autres peut-être, une brochure très-satirique, où il attaquait, « d'après la manière de Markland », l'authenticité des plaidoyers de Cicéron pour P. Sylla et, pour Milon, de deux Catilinaires, et par occasion, de deux sermons de Tillotson, et d'un sermon d'Atterbury. Ce genre de récrimination est plus facile et plus amusant que solide. Markland, bien loin de répliquer à ce pamphlet, ne daigna pas même le lire. Il avait écrit sur son exemplaire: « Je n'ai jamais ouvert ce livre. » Markland, qui se taisait, fut défendu par le savant imprimeur Bowyer, qui répondit à Ross, mais ne toucha pas assez à la question principale. Toute cette controverse semblait oubliée, lorsque Gessner la ranima, en 1753 et 1754, par deux dissertations, insérées dans le tome troisième des Mémoires de l'académie de Göttingue; il y soutient les quatre discours attaqués, en suivant Markland pas à pas, discutant et réfutant chacune de ses objections. L'opinion de Gessner entraîna celle de toute l'Allemagne; et bientôt il n'y eut guère qu'un très-petit nombre d'hommes curieux des moindres détails de l'histoire littéraire qui connussent ces débats et la part qu'y avaient prise Middleton, Tunstall, Markland et Gessner. Mais en 1801 M. Wolf fit revivre la querelle. Il donna une édition des quatre discours, où il se range absolument à l'avis de Markland et le fortifia par de nouvelles remarques. Aux notes du critique anglais, qu'il a mises en latin, ignorant qu'elles avaient déjà été ainsi traduites en Angleterre, il a joint avec une louable impartialité les dissertations de Gessner. Nous ignorons quel effet cette publication a pu produire: pour nous, nous avouerons avec franchise que les observations de Markland et de M. Wolf ne nous ont pas convaincu. Markland avait eu aussi

(1) Il a joint à ses observations sur Lysias quelques remarques sur une vingtaine de passages du Nouveau Testament, qui, au jugement du célèbre Valckenae, valent mieux que les volumes entiers d'observations de certains philologues sacrés.

l'idée d'attaquer le célèbre traité de Cicéron, *De oratore* ; il abandonna ce projet, heureusement pour lui ; nous doutons qu'il en eût retiré beaucoup d'honneur. Son temps fut mieux employé lorsqu'en 1756 il communiqua quelques notes à Musgrave, qui publiait l'*Hippolyte* d'Euripide ; lorsqu'en 1758 il aida de ses soins son ami Bowyer, qui réimprimait le Théâtre de Sophocle ; lorsqu'en 1760 il publia son excellent traité sur la cinquième déclinaison des Grecs, qu'il joignit en 1763 à une très-bonne édition des *Suppliantes* d'Euripide. Cette édition des *Suppliantes*, qui, avec celle des *Silves* de Stace, nous semble le chef-d'œuvre de Markland, fut réimprimée en 1775, pour l'usage du collège d'Eton, d'après un exemplaire corrigé par l'éditeur ; et en 1811, Gaisford l'a publiée de nouveau à Oxford, avec quelques améliorations. Gaisford a joint aux *Suppliantes* une réimpression des deux *Iphigénie* d'Euripide, que Markland avait données en 1774, avec assez peu de soins et assez peu de succès. Cette édition des deux *Iphigénie* fut la dernière production de Markland : il mourut en 1776, le 7 juillet, d'une violente attaque de goutte. Le docteur Charles Burney, dans la préface de son *Essai sur les Chœurs d'Eschyle*, a fait une pléiade des *hellénistes* qui ont fleuri en Angleterre dans le 18^e siècle et qu'il appelle, par une hyperbole vraiment trop forte, *magnanimi heroes* : ces astres brillants, ces héros *magnanimes*, sont Bentley, Dawes, Markland, Taylor, Toup, Tyrwhitt et Porson. M. Elmsley voudrait qu'un de ces noms-là fit place à celui de Musgrave ; il ne dit pas lequel. Ces constellations littéraires de sept noms étaient peut-être bonnes au temps où l'on ne connaissait encore que sept étoiles dans les pléiades : mais à présent que de meilleurs instruments en ont fait découvrir un plus grand nombre, on peut, sans retrancher personne, ajouter Musgrave à la pléiade anglaise. Morell aussi pourrait y prendre place parmi les nébuleuses. Si cette question d'un nom, à supprimer eût été proposée au docteur Hurd, le célèbre commentateur d'Horace, il n'eût pas été si embarrassé que M. Elmsley feint de l'être, où l'est réellement. Markland eût d'abord été rayé. Nous en jugeons d'après l'extrême dédain avec lequel il parle de lui dans une de ses lettres à Warburton. C'est à l'occasion d'un vers des *Suppliantes*, où l'interprète s'était donné beaucoup de peine sans y mettre beaucoup de raison. « Après ce spécimen de la sagacité de Markland, on n'est pas étonné, dit le docteur Hurd, de l'entendre déclarer que, malgré tous les soins pris et par d'autres et par lui pour expliquer Horace, il n'y a pas une ode, pas une épode, pas une épître, pas une satire ; dont il puisse sincèrement et honnêtement affirmer qu'il en a une parfaite intelligence. Y eut-il jamais un exemple plus frappant d'un pauvre homme qui s'embarrasse et se confond lui-même par son obscure diligence ? ou une

« meilleure application de la vieille maxime, *Næ intelligendo faciunt ut non intelligent* ? Après tout, je crois que l'éditeur est un très-bon homme et un savant ; mais il est en même temps la triste image d'une créature de peu d'esprit et de sens médiocre, assotée par son goût exclusif par les objets particuliers de ses études, et qu'une trop grande application aux minuties de son art a rendu stupide. » Ce jugement, comme le remarque très-bien M. Elmsley, est une vraie caricature ; et il a lui-même apprécié Markland d'une manière plus équitable : « Il était doué, dit-il, d'une portion satisfaisante de jugement et de sagacité. Ami du travail et de la retraite, il consacra une longue vie à l'étude du grec et du latin. Sa modestie, sa candeur, sa probité littéraire, sa politesse à l'égard des autres savants, furent telles, qu'on le regarda justement comme le modèle que tout critique devrait imiter. Partagé comme il l'était, nous ne croyons pas qu'il eût pu appliquer ses facultés, avec plus d'honneur pour lui-même et plus d'avantage pour la société, à un autre objet que la littérature ancienne. Certainement il ne se fût pas distingué comme théologien, ni comme métaphysicien, ni comme poète, ni comme orateur. etc. » B—ss.

MARKOFF (le comte ARCADIE-IVANOVITCH), diplomate russe, était fils d'un gentilhomme de Moscou peu favorisé de la fortune. Protégé par les Zoubow, il fut placé au ministère des affaires étrangères, où il se rendit fort utile. Il sut gagner les bonnes grâces de l'impératrice Catherine II, qui le combla de faveurs, non toutefois de celles qui étaient réservées pour les Orloff et les Potemkin ; car, bien différent de ces favoris, Markoff était fort laid et de petite taille. Nommé premier conseiller au département des affaires étrangères, il eut part aux principaux événements qui signalèrent la fin du règne de Catherine. Ce fut lui qui, de concert avec le prince Platon Zoubow, voulut imposer au roi de Suède des conditions impraticables, lors du mariage projeté de ce prince avec la grande-duchesse Alexandra, et qui compromit ainsi l'impératrice, dont l'orgueil irrité causa probablement la mort subite (*voy.* GUSTAVE IV). Markoff avait acquis une fortune considérable et fait élever ses frères aux premiers emplois ; mais à l'avènement de Paul I^{er}, il fut disgracié et même obligé de vendre le magnifique palais qu'il possédait à St-Petersbourg. Le czar l'acheta cent mille roubles et en fit présent au prince Alexandre Kourakin, qui venait d'être nommé vice-chancelier. La disgrâce de Markoff finit avec le règne de ce prince et fut peut-être une cause de la faveur qu'il obtint auprès d'Alexandre I^{er}. Celui-ci le nomma, en 1800, ministre plénipotentiaire en France, à la place de Kalitcheff ; mais le comte Markoff, étant tombé dangereusement malade, ne put se rendre à son poste que l'année sui-

vante ; ce fut en avril 1801 qu'il présenta ses lettres de créance au premier consul. « Markoff, « disent les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, était d'une laideur amère, mais fin, « spirituel, clairvoyant et rompu aux affaires, « mélange de souplesse et d'audace, accoutumé « à ramper près de son maître et à commander « en son nom aux ambassadeurs mêmes des puissances européennes. Parvenu de chancellerie, « sa cauteleuse vanité allait avoir à lutter contre « l'impérieux orgueil d'un parvenu militaire, et « à faire respecter son souverain par celui qui « commençait à ne plus rien respecter. » Le 8 octobre 1801, Markoff signa un traité rendu public qui rétablit les relations entre la Russie et la France, telles qu'elles avaient été avant la guerre. Ce traité insignifiant fut suivi, le 11 octobre, d'un autre tenu secret, où furent réglées les questions les plus importantes alors en litige. Markoff, signataire de ces deux traités, patent et secret, qui, dès son début, avait parfaitement jugé l'esprit, le caractère, l'ambition du premier consul, chercha par tous les moyens possibles à défendre les intérêts qu'il avait stipulés et à pénétrer les vues secrètes de Bonaparte. De là, nécessité de sourdes intrigues et de plusieurs tentatives de séduction, qui irritèrent vivement Bonaparte et occasionnèrent de sa part de fréquentes boutades, que Markoff essaya même quelquefois en présence de toute la cour du consul. Bonaparte l'avait évidemment pris en aversion, et il ne manqua aucune occasion de le blesser au vif. La maîtresse de l'ambassadeur russe elle-même n'ayant pas voulu trahir ses secrets, on menaça de la faire arrêter comme émigrée, quoique les lois de l'émigration fussent abolies. L'un des secrétaires de légation fut emprisonné contre le droit des gens et malgré ses réclamations. Markoff n'avait pas été plus heureux dans les négociations qu'il avait entamées même pour des objets d'un intérêt secondaire. Cependant ayant demandé, au nom de l'empereur Alexandre, des indemnités pour les Bourbons exilés, que la Russie accueillait et soutenait en ce moment, cette communication n'éprouva d'abord aucun refus. On ne chicana ni sur la chose elle-même, ni sur la somme à accorder, et l'on mit dans cette négociation la condescendance la plus empressée. « Maintenant, dit Markoff, il « faut s'entendre sur les moyens d'exécution ; il ne « serait pas convenable que les Bourbons reçussent une pension directement payée par le premier consul ; elle pourrait passer par les mains « de l'empereur, qui la leur remettrait comme de sa part, sans leur en dévoiler la source. — C'est « à quoi nous ne pouvons consentir, répondit le « ministre consulaire ; il faut qu'ils la touchent « de nous, et de nous seuls. — Vous voulez donc « les déshonorer ? » répliqua le ministre russe. — « C'est cela même, » reprit le négociateur ; et l'accord projeté fut rompu. Markoff, souvent hu-

mié, ne pouvant pas plus faire respecter le caractère dont il était revêtu que défendre les intérêts du prince qu'il représentait, devait trouver sa position insupportable. De son côté, le premier consul voulait se défaire d'un surveillant dont il redoutait la perspicacité. Le 29 juillet 1803, il demanda le rappel de Markoff. Woronoff s'y opposa ; mais Alexandre crut devoir céder et témoigna en même temps sa satisfaction à son ambassadeur en lui envoyant une brillante décoration, que celui-ci s'empressa d'étaler aux Tuileries, répondant ainsi aux compliments qui lui furent adressés sur cette faveur : « J'en ai obtenu une plus précieuse encore, c'est mon « rappel. » Il partit au mois de novembre, laissant à Paris son premier secrétaire, d'Oubril, comme chargé d'affaires. Markoff revint en France après la restauration, mais sans qualité officielle. Retourné bientôt en Russie, il y mourut dans la retraite, à un âge très-avancé. — MARKOFF (le comte), frère du précédent, suivit la carrière des armes et dut un avancement rapide non moins à son mérite qu'à la faveur dont jouissait son aîné. Il servit comme major général dans la campagne de 1809, s'y distingua et figura le premier dans la promotion de lieutenants généraux qui eut lieu au commencement de l'année suivante. Il commanda, en 1810, un corps d'armée russe dans la guerre contre les Turcs. Lors de l'invasion des Français en 1812, il eut le commandement de la milice de Moscou, et se distingua en plusieurs occasions, notamment le 12 août. Nous ignorons l'époque de sa mort. M—D J.

MARLBOROUGH (JEAN-CHURCHILL, duc de), l'un des plus grands hommes de l'Angleterre, naquit le 24 juin (5 juillet) 1650, à Ash, dans le Devonshire, où Elisabeth Drake, sa mère, s'était retirée pendant l'exil de sir Winston Churchill, son mari, que Cromwell avait dépouillé de sa fortune et forcé de fuir sa patrie pour le punir de son attachement à Charles I^{er}. Elevé à la campagne par un prêtre de l'Eglise anglicane, le jeune Churchill (1) reçut une éducation austère et religieuse : il fut ensuite placé à l'école de St-Paul ; et c'est là, dit-on, que la lecture de Végèce lui fit sentir qu'il était né pour l'état militaire. Si l'on en croit lord Chesterfield, il ne profita pas beaucoup de son éducation : « Il était, dit ce lord, remarquablement ignorant, n'ayant jamais su bien écrire « ni même lire correctement en anglais. » Il se fit bientôt distinguer par une taille avantageuse, une physionomie noble et pleine de grâce. Placé en qualité de page auprès du duc d'York, il montra une inclination si prononcée pour la car-

(1) Quoique le nom de Churchill, qui en anglais signifie *église de la colline*, semble indiquer une origine anglaise, cependant cette famille regarde la France comme son berceau, et fait remonter son origine aux *Courcil* du Poitou, qui étaient de l'expédition de Guillaume le Conquérant. Ce nom de Courcil s'est ensuite altéré ; dans les anciens titres, il est tantôt écrit *Curechill*, et tantôt *Cheurchile* ou *Cherchile*. Dans le *Domesday-Book*, qui doit faire autorité, puisque c'est le terrier statistique de la conquête, ce nom est écrit *Cercelle*.

rière des armes, que ce prince lui fit donner le grade d'enseigne dans les gardes, quoique le jeune page n'eût pas encore atteint l'âge de seize ans. Impatient de se signaler, il s'embarqua pour Tanger, où il prit part à diverses escarmouches contre les Maures. Revenu en Europe, Churchill fut nommé capitaine au régiment du duc de Monmouth (1), et servit dans le corps d'armée que le roi Charles II avait fourni à Louis XIV. Le roi de France commandait en personne, ayant sous ses ordres Condé et Turenne. Ce fut donc à l'école des premiers généraux français que Churchill apprit à combattre et à vaincre. La campagne de 1672, qui mit les Provinces-Unies à deux doigts de leur perte, fut pour lui féconde en grandes leçons. Il se distingua particulièrement au siège de Nimègue, n'ayant pas encore vingt-deux ans accomplis, et il eut le bonheur d'attirer sur lui les regards de Turenne, qui ne l'appelait que *le bel Anglais*, et qui prédit dès lors qu'il serait un grand homme. L'année suivante, Churchill sauva la vie au duc de Monmouth, son colonel, et donna au siège de Maëstricht des preuves d'un si grand courage, que Louis XIV le combla d'éloges à la tête de son armée et l'assura de sa protection auprès du roi d'Angleterre. Le grade de lieutenant-colonel fut sa récompense. Il continua de servir dans les armées françaises jusqu'en 1677, époque où il retourna dans sa patrie. La grande réputation qu'il s'était acquise l'y avait devancé; bientôt il devint l'homme à la mode, et se livra aux plaisirs avec toute l'ardeur de son âge. Sa faveur auprès de son souverain et auprès du duc d'York (2), qu'il ne quittait pas un seul instant, lui fit obtenir un régiment malgré sa jeunesse. Vers 1680, il épousa Sara Jennings, favorite de la princesse Anne, seconde fille du duc d'York : elle passait pour une des plus belles personnes de la cour et jouissait d'un crédit qui contribua par la suite à élever son mari aux plus grands honneurs. Après un court séjour en Ecosse, où il accompagna le duc d'York, Churchill, qui avait couru risque de périr avec ce prince dans un naufrage (3), revint à Londres et fut présenté par lui au roi. Charles II le créa baron et le nomma colonel du troisième régiment des gardes (1682). Le duc d'York étant devenu roi en 1685 sous le nom de Jacques II, Churchill con-

serva auprès de lui sa place de gentilhomme de la chambre et fut comblé de nouveaux bienfaits. Elevé au grade de brigadier général, il fut envoyé à la cour de France pour y notifier l'avènement de Jacques II ; à son retour, il fut nommé grand maître du bourg de St-Alban et pair d'Angleterre, sous le titre de baron Churchill de Sanbridge, dans le comté d'Hertford, terre qui lui appartenait du chef de son épouse. La révolte du duc de Monmouth fournit à Churchill, envoyé pour le combattre, l'occasion de se signaler. Devenu major général, il empêcha par sa vigilance que l'armée royale ne fût surprise. Son général, lord Feversham, et presque tous les officiers étaient dans leurs lits. Churchill, qui veillait seul, voit déboucher Monmouth avec toutes ses forces ; il donne l'alarme, engage l'ennemi avec une poignée d'hommes et parvient à le contenir jusqu'à ce que l'armée eût le temps de se former. Les fautes commises par Jacques II et l'ambition du prince d'Orange, son gendre, secondé par tous les mécontents d'Angleterre, devaient bientôt amener une révolution. Churchill ne rougit pas d'y contribuer, malgré tous les liens qui devaient l'attacher à Jacques II. Guillaume, débarqué en Angleterre avec 15,000 hommes, vit bientôt arriver dans son camp plusieurs officiers généraux : Churchill lui-même, abandonnant son maître et son bienfaiteur, devint l'un de ses ennemis déclarés, sous le spécieux prétexte de son dévouement à la religion de ses pères (4). Il paraît même, suivant Ledyard, panégyriste outré de Churchill, que celui-ci avait signé avec d'autres seigneurs une lettre adressée au prince d'Orange pour l'inviter à venir à leur secours, et qu'il avait formé avec le major général Kirk, qui commandait à Axminster, le projet d'arrêter le malheureux roi et de le conduire dans cette place pour le livrer ensuite à son gendre. Tant d'ingratitude de la part de ce favori accabla Jacques II ; mais Churchill lui préparait des coups encore plus cruels, en abusant de l'ascendant qu'il avait, ainsi que sa femme, sur la princesse Anne et sur le prince George de Danemarck, son époux, pour les détacher tous les deux du parti du roi (*roy. ANNE et JACQUES II*).

(1) Cette nomination fut, suivant Ledyard, le résultat de la passion que la duchesse de Cleveland, alors comtesse de Castlemaine, maîtresse de Charles II, avait conçue pour Churchill. Charles se vengea noblement ; car en l'éloignant il le nomma capitaine. Lorsqu'il était encore enseigne aux gardes, cette même duchesse, frappée de la belle figure de Churchill, lui fit, dit-on, présent de cinq mille livres sterling avec lesquelles il acheta une rente viagère de cinq cents livres.

(2) Il devait cette faveur à sa seconde sœur, Arabella, maîtresse du duc d'York. On sait que celui-ci en eut deux enfants, Fitz-James, depuis duc de Berwick, et Henriette, qui épousa Henri, comte de Waldegrave. Arabella épousa depuis le colonel Charles Godfrey.

(3) Le duc d'York montra dans cette occasion son attachement pour le jeune Churchill, il fit personnellement tous ses efforts pour le sauver, de préférence à plusieurs des premiers seigneurs du royaume qui périrent.

(4) Dès la première année du règne de Jacques II, disent les déenseurs de Churchill, celui-ci vit clairement que le roi avait pris son parti et formé le plan de changer la religion et la constitution du royaume. Churchill, ajoutent-ils, était attaché à la religion anglicane ; et quoique tory, il avait comme pair intérêt à défendre la constitution établie. Sa conduite pendant le règne de Jacques fut prudente et mesurée ; il s'éloigna peu à peu de la cour et des affaires. Quand il vit le monarque perdre toute mesure, il lui écrivit pour lui faire connaître les dangers de sa conduite. Dès le commencement du règne, il avait déclaré à lord Galway que, si le roi entreprenait de changer la religion et la constitution du royaume, il quitterait son service. Le roi persista ; et Churchill se joignit à ceux qui firent les premières ouvertures au prince d'Orange. Il est à remarquer que les représentations de Churchill n'inspirèrent au roi Jacques aucun doute sur sa fidélité ; et ce qui le prouve, c'est qu'il lui confia le commandement d'un corps de 5,000 hommes destiné à s'opposer aux progrès du prince d'Orange. On avoua secrètement le roi que Churchill le trahissait ; il ne le crut que lorsqu'il apprit qu'il avait quitté son camp pour joindre le prince d'Orange à Axminster.

Guillaume avait chargé Churchill d'aller à Londres pour y rassembler les gardes à cheval. Celui-ci s'acquitta de cette mission avec zèle, et figura parmi les pairs qui s'assemblèrent à Westminster le 1^{er} janvier 1689 (ou, suivant la manière de compter alors en Angleterre, le 20 décembre 1688), pour y signer le fameux acte d'association en faveur du prince d'Orange. Nommé lieutenant général des armées de Guillaume, Churchill procéda à une nouvelle organisation des troupes; il prit ensuite part à tous les débats de la chambre des pairs assemblée pour discuter la déclaration des communes, portant « qu'il existait un contrat originel entre le « peuple et le roi; que Jacques II l'avait rompu; « qu'en quittant le royaume il avait abdiqué, « et que le trône était vacant. » Churchill s'absenta cependant le dernier (1) jour où l'on délibéra sur la vacance du trône, soit par un motif de pudeur ou de politique, soit qu'il fût réellement indisposé, comme il le prétendait. Mais il vota le 6 février pour la résolution qui assurait la couronne au prince et à la princesse d'Orange. Les nouveaux souverains furent proclamés le 26 du même mois, et après avoir prêté serment en qualité de membre de leur conseil privé et de gentilhomme de la chambre du roi, Churchill, qui avait quelques jours auparavant été créé comte de Marlborough, assista en cette qualité au couronnement de Guillaume. L'Angleterre ayant accédé à la ligue formée contre Louis XIV, le commandement des troupes anglaises dans les Pays-Bas fut confié au comte, et il contribua beaucoup à la victoire de Walcourt. Il reçut en 1690 l'ordre de se rendre en Irlande; mais, afin de n'être pas obligé de combattre en personne le prince qui avait été son bienfaiteur, il attendit pour obéir que le roi Jacques eût quitté cette île et fût retourné en France; il s'empara ensuite des places de Cork et de Kinsale. En 1691, il fut envoyé en Flandre, et désigné pour servir l'année suivante sous les ordres du roi, qu'il accompagna à son retour en Angleterre. Mais à peine débarqué, il se vit dépouillé de tous ses emplois et enfermé à la Tour de Londres avec d'autres seigneurs. On s'épuisa dans le temps en conjectures pour découvrir la cause de cette disgrâce inopinée, que les uns attribuaient aux sarcasmes qu'il s'était permis sur la prédilection de Guillaume en faveur des étrangers et surtout des Hollandais; d'autres aux menées secrètes de Marlborough et de sa femme, afin de faire obtenir, malgré le roi, à la princesse Anne une pension plus convenable à son rang. Il est aujourd'hui certain que des motifs plus graves causèrent

la chute de Marlborough, et que la véritable cause de sa disgrâce très-méritée a été la découverte de sa correspondance secrète avec le roi Jacques. Sir John Fenwick (qui fut exécuté pour le même fait) déclara dans son procès que Churchill avait obtenu son pardon de Jacques II et s'était engagé à lui gagner l'armée. Les papiers de Blenheim ne permettent plus de doute sur ce point, et encore moins les papiers trouvés à Rome après la mort du cardinal d'York (1). Après une longue procédure, Marlborough fut mis en liberté faute de preuves suffisantes; mais il resta dans une espèce d'exil pendant trois ans et demi. Il vivait dans la retraite lorsque le 17 janvier 1696 la petite vérole emporta la reine Marie. Marlborough demeura étranger aux débats qui eurent lieu à cette occasion dans le parlement, où quelques mécontents proposèrent de déferer la couronne à la princesse Anne, et cette modération lui fit beaucoup d'honneur. La paix de Ryswyck (20 septembre 1697) ayant consolidé l'autorité de Guillaume, ce prince devint moins ombrageux, oublia insensiblement les torts de Marlborough, et le nomma gouverneur du duc de Gloucester, son neveu (19 juin 1698): « Milord, « lui dit-il en lui faisant connaître ce retour de « sa confiance, faites que mon neveu vous res- « semble, et il sera de tous points ce que je désire qu'il soit. » Ce jour-là même le nouveau gouverneur prêta serment en qualité de membre du conseil privé, titre dont il avait été dépouillé, et il y prit séance. Il fut nommé trois fois l'un des neuf lords justiciers pour l'administration des affaires pendant les voyages que Guillaume fit à la Haye; mais il ne jouit pas longtemps de l'emploi honorable qu'on lui avait confié auprès du duc de Gloucester; car ce jeune prince mourut le 29 janvier 1700 (2). La guerre de la Succession s'étant allumée la même année, Guillaume se préparait à y prendre part; il nomma Marlborough commandant en chef de toutes ses forces dans les Provinces-Unies (1^{er} juin 1701), et, quelques jours après, son ambassadeur extraordinaire auprès des États-Généraux. A la mort de Jacques II (septembre 1701), Louis XIV donna au chevalier de St-George, fils de ce monarque, le titre de roi d'Angleterre, et Guillaume, furieux, signifia à son ambassadeur l'ordre de quitter la cour de Versailles sans prendre congé; mais il mourut lui-même le 19 mars 1702. A peine eut-

(1) Berwick, Dalrymple et Macpherson attribuent également la disgrâce de Marlborough à des intrigues auxquelles il prit part, et qui avaient pour but de renverser Guillaume et de rétablir Jacques II.

(2) La princesse Anne avait eu neuf enfants vivants; elle fut si frappée de la mort de ce dernier, prince accompli et héritier présomptif du trône, qu'elle crut y reconnaître un châtimement du ciel, punissant dans les enfants d'une fille ingrate sa conduite envers son père. C'est à cette époque qu'elle entra en correspondance secrète avec Jacques II, et qu'elle lui proposa de consentir qu'elle acceptât la couronne en cas de décès de Guillaume, promettant de la lui rendre aussitôt que les circonstances le lui permettraient. Jacques rejeta sa proposition. Il mourut avant le roi Guillaume.

(1) Après le départ de Jacques II, Churchill avait, dit-on, avec quelques autres pairs, voté d'abord pour une régence; quand le parlement eut à délibérer sur la question de savoir si l'on devait rappeler Jacques II ou couronner le prince d'Orange, parce qu'il n'y avait pas un troisième parti à prendre, il s'absenta pour être dispensé de donner son vote. Mais l'insurrection devint bientôt si générale qu'il n'hésita plus à se prononcer.

il fermé les yeux que la princesse Anne prit en main les rênes du gouvernement, décora Marlborough de l'ordre de la Jarretière et l'envoya en Hollande avec ses pleins pouvoirs. Avant de quitter l'Angleterre, il crut devoir s'y donner un point d'appui dans un ministère composé de ses amis (voy. GODOLPHIN). Les négociations n'étaient pas encore rompues, lorsqu'il se fit nommer commandant en chef des troupes alliées, avec un traitement de dix mille livres sterling; il revint ensuite en Angleterre, où la guerre fut déclarée le 15 mai 1702. La campagne s'était déjà ouverte par la prise de Kaiserswaert, lorsque Marlborough, qui venait d'être nommé grand maître de l'artillerie, arriva enfin à la Haye, après avoir été retenu par les vents contraires. Le comte d'Athlone, qui commandait la principale armée des alliés et qui venait de se distinguer pendant son absence, voulait que Marlborough partageât avec lui le commandement; mais les États-Généraux persistèrent dans leur première résolution, et il conserva seul le titre de généralissime. Après plusieurs marches savantes, il obligea les Français à évacuer la Gueldre espagnole. Liège et sa citadelle venaient de se soumettre aux alliés, lorsque Marlborough, jugeant la campagne finie, crut devoir se rendre en Hollande. Dans ce voyage, un accident faillit arrêter le cours de ses exploits. Embarqué sur la Meuse, il fut un instant au pouvoir d'un partisan français, qui le laissa passer, ignorant l'importante capture qu'il avait faite (1). Cependant la fausse nouvelle de sa captivité avait déjà répandu l'alarme en Hollande, lorsqu'il parut à la Haye, où on l'accueillit avec enthousiasme. Il y concerta le plan de la campagne, et vint ensuite à Londres, où les plus grands honneurs lui furent décernés par tous les corps de l'État; la reine lui conféra le titre de marquis de Blandford et de duc de Marlborough. Elle voulait aussi lui accorder une pension de cinq mille livres sterling sur le produit des postes; mais la chambre des communes refusa de souscrire à cette proposition. Après avoir ouvert la campagne de 1703, qui se borna à la prise de quelques places et à des avantages peu décisifs, les Français n'ayant pu être forcés à combattre, Marlborough fut envoyé au secours de l'empereur pour arrêter leurs progrès en Allemagne (2). Il eut à Mondesheim sa première entre-

vue (10 juin 1704) avec le prince Eugène, qui vint l'y trouver, et fut joint deux jours après par le prince de Bade, généralissime des armées de l'empereur. Pour éviter toute discussion, il fut convenu que le commandement serait alternatif entre eux, et l'on arrêta, dans un conseil de guerre, que l'armée alliée s'avancerait sur Donawert. Ce projet ayant été découvert par l'ennemi, l'électeur de Bavière fit occuper par ses troupes le poste de Schellenberg, qui dominait la ville, et il cherchait à en compléter les fortifications. Marlborough ne lui en donna pas le temps; il attaqua vivement ses retranchements, et les emporta malgré la bravoure et les talents du comte d'Arco, général bavaïrois, qui avait été chargé de les défendre (4). L'empereur Léopold félicita Marlborough sur ce succès par une lettre autographe. Après cette victoire, Donawert fut évacué par les Bavaïrois, et les troupes alliées y entrèrent sans résistance. Des détachements pénétrèrent en Bavière, et occupèrent Neubourg et Rain. L'électeur ayant refusé d'abandonner la cause de son allié, le duc et son collègue ordonnèrent de ravager et d'incendier la Bavière, et en peu de jours plus de trois cents villes, villages ou châteaux furent réduits en cendres. Le maréchal de Tallard, d'après l'ordre qu'il reçut de se réunir à l'électeur, arriva le 24 juillet 1704 à Dutlingen avec 35,000 hommes, et il opéra sa jonction dans les premiers jours du mois suivant. Le 7, un grand conseil de guerre fut tenu dans son camp; on y convint que le passage du Danube vers Lauingen était le seul moyen de tirer les alliés de la Bavière, et l'on adopta la proposition funeste d'établir un camp à Bleinheim. Les dispositions des généraux gallo-bavaïrois étaient des plus mauvaises; les deux ailes de leur armée semblaient composer deux armées distinctes, quoique placées sur le même alignement; chacune avait sa cavalerie particulière sur les ailes; les deux centres d'infanterie, qui auraient dû n'en former qu'un seul, se trouvaient séparés par des ailes de cavalerie: celles-ci occupaient le terrain où devait se trouver le centre de l'armée combinée. Blenheim était défendu par vingt-sept bataillons français, qui ne purent protéger la cavalerie, qu'on fut obligé d'étendre pour remplir le vide qui avait été laissé dans la ligne. Le 13 août se livra la fameuse bataille que les Français nomment bataille d'Hochstett. Deux brigades anglaises traversèrent le grand ruisseau qui séparait les armées et qu'on avait négligé de fortifier; l'action commença par l'attaque du village de Blenheim, qui fit une si vigoureuse résistance que Marlborough.

« disait le duc, c'est à l'emploi de cet argent que nous avons les « plus grandes obligations: c'est aux précieuses révolutions que « nous avons obtenues par ce moyen que nous devons presque « tous les succès de notre guerre dans les Pays-Bas. » Il aurait pu ajouter: et dans celle d'Allemagne.

(1) L'affaire fut très-chaude; Marlborough y perdit 1,500 hommes et eut 4,000 blessés; 8 officiers généraux, 11 colonels et 26 capitaines restèrent sur le champ de bataille du côté des alliés; Marlborough lui-même y courut de grands dangers.

(1) Les commissaires hollandais qui accompagnaient Marlborough avaient pris la précaution de se munir de passe-ports français, celui-ci n'en avait pas. Un homme de sa suite, nommé Gell, se trouvait avoir sur lui un ancien passe-port sous le nom du général Churchill, nom sous lequel Marlborough n'était pas connu du partisan. Il glissa sans être aperçu le papier dans la main de Marlborough qui le présenta. Le partisan ne se donna pas la peine de l'examiner, prit tout ce qui était à prendre sur le bâtiment, rançonna les passagers et les laissa continuer leur route. Marlborough fit à Gell une pension viagère de cinquante livres sterling.

(2) Marlborough s'était procuré, à force d'or, le plan de campagne des Français, et il sut mettre à profit ces renseignements. Il en est presque convenu dans la réponse qu'il fit à l'accusation de péculat dirigée contre lui avant la conclusion de la paix d'Utrecht. « Après la protection divine et la bravoure de nos troupes,

jugeant ce poste inexpugnable, ne fit continuer qu'une attaque simulée pour retenir les troupes qui y étaient postées, et, par cette ruse, il fit passer au reste de son armée le grand ruisseau sans être inquiété par les Français. La première ligne de la cavalerie des confédérés, quoique mise plusieurs fois en déroute par le feu terrible de l'infanterie placée à Blenheim, ayant été soutenue, parvint à gagner le sommet d'une colline où elle se forma en bataille, et put attaquer à diverses reprises la cavalerie française, qu'elle finit par rompre. Une manœuvre imprudente du brave Tallard, dont Marlborough profita, permit aux alliés de percer entre la petite armée renfermée dans Blenheim et l'armée du général français, qui, après avoir fait des prodiges de valeur, fut entouré et fait prisonnier (*voy. TALLARD*). Tandis que Marlborough marchait de succès en succès, Eugène, qui commandait la droite, était moins heureux : repoussé trois fois, après avoir passé le ruisseau, il se trouvait dans une position fort critique, lorsque son collègue vint à son secours. Mais sa présence fut inutile, parce que l'électeur, instruit de l'entière défaite de Tallard, fit sonner la retraite, qui s'effectua en bon ordre. La victoire des confédérés devint bientôt complète par la capitulation des troupes renfermées dans Blenheim. Ainsi se termina cette bataille, dont les suites furent si funestes à la France, et dans laquelle le duc de Marlborough et le prince Eugène coururent personnellement de grands dangers. On ne saurait trop louer la conduite du premier ; il montra une rare prudence en contenant l'ardeur de ses troupes, en poussant peu à peu les Français, en les laissant s'épuiser par de vains efforts, et en les amusant par des escarmouches simulées du côté de Blenheim, où ils étaient les plus forts, pendant qu'il les attaquait avec vigueur du côté où ils se trouvaient les plus faibles ; en les enchaînant enfin vers Oberklau, où il ne pouvait les forcer, tandis qu'il paralysait leur infanterie, coupait leur armée et mettait à profit toutes les fautes de leurs chefs. Cette victoire fut célébrée avec enthousiasme dans toute l'Allemagne, en Hollande et en Angleterre (1). La reine et le parlement firent bâtir pour le duc de Marlborough, dans sa terre principale, un palais immense, qui porte le nom de *Blenheim*, où cette bataille est représentée dans plusieurs tableaux et sur des tapisseries. Enfin l'empereur, en le félicitant de sa propre main dans les termes les plus flatteurs, lui conféra le titre de prince de l'empire. Marlborough poursuivit d'abord les Français, qui se retiraient sur le Rhin, et il prit ses quartiers d'hiver sur la Moselle. Le roi de Prusse, qu'il était allé visiter

à Berlin, lui confia 8,000 hommes de ses troupes pour secourir le duc de Savoie. Peu après il vint en Hollande et de là en Angleterre, emmenant avec lui le maréchal de Tallard et vingt-six autres prisonniers de marque qui lui étaient échus en partage, avec les nombreux étendards qu'il avait pris. Dans la campagne suivante (1705), il essaya vainement d'attirer au combat le maréchal de Villars (*voy. ce nom*). Contraint à la retraite par les sages dispositions de son adversaire, il marcha vers les Pays-Bas inquiétés par les Français et eut en tête le présomptueux Villeroy, qui occupait des lignes qu'il croyait inexpugnables et que le duc parvint cependant à forcer le 18 juillet. La campagne se termina par la prise de quelques places, et Marlborough se rendit à Vienne pour se concerter avec l'empereur sur les moyens de pousser la guerre avec vigueur. Ce souverain l'accueillit de la manière la plus honorable et lui donna la seigneurie de Mindelheim, qu'il érigea en principauté. Pour témoigner sa reconnaissance, le duc procura, dit-on, à l'empereur un emprunt de trois millions de livres sterling, dans lequel il souscrivit personnellement pour seize mille livres. Dans la cinquième campagne, Villeroy, désirant réhabiliter l'honneur de ses armes, passa la Dyle le 19 mai 1706, et, persuadé que Marlborough songeait à investir Namur, s'empara de Ramillies et du camp qui l'environne. Mais le général anglais, qui n'avait manœuvré que pour tromper son adversaire, l'attaqua lorsqu'il s'y attendait le moins, et le défit entièrement. Marlborough, qui avait été reconnu par des dragons français, faillit être pris ; en franchissant un fossé pour leur échapper, il fut jeté à bas de son cheval : un de ses aides de camp lui amena le sien, et, comme il mettait le pied à l'étrier tenu par son écuyer, un boulet de canon emporta la tête de ce dernier. Cette journée de Ramillies fut encore plus funeste aux Français que celle d'Hochstett ; elle livra aux alliés tout le Brabant, dont les places ouvrirent leurs portes au duc, qui fit le 28 une entrée triomphale à Bruxelles. Pour réparer ses désastres, Louis XIV confia le commandement de son armée de Flandre au duc de Vendôme ; mais ce grand capitaine ne put arrêter les succès de son heureux adversaire, et vit prendre sous ses yeux, sans pouvoir s'y opposer, Ostende, Den-dermonde et Ath. La plus grande consternation régnait à la cour du roi de France, qui fit faire des propositions de paix par l'électeur de Bavière. L'amour du duc de Marlborough pour la guerre les fit rejeter par la reine Anne et par les États-Généraux. Smollett attribue le refus du duc à sa sordide passion d'accumuler des richesses. Eugène, Marlborough et le grand pensionnaire Heinsius formaient un triumvirat qui voulait la guerre par des vues personnelles, et qui, par le crédit dont ils jouissaient, réussissait à la prolonger. Charles XII, enflé de ses succès contre Au-

(1) Trois médailles furent frappées pour en perpétuer le souvenir. Parmi les poètes anglais qui chantèrent les exploits de Marlborough, on doit distinguer *Addison* et *Jean Philips* ; le premier dans son poème intitulé *la Campagne* (the Campaign) ; et le second dans sa *Bataille d'Hochstett*.

guste, roi de Pologne, et n'aimant ni l'Empire ni son chef, faisait de son côté des préparatifs qui menaçaient la ligue. Marlborough fut chargé de conjurer l'orage : il eut le 27 avril 1707 sa première audience du héros suédois, et parvint, sinon à le faire entrer dans la grande alliance, du moins à l'affermir dans la neutralité. La campagne de 1707 fut stérile en événements ; Vendôme sut ménager ses troupes en se tenant sur la défensive. Le duc, de retour en Angleterre (1708), éprouva un échec à la chambre des pairs, qui refusa d'accorder l'augmentation de troupes qu'il avait demandée. Depuis quelque temps, il s'élevait à la cour des nuages qui déjà commençaient à éclipser sa faveur. Éloigné un instant du conseil, Marlborough y fut rappelé malgré la reine, par suite des dispositions que manifestaient les autres ministres et les deux chambres. Mais sa disgrâce ne parut que différée à tous les esprits exercés. Il se rendit sur le continent et ouvrit la campagne, après avoir eu des conférences avec le prince Eugène et l'électeur de Hanovre. Les Français, commandés par le duc de Bourgogne, ayant Vendôme sous ses ordres, remportèrent d'abord quelques avantages ; mais la mésintelligence s'étant mise entre leurs généraux, Marlborough en profita : il les battit à Oudenarde, fit combler les lignes qu'ils avaient établies entre Ypres et la Lys, leva des contributions jusque dans l'Artois, et couronna tous ces succès par la prise de Lille, de Gand et de Bruges (voy. BOUFFERS et EUGÈNE). L'année suivante, après un court séjour en Angleterre, il se hâta de retourner en Hollande, afin de traverser les négociations que la France venait d'entamer pour la paix, négociations qu'il paraît avoir voulu nouer lui-même quelque temps auparavant par l'entremise du duc de Berwick, son neveu (*Mémoires de Berwick*, t. 2, p. 50 et 51). Les propositions déshonorantes faites aux plénipotentiaires français furent rejetées avec indignation, et la guerre recommença. Villars prit une forte position, que les généraux alliés ne purent lui faire quitter ; mais il ne put empêcher la prise de Tournai. Marlborough et Eugène apprirent à table que Villars, voulant s'approcher de Mons, avait fait déboucher son armée dans les plaines de Malplaquet ; ils ne perdirent pas un instant pour faire leurs dispositions, et gagnèrent près de ce village (11 septembre 1709) une des plus sanglantes batailles qui aient été livrées depuis plusieurs siècles (1). Il faut attribuer cette victoire autant au malheur qu'eut Villars d'être blessé au commencement de l'action qu'aux mesures habiles des généraux alliés. L'armée française, dont Boufflers avait pris le commandement,

se retira en bon ordre et sans être entamée : sa contenance fière et menaçante et l'ardeur que témoignaient les soldats n'auraient pas fait soupçonner qu'elle venait d'être battue. Après avoir forcé Mons à capituler, Marlborough et Eugène se rendirent à la Haye, et ils réglèrent les mesures qu'ils allaient avoir à prendre. De retour à Londres, le duc fut remercié par les deux chambres ; mais la reine lui ayant demandé par écrit un régiment pour M. Hill, frère de lady Masham, sa nouvelle favorite, il le refusa de vive voix, et la reine ayant insisté, il se retira à Windsor, d'où il envoya une espèce de démission. L'effet que produisit sur le public la nouvelle de cette retraite obligea la reine à céder aux desirs du duc en lui laissant la libre disposition du régiment ; et, malgré sa souveraineté, ce général domina dans les deux chambres et au conseil. On accorda une augmentation de subsides, et il retint les Hollandais dans le parti des alliés en leur faisant obtenir le traité de la Barrière (1), signé à Londres le 29 octobre 1709. Ce fut à peu près à cette époque que Marlborough, pour se fortifier contre ses ennemis et s'assurer les moyens de soutenir ses amis dans le cabinet, demanda la place de capitaine général à vie. C'était une faute grave : c'eût été un privilège sans exemple, que la constitution réprouvait. Ses ennemis ne négligèrent pas une aussi bonne occasion de rendre son ambition odieuse et suspecte, et la reine rejeta sa demande avec dédain (2). La France, qui éprouvait alors le plus grand besoin de la paix, envoya en Hollande des négociateurs pour l'obtenir ; alors s'ouvrirent les conférences de Gertruydenberg, dans lesquelles on fit supporter à Louis XIV tant d'humiliations. Marlborough était parvenu par ses intrigues à décider le parlement à demander à la reine de l'envoyer à la Haye pour traverser les négociations (3) ; et quelque temps auparavant, voulant se rendre nécessaire à sa souveraine, dont il savait bien qu'il avait perdu la confiance, il avait fait faire aux Etats-Généraux une démarche semblable. Il se rendit sur le continent, et de son camp il dirigeait toutes les négociations. Eugène et lui, ne doutant point de leur résultat, ouvrirent la campagne et s'emparèrent de Mortagne, de Douai, de Béthune, de St-Venant et d'Aire. Le duc, s'étant rendu à la Haye vers la fin de novembre, s'y occupa des préparatifs de la campagne suivante, au milieu des inquiétudes et des soucis : sa prospérité touchait à son terme. Depuis la disgrâce de

(1) Ce traité était si favorable aux Etats-Généraux que le P. d'Avrigny soupçonne Marlborough de ne l'avoir consenti que dans l'espoir de se faire nommer stathouder.

(2) « Marlborough est vorace comme l'enfer, disait Swift, et aussi ambitieux que le prince des démons ; ce qu'il désire par-dessus tout, c'est qu'on le fasse général à vie ; et c'est pour « satisfaire son ambition et son avarice qu'il a opposé ses intrigues à tous les efforts qu'on a faits pour conclure la paix. »

(3) Torcy dit dans ses Mémoires qu'il fut chargé d'offrir à Marlborough jusqu'à quatre millions pour le gagner, et que le duc ne répondit rien à cette proposition qui lui avait déjà été faite de la part de Louis XIV ; il rougit et parla d'autre chose.

(1) « Le Français, tout poussé qu'il avait été, dit le continuateur de Rapin-Thoiras, ne se croyait pas vaincu et ne souhaitait que d'être ramené au combat pour décider, disait-il, à qui « appartenait la victoire. » L'auteur de la *Vie* de la reine Anne avoue que la journée de Malplaquet avait rétabli l'honneur des armes françaises. Peut-on voir une défaite plus singulière !

lady Marlborough, son mari avait perdu la confiance de la reine, qui ne l'employait encore que par une espèce de contrainte. Des changements eurent lieu dans le ministère pendant l'absence du duc : Sunderland et Godolphin furent éloignés, et une querelle théologique acheva la disgrâce du parti dont ce général était le chef. Le docteur Sacheverell ayant dans deux sermons déclamé avec violence contre les whigs en faveur de l'obéissance passive, le peuple prit son parti avec fureur, et les esprits des autres classes furent fort divisés. La chambre des communes condamna Sacheverell ; mais la reine avait pu juger, par la manière dont il fut accueilli après sa condamnation, que rien ne s'opposait à l'accomplissement des desseins qu'elle méditait depuis longtemps ; et elle se détermina à mettre un terme à ce qu'on lui peignait comme un pouvoir monstrueux, qui bientôt éclipserait l'autorité royale. Sûre de l'opinion publique, Anne, après avoir dissous le parlement, en convoqua un nouveau le 2 octobre 1709, et prit des précautions pour exercer de l'influence dans les nouveaux choix. Alors elle renouvela entièrement son ministère : Marlborough seul ne fut pas changé. Enfin tout était consommé lorsqu'il arriva en Angleterre au mois de janvier 1711. Les victoires des Français en Espagne, dont la reine fit part au parlement, donnèrent lieu à de vifs débats, dans lesquels Marlborough éprouva plus d'une humiliation. Il conserva cependant son commandement et partit pour l'armée, mais avec une puissance restreinte ; car il n'avait plus, comme auparavant, la libre disposition des emplois. Les troupes alliées n'étaient séparées de l'armée française, commandée par Villars, que par la petite rivière de Sensée et par des marais. Les dispositions des deux généraux faisaient présumer que leur intention était d'engager le combat ; mais ils se contentèrent de s'observer. Cependant les Français s'emparèrent du camp sous Douai ; et, à son tour, Marlborough prit Bouchain sous les yeux de Villars. Après la reddition de cette ville, des partis ennemis firent des excursions jusqu'au Cateau-Cambresis, où se trouvait un approvisionnement de grains pour la place de Cambrai. Par respect pour les vertus et le génie de Fénelon, qui était alors relégué dans son diocèse, le duc de Marlborough donna l'ordre non-seulement qu'on respectât ses propriétés, mais qu'on transportât les grains du Cateau à Cambrai, sous la protection d'un sauf-conduit et d'une escorte ; et comme ses troupes souffraient beaucoup du défaut de vivres, craignant que cette protection ne fût pas respectée, il envoya un convoi de voitures et un détachement de dragons, qui transportèrent les grains jusqu'aux glaciés de Cambrai. Le duc voulait faire ensuite le siège du Quesnoi ; mais les Etats-Généraux s'y étant opposés, il se rendit à la Haye. Il savait déjà que ses ennemis d'Angleterre l'avaient fait accuser de péculat et

que la reine, résolue de terminer cette longue guerre, s'était fortement prononcée pour la paix. Marlborough éprouva un vif chagrin de l'impuissance où il se trouvait de s'opposer aux mesures du cabinet anglais ; il revint cependant à Londres (17 mai 1711) pour tenter de nouveaux efforts. Il chercha à éloigner la conclusion des négociations par ses intrigues dans la chambre haute, où la majorité partageait ses opinions. Mais la reine, sûre du concours des communes, fit pencher la balance en sa faveur dans l'autre chambre en créant douze nouveaux pairs. Le duc éprouva bientôt après la honte d'être obligé de descendre à une justification. Accusé de péculat dans l'administration des deniers de l'armée, un rapport des commissaires des comptes publics lui fut défavorable ; et Anne saisit avec joie cette occasion de se défaire de lui en le mortifiant. Elle le destitua de tous ses emplois le 1^{er} janvier 1712, « afin, disait-elle aux communes, que son « affaire pût être soumise à un jury impartial (1). » Ses partisans éclatèrent en plaintes ; quant à lui, il montra une résignation apparente, et publia une apologie qui fut jugée diversement. Le prince Eugène, ayant appris la situation des choses en Angleterre, s'y rendit pour porter secours à son ami et à la faction qui était opposée à la paix. Ce fut pendant le séjour du général autrichien à Londres que Marlborough, furieux de voir ses espérances déçues par la majorité que la reine avait dans les deux chambres, proposa à ce prince (suivant Torcy) d'employer des moyens violents pour contraindre cette souveraine à continuer la guerre. Quoi qu'il en soit de cette grave accusation, Marlborough eut bientôt la douleur de voir le résultat de dix années de travaux anéanti par les succès de Villars, et la paix d'Utrecht (13 juillet 1713) rendre à l'Europe une tranquillité après laquelle elle soupirait. Son amour-propre avait été auparavant vivement blessé, car la chambre des communes approuva le rapport que les commissaires, dans l'accusation de péculat, avaient fait contre lui ; et elle déclara en même temps, dans ses séances du mois de février 1712, « le « traité de la Barrière avec la Hollande désho- « norant pour la reine et préjudiciable au com- « merce de l'Angleterre, et ceux qui l'avaient « signé ou conseillé ennemis de Sa Majesté et du « peuple ». Le procureur général, d'après l'ordre de la reine, commença des poursuites contre Marlborough ; mais il n'y fut pas donné de suite. Fatigué de cette position désagréable, il se retira dans une petite maison de campagne auprès de St-Alban ; mais il n'y trouva pas le repos : tourmenté par les entrepreneurs de Blenheim qui lui demandaient trente mille livres sterling (2),

(1) On avait vainement tenté de l'amener, à force d'humiliations, à donner sa démission. On fut enfin forcé de le destituer pour pouvoir entamer les négociations de la paix.

(2) Ce ne fut que longtemps après la mort de la reine et celle du duc de Marlborough que fut achevé le château de Blenheim, qui coûta des sommes immenses à sa veuve ; la reine et son suc-

abreuvé de dégoûts dans sa patrie (1), Marlborough se rendit sur le continent. Avant de quitter l'Angleterre, il crut devoir placer cinquante mille livres sterling dans les fonds hollandais comme une ressource en cas d'événement, la restauration des Stuart lui paraissant à cette époque extrêmement probable. Il visita la Hollande, les Pays-Bas, l'Allemagne et sa principauté de Mindelheim, qui devait lui être bientôt enlevée (2); partout il fut accueilli avec enthousiasme; partout les plus grands honneurs lui furent rendus. Il ne revint dans sa patrie que lorsque la reine était à toute extrémité. Débarqué à Douvres le jour même de la mort de cette princesse (12 août 1714), après une absence de vingt-deux mois, il fit à Londres une entrée dont la pompe fut un scandale pour les partisans de l'ancienne cour. On doit convenir que plus de modestie et plus de marques de deuil pour la perte d'une princesse autrefois sa bienfaitrice, l'eussent davantage honoré. George I^{er}, qui devait en partie sa couronne aux efforts du parti dont Marlborough était regardé comme l'âme, accueillit fort bien ce héros; et l'un des premiers actes de son règne fut de le rétablir dans tous ses emplois. Le duc, honoré de la confiance de son souverain, qui l'avait mis à la tête de toutes ses troupes et lui avait particulièrement confié le soin d'apaiser la révolte occasionnée par le débarquement du prétendant en Ecosse (1715) (3), ne fit plus rien de remarquable jusqu'à sa mort. Frappé d'une attaque d'apoplexie le 8 juin 1716, il sentit le besoin de se retirer tout à fait des affaires, changeant continuellement de place, comme pour échapper à l'ennui qui le poursuivait. On assure qu'à la suite de cette attaque Marlborough perdit la raison et que, devenu paralytique, il ne fit plus que végéter, avec quelques légers intervalles lucides dont on profitait pour le conduire à la cour, où il n'excitait plus guère qu'un sentiment de pitié (4). Il mourut à sa terre de Windsor-lodge le 17 juin 1722, laissant une fortune de plus de quinze cent mille livres tournois de revenu. Les préparatifs et les circonstances de sa sépulture répondirent à l'éclat de sa vie, et la

duchesse sa veuve y dépensa des sommes énormes. Courtisan souple, délié et circonspect, Marlborough caressait tout le monde et se distinguait par des manières douces et obligeantes. Négociateur habile, il avait une éloquence insinuante et persuasive qui entraînait les esprits les plus prévenus; elle lui fit exercer un empire presque despotique sur les Etats-Généraux, sur le parlement et sur la reine Anne. Eugène lui-même ne put s'empêcher d'y céder dans plusieurs occasions importantes où son opinion différait de celle du duc. Comme militaire, celui-ci passait chez les Anglais pour le meilleur général de son temps; il réunissait la plus grande activité à une bravoure que Louis XIV et Turenne même admirèrent en plus d'une occasion. Doué d'un coup d'œil sûr, il apercevait les moindres fautes de ses adversaires, et il sut toujours les mettre à profit. Peu de généraux ont été plus heureux que lui, quoique plusieurs aient été aussi habiles; car il fut presque toujours vainqueur et n'éprouva jamais d'échec remarquable. Aimé des soldats parce qu'il en prenait un soin infini, quoiqu'il fût loin d'être avare de leur sang et qu'il maintint dans son camp la plus exacte discipline, il leur aurait fait braver avec joie les plus grands dangers. Il est triste que de si belles qualités soient ternies par son ingratitude envers Jacques II, son bienfaiteur, que lors des malheurs de ce prince il trahit sous de spécieux prétextes par son excessive ambition et son amour sordide des richesses; la cupidité lui fit employer des moyens peu délicats pour en amasser (1), et fut cause qu'il s'opposa constamment à la cessation de la guerre qui lui en fournissait de fréquentes occasions. Dans le grand nombre d'écrits dont il est l'objet (*voy.* David MALLET) nous citerons : 1^o *Abrégé de la vie du prince et duc de Marlborough*, dédié au duc de Montaigu, son gendre. Cet ouvrage, annoncé dans le titre comme ayant été traduit de l'anglais, a paru en français, Amsterdam, 1714, in-12, avec l'*Abrégé de la vie du prince Eugène*. C'est un mauvais panegyrique attribué à un réfugié français. L'auteur, dans son épître dédicatoire, signe C. M. 2^o *Histoire du duc de Marlborough*, etc., par Thomas Ledyard, Londres, 1736, 3 vol. in-4^o, fig. et pl. C'est le premier qui ait composé une *Vie* complète de ce général. Il l'avait accompagné quelque temps dans ses voyages, et fut témoin de quelques-uns des événements dont il rend compte. Mais il est toujours panegyriste outré, plein de prolixité, d'inexactitudes et de réticences. 3^o *Histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough* (*voy.* DUTEMS), Paris, 1806, 3 vol. in-8^o. Cet ou-

cesseur ayant refusé de contribuer à cette dépense, malgré les promesses qu'on avait faites dans l'ivresse de la victoire.

(1) On l'accablait d'outrages dans une multitude de pamphlets et même dans les chambres du parlement. Le comte Pawlet l'injurait si grossièrement dans la chambre des pairs, que Marlborough dédaigna de lui répondre et l'appela en duel. Il sacrifia cependant son ressentiment aux désirs manifestés par la reine de voir cette affaire assoupie.

(2) Cette principauté fut restituée à la Bavière par le traité d'Utrecht; et comme le duc de Marlborough était à cette époque dans la disgrâce, l'empereur refusa de lui accorder aucune indemnité.

(3) Quelques mémoires du temps prétendent que le duc de Marlborough était dans le secret de cette révolte; on va même jusqu'à le charger d'avoir envoyé une somme de dix mille livres sterling au comte de Marr.

(4) Il paraît qu'il sentait lui-même son état; car on raconte qu'il s'arrêta un jour dans l'appartement du roi devant un grand tableau de la bataille d'Hochstett, où il était peint fort ressemblant. Après s'être regardé attentivement, il s'écria d'un ton douloureux : *Alors, c'était un homme, mais aujourd'hui...*, et il passa en baissant les yeux.

(1) Lorsqu'il se rendit à la Haye avec le prince Eugène, après leur belle campagne de Flandre, en 1708, les Etats leur firent de grandes fêtes et de beaux cadeaux. Pendant un grand dîner, on substitua au chapeau du duc un chapeau magnifique avec une agrafe en diamants; lorsqu'il s'en aperçut, il dit à un page : *Tâchez de me faire rendre mon vieux chapeau, je crains qu'on ne me l'ait perdu* (Mém. du prince de Ligne).

yrage est le fruit de beaucoup de recherches faites avec discernement. L'auteur se montre peut-être un peu trop partial pour son héros, dont il ne déguise cependant pas tous les torts. 4° *Mémoires de Jean, duc de Marlborough*, etc., etc., avec sa correspondance originale recueillie d'après des papiers de famille qui se trouvent à Blenheim, et d'autres sources authentiques, par W. Coxe, 3 vol. in-4°, avec portraits, cartes et plans, Londres, 1818 (en anglais). Ces *Mémoires*, réimprimés en 1820, Londres, 6 vol. in-8°, et en 1847, *ibid.*, 3 vol. in-8°, passent en Angleterre pour l'ouvrage le plus complet et le meilleur de ceux qui ont été faits sur Marlborough, quoique l'auteur n'ait rien négligé pour présenter toujours son héros sous le jour le plus favorable. 5° *Vie du duc de Marlborough*, par Ch. Bucke (en anglais), Londres, 1839, in-12; 6° *Histoire du duc de Marlborough*, par George Murray (en anglais); 7° *Vie militaire du duc de Marlborough*, par A. Alison (en anglais), Londres, 1847, in-8°; 2° édition, *ibid.*, 1852, in-12. On peut consulter encore : Macpherson, *History of England and state papers*, et le *Portrait du duc de Marlborough*, par le même auteur; — *Cole's Memoirs on affairs of state*; — l'*Histoire des quatre dernières années de la reine Anne*, et l'*Apologie de la reine Anne*, par Swift; — les *Papiers de Blenheim*, contenant les Lettres particulières, officielles et diplomatiques de Marlborough; — les *Lettres* qui lui ont été écrites par plusieurs souverains de l'Europe; — les *Papiers, Lettres*, etc., de la duchesse de Marlborough; — la *Collection* de Sunderland, et surtout la *Vie de Jacques II*, par Clarke, publiée récemment en Angleterre, d'après les papiers des Stuart trouvés à Rome et envoyés au prince régent (1). Marlborough eut de son mariage avec Sarah Jennings, dont l'article est ci-après, le marquis de Blandford, qui mourut avant sa 18^e année, et quatre filles : la première fut mariée au vicomte de Rialton, fils du comte de Godolphin; la seconde, Anne, à Charles Spencer, comte de Sunderland; la troisième, au duc de Bridgewater; et enfin la dernière, au duc de Montagu. — **GEORGE MARLBOROUGH**, petit-fils du duc par sa fille Anne, montra un goût passionné pour les mathématiques et surtout pour l'astronomie. Il avait fait construire à Blenheim un magnifique observatoire et l'avait enrichi d'excellents instruments. Lalande, dans sa *Bibliographie astronomique*, parle de la visite qu'il fit à cet établissement lorsqu'il parcourut l'Angleterre en 1788. D—z—s.

MARLBOROUGH (SARAH JENNINGS, duchesse de), femme du précédent, était la plus jeune des filles de Richard Jennings (2). Elle naquit, le 29 mai

1660, le jour même du rétablissement de Charles II, et fut introduite à la cour de la duchesse d'York dès l'âge de douze ans. C'est là que commença son intimité avec la princesse Anne, dont elle devint la compagne inséparable. Belle, aimable, vertueuse (1) au milieu d'une cour corrompue, et jouissant de toute la faveur de la famille royale, elle eut pour admirateurs les plus grands seigneurs d'Angleterre. Parmi ceux qui aspiraient à sa main, on cite le comte de Lindsay, depuis marquis d'Ancaster, dont elle rejeta les hommages pour le jeune et beau colonel Churchill, dont la réputation commençait à jeter un grand éclat. Après quelques brouilleries et des obstacles de la part de la famille de Churchill, que la duchesse d'York prit la peine de lever elle-même, les deux amants furent unis dans le mois d'avril 1678. Le mariage fut célébré en présence de leur protectrice, qui combla de présents la jeune épouse. La princesse Anne, ayant épousé en 1683 George de Danemarck, désigna lady Churchill pour l'une de ses dames d'honneur; et celle-ci gagna si bien son amitié, que la princesse voulut que toute distinction d'étiquette fût bannie entre elles; elle exigea même que, dans leur commerce épistolaire, elles traitassent d'égale à égale, sous les noms supposés de *Morley* et de *Freeman* (2). S'il faut en croire lady Churchill, dans les *Mémoires* qu'elle a laissés, le duc d'York, en montant sur le trône sous le nom de Jacques II, fit faire auprès d'elle plusieurs tentatives pour l'engager à embrasser la religion catholique et à y déterminer la princesse Anne; mais ses efforts furent inutiles auprès de toutes deux. Guillaume étant débarqué en Angleterre, ce furent surtout les insinuations de lady Churchill qui déterminèrent Anne à s'éloigner de Jacques II, son père, et à se joindre à ses ennemis. Ce malheureux souverain, abandonné même de sa famille, s'étant retiré en France, lady Churchill usa encore de son influence pour décider la princesse à céder à Guillaume ses droits éventuels à la couronne, dans le cas où Marie viendrait à mourir sans postérité (3). Lady Churchill assure qu'elle n'en vint à donner ce conseil qu'après s'être convaincue que le projet passerait au parlement, que la princesse y consentit ou non, et qu'elle crut devoir céder au torrent. L'abandon qu'Anne venait de faire d'une partie si importante de ses droits lui faisait espérer que Guillaume et Marie lui assureraient, comme ils l'a-

(1) Swift, qui s'est d'ailleurs montré l'ennemi acharné du duc et de la duchesse de Marlborough, rend hommage à la vertu de cette dernière.

(2) Dans la correspondance conservée à Blenheim, la reine n'est désignée que sous le nom de *Morley*, qui lui est donné non-seulement par lady Marlborough, mais même par son mari et par les autres personnages qui écrivaient soit au duc, soit à la duchesse. Dans toutes les lettres qu'Anne écrivit à lady Marlborough depuis la mort du duc de Gloucester, elle signait toujours : *Votre pauvre infortunée et fidèle Morley*.

(3) Guillaume n'était que neveu de Jacques II, tandis qu'Anne, étant sa fille, se trouvait d'un degré plus proche que lui dans le cours des successions héréditaires.

(1) Ce dernier ouvrage est très-intéressant et contient des révélations curieuses.

(2) La famille des Jennings était entièrement dévouée à la famille royale; elle avait souffert pour elle pendant son exil et obtint une grande faveur à la restauration.

vaient promis, un établissement honorable et conforme à son rang. Mais il en arriva autrement ; et Marie, loin de vouloir augmenter le revenu de sa sœur, montra, ainsi que son mari, une répugnance extrême à lui garantir même les trente mille livres sterling dont elle jouissait sous le règne de son père. Anne témoigna un vif ressentiment de ce procédé, annonçant sa résolution d'en appeler au parlement. Cette querelle amena les discussions les plus sérieuses entre les deux sœurs et divisa entièrement la famille royale. La comtesse de Marlborough (le mari de lady Churchill venait d'être nommé comte de Marlborough) embrassa le parti de la princesse avec chaleur, et lui conseilla de ne pas céder aux menaces. Cette conduite lui attira la haine de Marie, qui ne lui pardonna jamais de l'avoir forcée d'accorder cinquante mille livres sterling à sa sœur (*voy. ANNE ET MARIE*). Sa haine s'augmenta encore lorsque les intelligences de Marlborough avec Jacques II (1) furent découvertes. Marie, qui ne pouvait douter que la comtesse n'y eût eu beaucoup de part, employa tous les moyens imaginables pour obliger Anne à la renvoyer de son service, et n'ayant pu y réussir, elle bannit sa sœur de sa présence et ne voulut même pas la voir au moment de rendre les derniers soupirs. Anne témoigna sa reconnaissance à son amie en ajoutant à son traitement un supplément de mille livres sterling, que lady Marlborough accepta après les avoir d'abord refusées. L'attachement que lui portait cette princesse se manifesta encore lorsque la comtesse maria ses deux filles aînées ; car Anne fit présent à chacune d'elles d'une somme de cinq mille livres sterling. Mais ce fut surtout lorsqu'elle monta sur le trône, après la mort de Guillaume (1702), que l'influence de lady Marlborough et de son mari n'eut plus de bornes. Ce dernier obtint le titre de duc, le commandement en chef de toutes les armées, etc. ; sa femme fut nommée première dame d'honneur et grande maîtresse de la garde-robe : le ministère fut changé et uniquement composé de leurs parents et de leurs amis ; on n'obtint aucun emploi que par leur canal. Enfin ils disposèrent de toute l'autorité. Quoique opposés aux jacobites, Marlborough et Godolphin n'en étaient pas moins dans l'origine torys modérés, et Anne partageait leurs opinions ou du moins celles qu'ils manifestaient pour lui plaire (2). La duchesse, au contraire, ne déguisait pas les siennes : après avoir d'abord penché pour les whigs, elle entra décidément dans ce parti lors du mariage de sa seconde fille avec lord Spencer, fils du comte de

Sunderland, et se montra dans toutes les circonstances ennemie déclarée des membres de la haute Église que la reine protégeait. Cette différence d'opinions produisit d'abord de légères discussions entre Anne et lady Marlborough, et leur mésintelligence, qui avait même commencé, d'après Swift, dès le moment où Anne était montée sur le trône, ne fit que s'accroître de jour en jour. Les hauteurs déplacées de lady Marlborough, l'empire despotique trop manifeste qu'elle exerçait sur la reine (1), enfin la jalousie qu'elle conçut de l'attachement de cette princesse pour madame Masham, cousine de la duchesse, qui l'avait cependant elle-même placée auprès d'elle (*voy. MASHAM*), finirent par rendre sa présence tout à fait insupportable à la reine. Anne s'était refroidie graduellement pour la duchesse à mesure qu'elle s'attachait davantage à madame Masham ; mais, dans l'aveugle confiance de son importance et de sa dignité, la duchesse était loin de soupçonner qu'elle eût dans sa cousine une rivale aussi redoutable. Elle ouvrit enfin les yeux, et, n'écoulant que son ressentiment et son orgueil blessé, elle jeta les hauts cris, se répandit en plaintes amères et en violentes invectives. Elle prodigua d'un côté les humiliations à madame Masham, qui l'avait supplantée par sa douceur et par sa complaisance pour la reine, et de l'autre, habituée à dominer cette princesse, elle crut reprendre son ascendant par des airs de hauteur, et menaça même la reine d'une motion dans la chambre des communes pour faire éloigner de sa personne madame Masham, qu'elle appelait un *dangerieux incendiaire*. Elle eut avec Anne des explications qui ne servirent qu'à aigrir celle-ci davantage. On prétend que lady Marlborough osa lui dire un jour *qu'elle demandait justice et ne voulait pas d'autre réponse*. La duchesse assure que jamais elle n'a tenu un tel propos ; elle convient néanmoins que le jour des actions de grâces pour le gain de la bataille d'Oudenarde (19 août 1708), se trouvant placée dans l'église à côté de la reine, elle lui parla des craintes qu'elle avait de la perte de ses bonnes grâces, et la pria de *ne pas lui répondre, de peur que quelqu'un ne l'entendit*. Le ton presque toujours impératif de la duchesse choqua sans doute la reine, car depuis cette époque cette princesse ne voulut plus entendre aucune explication et lui ferma toujours la bouche par ces seuls mots qu'elle lui répétait sans cesse : *Vous n'avez pas voulu de réponse, et vous n'en aurez pas*. Jugeant enfin le mal sans remède, Marlborough remit à la reine vers la fin de janvier 1711 la démission de toutes les charges que possédait la duchesse, qui depuis

(1) Lady Marlborough a essayé de justifier la conduite de son mari dans la *Relation de sa conduite*, etc. ; mais le fait de ces intelligences est maintenant hors de doute (*voy. MARLBOROUGH*).

(2) La reine penchait non-seulement pour les torys qui l'avaient soutenue dans ses discussions avec Guillaume et Marie, mais même pour les jacobites, suivant lady Marlborough. Elle détestait les whigs et redoutait leurs principes trop indépendants.

(1) Ils étaient parvenus à placer leurs créatures dans la plupart des emplois, et le parlement n'était rempli que de leurs partisans. Cela était poussé au point que le peuple donnait au gouvernement le nom d'administration Marlborough, et que la reine dit même une fois : « Les choses en sont venues au point que je ne pourrai bientôt plus déplacer une épingle sur ma coiffure sans en avoir obtenu la permission. »

lors ne revit plus Anne (1). De leur côté, Godolphin et Marlborough se plaignirent du secrétaire d'État Harley (depuis lord Oxford) (*roy. HARLEY*), qu'ils soupçonnaient de cabaler contre eux de concert avec madame Masham, et menacèrent de donner leur démission. Anne, fatiguée de ces tracasseries, dissimula quelque temps, parce qu'elle sentait le besoin qu'elle avait encore de Marlborough et de son parti ; elle renvoya même un instant Harley. Mais après avoir pris ses mesures, elle se détermina à changer irrévocablement son ministère. Le procès du docteur Sacheverell, en mettant la reine à portée de connaître l'opinion publique, la décida à secouer un joug qui lui devenait de plus en plus odieux. Marlborough resta cependant encore quelque temps à la tête des armées ; il paraîtrait même, d'après une lettre que Bolingbroke écrivait en janvier 1711 à M. de Buys, l'un des membres les plus influents des Provinces-Unies, que l'intention du nouveau ministère n'était pas de l'éloigner tout à fait du gouvernement, parce qu'il semblait vouloir se prêter aux circonstances. Mais les whigs, et sans doute sa femme encore plus que les autres, parvinrent à le faire changer d'opinion et à l'entraîner dans des mesures qui achevèrent de le perdre. La reine lui demanda enfin sa démission de tous ses emplois, et il résolut d'abandonner l'Angleterre, où il était en butte à toutes sortes d'outrages. La duchesse l'accompagna dans ses voyages, et revint ensuite avec lui dans sa patrie, lorsqu'ils eurent appris que la reine était à toute extrémité. Ils aborderent à Douvres le jour même de sa mort (1^{er} août 1714), et se rendirent aussitôt à Londres. A l'avènement de George I^{er}, tout le système politique de son prédécesseur fut changé, et lady Marlborough éprouva un moment de triomphe. Son mari fut rétabli dans ses dignités ; ses ennemis furent éloignés et leurs places données à ses partisans ; le comte d'Oxford (Harley), qu'elle abhorrait par-dessus tout, fut enfermé à la Tour et menacé d'un procès criminel. Elle ne recouvra pas cependant, sous un prince d'un caractère si différent de celui de la reine Anne, le crédit dont elle avait joui, et l'affaiblissement des organes de son mari vint encore ajouter à ses regrets. La mauvaise santé du duc l'obligea de s'éloigner des affaires, et le 8 juin 1716 il fut frappé d'apoplexie à sa maison de St-Alban, où il s'était retiré ; le médecin appelé pour le secourir déclara qu'en supposant qu'il lui sauvât la vie, il ne pourrait sauver sa raison. *Sauvez sa gloire !* s'écria brusquement la duchesse ; mais ce médecin ne put répondre à ses désirs, et elle eut la douleur de

rester pendant plusieurs années la femme d'un insensé qui n'avait que de courts intervalles de bon sens. Il s'éteignit enfin le 27 juin 1722, et la duchesse, alors âgée de soixante-deux ans, mena dans sa maison de Londres la vie la plus tranquille et la plus retirée. Elle reçut néanmoins des propositions de mariage de lord Conningsby et ensuite du duc de Somerset : « N'eussé-je que trente ans au lieu de soixante, » dit-elle, je ne consentirais pas que l'empereur « du monde succédât dans un cœur qui appartint tout entier au duc de Marlborough. » Lady Marlborough parvint à un âge très-avancé sans ressentir aucune des inconvénients qui accompagnent la vieillesse. Au mois de décembre 1741, elle tomba malade et se prépara sérieusement à la mort ; mais elle se rétablit et survécut encore trois ans. Elle mourut à Londres le 29 octobre 1744, à l'âge de 85 ans, laissant une succession évaluée à la somme énorme de trois millions sterling. La duchesse de Marlborough joignait à tous les charmes de son sexe un esprit supérieur, quoique sans culture (1) ; son caractère était franc et généreux, mais beaucoup trop altier, et si difficile que son mari et ses enfants eurent souvent à en souffrir. Elle avait une telle capacité pour les affaires que le duc, qui lui devait en partie son élévation, ne faisait jamais rien sans la consulter (2) et lui communiquait tous les secrets du gouvernement. Ambitieuse, hautaine et jalouse à l'excès, elle exerça pendant près de vingt-six ans un empire despotique sur la princesse Anne, et elle ne le perdit que parce qu'elle fit trop sentir son ascendant. Ses ennemis l'ont accusée d'être avide d'honneurs et surtout de richesses, et d'avoir employé comme son mari les moyens les moins délicats pour en amasser (3). On doit convenir que ces reproches sont fondés en partie et qu'elle ne s'en est pas suffisamment justifiée dans les Mémoires qu'elle mit au jour peu d'années avant sa mort. Ces Mémoires, rédigés par l'historien Hooke, sous l'inspection de la duchesse de Marlborough et d'après les renseignements qu'elle lui fournissait, ont paru sous le titre de *Relation de la conduite que la duchesse*

(1) Elle nous apprend elle-même, dans ses Mémoires, « qu'elle n'avait jamais rien lu et qu'elle avait passé tout son temps à « jouer aux cartes ».

(2) Elle lui donna souvent d'excellents conseils, et il eut quelquefois à regretter de ne les avoir pas suivis. Elle avait été opposée, par exemple, aux démarches que faisait le duc en faveur de Harley et de St-John (depuis lords Oxford et Bolingbroke), qu'il contribua à faire nommer secrétaire d'Etat ; et l'événement justifia les prédictions de la duchesse. Mais aussi elle fut cause qu'il perdit entièrement (en 1710) les bonnes grâces de la reine Anne, en lui faisant adopter de fausses mesures qui irritèrent cette princesse.

(3) Swift prétend qu'elle vendait toutes les places et qu'on n'obtint d'emploi qu'à prix d'argent pendant tout le temps qu'elle fut en crédit. Le même auteur rapporte, dans son *Histoire de la reine Anne*, que cette princesse avait donné son portrait à cette ancienne favorite, qui garda les pierreries et livra le portrait à une revendeuse avec ordre d'en tirer ce qu'elle pourrait, se réduisant même à quelques guinées. Il ajoute que le comte d'Oxford, informé de cet indécent brocantage, se fit apporter le portrait et envoya cent guinées à la courtière de la duchesse.

(1) Quelques paires de gants refusés d'une certaine manière, une jatte d'eau renversée sur la robe de lady Masham, changèrent la face de l'Europe, a dit Voltaire, et on l'a répété après lui. Ce conte, adopté avec trop de crédulité, n'a aucune espèce de fondement ; et Laharpe l'a pulvérisé avec toute la supériorité de sa logique dans sa *Réfutation des sophismes d'Helvétius* (Lycée, t. 25).

de Marlborough a tenue à la cour depuis qu'elle y entra jusqu'à l'an 1710, écrite par elle-même dans une Lettre à milord ***, Londres, 1742, in-8°; réimprimés en 1839, 2 vol. in-8°. Ils ont été traduits en français, la Haye, 1742, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage est rempli de faits curieux et de détails intéressants sur les intrigues de la cour d'Angleterre. On ne pouvait attendre beaucoup d'impartialité de la part de son auteur. Malgré l'adresse avec laquelle la duchesse a cherché à déguiser ses torts et à justifier ses intentions, l'on voit percer à chaque page, sous une modération apparente, l'ambition, l'orgueil et la jalousie qui la dominaient. On attribue à Ralph une critique de la Relation de lady Marlborough, sous ce titre de l'Autre côté de la question (*the Other side of the question*), dans laquelle il attaque avec virulence les faits avancés par la duchesse. Un autre ouvrage non moins mordant est intitulé *Histoire secrète de la reine Zarah et des Zarahiens, ou la Duchesse de Marlborough démasquée*, Londres, 1705, in-8°, et traduit en français, la Haye, 1708-1712, 2 vol. in-12. On peut encore consulter Swift et les Mémoires de Coxé.

D—z—s.

MARLIANI (BARTHÉLEMY), antiquaire, né à Milan, vers la fin du 15^e siècle, d'une famille patricienne, n'est guère connu que par ses ouvrages, qui, malgré leurs imperfections, n'ont pas laissé d'être utiles à ceux qui se sont occupés de la recherche et de la description des antiquités romaines. Il fut récompensé de ses travaux par le titre de chevalier de St-Pierre, et mourut vers 1560 dans un âge avancé. On a de lui : 1^o *Urbis Romæ topographiæ libri 5*, Lyon, 1534, in-8° (1); Berne, 1539, in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé depuis un grand nombre de fois à Rome, à Bâle, à Paris et à Francfort; il a été inséré dans plusieurs recueils, entre autres dans les *Antiquités* de J.-J. Boissard, et avec les notes de Fulv. Orsini dans le *Thesaurus* de Grævius, t. 3, p. 54. L'auteur a dédié la seconde édition à François I^{er} (2); il se loue beaucoup de la protection et des secours qu'il avait reçus de Georges d'Armagnac, ambassadeur de ce prince à Rome. 2^o *Consulium, dictatorum censorumque Romanorum series, una cum ipsorum triumphis, quæ marmoribus sculpta, in foro reperta est*, etc., Rome, 1549, in-8°. Marliani est le premier qui ait publié les Fastes consulaires, ouvrage si important pour la chronologie de l'histoire romaine; et ce n'est qu'en profitant de son travail qu'on est parvenu à le surpasser. 3^o *In annales consulum et triumphos commentaria*, Rome, 1560, in-fol.; 4^o *De legionibus Romanorum earumque stationibus*; —

(1) Cette édition de Lyon, donnée par Rabelais et dédiée à Jean du Bellay, depuis cardinal, est citée comme la première par Argelati; c'est par erreur que Fabricius (*Bibl. antiquaria*, p. 222) dit que l'ouvrage fut imprimé pour la première fois à Berne en 1539.

(2) François I^{er} est qualifié en tête de cette épître : *Urbis Romæ liberator invictus*.

Budei ratio de asse quod sit falsa; — *Erasmii adagiorum quod magna pars farrago nugarum sit*; — *De foro romano*; — *Argumentum Nebularum Aristophanis admodum ridiculum*; — *Figuras quasdam sub nomine urbis, Strepsiade magistro impressas, falsas esse*. Ces différentes dissertations sont réimprimées à la suite de quelques-unes des éditions de la *Topographie de Rome*, Rome, 1543, in-fol. (*Cat. de Crevenna*); ibid., 1549, in-fol. (*Argelati, Bibl. scriptor. Mediol.*). W—s.

MARLINSKY, pseudonyme sous lequel Alexandre BESTUCHEFF, écrivain russe, a publié ses ouvrages. Il naquit en 1801 à St-Petersbourg, où son père remplissait les fonctions de professeur d'histoire à l'académie militaire, et il reçut une éducation brillante. A l'âge de dix-huit ans, il entra comme sous-officier dans la cavalerie de la garde impériale, et bientôt après il se lia d'amitié avec un jeune poète nommé Rilejeu, qui lui inspira le goût de la poésie. Bestucheff, doué d'une imagination vive et familiarisé depuis son enfance avec les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et romaine, composa plusieurs pièces fugitives en divers genres qui obtinrent un grand succès dans les salons de la haute aristocratie de St-Petersbourg. De puissants personnages s'intéressèrent au jeune Bestucheff, et, grâce à leur protection, il arriva rapidement au grade de lieutenant-colonel. En 1822, il publia, conjointement avec Rilejeu, le premier Almanach des Muses qui eût encore paru en Russie, et qui fut accueilli avec une grande faveur. Depuis cette époque, les recueils de ce genre s'y sont multipliés au point que maintenant les presses de St-Petersbourg et de Moscou en fournissent à elles seules, tous les ans, plus de cinquante, et que les écrivains et les poètes les plus distingués s'empressent d'y apporter la fleur de leurs productions. Les deux amis continuaient à travailler ensemble, et déjà ils avaient enrichi la littérature nationale de bien des volumes de vers et de prose, où sous le voile d'une allégorie ingénieuse et de charmantes images se cachaient des enseignements sévères et profonds, lorsqu'en 1825 tous les deux furent enveloppés dans la conspiration de Pestel (*voy. BESTUCHEFF-RUMIN*). Rilejeu, qui y avait pris une part active, fut condamné à mort et exécuté; mais Bestucheff, auquel à la rigueur on ne pouvait reprocher que le délit de non-révélation, fut dégradé et placé comme simple soldat dans un régiment en garnison à Derbent, dans la province de Daghestan (gouvernement de la Géorgie russe), et qui plus tard fut employé dans les campagnes contre les Circasiens. Bestucheff se concilia promptement la bienveillance de ses chefs, et il en obtint de longs et fréquents congés, pendant lesquels il parcourut les pays à demi sauvages où il se trouvait transporté pour en dessiner les sites et étudier les mœurs des habitants. L'empereur le gracia en 1832, et, de retour à St-Petersbourg, Bestucheff

mit en œuvre les matériaux qu'il avait recueillis en composant une série de nouvelles ou contes et un roman en 2 volumes intitulé *Amaleth-Bey*, dans lequel il dépeint avec la plus grande exactitude et d'une manière fort attrayante la vie guerrière et domestique des Circassiens et les sites les plus remarquables de leur patrie. C'est un ouvrage d'un mérite supérieur où l'on trouve des épisodes et des descriptions qui rivalisent avec ce que les œuvres de Walter Scott offrent de plus beau. Bestucheff est mort à St-Petersbourg en 1837. Un choix de ses Nouvelles a été traduit en allemand par M. de Seebach sous le titre de *Nouvelles et esquisses*, Leipsick, 1836; mais ni le vrai nom de l'auteur ni son pseudonyme (Marlinsky) n'y sont indiqués. On a aussi la traduction allemande d'un autre recueil de Nouvelles de Bestucheff, par M. Henri Kœnig, qui est intitulée *Litterarische Bilder aus Russland* (Images littéraires de Russie), Leipsick, 1837, et précédée d'une courte notice sur l'auteur. M—A.

MARLOË ou MARLOU (CHRISTOPHE), auteur dramatique anglais, né sous le règne d'Edouard VI, vers l'an 1562, quitta l'université de Cambridge, où il étudiait, pour se faire comédien. Quoiqu'il eût des succès dans cette profession, il acquit encore plus de réputation par ses talents littéraires, reconnus même par Ben Johnson; mais il paraît qu'il les déshonora par les principes irréligieux qu'il professait ouvertement, et par l'emportement avec lequel il s'abandonnait à ses passions. Cette malheureuse disposition causa sa mort, arrivée avant l'année 1573 de la manière suivante. Marloë, éperdument amoureux d'une fille de la dernière classe, soupçonna qu'il avait pour rival heureux un homme en livrée. Un jour, enflammé par la jalousie, il se précipita sur cet homme pour le frapper avec son poignard, arme que l'on portait alors presque généralement; celui-ci, qui était fort agile, non-seulement évita le coup, mais saisissant fortement le poignet de son adversaire, dirigea contre lui le poignard et le lui enfonça dans le cœur. Le crédule Wood prétend que cette fin tragique ne fut que la conséquence des exécrables blasphèmes de Marloë, qui, suivant lui, ne connaissait d'autre Dieu que le dieu des vers. « Ce Marloë, dit-il, présumant trop de son petit génie, jugea à propos de se livrer à l'épicurisme le plus indulgent, et professa ouvertement l'athéisme. Il niait Dieu, notre Sauveur, blasphémait l'adorable Trinité; et l'on rapporte même qu'il écrivit contre elle « plusieurs discours, affirmant que Jésus-Christ était un fourbe, que les saintes Ecritures ne contenaient que des niaiseries, et que la religion n'était qu'un composé de politique et d'hypocrisie (*Priest Craft*), etc. » On peut présumer que le zèle de Wood l'a entraîné ici trop loin. Marloë a laissé les ouvrages suivants, tous dans le genre tragique : 1° le *Grand Tamerlan*, ou le *Berger scythe*, tragédie en deux parties,

Londres, 1590, 1593, in-8°, en caractères gothiques; 2° *Edouard II*, tragédie, 1598, in-4°, le *Massacre de Paris*, tragédie sans date. Cette pièce n'est pas divisée en actes. 4° *Histoire tragique du docteur Fauste*, tragédie, 1604 ou 1616, in-4°; 5° le *Juif de Malte*, tragédie, in-4°, 1633; 6° le *Règne du vice, ou la Reine lascive* (*Lust's dominion, or the lascivious Queen*), tragédie, in-12, 1661. Cette pièce a été depuis refouchée par mistriss Behn, et représentée sous le titre d'*Abdelazer, ou la Vengeance du Maure*; 7° *Didon*, 1594, tragédie, qu'il composa en société avec Th. Nash; 8° *Héro et Léandre*, poème, qui a été terminé par Chapman (Londres, 1616, in-8°), mais avec beaucoup moins de talent qu'on n'en trouve dans la première partie. Les œuvres de Marlow ont été réunies et publiées à Londres en 1850, en 3 vol., accompagnées de notes et commentaires. L.

MARLOT (dom GUILLAUME), bénédictin et grand prieur de l'abbaye de St-Nicaise de Reims, naquit dans cette ville, en juillet 1596, d'une ancienne famille. Il était déjà novice en l'abbaye de St-Nicaise en 1609, où il fit profession de la règle de St-Benoît aussitôt qu'il eut atteint l'âge prescrit par le concile de Trente. Après avoir passé par les différentes charges de l'abbaye, il en devint grand prieur, et protégea beaucoup la réforme de la congrégation de St-Maur, qui y fut introduite en 1634. Enfin, il se retira au prieuré de Fives près de Lille, avec le titre d'administrateur. Après avoir réussi par ses soins et ses peines à faire restituer à l'abbaye de St-Nicaise le prieuré de Fives, éteint et réuni à la mense abbatiale et à la mense conventuelle en 1426, il y mourut le 7 octobre 1667. On a de lui : *Oraison funèbre de Gabriel de Ste-Marie* (Guillaume Giffort), archevêque de Reims, Reims, 1629, in-4°; 2° le *Théâtre d'honneur et de magnificence, préparé au sacre des Rois*, Reims, 1643, in-4°; ibid., 1654, in-4°. Cette dernière édition est revue et augmentée. 3° *Le Tombeau du grand St-Remy*, Reims, 1647, in-8°; 4° *Monasterii sancti Nicasii Remensis initia et ortus*, imprimé, page 636 de l'Appendice des Œuvres de Guibert de Nogent, Paris, 1655, in-fol.; 5° *Brevis et ingenua discussio an Tornacensis civitas vel Belvacum in Hannonia, Nerviorum caput sit, ac primaria sedes episcopalis*, Lille, 1662, in-4°; 6° *Metropolis Remensis historia, à Flodoardo primum auctius digesta, demum aliunde accersitis plurimum aucta et illustrata, et ad nostrum hoc sæculum fideliter deducta*, 2 vol. in-fol.; le premier imprimé à Lille, sous les yeux de l'auteur en 1666, et le deuxième à Reims en 1679. Marlot avait d'abord composé cette histoire en français, sous le titre d'*Histoire de la cité et université de Reims*. Resté longtemps manuscrit (3 gros vol. in-fol.), l'original français ne fut publié qu'en 1843, Reims, 4 vol. in-4°, par l'académie de Reims, sur le manuscrit autographe de l'auteur, avec des notes et des additions. Son Histoire la-

tine finit en 1606, et le manuscrit français va jusqu'à l'année 1663 : on le conserve dans la bibliothèque de la ville de Reims. Le style de ce manuscrit est très-défectueux. Au reste, l'ouvrage laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la critique. 7° Une *Apologie de l'archevêque Hincmar contre les calomnies d'un janséniste*, imprimée en Flandre, et plusieurs autres ouvrages restés manuscrits. Marlot est estimé pour son exactitude et son érudition. Quant à la méthode qu'il a suivie dans ses ouvrages et principalement dans la *Metropolis Remensis*, les savants voudraient lui voir plus d'ordre, un latin moins dur, et une meilleure distribution. Cette histoire, qui est pleine de recherches, serait plus précieuse si les nombreuses chartes et pièces authentiques qu'on y trouve n'étaient pas rapportées le plus souvent d'après de mauvaises copies. Y.

MARMION (SHAKERLEY), écrivain anglais, né au commencement de janvier 1602, à Aynohé, dans le comté de Northampton, hérita de ses parents une fortune assez considérable qu'il dissipa en peu de temps ; il se vit ensuite réduit à prendre du service comme volontaire dans les Pays-Bas, où il fit trois campagnes sans obtenir d'avancement. Lorsque Charles 1^{er} marcha contre les Ecossais en 1639, Marmion se rangea sous son étendard ; et il serait probablement parvenu à quelque grade dans l'armée, s'il ne fût pas tombé malade à York. Il revint à Londres, où il mourut la même année. On a de lui un poème intitulé *Cupidon et Psyché*, quelques autres petits poèmes et quatre pièces de théâtre qui furent représentées avec succès à la cour de Charles 1^{er}. Ces pièces sont : 1° le *Ligueur hollandais* (*Holland's Ivaguer*), 1632, in-4° ; 2° le *Beau compagnon* (*a Fine companion*), 1633, in-4° ; 3° l'*Antiquaire*, 1641, in-4°, réimprimé dans le *Recueil des anciennes comédies*, par Dodsley, tome 10, 2^e édition ; 4° le *Marchand rusé, ou le Bourgeois devenu soldat* (*Crafty, merchant, or the Souldiered citizen*), comédie inédite. On trouve, dit un critique anglais, dans les comédies de Marmion, des intrigues ingénieuses, des caractères bien dessinés, et un style non-seulement facile et dramatique, mais plein de raison et de saillies. L.

MARMITTA (JACQUES), né à Parme au commencement du 16^e siècle, fut attaché au cardinal Ricci en qualité de secrétaire. Il était au nombre des disciples de St-Philippe de Néri, et mourut entre ses bras en 1561. On lui a attribué, mais à tort, le poème en 7 chants de la *Guerre de Parme*. Il avait composé plusieurs pièces de vers qui furent recueillies et publiées à Parme, 1564, in-4°, par L. Marmitta, son fils adoptif, dont l'article suit. — MARMITTA (LOUIS), habile graveur en médailles et en pierres fines, né à Parme, florissait dans le milieu du 16^e siècle. Son père François cultivait la peinture et la gravure en pierres fines, et il a laissé dans ce dernier art des pro-

ductions estimées. Il instruisit lui-même son fils, qui, après s'être fait connaître par quelques beaux ouvrages, alla à Rome, où il fut accueilli par le cardinal Jean Salviati. C'est pour ce prélat qu'il fit quatre cachets en cristal d'un travail extrêmement précieux. Les figures qu'il y grava étaient si belles, que le cardinal crut ces cachets dignes d'être offerts à la duchesse de Toscane, Léonore. Parmi les ouvrages de Marmitta, on cite un très-beau camée représentant une *tête de Socrate*. Mais l'amour du gain l'entraîna à contrefaire les médailles antiques, qui à cette époque étaient très-recherchées ; et si la perfection qu'il apporta dans ce genre de travail fait honneur à son talent, le motif pour lequel il se livra à une semblable fraude ne prouve point en faveur de sa probité. Il acquit en peu de temps une fortune considérable et renonça aux arts. P—s.

MARMOL-CARVAJAL (LOUIS), historien et voyageur, né à Grenade vers 1520, nous apprend lui-même qu'étant encore fort jeune, il sortit de sa ville natale pour se trouver à la fameuse entreprise de Charles-Quint contre Tunis en 1536 ; qu'il suivit les enseignes de cet empereur en Afrique pendant vingt ans ; qu'il prit part à tout ce qui s'y passa de grand et de mémorable, mais que la fortune le fit tomber entre les mains des ennemis, qui le tinrent sept ans et huit mois en captivité dans le royaume de Maroc, à Tarudant, Tremessen, Fez et Tunis. Il traversa les déserts de la Libye jusqu'à un lieu appelé Acequia-el-Hamara, sur les confins de la Guinée. Il était alors à la suite du chérif Méhémet, qui, portant ses armes victorieuses en Afrique, se rendit maître des provinces du Couchant. Marmol fit encore d'autres voyages par terre et par mer ; tantôt libre et tantôt esclave, il courut toute la Barbarie et toute l'Égypte. De retour dans sa patrie, il s'occupa de décrire les pays qu'il avait vus et ceux sur lesquels il avait recueilli des renseignements dans ses longs voyages. Comme il possédait l'arabe, tant l'oriental que l'africain, il lut tout ce qui avait été écrit sur l'Afrique, soit dans les langues de l'Orient, soit dans les langues anciennes et modernes, et en tira ce qui lui parut propre à l'exécution de son dessein. On peut supposer qu'il vécut jusqu'à la fin du 16^e siècle. On a de lui, en espagnol : 1° *Description générale de l'Afrique, et Histoire des guerres entre les infidèles et les chrétiens*, 2 vol. in-folio ; le premier imprimé à Grenade en 1573, le second à Malaga en 1599 ; traduit en français par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1667, 3 vol. in-4°, avec des cartes de Sanson. Dans ces volumes est comprise une Histoire des chérifs, traduite de Diego Torrès par Charles de Valois ; le tout revu par Richelet. L'ouvrage de Marmol est divisé en onze livres. Le premier donne une description sommaire de l'Afrique jusqu'au Niger. Le second traite des guerres des chrétiens contre les musulmans, depuis Mahomet jusqu'en 1571 : les livres suivants

décrivent d'une manière détaillée l'Afrique, notamment les parties septentrionales. Un douzième livre qui devait être consacré aux îles d'Afrique n'a point paru. L'auteur a grand soin de rapporter les batailles qui se sont données dans chaque endroit. On voit qu'il est allé jusqu'à Guaden, au sud-est du cap de Nun; mais on ne retrouve pas dans sa notice Acequia-el-Hamara, qu'il cite dans sa préface comme le terme de ses courses vers la Guinée : ce n'était peut-être qu'un puits sur la route de Tarudant à Tombouctou. Le livre de Marmol renferme beaucoup de matériaux précieux pour la géographie de l'Afrique et pour l'histoire des pays barbaresques. Il manque d'ordre; l'auteur est minutieux, crédule, prolix et diffus : il fait souvent des excursions hors de son sujet; mais il est généralement exact et paraît toujours de bonne foi. Il a le premier énoncé l'opinion que les anciens connaissaient l'Afrique beaucoup mieux qu'on ne le croit communément. 2° *Traduction des révélations de Ste-Brigitte, et des rubriques du bréviaire romain*; 3° *Histoire de la révolte et du châtimement des Maures du royaume de Grenade*, Malaga, 1600, 1 vol. in-fol.; réimprimé à Cordoue, 1698, in-fol.; Madrid, Sancha, 1797, 2 vol. in-4°. On en trouve des extraits dans le tome 3 des *Analecta veteris ævi* d'Antoine Mathæi.

E—s.

MARMONT (AUGUSTE-FRÉDÉRIC-LOUIS VIESSE DE), duc de Raguse, maréchal de France, est un des hommes dont le nom, mêlé aux événements qui entraînèrent la chute de deux dynasties, a acquis, de 1814 à 1830, une des plus fâcheuses célébrités. Comme militaire, comme homme politique, et tout récemment encore (même après sa mort) comme auteur, par la publication d'un ouvrage posthume, Marmont a appelé sur sa mémoire et ses écrits l'attention de l'Europe entière. Si l'on voulait étudier sa vie en adoptant ce qu'il dit sur lui-même dans les neuf volumes laissés à la postérité comme justification de sa conduite, on courrait grand risque d'être continuellement à côté de la vérité. Les jugements que l'on porterait d'après ses *Mémoires* sur les personnages qui ont marqué de 1789 à 1840 pourraient bien être aussi fort peu véridiques; car Marmont, qui ne s'est refusé aucune louange, n'a épargné le blâme qu'à un très-petit nombre des noms venus sous sa plume. Indulgent pour lui, il a été plus que sévère pour tout le monde. Nous ne voulons pas dire cependant que cet homme, qui a laissé en France un nom antipathique aux masses, soit un homme ordinaire, tant s'en faut; car il ne manquait ni de talent, ni d'intelligence, ni d'esprit, et souvent il a fait de belles choses. Malheureusement un amour-propre excessif l'a jeté dans des fautes qui ont attaché à tout jamais son nom au pilori de l'opinion publique. Marmont est né à Châtillon-sur-Seine le 20 juillet 1774. Son père, brave gentilhomme de province, retiré du service pour pouvoir se livrer tout à son aise

à la passion de la chasse, s'occupa avec un soin tout particulier de l'éducation d'un fils qui faisait son bonheur. Jusqu'à l'âge de quinze ans, il ne quitta pour ainsi dire pas d'un instant le jeune Marmont, qui perdit sa sœur, plus âgée que lui de trois ans, lorsqu'il en avait lui-même neuf à peine. Resté fils unique, il devint l'objet sur lequel se concentrèrent toutes les affections non-seulement de son père, mais encore d'un oncle et d'une tante : le premier, abbé; la seconde, n'ayant pas d'enfant. Dès l'âge le plus tendre, Marmont montra une vocation très-prononcée pour le métier des armes; mais son père, qui entretenait ce goût chez lui, sans s'en douter, en lui racontant les faits de ses ancêtres, tous militaires, et en développant ses facultés physiques par l'exercice de la chasse et du cheval, son père le destinait à la carrière administrative. Ce fut avec beaucoup de peine qu'on put faire entendre raison au vieux gentilhomme, et que Marmont obtint d'entrer dans le corps de l'artillerie. A quinze ans, on lui fit donner un brevet de sous-lieutenant dans un bataillon de milice (le bataillon de la garnison de Chartres), ce qui lui permettait de revêtir un uniforme. Le jeune homme partit au commencement de 1789 pour Dijon, afin d'achever son éducation et de se mettre en état de passer des examens indispensables à son entrée dans l'artillerie. On lui fit suivre les cours du collège. C'est alors qu'il connut Bonaparte, officier d'artillerie en garnison à Auxonne, et qui venait quelquefois le voir avec un de ses cousins, ami intime du futur empereur. En 1791, son père le mena à Metz pour lui faire prendre des leçons de bons professeurs. Il revint ensuite à Châlons, où avait été transportée l'école d'application. Il y subit avec succès ses examens devant le célèbre Laplace, et fut admis le vingtième sur les quarante et un candidats reçus. Sous-lieutenant, élève d'artillerie à dix-sept ans, en 1792, Marmont se lia avec Duroc et Foy, de sa promotion. Après l'odieuse journée du 10 août, plusieurs élèves de l'école de Châlons, traités d'aristocrates, furent insultés par le peuple : Marmont était du nombre; mettant l'épée à la main, ces jeunes officiers purent avec peine regagner leur quartier. On leur donna des congés pour aller attendre chez eux leurs nominations dans les divers régiments d'artillerie. Tous en profitèrent, à l'exception de Marmont, qui, fort épris à cette époque d'une des plus jolies femmes de la ville, refusa de quitter Châlons. Il fallut que son père vint l'arracher de force à la passion qui commençait à l'égarer. Une scène pénible précéda son départ, une maladie grave, la jaunisse, en fut la suite. Rétabli grâce aux soins de son père et de sa mère, Marmont reçut son brevet et l'ordre de rejoindre à Metz, en novembre, le 1^{er} régiment d'artillerie. Il fut détaché à Montmédy, plus tard à Bourg en Bresse, à Grenoble, et enfin au camp de Tournoux. C'est là qu'il entendit siffler les

baïles pour la première fois au petit combat de Maison-Méane, où deux bataillons et quatre pièces de canon furent engagés contre les Piémontais. Marmont était d'une grande bravoure personnelle; le danger, loin de l'effrayer, semblait être son élément. En outre, il avait une instruction solide et variée, non-seulement comme officier d'une arme spéciale, mais aussi comme homme; beaucoup d'esprit, l'ambition de parvenir: aussi ne tarda-t-il pas à être connu et apprécié. On le chargea de reconduire de l'artillerie à Mont-Dauphin et, quelque temps après, on le dirigea avec deux compagnies sur Toulon. Il fut employé à l'attaque de droite. C'est à Toulon que Marmont retrouva, comme chef de bataillon, l'officier d'artillerie Bonaparte qu'il avait connu à Dijon. Le 17 décembre, ayant contribué à la prise de la redoute si connue sous le nom du *Petit Gibraltar*, il reçut de Bonaparte le commandement de l'artillerie de l'ouvrage conquis. Toulon ne tarda pas à se rendre. On donna alors à Marmont la mission de mettre en défense les îles d'Hyères et le golfe de Juan. Bien que la compagnie du jeune lieutenant fit partie de l'armée des Pyrénées occidentales, il obtint de rester avec Bonaparte, nommé général de brigade, et dont il désirait vivement ne pas se séparer; car déjà tout ce qui approchait l'homme prodigieux appelé à dominer le monde subissait son irrésistible influence. En avril 1794, Marmont fut envoyé en reconnaissance sur Oneille, il vint à Orméa, et, tandis que le vieux général en chef de l'armée d'Italie, Dumerbion, rentrait à Nice, son quartier général, Bonaparte se rendait en mission à Gènes accompagné de trois officiers, dont Marmont faisait partie, pour voir s'il y avait possibilité de tenter un coup de main sur cette ville. Quelques jours après, arrive la chute de Robespierre; Bonaparte, lié avec Robespierre le jeune, fut compromis, dénoncé, arrêté, et ne dut son salut qu'à des démarches incessantes faites en sa faveur. A partir de ce moment, Marmont s'attacha entièrement au général Bonaparte. Il resta avec lui à l'armée des Alpes, puis, bientôt après, il se décida à le suivre à l'armée de l'Ouest, où la jalousie du gouvernement voulait reléguer le vainqueur de Toulon. En quittant les Alpes pour les départements de l'Ouest, Bonaparte s'arrêta quelques jours dans la famille de Marmont, à Châtillon. En arrivant à Paris, le général apprit qu'on voulait le rayer des contrôles de l'artillerie et lui donner un commandement dans l'infanterie; il refusa, préférant rester sans emploi. Marmont, qui s'était, de sa propre autorité et sans ordre du ministre, institué son aide de camp, se trouva dans la position la plus singulière. Il obtint cependant des lettres de service pour être employé au corps devant Mayence, où il ne tarda pas à se rendre. On lui vola en route une grande partie de ses effets, en sorte qu'il arriva dans un assez triste équipage chez le général en chef, qui l'attacha à

l'état-major de l'artillerie. Il fut chargé d'essayer un bombardement sur la ville, ce qu'il fit sans succès en employant pour cela une trentaine d'obusiers de campagne mis à sa disposition. Le siège de Mayence ne tarda pas à être levé; seule, la division St-Cyr, à laquelle était attaché Marmont, se retira avec ordre et vint prendre position sur le Pfim en novembre 1795. Lorsque l'armée française eut évacué les lignes et repassé le Rhin, en laissant une garnison dans Manheim, le commandement de l'avant-garde fut confié à Desaix. Marmont fut mis à la tête de l'artillerie de ce général; il eut sous ses ordres Foy, capitaine d'une compagnie de canonnières à cheval, et vint avec ses pièces s'établir sur la Queich. Il se trouvait alors dans un tel dénûment qu'il fut réduit à obtenir, sur un bon signé du général en chef Pichegru, deux chemises et une paire de bottes de soldat, effets tirés des magasins. Vers la fin de cette campagne, le général Bonaparte, resté à Paris, reçut la proposition de se rendre auprès du Grand Seigneur pour organiser son artillerie; il accepta et désigna pour l'accompagner dans cette mission Songis, Muiron et Marmont. Ils allaient partir pour Constantinople, quand arriva le 13 brumaire qui décida de la carrière de Bonaparte et par contre de celle de Marmont; car à peine le premier fut-il nommé général en chef de l'armée de l'intérieur, qu'il appela le second près de lui et le fit nommer son aide de camp. Marmont se hâta de se rendre à Paris et vint s'installer avec son nouveau chef à l'hôtel qui faisait alors le coin du boulevard et de la rue Neuve-des-Capucines, hôtel qui dépendit pendant longtemps, depuis, du ministre des affaires étrangères. Bonaparte le reçut à merveille, le fit nommer chef de bataillon. On était à l'aurore du directoire. L'hiver s'écoulait au milieu des plaisirs, dont Paris avait été si longtemps sevré. A la corruption des anciennes cours de France avait succédé la corruption des Barras, des Tallien, etc. Cette existence ne pouvait longtemps convenir à Bonaparte, qui d'ailleurs avait toujours l'œil sur l'Italie. Il obtint le commandement en chef de l'armée, alors aux mains incapables de Scherer. Marmont partit, le précédant de quelques jours pour reconnaître les principaux points de la rivière de Gènes. Arrivé à la fin de mars 1796 à son nouveau poste, l'aide de camp du général se hâta de remplir sa mission. Puis, dès que les opérations commencèrent, sous la puissante direction du jeune officier général qui allait tout à coup, et en quelques mois, se révéler au monde comme le plus grand capitaine des temps modernes, il prit la part la plus active et la plus glorieuse à toutes les affaires de Monténotte, de Dego, de Mondovi. A Lodi, à Pavie, à Borghetto, à Valeggio, il se montra très-brillant. Instruit, actif, intelligent, brave, Marmont, dans une position secondaire, était homme à rendre les services les plus éminents sans s'écarter du

droit chemin. Une fois au premier rang, l'ambition lui faisait quelquefois perdre la tête, et il n'était plus lui-même. C'est ce qui semble ressortir de l'étude de sa vie militaire et politique. Nous voyons cet homme doué de belles qualités, *utile* et, disons mieux, *habile* lorsqu'il est guidé par une main puissante; inhabile ou si l'on veut malheureux dans presque tout ce qu'il entreprend de son chef. Pendant cette glorieuse campagne d'Italie, Marmont, tour à tour envoyé en mission aux divisions Masséna, Augereau, Serurier, fut fort apprécié du général en chef. Il éprouva toutefois bientôt une contrariété très-grande pour un homme ambitieux comme il l'était et porté à se croire de beaucoup supérieur à tout ce qui l'entourait. Junot et Murat, les deux autres aides de camp de Bonaparte, n'ayant pas été confirmés dans les grades dont ils portaient les marques distinctives, furent envoyés à Paris pour remettre l'un des drapeaux pris sur l'ennemi, l'autre l'armistice de Cherasco. Murat revint général de brigade, Junot chef de brigade ou colonel; Marmont n'était que chef de bataillon. A Lodi, Marmont, à qui Bonaparte avait donné la glorieuse mission de conduire un régiment de hussards, fut culbuté de cheval; la colonne entière lui passa sur le corps sans le blesser. Chargé à cette même affaire de reconnaître si un point de la rivière était occupé, il passa audacieusement sous le feu d'une partie de l'armée autrichienne, eut son cheval blessé, deux des quatre dragons de son escorte tués, et revint après avoir accompli sa course périlleuse. A Pavie, Marmont, qui aurait pu s'approprier peut-être l'argent de la caisse du receveur pendant le pillage de la ville, ne le fit pas. Dans ses *Mémoires*, il prétend que Bonaparte lui reprocha depuis de ne pas avoir gardé cet argent. Bonaparte, général ou empereur, n'a jamais aimé les dilapidations; il voulait bien donner de grosses sommes à ceux qui avaient rendu de *grands* services, il n'aimait pas qu'on *prît*. Dans ce dernier cas, il savait fort bien faire rendre. Nous doutons donc que jamais Marmont ait eu un *reproche* de son général pour ne pas s'être approprié la caisse du receveur de Pavie. Ce dont nous sommes sûr, c'est que, dans une lettre écrite à Eugène, vice-roi d'Italie, quelques années plus tard (le 9 août 1806), Napoléon semble redouter au contraire que son ancien aide de camp se laisse aller à agir pendant la campagne comme il l'avait fait en 1805, en s'attribuant une somme considérable sur la vente des mines d'Idria; car, faisant allusion à l'affaire de Pavie, il écrit: « Dites confidentiellement à Marmont que les affaires de « comptabilité sont revues ici avec la plus grande « rigueur; que tout désordre pourrait le perdre, « lui et les siens; que, dans les distributions qui « seront faites pour la grande armée, il n'aura « rien à désirer; qu'il a une réputation d'inté- « grité à conserver; qu'il soit l'homme que j'ai

« connu au sac de Pavie, en l'an 5, et qu'il ré-
« prime les abus auxquels les militaires se por-
« tent en l'an 14 (1). » Pendant cette campagne, Marmont fut encore chargé de s'emparer du fort Urbin, de sommer Ferrare et de diriger l'artillerie de cette place au siège de Mantoue. Il rendit des services importants à la division Augereau à Castiglione, en commandant l'artillerie de cette division; mais, après cette victoire, il eut un chagrin pareil à celui qu'il avait déjà éprouvé lors de la paix avec le Piémont: un autre que lui fut désigné pour porter au directoire les drapeaux pris à l'ennemi. Marmont se croyait des droits à cette faveur; il fut tellement choqué de ce qui lui semblait un déni de justice qu'il voulut quitter le général en chef. Il s'expliqua en termes fort vifs devant Bonaparte, qui, pour toute réponse, lui prescrivit de s'embarquer sur la flottille du lac de Garde et de faire la reconnaissance des côtes. Cette mission dura douze jours, calma Marmont, et le lendemain de la bataille de St-Georges, à laquelle il avait pris une part des plus actives et des plus glorieuses, il reçut l'ordre de Bonaparte de porter à Paris vingt-deux drapeaux pris à l'ennemi. « Allez, « lui dit le vainqueur de Wurmser; racontez « tout ce que nous avons fait, et annoncez que « j'envoie encore en France 15,000 prisonniers. « Vous n'avez pas perdu votre temps pour avoir « attendu; vous avez eu le bonheur de concourir à nos dernières opérations, et vous aurez « de nouveaux récits à faire. Rappelez-vous vos « torts de Brescia, pour ne plus en avoir de pareils, et une autre fois, ne doutez ni de ma « justice ni de mon affection. » Marmont partit pour Paris, vint embrasser son père à Châtillon, présenta ses vingt-deux drapeaux au directoire, fut reçu en grande pompe, prononça un discours auquel Laréveillère-Lepaux répondit, fut nommé colonel commandant le 2^e régiment d'artillerie à cheval, devint l'objet de la curiosité générale, et rejoignit l'armée en qualité de colonel détaché auprès du général en chef comme aide de camp. Il arriva à Ronco une heure avant la bataille d'Arcole. Il se trouvait à côté de Bonaparte lorsque ce dernier tomba dans le marais près de la chaussée. Il aida Louis, frère du général, à le retirer. Son collègue Muiron, autre aide de camp, très-brave officier, disparut pour toujours. C'était la première journée d'Arcole. Le lendemain, le combat recommença. Bonaparte, voulant absolument faire franchir l'Alpon à la division Augereau, chargea Marmont d'établir sur la rive droite de cette rivière une batterie de quinze pièces pour faciliter le mouvement d'Augereau. Toutefois, la victoire ne se déclara en faveur de l'armée française que le jour suivant. Marmont était pour Bonaparte un aide de camp précieux. Non-seulement on pouvait l'employer

(1) *Mémoires du prince Eugène*, t. 3, p. 113.

comme officier de son arme, mais aussi l'utiliser pour des opérations de toute nature ; car il était plein d'instruction, d'activité et de bravoure, propre aussi bien à un coup de main qu'à une mission délicate. Aussi le général en chef l'employait-il souvent en dehors de ses fonctions de colonel d'artillerie. A cette époque, par exemple, il l'envoya à Venise pour renouveler au gouvernement les propositions d'alliance avec la république française. Marmont remplit sa mission avec beaucoup de tact, mais il échoua, et rejoignit l'armée. On était au mois de janvier 1797 ; Alvinzi, entré en ligne, avait été battu à Rivoli. Bonaparte, se jetant sur Provera qui essayait de ravitailler Mantoue, l'enveloppa à la Favorite et lui fit poser les armes. Marmont avait pris part à ces nouveaux combats. Il assista le 2 février à la reddition de Mantoue, fit la campagne contre les États romains, entra à Ancône, puis à Loreto, où, à la tête du 15^e de dragons, il fut chargé de prendre possession d'un trésor évalué un million de francs (1). Le pape ne tarda pas à signer le traité de Tolentino avec la France. Bonaparte, ne voulant pas entrer dans la ville éternelle et préférant rejoindre ses troupes, envoya son aide de camp Marmont complimenter le saint-père. Ce dernier passa quinze jours à Rome dans les plaisirs, partit malade d'une fluxion de poitrine et arriva mourant à Florence. Cependant le 20 mars il put revenir auprès de son général, à Goritzia. Pendant son absence, l'armée d'Italie, renforcée de la division Bernadotte venant de celle de Sambret-Meuse, s'était avancée en Frioul, avait franchi le Tagliamento, poussant devant elle l'archiduc Charles, dont les soldats étaient fort démoralisés par une série sans exemple d'incroyables revers. Enfin, l'Autriche, battue, menacée de tous côtés, finit par demander à négocier. On traita à Léoben le 19 avril, après une campagne de quarante jours. Une partie des États de terre ferme de la Vénétie venait de se révolter et de se livrer à de barbares excès contre nos soldats : Baraguey d'Hilliers reçut ordre de s'emparer des États vénitiens, et Marmont lui fut envoyé. Lorsqu'il arriva auprès du général, ce dernier était déjà à Venise. Il resta quelques jours dans cette ville et partit avec des papiers importants que Bonaparte attendait avec impatience. Jeune et fort épris d'une belle Milanaise, Marmont commit la faute de rester vingt-quatre heures à Milan, au lieu de courir au château de Monbello, deux lieues plus loin, où résidait le général en chef. Bo-

naparte, furieux, fut sur le point de punir son aide de camp en le renvoyant à son corps. Il finit par lui pardonner, et lui prescrivit de se rendre auprès du congrès italien réuni à Reggio. Un peu plus tard, il lui fit offrir d'épouser sa sœur, la belle princesse Pauline. Marmont refusa. Il accompagna ensuite madame Bonaparte à Venise et fit avec son général un assez long séjour à Passeriano, où l'on traitait de la paix définitive, qui fut signée à Campo-Formio le 17 octobre 1797. De là, il alla à Milan avec le vainqueur de l'Italie, et quelques jours plus tard, le 17 novembre, à Rastadt, traversant le Piémont, Chambéry, Genève, Berne, Soleure, Bâle. De Rastadt Marmont fut envoyé à Carlsruhe pour complimenter le margrave ; puis, comme rien n'était préparé pour le congrès et que le directeur appelait Bonaparte à Paris, ils ne tardèrent pas à prendre le chemin de la France. Ce fut à cette époque que Marmont épousa mademoiselle Perregaux, jeune et jolie personne, fille d'un riche banquier, avec laquelle il vécut en assez mauvaise intelligence. Il la quitta bientôt pour suivre son général en Égypte. Embarqué le 19 mai 1798 sur la *Diane*, où l'amiral Decrès avait son pavillon, il fut le 10 juin en vue de Malte. Chargé de s'emparer de Malte par un coup de main ou par des négociations, il réussit et continua sa route avec la flotte française le 12 juin. Le 1^{er} juillet, on était en vue d'Alexandrie. Il fut débarqué avec les troupes du général Bon, et contribua, à la tête d'une brigade de cette division, à prendre Alexandrie. Il passa huit jours dans cette ville, puis l'armée marcha sur le Caire en gagnant les bords du Nil vers Ramanieh. Il assista à tous les combats livrés aux Mameluks de Mourad-Bey, à la bataille des Pyramides et entra au Caire. Depuis le débarquement sur la plage d'Alexandrie, il n'avait cessé de combattre à la tête d'une brigade d'infanterie dont le commandement lui avait été confié, et qu'il avait menée au feu avec une grande bravoure et une intelligence fort remarquable. Quelques jours après l'entrée des Français dans la capitale de l'Égypte, Marmont ayant été jusqu'aux fameuses pyramides avec le général Desaix, son cheval se cabra, il tomba sur la poignée de son sabre, et fut ramené fort souffrant. Il était encore tout meurtri de cette chute lorsque Bonaparte résolut une expédition contre Ibrahim-Bey. Malgré qu'il pût à peine se tenir debout, il ne voulut pas abandonner sa brigade. C'est pendant cette course sur Belbeys qu'on apprit le désastre d'Aboukir. Rentré au Caire avec le général en chef, Marmont reçut l'ordre de partir immédiatement avec le 4^e léger et deux pièces de canon pour se rendre sur la côte et en organiser la défense, ramener à l'obéissance les habitants du Damanhour révoltés, fortifier Rosette, et empêcher toute communication entre les Arabes et les Anglais. Plus tard, il remplaça le général

(1) A propos de cette affaire de Loreto, Marmont renouvelle dans ses *Mémoires* ce qu'il dit à propos de Pavie : c'est que Bonaparte, en l'envoyant prendre le trésor, avait eu l'intention de l'enrichir. Ainsi, à l'en croire, deux fois il refusa de faire sa fortune. C'est sans doute pour compenser cet excès de probité dont son général lui faisait des reproches, qu'en 1805 il se fit donner trois cent vingt-cinq mille francs sur la vente du mercure des mines d'Idria. Seulement, il faut bien croire que les idées de Napoléon s'étaient modifiées en sens inverse de celles de Marmont, car l'empereur lui fit brutalement rendre cette somme. (*Mémoires du prince Eugène*, t. 2, p. 122 et suiv.)

Manscourt à Alexandrie, et ne fit pas l'expédition de Syrie. La place qu'il commandait eut à subir la peste et un bombardement des Anglais. Rien ne put abattre l'énergie de Marmont, qui avait été depuis quelque temps déjà nommé général de brigade. Il était malheureusement sous les ordres d'un homme inepte, le général Menou. Malgré ses demandes réitérées, il n'en pouvait rien obtenir. Une flottille anglo-turque ayant jeté un corps de débarquement sur la plage et s'étant emparée le 11 juillet 1799 du fort d'Aboukir, Marmont, trop faible pour le combattre, s'adressa, mais en vain, à Menou. Lorsque Bonaparte revint de St-Jean-d'Acre, il fit de vifs reproches à Marmont. Ce dernier s'excusa en disant qu'il n'avait que 1,200 hommes à sa disposition. C'était la vérité, Menou ne lui ayant rien envoyé. Bonaparte, assure-t-on, lui aurait répondu : « Avec vos 1,200 hommes, je serais « allé jusqu'à Constantinople ! » C'est le 22 juillet que le général en chef arriva à Alexandrie avec 5,000 fantassins et 1,000 cavaliers. Il marcha sur Aboukir, livra bataille aux Turcs, qu'il battit le 25. Marmont dut rester dans la place qu'il avait à défendre. Bientôt la connaissance de ce qui se passait en France détermina Bonaparte à quitter l'Égypte. Marmont partit avec lui et arriva à Paris au mois d'octobre 1799, après une campagne dans laquelle il avait fait preuve de courage et de talent, et après une traversée qui lui avait de plus en plus donné confiance dans l'étoile de son général en chef. Marmont était à cette époque dévoué corps et âme au héros dont il devait, quatorze ans plus tard, hâter la chute par sa trahison. Il contribua donc avec bonheur, dans les limites de la position qu'il occupait alors, au 18 brumaire, et sa joie fut grande quand il vit son général à la tête du gouvernement, avec le titre de premier consul. Cependant la France, ainsi que l'avait dit Bonaparte, n'était plus dans la brillante position où l'avaient placée les campagnes de 1796 et 1797. L'ineptie du directoire, le peu de talents des généraux avaient fait perdre la Péninsule. Masséna avait arrêté le torrent austro-russe à Zurich ; mais, bloqué dans Gènes, il soutenait héroïquement un des sièges les plus mémorables qui aient jamais eu lieu. Le premier consul n'était pas homme à laisser les Autrichiens à Milan et à Alexandrie. Une armée française fut organisée comme par enchantement, et Bonaparte à sa tête franchit les Alpes pour tourner la position de l'ennemi. Marmont reçut le commandement en chef de l'artillerie de l'armée dite de réserve. Il contribua puissamment au succès du commencement de la campagne, en surmontant les plus grandes difficultés pour faire passer les Alpes au matériel. Ce fut lui qui imagina d'envelopper de foin et de paille les roues des voitures d'artillerie et des pièces, et de joncher la grande route de fumier et de matelas pour amortir le bruit. C'est grâce

à ce stratagème que les bouches à feu purent franchir l'obstacle du fort de Bard, qui menaçait de retarder longtemps le corps du général Lannes. Il fut chargé de jeter des ponts pour le passage du Pô et dirigea l'artillerie pendant toute la glorieuse journée de Marengo. Lorsque le premier consul revint en France, il donna le commandement de l'armée d'abord à Masséna ; bientôt après ce commandement passa aux mains du général Brune. Marmont fut laissé d'abord à l'armée, en cantonnement près du Mincio. Promu général de division, il vint en France siéger au conseil d'État, où il avait été nommé par le premier consul. Marmont ne fut pas longtemps absent du théâtre de la guerre ; après deux mois de séjour à Paris, il fut remplacé comme commandant de l'artillerie en Italie, et il arriva à Brescia au moment où l'armistice venait d'être dénoncé. Brune franchit le Mincio le 26 décembre 1801, à Monzambano, et le 31 ses troupes prirent position sur l'Adige et entrèrent à Vérone. Les Autrichiens se mirent en pleine retraite, poursuivis par l'armée d'Italie (1). Au passage de la Brenta, Marmont, qui avait une belle artillerie, voulant absolument lui faire produire son effet et attirer sur lui les regards, fit passer à l'avant-garde 25 bouches à feu avec lesquelles il écrasa une petite batterie ennemie de 6 pièces de canon, succès presque ridicule. Il avoue lui-même qu'il avait voulu employer son artillerie plutôt comme *divertissement* que comme chose sérieuse. Triste divertissement que celui dont le résultat est de coûter des hommes inutilement, de faire dépenser des munitions, divertissement assez peu convenable pour un général revêtu de hautes fonctions. Bientôt eut lieu l'armistice de Trévise ; Marmont fut un des plénipotentiaires pour l'armée française. Il obtint des conditions qui lui semblaient avantageuses, et revint fort satisfait de lui. Malheureusement, dans l'intervalle, le général Brune avait reçu du premier consul la défense de signer une suspension d'armes sans avoir obtenu Mantoue. Brune fut remplacé par Moncey, et Mantoue fut remis par les Autrichiens, Bonaparte ayant fait dénoncer l'armistice à Lunéville. Enfin la paix qui porte ce nom fut signée. Marmont eut ordre de faire démanteler plusieurs places d'Italie, ce qu'il exécuta ; puis, en mai 1802, il revint à Paris pour siéger au conseil d'État, position qui flattait son amour-propre et à laquelle il attachait un grand prix. Entre Turin et Suze, sa voiture, passant sur un pont, se brisa, tomba à sept pieds de profondeur, sans cependant que ni lui, ni sa femme, ni ses deux aides de camp eussent la plus légère blessure. Le premier consul le reçut à merveille, et en effet il avait très-bien

(1) Marmont, dans ses *Mémoires*, s'attache à ridiculiser le général Brune, et va presque jusqu'à vouloir entacher sa mémoire de pusillanimité. Nous le répétons, on doit se méfier des jugements que le duc de Raguse porte sur ses contemporains dans son ouvrage posthume ; ils sont tous plus ou moins entachés d'une partialité qui saute aux yeux.

servi pendant cette campagne de 1801 à 1802. Il entretint le chef de l'État des améliorations à introduire dans le système de l'artillerie de campagne. Ses projets furent goûtés ; on lui demanda un mémoire, et il apporta de grandes et heureuses simplifications dans tout le matériel, simplifications que Bonaparte avait eu soin toutefois de faire consacrer par des expériences faites simultanément à la Fère, à Douai, à Metz et à Strasbourg. Pendant son séjour en France, Marmont, esprit jeune et actif, ne perdait pas son temps. Tantôt il s'occupait de l'artillerie, tantôt il assistait aux séances du conseil d'État, où s'élaborait alors le code civil. Ses idées sur l'arme à laquelle il appartenait ayant été admises, le premier consul le chargea de les faire exécuter, et, pour lui donner à cet égard une plus grande facilité, il le nomma premier inspecteur général, à la place du général d'Aboville, entré au sénat. Ainsi, à vingt-huit ans, Marmont occupait le premier poste dans un corps qui comptait dans ses rangs beaucoup d'officiers du plus grand mérite. Et cependant l'ambition du jeune général n'était pas encore satisfaite ! Il rendit, du reste, de très-grands services dans ce nouveau poste dû partie à son mérite et partie à l'amitié que lui portait le chef de l'État. La paix d'Amiens n'avait été qu'une trêve trop peu longue pour le bonheur des deux pays. Le premier consul n'avait certes pas cherché à la rompre. L'immense projet d'une formidable descente en Angleterre fut arrêté en principe dans l'esprit du grand homme qui gouvernait la France. L'armée reçut une réorganisation nouvelle. Marmont fut nommé commandant en chef du camp d'Utrecht, sur les côtes de la Hollande. Il eut sous ses ordres un corps français de cinq régiments d'infanterie et de deux de cavalerie et l'armée batave, donnant un total de 33,000 hommes. Environ 22,000 combattants étaient destinés à l'expédition projetée et occupaient le camp ; les 13,000 autres devaient former les garnisons des huit arrondissements de la Hollande. Marmont eut fort à faire pour mettre l'organisation, la santé et l'instruction de ses troupes au niveau de celles des autres corps qui allaient former la *grande armée*. Il travailla avec ardeur, visita tout, s'enquit de tout et obtint en peu de temps les meilleurs résultats. La république cependant, déjà tuée pour ainsi dire par le consulat, disparut même de nom pour faire place à l'empire. Tous les généraux qui commandaient des corps de troupes furent créés maréchaux ; seul, Marmont resta général. Il en conçut un violent dépit et un véritable chagrin, et cependant c'était justice. Les services de Marmont, alors âgé de trente ans, ayant bien fait la guerre sans doute, mais dans une position encore assez inférieure, ne pouvaient réellement entrer en ligne de compte avec ceux des Masséna, des Soult, des Davout, des Jourdan, et de tant d'autres qui avaient commandé des armées et

gagné des batailles. Du reste, plus tard, lui-même reconnut que l'empereur avait eu raison en ne portant pas son nom sur la première liste de promotion au maréchalat. Le camp d'Utrecht ayant été jugé malsain, il en établit un autre à Zeist, au milieu des bruyères et à proximité d'une province fertile. Marmont, comme chacun des chefs des autres corps de la grande armée à Boulogne et le long des côtes, s'occupa à discipliner, à instruire officiers et soldats, jetant les bases de cette solide organisation divisionnaire qui fait encore de nos jours la force de l'armée française. Invité à se rendre à Amsterdam avec sa femme, il accepta plusieurs fêtes qui flattèrent son amour-propre. A son tour, il convia les magistrats de cette ville à assister aux manœuvres de son camp. Par ses soins, une pyramide à large base, destinée à perpétuer le souvenir de ce camp de Zeist, fut élevée près du centre, de la main des soldats. Marmont éprouva à cette époque une véritable joie : il reçut à son camp la visite de son père. Pendant l'hiver de 1804 à 1805, le froid étant devenu très-rigoureux, les troupes entrèrent en cantonnement dans les villes d'Utrecht, de Harlem, d'Amsterdam, de Rotterdam, de Nimègue. Le quartier général fut établi à Utrecht. Le 2 décembre, au couronnement, il vint à Paris, et bientôt après on le nomma colonel général des chasseurs, ce titre, qui lui donnait le rang de grand officier de l'empire, étant devenu vacant par suite de l'élevation d'Eugène à la dignité de prince français. Les premiers beaux jours de 1805 ramenèrent Marmont et ses troupes au camp de Zeist. Il s'était lié à Paris avec le frère aîné de Napoléon, Joseph. Vers cette époque, le gouvernement hollandais, mécontent des mesures rigoureuses prises par l'empereur contre le commerce anglais, mesures bien adoucies cependant par Marmont, défendit aux troupes bataves d'obéir au général. Ce dernier rendit compte de cette mesure à Napoléon, qui fit exiger la révocation du décret et les plus amples réparations. Le corps commandé par Marmont avait pris le numéro 2 dans la grande armée : comme il était destiné à être un des premiers dirigés contre l'Angleterre, on s'occupa à l'habituer à être embarqué et débarqué rapidement. Le 9 juillet, il fut embarqué réellement et prêt à être transporté sur les côtes de la Grande-Bretagne. L'empereur, qui avait été se faire couronner roi d'Italie à Milan, devait être de retour à Boulogne le 13 août. Pendant cinq semaines, Marmont et ses troupes restèrent à bord des bâtiments attendant toujours le signal d'appareiller. Tout à coup le 29 août, au lieu de l'ordre de mettre à la voile, arriva celui de débarquer et de marcher vers la Bavière. L'Autriche et la Russie allaient payer par les défaites d'Ulm et d'Austerlitz l'alliance et les subsides de l'Angleterre. Le 2^e corps fut dirigé sur Mayence. Il arriva à Wurtzbourg, traversa le territoire d'Anspach, sans égard pour une neu-

tralité que l'empereur n'était nullement disposé à respecter, et se porta sur Augsbourg (11 octobre). C'est là que Marmont revit l'empereur. Le 20 octobre, le commandant en chef du 2^e corps reçut l'ordre de partir avec ses deux divisions françaises, sa cavalerie et 24 bouches à feu, pour se porter à marche forcée et par le chemin le plus court sur l'Ilher, à Illerdisheim, pour couper la route qui conduit d'Ulm à Memmingen. Il releva sur le Danube le corps de Lannes et la cavalerie de Murat, qui venaient de rallier le 6^e corps de Ney. Après la capitulation d'Ulm, à laquelle il assista, Marmont fut envoyé sur la droite de l'armée, en seconde ligne de Davout. Le 7 novembre, il partit de Steyer, remonta l'Enns et se dirigea sur Léoben à marche forcée, pour couvrir l'armée française d'Italie et pour connaître les mouvements des troupes autrichiennes opposées à Masséna. A six lieues de Steyer, Marmont fut obligé de faire ouvrir un passage par-dessus un rocher qui s'était, la veille, éboulé sur la route. A Steyer même, il culbuta une division autrichienne d'arrière-garde de Merfeld, et lui enleva deux bataillons de Giulay-infanterie. Arrivé à Léoben, le 2^e corps, fort de 15,000 hommes et composé des divisions Dumonceau, Boudet et Grouchy, complétait le système de détachements commencé par Ney, continué à Salzburg par deux divisions de Bernadotte, système qui empêchait l'archiduc Charles de se porter en avant de Vienne sur le flanc droit de la grande armée. Marmont et son corps, restés en Styrie, ne prirent aucune part au reste de la campagne terminée par le coup de foudre d'Austerlitz. Seulement, lorsqu'il apprit que l'archiduc Charles, en retraite de l'Italie pour se rapprocher de Vienne, s'approchait de lui, il porta son quartier général à Vildon, s'avança ensuite avec sa cavalerie jusqu'à Ehrenhausen, où il soutint un combat. Il eut connaissance que l'ennemi, ayant donné la préférence à la route de la Hongrie, se dirigeait vers Neustadt. Il se hâta d'y courir et y arriva en même temps que les éclaireurs de l'archiduc, le 5 décembre; mais là un officier d'état-major de la grande armée vint apporter la nouvelle officielle de la bataille et de l'armistice qui l'avait suivie. Il rétrograda sur Gratz pour occuper la province dont cette ville est la capitale, province où il trouvait à approvisionner son corps d'armée. Cette brusque solution de la campagne contrariait vivement Marmont, qui, jeune et plein d'une ambition du reste fort légitime, rêvait le bâton de maréchal. Il resta en Styrie jusqu'à la signature de la paix (28 décembre), et s'occupa à fortifier le fort de Gratz, dans l'hypothèse d'une reprise des hostilités. Il se rendit ensuite dans la Carinthie et vint à Trente. Le 4 mars, il entra en Frioul. Ce fut alors qu'il commit la faute dont nous avons parlé plus haut, celle de se faire attribuer sur le produit de la vente du mercure des mines d'Idria une somme de trois cent vingt-

cinq mille francs. L'empereur, ayant eu connaissance de ce fait, entra dans une violente colère et prescrivit à Eugène, vice-roi d'Italie, sous les ordres duquel se trouvaient toutes les troupes françaises et italiennes de ces provinces, de lui faire un rapport détaillé sur cette affaire. Eugène obéit, mais en suppliant Napoléon de feindre d'ignorer la conduite de Marmont, promettant de lui faire restituer la somme prise illégalement et demandant le silence comme une faveur particulière (1). Napoléon n'entra pas dans les idées de son fils adoptif à cet égard. Ordre fut envoyé à Marmont de rendre l'argent. Dans une lettre du mois d'avril, l'empereur écrit à Eugène : « Je « donne l'ordre au général Marmont de verser « les trois cent vingt-cinq mille francs pour « payer la solde de sa division; » et dans une autre du lendemain : « Il est honteux qu'un gé- « néral fasse des profits à l'ennemi, mais surtout « lorsque ses troupes manquent de solde. » Marmont passe tout cela sous silence dans ses *Mémoires*. C'était ce qu'il avait de mieux à faire sans doute; mais on voit qu'il y a loin de là à cette probité sévère dont il se vante si gratuitement. C'est bien ici le cas de rappeler ce dicton populaire : Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Toutefois, comme l'empereur était au fond plein de faiblesse pour son ancien aide de camp, il ne lui tint pas rigueur et le chargea bientôt après de l'important gouvernement de la Dalmatie. Marmont vint au secours du général Lauriston, chargé d'occuper les bouches du Cattaro, et qu'il chercha assez maladroitement à ridiculiser dans son ouvrage posthume. Il livra plusieurs combats heureux aux Monténégrins et rendit d'importants services, entre autres celui d'ouvrir des routes et de faire exécuter des travaux très-utiles. Napoléon lui en témoigna à plusieurs reprises son contentement et lui donna en récompense le titre de duc de Raguse, avec une dotation de soixante mille francs. Marmont resta en Dalmatie jusqu'à l'ouverture des hostilités avec l'Autriche en 1809. Il eut alors l'ordre de marcher de façon à rallier l'armée d'Italie du prince Eugène, qui opérait pour remonter sur Vienne par Léoben et pour faire sa jonction avec la grande armée marchant sur la capitale de l'Autriche par la vallée du Danube. Retardé quelque temps dans ses opérations offensives par la nouvelle de la perte de la bataille de Sacile sur la Piave, Marmont reprit l'offensive vers le milieu de mai 1809 avec les 15,000 hommes dont il disposait. L'archiduc Jean avait détaché contre lui le corps du général Stoïevich. Le duc de Raguse partit de Zara, poussa vigoureusement l'ennemi qui lui était opposé, le battit le 20 mai à Gospitz et le força de se jeter vers Carlsbad pour

(1) *Mémoires du prince Eugène*, t. 2, p. 122 et suiv. Dans une autre lettre de la même année 1806, le 13 juin, Napoléon dit encore à Eugène : « Le général Marmont dépense énormément pour « sa solde; cela devient extraordinaire. »

rallier Giulay. Ce dernier, voyant un intervalle assez considérable entre le vice-roi et Marmont, essaya de barrer le passage au corps de Dalmatie, tandis que Chasteler s'échappait en descendant de Lienz sur Klagenfurth. Giulay, fort de 25,000 combattants, se porta avec toutes ses forces sur Pettau, après avoir détaché sur Agram et sur Laybach quelques troupes légères, chargées d'éclairer la marche de Marmont. Pendant le mois de juin, le duc de Raguse poussa de Laybach sur Gonowitz. Arrivé là, il eut connaissance que des forces considérables occupaient Vindichfeistritz, nœud des routes de Carlstadt et de Marburg. Il recula jusqu'à Cilli, se jeta sur la gauche, essayant de réparer la faute qu'il avait commise de marcher trop lentement; il gagna la Drave, franchit cette rivière et parvint à peu de distance de Gratz. Grâce à la bravoure héroïque du 84^e de ligne, envoyé pour tendre la main à Marmont, et qui résista à un ennemi dix fois plus nombreux à Gratz, la division Broussier put opérer sa jonction avec le corps venant de Dalmatie, et ce corps arriva à temps pour prendre une part glorieuse à la bataille de Wagram. Marmont, dans ses *Mémoires*, se montre très-satisfait de toutes ses opérations depuis son départ de Zara; ce n'est pas l'avis de Napoléon, qui écrivit à Eugène le 29 juin : « Marmont a « assez mal manœuvré, Broussier encore plus « mal. Il n'a pas dépendu d'eux que je n'aie « perdu le 84^e de ligne, ce régiment s'est cou- « vert de gloire (1). » Nous devons dire, au reste, que le duc de Raguse ne cherche pas à cacher la circonstance du mécontentement de Napoléon dans ses *Mémoires*; du moins les éditeurs de cet ouvrage ont eu la bonne foi de placer à la correspondance du livre 12 une lettre de l'empereur qui commence ainsi : « Monsieur le duc de « Raguse, le 27, vous n'étiez pas à Gratz. Vous « avez fait la plus grande faute militaire qu'un « général puisse faire, etc. » Marmont se montra très-brillant à la bataille du 6 juillet. Il quitta l'île de Lobau, deux heures avant le jour, pour prendre sa place de combat au centre. A la gauche d'Oudinot et à la droite de l'armée d'Italie, il fut chargé de soutenir le corps à sa droite et de contenir l'ennemi au centre, lorsque l'armée d'Italie eut opéré un changement de front, l'aile droite en avant, pour s'opposer à l'ennemi qui poussait vigoureusement Masséna à l'extrême gauche de la ligne française. Après la bataille, Napoléon vint se reposer au milieu du corps de Marmont. On venait de dresser sa tente lorsque, tout à coup, une de ces paniques incroyables comme il y en a tant d'exemples à la guerre après de sanglants combats vint jeter un instant de désordre dans l'armée. Les soldats du duc de Raguse, parfaitement disciplinés, coururent aux armes, formèrent leurs rangs et montrèrent une

attitude qui fit tout rentrer dans l'ordre. Le lendemain, 7 juillet, il s'établit à Wolkendorf, et, le 8, il fut chargé de faire l'avant-garde et de marcher sur Nikolsbourg, soutenu par Davout. Le 9, il était à Poisdorf et à Stadet, ayant la veille chassé l'arrière-garde ennemie dans cette direction. Il se prolongea sur Laa, cherchant à attaquer les Autrichiens avant qu'ils eussent pu franchir la Taya, et à gagner Znaïm. Il commit alors la faute, qui pouvait avoir de bien graves conséquences, de ne pas appeler à lui Davout qui se mettait à sa disposition pour le soutenir (1), et il se trouva bientôt à Znaïm même, le 10 juillet, en face d'une grande partie de l'armée autrichienne. Il livra un combat glorieux, mais sans résultat, tandis que, s'il avait eu avec lui les troupes de Davout, l'ennemi eût pu être écrasé. Les Autrichiens purent passer la Taya, et, le 11 juillet, ils occupèrent fortement Znaïm. Une bataille allait s'engager, Masséna et Davout ayant rallié Marmont, lorsque l'empereur fit dire de traiter d'un armistice, qui devint le gage de la paix. Bien que Napoléon n'eût pas eu lieu d'être fort satisfait de Marmont pendant cette campagne, bien qu'il n'eût approuvé ni sa marche sur Gratz, ni sa marche sur Znaïm sans se faire soutenir, comme il avait un grand faible pour son ancien aide de camp, il crut devoir lui accorder le bâton de maréchal, objet de ses désirs. Le 12 juillet, à la suite d'une longue conversation, il le lui envoya par le général de Girardin. Marmont en fut content, cependant il eût volontiers dit : *C'est bien tard* (2)! Il établit ses troupes à un camp près de Krums et prit un logement à Vienne. La paix signée, le maréchal revint à Paris, mais ce fut pour peu de temps. Comme l'empereur avait une grande habitude des hommes et une grande faculté, celle de les employer suivant leur aptitude spéciale, comme il avait reconnu dans Marmont un véritable talent d'organisateur, il lui confia le gouvernement des provinces illyriennes. Le duc de Raguse partit le 4 novembre 1809 pour l'Illyrie. Il s'arrêta quelques jours à Milan et arriva le 16 novembre à Laybach. Il habita cette ville l'été et Trieste l'hiver. Il appliqua immédiatement toutes ses facultés à donner à ces provinces une organisation forte et en rapport avec les mœurs et les coutumes du pays. Il y réussit. Il créa ensuite des régiments indigènes, dont il vante beaucoup, mais un peu à tort, dans ses *Mémoires*, la fidélité. Le fait est qu'en 1813 ces régiments tournèrent immédiatement le dos à la France pour se jeter dans les bras de l'Au-

(1) Marmont convient qu'il commit une faute. Cette faute, il la renouvela, quelques années plus tard, à Salamanque. Le même motif le guida dans les deux circonstances. Il voulait vaincre seul et ne pas se trouver sous les ordres, à Znaïm, d'un maréchal, à Salamanque, du roi d'Espagne.

(2) Le prince Eugène n'approuva pas cette promotion; il dit même à l'empereur : « Je souhaite que Votre Majesté n'ait jamais « à se repentir d'avoir fait Marmont maréchal. » Ce mot et l'affaire des mines d'Idria firent au vice-roi un ennemi du duc de Raguse.

(1) *Mémoires du prince Eugène*, t. 5, p. 460.

triche. Pendant les quinze mois qu'il resta en Illyrie (de novembre 1809 à février 1811, époque à laquelle il revint à Paris en congé), le duc de Raguse montra une activité sans pareille. Il rendit les plus importants services et justifia pleinement le choix que l'empereur avait fait de lui. Il se trouvait aux Tuileries lors de l'accouchement de Marie-Louise, et bientôt après il reçut l'ordre de se rendre en Espagne pour remplacer Masséna et se mettre à la tête du 6^e corps. Il quitta Paris le 26 avril 1811, rejoignit l'armée le 6 mai, le lendemain de la bataille de Fuentes de Oñoro, et reçut des mains de Masséna le commandement de l'armée, sous les murs de Rodrigo. Si l'on voulait en croire le duc de Raguse, il aurait alors reconstitué entièrement l'armée; il aurait pris des mesures de la plus haute sagesse pour remonter le moral des troupes, et pour leur donner l'organisation divisionnaire au lieu de l'organisation en corps. Malheureusement pour les assertions du maréchal, nous avons la preuve que ces dispositions ne venaient pas de son chef. Des lettres de Napoléon à Berthier, de la fin de mai 1811, indiquaient au duc de Raguse ce qu'il avait à faire à cet égard (1). Il n'eut pas moins le mérite réel et incontestable de mettre à exécution avec intelligence ce qui lui était prescrit, et bientôt il eut dans la main une petite armée de 28,000 combattants, formée de six belles divisions. Il se hâta d'entrer en campagne. Wellington étant descendu vers le sud, en Estramadure, pour assiéger Badajoz, Marmont suivit ses mouvements pour chercher à découvrir si son but était de se jeter sur Ciudad-Rodrigo, ou de donner la main aux révoltés de Galicie. Bientôt, en effet, le général anglais se présenta de nouveau devant Ciudad-Rodrigo, qu'il investit. Le duc de Raguse, rallié par le général Dorsenne, qu'il avait appelé à lui et qui le rejoignit à Tamamès, entre Salamanque et Ciudad Rodrigo, parvint à faire lever le siège de cette place à l'ennemi. Il s'établit ensuite à Salamanque, laissant Wellington à Almeida. Les deux adversaires étaient séparés par l'Aguada et trois petites chaînes de montagnes. Au commencement de la campagne de 1812, Wellington fit une nouvelle tentative sur Ciudad-Rodrigo, tandis que Montbrun et Dorsenne s'étaient éloignés, l'un pour contenir la Navarre, l'autre pour secourir Suchet à Valence. Les Anglais poussèrent avec vigueur les travaux et en neuf jours firent brèche, livrèrent l'assaut et s'emparèrent de la ville. Ils se portèrent ensuite sur Badajoz. Marmont, espérant opérer une diversion utile, menaça d'envahir le Portugal. Ses excursions sur la Coa et du côté de Castel-Banco n'en imposèrent pas à Wellington. Ce dernier revint tranquillement dans ses lignes d'Almeida, après s'être emparé de Badajoz, se bornant à refouler le duc

de Raguse dans ses cantonnements de la Tormès. Bientôt cependant le général anglais, réunissant 50,000 hommes, franchit l'Aguada et se présenta inopinément sous les murs de Salamanque. Marmont, se repliant sur la rive droite de la Tormès, manœuvra pour défendre le pont de Salamanque; mais, réduit à 22,000 combattants, il n'attend pas pour livrer bataille que le roi Joseph, qui lui amène un renfort de Madrid, l'ait rejoint. Il pense qu'il pourra vaincre seul et, seul aussi, recueillir la gloire d'avoir battu Wellington (1). Au lieu donc de ne pas s'engager jusqu'à l'arrivée de la cavalerie du général Caffarelli, de l'armée du centre, venant à son secours, il livre, le 21 juillet, la bataille des Arapiles. Blessé grièvement dès le commencement de l'action, il est obligé d'abandonner le commandement, et se fait porter de ville en ville en triomphateur, ordonnant de tirer le canon sur son passage (c'est lui qui nous apprend ce fait dans ses *Mémoires*). La petite armée de Joseph se trouva fort compromise par le coup de tête du duc de Raguse, et dut rétrograder sur Madrid, qu'elle abandonna bientôt, tandis que l'armée de Portugal, sous les ordres de Clausel, se ralliait de son mieux. L'empereur fut très-mécontent de la conduite de Marmont, et lui témoigna assez durement son peu de satisfaction de sa campagne d'Espagne. Ainsi le maréchal, officier fort brillant comme bravoure, plein d'instruction, étant capable dans un certain ordre, dès qu'il se trouvait au premier rang, compromettrait tout par un amour-propre excessif, on pourrait même dire ridicule. Marmont, obligé de s'arrêter à Bayonne et à Bordeaux pour se rétablir, n'arriva à Paris qu'au mois de décembre. Une enquête avait été ordonnée sur sa conduite en Espagne, dès qu'il serait guéri de sa blessure. Marmont passa l'hiver de 1812 à 1813 à Paris. Au mois d'avril, bien qu'il souffrît encore beaucoup de sa blessure au bras droit, il accepta le commandement du 6^e corps composé de quatre belles divisions. C'est avec le 6^e corps qu'il combattit à la droite de la ligne, à la bataille de Lutzen, le 2 mai. Sans admettre, comme le duc de Raguse le dit dans ses *Mémoires* (2), que c'est à peu près à lui qu'on doit le gain de cette brillante journée, nous reconnaissons qu'il s'y montra très-vigoureux comme à son ordinaire et qu'il conduisit ses troupes avec beaucoup de talent. Le soir, un de ses régiments, pris d'une panique subite, tua son premier aide de camp, le colonel Jarret, et compromit sa propre existence. Les jours suivants, il fut chargé de soutenir le 11^e corps, et il entra à Dresde le 8 mai. Le 20 du même mois, à

(1) Marmont nie dans ses *Mémoires* qu'il eût connaissance de l'arrivée du roi; mais les pièces officielles et documents mis au jour par la publication des *Mémoires du roi Joseph* prouvent le contraire.

(2) On lit, page 17 du 5^e volume des *Mémoires* de Marmont, où il est question de la bataille de Lutzen: « C'est peut-être à cette combinaison sage que nous avons dû un succès brillant à la place d'une catastrophe. »

(1) *Mémoires du roi Joseph*, t. 8, p. 19 et suiv.

Bautzen, et le 21, à Wurtzchen, Marmont rendit à l'armée et à l'empereur de nouveaux et importants services. Comme à son ordinaire, il s'attribue, dans son ouvrage posthume, la plus grande part au gain de ces deux batailles, et si on voulait l'en croire, ce n'est point Napoléon qui l'aurait guidé, mais bien plutôt lui qui aurait guidé Napoléon. En faisant la part de l'amour-propre incommensurable de l'homme, on doit néanmoins rendre justice à ses qualités et à ses actions. Marmont prit part, à la tête de son 6^e corps, composé des meilleures divisions de l'armée, à toutes les grandes affaires de la fin de cette campagne de Saxe, avant et après l'armistice. A Dresde, à Leipsick, où il reçut une blessure et soutint avec une grande énergie les efforts de l'armée dite de Silésie, de Blücher, où, pendant ces deux jours de combat, il perdit une grande partie des officiers de son état-major et eut quatre chevaux tués sous lui, le duc de Raguse fit oublier à Napoléon les fautes de la Tormès et des Arapiles. La bataille de Leipsick, soutenue le 17 octobre et perdue le 18, fut pour la grande armée un épouvantable désastre : à peine 60,000 hommes en état de combattre restaient-ils debout de plus de 130,000 qui avaient franchi l'Elster. Marmont arriva avec les débris de son 6^e corps à Mayence le 2 novembre. Rien n'avait été préparé dans cette ville pour recevoir les troupes françaises, qui toutes convergeaient de ce côté. Il s'ensuivit un encombrement et une épidémie de typhus qui ne tarda pas à faire d'effroyables ravages. Marmont, par son énergie et en payant d'exemple au milieu d'une contagion qui avait jeté la terreur partout, rendit des services inappréciables. Il soutint le moral, prit les mesures les plus efficaces pour remédier d'une part au découragement et de l'autre pour faire cesser le fléau. Il eut alors de longues conversations avec Napoléon, qui resta à Mayence jusqu'au 7 novembre. Enfin arriva le triste moment de la nécessité pour les troupes françaises de repasser la frontière de l'ancienne France. Il ne restait plus qu'à défendre le sol sacré de la patrie. L'empereur donna la ligne du Rhin de Huningue à Landau au duc de Bellune, celle du bas Rhin au duc de Tarente ; Marmont fut chargé de la défense intermédiaire de Landau à Andernach, ayant son quartier général à Mayence. Son corps fut formé des débris de ceux des 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e corps, dont chacun était devenu une simple division. Quoi qu'il en soit, le nom du 6^e corps finit par rester aux troupes commandées par le duc de Raguse. Le guet-apens dans lequel son chef et la plupart de ses généraux le firent tomber trois mois plus tard à Essonne acquit une triste et fatale célébrité à ce 6^e corps. Le passage du Rhin par les alliés, à la fin de décembre, força d'abord le maréchal Marmont à commencer sa retraite pour se rapprocher des défilés des Vosges, dont la défense lui était confiée. Il se replia sur Dürkheim,

où il resta jusqu'au 4 janvier 1814, ensuite sur Kayserlautern et sur la Sarre, où il arriva le 6. Le 7, il fit sauter le pont de Sarrebrück, ravitailla Bitche, et, ayant été rallié par les généraux Ricard et Durutte, il se trouva à la tête d'un faible corps de 8,500 fantassins, de 2,500 cavaliers, avec une artillerie de 36 bouches à feu de campagne. C'est avec ces 11 à 12,000 hommes qu'il dut se retirer sous Metz devant des forces par trop supérieures aux siennes. Le 12 janvier, il était réduit à 6 ou 7,000 hommes d'infanterie, ayant perdu par la désertion beaucoup de cavaliers appartenant aux nouveaux départements français d'au delà du Rhin (1). Il pourvut à la défense de la place de Metz, où il laissa le général Durutte, et le 26 il se rendit à Vitry à la rencontre de Napoléon, puis il s'établit à St-Dizier le 30 pour couvrir le mouvement de l'empereur. Entouré de toutes parts par des corps ennemis plus nombreux que le sien, il échappa comme par miracle à une perte presque certaine, après avoir soutenu un combat à Soullaines. Le 31, Napoléon livra la bataille de la Rothière. Marmont forma la gauche de la ligne occupant la bonne position du grand et du petit Morvilliers. L'armée française, bien inférieure en nombre aux troupes alliées, se battit de façon à soutenir le choc sans être entamée. Le 6^e corps fit des prodiges de valeur et s'arrêta le soir en avant de la Voire pour donner le change à l'ennemi. Cette affaire, qui ne porta aucun caractère décisif, fixait le théâtre de la guerre dans le bassin de la Seine et laissait prendre l'offensive aux souverains coalisés. Le duc de Raguse, suivi par de Wrède, défendit énergiquement le passage de la Voire et se mit ensuite en retraite sur Arcis-sur-Aube. Les masses autrichiennes, russes et prussiennes s'étant fractionnées, et Blücher étant remonté vers le bassin de la Marne, Napoléon conçut une combinaison audacieuse qui rappela pour quelques jours la victoire sous ses aigles. Laisant Oudinot et Victor en face de l'armée de Schwartzenberg, avec mission de la contenir, il prit les corps de Marmont, de Ney, de Mortier, ce qui lui donnait une vingtaine de mille bons soldats, et, coupant droit sur la Marne, il vint tomber inopinément sur les divers corps séparés de Blücher, les battit successivement à Champaubert le 10 février, à Montmirail le 11, à Château-Thierry le 12, à Vauchamps le 14. Pendant tous ces combats, Marmont et son corps d'armée furent admirables ; mais le duc de Raguse, obéissant toujours à un amour-propre qui lui fait trop souvent dans ses *Mémoires* altérer la vérité, afin de s'attribuer la gloire de tous les grands événements dans lesquels il ne joue qu'un rôle secondaire, raconte dans son ouvrage que c'est lui qui fut l'instigateur du fameux mouvement contre Blücher. Pour prouver ce qu'il

(1) Tels sont les chiffres donnés par Marmont, mais ils paraissent au-dessous de la vérité.

avance, Marmont donne dans ses *Mémoires* une longue lettre écrite par lui le 6 février au soir de Nogent au prince de Neufchâtel, dans laquelle il parle de l'opportunité d'un mouvement sur Sézanne ; mais le 6 février, à trois heures après midi, Napoléon écrit à son frère, à Paris, en indiquant déjà qu'il commence à songer à se jeter sur l'armée de Silésie. Le lendemain, 7, il écrit de nouveau à Joseph : « Au moment même, je fais « partir 2,000 hommes pour occuper Sézanne. « Je m'y porterai dans la nuit avec ce qui est « nécessaire pour battre et culbuter ce qui serait « sur cette communication. » Le même jour, à sept heures du soir, il mande : « *Je n'ai point « encore de nouvelles du duc de Raguse ; mais je « vais tomber à bras raccourci sur l'ennemi dans « la direction de Meaux et de Châlons (1).* » On voit donc que la prétention de Marmont est une de ces illusions dont il se berça si souvent et qu'il essaye à chaque page de ses *Mémoires* de faire admettre par ses lecteurs. Resté sur la Marne avec Mortier pour s'opposer aux efforts de Blücher, tandis que l'empereur se tournait contre Schwartzemberg, Marmont soutint les brillants combats de Gué-à-Trègne le 28 février, de l'Ourcq le 1^{er} mars. Le 2, il apprit que Napoléon était revenu à la Ferté-sous-Jouarre. Les alliés, acculés à l'Aisne, allaient être anéantis, quand la stupidité du général qui commandait à Soissons les sauva de l'un des plus grands périls qu'ils eussent encore eus en lui rendant cette place. L'empereur, furieux, fut obligé de franchir l'Aisne à son tour et de livrer la sanglante bataille de Craonne, le 7 mars, et celle de Laon, les 9 et 10. Malheureusement, dans cette dernière affaire, le duc de Raguse n'arriva pas à temps pour prendre l'offensive sur la droite (2), et dans la nuit il se laissa surprendre dans ses bivouacs et compromit par sa négligence le sort de l'armée entière. Le duc de Raguse fut vertement blâmé : il avait perdu non-seulement des hommes faits prisonniers, mais encore une partie du matériel et de l'artillerie de son corps d'armée. Le 13, il contribua à la prise de Reims et à la défaite du comte de St-Priest. En apprenant la surprise de nuit dont Marmont n'avait pas su garer ses troupes, Napoléon écrivit à son frère Joseph le 14 mars : « Il est probable que l'ennemi aurait évacué Laon dans la crainte d'y être attaqué, sans l'échauffourée du duc de Raguse, qui « s'est comporté comme un sous-lieutenant. » Nous arrivons à l'un des moments les plus critiques de la vie militaire et politique de Marmont, à la bataille de Paris et à la trop fameuse affaire d'Essonne. Après les affaires de Laon et de Reims, Napoléon se retourna contre Schwartzemberg et

laissa Marmont et Mortier en face de l'armée de Silésie. Marmont défendit vigoureusement Bérigny-au-Bac et Pontavaine ; mais l'ennemi, ayant passé à Asfeld, le força à se replier sur Fismes. Il hésita, ne sachant s'il devait couvrir Reims ou Fismes, laissa la communication s'établir entre Blücher et Schwartzemberg par Reims ; en sorte qu'ayant reçu l'ordre de Napoléon de le rejoindre à Vitry, comme il avait perdu sa ligne d'opération de Reims à Châlons, il fut contraint de faire un long détour pour rejoindre l'empereur. Enfin, après avoir livré plusieurs combats glorieux, mais désastreux, entre autres ceux de la Fère-Champenoise le 25 mars, de Claye et de Ville-Paris le 28, Marmont et Mortier arrivèrent sous Paris, forcés de se rejeter sur la capitale, dont ils étaient à peu près les seuls défenseurs, et n'ayant pu rallier Napoléon. Le 30 mars, ils firent leurs dispositions pour livrer bataille. Pendant toute cette journée, les troupes des deux maréchaux, ainsi que les 4,000 hommes des dépôts de la garde du général Ornano, se battirent en désespérés. Dans la matinée, Marmont fit prévenir Joseph, par le colonel Fabvier, qu'il était trop faible pour contenir l'ennemi qu'il avait devant lui. Le roi envoya dire à Mortier de soutenir le duc de Raguse, ce qui fut fait. Après midi, un officier du génie de l'armée française, fait prisonnier, admis en présence des souverains alliés, put voir de ses yeux le développement des forces devant Paris. On le laissa en rendre compte aux maréchaux. Marmont déclara qu'il ne pourrait tenir au delà de quatre heures du soir, ni empêcher que Paris ne fût inondé de troupes irrégulières dans la nuit. Il demanda à être autorisé à traiter pour la conservation et la sûreté intérieure de la capitale. Joseph envoya à midi un quart, et non à dix heures, comme le dit Marmont, l'autorisation de traiter. Il partit pour Versailles vers quatre heures, lorsqu'il fut informé que l'ennemi occupait St-Denis et que le passage à Sèvres allait être intercepté. Le duc de Raguse se défendit avec une bravoure sans égale. Lui et Mortier se couvrirent de gloire, menant eux-mêmes plusieurs fois à la charge les faibles colonnes qu'ils pouvaient opposer aux masses autrichiennes et russes. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité, et quand toute défense était devenue impossible, qu'ils entrèrent en négociation, Mortier et lui. Le soir, le duc de Raguse, rentré à Paris, à son hôtel, les vêtements déchirés par les balles, couvert de poussière et de sang, devint l'objet d'une espèce d'ovation, qu'il avait bien méritée par son énergique conduite pendant la bataille. Mais il fut surtout l'objet de cette adulation de la part de Talleyrand et autres, qui déjà songeaient à la chute de l'empire, parce que ces personnalités, spéculant sur l'amour-propre bien connu du maréchal, voulaient le faire tomber dans un piège qu'il ne sut pas éviter. Ils parvinrent, en effet, à l'amener à une action qui ternit sa répu-

(1) *Mémoires du roi Joseph*, t. 10, p. 51, 53 et 57.

(2) Le maréchal s'excusa en prétextant l'impossibilité de s'engager dans la plaine par le brouillard intense qu'il faisait le matin de cette bataille. Du reste, il est juste de dire qu'une fois en ligne il poussa très-vigoureusement l'ennemi.

tation et attacha pour toujours à son nom un stigmate indélébile. Les maréchaux, en vertu de leur traité, devaient abandonner Paris pendant la nuit du 30 au 31 et se retirer où ils voudraient. En effet, ils menèrent leurs troupes à Napoléon, qui arrivait à Fontainebleau. Campé à Essonne, non loin de Petit-Bourg, où s'établit Schwartzberg, le 6^e corps devint l'avant-garde de l'empereur. Napoléon passa la revue des troupes de Marmont, leur donna des éloges mérités sur leur conduite et distribua des récompenses. Le duc de Raguse en fut très-flatté; mais Napoléon n'était pas de retour à Fontainebleau que les émissaires de Talleyrand, les lettres de Paris agissaient sur l'esprit de l'ancien aide de camp, de celui que l'empereur appelait son fils d'adoption, et lui faisaient commettre l'impardonnable faute d'entrer en pourparler avec l'ennemi. Cependant les événements se succédaient rapides à Paris; les souverains alliés commençaient à se trouver un peu embarrassés de leur conquête, ayant non loin d'eux le terrible empereur encore à la tête de 60,000 vieux soldats qui ne demandaient qu'à délivrer la capitale. On comprend de quel prix, dans un pareil moment, les alliés étaient disposés à payer une défection! Plusieurs maréchaux, fatigués de la guerre, pressaient l'empereur d'abdiquer; le grand homme le fit, mais en faveur de son fils. Caulaincourt, Macdonald et Ney, chargés de porter cet acte aux alliés, virent en passant à Essonne Marmont, qu'ils étaient autorisés à emmener avec eux. Marmont, comprenant alors l'inutilité du traité qu'il avait fait avec Schwartzberg, voulut reprendre sa parole; il s'arrêta à Petit-Bourg; puis, avant de partir d'Essonne, il donna les ordres les plus positifs pour que le mouvement convenu sur Versailles, c'est-à-dire l'acte de défection, dont peut-être certains avantages matériels pour lui étaient le prix, ne s'accomplît pas avant son retour. Arrivé près de l'empereur de Russie, le duc de Raguse défendit les intérêts du fils de Napoléon; mais tandis qu'Alexandre, indécis, balançait entre le gouvernement des Bourbons pour la France ou la régence de Marie-Louise, un aide de camp vint le prévenir que le 6^e corps, avant-garde de l'armée de Napoléon, avait fait défection et se trouvait à Versailles. En effet, voici ce qui était arrivé. Les généraux sous les ordres de Marmont, et surtout Souham, son chef d'état-major, ayant dans la nuit reçu du quartier général impérial, pour Marmont, l'ordre de se rendre auprès de l'empereur, se figurèrent que ce dernier avait connaissance de la convention passée avec Schwartzberg, et qu'il voulait les faire fusiller. La peur les prit si bel et si bien qu'ils décidèrent de brusquer le mouvement sur Versailles, et que, trompant leurs propres troupes, auxquelles ils furent obligés de faire croire qu'on les menait à l'empereur, ils conduisirent le 6^e corps, à l'exception de deux ou trois généraux, à Versailles

même, au milieu de l'armée alliée. Cette grave affaire tranchait la question en faveur des Bourbons et contre Napoléon. Alexandre le comprit ainsi. En vain Marmont courut à Versailles pour apaiser ses soldats, qui s'étaient révoltés en reconnaissant ce qu'on leur avait fait faire, et qui voulaient fusiller leurs généraux; en vain il chercha plus tard à rejeter sur ces mêmes généraux toute cette trahison, en prouvant qu'il leur avait donné l'ordre de ne pas faire de mouvement en son absence, la trahison était moins dans le mouvement sur Versailles que dans la convention passée avec l'ennemi; elle reste tout entière au duc de Raguse, qui put avoir des complaisants ou, si l'on veut, des complices d'un ordre secondaire dans ses généraux, mais qui fut le vrai coupable. Nous ne saurions appeler d'un autre nom que de celui de *trahire* le général qui livre ses soldats à l'ennemi malgré eux, en les trompant, et sans l'autorisation d'un gouvernement qu'il n'a pas cessé de reconnaître. Oh! si, fatigué de la guerre comme beaucoup de ses collègues, le duc de Raguse, n'admettant pas que Napoléon dût risquer une nouvelle bataille désastreuse pour Paris et pour la France, avait brisé son épée, envoyé sa démission et abandonné son commandement, il eût été dans la légalité. Mais traiter avec l'ennemi en restant à la tête de ses troupes, c'est trahir. Quoi qu'il en soit, la défection d'Essonne fut le coup de grâce de l'empire. Cet événement eut des conséquences politiques et militaires incalculables: conséquences politiques, en fixant les idées des souverains alliés sur le gouvernement des Bourbons; conséquences militaires, en empêchant Napoléon d'avoir de nouveau recours aux armes, ainsi qu'il voulait le faire si son abdication conditionnelle, et en faveur de son fils, n'était pas admise (1). Chose bizarre, le principal but de Marmont, en écrivant ses *Mémoires*, a été de se laver de cette tache d'Essonne, et précisément cet événement, qui pouvait laisser des doutes dans l'esprit, et qui en avait laissé avant la publication de son ouvrage posthume, n'en peut plus permettre, puisque l'auteur avoue avoir traité avec Schwartzberg et avoir donné l'ordre à ses généraux de ne pas opérer avant son retour le mouvement convenu. Marmont, pour se blanchir aux yeux de la postérité, donne une lettre de Bordesoult, un de ses divisionnaires, dans laquelle ce général écrit: « Le colonel Fabvier a dû « dire à Votre Excellence les motifs qui nous ont « engagés à exécuter le mouvement que nous « étions convenus de suspendre jusqu'au retour de « MM. le prince de la Moscowa, des ducs de Tarente et de Vicence. » Or, d'après nous, cette lettre seule serait un acte d'accusation et une

(1) La preuve de ce que nous avançons se trouve dans les archives du dépôt de la guerre. Les ordres de mouvement envoyés par Berthier, à cette époque, à tous les commandants de corps indiquent suffisamment la pensée de l'empereur.

preuve de trahison. Car qu'est-ce que c'est que ce mouvement convenu et suspendu, sinon le mouvement du 6^e corps sur Versailles ? Qu'est-ce que ce mouvement sur Versailles, sinon un acte de trahison ? Qui a fait cet acte, sinon le duc de Raguse ? Avec qui l'a-t-il fait, sinon avec l'ennemi ?... Du reste, pour quiconque lit avec attention les neuf volumes de l'ouvrage posthume de Marmont, il ressort de cette lecture que le souvenir de l'affaire d'Essonne fut pour le maréchal une tête de Méduse qui ne lui laissa ni trêve ni repos pendant le reste de sa vie. Ayant autant contribué à la première restauration, le duc de Raguse fut naturellement très en faveur auprès des Bourbons. Aussi le nomma-t-on capitaine d'une compagnie des gardes du corps. En mars 1815, lorsque le débarquement de l'île d'Elbe fut connu à Paris, on lui donna le commandement de toute la maison militaire du roi. Il accompagna Louis XVIII à Gand, tandis que Napoléon, dans ses proclamations, attribuait à sa trahison la chute de l'empire (1), et le mettait au nombre des treize personnes en dehors de l'amnistie donnée le 12 mars à Lyon. Lors de la seconde restauration, le duc de Raguse revint à Paris, et fut désigné, avec trois autres maréchaux, pour commander la garde royale. En 1817, on l'envoya à Lyon avec les pouvoirs les plus étendus pour remplir une mission difficile, délicate, et apaiser des troubles. Il s'acquitta de ce devoir avec intelligence et bonheur. Bientôt après, Marmont se rendit à Vienne pour réclamer de l'Autriche le paiement de sa dotation du duché de Raguse, dotation qui lui avait été assurée, vraisemblablement, lors de l'affaire d'Essonne. L'empereur le reçut à merveille, et, chose extraordinaire, en moins d'un mois, dans un pays où toutes les affaires se traitent si lentement, le maréchal fut en possession d'un titre de rente de *cinquante mille francs sur le trésor de Vienne*, et, de plus, six années d'arriéré lui furent payées par ordre. On voit que le gouvernement autrichien s'exécutait de bonne grâce. A la mort de Louis XVIII, Marmont conserva auprès du nouveau roi, Charles X, la faveur dont il jouissait ; il fut même envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour du czar pour représenter le roi de France au couronnement du nouvel empereur. Cette ambassade et surtout l'ambassadeur coûtèrent beaucoup d'argent. Sous le ministère du marquis de Clermont-Tonnerre, le duc de Raguse fut appelé à prendre part aux commissions chargées de l'élaboration du code militaire, et à siéger au

comité de l'artillerie, qui, sous la présidence du général Vallée, adopta le remplacement du système Gribauval par le système dit *du comité*. Marmont prétend que ces grandes mesures sont dues à lui seul ; mais c'est une monomanie du maréchal que de s'attribuer le mérite de toutes les belles choses auxquelles il prit une part quelconque. Il contribua sans doute à ces mesures, mais ce n'est point à lui spécialement qu'on les doit. En 1827, le duc de Raguse commandait les troupes de la garnison de Paris lorsque des troubles éclatèrent. Le marquis de Clermont-Tonnerre, encore ministre, ne se fiant pas à Marmont, qui, compromis dans le parti libéral, cherchait à se rattacher à ce parti, prit lui-même le commandement des troupes. Les ministres du roi ne pouvaient ignorer en effet que, pour se faire pardonner Essonne, Marmont était en grande relation avec plusieurs savants, tels qu'Arago, et avec quelques chefs du parti libéral. On n'avait donc pas tout à fait tort de n'avoir en lui qu'une confiance restreinte. Charles X eût été mieux inspiré, en 1830, s'il eût agi alors comme le fit en 1827 M. de Clermont-Tonnerre. Lors de la promulgation des ordonnances de juillet, le roi mit le duc de Raguse à la tête de la garnison de Paris. La garde royale se battit vaillamment et défendit la monarchie avec une énergie digne d'un meilleur sort, mais les troupes de ligne faiblirent sur plusieurs points, et Marmont n'agit pas avec la vigueur qu'il montrait d'habitude sur les champs de bataille. Il commit, de plus, la faute politique de tenir aux troupes un langage que le roi seul pouvait se permettre : « Les corps « sont prévenus, leur dit-il dans un ordre du jour, « que le roi, satisfait de leur conduite, leur « accorde une gratification qui leur sera payée de « suite. Ils sont prévenus également que le duc « de Mortemart s'est rendu à Paris muni des « pleins pouvoirs du roi ; que les ordonnances « sont révoquées et les chambres convoquées (1). » Cet ordre du jour, lorsqu'il fut connu à St-Cloud, provoqua de la part du Dauphin une scène fâcheuse, ridicule même, et dans laquelle le prince arracha l'épée de Marmont, appela traître, misérable, le maréchal, et le fit arrêter par des gardes du corps. Ce traitement était injuste, le duc de Raguse ne trahit pas les Bourbons en 1830, mais il les servit mollement. Quoique prévenu des ordonnances alors seulement qu'elles allaient paraître, il pouvait donner immédiatement des ordres pour réunir à Paris les garnisons voisines de la garde, l'artillerie de Vincennes, faire sortir de la ville les régiments de la ligne travaillés par les sociétés secrètes, organiser une défense énergique, et surtout ne pas laisser manquer pendant trois jours de vivres et de muni-

(1) La proclamation, datée du 1^{er} mars 1815, du golfe Juan, accuse Marmont d'avoir livré Paris. Cette accusation est injuste. Le duc de Raguse défendit Paris mieux que personne n'eût pu le faire, et ne traita que parce qu'il n'était pas possible d'agir autrement. Cette proclamation accuse encore Marmont d'avoir, par sa trahison, désorganisé l'armée, et en cela Napoléon était dans le vrai. L'événement d'Essonne fut la principale cause de la chute de l'empire.

(1) L'ordre du jour que nous citons est *le véritable* qui fut lu aux troupes. Celui qui se trouve au 7^e volume des *Mémoires* de Marmont a été *modifié depuis* par le maréchal. Nous avons eu entre les mains l'original.

tions les troupes fidèles. Marmont crut avoir rempli tous ses devoirs en accompagnant les nobles proscrits dans leur exil et en ne les abandonnant pas. Après 1830, le duc de Raguse vécut principalement en Autriche, publia plusieurs ouvrages intéressants et fit quelques voyages. Il revit le duc de Reichstadt et le duc de Bordeaux, s'appliqua à laisser à la postérité des *Mémoires* entachés d'une partialité fâcheuse, et fit retentir les tribunaux de ses procès avec la maréchale. Lorsqu'il mourut, le 28 février 1852, le duc de Raguse était grand-croix de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre de St-Louis du 24 août 1820, chevalier-commandeur de l'ordre du St-Esprit du 20 septembre 1820, commandeur de l'ordre de la Couronne de fer, grand-croix de l'ordre royal de Wurtemberg, membre de l'Académie des sciences. Il a publié plusieurs ouvrages d'un mérite réel : 1° *Voyage en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crinée et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte*, Paris, 1837, 4 vol. in-8°; 2° *Voyage en Sicile*, Paris, 1838, in-8°; 3° *De l'esprit des institutions militaires*, Paris, 1845, in-8°. Ce volume est un véritable chef-d'œuvre qui devrait être dans les mains de tous les militaires. L'auteur y donne des principes de guerre et cite à l'appui des exemples qui le rendent aussi instructif qu'intéressant. Longtemps après sa mort, en 1857, une personne à qui le maréchal avait laissé ses *Mémoires* manuscrits crut devoir les faire publier par l'éditeur Perrotin, à peu près tels qu'ils avaient été écrits par lui-même, avec défense d'en rien retrancher (1). Cet ouvrage posthume, qui forme 9 volumes in-8°, et qui eut un immense retentissement, donna lieu à un grand nombre de contradictions, entre autres à un procès entre la famille du prince Eugène, ancien vice-roi d'Italie, et Perrotin, l'éditeur des *Mémoires*. Ce procès fit grand bruit. La mémoire du vice-roi, attaquée par le duc de Raguse, sortit pure de cette épreuve judiciaire. Les calomnies posthumes de Marmont tombèrent à plat, et à propos de ce livre, œuvre de passion, œuvre aussi remarquable par le style que peu véridique et partielle, une femme d'un grand mérite a dit, et ce sera le jugement de l'histoire : « Le maréchal Marmont s'est embusqué derrière sa tombe « pour tirer sur des gens qui ne peuvent rien poster. »

D. C.

MARMONT DU HAUCHAMP (BARTHÉLEMY), fils d'un procureur au châtelet d'Orléans, naquit dans cette ville vers l'an 1682. Il prit le parti de la finance, et, après avoir rempli différentes places inférieures, parvint à celle de fermier des domaines de Flandre. Il consacra aux lettres les loisirs que lui laissaient ses occupations finan-

cières. Doué d'un caractère enjoué, ce fut surtout le genre du roman qu'il adopta. Ceux qu'il a composés offrent du naturel, de la facilité, une narration quelquefois assez aisée; mais en général cet écrivain est diffus et dépourvu d'invention; un reproche plus grave qu'il a encouru est d'avoir souvent blessé les bienséances et de n'avoir pas assez respecté les mœurs. Il s'est aussi essayé dans l'histoire. Contemporain du système de Law, et se trouvant à portée par sa profession d'en apprécier les résultats, il nous a laissé sur cette époque deux ouvrages, qui ont le mérite d'offrir des documents qu'on chercherait vainement ailleurs; mais on ne peut pardonner à l'auteur d'avoir déparé ces deux compositions par une infinité d'épisodes romanesques, d'anecdotes controuvées et souvent scandaleuses, et enfin d'avoir écrit l'histoire du même style que les productions frivoles qui avaient jusqu'alors exercé sa plume. Le lieu et la date de sa mort sont incertains. On sait seulement qu'il vivait encore en 1754. Ses ouvrages sont : 1° *Rethima, ou la Belle Géorgienne*, 1723, 3 vol. in-12; 2° *Mizivida, ou la Princesse de Firando*, 1738, 3 vol. in-12; 3° *Histoire du système des finances sous la minorité de Louis XV, pendant les années 1719 et 1720*, précédée d'un *Abrégé de la vie du régent et de Law*, la Haye, 1739, 6 vol. in-12, en 3 tomes, livre curieux, mais altéré par l'éditeur hollandais; 4° *Histoire générale et particulière du visa fait en France pour la réduction et l'extinction des papiers royaux et des actions de la compagnie des Indes*, la Haye, 1743, 2 vol. in-12; 5° *Ruspia, ou la Belle Circassienne*, 1754, in-12.

D. L. P.

MARMONTEL (JEAN-FRANÇOIS) naquit le 11 juillet 1723 à Bort, petite ville du Limousin, de parents peu aisés et d'une condition obscure. Des religieuses lui apprirent à lire, un prêtre lui donna gratuitement les premières leçons de latin. Ce fut à Mauriac en Auvergne, dans un collège tenu par les jésuites, qu'il fit ses humanités, depuis la quatrième jusqu'à la rhétorique inclusivement. Son père, le destinant au commerce, le plaça chez un riche marchand de Clermont; mais l'amour de l'étude ne pouvait se concilier avec l'assiduité qu'exige le comptoir. Il fallut opter : le cours de philosophie l'emporta; en le suivant, l'élève pourvut à sa subsistance par des répétitions que lui payaient d'autres écoliers. Après avoir reçu la tonsure à Limoges des mains de l'évêque Coëtlosquet, il se rendit à Toulouse avec le projet d'entrer dans la société des jésuites, où ses anciens régents s'efforçaient de l'attirer. Les prières et les larmes de sa mère ne lui permirent pas d'exécuter ce dessein. Venant de perdre son mari, elle plaçait sa confiance dans les talents d'un fils, l'unique espoir de sa famille. Avant l'âge de dix-huit ans, Marmontel suppléait déjà le professeur de philosophie dans un séminaire que les Bernardins avaient à Toulouse. Le succès

(1) Quelques retranchements y furent cependant faits.

avec lequel, malgré son extrême jeunesse, il remplit cette chaire lui valut un si grand nombre de disciples à répéter, qu'il put dès lors commencer à mettre ses parents dans une sorte d'aisance en leur envoyant le fruit de ses économies. Aux jouissances les plus douces pour un cœur honnête, il voulut joindre l'éclat de la gloire littéraire ; il adressa donc à l'académie des Jeux floraux une ode sur *l'Invention de la poudre à canon* ; mais elle n'obtint pas même le consolant honneur de l'accessit. « Je fus outré, dit-il, et « dans mon indignation j'écrivis à Voltaire et lui « criai vengeance.... Il me fit une de ces réponses qu'il tournait avec tant de grâce et « dont il était si libéral.... Ce qui me flatta beaucoup plus encore que sa lettre, ce fut l'envoi « d'un exemplaire de ses œuvres, corrigé de sa « main, dont il me fit présent.... Ainsi commença « (1743) ma correspondance avec cet homme « illustre et cette liaison d'amitié qui, durant « trente-cinq ans, s'est soutenue jusqu'à sa mort « sans aucune altération. » (*Mémoires*, liv. 2, p. 100, 1818). Dans la suite, Marmontel concourut plus heureusement pour les Jeux floraux ; il y remporta même trois prix la dernière année de son séjour à Toulouse (1745). Les préventions que l'on avait inspirées contre lui à l'archevêque Laroche-Aymon le dégoûtèrent de l'état ecclésiastique, pour lequel ses nouveaux rapports avec Voltaire n'avaient pas dû fortifier sa vocation. Ce dernier l'appela sur un plus grand théâtre. « Venez, lui écrivait-il, venez sans inquiétude ; « M. Orri (contrôleur général), à qui j'ai parlé, « se charge de votre sort. » Aussitôt sa résolution fut prise ; ses amis l'accompagnèrent jusqu'à Montauban, où il reçut un prix que l'académie de cette ville lui avait décerné et qui consistait en une lyre d'argent de la valeur de cent écus. Pendant le voyage, il traduisit en vers le poème de la *Boucle de cheveux enlevée*, par Pope ; amusement dont le produit fut bientôt pour le traducteur d'une grande utilité. Arrivé à Paris, ses illusions de fortune ne tardèrent pas à s'évanouir. Voltaire lui apprit la disgrâce de M. Orri, lui fit des offres généreuses et l'engagea à composer une comédie. « Hélas ! monsieur, répondit sèchement le jeune provincial, comment ferais-je « des portraits ? je ne connais pas les visages. » Sans se laisser abattre par l'adversité, il puisa toutes ses ressources au sein des privations et d'un travail assidu. L'Académie française lui décerna le prix de poésie sur ce sujet : *La gloire de Louis XIV perpétuée dans le roi son successeur* (1746). L'année suivante, pareil honneur fut accordé à une ode de sa composition dont le sujet était analogue au précédent : *La clémence de Louis XIV est une des vertus de son auguste successeur*. Ces triomphes l'affermirent encore dans sa noble constance. Vers le même temps, il achevait l'éducation du fils d'un directeur de la compagnie des Indes nommé Gilly, et il écrivait la tragédie

de *Denys le Tyran*, jouée le 5 février 1748. Cette pièce est d'un faible intérêt, quoique remplie de situations terribles ; elle eut néanmoins tout le succès que peut obtenir le début d'un jeune homme dont le public se plaît à exciter l'émulation. Le poète fut demandé par le parterre : c'était le second exemple d'une semblable faveur ; le premier avait été donné à la représentation de *Mérope*. Marmontel dédia son coup d'essai à Voltaire, son maître et son appui ; dans l'épître qu'il lui adresse, il exhale ses regrets sur la perte récente de l'intéressant Vauvenargues, « l'homme « du monde, dit-il, qui a eu pour moi le plus « d'attrait ». (*Mémoires*, liv. 3, p. 133.) La tragédie d'*Aristomène*, jouée le 30 avril 1749, ne fut pas moins applaudie que celle de *Denys* ; la diction n'en est guère plus attachante et les caractères n'en ont guère plus de vérité. *Cléopâtre* eut en 1750 onze représentations ; plus de trente ans après, ayant été corrigée, ou, pour mieux dire, ayant été refaite d'un bout à l'autre, elle reparut sur la scène en 1784, et fut accueillie avec moins d'empressement qu'elle ne l'avait été d'abord. L'auteur attribue l'indifférence des spectateurs à la simplicité de son action, qui ne pouvait être appréciée que par un petit nombre d'amis des lettres. Etrange illusion de l'amour-propre ! La véritable cause de cette indifférence existe dans le vice du sujet ; l'artificieuse Cléopâtre ne saurait inspirer d'intérêt ; l'aveugle et méprisable Antoine n'en est pas plus digne ; Octavie, par sa vertueuse résignation, dégrade encore ces deux personnages. En vain, pour les ennoblir, le poète leur prête des sentiments élevés ; une histoire aussi connue ne comporte pas une altération complète. Un bon mot, attribué à diverses personnes, fit peut-être changer le premier dénouement, dans lequel on voyait un aspic automate, fabriqué par Vaucanson, qui sifflait en piquant l'héroïne. On demandait à l'un des spectateurs ce qu'il pensait de la pièce : « Je suis, « répondit-il, de l'avis de l'aspic. » Les *Héraclides*, sujet traité par Euripide, offrent le plan le plus régulier qu'ait tracé Marmontel ; les sentiments y sont naturels, les incidents bien ménagés ; parmi des vers d'un ton souvent noble et simple, il en est quelques-uns de fort beaux. Le style, que depuis il a beaucoup retouché, avait de grandes négligences ; mais ce fut bien moins ce défaut qui empêcha la pièce de réussir en 1752 que l'état d'ivresse dans lequel se trouva mademoiselle Duménil en jouant le rôle de Déjanire. Ayant à choisir entre le pathétique de cette tragédie et la fausse grandeur de *Cléopâtre*, il est étonnant que l'auteur ait donné la préférence à la dernière lorsqu'il voulut se reproduire sur le théâtre. *Egyptus*, joué en 1753, ne fut point imprimé. La pièce tomba, le public s'étant ennuyé de n'être point ému. *Numitor* n'a pas subi l'épreuve de la représentation. Cet ouvrage fut composé dans la pleine maturité du talent. La fable en est un peu

hasardée, puisque c'est le même fond que celui du conte de la Fontaine intitulé *le Fleuve Scamandre*; mais il y a des situations fortes, qui sans contredit sont ce que Marmontel a conçu de plus tragique. Laharpe, dont l'indulgence n'était pas le partage, voudrait que l'on fit l'essai de cette pièce au théâtre, et que l'on y remit les *Héraclides*, qui mériteraient d'y rester. (*Cours de littérature*, t. 12.) Aucune des tragédies de Marmontel ne fait partie du *répertoire*; il rejette l'oubli dans lequel on les a laissées sur l'animosité de Lekain, qui refusait d'y prendre un rôle. D'après ce qu'il dit dans sa préface, ce grand acteur ne lui pardonna jamais l'article *Déclamation* dans l'*Encyclopédie*; article où, par des observations générales, mais d'une application facile, on signale sans ménagement les défauts qui se remarquaient en lui au commencement de sa carrière (*voy. LEKAIN*). Dans le tourbillon du monde, Marmontel n'évita pas toujours l'écueil du plaisir et de la dissipation. Il s'engagea dans des liaisons intimes avec deux maîtresses du maréchal de Saxe, mesdemoiselles Navarre et Verrière. Quoique le héros les eût délaissées, il souffrit impatientement qu'un *petit insolent de poète* le remplacât auprès d'elles. Pour se soustraire au ressentiment du vainqueur de Fontenoy, le poète accepta l'asile que le fastueux Lapopelinière lui offrit dans sa maison de campagne à Passy. Ce financier voulant le fixer auprès de lui et le rassurer contre l'incertitude de l'avenir, le poète aima mieux conserver son indépendance et devoir sa fortune à lui-même. En célébrant ce qu'il y avait de louable dans le règne de Louis XV, et surtout par un petit poème *sur l'établissement de l'école militaire*, il acquit la bienveillance d'une femme alors toute-puissante. Madame de Pompadour lui promit de s'occuper de son sort et, pour le consoler de la chute d'*Egyptus*, lui fit donner la place de secrétaire des bâtiments sous M. de Marigny, son frère, qui en avait la surintendance. Cet emploi, que Marmontel exerça cinq ans à Versailles, le captivait deux jours de la semaine; quand il avait rempli ses fonctions, son loisir était consacré à faire un cours d'études méthodique en parcourant les principales branches de la littérature ancienne et moderne. Ses recherches en ce genre avaient pour but de fournir des articles à l'*Encyclopédie*, dont ses amis Diderot et d'Alembert étaient les éditeurs. Pour concourir au succès du *Mercury* de France, sur lequel il jouissait d'une pension, il y fit insérer le premier de ses contes moraux intitulé *Alcibiade, ou le Moi*. Cet opusculé parut d'autant plus piquant, qu'il ne s'y était pas nommé; à un dîner d'Helvétius, les plus fins connaisseurs crurent pouvoir l'attribuer à Voltaire ou à Montesquieu. Des éloges aussi flatteurs, auxquels se joignirent les instances du rédacteur du journal, engagèrent Marmontel à composer *Soliman II*, ensuite le *Scrupule*, les *Quatre flacons*, etc., etc. Telle fut

l'origine de ces contes, dont le recueil, imprimé tant de fois depuis 1761, est traduit dans toutes les langues de l'Europe; le mérite en est encore mieux attesté par les imitations que l'on en a faites et par les pièces de théâtre que l'on en a tirées. A peu près tous les mois, il en paraissait un dans le *Mercury*, à la grande satisfaction des abonnés. L'auteur dut se féliciter d'avoir rencontré l'espèce de productions auxquelles l'appelaient la nature de son esprit. Les sujets où pour se faire aimer la vertu se montre sous un aspect doux et riant semblent lui appartenir. Quand il peint les innocentes délices de la campagne, l'union des cœurs purs, les heureux effets d'une bonne action, c'est alors que l'élégante facilité de son style se déploie avec le plus de charme. On regrette qu'entraîné par le désir de plaire à son siècle, il ait plus d'une fois oublié le dessein qu'il annonce avoir eu d'introduire une morale saine dans ses compositions les moins graves. Il est certain qu'il s'écarte de son objet, en n'inspirant pas toujours un assez grand éloignement pour les mœurs relâchées dont il présente le tableau. Madame de Genlis affecte de saisir toutes les occasions de lui reprocher d'être « un homme sans connaissance du monde », exagération qui dispense d'une réponse; mais elle lui fait des critiques au moins spécieuses sur quelques défauts de convenance. Quoi qu'il en soit, les *Contes moraux* sont du petit nombre de nos livres modernes dont le succès paraît assuré. C'est une lecture non-seulement agréable, mais le plus souvent propre à élever l'âme, à rectifier l'esprit, à corriger les travers. Dans l'*Encyclopédie*, l'auteur avait proposé de supprimer les *dit-il* et les *dit-elle* du dialogue vif et pressé; dans ses *Contes*, il fit un heureux essai de ce conseil. S'il n'est pas l'inventeur d'une suppression dont Rabelais et Béroalde de Verville fournissent des exemples fréquents, il a du moins le mérite de l'avoir fait prévaloir lorsqu'elle était tombée en désuétude. Après la mort de Boissy, en 1758, madame de Pompadour demanda le *Mercury* pour Marmontel. « Sire, dit-elle au roi, « ne le donnerez-vous pas à celui qui l'a sou- « tenu? » Le brevet en fut expédié sans délai. Le protégé de la favorite, voyant que ses nouvelles occupations étaient incompatibles avec le secrétariat des bâtiments, se démit de ce dernier emploi, auquel il préféra des ressources moins solides et plus assujettissantes. L'espoir d'obtenir le fauteuil académique, le désir de se rapprocher des gens de lettres influèrent sur sa détermination. Lorsqu'il eut abandonné le séjour de Versailles, madame Geoffrin lui offrit chez elle à Paris un logement qu'il accepta, toutefois en le payant. Dans des mains exercées et laborieuses, les produits du *Mercury* reçurent de l'accroissement (1); la décence de la critique, la va-

(1) Le succès que ce journal obtint engagea Marmontel à pu-

riété des matières lui donnaient plus de vogue que jamais, lorsque le rédacteur perdit le fruit de ses veilles par un événement qui fait trop d'honneur à son courage et à sa générosité pour être passé sous silence. Cury, intendant des Menus Plaisirs, imputait la perte de sa place au duc d'Aumont; et pour se venger il fit une satire contre lui, en parodiant la fameuse scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. Marmontel, à qui plusieurs fois il l'avait récitée, la répéta chez madame Geoffrin dans un petit cercle d'amis dont elle garantissait la discrétion. Ce fait dès le lendemain fut dénoncé au duc, qui s'en plaignit au roi. Celui qui était convaincu d'une simple imprudence avait lui-même à se plaindre de la personne offensée relativement aux procédés de Lekain. On crut que la parodie était son ouvrage; et sur le refus d'en nommer le véritable auteur, il fut emprisonné onze jours à la Bastille et privé d'un brevet auquel étaient attachés quinze à dix-huit mille francs de rente. Il n'en avait joui que deux ans. Ce revers inattendu n'empêcha point Marmontel de continuer à ses tantes et à ses sœurs les pensions qu'il leur faisait. Son ardeur à poursuivre ses projets littéraires n'en fut que plus active. L'Académie française lui décerna pour la troisième fois le prix de poésie, en couronnant l'*Épître aux poètes sur les charmes de l'étude* (1760); morceau plein d'une verve qu'il n'eut jamais ailleurs, mais dans lequel il exalte Lucain, censure Virgile, défend le Tasse contre les attaques de Boileau et s'efforce d'enlever à celui-ci le rang qu'il occupe à si juste titre dans l'opinion. A peu près à cette époque parut la traduction en prose du poème de la *Pharsale*, avec un supplément qui termine le livre 10, 2 vol. in-8°. Le traducteur se propose moins de faire revivre tous les traits de son modèle que d'en conserver les beautés, dégagées de ce qui les dépare. Vainement il en tempère les excès, en abrège les longueurs, en éclaircit les obscurités; malgré ses efforts, il n'a pu lui procurer un grand nombre de lecteurs. Dans sa préface, il met des restrictions aux éloges qu'il avait donnés à Lucain; puis, recherchant les causes de la ruine de Rome, il les aperçoit dans l'orgueil indomptable des patriciens, dans la domination tyrannique du sénat, et parle des Gracques comme des ornements de leur patrie. Le coup d'autorité dont il venait d'être victime influait sans doute sur la direction que prenaient alors ses idées. Sa *Poétique française* fut publiée en 1763, 2 vol. in-8°. Voici le jugement qu'il en porta plus de vingt ans après: « Ce recueil d'observations, d'abord rédigé à la hâte, ne m'a paru à l'examen ni assez complet, ni assez réfléchi; en le fondant presque en entier dans les articles que j'ai semés dans l'*Encyclopédie*, j'ai

blier un *Choix des anciens Mercure*, auquel travaillèrent, sous sa direction, Suard, Coste, etc., 1759-1764, 108 vol. in-12. (*Dict. des anonymes.*)

« eu lieu bien souvent tantôt d'en éclaircir, d'en « développer les principes, tantôt de les rectifier, etc... » (*Avertissement* de Marmontel, 1786.) Dédié cette *Poétique* à Louis XV était une précaution adroite pour démontrer que le monarque approuverait son admission à l'Académie française. En effet, le 22 décembre 1763, il prit séance dans ce corps, où son élection fut traversée par le comte de Choiseul-Praslin, qui figurait dans la parodie dont nous avons parlé (voy. THOMAS). Dans sa réponse en qualité de directeur, l'abbé Bignon se contenta de faire l'éloge de Bougainville, prédécesseur du récipiendaire, après avoir adressé une ou deux phrases à celui-ci; fait peut-être unique dans les fastes académiques. Se croyant atteint d'une maladie de poitrine funeste à toute sa famille, le nouvel académicien avait résolu de consacrer ses derniers jours à une fiction d'un genre élevé. *Bélisaire* fut son héros; ce roman, fondé sur une tradition plus que suspecte et mis au jour en 1767, fixa l'attention des souverains et des peuples. Les six premiers chapitres ont un intérêt dramatique, et sont ce que l'auteur a écrit de plus éloquent; mais les dix autres, presque entièrement dénués d'action, semblent être autant de traités sur chaque branche de la politique. Le quinzième roule sur la tolérance. Malgré les ménagements étudiés avec lesquels une matière aussi délicate y est discutée, la Sorbonne publia le 26 juin 1767 une censure volumineuse (1) de ce chapitre; et, le 31 janvier 1768, parut un mandement de M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui la confirmait dans tous ses points. Les propositions que condamnaient les docteurs et le prélat parurent si modérées en les comparant avec celles dont chaque jour offrait des exemples, que la cour et le parlement gardèrent le silence. On interdit néanmoins le censeur Bret pour s'être permis d'approuver ces propositions. Le livre de Marmontel continua de s'imprimer avec le privilège du roi; et cet écrivain se défendit sans franchir les bornes de la prudence. Dans sa correspondance apologétique, il dit à l'abbé Riballier, syndic de la faculté de théologie: « Avouez, monsieur, que c'est plutôt sur l'esprit de mon siècle que sur le mien que l'on me juge. » Il s'attache également à prouver que l'*Examen de Bélisaire* par l'abbé Coger est une critique plus violente que motivée. Nous ne croyons pourtant pas que ce roman, trop exalté par l'esprit de parti, puisse être absous de trois fautes capitales: l'in vraisemblance, la monotonie, la stérilité d'invention. Parmi les attaques dirigées contre la Sorbonne, on distingua celle d'un anonyme (Turgot). Marmontel fut complimenté au nom des cours d'Autriche, de Prusse, de Suède, etc.; Catherine II traduisit elle-même en langue russe

(1) Elle était pourtant réduite de plus de moitié, ne frappant que 15 propositions au lieu de 37 que notait l'*indiculus* ou la première censure.

le quinzième chapitre de *Bélisaire*. Sans aucune sollicitation de sa part, sur la seule demande du duc d'Aiguillon, Marmontel obtint la place d'historiographe de France, vacante par la mort de Duclos (1774). Six ans après, il donna les *Incas*, 1777, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qu'il avoue ne savoir comment définir, est dédié au roi de Suède, Gustave III. C'est une espèce de roman poétique, établi sur l'histoire et divisé en cinquante-trois chapitres. Le plan n'en est pas assez net; les principaux événements y sont disposés dans un ordre peu convenable; la multiplicité des épisodes, leur défaut de proportion, détruisent l'unité d'intérêt. Sans doute plusieurs parties considérables en seront toujours lues avec plaisir; mais si des morceaux d'une éloquence vraie et naturelle s'y font remarquer souvent, quelquefois aussi le bon écrivain fait place au rhéteur. Le romancier produit alors d'autant moins d'effet, qu'il force son ton et qu'il charge ses couleurs. Dans un style dont la parure est un peu uniforme, on trouve fréquemment une suite de vers non rimés de toute mesure; affectation qui répand sur la prose plus de gêne qu'elle ne lui donne d'harmonie. Il est facile d'en faire l'épreuve sur le discours de Vaiverde à Las-Casas, chap. 12. Quant au fond, en retraçant la perfidie et la férocité des Espagnols envers les faibles habitants du Mexique et du Pérou, le but de l'auteur était de dénoncer à l'humanité les plus grands crimes que le faux zèle ait commis au nom d'un Dieu de paix. « Quelle fut, s'écrie-t-il, la cause de « tant d'horreurs dont la nature est épouvantée ? « Le fanatisme; il en est seul capable; elles n'appartiennent qu'à lui. » (*Préface*.) Marmontel vécut assez pour se convaincre que le fanatisme religieux n'est pas le seul qui fasse taire les lois et qui transforme les hommes en tigres. De son aveu, l'ambition de marcher sur les traces de Quinault le séduisit de bonne heure. Dans le temps où elle le dominait le plus, en 1751, M. de Bernage, prévôt des marchands, lui avait proposé de travailler avec Rameau à un divertissement pour la naissance du duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI. Il fit avec le même artiste d'autres actes détachés. Dans la suite, voulant adoucir la triste position de Grétry, il s'essaya dans un genre de pièces qui lui réussit, le caractère en étant analogue à celui de ses *Contes*. Le théâtre lui doit divers opéras-comiques, tels que *le Huron*, tiré du roman de *l'Ingénu* par Voltaire, 2 actes, 1768; *Lucile*, 1 acte, 1769; *Silvain*, 1 acte, 1770; *l'Ami de la maison*, 3 actes, 1771; *Zémire et Azor*, 4 actes, 1771; *la Fausse Magie*, 1 acte, 1775. On disait, en jouant sur le mot, que le dénouement de ce dernier acte était à la glace, parce qu'il se fait avec un miroir. Si l'agréable compositeur embellit ces jolis poèmes par l'expression de son chant (*voy. GRÉTRY*), le poète, de son côté, ne le sert pas moins heureusement par la coupe des airs et par le dialogue

musical; personne ne l'égale dans l'ariette noble. Cependant, après lui avoir, en rédigeant le *Mercur*, assigné la première place dans ce genre de spectacle, Laharpe la lui ôte pour la donner à Favart. Dans les conceptions de celui-ci, il reconnaît plus de variété, plus de comique, en un mot plus de ce charme indépendant de l'art du musicien. Il a même la bonne foi de convenir qu'il ne l'avait pas lu lorsqu'il donnait la préférence à Marmontel (*Cours de littérature*, t. 12, p. 522). Ce dernier, enhardi par la réussite qu'avait obtenue l'accord de son talent et de celui de Grétry, forma le projet d'arranger nos chefs-d'œuvre lyriques pour y appliquer le chant italien. Unissant ses efforts à ceux du compositeur Piccini, il fit des changements nombreux aux opéras suivants de Quinault : *Amadis*, *Armide*, *Atys*, *Isis*, *Persée*, *Phaëton*, *Roland* et *Thésée*. Ces changements, ayant fait disparaître les taches et non les beautés des anciennes pièces, ont ajouté à leur intérêt et les ont surtout rendues susceptibles d'admettre toutes les formes d'une musique qui semblait devoir nous être étrangère. On disait un jour que Piccini travaillait sur le *Roland* arrangé par Marmontel, tandis que Gluck était occupé du *Roland* de Quinault. « Eh bien! dit « l'abbé Arnaud, nous aurons un *Orlando* et un « *Orlandino*. » Cette raillerie fut entre les deux académiciens le signal d'une guerre d'épigrammes sanglantes, rapportées dans la *Correspondance littéraire* de Laharpe. On ne s'en tint pas là; les gens de lettres se divisèrent; l'homme que l'acharnement de Fréron et de Palissot n'avait pas fait sortir de sa modération la perdit dans une dispute frivole, au point de composer un poème en douze chants intitulé *Polymnie*, pour la défense de Piccini contre les partisans de Gluck; poème connu par de longs fragments, où la satire ne remplit pas une des moindres places. L'édition qui en fut publiée pour la première fois en 1819, in-8°, a été supprimée sur la demande de M. Marmontel le fils. L'auteur ne se vengea pas de ses adversaires avec l'arme seule du ridicule; il enrichit la scène des tragédies lyriques de *Didon*, 3 actes, 1783, et de *Pénélope*, 3 actes, 1785; le jeu admirable de mademoiselle St-Huberti contribua sans doute au très-grand succès de la première. Ces deux opéras, indépendamment du secours qu'ils tirent de la musique de Piccini, ont des beautés réelles et sont bien conduits; néanmoins ils prouvent à la lecture que Marmontel s'élevait difficilement à la haute poésie. Lorsque ce fécond écrivain recueillit les ouvrages qu'il voulait laisser après lui, il en exclut treize ou quatorze pièces de théâtre: entre autres *Acanthe et Céphise*, pastorale héroïque, représentée pour la naissance du duc de Bourgogne, 1751; *les Sybarites*, 1757; *Annette et Lubin*, 1762, sujet tiré des *Contes moraux*, et traité plus heureusement par Favart; *la Bergère des Alpes*, 1766, sujet également tiré des *Contes*

moraux, et traité par Desfontaines en 1765; *Céphale et Procris*, représenté pour le mariage de Louis XVI, 1770; *Démophon*, 1789; *Antigone*, 1790, etc. Dans les *Mélanges* de Marmontel, on remarque des *Discours*, dont quelques-uns ont jusqu'à cinq cents vers : 1° *sur la force et la faiblesse de l'esprit humain*; 2° *sur l'éloquence*; 3° *sur l'histoire*; 4° *sur l'espérance de se survivre*. Ces discours, moins recommandables par le mérite de l'exécution que par le choix des sujets, offrent des vers, même des passages dignes d'être retenus. Si quelque chose démontre que le poète était rarement doué de cette sensibilité profonde qui répand dans les cœurs les émotions qu'elle éprouve, c'est le ton de l'Épître au roi *sur l'incendie de l'Hôtel-Dieu*, 1772. Son poème *sur le dévouement de Léopold de Brunswick*, 1788, est le morceau le plus soutenu, le mieux senti qu'il ait fait; et cependant il n'offre pas toute la force, tout le pathétique qu'exigeait un sujet si élevé, si touchant. Aussi l'auteur était-il plus propre aux compositions légères qu'aux compositions graves, à la marche du vers de huit syllabes qu'à celle du vers alexandrin. Parmi les morceaux écrits en prose, qui sont insérés dans le volume de *Mélanges*, il ne faut pas oublier : 1° l'*Eloge de Colardeau*, que Laharpe remplaçait à l'Académie; 2° l'*Apologie du théâtre*, réfutation de la lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert; 3° l'*Essai sur les romans*; 4° le discours intitulé *De l'autorité de l'usage sur la langue*. En publiant l'édition de ses œuvres, Marmontel y comprit, sous le titre d'*Éléments de littérature*, les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*, auxquels il en joignit d'autres pour compléter l'entreprise la plus importante qu'il eût formée, 6 vol. in-8°. L'ordre alphabétique qu'il adopte a plusieurs avantages : il tempère la sécheresse des préceptes par l'attrait de la variété, dispense d'une lecture suivie, et montre chaque objet sous ses divers rapports; mais il est peu favorable à l'enchaînement des idées. Pour en rétablir la liaison, une table méthodique est un fil à l'aide duquel ce dictionnaire peut se lire comme un traité et en présenter l'instruction solide. Écrivant pour des lecteurs qui méditent dans le recueillement du cabinet, Marmontel n'a pas dû procéder comme Laharpe, qui s'adressait à un nombreux auditoire. Certes tous deux se proposent d'instruire, mais chez le premier les moyens de plaire sont un accessoire indispensable, chez le second ils semblent être l'objet principal. L'un, embrassant chaque genre de composition dans son étendue, et forcé néanmoins de le renfermer dans de justes limites, ne peut se permettre ces longs développements qui soulagent l'intelligence. L'autre, s'attachant à faire l'application des principes sur les chefs-d'œuvre, se plaît à descendre dans des analyses et dans des citations à la portée de ceux qui l'écoutent. Les *Éléments de littérature*, remplis de réflexions sur les arts, de définitions abs-

traies, exigent des connaissances pour être consultés avec fruit. Le *Cours de littérature*, presque toujours animé par la voie des exemples, peut instruire les esprits les moins cultivés. Cette différence dans les deux ouvrages explique pourquoi celui-là n'est guère lu que par des hommes éclairés, tandis que celui-ci l'est souvent par les gens du monde. « L'envie de paraître un homme indépendant, qui n'est d'aucun pays ni d'aucun siècle, qui n'a nul souci des jugements du vulgaire » (*Mémoires*, liv. 5, p. 274), contribua, peut-être plus que sa propre manière de voir, à jeter Marmontel dans des paradoxes auxquels le fit renoncer une tardive expérience. Toutes ses erreurs n'ont pourtant pas été abjurées; la persévérance de son injustice envers Boileau étonne encore. Quoi qu'il en soit, on lui doit plusieurs théories neuves, supérieurement discutées. Palissot lui-même n'ose refuser son suffrage à « des articles vraiment dignes d'éloges et qui « supposent de très-bonnes études. » Il en conseille la lecture à nos jeunes littérateurs. « Ils y « puiseront, dit-il, des lumières utiles à leurs « progrès, étant avertis surtout que l'auteur ne « mérite pas toujours une entière confiance » (*Mémoires de littérature*). Marmontel succéda dans la place de secrétaire perpétuel de l'Académie française à d'Alembert (1783); après la mort de Thomas, M. d'Angivillers lui fit accorder celle d'historiographe des bâtiments (1785); la chaire d'histoire lui fut confiée au Lycée qui prit naissance en 1786, et les leçons y furent données par M. D.-J. Garat, son adjoint. Ses appointements, ses pensions, les fonds qu'il avait économisés, lui procuraient à Paris et à la campagne les agréments d'une vie paisible et considérée. Marié depuis 1777 avec une jeune nièce de l'abbé Morellet, ses jours s'écoulaient au milieu des douceurs de l'hymen et de l'amitié. Lorsque la scène de la révolution s'ouvrit, la voix publique le désignait comme devant y jouer un rôle. La sagesse de sa conduite à l'assemblée électorale en 1789 fit évanouir les dispositions favorables dans lesquelles on était à son égard; et le fameux Sieyès lui fut préféré pour la députation aux états généraux. Les maux qu'il redoutait ne tardèrent pas à fondre sur le royaume. Pour en détourner la vue, il composa de *Nouveaux Contes moraux*, insérés dans le *Mercur* depuis 1789 jusqu'en 1792. S'ils n'ont pas la diction enjouée et brillante, toute la finesse, toute la grâce attique des anciens, du moins nul apprêt ne les gêne, et les sentiments qu'ils expriment sont toujours purs et touchants. Dans les anciens contes, les fleurs ornent parfois les écarts d'une imagination jeune et vive. Dans les nouveaux, on goûte sans scrupule les fruits d'une morale que n'altère aucun mélange; la vieillesse s'y laisse un peu entraîner au plaisir de raconter, comme dans *la Veillée*; mais le plus souvent elle y est fort aimable, comme dans *le Franc Breton*. De temps en temps

elle y donne des leçons très-instructives à la foule de nos législateurs modernes, comme dans le *Petit voyage*. En 1792 Marmontel sentit la nécessité de fuir la capitale. Il se réfugia d'abord aux environs d'Evreux, puis auprès de Gaillon, dans le hameau d'Ableville, où il acquit une chaumière. Là, réduit à la détresse par la perte successive de ses moyens d'existence, son imagination ne pouvait se distraire par d'amusantes rêveries. Pour instruire ses enfants, il composait un cours élémentaire; pour les égayer, il racontait les événements de sa jeunesse. Tel fut l'emploi de son temps jusqu'au mois d'avril 1797 (germinal an 5), époque où ses concitoyens le nommèrent député au conseil des Anciens. Il y fit un rapport sur la restitution des bibliothèques confisquées. Chargé par ses commettants de défendre la cause de la religion, il se proposait de prononcer, sur le libre exercice des cultes, un discours que l'on a conservé. Envisageant d'un œil attentif les conjonctures, les plans et les obstacles, il cédait aux instances des gens de bien sans partager leur sécurité. La catastrophe qui, le 18 fructidor, termina sa carrière politique ne le surprit point. Les élections de son département furent cassées; peut-être dut-il à son âge et à sa célébrité d'échapper aux horreurs de la déportation. De retour dans son asile champêtre, il chercha, comme autrefois dans la vigueur de sa jeunesse, à faire par le travail une diversion à ses peines. Le 31 décembre 1799, il mourut d'apoplexie, et fut enterré dans son jardin par des prêtres catholiques. Aux avantages de l'esprit il joignait ceux de l'extérieur, une taille élevée, une physionomie belle, d'une expression imposante; mais on assure que sa conversation était loin d'avoir l'agrément de ses écrits. L'abbé Morellet, son ami, prononça son éloge à l'Institut le 31 juillet 1805. Après sa mort, outre le recueil des *Nouveaux Contes moraux*, 1801, 4 vol. in-8°, on a publié pour la première fois plusieurs autres de ses ouvrages. Les *Mémoires d'un père, pour servir à l'instruction de ses enfants*, 1804, 4 vol. in-8°; réimprimés en 1827, 2 vol. in-8°, et traduits en allemand et en italien, sont une lecture variée et attachante, où l'on est fâché de ne rencontrer presque aucune date et de trouver plusieurs opinions contradictoires, plusieurs faits au moins douteux. Quelle vaste galerie de portraits opposés, depuis Massillon jusqu'à Mirabeau! On regrette que l'auteur ait encouru un reproche, dont personne n'est tout à fait exempt: il ne se défie pas assez de ses préventions pour ou contre ceux qu'il passe en revue; Buffon éprouve toute sa rigueur, et Diderot toute son indulgence. A l'exemple de madame de Staël, il avoue s'être peint en buste; cependant, sans un excès de sévérité, la circonspection ne pouvait-elle pas être portée plus loin dans les peintures qu'il met sous les yeux de ses trois fils? Sur sa parole, on est autorisé à croire que le baron

d'Holbach ne l'avait pas initié dans les mystères de sa société la plus intime (*voy. HOLBACH*). D'ailleurs, Voltaire, dans sa correspondance avec lui, ne paraît pas avoir jamais employé sa formule usitée contre le christianisme. L'*Histoire de la régence du duc d'Orléans*, 1805, 2 vol. in-8°, était finie dès 1788. En signalant la partialité de St-Simon, l'historien ne le prend pas moins pour guide dans la plupart de ses jugements. Les idées dominantes du 18^e siècle, à l'époque où il écrivait, exercent aussi trop d'influence sur sa manière d'envisager les discussions ecclésiastiques, auxquelles il donne une étendue démesurée. Ses anecdotes ne sont pas toujours puisées dans les bonnes sources; à l'égard du cardinal Dubois, il répète les circonstances vulgairement accréditées de son prétendu mariage. Sa description de la peste de Marseille, copiée dans le *Mémorial* du temps, a presque la sécheresse d'une gazette. Ce morceau, loué par Chénier (1), demandait la plume de Thucydide; et celle de Marmontel se refusait ordinairement à retracer des images sombres et terribles. Quoique l'*Histoire de la régence* contienne sur l'administration des détails précieux et soignés, elle semble prouver de plus en plus, par l'embarras et la lenteur de sa marche, que les grandes compositions n'étaient point en accord avec la mesure des talents de l'auteur. Les *Leçons d'un père à ses enfants sur la langue française, sur la logique, sur la métaphysique, sur la morale*, 1806, 4 vol., sont autant de traités distincts, utiles, faits dans des vues respectables. L'instituteur s'y adresse à l'âme de ses élèves, et les instruit par les moyens de la persuasion. Les nouvelles doctrines étaient devenues tellement suspectes à ses yeux, qu'il ne craint pas de se déclarer le partisan des idées innées. Ses observations sur la langue annoncent un homme maître depuis longtemps de son sujet; elles ont de la finesse, même de la profondeur; c'est en ce genre l'un des livres les mieux exécutés. La réputation de Marmontel comme poète est établie jusqu'à présent sur un petit nombre d'opéras qui ont surtout le mérite d'une diction pure et correcte. Comme prosateur, ses *Contes* le mettent au rang des modèles, et ses articles de littérature lui assurent une place très-distinguée parmi nos meilleurs critiques. L'élégance et la facilité, voilà les caractères de son style; quelquefois, à la vérité, cette élégance est un peu affectée, et cette facilité est un peu diffuse. Il s'accuse d'avoir, dans sa jeunesse, répandu ses idées avant qu'elles fussent mûries par la réflexion (*Mémoires*, liv. 6, p. 232). Cette habitude d'une composition précipitée se fait sentir dans ses travaux les plus sérieux, et y jette encore par intervalles quelque chose de vague et d'obscur. La collection de ses œuvres n'avait été imprimée

(1) *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*, p. 195.

qu'à Liège, chez Bassompierre, 177., 11 vol. in-8°, lorsqu'il la porta lui-même à 17 vol. in-8° et in-12, Paris, Merlin, 1786. Le libraire Verdière a réuni en 18 vol. in-8°, 1818, fig., dans leur ordre véritable, les ouvrages compris dans cette édition et dans les œuvres posthumes. Il y a joint : 1° la *Censure de la faculté de théologie contre Bélisaire*; 2° les *Lettres de Marmontel à l'abbé Riballier*; 3° des *Lettres inédites*; 4° le *Huron*, 2 actes; 5° une *Épître dédicatoire des œuvres de Marmontel à sa femme*, hommage inséré dans les exemplaires destinés aux amis de l'auteur; 6° un *Essai sur les révolutions de la musique en France*. Indépendamment des morceaux de critique donnés par cet écrivain dans le *Mercur*, on a de lui une *Préface* pour la *Henriade* (1746), des *Discours préliminaires*, des *Remarques sur la langue et le goût*, relatives aux tragédies de *Sophonisbe* par Mairet, de *Scévole* par Duryer, de *Venceslas* par Rotrou, 1773, 1 vol. in-4°. Cette magnifique entreprise, qui embrassait tous nos chefs-d'œuvre dramatiques, ne fut pas continuée. *Venceslas*, presque entièrement remis en vers, fut joué le 29 mars 1759. Collé donne un examen des changements faits à cette tragédie (*Journal*, etc., t. 2, p. 278). La dernière édition des Œuvres de Marmontel (Paris, Belin, 1820, 7 vol. in-8°) est précédée d'une *Notice* sur les ouvrages de l'auteur, par Villenave (1), et augmentée des articles suivants dans le dernier volume : l'*Observateur littéraire*, *Réflexions sur la tragédie*, *Extrait des chefs-d'œuvre dramatiques*. — *Supplément au théâtre* (*Lisis* et *Délie*; la *Guirlande*, ou les *Fleurs enchantées*; *Acanthe* et *Céphise*, ou la *Sympathie*; les *Sybarites*; *Hercule mourant*; *Céphale* et *Procris*, ou l'*Amour conjugal*; *Démophon*; *Antigone*; *Annette* et *Lubin*; la *Bergère des Alpes*; le *Dormeur éveillé*; le *Sigisbé*, ou le *Fat corrigé*). — *Pièces diverses* (parmi lesquelles la *Préface* de la *Henriade*, et *Fragments d'un poème sur la musique*) — et quelques *Lettres*. Le volume est terminé par une table générale. On a joué en 1802 *Marmontel*, vaudeville, par MM. Armand Gouffé, Tournay et Vieillard; et en 1813, *Marmontel et Thomas*, ou la *Parodie de Cinna*, vaudeville par M. Dumolard.

ST. S.—N.

MARMONTEL (LOUIS-JOSEPH), fils du précédent, naquit à Paris le 20 janvier 1789. Ruiné par la révolution, il traîna longtemps une existence misérable. En 1819, il fit saisir chez le libraire Guillaume l'édition d'un poème de son père

sur la musique, intitulé *Polymnie*, publié par M. Fayolle, et que Marmontel, par son testament, avait défendu d'imprimer. L'affaire ayant été portée devant les tribunaux, Marmontel fils perdit son procès. Deux ans après, transgressant doublement les volontés de son père, il publia à la fois le poème de *Polymnie* et celui de la *Neuvaine de Cythère*, qui est encore plus licencieux que la *Pucelle* de Voltaire. Enfin, se trouvant sans ressources, il s'embarqua dans une de ces expéditions que la philanthropie envoyait à Guazacoalco. Chassé bientôt du Mexique par la mauvaise fortune, il avait parcouru une partie des villes des États-Unis, lorsque la misère et le dénûment le conduisirent dans un hôpital de New-York, où il succomba le 16 décembre 1830. On trouva dans son portefeuille quelques pièces de vers qui prouvaient d'heureuses dispositions, mais qui sont restées inédites. M—D J.

MARMORA (ANDRÉ), antiquaire, était né vers le milieu du 17^e siècle, à Corfou, d'une famille patricienne. Ayant profité de ses loisirs pour recueillir les anciens monuments de sa patrie, il en composa l'histoire qu'il publia sous ce titre : *Historia di Corfù libri otto*, Venise, 1672, in-4°. Les deux premiers livres contiennent ses recherches sur les premiers habitants de Corfou et sur les événements dont cette île a été le théâtre jusqu'à l'époque de la domination romaine. Le troisième finit à l'avènement de l'empereur Constantin. Les suivants sont remplis par le récit de divers changements opérés dans l'administration de cette île sous ses différents maîtres et depuis que les Vénitiens s'en furent emparés. Quoique le savant ouvrage du cardinal Querini sur les *Origines de Corcyre* (voy. QUERINI) rende à peu près inutile celui de Marmora, les curieux ne laissent pas de le rechercher, et il mérite en effet de tenir place dans les bibliothèques à raison des détails qu'il renferme et qu'on ne trouve pas ailleurs. Il est accompagné de 5 planches représentant environ soixante médailles frappées à Corcyre. L'explication qu'en a donnée Marmora n'est pas toujours heureuse; mais, suivant Banduri (*Bibl. nummaria*), ses erreurs mêmes n'ont pas laissé d'être utiles aux savants. W—S.

MARNAS (MAURICE-GABRIEL-ANGE CHABANAGY DE), ancien administrateur des hospices et juge suppléant du tribunal civil de Lyon, naquit dans cette ville en 1780, et y mourut le 15 février 1837, après s'être fait un nom dans le barreau. Il a laissé un *Traité des contributions indirectes et des octrois*, etc., précédé d'une notice sur les impôts indirects qui existaient avant 1789, Lyon, 1829, in-8°. Ce volume devait être suivi d'un second qui n'a point paru. Marnas avait publié en 1816, conjointement avec Passet, un *Exposé pour le lieutenant général baron Mouton-Duvernay*, qui fut fusillé à Lyon le 19 juillet de cette année, malgré leur courageuse défense. Z.

MARNE (LOUIS-ANTOINE DE), architecte et gra-

(1) La notice faite par Villenave est remplie de recherches exactes; cependant il lui échappe quelques méprises. Par exemple, il met les *Funérailles de Sésostris* au nombre des tragédies de Marmontel, quoique ce dernier fasse entendre qu'elles formaient simplement l'exposition d'une de ses pièces qu'il ne nomme point, mais qui ne peut être qu'*Egyptus*. L'*Observateur littéraire* est un journal que l'auteur rédigea conjointement avec Bauvin en arrivant à Paris, lorsqu'il était encore bien peu familiarisé avec l'art de la critique. Quant à l'insertion des *Réflexions sur la tragédie* et de l'*Avant-propos* de la *Poétique française*, c'est un double emploi : le premier de ces morceaux est le germe défectueux de plusieurs articles des *Eléments de littérature*; le second y est inséré littéralement, article *Poétique*.

veur du roi, né à Paris en 1673, mort en 1755, est principalement connu par l'ouvrage suivant : *Histoire sacrée de la Providence*, etc., tirée de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée en cinq cents tableaux d'après Raphaël et autres grands maîtres, Paris, 1728, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est d'une exécution médiocre. La seconde édition, en 2 vol. in-fol., est encore moins recherchée, parce que les épreuves en sont très-faibles. Les mêmes planches ont reparu dans l'ouvrage intitulé *L'Ancien et le Nouveau Testament représentés*, etc., Paris, 1757, in-fol., et dans celui qui a pour titre : *Figures de la Bible*, avec une courte explication (par Rondet), Paris, 1767 ou 1810, in-4°; enfin elles ont encore été employées pour la réimpression des *Figures de la Bible*, par Royaumont (voy. SACY). De Marne a aussi été l'éditeur du *Nouveau système sur la manière de défendre les places par le moyen des contre-mines*, par Dazin, Paris, 1731, in-12, et il en grava lui-même toutes les planches. Le discours préliminaire est du P. Castel. Le duc de la Vallière possédait dans son riche cabinet un recueil de dessins de de Marne représentant *les belles statues de Rome*, copiées très-exactement sur l'antique, 100 pl. in-fol., avec l'explication manuscrite de chaque sujet. — MARNE (Jean-Baptiste DE), jésuite, né à Douai le 26 novembre 1699, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et, après avoir professé les humanités, se consacra à la direction des âmes. Le cardinal de Bavière, évêque et prince de Liège, le fixa dans cette ville et le choisit pour son confesseur. Il mit à profit la riche bibliothèque de ce prélat, et s'appliqua particulièrement à des recherches sur l'histoire de Flandre. Le P. de Marne mourut à Liège en 1755. Il est principalement connu par une *Histoire du comté de Namur*, Liège, 1754, in-4°. Paquot en a donné une nouvelle édition, Bruxelles, 1780, 2 vol. in-8°, précédée d'une *Vie* de l'auteur. « Cette histoire, dit-il, est sans contredit la « mieux écrite que nous ayons parmi toutes « celles des provinces belgiques, et presque la « seule qui mérite le nom d'histoire, toutes les « autres n'ayant guère que la forme d'annales « ou de chroniques, sans compter les hors-d'œuvre, les défauts de style et de critique. » Le P. de Marne a laissé des matériaux pour une histoire de la principauté de Liège. On cite encore de lui une *Vie de St-Jean Népomucène*, Paris, 1741, in-12; nouvelle édition, Avignon, 1829, in-18.

W—s.

MARNESIA. (Voyez LEZAY.)

MARNIX (PHILIPPE DE), baron de Ste-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, d'une famille originaire de Savoie, selon quelques auteurs, alla fort jeune à Genève pour s'y livrer à l'étude des langues et du droit. Il s'y lia très-intimement avec Calvin, dont il adopta les principes religieux. De retour dans sa patrie, il ne tarda pas à se rendre suspect au gouvernement espagnol,

et se vit contraint de chercher un asile dans le Palatinat. Lorsque les troubles éclatèrent aux Pays-Bas, le prince d'Orange mit de l'empressement à se l'attacher et lui confia diverses missions délicates. Marnix dressa le fameux compromis des gentilshommes belges pour s'opposer à l'inquisition, en 1566, et ce fut lui qu'on chargea de proposer au duc d'Alençon la souveraineté des dix-sept provinces. Elu bourgmestre d'Anvers, il défendit courageusement cette ville en 1584 contre Alexandre Farnèse, duc de Parme, qui le força néanmoins à capituler l'année suivante. Marnix, dans un ouvrage sur cet événement, parle des vertus et des talents du vainqueur en termes très-honorables. Depuis lors il se mêla fort peu des affaires publiques, et mourut à Leyde en 1598, dans le temps où il s'occupait à traduire la Bible en flamand. Marnix s'était fait connaître par un grand nombre d'ouvrages fort estimés de son parti : 1° Thèses de controverse, Anvers, 1580, in-fol.; 2° Epître circulaire aux protestants, et autres écrits de circonstance; 3° *Apiarium sive Alvearium Romanum*, Bois-le-Duc, 1571, réfuté par Jean Coens; 4° *Tableau de la différence entre la religion chrétienne et le papisme*, Leyde, 1599, in-8°; et une traduction en vers hollandais des *Psaumes* de David. « Cet « homme, d'un mérite vraiment rare, a dit un « contemporain en parlant de Marnix, écrivait « avec une pureté peu commune son idiome natif, et la versification hollandaise ne lui a pas « moins d'obligation que la langue (1). » Cependant de Thou lui reproche d'avoir mis la religion en rabelaiseries; aussi, tout en lui accordant beaucoup d'esprit, Strada l'appelle *vir ingeniosissime nequam*. — JEAN DE MARNIX, baron de Potes, né vers 1580, et qui vivait encore en 1631, est auteur des *Résolutions politiques, ou Maximes d'Etat*, imprimées à Bruxelles en 1612, vol. in-4°, dédié à l'archiduc Albert. Il en a paru encore deux éditions, l'une à Rouen, 1624, in-12, et l'autre, 1631, in-4°, avec des augmentations. Cette dernière est dédiée à l'infante Isabelle. Quoi qu'en dise Paquot, ce livre ne contient que des idées assez communes, et le style manque de concision.

ST—T.

MAROCCHETTI (VINCENT), né à Bielle, en Piémont, vers 1768, entra de bonne heure dans un couvent de religieux de St-Paul. Après avoir fait profession et reçu les ordres, il parcourut les villes voisines, où il s'acquit quelque réputation comme prédicateur. Cependant les armées de la république avaient envahi le Piémont, les idées nouvelles étaient dans toute leur effervescence; Marochetti se laissa entraîner par le courant, jeta son froc et se prépara à prendre une part

(1) Pour juger à quel point Marnix a bien mérité de sa langue maternelle, il faut voir l'*Histoire de la langue hollandaise*, par M. Ypey (1 fort vol. in-8°, Utrecht, 1812, p. 417), et l'*Histoire de la poésie hollandaise*, par M. de Vries (Amsterdam, 1808, 2 vol. in-8°, t. 1, p. 50). Ces deux ouvrages sont écrits en hollandais.

M—ON.

active aux événements. Après la bataille de Marengo, il fut choisi pour remplir les fonctions de secrétaire général de la commission du gouvernement provisoire, composée de trois membres, Botta, Giulio et Bossi, dont le prénom de chacun était Charles, ce qui faisait dire au peuple : « Nous n'avions qu'un Charles (c'était le nom du « roi de Sardaigne), maintenant nous en avons « trois. » En d'autres termes : « Nous avons « trois rois au lieu d'un. » Marochetti avait fondé à Turin un journal intitulé *Gazette subalpine*; mais s'étant permis de grossières invectives contre quelques religieux de St-François de Paule, son journal dut cesser de paraître. Nommé en 1801 professeur d'éloquence italienne à l'Université, il occupa cette chaire avec distinction jusqu'en 1803, époque à laquelle il fut envoyé comme sous-préfet à Chivaz. Ce fut là qu'il épousa civilement une demoiselle Isola. Il vint quelque temps après à Paris, et, quoiqu'il n'eût pas fait un cours régulier de droit, il fut nommé avocat à la cour de cassation et au conseil d'Etat. En 1814, son épouse eut des scrupules sur la validité d'un mariage qui ne pouvait être reconnu par l'Eglise; elle abandonna son mari pour se retirer à Rome, où elle passa à de secondes noces. Marochetti mourut en 1820, laissant deux fils, dont l'un est le célèbre sculpteur à qui l'on doit la statue équestre d'Emmanuel-Philibert.

A—Y.

MAROLI (DOMINIQUE), peintre sicilien, né à Messine en 1612, fut élève de Barbalunga, l'un des peintres les plus habiles que la Sicile ait produits. Pendant un voyage qu'il fit à Venise, les productions des artistes de cette école, et spécialement de Paul Véronèse, le frappèrent vivement, et il résolut d'abandonner la manière de son premier maître pour s'approprier celle de ce grand coloriste. Il revint en Sicile et y rapporta cette couleur si vive et si vraie, ces beaux airs de tête que l'on admire dans les Vénitiens; mais il abusa de son talent pour l'imitation et le porta jusqu'à un excès inconnu à Libéri lui-même (*voy. ce nom*). Il adopta aussi dans sa manière un autre défaut qui a nui excessivement à sa réputation. Il peignait sur des toiles imprimées et les couvrait à peine; aussi ses tableaux, brillants au moment où ils sortaient de ses mains, jaunissaient en peu de temps, devenaient obscurs et, pour ainsi dire, nébuleux; ce qui est cause qu'après avoir été avidement recherchés dans leur nouveauté, ils perdirent par la suite presque tout leur prix. Cependant Messine possède quelques-uns de ses ouvrages où il a su éviter ces défauts : c'est le *Martyre de St-Placide*, aux sœurs de St-Paul, et la *Nativité de Jésus-Christ*, à l'église de la Grotte. Il avait un talent remarquable pour peindre les animaux et les scènes champêtres. Boschini, dans son poème vénitien intitulé *la Carta del Navigar*, ne fait pas difficulté de l'égalier aux Bassan, et il a inséré dans cet

ouvrage une planche tirée d'un dessin de Maroli représentant un *Berger entouré de vaches et ayant un chien à ses côtés*. Ces figures sont faites de verve et d'un beau mouvement; c'est un des meilleurs dessins qui se trouvent recueillis dans cet ouvrage. Maroli, ayant pris part aux troubles qui éclatèrent à Messine en 1676, en fut victime et périt dans une émeute. P—s.

MAROLLES (MICHEL DE), abbé de Villeloin, naquit au bourg de Genillé, en Touraine, le 22 juillet 1600, de Claude de Marolles, zélé ligueur, mort en 1613, et qui n'est guère connu que pour avoir tué en combat singulier Marivault, l'un des gentilshommes de Henri III, le lendemain de l'assassinat de ce prince. Nourri par sa mère pendant neuf mois, Michel de Marolles commença, dit-il, à parler à la fin de ce terme-là. « Un médecin du roi, appelé Falaiseau, qui me « guérit en 1602, ajoute-t-il, d'un mal à l'œil « gauche, augura dès lors assez favorablement de « moi, considérant la formation de ma tête et ayant « égard à quelques règles de la physiognomie. » En 1609, Claude de Marolles obtint pour son fils l'abbaye de Baugerais. En décembre 1611, Michel entra au collège de Clermont, depuis de Louis le Grand, et dix-huit mois après au collège de la Marche. Il étudia en 1617 la philosophie sous Janus-Cécilius Frey, et fit en 1619 sa théologie. En 1623, il publia la première édition de sa traduction de Lucain. En 1625, il refusa l'évêché de Limoges, que lui offrit le duc de Nevers. En 1626, son père lui obtint l'abbaye de Villeloin, qui valait cinq à six mille livres de rente. En 1644, il commença à former un cabinet d'estampes et de figures en taille-douce : il recueillit cent vingt-trois mille quatre cents pièces de plus de six mille maîtres, en quatre cents grands volumes et plus de cent vingt petits. Il donna en 1666 un volume in-8° de 167 pages, contenant le catalogue de cette collection, qui fut achetée en 1667 au nom du roi par Colbert, et qui est aujourd'hui au cabinet des estampes de la bibliothèque de Paris, où elle forme deux cent vingt-quatre volumes reliés en maroquin, d'après la classification adoptée par l'abbé. Il forma un nouveau cabinet, dont il publia le catalogue en 1672, in-12. Il mourut à Paris le 6 mars 1681. Très-savant et très-laborieux, l'abbé de Marolles fut un traducteur infatigable. « Il dompta, dit Furetière, divers poètes « auparavant inconnus à tous ceux de sa nation, « et les mit sous le joug de ses versions. » Il a traduit en effet le Nouveau Testament, le Bréviaire romain, Plaute (*voy. GUYET*), Térence, Lucrèce, Catulle, Tibulle, Propertius, Virgile, Horace, Ovide, Sénèque le Tragique, Lucain, Juvénal, Perse, Martial, Stace (*voy. GUYET*), les Histoires d'Aurélius Victor et de Sextus Rufus, les écrivains de l'Histoire Auguste, l'Histoire d'Ammien Marcellin, l'Histoire des Français de St-Grégoire de Tours et la continuation par Frédégaire, etc. Le

P. Nicéron, dans le tome 32 de ses *Mémoires*, donne le catalogue des ouvrages de Marolles : ils sont presque tous tombés dans le mépris ; cependant on recherche encore : 1° les deux Catalogues dont nous avons parlé. L'auteur y donne la liste des ouvrages qu'il avait publiés ou commencés, et qu'il espérait mettre au jour. 2° Les *Epigrammes de Martial, en latin et en français, avec de petites notes*, 1655, 2 vol. in-8°. Trente-six épigrammes trop libres n'y sont pas traduites. 3° Les *Quinze livres de Martial*, traduits en vers avec des remarques, 1671, 2 parties in-8° ; 1675, in-4°. Marolles se vante d'avoir traduit jusqu'à soixante-neuf pièces par jour, ce qui eût été impossible à un bon poète. 4° Ses *Mémoires*, 1656, in-fol. ; 5° *Suite des Mémoires, contenant douze Traités sur divers sujets curieux*, 1657, in-fol. ; 6° *Dénombrement où se trouvent les noms de ceux qui m'ont donné de leurs livres ou qui m'ont honoré extraordinairement de leur civilité*. Ces trois derniers ouvrages, devenus rares, ont été réimprimés par les soins de l'abbé Goujet, 1755, 3 vol. in-12. L'éditeur a ajouté beaucoup de notes ; mais il a retranché les généalogies. Les *Mémoires* sont très-curieux, remplis de traits singuliers, intéressants, écrits d'un style simple, naturel, et avec un air de sincérité qui gagne la confiance. L'auteur n'a point chargé ce recueil de réflexions triviales ou qui en rendent le récit languissant, ce qui doit d'autant plus surprendre que presque tous ses autres livres sont remplis de verbiage et d'inutilités. Aussi le P. Tournemine, pensant que l'abbé de Marolles méritait qu'on lui pardonnât en faveur de ses *Mémoires* l'ennui mortel qu'il avait causé au public par ses rapsodies durant l'espace de soixante ans, lui appliqua-t-il ces mots de Lucain : *Scelera hac mercede placent*. Ces *Mémoires* ne vont que jusqu'en 1655. Il est à regretter qu'il ne les ait pas poussés plus loin, ce qu'il aurait pu sans peine, ayant encore vécu plus de vingt-cinq ans. La suite contient ses *Entretiens avec quelques-uns des plus savants hommes de son temps* ; dans les additions, il donne les Éloges de plusieurs personnes illustres qu'il a connues. Les *Traités* ou *Discours* sont au nombre de quatorze, dont trois sont intitulés *Discours sceptiques*. Le plus intéressant de tous est le dixième, qui traite de la version de quelques lieux difficiles des poètes. Le *Dénombrement* est aussi très-précieux : comme l'abbé de Marolles était en relation avec la plupart des savants et des personnes distinguées de son temps, il en rapporte mille particularités qu'on ne trouve point ailleurs. 7° *Catalectes, ou Pièces choisies des anciens poètes latins depuis Ennius et Varro jusqu'au siècle de l'empereur Constantin*, traduit en vers, 1667, in-8°. Ce volume, dit Brunet, ne contient que la traduction du premier et d'une partie du second livre du Recueil de Scaliger. Marolles publia en 1675 un volume in-4°, divisé en deux parties, faisant suite au volume précédent, et qui contient les 2°, 3°, 4°, 5° et 6° livres des *Catalectes*, selon le Recueil de

Scaliger. 8° *Tableaux du temple des Muses, tirés du cabinet de M. Favereau, avec les descriptions, remarques et annotations*, 1655, in-fol., orné de 60 figures gravées par Bloëmaert. L'estampe de *Salmacis et Hermaphrodite* de ce graveur a été, dans beaucoup d'exemplaires, remplacée par une autre estampe sur le même sujet gravée par Poilly. Les amateurs recherchent les exemplaires où cette figure se trouve double. L'édition d'Amsterdam, 1676, in-4°, ne mérite pas d'être mentionnée. 9° Les *Œuvres de Virgile, traduites en vers français*, 1673, 2 parties in-4°. Le traducteur y donne une liste fort étendue de ses ouvrages tant manuscrits qu'imprimés et un catalogue curieux des auteurs qui ont fait des traductions en vers de quelques ouvrages de Virgile. Marolles avait publié précédemment une traduction en prose de ce poète, 1649, in-fol., avec des remarques ; réimprimée en 1665, 3 vol. in-8°, avec des remarques différentes de celles de l'in-folio. 10° Les *Histoires des anciens comtes d'Anjou et de la conspiration d'Amboise, traduites du latin d'un auteur anonyme, avec des remarques*, 1681, in-4°. L'ouvrage latin se trouve dans le 10° volume du *Spicilege* du P. d'Achéry (*voy. FOULQUES IV*). Le traducteur y a joint la généalogie de plusieurs familles illustres d'Anjou. 11° Les *Quinze livres des Deipnosophistes d'Athènes*, 1680, in-4° ; ouvrage qui a été tiré à petit nombre, et que la traduction donnée par Lefebvre de Villebrune a fait baisser de prix, mais non pas fait oublier. Le traducteur y a joint une liste abrégée de ses ouvrages. 12° Les *Livres de la Genèse, de l'Exode et du Lévitique* (jusqu'au 23° chapitre), traduits en français, avec des notes attribuées à Lapeyrère, in-fol. L'impression fut arrêtée par ordre du chancelier Séguier. 13° *Le Roi, les personnes de la cour qui sont de la première qualité, et quelques-uns de la noblesse qui ont aimé les lettres ou qui s'y sont signalés par quelques avantages considérables, décrits en quadains*, 1677, in-4°. Marolles avait près de soixante-dix ans quand il commença à faire des vers français, c'est-à-dire des lignes de douze à treize syllabes. Il disait un jour à Linières : « Mes vers me coûtent peu. — Ils vous coûtent « ce qu'ils valent, » répliqua le poète de Senlis. L'abbé de Marolles prétendait que la quantité des traductions qu'il avait faites devait le mettre au niveau de ceux qui n'en avaient donné que de bonnes, mais en petit nombre. Lorsqu'il livra au public sa traduction de Martial, Ménage mit à la tête de son exemplaire ces mots : *Epigrammes contre Martial*. Notre auteur avait une si grande démangeaison de produire ses écrits, qu'il faisait imprimer jusqu'à des listes et des catalogues de ses amis et des gens de sa connaissance, le tout à ses frais, ainsi que ses autres ouvrages. Ménage disait à ce sujet : « Tout ce que j'estime « des ouvrages de M. de Villeloin, c'est que tous « ses livres sont reliés avec une grande propreté.

« qu'ils sont dorés sur tranche : cela satisfait « beaucoup la vue. » Gaspar de Tende, qui, sous le nom de l'Estang, publia un *Traité de la traduction*, avait pris tous les exemples de bonnes traductions dans les livres d'Ablancourt ou de MM. de Port-Royal, et tous les exemples de mauvaises dans ceux de l'abbé de Marolles. Celui-ci en fut fort irrité et s'en plaignait à tout le monde. De l'Estang, ayant jugé à propos de l'apaiser, choisit le jour que l'abbé allait faire ses Pâques, et, se présentant devant lui à l'instant qu'il allait communier : « Monsieur, lui dit-il, vous êtes en « colère contre moi : vous avez raison ; mais « voici un temps de miséricorde, je vous de- « mande pardon. — De la manière dont vous « vous y prenez, répondit Marolles, il n'y a pas « moyen de s'en défendre... » Peu de temps après, l'abbé, rencontrant de l'Estang, lui dit : « Croyez-vous en être quitte ? vous m'avez ex- « torqué un pardon que je n'avais pas envie de « vous accorder. — Monsieur, monsieur, répli- « qua de l'Estang, ne faites pas tant le difficile ; « on peut bien, quand on a besoin d'un pardon « général, en accorder un particulier. » Les tra- ductions de l'abbé de Marolles sont très-inexactes, et en outre lâches et plates au dernier point : que doit-on attendre du style d'un traducteur qui rend le *solito membra levare thoro* (Tibulle, Eleg. 1, 40) par *reposer sur la paille accoutumée* ? Mais « il « ne faut pas oublier, dit Sabatier, que les pre- « miers pas en tout genre sont ceux qui coûtent le « plus, et qu'une route non frayée rend toujours « les progrès plus difficiles ». (Voy. EGNazio et J. LEGRAND.) Z.

MAROLLES (CLAUDE DE), petit-neveu du précédent, né le 23 août 1712, entra dans l'ordre des Jésuites, et après la destruction de la société, reparut dans le monde comme prédicateur sous le nom d'abbé de Marolles. Il est mort à Paris le 15 mai 1792, brûlé dans son lit, où il avait la mauvaise habitude de lire avant de s'endormir. On a de lui : 1° *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, prononcé dans l'église cathédrale d'Orléans le 8 mai 1759, Orléans, 1759, in-12 ; 2° *Discours sur la délivrance d'Orléans*, prononcé le 8 mai 1760, Orléans, 1760, in-12. Il y avait longtemps, dit la *Bibliothèque historique de la France*, que la mémoire de ce fameux événement n'avait été célébrée d'une manière si éloquente. 3° *Sermon sur la lecture des livres contraires à la religion*, 1785, in-8° ; 4° *Sermons pour les principales fêtes de l'année, et sur divers sujets de religion et de morale*, 1786, 2 vol. in-12. Ces sermons sont estimés. 5° *Mélanges et fragments poétiques*, en français et en latin, par M. de Marvielles, 1777, petit in-12. Le nom de Marvielles est un masque sous lequel s'est caché Marolles ; voilà ce qu'apprend positivement une note de Mercier de St-Léger. Barbier, qui la rapporte, conserve encore quelques doutes fondés 1° sur ce que *Marvielles* a place dans les éditions du *Dictionnaire historique* (de Chaudon) de 1775,

1786, 1789, 1804 ; 2° sur ce que l'une des pièces de ce *Marvielles* aurait été imprimée dans le *Mercur* de 1735, et le P. de Marolles devait, ajoute-t-il, être bien jeune à cette époque : on a vu qu'il avait vingt-trois ans ; dès lors voilà une objection détruite.

A. B—T.

MAROLLES (G.-F. MAGNÉ DE) n'était probablement pas de la même famille que le précédent. Il servit pendant quelque temps dans l'un des corps de la maison du roi. Retiré du service, il fixa sa résidence à Paris, où il est mort vers 1782, âgé de plus de 60 ans. On a de lui : 1° *Observations sur la traduction de Roland furieux, par de Tressan*, in-12 de 68 pages, sans date, mais imprimées en 1780 ; 2° *Lettre de M. D. P*** à M. D. L., au sujet du livre intitulé Origine de' volgari Proverbi di Aloise Cynthio delli Fabritii, etc.*, in-12 de 14 pages, datée du 1^{er} juillet 1780, et insérée dans l'*Esprit des journaux* de septembre 1780, où elle remplit aussi 14 pages, ce qui autorise à croire que les exemplaires tirés à part sont un extrait de ce journal. Le livre des Proverbes, etc., dont il est question, fut imprimé à Venise, 1526, in-fol. La signature D. P***, que porte la lettre, n'a aucun rapport avec les noms de Marolles ; mais nous avons le témoignage de Barbier (table de son *Dictionnaire des anonymes*, etc., p. 277). 3° *Essai sur la chasse au fusil*, 1781, in-8°, opuscule que l'ouvrage suivant a rendu inutile ; 4° la *Chasse au fusil*, ouvrage divisé en deux parties, 1788, in-8°. Ce livre peut être considéré comme une nouvelle édition de l'*Essai* ; c'est un excellent traité. L'auteur ne cessa de travailler à l'améliorer, et à sa mort, on en trouva un exemplaire chargé de notes et additions importantes. Magné de Marolles ordonna de remettre cet exemplaire à M. Théophile Barrois, qui a donné en 1836, Paris, in-8°, avec planches, une nouvelle édition de la *Chasse au fusil* renfermant toutes les additions et améliorations préparées par l'auteur. Les éditions citées sont anonymes ; mais l'auteur est nommé dans le privilège du roi, imprimé à la fin de l'ouvrage. Prévoyant que, lors de la réimpression, cette pièce ne serait pas réimprimée, Magné de Marolles recommande expressément de mettre son nom sur le frontispice de ce livre. 5° *Bibliographie instructive*, t. 11, partie estimative des livres rares et précieux, tel était le titre d'un ouvrage dont il n'a paru que le prospectus en 8 pages in-8° et un modèle d'un feuillet contenant le prix estimatif de vingt articles de la *Bibliographie* (voy. DEBURE) ; 6° *Tablettes bibliographiques*, in-8°. Il n'en a été imprimé que les seize premières pages : le manuscrit est à la bibliothèque de Paris. M. Brunet, qui l'a consulté, a signé d'un M les notes qu'il en a extraites pour son *Manuel du libraire*, livre qui ne permet pas de regretter la non-publication du travail de Marolles, auquel il est supérieur sous tous les rapports. 7° *Recherches sur l'origine et le premier*

usage des registres, des signatures, des réclames et des chiffres de pages dans les livres imprimés, 1783, in-8°. C'est une réimpression avec corrections d'un morceau imprimé sous le même titre dans l'*Esprit des journaux* de mai 1752. Ce petit ouvrage est curieux ; mais des recherches ultérieures ayant procuré de nouvelles découvertes, il ne faut plus s'en rapporter à Marolles pour ce qu'il dit de l'époque de l'invention des réclames et des signatures. Il prétend que Jean de Cologne, imprimeur à Venise, est le premier qui ait fait usage des signatures, en 1474. C. de la Serna, dans un Mémoire qu'il a publié en l'an 4 sur ce sujet, prouve que l'invention en remonte à 1472, et que le premier imprimeur qui les ait employées et conséquemment à qui on peut en faire honneur est Jean Koelhof de Lubeck, imprimeur à Cologne, qui donna le *Præceptorium divinæ legis* de Jean Nyder, de l'ordre des Frères prêcheurs. Au surplus, Marolles ne prétendait pas avoir tranché la question. Sans rien déterminer de précis, il éleva lui-même des doutes sur son opinion dans de *Nouvelles observations sur les signatures, contenant des additions et corrections aux Recherches précédentes*, in-8° de 8 pages qui se joint aux *Recherches*. Quant aux réclames, dont l'usage se perd tous les jours de plus en plus, le premier livre, avec date, qui en ait est le *Confessionale Sancti Antonini*, imprimé à Bologne en 1472, in-4°, sans nom d'imprimeur, comme le dit Marolles. Les réclames y sont à la fin de chaque cahier à la marge interne et perpendiculairement. Mais il existe un autre livre qui n'a pas échappé à Marolles, et qui, ne portant pas de date, a des indications suffisantes de l'époque de sa confection. C'est le *Tacite* imprimé à Valence par un Spire. Magné de Marolles et quelques autres le donnent à Jean de Spire, mort en 1469. Mais, dans la souscription des *Epîtres familières* de Cicéron, données par Jean de Spire en 1469, il se nomme *Spira Johannes*, et ajoute que c'est là son premier ouvrage (*primus labor*). Or, dans la souscription du *Tacite*, on voit encore le nom de Spire :

Pressit

Spira premens : artis gloria prima sua.

Voilà donc encore un premier ouvrage sorti des presses d'un Spire, lequel ne peut être que Vindelín, frère et successeur de Jean, qui était mort en 1469 ; et ce *Tacite* doit être dès lors de 1470. Magné de Marolles était très-laborieux et d'une constance opiniâtre dans ses recherches. Plusieurs travaux ou recueils attestent sa patience, et, entre autres, la collection qu'il avait faite de tout ce qui avait paru sur la bête du Gévaudan ; collection qui est aujourd'hui à la bibliothèque de Paris.

A. B.—T.

MARON (SAINT), pieux solitaire, se retira vers la fin du 4^e siècle sur une montagne, dans le voisinage de la ville de Cyr, pour se livrer avec plus de recueillement à la méditation ; il avait eu pour

maître dans la vie spirituelle St-Zébin, célèbre dans l'Orient par son assiduité à la prière. Maron avait une tente faite de peaux de chèvres ; mais il n'y entraît que rarement, et il passait les jours et les nuits exposé aux injures de l'air. Il priaît toujours debout, et ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il consentit à s'appuyer sur un bâton. Sa réputation de sainteté le fit élever au sacerdoce en 405. Dès ce moment, il eut un grand nombre de disciples qu'il distribua dans différents monastères, où il allait fréquemment leur porter des consolations. Il parlait peu ; mais ses discours produisaient un grand effet. Après avoir édifié longtemps les déserts de la Syrie, il mourut en 433, le 14 février, jour où l'Eglise célèbre sa fête. (*Voy. le Recueil des Bollandistes.*) Le savant Assemani pense que ce n'est point ce solitaire, mais un autre nommé Jean, vivant à la fin du 7^e siècle, qui est le fondateur des chrétiens maronites (1). Les maronites, après avoir partagé les erreurs du nestorianisme et de l'eutychianisme, sont rentrés dans la communion de l'Eglise catholique sous le pontificat du pape Grégoire XIII, qui établit à Rome le séminaire des maronites, d'où sont sortis des orientalistes célèbres, tels que Abraham Echellensis, Gabriel Sionita, Naironi, les Assemani, etc. Le patriarche des maronites fait sa résidence à Kanobin, au pied du mont Liban, et étend sa juridiction sur les métropoles de Tyr, Damas, Tripoli, Alep et Nicosie (*voy. Jérôme DANDINI*). On peut consulter, pour plus de détails, Faust. Naironi, *Dissertatio de origine, nomine ac religione maronitarum*, Rome, 1659, in-8° ; la Dissertation du P. Lebrun sur la liturgie du patriarcat d'Antioche, et le Discours du P. Ingoult sur les mœurs et la religion des maronites, dans le tome 8 des *Mémoires des missions au Levant*, qui font suite aux *Lettres édifiantes*. W-s.

MARON (THÉRÈSE DE), sœur du célèbre Raphaël Mengs, cultiva aussi la peinture, dont son père lui avait inspiré le goût comme à son frère. Dès sa plus grande jeunesse, elle excella dans les ouvrages d'émail, de miniature et de pastel ; et quelque longue qu'ait été sa carrière, elle ne cessa de travailler qu'à sa mort, arrivée à Rome le 10 octobre 1806. Ses derniers tableaux ne se ressentent point d'une main octogénaire. Elle avait épousé le chevalier de Maron, peintre estimé en Italie. Elle eut une pension d'Auguste III, roi de Pologne ; et la cour de Russie lui continua le même bienfait. Après la mort de son père, elle avait eu part à une pension que faisait à sa famille le roi d'Espagne, dont Mengs était le premier peintre. Les tableaux de cette artiste sont recherchés.

L—P—E.

(1) C'est aussi l'opinion du savant historien Masoudy, qui fait venir le nom des Maronites d'un certain solitaire nommé Maron, lequel, selon lui, vivait sous le règne de l'empereur Maurice, opinion qui nous paraît extrêmement probable et qui nous semble mériter une discussion approfondie. Suivant le même historien, Maron était né dans le territoire d'Emesse, et habitait un grand monastère à l'orient de Hamah et de Schaizar (Epiphania et Larissa).

S. M—N.

MARONCELLI (PIERRE). Le compagnon de Silvio Pellico au Spielberg, naquit le 21 septembre 1793 à Forlì, ville de la Romagne, d'une honnête famille de commerçants. Des dispositions remarquables pour la musique signalèrent sa plus tendre enfance, et son père, malgré la médiocrité de sa fortune, n'hésita point à l'envoyer au conservatoire de Naples pour y suivre des études spéciales. Maroncelli n'avait encore que douze ans; en même temps qu'il s'adonnait à la musique, il s'appliquait avec ardeur à l'étude des langues et de la métaphysique. Il suivit successivement les leçons de don Fedele Feneroli, le dernier élève de Durante, celles de Generali, Paesiello et Zingarelli : sous la direction de ces maîtres distingués, il fit de rapides progrès. S'occupant bientôt de politique malgré son extrême jeunesse, sa nature franche et enthousiaste lui fit adopter les idées libérales. Cependant Zingarelli songeait à apporter de profondes modifications au conservatoire de musique, dont il venait d'être nommé directeur (1813). Pour faciliter sa tâche, il lui fallait des élèves dociles à se plier aux impressions étrangères; le jeune Maroncelli n'était pas de ce nombre. Il fut renvoyé en même temps qu'une trentaine de ses camarades. Il n'en demeura pas moins deux années encore à Naples, assistant aux cours de l'université et continuant l'étude de la musique sous Capo-Torti. De retour à Forlì, Maroncelli quitta une seconde fois sa famille en 1818; il alla achever ses études à Bologne. Dans cette ville, il se lia promptement d'amitié avec toute la jeunesse patriote; aussi ne doit-on pas s'étonner de le trouver, à peine âgé de vingt-deux ans, affilié à la société secrète des carbonari. Un hymne qu'il composa vers cette époque fut la première cause de ses persécutions. Cet hymne, qui avait d'abord été approuvé par la censure ecclésiastique, fut ensuite accusé d'hérésie. L'auteur fut emprisonné au château St-Ange. Rendu à la liberté, il remplissait les modestes fonctions de prote dans l'imprimerie de Nicolas Bettoni, à Milan, quand il fut arrêté, le 7 octobre 1820, en même temps que beaucoup d'autres carbonari (voy. SILVIO PELLICO). Conduit d'abord aux prisons de Ste-Marguerite, Maroncelli fut transféré au mois de février 1821 à Venise, dans les prisons bien connues sous le nom des *Plombs*. Pendant ce temps, le procès criminel s'instruisait : la solution ne pouvait en être douteuse. Il fut condamné à mort; mais cette peine fut commuée en celle de vingt années de *carcere duro* au Spielberg. Maroncelli fut transféré au Spielberg en même temps que Silvio Pellico. Nous ne raconterons pas les douleurs et les souffrances des deux amis au Spielberg. Nous ne pourrions qu'abrégier et affaiblir la narration qu'en a donnée Silvio Pellico dans ses *Prisons*. Rappelons seulement que Maroncelli dut subir une amputation douloureuse, l'amputation de la cuisse, dans des circonstances qui témoi-

gnent, sinon de la cruauté, tout au moins d'une fâcheuse imprévoyance de la part de ses geôliers (voy. les *Prisons*, chap. 87). Maroncelli supporta cette nouvelle épreuve avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant, composant, pendant qu'on préparait les instruments destinés à l'opération, un hymne trop touchant pour que nous résistions au plaisir de le citer tout entier : « Douces brises qui passez sur l'Italie, vous ne soufflez jamais sur le pauvre prisonnier ! Combien de fois j'ai invoqué le retour d'avril et de mai : avril et mai sont venus.... mais sans apporter la vie au pauvre prisonnier. Sous ce ciel de la Moravie, la belle nature languit et ne peut renouveler le sang du pauvre prisonnier. Que j'ai souffert de tourments ! qu'il m'en reste encore à souffrir, avant qu'une douce aurore délivre le prisonnier ! Qu'elle se lève ! et que, libre enfin, je sente ma mère, mon frère et mes sœurs, guérir avec leur amour les blessures du prisonnier ! Hélas ! j'ai vu tant de fois mes espérances se changer en deuil, que l'espérance ne sourit plus au pauvre prisonnier ! » Au bout de dix ans de la plus dure captivité (août 1830), Maroncelli et Silvio Pellico furent rendus à la liberté. Le séjour de l'Italie était défendu à Maroncelli ; il ne put faire que passer dans son pays. Il se rendit en France, à Paris, où il écrivit ses *additions* aux *Prisons* de Silvio Pellico. Un moment il crut que la révolution de juillet allait apporter quelques soulagements à l'état social de sa patrie. Son espoir, ses illusions furent de courte durée. En 1833, il s'embarqua au Havre pour New-York. Là, de nouveaux chagrins l'attendaient. Il fallait vivre. Il dut donner des leçons de musique. Cette ressource lui manqua, Maroncelli devint aveugle. Maroncelli est mort fou à New-York en 1846. Voici le jugement que Pellico a porté sur lui : « J'ai connu beaucoup d'hommes distingués, mais aucun qui portât dans ses rapports avec les hommes plus d'aménité que Maroncelli, aucun qui fût mieux instruit à tous les égards de la politesse, aucun qui sût mieux se défendre des accès d'une humeur sauvage et se souvenir plus constamment que la vertu se compose de l'exercice continuel de la tolérance, de la générosité et du jugement. » (*Mes Prisons*, chapitre 44.) Outre des poésies et quelques compositions musicales, on doit à Maroncelli les *Additions* aux *Prisons* de Silvio Pellico, Paris, 1834, 1 vol. in-8°. On trouve de nombreuses notes de Maroncelli, ajoutées aux *Prisons* de Silvio Pellico, dans la traduction de M. Ant. de La-tour, Paris, 1840, in-18. Z.

MARONE (ANDRÉ), célèbre improvisateur, était né en 1474 à Pordenone, dans le Frioul, de parents originaires de Brescia (1). Privé de fortune, il fut obligé pendant quelque temps de tenir une

(1) Fontanini (*Bibl. d'élog.*) dit au contraire que Marone était

école pour subsister. Il alla ensuite à la cour du duc de Ferrare et mérita les bonnes grâces du cardinal Hippolyte d'Este ; mais ce prélat n'ayant pas voulu lui permettre de le suivre en Hongrie, Marone, irrité, quitta brusquement Ferrare et vint à Rome, où il parut avec éclat à la cour de Léon X. La plupart des auteurs contemporains parlent avec admiration de la facilité qu'il avait à traiter en vers latins les sujets qu'on lui proposait. Marone s'accompagnait d'une viole, dont les sons plus ou moins précipités donnaient la mesure de son exaltation. « Les éclairs de ses yeux, dit Tiraboschi, la sueur qui inondait son visage, le gonflement de ses veines, tout annonçait le feu intérieur dont il était embrasé ; et ses auditeurs, dans l'extase, croyaient lui entendre répéter des vers mûris par une longue méditation. » Un jour, Léon X avait réuni à un festin les ambassadeurs étrangers et les plus grands personnages de Rome ; il fit venir Marone, et lui demanda des vers sur la ligue nouvellement formée contre les Turcs. Ce fut alors qu'il improvisa un long poème qui commençait par ce vers :

*Infelix Europa diu quassata tumultu
Bellorum, etc.*

Les applaudissements l'interrompirent plusieurs fois pendant son récit, et retentirent longtemps après qu'il l'eut terminé. Le pape le nomma sur-le-champ à un bénéfice vacant dans le diocèse de Capoue. Il lui accordait souvent des gratifications ; mais Marone n'avait pas de conduite et il resta toujours pauvre. Sous le pontificat d'Adrien VI, qui regardait les poètes comme des idolâtres, il fut chassé du Vatican ; mais Clément VII le rappela. Dans une sédition excitée par les Colonna en 1526, le malheureux poète perdit sa garde-robe et l'argent qu'il avait ; il fut encore plus maltraité l'année suivante, lors de la prise de Rome par l'armée du connétable de Bourbon. Il avait pris la résolution de se retirer dans son bénéfice ; mais l'espoir de recouvrer ses livres le retint à Rome, où il languit quelques mois, vivant d'aumônes. On le trouva mort dans une hôtellerie en 1527, à l'âge de 53 ans. Il était lié avec Fr. Colonna, et il a célébré le *Songe de Poliphile* par une épigramme qu'on trouve à la tête de cet ouvrage. Il y a peu de pièces de Marone qui aient été imprimées. Liruti en a donné la liste dans les *Notizie de' letterati di Friuli*, t. 2, p. 68. Giral di avertit qu'elles ne répondent point à la réputation de Marone, qui réussissait mieux dans les ouvrages improvisés que dans ceux qu'il avait eu le loisir de préparer. On peut consulter sur Marone les *Eloges* de Paul Giovio, ceux des *Ecrivains bresciens*, par Ottav. Rossi, l'*Histoire de la littérature*

italienne de Tiraboschi, et enfin le morceau sur les *Improvisateurs* dans les *Mélanges de littérature* de Suard, t. 3.

W—s.

MAROSIE. Voyez MAROZIA.

MAROT (JEAN) naquit en 1463 au village de Mathieu, près de Caen. Son éducation fut négligée ; on ne lui fit point apprendre le latin ; mais il y suppléa, autant qu'il fut en lui, en étudiant dans nos auteurs l'histoire, la fable et la poésie. Le *Roman de la Rose* était sa lecture favorite. Sa bonne conduite et quelques vers qu'il avait composés lui méritèrent la protection d'Anne de Bretagne, depuis femme de Louis XII ; il fut son secrétaire et son poète en titre ; et, par son ordre, il suivit Louis XII dans ses expéditions de Gênes et de Venise, avec mission expresse de les célébrer ; c'est ce qu'il fit dans deux poèmes intitulés l'un *Voyage de Gênes*, l'autre *Voyage de Venise*, où l'emploi du merveilleux ne nuit en rien à l'exactitude historique. Louis XII mort, il entra au service de François 1^{er} comme valet de garde-robe, et donna à son maître une preuve d'attachement, en composant un poème dans lequel la *Noblesse*, l'*Eglise* et le *Labour*, c'est-à-dire les trois ordres, plaident l'un après l'autre la cause du roi, qui venait d'exciter quelque mécontentement par de nouveaux impôts. Les autres ouvrages de Jean Marot sont : 1^o deux *Épîtres*, l'une *des dames de Paris au roi François 1^{er} étant delà des monts*, après la défaite des Suisses, et l'autre des mêmes dames *aux courtisans de France étant pour lors en Italie*. Il y a dans cette dernière des traits fort piquants, mais un peu cyniques, contre les appas des dames italiennes. 2^o Un grand nombre de rondeaux, amoureux, chrétiens et autres, parmi lesquels on remarque un recueil de vingt-quatre rondeaux, intitulé le *Doctrinal des princesses et nobles dames*, qui traite de tout ce qui peut leur attirer l'estime et l'amour, depuis l'honnêteté jusqu'au *beau maintien* et à l'*habit*. Jean Marot a plus de jugement que d'imagination ; son langage et sa versification sont encore bien barbares. Il fait rimer *Hercule* et *Achille*, *genre* et *guerre* ; cette faute paraît inconcevable, puisque de tout temps c'est la consonnance qui a constitué la rime. Malgré ces défauts, on le lit encore avec plaisir à cause de sa naïveté. Il s'exprime quelquefois avec force ; sa composition se soutient ; il a même une certaine chaleur, et il excelle dans le choix des différents vers propres aux sujets qu'il traite. La grande réputation de son fils a beaucoup nui à la sienne ; mais s'il n'en eut pas le génie et l'enjouement, il n'en eut aussi ni la licence ni l'irrégularité. Il paraît certain que ce nom de Marot n'était qu'un surnom, et qu'il s'appelait Jean Desmarets. On conjecture qu'il mourut en 1523, âgé de 60 ans. Ses œuvres, recueillies à Paris en 1536, ont été réimprimées en 1723 par Coustelier, et à la suite des œuvres de son fils, la Haye, 1731, 4 vol. in-4^o et 6 vol. in-12.

A—G—R.

né à Brescia, d'une famille originaire de Pordenone ; mais on a préféré suivre l'opinion de Tiraboschi, qui paraît plus vraisemblable.

MAROT (CLÉMENT), fils unique du précédent, naquit à Cahors en 1495. Amené à Paris à l'âge de dix-huit ans, et après des études dont il rejette le peu de succès sur ses maîtres, il fut mis chez un praticien. Mais, entraîné par le démon de la poésie et par l'amour du plaisir, il ne tarda pas à renoncer à l'étude des lois. Il entra en qualité de page chez Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, dans la maison duquel il demeura peu. Dès 1513, il passa en qualité de valet de chambre au service de Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, sœur de François I^{er}. Ce monarque, sachant combien elle aimait la poésie, lui fit présenter Marot par le seigneur de Pothon. Si l'on en croit le dernier éditeur de ses œuvres, Lenglet-Dufresnoy, Clément osa porter ses vœux jusque sur la fameuse Diane de Poitiers, et même sur Marguerite de Valois, et sa passion ne fut pas repoussée. Mais rien n'est moins prouvé; et l'abbé Goujet assure, avec assez de raison, que ces amours sont imaginaires. Marot, en effet, trouva tant de difficultés pour être couché sur l'état de la maison de cette princesse, qu'il s'en plaint dans sa huitième ballade. Quoi qu'il en soit de cette liaison, que plusieurs écrivains, entre autres Laharpe, ne révoquent pas en doute, le poète suivit François I^{er} à Reims et à Ardres en 1520, et le duc d'Alençon au camp d'Attigny, où ce prince, en 1521, était à la tête de l'armée française. La même année, il se trouva à l'armée du Hainaut que François I^{er} commandait en personne; et on le voit en 1525 à la funeste bataille de Pavie, où il fut blessé au bras et fait prisonnier. De plus grandes infortunes l'attendaient en France; il y était revenu, comptant peut-être un peu trop sur la protection de la cour, où son talent, la politesse de ses manières et l'enjouement de sa conversation l'avaient mis en crédit. Marot, libertin d'esprit et de cœur, peu réservé dans ses propos et fronçant ouvertement les observances ecclésiastiques, donnait prise à ses ennemis. On l'accusa d'être imbu des nouvelles opinions, et il fut enfermé en 1525 dans les prisons du Châtelet. Il eut beau protester, dans son *Épître* à l'inquisiteur Bouchard, qu'il n'était ni *luthériste*, ni *zinglien*, ni *anabaptiste*. On a rapporté que, donnant à dîner à Diane de Poitiers, un jour maigre, il se permit d'enfreindre la loi de l'abstinence. Cette dame, piquée de l'indiscrétion de son amant ou de ses satires, fut sa dénonciatrice. Mais un pareil conte semble peu croyable. Il paraît pourtant que ce fut une dame qui le dénonça, si l'on en juge par ces vers, où il raconta lui-même son aventure :

Un jour j'écrivis à ma mie
Son inconstance seulement ;
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement :
Car dès l'heure tint parlement
A je ne sçais quel popelard,
Et lui a dit tout bellement :
Prenez-le, il a mangé le lard.

Lors six pendards ne faillirent mie
A me surprendre finement.
Et de jour, pour plus d'infamie,
Firent mon emprisonnement.
Ils vinrent à mon logement.
Lors se va dire un gros paillard :
Par la morbleu ! voilà Clément.
Prenez-le, il a mangé le lard.

Vainement protesta-t-il de la pureté de sa foi, et réclama-t-il l'intérêt de ses maîtres et de ses protecteurs. La seule grâce qu'il obtint fut d'être transféré en 1526 des prisons du Châtelet dans celles de Chartres, moins obscures et plus saines que celles de Paris; les visites des personnes les plus considérables de la ville adoucirent un peu les ennuis de sa captivité. Ce fut là qu'il composa son *Enfer*, description satirique du Châtelet, et invective contre les abus des gens de justice :

Là (dit-il) les plus grands, les plus petits détruisent,
Là les petits peu ou point aux grands nuisent,
Là trouve l'on façon de prolonger
Ce qui se doit ou se peut abrégier :
Là sans argent povreté n'a raison ;
Là se détruit mainte bonne maison, etc.

Il y retoucha aussi le *Roman de la Rose*, en substituant des phrases connues à celles qui avaient vieilli, Paris, 1529, in-8° (*roy. LORRIS*). Enfin, le retour de François I^{er} en 1526 lui rendit la liberté, mais sa détention ne l'avait pas corrigé. En 1530, s'étant avisé d'arracher des mains des archers un homme que l'on menait en prison, il y fut mis lui-même; et il implora la protection de François I^{er} par une jolie épître, qui fut si bien reçue, que ce prince écrivit de sa propre main à la cour des aides pour faire accorder la liberté au prisonnier. Cette lettre, si honorable pour le protecteur et pour le protégé, est rapportée par Ménage dans son *Anti-Baillet*, part. 2, chap. 112, p. 235, édit. in-4°. A peine le poète commençait-il à respirer, que ses sentiments sur la religion élevèrent contre lui une nouvelle tempête. La justice saisit ses papiers et ses livres. Il se sauva en Béarn l'an 1535, et ensuite à la cour de la duchesse de Ferrare, madame Renée de France. Mais s'apercevant qu'il était vu de mauvais œil par le duc, il se retira en 1536 à Venise. Ce fut de là qu'il obtint son rappel en France, puis à la cour, par le moyen d'une abjuration solennelle qu'il fit à Lyon entre les mains du cardinal de Tournon. A ces orages succéda un intervalle de paix dû à la prudence que la réserve italienne et le souvenir de ses disgrâces passées parurent lui inspirer. La publication de ses premiers Psaumes troubla cette tranquillité. Cette traduction qu'il entreprit, à la sollicitation du célèbre Vatable, eut la plus grande vogue à la cour. François I^{er} chantait ces Psaumes avec plaisir. Chacun des seigneurs et dames de la cour en affectionnait un qu'il accommodait de son mieux aux vaudevilles, souvent burlesques, qui étaient alors à la mode. Mais on peut dire qu'ici Marot avait méconnu le genre de son talent; et les personnes sensées, dit l'abbé Goujet, ne tar-

dèrent pas à s'apercevoir qu'il avait chanté sur le même ton les hymnes du roi-prophète et les merveilles d'Alix. Bientôt la Sorbonne crut remarquer des erreurs dans cette traduction et en porta des plaintes au roi. François I^{er}, qui aimait le poète et qui désirait la continuation de son travail, eut peu d'égard à ces remontrances, comme Marot le témoigne dans ces vers :

Puisque vous voulez que je poursuive, ô sire,
L'œuvre royal du Psautier commencé,
Et que tout cœur aimant Dieu le désire,
Il'y besogner ne me tiens dispensé.
S'en sente donc qui voudra offensé,
Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire
Doivent penser, si jà ne l'ont pensé,
Qu'en vous plaisant me plaist de leur déplaire.

La faculté de théologie n'en continua pas moins ses plaintes et ses censures, et finit par défendre la vente de l'ouvrage (1). Marot, craignant quelque chose de pire, s'enfuit à Genève en 1545. Victor Palma Cayet prétend qu'il y débaucha la femme de son hôte, et qu'à la recommandation de Calvin, la peine capitale qu'il avait encourue fut commuée en celle du fouet. Cette accusation paraît calomnieuse; en effet, comment, après une telle aventure, aurait-il osé se présenter, comme il fit, devant ceux qui commandaient en Piémont pour le roi? Il est possible que la licence de ses mœurs, qui ne pouvait être tolérée dans une ville comme Genève, ait donné lieu à ce bruit injurieux. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il en sortit, et fixa sa demeure à Turin, où il mourut dans l'indigence en 1544, toujours occupé de nouveaux vers et de nouvelles amours, et laissant pour fils unique Michel Marot. Jodelle lui fit cette épitaphe dans le goût de son siècle :

Querçi, la Cour, le Piémont, l'Univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut;
Querçi, mou los, la cour tout mon temps eut,
Piémont mes os, et l'univers mes vers.

Marot avait l'esprit enjoué et plein de saillies sous l'extérieur grave d'un philosophe. Il joignait, ce qui arrive souvent, une tête vive à un bon cœur. Doué d'un noble caractère, il paraît avoir été exempt de cette basse jalousie qui a terni la gloire de plus d'un écrivain célèbre. Il n'eut de querelle qu'avec Sagon et La Huérierie, auteurs inconnus et qui méritent de l'être, qui eurent la lâcheté de l'attaquer pendant qu'il était à Ferrare. Le premier fut assez impudent pour solliciter la place de Marot, mais non assez favorisé pour l'obtenir. Le deuxième se dédommagea du déplaisir de voir cesser la disgrâce du poète par un calembour qui donne la mesure de son esprit : Marot en avait beaucoup mis dans une épître à Lyon-Jamet, où il racontait les peines de son exil et où il se comparait au rat libérateur

du lion. La Huérierie s'empara de l'application que Marot se faisait de cet apologue, et crut très-plaisant de l'appeler le *Rat pelé* (le rappelé). Marot ne lui répondit que sous le nom de son valet pour mieux lui témoigner son mépris. On trouvera les détails de ce démêlé dans la *Biblioth. franç.* de Goujet, t. 11, p. 86, et dans les *Querelles littéraires* de l'Ab. Iraill, t. 1, p. 105. Nous nous contenterons d'extraire de la réponse de Marot les vers qui prouvent l'union dans laquelle il vivait avec les bons écrivains de ce temps-là, et l'estime qu'ils avaient pour lui :

Je ne voy point qu'un *Saint-Gelais*,
Un *Heroel*, un *Rabélais*,
Un *Brodeux*, un *Seix*, un *Chappuy*,
Voysent escrivant contre luy.
Ne *Papillon* pas ne le pointet :
Ne *Thenot* ne le tenne point :
Mais bien un tas de jeunes veaux,
Un tas de rimassins nouveaux,
Qui cuydent eslever leur nom,
Blasmant les hommes de renom.....

« Le nom de Marot, dit Laharpe, est la première
« époque vraiment remarquable dans l'histoire
« de notre poésie, bien plus par le talent qui lui
« est particulier, que par les progrès qu'il fit faire
« à notre versification. Ce talent est infiniment
« supérieur à tout ce qui l'a précédé, et même à
« tout ce qui l'a suivi jusqu'à Malherbe. La na-
« ture lui avait donné ce qu'on n'acquiert point :
« elle l'avait doué de grâce. Son style a vraiment
« du charme, et ce charme tient à une naïveté
« de tournure et d'expression qui se joint à la
« délicatesse des idées et des sentiments : per-
« sonne n'a mieux connu que lui, même de nos
« jours, le ton qui convient à l'épigramme, soit
« celle que nous appelons ainsi proprement, soit
« celle qui a pris depuis le nom de madrigal, en
« s'appliquant à l'amour et à la galanterie. Per-
« sonne n'a mieux connu le rythme du vers à
« cinq pieds, et le vrai ton du genre épistolaire,
« à qui cette espèce de vers sied si bien. Son
« chef-d'œuvre en ce genre est l'épître où il
« raconte à François I^{er} comment il a été volé par
« son valet ; c'est un modèle de narration, de
« finesse et de bonne plaisanterie. » Cette estime
pour les poésies de Marot a triomphé du temps
et des vicissitudes du langage. Boileau a dit dans
les beaux jours du siècle de Louis XIV :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

La Fontaine a prouvé qu'il était plein de sa lecture. « Il n'y a guère, dit la Bruyère, entre Marot
« et nous que la différence de quelques mots. »
Rousseau, qui lui adresse une épître, fait gloire
de le regarder comme son maître. Clément l'a
défendu contre Voltaire, qui s'est attaché à le
décrier dans ses derniers ouvrages, probablement
par haine pour J.-B. Rousseau, coupable, selon
lui, d'avoir donné le dangereux exemple du style
marotique, qu'il est plus aisé d'imiter que le ta-
lent de Marot. « Mais, dit encore Laharpe, il fal-
« lait que la tournure naïve de ce poète fût bien

(1) On sait que cette traduction, complétée par Théodore de Bèze, a été pendant plus d'un siècle le texte chanté par les calvinistes dans leur culte public (voy. GOUJMET), jusqu'à ce que Conrart en eût donné une version moins gauloise, que l'on y chante encore aujourd'hui.

« séduisante, puisqu'on empruntait son langage « depuis longtemps vieilli pour tâcher de lui « ressembler. » Les meilleures éditions des Poésies de Marot sont : 1° celle qu'il donna lui-même, purgée des *lourderies qu'on avoit*, dit-il, *meslées en ses livres*, Lyon, 1538 ; 2° celle de Niort, 1596, in-16 ; rare et recherchée ; 3° celle d'Elzévir, 2 vol. in-16 ; 4° celle qui a paru à la Haye en 1731, en 4 vol. in-4°, et en 6 vol. in-12 (*voy. LENGLET*). Cette édition, la plus complète de toutes jusqu'alors, est défigurée par une multitude de fautes typographiques, et par une ponctuation vicieuse, etc. L'éditeur, déguisé sous le nom de Gordon de Percel, y a joint des notes quelquefois curieuses, assez souvent peu importantes et dans lesquelles il ne se montre guère plus décent que son auteur. 5° Celle de P.-R. Auguis, Paris, 1823, 5 vol. in-12 ; édition assez négligée et qui n'est guère supérieure à la précédente ; 6° celle de M. Paul Lacroix, Paris, 1824, 3 vol. in-8°, augmentée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de Cl. Marot, de notes historiques et critiques et d'un glossaire. On a suivi dans cette édition, qui est plus correcte que les précédentes, le texte de celle de 1554 et l'orthographe de celle de 1545. Nous citerons encore des *Œuvres choisies* de Cl. Marot, accompagnées de notes historiques et littéraires par M. Després et précédées d'un Essai sur Cl. Marot et sur les services qu'il a rendus à la langue par M. Campenon, Paris, 1826, in-8°. Outre les ouvrages indiqués dans cet article, on peut consulter encore une lettre de M. de la Sorinière, dans le *Mercur de France*, juin 1740 ; le *Tableau historique des littérateurs français*, par M. T..., Paris, 1785, in-8° ; les *Anecdotes littéraires*, etc. (*voy. RAYNAL*). Il ne faut pas oublier que c'est à Marot qu'on doit une édition correcte des Poésies de Villon. Ce fut François I^{er} qui le chargea de les recueillir. — MAROT (Michel) était fils unique du précédent. On ignore quelle fut sa mère, en quel lieu et en quelle année il naquit et mourut, à quel âge il parvint, et quelles furent les actions de sa vie. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il fut page de Marguerite de France, et qu'il fit quelque séjour à Ferrare. Avec le nom qu'il portait, il se crut apparemment obligé de composer aussi des vers ; mais heureusement il n'en fit qu'un petit nombre, qui furent imprimés d'abord avec les *Contredits à Nostradamus*, d'Antoine Couillard sieur de Pavillon, Paris, 1560, in-8° ; on les a réimprimés à la suite des Poésies de Jean Marot, son aïeul, Paris, 1723, et de celles de Clément Marot, la Haye, 1731, 4 vol. in-4°, et 6 vol. in-12. Il avait pris pour devise : *Triste et pensif*. On ne peut juger d'après ses vers s'il pensait beaucoup ; mais on y voit qu'en effet il était assez triste : il s'y plaint de sa mauvaise fortune, et avoue, en le prouvant, qu'il n'a ni la grâce, ni l'audace, telle que son père avait.

N—L.

MAROT (JEAN), célèbre architecte, né à Paris,

vers 1630, s'appliqua moins à la pratique qu'à la théorie de son art ; il fut cependant chargé de la construction de différents édifices remarquables : c'est sur ses dessins que furent élevés l'hôtel de Mortemart et la façade de l'église des Feuillantines du faubourg St-Jacques, dont Blondel a recueilli les plans dans son *Architecture française*. On cite encore parmi les principaux ouvrages de Marot la façade de l'hôtel de Pussort et le château de Lavardin dans le Maine. Il fut nommé architecte du roi, et présenta un projet pour la façade principale du Louvre (*voy. PERRAULT*). Cet artiste a publié avec son fils les plans des principaux édifices anciens et modernes. On ignore l'époque de sa mort ; mais elle est bien certainement antérieure à l'année 1697. Flor. le Comte a publié le *Catalogue* de l'œuvre des Marot père et fils dans le *Cabinet d'architecture*, etc., t. 1^{er}, 2^e partie, p. 29 et suiv. Le Recueil de leurs plans avait paru dès 1691 ; Mariette, devenu possesseur des cuivres, en publia un nouveau tirage sous ce titre : *l'Architecture française*, ou Recueil des plans, élévations, coupes et profils des églises, palais, hôtels et maisons particulières de Paris, etc., 1727, in-fol. ; des exemplaires de cette collection portent la date de 1751 ; et il en existe d'autres avec la première date, sous le nom de Marot, qui se retrouve, il est vrai, au bas de chaque planche. Les curieux recherchent encore de cet artiste : le *Petit Marot*, ou Recueil de différents morceaux d'architecture en 220 planches, Paris, 1764, gr. in-4°. On n'avait sans doute pas gardé les planches jusqu'à cette époque sans en faire usage ; cependant on n'en trouve cités dans aucun catalogue des exemplaires d'un tirage antérieur. — Le *magnifique château de Richelieu*, ou les plans, profils et élévations dudit château, sans date (avant 1660), 28 feuilles gr. in-fol. obl. — *Plans et élévations du château de Madrid*, grand in-fol. ; — *du Louvre*, 1676-78 ; — *de Vincennes*, chacun en 3 planches in-fol. J. Marot a dessiné et gravé les planches d'un grand nombre d'ouvrages d'architecture, entre autres, de la *Manière de bien bâtir*, par Lemuet ; des *Traductions françaises* de Vignole, Palladio, Scamozzi ; et il a publié avec son fils des *Livres d'ornements*, de décorations intérieures, de menuiserie, serrurerie, etc. ; enfin il a exécuté un grand nombre des planches du *grand cabinet du roi*. — DANIEL MAROT, architecte, fils du précédent, né à Paris, vers 1660, fut l'élève et le collaborateur de son père. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, devint architecte du prince d'Orange, et le suivit à Londres, lorsque la révolution de 1688 porta ce prince sur le trône d'Angleterre. Après la mort de Guillaume III, Daniel Marot retourna en Hollande. Il publia en 1712, à Amsterdam, un *Recueil d'architecture*. Il fit construire la grande salle d'audience du palais de la Haye ; et la gravure qu'il en a faite sur une très-grande feuille est un de ses ouvrages les plus recher-

chés. On ignore le lieu et l'époque de la mort de cet artiste ; son portrait a été gravé par J. Gole, in-folio. Louis MAROT, pilote réal des galères de France, a publié la *Relation de ses aventures maritimes* : le titre ne porte que les initiales de l'auteur, L. M. P. R. D. G. D. F., Paris, 1673, in-4°, imprimé à la suite des *Beautés de la Perse* (par Daulier des Landes). W—s.

MAROUF CARKHI, personnage célèbre parmi les sofis ou mystiques musulmans, qui l'honorent comme l'un des fondateurs de leur ordre, était né de père et de mère chrétiens ; son père s'appelaït Firouz ou Firouzan, ce qui donne lieu de penser qu'il était Persan. Il se nommait Ali, suivant quelques écrivains ; apparemment parce qu'il adopta ce nom en embrassant l'islamisme, sur l'invitation de son fils. Marouf faisait les fonctions de portier chez l'imam Ali Risa ; et ce fut cet imam qui lui fit embrasser la religion musulmane. Il avait pour surnom Abou-Mahfoudh. Il mourut en l'an 200 (815-6 de J.-C.), ayant été renversé et écrasé par la foule un jour où l'imam donnait audience : il fut enterré à Bagdad. Son tombeau est un lieu de pèlerinage très-renommé. Marouf avait eu d'étroites liaisons avec Abou-Soliman Daoud Tayi, autre mystique célèbre, mort en l'année 165 (788-1). On attribue à Marouf plusieurs paroles pleines de sens : « Le sofî, » disait-il, est ici-bas comme un convive : un « convive qui exige impérieusement quelque « chose de l'hôte qui le reçoit à sa table est un « homme grossier ; le convive qui connaît les « lois de la politesse attend qu'on le serve et « n'exige rien. » Quelqu'un l'ayant prié de lui donner un avis salutaire : « Prenez garde, lui « répondit-il, de paraître jamais devant Dieu « autrement qu'avec l'extérieur d'un pauvre « mendiant. » On lui demandait un jour ce que c'était que l'amour divin : « Cela ne s'apprend « pas, dit-il, par les leçons des hommes ; c'est un « don de Dieu, et de sa pure grâce. » Marouf est surnommé Carkhi, parce qu'il était né en un lieu nommé Carkh : ce nom est commun à un assez grand nombre de localités. L'opinion la plus générale est que Marouf a pris ce surnom de Carkh, faubourg ou quartier de Bagdad S. D. S—Y.

MAROUF (MOHAMMED, fils d'AB—D'ALKHALEK, dit AL), lexicographe arabe, descendait de Noman fils de Mondar, roi chrétien des Arabes de Hira, qui perdit le trône et la vie sous Khosrou-Parviz, après un règne de vingt-deux ans. Le silence des écrivains orientaux sur Al-Marouf ne nous permet pas de fixer l'époque de sa mort. Il paraît qu'il vivait vers la première moitié de 9^e siècle de l'ère chrétienne, sous la dynastie des Deylemites, maîtres du Deylem et du Ghylan, sur les bords de la mer Caspienne. Il nous reste de lui un vocabulaire arabe, sous le titre de *Kenz ellogat* (Trésor de la langue), dans lequel les mots sont expliqués en persan. Ces explications sont courtes et précises, et ne seraient pas sans quel-

que intérêt, autant que nous avons pu en juger par un exemplaire, malheureusement incomplet, de la bibliothèque de Paris. Les mots y sont disposés par les initiales et les finales, avec toutes les modifications dont les rend susceptibles le génie des langues orientales, tandis que l'auteur du *Camous* (voy. FIROUZABADI) a réduit tous les mots à trois radicales, et les a distribués par la lettre finale. Golius, qui avait à sa disposition deux exemplaires complets de ce vocabulaire, en a fait un grand usage pour son Dictionnaire arabe. R—D.

MAROUTHA, écrivain syrien du 5^e siècle, était évêque de Martyropolis (ou Tagrit), capitale de la Sophène, ville qui s'appelle à présent Miarakin ; il était évêque de la Sophène lorsque, en l'an 391, il assista au concile d'Antioche, tenu par le patriarche Flavien contre les Messaliens. Vers l'an 400, instruit de la persécution que les chrétiens de la Perse éprouvaient de la part du roi Iezdedjerd I^{er}, il quitta son diocèse pour aller à Constantinople prier l'empereur Arcadius d'intercéder en leur faveur auprès du roi de Perse ; chemin faisant, il assista au concile que Théophile d'Alexandrie avait rassemblé à Chalcédoine, contre St-Jean Chrysostome, en juin 403. Maroutha, qui était fort lié avec ce saint personnage, n'eut pas de peine à reconnaître la haine de Théophile et des évêques assemblés : il prit donc hautement son parti ; mais St-Chrysostome fut condamné, et Maroutha mis en prison. Sa captivité ne fut pas de longue durée ; l'empereur Arcadius, cédant à l'indignation du peuple de Constantinople, cassa le décret du concile, et réintégra St-Jean dans son siège : celui-ci obtint bientôt la délivrance de son ami, qui se rendit alors dans la ville impériale, où il parvint à être chargé d'une mission en Perse pour demander qu'on mît fin à la persécution suscitée contre les chrétiens. Il fut fort bien traité par le roi, et la persécution cessa ; les mages irrités tentèrent plusieurs stratagèmes, afin d'ôter à Maroutha le crédit dont il jouissait auprès du souverain : tous leurs efforts furent inutiles. La considération de l'évêque syrien s'accrut même encore : comme il était savant dans la médecine, le roi le consulta sur la maladie d'un de ses fils, qui n'avait pu être guéri par les prières et le savoir des mages. Maroutha fut plus heureux ; et le fils d'Iezdedjerd recouvra la santé. Après cette guérison, qu'on regarda comme miraculeuse, le pouvoir de ce prélat n'eut plus de bornes ; les chrétiens jouirent de la plus grande liberté dans l'exercice de leur culte ; ils bâtirent de nouvelles églises, et, au jour de Noël de l'an 410, Jean, métropolitain de Séleucie, tint dans cette ville, de concert avec Maroutha et quarante autres évêques, un concile, qui décréta vingt-deux canons, pour régler ce qui concernait la discipline. Maroutha retourna ensuite à Constantinople ; mais il revint bientôt en Perse comme ambassadeur de l'empereur Théodose le Jeune, et il continua d'y jouir de la même faveur. En

l'an 414, il rassembla un nouveau concile à Ctésiphon, avec Isaballaha, métropolitain de Séleucie, et beaucoup d'autres évêques syriens de Perse; on y confirma tous les canons décrétés par le concile précédent, et l'on y établit et adopta la doctrine de Nicée, qui n'était ni bien connue ni généralement professée par les chrétiens répandus hors de l'empire romain. Nous ignorons la suite de l'histoire de l'évêque Maroutha, et l'époque de sa mort: il est probable cependant qu'il ne vécut pas longtemps après ce concile. Les Syriens le révérent comme un saint; c'est le 16 février qu'ils honorent sa mémoire; les Latins et les Grecs la célèbrent le 4 décembre. Son corps fut longtemps conservé à Martyropolis; mais après les invasions multipliées des Arabes au 7^e siècle, il fut transporté en Egypte, et déposé dans le monastère syrien de la Vierge à Scheté. Voici la liste de ses ouvrages: 1^o une *Liturgie*, qui existe manuscrite à Rome; 2^o un *Commentaire sur les Evangiles*; 3^o un grand nombre d'*Hymnes*, et d'autres pièces de vers, en l'honneur des Syriens qui souffrirent le martyre en Perse à diverses époques: on les trouve dans tous les missels syriens, maronites, etc.; 4^o une *Histoire du concile de Nicée*, avec une traduction syriaque des canons; 5^o les *Canons du concile de Séleucie*, qu'il tint en 410, et qui furent rédigés par lui: on les trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Florence; 6^o une *Histoire des martyrs de Perse*. Cet ouvrage est divisé en deux parties: dans la première, on trouve les actes du martyre de tous les chrétiens qui ont souffert pour la foi, sous le règne du roi Schahpour II; dans la seconde, il n'est question que de ceux qui souffrirent sous le règne d'Iezdedjerd. Cet ouvrage contient un grand nombre de renseignements précieux pour l'histoire de Perse; on y trouve aussi, à la suite, des Notices sur quelques martyrs qui ont péri dans l'empire romain. Cet ouvrage a été publié en syriaque et en latin, 2 vol. in-fol., par Etienne-Evode Assemani, sous ce titre: *Acta sanctorum Martyrum orientalium et occidentalium*, Rome, 1748. S. M—N.

MAROZIA, patricienne romaine, était fille de Théodora, dame romaine que ses richesses, ses vassaux et plus encore ses galanteries avaient rendue très-puissante à la fin du 9^e siècle. Vers l'année 906, Théodora avait marié sa fille avec Albéric, marquis de Camerino, l'un des premiers seigneurs de Rome. Albéric fut tué dans une sédition; et Marozia, demeurée veuve, résolut d'entendre sur sa patrie, par l'empire de ses charmes, le pouvoir qu'elle devait à sa naissance et à ses vastes possessions. Les femmes du moyen âge nous sont peu connues: on trouve fréquemment dans les plus grands événements des traces de leur influence; mais il est difficile de démêler comment elles l'exerçaient. Aucun des beaux-arts ne venait jamais à leur secours; on ne nous dit point que Marozia, pour captiver ses nombreux

amants, les charmât par la danse, les énivrât par la musique, ou éveillât leur imagination sur tout ce qui frappe les yeux par aucun des arts du dessin. L'éloquence et la poésie n'existaient point dans un siècle barbare qui ne possédait aucune langue, et qui avait oublié le latin avant d'avoir assoupli et soumis à des règles l'idiome qui devait le remplacer. La rudesse des mœurs ne permettait point la coquetterie moderne, ou l'art que possèdent les femmes de faire tout espérer, de tout promettre sans rien accorder. Marozia captivait les hommes qu'elle voulait employer et qu'elle savait asservir par un abandon plus entier. Elle fut recherchée par les premiers barons de Rome; et ses faveurs étaient achetées avec des tours, des châteaux, des forteresses, qui lui étaient successivement abandonnés par ses amants, et qui la rendirent maîtresse de Rome et de tout son territoire. La plus importante de ces acquisitions fut celle du château St-Ange, qui commandait le cours du Tibre, la communication avec la Toscane, et le quartier du Vatican. Marozia, ayant établi sa demeure dans cette forteresse, offrit sa main, vers l'an 925, à Guido, duc de Toscane. Les deux époux, également ennemis de Jean X, qui avait été élevé sur le trône pontifical par Théodora, enfermèrent ce pape dans une prison, où il ne tarda pas à mourir; ils firent périr son frère, et ils accordèrent successivement la tiare à deux de leurs créatures. En 931, Marozia était veuve pour la seconde fois: cependant elle se trouva encore assez puissante pour faire asseoir sur le saint-siège son second fils, Jean XI, qui n'avait encore que vingt et un ans (*voy.* son article). L'année suivante, elle accorda sa main en troisièmes noces à Hugues de Provence, qui était monté sur le trône d'Italie. Hugues, pour dominer dans Rome, et commander aux papes, ne craignit pas de s'unir à une femme que ses galanteries avaient déshonorée; mais il perdit par son emportement le fruit de cette bassesse. Il donna un soufflet au fils aîné de Marozia, Albéric; et celui-ci, pour s'en venger, appelant à son aide la jeunesse de Rome, mit en pièces les gardes de Hugues, força ce monarque à la fuite, et renferma Marozia dans un couvent où elle finit ses jours. S. S—1.

MARPERGER (PAUL-JACQUES), économiste, est un des premiers écrivains allemands qui aient frayé la route à la science de l'économie politique. Né à Nuremberg en 1656, il avait été envoyé par son père à l'université d'Altdorf pour y étudier la théologie; mais il préféra l'étude de la jurisprudence, ce qui déterminait son père à le retirer de l'université pour le mettre dans le commerce à Lyon. L'esprit de Marperger prit alors une nouvelle direction, et se porta non-seulement sur les opérations commerciales, mais aussi sur le perfectionnement des procédés industriels et des règlements de police, ainsi que sur les principes de l'économie politique, encore

peu éclaircis à cette époque. Son séjour en France fut mis à profit pour observer et étudier les branches d'industrie qui y étaient les plus florissantes. Il se rendit ensuite à Vienne, où, tout en faisant le commerce, il ne cessa de porter ses vues plus loin. L'électeur de Saxe le nomma en 1724 conseiller aulique et commercial. Seize ans auparavant, l'académie de Berlin l'avait admis parmi ses membres. Un grand nombre d'écrits furent le résultat de ses observations et de ses études : *Description commerciale de la Suède*, 1706 ; de *la Moscovie*, 1705 ; de *la Prusse*, 1710 ; de *la Silésie*, 1714. La dernière, ayant été faite sur les lieux, est encore consultée avec fruit. Longtemps avant la publication du *Dictionnaire des arts et métiers*, il rédigea l'*Art de la préparation du lin et du chanvre*, et la *Description des métiers qui les mettent en œuvre*. Leipsick, 1710 ; l'*Art de la préparation des poils et plumes*, ibid., 1715 ; l'*Art du marchand de laine*, Nuremberg, 1715 ; l'*Art du chapelier*, Altenbourg, 1719 ; l'*Art du drapier*, Leipsick, 1723. Son *Secrétaire commercial*, Hambourg, 1706, a été souvent réimprimé. Il a composé des *Instructions* sur la tenue des livres, sur les devoirs des commis ; des *Traité*s sur les collèges de commerce, 1709, in-4° ; sur les foires, 1711 ; sur les monts-de-piété et caisses des veuves, Leipsick, 1715, nouvelle édition augmentée par de Justi, Nuremberg, 1760 ; sur les banques, 1717 ; sur les plantations, 1722 ; sur les hospices, 1722, in-4° ; sur l'éclairage, 1722, in-4° ; sur les colonies, 1722 ; sur les greniers d'abondance, 1722 ; des projets de sociétés de secours pour les commerçants, 1718 ; de caisses d'assurance contre les incendies, 1722 ; de nettoiemment des rues, 1722 ; de construction de canaux, 1722, etc. On a encore de lui : un *Dictionnaire du cuisinier et du sommelier*, Hambourg, 1716 ; le *Projet d'une république bien organisée*, Dresde, 1722 ; des *Mélanges de politique et de commerce*, Leipsick, 1713, in-4° ; la *Description du cours de l'Elbe*, Dresde, 1726, in-4° ; quelques traductions du français et d'autres opuscules, et même des poésies. Si l'on fait attention à la date des écrits de Marperger, on remarquera qu'ils se sont succédé trop rapidement pour que l'auteur ait pu mûrir ses idées ; aussi sont-ils en partie mal digérés, et compilés sans ordre et sans choix : cependant on y trouve beaucoup de renseignements utiles et de bonnes vues, dont quelques-unes ont depuis été perfectionnées, tant en théorie qu'en pratique. Marperger termina le 27 octobre 1730, à Dresde, une vie très-laborieuse et consacrée entièrement au bien public. D—G.

MARPERGER (PAUL-JACQUES), juriconsulte, naquit à Hambourg en 1686. Après avoir fait ses études à Copenhague, Altorf, Halle, Kiel et Leyde, il séjourna quelque temps aux universités anglaises d'Oxford et Cambridge, fut reçu membre de la société royale de Londres, et se rendit ensuite à Utrecht, où il soutint une thèse *De revo-*

catione et amissione privilegiorum, 1716, in-4°. S'étant établi la même année à Nuremberg, il fut envoyé à Wetzlar, en qualité de député de cette ville impériale, où il obtint le titre d'assesseur au tribunal inférieur. En 1728, il entra dans le collège des conseillers de Nuremberg, et fut nommé envoyé de cette ville à l'assemblée du cercle de Franconie, poste qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. L'empereur d'Allemagne fit présent à Marperger en 1748, lors de sa nomination à la charge d'assesseur au tribunal d'appel et de banque, d'une chaîne d'or, avec une médaille à son effigie, et confirma le diplôme de noblesse accordé par ses prédécesseurs à la famille de ce juriconsulte. Un autre diplôme lui décerna en 1750 la dignité de conseiller impérial. Marperger ne publia plus que deux consultations juridiques d'un intérêt local, et mourut en 1767. Il avait fait présent à l'université d'Altorf d'une somme de mille florins, pour acheter des livres qui, suivant la volonté expresse du noble donateur, porteraient l'empreinte de ses armoiries. On avait fait frapper en 1748, en son honneur, une médaille sur laquelle il existe une dissertation latine de Guillaume de Berger, 1755, in-4°. D—G.

MARPURG (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la musique, naquit en 1718 à Seehausen, dans la Vieille-Marche de Brandebourg. Les commencements de sa vie sont peu connus : on sait seulement qu'il obtint la place de directeur des loteries de Berlin et le titre de conseiller de guerre (*kriegsrath*). Il n'avait encore que vingt-cinq ans lorsqu'il vint à Paris. Quoique la musique française, à cette époque, jetât très-peu d'éclat au dehors, elle avait à se glorifier de plusieurs écrits didactiques très-remarquables. Rameau, particulièrement, fixait l'attention de tous les amis de l'art par son *Traité d'harmonie* et son *Nouveau système de musique*. Marpurg rechercha la société de cet homme célèbre et de quelques autres artistes français. Il confessait avec candeur qu'il devait beaucoup à leurs lumières et à leurs conseils. Dès qu'il fut de retour en Prusse, il s'appliqua au perfectionnement des méthodes musicales, et surtout à la propagation des principes de Rameau sur la théorie de la basse fondamentale. Il faut observer toutefois que Marpurg, d'après les recherches auxquelles il se livra, n'adopta qu'avec certaines modifications le système de l'auteur français. Depuis la publication de son premier écrit, les autres se succédèrent avec un ordre et une rapidité qui attestent à la fois la profondeur de ses connaissances et la force de sa passion pour l'art auquel il avait dévoué presque tous les moments de son existence. On ne compte pas moins de quatorze ouvrages didactiques, dont quelques-uns sont très-volumineux, sortis de sa plume dans l'espace de quatorze ans. Dans ce nombre, on doit distinguer : 1° *Handbuch bey dem general bass*, etc. (Manuel de la basse continue, etc.) ;

2° *Abhandlung von der fuge*, etc. (Traité de la fugue, etc.) (1); 3° *Kritische briefe über die tonkunst* (Lettres critiques sur la musique). Marpurg ne se délassait de ses études musicales qu'en cherchant à mettre ses préceptes en pratique. Il a composé pour l'orgue et le clavecin une multitude de pièces que les changements survenus dans le goût et l'exécution ont à peu près condamnées à l'oubli; mais on ne devrait pas comprendre dans ce nombre un recueil de morceaux qu'il écrivit exprès pour les commençants, et qu'il accompagna d'instructions préliminaires. Ce recueil, intitulé *Klavierstücke für anfänger*, etc. (Pièces de clavecin pour les commençants), a paru en 3 volumes à Berlin, 1762. Il existe en français des *Principes de clavecin* (trad. de Marpurg), Berlin, 1756, in-8°. On trouve le portrait de ce savant théoricien au frontispice de son Introduction critique à l'histoire de la musique (*Kritische einleitung*, etc.), Berlin, 1759, in-4°. Marpurg est mort le 22 mai 1703, au moment où il annonçait un ouvrage périodique sous le titre d'*Archives musicales*. S—v—s.

MARQUAIS (JEAN-THÉODORE), né vers 1760, exerça la médecine avec distinction. Après avoir été chirurgien principal de la Charité, il fut, par ordonnance du 9 novembre 1813, nommé membre de la commission chargée d'examiner l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie. Le docteur Marquais voulait que l'on séparât l'étude de ces deux sciences, opinion qu'il a soutenue dans plusieurs écrits. Il mourut à Paris le 13 avril 1818. On a de lui : 1° *Réponse au mémoire de M. Magendie sur le vomissement*, Paris, 1813, in-8°; 2° *Rapport sur l'état actuel de la médecine en France, et sur la nécessité d'une réforme dans l'étude de l'exercice de cette science*, Paris, 1814, in-8°; 3° *Observations sur un écrit de M. Lèveillé, ayant pour titre : « Mémoire sur l'état actuel de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie »*, Paris, 1816, in-8°; 4° *Rapport de la commission nommée par l'ordonnance du roi du 9 novembre 1813*, etc., Paris, 1816, in-4°; 5° *Réflexions sommaires sur un écrit ayant pour titre : « Des études du médecin, de leurs connexions et de leur méthodologie*, par M. Prunelle », Paris, 1816, in-4°; 6° *Réponse au discours de M. le professeur Hallé, prononcé dans la séance publique de la faculté de médecine de Paris le 4 novembre 1813, et aux mémoires publiés par cette faculté sur l'importance de conserver la réunion de toutes les parties de l'art de guérir*, 1816, in-8°; 7° *Adresse au roi et aux deux chambres sur la nécessité de réorganiser les écoles de médecine et de chirurgie en France*, Paris, 1818, in-4°. Z.

MARQUER (LOUIS), né à Vannes le 19 octobre 1653, entra dans la société de Jésus à Paris, le 26 septembre 1670. Sa faible complexion ne

lui permettant pas de supporter un long travail, il passa une partie des premières années de sa jeunesse à la Flèche, où il s'appliqua, autant qu'il le put, à l'étude de la théologie et de la littérature. Sa santé s'étant ensuite améliorée, il enseigna les mathématiques à Nantes, et la philosophie successivement à Eu, à Orléans et à Rouen. Il fut chargé plus tard de la chaire de philosophie scolastique dans les collèges d'Amiens, de Vannes, de la Flèche et enfin de Paris. En 1720, il retourna à la Flèche, où il mourut d'hydropisie le 8 avril 1725, après avoir travaillé pendant quatorze ans aux *Mémoires de Trévoux*. On lui doit, indépendamment de sa collaboration à ce recueil, l'arrangement et la publication des *Nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, Paris, 1717 et années suivantes, 7 vol. in-12. Le *Dictionnaire de Moréri* (t. 7, p. 274, édit. de 1759) lui attribue encore l'ouvrage suivant, resté manuscrit : *Armenia vetus et recens; Informatio de erroribus Armenorum; Dissertatio de Eutychnorum, Monophysitarum et Monothelitarum heresi*. P. L.—r.

MARQUET (FRANÇOIS-NICOLAS), médecin et botaniste, naquit à Nancy en 1687. Après avoir fait de très-bonnes humanités, il alla, quoique né sans fortune, étudier la médecine à Pont-à-Mousson. Il resta pendant dix ans dans cette ville sans pouvoir prendre ses grades, à cause de l'exiguïté de son revenu. Ce fut après ce temps qu'il se rendit à Montpellier, dans l'intention d'y étendre ses connaissances. Il y obtint un emploi de précepteur pour enseigner à quelques jeunes gens la langue latine, qu'il possédait à fond. Il suivait en même temps les leçons de la faculté de médecine. Ce fut alors qu'il conçut une grande passion pour la botanique. Au bout de quatre ans il retourna dans sa patrie, et prit à Pont-à-Mousson le grade de docteur. Il alla ensuite s'établir à Nancy, où il se livra à l'exercice pratique de sa profession, sans négliger les lettres, en s'adonnant surtout à la botanique. Léopold, duc de Lorraine, encouragea ses travaux et lui accorda, avec le titre de médecin de sa cour, une pension et un terrain destiné à former un jardin botanique, qui, par ses soins, devint bientôt florissant. La Lorraine est extrêmement fertile en plantes; du temps de Marquet elles étaient peu connues; et il entreprit d'en rédiger le catalogue, qu'il dédia au prince, son généreux protecteur; il étudiait ces plantes en parcourant successivement toute la province. Son catalogue, fruit de quarante ans de recherches, compose 3 volumes in-folio en forme d'atlas. L'intention du duc était de le faire imprimer à ses frais; mais sa mort arrêta l'exécution de ce projet utile. Marquet vendit alors son manuscrit à un abbé Gauthier, qui, lui-même, le céda par la suite au médecin Buc'hoz, gendre de l'auteur. Ce catalogue, resté manuscrit, est fort curieux; il comprend toutes les plantes qui croissent en Lorraine; chacune

(1) Choron (voy. ce nom) a donné une traduction d'autant plus estimée de ce *Traité de la fugue*, qu'il y distribue les matières dans un meilleur ordre.

d'elles est représentée dans un dessin de grandeur naturelle; le texte contient les noms latins et français, la description des espèces, leur histoire, l'analyse, les propriétés médicinales, etc. On y trouve aussi la manière de préparer les plantes pour l'usage pharmaceutique, avec les formules en latin et en français, ainsi que la fixation des doses. C'est en puisant à cette source abondante que Buc'hoz a composé sa *Description historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les Trois-Évêchés*, etc., 1762, 10 vol. in-8°. Marquet ne se borna point à ce travail, qui pouvait seul occuper la vie d'un homme; il se livra encore à de curieuses recherches sur le pouls; et, reproduisant les ingénieuses rêveries d'Hérophile (*voy.* ce nom), il prétendit être parvenu à connaître l'état du pouls par une similitude avec les divers rythmes de la musique. Il composa sur ce sujet un livre intitulé *Méthode pour apprendre, par les notes de la musique, à connaître le pouls de l'homme et les différents changements qui lui arrivent depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, in-4°, Nancy, 1747. Cet ouvrage, où l'imagination de Marquet se livre à des spéculations romanesques, est d'une lecture plus curieuse qu'instructive; et il ne conduira le praticien à aucun résultat. Buc'hoz a publié après la mort de son beau-père, dont il avait eu les manuscrits, un livre intitulé *Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables, aiguës et chroniques, auxquelles on a joint l'histoire de quelques maladies arrivées à Nancy et dans les environs, avec la méthode employée pour les guérir*, Paris, 1750, 1770, 2 vol. in-12. On ne trouve rien de neuf dans ce recueil, fruit des travaux d'un praticien éclairé et d'un observateur judicieux. Mais Buc'hoz, qui a inondé la littérature de livres médiocres, publia celui-ci, moins pour ce qu'il contenait que par suite de ses spéculations de commerce. Nous citerons encore *Traité pratique de l'hydropisie et de la jaunisse*, par Marquet, revu par Buc'hoz, Paris, 1770, in-8°; et *Médecine moderne*, par Buc'hoz et Marquet, Paris, 1777, in-8°. Lorsque la Lorraine passa sous la domination de la France, Marquet fut nommé doyen du collège royal de médecine établi à Nancy. Il finit sa carrière à l'âge de 72 ans, dans une attaque de léthargie, le 29 mai 1759. F—R.

MARQUETTE (JOSEPH), jésuite, né à Laon, fut missionnaire au Canada, dont il parcourut presque toutes les parties. Comme sa vertu le faisait respecter des Indiens, l'intendant Talon le choisit, avec Jolyet, bourgeois de Québec, homme d'esprit et d'expérience, pour aller reconnaître de quel côté un grand fleuve situé à l'ouest des lacs, et nommé Michassipi ou Mississipi, dirigeait son cours. On savait seulement que ce n'était ni au nord ni à l'est; et l'on se promettait les plus grands avantages dans le cas où il irait à l'ouest ou au sud. Marquette et son compagnon s'embarquèrent, le 13 mai 1673, sur la rivière des

Outagamis, qui se jette dans le lac Michigan, la remontèrent jusqu'à sa source, et descendirent l'Ouisconsin jusqu'au Mississipi par 42° 30' de latitude nord. Depuis le 17 juin ils suivirent le cours de ce grand fleuve, dont la largeur et surtout la profondeur leur parurent répondre à l'idée qu'en avaient donnée les sauvages. Les voyageurs, arrivés au pays des Akansas vers 33° de latitude, considérèrent qu'avec cinq autres Français qui montaient leurs deux canots, la prudence ne leur permettait pas de trop s'engager dans un pays dont ils ne connaissaient pas les habitants. D'ailleurs ils ne pouvaient plus douter que le Mississipi n'eût son embouchure dans le golfe du Mexique; en conséquence, ils remontèrent le fleuve jusqu'à la rivière des Illinois, où ils entrèrent. Arrivés à Chicagou, sur le lac Michigan, ils se séparèrent; Marquette resta chez les Miamis, qui habitaient le fond du lac, et Jolyet alla rendre compte de son voyage à Québec. Les Miamis reçurent très-bien Marquette, qui vécut parmi eux jusqu'à sa mort, arrivée le 18 mai 1675, à l'instant qu'il venait de dire la messe près d'une petite rivière où il était entré en allant de Chicagou à Michillimakinac. Cette mort et le départ de Talon firent perdre de vue le Mississipi, qu'un autre Français descendit le premier jusqu'à la mer (*voy.* LA SALLE). La relation de Marquette parut d'abord dans un petit volume publié par Thévenot pour faire suite à sa grande collection, et intitulé *Recueil de voyages*, Paris, 1681, 1 vol. in-8°. Ce volume contient la table des 4 volumes in-folio; ensuite on trouve celle des matières que renferme la suite. Le premier morceau que l'on y voit est intitulé *Voyage et découvertes du P. Marquette et du sieur Jolyet dans l'Amérique septentrionale*. Il est précédé d'une carte du cours du Mississipi jusqu'à l'endroit où les voyageurs étaient arrivés en le descendant. E—s.

MARQUEZ (JEAN), religieux augustin, naquit à Madrid en 1564. Après avoir professé avec éclat la théologie à l'université de Salamanque, il fut élevé aux premières dignités de son ordre, et mourut le 17 février 1621. On a de lui : 1° *Les Deux situations de la Jérusalem spirituelle, sur les Psaumes 125 et 136*, Medina del Campo, 1603, in-4°; Salamanque, 1610, aussi in-4°. Cet ouvrage forme deux parties dans les éditions postérieures. 2° *Le Gouverneur chrétien, tiré des Vies de Moïse et de Josué, princes du peuple de Dieu*, Salamanque, 1602 et 1619, in-fol.; Alcalá de Hénarès, 1634; Madrid, 1640; Bruxelles, 1664. C'est le meilleur ouvrage du P. Marquez. Il a été traduit en français, Nancy, 1621; et en italien, Naples, 1646. 3° *Origine de l'ordre de St-Augustin*, Salamanque, 1618, in-fol., traduit en italien, Turin, 1621; 4° *Vie du P. François de Orozco*, publiée par François-Thomas de Herrera, longtemps après la mort de l'auteur. Z.

MARQUEZ (ETIENNE), peintre, né en Estrama-

du vers le milieu du 17^e siècle, alla fort jeune à Séville, où son oncle, habile peintre de portraits, lui enseigna les principes de son art. Cet oncle étant mort quelque temps après, Marquez, dont les progrès jusqu'à ce jour avaient été peu remarquables, se vit forcé pour vivre d'entrer comme ouvrier dans une de ces manufactures de peinture établies en Espagne pour faire le commerce des tableaux avec les Amériques. Marquez, dénué de facilité dans l'exécution, surtout d'activité, devint l'objet des plaisanteries de ses compagnons, se vit réduit à quitter cet atelier et à retourner dans son pays. La misère l'y poursuivit ; il revint de nouveau à Séville, et excité par les sarcasmes auxquels il fut en butte, il mit une telle application dans ses nouvelles études, qu'il surpassa bientôt tous ceux qui jusqu'alors s'étaient permis de le railler. Il acquit un dessin correct, une bonne couleur, et parvint même à s'approprier une partie des qualités de Murillo, comme le démontrent huit tableaux et surtout une *Ascension* d'un grand mérite, qu'il fit pour les Trinitaires de Séville. Le succès qu'obtinrent ces ouvrages lui en procura beaucoup d'autres pour les églises de Séville. Il mourut dans cette ville en 1720.

P—s.

MARQUEZI, du Var, ardent révolutionnaire, prit une grande part dans son pays aux excès de 1793. Il était commissaire près l'administration municipale de Toulon en 1798, lorsqu'il fut nommé par le département du Var député au conseil des Cinq-Cents, où il se rangea, dès le commencement, du parti le plus exalté. Il concourut en même temps, avec Antonelle et Vatar, à la rédaction du *Journal des hommes libres*, qu'on appelait le *Journal des tigres*, dans lequel il dénonçait chaque jour, sous le nom de *royalistes* et d'*émigrés*, tous ses ennemis personnels. C'est ainsi qu'il fit arrêter Branzon (1) et le malheureux Alexis, qui fut condamné à mort par une commission militaire, dont le capitaine Hugo (voy. ce nom) était rapporteur. Placé à la tête de l'opposition contre le directoire, Marquez déplut surtout à Barras par ses manières violentes et grossières, et parce que, dans une visite à ce directeur, il s'était permis quelques observations sur ses

mœurs et sa vie privée. Barras, pour se venger, le fit dénoncer comme parent d'émigré, et envoya chercher à Toulon, à grands frais, des pièces à l'appui de la dénonciation qui tendait à faire expulser Marquez du corps législatif. Mais celui-ci établit qu'il avait été constamment fonctionnaire public, et qu'il ne pouvait conséquemment être atteint par la loi du 3 brumaire ; après une discussion orageuse, le parti directorial eut le dessous, et Marquez fut maintenu. En 1799, il insista plusieurs fois, mais en vain, pour la formation d'une commission chargée de dresser l'acte d'accusation de l'ex-ministre Scherer, qui était le parent et le protégé du directeur Rewbell, et il demanda que cette commission fût encore chargée de poursuivre les *traîtres* et les *dilapidateurs*. Dans le courant d'août, il annonça une prochaine *explosion royaliste* ; et le 26 il fit charger une commission de présenter un travail sur les émigrés saisis dans les pays occupés par les Français. Le 14 septembre, il parla avec chaleur pour la déclaration des dangers de la patrie, et s'opposa ensuite de toutes ses facultés au triomphe de Bonaparte dans la journée du 18 brumaire. Exclu alors du corps législatif, il fut condamné à être déporté ; mais on sait que cet arrêt ne fut pas exécuté. Comme Marquez continua de rester très-attaché au parti des démagogues et qu'il prit part à toutes leurs intrigues, il fut aussi mêlé dans toutes les persécutions qu'ils essayèrent. C'est ainsi qu'en décembre 1800, le consul le fit comprendre dans la liste de déportation d'un grand nombre de révolutionnaires accusés de l'attentat contre sa personne par la machine infernale. Marquez réussit à se soustraire par la fuite à cette proscription, et depuis il resta ignoré dans son département, même à l'époque de la restauration, où tant de passions assoupies se réveillèrent. Il vivait fort paisible à Toulon, lorsqu'il y mourut le 3 avril 1836.

M—b j.

MARQUIS (JEAN-JOSEPH), né le 14 août 1747, à St-Mihiel, y exerçait la profession d'avocat lorsqu'il fut nommé député du tiers état du bailliage de Bar-le-duc aux états généraux. Il se fit peu remarquer dans cette assemblée, où il vota avec la majorité, c'est-à-dire en faveur des innovations, en se montrant toutefois sage et modéré. Après la session, il devint grand juge à la haute cour nationale d'Orléans, et fut nommé en septembre 1792 député du département de la Meuse à la convention nationale, où, lors du procès de Louis XVI, sur la peine à infliger, il dit : « Comme juge, je n'hésiterais pas à prononcer la peine de mort, puisque cette peine barbare souille encore notre code ; mais, comme législateur, mon avis est que Louis soit détenu provisoirement comme otage, pour répondre à la nation des mouvements intérieurs qui pourraient s'élever pour le rétablissement de la royauté, et des nouvelles hostilités et invasions des puissances étrangères. » Marquis fut aussi d'avis

(1) Branzon était employé dans l'administration de la marine à Toulon quand cette ville tomba au pouvoir des Anglais, en 1793. Envoyé en Italie peu de temps auparavant avec de fortes sommes pour des approvisionnements de blé, il s'abstint de faire des envois à Toulon lorsqu'il sut que les Anglais en étaient les maîtres, et se dispensa lui-même d'y revenir, ce qui le fit porter sur la liste des émigrés. Ayant paru à Paris en 1797, il y fut arrêté sur la dénonciation de Marquez, et jugé en même temps comme émigré et comme accusé d'avoir dérobé des sommes considérables à la république. C'était alors de bien graves accusations, et Branzon ne pouvait s'en tirer que par de grands sacrifices. « Vous êtes accusé d'avoir pris deux millions à la république, » lui dit un de ses compagnons de captivité ; si cela n'est pas vrai, vous êtes un homme perdu. » Il paraît bien qu'il y avait dans l'accusation quelque chose de vrai, car Branzon s'en tira sain et sauf, et il fut acquitté successivement par le conseil de guerre et par le tribunal criminel. Mais plus tard ce malheureux, devenu fermier d'un octroi municipal de Rouen, fut traduit en justice pour des erreurs de quelques pièces de cinq francs. Il fut condamné et envoyé aux galères, où il mourut vers 1820.

de l'appel au peuple, et il vota pour le sursis. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, il donna sa démission en février 1797, fut nommé en 1799 commissaire à Mayence, pour organiser les quatre nouveaux départements de la rive gauche du Rhin, et y remplaça Rudler. Il fut à son tour remplacé par Lakanal; puis nommé préfet de la Meurthe en 1800 jusqu'en 1811, et décoré de la croix de la Légion d'honneur. Vers la fin de 1807, le département de la Meuse l'avait élu candidat au sénat, mais il n'y fut point appelé. Marquis se fit chérir de ses administrés par sa modération; et leurs regrets accompagnèrent sa retraite, motivée sur ce qu'il était devenu presque aveugle. Il eut pour successeur Riouffe, et l'expression des regrets que laissait après lui le préfet démissionnaire fut consignée dans un écriteau placardé à la porte de l'hôtel de la préfecture, où on lisait que le baron Riouffe pourrait bien devenir comte, mais qu'il ne serait jamais marquis. Nommé ensuite député au corps législatif, Marquis siégea jusqu'au 20 mars 1815. Il se retira à St-Mihiel, sa patrie, et y mourut en 1823. On a de lui : *Observations de la ville de St-Mihiel, sur l'échange du comté de Sancerre*, sans nom d'auteur, Paris, 1787, in-8°. M—D j.

MARQUIS (JOSEPH-BENOÎT), né à Herni, au diocèse de Metz, devint en 1767 curé de Réchicourt-le-Château, près Blamont. Il travailla avec zèle au bien de son troupeau et au maintien des bonnes mœurs : affligé de voir la licence s'introduire dans sa paroisse par le moyen des nombreux domestiques d'un seigneur opulent, il crut devoir la combattre par une institution nouvelle. Il avait entendu parler des heureux effets de la fête de la Rosière, établie jadis à Salenci par St-Médard, évêque de Noyon. Peut-être une telle fête convenait-elle plutôt à la simplicité du vieux temps qu'au raffinement d'un siècle où la vanité corrompt tout; une vertu véritable redoute les couronnes, et c'est l'affliger que de la donner en spectacle. Quoi qu'il en soit, Marquis, dont les intentions étaient sans doute fort pures, espéra que l'établissement d'une Rosière serait un frein contre le désordre; et il consacra un fonds pour subvenir aux dépenses de la fête, dont il régla tous les détails. C'était le curé qui devait nommer la Rosière sur une liste de trois filles de la paroisse désignées par les chefs de famille. La fondation fut autorisée par l'évêque de Metz en 1778, et par le parlement de cette ville l'année suivante. Marquis publia sur ce sujet deux petits écrits : le *Prix de la rose de Salenci aux yeux de la religion, avec le véritable esprit de celle de Réchicourt-le-Château, instituée sur le modèle de la première*, Metz, 1780, in-8°; et *Idée de la vertu chrétienne, tirée de l'écriture, et suivie de conférences sur la fête de la Rose, exécutée à Réchicourt, en 1779 et 1780*, Dieuse, 1781, in-8°. Ce bon curé ne put voir les effets de son institution; il mourut en 1781. La fête fut maintenue par son successeur;

et l'on assure qu'elle opéra un changement notable dans la paroisse. La révolution absorba le fonds que Marquis avait consacré à cette œuvre, qui fut cependant rétablie plus tard. P—C—T.

MARQUIS (ALEXANDRE-LOUIS), médecin et littérateur, né à Dreux en 1777, se consacra dès sa jeunesse à l'étude des sciences naturelles, et se fit recevoir docteur en médecine. En 1811, il fut nommé professeur de botanique au jardin des plantes de Rouen, et peu après secrétaire perpétuel de l'académie royale de la même ville. Il ne cessa d'enseigner avec la plus grande distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 17 septembre 1828. On a de lui : 1° *Essai sur l'histoire naturelle et médicale des gentianes*, Paris, 1810, in-4°; 2° *Recherches historiques sur le chêne*, Rouen, 1812, in-8°; 3° *Plan raisonné d'un cours de botanique spéciale et médicale, ou De la meilleure manière d'étudier et d'enseigner cette science*, Rouen, 1815, in-8°; 4° *Podalire, ou le Premier âge de la médecine*, Paris, 1815, in-12; 5° *Réflexions sur le Népenthes d'Homère*, Rouen, 1815, in-8°; 6° *les Solanées, ou les Plantes vénéneuses, idylle*, Rouen, 1817, in-8°; 7° *Eloge de Linné*, ibid.; 8° *Esquisse du règne végétal, ou Tableau caractéristique des familles des plantes, etc.*, Rouen et Paris, 1820, in-8°. Cet ouvrage a servi de guide à M. Mérat pour la seconde édition de sa *Flore de Paris*. 9° *Fragments de philosophie botanique, ou de la manière la plus convenable de voir et de travailler en histoire naturelle et particulièrement en botanique*, Rouen et Paris, 1821, in-8°. Cet ouvrage est un des plus remarquables qui aient été faits sur cette matière. 10° *Réflexions sur le mot d'Horace : « Ut pictura poesis, » ou De l'application à la poésie des principes de la peinture*, Rouen, 1822, in-8°; 11° *Notice sur le chêne-chapelle d'Allouville, dans le pays de Caux*, Rouen, 1822 et 1827, in-8°; 12° *Notice nécrologique sur A.-E.-M. Havet, naturaliste, voyageur du gouvernement français*, Rouen, 1823, in-8°; 13° *Du caractère distinctif de la poésie*, Rouen, 1827, in-8°; 14° *Considérations sur l'art d'écrire*, Rouen, 1827, in-8°; 15° *de la Délicatesse dans les arts*, ibid. Marquis est auteur de la *Physiologie végétale*, insérée dans le *Nouveau voyage dans l'empire de Flore*. Il a donné un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences médicales* et à plusieurs recueils périodiques. Une Notice sur A.-L. Marquis, lue à la société d'émulation de Rouen, fut imprimée dans cette ville en 1829, in-8°. Z.

MARRACCI (HIPPOLYTE), laborieux bibliographe, né à Lucques le 17 janvier 1604, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des clercs de la Mère de Dieu, où il se distingua par sa piété et son zèle pour accroître le culte spirituel de cette reine du ciel. S'il montait en chaire, ce n'était que pour prêcher sur quelqu'une des vertus de Marie. Il ne sortait d'ailleurs presque jamais de sa cellule, sinon pour visiter quelque malade, ou pour aller puiser dans les diverses

bibliothèques de Rome les matériaux de ses ouvrages, tous consacrés à la gloire de la Ste-Vierge. Dans sa *Bibliotheca Mariana* (t. 1^{er}, p. 599), il en indique quinze déjà publiés et cinq sur le point de l'être; un catalogue spécial publié en 1667 (Vienne, Cosmerov, in-8°) sous le nom du P. Mariophilus Teresianus, et intitulé *Partus Marianus*, en compte vingt-sept déjà imprimés et trente-deux encore inédits; Sarteschi (*De scriptor. congr. Matr. Dei*, p. 135-145) en décrit trente et un imprimés et quarante-trois manuscrits, qu'il avait tous eus sous les yeux; mais il convient que cette liste n'est pas encore complète, et il nous apprend que le P. Louis Marracci (*voy. l'article suivant*), dans la *Vie* de son frère demeurée inédite, en comptait jusqu'à cent quinze, tous conservés, imprimés ou manuscrits, dans la bibliothèque du couvent de Ste-Marie in Campitello, à Rome, où le P. Hippolyte passa toute sa laborieuse carrière. Cet infatigable écrivain s'étonnait lui-même qu'avec une constitution frêle et délicate il eût pu suffire à de tels travaux, et il disait hautement que c'était un miracle dû à la protection de la Mère de Dieu. Il mourut le 18 mai 1675. Le principal de ses écrits : 1° *Bibliotheca Mariana*, Rome, 2 vol. in-8°, est une notice biographique et bibliographique, par ordre alphabétique, de tous les auteurs qui ont écrit sur quelques-uns des attributs ou des perfections de la Ste-Vierge, avec la liste de leurs ouvrages. Le nombre des écrivains qu'il indique s'élève à plus de trois mille, et celui des ouvrages à plus du double, tant imprimés que manuscrits, venus à sa connaissance. Ce livre, rare et recherché des bibliographes, est terminé par cinq tables curieuses qui facilitent les recherches. Parmi ses autres productions nous citerons : 2° *Pontifices maximi Mariani*, Rome, 1642, in-8°; 3° *Reges Mariani*, ibid., 1654, in-8°; 4° *Purpurea Mariana*, ibid., 1654, in-8°. C'est la notice des papes, des rois et des cardinaux qui se sont signalés par une dévotion particulière à la Vierge. 5° *Breve compendio della vita di S. Raimondo Nonnato, dell' ordine della Madonna della Mercede*, etc., ibid., 1655, in-8°; 6° *Antistites Mariani*, ibid., 1656, in-8°. C'est la liste des curés et des simples prêtres dont la dévotion à la Vierge a éclaté par quelques actes particuliers. 7° *Heroides Mariana*, ibid., 1659, in-8°; 8° *Fides Cajetana in controversia conceptionis B. M. V. ad libram veritatis appensa, et nulla inventa*, etc., Florence, 1655, in-8°; réimprimé à Palerme, à Lyon, à Bruxelles, à Messine, à Vienne en Autriche, à Cordoue, Avignon, Valence, etc. C'est une apologie du cardinal Cajetan. 9° *Trutina Mariana*, Placentia, 1560, in-8°; Bruxelles, 1662; Vienne en Autriche, 1663, in-8°; 10° *Vindicatio Chrysostomica*, Rome, 1664, in-8°; 11° *Polyanthea Mariana*, Cologne, 1683; Rome, 1694, in-fol.; Cologne, 1727, in-4°. La 1^{re} édition est augmentée d'un *Appendix ad bibliothecam Marianam*, contenant plus

de mille noms d'auteurs oubliés dans le premier ouvrage, ou qui n'avaient écrit que depuis 1648. 12° Il fut l'éditeur de *Conceptio immaculatæ Deiparæ Virginis Mariæ, celebrata MCXV anagrammatibus prorsus puris ex hoc Salutationis Angelicæ programme deductis* : Ave, Mariæ, gratia plena; Dominus tecum, à J.-B. Agnensi Cymeo Calvensi, cardinalis Julii Rospigliosi aulico cæco, Rome, 1665, in-8°, avec une notice sur l'auteur. On a imprimé depuis d'autres recueils du même genre. Parmi les ouvrages inédits du P. Hippolyte nous citerons *Bullarium Marianum*, 2 vol. in-fol.; — *Idea bibliothecæ magnæ Marianæ*, 16 vol.; — *Bibliotheca purpurea Mariana*, 2 vol.; — *Catalogus immaculatus Marianus*, recueil de passages de plus de cinq cents auteurs en faveur de l'opinion de l'immaculée Conception; — *Sancti atque illustres doctores antiqui pro immaculatâ B. V. conceptione objecti cuidam Pseudo-Cajetano*, etc., in-4°. W—s.

MARRACCI (Louis), savant orientaliste, né à Lucques en 1612, entra comme son frère Hippolyte dans la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, et s'y distingua par ses lumières et par son zèle pour la pureté de la foi. Il y enseigna pendant sept ans la rhétorique aux novices et passa ensuite par les différentes charges de sa congrégation; il trouva cependant le loisir de s'appliquer à l'étude des langues orientales; et le pape Alexandre VII, informé de son mérite, le nomma en 1656 à la chaire d'arabe du collège de la Sapience, qu'il remplit avec distinction. On découvrit dans ces temps-là, en Espagne, des lames de plomb très-anciennes toutes couvertes de caractères arabes, et les Espagnols ne manquèrent pas de les attribuer à l'apôtre St-Jacques ou à ses disciples; mais le P. Marracci démontra que c'était l'ouvrage de quelques faussaires mahométans, et les fit proscrire par un décret de la congrégation de l'*Index*, dont il était membre. Le pape Innocent XI le choisit pour son confesseur, et voulut l'élever aux premières dignités ecclésiastiques; mais on ne put vaincre sa modestie, et il mourut à Rome le 5 février 1700, à l'âge de 88 ans. Le plus important des ouvrages du P. Marracci est sa traduction de l'Alcoran, dont la première partie (*Prodromus ad refutationem Alcorani*, etc.) parut d'abord à Rome, 1691, 4 part. in-8°. L'auteur l'a fait précéder d'une *Vie* de Mahomet, tirée des auteurs arabes les plus estimés, et d'une *Dissertation* sur le titre de l'Alcoran, le dialecte dans lequel cet ouvrage est écrit, les versions qui en ont été faites, le plan et le style de cette production, etc. Dans sa réfutation, le P. Marracci s'attache à prouver que les prophéties qui démontrent la vérité de la religion chrétienne sont en même temps la condamnation du mahométisme; que Mahomet n'a appuyé sa mission d'aucun miracle; que les dogmes du christianisme sont conformes à la raison, et que ceux de l'islamisme sont absurdes;

et enfin, que la comparaison des lois et des mœurs des chrétiens et des mahométans montre d'une manière éclatante la vérité des principes de l'Évangile et la fausseté de leur Alcoran. Les preuves et les raisonnements du P. Marracci ont été jugés assez faibles (*voy. la Bibl. choisie* du P. Rich. Simon). Il publia ensuite l'ouvrage entier, contenant le texte arabe avec la version latine, sous ce titre : *Alcorani textus universus ex correctionibus arabum exemplaribus summâ fide atque pulcherri-mis characteribus descriptus*, etc., Padoue, 1698, in-fol., 2 vol. Le premier contient le *Prodromus*, et le second l'Alcoran, avec des notes critiques et grammaticales fort estimées. Les caractères arabes employés pour le texte sont ceux que le cardinal Barbadigo avait fait graver à ses frais pour l'imprimerie du séminaire de Padoue; ils sont assez corrects, mais peu élégants (*non luculenti quidem, sed satis probabiles*, dit M. Schnurrer). Marracci s'était d'abord adressé aux imprimeurs de Hollande, qui offrirent de supporter tous les frais de l'impression, en lui donnant un certain nombre d'exemplaires, pourvu qu'il consentît à retrancher sa réputation; tout chrétien, disaient-ils, pouvant aisément réfuter l'Alcoran. Le savant traducteur ne voulut pas se soumettre à cette condition. La réimpression de cet ouvrage, citée par quelques bibliographes (1) comme ayant paru à Francfort en 1715, chez Jean-Philippe Andreae, est imaginaire. Malgré l'annonce qu'en fait le *Giornale de' letterati d'Italia* (t. 21, p. 433), nous pouvons assurer hardiment qu'elle n'a jamais paru. La version latine a été réimprimée séparément par les soins de Christ. Reineccius, Leipsick, 1721, in-8°. Marracci a eu la principale part à l'édition de la *Bible arabe* publiée par ordre de la Propagande, Rome, 1671, 3 vol. in-fol. Il y avait travaillé pendant vingt-six ans. On a encore de lui : la *Vie* du P. Leonardi, fondateur de la congrégation des clercs de la Mère de Dieu (en italien), Rome, 1673, in-4°; — une *Grammaire latine*, Lucques, 1646, in-16, souvent réimprimée; — l'*Ebreo preso per le buone, ovvero discorsi familiari ed amichevoli fatti con i rabbini di Roma intorno al Messia*, Rome, 1701, in-4°. L'éditeur de cet ouvrage l'a fait précéder d'un *Eloge* de l'auteur, dont on trouve un extrait assez étendu dans les *Mémoires* de Niceron, t. 41. On y renvoie les curieux pour les détails. On peut aussi consulter *De scriptoribus congregationis clericorum regularium Matris Dei*, par le P. Frédéric Sarteschi, Rome, 1754, in-4°, où l'on trouve le détail de dix autres ouvrages moins importants du P. Marracci, et de neuf qui sont demeurés en manuscrit, parmi lesquels une *Vie* de son frère. — Louis MARRACCI, dit le jeune, neveu des précédents, de la même congrégation, se livra principalement au ministère de la chaire, et mourut le 19 avril 1732, après avoir publié en italien,

de 1689 à 1730, vingt et un ouvrages ascétiques, dont on peut voir le détail dans Sarteschi, et en latin un *Onomasticon urbium ac locorum sacrae Scripturae... alphabetice redactum*, Lucques, 1705, qui peut encore être consulté avec fruit. W-s.

MARRAGON (JEAN-BAPTISTE), député du département de l'Aude à la convention nationale, naquit à Luc le 10 juillet 1741. Il vota la mort de Louis XVI, et après avoir opiné pour l'appel au peuple, il repoussa tout sursis à l'exécution, ce qui présentait une contradiction évidente et l'a classé au rang des régicides. Marragon s'occupa beaucoup dans les comités d'agriculture des travaux publics, et il présenta des plans sur les moyens de vivifier la navigation intérieure. Ayant été, avant la révolution, commis du directeur général du canal de Languedoc, dont il devint le gendre, il était fort instruit dans cette partie. En 1795 il fut envoyé au Havre, où il montra de la modération. Nommé alors membre du conseil des Anciens, il en fut secrétaire; et, à la suite d'un rapport, il fit déclarer nuls les droits de la famille Riquet-Caraman sur le canal de Languedoc, et décréter que la république s'emparerait de ce monument industriel. Le 21 décembre 1797, il fut élu président du conseil des Anciens. Il en sortit en mai 1798, et le directoire l'envoya comme successeur de Roberjot près des villes hanséatiques. Il se trouvait à Hambourg lors de l'arrestation de Napper-Tandy, et se disposait à en partir à cause du refus du sénat de mettre ce prisonnier en liberté, lorsque le directoire lui ordonna de rester et d'insister sur cette demande, ce qu'il fit vainement. De retour à Paris, il fut nommé commissaire du directoire près l'administration des canaux intérieurs, et en 1800, il obtint, par la faveur de Cambacérès, son compatriote et son ami, la place de receveur général du département de l'Hérault, qu'il transmit à son fils quelques années après. Il vivait à Paris dans une opulente retraite, quand il fut atteint par la loi de 1816 qui exila les régicides. Marragon se retira à Bruxelles, et il y mourut le 1^{er} avril 1829, lorsque son exil allait finir par la révolution de 1830. M—D j.

MARRAST (ARMAND), publiciste et homme politique, naquit le 5 juin 1801 à St-Gaudens (Haute-Garonne). Son père, Jean-François Marrast, avait occupé la charge de procureur au sénéchalat de Toulouse; plus tard, il acheta une étude d'avoué à St-Gaudens. Ce fut au collège de cette ville qu'Armand reçut sa première éducation. Son père mourut en 1810; la veuve, sans fortune et ayant à sa charge une nombreuse famille, ne put qu'à force de sacrifices suffire à l'éducation de ses enfants, et Armand Marrast était à peine âgé de seize ans qu'il dut songer à venir à l'aide de sa mère. Il s'était fait rapidement remarquer parmi ses camarades; on lui confia en 1817 la classe des élèves du premier âge, et dès l'année suivante, il était nommé au

(1) Sarteschi, p. 200.

collège de St-Sever professeur de troisième, et peu de temps après, professeur de rhétorique. En 1822, le général Lamarque, dont le neveu suivait les classes du collège de St-Sever, eut occasion de voir Armand Marrast; sentant qu'une petite ville de province ne pouvait lui offrir de chances d'avenir, il l'engagea vivement à se rendre à Paris, lui promettant son appui et sa protection. Marrast suivit ce conseil; mais, une fois dans ce nouveau centre, il lui fallut songer à vivre; il devint maître d'étude d'abord dans une institution particulière, ensuite au collège Louis le Grand. Mettant à profit les loisirs que lui laissait son emploi, il perfectionna ses études, et se fit recevoir successivement licencié et docteur ès lettres. En même temps, il suivait les cours de Laromiguière (*voy. ce nom*), qui, le distinguant de la foule de ses élèves, l'admit dans son intimité et lui confia bientôt le cours spécial des conférences de philosophie. Dès cette époque cependant, Marrast commençait à s'initier à la politique. La mort de Manuel, au mois d'août 1827 (*voy. MANUEL*), avait été l'occasion d'une manifestation de la part des écoles. Marrast s'était fait remarquer parmi les principaux organisateurs de cette manifestation. Signalé par l'autorité, il fut contraint de résigner les modestes fonctions qu'il occupait. Dès lors son sort se décidait; il se jeta définitivement dans la carrière de la politique. La *Tribune* venait d'être fondée par Auguste et Victorin Fabre (*voy. ces noms*); Marrast écrivit dans cette feuille dès son origine; mais jusqu'en 1830 il n'y inséra que des articles de philosophie. La révolution de juillet ouvrait aux hommes nouveaux une carrière plus facile à parcourir. Le nom de Marrast commençait à percer. En 1829, il avait professé à l'*Athénée des arts* un cours de philosophie qui avait attiré sur lui l'attention de plusieurs personnages distingués; la même année, il avait publié un *Examen critique* (leçon par leçon) du *Cours de philosophie de M. Cousin*, Paris, in-8°, qui, s'il ne présentait point toujours les règles d'une bonne théorie philosophique, n'en mettait pas moins en relief les qualités d'un esprit original et d'un polémiste brillant. Marrast, qui avait salué avec enthousiasme la révolution de juillet, fut un moment attaché à la rédaction du *Courrier de Paris*, qu'il quitta bientôt pour la rédaction en chef de la *Tribune*, après la retraite d'Auguste Fabre (1831). Il n'entre point dans le cadre de notre recueil de retracer les luttes politiques de la *Tribune*. Organe de l'opposition la plus avancée, feuille de lutte plutôt que de principes, patronant toutes les idées de la liberté absolue, arborant ouvertement le drapeau du républicanisme, la *Tribune* fit au nouveau gouvernement une guerre de tous les instants, qui, dépassant souvent la mesure, attira sur elle les rigueurs de la justice jusqu'au moment où elle dut suspendre sa publication. Parmi les poursuites éclatantes qu'elle subit, il

en est une principalement que nous devons rappeler. En 1833 la *Tribune*, ayant été citée à la chambre des députés pour un article dans lequel cette assemblée était directement accusée de corruption et traitée de chambre prostituée, Armand Marrast prit la défense du journal en qualité de rédacteur en chef, assisté de Godefroy Cavaignac, l'un des principaux rédacteurs. On peut voir les détails de cette affaire dans les journaux du temps et dans l'*Annuaire historique* de Lesur, pour 1833, p. 178 et suiv. Armand Marrast et Godefroy Cavaignac ne plaident ni les circonstances atténuantes, ni la non-culpabilité; ils prirent devant l'assemblée une attitude presque aussi agressive que l'article incriminé lui-même, persistant et allant jusqu'à prétendre prouver leurs imputations. Le gérant de la *Tribune* fut condamné par une forte majorité à trois ans de prison et dix mille francs d'amende. Armand Marrast fut compromis dans les événements d'avril 1834, dont la *Tribune* était en quelque sorte le journal et qui amenèrent sa suppression. Arrêté et inculpé, il écrivit de sa prison une brochure : *Vingt jours de secret, ou le Complot d'avril*, Paris, in-8°, qui fit sensation et n'eut pas moins de quatre éditions dans la même année. Mais le 12 juillet 1835, alors que les débats devant la chambre des pairs au sujet des affaires d'avril touchaient à leur terme, Armand Marrast parvint, avec vingt-huit de ses coaccusés, à s'évader de la prison de Ste-Pélagie. On assura dans le temps que la police n'ignorait pas les préparatifs de cette évasion et qu'elle la favorisa même pour diminuer la tâche judiciaire de la cour des pairs. Marrast se réfugia en Angleterre, où il se maria et d'où il adressa au *National* des lettres politiques qui furent remarquées. Il ne rentra en France qu'en 1841. Nommé rédacteur en chef du *National*, il reprit dans ce journal son opposition ardente contre le gouvernement de juillet; mais il lui donna une allure plus modérée et plus constitutionnelle. Si le *National*, sous la direction de Marrast, ne garda pas toute l'autorité que lui avait acquise le talent d'Armand Carrel, il lui acquit en retour, par sa verve et l'arme du sarcasme qu'il maniait supérieurement, beaucoup de vogue et de popularité. Inférieur comme penseur et théoricien à Armand Carrel, Marrast avait des qualités plus redoutables, sinon pour les idées, au moins pour les personnes. Sa plume, vive, souple, gracieuse et mordante, excellait dans l'épigramme; aussi s'y complaisait-elle presque exclusivement. Il déploya surtout ces facultés dominantes de son esprit dans ses comptes rendus parlementaires, qui firent à cette époque le succès du *National* et qui sont un modèle de ce genre de polémique, consistant non à réfuter ses adversaires par l'ascendant du raisonnement, mais à les cribler sans pitié des mille pointes du ridicule. Le *National* se montra fort indulgent pour le ministère de M. Thiers, et il appuya

avec une grande vigueur son projet des fortifications de Paris. M. Thiers ne tarda pas à quitter le pouvoir, et Marrast combattit à outrance le ministère de M. Guizot, qui ne devait tomber que devant la révolution de 1848. Nous n'avons ici à retracer les détails de ces événements qu'en ce qui concerne Marrast. Tandis que l'insurrection victorieuse envahissait la chambre des députés, expulsait de l'assemblée madame la duchesse d'Orléans (*voy. ce nom*), qui s'était rendue dans son sein pour y faire reconnaître son fils par suite de l'abdication du roi Louis-Philippe, tandis que les envahisseurs formaient et proclamaient à la tribune du palais législatif un gouvernement provisoire (25 février), Marrast, Flocon, Louis Blanc, Albert étaient réunis dans les bureaux du *National*, et y composaient un autre gouvernement. Ils se rendirent ensuite à l'hôtel de ville, où les membres du gouvernement provisoire se trouvèrent forcés de se les adjoindre, d'abord en qualité de secrétaires du gouvernement, bientôt et définitivement au même titre qu'eux-mêmes. Souvent en dissension avec ses collègues, sans influence réelle sur l'opinion et sur le peuple, Marrast suivit le mouvement sans le dominer, sans le diriger. Exclusif et étroit dans ses vues, il fut plutôt un chef de coterie qu'un chef de parti, et il resta tel jusqu'au jour qui vit terminer brusquement sa carrière politique. Armand Marrast ne fut appelé à aucun ministère. Il se fit un instant nommer administrateur général de la liste civile du roi déchu, fonctions qui furent bientôt déferées à l'un des plus honorables membres de l'ancienne opposition, M. Lherbette, et sur son refus, à M. Vavin. Le 9 mars, il fut nommé maire de Paris en remplacement de M. Garnier-Pagès, appelé au ministère des finances. Dans ces circonstances, le poste de maire de Paris reprenait l'importance qu'il avait eue au temps des Péthion et des Baily; mais Marrast n'était point de leur taille. Le 16 mars, il prenait un arrêté abolissant les circonscriptions actuelles des compagnies de la garde nationale et réglant le mode de procéder pour établir les divisions et la réorganisation nouvelles, ce qui amena la démonstration connue sous le nom de manifestation des *bonnets à poil*; le 10 avril, il adressait aux maires d'arrondissement une circulaire pour les engager à réprimer et empêcher certains excès commis par des locataires contre leurs propriétaires; le 15 mai, il publiait une proclamation aux habitants de Paris au sujet de la violation de l'assemblée nationale par l'émeute; le 23 juin, une circulaire aux maires de Paris, afin de les engager à faire tous leurs efforts pour s'opposer, de concert avec la garde nationale, aux commencements de l'insurrection. Le 7 avril, Armand Marrast avait été nommé professeur de droit privé, individuel et social au collège de France; mais il n'exerça point ces fonctions, et la chaire nouvellement créée ne fut jamais remplie. Marrast fut élu

membre de l'assemblée nationale par le département de la Seine, en même temps que tous ses collègues au gouvernement provisoire. Il ne fut point de la commission exécutive. Il fit partie de la commission qui eut mission de préparer le projet de constitution, fut chargé du rapport, qu'il présenta, sans toutefois participer plus tard à la discussion du projet lui-même. Le 19 juillet, l'assemblée l'appela à la présidence. Il quitta alors ses fonctions de maire de Paris. M. Trouvé-Chauvel le remplaça avec le titre de préfet de la Seine, et la mairie de Paris ne fut plus rétablie par la suite. Nous n'avons rien de particulier à noter sur le rôle de Marrast comme président de l'assemblée; il dut seulement en cette qualité promulguer le 12 novembre sur la place de la Concorde la constitution nouvelle, et prononcer le 20 décembre la nomination à la présidence de la république de Louis-Napoléon Bonaparte, dont il reçut le serment. Après la dissolution de l'assemblée nationale, Armand Marrast se présenta inutilement aux électeurs pour être nommé à l'assemblée législative de 1849. Son rôle était terminé; il ne fut point réélu. Dès lors, il vécut dans la retraite. Après avoir vu abolir au mois de décembre 1851 la constitution qu'il avait promulguée et en partie au moins élaborée, Marrast s'éteignit tristement, d'une maladie dont depuis longtemps il portait en lui les germes, le 10 mars 1852. Il mourut pauvre, laissant à peine de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. Les écrits de Marrast sont disséminés dans la *Tribune* et le *National*. Produits du jour, vivant de leur actualité, publiés sous l'anonyme, suivant l'usage du journalisme dans ce temps, ils ont perdu leur actualité, mais restent encore intéressants à titre de documents historiques et d'œuvre littéraire. Ils n'ont pas été et ne seront vraisemblablement jamais réunis en un corps d'ouvrage. Armand Marrast n'a laissé aucun ouvrage important. Outre les deux brochures mentionnées dans le courant de cet article et quelques opuscules imprimés séparément, mais extraits pour la plupart soit de la *Tribune*, soit du *National*, on lui doit deux bonnes études où l'on retrouve ses qualités de publiciste: ce sont les *Fastes de la révolution française*, Paris, 1834, grand in-8°, en collaboration avec M. J.-F. Dupont, et les *Funérailles révolutionnaires*, Paris, 1848, in-8°. E. D.—s.

MARRE (JEAN DE), poète hollandais, né à Amsterdam le 21 août 1696, mort dans la même ville le 19 janvier 1763, s'adonna dès l'âge de douze ans à la navigation, et voyagea dans les Indes orientales; mais il se reposa au bout de vingt-trois années, et depuis 1731, se livra tout entier, dans sa ville natale, à son goût pour la poésie hollandaise. Dans son dernier voyage, il commença son poème intitulé *Batavia*, et consacra à la gloire de cette métropole du commerce de sa nation dans l'Inde. Il l'a conduit jusqu'à six chants; et il a également tressé une *Couronne*

d'honneur pour le cap de Bonne-Espérance. Ces poèmes descriptifs ont le défaut du genre ; mais ils font preuve d'un talent estimable, que prouvent également les autres ouvrages de cet auteur, et spécialement ses *Considérations sur la sagesse de Dieu dans le gouvernement de l'univers*. Ses *Mélanges* parurent à Amsterdam, 1746, in-4°. Le théâtre hollandais lui est redevable de deux tragédies, savoir : *Jacqueline de Bavière* (1736), et *Marcus Curtius* (1758), l'une et l'autre en 5 actes ; — d'une pastorale intitulée *la Fête de l'Amour* (1744) ; — et d'une pièce séculaire pour la fondation du théâtre d'Amsterdam, dont l'ouverture avait eu lieu le 3 janvier 1638. M—on.

MARRIER (dom MARTIN), savant bénédictin, né à Paris, le 4 juillet 1572, de parents assez mal partagés par la fortune, prit l'habit de St-Benoît en 1583, à l'âge de onze ans, au monastère de St-Martin des Champs ; mais il ne fut admis à prononcer ses derniers vœux qu'en 1596. Il fut chargé de la direction du noviciat, et quelque temps après, élu prieur claustral, emplois qu'il remplit pendant quinze années avec beaucoup de zèle. Il contribua à introduire dans ce monastère la réforme de Cluny, et ne cessa de la protéger contre les religieux. Après avoir satisfait à ses devoirs, il trouvait encore le loisir de s'appliquer à l'étude, et de publier des ouvrages utiles. Il mourut à Paris le 26 février 1644. On a de lui : 1° *Martiniana, id est, literæ, tituli, chartæ et documenta, etc., monasterii S. Martini à Campis*, Paris, 1606, in-8° ; 2° *Bibliotheca Cluniacensis, in qua antiquitates, chronica, privilegia, chartæ et diplomata collecta sunt*, ibid., 1614, in-fol. Ce recueil contient des pièces importantes pour l'histoire de l'ordre de St-Benoît, et en particulier de la congrégation de Cluny. André Duchesne, ami de Marrier, y a joint des notes. On trouve la liste des morceaux dont se compose cette collection dans le *Catalogue* des historiens par Lenglet-Dufresnoy, t. 10, p. 346 de l'édition, in-12 ; 3° *Monasterii regalis S. Martini de Campis historia libris sex partita*, ibid., 1637, in-4° ; ouvrage curieux et contenant des pièces importantes. D. Germ. Cheval a publié *la Vie de dom Marrier*, Paris, 1644, in-8°, de 30 pages avec son portrait. W—s.

MARRON (MARIE-ANNE-CARRELET, madame DE), née à Dijon en 1725, peut être comptée parmi les personnalités célèbres dont s'honore la Bresse. Ayant épousé en 1752, à Bourg, M. de Marron, baron de Meillonnaz, homme de beaucoup d'esprit, elle demeura dans cette ville pendant vingt-cinq ans et y termina sa carrière le 14 décembre 1778. Elle s'était signalée dans sa jeunesse par son talent pour la peinture ; on voyait un grand tableau de sa composition dans l'église de Notre-Dame de Dijon, et beaucoup d'autres étaient conservés par sa famille. Elle donna plus tard des modèles pour une belle manufacture de faïence établie à Meillonnaz. Ce fut à l'âge de quarante-deux ans qu'elle sentit se développer

son talent pour la poésie dramatique, dont elle avait toujours eu le goût. Lalande, natif de Bourg en Bresse, et qui regardait avec raison cette dame comme naturalisée dans sa patrie, nous a donné d'elle un *Eloge* (*Nécrologe des hommes célèbres*, 1779), où il est question de huit tragédies dont elle était l'auteur, et qui sont de quinze à dix-huit cents vers chacune. Elle avait aussi composé deux comédies en vers. Une seule de ces dix pièces a paru imprimée : *la Comtesse de Fayel*, Lyon, 1770. On en parla avantagement dans les journaux du temps. C'est le sujet traité par Debelloy, et qui a également exercé la Melpomène d'Arnaud de Baculard. Un travail excessif, qui fatigua beaucoup les yeux de madame de Marron et lui appauvrit le sang, contribua, dit-on, à sa mort. Lalande vante beaucoup les qualités du cœur qui la distinguaient autant que celles de l'esprit ; il nous apprend que Voltaire, qui était en correspondance avec elle, répéta plusieurs fois *n'avoir jamais rien vu, en femme, de plus extraordinaire*. Il voulait dire apparemment : en femme écrivant des tragédies. Le fait est que Voltaire en avait lu quelques-unes, et, à ce qu'il paraît, avec un autre sentiment encore que la surprise. Il l'a nommée une fois seulement dans sa correspondance, ainsi que M. de Marron (Lettre à Lalande, en date du 6 février 1775). L—P—E.

MARRON (PAUL-HENRI), l'un des pasteurs de l'Eglise réformée de Paris, était aussi président de son consistoire. Il naquit à Leyde le 12 avril 1754, d'une famille originaire du Dauphiné, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de s'expatrier. De l'église française de Dordrecht, qu'il desservait depuis six ans, Marron fut appelé en 1762, comme chapelain, à l'ambassade de Hollande à Paris. Il s'en sépara en 1788, quand Louis XVI eut rendu l'état civil aux protestants, et ceux de la capitale le choisirent pour leur pasteur. Longtemps avant la révolution, il avait acquis une sorte de célébrité par ses discussions avec le malin Beaumarchais, qui le surnomma *Marron-Dinde*. Marron se montra, dès le commencement, partisan de la révolution, et fut lié avec les principaux meneurs de cette époque, notamment avec Rabaut St-Etienne, son coreligionnaire ; mais il ne se livra jamais à aucun excès. Tous les pouvoirs et tous les gouvernements qui se succédèrent reçurent de lui des compliments et des éloges en prose comme en vers. Le 15 octobre 1793, il offrit à la convention quatre coupes, en faisant remarquer que c'étaient les seules pièces d'argenterie de son culte. Cet empressement n'empêcha pas Robespierre de le faire incarcérer à deux reprises différentes. Rendu à la liberté, il publia une description de sa captivité, sous ce titre *Paul-Henri Marron à la citoyenne Hélène-Marie Williams*. Lors de la promulgation de la loi organique des cultes, il eut beaucoup de part à l'organisation du culte protestant en France, et se plaignit néanmoins que le projet

qu'il avait présenté fût tronqué et disloqué en plusieurs points. Marron cultiva presque depuis son enfance la poésie latine, et l'on ferait un recueil considérable des pièces qu'il a successivement publiées. Il n'avait pas encore quatorze ans, quand parut la première, qu'un Macédonien nommé Tzechani, étudiant alors à Leyde, réimprima avec une bonne traduction grecque. C'était une élégie en l'honneur de Bleiswich, orateur de l'université de Leyde. Dès l'année 1785, Marron rendait compte de la littérature hollandaise dans le *Journal encyclopédique*, comme depuis il travailla au *Magasin encyclopédique*, avec Millin. En 1816, plein du désir de repousser les faux bruits qui circulaient en Angleterre sur l'état des protestants en France et les prétendues persécutions qu'ils y éprouvaient, il écrivit à la société protestante de Londres une lettre fort sage et fort honorable, dans laquelle il déclara formellement qu'il croyait de son devoir de s'opposer à tout ce qui tendrait à une intervention étrangère dans les affaires des Français. Toujours disposé à contribuer aux progrès des sciences et des arts, Marron concourut sans cesse aux entreprises les plus honorables, et nous lui devons la justice de déclarer qu'il ne fut pas seulement utile à la *Biographie universelle* par un grand nombre d'articles historiques et littéraires sur la Hollande et les Pays-Bas, mais qu'il nous a donné, dans tout le cours de ce long travail, beaucoup de renseignements et de matériaux qui furent successivement employés. En 1807, l'Institut, dans son rapport sur les prix décennaux, rendit justice à l'abondance et à la facilité de sa verve latine, et l'on sait que la poésie française ne lui était pas étrangère. On a de lui, dans le *Magasin encyclopédique*, une *Épithaphe* peu louangeuse de Kant, en quatre langues : grec, latin, français et hollandais (1). Marron était aussi un amateur éclairé des beaux-arts ; il avait formé une collection de portraits qui s'élevait à plus de vingt mille gravures, et qui fut vendue aux enchères après sa mort. Ce fut le roi qui la fit acheter pour sa bibliothèque. Il était fort charitable et aimait beaucoup à rendre service. Quelques jours avant de mourir, il brûla tous les reçus des sommes qu'il avait prêtées à différentes personnes. On a de lui : 1° *Lettres d'un protestant à l'abbé Cérutti*, Paris, 1789, in-8° ; 2° Traduction française de la *Constitution du peuple batave* (sans nom d'auteur), Paris, 1798, in-8° ; 3° *Discours prononcé au service extraordinaire célébré par les protestants de Paris, à l'occasion de l'achèvement de la constitution et de son acceptation par le roi*, 1791, in-8° ;

(1) Son épithaphe latine du père de Bonaparte mérite d'être recueillie :

*Fortunate pater, letales excute somnos :
Cui cederas vitam, te vocat ille mori.*

En voici la traduction :

Heureux père, ton fils consacre ta mémoire :
Tu lui donnas la vie, il te donne la gloire.

4° *Discours prononcé la veille de la fête de la Paix, 17 brumaire an 10, dans le temple des protestants de Paris*, 1801, in-8° ; 5° *Traduction hollandaise des nouvelles observations et attestations sur la transcendance du bois de mélèze*, par M. Quatremère-Disjonval, Paris, 1803 ; 6° *Napoleoni primo Gallorum imperatori semper augusto*, Paris, 1804, in-4° ; 7° *Elegia ad musam in Borboniorum ad Gallos reditu, et auspicatissimo Ludovici XVIII Lutetiam Parisiorum adventu*, Paris, 3 mai 1814, in-8° ; 8° à MM. les président et membres de la chambre des députés, les présidents des consistoires de l'Eglise réformée et de celle de la confession d'Augsbourg à Paris, 1816, in-8° ; 9° *Ludovico XVIII, Gallie regi, in festis baptismalibus regii Burdigalæ ducis*, Paris, 1825, in-8° ; 10° *Carolo Decimo Gallorum regi in festis Rhemensibus*, Paris, 1825, in-4° ; 11° *Pauli Henrici Marron solemnia havana*, Paris, 1828, in-8°. Marron a donné à Mirabeau des notes pour l'ouvrage qui a pour titre : *Aux Batares sur le Stathoudérat*, 1788, in-8°. Sa communion s'étant réunie à celle de la confession d'Augsbourg, dans la fête séculaire de la réformation, le 2 novembre 1817, il prononça à l'église de la rue des Billettes une prière solennelle, insérée dans le *Recueil* des pièces relatives à cette célébration. Il était membre de l'institut de Hollande et de plusieurs autres sociétés savantes. Napoléon l'avait fait chevalier de la Légion d'honneur dès la fondation. Marron mourut dans le mois de juillet 1832, victime de l'épidémie qui désolait alors Paris. Marié depuis longtemps, il ne laissa point de postérité.

M—D J.

MARRYAT (JOSEPH), négociant et orateur anglais, était né en 1757 à Lothbury. Sa famille, originaire d'East Bergholt (comté de Suffolk), jouissait de quelque considération, quoique médiocrement favorisée de la fortune, et son père, qui finit par habiter Bristol, passait pour excellent médecin (1). Son éducation fut poussée jusqu'à la rhétorique exclusivement, et bien que toute sa vie il eût montré un vif désir d'acquérir des connaissances nouvelles, déterminé de bonne heure à suivre la carrière commerciale, au lieu de celle des sciences, il n'alla finir ses études à aucune université. Envoyé d'abord dans l'île de Grenade, il eut, pendant un séjour de plus de dix ans, occasion de parcourir tout l'archipel des Antilles et les côtes de l'Amérique, qui en étaient les plus voisines, et de se mettre parfaitement au fait de tous les détails de culture et de commerce relatifs à ces localités. Se trouvant à Boston en 1788, il demanda et obtint la main de miss Charlotte Gear, troisième fille d'un colon, grand loyaliste et pour qui cette fidélité au souverain avait été la seule cause de bien des désagréments

(1) « The late eccentric Dr T. Marryat, physician, at Bristol, » dit le *Biographical Dict. of the living authors*, 1816. — Son aïeul paternel, ajoute le même ouvrage, était un ministre indépendant, et avait succédé au fameux Th. Bradbury, dans Pinner's Hall.

et de pertes, pendant la guerre de l'Indépendance. Dès lors sans doute il avait résolu de se fixer en Angleterre ; car, de retour à Grenade, il n'y resta que le temps de mettre en ordre ses affaires, et partit immédiatement, après la naissance d'un premier fils. Jamais il ne songea à quitter sa profession lucrative, et s'honorant du négoce qu'il faisait, du reste en grand, il ne cessa d'ajouter à sa fortune, qui, lors de sa mort, était évaluée à quinze millions. Président de la commission du Lloyd, chef de la banque de sir William Kaye et de sir Ch. Price, agent colonial pour l'île de Grenade, il rendit dans tous ces différents emplois des services essentiels aux divers établissements qui l'investissaient de leur confiance. Parfaitement au courant de tous les faits de la science économique vraie, et des théories de ceux qui la professent à la chambre des communes, où il siégea pendant longtemps comme représentant Sandwich, il sut se faire une position indépendante, en ne se vouant exclusivement ni aux whigs ni aux torys, et discutant impartialement toutes les questions commerciales et coloniales, qu'il croyait à juste titre de son ressort. Ce n'était pas précisément un orateur dans toute la force du terme, mais c'était un homme qui, sur des matières sévères, spéciales et compliquées, savait répandre de l'intérêt et de la clarté. Il instruisait, il persuadait ; on pouvait compter sur tout ce qu'il disait ; il avait vu, il avait fait ; une correspondance immense l'instruisait de tout ce qui se passait de nouveau dans cette sphère. Il avait de plus deux dons bien rares chez les hommes qui possèdent de si nombreux détails : c'était de choisir à l'instant même, dans la foule des éléments qui s'offraient à lui, ceux qui par l'importance, ou par quelque autre particularité, méritaient l'attention, ou pouvaient illuminer la discussion ; c'était ensuite la justesse avec laquelle il comprenait, il appréciait, tirant toujours ses conclusions de l'expérience. Sans mépriser les doctrines des deux écoles économiques anglaise et française, il pensait que, dans bien des occasions, les praticiens peuvent en appeler de leurs décisions, et corriger les principes abstraits par les faits inattendus que fait surgir l'application des principes. Ce n'est pas là, il est vrai, l'esprit qu'il montra quand, dans la discussion sur l'abolition de la traite, il se prononça énergiquement pour cette mesure, et s'éleva contre les horribles traitements dont les noirs étaient victimes : mais il est permis de penser qu'il était du nombre de ceux qui, derrière cette abolition nominale de la traite, voyaient la Grande-Bretagne n'en agissant pas moins à son gré, et les colonies des autres nations immanquablement ruinées tôt ou tard. Il prit une part éminemment active à toutes les phases du débat sur le nivellement des deux sucres (celui des Indes orientales et celui de l'Amérique), et ce n'est point exagérer que d'attribuer principalement à l'influence de ses paroles l'échec

qu'éprouva la proposition ministérielle en présence de la législature. Marryat mourut le 12 janvier 1824, d'un commencement d'ossification du cœur. Parmi les personnes qui payèrent un tribut de regrets à sa mémoire, on remarqua lord Liverpool. On n'a de Marryat qu'un seul ouvrage proprement dit : ce sont des *Pensées sur l'utilité qu'il y aurait à établir une nouvelle banque, avec une charte*, 1811, in-8°. Mais deux de ses discours prononcés à la chambre des communes ont été imprimés. L'un est la *Réponse à la motion de M. Manning sur les assurances maritimes*, 1810, in-8° ; l'autre a pour titre : *Observations sur le rapport de la commission chargée de l'examen du projet sur les assurances maritimes*, 1810, in-8°. On trouve beaucoup d'autres discours, fort longs, dans les journaux du temps.

P—OT.

MARRYAT (FREDERICK), marin et célèbre romancier anglais, né à Londres le 10 juillet 1792 ; il était issu d'une famille de réfugiés protestants français, établie en Angleterre depuis la St-Barthélemy. Son père, négociant estimé, faisait des affaires considérables avec les Indes occidentales ; sa mère, Charlotte Geyer, était Américaine. Après avoir achevé des études classiques assez médiocres dans une institution particulière à Ponder's End, malgré les heureuses dispositions dont il était doué, il s'appliqua aux mathématiques et entra, le 23 septembre 1806, en qualité de *first class boy*, à bord de l'*Impérieuse*, alors commandée par lord Cochrane. Il y servit jusqu'en octobre 1809 et, pendant ces trois années, prit part à plusieurs sérieux combats sur les côtes de France et dans la Méditerranée. Il se distingua surtout par son intrépidité dans l'engagement qui eut lieu à la baie d'Arcupon, où il fut blessé et un instant tenu pour mort ; il faillit ensuite périr victime de la méprise d'un corsaire maltais, qui avait pris l'*Impérieuse* pour un navire français. Plus tard, il déploya une grande résolution dans la tentative de sauvetage qu'il dirigea heureusement pour arracher des flots un jeune midshipman, fils de William Cobbett. Le 31 juillet 1808, il contribua beaucoup, par l'habileté de ses manœuvres et de son feu, à dégager le château de Mongat, près Girone, qu'assiégeaient les Français, fut blessé deux fois dans cette affaire, et une troisième fois à l'attaque de Roses. Lord Cochrane l'envoya au secours du château de la Trinidad, serré de près par l'armée française, et il déploya en cette circonstance la même intrépidité. Embarqué d'abord sur un brûlot lancé dans la baie de Gascogne, il se comporta avec une rare bravoure, et sa belle conduite fut signalée, à plusieurs reprises, tant au feu que lorsqu'il s'agissait de sauver la vie à plusieurs marins tombés à la mer. Attaché successivement à l'état major de l'*Eole*, du *Spartiate*, il continua de harceler les corsaires français et fut nommé lieutenant en 1812. Embarqué sur l'*Espiègle*, Marryat ne cessa de déployer le même courage, le même

dévouement pour arracher des malheureux au danger. S'étant jeté à la mer afin de retirer des flots un matelot pendant une mer houleuse, il ne fut repêché qu'à un mille et demi du bâtiment, et, s'étant, dans cette tentative généreuse, brisé un vaisseau intérieur, il dut rester aux Indes occidentales jusqu'à son rétablissement. Réembarqué en janvier 1814 sur le *Newcastle*, il reçut pour mission, de lord George Stuart, d'attaquer quatre navires dans les eaux de la Nouvelle-Orléans, et s'acquitta de cet ordre valeureusement. Il perdit un officier et douze hommes. En 1815, il était élevé au grade de commandant. En 1820, il avait le commandement du sloop le *Beacon*, qui croisait devant Ste-Hélène. Il monta ensuite le *Rosario*, qui fut chargé d'apporter à Londres la nouvelle de la mort de Napoléon I^{er}. En 1823, il reçut le commandement du *Larne* et fit voile en mars 1823 pour les Indes orientales, où il resta en station jusqu'à la guerre des Birmans en 1825, ayant le premier rang parmi les capitaines placés sous les ordres du commodore Grant. Après une longue et pénible campagne dans laquelle il perdit une grande partie de son équipage et où il contribua à la soumission de Bassein, il fut nommé capitaine de vaisseau, eut le commandement du *Tees*, sur lequel il revint en Angleterre. De novembre 1828 à novembre 1830, le capitaine Marryat prit, dans la Manche, le commandement de l'*Ariadne*, et reçut, en récompense de ses services durant la guerre des Indes, la décoration de l'ordre du Bain. L'*human Society* lui décerna une médaille pour ses actes de dévouement. Des témoignages publics de gratitude lui furent donnés par ses différents chefs, et son nom ne tarda pas à devenir très-populaire dans toute l'Angleterre. Malgré un service si constant et si actif, le capitaine Marryat trouva, dans les loisirs de sa vie de marin, le temps de se livrer à la littérature. Sa riche imagination se tournait vers la composition des romans, dont ses voyages et ses aventures lui fournissaient les principaux épisodes. Son *Peter Simple* fut un de ses premiers essais; il obtint un immense succès. Le roi Guillaume IV, qui l'avait lu, en fut charmé et exprima le désir de voir l'auteur. Marryat, s'étant rendu à St-James, attendait son audience dans une antichambre. Guillaume IV l'aperçut et demanda qui il était. — *Dites à Sa Majesté que je suis Peter Simple*, répondit l'officier à la personne qui le questionnait de la part du prince; et à ces mots, Guillaume l'appela et l'accueillit avec empressement. — D'une fécondité prodigieuse, Marryat surpassait encore Walter Scott en rapidité dans la composition de ses livres. Nous citerons de lui, outre *Peter Simple* (1834) : *Jacob faithful* (1834); — *the Naval officer, or the Frank midmay* (1836); — *the Pacha of many tales* (1835); — *Japhet in search of father* (1836); — *Mr. Midshipman easy* (1836); — *Rattlin the reefer* (1836);

— *the Pirate* (1836); — *the three cutters* (1836); — *Sharley Fow, or the Dog fiend* (1837); — *the Settlers* (1836); — *the old Commodore* (1837); — *Outward bound, or Merchant's adventures* (Ardent Troughton, 1837); — *the Phantom Ship* (1839); — *the King's own* (1834); — *Jack ashore* (1840); — *Olla podrida* (1840); — *Newton Forster, or the Merchant service* (1840); — *Poor Jack* (1841); — *Percival Keene* (1842); — *Masterman ready, or the Wreck of the Pacific, written for young people* (1841); — *Joseph Rushbrook, or the Poacher* (1841); — *Narrative of the travels and adventures of Mr. Violet in California, Sonora and Western Texas* (1843); — *the Privateer's man, one hundred years ago* (1846). Une bonne partie de ces romans a été traduite en allemand par Richard (Aix-la-Chapelle, 1834, et années suivantes), et par Roberts et Baermann (Brunswick, 1835 et années suivantes). MM. Defauconpret, Derazey, Albert Montémont, E. de la Bedollière, J. Robaglia, en ont traduit en français le plus grand nombre. Le capitaine Marryat donna son jugement sur les Etats-Unis dans un ouvrage intitulé *Diary in America, with remarks on its institutions* (London, 1839, 2 vol. in-8°; Paris, 1840) et fit pour cette république ce que Fenimore Cooper avait fait, deux ans auparavant, pour l'Angleterre. On trouve dans son livre une critique spirituelle et vive des Américains. Marryat s'était beaucoup occupé de l'importante question des signaux en mer. Il en fit paraître un code en 1837 (*A code of signals for the use of vessels, employed in the merchant service*). Cet ouvrage eut l'approbation de tous les marins; il lui valut un témoignage public de reconnaissance de la part de la *ship owners' Society*; et après que son livre eût été traduit en français, le roi Louis-Philippe lui envoya la croix d'officier de la Légion d'honneur. Mais Guillaume IV ayant appris que le capitaine pour lequel on lui demandait le droit de porter cette décoration étrangère était le même qui avait écrit contre la presse pour recruter les marins, il lui refusa cette faveur. Petitesse regrettable d'un monarque à l'égard d'un serviteur zélé de l'Angleterre, dont le pays auquel il avait fait la guerre savait mieux apprécier les services. Les romans du capitaine Marryat offrent à un haut degré les qualités de l'école des romanciers anglais, une étude fine et vraie du cœur humain, une peinture heureuse des caractères, rien de ce sentimentalisme qui plaît quelquefois sous la plume des Allemands, mais qui nous transporte trop souvent dans un monde imaginaire. Toutefois on y chercherait vainement de grands caractères. Marryat excelle à peindre la vie du bord et l'existence de l'homme de mer, les allures et les opinions des matelots, de l'officier de marine anglais. Toutes les conceptions de cet auteur sont empreintes d'un sentiment de moralité, et marquées au coin d'un bon sens qui rendent la lecture de ses romans agréa-

ble à toutes les classes de la société, sans être dangereuse pour aucune. Marryat avait abandonné, dans les dernières années de sa vie, le service actif, pour ne plus se livrer qu'à ses goûts d'auteur. Il se retira à Langham, dans le Norfolk. C'est là qu'atteint d'une maladie longue et grave, il mourut le 2 avril 1848, laissant un fils qui a embrassé la même carrière que lui. Son autre fils avait péri dans un naufrage, après s'être acquis une réputation de dévouement et de courage digne de celle de son père. A. M—Y.

MARS (SAINT), et suivant d'autres, *Marse*, ou même *Matz*, prêtre et ermite, que l'on croit être né vers le commencement du 6^e siècle à Bais, petite paroisse de l'évêché de Rennes et voisine de Guerche, est plus connu par le culte qu'il reçoit que par ses actions. On croit qu'il passa la plus grande partie de ses jours à Vitré, et qu'il mourut au village de Marse, où l'on montre encore les ruines de sa maison. Le tombeau qui renfermait son corps devint célèbre par une infinité de miracles, et les habitants de Bais en regardaient la possession comme un trésor du plus grand prix. En 1427, ces habitants, craignant que les Anglais, dont la descente en Bretagne était imminente, ne leur enlevassent ce corps, le transportèrent à Vitré, et le mirent sous la garde des chanoines de la collégiale de Ste-Madeleine de cette ville. Le duc de Bretagne ayant fait sa paix avec les Anglais, la paroisse de Bais réclama, mais en vain son dépôt. Le chapitre de Ste-Madeleine se refusant toujours à la restitution demandée, les habitants voulurent se le procurer à force ouverte un jour que, selon la coutume; on portait les reliques de St-Mars en procession hors de la ville; mais s'étant trouvés les plus faibles, ils furent obligés de céder et de les laisser en la possession de Vitré. Les chanoines crurent qu'ils ne les perdraient jamais: c'est ce qui détermina en 1486 Guy, comte de Laval, baron de Vitré, et Anne de Montmorency, son épouse, à faire faire un coffret d'argent pour les renfermer. Quant à la paroisse de Bais, elle s'abstint de toute procession extérieure jusqu'en 1750, qu'elle recouvra les reliques de St-Mars, moins son fémur droit, deux de ses côtes et son chef, que l'église de Vitré possède encore aujourd'hui. Depuis cette époque, elle a repris l'usage de les promener processionnellement sur toute l'étendue de son territoire, le 14 janvier et le 21 juin de chaque année. — MARS (le P. Noël), né à Orléans, dans le 16^e siècle, fut supérieur de la congrégation des bénédictins réformés de Bretagne, qui avaient adopté une règle beaucoup plus sévère. Le P. Symphorien Guyon, d'Orléans, prêtre de l'Oratoire, a parlé de lui avec éloge aux pages 270 et 291 de son *Histoire chronologique des évêques d'Orléans*, ainsi qu'André du Saussey dans l'Appendix de son *Martyrologe de France*. Le roi Louis XIII demanda au pape sa canonisation et l'érection en congrégation des monastères de Redon, Lehon, le Tron-

chet-Lantenac, la Chaume, Landevenec et St-Meen, desservis par les bénédictins réformés de Bretagne. Les pères de la société de Bretagne ne purent obtenir l'érection qu'ils sollicitaient; on se contenta d'unir leurs monastères à la congrégation de St-Maur. Quant au P. Mars, le pape consentit à sa canonisation par les voies ordinaires, qui furent suivies avec ardeur et succès par le P. Guillotin, commis à cet effet. La procédure préparatoire n'eut pourtant aucune suite, l'union à la congrégation de St-Maur ayant insensiblement fait perdre de vue le P. Mars, auquel dom Hugues Ménard a néanmoins donné la qualité de bienheureux, tant dans la préface de son *Martyrologe bénédictin*, que dans l'addition qu'il y a faite de quelques saints nouveaux. La Vie du P. Mars, écrite en 1647, par son neveu dom Noël Mars, est restée manuscrite. On peut voir à son sujet les *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'ordre de St-Benoît*, par la mère de Blémur (t. 2), et la notice que lui a consacrée dom Lobineau dans ses *Vies des saints de Bretagne*. P. L—T.

MARS (ANTOINE-JEAN), conseiller à la cour royale de Paris, était né en 1777. Il fut d'abord substitut du procureur du roi près le tribunal de première instance de la Seine, et montra beaucoup de modération dans l'exercice de sa charge. Il passa ensuite au parquet de la cour royale et fut l'un des substituts de M. de Peyronnet dans la cause de conspiration qui fut poursuivie en 1820 devant la cour des pairs. Nommé conseiller à la cour royale de Paris par M. de Peyronnet, lorsque celui-ci devint garde des sceaux, il mourut dans l'exercice de ces fonctions le 19 décembre 1824. On a de lui une compilation utile et souvent consultée, sous ce titre: *Corps de droit criminel*, ou Recueil complet, méthodique, et par ordre de matières, des Codes d'instruction criminelle et pénal, des lois, arrêtés du gouvernement, décrets, avis du conseil d'Etat, ordonnances royales, édits, etc., actuellement en vigueur, en matière criminelle, correctionnelle et de police, avec les arrêts de la cour de cassation, etc.; suivi d'une Table chronologique des lois et des actes du gouvernement, et d'une Table générale alphabétique des matières, Paris, 1820-1821, 2 forts vol. in-4°. Z.

MARS (ANNE-FRANÇOISE-HIPPOLYTE), célèbre comédienne française, naquit non pas à Paris le 9 février 1779, comme le disent la plupart des biographes, mais à Rouen le 20 décembre 1778, le lendemain du jour où Marie-Antoinette mettait au monde Marie-Thérèse-Charlotte, plus tard duchesse d'Angoulême et Dauphine. Elle était fille de Jacques-Marie Boutet, connu à la scène française sous le nom de Monvel, et de Jeanne-Marie Salvétat, actrice de province très-médiocre, mais fort belle, qu'au théâtre on nommait *madame Mars*. L'erreur de date est venue de ce qu'en effet Hippolyte Mars fut baptisée à Paris le

10 février 1779, dans l'église St-Germain l'Auxerrois : l'extrait de baptême la dit née de la veille ; il ne faut pas s'en étonner, on sait avec quelle négligence étaient alors tenus les registres de l'état civil confiés au clergé des paroisses. Dans celui-ci, le père, qui s'appelait Boutet de Monvel comme le plus illustre des poètes comiques se nommait Poquelin de Molière, signe seulement de son premier nom et s'intitule *bourgeois de Paris* ; Jeanne Salvetat y est déclarée *son épouse*. N'étant point mariée, elle aurait pu l'être effectivement, et n'en perdit totalement l'espoir qu'au moment où Monvel, appelé en Suède par le souverain du pays, prit pour femme la fille d'un ancien comédien, pensionnaire du roi, nommé Cléricourt. La date du 2 décembre 1778 se trouve décidée par la pension de cinq cents francs accordée à tous les enfants nés en même temps que Marie-Charlotte, pension payée par les Bourbons à mademoiselle Mars jusqu'en 1830, époque à laquelle on la supprima. Une autre preuve se tire de la plaisanterie que faisait souvent Monvel en disant que l'on avait tiré le canon à la naissance de sa fille. Les défenseurs de la date de 1779 prétendent qu'elle désignait l'époque des relevailles de Marie-Antoinette, sans songer que l'on ne tire pas le canon pour des relevailles. Élevée chez sa mère, la jeune Hippolyte y reçut les premières notions de l'art dramatique d'un vieux comédien nommé Valville, qui habitait avec madame Mars, fut plus tard acteur et régisseur du théâtre Louvois, et se retira finalement dans la maison de mademoiselle Mars, non, comme on l'a faussement supposé, qu'il manquât de moyens d'existence, mais parce qu'elle se trouvait heureuse de soigner la vieilllesse de l'ami de sa mère, qui était aussi son plus ancien ami et son premier maître. C'est chez cette brillante et unique élève que Valville termina ses jours. L'artiste qui devait plus tard obtenir une si juste et si grande célébrité parut d'abord dans des rôles d'enfant sur le théâtre de Versailles, dirigé par mademoiselle Montansier. Les pièces où se montrait Hippolyte étaient pour l'ordinaire des *divertissements*, introduits alors assez fréquemment dans certains ouvrages sur les théâtres de province. A treize ans, elle jouait les rôles de l'*Amour* et du *Plaisir* dans des pièces allégoriques dont sa charmante figure assurait le succès. Elle se rappelait aussi avoir produit de l'impression dans le petit rôle de Louison du *Malade imaginaire*. Un peu plus tard, mademoiselle Montansier établissait à Paris un théâtre destiné à tous les genres, et y faisait paraître sa jeune pensionnaire dans une de ces farces très à la mode en ce moment, qui portaient le nom du principal personnage, c'est-à-dire du *Niais*, joué d'origine par Baptiste cadet. Mars y représenta le petit frère de *Jocrisse*. C'était encore un rôle d'enfant, et, bien qu'on ne fût pas habitué aux *petits prodiges* autant qu'on

l'est aujourd'hui, pareil rôle ne pouvait attirer une bien grande attention sur celle qui en était chargée. Aussi fut-ce un peu plus tard que la jeune Mars commença d'être un peu plus sérieusement remarquée. Beaucoup de biographies disent que Monvel lui enseigna la déclamation et les autres parties de l'art dramatique. C'est une erreur. Monvel partit pour la Suède assez peu de temps après la naissance de sa fille. A son retour, le mariage qu'il avait contracté lui rendait impossible toute relation intime avec madame Mars ; il vit donc fort peu la fille que celle-ci lui avait donnée et ne put suivre son éducation. Les maîtres qui la formèrent furent réellement Valville, comme nous le marquons il y a un instant, un peu plus tard Dugazon, et surtout, ainsi qu'on le verra bientôt, la célèbre Louise Contat. En 1795, mademoiselle Mars, âgée de dix-sept ans, quittait le théâtre Montansier pour entrer dans la portion de l'ancienne troupe dite de la *Comédie française* qui s'était en 1791 séparée du *Théâtre de la république* et donnait ses représentations dans la salle de la rue Feydeau (1). De cette époque datent les véritables débuts de Mars à la *Comédie française*. Elle y joua d'abord la tragédie avec peu de réussite. La faiblesse de sa voix, et même, en dépit des premiers succès dont son enfance avait été favorisée, les moyens bornés qu'on lui supposait, l'empêchèrent de persister. A l'égard de la comédie, ses premières apparitions ne semblaient non plus sous aucun rapport annoncer un brillant avenir. Avec le temps, il fallut cependant lui reconnaître de l'intelligence ; mais, disait-on, elle la réservait pour l'intimité. A la scène, son extrême timidité, la laissant froide et inanimée, donnait à croire qu'elle ne comprenait rien, quoique en réalité son sentiment intérieur fût plein d'intelligence. A son entrée dans l'adolescence, elle avait perdu la gentillesse enfantine, tout en restant d'une maigreur excessive ; son visage n'avait aucune fraîcheur ; elle se tenait mal, portant les bras accolés au corps et les coudes en arrière ; elle manquait d'ailleurs de distinction, s'habillait bourgeoisement et se laissait comparer « à une petite demoiselle de boutique allant à la messe le dimanche ». Cette beauté, cette splendeur, ce noble port, cette aisance dans la tournure et les manières, qui contribuèrent si puissamment à ses succès, ne datent point de sa première jeunesse. Ce fut seulement à l'âge de trente ans qu'elle posséda complètement ces précieuses qualités extérieures, qui, au moment où elle paraissait sur la scène, la faisaient applaudir avant même qu'elle eût ouvert la bouche. On la désigna quelque temps sous le nom de *Mars cadette*, parce qu'une autre fille de Jeanne Salvetat, morte à Versailles en 1837, dans une maison de sa

(1) Cette salle, que bordait d'un côté la rue des Colonnes, a été démolie en 1832 pour faire place à la rue de la Bourse.

sœur, s'était précédemment produite au théâtre, et y remonta depuis plusieurs fois sous le nom de *Mars aînée*, sans avoir jamais dépassé la médiocrité. Hippolyte Mars s'en tint d'abord à l'emploi des ingénuités; elle le partageait avec mademoiselle Lange, qui, de même que fit bientôt sa rivale, jouait aussi les *jeunes premières*. Douée d'une figure virginale, d'une voix enchanteresse, ayant beaucoup de grâce dans le maintien et beaucoup de sentiment dans le débit, mademoiselle Lange quitta le théâtre en 1798 et y eût laissé plus de souvenirs si sa remplaçante ne l'eût bientôt fait oublier. Celle-ci excita pour la première fois une sensation marquée dans la pièce de Laujon intitulée *le Couvent*, où elle fit preuve du talent possédé par elle à un si haut degré de *faire valoir les mots*; mais son grand et complet succès, succès qui la classa tout à fait à part au milieu des artistes distingués de la capitale, date véritablement de 1800, et, chose assez remarquable, fut obtenu dans le rôle du sourd-muet de *l'Abbé de l'Epée*, drame de Bouilly, qui dut à la jeune actrice, alors âgée de vingt-deux ans, une grande partie de la vogue qu'il conserva longtemps. Ce rôle et celui du petit Jocrisse, indiqué plus haut, ne sont pas les seuls *travestis* qu'elle ait joués; peu de temps après, elle enchantait tout l'auditoire par la manière dont elle s'acquitta du rôle de Benjamin dans *Omasis*, tragédie biblique de Baour-Lormian, dont le sujet n'est autre que *Joseph en Egypte*. C'est sans doute en souvenir de ces premiers triomphes que le drame parut toujours avoir pour elle un attrait particulier. Mars s'en tint assez longtemps aux rôles de l'emploi dans lequel avaient eu lieu ses débuts. Elle possédait en effet au plus haut degré l'ingénuité piquante de cet emploi, la grâce charmante, la candeur si difficile à feindre, la sensibilité douce et timide, accompagnée de ce quelque chose si délicat et si fin que l'on ne saurait définir, mais que l'on observe avec tant de délices dans une jeune fille heureusement née, et dont le cœur aussi tendre que pur va naïvement s'ouvrir et se livrer aux premières impressions de l'amour; tout cela joint à la jeunesse et à la beauté se trouvait réuni chez la jeune actrice, dont on trouvait dès lors le talent l'un des plus parfaits qui eussent existé; toute comparaison demeurerait à son avantage, et l'on concluait que jamais l'expression aussi précise que complète de tout ce qu'un rôle peut exiger n'avait été portée si loin. Mais en même temps on disait tout bas que les avantages physiques de la comédienne entraient pour beaucoup dans les applaudissements; on lui faisait observer que l'emploi des ingénuités tient de l'enfance et qu'on ne saurait le conserver longtemps. Les auteurs de cette observation ne se doutaient guère qu'elle y brillerait encore trente ans plus tard et ne le quitterait presque qu'en quittant le théâtre. Du reste, elle n'avait pas tardé à se mettre en me-

sure vis-à-vis des critiques de ce genre en abandonnant les jeunes amoureuses, emploi confié alors à mademoiselle Mézeray et abandonné par elle en 1810 pour celui des grandes coquettes. C'était agir avec prudence et raison, car elle courait grand risque d'être éclipsée par sa rivale, douée au plus haut degré de cette sensibilité communicative qui manquait à la première, qui, prenant son parti à propos, continua de briller à côté de Mars jusqu'à sa retraite, en 1816. Celle-ci, dans les rôles d'amoureuse, ne lui avait pas succédé immédiatement; madame Vanhove-Talma s'était montrée dans l'intervalle, et son mérite dans la comédie, comme dans la tragédie et le drame, avait brillé d'un éclat très-vif, mais qui eut peu de durée. Ses succès étaient alors tout récents et ce ne fut pas avant 1811 qu'elle quitta le théâtre; c'était elle plus encore que mademoiselle Mézeray qu'il s'agissait de faire oublier. Mars y parvint promptement, presque sans effort et comme si elle n'eût fait que suivre une impulsion naturelle. Ce n'est pas tout, chaque jour elle étendait son domaine, et personne n'osait s'en plaindre, même au théâtre; à trente ans, on la voyait, sans abandonner les ingénues et les jeunes amoureuses, jouer les jeunes coquettes, dont l'esprit est tout à fait opposé, aborder les femmes mariées et parfois aller même jusqu'aux veuves. Aussi sûre du public que d'elle-même, aucune tentative ne l'effrayait: on eût dit qu'elle se plaisait à se rire de toutes les difficultés, à vaincre tous les obstacles, à défier en quelque sorte le public en donnant à tout ce qu'elle touchait une face nouvelle et un intérêt plus saisissant. C'est qu'alors mademoiselle Contat, qui eut toujours pour Mars le plus tendre attachement, lui avait montré, dit une actrice qui a esquissé la vie de son illustre camarade, *l'art de faire sortir au dehors ce que sa timidité étouffait au dedans*. On lui avait reproché de ne faire valoir que des *mots*, elle montra bientôt qu'elle savait tout aussi bien faire valoir des *tirades*, et cette faculté se reconnut mieux que jamais quand elle occupa son second emploi. Elle avait ménagé sa transition de l'ingénuité à la coquetterie par le rôle de Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard*; Silvia en effet n'est plus une ingénue, et il s'en faut même de beaucoup, puisqu'elle ne cesse de faire assaut d'esprit avec son amant. Son immense succès dans ce rôle, où jusqu'à la fin de sa carrière on la voyait toujours avec un plaisir nouveau, lui donna l'idée de remettre en honneur plusieurs pièces oubliées ou discréditées, et particulièrement le répertoire de Marivaux, sûre dans toutes les scènes favorables de mettre en relief des beautés demeurées jusqu'alors inaperçues ou mal comprises. Pour montrer ce qu'une pareille entreprise avait alors de hardi, il suffit de dire que la critique se croyait obligée d'excuser le public du goût qu'il montrait pour ces pièces, et cette excuse était assurément le plus brillant éloge qu'on pût faire de l'actrice.

« Le naturel de celle-ci, disait Geoffroy, lutte avec l'affectation de l'auteur, et donne l'apparence du sentiment aux traits les plus précieux et les plus recherchés. » A cette même époque, tout en soutenant de toutes les forces de son talent plusieurs pièces nouvelles, on la voyait paraître dans quantité de comédies de l'ancien répertoire et y jouer les rôles du genre le plus opposé. Rien ne coûtait au prestige qu'elle savait, sans paraître y prendre garde, exercer sur les spectateurs. N'eut-elle pas un jour l'idée de relever *la Feinte par amour* de Dorat, poète bien autrement décrié que Marivaux, et les marques d'approbation ne se montrèrent jamais plus vives et plus spontanées. L'actrice dominait le public; elle avait sur le parterre cette influence irrésistible qu'elle ne perdit jamais; elle fascinait l'auditoire: tout ce qui sortait de sa bouche enchanteresse, tout ce qui se peignait sur ses traits aussi beaux qu'expressifs, tout ce que le moindre de ses gestes paraissait exprimer était aussitôt non-seulement accepté sans difficulté, mais approuvé avec chaleur, célébré avec enthousiasme, exalté jusqu'au fanatisme. Le moment semblait assez mal choisi pour venir disputer les couronnes qui lui étaient unanimement décernées; quelques tentatives avaient été faites en ce sens depuis ses premiers succès, et n'avaient eu de résultat défavorable que pour de téméraires ou peu judicieuses rivales qui n'avaient pas craint de venir réclamer au moins le surplus de ce que l'on accordait à Mars au delà des applaudissements les mieux prononcés. Une concurrence plus sérieuse s'était annoncée en 1808: Emilie Leverd avait débuté avec succès, et comme à la jeunesse et à la beauté elle joignait véritablement beaucoup de mérite, elle put donner un instant quelques inquiétudes à une rivale dont sans doute il était difficile d'approcher, mais trop expérimentée pour ne pas savoir que toutes les idoles, même celles à qui l'on rend le plus d'hommages et l'on porte le plus d'offrandes, peuvent être renversées en un moment, et souvent lorsque l'on s'y attend le moins. Il faut que les avantages physiques et le talent réel aient été fort marqués chez mademoiselle Leverd pour qu'elle ait eu un véritable parti qui, soutenu par différentes influences, fut assez nombreux et assez puissant pour balancer un instant celui de mademoiselle Mars, à tel point même que les plus chauds amis de cette dernière étaient obligés d'avouer et même de constater les succès de l'autre. L'opinion du public était du reste si bien acquise à mademoiselle Mars qu'elle échappa dans tous les temps aux attaques des journalistes, bien moins nombreux alors, mais par cela même plus influents qu'à présent. En cette circonstance, le seul dont la parole eût une portée considérable et la critique une valeur sérieuse, l'abbé Geoffroy, par des motifs qui sans doute lui étaient particuliers, se crut obligé de soutenir l'étoile nouvelle qui brillait à l'horizon.

Ce journaliste, aujourd'hui assez justement oublié et dont on a vanté peut-être outre mesure le goût et l'instruction, avait trop de tact pour attaquer de front celle qu'il se proposait de sacrifier, et se mettre ainsi en contradiction non-seulement avec l'opinion de la plus nombreuse et plus saine partie du public, qui était au fond la sienne, mais encore avec celle du chef de l'État, qui montrait en cette occasion plus de discernement qu'il ne l'a fait habituellement en matière de littérature et de beaux-arts. Geoffroy s'en tint donc à faire de mademoiselle Leverd un éloge bien senti, en y glissant ou plutôt en y laissant soupçonner une critique légère de celle qui ne pouvait souffrir aucune concurrence; c'en était assez pour la blesser profondément. Elle sut faire en sorte que la chose ne se renouvelât pas. Un cadeau considérable en argenterie ramena bientôt l'abbé journaliste à des sentiments plus doux. C'est le seul tribut que Mars ait payé dans pareille intention. A tous les autres journalistes, devenus plus tard aussi nombreux qu'exigeants, et qui contribuaient à l'envi au maintien de sa haute renommée, elle ne donna que des dîners succulents et de séduisants sourires. La fortune, à l'occasion de cette rivale, la seule qui ait inspiré quelque doute sur le côté duquel pencherait la balance, se montra comme d'ordinaire favorable à l'artiste dont le mérite hors ligne était bien fait pour fixer son inconstance. Au bout d'assez peu de temps, l'embonpoint de mademoiselle Leverd, qui menaçait de devenir excessif, la força, comme mademoiselle Mézeray, d'abandonner les jeunes rôles. Mars joua dès lors l'emploi sans partage et avec un succès qui ne se ralentit pas un instant. Toutes les rivalités nouvelles qu'à plusieurs reprises on essaya de lui susciter durent sans retard baisser pavillon, et, toujours de bonne guerre, elle demeura maîtresse de la place, occupant, tant qu'elle continua l'exercice de son art, un rang que personne n'aurait plus songé à lui disputer. Les tentatives n'avaient d'ailleurs eu lieu qu'à l'égard du vieux répertoire; non-seulement, comme on le pense bien, jamais l'actrice en renom n'aurait consenti à céder un des rôles par elle si supérieurement créés, mais c'eût été gravement se risquer que d'ouvrir la lice sur un terrain où tous les avantages lui étaient d'avance acquis. En cas pareil il y avait péril presque égal à faire de vains efforts pour l'imiter ou à s'imposer l'obligation de faire autrement, puisque l'on était à peu près sûr de ne pas faire aussi bien. Pour les pièces anciennes la lutte était plus praticable, mais encore fort difficile, et il faut songer que Mars, à peine entrée dans l'ancien répertoire, y fit une sorte d'invasion. Les vieux habitués de la Comédie française qui, durant le dernier quart du dix-huitième siècle, avaient applaudi l'admirable troupe, formée alors dans son entier d'une réunion de talents du premier ordre, possédaient

un goût trop délicat et un jugement trop exercé pour n'avoir pas compté parmi les plus chaleureux appréciateurs du talent de Mars dans les rôles d'ingénues et de jeunes premières, mais c'était surtout dans ceux des grandes coquettes qu'on l'attendait. A peine avait-elle trente ans que l'on avait commencé à raisonner sur son âge, à ne la trouver plus jeune. On semblait vouloir la pousser de force dans l'emploi des *maturités*; elle ne se fit point prier pour y entrer lorsqu'en 1809 mademoiselle Contat eut pris sa retraite définitive. Elle allait y retrouver ses anciennes compagnes dans l'emploi des jeunes premières, mesdemoiselles Mézeray et Leverd; mais, à la différence de celles-ci, tout en adoptant de nouveaux rôles, elle ne quittait pas les anciens; plus elle avançait, plus elle arrondissait sa propriété sans rien aliéner de son patrimoine. Sa longue et brillante carrière dramatique doit donc se partager moins d'après l'emploi qu'elle occupa au théâtre, puisqu'elle finit par en remplir trois à la fois, que par le genre des pièces où elle trouva l'occasion de déployer ses admirables facultés. On peut ainsi diviser la vie théâtrale de Mars en trois périodes : la première datant de ses débuts jusqu'à l'époque où elle aborda les grandes coquettes; la seconde dans laquelle ces derniers rôles vinrent donner un nouveau caractère à des triomphes non interrompus; la troisième où elle parut enfin dans ce que l'on a nommé le *drame moderne*, tel que le comprend en France l'école dite *romantique*. Il n'est pas possible, même en imposant à la liste toutes les restrictions praticables, d'indiquer ici les pièces dans lesquelles elle a pour la première fois joué un rôle en lui imprimant le cachet ineffaçable de son merveilleux talent, et de celles où, remettant au courant du répertoire un ouvrage depuis longtemps négligé, elle a su donner à la partie qui la concernait un caractère tout nouveau. Si l'on en rappelle ici quelques-unes, c'est uniquement dans l'espoir que ceux qui n'ont point entendu mademoiselle Mars les reliront, en s'arrêtant avec attention sur ses rôles, tâcheront de se faire une idée de tout ce qu'un talent dramatique du premier ordre trouvait à y développer de grâces et de séduction, et en combien de manières il peut faire vibrer les cordes les plus sensibles du cœur humain. On a vu avec quelle exquise habileté elle savait donner une couleur toute naturelle à l'esprit si recherché de Marivaux; qu'il suffise de rappeler pour la plus charmante naïveté Betty de la *Jeunesse de Henri V*, d'Alexandre Duval; pour la plus intime sensibilité, lady Athos d'*Edouard en Ecosse*, du même auteur; pour l'ingénuité la plus parfaite, Victorine du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine; quel délicieux babil dans madame d'Orbeuil du *Secret du ménage*, de Creuzé de Lessert! Quelle intéressante gradation dans Julie de la *Coquette corrigée*, de Lanoue! d'abord vive étourdie, dissipée, inconséquente, l'actrice

finissait, en passant par tous les degrés de la conversion, par être touchante et presque tragique. Quel intérêt elle savait donner aux emportements de Rose de Volmar dans la *Jeune femme colère*, d'Etienne! que d'art et de finesse dans mademoiselle Beauval de *Bruys et Palaprat*! quel rire épanouissant et communicatif dans la comtesse de l'*Amant bourru*, de Monvel! et ne l'avons-nous pas vue dans son âge mûr telle encore qu'on nous la dépeignait aux années de sa plus belle jeunesse, dans Susanne du *Mariage de Figaro*, pleine de vivacité, de malice, de coquetterie, avec des yeux « brillants comme des éclairs dans lesquels pétillait le désir de plaire »? Cette série de triomphes, tous plus éclatants les uns que les autres, offrit à Mars l'occasion de donner une valeur momentanée à des ouvrages qui par eux-mêmes en avaient assez peu, tels, par exemple, que la *Fille d'honneur*, de Davrigny, à laquelle, dans le rôle d'Emma, elle donna une importance qu'elle a nécessairement perdue, ainsi que plusieurs autres que les contemporains ont cités et que l'on citera longtemps encore en y attachant le nom de l'actrice, de préférence à celui des auteurs. Et ce sera simple justice. Elle leur avait valu tant de succès pendant leur vie, qu'ils lui vaillent au moins un souvenir après leur mort! Mais ce qui doit par-dessus tout exciter l'admiration, et, ne craignons pas de le dire, la reconnaissance des vrais amis de l'art dramatique, c'est que, grâce à cette grande comédienne, le répertoire de Molière fut rendu à son premier éclat; ses inimitables compositions se remontrèrent avec tout l'attrait qu'elles pouvaient avoir eu dans leur nouveauté. Ce grand fait, ou, pour mieux dire, ce grand service, domine toute la seconde période de sa vie théâtrale. Sans doute on n'avait pas cessé de chérir, d'admirer, d'honorer le grand comique, mais ses chefs-d'œuvre étaient dans la mémoire de tous; les habitués du théâtre les possédaient non moins bien que les acteurs chargés de les réciter, et les plus habiles parmi ceux-ci se croyaient tout droit d'en jouer les rôles avec négligence quand ils ne les abandonnaient pas à des doubles ou à des débutants. Les sociétaires avaient fini par juger que depuis assez longtemps les œuvres de Molière occupaient la scène, et qu'en conséquence il était bon de les laisser reposer en paix dans les cartons. Mars avait su remettre en honneur les qualités ingénieuses, les fins détails, les dialogues piquants de notre théâtre du second ordre; pouvait-elle souffrir que le premier ordre fût oublié? Elle se sentit assez forte pour prouver par son exemple que jamais il n'avait été moins temps d'oublier Molière. On vit reparaître Célimène, Agnès, Elmire, présentées sous des points de vue que les actrices précédemment chargées de ces rôles n'avaient point aperçus ou n'avaient qu'imparfaitement saisis. On comprit alors à quel point le génie inspirateur du grand homme animait aussi

son excellente interprète; les acteurs qui l'entouraient reconnurent que les inimitables productions de Molière n'étaient pas plus usées pour eux que pour le public, et présentaient à l'exercice des plus beaux talents une mine inépuisable, dont l'exploitation offrait chaque jour de riches et nouveaux filons à découvrir; ils durent alors avouer que l'auteur du *Tartuffe* était encore le premier des poètes comiques, quant aux ressources à offrir pour les jeux de scène et de physionomie, pour la vivacité des traits, pour le débit des tirades, pour le charme de l'expression, pour la profondeur de la déclamation, pour la variété et la délicatesse des nuances. On n'osa plus dès lors reproduire sur le Théâtre-Français les immortels ouvrages du plus beau génie comique de toutes les époques, d'une manière indigne d'eux. A l'exemple de Mars, les autres acteurs pensèrent ne pouvoir jamais faire assez pour donner aux créations de Molière toute leur inappréciable valeur. En ce sens, on peut dire que Mars eut pour élèves des comédiens distingués qui jusqu'alors s'étaient crus complets et trouvèrent dans le délicieux modèle qu'ils avaient sous les yeux un stimulant aussi aimable qu'énergique, et de nature à les faire tendre sans cesse vers une plus entière perfection. A peine Mars avait-elle ainsi fait resplendir des plus beaux feux la brillante auréole qui entoure la glorieuse tête du grand poète, qu'elle songeait au temps présent, et s'engageant dans la troisième période d'une carrière déjà si riche, elle prêtait aux poètes de notre âge l'appui d'une expérience consommée, d'un talent achevé et désormais bien sûr de lui-même. Cependant elle hésita longtemps à prendre les rôles du drame moderne. Elle avait bien pu accepter avec empressement un rôle de drame pur, et, en se souvenant de l'accueil reçu dans le personnage d'un adolescent affligé de surditisme, se plaire à représenter une jeune fille aveugle, comme elle le fit en 1824 dans la *Valérie*, de M. Scribe, où elle parut sous de certains rapports supérieure à elle-même. Un peu plus tard, elle avait été comblée d'applaudissements dans le rôle d'Hortense de l'*Ecole des vieillards* de Casimir Delavigne, rôle qui, tout en appartenant à la haute comédie, n'est déjà plus purement comique et où se fait sentir le mélange des genres, principal caractère du drame moderne. Mars avait en effet compris le progrès à la manière du poète des *Messéniennes*; elle avait senti que cette voix dont, comme on l'a dit, l'attrait était incomparable et le pouvoir sans égal, devait aider aux tentatives récentes de la pensée et du style; mais quand il s'agit d'aller plus loin et de faire accepter les hardiesses de tout genre qui depuis vingt-cinq ans se sont fait jour sur notre scène, elle s'y refusa longtemps et comprit avec peine l'avantage de se charger de rôles qui pourtant la montraient sous un aspect nouveau, fournissaient aux délicieuses nuances de son talent d'immenses

moyens d'obtenir des effets aussi neufs pour elle que pour les spectateurs. Mars avait joué avec un grand succès l'Elisabeth des *Enfants d'Edouard*, rôle qui appartient plus à la tragédie qu'au drame, mais elle ne montra d'abord que de la répugnance pour les ouvrages de M. Victor Hugo. Cet écrivain allait bientôt tenir au théâtre le sceptre de l'école nouvelle, et vraiment il était le seul qui annonçât en ce temps une véritable supériorité et osât hasarder certains traits alors regardés comme des témérités ou même des folies. Frappée et contrariée de quelques idées étranges et plus encore d'assez fréquentes imperfections de style, Mars disait que la dureté et l'irrégularité de plusieurs des vers de M. Hugo les lui rendaient impossibles à retenir et à réciter. Elle s'y habitua cependant, et si dans la bouche même de Mars la versification d'*Hernani* ne parut pas aussi mélodieuse que celle de la *Princesse Aurélie* de Casimir Delavigne, qu'elle avait si bien fait valoir, ce défaut trouva une bien ample compensation dans la vive couleur donnée par l'actrice au personnage de dona Sol, qu'elle représenta de manière à causer un véritable étonnement. La prose du même auteur ne fut pas moins bien interprétée lorsque Mars parut dans la *Thisbé d'Angelo, tyran de Padoue*. En d'autres drames, tels que *Louise de Lignerolles*, de MM. Goubau et Legouvé, on put admirer l'extraordinaire flexibilité de son talent; *Mademoiselle de Belle-Isle*, de M. Dumas, fut sa dernière création. Elle laissa dire de vieux artistes justement célèbres, qui la blâmaient d'avoir abandonné la grande école; ils n'auraient pas voulu qu'elle soutint, en acceptant des rôles nouveaux, un système condamné par beaucoup de gens: « Ils la tueront, » disait Fleury. Mais en adoptant ces pièces dont certains détails sont souvent si difficiles, Mars faisait pour sûr leur fortune: si elles étaient mauvaises, son talent n'en pouvait être compromis; tout au contraire, il n'en brillait que davantage, si elles réussissaient, puisque alors la réussite d'un genre nouveau lui était due, et il n'y avait de compromis en tout ceci que le public, qui, en applaudissant la représentation, semblait approuver la composition; pour elle-même, il n'y avait toujours que de la gloire. — Mars avait fait partie de la société nouvelle formée par suite de la réunion des deux Théâtres français en 1802, et ne la quitta que pour ses excursions dans les départements, qui étaient de véritables marches triomphales. Au temps des grandes prospérités de Napoléon, elle alla jouer en Allemagne en présence des souverains dont il avait prétendu faire le rempart d'un trône qu'ils ne tardèrent pas à renverser. Elle fit aussi, peu de temps avant sa retraite, une courte apparition dans la haute Italie. Sous la restauration, Mars eut le tort de manifester des opinions politiques et des regrets du précédent régime qui jetèrent sur elle un ridicule d'autant plus mérité, qu'outre une pen-

sion que lui avait assignée Louis XVIII, elle ne se faisait aucun scrupule de recevoir du même souverain de magnifiques cadeaux, que par une délicatesse du meilleur goût le prince ne voulait pas faire en argent, comme il s'était pratiqué sous l'empire. On mit à cette époque dans la bouche de l'actrice de prétendus bons mots qu'elle n'a jamais prononcés, mais elle avait réellement assez parlé pour qu'un soir le public l'ait au théâtre forcée à crier : *Vive le roi !* ce qu'elle fit d'assez mauvaise grâce et avec des subterfuges peu dignes d'un caractère et d'un esprit aussi distingués que les siens. Quand Louis-Philippe monta sur le trône, on la trouva de meilleure composition. Bien des fois on avait annoncé sa retraite, qu'elle prit enfin le 31 mars 1841, après avoir été couronnée sur la scène au bruit des applaudissements, des cris inspirés par le plus vif et le plus sincère enthousiasme, qu'on vit encore se reproduire à la représentation donnée à son bénéfice le 7 avril suivant. Ce fut la dernière fois qu'elle joua les rôles de Célimène du *Misanthrope* et d'Araminthe des *Fausse confidences*. Depuis bien longtemps on lui reprochait son insistance à occuper au théâtre une place dont d'autres étaient pressées d'hériter ; elle se montra tant qu'elle put sourde à ces suggestions ; les intérêts du théâtre s'accordaient avec les siens pour qu'elle s'en éloignât le plus tard possible. Mais en descendant le jour de son bénéfice, elle avait juré de n'y plus remonter et tint parole. On lui aurait su gré d'avoir violé son serment, surtout lorsqu'elle refusa obstinément de paraître au bénéfice du pauvre Montrose, son camarade, dont la raison s'était altérée et qui venait l'en supplier en compagnie du docteur Blanche. La part de sociétaire dont jouissait Mars depuis son entrée à la Comédie française, les feux, les suppléments de traitement, les pensions d'une part et de l'autre, les somptueux et innombrables cadeaux reçus des souverains, des princes, des ministres et de quantité de riches particuliers avaient de bonne heure procuré à l'actrice en renom de beaux moyens d'existence ; tant qu'elle fut au théâtre, de même qu'après sa retraite, il y eut toujours chez elle un luxe d'excellent goût et une sage magnificence. Valville d'abord, puis madame Mars, qui tant qu'elle vécut administra la maison de sa fille, l'avaient de bonne heure habituée à l'ordre et à la régularité en lui inspirant surtout l'aversion du gaspillage. Aussi, malgré les brillantes fêtes qu'elle donna et les dépenses journalières d'une maison richement montée, possédait-elle une grande fortune, sans parler des diamants dont elle se montrait couverte aux grandes occasions. On estimait son écrin au delà de deux cent mille francs, et plus d'une fois il tenta la cupidité des voleurs. Pour se soustraire aux inquiétudes de ce genre, elle prit le parti de tout vendre, et n'en fut pas moins dévalisée par un de ses domestiques. Elle ne put

reprocher qu'à elle-même une brèche plus considérable faite à son avoir par suite de pertes à la bourse : Valville et madame Mars étaient morts depuis longtemps, et sur la fin de sa vie elle se jeta dans ces hasardeuses spéculations avec une sorte de fureur. Elle avait, de plus, fait des prêts d'amitié fort considérables et n'avait point été remboursée ; elle supporta ces revers avec courage et sut restreindre sa dépense sans diminuer ses aumônes, qui avaient toujours été abondantes et sagement distribuées. En dépit de ses pertes, que l'on a sans doute exagérées, elle laissait à sa mort une fortune évaluée à *huit cent mille francs*. Son testament, daté de 1838, année de son voyage en Italie, causa une vive surprise à plusieurs personnes qui prétendaient n'avoir pas mérité d'y être oubliées. Son intention était de le retoucher, mais, par une faiblesse assez commune, elle avait peur que cette précaution ne hâtât l'instant fatal qu'elle redoutait vivement et dont chacun évitait avec soin de l'entretenir. Dans cet écrit la testatrice assignait quelques legs peu importants à différentes personnes, donnait à d'autres quitus de sommes qui lui étaient dues, et enfin constituait légataire universel de ses biens un fils (M. Alphonse Brumer) qu'elle avait eu cinquante ans auparavant et que, par une de ces bizarreries de famille qu'il est peu convenable et fort inutile de chercher à pénétrer, elle avait toujours tenu éloigné et qu'elle ne voulut même jamais voir. Au moment où sa mère cessa de vivre, il occupait un emploi subalterne dans une maison de banque. Ne s'étant point occupée de ce fils pendant sa vie, elle avait apparemment voulu le dédommager à sa mort. — Mars habitait le plus souvent Paris, mais elle avait toujours conservé une prédilection pour l'ancienne résidence royale où son enfance avait goûté la première fois le bonheur des applaudissements. Elle possédait à Versailles deux maisons et ne manquait jamais d'y passer quelque temps chaque année. Quoiqu'elle accueillît avec affabilité toutes les personnes qui lui étaient recommandées, hors du théâtre elle n'aimait point la société et finit par ne voir que fort peu de monde. Désespérée de vieillir, et, selon sa propre expression, rencontrant à chaque pas des *calendriers vivants* en plusieurs personnes connues d'elle depuis bien des années, elle ne faisait presque aucune visite. D'ailleurs, plus de dix ans avant sa retraite du théâtre, le soin de sa santé l'avait soumise à un régime des plus sévères ; elle ne vivait le plus souvent que de soupe au lait et de pruneaux : « La faculté, disait-elle à ce sujet, ne badine point ; il lui importe peu qu'on vive mal, pourvu qu'on ne meure pas. » Elle finit par ne plus sortir de sa maison rue Lavoisier, et c'est là qu'elle expira le 20 mars 1847. A ses funérailles, qui furent magnifiques et attirèrent un prodigieux concours de monde, il y eut du désordre, surtout par la difficulté d'entrer dans le cimetière ; en

pareille occasion le désordre, comme on l'a dit, était une offense. M. Samson, doyen de la Comédie française, prononça sur la tombe de l'illustre défunte un fort beau discours, qu'il fut forcé d'interrompre jusqu'à trois fois par suite des cris indécents qui partaient de tous côtés ; celle dont l'art dramatique, les gens de goût, et même, on le peut dire, le public déploraient la perte, y était louée d'une manière digne d'elle, digne aussi du théâtre qui avait eu le bonheur de la posséder et de l'acteur éminent qui portait la parole. Mars ne se maria jamais, bien qu'il en ait été question à plusieurs reprises. Elle dut d'abord épouser le premier objet de ses affections, Brumer, officier suisse au service de la France, qui mourut jeune d'une maladie de poitrine. Plus tard, on parla de l'unir à la famille de l'actrice qui, par ses conseils et son expérience, avait assuré ses triomphes à la Comédie française. Le fils de Contat paraissait fort amoureux de sa fiancée, qui toutefois dut peu se repentir de lui avoir refusé sa main ; car l'ambition étouffant dans le cœur de ce jeune homme non-seulement l'amour, mais tout autre sentiment, on le vit rougir de l'illustre comédienne qui lui avait donné le jour et refuser, quand elle fut morte, non-seulement de laisser copier son portrait, mais ne vouloir pas même indiquer le lieu de sa sépulture à de pieux amis, qui eux n'auraient pas rougi d'aller pleurer sur sa tombe. Mars, avancée en âge, se trouvait donc sans famille ; des enfants qu'elle avait eus de Brumer, le premier était mort dans l'adolescence ; elle avait élevé une fille avec un soin particulier et la perdit avant d'avoir achevé son éducation, au moment où elle comptait le plus sur son existence pour donner à la sienne propre cet appui et cette consolation intérieurs que la gloire et la richesse ne sauraient remplacer. On peut dire qu'elle ne connut pas le troisième enfant qu'elle avait eu de Brumer, et l'on a vu que celui-ci n'entendit parler de sa mère que lorsqu'elle n'était plus. Salvétat, frère aîné de Mars, avait embrassé la carrière des armes et mourut officier sous le premier empire. Sa sœur, dont il a été dit un mot plus haut, mourut, comme on l'a vu, peu de temps après avoir quitté la scène. Elle laissait une fille nommée Georgina ; sa tante l'adopta et, reportant sur elle toute l'affection qu'elle avait eue pour sa fille, lui fit donner une brillante éducation, l'entoura de mille soins, lui enseigna l'art qu'elle possédait à un si haut degré et la présenta aux sociétaires et au public de la Comédie française. Les débuts de cette jeune personne annonçaient une heureuse destinée dont une courte maladie vint subitement interrompre le cours à la fin de 1837. Mars en éprouva la plus vive affliction et parut un instant résolue à quitter le théâtre ; les prières de ses amis et d'ailleurs sa propre inclination lui firent bientôt sentir que le meilleur remède à ses peines était de ne point renoncer à sa profession, et même de rester le

plus longtemps possible sur une scène où personne ne songeait plus à lui disputer le sceptre de la comédie. Elle s'en tint seulement éloignée quelques mois, et sa réapparition fut un de ces triomphes renouvelés chaque fois qu'elle demeurait un peu de temps sans se montrer au public. En cette occasion, le triomphe eut plus d'éclat que jamais. On était heureux de la conserver, et, malgré son âge, on ne se souvenait plus que dès 1810, c'est-à-dire environ trente ans plus tôt, on avait reproché à sa figure d'être flétrie, à ses yeux d'avoir perdu leur éclat (1). Il serait fort inutile de dissimuler que cette grande beauté contribua puissamment à des succès si bien justifiés d'ailleurs par une foule de qualités dont les avantages physiques peuvent favoriser l'appréciation, mais qu'ils ne remplacent jamais. A en juger par le dire de ceux qui ont connu Mars dans sa jeunesse, par ses portraits et par ce qu'elle était encore dans un âge avancé, sa beauté a dû être l'une des plus parfaites que l'on ait connues. Elle ne s'était manifestée d'abord que dans la vivacité du regard ; son extrême maigreur ne laissait alors rien deviner, quant au corps, de la belle proportion des formes, et les traits de son visage offraient plus de sécheresse que de délicatesse et de pureté. Ainsi l'on peut dire que cette beauté, dont l'été fut si resplendissant et l'automne si prolongé, n'avait réellement point eu de printemps. Une toux persistante qu'avait l'actrice vers l'âge de vingt-cinq ans alarma longtemps ses amis ; on la crut poitrinaire : elle fut envoyée aux eaux de Bagnères, qui la rétablirent ; elle engraisa, mais dans une juste mesure, échappant ainsi à un embonpoint qui vieillit toujours les femmes, et que les ressources de la toilette et le prestige du théâtre ne sauraient dissimuler. Elle eut de la sorte la faculté de jouer jusqu'à la fin des rôles qui supposent la jeunesse et la fraîcheur. Sans doute elle parut abuser de ce que la nature faisait pour elle et garda trop longtemps un emploi qu'elle n'aurait rien perdu à quitter plus tôt, d'autant plus qu'en se le réservant tout entier, elle privait la scène de talents qui pouvaient briller à côté du sien sans lui porter le plus léger ombrage. Ce don d'une heureuse physionomie si utile au théâtre faillit un jour lui échapper : une chute de cheval, faite aux environs de Dresde lors de sa course en Allemagne, la mit en péril ; son visage avait été tout meurtri, et on la crut un instant défigurée pour toujours. L'intérêt qu'excita partout ce fâcheux accident, lorsque tant d'autres préoccupations fixaient les esprits, dut lui causer de bien douces émotions. Par bonheur, cette chute n'eut pas les suites que l'on avait craintes et ne tint celle qui en avait été victime éloignée de la scène que fort peu de temps. Mais eût-elle même perdu cet aspect séduisant, ce regard fascinateur, ce

(1) Voyez les *Annales dramatiques*, article MAR.

délicieux sourire, qui aidèrent si puissamment à ses succès au théâtre et dans le monde, combien ne lui restait-il pas encore de ressources ! Le timbre de sa voix, dont le son pénétrant paraissait inexplicable, n'eût-il pas suffi pour captiver tout auditoire, de quelque manière qu'on le supposât composé ? Peu d'instants lui suffisaient pour charmer toute personne qui l'écoutait ; mais, il faut le dire, un talent si fin, si délié, si attentif à poursuivre les plus subtiles nuances du sentiment, à les exprimer en donnant au langage les inflexions les plus délicates, à obtenir des effets toujours sûrement calculés, demandait surtout une assemblée d'élite, une réunion de connaisseurs. Eux seuls en effet pouvaient comprendre et apprécier complètement ce mérite si élevé, ce goût si parfait, cette variété de ressources toujours inépuisable dans la déclamation et dans la diction, cet art de jeter les paroles à propos, celui de toujours s'arrêter à temps, d'unir le naturel et la dignité, de graduer sans cesse l'intérêt, de ménager avec une habileté infinie l'attention des auditeurs en les intéressant sans jamais les fatiguer. Ces qualités et beaucoup d'autres, dans le détail desquelles il est impossible d'entrer, nous offraient Mars comme possédant en elle le type du beau et surtout du vrai ; car la vérité fut toujours le point d'appui le plus réel de son immense talent. En ce sens, elle fit pour la comédie ce que Talma faisait pour la tragédie, s'appliquant partout à obtenir cette noble simplicité, véritable point de perfection de l'art dramatique, que l'école de Lekain n'avait pas su rencontrer. Les suffrages unanimes du public lui prouvèrent qu'elle avait touché le but. Les vieux amateurs eux-mêmes, qui avaient connu la troupe si parfaite et si complète dont se composait la Comédie française avant 1790, trouvaient dans les artistes de cette époque de quoi opposer à ce que la troupe postérieure offrait de mieux dans le premier quart de notre siècle, mais étaient forcés d'avouer que seule, pour eux comme pour tout le monde, mademoiselle Mars demeurait sans rivale. D'où lui vint ce privilège ? et pourquoi fut-elle ainsi classée à part au milieu de talents dont plusieurs, dans leur genre, étaient estimés égaux au sien ? C'est que, merveilleusement traitée par la nature et douée par elle de mille avantages réservés à un petit nombre de ses enfants, elle sut encore obtenir de cette mère bonne et généreuse tout ce qu'elle voulut au delà. Pleine d'une douce confiance, elle s'adressait à elle sans intermédiaire, implorant la faveur d'être toujours près d'elle et de ne suivre que ses inspirations. Ainsi se développa en elle le sentiment inné du naturel, dans ce qu'il offre de plus beau, de plus simple et de plus vrai. Ainsi elle acquit au plus haut point la faculté d'observer et de saisir chez les autres ce naturel qui était en elle si intelligent. Enfin la faculté de se rendre compte de l'esprit et des nuances de tous les caractères fut

poussée chez elle à un si haut degré, que, lorsqu'il s'agissait ensuite de reproduire ce qu'elle avait observé, à chaque personnage nouveau, elle en représentait si bien le ton et les habitudes journalières, qu'on eût dit que de sa vie elle n'avait fait autre chose. Tous ceux qui ont pratiqué Mars dans l'intimité s'accordent à dire que son cœur était excellent et non moins délicat que son esprit ; mais ils avouent aussi qu'il n'en était pas tout à fait de même de son caractère. Au théâtre, elle montra souvent des exigences que son grand mérite et l'intérêt même de l'entreprise excusaient ; mais elle abusa de son pouvoir dans un sens qui ne se pardonne pas si aisément. Sans doute, c'était chose fort intéressante de voir, par une anomalie jusqu'alors sans exemple, la même actrice cumuler l'emploi des ingénuités et celui des grandes coquettes, diamétralement opposés l'un à l'autre, et y joindre encore celui des jeunes amoureuses ; rien de plus curieux qu'un tel accaparement de rôles principaux, couronné des plus légitimes succès, se prolonger pendant trente ans. Cette position tout exceptionnelle aurait dû empêcher Mars d'abuser de son influence pour écarter des actrices d'un mérite reconnu, bien qu'inférieur au sien, et possédant sur elle l'incontestable avantage de la jeunesse : mademoiselle Bourgoing, par exemple, qu'elle laissa vieillir le plus possible, en retenant au delà de toute limite l'emploi destiné à la jeune comédienne, qui, bonne et rieuse, ne sut se venger du tort fait à elle par sa camarade qu'en la désignant toujours sous le nom de *la vieille*. C'était une vengeance assez innocente au premier coup d'œil, mais au fond pleine de malice, rien ne pouvant blesser plus sensiblement l'actrice en renom que de lui rappeler son âge. Mars éprouvait au point le plus excessif le chagrin de vieillir, et le public commençait à dire qu'elle poussait jusqu'au ridicule la prétention de rester jeune. Il paraît même qu'en dernier lieu ses soins pour dissimuler les atteintes de l'âge avancèrent sa fin et la rendirent plus douloureuse. Habitée depuis longtemps à se teindre les cheveux tous les dix jours, elle usait en dernier lieu de cosmétiques violents qui, finalement, agirent d'une manière déplorable sur son cerveau, en sorte que son dernier moment fut précédé d'un long et terrible délire. Avant cet accident qui précéda sa fin dernière et lui ôta son empire sur elle-même, elle s'était constamment montrée digne d'occuper dans la société le même rang qu'au théâtre, c'est-à-dire le premier ; il lui fut cédé sans peine, en mille occasions, par des femmes que leur position sociale ou des talents de différents genres semblaient mettre au-dessus d'elle ou à son niveau. C'est qu'elle exerçait à la ville le même prestige qu'au théâtre, bien que tous ceux qui l'entouraient sentissent bien qu'elle n'y était plus, précisément parce qu'elle était la première à le sentir. Personne, pour me servir

d'un terme à la mode aujourd'hui, ne posait moins qu'elle, et cependant tout le monde lui trouvait dans la société une parfaite convenance de maintien, de langage et de geste, toujours accompagnée d'un parfum de grâce charmante et d'exquise politesse, avec un ton de conversation qu'eût envié la cour de Louis XIV. Le mot à elle attribué, qu'une « femme avec un éventail » est plus forte qu'un homme avec une épée », n'était jamais plus vrai que lorsque l'éventail était dans sa main. Sans parler de quantité de notices publiées dans les journaux français au moment de la retraite, puis à celui de la mort de l'illustre comédienne dont la vie vient d'être esquissée, on a imprimé des *Mémoires de mademoiselle Mars*, publiés par Roger de Beauvoir, Paris, 1849, 2 vol. in-8°. Il est presque inutile d'avertir que ces *Mémoires* sont supposés; d'ailleurs ils ne dépassent pas l'enfance de celle que véritablement ils concernent à peine, n'offrant dans leur plus grande partie que des hors-d'œuvre et des anecdotes connues : toutefois, le peu qui se rapporte à la comédienne est généralement exact. La *Notice historique*, de mademoiselle Louise Fusil, Paris, 1847, in-12, offre plusieurs renseignements authentiques. Une autre notice anonyme, simplement intitulée *Mademoiselle Mars*, est accompagnée du *fac-simile* d'une lettre autographe adressée à Louise Fitz-James, danseuse qui tint quelques années l'un des premiers rangs à l'Opéra de Paris. Cette lettre suffirait pour prouver que le style de celle qui l'a écrite n'avait pas moins d'élégance que son débit. Les *Souvenirs anecdotiques sur mademoiselle Mars*, par madame Elisa Acloque, Paris, 1847, in-8°, lui mettent plus d'une fois dans la bouche des paroles qui n'ont jamais pu être les siennes. M. Oettinger a fait imprimer un *Roman biographique*, c'est lui-même qui nomme ainsi son livre, intitulé *Mamsell Mars und ihr hof grimmart*, Leipsick, 1850, 2 vol. in-12. Cet ouvrage d'un auteur qui a manqué à toutes les convenances à l'égard des vivants et à l'égard des morts (*Voy. la Gazette musicale de Paris du 23 mai 1858*) n'a pas plus de valeur comme roman que comme biographie. Enfin l'on a publié plus récemment des *Confidences de mademoiselle Mars, recueillies par madame Roger de Beauvoir* (mademoiselle Doze), Paris, 1853, in-18; d'après les relations qu'avaient eues les deux artistes, on s'attendait à quelque chose de plus neuf et de plus intéressant. Cet ouvrage se compose d'une douzaine d'anecdotes développées en forme de nouvelles, et mises dans la bouche de mademoiselle Mars sous un langage emphatique et prétentieux qui n'a jamais été le sien; on lui fait aussi commettre des anachronismes et des erreurs sans nombre sur les lieux, les faits et les personnages qu'elle avait dû parfaitement connaître. Madame Roger promettait une seconde partie, dans laquelle mademoiselle Mars aurait

esquissé plusieurs médaillons de la maison de Molière. Cette partie eût offert de l'intérêt, et il faut regretter qu'elle n'ait pas paru la première; on se fût aisément passé de l'autre. On a de nombreux portraits de mademoiselle Mars, représentée le plus ordinairement avec le costume de quelqu'un des rôles où elle a fait l'admiration du public. La mémoire d'une charmante miniature de Jacques, où elle est représentée dans le costume de Betty de la *Jeunesse de Henri V*, et que la gravure a reproduite, s'est plus particulièrement conservée; elle était alors âgée de trente-quatre ans. On se souvient aussi d'un magnifique portrait à l'huile de François Gérard. Son buste par David, exécuté en 1823, a été offert par le sculpteur aux sociétaires de la Comédie française. Mais il faut le dire à ceux qui n'ont pas vu Mars elle-même, aucun pinceau ne pourra jamais donner une idée suffisante de sa physionomie, aucun ciseau ne saura reproduire la suave pureté de ses formes; les deux arts réunis ne réussiront jamais à représenter sa taille élégante, sa démarche pleine de noblesse et de grâce, son geste toujours si exact, si mesuré, si décent. Ce qui est plus malheureux encore, aucun instrument ne reproduira le timbre inimitable de sa voix, l'étonnante souplesse de cet organe sans pareil qui ne se ressentit jamais de la marche des ans, et permit jusqu'à la fin de comparer son débit à la musique la plus régulière, la plus douce et la plus expressive.

J.-A. DE L.

MARSAIS (du). *Voyez* DUMARSAIS.

MARSAND (l'abbé ANTOINE) naquit à Venise en 1765, d'une famille lyonnaise dont le nom était *Marchand*. Son père était banquier et fut ruiné par les événements qui entraînèrent la chute de la république, en 1797. Le jeune Antoine embrassa l'état ecclésiastique; après avoir reçu les ordres, il s'adonna à la prédication et eut beaucoup de succès à Venise, à Padoue, à Milan et à Rome. Il voyagea en France, et fut à son retour nommé professeur de statistique à l'université de Padoue, où il enseigna sans interruption jusqu'en 1825, époque à laquelle il obtint sa retraite avec une pension. Rendu ainsi au repos, Marsand eut le désir de revoir la France et fit un long séjour à Paris, où il s'occupa de recherches de manuscrits et de médailles. C'était un habile connaisseur en typographie et en calligraphie, comme l'attestent les travaux qu'il a laissés. Il avait fait une collection complète des éditions de Pétrarque, et il la céda en 1826 au roi Charles X, qui en récompense le nomma chevalier de la Légion d'honneur, avec une pension de deux mille francs sur la liste civile. Marsand aurait voulu se fixer à Paris, mais il en fut empêché par le gouvernement autrichien, qui exigeait qu'il passât en Italie au moins quelques mois de l'année, sous peine de perdre sa pension de retraite. C'est dans un de ces voyages qu'il mourut à Milan le 3 août 1842. On a de lui : 1° *Mémoire sur*

le sucre d'Olcuscafer, et sur l'origine, les progrès et l'état actuel de cette découverte par M. Arduino de Padoue, écrit en français, Paris, 1813, in-4°; 2° *il Fiore dell' arte dell' intaglio, nelle stampe*, Milan, in-4°; 3° *le Rime di F. Petrarca illustrate*, Padoue, 1819-1820, 2 vol. in-4°. C'est la meilleure édition de ce poète célèbre, soit par la correction typographique du texte, soit par les notes que Marsand y a jointes. Elle a obtenu en quelques années plus de cent réimpressions. 4° *Le Donne illustri del regno lombardo-veneto*, Milan, 1820, in-12; 5° *la Biblioteca petrarchesa formata, descritta ed illustrata*, Milan, 1826, grand in-4°. Ce recueil, fait à grands frais, se trouve dans la bibliothèque du Louvre. 6° *Manoscritti italiani esistenti nella regia biblioteca parigina*, Paris, 1835, in-4°. L'auteur dédia cet ouvrage au roi Louis-Philippe, qui, pour l'indemniser des difficultés et des retards qu'avait éprouvés, depuis la révolution de 1830, le payement de sa pension sur la liste civile, lui permit de faire imprimer gratuitement son travail à l'imprimerie royale. Marsand publia peu après un second volume sous le titre de *Manoscritti italiani della regia biblioteca parigina e delle tre regie biblioteche dell' Arsenal, di Santa-Genovefa e Mazarina* (1838). Ce catalogue contient non-seulement les titres des manuscrits, mais encore une analyse de chacun d'eux avec des notes. 7° *Commento sulla celebre canzone di Francesco Petrarca a laude di Nostra Signora*, Paris, 1841, in-4°. Marsand avait composé un Mémoire sur Laure de Noves (voy. ce nom); mais sa mort en interrompit la publication.

A—T et A—Y.

MARSDEN (GUILLAUME), célèbre orientaliste, docteur ès lois, membre de la société royale de Londres, et de plusieurs autres compagnies savantes, appartenait à une famille de Derbyshire, en Angleterre. Il naquit en 1755 à Verval, comté de Wicklow, en Irlande. Après qu'il eut terminé ses études, il obtint un emploi dans les Indes orientales et s'en acquitta de manière à mériter un prompt avancement. Il fut envoyé comme résident à Bencoulen, établissement sur la côte occidentale de Sumatra, où il resta jusqu'en 1780. L'année suivante, il revint en Angleterre. Vers 1795, il fut nommé second secrétaire de l'amirauté, et, en 1807, il se retira des affaires pour se livrer entièrement à l'étude. Il publia de bons ouvrages et se signala par des actes de générosité. Les besoins de l'Etat étant devenus urgents, il montra un exemple peu commun de patriotisme, en renonçant à la pension de mille cinq cents livres sterling (trente-sept mille francs) qu'il avait méritée par ses services. En 1830, il fit présent au Musée britannique de sa précieuse collection de médailles, qui renfermait celle de sir Robert Ainslie, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, et celle de l'abbé Beauchamp; plus tard, il donna sa nombreuse et riche bibliothèque au collège du roi, à Londres. Marsden

avait épousé une fille de sir Charles Wilkins, qui s'est fait un nom dans la littérature orientale. Après une longue vie bien remplie, il s'éteignit paisiblement le 6 octobre 1837, à Edgegrove, dans le comté de Hartford, âgé de 82 ans, et regretté de tous ceux qui le connaissaient. On a de Marsden, en anglais : 1° *Histoire de Sumatra*, contenant un tableau du gouvernement, des lois, des usages et des mœurs des habitants indigènes, avec la description des productions naturelles, et l'histoire de l'ancien état politique de cette île, Londres, 1783, in-4°, cartes; *ibid.*, 1784, cartes et figures; *ibid.*, 1812. L'auteur annonce dans sa préface que cette troisième édition aurait vu le jour plus tôt, si les devoirs de sa charge n'avaient pris tous ses moments. Mais pendant ce temps il reçut de l'Inde des renseignements qui le mirent à même de corriger des inexactitudes, de remplir des lacunes et d'augmenter la masse générale des notions relatives à une île si importante et pourtant si imparfaitement explorée. Cette nouvelle édition offre donc des changements essentiels et très-intéressants. Tout ce qui concerne l'histoire naturelle présente de grandes améliorations, et beaucoup de planches de végétaux et d'animaux. Le monde savant a donné son suffrage au livre de Marsden; on n'avait auparavant que des notices éparses et fort courtes de Sumatra. Il a le premier offert une connaissance exacte et détaillée de cette île et de ses habitants. La dernière édition contient un chapitre entier sur une tribu qui précédemment avait été passée sous silence. L'auteur accompagne son récit de réflexions très-sensées, et se montre toujours observateur profond et judicieux. L'*Histoire de Sumatra* a été traduite en allemand par J.-R. Forster (voy. ce nom), et insérée dans le Recueil de voyages qu'il publiait avec son gendre Sprengel (t. 43, p. 353). La traduction française, par J. Parraud, Paris, 1787, 2 vol. in-8°, cartes, est faite sur la seconde édition. Le libraire fit imprimer en l'an 2 (1793) un nouveau titre : *Voyage à l'île de Sumatra*; c'est le seul changement que l'on y trouve. La version pourrait être plus exacte et plus élégante. 2° *Grammaire de la langue malaie*, Londres, 1812, in-4°; traduite en hollandais par C.-P.-J. Elout, Harlem, 1824, in-4°; 3° *Dictionnaire de la langue malaie*, Londres, 1812, 2 vol. in-4°; traduit en hollandais et en français par C.-P.-J. Elout, Harlem, 1825, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages suffiraient pour rendre la mémoire de Marsden recommandable. Avant lui, on ne possédait que de courts vocabulaires et d'informes grammaires de la langue qui est parlée dans la presque île malaie et dans tout le grand archipel oriental de l'Asie, c'est-à-dire à Sumatra, à Java, à Bornéo, à Célèbes, aux Moluques, aux Philippines, et dont on retrouve des traces dans les îles de l'Océanie qui ne sont pas habitées par des nègres. Les préfaces de ces deux livres font connaître la nature et l'essence du

malai, expliquent comment ses différents dialectes se sont formés et développent les causes des altérations qu'il a subies, ainsi que de la substitution des caractères arabes, avec des modifications, à ceux qui étaient précédemment employés. 4^e *Voyage de Marco-Polo*, traduit en anglais et accompagné d'un commentaire, Londres, 1818, carte. Suivant notre collaborateur, M. le baron Walckenaer, « c'est à la fois la meilleure traduction et le meilleur commentaire de Marco-Polo. » (*voy. Polo.*) Marsden, qui, pendant son séjour à Sumatra, avait eu occasion de juger par lui-même de l'exactitude et de l'authenticité de la relation du voyageur vénitien en ce qui concernait cette île, n'avait cessé depuis ce temps de désirer que quelque savant donnât une nouvelle édition du texte, avec un commentaire pour en expliquer les endroits obscurs. Ce n'était pas une tâche aisée que d'entreprendre une édition critique de Marco-Polo. Marsden, qui heureusement ne fut pas effrayé de ces difficultés, ne se les dissimula pourtant pas, comme on peut le voir par le fragment d'une lettre de l'abbé Morelli qu'il rapporte. Sa modestie ne lui permet pas de croire qu'il ait apporté à son travail toutes les conditions exigées par son correspondant ; mais il se flatte avec beaucoup de raison qu'elles ne sont pas toutes indispensables pour donner de la relation de ce voyageur une édition plus complète et plus correcte que les précédentes, et même de l'éclaircir, en rapprochant de son texte une foule de notions qu'on s'est procurées depuis sur les contrées qu'il a parcourues. L'importance de cette comparaison pour l'histoire et la géographie de l'Asie au 13^e siècle rendait ce travail digne des soins que Marsden y a apportés et fait sans peine excuser l'étendue du commentaire qui forme la partie intéressante de la nouvelle édition. Dans une introduction qui est en tête du volume et qui serait même séparément un morceau fort estimable, l'auteur a placé plusieurs petites dissertations sur la vie de Marco-Polo, sur l'authenticité de sa relation, sur les traductions qu'on en a faites dans toutes les langues de l'Europe, et les principales éditions qui en ont été publiées. Il s'est décidé, comme d'autres éditeurs avant lui, à préférer la version de Ramusio, non comme plus ancienne, mais comme plus correcte et plus complète. Le soin qu'il a pris de remplir les lacunes du texte de Ramusio, ainsi que de marquer les variantes d'orthographe et les autres différences qui existent entre les principales versions ; ce soin, qui rend le texte du voyageur supérieur, dans la traduction de Marsden, à celui de toutes les éditions précédentes, le justifierait, dit Abel Rémusat, de qui nous empruntons ces considérations, aux yeux mêmes de ceux qui auraient souhaité qu'il eût pris un autre parti. Voulant achever de dissiper les doutes qui se sont élevés sur l'authenticité et l'exactitude de la relation de son auteur (doutes qui ne sont plus à présent

fort répandus), voulant de plus débrouiller ce qui restait obscur et mettre dans leur jour tous les faits historiques qui n'y sont qu'indiqués, Marsden a entrepris un grand commentaire ou une longue suite de notes quelquefois très-étendues. Placées à la fin des chapitres qu'elles éclaircissent, elles supposent des recherches considérables et la lecture attentive et raisonnée des relations de presque tous les voyageurs qui ont marché sur les pas de Marco-Polo, ainsi que de tous ceux des ouvrages orientaux qui ont été traduits en Europe. On y trouve rassemblés tous les passages des auteurs modernes qui ont donné de nouveaux détails sur les événements racontés par le voyageur vénitien, sur les personnages dont il fait mention, sur les lieux, les mœurs, les productions naturelles et industrielles qu'il a fait connaître. Mais ce qui est surtout précieux, c'est le recueil des différentes manières dont les noms propres sont écrits dans les plus anciennes éditions et dans les manuscrits qu'il a pu consulter, ainsi que l'étymologie de ces noms ou les corrections qui semblent nécessaires pour en conserver l'orthographe primitive ; partie délicate et difficile, où Marsden s'écarte rarement, parce qu'il sait s'arrêter souvent et à propos. On regrette toutefois de rencontrer dans son texte beaucoup de noms propres altérés, défigurés, qui, dans les éditions précédentes, choquent un lecteur instruit. Mais, puisque Marsden n'avait pas trouvé le moyen de faire disparaître ces taches, on doit croire qu'elles sont ineffaçables. On doit aussi regretter qu'il n'ait pu faire usage d'un manuscrit de la bibliothèque de Paris qui est très-ancien et plus ample que les autres. On ne peut pas être toujours d'accord avec lui sur l'application qu'il fait des noms des lieux donnés par Marco-Polo à ceux qui ont été décrits par d'autres voyageurs, notamment pour la Mongolie et la Chine. Ce n'est assurément, dit Abel Rémusat, ni la patience dans les recherches, ni la sagacité dans les raisonnements, ni l'habileté à mettre en œuvre les matériaux qu'il avait à sa disposition, qui ont pu manquer à Marsden pour son projet de suivre le voyageur vénitien dans sa marche au travers de l'Asie ; mais il eût eu besoin, pour cette partie de son Commentaire, d'une description exacte de la Tartarie faite au 13^e siècle par les Tartares eux-mêmes. Il ne connaissait pas la langue chinoise, il lui a donc été impossible de faire usage des livres de géographie qu'elle possède. Du moins, dans deux parties de son travail, Marsden semble avoir assez complètement atteint son but, et n'avoir laissé dans le texte de son auteur d'autres difficultés que celles qu'il est peut-être désormais impossible d'en séparer, en rapprochant les observations recueillies sur les provinces de la Perse orientale, les pays voisins de l'Indus et la Transoxane par les voyageurs qui sont postérieurs à Marco-Polo, de celles de ce Vénitien. Marsden a parfaitement expliqué les

unes par les autres : on voit par là ce qu'il aurait pu faire s'il avait eu partout d'aussi bons renseignements. Quand ensuite Marco-Polo vient à parler des royaumes de l'Inde orientale et des îles du Midi, et qu'il décrit les productions et le commerce de la Grande-Java, que le commentateur croit être Bornéo, et de la Petite-Java, qui paraît être Sumatra, alors le savant historien de cette île se trouve sur son terrain. Il faudrait avoir comme lui séjourné dans cette île pour juger du degré de solidité de plusieurs de ses explications et surtout pour discuter les points qu'il n'a pu expliquer. Rémusat, dont nous empruntons les propres paroles, parce qu'il nous aurait été difficile de nous mieux exprimer sur ce sujet, est surpris de ce que Marsden n'ait tiré aucun parti des extraits que le P. Amiot a donnés des ouvrages des géographes chinois, qui décrivent les pays du Midi très en détail, qui les rangent dans le même ordre et les envisagent de la même manière que Marco-Polo. Ces extraits, tout imparfaits qu'ils sont, auraient pu lui procurer quelques lumières. Le jugement porté par Rémusat était conforme à l'opinion de Klaproth. Ce dernier, qui possédait toutes les connaissances requises pour faire un bon travail sur la relation de Marco-Polo, n'eut pas le temps de le terminer. La carte placée à la tête du volume de Marsden n'est pas d'un usage commode, parce que l'on a mêlé sans distinction les dénominations du 13^e siècle et les noms de Marco-Polo, dont l'application est toujours en grande partie hypothétique, avec les noms qui résultent des notions positives que nous avons acquises sur les différentes contrées de l'Asie. 5^o *Numismata orientalia illustrata* (Médailles orientales expliquées), Londres, 1823-1825, 3 vol. in-4^e. Marsden a écrit et expliqué dans ce livre les médailles orientales, anciennes et modernes, de sa collection. Les cinquante-sept planches qui ornent ces volumes ont été gravées avec une fidélité scrupuleuse par John Swain. On désirerait parfois plus de précision dans les explications données sur quelques médailles. 6^o *Mémoires d'une famille malaie*, écrits par elle-même, et traduits de l'original, Londres, 1830, in-8^o. Les aventures racontées dans ce petit volume, publié par Marsden octogénaire, se sont passées de 1756 à 1766 ; elles ne sont pas dépourvues d'intérêt, mais leur principal mérite est de présenter une peinture exacte des mœurs et du caractère des Malais. L'ouvrage a été, suivant les apparences, écrit à plusieurs reprises, d'abord par le chef de la famille, puis par ses enfants et terminé par l'un des plus jeunes, qui l'a signé. Le style en est simple, ce qui peut surprendre, car les Malais, de même que la plupart des Orientaux, sont sujets à n'exprimer leurs pensées que par des expressions figurées et quelquefois à pousser leurs métaphores jusqu'à l'extravagance. Les faits contenus dans ce livre méritent d'ailleurs d'être médités par les personnes appelées à rem-

plir des emplois dans des contrées habitées par des Malais, puisqu'il expose quelles funestes suites peuvent résulter des offenses faites à ce peuple brave, susceptible et téméraire. 6^o *Catalogue de dictionnaires, vocabulaires, grammaires et alphabets*, Londres, 1797, in-4^o. Il est divisé en deux parties : la première offre les noms des auteurs par ordre alphabétique ; la seconde, les titres des ouvrages rangés par ordre chronologique, suivant chaque classe de langues. Ce livre ne fut pas mis dans le commerce, non plus que le suivant. 8^o *Bibliotheca marsdeniana philologica*. — *Catalogue de livres et de manuscrits recueillis, afin d'établir une comparaison générale des langues et de contribuer à l'étude de la littérature orientale*, Londres, 1827, in-4^o. La distribution des matières est la même que dans l'ouvrage précédent. Marsden a publié dans les *Trasactions de la société royale*, 1781 : *Mémoire sur un phénomène observé dans l'île de Sumatra*. Une sécheresse extraordinaire avait en 1775 détruit les feuilles des arbres, toutes les herbes et tari les cours d'eau ; après les chaleurs, des maladies bilieuses enlevèrent beaucoup d'Européens et même des indigènes. Au mois de novembre suivant, les rivages de l'île furent couverts d'une quantité prodigieuse de poissons morts. Marsden demande si l'eau de la mer n'a pas besoin de recevoir celle des fleuves pour ne pas nuire à la vie des poissons. 2^o *Dissertation sur l'ère de l'hégire*, 1788 ; 3^o *Notice sur la chronologie des Hindous*. — Dans l'*Archæologia*, 1781, t. 7, *Remarques sur la langue de Sumatra* ; *ibid.*, 1785, *Observations sur la langue du peuple communément appelé Gypsies* (bohémien ou zingari). — Dans les *Transactions de la société asiatique de Londres*, t. 3 : *Notice relative aux indigènes de la Nouvelle-Guinée*. Cette grande île est nommée par les Malais *Tanah-Papouah* (terre du peuple aux cheveux crépus). Marsden raconte les aventures de deux lascars ou matelots hindous et d'un Anglais qui avaient été surpris par les insulaires. Ceux-ci avaient dévoré les cadavres des hommes tués dans la rencontre qui avait eu lieu ; mais avaient épargné les autres. Ce récit est accompagné de considérations sur les mœurs des Papous. — Les botanistes ont consacré à la mémoire de Marsden un genre de plantes de la famille des apocynées : il comprend des arbrisseaux de la zone torride, dont quelques-uns ont des tiges grimpantes. Du nombre de ceux-ci est le *marsdenia tinctoria* (*taram akar* des Sumatranais), que Marsden fit connaître en Europe en 1780 et des feuilles duquel on extrait une belle couleur bleue. E—s.

MARSH (NARCISSE), archevêque irlandais, issu d'une famille saxonne établie dans le pays de Kent, était né en 1638 à Hannington, dans le comté de Whilt, et se fit recevoir en 1654 docteur en théologie à l'université d'Oxford. Après avoir exercé quelque temps les fonctions de chapelain dans la maison du chancelier Hyde, comte

de Clarendon, il fut nommé principal du collège d'Alban-Hall, à Oxford, et en 1678, prévôt du collège de Dublin. Des dignités plus élevées furent la récompense de sa conduite exemplaire dans les places qui lui étaient confiées. En 1683, il fut appelé au siège épiscopal de Leighlin et Ferns; en 1690, à l'archevêché de Cashell; en 1699, à celui de Dublin, et enfin, quatre ans après, à celui d'Armagh, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, en 1713. Profondément instruit et zélé pour les lettres, il ouvrit au public dans son palais sa belle bibliothèque et fit présent à celle d'Oxford des manuscrits orientaux qu'il avait acquis de la succession de Golius. Sa piété ne fut pas moins profonde que son instruction. A l'hospice de Drogheda, il fonda douze places pour les pauvres veuves d'ecclésiastiques et il rétablit à ses frais un grand nombre d'églises de son diocèse. Grand amateur de musique, il écrivit l'*Essai d'une introduction à la théorie des sons*, contenant des avis pour le perfectionnement de l'acoustique. La société royale de Londres a fait insérer ce traité dans le recueil de ses Transactions philosophiques. On a encore de Marsh une *Lettre pastorale au clergé du diocèse de Dublin*, 1694, in-4°, et deux ouvrages d'instruction : *Manuductio ad logicam* de Philippe de Trieu, nouvelle édition, augmentée du texte grec d'Aristote et du traité de Gassendi, *De demonstratione*, Oxford, 1678; et *Institutiones logicæ in usum juventutis academicæ*, Dublin, 1681. On s'est étonné avec raison en Angleterre du portrait satirique que Swift, dans ses œuvres, a tracé d'un prélat qui n'est connu que sous des rapports estimables. D—G.

MARSH (JAMES), chimiste anglais, né à Londres vers 1795. Après avoir étudié la chimie et la pharmacie, il obtint un emploi à l'arsenal de Woolwich où il se livra avec succès à des recherches de chimie. Mais la passion des liqueurs fortes s'empara graduellement de lui; elle hâta sa fin. Marsh mourut en 1846. Ce chimiste s'est fait un nom par l'invention d'un appareil précieux pour les enquêtes de médecine légale dans les cas d'empoisonnement, et qui permet de découvrir les quantités les plus minimes d'arsenic contenues dans l'estomac d'une personne morte. Il consiste en un flacon tubulé, semblable à celui dont on se sert pour obtenir de l'hydrogène; le tube horizontal recourbé, destiné au passage du gaz, se termine, dans l'appareil de Marsh, en une pointe très-fine. S'agit-il de constater l'existence de l'arsenic dans une substance, on la dépose dans l'appareil au sein duquel l'hydrogène se dégage d'un mélange d'eau, de zinc et d'acide sulfurique très-concentré. Traité par un autre acide, l'acide nitrique par exemple, au bout d'un certain temps le gaz apparaît à l'extrémité du tube conducteur, on y met le feu et on en approche une soucoupe de porcelaine. Si la plus légère quantité d'arsenic se trouve dans la substance,

la porcelaine se couvre de taches brun-noir d'un éclat métallique. La délicatesse de cet appareil, qui a depuis été modifié et perfectionné par d'autres chimistes, notamment par Lassaigne et Chevallier, surpasse celle de toute autre méthode fondée sur l'emploi des réactifs. Souvent mis à l'épreuve en Angleterre, l'appareil de Marsh acquit en France une grande célébrité lors du procès de madame Lafarge, où son emploi vint au secours de l'insuffisance des procédés auxquels avait recours le chimiste Orfila. Z.

MARSHALL ou MARESCHAL (THOMAS), né à Borkeby, dans le comté de Leicester, vers l'an 1621, interrompit ses études pour porter les armes contre le parti parlementaire, puis se réfugia à Rotterdam et à Dort, d'où il revint prendre le bonnet de docteur à Oxford, et fut successivement principal du collège de Lincoln dans cette université, chapelain ordinaire du roi, curé, enfin doyen de Gloucester, et mourut subitement en 1685, laissant à la bibliothèque d'Oxford tous ceux de ses livres et manuscrits qui ne s'y trouvaient pas déjà, et le reste à celle du collège de Lincoln. Il était très-savant dans les langues gothique et anglo-saxonne. La preuve en existe dans l'ouvrage suivant : *Observationes in Evangeliorum versiones per antiquas duas, gothica scilicet et anglo-saxonica*, Dordrecht, 1665, in-4° (roy. JUNIUS). On a de lui quelques autres productions, entre autres une *Épître* pour les lecteurs anglais, en tête de la *Traduction* des quatre évangélistes et des Actes des apôtres, faite en langue malaie par le docteur Hyde, Oxford, 1677, in-4°. Il était intimement lié avec le savant Usher, et avait ramassé pour la Vie de cet archevêque d'Armagh un grand nombre de matériaux qui ont été rédigés et publiés depuis par le docteur Parr. T—D.

MARSHALL (WILLIAM HUMPHREY), laborieux agronome anglais, avait passé sa première enfance chez ses parents à la campagne, quand ceux-ci le placèrent dans une maison de commerce. Mais, ne montrant aucun goût pour cette carrière, il profita de tout ce qu'il avait de loisirs pour se livrer à l'étude de la botanique, de l'horticulture; et il se hâta, sitôt qu'il le put, de revenir à la vie de campagne. Les propriétés qu'il avait à faire valoir, tant pour son compte que pour celui d'autrui, le mirent à même de faire nombre d'observations et d'expériences dont beaucoup devaient être concluantes. Marshall est certainement un de ceux qui ont rendu à l'agriculture le plus de services décisifs. D'abord il appliqua et expérimenta; ensuite il publia le résultat de ses expériences, complétant par ses écrits ce qu'il avait commencé par ses labeurs matériels; enfin il se voua surtout à décrire et à utiliser le sol anglais; les titres seuls de ses productions le prouveraient au besoin. Sentant combien, même dans un pays commercial tel que l'Angleterre, les progrès de l'agriculture sont désirables, il éleva aussi la voix à dessein de faire créer une

école spéciale d'agronomie. Toutes prosaïques que puissent sembler et la vie et les œuvres de Marshall, il ne manquait pas de certaine poésie dans la tête, et il voulut en donner la preuve au public, qui jusqu'alors ne connaissait que de sa prose, en imprimant son poème didactique du *Paysage*, 1795. Marshall mourut en 1841. Peu d'agronomes ont écrit autant que lui. Voici la liste de ses productions. Six ouvrages de même titre forment une espèce d'*Agronomie anglaise*, non complète, distribuée tantôt par comtés isolés, tantôt par grandes régions, savoir : 1° *Economie du comté de Norfolk*, 1787, 2 vol. in-8°; 2° *du comté d'York*, 1788, 2 vol. in-8°; 3° *du comté de Gloucester*, 1789, 2 vol. in-8°; 4° *des comtés de l'intérieur*, 1790, 2 vol. in-8°; 5° *de quatre comtés de l'Angleterre occidentale*, Devon, Somerset, Dorset et Cornouailles, 1796, 2 vol. in-8°; 6° *des comtés du Sud, c'est-à-dire de ceux de Kent, de Surrey, de Sussex, de Hant, de l'île de Wight, des collines de craie du comté de Wilt*, 2 vol. in-8°; 2° édit., 1799, augmentée d'une *Description de la vallée de Londres et d'une esquisse d'économie rurale*. La plupart de ces ouvrages ont été réunis par Paris dans son *Agriculture pratique des différentes parties de l'Angleterre* (trad. de l'anglais), Paris, 1803, 5 vol. in-8°, atlas in-4°; rafraîchie sous le titre de la *Maison rustique anglaise*, etc. Tous ont été vraiment utiles et l'eussent été encore davantage avec un prix moins élevé. Tous contiennent nombre d'indications facilement réalisables. On peut en juger par le dernier d'entre eux, lequel présente, après la description de la vallée de Londres, une esquisse des principes de l'économie rurale; le journal, composé de deux cent soixante-seize petits articles, puis (tome 2) des remarques générales faites en 1777, des expériences et des observations, et encore des remarques générales datant de 1779, plus une espèce de table systématique qui présente : 7° *Petits essais d'agriculture* (Minutes of agr.) *faits sur une ferme de trois cents acres, à sol varié, près de Croydon* (Surrey), 1778, in-4°; 8° *Expériences et observations sur l'agriculture et la température*, in-4°; 8° le *Bosquet américain, ou Catalogue alphabétique des arbres et arbrisseaux qui croissent dans les forêts des Etats-Unis de l'Amérique*, 1785, in-8°. Il en existe une traduction française par Lezermes, Paris, 1788, in-8°. L'auteur y suit la méthode et la nomenclature de Linné, mais se trompe quelquefois. Le traducteur relève quelques erreurs sur le *thé vert* et le *thé boë*, sur les *bignonia radicans* et *semper virens*, etc. 10° *Traité pratique des jardins d'ornement en général*, in-8°; 2° édition très-augmentée, sous le titre *Des plantations et de l'art d'orner les maisons de campagne*, 1796, 2 vol. in-8°; 3° édition, 1803; 11° *Proposition d'un institut royal ou collège d'agriculture et des autres branches d'économie rurale*, 1799, in-8°; 12° *De l'appropriation et de l'enclosement des terres vagues et communales*, 1801, in-8°;

13° *De la propriété rurale en Angleterre*, 1804, in-4°; 14° *De l'aménagement des propriétés rurales*, 1804, in-8°; 15° 1. *Examen des rapports du bureau d'agriculture au département des comtés, nord de l'Angleterre*, 1808, in-8°; 2. *Examen des rapports du bureau d'agriculture du département des comtés de l'ouest*, 1810, in-8°; 3. *Examen du rapport du bureau d'agriculture au département des comtés de l'est*, 1812, in-8°; 16° enfin le poème didactique dont il a été question plus haut, du *Paysage* (*Review of the Landscape*), suivi d'un *Essai sur le pittoresque* et de *Remarques pratiques sur les ornements des maisons de campagne*, 1795. Les vers de Marshall ne sont pas plus mauvais que ceux de tant d'autres qui ont plus ou moins péniblement labouré le sillon poétique. Toutefois il crut que le mieux pour lui était d'en revenir à la prose, et on ne peut que l'en féliciter.

P—OT.

MARSHALL (JOHN), homme d'Etat américain, avait d'abord suivi la carrière militaire. Officier pendant la guerre de l'Indépendance, il devint successivement membre de l'assemblée législative de l'Etat de Virginie, du conseil exécutif, du congrès et secrétaire d'Etat. Washington voulut l'envoyer ministre plénipotentiaire en France à la place de Monroë, mais il ne put lui faire accepter ces fonctions. Nommé ministre de la justice en 1801, Marshall conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Philadelphie au mois de juillet 1835. On a de lui une *Vie de Washington, précédée d'un précis de l'histoire des colonies fondées par les Anglais sur le continent de l'Amérique septentrionale*. Elle a été traduite en français par P.-F. Henry, notre collaborateur, Paris, 1807, avec atlas de 16 planches. C'est un ouvrage estimé (voy. HENRY). Marshall était membre correspondant de l'Institut historique de France. M-D J.

MARSHALL (JOHN), économiste anglais, né en 1783; il exerça longtemps les fonctions d'inspecteur des manufactures; il a composé un grand nombre d'ouvrages de statistique et d'économie commerciale. Nous citerons notamment : 1° *Statistical tables, population, revenue*, 1834, in-4°; 2° *Statistical tables of the British empire*, 1827, in-8°; 3° *On the classification of shipping*, 1829; 4° *Rise, progress and present state of banking*, 1833. Ce dernier ouvrage est regardé comme un des documents les plus importants que l'on ait publiés sur la matière, et fut distribué aux frais de l'Etat aux membres du parlement. J. Marshall prit part au travail des nouvelles circonscriptions électorales, après l'adoption du bill de réforme en 1831. On lui reprocha d'avoir combiné ses évaluations de façon à maintenir à certaines localités, et notamment à Downton, le droit d'élire un député à la chambre des communes; ce qui l'exposa à de vives attaques. J. Marshall mourut à Londres le 11 mars 1841.

Z.

MARSHAM (JEAN), écrivain anglais, né à Londres en 1602, passa une partie de sa jeunesse à

voyager sur le continent. Revenu dans sa patrie, il étudia la jurisprudence dans la société de Middle-Temple, et devint en 1638 un des six clercs ou secrétaires de la chancellerie. Ayant suivi le roi à Oxford pendant la guerre civile, il fut destitué de sa place par les parlementaires et ses biens furent pillés; mais après la défection des troupes royales, il revint à Londres, composa avec les vainqueurs pour rentrer dans ses propriétés, et chercha dans la culture des lettres l'oubli de ses malheurs. Il publia en 1649, in-4°, une dissertation intitulée *Diatriba chronologica*, où il examine succinctement les principales difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'Ancien Testament. Cependant, en 1660, il représenta la ville de Rochester dans le parlement qui rappela Charles II, fut réintégré dans son emploi à la chancellerie, puis créé chevalier et baronnet trois ans après. En 1762, parut à Londres, in-folio, son profond et savant ouvrage : *Canon chronicus, ægyptiacus, ebraïcus, græcus, et Disquisitiones*, où se retrouve fondue la plus grande partie de l'ouvrage précédent. Il y réduit considérablement l'excessive antiquité d'origine à laquelle ont prétendu les Egyptiens. On sait que ce peuple avait formé une liste de trente dynasties successives de ses rois, qui comprenait un nombre d'années excédant de beaucoup l'âge du monde. Ces prétentions avaient déjà été rejetées par plusieurs habiles chronologistes; mais Marsham se borne à supposer que ces dynasties furent, non pas successives, mais collatérales, et régnèrent en même temps dans différentes parties du pays. Marsham est le premier, suivant Wotton, qui ait rendu ainsi les antiquités égyptiennes intelligibles. Plusieurs savants ont adopté son système, qui n'est pourtant pas sans difficultés. Quoi qu'il en soit, le *Canon chronicus* lui a procuré une réputation méritée d'érudition et de sagacité. Il a été réimprimé à Leipsick en 1676, in-4°, et à Franeker en 1696, même format, avec une préface où l'éditeur Mencke s'efforce de réfuter son auteur relativement à l'origine des rites judaïques, que Marsham prétendait n'être qu'une imitation des Egyptiens. Il fut aussi réfuté sur d'autres points par Prideaux, par le P. Noël Alexandre, etc.; et l'indignation générale que le *Canon chronicus* excita parmi les théologiens anglicans empêcha l'auteur de publier la suite de l'ouvrage qui devait s'étendre jusqu'au passage de Xerxès; ce qu'il a donné se termine à la mort de Cyrus. La plus belle édition est celle de Londres. Marsham mourut le 25 mai 1683, âgé de 83 ans. On lui doit aussi la savante préface du premier volume du *Monasticon anglicanum*, de Dugdale, Londres, 1655, in-fol. Il a laissé imparfaits les ouvrages suivants : 1° *Canonis chronici liber quintus, sive imperium Persicum*; 2° *De provinciis et legionibus romanis*; 3° *De re nummaria*, etc.

Z.

MARSHMAN (JAMES), sinologue anglais, né à

Westbury-Leigh (Wiltshire) en 1769. Il fit partie de la mission baptiste qui fut envoyée dans l'Hindoustan. Arrivé aux Indes en 1799, il s'établit à Serampore, où il se livra pendant trois ans avec ardeur à l'étude du sanscrit et du bengali, puis apprit le chinois en vue de traduire dans cette langue l'Ecriture sainte. Avec l'aide de deux Chinois, il parvint à donner une version passable du Nouveau Testament. En 1809, il fit paraître une Dissertation sur les caractères et les sons de la langue chinoise, in-4°; puis commença une traduction des œuvres de Confucius (*the Works of Confucius containing the original text with a translation*, Serampore, 1809, in-4°). Cet ouvrage, dont le tome 1^{er} seul a paru, renferme le texte et la traduction anglaise du *Lun-yu* (*Lun-nee*); il est précédé de la Dissertation sur la langue chinoise que l'auteur avait publiée séparément. Depuis les progrès qu'a faits la connaissance du chinois, on doit la considérer comme insuffisante. J. Marshman publia successivement une *Clavis sinica* et des *Eléments de langue chinoise* dans lesquels est placée en appendice une traduction du *Ta-hio* (la grande Etude), l'un des livres classiques de la Chine (1814).—Marshman, qui avait associé ses efforts à ceux des missionnaires Carey et Ward, fut un des apôtres les plus zélés du christianisme évangélique dans les Indes; il dirigea l'imprimerie de Serampore, d'où sont sortis un grand nombre de livres destinés à répandre chez les Hindous la bonne parole. Il mourut le 7 décembre 1838, fort regretté de ses coreligionnaires. Ses restes reposent à côté de ceux de Carey et de Ward.

Z.

MARSIGLI (LOUIS-FERDINAND, comte DE), géographe et naturaliste, était né à Bologne, le 10 juillet 1658, d'une famille patricienne. Il reçut, sous les yeux mêmes de ses parents, une éducation conforme à sa naissance, mais bien incomplète pour un homme qui n'avait d'autre passion que celle de s'instruire. Il alla ensuite chercher les plus illustres savants de l'Italie, et, guidé par eux, fit de rapides progrès dans les mathématiques, l'anatomie et l'histoire naturelle. A l'âge de vingt ans, il profita d'une occasion favorable pour aller à Constantinople; et, dans le même temps qu'il examinait en philosophe le Bosphore de Thrace, il recueillait des notes sur les forces militaires des Ottomans et la discipline de leurs armées. De retour en Italie, il alla, en 1682, offrir ses services à l'empereur Léopold, dont les Turcs menaçaient les frontières : il voulait apprendre, par son expérience, leur manière de combattre. Il proposa d'arrêter leurs excursions par des lignes sur le Rab, et obtint, en 1683, le commandement d'une compagnie chargée de défendre le passage de cette rivière. Blessé le 2 juillet (1) dans une action assez vive,

(1) Jour de la Visitation; il fut racheté le 25 mars 1684, jour de l'Annonciation. Cette double circonstance accrut la dévotion particulière de Marsigli pour la mère de Dieu. (Voy. son *Eloge*, par Fontenelle.)

il fut fait prisonnier par les Tartares, et vendu à un pacha, qu'il suivit au siège de Vienne, dont il put voir toutes les opérations. Son maître ayant été empoisonné, il tomba entre les mains de deux soldats turcs qui le conduisirent au pied du mont Rama, et l'employèrent à la culture de leur champ : il parvint à informer ses parents de son sort, et fut racheté en 1684. Il se hâta de retourner à Vienne reprendre son emploi ; fut chargé de fortifier quelques places, entre autres Strigonie, de diriger les travaux du siège de Bude, de surveiller la construction d'un pont sur le Danube, et fut récompensé de ses services par le grade de colonel qu'il obtint en 1690. La même année, Marsigli reçut deux fois l'honorable mission d'aller à Rome informer le pape des succès des armées chrétiennes. La paix de Carlowitz ayant mis fin à une guerre longue et meurtrière, il fut nommé commissaire de l'empereur pour la délimitation des frontières de la Dalmatie ; et il rapporta de Constantinople un grand nombre de manuscrits orientaux (1). Il retrouva aussi les deux Turcs qui avaient adouci son esclavage, et leur témoigna sa reconnaissance avec une sensibilité qui fait l'éloge de son cœur. Marsigli employait les loisirs que laisse le métier de la guerre à étudier l'histoire naturelle des pays qu'il parcourait : il avait formé une collection immense des productions des différents règnes, et il y avait joint des plans, des cartes et des notes intéressantes. La succession d'Espagne ralluma la guerre en 1701. Nommé général de bataille, ce fut en cette qualité qu'il fut employé à la défense de Brisac, sous les ordres du comte d'Arco. Cette place importante, après treize jours de tranchée ouverte, demanda à capituler, et ouvrit ses portes au duc de Bourgogne le 6 septembre 1703. L'empereur, persuadé qu'elle aurait pu faire une plus longue résistance, chargea une commission d'examiner la conduite des généraux. Elle condamna le comte d'Arco à être décapité, et Marsigli à subir la dégradation la plus humiliante. Cette sentence, qu'il ne put parvenir à faire réformer (2), fut cassée par l'opinion publique ; et Marsigli, fort du témoignage de sa conscience, trouva dans la culture des sciences des consolations à des malheurs non mérités. Il parcourut la Suisse en naturaliste, examinant la direction des chaînes de montagnes et les substances dont elles sont formées ; il vint ensuite à Paris. Ici, dit Fontenelle, il ne trouva pas moins de quoi exercer sa curiosité, quoique d'une manière différente (3).

(1) Le Catalogue raisonné en a été publié par Mich. Talman, *Elenchus libro um orientalium manu-erptorum*, etc., Vienne, 1702, in-fol. ; ouvrage curieux et peu commun. On y décrit avec beaucoup de détail 81 manuscrits arabes, 30 persans et 11 turcs. La description du deuxième manuscrit turc occupe dix pages.

(2) Dans l'impression de ses Apologies, il mit pour vignette une espèce de devise singulière qui a rapport à son aventure : c'est une M, première lettre de son nom, qui porte de part et d'autre entre ses deux jambes les deux tronçons d'une épée rompue, avec ces mots : *Fractus meo* (voy. Fontenelle.)

(3) On lit dans le *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine que Louis XIV, ayant vu le comte de Marsigli sans épée,

Après avoir visité les provinces de France, il s'arrêta à Marseille pour étudier la mer. Étant un jour sur le port, il reconnut, parmi les galériens, le Turc qui l'attachait toutes les nuits à un pieu pendant son esclavage : il demanda sa liberté, et fut assez heureux pour l'obtenir. Cet homme s'embarqua pour Alger, d'où il instruisit son libérateur que, sur ses instances, le traitement des esclaves chrétiens avait été adouci. Il semble, ajoute Fontenelle, que la fortune imitât un auteur de romans, qui aurait ménagé des rencontres imprévues et singulières en faveur des vertus de son héros. Il fut rappelé à Rome en 1789, par le pape Clément XI, qui lui confia le commandement de ses troupes : mais les craintes de guerre que l'on avait s'étant dissipées, il refusa les offres que lui faisait le pape pour le retenir, et revint à Marseille reprendre la suite de ses observations. Quelques affaires domestiques l'ayant obligé de retourner à Bologne, il fit don au sénat de cette ville, par un acte du 11 janvier 1712, de ses collections d'instruments de physique, de cartes et d'objets d'histoire naturelle, sous la condition que la garde en serait remise à un corps savant, dont il rédigea lui-même les statuts. Telle est l'origine de l'institut des sciences et des arts de Bologne. En 1715, Marsigli fut nommé associé étranger de l'Académie des sciences de Paris ; et il y eut ceci de remarquable dans son admission, c'est que l'Académie, ayant présenté, suivant l'usage, deux candidats au roi (1), il ne voulut point faire de choix entre eux ; et ordonna que tous deux seraient de l'Académie, parce que la première place d'associé étranger qui vaquerait ne serait pas remplie (Fontenelle). Le désir d'accroître encore les collections qu'il avait léguées à l'institut de Bologne engagea Marsigli, déjà avancé en âge, à visiter l'Angleterre et la Hollande pour y faire ses savantes emplettes. De retour à Bologne, il y établit une imprimerie qu'il fournit de caractères orientaux, et la légua aux religieux dominicains, à la charge d'imprimer les ouvrages des membres de l'institut, sans rien exiger que le remboursement des frais. Après avoir rempli toutes ses intentions, il retourna encore dans sa retraite de Provence ; mais ayant essuyé une attaque d'apoplexie en 1729, il revint à Bologne, où il mourut le 1^{er} novembre 1730, emportant les regrets de tous ses concitoyens. Marsigli était membre de la société royale de Londres et de l'académie de Montpellier. On trouvera la liste de ses ouvrages, au nombre de vingt, dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 24. Les plus remarquables sont : 1^o *Osservazioni intorno al bosforo Tracio ovvero canale di Constantinopoli*, Rome, 1681,

lui donna la sienne et l'assura de ses bonnes grâces. Si ce fait était vrai, il serait étonnant que Fontenelle l'eût omis dans l'Eloge de Marsigli.

(1) Le premier candidat était le duc d'Escalona, grand d'Espagne.

in-fol. C'est une lettre adressée à la fameuse Christine, reine de Suède. 2° *Dissertatio de generatione fungorum*, etc., ibid., 1714, in-fol., fig. ; rare et curieuse ; 3° *Brieve ristretto del Saggio fisico intorno alla storia del mare*, Venise, 1711, in-fol. ; trad. en français par Leclerc, sous ce titre : *Histoire physique de la mer*, Amsterdam, 1725, in-fol. avec 40 planches. Cet ouvrage est rempli de recherches curieuses et singulières. L'auteur avait promis une suite qui devait comprendre la description des poissons de la Méditerranée ; mais elle n'a point paru. 4° *Danubius Pannonico-Mysicus observationibus geographicis, astronomicis, hydrographicis, historicis, physicis, perlustratus*, la Haye, 1726, 6 vol. in-fol. max., tiré à trois cent soixante-quinze exemplaires ; trad. en français, ibid., 1754, in-fol., tiré à deux cent cinquante exemplaires. On a extrait de cet ouvrage les trente et une cartes qui renferment le cours du Danube, depuis la montagne de Kalenberg en Autriche, jusqu'au confluent de la rivière Jantza, dans la Bulgarie ; elles ont été publiées, avec une préface, par Bruzen de la Martinière, la Haye, 1741, grand in-fol. Cet ouvrage, rare et curieux, est magnifiquement imprimé. Les amateurs recherchent l'édition latine, parce qu'elle a l'avantage de contenir les premières épreuves des figures. Le premier volume renferme la description du cours du Danube, depuis sa source jusqu'à son embouchure ; le second, les antiquités qu'on voit aux environs de ce fleuve ; le troisième, les minéraux qu'on trouve sur ses bords ; le quatrième, les poissons qui arrivent dans son cours ; le cinquième, les oiseaux qui fréquentent ses rivages ; et le sixième, des observations sur la source de ce fleuve, sur la rapidité de ses eaux comparée à celle de la Theiss, sur les oiseaux dont il est parlé dans le cours de l'ouvrage ; suit le catalogue des plantes qui croissent sur les bords du Danube, et des quadrupèdes qui les habitent, etc. 5° *État militaire de l'empire ottoman, ses progrès et sa décadence*, en français et en italien, Amsterdam et la Haye, 1732, in-fol., avec 44 planches, dont une carte de l'empire ottoman dressée par Abubekir-Efendi, avec les noms en turc. L'ouvrage est terminé par une invitation aux princes chrétiens de se réunir contre un ennemi qui n'a d'imposant que son ancienne réputation, mais qui ne résisterait pas aux armées disciplinées de l'Europe. L'éloge de Marsigli, par Fontenelle, a été imprimé dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1730. Voyez les *Mémoires sur la vie de M. le comte de Marsigli*, par L. D. C. H. D. Quincy, Zurich, 1741, 4 part. in-8°. W—s.

MARSILE. Voyez FICIN.

MARSIS (AMBROISE), né en 1733 à Gourdon, dans la Quercy, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé de cette ville, où il mourut en 1815. On a de lui : 1° *Exercices de dix jours de retraite, pour toute sorte de personnes, et en parti-*
XXVII.

culier pour celles qui sont consacrées à Dieu dans l'état religieux, Paris, 1775, 2 vol. in-12 ; 2° *Discours pour convaincre l'incrédulité, ramener les protestants, convertir les pécheurs*, 1777, in-12 ; 3° *Portrait du saint prêtre* (dans l'*Histoire de M. Baudus, vicaire général*, ouvrage indiqué par Vidaillet, qui n'en donne pas la date, comme étant imprimé à Villefranche, in-12). Vidaillet, dans la seconde livraison de sa *Biographie des hommes célèbres du département du Lot*, dit que Marsis avait entrepris une traduction française d'Homère. « Dans cet ouvrage, manuscrit et in- » complet, il se proposait de démontrer que les » principales beautés de l'Iliade et de l'Odyssée » ont été puisées dans les livres saints. » — François MARSIS, lieutenant général au présidial de Gourdon, dans le 17^e siècle, était probablement de la même famille. Savant jurisconsulte, il publia un ouvrage estimé sous ce titre : *Prætermisssorum juris civilis, in quibus legum, antiqua et recepta lectio, contra omnium interpretum emanationes defenditur, difficillimarum quas omiserunt, aut perperam interpretati sunt, non adhuc percepta explicatio traditur*, Paris, 1629, in-4°. Sa famille conserve de lui un autre ouvrage manuscrit. Z.

MARSO (PIERRE), professeur au collège romain et chanoine de St-Laurent in Damaso, né à Cesa, dans la Campagne de Rome, au 15^e siècle, se fit estimer par ses ouvrages à l'époque où les lettres commençaient à renaître. Il mourut à Rome en 1512, dans un âge très-avancé. On a de lui : 1° des *Commentaires latins* sur les Offices de Cicéron, sur ses livres de l'Amitié, de la Vieillesse, des Paradoxes et du Songe de Scipion, Paris, Well., 1498, in-fol. C'est pour le moins la 2^e édition. Il y en a aussi une de Venise, même année, in-fol. Ils ont été réimprimés à Paris, Bénard, 1693, 2 vol. in-12. 2° Un *Commentaire* sur le traité *De natura deorum* de Cicéron. C'est le plus ancien de ce traité. Marso le fit imprimer d'abord à Paris et le dédia à Louis XII. On le retrouve dans la collection des Commentaires sur les ouvrages philosophiques de Cicéron, Bâle, Oporin, 1544, in-4°, et parmi les notes du P. Lescalopier, Paris, 1660, in-fol. 3° Des *Notes* sur Silius Italicus, Venise, 1483 et 1492, in-fol. ; Paris, 1512, in-fol., ibid., 1531, in-8° ; Bâle, 1543, in-8°. 4° *Notes* sur Térence, imprimées d'abord à Venise, puis à Strasbourg, 1506, et à Lyon, 1522, in-4°. Marso s'était proposé un pareil travail sur Horace, sur les Tusculanes et sur les livres *De finibus* de Cicéron. On ne sait si ce projet a été mis à exécution. C. T—Y.

MARSO (PAUL PISCINUS, surnommé), savant philologue du 16^e siècle, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. Suivant le Toppi et son continuateur, il était de Piscina dans l'Abruzze (voy. la *Biblioth. Napolitana*). Cependant Marso lui-même indique Rome comme le lieu de sa naissance (1). Tiraboschi dit qu'il était

(1) Préface de son *Commentaire sur les Fastes*.

frère de Pierre Marso (*voy.* ce nom); mais il est plus probable qu'ils étaient seulement compatriotes. Paul, entré jeune à l'académie de Pomponius Lætus, partagea la disgrâce de son maître, qu'il suivit dans sa retraite à Venise. Il demeura dix ans dans cette ville, où ses talents lui procurèrent des amis puissants, entre autres Georges Cornaro (*Cornelius*), auquel il dédia depuis son *Commentaire* sur les *Fastes* d'Ovide. De retour à Rome, il reprit sa place à l'académie de Pomponius. Le 20 avril 1483, il y prononça le discours annuel sur la fondation de Rome (*voy.* POMPONIUS). Gyraldi parle de ce discours (1) dans des termes qui peuvent faire présumer qu'il avait été imprimé; mais les catalogues les plus exacts n'en citent aucune édition. Marso, cette même année, expliqua les *Odes* d'Horace et les *Fastes* d'Ovide à ses auditeurs. L'année suivante, il se chargea de leur interpréter les *Fastes*, qu'il nomme un poème divin. Ce travail, auquel un homme moins versé dans les antiquités aurait dû consacrer plusieurs années, ne lui coûta que quelques mois d'application; et c'est une chose vraiment étonnante qu'il ait pu l'achever dans un si court espace de temps. Mais, comme Marso le dit lui-même, il faut avoir habité longtemps Rome pour pouvoir expliquer les coutumes et les usages des anciens Romains. Son *Commentaire* sur les *Fastes* d'Ovide fut imprimé pour la première fois à Venise, en 1485, in-fol. On apprend par la suscription que Marso remplissait, cette année, avec Astreus les fonctions de censeur de l'académie. Ce commentaire a été reproduit à Venise en 1492, en 1520; à Tusculano, en 1529; et il se retrouve dans la plupart des éditions du poème d'Ovide publiées dans le 16^e siècle. On voit par une pièce de Paignani dont un fragment est rapporté par Tiraboschi dans la *Storia della letterat. ital.*, t. 6, p. 754, que Marso fit le voyage de Modène pour en visiter les antiquités. A beaucoup d'érudition il joignait, dit Giraldi (*Dialog. de poetis*), une admirable facilité pour la poésie, et il avait composé plusieurs poèmes. Cependant on ne connaît de lui qu'un seul opuscule en vers : c'est une élégie intitulée *De crudeli Eurapontinæ urbis ex-cidio sacrosanctæ religionis lamentatio*, in-8°; elle est dédiée au pape Paul II, et les bibliographes conjecturent qu'elle fut imprimée à Rome en 1471. On sait que Marso avait composé un *Traité de rhétorique* et un *Commentaire* sur la *Pharsale*; mais il paraît que ces deux ouvrages sont perdus. — MARSO (Jean Armonio), poète dramatique, était de Venise. On ne connaît de lui qu'une seule pièce intitulée *Comædia Stephanium urbis Venetæ genio publice recitata*, Venise, sans date, in-4° de 22 feuilles. C'est une allégorie à l'honneur de la ville de Venise. Elle fut représentée dans quelques fêtes au commencement du 16^e siècle. Marso joua, dit-on, un rôle dans sa

pièce et recueillit des applaudissements comme auteur et comme acteur. L'édition qu'on vient de citer est très-rare. On en connaît une seconde, Vienne, 1515, in-4°, qui n'est pas plus commune. (*Voy.* Denis, *Supplément aux Annales typographiques* de Maître et Panzer.) W—s.

MARSOLLIER (JACQUES), historien médiocre, était né à Paris en 1647, d'une bonne famille de robe. Après avoir terminé ses études, il entra dans la congrégation de Ste-Geneviève, et quelque temps après fut envoyé à Uzès pour rétablir l'ordre dans le chapitre de cette ville. Ce chapitre ayant été sécularisé, Marsollier en fut nommé prévôt; il devint ensuite archidiacre de la cathédrale d'Uzès, passa le reste de sa vie dans cette ville, partageant son temps entre ses devoirs et l'étude, et y mourut le 30 août 1724. C'était un homme laborieux, cherchant la vérité de bonne foi et ne craignant pas d'avouer ses erreurs quand il s'apercevait qu'il s'était trompé. Il éprouva beaucoup de critiques, mais il n'y répondit jamais; son style, inégal et souvent diffus, offre quelquefois de l'intérêt, de la chaleur et du naturel. Il remporta en 1697 le prix d'éloquence de l'Académie française par un discours sur ces mots : « Dans la haute fortune, on ne sait si l'on « est aimé. » (*Journal des savants*, 1699, p. 418.) On a de lui : 1^o *Histoire de l'origine des dixmes, des bénéfices et des autres biens temporels de l'Eglise*, Lyon, 1689, in-12. Cet ouvrage, rare et que l'on dit curieux, avait échappé aux recherches de Nicéron, de Goujet, etc. Barbier nous apprend qu'il y en a des exemplaires, avec un frontispice, Paris, 1694, qui portent le nom de l'auteur (*voy.* le *Dictionnaire des anonymes*, n° 2750). 2^o *Histoire de l'inquisition et de son origine*, Cologne (Hollande), 1693, in-12. Elle a été réimprimée plusieurs fois sous la même date; mais l'édition originale, qui est fort jolie, se distingue facilement des contrefaçons. L'abbé Goujet l'a insérée dans son *Histoire des inquisitions*, Cologne (Paris), 1759, 2 vol. in-12. Marsollier n'a guère fait qu'abrégé le *Directorium inquisitionis* (*voy.* LIMBORCH), et il a été copié à son tour par Lavallée. 3^o *Histoire du ministère du cardinal Ximénez*, Toulouse, 1693, in-12; souvent réimprimée. L'édition la plus récente et la meilleure est celle de Paris, 1739, 2 vol. in-12. Cette histoire, moins bien écrite que celle du même ministre, donnée par Fléchier, passe pour plus impartiale, parce qu'elle est un peu satirique. Un anonyme en publia une critique peu mesurée sous ce titre : *Marsollier découvert et confondu dans ses contradictions*, etc., 1708, in-12. 4^o *Histoire de Henri VII, roi d'Angleterre*, Paris, 1697; ibid., 1725 ou 1727, 2 vol. in-12. C'est, au jugement de plusieurs critiques, le meilleur ouvrage de Marsollier. 5^o *La Vie de St-François de Sales*, ibid., 1700, in-4°; 1701, 2 vol. in-12. Elle a été souvent réimprimée, même dans ces derniers temps, parce que, des nombreuses vies de

(1) *Urbis Romæ genethliacon.*

ce grand saint, c'est la seule dont le style offre quelque agrément; mais elle laisse beaucoup à désirer pour l'exactitude des recherches. Elle a été traduite en italien par l'abbé Silvini, Florence, 1714, in-4°. 6° *Vie de l'abbé de Rancé*, réformateur du monastère de la Trappe, Paris, 1702, in-4°; 1703, 1758, 2 vol. in-12. Elle a été critiquée par dom Gervaise avec beaucoup de dureté (voy. GERVAISE). 7° *Vie de la bienheureuse mère de Chantal*, ibid., 1715, 1717, 2 vol. in-12; 1752, 1779, même format; souvent réimprimée. Elle a été abrégée par un anonyme. 8° *Histoire de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon*, Paris, 1718, 1726, 3 vol. in-12; 9° *Apologie ou justification d'Erasmus*, ibid., 1713, in-12. Le but de Marsollier est de prouver qu'Erasmus n'a jamais cessé d'être attaché sincèrement à la foi catholique, et il le montre, non par des raisonnements, mais par des passages extraits de ses écrits. On lui répondit par d'autres passages non moins concluants. Un anonyme (que l'on croit être le P. le Courayer) publia une réfutation de l'*Apologie d'Erasmus* dans les *Mémoires de Trévoux*, juin 1714, et le P. Gabriel (Vieilh, de Toulon), augustin déchaussé, une critique de l'*Apologie*, etc., Paris, 1719, in-12. 10° *Entretiens sur les devoirs de la vie civile et sur plusieurs points importants de la morale chrétienne*, ibid., 1714; 2° édition, augmentée, 1715, in-12. L'auteur avait pris pour modèles les Colloques d'Erasmus, et il y a puisé les sujets de quelques-uns de ses dialogues. On attribue assez généralement à Marsollier la traduction de quelques opuscules d'Erasmus : *Du mépris du monde et de la pureté de l'Eglise chrétienne*, etc., Paris, 1713, in-12; mais Barbier a prouvé par des raisons sans réplique que cette traduction est de Claude Bosc, procureur général de la cour des aides, et que Marsollier n'a pu qu'en retoucher le style (voy. le *Dictionnaire des anonymes*, n° 10207). On peut consulter pour quelques détails les *Mémoires de Nicéron*, t. 7 et 10, et le *Dictionnaire de Moréri*, édition de 1759. W—s.

MARSOLLIER DES VIVETIÈRES (BENOÎT-JOSEPH) naquit à Paris en 1750. Issu d'une famille de magistrature, il était avant la révolution payeur des rentes à l'hôtel de ville. Son goût pour le théâtre se déclara de bonne heure. Il donna en 1774 son premier opéra-comique et fit jouer aussi quelques comédies en prose au Théâtre-Italien; mais *Nina, ou la Folle par amour*, représentée pour la première fois en 1786, fut de toutes ses pièces celle qui contribua le plus à sa réputation. Il obtint encore, trois ans après, beaucoup de succès dans un autre opéra-comique, *les Deux petits Savoyards* (1). Les événements

de 1789 et des années suivantes ayant anéanti sa fortune, jusqu'alors considérable, il trouva des consolations et une ressource précieuse dans son talent, qui d'abord ne lui avait offert que des distractions. Méhul, Gaveaux et surtout Dalayrac, son ami autant que son collaborateur, s'associèrent à lui comme compositeurs et l'aiderent à faire prospérer le théâtre de l'Opéra-Comique. *Camille, ou le Souterrain*, *Alexis*, *Adolphe et Clara*, y sont toujours revus avec plaisir. A l'époque la plus dangereuse de la révolution, Marsollier consacra sa plume à la défense des principes monarchiques dans deux pièces qui attirèrent tout Paris : *Cange et la Pauvre Femme*. Sous le gouvernement consulaire, il fut enfermé au Temple pendant quelques jours. Le roi lui donna en 1814 la croix de la Légion d'honneur. Le talent littéraire de Marsollier était son moindre mérite : à la probité la plus délicate il joignait un cœur bon et sensible, un caractère aimable et modeste; sa conversation était des plus attrayantes. C'est à ses conseils, aussi francs que désintéressés, qu'un grand nombre de jeunes poètes ont dû leurs succès. Il employait une partie de ses moyens pécuniaires à aider ceux de ses amis qu'il savait dans le malheur. Une certaine inquiétude d'esprit le portait fréquemment à changer de place; mais sa bienfaisance et ses habitudes aimantes le suivaient partout. Au théâtre, il avait comme Sedaine l'art d'allier des situations extrêmement touchantes à des scènes comiques. S'il eût été moins pressé de jouir de la représentation; si, plus capable d'un long travail, il eût pris la peine d'attacher à des plans mûrs et bien ordonnés les jolies scènes que son imagination fertile et vive concevait si facilement et qu'il semait de mots heureux, il aurait pu se placer par de bonnes comédies au rang des auteurs modernes les plus estimés. Le refus de deux ou trois opéras nouveaux de sa composition et le peu de soin que mettaient à jouer ses anciennes productions ces mêmes comédiens dont elles avaient pendant longtemps fait la fortune lui causèrent un véritable chagrin (1). Depuis

voit dans les jardins le *banc de Nina* : des tourelles massives, des créneaux peints, des ponts-levis rappellent le poète qui aimait à s'environner des anciennes images de la chevalerie, qu'il rajeunissait dans ses ouvrages. W—s.

(1) On m'a raconté que les vingt-deux premières pièces qu'il présentait aux comédiens furent refusées. Pour essayer autant de rebuts, il fallait une grande vocation pour la carrière théâtrale. Marsollier était, en effet, passionné pour le théâtre. Dans la propriété qu'avant la révolution il possédait à Brignais, près de Lyon, il avait une salle de spectacle. Marsollier paya comme d'autres son tribut aux principes de la révolution; il fit jouer, en 1791, *le Chevalier de Labarre*, pièce qui n'a point été imprimée. Le nombre de ses compositions dramatiques s'élève à cinquante. On en trouve la liste dans l'*Annuaire dramatique* des années 1810, 1819 et 1828. Marsollier resta dans l'obscurité en 1793 et 1794; on ne remarqua pas son silence, et plus heureux que la plupart de ses confrères, il ne fut pas obligé de sacrifier ses opinions à sa sûreté. Ce ne fut qu'après la chute de Robespierre qu'il reprit la plume. La pièce qu'il avait donnée en mai 1793, sous le titre d'*Argill*, fut alors reproduite par lui sous celui d'*Arnill*; elle est imprimée sous ces deux titres. Outre ses ouvrages dramatiques, on a encore de Marsollier : *Description de la Baume ou grotte des Demoiselles à St-Bauzile, près des Ganges, dans les Cévennes*, Lyon, 1785, in-8° de 24 pages, tiré à un petit nombre

(1) Cette pièce fut essayée sur le théâtre de Besançon avant d'être jouée à Paris. Marsollier avait loué le château d'Antorpas, en Franche-Comté, et il y venait passer toutes les années la belle saison avec Dalayrac et quelques-uns de ses amis. Ce château, dont on avait fait un hôpital militaire pendant la révolution, conserve encore cependant des traces du séjour de Marsollier; on

plusieurs années, il habitait une maison de campagne peu éloignée de Versailles, et il avait fini par se fixer dans cette ville. Il y est mort le 22 avril 1817, âgé de 66 ans. Madame la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul était sa nièce. Outre les pièces indiquées plus haut, on citera de lui : *le Connaissieur*, comédie de société, en trois actes et en prose, publiée sous le nom du chevalier D. G. N. (de grand nez), Paris, 1771, in-8°; — *Richard et Sara et le Trompeur trompé*, 1772, in-8° (sous le même pseudonyme); — *le Vapoureux*, en 2 actes, Paris, 1782, in-8°; — *Céphise*, en 2 actes et en prose, 1783; — *Norac et Javolci*, jouée à Lyon le 3 mars 1783 et imprimée au profit des pauvres nourrices (voy. BEAUMARCHAIS); — *Gulnare, ou l'Esclave persane*; — *Laure, ou l'Actrice chez elle*; — *la Maison isolée, ou le Vieillard des Vosges*; — *Une matinée de Catinat*; — *l'Irato*; — *Léonce, ou le Fils adoptif*, etc. Une de ses comédies posthumes, *l'Ami Clermont*, reçue au Théâtre-Français, y a été jouée avec un demi-succès en 1819 (1).

L—P—E.

MARSTON (JEAN), auteur dramatique anglais, vivait sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques I^{er}. Contemporain et d'abord ami de Ben Johnson, il paraît qu'il se brouilla ensuite avec lui. Dans la préface de sa tragédie de *Sophonisbe*, il reproche à ce poète de faire des pièces en copiant les historiens latins. Ben Johnson, de son côté, disait que Marston écrivait les sermons de son beau-père et que celui-ci composait les comédies de Marston. Serait-ce par cette raison qu'on trouve dans ses comédies un ton beaucoup plus sage que dans la plupart des pièces composées à la même époque? Voici les titres de ses ouvrages : 1° *le Fléau du crime* (the Scourge of villany), satires, Londres, 1599 et 1764; 2° *Antoine et Mélide*, drame, 1602; 3° *la Vengeance d'Antoine*, tragédie, 1602; 4° *Insatiable Countess*, tragédie, 1603; 5° *le Mécontent*, drame, 1604, inséré dans le 4^e volume du Recueil des pièces de théâtre, par Dodsley; 6° *la Courtisane hollandaise*, comédie, 1605; 7° *le Parasite* (Parasitaster), comédie, 1606; 8° *Sophonisbe*, tragédie, 1606; 9° *What you will* (Ce que l'on voudra), comédie, 1607. Ces huit pièces eurent du succès à la représentation; six furent réimprimées ensemble en un volume, en 1633. L.

MARSUPPINI (CHARLES), littérateur, connu aussi sous le nom de Charles Aretin, était né vers 1399, d'une illustre famille de la ville d'Arezzo. Grégoire Marsuppini, son père, docteur en droit, remplit la place de gouverneur de Gènes pour le roi Charles VI, et se fixa ensuite à Florence, où il obtint en 1431 le droit de bourgeoisie. Le jeune Charles avait eu pour maître Jean de Ra-

venne, qui lui fit faire de rapides progrès dans la connaissance des langues et de la littérature anciennes. Il se destinait à la carrière de l'enseignement, et il éprouva un vif chagrin de voir appeler Philèphe à Florence pour y professer les belles-lettres. Il se montra l'un des ennemis les plus acharnés de cet illustre grammairien, et Philèphe ayant été banni de Florence en 1434 (voy. PHILÈPHE), Marsuppini le remplaça dans la chaire. Il eut l'avantage de compter parmi ses élèves les neveux du pape Eugène IV, qui lui témoigna sa reconnaissance des soins qu'il leur avait donnés en le décorant du titre de secrétaire apostolique. Il succéda en 1444 à son compatriote Léonard Bruni dans la place de secrétaire de la république. Ce fut en cette qualité qu'il harangua l'empereur Frédéric III à son passage à Florence en 1452. Marsuppini n'avait mis, dit-on, que deux jours à préparer son discours; mais Eneas Sylvius (Pie II), secrétaire de l'empereur, ayant répondu au nom de ce prince, le secrétaire ne put jamais lui répliquer, et fut obligé de recourir à l'obligeance de Giannozzo Manetti pour sortir d'embarras. Marsuppini mourut le 24 avril 1453, et fut enterré dans l'église Ste-Croix, où on lui éleva un tombeau de marbre décoré de son buste. Ses funérailles furent magnifiques : les magistrats d'Arezzo y envoyèrent des députés, et Matthieu Palmieri y prononça son oraison funèbre. Les louanges que ce professeur a reçues de ses plus illustres contemporains ne permettent guère de douter qu'il ne fût un homme d'un rare mérite. Pogge l'a choisi pour un des interlocuteurs de son dialogue *De infelicitate principum*. Flav. Biendo, Bebelius, Platina, Ant. de Palerme, etc., lui donnent des éloges qui paraissent exagérés, si on les compare au petit nombre d'ouvrages qu'il a laissés. On ne connaît de lui qu'une traduction en vers hexamètres de la *Batrachomyomachie*, poème supposé d'Homère, Parme, 1492, in-4°; Pesaro, 1509, in-4°; Florence, 1512, in-8°, et un Recueil de vers latins dont on conserve une ancienne copie dans la bibliothèque Laurentienne. L'abbé Lazzeri a publié quelques Lettres de Marsuppini, adressées à Fr. Sforce, duc de Milan, par lesquelles on apprend qu'il remplissait près de ce prince un emploi honorable. Nicéron lui attribue la comédie intitulée *Philodoxios*, que Manuce le Jeune a publiée sous le nom de Lepidus, ancien poète comique, mais qui est certainement de Léon-Baptiste Alberti (voy. ALBERTI et MANUCE). Marsuppini eut de son mariage avec la fille de Gérard Cuzini, entre autres enfants, un fils nommé Charles, à la louange duquel Politien a composé une épigramme et qui était en correspondance avec Marsile Ficin. On peut consulter, pour plus de détails, les *Dissert. Vossiane* d'Apostolo Zeno, t. 2; les *Mémoires* de Nicéron, t. 25; mais surtout les *Scritt. ital.*, par Mazzuchelli, t. 1^{er}, 2^e partie, p. 1001, où l'on trouvera une Notice

pour être distribué à l'académie de Lyon et à quelques amis, mais inséré dans les nos 4 et 5 du *Journal de Lyon*, en 1785. A. B.-T.

(1) La comtesse d'Hautpoul a donné les *OEuvres choisies* de Marsollier de Vivetières, précédées d'une notice sur sa vie et ses écrits, Paris, 1826, 3 vol. in-8°. E. D—S.

assez étendue, tirée d'une Vie inédite de Marsupini, par Vespasiano Florentin. W—s.

MARSUS (DOMITIUS) vivait sous le règne d'Auguste. Il avait composé des épigrammes, et à ce titre, il est plus d'une fois nommé dans Martial, qui semble le placer à côté de Catulle. *La Ciguë*, ou *la Flûte* (Cicuta) était le titre d'un ouvrage de Marsus Domitius, peut-être celui de son recueil d'épigrammes. *La Ciguë* nous a été conservée par Philargyrius (*Ad Virg.*, eclog. 3, vers 90); elle est contre ce ridicule Bavius, immortalisé par un vers de Virgile, et mérite d'être lue. Burmann lui a donné place dans son *Anthologie latine* (livre 2, épigramme 247). Ennemi de Bavius, Marsus fut ami de Virgile et de Tibulle. Il leur survécut et fit sur leur mort ces quatre vers fort jolis que l'on trouve à la fin de presque toutes les éditions de Tibulle :

*Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos misit ad Elysius;
Ne foret aut elegis molles qui fletet amores,
Aut caneret forti regia bella pede.*

On peut soupçonner que Marsus s'était exercé dans le genre de Tibulle et qu'il avait composé des élégies : au moins est-on sûr qu'il avait chanté ses amours avec une femme dont le nom poétique était *Mélénis*; c'est Martial qui nous l'apprend (livre 7, p. 28) :

Nota tamen Marsi fusca Melanis erat.

Nous savons encore par Martial (livre 4, p. 29) que Marsus était auteur de *l'Amazonide*, épopée dont le succès ne paraît pas avoir été fort brillant. Néanmoins, Ovide (*Pont.*, livre 4, p. 16) a placé Marsus parmi les grands poètes épiques; mais ce n'est peut-être qu'un compliment d'ami. Les *Fables* (*Fabellæ*) étaient un autre ouvrage de Marsus. On n'en connaît point le sujet; tout ce que l'on sait aujourd'hui, c'est qu'il était en vers et qu'il était très-long. Le grammairien Charisius en a cité le 9^e livre. Les fragments de Marsus Domitius ont été rassemblés avec une grande exactitude par Broekhuisen à la fin de son édition de Tibulle. B—ss.

MARSY (BALTHASAR et GASPAR), frères, habiles sculpteurs, naquirent à Cambrai, le premier en 1624, et Gaspar en 1628. Ils cultivèrent le même art : devenus habiles tous deux, ils associèrent leurs talents et exécutèrent conjointement la plus grande partie des ouvrages qui les ont rendus célèbres. Élèves de leur père, ils ne vinrent à Paris qu'en 1648, et furent réduits pendant quelque temps à travailler pour un sculpteur en bois. Leur talent les fit enfin connaître de Sarrazin et de Buyster, qui les employèrent dans les travaux dont ils étaient chargés. C'est ainsi que les deux Marsy passèrent un certain nombre d'années dans des occupations subalternes. Mais ayant été chargés de la décoration de l'hôtel de la Vrillière, aujourd'hui *Banque de France*, la manière dont ils s'en acquittè-

rent commença leur réputation. Bientôt ils y mirent le comble par la décoration en stuc de la chapelle basse des *Martyrs*, et la statue de *St-Denis*, en albâtre, de grandeur naturelle, qu'ils firent pour l'abbaye de Montmartre. C'est alors que Versailles devint le théâtre de leur gloire. Ils y débutèrent par les figures en bronze qui décorent les bassins du *Dragon*, de *Bacchus* et de *Latone*. Cette dernière figure est comptée au nombre de leurs meilleurs ouvrages. Mais ils se surpassèrent dans l'excellent groupe que l'on voit au bassin des *Bains d'Apollon*, et qui représente deux *Tritons abreuvant les chevaux du Soleil*. Cet ouvrage est un des plus beaux ornements du parc de Versailles et l'un de ceux qui font le plus d'honneur aux artistes du siècle de Louis XIV : il est d'autant plus remarquable que le premier groupe, exécuté par Guérin, est très-médiocre. La composition en est pleine de feu, et l'exécution n'est dépourvue ni d'élégance, ni de finesse. A Paris, ils furent chargés de l'exécution du *mausolée du roi de Pologne Casimir offrant à Dieu sa couronne*, que l'on voyait dans l'église de St-Germain des Prés. Ce fut le dernier ouvrage de Balthasar. Lorsqu'il l'eut terminé, il abandonna l'exercice de son art pour se livrer entièrement aux douceurs du repos. Il mourut en 1674, professeur à l'académie de peinture. Lorsque Gaspar travailla sans le concours de son frère, on reconnut combien il lui était inférieur, quoiqu'il fût loin cependant d'être un artiste médiocre. C'est à lui qu'on doit les figures du *Point du jour*, de *l'Afrique*, de *Mars* et de *Encelade*, que l'on voit dans le parc de Versailles et qu'il fit sur les dessins de Lebrun. C'est aussi de lui qu'est le bas-relief de la porte St-Martin, placé du côté du faubourg, et qui représente *Mars portant l'écu de France et poursuivant un aigle*. Son dernier ouvrage est le groupe de *Borée enlevant Orythie*, placé dans le jardin des Tuileries. Cette production, assez faible sous tous les rapports, et à laquelle il travaillait encore lorsqu'il mourut, en 1681, se ressent de l'état d'épuisement où il se trouvait en l'exécutant. P—s.

MARSY (FRANÇOIS-MARIE DE), littérateur, naquit à Paris en 1714; après avoir terminé ses études, il fut admis chez les jésuites et se fit bientôt connaître par deux poèmes latins (*la Tragédie* et *la Peinture*), qui fixèrent l'attention des amateurs. Il rentra dans le monde peu de temps après; mais il sembla avoir perdu, avec le goût de la retraite, le secret des beaux vers. Forcé par le défaut de fortune de se mettre aux gages des libraires, il fit paraître successivement plusieurs ouvrages qui n'ajoutèrent rien à sa réputation. L'Analyse des œuvres de Bayle, qu'il publia en 1755, excita les plaintes des personnes religieuses (1); cette compilation fut condamnée par

(1) Les quatre derniers volumes offrent surtout un *extrait* plutôt qu'une *analyse*; c'est le travail d'un copiste servile qui prend dans un livre tout ce qu'on lui a marqué, c'est-à-dire les

arrêté du parlement et l'auteur enfermé à la Bastille. Il en sortit au bout de quelques mois pour reprendre ses occupations et mourut à Paris, presque subitement, en décembre 1763. On a de lui : 1° *Templum tragœdiæ, carmen*, Paris, 1734, in-12. L'auteur ne nomme, parmi les poètes anciens, que Sophocle et Euripide, et, parmi les modernes, que Scipion Maffei, Corneille et Racine. L'épisode de l'Amour, qui est amené chargé de chaînes aux pieds de la Muse tragique, est emprunté d'un poème de Roy. 2° *Pictura, carmen*, ibid., 1736, in-12; réimprimé avec le précédent dans le premier volume des *Poemata didascalica* (1); traduit en français par Querlon, 1738, in-12, et à la suite de l'*Art de peindre*, de Dufresnoy, traduit par de Piles, ibid., 1753, in-8°. Une versification harmonieuse, un style animé et pittoresque, formé sur celui des grands modèles de l'antiquité, une composition sage, l'agréable variété des épisodes, la noblesse des images, assurèrent le succès de ce poème. Clément, de Dijon, est le seul critique qui en ait méconnu le mérite. « Si l'on en ôte, dit-il, ce qu'il a pris à « Dufresnoy, à Virgile et aux autres poètes latins, il ne restera que deux ou trois tirades « ampoulées et une centaine, tout au plus, de « vers assez beaux, mais sans caractère, et qui « figureraient mieux dans une déclamation de « collège que dans un poème didactique. » (Voy. *Observations sur différents poèmes de la peinture*.) Jamais l'envie n'a dicté un jugement plus passionné et plus injuste; et l'abbé Sabatier, quoique ami de Clément, n'a pu s'empêcher de le réfuter dans l'article des *Trois siècles de la littérature*, qu'il a consacré à Marsy. Le poème de la *Peinture*, de Lemierre, n'est guère qu'une traduction ou une imitation de celui de Marsy; et Laharpe a employé un long article à démontrer que le poète latin était resté très-supérieur à son copiste (*Cours de littérature*, t. 18, p. 276). 3° *Histoire de Marie Stuart*, Paris, 1742, 3 vol. in-12. Fréron a retouché le style de cet ouvrage. 4° *Mémoires historiques*, de Jacques Melvil, traduits de l'anglais, ibid., 1745, 3 vol. in-12; 5° *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, ibid., 1746, 2 vol. in-12; 6° *Histoire moderne des Chinois, des Japonais, des Indiens*, etc., ibid., 1754-78, 30 vol. in-12. Cet ouvrage, annoncé comme une suite de l'*Histoire ancienne* de Rollin, est écrit avec beaucoup de négligence; et l'on y trouve plusieurs faits qu'un critique plus judicieux se serait bien gardé d'admettre comme certains, sur le récit de quelques obscurs voyageurs. Marsy n'a publié que les douze premiers

morceaux les moins favorables à la religion et aux mœurs. Il ne faut pas confondre cette analyse avec un autre ouvrage publié en 1761, 2 vol. in-12, par l'abbé Delaunay, et qui a été composé sur des principes différents et dans une intention toute contraire. T-D.

(1) On trouve dans le tome 2 de ce recueil un poème intitulé *Acantides Canarie* (les Serins), publié pour la première fois, en 1737, à Paris, sous le nom de Louis Clairambault; mais le savant éditeur (l'abbé d'Olivet) avertit, dans la table, que beaucoup de personnes attribuent cet ouvrage à l'abbé de Marsy.

volumes; les suivants sont d'Adrien Richer. 7° *Analyse des œuvres de Bayle*, Londres, 1755, 4 vol. in-12; réimprimée en Hollande avec une continuation par Robinet. On doit encore à l'abbé de Marsy la traduction du *Discours dogmatique et politique* sur l'origine, la nature, etc., des biens ecclésiastiques, 1750, in-12; réimprimé sous ce titre : *le Prince Fra Paolo, ou Conseils à la noblesse de Venise*, Berlin, 1751, in-12. Enfin il a publié sous le titre de *Rabelais moderne*, Paris, 1752, 8 vol. in-12, une nouvelle édition des Œuvres du fameux curé de Meudon, dont il a rajeuni le style, sans penser que par là il lui faisait perdre cette précieuse naïveté qui avait tant de charme pour Molière et la Fontaine, et qui en conserve encore pour les amateurs de notre ancienne littérature (voy. RABELAIS). La *Notice* sur l'abbé de Marsy insérée dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France pour l'année 1768 contient une longue analyse de son poème de la *Peinture* et la critique la plus amère de ses autres écrits; mais on y chercherait vainement la moindre particularité sur ce poète, dont les deux premières productions paraissent seules destinées à sauver son nom de l'oubli. W—s.

MARSY (CLAUDE-SIXTE SAUTREAU DE), littérateur, né à Paris en 1740, est principalement connu par la part qu'il a eue à la rédaction de différents journaux. Il concourut en 1766 pour l'*Eloge de Charles V*, proposé par l'Académie française. Laharpe remporta le prix; mais Sautreau appela du jugement de l'Académie, en faisant imprimer son discours (1767, in-8°), qui malheureusement se trouva bien inférieur à l'ouvrage couronné. Il avait entrepris dès 1765, avec Maton de la Cour, un Recueil des pièces fugitives les plus remarquables publiées pendant l'année, et le fit paraître sous le titre d'*Almanach des Muses*. Le choix des pièces pouvait être meilleur; mais on se plaignit surtout des petites notes critiques dont l'éditeur les accompagnait : elles lui attirèrent des épigrammes piquantes de Masson de Morvilliers (voy. ce nom), et il finit par les supprimer. Ce recueil, malgré la défaveur avec laquelle il fut accueilli, malgré les plaisanteries de Laharpe et de Rivarol, s'est toujours soutenu et se continue encore. Sautreau fournissait de nombreux articles à l'*Année littéraire* et au *Journal des dames*; il travaillait aussi au *Journal de Paris*, et il en rédigea jusqu'en 1789 la partie littéraire, à la satisfaction du public éclairé (voy. la *Bibliothèque d'un homme de goût*, t. 5, p. 221). Il chercha à se faire oublier pendant la révolution, dont il n'avait pas embrassé les principes, et il mourut à Paris le 5 août 1815. C'était un homme aimable, plein d'instruction et de politesse, et qui aurait eu une réputation mieux établie s'il eût travaillé avec plus de suite et d'application. Comme éditeur, il a publié : 1° l'*Almanach des Muses*, depuis 1765 jusqu'à 1793, 28 vol. in-12. On y joint : *Pièces échappées aux seize premiers*

Almanachs, etc., 1781, in-12. 2° *La Nouvelle Anthologie française*, 1769 ou 1787, 2 vol. in-12. Ce recueil est estimé. 3° *Les Annales poétiques* (avec Imbert), 1778-88, 40 vol. in-12. On sut gré aux éditeurs de leurs recherches parmi les décombres de notre vieille littérature, quoiqu'ils eussent donné des notices superficielles et eussent fait un choix trop peu sévère des morceaux de leur recueil. Ils méritèrent un plus grand reproche en exaltant outre mesure plusieurs de nos poètes oubliés, et particulièrement le P. Lemoine. Beuchot nous apprend que les tomes 41 et 42 sont imprimés depuis 1789, mais que l'éditeur n'a pas jugé à propos de les livrer au public (*Journal de la librairie*, 1815, p. 396). 4° *La Nouvelle Bibliothèque de société*, 1782, 4 vol. petit in-12; 5° *les Poésies satiriques du 18^e siècle*, Londres, 1782, 2 vol. in-18; recueil bien fait, mais peu recherché depuis que Colnet a publié *les Satiriques du 18^e siècle*; 6° *Les OEuvres choisies de Dorat*, 1786, 3 vol. in-12; 7° *Tablettes d'un curieux, ou Variétés historiques, littéraires et morales*, 1789, 2 vol. in-12. Compilation intéressante. 8° *Les Poésies du chevalier de Bonnard*, 1791, in-8°; 9° *le Nouveau Siècle de Louis XIV* (avec M. Noël), ou *Anecdotes, poésies, etc., du règne et de la vie de ce prince*, 1793, 4 vol. in-8° Cet ouvrage a reparu, avec un nouveau frontispice, en 1805. C'était une idée piquante que de faire ressortir le génie chansonnier de notre nation, en publiant les principaux événements du grand règne, célébrés, presque sans lacune, dans une série de couplets satiriques. 10° *OEuvres choisies de Pope*, 1800, 3 vol. in-12 (*voy. POPE*); 11° *Lettres choisies de madame de Maintenon*, 1806, 6 vol. in-12. Cette édition est supérieure à celles qu'avait publiées Labeaumelle.

W—s.

MARTAINVILLE (ALPHONSE-LOUIS-DIEUDONNÉ), l'un des écrivains de la restauration les plus spirituels et les plus courageux, naquit à Cadix en 1776, de parents français. Il vint fort jeune en Provence, où il demeura plusieurs années, puis à Paris, où il fit ses études au collège Louis-le-Grand. La révolution commença avant qu'il les eût terminées. Lancé dans le monde à peine âgé de seize ans, il s'y fit dès lors remarquer par l'énergie de son caractère et la causticité de son esprit. Sa naissance et sa position ne devaient pas lui inspirer d'éloignement pour les innovations; mais, naturellement porté à la satire et à la controverse, il ne ménagea point les ridicules, ce qui lui attira dès lors beaucoup d'ennemis et le conduisit bientôt devant le tribunal de Fouquier-Tainville, sous prétexte de coopération, avec un nommé Monborgne, à un tableau du maximum inexact. Par une exception rare, tous les deux furent acquittés. Une circonstance remarquable de ce procès, c'est que, lorsque Martainville déclina son nom, le président, pensant qu'il voulait déguiser quelques titres de noblesse, lui dit: « De Martain-

ville, sans doute. — Citoyen président, répliqua vivement le jeune accusé, je suis ici pour « être raccourci (1), et non pour être allongé... » Cette repartie de la part d'un homme si jeune, dans une situation pareille, est bien étonnante, et quelques personnes ont refusé d'y croire. Cependant le fait est consigné dans plusieurs écrits du temps, et n'a pas été démenti. Quoi qu'il en soit, Martainville fut du petit nombre des victimes qui furent épargnées; mais on croit qu'il dut cette faveur beaucoup moins à son audacieux jeu de mots qu'à la protection d'Antonelle, son compatriote, qui était un des jurés. Echappé ainsi au règne de la terreur, il se jeta avec toute l'énergie de son caractère dans le parti de la réaction qui suivit la chute de Robespierre. On le vit aux premiers rangs de ce qu'on appelait alors *la jeunesse dorée de Fréron*, et il composa dans cet esprit réactionnaire deux pièces de théâtre qui eurent un grand succès. Dans l'une, intitulée *les Assemblées primaires*, il déversa le ridicule à pleines mains sur le système électoral du temps; dans l'autre, intitulée *le Concert de la rue Feydeau*, il exprima avec plus de force encore sa haine pour le parti jacobin, alors vivement poursuivi par l'aversion publique et que l'on croyait pour toujours renversé. Mais quand ce parti eut recouvré le pouvoir par la journée du 13 vendémiaire (octobre 1795), il s'opéra une réaction bien autrement redoutable que celle des thermidoriens. Martainville, ayant alors besoin de se faire oublier, alla passer quelques mois en Provence, et y fut poursuivi comme réquisitionnaire, puis contraint de s'enrôler dans un bataillon de volontaires qu'il suivit en Italie, où il ne resta que peu de temps. Revenu bientôt à Paris, il s'y livra encore à la composition de plusieurs ouvrages dramatiques, et s'associa en 1802 à Etienne pour une *Histoire du Théâtre français*, qu'ils publièrent en commun (*voy. ETIENNE*). Martainville traversa le règne de Napoléon assez paisiblement, bien qu'il laissât percer encore de temps en temps son goût pour l'opposition et la satire, notamment à l'occasion du mariage de Marie-Louise, où il composa une chanson poissarde, pleine de sel, d'esprit, et qui courut toute la France. Napoléon et sa police n'en ignorèrent certainement point l'auteur; mais quoique très-hardie, et peu respectueuse pour le maître, cette chanson avait tant d'esprit, de gaieté, que Napoléon lui-même dut en rire, et que Martainville n'essuya pas de sa part la moindre persécution. Il avait conservé toute son indépendance et toute la franchise de ses opinions contre-révolutionnaires quand la restauration survint, en 1814. Il s'en déclara, dès le commencement, un des plus dévoués partisans, sans que l'on voie que ces manifestations lui aient été d'aucun avantage personnel. Au mois de mars

(1) Par un horrible jeu de mots, les bourreaux de cette époque appelaient le supplice de la guillotine un *raccourcissement*.

1815, lorsque Bonaparte, échappé de l'île d'Elbe, se dirigea sur Paris, Martainville se fit remarquer parmi les royalistes qui s'enrôlèrent pour la défense de la royauté, et il leur adressa une lettre très-énergique, qu'il fit imprimer et afficher dans tout Paris. Napoléon étant devenu maître de la capitale, Martainville se réfugia dans une modeste maison de campagne, qu'il possédait au Pecq, sur la Seine; et il s'y trouvait encore lorsque le général prussien Blücher passa le fleuve, dans le mois de juin suivant, pour se porter sur Versailles. Cette circonstance a donné lieu à l'une des plus absurdes calomnies que l'esprit de parti ait jamais pu imaginer. On a dit, et même on a imprimé que Martainville, dont la maison fut pillée, dévastée par ces mêmes Prussiens, et dans laquelle il était seul avec sa femme, n'ayant pas une épée ni un pistolet pour se défendre, leur avait livré le passage de la Seine, que certes il n'était pas en son pouvoir d'empêcher ni de permettre.... Et pendant qu'on l'accusait si ridiculement, Martainville se hâtait d'accourir à Paris, pour faire imprimer et distribuer aux chambres une adresse par laquelle il les conjurait d'aller se jeter aux pieds du roi Louis XVIII, leur déclarant qu'elles n'avaient pas d'autre parti à prendre. On sait combien de haines et d'inimitiés ces manifestations suscitèrent à Martainville. La première circonstance où elles éclatèrent fut la représentation de *Germanicus*, tragédie d'Arnault, dont il rendit un compte sévère dans le *Journal de Paris*. Le fils de l'auteur crut devoir venger la gloire de son père par des injures et des voies de fait sur la personne de Martainville, qui, à son tour, lui intenta un procès, et le fit condamner à un jour de prison et cinquante francs d'amende; ce qui ne l'empêcha pas de lui en demander encore raison, dès le lendemain, d'une autre manière. Ils se battirent au pistolet et échangèrent plusieurs balles, dont l'une effleura légèrement Martainville. On pense bien que la politique eut plus de part à cette affaire que la question littéraire (1), et ce n'était pas le seul procès que dût attirer à Martainville l'ardeur de ses opinions. Il quitta alors, comme il l'a dit, *par incompatibilité*, le *Journal de Paris*, feuille sans couleur et beaucoup trop insignifiante, pour s'associer à la rédaction de la *Quotidienne*, puis à celle de la *Gazette de France*. Quoique ces journaux fussent bien plus conformes à son caractère et à ses opinions, il ne pouvait pas toujours s'y exprimer avec autant de chaleur qu'il l'eût désiré, et d'ailleurs les honoraires de sa rédaction étaient loin de suffire à ses

besoins et à ses goûts, qui furent toujours fort chers. Ce fut donc pour avoir plus de liberté, et sans doute aussi pour gagner plus d'argent, qu'il fonda, en 1818, le journal le *Drapeau blanc*, en société avec l'imprimeur Dentu. Persuadé qu'une telle entreprise ne pouvait réussir qu'en se faisant remarquer par sa hardiesse et son indépendance, Martainville y donna un libre cours à ses pensées. Toujours d'ailleurs fort attaché à la monarchie des Bourbons, il redoubla de zèle et d'énergie pour combattre tous ceux qu'il considérait comme les ennemis du trône et de la religion. Et ce n'était pas seulement dans son journal qu'il manifestait ainsi ses opinions : chaque soir, établi dans le café Valois, où se réunissait tout ce que le parti royaliste avait de plus exalté, il s'y livrait à de violentes invectives contre les ministres et quelquefois même contre le roi. Lors de la nomination de soixante pairs, et de celle du ministre de la police Decazes, qui furent publiées un jour de carnaval, il composa une satire pleine de fiel et d'énergie, que le cynisme des expressions ne nous permet pas de reproduire, et il la lut hautement à plusieurs reprises au milieu du café. A la même époque, il présenta dans son journal, sous les couleurs les plus odieuses, le maréchal Brune, qui avait été égorgé par la populace d'Avignon (*voy. BRUNE*). La veuve de ce maréchal l'ayant poursuivi devant les tribunaux comme calomniateur, il se défendit lui-même avec beaucoup de courage; et pour justifier ses attaques contre le maréchal, il dévoila des circonstances de sa vie encore plus odieuses que celles qu'il avait d'abord signalées. « Ceux qui ont conservé quelques souvenirs », dit-il, des premiers temps de la révolution, se rappellent l'infâme journal intitulé *la Bouche de fer*; ils voient encore dans la rue du Théâtre-Français cette porte devant laquelle le passant reculait effrayé par une tête de Furie, de Gorgone révolutionnaire, dont la bouche hideuse, sans cesse béante, dévorait toutes les immondices qu'y jetaient les fournisseurs qui l'alimentaient volontairement. Le lendemain, ces horreurs se reproduisaient dans les feuilles criminelles, où l'injure n'était point déversée sur un sujet rebelle, sur un clubiste forcené, sur un agent de la plus atroce tyrannie, sur un général concussionnaire, mais sur tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, sur les personnages augustes dont l'image ne s'offre plus à nos yeux que rayonnante de l'aurole du martyre. M. le maréchal Brune, qui n'était alors que Brune l'imprimeur, eut l'imprudence, la faiblesse de prêter à l'exécrable entreprise de *la Bouche de fer* sa maison, ses presses, et quelquefois sa plume... Ce que tout le monde sait, c'est que Brune avait pour ami et pour collaborateur dans son journal un personnage trop fameux dans notre histoire, l'horrible Marat, qu'il accompagnait la nuit, lorsque cet étrange ami du peuple, frappé d'un mandat

(1) On a attribué à Arnault l'épigramme suivante :

Pour sa conquête d'Afrique,
A Scipion l'on applique
Le surnom de l'Africain.
Pour une action perverse
Ne peut-on en sens inverse
Rendre célèbre un faquin,
Et nommer cette âme vile
Qui du Pecq livra la ville
Martainville le Pecquin ?

« d'arrêt ; sortait du souterrain des Cordeliers « pour former de nouveaux complots... » Ces nouvelles révélations du journaliste retentirent alors dans toute la France, et madame Brune, qui avait voulu blanchir la mémoire de son mari, éprouva sous ce rapport un bien cruel mécompte. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour elle, c'est que le jury acquitta Martainville à l'unanimité. Enhardi par ce succès et par le débit de son journal, qui augmentait beaucoup, il ne garda plus aucun ménagement. Ce fut surtout à l'époque de la mort du duc de Berri, où l'indignation publique donna un peu de vigueur et d'influence à l'opinion royaliste, qu'il accusa avec le plus de force tous ceux que l'on put considérer comme ayant contribué à ce malheureux événement. Le ministre Decazes fut particulièrement l'objet de ses attaques ; et elles furent si violentes, que le favori de Louis XVIII ne crut pas pouvoir se dispenser d'y répondre. Dès le lendemain, il formula contre Martainville une plainte au procureur du roi, et il l'accompagna des réflexions suivantes, qu'il publia dans les journaux officiels seulement, car les journaux royalistes ne les eussent pas reçues : « J'ai méprisé jusqu'ici, comme je le devais, les outrages dont quelques libelles m'ont rendu l'objet, et dont la cause et le principe m'honoraient trop pour que je songeasse à m'en plaindre. L'intérêt de la société me commande aujourd'hui de ne pas laisser impunie l'infâme calomnie dont le sieur Martainville vient de se rendre coupable dans le numéro de ce jour (15 février 1820) du journal qu'il ose intituler *le Drapeau blanc*. Ses lâches accusations insultent bien plus à la douleur publique qu'elles ne m'insultent moi-même, et c'est au nom de la société, bien plus encore qu'au mien, que je vous les dénonce et que j'en demande à la justice l'éclatante réparation. » Cette plainte, déposée au parquet du procureur du roi, n'y fut sans doute pas accueillie, car elle n'eut point de suite, et ce qu'il y eut de plus fâcheux pour le ministre, c'est que lui-même perdit sa place peu de jours après. Les royalistes eurent alors un peu de crédit, et Martainville en profita autant qu'il était en lui. Mais ce triomphe ne dura pas ; les lois sur la presse devinrent bientôt plus sévères, et ce fut principalement sur les feuilles royalistes que pesa cette sévérité. Martainville, plus que tout autre, se vit en butte à une foule d'attaques personnelles à Paris et dans les départements. Obligé d'aller se défendre lui-même, loin de son domicile, il courut souvent de très-grands dangers, notamment à Châlons. Martainville se rendait alors à Bourg, où la susceptibilité du général Chastel lui fit subir une légère condamnation par la cour d'assises de l'Ain (voy. CHASTEL). Plus heureux devant les tribunaux de Riom, de St-Omer et de Toulouse, où il fut successivement traduit par des susceptibilités du même genre, Martainville se défendit toujours lui-même, sinon avec

une grande éloquence, au moins avec autant de courage que de présence d'esprit. Dans toutes ces villes il fut accueilli par les acclamations et les *vivats* des royalistes. Mais tous ces déplacements lui coûtaient fort cher, et il n'était pas toujours soutenu par son parti, comme il l'avait espéré ; il éprouva quelques dégoûts dans une carrière aussi difficile, et dans laquelle il était souvent poursuivi et combattu par ceux-là mêmes qui auraient dû le défendre. Son rôle ressemblait ainsi à une espèce de don quichottisme, et il avait trop d'esprit pour ne pas s'en apercevoir. Il parut alors y renoncer, et, depuis l'année 1820, on ne le vit plus soutenir de procès dans les départements ; mais il essaya encore de rudes assauts dans la capitale, notamment le 31 juillet 1822, au théâtre de la Porte-St-Martin, où les libéraux s'étaient donné rendez-vous pour faire émeute contre une troupe de comédiens anglais, auxquels le ministre Corbière avait permis de s'établir à Paris. Martainville, y ayant paru dans une loge, se vit tout à coup assailli par les menaces et les insultes du parterre, qui demandait à grands cris son expulsion, et qui fut tout près d'escalader la loge où il se trouvait. Ferme et impassible, il brava pendant plusieurs heures un péril évident, et ne voulut pas se retirer, malgré les prières du commissaire de police et du commandant de la force armée qui l'en conjuraient. « Je suis sous la sauvegarde de l'autorité, leur disait-il ; si je suis assassiné, j'aurai fait mon devoir. Vous n'aurez pas fait le vôtre. » Il ne céda que vers la fin du spectacle aux instances d'un de ses amis, et sortit par une porte de derrière. Cette circonstance fut la dernière où Martainville courut d'aussi grands dangers. Toujours en butte aux attaques des journaux de l'opposition révolutionnaire, il leur répondait dans le sien avec autant d'esprit que d'à-propos. Mais comme il arrive en pareil cas, le public se lassa de cette polémique, et le *Drapeau blanc* ne conserva pas assez d'abonnés pour se soutenir sans appui. L'imprimeur Dentu vendit sa portion, et Martainville fut obligé de mettre l'entreprise en actions ; ce qui eut peu de succès. Ainsi le *Drapeau blanc* ne se soutenait plus qu'avec peine, et Martainville lui-même, atteint par la goutte depuis longtemps, était dans un état de santé fâcheux, lorsque survint la révolution de juillet 1830, qui mit le comble à ses souffrances. Il se retira à Sablonville, près Paris, et y mourut le 27 août de la même année. — Sa femme, madame *Caroline* MARTAINVILLE, fort distinguée par ses talents en musique et en peinture, l'une des cantatrices de la chapelle du roi, ne lui survécut que peu de jours. Elle avait composé la musique de plusieurs romances et nocturnes. Martainville a publié : 1° *les Suspects et les Fédéralistes*, vaudeville en un acte et en prose, Paris, an 3 (1795), in-8° ; 2° *le Concert de la rue Feydeau*, vaudeville, 1795, in-8° ; 3° *la Nouvelle Henriotade, ou Récit de ce qui s'est passé relative-*

ment à la pièce intitulée *Concert de la rue Feydeau*, Paris, sans date, in-8°; 4° *la Nouvelle Montagne en vaudeville, ou Robespierre en plusieurs volumes*, sans date, in-8°; 5° *les Assemblées primaires, ou les Elections*, vaudeville, Paris, 1797, in-8°; 6° *le Dentiste*, vaudeville, Paris, an 5 (1797), in-8°; 7° *Noé, ou le Monde repeuplé*, vaudeville, Paris, an 6 (1798), in-8°; 8° *la Banqueroute du savetier, à propos de bottes*, vaudeville, Paris, 1801, 1806, in-8°; 9° *Grivoisiana, ou Recueil facétieux*, Paris, an 9 (1801), in-18; 10° *l'Intrigue de carrefour*, vaudeville, ibid., 1801, in-8°; 11° *Histoire du Théâtre-Français, depuis le commencement de la révolution jusqu'à la réunion générale*, Paris, an 10 (1802), 4 vol. in-12, en société avec C.-G. Etienne; 12° *Arlequin en gage, ou Gilles usurier*, comédie-vaudeville, ibid., 1802, in-8°; 13° *Un, deux, trois, quatre, ou la Casette précieuse*, vaudeville, Bordeaux, an 10 (1802), in-8°; 14° *Vie de Chrétien-Guillaume Lamoignon-Malesherbes*, Paris, an 10 (1802), in-12; 15° *le Duel impossible*, comédie, Paris, 1803, in-8°; 16° *Pataquès, ou le Barbouilleur d'enseignes*, bluette en un acte, ibid.; 17° *Georges le taquin, ou le Brasseur de l'île des Cygnes*, divertissement allégorique, Paris, an 12 (1804), in-8°; 18° *Une demi-heure de cabaret*, scènes épisodiques, ibid., in-8°; 19° *le Suicide de Falaise*, comédie, ibid., in-8°, 2° édit., 1828, in-8°; 20° *le Turc de la rue St-Denis, ou la Fausse veuve*, comédie, Paris, 1805, in-8°; 21° *Roderic et Cunégonde, ou l'Ermite de Montmartre, ou la Forteresse de Moulins, ou le Revenant de la galerie de l'Ouest*, galimatias burlesco-mélopatho-dramatique, etc., ibid., in-8°; 22° *la Tête du Diable et le flambeau de l'Amour*, mélodrame féerie-comique, Paris, 1807, in-8°; 23° *le Pied de mouton*, mélodrame féerie-comique, ibid., in-8°. Cette pièce et la précédente ont été composées en société avec Ribié. 24° *Le Mariage du Mélodrame et de la Gaïeté*, scènes d'inauguration, Paris, 1808, in-8°; 25° *la Queue du Diable*, mélodrame féerie-comique, ibid., in-8°; 26° *Tapin, ou le Tambourineur de Gonesse*, folie-vaudeville, Paris, 1809, in-8°; 27° *Quelle mauvaise tête ! ou M. St-Foin braconnier*, comédie, ibid., in-8°; 28° *le Marin provençal, prologue de La Peyrouse*, Paris, 1810, in-8°; 29° *les Rentes viagères, ou la Maison de santé*, comédie, ibid., in-8°; 30° *la Résurrection de Brioché*, prologue d'inauguration, ibid., in-8°; 31° *Taconnet*, comédie, Paris, 1816, in-8°; 32° *Jean de Passy*, imitation burlesque de *Jean de Paris*, comédie, Paris, 1812, in-8°, en société avec Dumersan; 33° *M. Crédule, ou Il faut se méfier du vendredi*, Paris, 1812 et 1818, in-8°; 34° *l'Intrigue à contre-temps, ou Moitié faux, moitié vrai*, comédie, ibid., in-8°; 35° *Bonaparte, ou l'Abus de l'abdication*, pièce héroïco-romantico-bouffonne, Paris, 1815, in-8°; 36° *le Drapeau blanc*, Paris, 1819, 2 vol. in-8°; 37° *la Bombe royaliste lancée*, Paris, 1820, in-8°; 38° *Etrennes aux censeurs*, Paris, 1822, in-8°. M—D J.

MARTANGE (le général BONET DE), né en Beauce en 1722, dans une famille dénuée de fortune, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et obtint, jeune encore, le prieuré de Cossay, dans le Maine, ce qui le mit à portée de cultiver ses dispositions. Il réussit dans ses études, et devint professeur de philosophie en Sorbonne. Le maréchal de Lowendalh, assistant à un de ses examens, fut frappé de sa tournure, de son élocution, et lui dit gaïement : « En vérité, un uniforme vous irait mieux » que votre robe et votre bonnet carré. » Martange convint qu'il troquerait volontiers, et, quelque temps après, le maréchal lui donna une lieutenance dans son régiment. Il se distingua au siège de Berg-op-Zoom, obtint une compagnie dans le régiment de la Dauphine, et fut chargé par le maréchal de Saxe d'une mission près d'Auguste III, roi de Pologne. Ce prince le prit en affection, et, désirant l'attacher à son service, le nomma major de ses gardes à pied. Martange n'accepta cet emploi qu'avec l'autorisation du ministre. Le comte de Broglie, alors ambassadeur auprès du roi Auguste, conçut de lui l'opinion la plus favorable, et le fit partir pour St-Petersbourg, avec la mission de proposer à l'impératrice de se joindre à la coalition qui s'était formée contre la Prusse. Martange eut un plein succès dans cette négociation et traça même la marche des Russes pour entrer en Allemagne. Frédéric II ne tarda pas à envahir la Saxe et à entourer à Pirna les troupes saxonnes, qui furent obligées de capituler. Martange se prévalut de la qualité d'officier français pour n'être pas compris dans la capitulation. Le roi de Prusse voulut l'attirer à son service et lui offrit un régiment qu'il refusa, craignant de déplaire à son souverain. Il alla retrouver l'armée autrichienne et reçut, à la bataille de Kollin, une balle qui lui cassa le bras. Il revint en France, et fut chargé de proposer au cabinet de Versailles de prendre à sa solde un corps de Saxons, qui devrait joindre l'armée française, alors établie en Hesse, sous les ordres du maréchal de Broglie. L'offre fut acceptée; et le prince Xavier, comte de Lusace, ayant été choisi pour le commander, Martange lui fut donné comme conseil, et obtint alors le grade de général-major. Ce corps, composé en grande partie des hommes faits prisonniers à Pirna, et qui avaient déserté les drapeaux prussiens, se réunit à l'armée française, et contribua aux victoires qu'elle remporta dans les campagnes de 1761 et 1762. Martange accompagna le même prince Xavier lorsque celui-ci fut nommé administrateur de l'électorat de Saxe, pendant la minorité de son neveu, et ses conseils aidèrent à rétablir ce pays ruiné par la guerre de Sept ans. Il revit encore une fois la France, fut fait maréchal de camp (1765) et reprit son rang. Le Dauphin et la Dauphine l'honoraient de leur confiance. Mais, lorsqu'il eut perdu ces protecteurs, Choiseul refusa de l'employer dans son grade : ce ministre,

qui ne l'aimait point, retarda même la promotion des officiers généraux, ne voulant pas l'y comprendre; mais les réclamations de Martange l'emportèrent enfin, et il fut fait lieutenant général. La modicité de sa fortune l'obligea de se retirer à Honfleur, où il resta jusqu'à l'exil du premier ministre. Alors le duc d'Aiguillon l'envoya en Angleterre, pour combattre et annuler les motifs de guerre que Choiseul avait mis en avant afin de conserver son influence et le ministère. A son retour, le même duc d'Aiguillon le fit nommer secrétaire général des régiments suisses. Lorsque la révolution éclata, Martange, qui, depuis plusieurs années, s'était retiré en Allemagne, vint joindre à Trèves le maréchal de Broglie. Les émigrés se rassemblaient alors auprès de Monsieur et du comte d'Artois, qui étaient établis à Coblenz. On organisa cette foule de gentilshommes qui étaient venus se ranger sous les drapeaux des frères de Louis XVI. La cavalerie, commandée par Martange, fut cantonnée dans les environs de Coblenz, et l'infanterie autour de Trèves. Le corps des émigrés, qui avait pour chefs les princes et sous eux le maréchal de Broglie, s'étant réuni, en 1792, à l'armée prussienne, Martange fut mis à la tête de l'infanterie que le roi de Prusse laissa à Estain, tandis que ses troupes marchaient sur Châlons. Ce fut à la suite de cette campagne que l'armée des princes fut licenciée. Martange se retira successivement en Hollande, à Brunswick et en Angleterre. Il commanda encore le petit corps d'émigrés qui accompagna Monsieur (le comte d'Artois) à l'Île-Dieu, et il mourut à Londres en 1806, âgé de 84 ans, dans les sentiments de la plus haute piété. Martange avait le goût et les connaissances de la littérature; il est auteur de plusieurs ouvrages politiques, entre autres, de l'*Olympiade*, brochure dont le but était de faire ouvrir les yeux au cabinet de Versailles sur les vues de l'Angleterre et de la Prusse relativement à la Hollande en 1787. Il avait fait imprimer en 1788, à Neuwied, le *Roi de Portugal*, conte, suivi des *Deux Achilles*, conte dédicatoire, in-8°. On lui attribue aussi de jolies pièces fugitives, et l'on cite, entre autres, celle qui se trouve dans les *Mémoires* de Grimm, de 1756, et qu'il adressa à un juif de Berlin auquel il devait de l'argent. Grimm dit encore qu'il avait composé un acte d'opéra intitulé *le Ballet de l'ennui*, dans le temps où c'était la mode de ne donner que des fragments ou actes séparés au premier de nos théâtres lyriques. Martange se trouvait à Londres dans le même temps que Delille; il visitait souvent ce poète, auquel on croit qu'il a fourni le modèle de l'un de ses portraits du poème de la *Conversion*.

L—P—E.

MARTEL. Voyez CHARLES.

MARTEL (FRANÇOIS), chirurgien, fut attaché au roi de Navarre (Henri IV), qu'il suivit dans ses différentes expéditions, et il eut le bonheur de sauver la vie à ce grand prince par une saignée,

service qui lui valut le titre de premier chirurgien après la mort d'Antoine Portail. Martel occupait encore cette place au commencement du règne de Louis XIII. Lacroix du Maine cite dans sa Bibliothèque un *Discours sur la curation des arquebusades*, par Martel; mais il n'en indique ni la date ni le format. On a de lui : *Apologie pour les chirurgiens*, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler que de remettre les os rompus et démis, et plusieurs *Paradoxes en forme d'aphorismes*, très-utiles pour la pratique de chirurgie, Lyon, 1601, in-12. On y trouve des remarques utiles, et l'indication de nouvelles méthodes pour le pansement des plaies, dont quelques-unes ont été adoptées. Eloy (*Dictionnaire de médecine*) dit que les *OEuvres* de Martel ont été publiées avec celles de Philippe de Flesselles, Paris, 1635, in-12 (voy. FLESSELLES).

W—S.

MARTEL (ÉTIENNE-ANGE), architecte, nommé communément *Frère MARTEL*, naquit à Lyon en 1569. Le goût des arts lui fit entreprendre le voyage de Rome avec le père du célèbre peintre Claude Stella. A vingt et un ans, il entra dans l'ordre des Jésuites, où, par humilité, il refusa constamment la prêtrise, que ses supérieurs voulaient lui conférer. Un des premiers essais de son talent en architecture fut la construction de l'église du collège de la Trinité, à Lyon; il donna ensuite les plans de plusieurs maisons pour sa compagnie. Il fournit, en concurrence avec le P. Derrand, des dessins pour l'église des Jésuites de la rue St-Antoine à Paris; mais les plans de ce dernier furent préférés. En 1630, il fut chargé de bâtir, dans la rue du Pot-de-Fer, l'église aujourd'hui détruite du Noviciat des jésuites de Paris, par le secrétaire d'Etat des Noyers, qui voulait en faire le lieu de sa sépulture. Cet édifice obtint tous les suffrages : le portail, en particulier, était très-estimé; il était orné d'un ordre dorique en pilastres surmonté d'un ordre ionique dont les proportions étaient fort justes. Cependant, on aurait désiré plus de saillie et moins de subdivisions dans les parties de la décoration; on trouvait aussi que les pilastres doriques pliés rendaient irrégulière la distribution du plafond de la corniche. Martel, attaqué de la pierre, résolut de se faire tailler. Les suites de cette opération, qui à cette époque était dangereuse et demandait un grand courage, lui causèrent de telles douleurs, que, devenu incapable de se livrer à aucun travail qui exigeât de la fatigue, il dut se borner à exécuter de petits ouvrages en peinture, recherchés des amateurs. On a longtemps conservé, dans la maison du Noviciat, des dessins de sa composition généralement estimés. Il mourut à Paris en 1641.

— MARTEL (le P. Gabriel), né au Puy en Velay le 14 avril 1680, et mort en 1756, entra dans la compagnie de Jésus et se fit connaître par les ouvrages suivants : 1° *Exercice de la préparation à la mort*, 1725, in-12; 2° *Caractère du chrétien*, 1743, 6 vol. in-12; 3° *Lettres à M. l'abbé ****,

1749, in-12; 4^e *le Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite spirituelle*, 1757, 2 vol. in-12. P—s.

MARTEL (POURÇAIN), conventionnel, né en 1748, était notaire à St-Pourçain, dans le Bourbonnais, à l'époque où commença la révolution, et fut élu en 1792 député de l'Allier à la convention nationale. Il vota la mort de Louis XVI et son exécution dans les vingt-quatre heures. Devenu membre du conseil des Anciens, il en sortit en 1798, entra à la comptabilité intermédiaire en qualité de commissaire et conserva cette place jusqu'à la suppression de la commission. Il fut ensuite employé dans un bureau de la capitale, y vécut obscurément et quitta la France en 1816, comme régicide. Après la révolution de 1830, il revint dans sa patrie et mourut à la fin d'avril 1836. M—D j.

MARTELIÈRE (PIERRE DE LA), avocat renommé sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, était originaire du Perche, où son père, environné d'une grande considération, remplissait les fonctions de lieutenant général de bailliage. Il débuta dans la carrière du barreau à Tours, où venait d'être transférée la partie du parlement de Paris demeurée fidèle au roi; et il eut bientôt obtenu et surpassé la réputation d'homme disert dont jouissait son père. Devenu l'avocat ordinaire des grands seigneurs, il ne perdit pas de vue l'indépendance de sa profession, et s'exprima dans des circonstances délicates avec la plus grande liberté : il alla même jusqu'à s'attirer les menaces du duc de Guise, en lui reprochant sa conduite pendant la ligue. En 1611, l'université trouva en lui un défenseur véhément, lorsqu'elle s'opposa pour la troisième fois à ce que l'on confiât l'enseignement aux jésuites. Cette cause, plaidée avec éclat par la Martelière, nommé d'office par le parlement, sur le refus de ses principaux confrères, lui suscita presque autant d'ennemis que d'admirateurs; mais les applaudissements de ceux-ci prévalurent sur le blâme des premiers; et la Martelière, sur la fin de sa vie, entra au conseil d'Etat. Il continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1634, de se livrer au travail de la consultation, ne voulant pas renoncer à une vocation qu'il avait honorée par une vétéranse de quarante-cinq ans. L'université lui fit composer une épitaphe par un de ses professeurs; il y était nommé *Princeps patronorum et patronus principum*. Ses deux fils furent reçus conseillers au parlement. De tous ses plaidoyers, on ne recherche plus aujourd'hui que celui qu'il prononça contre les jésuites, 1612, in-12, Paris et Amsterdam, in-4^e. Les anciennes allégations contre l'ambition de cette société y sont recrépies avec de nombreux développements : ce n'est plus la brusque et proluxe franchise de Pasquier; c'est un ton plus ferme et dont la mesure n'ôte rien à l'énergie. D'Avrigny, membre de la société attaquée, assure que ce discours ferait honneur au plus vieux

professeur de rhétorique, par l'accumulation des figures et la profusion des traits d'histoire. Nous ne dissimulons pas le ridicule de l'exorde, où sont rappelés la bataille de Cannes et les différends de Rome et de Capoue. Ce plaidoyer, du reste, est assez sobre de traits d'érudition; il offre une esquisse des constitutions des jésuites, si sévèrement jugées à la fin du siècle suivant; et il renferme quelques assertions hasardées, relevées avec beaucoup d'autres à l'abri du reproche, par Paul Gimont d'Esclavolles, dans son *Avis sur le plaidoyer de la Martelière*, Paris, 1612, un vol. in-12. F—T.

MARTELLI (LUDOVICO), poète italien, né à Florence en 1499, d'une famille noble, annonça de bonne heure des talents très-remarquables. Il prit part à la querelle que le Trissino excita par sa proposition d'introduire deux nouvelles lettres dans l'alphabet; mais il se contenta d'en démontrer l'inutilité et n'oublia point les égards qu'il devait à un écrivain justement respecté (1). Quelque temps après, il fut appelé à la cour de Ferrante Sanseverino, prince de Salerne, qui lui témoigna beaucoup d'affection. Il ambitionna les succès du théâtre; mais il mourut en 1527, à l'âge de 28 ans, avant d'avoir terminé sa tragédie de *Tullia*. Cette pièce, malgré ses défauts, est mise par les critiques italiens au premier rang de celles qui signalent la renaissance de l'art dramatique. (*Voy. l'Hist. littér. d'Italie*, par Ginguéné, t. 6, p. 64.) Les œuvres poétiques (*Rime*) de Martelli ont été recueillies et publiées à Rome en 1533, in-8^e. Cette édition est très-rare. Celle de Florence, 1548, in-8^e, contient la traduction du quatrième livre de l'*Énéide*, qu'on ne trouve pas dans la précédente. Les *Odes* et les *Canzoni* de ce poète sont très-estimées; et ses *Poesies bernesques* ont été insérées dans les recueils des pièces de ce genre mis à la mode par Berni, dont il a pris le nom en Italie (*voy. FR. BERNI*). — MARTELLI (Vincenzo), frère du précédent, vint fort jeune à Rome, où il connut le fameux P. Arétin, qui composa un *Capitolo* à sa louange, et l'encouragea à cultiver son talent pour la poésie. Il passa ensuite à la cour de Salerne et y reçut un accueil distingué; mais il perdit les bonnes grâces du prince Ferrante parce qu'il avait soutenu, avec beaucoup de vivacité, contre l'avis de B. Tasso, qu'il ne devait pas se rendre près de Charles-Quint pour chercher à le détourner du projet d'établir l'inquisition dans le royaume de Naples. L'événement prouva que Vincenzo avait bien jugé l'inutilité de cette démarche. Il fut mis en prison, on ne sait sous quel prétexte, et fit vœu, s'il recouvrait la liberté, d'aller en pèlerinage visiter les lieux saints. Dès qu'il fut délivré, il s'acquitta de sa promesse, et mena depuis une vie retirée et paisible. Il mourut

(1) Voici le titre de cette pièce de Martelli : *Risposta alla epistola del Trissino*, in-4^e; elle est sans date : mais Apostolo Zeno prouve qu'elle a été imprimée en 1524 ou au plus tard en 1525 (*voy. TRISSINO*).

en 1556. On a de lui un volume de lettres et de poésies (*Lettere e rime*), Florence, 1563, in-4°; ibid., 1606, même format. Vincenzo, comme poète, est très-inférieur à son frère. On trouve plusieurs de ses lettres dans le recueil des *Lettere volgari degli XIII uomini illustri*, Venise, 1564. W—s.

MARTELLO (PIERRE-JACQUES), l'un des meilleurs poètes italiens, au jugement de Maffei, était né à Bologne le 28 avril 1665. Après avoir terminé ses études de la manière la plus brillante, il fut nommé professeur de belles-lettres à l'université. La connaissance qu'il avait acquise des intérêts et des affaires de sa patrie lui mérita d'être désigné pour la place de secrétaire du sénat. Il fut envoyé successivement à Rome, en France et en Espagne, pour différentes négociations, dont il s'acquitta toujours avec succès; mais il ne cessa point de cultiver la littérature avec cette ardeur dont on trouve de nombreux exemples parmi les hommes revêtus des plus hauts emplois. Il réussit surtout dans le genre dramatique; ses tragédies, applaudies dans la nouveauté, ne reparaissent cependant plus au théâtre, parce qu'il y a employé une espèce de vers nommés *martelliani* (1), à peu près semblables à nos alexandrins, et dont la monotonie déplaît aux oreilles italiennes. Martello mourut à Bologne le 10 mai 1727. Ses Œuvres ont été recueillies plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de Bologne, 1723-35, 7 vol. in-8°. La première partie renferme le théâtre; la seconde, les pièces fugitives en vers et en prose; et la troisième, les commentaires ou observations critiques et les chansons. De toutes ses tragédies l'*Ifigenia in Tauride* a eu le plus de succès. Marin a tiré de l'*Euripide lacerato* la *Fleur d'Agathon*, comédie en un acte, 1765. On cite encore parmi ses meilleures pièces l'*Alceste* et le *Cicéron*. Martello a publié sous le titre : *il Secretario clernate*, six satires contre les charlatans littéraires. Il a eu part aux *Fastidi di Ludovico XIV, esposti in versi, con figure*, par Phil. Sampieri, Bologne, 1701, in-4°. Sa *Vie*, écrite par lui-même (jusqu'à l'an 1718), se trouve dans la *Raccolta* de Calogera, t. 2. Pour plus de détails, on peut consulter Fantuzzi (*Scrittori Bologn.*, p. 332), et Fabroni (*Vita Italor.*, t. 8, p. 259). W—s.

MARTÈNE (dom EDMOND), savant et laborieux écrivain de la congrégation de St-Maur, né à St-Jean-de-Lône, le 22 décembre 1654, prit l'habit religieux à l'âge de dix-huit ans; et s'étant fait remarquer de ses supérieurs par son application à l'étude, il fut envoyé à l'abbaye de St-Germain des Prés, et placé sous la direction de dom d'Achery (voy. ACHERY). Ses premiers essais lui méritèrent l'estime de Mabillon, qui l'engagea à se livrer entièrement à la diplomatique. Il fut chargé,

en 1708, de visiter les archives des principales abbayes et cathédrales de France, pour y recueillir les pièces nécessaires à la perfection du nouveau *Gallia christiana* (voy. dom DE STE-MARTHE). Il parcourut seul la Touraine, le Poitou, le Berri, le Nivernais, la Bourgogne, et rassembla un grand nombre de matériaux importants. Il s'associa ensuite dans ses recherches dom Ursin Durand (1); et ces deux savants religieux continuèrent, pendant six ans, d'explorer les archives de la France et des pays qui en ont été détachés par la succession des temps. Ils entreprirent, en 1718, un autre voyage dans les Pays-Bas et l'Allemagne pour recueillir les monuments relatifs à l'histoire civile de France; et cette nouvelle excursion littéraire ne produisit pas une récolte moins abondante. Dom Martène fut privé en 1734 de son collaborateur, exilé par une lettre de cachet, comme opposant à la bulle. Il ne laissa pas de continuer ses travaux avec une ardeur que le chagrin ni l'âge ne purent ralentir; enfin une attaque d'apoplexie l'enleva aux lettres, le 20 juin 1739, à l'âge de 85 ans. Il fut inhumé dans la sépulture commune aux religieux de St-Germain des Prés. Dom Martène, malgré ses occupations, ne voulut jamais être dispensé d'assister aux offices de la nuit; et il fut l'exemple de ses confrères par sa piété, son attachement à la règle et sa soumission aux supérieurs. On a de lui : 1° *Commentarius in regulam S. P. Benedicti litteralis, moralis, historicus; ex variis antiquorum scriptorum commentationibus*, etc., Paris, 1690, 1695, in-4°. Ce commentaire est très-bien fait; et il a été traduit en français par un religieux bénédictin. L'auteur y a inséré plusieurs savantes dissertations sur l'usage de la volaille, l'hémime de St-Benoît (voy. LANCELOT et LEPELLETIER), le travail des mains, les études monastiques, etc. 2° *De antiquis monachorum ritibus libri v, collecti ex variis ordinariis*, etc., Lyon, 1690, 2 vol. in-4°; ouvrage curieux et plein d'érudition; 3° la *Vie de dom Claude Martin*, bénédictin, Tours, 1697, in-8°. Cette Vie fut imprimée sans la participation de l'auteur, et contre l'avis de ses supérieurs, qui le punirent d'une faute dont il était innocent en le reléguant à Évron, dans le bas Maine (voy. dom Cl. MARTIN). 4° *De antiquis Ecclesiæ ritibus libri III*, Rouen, 1700-2, 3 vol. in-4°. On y réunit : *Tractatus de antiqua Ecclesiæ disciplina in divinis celebrandis officiis, varios diversarum ecclesiarum ritus et usus exhibens*, Lyon, 1706, in-4°; ouvrage excellent et plein de recherches intéressantes; il a été réimprimé, avec de nombreuses additions, Anvers

(1) Dom DURAND, né à Tours le 30 mai 1682, d'une famille distinguée, fit profession dans l'abbaye de Marmoutier, à l'âge de dix-neuf ans, et partagea sa vie entre l'étude et la prière; il mourut à l'abbaye de St-Germain des Prés, en 1773, dans un âge très-avancé. Outre les ouvrages auxquels il a travaillé en société avec dom Martène, il a eu part à la nouvelle édition des *Lettres des papes*, commencée par dom Constant; à celle de la *Bible*, par Sabathier, et à l'*Art de vérifier les dates* (voy. COUSTANT et CLÉMENTET).

(1) Martello n'en fut cependant pas l'inventeur; et Fontanini remarque que plusieurs poètes avaient déjà fait usage de ce mètre dès le commencement du 14^e siècle. (Voyez sa *Biblioth.*, t. 1, p. 235.)

(Milan), 1736, 4 vol. in-fol. Le quatrième volume contient le traité : *De antiquis monachorum ritibus*, cité sous le n° 2. La préface est très-curieuse ; dom Martène y montre l'inutilité des corrections faites par le P. Commire aux poésies de St-Orient. 5° *Veterum scriptorum et monumentorum moralium, historicorum, dogmaticorum, ad res ecclesiasticas, monasticas et politicas illustrandas collectio nova*, Rouen, 1700, in-4°. C'est une continuation du *Spicilege* de dom d'Achery. Les pièces contenues dans ce volume ont été reproduites dans le recueil suivant. 6° (avec dom U. Durand) *Thesaurus novus anecdotorum*, Paris, 1717, 5 vol. in-fol. Le premier volume contient des lettres inédites des papes, des rois et de plusieurs hommes illustres du moyen âge ; le second, des lettres des papes Urbain IV, Clément IV, Jean XXII et Innocent VI, et différentes pièces relatives à l'excommunication de l'empereur Louis de Bavière, et au schisme des papes d'Avignon ; le troisième, d'anciennes chroniques et divers monuments servant à l'histoire ecclésiastique et civile ; le quatrième, des actes, des conciles, des synodes et des chapitres généraux des plus illustres congrégations ; et le cinquième, des opuscules de différents auteurs ecclésiastiques qui ont vécu depuis le 4^e jusqu'au 14^e siècle. 7° *Voyage littéraire de deux bénédictins* (dom Martène et dom U. Durand), Paris, 1717 ; *ibid.*, 1724, 2 vol. in-4°, fig. C'est le récit du double voyage dont on a parlé, et la notice des objets les plus curieux qu'ils ont vus dans les abbayes de France et d'Allemagne. On y trouve un grand nombre de remarques d'érudition, et différentes petites pièces dont ils n'avaient pu faire usage dans leurs grands recueils. 8° (avec le même) *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum et moralium amplissima collectio*, Paris, 1724-29-33, 9 vol. in-fol. Chaque volume est orné d'une bonne préface, qui fait voir le fruit qu'on peut tirer des pièces qui y sont renfermées. Le premier contient plus de treize cents lettres ou diplômes des rois, princes et autres personnages illustres ; le second, plusieurs actes relatifs à l'abbaye impériale de Stavelo, et les lettres de l'abbé Wibald que les éditeurs comparent à notre Suger ; des lettres du pape Alexandre III, adressées à différents ecclésiastiques du diocèse de Reims, de Ste-Hildegarde, de l'empereur Frédéric II, etc. ; le troisième, les lettres d'Ambroise le Camaldule, celles de Pierre Dauphin, supérieur général, et de plusieurs autres personnages du même ordre ; elles avaient été remises aux éditeurs par dom Mabillon, qui les avait rapportées d'Italie ; le quatrième, des pièces relatives à l'histoire de l'empire d'Allemagne ; le cinquième, d'anciennes chroniques de France, d'Angleterre, d'Italie, de Constantinople, et des guerres de la terre sainte ; le sixième, des pièces relatives aux ordres religieux établis dans les 11^e et 12^e siècle ; le septième, des capitulaires des rois de France, et des actes des

conciles qui ont précédé ou suivi celui de Pise ; le huitième, les actes du concile de Bâle, des synodes diocésains, etc. ; et enfin le neuvième, des opuscules inédits des auteurs ecclésiastiques. Dom Martène est l'éditeur du sixième volume des *Annales ordinis Sti-Benedicti*, ouvrage important que dom Mabillon n'avait pas pu terminer. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, avec les preuves, 2 vol. in-fol., et une *Histoire de la congrégation de St-Maur*, qui a été continuée par dom Fortet, de 1739 à 1747, 3 vol. in-fol. L'*Eloge* de ce savant religieux a été imprimé dans le *Mercure* du mois d'août 1739. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*. W—s.

MARTELLY (HONORÉ-FRANÇOIS-RICHAUD), poète dramatique, naquit en 1751 à Aix, en Provence, d'une famille honorable. Son aïeul, médecin distingué, fut anobli pour le courageux dévouement qu'il avait montré pendant la peste de Marseille. Après avoir achevé ses études sous les jésuites, qui tentèrent de se l'attacher, il fréquenta l'école de droit et se fit recevoir avocat au parlement de Provence. Ayant eu l'occasion de voir jouer Lekain, il conçut une passion si vive pour le théâtre qu'il résolut de suivre cette carrière. On dit que le même jour où il plaida sa première cause devant la cour d'Aix, il fit ses débuts dans la tragédie sur le théâtre de cette ville, mais cette anecdote est plus que suspecte. Quoi qu'il en soit, Martelly ne tarda pas à abandonner le barreau. Après avoir débuté par le rôle de Tancrède dans sa ville natale, il parut successivement sur les principaux théâtres de province, où il se fit également applaudir dans la tragédie et dans la comédie. Il vint ensuite à Paris et fut pendant quelques années attaché au théâtre Molière, mais avec moins de succès. Il avait pris pour modèle le comédien Molé, ce qui le fit surnommer *le Molé de la province*, et donna sujet au quatrain suivant :

Molé, dans ses succès, sublime et sans envie,
Ne peut en Martelli reconnaître un rival ;
A juste titre on doit applaudir la copie,
Mais il faut respecter toujours l'original.

Sur la fin de sa vie, il se retira dans une jolie maison de campagne près de Marseille, où il mourut le 8 juillet 1817. On a de lui : 1° *Fables nouvelles*, Bordeaux, 1788, in-12 ; 2° *les Deux Figaro, ou le Sujet de comédie*, comédie en cinq actes et en prose, représentée en 1790 au théâtre du Palais-Royal ; Paris, 1794, in-8°. Cette pièce, réimprimée plusieurs fois, fait partie de la *Suite du répertoire du Théâtre-Français*, publiée par Lepeintre, édit. in-18, t. 49. L'intention, dit Laharpe, en est maligne et satirique ; plusieurs traits sont dirigés contre Beaumarchais, en paraissant tomber sur son principal personnage ; et cela est d'autant plus mal, qu'il n'a fait que travailler sur le canevas qui appartient à

l'auteur qu'il désigne. L'intrigue des *Deux Figaro* est calquée sur celle de la *Mère coupable*; ce sont les mêmes personnages et à peu près le même genre de comique. Quoique l'imitation soit très-inférieure à l'original, il y a néanmoins de l'esprit, de la gaieté et des incidents bien imaginés; le dialogue a moins de quolibets, mais il est aussi moins piquant (*Corresp. litt.*, lettre 288). C'est par erreur que M. Lepeintre dit que cette comédie « est évidemment dirigée contre la fameuse « pièce du *Mariage de Figaro*. » (*Notice sur Martelly dans le tome 44 de la Suite du Répertoire*). 3° *L'Intrigant dupé par lui-même*, comédie en cinq actes et en prose, Paris, 1802, in-8°; 4° *Une heure de Jocrisse*, comédie en un acte et en prose, représentée en 1801 sur le théâtre Montansier, Paris, 1804, in-8°; le *Maladroit*, comédie en trois actes et en vers; 6° *les Amours supposés*, comédie. Ces deux pièces furent représentées sur le théâtre de Bordeaux. 7° *Conseils d'un homme de lettres, ou les Trois Rimeurs*; cette comédie n'a été ni jouée ni imprimée. Martelly avait en outre publié un conte intitulé *le Bonheur*, dans le tome 11 (1814) des *Mémoires* de l'académie de Marseille.

W—s.

MARTENS ou MERTENS (THIERRI) est regardé par la plupart des bibliographes comme le plus ancien imprimeur des Pays-Bas; mais l'abbé Lambinet soutient, contre l'opinion de Prosper Marchand, de Meerman, de Ghesquière, etc., que Martens fut l'élève, puis l'associé de Jean de Westphalie, qui introduisit l'art de l'imprimerie dans la Belgique; et les raisons dont il appuie son sentiment n'ont point été réfutées d'une manière victorieuse par Laserna-Santander. Martens naquit à Alost, petite ville près de Bruxelles, vers 1453; il s'appliqua à l'étude des langues anciennes et s'y rendit assez habile; il visita ensuite une partie de la France, de l'Allemagne et des Pays-Bas. De retour à Alost, il y imprima, dit-on, en 1473, le *Speculum conversionis peccatorum*, par Denis le Chartreux ou Rikel; mais Lambinet soutient que cet ouvrage est sorti des presses de Jean de Westphalie. Une édition du *Liber Prædicabilis* de 1474, citée par Maittaire, mais qui n'a été vue par aucun autre bibliographe, porte les noms de cet imprimeur et de Martens, son associé. Martens imprimait à Anvers en 1476, et personne ne lui conteste l'honneur d'y avoir exercé le premier l'art typographique. Depuis cette époque jusqu'en 1487, on ne retrouve plus de traces de son imprimerie. On peut présumer qu'il employa cet intervalle de dix ans à voyager pour se perfectionner dans son art, et que ce fut alors qu'il visita l'Italie. Il reparut à Alost en 1487, et on le voit imprimer successivement dans cette ville, à Louvain, à Anvers et encore à Alost. Il s'établit enfin à Louvain en 1512, et se distingua bientôt par ses belles éditions, imprimées en caractères romains, inconnus à ses prédécesseurs, et surtout par ses éditions grecques que Laserna-

Santander trouve si belles, qu'il croit que Martens peut être surnommé l'Alde des Pays-Bas, le père de l'imprimerie grecque de la basse Allemagne. Martens quitta Louvain en 1528, et se retira dans le monastère des Guillelmins d'Alost, auxquels il légua sa bibliothèque et ses biens. Il y mourut, plus qu'octogénaire, le 28 mai 1534, et fut enterré dans l'église de ces religieux sous une tombe sculptée en relief. A la suppression des Guillelmins par Marie-Thérèse, les magistrats d'Alost firent transporter ce monument dans la chapelle St-Sébastien, et y ajoutèrent divers ornements de très-bon goût. Lambinet a fait graver la tombe où ce typographe est représenté vêtu d'une robe de docteur. Martens était lié d'une étroite amitié avec Erasme, qui a consacré à sa mémoire une belle épitaphe, rapportée par les bibliographes cités à la fin de cet article. Il comptait aussi au nombre de ses amis Adr. Barland, Martin Dorp, etc. Outre les langues anciennes, il savait l'allemand, l'italien, le français. Il était d'un caractère gai et aimait les plaisirs de la table. Prosper Marchand a donné une liste de 54 volumes imprimés par Martens; cette liste a été depuis grossie du double par d'autres découvertes, entre autres, par celles de deux de ses compatriotes, Meert et de Gand. Vingt-sept de ces éditions seulement sont du 15^e siècle, et Lambinet juge qu'il n'y en a pas dix d'authentiques; la marque de cet imprimeur est un double écusson renfermant les lettres initiales T. M., et suspendu à un arbre supporté par deux lions; il a employé quelquefois la double ancre. On cite de lui comme écrivain : *Hymni in honorem Sanctorum*; — *Dialogus de virtutibus*; — *Alia quædam opuscula*; — *Dictionarium hebraicum sive Enchiridion radicum, etc.*, ex Jo. Reuchlino, in-4°, sans date et sans nom d'imprimeur. Il existe un exemplaire de cet ouvrage à la bibliothèque de Paris. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, art. *Martens*; Meermann, *Origines typographicæ*; Lambinet, *Origine de l'imprimerie*, t. 2, p. 97-170; Laserna-Santander, *Dictionnaire bibliographique choisi*, t. 1^{er}, p. 293; de Gand; *Recherches historiques et critiques sur la vie et des éditions de Martens*; Alost, 1845, in-8°; Vandermeersch, *Recherches sur Martens*, Gand, 1846, in-8°; Troch d'Alost, *Notice sur T. Martens, premier imprimeur des Pays-Bas*; Iseghem, *Biographie de T. Martens d'Alost, premier imprimeur de la Belgique, suivie de la bibliographie de ses éditions*, Malines et Alost, 1852, in-8°.

W—s.

MARTENS (FRÉDÉRIC), chirurgien et voyageur allemand, parcourut plusieurs fois les mers d'Europe; et, en 1671, alla au Spitzberg sur un navire destiné à la pêche de la baleine. Parti de Hambourg le 15 avril, il quitta le Spitzberg le 22 juillet, et jeta l'ancre dans l'Elbe le 30 août. Martens a publié le récit de cette campagne pénible dans l'ouvrage allemand intitulé *Voyage au*

Spitzberg ou Groënland fait en 1671, écrit d'après les observations de l'auteur et accompagné de figures qu'il a dessinées, Hambourg, 1675, 1 vol. in-4°, avec figures. Ce livre, le premier qui ait été publié sur le Spitzberg, a été cité avec éloge par tous ceux qui l'ont consulté. Phipps, qui cent ans après Martens visita ces parages glacés, dit qu'il a trouvé cet auteur ordinairement fidèle dans ses descriptions et exact dans ses observations. Le journal de Martens donne une idée des fatigues et des dangers auxquels sont exposés les navires qui font la navigation du Spitzberg. Ses descriptions des productions de cette région boréale ont été confirmées par les auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle. Ses observations sur les météores sont instructives; mais c'est surtout dans la description de la pêche de la baleine qu'il a fourni des renseignements précieux. Son ouvrage a été traduit en anglais, Londres, 1695; en italien, Bologne et Venise, 1680, in-8°; en français, dans le second volume des *Voyages au Nord*. E—s.

MARTENS (GUILLAUME-FRÉDÉRIC DE), diplomate allemand, fut d'abord professeur de droit public à l'université de Göttingue. Les ouvrages importants qu'il publia successivement lui acquirent une grande réputation comme publiciste, et lui valurent en 1809 une place dans le conseil d'Etat du royaume de Westphalie, et, peu après, la présidence de la section des finances. Appelé au congrès de Vienne en 1814, il fut chargé de rédiger les procès-verbaux des conférences diplomatiques. La même année, il fut envoyé par les puissances alliées auprès de Christian-Frédéric, cousin du roi de Danemarck, qui s'était fait proclamer roi de Norvège et se préparait à défendre ses prétentions par les armes. Martens fut assez heureux pour décider ce prince à se soumettre aux décisions des monarques alliés, qui avaient donné la Norvège au roi de Suède, afin de le récompenser des services qu'il venait de leur rendre. Il devint, en 1816, ministre du roi de Hanovre auprès de la diète germanique, et mourut à Francfort, dans l'exercice de ces fonctions, le 20 février 1821. On a de lui : 1° *Essai sur la légitimation des envoyés de la part des comtes de l'Empire à la diète de Ratisbonne*, Göttingue, 1782, in-8°; 2° *Précis du droit des gens de l'Europe moderne, fondé sur les traités et l'usage pour servir d'introduction à un cours politique et diplomatique*, Göttingue, 1789, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a obtenu plusieurs éditions, et a été traduit en français avec des notes de M. Pinheiro-Ferreira, Paris, 1834, 2 vol. in-8°. 3° *Recueil des principaux traités d'alliance, etc., conclus par les puissances de l'Europe jusqu'à présent, précédé de traités faits dans le 18° siècle, qui ne se trouvent pas dans le « Corps diplomatique » de Dumont et Rousset*, Göttingue, 1794-1800, 7 vol. in-8°; 4° *Supplément à l'ouvrage précédent*, Göttingue, 1802-1818, 7 vol. in-8°. Ce *Supplément*

a été fondu avec le *Recueil* dans une nouvelle édition. 5° *Essai concernant les armateurs, les prises et surtout les reprises d'après les lois, les traités et les usages des puissances maritimes de l'Europe*, Göttingue, 1795, in-8°; 6° *Cours diplomatique, ou Tableau des relations des puissances de l'Europe, tant entre elles qu'avec d'autres Etats dans les diverses parties du globe*, Berlin, 1801, 3 vol. in-8°. M—D j.

MARTHE. Voyez MARIE et STE-MARTHE.

MARTHE (ANNE BIGET, connue sous le nom de sœur) naquit à Besançon en 1749. Avant la révolution, elle était tourière dans un couvent. A la suppression des ordres religieux, on la vit, aidée d'une compagne qu'elle avait associée à son zèle et avec sa modique pension de cent trente-trois francs jointe à la propriété d'une petite maison, se dévouer au secours des indigents et surtout des prisonniers. En 1809, 600 Espagnols arrivèrent à Besançon; la sœur Marthe s'empressa de leur prodiguer des soins dont son activité et sa charité multipliaient sans cesse les ressources. Non contente de pourvoir à leurs besoins les plus pressants, elle les assistait dans leurs maladies. Souvent chargée de porter au commandant de la place les demandes des prisonniers, ce général lui dit un jour : « Sœur Marthe, vous allez être bien affligée, vos bons amis les Espagnols quittent Besançon. — Oui, » répondit-elle, mais les Anglais arrivent, et tous les malheureux sont mes amis. » Pendant la campagne de 1814, quand les blessés ennemis et Français recevaient de toutes parts une généreuse hospitalité, la sœur Marthe redoubla pour eux ses soins touchants et recueillit cet éloge de la bouche du duc de Reggio : « C'est sur le champ de bataille que j'ai appris à vous connaître; nos soldats, blessés loin de leur patrie, s'écriaient : Où est sœur Marthe? si elle était ici nous serions moins malheureux. » En 1814, cette femme si justement célèbre s'était rendue dans la capitale, toujours conduite par des intentions de charité, et pour y réussir elle ne crut pouvoir mieux faire que de s'adresser aux souverains alliés. Ils la reçurent avec beaucoup de bonté; l'empereur de Russie la décora d'une médaille d'or du plus grand module, frappée à son effigie, honneur qu'il accompagna d'une somme considérable. L'empereur d'Autriche lui donna la croix du Mérite civil, avec une gratification de deux mille francs. Elle reçut aussi des bienfaits des rois d'Angleterre, de Prusse et d'Espagne. En 1817, au moment de la disette, sœur Marthe vint à Paris solliciter des secours pour les indigents. Louis XVIII et toute la famille royale lui en donnèrent de très-abondants. Cette femme admirable mourut à Besançon le 29 mars 1824. Toutes les autorités assistèrent à ses funérailles, et le peuple suivit le convoi en répandant des larmes. On a gravé son portrait, où elle est représentée décorée de plusieurs ordres français et

étrangers. Son neveu, M. Biget, peintre distingué, obtint la survivance des décorations accordées à la sœur Marthe, qu'il avait souvent aidée dans ses bonnes œuvres. Il n'en recueillit pas d'autre héritage; car, bien qu'elle eût reçu des sommes considérables, elle avait tout employé à soulager les malheureux, à qui elle tâchait en même temps d'inspirer des sentiments religieux.

M—D j.

MARTI (EMANUEL), en latin *Martinus* (1), savant espagnol, né en 1663 à Oropesa, dans le royaume de Valence, avait reçu de la nature les plus heureuses dispositions pour les lettres. Michel Falco, abrégiateur de la Grammaire de Sanchez (*Sancti Minerva*), lui apprit les éléments de la langue latine. Dès l'âge de dix ans, Marti composait de petites pièces de vers fort applaudies, et qu'il eut le bon esprit de brûler quand il en eut reconnu lui-même les imperfections. Ses parents l'envoyèrent continuer ses études à l'université de Valence, où il s'appliqua successivement à la philosophie et à la théologie, sciences dans lesquelles il fit de rapides progrès; mais il continuait de cultiver en secret la poésie et d'orner son esprit par la lecture des meilleurs ouvrages de l'antiquité. Admis dans les sociétés les plus brillantes, il inspira sans le vouloir des sentiments trop tendres à une dame de la première distinction. Pour éviter ses poursuites, il se retira à Huesca, et ne revint à Valence que lorsqu'il crut le danger passé. Il avait appris à lire et à entendre le grec sans autre secours qu'un Hésiode que le hasard lui avait procuré. Le désir de se perfectionner dans la connaissance de cette belle langue le conduisit à Rome en 1686. Au bout de quelques mois d'application, il écrivit et parla le grec avec la même facilité que le latin. Il apprit ensuite l'hébreu et le français non moins rapidement. Dès que Marti fut connu à Rome, l'académie des *Infecundi* s'empressa de lui ouvrir ses portes, et celle des Arcadiens ne tarda pas à lui faire le même honneur. Le cardinal d'Aguirre, charmé des talents de son jeune compatriote, le choisit pour son bibliothécaire en 1688 et le chargea de surveiller l'impression de son édition des Conciles d'Espagne (*voy.* d'AGUIRRE). Marti revint ensuite et publia par l'ordre de son protecteur la *Bibliotheca Hispana vetus* de Nicol. Antonio (*voy.* ANTONIO). Dans ce temps-là, le duc de Medina-Cœli, ambassadeur d'Espagne, ayant entendu vanter le mérite de Marti, souhaita de l'avoir pour secrétaire; mais le cardinal d'Aguirre refusa de le lui céder, et, tandis que le duc sollicitait un ordre du roi, le doyen d'Alicante étant venu à vaquer, Marti fut pourvu de ce bé-

néfice et revint en Espagne, où il reçut les ordres sacrés. Il ne tarda pas à s'ennuyer dans une ville où il ne pouvait cultiver son goût pour les lettres, et ayant obtenu la permission de se faire suppléer par un vicaire, il revint en 1699 à Valence, au milieu de ses anciens amis. Le duc de Medina-Cœli, de retour en Espagne, le pressa d'accepter la place de son bibliothécaire, et le doyen se rendit à ses instances en 1704. Il mit à profit les richesses qui lui étaient confiées pour acquérir de nouvelles connaissances, principalement dans les antiquités et la numismatique. Le bonheur dont jouissait Marti ne fut pas de longue durée. Son protecteur, enfermé dans la citadelle de Pampelune, y mourut en 1710. Sa famille venait d'être ruinée par la guerre, et le revenu de son bénéfice était presque réduit à rien. Le chagrin qui le rongait fit craindre pour sa vie: on lui conseilla de voyager pour se distraire, et il se rendit à Séville, où il reçut du duc de Medina, neveu de son bienfaiteur, un accueil qui calma ses inquiétudes. Il visita les principales antiquités de l'Espagne, et forma, des médailles qu'il recueillait, une collection précieuse, qu'il porta à Rome en 1717; mais, à peine était-il arrivé que Philippe V ordonna à tous les Espagnols qui se trouvaient dans cette ville d'en sortir sur-le-champ. Marti obéit, quoique malade; il vendit son médaillier et revint habiter Alicante. Depuis longtemps l'excès du travail avait affaibli sa vue: il perdit l'usage des yeux en 1723. Il vendit alors ses livres et le reste de ses collections, qui lui devenaient inutiles. Dès ce moment, il ne fit plus que languir jusqu'à sa mort, arrivée le 21 avril 1737. Marti avait pour amis les hommes les plus savants de l'Europe: en France, le P. Montfaucon; en Italie, Gravina, Fabretti, Ciampini et le marquis Maffei, auquel il adressa plus de quatre cents inscriptions inédites; en Espagne, le célèbre Mayans-y-Siscar, etc. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés. Ce sont: 1° *Soledad* (la Solitude), Valence, 1682, in-4°. C'est une silve imitée de Louis de Gongora. 2° *Amalthea geographica*, Rome, 1686, in-8°, recueil d'élégies dont les sujets paraîtront sans doute bien singuliers: les métaux, les pierres précieuses, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, etc.; 3° *De Tiberis alluvione Sylva*, ibid., 1688, in-4°; 4° la *Description du théâtre de Sagonte* (aujourd'hui Morviedro), dans l'*Antiquité expliquée* du P. Montfaucon, 2^e partie, p. 237. Marti adressa en même temps au savant bénédictin le plan de ce théâtre, celui de l'amphithéâtre d'Italica, inséré dans le même volume, et les dessins de bas-reliefs et d'antiquités publiés dans les volumes suivants. 4° *Epistolarum libri* 12, Madrid, 1735, 2 vol. in-8°, recueil publié par les soins de Grégoire Mayans, qui le fit précéder d'une Vie de Marti. P. Wesseling en a donné une 2^e édition, augmentée d'une préface et de différentes pièces, Amsterdam,

(1) De là vient qu'il est appelé *Martin*, *Martinez*, et plus mal encore *Martini*. Chandon, qui l'appelle *Matti*, a été suivi en cela par Feller, par Chalmers, par l'Abbrégé de Peignot publié en 1815, et par le Dictionnaire italien imprimé à Bassano en 1796: les deux derniers lui avaient déjà donné un autre article sous le nom de *Martini*; et celui de Bassano l'avait de plus mis à sa vraie place, au mot *Marti*; ainsi il lui donne trois articles.

1738, 2 vol. in-4°. Ce recueil de lettres est très-important pour l'histoire littéraire. 5° *Oratio pro crepitu ventris habita ad patres crepitantes*, Cosmopolis, 1768, in-32, rare, traduit en italien, Venise, 1787. Ce badinage, dans lequel on ne trouve rien qui puisse choquer les oreilles les plus délicates, est le résultat d'une espèce de défi adressé à Marti en présence du cardinal d'Aguirre. Wesseling l'a inséré dans son édition des Lettres latines qu'on vient de citer. On a attribué à Marti les Notes sur les satires de Q. Sertanus (Louis Sergardi), Amsterdam, Elzévir (Rome ou Naples), 1700, in-8°; mais Grégor. Mayans parle des notes que Marti avait composées sur ces satires comme d'un ouvrage qui n'avait couru qu'en manuscrit, et il promettait en 1735 de les publier s'il en trouvait l'occasion (voy. *P.-Alex. MAFFEI*). Parmi les ouvrages inédits de Marti, on se contentera de citer un recueil d'élégies intitulé *Amores*, des Odes, des Hendécasyllabes, la traduction latine des deux premiers volumes des Commentaires d'Eustathe sur Homère, d'un grand nombre d'épigrammes de l'*Anthologie*, etc. On peut consulter pour plus de détails la *Vie de Marti*, par Mayans; elle est diffuse, mais curieuse. On en trouve une bonne analyse dans la *Bibliothèque raisonnée*, t. 21, et dans le *Dictionnaire de Moréri*, édition de 1759. Voyez aussi Ant.-Fel. Mendes, *Oratio in obitum Emanuelis Martini*, Lisbonne, 1737, in-4°, et *Sectani Q. (Sergadi) Satyræ*, t. 2, sat. 11, p. 211, 249, 262, édition de Lucca, 1783, avec les notes du P. Giannelli. W—s.

MARTIAL (MARCUS-VALÉRIUS-MARTIALIS), épigrammatiste célèbre, naquit en Espagne, à Bilbilis, ville municipale de la Celtibérie (aujourd'hui au royaume d'Aragon), aux calendes de mars de l'an 40 de J.-C. ou de l'une des trois années suivantes. Le nom, l'origine et l'état de ses parents sont inconnus (1). On sait seulement qu'ils moururent dans sa patrie (2). Il vint à l'âge d'environ vingt-trois ans à Rome, où il en passa trente-cinq sous les empereurs Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan. Rien ne nous apprend quelles furent ses occupations sous les cinq premiers de ces empereurs, et la plus grande obscurité règne sur cette partie de sa vie. Peut-être se livra-t-il aux exercices du barreau. Mais l'an 80 ou 81, Titus ayant donné de très-beaux spectacles, Martial les célébra dans plusieurs épigrammes. Du moins les critiques pensent que la majeure partie des pièces du *Liber de spectaculis*, qu'on place à la tête de ses œuvres, a pour sujet les représentations publiques qui eurent lieu à cette épo-

que. Ce fut sans doute ce qui le fit connaître à la cour de Titus, et lui gagna la bienveillance de cet excellent prince. Il en obtint, entre autres faveurs, le droit de trois enfants, qui lui fut ensuite confirmé par Domitien. Ce dernier lui accorda une protection plus signalée que celle dont son prédécesseur l'avait honoré. Martial fut nommé tribun, et admis au nombre des chevaliers romains. Il paraît qu'il dut aux libéralités de l'empereur une petite maison sur le mont Quirinal et un domaine dans le territoire de Nomente, qu'il avait des esclaves et que le crédit dont il jouissait le mettait à même de rendre quelques services. Ces dons et ce crédit étaient la récompense des éloges pompeux qu'il prodiguait à Domitien en toute occasion et qu'on rencontre si fréquemment dans le recueil de ses vers. Ils ne lui procurèrent néanmoins qu'un peu d'aisance, et lui-même se qualifie *pauvre* (livre 5, ép. 13, v. 1). Son caractère enjoué et facile, qui le rendait également propre à manier la louange et la plaisanterie, la vogue qu'eurent ses poésies et la réputation qu'elles lui donnèrent lui valurent un grand nombre d'amis et le firent rechercher dans les meilleures sociétés. Stertinius, homme d'une haute naissance, lui voua une telle estime qu'il plaça son portrait (ou sa statue) dans sa bibliothèque, honneur que d'ordinaire on n'accordait pas à des vivants. Il se fit aimer aussi de Marcus-Antonius Primus, de Toulouse, guerrier célèbre, et de Parthénus, officier de la chambre de Domitien. Enfin, il était intimement lié avec Quintilien, Frontin, Pline le Jeune, Juvénal, Valérius Flaccus, Silius Italicus, et généralement avec tout ce qu'il y avait alors à Rome d'écrivains distingués. On ne sait pourquoi il ne parle en aucun endroit de Stace, qui était aussi un de ses contemporains, ni pourquoi Stace garde le même silence à son égard : étaient-ils jaloux l'un de l'autre, ou, comme le pense une critique, Domitien aurait-il accordé à Stace une préférence qui excitait l'envie de Martial? Après la mort de Domitien et celle de Nerva, le poète quitta Rome la première ou la deuxième année du règne de Trajan; car il n'est pas certain qu'il ait vu le retour de ce prince, qui fut proclamé auguste dans la basse Germanie, où il commandait l'armée romaine, et qui ne fit son entrée dans la capitale qu'un an après. Ceux qui ont écrit que Martial s'était retiré en Espagne, parce qu'il était négligé par Trajan ont avancé un fait dont il n'existe aucune preuve. Il est plus probable que le motif de son départ fut le désir de revoir sa patrie et d'y terminer tranquillement ses jours. Peut-être aussi le dérangement de ses affaires entra-t-il pour quelque chose dans sa résolution. On voit qu'il fut forcé de recourir à Pline le Jeune, qui lui donna généreusement une somme pour les frais du voyage. Le séjour de Bilbilis ne tarda pas à lui faire regretter celui de Rome, où son talent trouvait pour s'exercer un

(1) C'est par une fausse interprétation de la 24^e épigramme du livre 5 que quelques auteurs ont dit que son père s'appelait *Fronto* et sa mère *Flaccilla*; ces noms désignent les parents d'*Erotium*, jeune esclave de Martial.

(2) Il dit en parlant de Bilbilis, l. 12, ep. 3, v. 4 :

Dal patrios mores quæ mihi terra potens.

si vaste théâtre, et des agréments et des ressources qu'une petite ville ne pouvait lui offrir. Il se plaint avec amertume de l'ennui qu'il y éprouvait, de la grossièreté de ses compatriotes et de la jalousie à laquelle il était en butte. Une dame espagnole, nommée Marcella, lui remit de beaux jardins, qu'elle lui donna ou que seulement elle lui avait conservés, et dont il fait une très-jolie description (liv. 12, ép. 31). Cette dame, au nom de laquelle Joseph Scaliger ajoute de sa propre autorité celui de *Claudia*, passe pour avoir été la femme de Martial, et tous les biographes ont adopté ce point comme constant : il n'est cependant appuyé que sur le *lemme* ou titre de l'épigramme que nous venons de citer, conçu en ces termes : *De hortis Marcellæ uxoris*. Or il est reconnu que les titres que portent toutes les épigrammes de Martial, à l'exception de celles des livres 13 et 14, ne sont pas de sa main, mais qu'ils sont l'ouvrage de quelque ancien copiste. On peut même révoquer en doute qu'il ait jamais été marié. Si, dans quelques-unes de ses pièces, il parle de sa femme (liv. 2, ép. 92 ; liv. 3, ép. 92 ; liv. 4, ép. 24 ; liv. 11, ép. 44), il en est d'autres qui le supposent célibataire (liv. 2, ép. 49 ; liv. 8, ép. 12 ; liv. 10, ép. 8 ; liv. 11, ép. 20, 24). Les premières ne sont peut-être que des jeux d'esprit. Le seul argument que puissent invoquer en faveur de leur opinion ceux qui donnent une épouse à Martial résulte de ce que le droit de trois enfants lui fut accordé par Titus et par Domitien, et qu'il n'y a peut-être pas d'exemple que ce droit, qui consistait en certains privilèges, ait jamais été conféré à d'autres qu'à des maris dont l'union avait été stérile. Martial publia son 12^e livre à Bilbilis, trois ans après son retour. Il y fit aussi une révision du 10^e et du 11^e, qu'il avait mis au jour pour la première fois sous l'empire de Nerva : il retrancha plusieurs pièces et en ajouta quelques-unes qui sont adressées à Trajan. Ses autres livres avaient paru successivement du temps de Domitien. On ne sait pas au juste l'année de la mort de Martial. Pline le Jeune, qui déplore sa perte (lib. 3, epist. 21), ne nous apprend rien à cet égard, parce que ses lettres ne sont ni datées ni placées dans leur ordre chronologique. Tout ce qu'on peut dire, c'est que sa mort arriva ou après l'an 100 ou après l'an 103, suivant qu'on porte à la première ou à la seconde de ces années l'émission de son 12^e livre. Il était alors plus que sexagénaire. Peu d'auteurs ont été jugés plus diversement que lui. Pline le Jeune dit que c'était un esprit agréable, délié, piquant, et qui savait parfaitement mêler le sel et l'amertume dans ses écrits, sans qu'il en coûtât rien à la probité ; mais en même temps il semble avoir douté que ses poésies fussent immortelles. Lucius Ælius Vêrus, qui fut adopté par Adrien, et qu'il ne faut pas confondre, à l'exemple de quelques-uns des biographes qui nous ont précédé, avec Lucius Vêrus, son fils,

associé à l'empire par Marc-Aurèle, appelait Martial son *Virgile*. Quelques modernes lui ont reproché les flatteries adressées par lui à Domitien et rétractées après la mort de ce tyran. Sans vouloir le disculper tout à fait, on doit convenir que ce qui atténue son tort, c'est que Domitien, au milieu de ses vices et de ses excès, possédait quelques qualités estimables ; que son règne eut d'heureuses prémices ; que, dans la suite, après avoir loué un prince aussi ombrageux, il devint dangereux de ne pas continuer ; que Martial n'a jamais loué ses mauvaises actions ; qu'il lui devait de la reconnaissance pour les bienfaits qu'il en avait reçus, et qu'enfin il ne fut pas plus coupable que Stace et Quintilien, qui se sont livrés aux mêmes adulations. On lui reproche encore l'obscénité et la licence qui souillent plusieurs de ses pièces ; mais la faute n'en est pas toute à lui : elle doit être rejetée en grande partie sur son siècle et sur le paganisme. On n'avait point alors les idées de bienséance que la religion chrétienne a beaucoup contribué à introduire dans la société. Un point sur lequel on attaque aussi Martial, c'est l'affectation et la recherche imputées à son style et à ses pensées. Muret le traite de *vil bouffon*. D'autres lui trouvent de l'enflure, de l'exagération, un mauvais goût espagnol que les Sénèque avaient, les premiers, apporté à Rome. André Navagéro, noble vénitien, auteur de quelques poésies latines estimées, brûlait, dit-on, tous les ans, à un jour qu'il consacrait aux Muses, plusieurs exemplaires de Martial, dont il faisait un sacrifice aux mânes de Catulle. Au contraire, Jules César, Scaliger, Turnèbe, Juste-Lipse, etc., lui donnent de grandes louanges. Le premier qualifie de *divines* plusieurs de ses épigrammes. De nos jours, Dussaulx, qui blâme son caractère, reconnaît dans son style une *singulière élégance*. Laharpe réduit à un très-petit nombre celles de ses épigrammes qu'on peut citer, et regrette que le recueil nous en soit parvenu entier. Plus récemment, Malte-Brun a pris la défense de Martial dans des articles où il le considère comme *écrivain et comme peintre des mœurs*, et tâche de prouver « qu'il posséda un « talent des plus variés, des plus flexibles, des « plus riches que l'antiquité ait produits, et que « son recueil, quoique le goût et la morale en « condamnent une moitié, offre pourtant dans « l'autre moitié un des monuments les plus intéressants de la littérature romaine. » Ces opinions, si contraires en apparence, peuvent se concilier en ôtant à quelques-unes d'entre elles ce qu'elles ont de trop général et en les restreignant dans de justes bornes. Le volume que Martial nous a laissé et qui ne contient pas moins de quinze cent soixante épigrammes, non compris celles qu'on regarde comme supposées, a du bon, du médiocre, du mauvais, et même, suivant l'aveu de l'auteur, *le mauvais l'emporte* ; mais, comme il le dit lui-même, quelle est la collection

de ce genre dont on ne doit en dire autant ? Il suffit pour sa gloire qu'à une époque où les lettres penchaient vers la décadence, il ait composé une quantité considérable de pièces dignes des plus beaux siècles, assaisonnées d'un sel vraiment attique, et où règnent le meilleur ton et le meilleur goût. Catulle, dans ses épigrammes, qui ressemblent presque toutes à ce que nous appelons *poésies fugitives*, ne se pique pas d'élégance et de pureté de langage, et il a une douzaine de morceaux où ces qualités brillent à un haut degré. Martial se le propose pour modèle dans plus d'un endroit, et il l'égale souvent, quelquefois même le surpasse ; mais ailleurs, se livrant à son propre génie, il ne se contente plus d'une admirable netteté d'expression, il y joint la finesse des pensées, et termine ses petits poèmes par un trait inattendu qui, quoique né du sujet, surprend agréablement l'esprit. Ceux de nos poètes qui ont excellé dans cette sorte de composition ont marché sur ses traces et n'ont pas conçu autrement l'épigramme. Un choix de ses pièces les plus parfaites aurait encore une certaine étendue et ne saurait manquer de satisfaire les littérateurs du goût le plus difficile ; mais l'historien, le chronologiste, le grammairien, le philologue, l'antiquaire ne voudraient rien retrancher d'un auteur où ils puisent à pleines mains. « Sans Sénèque et Martial (observe Diderot dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*), combien de mots, de traits historiques, d'anecdotes, d'usages nous aurions ignorés ! » Les ouvrages de Martial sont : 1^o le *Livre des spectacles*, qui, comme nous l'avons dit, a pour objet de célébrer les jeux publics que Titus donna l'an 81. On croit que tout n'y est pas de Martial, mais qu'il publia le recueil et qu'il y ajouta quelques pièces sur des représentations qui eurent lieu sous Domitien. 2^o Quatorze livres d'épigrammes, dont les deux derniers, intitulés l'un *Xenia* et l'autre *Apophoreta*, contiennent des devises en forme de distiques sur des présents qu'on se faisait à Rome pendant les Saturnales. Les éditions les plus estimées sont l'édition *princeps* de Venise, Vindelin de Spire, in-4^o, sans date (1470) ; celles de Venise, Alde, 1501, petit in-8^o ; de Paris, 1617, in-fol. ; de Leyde, avec des notes de Pierre Scriverius et de plusieurs autres, 1619, petit in-12 ; de Mayence, avec des notes de Matthieu Radérus, 1627, in-fol. Ces trois dernières renferment les meilleurs commentaires qui aient été faits sur Martial. On peut y joindre celles qui furent données par Corneille Schrévélus, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1670, in-8^o ; par Vincent Colleson, *ad usum Delphini*, Paris, 1680, in-4^o, ou Londres, 1701, in-8^o ; par l'abbé le Mascrier, Paris, 1754, 2 vol. in-12 ; par M. Lemaire, Paris, 1825, 3 vol. in-8^o. Martial a été traduit en polonais par Joseph Minazowisk, Varsovie, 1766, in-8^o ; en anglais par Jacques Elphinston, Londres, 1782, in-4^o ; en italien par Giuspanio Graglia,

Londres, 1783, in-8^o ; en allemand par Charles-Guillaume Ramler, Leipsick, 1787-1791, 5 vol., et Berlin, 1794, in-8^o. L'abbé de Marolles en a publié dans notre langue deux traductions : la première, en prose, Paris, 1655, 2 vol. in-8^o, et la seconde, en vers, 1675, in-4^o. Cette dernière est si rare qu'elle est restée inconnue à la plupart des bibliographes. Martial a encore été traduit en prose française par des anonymes qui se disent militaires, Paris, Volland, 1806, 3 vol. in-8^o ; par E.-T. Simon, 1819, également 3 vol. in-8^o ; par MM. Verger, Dubois, J. Mangeart, etc., dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, Paris, 1834-1835, 4 vol. in-8^o ; par M. Constant Dubos (en vers), avec un *Essai sur la vie et les ouvrages de Martial*, par M. Jules Janin, Paris, 1841, in-8^o ; par M. B***, avec notes, éclaircissements et commentaires, Paris, 1843, 3 vol. in-8^o ; avec Stace et Manilius, sous la direction de M. Ch. Nisard, Paris, 1842, grand in-8^o. M. de Labouisse a donné en 1813, in-18, des *Mélanges littéraires*, où l'on trouve plusieurs Lettres sur Martial. M. Péricaud et l'auteur de cet article ont fait imprimer chacun séparément un *Essai sur Martial* (Lyon), l'an de Rome 2569 (1816), brochure in-8^o de 24 pages (voy. G. BAYEUX, P. COSTAR, A. DES FREUX, D. GAULLYER, J. GRUTER, W. HAY, JOUVANCY, A. JUNIUS, N. PÉROTTO, etc.). C. B.

MARTIAL D'Auvergne, procureur au parlement de Paris, et notaire apostolique au Châtelet, naquit vers l'an 1440. Les critiques ont longuement disserté sur le lieu de sa naissance. Tous les commentateurs de Lacroix du Maine, et Goujet, disent qu'il est né à Paris, mais qu'il était originaire d'Auvergne, ce qui nous paraît le plus probable. La *Chronique de Louis XI* rapporte « qu'au mois de juin 1466 un jeune homme « nommé maître Martial d'Auvergne, après qu'il « eut été marié trois semaines, perdit son enten- « dement en telle manière, que le jour de mon- « seigneur St-Jean Baptiste, environ neuf heures « du matin, une telle frénésie le prit, qu'il se « jeta par la fenêtre de sa chambre en la rue, et « se rompit une cuisse, se froissa tout le corps, « et fut en grand danger de mourir. » Nous ne savons sur quoi Lacroix du Maine se fonde lorsqu'il prétend qu'il se noya dans la Seine, sans en pouvoir fixer l'époque, lorsque le genre de mort et le temps sont si bien déterminés par l'épigramme, rapportée dans les additions de Joly (livre 1^{er} des *Offices de France* de Loiseau, t. 1^{er}, fol. 144) :

Sous Jésus-Christ en bon sens pacifique,
Patiemment rendit son esprit,
En mai treize, ce jour-là sans réplique,
Qu'on disait lors mil cinq cent et huit.

La plupart des circonstances de la vie de Martial d'Auvergne sont ignorées. Il était l'homme de son siècle qui écrivait le mieux et avec le plus d'esprit. Nous avons de lui : 1^o les *Arrêts d'a-*

mour, au nombre de cinquante et un. La plus ancienne édition que nous connaissons est de Paris, 1528; on pense néanmoins qu'il y en a d'antérieures; Lyon, 1533, in-4°, avec le *Commentaire* en latin, de Benoit de Court; idem, 1538; Paris, 1544, sans commentaire, avec ce titre : *Droits nouveaux et Arrêts d'amour, publiés par messieurs les sénateurs du parlement de Cupido, sur l'état et police d'amour, pour avoir entendu le différend de plusieurs amoureux et amoureuses*; augmenté d'un cinquante-deuxième Arrêt et de l'Ordonnance sur le fait des masques de Gilles d'Aurigny, dit le Pamphile, avocat au parlement de Paris, et d'un cinquante-troisième arrêt rendu par l'abbé des Cornards, en ses grands jours, tenus à Rouen pour servir de règlement touchant les arrérages requis par les femmes à l'encontre des maris, Paris, 1544, in-8°; Lyon, 1546, in-8°; Paris, 1555, 1556, in-16; Lyon, 1581, sous ce titre : *les Déclamations, procédures et arrêts d'amour, donnés en la cour et parquet de Cupido, à cause d'aucuns différends entendus sur cette police*, Rouen, 1587, in-16; Hanau, 1611, in-8°; Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12, avec un glossaire des anciens termes (par Lenglet-Dufresnoy) et autres pièces. Ces arrêts ont été faits à l'imitation des chansons satiriques d'amour, écrites contre toutes sortes de personnes, par les poètes provençaux, sous le règne de St-Louis. On sait qu'il y avait une société de gens d'esprit, appelée *Cour d'amour*, qui s'assemblaient pour se communiquer leurs ouvrages, donner leurs jugements sur les jalousies et les brouilleries des amants, et décider les disputes que les *tansons* faisaient naître. Il y avait aussi des tribunaux dans plusieurs villes, composés des seigneurs et des dames que le commerce du monde et une longue expérience rendaient les plus habiles dans ces matières. (Voyez les *Lettres* de madame de Sévigné, t. 10, p. 249 et 484, Blaise, 1818, in-12, notes.) Il est surprenant qu'un jurisconsulte ait commenté sérieusement, avec un grand étalage d'érudition, des pièces purement badines. Ces *Arrêts* sont écrits en prose, mais l'ouvrage commence par soixante-quatorze vers. On les trouve en latin : *Arresta amorum, cum commentariis benedicti Curtii*, Lyon, 1533, 1546, in-8°; Paris, 1566, 2 vol. in-16; Rouen, 1587, in-18.

2° Les *Vigiles de la mort du roi Charles VII*, à neuf psaumes et neuf leçons; contenant la chronique et les faits advenus durant la vie dudit roi, Paris, 1490, 1493, in-fol.; 1505, 1528, in-8°. Cet ouvrage a fait une grande réputation à l'auteur. Il contient six à sept mille vers de différentes mesures. La versification n'en est point correcte, mais il y a de l'invention. Martial d'Auvergne décrit, année par année, les principaux faits de la vie de Charles VII; à la place des psaumes, ce sont des récits historiques, et au lieu des leçons, ce sont des complaints sur la mort du roi. Il a mis en scène non-seulement les personnes, mais les choses. France, Paix, Pitié, Justice, Eglise,

tout est personnifié. La beauté de ses sentiments se montre à chaque page, principalement lorsqu'il parle du roi. 3° *L'Amant rendu cordelier à l'observance d'amour*, in-16, gothique, sans date ni pagination. Ce poème contient deux cent trente-quatre strophes, chacune de huit vers de quatre pieds. Lacroix du Maine n'indique point cette production, Niceron en cite une édition de Lyon, 1545; d'autres prétendent qu'il a été imprimé pour la première fois, avec les *Arrêts d'amour*, en 1731. Goujet pense que Martial d'Auvergne avait publié cet ouvrage avant les *Arrêts d'amour*, et qu'il avait voulu par là sonder le goût du public. L'exemplaire que nous avons vu termine la discussion. Il porte à la fin une estampe gravée sur bois, avec une devise indiquant qu'il a été imprimé à Paris, chez Guillaume Ryverd, lequel, d'après l'*Histoire de l'imprimerie de la Caille*, vivait vers l'an 1516; 4° les *Dévotes; louanges à la Vierge Marie*, Paris, 1487, 1492 et 1509, in-8°. C'est l'histoire en vers de la vie et des miracles de la Ste-Vierge, racontée avec naïveté; on y voit aussi figurer son convoi, auquel assiste toute la cour céleste. L'auteur se repent d'avoir, en écrivant des vers licencieux, fait un mauvais usage des talents que Dieu lui avait donnés. Les poésies de Martial d'Auvergne ont été recueillies et imprimées en 1724, 2 vol. in-8°. Cette édition est regardée comme très-fautive; l'*Amant rendu cordelier* ne s'y trouve pas. D—c.

MARTIAL DE BRIVES (le P.), religieux, dont le nom de famille était Dumas, prit, en entrant dans l'ordre des Capucins, celui de Brives, petite ville du Limousin, sa patrie. Après qu'il eut achevé ses premières études à Paris, son père, qui lui destinait sa charge de président au présidial, l'envoya faire son cours de droit à Toulouse. Mais à peine arrivé en cette ville, le jeune Dumas se mit sous la direction du gardien des capucins; et peu de temps après, abandonnant tous ses projets de fortune, il prit l'habit de cet ordre, du consentement de son père. Il se consacra d'abord à la prédication. Forcé de renoncer bientôt aux modestes et pénibles travaux de missionnaire, à raison de la faiblesse de sa santé, il passa le reste de ses jours dans la retraite, où il composa un assez grand nombre de poésies sur des sujets pieux. Elles ont été recueillies par Dupuis, sous le titre d'*OEuvres poétiques et saintes du P. Martial*, Lyon, 1655, in-4°. Ce volume contient des paraphrases de quelques psaumes et de plusieurs cantiques. L'éditeur était pénétré d'une haute estime pour les talents de son auteur, comme on en jugera par cette note qui précède la paraphrase du psaume 50 : « Quand je n'assurerais pas que « cette version est du R. P. Martial, on n'a qu'à « la lire pour juger très-certainement qu'elle ne « peut partir que de sa main ou de celle d'un « ange. » Le P. Zacharie de Dijon donna une nouvelle édition de ces poésies, intitulée *Parnasse séraphique, ou les Derniers soupirs de la muse*

du P. Martial, Lyon, 1660, in-8°, fig. Elle renferme de plus que la précédente des Éloges dévots, et un dialogue entre Jésus-Christ, Lazare, Marthe et Madeleine, sur ce mot de l'Évangile : *Elle a choisi la meilleure part*. Le P. Martial était un poète fort médiocre, mais un excellent religieux. Il mourut vers 1653. Le P. Biroat, jésuite, prononça son oraison funèbre. W—s.

MARTIANAY (dom JEAN), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né le 30 décembre 1647, à St-Sever-Cap, diocèse d'Aire, embrassa la vie religieuse à l'âge de vingt ans, et s'attacha particulièrement à l'étude des langues orientales et de l'Écriture sainte, dont il donna ensuite des leçons dans différentes maisons de son ordre. Pendant qu'il était à Bordeaux, il publia, contre le système chronologique adopté par le P. Pezron, quelques écrits qui attirèrent l'attention de ses supérieurs. Il fut appelé à l'abbaye de St-Germain des Prés, et chargé de travailler à une nouvelle édition des Œuvres de St-Jérôme, dont il fit paraître le *Prodrome* en 1690. Cette édition fut attaquée, avec beaucoup de vivacité, par Rich. Simon et Leclerc; mais dom Martianay répondit avec plus d'empportement encore que n'en avaient montré ses adversaires. La lutte polémique dans laquelle il se trouva engagé ne l'empêcha pas de s'occuper de différents ouvrages, qui tous prouvent des connaissances et de l'imagination, mais peu de jugement et de critique. Sur la fin de sa vie, il fut tourmenté de la pierre, et il mourut d'apoplexie à l'abbaye de St-Germain des Prés, le 16 juin 1717, à l'âge de 70 ans. C'était un homme vain, fort entêté de ses opinions, plus sensible aux reproches qu'aux louanges, et qui jetait les hauts cris contre l'amertume de ses adversaires, dans le temps même qu'il les accablait de ses duretés et de ses sarcasmes. Il avait cependant quelques qualités estimables; et l'on assure qu'il était aussi doux dans la conversation qu'il était aigre dans ses écrits. On a voulu le comparer à St-Jérôme, qu'il avait étudié toute sa vie; mais on ne peut pas dire qu'il lui ressemble autrement que par la manière dont il traitait ses antagonistes. Outre l'édition des *Œuvres de St-Jérôme*, Paris, 1693-1706, 5 vol. in-fol., qui est encore aujourd'hui la meilleure que nous ayons des œuvres de ce Père de l'Église (voy. ST-JÉRÔME), bien que les auteurs de l'*Hist. litt. de la congrégation de St-Maur* conviennent que c'est l'ouvrage le plus défectueux que les bénédictins aient donné en ce genre, on citera de dom Martianay : 1° *Défense du texte hébreu et de la chronologie de la Vulgate*, contre le livre de l'antiquité des temps rétablie (par Pezron), Paris, 1689, in-12; — *Continuation de la Défense du texte hébreu*, etc., ibid., 1693, in-12. Son but est de prouver que l'on doit préférer le texte hébreu à la version des Septante, suivie par son adversaire, et qu'il ne s'est réellement écoulé que quatre mille ans depuis la création du monde jusqu'à

l'avènement de Jésus-Christ. Le P. Mich. Lequien se mêla dans cette dispute, tomba dans quelques méprises, et s'attira des injures de dom Martianay, dont il partageait cependant l'opinion (voy. LEQUIEN et PEZRON). 2° *Traité de la connaissance et de la vérité de l'Écriture sainte*, ibid., 1694, et années suiv., 4 vol. in-12; 3° *Traité méthodique, ou Manière d'expliquer l'Écriture par le secours des trois syntaxes, la propre, la figurée et l'harmonique*, ibid., 1704, in-12; 4° *Vie de St-Jérôme*, tirée particulièrement de ses écrits, ibid., 1706, in-4°. Elle est estimée. 5° *Harmonie analytique* de plusieurs sens cachés et rapports inconnus de l'Ancien et du Nouveau Testament, etc., Paris, 1708, in-12. Il y annonce le projet de publier une nouvelle édition de la Bible en latin, avec les variantes et un commentaire. 6° *Essais de traduction, ou Remarques sur les traductions françaises du Nouveau Testament*, etc., ibid., 1709, in-12; il en parut la même année une seconde édition augmentée; la première avait été publiée sous le nom pseudonyme de Chiron, prêtre; la seconde est anonyme. 7° *Le Nouveau Testament, trad. en français, sur la Vulgate*, avec des explications littérales tirées uniquement des sources pures de l'Écriture sainte, ibid., 1712, 3 vol. in-12. Cette traduction n'eut pas le succès dont l'auteur s'était flatté. 8° *Traité des vanités du siècle*, trad. du latin de St-Jérôme, ibid., 1715, in-12; 9° *Explication historique du psaume 67 : Exurgat Deus*, etc., ibid., 1715, in-12; 10° *Méthode sacrée pour apprendre à expliquer l'Écriture sainte par l'Écriture même*, ibid., 1716, in-8°. Ce premier volume, qui devait être suivi de plusieurs autres, contient une explication de la Genèse. L'auteur y modifie le système qu'il avait exposé dans l'*Harmonie analytique*. 11° *Des Lettres*, dans les journaux des savants, relatives à l'édition de St-Jérôme. On a encore de dom Martianay quelques écrits contre Rich. Simon, Leclerc, Carrel, etc., et d'autres ouvrages peu importants dont on trouvera la liste dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, p. 383-97. Quelques critiques lui attribuent : *Tullius christianus, sive D. Hieronymi epistolæ selectæ*, Paris, 1718, in-12. On reproche à l'éditeur d'avoir donné le titre de Cicéron chrétien à St-Jérôme, dont le style se rapproche plus de la manière de Pline le Jeune que de celle de l'orateur romain. Outre l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, où l'on trouvera un article très-étendu et fort exact sur dom Martianay, on peut consulter son *Eloge* dans le *Journal des savants*, octobre 1717, la *Bibliothèque critique* de dom Lecerf, et les *Mémoires* de Nicéron, t. 1^{er}. L-B-E et W-s.

MARTIANO ou MARZIANI (PROSPER), célèbre médecin, naquit en 1577 à Reggio. Après avoir achevé ses premières études, il suivit les cours de la faculté de médecine à l'université de Bologne, et y reçut en 1593 le laurier doctoral. Il se rendit la même année à Rome, où il acquit

bientôt la réputation d'un praticien distingué. Malgré l'affaiblissement de sa santé, il ne voulut point modérer son ardeur pour l'étude, et en mourut victime le 20 novembre 1622. Quoique fort instruit, il ne fut pas exempt des préjugés de son temps sur l'astrologie. On a de lui : *Magnus Hippocrates Cous explicatus, sive operum Hippocratis interpretatio latina cum annotationibus*, Rome, 1626, in-fol.; première édition rare et recherchée; ibid., 1628, in-fol.; Venise, 1652, in-fol.; Padoue, 1718, in-fol. Ce commentaire est très-estimé. Baglivi, bon médecin au 18^e siècle, en faisait le plus grand cas. (*Voy.*, pour plus de détails, la *Notice* sur Martiano, par Baggi, dans le *Giornale modenese*, t. 13, et la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, t. 3.) W—s.

MARTIGNAC (ÉTIENNE-ALGAY DE), littérateur et traducteur laborieux, né à Brives-la-Gaillarde en 1620 (ou, selon Moreri, en 1628), consacra sa vie entière à l'étude, et mourut en 1698. Il a traduit en français : les trois comédies de Térence omises par MM. de Port-Royal (*l'Eunuque, l'Heautontimorumenos et l'Hécyre*), Paris, 1673, in-12; — les *Œuvres* d'Horace, ibid., 1678, 2 vol. in-12; — de Virgile, ibid., 1681, 3 vol. in-12; — les *Satires* de Perse et de Juvénal, ibid., 1682, in-12; — les *Poésies* d'Ovide, Lyon, 1697, 9 vol. in-12. Les traductions d'Horace et de Virgile ont été réimprimées plusieurs fois; celle d'Ovide a été longtemps recherchée, parce qu'elle était la seule complète. Elles sont supérieures à celles de Marolles; mais c'est le seul éloge qu'on en puisse faire (*Bibl. franc.* de Goujet, t. 4, p. 418). Il a encore donné, en 1685, une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont il s'est fait douze à quinze éditions dans l'espace de quelques années, et qui est aujourd'hui complètement oubliée; tant il est vrai que c'est le style qui peut seul faire vivre, surtout la traduction d'un livre si concis et si vif, et en même temps si plein de douceur et d'onction. Il en avait commencé une de la *Bible*, mais on ne doit pas regretter qu'il ne l'ait point achevée. Il a publié : *Mémoires contenant ce qui s'est passé en France de plus considérable depuis 1608 jusqu'à 1636*, Amsterdam, Moetjens, 1683, in-12; Paris, 1684 ou 1685, même format, insérés dans les *Mémoires particuliers* pour servir à l'histoire de France, etc., Paris, 1756, 4 vol. in-12. Cet ouvrage curieux est connu aussi sous le nom de *Mémoires* de Gaston, duc d'Orléans. Les matériaux en avaient été fournis à Martignac, non par ce prince, comme on l'a répété souvent et sans preuve, mais par un des officiers de sa suite, qui y parle quelquefois à la première personne et comme témoin oculaire des faits qu'il rapporte (*voy.* Gaston d'ORLÉANS). On connaît encore de Martignac : 1^o *Journal chrétien sur divers sujets de piété tirés des Sts-Pères*, Paris, 1685, in-4^o. Cet ouvrage périodique ne s'est soutenu que pendant quelques mois, depuis le 7 avril jusqu'au 16 juin suivant.

2^o *Entretiens sur les anciens auteurs*, contenant leurs vies et le jugement de leurs ouvrages, ibid., 1696 ou 1697, in-12. Martignac y a inséré quelques imitations d'Horace, peu faites pour donner une haute idée de son talent pour la poésie. 3^o *Eloges historiques des évêques et archevêques de Paris*, etc., ibid., 1698, gr. in-4^o, avec des portraits par Duflos. Ce volume contient les *Eloges* de Pierre, Henri et Jean-François de Gondi, du cardinal de Retz, de Hardouin de Péréfixe et de François de Harlay, qui se sont succédé sur le siège de Paris dans le cours du 17^e siècle. W—s.

MARTIGNAC (le vicomte JEAN-BAPTISTE-SILVÈRE ALGAY DE), ministre du roi Charles X, fut un de ces hommes d'Etat qui, par la générosité même de leurs intentions et un zèle malentendu, poussèrent la restauration dans l'abîme où elle devait périr. Né à Bordeaux en 1776, Martignac portait un nom déjà connu dans les lettres et la magistrature. Un de ses ancêtres, Etienne de Martignac, avait publié, au 17^e siècle, plusieurs traductions de poètes latins (*voy.* l'article précédent); et son père, mort en 1820, était conseiller à la cour royale de Bordeaux. Le jeune Martignac, destiné à la carrière du barreau, se fit remarquer de bonne heure par l'activité et la finesse de son esprit (1). Il se dérobaient souvent à l'étude de la jurisprudence pour se livrer à ses goûts littéraires. Quelques vaudevilles qu'il composa dans sa jeunesse ne manquaient pas d'une certaine verve spirituelle, aiguillée encore par des allusions piquantes à la politique du jour. C'est ainsi qu'en 1814 il fit jouer à Bordeaux une petite pièce composée en société avec M. de Laville de Mirmont, intitulée *la St-Georges*, en l'honneur du roi d'Angleterre qui protégeait de ses armes la rentrée des Bourbons. Il protesta pendant les cent-jours contre le retour de Bonaparte en cessant ses fonctions d'avocat, et il prit une part très-active au mouvement dont sa ville natale fut le théâtre. Capitaine des volontaires bordelais, il seconda de tout son pouvoir le maire Lynch (*voy.* LYNCH), en usant de son influence sur ses concitoyens pour les rallier autour de la duchesse d'Angoulême. Quand le général Clauzel, nommé au commandement de la Gironde, s'avança à la tête des troupes impériales pour réprimer l'insurrection, Martignac, prudent et sincère ami de son pays, donna lui-même à la duchesse le sage conseil de renoncer à une résistance inutile. Chargé par la municipalité d'une mission délicate près du général, il s'en acquitta avec habileté, et obtint qu'il attendrait pour entrer dans la ville le départ de la princesse. Plus tard, appelé comme témoin dans le procès du général Clauzel, il fit connaître par sa déposition une particularité curieuse. Ce

(1) Si l'on en croit Montgaillard (*Histoire de France*), Martignac fut, en 1798, secrétaire de Sieyès, nommé ambassadeur à Berlin. Le même écrivain lui attribue une *Ode sur la naissance du roi de Rome* (1811).

lieutenant de l'empereur désespérait lui-même de la fortune de son maître, et laissait entrevoir dans ses discours que la soumission des Bordelais et la retraite des Bourbons n'étaient qu'une concession passagère, dont les événements sauraient bientôt les affranchir. Après la seconde restauration, Martignac fut nommé avocat général à la cour royale de Bordeaux, et reçut la décoration de la Légion d'honneur, qu'il avait refusée des mains de Napoléon. Ces nouvelles fonctions lui permirent de mettre en relief son talent d'orateur et son dévouement aux principes monarchiques. Quelques jours après l'assassinat du duc de Berri (21 février 1820), Martignac, chargé de faire enterrer des lettres de grâce, s'abandonna, au milieu d'un éloge de la clémence du roi, à une sortie violente contre la presse, sur laquelle il rejetait la responsabilité de cet horrible crime. Devenu bientôt procureur général à Limoges, dans son discours d'installation il s'adressa encore aux factieux qui se déclaraient ennemis de la monarchie par amour de la liberté et de la gloire nationale. « Où se réunira donc, leur dit-il, une plus longue suite de plus glorieux souvenirs que sur la tête des successeurs de François I^{er}, de l'héritier de Louis IX, du petit-fils de Henri IV et de Louis XIV ? Est-il bien Français celui à qui ses noms ne parlent plus, et qui ne tressaille pas d'un juste orgueil en les entendant prononcer ?... » Dans ces fonctions modestes de la magistrature, Martignac révélait déjà cette facilité d'élocution, cette éloquence insinuante et persuasive, cet organe enchanteur qui lui acquirent plus tard dans une autre tribune la réputation de grand orateur. Par les grâces de son esprit et l'éclat de son talent, par son caractère aimable et conciliant, il rappelait cette brillante école des girondins, formés comme lui au barreau de Bordeaux, et comme lui victimes de leur modération. Jusqu'alors le goût des plaisirs, les passions de jeunesse l'avaient tenu à l'écart de la vie politique, mais l'âge de l'ambition était arrivé : envoyé à la chambre par le collège électoral de Marmande en 1821, il y fut accueilli avec faveur par M. de Villèle, qui comptait sur son appui et qui ne tarda pas à confisquer à son profit cette souplesse d'éloquence et ces formes séduisantes, qualités précieuses pour la défense d'une politique de concessions et d'incertitudes. Rapporteur dans les questions difficiles, Martignac savait habilement donner à sa parole l'empreinte d'une conviction profonde. Il fut pour la première fois d'un puissant secours à ses amis politiques dans la discussion du projet de loi sur la police de la presse périodique. Représenter cette répression comme *nécessaire au repos de l'Europe*, justifier une pénalité sévère qui s'attaquait jusqu'à l'esprit, à la tendance générale ; avouer que les expressions sont bien vagues, bien indéfinies, mais que ce vague lui-même fait toute la force et la nécessité de la loi, telles étaient les doc-

trines qu'il proclamait dans son rapport. Le parti de l'opposition comptait d'habiles orateurs ; mais dans ces débats aucun ne l'emporta sur Martignac, qui ramena plusieurs fois à la charge, et toujours sous des formes variées, claires et précises, les arguments qu'il avait déjà fait valoir. La loi fut adoptée, et le ministère reconnaissant nomma son éloquent défenseur conseiller d'Etat en service ordinaire (20 juin 1823). Attaché au comité du contentieux, il s'y fit remarquer comme à la chambre par cette facilité lucide avec laquelle il traitait les questions les plus ardues de théorie administrative. Une nouvelle législature était sortie des élections de 1823 ; M. de Villèle n'avait rien perdu de sa majorité, et Martignac, qui voyait de jour en jour s'accroître son influence, fut élu à la vice-présidence, fonctions dont l'honorèrent ses collègues jusqu'en 1830. Le gouvernement avait résolu la guerre d'Espagne, et il avait demandé aux chambres un crédit de cent millions. On comprend tout ce qu'il fallait d'habileté pour convaincre tant d'esprits flottants, pour rassurer sur l'urgence et les résultats de cette entreprise, quand on lit les discours de Foy, de Girardin, de Manuel, qui la représentaient comme une guerre de famille, funeste pour la France et pour la monarchie. Sans s'arrêter à discuter les chances de succès avec les hommes du métier, il saisit adroitement le côté de la question qui prêtait le plus à son éloquence brillante et pathétique, il parla de justice, d'honneur national, de dévouement et d'amour pour le roi ; il entraîna la majorité, qui étouffa sous ses applaudissements les murmures de l'opposition, lorsqu'il dit en se tournant vers la gauche : « Si c'est un droit qui appartient aux citoyens d'éclairer le monarque sur les avantages de la paix, ceux qui l'invoquent conviendront que c'est une action honteuse et condamnable que de chercher à égarer l'opinion du peuple sur les dangers et le véritable objet d'une guerre que le père de l'Etat a déclarée comme immuable. » — *Ce que vous dites là est odieux !* lui crièrent Foy et Girardin. Malgré leurs protestations le crédit fut voté presque unanimement par la chambre. Martignac, attaché à l'expédition en qualité de commissaire civil, fut chargé d'aider de ses conseils le duc d'Angoulême. Ses manières aimables, séduisantes, calmèrent les haines et ramenèrent les esprits les plus indociles ; aussi reçut-il une véritable ovation, quand il vint remettre à la régence, au nom du roi, les drapeaux enlevés par l'armée française. Avant son départ (3 juillet 1823), il reçut du gouvernement espagnol la grand'croix de l'ordre royal de Charles III et une lettre flatteuse qui rendait hommage à sa conduite. « Que Votre Excellence, lui écrivait le duc de l'Infantado, parte avec la certitude qu'elle emporte la bienveillance de Sa Majesté Catholique, la reconnaissance des membres de la régence et l'amour de la nation entière. »

De retour à la chambre, Martignac se sépara un instant de la droite pour défendre l'élection d'un de ses adversaires les plus redoutables, de Benjamin Constant, à qui l'on refusait la qualité de Français ; il discuta la question de droit, et prouva que l'ordonnance du 14 juin contre les étrangers n'était pas applicable aux religionnaires qui, exilés par l'édit de Nantes, avaient profité de la loi de révocation de 1790. Mais nous le retrouvons bientôt à la tête du parti ministériel, prêtant son appui à la loi de la septennalité, par laquelle M. de Villèle voulait s'assurer sept ans de règne, et à la demande de crédits supplémentaires pour suffire aux marchés onéreux conclus par le gouvernement dans la guerre d'Espagne. C'était pour les ministres un sujet difficile et embarrassant, propre à réveiller toutes les colères de la gauche contre une expédition qu'elle condamnait encore, même après le succès. Dans un rapport *facile et spirituel*, comme le qualifiait Casimir Périer, Martignac jeta le manteau de la gloire sur des infractions à la loi du budget, sur des transactions auxquelles venait se mêler le nom mal famé du banquier Ouvrard. Après chaque triomphe, le roi et M. de Villèle se l'attachaient par de nouvelles faveurs ; cette année (4 août 1824) il remplaça le comte Chabrol de Crousol comme directeur général de l'enregistrement et des domaines. Dès le début de la session de 1825, la défense du projet de loi concernant l'indemnité pour les émigrés lui fournit une occasion de développer toutes les ressources de son esprit conciliant et modéré. Longtemps le ministère avait reculé devant une mesure qui devait soulever une double opposition. Il fallait répondre à ces questions du général Foy : « L'émigration fut-elle volontaire ou « forcée ? Qu'allaient demander les émigrés aux « étrangers ? » Au nom de la droite monarchique, Labouderonnaye protestait énergiquement. C'était, disait-il, sacrifier les royalistes à la révolution ; c'était donner aux possesseurs des biens des émigrés une sanction légale de leur usurpation sacrilège. Martignac fit comprendre à la chambre que ces objections diverses venaient mutuellement se détruire et prouva facilement que le moyen terme proposé par le ministère était le seul légitime pour *guérir les plaies de la révolution*, le seul possible dans l'état de nos finances. Le milliard fut voté. Mais, dès cette époque, M. de Villèle vit son parti s'affaiblir de jour en jour et perdre son assurance. Les dernières concessions qu'il fit aux royalistes par les lois du sacrilège et du droit d'aînesse, par le rétablissement de la censure des journaux, soulevèrent contre lui de nombreuses réclamations. Il trouvait encore dans la chambre une majorité des deux tiers, mais exigeante, inébranlable dans ses principes monarchiques, et dont la direction était pour lui plus importune, plus difficile pour sa lutte même contre l'opposition libérale. Pour échapper à cette tutelle, il prononça la dissolution, faute irréparable qu'il

XXVII.

ne tarda pas lui-même à reconnaître. Sur une chambre composée de quatre cent vingt-huit membres, les électeurs n'en renvoyèrent que cent vingt-cinq de l'ancienne majorité. A la tête de cette mince phalange, on ne vit plus Martignac, qui depuis un an semblait abandonner ses anciens amis. Lors de la discussion des derniers projets de loi, il avait gardé le silence ; voyant l'opposition prête à disposer du pouvoir, il voulait sans doute se rapprocher d'elle et lui faire oublier que, depuis 1821, il l'avait combattue. M. de Villèle et ses collègues laissèrent bientôt le champ libre à son ambition, et, par un nouvel acte de dévouement au roi et à la France, ils refusèrent de déposer leur héritage entre les mains de M. de Polignac, ambassadeur à Londres, qui était accouru à Paris pour le recueillir. Cet homme d'Etat avait longtemps vécu dans l'intimité de Charles X ; depuis longtemps une place lui était réservée dans les conseils de la couronne ; c'est assez dire qu'il appartenait au parti royaliste le plus avancé, qui avait peu de chances de succès après les dernières élections. Il fallait ou dissoudre cette chambre avant sa réunion, ou subir la loi de l'ancienne minorité. Cependant il fut question un instant d'un ministère mixte, dont les membres auraient été choisis dans les opinions différentes et même dans les partis contraires. Ce projet ne pouvait résister à un long examen. Le roi consentit à un sacrifice momentané aux idées libérales, et le 4 janvier 1828, le *Moniteur* fit connaître les membres du nouveau cabinet dont le chef était Martignac, ministre de l'intérieur, et, par intérim, grand maître de l'université. Sans avoir le titre de président du conseil, il imprima à l'administration sa direction politique ; et la personnifiant par ses actes et par son talent, il lui laissa son nom. Charles X ne put dissimuler que les circonstances seules lui avaient arraché cette concession. Tous ses regrets étaient pour ses anciens ministres, et voici en quels termes il accueillit ceux qu'il avait appelés à leur succéder : « Vous savez, messieurs, « que je ne me suis pas volontairement séparé « de M. de Villèle ; son système est le mien, et « j'espère que vous vous y conformerez de votre « mieux. » Dès les premières séances du conseil, Charles X repoussa tout projet de réforme, et lorsque Martignac, dont il prisait peu le talent, lui exposait quelque théorie nouvelle : *Je ne comprend pas*, disait-il avec un sourire ironique. S'agissait-il de destituer ou même de changer quelque préfet suspect d'intrigue électorale, il opposait des délais, il avait des notes à consulter. Entravé par cette résistance, le ministère dut s'arrêter à des mesures partielles qui ne purent ni lui donner de la force ni satisfaire l'opposition. De là un tiraillement funeste dans les rouages de l'administration ; de là pour Martignac une position fautive, embarrassée, qui mit à nu son insuffisance, et dont il essaya vainement de se tirer

14

par de vagues phrases et de dangereuses concessions à tous les partis, mais particulièrement à l'opposition libérale, qui, plus passionnée, plus audacieuse, l'intimidait et le dominait dans les discussions les plus importantes. La retraite du préfet de police, M. Delavau, la destitution de quelques préfets de département, une teinte de libéralisme donnée imprudemment au discours du trône, le choix de M. Royer-Collard pour la présidence de la chambre, tels furent les premiers symptômes de la faiblesse ministérielle. Une loi destinée à prévenir les fraudes électorales, dont la presse libérale se plaignait amèrement, fut présentée au commencement de la session et accueillie par la chambre avec d'autant plus d'empressement que son vote semblait condamner la précédente administration. Toutefois, le projet ne fut pas adopté sans soulever de la part de la droite des cris d'effroi contre de nouvelles mesures, qui, livrant aux tribunaux et à la publicité les actes de l'autorité et de ses mandataires, avilissaient la royauté et ouvraient toutes les portes à l'anarchie. A la chambre haute, Martignac se trouva en face de M. de Villèle lui-même, appuyé des soixante-seize pairs qu'il avait créés avant de quitter le pouvoir. Par son adresse et sa facilité à déplacer, à généraliser les questions, il sortit vainqueur d'une lutte au milieu de laquelle il n'avait pas craint de déclarer qu'il n'y avait de salut pour lui qu'en se séparant à jamais de l'ancien système. L'opposition royaliste, réduite à défendre des amendements, fut encore battue sur ce terrain. Les libéraux triomphèrent avec le ministère ; mais, après le succès, ils ne lui laissèrent pas même un instant de repos : *Qu'il ne s'abuse pas*, disaient-ils ; *s'il a déjà fait quelque chose, il lui reste davantage à faire*. Benjamin Constant l'accusait hautement à la tribune d'indécision et de faiblesse, et le garde des sceaux, M. Portalis, se crut obligé d'y répondre par une nouvelle législation sur la presse périodique, qui supprima le monopole des journaux et les *procès de tendance*, ceux-là mêmes dont Martignac avait fait en 1822 une complète apologie. Cet adoucissement apporté à la *loi de justice et d'amour* parut satisfaisant pour quelque temps l'opinion publique, et quand, après la session, le ministre de l'intérieur accompagna le roi dans sa visite des provinces de l'Est, il eut sa part dans les témoignages de la reconnaissance populaire. Mais dans l'esprit du prince, ce voyage ne fut pas favorable au ministère ; l'affection dont il s'était vu entouré au milieu des villes les plus libérales, l'enthousiasme qu'excitait partout sa présence lui donnèrent un sentiment exagéré de sa force et du dévouement de la nation à sa dynastie. Tous ses efforts tendirent dès ce moment à se débarrasser de conseillers importuns, qui n'étaient à ses yeux que les ministres dociles et aveugles des ennemis de sa couronne. Pour mettre fin à cette lutte intestine envenimée par des confidents intimes, mem-

bres de la famille royale ou familiers du palais, plusieurs fois déjà les ministres avaient offert leur démission, et c'est à ce moyen extrême qu'il leur fallut recourir pour écarter du conseil le prince de Polignac. Le roi l'avait rappelé de Londres pour remplacer aux affaires étrangères le comte de la Ferronnays, dont la santé était mortellement atteinte. Mais la session de 1829 venait de s'ouvrir, le ministère pouvait encore être utile dans la discussion du budget ; cette considération arrêta Charles X, et M. de Polignac retourna en Angleterre, d'où l'on peut croire qu'il n'épargna pas les conseils contre ses rivaux. Leur retraite était imminente. Aux yeux de la chambre et de tous les partis, ils étaient sans force, sans autorité, doublement compromis par leurs dissentiments avec le roi. L'opposition les avait acceptés comme des instruments de transition ; et alors qu'elle connaissait leur impuissance, elle leur retirait sa protection. Martignac arracha au roi un dernier sacrifice pour rallier son ancienne majorité, et, avant la demande du budget, il vint présenter sur l'organisation départementale un projet de loi que l'histoire lui reprochera toujours en le comparant à ses antécédents politiques, et qui ne tendait à rien moins qu'à dépouiller la royauté de toute influence locale. Il s'agissait d'introduire le principe de l'élection dans l'administration communale, dans la nomination des conseils d'arrondissement et de département. Dans l'exposé des motifs, le ministre donna une nouvelle preuve de sa dextérité habituelle : ses dernières paroles, s'adressant à la fois aux deux oppositions, flattaient les principes de la gauche, et rassuraient les royalistes sur la portée politique et libérale d'une loi qui touchait aux bases mêmes de la constitution pour les élargir, qui désarmait et affaiblissait le pouvoir au moment où plus que jamais il avait besoin de force et d'énergie. « Il « existe, dit-il, dans les rangs de la société un « vif intérêt pour les affaires du pays, et une « sorte de besoin d'y prendre part... N'êtes-vous « pas occupés de cette foule d'hommes instruits, « laborieux, actifs, que la publicité avertit et « réveille, que leur position sociale, que le sentiment de leur capacité et l'exemple de tant « d'élévations tout aussi imprévues que le serait « la leur, poussent vers les affaires publiques par « tant de chemins différents ? Ouvrez-leur près « d'eux une carrière nouvelle. Leur commune, « leur département, ont aussi des intérêts à surveiller et à défendre... Ils sont jaloux d'obtenir d'honorables suffrages, ils veulent être « chargés du soin de veiller au bonheur de leurs « concitoyens. Donnez-leur le moyen de satisfaire « chez eux cette noble ambition, etc... » Malgré les éloges accordés au projet ministériel par les deux rapporteurs, M. Dupin aîné et le général Sébastiani, il avait été amendé dans ses dispositions les plus importantes par une commission sortie de la majorité de la chambre. Les change-

ments portaient principalement sur la loi départementale, et le ministère, ne désirant pas engager d'abord la lutte sur ce terrain, voulait en remettre la discussion après le vote de la loi communale. Cette priorité était logique, rationnelle ; c'était commencer par la base. Mais les libéraux craignaient qu'après ce succès, le ministère ne retirât le premier projet ; et l'opposition de droite, également hostile aux deux lois, s'unit à eux pour l'attaque. On vit alors se renouveler cette coalition de deux partis qui ne mettaient en commun que leur haine, leur ambition, et devant laquelle avait succombé M. de Villèle. Elle ne fut pas moins funeste à Martignac, dont l'insistance semblait confirmer les soupçons de la gauche. Il dut se résigner à combattre pied à pied les amendements sur la loi départementale ; son habileté impuissante fut obligée de se retrancher derrière la volonté du roi, décidé à ne pas faire un pas de plus. C'était révéler sa faiblesse en découvrant la couronne ; et ces paroles qui lui échappèrent dans la discussion : *Nous, ministres passagers d'une royauté permanente*, laissaient percer le pressentiment d'une chute prochaine. Le combat fut décisif sur un amendement de la commission qui supprimait les conseils d'arrondissement ; de là dépendait tout le sort de la loi ; malgré les efforts de Martignac, il fut adopté à une seconde épreuve. On vit alors ce ministre et M. Portalis se consulter un instant et se diriger vers les Tuileries pour prendre les ordres du roi, qui, comprenant combien ce vote servait ses espérances, ne put leur cacher sa vive satisfaction. « Eh bien, leur dit-il, voilà comme on reçoit mes bienfaits ! vous voyez où l'on veut m'entraîner, où vous avez été entraînés vous-mêmes par un système de concessions. J'ai vingt fois souri de votre confiance dans cette chambre. On n'en obtiendra rien que par la vigueur. Retournez-lui annoncer que je retire mes lois. » Et au bout d'une demi-heure Martignac donna lecture d'une ordonnance royale en vertu de laquelle les deux projets de loi étaient retirés. Ce coup d'Etat, cet outrage fait au parlement par le ministère fut son arrêt de mort. Le budget passa à une faible majorité. C'était là, nous l'avons dit, le dernier service que le roi attendait de ses conseillers. Rassuré pour un an sur les besoins du trésor, et certain de succès, il reprit envers eux cette franchise de manières, ces habitudes de bonté qui lui étaient naturelles, et qui trompèrent quelque temps Martignac. Ce ministre espérait encore ramener l'esprit du monarque et reconquérir sa confiance, quand, le 27 juillet 1829, M. de Polignac arriva à Paris. Plus de doutes alors, plus d'illusions ; le roi n'avait pas reculé devant l'opinion publique, qui désapprouvait hautement un pareil choix, et le 8 août parurent dans le *Moniteur* les ordonnances qui nommaient M. de Polignac aux affaires étrangères, et Labourennaye à l'intérieur. Ce ministère marcha rapidement à

une révolution, par un système opposé, mais analogue à celui de Martignac. Il prenait un pouvoir encore plus affaibli qu'en 1828 par une politique de concessions. Pour lui rendre sa force, il fallait une main ferme et habile, et les deux derniers ministères de la restauration ne se signalèrent que par leur faiblesse ou une énergie intempestive. C'est à Martignac lui-même que nous renvoyons pour l'appréciation de ses actes et de sa conduite, et nous acceptons sans restriction le jugement qu'il a porté sur le cabinet dont il était le chef, lorsque le 22 septembre 1830, deux mois après la révolution, il vint devant la chambre des députés défendre la loi des comptes de 1828. « Nous étions, dit-il, des hommes de bonne foi, marchant à découvert dans une voie honorable, et à qui, si on peut disputer le titre de ministres habiles, on ne peut sans injustice refuser celui d'honnêtes gens. » C'est de ce ton à la fois noble et modeste qu'il repoussait les reproches qu'on lui adressait alors sur l'emploi des fonds consacrés aux gens de lettres malheureux. Tout absorbé qu'il était par les plus hautes questions de la politique, couvrant ses collègues de sa responsabilité, il s'occupait avec activité d'une des plus belles attributions de son département : toutes les infortunes littéraires trouvaient auprès de lui des secours distribués avec une grâce et un empressement qui ménageaient l'amour-propre. Un jour, dans un salon, on parlait en sa présence de la misère d'un homme de lettres dont nous devons taire le nom ; le lendemain le ministre lui écrivit dans les termes les plus bienveillants qu'il venait de l'inscrire sur le livre des pensions, et qu'en attendant il mettait sa bourse à son service. Se rappelant que dans sa jeunesse il avait débuté par des vaudevilles, il relisait lui-même les œuvres dramatiques soumises à la censure, et quelques comédies spirituelles arrêtées depuis longtemps : *la Manie des places* ; *Avant, pendant et après*, etc., passèrent, grâce à une facilité qui lui fut souvent reprochée, quoique bien naturelle chez un ministre homme d'esprit. Rendu à la vie privée, il fut de nouveau renvoyé à la chambre par les élections de 1830. Il garda généreusement le silence, sans faire entendre la moindre parole d'opposition, contre des hommes qui l'avaient renversé, et voici la seule vengeance qu'il tira de ses ennemis politiques, la première fois qu'il monta à la tribune, après les événements de 1830 : « Au mois d'août 1829, M. de Polignac est venu détruire le ministère dont je faisais partie. Séparé de lui par un dissentiment politique, blessé du langage des écrivains qui paraissaient être l'organe de ses opinions, je n'ai eu depuis cette époque aucune espèce de rapport ni de communication avec lui. Au moment où il va être frappé par une accusation capitale, M. de Polignac s'est ressouvenu de moi, il a eu la pensée de m'appeler à le défendre. Hier, il a fait réclamer mon secours... J'ai été ému,

« autant que surpris, des témoignages d'une confiance à laquelle je ne m'attendais pas. Toutefois, je ne puis voir que le danger et les alarmes; j'ai consulté mon cœur, et j'ai reconnu que le refus ne m'était pas permis. » Ces paroles nous disent que si, dans sa vie politique, dans sa carrière d'orateur, Martignac eut des jours de triomphe, aucun n'attacha à son nom un plus beau souvenir que celui où par un chef-d'œuvre d'éloquence il contribua à sauver un rival devenu son client. Déjà sa santé était sérieusement ébranlée. Au milieu du procès, ses forces épuisées lui laissaient à peine l'espérance d'arriver à la fin de sa tâche, et pour toute grâce, on l'entendit demander à Dieu et à l'art six heures de vie. Sa prière fut exaucée, mais cette défense l'avait tué. Il languit encore quelque temps, trop faible pour suivre les discussions de la chambre. Il y reparut le 15 novembre 1831, pour prononcer son dernier discours, qui est resté dans la mémoire de tous ceux qui l'ont entendu comme un modèle de la plus touchante éloquence. Un de ses collègues demandait une loi de proscription contre la famille de Charles X. Fidèle à son rôle de dévouement et de générosité, l'ancien ministre de la restauration consacra ce qui lui restait de force et de vie à défendre ce malheureux prince. Sa faiblesse et le pressentiment d'une mort prochaine donnaient à son talent et à son organe un accent de tristesse qui ajoutait encore à l'émotion de la chambre. « Je n'ai pas voulu, dit-il en finissant, parler aux passions ni aux partis; c'est une langue que je voudrais oublier si je l'avais jamais apprise. Témoin des luttes intestines, des scènes violentes, qui déchirent depuis si longtemps mon pays, et fondent des camps ennemis sur une terre commune, j'appelle de tous mes vœux le terme de ces dissensions funestes. Je n'espère pas que ma voix affaiblie se fasse entendre souvent au milieu du bruit des orages, mais je veux être absous par ma conscience du mal que je n'aurais pu empêcher. » Peu de mois après, à cette tribune, on annonçait la mort de Martignac (3 avril 1832). Ce fut une douleur profonde dans toute la chambre, pour tous ceux qui l'avaient connu, soit comme homme d'État, soit comme simple particulier. Il ne lui restait plus d'ennemis politiques; jamais il n'avait soulevé contre lui de haines privées. On vit à ses obsèques les représentants les plus distingués de tous les partis, et son éloge fut prononcé sur sa tombe par un ministre du nouveau gouvernement, de M. Salvandy. Un monument lui fut élevé par souscription sur une place de la commune de Miramont (arrondissement de Marmande). Martignac était mort sans enfants; il laissait à son neveu son nom et le titre de vicomte, qu'il avait reçu du roi Charles X en 1826. Dans les derniers jours de sa vie, il travaillait à un *Essai historique sur la révolution d'Espagne et sur l'intervention de 1823*. La mort le sur-

prit avant qu'il eût pu y mettre la dernière main. Cet ouvrage parut en 1832, 3 vol. in-8°. Il eut peu de succès. On a encore de Martignac : 1° *Esope chez Xanthus*, comédie-vaudeville en un acte, Paris, 1801, in-8°; 2° *Bordeaux au mois de mars 1815, ou Notice sur les événements qui ont précédé le départ de S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême*, avec des notes du général Clauzel, Paris, 1830, in-8°; 3° *Défense et réplique pour M. le prince Jules de Polignac, ancien président du conseil des ministres*, prononcées devant la cour des pairs, 1830, 1831, in-8°; 4° *le Couvent de Ste-Marie aux Bois*, épisode; précédé d'une Notice sur la guerre d'Espagne en 1823, Paris, 1831, 1832, in-12. R—É..

MARTIGUES (SÉBASTIEN DE LUXEMBOURG, vicomte DE), surnommé *le Chevalier sans peur*, se distingua par sa bravoure sous les règnes de Henri II, François II et Charles IX. En 1552, il se jeta avec l'élite de la noblesse dans Metz, assiégé par Charles-Quint en personne à la tête de 100,000 hommes. L'année suivante, il se trouva au siège de Téroouanne, et, à peine échappé au désastre de cette ville, il courut s'enfermer dans Hesdin, place qui, prise et reprise l'année précédente, n'avait été que faiblement réparée. Il survécut à la prise de cette ville, et en 1558, il aida le duc de Guise à reprendre Calais et à assiéger Guines. En 1560, il était en Écosse et y commandait 1,000 hommes d'armes conduits au secours de la reine Marie Stuart par Jacques de Labrousse (*voy.* ce nom). Les Français, hors d'état de tenir tête aux forces bien supérieures des Anglais, se replièrent sur Leith, à une lieue d'Édimbourg; ils y furent assiégés par terre et par mer par les Anglais et les Écossais du parti d'Élisabeth. Lorsque toutes les munitions furent épuisées, les vivres consommés et qu'il n'y eut plus aucun espoir d'être secouru, on capitula. A son retour en France et en récompense de sa bravoure au siège de Rouen en 1562, Martigues fut nommé colonel général de l'infanterie, charge dans laquelle il remplaça le comte de Rendon. Il contribua beaucoup, dans la même année, au succès de la bataille de Dreux. Ce fut lui qui, à la tête d'un corps formé de vieux soldats, contraignit l'amiral de Coligny à se retirer après avoir essuyé de grandes pertes. En 1565, il succéda à son oncle, le duc d'Étampes, dans la charge de gouverneur de Bretagne. Zélé catholique et soldat plutôt qu'homme d'État, Martigues était peu propre à remplacer le duc, qui, par sa modération, son esprit conciliant, avait prévenu bien des malheurs. Martigues, au contraire, en avait provoqué. N'étant que lieutenant général de son oncle en 1562, il voulut faire périr un gentilhomme normand, nommé la Poupelière, fait prisonnier au siège de Vire, et qui, sans l'intervention du duc d'Étampes, eût été tué. Martigues viola aussi, dit-on, des filles en cette occasion, et étrangla avec une jarrettière un prisonnier calvi-

niste, parce qu'il ne voulait pas se confesser. Toutefois ces accusations, émanées d'écrivains protestants, ne doivent être accueillies qu'avec une extrême défiance. Elles contrastent trop d'ailleurs avec la loyauté chevaleresque de celui qui obtint deux fois du duc de Montpensier la vie de Lanoue fait prisonnier aux batailles de Jarnac et de Montcontour. A peine Martigues eut-il pris possession de son gouvernement (2 juin 1565), qu'il se ligua secrètement avec plusieurs grands du royaume contre le connétable de Montmorency et les Coligny, ses neveux. Cette ligue ayant été découverte par une lettre interceptée du duc d'Aumale, Catherine de Médicis, alors plus prudente ou plus dissimulée qu'elle ne le fut depuis, sentit toutes les conséquences qui pourraient résulter d'une association si contraire à l'autorité du roi, et s'éleva en plein conseil contre la témérité de ceux qui avaient osé s'y engager. Les choses en restèrent là, parce que le roi obligea tous les grands à promettre par serment de ne jamais prendre les armes que par son commandement exprès. La reine mère lui écrivit en même temps pour tempérer son zèle prématuré et l'exhorter à imiter la conduite du duc d'Étampes, afin, lui disait-elle, « que vous « soyez autant estimé et aimé de tout le monde « comme il était. » Elle l'engageait ensuite à ne rien négliger pour faire observer tous les édits du roi, et de « faire vivre un chacun sous la « liberté d'iceux. » C'était sans doute une allusion aux mesures rigoureuses que Martigues avait adoptées dès son entrée en fonction. En effet, loin de modifier, dans l'application, la sévérité des édits rendus contre les calvinistes, il avait, à la sollicitation de la ville de Nantes, qui se plaignait de leurs empiétements, rendu le 26 juin 1565 une ordonnance qui leur défendait de tenir aucune école publique, de faire aucun acte ostensible de leur religion, aucun baptême, aucun enterrement, etc., sous les peines portées par les édits du roi. Le voyage de Charles IX à Nantes en 1565 et la tenue des états dans cette ville l'année suivante retardèrent l'explosion; mais, au mois d'octobre 1567, les calvinistes n'ayant pas craint d'établir dans la ville des écoles publiques, les querelles prirent un aspect effrayant. La commune, pour prévenir les dangers dont elle était menacée, équipa à ses frais cent arquebusiers. Mais rien n'arrêta les calvinistes dans leurs projets de vengeance; ils pénétrèrent dans les couvents des Couëts, dont les religieuses furent obligées de se réfugier à Nantes après avoir essuyé de lâches insultes. L'irritation allant toujours croissant, on s'attendait à une surprise de la part des calvinistes, lorsqu'au mois de janvier 1568 Martigues quitta Nantes pour accompagner le duc d'Anjou dans son expédition contre le prince de Condé, terminée le 2 mai 1568 par la paix ou plutôt par la trêve de Longjumeau. Martigues vint alors à Paris. A la nouvelle que

les calvinistes, enhardis par la rupture du traité de paix, reprenaient les armes et menaçaient sérieusement Nantes, il prescrivit de ne permettre l'entrée dans la ville à aucun religieux armé, excepté aux gentilshommes qui n'auraient que la dague, l'épée, et de désarmer tous ceux qui y résidaient. La crainte de plus en plus imminente d'un siège détermina Martigues à prescrire aux habitants de se pourvoir eux-mêmes de vivres pour trois mois, indépendamment de ceux qu'ils auraient à fournir à la garnison. La ville, épuisée par les dépenses qu'avait occasionnées la réception du gouverneur et celle du roi, ne pouvait exécuter cet ordre. Martigues, alors occupé à parcourir la province pour y lever des troupes, écrivit lettres sur lettres, menaçant le maire et les échevins des effets de sa colère si la ville n'était pas sur-le-champ approvisionnée et fortifiée, malgré l'impossibilité où ils étaient de le faire. « Messieurs, leur disait-il, tout cela ne sont que « des paroles qui n'approchent quasi point des « effets, et, comme j'ai été bien averti que vous « et les habitants de votre ville ne faites que peu « ou point de devoir à cela (les approvisionne- « ments) et aux fortifications, je mande à mes- « sire le sénéchal qu'il vous y contraigne tous, « voyre par emprisonnement de vos personnes, « et qu'il se prenne premièrement aux plus « grands, à ce que les autres y prennent exem- « ple; priant Notre Seigneur qu'il vous donne, « messieurs, ce que vous désirez. » — Singulière formule qui, dans la circonstance, ressemblait de bien près à une moquerie, surtout si on la rapproche de la suscription : « *Votre bien bon « ami*, BASTIEN DE LUXEMBOURG. » Les choses en étaient là quand la reprise des hostilités éloigna Martigues de Nantes, dont il laissa le gouvernement à Bouillé, son lieutenant général. Dandelot et les principaux chefs du parti calviniste, informés que le prince de Condé et l'amiral de Coligny, dont la reine mère avait tenté l'enlèvement, s'étaient réfugiés à la Rochelle, se déterminèrent à les aller joindre. Cette entreprise était difficile, les calvinistes n'étant maîtres d'aucun passage sur la Loire. Résolu néanmoins à l'exécuter, Dandelot donna rendez-vous à tous les détachements de son armée à Beaufort en Vallée, entre Saumur et Angers, dans l'espoir de trouver quelque gué à la Daguenière et aux Rosiers. Martigues reçut ordre de la cour d'empêcher la jonction des troupes calvinistes et de s'opposer avec le duc de Montpensier à ce qu'elles passassent la Loire. Dandelot, par une marche forcée et secrète, trompa sa vigilance et opéra la réunion des différents corps de son armée. Martigues, apprenant que Dandelot était sorti de Bretagne, se hâta d'aller joindre le duc de Montpensier, qui était à Saumur. Après avoir passé l'Authion au port de Sarges, il s'avancait avec la plus grande diligence, lorsqu'il tomba sur les quartiers de Dandelot, dont il se croyait éloigné. Celui-ci,

auquel son adversaire avait de son côté dérobé sa marche, se trouva surpris. Quant à Martigues, il ne pouvait reculer sans danger, obligé qu'il eût été de repasser l'Authion en présence d'un ennemi supérieur; aussi, bien qu'il n'eût que 300 lances et 500 arquebusiers à opposer aux troupes de Dandelot, fortes de 1,000 chevaux et de 2,000 arquebusiers, jugea-t-il préférable de prendre l'initiative de l'attaque. Il ne pouvait suivre d'autre chemin qu'une levée de terre bordant la rivière, et si étroite que dix hommes ou six chevaux au plus pouvaient y marcher de front. Il forma son avant-garde de 300 arquebusiers, plaça sa cavalerie au centre, l'infanterie par derrière, et 50 lances sur ses flancs. Ces dispositions prises, il harangua ainsi ses soldats : « Mes compagnons, les huguenots « sont sur notre chemin. Il nous faut leur passer « sur le ventre, ou estre perdus ; car nous ne « pouvons nous retirer. Que donc chacun se « prépare de combattre avec les bras et marcher « gaillardement avec les jambes pour gagner Sau- « mur : il n'y a que huit petites lieues, et ne « pouvant trouver seureté que nous n'y soyons « arrivés. » Tous lui promirent de faire leur devoir, et ils tinrent parole. Il chargea avec tant de furie qu'il renversa tout ce qu'il rencontra à la Daguenière et à St-Mathurin. Cette première charge fut si vive que Dandelot faillit être pris. A la nouvelle de ce combat, Lanoue détacha 200 arquebusiers pour aller au secours des siens; Martigues rencontra ce renfort aux Rosiers, lui passa sur le corps, et continua sa marche vers Saumur, où il rejoignit le duc de Montpensier, dont la lenteur rendit ses succès infructueux et donna aux calvinistes le temps de passer la Loire. Le duc se décida alors à pénétrer dans le Poitou pour y arrêter les progrès du prince de Condé. Mais ce prince, supérieur en forces, le poursuivit à Châtellerault. L'arrivée du duc d'Anjou, avec toutes ses forces et un train d'artillerie considérable, rendit la partie plus égale. Ce jeune prince, qui commandait pour la première fois, brûlait d'envie de se signaler et de combattre avec le prince de Condé, lequel, animé de la même ardeur, marcha de son côté vers le duc d'Anjou. Les armées ne tardèrent pas à se rencontrer à Pamprou, bourgade à cinq lieues de Poitiers. Après quelques escarmouches entre les deux avant-gardes, le champ de bataille resta aux calvinistes. Martigues, qui commandait l'avant-garde catholique, craignait pour le lendemain une attaque où il ne pouvait manquer d'être défait. Cherchant à se tirer d'un si mauvais pas, il fit battre la marche suisse, ce qui persuada à l'ennemi que les soldats de cette nation étaient dans son camp; il fit allumer un grand nombre de feux, et décampa au milieu de la nuit afin d'aller joindre le duc d'Anjou, qui était à Jaseneuil avec le reste de l'armée catholique. Le prince de Condé s'aperçut à la pointe

du jour de la retraite de Martigues; il le fit suivre aussitôt, mais on ne put l'attendre. Ce stratagème sauva d'une perte infaillible l'avant-garde de l'armée catholique, qui n'aurait jamais pu résister aux forces réunies des calvinistes, s'élevant à 19,000 hommes. Le roi, pour récompenser ce service et tous ceux que Martigues avait antérieurement rendus, érigea en sa faveur, par lettres datées du Plessis-lez-Tours, au mois de septembre 1569, le comté de Penthievre en duché-pairie. Ce comté, qui lui appartenait du chef de sa mère, était le plus ancien du duché de Bretagne et servait autrefois d'apanage aux fils puînés des ducs. Martigues était à la bataille de Montcontour, livrée le 3 novembre 1569. Il enfonça à deux reprises l'avant-garde des calvinistes et contribua ainsi au succès de cette journée. Le 20 du même mois, se trouvant au siège de St-Jean d'Angely, où il s'était déjà distingué dans plusieurs attaques à la tête de l'infanterie française qu'il commandait, il reçut à la tête un coup d'arquebuse dont il mourut le même jour. Son corps fut inhumé dans l'église des Cordeliers de Guingamp. Martigues descendait de Gui de Bretagne, second fils du duc Arthur II, par Jeanne de Blois, fille de ce prince et femme de Charles de Blois. Il avait épousé Marie de Beaucaire, fille de Jean de Puyguillon, sénéchal de Poitou, morte en 1613, qui fut enterrée auprès de lui. P. L.-R.

MARTIN (SAINT), évêque de Tours, fut un des grands hommes de l'Eglise d'Occident pendant le 4^e siècle. Né à Sabarie, en Pannonie (1), vers l'an 316, il fut élevé à Pavie, où ses parents s'étaient retirés. Quoique sa famille suivit les erreurs du paganisme, il embrassa de bonne heure la foi chrétienne, et fut admis à l'âge de dix ans au nombre des catéchumènes. L'empereur Constance ayant ordonné que les enfants des officiers vétérans fussent inscrits pour porter les armes, le jeune Martin, fils d'un tribun militaire, se vit forcé d'entrer au service à l'âge de quinze ans. Donnant aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, il ne se réservait de sa solde que ce qui était nécessaire à sa subsistance. Personne n'ignore le beau trait de charité chrétienne qui est rapporté par Sulpice Sévère. Pendant un froid très-rigoureux, Martin rencontre, à la porte d'Amiens, un pauvre qui, sans habillements, implorait la compassion de ceux qui passaient. Martin avait tout distribué; il ne lui restait que ses armes et ses habits. Sans hésiter, il fit deux parts de son manteau; en ayant donné une au mendiant, il s'enveloppa comme il put avec l'autre moitié. La nuit suivante il vit en songe Jésus-Christ qui était couvert par cette moitié de manteau qu'il avait donnée au pauvre. Il entendit le Sauveur dire aux anges qui l'entouraient : « Martin, qui n'est que catéchumène, « m'a couvert de ce vêtement. » Cette vision redoubla son zèle. Il demanda et reçut le bap-

(1) Aujourd'hui Szombathely, dans le comté d'Eisenstadt.

tème, étant alors dans sa dix-huitième année. Il resta encore près de deux ans à l'armée, se prêtant en cela aux instances de son tribun, qui lui avait promis de renoncer au monde quand le temps de ses engagements serait expiré. Dans cet intervalle, les Germains firent une irruption dans les Gaules; les troupes ayant été rassemblées, on fit des distributions aux soldats. Martin ne voulut point participer à des récompenses qui supposaient une continuation de service. Ayant prié que ce qui devait lui appartenir fût donné à un autre, il réclama son congé, afin de pouvoir servir Jésus-Christ en toute liberté. Comme les Germains demandèrent la paix, on lui accorda facilement sa retraite. S'étant retiré auprès de St-Hilaire, évêque de Poitiers, le saint prélat chercha à l'attacher à son diocèse, en l'ordonnant diacre : Martin ne voulut recevoir qu'un des ordres mineurs, et obtint la permission d'aller auparavant voir encore une fois ses parents, qui étaient retournés en Pannonie. Il eut la consolation de convertir sa mère à la religion de Jésus-Christ. A son retour, il apprit que les hérétiques avaient réussi à faire exiler St-Hilaire; il s'arrêta à Milan, et aux environs de Gênes, où il vécut dans la solitude et l'abstinence. St-Hilaire étant revenu de son exil en 360, et Martin l'ayant rejoint à Poitiers, le saint prélat lui céda un petit terrain appelé *Locociagum*, aujourd'hui Ligugé, à deux lieues de cette ville. Martin y bâtit un monastère, le premier, à ce qu'il paraît, qui ait été élevé dans les Gaules. Il subsistait encore dans le 8^e siècle. C'est là que Dieu commença de manifester sa toute-puissance en lui accordant le don des miracles. Le siège épiscopal de Tours vint à vaquer. Les habitants ayant eu recours à un pieux stratagème pour faire sortir Martin de son monastère, on se saisit de lui pour le conduire dans cette ville, où, nonobstant quelques oppositions, il fut installé aux acclamations du clergé et du peuple. Ne voulant rien changer à la simplicité de sa manière de vivre, il se logea dans une petite cellule près de son église épiscopale; mais y étant trop souvent interrompu par des visites, il passa la Loire, et remontant par un chemin fort étroit, il alla s'établir dans le roc, sur la rive droite du fleuve. Tels furent les commencements de l'abbaye de Marmoutier, l'une des plus anciennes qui aient été établies dans les Gaules. Cette maison n'a point échappé aux malheurs de la révolution : dans ses ruines on voit encore les cellules que St-Martin et ses religieux s'étaient pratiquées en creusant dans le roc. Ce monastère fut en peu de temps si florissant, que l'on y comptait jusqu'à quatre-vingts religieux. Ils ne possédaient rien en propre; il leur était défendu de vendre ou d'acheter, quoiqu'ils eussent la faculté de percevoir le salaire de leur travail manuel, afin de pourvoir à leur subsistance; les plus jeunes étaient employés à copier des livres; les anciens étaient occupés à la prière et aux

exercices spirituels. Marmoutier s'acquît une telle réputation, que les églises y envoyaient de toute part, afin d'avoir pour évêques des religieux qui eussent été élevés et formés par St-Martin. Peu de temps après son intronisation, le saint prélat se rendit à la cour de l'empereur Valentinien 1^{er}. Ce prince, pensant bien que Martin était venu pour solliciter en faveur de la religion chrétienne une grâce qu'il avait résolu de refuser, donna ordre qu'on ne le laissât point entrer dans le palais. Martin, ayant tenté plusieurs fois d'obtenir audience, eut recours à ses armes ordinaires : il pria, il jeûna. Le septième jour il fut inspiré d'aller au palais sans rien craindre. Ayant trouvé les portes ouvertes, il entra et parvint jusqu'à l'empereur. Le prince parut d'abord très-mécontent de ce qu'on lui avait permis d'entrer, mais une force divine l'ayant obligé de se lever malgré lui, il alla au-devant du saint évêque, auquel il accorda ce qu'il demandait. Il lui offrit des présents dignes d'un grand prince. Martin ne voulut point les accepter; il était assez riche par l'amour de la pauvreté dont il faisait profession. Le don des miracles, dont Dieu l'avait favorisé dans un si haut degré, lui servait particulièrement pour convertir les païens à la foi chrétienne. Se trouvant un jour dans le pays des Eduens (Autun), et voulant faire détruire un temple, les païens se jetèrent sur lui avec fureur; un d'entre eux leva le sabre pour le frapper. Martin, ôtant son manteau, présenta le cou à cet homme, qui, touché par l'intrépidité du saint, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Martin bâtissait des églises ou des monastères à la place des temples qu'il avait renversés. Sulpice Sévère, témoin oculaire des miracles dont il nous a transmis le récit, dit dans un de ses dialogues : « En allant à Chartres, où le saint évêque « était appelé, nous traversâmes un village très-« peuplé, et dont les habitants étaient idolâtres. « Ils étaient accourus pour le voir. Le saint évê-« que, touché de compassion, en considérant « leur aveuglement, leva les mains vers le ciel, « priant Dieu de vouloir bien éclairer leur esprit « et toucher leurs cœurs. Pendant qu'il leur ex-« posait les vérités de la foi, une femme traversa « la foule pour lui présenter son enfant, qui « venait de mourir. — Nous savons, lui dit-« elle, que vous êtes l'ami de Dieu : rendez-moi « mon fils, mon fils unique ! » Martin, prenant l'enfant entre ses bras et ayant fléchi les genoux, rendit, après une prière fervente, l'enfant vivant à sa mère. Les habitants, frappés par la grandeur de ce miracle, s'écrièrent : « Le Dieu que Martin « adore est le Dieu véritable, nous voulons aussi « l'adorer ! » Se jetant aux pieds du saint, ils le conjurèrent de vouloir bien les instruire dans la foi, et les préparer pour recevoir le baptême. Le saint évêque, voyant leurs dispositions, leur imposa les mains et les reçut comme catéchumènes. Tandis que Martin s'occupait avec un zèle apostolique à répandre la foi de Jésus-Christ,

l'empire d'Occident était livré à l'agitation et au trouble. Maxime, que les légions avaient élevé à l'empire, après avoir fait périr par trahison l'empereur Gratien, établit à Trèves le siège de sa domination. Martin se rendit auprès de lui afin de solliciter la grâce de plusieurs personnes qui avaient été condamnées à mort parce qu'elles avaient servi la cause de Gratien. Martin refusa de manger à la table de Maxime : il disait, avec une sainte hardiesse, qu'il ne pouvait s'asseoir à la table d'un homme qui avait ôté la vie à un empereur et qui en avait dépouillé un autre de ses Etats. Il parlait de Valentinien II, à qui, comme frère de Gratien, les Gaules appartenaient de droit, et qui ne possédait plus que l'Italie. Maxime assurait le saint évêque que l'armée l'avait forcé d'accepter l'empire ; que ses succès paraissaient justifier ce choix et manifester la volonté de Dieu ; que ceux de ses ennemis qui étaient morts avaient été tués en combattant les armes à la main, etc. Martin finit par accepter l'invitation de Maxime. Il y avait à la cour de cet empereur des évêques espagnols qui y étaient venus pour accuser des hérétiques appelés priscillianistes, et pour presser leur condamnation à mort. St-Martin et St-Ambroise, qui étaient aussi à Trèves, refusèrent de communiquer avec ces évêques sanguinaires. Martin les pressait vivement de se désister de leur accusation. Il représenta même à Maxime que les hérétiques accusés, ayant été excommuniés, se trouvaient assez punis. Maxime parut se rendre à ces raisons, mais le saint prélat ayant quitté la cour pour retourner dans son diocèse, les évêques espagnols firent de nouvelles instances. Les hérétiques, jugés par des séculiers, furent punis de mort ou de l'exil, et l'on envoya des tribuns pour rechercher leurs complices. Martin, étant venu pour la troisième fois solliciter de nouvelles grâces à la cour, refusa hautement de communiquer avec les évêques persécuteurs, et ne se relâcha un peu de cette rigueur que lorsqu'il vit qu'une plus longue résistance aux instances de l'empereur allait porter ce prince à de plus grandes cruautés. C'est au retour de ce dernier voyage qu'il reçut la visite de Sulpice Sévère, venu du fond de l'Aquitaine à Tours pour se former à la perfection chrétienne sous la direction d'un tel maître. Ce bon prêtre eut le temps d'observer le saint évêque, et d'apprendre toutes les circonstances de sa vie. Martin, dit-il, n'était point versé dans les lettres humaines, mais il s'était accoutumé à parler avec précision, ses discours étaient pleins de force, d'énergie et d'onction. Ses exhortations tiraient de ses exemples et de ses miracles une force à laquelle on ne pouvait résister. Jamais on ne l'avait vu agité par la colère ou par d'autres passions ; sa charité était la même pour tous les hommes. Aucun instant de sa journée n'était perdu ; passant les nuits à prier ou à travailler, il ne prenait de

repos que lorsque la nécessité l'y forçait. Etant parvenu à une vieillesse honorable, il vit enfin arriver le moment qui devait le réunir à son Créateur. Il était allé à Cande, à l'extrémité de son diocèse, pour y apaiser une dissension survenue dans son clergé ; il y rétablit la paix, et se disposait à revenir à Tours, lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui lui enleva subitement toutes ses forces. Les disciples qui l'accompagnaient, rassemblés autour de son lit, s'écrièrent en fondant en larmes : « Notre père, pourquoi nous abandonnez-vous ? A qui laisserez-vous le soin de vos enfants ? » Martin, ajoutant ses pleurs à leurs larmes, fit cette prière : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail ; que votre volonté soit faite. » Malgré la fièvre qui le brûlait, il resta couché sur un cilice couvert de cendres, priant toute la nuit, les yeux et les mains élevés vers le ciel. Il expira le 11 novembre de l'an 400, suivant l'opinion la plus probable. Sa dépouille mortelle fut déposée dans un lieu qui avait déjà servi à la sépulture des chrétiens. St-Brice, son successeur, le fit transférer dans la basilique dédiée depuis à St-Martin, où on lui érigea un tombeau (1). La garde de ses reliques fut confiée à un certain nombre de disciples qui vivaient en commun, n'ayant d'autres règles que des usages et des exemples fondés sur la perfection évangélique. Tel fut dans son origine le chapitre de St-Martin, qui avait dix dignitaires, dont le roi était le premier, comme abbé, chef et protecteur (*roy. GERVAISE*). La France et l'Europe entière honoraient le tombeau de St-Martin avec une dévotion toute particulière. En tout temps le concours des fidèles y fut nombreux et continu (2). Pendant les guerres de religion, les calvinistes brisèrent la châsse du saint, et brûlèrent ses reliques, dont on réussit cependant à sauver une petite portion (3). On gardait dans l'église de Marmoutier une fiole remplie d'une huile sainte qui, selon la tradition, venait de St-Martin. C'est avec cette huile que Henri IV fut sacré. La Vie de St-Martin a été écrite par Sulpice Sévère, qui a recueilli en trois dialogues, et dans quelques lettres, les circonstances qu'il avait omises dans son Histoire. C'est dans cette source qu'ont puisé Paulin de Périgueux, Fortunat de Poitiers et Grégoire de Tours. Nicolas Gervaise, prévôt de St-Martin, a publié la *Vie* de ce saint, Tours, 1699, in-4° ; réimprimée en 1828, *ibid.*, in-12. L'Histoire du

(1) Il se forma insensiblement autour de ce tombeau une ville connue d'abord sous le nom de *Martinople*, puis de *Château-Neuf* ; ce fut seulement sous Henri IV qu'elle fut réunie à Tours, dont elle était éloignée d'environ six cents pas.

(2) On croit qu'il est le premier des saints confesseurs auxquels l'Eglise latine ait rendu un culte public. Sa fête, fixée au 11 novembre, et célébrée longtemps avec solennité, n'a été supprimée qu'en 1778. Comme anciennement le jeûne de l'Avent commençait dès le 12 novembre, on se régala la veille, de même qu'on fait des réjouissances le mardi gras, veille du carême. L'oeie de la St-Martin était passée en proverbe (*voy. MILITIN*).

(3) Une de ses vertèbres se conservait à l'abbaye de *St-Martin des Champs*, à Paris.

saint évêque se trouve aussi dans l'histoire manuscrite des évêques de Tours, par Jean de Boisrideau, conservée dans la bibliothèque de la même ville. Voy. aussi *Histoire de St-Martin, contenant sa vie et celle de son culte*, par M. A. Dupuy, Tours, 1832, in-8°. Le célèbre Lesueur avait peint pour l'abbaye de Marmoutier plusieurs tableaux, dont celui qu'on appelle la *Messe de St-Martin*, où l'on voit une hostie rayonnante paraître sur la tête du prélat pendant la célébration, est conservée au musée du Louvre. G-Y.

MARTIN DE VERTOU (SAINT), en latin *Martinus Vertavensis*, ainsi nommé du monastère de Vertou, dont il fut le premier abbé et le fondateur, connu aussi sous le nom de *St-Martin le Seul*, naquit en 527, d'une des premières familles de Nantes. Il alla terminer ses études à Tours, et se trouvait dans cette ville, âgé de trente-deux ans, lors d'un voyage qu'y fit St-Félix, évêque de Nantes. Ce prélat, s'étant assuré de la vocation religieuse de Martin, accéda à sa demande d'embrasser l'état ecclésiastique. Il lui conféra les ordres, le fit chanoine et archidiaque de son église, et, connaissant son talent pour la prédication, le chargea de travailler à la conversion des peuples qui habitaient les environs de Nantes. Les obstacles que sa mission évangélique dut éprouver fournirent aux légendaires l'histoire de la submersion d'une prétendue ville d'Herbauge, résidence d'idolâtres. Le récit de cette catastrophe est calqué sur celui de la destruction de Sodome, au point que le nom de la cité de Sichor ou de Ségor, voisine de Gomorrhe et de Sodome, se trouve appliqué dans la légende à un lieu situé près d'Herbauge et qui est actuellement le bourg de Raisé. Mais nous laissons ces détails fabuleux, reproduits par Albert le Grand et victorieusement réfutés par dom Lobineau dans sa *Notice sur St-Martin*. Selon quelques légendaires, Martin de Vertou fit ensuite un pèlerinage à Rome; mais peut-être l'a-t-on confondu avec des saints personnages du même nom. — L'un d'eux, grand voyageur, fonda le monastère de Dumes, près de Brague, en Portugal. — Un autre habita le Mont-Cassin avant St-Benoît, le lui céda, et se retira dans une grotte du mont Marsique. — Un troisième enfin, disciple de St-Martin de Tours, et dont Grégoire de Tours parle dans sa *Gloire des confesseurs*, fonda un monastère à Saintes. Il est vraisemblable que les auteurs des actes de St-Martin de Vertou, qui n'ont écrit qu'après l'invasion des Normands et qui n'indiquent pas des sources antérieures à cette invasion, ont pris indistinctement dans les actes des divers saints du même nom et surtout dans ceux de Martin de Dumes ce qu'ils ont jugé de plus propre à glorifier leur saint. Une certaine conformité entre le nom du lieu où Martin, le voyageur, fonda son monastère et celui que choisit Martin de Vertou n'a pas peu contribué à cette confusion; nul doute en effet que le Dumes de Portugal

aura semblé le même lieu que la forêt de Dumen, qui, du temps de St-Martin, se trouvait près de Nantes et dont Vertou faisait partie. Après avoir travaillé à déraciner les restes de l'idolâtrie, Martin, considérant sa mission comme accomplie, se retira dans cette forêt de Dumen, où il se construisit une petite hutte faite de branches d'arbre entrelacées d'osier, ne vivant que d'herbes, de racines et d'eau. Il se proposait de terminer ses jours dans cette solitude, où la prière et la contemplation l'absorbaient, quand Dieu lui inspira le désir de s'établir à Vertou pour y travailler de nouveau au salut du prochain. D'abondantes aumônes le mirent à même d'élever une église et un monastère qu'il dédia à St-Jean-Baptiste. Selon le propre de Nantes, Martin ne se borna pas à la construction de cette maison, et l'affluence des moines qui vinrent se ranger sous son obéissance l'obligea de fonder plusieurs autres monastères. Butler lui en attribue deux, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Tous deux étaient détruits du temps de cet hagiographe, et il n'en restait que le prieuré de St-Georges de Montaigu, dépendant de l'abbaye de St-Jouin-sur-Marne. Quant à celui de Vertou, longtemps célèbre par la régularité qui s'y observait et qui devint plus tard un simple prieuré dépendant aussi de St-Jouin, Albert le Grand en fixe la fondation à l'an 575; mais d'autres la reculent à l'an 595, ou même encore plus tard, par la raison que Grégoire de Tours n'en a pas dit un mot, et que bien certainement il en aurait parlé, ainsi que de St-Martin, si ce dernier eût été de son temps abbé de Vertou, et supérieur, comme on l'assure, de trois cents religieux. St-Martin, étant tombé malade dans le cours d'une de ses missions, au monastère de Durin, qu'il avait aussi fondé, y mourut le 24 octobre 601. Indépendamment des notices consacrées à St-Martin de Vertou par Albert le Grand, dom Lobineau, Baillet et Butler, il en existe deux que dom Mabillon a placées au premier siècle des saints de son ordre, l'une dans le corps du volume qui contient les actes des saints, et l'autre dans l'appendice qui le termine. De ces deux légendes, la première, rédigée par un anonyme du 9^e siècle, moine de Vertou, est bien écrite. Quant à l'autre (la première dans l'ordre de l'édition), l'auteur, qui vivait dans le 10^e siècle, a écrit un sermon plutôt qu'une histoire.

P. L.—T.

MARTIN I^{er} (SAINT), élu pape en juillet 649, successeur de Théodore, était de *Tudertum* ou Todi, en Toscane; il avait été légat à Constantinople. Le monothélisme était toujours dominant en Orient (roy. HONORIUS I^{er} et JEAN IV) et combattu à Rome. St-Martin suivit les principes de ses prédécesseurs, et tint à Rome le concile dit de Latran, où il combattit les erreurs de ce système, avancé par Cyrus, évêque d'Alexandrie; ensuite par Sergius, patriarche de Constantinople, etc., et enfin par Pyrrhus et Paul, ses suc-

cesseurs. Les discours du pape dans ce concile, où il explique d'une manière lumineuse toutes les opinions diverses, donnent une haute idée de son savoir et de son éloquence. Le résultat fut la condamnation de l'Echèse et du Type des Orientaux, qui défendait toute discussion sur l'article de foi relatif aux deux volontés et aux deux opérations. Les actes du concile furent envoyés dans toutes les Églises d'Égypte et d'Orient, où les conquêtes des musulmans ajoutaient aux maux causés par les hérésies. Le Type était un édit de l'empereur Constant, qui se trouva offensé de la manière dont il avait été traité dans le concile. Ce prince, animé encore par la plainte de Paul, chargea l'exarque Olympe de sa vengeance. Celui-ci forma d'abord le dessein d'attenter à la vie du pape au moment de la communion; mais il n'eut pas la force d'exécuter son crime : il se sentit frappé de terreur et de remords, et la honte et le désespoir lui firent quitter l'Italie. Il passa en Sicile, où il fut tué en combattant contre les Sarrasins. L'empereur envoya un autre exarque, nommé Calliopas, qui se chargea d'arrêter le pontife et de le mener à Constantinople. Il commença par l'accuser d'avoir caché des armes pour se défendre. Il fut bien facile au pape de se justifier; mais Calliopas ne s'était pas avancé ainsi pour reculer. A peine avait-il reçu la réponse du pape qu'il parut avec ses soldats, et trouva le saint pontife couché à la porte de l'église de Latran. Les soldats entrèrent dans l'intérieur, brisèrent les cierges, en jonchèrent le pavé, et portèrent le trouble dans le sanctuaire. Le clergé protestait hautement de l'innocence et de la pureté de la foi de son chef; mais le pape se livra sans résistance, et, malgré les cris du peuple, il fut enlevé et conduit hors de la ville, dont on ferma les portes. Son voyage fut long et douloureux : on n'eut aucun égard à des incommodités dont il souffrait beaucoup. Après avoir traversé la Calabre, il erra quelque temps dans différentes des îles Ioniennes; il s'arrêta un an à Naxos, où on lui permit enfin de descendre du vaisseau qui jusqu'alors lui avait servi de prison ordinaire. Cependant l'empereur lui avait fait donner à Rome un successeur (*voy.* EUGÈNE I^{er}), qui n'en fut pas moins regardé dans la suite comme un pape légitime. St-Martin arriva à Constantinople le 17 septembre 654. Pendant son séjour à Naxos, il avait reçu des secours de tous les fidèles qui pleuraient son absence et son infortune; mais ses gardes pillaient tout ce qui lui était envoyé. Ils maltraitaient ceux qui apportaient les présents et les chassaient en disant : « Quiconque aime cet homme est ennemi de l'État. » Avant d'entrer à Constantinople, il avait été annoncé à l'empereur. On le laissa au port, dans le vaisseau, couché sur un grabat, tourmenté de la goutte, exposé aux insultes de tous ceux qui voulurent en approcher. Vers le soir, un scribe, nommé Sago-

lère, accompagné de quelques gardes, le fit tirer de la barque et renfermer ensuite dans la prison appelée *Prandearia*, où il demeura trois mois sans parler à personne. Le procès commença le 15 décembre. Le pape parut devant le sacellaire Bucoléon. On l'avait apporté sur une chaise; car les fatigues du voyage et de la prison avaient augmenté ses infirmités et l'empêchaient de se tenir debout. Du plus loin que le sacellaire l'aperçut, il lui commanda de se lever; les officiers représentèrent qu'il ne pouvait pas se soutenir : « Qu'on le soulève! » s'écria le sacellaire, et cela fut exécuté. La procédure qui suivit ces préliminaires ne fut pas moins odieuse. On accusait le saint pape d'avoir conspiré avec Olympe, qui avait voulu lui arracher la vie. On produisit contre lui vingt témoins subornés, tirés de la plus vile populace ou de la plus brutale soldatesque; on l'interrogea d'une manière insultante et féroce : le pape répondait en latin aux questions qui lui étaient faites en grec, par l'intermédiaire d'un interprète nommé Innocent. Le sacellaire s'emporta jusqu'à la fureur, parce que les réponses du pontife ne laissaient pas de l'embarasser. Quand on fut las de cette indigne scène, qui n'était qu'un supplice anticipé, le sacellaire se retira pour aller faire son rapport à l'empereur. On fit sortir Martin de la chambre du conseil, et on le plaça sur une terrasse pour qu'il pût être vu de la cour et du peuple. Le sacellaire parut alors, et, après avoir adressé au pape les paroles les plus outrageantes, il ordonna à l'un des gardes de lui déchirer son manteau et la courroie de sa chaussure. Ensuite il le livra au préfet, avec ordre de le mettre en pièces. Il commanda aux assistants de l'anathématiser. Vingt voix au plus crièrent anathème. Tous les autres assistants gardaient un morne silence et baissaient la tête de douleur. Les bourreaux se saisirent alors de lui, arrachèrent son pallium, le dépouillèrent du reste de ses vêtements et ne lui laissèrent qu'une tunique sans ceinture; encore la déchirèrent-ils aux deux côtés, en sorte qu'on voyait son corps à nu. Ils lui mirent un carcan de fer au cou, et le traînèrent ainsi depuis le palais par le milieu de la ville, avec le geôlier, pour montrer qu'il était condamné à mort; un autre portait devant lui l'épée avec laquelle il devait être exécuté. On l'amena chargé de chaînes au prétoire, et de là il fut jeté en prison avec des meurtriers. On le traînait si violemment qu'en montant les degrés, qui étaient hauts et rudes, il s'écorcha les jambes et teignit l'escalier de son sang. Il semblait près d'expirer; il tomba épuisé : on le releva pour le poser sur un banc, enchaîné comme il était et mourant de froid, car l'hiver était insupportable, et tout cela se passait, ainsi qu'on l'a vu, au milieu du mois de décembre. Deux femmes, préposées au soin de la prison, eurent compassion du malheureux pontife : elles voulaient le soulager; mais il fallut attendre que

le geôlier, qui était enchaîné avec lui, en fût séparé. Alors elles le mirent dans un lit et firent tout pour le réchauffer; mais il demeura jusqu'au soir sans pouvoir parler. Cependant l'eunuque Grégoire, qui était devenu préfet de la ville, lui envoya quelques aliments par un de ses officiers, en l'invitant à reprendre quelque espérance. Le saint pape ne désirait que le martyre : il fut presque affligé de ces soins. Néanmoins on lui ôta ses fers. Ces indignes traitements révoltèrent toutes les âmes sensibles : il n'y eut pas jusqu'au patriarche Paul qui n'en fût affligé. Le pape était mourant. L'empereur le vint voir; mais il ne put lui dissimuler ses regrets, quoiqu'il fût un des dissidents condamnés par le concile de Rome. Les tourments du saint pontife n'étaient point encore à leur terme. Il resta près de trois mois dans la prison où il venait d'être enfermé. Le 10 mars 655, on vint lui annoncer qu'il allait être exilé. Ses adieux à ceux qui l'entouraient furent admirables et touchants. Il demanda à l'un d'eux le baiser de paix; il dit à un autre qui fondait en larmes : « Pourquoi vous affliger ainsi? Tout ceci est une épreuve salutaire; « vous devriez plutôt vous réjouir de mon état. » Alors il les salua, se sépara d'eux, et se résigna à son sort. Il fut embarqué secrètement le 26 du même mois, et transporté à Cherson, dans la Tauride, où il arriva le 15 mai. Une lettre qu'il écrivit à un de ses amis, à Constantinople, donne les détails les plus douloureux sur sa position. Il manquait de blé, de vin et d'huile. Il se plaint d'avoir été oublié par les gens qui devaient lui être attachés : « Je ne crois pas, dit-il, avoir si « maltraité les saints qui sont à Rome ou les « ecclésiastiques, qu'ils doivent ainsi mépriser à « mon égard le commandement du Seigneur. » Il finit en réitérant la demande de quelques secours qui lui étaient indispensables dans ses fréquentes maladies. Une autre lettre du commencement de septembre contient à peu près les mêmes plaintes, mais d'une manière si douce qu'elles pénètrent jusqu'au fond de l'âme. Il la termine en priant le ciel de conserver dans la foi chrétienne tous ses frères de Rome, et principalement celui qui gouvernait alors l'Église, c'est-à-dire le pape Eugène. Il offre de nouveau le sacrifice de sa vie, dont il hâte le moment de tous ses vœux. Ils furent bientôt exaucés. Martin mourut le 15 septembre de la même année (655). A compter depuis son ordination jusqu'à sa mort, son pontificat avait duré six ans un mois et vingt-six jours. L'Église grecque honore sa mémoire comme confesseur le 14 avril, et l'Église latine comme martyr le 12 novembre. On prétend que ses reliques ont été transportées à Rome, dans l'église dédiée depuis longtemps à St-Martin de Tours. Il eut pour successeur Eugène I^{er}. On a de lui dix-huit Épîtres dans la *Bibliothèque des Pères* et dans les *Conciles* de Labbe. D—s.

MARTIN II ou MARIN I^{er}, élu pape le 23 dé-

cembre 882, succéda à Jean VIII. Son nom paraît avoir été confondu avec celui de Marin; mais il est reconnu aujourd'hui que c'est la même personne. Martin II avait été légat à Constantinople et en Bulgarie. Il ne confirma point ce qu'avait fait son prédécesseur; il condamna Photius, et rétablit Formose, évêque de Porto, devenu pape par la suite (*voy.* JEAN VIII, FORMOSE, ÉTIENNE VI). Martin II ne tint le saint-siège que quatorze mois, et mourut en février 884. Il eut pour successeur Adrien III. — MARTIN III ou MARIN II, élu pape le 22 janvier 943, successeur d'Étienne VIII, occupa le saint-siège pendant trois ans et demi, et mourut le 4 août 946. On ne sait rien de la vie de ce pape, sinon qu'il fut très-exact à remplir ses devoirs religieux, à réparer les églises et à secourir les pauvres. Il eut pour successeur Agapet II. D—s.

MARTIN IV, élu pape le 22 février 1281, succéda à Nicolas III. Il s'appelait Simon de Brion (et non de Brie), et naquit au château de Montpencier, en Touraine; il avait demeuré longtemps à Tours, où il était chanoine régulier et trésorier de l'église de St-Martin. Le pape Urbain IV, aussi Français, l'avait fait cardinal du titre de Ste-Cécile en 1261, et l'avait envoyé deux fois légat en France : la première fois pour demander des secours d'argent contre Manfred, et proposer la couronne de Sicile à Charles d'Anjou sous certaines conditions; et la seconde fois, en 1274, pour engager Philippe le Hardi dans une nouvelle croisade. La nomination de Martin IV souffrit beaucoup de difficultés; les cardinaux, assemblés à Viterbe depuis six mois, étaient divisés en deux factions, celle des Ursins, parents du dernier pape, ennemis du roi Charles, et celle de ce prince, à la tête de laquelle étaient les Annibaldi, dont la famille était la plus puissante de Rome. Richard, chef de cette famille, fit soulever le peuple de Viterbe et mit en prison les deux cardinaux, Matthieu et Jourdain des Ursins. Les autres, intimidés et plus dociles, se déterminèrent enfin à nommer le cardinal Simon, qui résista à son élection jusqu'au point de faire déchirer son manteau quand on voulut le revêtir de celui de pape. Il prit le nom de Martin IV, et dans sa personne finit cette confusion de nom avec celui de Marin. La ville de Viterbe ayant été interdite à cause de la violence exercée contre la personne de deux cardinaux, le nouveau pape se retira à Orviète; mais il envoya deux légats à Rome pour obtenir le titre de sénateur. Cette innovation, qui faisait du souverain temporel de la ville un magistrat, parut alors à Martin IV la mesure la plus convenable, dans les circonstances, pour qu'il pût y rentrer avec sécurité. Un des premiers actes de son pontificat fut l'excommunication de Michel Paléologue, empereur d'Orient, dont il refusa même de recevoir les ambassadeurs (1281). Mais bientôt les événements de la Sicile attirèrent toute l'attention du pape.

L'horrible massacre des Français (29 mars 1282) connu dans l'histoire sous le nom de *Vêpres siciliennes* excita la douleur et la vengeance de Charles, qui se concentra avec la cour de Rome pour tâcher de ramener le royaume sous son obéissance. Martin IV lança des anathèmes contre les auteurs du meurtre et de la révolte; il excommunia Pierre d'Aragon, qui avait secrètement favorisé tous ces désordres. On négocia avec les Siciliens; tout fut inutile; le clergé et le peuple se jouèrent des censures. Ils répondirent aux négociations par des propositions dérisoires ou inexécutables. Le pape publia une croisade contre le roi d'Aragon, donna même son royaume d'Aragon à Philippe le Hardi; mais rien ne put rétablir les affaires du roi Charles, qui mourut de chagrin au commencement de 1285; sa mort précéda de peu de temps celle de Martin IV. Le jour de Pâques de la même année, après avoir célébré l'office, il se sentit incommode, et le mercredi suivant, 28 mars, il expira après un pontificat de quatre ans un mois et sept jours. Il eut pour successeur Honorius IV. D—s.

MARTIN V, élu pape le 11 novembre 1417, s'appelait Othon Colonne, et succéda à Jean XXIII, déposé par le concile de Constance. Son élection mit fin au schisme d'Occident par la cession de Grégoire XII, la mort de l'antipape Benoît XIII, et l'abdication de Gilles de Mugnos (*voy.* ces divers noms). L'intronisation de Martin V se fit avec le plus magnifique appareil; l'empereur Sigismond fut le premier à se prosterner à ses pieds; tout le concile alla le prendre et le conduire à l'église où il fut sacré. Ce pontife, de l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons d'Italie, jouissait encore d'une estime générale. Il ne la conserva pas tout entière, aux yeux de quelques personnes qui prétendirent qu'étant cardinal il était pauvre et modeste, et que nommé pape il devint avare et s'enrichit beaucoup. Le premier soin de Martin V fut de confirmer et de continuer le concile de Constance, qu'il présida jusqu'à la quarante-cinquième session, qui fut la dernière et se tint le 22 avril 1418. Avant de le terminer, il publia une bulle contre les Hussites. Lors de la clôture du concile, Martin V en avait indiqué un autre à Pavie, qui eut lieu en effet en 1423, mais qui fut transféré à Sienne, et ne produisit aucun acte remarquable. On en proposa l'ajournement à un autre temps et la tenue dans un autre lieu. Tous ces délais firent présumer que la cour de Rome ne cherchait qu'à éluder le grand objet de la réformation, qui était sollicitée vivement de toutes parts. Quoi qu'il en soit, on convint que le prochain concile, qui devait se tenir sept ans après, s'assemblerait à Bâle. Martin V cependant était retourné à Rome, où cet événement fut consacré dans les fastes comme l'un des plus heureux que l'on pût espérer. Il travailla avec succès au rétablissement de la paix en Italie. Le temps étant venu d'ouvrir le con-

cile à Bâle, le pape y envoya à cet effet le cardinal Julien Cesarini, l'un des hommes les plus distingués par ses lumières et par ses vertus. Mais Martin V ne vit point commencer cette grande réunion de l'Eglise. Il fut frappé d'apoplexie, et mourut le 20 février 1431, âgé de 63 ans, après un pontificat de quatorze ans environ. Il a laissé quelques ouvrages. Eugène IV fut son successeur. D—s.

MARTIN (SAINT), abbé de Dume et archevêque de Brague, d'où lui sont venues les dénominations de *Dumensis* et *Bracarenensis*, était originaire de Pannonie ou de Hongrie, et naquit au commencement du 6^e siècle. Sa piété lui fit entreprendre, très-jeune encore, un pèlerinage aux lieux saints; et le même motif le conduisit de la Palestine jusque dans la Galice, où les Suèves, nourris dans les erreurs de l'arianisme, avaient étendu leur domination. Martin réussit à ramener à la foi catholique leur roi Théodomire, et cet exemple entraîna rapidement la conversion de toute la nation. Le succès qu'il obtint, la vénération dont il se voyait l'objet, le déterminèrent à se fixer dans le pays; il y fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Dume, dans le voisinage de Brague. Elevé à l'évêché de cette dernière ville, il présida le deuxième concile qui y fut convoqué en 572, jouit d'une constante faveur à la cour des souverains de la Galice, et s'occupa de la composition de différents ouvrages. Baronius fixe sa mort à l'année 573, mais une opinion plus généralement adoptée reporte cette date à l'an 580, le 20 mars, jour où l'Eglise célèbre sa fête. Indépendamment d'un volume d'Épîtres latines, dont parle Isidore de Séville, Martin écrivit : 1^o *Formula honestæ vitæ, sive de differentiis quatuor virtutum cardinalium*, Bâle, 1543, in-8^o; publié par les soins de Gilb. Cousin. Ce traité, entrepris à la prière de Myron, roi de Galice, qu'ailleurs on appelle Ariamire, a été reproduit en 1575 dans la *Bibliothèque des Pères*, et se retrouve dans les éditions suivantes de cette vaste collection, où il est suivi d'un opuscule sur les *Mœurs*, sorti de la même main, faussement attribué à Sénèque dans le 15^e siècle, et imprimé comme tel à Leipsick, d'abord en 1499, puis en 1502, in-4^o. Leger Duchêne le reproduisit à Lyon, 1556, in-4^o, avec un autre traité, *De paupertate*, du même auteur, attribué pareillement à Sénèque (*voy.* Freytag, *Adparat. litt.*, p. 1360). 2^o *Collectio canonum orientalium ex græcis synodis*. Ce fut à la prière de Ninigesius, évêque de Lugo, que Martin traduisit en latin ces canons des premiers conciles, dont on n'avait alors dans l'Occident qu'une version fautive et presque barbare; la sienne comprend quatre-vingt-quatre canons, divisés en deux parties, l'une concernant les devoirs des clercs, l'autre ceux des laïques. Cette compilation a été insérée dans l'*Appendice* de la *Bibliothèque canonique* de Justel, 1661. 3^o *Les Sentences des SS. Pères de l'Égypte*, traduites du

grec en latin, et comprises dans l'*Appendice à la vie des Pères*, par Rosweide, Anvers, 1615, 1628. On trouvera de plus amples détails dans Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques*; dans Mabillon (*Sæc. I. Bened.*); dans dom Ceillier, et surtout dans la *Notitia Concil. Hispaniæ* du cardinal d'Aguirre, p. 92.

F—T.

MARTIN, roi de Sicile, fils de Martin, roi d'Aragon, régna de 1399 à 1409 (*voy. MARIE*). Il avait combattu pour son trône, de concert avec Marie, sa femme, depuis l'année 1392, mais il n'avait proprement commencé à régner avec elle qu'en 1399. Déjà il s'était distingué en 1394 par la prise de Catane, et en 1396 par la défaite des partisans du pape Boniface IX qui lui disputaient sa souveraineté. Demeuré seul héritier de la maison d'Aragon, il désirait avec ardeur d'avoir des enfants. A la mort de Marie et des fils qu'il avait eus d'elle, il épousa, en 1401, Blanche, fille du roi de Navarre. Rappelé par son père en Aragon pour y réprimer les troubles qui agitaient sans cesse ce pays, et invité par les cortès à venir s'instruire des mœurs et des lois d'un peuple qu'il devait gouverner, il se rendit à Barcelone au mois d'avril 1405. Mais il fut bientôt rappelé en Sicile pour y réprimer les projets ambitieux de Bernard Chiavera, qu'il avait laissé dans cette île pour y être son lieutenant. Déjà Martin avait acquis une grande réputation par son activité et sa valeur lorsqu'il passa en Sardaigne pour ramener à l'obéissance de son père cette île, prête à secouer le joug; il y fut atteint par les maladies fréquentes de ce climat dangereux, et avant d'être rétabli, il se livra à des plaisirs qui achevèrent de ruiner sa santé. Il mourut le 25 juillet 1409. Son père, qui lui survécut dix mois encore, réunit le royaume de Sicile à celui d'Aragon au moment où sa race allait s'éteindre. Martin avait eu un fils naturel, Frédéric, comte de Luna, auquel il espérait laisser la Sicile en partage; mais son vœu, ni celui des peuples en faveur de Frédéric, ne fut point accompli. S. S.-I.

MARTIN, surnommé *Gallus*, est le plus ancien auteur dont le travail sur l'histoire de Pologne soit parvenu jusqu'à nous. Français d'origine, il fut du nombre de ces ecclésiastiques que les rois de Pologne, dans les temps qui suivirent immédiatement leur conversion, appelaient de France, d'Italie et d'Allemagne, pour leur confier l'éducation de la jeunesse. On croit qu'il fut aumônier et instituteur de Boleslas III. Il a écrit une Histoire ou Chronique de Pologne que nous ne connaissons que par l'abrégé qui a paru sous ce titre : *Chronica Polonorum*, avec un extrait de celle de Kadlubek, et avec une troisième Chronique dans l'édition que le comte Grabowski, évêque de Warmie, fit publier à Dantzic en 1749. L'éditeur avait suivi, comme nous l'avons déjà remarqué à l'article de Kadlubek, le manuscrit qui se trouvait à Heilsberg, dans la bibliothèque des évêques de Warmie; le copiste, au lieu de le transcrire

fidèlement, avait abrégé son travail en ne faisant que des extraits tirés des deux auteurs; la chose est prouvée quant à Kadlubek, et elle serait probablement aussi claire quant à Martin si l'ouvrage de celui-ci nous était parvenu dans son entier. Dobner, dans ses *Annales de Bohême*, parle d'un ancien manuscrit qui appartenait à la bibliothèque de Hodiéjow et qui contient la Chronique de Martin; mais nous ne savons point si c'est le grand ouvrage ou seulement l'abrégé, ce manuscrit, qui renferme aussi la Chronique de Boguphal, n'ayant pas été rendu public. Martin divise sa Chronique en trois livres; il dédie le troisième au clergé de la Pologne, et dans cette dédicace il dit, p. 93, sans nommer sa patrie : « Aux respectables aumôniers du prince et aux autres clercs répandus en Pologne. Sachez, « frères très-chéris, que je n'ai point commencé « cet ouvrage dans le dessein de relever, en « qualité d'étranger, ni la gloire de ma patrie, « ni le nom des ancêtres dont je suis sorti; je « n'ai voulu que présenter à ceux qui m'ont reçu « et accueilli dans mon exil quelque fruit de mes « travaux, afin que l'on ne m'accuse point de « manger inutilement le pain des Polonais. » On trouve dans le premier livre, sur la Pologne et sur la Slavie, ou pays des Slaves en général, des notices géographiques d'autant plus intéressantes qu'elles sont les premières que nous rencontrons dans un auteur du pays.

G—Y.

MARTIN LE POLONAIS (*Martinus Polonus*), célèbre chroniqueur, fut ainsi nommé parce qu'il avait reçu la naissance en Pologne, ou du moins dans un pays voisin de ce royaume (1). Il embrassa, jeune encore, la règle de St-Dominique, et passa en Italie, où il se fit bientôt connaître par son talent pour la chaire. Le pape Clément IV le nomma son chapelain et son pénitencier; et il continua d'exercer le même emploi sous les successeurs de ce pontife. Il fut élevé le 22 juin 1278 (2) à l'archevêché de Guesne, et il se disposait à en aller prendre possession, lorsqu'il mourut à Bologne le 29 du même mois. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est une *Chronique* des papes et des empereurs, qui s'étend depuis St-Pierre jusqu'à la mort de Jean XXI, en 1277. Les copies les plus récentes contiennent un prologue et quelques additions, tirées particulièrement de Tite-Live; car d'autres copies, qu'on peut appeler de première édition, se terminent à la mort de Clément II, en 1268. Jean-Basile Hérold publia le premier cette Chronique de Martin, à la suite de celle de Marianus Scotus, Bâle, 1559, in-fol. (3). Suffrid Petri en

(1) Lambecius cite un manuscrit de la bibliothèque de Vienne, d'après lequel Martin est né à Troppau, dans la haute Silésie autrichienne; mais alors cette ville faisait partie du royaume de Pologne. Selon Starovoiski, il était de la famille noble de Strepor.

(2) Le P. Touron dit le 21 mai.

(3) On trouve citée dans tous les catalogues de livres rares l'édition suivante : *Martini Poloni chronica summorum pontificum imperatorumque, ac de septem ætatibus mundi ex S. Hieronymo, Eusebio aliisque eruditissimis excerpta*, Turin, 1477, in-4°;

donna une seconde édition, augmentée, Anvers, 1574, in-8°, et Jean Fabricius une troisième plus exacte et plus correcte que les précédentes, mais qui se termine, comme les premiers manuscrits, à l'an 1268, Cologne, 1616, in-fol. Elle a été insérée par Kulpis dans les pièces qu'il a mises à la suite de son édition de l'*Histoire de l'empereur Frédéric III*, d'Enéas Sylvius (Pie II), Strasbourg, 1685, et par Leibniz dans le tome 2 des *Accessiones historicae*, etc. Les éditions de J.-B. Hérolde et de Suifrid renferment un supplément ou appendix jusqu'à l'année 1320; et quelques critiques qui l'ont attribué à Martin en ont conclu trop légèrement qu'il avait poussé sa carrière jusqu'à la même époque. Cette Chronique a son utilité pour l'histoire du moyen âge. Bernard Guidonis, mort évêque de Lodève, la refondit entièrement, y ajouta un grand nombre de passages tirés d'auteurs que Martin avait négligé de consulter, et en composa un nouvel ouvrage (1), dont les manuscrits conservèrent cependant le nom du premier auteur. Guidonis continua cette Chronique jusqu'en 1328. Un chanoine de Bonn, suivant l'abbé Lebeuf, ou de Liège, que Mamerot nomme *Vereron*, et le P. Échard *Verneron*, la poussa jusqu'à la mort d'Urbain V, en 1378. C'est cette Chronique que Seb. Mamerot a traduite en français sous ce titre : *la Chronique Martiniane de tous les papes qui furent jamais et finit au pape Alexandre VI, dernier décédé*, etc. (voy. MAMEROT). Elle fut imprimée à Paris, par Verard (vers 1504), 2 tomes en 1 volume in-folio; « le second tome, dit l'abbé Lebeuf, n'est qu'un ramas de différents livres manuscrits concernant l'histoire de France, et que Verard crut devoir imprimer à la suite pour grossir son volume. » Le même critique, dans son curieux *Mémoire sur les chroniques Martinianes* (Académie des inscript., t. 20, p. 224), a donné l'analyse des pièces qui composent cette seconde partie, et des conjectures très-plausibles sur les différents auteurs auxquels on doit les attribuer. La fable de la papesse Jeanne se trouve dans la Chronique de Martin; mais on soupçonne qu'elle y a été ajoutée par des copistes ignorants ou crédules (voy. le *Dictionn.* de Bayle, art. *Polonus*). On connaît encore de Martin : 1° *Sermones de tempore et de sanctis*, Strasbourg, Gruninger, 1484, in-fol.; 2° *Margarita Decreti seu Tabula Martiniana*, in-fol. C'est un index des *Décrétales*, imprimé plusieurs fois dans le 15^e et le 16^e siècle. Quelques autres ouvrages du même auteur,

mais quoique cette chronique porte le nom de Martin Polonais, e'e est d'un écrivain plus récent, et peut être de B. Guidonis; c'est un fait qu'on n'a pas pu vérifier, mais sur lequel on appelle l'attention des conservateurs des grandes bibliothèques.

(1) Bernard estime l'ouvrage de Martin, mais il ne l'adopte point; il ne s'en sert que dans le besoin; il le réforme quelquefois par d'autres chroniques; il s'en éloigne de temps en temps, puis il y revient, mais pour si peu de chose, que l'on peut dire que la Chronique de Bernard est un ouvrage tout différent de celui de Martin (*Mém. sur les Chroniq. Martinian.*, p. 230-31). Voyez aussi ce que dit Bréguigny, dans les *Not. et extr. des Mss.*, t. 2, p. 12 et suiv. Sur le passage relatif à la papesse Jeanne, voyez l'article BENOÎT III.

restés manuscrits, sont répandus dans les bibliothèques d'Italie, de France et d'Allemagne. Le P. Echard a indiqué ceux qui existaient de son temps à Paris, dans l'article plein de recherches qu'il a consacré à Martin le Polonais dans la *Biblioth. Fr. Prædicator.*, t. 1^{er}, p. 361-70. W-s.

MARTIN (JEAN), seigneur de Choisy, poète, né dans le 16^e siècle, à Dijon, est auteur d'un petit ouvrage allégorique intitulé *le Papillon de Cupido*, Lyon, 1543, in-8°; Paris, même année et même format. Ces deux éditions, en supposant que ce ne soit pas la même avec des frontispices différents, sont également rares. L'auteur, changé par l'Amour en papillon, se transporte à Paris, où il visite l'université, le parlement, la cathédrale, etc., décrivant ce qu'il y voit, sans trop s'inquiéter de ses expressions. De là, dirigeant son vol vers l'Italie, il s'arrête à Rome, retenu par les charmes d'une nièce du pape Paul III; il se rend ensuite à Padoue, Florence, Venise, etc., peignant à grands traits les mœurs de ces différentes villes. Las de voyager, il revient en France, prie Jésus-Christ de lui rendre sa première forme et sa demande est exaucée. Il y a dans cette pièce de l'imagination et des tableaux assez curieux, mais satiriques et obscènes. La *Bibliothèque de Bourgogne* attribue à Jean Martin *De usu astrolabii*, Paris, 1554, in-8°; mais ce traité, dont il existe une édition de 1527, est de Jean Martinez Poblacion, mathématicien espagnol que François 1^{er} fit venir à Paris pour enseigner au collège de France, où il professa de 1530 à 1554. W-s.

MARTIN (CORNEILLE), héraldiste, était né dans la Zélande vers le milieu du 16^e siècle; on a de lui : *Les généalogies et anciennes descentes des forestiers et comtes de Flandre, avec brièves descriptions de leurs vies et gestes*, Anvers, 1578 et 1612, in-fol., fig. Cet ouvrage est encore recherché, principalement pour les estampes, qui sont de Pierre Balthasar, habile graveur. Paquot, n'en ayant connu que des exemplaires avec la seconde date, conjecture que l'auteur vivait encore en 1612 (*Histoire littéraire des Pays-Bas*, t. 2, p. 483, édit. in-fol.). mais il n'en donne aucune preuve. Dès 1583, Martin annonçait comme devant paraître sous peu : *Les généalogies des nobles familles admises dans l'ordre de la Toison d'or, depuis son institution*. Pontus-Heuterus, qui sans doute avait eu le manuscrit en communication, dit que cet ouvrage est le fruit d'une immense lecture et que le public en retirerait une grande utilité (*Duc. Burgund. Hist.*, lib. 6); il n'a cependant jamais vu le jour. W-s.

MARTIN (GRÉGOIRE), né à Maxfield, dans le comté de Sussex, prit le grade de maître ès arts à Oxford et entra comme précepteur chez le duc de Norfolk. Le désir de professer ouvertement la religion catholique le conduisit en 1670 au collège de Douai, où il fut ordonné prêtre et devint professeur d'hébreu et d'écriture sainte. Lors de l'établissement du collège anglais de Rome, il

fut appelé dans cette ville pour travailler à son organisation et en diriger les exercices. De retour en France, il se fixa à Reims et s'y occupa d'une version anglaise de la Bible, dans le dessein de prouver l'injustice des protestants, qui reprochaient aux catholiques d'interdire au peuple la lecture de l'Écriture sainte en langue vulgaire. Le Nouveau Testament fut imprimé à Reims en un vol. in-4°, et réimprimé la même année à Anvers, avec les notes du docteur Bristow. L'Ancien Testament ne parut qu'après la mort de l'auteur en 1609 et 1610, par les soins et avec les notes du docteur Worthington, Douai, 2 vol. in-4°. Fulk, principal du collège de Pembroke à Cambridge, et Cartwright, savant puritain, attaquèrent l'ouvrage avec beaucoup d'humeur, prétendant qu'il était plein d'erreurs et de fautes. Reynolds, ami de l'auteur, leur répondit. Quelques catholiques trouvèrent qu'il s'était attaché trop scrupuleusement à la Vulgate et qu'il s'était écarté des règles d'un goût épuré dans l'emploi de certaines expressions. Le traducteur, qui avait prévu cette objection, disait qu'il valait mieux violer certaines règles de grammaire, que d'altérer la parole de Dieu pour paraître plus élégant. Martin mourut à Reims le 28 octobre 1582. Deux ans après, il parut en Angleterre un pamphlet, que Camden appelle une horrible production de la méchanceté papistique, dans lequel on exhortait les catholiques à traiter la reine Élisabeth comme Judith avait traité Holopherne. On attribua ce pamphlet à Martin, quoiqu'il n'y eût rien dans ses ouvrages ni dans sa conduite qui pût justifier une pareille conjecture. Ses écrits sont : 1° un *Traité du schisme*, pour prouver que les catholiques doivent éviter de se mêler avec les hérétiques dans les assemblées où l'on célèbre l'office divin ; 2° *Découverte des altérations manifestes faites dans l'Écriture sainte par les hérétiques* ; 3° *Lettres à ceux qui temporisent pour se déclarer catholiques*, 1575 et 1583, in-8° ; 4° *Traité de l'amour de Dieu*, Rouen et St-Omer, 1603, in-12 ; 5° *Traité des pèlerinages et des reliques*, 1583, in-8° ; 6° *Traductions* du livre de St-Chrysostome contre les gentils et de la Vie de St-Babylas ; — de la *Consolation des agonisants* (trad. de l'italien) ; — de l'*Excommunication de l'empereur Théodose* ; — d'une *Tragédie de Cyrus*. T—D.

MARTIN (THOMAS), natif de Cearne, dans le comté de Dorset, fit ses premières études à Winchester, d'où il fut envoyé en 1539 au collège de St-Jean à Oxford. Se destinant au barreau, il s'attacha à l'étude du droit, dans lequel il alla se perfectionner à Bourges. De retour en Angleterre, en 1553, il suivit la carrière du barreau et se fit recevoir docteur à Oxford. Gardiner, qui l'estimait pour son savoir, lui procura la place de chancelier de Winchester. Martin fut un des commissaires choisis sous le règne de Marie, dans le procès de Cranmer, ce qui le rendit odieux aux protestants. Ils lui firent éprouver leur res-

sentiment sous le règne d'Élisabeth. Ayant été alors privé de toutes ses places, il se retira avec sa famille à Ilfield, dans le comté de Sussex, où il se réduisit à la vie privée jusqu'à sa mort, arrivée en 1584. On a de lui : 1° *Traité contre le mariage des prêtres et des religieux*, Londres, 1554, in-4° ; 2° *Réfutation du livre du docteur Poynt contre le précédent*, ibid., 1555, in-4° ; 3° *Discours adressé à l'archevêque Cranmer*, le 12 mars 1555 ; 4° *Conférence avec ce prélat* ; 5° *Vie de Guillaume Wiccam, évêque de Worcester*, Oxford, 1590 ; Londres, 1599, in-4°. T—D.

MARTIN (JEAN), né à Paris vers le milieu du 16^e siècle, embrassa l'étude de la médecine et devint professeur à la faculté, puis médecin de Marguerite de Valois, que Henri IV avait répudiée. Il mourut à Paris en 1609, laissant des Commentaires sur Hippocrate, qui furent recueillis et publiés par René Moreau, sous ces titres : 1° *Prælectiones in librum Hippocratis Coi De morbis internis*, Paris, 1637, in-4° ; 2° *Prælectiones in librum Hippocratis Coi De aere, aquis et locis*, Paris, 1646, in-4°. — MARTIN (Pierre), né à Chinon vers la fin du 16^e siècle, se livra à l'étude de la médecine et se fixa à Saumur. Il y fit imprimer en 1619 un ouvrage sous ce titre : *Ostéologie historique ou Description du corps humain*, in-4°. — MARTIN (Bernardin), né à Paris, le 8 janvier 1629, était fils de Samuel, apothicaire de la reine Marie de Médicis. Il embrassa la profession de son père et entra, à l'âge de quarante ans, au service de la maison de Condé, en qualité de chimiste, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : 1° *Relation d'un voyage en Espagne, en Portugal, en Allemagne et aux Pays-Bas* ; 2° *Dissertation sur les dents*, Paris, 1679, in-12 ; 3° *Traité sur l'usage du lait*, Paris, 1684 et 1706, in-12. — MARTIN, dit de Poitiers, moine du monastère de Moutier-neuf, de cette ville, écrivit l'histoire de cet établissement religieux. On n'en a conservé qu'un fragment, imprimé dans la collection de dom Martène sous ce titre : *Fragmentum historiæ monasterii novi Pictaviensis, auctore Martino monacho ejusdem loci*. F—T—E.

MARTIN (BERNARD), jurisconsulte et philologue, naquit en 1574 à Dijon, où il mourut le 15 novembre 1639. C'était un helléniste habile et un studieux investigateur des passages difficiles qu'offrent les écrits des anciens. Il légua sa bibliothèque aux jésuites de Dijon, avec lesquels il avait conservé des relations savantes, après avoir été élevé par eux. On a de lui : 1° *Variae lectiones*, Paris, 1605, in-8° ; livre encore estimé aujourd'hui, sur lequel on peut consulter Ruhnkenius, *Epistolæ criticae*, p. 4 ; 2° *Des Notes sur le titre 1^{er} de la Coutume de Bourgogne*, in-12, sans date ni nom d'imprimeur. Le président Bouhier possédait en outre 5 volumes in-fol. manuscrits de Martin sur la même coutume ; il en a fait l'éloge et en a profité pour son grand travail sur la jurisprudence de sa province. F—T.

MARTIN (FRANÇOIS), voyageur, était de Vitré, en Bretagne. Il s'embarqua en 1601 sur le *Croissant*, un des deux bâtiments que les marchands de St-Malo, Vitré et Laval, équipèrent pour les Indes orientales. On partit le 18 mai avec le *Corbin*. Le 20 juillet 1602, on eut la douleur de voir périr ce navire sur les Maldives sans pouvoir lui porter secours (*voy. PYBARD*). Le 24, on atterrit au port d'Achem. Après avoir pris une cargaison de poivre et d'autres épices, le *Croissant* quitta Sumatra le 20 novembre. Le vaisseau était en si mauvais état, que le 22 mai 1603, se trouvant à une certaine distance des côtes d'Europe, l'équipage fut obligé de passer avec la cargaison à bord d'un bâtiment hollandais qui les débarqua le 13 juin à Plymouth. Martin, qui probablement était chirurgien du *Croissant*, publia la *Description du premier voyage fait aux Indes orientales par les Français, contenant les mœurs, les lois, façon de vivre, religions et habits des Indiens; une Description et Remarque des animaux, épices, drogues aromatiques et fruits qui se trouvent aux Indes; un Traité du scorbut, qui est une maladie étrange qui survient à ceux qui voyagent en ces contrées*, Paris, 1609, 1 vol. in-12. On voit que sa *Description des Indes* ne peut concerner que Sumatra; elle est exacte et annonce un esprit judicieux. E—s.

MARTIN (ANDRÉ), né à Bressuire, dans le bas Poitou, en 1621, entra dans l'Oratoire en 1644, et fut le premier professeur de cette congrégation qui enseigna publiquement la philosophie de Descartes, ce qui lui attira bien des tracasseries de la part des sectateurs de la vieille philosophie. Ayant cru trouver tous les principes de la nouvelle dans les ouvrages de St-Augustin, il publia en 1653, à Angers, *Philosophia moralis christiana*, sous le nom de Jean Côme Vavins. Innocent X, qui était alors sur le point de donner sa bulle contre Jansénius, crut y voir la doctrine de cet évêque, et l'ouvrage fut mis à l'index. L'auteur lui substitua alors le titre de *Sanctus Augustinus, De existentia veritatis Dei, de anima, de morali philosophi, Ambrosio Victore theologo collectore*, 1656, 3 vol. in-12; Paris, 1671, 7 vol.; Paris, 1667, in-12, 5 vol.; 1671, 7 vol. C'est un extrait méthodique et très-bien fait des ouvrages de St-Augustin sur les matières importantes qui forment le cours d'une philosophie chrétienne. L'auteur ne se borne pas à St-Augustin; il trouve encore de bons matériaux chez les autres écrivains ecclésiastiques et même chez les profanes. Malebranche estimait beaucoup cet ouvrage. L'université d'Angers, où Martin professait la philosophie lorsqu'il avait publié la première édition, fit un grand vacarme à ce sujet et l'obligea de se conformer à l'ancienne philosophie dans son cours de physique. Comme il y soutenait le système de Descartes sur l'âme des bêtes, le P. Hardouin n'a pas manqué de le placer dans la liste des athées, immédiatement après Jansénius, qui

est à la tête. Nommé en 1679 professeur de théologie à Saumur, le P. Martin remplit cet emploi avec tant d'éclat, que les professeurs calvinistes de l'académie de cette ville, alarmés de ce qu'il avait ramené dans l'Eglise plusieurs de leurs élèves, défendirent aux autres d'assister à ses leçons. Les thèses publiques qu'il y fit soutenir, dont quelques-unes forment des in-4° de 80 pages, sont autant de traités sur chaque matière; elles eurent une très-grande vogue dans le temps. On crut découvrir du jansénisme dans quelques-unes, qui furent mises à l'index et lui attirèrent une lettre de cachet. M. Arnauld, évêque d'Angers, fit des informations sur les faits qui avaient donné lieu à cet ordre. M. de Harlay, archevêque de Paris, après en avoir lu le procès-verbal et entendu le P. Martin lui-même, fut convaincu de son innocence et proposa de le renvoyer à son poste; mais Louis XIV ne voulut pas revenir sur l'ordre qu'il avait donné. Le P. Martin mourut à Poitiers en 1695. Il avait composé une Théologie dans les mêmes principes que sa philosophie; mais elle n'a pas été imprimée. T—p.

MARTIN (dom CLAUDE), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Tours en 1619, était encore au berceau lorsqu'il perdit son père; il n'avait que douze ans quand sa mère, femme d'une éminente piété, entra dans l'ordre des Ursulines, où elle s'est acquis une grande célébrité (*voy. MARIE DE L'INCARNATION*). Quelques personnes charitables prirent soin de son éducation; et le jeune orphelin chercha par son application à se rendre digne de la bienveillance dont il était l'objet. Aussitôt qu'il eut achevé ses cours de philosophie, il vint à Paris prier madame d'Aiguillon, amie de sa mère, de lui procurer un emploi; mais tandis qu'il attendait le résultat des démarches de cette dame, il se sentit tout à coup un grand éloignement pour le monde, et d'après l'avis de son directeur, il se rendit à Vendôme, où il prit l'habit de St-Benoît en 1642. Dom Martin devint bientôt le modèle de ses confrères par sa douceur, sa piété et son attachement à ses devoirs. Il fut élu prieur du couvent des Blancs-Manteaux en 1654, et chargé successivement de la direction de différentes autres maisons jusqu'en 1668 qu'il fut nommé premier assistant du supérieur général de la congrégation. Il rendit dans cette place d'importants services par son zèle pour le rétablissement et le maintien de l'ancienne discipline; il prit aussi la défense de la congrégation, attaquée par les autres corps réguliers, et détermina ses confrères à entreprendre une nouvelle édition des *Oeuvres* de St-Augustin. Il fut nommé en 1690 prieur de Marmoutier; mais l'affaiblissement de ses forces lui fit désirer de n'être point réélu dans cette charge; il employa les dernières années de sa vie à prier, à se mortifier, et mourut en odeur de sainteté le 9 août 1696. Un de ses plus illustres confrères a écrit la *Vie* de dom Martin, Tours,

1697, in-8° (voy. dom MARTÈNE). On a de ce respectable religieux : 1° *Oraison funèbre* de Pomponne de Bellièvre, premier président du parlement, Paris, 1657 ; 2° *Méditations chrétiennes pour les dimanches et les principales fêtes de l'année*, ibid., 1669, 2 vol. in-4° ; trad. en latin par dom Metzger, Saltzbouurg, 1695 ; 3° *Conduite pour la retraite du mois*, ibid., 1670, in-12 ; 7° édition, 1712 ; 4° *Pratique de la règle de St-Benoît*, ibid., 1674, in-12 ; trad. en latin ; une *Vie* de sa mère (voy. MARIE DE L'INCARNATION) ; 6° des *Méditations* pour la fête de Ste-Ursule, de St-Norbert, etc. Dom Martène a publié : *Maximes spirituelles tirées des écrits de dom Cl. Martin*, Paris, 1698, in-12. L'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur* contient un *Eloge* de ce religieux, p. 163-76. W-s.

MARTIN (FRANÇOIS), le fondateur de la ville de Pondichéry et l'on peut dire de la puissance française dans l'Inde, est un exemple de ce que peuvent devenir, dans un milieu où leurs sentiments et leurs facultés ont le moyen de se déployer, les hommes nés dans les conditions les plus fâcheuses. Fils naturel d'un riche épiciier de Paris dans le voisinage des Halles ; jeté, à la mort de celui-ci, par son frère à la porte de la maison paternelle, il n'avait eu à l'âge de seize ans (vers 1650) d'autres ressources pour exister que d'embrasser l'état de son père, et douze ans encore après, il servait comme simple garçon de boutique, quand son mariage l'ayant fait congédier par son maître, il se trouva pendant deux ans sans occupation. Désespéré d'être à charge à sa femme et de voir augmenter sa famille, il s'offrit à la compagnie des Indes qui se créait, et partit de Brest, en 1663, à bord du vaisseau *L'Aigle blanc* pour Madagascar, en qualité de sous-marchand. A son arrivée dans l'île, il fut destiné à fonder et diriger un poste à Galhemboulle, d'où il avait mission de faire passer des vivres et des bestiaux à la colonie presque toujours dans la disette. En 1667, la compagnie récompensait son zèle et son intelligence en le nommant marchand, et en l'appelant au fort Dauphin pour passer de là dans l'Inde. Mais avant, il fut chargé de mener contre les Ambouettes, à soixante-dix lieues de Galhemboulle, une expédition dans laquelle il faillit périr et où il montra une rare intrépidité. Le 19 octobre 1668, Martin accompagnait aux Indes M. de Faye sur la *Marie*, avec M. Goujon. Sa première mission en Asie fut d'aller commencer les relations de commerce au Bender-Abassy, en Perse. Lorsqu'il en fut de retour, malgré sa prudence, il ne sut pas assez ménager l'orgueil du directeur général Caron, et au lieu d'être le second à Surate, le premier après Caron, comme celui-ci le lui avait promis, il fut envoyé avec M. Goujon à Mazulipatan, poste pour l'établissement duquel l'Arménien Macara avait obtenu un firman en faveur des Français. Cet étranger se conduisant mal, M. Goujon reçut l'ordre de l'amener mort

ou viv. Goujon parvint à se rendre maître de lui, mais celui-ci ayant mis dans ses intérêts tous les puissants du pays, il fallut la plus grande vigueur en même temps que la plus grande habileté pour sortir des embarras que cet homme leur causait. Dans une des attaques qu'il leur avait suscitées, Martin fut blessé d'une flèche. Sur ces entrefaites Goujon mourut ; et Martin, étant devenu le chef du comptoir de Mazulipatan, fit, malgré les menaces et les soldats du gouverneur, embarquer Macara, au sort duquel les violences de Caron, son ennemi, donnèrent lieu de s'intéresser, quoique ce ne fût qu'un fourbe qui, en Italie, avait déjà échappé aux galères. Le siège de San-Thomé, qui comme Mazulipatan était au roi de Golconde, donna à ce comptoir une véritable importance, et Martin y eût voulu demeurer, dans l'intérêt même des assiégés, afin d'agir sur les maîtres de Golconde ; mais les directeurs de Surate, qui auraient dû se souvenir de ses actes à Madagascar, ne le lui permirent pas, en lui écrivant assez brutalement qu'il avait sans doute peur de se jeter dans une place assiégée. Le 16 janvier 1673, il y était donc, et M. de la Haye ne tardait pas à reconnaître son mérite. « Il est homme d'esprit, » écrivait ce lieutenant général ; s'il fût arrivé « plus tôt, il aurait bien servi ; je l'emploierai. » Il paraît propre à l'intrigue des affaires. J'avais « besoin d'un tel homme. » A la même époque, M. Gueston, directeur général, écrivait de son côté que Martin était propre aux premières places. La Haye employa en effet notre marchand. Après avoir fait lever le siège de San-Thomé aux Maures, comme il voulait obtenir du roi de Golconde la possession tranquille de cette ville, il résolut d'aller à Mazulipatan pour en effrayer les habitants et obtenir par eux ce qu'il désirait. Martin mena les négociations avec une grande habileté ; malheureusement lorsqu'il s'agit de conclure, la Haye, qui connaissait mal le pays et croyait qu'on pouvait y faire aboutir une affaire aussi importante sans argent et sans présents, refusa à Martin les moyens d'agir auprès du ministre et du roi de Golconde, de sorte que Martin s'excusa d'accepter l'ambassade. M. de la Haye s'échauffa, traita Martin comme s'il voulait garder pour lui une partie de l'argent qu'il demandait ; Martin tint ferme ; mais ce traitement injurieux lui causa un chagrin tel, qu'il en fut malade plus de six mois. L'événement justifia plus tard Martin, puisque l'envoyé de M. de la Haye échoua et que les Hollandais, en se servant d'autres moyens que des lettres de politesse, finirent par décider le roi de Golconde à venir attaquer de nouveau San-Thomé. On connaît la courageuse défense du général, plus brave soldat que bon politique. La disette dont il souffrait, le besoin de secours, l'obligèrent à reporter les yeux sur Martin. Le 12 janvier 1674, tout en n'avouant pas qu'il avait eu tort avec lui, il lui proposait de passer à Pondichéry, pour de là faire auprès des seigneurs et

princes voisins ce qu'il pourrait pour obtenir d'eux des secours de troupes et de vivres à San-Thomé. Cette mission était pleine de dangers, mais Martin n'hésita pas à les braver, puisque M. de la Haye et le directeur François Baron lui donnaient cette fois le moyen d'agir et se confiaient à lui. En conséquence, le 13 du même mois, M. de la Haye allait faire embarquer 150 personnes, la plupart gens à charge. Martin monta dans la barque le dernier. Cette traversée, de laquelle devaient dater les destinées de Pondichéry, fut comme favorisée du ciel. M. de la Haye trouvait si peu d'apparence qu'on pût passer, qu'il avait dit avec bonté, en partant, à Martin de céder à la force et de ne pas lutter contre la fortune par une défense hors de saison. Les Hollandais, avertis qu'on avait dessein de faire partir une barque, avaient envoyé un navire mouiller à l'embouchure de la rivière, à une portée de mousquet des brisants. Il fallait donc ranger ce vaisseau. Martin avait un bon maître de barque, dix bons matelots. On hissa la voile par un petit vent frais; on passa les brisants; on s'écarta du navire autant qu'on le put, mais pas assez cependant pour que Martin ne distinguât point par les fenêtres de la chambre deux hommes assis à une table et fumant près d'une chandelle. Néanmoins on leur échappa; on prit alors la large pour éviter d'être reconnu de Sadraspatan, où Martin était averti qu'il y avait deux caïches hollandaises. Enfin on mouilla le 14 janvier 1674, sur les quatre heures du soir, à Pondichéry. Malheureusement une série de contre-temps en dehors de la volonté de Martin empêcha son passage dans cette ville d'être utile à la Haye, et le 6 septembre 1674, ce général capitulait. Mais tous ces contre-temps, et en particulier l'ajournement du paiement des lettres de change que la Haye et Baron avaient tirées sur les directeurs de Surate pour Pondichéry, furent utiles à ce poste, qui devait être la compensation de toutes nos tentatives malheureuses à Ceylan et à San-Thomé. Les Hollandais, voyant les Français à Pondichéry, firent tous leurs efforts pour les en faire chasser par Chircam-Loudy, gouverneur pour le roi de Visiapour, ou enlever par le duc de Gingy. Mais ils n'y réussirent pas. Chircam-Loudy, dans la révolution qui divisa le royaume de Visiapour en deux partis, fut très heureux d'avoir avec lui des Français, dont il estimait la valeur. Cette révolution, qui perdit ce royaume, naquit de ce que la reine régente, lasse de subir la tyrannie du ministre Davest-Cam, avait réclamé le secours du généralissime contre celui-ci, et que Baloulcam fit assassiner le ministre. Chircam-Loudy, de la maison du généralissime, ayant pris parti pour lui, se trouvait naturellement en lutte avec Nasirmamet, duc de Gingy, frère de Cavestkan. Lié ainsi d'intérêt avec les Français, en janvier 1676, Chircam permit à Martin de se forti-

fier dans sa loge. Martin fit élever un bastion au nord de la loge, ferma ensuite l'avenue des habitants de barrières de palmistes avec des fossés. Chircam lui envoya aussi 300 soldats, à la tête desquels il le mit; et, n'osant pas lui-même commencer la guerre contre le duc de Gingy, il invita Martin à l'entreprendre par l'attaque de Valdaour, place située à trois grandes lieues de Pondichéry. Martin, pressé, s'y résolut. Il fit escalader la forteresse par deux endroits, pendant qu'il faisait donner une fausse attaque à la grande porte. En une demi-heure, Martin et les 40 Français qu'il avait avec les soldats du pays en délogèrent les ennemis. Maître de Valdaour, Martin alla s'emparer d'une autre place appelée Tendivaron, avec un corps de troupes de l'armée de Chircam-Loudy, qui assiégeait Gingy. A la suite de ces triomphes, le duc de Gingy céda à Chircam une partie des terres de Gingy. Valdaour et Porto-Novo entraient dans cette part. Ces actions augmentèrent dans l'Inde la réputation des Français, déjà grande par l'affaire de San-Thomé. Mais, victorieux de ses ennemis, Chircam-Loudy devait rencontrer à son tour un vainqueur; ce fut le fameux Sivagi. Dans ces circonstances funestes, Martin eut l'adresse de se ménager l'esprit du conquérant; il obtint de lui un firman en forme pour la sûreté des Français dans Pondichéry. Il n'en regretta pas moins à un double point de vue Chircam. Il avait perdu en lui un protecteur, un ami; en même temps il ne pouvait s'empêcher de penser que la compagnie, ne pouvant faire bien son commerce sans avoir une place à elle dans les Indes, en avait perdu l'occasion. « Il y a des « endroits proche de Pondichéry qui lui seroient « très - commodes, écrivait-il le 15 septembre « 1679; et si la disgrâce n'étoit point arrivée à « ce seigneur Chircam, la compagnie seroit pré- « sentement dans une place d'où il ne seroit pas « facile de la tirer, et cette entreprise n'auroit « coûté qu'un peu de conduite et de résolution. » Martin et Baron avaient en effet prêté des sommes assez considérables à Chircam-Loudy, pour lesquelles ce seigneur avait engagé à la compagnie l'aldée de Pondichéry, avec tout le district. Dans l'acte, il donnait même ces terres comme un nantissement jusqu'à la fin du paiement du principal et des intérêts, consentant que la compagnie en reçût les revenus jusqu'à ce qu'elle fût satisfaite. Lors de la révolution arrivée par la conquête, ni les officiers de Sivagi, ni Sivagi, à qui M. Baron s'était adressé, n'avaient eu aucun égard à ces titres. Martin et Baron avaient donc lieu de regretter Chircam, qui devait leur donner le poste indépendant où l'on cherchait depuis si longtemps à s'établir, et qui en cet endroit leur semblait de la plus haute importance. Suivant Martin, les directeurs de la compagnie n'avaient pas connu leurs intérêts en négligeant le commerce de cette côte et celui de Bengale. Il

leur en avait écrit plusieurs fois ; mais la compagnie avait coutume de ne faire des fonds que pour Surate. Il ne devait être donné à Martin de se faire écouter sur ces deux points que lorsqu'il serait le maître des affaires. La santé de M. Baron, il est vrai, menait tous les jours le chef de la loge de Pondichéry à remplacer ce directeur. Dès 1676, Martin avait été nommé le second du conseil souverain établi à Surate, et il n'était demeuré à Pondichéry que parce que M. Baron avait reconnu lui-même l'importance de son séjour dans ce lieu. Il était donc légitime qu'il eût la succession de ce directeur. Personne du reste ne la lui contestait. En 1681, la maladie de M. Baron mettant celui-ci hors d'agir par lui-même, Martin reçut l'ordre de passer de Pondichéry à Surate. Et, le 14 juin 1683, ce directeur étant mort, Martin prit la conduite des affaires pour y présider en chef en attendant les ordres de la compagnie. Il en fut passé une délibération. — Martin demeura pendant deux ans chef général du commerce, et déploya là de vrais talents d'administrateur. A la satisfaction de la compagnie, il acquitta une partie des dettes du comptoir de Surate, y établit le crédit et prépara le succès d'autres grandes affaires. Ce fut dans cette position qu'il rappela la nécessité de s'établir à la côte de Coromandel et à celle du Bengale, et se mit en mesure de prouver l'importance du commerce des deux côtes ; mais Pondichéry étant plus sous sa main, il en tira deux cents balles de diverses toiles qui furent apportées à Surate et de là chargées sur les navires *la Royale* et *le Coche*. Cet envoi persuada mieux la compagnie que tous les mémoires. En conséquence, deux directeurs ayant été nommés, l'un pour Coromandel, l'autre pour Bengale, Pondichéry échut à Martin, et l'autre soit à M. Deltor, soit à M. Boureau Deslandes, qui épousa l'année même (1686) la fille de Martin, nommée Marie, que celui-ci avait fait venir avec sa femme Marie Cuperly. Ces deux femmes, bien supérieures à leur condition, furent, dit-on, trouvées, l'une vendant du poisson, l'autre lavant de la morue, lorsque ceux que Martin avait envoyés les rechercher finirent par les découvrir après six semaines d'investigations. — Le point de départ infime de Martin avait contribué sans doute à ne pas lui faire donner une position égale à celle de M. Baron ; mais il allait se signaler par de nouveaux services, et bientôt leur éclat ne devait plus laisser voir qu'eux. Le plus grand sans contredit fut la création de Pondichéry et l'élévation de notre puissance dans un poste d'où les Danois s'étaient retirés. Du temps de Martin on voyait encore une maison qu'ils avaient fait bâtir. Depuis que Sivagi s'en était emparé, ce poste était dans les dépendances de l'Etat qu'il avait fondé dans une partie de l'empire du Mogol, et il avait passé à son fils Sommagi-Rajah. Depuis 1680, les Français avaient commencé à faire en ce lieu un assez grand commerce par le moyen des

marchands qu'ils y avaient attirés ; mais l'établissement de la compagnie n'avait rien de solide ni de digne. Il s'était continué jusqu'alors sous des cases couvertes de roseaux, sans magasins, et exposé à l'insulte de ceux du dedans et du dehors. Les choses étaient ainsi quand Martin arriva en 1686, et fit élever quelques bâtiments de briques. Alors commença réellement la ville française. Martin fut d'abord contrarié en cela par les officiers de Sommagi-Rajah ; mais pour quelque argent il obtint les permissions nécessaires. Il fit ensuite un traité avec un nombre considérable de marchands, dont une partie s'obligea à venir habiter Pondichéry sous des conditions avantageuses pour les marchandises qu'ils devaient fournir. Martin acheva son œuvre en l'assurant. On était exposé dans Pondichéry aux insultes même des gens de la terre. En 1688, on avait plus d'un million d'effets dans la loge. On avait deux armées près de soi, celle du roi de Golconde et celle du Mogol. Le Mogol, après avoir fait le roi de Golconde prisonnier, se rejetait sur les terres de Sommagi-Rajah. On avait, d'un autre côté, le souvenir qu'en 1677 les Hollandais avaient voulu enlever les Français de Pondichéry. La guerre pouvant recommencer, Martin obtint la permission de se fortifier et se mit par là à l'abri d'un coup de main. Le 28 novembre 1688, le Mogol lui accordait un firman par lequel il était enjoint à ses généraux de ne point inquiéter les Français et de ne rien entreprendre sur la forteresse de Pondichéry. — Ram-Rajah, frère de Sommagi, lui en accordait un semblable le 7 juin 1690. « Il faut, disait ce seigneur dans la lettre « qui accompagnait ce firman, que votre pavillon couvre tous les gens qui sont sous « votre domination ; et s'il arrive quelque chose « au contraire, nous en donner avis, et nous « y remédierons aussitôt. » Une lettre de Ram-Rajah, seigneur de Gingy, Pondichéry, etc., à Martin, du 7 juin 1690, nous fait voir également comment, par des prêts successifs à Sivagi, à Argy-Rajah et à Ram-Rajah, s'élevant à plus de deux mille trente-six pagodes et six mille chacaras, Martin avait acquis, jusqu'au parfait remboursement à la compagnie, les droits d'entrée et de sortie à Pondichéry, tout le village entier, le terrain où les Français étaient établis, les bazars, joncaux et la pêche de la rivière. — En 1690, Martin comptait plus de vingt-cinq ans de service dans la compagnie, et celle-ci, comprenant que c'était à lui qu'elle devait le succès de ses affaires, le nomma général des Français dans l'Inde. Un des fils ou un neveu du grand Dukesne, qui venait avec une escadre dans l'Inde, lui en délivra les patentes, et Martin fut reconnu et salué pour tel, au bruit du canon et de la mousqueterie, le jeudi 17 août 1690. Dans cette position, Martin ne se plaignit pas de n'être pas traité comme les anciens directeurs ; et demanda à revenir, ainsi que son gendre. Ou

répondit à cette demande par des lettres de noblesse pour témoigner combien on estimait sa conduite « extraordinaire en capacité et en fermeté ». Depuis le passage de M. Ceberet à Pondichéry, lors de l'expédition de Siam, M. de Seignelay lui avait fait espérer cette justice. On la lui rendit en date du 12 février 1692. Cette satisfaction ne lui semblait pas toutefois suffisante, car on paraissait oublier l'Inde. L'escadre de M. Duquesne n'avait fait qu'attirer les ennemis et les provoquer à des entreprises contre nous. Il n'avait pas paru depuis lui d'autres vaisseaux français. D'un autre côté, le siège de Gingy par les officiers d'Aureng-Zeb mettait, par son voisinage, Pondichéry perpétuellement en danger. Martin ne se sentait plus de forces pour son emploi, par la nécessité d'entrer dans le détail de tout, à cause du peu de concours qu'il trouvait dans ses subalternes. Il demandait donc à rentrer en France avec de plus vives instances, comme s'il présentait quelque malheur. Ce malheur lui arriva. Le 6 septembre 1693 Pondichéry capitulait et était remis aux Hollandais, conduits par Laurent Pit, après quatorze jours d'un siège fait dans les règles. Ram-Rajah avait vendu dans cette occasion les Français aux Hollandais moyennant trente mille pagodes. « Je ne pense pas, écrivit Martin à cette occasion, que l'on ait eu la pensée en France que nous étions dans un état à nous soutenir contre toutes les forces des Hollandais. J'ai écrit assez de fois l'importance de nous envoyer du secours. Nous nous sommes maintenus pendant près de cinq ans, depuis la reprise des armes en Europe, nous avons fait avorter des entreprises que nos ennemis avoient formées contre nous. C'est me semble tout ce que l'on pouvoit se promettre de gens comme abandonnez et sans ressources. » Martin, après avoir été mené à Batavia prisonnier, fut ramené à Ougly auprès de son gendre, qui obtenait à cette époque le grand firman du Mogol pour l'établissement du commerce des Français dans le Bengale, le Behar ou Patta et Orixal. Martin, après des siens, assisant et présidant en quelque sorte à la naissance de Chandernagor, était sans impatience, ne faisant point de doute du rétablissement de la compagnie à Pondichéry. La paix de Ryswyck lui donnait raison, et il y reprenait lui-même possession de ce poste, où il était amené par le chevalier Desaugiers, le 14 mars 1699. Cependant les Hollandais firent des difficultés jusqu'à ce qu'on eût racheté tous les privilèges que leur avait cédés Ram-Rajah, et ne se retirèrent entièrement que le 3 octobre 1699. Martin, rentré dans la ville qu'il avait créée, s'appliqua à l'augmenter, à l'orner, à y établir la police. Malgré son grand âge, en 1703, Martin, disait un officier, travaillait encore comme s'il n'avait que trente ans. En février 1701, le roi, qui l'avait nommé l'année précédente chevalier de St-Lazare, reconnut une par-

tie de ses soins en établissant un conseil souverain à Pondichéry. Tandis que Martin poussait vigoureusement à l'achèvement des fortifications, la prise du *Phénix*, vaisseau hollandais de 50 canons, attaqué par M. de Pallière et à bord duquel se trouvait le commissaire général de la côte de Coromandel, donna le moyen d'achever les fortifications; les deux cent mille livres en or trouvées sur ce vaisseau y contribuèrent en partie, et une trêve permit pendant un certain temps de ne rien craindre des Hollandais, quoique le nabab Daoud-Kan eût menacé de détruire le fort si on ne lui payait pas un lac de roupies. Le jour de la St-Louis 1706, le fort Louis fut nommé au milieu des plus grandes fêtes. On chanta dans la chapelle le *Te Deum*, l'*Exaudiat*; une procession se fit tout autour des remparts en bénissant le nouveau fort au dedans comme au dehors, et à mesure que la procession passait sur chaque bastion, le canon se faisait entendre. Martin, par ce fort, dont on parla dans toute l'Inde, avait assuré la puissance française dans ces contrées; il pouvait mourir content, il avait préparé les grands jours de Dupleix, l'illustre enfant de Landrecies (1). Martin mourut à la fin de décembre 1706, sans autres enfants que deux filles mariées, l'une à M. Boureau des Landes, l'autre à un sieur Loriau. Les registres du fort Louis mentionnent ainsi le décès de Martin : « Aujourd'hui, ce 31 décembre 1706, j'ai enterré dans la forteresse du fort Louis de Pondichéry M. François Martin, chevalier, général et gouverneur de Pondichéry, après avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise. *Pondichéry lui a obligation de ce qu'il est aujourd'hui.* Signé Fr. Laurent d'Angoulesme, capuc. miss. apostolique et custode indigne. » Quant à sa femme, du nom de Marie Cuperly, elle mourut en 1711, et sur le registre des décès on lisait à son sujet : « Aujourd'hui, ce 4 février 1711, moy, soussigné, ay enterré en la chapelle du fort madame Marie Cuperly, veuve de M. le chevalier Martin, directeur général de la royale compagnie de France du commerce des Indes orientales, et gouverneur aussi bien que fondateur de la ville et forteresse de Pondichéry, décédée le 3, à onze heures de nuit, après avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise et fait paraître une entière résignation à la volonté de Dieu. Signé Fr. Esprit, capuc. miss. apostol. » P. M—Y.

MARTIN (le P. FRANÇOIS), né à Caen en 1640, entra de bonne heure dans le couvent des Corde-

(1) La famille du marquis Dupleix était de Châtellerault, mais ce grand homme naquit à la fin de 1646 à Landrecies, et fut baptisé le 1^{er} janvier 1637. Voici, du reste, l'acte par lequel se justifie la rectification d'une erreur qui fait naître Dupleix sur les bords de la Seine (non, DUPLEIX); « Le 1^{er} de janvier de l'an 1697 a été baptisé un fils du légitime mariage de M. François Dupleix et demoiselle Anne-Louise de Massac, lequel a été nommé Joseph-François. Le père (sic) M. François-Joseph Salmures, pour et au nom de M. Joseph Legendre, escuyer, sieur d'Arminy, intéressé dans les fermes générales de Sa Majesté, et général des poudres et salpestres; la mère, demoiselle Claude-Janne de Massac. »

liers de cette ville et fut envoyé à Paris pour faire son cours de théologie. Reçu docteur à la Sorbonne, il revint à Caen et fut nommé gardien de son couvent, où il forma une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qui, lors de la suppression des ordres religieux, a été réunie à la bibliothèque de la ville. Tous les livres qui la composaient portent cette inscription : *Franciscus Martin, doctor theologus Parisiensis, comparavit. Oretur pro eo*. Son amour des livres donna lieu à cette accusation, qui sans doute est une calomnie : « Quand le P. Martin ne pouvait acheter les livres ou les obtenir de bon gré, il les dérobaient et les emportait dans les manches de sa soutane. » (*Voyage bibliographique en Normandie*, par le révérent Dibdin, ministre anglican, t. 2 p. 81.) Le P. Martin s'occupa presque toute sa vie de recherches sur la bibliographie normande et mourut en 1721, après une longue et douloureuse maladie. Voici la liste de ses travaux : 1° une pièce de vers latins sur la mort de Huet; 2° ode latine adressée à M. de Montholon, Caen, 1699, in-4°; 3° *Reflexiones ad nuperrimam declarationem doctoris Hennebel*, Louvain, 1701, in-4°; 4° *Virorum aliquot Cadomensium doctrina illustrium syllabus carmine recensitus*, Caen, 1717, in-8°; 5° *Notes* manuscrites pour une troisième édition des *Origines de Caen*, par Huet; 6° *Traité des bibliothèques anciennes et modernes*, resté manuscrit; 7° *Athenæ Normannorum veteres ac recentes, seu syllabus auctorum qui oriundi e Normannia*. Cet ouvrage était prêt pour l'impression quand l'auteur mourut; on conserve le manuscrit, grand in-folio, dans la bibliothèque publique de Caen. Il pourrait être consulté plus utilement si le P. Martin n'avait pas latinisé même les titres des livres français qu'il indique. — MARTIN (le P. Grégoire), né le 12 mai 1712 à Cuisery, dans la Bresse chalonaise, entra dans l'ordre des Minimes et devint successivement lecteur de théologie, principal et professeur au collège St-André en Dauphiné. Il mourut dans un âge avancé. On a de lui : 1° *Observations sur les particules*; 2° *Panegyrique de St-Benoît*, 1758, in-12; 3° *Traité sur l'âme des bêtes*, traduit du latin de Dagoumer, 1758, in-12; 4° *Proscription des verges des écoles, dialogue entre Pamphile et Orbilius, représenté à Tullins en Dauphiné*, 1759, in-12. L'auteur le traduisit lui-même en latin sous ce titre : *E scholis admovendas esse virgas*, 1760, in-12. 5° *Lettres instructives et curieuses sur l'éducation de la jeunesse*, 1760, in-12. Le P. Martin avait fait insérer un grand nombre d'articles dans le *Journal chrétien* de l'abbé Dinouart, ainsi que dans le *Journal d'éducation* de Leroux, et il avait pris part au *Manuel de physique* de Defieu, publié en 1758. Il a laissé plusieurs manuscrits restés inédits. Z.

MARTIN (DAVID), théologien protestant, né en 1639 à Revel, diocèse de Lavaur, de parents honnêtes, et qui ne négligèrent rien pour son éducation, fit son cours de rhétorique à Montau-

ban et celui de philosophie à Nîmes, où il reçut le doctorat à l'âge de vingt ans. Il s'appliqua ensuite à la théologie, mais il ne se borna point à suivre les leçons des professeurs, et il étudia en même temps l'histoire ecclésiastique et les langues orientales, dans lesquelles il fit de grands progrès. L'excès du travail altéra sa santé; et il relevait à peine de maladie, lorsqu'il fut nommé pasteur dans le diocèse de Castres. La sagesse avec laquelle il gouverna l'église confiée à ses soins lui mérita l'estime des membres du synode; et il reçut en 1670 une vocation pour la Caune, paroisse considérable, qu'il administra avec prudence et fermeté jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Ayant contrevenu à la défense qui lui avait été faite de continuer l'exercice de ses fonctions, il aurait été arrêté, s'il n'avait pas trouvé parmi les catholiques des amis qui recueillirent sa femme et ses enfants, et lui facilitèrent les moyens de s'évader. Il passa en Hollande, où plusieurs églises se disputèrent l'avantage de l'avoir pour pasteur. Le célèbre Grævius le détermina à accepter sa vocation pour Utrecht. Les soins qu'il devait à son troupeau, ceux qu'il donnait aux jeunes postulants qui recouraient à ses lumières, et enfin la rédaction de ses ouvrages partagèrent le reste de sa vie. Il mourut à Utrecht le 9 septembre 1721, âgé de 82 ans. Dom Martin était en correspondance avec plusieurs savants, entre autres Dacier, Sacy, Cuper, etc. (1). Il avait fait une étude particulière de notre langue; il adressa des remarques à l'Académie française sur la première édition du *Dictionnaire*, et cette compagnie chargea son secrétaire de lui en faire des remerciements. On a de lui : 1° *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Amsterdam, 1700, 2 vol. in-fol., avec 424 planches. Cet ouvrage, connu aussi sous le nom de la *Bible du Mortier*, est fort recherché pour les belles estampes dont il est orné. La planche de la dernière gravure de l'Apocalypse (t. 2, p. 145) s'étant rompue pendant le tirage, on fut obligé de la recliper pour épargner les frais d'une nouvelle planche; cet accident a donné lieu à la dénomination d'exemplaires *avant ou après les clous*; les amateurs préférèrent les premiers comme renfermant les meilleures épreuves. Il en parut la même année une édition avec le texte en hollandais; elle passe pour contenir les premières épreuves des gravures; mais c'est une erreur. (*Voyez le Manuel du libraire*, par M. Brunet, t. 2, p. 112.) L'ouvrage de Martin a été réimprimé à Genève, 3 vol. in-12, sans fig.; et Amsterdam, in-4°, avec de petites estampes. 2° *La Sainte Bible*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol. C'est l'ancienne traduction de Genève, dont l'éditeur a retouché le style un peu vieillit; il y a ajouté une préface générale très-savante, des préfaces particu-

(1) Dans le recueil des Lettres de Cuper, Amsterdam, 1742, in-4°, on en trouve six adressées à dom Martin.

lières sur chaque livre et des notes pleines d'érudition (1). Il en parut la même année une édition in-4°, avec l'ancienne préface et de courtes notes. Dom Martin avait déjà publié le *Nouveau Testament*, Utrecht, 1696, in-4°. — Pierre Roques, pasteur de l'Eglise française à Bâle, a publié, avec des corrections, la *Sainte Bible*, contenant le *Vieux et le Nouveau Testament*, revue sur les originaux et retouchée dans le langage, avec des parallèles et des sommaires par David Martin, Bâle, 1772, in-8°; autre édit., Avignon, in-4°; revue de nouveau avec le plus grand soin, et publiée par ordre de la société biblique, Paris, Treuttel et Wurtz, édit. stéréotype de Herhan, 1820, in-8°, 2 vol.; 3° *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Amsterdam, 1708, in-8°; 4° *l'Excellence de la foi et de ses effets*, expliquée en vingt sermons sur le chapitre 11 de l'Epître aux Hébreux, ibid., 1720, 2 vol., in-8°; 5° *Traité de la religion naturelle*, ibid., 1713, in-8°; trad. en hollandais et en anglais; 6° *Traité de la religion révélée*, Leuwarde, 1719, 2 vol. in-8°. C'est une suite de l'ouvrage précédent. 7° *Le vrai sens du Psaume cx*, opposé à l'application qu'en a faite à David l'auteur de la Dissertation insérée dans l'*Histoire critique de la république des lettres* (J. Masson), Amsterdam, 1715, in-8°. L'explication de Masson avait été condamnée par le synode de Breda, qui, croyant devoir user de ménagement envers l'auteur, ne l'avait point nommé. Masson, trop orgueilleux pour avouer ses torts, soutint son sentiment par un écrit particulier, dans lequel il attaqua Martin comme membre du synode; Martin lui opposa l'ouvrage qu'on vient d'indiquer, et laissa la réplique de son adversaire sans réponse. 8° *Deux Dissertations critiques*: la première sur le verset 7, ch. 5, de la première Epître de St-Jean: *Tres sunt in calo*; la seconde sur le passage de Joseph touchant Jésus-Christ, Utrecht, 1717, in-8°. Ces deux pièces, dans lesquelles Martin soutient l'authenticité de ces passages, furent traduites en anglais. Il publia encore deux autres écrits pour prouver la vérité du fameux passage de St-Jean, l'un contre Th. Emlyn, ministre irlandais, déposé depuis comme socinien; et l'autre, en réponse au P. Lelong, qui prétendait que ce passage ne se trouve point dans les manuscrits dont Robert Estienne s'est servi pour l'impression du *Nouveau Testament*. On peut consulter, pour plus de détails, une *Notice* sur dom Martin, par un petit-fils du ministre Claude, dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 25, et dans le *Dictionnaire* de Moréri; voyez aussi le *Dictionnaire* de Chauffepié, le *Trajectum eruditum* de Burmann, et enfin le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, où l'on trouve des particularités échappées aux recherches de Burmann et des autres écrivains qu'on vient de citer. W—s.

(1) Chais a publié une nouvelle édition de cette version de la Bible, avec un commentaire dans lequel il a refondu le travail de Martin (voy. CHAIS).

MARTIN (JEAN-BAPTISTE), peintre, naquit à Paris en 1659, d'un entrepreneur de bâtiments, qui le mit sous la direction de Lahire. Après avoir cultivé la peinture pendant quelques années, il étudia la fortification, et fut envoyé en qualité de dessinateur auprès du maréchal de Vauban. Cet illustre guerrier fut tellement satisfait du talent de Martin, qu'il le recommanda vivement à Louis XIV. Ce prince le mit sous la direction du peintre de batailles Vander Meulen; il lui confia ensuite la place de directeur de la manufacture royale des Gobelins, que la mort de Vander Meulen laissait vacante, et lui accorda, de plus, une pension. Cet artiste fit toutes les campagnes du grand Dauphin, et une partie de celles où le roi commandait en personne. Il fut chargé de peindre les nombreuses conquêtes du roi; et les tableaux qu'il peignit à ce sujet pour la décoration du château de Versailles lui valurent le nom de *Martin des Batailles*. Le duc de Lorraine, Léopold, voulant consacrer les principales actions de la vie de son père Charles V, Martin en fit le sujet de vingt tableaux qui furent placés dans la galerie du château de Lunéville. Cet artiste mourut à Paris en 1735. P—s.

MARTIN (dom JACQUES), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né le 11 mai 1684, à Fanjaux, dans le haut Languedoc, était fils du juge royal de cette ville. Il fit ses premières études au collège de Limoux, et fut ensuite confié aux soins d'un oncle, curé à Tours, qui lui inspira le goût des lettres. La mort de son oncle, qui suivit celle de son père, l'ayant laissé abandonné à lui-même et sans guide, il passa dans les plaisirs et les distractions de la jeunesse un temps précieux, qu'il a souvent regretté. Pressé de choisir un état et voulant recommencer ses études, il entra, en 1708, dans le couvent de la Daurade à Toulouse, et s'appliqua à la rhétorique, à la philosophie et à la théologie avec beaucoup de succès. Les inconvénients, suite ordinaire d'une application trop soutenue, ne diminuèrent point son ardeur. Dès qu'il eut achevé ses cours, on l'envoya au collège de Sorèze enseigner les humanités; mais au bout de deux ans, il fut rappelé à Toulouse. La vue de l'église de la Daurade, ancien temple gaulois, lui donna l'idée de faire des recherches sur la religion de ces peuples; et il adressa le plan de son ouvrage au P. Montfaucon, qui le fit venir à Paris pour y travailler. L'un de ses anciens professeurs, dom Carré, préparait alors une nouvelle édition des *Oeuvres* de St-Ambroise, et dom Martin suspendit ses recherches pour l'aider à la collation des manuscrits. Son *Traité* de la religion des Gaulois parut enfin en 1727, et fixa sur lui l'attention des savants. Depuis cette époque la vie de dom Martin ne fut plus qu'un enchaînement continu de travaux; il y associa dom Brezillac, son neveu, auquel il légua le soin de les terminer, et mourut à Paris le 5 septembre 1751. C'était un homme

d'une vaste érudition, mais trop systématique, et entêté de ses opinions, dont quelques-unes sont au moins très-singulières. On a de lui : 1° *la Religion des Gaulois*, tirée des plus pures sources de l'antiquité, Paris, 1727, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est divisé en cinq livres, dans lesquels l'auteur traite successivement de l'antiquité de cette religion, des autels, des sacrifices, des prêtres et des cérémonies, des dieux de la première et de la seconde classe, et enfin des funérailles et des tombeaux. 2° *Explications de plusieurs passages difficiles de l'Écriture sainte*, ibid., 1730, 2 vol. in-4°, fig. C'est comme une suite de l'ouvrage précédent : dom Martin, supposant que la religion des Gaulois n'était qu'une dérivation de celle des patriarches, cherche dans les monuments de ces peuples une nouvelle source d'explication pour plusieurs passages de la Bible. C'est dans les poètes latins, et particulièrement dans Plaute, qu'il puise des preuves à l'appui de ses interprétations. On sent qu'il doit y montrer plus d'imagination que de jugement, et que le désir de fortifier son système ne lui a pas permis de se montrer scrupuleux sur le choix des passages qu'il rapporte. L'indécence de quelques-uns fit suspendre la vente de l'ouvrage, qui n'en fut pas moins recherché par les curieux. 3° *Eclaircissement littéraire sur un projet de bibliothèque alphabétique, sur l'histoire littéraire de Cave, et sur quelques autres ouvrages semblables, avec des règles pour étudier et pour bien écrire un ouvrage périodique*, ibid., 1735, in-4°; ouvrage écrit avec peu d'ordre, et dont l'érudition est souvent défigurée par des plaisanteries de mauvais goût; 4° *Explication de divers monuments qui ont rapport à la religion des peuples les plus anciens, avec l'examen de la dernière édition des ouvrages de St-Jérôme, et un traité sur l'astrologie judiciaire*, ibid., 1739, in-4°. Les monuments expliqués dans cet ouvrage avaient été communiqués à dom Martin par le duc de Sully, qui l'honorait de son estime. La plupart étaient inédits. La critique de l'édition de St-Jérôme (Vérone, 1734) est trop amère. 5° *Eclaircissements sur les origines celtiques et gauloises*, avec les quatre premiers siècles des annales des Gaules, ibid., 1744, in-12. C'est une critique très-vive et souvent injuste des opinions de Pezron, Pelloutier, Gibert, etc., sur l'origine des Gaulois. 6° *Histoire des Gaules et des conquêtes des Gaulois*, ibid., 1752-54, 2 vol. in-4°. Le premier volume contient douze dissertations sur autant de points d'antiquité, et l'histoire des Gaules jusqu'à l'an de Rome 458 (296 avant J.-C.). Le second volume, publié par dom Brezillac, renferme un Dictionnaire géographique des Gaules, et la suite de l'histoire jusqu'à l'an 526 (avant J.-C. 228). Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage, qui est fort recherché à cause des figures dont il est orné de même que les précédents, et il est accompagné de cartes dressées par d'An-

ville. On citera encore de dom Martin une édition des deux *Lettres de St-Augustin*, découvertes depuis peu dans la bibliothèque de l'abbaye de Gottwic (Paris, 1734, in-fol.); elles roulent toutes les deux sur l'origine de l'âme : la traduction française qu'il en publia, dans le même temps, in-8°, fut censurée par la Sorbonne. — Les *Confessions de St-Augustin*, trad. en français, avec le texte en regard, revu sur plusieurs manuscrits des bibliothèques de Flandre et d'Angleterre, Paris, 1741, 2 vol. in-8°. Cette traduction est estimée. — *Lettre au cardinal Quirini*, sur un passage de Platon où quelques savants ont cru trouver le mystère de la Trinité, ibid., 1742, in-4°, etc. On lui doit encore la *Préface du Lexicon hebraicum* de dom Guarini; et il a fourni des notes pour la réimpression du *Glossaire* de Ducange. On peut consulter l'*Eloge* de dom Martin, à la tête du second volume de l'*Histoire des Gaules*, et l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*. — Un autre Jacques MARTIN a traduit en français trois *Discours* de Cornaro, sur le régime de vivre sans se servir d'aucune médecine, Paris, 1652, in-8° (voy. CORNARO). W—s.

MARTIN (GABRIEL), libraire à Paris, y était né le 2 août 1679. C'était un biographe très-instruit, aussi le consultait-on de toutes parts. Il forma les plus belles bibliothèques particulières de son temps; et aujourd'hui encore son nom est attaché au système biographique le plus généralement suivi en France, et qui est divisé en cinq classes : la théologie, la jurisprudence, les sciences et arts, les belles-lettres et l'histoire. Ce système, adopté par Debure dans son grand ouvrage, est peut-être aussi connu sous le nom de Debure que sous celui de Martin, qui n'a laissé que des catalogues de bibliothèques particulières. Peignot, dans son *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, t. 2, p. 236, en porte le nombre à 148, dont 22 avec tables d'auteurs. Quelques-uns de ces catalogues sont encore recherchés des curieux, entre autres ceux de Du Fay, de Hoym, de Rothelin, de Boze, etc. G. Martin mourut le 2 février 1761, à 83 ans; les *Affiches de province* du 11 février 1761 contiennent un article sur ce biographe. Le *Dict. de bibliologie* de Peignot détaille le système bibliographique de Martin et les divers autres; il paraît cependant que le fond du système de Martin était pris d'un jésuite (voy. J. GARNIER) : mais il l'a retouché avantageusement, et depuis, Martin y a fait encore quelques améliorations, qui paraissent insuffisantes à Leschevin (voy. LESCHEVIN). On ne peut guère ici se flatter d'atteindre la perfection, c'est déjà beaucoup de faire bien, et c'est ce qu'avait fait Martin. A. B—T.

MARTIN (THOMAS), antiquaire anglais, né en 1697, à Thetford en Suffolk, où son père était recteur, annonça dès sa première jeunesse un goût très-vif pour les antiquités de sa patrie, et n'embrassa qu'à regret l'état de procureur, dans lequel il fut initié par un de ses frères. Quand il

fut entièrement maître de lui-même, il ne se livra plus qu'à son goût favori et gagna sa vie en copiant de vieux manuscrits, en dessinant des armoiries, des sceaux, en dressant des généalogies, etc. Quoique sans fortune, il ne laissa pas de recueillir beaucoup d'antiquités précieuses, relatives, pour la plupart, au comté de Suffolk. Il épousa en secondes noces la veuve du roi d'armes la Neve, qui, étant antiquaire lui-même, possédait une belle collection. Martin avait fourni des matériaux pour les *Monumenta anglicana*, que la Neve avait publiés en 1719. La société des antiquaires de Londres l'admit au nombre de ses membres. Il écrivit l'histoire de sa ville natale, mais il ne l'acheva pas ; elle ne parut que longtemps après sa mort, par les soins du savant Gough, en 1789. Établi à Palgrave, Martin ambitionnait beaucoup, au milieu de ses recherches archéologiques, le titre de l'honnête *Tom Martin de Palgrave*, quoique, à la vérité, sa conduite ne fût pas toujours un modèle de régularité ; père d'un grand nombre d'enfants, il fut forcé par la misère de vendre à Th. Payne une partie de sa bibliothèque, qui était considérable : on peut en juger par le catalogue qui en fut publié après sa mort, arrivée en 1771. On fit alors deux ventes de sa collection, dont les débris se sont dispersés dans plusieurs cabinets d'amateurs. L'antiquaire Fenn a fait élever un monument très-simple à Thomas Martin dans l'église de Palgrave, où celui-ci a été inhumé. Nichols, dans le tome 9 de ses *Anecdotes littéraires*, a publié quelques lettres de Martin ; on y lit plusieurs passages où il se plaint de son sort : « Si « je n'avais point de famille, dit-il, je vivrais « de pain et d'eau, pour me livrer à l'archéologie. »

D—G.

MARTIN (BENJAMIN), savant anglais, né en 1704, exerça avec réputation à Londres la profession d'opticien et de constructeur de globes ; il rédigea, sous le titre de *Magazin*, un ouvrage périodique relatif aux sciences mathématiques, qui forme en tout quatorze volumes (1), et publia un très-grand nombre d'ouvrages sur les objets de ses études. Après avoir acquis par son industrie (car il avait commencé par être garçon charretier) une fortune suffisante, il eut le malheur de la perdre par un excès de confiance, et se vit forcé de faire banqueroute. Se trouvant alors vieux, infirme, le désespoir le porta à se donner la mort : il ne réussit qu'à se blesser cruellement, et vécut encore quelque temps. Il mourut le 9 février 1782 ; ses principaux ouvrages sont : 1° *Grammaire des sciences philosophiques*, 1733, in-8° ; traduite en français par Puisieux, 1749, 1764, 1777, in-8°, fig. Ce livre, aujourd'hui suranné, était, lorsqu'il parut, l'un des meilleurs ouvrages élémentaires sur les sciences d'obser-

vation. 2° *Système, ou Corps universel, nouveau et complet, d'arithmétique décimale*, 1733, in-8° ; 3° le *Livre mémorial des jeunes étudiants*, 1733, in-8° ; 4° *Description et usage des deux globes, la sphère armillaire et l'Orréri*, 1736, 2 vol. in-8°. On y joint un Appendice qu'il publia en 1766. 5° *Mémoires de l'Académie de Paris*, 1740, 5 vol. ; 6° *Eléments des sciences et des arts littéraires*, trad. en français par Puisieux, Paris, 1756, 3 vol. in-12 ; 7° *Système de philosophie newtonienne*, 1759, 3 vol. ; 8° *Nouveaux éléments d'optique*, 1759 ; 9° *Institutions mathématiques, savoir : l'arithmétique, l'algebre, la géométrie et les fluxions*, 1759 ; 10° *Histoire naturelle de l'Angleterre*, avec une carte de chaque comté, 1759, 2 vol. ; 11° *Philologie et géographie philosophique*, 1759 ; 12° *Institutions mathématiques*, 1764, 3 vol. ; 13° *Vies des philosophes, leurs intentions, etc.*, 1764 ; 14° *Introduction à la philosophie newtonienne*, 1765 ; 15° *Institutions de calculs astronomiques*, 2 parties, 1765 ; 16° *Description et usage de la machine pneumatique*, 1766 ; 17° *Description du baromètre de Torricelli*, 1766 ; 18° *Philosophie britannique*, 1778, 3 vol. ; 19° *Philosophie des messieurs et des dames*, 3 vol. ; 20° *Théorie de l'hydromètre* ; 21° *Doctrine des logarithmes*. L.

MARTIN (EDME), jurisconsulte, né à Pailly, près de Sens, vers 1714, fit ses études au collège de Montaigu, et se consacra de bonne heure aux fonctions de l'enseignement. Il obtint à Paris une chaire de droit canonique, et n'y renonça qu'au moment où les saines doctrines s'éclipsèrent devant les conceptions des anarchistes dont la France devint la proie. La nécessité seule pouvait enlever Martin à une carrière à laquelle il avait voué sa vie, et à des élèves sur qui se portaient ses affections les plus chères. Dans son zèle pour les progrès de l'instruction, il avait contribué plus que tout autre à l'établissement d'une nouvelle école de droit sur la place Ste-Geneviève. On pourrait s'étonner que Soufflot, en même temps qu'il élevait un si beau temple à la patronne de Paris, eût destiné à la faculté de droit un édifice d'une architecture si modeste et si peu spacieux dans sa distribution ; mais il faut considérer qu'à l'époque où l'artiste donnait ses plans la jeunesse, moins avide d'instruction, n'affluait point comme aujourd'hui dans la capitale, qui d'ailleurs avait à envier aux écoles de province des professeurs tels que Poulain-Duparc et Pothier. Après vingt-cinq ans de travaux, Martin, sans approcher de la célébrité de ces deux oracles de la jurisprudence, emporta une estime méritée. Il mourut presque octogénaire, à Ivry-sur-Seine, en 1793. Outre le discours qu'il prononça pour l'ouverture de la nouvelle école de droit, on a de lui : *Institutiones juris canonici ad usum scholarum accommodatæ*, Paris, 1788, 2 vol. in-8° ; 1789, in-4°. Ce traité élémentaire, rédigé en quatre livres, avec beaucoup de méthode, sur le modèle des Institutes de Justinien,

(1) Ce recueil, quoique bien inférieur au *Philosophical Magazine* donné depuis par Tilloch, mérite encore d'être consulté : on en a publié séparément quelques parties, notamment la Correspondance (*Miscellaneous Correspondance*), qui forme 4 volumes.

parut malheureusement à une époque qui devait bientôt le rendre inutile. Avant sa publication, les jeunes légistes étaient obligés de dévorer l'ennui des Décrétales de Grégoire IX, compilation fatigante, pleine de choses contraires à nos usages, et d'assertions peu compatibles avec les droits de la puissance temporelle. Les Institutions de Lancelot, qui ne font que reproduire les Décrétales sous une forme abrégée, présentaient les mêmes inconvénients. Les Institutions de Fleury, où surabondent les détails historiques, étaient trop pauvres en notions de droit. Le travail de Martin remplissait donc un vide dans l'enseignement. Il avait mis un soin particulier à marquer les limites du pouvoir ecclésiastique ; et il offrait la solution de plusieurs questions importantes, dont on chercherait en vain les traces dans les Décrétales. — MARTIN (Edme), imprimeur à Paris dans le 17^e siècle, fut directeur de l'imprimerie royale, et donna quelques éditions remarquables. — Son fils acquit aussi de la célébrité dans la même profession. F—T.

MARTIN (CLAUDE), major général au service de la compagnie des Indes anglaises, naquit à Lyon en janvier 1732. Son père, tonnelier, sans fortune, ne put lui donner qu'une éducation très-bornée. Mais, l'intelligence du jeune homme suppléant aux secours étrangers, il apprit seul les mathématiques et le dessin, et s'enrôla malgré les larmes de sa belle-mère, qui, lui jetant à la tête un rouleau de pièces de vingt-quatre sous, lui dit : « Tiens, mais ne reviens jamais qu'en « carrosse ! » Bientôt après, Martin fut choisi pour faire partie des gardes que le comte de Lally emmenait dans l'Inde. Arrivé dans ce pays, il se distingua par sa bravoure et sa bonne conduite. L'excessive sévérité du gouverneur lui avait aliéné le cœur de ses soldats ; et lorsque les Anglais vinrent mettre le siège devant Pondichéry, plusieurs d'entre eux passèrent à l'ennemi (1776). Parmi ceux-là se trouvait Martin ; l'intelligence qu'il montra dans diverses occasions fixa sur lui l'attention du gouverneur de Madras, qui lui donna le grade de sous-lieutenant, avec la permission de lever parmi les prisonniers français une compagnie de chasseurs, et de s'embarquer pour le Bengale. Pendant le voyage, le navire fit eau ; et ce ne fut qu'à travers mille dangers que Martin, accompagné de quelques-uns de ses soldats, parvint à gagner le promontoire de Gandaour, d'où il se dirigea sur Calcutta. Le gouverneur de cette ville le fit passer dans la cavalerie, et l'envoya quelque temps après, avec le brevet de capitaine, pour lever la carte des environs de Lucknow. Seddj Eddaula, nabab d'Aoude, fut enchanté de ses talents, le créa inspecteur général de son artillerie, et conçut pour lui une telle affection, qu'il ne faisait rien sans le consulter ; de manière que l'inspecteur général devint presque le gouverneur de Lucknow. On conçoit comment, dans un pays où toutes les

faveurs s'achètent, Martin put arriver aisément à une grande fortune : un ministre désirait-il une grâce du prince, il s'adressait à son confident, qui lui faisait payer cher sa protection. D'autres circonstances contribuèrent à grossir les trésors de notre aventurier. Assef-Eddaula, successeur du nabab, aimait les arts européens ; et son favori faisait venir pour lui tout ce qui pouvait flatter ce goût. Mais les bénéfices qu'il retira de ces commissions ne furent rien en comparaison de ceux que lui valut une spéculation d'un genre différent. Pendant les troubles si fréquents qui désolaient le pays, il recevait des habitants effrayés les objets précieux que l'on confiait à sa garde, et les rendait après l'éloignement du danger, en prélevant douze pour cent sur leur valeur. Il était à Lucknow depuis trente-cinq ans lorsque la guerre éclata (1790) entre Tipou-Sultan et les Anglais. Ce fut à cette époque qu'il obtint le grade de colonel, en échange d'un grand nombre de chevaux qu'il offrit à la compagnie des Indes ; enfin, il fut compris dans la promotion de majors généraux en 1796. Le général Martin employa une partie de ses immenses richesses à des constructions magnifiques. Sous le nom de *Constantia-house*, il fit bâtir sur les rives de la Goumtie, à dix lieues de Lucknow, un superbe palais, entouré de jardins aussi remarquables par leur étendue que par la quantité d'arbres rares qui s'y trouvaient réunis. Là, il s'amusait à cultiver la physique, science pour laquelle il avait montré beaucoup de goût dès son jeune âge. Un jour il fit enlever un ballon en présence du nabab. Ce prince fut tellement satisfait de cette invention, qu'il voulait faire construire un aérostat capable de porter trente hommes, malgré les objections de ceux qui lui représentaient le danger qu'il y aurait à exécuter une telle expérience. Cependant une maladie douloureuse conduisit au tombeau le général Martin ; en vain il se procura quelque soulagement en divisant, au moyen d'une opération extrêmement ingénieuse, la pierre qui le tourmentait : il ne put prolonger son existence que de quelques mois, et mourut le 13 septembre 1800. Il avait ordonné que son corps fût salé, mis dans un cercueil de plomb, et déposé dans un tombeau, sur lequel il avait fait graver cette épitaphe :

CI-GIT CLAUDE MARTIN,
Né à Lyon en 1732,
Venu simple soldat dans l'Inde,
Et mort major général.

Ce tombeau est placé, au bord du Gange, dans un château fort d'un style gothique. Dans son testament, le général Martin, après un préambule assez singulier écrit dans le genre oriental, lègue à deux de ses femmes une partie de sa fortune, qu'on évaluait de huit à dix millions. Il assigne ensuite des sommes considérables aux villes de Lucknow, de Calcutta et de Lyon, pour créer des établissements de bienfaisance qui doivent chacun

porter le nom de *la Martinière*; il y consacre notamment douze mille francs de rente en faveur des Lyonnais prisonniers pour dettes. Il donna ensuite de longues explications sur les plans que l'on devra suivre pour terminer les ouvrages qu'il avait commencés. On remarque, dans cet acte singulier, les sentiments d'un homme qui s'occupe beaucoup de ce que la postérité pensera de lui. Il entre dans les plus minutieux détails sur sa croyance religieuse, sur les fautes que l'on peut lui reprocher, et sur plusieurs actions de sa vie. Ce testament, écrit en mauvais anglais et traduit en français, a été imprimé par les ordres du conseil municipal de Lyon, 1803, un vol. in-4° de cent vingt pages. Le major Rennell a publié, dans son *Atlas du Bengale*, deux plans topographiques exécutés par le capitaine Cl. Martin. G-T-R.

MARTIN (MARC-ANTOINE), poète languedocien. Il appartenait à une famille honorable. Il vit le jour à Ceilhes, dans le diocèse de Béziers. Les registres de cette petite commune ayant été perdus, on ne sait pas exactement l'époque de sa naissance. On suppose qu'elle a eu lieu entre 1737 et 1744. — Martin était le plus jeune de trois garçons. L'aîné resta à la maison; les deux autres, suivant l'usage du temps, furent destinés à l'état ecclésiastique. Marc-Antoine se rendit à Béziers pour y faire ses études. Le jeune élève obtint des prix dans toutes ses classes. Doué d'une imagination ardente et d'un caractère un peu changeant, dans un moment de contrariété et de dépit, il quitta la soutane d'abbé pour l'uniforme de soldat; il s'engagea dans le régiment de Vermandois. On ne sait ni pourquoi ni comment, au bout de quelque temps, il reprit ses études ecclésiastiques. Cette seconde fois, il les continua jusqu'à la fin. Parvenu au sacerdoce, il fut nommé vicaire de Murviel, où l'avait précédé en 1766 François Martin, probablement son frère. C'est pendant son séjour dans cette paroisse (dont les registres portent sa signature depuis le 4 mai 1772 jusqu'au 28 mars 1773), qu'il composa la pièce de vers dont nous allons parler, intitulée *la Partido dé mar*. Appelé ensuite au prieuré de St-Barthélemy d'Arnoye, dans la commune d'Avesne, Martin passa quelques années dans une heureuse tranquillité, entre les soins de son troupeau et la culture de la poésie. Malheureusement, un jour, l'amour du prochain l'entraîna un peu trop loin, et force fut d'abandonner le prieuré et le pays. Par pénitence et probablement à l'instigation de l'évêque de Béziers, il prit l'habit de capucin et se rendit en mission à Smyrne. Revenu vers le commencement de la révolution, il embrassa les principes des nouveaux réformateurs, prêta le serment civil des prêtres et fut nommé évêque constitutionnel à Pégairolles. Plus tard, il obtint un petit emploi dans une administration; mais il ne sut pas la conserver. Quelque temps après, nous le trouvons chef d'un pensionnat, à Lodève, établissement qui n'eut pas un grand succès, par

la faute de l'économe, ancien récollet, un peu trop dissipateur. Martin vendit alors une propriété qu'il possédait à Pégairolles et vint s'établir à Montpellier, où il prit la qualité d'*homme de lettres*. Il mettait en bon français les thèses des étudiants en médecine, rédigeait des mémoires et vendait des sermons. Il est mort dans cette ville, le 3 mai 1821, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Malgré l'irrégularité de sa conduite et l'inconstance de ses goûts, il avait quelques amis. Il était bon, sincère, infatigable au travail et ne manquait pas d'esprit. — *La Partido dé mar* est un petit poème composé de 302 vers de douze pieds. On l'a imprimée dans les *Poésios Bitèrouésos* des 17^e et 18^e siècles, *coumpousados per diverses autous*, Béziers, 1842, in-8° (pages 141 à 160). Voici le sujet de cette pièce : En 1772, plusieurs ecclésiastiques de Béziers firent une partie de mer. Pendant qu'ils s'éloignaient du rivage, d'autres prêtres, qui n'avaient pas été invités, enlevèrent adroitement toutes les provisions déposées sur la plage et retournèrent à Béziers, où ils s'en régalerent. Le mérite de ce petit poème, sans épisodes ni digressions, consiste dans une versification bien faite, dans un style naturel et comique, et dans l'art avec lequel l'auteur a su étendre et varier le fond par des détails aussi plaisants que spirituels. — Les autres pièces patoises de Martin ont été perdues. — Un second ecclésiastique du nom de MARTIN a écrit aussi dans le dialecte biterrois. On connaît de lui : *Un biel à la fi dé sa curso*, à un dé sous amix, et les principaux fragments de *las Merveillos dé Bèziès*. La première de ces pièces est une peinture assez fidèle des infirmités de la vieillesse; la seconde rappelle quelques vieux souvenirs de la cité biterroise. Ces deux poésies ont été imprimées dans le *Bouquet de cauquos flourètos cullidas sul Parnasso biterrois*, Béziers, 1723, in-8°, chez E. Barbut, p. 18, et réimprimées dans les *Poésios bitèrouésos* (pp. 119 à 123 et 131 à 140). A. M.

MARTIN DE JÉSUS (DÉSIRÉ CHAGRIN, connu sous le nom de frère), né le 14 avril 1741 à Sergenot, près de Dôle, fut admis à l'âge de seize ans dans la congrégation des frères de la Doctrine chrétienne et chargé de l'enseignement, puis de la direction des petites écoles. Quoiqu'il n'eût fait aucun apprentissage de l'horlogerie, et qu'il n'eût en mécanique d'autres connaissances que celles qu'il avait acquises par la vue de quelques machines, il construisait en 1769 une grande horloge qui, par sa précision et sa simplicité, fit l'admiration de tous les connaisseurs. Cette horloge, que l'on voyait dans la maison des frères, à Maréville, près de Nancy, est décrite dans le *Journal encyclopédique*, mai 1779. Le frère Martin construisit depuis d'autres horloges, pour les principales maisons que la congrégation possédait à Paris, à Rouen, à Dieppe, à Reims, à Troyes, etc. Il fut envoyé par ses supérieurs en 1785 à la Martinique, et il y passa plusieurs années. Lors

de la suppression des ordres religieux, il s'établit à Laon, où il traversa paisiblement les orages de la révolution, et où il mourut paralytique le 5 mars 1812. W—s.

MARTIN (le comte PIERRE), amiral français, né au Canada en 1752, vint en France à l'âge de douze ans et s'engagea comme matelot. Pendant la guerre de 1778, il était maître pilote et se fit remarquer par son habileté. Depuis lors, son avancement fut rapide. Le marquis de Boufflers, ayant été nommé gouverneur du Sénégal, obtint pour Martin, qui déjà était parvenu au grade de sous-lieutenant de vaisseau, le commandement de cette station. Lorsque la révolution éclata, Martin en embrassa les principes et fut successivement nommé capitaine de vaisseau, contre-amiral, et le 22 janvier 1794, commandant en chef des forces navales de la Méditerranée, sur le rapport de Barère. L'année suivante, il était à la tête d'une des trois divisions de la flotte qui sortit de la rade de Toulon pour protéger les opérations de l'armée d'Italie, et il rencontra dans la rivière de Gênes les flottes combinées d'Angleterre et d'Espagne, qui s'élevaient à 31 vaisseaux. Martin, n'en ayant que 7, ne pouvait accepter le combat; il échappa aux ennemis et parvint à se réfugier dans le golfe de Lyon, où il se défendit pendant cinq mois avec tant d'habileté qu'il força l'ennemi à se retirer. Rentré à Toulon, il ravitailla son escadre, et sortit de nouveau pour croiser dans la Méditerranée. Ayant appris que les Anglais, commandés par Hotam, cherchaient l'occasion de l'attaquer, il fit débarquer dans les îles d'Hyères ce qui aurait pu gêner ses manœuvres, et résolut, malgré l'infériorité de ses forces, de se mesurer avec l'ennemi. Après un combat long et acharné, l'avantage finit par rester aux Anglais, qui prirent deux vaisseaux. Quelques jours plus tard, Martin leur enleva le vaisseau le *Berwick* et la frégate l'*Alceste*. Il fut à son retour nommé vice-amiral. En septembre 1797, il commandait les forces navales de Rochefort; ce fut lui qui, en cette qualité, transmit au capitaine de la corvette la *Vaillante* les instructions du directoire pour le transport à la Guyane des députés arrêtés par suite du 18 fructidor. En 1799, il fut porté deux fois sur la liste des candidats pour le directoire. A la formation des préfectures maritimes, Martin obtint celle de Rochefort. La justice et la probité furent les marques distinctives de son administration. Napoléon le créa comte et grand officier de la Légion d'honneur. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé de donner sa démission, il fut mis à la retraite en 1810, et mourut le 1^{er} novembre 1820 (voy. une Notice nécrologique sur le comte Martin, *Annales maritimes*, t. 14, 1821). il a été également publié un *Précis historique sur la vie et les campagnes du vice-amiral comte Martin, grand officier de la Légion d'honneur, chevalier de St-Louis*, par le comte Pouget; capitaine de frégate; in-8° de

20 feuilles, plus un portrait et six cartes, Paris, 1853. M—p j.

MARTIN (VINCENZO), compositeur célèbre, surnommé *lo Spagnuolo* par les Italiens, parce qu'il était Espagnol, naquit à Valence en 1754. Ce sont aussi les Italiens qui ont introduit l'usage d'ajouter un *i* à la fin de son nom. Après avoir été attaché à la cour d'Espagne en qualité de maître de chapelle, il passa en Autriche en 1787. Haydn et Mozart témoignèrent beaucoup d'estime pour ses talents. Le dernier de ces grands maîtres lui rendit un hommage éclatant et presque sans exemple. On sait que don Juan se fait donner une sérénade en attendant à souper la statue du Commandeur: Mozart y a placé un des plus jolis airs de Martin; et, dans la crainte que le public n'y fit pas assez d'attention, il a voulu que l'acteur s'écriât: *Bravo! Cosa rara!* nom de l'opéra auquel appartient cet air. Ce charmant ouvrage, joué avec le plus brillant succès sur tous les grands théâtres de l'Europe et notamment à l'Opéra italien de Paris, est de toutes les compositions de l'auteur celle qui a le plus contribué à sa célébrité. Son *Albero di Diana* n'est pas moins estimé des connaisseurs, ainsi que quelques tragédies lyriques qui n'ont point été représentées en France. Après avoir travaillé pour les cours de Madrid, de Vienne et de Londres, Martin fut appelé à celle de Russie. Il mourut à St-Petersbourg en 1810. Le style de Vincenzo Martin se distingue par la fraîcheur, la grâce et la vérité. S—v—s.

MARTIN (MARIE-JOSEPH-DÉSIRÉ), né à Sedan le 13 février 1756, fut député du commerce près l'assemblée nationale et employé ensuite au ministère des finances. Il mourut à Paris le 14 décembre 1797. Martin cultivait aussi les lettres et plus particulièrement la poésie; il avait été le chef de la société académique des enfants d'Apollon pour 1791, et il a laissé les ouvrages suivants: 1^o *Discours et motions sur les spectacles*, Paris, 1789, in-8°; 2^o *Etrennes financières, ou Recueil des matières les plus importantes en finances, banques, commerce, etc.*, Paris, 1789-90, 2 vol. in-8°; 3^o la *Princesse de Babylone*, opéra en quatre actes, tiré du roman de Voltaire, Paris, 1791, in-8°; 4^o les *Deux prisonnières, ou la Fameuse journée*, drame historique et lyrique en trois actes, dédié à H. Mazers de Latude, Paris, 1792, in-8°; 5^o *Fabius*, tragédie lyrique en un acte, Paris, 1794, in-4°, et 1796, in-8°. Martin avait, en 1791, présenté au comité de l'Académie un autre opéra intitulé les *Deux prisonniers, ou la Liberté reconquise*; mais cette pièce ne fut ni représentée ni imprimée. — MARTIN (Roger) était prêtre et professeur de physique expérimentale à Toulouse, sa patrie, lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes avec ardeur et fut, en 1795, élu par le département de la Haute-Garonne député au conseil des Cinq-Cents, où il s'occupa surtout de questions relatives à l'ensei-

gnement public. Il mourut à Toulouse le 18 mai 1811. On a de lui : 1° *Institutions mathématiques*, Toulouse, 1776, in-8° ; 2° *Eléments de mathématiques à l'usage des écoles de philosophie*, Toulouse et Paris, 1781, in-8° ; nouvelle édition, revue et augmentée, Paris, 1800, in-8°. Z.

MARTIN (JEAN-BLAISE), célèbre chanteur, né à Paris en 1767, appartenait à des parents pauvres, bien qu'ils fussent de la famille de Martin, peintre et chimiste fameux, célébré par Voltaire, qui parle de ses vernis comme *surpassant ceux de la Chine*. Ce fut un fils de cet habile manipulateur qui recueillit son neveu dans sa maison et voulut qu'il reçût une bonne éducation, quoique son intention fût de lui donner l'état d'orfèvre. Le goût de l'enfant le portait vers les arts, et il étudia avec une même ardeur la peinture, la danse et surtout la musique, qu'il avait commencée à l'âge de sept ans. En peu de temps, il devint habile lecteur, et, comme avant la mue il possédait une belle voix de soprano, il chanta fréquemment dans les sociétés les airs alors en vogue, et mérita des applaudissements. Du reste, il ne chantait que d'instinct, et, bien qu'il ne soit pas impossible qu'il ait eu un maître de *goût du chant*, comme l'on disait alors, il est certain qu'il n'eut pas d'école. Tout porte à croire qu'il ne reçut à cet égard aucun précepte positif ni même aucun conseil tant soit peu éclairé. Selon toute apparence, Martin chanta d'abord sans aucun principe et seulement parce qu'il avait une jolie voix. Ses études se dirigeaient uniquement vers le violon ; et il devint fort habile sur cet instrument. Toutefois, s'étant présenté à l'Opéra pour remplir une place de violon devenue vacante, il ne fut pas reçu. Il trouva plus tard l'occasion de prouver que sa réputation de violoniste avait été méritée. Martin étudia l'harmonie sous Candeille, compositeur estimable de l'ancienne école française ; il fit assez de progrès dans cette partie pour donner en 1796 les *Oiseaux de mer*, opéra-comique qui obtint quelque succès. Cependant le goût de l'artiste pour le violon lui ayant fait consacrer tout son temps à l'étude de cet instrument, sa voix était demeurée dans un repos complet, ce qui contribua peut-être à lui donner plus tard l'étendue qui a fait si longtemps l'admiration du public parisien. Au reste, bien que sa voix se fût tout à fait formée, Martin ne songeait qu'à devenir habile instrumentiste. Se trouvant un jour avec quelques-uns de ses camarades, ceux-ci voulurent le faire chanter. Après s'être fait un peu prier, il se tira d'affaire avec une telle supériorité, que tous ceux qui l'écoutaient demeurèrent ravis d'admiration et s'écrièrent que Martin devait briser son violon, puisqu'il possédait en lui-même un instrument bien supérieur et au moyen duquel il produirait une bien plus vive sensation. Il les crut, fréquenta plus que jamais le petit nombre de chanteurs de mérite qui se trouvaient à Paris, sut les

écouter et les comprendre. Enfin il se présenta de nouveau à l'Opéra, non plus comme violoniste, mais comme chanteur. Les examinateurs trouvèrent qu'il n'avait pas assez de *creux*, et il ne fut pas admis. Martin se présenta alors au théâtre de *Monsieur*, appelé depuis *théâtre Feydeau*. Il débuta en 1788 dans le *Marquis de Tulipano*, opéra-comique de Paesielo. Le succès fut immense. La beauté de sa voix et surtout le tour de chant qu'il sut donner aux mélodies de Paesielo ajoutèrent au mérite de la composition. Toutefois on lui reprochait de n'être pas comédien, et l'on sait qu'à cette époque personne en France n'aurait compris que l'on montât sur un théâtre sans posséder, à cet égard, un talent plus ou moins remarquable, quelque habile chanteur que l'on fût du reste. Les progrès de Martin dans l'art comique furent très-rapides, et on les remarqua d'abord dans le *Nouveau don Quichotte*, opéra de Champein et Boisselle, qui obtint en 1789 un assez grand succès. Enfin, il ne compta plus que des admirateurs, tant pour son jeu sur pour son chant, lorsque, en 1792, il joua sur une autre scène le rôle de Frontin des *Visitandines*, qui fixa le genre de comique convenable à Martin. Dès ce moment, il n'eut plus à s'accommoder aux rôles ; les auteurs et les musiciens s'empressèrent d'accommoder les rôles pour lui : l'emploi du Martin fut créé à l'Opéra-Comique. Les succès de notre chanteur ont été depuis cette époque jusqu'à sa retraite si nombreux, qu'il suffira de nommer quelques-unes des pièces qui, à diverses époques, lui valurent les plus éclatants suffrages ; en voici plusieurs : tout le répertoire parodié sur des opéras italiens, *L'Oncle et le neveu*, *les Confidences*, *Une folie*, *Gulistan*, *Koulouf*, *la Ruse inutile*, *Picaros et Diégo*, *l'Irato*, *Jadis et aujourd'hui*, *Maison à vendre*, *Lulli et Quinault*, *la Sérénade*, *Jean de Paris*, *Jeannot et Colin*, *le Charme de la voix*, *le Nouveau seigneur de village*, *Joconde*, *le Chaperon-Rouge*, *les Voitures versées*, *le Maître de Chapelle*, etc. Martin se retira du théâtre en 1822, après trente-deux ans de service ; mais il y reparut plusieurs fois pendant les dix années qui suivirent. Il était encore un objet d'étonnement et d'admiration pour ceux qui ne l'avaient pas entendu dans sa jeunesse, et chacune de ses représentations attirait la foule comme dans ses plus beaux jours. En effet, sa voix et son talent, bien qu'affaiblis par l'âge, le plaçaient encore à une immense distance de tous ceux qui avaient cherché à le remplacer. Il est juste d'ajouter que la supériorité de Martin a toujours tenu principalement à sa voix prise en elle-même ; il eût été plus beau qu'elle vint uniquement de son habileté à en tirer parti. Après 1830, on l'appela au secours de l'Opéra-Comique, dont la ruine était imminente. Il joua plusieurs fois jusqu'en 1833, et notamment dans un pastiche composé pour lui sous le titre de *Souvenirs de Lafleur*. C'était une réunion des plus beaux airs

de son répertoire ; il fut fort applaudi, bien que pour ceux qui l'avaient connu dix ans plus tôt il ne fût plus que l'ombre de lui-même. Ce triomphe fut le dernier ; mais Martin ne resta pas oisif, il donna tous ses soins aux élèves qui formaient sa classe au Conservatoire. Plusieurs d'entre eux ne tardèrent pas à se faire remarquer. Au commencement de septembre 1837, ayant senti les premières atteintes d'une gastrite, il pensa que le changement d'air lui serait bon ; en conséquence, il fit un voyage à la belle terre de la Roncière, que son ami et camarade Elleviou possédait dans les environs de Lyon. C'est là qu'il mourut le 18 octobre suivant. Sa dépouille mortelle fut apportée à Paris ; et, le 13 novembre, on célébra un service funèbre pour le repos de son âme. Tous les artistes de la capitale y assistèrent. Martin avait été marié quatre fois. Sa première femme fut la charmante *Simonette*, sa camarade au théâtre Feydeau, vers 1789. La seconde était une des filles de Paulin, acteur médiocre. Il eut pour troisième femme la célèbre mademoiselle Gosselin aînée, première danseuse de l'Opéra, qui mourut de la poitrine, à l'âge de 21 ans ; et enfin pour la quatrième, une fille du compositeur et marchand de musique Paccini, qui lui survécut. Martin était entré comme ténorsolo à la chapelle impériale lors de sa fondation, et il faisait partie de la musique particulière de Napoléon. Il conserva ces places sous Louis XVIII et Charles X, et les perdit après la révolution de juillet 1830. M. Adrien de la Fage a inséré dans la *Revue et Gazette musicale* une Notice biographique sur Martin, à laquelle nous avons emprunté la plupart de ces détails. F—LE.

MARTIN (WILLIAM), naturaliste anglais, né en 1767 à Marsfield, comté de Nottingham, était fils d'un marchand de bas qui avait abandonné sa famille et son commerce pour se faire comédien sous le nom de Booth, exemple qui fut bientôt suivi par sa femme. Le jeune Martin était destiné à la même carrière ; mais son maître, James Bolton, qui avait écrit quelques ouvrages sur l'histoire naturelle, lui inspira du goût pour cette science. Après s'être marié en 1796, Martin renonça au théâtre et fut successivement maître de dessin à Burton-sur-Trent, à Buxton et à Marsfield. Il s'établit ensuite à Manchester, où il mourut le 31 mai 1810. Martin était membre de la société géologique de Londres. On a de lui : *Figures et descriptions des pétrifications du comté de Derby*, 1793, in-8°. Ce volume devait être suivi de plusieurs autres qui n'ont point paru. 2° *Compte rendu de quelques espèces de fossiles trouvés dans le comté de Derby*, 1796, in-8° ; 3° *Esquisse d'un essai qui a pour but de baser la connaissance des fossiles étrangers sur des principes scientifiques*, 1809, in-8° ; 4° *Petrificata Derbiensia, ou Figures et descriptions des pétrifications recueillies dans le comté de Derby*, 1809, in-8° ; 5° *Courtes remarques sur la substance minérale*

dite pierre pourrie dans le comté de Derby, ouvrage imprimé après la mort de l'auteur dans les Mémoires de la société de Manchester, 1812. Z.

MARTIN (AIMÉ), médecin et littérateur, naquit en 1767 à St-Rambert en Bugey, et y mourut en juin 1846. Il vint fort jeune s'établir à Lyon et y fut nommé chirurgien en chef de l'hospice de la Charité. Reçu membre de l'académie de Lyon en 1800, il y fit sur différents sujets un assez grand nombre de lectures ; on en trouvera les titres dans l'*Histoire de cette compagnie*, par J.-B. Dumas. Il est à regretter qu'il n'ait pas publié une *Histoire de Lyon* dont il a fait insérer plusieurs extraits dans le journal que dirigeait l'académicien Balanche sous Napoléon I^{er}. Pendant les cent-jours, il fit partie de la fédération lyonnaise, et lorsque les Bourbons rentrèrent en France, il quitta Lyon pour aller dans son pays natal habiter la charmante villa qu'il y possédait. Z.

MARTIN (PIERRE-ÉTIENNE), médecin, frère du précédent, né en 1772, comme lui, à St-Rambert, mourut à Lyon le 12 juillet 1846. Il fut aussi chirurgien de l'hospice de la Charité et membre de l'académie de Lyon. Il se tint constamment en dehors des agitations politiques ; il ne sortit jamais de sa spécialité, et tous les ouvrages qu'il mit au jour ont trait à des matières purement médicales ; on en trouvera la liste complète dans l'*Histoire de l'académie de Lyon*, par M. Dumas. Nous nous contenterons de citer les suivants : 1° *Mémoires de médecine et de chirurgie pratique sur plusieurs maladies et accidents graves qui peuvent compliquer la grossesse, la parturition et la couche* ; précédés d'un compte rendu analytique des maladies observées à l'hospice de la Charité de Lyon, pendant un exercice de sept années, Paris, 1836, in-8° ; 2° *De l'habitude, de son influence sur le physique et le moral de l'homme, et des dangers qui résultent de sa brusque interruption*, Paris et Lyon, 1843, in-8°. Z.

MARTIN (THOMAS-IGNACE), visionnaire, était laboureur du bourg de Gallardon, à quatre lieues de Chartres. Il fut, sous le règne de Louis XVIII, le héros d'une aventure dont les gens crédules ont fait beaucoup de bruit. Martin était, le 15 janvier 1816, occupé à travailler dans son champ, quand il crut voir lui apparaître un jeune homme d'une rare beauté, qui lui dit d'un son de voix fort doux : « Il faut que vous alliez « trouver le roi, que vous lui disiez que sa per- « sonne est en danger ainsi que celle des princes ; « que de mauvaises gens tentent encore de ren- « verser le gouvernement, que plusieurs écrits « ou lettres ont déjà circulé dans quelques pro- « vinces de ses Etats à ce sujet ; qu'il faut qu'il « fasse faire une police exacte, surtout dans la « capitale ; qu'il faut aussi qu'il relève le jour du « Seigneur afin qu'on le sanctifie.... Sinon toutes « ces choses, la France tombera dans de nou- « veaux malheurs. » — « Mais, répondit Martin « un peu surpris, puisque vous en savez si long,

« vous pouvez bien aller trouver vous-même le roi et lui dire tout cela ; pourquoi vous adressez-vous à un pauvre homme comme moi, qui ne sait pas s'expliquer ? — Ce n'est pas moi qui irai, reprit l'inconnu, ce sera vous ; faites attention à ce que je vous dis, et vous ferez tout ce que je vous commande. » A ces mots, l'inconnu s'abaissa insensiblement vers la terre et disparut entièrement aux yeux de Martin effrayé. De retour à Gallardon, celui-ci fit part à son frère de ce qui venait de se passer, et tous deux vinrent chez M. Laperruque, curé du bourg, pour savoir ce que signifiait un événement si singulier. Le curé rejeta d'abord sur l'imagination de Martin tout ce qu'il venait de lui raconter. Les apparitions se multiplièrent, et l'inconnu annonça au laboureur qu'il ne le laisserait pas tranquille que sa commission auprès du roi ne fût exécutée. Le curé, convaincu de la bonne foi de son paroissien, et voyant qu'il ne cessait d'être agité par des visions, lui déclara qu'il ne pouvait être juge en cette matière, et l'envoya à l'évêque de Versailles, qui, après avoir interrogé Martin, le chargea de demander à l'inconnu, de sa part, son nom, qui il était et par qui il était envoyé. Le mardi 30 janvier, l'inconnu apparut de nouveau à Martin, et lui dit : « Mon nom restera ignoré ; je viens de la part de celui qui m'a envoyé, et celui qui m'a envoyé est au-dessus de moi (en montrant le ciel). » Durant le mois de février, il apparut encore diverses fois au paysan et l'avertit « qu'il serait conduit devant le roi, qu'il lui découvrirait des choses secrètes de son exil ; mais que la connaissance ne lui en serait donnée qu'au moment où il serait admis en sa présence ». L'évêque de Versailles avait écrit au ministre de la police toutes ces choses, dont le curé de Gallardon lui avait rendu compte jour par jour. Le ministre chargea le comte de Breteuil, préfet d'Eure-et-Loir d'examiner Martin. Ce villageois, conduit par son curé chez M. de Breteuil, frappa vivement, par le récit de ses hallucinations, ce fonctionnaire, qui, comme bien des gens étrangers à l'art médical, n'avait jamais vu des monomanes raisonnants. Le préfet se décida à l'envoyer au ministre de la police sous la conduite de M. André, lieutenant de gendarmerie. Le 8 mars, à son arrivée à Paris, Martin, amené à l'hôtel de la police générale, fut interrogé successivement par les secrétaires du ministre et par M. Decazes lui-même. Il répondit avec le même calme et la même naïveté. Le ministre, après l'avoir longtemps examiné, prit le ton de l'autorité ; le paysan n'en fut pas plus déconcerté. M. Decazes voulut le sonder pour savoir si l'intérêt n'était pas le principe de ses démarches. « Monseigneur, reprit Martin, ce n'est pas de l'argent que je veux ; il faut que j'aille parler au roi et que je lui dise ce qui m'est annoncé ; ça m'a toujours été recommandé, et je ne serai

« pas tranquille tant que ma commission ne sera pas faite. » Après cet interrogatoire, Martin, de retour à l'hôtel où il logeait, fut examiné de la part du ministre par le célèbre médecin Pinel, qui reconnut aisément en lui un halluciné. Mais son opinion eut peu de poids sur les personnes crédules en cette matière qui se trouvaient à la cour. Martin continua à avoir des visions, que l'on rapporta comme des prophéties. Enfin le 13 mars, le ministre de la police, sur le rapport de Pinel, le fit conduire à Charenton comme atteint d'une *hallucination de sens*. Cependant le ministre, enclin à voir dans ce payan un prophète méconnu, envoya à sa femme un bon de quatre cents francs sur la cassette du roi. Pendant son séjour à Charenton, l'ange apparut encore plusieurs fois à Martin, et se fit voir un jour dans tout l'éclat de la gloire céleste. L'archevêque de Reims avait informé de tout ce qui se passait Louis XVIII, qui donna ordre de lui amener ce paysan. Le 2 avril, Martin fut tiré de Charenton et conduit à M. Decazes. « Vous voulez donc parler au roi, dit le ministre ; mais qu'avez-vous à dire à Sa Majesté ? — Je ne sais pas pour le moment ce que j'ai à lui dire : les choses me seront annoncées quand je serai devant le roi. — Eh bien ! puisque vous voulez y aller, je vais vous conduire. » Effectivement le ministre fit conduire Martin, par un officier de la maison du roi, jusque dans l'appartement de Louis XVIII, avec lequel il resta seul. Martin a donné ainsi à M. le curé de Gallardon le récit de cette entrevue : « Le roi était assis à côté de la table ; je l'ai salué et je lui ai dit, mon chapeau à la main : *Sire, je vous salue*. Le roi m'a dit : *Bonjour, Martin* ; et j'ai dit en moi-même : *Il sait bien mon nom toujours. — Vous savez, Sire, sûrement pourquoi je viens. — Oui, je sais que vous avez quelque chose à me dire, et l'on m'a dit que c'était quelque chose que vous ne pouviez dire qu'à moi-même. Asseyez-vous. — J'ai pris un fauteuil et je me suis assis vis-à-vis du roi, et quand j'ai été assis, je lui ai dit : Comment vous portez-vous ? Le roi m'a répondu : Je me porte un peu mieux que ces jours passés ; et vous, comment vous portez-vous ? — Moi, je me porte bien. — Quel est le sujet de votre voyage ? » Alors Martin entra dans le récit des premières apparitions de l'ange. Puis il ajouta : « L'ange m'a dit aussi : On a trahi le roi et on le trahira encore ; il s'est sauvé un homme des prisons ; on a fait accroire au roi que c'était par subtilité, par finesse ou par l'effet du hasard ; mais la chose n'était pas telle, elle a été préméditée. » (Voir la réponse du roi et la suite de l'entretien dans la *Relation concernant les événements arrivés à un laboureur de la Beauce*, imprimée en 1817 par Egron, à Paris). On prétendit que pendant cet entretien le roi avait plusieurs fois levé les mains au ciel, et qu'il voyait des larmes couler sur ses joues ; que le visionnaire*

avait rappelé au roi des particularités de son exil que lui avait annoncées l'inconnu. « Gardez-« en le secret, reprit, disait-on, le roi, il n'y « aura que Dieu, vous et moi qui saurons jamais « cela. » Après cet entretien, Martin retourna à Charenton, y passa la nuit, fit le lendemain matin ses adieux au directeur, à M. Royer-Collard, se rendit chez le ministre, qui le força d'accepter une gratification de la part du roi, partit pour Chartres, où il vit le préfet, et retourna à Gallardon reprendre sa vie champêtre. Il continua d'être sujet à des hallucinations; elles reparurent à divers intervalles et se manifestèrent surtout après la révolution de 1830. Il annonça l'existence de Louis XVII, et se donna comme l'une des trois personnes chargées de le remettre sur le trône de France. Mais cette nouvelle aberration dura peu; il mourut presque subitement au commencement de mai 1834. Ses révélations, recueillies par M. Louis Silvy, furent réimprimées en 1830 et 1832, in-8°, sous le titre de *Relation contenant les événements qui sont arrivés au sieur Martin, laboureur à Gallardon, en Beauce, dans les premiers mois de 1816*. Depuis on en a fait de nouvelles éditions qui ont trouvé des acheteurs. Bien des personnes dévouées à la cause des Bourbons de la branche aînée ont ajouté foi aux rêveries de Martin jusqu'à ce que les événements soient venus leur donner un complet démenti. On doit reconnaître en lui un de ces monomanes dont le délire est très-circonscriit et qui se croient inspirés, genre d'aliénés qui ont été communs dans tous les temps.

Z.

MARTIN. Voyez MARTYN.

MARTIN (FRANÇOIS-RAYMOND), poète languedocien, né à Montpellier le 27 janvier 1777. Son père avait un intérêt dans une grande fabrique de produits chimiques. Le jeune Martin fut employé pendant quelques années dans les bureaux de cette fabrique; il tenait les livres; mais il se dégoûta bientôt de ce genre d'occupations, se retira avec une petite fortune et se livra aux douceurs de la poésie et à des recherches de philologie romane. Martin a publié d'abord des *Fables et contes et autres poésies patoises*, Montpellier, an 13 (1805), in-8°. La première partie de ce volume présente vingt-deux fables imitées de divers auteurs; la seconde, quatorze fables originales, et la troisième, sept contes et quatre pièces dont la dernière est une traduction de la *Confession de Zulmé*, de Ginguené. Cette traduction a été réimprimée quelques mois plus tard, avec des corrections importantes, Montpellier, an 13 (le lieu et la date à la fin), in-8°, pp. 4. Elle est précédée de l'original en français, pp. 4. Désanat l'a insérée en 1842 dans son *Bouil-abaisso* (1^{re} série, n° 56), et l'a donnée mal à propos sous le nom de Ginguené (*Ginguené*). On a encore de notre poète les *Loisirs d'un Languedocien*, Montpellier, 1827, in-8°, contenant

un *Essai historique sur le langage vulgaire des habitants de sa ville natale*, et des fables et autres pièces rimées en français. Martin a revu la dernière édition des œuvres de l'abbé Favre (*voy. ce nom*), publiée à Montpellier en 1839 par le libraire Auguste Virenque. C'est lui qui est désigné sur le frontispice par ces mots : *un Troubadour d'aquêste tén* (un troubadour de ce temps). L'auteur de cet article a fait imprimer, il y a quelques années, à Toulouse, un badinage poétique de Martin, composé en 1807 ou 1808, intitulé *Histoire de moun Récul de fablas, ou Galimatias en rimas*, Toulouse, 1846, in-8°, pp. 12. Les exemplaires, au nombre de vingt-cinq seulement, sont sur papier nankin et numérotés au verso du frontispice. — Martin est regardé sans contredit comme un des littérateurs qui ont le plus honoré le patois de Montpellier. Il travaillait beaucoup ses vers. Il est plus correct que Tandon, mais moins naïf et moins harmonieux. Il a aussi moins de délicatesse et de grâce que les Rigaud. Il a voulu éviter un reproche adressé aux poètes ses contemporains, l'emploi des expressions et des tournures trop françaises, et il est quelquefois tombé dans le défaut opposé. On trouve dans ses compositions des mots vieillis et des phrases peu faciles à comprendre. Quand on compare ses fables à celles de Tandon, on a peine à se persuader qu'elles appartiennent à la même langue, à la même ville et à la même époque. — Martin est mort subitement d'une attaque d'apoplexie, le 18 mars 1851; il venait de signer le contrat de mariage de son fils. Martin était un homme très-modeste et très-honnête; il aimait à obliger, mais il avait l'esprit un peu porté à la satire. Des revers de fortune et des chagrins domestiques ont jeté quelque amertume sur les dernières années de sa vie. Il était boiteux. Lorsqu'il commença de vieillir, il éprouva beaucoup de peine à se servir de sa béquille; il vécut dès lors très-retiré. — Peu de temps avant sa mort, Martin avait déposé deux exemplaires autographes complets de ses œuvres patoises, l'un à la bibliothèque de la ville de Montpellier, l'autre entre les mains de son compatriote et ami M. Moquin-Tandon. Ces exemplaires renferment plusieurs pièces intéressantes inédites; voici les principales : *Apparicioun de la Nympha d'àou Lés, à l'Aoutur*; — *Sur un répas ridicule, imitacioun de Boileau*; — *Prumié et ségoun répas de Sancho Pança*; — *Lou trésor de Substancioun, sournéta en dous pounts*; — *la Grána de sâoucissot, conte*; — *Sé yé pot pas mordre, conte*; — *Ségoun et troisiéma cant daou Lutrin de Buoulayga, enjaïssas é dégâougnas*. Martin a laissé encore, en manuscrit, un *Dictionnaire général et étymologique des patois languedociens*. Cet ouvrage inachevé est passé entre les mains de M. Noulet, à Toulouse. Martin avait composé une *Grammaire française*.

A. M.

MARTIN (sir GEORGE), amiral anglais, né à

Londres le 17 janvier 1765, était fils du capitaine William Martin, de la marine britannique; il entra au service naval en 1776. Embarqué d'abord sur le yacht *Mary*, il passa ensuite sur le *Monarque*, commandé par son oncle l'amiral sir Joshua Rowley, alors capitaine de vaisseau, et prit part au combat d'Ouessant livré entre les escadres des amiraux Keppel et d'Orvilliers. Il fut envoyé en qualité de *midshipman* dans les Indes occidentales, et en 1780 il était lieutenant sur le *Russell* sous les ordres du capitaine Hanwell. Il se trouvait à l'affaire de Grenade sous la direction de l'amiral Byron, et aux trois combats des 17 avril, 15 et 19 mai, sous celle de l'amiral Rodney, puis il servit à bord d'autres navires. En 1784, il quittait le service des Indes occidentales avec le grade de capitaine, s'étant acquis une grande réputation de courage et d'activité. Après avoir commandé quelque temps le *Porc-épic* sur la côte d'Irlande, il retourna sur la *Magicienne* en Amérique; le 9 novembre 1784, il était mis à la tête de l'*Irrésistible* de 74 canons. C'est sur ce bâtiment qu'il figura, le 14 février 1797, au célèbre combat du cap St-Vincent, dans lequel il hissa à son bord le guidon de Nelson, alors commodore, dont le navire avait été complètement désarmé. Sa belle conduite lui valut des remerciements publics du parlement et une médaille d'or. Dans le mois d'avril suivant, naviguant de conserve avec la frégate *l'Émeraude*, il obtint un succès sur deux bâtiments espagnols à la baie de Conil, près Trafalgar. Revenu en Angleterre, il reçut, le 15 juin 1798, le commandement du *Northumberland*, vaisseau de 74 canons, alla rejoindre la flotte de l'amiral St-Vincent dans la Méditerranée, et au mois de février 1799, il contribua à la prise du vaisseau français le *Généreux*. Sa vaillante conduite lui valut les éloges publics de Nelson; en 1800, il fut chargé du blocus de Malte, et il opéra la capture de la frégate française la *Diane*, qui cherchait à sortir du port; une autre frégate, la *Justice*, lui échappa. Le capitaine Martin prit part à la réduction de cette île, et fut un de ceux qui en signèrent la capitulation en septembre 1800. Après quoi, il alla rejoindre la flotte anglaise qui croisait sur les côtes d'Égypte sous les ordres des amiraux Keith et Abercromby. Sa conduite énergique fut encore à cette époque citée avec éloges devant le parlement. Revenu en Angleterre en 1803, George Martin obtint divers commandements, croisa dans les eaux de la Manche et de l'Océan sur le *Colosse*, la *Gloire*, le *Barfleur*, et à la fin de 1805 il était nommé contre-amiral. Différentes escadres furent placées sous ses ordres; il fut chargé de surveiller les bâtiments français et espagnols dans le voisinage de Cadix, dans la Méditerranée. Placé ensuite sous les ordres de l'amiral Collingwood, il força en juin 1809 l'escadre française à rentrer dans le port de Toulon, et déploya en cette circonstance une vigilance et une intrépidité qui

lui valurent les éloges de son chef et le brevet de vice-amiral (31 juillet 1810). Il fut alors chargé de commander la flotte qui protégeait les côtes de la Sicile; de là, il passa en 1812 dans les eaux de Lisbonne, où il resta à la tête de la flotte jusqu'à la paix. Le prince régent reconnut ses services en lui conférant le titre de chevalier; en 1815, il reçut la croix de commandeur de l'ordre du Bain, et en 1821 la grand'croix; enfin le 19 juillet 1821, il était élevé au rang d'amiral du pavillon bleu, et nommé en 1824 commandant en chef de Portsmouth. Sir G. Martin reçut en janvier 1833 le titre de contre-amiral de la flotte du Royaume-Uni, et en devint vice-amiral en 1837, après qu'on lui eut vainement offert le poste de gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Couvert d'honneurs, décoré de divers ordres étrangers et possesseur d'une fortune considérable qu'il partagea en de nombreux legs par son testament, sir G. Martin atteignit une vieillesse avancée, et mourut le 18 juin 1847, à Londres, laissant la réputation d'un intrépide marin et d'un citoyen bienfaisant. Il n'a attaché son nom à aucune grande victoire, mais il est un des officiers qui ont le plus contribué, pendant les guerres de la révolution et de l'empire, à maintenir la supériorité britannique sur les mers. Quoique ayant été marié deux fois, il ne laissa après lui aucune postérité.

A. M—Y.

MARTIN (LOUIS-AIMÉ), littérateur français, naquit à Lyon, le 17 avril 1782, et non en 1786, comme le disent la plupart des biographes. Il fut d'abord destiné au barreau, mais bientôt, entraîné par son goût pour les lettres, il se rendit à Paris, en 1809, contre le désir de ses parents. Ses commencements furent pénibles; cependant un *Eloge historique de Désiré Pétetin*, publié à Lyon, in-8°, dès 1808, avait obtenu quelques succès. Il se lia alors d'amitié avec Maurice Simonnet (*voy.* ce nom), comme lui Lyonnais, et les deux jeunes auteurs travaillèrent quelques années ensemble. Les *Lettres à Sophie, sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, publiées en 1811, attirèrent enfin l'attention du public sur Aimé Martin. Elles obtinrent un véritable succès. Composées sur le modèle des *Lettres sur la mythologie*, de Demoustier, écrites avec grâce et élégance, elles se faisaient en même temps remarquer par une érudition sérieuse et variée. En 1813, Aimé Martin obtint une chaire à l'Athénée; il fut chargé d'y professer l'histoire littéraire de la France des 12^e, 13^e et 14^e siècles. En 1815, il était nommé secrétaire rédacteur de la chambre des députés, et la même année professeur de belles-lettres, de morale et d'histoire à l'école polytechnique, en remplacement d'Andrieux. Destitué en 1831, il devint, quelques années après, conservateur à la bibliothèque Ste-Geneviève, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à St-Germain en Laye le 18 novembre 1847. On a d'Aimé Martin : 1° *Eloge historique de J.-H. Désiré Pétetin*, Lyon,

1808, in-8°; 2° *Etrennes à la jeunesse, recueil d'historiettes morales, en vers et en prose*, Paris, 1820, 4 vol. in-18°; 3° *Lettres à Sophie, sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, avec des notes par M. Patrin, de l'Institut, Paris, 1811, 2 vol. in-8°; réimprimées un grand nombre de fois, notamment, Paris, Lefèvre, 1822, in-8°; 12° édition, augmentée de la théorie du calorique rayonnant et des nouvelles découvertes sur la lumière, les interférences, la polarisation, le daguerréotype, l'électricité, etc., Paris, Charpentier, 1842, 1847, 2 vol. in-12; 4° *Raymond*, suivi de plusieurs fragments tirés d'un ouvrage inédit du même auteur, Paris, 1812, in-8°; 5° *Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de St-Pierre*, Paris, 1820, in-8°, suivi d'un supplément (1826), renfermant l'histoire de sa conduite pendant la révolution, et de ses relations particulières avec Louis, Joseph et Napoléon Bonaparte. Dans cet ouvrage, Aimé Martin s'attache à justifier Bernardin de St-Pierre de toutes les attaques dont il a été l'objet. Quelques passages de cette notice présentant le récit des aventures de l'auteur des *Etudes de la nature* occasionnèrent en 1821 un procès intenté par l'un des beaux-frères de Bernardin de St-Pierre, et qui amena la condamnation d'Aimé Martin. 6° *Examen critique des Réflexions ou sentences et maximes morales de la Rochefoucauld*, Paris, 1822, in-8°; 7° *De l'éducation des mères de famille, ou De la civilisation du genre humain par les femmes*, Paris, 1834, 2 vol. in-8°; plusieurs fois réimprimé, Paris, 1832, in-8°; 1840, 1847, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fut couronné par l'Académie française, cependant la cour de Rome crut y trouver des attaques à la religion catholique et le mit à l'*Index*. On y trouve des principes sages et dignes, à côté de quelques erreurs. 8° *Guide pittoresque de l'étranger à Paris, contenant une histoire de l'ancien et du nouveau Paris, la description de ses monuments*, etc., Paris, 1834, in-32; 9° *Plan d'une bibliothèque universelle; études des livres qui peuvent servir à l'histoire littéraire et philosophique du genre humain*, Paris, 1837, in-8°. C'est l'introduction du *Panthéon littéraire*, collection importante à laquelle Aimé Martin contribua de tous ses efforts. Son *Plan* fait preuve de son érudition et de son savoir. 10° Plusieurs pièces de théâtre : *Caligula*, tragédie en cinq actes, Paris, 1838, in-8°; *la Gageure*, comédie en un acte et en vers, Montpellier, 1838, in-8°. On doit encore à Aimé Martin un grand nombre de notices, d'articles de critique et autres, insérés dans le *Journal des Débats*, dont il fut longtemps collaborateur; dans d'autres publications, et à la tête d'éditions d'ouvrages de divers auteurs. Aimé Martin était surtout un excellent bibliophile, et les lettres lui doivent des éditions de nos classiques qu'il a enrichies de bonnes notes et commentaires, et qui se distinguent par leur correction. Nous citerons seulement ses éditions des *Œuvres* de Bernardin de St-Pierre (voy. ce nom),

du *Traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon, 1820, in-12; des *Œuvres complètes* de Racine, 1821, in-8°; des *Sentences et maximes* de la Rochefoucauld, 1822, in-8°; des *Œuvres complètes* de Molière, 1823-24, 8 vol. in-8°; des *Fables* de la Fontaine, des *Œuvres complètes* de Boileau Despréaux; des *Œuvres morales* de Plutarque; des *Œuvres philosophiques* de Descartes, etc., etc. Z.

MARTIN (CHRISTOPHE-REINHARDT-DIETRICH), juriconsulte allemand, né d'une famille d'origine française, à Bovenden, près de Göttingue, en 1772. Il fit ses études à l'université de cette dernière ville et fut reçu avocat en 1790. Attaché à l'université en qualité de professeur agrégé, il prit le grade de docteur en droit en 1796, devint assesseur de la faculté de droit l'année suivante, professeur extraordinaire en 1802 et professeur ordinaire en 1805. Mais peu de temps après la réputation qu'il avait déjà conquise dans ses cours le fit appeler à Heidelberg, où il prit la direction de la faculté de droit et continua à s'acquérir par son enseignement un juste renom. Il garda sa chaire pendant dix années. Dévoué aux opinions libérales, Martin appuya énergiquement la pétition qui fut adressée en 1815 au gouvernement badois en vue de hâter l'établissement de la constitution qui avait été promise. Ses démarches ayant été présentées comme séditeuses, il devint l'objet d'une poursuite judiciaire qui, bien qu'elle aboutit à un acquittement complet, le força cependant à donner sa démission. Il quitta alors le grand-duché de Bade, et obtint bientôt à Iéna une place de conseiller à la cour d'appel supérieure et le titre de professeur ordinaire honoraire de droit à l'université. Il prit une part active à la rédaction du code du grand-duché de Saxe-Weimar et obtint en récompense de ses travaux le titre de conseiller privé de justice. Martin prit sa retraite en 1842 et se retira à Mügeln, dans le royaume de Saxe. Il fut envoyé, en 1846, comme député au tribunal d'État (*Staatsgerichtshof*), où il siégea jusqu'en 1848. Il est mort le 13 août 1857. Martin est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont fort estimés. Nous citerons son *Abrégé (Lehrbuch) de procédure civile ordinaire de l'Allemagne*, publié à Göttingue en 1800 et qui a eu douze éditions. Cet ouvrage a beaucoup contribué à la réforme du système de procédure jadis adopté en Allemagne; — *Arrêts et décisions du collège arbitral de Heidelberg (Rechtsgutachten und Entscheidungen des heidelberger Spruchcollegiums)* Heidelberg, 1806; — *Abrégé (Lehrbuch) de la procédure criminelle ordinaire allemande*, Göttingue, 1812, qui a eu plusieurs éditions; — *Guide pour les référés dans les questions judiciaires (Anleitung zu dem Referiren in Rechtssachen)*, Heidelberg, 1829, 3° édit.; — *Abrégé (Lehrbuch) du droit criminel allemand*, Heidelberg, 1820 à 1825; — *Leçons sur la théorie de la procédure civile ordinaire allemande*, Leipsick, 1855, ouvrage publié par M. Théodore Martin, fils de l'auteur, et qui

renferme le résumé des cours que son père avait faits aux universités de Göttingue, Heidelberg et Iéna. Martin dirigea de 1816 à 1818 le journal intitulé le *Nouveau Mercure du Rhin*. Ce juriconsulte est un de ceux qui ont le plus travaillé à la réforme de la procédure et du code d'instruction criminelle dans les contrées germaniques. Il adopta une partie des principes de la législation française, mais en y introduisant des améliorations que lui avait suggérées une longue pratique des affaires; il doit être regardé comme un des hommes qui ont coopéré davantage aux progrès du droit en Allemagne.

A. M—V.

MARTIN (JOHN), peintre anglais, né à Haydon-Bridge, près Hexham (Northumberland), le 19 juillet 1789, d'une famille placée dans une humble condition; il reçut sa première instruction à l'école gratuite de sa ville natale, et manifesta dès le jeune âge des dispositions remarquables pour le dessin. Afin de pouvoir se livrer librement à sa vocation et de subvenir à ses besoins, il alla s'établir à Newcastle, où il embrassa la profession de peintre d'armoiries; il fit son apprentissage chez un carrossier, non sans passer par bien des embarras d'argent et des difficultés avec son patron, qui refusait d'augmenter ses faibles émoluments. Le jeune John Martin déploya dans toutes ces conjonctures une grande fermeté de caractère. A force de sacrifices, son père parvint à le placer chez un Italien nommé Musso, peintre d'armoiries estimé de Newcastle, dont le fils, Charles Musso ou Muss, s'est acquis une grande réputation. John Martin accompagna ce dernier à Londres au commencement de 1806, et grâce à diverses lettres de recommandation et à l'appui du fils de son maître, il put s'établir dans la seule ville qui lui permit de percer. Travaillant le jour pour vivre, il consacrait une partie de ses nuits à l'étude de la perspective et de l'architecture, dont il sentait que les connaissances lui étaient indispensables pour le genre auquel il songeait dès lors à se livrer. Il avait appris aussi à peindre sur porcelaine et sur verre, et Charles Muss lui passait des commandes. John Martin venait d'atteindre dix-neuf ans, et il pouvait encore à peine se suffire à lui-même qu'il se maria. Le désir de sortir de sa position précaire et d'accroître ses ressources le conduisit au projet hardi d'exécuter et de livrer au public un tableau de sa composition. En un mois, il eut achevé une toile représentant *Sadak à la recherche des eaux de l'oubli*. C'était en 1812. L'essai fut assez bien accueilli et il trouva dans M. Manning, le directeur de la banque, un acheteur qui le paya cinquante guinées. John Martin, transporté de joie par ce succès, se lança alors hardiment dans la carrière d'artiste; il peignit une autre toile, le *Paradis*, qui se vendit davantage (soixante-dix guinées). Le mérite de ces œuvres appela sur l'auteur l'attention des maîtres; il exposa successivement l'*Expulsion* et *Chytie* (1814); cette dernière toile fut mise sous les

yeux du célèbre West, président de l'académie de peinture; il en porta un jugement des plus favorables et présenta lui-même John Martin à Leslie. A dater de ce moment, la fortune de John Martin était assurée. Le tableau représentant *Sadak* eut les honneurs de l'académie de peinture, le *Paradis* y eut une place réservée, et l'*Expulsion* fut exposée à l'institut britannique. *Chytie* trouva moins d'approbation chez les juges compétents. *Josué*, qui n'avait pas obtenu à l'exposition une meilleure place, fut ensuite exposé dans Pall-Mall, où la foule se pressa pour aller l'admirer: cependant il ne trouva pas, dans le principe, d'acquéreur. Bien que l'avenir s'offrit alors pour John Martin teint des plus brillantes couleurs, sa situation présente, les charges que lui imposaient sa famille lui faisaient encore une nécessité de recourir pour vivre à une foule de travaux modestes qui l'empêchaient de se livrer tout entier à ses compositions. Il continuait à peindre sur verre, sur émail, sur porcelaine, à exécuter pour les marchands des petits sujets de fantaisie; il dessinait des planches et des images pour les libraires; il donnait des leçons de dessin; il réussissait à merveille dans les sépias, à ce point que l'un de ses protecteurs, Fisher, évêque de Salisbury, tuteur de la princesse Charlotte, lui avait conseillé de s'en tenir à ces petits sujets et de ne pas courir les chances des grandes toiles. L'accueil fait au *Josué* vint prouver au prélat qu'il avait mal jugé le talent de Martin. En 1819 parut la *Destruction de Babylone*, qui commença à révéler chez l'artiste une rare habileté dans la manière de traiter la perspective; suivirent un *Macbeth*, charmant paysage; et en 1821 le *Festin de Balthazar*, dont le succès fut prodigieux et où Martin déploya toutes les ressources de son pinceau dans les effets de lumière et la distribution des plans. Ce tableau, qu'il mit une année à exécuter, obtint de l'institut britannique le prix de deux cents livres. C'était dans la peinture anglaise une véritable révolution. Martin s'y montrait créateur; il y avait apporté toute sa science de l'architecture et de la perspective. Sa méthode rencontra à son début bien des détracteurs. Leslie avait cherché à le dissuader de traiter un pareil sujet, dont l'idée lui fut suggérée par un poème de Hugh, couronné à Cambridge, mais Martin ne tint compte que de ses propres inspirations. Encouragé par un public nombreux, l'artiste se remit à l'œuvre et exposa à peu de temps d'intervalle une série de tableaux de mérites inégaux, la *Destruction d'Herculanum*, les *Sept plaies* (1823), l'*Archer de Paphos*, la *Création* (1824), le *Déluge* (1826), la *Ruine de Ninive* (1828). On retrouve dans toutes ces toiles les mêmes effets de panorama et la même majesté de composition. Les principales galeries particulières de l'Angleterre s'enrichirent de quelques-uns de ses tableaux. John Martin exécuta à la même époque des illustrations pour les œuvres de Milton, qui lui furent payées deux mille gui-

nées. Toutes ces compositions sont toutefois loin d'être irréprochables pour le dessin et le coloris, mais elles étonnent et captivent l'œil. Malgré ses succès, John Martin ne reçut que peu d'encouragements du gouvernement anglais. D'une grande susceptibilité, il eut à soutenir de fréquentes discussions avec les peintres en renom ; comme son tableau de *Haydon* n'avait pas été exposé dans une salle digne de la place à laquelle il croyait que son œuvre avait droit, il se brouilla avec l'académie de peinture, et ce corps ne l'admit jamais dans son sein. Il s'exclut lui-même de la possibilité d'en devenir membre en faisant rayer son nom du registre des exposants. D'ailleurs, d'un caractère indépendant, Martin ne se pliait pas aux démarches nécessaires pour être élu dans une académie. Dans la seconde moitié de sa vie, il s'occupa beaucoup de projets d'embellissement pour Londres et d'un meilleur mode de distribution des eaux dans cette ville ; il fit paraître en 1827 et en 1828 des projets et des plans à cet effet, et il a eu l'un des premiers l'idée d'un système d'assainissement des eaux de la Tamise, que Londres est encore à attendre et dont l'absence a eu de funestes conséquences dans ces derniers temps. John Martin est également l'inventeur d'un système de chemin de fer destiné à relier tous les *docks* et les quais de la Tamise aux grandes lignes de chemins de fer, projet qui, bien qu'approuvé par diverses compagnies, ne reçut pas d'exécution. Il a aussi conçu une foule d'autres inventions utiles ou ingénieuses, telles qu'un système de phare pour les sables, une ancre plate, un câble métallique (*wire-cable*), un système de jetée flottante, une espèce particulière de bâtiments en fer, etc. Dans toutes ces recherches mécaniques et hygiéniques, la pensée constante de John Martin était d'assainir Londres et d'augmenter en faveur des classes nécessiteuses les travaux d'utilité publique, livrés en Angleterre à la spontanéité des entreprises particulières. Atteint le 12 novembre 1853 d'une attaque de paralysie, John Martin, dont l'esprit était aussi absolu que systématique, crut, pour se guérir, devoir se soumettre à une diète excessive qui hâta sa fin. Ses forces déclinaient sensiblement, il avait perdu la parole et l'usage d'une main. Il travailla cependant jusque dans les derniers jours de son existence, mais laissa inachevés le *Jugement dernier*, le *Jour de courroux* (*the Day of wrath*) et les *Plaines du ciel*. Près d'expirer, il appela l'un de ses fils, M. Ch. Martin, pour dessiner son portrait, et lui fit encore du doigt quelques observations sur les défauts de l'esquisse, quand elle lui fut présentée. Il s'était retiré depuis peu à Douglas, dans l'île de Man : c'est là qu'il mourut, le 17 février 1854. A. M.-y.

MARTIN (SARAH), femme qui s'est fait connaître par une vie toute de dévouement et de charité. Sarah Martin était née au village de Caister, près Yarmouth (Norfolk), au mois de juin 1791.

Orpheline dès le bas âge, elle fut élevée par une grand'mère qui exerçait la profession de gantière à Yarmouth, et qui lui donna une éducation en harmonie avec sa modeste condition, mais lui inculqua de solides principes de morale et de piété. Emportée par la vivacité de son imagination, la jeune Sarah employait d'abord ses loisirs à dévorer des romans qui la captivaient tout entière ; elle n'en suivait pas moins assidûment les offices de l'Eglise anglicane à laquelle elle appartenait. Un jour, elle avait alors dix-neuf ans, touchée par un sermon qu'elle avait entendu, elle prit la ferme résolution de se consacrer désormais au soulagement des malheureux et au salut des âmes. Ce dessein lui était toutefois difficile à réaliser ; elle n'avait d'autres ressources que son aiguille, et, simple couturière, sa position était trop humble dans le monde pour pouvoir aspirer à y exercer quelque influence. Toutefois, il est des œuvres de charité qui ont toujours besoin de personnes de bonne volonté, et où l'on ne refuse jamais l'assistance des cœurs généreux. Telles sont les écoles du dimanche, cette belle institution de l'Angleterre, qui arrache à l'ignorance et au vagabondage tant d'enfants délaissés ou négligés par leur famille indigente. Miss Sarah Martin réussit donc sans beaucoup de difficultés à y être admise en qualité d'institutrice. Sa patience et sa douceur la firent bientôt chérir de ses petits écoliers, dont les progrès furent remarqués dès qu'ils eurent donné quelque temps à ses leçons. Ce succès devint un titre pour la jeune fille charitable à voir son concours accepté pour une autre œuvre plus pénible encore et non moins désintéressée. Appelée par une jeune femme de la maison de travail (*workhouse*) de Yarmouth qui, rongée par un affreux ulcère, voulait recevoir ses soins, miss Sarah Martin ne tarda pas à devenir la providence de tous les malades et de tous les vieillards de l'établissement. L'ardeur et le dévouement qu'elle apporta dans une tâche qu'elle s'était à elle-même imposée frappèrent les administrateurs du *workhouse*, qui ne balancèrent point à lui laisser de fait la direction intérieure de la maison. Grâce à elle, cet asile, jusqu'alors assez mal tenu, prit un air d'aisance et de propreté qui étonnait tous les visiteurs. Miss Sarah Martin n'en continuait pas moins de poursuivre son œuvre d'éducation pour la jeunesse pauvre, et tous ses lundis, une grande partie de l'après-midi, étaient consacrés par elle à l'enseignement religieux des enfants ; elle ne se bornait pas à leur faire apprendre et répéter soit des psaumes, soit les vérités morales de l'Evangile : elle écrivait de sa propre main des tableaux qu'elle suspendait aux murailles afin de mieux graver dans leur esprit les notions qu'elle leur inculquait. Elle organisa une sorte d'enseignement mutuel dans lequel chaque enfant avait pour mission d'en instruire un plus jeune. Ces succès accrurent l'ambition philanthropique de la

vertueuse couturière. Passant fréquemment devant la prison, elle conçut le désir de faire profiter également les détenus du bienfait de la parole évangélique. Ayant obtenu la permission d'y pénétrer pour visiter une femme prévenue de sévices envers ses enfants, les remontrances pleines d'onction et de douceur qu'elle lui adressa frappèrent les autres prisonniers, et elle arriva bientôt à se rendre libre l'accès de cette nouvelle maison de douleurs; la geôle de Yarmouth laissait alors beaucoup à désirer sous le rapport de la tenue et de l'état moral des prisonniers. Miss Sarah Martin, saisie d'une noble émulation pour une œuvre qui avait illustré les noms d'Howard, de Neild, de madame Elisabeth Fry et de sir Fowell Buxton, ne songea plus qu'à tirer les détenus de l'état de dépravation, de dangereuse oisiveté et de misère morale où ils croupissaient. Non-seulement pendant vingt années, elle se fit leur institutrice, leur consolatrice, mais encore elle se chargea de remplir envers eux et gratuitement les fonctions de ministre de la parole divine. Tous les dimanches, elle se rendait dans la chapelle de la prison; elle en dirigeait le service religieux; elle y prêchait d'un accent de conviction et d'amour, dans un style simple et naturel, toujours à la portée de ses pauvres auditeurs, s'attachant plus à l'enseignement moral qu'aux questions de dogme, afin de se faire accepter des individus de toute communion. Le bien que miss Sarah Martin fit dans la prison de Yarmouth devint un sujet d'attention pour le parlement anglais lui-même. Le plan qu'elle avait adopté fournissait les éléments d'une réforme utile, applicable à une foule d'autres prisons. Miss Martin ne s'occupait pas seulement de l'enseignement dans la chapelle; elle suivait des yeux et du cœur chaque prisonnier; elle s'en faisait l'ange gardien et consolateur; elle en étudiait le caractère et les penchants pour le mieux pouvoir diriger. Et cependant cette femme, qui s'était imposé volontairement les devoirs d'un sacerdoce que peu de ministres de l'Eglise anglicane remplissaient avec autant d'intelligence et de dévouement, avait à peine de quoi soutenir sa propre existence. Tout son avoir consistait en un capital d'environ trois cents livres sterling (7,500 fr.), dont le chétif revenu, joint à un travail de couturière, suffit longtemps à ses besoins, tant elle s'était fait une vie de privations et d'économie. C'était à grand-peine que quelques gens riches parvenaient à lui faire accepter de temps en temps quelques secours. Dans les derniers temps de sa vie, le conseil (*Town Council*) de Yarmouth lui vota une allocation annuelle de cent vingt-cinq livres sterling, qu'elle refusa d'abord énergiquement et qu'on ne lui fit accepter que par la touchante considération contenue dans ces paroles : « Mademoiselle, si nous vous permettons de visiter notre prison, vous devez vous soumettre à nos conditions. » Tel est le respect dont miss

Sarah Martin fut constamment entourée pendant les vingt années de sa mission providentielle, par des malheureux peu préparés cependant à apprécier son dévouement, qu'on n'a pu citer qu'un seul cas où elle ait été l'objet dans la prison d'une parole outrageante. Ceux qui ont visité les geôles et les *workhouses* de l'Angleterre savent à quel degré de dépravation et d'abrutissement tombe la populace anglaise une fois qu'elle est abandonnée à ses grossiers instincts et à ses violentes convoitises. Pour avoir réussi à se faire aimer et respecter d'une semblable classe, il fallut à miss Sarah Martin, née elle-même dans une humble condition, n'ayant ni le prestige si puissant en Angleterre de la richesse, ni l'autorité d'une instruction supérieure, une admirable vocation et un don de persuader tout particulier. Epuisée par ses travaux évangéliques, miss Sarah Martin mourut à Yarmouth le 14 octobre 1844, regrettée de toute la Grande-Bretagne, où son nom était devenu populaire. Le capitaine Williams a consigné dans plusieurs rapports au parlement les précieux résultats que l'on doit aux persévérants efforts de cette femme de bien.

A. M—Y.

MARTIN (ARTHUR-MARIE), jésuite français qui s'est fait une certaine réputation comme antiquaire et surtout comme artiste, était né à Auray (Morbihan) le 4 septembre 1801. Son père, négociant estimé de cette ville, dont il fut maire pendant vingt ans, lui inspira le goût des arts. Mais bien que le jeune Arthur Martin montrât pour le dessin les dispositions les plus heureuses, il n'embrassa pas la carrière d'artiste, et des sentiments d'une vive piété, qu'il avait puisés dans son éducation, le conduisirent à entrer dans la compagnie de Jésus, qui a toujours su recruter ses membres entre les jeunes gens chez lesquels le mérite s'allie au zèle pour le catholicisme. Arthur Martin alla faire son noviciat à Rome, et son séjour dans cette ville ne fit que développer un goût qui n'avait rien d'absolument contraire à sa profession. Rappelé en France au bout de quatre années, il avait alors vingt-deux ans, il ne tarda pas à prononcer ses vœux et fut envoyé à Dôle, au collège de son ordre pour y professer la grammaire. De 1828 à 1833, la compagnie de Jésus le chargea de prédications dans les diocèses de Vannes, du Puy, puis dans la Suisse française. Ce fut surtout pendant son séjour à St-Maurice en Valais que sa vocation d'antiquaire se déclara. Après avoir dessiné, par passion pour l'art, quelques églises délabrées, des pièces du trésor de l'abbaye de St-Maurice, il se mit tout naturellement à étudier l'archéologie chrétienne, et grâce à la liberté qu'on lui laissa dans son ordre de cultiver une science qui est en bien des points un supplément de la théologie, il put acquérir des connaissances étendues et solides. Revenu en France en 1837, il ne poursuivit que peu de temps sa carrière de prédicateur, et du diocèse de Nantes, où il avait

été employé, il fut rappelé à Paris par ses supérieurs ecclésiastiques; il s'établit à la maison des jésuites et s'y appliqua tout entier à des recherches sur l'art chrétien, faisant de temps à autre des voyages en vue de compléter ses études. S'étant associé à un autre jésuite, le P. Cahier, comme lui antiquaire passionné, il entreprit, sous le titre de *Monographie des vitraux de St-Etienne de Bourges*, un ouvrage dans lequel devaient être reproduites et expliquées les peintures sur verre de cette cathédrale. Cette *Monographie*, qui forme 1 vol. grand in-fol., parut par livraisons et fut terminée en 1844. Les planches, exécutées avec un véritable talent, sont en grande partie l'œuvre du P. Arthur Martin, qui prit aussi une part au texte. Les deux auteurs ont fait preuve dans leurs interprétations d'une grande science des antiquités ecclésiastiques; les personnes d'opinion indépendante leur peuvent reprocher une critique peu clairvoyante et un grand goût de la légende; mais nul ne peut leur dénier le savoir et l'intelligence du sujet. La *Monographie des vitraux de la cathédrale de Bourges* obtint une médaille d'or au concours des antiquités nationales, fondé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Non-seulement le P. Martin exécuta lui-même bon nombre des magnifiques planches coloriées qui enrichissent son bel ouvrage, mais il en lithographia plusieurs, afin de diminuer d'autant les frais considérables de cette publication, auxquels de nombreuses souscriptions et les immenses ressources de la compagnie de Jésus permettaient du reste de faire face. Le succès obtenu par les deux antiquaires les encouragea à étendre leurs recherches, et ils fondèrent de concert, sous le titre de *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, un recueil périodique consacré à la publication et à l'explication d'une foule de monuments intéressants pour l'art chrétien. Le P. Martin grava la plupart des bois qui y furent donnés, et son talent ne fit que grandir par un exercice persévérant et consciencieux. Les *Mélanges* placèrent leurs auteurs parmi les archéologues les plus estimés de la capitale. En 1851, la société des antiquaires de France élit le P. Martin parmi ses membres titulaires, et en 1856, le gouvernement lui conféra la croix de la Légion d'honneur, après l'avoir appelé à la commission des monuments religieux. Ses connaissances en fait d'art chrétien avait fait de ce savant jésuite une véritable autorité dans le clergé français; on le consultait souvent, et il s'empressait de répondre avec obligeance aux questions qui lui étaient adressées. Plusieurs chapelles des églises de la capitale furent décorées sous sa direction; on doit citer comme faisant le plus grand honneur à son goût celle de Ste-Geneviève, à la paroisse St-Etienne du Mont. Son goût fut aussi mis à profit par la maison Poussielgue-Rusand pour l'exécution de vases sacrés qui ont été très-remarqués à l'exposition

universelle de 1855. Devenu architecte en cathédrales, à force de les avoir étudiées et dessinées, le P. Martin fut chargé, malgré le concours ouvert à ce sujet et dans lequel un architecte anglais avait obtenu le prix, de la construction de Notre-Dame de la Treille, à Lille. Déjà les travaux étaient commencés sous sa direction intelligente, lorsque la mort vint le frapper pendant un voyage en Italie, où il était allé chercher de nouvelles inspirations. Il fut atteint, à Ravenne, d'une attaque d'apoplexie foudroyante et expira le 24 novembre 1856. Le P. Martin a laissé une foule de dessins, des planches sur bois au nombre de plus de huit cents, dont la moitié au moins se rapporte à un grand travail sur les carrelages historiés, qu'il se proposait de publier; il préparait aussi un grand ouvrage sur l'Alhambra, et un autre sur les Catacombes de Rome, qu'il a laissés inachevés. Le P. A. Martin est de plus auteur des ouvrages suivants : *Nouveau mois de la Ste-Vierge, contenant les exercices pour chaque jour du mois de Marie*, Paris, 1840, in-32; — *Chemin de la croix, précédé d'une Méthode pour entendre la sainte messe*, Paris, 1843, in-18; — les *Litanies de Notre-Dame de Lorette expliquées*, 1834, in-32, avec 36 lithogr.; — *Album de broderies religieuses*, 1854, in-4°; — *Mémoire sur deux chapiteaux du prieuré de Cunault-sur-Loire, et Note sur deux plaques émaillées découvertes à Preuilly en 1856* (dans les *Mémoires* de la société des antiquaires de France, t. 23). Une *Notice* sur ce laborieux jésuite a été publiée par M. F. de Lasteyrie dans le *Bulletin* de la société des antiquaires de France, 1857. A. M—Y.

MARTIN du Nord (NICOLAS-FERDINAND-MARIE-LOUIS-JOSEPH), homme politique français, naquit à Douai le 30 juillet 1790. Après avoir fait son droit à Paris, de 1808 à 1811, il revint exercer la profession d'avocat dans sa ville natale. Ses débuts furent brillants; il se trouva bientôt à la tête du barreau de Douai, chargé des affaires les plus importantes. En même temps, il commençait à s'occuper de politique. Il fit partie des associations libérales de son département durant les dernières années de la restauration, et acquit promptement une grande popularité. Il fut successivement nommé membre du conseil municipal, administrateur et vice-président de l'hospice de Douai, juge suppléant au tribunal de première instance. Elu député par le collège départemental du Nord aux élections de 1830, il fut dès lors toujours désigné sous le nom de Martin du Nord. Le nouveau député s'associa à la majorité de la chambre, et, dès la première session, il prit la parole dans la discussion de divers projets de loi importants, notamment dans ceux qui étaient relatifs aux cours d'assises et à l'expropriation ou l'occupation temporaire, en cas d'urgence, des propriétés nécessaires aux travaux de fortification. Rapporteur du projet de loi sur la traite des noirs (loi du 4 mars 1831), du projet

de loi réglant la procédure pour les délits de la presse, d'affichage et de criage public (loi du 8 avril 1831), il déploya pour la monarchie nouvelle un zèle et un dévouement qui le firent remarquer. Le collège de Douai *extra muros* le renvoya à la chambre aux élections de juillet 1831 ; à partir de cette époque les électeurs de Douai renouvelèrent son mandat jusqu'à sa mort sans aucune interruption. En 1832, le caissier général du trésor public, Kessner, avait pris la fuite en laissant dans la caisse de l'Etat un déficit de plus de six millions. Ce fait avait produit dans le pays une forte sensation ; les journaux libéraux et l'opposition en avaient profité pour accuser de négligence et d'incurie le ministre des finances, et demander qu'il fût personnellement pris à partie. La chambre même était vivement émue. Une commission d'enquête fut nommée à cette occasion. Martin du Nord fut membre de cette commission et chargé du rapport. Ce rapport, qui, tout en jetant quelque blâme sur la conduite du ministre, concluait en fait et en réalité à exonérer le pouvoir de toute responsabilité, fut l'objet des attaques les plus vives tant à la chambre que dans la presse. La majorité adopta les conclusions de la commission, mais nous devons rappeler que le retentissement de cette affaire fut tel, qu'un journal de Douai, *l'Indicateur*, ayant à ce sujet attaqué Martin du Nord en termes rien moins que modérés, fut acquitté par le jury devant lequel il avait été traduit par le député de Douai. Quoi qu'il en soit, la majorité de la chambre, alors toute dévouée au gouvernement, ne tarda point à donner à Martin du Nord de nouvelles preuves de sympathie ; elle l'élut l'un de ses secrétaires dans cette même session de 1832. Le gouvernement, de son côté, reconnaissait ces services en le nommant d'abord avocat général à la cour de cassation (6 août 1833), et ensuite procureur général près la cour royale de Paris (5 avril 1834), en remplacement de M. Persil, nommé garde des sceaux. En même temps (15 avril) il était désigné pour remplir les fonctions de procureur général près la cour des pairs, à l'occasion des affaires d'avril 1834 (voy. LOUIS-PHILIPPE), tâche lourde et difficile au milieu de l'effervescence des passions en lutte. Il sut dans ces circonstances allier une certaine bienveillance pour les accusés à l'accomplissement de son devoir. A l'ouverture de la session de 1834-1835, Martin du Nord était appelé à la vice-présidence de la chambre ; il prit rarement la parole dans cette session, son temps était absorbé par ses fonctions près la cour des pairs. En sa qualité de procureur général près la cour royale de Paris, il dut porter la parole et soutenir l'accusation dans le procès Fieschi, Morey et Pepin (voy. FIESCHI), et ensuite dans le procès contre Alibaud (voy. ALIBAUD). Réélu vice-président de la chambre à l'ouverture de la session de 1836, Martin du Nord, dont les services ren-

dus au gouvernement de juillet ne pouvaient être contestés, fut nommé ministre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce (19 septembre 1836). Dès lors, il eut à présenter et à soutenir devant les chambres les projets de loi rentrant dans ses attributions. Il obtint notamment de nombreuses allocations de crédits pour l'encouragement de l'agriculture et pour l'exécution de grands travaux de route ou de navigation ; mais la question la plus importante discutée sous son ministère fut celle de savoir si l'établissement des chemins de fer serait confié à l'Etat ou à des compagnies particulières. Contre son opinion et malgré ses efforts, la chambre des députés adopta, conformément à l'avis d'une commission nommée dans son sein, le système de la confection par les compagnies et sans subvention de l'Etat. Le 1^{er} avril 1839, Martin du Nord dut résigner son portefeuille en même temps que ses collègues ; le 27 décembre de la même année, il fut de nouveau réélu vice-président de la chambre des députés ; enfin il fit partie du cabinet du 29 octobre 1840. Nommé garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, il conserva cette haute fonction presque jusqu'au moment de sa mort. Il présenta et fit voter, entre autres lois, celle du 21 juin 1843 sur la forme des actes notariés, celle du 18 juin 1843 fixant le tarif des droits à percevoir par les commissaires-priseurs, celle du 3 mai 1844 sur la police de la chasse, celle du 19 juillet 1845 sur l'organisation du conseil d'Etat. En même temps il prenait la parole au sujet des projets de loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique (loi du 3 mai 1844), sur le travail des enfants dans les manufactures (loi du 22 mars 1844), sur les brevets d'invention (loi du 5 juillet 1844, etc.). Martin du Nord paraissait plus que jamais avoir la pleine confiance du gouvernement, quand, le 16 janvier 1847, le *Moniteur* annonça que M. Dumon, l'un de ses collègues, était chargé de l'intérim du ministère de la justice et des cultes, l'état de santé de Martin du Nord exigeant sa retraite momentanée des affaires. En même temps, les bruits les plus étranges se répandaient à Paris, attribuant à d'autres motifs la retraite du ministre de la justice. Ces bruits furent énergiquement démentis par sa famille, et même donnèrent lieu en 1848 à un procès à la suite duquel intervint un jugement qui les déclara calomnieux (voy. *Gazette des Tribunaux* du 18 février 1848). Martin du Nord est mort, avant ce procès, au château de Lormois, dans le département de Seine-et-Oise, le 12 mars 1847. M. E. Reverchon, qui avait été le chef du cabinet de Martin du Nord pendant les cinq dernières années de son ministère, a publié : *Notice sur M. Martin du Nord*, Paris, 1849, in-8° de 174 pages. E. D—s.

MARTIN de Strasbourg (EDOUARD) naquit à Mulhouse le 7 juin 1801, d'une famille protestante. Ses premières inclinations le portèrent

vers les études du droit; mais la modicité de fortune de ses parents ne suffisant pas aux exigences qu'imposait le choix de cette carrière, il dut y suppléer par son propre travail. A l'aide de quelques économies faites en donnant des répétitions, il se procura les moyens d'aller suivre à Strasbourg les cours de la faculté de droit. Reçu avocat le 1^{er} mai 1827, il se fit inscrire sur le tableau de l'ordre, et ses débuts furent couronnés de succès. Il ne tarda pas à occuper le premier rang dans le barreau de la ville où il exerçait, et se maria le 5 novembre 1828 à la fille du doyen de la faculté de théologie protestante de Strasbourg. Le 16 mai 1829, il obtenait le grade de docteur en droit, et prenait une part brillante à un concours ouvert à Strasbourg pour une chaire de professeur à la faculté de droit. Peu de temps après, survint la révolution de juillet, que Martin accueillit avec enthousiasme. Mais il ne tarda pas à voir qu'elle ne lui donnait point tout ce que s'en étaient promis ses opinions avancées. Ces illusions perdues le jetèrent dans le parti républicain, auquel il resta dès lors attaché jusqu'à la fin de sa vie. L'ébullition révolutionnaire était loin d'être éteinte en Alsace. L'opposition y prenait souvent les formes de l'hostilité : de là une série de procès politiques, dans la défense desquels, par son talent et par son caractère, Martin de Strasbourg joua le premier rôle. Ainsi, en 1834, il défendit l'association du Bas-Rhin contre l'impôt des boissons et du sel, et plaida la constitutionnalité du refus de l'impôt. Les prévenus furent acquittés. En 1835, une poursuite comme association illégale fut formée contre le cercle patriotique de Strasbourg, dont Martin lui-même faisait partie. Condamné en première instance, il obtint devant la cour royale de Colmar un acquittement général. Il prit aussi part et se distingua dans l'affaire de la fameuse conspiration de Strasbourg, où il plaida pour M. de Querelles, qui, comme on le sait, fut renvoyé absous par le jury avec tous les accusés. Au milieu de ces travaux et de ces luttes, la popularité de Martin ne cessait de grandir, et en 1837, il fut porté et élu par l'opposition comme l'un des députés de Strasbourg. Dès lors, il se fixa à Paris, où il acheta une charge à la cour de cassation. A la chambre des députés, il ne joua qu'un rôle secondaire. Il ne monta guère à la tribune que pour y parler sur des questions spéciales, qui ont peu le privilège de passionner les débats ou les esprits. Nous devons toutefois faire exception pour le discours qu'il prononça à propos de l'élection de M. de Girardin, où certes toutes les passions étaient en mouvement, au dehors comme au dedans de la chambre. Il prit part notamment à la discussion des projets de loi sur les faillites, sur la compétence des tribunaux, sur les aliénés. En 1840, sa santé l'obligea à donner sa démission, et ce ne fut qu'au bout de deux années qu'il put reprendre la direction de son

cabinet. Au barreau de la cour de cassation, Martin de Strasbourg avait déjà conquis et garda une place considérable. Pendant huit ans, il plaida presque tous les procès de presse déferés à ce tribunal suprême. Parmi ses triomphes dans cette enceinte, on cite l'arrêt qu'il obtint avec Crémieux, faisant admettre les israélites à prêter serment dans les formes prescrites à tout Français par la loi civile. Cependant il pressentait la révolution du 24 février, et dans cette journée il fut un de ceux dont l'influence contribua le plus à rétablir la concorde entre les deux fractions alors très-divisées du parti républicain. Il faisait partie de la réunion du *National*, où fut formé un gouvernement provisoire; on voulait l'y placer, mais il refusa obstinément. Naturellement, son influence fut grande dans le gouvernement nouveau; mais, fidèle à ses idées de désintéressement, il déclina les fonctions de président de la cour de Paris et celles de procureur général à la cour de cassation que le pressait vivement d'accepter le ministre de la justice. Nommé à l'assemblée constituante par le département du Bas-Rhin, il fut élu, le premier, membre de la commission de constitution, prit une part active aux travaux de cette commission et plus tard à la discussion du projet lui-même. C'est à lui que furent dues plusieurs dispositions de la constitution, entre autres, l'article 84, attribuant au jury l'estimation des dommages-intérêts réclamés pour délit de presse, et l'article 89 instituant le tribunal des *conflits*. Il appuya aussi avec une grande énergie l'amendement Grévy proposant d'attribuer la nomination du président de la république à la représentation nationale et non au suffrage populaire. Aux élections de 1849, Martin de Strasbourg ne fut pas réélu et rentra dans la vie privée. Après les événements de 1851, il refusa le serment au pouvoir nouveau, renonçant ainsi à sa profession. Sa santé, depuis longtemps chancelante, s'affaiblissait d'ailleurs visiblement. Après avoir languì et cruellement souffert pendant quelques années, il mourut le 21 décembre 1858. Sa veuve le suivit quelques mois après, au milieu d'un travail qu'elle destinait à recueillir en un volume les mémoires rédigés par son mari comme avocat à la cour de cassation, et qui, pour la plupart, touchaient à d'importantes questions de jurisprudence, soit politique, soit civile. Martin était animé d'un profond sentiment religieux. Il croyait à un ordre moral inséparable de la pensée de Dieu. Il croyait à une vie future, conséquence nécessaire de ces deux idées fondamentales. Chez lui donc, Dieu, la justice, l'immortalité de l'âme se liaient intimement et étaient la base de toutes ses croyances. Son âme, à laquelle l'idée du sacrifice était naturelle, était en même temps empreinte de l'esprit évangélique. Martin accepta la doctrine du Christ dans toute sa sublimité. Il fit plus, il la pratiqua toute sa vie, s'oubliant entièrement, et se dévouant aux autres sans

qu'une ombre d'égoïsme ait jamais plané sur son âme aimante. C—Z—N.

MARTINE, impératrice. Voyez HERACLEONAS et HERACLIUS II.

MARTINE (GEORGE), médecin, né en Écosse, vers la fin du 17^e siècle, alla étudier à Leyde, où il prit ses grades. De retour dans sa patrie, il exerça son art à St-André avec succès, et communiqua divers mémoires à la société royale d'Édimbourg, qui en a publié quelques-uns dans son recueil. Il fut ensuite employé sur les flottes du roi. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont : 1^o *De similibus animalibus et animalium calore*, Londres, 1740, in-8^e, trad. en français, Paris, 1751, in-12. L'auteur emploie les calculs algébriques et la géométrie pour apprécier la force du cœur ; mais il n'a pu convaincre les lecteurs instruits. D'ailleurs il n'a traité que superficiellement cet important sujet, et s'est perdu dans des citations fort étrangères, et qui attestent qu'avec des talents distingués il était rempli de mauvais goût. Ainsi, au milieu des calculs élevés de la géométrie, il entasse des citations de Virgile, d'Horace, de Lucrèce, etc. 2^o *Essay medical and philosophical*, in-8^e, Londres, 1740. Plusieurs des points contenus dans le livre précédent sont reproduits ici. 3^o *In Bartholomæi Eustachii Tabulas anatomicas commentaria*, in-8^e, Édimbourg, 1755. Cet ouvrage fut publié après la mort de l'auteur, qui y a introduit d'intéressantes remarques historiques sur les ouvrages et les découvertes de plusieurs anatomistes, tels que Vesale, Deleboe, Fallope, etc. Martine, en exerçant une judicieuse critique sur les découvertes d'Eustachi, loue dignement ce qu'il a fait de recommandable ; c'est ainsi qu'il exalte ses grands travaux sur la névrologie ; il trace ensuite un tableau curieux des progrès de cette partie importante de l'anatomie. Martine mourut vers 1743. F—R.

MARTINEAU (le P. ISAAC), né à Angers, le 22 mai 1640, d'une famille distinguée, entra dans la compagnie de Jésus en 1665, et fit profession à Paris huit ans plus tard. Depuis plusieurs années, il enseignait dans une ville de province, lorsqu'il fut appelé en 1682 à la chaire de philosophie du collège Louis le Grand, où était le fils du prince de Condé. Avant de faire venir Martineau à Paris, les supérieurs annoncèrent à ce prince qu'ils avaient un excellent régent de philosophie, mais qu'ils n'osaient le donner à M. le duc, parce qu'il était extrêmement laid (la petite vérole l'avait défiguré). « Est-il plus laid que le démon ? » demanda le prince, qui, après l'avoir vu, dit : « Il ne doit pas faire peur à qui a vu Pélasson ; on s'accoutumera à le voir et on le trouvera beau. » En effet, la cour s'habitua si bien au P. Martineau, qu'il devint confesseur du duc de Bourgogne. Il suivit ce prince au siège de Lille et eut la curiosité de l'accompagner pendant une reconnaissance des retranchements de

Marlborough, qui furent examinés, afin de savoir si et par où ils pouvaient être entamés. L'attaque n'ayant pas eu lieu, les ennemis du Dauphin répandirent le bruit que Martineau, dans une lettre écrite au P. la Chaise, assurait qu'il avait conseillé d'attaquer les retranchements, mais que le duc de Bourgogne s'y était opposé. C'était mettre, en fait de bravoure, ce prince fort au-dessous de son confesseur. Pour dissiper tous les bruits, le P. la Chaise fut obligé de montrer à Louis XIV la lettre qui n'était qu'un simple récit de la visite aux retranchements. Après la mort du duc de Bourgogne, Martineau fut nommé confesseur du petit Dauphin. Il devint provincial de son ordre en 1713, et mourut en 1720. On a de lui : 1^o *Oraison funèbre de Louis, prince de Condé*, Paris, 1687, in-4^o ; 2^o *les Psaumes de la pénitence, avec des réflexions*, Paris, 1710, in-12 ; 3^o *Vertus du duc de Bourgogne*, Paris, 1712, in-4^o ; 4^o *Méditation sur la plus importante vérité du christianisme, pour une retraite*, Paris, 1714, in-12. A la mort du P. Bourdaloue, en 1704, le P. Martineau, qui était supérieur de la maison professe, écrivit son éloge, qui fut imprimé d'abord séparément, ensuite dans le tome 3 du *Carême* de ce prédicateur célèbre. Z.

MARTINEAU (Louis), né à Châtellerault, vers 1755, fut député de la Vienne à l'assemblée législative, puis à la convention nationale ; vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis à l'exécution. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, après la session conventionnelle, il en sortit en 1798. Martineau exerçait en 1814 les fonctions de procureur impérial près le tribunal civil de Châtellerault. Forcé de sortir de France, comme régicide, en 1816, il partit pour Berne, où il arriva le 10 février 1816 ; mais n'ayant pas obtenu la permission d'y séjourner, il continua sa route pour Zurich, où il demeura longtemps. Après la révolution de 1830, il revint à Châtellerault, et y mourut le 23 mai 1835. Quelques jours auparavant, il avait remis au curé de sa paroisse la déclaration suivante : « Je, L. Martineau, soussigné, confesse devant Dieu que « la part que j'ai prise dans le procès du roi « Louis XVI a été l'effet de l'entraînement du « moment, que je m'en suis toujours repenti, et « que j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Je prie Dieu de me pardonner aussi les « mauvais exemples et scandales que j'aurais pu « donner en ne pratiquant pas la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je « désire finir mes jours. » M—D J.

MARTINEL (JOSEPH-FRANÇOIS-MARIE DE), agronome distingué, naquit à Aix, en Savoie, le 28 octobre 1763. Il entra au service de la république française, aussitôt après l'invasion de sa patrie, en 1792 ; se distingua dans plusieurs occasions et parvint au grade de colonel. En 1814, il quitta la carrière des armes et se retira à Lyon, où ses connaissances en botanique le firent nommer

directeur de la pépinière départementale. Il s'appliqua surtout à propager la culture du mûrier et à perfectionner l'art d'élever les vers à soie. Ses observations et ses essais sont consignés dans les actes de la *société linnéenne de Lyon*, dont il avait été un des fondateurs. Martinel possédait dans la presqu'île de Perrache un petit jardin qu'il cultivait lui-même; il y fit sur les pommes de terre de nombreuses expériences dont il rendit compte dans les *Bulletins de la société d'encouragement*, à laquelle il appartenait, ainsi que dans les *Mémoires de la société d'agriculture du département du Rhône*. Cet agronome mourut à Lyon le 10 avril 1829. On a de lui : 1° Carte du Piémont, divisée en six départements, Turin, 1799; 2° Carte de la république Cisalpine; 3° cinq Tableaux sur la culture de la solanée parmentière (pomme de terre), Lyon, 1821 et années suiv., in-fol. M. Bonafous a publié sur Martinel une intéressante *Notice*, Paris, 1829, in-8°. M—d j.

MARTINEL de Visan (JOSEPH-MARIE-PHILIPPE), conventionnel, né à Rousset en 1763, fut député de la Drôme à la convention nationale, et doit sans nul doute être considéré comme un des votants les plus courageux dans le procès de Louis XVI. Il opina d'abord, ainsi que la presque totalité des membres, pour la culpabilité; mais sur la seconde question, s'il y aurait appel au peuple, il s'exprima ainsi : « Je réclame contre « un décret monstrueux, extorqué plutôt par la « vengeance que rendu par la sagesse. La république ne peut exister que quand le peuple « l'aura fondée. Je fais appel au peuple de ces « décrets et je dis oui. » Il vota ensuite pour la détention, le bannissement à la paix, le sursis; enfin il se montra sur toutes les questions aussi juste que courageux. Réélu au conseil des Cinq-Cents, après la session conventionnelle, il entra, en 1799, au corps législatif. En 1814, il se retira à Avignon, sa patrie, où il mourut paisiblement le 21 février 1833. M—d j.

MARTINELLI (DOMINIQUE), architecte, né à Lucques, en 1650, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, qui n'éteignit point en lui le goût des arts; il cultiva le dessin avec succès, et ses talents pour l'architecture le rendirent célèbre. Il alla se perfectionner à Rome, où il obtint la place de conservateur de l'académie de St-Luc, et une chaire de perspective et d'architecture. Sa réputation l'ayant fait appeler à Vienne, il y donna les dessins du palais du prince de Lichtenstein, ainsi que d'un grand nombre d'autres palais élevés en diverses parties de l'Allemagne. Il contribua également à la construction de plusieurs ports et fortifications. Ses ouvrages d'architecture sont remplis de magnificence, et annoncent un grand jugement dans l'invention, une entente parfaite des accessoires, et un véritable goût dans la manière dont il a su concilier la solidité des anciens avec l'élégance des modernes. Il dessinait à l'aquarelle, d'une touche pleine de finesse et d'es-

prit; les dessins qu'il a exécutés en ce genre sont estimés et recherchés. L'état qu'il avait embrassé ne put adoucir son caractère violent, colére et intéressé à l'excès. Il mourut à Vienne en 1718. P—s.

MARTINENGO (dom TITE-PROSPER), savant philologue, et bon poète grec et latin, était né dans le 16^e siècle, à Brescia, de l'ancienne et illustre famille des comtes de Barco. En 1542, il embrassa la règle de St-Benoît dans la congrégation du Mont-Cassin; et, partageant ses loisirs entre les pieux exercices de son état et la culture des lettres, il se rendit très-habile dans les langues. Son mérite, joint à sa naissance, devait l'élever aux premières dignités de son ordre; mais, content du simple titre de prieur, il se retira dans un monastère près Bologne, afin de pouvoir se livrer plus tranquillement à la prière et à l'étude. La solitude lui révéla son talent naturel pour la poésie; et il composait des vers grecs avec une telle facilité qu'il obtint de ses contemporains les glorieux surnoms de Pindare et d'Homère. (Voyez *Quirini specim. litterat. Brixianæ*.) Sa réputation étant parvenue à Rome, il y fut appelé par le collège des cardinaux pour travailler à la révision des *OEuvres* de St-Jérôme, dont Paul Manuce préparait une nouvelle édition, qui parut à Rome en 1565. Depuis, il s'occupa, de concert avec quelques autres savants, à revoir, d'après les meilleurs manuscrits, les textes des *OEuvres* de St-Jean Chrysostome et de Théophylacte; et l'on sait qu'il eut part à la belle édition grecque de la *Bible* qui fut publiée en 1586 par le cardinal Caraffa; cette édition est généralement connue sous le nom de *Bible sixtine*, parce qu'elle fut imprimée avec le privilège de Sixte V. La cour de Rome voulut récompenser les services de Martinengo par un évêché; mais, averti des intentions du pape, il prétexta le mauvais état de sa santé pour revenir à Brescia. Ce bon et respectable vieillard y termina ses jours, dans des exercices de piété, le 6 octobre 1595. On a de lui : 1° *le Bellezze dell' uomo, conoscitore di se stesso*. Ce sont des discours philosophiques d'après les principes de Platon, dont il faisait une lecture assidue. 2° *Un Panégyrique*, grec et latin, au pape Sixte V, Rome, 1587, in-4°; 3° un recueil de vers (*Poemata diversa*), Rome, 1582; 2^e édition, revue et augmentée; *ibid.*, 1589 ou 1590, 3 parties, in-4°. Les deux premières contiennent les vers latins, et la troisième les vers grecs, tous sur des sujets pieux. Ce volume, devenu rare, est assez recherché. Des différentes notices publiées sur ce docte religieux, la plus étendue comme la plus intéressante est celle qu'on trouve dans la *Libreria di Leopold. Martinengo*, p. 128 (voy. Balt. ZAMBONI). W—s.

MARTINENGO-COLEONI (le comte JEAN-HECTOR), de cette branche de l'ancienne famille brescienne Martinengo dont un membre épousa l'une des quatre filles du célèbre capitaine Barthélemy Coleoni, avec l'obligation d'en joindre le

nom au sien (*voy. COLEONI*), naquit à Brescia vers 1754. Après ses premières études faites à Bologne et dans le collège Nazareno, à Rome, il s'appliqua tellement à l'architecture militaire, qu'en 1782 il fut en état d'envoyer au roi de Prusse, Frédéric II, un plan de nouvelles constructions pour les forteresses régulières, dans lequel il triplait les feux de défense et évitait les inconvénients des batteries couvertes. En 1785, il entra dans le 10^e régiment des hussards prussiens avec le grade de cornette. En 1789, il revint dans sa patrie. Lorsque Bonaparte porta la révolution en Italie, Martinengo devint un de ses plus zélés partisans; et le gouvernement établi par le vainqueur lui confia, en 1797, avec le titre d'inspecteur, l'organisation de divers corps de troupes. Chargé en outre de diriger les fortifications de Brescia, Martinengo y fit travailler tous les citoyens de la ville, les animant par ses discours patriotiques; et l'ouvrage fut fait en trois jours. Il entra, cette même année, dans le corps législatif de la république cisalpine, et fut envoyé, en 1798, comme ministre plénipotentiaire à la cour de Naples. Au mois de janvier, l'année suivante, il passa à Rome en la même qualité; mais le ministre que le directoire de France y avait envoyé ayant voulu le diriger et le dominer, il demanda son rappel et l'obtint. Quand les Austro-Russes expulsèrent les Français d'Italie, Martinengo fut arrêté avec ses deux frères, et enfermé dans les prisons de Milan, d'où il ne sortit qu'après la bataille de Marengo. Bonaparte le chargea de nouveau d'organiser les troupes. Il fut commandant en chef des gardes nationales du département de la Mella, dont Brescia était le chef-lieu; mais bientôt le gouvernement ayant pris ombrage de cette milice, Martinengo cessa d'en être le commandant. Il se rendit à la consulte tenue à Lyon par Bonaparte, en 1801, et y fit partie de la commission des Trente. De retour en Italie, il entra au corps législatif, et en fut nommé président. Il présenta au vice-président de la république un mémoire, qui fut imprimé, sur l'organisation d'une armée italienne; et, dans un autre mémoire particulier qu'il communiqua au même, il manifesta des vues qui annonçaient l'intention de rendre l'Italie indépendante des étrangers et de Bonaparte lui-même. Le gouvernement lui en sut mauvais gré; mais l'auteur parut renoncer à ses idées quand il vit Napoléon se faire couronner roi d'Italie. Alors il s'empessa de former, avec l'élite de la jeunesse brescienne, une des quatre compagnies d'honneur destinées au nouveau souverain, et il escorta, avec la compagnie qu'il avait créée, madame Bacciocchi, devenue duchesse de Lucques et de Piombino, jusqu'à son duché. En 1805, il présenta à Napoléon le modèle d'une machine incendiaire de son invention, propre à la défense des ports et rades, et publia, peu après, un opuscule sur la cavalerie. En 1806, il eut le commandement de toutes

les compagnies des gardes d'honneur; et, en 1807, le vice-roi l'envoya à Paris pour une mission secrète. Il fut nommé sénateur le 10 octobre 1809, et chambellan en février 1810. La guerre de cette époque lui fournit de nouvelles occasions de signaler son zèle; il eut la commission d'organiser de nouveaux corps et d'approvisionner l'armée et les places fortes. Au rétablissement de la puissance autrichienne, en 1814, Martinengo, qui ne conservait plus que le titre de colonel de la garde royale, le perdit par le licenciement de ce corps. Nommé, en mai 1815, colonel du régiment d'infanterie *grand-duc de Toscane*, il demanda son congé pour se retirer dans sa patrie, où il vécut depuis loin des affaires, et mourut dans un âge fort avancé. G—N.

MARTINENGO (le comte JÉRÔME-SILVIO), de la même famille que les précédents, naquit à Venise le 12 juillet 1753, étudia d'abord au collège de Parme, puis à celui des jésuites de Bologne. A peine ses études finies, il revint à Venise et y épousa Elisabeth Michiel. Il occupa successivement plusieurs charges importantes et devint sénateur; il était *sage* du commerce lorsque les événements qui amenèrent, en 1797, la chute de la république, le firent rentrer dans la vie privée. Martinengo usa noblement de ses loisirs et de ses richesses; il cultivait les lettres avec succès, et, n'ayant point d'enfants, il dépensait en bonnes œuvres la plus grande partie de ses revenus. Il fit achever à ses frais le dôme de Brescia, et dota plusieurs établissements. Cet homme de bien, aussi modeste que vertueux, mourut le 21 juillet 1834, après une longue et douloureuse maladie. Il a laissé trois traductions italiennes : 1^e du *Paradis perdu* de Milton, imprimé avec le plus grand luxe, Venise, 1801, 3 vol. in-4^e; 2^e du *Paradis reconquis*, du même; 3^e du poème latin de Zamagna intitulé *Navis aerea*. Ces deux dernières traductions n'ont pas été publiées. Sa biographie a été écrite par le professeur Meneghelli, sous ce titre : *Del cavaliere conte Girolamo Silvio Martinengo e de' suoi scritti*, Padoue, 1835, in-8^o. A—Y.

MARTINET, avocat, sous le règne de Louis XIII, se détacha de la foule de ses rivaux par un jugement et une pureté de goût remarquables pour cette époque. Ceux qui ont recherché les progrès de l'éloquence judiciaire parmi nous se sont accordés à faire honneur à Patru des premiers essais estimables qu'elle produisit. Sans entrer dans l'examen du mérite réel de Patru, nous réclamerons contre les éloges trop exclusifs dont on l'a comblé. Martinet avait été son précurseur; pendant la longue période de ses succès au barreau, aucun autre orateur ne se distingua par autant de sens et par des qualités aussi précieuses; mais sa réputation, renfermée dans l'enceinte du palais, n'eut point d'écho au dehors; et, tandis que Patru, placé à la source des honneurs littéraires et classé parmi les écrivains qui épuraient

la langue, pouvait compter sur de nombreux prôneurs, Martinet se montra peu soigneux de sa renommée et ne la confia qu'à des *factums*, sorte d'écrits qui, de tous, sont les plus vite oubliés. C'est dans son plaidoyer contre la duchesse douairière de Rohan qu'il faut chercher les premières pages bien pensées et d'un ton soutenu dont puisse s'honorer le barreau français. La duchesse avait à cœur de se venger de sa fille, qui s'était mariée contre sa volonté. Dans ce dessein, elle avait jeté les yeux sur un jeune aventurier végétant en Hollande et l'avait reconnu pour son fils. Des craintes sur la sûreté de cet enfant l'avaient, disait-elle, déterminée, ainsi que son mari, à le faire élever secrètement. Ce roman, subitement mis au jour par la colère, ne fut pas accueilli par les maisons de Rohan et de Béthune, auxquelles appartenaient la douairière. Elles chargèrent Martinet et un autre orateur accrédité, nommé Gautier, dont la causticité a été signalée par Boileau, de démasquer la fraude devant le parlement de Paris. Un plan sage, une argumentation serrée, une louable simplicité de style, recommandèrent le discours de Martinet; il crut que son sujet comportait assez d'intérêt en soi pour n'avoir pas besoin d'autres ornements. Son auxiliaire se jeta, au contraire, dans les aberrations accoutumées d'une érudition laborieuse, et développa un texte plein d'apprêt où le point litigieux se trouvait éclipsé. Les juges se prononcèrent contre l'aventurier (1); et la discussion solide de Martinet avait puissamment influé sur cette décision; mais l'opinion publique le mit au-dessous de son confrère. Patru lui-même, dont il nous reste un exorde dans la même affaire, partagea le tort d'un pareil jugement. Cette cause fut plaidée en 1646, onze ans avant la publication des *Provinciales*. Martinet ne se soutint pas à la même hauteur dans ses autres plaidoyers, dont le détail nous a paru inutile à donner ici. Il savait, il est vrai, se soustraire au besoin d'une admiration malentendue, et se permettait de protester de temps en temps contre les applaudissements dont on couvrait ses confrères. Une épigramme latine qu'il fit contre le parlement, enthousiasmé d'un plaidoyer prononcé, à l'âge de quatorze ans, par Jacques Corbin, qui figura depuis parmi les noms décriés par Boileau, en est une nouvelle preuve;

*Vidimus a/tonito puerum garrire senatu :
Bis pueri, puerum qui stupere senes !*

Mais nous devons avouer que Martinet ne se garantit pas entièrement de l'exemple contagieux de ses contemporains. Toutefois, en se les approchant, il sut atténuer leurs défauts, et s'il ne se refusa point l'abus de l'érudition, il eut soin de

la présenter sous des formes moins indigestes, et fit en sorte que le tissu de sa composition ne fût pas appauvri par des citations étrangères. Les éloges que nous lui donnons paraîtraient infirmes par quelques lignes de Boileau, dans le commencement de son dialogue des *Héros de roman*; mais nous observerons que ce critique ne se montre point scrupuleux sur les noms qu'il immole à la satire, et peut-être avait-il conservé quelque humeur d'avoir été obligé d'entendre Martinet dans sa jeunesse. — Ce dernier laissa une fortune considérable à son fils, *Louis MARTINET*, rimeur au-dessous du médiocre, que Sanlecque raille sous le nom de *Baudinet*; et sur qui les traits de Boileau eussent tombé plus justement que sur son père. Il était un des pourvoyeurs du *Mercurie galant*, et l'on connaissait de lui un poème détestable, intitulé *le Tombeau de Turenne*. Pourvu d'une charge d'aide des cérémonies à la cour, il s'en défit pour se livrer tout entier à une vie épicurienne, et mourut en 1694.

F—T.

MARTINET, officier contemporain de Folard, mérite une place à côté de ce tacticien par les changements qu'il a introduits dans les manœuvres de l'armée. Il est cependant probable que, sans quelques lignes de Voltaire, il serait à peu près inconnu. Il n'y avait point alors d'inspecteurs d'infanterie et de cavalerie comme on en a vu depuis (dit l'historien de Louis XIV); mais deux hommes uniques, chacun dans son genre, Martinet et le chevalier de Fourille, en remplissaient les fonctions. Martinet mettait l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Fourille faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an (1669) que Martinet avait mis la baïonnette en usage dans quelques régiments. Avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante et uniforme. Cette arme terrible était connue, mais peu pratiquée, parce que les piques prévalaient. La formation des colonnes et des évolutions rapides dut aussi beaucoup aux combinaisons de Martinet. Il se distingua au fameux passage du Rhin chanté par Boileau; mais le poète craignit de mêler à ses flatteries le nom vulgaire d'un officier de fortune. Martinet avait découvert au milieu du fleuve un gué qui ne laissait que peu de pas à franchir à la nage, et il avait imaginé des bateaux en cuivre ou pontons qui pouvaient se transporter aisément sur des charrettes ou à dos de mulet, comme cela se pratiquait encore aujourd'hui. Ses inventions furent d'une grande utilité à Louis XIV pour la réduction de la Hollande. On ne peut douter qu'il n'ait eu une part brillante aux autres faits d'armes du corps dont il avait perfectionné le service, et qu'en tout il n'ait fait faire à l'art des progrès plus considérables et plus réels que Folard. Cependant l'histoire ne s'en est pas occupée, et nous nous estimons heureux de pouvoir réparer à son égard un trop injuste oubli.

F—T.

(1) Le P. Griffet essaya, plus d'un siècle après, en 1767, de réhabiliter la mémoire de ce personnage; il publia sa vie et l'histoire de son procès, sous ce titre : *Histoire de Tancrède de Rohan*, etc., Liège, 1767, in-12.

MARTINET (JEAN-FLORENT), historien, né en Hollande le 12 août 1729, devint pasteur des Memnonites à Zutphen, où il mourut en 1796. On a de lui : 1^o le *Catéchisme de la nature*, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage obtint un grand succès et contribua beaucoup à répandre en Hollande le goût de l'histoire naturelle. 2^o *Histoire du monde*, 8 vol. in-8°; 3^o *Manuel des marins*. C'est un cours de morale fort bien fait, à l'usage des gens de mer. 4^o *Abrégé de l'histoire des Pays-Bas unis*, ouvrage élémentaire et dont il existe une traduction française, Amsterdam, 1790, in-8°. M-D j.

MARTINET (LOUIS-FRANÇOIS), curé de St-Laurent, à Paris, naquit à Épernay, diocèse de Reims, le 19 avril 1753. A l'âge de seize ans, il entra chez les chanoines réguliers de la congrégation de France, et, pendant son cours d'études à l'abbaye de Ste-Geneviève de Paris, il se fit remarquer par ses supérieurs, qui lui confièrent de bonne heure l'enseignement de la philosophie et de la théologie dans la maison de Beauvais. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-cinq ans, il fut pourvu du prieuré de Daon, au diocèse d'Angers. C'est en cette qualité qu'il fut élu député à l'assemblée provinciale du clergé d'Anjou et plus tard député aux états généraux de 1789. Fidèle aux principes de la minorité de l'assemblée constituante, il fut constamment opposé aux mesures législatives qui, sous l'apparence d'une réforme utile, cachaient un but de destruction et de ruine (1). Il parvint à se soustraire à la persécution et émigra en Angleterre. Là il ne partagea pas les illusions de ses compagnons d'exil sur leur prochain retour en France, et, dans le but d'exercer son ministère d'une manière utile, il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la langue anglaise. Doué d'une activité infatigable, il avait de plus puisé dans les exercices de l'état religieux des habitudes d'ordre et de régularité qui, en réglant judicieusement l'emploi du temps, contribuent si puissamment au succès; aussi fut-il bientôt capable d'enseigner le français; et, pendant son séjour à Londres, il trouva dans ses leçons des ressources qui lui assurèrent une existence honorable et lui permirent souvent d'adoucir le sort de ses malheureux compatriotes. En 1801, il rentra en France, et à l'époque du concordat, il fut nommé curé de Courbevoie. Il passa de là à la paroisse de St-Leu-St-Gilles, à Paris, lorsque M. Laurent, qui en était curé, fut nommé évêque à Metz. C'est à l'abbé Martinet que l'on doit la conservation de l'église de St-Leu, et malgré l'opposition de M. Frochot, alors pré-

fet de la Seine, il parvint à intéresser de puissants protecteurs, et l'église ne fut point aliénée. On lui accorda même des fonds considérables pour les réparations et l'embellissement de l'édifice. En 1820, il fut nommé curé de l'église paroissiale de St-Laurent, et, quoique d'un âge déjà avancé, son zèle et son activité ne se démentirent point dans l'administration de cette immense paroisse. Il était d'une exactitude scrupuleuse pour l'accomplissement des devoirs de sa charge pastorale. Il mourut le 30 mai 1836, après avoir reçu tous les secours de la religion en présence de son clergé, à qui il recommanda avec la plus vive instance les enfants qui se préparaient à la première communion. L'abbé Martinet était un des prêtres les plus recommandables du clergé de Paris. Par son testament, il institua différents legs en faveur du petit séminaire de Paris et des pauvres de St-Laurent et de St-Leu. B—v—e.

MARTINETTI (JEAN-BAPTISTE), architecte italien, naquit en 1764 à Bironico, dans le canton du Tesin. Dès l'âge de onze ans, il alla étudier à Bologne, où il trouva un généreux protecteur dans le marquis Zambeccari. Après avoir fait son cours de mathématiques, il se fixa dans cette ville, et fut bientôt chargé de travaux importants. Le conseil municipal de Bologne le nomma son architecte, et le gouvernement pontifical son inspecteur du génie. Parmi les nombreux édifices qu'il construisit, on remarque surtout le collège Montalto, la villa Ravona, bâtie pour le marquis Zambeccari, et la magnifique villa Aldini sur la colline Adel-Monte, près de Bologne. Rome lui doit son magnifique abattoir près du forum de Flaminus. Martinetti était membre d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Italie, et il mourut le 18 octobre 1829. Il n'avait publié que trois mémoires concernant les défauts des voitures, la culture des pommes de terre et les herbes fourragères. Ses écrits les plus importants sont restés manuscrits. A—v.

MARTINEZ (HENRICO), ingénieur mexicain, fut élevé en Espagne, où il fit des progrès rapides dans les mathématiques, la géographie et l'hydraulique. Le roi lui ayant conféré le titre de cosmographe, il passa au Mexique, et fut chargé en 1607, par le vice-roi, marquis de Salinas, du dessèchement artificiel de cette contrée, afin de préserver des inondations la capitale de la nouvelle Espagne. Il donna le plan de la *Desagua de Huehuetoca*, ou canal d'épuisement, et présida aux travaux. L'écoulement des eaux devait se faire par une galerie souterraine, qui fut commencée le 28 novembre de la même année. Le vice-roi, en présence de l'*audiencia*, donna le premier coup de pioche. Quinze mille Indiens furent occupés à cet ouvrage, que l'on termina en onze mois avec une célérité extraordinaire. La nature du sol, la forme de la vallée, avaient rendu nécessaire un percement souterrain. On reprocha

(1) On trouve six fois le nom de l'abbé Martinet dans le recueil des *Déclarations et protestations des députés aux états généraux*, publié par le marquis de Clermont-Mont-St-Jean, 1814, in-4°. D'abord contre le refus de l'assemblée, le 13 avril 1790, de reconnaître la religion catholique religion de l'Etat; ensuite contre le rapport sur les attentats des 5 et 6 octobre 1789; contre la déchéance prononcée éventuellement, le 30 mars 1791, à l'égard du roi; contre les décrets qui rendirent le roi captif en juin 1791; sur la révision des décrets en août 1791; et enfin sur l'administration des finances de l'Etat.

bientôt à Martinez, quoique son plan eût été sagement conçu, d'avoir fait creuser une galerie souterraine qui n'était ni assez large ni assez profonde. Les ingénieurs se disputèrent; on changea de plan. Un nouveau vice-roi eut la témérité d'ordonner à Martinez de boucher le passage souterrain; les ordres furent révoqués ensuite. Mais le 20 janvier 1629, la ville de Mexico ayant été inondée, Martinez fut jeté au cachot. On prétendit qu'il avait fermé la galerie d'écoulement pour donner aux incrédules une preuve manifeste de l'utilité de son ouvrage. L'ingénieur déclara au contraire que, voyant une masse d'eau beaucoup trop considérable pour être reçue dans sa galerie étroite, il avait mieux aimé exposer la capitale au danger passager d'une inondation, que de voir détruire en un jour, par l'impétuosité des eaux, les travaux de tant d'années. Mexico, contre toute attente, resta inondée pendant cinq ans, depuis l'année 1629 jusqu'en 1634. On traversa les rues en canot, comme on avait fait avant la conquête dans l'ancien Tenochtitlan, et l'on fut obligé de construire le long des maisons des ponts de bois qui servirent de quais aux piétons. Martinez, après avoir été longtemps persécuté, reprit ses travaux, de concert avec d'autres ingénieurs, et mourut sans avoir vu ses plans accomplis. Il existe de lui un *Traité de trigonométrie*, imprimé à Mexico. B—P.

MARTINEZ (GRÉGOIRE), peintre espagnol, né à Valladolid, florissait à la fin du 16^e siècle. Il peignait le paysage avec succès; mais c'est dans les petits sujets historiques qu'il s'est acquis une réputation. On connaît de lui un charmant tableau sur cuivre représentant la *Vierge*, l'*Enfant Jésus*, *St-Joseph* et *St-François d'Assise*, remarquable par la finesse des tons. — Sébastien MARTINEZ, peintre d'histoire, né à Jaen en 1602, fut instruit par un élève de Cespèdes, et devint un des plus grands peintres de l'école de Séville. Bon dessinateur, coloriste plein de grâce et d'harmonie, il se distingua également dans l'histoire et le paysage. La *Nativité*, le *St-Jérôme*, le *St-François*, la *Conception* et le *Christ*, qu'il fit pour les religieuses du Sacré-Corps, de Cordoue, avaient élevé sa réputation au plus haut degré; il y mit le sceau par une *Conception* et le célèbre tableau de *St-Sébastien*, qui ornent la cathédrale de Jaen. Il avait peint pour les jésuites de la même ville quelques tableaux de chevalet, qui ont disparu. Philippe IV le nomma en 1660 peintre du roi. Ce prince allait souvent le voir travailler dans son atelier. Martinez a exécuté un grand nombre de petits tableaux que les amateurs de Cordoue, de Séville, de Cadix et de Madrid conservent avec soin. Ses grands ouvrages sont moins nombreux, mais également estimés. Il mourut à Madrid en 1667. — Joseph MARTINEZ, peintre d'histoire, né à Saragosse en 1612, alla étudier la peinture à Rome; après avoir tiré un grand parti de son séjour dans cette ville, il revint dans sa patrie et

mérita que le roi Philippe le nommât son peintre en 1642. Don Juan d'Autriche, qui en faisait grand cas, lui accorda le même titre. Il justifia ces faveurs par ses ouvrages; mais, quelques succès qui l'attendissent à la cour, il ne voulut pas abandonner Saragosse, où ses tableaux jouissaient de l'estime générale. Les peintures de la *Seu*, qui forment les quatre angles du collège de la Manteria, sont dues à son pinceau. C'est surtout par la couleur que ses productions se distinguent; il négligea trop souvent les autres parties de l'art. Il gravait à l'eau-forte, et l'on connaît de lui en ce genre un portrait de Mathias Piedra, qu'il peignit en 1681. J. Martinez avait composé un *Traité sur la peinture*, qui n'a point été imprimé, quoiqu'on le dise plein de notions précieuses sur l'état des arts en Espagne. Il mourut en 1682. — Dominique MARTINEZ, peintre d'histoire, né à Séville vers la fin du 17^e siècle, fut élève d'un peintre inconnu nommé Jean Antonio. Il n'eut pas de peine à surpasser son maître; mais le manque de principes solides se fait remarquer dans ses ouvrages. C'est surtout dans l'invention et dans la composition qu'il laisse beaucoup à désirer. Privé du génie qui sait créer, il se servait d'estampes dont il avait une ample collection, et parvenait ainsi à disposer un sujet; mais le défaut d'originalité s'y faisait toujours sentir. Cependant ses productions jouissent à Séville d'une estime assez grande; et la plupart des églises de cette ville en possèdent un certain nombre. Ses ouvrages l'enrichirent, et l'amabilité de son caractère le fit chérir de tous ceux qui le connurent. Il avait fondé dans sa maison une académie, où il employait une partie de sa fortune à l'instruction des jeunes élèves. Quand le roi Philippe visita Séville, Martinez fut chargé de beaucoup de travaux; on lui proposa de venir à Madrid, où on lui promettait le titre de peintre du roi; mais il préféra le séjour de sa ville natale, et y mourut le 29 septembre 1750. — Thomas MARTINEZ, peintre mystique, né à Séville vers la fin du 17^e siècle, fut élève de Jean-Simon Gutierrez, le meilleur disciple de Murillo. Il se livra à l'imitation de ce dernier maître, et parmi les ouvrages qu'il a produits on cite une *Mère de douleurs*, vraiment digne de Murillo, qu'il avait peinte pour le couvent de la Merci, de Séville, et qui, à raison de son rare mérite, a depuis été transférée à l'Alcazar. D'un caractère bizarre, Th. Martinez s'était fait construire une bière qui lui servait de lit et qu'il couvrait d'un drap funéraire; c'est dans ce lit et avec ce linceul qu'il voulut être enseveli après sa mort, arrivée à Séville en 1734. — Don Joseph Luzan ou Luzan MARTINEZ, peintre d'histoire et de portrait, né à Saragosse en 1710, fut élevé par les soins de l'illustre famille Pignatelli, et envoyé à Naples, où pendant cinq ans il suivit les leçons de Mastro Leo, antagoniste de Solimène. L'étude qu'il fit des meilleures productions des peintres italiens

servit beaucoup à améliorer sa couleur et à lui donner une manière large et ferme. De retour en Espagne, ses protecteurs le chargèrent de divers travaux, parmi lesquels on distingue ses portraits de famille. En 1741, il se rendit à Madrid après avoir obtenu de Philippe V le titre de peintre du roi. Il revint alors à Saragosse et fut nommé par l'inquisition réviseur des tableaux. Plein de zèle pour son art, il établit dans sa maison une école de dessin, d'où sortirent une foule d'habiles élèves, parmi lesquels on distingue Bayeu, Goya, Beraton, Vallespin, etc.; cette école donna naissance à l'académie de St-Louis. Martinez prodiguait tous ses soins à ses élèves; ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à la pratique de son art. Ses ouvrages se font remarquer par la suavité de la couleur et la facilité de l'exécution; aux qualités propres aux artistes de son pays, il joint quelques-unes de celles qui n'appartiennent qu'aux peintres d'Italie. On voit la plupart de ses tableaux dans les églises de Saragosse, de Huesca, de Calahorra et de Calatayud. C'est à lui que l'école de Valence doit les plus habiles peintres qu'elle ait produits dans le 18^e siècle. Il mourut à Saragosse en 1785. — Don Bernard MARTINEZ DEL BARRANCO, né en 1738 dans le village de Cuesta, vint étudier la peinture à Madrid. En 1765 il se rendit en Italie, et l'étude des chefs-d'œuvre que renferment Turin, Parme, Naples, et surtout Rome, perfectionna ses talents. Il étudia particulièrement les restes de l'antiquité et les ouvrages du Corrège. Après une absence de quatre ans, il revint en Espagne, et fut reçu en 1774 membre de l'académie de St-Ferdinand. Antoine Mengs, premier peintre du roi, avait en cette qualité la direction de tous les ouvrages relatifs aux beaux-arts. Il en confia quelques-uns à Martinez, qui fit, entre autres, un *Portrait du roi Charles III*, pour le consulat de Sant-Anders; des *Médailles en grisaille* pour le marquis de Soria, et une *Décollation de St-Jean*, pour l'académie de peinture, dont il était un des professeurs les plus zélés et les plus assidus. Il n'eut pas moins de talent pour les tableaux de genre; et l'on cite parmi ces derniers une *Vue du port de Sant-Anders*, qui jouit d'une grande réputation. Il a aussi donné les dessins de quelques-unes des figures de l'édition de *Don Quichotte*, publiée en 1788 par l'académie de Madrid. Martinez mourut, dans cette ville, le 22 octobre 1791. P—s.

MARTINEZ ou MARTINS (DOMINGO), chef de l'insurrection brésilienne, dite de Fernambouc, était né en Portugal, avait fait le commerce à Londres et à Paris pendant plusieurs années. Après une faillite dans la première de ces deux villes, il alla s'établir au Brésil, où son caractère entreprenant le jeta dans la politique et le mit bientôt à la tête d'une insurrection, qui éclata à Fernambouc le 7 mars 1817. Martinez prit alors le titre de *patriote gouverneur*, et il s'occupa d'organiser la nouvelle république. Il se soutenait

depuis deux mois, et le nombre de ses partisans augmentait chaque jour, lorsque le 18 mai sa petite armée fut attaquée par les troupes royales en nombre supérieur. Le combat fut acharné et se prolongea jusqu'au lendemain. Enfin les troupes royales l'emportèrent, et Martinez se réfugia avec quelques officiers dans les forêts de l'intérieur. Sa tête fut mise à prix par le général espagnol; et, peu de jours après, on le conduisit à Bahia, où, ayant été considéré comme non militaire, il fut pendu avec vingt-quatre de ses complices. M—d j.

MARTINEZ DE LA PLAZA (LOUIS), poète espagnol, était vers 1585 à Antequera, petite ville du royaume de Grenade. Après avoir achevé ses cours de droit, il se fit recevoir licencié; mais il renonça bientôt à la jurisprudence pour se livrer en paix à la culture des lettres, qui fit le charme de sa vie. Depuis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat dans sa patrie, où il mourut le 16 juin 1635. Les compositions de Martinez sont toutes de peu d'étendue. Des épigrammes, des madrigaux, des chansons, des sonnets et une satire forment son bagage poétique; mais toutes les pièces se distinguent par le naturel, l'élégance et la pureté du style; elles ont été recueillies par P. Espinosa dans les *Flores de poetas illustres*; et depuis dans le *Parnaso español*, tomes 1 et 8. Nicol. Antonio lui attribue une traduction du fameux poème les *Larmes de St-Pierre* par Transillo (voy. ce nom); mais il est probable qu'elle est perdue, puisque l'éditeur du *Parnaso* (Sedano) n'a pu, malgré toutes les recherches qu'il a faites, s'en procurer une seule copie. (Voy. la *Bibliotheca nova Hispan.* d'Antonio, t. 2, p. 49.) W—s.

MARTINEZ PASQUALIS, chef de la secte dite des Martinistes, est un de ces personnages qui ont donné le nom à une école et qui sont eux-mêmes restés inconnus. L'analogie du nom du disciple principal avec celui du maître a contribué à faire presque oublier le véritable chef des Martinistes, avec lequel les feuilles du jour, en annonçant (en 1803) la mort de St-Martin, ont confondu ce dernier. Les disciples même les plus intimes de Martinez n'ont point connu sa patrie. C'est d'après son langage qu'on a présumé qu'il pouvait être Portugais et même juif. Il s'annonça en 1754 par l'institution d'un rite cabalistique d'élus dits *cohens* (en hébreu, *prêtres*). qu'il introduisit dans quelques loges maçonniques en France, à Marseille, à Toulouse et à Bordeaux. Ce fut dans cette dernière ville qu'il enrôla parmi ses disciples et reçut maçon de son ordre St-Martin, jeune officier au régiment de Foix. Martinez apporta, en 1768, à Paris ce même rite, dont le peintre Vanloo fit connaître l'auteur dans la capitale. Un assez grand nombre de prosélytes y formèrent la secte qui reçut des loges du nouveau rite organisé en 1775 la dénomination de Martinistes. Le livre des *Erreurs et de la vérité*

ayant été publié la même année par St-Martin a pu concourir à faire confondre celui-ci avec le fondateur de la secte de ce nom. Après avoir achevé de professer sa doctrine à Paris, Martinez quitta soudain ce séjour comme pour aller recueillir une succession, et s'embarqua, vers 1778, pour St-Domingue : il y termina au Port-au-Prince, en 1779, sa carrière théurgique, dans laquelle Bacon de la Chevalerie, l'un de ses disciples, fut aussi l'un de ses agents. St-Martin, dans le *Portrait* qui fait partie de ses œuvres posthumes, ne s'est pas expliqué sur le fond de la doctrine de ce maître. Mais par ce qui en perce dans ses premiers écrits et dans celui d'un autre élève, l'abbé Fournier, auteur de *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous serons* (Londres, 1791), on peut présumer que la doctrine professée par Martinez est cette *cabale* des juifs, qui n'est autre que leur métaphysique ou la science de l'être, comprenant les notions de Dieu, des esprits, de l'homme dans ses divers états. Martinez prétendait posséder la théorie pratique ou la clef active de cette science, ayant pour objet non-seulement d'ouvrir des communications intérieures, mais de procurer des manifestations sensibles. « Dans l'école où j'ai passé « il y a vingt-cinq ans, écrivait St-Martin, en « 1793, à son ami Kirchberger, les communica- « tions de tout genre étaient fréquentes; j'en ai « eu ma part comme beaucoup d'autres. Les « manifestations du signe du *Réparateur* y étaient « visibles : j'y avais été préparé par des initia- « tions. Mais, ajoute-t-il, le danger de ces initia- « tions est de livrer l'homme à des esprits vio- « lents; et je ne puis répondre que les formes « qui se communiquaient à moi ne fussent pas « des formes d'emprunt. » Ainsi St-Martin lui-même laissait entrevoir que dans ces opérations l'on court risque d'être trompé et que la force des impressions peut troubler le moral de ceux qui s'y livrent. Cependant Martinez n'avait point connu, dit-il, Jacob Böhme, bien supérieur, selon lui, au philosophe portugais, auquel il devait seulement son entrée dans les régions d'un ordre supérieur, tandis que le philosophe allemand lui en avait aplani la route. Un traité de la *Réintégration* contenant ce que Martinez Pasqualis avait écrit de sa doctrine et qu'il lisait ou dictait à ses disciples est resté inédit, de même que la correspondance dont on a parlé à l'article KIRCHBERGER (voy. ce nom). G—CE.

MARTINI (SIMON), c'est-à-dire Simon, fils de Martin, plus connu sous le nom de Simon de Sienne, naquit dans cette ville vers l'an 1280. Vasari, qui le fait naître en 1285, trompé par une inscription où le nom de ce peintre est joint à celui de Lippo Memmi, l'appelle Simon Memmi et le suppose frère de ce Lippo. Il s'attacha de bonne heure à Giotto, qui était alors le plus célèbre des peintres d'Italie, fit sous lui des progrès rapides, le suivit à Rome et y exécuta dès 1298 et

1300 quelques ouvrages qui établirent sa réputation. Il aida Giotto dans la composition de ce fameux tableau de mosaïque représentant la *Barque de St-Pierre battue par la tempête*, qu'on y admire encore aujourd'hui, mais qui a été retouché par divers artistes. Simon travailla ensuite en Toscane, toujours dans la manière de son maître; et après la mort de Giotto, il fut compté au premier rang parmi les meilleurs élèves de son école. Le pape Benoît XII le choisit pour peindre les *Histoires des martyrs* dans le palais d'Avignon, dont ce pontife venait de faire construire une partie. Simon arriva dans cette ville vers l'an 1338 et gagna l'amitié de tous les prélats qui composaient la cour romaine. Il s'y lia intimement avec Pétrarque et fit pour lui un petit portrait de la belle Laure, dont il fut payé par deux beaux sonnets de ce poète. Soit que Simon eût l'imagination frappée des traits de Laure, soit qu'il voulût témoigner sa reconnaissance à Pétrarque, il peignit encore cette belle en plusieurs occasions : sous le portique de l'ancienne métropole d'Avignon; dans le tableau de Ste-Marie Novelle, à Florence, qui représente les *Voluptés de ce monde*; dans un tableau de la *Vierge* à Sienne. Un grand ouvrage à fresque de ce peintre se voit dans le chapitre de la même église de Florence : il représente *St-Dominique et ses compagnons disputant contre les hérétiques*, désignés sous l'emblème de loups cherchant à dévorer des brebis que défendent des chiens noirs et blancs, par allusion aux couleurs de l'habit des dominicains. Simon peignit aussi les vignettes représentant des sujets de l'Énéide qui décorent le premier feuillet du fameux manuscrit conservé dans la bibliothèque Ambrosienne à Milan. Ce maître manquait de correction dans ses dessins, si l'on en juge par les ouvrages qui restent de lui à Pise, dans le *Campo santo* : mais il se distinguait par l'invention et il excellait surtout dans les portraits. On peut voir la liste de ses ouvrages dans Baldinucci, dans Ugurgieri et dans Vasari : mais ce dernier est peu exact. Le jugement qu'a porté Jean-Baptiste Gelli des ouvrages de Simon Martini n'est pas juste. Cet artiste a pu avoir beaucoup de réputation dans un temps où la peinture était à son berceau, sans que l'on doive pour cela comparer son talent à celui des peintres célèbres du seizième siècle. On a prétendu qu'au mérite de peintre Simon joignit celui de sculpteur. On ne connaît cependant pas d'autre ouvrage de lui en ce genre qu'un bas-relief en marbre que Bindo Peruzzi, gentilhomme florentin, découvrit dans sa propre maison, vers le milieu du 18^e siècle, et qui représente Laure et Pétrarque, avec cette inscription : *Simon de Senis me fecit sub anno Domini M. ccc. xl. iiii.* L'abbé de Sade doute que Simon Martini soit l'auteur de ce bas-relief. Ce qui a pu faire croire que cet artiste était à la fois peintre et sculpteur, c'est que dans un de ses deux sonnets Pétrarque

ne nomme que des sculpteurs. Simon Martini fut enterré dans l'église des Dominicains d'Avignon, le 4 août 1344 : il n'est donc point mort à Sienne l'an 1345, comme le dit Vasari, d'après une épitaphe qu'avait, selon lui, fait graver Lippo Memmi, prétendu frère de Simon. Félibien, Moréri et les autres biographes fourmillent d'erreurs dans ce qu'ils ont dit de ce peintre, article *Memmi*. Voyez le discours (*prosa*) du P. Della Valle, lu à l'académie des Arcadiens, le 4 mars 1784, sur cet artiste et inséré dans le journal *dei Letterati*, t. 53, p. 241, Pise, 1784. A—T.

MARTINI (MATHIAS), théologien et philologue allemand, né en 1572 à Freinhage, dans le comté de Waldeck, acheva ses études à Herborn; et, s'étant destiné au saint ministère, il fut appelé en 1595 à Dillenburg, pour y remplir les fonctions de prédicateur du comte de Nassau. Dès l'année suivante il revint à Herborn occuper la chaire de grammaire latine, à laquelle on joignit, quelque temps après, la direction du pensionnat. Martini témoigna le désir de rentrer dans la carrière de la prédication; mais les magistrats de Herborn, témoins de son zèle et de ses succès, refusèrent de le remplacer. Cependant cette ville ayant été ravagée par une fièvre pestilentielle en 1607, l'école fut fermée; et Martini fut désigné pasteur de l'église d'Emden, qu'il desservit pendant trois ans (1). Il fut nommé en 1611 recteur de l'école illustre de Brème, dont il accrut la célébrité dans toute l'Allemagne par son zèle pour les bonnes études et les soins particuliers qu'il prenait des élèves; il fut député en 1618 au synode de Dordrecht et il en souscrivit les actes. Le reste de sa vie fut partagé entre les devoirs de sa place, l'enseignement de la théologie et la rédaction de ses ouvrages. Il mourut d'apoplexie en 1630, dans un village près de Brème, où il était allé se délasser de ses travaux. Martini était d'un caractère doux et pacifique : il eut cependant une querelle assez vive avec Balth. Mentzer, querelle qui produisit de part et d'autre un grand nombre de volumes justement oubliés. On a remarqué que Martini travaillait habituellement couché par terre, ayant autour de lui les livres qu'il avait besoin de consulter. Il a laissé des ouvrages de théologie et de controverse, dont on trouvera les titres dans le tome 36 des *Mémoires* de Niceron. Le seul des écrits de Martini qui lui ait survécu est le suivant : *Lexicon philologicum, præcipue etymologicum; in quo latinæ et a latinis auctoribus usurpatæ, tum puræ, tum barbaræ voces ex originibus declarantur, comparatione linguarum, etc.*, Brème, 1623; Francfort, 1655, in-fol.; — *Accedunt Cadmus græce Phenix et glossarium Isidori*, Utrecht, 1697, 2 vol. in-fol. Cette édition, revue et publiée par Grævius, est la plus

estimée. Les exemplaires sous la rubrique d'Amsterdam, 1701, ou d'Utrecht, 1711, ne diffèrent que par le changement du frontispice et par l'addition d'une préface de J. Lerlerc, composée à la prière du libraire Delorme, devenu possesseur du restant de l'édition, qui contient une *Vie* de l'auteur et une dissertation sur les étymologies. Cet ouvrage de Martini est plein de recherches et a été fort utile aux savants qui se sont occupés après lui de la science des étymologies. On peut consulter pour plus de détails, outre les *Mémoires* de Niceron déjà cités, le *Dictionnaire* de Chauffepié. W—s.

MARTINI (MARTIN), jésuite, né à Trente en 1614, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et, après avoir fait un cours de philosophie au Collège romain, fut désigné pour les missions de la Chine. Il employa quatre ans à étudier la langue et les mœurs des habitants, et fut ensuite élu supérieur de la mission de Hang-tcheou. Chargé en 1651 de retourner à Rome, pour y exposer l'état et les besoins des missions, il courut de grands dangers dans la traversée. Le navire qu'il montait, poussé par la tempête sur les côtes d'Irlande et d'Angleterre, fut porté jusque sur la pointe de la Norvège. Martini fut obligé de revenir en Hollande, traversa l'Allemagne et ne parvint à Rome que trois ans après son départ de la Chine. Aussitôt qu'il eut rendu compte à ses supérieurs du sujet de son voyage, il fut envoyé en Portugal, où il s'embarqua pour retourner en Orient avec dix-sept jeunes missionnaires. Son vaisseau fut encore battu des tempêtes; il tomba entre les mains des pirates, qui le traitèrent avec beaucoup d'inhumanité; enfin, après une navigation de deux années, pendant lesquelles sept de ses compagnons avaient succombé, il aborda, excédé de fatigue, au port de Macao. Il se hâta d'entrer dans sa province, où il opéra un grand nombre de conversions; il répara et embellit les anciennes églises, et en construisit de nouvelles; et il se disposait à entreprendre de plus grandes choses, lorsqu'il tomba malade. Ses talents et ses vertus lui avaient valu l'amitié des mandarins, qui lui rendirent de fréquentes visites et ne négligèrent rien pour lui procurer quelque soulagement. Il supporta avec patience et résignation les douleurs dont il était affligé, et mourut dans la ville de Hang-tcheou le 6 juin 1661, emportant les regrets de tous les habitants. Son tombeau est au midi de Fang-tsing. On a de lui : 1° *Atlas sinensis*, (hoc est) *Descriptio imperii Sinensis una cum tabulis geographicis*, Amsterdam, 1655 (1), in-fol. C'était l'ouvrage le plus complet et le plus exact qui eût encore paru sur la Chine : cet atlas, qui fait partie de celui de Blaeu, a été comme ce dernier traduit en hollandais, en français (1655), en espagnol (1656), en anglais, etc. Il est bien remarquable que les cartes chinoises qui en font la base ne se soient

(1) Pendant son séjour à Emden, il eut malgré lui quelques disputes avec le fameux Gomar; ce qui le détermina probablement à renoncer au pastorat pour rentrer dans la carrière de l'enseignement. Voy. à ce sujet le *Dictionnaire* de Chauffepié.

(1) L'*Epitome* de Léon Pinelo cite des éditions de 1649 et 1654.

trouvées fautives que sur un petit nombre de points, quand les missionnaires ont eu levé les leurs, et que la position des principales villes ait à peine changé par l'effet du travail des Européens. Il y a beaucoup de parties sur lesquelles on doit, même encore à présent, consulter l'atlas de Martini, que l'ouvrage de Duhalde ne peut nullement remplacer. La description de la Chine qui s'y trouve est, comme les cartes, traduite d'un ouvrage chinois, et tirée, suivant toute apparence, du *Kouang-ju-ki*. On y remarque aussi un opuscule de Golius sur le Cathai (*voy. Golius*); et c'est un des premiers ouvrages imprimés en Europe dans lequel on ait gravé des caractères chinois (1). Le texte de cet atlas a été inséré, mais sans les cartes, dans la collection de Melchisédech Thévenot, t. 2. 2° *Sinicae historiae decas prima*, Munich, 1658, in-4°; Amsterdam, 1659, in-8°. Cette première partie est la seule qui ait été publiée; elle a été traduite en français par l'abbé le Pelletier, Paris, 1692, 2 vol. in-12; elle l'a aussi été dans plusieurs autres langues, et elle méritait de l'être; car ce livre, tiré par le P. Martini d'un original chinois, est le premier et a été longtemps le seul ouvrage traduit du chinois où l'on ait pu trouver des détails sur les événements de l'histoire chinoise dans les temps qui ont précédé l'ère chrétienne. Dans la première partie de ses *Fastes*, le P. Duhalde n'a donné autre chose qu'une traduction de l'ouvrage de Martini; et c'est encore là qu'ont puisé les auteurs de l'*Histoire universelle*. Jusqu'au P. Maillac, on n'avait rien de mieux ni même d'aussi bon que Martini. Dans les deux fragments d'Histoire chinoise qui font partie du tome 2 de la Collection de Thévenot, publié en 1664, il y en a un qui porte le titre de *Monarchia sinica decas secunda*, et dans lequel l'histoire du P. Martini est conduite depuis l'ère chrétienne jusqu'au 15^e siècle (2). 3° *De bello tartarico in Sinis*, Rome, 1654, in-12; trad. en italien par Climaco Latini, Milan, 1654, in-8°, et en français, Paris, même année et même format, et à la suite de l'*Histoire de la Chine*, par le P. Semedo, Lyon, 1667, in-4°; en allemand, Amsterdam, 1654, in-12; en hollandais, par J.-L.-S. Delft, 1654, in-12; en espagnol, par dom Estevan de Aguilar y Cunjiga, 1655, in-8°; en portugais, Lisbonne, 1657, in-8°; en anglais, 1660, in-8°. 4° *Brevi relatio de numero et qualitate christianorum apud Sinas*, Rome, 1654, in-4°; Cologne, 1655, in-12. Le P. Martini a traduit, du latin en chinois, des traités de l'Existence et des attributs de Dieu; — de l'Im-

mortalité de l'âme, par Lessius; — de l'Amitié: c'est un extrait des ouvrages de Cicéron, de Sénèque, etc.; — et une Réfutation du système de Pythagore sur la transmigration des âmes. Le nom chinois qu'avait pris le P. Martini était *Weï-khouang-koue*, et son surnom *Thsi-thai*.
W—s et A. R—r.

MARTINI (le P. JEAN-BAPTISTE), religieux franciscain, fils d'un joueur de violon, un des auteurs les plus savants qui aient écrit sur la musique, naquit à Bologne en 1706, et se voua, dès sa plus tendre jeunesse, à la vie monastique. Un goût inné pour l'instruction en tout genre lui fit accepter avec joie l'offre d'être employé aux missions. Il passa une année dans l'Inde, et fut, à son grand regret, renvoyé en Europe à cause de la faiblesse de sa santé. A son retour, il se livra presque exclusivement à son goût pour la musique; et ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de dix-neuf ans il fut nommé maître de chapelle du couvent de son ordre, à Bologne. Les messes et les oratorios qu'il faisait exécuter dans toutes les solennités lui acquirent une réputation si brillante, qu'à la demande générale des amateurs et même des artistes il ouvrit un cours d'enseignement musical. Chaque leçon du P. Martini présentait quelque découverte nouvelle; et l'ensemble de sa méthode frappa tellement tous les amis de l'art, que des professeurs eux-mêmes ne dédaignèrent pas de se ranger au nombre de ses élèves. Bien plus, on vit des compositeurs applaudis par l'Europe entière se faire honneur de rechercher les conseils du savant bolonais. Il suffit de citer, dans ce nombre, des hommes tels que Jomelli, Gluck et Mozart. Grétry, ayant aspiré à l'honneur d'être reçu membre de l'académie des Philharmoniques de Bologne, fut effrayé d'apprendre qu'il fallait, pour épreuve, fuguer un verset de plain-chant pris au hasard, « en quoi, dit-il ingénument dans ses *Mémoires*, « j'étais assurément très-peu versé. Mais les bons « avis du fameux P. Martini m'en donnèrent « bientôt une connaissance suffisante et furent la « cause première de mon succès. » Les élèves du savant professeur le pressaient souvent de recueillir les leçons qu'il leur donnait et d'en faire un corps de doctrine. Il se rendit à leurs prières et publia successivement plusieurs ouvrages didactiques, qui ont mis le sceau à sa réputation. Frédéric le Grand, en particulier, en fut tellement satisfait, qu'il fit remettre à l'auteur son portrait enrichi de diamants. Ce présent royal était accompagné d'une lettre autographe, remplie des témoignages les plus flatteurs de l'estime du monarque prussien. Parmi les ouvrages du P. Martini, il en est deux surtout qui méritent une mention particulière: 1° l'*Essai de contre-point* (*Saggio fondamentale pratico di contrapunto*); 2° l'*Histoire de la musique*, 1757-1781, 3 vol. in-fol. et in-4°. Le premier traité consiste en deux recueils de modèles, l'un de contre-

(1) Voyez l'article KIRCHER. Duret avait déjà donné, en 1623, quelques caractères chinois, gravés en bois, dans son *Tresor des langues*, p. 916 et 931.

(2) Le P. Gruber, dans sa lettre du 14 mars 1665, rapportée dans la Collection de Thévenot (*Viaggio del P. Giov. Gruber*, t. 4, p. 22), suppose que les deux décaies du P. Martini avaient été imprimées à Munich; mais Thévenot, dans une note marginale, annonce que la seconde est perdue, et qu'il tâchera d'y suppléer en quelque façon, d'après un manuscrit persan, dont il parle dans la préface de sa quatrième partie. (*Avis sur la suite du recueil*.)

point sur le plain-chant, l'autre de deux fugues à huit voix. Les exemples y sont, en général, choisis avec un goût exquis; mais le texte qui les accompagne est quelquefois tellement analytique, qu'il échappe à l'intelligence ordinaire des élèves. L'*Histoire de la musique* atteste que l'auteur s'était préparé à ce travail par une lecture immense; mais il est à regretter que son plan ait été conçu dans de trop vastes proportions. Il en résulte un peu de confusion et de prolixité. Cette histoire générale de la musique le cède pour l'ordre à celle de la musique d'église composée par le célèbre Gerbert, avec lequel il s'était lié, et qui compléta sur ce point le travail sur l'art musical qu'ils étaient convenus de se partager (*voy. GERBERT*). Les matériaux dont s'était entouré le P. Martini formaient la bibliothèque musicale la plus riche et la plus curieuse: elle était composée de 17,000 volumes et de beaucoup de manuscrits distribués avec un ordre admirable. Son ami Bottrigari lui avait légué tous les ouvrages rares qu'il possédait en ce genre; et il fut redevable d'acquisitions très-précieuses à la générosité du célèbre Farinelli, qui s'était retiré près de Bologne (*voy. FARINELLI*). Le P. Martini, pendant le long cours de sa vie sédentaire, s'était plu à former peu à peu une collection d'instruments de tous les genres et de tous les pays. Jamais un voyageur ne passait par Bologne sans aller visiter ce musée musical, unique dans son espèce. Le rare mérite de ce religieux était encore rehaussé par la douceur de son caractère et la simplicité de ses mœurs. Il mourut à Bologne, d'une hydroisie de poitrine, le 23 août 1784, à l'âge de 78 ans. Outre les Eloges du P. Martini, publiés par le P. Guill. della Valle (dans l'*Antologia romana* et dans le journal *dei Letterati* de Pise, 1785, t. 57); par le P. Pacciaudi, théatin (dans le Journal littéraire du P. Contini, 1784, p. 1393), et par l'abbé Mareschi, Bologne, 1786, on trouvera de plus grands détails dans les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi (t. 5, p. 342 et suiv.), et dans les *Memorie per le belle arti*, où l'abbé Gherardo de' Rossi lui a consacré un excellent article.

S—v—s.

MARTINI (JEAN-BERNARD), médecin allemand, né à Wunstorf en 1721, devint conseiller du duc et mourut doyen des médecins de sa ville natale. Outre plusieurs mémoires insérés dans la *Gazette littéraire* de Brunswick, il a laissé : 1° *Dissertatio de tussi*, Göttingue, 1747, in-4°; 2° *Dissertatio epistolaris de oleo vitæbiano vulgo dicto kajæput revocato in terras Brunswicensis, saluberrimis effectibus pleno*, Brunswick, 1751, in-4°; 3° *Dispensatorium Brunswicense*, Brunswick, 1777, in-4°. — MARTINI est aussi le nom d'un moine fanatique qui, le premier, osa prêcher les erreurs de Luther dans la ville de Burlats, près de Castres. Arrêté, livré au bras séculier, il fut condamné à être brûlé vif et exécuté à Castres le 25 avril 1554. « Ce jacobin, dit Gaches, étant monté sur l'écha-

« faud, se donnait lui-même consolation, invoquant la grâce et la miséricorde de Dieu, criant jusqu'au dernier soupir : *Père céleste, ayez pitié de moi!* Un autre jacobin, qui lui avait été baillé pour le consoler, lui disait : *Frater, crede vitam æternam*; ce qui occasionna à un bourgeois, nommé Olivier Trémouille, de s'avancer pour lui donner du courage, en criant tout haut : *Martini, lève les yeux au ciel, et te fie en la grâce et miséricorde de Dieu, qui te recevra aujourd'hui dans son paradis*. Ces paroles hardies furent entendues de toute l'assemblée, qui « était fort grande, sans toutefois être relevées « d'aucun pour les rapporter à l'inquisition. » La pitié ferma toutes les bouches, et on ne voulut pas joindre au supplice d'un insensé la mort d'un homme plus insensé encore. Z.

MARTINI (GEORGE-HENRI), numismate allemand, naquit en Misnie, à Tanneberg, en 1722, commença ses études à l'école d'Annaberg et suivit des cours à l'université de Leipsick. Après avoir été instituteur dans une maison particulière et avoir donné des leçons comme professeur privé pendant un temps assez considérable, il devint en 1770 recteur de l'école d'Annaberg, d'où, trois ans plus tard, il passa, comme professeur d'éloquence et recteur, au gymnase poétique de Ratisbonne et enfin à l'école de Nicolas de Leipsick, toujours en cette même qualité de recteur. Sa vie, du reste, ne présente nulle particularité remarquable : en revanche, son caractère en offrait beaucoup. Il ne se maria jamais. Son ordre, sa ponctualité, sa méthode, à force d'être imperturbables, prétaient à l'étonnement et à la satire. A l'église et devant ses élèves ou auditeurs, on ne l'eût pas vu paraître une fois autrement vêtu qu'en noir : hors de là, il eût été impossible de l'apercevoir autrement qu'en habit de couleur. Tout en se regardant comme un très-habile antiquaire, il s'était borné à lire les vieux traités, à feuilleter les vieux recueils, publiés jadis sur l'art des anciens, et à étudier un certain nombre de copies en plâtre. Dresde possédait et possède encore une magnifique galerie d'antiques, laquelle était alors au nombre des plus riches de l'Europe : le croirait-on de la part d'un antiquaire saxon? Martini ne les avait pas vus! Très-savant en numismatique, il faisait grand mystère de ses connaissances, était avaro de renseignements, de communications, ne faisait voir qu'avec parcimonie et comme une insigne faveur les médailles un peu rares de sa collection, et ne lisait de leçons d'archéologie que devant un auditoire d'élus et d'intimes, *in privatissimis*, comme il le disait. Son enseignement était méthodique, sage, positif, mais tout mécanique, dépourvu d'inspiration et quelquefois suranné. C'était vraiment chose plaisante que de l'entendre raisonner sur l'éloquence, ce qu'il lui fallait faire cependant, puisqu'on lui avait donné une chaire d'éloquence, et quant à l'art, outre qu'il n'en avait jamais conçu la partie

idéale et transcendante, celle qui est l'art à proprement parler, en fait de statues, de peintures, il s'en rapporta trop exclusivement à Winckelmann, aux sources françaises et à quelques touristes anglais. En revanche, on doit avouer qu'il connaissait bien le technique de la numismatique et principalement de celle des cuivres et bronzes. Sachant d'ailleurs très-bien le français, l'anglais, l'italien, écrivant ces deux dernières langues au point d'étonner ceux avec lesquels il correspondait, il en tirait de grandes ressources pour l'explication facile et lucide des médailles du moyen âge et des pièces modernes, et un moment après la mort d'Ernesti, il fut le seul à Leipsick qui fût nommé comme possédant à un degré remarquable cette branche de la science archéologique. Cependant Beck se mit à faire, sur le sujet que Martini enveloppait de tant de mystère, des lectures qui furent bientôt proclamées égales aux anciennes en érudition et supérieures aux siennes en inspiration, en sentiment de l'art. En même temps, le célèbre antiquaire Sestini, qui le connaissait personnellement, porta sur lui, dans un nouvel ouvrage, un jugement sévère mais juste, et auquel se rapporte le nôtre de tout point. Martini mourut le 20 décembre 1794. On a de lui : 1° *Antiquorum monumentorum sylloge, collegit, partim interpretatus est et edidit*, Leipsick, 1783 et 1787, 2 parties (ou, si l'on veut, deux recueils : le second est intitulé en effet *Sylloge altera*). C'est la description de son propre cabinet et un des ouvrages qui fondèrent sa réputation. Effectivement, outre les indications positives qu'il contient, il s'y trouve beaucoup de remarques ingénieuses, de conjectures savantes et qui méritèrent l'approbation d'Eckhel lui-même. 2° *Pompeii ressuscté* (das gleichsam auslebende Pompeii), ou *Essai sur l'histoire, l'origine, les révolutions et la catastrophe de cette ville, sur les recherches faites pour en retrouver l'emplacement, sur les ouvrages d'art et les monuments qu'on y a déterrés*, Leipsick, 1779. C'était sans doute une tentative louable que de présenter ainsi, réuni en un volume, le récapitulé de tout ce qui se rapporte à la cité grecque si miraculeusement enfouie pendant dix-sept siècles, si miraculeusement retrouvée au bout de ce laps de temps. Mais nulle part peut-être l'insuffisance des sources auxquelles Martini puisait, la fausseté de l'esthétique qui dominait ses jugements, la sécheresse de son esprit n'éclatent plus que dans un ouvrage qui, sérieusement parlant, ne devait être écrit qu'en ayant Pompéi sous les yeux ou sous l'impression de ce grand spectacle : il suit, il transcrit Hamilton ; il eût mieux fait d'aller passer un mois dans les rues à demi déblayées de la ville souterraine et au musée de Portici. Aussi son *Pompeii ressuscté* est-il au vrai Pompéi ce qu'une momie est au corps vivant. 3° La seconde partie de la *Descriptio Musei Franciani*, Leipsick, 1780, grand in-8° (la 1^{re} est de Rey) ; 4° *Cours académique sur l'archéologie*

littéraire d'après le Manuel d'Ernesti, Altenbourg, 1796, grand in-8°, posthume, rédigé par un auditeur et revu par G.-G. Harles ; 5° deux petits ouvrages purement scolastiques : 1. les *Eléments de la langue grecque*, Leipsick, 1789, in-8° ; 2. *Manuel de lecture* (Lesebuch) *pour les élèves qui commencent le latin et le grec*, Leipsick, 1783, in-8°, plus les tomes 4 et 5 des *Extraits de l'histoire ancienne à l'usage de la jeunesse, sur le plan de madame Leprince de Beaumont*, 1779 et 1781, in-8° (les trois volumes précédents sont de Jean-Adolphe Sohlegel). 6° Des Mémoires ou Notices philologiques, au moins en grande partie, savoir : 1. *Conjecturarum in aliquot Livii loca periculum*, Annaberg, in-4° ; 2. *Conjecturarum Livianarum periculum I, II, III*, Ratisbonne, 1767 et 1768, in-4° (le précédent travail y est compris) ; 3. *Conjecturae in aliquem Xenophontis locum*, Annaberg, 1733, in-4° ; 4. et 5. *Commentatio critica super loco Cic. off. II, 2*, Leipsick, 1771, in-4°, et *Vindiciae ejusdem*, Leipsick, 1772, in-4°. 7° Des Mémoires ou Notices historiques au nombre de sept : 1. *De fœdere primo Carthaginiensium cum pop. romano*, Annaberg, 1761, in-8° ; 2. *De fœdere secundo Carthaginiensium cum pop. romano*, Annaberg, 1761, in-8° ; 3. *De fœd. 3 et 4*, etc., Annaberg, 1762 ; 4. *Prog. de Spartiatarum mora*, Leipsick, 1771, in-4° (on sait que la Mora était la principale division de l'armée lacédémonienne, celle qui se subdivisait en *lokhos*, etc.) ; mais que cependant il resterait à déterminer si elle se composait de 400, de 500, de 700 ou de 900 hommes, incertitude qui tient probablement à la diversité des époques) ; 5° *Prog. de securitate quasi Dea culta*, Leipsick, 1774, in-4° ; 6° des *Odéons des anciens* (en allemand), Leipsick, 1767, in-8° ; 7° *De Græcorum certaminibus poeticis prolusio*, Leipsick, 1769, in-4° ; 8° des Mémoires et Notices archéologiques : 1. *Prog. in inscriptionem romanam*, etc., Leipsick, 1773, in-4° ; 2. *Propempticon quo de pompeianis inscriptionibus unam interpretatur*, Leipsick, 1779, grand in-8° ; 3. *Sur les cadrans solaires des anciens* (en allemand), Leipsick, 1777, in-8° (c'est de tous les morceaux celui qui contient le plus de vues propres à l'auteur et qui fait le plus d'honneur à son sens archéologique) ; 4. 5. 6. (bien qu'il ne s'agisse plus ici d'antiquités dans le sens strict) *Diss. de thuris in veter. Christianorum sacris usu*, Leipsick, 1752, in-4° ; *Prog. de Ozia, odores sacros incendente*, Annaberg, 1761, in-8° ; *Prolusio qua Salomon et Ozias odores sacros incendentes inter se comparantur*, Annaberg, 1672, in-4° ; 7. *Les jugements des modernes sur l'art musical des anciens peuvent-ils jamais être irréfragables ? Non !* (Beweis dass der Neuen Urth... nie entscheidend seyn können), Ratisbonne, 1764, in-8°. 9° Des Dissertations ou Discours sur des points d'éducation, de littérature, etc., qu'il est inutile d'énumérer ici ; 10° des Arts, dans la *Nouvelle Bibliothèque des sciences et arts* (en allemand) ; une *Lettre au défen-*

seur d'un distique chronologique de ville impériale, contenant beaucoup de remarques appuyées d'exemples grecs sur cette espèce de jeu d'esprit (t. 2, p. 201-241), et un *Essai sur les joutes musicales des anciens* (t. 7, 1, p. 1-37, et t. 2, p. 205-231) auquel il faut comparer la *De Græcor. certaminib. poeticis prol.*; 11° des traductions en allemand de trois ouvrages anglais (les *Considérations* de Duncan Forbes sur les sources de l'incrédulité, sur la 2° édition, avec des remarques, Leipsick, 1752, in-4°; le *Jour du jugement et autres poésies* d'Olgivie, Leipsick, 1776, in-8°, et la *Vie de Gustave-Adolphe*, par Harte, Leipsick, 2 vol. in-4°, 1760 et 1761, avec préface et remarques de Bœhmer), et des ouvrages français qui suivent : 1. les *Sermons* de Dan. de Sunéville, Leipsick, 1755, in-8°; 2. l'*Introduction à la peinture* de Roger de Piles, Leipsick, 1760, in-8°; 3. les *Costumes dans l'antiquité*, par Lens, Dresde, 1784, grand in-8° (cet écrit ne méritait point les honneurs de la traduction : Martini du reste le fit précéder d'une savante préface, mais qui justement prouve qu'il n'avait pas vu cette galerie de Dresde dont il a été question plus haut). 12° Des éditions ou plutôt des réimpressions à l'usage de son cours : 1. de l'*Hippolyte* d'Euripide, texte et notes de Brunck, Leipsick, 1788, in-8°; 2. des *Phéniciennes* du même poète, texte et notes du même savant, Leipsick, 1793, in-8°; 3. des *Dialogues choisis* de Lucien (surtout *Dialogues des dieux*), avec double index, Leipsick, 1794, grand in-8°; 4. du *De Beghardis et Bequinabus commentarius* de Mosheim, Leipsick, 1790, in-8° (Martini a enrichi ce fragment, édité à neuf sur le manuscrit de l'auteur, d'un double appendice, de variantes, de notes et de tables); 5. de l'*Archæologia litteraria* d'Ernesti, Leipsick, 1790, in-8° (avec des *Excursus* où se reconnaissent à la fois l'érudition et la sécheresse toutes mécaniques de Martini).

P—OT.

MARTINI (FRÉDÉRIC-HENRI-GUILLAUME), médecin naturaliste, fondateur de la société des *Curieux de la nature* de Berlin, naquit le 31 août 1729 à Ohsdruf, dans l'Etat de Saxe-Gotha. Son père, qui appartenait à l'Eglise protestante et qui mourut en 1739 surintendant, voulait en faire un théologien, et il l'envoya dans cette vue à l'université d'Iéna; mais bientôt la faiblesse de sa poitrine le fit renoncer à une carrière qui nécessite un fréquent déploiement de la parole devant le public, et il se retourna du côté de la médecine. Il alla donc suivre des cours relatifs à cette nouvelle profession, d'abord à Berlin (1754), puis à Francfort-sur-l'Oder, et c'est là qu'il prit le grade de docteur en 1757. Il alla ensuite s'établir comme médecin dans la petite ville d'Artern, où il exerça quatre ans. Mais ce séjour ne lui convenait pas, non-seulement parce que la pratique très-limitée était très-peu lucrative, mais aussi parce qu'il éprouvait le besoin de puiser de près aux grands foyers d'instruc-

tion, et d'être en contact avec les savants, les promoteurs de la science. Gleditsch, un de ses professeurs, comprit ce besoin et s'employa pour qu'il eût une clientèle à Berlin. Martini revint donc dans cette capitale de la Prusse (1761), et s'y établit. Sa position n'y fut jamais brillante, mais du moins il vécut sans être aux prises avec de dures nécessités, et il aurait été sans doute fort à l'aise s'il n'eût eu quelques charges de famille, et s'il eût exclusivement consacré à la pratique la force d'esprit et le temps qu'il consacrait aux études et aux travaux de son choix. Ces travaux, même lorsqu'ils se résolvaient en écrits, n'étaient que peu productifs et souvent ne l'étaient point, et si pour les uns le libraire risquait l'avance d'une faible rétribution, les autres devaient être imprimés aux dépens de l'auteur, ou bien c'est lui qui en faisait la spéculation. Il en résulte que nécessairement c'était pour lui des travaux de surcroît, pour lesquels il prenait sur les nuits ou sur les heures de loisir; et, pour une constitution plus que délicate, ce régime était loin d'être hygiénique. Aussi peut-on, en n'exagérant pas ce mot, considérer Martini comme un des martyrs de la science, et puisque c'est à la zoologie qu'il s'appliqua de préférence, comme un des martyrs de l'histoire naturelle. Cette étude, une des sciences subsidiaires du médecin, avait déjà pour lui un attrait particulier au temps où il n'était qu'élève, et il y avait fait des progrès grâce à la conversation de Gleditsch, de Meckel, du célèbre Cartheuser, grâce aussi à ce qu'il avait un libre accès au cabinet d'histoire naturelle de Kaltschmidt. Pendant son exil d'Artern, il mit à profit les excursions qu'il faisait à la campagne pour commencer un cabinet de coquillages. Une fois de retour à Berlin, c'est surtout de ce côté que se tourna toute son ardeur. Non content de connaître et les livres et les objets, il voulait aussi se mettre en rapport avec les hommes qui s'occupaient des mêmes études et qui avaient les mêmes prédilections que lui. De là une correspondance fort active avec un grand nombre de savants étrangers à Berlin. Aspirant non-seulement à savoir, mais à faire savoir et à faire découvrir, en un mot à enrichir l'histoire naturelle, et d'autre part, sentant que, si un jour devait venir où les princes et les États encourageraient cette science par leur munificence, c'était pourtant par la science même que devaient être faits les premiers pas, et que l'aide lui serait d'autant plus sûrement acquise qu'elle n'aurait pas besoin d'aide, il conçut le plan d'une association scientifique qui, sans autre appui que les propres ressources de ses membres, se vouerait aux progrès de l'histoire naturelle, aurait des séances périodiques, produirait ou provoquerait des mémoires, publierait un recueil, formerait une bibliothèque et des collections, etc. Il comprit aussi que Berlin, centre naturel de l'Allemagne du Nord, depuis que le

grand Frédéric avait mis la Prusse si haut, était admirablement placé pour être le siège d'un semblable établissement. Son influence personnelle, tant par lettres que de vive voix, déterminait la création qu'il souhaitait, et le 9 juin 1773 la société des *Curieux de la nature* se constituait, composée d'un noyau de sept membres, qui à l'unanimité firent choix de Martini comme secrétaire. Quatre mois après, elle comptait des correspondants renommés dans dix villes principales de l'Allemagne, de Prague à Hambourg, et aussi à Copenhague, à Stockholm, à la Haye, à Dantzig, à Venise, à Vicence. Ce rapide succès, cette extension qui devait faire converger tant de découvertes à Berlin, et dès lors le haut rang que prit la nouvelle association dans l'opinion des hommes spéciaux, furent une des plus douces récompenses que put recevoir Martini. La société médicale de Cuneo, celle de Drontheim avaient contribué à lui donner l'idée de la sienne; mais celles-ci, malgré leur mérite réel, se trouvaient bien éclipsées par la sienne. Le centre de Martini était mieux choisi, sa sphère d'action devait être plus considérable : la maintenir ou l'agrandir était facile, pour peu qu'elle eût toujours un secrétaire doué des qualités de Martini, fût-ce à un degré moins haut. Cet homme, à qui la science doit tant et dont le nom, comme homme influent, est digne d'être mis à côté de ceux de Buffon et de Linné, ne survécut que peu d'années à la création de sa société. Revenant d'une promenade à cheval le 27 juin 1778, il fut saisi de paroxysmes si violents à la poitrine qu'à peine put-il mettre pied à terre, et qu'emporté plus mort que vif dans sa maison, il expira peu d'heures après. Il ne laissait en quelque sorte point de fortune. Son cabinet d'histoire naturelle, fort riche pour un particulier et pour le temps, fut vendu assez avantageusement, mais fut dispersé par le fait même de la vente. La conchyliologie surtout y était représentée par un grand nombre d'espèces, dont beaucoup n'avaient été décrites ni par Linné ni par d'autres, si ce n'est lui; il s'y trouvait aussi des objets précieux dans la partie minéralogique, et dans celle qui se rapportait aux coraux et aux autres zoophytes. Toutefois cette collection était bien loin de celles qui depuis ont été formées par tant de particuliers, les uns très-riches, les autres venus en un temps où le grand nombre des voyages scientifiques et la multiplicité des communications avaient rendu infiniment plus facile ce genre de thésaurisation. Martini, malgré la courte durée de sa carrière littéraire (quatorze ans), a laissé un grand nombre tant d'écrits originaux que de traductions. Les voici : 1° *Nouveau Cabinet de conchyliologie, dans un ordre systématique*, etc. (Neues systematisches Conchyliencabinet...), 1768-1788, 10 vol. grand in-4°, avec de nombreuses gravures en taille-douce et vignettes imprimées. Cet ouvrage, longtemps clas-

sique et qui n'a été dépassé que dans ces vingt dernières années, sans même avoir été encore complètement remplacé sous tous les rapports, était exécuté avec un soin et un luxe que rarement on apportait à cette époque aux planches d'histoire naturelle, et qui ont contribué à donner aux dessinateurs naturalistes l'impulsion et l'élan qui ont produit tant de chefs-d'œuvre dans cette partie de l'art appliqué à la science. Martini ne put le conduire que jusqu'au quatrième volume : à partir de là, ce fut Chemnitz, de Copenhague, qui en continua la rédaction et l'exécution. Une excellente table générale du surintendant Schröter, de Buttstaedt, termine le dixième volume. Chemnitz en donna un onzième en 1796, et même en promit un douzième, mais qui n'a jamais paru. 2° *Dictionnaire d'histoire naturelle*, d'après le plan de Valmont de Bomare (mot à mot *Histoire naturelle universelle, par ordre alphabétique*, Allg., Geschichte d. Natur, in alph. Ordnung), 1774-1793, 10 vol. grand in-8°. Les quatre premiers seulement sont de Martini, les deux suivants eurent pour auteur Otto, les cinq derniers furent publiés par Krunitz. Ces onze volumes pourtant ne menaient que jusqu'à l'article *Coquillo*, et à ce compte il eût fallu au moins quatre-vingts volumes pour compléter le Dictionnaire. C'était bien la proportion de Martini, qui, dans son quatrième volume, entamait à peine la lettre B (*Bachsteinbrech* en est le dernier article), et le grand *Dictionnaire* de Levrault est à peu près sur cette échelle, sans que les hommes qui, soit accidentellement, soit par profession, ont besoin d'avoir recours à ce répertoire, se soient plaints de la base sur laquelle ont opéré les auteurs. Mais en 1770 il en était autrement; l'entreprise sembla gigantesque; ce qui la rendait très-difficile surtout, c'est que Martini se chargeait à peu près de tout rédiger; mais peut-être était-ce là ce dont on s'occupait le moins; et ce qui rendait la spéculation vraiment périlleuse, c'était la grandeur même des dimensions, qui effrayait et éloignait les acheteurs. Les amis de Martini l'avaient senti eux-mêmes, et il ne manqua pas de conseillers qui l'engageaient à restreindre son plan et qui en déclaraient l'exécution impossible. Martini persévéra, et s'il eût vécu peut-être en fût-il venu à pouvoir dire *Exegi monumentum* ! Les quatre premiers volumes se succédèrent assez rapidement en 1774, 1775, 1777 et 1778 : il est à croire qu'il eût été plus vite ensuite; beaucoup d'articles postérieurs se trouvaient rédigés en même temps que les premiers, et peut-être fût-il arrivé à l'idée si simple de s'adjoindre des collaborateurs réguliers. Vingt-cinq ans auraient suffi à terminer les quatre-vingts volumes. Tel qu'il est, le Dictionnaire non terminé de Martini, indépendamment de la valeur réelle qu'il a par lui-même et par les nombreuses planches qui l'accompagnent, atteste la largeur et la vigueur d'esprit de l'au-

teur, qui conçut un répertoire alphabétique d'histoire naturelle sur de si vastes bases : ce sont les premières et formidables assises d'un édifice inachevé, mais monumental ; on l'a délaissé, mais c'est sur ce plan, on ne saurait le nier, qu'on a depuis élevé les édifices de même nom ; et si l'immense popularité désormais acquise à l'histoire naturelle, si la facilité résultant d'une part de l'abondance des matériaux, des collections, des recueils spéciaux, de l'autre de la disposition actuelle des hommes de lettres et savants à la collaboration, ont rendu très-praticable ce qui semblait chimérique à l'époque de Martini, ce changement de circonstances n'ajoute et n'ôte rien à l'idée qu'on doit se faire du plan en lui-même, et de l'homme qui le crut réalisable, parce qu'il sentait en lui, soit comme travailleur, soit comme homme d'action, ce qu'il fallait pour le réaliser. 3° *Le Magazin de Berlin* (Berlinischer Magazin), ou *Recueil de mémoires et de notices pour les amis de l'art médical, de l'histoire naturelle et des sciences, etc.*, 1765-1769, in-8°, 4 vol., chacun de 6 livraisons (avec des planches). Ce recueil semi-périodique, exclusivement sous la direction de Martini, contient de lui un très-grand nombre de morceaux. 4° *Recueil de Berlin* (Berlinische Sammlungen), pour l'avancement de la médecine, de l'histoire naturelle, de l'économie domestique, des sciences administratives et de la bibliographie relative à ces diverses branches du savoir humain, 1769-1779, 4 vol. in-8°, chacun aussi de 6 livraisons et avec gravures. Chaque tome est accompagné d'une table très-commode. De même que pour le recueil précédent, Martini fut seul directeur et principal rédacteur du *Sammlungen*. Ces dix volumes présentent, en général, à l'homme du monde, à l'amateur, quelque chose de plus agréable que les précédents : par cela même, pris en masse, ils sembleraient de nos jours former un tout moins scientifique par l'austérité, la dignité, qui sont les premières conditions d'un recueil spécial et sérieux. Cependant la multitude des bons travaux qu'ils contiennent leur ont conservé un rang. La plupart se réfèrent à l'histoire naturelle et à la médecine. Parmi les premières se trouvent d'excellentes descriptions et de bonnes figures. La bibliographie, sans être exquise ou complète, contient beaucoup d'indications utiles, parmi lesquelles il faut placer au premier rang et celle des articles particuliers donnés dans des recueils scientifiques, et l'analyse plus ou moins détaillée des ouvrages rares ou inédits. Beaucoup de morceaux des *Sammlungen* sont de simples traductions (parfois avec notes) : l'éditeur indique toujours cette circonstance et la source. 5° *Mélanges* (Mannigfaltigkeiten), 16 vol. grand in-8°, recueil hebdomadaire dont il faut distinguer quatre séries (deux entières du vivant de Martini et sous sa direction) : 1. les *Mélanges*, 1770-1773 ; 2. les *Nouveaux Mélanges*, 1774-1777 ; 3. *Derniers Mélanges* (neueste Mannigf.),

1778-1780 (ceux-ci contiennent encore divers morceaux de Martini, qui en dirigea presque tout le premier volume : la haute main fut ensuite transférée, selon toute apparence, à Otto) ; 4. les *Derniers derniers Mélanges* (Allerneueste Mannigf.), 1781-1784. Bien que ce recueil n'ait pas toute l'importance du précédent, il contient encore de très-bonnes choses, surtout en fait d'histoire naturelle. 6° Diverses traductions, savoir : 1. un commencement considérable de la traduction complète de Buffon. Ce commencement comprend l'*Histoire naturelle générale*, 1771-1774, grand in-8°, B ; l'*Histoire des quadrupèdes*, 1772-1777, 5 vol. in-8°, avec beaucoup de planches noires ou enluminées, continuée, après la mort de Martini, par Forster, et à partir du tome 7, par Otto, qui toutefois ne le termina pas, C ; l'*Histoire naturelle des oiseaux*, 6 vol., 1771-1777, continuée de même par Otto, qui alla au delà du 30° volume. La traduction de Martini n'est point une servile reproduction de l'original : il a changé, ajouté, annoté, et sous tous ces points de vue, l'*Histoire naturelle* allemande a une valeur intrinsèque qui lui assigne un rang dans toutes les bibliothèques d'histoire naturelle à côté de l'original et indépendamment de l'original. 2. La traduction du *Traité des coquilles qui sont aux environs de Paris*, par Geoffroy, 1767, in-8°, avec des remarques pour l'éclaircissement du texte ; 3. la traduction du *Voyage au Sénégal* d'Adanson, Brandebourg, 1774, grand in-8°, avec des remarques toujours dans le même système ; 4. une traduction de l'*Histoire naturelle des araignées* de Lister, Quedlinbourg et Blankenbourg, 1778, grand in-8°, 5 planches (posthume). Tous les autres ouvrages sont traduits du français ; celui-ci l'était du latin. Martini, suivant sa coutume, y avait fait des additions importantes ; après sa fin prématurée, Gœze, qui fut chargé de la publication du manuscrit, y ajouta plusieurs morceaux, qu'il signa. 7° *Recueil des travaux des curieux de la nature* (Beschäftigungen d. Gesellschaft Naturforsch. Fseuntder), 1773-1777, 3 vol. Le quatrième volume ne parut qu'en 1779, après la mort de Martini. 8° *Entretiens de la jeunesse* (jugendl. Unterredungen) pour les enfants qui ont envie d'apprendre, Berlin, 1770-1775, 2 vol. ; 9° divers écrits d'importance secondaire, tels que : 1. *Diss. chimico-medica* (præs. Cartheusero) de *Chenopodio ambrosioides*, Francfort-sur-l'Oder, 1757, in-4° ; 2. *Un mot à mes amis des deux sexes* (Etwas f. meine Freunde unde Freundinnen), Nuremberg, 1766, in-8° ; 3. *Correspondance entre amis* (freundschaftliche Briefe), par divers auteurs, etc., Nuremberg, 1767, in-8° ; 4. *le Printemps dans la vallée*, Magdebourg, 1796, in-8°, posthume, publié par Tiebel ; 5. divers articles dans des recueils autres que les siens, notamment dans le *Mercur allemand* de Wieland ; 6. *De l'imperfection de presque tous les manuels pratiques de médecine*, comme introduction en tête de l'édi-

tion de Tissot, Hambourg, 1767, in-8°; 7. *Esquisse d'une société de journaux d'utilité générale et catalogue de la bibliothèque qu'elle aurait*, Berlin, 1774, in-4°; 2^e édit., 1775, in-8°; 8. *Catalogue d'une collection d'objets naturels et d'objets d'art* (celle de Stahl), etc., Berlin, 1773, in-8°; 9. plusieurs morceaux latins écrits pour des amis; 10. une part au *Spectacle de la nature et des arts* (allemand) et à la *Description de Berlin et de Potsdam*, par Nicolai. La *Vie de Martini* a été écrite par Gœze, son ami (Berlin, 1779, in-4°), auquel on peut reprocher de l'avoir un peu trop délayée, et on trouve aussi sur lui des renseignements dans les *Travaux des curieux de la nature*, t. 4 (Berlin, 1779, in-8°). On voit le portrait de Martini en tête du tome 5 de la traduction de l'*Histoire naturelle générale* et du tome 1^{er} des *Mélanges*. P—OT.

MARTINI (ANTOINE), archevêque de Florence, naquit à Prato, en Toscane, le 20 avril 1720. Il quitta son pays, et il résidait dans le Piémont lorsqu'il fit paraître à Turin, en 1769, une traduction italienne du Nouveau Testament, qui fut approuvée par l'archevêque de Turin, Rorengo de Rorà. Depuis il compléta la traduction de la Bible, en donnant la version italienne de l'Ancien Testament. Ce travail valut à l'auteur un bref honorable de Pie VI, du 17 mars 1778; le même pape nomma, peu après, Martini à l'évêché de Bobbio; mais pendant qu'il se rendait à Rome pour y être examiné et sacré, comme il passait par Florence, il fut revendiqué par le grand-duc Léopold, comme son sujet, et promu à l'archevêché de Florence, pour lequel il fut institué le 25 juin 1781. Peut-être avait-on espéré trouver en lui un partisan des innovations que l'on préparait alors en Toscane; mais, si le prélat avait jugé quelques réformes nécessaires, il était loin d'approuver le système de bouleversement que Ricci manifesta bientôt. Quand il vit où l'on tendait, il s'unit plus étroitement au saint-siège et encourut en plusieurs occasions les reproches des novateurs. Il se fit principalement honneur par sa conduite dans l'assemblée des évêques tenue à Florence en 1787, et concourut à faire avorter les projets de ceux qui avaient compté se servir de cette convocation pour jeter en Toscane des semences de troubles et de schisme. En 1785, il fit imprimer ses *Instructions morales sur les sacrements*, et peu après, des *Instructions dogmatiques, historiques et morales sur le symbole*, 2 vol.; ce sont les sermons mêmes qu'il avait prêchés sur ce sujet. On cite aussi des mandements de ce prélat. Il mourut à Florence, dans un âge très-avancé, le 31 décembre 1809; il avait le titre d'évêque assistant au trône. — Dans le même temps vivait le baron MARTINI, professeur de droit naturel dans l'université de Vienne, et auteur d'un *Traité sur le droit naturel et le droit des gens*, publié en 1768, et d'une édition des *Institutions du droit ecclésiastique*, de

Riegger, qui vit le jour en 1779, et où il adoucit quelques propositions dures et quelques décisions hardies de l'auteur. P—C—T.

MARTINI (JEAN-PAUL-ÉGIDE), auteur de plusieurs opéras français, naquit à Freystadt, dans le haut Palatinat, en 1741. Organiste à dix ans au séminaire de Neubourg sur le Danube, il y continua l'étude de la musique et celle du latin sous les jésuites. En 1758, il alla faire sa philosophie à Fribourg en Brisgau. Entraîné alors par une vocation décidée pour la musique, il vint en France en 1760; et quittant son nom allemand, il prit celui de *Martini*. Il s'arrêta en Lorraine à la cour de Stanislas, s'y perfectionna dans son art, apprit la langue française, et se rendit à Paris, en 1764, avec de puissantes recommandations. Il servit d'abord six ans, comme officier, dans les hussards de Chamborand, et fut ensuite attaché successivement au prince de Condé et à M. le comte d'Artois, en qualité de directeur de leur musique. Après avoir composé une multitude de marches militaires et de morceaux d'harmonie, il s'essaya dans le genre dramatique. Parmi un assez grand nombre d'opéras dont il est l'auteur, on distingue l'*Amoureux de quinze ans* (1771), la *Bataille d'Ivry* (1774), et surtout le *Droit du seigneur* (1783). Les autres sont : le *Fermier cru sourd* (1772), l'*Amant sylphe*, représenté à la cour; *Sapho* (1794), *Zimeo*, grand opéra, arrangé depuis pour le théâtre Feydeau, et *Annette et Lubin*, donné en 1800, avec une nouvelle musique, dont la fraîcheur ne put faire oublier la naïveté de l'ancienne. Le *Dictionnaire des musiciens* lui attribue encore : le *Rendez-vous nocturne*, tombé à la vingtième représentation; *Sophie, ou le Tremblement de terre de Messine*, et la *Partie de campagne*, non représentée. La musique d'église avait un attrait particulier pour Martini; et il a laissé en ce genre plusieurs compositions qui jouissent de l'estime des connaisseurs. C'est à lui que l'on a dû la substitution des accompagnements détaillés à cette lourde basse chiffrée que l'on se contentait de placer sous les morceaux de chant gravés pour l'amusement des amateurs. Martini est un des premiers compositeurs qui aient remis à la mode le genre des *Romances*; il en donna six recueils antérieurs à ceux de M. Garat, et son air charmant : *Plaisir d'amour*, eut un grand succès. Doué d'une instruction solide dans toutes les parties de son art, Martini publia, en 1790, un ouvrage très-remarquable, intitulé *Mélopée moderne*. C'est à propos de cet ouvrage que Grétry, qui n'était pas louangeur, a dit dans ses *Mémoires* : « Tout ce que dit cet habile homme est dans l'exacte vérité. C'est avec regret que je ne vois pas Martini assis à côté de moi au Conservatoire de musique.... Il méritait mieux que moi d'occuper une place dans ce établissement utile : il est plus méthodique, plus didactique. » Martini fut nommé, en 1798, un des cinq inspecteurs

du Conservatoire; mais une intrigue le fit réformer, ainsi que Monsigny et Lesueur. En 1804, il publia aussi une *Ecole d'orgue*. Par ses ouvrages classiques, par ses compositions, Martini a rendu les plus grands services à la musique, et personne peut-être n'a plus contribué que lui à propager le goût de cet art en France. A la restauration, il recouvra la place de surintendant de la musique du roi, que la révolution lui avait fait perdre. Il est mort en février 1816.

S—v—s.

MARTINI (VINCENT). Voyez MARTIN.

MARTINIEN (MARTINUS-MARTINIANUS-AUGUSTUS) s'avança par sa valeur dans les armées de Licinius, et obtint la charge de maître des officiers du palais. Licinius, assiégé dans Byzance par Constantin, crut utile de choisir un collègue qui l'aiderait à supporter les fatigues du gouvernement; il jeta les yeux sur Martinien, que ses talents militaires rendaient cher aux soldats, et le déclara auguste dans le mois de juillet 323. Martinien sortit aussitôt de Byzance pour aller combattre les détachements qui joignaient l'armée de Constantin; n'ayant pu arrêter leur marche, il se hâta de revenir près de Licinius, et les deux princes livrèrent à leur ennemi commun une bataille mémorable, le 23 septembre, près de Calcédoine. Constantin fut victorieux (voy. LICINIUS). Martinien, qui n'avait joui que deux mois du vain titre d'empereur, fut abandonné à la fureur des soldats, ou, selon d'autres historiens, relégué dans la Cappadoce et bientôt après mis à mort par l'ordre du vainqueur. On a de lui des médailles en petit bronze, frappées à Nicomédie. « Elles le représentent, dit Beauvais, à l'âge « d'environ cinquante ans, avec une physionomie pleine de douceur et de gravité. » (Voy. l'*Hist. des empér.*, t. 2, p. 207.)

W—s.

MARTINIÈRE (PIERRE-MARTIN DE LA), chirurgien et voyageur, était, à ce que l'on peut présumer, né à Rouen. Il s'embarqua de bonne heure, fit des voyages en Asie, à la côte occidentale d'Afrique et à la côte de Barbarie, et se trouvait à Copenhague lorsque la compagnie du Nord, ayant reconnu combien le commerce de la Norvège lui avait été avantageux, représenta au roi que les bénéfices seraient encore plus considérables si l'on avançait plus loin : Frédéric III prêta l'oreille à cet avis, et en conséquence la compagnie équipa trois bâtiments. La Martinière obtint de s'embarquer comme chirurgien d'un des navires, qui mit à la voile à la fin de février 1653. On visita les côtes de Norvège, de Laponie et de Russie jusqu'à la Nouvelle-Zemble; on fit route ensuite pour le Groënland et l'Islande, et l'on revint à Copenhague. La Martinière, de retour en France, continua d'exercer la chirurgie, et vécut jusque vers la fin du 17^e siècle. On a de lui : 1^o *Traité de la maladie vénérienne, de ses causes et des accidents provenant du mercure*, Paris, 1664, 1 vol. in-16; *ibid.*, 1684, 1 vol. in-16. L'auteur

a mêlé aux préceptes de la médecine toute sorte de rêveries astrologiques et de pratiques superstitieuses. 2^o *Le Prince des opérateurs*, Rouen, 1664, 1 vol. in-12; *ibid.*, 1668. Le but de cet ouvrage est de faire voir la différence de la médecine opératoire et de la médecine rationnelle. 3^o *Nouveau voyage vers le septentrion, où l'on représente le naturel, les costumes et la religion des Norvégiens, des Lapons, des Kilopes, des Russiens, des Borandiens, des Sybériens, des Zembiens, des Samoièdes, etc.*, Paris, 1671, 1 vol. in-12, fig. On voit, par le titre de ce livre, qu'il y est question de plusieurs peuples que l'auteur seul a connus; c'est sur son témoignage que de graves auteurs, tels que Buffon, en ont parlé. La Martinière est le premier Français qui ait publié un *Voyage maritime* le long des côtes boréales de l'Europe. Il est très-crédule, et raconte hardiment l'histoire des magiciens lapons qui vendent aux navires des vents favorables au moyen d'une bande de laine longue d'un pied et demi, qui s'attache au mât de misaine, et dont on défait successivement les trois nœuds, à mesure que l'on veut faire changer le vent en sa faveur. Le livre de la Martinière est rempli de traits de ce genre. A peine y trouve-t-on quelques observations intéressantes, quoique l'auteur eût fréquemment descendu à terre et fait des excursions dans l'intérieur. Tel est pourtant l'attrait du merveilleux, surtout quand il s'agit des pays peu connus, que son *Voyage* a été souvent réimprimé. L'édition d'Amsterdam, 1708, contient des corrections dans l'orthographe des noms propres et deux nouveaux chapitres, l'un sur l'utilité des voyages, l'autre sur la nécessité du commerce. On en a aussi retranché des passages absurdes sur la religion et les mœurs des Russes. Les figures sont pitoyables. Ce mauvais *Voyage* a été traduit en anglais, en hollandais, et deux fois en allemand; il y en a des extraits dans plusieurs recueils.

E—s.

MARTINIÈRE (ANTOINE-AUGUSTIN BRUZAN (1) DE LA), compilateur laborieux, était né, en 1662, à Dieppe, de parents honnêtes, et qui ne négligèrent rien pour son éducation. Il acheva ses études à Paris sous la direction du fameux Richard Simon, son oncle, et s'appliqua ensuite, par ses conseils, à l'histoire et à la géographie. Il fut nommé en 1709 secrétaire français à la cour du duc de Mecklenbourg, et mérita la bienveillance de ce prince, qui lui facilita les moyens de continuer ses recherches sur la géographie du moyen âge. Il ne quitta le Mecklenbourg qu'après la mort du duc son protecteur, et vint en Hollande dans l'intention d'y faire imprimer ses ouvrages. Les propositions qu'il reçut du libraire Van Duren le déterminèrent à se fixer à la Haye, où il trouva d'ailleurs d'autres avantages par ses liaisons avec les principaux membres du corps diplomatique; il dut à leur recommandation les titres de con-

(1) On prononce Bruzan.

seiller du duc de Parme, de secrétaire du roi des Deux-Siciles et de premier géographe du roi d'Espagne. La politesse de ses manières et l'agrément de son esprit le faisaient rechercher par les sociétés les plus brillantes; et les étrangers de distinction qui passaient à la Haye manquaient rarement de lui rendre visite. La Martinière recevait mille deux cents écus de pension du roi des Deux-Siciles; mais son goût pour la dépense ne lui permit pas de songer à des économies, et il continua de rester aux gages des libraires qui le payaient assez mal (voy. le *Diction.* de Prosper Marchand, t. 1^{er}, p. 44). Il mourut à la Haye le 19 juin 1746 (1). Bruys fait l'éloge de ses talents et de son caractère dans ses *Mémoires*, t. 1^{er}, p. 151 et suiv.; mais d'Argens le représente comme une espèce de fou et une parfaite copie du fameux don Quichotte (voy. la Préface du 4^e volume des *Lettres juives*). On a de lui : 1^o *Essai sur l'origine et les progrès de la géographie*, avec des remarques sur les principaux géographes grecs et latins, dans le tome 2 des *Mémoires historiques*, publiés par Camusat, Amsterdam, 1722 (voy. D.-F. CAMUSAT); 2^o le grand *Dictionnaire géographique, historique et critique*, la Haye, 1726-30, 9 tomes en 10 vol. in-fol.; Dijon, 1739, 6 vol. in-fol.; Paris; 1768, 6 vol. in-fol. La traduction allemande, donnée par Chr. de Wolff, Leipsick, 1744-50, 13 vol. in-fol., est, dit-on, augmentée de plusieurs milliers d'articles. Ce *Dictionnaire* est le principal ouvrage de la Martinière, et celui auquel l'auteur doit toute sa réputation. Dès l'année 1740, l'abbé Bellanger, sous le nom de Van der Meulen, y signala plusieurs erreurs (*Essais de critique sur les écrits de M. Rollin, sur les traductions d'Hérodote et sur le Dictionnaire géographique*, Amsterdam, in-12). Il est peu estimé maintenant, cependant il n'a pas encore été remplacé par un meilleur. L'édition de Paris, 1768, a été revue et corrigée avec soin, et néanmoins elle laisse encore beaucoup à désirer. On a donné, en 1759, un *Abrégé portatif* de ce *Dictionnaire* en 2 volumes in-8^o. 3^o *Entretiens des Ombres aux Champs-Élysées*, sur divers sujets d'histoire, de politique et de littérature, Amsterdam, 1723, 2 vol. in-12. L'auteur a publié cet ouvrage sous le nom de *Valentin Jungermann*. « La Martinière, dit Bruys, a tiré ces *Entretiens* d'une énorme compilation allemande, et les a « délicatement accommodés au génie de notre « langue. » 4^o *Essai d'une nouvelle traduction d'Horace*, en vers français, ibid., 1727, in-12. C'est un recueil de traductions par différents auteurs, les pièces que la Martinière a fournies à cette compilation sont les plus médiocres de toutes, et prouvent qu'il n'avait aucun talent pour la poésie. 5^o *Introduction générale à l'étude*

des sciences et des belles-lettres, en faveur des personnes qui ne savent que le français, la Haye, 1731, in-8^o; réimprimée à la suite des *Conseils pour former une bibliothèque*, etc., par Formey, Paris, 1756, in-12 (voy. FORMEY). Il promettait un second volume qui aurait traité de l'étude de l'histoire; mais il est probable que le succès de la *Méthode* de Lenglet-Dufresnoy lui fit abandonner ce projet. 6^o *Histoire de Pologne sous le règne d'Auguste II*, Amsterdam, 1733, 4 vol. in-8^o; la Haye, 1734, 4 vol. in-12. Ces deux compilations, qui n'eurent pas beaucoup de cours hors de la Hollande, sont peu exactes et tout à fait dénuées d'intérêt. 7^o *Histoire de la vie et du règne de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse*, la Haye, 1741, 2 vol. in-12; 8^o *L'Etat politique de l'Europe*, ibid., 1742-49, 13 vol. in-12. Ce n'est guère qu'un extrait des journaux. 9^o *L'Art de conserver la santé*, composé par l'école de Salerne, avec la traduction en vers français, ibid., 1743; Paris, 1749, in-12. Cette traduction est attribuée généralement à la Martinière (voy. le *Dictionnaire des anonymes*, par Barbier, t. 4, p. 433). On doit encore à cet infatigable écrivain une *Continuation de l'Introduction à l'histoire de l'Europe*, par Puffendorf, Amsterdam, 1722, 9 vol. in-12; et il en a publié plusieurs éditions, successivement revues et augmentées; mais elles ont toutes été surpassées par celle de Grace (voy. GRACE, PUFFENDORF et ROUSSET). La Martinière est l'éditeur du *Nouveau recueil des épigrammatistes français*, anciens et modernes, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12; ce choix est estimé; — des *Fables héroïques*, par Audin, ibid., 1720; — de la *Géographie* de Cluvier (*Introductio in geographiam*), ibid., 1729, in-4^o, bonne édition; — de *Traité géographiques et historiques pour faciliter l'intelligence de l'Écriture sainte*, la Haye, 1730, 2 vol. in-12 (1); — des *Lettres choisies* de Rich. Simon, précédées d'une *Vie* de l'auteur, Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12; — des *Œuvres* de Scarron, ibid., 1737, 10 vol. in-12; — des *Pensées* d'Oxenstiern, petit-neveu du chancelier de Suède; — du *Recueil de divers traités sur l'éloquence et la poésie*, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12 (2); — et de la *Vie de Louis XIV*, par la Hode, la Haye, 1740, 5 vol. in-4^o. Il a publié les deux derniers volumes de l'*Histoire du règne* de ce prince, par Larrey (voy. ce nom); il avait commencé un journal sous le titre de *Nouvelles politiques et littéraires*; et Bruys lui attribue une *Vie de Molière*, plus ample que celle de Grimarest. Lefort de la Morinière a réuni quelques pièces de vers et de littérature de ce fécond écrivain, et les a publiées sous le titre de *Portefeuille de la Martinière*, Paris, 1757 (voy. L. F. MARSIGLI).

W—s.

MARTINIUS (PIERRE), savant navarrois, fut

(1) Hirsching et Rotermund mettent sa naissance à l'an 1689; d'autres le font naître en 1684, et mourir en 1749. Nous avons cru devoir suivre les dates données par M. Desmarquet, dans ses *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe*, Paris, 1785. 2 vol. in-12, t. 2, p. 37.

(1) Les pièces dont se compose ce recueil sont de Huet, Le-grand, Calmet, Hardouin, Commire, etc. L'éditeur y a ajouté une bonne préface.

(2) Par Fénelon, de Sillery, le P. Lamy, A. Arnauld, le P. Du-cerceau, l'abbé Genet et Voltaire.

appelé en 1572 pour remplir une chaire dans le collège que les protestants venaient d'établir à la Rochelle. Le discours latin qu'il prononça dans cette occasion fut imprimé en cette ville, 1572, in-8°. Martinus entendait parfaitement l'hébreu, et il publia une grammaire de cette langue, qui fut adoptée par les écoles protestantes d'Allemagne et traduite par la suite en anglais. Il la fit réimprimer avec une grammaire chaldaïque en beaux caractères (1590). Cet auteur mourut en 1594. Il avait une femme dont les charmes n'échappèrent pas à l'attention du jeune prince de Navarre, depuis Henri IV. T—D.

MARTINOT (HENRI), célèbre horloger, naquit à Paris en 1646. Son père, valet de chambre horloger du roi, ne pouvant, à raison de ses fonctions, lui enseigner les principes de son art, le mit en apprentissage à Rouen chez un habile ouvrier, qui lui fit faire de rapides progrès dans toutes les parties de la mécanique. Il obtint à douze ans la promesse de la survivance de la charge de son père, et il n'en avait que treize lorsqu'il eut le malheur de le perdre. Colbert refusa de l'envoyer en possession de cette charge parce qu'il le trouvait trop jeune; mais le roi déclara que, s'il était en état de la remplir, il voulait qu'on lui en expédiât le brevet; et il lui commanda, en 1672, une horloge en forme de globe indiquant les divers mouvements du soleil et de la lune. Cette pièce, achevée en 1677, fut regardée comme l'un des ouvrages les plus parfaits qu'on eût encore vus dans ce genre. Martinot exécuta ensuite l'horloge qui était suspendue au milieu du cabinet des médailles à Versailles, et la pendule à répétition et quantités qu'on voyait dans les appartements de Trianon; il en fit aussi deux autres pour la chambre et le cabinet du roi à Versailles, dont la perfection étonna les connaisseurs. Il fut nommé directeur des horloges de toutes les maisons royales, pour lesquelles il exécuta un grand nombre d'ouvrages. Il mourut d'accident à Fontainebleau le 4 septembre 1725. Cet habile artiste était d'une délicatesse et d'une probité rares; Louis XIV disait : « Martinot ne m'a jamais menti. » Le *Dictionnaire* de Moréri contient une *Notice* sur Martinot, rédigée par son fils. W—s.

MARTINOVICZ (IGNACE-JOSEPH), physicien hongrois, né à Pesth vers le milieu du 18^e siècle, prit l'habit religieux dans l'ordre des Capucins, où il continua de cultiver avec beaucoup d'ardeur les sciences naturelles. Les succès qu'il obtint attirèrent l'attention de l'empereur Joseph II, qui sollicita pour lui un bref de sécularisation et le nomma professeur de physique et de mécanique à l'université de Lemberg. Il remplit cette double chaire d'une manière brillante; mais ce qui lui mérita encore plus que ses talents la bienveillance de son protecteur, ce fut le zèle avec lequel il soutint la nécessité des réformes que l'empereur commençait à exécuter dans ses Etats.

Martinovicz devint conseiller impérial, prévôt titulaire de la cathédrale d'Oedenburg et abbé de Szazrar; il était déjà membre de la société des illuminés allemands, dont le but connu était d'établir les principes de la liberté et de l'égalité sur les ruines de tous les gouvernements. Il en devint bientôt l'un des chefs et fut l'un des principaux auteurs d'un complot tendant à exciter un soulèvement à Vienne. Dénoncé par un de ses domestiques que le hasard avait rendu maître de son secret, il fut arrêté le 15 octobre 1794 avec plusieurs gentilshommes hongrois, ses complices, et décapité à Bude le 20 mai 1795. On a de lui : 1^o *Dissertatio de micrometro*, Lemberg, 1784, in-4°, fig. Au moyen de l'instrument qu'il décrit dans cet ouvrage, il divise un pouce en 2,985,884 parties. 2^o *Dissertatio physica de altitudine atmospheræ ex observationibus astronomicis*, ibid., 1785, in-4°; 3^o *Prælectiones physicæ experimentalis*, ibid., 1787, in-8°, fig., t. 1^{er}; 4^o des *Dissertations* en allemand, insérées dans les *Annales de chimie*, publiées par Crell, année 1790 et suivantes, sur la poudre fulminante; — sur une mine de pétrole qui contient du sel sédatif : elle a été traduite en français et insérée dans le *Journal de physique*, année 1792; — sur un sel semblable au salpêtre, extrait de l'ambre jaune; — sur une nouvelle pompe pneumatique et la manière de s'en servir dans les expériences chimiques; — sur l'origine de l'air qui existe dans l'eau. W—s.

MARTINUSIUS (GEORGE), régent de Transylvanie, cardinal-archevêque de Gran, était né dans la Croatie vers 1482, et avait accès dans la maison de Jean Zapoli, pendant que celui-ci n'était encore qu'un simple gentilhomme hongrois. George prit l'habit de religieux dans un couvent près de Bude; les austérités du cloître rebutant son esprit inquiet et ambitieux, il s'attacha au même Jean Zapoli, devenu roi, et suivit sa bonne et sa mauvaise fortune. Il l'accompagna en Pologne, et ce prince se servit de lui dans plusieurs négociations et l'admit dans son conseil; il lui donna l'évêché de Varadin à la mort d'Américo Cibario, assassiné par Louis Gritti. Chargé de la direction du trésor, George Martinusius montra autant de zèle que de fermeté et d'intelligence. En 1540, le roi Jean Zapoli nomma en mourant ce prélat tuteur de Jean Sigismond, son fils unique, conjointement avec la reine Isabelle, sœur de Sigismond II, roi de Pologne, et sous la protection de Soliman. Le caractère de ce religieux, devenu régent d'un Etat, changea dès lors : il développa un esprit de domination, une duplicité, une ambition et une avarice qui le rendirent odieux et le conduisirent à sa perte. Il trompa et maîtrisa la reine Isabelle; il joua tour à tour et l'empereur Ferdinand et Soliman I^{er}. Il se servit de Ferdinand pour chasser sa souveraine de la Transylvanie, et des armes ottomanes pour se délivrer des Impériaux. Martinusius devait à la

faveur de l'empereur et à sa reconnaissance trompée l'archevêché de Gran et le chapeau de cardinal. Les ministres de Ferdinand n'eurent pas de peine à démontrer à ce prince que la paisible possession de la Transsylvanie tenait à la mort de Martinusius; et cette mort fut ordonnée en 1548. Si sa trahison et son ingratitude méritaient d'être punies, la justice de Ferdinand, qu'il avait provoquée, n'autorisait pas un assassinat. Cet ambitieux, à qui ses partisans ont donné le nom de Grand, périt par trahison dans son propre palais en 1551, sous les coups de trois des principaux officiers de l'armée impériale, qui ne rougirent pas de porter les mains sur un prêtre et sur un homme désarmé. Martinusius expira en prononçant le nom de Jésus. Les immenses trésors trouvés dans sa maison attestent qu'il n'était pas moins avide de richesses que de puissance; mais ils laissent penser qu'en frappant ce grand criminel ses assassins avaient convoité ses dépouilles. Tel fut réellement Martinusius. Sa *Vie*, écrite par l'abbé Béchet, Paris, 1715, in-12, ne présente qu'un homme illustre, un grand ministre, une victime innocente et presque un martyr. L'historien hongrois Istvanfi le peint d'une manière impartiale. S—v.

MARTIRANO (CORIOLANO), excellent humaniste et bon poète latin, était né au commencement du 16^e siècle à Cosenza, dans la Calabre, d'une famille noble. Après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat, il reçut les ordres sacrés et fut nommé par le pape Clément VII à l'évêché de San-Marco. Il assista à la première session du concile de Trente et en fut élu l'un des secrétaires; il y prononça un discours très-éloquent pour rassurer les prélats, que la crainte de la guerre déterminait à s'éloigner. Après la session, il fut nommé par l'empereur Charles-Quint secrétaire du conseil de Naples et mandé en Espagne, où il mourut le 4 septembre 1557, comme on l'apprend par une lettre d'Ant. Guido à Vespasien Gonzague, seigneur de Sabionetta. Coriolano avait eu le projet de supprimer tous ses ouvrages; mais Marzio, son neveu, profita de son absence pour faire une revue de ses papiers et en extraire ses œuvres dramatiques, qu'il fit imprimer à Naples en 1556, in-8°. Ce recueil contient huit tragédies : *Médée*, *Electre*, *Hippolyte*, les *Bacchantes*, les *Phéniciennes*, le *Cyclope*, *Prométhée* et *Jésus-Christ*; deux comédies : *Plutus* et les *Nuées*; les 12 livres de l'*Odyssée*, la *Batrachomachie* et l'*Argonautique*, traduits en vers latins. Debure a décrit cette édition dans la *Bibliographie instructive*, n° 2904; on en connaît des exemplaires avec un nouveau frontispice daté de 1563. Elle est si rare, même en Italie, que le savant Tiraboschi n'avait jamais pu la trouver (1).

(1) Cette excessive rareté détermina, en 1736, un effronté plaigiaire à faire imprimer ces pièces comme son propre ouvrage, en y joignant d'autres pièces de vers de Navagero et de Flaminio, également peu connues, et dont il se contenta de déranger l'ordre,

Il ajoute cependant, mais d'après le témoignage de Tafuri, que les pièces de Martirano, traduites ou imitées du grec, sont comparables pour l'élégance et la propriété du style aux meilleurs ouvrages du même genre. On a encore de Coriolano : *Epistolæ familiares*, Naples, 1556, in-8°. Ce volume n'est pas moins rare que le précédent, et l'on dit qu'il renferme beaucoup d'anecdotes et de particularités curieuses. Sertorio Quattromani avait découvert plusieurs manuscrits de notre auteur, et il se proposait de les publier; mais ce projet est resté sans exécution : il citait, entre autres, des *Elégies*, des *Epîtres* qu'il ne jugeait pas très-inférieures à celles d'Horace, des *Discours* et la *Traduction* en vers latins des sept premiers livres de l'*Iliade*. Les deux harangues que l'auteur avait récitées au concile de Trente se conservent en manuscrit à la bibliothèque de Paris (*Cod. Lat.* 1525). W—s.

MARTIUS (GALEOTTUS). Voyez GALEOTTI.

MARTORELLI (JACQUES), grammairien et antiquaire, naquit à Naples le 29 décembre 1699. Initié de bonne heure à la connaissance des langues anciennes, il y fit de si grands progrès, qu'en terminant ses cours il fut choisi pour en donner des leçons au séminaire archiepiscopal, où il enseignait aussi la géométrie. En 1747, il se présenta pour concourir à la chaire de grec à l'université; mais il ne dut qu'à son élocution facile et brillante la préférence sur son rival Jean Spena, qui, moins disert, lui était supérieur sous d'autres rapports. Néanmoins le nouveau professeur sut attirer à ses leçons un grand nombre d'élèves. Pour faciliter leurs progrès, il traduisit en italien la *Méthode grecque* de Port-Royal (*voy.* Cl. LANCELOT); il recueillit les meilleurs opuscules sur les divers dialectes grecs, qu'il accompagna d'une version littérale. Un traité que Martorelli publia sur un vase antique conservé au musée royal, et dont l'usage était contesté par les savants, le fit connaître comme archéologue; il fut, lors de sa fondation, pourvu de la chaire d'antiquités grecques; mais, déjà vieil et infirme, il ne put en prendre possession. Il mourut d'une hydropisie le 20 novembre 1777, et fut inhumé dans l'église Ste-Anne, près du savant jurisconsulte Pasq. Cirillo, l'un de ses meilleurs amis. Martorelli passe pour un écrivain élégant; il avait fait une étude approfondie des poètes grecs, et en particulier d'Homère; il était d'ailleurs très-versé dans l'histoire. Mais l'esprit de système l'a quelquefois égaré, et il s'est servi de son immense érudition pour soutenir des paradoxes moins solides qu'ingénieux. Outre les deux ouvrages de grammaire déjà cités, on a de lui : 1^o *De regia theca calumaria*, Naples, 1756, 2 vol.

en changeant un peu les premiers vers de chacune, pour mieux cacher son larcin. Le savant J.-A. Volpi, professeur à Padoue, auquel il eut l'imprudence d'envoyer un exemplaire de ce prétendu fruit de sa muse, se hâta de démasquer l'imposture. (Voyez les *Novelle letterarie* de Venise, 1737, n° 47, et la *Libreria dei Volpi*, Padoue, 1756, in-8°, p. 127.)

in-4°, fig. C'est la description du vase antique du musée royal. Quelques savants conjecturaient que le vase avait dû servir à renfermer des parfums. Martorelli soutient que c'est une écritoire; mais, pour établir son opinion, qui d'ailleurs est assez probable, il a dû remonter à l'origine de l'écriture et passer en revue les divers procédés dont on s'est servi pour écrire chez toutes les nations. Examinant ensuite les figures en argent incrustées sur ce vase, il cherche à prouver qu'elles représentent les sept planètes; enfin il étend ses recherches jusqu'au premier possesseur de ce meuble, qu'il croit avoir deviné. Toutes ces digressions rendent fatigante la lecture de ce livre assez rare et curieux. 2° *Dell' antiche colonie venute in Napoli*, ibid., 1764-73, 2 vol. in-4°. Quoique publié sous le nom de Mich. Maccineca, son disciple, cet ouvrage est incontestablement de Martorelli (voy. la *Bibliot. napolitana* de Giustiniani, 7). Le premier volume traite des colonies envoyées par les Phéniciens, le second de celles qui sont venues de l'Arabie. Un troisième, consacré aux colonies arrivées d'Afrique, et qui, suivant Giustiniani, ne pouvait manquer de faire le plus grand honneur à Martorelli, était sous presse lorsqu'il mourut. L'impression suspendue par cet événement n'a point été reprise, parce que l'auteur prétendu n'ira jamais y mettre la main. Cet ouvrage est savant, mais paradoxal, et l'opinion de Martorelli sur l'origine de Naples, quoique présentée avec beaucoup de talent et appuyée de toutes les ressources d'une érudition peu commune, n'a point été adoptée par ses compatriotes. W—s.

MARTOS (IWAN-PETROWICH), sculpteur russe, naquit vers 1755 à Itchnia, dans la petite Russie. S'étant rendu à St-Petersbourg, il exécuta pour diverses familles quelques petits travaux qui furent montrés à l'impératrice Fédorowna. Cette princesse, charmée des dispositions du jeune sculpteur, le prit sous sa protection et le fit envoyer à Rome en qualité de pensionnaire du gouvernement. Martos y passa trois années et se lia surtout avec les peintres Raphaël Mengis et Pompée Battoni. A son retour, le gouvernement lui confia l'exécution de plusieurs monuments qui valurent à leur auteur une prompte célébrité. Martos a doté de ses chefs-d'œuvre les principales villes de l'empire russe; on trouve de lui un *groupe colossal en bronze de Minin et Pozharski*, à Moscou; les monuments de l'empereur Alexandre à Taganrok; du duc de Richelieu à Odessa; de Lomonosow à Archangel; de Potemkin à Cherson, etc. Le château de Peterhoff possède un *Actéon*, et l'église de Grusino plusieurs *saints*. Toutes ces statues se distinguent par la simplicité et le naturel. Martos excellait surtout dans les draperies. Il était conseiller d'Etat et directeur de l'académie des beaux-arts de St-Petersbourg, où il mourut le 17 avril 1835 à l'âge de 80 ans. Z.

MARTYN (WILLIAM), écrivain anglais, était re-

corder ou greffier de la ville d'Exeter, où il naquit en 1562 et où il mourut le 12 avril 1617. Il est particulièrement connu par son ouvrage historique intitulé *Histoire et vie des rois d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'au roi Henri VIII*, Londres, 1616, in-fol.; réimprimé en 1618. Cette histoire, tirée des Chroniques, est écrite avec intérêt et n'est pas sans mérite sous le rapport du style. Cependant le roi Jacques, offensé de quelques passages qui ménageaient trop peu soit la famille royale, soit la nation écossaise, fit poursuivre l'auteur qui, dit-on, en conçut tant de chagrin que sa vie en fut abrégée. En 1738, il a été publié une suite de l'histoire de Martyn, contenant la vie d'Edouard VI, de Marie et d'Elisabeth. On a encore de William Martyn une *Instruction pour la jeunesse*, Londres, 1612, in-4°, qu'il avait composée à l'usage d'un de ses enfants. D—g.

MARTYN (JOHN), médecin et botaniste, naquit à Londres en 1699. Son père, marchand de la Cité, voulait le former au commerce, mais le jeune homme avait une telle passion pour les études littéraires, qu'il y consacrait la plus grande partie de la nuit, se contentant pendant plusieurs années de quatre heures de sommeil. Ce fut en 1718 que Wilmer, depuis démonstrateur au jardin de Chelsea, le docteur Patr. Blair et Sherard, développèrent son goût pour la botanique. Il fut le premier secrétaire de la société de botanique formée en 1721, sous la présidence de Dillénus, et qui s'assemblait tous les samedis au soir, d'abord au *café de l'Arc-en-ciel* et ensuite dans une maison particulière; mais elle ne subsista qu'environ cinq ans. Martyn fut admis en 1723 à la société royale, et il exerça quelque temps la médecine à Londres. Il fut un des principaux rédacteurs du *Journal de Grub-street*, feuille satirique remplie de sel, semée d'anecdotes curieuses sur les auteurs vivants, et qu'on regardait comme une espèce de Dunciade en vers et en prose. Les meilleurs articles en ont été recueillis en 1737, sous le titre de *Mémoires de la société de Grub-street*, 2 vol. in-12; ceux de Martyn sont signés d'un B et ceux du docteur Russel d'un M; la partie poétique de ce journal a aussi été publiée séparément. Le zèle et l'activité de Martyn étaient tels, qu'il prit part à toutes les grandes entreprises littéraires qui eurent lieu de son temps en Angleterre et dont le détail serait trop long. En 1733, il fut nommé professeur et médecin à Londres, ensuite directeur du jardin botanique de Cambridge, dont ses soins augmentèrent beaucoup la prospérité. Il résigna sa place, en 1761, à son fils Thomas Martyn (voy. l'article suivant), et mourut à Chelsea le 19 janvier 1768. Il a laissé : 1° *Tabulæ synopticae plantarum officinalium, ad methodum Raianam dispositæ*, Londres, 1726, in-fol. de 20 pages. Cette méthode, presque entièrement calquée sur celle de Ray, comme le titre l'annonce, seulement avec plus de dévelop-

pements, n'ajouta rien aux connaissances botaniques de cette époque. 2° *Methodus plantarum circa Cantabrigiam nascentium*, ibid., 1727, in-12. C'est proprement une édition classée méthodiquement du catalogue que Ray avait publié par ordre alphabétique. 3° *Historia plantarum rariorum*, ibid., gr. in-fol. Ce travail devait être fort considérable puisque l'auteur, dans sa dédicace au président de la société royale de Londres, parle d'une première centurie ; mais il n'en publia que cinq décades, chacune de dix planches. La première décade parut en 1728 et la cinquième en 1737. Les plantes qui y sont représentées faisaient l'ornement des jardins de Londres et des environs de Chelsea ; et c'est un des plus beaux ouvrages qu'on eût vus jusqu'alors et le plus beau après celui de Catesby. Toutefois les dessins, quoique faits par le célèbre Van Huysum, gravés en *mezzo-tinto* par Kirkall et imprimés en couleur, ont peu de netteté ; les couleurs ne sont pas toujours très-vraies ; enfin l'on n'y trouve point de détails anatomiques. Les descriptions sont aussi exactes que pouvaient l'être celles de cette époque, et elles sont accompagnées de l'exposé des vertus et des usages ; mais on n'y trouve que très-rarement les synonymies. L'édition de Nuremberg, 1752, et celle de 1797, augmentée d'une version allemande par Panzer, sont moins recherchées. 4° *Première leçon d'un cours de botanique*, Londres, 1729, petit in-8° de 20 pages. C'est une explication très-simple des principales parties des plantes, accompagnée de 14 planches (qui renferment quelques détails) d'une médiocre exécution. 5° *Iter Derbyense cum catalogo plantarum variarum*, dans les *Trans. philos.*, n° 407 ; 6° les *Géorgiques* de Virgile, accompagnées d'une traduction anglaise et de notes, 1741, 1 vol. in-8°, ibid. C'est un fort bel ouvrage et le seul sur lequel soit réellement fondée la réputation de Martyn. La version, placée par fragments dans les notes, est d'un usage peu commode. Il y a de la recherche, de la subtilité dans la manière d'interpréter quelques passages ; et le célèbre Heyne, qui le cite fort souvent dans sa belle édition de Virgile, n'est pas toujours de son avis. Néanmoins cette traduction paraît en général exacte. Les nombreuses notes qui l'accompagnent sont fort instructives et pleines d'intérêt ; l'auteur est un de ceux qui ont le plus contribué à l'intelligence du texte sous le rapport de l'agriculture et de la botanique. Le docteur Halley l'aida pour la partie astronomique. 7° Les *Bucoliques* de Virgile, 1749, sur le même plan que l'ouvrage précédent. 8° *Explication des termes techniques de botanique* ; 9° *Dissertation et remarques critiques sur l'Enéide* de Virgile, 1770, in-12, publiées par son fils, qui a mis en tête une Notice détaillée sur la vie et les écrits de l'auteur. Outre ces ouvrages originaux, John Martyn avait traduit en anglais, dès 1720, l'*Histoire des plantes qui croissent aux envi-*

rons de Paris, par Tournefort ; mais il ne publia cet ouvrage qu'en 1732, avec diverses additions, pour l'adapter aux plantes de la Grande-Bretagne, 2 vol. in-8°. Il traduisit en 1740 la *Matière médicale* de Boerhaave, et en 1742 le *Traité des maladies aiguës des enfants*, par Walter Harris ; il avait donné avec Champbers la *Traduction abrégée des Mémoires de l'Académie des sciences de Paris*, Londres, 1742, 5 vol. in-8° ; il publia, de 1747 à 1756, les tomes 8, 9 et 10 de l'*Abrégé des Transactions philosophiques*, et il a laissé un grand nombre de manuscrits sur divers sujets de science et de littérature. Le genre *martynia*, de la famille des *bignones*, a été consacré à Martyn par son ami Houston et adopté par Linné. G.-C. Gorham a publié en 1830, Londres, in-8°, *Mémoires de John et T. Martyn, professeurs de botanique à l'université de Cambridge* (en anglais). D-u.

MARTYN (le révérend THOMAS), de la société royale de Londres, professeur de botanique à l'université de Cambridge, etc., fils du précédent, naquit en 1735. Après avoir fait d'excellentes études, il fut professeur de botanique, tuteur du collège de Sidney-Sussex, et s'y distingua dans les cours qu'il faisait en anglais, contre l'ancien usage qui était de les faire en latin. En 1764, il fut nommé député ou procureur de l'université. Peu après, il entreprit la tâche laborieuse de traduire les *Antiquités d'Herculanum*, conjointement avec le docteur Lettice. Vers 1772, il fut nommé recteur de Luggershall et de Little-Marlow. Pendant une partie de cette période de temps, il fut gouverneur de quatre ou cinq jeunes gens riches, avec lesquels il voyagea en France, en Suisse et en Italie, et parmi lesquels était sir John Borlase Warren, qui plus tard devint amiral. A son retour, il conserva quelques années la cure de Little-Marlow ; mais il la quitta afin d'aller exercer à Londres l'emploi de secrétaire honoraire de la société pour l'encouragement et l'amélioration de l'architecture navale. Vers ce temps, il entreprit, d'après les instances de quelques libraires, de compléter le *Dictionnaire du jardinier*, de Miller. Il avait auparavant rempli tous ces devoirs à Cambridge en faisant des cours sur les règnes animal et minéral, en tout ce qui a quelque rapport à la botanique. Sa conduite et ses talents donnèrent tant de satisfaction au gouvernement qu'il fut nommé, sous l'administration de Pitt, professeur royal, avec des appointements considérables. Martyn avait été en outre nommé curé d'Egdware, village situé à quelques lieues de Londres ; il sut toujours concilier les devoirs de son ministère avec ses travaux scientifiques et littéraires. Il mourut le 3 juin 1825, à Patenhall-Rectory, dans le comté de Bedford, âgé de 90 ans. On a de lui : 1° *Plantæ cantabrigienses*, 1763, in-8° ; 2° *Notice sur une donation faite au jardin de botanique par le docteur Walker*, 1763, in-4° ; 3° le *Connaisseur anglais*, 1763, 2 vol. in-12 ; 4° *Sermon au bénéfice de l'hôpital d'Addenbrooke*,

1768, in-4°; 5° *Dissertation et remarques critiques sur l'Enéide* de Virgile, par J. Martyn, son père, avec la *Vie* de l'auteur, in-12, 1770. Il y défend Virgile du reproche d'anachronisme relativement à la fondation de Carthage. 6° *Catalogus horti botanici cantabrigiensis*, 1771, in-8°; 7° *Antiquités d'Herculanum*, traduites de l'italien, 1773, in-4°; 8° *Eléments d'histoire naturelle*, 1775, in-8°; 9° le *Conchyliologiste universel*, dessiné et peint d'après nature et arrangé selon le système de l'auteur (en anglais et en français), Londres, 1782, 2 vol. in-fol., max. oblong.; 10° *Lettres de Rousseau sur les éléments de l'histoire naturelle*, traduit du français, 1786, 2 vol. in-8°; 2° édition, 1787. L'année suivante, Nodder, peintre en botanique de Sa Majesté Britannique, grava 38 dessins pour les *Eléments d'histoire naturelle*; il y ajouta des explications pour éclaircir le système de Linné, etc. 11° *Notice sur un voyage en Suisse*, 1787; 12° le *Guide du voyageur en France*, 1787, in-8°; 13° *Exposé succinct de la nature, de l'origine et des progrès d'un établissement particulier formé pour instruire la jeunesse dans l'art d'expliquer et de peindre des sujets d'histoire naturelle* (en anglais et en français), Londres, 1789, in-4°; 14° le *Guide du voyageur en Italie*, traduit de l'anglais, 1791, in-8°; 15° l'*Entomologiste anglais*, représentant tous les insectes coléoptères qui se trouvent en Angleterre, et comprenant plus de cinq cents différentes espèces pour lesquelles on a adopté la nomenclature et la classification de Linné (en anglais et en français), Londres, 1792, grand in-4°, avec des figures coloriées; 16° la *Langue de la botanique, ou Dictionnaire des termes de cette science*, in-8°, 1793; une 2° édition en a été faite en 1796 et une 3° en 1807; 17° *Flora rustica*, 1791, 1794, 4 vol. in-8°; 18° *Description de l'hamanthus multiflorus*, avec une gravure, in-8°; 19° le *Dictionnaire du jardinier et du botaniste* de Miller, corrigé et arrangé dans un nouvel ordre, 1803. 1807, 4 vol. in-fol. Z.

MARTYN (HENRY), orientaliste et ecclésiastique anglican, élève de l'université de Cambridge, habitait dans le Bengale comme chapelain de la compagnie des Indes orientales, lorsque, stimulé par le vœu de plusieurs sociétés bibliques, il songea à terminer ou plutôt à refaire la traduction persane du Nouveau Testament commencée par Nathanaël Sabat, Arabe converti, et continuée par un ecclésiastique italien, L. Sébastiani, qui avait résidé plusieurs années à la cour de Perse. Martyn, ayant déjà traduit le Nouveau Testament en indoustani depuis 1808 (1) et s'occupant à le traduire en arabe, se rendit en 1811 à Chiraz pour se livrer à son nouveau travail. Il y demeura environ un an; et, sous la protection de

l'ambassadeur anglais à la cour de Perse, il y termina la révision de sa traduction persane avec l'aide d'un Persan instruit, nommé Mir Seïd-Ali. Il revenait en Angleterre par la voie de Constantinople, lorsqu'il mourut à Tocat, dans l'Asie Mineure, le 16 octobre 1812, par suite de l'excès du travail et de l'influence du climat de Chiraz. Avant son départ, il avait remis à sir Gore Ouseley, ambassadeur extraordinaire de la Grande-Bretagne à la cour de Perse, une copie manuscrite et soigneusement revue de sa traduction, avec prière de la présenter au roi de Perse Feth-Ali-Chah (voy. ce nom). L'ambassadeur s'acquitta de la commission après avoir fait tirer plusieurs copies de l'ouvrage, qu'il distribua aux personnages les plus lettrés et les plus considérables de la cour, et avoir obtenu du roi la promesse qu'il lui en dirait son opinion. Une lettre de Feth-Ali-Chah, datée de rabi 2°, 1229 (avril 1814) et adressée à sir Gore Ouseley, fait connaître le jugement que ce monarque a porté du travail de H. Martyn. Il le trouve complet en ce que l'on ne connaissait en Perse que les quatre évangélistes, d'après deux traductions persanes publiées à Londres vers le milieu du 18° siècle. Le style lui en paraît convenable, c'est-à-dire simple et facile, et il ordonne qu'on le lui lise tout entier. Si ce jugement n'est qu'un acte de complaisance, il prouve au moins combien la tolérance des Persans surpasse celle des Turcs. L'ambassadeur, à son retour de Perse, s'arrêta à St-Pétersbourg et y remit à la société biblique, établie en 1813, le manuscrit de Martyn, qui fut imprimé sous ce titre : *Novum Testamentum Jesu-Christi e graeco in persicam linguam in urbe Schiras, nunc vero cura et sumptibus Soc. bibl. Ruthenicæ typis datum*, Petropoli, 1815, in-4°. Comme en général les diverses sociétés bibliques établies en Europe depuis 1804, époque de la fondation de celle de Londres, embrassant toutes les communions de la religion chrétienne n'imposent aucune règle aux traducteurs pour le choix des leçons qu'ils doivent suivre, on ne sera pas surpris que Martyn ait inséré dans sa traduction quelques passages qui ne sont pas admis dans les versions catholiques. Mais on doit s'étonner qu'il ait adopté les noms musulmans d'*Isa* et *Yakia* au lieu de *Jésus* et *Jean-Baptiste*. Nous reproduisons cette observation de Silvestre de Sacy, et nous renvoyons à la critique grammaticale que ce savant a faite du livre de Martyn dans le *Journal des savants* de septembre 1816. On a encore de l'orientaliste anglais des Mémoires posthumes, écrits et publiés dans sa langue, Londres, 1821, in-12. A-T.

MARTYR (PIERRE D'ANGHIERA). Voyez ANGHIERA.

MARTYR (PIERRE VERMIGLI, plus connu sous le nom de PIERRE qu'il avait reçu au baptême), est un des plus célèbres théologiens réformés. Il naquit le 8 septembre 1500, à Florence, d'une famille distinguée. Sa mère lui apprit elle-même le latin par l'explication des comédies de Térence;

(1) Cette traduction a reparu sous ce titre : *the New Testament of Jesus-Christ, translated into the hindoo language from the original greek, and now printed in the nagrea character, by H. Martyn and afterwards carefully revised with the assistance of Mirza Fitriet, and other learned natives, for the british and foreign Bible, society Calcutta, 1815, in-8°.*

il eut ensuite pour maître Marcel Vergilio, sous lequel il fit de grands progrès dans les lettres. Dès l'âge de seize ans, il voulut chercher dans le cloître un asile contre la corruption du siècle; et, malgré les instances de son père qui n'avait point d'autre héritier, il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de St-Augustin, à Fiesoli. Il fut envoyé à Padoue et y passa huit ans, partageant tout son temps entre la prière et l'étude. Ses supérieurs l'engagèrent ensuite à s'appliquer à la prédication, et il parut avec éclat dans les chaires des principales villes d'Italie; il enseigna, dans le même temps, la philosophie et la théologie aux jeunes religieux, et, à la prière de quelques-uns d'entre eux, il y joignit des leçons de grec. Son mérite le fit passer successivement par les différentes charges de sa congrégation, et il fut enfin nommé supérieur du collège St-Pierre, à Naples. Ce fut dans cette ville qu'il connut Jean Valdès, savant espagnol, partisan secret de la doctrine des nouveaux réformateurs; et il ne tarda pas à en adopter les opinions. Il fut déferé aux supérieurs ecclésiastiques pour avoir enseigné publiquement que l'Épître de St-Paul aux Corinthiens (1) ne renferme aucune proposition dont on puisse conclure l'existence du purgatoire, et on lui défendit de continuer ses leçons; mais il appela de cette sentence au saint-siège et la fit annuler. L'air de Naples paraissant contraire à sa santé, il fut nommé visiteur général de la congrégation; et la sévérité avec laquelle il remplit cette charge lui fit beaucoup d'ennemis parmi ses confrères. Quelque temps après, on l'envoya reprendre le cours de ses prédications à Lucques. Cité au chapitre général assemblé à Gènes, pour y rendre compte de quelques principes qu'on l'accusait d'avoir débités dans ses sermons, il craignit que ses ennemis ne vinssent à bout de le faire condamner; et au lieu d'obéir, il se retira en 1542 à Zurich, où Bullinger l'accueillit comme un homme dont il appréciait tout le mérite. De Zurich, il se rendit à Bâle et ensuite à Strasbourg, où, par la protection de Martin Bucer, il obtint la chaire de théologie que Capiton avait laissée vacante. Il se maria en 1546 (2), et passa l'année suivante en Angleterre sur l'invitation du fameux Cranmer, archevêque de Canterbury. Il se fit recevoir en 1548 docteur de théologie, et fut aussitôt nommé professeur à l'université d'Oxford; le roi lui assigna un traitement considérable, et y joignit en 1551 un canonat de l'Eglise du Christ; mais après la mort du roi Edouard, Marie ayant rétabli l'exercice de la religion catholique, P. Martyr

se retira à Lambeth chez l'archevêque de Cranmer, son protecteur, et, ne s'y croyant pas en sûreté, il demanda des passe-ports pour quitter l'Angleterre. Il revint à Strasbourg en 1553; et on lui restitua la chaire qu'il y avait occupée. Les tracasseries que lui firent éprouver quelques-uns de ses confrères lui ayant rendu le séjour de cette ville peu agréable, il accepta, en 1556, la chaire que la mort de C. Pélican laissait vacante à Zurich, et il se hâta d'en aller prendre possession. Il reçut différentes autres vocations qu'il refusa; mais il fut obligé d'accompagner Th. de Bèze au colloque de Poissy, où il se montra plus modéré que son collègue. Il quitta cette assemblée avant la clôture par la raison que, n'entendant pas le français, sa présence n'y était pas très-utile. Il mourut à Zurich le 12 novembre 1562, laissant sa seconde femme enceinte; elle eut une fille nommée Marie, laquelle ayant été réduite à la misère, fut secourue par le sénat de Zurich, en considération des services de son père. Dupin a parlé avec éloge du P. Martyr dans sa *Bibliothèque des hérétiques*. C'est, après Calvin, le meilleur écrivain qu'eussent eu les réformés; et il le surpassait par l'érudition et la connaissance des langues. S'il eût été écouté, il aurait opéré la réunion des différentes sectes séparées de l'Eglise romaine, qu'il se repentait d'avoir abandonnée. On a de lui des *Commentaires* sur les principaux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et plusieurs *Traités* dogmatiques, dont on trouvera la liste exacte dans les *Mémoires* de Niceron, t. 23, et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis après sa mort et publiés sous ce titre : *Locorum communium theologicorum tomi tres*, Bâle, 1580; t. 2, 1581; t. 3, 1583, in-fol. Ce Recueil est précédé de la *Vie* du P. Martyr, par Josias Simler.

W—s.

MARTYRS (dom BARTHELEMI DES). Voyez BARTHELEMI.

MARUCELLI (JEAN-ETIENNE), peintre florentin, élève d'André Boscoli, naquit en 1586, et apprit de son maître la peinture et l'architecture. S'étant rendu à Pise, il s'y fit connaître par la facilité de sa composition et l'agrément de sa couleur, partie dans laquelle il fut supérieur à Boscoli même. Il fut bientôt chargé d'un nombre considérable d'ouvrages. Son tableau d'*Abraham donnant l'hospitalité aux trois anges*, fut placé dans le chœur de l'église du Dôme, parmi les productions des maîtres les plus renommés de ce temps. Il peignit ensuite, pour l'église de Ste-Catherine, le *Mystère du St-Rosaire*, et pour celle des Minimes, une *Vierge et deux anges accompagnés des Sts-apôtres Jacques et Philippe*, et une histoire de *St-Charles Borromée*. On cite encore comme des ouvrages très-distingués ses tableaux du *Martyre de St-Barthélemy* et de la *Cène*. Enfin, il fut chargé de peindre à fresque la façade du petit palais des chevaliers de St-Etienne,

(1) Voy. la première Épître de St-Paul aux Corinthiens, ch. 3, v. 13 et 15.

(2) Il épousa en premières noces Catherine Dammartin, de Metz, que l'on a accusée d'avoir quitté le cloître pour se marier; mais cela n'est rien moins que prouvé (voyez Chauffepié, article P. Martyr, not. 1); elle mourut en Angleterre, en 1552, sans enfants. Il se remaria à Zurich, après six années de veuvage, et épousa Catherine Merenda, de Brescia.

lieu célèbre par la mort du comte Ugolin (*voy. GHERARDESCA*). Ces peintures représentent des *paysages* et diverses figures allégoriques de *Vertus* et d'*Arts libéraux*. Marucelli était sur le point de se placer dans la peinture au rang des premiers artistes, lorsqu'il se décida, on ignore par quel motif, à délaisser entièrement la pratique de cet art pour se livrer à l'architecture et au génie. Il donna bientôt des preuves de son savoir dans ces deux arts, et le grand-duc lui conféra la charge d'ingénieur des canaux dans l'exercice de laquelle il exécuta plusieurs machines extrêmement ingénieuses. Il établit une école de mécanique et d'architecture, où la noblesse toscane venait s'instruire et d'où sortirent des élèves éclairés. Marucelli mourut à Pise en 1646.

P—s.

MARUCELLI (FRANÇOIS), prélat distingué par la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts, était né à Florence, le 1^{er} mars 1625, d'une ancienne et illustre famille. Après avoir achevé ses premières études avec beaucoup de succès, il fréquenta les cours de l'université de Pise, et y reçut le laurier doctoral. Ayant eu le malheur de perdre son père, il alla trouver à Rome son oncle, l'abbé Giuliano Marucelli, qui le fit entrer chez un avocat, pour apprendre la pratique. Son assiduité et ses progrès charmèrent tellement cet oncle, qu'il lui résigna deux riches abbayes, au royaume de Naples. Dès que Marucelli put disposer de ses revenus, il en employa la plus grande partie à satisfaire son goût pour les arts, et forma une magnifique galerie de tableaux. Le charme qu'il éprouvait dans la culture paisible des lettres étouffa en lui toute espèce d'ambition : il refusa les places honorables qui lui furent offertes, et finit même par se démettre des deux abbayes dont il était titulaire, afin de pouvoir disposer de son temps sans aucune inquiétude. Il construisit à Rome un palais superbe, et l'enrichit d'une bibliothèque nombreuse et bien choisie, dont il abandonna la disposition aux littérateurs privés de fortune. A des goûts si nobles, Marucelli joignait une piété douce et éclairée ; il remplissait avec exactitude tous ses devoirs religieux, visitait souvent les hôpitaux, et ne dédaignait pas d'entrer dans la demeure du pauvre, où il laissait des marques abondantes de sa libéralité. Il parvint à une grande vieillesse, entouré de l'estime publique, et mourut à Rome, le 25 juillet 1713. Ses restes furent inhumés avec pompe dans l'église des Servites. Il fit, par son testament, une grande quantité de legs pieux, et établit à Florence une bibliothèque publique, avec un fonds annuel suffisant pour son entretien. On a de ce prélat, un *Index général* en 112 volumes in-folio de toutes les matières traitées dans les ouvrages qu'il avait lus. Ce vaste répertoire, conservé en manuscrit à Florence, pourrait être d'une grande utilité aux savants, dont il faciliterait les recherches. Son humilité l'engagea, peu avant sa

mort, à livrer aux flammes plusieurs ouvrages de sa composition inédits, et tout ce qui, dans sa vaste correspondance, eût pu le présenter sous des traits avantageux. La bibliothèque qu'il avait donnée à sa patrie fut ouverte au public le 15 septembre 1752 ; et le chanoine Baudini, qui en fut nommé préfet, publia un éloge de ce généreux fondateur, Livourne, 1754, in-4° : on l'a réimprimé parmi ceux des *Uomini illustri Toscani*, t. 4, p. 453. Voyez aussi la *Storia letteraria d'Italia*, t. 10, p. 360, et les *Arcadi morti*, Rome, 1720, t. 1, p. 202. Son frère aîné, Jean-Philippe MARUCELLI, mort à Florence, le 11 juillet 1680, avec le titre de secrétaire d'Etat du grand-duc, avait été résident pour ce prince (de 1641 à 1666), et c'est à sa recommandation que Dati et Viviani durent les bienfaits de Louis XIV. Il passait pour fort instruit dans le grec et l'hébreu ; Ménage, Heinsius, Gronovius, etc., le citent avec distinction.

W—s.

MARULLUS (MARCUS), mimographe célèbre, florissait à Rome sous le règne des Antonins. Capitolinus rapporte (cap. 8) que ce poète ne craignit pas de railler au théâtre L. Verus et Marc-Aurèle, et que les deux jeunes princes, héritiers de la mansuétude d'Antonin le Pieux, supportèrent patiemment ces attaques. Servius, dans son Commentaire sur Virgile (*Egl.* 7, v. 26, et *Æneid.* 8, v. 499), a conservé un fragment où Marullus estropie un peu la grammaire pour amener un assez mauvais jeu de mots. Ce poète a joui, néanmoins, jusque dans les bas siècles, de la réputation d'un très-habile auteur de mimes ; St-Jérôme, entre autres, loue le style élégant de ses couplets, *stropham elegantè sermone confictam* (*Ad Pammach. Apolog.*, lib. 2), et il associe le nom de Marullus aux noms de ses prédécesseurs les plus illustres, Philistion et Lentulus. — MARULLUS (Tacite), poète calabrais du 5^e siècle, ayant, après la prise de Padoue, présenté à Attila des vers où il rapportait l'origine de ce prince aux dieux, fut très-mal accueilli par le barbare conquérant qui, indigné de cette flatterie, fit brûler le poème et châtier l'auteur. L'histoire ne dit pas jusqu'où alla ce châtement ; mais elle doit reconnaître que, dans cette occasion, Attila montra plus de raison que beaucoup de rois dont on a vanté la sagesse.

M—G—N.

MARULLUS (MICHEL—TARCHINOTE). Voyez TARGA-GNOTA.

MARUTHAS. Voyez MAROUTHAS.

MARVELL (ANDRÉ), écrivain anglais, naquit en 1620, au comté d'York, à Kignston-upon-Hull, où son père était ministre et maître d'école. Admis à l'université de Cambridge, il s'y distingua tellement, que quelques jésuites l'engagèrent, dit-on, à les suivre à Londres, dans l'espoir de le gagner à la foi catholique ; mais son père s'étant mis à sa recherche, le retrouva dans la boutique d'un libraire et le ramena à l'université. Vers 1638, il perdit son père, qui se noya en traversant

une rivière dans une barque avec la fille d'une dame de ses amies. Ce malheur servit à son instruction et à sa fortune, car cette dame, qui était riche, l'adopta pour son fils, et le fit voyager sur le continent. Il passa quelque temps à Constantinople en qualité de secrétaire de l'ambassade anglaise. En 1653, Cromwell le nomma gouverneur d'un de ses protégés; et en 1637, il fut adjoint à Milton, alors secrétaire latin du Protecteur. Il se conduisit dans cet emploi de manière à mériter d'être appelé au parlement, en 1660, peu de temps avant la restauration, pour y représenter son pays natal. Il le fut de nouveau, en 1661, et jusqu'à sa mort. Quoiqu'il y parlât rarement, il avait une grande influence, et il était intimement lié avec le prince Robert, qui n'agissait guère que par ses conseils. Il s'était fait connaître dans sa jeunesse, par quelques poésies satiriques. En 1672, il publia contre le savant et impétueux Parker, un pamphlet intitulé *la Répétition mise en prose*, etc. *La Répétition* est le titre d'une comédie du duc de Buckingham, dans laquelle Dryden, sous le nom de Bayes, est tourné en ridicule. Dans la *Répétition mise en prose*, Parker, sous ce même nom de Bayes, est le but des sarcasmes les plus piquants, Parker y répondit. Marvell publia en 1673 la *Deuxième partie de la Répétition mise en prose*, qui mit tous les hommes d'esprit de son côté, ferma la bouche à son adversaire, et paraît avoir abattu l'esprit altier de celui-ci, qui néanmoins avait eu pour auxiliaires quelques écrivains non moins violents que lui. L'un d'eux avait terminé une lettre qu'il adressait à Marvell, par ces mots : « Si tu oses imprimer aucun mensonge ou libelle » contre le docteur Parker, je jure par le Dieu « éternel que je te couperai la gorge. » Marvell publia, en 1676, in-4°, *M. Smirke, ou le Théologien à la mode*, pamphlet dirigé contre le docteur Turner, pour la défense de l'ouvrage de l'évêque Herfert Croft, intitulé *la Vérité nue, ou le Véritable état de l'Eglise primitive*. Ce pamphlet était suivi d'un *Essai historique, concernant les conciles généraux, les Credo, et les impostures en matière de religion*; essai qui fut ensuite imprimé in-folio séparément. Le dernier ouvrage qu'il fit imprimer fut un *Tableau de l'origine du papisme et du gouvernement arbitraire en Angleterre*, 1678, in-fol.; réimprimé dans les *Traité*s politiques (*State tracts*), en 1689. Cet ouvrage parut sous le nom de l'auteur; cependant quoique ses écrits et ses principes fussent opposés à l'esprit du gouvernement, Charles II, après avoir tout mis en œuvre pour le gagner, n'en conçut pas moins pour lui une extrême bienveillance, et goûta beaucoup son esprit et sa conversation. Il mourut le 16 août 1678, et l'on soupçonna qu'il avait été empoisonné. Voici quelques traits qui pourront faire apprécier la noblesse de son caractère. Lord Danby, le voyant dans une situation peu aisée, vint un jour chez lui, et lui dit que le

roi désirait savoir ce qu'il pouvait faire pour le servir. Marvell répondit qu'il n'était pas au pouvoir du roi de le servir; qu'il connaissait bien l'esprit des cours, ayant vécu dans plusieurs, et que quiconque est distingué de la faveur du prince est toujours censé lui sacrifier son opinion. Le lord reprit que Sa Majesté, dirigée seulement par la conviction qu'elle avait du mérite de Marvell, voulait connaître s'il y avait quelque place à la cour qui pût lui plaire. « Je ne puis, » répliqua ce dernier, accepter cette offre avec « honneur, puisque, si je le faisais, je serais in- « grat envers le roi en votant contre lui, ou traître « envers ma patrie en favorisant les mesures de la « cour. Ainsi la seule faveur que je demande de « Sa Majesté, c'est qu'elle veuille bien me regarder « comme un de ses plus fidèles sujets, et plus sin- « cèrement dévoué pour elle en refusant ses offres, « que je l'aurais été en les acceptant. » Ce fut en vain que le trésorier lui présenta un billet de mille livres sterling de la part du roi. Il le refusa avec la même fermeté, quoique, aussitôt après, Marvell fût obligé d'aller emprunter une guinée d'un de ses amis. Il n'avait guère pour toute ressource qu'une pension que lui faisait en reconnaissance de ses services la ville de Kingston, où il était né. « Cet homme si fier et si austère était, dit Brunet, le drôle le plus éveillé de son temps. Ses livres, ajoute-t-il, furent lus avec le plus grand plaisir par tout le monde, depuis le roi jusqu'à l'artisan. » Swift en parle aussi avec le plus grand éloge, dans son *Conte du Tonneau*. On cite, parmi ses autres productions, une satire intitulée *Flecknoë* contre un prêtre catholique de ce nom, mauvais poète; nom sous lequel Dryden a ridiculisé le versificateur Shadwell. On cite aussi une autre satire, contre Lancelot Joseph de Maniban, abbé français, qui prétendait connaître non-seulement le caractère des hommes, mais leur bonne ou mauvaise fortune, d'après l'inspection de leur écriture. Après la mort de Marvell, une dame qui s'annonçait pour sa femme, quoiqu'il n'eût jamais été marié, publia, en 1681, in-folio, ses *Poésies mêlées*. Cooke imprima, en 1726, en 2 volumes in-12, une édition de ses œuvres, précédée d'une notice sur sa vie; mais on n'y trouve que ses poésies et ses lettres. Le capitaine Thompson en a donné, depuis, une jolie édition, 1776, 3 vol. in-4°. M. A. Coleridge a donné en 1835, à Hull, in-8°, une *Vie de Marvell* (en anglais).

L.

MARX (JACOB), médecin israélite, né en 1743, à Bonn, mourut le 24 janvier 1789, à Hanovre, où il pratiquait la médecine avec succès. Ayant voyagé dans sa jeunesse, en Hollande et en Angleterre, il y fit la connaissance du célèbre docteur Fothergill, qui paraît avoir beaucoup contribué à son instruction et à son talent de praticien. Il ne cessa, pendant toute sa vie, de travailler à l'avancement de l'art qu'il exerçait; et il concourut puissamment à répandre, en AL-

lemagne l'usage du gland de chêne, qu'on employa de son temps, comme tonique, dans plusieurs affections des viscères et des poumons, et dont on faisait usage pour le déjeuner, en place de café. Lorsque Herz et d'autres médecins s'opposèrent de toutes leurs forces aux inhumations précipitées, alors en usage parmi les juifs, Marx les accusa d'exagération : cet acte fit tort à l'opinion que l'on avait de ses lumières. Marx était médecin de l'électeur de Cologne. Voici le titre de ses ouvrages : 1° *Dissertatio de spasms seu motibus convulsivis optimaque iisdem medendi ratione*, Halle, 1765, in-4°; 2° *Observata quædam medica*, Berlin, 1772, in-8°; 3° *Observationum medicarum, pars 1^{ma}*, Hanovre, 1774, in-8°; 4° *Deux cas de phthisie guérie par l'usage du gland* (en allemand). (Voy. *Magasin für Ärzte*, 2^e part., 1775); 5° *Effets confirmés du gland*, ouvrage adressé à M. le docteur Auenbrugger à Vienne (en allemand), Hanovre, 1776, in-8°; 6° *Histoire du gland de chêne*, Dessau, 1781, in-8°, en allemand; 7° *Examen précis de l'enterrement précipité des juifs*. (Voy. Gocking, *Journal von und für Deutschland*, n° 10, p. 227); 8° *Instruction pour traiter d'une manière simple et peu dispendieuse les malades atteints de la petite vérole*, Hanovre, 1784, in-8°; 9° *Mémoire sur l'atrophie des poumons et moyens de la guérir*. Ce mémoire fut bien accueilli par la société de médecine de Paris, en 1784. F—D—R.

MARZARI-PENCATI (le comte JOSEPH), un des premiers géologues de ce siècle, naquit en 1777, d'une illustre famille de Vicence. Son éducation, commencée dans cette ville, fut continuée dans un collège de Padoue, où régnait, selon l'habitude de cette époque, la fureur de faire des vers. Le jeune Marzari composait donc force sonnets et même des tragédies, lorsqu'il se sentit naître du goût pour la botanique pendant son séjour dans une maison de campagne qu'il avait au pied du Sumano, montagne célèbre depuis plusieurs siècles par la quantité et la variété de ses plantes. Il se mit à la parcourir en tous sens, et étendit ensuite ses excursions dans le reste du Vicentin, étudiant en même temps les principes de la science et se liant avec le petit nombre de savants du pays qui la cultivaient. En 1802, il publiait le fruit de ses recherches dans un Catalogue des plantes qui croissent spontanément sur le territoire de Vicence, et peu après il partait pour Paris. Il allait étudier dans le jardin des plantes, où son application et sa perspicacité le firent bientôt distinguer par les principaux savants. Chacun s'empressait de faire des communications à un jeune homme qui se montrait si passionné pour la science; on lui accordait toute sorte de facilités pour ses travaux et la liberté d'entrer dans tous les établissements publics et privés. Ce fut ainsi qu'il put quelquefois passer des nuits entières dans le magnifique jardin de la Malmaison, afin d'étudier le sommeil de ses nombreuses

plantes, dont il fit graver plus de quarante espèces dans cet état. Il réunit aussi beaucoup de matériaux sur le climat et la géographie des plantes, et envoya en 1805 un mémoire fort étendu à la société des naturalistes de Genève. Tout en s'occupant de botanique, Marzari avait eu occasion de connaître de près plusieurs illustres minéralogistes, Haüy, Faujas de St-Fond, la Métherie, et surtout l'Italien Mathieu Tondi, qui faisait à Paris un cours de minéralogie. A force de converser avec eux, d'assister à leurs leçons, de visiter leurs cabinets, il se passionna pour la minéralogie et abandonna tout à fait ses premières études. Ses progrès dans cette science furent si rapides que, plusieurs années après, le célèbre Haüy citait encore Marzari comme le plus diligent de ses élèves, et celui qui avait montré l'esprit le plus pénétrant et le plus d'aptitude à déterminer les différentes espèces minérales. A cette époque, il se lia avec M. Cordier qui avait fait partie de la commission scientifique en Egypte, et avec de Humboldt qui revenait d'Amérique. Après avoir demeuré près de quatre ans à Paris, il se disposa à rentrer dans sa patrie; il prit la route d'Italie avec son professeur Faujas de St-Fond, faisant de nombreuses haltes pour des observations géologiques. Ce fut ainsi qu'ils visitèrent ensemble l'Auvergne, le Vivarais, la Provence et les Alpes de la Savoie. A peine rentré chez lui, Marzari s'occupa de publier les résultats de son voyage, dans la *Corsa del bacino del Rodano*, etc., puis il reprit ses excursions sur les montagnes du Vicentin et du Tyrol, où il découvrit un grand nombre de variétés minérales, qu'il recueillit et présenta à la direction de l'instruction publique à Milan avec une description détaillée. Il entreprit en 1808, par ordre du viceroy, un examen minéralogique des monts Euganéens, et en 1810, un travail semblable pour le Bergamasque. Il découvrit alors la minière de charbon fossile située à Borgo di Valsugna, très-près de l'endroit où la Brenta commence à porter des barques. Marzari avait tenté de faire des panoramas, mais s'apercevant qu'il était presque impossible d'obtenir une exactitude parfaite sans instrument, il en inventa un qu'il nomma *tachygonimètre*, c'est-à-dire *prompt mesureur des angles*, et le présenta en 1811 au concours annuel pour le prix de l'industrie; l'instrument fut loué par l'institut de Milan, qui décerna à l'inventeur la médaille d'or. En 1812, Marzari fut nommé inspecteur du conseil des mines, fonctions qu'il exerça jusqu'en 1814. Parmi ses études sur le Vicentin et le Tyrol, on doit remarquer surtout les observations géologiques qu'il publia dans la *Biblioteca italiana* (t. 12, p. 71), sur les collines dites Bergonze, près des Sept-Communes, où il avait reconnu que les couches de calcaire tertiaire, de tuf et de basalte, alternaient jusqu'à vingt-deux et même vingt-cinq fois. Ce fut à la suite de ce travail que l'empereur d'Autriche lui

accorda une pension de mille cinq cents florins, à la condition d'achever ses recherches minéralogiques sur les provinces vénitiennes, et de servir d'inspecteur toutes les fois qu'il en serait requis par le gouvernement. Pour se conformer à cette invitation, il commença en 1819 ses *Cenni geologici e litologici sulle provincie venete et sul Tirolo*, qui malheureusement s'arrêtèrent à la première livraison. L'année suivante, il publia dans un supplément du *Nuovo osservatore veneziano*, une *Notizia sopra un granito in massa sovrapposto sul fium Avisio al calcare secondario*. Les faits géologiques qu'il constatait firent beaucoup de bruit et attirèrent sur les lieux une foule de savants distingués; ces faits contribuèrent à fixer les idées des géologues sur la nature et l'origine des différentes roches, ainsi que sur la formation des montagnes, et furent ensuite confirmés par des observations analogues en Suisse, en France, en Saxe, et jusque dans la Mongolie chinoise. Les dernières années de la vie de Marzari furent tourmentées, non moins par l'irritation de l'amour-propre blessé que par de précoces infirmités. Voyant que la géologie faisait tous les jours de nouveaux progrès sans que son nom fût souvent prononcé, il s'abandonna au découragement et au dégoût, en sorte que, depuis 1823, ses écrits, la plupart inachevés, ne furent plus que des plaidoyers en faveur de ses travaux précédents, et une longue plainte contre l'injustice des contemporains. Il mourut dans sa patrie le 30 juin 1836. Bizarre dans son maintien comme dans ses vêtements, diffus et obscur dans ses discours, Marzari était de plus fort irascible et souffrait difficilement qu'on ne partageât pas ses opinions; de là, des inimitiés qui duraient quelquefois plusieurs années. Malgré ces travers, il comptait de nombreux amis qui lui furent constamment dévoués. Les principaux ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *Elenco delle piante spontanee fino ad ora osservate nel territorio di Vicenza*, Milan, 1802, in-8°; 2° *Corsa del bacino del Rodano et per la Liguria d'occidente, e oritografia del monte Coiron*, Vicence, 1806, in-8°; 3° *Descrizione del tachigonometro, nuovo strumento geodetico*, Milan, 1811, in-4°; 4° *Memoria sull' introduzione del lichene islandese come alimento in Italia*, Venise, 1815, in-4°; 5° *Cenni geologici e litologici sulle provincie venete e sul Tirolo*, Vicence, 1819, in-8°; 6° *Squarcio di una lettera inedita sulla giacitura del monte Cimadasta, degli altri terreni cristallizzati terziarii posti fra il Grigno ed il Cison*, Vicence, 1822, in-8°; 7° *Lettera geologica al signor Giuseppe Damhscher e frammenti geologici*, Vicence, 1823-24, in-8°; 8° *Quadro delle formazioni del barone di Humboldt in diversa maniera disposte e comentato, et Idea di una doppia dimostrazione geognostica*, Vicence, 1825, in-fol. Le premier de ces opuscules sert de table à l'Essai géognostique sur le gisement des couches dans les deux hémisphères du baron de Humboldt. Mais les tra-

vaux les plus importants du comte Marzari, ceux qui intéressent le plus la science, tels que sa description géologique de presque tout le Tyrol méridional; les observations sur les montagnes de Recoaro, les monts Eugaméens, le Vicentin, le Bergamasque, etc., sont encore inédits. M. Louis Pasini a consacré à ce géologue une savante *Notice* dans la *Biblioteca italiana*. A—Y.

MASACCIO, célèbre peintre toscan, appelé aussi MASO (ou THOMAS GUIDI) *di San-Giovanni*, du lieu de sa naissance, situé dans le Valdarno, près de Florence, naquit en 1401. Il fut élève de Masolino da Panicale; Laurent Ghiberti et le Donatello lui enseignèrent la sculpture, et Brunelleschi la perspective. Ses ouvrages font époque dans l'histoire de l'art; et Raphaël Mengs le met au premier rang de ceux qui donnèrent à la peinture une nouvelle direction. Jusqu'à lui, dit Vasari, on avait fait des tableaux d'une imitation fidèle, mais froide; il fut le premier qui sut donner la vie et le mouvement à ses figures; et aucun maître de cette époque ne s'approcha autant que lui de la perfection des modernes, c'est-à-dire des beaux temps de l'art où vivaient les Michel-Ange et les Raphaël. Ses talents l'avaient lié avec les personnages les plus illustres de Florence, et particulièrement avec Côme de Médicis, qui se montrait toujours son protecteur et son ami. Les troubles qui survinrent dans cette république le décidèrent à se rendre à Rome, où la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité donna encore un degré de perfection à son talent. Boniface VIII le chargea de plusieurs travaux, et il peignit la *Fondation de l'église de Ste-Marie Majeure*, dans la basilique de ce nom. On remarquait dans cet ouvrage, dont Michel-Ange faisait un cas particulier, les portraits du pape Martin et de l'empereur Sigismond II. Masaccio avait été chargé de peindre une partie de la façade de l'église de St-Jean, lorsqu'il apprit que Côme de Médicis, rappelé de l'exil auquel il avait été condamné, venait de rentrer dans Florence. Il se hâta de l'aller rejoindre. Côme alors lui fit confier la plupart des travaux dont Masolino da Panicale, maître de Masaccio, avait obtenu l'exécution. Il serait trop long de détailler tous les ouvrages qu'il exécuta; leur nombre prouve son étonnante facilité, et ceux que le temps a épargnés justifient les éloges de ses contemporains. Déjà même à son début dans la carrière, et lorsqu'il n'avait peint encore que le tableau de *Ste-Anne* dans l'église de St-Ambroise de Florence, et la *chapelle de Ste-Catherine* dans l'église de St-Clément à Rome, il avait eu pour panégyristes Gentile da Fabriano et Vittore Pisanello, qui jouissaient à cette époque d'une grande renommée. Cette chapelle de Ste-Catherine, où l'artiste avait peint la *Passion de Jésus-Christ* et le *Martyre de la Patronne*, a souffert par suite des restaurations, et les figures des *Evangelistes* qui ornent la voûte ont seules échappé au fléau des

restaurateurs maladroits. C'est un ouvrage déjà remarquable par sa beauté, mais qui le cède en toute manière à ce qu'il fit dans une chapelle des Carmes, à Florence, où tout manifeste la perfection. Les figures y sont posées avec fermeté, les raccourcis sont pleins de science et de variété, et l'exécution ne laisse rien à désirer. L'air des têtes semble annoncer un précurseur de Raphaël; l'expression en est tellement vraie, que les sentiments des personnages se font sentir jusque dans leurs moindres mouvements. Sans offrir encore l'exactitude des formes de Léonard de Vinci, le nu est dessiné d'une manière savante, quoique pleine de naturel; les draperies, auxquelles on ne peut reprocher qu'une trop grande recherche d'imitation, présentent des plis larges et exacts; le coloris en est vrai, plein de variété, doux et d'une harmonie admirable, et tout l'ensemble est du plus grand relief. Dans le *Baptême de St-Pierre*, la figure que le froid semble faire frissonner, est célèbre dans l'histoire de l'art. Le groupe d'*Adam et Ève* est si gracieux que Raphaël se l'est approprié sans y faire presque aucun changement. La supériorité de Masaccio anima contre lui la jalousie de ses rivaux. Il travaillait encore à cette chapelle, lorsqu'il fut atteint d'un mal violent et subit qui l'emporta à l'âge de 42 ans. L'opinion la plus générale est qu'il fut empoisonné. Sa mort causa un deuil général à Florence, où il fut enterré dans l'église des Carmes. L'ouvrage qu'il avait laissé imparfait fut terminé, un grand nombre d'années après, par Philippe Lippi jeune. C'est là que la plupart des peintres florentins vinrent puiser les véritables règles du beau et du vrai; et ce qui est particulièrement remarquable, c'est que parmi cette foule d'habiles artistes qui le prirent pour exemple, aucun, même en l'imitant, ne put atteindre à la hauteur où il s'était élevé sans modèle. La vue de ses ouvrages ne fut pas sans utilité pour le Pérugin, et même pour Raphaël et Michel-Ange. Le temps a malheureusement détruit les autres fresques dont il avait enrichi la ville de Florence; et le dessin de son tableau représentant la *Consécration de l'église des Carmes*, qui existe encore à Pavie, ne peut qu'augmenter le regret qu'inspire la perte du tableau. Très-peu de galeries possèdent de ses ouvrages. Celles du palais Pitti en renferment un que l'on conserve avec le plus grand soin et qui représente un *portrait de jeune homme*, d'une exécution parfaite et pleine de vie. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume et lavé au bistre sur vélin, dont le sujet est le *Christ sur la croix entre les deux larrons*. Philippe Visconti (frère du célèbre Ennio-Quirino) a publié en 1809 la Description et l'explication (*Illustrazione*) des peintures de Masaccio qui ornent la chapelle de Sainte-Catherine dans l'église de St-Clément, à Rome. P.-s.

MASANIELLO (THOMAS ANIELLO appelé), né à Amalfi en 1622, avait à peine vingt-quatre ans

lorsqu'il souleva le peuple de Naples. Le royaume des Deux-Siciles, sous le gouvernement des viceroyes espagnols, était accablé d'impôts; on lui faisait supporter tout le poids des guerres de Lombardie. Les projets mal conçus de Philippe III et de Philippe IV, dont l'ambition excédait si fort les talents, l'insurrection de la Catalogne et du Portugal donnèrent lieu à Naples à une nouvelle oppression. L'administration était confuse et embarrassée; une justice vénale, des magistrats concussionnaires, des nobles qui autorisaient le brigandage dans leurs fiefs; tels étaient les vices du gouvernement des Deux-Siciles. À Naples, toutes les desirées, les fruits même, qui formaient presque l'unique nourriture du peuple en été, se trouvaient soumis à la gabelle, et les lois fiscales, qui ont depuis ruiné l'Espagne, y avaient été introduites. Ce système de vexation venait de faire éclater à Palerme une révolte qui était à peine étouffée, lorsque Masaniello, jeune pêcheur d'Amalfi, élevé dans la misère, mais plein de courage et doué d'une sorte d'éloquence naturelle, se met tout à coup, le 7 juillet 1647, à la tête des mécontents. Suivi par la populace, il parcourt les rues et les marchés en criant : *Point de gabelles ! vive le roi d'Espagne ! et meure le mauvais gouvernement !* Tout le peuple applaudit et jure de le seconder. Masaniello se présente pour assiéger dans son palais Ponce de Léon, duc d'Arcos, vice-roi de Naples, qui n'a que le temps de se réfugier au Château-Neuf, l'une des principales forteresses de la ville. Encouragés par la fuite du vice-roi, les révoltés, au nombre de cinquante mille, et conduits par Masaniello, se portent à tous les désordres dont est capable la multitude. Les bureaux des fermes et des douanes sont saccagés, et les commis chassés à coups de pierres. On ouvre les prisons aux malfaiteurs, et la flamme dévore les palais des principaux nobles sans que Masaniello permette à qui que ce soit de rien enlever. En vain le vice-roi envoya promettre aux insurgés la suppression de tous les impôts, le peuple, dirigé par son chef, ne voulut pas se contenter d'une simple promesse. Il exigea qu'on lui remit l'original des privilèges accordés par Charles-Quint. Masaniello, couvert de haillons, monté sur un échafaud qui lui servait de trône et portant pour sceptre une épée, était l'âme et l'arbitre de toutes les volontés. Bientôt il fut à la tête de cent mille hommes, et le vice-roi se vit réduit à tout accorder par la médiation du cardinal Filomarini, archevêque de Naples, qui lui-même s'efforçait d'apaiser la sédition. Ce prêtre aurait peut-être réussi dès les premiers moments, si le duc de Monteleone et son frère le prince Caraffa n'eussent tenté de faire assassiner Masaniello. Mais cet homme échappa par une sorte de miracle à deux cents bandits qui tirèrent sur lui tandis qu'il haranguait la foule assemblée dans l'église des Carmes. Les assassins furent massacrés à l'instant même, et leurs têtes plantées sur

des piques élevées autour du tribunal où Masaniello rendait ses arrêts sanguinaires. Le duc de Monteleone se sauva, mais son frère Caraffa, ayant été découvert et pris, fut livré à la fureur du peuple qui le mit en pièces. On attachait sa tête à un poteau avec cette inscription : *Joseph Caraffa, rebelle et traître à la patrie*. Echappé à un si grand danger, Masaniello devint encore plus puissant et plus redoutable, cent cinquante mille hommes armés étaient toujours prêts à suivre ses ordres. Il rendit une ordonnance pour le désarmement des nobles et fit distribuer toutes les armes au peuple; il établit et maintint dans Naples une justice rigoureuse, mais arbitraire; et la multitude qui le suivait était si aveuglement soumise, que par un geste seul il s'en faisait obéir. Enfin il consentit à traiter avec le duc d'Arcos, en prenant pour intermédiaire l'archevêque de Naples. Quittant alors ses habits de marinier, il se couvrit d'or et d'argent, et tenant son épée nue à la main il se rendit à la tête d'une cavalcade magnifique auprès du vice-roi pour négocier un traité. Ce traité fut discuté et signé dans la grande église des Carmes, en présence du cardinal-archevêque et de Masaniello, qui intervint comme *chef du peuple très-fidèle*. Il joua le premier rôle, corrigeant et modifiant à sa volonté tous les articles sans que personne osât le contredire. On arrêta enfin que toutes les taxes, tous les impôts établis depuis Charles-Quint seraient supprimés, et qu'il y aurait égalité absolue de droits politiques; qu'une amnistie générale serait accordée à quiconque aurait pris part à la révolte; et enfin que les Napolitains resteraient armés jusqu'à la ratification donnée par Sa Majesté Catholique. Après avoir exigé un serment du vice-roi, Masaniello harangua le peuple, et déclara qu'il était résolu de retourner à son état de pécheur; que ce n'était point son intérêt personnel qu'il avait eu en vue en prenant les armes, mais seulement l'intérêt du peuple, du roi et de sa patrie, et qu'il ne voulait aucune récompense. Alors il déchira ses riches vêtements et se jeta aux pieds du vice-roi, qui, le relevant aussitôt, le combla de marques d'honneur et de respect. Le peuple insista pour que Masaniello gardât l'autorité. Ses succès, sa gloire et les applaudissements universels mirent le comble à son ivresse. Invité à un grand repas au palais du vice-roi, il parut dès ce moment dans une espèce de délire; soit qu'une fortune aussi subite lui eût tourné la tête, soit que le vice-roi lui eût fait prendre, comme on le soupçonna, un filtre ou breuvage empoisonné. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dès ce moment il donna des marques de folie, et qu'il devint arrogant et féroce. Malgré l'extravagance de cette conduite, le peuple lui obéit encore quatre jours; mais lorsque ses amis les plus fidèles se détachèrent de lui, et qu'étant presque abandonné, il cessa d'être redoutable, il ne fut pas difficile au vice-roi de s'en débarrasser par un meur-

tre. Le 16 juillet, quatre assassins armés d'arquebuses, et apostés par le duc d'Arcos, tirèrent en même temps sur Masaniello et le percèrent de plusieurs balles; il ne dit que ces mots : *Ah! traditori, ingrati!* et il expira. Le bruit de sa mort se répandit aussitôt dans toute la ville, et personne ne montra ni surprise ni pitié. Un des assassins lui coupa la tête, la prit par les cheveux, et traversant la foule, la porta toute sanglante au vice-roi, qui la fit jeter dans les fosses de la ville. Le corps de Masaniello fut traîné dans les rues, et on l'accabla d'outrages devant la foule indifférente et immobile. Mais le lendemain, le même peuple reprit ses premiers sentiments, plaignit son chef, le regretta, déplora son sort, et se reprocha de ne l'avoir point vengé. Ce n'étaient que pleurs et gémissements dans toute la ville. On rechercha la tête et le corps de Masaniello : on les joignit ensemble, on les plaça sur un brancard, et après les avoir couverts d'un manteau royal, on mit sur la tête une couronne de laurier et à la main droite le bâton de commandement. Dans cet appareil, on le porta solennellement dans tous les quartiers de la ville. Quatre-vingt mille personnes suivirent le convoi. Le vice-roi lui-même y envoya ses pages et fit rendre les honneurs militaires aux restes inanimés de ce chef populaire. Son corps fut inhumé avec toutes les cérémonies d'usage pour les personnes du plus haut rang. Telle fut la pompe funèbre du fameux Masaniello, roi pendant huit jours, massacré comme un tyran et révérend comme le libérateur de sa patrie. Sa mort donna une plus grande énergie à la superstition du peuple de Naples, qui s'approchait en foule pour toucher avec des chapelets le corps défiguré de son chef; son portrait fut gravé et chacun voulut l'avoir. La perfidie et la vengeance du duc d'Arcos, qui tenta ensuite de faire punir les Napolitains de leur révolte, donnèrent lieu de regretter encore Masaniello, et décidèrent le peuple à se nommer un nouveau chef (*voy. ANNESE*). Outre Gualdo Priorato et autres historiens contemporains qui ont décrit la révolution de 1647, on peut consulter *Masaniello, ou la Révolution de Naples, fragment historique, traduit de l'allemand de Meissner*, Vienne et Paris, 1789, in-8°. B—P.

MASBARET (JOSEPH DU), savant biographe, naquit en 1697 à St-Léonard, petite ville du Limousin, où ses parents tenaient un rang honorable. Après avoir terminé ses premières études, il fut envoyé au séminaire d'Orléans, dirigé par les Sulpiciens. Ses supérieurs le décidèrent à entrer dans cette congrégation, et il enseigna successivement la philosophie et la théologie au séminaire d'Angers. La mort de son frère aîné l'obligea de quitter ses confrères pour venir partager la douleur de ses parents. Il fut pourvu, quelque temps après, d'une cure à St-Léonard; par attachement pour son pays et sa famille, il refusa tous les autres bénéfices qui lui furent

offerts, et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Sur la fin de sa vie, il résigna sa cure pour se livrer avec moins de distraction aux recherches littéraires, et mourut le 19 mars 1783 à l'âge de 86 ans. Ce modeste savant a fourni un grand nombre d'articles et des corrections importantes pour l'édition du *Dictionnaire* de Moréri de 1732 et le *Supplément* de 1739. Il conçut alors le dessein de refondre en entier ce grand ouvrage; mais l'édition de 1759 n'ayant point encore rempli son attente, il entreprit une nouvelle révision de ce *Dictionnaire* qui l'occupa le reste de sa vie. Il avait aussi le projet de refondre le *Dictionnaire de Trévoux*, mais il ne voulut point se charger d'en diriger la réimpression, et se contenta d'envoyer ses notes aux libraires associés pour cette entreprise. Les *Mémoires de Trévoux* contiennent plusieurs articles de l'abbé du Masbaret : la *Vie de Charles Duplessis d'Argentré*, février 1743; celle de *François Babin*, célèbre confesseur d'Angers, octobre même année; la *Réponse* à une critique de cette *Vie*, avril 1746, etc. Par son testament, il légua ses nombreux manuscrits au séminaire de Limoges; mais ses *Remarques* sur le *Dictionnaire* de Moréri, en 6 gros volumes in-4°, passèrent à Barbier, qui en a publié quelques articles dans l'*Examen critique, ou Complément des Dictionnaires historiques les plus répandus*. W—s.

MASCAGNI (DONATO), peintre florentin, né en 1579, fut élève de Ligozzi et regardé comme un des plus habiles artistes de son époque. Après avoir exercé pendant quelque temps la peinture, ainsi que le prouvent deux petits tableaux tirés de l'Evangile qu'il fit pour l'abbé Giocchi de Volterre et qu'il a signés du nom de Donato Mascagni, il entra dans l'ordre des Servites à l'âge de vingt-six ans, et prit le nom de frère Arsène. Il continua d'exercer son art, et exécuta dans la ville de Florence un grand nombre de tableaux d'un style un peu maigre, mais très-soigné. Ces qualités et ces défauts se font remarquer dans plusieurs compositions différentes de l'*Annonciation*, qui ont été gravées et expliquées dans l'ouvrage du P. Lottini. Il peignit dans le réfectoire de son couvent une fresque immense représentant la *Manne dans le désert*, tellement dans le style de son maître que le nom seul de l'auteur peut le faire distinguer. On voit dans le couvent des Morts, à Florence, un tableau à l'huile où il a peint l'histoire du comte Ugolin; mais ce qui fait le plus grand honneur à Mascagni, c'est le tableau que l'on conserve de lui dans la bibliothèque du couvent de Vallombreuse, et qui représente la *Donation de la comtesse Mathilde*. La composition en est de la plus grande richesse et suffirait seule pour assurer la réputation de son auteur. En 1622 il fut appelé à Rome, où on le chargea de plusieurs ouvrages. Le prince-archevêque de Saltzbourg ayant demandé qu'on lui envoyât un peintre de talent, on lui proposa le

frère Arsène, qui se rendit auprès du prélat, pour lequel il exécuta un grand nombre de travaux dont il fut récompensé avec générosité. De retour à Florence, Mascagni consacra l'argent qu'il avait gagné dans son voyage à la restauration de la porte principale de son couvent, qu'il fit reconstruire sur ses propres dessins. Il se disposait à retourner à Saltzbourg lorsque la peste se manifesta dans Florence; les devoirs de son état, d'accord avec ses vertus, le retinrent dans sa patrie. Il y mourut le 10 mai 1636. P—s.

MASCAGNI (PAUL), célèbre anatomiste italien, naquit le 5 février 1753, dans un hameau du Haut-Siennois nommé Castelletto. Il fit des vaisseaux lymphatiques le premier objet de ses recherches; et, à vingt-deux ans, il fut jugé digne de remplacer Tabarrani dans la chaire d'anatomie à Sienne. Il y professa cette science jusqu'à l'année 1800; époque à laquelle il transporta son enseignement à l'école, plus célèbre, de Pise. L'année suivante, Mascagni fut appelé à Florence pour y professer l'anatomie et la physiologie au grand hôpital de *Santa Maria Nuova*, qui lui fournit les plus grandes ressources pour ses travaux et ses recherches. La chaire d'anatomie étant devenue vacante à Bologne, le gouvernement de ce pays fit à Mascagni des instances répétées et des offres séduisantes. Mais le gouvernement toscan, craignant de perdre un professeur aussi distingué, augmenta ses honoraires, lui donna les trois chaires d'anatomie, de physiologie et de chimie, l'agréa au collège des médecins de Florence et le nomma membre du jury pour l'examen des candidats, la visite des pharmacies et la collation des matricules. Il avait depuis longtemps formé le projet de passer en revue toutes les découvertes en anatomie des anciens et des modernes, de les apprécier à leur juste valeur et de rejeter tout ce qui n'était qu'hypothétique. Mascagni procéda à l'examen de toutes les parties du corps humain, de l'extérieur à l'intérieur; et c'est par les injections les plus fines et à l'aide du microscope, qu'il parvint à connaître la texture intime des parties les plus déliées qui le composent. Il démontra, le premier, la véritable structure du corps spongieux de l'urètre; et ses travaux contribuèrent puissamment à compléter la superbe collection des pièces d'anatomie en cire qui se trouvent dans le musée de Florence. Il y envoyait ses préparations conservées dans l'esprit-de-vin; et il s'y rendit plusieurs fois pour en surveiller l'imitation en cire. On distingue dans le nombre six statues couchées naturellement, dont les copies ont été envoyées au cabinet de Vienne, d'après les ordres de Joseph II (voy. *Félix FONTANA*). Scrutateur infatigable de la nature, Mascagni parcourut plusieurs cantons de son pays pour y rechercher tout ce qu'ils pouvaient offrir d'utile et de remarquable. Les eaux minérales furent analysées par lui avec soin; et il publia en 1779, sur les lacs du Volter-

rano et du Siennois, deux *Mémoires* qui contiennent une description exacte de leur situation, de la nature des eaux et de leurs propriétés. Il y a trouvé le borax en si grande quantité qu'il a pensé que son exploitation pourrait offrir d'autant plus d'avantage que ce sel égale en qualité celui qui nous vient de l'Asie. Ce fut dans une de ces excursions qu'ayant été rencontré par des gens ignorants ou mal intentionnés, au moment où il mettait ses observations par écrit, il fut pris pour un espion et jeté dans une prison, d'où ses amis eurent assez de peine à le tirer, quoiqu'on n'eût trouvé dans ses papiers que des notes sur l'histoire naturelle et l'agriculture. Sa sûreté personnelle faillit plus d'une fois être plus sérieusement compromise par suite de son attachement à la France, dont il passait pour avoir aimé la révolution; sentiment fondé originairement chez lui sur les encouragements et le prix qu'il obtint à l'Académie des sciences de Paris en 1791, et entrete nu par sa place d'associé étranger de la première classe de l'Institut. L'économie rurale eut aussi toujours pour lui beaucoup d'attrait : il fixa l'attention de ses concitoyens sur la culture en grand de la pomme de terre, sur les prairies artificielles et la propagation des mérinos. Plusieurs de ses *Mémoires* sur différents points d'économie rurale sont insérés dans les actes des *Géorgophiles* de Florence. C'étaient les seules distractions qu'il se permit : car le reste de son temps et toute sa fortune furent employés à faire les expériences et les observations nécessaires pour porter l'anatomie au plus haut point de perfection; et il allait recueillir le fruit de ses longs travaux, lorsque la mort vint le surprendre le 19 octobre 1815. Nous avons de lui : 1° *Dei lagoni del Senese e del Volterrano*, Sienne, 1779, in-8°; 2° *Vasorum limphaticorum corporis humani historia et iconographia*, in-fol., Sienne, 1787, avec des planches. Le texte de ce bel ouvrage a été réimprimé par les soins de l'auteur en 1795, en 2 vol. in-8°. Mascagni avait publié dès 1782, en français et en italien, sous le titre de *Prodromo*, un aperçu de ses découvertes sur cette matière. Attaqué par un journaliste, tant sur le fond que sur la rédaction négligée de son Prodrome, il répondit avec beaucoup d'humeur par une brochure devenue rare : *Lettera di Aletofilo al Giornalista medico di Venezia*, Misopoli (Sienne), 1785, in-12. 3° *Anatomia per uso degli studiosi di scultura e pittura*, in-fol., Florence, 1816, avec des planches. Cet ouvrage posthume, que l'auteur divise en ostéologie et myologie et dans lequel il établit, d'après des mesures comparatives, les plus justes proportions du corps humain bien conformé, et assigne aux diverses passions qui l'agitent les caractères physiques qui leur sont propres, a été publié aux frais et par les soins du frère et du neveu de Mascagni. 4° *Prodromo della grande anatomia*, Florence, 1819, in-fol. L'auteur y examine tous les éléments qui forment le corps

humain, et ils sont représentés avec un soin, une exactitude et un fini admirables dans vingt planches jointes à l'ouvrage et dont quelques-unes sont consacrées à la démonstration des vaisseaux absorbants des végétaux. Ce Prodrome a été publié par les soins d'une société d'amis des arts et de l'humanité, au profit de la famille de Mascagni, sous la direction du docteur Antommarchi, l'un de ses élèves, qui s'était chargé de la publication de tous les ouvrages posthumes de Mascagni; mais s'étant décidé ensuite à porter les secours de son art au prisonnier de Ste-Hélène, il a laissé beaucoup de matériaux tout préparés pour l'ouvrage suivant. 5° *Pauli Mascagni, Anatomia universa 44 tabulis æneis juxta archetypum hominis adulti accuratissime representate*, Pise, 1826 et années suivantes, in-4°. Ce grand ouvrage fut publié par les soins de Vacca-Berlinghieri, Jacob Barzelotti et Jean Rossini, professeurs à l'université de Pise. 6° *Description de l'utérus humain, et d'animaux d'espèce différente*; insérée dans le tome 15 des *Mémoires* de la société italienne. L'*Éloge* de Mascagni a été publié par le docteur Thomas Farnèse, brochure in-8° de 126 pages, Milan, 1816; — Addition à cet *Éloge* par le même auteur, in-8° de 167 pages, Milan, 1818. Cette addition (*Note addizionali*) répond aux réclamations que l'*Éloge* avait excitées de la part des docteurs F. Antommarchi et Al. Moreschi. On doit convenir que, comme professeur ou comme écrivain, Mascagni prêtait quelquefois à la critique et qu'ayant plus étudié la nature que les livres, il n'a pu prendre place parmi les anatomistes érudits. P. et L. et D—g—s.

MASCARDI (JOSEPH), né à Sarzane, dans l'État de Gènes, et fils et frère de jurisconsultes habiles, associa les études de cette profession aux devoirs de l'état ecclésiastique, qu'il avait embrassé. Successivement vicaire général de St-Charles Borromée, l'illustre archevêque de Milan, et revêtu du même caractère à Naples, à Padoue et à Plaisance, il remplit avec une ardeur infatigable les intervalles de ses fonctions par la composition du grand ouvrage auquel il dut sa célébrité et qui parut à Turin, en 1624, sous le titre de *Conclusiones omnium probationum quæ in utroque foro quotidie versantur, cum additionibus Joannis Aloysii Riccii canonici Neapolitani, et Bartol. Nigri*, 3 vol. in-fol. Cette théorie de la preuve en matière civile, criminelle et canonique, rebute par l'immensité des détails auxquels est descendu l'auteur; mais resserrée dans ce qu'elle a d'important par une main exercée, elle serait au nombre des traités les plus usités de la jurisprudence. C'est ce qu'avait senti Leibniz, à qui les longs ouvrages ne faisaient pas peur. Dans sa *Nouvelle méthode pour étudier et enseigner la jurisprudence*, il met sur la même ligne le livre de Mascardi et celui de Ménochius sur les *présomptions* et il les qualifie de traités qui manquent au complément de la science. Quoiqu'il ait été fait un abrégé du

premier par J.-J. Stimpelius, Leipsick, 1677, in-4°, et Cologne, 1685, in-8°, on doit regretter que Leibniz lui-même ait laissé sans exécution son projet de reproduire sous une forme abrégée la substance de ces deux productions importantes. Mascardi survécut peu à l'achèvement de son livre. Protonotaire apostolique et coadjuteur de l'église d'Ajaccio, il mourut dans sa ville natale en se rendant à Rome pour solliciter une bulle d'institution d'évêché dans la première de ces deux villes. F—T.

MASCARDI (ALDERANO), né à Sarzana, fit ses premières études au séminaire de Rome et s'appliqua, comme ses deux frères, Joseph, dont l'article précède et Nicolas, qui fut évêque de Mariana en Corse, à la science du droit romain et du droit canonique, où il fit de rapides progrès. Pendant un grand nombre d'années, il exerça la profession d'avocat dans les principales villes d'Italie, devint auditeur de la rote de Lucques et mourut à Pavie en 1606. Un ouvrage où il avait consigné le résultat de son expérience, ses *Conclusiones ad generalem quorundam statutorum interpretationem accommodatae*, furent publiées à Ferrare en 1608, in-4° et réimprimées à Venise et à Francfort. F—T.

MASCARDI (AUGUSTIN), fils du précédent, fut regardé comme l'un des écrivains les plus purs et les plus corrects de son temps. Né à Sarzana en 1591, il montra dès sa première jeunesse, de grandes dispositions pour les lettres; et après avoir terminé ses études, il entra chez les jésuites : mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé sur sa vocation, et il vint à Rome où ses talents le firent bientôt connaître. Le pape Urbain VIII le nomma l'un de ses camériers d'honneur et lui assigna un traitement de cinq cents écus, sous la condition qu'il professerait la rhétorique au collège de la Sapience. Son goût pour les plaisirs l'entraîna dans des dépenses excessives : ni la bienveillance du pontife, ni les libéralités de ses amis ne purent le garantir des suites ordinaires d'une vie dissipée. Obligé de se soustraire à ses créanciers, il ne couchait jamais chez lui; et il était toujours obligé de recourir à de nouveaux expédients pour se procurer de l'argent. Ce genre de vie mina sa santé; et il revint à Sarzana, où il mourut d'épuisement en 1640. Mascardi était de l'académie des *Umoristi*; et Tiberio Cevoli y prononça son éloge. On trouvera dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 27, le catalogue de ses productions; ses harangues n'offrant plus aucun intérêt, on se contentera de citer de lui : 1° *Silvarum libri* 4, Anvers, 1622, in-4°. C'est le recueil des poésies de sa jeunesse. 2° *Prose volgari*, Venise, 1646, in-4°; cette édition est la plus complète; 3° *Discorsi morali su la tavola di Cebete*, Venise, 1627, in-4°. Ces commentaires sur Cébès ont été réimprimés plusieurs fois. 4° *La Congiura del conte Giov. Luig. de Fieschi*, ibid., 1627, 1629, in-4°; traduit en français par

Fontenay Ste-Geneviève, Paris, 1639, in-8°, 1682, in-12. Cette histoire de la Conjuration de Fiesque est peu estimée (voy. FIESQUE.) 5° *Saggi accademici da diversi nobilissimi ingegni*, Venise, 1653, 1690, in-4°; 6° *Dell' arte historica trattati* v, Rome, 1636, in-4°; avec des additions, Venise, 1646, in-4°. C'est le meilleur ouvrage de Mascardi; aussi a-t-on dit qu'il avait mieux réussi à donner des leçons d'histoire, qu'à les mettre en pratique. Cependant la première édition, imprimée aux frais de l'auteur, n'ayant pas un débit aussi prompt qu'il l'avait espéré, il en envoya un certain nombre d'exemplaires au cardinal Mazarin, qui se chargea de les vendre et de lui en faire passer le prix. 7° *Dissertationes de affectibus, sive perturbationibus animi, earumque characteribus*, Paris, 1639, in-4°; 8° *Prolusiones ethicae*, ibid, 1639, in-4°; 9° *Oraisons funèbres de la duchesse de Modène* (Virginia Medici), et de la princesse de Castiglione (Bibiana Pernestana Gonzaga), Modène, 1615 et 1616, in-4°, en italien. Ces deux pièces citées par Cinelli (*Bibliot. vol.*, t. 3, p. 291), ont été inconnues à Nicéron. Apostolo Zeno, dans les *Notes sur la Biblioth. de Fontanini*, a corrigé quelques erreurs commises par Nicéron et Richard Simon, en parlant de cet écrivain. W—s.

MASCARON (JULES), né à Marseille en 1634, était fils d'un habile avocat dont on a quelques ouvrages, entre autres des Discours qui lui firent dans le temps une grande réputation, et une Vie de Coriolan en 1 vol. in-4°. Jules entra en 1650 dans l'Oratoire, où il se distingua par son goût et son talent pour les belles-lettres, qu'il professa d'une manière très-brillante dans plusieurs collèges. Il débuta en 1663, à Angers, dans la carrière de la prédication, et parut l'année suivante, à Saumur, avec tant d'éclat, qu'il fallut dresser des échafauds dans l'église pour contenir l'affluence des auditeurs. Catholiques et protestants, tous accouraient en foule pour l'entendre. Le savant Tannegui le Fèvre, l'un de ses plus assidus auditeurs, écrivait à son ami Boherel : « Rien de plus éloquent que ce jeune orateur; « tout son extérieur répond au ministère qu'il « exerce. Ses discours sont écrits avec élégance; « l'expression en est propre, le récit clair, les « ornements de bon goût; il instruit, il plaît, il « touche. La fleur de notre jeunesse (protestante) « s'y porte en foule. Je me fais gloire d'y assis- « ter sans le moindre déguisement, non pas « comme quelques-uns de nôtres qui, affligés « de ses succès, n'y vont que la tête cachée sous « le manteau. Malheur aux prédicateurs qui « viendront après lui ! » Plusieurs grandes villes, Aix, Marseille, Nantes, voulurent l'entendre; et partout il eut le même succès. Les principales églises de la capitale se disputèrent l'avantage de le posséder. La cour le demanda pour l'avent de 1666; et l'on y fut si satisfait de ses sermons, qu'on le retint pour le carême de l'année sui-

vante. Lorsqu'au sortir de cette station, il alla prendre congé du roi : « C'est moi, mon père, lui dit le monarque, qui vous dois des compliments. Vos sermons m'ont charmé; vous avez fait la chose du monde la plus difficile, qui est de contenter une cour aussi délicate. » A l'époque où Louis XIV, esclave de ses passions, donnait de grands scandales, Mascaron, prêchant devant lui sur la parole de Dieu, le premier dimanche du carême de 1669, ne craignit point de rappeler la mission du prophète Nathan, chargé de la part du Seigneur d'aller annoncer à David la punition de son adultère; et il accompagna ce trait de ces paroles que St-Bernard adressait aux princes : « Si le respect que j'ai pour vous ne me permet de dire la vérité que sous des enveloppes, il faut que vous ayez plus de pénétration que je n'ai de hardiesse, et que vous entendiez plus que je ne vous dis, et qu'en ne vous parlant pas plus clairement, je ne laisse pas de vous dire ce que vous ne voudriez pas qu'on vous dit. Si, avec toutes ces précautions et tous ces ménagements, la vérité ne peut vous plaire, craignez qu'elle ne vous soit ôtée et que Jésus-Christ ne venge sa parole méprisée. » Les courtisans ayant cherché à envenimer ce trait de hardiesse devant le roi, Louis XIV leur ferma la bouche en leur disant : « Le prédicateur a fait son devoir, c'est à nous à faire le nôtre. » Lorsque Mascaron se présenta devant lui, ce prince, loin de témoigner le moindre ressentiment, le remercia de l'intérêt qu'il prenait à son salut, lui recommanda d'avoir toujours le même zèle à prêcher la vérité, et de l'aider par ses prières à obtenir de Dieu la victoire sur ses passions. « On ne sait, dit le P. La Rue, en rapportant ce trait, ce qu'on doit le plus admirer ici, de la droiture du roi ou de celle de son prédicateur à qui l'on applique ces paroles du prophète : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundear*. » Louis XIV l'ayant chargé l'année suivante de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre et de celle du duc de Beaufort, le maître des cérémonies fit observer à Sa Majesté que les deux services n'étant qu'à deux jours d'intervalle l'un de l'autre, l'orateur pourrait bien être embarrassé. « C'est le P. Mascaron, dit le roi, il saura bien s'en tirer. » Ses talents et ses travaux furent récompensés en 1671 par l'évêché de Tulle. Il sut allier les devoirs de l'épiscopat avec les fonctions du ministère de la prédication, remplissant les premiers par des instructions éloquentes, de fréquentes visites et de sages statuts synodaux, et les dernières par des stations de carême à Toulouse, à Bordeaux, à Versailles. L'oraison funèbre de Turenne, regardée comme son chef-d'œuvre, mit, en 1675, le dernier sceau à sa réputation. Personne n'avait plus de droit que Mascaron de faire l'éloge de ce héros. Il avait beaucoup contribué à sa conversion. Turenne lui

demandait souvent des copies de ses sermons, les lisait avec attention, et disait franchement aux ministres de la réforme qu'il y avait puisé la véritable idée de la morale évangélique. Transféré, en 1679, à l'évêché d'Agen, où l'on comptait trente mille calvinistes, il sut les attirer par son éloquence, les gagner par sa douceur, par ses manières polies et affables, les convaincre par la force de ses raisons. Il se montrait partout à la tête des missions, encourageant ses collaborateurs par son exemple, réprimant par sa prudence le zèle indiscret de quelques religieux dont les discours auraient pu aliéner les esprits et donner une fausse idée de la religion catholique. Ce fut par de tels procédés qu'il parvint à faire rentrer dans le bercail le plus grand nombre des brebis égarées. Il remplit encore des stations d'avent et de carême à la cour en 1683, 84 et 94. Ce fut à la fin de cette dernière année que Louis XIV lui fit ce compliment : « Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point. » Mascaron termina l'année suivante sa carrière oratoire par le discours d'ouverture de l'assemblée du clergé, où il eut pour auditeurs le roi et la reine d'Angleterre. Depuis ce temps, il se consacra entièrement au soin du diocèse, où il mourut le 16 novembre 1703. Les pauvres, qu'il avait toujours traités comme ses enfants, furent ses héritiers et le regrettèrent comme leur père. Il avait conservé dans l'épiscopat la simplicité et la frugalité de son premier état. La ville d'Agen lui dut plusieurs établissements utiles. Il avait été ordonné prêtre par M. de Lavardin, évêque du Mans, qui, par une singulière bizarrerie, déclara à l'article de la mort qu'il n'avait jamais eu intention d'ordonner aucun prêtre. Mascaron, par un scrupule fondé sur le partage des théologiens de son temps au sujet de l'intention nécessaire dans le ministre pour la validité des sacrements, fut un de ceux qui se firent réordonner. Le P. Bordes, son ancien confrère, publia en 1704 le recueil de ses *Oraisons funèbres*, au nombre de cinq, précédées de la *Vie* de l'auteur. On regrette qu'il n'y ait pas joint le discours imprimé que Mascaron avait prêché à l'ouverture de l'assemblée du clergé, et qu'il n'ait pas fait usage des changements considérables que l'auteur avait écrits de sa main sur l'exemplaire de l'Oraison funèbre d'Anne d'Autriche que possédait M. Bocquillon. Mascaron dut en partie la grande réputation qu'il eut de son vivant aux qualités extérieures de l'orateur, dont la nature l'avait doué. Sa prestance était majestueuse, le son de sa voix agréable; ses gestes étaient naturels et bien réglés. Il joignit à cela un fonds d'instruction peu commun. Cependant il avait conservé beaucoup du mauvais goût qui avait infecté si longtemps l'éloquence de la chaire. On trouve chez lui des idées alambiquées, des hyperboles outrées, des rapprochements bizarres, un fatigant mélange de métaphysique, de mysticité et d'enflure.

« Mais, dit Laharpe, il se surpassa dans l'Oraison « funèbre de Turenne, soit que le sujet eût « exalté son génie, soit qu'il eût profité des progrès que faisait le bon goût sous les auspices « de Bossuet et de Fléchier. Il eut la gloire de « lutter contre ce dernier, et même sans désavantage. Fléchier est plus pur, plus égal, plus « touchant; Mascaron garde encore quelques « traces de recherche et d'enflure. Mais d'abord « elles sont bien plus légères et moins fréquentes; surtout elles sont couvertes par de grandes « beautés, et il l'emporte sur Fléchier par la « force, la rapidité, les mouvements. Il faut « ajouter à la louange de Mascaron que, s'il a « trop cité les anciens, il les connaît assez bien « pour les imiter, et même les traduire quelquefois avec assez de bonheur. Il a surtout profité « de quelques passages de Cicéron et de Tacite. « On peut en dire autant de Bossuet et de Fléchier, chez qui l'on remarque souvent avec « plaisir des traces de l'étude de l'antiquité. » On a réuni dans un recueil les *Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier et Mascaron*, Paris, 1738, 3 vol. in-12; et sous le titre d'*OEuvres de Mascaron*, Paris, 1828, in-18; précédé d'une Notice biographique. — Pierre-Antoine MASCARON est l'auteur d'une *Vie et des dernières paroles de Sénèque*, Paris, 1659, in-12. T—D.

MASCARON (LOUIS BEAU DE), l'un des officiers français les plus courageux dont notre histoire fasse mention, naquit à la Rochelle en 1725, dans une famille vouée tout entière à la carrière des armes. Son père, capitaine aide-major, avait eu une jambe emportée à la bataille de Malplaquet; et ses trois frères entrèrent comme lui, dès leur plus tendre jeunesse, dans le régiment d'Auvergne, où il obtint un brevet de lieutenant à l'âge de treize ans. Ce corps ayant été envoyé en Corse, Mascaron y fit sa première campagne en 1739, et se signala près du fort St-Pélegrin, où il sauva un troupeau destiné à la subsistance de la garnison et dont les insurgés étaient parvenus à s'emparer. Le maréchal de Maillebois, après lui avoir donné de justes éloges sur ce trait de bravoure, lui dit, en souriant, qu'il allait faire savoir au roi qu'un jeune officier avait manqué à la discipline en combattant sans en avoir reçu l'ordre. « Vous auriez tort, répliqua « Mascaron, parce que si Sa Majesté me faisait « trancher la tête, elle se priverait des services « que je me flatte de pouvoir encore lui rendre. » Le régiment d'Auvergne étant passé en Bohême en 1742, Mascaron eut occasion de se signaler sur un plus grand théâtre. Le détachement dont il faisait partie se voyant forcé dans l'abbaye de Koenigshall, le commandant, réduit à se retirer précipitamment devant des forces supérieures, témoigna des regrets de n'avoir pas ramené comme otage le supérieur du couvent; Mascaron se met à la tête de trente volontaires, retourne à l'abbaye au milieu du feu le plus vif, saisit le

supérieur au collet, le force de le suivre, et rejoint son corps en traversant les troupes ennemies. Renfermé ensuite dans Prague, il se distingua surtout à la sortie du 22 août, et passa plus tard en Flandre, où il fit la campagne de 1746 sous le maréchal de Saxe. Ce général le distingua bientôt, et il le mit à la tête d'une compagnie de volontaires qui se signala par de nombreux exploits. Les découvertes et les reconnaissances les plus périlleuses lui furent confiées; et souvent on le vit rentrer au camp après plusieurs jours d'absence, et lorsqu'on le croyait complètement défat; il donna ainsi les renseignements les plus utiles. Ce fut sur ses rapports qu'eut lieu la belle marche du camp des Cinq-Etoiles, par laquelle l'armée française vint couvrir le siège de Charleroi; une autre fois il résista, près de Ramillies, à un corps nombreux d'Impériaux, malgré la perte de la plus grande partie de sa troupe, et il y reçut la croix de St-Louis à vingt ans pour cette belle action. Peu de jours après la bataille de Rocoux, il couvrit encore la marche de l'armée française, en résistant avec ses volontaires à toutes les troupes légères de l'ennemi. Ce fut après cette bataille, où il fit encore des prodiges de valeur, qu'il fut frappé d'un boulet dans le moment où il s'efforçait de contenir ses soldats qui se livraient au pillage et au massacre des prisonniers. Après avoir subi l'amputation de la cuisse avec le calme le plus héroïque, il expira dans les bras de ses deux frères le 12 octobre 1746, à l'âge de 21 ans. On a publié l'*Eloge de messire L. Beau de Mascaron*, Paris, 1771, in-12, extrait de l'*Encyclopédie militaire*, et imprimé par ordre du gouvernement pour être distribué aux élèves de l'école royale et militaire de Paris. Z.

MASCH (ANDRÉ-THÉOPHILE), théologien allemand, né le 5 décembre 1724 à Besseritz en Mecklenbourg, était prédicateur à la cour ducale de Strelitz, et surintendant ecclésiastique du district ou cercle de Stargard. Il est mort le 16 octobre 1807. On a de lui un grand nombre de dissertations théologiques, de sermons, et des ouvrages sur les antiquités, etc. Celui qui mérite d'être cité en première ligne, est sa *Bibliotheca sacra, post J. Lelong, et C.-F. Boernerii iteratas curas ordine disposita, emendata, suppleta, continuata*, en 4 vol. in-4°, qui ont paru à Halle depuis 1778 jusqu'en 1798. Ce livre est, ainsi que l'indique le titre, l'ouvrage du P. Lelong, augmenté et corrigé. Parmi les autres productions de Masch, il faut remarquer ses *Mémoires pour servir à l'histoire des livres curieux*, 9 cahiers, Wismar, 1769-1776; — *Antiquités religieuses des Obotrites*, Berlin, 1771, in-4°; — la *Prérogative de l'Eglise*, à l'occasion d'un édit prussien du 9 juillet 1788, Halle, 1789; — les *Droits de la conscience*, dans l'enseignement usité chez les protestants, Halle, 1791. Il y a des Mémoires de lui dans la *Nova bibliotheca Lubeciana*, dans l'ou-

vrage périodique allemand intitulé *le Naturaliste* et dans d'autres recueils littéraires. D—G.

MASCHERINO (OCTAVIEN), peintre et architecte bolonais, vint à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII (1572), son compatriote. S'étant déjà fait connaître par son talent comme peintre, il fut chargé par le pontife de peindre dans la loge qu'il avait fait construire plusieurs traits de l'histoire sainte et particulièrement le miracle des noces de Cana. Mascherino peignit ensuite à fresque les enfants que l'on voit sur les arcs qui séparent la loge de Léon X de celle de Grégoire XIII. Ces divers ouvrages, exécutés d'une grande manière, annonçaient à leur auteur de grands succès en peinture, mais il préféra s'adonner à l'architecture. Il fit de tels progrès qu'il mérita en peu de temps le titre d'architecte du pape, qui le chargea de terminer le palais de Monte-Cavallo. C'est de lui que sont le portique, la loge et la façade qui regardent du côté de la cour, ainsi que l'appartement d'honneur et le superbe escalier qui y conduit. Cet ouvrage suffirait pour lui donner le titre de grand architecte. Il construisit ensuite sur la place St-Martinello le palais connu aujourd'hui sous le nom de Mont-de-Piété et l'église de St-Sauveur del Lauro. Sous le pontificat de Grégoire XIII, il éleva le palais du St-Esprit, et sous celui de Sixte V, la façade de l'église de ce nom, qui avait été commencée sur les dessins d'Antoine da San-Gallo. C'est lui qui dirigea les travaux de l'église et la façade du couvent de la Madonna della Scala in Transtevere. Après quelques autres travaux publics et particuliers, qu'il serait trop long d'énumérer, Mascherino mourut âgé de 82 ans, sous le pontificat de Paul V. Il avait été plusieurs fois élu prince de l'académie de St-Luc, qu'il institua l'héritière de ses dessins et de ses biens, et qui conservait avec un soin religieux le portrait de cet artiste. P—s.

MASCHERONI (LAURENT), mathématicien, né à Bergame en 1750, s'appliqua d'abord à la culture des lettres avec beaucoup de succès, et, nommé à l'âge de dix-huit ans, professeur d'humanités au collège de sa ville natale, se fit connaître avantageusement par un discours poétique sur la fausse éloquence de la chaire (*Sermone sulla falsa eloquenza del pulpito*). Il fut pourvu ensuite de la chaire de langue grecque à l'université de Pavie. Il avait vingt-sept ans lorsqu'un livre de mathématiques lui étant tombé par hasard sous la main, il le lut avec avidité et conçut une telle passion pour cette science qu'il renonça, pour s'y appliquer, à toutes les autres études. Ses progrès furent très-rapides, et il obtint bientôt la chaire de géométrie du collège Mariano de Bergame. Mascheroni avait embrassé l'état ecclésiastique; mais il ne s'en montra pas moins partisan des changements que l'arrivée des Français occasionna dans le système politique de l'Italie. Élu député au corps législatif de la république cisalpine, il fut quelque temps après en-

voyé à Paris pour y travailler à la rédaction du système des poids et mesures. Il se fit aimer de tous les savants par la douceur et la modestie, compagne ordinaire des vrais talents. Une trop grande application déranger sa santé, et il fut enlevé aux sciences le 30 juillet 1800. Il avait reçu la veille sa nomination à la *Consulta* de Milan: ayant à signer deux lettres de remerciement, il ne put en signer qu'une d'une main défaillante. Lalande a publié une courte Notice sur cet habile géomètre dans le *Magasin encyclopédique*, 6^e année, t. 2, p. 416, et dans le *Journal de Paris* de l'an 8 (1800), p. 1496. M. Carette a donné également une Notice biographique sur Mascheroni, 1828, in-8°. Son Éloge, par le marquis Ferd. Landi, est dans les *Memorie della Soc. italiana*, t. 2, p. xxxviii. On a de Mascheroni: 1° *Sulle curve che servono a delineare le ore ineguali degli antichi nelle superficie plane*, Bergame, 1784, in-4°; 2° *Nouvelles Recherches sur l'équilibre des voûtes* (en italien), Bergame, 1785, in-4° de 144 pages, avec 13 planches, ouvrage profond, où, à l'aide du calcul intégral et des différences du second ordre, l'auteur essaye d'aller plus loin sur cette matière que ne l'avaient fait Bossut et Lorgna dans les mémoires qu'ils avaient publiés en 1774, 1779 et 1882; 3° des vers italiens adressés à la comtesse Grismondi, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, ibid., 1786, 6 pages in-4° (*voy. le Journal des savants* de juin 1787, p. 360); 4° *Geometria del compasso*, etc., Milan, 1795, in-8°; traduit en français par M. Carette, officier du génie, Paris, 1798, in-8°; 2^e édition, 1828, in-8°. Jusqu'alors on avait employé la règle et le compas pour la résolution des problèmes de la géométrie plane; mais l'ingénieur professeur, en abandonnant l'emploi du premier instrument, a trouvé le sujet d'un grand nombre de problèmes piquants, qu'il résout avec beaucoup d'élégance, sans autre secours que le compas (*voy. l'Histoire des mathématiques*, par Montucla, t. 3, p. 16 et 17). Quoique plusieurs des procédés de Mascheroni ne soient pas d'une exactitude mathématique, ils donnent une approximation plus que suffisante pour la pratique dans des cas où n'arrive qu'à peine la géométrie du second degré, et quelques-uns de ses problèmes ont pu, au premier moment, embarrasser les plus habiles géomètres (*voy. LAGRANGE*). 5° *Des Notes sur le Traité du calcul différentiel*, par Euler; 6° *In morte Borda, viri celeberrimi, elegia*, Paris, Didot, 1799, in-fol. de 4 pages. Voyez l'analyse qu'en a donnée M. Marron dans le *Magasin encyclopédique*, 4^e année, t. 6, p. 487. 7° Son poème intitulé *Invito di Dafni a Lesbia* ne lui fait pas moins d'honneur que sa *Géométrie du compas*. Il y décrit avec autant de précision que de facilité les objets curieux de l'amphithéâtre de physique et du cabinet d'histoire naturelle de l'université de Pavie (1). Mascheroni a laissé en manuscrit

(1) *Revue encycl.*, 1819, t. 4, p. 160.

plusieurs mémoires, entre autres un sur la pyramidométrie, sujet dont l'illustre Lagrange s'était occupé avant lui, mais qu'il envisage sous une face nouvelle. Il avait aussi eu part aux expériences faites à Bologne pour prouver le mouvement de la terre par la chute des corps. W—s.

MASCLEF (FRANÇOIS), savant hébraïsant, né à Amiens vers 1663, entra de très-bonne heure dans l'état ecclésiastique, et, pour mieux approfondir les saintes lettres, apprit le grec, l'hébreu, le chaldaïque, le syriaque et l'arabe. Quelques-unes de ces langues lui devinrent très-familières. Nommé à la cure de Rainceval, à cinq lieues d'Amiens, il partagea son temps entre les obligations du ministère et ses études favorites. Feydeau de Brou, évêque d'Amiens, instruit de son mérite, lui confia le soin du séminaire diocésain, l'admit dans sa confiance et se fit un devoir de le consulter en tout. Pour lui témoigner sa satisfaction, il le pourvut d'un canonicat et voulut qu'il n'eût pas d'autre table que la sienne. Ce protecteur étant mort en 1706, les affaires de Masclef, dont les opinions n'étaient point celles du nouvel évêque, changèrent de face ; on lui ôta le gouvernement du séminaire et il fut réduit aux fonctions de chanoine. Rendu ainsi à la liberté et à ses goûts, il se livra tout entier à l'étude des langues, jusqu'à ce que, consumé de travail et peut-être de chagrins, il mourut le 14 novembre 1728. On a de lui : 1° *Grammatica hebraica, a punctis aliisque inventis Massorethicis libera*, Paris, 1716, in-12, ornée de savants prologomènes pour soutenir une nouvelle hypothèse sur la ponctuation. Ce qui distingue le système de Masclef, c'est la lecture de l'hébreu sans les points-voyelles, qu'il croit très-nouveaux et très-arbitraires. Il ne faut pour lire, selon lui, que mettre après la consonne la voyelle qu'elle a dans l'ordre de l'alphabet. Ainsi *Daleth* se prononce *da*, *ghimel*, *ghi*, *resch*, *ré*, etc. Quant aux voyelles, il en admet sept, et il leur conserve leur valeur. Louis Cappel le jeune avait déjà eu l'idée de publier une grammaire du même genre (voy. CAPPEL), mais en conservant la prononciation fixée par les Massorètes. Dom P. Guarin, religieux bénédictin, attaqua vivement le système de Masclef dans une longue préface du premier volume de sa *Grammaire hébraïque*, Paris, 1723, in-4°. Masclef répondit par une lettre de 24 pages in-12, en français, 1724. Dom Guarin continua ses attaques dans le second volume de sa *Grammaire*, Paris, 1726. Masclef se défendit contre le bénédictin et contre un autre adversaire, le P. Didace de Quadros, jésuite espagnol, en leur opposant une savante dissertation sous le titre de *Novæ Grammaticæ argumenta ac vindiciæ*. Il laissa ce livre incomplet ; mais l'abbé la Bletterie l'acheva, et le joignit à la *Grammaire chaldaïque, syriaque et samaritaine* de Masclef, imprimée pour la première fois à Paris, 1731, in-12, et formant le second volume d'une nouvelle et plus ample édition de

la *Grammaire hébraïque*, qui ne parut cependant qu'en 1743, in-12. La méthode de Masclef a été défendue par le P. Houbigant dans ses *Racines hébraïques* : elle a trouvé beaucoup de partisans qui ne sont point à dédaigner, mais beaucoup plus encore d'ennemis qui n'ont pas toujours ménagé leurs termes à l'égard de l'auteur (voy. FABRICY, *Titres primitifs*, t. 2, p. 309 ; Wolf, *Bibliothèque hébraïque*). Maintenant on ne voit guère personne qui l'adopte en entier. La *Grammaire hébraïque* de Masclef a eu une troisième édition à Cologne, 1749, et une quatrième à Paris, 1781, in-8°, par les soins de Luc-François Lalande, qui l'a abrégée et améliorée. 2° *Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Amiens sur les devoirs et les obligations de l'état ecclésiastique, et sur les principales vérités de la religion*, in-12 ; 3° *Catéchisme d'Amiens*, connu sous le nom de Feydeau de Brou, in-4° ; 4° divers opuscules : *Lettres ou dénominations au sujet de la bulle Unigenitus*, imprimées ou inédites, dont on peut voir le détail dans le Dictionnaire de Moréri ; 5° une *Théologie* et une *Philosophie* à l'usage des ecclésiastiques d'Amiens, qui sont restées manuscrites à cause des opinions. L—B—E.

MASCOV ou MASCOU (JEAN-JACQUES), juriconsulte allemand, avait d'abord étudié la théologie à Dantzig, où il était né en 1689, et à l'université de Leipsick ; mais dans la suite il s'appliqua au droit et à l'histoire. Après avoir fait, avec de jeunes seigneurs dont il était le gouverneur, le voyage d'Allemagne, des Pays-Bas, de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, il se fit recevoir, en 1718, docteur en droit à l'université de Halle ; et l'année suivante il fut nommé professeur de jurisprudence : il occupa cette chaire avec beaucoup d'éclat, et publia depuis lors, sur le droit et l'histoire, une série d'ouvrages dont plusieurs ont eu un grand succès. On cite surtout son *Histoire des Allemands*, la première histoire nationale que les Allemands aient eue. Mascou eut en effet le mérite d'écrire non-seulement l'histoire des dynasties régnantes, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, mais encore celle de la nation. Publié pour la première fois en 1726, en 2 vol. in-4°, cet ouvrage fut réimprimé plusieurs fois, et traduit en français et dans la plupart des autres langues de l'Europe. Si l'auteur avait été aussi bon écrivain qu'il était instruit et éclairé, le succès de son ouvrage se serait probablement maintenu. Il avait fait paraître en 1712 un *Abrégé de l'histoire de l'Empire germanique*, qu'il refondit en 1747, sous le titre d'*Introduction à l'histoire de l'Empire romain jusqu'à la mort de l'empereur Charles VI*, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé en 1752 et 1763. On compte six éditions de son ouvrage latin : *Principes du droit public de l'Empire germanique*, Leipsick, 1729, in-4° ; 1738, 1744, 1750, 1761 et 1769 : la dernière de ces éditions a été considérablement augmentée par H.-G. Frank. On s'en est servi longtemps

dans les universités d'Allemagne, comme d'un livre classique. Son Mémoire latin au sujet des prétendus *Droits de l'Empire sur le grand-duché de Florence*, Leipsick, 1721, in-4°, fut traduit aussi en allemand; et c'est à Mascou qu'on attribue on outre un ouvrage français : *Examen du Mémoire sur la liberté de l'Etat de Florence*, sans date, in-4°. Le même auteur a publié en latin les *Commentaires sur l'histoire de l'Empire depuis Conrad jusqu'à la mort de Henri III*, Leipsick, 1741, in-4°, 1757; sous Henri IV et Henri V, ibid, 1748; sous Lothaire II et Conrad III, 1753, in-4°. Parmi le grand nombre de ses dissertations, nous ne citerons que les principales : *Dissertatio prior et posterior in Horatii Satiras*, Leipsick, 1714 et 1716, in-4°. — *De origine officiorum aulicorum*, Halle, 1718, ibid., 1739, in-4°. — *Oratio de ortu et progressu juris publici germanici*, Leipsick, 1719, in-4°, ibid., 1735. — *Diss. de jure auspicii apud Romanos*, 1720; *De regali imperialique coronatione*, 1729; *De jure fœderum*, 1726; ibid., 1731; *De primatibus ecclesiæ german.*, 1729; *De legitima electione ac coronatione Polon. regis Augusti III*, 1734; *De fœderibus commerciorum*, 1735; *De jure stapule*, 1738; *De jure feudorum*, 1753, 1754, 1763. Mascou fut successivement décoré des titres de conseiller-asseesseur, doyen du chapitre de Zeitz, conseiller aulique, juge municipal, et proconsul. Il mourut le 21 mai 1762. — Son frère Godefroi Mascou, né à Dantzig en 1698, fit de même ses études dans sa ville natale et à Leipsick, et professa également le droit, d'abord à Leipsick, puis à Harderwyk, et enfin à Gœttingue, où il eut aussi le titre de conseiller aulique et de commissaire royal. Des différends qu'il eut avec ses collègues l'engagèrent à se retirer à Leipsick, où il continua de professer avec succès, le reste de sa vie, la jurisprudence, et mourut le 5 octobre 1760. Il est l'auteur d'un grand nombre de petites dissertations qui, imprimées d'abord séparément, ont été recueillies par Puttmann, et publiées sous le titre de *Godofredi Mascovii opuscula juridica et philologica*. G. Mascou est éditeur des *Œuvres latines de Gravina*, Leipsick, 1737, in-4°, Venise, 1739; et de l'ouvrage de Puffendorf, du *Droit de la nature et des gens*, Francfort, t. 1, 1743, t. 2, 1744, in-4°. Il y a plusieurs lettres de lui dans l'ouvrage que Puttmann publia en 1771, à Leipsick, en son honneur, sous le titre de *Memoria Gottfridi Mascovii*, in-8°. D—G.

MASCRIER. Voyez LEMASCRIER.

MASDAK. Voyez MAZDAK.

MASDEU (JEAN-FRANÇOIS), historien espagnol, naquit à Barcelone vers 1740, entra de bonne heure dans l'ordre des jésuites, où il se fit remarquer par son profond savoir, et obtint diverses charges de cet ordre. Quand les jésuites furent supprimés, il se retira en Italie, et s'établit à Foligno. Ce fut là qu'il mit en ordre les nombreux matériaux de son histoire générale

de l'Espagne. Il en publia les premiers volumes en italien; mais n'étant pas satisfait probablement du peu de succès que cet ouvrage eut en Italie, il le refit en espagnol, et le mit au jour à Madrid, en 20 volumes in-4°, qui parurent successivement depuis 1783 jusqu'en 1800, sous le titre de *Historia critica de Espana, y de la cultura espanola en todo genere*. Ayant donné trop de développements à l'histoire ancienne, l'auteur ne put achever son travail, qui aurait exigé au moins 50 volumes s'il eût voulu le continuer sur le même plan jusqu'à nos jours. En effet, Masdeu ne se borne pas à raconter les événements, mais il se livre, à la fin de chaque époque, à de longues et savantes digressions sur des faits douteux, ou sur quelques détails qui ne tiennent pas essentiellement à l'histoire. Ces discussions annoncent une érudition immense et un grand talent de critique; mais le jugement de l'auteur n'est pas toujours éclairé, et il cède trop souvent au désir de combattre et de réfuter les opinions d'autrui. Son style ne manque ni de pureté ni d'élégance, mais on y voit quelquefois l'écrivain ascétique plutôt que le penseur profond. On peut aussi lui reprocher de trop exalter la nation espagnole. A tout prendre, son ouvrage est indispensable à tous ceux qui veulent étudier à fond l'histoire d'Espagne, à cause des nombreux éclaircissements qu'on y trouve réunis sur tous les points importants qui ont souvent divisé les historiens antérieurs. Lorsque le pape rétablit les jésuites, le P. Masdeu rentra dans le collège de Rome; il soutint, dans les dernières années de sa vie, une querelle assez vive sur les antiquités de cette métropole, contre l'antiquaire Féa : les brochures de ces deux savants furent un échange très-vif d'arguments, et quelquefois de récriminations et d'injures. Masdeu retourna dans sa patrie lors du rétablissement de son ordre : il est mort à Valence, le 11 avril 1817. D—G.

MASEN (JACQUES), en latin *Masenius*, né en 1606 à Dalen, dans le duché de Juliers, fut admis dans la société de Jésus, après avoir terminé ses études, et chargé d'enseigner les belles-lettres au collège de Cologne, emploi qu'il remplit pendant quatorze ans avec beaucoup de succès : il passa ensuite par différentes charges, et mourut à Cologne le 27 septembre 1681, dans de grands sentiments de piété. Il était extrêmement laborieux, et il employait tous ses loisirs à la lecture ou à la rédaction de ses ouvrages : il en a composé un grand nombre, ascétiques, polémiques, historiques et littéraires, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. Coloniensis* du P. Hartzheim, p. 147 et suiv. On est fort surpris, au premier coup d'œil, de n'y pas voir le titre de la *Sarcotis*, poème sur lequel repose aujourd'hui toute la réputation de Masenius; mais cet ouvrage fait partie d'un recueil intitulé : *Palæstra eloquentiæ alligatæ tribus partibus*, etc., Cologne, 1654, 1661, 3 vol. in-12. Le premier contient les préceptes

de la poétique ; le second, des exemples dans les genres élégiaque, héroïque et lyrique ; et le troisième, des essais dans le genre dramatique. C'est dans le second volume qu'on trouve la *Sarcotis* : ce poème, dont on ne prétend point rabaisser le mérite, serait encore aussi inconnu de la plupart des lecteurs que le reste des ouvrages de Masenius, si Guill. Lauder, critique écossais, ne se fût avisé de soutenir que Milton y avait puisé l'idée du *Paradis perdu*, et qu'il en avait imité ou traduit les plus beaux morceaux. Cette accusation fit grand bruit. Lauder la soutint, en publiant la *Sarcotis*, d'après un prétendu manuscrit qu'il disait avoir reçu de Louvain ; il y joignit d'autres ouvrages dont le sujet a quelque rapport avec celui du poème de Milton, et en forma un recueil intitulé : *Delectus sacrorum auctorum Miltono faciem prælucentium*, (Londres, 1753, in-8°) : cependant les littérateurs anglais parvinrent à se procurer les éditions originales de la *Sarcotis*, et ils démontrèrent que Lauder, pour appuyer l'accusation de plagiat, avait intercalé dans la sienne un grand nombre de vers tirés d'une traduction latine du *Paradis perdu*. Lauder fut obligé d'avouer la fourberie qu'il avait employée, et resta couvert de confusion (voy. LAUDER) : mais la dispute avait attiré l'attention de tous les littérateurs ; et l'abbé Dinouart jugea la circonstance favorable pour publier, en 1757, une nouvelle édition de la *Sarcotis*, d'après celle de 1661 : il y ajouta les lettres insérées dans le *Journal étranger* et dans les *Mémoires de Trévoux*, sur le prétendu plagiat de Milton, et une traduction française qu'il intitula la *Sarcotithée* (1) ; ce joli volume, sorti des presses des Barbou, est recherché des curieux. Le poème de Masenius, divisé en cinq livres, renferme l'histoire de la désobéissance d'Adam et d'Ève, leur expulsion du paradis terrestre et le tableau des malheurs du genre humain, causés par l'orgueil, qui donne naissance à tous les vices. Masenius n'avait pas songé à faire un poème épique : ainsi il ne faut pas chercher de plan dans son ouvrage ; mais, en le regardant comme une suite de descriptions dans le genre héroïque, on en trouvera quelques-unes d'assez belles pour justifier le succès tardif de l'ouvrage, sans être obligé de le rejeter sur la malignité humaine, toujours disposée à encourager la médiocrité et à rabaisser les grands écrivains. La traduction française de Dinouart ne peut donner qu'une idée bien imparfaite du poème de Masenius, dont le style, formé sur celui des anciens, fait, pour ainsi dire, tout le mérite. La *Sarcotis* a été réimprimée, avec un second poème du même auteur : *Carolus V, imperatoris, Panegyris*, Paris, Barbou, 1771, in-12. M. André-Jos. Ansart a donné une traduction de l'*Eloge de Charles-Quint*, avec le texte, Paris, 1774, in-8°. Les ouvrages polémiques de Mase-

nus, entièrement oubliés aujourd'hui, lui attirèrent des disputes assez vives avec quelques théologiens protestants (voy. *Sam.-Ben. CARPZOV*). Parmi ses autres productions on se contentera de citer : 1° *Palæstra oratoria præceptis et exemplis veterum instructa*, Cologne, 1706 ; 2° *Palæstra styli romani, cum brevi græcarum et romanorum antiquitatum compendio*, ibid., 1659, in-8° ; ibid., 1710 ; 3° *Anima historiæ hujus temporis, hoc est, historia Caroli V et Ferdinandi I*, ibid., 1672 ; ibid., 1709, in-4°. Cette histoire passe pour être judicieuse et bien écrite (voy. les *Mémoires de Trévoux*, 1709, juillet, p. 1670). 4° *Epitome annalium Trevirensium ab exordio ad annum 1652*, Trèves, in-8°. C'est un abrégé des *Annales* de Christ. Brower, dont Masenius publia, en 1670, une seconde édition augmentée des trois derniers livres, mais sans pouvoir effacer la première, qui sera toujours recherchée par les curieux (voy. BROWER). W-S.

MASERES (FRANÇOIS), mathématicien et littérateur anglais, était d'origine française. Son grand-père, chassé de sa patrie par la révocation de l'édit de Nantes, et, quoique militaire, moins souple de conscience que deux des quatre frères qu'il avait, alla chercher un asile en Angleterre, près de l'ennemi de Louis XIV. Il y reçut fort bon accueil, fit les importantes campagnes d'Irlande, fut employé en Portugal pendant la guerre de la succession d'Espagne, et parvint enfin au grade de colonel. Son instinct belliqueux ne se perpétua point dans sa famille, et le fils du colonel préféra le scalpel à l'épée ; François Maseres, le petit-fils, et l'objet de cet article, préféra le compas au scalpel. Sa naissance eut lieu à Londres, le 15 décembre 1731 ; élevé à Kingston-sur-Tamise, sous Woodeson, il prenait ses degrés à Cambridge en 1752 et 1755, et dès l'année du baccalauréat, il recevait du duc de Newcastle la première médaille classique (Porteous, le futur évêque de Londres, ne recevait que la seconde). Bien qu'ayant du goût pour la littérature et pour les langues, c'est surtout de mathématiques qu'il s'était occupé. Devenu membre du collège de Clare-Hall, la plus grande partie du temps qu'il y resta fut consacrée à des études analytiques très-profondes ; et il ne le quitta, en 1758, qu'en lançant un travail qui mit hors de contestation l'étendue de ses connaissances et l'indépendance avec laquelle il avait étudié. Ce n'est du moins pas la hardiesse qui lui manquait ; et, dès cette première publication, il s'inscrivit en faux contre la manière dont Newton considérait les quantités négatives, et entama, de prime abord, une de ces questions qui appartiennent à la métaphysique de l'analyse. Il est probable que Maseres s'exagérait à lui-même l'opinion légèrement insuffisante ou erronée de Newton ; mais il la prenait telle que l'avaient faite dans l'usage les mathématiciens de son temps ; et l'on ne saurait nier que leur métaphysique et leur langage ne dussent se trouver bien de quelques modifications, quoique,

(1) Ce nom est formé de deux mots grecs, *Sarz* (au génitif *Sarcos*), chair, et *Thea*, déesse ; Masenius l'a employé pour désigner la nature humaine.

en fait, la doctrine de Maseres n'ait qu'une clarté superficielle, et soit plus étroite, plus étrangère à la vraie et profonde nature des choses que celle de Newton. En attendant que l'on jugeât à propos d'en passer par son opinion, Maseres jura très-comiquement qu'il ne lirait jamais deux pages d'un ouvrage où les quantités négatives seraient envisagées à la façon de Newton, où l'on aurait foi aux racines négatives, etc., etc., et, plus comiquement encore, il tint son serment. Cependant Maseres avait quitté l'université pour le Temple; et, après avoir fini ses cours judiciaires, il entra dans la carrière du barreau, mais avec l'intention d'appartenir à la magistrature. Il commença par être nommé un des douze juges de circuit, et il eut l'ouest (*the western circuit*) pour département; mais il ne réussit pas dans ce début et demanda lui-même un autre emploi. Il fut alors envoyé à Québec en qualité de procureur général; et cette espèce d'exil colonial fut du moins très-utile à sa fortune qui, du reste, était déjà de quelque importance, son père ayant beaucoup amassé par la pratique, et ses besoins personnels n'ayant jamais été considérables. C'est pendant le séjour de Maseres au Canada qu'éclatèrent les premiers symptômes de cette prochaine collision qui devait ravir à la Grande-Bretagne les plus belles colonies qu'elle eût alors. La métropole put craindre quelque temps que l'insurrection ne gagnât jusqu'à sa nouvelle province, dont la population presque toute française n'avait pas eu le temps de devenir très-affectionnée pour les maîtres du jour. Comme toutes les autorités de la colonie, Maseres mit beaucoup de zèle à empêcher un événement de ce genre, et le succès couronna leurs efforts. Il faut reconnaître qu'il ne déploya pas moins d'ardeur pour tout ce qui pouvait servir les intérêts et développer la prospérité du Canada. Il mérita ainsi la faveur de se voir rappeler à Londres (1773), avec le titre de clerc-baron de l'échiquier (*curator*, etc.), et depuis ce temps, selon l'usage britannique, on ne le nomma plus que le baron Maseres. Il joignit à cet emploi celui de premier juge à la cour du sherif de la cité de Londres (1779), office qu'il remplit pendant quarante-deux ans entiers avant de donner sa démission, en 1822. Quant à celui de clerc-baron de l'échiquier, il le garda jusqu'à sa mort, en 1824. Il avait alors 93 ans. Cette longue vie n'avait point été riche en événements, à moins qu'on n'appelle ainsi la publication des nombreux ouvrages qui lui sont dus ou la part qu'il prit à divers débats scientifiques, notamment à celui qui s'engagea, en 1784, à la société royale de Londres, au sujet du docteur Hutton. Les travaux du double office que cumulait Maseres lui laissaient beaucoup de temps de reste : il en avait profité pour se livrer sans relâche à ses études de prédilection. Ces études étaient assez variées, car, aux mathématiques qu'il ne cessa de cultiver et à la jurisprudence à laquelle il appartenait

par sa position sociale, il joignit la connaissance de l'histoire, et principalement de l'histoire parlementaire d'Angleterre. Dès l'adolescence, il avait commencé à s'en pénétrer en lisant et relisant l'histoire de Rapin-Thoyras, et il était certes du petit nombre des Anglais qui connaissaient le plus à fond la grande période révolutionnaire de 1640 à 1660. Il trouvait aussi beaucoup de charmes dans la littérature. Il savait de longs morceaux d'Homère, pour lui le premier des poètes; d'Horace, de Lucain, de Milton, qu'il plaçait immédiatement après ceux-ci. Il savait parfaitement le français. Mais, particularité remarquable, c'était la langue du grand siècle qu'il parlait, et non la langue, si différente déjà, qu'ont faite les règnes de Louis XV et la révolution. Maseres dépensait la plus grosse partie de son revenu en publications. Ses ouvrages, la plupart imprimés à ses dépens, n'étaient point des spéculations; et il lui arriva très-souvent d'avancer, de sacrifier de fortes sommes, pour aider aux publications des autres. Il allait même chercher des ouvrages à éditer; et c'est ainsi que le public anglais lui doit la traduction des *Institutions analytiques* de madame Agnesi, par Colson (1802, 2 vol. in-4°), et par Heltin. A Maseres lui-même sont dus : 1° *Scriptores logarithmici*, 1791-1801, 4 vol. in-4°, publication capitale et indispensable à tout mathématicien instruit. 2° *Dissertation sur le signe négatif en algèbre, avec la démonstration des règles qui s'y rapportent*, 1759, in-4°. C'est là ce premier ouvrage dont on a parlé plus haut, et dans lequel, voulant éviter aux commençants les difficultés que leur offre la conception des quantités négatives, il proclama que celles-ci étaient toujours des quantités moindres soustraites ou à soustraire. On a vu plus haut ce qu'il fallait en penser. 3° *Éléments de trigonométrie plane avec une dissertation sur la nature et l'usage des logarithmes*, 1760, in-8. Il y a beaucoup de clarté dans cet ouvrage, dont le but est de simplifier les opérations trigonométriques, en familiarisant les praticiens avec des principes, que trop souvent jadis ils ignoraient, ou hésitaient à employer. Il y a longtemps aujourd'hui que cet état de choses s'est amélioré, des ouvrages usuels, courts, clairs, méthodiques comme celui de Maseres y ont contribué. 4° *Appendice aux principes d'algèbre de Frend*, 1799, in-8°. Cet appendice était devenu nécessaire, par le développement toujours croissant de l'éducation mathématique, par la rapidité plus grande avec laquelle des élèves apprenaient les principes les mieux rédigés, etc. 5° *Doctrine de Bernoulli sur les permutations et les combinaisons, avec quelques autres aperçus mathématiques*, 1795, in-8. Maseres y donne ses suffrages à la méthode et aux vues de ce grand mathématicien. 6° *Méthodes d'approximation de Raphson et de Newton*, 1800, in-8°. Dans ces ouvrages, au contraire, il revient à la charge contre Newton, qu'il regarde comme ayant souvent mis des mots à la place des choses,

ou même des erreurs à la place de la vérité, et comme ayant fait faire fausse route à toute l'école française. Il préfère de beaucoup Huyghens et Galilée. 7° *Principes de la doctrine des annuités viagères*, 1783, 2 vol. in-4° (ici se termine la série de ses travaux mathématiques). 8° *Le Réformateur modéré, ou Proposition pour corriger quelques abus dans l'établissement actuel de l'Eglise d'Angleterre*, 1791, in-8°. Ce titre peut donner l'idée de la manière de voir de Masers, intègre et indépendante; sans adopter en aucune façon les systèmes radicaux, il blâmait les abus si criants du régime électoral anglais, et ne voyait dans tout le trafic des élections autre chose que le profit des agents électoraux, des teneurs de tavernes et des buveurs, sans avantage aucun pour quelque opinion ou quelque parti que ce fût. 9° *Le Papisme et la pénalité que lui ont faite le gouvernement civil et l'Eglise protestante d'Angleterre*, 1807, in-8°. Masers y est très-opposé au catholicisme, et l'on reconnaît en lui les vieilles rancunes du réfugié. 10° *Recherches sur l'étendue du pouvoir des jurés, dans les procès pour délits criminels de la presse*, 1792, in-8°; 11° *le Franc-tenancier canadien, ou Dialogue entre un Français et un Anglais établis au Canada*, 1779, 3 vol. in-8°. On devine que l'ex-procureur général de Québec y démontre à sa façon l'incontestable supériorité du gouvernement britannique sur celui de la métropole primitive. Sans admettre tout ce qu'il plaît à Masers de penser sur ce point, on doit reconnaître que son ouvrage est celui d'un homme pratique, et qu'il offre encore à présent un intérêt historique pour constater l'état du Canada, vingt ans après la cession. 12° Une traduction avec notes du *Tableau de la constitution anglaise*, de Montesquieu, 1781, in-8; 13° *Historiæ Anglicanæ monumenta*, in-4°; 14° *Essais sur divers sujets historiques, politiques, etc.*, 1809, in-8°; 15° *Fidèle récit (An Account) des opérations des Anglais, et des autres habitants de la province de Québec pour obtenir une chambre*; 16° de nouvelles éditions : 1. de l'*Histoire parlementaire d'Angleterre*, de May (cette histoire commence le 3 novembre 1640), 1813, in-8°; 2. des trois *Traité*s publiés par Ludlow, à Amsterdam, en 1691, et de ses *Lettres à Edm. Seymour, et à quelques autres personnages*, 1813, in-4°; 3. de la *Révolte d'Irlande*, par Temple, 1813, in-4°; 4. du *Mémorial des faits principaux de l'histoire d'Angleterre*, de 1588 à 1688, par Welwood, 1820, in-8°. Il n'a guère fait qu'ajouter des préfaces à ces ouvrages, auxquels nous joindrons les *Morceaux divers relatifs aux guerres civiles d'Angleterre*, sous Charles I^{er} et sous Cromwell, 2 vol. in-8°; 17° Plusieurs articles dans les *Transactions philosophiques* et dans le tome 2 de l'*Archæologia*, un *Tableau de l'ancienne constitution anglaise*, lequel donna lieu à quelques observations de Mellish (même volume).

P—OT.

MASERS DE LATUDE (HENRI), si connu par sa

longue captivité, naquit le 23 mars 1725, au château de Craisich, près de Montagnac dans le Languedoc. Destiné par sa naissance à l'état militaire, il reçut une éducation conforme aux vues de ses parents. Son goût naturel pour les mathématiques lui fit désirer d'entrer dans le corps du génie; et à l'âge de vingt-deux ans, son père l'adressa à un de ses amis, ingénieur en chef à Berg-op-Zoom. La paix de 1748 lui ôtant l'espoir d'un avancement rapide, il revint continuer ses études à Paris. Le jeune Masers avait beaucoup d'ambition; et il imagina que le moyen le plus prompt de parvenir à un emploi considérable serait d'intéresser en sa faveur une personne en crédit. Il jeta donc à la poste, sous le couvert de madame de Pompadour, un paquet renfermant une poudre; et pour se faire valoir près de la marquise, il courut à Versailles la prévenir d'un terrible complot tramé contre elle. Cet artifice fut découvert : Latude fut arrêté et conduit à la Bastille, où le lieutenant de police Berryer se transporta pour l'interroger. Il avoua sa faute; mais ni son repentir tardif, ni les instances de Berryer ne purent fléchir madame de Pompadour. Transféré au bout de quelques mois dans le donjon de Vincennes, il parvint à s'évader, se réfugia dans un hôtel garni et se hâta de rédiger un mémoire au roi, dans lequel il reconnaissait ses torts et en demandait pardon, si on ne les jugeait pas suffisamment expiés par une détention de quinze mois. Le docteur Quesnay se chargea de remettre ce mémoire, mais au bout de quelques jours, Masers fut reconduit à la Bastille et jeté dans un cachot, où Berryer lui procura tous les adoucissements compatibles avec la sévérité des ordres donnés à son égard. Ce ne fut qu'au bout de dix-huit mois qu'il sortit de ce cachot pour habiter une chambre où il eut pour compagnon d'infortune un jeune homme nommé d'Alègre, de Carpentras, détenu aussi par l'ordre de madame de Pompadour. Cette conformité dans leur destinée les unit bientôt d'une amitié très-vive, et ils osèrent concevoir le projet de s'échapper ensemble de la Bastille, où ils se croyaient oubliés. Il faut lire dans les *Mémoires* de Latude la manière dont ils parvinrent à fabriquer des leviers pour enlever les grilles de fer qui fermaient d'espace en espace le tuyau de leur cheminée; des cordes pour descendre du sommet de la tour dans le fossé et enfin une échelle de bois pour remonter du fossé sur le parapet et de là dans le jardin du gouverneur. Toutes leurs dispositions furent faites au commencement de l'année 1756; et ils fixèrent le jour de leur évasion au 25 février, veille du jeudi gras. Ce jour-là, dès qu'on leur eut servi à souper et qu'ils furent débarrassés de leurs surveillants, ils s'élancèrent l'un après l'autre dans la cheminée et parvenus au sommet descendirent au moyen d'une corde de 118 mètres de longueur dans le fossé que la fonte des neiges et des glaces avait rempli d'eau.

A l'aide des instruments dont ils s'étaient munis, ils commencèrent aussitôt à pratiquer des trous dans la muraille; et, après neuf heures d'un travail opiniâtre, ils eurent fait une ouverture suffisante pour y passer. Ils étaient décidés tous deux à chercher un asile dans les pays étrangers. D'Alègre partit le premier déguisé en paysan; mais à peine arrivé à Bruxelles, il fut arrêté (1). Latude, qui l'avait suivi, ayant appris le sort de son ami, se hâta de gagner Amsterdam, où il espérait être à l'abri des recherches de la police française : malgré toutes les précautions qu'il prit pour rester inconnu, en attendant le départ d'un vaisseau qui devait le transporter à Surinam, il fut découvert, arrêté et ramené à la Bastille. Jeté dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains, abandonné à ses réflexions, il finit par s'habituer à sa destinée; et il avoue lui-même qu'il y a goûté quelques moments d'une satisfaction sans mélange. Il avait apprivoisé quelques-uns des rats qui habitaient avec lui cette triste demeure : les premiers en amenèrent d'autres; et il finit par avoir tous les jours autour de lui douze à quinze de ces animaux qui obéissaient à ses moindres mouvements. Une fois il trouva dans la paille une branche de sureau; et elle lui servit à faire un flageolet, très-grossier sans doute, mais dont les sons lui parurent d'autant plus doux que, suivant toutes les apparences, il ne devait jamais entendre d'autre musique. Cependant il roulait dans sa tête des projets d'utilité publique; et il se flattait que si la connaissance pouvait en parvenir au roi, il adoucissait ou abrégait même sa captivité. Comme il n'avait aucun moyen d'écrire, il traça ses réflexions avec son sang sur des tablettes de mie de pain. Il communiqua ce manuscrit d'un nouveau genre au P. Griffet, confesseur de la Bastille, qui, touché de compassion envers l'intéressant prisonnier, lui procura de l'encre et du papier pour transcrire son mémoire, qu'il se chargea de remettre au ministre. Mais son sort ne changea point. Désespéré, il tenta de mettre fin à ses jours en refusant toute espèce de nourriture. Ses gardiens eux-mêmes eurent pitié de sa situation; et d'après leurs instances on le transporta, du sombre cachot où il avait passé trois ans, dans une chambre commode et bien éclairée, mais sans cheminée. Sartine avait succédé à Berryer dans la place de lieutenant général de police. Latude obtint une audience de ce magistrat et lui communiqua deux nouveaux plans qu'il venait d'imaginer, l'un sur les finances et l'autre sur les moyens de prévenir le retour des disettes par l'établissement de greniers publics destinés à l'excédant des récoltes abondantes. Le ministre loua son zèle et donna des ordres pour qu'on lui procurât tous les adoucissements possibles. La-

tude, en se promenant au haut des tours de la Bastille, avait établi quelques intelligences avec des personnes qui demeuraient dans le voisinage : elles lui apprirent la mort de madame de Pompadour; et cette nouvelle lui fit concevoir l'espérance de voir enfin finir sa détention. Ayant attendu inutilement pendant quelques jours l'ordre de sa liberté, il prit le parti d'écrire au lieutenant de police, qui voulut savoir comment il avait appris un événement inconnu à tous les autres prisonniers. Son refus et une lettre insolente qu'il adressa le lendemain au même ministre indisposèrent tellement ce magistrat qu'il le fit reconduire au cachot. Quelques mois après (août 1764), il fut transféré, au milieu de la nuit, à Vincennes. Il n'avait fait que changer de cachot; mais le gouverneur, Guyennet, lui accorda au bout de quelques jours une chambre et la permission de se promener dans les jardins du château. Il profita de cette facilité pour s'évader à la faveur d'un brouillard fort épais (novembre 1765) et alla chercher un asile auprès des personnes qu'il était parvenu à intéresser depuis les tours de la Bastille : il écrivit de sa retraite à M. de Sartine et au duc de Choiseul, dont il sollicita une audience. Arrêté à Fontainebleau avant d'avoir pu parler au ministre, il fut encore ramené à Vincennes, un mois après son évasion et jeté dans un cachot, dont le compatissant gouverneur le fit sortir au bout de quelque temps. Malesherbes, parvenu au ministère en 1773, voulut visiter par lui-même toutes les prisons d'État. Il vit Latude, et, après avoir entendu le récit de ses infortunes, lui promit qu'elles cesseraient bientôt; mais on lui persuada que Latude avait des moments de folie et qu'on ne pourrait lui rendre la liberté sans danger. En conséquence, le prisonnier fut transporté à l'hospice de Charenton, où il resta deux ans, recevant les secours qu'on croyait nécessaires à son état. L'ordre de le mettre en liberté fut expédié le 7 juin 1777; mais on lui enjoignit en même temps de se rendre à Montagnac, lieu de sa naissance, avec défense d'en sortir sans une autorisation spéciale. Après quelques démarches infructueuses pour obtenir la permission de fixer sa résidence à Paris, il venait de se mettre en chemin, lorsqu'il fut arrêté et enfermé à Bicêtre, deux mois après son élargissement. Il n'eut là pour compagnons que de véritables scélérats souillés de tous les crimes; et on ne peut imaginer tous les maux qu'il eut à souffrir de la part des employés de cette prison, gens flétris la plupart et condamnés à des peines infamantes. Il y languissait depuis plusieurs années, lorsque le vertueux président de Gourgues vint visiter Bicêtre. Ce magistrat, touché de l'état dans lequel il le voyait, l'invita à lui remettre un mémoire détaillé de ses infortunes. Ce mémoire, perdu par l'inattention du commissionnaire, tomba entre les mains de madame Legros, marchande à Paris. Cette dame, après l'avoir lu,

(1) D'Alègre fut reconduit à la Bastille, et de là à Charenton, où Latude le retrouva au bout de vingt ans, enfermé avec les fous.

prit la résolution courageuse d'employer tous ses efforts en faveur d'un homme qu'elle ne connaissait pas, mais qui était malheureux. Elle parvint à intéresser, pour son prisonnier, des personnes de la plus grande distinction, le cardinal de Rohan, MM. de la Tour-Dupin, de St-Priest, etc. Madame Necker se joignit aux autres protecteurs de Latude; et enfin l'ordre de le rendre à la liberté fut donné dans les premiers mois de l'année 1784. Il lui était encore enjoint de se rendre à Montagnac, où il devait toucher une pension de quatre cents livres, pour l'indemniser de la perte de sa fortune. Madame Legros obtint la révocation de cet exil, et il fut permis à Latude de demeurer avec sa bienfaitrice (1). Une souscription fut ouverte en faveur du prisonnier, et remplie par les personnes les plus illustres (*voy. ses Mémoires*, édit. in-12, t. 3, p. 174 et suiv.) On sent que Latude dut embrasser avec chaleur les principes de la révolution. Il sollicita, en 1791, des secours de l'assemblée constituante : sa pétition, appuyée par Barnave, fut renvoyée à l'examen d'une commission; mais lors de la discussion, l'assemblée, après quelques débats, passa à l'ordre du jour. Il forma, en 1793, une demande en dommages-intérêts contre les héritiers de madame de Pompadour; et, par jugement du 11 septembre, le tribunal du 6^e arrondissement les régla à une somme de soixante-mille livres, dont il n'obtint cependant qu'un sixième. Depuis cette époque, Latude retomba dans une obscurité profonde. Il est mort à Paris le 1^{er} janvier 1803, à l'âge de 80 ans. M. Thierry, avocat, a publié : *le Despotisme dévoilé, ou Mémoires de Latude, rédigés sur les pièces originales*, Paris, 1791, 1792. 3 vol. in-18, 1793, 1835, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, mal écrit et beaucoup trop diffus, offre de curieux détails (2). En 1838 on a donné : *Mémoires inédits de Henri Masers de Latude, écrits par lui-même, détenu pendant trente-cinq ans à la Bastille et autres prisons d'État*, suivis de plusieurs lettres autographes, et précédés d'une notice par M. A. Beraud, Paris, in-8°. MM. Guilbert de

Pixerécourt (*voy. Pixerécourt*) et A. Bourgeois ont fait représenter à Paris en 1834 un mélodrame intitulé : *Latude, ou Trente-cinq ans de captivité*. W-s.

MASETTI (AUGUSTIN), architecte hydraulique, naquit en 1757, à Rovère en Lombardie. Son père était médecin et alla s'établir à Mantoue en 1772; c'est là que le jeune Masetti fit son cours de mathématiques sous l'abbé Mari. Il étudia ensuite l'architecture sous l'habile Pozzi et s'appliqua à l'hydraulique. Admis, en 1777, dans le collège des ingénieurs de la chambre impériale, il se signala tellement qu'on le nommait, en 1791, vice-directeur des eaux du Mantouan, et six ans après directeur en chef, à la place de son ancien professeur l'abbé Mari. La république Cisalpine ayant établi à Modène, en 1800, une commission hydraulique composée des mathématiciens et des architectes les plus distingués, Masetti en fit partie et proposa de réparer les digues de l'Adige. Ce fut aussi lui qui dirigea, en 1804, les travaux pour l'assainissement de Mantoue et du bas Mantouan, travaux auxquels la garnison française, commandée par Miollis, prit beaucoup de part. Nommé, en 1811, inspecteur général des ponts et chaussées à Milan, il se rendit au mois d'octobre 1813, à Ferrare, avec huit cents hommes, pour réparer la digue du Pô, qui s'était rompue et qui fut par ses soins solidement rétablie. En 1820, l'empereur d'Autriche appela Masetti à la direction générale des travaux publics en Lombardie; depuis lors il s'occupa constamment d'améliorer le cours des rivières, afin de prévenir les inondations qui désolent souvent certaines parties de ces riches contrées, et il obtint d'immenses résultats. Après cinquante-six ans de service actif, Masetti allait recevoir une honorable retraite, lorsqu'il mourut à Milan le 24 septembre 1833. Cet habile architecte a publié plusieurs mémoires et plans, fort appréciés par les hommes de l'art. A—v.

MASHAM (DAMARIS), Anglaise, fille du docteur Ralph Cudworth, naquit à Cambridge, le 18 janvier 1658, et dut une partie de l'instruction qu'elle acquit en différents genres, au célèbre Locke, qui vécut longtemps dans sa famille, et dont elle se montra digne d'être l'élève par ses talents comme par ses vertus. L'histoire, la géographie et la philosophie, lui étaient également familières. Elle mourut le 20 avril 1708. On a d'elle un *Discours concernant l'amour de Dieu*, Londres, 1696, et *Pensées détachées relatives à une vie vertueuse et chrétienne*. L.

MASHAM (ABIGAÏL), favorite de la reine Anne, était l'aînée des quatre enfants de M. Hill, riche marchand de la Cité de Londres, et d'une sœur du père de lady Marlborough. On ignore l'époque précise de sa naissance. M. Hill ayant perdu sa fortune par suite d'une banqueroute, fut réduit à mettre plusieurs de ses enfants en service dans de grandes maisons. Abigaïl entra chez lady Rivers, femme du baronnet de ce nom,

(1) L'Académie française décerna le *prix de vertu* à madame Legros, dans la même année, 1784.

(2) On avait publié, quelques années auparavant, une *Histoire d'une détention de trente-neuf ans dans les prisons d'État, écrite par le prisonnier lui-même*, Amsterdam (Paris), 1787, in-8° de 112 pages, qui fit naître deux brochures, l'une intitulée *Lettre de M. le marquis de Beaupol à M. de Bergasse sur l'histoire de M. de Latude et sur les ordres arbitraires*, 1787, in-8° de 40 pages; l'autre, *A un ami, à l'occasion du Mémoire de M. Masers de Latude, ou Histoire de l'abbé de Buquoi*, Paris, Buisson, 1787, in-12 de 72 pages, où l'on prétend que le récit de l'évasion de Latude, de la Bastille, en 1756, n'est que le souvenir de l'aventure de Buquoi (*voy. Bucquoi*). L'*Histoire d'une détention*, etc., est divisée en trois parties, et porte même pour second titre : *Mémoires du sieur Henri Masers de Latude*; ils ont été désavoués par Latude, qui donna, au commencement de la révolution, un *Mémoire de M. Latude, ingénieur*, Paris, Gueffier jeune, 1789, in-8° de 31 pages; c'est le récit de sa seconde évasion de la Bastille en 1756; il y parle de la prochaine publication de ses *Mémoires*, et annonce que l'échelle de cordes et autres instruments de son évasion, retrouvés dans les archives, lors de la prise de la Bastille, étaient déposés à l'entrée du salon du Louvre, où l'on voyait son portrait peint par Vestier. On a prétendu que cette échelle n'était pas l'ouvrage de Latude, mais celui de l'abbé Buquoi. L'amour de la liberté peut bien inspirer les mêmes efforts à deux infortunés. A. B—r.

et y resta jusqu'à ce que la duchesse de Marlborough (alors lady Churchill), la prit chez elle ; celle-ci lui obtint ensuite une place de femme de chambre auprès de la princesse Anne. Abigaïl conserva le même emploi, lorsque Anne parvint au trône ; et elle sut si bien s'insinuer dans ses bonnes grâces par sa souplesse, ses complaisances et ses flatteries, qu'elle finit par gagner toute la confiance de la reine. Ses principes politiques étaient d'ailleurs les mêmes que ceux qu'Anne professait ; elle avait été imbue, dès son enfance, des maximes du parti de la haute Eglise ; et on la comptait parmi les personnes opposées à la maison de Hanovre, que la reine détestait intérieurement et peut-être même parmi les partisans les plus prononcés des Stuart. Cette similitude d'opinions augmenta encore l'attachement que Anne lui portait, et lui fit facilement supplanter la duchesse, dont l'humeur hautaine et les caprices impérieux avaient singulièrement refroidi la reine. La meilleure intelligence paraissait cependant exister encore entre les deux cousines lorsque, en 1707, Abigaïl épousa secrètement M. Masham (1) sans en faire part à lady Marlborough, qui n'apprit ce mariage que par le bruit public. La duchesse en fut vivement choquée, et elle fit des amers reproches non-seulement à madame Masham, qu'elle accabla de mépris, mais à la reine elle-même, qui écouta d'abord ses plaintes avec impatience et finit par lui défendre sa présence. Le mécontentement de la duchesse avait encore été augmenté par la découverte qu'elle fit des intelligences de madame Masham et de Harley, depuis lord Oxford, qui avait négligé celle-ci lorsqu'elle était dans l'adversité, et qui s'était fait honneur de la reconnaître pour sa parente lorsqu'il la vit en faveur. Les violences de Sunderland, d'Halifax et de Somerset, principaux chefs des whigs, et la hauteur avec laquelle la duchesse de Marlborough défendait leur cause, avaient fait prendre à la reine la résolution de secouer leur joug. Harley profita de cette disposition pour amener une révolution dans le ministère et la conclusion de la paix (*roy. ANNE et HARLEY*). C'est l'opinion générale en Angleterre que lady Masham (qui acquit ce titre, en 1711, par l'élévation de son mari à la pairie avec le titre de baron) et le comte d'Oxford avaient été gagnés par l'or de Louis XIV ; cependant, quoique cette opinion soit très-répandue, rien ne prouve qu'elle soit fondée. A peine le crédit du duc et de la duchesse de Marlborough fut-il tombé, qu'Oxford, devenu jaloux de celui de lady Masham, chercha à l'abaisser, en profitant de l'influence que la duchesse de Somerset, nouvelle favorite, paraissait avoir acquise. Rien n'était plus impolitique de la part d'Oxford, et lors de la perte de la majorité dans la chambre des pairs

(décembre 1711) par suite des intrigues du duc et de la duchesse de Somerset, auxquels le grand trésorier s'était imprudemment fié, il n'eût pas tardé à se repentir de sa conduite et il eût été perdu si lady Masham, oubliant tous ses torts, n'eût pas eu la générosité d'intercéder pour lui. En 1714, des négociations secrètes furent ouvertes, du consentement de la reine, avec la cour de St-Germain afin de faire monter le prétendant sur le trône. Lady Masham, dont on connaissait l'attachement pour les Stuart, prit part à toutes les démarches qui furent faites à cette occasion, et contribua puissamment à augmenter la bonne volonté de la reine en faveur de son frère. Ce fut par l'intermédiaire du maréchal de Berwick, frère naturel de cette princesse, que Bolingbroke et Oxford entretenirent une correspondance suivie avec le prétendant. Mais le premier, seul, était sincère et agissait de bonne foi dans les intérêts de Jacques III ; le comte d'Oxford, au contraire, correspondait en même temps avec Marlborough et l'électeur de Hanovre, et intriguait en outre dans le parlement. La découverte de ses manœuvres produisit une mésintelligence prononcée entre Oxford et lady Masham. Elle éclata le 9 août en présence de la reine ; et Bolingbroke, qui détestait le grand trésorier, saisit cette occasion pour lui reprocher devant cette princesse sa honteuse duplicité. Lady Masham se joignit à lui, et l'emploi de grand trésorier fut ôté à Oxford ; mais la reine tomba le même jour en léthargie, et mourut le 12 du même mois, sans avoir pu voir l'accomplissement de ses desseins. Depuis sa mort, lady Masham vécut encore assez longtemps retirée, et ne se mêla plus des affaires publiques. Il paraît qu'elle mourut dans un âge avancé. La pairie qui avait été accordée à son mari s'éteignit par la mort de son fils unique le 14 juin 1776.

D—z—s.

MASINI (JEAN-BAPTISTE), médecin et mathématicien, né à Brescia en 1677, fit ses premières études dans cette ville et les acheva à l'université de Padoue sous Vallisnieri et Guglielmini. Reçu docteur en médecine, il rentra dans sa patrie, exerça son art et donna en outre des leçons de mathématiques. A la mort de Guglielmini, il fut appelé à lui succéder à l'université de Padoue et embrassa la doctrine *iatromécanique* de Borelli et de Bellini. Il mourut dans un âge avancé et laissa plusieurs ouvrages ; voici le principal : *Congetture fisico-meccaniche intorno alla figura delle particelle componenti il ferro*, Brescia, 1714, in-8°. On y trouve sur la nature de ce métal plusieurs observations fort exactes, que des savants français publièrent comme nouvelles longtemps après la mort de Masini.

A—y.

MASINISSA, roi de Numidie, fils de Gala, qui régnait en Massylie, vers l'Afrique orientale, fut élevé à Carthage et devint épris, jeune encore, des charmes de Sophonisbe, fille d'Asdrubal, dont on lui promit la main. Enflammé par sa passion,

(1) La reine fut présente à la bénédiction du mariage qui eut lieu dans l'appartement du docteur Arbuthnot ; elle combla de présents madame Masham.

et voulant d'ailleurs se signaler par quelque action d'éclat, il excita le roi son père à se déclarer contre Rome en faveur des Carthaginois. C'était au commencement de la seconde guerre punique, et Masinissa n'avait alors que dix-sept ans ; mais il annonçait autant de valeur que d'ambition. Il fondit sur l'armée de Syphax, autre roi numide, alors allié des Romains, remporta sur lui deux grandes victoires, et, passant ensuite le détroit, joignit les forces carthagoises en Espagne avec son armée victorieuse. Annibal triomphait alors en Italie, et Asdrubal, son frère, défendait l'Espagne que venaient lui disputer les Romains. Masinissa contribua, peu de temps après son arrivée, à l'entière défaite de Cnéius et de Publius Scipion, en chargeant les Romains avec sa cavalerie numide, l'an 212 avant J.-C. Mais, après d'autres campagnes moins heureuses, lui et ses alliés se virent forcés de céder à l'ascendant du jeune Scipion et de lui abandonner presque toute la Péninsule. Réfugiés vers les frontières de l'ancienne Bétique, ils étaient réduits aux plus dures extrémités, lorsque le héros romain fit prisonnier Massiva, neveu de Masinissa, et le renvoya libre à son oncle, avec une escorte et comblé de présents. Ce trait de générosité ou de politique eut tout l'effet qu'en attendait le vainqueur. La haine de Masinissa pour les Romains se changea tout à coup en admiration. Il eut avec Scipion, près de Cadix, une conférence secrète qui amena bientôt son entière défection. Peut-être le prince numide y était-il déjà disposé par la mauvaise foi du père de Sophonisbe, qui, au lieu de lui donner sa fille en mariage, l'offrit à Syphax, son rival. Quoi qu'il en soit, avant de se déclarer ouvertement, Masinissa fit un traité secret avec Rome, et conseilla, dit-on, à Scipion d'attaquer les Carthaginois en Afrique. Il y passa bientôt lui-même pour concerter les mesures les plus favorables au nouveau parti qu'il venait d'embrasser. Mais tandis qu'il nourrissait les plus vastes projets, la fortune lui préparait d'étranges revers. Le roi, son père, n'était plus ; l'aîné de ses frères, qui avait hérité de la couronne, venait aussi de mourir et de laisser le trône en proie à des usurpateurs que l'éloignement de Masinissa enhardissait. Ce prince réclama l'appui de Bocchus, roi de Mauritanie, qui lui donna 4,000 hommes pour l'aider à rentrer dans ses Etats. Il fut reçu avec joie par les vieux soldats de son père, qui le mirent en état de soutenir par la voie des armes ses droits à la couronne. Masinissa en serait resté paisible possesseur si les Carthaginois, irrités de sa défection, n'eussent engagé Syphax à lui faire la guerre. Vaincu par ce prince, poursuivi, blessé dangereusement au passage d'une rivière, il fut forcé de se cacher dans une caverne ; le bruit de sa mort se répandit dans toute l'Afrique, et il aurait péri en effet de misère et de maladie sans le secours de quelques cavaliers numides restés fidèles. A peine rétabli de sa blessure, le prince

numide s'avance hardiment vers les frontières de ses Etats, rassemble une nouvelle armée, se remet en possession du trône et marche au-devant de Vermina, fils de Syphax, qui accourait pour le combattre. Malgré des prodiges de valeur, il est encore vaincu et se voit réduit à gagner, avec un seul détachement de cavalerie, la petite Syrte ; il s'y soutint par son courage jusqu'à l'arrivée de Scipion en Afrique. Alors, se hâtant de joindre ses troupes à celles des Romains, il contribua, par sa valeur et par son habileté, à la victoire que Scipion remporta sur Asdrubal et sur Syphax l'an 203 avant J.-C. Envoyé avec Lælius à la poursuite des vaincus, il pénétra, après quinze jours de marche, jusqu'au cœur des Etats de Syphax, gagna sur lui cette fois la bataille, le fit prisonnier et se rendit maître de Cirtha, sa capitale, où il retrouva Sophonisbe, devenue l'épouse de Syphax. Masinissa ne put résister aux attraits de cette belle Carthaginoise ; il l'épousa dans l'espérance de la soustraire à l'esclavage des Romains, à qui elle appartenait par droit de conquête ; mais Scipion ayant désapprouvé cette union contractée si imprudemment avec une captive dont la haine contre Rome était implacable, Masinissa crut devoir sacrifier son amour à ses nouveaux alliés. La mort seule pouvait dérober Sophonisbe à l'esclavage ; Masinissa lui envoya lui-même du poison, tout en faisant éclater la plus vive douleur. Scipion, pour le consoler, l'accabla de distinctions et d'égards, lui donna, en présence de l'armée, le titre de roi et une couronne d'or. Ces honneurs et l'espérance de se voir bientôt le seul maître de la Numidie firent oublier à ce prince ambitieux la perte de Sophonisbe. Attaché invariablement à la fortune de Scipion, il combattit avec lui à la journée de Zama, renversa avec ses Numides l'aile gauche de l'armée carthaginoise, et, quoique blessé, poursuivit lui-même Annibal dans l'espoir de couronner ses exploits par la prise de ce grand capitaine. Scipion, avant de quitter l'Afrique, rétablit Masinissa dans ses Etats héréditaires et y ajouta, avec l'autorisation du sénat, tout ce qui avait appartenu à Syphax dans la Numidie. Ce prince et ses successeurs furent dès lors appelés *rois de Numidie*. Maître de tout le pays depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrène et devenu le prince le plus puissant de l'Afrique, Masinissa profita des loisirs d'une longue paix pour étendre la civilisation dans son vaste royaume et pour apprendre aux Numides errants à mettre à profit la fertilité de leur territoire ; il n'oublia rien pour les policer, si l'on en croit Polybe. Mais ni l'âge ni la possession tranquille ne purent éteindre dans son cœur l'amour des conquêtes. Enhardi par ses liaisons d'amitié avec Rome, il viola les traités qui subsistaient entre lui et Carthage, et, quoique âgé alors de quatre-vingt-dix ans, se mit lui-même à la tête d'une puissante armée pour faire une irruption sur les terres des

Carthaginois l'an 159 avant J.-C. Il se préparait à une action générale, lorsqu'il vit arriver dans son camp, Scipion Emilien, qui venait d'Espagne pour le voir. Masinissa reçut le jeune héros avec de grands honneurs, et ne put retenir ses larmes en parlant de son ancien bienfaiteur, Scipion l'Africain ; il fit passer l'élite de ses troupes en revue devant le fils de Paul-Émile, qui admira principalement l'adresse et l'activité du vieux roi numide. Son âge avancé n'avait pas diminué sa vigueur ; il faisait encore tous les exercices d'un jeune homme et montait à cheval sans selle. Le lendemain, Scipion vit une des plus grandes batailles qui se soient données en Afrique : la victoire, après avoir été longtemps disputée, se déclara pour Masinissa. Une nouvelle bataille, encore plus désastreuse pour Carthage, réduisit cette république aux dernières extrémités ; elle conclut la paix aux conditions que dicta le monarque numide. La triste situation où se trouvaient les Carthaginois, décida les Romains à commencer la troisième guerre punique : les consuls débarquèrent une armée en Afrique dans le dessein d'assiéger Carthage sans en rien communiquer à leur allié. Ce prince fut d'autant plus mécontent de cette réserve que, jusqu'alors, ceux-ci l'avaient consulté sur tous leurs projets. Néanmoins il ne tarda pas à reprendre ses premiers sentiments pour Rome ; et voyant sa fin approcher, il fit prier Scipion, qui n'était alors que simple tribun dans l'armée romaine, de venir partager ses États entre ses enfants ; il expira bientôt après, âgé de plus de 90 ans, peu de temps avant la prise de Carthage et après un règne de soixante ans. Peu de princes ont supporté les revers de la fortune avec autant de courage, et ses faveurs avec autant de sagesse et de modération. Chassé de son royaume, près de tomber au pouvoir des ennemis, sans troupes, sans argent, sans ressources, il demeura fidèle aux Romains, prépara la ruine de Carthage, reconquit son royaume, l'agrandit, le polica, le fit fleurir, laissa une armée disciplinée, nombreuse et d'immenses richesses. Endurci au travail et à la fatigue, il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé robuste et inaltérable, qu'il dut principalement à son extrême sobriété. Il se nourrissait à l'armée des mêmes aliments que les soldats. Appien et Plutarque rapportent que le lendemain d'une grande victoire sur les Carthaginois, on l'avait trouvé dans sa tente faisant son repas d'un morceau de pain bis. Masinissa laissa en mourant cinquante-quatre fils, dont trois seulement, Micipsa, Gulussa et Mastanabal, provenaient d'un mariage légitime. Scipion partagea toute la Numidie entre ces trois princes, et donna aux autres des revenus considérables. B—p.

MASIUS ou MAES (ANDRÉ), savant orientaliste belge, naquit à Linnich, en 1526. Il étudia d'abord les langues, la philosophie et la jurisprudence avec autant d'éclat que de succès ; il devint

ensuite secrétaire de l'évêque de Constance, et, après la mort de ce prélat, en 1553, il fut envoyé à Rome en qualité de chargé d'affaires. Il profita du séjour qu'il y fit pour se fortifier dans les langues grecque, hébraïque, chaldaïque et syriaque, dont Moïse de Maredin, savant prêtre d'Antioche, lui donna des leçons. En 1558, il alla se fixer à Clèves, auprès du duc Guillaume, qui le choisit pour un de ses conseillers. Plusieurs écrivains ont prétendu qu'il avait été appelé à Anvers par Philippe II, pour y travailler à la Polyglotte de concert avec Arias Montanus. Mais celui-ci n'en parle pas dans sa préface : il dit seulement que Masius fournit une grammaire et un dictionnaire syriaques, insérés dans le 1^{er} volume de l'*Apparat sacré*. Il mourut le 7 avril 1573 à Zuenar, près de Clèves. Il était si versé dans les langues anciennes que Sébastien Munster disait de lui « qu'il semblait avoir été « élevé parmi les Latins ou parmi les Hébreux. » Il avait une érudition si profonde et si étendue qu'on le consultait de tous côtés comme un oracle et qu'il était l'admiration de tous ses contemporains. Il avait lu les livres juifs et les connaissait à fond. Il n'y a guère d'auteur, selon Richard Simon, qui aient été plus exercés dans le style de l'Écriture et qui aient mieux entendu que lui la critique de la Bible (*Histoire critique du Vieux Testament*, p. 444). On trouve néanmoins dans ses ouvrages quelques opinions singulières et des conjectures hardies. Il possédait le célèbre et seul manuscrit syriaque connu, qui nous ait conservé l'édition donnée par Origène d'une grande partie du Deutéronome, du livre de Josué et des autres livres historiques postérieurs de l'Ancien Testament. Ce manuscrit avait été traduit exactement et mot pour mot sur un exemplaire grec des Hexaples, corrigé de la main d'Eusèbe de Césarée, et il portait les marques grammaticales, telles que les astérisques, les oboles, etc. C'est Masius lui-même qui nous apprend ces particularités. Fabricy présume qu'il était de l'an 626, et il ajoute, qu'après avoir été en la possession de Lent, professeur de langues orientales à Herborn, il passa dans celle de Daniel-Ernest Jablonski. Mais depuis il s'est tellement égaré que jusqu'à présent, dit le docte Jahn, on n'a pu le retrouver. Nous avons de Masius : 1^o *Josue historia, duplici editione : hebraica et græca ; adjuncta est duplex versio latina, quarum altera hebraicam illam altera græcam pene ad verbum repræsentat ; et insuper interpretatio chaldaica, ubi ab hebræo discessit, latine est in marginibus expressa ; subjecta est etiam Vulgata latina ; addita sunt præterea annotationes et commentaria*, Anvers, Plantin, 1574, in-fol., et dans les *Critici sacri* de Londres et d'Amsterdam. Cet ouvrage, très-estimé, même des protestants, a fixé la réputation de l'auteur, qui souhaitait vivement de le voir imprimé de son vivant. Quelques passages en ont été censurés à Rome : le P. Fabricy conseillait néanmoins d'en donner de

nouvelles éditions. Richard Simon, Jahn et B. de Rossi en recommandaient fortement la lecture, tout en avouant qu'il y a des répétitions et des inutilités. Le docteur Owen, qui publia en 1784 sa *Critical disquisition* sur ce livre, prétend que l'auteur y avait principalement en vue de confirmer l'autorité de la version des Septante. 2^e *Disputatio de cæna Domini opposita Calvinistarum impiis corruptelis*, Anvers, 1575; 3^e *Translatio latina ex syriaco Commentarii de Paradiso, scripti a Mose. Bar-Cephâ Syro; professionum duarum Mosis Mardeni, Jacobitæ patriarchæ Antiocheni; itemque epistolarum duarum scilicet Sullakæ Moselani, Nestorianorum patriarchæ, et populi Nestoriani ad P. M.; necnon liturgiæ sancti Basilii*, Anvers, 1569, in-8°. Le *Commentaire sur le Paradis terrestre* a été inséré dans les *Critici sacri*, 2^e édition; les quatre opuscules suivants, dans la *Bibliothèque des Pères*; et la Liturgie attribuée à St-Basile, dans les *Liturgies orientales* de Renaudot, avec des observations critiques, et dans le *Codex liturgicus* d'Assemani. 4^e *Grammatica linguæ syriacæ. — Syrorum peculium, hoc est, explicatio vocabulorum apud Syros passim explicatorum*, Anvers, 1571, in-fol. Ce sont les deux ouvrages que Masius entreprit à la prière d'Arias Montanus et qui sont insérés dans la Polyglotte d'Anvers. Lorenzo Crasso (*Istoria de' poeti greci*) attribue à Masius une grammaire grecque et quelques épigrammes dans la même langue. *Voy.* Henr. à Weze, *Epistola de morte Andr. Masii*, à la tête du tome 1^{er} des *Critici sacri*, Francfort, 1696, in-fol. L—B—E.

MASKELYNE (NÉVIL), astronome royal d'Angleterre, et l'un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences de Paris, naquit à Londres en 1732. L'éclipse de soleil de 1748, qui fut de dix doigts à Londres, lui inspira le désir de se faire astronome, et, pour y parvenir, il se livra tout entier à l'étude de la géométrie, de l'algèbre et de l'optique. En 1753, il accepta une cure, et reçut en 1777 le degré de docteur en théologie; mais tout cela ne l'empêcha pas de continuer ses études favorites. Il se lia avec Bradley, et calcula, d'après les observations de ce grand astronome, cette table de réfractions qui, pendant tant d'années, fut la seule employée. En 1761, il fut envoyé à l'île de Ste-Hélène, pour observer le passage de Vénus. Il voulut profiter de cette occasion pour tenter de nouvelles recherches sur la parallaxe de la lune, déjà si bien déterminée par la Caille au cap de Bonne-Espérance: il désirait aussi vérifier le soupçon d'une petite parallaxe dont il croyait trouver quelques indices dans les observations de Sirius, faites au même lieu par notre célèbre astronome. Pour cet objet, il sentit la nécessité d'un instrument d'une précision plus grande, et fit construire un secteur, qui ne lui fut livré qu'à l'instant même où il s'embarquait. Arrivé à Ste-Hélène, il se hâta d'essayer le nouvel instrument, et fut bien étonné d'y recon-

naître des irrégularités qui surpassaient de beaucoup la petite parallaxe qu'il se proposait de déterminer. Il en chercha la cause et vit qu'elle tenait à la manière dont le fil à plomb était suspendu. Il imagina tout aussitôt une autre suspension; mais, dépourvu de tous les moyens nécessaires pour l'exécuter, il ne put que diminuer les erreurs sans les anéantir. Il se vit donc forcé de renoncer à ses projets sur Sirius et sur la lune: les nuages couvrirent le soleil au temps du passage de Vénus. Déjà, par une expérience malheureuse, quatre-vingt-dix ans auparavant, Halley s'était convaincu que le climat de Ste-Hélène, qu'on lui avait beaucoup vanté, n'était nullement favorable aux observations astronomiques. Ainsi, sans qu'il y eût de sa faute, Maskelyne se trouva déchu de toutes ses espérances; mais ce voyage, en apparence si malheureux, n'en fut pas moins une époque intéressante dans l'histoire de l'astronomie. Il en résulta pour les secteurs, les quarts de cercle et autres instruments astronomiques, une suspension du fil à plomb beaucoup meilleure et qui est aujourd'hui généralement adoptée, et cette amélioration dans l'art d'observer était déjà plus importante qu'aucun des objets que s'était proposés Maskelyne. En se distribuant sur les diverses parties du globe, les astronomes s'étaient précautionnés contre le hasard qui contraria Maskelyne, et le passage de Vénus fut observé dans des stations assez éloignées les unes des autres pour qu'on en pût déduire exactement la parallaxe du soleil et la distance de cet astre à la terre. Dans ses deux traversées, Maskelyne essaya toutes les méthodes qu'on avait proposées pour le problème des longitudes. Ses comparaisons avaient pleinement confirmé les remarques faites par la Caille dans son voyage au cap de Bonne-Espérance. A son retour, Maskelyne publia son *Guide du marin* (*British mariner's guide*), 1763. Il y proposait à l'Angleterre d'adopter le plan d'almanach nautique tracé par la Caille. A force de persévérance et par la considération que lui méritèrent d'autres travaux, il réussit enfin à faire agréer ce projet: il fut chargé de diriger les calculateurs; il revint et publia quarante-cinq années de cette éphéméride utile, imitée depuis par toutes les nations qui ont une marine (*the Nautical almanac*, etc.) Il publia les tables qui en pouvaient faciliter l'usage à tous les marins (*Tables requisite to be used with the nautical ephemeris*, 1781). Dans deux éditions postérieures, il perfectionna encore ce recueil important pour la navigation. En 1765, il avait remplacé Bliss à l'observatoire de Greenwich: là, pendant quarante-sept ans, Maskelyne observa le ciel avec des soins et une exactitude dont il existait peu de modèles. Il est vrai qu'il avait à sa disposition des instruments supérieurs à ceux de tous ses contemporains; mais ce qui n'est dû qu'à lui seul, c'est le scrupule qu'il mit à noter avec plus de précision les in-

stants précis des passages des astres au méridien ; la loi qu'il s'imposa de les observer tous aux cinq fils de sa lunette ; la mobilité qu'il sut donner à l'oculaire pour l'amener successivement vis-à-vis chacun de ces fils et de se prémunir ainsi contre toute parallaxe ; enfin l'exemple qu'il donna le premier de diviser une seconde de temps en dix parties, non qu'il se flattât de ne jamais s'y tromper d'un ou deux dixièmes, mais il est presque impossible que les cinq erreurs agissent dans le même sens : les fils doivent se corriger les uns par les autres, et il est de fait que le moyen arithmétique entre les cinq observations comparées à l'observation faite au fil du milieu s'y accorde toujours avec une exactitude étonnante. Tous ces moyens réunis, imités depuis par tous les astronomes, conduisirent l'art des observations à une précision qu'il paraît désormais impossible de surpasser. Ces obligations, déjà si grandes, ne sont pas les seules que l'on ait à Maskelyne : jusqu'à lui, toutes les observations restaient enfouies dans les observatoires où elles avaient été faites ; elles y étaient comme non avenues, tant pour les astronomes qui n'étaient pas à portée de consulter ces dépôts que pour l'observateur lui-même, que ses occupations de tous les jours et de tous les instants empêchent de tirer de ce qu'il a vu toutes les conséquences qui pourraient s'en déduire. En effet, à moins qu'il ne soit un autre la Caille, il est impossible à un astronome de se livrer à un cours non interrompu d'observations et de trouver ensuite le temps ou le courage d'exécuter tous les calculs qu'elles entraînent. Les observations de Flamsteed, commencées en 1689, parurent pour la première fois et d'une manière incomplète en 1712, par une faveur particulière du prince George, époux de la reine Anne ; les héritiers de Flamsteed en donnèrent une édition plus ample en 1725. Les observations du même genre, commencées à Paris en 1683 par la Hire et continuées pendant plus de trente ans, n'ont jamais vu le jour ; celles de Halley, continuées sans interruption depuis 1720 jusqu'en 1742, ont eu le même sort. Ces deux collections, ignorées de tous pendant qu'elles pouvaient être utiles, auraient beaucoup moins de prix si elles étaient publiées aujourd'hui, parce qu'elles ne pourraient soutenir la comparaison avec celles qu'on sait faire maintenant. Lemonnier eut le crédit de faire imprimer au Louvre quelques cahiers de ses observations ; mais c'était encore une faveur particulière du gouvernement, qui ne l'étendit pas à la Caille. Pour donner au public ses *Fondements de l'astronomie*, ce dernier ne trouva d'autre moyen que de calculer vingt années d'éphémérides pour un libraire. Par cet emploi déplorable d'un temps si précieux, il acheta quelques exemplaires d'un volume de 220 pages, dont il fit présent aux astronomes ses contemporains. Son *Ciel austral* fut imprimé seulement après sa mort : ses au-

tres observations restèrent inédites, et la manière dont elles ont été calculées, pour former le catalogue zodiacal, qui lui coûta la vie, donne lieu de regretter à chaque instant les observations originales qui serviraient à rectifier les fautes de calcul ou d'impression. Enfin les observations de Bradley n'ont paru que quarante ans après sa mort, malgré les sollicitations réitérées de Maskelyne. En fondant les observatoires, on oublia un article bien plus essentiel que ce luxe de constructions déployé si vainement dans quelques-uns de ces établissements. On y suivit les idées des architectes de préférence à celles des astronomes ; on fit beaucoup de dépenses inutiles et l'on négligea d'assigner des fonds qui auraient suffi à l'impression successive des observations de chaque année. Si cet oubli est enfin réparé, c'est à Maskelyne qu'on le doit. Il obtint du conseil de la société royale de Londres que toutes ses observations seraient imprimées par cahiers et d'année en année. Ces cahiers, réunis aux deux volumes des Observations de Bradley, qui ont enfin paru en 1798 et 1805, forment un recueil précieux, qui s'accroît continuellement d'année en année et dans lequel tous les astronomes pourront puiser, comme ils ont déjà fait dans les cahiers de Maskelyne. C'est ainsi qu'ont été perfectionnées en France et en Allemagne les tables du soleil, celles de la lune et celles de toutes les planètes. Ainsi, l'on a pu dire avec vérité que, si par quelque grande révolution les sciences venaient à se perdre et que ce recueil fût seul conservé, avec quelques méthodes de calcul, on y trouverait de quoi reconstruire presque en entier l'édifice de l'astronomie moderne, avantage qui n'appartient qu'à cette collection unique, parce qu'au mérite d'une précision rarement atteinte et jamais encore surpassée, elle réunit le mérite d'une série non-interrompue depuis l'an 1750, époque des observations, qui laissent bien peu de chose à désirer. Maskelyne ne quittait plus son observatoire : il y resta en 1769, quoique l'observation qu'il pouvait y faire du passage de Vénus ne pût être qu'incomplète ; mais il rédigea des instructions pour les astronomes voyageurs. Une seule fois il se permit de s'absenter, et c'était pour aller mesurer l'attraction des montagnes. Bouguer l'avait tenté au Pérou : avec des instruments assez médiocres et tels qu'on en avait alors, il était parvenu à prouver la réalité de cette attraction ; seulement il fut un peu surpris de la trouver de moitié moindre qu'il ne l'avait estimée : il en concluait que la montagne devait être creuse, et lui-même témoigna le désir que l'expérience pût être répétée. Il était bien impossible de rencontrer en Europe des montagnes qui, pour la masse, pussent se comparer à celles du Pérou. Après bien des recherches, Maskelyne fit choix de la montagne Schellien, dans le comté de Perth, en Ecosse. Avec des instruments plus précis et par des soins

extrêmes, il répara ce que sa position avait de moins avantageux. Il en conclut que la densité de la montagne devait être à peu près moitié de la densité moyenne de la terre; on avait déjà bien d'autres preuves que la densité doit aller croissant de la circonférence au centre. Une autre conclusion qu'il tira de ses observations, c'est que la densité de la terre doit être environ quatre à cinq fois celle de l'eau. Par des expériences d'un genre tout différent, Cavendish trouva depuis, cinq fois et demie, et dans des recherches aussi délicates il était difficile d'attendre un accord plus satisfaisant: Maskelyne calcula les observations des astronomes que l'Angleterre avait envoyés en diverses parties du globe pour le passage de Vénus. Il en déduisit, pour la parallaxe du soleil et la distance de cet astre à la terre, les mêmes quantités que Duséjour trouvait en France par la totalité des observations publiées jusqu'alors. Il procura la mesure du degré de Pensylvanie, exécutée par Dixon et par Mason, qui avait été son *assistant* à Greenwich (voy. MASON). Il calcula les observations envoyées par son ancien élève: il fut l'éditeur des tables lunaires de Mayer, auxquelles il fit accorder la moitié du prix de deux mille livres sterling fondé en Angleterre pour le problème des longitudes (voy. *Tobie* MAYER). Sur son rapport, l'autre moitié du prix avait été adjugée aux montres d'Harrison. L'artiste s'était plaint de cette décision. Ses réclamations et la réponse de Maskelyne sont publiques, et l'on peut se convaincre que, si, en s'arrêtant à la lettre de l'acte du parlement, la montre d'Harrison avait droit au prix tout entier, on en pouvait dire autant des tables de Mayer, et que Maskelyne avait prononcé en arbitre équitable qui consulte les vrais intérêts de la science en général et les intérêts particuliers des méthodes pour les longitudes. Au reste, Harrison obtint depuis qu'on lui complût la somme qu'il avait méritée, et le rapport fut encore signé par Maskelyne. Non content d'avoir mis tous les astronomes en possession des tables lunaires de Mayer, il en augmenta encore la précision et l'utilité, en les faisant comparer par Mason à douze cents observations de Bradley, qui servaient à mieux déterminer quelques équations déjà employées par l'auteur, et à introduire de nouvelles équations que Mayer n'avait pu déterminer, parce qu'alors aucun recueil d'observations n'avait encore été publié. On avait élevé trop légèrement quelques doutes sur la position géographique respective des observatoires de Greenwich et de Paris, et l'on proposait un moyen de dissiper tous ces doutes. Maskelyne, consulté sur ce projet, démontra solidement que les doutes n'étaient pas fondés; mais il approuva l'opération demandée, parce qu'elle devait fournir une preuve nouvelle de son assertion, et l'événement la justifia. Malgré tous les soins qu'il se donnait pour la conservation des instruments dont il fai-

sait un si fréquent et un si excellent usage, malgré tout ce qu'il avait pu y ajouter d'améliorations que lui fournissaient et ses lumières et sa longue expérience, on commença, dans les derniers temps de sa vie, à soupçonner que son quart de cercle n'avait plus son exactitude première, et que, par des mouvements si longtemps répétés, il avait pu contracter des défauts qui rendaient les déclinaisons des astres un peu moins sûres. Toutes les vérifications qu'on aurait pu tenter sur l'instrument eussent été difficiles et incertaines. Il voulut le remplacer par un cercle entier, dont il confia l'exécution au célèbre Troughton; mais il n'eut pas la satisfaction de le mettre en place. Son digne successeur, J. Pond, n'a commencé à s'en servir qu'en juin 1812. Il y a joint une lunette méridienne nouvelle, autre chef-d'œuvre du même artiste. On parle d'un nouveau secteur destiné à remplacer le secteur de Graham, avec lequel Bradley a fait ses deux immortelles découvertes de l'aberration et de la nutation. Ainsi les principaux instruments de l'observatoire de Greenwich se trouveront renouvelés. Mais en employant le cercle de Troughton, on n'a pas renoncé totalement au quart de cercle de Bird, et les astronomes ont entre les mains deux années d'observations au moyen desquelles ils pourront comparer les deux instruments et juger de leur bonté relative. Maskelyne est mort le 9 février 1811, âgé de plus de 78 ans. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, il a publié divers mémoires dans les *Transactions philosophiques* et dans son *Nautical almanac*. Maskelyne était en correspondance avec tous les astronomes de l'Europe, qu'il considérait comme ses frères et qui, de leur côté, le respectaient comme un doyen dont les travaux leur avaient été éminemment utiles. Sa carrière fut longue, tranquille et heureuse. Il n'a laissé qu'une fille, mademoiselle Marguerite Maskelyne, à qui l'auteur de cet article a dû les renseignements qu'il n'aurait pas trouvés dans les écrits de son illustre confrère. Voyez, au reste, les Mémoires de l'Institut (classe des sciences physiques et mathématiques) pour 1811, et l'article que Chalmers lui a consacré en 1815 dans son *Dictionnaire biographique*, principalement d'après celui qui existait dans la *Cyclopædia* de Rees, rédigé, à ce qu'il croit, par le docteur Kelly.

D—L—E.

MASNER (THOMAS), conseiller de Coire, devint fameux au commencement du 18^e siècle par un procès qui donna lieu à un grand nombre d'écrits, et qui, dans le fond, était celui du parti français et du parti autrichien dans les Grisons. Masner, homme riche, puissant et attaché à l'Autriche, était accusé d'avoir commis des exactions et d'avoir fait dépouiller des courriers et des marchands de France. Le comte du Luc, ambassadeur de cette dernière puissance en Suisse, avait donné la charge de conseiller-interprète du roi près les ligues grises à M. de Merveilleux,

de Neuchâtel. Celui-ci avait un frère à Genève, où demeurait aussi le fils de Masner. On se concerta pour s'assurer de la personne du fils, afin d'obliger le père à des restitutions. Merveilleux se promenant un jour avec le jeune Masner jusque sur le territoire de Savoie, des soldats français, apostés, saisirent ce dernier et le conduisirent au fort de l'Ecluse. Le père, instruit de l'enlèvement de son fils, fit arrêter à Coire le conseiller-interprète de l'ambassade de France. Le comte de Luc porta des plaintes sur cet attentat; et la ville de Coire ordonna que Masner mit Merveilleux en liberté, qu'il se rendît en personne à Soleure auprès de l'ambassadeur, qu'il lui demandât pardon de sa conduite et le suppliât d'engager le roi à délivrer son fils. L'entrevue eut lieu, mais elle resta sans effet, attendu qu'on n'avait pu s'entendre. Dans cet état de choses, Philippe de Vendôme, grand prieur de France, revenant de Venise par la Suisse, fut arrêté dans le comté de Sargans, appartenant alors à sept cantons (novembre 1710), par Masner, qui l'emmena sur les terres de l'Empire à Feldkirch. L'ambassadeur se plaignit au nom du roi auprès des trois ligues, leur demanda justice contre Masner et l'élargissement du grand prieur; mais les ministres de l'empereur et de l'Angleterre prirent ouvertement le parti de Masner; on publia de part et d'autre beaucoup de mémoires, les uns pour justifier sa conduite et les autres pour faire sentir l'énormité de ses attentats. Les Grisons écrivirent à l'empereur pour la délivrance du grand prieur, et à l'ambassadeur de France pour celle du jeune Masner; mais ils ne purent obtenir ni l'un ni l'autre. Enfin, à la réquisition du comte de Luc, les trois ligues convoquèrent une diète, en mars 1711, à Coire. Elle condamna Masner à remettre, le 15 avril suivant, le grand prieur, sa suite et ses effets, dans l'endroit où il les avait enlevés ou bien dans un autre endroit convenable en Suisse, sous peine de l'indignation de ses souverains. Elle ordonna aussi que l'on jugerait, dans un tribunal particulier à Ilantz, quelle punition pouvait mériter l'action de Masner. Celui-ci appela du jugement de Coire à la diète des communautés de la république, et il publia un mémoire satirique contre les auteurs de la sentence. La ligue des Dix-Juridictions élut même ce conseiller bailli de Maïenfeld; et il fit son entrée en cette ville, suivi de deux cent quarante chevaux. Le 15 juin, le tribunal spécial se réunit à Ilantz; en attendant, le grand prieur avait été transféré à Munich, où l'empereur Joseph l'avait fait conduire, et d'où on lui permit de retourner en France après la mort de ce prince. Masner, craignant le jugement du tribunal d'Ilantz, s'était réfugié à Vienne. Par sentence criminelle, il fut banni, sa tête mise à prix, et il fut ordonné que si on le saisissait, il serait écartelé vif, comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, traî-

tre à sa patrie, rebelle, brigand public, faux monnayeur, et que le bourreau exposerait les quatre quartiers de son corps sur les grands chemins. Le tribunal ordonna même qu'on exécutât cette sentence en effigie; il confisqua ses biens, déclara que sa maison serait rasée, et qu'à la place on élèverait une pyramide infamante. Il fut défendu, sous peine d'être traité comme criminel d'Etat, de donner asile à Masner ou d'avoir aucune correspondance avec lui. Celui-ci était revenu à Feldkirch, sous la protection de la cour de Vienne; mais enfin, abandonné par les Impériaux et ne sachant plus où trouver une retraite, il alla se réfugier dans le canton de Glaris, presque moribond et perclus de tous ses membres. Il fut reconnu et réclamé, et en s'enfuyant il périt misérablement. (Zurlauben, *Histoire militaire des Suisses*, t. 7, p. 452). Parmi les apologies de Masner, on distingue le *Responsum de l'université de Tubingen*, 1712, in-fol.

U—r.

MASLARD (JEAN), né à Tours au commencement du 17^e siècle, exerça dans sa patrie la modeste profession de maître d'écriture; mais, homme instruit et ayant une belle bibliothèque, il se livra à la littérature et à l'étude des sciences. Néanmoins, on ne connaît de lui qu'un seul ouvrage dans le genre de Barème; il a pour titre: *le Trésor parfait d'arithmétique*, la Flèche, 1637, in-8°. Ce livre a été réimprimé à Tours en 1661.

F—T—E.

MASO. Voyez FINIGUERRA.

MASOLINO *da Panicale*, peintre florentin, naquit à Valdelsa. Il fut un des premiers artistes de son temps qui cultivèrent la partie du clair-obscur. La plastique et la sculpture, qu'il avait exercées pendant longtemps, lui rendirent plus facile cette partie de l'art; car rien ne sert aux peintres comme cette pratique pour donner du relief à leurs tableaux. Son maître dans la sculpture avait été Ghiberti, qui, à cette époque, n'avait d'égal ni pour le dessin, ni pour la composition, ni pour le talent de donner la vie à ses figures. Masolino n'avait plus à acquérir que le coloris pour être peintre, et le Starnina, le plus habile maître en ce temps, lui enseigna cet art. Ayant ainsi réuni ce que les deux écoles avaient de plus excellent, Masolino montra ce nouveau style qui n'est pas encore tout à fait exempt de sécheresse ni assez châtié, mais grand, égal et soigné au delà de ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour de plus parfait. La chapelle de St-Pierre des Chartreux est un monument qui atteste son talent. Outre les *Evangelistes*, il y a peint plusieurs actions de la vie du saint, telles que la *Vocation de St-Pierre*, la *Tempête*, la *Prédication*, etc. Il avait commencé à peindre le *Tribut rendu à César*, le *Baptême donné au peuple*, et la *Guérison des infirmes*; mais la mort qui le surprit en 1415, à l'âge de 37 ans seulement, l'empêcha d'atteindre au sommet de son art, et de mettre la dernière

main à ses ouvrages qui furent terminés par le célèbre Masaccio, son élève. P—s.

MASON (JAMES), graveur anglais, naquit vers le commencement du 18^e siècle, et travailla souvent de concert avec Canot. On doit à ces deux artistes plusieurs suites de paysages très-estimées pour la beauté et la délicatesse du burin. Les pièces que Mason a exécutées seul ne jouissent pas d'une moindre estime; mais c'est surtout comme graveur de paysages que sa réputation est le plus solidement établie. Au mérite d'un travail dans lequel la science n'exclut pas la délicatesse, il a joint le mérite plus rare encore de rendre dans sa gravure l'effet et la couleur des originaux. Les artistes d'après lesquels il a le plus gravé sont : Vander Neer, Van den Velde, Moucheron, le Guaspre, Claude Lorrain, Georges Lambert, etc. Ses estampes, au nombre de quarante-quatre, et parmi lesquelles celles qu'il a gravées d'après Lambert tiennent le premier rang, sont très-recherchées; on peut en voir le détail dans le *Manuel des amateurs* de Huber et Rost. P—s.

MASON (CHARLES), astronome anglais, était assistant de Bradley à l'observatoire royal de Greenwich, lorsque les Tables lunaires de Mayer furent envoyées à Londres pour le prix des longitudes. Il s'agissait d'apprécier ces tables. Mason recueillit douze cent vingt observations faites par Bradley, depuis l'an 1750 jusqu'à l'an 1760; il les réduisit, les calcula et les compara aux Tables, dont l'exactitude fut dès lors bien reconnue. L'auteur, en les composant, n'avait pas eu à sa disposition un nombre aussi grand d'excellentes observations. On conçut l'espoir qu'on y trouverait des moyens d'améliorer sensiblement son ouvrage. Mason fut chargé de ce travail par la *commission des longitudes*; il introduisit dans ces tables des équations indiquées par Mayer, qui, faute d'observations convenables, n'avait pu en déterminer assez exactement la valeur. Il y fit en outre quelques corrections légères, et Maskelyne, en publiant le travail de Mason, crut pouvoir assurer qu'en aucun cas l'erreur des tables ainsi corrigées ne passerait 30". (*Mayer's Lunar Tables improved by M. Charles Mason, published by order of the commissioners of longitudes*, Londres, 1787). Ces Tables furent dès lors employées aux calculs du *Nautical Almanac*. Lalande les réimprima dans son *Astronomie* en 1792, et elles servirent aux calculs de la *Connaissance des temps*; elles ont depuis été remplacées par les tables de M. Burg, enfin par celles de M. Burckhardt, qui furent adoptées à Londres pour le *Nautical Almanac*. Mason fut envoyé en Amérique avec un grand secteur pour déterminer les limites de Maryland et de la Pensylvanie. On désirait donner pour bornes à ces deux provinces un arc de parallèle terrestre, sauf quelques déviations que pourraient exiger les localités. Mason était accompagné de Dixon. Les deux astronomes saisirent cette

occasion pour mesurer un degré du méridien, dont la latitude moyenne est de 39° 12". Cette opération est unique en son genre, du moins entre les degrés modernes; elle ne repose sur aucun triangle. Les auteurs ont tracé à la surface de la terre leur ligne méridienne, et l'ont mesurée à la chaîne d'un bout à l'autre. Ils n'avaient à traverser que des espaces vagues ou des forêts, dans lesquelles ils étaient maîtres de faire les percées convenables. Mason mourut en Pensylvanie au mois de février 1787. Son travail avait été envoyé à Londres, où il fut calculé par Maskelyne dont le *Mémoire* a paru dans les *Transactions philosophiques* de 1768. Maskelyne trouva ce degré de 363, 763 pieds anglais, qu'il évalue 56,904 1/2 toises de Paris, c'est-à-dire que ce degré est plus court de 50 toises environ, qu'il ne résulterait des opérations faites en France pour l'établissement du système métrique. Cavendish a soupçonné que l'attraction des montagnes Alleghany, d'une part, et de l'autre la moindre attraction de la mer, avaient pu diminuer ce degré de 60 à 100 toises. Lalande a imprimé dans sa *Bibliographie astronomique*, p. 604, que « Mason fut désespéré de n'avoir pas les « deux cent cinquante mille livres qu'il croyait « lui être dues pour ses Tables de la lune; mais il « avait mal interprété l'acte du parlement; ses « Tables n'étaient pas faites d'après la théorie. » Il nous semble difficile que Mason ait porté si loin ses prétentions. Son travail était sans contredit fort estimable; il méritait une récompense qu'il a sans doute obtenue. Mais pour avoir ajouté quelque perfectionnement de plus à l'ouvrage de Mayer, dont il avait suivi la théorie et les indications, il ne pouvait espérer une récompense beaucoup plus forte que celle qui avait été décernée au premier et véritable auteur. Lalande nous apprend encore, page 504, que Dixon était né dans une mine de charbon, et qu'il mourut vers 1777 à Durham, dans le nord de l'Angleterre. D—L—E.

MASON (WILLIAM), poète anglais, né en 1725 à St-Trinity-Hall, dans le Yorkshire, reçut sa première éducation de son père, qui était ecclésiastique; il acheva ses études à Cambridge, où il devint l'ami intime du poète Gray, qui parle, vers ce temps, de Mason comme d'un jeune homme doué de beaucoup d'imagination, mais peu capable de réflexion, ayant la simplicité d'un enfant, étant passablement vain, un peu ambitieux, et si indolent que, s'il ne pouvait vaincre sa paresse, ses bonnes qualités ne lui serviraient à rien. Ce fut en 1748 que parut son premier poème, *Isis*, dans lequel sa verve poursuit l'esprit de *jacobitisme*, qui régnait alors à l'université d'Oxford. Ce poème fit du bruit et inspira l'idée d'une contre-partie ou d'une suite à un autre poète, Thomas Warton. En 1752, Mason débuta par le premier essai d'un *poème dramatique*, idée favorite à laquelle il est resté attaché toute sa vie,

quoiqu'elle n'eût jamais l'approbation des gens de goût. Il s'était imaginé que le genre dramatique des anciens s'introduirait facilement au théâtre moderne, pourvu que l'on écrivit comme les poètes grecs écriraient s'ils vivaient dans notre siècle. On pense bien que les cœurs ne furent pas oubliés par le poète; ce premier essai, qu'il cherche à justifier dans ses lettres, fut la tragédie d'*Elfrida*. Vingt ans après il voulut la représenter; Colman l'arrangea pour la scène, et le théâtre de Covent-Garden la donna avec beaucoup d'appareil; mais le public trouva la pièce froide, quoique bien versifiée et riche en idées poétiques. L'auteur, attribuant probablement la faute aux changements faits à sa pièce par Colman, l'arrangea lui-même pour la scène et la fit donner sur le même théâtre; mais elle ne fut pas mieux reçue que la première fois. *Elfrida* eut plus de succès à la lecture, parce que les beautés poétiques s'y faisaient mieux sentir. Etant déjà entré dans l'état ecclésiastique, et nommé chapelain du roi et vicaire à Aston, il publia quatre odes intitulées *la Mémoire, l'Indépendance, la Mélancolie et le Sort de la tyrannie*. Deux poètes satiriques, Colman et Lloyd, en relevèrent avec aigreur le défaut capital, qui consistait dans l'abus des épithètes; et ce ne fut que par cette critique que les odes de Mason firent quelque sensation dans le monde. Il revint à son projet favori des poèmes dramatiques, et composa en 1789 son *Caractacus*, plus dramatique, et composé avec plus de feu qu'*Elfrida*. Cette tragédie fut également mise en scène dans la suite au théâtre de Covent-Garden; mais, quoique bien accueillie, elle ne resta point au répertoire. Elle réussit plus à la lecture qu'à l'impression; et elle eut le rare honneur d'être traduite en grec classique par un bon helléniste, le révérend G.-H. Glasse. Plus heureuses que ses drames, trois élégies que Mason publia en 1762 réunirent tous les suffrages et signalèrent l'auteur comme un des premiers poètes du temps. Une élégie sur la mort de sa femme, qu'il perdit en 1767, après deux ans de mariage, offrit le mérite d'une sensibilité vraie et touchante, et eut le même succès. Sa réputation s'accrut considérablement; il obtint une prébende à la cathédrale d'York, et la charge de *præcentor*, ou chef des chœurs de cette église. Il n'en continua pas moins de faire des vers; mais en même temps il porta son attention sur la musique sacrée. En 1782, il fit paraître, à la tête d'une collection des psaumes et hymnes chantés dans les Eglises du rite anglican, un *Essai historique et critique sur la musique des cathédrales*; essai qui parut séparément en 1795 avec plus de développement. Le docteur Burney reconnaît qu'il y a d'excellentes réflexions dans ce travail, et accorde à l'auteur de grandes connaissances en musique; mais il le blâme d'avoir voulu réduire la musique sacrée à une psalmodie monotone, sans

rythme et sans le moindre agrément. On a oublié le *Te Deum* et d'autres morceaux de musique que Mason avait composés pour son église. Le docteur Gleigh lui fait honneur, dans l'*Encyclopædia britannica*, d'un perfectionnement dans les pianos. Ce fut en 1770 que Gray, en mourant, nomma son ami Mason un de ses exécuteurs testamentaires, et lui légua cinq cents livres sterling, ses livres, manuscrits, instruments de musique, médailles, etc. Pour honorer la mémoire de ce poète célèbre, Mason publia en 1 volume in-4°, en 1775, ses œuvres posthumes, précédées d'une ample notice, où il fait connaître Gray en donnant des extraits de sa correspondance familière. La peinture eut aussi des attraits pour l'ami de Gray; il traduisit ou plutôt imita en très-bons vers l'*Art de peindre*! de Dufresnoy. Ce poème vit le jour en 1783, avec des notes de Reynolds. En 1772, Mason avait fait paraître les premiers chants d'un poème didactique, *le Jardin anglais*, où les images poétiques sauvent autant qu'il est possible la sécheresse naturelle des préceptes; le deuxième chant fut publié en 1777, le troisième en 1779, et le quatrième en 1782. L'ouvrage entier fut réimprimé en 1783, in-8°, 1803, in-12, et dans la collection des œuvres de l'auteur donnée en 1811, Londres, Cadell, 4 vol. in-8°; et il en existe une traduction française, Paris, 1788, in-8°. Nous n'avons pas parlé jusqu'à présent des poésies politiques de Mason; elles n'ont pas peu contribué à la réputation de l'auteur, quoiqu'il y ait donné des preuves de cette versatilité qui ne surprend pas plus chez les poètes que chez les publicistes de profession. Après avoir fait des démarches inutiles pour obtenir la place de poète lauréat, et s'être attiré les sarcasmes de Churchill pour ses opinions antilibérales, Mason se montra tout à coup, lors de la guerre d'Amérique, parmi les amis de la liberté, en publiant son *Ode aux officiers de la marine britannique*, 1779; il y blâme vivement les hostilités exercées contre leurs *concitoyens transatlantiques*. Mason fit cause commune avec les partisans de la réforme parlementaire, écrivit des manifestes patriotiques, salua Pitt, à son entrée au ministère, comme l'homme envoyé par le destin pour guérir les plaies de l'Etat et réformer la représentation nationale. La virulence de ses écrits entraîna la perte de sa place de chapelain du roi. La révolution française et la fortune qu'il avait acquise lui firent chanter plus tard la *Palinodie*, ode à la Liberté; et dans une nouvelle édition de l'Ode à Pitt en 1795, il exhorta ce ministre, non plus à être l'*ami du peuple* comme dans sa première édition, mais à être celui de sa patrie et à mériter l'amour de son souverain. La fête séculaire de la révolution de 1688 lui inspira une ode pour célébrer ce jubilé national. Ce fut pour lui le chant du cygne; il ne publia plus que la *Vié de Whitehead*, et une brochure insignifiante sur l'administration de l'hospice des aliénés d'York. Il

mourut le 7 avril 1797, et fut enterré à Westminster à côté de son ami Gray. Il avait recueilli ses poésies en 2 volumes; un troisième auquel il avait travaillé, parut après sa mort. Johnson et Chalmers, dans leur grande collection des poètes anglais, ont inséré comme étant de lui un poème satirique intitulé *Épître héroïque à sir W. Chambers*, qui fit beaucoup de bruit en Angleterre, et que l'on attribua tantôt à Mason, tantôt à Walpole, tantôt à Hayley, à Cowper, etc. Il existe à ce sujet une lettre de Mason à Warton, qui lui attribuait hautement cette satire. Mason se plaint d'une assertion dénuée de preuves, sans néanmoins déclarer positivement qu'il n'est pas l'auteur de l'épître; il termine par cette phrase remarquable : « Le ministre et même tout le ministère est libre de penser ce qu'il veut d'un homme qui ne se soucie pas de solliciter ni ne désire accepter d'eux aucune faveur. » On dit que Mason avait légué ses œuvres posthumes à une institution de charité pour être publiées, mais jusqu'à présent ses intentions n'ont pas été remplies. Ce poète est estimé pour sa correction, sa verve, son imagination. Le genre qu'il a adopté ressemble à celui des poésies de Gray. Ces deux amis ont travaillé à l'envi à prouver que Pope a eu tort de mettre une versification élégante au-dessus d'une brillante imagination. La poésie descriptive a été enrichie par Mason de tableaux d'une grande fraîcheur; mais on lui reproche la profusion des détails et particulièrement des épithètes. Au reste, dans tous les genres de poésie qu'il a traités, il offre des modèles ou du moins des passages d'une grande beauté. D-G.

MASON (GEORGE), littérateur anglais, mort en 1806, âgé de 71 ans, est auteur d'un *Essai sur le dessin dans le jardinage*, 1768 et 1796; d'un *Supplément au Dictionnaire anglais de Johnson*, in-4°; d'une *Vie de Richard, comte Owee*, etc. Il a publié les *Poésies de Thomas Hocclève*, avec une préface, des notes et un glossaire, 1796. Sa collection d'ancienne littérature anglaise et étrangère est célèbre dans son pays. — JEAN MASON, théologien écossais, a publié dans le 18^e siècle un petit ouvrage intitulé *Connaissance de soi-même*, qui a eu beaucoup d'éditions, et où l'on prétend que Carraccioli a puisé les idées principales de sa *Jouissance de soi-même*. Il a été traduit en français par J. Abel Brunier, Amsterdam, 1765, in-8°; et par mademoiselle Sobry sous ce titre : *Essai sur la connaissance de soi-même*, Paris, 1817, in-12. L.

MASON (JOHN), major américain, auteur de l'*Histoire de la guerre des Péquots*, était né en Angleterre vers 1600. Il servit d'abord dans les Pays-Bas, sous les ordres de Thomas Fairfax. Celui-ci, à son retour en Angleterre, tenta vainement de l'attacher à sa cause. John Mason, ne voulant pas se mêler aux événements qui agitaient son pays, s'embarqua pour la Nouvelle-Angleterre et y alla fonder en 1632 la ville de

Dorchester, avec la compagnie à la tête de laquelle était Warham. Cinq ans plus tard, il se fixa à Windsor. C'est peu de temps après qu'il se signala dans la guerre contre la terrible tribu indienne des Péquots, qui avait commencé les hostilités contre les nouveaux colons par le massacre de deux officiers anglais. Mason fut envoyé sur les bords du Connecticut pour en défendre le fort; il y amena une colonie en mars 1637. Bientôt les Péquots portèrent la dévastation dans tout le pays; ils s'étaient unis à d'autres tribus et inquiétaient par leurs incursions les émigrés. Mason déploya dans la défense une remarquable intelligence; il finit par emporter avec sa petite troupe une victoire complète sur eux, brûla soixante-dix wigwams et laissa 600 Indiens sur le champ de bataille. Ce succès eut lieu au fort Mistic sur la frontière des Péquots. L'ancien compagnon de Fairfax continua la guerre avec autant de bonheur et opéra la soumission de l'ensemble des tribus. J. Mason fut, peu de temps après, nommé major général de toutes les forces du Connecticut; il continua son service militaire et fut élu gouverneur de l'État en 1660. Il exerça dix années ces fonctions, entouré du respect de ses concitoyens. Après avoir habité à Windsor, il alla s'établir à Norwich, où il mourut en 1672 ou 1673. Un de ses fils a publié, après sa mort, sur ses papiers, une *Histoire de la guerre des Péquots*, qui a été reproduite dans l'*Histoire des guerres des Indiens*, de Mather (1677) et rééditée avec plus de soin par Thomas Prince, en 1736. La famille de John Mason compte encore aujourd'hui plusieurs rejetons aux États-Unis. Z.

MASON (JOHN), célèbre prédicateur américain, né à Columbia, où son père était ministre de l'église d'Écosse, le 19 mars 1770. Il fut élevé dans les principes presbytériens, au collège de sa ville natale, et alla achever son cours de théologie à Édimbourg; puis il revint en 1792 reprendre à New-York la direction de l'église de Cedar-street. Il opéra dans certains rites de la communion à laquelle il appartenait des modifications notables et devint en 1801 professeur de théologie. En 1812, il passa à la paroisse de Murray-street, en qualité de ministre principal ou vicaire. De 1811 à 1816, il devint proviseur du collège de Columbia; puis entreprit un voyage en Europe, à la suite duquel il éprouva une attaque de paralysie. Il languit quelques années et mourut à New-York le 27 décembre 1829. J. Mason, dont le savoir était fort étendu, a laissé la réputation d'un des plus éloquents prédicateurs de son temps. Il fut, durant quelques années, directeur du *Christian Magazine*; il y soutint une polémique assez vive contre l'évêque Hobart, au sujet de l'église épiscopale, et défendit chaudement le principe de la fréquente communion. Ses sermons ont été réunis en 4 vol. in-8°, New-York, 1832. Z.

MASON (ARMISTEAD-T.), général et sénateur américain, fils de Stephens-Thompson Mason,

sénateur de Virginie, État où il naquit en 1785. Il se mit en évidence par son habile défense de Norfolk lors de la guerre de 1812. En 1816 il fut élu membre du sénat, et se signala dans le congrès américain par la violence et l'ardeur de ses opinions. Ayant insulté le sénateur Maccarty, il fut, le 6 février 1819, tué dans le duel au fusil auquel se provoquèrent les deux adversaires. Ce duel peut être regardé comme ayant ouvert la déplorable série de duels politiques dont les États-Unis ont été depuis journellement le théâtre. Z.

MASOTTI (DOMINIQUE), célèbre chirurgien lithotomiste italien, né à Faenza, petite ville de la Romagne, en 1698, apprit la chirurgie à Florence sous François Tanucci, et y remplit une chaire de chirurgie et de physiologie à laquelle on ajouta depuis une chaire de lithotomie. Il inventa un nouvel instrument dilatatoire pour extraire la pierre aux femmes sans avoir recours à l'opération de la taille, et il publia à ce sujet une lettre imprimée d'abord à Florence en 1756, et qu'il fit réimprimer, avec des observations et de nouvelles découvertes, à Faenza en 1763, sous le titre de *Lithotomie des femmes perfectionnée*. L'académie de chirurgie de Paris porta sur la découverte de cet instrument un jugement très-favorable. Masotti se fit encore beaucoup d'honneur par une dissertation sur l'anévrisme du jarret, imprimée à Florence en 1772. Il avait recueilli un grand nombre d'observations, résultats d'une longue pratique, mais elles sont restées manuscrites. Il mourut à Florence le 20 mars 1779, laissant une belle bibliothèque et une collection considérable d'instruments de son état. — MASOTTI (François), jésuite, né à Vérone en 1699, se distingua par son talent pour la prédication, qu'il exerça pendant quarante ans avec un grand succès. Ses Sermons ont été publiés à Venise en 1769, 3 vol. in-4°. C.T.-Y.

MAS' OUD I^{er} (SCHEHAB-EDDAULAH DJELAL-EL MOULOUE ABOUSAIN), cinquième ou sixième prince de la dynastie des Ghaznevides, et quatrième souverain musulman de l'Hindoustan, était le fils aîné du fameux Mahmoud (voy. ce nom). Sa force était si extraordinaire qu'il perceait avec ses flèches les cottes de mailles les plus épaisses et la peau des plus gros éléphants; sa masse d'armes était si pesante que lui seul pouvait la soulever: aussi fut-il surnommé le second Roustam (1). Mais son humeur hautaine, son caractère inflexible l'engagèrent de bonne heure dans plusieurs querelles et causèrent beaucoup de chagrin à Mahmoud, qui fixa dès lors ses affections sur Mohammed, son second fils, qu'en raison de son caractère doux et pacifique il nomma son héritier au trône de Ghaznah, ne laissant à Mas'oud que l'Irak persan, le Kharizm et une partie du Khorasân. Ce passe-droit réveilla entre

les deux frères la jalousie et la haine que Mahmoud avait tâché en vain d'assoupir. Aussitôt que Mas'oud eut appris à Hamadan la mort de son père et l'avènement de Mohammed, l'an 421 de l'hégire (1030 de J.-C.), il se rendit à Nischabour, d'où il écrivit à son frère pour lui demander impérieusement la préséance dans le kothbah et sur les monnaies. Mohammed s'y refusa et se prépara à la guerre; mais abandonné par une partie de ses troupes, malgré ses largesses, et trahi par son oncle Yousouf, il fut arrêté et livré à son frère. Mas'oud lui fit crever les yeux et ne laissa pas de condamner à mort tous les traîtres et son oncle à une prison perpétuelle. Reconnu sultan dans tout l'empire ghaznevide, il rendit la liberté et les sceaux de l'État au célèbre Meïmendi (voy. ce nom). Il soumit en 422 la vaste province de Mékran, et se trouva maître alors de la plus grande partie de la Perse. Il envoya un de ses généraux pour réduire l'Irak qui s'était révolté, et il se rendait lui-même à Ispahan lorsque, arrivé à Hérat, il fut informé des entreprises des Seldjoukides, tribu turcomane, à qui son père Mahmoud avait accordé des établissements sur les frontières du Khorasân. Dédaignant de marcher en personne contre des ennemis qui lui semblaient peu redoutables, il leur opposa des troupes qui n'obtinrent aucun succès, et il revint à Ghazna. L'an 423 il envoya une armée sous les ordres du hadjeb Altountasch, gouverneur du Kharizm, pour chasser du Mawar-el-nahr le rebelle Aly Teghyn. Altountasch traversa le Djihoun, reprit Bokhara, et fut blessé mortellement au milieu d'une victoire qui devait lui ouvrir les portes de Samarcande. Avant d'expirer, il détermina ses émirs à faire la paix. On laissa cette ville au rebelle, et Bokhara resta au sultan. La mort de ce grand capitaine et celle du vizir Ahmed-al-Meïmendi furent des pertes irréparables pour Mas'oud. Ce prince entreprit en 424 une expédition dans l'Hindoustan, théâtre des exploits de son père et de son aïeul, et destiné à être un jour le centre de la puissance de ses successeurs. Il prit la route du Kaschmyr et investit la forte place de Sarsati, devant laquelle avait échoué Mahmoud. Les cris plaintifs de quelques musulmans qu'on y retenait prisonniers lui ayant fait rejeter les présents et le tribut annuel que lui offrait le gouverneur, il ordonna que les fossés fussent comblés avec des cannes à sucre arrachées dans les environs, emporta d'assaut la forteresse, réserva une partie du riche butin pour les prisonniers musulmans et fit égorger la garnison et les habitants, à l'exception des femmes et des enfants, qui furent réduits en esclavage. De retour à Ghazna, Mas'oud alla soumettre, l'année suivante, les peuples du Thabaristan qui s'étaient révoltés, et obligea leur prince à lui donner son fils et son neveu pour otages. De nouvelles plaintes qu'il reçut à Nischabour sur les continuelles incur-

(1) Le plus fameux des anciens héros Persans, mais dont l'histoire, comme celle de l'Hercule des Grecs, est mêlée de beaucoup de fables.

sions des Seldjoukides exigeaient sa présence ; il se contenta de leur opposer encore deux généraux qui, d'abord vainqueurs, furent ensuite mis en déroute, tandis que leurs troupes s'étaient débandées pour piller les bagages de ces Turcomans. Soit que Mas'oud s'aveuglât sur les progrès d'une puissance qui allait bientôt donner des maîtres aux califes et des souverains à la Perse, à la Syrie, à l'Asie Mineure ; soit que la conquête de l'Inde lui offrit moins d'obstacles, plus d'avantages et de stabilité que la conservation des provinces qu'il possédait en Perse, il différa de se venger des Seldjoukides, laissa le Khorasan exposé à leurs invasions et céda l'Irak à son beau-père Ala-ed-Daulah, prince de la famille des Bowaldes (*roy. MAJD-ED-DLAH*). En 426 il envoya successivement deux armées contre Ahmed, qui s'était révolté dans son gouvernement des provinces musulmanes de l'Hindoustan ; la première fut battue, mais la seconde vainquit le rebelle, qui périt dans l'Indus avec la plus grande partie de ses troupes, en voulant gagner Tatta. Mas'oud retourna dans l'Hindoustan l'an 427, s'empara d'Ansi, place jusqu'alors réputée imprenable, dans les montagnes de Sewalek, prit le château fort de Sounpount, à quarante milles de Delhi, détruisit partout les temples et les idoles et revint chargé de richesses immenses, laissant à Lahore, capitale de ses possessions dans l'Inde son deuxième fils Abd-el-Madjid, auquel il donna l'étendard et les timbales de la royauté, déjà conférées à Mandoud son fils aîné, qu'il avait chargé du gouvernement de Balkh. Au lieu de marcher contre les Seldjoukides, Mas'oud méprisa le conseil de ses ministres, et voulant d'abord venger les ravages qu'Aly Teghyn avait exercés dans la province de Balkh, il jeta un pont sur le Djihoun et conquist le Mawar-el-nahr ; mais il eut beaucoup de peine à en ramener son armée à travers les neiges. Tandis qu'il vole presque aussitôt à la défense de Balkh, menacé par Djagar Daoud Beig, l'un des chefs seldjoukides, Aly Teghyn ose pénétrer jusqu'à Ghazna, insulte cette capitale et pille les écuries du sultan. La fortune avait totalement abandonné ce prince. Les Seldjoukides se multiplient, se fortifient dans le Khorasan ; ils se montrent sur tous les points, fuient devant Mas'oud et reviennent bientôt le harceler dans sa marche et attaquer son arrière-garde. Après une guerre continuelle de trois ans, aussi fatigante que peu glorieuse, il se laisse attirer dans une plaine déserte, entre Merou et Serakhs ; les Turcomans y avaient réuni toutes leurs forces et en avaient comblé tous les puits. Ils enveloppent l'armée du sultan, non moins épuisée par la soif que par de longues marches, et fondent sur elle en poussant des cris affreux. Soit frayeur, soit découragement ou perfidie, plusieurs généraux de Mas'oud passent à l'instant du côté des ennemis ; alors ce prince, n'écoutant que sa fureur et son désespoir,

enfonce, renverse tout ce qui ose lui résister, et se signale par des actes inouïs de valeur et de force gigantesque. Quelques braves, animés par ses discours et par son exemple, secondent ses efforts, et déjà la victoire penche pour le sultan, lorsque la désertion du reste de son armée l'oblige lui-même à prendre la fuite. Cette bataille mémorable, qui assura le Khorasan aux Seldjoukides (*voy. THOGRUL*), se donna, suivant Aboulfeda, en ramadhan ou schawal 431 (juin ou juillet 1040), ou un an plus tard, suivant l'auteur du *Loub el Taouarikh*. Mas'oud, suivi d'un petit nombre de cavaliers qu'il avait ralliés sur les bords du Morgab, reprit la route de Ghazna et y fit mettre à mort ou emprisonner les émirs et les généraux dont il avait à se plaindre. Il laissa des troupes à ses deux fils aînés pour défendre Balkh et Moultan, et envoya un autre de ses fils pour contenir les montagnards afghans, voisins de la capitale ; puis ayant fait charger tous ses trésors sur des chameaux, il partit pour Lahore avec toute sa cour et toute sa famille, emmenant son frère Mohammed prisonnier. Son intention était de ne revenir de l'Hindoustan qu'accompagné de forces suffisantes pour rétablir ses affaires. Quand il eut traversé la première des cinq rivières qui coulent dans l'Indus (en raby 2^e 432), les esclaves et les conducteurs de chameaux, qui étaient restés sur l'autre rive, se jetèrent sur ses trésors. Les troupes voulurent avoir part au pillage, de sorte qu'en un instant ce ne fut que désordre, confusion et carnage. Les séditeux, craignant la colère du sultan ou du moins une restitution qu'il serait en droit d'exiger, brisèrent les fers de Mohammed et le forcèrent de reprendre la couronne. Mas'oud s'opposa vainement à cette étonnante révolution. Son parti se dissipa aussitôt qu'on eut appris que son frère avait été proclamé empereur, et il fut lui-même arrêté et conduit dans un château fort dont on lui laissa le choix. On dit que se trouvant sans argent, il en envoya demander à son frère, qui lui fit compter la misérable somme de cinq cents drachmes (350 francs). Mas'oud, en la recevant, se rappela que la veille trois mille chameaux suffisaient à peine pour porter ses richesses, et fit de tristes réflexions sur les vicissitudes de la fortune. Un sujet fidèle se montra plus généreux : il envoya mille drachmes à son ancien maître. Mohammed, privé de la vue, n'avait que le titre de sultan ; son fils Ahmed, qui gouvernait en son nom, se servit de son autorité pour pénétrer avec quelques émirs dans la prison de Mas'oud, qu'il assassina la même année ou la suivante (1041 de J.-C.). Ce prince avait régné environ dix ans depuis la mort de son père ; il était affable, magnifique, libéral jusqu'à la prodigalité, et si charitable que ses aumônes, dans un seul ramadhan, s'élevèrent à un million de drachmes (750,000 francs). Il protégeait les lettres, les cul-

tivait avec succès, et admettait dans sa familiarité les savants qu'il attirait à sa cour (*voy.* ABOU-RYHAN). Il fonda un grand nombre de mosquées et de collèges qu'il dota richement, et fit bâtir à Ghazna un palais magnifique dont on admirait surtout la salle d'audience et le trône d'or massif, étincelant de pierreries, ainsi qu'une énorme couronne du même métal. A—T.

MAS'OU'D III (ALA-EDDAULAH-ABOUSAÏD), douzième sultan de la même dynastie, succéda, l'an de l'hégire 492 (de J.-C. 1009), à son père Ibrahim, dont il imita la piété, la bienfaisance et l'amour pour la justice. Il revisa les anciennes lois et les ordonnances de ses prédécesseurs, abrogea celles qui étaient vicieuses et en publia de meilleures. Comme il avait épousé une fille du sultan Melik-Schah, il vécut en bonne intelligence avec les Seldjoukides (*voy.* MELIK-SCHAH et SANDJAR). Son règne, qui dura seize ans, fut exempt de troubles et de guerres étrangères. Un de ses généraux entreprit néanmoins une expédition dans l'Hindoustan; il poussa jusqu'au Bengale, où n'avait point pénétré le fameux Mahmoud, et en revint chargé de butin. Mas'oud mourut en schawal 508 (mars 1115), et la dynastie des Ghaznevides, qui s'était relevée sous les règnes de ce prince et de ses deux prédécesseurs, marcha rapidement à sa décadence par l'ambition et les guerres intestines de ses trois fils (*voy.* KHOSROU-SCHAH et ALA-EDDYN HOUS'EIN DJIHANSOUZ). — MAS'OU'D-SCHAH IV (Ala-Eddyn), vingt-quatrième empereur musulman de l'Hindoustan et septième de la dynastie des Mameluks Gaurides, était fils de Fyrouz-Schah I^{er} (*voy.* ce nom), et succéda à son oncle Beram-Schah II, tué l'an 639 de l'hégire (1244-42). On le tira de prison pour le placer sur le trône le jour même que Ba-Halim s'y était assis. Cet usurpateur obtint de Mas'oud les gouvernements de Nagor, du Sind et d'Adjmir, et son fils, admis au divan, y acquit les talents qui plus tard l'élevèrent au viziriat et à l'empire. Mas'oud rendit la liberté à ses oncles Mahmoud et Djelal-Eddyn, renfermés par ordre de son prédécesseur, et leur donna des gouvernements importants. Il montra du discernement dans le choix de ses ministres, de ses généraux et des autres gouverneurs des provinces, rétablit la paix et la confiance et fit fleurir la justice. Une armée de Tartares Mongols ayant pénétré par le Thibet dans le Bengale l'an 642, fut repoussée par ses troupes. L'année suivante, le bruit de son arrivée sur les bords du Biah suffit pour dissiper une autre armée mongole qui avait traversé l'Indus et investi Outsch. Mais de retour à Delhi, Mas'oud se plongea dans la débauche, méprisa tout conseil, et commit plusieurs actes d'oppression et de cruauté. Sa passion pour le vin était si forte qu'on le comparait au *narcisse* et à la *tulipe*, qui ne quittent jamais leur calice. On conspira contre lui, et, après un règne de quatre ans et un mois, il fut détrôné par son

oncle Mahmoud en 644 (1246), et reconduit dans une prison, où il finit ses jours (*voy.* MAHMOUD II). A—T.

MAS'OU'D (ABOU'L-FETHAH-GAÏATH-EDDYN), neuvième sultan de la dynastie des Seldjoukides de Perse, n'avait que neuf ans lorsqu'il perdit son père, le sultan Mohammed, l'an 511 de l'hégire (1118 de J.-C.). A douze ans il osa disputer le trône à son frère Mahmoud, qui lui avait donné le gouvernement de Mossoul et de l'Adzerbaïdjan; mais il fut vaincu près d'Esterabad et contraint de se cacher. Peu de temps après, les deux frères s'étant réconciliés, s'embrassèrent en pleurant, et Mas'oud obtint le gouvernement de l'Arménie. En 525 (1131), ayant appris à Grandja la mort de Mahmoud, il va s'emparer de Tauryz, qu'il abandonne à l'approche de Daoud, fils de ce prince, pour marcher sur Bagdad, où son frère Seldjouk-Schah, gouverneur du Farsistan et du Khouzistan, l'avait devancé; mais ses troupes sont battues, quoique commandées par le fameux Zenghy. Une égale ambition avait armé les deux frères l'un contre l'autre, et chacun d'eux contre leur neveu; un danger commun les réunit bientôt. Sur la nouvelle que le sultan Sandjar, leur oncle, venait de placer leur frère Thogrul sur le trône, Mas'oud fut reconnu sultan par Seldjouk et par le calife Mostarsched, et ils marchèrent ensemble contre Sandjar, qui les battit près de Daninawer le 8 redjed 526 (26 mai 1132). Seldjouk périt dans la mêlée, et Mas'oud fut renvoyé à Gandja après avoir essuyé les reproches de son oncle et l'humiliation de se soumettre à Thogrul, au nom duquel la prière publique se fit à Hamadan, à Ispahan et dans toute la Perse occidentale. Mas'oud prit sa revanche l'année suivante; uni avec son neveu Daoud, il vainquit Thogrul et le poursuivit jusqu'à Reï, où il le fit prisonnier dans une autre bataille. Forcé par son oncle Sandjar de le remettre en liberté, il allait, avec le secours du calife, recommencer la guerre, lorsque Thogrul mourut en moharrem 529 (novembre 1134). Mas'oud, arrivé avant Daoud à Hamadan, fut alors proclamé sultan et reçut le serment de tous les corps de l'Etat; mais quelques émirs inconstants s'étant retirés auprès du calife, le déterminèrent à supprimer le nom de Mas'oud dans la khotbah et à marcher contre lui. Le sultan le vainquit, se rendit maître de sa personne et de sa famille et fit saisir tous ses biens à Bagdad. Il allait ensuite se venger des intelligences que Daoud avait entretenues avec Mostarsched lorsque ce dernier, qu'il traînait à sa suite, fut assassiné près de Meraghé par vingt-quatre Bathéniens (*voy.* HAÇAN-BEN-SABBAH), dans le moment où Mas'oud recevait un ambassadeur de son oncle. Le sultan, qui, sans doute, ne fut pas étranger à ce crime, se défit aussi de Dobaïs, émir des Arabes Açadites, ancien ennemi des Seldjoukides, et envoya ordre à son intendant à Bagdad d'installer Ras-

ched, fils de Mostarsched, sur la chaire du Prophète; mais Rasched n'ayant pu payer les quatre cent mille pièces d'or qu'il avait promises pour obtenir le califat, les troupes de Mas'oud l'assaillirent dans son palais et furent repoussées par le peuple, qui alla piller celui des Seldjoukides. Au premier bruit de ces troubles, Daoud accourt de l'Adzerbaïdjan et se fait proclamer sultan à Bagdad; il y est bientôt assiégé par Mas'oud, qui prend cette place au mois de dzoulkadah 530 (août 1136). Daoud retourne à Tauriz, et Rasched suit à Mossoul Imad-Eddyn Zenghy qui s'était déclaré pour lui. Le sultan donna le califat et la main de sa sœur à Mactafy, dont il épousa la fille quelque temps après. Rasched et Daoud s'étant ligüés ensemble pour recouvrer l'un le califat et l'autre le sultanat, Mas'oud remporta sur eux une victoire complète; mais tandis que ses troupes se livraient imprudemment au pillage, deux émirs de l'armée vaincue le voyant sans escorte fondirent sur lui et tuèrent plusieurs de ses généraux sans pouvoir le prendre. La mort de Rasched, assassiné par ses gens en 532 (1138), et celle de Daoud, qui périt quelques années après dans le Farsistan, où il s'était réfugié, délivrèrent enfin Mas'oud de deux ennemis dangereux. Il acquit l'Adzerbaïdjan, et quoiqu'il ne fût nommé dans la khotbah qu'après son oncle Sandjar, il régna sans concurrents sur toute la Perse occidentale et eut pour vassaux tous les princes musulmans de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Asie Mineure; il reçut les soumissions de Zenghy, roi de Mossoul, le plus ferme appui de l'islamisme contre les chrétiens, et lui pardonna son ancienne défection, mais il perdit le Farsistan. La famille des Salgarides, qui possédait la charge d'atabek dans cette province, gouvernée par Melik-Schach, neveu de Mas'oud, s'y révolta et y fonda une puissance indépendante l'an 543 (1148 de J.-C.), malgré la victoire que le sultan avait remportée l'année précédente sur ces rebelles. Mas'oud mourut à Hamadan le 1^{er} redjeb 547 (2 octobre 1152), dans la quarante-cinquième année de son âge et la dix-neuvième de son règne. La grandeur et la prospérité des Seldjoukides en Perse s'évanouirent avec lui; aucun de ses successeurs n'ayant assez de force ou de capacité pour se faire craindre et respecter, leur nom cessa d'être proclamé à Bagdad dans les prières publiques; les califes jouirent sans partage de leur suprématie et recouvrèrent une partie de leur ancienne autorité. Mas'oud fut un prince vaillant, juste envers ses peuples, protecteur du talent et du mérite; son extrême affabilité, sa familiarité avec ses gens ne lui faisaient point oublier la majesté du trône, et il poussait si loin la bienfaisance et la libéralité que son trésor était toujours vide. N'ayant point d'enfants, il laissa le trône à son neveu Melik-Schah II, fils de Mahmoud.

A—T.

MAS'OUÏ 1^{er}, quatrième sultan de la dynastie

des Seldjoukides d'Anatolie, était le second fils de Kildj Arslan 1^{er} (*voy.* ce nom). Son frère aîné, inconnu aux auteurs orientaux, mais nommé Saisan par les historiens grecs, s'était, après une guerre longue et malheureuse contre l'empereur Alexis Comnène, rendu à Constantinople pour conclure la paix, lorsqu'une conspiration tramée par ses émirs l'obligea de retourner dans ses Etats malgré les conseils de l'empereur. Il n'y trouva que des traîtres, et fut livré à Mahmoud, qui lui ayant fait d'abord passer un fer ardent sur les yeux sans pouvoir le priver de la vue, le fit ensuite mettre à mort pour se délivrer de toute inquiétude, et monta sur le trône d'Iconium l'an 511 de l'hégire (1117 de J.-C.). La guerre se ralluma bientôt entre Mas'oud et l'empereur Jean Comnène, fils d'Alexis; elle dura vingt-six ans, avec des succès très-variés, et pendant ses intervalles, Mas'oud entreprit une expédition infructueuse contre Josselin 1^{er}, comte d'Edesse (*voy.* ce nom). Il eut aussi des démêlés avec Mohammed-Ibn-Danischmend, roi de Cappadoce, son vassal, après la mort duquel, en 537 (1142), il dépouilla les enfants de ce prince de presque tous leurs Etats. Mas'oud, l'année suivante, signa un traité avec Manuel Comnène, fils et successeur de Jean; mais les hostilités ayant recommencé, il en coûta quelques places au sultan pour obtenir une paix durable et solide, qui fut conclue en 1147. Un intérêt commun réunit alors ces deux princes contre les chrétiens d'Occident. La prise d'Edesse par le fameux Imad-Eddyn Zenghy (*voy.* ZENGHY) ayant ranimé en Europe le zèle des croisades, l'empereur Conrad III et Louis le Jeune, roi de France, se rendirent à Constantinople, d'où ils entrèrent dans l'Asie Mineure à la tête de deux brillantes armées. Manuel et Mas'oud se concertèrent pour les détruire. Le premier, en qualité de prince chrétien, n'osant pas agir à force ouverte, usa de fourberie; mais le sultan, qui n'avait aucun ménagement à garder, rassembla toutes ses troupes, fortifia ses places et s'empara de tous les défilés. Les guides grecs donnés à l'empereur d'Allemagne, au lieu de le conduire à Iconium par les plaines fertiles de la Lycaonie, l'engagèrent dans les déserts de la Cappadoce, où ils l'abandonnèrent; ils passèrent ensuite au camp du roi de France et lui persuadèrent que Conrad, ayant battu les Turcs et pris Iconium, n'a plus besoin de secours; et cependant un des généraux de Mas'oud tombait alors sur les Allemands épuisés par la fatigue et par la faim et en faisait un si grand carnage qu'il ne s'en sauva guère que la dixième partie. Conrad n'échappa qu'avec peine, tandis que les Turcs pillaient son camp; il ramena les débris de son armée à Constantinople, d'où il se rendit par mer en Palestine. Peu de temps après, Louis le Jeune, attaqué à son tour par les musulmans qui voulaient lui disputer le passage du Méandre, les repoussa au commencement de

1148, mais, à quelques jours de là, Mas'oud prit sa revanche dans les défilés de Laodicée, où il tailla en pièces la principale armée des Français, qui, se trouvant trop éloignée des corps avancés, ne put en être secourue. Louis parvint heureusement à rejoindre son avant-garde, qui ignorait cette déroute, et gagna Antioche, où il arriva en assez mauvais état. Mas'oud, fier des avantages qu'il avait obtenus sur les chrétiens d'Europe, marcha l'année suivante contre ceux de Syrie, dans le dessein de reculer ses frontières du côté de l'Euphrate. Il s'empara de plusieurs places, assiégea Tell-Bascher, résidence de Josselin III depuis la perte d'Edesse, força ce comte à demander la paix, et se fit rendre tous les prisonniers turcs ses sujets. Deux ans après, il repassa en Syrie, où il aurait fait quelques conquêtes si d'autres affaires ne l'eussent rappelé dans sa capitale. Mas'oud mourut en 551 (1156), après un règne de quarante-deux ans, dont il est fâcheux que les historiens orientaux ne nous aient pas transmis les détails. Par son courage et son habileté, ce prince aurait pu rendre à sa maison la gloire et la puissance que la principale branche des Seldjoukides perdait alors en Perse, s'il n'eût pas commis la faute impolitique de partager ses Etats entre son fils Kildj Arslan II (*voy. ce nom*), son gendre Yaghi Arslan et Dzou'lnoun, fils de Mohammed, roi de Cappadoce.

A—T.

MAS'OD II (GAÏATH-EDDYN), treizième et dernier prince de la même dynastie, était fils d'Azz-Eddyn Kaïkaous II, et l'avait suivi dans sa retraite auprès des Mongols du Kapthak. Après la mort de son père, qui s'était remarié avec une femme de cette nation, Mas'oud, que le khan voulait forcer d'épouser sa belle-mère, prit la fuite, s'embarqua sur la mer Noire, se rendit à Castamone, d'où il passa auprès d'Abaca-Khan, souverain des Mongols de Perse, et obtint de ce prince les villes d'Arzendjan, d'Arzroum et de Siwas. Argoun-Khan, fils d'Abaca, ayant fait périr Kaï Khosrou III, fils de Kildj Arslan III, donna le titre de sultan à Mas'oud l'an 682 de l'hégire (1283 de J.-C.). Mas'oud soumit plusieurs émirs turcs qui s'étaient retirés dans les montagnes, d'où ils faisaient des courses indistinctement sur les Grecs et sur les Mongols. L'un d'eux, Amer-Khan, dont les Etats situés sur la côte portaient le titre de royaume de Marmara, alarmé des progrès du sultan, implora le secours des Mongols, qui étaient intéressés à empêcher le rétablissement de l'empire des Seldjoukides. Mas'oud, vaincu et dépouillé de ses Etats en 691 (1292) par Kandjatou-Khan, se réfugia à Constantinople avec sa famille. De là il se rendit à Héraclée pour venir trouver l'empereur Andronic Paléologue à Nymphée; mais n'osant pas se fier aux Grecs, dont ses ancêtres avaient si souvent éprouvé la perfidie, il rentra dans l'Anatolie et leva de nouvelles troupes. Amer-Khan, intimidé

XXVII.

par ses menaces ou séduit par ses promesses, étant venu se soumettre à lui avec sept de ses fils, le sultan les fit tous égorger. Aly, autre fils de cet émir, se forma un parti considérable et attaqua Mas'oud, qui fut tué dans une bataille l'an 693 (1294). Avec ce prince finit l'empire seldjoukide d'Iconium, suivant l'opinion commune. Quelques auteurs néanmoins, entre autres Hadjy Khalfah, prolongent la durée de cette dynastie jusqu'à l'an 700 de l'hégire (1300 de J.-C.), et donnent à Mas'oud deux successeurs, dont le dernier fut Ala Eddyn Kaï-Kobad II. Ce qu'il y a de certain, c'est que des débris de cette monarchie se formèrent plusieurs principautés, dont celle de Brousse, fondée par l'un des émirs des sultans seldjoukides, a été le berceau de l'empire ottoman (*voy. OTHMAN*).

A—T.

MAS'OD I^{er} (AZZ-EDDYN), cinquième roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, était fils de Cothb-Eddyn Maudoud et petit-fils du fameux Imad-Eddyn Zenghy (*voy. ZENGHY*). Il succéda, l'an 576 de l'hégire (1180 de J.-C.), à son frère Saïf-Eddyn Ghazy II, et, l'année suivante, à son cousin Saleh Ismaël, fils du grand Nour-Eddyn, sur le trône d'Alep. Mas'oud fut reçu avec enthousiasme à Alep, et Damas semblait aussi disposée à lui ouvrir ses portes; mais il ne voulut pas rompre la paix avec Saladin. Bientôt les insolentes prétentions des émirs d'Alep l'ayant dégoûté du séjour de cette ville, il y laissa son fils Modhaffer-Eddyn et reprit le chemin de Moussoul. Il rencontra son frère Zenghy, qui osa lui demander Alep en échange de Sindjar, et le menacer, en cas de refus, de livrer à Saladin cette dernière place. Mas'oud, voyant que Caïmaz, son vizir, appuyait arrogamment cette singulière demande, consentit malgré lui à un échange aussi désavantageux l'an 578. Zenghy prit possession d'Alep et ne sut pas la garder; il la céda lâchement l'année suivante à Saladin, qui lui rendit Sindjar, Raccah, Nisibyn, Khabour et Saroudj, qu'il venait d'enlever au roi de Moussoul. Ce dernier commit une autre faute en faisant arrêter Caïmaz, ministre ambitieux et puissant, dont les talents pouvaient seuls empêcher Saladin de consommer la ruine des Atabeks. Dix mois après il le rétablit dans ses biens et dans ses dignités; mais les révoltes qui avaient éclaté à l'occasion de sa disgrâce n'en firent pas moins de progrès. Ce fut pour soutenir celle du prince d'Arbelles et pour punir Mas'oud de ses liaisons avec les chrétiens de Syrie, que Saladin rentra dans la Mésopotamie, y prit plusieurs places et assiégea Moussoul pour la seconde fois. L'atabeck essaya vainement de le fléchir en lui envoyant sa mère et sa tante, fille de Nour-Eddyn. Sans manquer aux égards dus à ces princesses, le conquérant fut sourd à leurs prières. Les habitants de Moussoul, indignés de son ingratitude envers la famille de son bienfaiteur (*voy. Nour-Eddyn*), lui opposèrent la plus vive résistance.

26

Saladin ayant entrepris inutilement de détourner le cours du Tigre et de le faire passer du côté de Ninive (faubourg de Moussoul), afin de prendre la ville par famine, accorda la paix, l'an 581, à Mas'oud, qui recouvra la plus grande partie de ses Etats en s'obligeant à insérer le nom du sultan dans la kothbah et sur les monnaies, et à lui fournir des troupes dans ses guerres contre les Francs. La mort de Saladin, arrivée deux ans après, offrait aux Atabeks une occasion de rétablir leur ancienne puissance; mais tandis que Mas'oud négociait avec les princes de sa famille une ligue contre les Aïoubites (*voy.* MELIK-EL-EDDYN), il mourut le 27 schaban 589 (23 août 1193), après avoir, malgré l'opposition de sa mère et de l'un de ses frères, déclaré et fait reconnaître son fils Nur-Eddyn Arslan-Schah pour son successeur. Mas'oud, qui, avant de monter sur le trône, avait déplu au peuple par son caractère dur et hautain, changea tout à coup et devint si humble et si modeste qu'il ne parlait jamais que les yeux baissés. Doux, affable, généreux, toujours prêt à pardonner, il se levait souvent la nuit pour vaquer à la prière dans un oratoire construit à cet effet dans son palais. Pendant sa dernière maladie, il ne cessa de prier et de faire lire le Coran auprès de lui. Il fut enterré dans un collège qu'il avait fait bâtir à Moussoul.

A—T.

MAS'LOUDY (ALI-ABOU'L-HASSAN), l'un des plus célèbres et des plus importants historiens qu'ait produits la littérature arabe, vivait dans le 10^e siècle de notre ère. Le peu que nous avons de ses écrits suffit pour donner la plus haute idée de la solidité et de l'étendue de ses connaissances; et nous ne craignons pas de dire que son *Moroudjeddheeb*, dont il existe des copies dans la plupart des grandes bibliothèques de l'Europe, est un véritable trésor historique et littéraire, qui ne peut que nous faire bien vivement regretter qu'on ne soit pas encore parvenu à recouvrer les nombreux ouvrages de cet écrivain. La liste des ouvrages que Mas'oudy a consultés, et qui, à peu d'exceptions près, nous sont tous inconnus, suffirait seule pour faire connaître l'immensité de ses recherches. Il ne se borne pas, ainsi que le vulgaire des auteurs musulmans, à compiler de grossières légendes sur les prophètes, ou les fables invraisemblables que depuis longtemps nous sommes accoutumés à regarder, comme l'histoire de Perse, selon les Orientaux. L'histoire de Mahomet, de ses compagnons et de ses premiers successeurs, n'est pas, comme chez eux, l'unique objet de l'attention de Mas'oudy. Il embrasse toutes les parties des connaissances historiques, qui sont chez nous l'occupation des savants; il examine et il compare les opinions des anciens philosophes grecs, des Indiens et des Sabéens, sur l'origine du monde, discute les divers systèmes chronologiques, nés de la différence des textes ou des versions de l'Ecriture,

celui des Persans aussi bien que les hypothèses des astronomes et des philosophes. La forme et les dimensions de notre globe l'occupent ensuite, et les systèmes de Marin de Tyr et de Ptolémée, dont il avait les ouvrages entre les mains (1), lui fournissent matière à de lumineuses observations; il décrit ensuite toutes les régions célèbres de l'ancien monde; fait connaître les nations, les villes, les montagnes, les fleuves, etc., qui s'y trouvent; il ne néglige rien de remarquable, depuis le pays de Djelalekah (la Galice) et de Beskounes (la Gascogne), jusqu'au vaste empire de la Chine et aux grandes îles de l'océan Indien, qui, de son temps, étaient fréquemment visitées par les navigateurs arabes, et depuis la mer des Varanges et Noukirad, ou Novogorod la Grande, jusqu'à Sofala, et à l'île de Kambalou, ou Madagascar, baignée par la mer de Barbara (le *Sinus Barbaricus* de Ptolémée). La plupart des régions qu'il décrit, il les a vues. Beaucoup de contrées, peu ou mal connues des Européens, lui fournissent le sujet de longs chapitres; tels sont les pays montagneux qui avoisinent les rives de l'Indus, le Sedjestan, le Kaboulistan, le Zawelistan, l'Ilestan et le Tokharistan; là existaient de son temps une foule de tribus persanes qui, pour fuir le joug et l'intolérance des Arabes, étaient allées chercher un asile dans ces régions sauvages d'où, bien des siècles auparavant, elles étaient descendues pour donner des lois à l'Asie et au reste du monde. On y trouve aussi d'intéressants détails sur les tribus turques, sur les peuplades blondes et sur les sectateurs de Manès, habitant les régions qui séparent la Perse de la Chine. Comme les historiens chinois, il fait mention de l'origine arabe des souverains du Thibet. La description du Caucase et de la mer Caspienne offrirait un ample sujet aux commentaires d'un savant également versé dans les lettres grecques et orientales; il connaît les Bulgares du Danube et leurs frères du Volga. Sa description de l'empire de Constantinople est fort curieuse, et elle vaudrait la peine d'être comparée à celle de l'empereur Constantin Porphyrogénète; les deux auteurs se prêteraient mutuellement de grandes lumières. Quelle abondante moisson ne trouverait-on pas dans l'ouvrage de Mas'oudy pour la connaissance de l'antique histoire des religions, des langues, des alphabets cunéiformes ou autres, du calendrier et des monuments des anciens persans! Tout ce qu'il rapporte est le résultat de ses conversations avec les *mobeds* et les *destours* les plus habiles, ou de ce qu'il a trouvé soit dans les livres originaux des sectateurs de Zoroastre, soit dans les ouvrages qui avaient été traduits en arabe, du

(1) On ne peut douter que Mas'oudy n'ait connu effectivement la géographie de Marin de Tyr, dont il dit avoir vu les cartes Géographiques, qu'il distingue expressément des cartes qui accompagnent l'ouvrage de Ptolémée. Ce n'est certainement pas un fait de médiocre importance que d'apprendre par un historien arabe que les écrits d'un auteur aussi intéressant que le serait pour nous Marin de Tyr existaient encore au 10^e siècle.

temps des Ommiades et sous les premiers califes Abassides. Un chapitre sur un ancien empire syrien, antérieur à celui de Ninive, et puisé dans des livres sabéens et syriens que nous n'avons plus, pourrait donner lieu à plus d'une observation importante. En faisant l'histoire des souverains de Ninive, il offre le récit des conquêtes de Sémiramis en Arménie ; ce fait ne se trouve pas dans les auteurs grecs que nous possédons, mais il est d'accord avec ce qu'on lit dans Moïse de Khorène, dont la véracité est attestée par le témoignage des Arméniens modernes, qui donnent encore à l'antique ville de Van le nom de cité de Sémiramis, et celui de ruisseau de Sémiramis à un torrent qui coule dans le voisinage. Mas'oudy n'est pas moins exact quand il traite de l'histoire politique et ecclésiastique de l'empire romain ; il parle avec connaissance de cause des conciles et des hérésies ; il n'est pas jusqu'à l'histoire de Clovis dont il ne fasse mention dans son ouvrage, ainsi que des sanglants démêlés de ses successeurs, aussi bien que des invasions de Charlemagne et de son fils Louis en Espagne. Ce long détail ne donne qu'une bien faible idée de toutes les choses intéressantes qui se trouvent dans le livre de Mas'oudy. Ce savant historien se nommait Abou'lhasan Aly ; son père s'appelait Housaïn et son aïeul Aly. De Guignes lui donne le surnom de Kothb-eddyn ; nous croyons qu'il se trompe, car nous n'avons rencontré ce surnom dans aucun des écrivains orientaux que nous avons consultés ; et du temps de Mas'oudy, l'usage de cette sorte de surnom ne faisait que de commencer et n'était pas encore fort répandu ; d'ailleurs, l'auteur lui-même ne le prend pas dans la préface de son ouvrage. Il appartenait à une famille illustre chez les Arabes, et descendait d'un célèbre jurisconsulte de Médine, mort en l'an 102 de l'hégire (721 de J.-C.), nommé Obeïd-Allah, et appelé ordinairement Ibn-Mas'oud, du nom de son bisaïeul, dont le fils aîné, Abd-Allah, avait été l'un des compagnons du prophète lorsqu'il se réfugia de la Mecque à Médine. Ce Mas'oud appartenait à la tribu de Hodzaïl, et c'est de lui que tous ses descendants reçurent le surnom de Mas'oudy. Notre historien naquit à Bagdad, nous ignorons en quelle année ; mais nous savons par les témoignages de Mesihy et d'Abou'Imahasem qu'il n'atteignit pas un âge avancé, et qu'il mourut en Egypte en l'an 345 de l'hégire (956 de J.-C.). Les circonstances de sa vie ne nous sont guère plus connues que l'époque de sa naissance ; tout ce qu'on en sait, c'est qu'il portait le titre de *scheik*, ou docteur, et qu'il était attaché à la doctrine des Motazalites, ou sectateurs du libre arbitre, que les musulmans regardent comme des hérétiques. Cependant on peut voir, par un grand nombre de passages de ses écrits, qu'il passa la plus grande partie de sa vie en voyages, ainsi qu'il le dit dans la préface de son *Kitab-al-tenbih*, en s'appliquant des vers du poète arabe

Abou-Temam, dont le sens est : « Je me suis tellement éloigné vers le couchant, que j'ai perdu « jusqu'au souvenir du levant ; et mes courses « se sont portées si loin vers le levant que j'ai « oublié jusqu'au nom du couchant ; je me suis « vu exposé à une multitude de dangers, dont « je suis sorti couvert de blessures comme si « j'eusse été rencontré par des cohortes ennemies. » On ne peut guère douter effectivement qu'il n'ait parcouru toute la Perse, les régions limitrophes de l'Inde et la Transoxane ; qu'il n'ait été chez les Khazars, dans le Caucase, dans l'Arménie, aussi bien que dans l'empire grec, en Espagne, et dans diverses portions de l'Afrique. Il est impossible de tracer la succession de ses voyages, qui ont dû commencer à peu près avec le 4^e siècle de l'hégire. En l'an 303 (915 et 916 de J.-C.), il était à Isthakhar, dans le Farsistan, l'ancienne Persépolis, où il vit un livre qui contenait le portrait et l'histoire de tous les rois Sassanides. Ce livre, sans doute très-précieux, avait été composé sur des matériaux tirés des archives royales, et traduit du persan en arabe en l'an 113 de l'hégire (732). Le même ouvrage est fréquemment cité par l'auteur anonyme du *Modjmel-Altewarikh*, livre persan composé vers le 12^e siècle de notre ère. Il paraît que peu après Mas'oudy fit un voyage dans l'Inde, sur les côtes orientales de l'Afrique, et à l'île de Madagascar ; car, en l'an 304 (916 et 917 de J.-C.), il partit de cette île, qu'il nomme Kambalou, pour retourner à Sandjar, capitale du pays d'Oman. C'est sans doute avant son départ pour l'Afrique qu'il se lia, à Basrah, avec le célèbre cadi de cette ville, Abou-Khalifah, ainsi que l'atteste Abou'Imahasem ; ce ne put pas être plus tard que l'époque de son retour d'Afrique, car Abou-Khalifah mourut le 13 de rebey 1^{er} de l'an 305 (1^{er} septembre 917) ; c'était un homme fort habile dans la connaissance des généalogies arabes et dans l'histoire des anciens poètes arabes. Il était important pour Mas'oudy, qui n'a pas négligé cette partie intéressante de la littérature et de l'histoire, de connaître ce savant homme. Il est à observer que dans le cours de ses voyages, Mas'oudy avait donné une attention particulière aux juifs, et que partout il avait cherché à connaître personnellement leurs plus habiles docteurs, soit pour s'instruire, soit pour les combattre ; il en fait connaître un grand nombre ; il paraît qu'il avait été dans la Palestine avant l'an 320 de l'hégire (932 de J.-C.), puisqu'il y avait vu le célèbre rabbin de Tibériade, Jean, fils de Zacharie. En l'an 332 (943 et 944) il était à Basrah, où il composa son *Moroudj-eddheheb* ; et il avait alors terminé ses grands voyages. Il fixa ensuite son séjour à Bagdad, mais peu avant sa mort il fut obligé d'abandonner cette ville qu'il aimait et où il était né. Aussi, après en avoir fait l'éloge dans son dernier ouvrage, il dit avec amertume : « Ce pays nous est devenu d'autant

« plus cher, par l'infortune qui nous a obligés « de quitter cette capitale qui nous a vus naître, « où nous avons été élevés, mais dont les coups « du sort nous ont éloignés. » On ignore pour quel motif il fut obligé de fuir sa patrie; mais il est à croire que ce fut à cause de ses opinions religieuses. Il alla chercher un asile en Egypte, où il mourut à Fostath au mois de djoumady 2^e de l'an 345 (septembre ou octobre 956). Nous allons maintenant faire connaître les ouvrages de ce savant historien : 1^o *Akhbar-ezzaman*, etc., ou l'Histoire des siècles passés, des peuples anciens, des générations éteintes et des royaumes anéantis, et que la fortune a fait disparaître. C'est là le premier de ses ouvrages, et c'est certainement celui dont l'acquisition est le plus à désirer. Tous les écrivains orientaux citent avec le plus grand éloge cette histoire universelle qui doit être fort considérable. Selon M. Rasmussen, il existe dans la bibliothèque royale de Copenhague un abrégé de cet ouvrage, il est intitulé *Kitab tarikhh-aldjouman fy mokhtasar akhbar-ezzaman*, c'est-à-dire le Livre des perles recueillies de l'abrégé de l'Histoire des siècles. Ce livre, dont il existe deux exemplaires, n^{os} 762 et 769, dans la bibliothèque de Paris, a été composé dans le 9^e siècle de l'hégire par Schehab-eddin-Ahmed, almokri de Fez. Nous doutons cependant beaucoup que cet ouvrage que nous avons examiné soit véritablement un abrégé de l'*Akhbar-ezzaman* de Mas'oudy. 2^o *Kitab-alaousath*, ou le Livre moyen. Ce livre, qui ne fut composé qu'après le précédent, a aussi rapport à l'histoire ancienne, et il est souvent cité dans le *Moroudj-eddheheb*, particulièrement pour des faits relatifs aux nations turques de la haute Asie. 3^o *Moroudj-eddheheb*, etc., ou les Prairies d'or et les mines de pierres précieuses, présent offert aux rois les plus illustres et aux hommes instruits. C'est l'ouvrage dont nous avons si souvent parlé. L'auteur en donna deux éditions : la première, la seule connue en Europe, fut écrite, comme nous l'avons déjà dit, en l'an 332 de l'hégire. Elle contient 126 chapitres, dont 65 pour l'histoire ancienne des Arabes et des nations étrangères, et 61 pour celle de Mahomet et de ses successeurs; ces chapitres contiennent moins une histoire suivie qu'une collection de faits intéressants, qui n'avaient pas pu trouver place dans ses grands ouvrages historiques, ou qu'il avait appris postérieurement. La bibliothèque de Paris en possédait trois manuscrits, n^{os} 598, 599 et 599 A, tous imparfaits en plusieurs parties; mais depuis peu on a recouvré un manuscrit en deux petits volumes, d'une écriture très-serrée, qui est fort bon et qui contient l'ouvrage complet. Dans le 1^{er} volume des *Notices et extraits des manuscrits* de la bibliothèque de Paris, de Guignes a donné une notice bien insuffisante de ce livre important. Schultens en avait déjà tiré son *Histoire des Jectanides*, publiée en 1740 dans ses *Monumenta antiquissima historię Arabum*.

En l'an 345 (956 et 957 de J.-C.), Mas'oudy donna une nouvelle édition de son *Moroudj-eddheheb*, qui était, à ce qu'il dit, plus que double de la première, et divisée en 350 chapitres. Le commencement de cet ouvrage a été traduit en anglais par A. Sprenger et publié par le comité oriental de Londres (1840, 2 vol. in-8^o). 4^o *Kitab Fonoun-almaarif*, etc., ou Traité de diverses sortes de connaissances et des événements arrivés dans le siècle passé; 5^o *Kitab dekhair-aloloum*, etc., ou les Trésors des sciences, et ce qui s'est passé dans les âges qui ont précédé; 6^o *Kitab alistidzakar*, ou Mémorial de ce qui est arrivé dans les temps antérieurs. Dans tous ses ouvrages, Mas'oudy ne se borne pas à donner le récit matériel de la succession des empires, ou leur description géographique; il se livre à des considérations d'un ordre plus relevé qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un écrivain arabe. « Nous avons « aussi parlé, dit Mas'oudy, des divers systèmes « de gouvernement, soit royal, soit démocratique; des devoirs du roi, soit envers lui-même, « soit envers ses sujets; des différentes manières « de diviser le gouvernement temporel et du « nombre des parties dont il se compose. Nous « avons dit pour quelle raison la royauté a besoin de la religion et la religion de la royauté;... « comment il s'introduit dans l'exercice de l'autorité souveraine des vices qui causent la chute « des dynasties et la destruction des lois et des « religions; quelles sont les causes de destruction qui naissent dans l'intérieur même de la « puissance temporelle et de la religion, et celles « qui sont extérieures et proviennent de dehors; « quelle est la manière de fortifier la puissance « temporelle et la religion; comment l'une de « ces choses peut servir au rétablissement et au « soutien de l'autre quand elle est attaquée par « des causes de destruction, soit internes, soit « externes; de quelle manière on connaît ce remède et comment on en fait usage. Nous avons « indiqué les signes de la félicité d'un empire; le « régime d'administration des provinces, des religions et des armées, suivant ses diverses variétés, etc., etc. » 7^o *Nezhm-aljdauhar*, ou Traité du gouvernement des provinces et des armées; 8^o *Kitab-nezhm alaulam*, ou les Marques indicatives des dogmes fondamentaux disposées dans un ordre convenable; 9^o *Nezhm-aladilah fy osoul-almillet*, ou les Fondements de la religion, rangés dans un ordre méthodique; 10^o *Kitab-almasayl wa alilad fy lmadhahib wa almalal*, ou Questions et difficultés sur les sectes et les religions; 11^o *Kitab-khezain-alدين wa sirr-alalemin*, ou les Trésors de la religion et le secret des savants; 12^o *Almekalat fy osoul-alddianat*, ou Discours sur les dogmes fondamentaux des diverses croyances; 13^o *Kitab sirrah-alhayah*, ou le Livre du secret de la vie; 14^o *Risalet-albeyan fy ismail-alaymat*, ou Traité des noms des imans descendus d'Ally; 15^o *Alakhbar-almas'oudyat*, ou Mas'oudy.

diana; 16° *Kitab-ouasl-almadjalis*, qui traite de la conquête de l'Égypte par les Arabes et de la succession des souverains musulmans de ce pays; 17° *Kitab-takallab-aldoul wa taghayar-alara w-aal-milal*, qui est relatif à la succession des dynasties et aux changements qui surviennent dans les religions; 18° *Kitab-alabanat fy-osoul-aldeyanat*, ou Développements des dogmes fondamentaux de la religion; 19° *Kitab-moukatil foursan al Adjem*, ou Combats des cavaliers d'entre les Persans; livre que Mas'oudy composa pour l'opposer à un autre du même genre, publié par Abou-Obaïdah Maamar, fils d'Almothanna, et intitulé *Combats des cavaliers d'entre les Arabes*; 20° *Kitab-altenbihl ou alischraf*, ou l'Indicateur. Cet ouvrage, dont il se trouve à la bibliothèque de Paris un exemplaire venant de l'ancienne abbaye St-Germain des Prés, n° 337, est un recueil de mélanges sur tous les différents sujets historiques, géographiques, scientifiques et philosophiques qui avaient déjà exercé la plume de l'auteur. On y trouve sur les anciens Persans une foule de renseignements curieux qu'on chercherait vainement ailleurs. Ce fut là certainement le dernier ouvrage de Mas'oudy; car dans le manuscrit que nous possédons on lit qu'il en acheva la rédaction à Mostat en l'an 345 de l'hégire, qui est l'année même de sa mort, sous le califat de Moty et sous le règne de l'empereur des Grecs Constantin, fils de Léon, en l'an 1268 de l'ère des Séleucides. Il remarque seulement qu'en l'année précédente, 344, il avait déjà donné une édition du même livre, qui n'était guère que la moitié de celle-ci. Dans le 8° volume des *Notices et extraits des manuscrits*, Silvestre de Sacy a publié une excellente Notice de cet important ouvrage. Voyez une intéressante *Notice sur la vie et les ouvrages de Mas'oudy*, par Etienne Quatremère (voy. ce nom), Paris, 1839, in-8°. S. M.—N.

MASQUE DE FER (L'HOMME AU). C'est le nom sous lequel on désigne un prisonnier inconnu qui a excité une curiosité d'autant plus vive, qu'il paraît difficile qu'elle soit jamais complètement satisfaite. Ce prisonnier était d'une taille au-dessus de l'ordinaire et de la figure la plus belle et la plus noble (*Siècle de Louis XIV*, ch. 25); il fut conduit, vers 1662 (1), dans le plus grand secret au château de Pignerol, dont St-Mars était gouverneur; il portait pendant la route un masque de velours noir: on avait ordre de le tuer s'il se dévouerait. Il fut amené par St-Mars, en 1686, à l'île de Ste-Marguerite; et on usa dans le trajet des mêmes précautions que la première fois. Le marquis de Louvois alla le voir; il lui parla debout avec une considération qui tenait du respect. C'était le gouverneur qui mettait lui-même les plats sur la table; et il se retirait

ensuite en refermant la porte dont il gardait la clef. Un jour, dit-on, le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était amarré presque au pied de la tour. Un pêcheur ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur s'il avait lu ce qui était sur cette assiette ou si quelqu'un l'avait vue entre ses mains. « Je ne sais pas lire, » répondit le pêcheur; je viens de la trouver, « personne ne l'a vue. » Il fut cependant retenu quelques jours; et le gouverneur lui dit en le renvoyant: « Allez, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire (1). » St-Mars, ayant été nommé gouverneur de la Bastille en 1698, y amena avec lui le prisonnier, toujours masqué. On lui avait préparé un appartement plus commode et meublé avec plus de soin que ceux des autres malheureux qui habitaient ce triste séjour. Il ne lui était pas permis de traverser les cours, et il ne pouvait pas quitter son masque, même devant son médecin. On lui témoignait d'ailleurs les plus grands égards, et on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Il aimait le linge fin et les dentelles, et il était fort recherché sur toute sa personne. Son éducation paraissait avoir été soignée; il charmait ses ennuis par la lecture et en jouant de la guitare. Le médecin de la Bastille rapporta que cet inconnu était admirablement bien fait, et qu'il avait la peau très-fine quoiqu'un peu brune. Il intéressait par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être. Cet inconnu mourut le 19 novembre 1703, sur les dix heures du soir, sans avoir eu une grande maladie. Il fut enterré le lendemain à quatre heures de l'après-midi dans le cimetière de l'église St-Paul. Il était âgé, dit-on, d'environ 60 ans; cependant son acte de décès, dans lequel il est inscrit sous le nom de *Marthioli*, ne lui en donne qu'à peu près 45. Il y eut ordre de brûler tout ce qui avait été à son usage; on fit regratter et blanchir les murailles de la chambre qu'il avait occupée; on poussa les précautions au point d'en défaire les carreaux dans la crainte qu'il ne les eût soulevés pour y cacher quelque billet. Voltaire, à qui l'on a emprunté la plupart des traits qui composent cette notice, remarque qu'à l'époque où le prisonnier fut enfermé, il ne disparut de l'Europe aucun homme considérable;

(1) L'histoire de l'assiette ne serait-elle point une version inexacte de celle de la chemise très-fine, pliée négligemment, sur laquelle le prisonnier avait écrit d'un bout à l'autre, et qu'un frater qui l'aperçut flottant sous la fenêtre de cet inconnu porta tout de suite à M. de St-Mars, qui le pressa vivement de lui dire s'il y avait lu quelque chose? Malgré ses dénégations, le frater fut, deux jours après, trouvé mort dans son lit. Ces détails, et d'autres concernant le séjour du mystérieux prisonnier à l'île de Ste-Marguerite, furent donnés à l'abbé Papon, qui visita cette prison le 2 février 1778, par un officier de la compagnie franche, alors âgé de soixante-dix-neuf ans, dont le père avait été, pour certaines choses, l'homme de confiance de M. de St-Mars, et avait emporté sur ses épaules le corps mort du domestique du prisonnier (Papon, *Hist. générale de Provence*, t. 2, et *Journal des savants*, 1779, déc. p. 778.)

(1) Cette date est sujette à quelques difficultés; St-Mars ne fut nommé gouverneur de Pignerol que lorsqu'on y amena Fouquet, dont l'arrêt n'est que du 20 décembre 1664 (St-Foix, *Réponse au P. Griffet*, p. 126).

et cependant on ne peut pas douter qu'il n'en fût un ; les marques de respect que Louvois lui accordait le prouvent assez. On s'est épuisé en conjectures pour deviner qui était ce personnage mystérieux. Laborde, premier valet de chambre de Louis XV, et qui avait reçu de ce prince bien des preuves de confiance (*voy.* BORDE), lui témoigna le désir de le connaître, et le roi lui répondit : « Je le plains, mais sa détention n'a fait de « tort qu'à lui et a prévenu de grands malheurs ; « tu ne peux pas le savoir. » Le roi lui-même n'avait appris l'histoire du Masque de fer qu'à sa majorité, et il n'en fit jamais confidence à personne. L'auteur des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse* (Pecquet) est le premier écrivain qui ait tenté de lever le voile qui couvre le prisonnier inconnu ; dans ce livre, publié en 1745, il prétend que c'est le comte de Vermandois qui fut arrêté, disait-on, pour avoir donné un soufflet au grand Dauphin ; mais on sait que le comte de Vermandois mourut en 1683 au siège de Courtrai (*voy.* VERMANDOIS). Lagrange-Chancel, dans une Lettre à Fréron, essaye de démontrer que le prisonnier est le duc de Beaufort, et que c'est fausement qu'on l'avait dit tué au siège de Candie (*voy.* BEAUFORT). St-Foix, en 1768, voulut prouver à son tour que c'était le duc de Monmouth que l'on disait décapité à Londres, mais qui aurait été soustrait au supplice (*voy.* MONMOUTH et ST-FOIX). Le P. Griffet, qui exerça l'emploi de confesseur des prisonniers de la Bastille (depuis le 3 décembre 1745 jusqu'en 1764), a examiné ces différentes opinions dans le *Traité des preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, ch. 14 ; et il ajoute que toutes les probabilités sont pour le comte de Vermandois. Voltaire a démontré (*Dictionnaire philosophique*, article ANA, Anecdotes), que le prisonnier inconnu ne pouvait être aucun des personnages qu'on vient de citer, mais ne dit pas qui il était. « Celui « qui écrit cet article, ajoute-t-il, en sait peut- « être plus que le P. Griffet et n'en dira pas da- « vantage. » Voltaire n'ignorait sans doute pas que le bruit avait couru que le prisonnier était un comte Girolamo Magni (ou Mattioli), premier ministre du duc de Mantoue, enlevé de Turin en 1685 (ou plutôt en 1679), par ordre du cabinet de Versailles, parce qu'on craignait que son habileté ne fit échouer les négociations entamées avec la cour de Piémont ; mais ce bruit a dû lui paraître trop invraisemblable pour qu'il y donnât la moindre attention ; Dufens l'a néanmoins reproduit en 1789 dans sa *Correspondance interceptée* (Lett. 6), et de nouveau en 1806 dans les *Mémoires d'un voyageur qui se repose* (t. 2, p. 204 à 210) ; et deux autres écrivains, en 1801 et 1802, ont essayé d'établir ce système avec un grand appareil de pièces justificatives (1). Enfin l'abbé

Soulavie, rédacteur des *Mémoires du maréchal de Richelieu*, y a inséré (t. 3, p. 75) une *Histoire du Masque de fer*, écrite par son gouverneur. Cette pièce avait, dit-on, été remise par le régent à sa fille, qui la communiqua au maréchal. D'après cette *Histoire* (1), le Masque de fer serait un frère jumeau de Louis XIV. Pendant la grossesse de la reine, deux pâtres étaient venus annoncer à Louis XIII que la reine mettrait au monde deux Dauphins, dont la naissance occasionnerait une guerre civile qui bouleverserait tout le royaume ; et ce prince avait pris sur-le-champ la résolution de faire disparaître celui qui naîtrait le second, afin de prévenir les troubles. Dans le tome 6 des mêmes *Mémoires*, l'abbé Soulavie publia de *Nouvelles considérations sur le Masque de fer* ; il s'y attache à démontrer l'authenticité de la pièce qu'on vient de citer, et, en même temps, à réfuter l'opinion qu'un certain parti cherchait à accréditer, que le prisonnier inconnu était le fruit d'un commerce criminel de la reine avec le duc de Buckingham. Ce dernier système a été réfuté suffisamment à l'article ANNE D'AUTRICHE (*Voy.* aussi le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, t. 1, p. 143). Lors de la destruction de la Bastille en juillet 1789, il ne manqua pas de curieux qui cherchèrent dans les archives de cette forteresse à découvrir quelques notices qui pussent répandre du jour sur ce problème historique. Dans le dernier numéro du journal intitulé *Loisirs d'un patriote français* (page 386) daté du 13 août 1789, on cite une note écrite sur « une « carte, qu'un homme curieux de voir la Bastille « prit au hasard avec plusieurs papiers. La carte « contient le n° 64389000 (chiffre inintelligible) et « la note suivante : *Fouquet, arrivant des îles « Ste-Marguerite avec un masque de fer.* Ensuite « trois x... x... x... et au-dessous *Kersadion.* » Le journaliste atteste avoir vu la carte, et cherche à prouver la vraisemblance de ce système. Pour compléter la bibliographie de ce prisonnier inconnu, nous indiquerons : le roman de M. Regnault-Warin, intitulé *l'Homme au masque de fer*,

Roux-Fazillac, Paris, Valade, an 9, in-8° de 142 pages ; et la *Véritable clef de l'histoire de l'Homme au masque de fer*, in-8° de 11 pages, contenant, avec divers développements, une lettre signée Reth, au général Jourdan, datée de Turin, 10 nivôse an 11 (31 déc. 1802). L'auteur, que l'on croit être le baron de Servières, ne cite point l'ouvrage de Roux-Fazillac, mais il a évidemment puisé aux mêmes sources ; il donne quelques détails qui avaient échappé au premier, surtout relativement à la personne et à la famille de ce Mattioli (Ercole-Antonio), né à Bologne le 1^{er} décembre 1640, reçu docteur en droit à l'université de la même ville le 16 juillet 1669, et auteur de plusieurs ouvrages imprimés en italien. La plus ancienne trace de son histoire et de ce système d'explication est dans une lettre italienne écrite de Mantoue, en 1686, et dont l'original se trouve à la bibliothèque de Paris, selon Senac de Meilhan. Une traduction authentique de cette lettre parut, en 1770, dans le *Journal encyclopédique* (août, p. 132), et en 1779 dans le *Journal de Paris*. Meilhan ajoute que cette anecdote se trouva, en 1782, dans les papiers du marquis de Prie, à Turin. Un article signé C. D. O., dans le *Magasin encyclopédique* de 1800 (6^e ann., t. 6, p. 472-484), apporte encore à l'appui de ce système de nouvelles considérations et des rapprochements qui peuvent faire impression.

(1) Elle se retrouve dans la *Correspondance* de Grimm, t. 16, p. 234 ; mais on y dit qu'elle a été découverte par Laborde, dans les papiers du maréchal de Richelieu.

(1) Voyez les *Recherches historiques et critiques sur l'Homme au masque de fer*, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier, ouvrage rédigé sur des matériaux authentiques, par

en 4 vol. in-12, publié en 1804, et dont la 4^e édition a paru en 1816. Ce roman est précédé d'une dissertation en 28 pages, où l'auteur essaye de prouver que ce personnage mystérieux était fils de Buckingham et d'Anne d'Autriche. Il va même jusqu'à donner le portrait du prisonnier. — *Histoire de l'Homme au masque de fer*, tirée du Siècle de Louis XIV, par Voltaire, 1783, in-12 de 32 pages, contenant quelques détails fournis par Linguet; — *le Véritable Masque de fer*, d'après les archives de la Bastille, 1789, in-8^o de 8 pages, l'auteur veut que le prisonnier soit Monmouth; — *Histoire du fils d'un roi, prisonnier à la Bastille, trouvée sous les débris de cette forteresse*, 1789, in-8^o de 16 pages. L'auteur dit que c'était le comte de Vermandois; — *l'Homme au masque de fer dévoilé*, d'après une note trouvée dans les papiers de la Bastille, 1789, in-8^o de 7 pages. L'auteur croit que c'est Fouquet (mais voy. FOUQUET); *Recueil fidèle de plusieurs manuscrits trouvés à la Bastille, dont un concerne spécialement l'Homme au masque de fer*, le tout pour servir de supplément aux trois livraisons de la Bastille dévoilée, 1789, in-8^o de 32 pages. Ce prisonnier serait le comte de Vermandois. — *Le véritable Homme dit au masque de fer, ouvrage dans lequel on fait connaître, sur des preuves incontestables, à qui ce célèbre infortuné dut le jour, quand et où il naquit*, par M. de St-Mihiel, Strasbourg, 1790, in-8^o. L'auteur adopte et défend assez mal le système d'un mariage secret d'Anne d'Autriche avec le cardinal Mazarin, dont le prisonnier serait le fils. — *Mélanges d'histoire et de littérature*, Paris, Gratiot, 1817, in-8^o. On y trouve une *Dissertation sur le prisonnier au masque de fer* (p. 77, 156). L'auteur y discute judicieusement les divers systèmes mis en avant jusqu'alors, même celui du chevalier de Taulès (1), consul de France en Syrie, l'an 1771, qui, dans un mémoire manuscrit, cherche à prouver que l'Homme au masque de fer était un patriarche des Arméniens nommé Awedik, enlevé de Constantinople à l'instigation des jésuites, plusieurs années après la mort du cardinal Mazarin. Il n'a pas de peine à réfuter cette fable et finit par dire : « Après un examen impartial et avoir pesé toutes les circonstances, « je ne puis douter qu'il n'ait été le fils d'Anne « d'Autriche, mais sans pouvoir déterminer à « quelle époque il était né. » Ce volume, au surplus, destiné à faire suite aux trois volumes in-8^o publiés en 1815, n'est guère qu'une réimpression de la plus grande partie des *Mélanges d'histoire, de littérature, etc., tirés d'un portefeuille* (par M. Crawford), 1809, in-4^o; et ce volume in-4^o fait suite aux *Essais sur la littérature française*, publiés en 1803, 2 vol. in-4^o. Dans l'in-4^o de

1809, ce morceau est précédé par cet avertissement : « J'ai déjà écrit sur ce prisonnier un article en anglais publié en 1790; mais je ne « connaissais alors ni l'ouvrage de M. de Fazillac, « ni le mémoire manuscrit de Taulès. » — *Histoire de l'Homme au masque de fer*, par J. Delort, Paris, 1826, in-8^o; — *Histoire authentique du prisonnier d'État connu sous le nom du Masque de fer, extraite de documents trouvés aux archives des affaires étrangères du royaume*, traduite de l'anglais d'Ellis, Paris, 1830, in-8^o; — *l'Homme au masque de fer*, par Paul Lacroix (bibliophile Jacob), Paris, 1837, in-8^o; les *Mensonges politiques, ou Révélations des mystères du Masque de fer et de Louis XVII*, par M. Paul Lecoq, Paris, 1847, in-8^o; — *Histoire de l'Homme au masque de fer*, par M. Letourneur, Paris, 1849, in-8^o. Quoi qu'il en soit des publications mises au jour au sujet de l'homme au Masque de fer, aucune des hypothèses émises jusqu'à ce jour ne saurait être admise comme vérité. L'homme au masque de fer est resté et restera, suivant toutes les probabilités, un mystère historique qui ne sera jamais éclairci, ni même expliqué d'une manière plausible, quelles que soient les recherches qui pourront être faites. W—s.

MASQUELIER (LOUIS-JOSEPH), graveur, naquit à Cisoing, près de Lille, le 21 février 1741. Son talent se décèla dès l'enfance, et le fit admettre très-jeune dans l'école de Lebas, alors le premier des professeurs de gravure de Paris. Plein de goût et d'application, Masquelier sut rendre sa pointe en même temps légère, ferme et brillante. Après avoir exécuté, sous les yeux et la direction de son maître, plusieurs ouvrages, il se livra seul à l'impulsion de son talent, et se fit connaître avantageusement du public. Parmi ses nombreuses productions, on citera toujours sa *Marine*, d'après Vernet, et sa jolie gravure d'un fini et d'un piquant parfait, d'après un tableau de Diétricy. Associé avec M. Née, son ami, aussi élève de Lebas, on vit naître, de l'accord de leurs talents, les trente-six premières livraisons des *Tableaux de la Suisse*, à raison de six gravures in-folio par livraison. Bientôt l'infatigable Masquelier, variant et multipliant son burin, grava, pour son compte particulier, les *Garants de la félicité publique*, d'après St-Quentin, et les *Vœux du peuple confirmés par la religion*, d'après Monnet. Ces estampes furent aussitôt suivies de deux grandes *Vues d'Ostende*, d'après les tableaux de Lemai, et de cinq autres planches pour le Voyage de la Pérouse. Aucun genre de gravure ne fut étranger à Masquelier : un des premiers il essaya de graver à l'imitation du lavis, et obtint un succès complet. Après avoir promené son burin du paysage à l'histoire, des batailles aux marines, on le vit graver, pour s'amuser, de charmantes petites planches de sa composition, qui, dans leur exécution brillante et facile, sont empreintes du feu du génie. Mais ce qui mit le comble à sa réputation fut l'immense entreprise de la superbe *Ga-*

(1) Le *Mémoire* de J. de Taulès a été imprimé à Paris en 1825, in-8^o, sous le titre : *l'Homme au masque de fer, mémoire historique où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux et où l'on démontre que ce prisonnier fut une victime des jésuites*.

lerie de Florence, dont il prit la direction ; ouvrage dans lequel il a lui-même gravé plusieurs tableaux, statues, bas-reliefs ou camées, et qui lui valut une médaille d'or, décernée par le gouvernement en 1802, lorsqu'il en exposa les vingt-trois premières livraisons. Ce grand monument des arts, un des plus considérables de la librairie, touchait à sa fin, lorsqu'une apoplexie vint frapper Masquelier, à l'âge de 70 ans, le 26 février 1811.

D—os.

MASQUELIER (NICOLAS-FRANÇOIS-JOSEPH, dit le jeune), graveur, de la même famille que le précédent, naquit le 20 décembre 1760, au Sars, à cinq lieues de Lille : fils d'un simple jardinier, il eut le bonheur de trouver dans M. Fourmestaux d'Hollebecque un protecteur qui prit soin de son éducation. Il entra dans l'école gratuite de dessin de Lille, et y reçut les leçons de Guéret et de Watteau. Après qu'il eut remporté tous les prix de l'école, les magistrats de la ville, de concert avec M. d'Hollebecque, lui fournirent les moyens d'aller achever son éducation à Paris. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il arriva dans la capitale, où il fut accueilli par Masquelier l'ainé, qui lui enseigna les principes de la gravure. Convaincu que le dessin était une des parties les plus essentielles de son art, il suivait avec assiduité les leçons de l'Académie de Paris, où il obtint plusieurs distinctions honorables. Ses principaux ouvrages sont : 1^o un *Intérieur de corps de garde hollandais*, d'après Leduc ; 2^o *César jetant des fleurs sur le tombeau d'Alexandre*, d'après Séb. Bourdon ; 3^o l'*Extrême-onction*, d'après Jouvenet ; 4^o un *Christ à la Colonne*, d'après un tableau de Vouet, faussement attribué à Lesueur. Ces quatre planches font partie du *Musée français*, publié par Robillard et Laurent. Il avait gravé les eaux-fortes de différentes planches de ce recueil, ainsi que plusieurs bas-reliefs et camées pour la Galerie de Florence. Il était occupé à graver, pour cette dernière collection, un tableau de Piètre de Cortone, représentant la *Chasteté de Joseph*, lorsqu'il succomba, le 20 juin 1809, aux suites d'une phthisie pulmonaire. C'est à cet artiste que M. Lescallier avait confié l'exécution d'une partie des planches de son *Dictionnaire de marine*. Les estampes que Masquelier le jeune a exécutées pour le *Musée français*, ne peuvent être mises au premier rang des gravures de ce bel ouvrage : la touche en est molle, le burin sans précision et sans netteté, et l'on y désirerait plus de couleur.

P—s.

MASSA (NICOLAS), célèbre médecin du 16^e siècle, était né à Venise, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès. Il y enseigna aussi l'anatomie ; et le traité qu'il a laissé sur cette science, quoique renfermant plusieurs graves erreurs, ne lui en a pas moins mérité une place parmi les plus grands anatomistes. Il s'appliqua au traitement des maladies vénériennes ; et, à l'exemple de Béranger de Carpi (voy. JACQUES BÉRANGER), il

y employa utilement les frictions mercurielles. Il parvint à un âge fort avancé, fut affligé dans sa vieillesse par la perte de la vue, et supporta cette privation avec beaucoup de courage et de résignation. Il mourut en 1563, ou, selon d'autres, en 1569 ; cette dernière date est celle de l'érection du tombeau que sa fille lui fit élever dans l'église St-Dominique. Riolan et quelques autres anatomistes ont attribué à Massa la découverte des muscles pyramidaux ; mais Éloy (*Dictionnaire de médecine*) croit que le seul qu'il ait trouvé est le muscle *cremaster*. Il a décrit le premier, avec exactitude, la cloison du scrotum et les canaux des caroncules au travers desquels les urines sont filtrées. Il a poussé plus loin que tous ses prédécesseurs les recherches sur la vessie ; mais il était réservé à Lieutaud de donner une exacte description de cet organe (Voy. l'*Hist. de l'anat.*, par M. Portal.) Massa a découvert que la langue est musculeuse et couverte d'une double enveloppe ; enfin il s'est attaché particulièrement à observer et à décrire les divers accidents produits par le mal vénérien, ayant disséqué à cet effet les cadavres d'un grand nombre d'individus morts de cette affreuse maladie. On a de lui : 1^o *Liber de Morbo gallico*, Venise, 1532, 1539, in-4^o ; Lyon, 1534, in-8^o ; nouvelle édition augmentée d'un traité : *De potestate ligni indici*, etc., Venise, 1563, in-4^o. C'est un ouvrage très-intéressant. Luvigini l'a inséré dans son *Recueil des écrivains qui ont traité de la même matière*, t. 1, p. 36 ; et il a dédié cette collection à Massa lui-même, comme à l'homme qui avait rendu le plus de services en contribuant à diminuer les effets de ce redoutable fléau (voy. LUVIGINI). 2^o *Anatomia liber introductorius*, Venise, 1536, 1539, 1559, in-4^o. On y trouve, entre autres choses neuves, le détail de l'opération césarienne qui ne fut pratiquée en France que près de cinquante ans plus tard. 3^o *De febre pestilentiali, petechiis, morbillis, variolis et apostematibus pestilentialibus, ac eorum omnium curatione*, etc., ibid., 1540, 1556, in-4^o ; 4^o *Epistolæ medicinales*, ibid., 1542, t. 2, 1550, in-4^o ; Lyon, 1557, in-fol. ; Venise, 1558, in-4^o ; 5^o *Examen de venæ sectione et sanguinis missione in febribus ex humorum putredine ortis*, etc., ibid., 1560, 1568, in-4^o. Portal a consacré à Massa, dans le tome 1^{er} de son *Histoire de l'anatomie*, un article fort curieux, dans lequel il signale ses erreurs et fait l'énumération de ses principales découvertes.

W—s.

MASSABIAU (JEAN-ANTOINE-FRANÇOIS), conservateur de la bibliothèque Ste-Geneviève, à Paris, était né à Figeac, le 21 octobre 1765. Il fit de brillantes études à Troyes, et d'écuyer devint maître dans la même institution. Si, entraîné par le torrent, il prit quelque part à la révolution de 1789, ce fut pour sauver beaucoup de victimes. Chargé de missions difficiles, il sut être à la fois ferme et modéré. Des habitants de Sarlat s'étant

portés à des actes répréhensibles, Massabiau se présenta, sans escorte et sans armes, au milieu d'une population dont l'effervescence tomba devant tant de confiance. En 1794, comme l'ordre commençait à renaître, on ouvrit une école normale. Parmi les jeunes gens qui s'y rendirent de tous les points de la France, on distingua Massabiau, dont les réponses sont consignées dans les procès-verbaux de cette école. Il était lié avec Alibert, Laromiguière, Burnouf, Daunou, Dus-sault, Lechevalier, justes appréciateurs de son mérite. C'était un de ces hommes modestes à qui il ne faudrait que plus de savoir-faire pour avoir des prôneurs. Aussi travaillait-il beaucoup ses ouvrages et peu ses succès. Les mathématiques, les lettres, la morale, la haute politique, ont tour à tour occupé le temps qu'il ne consacrait pas à des travaux bibliographiques. Penseur profond, écrivain correct, il alliait deux qualités rarement réunies : l'érudition et le goût. Massabiau mourut à Paris le 22 septembre 1837. Il a droit aux regrets des gens de bien pour l'intégrité de ses mœurs et l'amenité de son caractère. On a de lui : 1° *Essai sur les nombres approximatifs*, Paris, an 7, in-8° (anonyme) ; 2° *Du rapport des diverses formes du gouvernement avec les progrès de la civilisation, discours politique et moral*, Paris, an 13 (1805), in-8° ; 3° *Ode à Napoléon Bonaparte*, Paris, 1805, in-4° ; 4° *la Sainte-Alliance*, ode, Paris, 1817, in-4° ; 5° *De la division des pouvoirs exécutif et législatif dans la monarchie*, Paris, 1817, in-8° ; 6° *La liberté des journaux impossible avec le système représentatif*, Paris, 1818, in-8° ; 7° *De l'esprit des institutions politiques*, Paris, 1821, 2 vol. in-8° ; nouvelle édition, Paris, 1837, 2 vol. in-8° ; 8° *Quelques observations sur le projet de loi relatif aux successions, présenté à la chambre des pairs, dans la séance du 10 février 1826*, Paris, 1826, in-8° (anonyme) ; 9° *la République sous les formes de la monarchie, ou Nouveaux éléments de la liberté politique, sommairement exposée suivant la méthode des géomètres*, Paris, 1832, in-8° (anonyme) ; 10° *Mémoire sur l'art d'organiser l'opinion*, Paris, 1835, in-8° ; 11° *le Médiateur, ou Nouveau projet d'un système constitutionnel*, Paris, 1836, in-8° ; 12° des articles de politique et de critique dans le *Moniteur* et le *Journal des Débats* ; 13° un *Mémoire historique sur l'esclavage civil dans l'Europe moderne et spécialement en France*, imprimé dans le *Journal de l'Institut historique* (juillet 1835). Massabiau a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. — MASSABIAU (Jean-Jacques), frère du précédent, né en 1767, fut professeur de mathématiques spéciales au collège de Rodez et mourut en 1827. On a de lui un *Essai d'arithmétique*, Rodez, 1820, in-8°.

Z.

MASSAC (PIERRE-LOUIS DE), agronome, né le 25 août 1728 à Hunet, village près de Tonneins, dans l'Agénois, vint achever ses études à Paris, et se fit recevoir avocat au parlement. Il renonça au barreau pour partager son temps entre l'agri-

culture et le travail du cabinet. Il mourut au plus tard en 1779 (1) ; il était membre de l'académie de Toulouse et de la société d'agriculture de Limoges. On a de lui : 1° *Discours relatif à l'agriculture*, Paris, 1753, in-12. On trouve à la suite un Mémoire, par M. Sélébran l'aîné, sur l'utilité de l'établissement d'un prix d'encouragement dans chaque paroisse du royaume. 2° *Recueil d'instructions et d'amusements littéraires*, Amsterdam (Paris), 1765, in-12 ; 3° *Mémoire sur la manière de gouverner les abeilles dans les nouvelles ruches de bois*, ibid., 1766, in-12 ; 4° *Mémoire sur la qualité et l'emploi des engrais*, ibid., 1767, in-12. — La société d'agriculture de Berne lui décerna une médaille d'or, en l'invitant à étendre son travail ; mais l'auteur étant mort, ce fut son frère, Raimond de MASSAC, receveur de rentes à Paris, qui publia la nouvelle édition, à la suite de laquelle il joignit l'ouvrage précédent, sous ce titre : *Recueil d'instructions économiques*, 1779, in-8°. On doit encore à ce dernier un *Manuel des rentes*, Paris, 1777, in-12, et un *Traité des immatricules*, ibid., 1779, in-8°. — Un autre Raimond de MASSAC, dans le 16^e siècle, a publié : *De lymphis Pugeacis Poema*, 1600, in-8°, mis en vers français, sous ce titre : *les Fontaines de Pougues*, par Ch. de Massac, Paris, 1605, in-8°. W-s.

MASSALA ou MESSA-HALLACH. Voyez MACHA-ALLAH.

MASSALSKI (IGNACE), issu des kniaz ou princes russes de Massalsk, élevé de bonne heure à l'évêché de Wilna, se mit en 1764, avec son frère, grand général de Lithuanie, à la tête d'une faction opposée au prince Stanislas Radzivil. A cette époque orageuse, où il s'agissait d'envoyer des nonces à la diète d'élection, on s'était concerté afin de prévenir les troubles sur les députés et les juges que l'on devait choisir. Pendant que Radzivil se confiait à cet arrangement, les Massalski séduisaient ou effrayaient les diétines et aucun des nobles que le prince de Radziwil avait proposés ne fut élu. Comme celui-ci prenait des mesures pour se venger, l'évêque Massalski fit sonner le tocsin à Wilna. Ayant donné des armes aux habitants, il changea en fort sa cathédrale, forma contre Radziwill une confédération qu'il fit d'abord signer par son clergé et qu'il prêcha à la manière des croisades. Ces mesures intérieures ne suffisant point à son zèle, il réclama le secours des Russes, qui saisissaient avec empressement toutes les occasions de s'immiscer dans les affaires de la Pologne. Cependant Radziwill reprit le dessus en Lithuanie. Les jésuites ayant été supprimés en Pologne (1773), la diète nomma une commission pour administrer leurs biens dans l'intérêt de l'éducation publique. L'évêque Massalski fut placé à la tête de cette com-

(1) Le *Dictionnaire universel* de Chaudon et Delandine place la mort de Massac à l'année 1780; l'auteur de la *Bibliographie agronomique* la recule jusqu'en 1789. Ce dernier l'a confondu avec Raimond de Massac.

mission qui dilapida les biens sans garder aucune mesure de pudeur ni de justice. A la diète de quatre ans, l'évêque Massalski se déclara hautement contre le projet d'améliorer les institutions de la Pologne, et ce fut malgré lui que l'on adopta la constitution du 3 mai 1791. Il n'est point surprenant qu'il ait été un des premiers qui adhèrent à la confédération de Targowitzé, acte de rébellion qui anéantissait la constitution pour favoriser les desseins de l'impératrice Catherine. En 1793, une diète ayant été convoquée à Grodno, plusieurs nobles qui avaient signé la confédération de Targowitzé s'aperçurent qu'on les avait trompés, et que les intrigants, au lieu de protéger les libertés publiques, comme ils s'en vantaient, ne cherchaient qu'à servir les intérêts de la Russie; ils déplorèrent franchement leur erreur. Cette confédération devenant inutile à Catherine, qui avait atteint son but, l'évêque Massalski et ceux de son parti proposèrent à la diète de Grodno de dissoudre la confédération, qui n'était plus assez docile. La plupart des membres de la diète soupçonnèrent Massalski d'avoir une arrière-pensée. La véritable intention de ce prélat ne se manifesta que trop clairement lorsqu'il se chargea de signer le traité de partage que la Russie imposait à la diète. La majorité lui représentant que par ses serments elle s'était engagée à maintenir l'intégrité du royaume, Massalski et Kossakowski, autre évêque traître à sa patrie, osèrent dire qu'il y avait des circonstances où l'on pouvait transiger avec la religion du serment. La justice divine ne permit point que Massalski jouît longtemps du fruit de ses trahisons et de son impiété. Les habitants de Varsovie s'étant soulevés le 18 avril 1794 contre leurs oppresseurs, on trouva dans les bureaux du général russe Igleszœm la liste des hommes vendus à la Russie. On pense bien que le nom de Massalski y occupait une des premières places. Il fut arrêté, et le peuple demanda sa mort à grands cris. On crut que, sous prétexte d'instruire son procès, on avait intention de le sauver; le peuple l'arracha de la prison où il était enfermé, et le pendit devant l'église des Bernardins le 27 juin 1794. G—y.

MASSARD (JEAN), graveur en taille-douce, né en 1740 à Belesme (département de l'Orne), semblait destiné à la vie obscure d'un laboureur, quand, trouvant l'occasion de se rendre à Paris avec un de ses parents, il se hâta de la saisir. Arrivé dans cette capitale, il s'y plaça chez un libraire qui employait à l'embellissement de ses éditions beaucoup de graveurs en vignettes. La vue de ces petites estampes, que le talent spirituel et fin des Cochin et des Aliamet avait alors mises à la mode, inspira au jeune Massard le désir d'étudier les arts du dessin. Ce ne fut pas sous d'habiles maîtres qu'il apprit à manier le crayon : il s'y exerça de lui-même avec une admirable persévérance, et, après avoir reçu

quelques leçons d'un graveur médiocre nommé Martinet, il travailla avec succès aux nombreuses vignettes dont celui-ci avait l'entreprise. Mais ce genre d'occupation, quoique assez lucratif, ne pouvait convenir longtemps à un jeune artiste qui avait le sentiment du beau, et J. Massard eut bientôt l'heureux courage d'entreprendre, pour son propre compte, des travaux plus dignes de lui. Les estampes de la *Famille de Charles I^{er}* et de *La plus belle des mères*, d'après Van Dyck, le placèrent, dès son début, au rang de ses plus célèbres émules, les *Strange*, les *Wille*, les *Porporati*. Il grava ensuite avec une égale habileté plusieurs tableaux de Greuze, entre autres *la Mère bien-aimée*, *la Dame bienfaisante*, *la Cruche cassée*, *la Vertu chancelante*, et, quelques années après, il mit le sceau à sa réputation par la *Mort de Socrate*, d'après un des plus beaux tableaux de David. On ignore pourquoi un artiste dont le burin avait produit des ouvrages si remarquables et que l'ancienne académie de peinture avait admis dans son sein sous le règne de Louis XVI ne fut pas nommé membre de l'Institut en 1796, époque où ce corps, créé par la convention nationale, reçut sa première organisation. On suppose que les opinions religieuses de cet homme modeste et sans ambition lui avaient nui dans l'opinion des gouvernants. Il ne fut pas d'ailleurs le seul académicien en réputation qui éprouvât cette injustice : les ex-conventionnels Sieyès et Lakanal entrèrent des premiers à l'Institut, et ni Delille ni Marmontel n'y furent alors appelés. Les événements de 1814 ayant permis à J. Massard de reprendre le titre de *graveur du roi*, qu'il avait avant la révolution, ce vieillard crut devoir le mériter de nouveau par des marques de son attachement à la famille royale. Ce fut dans cette intention qu'il fit paraître les portraits de Louis XVIII, de Monsieur, comte d'Artois, et de l'empereur Alexandre, qui avait si puissamment contribué au retour des Bourbons en France. Grâce à une santé robuste, il put continuer ses travaux jusqu'à un âge très-avancé, et, sans une chute grave qu'il fit un jour, au sortir de la messe, il aurait probablement prolongé son existence au delà de l'année 1822, qui fut celle de sa mort. Aux ouvrages de J. Massard, que nous avons cités, il faut ajouter *Adam et Eve*, d'après Cignani; *Agar et Abraham*, d'après Girardon; *Erigone*, d'après Miéris, le *Ravissement de St-Paul*, d'après le Dominiquin; *la Vierge au Berceau*, d'après Raphaël, et enfin un certain nombre de portraits dont Van Dyck et Rembrandt lui avaient fourni les modèles. Cet artiste, qui, dans ses travaux, employait hardiment l'eau-forte, sans jamais abuser de ce moyen expéditif, joignait à la correction du dessin une riche variété de tailles, toujours appropriées à la nature des objets, et il possédait à un très-haut degré le sentiment de la couleur. C'est par cette dernière qualité qu'il se distingue des autres graveurs de

son temps, qui attachaient plus de prix à l'éclat du burin qu'à la vérité de l'imitation. F. P—T.

MASSARD (JEAN-BAPTISTE-RAPHAËL-URBAIN), graveur français, fils du précédent, né à Paris en 1775. Il fréquenta l'atelier du peintre David et étudia successivement le dessin et la peinture, puis s'adonna à la gravure sous l'habile direction de son père. Il fit les progrès les plus rapides; il obtint la première médaille à l'exposition de 1810 pour sa gravure représentant Ste-Cécile, St-Paul, Ste-Madeleine, St-Augustin et les évangélistes, d'après Raphaël, planche qu'il dédia à l'impératrice, et une deuxième médaille en 1817 pour son *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce*, d'après Girodet. Ces deux gravures firent la réputation de Raphaël-Urbain Massard, réputation qui ne fit que grandir par de nouvelles œuvres. Sa gravure du portrait du roi Louis XVIII, par Gérard, lui valut la croix de la Légion d'honneur en 1824, et, si les portes de l'Institut ne s'ouvrirent pas pour lui, c'est que le défaut de vacance dans une section qui ne compte que quatre membres ne lui permit pas de concourir pour un honneur dont il était assurément digne. Raphaël-Urbain Massard est mort le 29 septembre 1849. Entre les nombreuses gravures de cet habile artiste, il faut citer : la *Sainte Famille du palmier* et la *Madona della Seggiola*, d'après Raphaël; *Apollon et les Muses*, d'après le tableau de Romano qui est dans la galerie de Florence; *Mona Lisa*, d'après Léonard de Vinci; la *Charité*, d'après André del Sarto; *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrège; *Hercule enfant étouffant les serpents*, d'après Annibal Carrache; *St-Paul prêchant à Ephèse*, d'après Lesueur; le *Denier de César*, d'après Titien; l'*Enlèvement des Sabines*, d'après David; les *Funérailles d'Atala*, d'après Girodet; *Homère aveugle*, d'après Gérard; la *Cananéenne aux pieds de Jésus*, d'après Drouais; portrait de Napoléon I^{er}, portrait du maréchal duc de Feltre. Massard a gravé un grand nombre de figures d'après l'antiquité pour le musée de Landon (voy. ce nom), fourni plusieurs planches aux éditions de Virgile et de Racine données par Didot, et publié avec son frère (voy. ci-après) les œuvres de Nicolas Poussin. La touche de Massard est pleine de correction et de noblesse; elle reproduit heureusement l'esprit des originaux, mais elle pèche souvent par un peu de froideur. — MASSARD (Jean-Baptiste-Louis), frère aîné du précédent, né à Paris en 1774, mort en 1810, a laissé quelques gravures estimées, notamment *Madeleine au Crucifix*, d'après P. Seghers; portrait de François I^{er}, d'après Titien; la *Vierge au Linge*, d'après Raphaël. Z.

MASSAREDO. Voyez MAZAREDO.

MASSARI (LUCIO), peintre bolonais, né en 1569, fut élève de Passerotti et des Carrache. Doué d'un esprit agréable, adonné au théâtre et à la chasse plus qu'aux études sérieuses de la peinture, il ne se livrait au travail que par inspiration. C'est pourquoi ses ouvrages sont peu nom-

breux; mais ils sont faits de verve, gracieux, finis, et d'une couleur pleine d'éclat et de goût. Sa manière se rapproche davantage de celle d'Annibal Carrache que de Louis. Il copia, avec une grande supériorité, les ouvrages du premier. A l'exemple de ce maître, il s'était rendu à Rome, où il demeura pendant quelque temps occupé à copier les plus beaux restes de la sculpture grecque. On voit parfois briller dans ses ouvrages l'inspiration et la chaleur de Passerotti, son premier maître; mais on y remarque le plus souvent cette amabilité qu'il tenait de l'Albane, son intime ami, avec lequel il fut uni d'études, de travaux, et habita longtemps. Le *St-Gaëtan* qu'il a peint pour les théatins présente une gloire d'anges d'une grâce exquise et qui semble peinte par l'Albane. Les beautés que rassemble son *Noli me tangere*, que l'on voit aux Célestins, placent ce tableau parmi les plus remarquables de ce maître. Son *Mariage de Ste-Catherine*, qui existe dans l'église de St-Benoît, ne lui est pas inférieur. Les divers tableaux qu'il a peints dans le cloître de St-Michel aux Bois sont remplis de parties de la plus grande élégance. Lorsqu'il eut à exécuter des sujets tragiques ou terribles, il les traita sans cette grande étude du nu et du raccourci dont la plupart des artistes font vanité, mais avec une véritable intelligence de l'art. Il y déploya une belle composition, un coloris plein de force, un esprit grand et fier, et il sut en diminuer l'horreur en y introduisant des figures de femmes sveltes et pleines de grâce. Tel est son *Massacre des Innocents*, dans le palais de Buonfigliuoli, et la *Venue du Christ*, aux Chartreux, tableau terrible par la quantité, la variété et l'expression des figures, le feu pittoresque qui règne dans tout l'ensemble, et auquel il n'est aucune production de l'Albane qu'on puisse préférer. On connaît encore de Massari plusieurs tableaux de chevalet, d'un dessin toujours satisfaisant et d'un coloris qui n'est pas dépourvu d'agrément, bien que l'on désire parfois une dégradation plus grande des teintes dans le fond de ses tableaux. Parmi ses nombreux élèves, on cite Sébastien Brunetto, qui annonçait les plus heureuses dispositions, mais qui mourut à la fleur de son âge, et le Bolonais Antoine Renda. Massari mourut en 1633. P—s.

MASSARIA (ALEXANDRE), l'un des médecins les plus savants de son temps, né vers 1510 à Vicence, d'une famille honnête, eut pour précepteur un habile grammairien qui lui fit faire des progrès rapides dans les langues et la littérature anciennes. Il continua ses études à l'université de Padoue, et, après avoir achevé ses cours de philosophie, il s'appliqua tout entier à la médecine et à l'anatomie, sciences dans lesquelles il eut pour maîtres Fracastorius et le célèbre Fallope. Dès qu'il eut reçu le laurier doctoral, il revint à Vicence, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès. Admis à l'académie olympique de cette ville, il se chargea d'y expliquer

l'anatomie et le traité des météores d'Aristote. Après avoir secouru sa ville natale dans l'horrible contagion qui la désola en 1576, et qui enleva les deux tiers des habitants, il fut appelé à Venise en 1578, et céda aux instances de quelques amis, peut-être aussi au désir de paraître sur un plus grand théâtre : il y acquit bientôt une réputation brillante, et, quoique fort désintéressé, amassa des richesses dont il sut faire un noble usage. Il fut nommé en 1587 à la chaire de médecine de l'université de Padoue qu'avait résignée le fameux Mercoriali, et se montra digne de lui succéder. Sa maison était constamment ouverte aux savants, et il leur en faisait les honneurs avec beaucoup de politesse : il était cependant d'un caractère vif, même emporté ; on raconte qu'environ deux ans avant sa mort, un de ses élèves, qui l'avait interrompu plusieurs fois pendant sa leçon, l'ayant accompagné à la sortie de la classe avec les autres élèves, il prit un bâton qui lui tomba par hasard sous la main, et l'en frappa rudement. Massaria mourut subitement le 18 octobre 1598, dans un âge avancé. Il avait eu plusieurs querelles avec ses confrères ; mais elles ne lui furent pas toutes également honorables. C'était un grand partisan de Galien, et il répétait souvent : « J'aime mieux avoir tort » avec lui que d'avoir raison avec les modernes. » Ses œuvres (*Opera medica*) ont été recueillies, Francfort, 1608, in-fol., et réimprimées plusieurs fois à Lyon, même format. On y distingue : 1° *Tractatus de peste, libri duo*, Venise, 1579, in-4°, ouvrage important et le premier dans lequel cette formidable maladie ait été bien décrite (voy. l'art. *Peste*, par Foderé, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, t. 41, p. 81). 2° *Disputationes duæ quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febris; altera de purgatione in morborum principio*, Vicence, 1598 ; avec des additions, Lyon, 1622, in-4°. Le Traité de la saignée est regardé comme un chef-d'œuvre. L'auteur y discute très-savamment les différents cas où elle peut être utile ou nuisible, et appuie tous ses raisonnements de l'observation (voy. l'*Histoire de l'anatomie*, par Portal, t. 2, p. 131). 3° *Practica medica, seu Prælectiones academicæ, continentes methodum ac rationem cognoscendi et curandi totius humani corporis morbos*, etc. ; 4° *Tractatus de morbis mulierum*. Ce n'est guère qu'un extrait des lectures de l'auteur, et l'ouvrage est peu intéressant. 5° *Tractatus quatuor utilissimi, de peste, de affectibus renum et vesicæ, de pulsibus et urinis*, Francfort, 1608, in-4° ; 4° *Liber responsorum et consultationum medicinalium*, Venise, 1613, in-fol. Riccoboni, l'ami et le confrère de Massaria, a publié une Notice sur sa vie ; mais on en trouvera une plus étendue et plus exacte dans les *Scrittori Vicentini*, par le P. Angiol Gabriello di S. Maria, t. 5, p. 82. W—s.

MASSÉ (1) (PIERRE), démonographe, naquit dans

(1) Et non MACÉ, comme l'écrivit Lacroix du Maine, dont la

le 16^e siècle, au Mans, où il exerçait la profession d'avocat. Il s'était retiré, durant les guerres de religion, au château de Bois-Dauphin, appartenant à M. de Laval, son protecteur, et comme il le dit lui-même, « pour tromper les ennuis et « éviter la molle oisiveté, mère de tous les vices » et peste des bons esprits, il se mit à lire et « feuilleter divers auteurs dont icelle maison « était fort bien meublée et garnie. » Des notes qu'il avait recueillies, il composa l'ouvrage suivant : *De l'imposture et tromperie des diables, devins, enchanteurs, sorciers, noueurs d'aiguillettes, chevilleurs, nécromanciens, chiromanciens et autres qui, par telle invocation diabolique, arts magiques et superstitions, abusent le peuple*, Paris, 1579, in-8°. Cet ouvrage rare et curieux est divisé en deux livres. Dans le premier, Massé traite des diverses sortes de divination, de leur origine et des moyens employés par les anciens pour découvrir l'avenir ; dans le second, il prouve que ces pratiques sont condamnées par la religion et par la saine philosophie. L'auteur montre à la fois beaucoup d'érudition et de crédulité. A l'ouvrage de Massé, l'imprimeur a réuni les deux opuscules suivants : *Traité des maléfices, sortilèges et autres sciences diaboliques, avec les Scolies sur le livre de Tobie, dont se veulent aider et fonder les sorciers*, par René Benoît, et la *Déclamation contre l'erreur desdits maléficiers et sorciers*, par le P. Nodé, minime. Massé promettait une suite à son ouvrage, dans la quelle il traiterait de la divination légitime, c'est-à-dire permise. Il avait en outre composé un livre contre les athées, juifs et autres sectes, lequel, dit Lacroix du Maine, il avait intitulé *les Cinq points d'erreurs*. Massé vivait en 1584 ; mais on ignore la date de sa mort. W—s.

MASSÉ (JEAN-BAPTISTE), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Paris le 29 décembre 1687, entreprit de faire graver les tableaux que Lebrun avait exécutés pour la galerie de Versailles. Il en dessina la majeure partie ; en dirigea lui-même toutes les gravures et ne fut arrêté ni par les difficultés, ni par les dépenses d'une aussi vaste entreprise. Il les publia en 1752 en 1 volume grand in-folio ayant pour titre : *La grande galerie de Versailles et les deux salons qui l'accompagnent*. Massé abandonna la gravure pour se livrer à la miniature ; et l'on ne connaît que trois estampes exécutées par lui : 1° le *portrait d'Antoine Coyppel*, qu'il grava en 1717 pour sa réception à l'académie ; 2° le *portrait de Marie de Médicis*, d'après Rubens ; 3° *Mercurie envoyé vers Didon pour la disposer en faveur d'Enée*, d'après Cotelle. Massé était protestant ; ce qui ne l'empêcha pas d'être conseiller de l'académie et d'obtenir de Louis XV le titre de peintre du roi et conservateur de ses tableaux. Sa faiblesse était de ne point vouloir qu'on le crût vieux ; il pensa même un jour se

distracter est d'autant plus singulière qu'il avait sous les yeux l'ouvrage de son compatriote.

fâcher contre Charlier, qui lui conseillait de se servir d'une canne, parce que peu de temps auparavant il avait fait une chute dangereuse. Il mourut à Paris, le 26 septembre 1767. — Il ne faut pas le confondre avec *Charles Macé* ou *MACÉE*, graveur à l'eau-forte, né à Paris en 1631, et qui fut employé par Jabach à dessiner et à graver à l'eau-forte les plus beaux paysages de son cabinet. Cette collection, qui contient 285 estampes, fut gravée par Macé, Corneille, Rousseau et Pesne. Les épreuves en furent distribuées du vivant de Jabach, mais sans numéro et sans lettres; elle fut réimprimée par la suite et publiée en 1 volume in-folio en travers. On doit encore à Macé une *Suite de douze grands paysages tirés de l'Écriture*, d'après le Castiglione. P—s.

MASSE (CHARLES-ISIDORE), naquit aux Herbiers et fit ses premières études à Poitiers. Il embrassa ensuite la carrière du barreau et se fixa à Nantes, où il partageait son temps entre les devoirs de sa profession et des recherches littéraires. Il écrivit dans plusieurs journaux, tels que le *Lycée armoricain*, l'*Ami de la charte*, la *Revue vendéenne*, et mourut dans sa patrie le 20 décembre 1831. On a de lui : 1° *Discours sur l'éducation des campagnes vendéennes*, Nantes, 1821, in-8°; 2° la *Vendée poétique et pittoresque, ou Lettres descriptives et historiques sur le Bocage de la Vendée, depuis Jules-César jusqu'à l'année 1791 exclusivement*, Nantes, 1829, 2 vol. in-8° avec pl. — MASSÉ (A.-J.), né à Maignelay (Oise), le 30 avril 1771, fut notaire à Paris, où il mourut le 12 janvier 1837. Il a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence, entre autres le *Nouveau parfait notaire*, Paris, 1804 ou 1807, 2 vol. in-8°. Z.

MASSEI (BARTHÉLEMI), cardinal, naquit à Montepulciano, le 2 janvier 1663; son père était trompette de la ville de Florence. Il entra fort jeune au service du prélat Albani (depuis Clément XI); ce fut l'origine de sa fortune. Il devint successivement chanoine de Ste-Marie Majeure, puis de St-Pierre du Vatican, et fut chargé en 1715 de porter la barrette au cardinal de Bussy. Il avait tellement plu à la cour de Louis XIV, que, six ans plus tard, le pape le nomma nonce en France. Voici comment il a été jugé par St-Simon, dont les portraits, comme on le sait, n'ont pas le défaut d'être flatteurs : « Massei avait été petit garçon « parmi les bas domestiques du pape, alors simple « prélat. Son esprit et sa sagesse percèrent; il « s'éleva peu à peu dans la maison, et, de degré « en degré, devint le secrétaire confident de son « maître et enfin son maître de chambre, quand « il fut cardinal. Sa douceur et sa modestie le « firent aimer dans la cour romaine. Il perdit son « emploi à l'exaltation du cardinal Albani; il était « de trop bas aloi pour être maître de chambre « du pape; mais il en conserva toute la faveur « et la confiance. Le pape lui parlait presque de « tout, le consultait et se trouvait bien de ses « avis. Il le fit, en 1726, archevêque d'Athènes

« *in partibus*, pour le mettre à portée d'une grande « nonciature. Massei se conduisit durant le grand « feu de la constitution avec beaucoup de modération, d'honneur, de sagesse, et se fit généralement aimer et estimer. Il languit longtemps « nonce, parce qu'il n'y eut point de promotion « pour les nonces pendant le reste du pontificat « de Clément XI, et que Benoît XIII, qui était si « fort singulier, ne voulut jamais faire aucun « nonce cardinal, disant qu'ils n'étaient que des « *nouvellistes*. Massei ne montra pas la moindre « impatience; mais, en attendant, il mourait de « faim, car les nonces ont fort peu, et à ce qu'était « celui-ci, son patrimoine ni les bénéfices n'y « suppléaient pas. Il ne s'endetta pas le moins du « monde, supporta son indigence avec dignité, « mais il l'avouait pour faire excuser la frugalité « de sa vie et s'en alla sans rien devoir, véritablement regretté de tout le monde. Il ne quitta « la France qu'avec larmes et aurait désiré y « passer le reste de ses jours. Le nouveau cérémonial des bêtards, dont Gualtiero s'était si « mal trouvé, car ils étaient rétablis alors, empêcha que la calotte lui arrivât à Paris. Dès « que la promotion fut sur le point de se faire, « en 1730, Massei reçut ordre de prendre congé, « de partir et d'arriver dans un temps fort court « à Forli. » Il fut à la fin nommé cardinal-prêtre sous le titre de St-Augustin et légat de la Romagne. Le siège d'Ancône étant devenu vacant par la translation du cardinal Prosper Lambertini à l'archevêché de Bologne, fut donné à Massei dans le consistoire secret du 21 mai 1731. Il mourut dans son évêché le 20 novembre 1748. C'était un homme droit, modeste et qui, toute sa vie, avait eu de fort bonnes mœurs. Z.

MASSELIN (JEAN), official de Rouen, député de la Normandie aux états généraux assemblés à Tours en 1484, s'y distingua par son éloquence et la fermeté de son caractère et y exerça la plus grande influence. Ces états, dont la convocation avait été provoquée pendant la minorité de Charles VIII, par les princes français et surtout par le duc d'Orléans (depuis Louis XII), suivirent en plusieurs points les errements de ceux de 1355; mais ils surent, à la différence de leurs prédécesseurs, se défendre d'une tendance factieuse : on les vit attentifs à respecter la prérogative royale, alors qu'elle était compromise entre les mains d'un souverain en bas âge; on les vit refuser l'appui que leur offraient des princes que l'ambition poussait à s'écarter de la cause du trône et soutenir, avec un succès incomplet, il est vrai, mais avec chaleur et persévérance les intérêts qui leur avaient été confiés. Masselin se mit au premier rang par son courage; et, pour prix de ses efforts souvent peu mesurés en faveur de ses commettants, il s'attira la haine de la cour. Choisi dans toutes les circonstances par ses collègues pour être leur organe auprès du roi et de ses délégués, il a retracé, dans une ample narra-

tion, les opérations auxquelles il eut tant de part. Notre historien Garnier a donné une longue analyse de cette relation précieuse, conservée parmi les manuscrits de la bibliothèque de Paris. Les cahiers des députés qui s'y trouvent rapportés, attestent leur ardeur à demander le rétablissement de la pragmatique et leur aversion pour les jugements par commissaires. On y puise des lumières sur le faible développement du commerce et sur l'état déplorable du tiers état, que l'excès de sa misère enhardissait à élever la voix contre ses persécuteurs. On y apprend combien peu l'abaissement des grands avait profité au peuple ; et le règne de Louis XI y est flétri par la reconnaissance pour les bienfaits de l'administration de Charles VII. Mais les documents de Masselin sont surtout remarquables par le tableau d'une assemblée nationale dont les éléments se rapprochent beaucoup de celle que nous avons eue en 1789. Cependant les députés se gardèrent bien de s'immiscer dans l'administration ; ils se contentèrent de poser des bases importantes de droit public, sans empiéter sur le pouvoir exécutif. Il s'éleva parmi eux quelques voix qui osèrent insister sur la nécessité de réformer le gouvernement. René Pot, député de la noblesse de Bourgogne, et surtout Masselin, développèrent des idées hardies et supérieures aux lumières de leur siècle : aussi leur langage ne parut-il que téméraire à la majorité. Les états de Tours, sans comprendre dans toute son étendue le rôle d'une assemblée nationale, allèrent plus loin que celles qui les avaient précédés ; mais l'ordre de choses qu'ils essayèrent d'établir fut de courte durée ; et Masselin, qui avait fait preuve d'un esprit éminemment propre aux affaires, rentra dans l'obscurité. M. Charles de Beaurepaire a publié une *Notice* sur J. Masselin, Caen, 1851, in-4°.

F—T.

MASSENA (le maréchal ANDRÉ), duc de Rivoli, prince d'Essling, né à Nice le 8 mai 1758, était fils d'un marchand de vin. Il s'enrôla fort jeune dans un régiment piémontais, puis dans le régiment royal italien au service de France, où il parvint au grade de sous-officier. Retiré dans la petite ville d'Antibes, il embrassa les principes de la révolution, devint chef du 3^e bataillon des volontaires du Var, fit partie en 1792 de l'armée du Midi commandée par Anselme, et fut utile à ce général lors de l'invasion du comté de Nice qu'il connaissait parfaitement ; il se distingua l'année suivante dans les Alpes maritimes par un coup d'œil sûr, beaucoup d'activité et d'intelligence. Biron, qui avait succédé au général Anselme, ayant fait à la convention l'éloge de la conduite de Massena dans divers combats, il fut élevé rapidement au grade d'officier supérieur, puis de général de brigade. En 1794, il battit l'ennemi à Ponte de Nave, sur le Tanaro, se rendit maître d'Ormea, et concourut à la prise de Saorgio. Devenu général de division, il commanda en 1795 l'aile droite de l'armée d'Italie dans le pays de

Gènes, repoussa les Austro-Sardes dans les positions de Vado, et montra de véritables talents. Schérer, qui prit ensuite le commandement, le chargea de rédiger un plan général d'attaque. Masséna forma un projet hardi, et demanda à en diriger lui-même l'exécution. Il prit le commandement des divisions du centre, et le 23 novembre emporta à deux reprises les fortes positions défendues par le général autrichien Argenteau ; puis, menaçant son aile gauche par une manœuvre de flanc, tandis que Schérer attaquait de front, il détermina le gain de la bataille de Loano, qui dura deux jours. Les résultats en furent décisifs. Outre l'occupation de Savone et le rétablissement des communications avec Gènes, ils préparèrent les grands succès que remporta le général Bonaparte, successeur de Schérer, dès l'ouverture de la campagne suivante, succès qui changèrent le sort de l'Italie. Masséna y contribua essentiellement. Il décida la victoire de Millesimo, eut part à celle de Dego, et on le vit à Lodi se précipiter à la tête des bataillons victorieux. Le 24 mai 1796, il entra dans Milan, et le 23, dans Vérone ; il se porta ensuite en avant par Roveredo, et, après un combat très-vif, repoussa la première ligne de Beaulieu. Ce fut après cette journée que Bonaparte le surnomma *l'Enfant chéri de la victoire*. Il dirigea le 6 juillet l'attaque sur les lignes autrichiennes, entre le lac de Garde et l'Adige, et vint à bout de les enfoncer. Moins heureux le 29, il perdit le poste de la Corona, et fut repoussé le 2 août à Lonado ; mais, prenant sa revanche peu de jours après, il força le camp retranché de Peschiera, et reprit les postes de la Corona, de Montebaldo et de Rivoli. Le 4 septembre, il se distingua encore à la bataille de Roveredo, puis à la bataille d'Arcole le 15 novembre, et enfin à celle de Rivoli le 15 janvier 1797, ce qui lui valut dans la suite le titre de *duc de Rivoli*. Il pénétra au mois d'avril jusqu'en Carinthie avec sa division, et remporta de nouveaux avantages à Tarvis et à Clagenfurth. Bonaparte le dépêcha successivement à Vienne et auprès de l'archiduc Charles, avec une mission relative à la paix ; il l'envoya ensuite à Paris chercher la ratification des préliminaires de Leoben et présenter au directoire les drapeaux enlevés aux Autrichiens. Masséna fut reçu avec éclat dans la capitale, et le 18 mai, les principales autorités de la république lui donnèrent une fête magnifique dans la salle de l'Odéon. A peine était-il de retour à l'armée que sa division fut une de celles qui envoyèrent au directoire les adresses les plus violentes contre la majorité des conseils signalée comme royaliste. Après la crise du 18 fructidor (4 septembre), il fut un des candidats portés sur les listes pour remplacer au directoire Barthélemy et Carnot. En février 1798, on lui défera le commandement du corps d'armée chargé de républicaniser Rome et l'État de l'Église. A cet

effet, il donna une proclamation comme général en chef. Mais, accusé de dilapidations par sa propre armée, il vit un soulèvement militaire éclater contre lui le 24 février, à son arrivée à Rome. Contraint de se retirer, voici comme il s'exprima sur cet événement dans une lettre adressée à Bonaparte : « Que vais-je devenir, « mon général ? Je l'ignore. J'ai recours à vos « bontés : j'attends tout de vous ; une ambassade « m'épargnerait le désagrément de rentrer en « France de quelque temps. Je ne dois plus ser- « vir : je n'ai rien à me reprocher, il est vrai ; « mais l'opinion publique.... Enfin je me jette « dans vos bras (1). » — « Masséna ni moi, écrivait « aussi Berthier à la même époque (3 mars), n'a- « vons plus la confiance de l'armée. » La solde étant arriérée, cette armée se trouvait dans une grande pénurie, tandis que des généraux déprédateurs étaient dans l'abondance de toutes choses. Dès lors on accusa ouvertement Masséna d'avarice et de cupidité. Il publia un mémoire justificatif ; mais tous les militaires qu'on avait mis en jugement comme auteurs de l'insurrection excitée contre lui furent acquittés. Masséna resta plus d'un an sans emploi. Enfin la guerre s'étant rallumée en 1799, le directoire lui conféra le commandement en chef de l'armée d'Helvétie. On lui refusait généralement alors l'étendue et l'ensemble de vues nécessaires pour conduire une grande armée, en avouant toutefois qu'il avait montré de grands talents comme général divisionnaire. Cette campagne, qu'il termina d'une manière si brillante, prouva qu'il possédait tous les talents d'un général en chef. Il pénétra d'abord dans le pays des Grisons, prit Coire, fit prisonnier le général Aufenberg ; mais il eut ensuite de grands obstacles à vaincre et un adversaire redoutable à combattre, l'archiduc Charles. Repoussé du Vorarlberg, et instruit de la retraite de Jourdan, qui avait échoué sur le Danube, il évacua toute la partie orientale de la Suisse, et occupa la position retranchée de Zurich. A la suite d'un combat sanglant que lui livra l'archiduc, il quitta sa position, et en prit une meilleure entre la Reuss et la Limath. Une longue inaction des armées opposées en Suisse laissa le temps aux Russes d'arriver pour remplacer les Autrichiens, que l'archiduc ramena vers la Souabe, menacée alors d'une invasion. Toutefois Masséna resta encore immobile par suite des intrigues du parti républicain, qui cherchait à s'étayer de ce général. Lui, de son côté, ne voulait pas compromettre sa réputation au hasard d'une bataille à la veille d'une crise qu'il espérait faire tourner au profit de son ambition. Mais le directoire, mécontent de son inaction inexplicable, étant à la veille de lui ôter le commandement, il prit enfin le parti d'attaquer les Russes devant Zurich. Il força d'abord le passage de la Limath,

et mit ensuite en pleine déroute l'armée russe aux ordres de Korsakow. C'était la première défaite en bataille rangée que les Russes essayaient depuis un siècle. Suwarow, qui accourait au secours des siens, n'arriva que pour effectuer presque aussitôt sa retraite et ajouter à la gloire de Masséna, qui réduisit ainsi les Russes à l'impuissance de rien entreprendre. Les militaires consommés lui reprochèrent deux fautes essentielles : 1° d'avoir attaqué trop tard, c'est-à-dire quand Suwarow était déjà en mouvement pour venir au secours de Korsakow ; 2° de n'avoir laissé à son aile droite que des forces insuffisantes. Il en résulta qu'au lieu de tirer de sa victoire l'avantage de la conquête entière de la Suisse, il fut obligé de rétrograder pour s'opposer au redoutable Suwarow, et que l'affaiblissement de son aile droite mit les Russes à même de s'emparer du St-Gothard, où ils auraient pu être arrêtés. Quoi qu'il en soit, la victoire de Zurich préserva la France d'une invasion dont elle était menacée, et fit éclater entre les Russes et les Autrichiens une telle animosité qu'elle entraîna la dissolution de la coalition. Mais ce fut Bonaparte qui, à son retour d'Egypte, profita de tous ces avantages. Dès qu'il eut saisi l'autorité, il ôta le commandement de l'armée d'Helvétie à Masséna, et l'envoya commander les débris de l'armée d'Italie, qui, après la perte de Coni, venaient d'être rejetés dans les Apennins. Masséna y fit, avec une poignée de soldats, manquant d'argent, de vivres et de munitions, tout ce qu'on pouvait attendre du plus habile capitaine. Séparé de son aile gauche, qui fut rejetée derrière le Var, et n'ayant pu rétablir ses communications avec Savone, il se renferma dans Gènes et s'immortalisa par sa défense active des ouvrages extérieurs de cette ville, qui était pour lui un immense camp retranché. Après avoir perdu les deux tiers de ses forces, il repoussait encore l'ennemi, contenait une population nombreuse, dévorée par la misère et la faim, et tenait dans la discipline des soldats accablés de travaux et de privations. Le blocus ayant été de plus en plus resserré, la mortalité se mit dans la ville, qui renfermait plus de cent mille habitants livrés au désespoir. Réduit à 5 à 6,000 hommes de troupes, Masséna réprimait des séditions menaçantes, et se défendait encore contre des ennemis tenaces et nombreux. Dans cette cruelle extrémité, il reçut la lettre suivante du général Mèlas : « La fortune n'a point secondé votre « valeur, qui seule vous rend digne de l'es- « time de l'univers entier. Avec un très-petit « nombre d'hommes, vous deviez succomber « sous mes efforts, et vous y succomberez avec « honneur.... mais sacrifiez la gloire de vous « défendre jusqu'à la dernière goutte de votre « sang à l'humanité et à l'admiration que per- « sonne ne peut vous ôter ; je vous offre la plus « honorable capitulation, etc. » Ne pouvant plus

(1) Voyez la *Correspondance inédite de Napoléon*, 3^e livraison, p. 526 et 529.

tenir, Masséna entra en négociation le 4 juin, et il évacua la ville par une convention militaire. Cette belle défense, en occupant la plus grande partie des troupes de Mélas, favorisa l'irruption de Bonaparte par le St-Bernard, et par suite sa victoire décisive de Marengo. Après cette journée, qui le remit en possession de presque toute l'Italie, il laissa le commandement en chef de l'armée à Masséna ; mais l'année suivante, il en investit Brune, soit, comme on le dit dans le temps, qu'il fût irrité des déprédations de Masséna, soit qu'il eût appris par ses émissaires que ce général n'était nullement son partisan. En effet, Masséna, qui entra au corps législatif, faisait partie alors des républicains mécontents, et ne fut pas étranger à divers complots dont Fouché arrêta l'explosion. Le rusé ministre sut mettre Masséna à couvert, et le fit même rentrer en grâce après le procès de Moreau, quand Bonaparte eut ceint le bandeau impérial. Masséna fut nommé maréchal de l'empire (mai 1804), puis grand officier de la Légion d'honneur. L'année suivante, lors de la reprise des hostilités, il obtint le commandement en chef de l'armée d'Italie, ouvrit la campagne par la prise de Vérone au mois de septembre, essaya quelques échecs sous les redoutes de Caldiero, poursuivit néanmoins avec vigueur l'arrière-garde du prince Charles, obligé de se retirer à cause des revers de l'Autriche en Allemagne, passa la Piave et le Tagliamento, et fit sa jonction avec la grande armée au mois de novembre. Après la signature du traité de Presbourg, il retourna en Italie, et dirigea la marche de l'armée française dans le royaume de Naples, dont Joseph Bonaparte alla prendre possession. Il se mit à la poursuite des rebelles de la Calabre, et les battit à plusieurs reprises en 1806. Il prit en 1807 le commandement du 5^e corps d'armée, fit la campagne de 1809 contre l'Autriche, et le 22 mai sauva en quelque sorte la grande armée à Essling par sa fermeté. Il contribua également au gain de la bataille de Wagram, et Napoléon, reconnaissant, le créa prince d'Essling, et le combla d'honneurs et de richesses. Voulant chasser les Anglais du Portugal, où Junot et Soult avaient échoué, il choisit en 1810 Masséna, considéré comme le plus hardi et le plus heureux de ses lieutenants. Il lui confia une armée de 80,000 hommes. On croit même qu'il lui montra en perspective la couronne de Portugal comme le prix de sa conquête. Masséna investit d'abord la place de Ciudad-Rodrigo, dont il s'empara ; il assiégea ensuite Almeida, dont il ne put se rendre maître qu'à la mi-septembre. Il pénétra aussitôt en Portugal par une marche déjà trop retardée. Le 26, il trouva l'armée anglaise commandée par Wellington postée sur les hauteurs de Busaco. Au lieu de la tourner, il n'hésita pas à l'attaquer de front, perdit 2,000 hommes, eut 4 à 5,000 blessés : ainsi son début fut marqué par une faute.

Ayant enfin tourné cette position, d'après les avis d'un paysan, il marcha sur Lisbonne, et Wellington se retira devant lui. Masséna crut qu'il allait se rembarquer ; mais à la vue des lignes formidables de Torres-Vedras qui couvraient Lisbonne, il fut frappé d'étonnement et n'osa pas les attaquer : cette hésitation lui fit manquer la campagne. Toutes ses opérations, toutes ses diversions échouèrent contre le sang-froid et la fermeté de son adversaire. Le pays était dévasté, et l'armée française, dévorée par la famine et la misère, était environnée d'insurrections. Enfin, après avoir passé cinq mois près de Lisbonne, offrant inutilement la bataille à Wellington dans les positions les plus désavantageuses, le maréchal, qui voyait ses forces désorganisées et à demi épuisées, commença vers la fin de février ses dispositions de retraite. Cette retraite fut digne de la haute réputation de nos troupes, et Masséna lui-même, ne se laissant point abattre, y retrouva sa fermeté et l'énergie de son talent. Il repoussa plusieurs fois l'ennemi, et gagna ainsi la frontière du Portugal, après des marches très-pénibles, pendant lesquelles la mésintelligence qui régnait entre lui et le maréchal Ney, commandant son arrière-garde, dégénéra en animosité personnelle. Cette campagne, où l'ennemi ne lui avait opposé que de froides combinaisons, une force d'inertie et des obstacles puisés dans les localités, lui coûta plus de 20,000 hommes. Il s'attendait peu, au moment où son armée recomposée, renforcée et encore formidable, prenait sur la frontière de bonnes positions, de trouver tout à coup son prudent antagoniste transformé en audacieux adversaire. Son orgueil, blessé de voir Wellington, après l'avoir poursuivi investir la place d'Almeida, et lui enlever sous ses yeux sa propre conquête, le porta à livrer, pour ainsi dire, deux assauts meurtriers à l'armée anglaise postée à Fuentes de Honor : il n'y fut pas plus heureux qu'à Busaco, et abandonnant tout à fait le Portugal et sa frontière, il tomba dans la disgrâce de Napoléon, qui lui donna un successeur moins habile ou plus malheureux. Soit qu'il fût découragé et mécontent, soit que Napoléon, qui l'avait mal accueilli, le tint à l'écart, Masséna ne fut pas employé pendant les fameuses campagnes de 1812 et 1813, et le mauvais état de sa santé le porta à se rendre à Nice, son pays natal. Après la bataille de Leipsick, Napoléon, qui connaissait et qui craignait ses liaisons avec Fouché, le tint tout à fait éloigné de Paris en lui conférant le commandement de la huitième division militaire. Le 20 avril 1814, Masséna arbora la cocarde blanche à Toulon, et fit reconnaître Louis XVIII avec beaucoup de pompe. Le roi lui laissa son commandement sous le titre de gouverneur de la huitième division, et le nomma successivement chevalier et commandeur de St-Louis. Il fut aussi naturalisé par le roi et par la chambre des pairs.

Sa conduite fut très-équivoque au débarquement de Napoléon (mars 1815) : il demeura immobile au milieu de l'agitation générale, créa des obstacles, persuada aux Marseillais de rester dans l'inaction, et laissa le temps à Napoléon, qu'il aurait pu arrêter à Sisteron, d'arriver sous les murs de Grenoble. Enfin, on vit ce même maréchal, qui, dans sa proclamation publiée à Marseille, jurait fidélité aux Bourbons et déclarait qu'il était prêt à verser son sang pour le soutien de leur trône, se rallier le 10 avril suivant à Napoléon, et, dans un rapport qu'il lui adressa le 14, déclarer qu'il avait tout fait pour le servir. Toutefois, après la bataille de Waterloo, il se rallia à Fouché dans la capitale, et servit puissamment son parti, qui était à la fois contraire à Napoléon et aux Bourbons. Le gouvernement provisoire l'ayant nommé le 23 juin commandant en chef de la garde nationale, il préserva cette capitale des fureurs dont elle était menacée. Il ne fut ni inquiété ni recherché au second retour du roi. Nommé membre du conseil de guerre chargé de juger Ney, il se recusa comme les autres maréchaux. Le 16 février 1816, les habitants des Bouches-du-Rhône le dénoncèrent à la chambre des députés pour sa conduite à l'époque du 20 mars précédent. Cette dénonciation, écartée par le parti ministériel, n'eut aucune suite. Le maréchal publia un mémoire justificatif, écrit avec modération, et qui fut réfuté par un autre écrit intitulé *Lettre d'un Marseillais au maréchal Masséna*, qu'on attribua au maire de Marseille. La carrière du vieux guerrier touchait à son terme ; il mourut à Paris le 4 avril 1817 dans un état d'épuisement et de décomposition, fruit d'un penchant tardif pour la volupté. Ses obsèques furent célébrées par un grand nombre de militaires et de généraux. Le général Thiébaud prononça son éloge funèbre (inséré dans le *Mercur* du 12 avril 1817, et imprimé séparément, in-8°). Nous n'avons pas dissimulé que la réputation de Masséna, illustrée par vingt années d'actions éclatantes, était obscurcie par quelques taches. L'impartialité de l'histoire nous fait un devoir de citer un trait qui l'honore. Il était au plus haut point de sa fortune, quand un homme, jadis comme lui sous-officier au régiment royal italien, mais qui avait professé d'autres opinions et suivi une carrière opposée, se présente à lui dans un état misérable, en lui disant : « Je suis Barbieri, votre ancien camarade. » Le maréchal se jette dans ses bras, lui fait donner de l'argent et des vêtements, le présente à sa femme, et exige qu'il partage sa demeure et sa table. Barbieri vécut ainsi pendant cinq ans dans l'abondance, et la mort seule l'éloigna de son vieux camarade. On a publié en 1849, Paris, 4 vol. in-8°, des *Mémoires de Masséna*, rédigés par le général Koch, d'après les documents laissés par Masséna et d'après ceux du dépôt de la guerre et du dépôt des fortifications. B—P.

XXVII.

MASSENBACH (le baron CHRÉTIEN DE), naquit en 1758 à Smalkalde, en Hesse, où son père était maître des forêts au service du prince. Son bisaïeul, né à Memel en 1652, s'était transporté dans cette contrée avec sa famille originaire de Souabe. Une branche resta en Prusse et c'est de celle-là qu'était issu Chrétien de Massenbach. Il fut élevé sous les yeux d'une tendre mère à Massenbach, terre considérable qui appartenait à sa famille, et y passa les premières années de sa vie, occupé uniquement de la chasse, qu'il aimait avec passion. Ayant eu le malheur de blesser grièvement, par imprudence, un de ses oncles, il y renonça pour toujours et se tourna vers les études classiques qu'il fit à Ludwigsbourg, sous le professeur Jahn. De là, il passa à l'académie militaire de la Solitude, et finit par l'école Caroline (*Carlschule*) de Stuttgart. Dans ce dernier établissement, dû à la munificence des ducs de Wurtemberg dont il porte le nom, le jeune Massenbach s'initia aux études militaires, c'est-à-dire aux mathématiques, au tracé des plans, à la tactique, en même temps qu'à toutes les sciences qui élèvent et fortifient l'intelligence. Sorti de cette académie à l'âge de vingt-deux ans, il entra comme lieutenant dans la garde du duc de Wurtemberg, et y fut, presque aussitôt, chargé de l'instruction des soldats. Mais, soit ambition, soit mécontentement d'avoir été traité durement par le duc Charles lui-même, il voulut changer de position et demanda un congé qui lui fut refusé. Mécontent de ce refus et ne se regardant pas comme sujet wurtembergeois, il partit furtivement et se rendit en Prusse, où il arriva dans le mois de novembre 1782. L'image de Frédéric II maîtrisait depuis longtemps ses pensées ; il avait dédié au grand roi un plan du camp devant Soustheim et une traduction du traité de Bezout sur la nature de la ligne courbe que forment dans leur marche les boulets de canon. Il reçut à cette occasion, du monarque, une lettre d'encouragement. Il a lui-même consigné, dans un petit écrit intitulé *Mon entrée au service de Prusse*, les plus minutieuses circonstances d'un événement qui fut si décisif pour son avenir. On lui fit d'abord subir un examen devant le colonel de Sfauf et le lieutenant-colonel d'Heinze. Il eut ensuite du roi une audience, où ce prince lui fut très-gracieux, mais ne lui épargna pas les questions sur les causes de son départ de Wurtemberg. Ses réponses ne satisfirent pas entièrement Frédéric et il chargea sa légation à Stuttgart de prendre des renseignements qui furent assez favorables pour que Massenbach fût admis dans le corps du génie prussien. Cette faveur le combla de joie et il en a conservé toute sa vie une vive reconnaissance. Dès lors il ne s'occupa plus que d'étudier et d'admirer ses bienfaiteurs. Dans tous ses écrits se retrouve l'éloge de Frédéric le Grand et de ses généraux. Ses *Souvenirs de grands hommes* (Amsterdam, 1808), son *Éloge de Frédéric II et du prince Henri*, prononcé le 24 janvier 1803

devant une nombreuse assemblée, montrent à quel point il s'était passionné pour eux. On ne doit pas s'étonner après cela, que, dès que le grand roi fut mort, il ait trouvé tout mauvais dans le civil comme dans le militaire. D'un caractère frondeur et tranchant, il ne garda plus aucune mesure, et on l'entendit souvent s'exprimer avec la plus grande liberté, sans acception de personnes ni de choses. Si un pareil rôle, assez rare et difficile à soutenir en Prusse, lui fit des ennemis, d'un autre côté, il lui valut des partisans et quelques puissants protecteurs, entre autres le prince Henri et le duc de Brunswick, qui avaient adopté un système analogue. Cette circonstance força le gouvernement à le ménager; et comme d'ailleurs on ne peut nier qu'il ne fût un bon officier, son opposition ne nuisit point à son avancement. Il était capitaine en 1787 et fit en cette qualité, sous le duc de Brunswick, la campagne d'invasion de la Hollande, où il fut blessé en se défendant bravement contre des hussards patriotes qui lui coupèrent trois doigts de la main gauche. Il reçut, pour cet exploit, la décoration du Mérite de Prusse et bientôt après le grade de major. C'était cependant contre son avis et ses opinions qu'il avait concouru à réduire les révolutionnaires hollandais. Ce fut encore malgré lui qu'en 1792, la Prusse se mit à la tête de la coalition contre la révolution de France. En bon militaire et en sujet soumis, il accompagna encore une fois le duc de Brunswick dans cette mémorable expédition. Toujours très-haut placé dans la confiance de ce prince, il est probable qu'il ne resta pas étranger à ses secrets politiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le duc lui confia plusieurs missions occultes auprès de Dumouriez, et qu'à son retour, Massenbach rendit compte au roi de ce qu'il avait observé dans le camp français, de telle façon que ce prince se montra fort mécontent et qu'il ordonna des dispositions toutes contraires à celles du généralissime. Après la retraite de Champagne, Massenbach suivit encore le duc de Brunswick sur les bords du Rhin; et, lorsque ce prince fut près de perdre le commandement, il l'envoya à Berlin pour conjurer l'orage. Cette mission n'eut point de succès et Mollendorff remplaça le duc à la tête de l'armée du Rhin. Mais Massenbach réussit à se faire donner par le roi la terre de Bialokosz, dans la Pologne prussienne, et il vint reprendre ses fonctions auprès de Mollendorff, où, tout en servant assez bien, il recommença son rôle d'opposition et de controverse (1794). D'abord, il se donna beaucoup de mouvement pour s'opposer à la paix; mais on ne tint compte de ses représentations et l'on traita à Kreutznach. Massenbach était cependant parvenu au grade de colonel, et le gouvernement l'employait encore comme quartier-maître général de l'armée dans la terrible guerre de 1806 contre Napoléon, dont il n'avait pas plus approuvé le but que les préparatifs. Dès que la campagne fut

ouverte, a-t-il dit dans ses *Mémoires*, voyant l'armée prussienne dans une si mauvaise position, au nord de la forêt de Thuringe, et craignant qu'elle ne fût prise en flanc par sa gauche, son avis fut pour une offensive vigoureuse par la Franconie, en occupant Wurtzbourg et Bayreuth, et il ajoute : « Le 7 octobre, il était facile et « avantageux de passer la Saale; le 9 c'était en- « core possible : le 10 il était trop tard. » Après le combat de Saalfeld, où les Prussiens avaient eu le dessous, Massenbach opina pour l'occupation de la ville d'Ettersberg, située sur la route de Weimar et Erfurt, et dont la possession assurait le passage de l'Unstrut et le chemin le plus court qui conduisit à l'Elbe et à Magdebourg. Déjà une colonne filait sur le chemin d'Eckartsberga; le mouvement allait s'exécuter suivant sa proposition, lorsque arriva un ordre du duc de Brunswick qui enjoignait au prince de Hohenlohe de ne rien faire de son chef et de ne se laisser, en aucun cas, séparer du quartier général; de plus, il voulait qu'on lui envoyât le colonel de Massenbach pour causer avec lui des dispositions à prendre d'après les vues probables de l'ennemi, qui semblait vouloir se concentrer sur la rive droite de la Saale. On sait que le duc chargea Holzen-dorf, Hohenlohe et Rüchel d'attaquer le premier l'aile gauche, le dernier l'aile droite et Hohenlohe le centre de l'armée de Napoléon. Les seuls torts que se reproche Massenbach en cette occasion, sont de ne pas s'être péremptoirement opposé à ce que l'on assignât à Hohenlohe la position qui lui fut donnée, et surtout à ce qu'on se reposât si pleinement, la nuit du 13 au 14, sur le corps qu'il commandait. Dornberg avait été évacué dans la nuit du 12 au 13, à l'insu et contre le vœu du prince, et ni les quatorze vedettes, ni les reconnaissances envoyées à Prenzlau, ne purent, tant était grande leur fatigue, parvenir à leur but, d'où il résulta que Napoléon atteignit, sans qu'on l'aperçût, la vallée de la Saale, où, contrairement aux prévisions de Massenbach, il s'engagea une affaire d'avant-poste très-importante, « Au milieu de ce combat, dit-il, il y eut un « moment où une attaque intrépide pouvait seule « être de quelque secours : je donnai l'ordre de « fondre sur l'ennemi, la baïonnette en avant. « Mais il eût fallu être soutenu par le général « Rüchel; ce secours nous fit défaut et la bataille « décisive fut perdue. On donna bien ordre aux « troupes dispersées de se réunir à Weimar et à « Liesdstadt; mais le désordre universel empêcha « de suivre cet ordre. » Massenbach se rendit alors en course à Magdebourg, où il espérait recevoir des ordres du roi : le roi était parti ! La retraite qui suivit et les événements de Prenzlau ont servi de texte à bien des reproches adressés soit à Massenbach, soit à son chef, le prince de Hohenlohe. Voici ce que Massenbach a allégué pour sa défense : « Les mouvements opérés par « l'armée française du 9 au 13 et l'occupation de

« la route de Naumburg avaient coupé les Prussiens de la route qui mène directement à Berlin. Cette route, qui passe par Leipsick et Wittenberg, était ouverte aux Français ; les faibles restes de l'armée d'Auerstädt dirigèrent, en conséquence, leur retraite sur le Harz, pour gagner l'Elbe et Magdebourg. Sur toute l'étendue de cette route (laquelle passe par Sommerda, Sondershausen, Nordhausen, Stolberg, Quedlinbourg), nous eûmes continuellement l'ennemi sur le dos. Comme la plus grande partie de l'artillerie, du bagage, des voitures à pain, étaient perdus et qu'on ne payait plus la solde, on peut se figurer dans quel état se trouvait l'armée, quand, après une marche de six jours, elle atteignit son premier but, Magdebourg. Mais, là même, pas de magasins ; et il fallut encore diriger la retraite des troupes démolies, désorganisées, vers l'Oder, que l'ennemi victorieux et en bon ordre pouvait atteindre par une route plus courte de quinze milles. Dans cet état de choses, l'isolement de la cavalerie de Neustadt, était particulièrement funeste au corps du prince de Hohenlohe. Bientôt on n'eut plus de rapports sur cette cavalerie que commandait Blücher et on fut encore moins instruit des mouvements de l'ennemi. Comme nous mettions toute notre confiance dans la cavalerie et que l'espoir de la voir se joindre à nous fut anéanti par la résolution que Blücher avait prise de se porter sur Lübeck ; quand ensuite on reçut la nouvelle décourageante que le détachement de Schimmelpennig n'était point resté à Prenzlau et qu'on dut présumer que les environs de Prenzlau étaient occupés par les Français ; quand enfin on les vit des hauteurs de Boitzembourg, alors il ne sembla plus convenable de se mettre en marche, ce qui, à la vérité, aurait pu sauver le corps d'armée. Il fallut aussi renoncer à l'idée de prendre la route la plus courte qui menât à Stettin (celle de Niden, près de Löcknitz) et la sacrifier, quelque convenable qu'il fût de la prendre, à la nécessité de s'approvisionner à Prenzlau. En arrivant à Schöenemark, on rencontra un régiment de cavalerie et l'on envoya sur Prenzlau des reconnaissances qui ne revinrent pas. Ce mécompte s'explique par l'extrême lassitude des troupes. Un officier du général commandant, lequel s'était offert à conduire la reconnaissance, revint et dit que l'ennemi n'avait point encore paru à Prenzlau. Cependant, au moment même où le corps d'armée décampait, les Français paraissaient devant cette ville. Dès lors, si l'on voulait gagner la route de Stettin, il fallait prendre possession au plus vite des deux portes dites de Stettin et d'Angermünde, avant que l'ennemi les occupât. » Dans cet instant critique, Massenbach fut envoyé au camp français, accompagné du premier parlementaire qu'avait reçu le prince de Hohenlohe. Le but

avoué de cette mission était de s'entretenir avec le marquis de Lucchesini, qui était à l'arrière-garde et qui devait se trouver avec l'empereur en personne. Massenbach passa sur un pont qu'il crut être celui de l'Ucker. Aux premiers postes français, il trouva les maréchaux Lannes et Victor, qui lui proposèrent une capitulation : mais il n'était point autorisé à l'accepter. Sur l'entrefaite, il aperçut dans la campagne de Grunow un corps de cavalerie, et, par suite de l'erreur qui lui faisait penser qu'il était sur la droite de l'Ucker, il crut que c'était une colonne en marche sur la route de Stettin. En revenant, il vit devant Prenzlau des canons et des fourgons de munitions abandonnés ; dans le faubourg même des morts et des armes ; enfin, dans la ville, dont les portes avaient dû être occupées par les Prussiens, Murat lui-même à la tête de ses escadrons, menaçant de sabrer tout ce qui se présenterait. Alors Massenbach demanda qu'il lui fût permis de parler à son général. On le lui accorda ; mais quel fut son étonnement, tandis que le corps prussien aurait dû être à la porte de Stettin, de le trouver à cette même porte de Pasewalk, rangé de la manière la plus désavantageuse (en carrés remplis de fourgons et de chevaux), et observé par deux officiers français, qui étaient là tout près ! Dans ce moment, le colonel commandant l'artillerie, Heuser, notifia que les gibernes étaient vides et que chaque canon n'avait que cinq coups à tirer. Le découragement se peignit soudain sur toutes les figures ; personne ne pouvait songer, en de telles circonstances, à résister ni à atteindre Löcknitz avec des troupes épuisées ; on eût couru grand risque d'être jeté dans le lac de Blindow ou dans les marais de l'Ucker. C'est alors que, pour la première fois, Massenbach proposa une capitulation ; il la rédigea lui-même, et le corps du prince de Hohenlohe tout entier posa les armes. Il comptait dix-neuf escadrons et la plus belle infanterie de l'armée prussienne, celle de la garde royale, en tout 17,000 hommes (*voy. HOHENLOHE-LANGENBOURG*). Les importantes et tristes suites de cet événement sont assez connues. Une commission fut nommée plus tard à Königsberg pour informer sur la capitulation de Prenzlau et sur d'autres incidents de la campagne de 1806. Massenbach fit parvenir un compte rendu des opérations, et il s'efforça de se justifier, ce qui n'était pas facile. Nous en avons extrait la substance. Il avoue, du reste, que ni lui ni son chef ne se regardaient comme exempts de fautes. C'en fut une, dit-il, d'avoir conféré d'une manière si imprévoyante avec des officiers français ; c'en fut une autre, bien excusable selon lui, d'avoir cru à tort l'ennemi sur la rive droite de l'Ucker. Par une des clauses de la capitulation, Massenbach était prisonnier de guerre ; mais la reconnaissance d'un officier français à l'égard duquel il avait fait observer les prescriptions du droit des gens,

lui obtint la permission de passer l'hiver à Berlin. Diverses brochures qu'il publia à cette époque (*Frédéric II et Napoléon I^{er}, l'État du monde et de la Prusse vingt ans après la mort de Frédéric II*) indiquent assez quelles émotions excita en lui la crise qui allait décider du destin de la Prusse. Vers le printemps de 1807, il se rendit à sa terre de Bialokosz, où la paix de Tilsitt fit bientôt de lui un sujet du grand-duc de Varsovie. C'est là qu'il écrivit ses *Souvenirs de grands hommes* et ses *Mémoires*. Le gouvernement polono-saxon, dont il relevait, lui fit savoir en 1810, sans doute à l'instigation du roi de Prusse, qu'il ne répondait pas de sa sûreté personnelle s'il persévérait à faire connaître les circonstances de sa vie publique. En conséquence, a-t-il dit, l'édition toute imprimée de ses *Mémoires* fut achetée par lui et détruite. On verra plus tard comment le gouvernement prussien a lui-même expliqué ces faits. Le prince Poniatowski lui proposa alors de le faire entrer dans l'état-major général; mais ses affections étaient pour la Prusse. Il donna connaissance de la proposition à Hardenberg, qui lui répondit par des assurances de songer à lui plus tard, et on ne lui envoya point son congé, bien qu'il ne reçût, depuis la fin de la guerre, ni paye ni pension. Pendant ce temps, ses ennemis le représentaient sous des couleurs fâcheuses (notamment les *Mémoires de Lombard* pour les années 1806 et 1807, et une espèce de justification qui parut dans la *Galerie des caractères prussiens*, ouvrage composé sous l'influence de la France, mais qui aggravait ses torts plus qu'il ne le justifiait). Attaqué ainsi dans son honneur et gêné dans sa fortune, Massenbach prit le parti d'attendre un moment plus opportun pour se justifier aux yeux du monde et de son roi. Vint l'année 1813 : il offrit ses services à sa patrie, mais ne les vit point accepter; toutefois son fils combattit dans les rangs des défenseurs de la Prusse. Vers la fin de 1817, des circonstances de famille le décidèrent à faire un voyage en Wurtemberg, et en 1817, il parut à l'assemblée des états de ce pays, comme représentant sa famille, à laquelle le feu roi avait donné une voix. Déjà ses principes, publiquement exprimés, l'avaient fait connaître comme partisan des innovations constitutionnelles; il ne démentit point ses précédents. Quand la ci-devant noblesse immédiate d'empire présenta au roi de Wurtemberg son adresse de remerciement pour le projet de statuts sur la noblesse, nouvellement proposé aux états, il refusa de s'associer à cet acte, qu'il regardait comme un manifeste de séparation entre les nobles et le reste des sujets (ce qui était la vérité). Deux autres nobles seulement imitèrent son refus. Comme membre de la commission, il combattit sur nombre de points le projet de constitution présenté par le gouvernement, et voulut, par exemple, que la représentation nationale fût une et non par ordre. Il voulut encore une convoca-

tion périodique et de droit des états, pour voter l'impôt et les dépenses; l'obligation pour le gouvernement de rendre compte de la gestion des finances et non de remettre un compte quelconque; enfin la liberté de la presse et la sincérité des franchises électorales. Ces vues, exprimées en style passionné, eurent pour résultat la proposition, de la part du gouvernement, de refondre totalement le projet de constitution, dont la nouvelle élaboration dut être confiée à des commissaires choisis les uns par le cabinet, les autres par les états. Mais l'esprit presque républicain, éveillé par Massenbach, ne laissa pas subsister longtemps l'union entre le cabinet et l'assemblée. Les états furent congédiés, et il fut au nombre de ceux que, dès la dissolution, on bannit de la capitale. Les violences de la police le suivirent jusqu'à dix lieues de Stuttgart. Il parvint cependant à Heidelberg, où un de ses fils était allé achever ses études et où la police locale lui accorda un permis de séjour. Mais, quelques jours après, un ordre supérieur vint le lui retirer, et toutes les questions qu'il adressa sur les causes de ce traitement demeurèrent sans réponse. A Francfort-sur-le-Mein, où il se rendit, il rédigea une réclamation à la diète fédérative contre les mesures prises à son égard. Le jour même où ce document paraissait, arriva un officier prussien (le capitaine de Kœlchen) qui demanda son arrestation et son extradition au nom du roi de Prusse. Massenbach fut ainsi conduit à la forteresse de Custrin, et l'on donna mission d'instruire sur lui aux lieutenants généraux de Dietricke et Bogalowski; puis, ce dernier étant mort, au général-major de Holzendorf et au conseiller criminel Grattuader. Cette détention inexplicable et l'extradition à une puissance dont, depuis dix ans, Massenbach avait cessé d'être le sujet, produisit une sensation d'autant plus vive que le rôle tout récent de Massenbach avait fixé les yeux sur lui. Divers défenseurs offrirent de plaider sa cause, entre autres Martin et Hornthal. Le premier était conseiller de justice à Iéna, et le second conseiller supérieur de justice à Bamberg, en Bavière. On blâma la conduite de la ville de Francfort à l'égard d'un homme qui était venu demander la protection de la confédération germanique, qui, comme membre des états de Wurtemberg, était sujet wurtembourgeois, et qu'on livrait à un État étranger dont les prétentions à le compter comme citoyen et les droits sur sa personne étaient périmés depuis dix ans. Quant à la cause de sa captivité, on ne pouvait que soupçonner, et les soupçons variaient. Suivant les uns, la manière libre dont Massenbach s'était exprimé aux états de Wurtemberg avait donné lieu à ces rigueurs; selon d'autres, on allait recommencer l'enquête relative à la capitulation de Prenzlau; enfin d'autres (qui ne pouvaient concilier cette célérité inusitée avec un fait de si ancienne date, quand il s'agissait d'un sexagé-

naire qui n'avait jamais pensé à fuir) croyaient au bruit répandu chez quelques personnes que Massenbach, contrairement à son serment de fidélité, aurait livré à la publicité des pièces, des documents qui lui avaient été confiés sous le sceau du secret. A cela on peut répondre qu'il est peu probable qu'un gouvernement aussi prudent et aussi régulier que celui de la Prusse ait laissé dix ans, sans les faire redemander, des pièces de haute importance aux mains d'un disgracié, d'un valétudinaire, d'un prévenu. Ce gouvernement refusa les interventions offertes par deux motifs : 1° les lois du pays n'admettaient point de défenseurs étrangers ; 2° Massenbach n'avait à rendre compte que de sa conduite militaire. Le colonel lui-même, lorsqu'il apprit, dans le cours de l'enquête, la généreuse proposition des deux défenseurs, déclara, par un écrit daté du 7 novembre 1817, « que ce n'étaient point ses opinions et ses plans politiques, mais une infraction aux règlements du service militaire qui avait donné lieu à l'information, conduite, du reste, avec justice et humanité. » Cette déclaration ne tranquillisa point les esprits, et on lut dans la *Gazette d'Altona*, dans celle de *Mayence*, dans la *Minerve* des articles où l'on prétendit qu'il fallait porter à la connaissance du public ce en quoi consistait l'information contre un homme dont le sort avait intéressé toute l'Allemagne. La commission ne l'en condamna pas moins à la détention. Et quand plus tard la clémence du roi de Prusse le rendit à la liberté, ses forces étaient brisées et il n'avait pas longtemps à jouir du don qui lui était fait. Une prompte et douce mort (l'apoplexie) mit fin à sa vie le 10 janvier 1827, dans sa terre de Bialokosz. Quelque incertitude que présentent ces données biographiques, les opinions, les tendances politiques de Massenbach ne sont point un mystère ; ses nombreuses publications en font foi. Il savait beaucoup de choses, et possédait sans doute des secrets dont la révélation dut inquiéter un cabinet aussi ombrageux que celui de Berlin. Il possédait en outre un talent oratoire, qui, s'il n'a pas exercé beaucoup d'influence sur les événements politiques, lui a donné, et longtemps encore lui donnera des lecteurs charmés par la chaleur de son style. Nulle part, il ne répudie ses affections pour la Prusse qu'il appelle *sa seconde et sa vraie patrie*. Professant un culte profond pour Frédéric II, il loue aussi Napoléon, tant que celui-ci n'est pas l'ennemi de la Prusse ; il le présente comme un *second sauveur du monde, auquel nul ne doit résister, et dont la mission, comme autrefois ce fut celle de Luther, est d'opérer une salutaire réforme dans l'administration et la politique*. Les jugements militaires et politiques parsemés dans ses Mémoires ne sont point d'une évidence démontrée ; mais on ne saurait oublier qu'il a eu dessein d'observer et de narrer aussi exactement qu'il en a eu l'occasion, qu'il ne tait point ses propres fautes.

Il a tracé le tableau des travers et des vices de caractère de personnages importants, en homme qui croit que les événements s'expliquent non par les faits des acteurs, mais par leurs caractères. Ces révélations lui ont coûté cher ; mais il pense que son honneur les lui commandait. Le gouvernement prussien ne pensait point ainsi, et il fit publier, dans le temps, par les journaux, une explication où les faits sont présentés d'une manière bien différente : « On sait, y était-il dit, que M. de Massenbach, dès 1809, lorsqu'il habitait Bialokosz, publia des Mémoires sur ses rapports avec l'Etat prussien. On ne veut pas rappeler que, dans ces Mémoires, il a manqué d'une manière tout à fait coupable aux égards dus au chef de l'Etat, parce qu'un ordre du cabinet, du 22 septembre 1817, a prononcé un pardon généreux relativement à tous les écrits formant la matière de l'enquête. Mais ce que, dans aucun temps, on ne peut et on n'a pu voir d'un œil indifférent, c'est que dans ces Mémoires il ait fait imprimer, plusieurs papiers relatifs au service et plusieurs actes empruntés des archives secrètes, et qui concernaient les rapports militaires et politiques de la Prusse. Le 4^e volume était déjà imprimé à deux feuilles près, ainsi que les trois premiers, et l'on ne put le soustraire à la publicité qu'en achetant à la librairie toute l'édition, ce qui coûta quatre à cinq cents écus à l'Etat. M. de Massenbach, qui s'excuse maintenant sur ce qu'il avait cru ne pouvoir plus préjudicier par là à l'Etat prussien, dont l'existence politique était d'ailleurs déjà minée dans ses fondements, reçut alors la défense la plus sévère de continuer l'impression de ses Mémoires, mesure à laquelle il se soumit volontairement. Malgré cela, il travailla depuis 1813, soit à Bialokosz, soit dans le Wurtemberg, où il s'était rendu le 10 août 1816, d'après un congé de six mois, pour prendre possession du bien de famille de Massenbach, à un manuscrit de nouveaux Mémoires en 8 volumes, que l'on a trouvé parmi ses papiers, lors de la saisie qui en a été faite. Une commission de l'état-major général, établie pour examiner la chose à fond, a été d'avis que, dans les anciens Mémoires imprimés en 4 volumes, nommément dans le premier, le troisième et le quatrième, il se trouvait un nombre considérable de papiers de service et d'actes tirés des archives secrètes ; que les mêmes pièces et plusieurs autres papiers importants se trouvent également dans le manuscrit des nouveaux mémoires ; que la publication de ces papiers et actes était de nature à causer un préjudice réel à la monarchie prussienne. C'est ce manuscrit des nouveaux mémoires que M. de Massenbach offrit de vendre au gouvernement prussien, moyennant la somme de onze mille cinq cents frédéric d'or. Il ajouta qu'une maison de commerce anglaise

« lui en avait déjà offert cette somme, et menaça, « dans le cas où l'on rejeterait sa proposition, « d'envoyer le manuscrit à l'impression. Une « telle prétention, dictée par le plus vil intérêt, « la prétention de faire acheter une trahison « d'Etat, dut déterminer le gouvernement à lui « rappeler ses rapports et le sentiment de son devoir. Il était sujet prussien, officier prussien, « quoique non en activité; il avait été soumis à « une enquête pour avoir violé les devoirs de sa « place; il s'était déjà rendu coupable de haute « trahison et il avait rendu inutile le pardon obtenu de Sa Majesté, en déclarant lui-même son « plan d'une nouvelle trahison d'Etat encore plus « étendue. Le gouvernement résolut, en conséquence, de le faire arrêter et de le soumettre « à une enquête; il fut en effet arrêté à Francfort-sur-le-Mein dans la nuit du 18 au 19 août « 1817, sur la réquisition de M. Scholtz, ministre « résident de Prusse au sénat de cette ville, qui « ne fit aucune difficulté de reconnaître la légitimité de cette réquisition; et on le conduisit à « Custrin pour y être soumis à une enquête... »

Indépendamment des ouvrages indiqués dans le cours de cet article on lui doit : 1° *Premiers éléments des calculs différentiel et intégral*, 1784; 2° *Eclaircissements sur quelques passages du Bombardier prussien*, 1785; 3° *Premiers éléments de la mécanique à l'usage du génie et de l'artillerie*, 1785; 4° *Courte relation de la campagne de 1793, entre le Rhin et la Sarre*, 1794; 5° *Campagne du maréchal de Turenne contre le comte de Montecucculi*, 1794, traduite de l'*Histoire militaire* de Beaurain; 6° *Essai d'un éloge de Jean Joach. de Zieten*, 1805; 7° *Marc-Aurèle et Sully*, 1806; 8° *Eloge du duc Ferdinand de Brunswick*, 1806; 9° *Mémoires sur les rapports du colonel de Massenbach avec le gouvernement prussien, notamment avec le duc de Brunswick, depuis l'année 1783*, 1808, 20 cartes; 10° *Souvenirs de la vie des grands hommes*, 1808; 11° *Frédéric II et Napoléon I^{er}*; 12° *le Monde et la Prusse vingt ans après la mort de Frédéric II*; 13° *Mémoires pour l'histoire du gouvernement prussien pendant les règnes de Frédéric-Guillaume II et de Frédéric-Guillaume III*, 1809; 14° *Herrenschwand, sur les moyens de restaurer le crédit d'un Etat dont la situation économique est bouleversée*, traduit en allemand, 1810; 15° *le Colonel de Massenbach à tous les Allemands*, 1817; 16° *De l'éducation des princes dans un gouvernement représentatif*, 1817 (ce n'est qu'un discours); et *Discours à l'assemblée des Etats de Wurtemberg le jour de leur dissolution par la force*, 1818; 17° *Aux trônes, aux palais, aux chaumières de l'Allemagne*, 1817; 18° *Galerie comparative de caractères prussiens* (dans la *Minerve* d'Archenholz, mars 1808, p. 210-252); et *Eclaircissements sur cet article*, p. 430-452; *Sur un reproche fait à Frédéric l'Unique*, dans le *Deutsch. monatsch.*, juin 1790, p. 119-126; *Deux vœux*, dans le *Recueil des Etats de Wurtemberg*, et quelques articles dans la *Ga-*

zette militaire mensuelle, qui ne parut que de janvier à juin 1797. — Le général du même nom qui commandait un corps prussien, sous Macdonald, en 1812, et qui prit part à la défection du général d'York, était son frère. M—D J.

MASSERANO (le prince CHARLES FERRERO-FIESCHI), d'une des plus anciennes maisons du Piémont, dont les ancêtres s'établirent en Espagne, fut capitaine des gardes du corps de la compagnie flamande, sous les rois Charles III et Charles IV. Il accueilli et protégea, pendant la révolution, les Français que le malheur des circonstances avait jetés hors de leur patrie. Nommé, en 1805, ambassadeur d'Espagne auprès de Napoléon, il fut chargé de lui remettre, ainsi qu'à ses frères, de la part de son maître, l'ordre de la Toison d'or, en échange duquel il reçut pour toute la famille royale d'Espagne celui de la Légion d'honneur. Au mois de mars 1808, Ferdinand VII lui envoya de nouvelles lettres de créance, comme ambassadeur; mais les démarches de Masserano auprès du gouvernement français pour les faire accepter ayant été infructueuses, il demanda ses passe-ports pour Bayonne, où il voulait aller prendre les ordres de son souverain que la trahison venait d'y entraîner. Ces passe-ports lui furent refusés; dès lors il cessa d'être ambassadeur, et resta à Paris sous la surveillance de la police. En 1809, Joseph Bonaparte, qui cherchait dans son nouveau royaume à se faire des partisans, nomma le prince de Masserano son grand maître des cérémonies, en lui enjoignant de se rendre à Madrid. Le désir de conserver à ses enfants sa fortune, déjà séquestrée par ordre du gouvernement français, lui fit accepter cette place; mais il évita de retourner en Espagne, et continua de vivre au milieu de sa famille à Paris, où il mourut en 1837. G—G—Y.

MASSERIA (JOSEPH), avocat, né à Ajaccio (Corse), vers 1725, a mérité, par son courage, une place parmi les martyrs de la liberté de sa patrie. Averti, en 1763, que Paoli était sur le point de se mettre en marche pour attaquer la citadelle d'Ajaccio, Masseria écrivit à ce général que depuis longtemps il méditait de se rendre maître de cette forteresse par un coup de main, et que maintenant plus que jamais il avait espoir de voir son projet couronné de succès, puisque Paoli voulait y concourir. Il ajouta dans sa lettre qu'il croyait utile qu'en attendant, le général fit rapprocher ses bandes armées des environs, et surtout des éminences qui dominent la ville, afin d'être à même d'accourir à son secours au premier signal. Cette proposition, aussi audacieuse qu'inattendue, embarrassa singulièrement Paoli, habitué depuis longtemps à se tenir en garde contre les pièges de ses ennemis, et à se défier des offres téméraires que lui faisaient chaque jour des esprits exaltés ou même des traitres. Il garda le silence sur cet étonnant message, espérant pénétrer plus tard les véritables intentions

de Masseria. Mais celui-ci, décidé à tout braver pour atteindre son but, et non découragé par le silence de Paoli, renouvela avec plus d'énergie ses instances et ses offres dans une nouvelle lettre qu'il fit présenter par sa femme, accompagnée de deux de ses enfants encore en bas âge, et destinés à rester en otage auprès de lui, comme garantie de sa parole. En outre, pour détruire tout soupçon dans l'esprit de Paoli et lui donner une idée non équivoque de son patriotisme et de l'élévation de son âme, il lui fit dire qu'il ne lui demandait ni promesses ni récompenses, mais qu'il réclamait pour sa ville natale un privilège quelconque, propre à éterniser le souvenir de l'heureux événement qui devait la réunir à la patrie commune. Touché de tant de dévouement, Paoli accueillit alors, avec la plus vive effusion, et la famille et les propositions de Masseria. Il donna aussitôt l'ordre à ses bandes de se diriger vers la ville d'Ajaccio, et de se tenir prêtes à tenter l'invasion. Masseria satisfait de la réussite de son message, et persuadé qu'enfin son entreprise serait secondée, ne songea plus qu'à accélérer le moment de l'exécution, et pour cela il s'introduisit dans la citadelle sous prétexte de visiter un détenu qui réclamait son ministère. Il était accompagné de son fils aîné et d'un ecclésiastique, tous deux initiés au complot. Il les chargea de mettre le feu aux pièces d'artillerie dirigées sur la ville, tandis que lui-même se précipitait vers le magasin à poudre et en brisait la porte avec une hache qu'il avait cachée sous son habit. En ce moment, quelques soldats de garde dans la maison du commissaire génois, s'étant mis à la croisée, aperçurent le jeune Masseria et le prêtre, qui exécutaient l'ordre reçu. Crier aux armes, prendre leurs fusils, faire feu sur les deux hommes désignés, fut l'effet d'un moment. Le prêtre expira immédiatement criblé de blessures, et le jeune Masseria, mortellement frappé, n'eut que le temps de se traîner, tout couvert de sang, jusqu'auprès de son père, et il tomba sans proférer un seul mot. Ni la mort de son enfant, ni le bruit des armes, ni les cris sinistres des soldats, ni le danger imminent auquel il était impossible d'échapper, n'eurent le pouvoir d'arrêter le bras de Masseria. Déjà il avait brisé la porte du magasin et tenait à la main une mèche enflammée, quand il fut atteint par les soldats de la garnison, qui le percèrent de coups. Traîné mourant, en présence du commissaire génois, il trouva encore assez d'énergie et de force pour souffrir, sans se plaindre et sans dévoiler ses complices, les tourments les plus atroces. Les bourreaux ne purent que lui arracher ces paroles : « Je n'emporte en mourant qu'un seul regret, c'est de n'avoir pas eu le bonheur de rendre la liberté à ma patrie. » Il expira en prononçant ces mots, le 19 octobre 1763. Paoli honora sa mémoire en se chargeant de l'éducation de ses enfants, auxquels il servit de père.

G—RY.

MASSERIA (PHILIPPE), fils du précédent, se trouvait auprès du général Paoli quand échoua l'audacieuse entreprise qui le priva de son père et de l'aîné de ses frères. Attaché au général corse par les liens de la reconnaissance et la conformité de l'opinion politique, il prit non-seulement une part active aux événements qui se succédèrent dans sa patrie pendant les années 1768 et 1769, mais il suivit encore volontairement dans l'exil son illustre protecteur. De retour en Corse avec Paoli, au commencement de la révolution française, Masseria ne tarda pas à attirer l'attention publique, et à être mis au rang des hommes les plus distingués de sa ville natale. Une réputation bien acquise et le nom qu'il avait l'avantage de porter lui ouvrirent bientôt la carrière des honneurs, et lui valurent les suffrages de ses concitoyens qui l'éurent d'abord pour leur représentant à l'assemblée d'Oressa, et plus tard pour présider le club des amis de la constitution, sur l'invitation duquel Napoléon écrivit à Mathieu Buttafuoco (*roy. ce nom*). Lorsque, pour repousser les décrets de la convention nationale, le général Paoli releva le vieil étendard de la liberté de sa patrie, Masseria se fit remarquer parmi ses plus ardents défenseurs. C'est à lui qu'appartient presque exclusivement la gloire d'avoir repoussé l'attaque tentée contre la ville d'Ajaccio, par deux frégates françaises, dans l'expédition dirigée par Salicetti, alors représentant du peuple, et par Napoléon Bonaparte qui se trouvait à bord de l'une d'elles et qui, malgré la différence d'opinions politiques, et bien que blessé profondément dans ses affections par les malheurs dont il fut alors témoin, n'en conserva pas moins pour Masseria des sentiments d'estime et d'amitié. Ce fut à ses sentiments que le dernier fut redevable des missions secrètes dont le ministère anglais le chargea, en 1799 et 1801, auprès du premier consul ; missions que rendit inutiles l'imprudence des ministres anglais. Cependant il paraît hors de doute, d'après un mémoire présenté par Masseria à lord Buckingham, que Bonaparte et sa famille étaient dans les meilleures dispositions pour conclure la paix avec l'Angleterre, paix destinée à assurer le sort du premier consul et à mettre un terme aux calamités de l'Europe. Vivement contrarié par la légèreté du ministre anglais, Masseria déclara sans hésiter que, s'il avait été chargé des négociations qui précéderent le traité d'Amiens, il aurait obtenu pour l'Angleterre des conditions plus avantageuses et qui eussent rendu la paix plus durable. Dans ces deux circonstances de sa vie, Masseria reçut des témoignages bienveillants de la famille Bonaparte ; mais il résista aux offres les plus séduisantes, pour rester fidèle à la cause qu'il avait défendue et surtout à la haute réputation d'intégrité qu'on avait droit d'attendre du fils de Joseph Masseria. Lors de l'évacuation de la Corse par les Anglais, il avait pris du service

dans l'armée de la Grande-Bretagne ; et il justifia sur le champ de bataille le vif intérêt que lui portait Paoli. Masseria mourut en Angleterre peu de temps après l'illustre bienfaiteur, qu'il n'avait pas quitté dans l'exil. Il est auteur de deux brochures politiques, accueillies avec faveur au moment de leur publication. G—RY.

MASSEVILLE (LOUIS LEVAVASSEUR DE), ecclésiastique, né à Juganville, près Valogne, en 1647, publia à Rouen une *Histoire sommaire de la Normandie*, 1698, 6 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit avec négligence et inexactitude, fait regretter qu'une province aussi importante n'ait pas trouvé un historien plus digne d'elle. Cependant Masseville, en le composant, rendit un véritable service à la science, et l'empressement avec lequel le public accueillit son travail prouve moins le mérite de l'auteur que l'intérêt du sujet. Il y joignit un *Précis géographique de la Normandie* (Rouen, 1722, 2 vol. in-12). On n'y trouve qu'une stérile nomenclature de tous les bourgs et villages de chaque diocèse. Masseville mourut à Valogne en 1733, époque à laquelle fut publiée la troisième édition de son ouvrage ; mais, suivant d'autres, il mourut en 1725. Il avait composé un Nobiliaire : un esprit d'humilité excessif lui fit jeter au feu son manuscrit. G—T—N.

MASSIAC (GABRIEL DE), historien, né à Narbonne en 1637 d'une famille noble, embrassa la profession des armes et obtint une lieutenance dans les grenadiers du régiment de la Reine. Il fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, depuis 1688 jusqu'à la paix de Ryswick, et, ayant reçu la croix de St-Louis, se retira dans les environs de Toulouse, où il mourut en 1727. On connaît de lui : 1° *Mémoires de tout ce qui s'est passé de plus considérable pendant la guerre, depuis 1688 jusqu'en 1698*, Paris, in-12. L'auteur a été le témoin oculaire de tous les faits qu'il rapporte ; et il ne néglige rien pour justifier la confiance des lecteurs. 2° *Faits mémorables des guerres et des révolutions de l'Europe, depuis 1672 jusqu'en 1721*, Toulouse, in-8°. W—S.

MASSIAS (NICOLAS, baron), né en 1764 à Ville-neuve-d'Agen (Lot-et-Garonne), avait vingt-trois ans lorsqu'il entra dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris. N'étant pas engagé dans les ordres sacrés, il sortit de l'Oratoire pour entrer à l'école militaire de Saumur, où il professa la rhétorique. Trois ans après, en 1792, il fut reçu comme volontaire dans le 1^{er} bataillon du Gers. En 1793, chargé de la défense d'un fort vers les frontières d'Espagne, il fut fait prisonnier et envoyé à Grenade. Redevenu libre, il reçut en 1800 la mission de représenter la France près la cour de Bade. Il fut disgracié à l'occasion de l'enlèvement du duc d'Enghien et rentra dans la vie privée. Mais ses loisirs ne furent pas stériles : depuis 1804 jusqu'en 1835, treize ans avant sa mort, arrivée à Bade le 22 janvier 1848, le baron Massias publia un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux

sont : 1° *le Prisonnier en Espagne, ou Coup d'œil philosophique et sentimental sur les provinces de Catalogne et de Grenade*, Paris, 1798 et 1804, in-8° ; 2° *Rapport de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, ou Essai sur l'instinct, l'intelligence et la vie*, Paris, 1821-23, 4 vol. in-8° ; 3° *Napoléon jugé par lui-même, par ses amis et ses ennemis*, 1823 ; in-8° ; 4° *Théorie du beau et du sublime, ou Loi de la reproduction, par les arts, de l'homme organique, intellectuel, social et moral, et de ses rapports*, Paris, 1824, in-8° ; 5° *Problème de l'esprit humain, ou Origine, développement et certitude de nos connaissances*, Paris, 1825, in-8° ; 6° *Maximes de la Rochefoucauld, avec leurs paronymes*, Paris, 1825, in-18 ; 7° *Lettres au baron d'Eckstein*, Paris, 1826, in-8° ; la première *Sur l'existence d'une langue, d'une science et d'une religion primitive* ; la deuxième *Sur les croyances spontanées et nécessaires de l'humanité* ; la troisième *Sur les dangers du catholicisme indo-chrétien du baron d'Eckstein, sur le culte et les mystères naturels* ; 8° *Lettre à M. Stapfer sur le système de Kant et sur le problème de l'esprit humain*, Paris, 1827, in-8° ; 9° *Principes de littérature, de philosophie, de politique et de morale*, Paris, 1826-27, in-18 ; 10° *Influence de l'écriture sur la pensée et sur le langage*, Paris, 1828, in-8° ; ouvrage qui partagea le prix Volney ; 11° *Lettre à M. Ph. Damiron, sur un article de son Essai sur l'histoire de la philosophie en France au 19^e siècle*, Paris, 1828, in-8° ; 12° *Lettre à M. le directeur du journal le Globe, sur l'existence des jésuites en France*, Paris, 1828, in-8° ; 13° *Observations sur les attaques contre le spiritualisme, par M. le docteur Broussais, dans son livre De l'Irritation et de la folie*, Paris, 1828, in-8° ; 14° *Examen des fragments de M. Royer-Collard et des principes de la philosophie de l'école écossaise*, Paris, 1829, in-8° ; 15° *Lettre à M. de Bourrienne sur quelques passages de ses Mémoires relatifs à la mort du duc d'Enghien*, Paris, 1829, in-8° ; 16° *Lettre à M. Isaac K...st, de Berlin, sur de nouvelles objections qu'il élève contre le spiritualisme*, Paris, 1829, in-8° ; 17° *Lettre à M. le docteur Broussais sur sa réponse aux Observations, etc.* (voy. ci-dessus), Paris, 1829, in-8° ; 18° *Questions sur la peine de mort*, Paris, 1830, in-8° ; 19° *Supplément aux Questions sur la peine de mort, ou Examen des principales opinions émises dans la séance de la chambre des députés du 27 septembre, relativement à la mise en accusation des ministres*, Paris, 1830 ; 20° *Traité de philosophie psycho-physiologique*, Paris, 1830, in-8° ; 21° *Vues nouvelles sur l'organisation de la pairie en harmonie avec la charte de 1830*, Paris, 1830, in-8° ; 22° *Questions sur la révolution de 1830* ; Paris, 1830, in-8° ; 23° *Aphorismes sur la constitution primitive des trois pouvoirs du gouvernement représentatif, offerts à la méditation et au jugement de MM. les députés de la chambre de 1831*, Paris, 1831, in-8° ; 24° *Conséquences qui découlent invinciblement d'une pairie à vie, quelle que soit la manière dont on en com-*

vine la formation, Paris, 1831, in-8°; 25° *Lettre sur l'hérédité*, à MM. les disciples de St-Simon, Paris, 1831, in-8°; 26° *Manuel de la civilisation et des révolutions*, Paris, 1831, in-8°; 27° *Des opinions politiques en France, de leurs forces respectives et du sort qui les attend dans un prochain avenir*, Paris, 1832, in-8°; 28° *Du serment politique*, Paris, 1833, in-8°; 29° *De la souveraineté du peuple*, Paris, 1833, in-8°; 30° *Des divers gouvernements considérés dans leur rapport avec le bien-être des populations*, Paris, 1834, in-8°; 31° *Philosophie fondée sur la nature de l'homme*, Paris, 1835, in-8°. De tous ces ouvrages le plus important, aux yeux mêmes de l'auteur, est le *Traité de philosophie psycho-physiologique*. Il y déclare que tous ses travaux antérieurs n'en étaient qu'une sorte de préparation. Il s'y propose l'établissement d'une philosophie vraie dans tous les temps et tous les lieux, une philosophie de l'absolu, la philosophie en un mot, ou, pour nous servir des propres expressions de l'auteur, le code de l'esprit humain. « Un tel ouvrage, qui donnerait des bases fixes à tous nos arts et à toutes nos sciences, demande un long temps pour être définitivement jugé. En attendant qu'il ait subi l'examen des maîtres et des esprits amis des études fortes et sérieuses, nous ne craignons pas d'assurer qu'on trouvera beaucoup de profit à le lire, ou plutôt à le méditer, et qu'il renferme une foule de vérités neuves et de la plus haute importance pour la connaissance de l'homme. » Ce sont là de grandes promesses. Au surplus, il n'est pas nécessaire qu'un livre soit de premier ordre pour être utile; il suffit qu'on veuille réfléchir, le critiquer en le lisant; mais il y a des ouvrages qui provoquent plus que d'autres les réflexions du lecteur, et des réflexions plus utiles. Nous ne placerions ceux du baron Massias ni au premier ni au dernier rang. On en jugera par les extraits qui vont suivre et qui sont tous tirés de son principal *Traité* : « La philosophie est la « connaissance de l'homme, de ses facultés et de « ses rapports, ayant pour fin la perfectionne- « ment de sa raison et de sa volonté. Les sciences « sont un ensemble de notions et de faits analo- « gues réunis dans un même principe. Dans « toutes les sciences est l'activité humaine qui les « a créées et l'action de la nature. Toutes sont « donc relatives à l'homme et à la nature. La phi- « losophie, qui les comprend toutes, se *divise* « suivant la diversité même des sciences, en « tant qu'elle a pour objet les sciences, soit phy- « siques, ou physiologiques, ou intellectuelles, « ou sociales, ou morales, ou religieuses. Dieu « existe, puisqu'il existe quelque chose, quelque « chose même d'infini en grandeur, et d'un arti- « fice infini. Il faut bien, en effet, que quelque « chose d'infiniment puissant et intelligent ait « toujours été. Cet infini, Dieu, est un. De son « action, de sa puissance et de son intelligence « naissent le mouvement et ses lois; de sa sa-

« gesse, l'ordre; de sa justice, les lois sociales, « les peines et les récompenses à venir, fonde- « ment de toute moralité; de sa véracité, la cer- « titude de ce qu'il dit à la conscience et à la « raison des hommes de tous les temps et de « tous les pays. » Ces idées sur la nature divine et ses rapports avec le monde ne manquent pas de grandeur ni d'élévation. Parfois cependant elles touchent de si près au panthéisme qu'elles semblent y entrer. Le spiritualisme de Massias n'est pas plus suspect que son théisme, quoique les expressions soient parfois équivoques. Sa doctrine sur les idées absolues est moins nette. Ses principes en matière de morale et de droit devaient s'en ressentir; aussi renferment-ils je ne sais quel mélange d'empirisme et de mysticisme qui se rencontre toujours dans les esprits élevés, mais où l'imagination et la synthèse l'emportent sur la raison et l'analyse. C'est le cas de N. Massias; il a plus embrassé qu'il n'a pu étreindre; il est plus frappé des rapports et de l'ensemble, de l'unité, que des termes opposés, des parties du tout et de leur diversité. De là une certaine confusion et une tendance à la généralité qui fait perdre de vue les espèces d'un même genre et qui empêche la précision dans le langage. D'autres fois ce sont des points de vue peu naturels, et par là même peu lucides et peu soutenables. C'est ainsi qu'il définira : le *droit*, le rapport des besoins à l'ordre; le *devoir*, le rapport des facultés à l'ordre; la *loi*, la promulgation et l'intimation du droit; la *charte*, une concession de la Divinité (si toutefois cette charte est conforme aux besoins de la nature humaine). Un autre point par lequel Massias était entraîné au mysticisme, c'est le magnétisme, dont il était devenu l'un des partisans les plus fervents, l'un des croyants intrépides. Mais cette faiblesse et ces défauts dans le tour d'esprit n'ôtent rien à la noblesse et à la sincérité des sentiments de Massias. Si la philosophie consiste essentiellement dans l'amour de la vérité, il est assurément l'un des hommes de notre temps qui ont le mieux mérité l'estime toujours due au désintéressement et à la plus entière bonne foi dans le culte persévérant du vrai. J. T.—r.

MASSIEU (GUILLAUME), littérateur, naquit à Caen le 13 avril 1665. Après avoir terminé ses premières études, il vint à Paris faire son cours de philosophie sous les jésuites, qui, lui ayant reconnu d'heureuses dispositions, le pressèrent d'entrer dans la Société. Il fut chargé d'enseigner les humanités au collège de Rennes, et revint ensuite à Paris étudier lui-même la théologie. Ses supérieurs jugèrent qu'il pourrait être un excellent théologien, et ils exigèrent qu'il renonçât à toute autre étude. Mais son goût pour les lettres s'accrut par la défense qu'on lui faisait de s'y livrer, et il quitta les jésuites pour rentrer dans le monde. Ses talents l'y avaient déjà signalé d'une manière avantageuse. Sacy, le traducteur de Plinie, lui confia l'éducation de son

filis ; et, vers le même temps, il se lia intimement avec l'abbé Tourreil, écrivain médiocre, mais ami très-dévoué, qui le présenta comme élève en 1705 à l'Académie des inscriptions. Cinq ans après, Massieu fut nommé professeur de langue grecque au Collège de France : il y expliquait avec le plus grand succès Homère, Pindare, Théocrite et Démosthène, ses auteurs favoris ; et sa réputation d'homme d'esprit était si bien établie, que, quoiqu'il n'eût encore rien publié, il fut élu en 1714 membre de l'Académie française : il y succédait à Clérembault (1) ; mais, dans son discours de réception, il sut amener l'éloge de Tourreil, et paya un juste tribut de reconnaissance à la mémoire de son ami. Massieu, doué d'une grande modération, avait fait quelques économies, qui devaient mettre sa vieillesse à l'abri du besoin ; elles lui furent enlevées par une faillite. Il crut alors devoir accepter l'asile que lui offrait M. de Berci, gendre du contrôleur général des finances ; et de là il vit des fortunes s'élever, d'autres s'évanouir, avec toute l'indifférence d'un véritable philosophe. Dans les dernières années de sa vie, il éprouva un accident plus difficile à supporter que la perte de la fortune : il devint aveugle. Il ne cessa pas cependant d'être assidu aux séances des académies : quand on crut pouvoir lui faire sûrement l'opération de la cataracte, il se contenta d'avoir recouvré un œil, disant qu'il tenait le second en réserve et comme une ressource contre de nouveaux malheurs. Quelque temps après, il tomba en paralysie ; et, comme il se flattait d'être hors de danger, il éprouva une attaque d'apoplexie, qui l'enleva le 26 septembre 1722 à l'âge de 58 ans. On a de Massieu : 1^o des *Dissertations*, dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, sur les boucliers votifs ; sur les serments des anciens, sur les Grâces (2), sur les Hespérides, sur les Gorgones, sur les jeux Isthmiques, etc. Parallèle d'Homère et de Platon ; Défense de la poésie ; Réflexions critiques sur Pindare, et six odes de ce poète, traduites en français, avec des remarques ; 2^o l'*Histoire de la poésie française*, Paris, 1734, in-12. Cette Histoire s'arrête au règne de François 1^{er}. Sacy, son élève, qui en fut l'éditeur, annonçait le dessein de la continuer. Elle est écrite d'une manière agréable ; mais elle abonde en assertions hasardées ou gratuites, trop souvent copiées par ceux qui ont trouvé plus commode de prendre pour guide une brochure superficielle que d'affronter les livres originaux, où il faut chercher les décombres de notre vieille littérature. Par exemple, il s'avise de dire que, dès le temps des premières croisades, « les poètes français paraissaient sortir en

« foule de dessous terre aussi bien que les armées. » Tant d'ignorance de l'état de la langue pouvait convenir à un bénéficiaire, mais non à un membre de l'Académie des inscriptions. Ce livre est précédé de la Défense de la poésie, qui en forme comme l'introduction. 3^o *Caffæum, carmen* ; il a été inséré par l'abbé d'Olivet dans le recueil intitulé *Poetarum ex academia gallica carmina selecta*, et dans les *Poemata didascalica*, t. 1^{er} (voy. D'OLIVET). Ce petit poème est écrit avec beaucoup d'élégance. On doit encore à Massieu une édition très-correcte du *Nouveau Testament* en grec, Paris, 1715, 2 vol. in-12, et une édition revue avec soin de la traduction des *Harangues* de Démosthène, par Tourreil (voy. TOURREIL). Il a laissé en manuscrit une traduction complète des *Odes* de Pindare, avec des remarques que l'abbé Sallier promettait de continuer, et dont Vauvilliers a su profiter pour la rédaction de son *Essai de traduction* du même poète (voy. VAUVILLIERS). On ne doit pas regretter celle de Massieu, qui, à en juger par ce qu'il en avait déjà fait paraître, n'avait pas mieux réussi que ses devanciers à donner une idée du mérite d'un poète dont les personnes étrangères à la langue grecque ne peuvent s'expliquer la réputation. On peut consulter l'*Eloge* de Massieu, par de Boze, dans le recueil de l'Académie des inscriptions, t. 5, p. 421 ; un autre, dans le discours de réception de l'abbé Houteville, qui fut son successeur à l'Académie française ; les *Mémoires* de Nicéron, t. 8, et l'*Histoire du Collège de France*, par l'abbé Goujet. W—s.

MASSIEU (JEAN-BAPTISTE), évêque constitutionnel, né à Vernon en 1742, était curé de Sergy, village de la Picardie, et y jouissait de la considération publique lorsqu'il fut nommé député du clergé du bailliage de Senlis aux états généraux. Il vota dès le commencement avec le parti révolutionnaire, et devint en décembre 1789 secrétaire de l'assemblée. Le 31 mai 1790, il vota pour la constitution civile du clergé et lui prêta ensuite serment. Dans le mois de février 1791, il fut élu évêque constitutionnel de l'Oise (Beauvais) et sacré le 6 mars suivant. Nommé, en septembre 1792, député de ce département à la convention, il vota la mort de Louis XVI et se prononça contre l'appel au peuple et le sursis. Le 11 novembre 1793, il écrivit à la convention qu'il renonçait à ses fonctions épiscopales et qu'il allait se marier : ce qu'il fit en épousant la fille d'un nommé Lécole, maire de Givet. Il était alors en mission dans les Ardennes. Le 17 novembre, ainsi que nous l'apprenons par les *Annales* mêmes de Desbois, son confrère (tome 1^{er}, p. 166), il se joignit aux clubistes de Mézières et de Charleville pour promener sur un âne un mannequin représentant le pape. On pilla les églises et on profana les vases sacrés. Il écrivit le 11 mars 1794, à l'assemblée, qu'il avait prononcé dans l'église de Beauvais un discours propre

(1) Et non pas à Tourreil, comme on le dit par erreur dans les *Mémoires* de Nicéron et dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

(2) Cette dissertation a été reproduite par Querlon, dans le recueil intitulé *les Grâces*.

« à préserver pour jamais les peuples du fanatisme. » De là, les reproches qu'on lui fit d'avoir rendu les prêtres, les églises et tout ce qui avait rapport au culte l'objet particulier de ses fureurs. En 1795, les habitants de Reims l'accusèrent d'avoir provoqué, dans leur ville, au meurtre et au pillage; d'avoir sommé le comité révolutionnaire de multiplier les arrestations, sous peine d'encourir sa disgrâce; enfin d'avoir contribué au meurtre des membres de la municipalité de Sedan et de beaucoup d'autres citoyens, ce qui avait détruit les manufactures d'une ville essentiellement industrielle. Les habitants de Beauvais le dénoncèrent aussi comme ayant formé chez eux une troupe de brigands, pour persécuter et égorger la population; et ceux de Vitry-sur-Marne écrivirent contre lui une lettre plus violente encore. A la suite de ces accusations, l'assemblée le décréta d'arrestation le 9 août 1795, comme ayant fait assassiner les meilleurs citoyens du département des Ardennes, exercé des vengeances particulières, etc. Il fut ensuite amnistié par la loi du 4 brumaire, et, à la honte des gens qui dirigeaient l'enseignement à cette époque, il obtint en 1797 une chaire à l'école centrale de Versailles. Forcé en 1816 de quitter la France comme régicide, il se retira à Bruxelles, où il mourut le 6 juin 1818 dans le plus grand dénuement. On a de lui une traduction des *OEuvres* de Lucien, Paris, 1781-87, 6 vol. in-12 (1). Sa traduction de l'*Histoire de Hollande*, par H. Grotius, est restée manuscrite.

M—D j.

MASSILLON (JEAN-BAPTISTE), le premier des orateurs de la chaire dans le genre pathétique, naquit le 24 juin 1663, de François Massillon, notaire à Hyères en Provence. Il entra fort jeune au collège de l'Oratoire de cette ville. Son amusement favori était de rassembler autour de lui ses camarades pour leur répéter ce qu'il avait entendu au sermon de plus frappant, et il le déclamaient d'un ton agréable et animé. Destiné par son père à l'état de notaire, on le retira du collège avant qu'il eût achevé ses humanités; mais, comme il ne cessait d'y retourner dans ses loisirs, les supérieurs, ayant remarqué ses dispositions, firent pour se l'attacher des sollicitations auprès du père; et le fils entra en 1681 dans la congréga-

tion, où il étudia la théologie sous le P. de Beaujeu, depuis évêque de Castres. Il lut les Sermons du P. Lejeune, qui lui plurent. Il fit lui-même quelques essais qu'on trouva heureux, mais qui ne satisfirent pas son propre goût. Il mandait, en 1689, au P. Abel de Ste-Marthe, général de l'Oratoire, que, comme son talent et son inclination l'éloignaient de la chaire, il croyait qu'une philosophie ou une théologie lui conviendrait mieux. Cependant, ayant été ordonné prêtre, quelques panégyriques qu'il prêcha, où l'instruction est heureusement mêlée à l'éloge, déterminèrent ses supérieurs à l'appliquer au ministère de la chaire. Mais craignant, disait-il, le démon de l'orgueil, il crut pouvoir échapper aux séductions de l'amour-propre en se vouant à la retraite. C'était une tradition dans l'Oratoire, recueillie par d'Alembert, dont l'éloge à cet égard n'est point suspect, qu'il alla s'ensevelir dans le monastère de Sept-Fonts dont il prit l'habit; mais l'abbé l'ayant chargé de répondre au cardinal de Noailles qui lui avait adressé un mandement, la surprise du cardinal en recevant de cette thébaïde une réponse des plus polies, attira des compliments à l'abbé; celui-ci nomma le jeune novice au prélat, qui ne voulut pas qu'un si beau talent demeurât enfoui; et Massillon fut rendu à l'Oratoire. Après avoir professé les belles-lettres et la théologie à Pézenas, à Montbrison, à Vienne, et fait quelques oraisons funèbres, qui ne furent pas les premiers discours qu'il prononça (comme l'assure son neveu), puisque Massillon lui-même dit le contraire dans l'*Oraison* de M. de Villars, il fut appelé en 1696 à Paris, où il était déjà connu (1), pour y diriger le séminaire de St-Magloire. C'est là que Massillon composa ses premières conférences ecclésiastiques. Quoique leur ton, assez simple, soit différent de celui de ses sermons, elles ne manquent point de vivacité lorsqu'il peint les suites du désordre ou de l'ignorance des clercs. Elles sont aussi plus analogues au genre aimable de son éloquence que les conférences plus sévères qu'il fit dans un âge avancé. Ces exercices préparatoires développaient et fixaient son talent. Aussi le P. de Latour lui demandant ce qu'il pensait des prédicateurs de la capitale, il répondit : « Je leur trouve bien de l'esprit et du talent; mais si je préche, je ne prêcherai pas comme eux. » Il admirait trop Bourdaloue pour le confondre avec ceux qui étaient alors suivis. Mais il ne le prit pas en tout pour modèle, et il voulut s'ouvrir une nouvelle route. Le pathétique fondé sur le sentiment et la connaissance intime de soi-même manquait à l'éloquence de la chaire. On en avait banni le mélange des maximes profanes et sacrées; mais le mysticisme subtil et les métaphores outrées n'avaient pas encore cédé à la haute raison et à

(1) Cette traduction de Lucien passe pour être mieux écrite que celle de Belin de Ballu, à laquelle elle est d'ailleurs très-inférieure sous le rapport de l'exactitude et de l'érudition. Les trois premiers volumes, publiés en 1781, eurent quelque succès; sa version parut très-supérieure à celle de d'Abancourt; on y trouva du feu et de l'élevation, mais un style oratoire qui s'éloignait trop du ton du dialogue. Le traducteur change les mœurs grecques pour prêter aux personnages de Lucien la politesse et les manières françaises. Les trois derniers volumes, publiés en octobre 1787, furent plus mal reçus. En voulant éviter le ton ampoulé et déclamatoire, Massieu avait rendu son style trivial et languissant. Les contre-sens y sont encore plus nombreux que dans les premiers volumes. On s'aperçut que cette traduction était évidemment faite sur la version latine de Gessner; que le curé de Sergy n'avait consulté aucun manuscrit, et que les notes étaient traduites de celles d'Hemsterhuys, de Gessner, de Dusoul, ou simplement tirées de la Géographie ancienne de Danville, ou du petit Dictionnaire de Chompré.

P—C—r.

(1) Voyez la *Lettre* d'Arnauld à Boileau du 10 avril (1691), dans les *Œuvres de Boileau* (édition commentée par M. de St-Surin, t. 4, p. 125).

l'éloquence austère de Bourdaloue. Massillon observa qu'on s'occupait trop aussi des mœurs extérieures et des moralités vagues et générales ; il chercha dans le cœur de l'homme les intérêts secrets des passions, pour en découvrir les motifs et combattre les illusions de l'amour-propre par la raison et le sentiment comme par l'attrait du bonheur uni à la religion. Tel fut le caractère distinctif de son éloquence. On le chargea d'une mission à l'époque des controverses qui avaient lieu par ordre de Louis XIV. Il alla prêcher le carême en 1698 à Montpellier, et y fut vivement accueilli, quoiqu'on n'y eût pas oublié Bourdaloue. Les sermons du P. Lejeune, appelé le missionnaire de l'Oratoire, étaient, selon lui, une mine dont il avait fait, disait-il, son profit. Sans doute il put y puiser des idées, mais il fallait qu'il fût doué d'une grande facilité pour composer ces sermons si riches en développements, auxquels il se livrait peut-être trop, mais qui semblaient naître les uns des autres et provenir d'un seul jet. Huit ou dix jours au plus lui suffisaient pour ses compositions si pleines de raison et d'onction. Il ne put désormais fuir sa renommée qui le rappelait dans la capitale. Ce fut en 1699 qu'il prêcha le carême à Paris dans l'église de l'Oratoire. Le triomphe qu'il obtint eût enivré un prédicateur qui se fût moins connu. Mais félicité par un de ses confrères sur la manière admirable dont il venait de prêcher : « Eh ! laissez, » mon Père, lui dit-il ; le diable me l'a déjà dit « plus éloquentement que vous. » Massillon prêcha bientôt dans la cathédrale de Paris. Le P. Bourdaloue étant allé l'entendre, en fut si satisfait que, le voyant descendre de chaire et le montrant à ceux de ses confrères qui lui demandaient son avis, il leur répondit, comme le Précurseur au sujet du Messie : *Hunc oportet crescere, me autem minui*. C'était de la part d'un tel juge un humble aveu de l'excellence du mérite qui éclatait à travers le maintien modeste de l'orateur. Massillon paraissait en chaire, non les yeux fermés comme le célèbre jésuite, mais les yeux baissés, sans geste et sans éclat. Cependant, lorsque son accent s'animaient, son regard et son geste devenaient si expressifs, qu'à l'époque où les orateurs sacrés servaient encore de modèles aux déclamateurs de la scène, le fameux acteur Baron, étant venu l'entendre, frappé de la vérité de son accent, dit à un de ses camarades : « Mon ami, voilà un orateur ; et nous, nous ne sommes que des comédiens. » Le comédien ne pouvait qu'admirer sans être touché. Mais voici un trait qui va plus au fond. Laharpe raconte qu'un homme de la cour, allant à un opéra nouveau, vit son carrosse arrêté par une double file de voitures, dont les unes étaient pour l'Opéra et les autres pour les Quinze-Vingts, où prêchait Massillon. Impatient, il entre dans l'église par curiosité, et prend pour lui-même l'apostrophe, *Tu es ille vir*, du sermon sur la parole de Dieu.

L'homme du monde écoute l'orateur jusqu'au bout, et se sentit en sortant tout autre qu'il n'était entré. On désira entendre Massillon à Versailles. Nommé prédicateur à la cour pour l'avent de 1699, le Père de l'Oratoire y parut sans orgueil comme sans timidité. Il choisit, comme Fléchier l'avait fait en pareil cas, pour texte de son premier sermon, au jour de la Toussaint, devant une cour qui ne s'entretenait que de la gloire du roi, *Beati qui lugent* (bienheureux ceux qui pleurent) ! Mais avec quel art, en employant le dialogue comme l'apostrophe, il met l'éloge dans une autre bouche que la leçon par ce tour adroit : « Si le monde parlait ici à la place de « Jésus-Christ.... Heureux, dirait le monde, heureux le prince qui n'a jamais combattu que « pour vaincre... Mais sire, Jésus-Christ ne parle « pas comme le monde.... » Ce fut après ce premier avent que Louis XIV lui adressa, en présence de toute la cour, ces mots caractéristiques si connus : « Mon père, j'ai entendu plusieurs « grands orateurs, j'en ai été content ; pour vous, « toutes les fois que je vous entends, je suis très-mécontent de moi-même. » Massillon réussit à Versailles comme à Paris. La cour de Louis XIV, composée d'hommes spirituels et polis, avait plutôt besoin d'être touchée que convaincue. Massillon, en peignant les passions avec cette vérité qui détruit l'illusion, pouvait se contenter d'opposer aux séductions du vice le tableau d'une morale qu'il savait rendre aimable et intéressante pour ceux-mêmes dont il dévoilait les penchants. Dans la capitale, la licence n'allait pas au point de secouer les principes pour ne plus rougir des excès. Enfin, le langage de Massillon, quoique noble, n'était pas moins simple et à la portée du vulgaire tant il est naturel et vrai, sans recherche et sans affectation ; témoin ce mot d'une femme du peuple, qui, se trouvant pressée par la foule en entrant à Notre-Dame, où prêchait le même orateur, s'écria dans son parler et avec humeur : « Ce diable de Massillon, quand il préche, remue tout Paris. » La première fois qu'il prononça son célèbre sermon sur le *petit nombre des élus*, ce fut à St-Eustache. Dans sa péroraison, l'orateur s'adressant tout à coup à l'assemblée elle-même : « Je suppose, mes frères, dit-il, « que c'est votre dernière heure et la fin de l'univers ; que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple pour nous juger.... Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement « dix justes ?... Paraissez ! où êtes-vous ? Restes « d'Israël, passez à la droite.... O Dieu ! où sont « vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ? » Ces paroles produisirent un mouvement soudain ; tout l'auditoire se leva transporté et saisi. Le même trait dans la chapelle de Versailles excita la même commotion que partagea Louis XIV, et l'on vit Massillon couvrir son front de ses mains et rester muet pendant quelques instants. Cette prosopopée, qui étonne encore à

la lecture, est le morceau même qu'a choisi pour exemple Voltaire, dans l'article *Eloquence* de l'*Encyclopédie*, comme présentant « la figure la plus « hardie et l'un des plus beaux traits d'éloquence « qu'on puisse lire chez les anciens et les modernes. » L'impression produite par le pathétique des discours, comme par le charme des sentiments dont l'orateur paraissait pénétré, et qui se répandait dans tout son auditoire, lui attirait de nombreux prosélytes. On venait de toute part se mettre sous sa direction. Un exemple remarquable est celui du comte de Rosenberg, neveu du cardinal Forbin de Janson, qui fut blessé à la bataille de Marsaille. Attaqué d'une maladie grave qu'il eut à la suite de cette blessure, il recourut à un directeur et n'appela pas en vain le P. Massillon. Après son rétablissement, il devint un modèle de vertus et il mena dans la retraite une vie exemplaire et des plus édifiantes (*voy. ROSENBERG*). En 1704, époque qui vit enlever à la fois Bossuet et Bourdaloue, Massillon prêcha un second carême à la cour, et avec un tel succès que Louis XIV lui dit qu'il voulait l'entendre tous les deux ans. Mais, quoique désormais sans égal, soit que la médiocrité jalouse, soit que l'intrigue rivale écartât l'orateur, il ne reparut plus dans la chaire de Versailles, durant les dernières années du règne de Louis XIV, dont il était destiné à faire l'oraison funèbre. En 1709, Massillon prononça celle du prince de Conti, dans l'église de St-André des Arcs. Ce discours, fort applaudi dans la chaire, fut critiqué à l'impression; et c'est le seul qu'il ait rendu public. Peu après, dans son sermon *sur l'aumône* prêché à Notre-Dame de Paris, le tableau qu'il fit de la disette de 1709 émut jusqu'aux larmes et excita une commisération qui ne fut point stérile. Une anecdote qui peint bien encore l'effet de l'impression causée par ce grand prédicateur est celle-ci. Le pieux Rollin conduisait les pensionnaires du collège de Beauvais à St-Leu, où Massillon devait prêcher *sur la sainteté du chrétien*. Ces enfants, en l'écoutant, oubliant la légèreté de leur âge; ils retournent à leur école dans un profond silence, et plusieurs se condamnent à des privations dont leur maître fut obligé d'adoucir la rigueur. Après la mort de Fléchier (en 1710), Massillon, resté le dernier des orateurs du grand siècle, fut appelé à prononcer à la Ste-Chapelle l'oraison funèbre du Dauphin, où figurent dans le même tableau les portraits de Montausier et de Bossuet, les instituteurs de ce prince. Il y rendit de semblables devoirs à la mémoire de Louis XIV en 1715. Prenant pour texte de l'oraison funèbre de Louis le Grand ces paroles de Salomon : *Ecce magnus effectus sum* (je suis devenu grand, etc.), il prononça d'abord lentement ces paroles et se recueillit; puis ses yeux se fixèrent sur l'assemblée en deuil; il promena ensuite ses regards autour de l'enceinte funèbre; enfin, les ramenant sur le mausolée élevé au milieu du temple, après quel-

ques moments de silence il s'écria : *Dieu seul est grand, mes frères!* Ce mot, digne de Bossuet, était plus qu'un beau mot, c'était un trait profond et pénétrant qui frappait de néant les grandeurs et les vanités humaines. Après plus de vingt années de prédication, nommé par le régent à l'évêché de Clermont en 1717, Massillon fut chargé de prêcher devant le roi un nouveau carême; ce fut son dernier et son chef-d'œuvre. Racine avait plus de cinquante ans lorsqu'il produisit *Athalie*; Massillon en avait près de cinquante – cinq lorsqu'il composa son *Petit Carême*, qui lui fit donner le nom du Racine de la chaire. Ce fut dans la retraite à la maison de campagne de l'Oratoire qu'il acheva en six semaines les dix sermons qui forment la station de la cour, réduite à une simple dominicale, à cause de l'âge du monarque. Quoiqu'il eût en vue l'instruction du prince et des grands, c'était plutôt le titre de père que celui de maître qu'il envisageait. L'humanité, la tendresse, la bonté, sont les motifs qui règnent en général dans les sermons de Massillon; et il y ramène toujours, en peignant de couleurs si vives les qualités opposées. C'est ce qui semblait devoir circonscrire son éloquence dans la partie morale et l'exposer à des redites; heureusement, la variété et la richesse des expressions agrandissaient le champ de ses discours, et la grandeur des mouvements en rendait l'éloquence plus large. Les mêmes motifs, et surtout celui de l'humanité, dominant dans le *Petit Carême*; mais des vues fines et des moralités délicates remplacent, par l'élégance et la grâce de l'expression, les hardiesses et le pathétique du style. Une éloquence plus douce et plus insinuante, destinée à servir de leçon au jeune prince, fait ainsi du *Petit Carême* une création nouvelle par l'unction d'une éloquence paternelle qu'autorisait la maturité de l'orateur, et que permettait l'âge de l'enfant-roi qui ne pouvait s'offenser de ces leçons. Le maréchal de Villeroy ayant demandé de la part du roi le manuscrit à l'orateur, Louis XV apprit les plus beaux morceaux de ces sermons, les premiers qu'il eût entendus. Plusieurs passages du discours, entre autres *sur l'humanité des grands*, offrent, suivant Voltaire, des réminiscences des vers de Racine que Massillon savait, dit-on, par cœur; mais les imitations sont si originales que Voltaire lui-même n'a fait plus d'une fois qu'en embellir ses vers. Il eut toujours sur son pupitre le *Petit Carême*, comme un des meilleurs modèles de l'éloquence de la prose. Buffon, dans son discours *sur le style*, en portait le même jugement. Des peintures de mœurs si vives, si naturelles, puisées dans le cœur humain, ne demandaient qu'à être exprimées pour être senties. Lorsqu'on cessa d'entendre Massillon, on le lut, on le goûta; et l'abondance des expressions, rendue plus sensible à la lecture, n'en a point affaibli la vivacité, parce qu'elle est à la fois l'effusion du sentiment

et l'expression pure de la raison, offrant à la plus belle époque de la littérature française un langage perfectionné, devenu classique dans le *Petit Carême*, comme celui de Racine dans *Athalie*, et de Fénelon dans *Télémaque*. Massillon, doué, comme Bourdaloue, d'une mémoire ingrate, mais dont l'éloquence était plus dans le pathétique de l'expression que dans la force des raisonnements, n'aurait eu besoin que de lire ses Sermons pour toucher et attendrir. Une fois, il resta court devant Louis XIV, qui lui dit gracieusement qu'il était juste de laisser le temps aux auditeurs de goûter de si belles choses. Il ne récitait imperturbablement que les discours dont il était le plus pénétré; ce qui explique pourquoi, lorsqu'on lui demanda quel était son meilleur sermon, il répondit : « C'est celui que je sais le mieux. » Ce grand orateur n'avait été récompensé sous Louis XIV que par les mots honorables dont le prince avait payé son éloquence. Promu enfin pour son talent éminent à l'évêché de Clermont, et n'ayant pas de quoi payer ses bulles, ce fut le régent qui s'en chargea. Le cardinal de Fleury le sacra devant le roi. En 1719 il fut reçu à l'Académie française. Il ne fit qu'y paraître. Ces divers honneurs ne purent l'éblouir. Dans sa réponse au discours de l'abbé Fleury, qui regrettait que les devoirs de l'épiscopat l'obligeassent à la résidence, le récipiendaire montra qu'il se l'était déjà imposée à lui-même. Comme on avait été surpris d'entendre à la cour un solitaire parler avec une si grande connaissance du monde, on fut étonné lorsqu'on entendit son discours de réception, de trouver dans un homme de communauté, dit madame de Tencin, un bon goût, un bon ton, une bonne grâce dont n'approchait point le langage des beaux esprits les plus distingués. Massillon partit bientôt pour son diocèse, d'où il ne sortit que pour venir prononcer à St-Denis, en 1721, l'oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans, douée d'une âme sensible, et qui appelait Massillon son bon ami. Massillon ne crut pas que le siège épiscopal, quoiqu'acquis à ses longs travaux par ses succès dans la chaire, le dispensât de monter à la tribune pour instruire ses diocésains : seulement il se bornait à leur faire des exhortations familières, qui n'étaient que pour les simples fidèles, et que toute la ville venait entendre. Quant à ses sermons si éloquents, il avait au cardinal de la Rochefoucauld, son métropolitain, que l'ingratitude de sa mémoire lui ayant fait négliger de les prêcher, il les avait entièrement oubliés. Le cardinal ne put que l'exhorter à les revoir pour y mettre la dernière main, et à composer des instructions pour les pasteurs de son diocèse. L'évêque de Clermont suivit ce conseil, et il prêcha, ou plutôt lut ces *Conférences* qu'on peut nommer épiscopales, si pleines à la fois de sévérité et d'onction, où il déploie, malgré son âge et le genre connu de son éloquence, une chaleur et une force que

l'autorité et le zèle pastoral seuls pouvaient leur donner. Ses *Discours synodaux* et ses *Mandements* étaient, d'un autre côté, des instructions d'un ton grave comme le sujet, et d'une élégance simple et naturelle. Un *Rituel*, sage et utile, réunissait amplement tous les usages et toutes les pratiques nécessaires aux curés de son diocèse pour les fonctions de leur ministère. Sa conduite, comme pasteur et comme évêque, répondait à son zèle. Massillon abolit ces processions indécentes que les siècles d'ignorance avaient perpétuées jusqu'alors parmi le peuple, et certains ouvrages superstitieux dont il est parlé dans les *Origines* de Clermont. Au sujet de la bulle *Unigenitus*, en respectant les libertés de l'Eglise gallicane, il prescrivait, pour le bien de la paix, l'acceptation de cette bulle, et désapprouvait l'appel comme contraire à l'avis de la majorité des évêques. Il avait écarté seulement les réappelants obstinés, ramené ainsi à la soumission le reste des appelants, et pacifié son diocèse. Il chercha aussi, mais vainement, à ramener son confrère, l'évêque de Senez, dans plusieurs lettres qu'il lui écrivit en 1728. Une sage et aimable modération était son caractère dominant. Il se plaisait à rassembler des oratoriens et des jésuites à sa maison de campagne, et à leur voir jouer ensemble une partie d'échecs : il les engageait à ne se faire jamais de guerre plus sérieuse. Le zèle de sa charité ne fut pas moins efficace que son zèle religieux. Il secourait les indigents de son crédit et de sa plume. Ses lettres, à ce sujet, égalent les plus touchants de ses discours, par les mouvements d'humanité et les résultats généreux qu'elles produisirent. On sait qu'il adressa plus d'une fois des réclamations énergiques au cardinal de Fleury. Cependant son respect pour les convenances ne permet pas de penser qu'il ait fait, dans une lettre que n'a pu produire d'Alembert, des remontrances sur l'injustice de la guerre de 1741. Mais on connaît celle qu'il adressa au ministre, sur l'excès des impôts dans la province d'Auvergne, pour laquelle il obtint une diminution. Un trait délicat de sa charité épiscopale achèvera de peindre l'âme sensible et vertueuse de Massillon. Un couvent de religieuses était sans pain, manquant de tout, et n'osant se plaindre de peur d'être supprimé. L'évêque le sut. Pour ne pas paraître instruit de leur état, il leur envoya secrètement une somme qui pourvut à leurs besoins jusqu'à ce qu'il eût assuré leur subsistance, et ce ne fut qu'après sa mort qu'elles connurent leur bienfaiteur. Massillon, à mesure qu'il avait de l'argent, le distribuait à l'indigence religieuse. On voit, par ses paraphrases touchantes des *Psaumes*, qu'il préparait un pieux aliment pour ceux qui, comme lui, étaient désabusés du monde; et il regrettait, dans ce studieux exercice, sa solitude de Sept-Fonts. Il n'eut pas le temps de finir ce travail. Enlevé par les suites d'une apoplexie, le

18 septembre 1742, il mourut dans les plus grands sentiments de piété, et, comme il avait vécu, sans argent et sans dettes. Il avait institué l'Hôtel-Dieu de Clermont son légataire universel, sans toutefois priver sa famille de ce qui pouvait lui revenir de sa succession; et il avait légué sa bibliothèque à sa cathédrale. Les réclamations relatives au testament, attaqué sous un prétexte spécieux par la famille, furent repoussées, mais suivies d'une transaction des parties. Ses manuscrits avaient été laissés à son neveu, le P. Joseph Massillon (1), prêtre de l'Oratoire et préfet du collège de Riom. Mais à la mort de l'oncle, M. Boyer, évêque de Mirepoix, les ayant fait saisir, ce ne fut qu'à force de sollicitations que le neveu put recouvrer ces Discours précieux dont il a enrichi le public, en y ajoutant des préfaces et des analyses. Les Sermons publiés à Trévoux en 1705, 1706 et 1714, en 4, 5 et 6 volumes in-12, furent désavoués publiquement, comme contenant des pièces tronquées, ou même faussement attribuées à l'auteur : plusieurs, en effet, ont été revendiquées par M. Poncet de la Rivière, et par l'éditeur des Sermons du P. Bretonneau. La collection des œuvres de l'évêque de Clermont, donnée par son neveu, est réellement la première. Elle contient : 1^o *Sermons*, au nombre de près de cent : le *Petit Carême*, mis en tête, quoique le dernier en date, précédé d'une préface générale, par le P. Janart, bibliothécaire de l'Oratoire, 1 vol.; l'*Avent*, 1 vol.; le *Carême*, 4 vol. — *Mystères, Panégyriques et Oraisons funèbres*, 3 vol., 1745, in-12. Le manuscrit autographe du *Petit Carême* est conservé à la bibliothèque de Paris. 2^o *Conférences ecclésiastiques, Mandement et Discours synodaux*, 1746, 1753, 3 vol. in-12. Les Conférences du séminaire de St-Magloire forment le 1^{er} volume; et les Conférences de Clermont, avec les mandements, etc., forment le second. 3^o *Sentiments d'une âme*, etc., ou *Paraphrases de plusieurs Psaumes* (au nombre de 31) en forme de prières, 2 vol. in-12, 1747. On en trouve quelques extraits détachés dans la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, publiée en 1820, in-32; 4^o *Pensées sur différents sujets de morale et de piété*, tirées des ouvrages de Massillon et rangées sous différents titres, par M. l'abbé de la Porte, 1748, 1 vol. in-12. On a réimprimé la collection des Sermons et autres œuvres de Massillon, Paris, 1762, 13 vol. in-8°, et Lyon, Leroy et Rusand, 15 vol. in-12. Une belle édition des mêmes œuvres, donnée par Renouard, est sortie des presses de Crapelet, Paris, 1810, 13 vol. in-8°. Malgré la police ombrageuse du temps, il n'a été fait aucun retranchement au

texte de cette édition. — Enfin Beaucé en a donné, en 1817, une édition compacte, en 4 vol. in-8°; et Méquignon fils aîné, en 1818, une autre édition en 15 vol. in-12. Une notice anonyme en tête de ces éditions, imputée à Massillon encore novice, des écarts de jeunesse, dont il n'aurait obtenu son pardon qu'en composant pour son début l'oraison funèbre de M. de Villars. Ces assertions sont d'autant moins fondées, que Massillon, déjà prêtre, avait fait ses preuves oratoires devant le prélat lui-même, qui l'honorait de son estime (*Orais. fun.*, p. 2, 13 et 34) (1). — On a aussi reproduit séparément le *Petit Carême*, Paris, 1785, in-12; idem, pour l'éducation du Dauphin, Paris, Didot, 1789, in-4°; idem in-8°, dans la collection des meilleurs ouvrages de la langue; idem, in-8°, avec un Commentaire par Croft, et depuis très-souvent réimprimé; — les *Oraisons funèbres*, Paris, 1759, in-12. Celle du prince de Conti avait été publiée par l'auteur en 1709, in-4°. On peut ajouter à ses œuvres : 5^o *Discours inédit sur le danger des mauvaises lectures*, suivi de diverses pièces, et des *Principaux jugements portés sur cet orateur célèbre, avec un choix de réflexions pour ceux qui se destinent à la chaire*, par M. l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau; ce recueil, où se trouvent quelques traits ou anecdotes peu connus dont on a fait usage dans cet article, termine l'édition compacte, et forme aussi un volume in-12, pour être joint aux éditions du même format. 6^o Fragment autographe conservé à la bibliothèque de Paris, du sermon prononcé aux Quinze-Vingts, en présence de la duchesse d'Orléans, faisant partie des *Morceaux choisis de Massillon, ou Recueil de ce que ses écrits ont de plus parfait sous le rapport du style et de l'éloquence*, publié par Renouard, Paris, 1812, in-18; 7^o *Rituel* du diocèse de Clermont, renouvelé et augmenté, Clermont, 1734, 2 vol. in-4°. Les instructions et les détails rendent ce Rituel non-seulement utile, mais curieux pour les diverses particularités qu'il renferme, et qui ont été inconnues à Lebrun Desmarettes, auteur du *Voyage liturgique de France*. 8^o *Lettres*, au nombre de huit, comprenant les deux adressées à M. de Soanen, recueillies par M. d'Auribeau, qui annonce qu'il s'occupe de rechercher les lettres de Massillon, dont il se propose de donner une édition. Plusieurs des ouvrages de Massillon ont été traduits en différentes langues; mais ces tra-

(1) Né à Hyères en 1704, mort à Paris en 1780, ordonné prêtre à Clermont, par son oncle, il a composé, entre autres opuscules, un *Mémoire français et latin sur l'état de l'Eglise de France sous Clément XIV*, imprimé en 1774, refondu ensuite et publié sous le titre de *Lettres à un évêque sur les remèdes aux maux de l'Eglise de France*.

(1) Parmi les éditions plus récentes des *Œuvres* de Massillon nous signalerons seulement les suivantes : Paris, 1821-22, 13 vol. in-8°; on a suivi l'édition de Renouard; Paris, 1822-25, 13 vol. in-8°, l'une des meilleures, précédée d'un Discours préliminaire sur la vie et les écrits de Massillon par de Genverde; Paris, 1823, 16 vol. in-12, édition correcte et bien exécutée, augmentée d'un morceau inédit sur le danger des mauvaises lectures, et d'un Discours préliminaire sur la vie et les écrits de Massillon par l'abbé Guillon; Paris, 1830, 14 vol. in-8°; Paris, 1833, 2 vol. grand in-8°, édition soignée; Paris, Didot, 1835, 2 vol. grand in-8°; c'est la reproduction des *Œuvres* de Massillon publiées en 1745, sur les manuscrits de l'auteur, par son neveu, Paris, 1849, 4 vol. in-8°. E. D—s.

ductions, trop inférieures à l'original, sont restées ignorées. L'abbé Gouget témoigne que l'on conservait le manuscrit d'une Vie du Corrège de la composition de ce grand écrivain. Les *Mémoires de la minorité de Louis XV*, Paris, 1791, 1805, in-8°, donnés sous le nom de Massillon, par l'abbé Soulavie, passent généralement pour un ouvrage supposé; ils offrent des traits hasardés et des expressions inconvenantes, non moins indignes de l'orateur que du prélat. Les *Maximes sur le ministère de la chaire*, par le P. Gaichies de l'Oratoire, méritèrent dans le temps d'être attribuées à Massillon, qui montra, en les approuvant, qu'il n'en était point l'auteur (voy. GAICHIÉS.). L'*Eloge de Massillon*, par d'Alembert, lu à l'Académie française en 1774, et imprimé dans le 1^{er} volume de l'Histoire de l'Académie en 1779, fut communiqué en manuscrit aux Pères de l'Oratoire, sauf toutefois les notes ajoutées à l'impression, et dont quelques-unes, où le caractère du vertueux évêque semble taxé de faiblesse, peuvent être suspectes de partialité. Sans prétendre justifier l'acte de condescendance de l'évêque de Clermont signant une formule d'attestation en faveur du cardinal Dubois, et assistant à son sacre, le motif de l'autorité du régent et de la reconnaissance du prélat peuvent fournir du moins une excuse plausible, si l'on considère le caractère de bonté et de sagesse qui le distinguait (1). Après l'*Eloge* fait par le philosophe encyclopédiste, on indiquera seulement les *Principes et l'Essai sur l'éloquence de la chaire*, par l'abbé Maury, qui apprécie Massillon en orateur, mais plus que sévère, et le *Cours de littérature* de Laharpe, qui le juge en critique aussi sage qu'éclairé. (Voyez dans la *Biographie universelle* le Parallèle terminant la citation du jugement du Quintilien français, à l'article BOURDALOUE). Marmontel a tracé, dans ses *Mémoires*, un portrait du vénérable prélat, qu'il avait vu à Beauregard, maison de plaisance de l'évêché de Clermont. On trouve un portrait gravé de Massillon, représenté en Père de l'Oratoire, à la tête des éditions de Renouard et de Beaucé. La ville d'Hyères, sa patrie, a décerné à ce grand orateur une statue en 1817. G—CE.

MASSINGER (PHILIPPE), poète dramatique anglais, naquit en 1584, à Salisbury, où son père était au service du comte de Pembroke. Poussé par le dégoût des études scolastiques, il quitta l'université d'Oxford avant d'avoir pris ses degrés. Il paraît qu'il avait embrassé la religion catholique lorsqu'il vint à Londres, où ses talents et ses mœurs douces lui assurèrent des succès dans le monde et parmi les gens de lettres. Ses pièces de théâtre, remarquables par la conduite de l'intrigue et par la pureté du style, lui firent bientôt une réputation. Une circonstance qui

parle beaucoup en sa faveur, c'est qu'il vécut dans la meilleure intelligence avec tous les poètes contemporains, quoique, à l'exception de Ben Johnson, il ne fût peut-être, par ses talents, inférieur à aucun d'eux. Plusieurs se sont associés à lui dans la composition de leurs ouvrages, et particulièrement Decker, Field et Fletcher. Les pièces imprimées qu'il a écrites seul sont au nombre de quatorze, dont nous ne citerons que deux : le *Duc de Milan*, tragédie, et la comédie du *Tuteur*. Ses œuvres ont été publiées en 1761, 4 vol. in-8°, et réimprimées en 1779, 6 vol. in-8°, par les soins de W. Mason : la meilleure édition est celle 1805, 4 vol. in-8°, donnée par W. Gifford, réimprimée en 1813. Massinger fut trouvé mort dans son lit le 28 mars 1640, N. S. Il menait une vie si retirée, que les registres de sa paroisse ne font mention de lui que par cette formule laconique : *Le 20 mars 1639-40, a été enterré Philippe Massinger, étranger!!!* Le docteur John Ferriar a donné, dans les *Mémoires de la société de Manchester* (t. 3, p. 123), un *Essai sur les écrits dramatiques de Massinger*. L.

MASSINI (CHARLES-IGNACE), prêtre de l'Oratoire, était né à Césène le 16 mai 1702. Il suivit d'abord la carrière de la jurisprudence, et fut auditeur du cardinal George Spinola, légat de Bologne; mais ensuite il résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique, quoique ses parents n'eussent pas d'autre fils; et en 1734, il entra dans la congrégation de l'Oratoire à Rome. On sait que cet institut, formé dans le 16^e siècle par St-Philippe Néri, a donné à l'Eglise et aux lettres des sujets distingués. Massini marcha sur leurs traces, étudia l'Ecriture sainte, les ouvrages des Pères, la théologie et l'histoire ecclésiastique, et fit à la fois de grands progrès dans les connaissances de son état et dans la piété. Il devint aveugle vingt-cinq ans avant sa mort, souffrit cette infirmité avec beaucoup de patience, et mourut le 23 mars 1791. Ses principaux ouvrages sont : deux *Recueils de Vies des saints*, qui parurent à Rome, en 1763 et en 1767, chacun en 13 vol. in-12. Le P. André Micheli, de la même congrégation, coopéra au dernier de ces recueils. L'un et l'autre ont été réimprimés fréquemment en Italie, et sont fort estimés; Massini depuis y joignit les *Vies des saints de l'Ancien Testament*, Rome, 1786, 6 vol. in-8°, réimprimés également à Venise, à Turin et à Naples. Il avait préludé à ces grands ouvrages par la *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ, extraite des Evangiles*, Rome, 1759; la *Vie de Marien Sozzini*, de l'Oratoire, Rome, 1747; des *Méditations sur la Passion* : on lui doit aussi une traduction de l'*Imitation*. P—C—T.

MASSINISSA. Voyez MASINISSA.

MASSON (JEAN-PAPIRE) (1), historien qui a joui

(1) Voyez, sur cette accusation, les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, t. 8, p. 176-203.

(1) La Monnoye, dans ses notes sur la *Bibliothèque de La-*

d'une assez grande réputation, mais dont les ouvrages sont aujourd'hui relégués dans les bibliothèques, naquit en 1544 à St-Germain-Laval, bourg du Forez. Sa mère, restée veuve de bonne heure, ne négligea rien pour l'éducation de ses enfants. Papire, confié aux soins d'un oncle, chanoine de St-Etienne, acheva ses études au collège de Billom, dirigé par les jésuites. Ayant formé le dessein d'entrer dans la société, il se rendit à Rome avec un de ses disciples qui se sentait la même vocation, et ils y reçurent l'habit le même jour. Papire se fit bientôt connaître d'une manière avantageuse, et il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre d'un cardinal en présence du sacré collège. Il enseigna ensuite à Naples, pendant deux ans. De retour en France, il professa les humanités et la philosophie à Tournon, puis à Paris. Il céda aux sollicitations qui lui furent faites de sortir de la société pour occuper une chaire au collège du Plessis; mais, dans le discours d'ouverture de ses leçons, loin de se livrer, comme on s'y attendait, à la censure de ses confrères, il en fit l'éloge le plus complet. Il renonça en 1570 à l'enseignement pour s'appliquer à l'étude du droit, et suivit à Angers les leçons de Fr. Baudouin. A son retour, le chancelier Ph. de Chiverny lui confia la garde de sa riche bibliothèque, où il trouva toutes les ressources nécessaires pour se livrer à l'histoire. Masson se fit recevoir avocat au parlement en 1576; il plaida une seule cause, qu'il gagna, et renonça au barreau. Il fut nommé référendaire de la chancellerie, et ensuite substitut du procureur général, place qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 9 janvier 1611. Il fut enterré dans l'église des Billettes, où l'on voyait son épitaphe composée par lui-même. P. Masson était d'un caractère gai, serviable, et il se montrait plus généreux que sa fortune ne le lui permettait. Il eut une dispute très-vive avec Fr. Hotman au sujet de l'ouvrage intitulé *Frango-Gallia*, dont les principes lui parurent dangereux (voy. F. HOTMAN). On se contentera d'indiquer ici ses ouvrages les plus remarquables (1) : 1° *Analectum libri 4, quibus res gestæ Francorum explicantur*, Paris, 1577, in-4°; 2° *édit. augmentée*, ibid., 1598, in-4°. Cette histoire est assez exacte, mais superficielle, et on ne la lit plus. 2° *Libri 6*

de episcopis urbis, Paris, 1586, in-4°; inséré par Muratori dans les *Rerum italicar. scriptor.*, t. 3, part. 2. Perrault est tombé dans une singulière méprise en imaginant que c'était une Histoire des évêques de Paris. 3° *Notitia episcopatum Galliarum quæ Francia est*, ibid., 1606; avec des additions, 1610, in-8°; insérée dans le tome 1^{er} des *Francor. scriptor.*, par Duchesne; 4° *Historia calamitatum Galliarum, quas sub aliquot principibus christianis invita pertulit Constantino Cæs. usque ad Majorianum*, insérée par Duchesne dans le même volume. Il y a des choses assez curieuses dans cette compilation. 5° *Descriptio fluminum Galliarum*, Paris, 1618; avec des notes de Baudrand, ibid., 1678, in-12; 1685, in-8°. Valois a relevé bien des inexactitudes dans cet ouvrage, où l'on trouve pourtant des recherches (voy. Louis COULON). 6° *Elogia ducum Sabaudiarum*, Paris, Quesnel, 1619, in-8°; 7° *Elogia*, Paris, 1638, 2 vol. in-8°. Toutes les pièces qui composent ce recueil avaient déjà paru séparément; c'est J. Balesdens, de l'Académie française, qui les réunit. Il y joignit la Vie de P. Masson, extraite de l'*Histoire* du président de Thou, et une préface; mais ce recueil ne renferme pas tous les Eloges publiés par Masson (1), et l'on y en trouve deux, celui de Calvin, que Dupuy attribue à Jacq. Gillot (2), et celui de Simon Piètre, que Colomiez croit de Gui Patin. On doit encore à Masson des éditions des *Lettres* de Gerbert (roy. SILVESTRE II), des *Œuvres* de Loup, abbé de Ferrières, et d'Agobard, évêque de Lyon, qu'il sauva d'une destruction inévitable, en rachetant le manuscrit d'un relieur; mais toutes ces éditions ont été surpassées par celles que Baluze a publiées depuis. Outre la *Vie de Masson*, par de Thou, on peut consulter son Eloge dans le *Recueil des hommes illustres*, par Perrault, et les *Mémoires* de Nicéron, t. 5, dont l'article a été réimprimé à la suite du tome 3 de la *Bibliothèque historique de France*. Le portrait de P. Masson, gravé dans différents formats, fait partie de la Collection in-4° de Desrochers. W—s.

MASSON (JEAN), frère cadet du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat et devint archidiacre de Bayeux; il fut appelé à Paris par son frère, auquel il succéda dans la place de référendaire de la chancellerie. Il fut nommé aumônier du roi, et mourut vers 1630, dans un âge avancé. Lacroix du Maine nous apprend, dans sa *Bibliothèque*, que J. Masson « avait ramassé avec beaucoup de peine et « de diligence par plusieurs endroits les épitaphes, sépultures et autres choses très-dignes « d'une mémoire perpétuelle. » Il a mis au jour quelques-uns des ouvrages que son frère avait laissés en manuscrit, et il a tiré de sa bibliothèque la *Vie de Louis II*, duc de Bourbon, par un auteur contemporain (voy. Louis II). Falconet,

croix du Maine démontre que le véritable nom de famille de Papire était le *Masson*; mais on a suivi l'usage adopté sans exception.

(1) La liste que Nicéron donne des ouvrages de Papire Masson contient trente-six articles et ne paraît pas complète; un catalogue beaucoup plus ample, dressé par son frère J.-B. Masson et inséré dans les *Mémoires de Trévoux* (mars 1705 p. 548-554), en contient quatre-vingt-quinze, la plupart encore inédits, et que M. Billet de Fanière se proposait de publier. Le plus important était une *Histoire d'Espagne*, en français et en latin, sur laquelle Magnus Crusius a donné une Notice dans le *Hamburgische vermischte Bibliothek*, t. 1^{er}, p. 48. Parmi les autres nous indiquons : *Historia romana ex sexdecim poetis ad Delphinum infantem*; — *Descriptio Sabaudie*; — *De scriptoribus sphaera*; — la *Vie des évêques de Poitiers*. Au reste ce catalogue offre des doubles emplois; les titres y sont souvent mal indiqués, et il y manque plusieurs des ouvrages cités par Nicéron.

XXVII.

(1) On y chercherait vainement les *Eloges* de Claude Dupuy et de Michel Marescot, docteur en médecine.

(2) Bayle a réfuté l'opinion de Dupuy dans son *Dictionnaire*.

dans ses notes sur Lacroix du Maine, dit que J. Masson a publié une petite édition de Quinte-Curce; mais il néglige d'en indiquer la date et le format. On connaît encore de cet écrivain : 1° *Descriptio domus quæ Constans vulgo appellatur, in conspectu urbis Parisiorum*, Paris, 1609, in-4°; 2° *Inauguratio Ludovici XIII*, ibid., 1612, in-8°; 3° *Histoire mémorable de Jeanne d'Arc, appelée la Pucelle*, extraite du procès de sa condamnation, etc., ibid., 1612, in-8°. On y trouve des détails assez exacts; mais il est inutile de les aller chercher dans un ouvrage rebutant et fastidieux depuis que l'héroïne française a trouvé enfin des historiens dignes d'elle (voy. JEANNE D'ARC). 4° *La Vie de Jean, comte d'Angoulême*, traduite du latin de P. Masson, ibid., 1613, in-8°; 5° *la Vie de St-Exupère*, patron de la ville de Bayeux, ibid., 1627, in-8°. W—s.

MASSON (ANTOINE), peintre et graveur, né à Loury, près d'Orléans, en 1636, vint fort jeune à Paris et travailla d'abord chez un armurier-damasquiner. Obligé de graver sur l'acier, il acquit ainsi une grande pratique du burin; mais, jaloux de posséder toutes les parties de son art, il étudia avec zèle le dessin et la peinture. Il eût peut-être été sans rival comme graveur si la prétention d'étonner le vulgaire par des travaux bizarres n'avait nui quelquefois à ses plus beaux ouvrages. Son portrait de Brisacier jouit d'une estime méritée : on reconnaît quel était le teint de l'original; sa belle chevelure grise est d'une légèreté admirable, et son collet est véritablement de la dentelle. Le portrait d'Olivier d'Ormesson est aussi de la plus grande beauté, et l'on n'y remarque un peu d'affectation que dans les cheveux. Mais dans le portrait de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, on est choqué de voir une taille en forme de poire faire le nez de ce prince, et une taille en spirale, le menton. Le portrait de Gui Patin est étonnant : le travail n'en saurait être plus bizarre, mais l'effet qu'il produit est admirable. « Celui de Charles Patin, » dit Watelet, est d'une excellente couleur et « respire la vie; on voit le rire moqueur de ce « médecin, moins satirique que son père; ses « yeux brillent de malice; l'hermine de sa four- « rure est en même temps de la plus grande « liberté de travail et de la plus admirable vé- « rité; mais, en regardant de près les tailles de « la face, on trouve fort singulière la marche « que suivent celles qui dessinent le nez pour « aller former la joue; on n'est pas moins blessé « des tailles du front, et l'on est étonné ensuite « de voir une taille ronde former le menton. » Dans le portrait de Gaspar Charrier, qu'il a gravé d'après Blanchet, les cheveux indiquent plutôt les piquants d'un hérisson que la chevelure d'un homme; mais le travail de la face est parfait, les yeux surtout sont gravés avec le sentiment le plus rare. Il affectait encore quelquefois de représenter des cheveux et des poils détachés, et

en quelque sorte volants; mais cette tentative ne lui réussit pas toujours. Ainsi, dans sa fameuse estampe des *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après le Tintin, connue sous le nom de la *Nappe de Masson*, à cause de la parfaite imitation du linge, le chien, avec ses poils hérissés, que l'on voit sur le devant du tableau, semble, quand on le regarde de près, être un chien de paille; ce qui n'empêche pas cette estampe, malgré quelques autres bizarreries, d'être le chef-d'œuvre de Masson pour la vérité et l'harmonie des détails. Il est rare d'ailleurs que, dans les ouvrages de cet artiste, les défauts ne soient plus que compensés par les beautés. Aucun graveur n'a mis plus de variété dans le maniement de son outil et n'a produit plus d'effet. Il avait adopté pour les gravures de petite dimension un procédé particulier. Chez les autres graveurs, c'est ordinairement la main qui agit sur la planche et qui conduit le burin, selon la forme du trait à exprimer; mais lui, au contraire, tenait la main droite fixe, et avec la main gauche il faisait agir sa planche suivant le sens qu'exigeait la taille. Il a gravé un grand nombre de portraits et quelques sujets historiques. Les premiers se divisent en trois classes : 1° les portraits très-grands in-folio, au nombre de douze. On y distingue celui du comte d'Harcourt, connu sous le nom de *Cadet à la perle*. C'est en ce genre le chef-d'œuvre de l'artiste. 2° Les portraits grands et petits in-folio, au nombre de dix-sept, parmi lesquels on estime principalement celui de Gui Patin; 3° les grands portraits, dont les têtes sont de grandeur naturelle, au nombre de douze. Ce sont les moins estimés de ses ouvrages. Les sujets historiques sont bornés à six, dont les plus célèbres sont la *Nappe*, dont on a parlé, et l'*Assomption de la Vierge*, d'après Rubens, très-grand in-folio sans nom de graveur. On peut voir le détail de ses différents ouvrages dans le *Manuel des amateurs*. Cet habile graveur, membre de l'académie royale de peinture, mourut à Paris en 1702. — MADELEINE MASSON, sa fille, née en 1666, fut instruite par lui dans l'art de la gravure et sut imiter d'une manière extrêmement habile la manière de son père. On connaît d'elle six portraits très-grands in-folio, savoir : 1° *Elisabeth-Charlotte, princesse palatine, duchesse d'Orléans*; 2° *Elisabeth d'Orléans, duchesse d'Alençon*; 3° *la reine Marie-Thérèse*; 4° *Elisabeth-Marie-Joséphine, infante*; 5° *Victor-Amédée II, duc de Savoie*; 6° et *Louis-Henri de Gondrin de Montespan*, gravé d'après un portrait peint par Antoine Masson, son père. P—s.

MASSON (INNOCENT LE). Voyez LEMASSON.

MASSON (JEAN), savant distingué, mais qu'on ne peut citer sans se rappeler aussitôt sa vanité, son pédantisme et ses querelles continuelles, était né en France vers 1680, d'une famille protestante. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut conduit en Angleterre, où il acheva ses études avec un succès qui lui mérita d'illustres protec-

teurs; il visita ensuite les principaux Etats de l'Europe, et acquit de nouvelles connaissances dans les langues, les antiquités et la numismatique. A son retour, il fut promu au saint ministère et pourvu de riches bénéfices; il repassa quelque temps après en Hollande, où il publia différents ouvrages; mais on sait qu'il était de retour en Angleterre en 1709; il y mourut vers 1750, dans un âge avancé. Klefeker lui a donné une place dans la *Bibliothèque des érudits précoces*, et le loue sans aucune restriction. On cite de Jean Masson : 1° *Jani templum reseratum seu Tractatus chronologico-historicus*, etc., Amsterdam, 1700, in-8°. Il y combat l'opinion généralement admise que le monde était en paix à la naissance du Sauveur. 2° *Lettres critiques sur la difficulté qui se trouve entre Moïse et St-Etienne, relativement au nombre des descendants de Jacob qui passèrent de Chanaan en Egypte*, Utrecht, 1805, in-8°. Un anonyme (Théodore Leblanc, ministre réfugié de la Rochelle), avait publié l'année précédente à Amsterdam un ouvrage intitulé *Conciliation de Moïse avec St-Etienne et avec lui-même*, etc. Marolles, pasteur réformé, adressa deux lettres contre cet écrit à Masson, qui les publia avec ses réponses. 3° *Vita Horatii Flacci*, Leyde, 1707 ou 1708, in-8°. Il annonce dans le titre même que cette Vie d'Horace peut être regardée comme un commentaire de ses ouvrages, purgé de toutes les erreurs des plus célèbres interprètes, entre autres Tan, Lefèvre et Dacier. Ce trait de vanité, si ridicule dans un jeune homme presque inconnu, ne pouvait rester impuni. Dacier publia de *Nouveaux éclaircissements sur les œuvres d'Horace* (Paris, 1708, in-12), dans lesquels il démontre que Masson n'a fait que le piller dans tout ce qu'il dit de bien; mais partout, ajoute-t-il, où il m'accuse de m'être trompé, c'est là où il se trompe lui-même : sa critique est à coup sûr une faute (1). Masson ne répondit à Dacier que plusieurs années après par une Lettre adressée à Valincourt et insérée dans le tome 1^{er} de l'*Histoire critique de la république des lettres*. 4° *Vita Ovidii Nasonis*, Amsterdam, 1708, petit in-8°, et dans le 4^e volume de l'édition d'Ovide par Burmann; 5° *Plinii Secundi Vita*, ibid., 1709, petit in-8°. Cette Vie avait déjà paru dans l'édition des Œuvres de Pline publiée par Hearne, Oxford, 1703, et on la retrouve avec quelques corrections dans l'édition de Gottl. Corte et Paul-Dan. Longueil, Amsterdam, 1734, et dans celle qu'Arntzenius a donnée du *Panegyrique de Trajan*, Amsterdam, 1738. 6° *Æl. Aristidis Vita*, à la tête de l'édition des Discours de ce célèbre rhéteur publiée par Jebb, Oxford, 1722; 7° des *Notes sur les inscriptions recueillies par Gruter*, dans l'édition de Grævius, Amsterdam, 1706, 4 vol. in-fol.; 8° des *Notes sur les médailles des*

rois de la Comagène, dans le *Tesoro Britannico*, par N.-Fr. Haym; 9° une *Lettre* contenant de nouvelles réflexions sur les médailles de Vaballathus, dans la *Bibliothèque raisonnée*, t. 13; 10° des *Remarques* sur une médaille d'Anne Faustine, *Mémoires de Trévoux*, juillet 1713; 11° *Annus solaris antiquus... naturali suo ordini restitutus... ex Mediceis præsertim Cl. Ptolemæi Mss. aliisque... monumentis, marmoribusque ac nummis maximam partem anecdotis*, etc., in-fol., ouvrage important, mais dont il paraît qu'on n'a publié que le prospectus (voy. le *Journal des sçavants* de 1711, p. 543); 12° plusieurs ouvrages polémiques, entre autres une *Dissertation* en anglais, dans laquelle il prouve contre Collins la vérité historique du massacre des innocents, etc., Londres, 1728, in-8° de 54 pages (voy. *Dav. MARTIN*); 13° des *Lettres* dans les journaux et particulièrement dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, dont on le regarde comme le principal rédacteur, mais à tort, puisqu'il est certain qu'il n'habitait point la Hollande. C'est également par erreur qu'on lui attribue la *Vie de Bayle*, publiée sous le nom de Lamonnaye; elle est de Du Revest, écrivain réfugié (voy. le *Dictionnaire des anonymes*, par Barbier). — Son frère Samuel MASSON, ministre de l'Eglise anglaise à Dordrecht, est le principal auteur de l'*Histoire critique de la république des lettres*, Utrecht, Amsterdam, 1612-1618, 15 vol. in-12. Il n'y eut que les deux premiers volumes d'imprimés à Utrecht; les suivants le furent à Amsterdam, et après la mort du libraire Desbordes, l'ouvrage cessa de paraître, parce qu'on ne put trouver personne qui voulût se charger d'en continuer l'impression. On ne peut se faire une juste idée de la grossièreté avec laquelle les ouvrages les plus estimables y sont traités. St-Hyacinthe vengea les gens de lettres en dédiant au rédacteur de ce journal le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, satire piquante et ingénieuse contre les pédants, et il acheva de le couvrir de ridicule par la *Dédication du docteur Aristarchus Masso*, plaisanterie qui offre des traits dignes de Lucien (voy. ST-HYACINTHE). Jean Masson a fourni plusieurs articles au *Journal* de son frère, ainsi que Philippe Masson, leur cousin. Prosper Marchand nous apprend qu'on les nommait tous trois les maçons et les manœuvres de la république des lettres (voy. son *Dictionnaire critique*, t. 2, art. *David Martin*). Les curieux trouveront des détails piquants sur ce *Journal* dans la seconde partie de l'*Histoire critique des journaux*, par Camusat (voy. D.-Fr. CAMUSAT). On sait que Sam. Masson a publié différents écrits polémiques et qu'il vivait encore en 1735; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. W—s.

MASSON (FRANÇOIS), botaniste anglais, naquit en 1741 dans la ville d'Aberdeen, en Ecosse, de parents peu riches. Il ne fut d'abord qu'un simple jardinier; mais son zèle pour la botanique l'ayant fait distinguer par le célèbre Aiton, il fut

(1) La Réponse de Dacier se retrouve dans toutes les éditions postérieures de sa traduction des *Œuvres d'Horace*.

envoyé en 1772 au cap de Bonne-Espérance pour y recueillir des graines et des plantes. Son voyage fut très-productif, et il revint en Angleterre en 1781, après avoir visité également les Canaries, les Açores, Madère, quelques parties des Antilles et surtout St-Christophe, et ses découvertes contribuèrent beaucoup à enrichir le jardin de Kew. En 1783, il voyagea en Portugal, et retourna en 1786 au Cap pour y continuer ses observations. Il revint en Angleterre en 1795. Enfin, deux ans après, son zèle infatigable lui fit entreprendre un voyage au Canada. On s'en promettait des résultats abondants, lorsque la mort vint l'arrêter au milieu de ses travaux, à Montréal, vers la fin de décembre 1805, dans la 65^e année de son âge. Cet homme, qui a tant observé, tant recueilli dans plusieurs parties de l'histoire naturelle, n'a publié qu'un seul ouvrage : ce fut en 1796 qu'il parut sous le titre de *Stapelia novæ*, etc., Londres, 1 vol. in-fol., comprenant quarante et une espèces, et un nombre égal de planches, avec une dédicace au roi et une préface en anglais. Les *stapelia* paraissent, ainsi que quelques autres genres, affectionner exclusivement le sud de l'Afrique. Cependant, malgré les recherches des savants hollandais, on n'en connaissait encore que deux espèces. La monographie de Masson est une des plus remarquables de cette époque. Les descriptions en latin sont bonnes, et les planches, gravées d'après des dessins faits sur les lieux, sont d'une fort belle exécution. Cet ouvrage néanmoins est, sous le rapport de la science, fort inférieur à celui de Jacquin, qui parut dix ans plus tard. Celui-ci contient trente espèces, dont deux anciennes, treize décrites par Masson et quinze nouvelles. Les planches sont moins belles ; mais les descriptions sont fort supérieures, étant plus complètes, et exposant surtout les caractères des nectaires, organe si remarquable dans les *apocynées* et d'où Jacquin a tiré de bons caractères spécifiques. Ce dernier, comme il l'avoue lui-même, avait sur Masson l'avantage de pouvoir observer et faire dessiner à son aise. Au reste, un des mérites des dessins de Masson est de présenter les plantes dans l'état sauvage, et l'on peut observer sur les mêmes espèces dessinées par Jacquin les différences produites par la culture. Thunberg a donné le nom de *massonia* à un genre de la famille des *asphodèles*.

D—U.

MASSON (FRANÇOIS), statuaire, naquit en 1745 à la Vieille-Lyre, en Normandie, où un bénédictin lui enseigna les premiers éléments du dessin. Il annonçait des dispositions si extraordinaires, que son frère aîné, qui depuis s'est distingué dans la carrière des ponts et chaussées, résolut de les encourager, et le mit à Pont-Audemer chez un sculpteur nommé Cousin, élève de Nicolas Coustou. Sous ce nouveau maître, Masson fit des progrès rapides ; et deux portraits en médaillon, fort ressemblants, du maréchal de

Brogie et de son frère l'évêque de Noyon, lui valurent la protection de cette famille, qui le fit venir à Paris, où il suivit les leçons de Guillaume Coustou, le dernier des sculpteurs de ce nom. Au bout de quatre ans d'études, le jeune artiste fut chargé par l'évêque de Noyon de l'exécution d'un monument élevé sur la place de l'Evêché. C'est une fontaine ornée de quatre cariatides et de trois figures. Il mit deux ans à la terminer. Le prélat, satisfait de cet ouvrage, envoya l'artiste à Rome et l'y entretint pendant cinq ans. C'est au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité que Masson développa son talent, plutôt égaré que conduit par les leçons des maîtres qu'il avait suivis jusqu'alors. A peine de retour dans sa patrie, il fut chargé par le maréchal de Broglie de la décoration du palais du Gouvernement, qui s'élevait alors à Metz sous la direction de Clérisseau. Elle consistait en un bas-relief de 42 pieds de long, en figures colossales et en trophées d'une forte dimension. En six ans tout fut terminé, et ces ouvrages acquirent à l'auteur une place distinguée parmi les sculpteurs de son temps. Mais la révolution venait d'éclater. Masson, n'ayant plus de grands travaux, s'adonna au genre du portrait et exécuta, soit en marbre, soit en plâtre, les bustes des personnages les plus marquants de l'assemblée constituante. Il y fit preuve d'un talent supérieur : tous ses portraits sont remarquables par une grande ressemblance, par une expression juste, vive, animée, et par une exécution habile et soignée. Après la mort du conseiller d'Etat Dufresne, il fut chargé par le gouvernement de faire son buste en marbre ; et il le fit très-ressemblant, quoique de mémoire. En 1792, il exposa au concours deux figures représentant l'une le *Sommeil*, l'autre *Hector attaché au char d'Achille* ; et il exécuta, comme prix d'encouragement, le groupe allégorique du *Dévouement à la patrie*, que l'on a vu longtemps sous le péristyle du Panthéon. On lui doit aussi l'un des bas-reliefs qui ornent la voûte de cet édifice. En 1797, on lui confia la direction de toutes les sculptures des Tuileries, et il fit alors, par ordre du conseil des Anciens, un *monument à la gloire de J.-J. Rousseau*, que l'on a vu pendant quelque temps à l'extrémité de la terrasse du Bord de l'eau, dans le jardin des Tuileries, et qui depuis a été transporté dans le palais du Luxembourg. C'est un groupe de cinq figures, très-bien composé, d'un bon style de dessin et d'une exécution mâle et savante. Il a fait depuis la statue de *Périclès* pour la chambre des pairs, et celle de *Cicéron* pour le corps législatif. Il exposa en 1805 la statue du général *Caffarelli*, qui lui avait été ordonnée par le gouvernement. On a aussi remarqué les bustes des généraux *Kleber* et *Lannes*, et celui du chef de gouvernement, où il n'avait pu éviter la dureté de l'ensemble qu'en adoucissant les traits anguleux de la physionomie. Enfin on lui doit encore les sculptures qui déco-

rent le tombeau que le corps du génie a fait élever au maréchal de Vauban dans l'église des Invalides. Outre ces travaux publics, Masson avait exécuté plusieurs ouvrages particuliers, parmi lesquels on citait un groupe de *Thétis plongeant Achille dans le Styx*; une *Bacchante endormie*; une *Veuve se regardant dans un miroir*, et surtout une charmante figure en marbre représentant *Flore, ou la Jeunesse*, qui joignait au mérite d'une pensée pleine de simplicité et de grâce une exécution parfaite. Cette statue fut acquise après sa mort par le gouvernement. Masson, dans tous ses ouvrages, a eu le grand mérite de ne copier personne. S'il a conservé quelques-uns des défauts de sa première éducation, des méditations profondes sur son art, le désir d'être original, quoique vrai, un travail assidu, un coup d'œil juste et un sentiment vif et intime des beautés de la nature lui signalèrent les écueils dont était semée sa carrière, et il parvint à les éviter presque tous. Il mourut le 14 décembre 1807. M. Regnault, membre de l'Institut, a publié une *Notice historique* sur Fr. Masson, in-8° de 8 pages. P-s.

MASSON (CHARLES-FRANÇOIS-PHILIBERT), littérateur auquel il n'a peut-être manqué que des circonstances plus favorables pour obtenir une réputation durable, était né en 1762 à Blamont, château fort dans la Franche-Comté. Son père, greffier de la seigneurie de Blamont, charge dont le produit lui fournissait à peine les moyens d'élever sa famille, le mit en apprentissage chez un horloger à Montbéliard. Après y avoir demeuré quelques années, le jeune Masson alla en Suisse se perfectionner dans l'exercice de son état; mais tourmenté par le démon de la poésie, il s'échappait souvent de son atelier pour visiter les bords du lac de Bienne. Dans ses promenades solitaires, il relisait les ouvrages de nos grands poètes, ou bien il étudiait l'art de décrire en vers les paysages qu'il avait sous les yeux. Le *Mercur helvétique* de l'année 1780 contient les premiers essais de sa muse : le choix de ses sujets ainsi que la manière dont il les avait traités lui méritèrent des encouragements. Bientôt après, appelé à St-Petersbourg par son frère aîné, officier au service de Russie, il y fut admis vers la fin de 1786, comme sous-officier dans le corps des cadets de l'artillerie, et sut se concilier la bienveillance de ses chefs, en particulier celle du général Melissino (1), sur la recommandation duquel le comte Soltykoff, ministre de la guerre, choisit Masson pour surveiller l'éducation de ses fils, et se chargea de son avancement. Il lui fit obtenir, en 1789, le brevet de capitaine de dragons, le prit pour aide de camp et le fit passer,

quelque temps après, comme major en second dans un des régiments de la garde. Sa douceur, sa politesse et les agréments de son esprit lui avaient ouvert l'entrée de quelques-unes des premières maisons de St-Petersbourg, où depuis longtemps son frère était accueilli avec distinction; et l'habitude de la bonne compagnie contribua sans doute à perfectionner son talent littéraire. Il épousa en 1795 la baronne Rosen, d'une famille livonienne très-estimée; et ce mariage avantageux parut devoir le fixer à la cour de Russie. L'impératrice Catherine le chargea d'aller en Allemagne annoncer aux princes de sa famille la naissance d'une fille du grand-duc Paul. A son retour, il fut nommé premier major des grenadiers du grand-duc Alexandre, qui se l'attacha comme secrétaire. L'avènement de Paul 1^{er} au trône fut le terme de la fortune de Masson. Ce prince l'éloigna de la cour et disposa de ses emplois. Bientôt après, accusé de s'être réjoui du succès des armes françaises, Masson fut arrêté au mois de décembre 1796, avec son frère, et conduit à la frontière sous escorte. Le comte de Lehdorf, son protecteur, lui offrit un asile en Pologne; et ce fut dans cette retraite qu'il rédigea ses *Mémoires sur la Russie*, ouvrage qui ne se ressent que trop de la situation où était l'auteur en le composant. Obligé enfin de songer aux moyens de procurer à sa famille des ressources contre le besoin qui commençait à se faire sentir, il vint demeurer à Bareith et sollicita la permission de rentrer en France, d'où il était repoussé par une application très-injuste des lois contre les émigrés. Ce ne fut qu'après une attente de deux années qu'il obtint des passe-ports; et il arriva en 1799 à Blamont. Effrayé des traces qu'avait laissées dans son pays une révolution qu'il avait mal jugée, il résolut de ne prendre aucune part aux affaires publiques: cependant il vint à Paris et fut nommé quelque temps après secrétaire général de la préfecture de Rhin-et-Moselle. Sa santé, affaiblie par les vicissitudes pénibles qu'il avait éprouvées, déclina rapidement; il alla toutefois prendre possession de l'emploi qui lui avait été accordé. Les devoirs de sa place et la culture des lettres remplirent le reste de sa vie; et il mourut à Coblentz le 3 juin 1807. Il était membre associé de l'Institut de France, de celui de Milan, de l'académie celtique, etc. A beaucoup d'esprit et d'imagination, Masson joignait des connaissances assez étendues. Dans ses dernières années, le malheur avait aigri son caractère: il s'irritait des moindres contradictions et repoussait les critiques les plus modérées avec une amertume qu'il se reprochait bientôt; mais il n'était pas maître de ses premiers mouvements. On a de lui: 1° *Cours mémorial de géographie*, à l'usage du corps des cadets d'artillerie, Berlin, 1787; St-Petersbourg, 1789-90, in-8°; 2° *Elmine, ou la Fleur qui ne se flétrit jamais*, conte moral, Berlin, 1790, in-8°, inséré dans le

(1) M. MASSON aîné, colonel d'un régiment russe, avait épousé la nièce du général Melissino. Il est connu dans la littérature par un poème épique dont *Charles Martel* est le héros. Cet ouvrage, arrêté pendant plusieurs années par la censure impériale de France, qui exigeait des suppressions auxquelles l'auteur ne voulait pas se soumettre, a paru à Strasbourg en 1816, 2 vol. in-8°.

Journal encyclopédique, même année, t. 8, et dans l'*Esprit des journaux*, et traduit en allemand par Meyer. *Elmine* est un diminutif du nom de la princesse Wilhelmine de Courlande, pour qui ce conte a été composé. 3° *Mémoires secrets sur la Russie*, et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et le commencement de celui de Paul I^{er}, Amsterdam (Paris), 1800-1803, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage renferme beaucoup de déclamations et de principes révolutionnaires que l'auteur a ensuite désavoués; il est convenu lui-même qu'on y trouve des exagérations, des jugements hasardés et plusieurs anecdotes qui n'ont aucun caractère d'authenticité. Le fameux Kotzebue le critiqua sans ménagement dans le livre intitulé *L'Année la plus remarquable de ma vie*. Masson répondit par une série de lettres qui furent publiées d'abord en allemand; il les traduisit depuis en français et les ajouta aux *Mémoires*, dont elles forment le 4° volume ou le supplément et le correctif. On trouve à la suite : *un Mot à l'auteur de l'Examen de trois ouvrages sur la Russie* (M. Fortia de Piles), et le *Récit détaillé de la déportation de Masson*, morceau qui devait servir d'introduction à ses *Mémoires*, mais que des raisons de convenance l'avaient empêché de faire paraître alors. Cet ouvrage a été traduit en anglais et en allemand. 4° *Les Helvétiens*, poème en dix chants, dont le sujet est la lutte mémorable des Suisses contre Charles le Téméraire, Paris, 1800, in-12, avec des notes historiques. Le comte François de Neufchâteau annonça ce poème à l'Institut comme un phénomène en poésie et en politique : c'en était un sous le rapport littéraire, en ce que pour la première fois un peuple entier était pris pour héros d'une épopée, et qu'aucune figure principale ne dominait le tableau. Cette conception était peu susceptible d'intérêt; des inventions accessoires dont la couleur était plus romanesque qu'historique, des prosaïsmes fréquents, une versification rocailleuse qui rappelle presque Chapelain, n'étaient pas propres d'ailleurs à soutenir la vogue que voulerent donner à cette tentative poétique quelques enthousiastes des formes républicaines. « L'auteur, dit Chénier dans son *Tableau de la littérature*, ch. 7, a cru que des événements « modernes repoussaient le merveilleux; mais « l'absence du merveilleux fait du poème épique « une histoire en vers... On y trouve en abondance « dance des idées fortes;... on y remarque souvent du nerf et de la franchise dans l'expression; « quelques narrations rapides, quelques discours « pleins de verve y brillent par intervalles; mais « on y désire presque toujours la douceur, l'harmonie, l'élégance, tout ce qui fait le charme « du style. » 5° *Ode sur la fondation de la république*, qui a remporté le prix de poésie en 1802, Paris, in-8°, et a été insérée dans différents recueils; 6° *la Nouvelle Astrée, ou les Aventures romantiques du temps passé*, Metz, 1803, 2 vol. in-12.

C'est une production de la jeunesse de l'auteur; il la composa sur d'anciennes traditions du pays de Montbéliard. Les descriptions locales, et entre autres celles du joli val de Gleiz, où se passe l'action, sont d'une vérité frappante. 7° *Le Voyageur*, l'un des cinquante-deux poèmes flétris par le rapport lu dans la séance publique de l'Académie française du 1^{er} avril 1807 par son secrétaire perpétuel M. Suard, Paris, 1807, in-8°. On y trouve quelques beaux vers; mais cette pièce est inférieure à celle de Millevoye, qui fut couronnée. 8° *Observations adressées à l'académie celtique sur le rapport de M. Volney sur l'ouvrage de Pallas intitulé Vocabulaires comparés des langues de toute la terre, et sur l'alphabet russe*, insérées dans les *Mémoires* de cette académie, t. 1^{er}, p. 362; 9° *Mémoire statistique du département de Rhin-et-Moselle*, Coblenz, petit in-fol.; et différents morceaux dans la *Décade*. Masson a laissé inédite une traduction en vers français de la *Description des jardins de Tsarskoë-Celo*, par M. Sambourski, et des matériaux pour une *Histoire de la littérature russe*. (Voy. la Notice nécrologique que lui a consacrée M. Beuchot dans la *Décade philosophique*, t. 54, p. 565.) W—s.

MASSON (BARTHÉLEMY) naquit le 15 février 1773 à Beaune, et mourut à Bruxelles en janvier 1817. Elève distingué de l'Oratoire, il se disposait à entrer dans les ordres, quand la révolution vint changer sa vocation; il conserva néanmoins l'amour des lettres et le goût de l'enseignement, et, lors de l'établissement des écoles centrales, il concourut à Mons (dans l'ancienne Belgique) pour une place de professeur dans celle du département; il fut nommé à plusieurs chaires en même temps, et il occupa celle des belles-lettres jusqu'à la création des lycées, époque où il passa à celui de Bruxelles comme professeur de seconde. Masson, généralement et justement estimé, cultivait la poésie avec talent, mais le recueil de ses œuvres n'a point été publié; on en trouve pourtant quelques-unes dans les journaux littéraires de la Dyle, entre autres, des stances à sa femme, intitulées *le Retour*, qui lui valurent ce compliment de l'Aristarque de la localité, qu'elles ne pouvaient émaner que d'un bon époux, d'un bon père et surtout d'un bon poète. M—u.

MASSON DE MORVILLIERS (NICOLAS), né vers 1740 à Morvilliers, village de Lorraine, vint achever ses études à Paris et se fit recevoir avocat au parlement. Il ne fréquenta cependant point le barreau et partagea son temps entre la culture de l'histoire et celle de la poésie. M. le duc d'Harcourt, gouverneur de Normandie, le choisit pour secrétaire général; et cet emploi lui facilita son admission dans les meilleures sociétés. Il réussissait particulièrement dans l'épigramme, et il en a composé quelques-unes que Laharpe a trouvées assez bonnes pour les insérer dans sa *Correspondance littéraire* : on en trouve d'autres non moins

piquantes dans la *Correspondance* de Grimm. Masson de Morvilliers mourut à Paris le 29 septembre 1789. On a de lui : *Abrégé élémentaire de la géographie universelle de la France*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; — *de l'Italie*, 1774, in-12; — *de l'Espagne et du Portugal*, 1776, in-12. Ces trois *Abrégés* eurent quelque succès; et l'auteur devint peu de temps après l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*, et fut chargé avec Robert de la rédaction du *Dictionnaire de la géographie moderne*. Il y refondit ce qu'il avait déjà publié sur l'Espagne; mais on lui fit voir qu'il avait trop déprécié la littérature de ce pays (*voy.* CAVANILLES et DENINA). Il donna quelques mois avant sa mort un volume d'*OEuvres mêlées en vers et en prose*, 1789, in-8°. C'est le recueil des pièces fugitives qu'il avait insérées dans l'*Almanach des Muses* et dans quelques autres collections littéraires. Toutes ne sont pas également bonnes; mais, outre les épigrammes, on y distingue quelques épîtres écrites avec beaucoup de verve et de facilité. On a publié en 1810 un *Choix des poésies* de Masson, précédé d'une Notice sur sa vie, à la suite de celles de Barthe, etc., Paris, in-18. W—s.

MASSONIO ou MAUSONIO (SALVATOR), littérateur napolitain, né en 1554 à Aquila, petite ville de l'Abruzzi, d'une famille patricienne, cultiva tout à la fois la poésie, l'histoire et la médecine; il s'attacha surtout à recueillir les antiquités de sa ville natale et en publia un volume qui obtint le suffrage de ses compatriotes. Il mourut à Naples le 15 avril 1624, et fut inhumé dans l'église de *Ste-Marie di Paganica*, où son fils lui éleva un tombeau avec une épitaphe rapportée par le Toppi dans sa *Bibliotheca*, p. 274. On cite de lui : 1° *Dialogo dell' origine della città dell' Aquila, con l'aggiunta di alcuni nomini celebri per dottrina*, Aquila, 1594, in-4°; ouvrage curieux et peu commun; 2° *Corona di 13 sonetti alla regina del mondo*, ibid., 1597, in-4°; 3° *Corona di 12 sonetti in morte di Filippo II, re di Spagna*, Chieti, 1601, in-4°; 4° *Archidipno ovvero dell' insalata* (la salade) *e del uso di essa*, Venise, 1627, in-4°, traité rare et qui contient des observations singulières; 5° *Della maravigliosa vita, gloriose attioni e felice passaggio al cielo del B. Giov. di Capistrano*, etc., ibid., 1627, in-4°. W—s.

MASSOULIÉ (ANTONIN), né à Toulouse en 1632, se fit dominicain en 1647. Il possédait toutes les langues savantes et se distingua par sa piété comme par son érudition. Pénétré d'un grand zèle pour la propagation de la foi, il refusa un évêché que le grand-duc de Toscane lui offrait en reconnaissance du service qu'il avait rendu à la religion, en convertissant un fameux rabbin, lumière des synagogues de Toscane. On conservait encore avant la révolution, à Toulouse, un superbe reliquaire contenant un bras de St-Guil-laume, duc d'Aquitaine, que le grand-duc le

força d'accepter. Massoulié mourut à Rome en 1706, après avoir été provincial de Toulouse, prieur du noviciat général à Paris, visiteur, vicaire général de son ordre, inquisiteur de la foi à Toulouse, consultant du St-Office à Rome, etc. Son principal ouvrage est en 2 volumes in-fol., intitulé *D. Thomas sui interpretes de motione divina et libertate creata*, etc., qu'il dédia au pape Innocent XII; il le composa pour prouver que les sentiments de l'école des dominicains sur la pré-motion physique, sur la grâce et sur la prédestination, sont véritablement ceux de St-Thomas, etc. Il publia encore à Toulouse en 1678 un livre de *Méditations sur la vie purgative, illuminative et unitive*, pour les exercices des retraites de dix jours, dont la plupart des pensées sont puisées dans les *Opuscules* de St-Thomas; enfin il donna en 1699 et 1705 deux ouvrages pour combattre, par les principes de St-Thomas, les erreurs des Quétistes, touchant les oraisons et l'amour de Dieu. Z.

MASSUET (RENÉ), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1666 à St-Ouen, près de Bernai, en Normandie, embrassa la vie religieuse à l'âge de seize ans, et, après avoir terminé ses études, fut chargé d'enseigner la philosophie et la théologie dans différentes maisons de l'ordre. Pendant un séjour qu'il fit à Caen, il obtint de ses supérieurs la permission de fréquenter les cours de l'université, et y reçut le grade de licencié en droit. Il fut envoyé à Rome en 1702, et s'y appliqua surtout à l'étude du grec; l'année suivante il vint à l'abbaye de St-Germain des Prés, où il continua de partager son temps entre l'étude et ses devoirs. Après la mort de dom Ruinart, il fut chargé de continuer les *Annales de l'Ordre de St-Benoît*, et il en publia le 5^e volume, terminé par son prédécesseur, auquel il ajouta une *Vie* abrégée de dom Mabillon et de dom Ruinart (*voy.* ces noms). D'autres occupations le détournèrent de ce travail, qui fut confié dans la suite à dom Martène, mais qui n'a jamais été achevé. Dom Massuet mourut d'apoplexie à l'abbaye de St-Germain, le 19 janvier 1716. On lui doit une excellente édition des *OEuvres de St-Irénée*, Paris, 1710, grand in-fol., enrichie de préfaces, de notes et de dissertations très-curieuses (*voy.* IRÉNÉE); — une *Lettre* au P. J.-B. Langlois, jésuite, en réponse aux critiques qu'il avait publiées de l'édition des *OEuvres de St-Augustin* (*voy.* LANGLOIS); — une autre à l'évêque de Bayeux sur son mandement portant condamnation de plusieurs propositions soutenues à l'abbaye de St-Etienne de Caen, la Haye, 1708, in-12; — Cinq *Lettres* adressées à dom Bernard Pez et insérées dans les *Aménités littéraires* de Schelhorn, t. 18. Elles contiennent des anecdotes et des nouvelles littéraires. Il a laissé en manuscrit un volume in-fol. intitulé *Augustinus græcus*; c'est un recueil de tous les passages de St-Chrysostome touchant la doctrine

de la grâce. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire de la congrégation de St-Maur*, par dom Tassin. W—s.

MASSUET (PIERRE), laborieux écrivain, né en 1698 à Mouzon-sur-Meuse, prit l'habit de St-Benoît, dans l'abbaye de St-Vincent de Metz; mais ayant éprouvé quelques tracasseries de la part de ses confrères, il parvint à s'évader, et se réfugia en Hollande, où il fit profession de la religion réformée. Il s'appliqua à l'étude de la médecine sous le célèbre Boerhaave, et reçut le doctorat à l'université de Leyde en 1729. Il prit pour sujet de sa thèse l'examen des divers systèmes sur la génération et s'y montra partisan de Leeuwenhoeck. Massuet était fort laborieux; il partageait son temps entre les soins qu'il devait à ses malades et le travail du cabinet. Il acquit du produit de ses épargnes la seigneurie de Lankeren, près d'Amersfort, et y mourut le 6 octobre 1776. Il est le principal rédacteur de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, Amsterdam, 1728, 1753, 52 vol. in-12. Les deux derniers volumes contiennent les tables générales de ce journal, auquel travaillèrent des hommes d'un rare mérite, tels que Grave-sande, Jaucourt, Armand de la Chapelle, Barbeyrac, Desmaiseaux, Maty, etc. Il a traduit en français le *Manuel des accouchements*, par Deventer; — *De l'amputation à lambeaux, ou Nouvelle méthode d'amputer les membres*, par Verduin, Amsterdam, 1756; cette traduction, enrichie d'une bonne préface et de notes, est préférée à l'original; — les *Tables anatomiques du corps humain*, par Kulm; — les *Essais de physique*, de P. Muschenbroeck; — les *Annales d'Espagne et de Portugal*, par don Alvarès de Colmenar. On a en outre de Massuet : 1° *Recherches sur l'origine et la formation des vers à tuyau*, etc., Amsterdam, 1733, petit in-8°, avec une planche; 2° *Histoire des rois de Pologne et du gouvernement de ce royaume*, ibid., 1733, 3 vol. in-12; 3° *Histoire de la guerre présente*, ibid., 1733, in-12; 4° *Histoire de la dernière guerre, avec la Vie du prince Eugène de Savoie*, etc., ibid., 1736-37, 5 vol. in-12; 5° la *Vie du duc de Ripperda, grand d'Espagne*, ibid., 1739, 2 vol. in-12; 6° *Histoire de l'empereur Charles VI et des révolutions arrivées dans l'Empire sous les princes de la maison d'Autriche*, ibid., 1742, 2 vol. in-12. Tous les ouvrages historiques de Massuet sont très-médiocres, et on ne les lit plus depuis longtemps. 7° *Table générale des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie des sciences depuis 1699 jusqu'en 1734*, Amsterdam, 1741, in-4° ou 4 vol. in-12. Cette table est plus complète, plus commode et mieux ordonnée que celle qui a été faite à Paris; mais comme elle ne remonte pas jusqu'à l'établissement de l'Académie, et que d'ailleurs elle n'a pas été continuée, on donne la préférence aux *Tables* rédigées par Godin, Demours et Cotte, Paris, 1734, 1809,

10 vol. in-4°. 8° *Eléments de philosophie moderne*, ibid., 1752, 2 vol. in-12; c'est un traité de physique. On lui attribue encore : *Anecdotes du règne de Pierre I^{er}, dit le Grand*, in-12, et une édition augmentée de la *Science de l'homme de cour*, par Chevigny et Limiers (voy. LIMIERS), Amsterdam, 1752, 18 vol. in-12. W—s.

MASTALIER (CHARLES), professeur de belles-lettres à l'université de Vienne, né dans cette ville en 1731, y mourut en 1795. Il avait embrassé dans sa jeunesse la vie religieuse; après la suppression des jésuites, il obtint la place de professeur à l'université. Comme auteur, il débuta par les Panégyriques de St-Kilian, St-Ulric, St-François de Sales, St-Jean Népomucène et les patrons du Tyrol; il loua ensuite avec le même zèle, en prose et en vers, les souverains et les grands hommes; il composa des épithalames, des oraisons funèbres, des odes. Parmi ces pièces de circonstance, on cite un *Chant d'un cuirassier autrichien* après la revue de Hongrie, 1770, et une *Chanson d'un cuirassier impérial du régiment de l'archiduc Léopold*. Il fit aussi des vers sur la mort du maréchal Dam et du poète Gellert. Ses poésies furent imprimées en 1774, et elles eurent une seconde édition en 1782. Il a publié, sous le nom de Wetzels, plusieurs brochures qui sont tombées dans l'oubli. On attribue encore à cet ex-jésuite les *Lettres de Berlin sur les paradoxes de ce siècle*, Berlin et Vienne, 1784, 2 vol. in-8°. Mastalier a passé quelque temps pour un grand poète et pour un digne émule d'Horace, mais la postérité n'a pas ratifié ce jugement; le seul mérite de ses poésies consiste dans la correction et dans une imitation assez heureuse des modèles de la poésie moderne. D—G.

MASTELLETTA. Voyez DONDUCCI.

MASTRICHT (PIERRE VAN), théologien protestant, né à Cologne en 1630, était de la famille Sconing, l'une des plus distinguées de Maëstricht, et qui avait été obligée de fuir cette ville pour se soustraire aux rigueurs que le duc d'Albe déployait contre les hérétiques. Son père, ministre de la religion réformée, le destina à suivre la carrière du pastorat, et dirigea son éducation en conséquence. Après avoir desservi plusieurs églises, il fut nommé professeur de théologie et de langue hébraïque à l'académie de Francfort-sur-l'Oder; il passa en 1669 à Duisbourg, où il enseigna la théologie pendant sept ans, et il succéda enfin à Gisbert Voët dans la chaire qu'il remplissait à l'académie d'Utrecht. Il mourut en cette ville le 10 février 1706, d'une blessure qu'il s'était faite en tombant, et où se mit la gangrène. Ses infirmités l'avaient obligé à résigner sa chaire depuis plusieurs années. Par son testament, il légua une somme de vingt mille florins à l'académie pour l'entretien d'un ou deux étudiants en théologie. On a de lui quelques ouvrages qui n'offrent aujourd'hui que peu d'intérêt, et dont on trouvera les titres dans le *Trajectum*

eruditum de Burmann, et dans la *Bibliotheca Coloniensis* de Hartzheim. On se contentera de citer : 1° *Novitatum cartesianarum gangræna, corporis theologi nobiliores plerasque partes arrodens, seu Theologia cartesiana detecta*, Amsterdam, 1678, in-4°. Descartes n'est point ménagé dans cet ouvrage; mais le bon sens, dit-on, y est encore plus insulté. 2° *Theologia theoretica practica*, Amsterdam, 1682, et Utrecht, 1699, 2 vol. in-4°. Z.

MASTRILLI (MARCEL-FRANÇOIS), de la compagnie de Jésus, martyr au Japon, né à Naples le 14 septembre 1603 (vendredi et fête de la Ste-Croix), était fils de Jérôme Mastrilli, marquis de San-Marzano, et de Beatrice Caracciolo. Dès sa jeunesse on vit en lui les signes de la perfection; l'amour divin était le centre de son existence; sa charité vis-à-vis du prochain lui faisait considérer comme siennes les infirmités d'autrui, et tout étranger lui était comme un parent. Sa dévotion envers la reine des anges et des martyrs lui fit obtenir de Dieu l'assurance du martyre. A quinze ans il entra au noviciat de la compagnie de Jésus, à Naples. Déjà sa vocation aux missions, et par les missions au martyre, se manifestait par une vie de plus en plus parfaite et par des inspirations célestes sur lesquelles, avant le jugement de l'Eglise, nous est imposée la réserve la plus absolue. Nous raconterons seulement comme une pieuse créance les prodiges les plus évidents de cette vie toute miraculeuse. Dès le noviciat, Marcel avait prédit son voyage aux Indes et son martyre; son amitié, comme un foyer de zèle, communiquait à ses jeunes compagnons le désir et la vocation des missions; et sa charité, comme une chaîne, tirait après elle toute perfection (Cinami, *Vie de Mastrilli*). Le samedi 10 décembre 1633, à l'occasion de la fête de l'immaculée Conception de la Ste-Vierge, qui devait être solennisée le lendemain dimanche de l'octave, le P. Mastrilli, qui disposait un des autels, fut atteint vers la tempe par un marteau de fer qu'un ouvrier avait laissé tomber d'une grande hauteur. La blessure fut jugée mortelle, et les accidents de la maladie devinrent si graves que la mort parut imminente. Cependant Mastrilli, consolé et encouragé par des visions célestes, fit formellement, avec la permission des supérieurs, le vœu d'aller en mission dans les Indes, et St-François Xavier lui rendit miraculeusement la santé. Le saint religieux avait aussi consacré l'espérance de son martyre à la réparation de l'apostasie commise par le P. Christophe Ferreyra, provincial de la compagnie au Japon (qui dut en effet à ce sacrifice la double grâce du retour et du martyre). C'est alors que Mastrilli, qui n'avait porté jusque-là que le nom de Marcel, y réunit son autre nom et se fit appeler Marcel-François. Il quitta bientôt Naples pour se rendre dans les Indes. En passant à Rome, il eut le bonheur de coopérer par ses démarches à la canonisa-

tion de son bienheureux saint, l'expédition de la bulle ayant été retardée par la mort du pape Grégoire XV. Son voyage à travers l'Italie et l'Espagne fut comme un triomphe, à cause de la renommée de ses vertus et des grâces merveilleuses dont il avait été l'objet. Il quitta Lisbonne le samedi saint 7 avril 1635, ayant avec lui, sous sa supériorité, trente-trois membres de la compagnie de Jésus. La sainte phalange atteignit Goa le 8 décembre de la même année. Le P. Mastrilli y apprit la nouvelle du martyre de vingt-quatre religieux, ses confrères, mis à mort au Japon dans l'année précédente. Ce fut un aiguillon puissant à son amour du sacrifice; en même temps il puisa des forces nouvelles auprès du tombeau de St-François Xavier, son patron, son médecin divin, son capitaine dans le combat apostolique dont le terme pour Mastrilli devait être le martyre. Il s'embarqua pour Macao, mais les vents dirigèrent le bâtiment vers Manille. Le P. Mastrilli coopéra par ses prières et par sa présence à une expédition dirigée contre les corsaires mahométans. L'éloquence du saint religieux enflamma le courage d'une poignée d'Espagnols et leur fit vaincre une armée de corsaires longtemps aguerris. Dans le combat, un biscaien était venu toucher Mastrilli au flanc sans lui causer aucune blessure. Quatre prêtres avaient accompagné le missionnaire et entendaient les confessions des soldats mourants. Un d'entre eux, franciscain, criblé de blessures, succomba sur le champ de bataille. Au retour de l'expédition, Mastrilli obtint du gouverneur un navire pour se rendre au Japon. Tout le monde le considérait déjà comme un martyr, et le gouverneur, en allant lui faire ses adieux, ne put proférer une seule parole, et lui remit une lettre qu'il avait apportée et où il exprimait tous les sentiments de son âme. Le 19 septembre 1637, Mastrilli aborda dans la province de Fiounga; il fut bientôt arrêté et conduit à Nagasaki. Les juges lui adressèrent diverses demandes auxquelles il répondit avec une liberté tout apostolique, et il ajouta qu'il était venu dans le dessein de parler à l'empereur pour lui donner la santé, s'il vivait encore, et pour lui enseigner la loi de Jésus-Christ en qualité d'ambassadeur de son glorieux père St-François Xavier. « Quel est, répliquèrent les juges, ce St-François Xavier? » Mastrilli répondit que c'était le premier père de la compagnie de Jésus qui était entré au Japon, et qu'il avait converti à la foi de Jésus-Christ le roi don François de Boungo et un grand nombre de ses sujets. « Mais, reprirent les juges, si ce père est mort depuis un si long temps, comment « vous a-t-il envoyé comme ambassadeur? — « Il est, dit le serviteur de Dieu, mort dans la « vie présente, mais il vit éternellement dans le « ciel, et en preuve de ce que j'affirme, il m'a « rendu la santé dans la ville de Naples. » Il en prit occasion de raconter l'événement de sa

guérison miraculeuse. Les gouverneurs admirèrent l'héroïsme de sa démarche et l'éloquence de ses paroles. Ils rendirent témoignage à sa sainteté, et néanmoins se déclarèrent contraints, pour obéir à l'empereur, de le condamner à la mort. Ils ordonnèrent préalablement de le soumettre au supplice de l'eau et à celui de l'échelle. Le premier tourment consistait à suspendre la victime par les pieds et à faire plonger la tête dans une cuve pleine d'eau, de manière que l'eau pénétrât dans les narines; on tordait la corde à plusieurs tours et on la laissait revenir sur elle-même; le patient en perdait toute respiration et éprouvait d'excessives douleurs. Dans le supplice de l'échelle, on étendait le martyr sur une échelle, laissant libre la main gauche afin qu'elle donnât le signal de cesser (ce qui était considéré comme un signe d'apostasie); l'échelle reposait au fond d'une cuve, et des bourreaux versaient constamment de l'eau, par le moyen d'un entonnoir, dans la bouche du martyr. L'effort pour reprendre haleine était si pénible que souvent les veines se rompaient dans la poitrine. Lorsque le martyr était tout gonflé d'eau, on lui plaçait deux tables sur l'estomac et l'on pesait aux extrémités afin de lui faire vomir le liquide par la bouche et par les narines. Le P. Mastrilli subit les deux tourments à deux jours successifs. Le second jour il s'évanouit de douleur, et lorsqu'il revint à lui, il dit que l'on ne devait pas s'étonner de le voir défaillir, que, malgré qu'il fût religieux et étranger aux douceurs de la vie, il n'était point exempt des sensations naturelles; mais que l'esprit était toujours prompt et l'âme toujours constante pour les tourments à venir. Son unique et vive douleur fut d'apprendre la chute de quelques Japonais qui l'avaient accompagné. Le troisième jour, on dépouilla le père de tout vêtement, et avec des fers rougis au feu on lui tortura les parties honteuses. Sa pudeur offensée lui inspira de touchantes plaintes: « J'ai voué, » dit-il, tout mon corps aux tourments pour « mon Créateur, et je n'en refuse aucun; mais « les membres de ce corps, qu'il vous est loisible de torturer, ne sont-ils pas assez nombreux pour vous faire désister de ce tourment « infâme, si contraire à la nature humaine, et « dont les nations les plus sauvages éprouveraient « de l'horreur? » Le gouverneur, confus, fit changer le tourment et reprendre la peine de l'eau, que l'on n'interrompit que pour ne pas voir expirer la victime. Enfin, le soir, on signifia au père sa dernière sentence, qui devait être exécutée le lendemain. Il devait expirer dans le supplice de la fosse. On suspendait le patient par les pieds au-dessus d'une fosse, après avoir étroitement lié de bandelettes le corps de la victime, afin de rendre plus lente la circulation du sang et d'empêcher une congestion immédiate; on faisait descendre le corps à demi dans la fosse, dont on fermait l'orifice avec deux tables échancrées, de

manière à enclaver le corps. Le père passa la nuit suivante dans une merveilleuse extase. Le mercredi 14 octobre, vers midi, Mastrilli fut conduit au supplice avec un bâillon de fer hérissé de pointes afin qu'il ne pût prêcher durant le chemin. Il était sur un cheval, étroitement lié; on lui avait rasé la partie droite de la tête et sali d'ocre rouge la partie gauche, opprobre insigne parmi les Japonais; sa soutane était coupée à la hauteur des genoux et laissait les jambes nues. Arrivé sur la place, il salua et remercia le gouverneur. On le descendit dans la fosse jusqu'aux chevilles des pieds. Il demeura suspendu quatre jours entiers, jusqu'au samedi 17 octobre, à trois heures du soir, sans que le sang l'étouffât; chose prodigieuse et que l'on n'avait jamais vue. Alors le gouverneur, à cause d'une fête idolâtrique que l'on devait célébrer le lendemain, ordonna de retirer Mastrilli de la fosse, et de lui trancher la tête. Deux fois le bourreau avait frappé sans succès, mais sur ces paroles du martyr: « Exécutez, mon fils, ce que votre gouverneur « vous a commandé, » il asséna le troisième coup, qui sépara la vénérable tête. Les précieux débris furent jetés dans les flammes et les cendres semées dans la rivière. Cette mort glorieuse fut l'objet d'informations solennelles pour servir d'éléments à la canonisation future. La *Vie du P. Mastrilli* a été plusieurs fois écrite; la plus complète, et qui résume les autres, est celle publiée à Viterbe en 1645, in-4°, et dont l'auteur est le P. Leonardo Cinami, de la compagnie de Jésus.

L. P.—s.

MASTROPETRO ou MALIPIERO (AUREO), doge de Venise, avait été nommé à cette dignité en 1172, par le choix unanime des électeurs; mais il la refusa pour la déferer à Sébastien Ziani, qu'il croyait plus propre que lui-même à gouverner la république dans des temps orageux. Cependant, après la mort de Ziani, le 13 avril 1179, il fut de nouveau élu, et cette fois il accepta le bonnet ducal. Mais la rébellion de Zara, qu'il ne put soumettre, et les mauvais succès des croisades dans le Levant, l'ayant dégoûté des affaires publiques, il se retira en 1192 dans le monastère de Ste-Croix à Venise, où il revêtit l'habit de moine. Henri Dandolo lui fut substitué le 1^{er} janvier de l'année suivante. S. S.—i.

MASUCCI (AUGUSTIN), peintre romain, né en 1691, fut le dernier élève de Charles Maratta (voy. ce nom). Ce n'est point par l'esprit que brillent ses compositions; les sujets qu'il aimait à traiter en exigent peu. Dans ses petits tableaux de *Vierges*, il le disputa à son maître, auquel les nombreux tableaux de ce genre ont valu le nom de *Charles delle Madonne*. Ainsi que Maratta, Masucci donne à ses Vierges une physionomie remplie plutôt de majesté et de sérieux que de douceur et d'affabilité. Cependant, dans les tableaux de galerie, il renonçait quelquefois à ce système; mais il fallait le lui recommander for-

tement. Il eut un talent remarquable pour la peinture à fresque, et il exécuta à la satisfaction de Benoît XIV la décoration d'un appartement du Casin, qui existe dans les jardins du palais Quirinal. Il a composé un grand nombre de tableaux d'autel où l'on ne peut trop admirer la grâce qu'il a su donner à ses figures d'anges et d'enfants. Le tableau de *Ste-Anne*, dans l'église du Sacré Nom de Marie, est une de ses meilleures peintures. On cite encore un *St-François* aux Observantins de Maceratta, et une *Conception* à St-Benoît de Gubbio. Le *St-Bonaventure* qu'il a exécuté dans la ville d'Urbino est la plus vaste de ses compositions; il y a introduit une foule de portraits, et l'ensemble en est conduit avec un soin exquis. Ce peintre mourut en 1753, laissant un fils nommé *Laurent*, qui cultiva comme lui la peinture, mais sans atteindre à son talent. P-s.

MASUCCIO, architecte et sculpteur napolitain, né en 1230 et mort en 1305, termina le *Château-Neuf* et l'église *Ste-Marie della Nuova*, qu'avait commencée Jean de Pise. Il érigea l'édifice gothique de l'*archevêché*, mais il montra plus de goût dans l'église de *St-Dominique le Majeur*. Celle de *St-Jean le Majeur* est construite dans de meilleures proportions encore. Parmi les nombreux palais qu'il éleva, celui qui appartient aujourd'hui au prince Colombarini jouit de la plus grande réputation. — *Etienne MASUCCIO*, surnommé *il Secondo*, né à Naples en 1291, fut élève du précédent et montra un goût plus épuré. Il alla étudier à Rome les monuments antiques échappés aux barbares, et y perfectionna son talent. Rappelé à Naples par le roi Robert pour y élever l'église de *Ste-Claire*, mais n'ayant pu se rendre sur-le-champ à cette invitation, il trouva à son arrivée une grande partie de cet édifice déjà construite dans un style gothique. Un de ses élèves nommé Jacques de Sanctis, mort en 1435, s'étant servi du même style pour l'église de *Ste-Marie delle Grazie*, Masuccio ne put en cacher son dépit et tâcha, autant qu'il dépendait de lui, de corriger les défauts de cet édifice. Il fit ensuite l'église et le monastère de la *Croix du palais*, l'immense fabrique de la Chartreuse de *St-Martin* et le château de *St-Ermo*. Il termina l'église de *St-Laurent*, commencée par le premier Masuccio, et bâtit en outre l'église de *St-Jean* à Carbonaro, dans laquelle il sculpta un grand nombre de tombeaux; car, suivant l'usage de la plupart des architectes de cette époque, il était en même temps sculpteur. Le clocher de *Ste-Claire* est également son ouvrage. Il l'avait divisé en cinq étages, de manière qu'il servît comme de type aux cinq ordres d'architecture. Le premier plan devait être d'ordre toscan, le second dorique, le troisième ionique, le quatrième corinthien, et le cinquième composite. Mais il n'éleva cette tour immense que jusqu'au troisième ordre. Il est curieux d'observer que, dans l'étage d'ordre ionique, le gorgerin du pilastre est abaissé de la

hauteur d'un module, ainsi que la pratiqua Michel-Ange longtemps après. Masuccio mourut en 1388. (Voy. Milizia, *Memorie degli architetti antichi e moderni*.) P-s.

MASUCCIO, célèbre *novelliere* ou conteur italien, était né dans le 15^e siècle à Salerne, d'une des principales familles de cette ville. C'est lui, suivant Nicodemo, *Addiz. alla Bibliot. Napolitan.*, p. 172, que Mazzella, dans sa *Description du royaume de Naples*, a nommé *Masuzo guardato*. D'après quelques passages de ses nouvelles, on peut conjecturer qu'il vivait très-familièrement avec les plus grands seigneurs. Dans la quatorzième, il nous apprend qu'il était le neveu de Tomaso Mariconda, vaillant et gentil cavalier (*notabile e leggiadro cavaliere*). En parlant, dans la onzième, de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, il le nomme son maître (*suo signore*), et l'on en conclut, avec assez de vraisemblance, qu'il avait passé quelque temps au service de ce prince. Masuccio vivait encore en 1476, année de la première édition de ses nouvelles; mais on ignore la date de sa mort. Pontanon, son ami, lui fit une épitaphe en six vers latins pentamètres et hexamètres, rapportée par Nicodemo dans les *Addizioni*, et par Prosper Marchand dans son *Dictionnaire*. Les nouvelles de Masuccio sont écrites en dialecte napolitain. Si l'on en croit l'auteur, tous les sujets qu'il a traités lui avaient été fournis par des événements contemporains. Dans sa *Libreria*, Doni le raille très-finement sur la grossièreté de son style, en disant que Masuccio n'a pas pris un seul mot à Boccace, et qu'il peut se flatter que son recueil est à lui tout entier (*il quale è tutto suo*). C'est encore par moquerie que Doni lui attribue un commentaire sur la première journée du Décaméron, dans la *Seconda Libreria*, ouvrage entièrement composé, comme Prosper Marchand en a fait la remarque, de titres de livres imaginaires. La plupart des nouvelles de Masuccio sont semées de détails licencieux et de traits piquants contre les moines; mais on ne peut pas lui en faire un reproche particulier. Les conteurs paraissent avoir le privilège de ne garder aucune mesure dans leurs récits, et Masuccio n'est pas le seul qui en ait usé largement. Son recueil intitulé *il Novellino con le Largomenti e morali conclusioni d'alcuni esempli*, etc., fut imprimé, comme on l'a déjà dit, à Naples, 1476, in-fol., avec une dédicace à la princesse Hippolyte, duchesse de Calabre, qui paraît avoir honoré l'auteur de sa protection (1). Il reparut dans le même format, Milan, 1483, et Venise, 1484. Ces trois éditions sont si rares qu'elles n'ont pas été connues de la plupart des bibliographes italiens, qui citent

(1) Si le nom de la duchesse de Calabre n'eût pas été retranché des éditions suivantes, Jérôme Zanetti n'aurait pas été si fort embarrassé pour découvrir le nom de la dame à qui ce recueil est dédié. Il conjecture que ce devait être l'une des deux épouses de Jean, roi de Sicile, Blanche de Navarre ou Jeanne de Castille, ou bien enfin Isabelle, leur belle-fille (voy. *Préface du Novelliero*).

comme la première celle de Naples, 1492, in-fol. On en compte sept ou huit du 16^e siècle; et toutes sont à peu près également recherchées. Dès 1555, il parut dix-neuf nouvelles de Masuccio traduites en français dans le volume intitulé *les Contes du monde aventureux*, par A. D. S. D. Le *Novellino* a été traduit en italien, Genève (Lucques), 1765, 2 vol. in-8°. Le choix de nouvelles publié par Jérôme Zanetti, Venise, 1754, sous le titre de *il Novelliero*, en contient onze de notre auteur, sur lequel on trouve, dans la préface du tome 2, des détails qui manquent d'exactitude, et qui ne sont pas aussi complets qu'on devait les attendre d'un homme aussi versé que l'éditeur dans l'ancienne littérature italienne. Les conteurs modernes ne se sont pas conduits à l'égard de Masuccio comme il l'avait fait pour Boccace; ils se sont approprié sans scrupule toutes ses nouvelles, mais en lui laissant son mauvais style. On ne peut que leur en savoir gré. L'article MASUCCIO, dans le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, renferme beaucoup de particularités intéressantes. W—s.

MASUDE. Voyez MASOUDE.

MASURES (DES) ou MASURIUS. Voyez DESMASURES.

MASURIUS. Voyez SABINUS.

MATAFLORIDA (le marquis D. BERNARDO—MOZO ROSALÈS DE), homme d'Etat et général royaliste espagnol, naquit en 1761, à Séville, où il exerça d'abord la profession d'avocat. Représentant de sa patrie aux cortès de 1814, il se mit à la tête des soixante-neuf députés que l'on désignait par le sobriquet de *perses* ou *serviles*. Ce fut lui qui rédigea et présenta en leur nom à Ferdinand VII, lorsqu'il arriva à Valence, la fameuse déclaration qui décida ce prince à dissoudre les cortès et à retirer la constitution. Rosalès, créé marquis de Mataflorida, devint, en 1819, ministre de la justice, en remplacement de Lozano de Torrès. Après le rétablissement de la constitution, en 1822, il se rendit à Urgel, prit le titre de général des armées du roi, bien qu'il n'eût jamais porté les armes, et forma la junte connue sous le nom de *régence d'Urgel*. Celle-ci se composait du marquis de Mataflorida, président, du baron d'Eroles et de don Jaime Creux, archevêque de Tarragone. Assez mal accueilli par Ferdinand, à son retour à Madrid, en 1823, sans qu'on en puisse comprendre les motifs, le marquis de Mataflorida se retira en France, et mourut à Agen, le 3 juillet 1832, après une longue et douloureuse maladie. A—Y.

MATCHAM (GEORGE), voyageur anglais, était le fils unique d'un surintendant de la marine de la compagnie des Indes, doyen du conseil de la présidence de Bombay. Né vers 1754, il entra de bonne heure, c'est-à-dire immédiatement au sortir de l'école de la Chartreuse, au service de l'opulente compagnie, et il parvint à la position de résident à Baroche. La paix de Travancor (1789), en donnant cette place aux Mahrattes,

mit naturellement Matcham en retraite. Il ne chercha point à se faire installer ailleurs. Son père lui avait laissé une belle fortune; il ne tarda point à revenir en Angleterre. Déjà il y avait fait un premier voyage, presque tout entier par terre, et son retour s'était effectué de même, mais par une autre route. Il avait exploré successivement la Perse, l'Arabie, l'Egypte, l'Asie Mineure, la Turquie, la Grèce; il avait loué un vaisseau pour parcourir à son aise les îles de l'Archipel, et plusieurs mois s'étaient passés dans cette navigation autour des Cyclades, de Rhodes et de Metelin. Il avait traversé le désert pour se rendre d'Alep à Bagdad, puis avait descendu le Tigre afin d'atteindre Bassora. Disant adieu à l'Inde, il reprit encore la route de terre pour revenir en Angleterre; il fit à cheval le trajet de Bagdad à Pera, traversant le Kourdistan, l'Aljézireh, l'Arménie, les anciennes provinces de Cappadoce et de Bithynie. Dans le premier de ces pays, il put se convaincre par ses yeux de l'immobilité de l'esprit oriental en voyant les descendants de ces terribles Cardouques, si bien décrits par Xénophon, offrir encore trait pour trait l'image vivante de ce qu'ils étaient au temps des Dix Mille. Rendu à l'Europe, Matcham se partagea entre le séjour de Londres ou de ses environs et le beau domaine d'Ahsfold-Lodge (comté de Sussex), lequel était de plus de mille acres, et dirigea l'éducation de ses enfants. Il s'occupait aussi d'objets d'utilité publique. Il fut patenté en 1802 pour avoir imaginé un appareil à dessein de préserver les vaisseaux de naufrage; il proposa aux bureaux de l'amirauté le mode d'estacade à piles, qui, selon lui, eût ajouté notablement à la sécurité des ports (toutefois ce mode ne fut point adopté). Il contribua très-puissamment à la conversion de la partie du parc de St-James voisine du nouveau palais en jolis jardins et autres lieux de plaisance. Sa mort arriva à Kensington, le 3 février 1833. Il avait 78 ans accomplis. Connu d'un grand nombre de personnages les plus importants de l'Europe, il laissa des regrets très-vifs. On n'a de lui que peu d'ouvrages, ce sont : 1^o un *Voyage d'Alep à Bagdad, au travers du désert d'Arabie en 1781*, imprimé dans les *Voyages* d'Eyles Irwin; 2^o *Anecdotes d'un Croate*; 3^o *Caquets de famille*. Ces deux derniers ne sont que des opuscules où l'auteur expose diverses idées d'améliorations qui traversent son cerveau. Le premier décèle un vrai talent d'observation et une manière originale. P—OT.

MATAL (JEAN), érudit du 16^e siècle, naquit vers 1520, à Poligni, dans le comté de Bourgogne, d'une famille considérée. Après avoir terminé ses études, il visita l'Italie, et s'arrêta surtout à Bologne, pour entendre les leçons du célèbre Alciat. Il s'y lia d'une étroite amitié avec deux de ses condisciples, Ant. Augustin et Jérôme Osorio, dont il reçut depuis des marques multipliées d'affection. Il suivit Augustin à Rome, à Venise, à Florence, et l'accompagna en Angleterre lorsque

ce prélat y fut envoyé comme ambassadeur du roi Philippe II (voy. ANT. AUGUSTIN). En quittant l'Angleterre, Matal vint en Flandre, et y séjourna quelque temps; il alla ensuite se fixer à Augsbourg, où il mourut, en 1597, dans un âge avancé. Il avait des connaissances très-étendues dans la jurisprudence, la géographie, l'histoire et les antiquités. Il était en correspondance avec la plupart des savants de son temps, entre autres George Cassander. On a publié quelques-unes des lettres qu'il lui écrivait; elles sont assez curieuses (voy. Bayle, article *J. Métel*). Gilbert Cousin, son compatriote, lui a dédié plusieurs de ses ouvrages; Benoît Eggius, de Spolette, la première édition de la *Bibliothèque* d'Apollodore (voy. APOLLODORÉ), et Barthel. Bodegem, le traité d'Osorio *De gloria* (Cologne, 1577, in-42), dont Matal et Ant. Augustin sont les deux interlocuteurs (voy. OSORIO). On a une lettre d'Onuphe Panvini, imprimée au devant de la *Chronicle* de Gérard Mercator (1568), dans laquelle il déclare que c'est Matal qui lui a inspiré le goût de l'antiquité, et que c'est à sa sollicitation qu'il a entrepris les *Fastes romains* (voy. PANVINI). Matal fut l'un des correcteurs des *Pandectes florentines* (voy. LÉLIO TORELLI), et des *Inscriptions étrusques* publiées par Gruter. On a de lui : 1° *Epistola de Hieron. Osirii Indicarum rerum historia*, Cologne, 1754, in-8°. Cette lettre, adressée à Ant. Augustin, a été réimprimée au-devant de l'histoire d'Osorio; elle est bien écrite et pleine de détails intéressants. 2° *Speculum orbis terræ*, Cologne, 1600-1602, 4 parties in-fol. Cet ouvrage est orné du portrait de l'auteur et de cartes gravées sur bois; il est très-rare. On en doit la publication à un des amis de Matal, qu'il avait institué son exécuteur testamentaire. 3° Des *Notes sur les Vies des hommes illustres* de Cornélius Népos, dans l'édition de Francfort, 1609, in-fol., rare; 4° Quelques *Pièces de vers latins* et des *Lettres*, en tête de différents ouvrages ou dans les Recueils du temps. — MATAL (Jacques), docteur en théologie, de la même famille, a publié : *Speculum hierarchici ordinis*, Lyon, 1609, in-8°. W—s.

MATANI (ANTOINE), médecin et mathématicien, naquit à Pistoie, le 27 juillet 1730. Après avoir fait ses humanités au collège de cette ville, il entra au séminaire épiscopal, où il étudia la philosophie et les mathématiques avec de tels progrès, qu'il fut choisi au bout de trois ans pour y enseigner la géométrie. Cette science ne pouvant encore le fixer, il résolut de s'adonner à la médecine, et se rendit, en 1750, à Pise, où il suivit avec tant d'ardeur les leçons des plus célèbres professeurs, qu'il reçut le bonnet de docteur le 31 mai 1754. Bientôt il partit pour Florence, où son savoir, sa vie studieuse et les observations curieuses qu'il publia sur diverses maladies, le firent agréer au collège des médecins de cette ville. L'empereur François lui donna en 1756 une chaire de philosophie dans l'université de

Pise; et il y enseigna ensuite la médecine, ainsi que l'anatomie, à l'hôpital de Pistoie. Il entreprit, en 1760, un voyage dans les montagnes des environs, et il en rapporta plusieurs observations importantes. Outre les langues grecque, latine et italienne, il savait encore le français et l'anglais. Membre correspondant des sociétés royales de Londres, Gættingue, Montpellier, de celle des Curieux de la nature, de la société économique de Berne, et d'autres, il contribua par ses travaux au succès des journaux de médecine et d'histoire naturelle imprimés à Venise. Il fournit des articles intéressants au *Journal* de Pise, et à celui de la littérature générale de l'Europe et surtout d'Italie, également imprimé à Venise. Il projetait de donner une histoire littéraire des écrivains de son pays, lorsque la mort l'enleva, le 21 juin 1799. Matani a laissé, en latin et en italien, un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, la médecine et l'histoire naturelle; des préfaces, des traductions, et différents articles insérés dans les journaux d'Italie. Nous indiquerons les suivants : 1° *De anevrysmaticis præcordiorum morbis*, Florence, 1756; Livourne, 1761; 2° *Heliodori Larissæi capita optictorum græce conscripta et latine reddita*, Pistoie, 1758. Le texte est peu correct et la traduction peu exacte. 3° *Della figura della terra*, Pistoie, 1760; 4° *Delle produzioni naturali del territorio Pistoiese*, ibid., 1762, in-4° de 210 pages avec 2 planches et une carte; 5° *De philosophicis Pistoriensium studiis dissertatio*, Augsbourg, 1764, in-4° de 32 pages; terminé par un catalogue alphabétique de tous les auteurs de Pistoie qui ont écrit sur des matières philosophiques, au nombre de quatre-vingt-dix, mais dont plus de la moitié étaient encore inédits. 6° *Elogio di mons. M. A. Giacomelli*, Pise, 1775; Matani donne en latin la *Vie* du même prélat dans l'édition qu'il publia, deux ans après, des Prologues sur Térence et Plaute (voy. GIACOMELLI). 7° *De nosocomiorum regimine commentarius epistolaris*, dans la *Nuova Raccolta* de Calogera, t. 17. Voyez son *Eloge* dans les *Nova acta Acad. nat. curios.*, t. 7, *Appendice*, p. 219, et dans le *Giornale dei letterati*, t. 24, p. 250, Pise, 1779. C. T—Y.

MATELIEF (CORNEILLE), navigateur néerlandais, fut choisi, en 1605, pour commander, en qualité d'amiral, une escadre de onze vaisseaux, montée d'environ 1,400 hommes et destinée pour les Indes orientales. Nous avons raconté, dans l'article HOUTMAN, comment le commerce avec ces contrées lointaines fut fondé en Néerlande. Le roi d'Espagne, alors maître du Portugal, qui avait de si riches possessions dans les Indes, publia en 1605 une déclaration portant défense aux habitants des Provinces-Unies, sous peine de punition corporelle, de commercer soit en Espagne, soit aux deux Indes. Au lieu d'intimider la compagnie qui s'était établie en Néerlande, cet édit impérieux releva son courage.

Elle fit équiper aussitôt l'escadre, dont elle confia la conduite à Matelief. Quoique l'auteur du journal de cette expédition n'explique pas quelles instructions particulières lui avaient été données, on recueille de son récit que les deux principales portaient d'attaquer les Portugais sur terre et sur mer, et de faciliter l'ouverture du commerce à la Chine. Matelief partit du Texel le 12 mai 1605, il mouilla le 4 juillet à l'île de Maio, dans l'archipel du cap Vert, et le 27 à celle d'Annobon, dans le golfe de Guinée, où il eut ses premières rencontres avec les Portugais, auxquels il causa plus de crainte que de mal. Le 1^{er} janvier 1606, il était sur la rade de l'île Maurice; il y rencontra son compatriote Van der Hagen qui revenait de Bantam, port de l'île de Java, et lui apprit l'état des affaires des Indes. Elles étaient favorables, sauf ce qui concernait Malacca, principal objet du voyage de Matelief. Quoiqu'il tint encore ses vues secrètes, Van der Hagen lui avoua que, malgré tous ses efforts, il n'avait pu réussir à y faire une descente; que Furtado de Mendoza, qui y commandait depuis six ans, avait fortifié la place, et que sans doute elle opposerait une vigoureuse résistance à une attaque. Il ajouta que Furtado s'était cru assez fort pour déclarer la guerre au roi de Johor, ami des Néerlandais, et qu'il le tenait assiégé. Matelief, sans découvrir son projet, se contenta d'annoncer un grand dessein par des prières générales sur toute son escadre. Il leva l'ancre le 27; deux mois après, il parut devant Achem, dans l'île de Sumatra. Comme les équipages ne s'étaient engagés qu'à servir sur mer, ils ne pouvaient être employés sur terre sans leur consentement. Il eut recours à un moyen indirect pour l'obtenir: ce fut de déterminer d'abord la récompense qui serait accordée, dans le cas où Malacca serait prise ou se rendrait, ensuite de proposer l'attaque de cette ville. Le 30 avril, l'escadre ne s'en trouva plus qu'à une demie-lieue. Les hostilités commencèrent aussitôt; des navires portugais furent brûlés. Les assiégés firent bonne contenance; ils étaient encouragés par l'espoir de voir arriver à leur secours une escadre de Goa; en attendant, ils recevaient de temps en temps des renforts. Le roi de Johor amena du monde à Matelief, mais ces gens furent peu utiles, à cause de leur extrême poltronnerie. Le 13 août, la nouvelle de l'approche de l'escadre portugaise décida l'amiral néerlandais et son conseil à laisser à terre tout ce qui avait été débarqué, et à retourner promptement à bord. Le 16, un combat terrible s'engagea entre les deux flottes; chacune souffrit beaucoup, cependant les Néerlandais eurent le dessus; ensuite le vent leur devint si contraire que le lendemain ils ne purent engager de nouveau l'action pour terminer la querelle, et les Portugais délivrèrent Malacca. Matelief entra le 13 septembre dans la rivière de Johor, y fit élever des fortifications, et eut beau-

coup de peine à s'arranger avec le roi pour la cession d'un terrain propre à former un établissement; le prince, de son côté, demandait qu'on lui prêtât de l'argent et que l'on tint toujours des forces navales prêtes à le secourir. Enfin on tomba d'accord, et Matelief quitta Johor pour aller combattre les Portugais. Il trouva encore une partie de leurs vaisseaux, en brûla plusieurs, et au mois de décembre se battit, près de Kédah, avec ceux qui restaient. Désespérant de recueillir quelques fruits de tous ses efforts, il aborda, le 1^{er} janvier 1607, sur la côte de Poulo-Pinang, île du détroit de Malacca, et fit la revue de ses neuf vaisseaux, dont les équipages montaient encore à 857 hommes. Il en mit une partie sur les six navires qu'il voulait conserver; les autres restèrent sur les trois plus grands, qu'il renvoyait en Europe chargés de poivre, et qui firent voile pendant la nuit. Le lendemain, ils étaient hors de vue. Alors s'avancant vers Malacca, il continua de se diriger au sud-est vers Bantam; s'y étant ravitaillé, il mouilla le 11 février à Jacatra, où depuis s'éleva Batavia, et le 2 mars devant Rakeka dans l'île de Célèbes. N'y ayant reçu aucun éclaircissement sur l'escadre espagnole qui, avait-on dit, menaçait les Moluques, il reprit la route d'Amboine. Des députés du roi de Ternate vinrent lui demander du secours contre les Espagnols. Après s'être concilié les insulaires, il se montra devant Ternate avec huit vaisseaux. La supériorité des forces ennemies, la lenteur du roi de cette île à rassembler les siennes et la mutinerie de ses propres soldats réduisirent Matelief à quelques faibles tentatives, qui n'eurent pas de résultat. Il résolut du moins de bâtir un fort où les facteurs de son pays fussent à couvert d'insultes sous la protection du roi; l'ouvrage fut fini en cinq semaines, malgré les obstacles que Matelief rencontra dans la paresse des insulaires et dans la mauvaise volonté de ses troupes. Il y mit une forte garnison; puis il rédigea ses dépêches pour la compagnie, qu'il sollicitait d'envoyer de puissants renforts à Ternate, et accompagna ses lettres d'un mémoire sur l'état et le commerce des Indes. Il ne lui restait plus qu'à remplir la dernière partie de sa commission, qui, dans les idées de la compagnie et dans les siennes, n'était pas la moins importante: c'était de chercher à ouvrir un commerce avec la Chine. Plusieurs essais avaient manqué leur effet. Matelief jugea très-sensément que la réussite d'un tel projet exigeait surtout de l'adresse et de la prudence. Il ne prit donc avec lui que quatre vaisseaux avec environ 300 hommes et 25 Chinois qu'il avait enlevés dans une jonque, et dont il espérait se faire des guides et des médiateurs pour obtenir ce qu'il demanderait. En passant près de Mindanao, la plus méridionale des Philippines, il se procura un pilote chinois qui le conduisit près d'Emoui, sur la côte occidentale de l'empire, puis jusqu'à Siueng-tchéou-

fou, dans la province de Fo-kien. Les réponses vagues des mandarins ne satisfaisant pas Matelief, il gagna la rivière de Canton. Son apparition y causa de vives alarmes aux Portugais de Macao; on lui apprit qu'ils armaient en secret des vaisseaux arrivés depuis peu de jours de Malacca, et on lui conseilla d'aller mouiller à l'île de Ling-ling. De là, il annonça son arrivée au gouverneur de Canton, lui demanda la permission de se rendre dans cette ville, et le pria de lui indiquer en quel lieu il pourrait jeter l'ancre. La réponse se fit attendre: des officiers inférieurs profitèrent du délai pour pressurer les Néerlandais, qui étaient surveillés de près et très-génés dans tous leurs mouvements. Sur ces entrefaites, six vaisseaux portugais s'approchèrent de Matelief qui, abandonnant son mouillage, fit ses préparatifs pour les combattre. Le conseil ne partagea pas cet avis; on s'éloigna donc; les Portugais retournèrent à Macao, satisfaits de cette bravade. Matelief gagna l'île de Santchouan, près de l'entrée de la rivière, afin d'y faire de l'eau et du bois. Il était extrêmement chagrin du peu de succès de ses efforts pour ouvrir le commerce de la Chine à ses compatriotes, mais il pouvait se consoler en réfléchissant qu'il n'avait rien négligé pour y parvenir, et que des obstacles insurmontables l'en avaient empêché. Il donna donc avis de ce qui s'était passé aux directeurs de la compagnie, afin qu'à l'avenir ils envoyassent dans ce pays une flotte assez forte pour imposer aux Portugais. Il fit des présents à divers Chinois qui étaient encore sur ses vaisseaux, et leur donna, pour la remettre au gouverneur de Macao, une lettre par laquelle, après lui avoir exposé le motif de sa venue et de son départ, il lui indiquait, dans le cas où il désirerait que les Néerlandais vinssent trafiquer à Canton, les moyens de les en instruire, parce qu'alors ils reviendraient avec des forces qui ôteraient aux Portugais l'envie de les attaquer. Il finissait en lui disant: « Je vous renvoie dix Chinois que j'ai délivrés des fers des Japonais. C'est le seul service que je puisse vous rendre. Cependant, soyez persuadé que les Néerlandais seront toujours amis des Chinois. » Le 15 septembre, il mit à la voile, laissa des facteurs sur plusieurs points de la côte orientale de la presqu'île malaie, et, le 27 décembre, il entra dans le port de Bantam, où il trouva quelques vaisseaux de sa nation. Il régla tout ce qui concernait les affaires de la compagnie dans ces contrées, expédia des navires pour divers points, et termina plusieurs difficultés importantes qui s'étaient élevées entre ses compatriotes et le percepteur du roi de Bantam sur les droits à payer. Le 28 janvier 1608, il mit à la voile pour revenir en Europe, emmenant avec lui des ambassadeurs du roi de Siam. Le 12 avril, on s'arrêta dans la baie de la Table, au nord du cap de Bonne-Espérance: ce ne fut pas sans difficulté que l'on eut quelques rapports

avec les Hottentots. Le 2 septembre, Matelief laissa tomber l'ancre devant le fort de Ramekens, dans l'île de Walcheren, en Zélande. Le 12, il fit aux états de Hollande le rapport de son expédition, et reçut par l'organe du grand pensionnaire Barneveldt les remerciements des états, ainsi que l'éloge de sa bonne conduite et de son courage. L'après-midi, il se présenta dans l'assemblée des états généraux, qui lui adressèrent aussi des remerciements. Enfin il fut régalé par le prince Maurice, stathouder, auquel, dit le narrateur de sa campagne, il fit un détail particulier des principales circonstances de son voyage. Quoique Matelief n'eût pas réussi dans toutes ses entreprises, on peut dire qu'il n'avait pas laissé de préparer la conquête des Moluques et celle de Malacca. La relation de son voyage est imprimée dans le tome 3 du *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales* (Amsterdam, 1705). Bien qu'elle soit consacrée spécialement aux opérations militaires, elle offre aussi de bonnes notions géographiques sur les îles et les pays visités par l'escadre. Ces renseignements vieillis n'en sont pas moins curieux à consulter, en ayant soin de corriger l'orthographe défectueuse des noms propres. Elle est suivie de la *Copie des lettres d'un officier de l'escadre à son père, contenant plusieurs circonstances du siège de Malacca, avec d'autres particularités*. Ces lettres sont recommandables par d'excellentes réflexions. E—s.

MATERNUS. Voyez FIRMICUS.

MATHA (ST-JEAN DE), fondateur de l'ordre des Trinitaires, était né à Faucon, en Provence, l'an 1169, le 24 juin, jour où l'Eglise célèbre la fête de St-Jean, dont il reçut le nom au baptême. Ses parents étaient moins distingués encore par les avantages de la naissance et de la fortune que par leur piété. Sa mère le consacra au Seigneur par un vœu solennel: on l'envoya étudier à Aix, sous la direction d'habiles maîtres; et, s'il mit à profit leurs leçons, il se perfectionna en même temps dans la pratique des vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans un ermitage, près de Faucon; mais les fréquentes visites qu'il recevait le déterminèrent à quitter cette solitude; et il se rendit à Paris pour étudier la théologie, science dans laquelle il fit des progrès remarquables. Ses maîtres l'obligèrent de recevoir le bonnet de docteur et quelque temps après il fut honoré du sacerdoce. Ce fut le jour où il célébra le divin sacrifice pour la première fois qu'il forma la résolution de se dévouer au rachat des captifs: il fit part de ce projet à un pieux ermite, nommé Félix de Valois, qui habitait la forêt de Gandelu, au diocèse de Meaux; et ils se mirent en route tous les deux, pendant l'hiver de l'année 1197, pour aller solliciter l'approbation du saint-siège. Innocent III, qui occupait alors la chaire de St-Pierre, les reçut avec bonté, leur accorda un logement dans son palais et voulut entendre de

leur bouche tous les détails des plans qu'ils avaient médités. Il donna au nouvel institut le nom de la Ste-Trinité, et chargea l'évêque de Paris et l'abbé de St-Victor d'en dresser les statuts, qui furent approuvés en 1198. L'ordre fut d'abord établi en France par la protection du roi Philippe-Auguste et de Gaucher III, seigneur de Châtillon, qui abandonna au pieux fondateur un lieu nommé Cerfroid, dans la Brie, pour y bâtir un monastère, regardé comme le chef-lieu de l'institut. Jean adressa quelques-uns de ses disciples aux comtes de Flandre et de Blois, partant pour la Palestine; et il alla lui-même en 1202 à Tunis, d'où il ramena un grand nombre de chrétiens qu'il avait rachetés : il y fit un second voyage en 1210 et eut le bonheur de briser encore les fers de plusieurs captifs; mais les fatigues de la traversée affaiblirent ses forces, déjà minées par les austérités. Le vaisseau qu'il montait ayant atterri à Ostie, il se rendit à Rome, où il continua d'exercer les œuvres de charité, jusqu'à ce qu'enfin, succombant sous le poids de ses travaux, il s'endormit au Seigneur le 21 décembre 1213. On voit encore le tombeau de St-Jean de Matha dans l'église de St-Thomas, mais son corps a été transporté en Espagne. L'Eglise célèbre sa fête le 8 février. Les trinitaires portaient en France le nom de mathurins (voy. FÉLIX DE VALOIS). Le P. J.-B. de la Conception, mort en odeur de sainteté en 1613, introduisit une réforme très-sévère dans les maisons de cet ordre, en Espagne. On peut consulter, pour les détails, l'*Histoire des ordres monastiques*, par le P. Helyot, t. 2, p. 310-332. W—s.

MATHAM (le P. JACQUES), dessinateur et graveur au burin, naquit à Harlem en 1571 et fut élève de Henri Goltzius, dont par la suite il devint le gendre. Les progrès qu'il fit sous cet habile maître furent rapides, mais le désir de se perfectionner encore le conduisit en Italie, où il séjourna pendant quelques années et grava un grand nombre de pièces d'après les plus célèbres maîtres. De retour dans sa patrie, son burin s'exerça sur les meilleures productions de ses compatriotes, et son talent fit rechercher ses ouvrages, remarquables par la liberté, la facilité du burin, et sous ce rapport il égala presque son beau-père, mais ses estampes manquent quelquefois de force et de couleur. Il mourut à Harlem en 1631. Son œuvre est considérable et contient sept portraits d'après ses dessins, seize sujets historiques d'après divers maîtres italiens, trente-quatre d'après Goltzius et dix-huit d'après différents maîtres flamands. Parmi ces dernières pièces, les cinq qu'il a gravées d'après Langepieper ou Pierre le Long sont recherchées, et il est rare d'en rencontrer de belles épreuves (voy. le *Manuel des amateurs* de Hubert et Rost). — Théodore MATHAM, fils du précédent, peintre et graveur au burin, naquit à Harlem vers 1600. Son père lui enseigna les principes de l'art, et, comme lui, il alla se

perfectionner à Rome, où il grava, conjointement avec Bloemaert, Persyn, Natalis et quelques autres de ses compatriotes, les statues de la galerie Giustiniani. Ses gravures sont faites au burin, mais on voit qu'il s'est souvent aidé de la pointe. Ses autres ouvrages consistent en treize portraits fort bien exécutés. On fait un cas particulier de ceux de Philippe-Guillaume et Wolfgang-Guillaume, comtes palatins du Rhin; de la princesse Catherine, femme de ce dernier, et d'Etienne Vacht, doyen de Sarten, tous quatre d'après Jean Spilberg. Ses sujets historiques sont au nombre de six. Celui qu'il a gravé d'après Girard de Leyde, et qui représente le *Christ descendu de la croix et pleuré par St-Jean, Joseph d'Arimathie et les saintes femmes*, passe pour son chef-d'œuvre. Comme peintre, on ne connaît de lui que quatre portraits équestres, que l'on voit dans une des salles du château royal de la Venerie, près de Turin. — Adrien MATHAM, dessinateur et graveur, naquit à Harlem vers 1600, de la même famille que les précédents. On connaît de lui, dans le genre grotesque, quatre pièces d'après Goltzius et Adrien Van der Venne. Il a en outre gravé quelques portraits et une grande partie des planches d'un traité d'escrime, intitulé *Académie de l'épée*, 1 vol. in-fol., publié à Anvers en 1628 par Girard Thibaut. P—s.

MATHATIAS. Voyez JUDAS MACCHABÉE.

MATHENEZ (JEAN-FRÉDÉRIC), appelé en latin *Matenesius* ou *Mathenesius*, professeur d'histoire et de langue grecque à Cologne, où il naquit vers l'an 1570, fut chanoine et curé de l'église de St-Cunibert, et mourut victime de la charité chrétienne, en administrant les secours religieux aux pestiférés, le 24 août 1622. Ce professeur, dans ses écrits, s'est exercé de préférence sur des sujets bizarres, qu'il n'a pas manqué de traiter avec la prolixité fastidieuse des savants de sa nation : aussi son nom paraît avoir été le type de celui du fameux *Mathanasius*, à qui St-Hyacinthe a jugé à propos d'attribuer le commentaire sur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (voy. St-HYACINTHE). Ceux qui sont avides des productions d'une érudition fantasque, autant que d'autres le sont, en matière de goût, des ouvrages qui se recommandent par leur originalité, trouveront à se satisfaire dans les livres de Maténésius. Ceux qui pensent, au contraire, que les badinages de l'esprit sont étouffés sous une érudition trop pesante et que le savoir est dégradé sans profit pour l'agrément lorsqu'il sert gravement d'enveloppe à des futilités, se borneront à l'énumération que nous allons donner des écrits du chanoine allemand. Le plus connu est intitulé *Critices Christianæ libri 2, de Ritu bibendi super sanitate pontificum, Cæsarum, principum, ducum, amicorum amicorumque*, Cologne, 1611, in-8°. On voit que l'auteur n'a point parlé des *toasts* que réclame la politique, et qui, s'il eût écrit plus tard, eussent occupé une place notable dans la matière qu'il embrasse. Parmi les

autres dissertations de Maténésius, dont les titres ne sont pas toujours bien clairs, nous indiquons : 1° *Syntagma criticum de somno, potuque christianorum somnifero*, Cologne, 1602, in-8°; 2° *Ara Busiridis, sive Syntagma criticum de hospitalitate et contesseratione quorundam christianorum inhospitali*, Cologne, 1611, in-8°; 3° *Discursus de luxu et abusu vestium nostri temporis*, 1612, in-8°; 4° *Hermathena orationum miscellanearum theologiæ, philosophiæ, eloquentiæ, historiarumque cognitione instructa*, 1613, in-8°; 5° *Sceptrum regale et imperatorium domus Austriacæ*, ibid., 1619, in-8°; 6° *Peripateticus christianus; Theophoria sacra liberæ et imperialis civitatis Coloniensis, ab hæreticorum calumniis vindicata*, 1619, in-8°; 7° *De parentela, electione et coronatione Ferdinandi II*, 1621, in-4°; 8° *De triplici coronatione Germanica, Lombardica et Romana*, 1622, in-4°.

F—r et W—s.

MATHER (RICHARD), théologien anglais, né en 1596 dans le Lancashire, embrassa l'état ecclésiastique et passa en Amérique, où il devint ministre de Dorchester, dans le Massachusetts; c'était un bon prédicateur. Il mourut en 1669. On a de lui : un *Discours sur l'Eglise presbytérienne*; — une *Modeste et fraternelle réponse au livre de Herle*, 1646; — un *Catéchisme*; — un *Traité de la justification*, 1652; — une *Lettre à M. Hooker*, dans laquelle il prouve qu'il est permis à un ministre d'administrer les sacrements hors des limites de sa juridiction; — une *Réponse au livre de Davenport contre la proposition du synode de 1662*. Richard Mather laissa quatre fils, Increase, Samuel, Nathanaël et Eléazar, qui tous embrassèrent l'état ecclésiastique et se firent connaître par d'utiles publications. — MATHER (Samuel), né en 1626, fils du précédent, suivit son père en Amérique et se fit recevoir docteur en 1643, au collège d'Harvard. Il passa ensuite en Irlande et devint ministre à Dublin. Il mourut en 1671, après avoir acquis la réputation de grand prédicateur. On a de lui : *Avertissement salutaire pour un temps de liberté*, 1652; — *Défense de la religion protestante contre le papisme*, 1671; — *Irenicum, ou Essai pour l'union contre les presbytériens, les indépendants et les anabaptistes*; — *Traité contre les liturgies forcées*; — *Pamphlet contre Valentin Greatrakes*, qui prétendait guérir les malades en les frappant; — *recueil de Sermons sur des sujets de l'Ancien Testament*; — *Discours contre les superstitions du papisme*. — MATHER (Nathanaël), né en 1630, fut, comme son aîné, gradué au collège d'Harvard et passa en Angleterre, où il obtint de Cromwell, en 1656, un bénéfice à Barnstable; mais il le perdit à la rentrée des Stuart et fut obligé de fuir en Hollande. Après avoir été quelque temps ministre à Rotterdam, il fut appelé en 1671 à Dublin pour remplacer son frère. De là il se rendit à Londres, devint ministre d'une église congrégationniste, et mourut en 1697. Ses ouvrages sont : *la Justice de Dieu pour tous ceux qui croient*, 1694; — *Dis-*

XXVII.

cussion sur le pouvoir qu'a le pasteur d'une église d'officier dans une autre; — *Vingt-trois Sermons prêchés à Pinners-Hall*. — MATHER (Eléazar), troisième fils de Richard, naquit en 1637, fut gradué au collège d'Harvard, prit les ordres en 1661 et devint pasteur d'une église nouvellement établie à Northampton. Il mourut en 1669. Un abrégé de ses sermons fut publié en 1671, sous le titre de *Sérieuse exhortation au peuple de la Nouvelle-Angleterre et à la génération suivante*. L.

MATHER (INCREASE), théologien américain, quatrième fils de Richard Mather, naquit à Dorchester (États-Unis) le 21 juin 1639 et prit ses grades en 1656. Ayant, sur l'invitation de ses coreligionnaires, fait un voyage en Europe et prêché avec succès à Dublin, il revint à Boston en 1660 et reçut les ordres sacrés en 1664. Il fit partie du synode de 1679, après avoir pris part à diverses réunions dont le but était de vider des questions de controverse qui agitaient les réformés de la Nouvelle-Angleterre. Il fut envoyé en 1688 en Europe pour exposer au roi Charles II les griefs de la province de Massachusetts, réussit dans ses négociations, et revint en 1692 avec une nouvelle charte concédée à son Etat. Telle était l'influence qu'il avait acquise, que la nomination du premier gouverneur fut remise à sa décision; il fit preuve de beaucoup de modération durant les troubles que suscitèrent les accusations prétendues de sorcellerie lancées contre plusieurs de ses concitoyens; mais il n'en ajouta pas moins foi à toutes les rêveries qui passaient alors par la tête des sectaires du nouveau monde, et publia même un livre en vue de démontrer que le diable peut revêtir le déguisement d'un honnête homme afin de faire échapper à un juste châtiment les gens convaincus de sorcellerie. A la mort du docteur Oakes, la direction du collège Harvard fut donnée à Increase Mather; mais quelques difficultés s'élevèrent d'abord sur sa nomination, et ce ne fut qu'en 1683 qu'il entra en fonction; il garda cet emploi jusqu'en 1701, époque à laquelle le directeur de ce collège fut mis dans l'obligation de résider à Cambridge, Mather ne voulait pas quitter sa paroisse; il mourut à Boston le 23 août 1743, laissant six filles et trois fils. Mather passait pour un homme d'une grande instruction et d'une remarquable activité. Le collège Harvard lui doit de notables améliorations; il monta un grand nombre de fois dans la chaire évangélique et toujours avec succès; de son temps il avait la réputation d'être un des meilleurs prédicateurs de la Nouvelle-Angleterre. On lui doit les ouvrages suivants : *le Mystère du salut d'Israël*, 1659; — *la Vie et la mort de Richard Mather*, 1670; — *Histoire de la guerre avec les Indiens, du 24 juin 1675 au 12 août 1776*; — *Discours sur les comètes*, 1683; — *Traité sur les anges*, 1696; — *De la future conversion des juifs, en réponse aux docteurs Lightfoot et Baxter*, 1709, et une foule de sermons et d'opuscules de con-

traverse religieuse concernant les affaires de son pays et de son Eglise. A. M.—Y.

MATHER (COTTON), savant théologien, fils du précédent, né à Boston le 12 février 1663. Il manifesta de bonne heure de vifs sentiments de piété et se fit le convertisseur de ses jeunes camarades. A quatorze ans, il s'était déjà imposé une vie toute de prière, de travail et de pénitence; il prit ses degrés au collège Harvard en 1678. A l'âge de vingt et un ans, il fut admis au saint ministère, et devint en 1684 collègue de son père dans une paroisse de Boston. Quoiqu'il apportât beaucoup de zèle et d'assiduité dans ses fonctions, il trouva cependant le loisir de continuer ses études. Il joignit à la connaissance du latin, du grec et de l'hébreu, celle des langues modernes les plus répandues en Amérique, et se rendit familier l'idiome des Iroquois, dans lequel il composa des instructions sur les principales vérités du christianisme. Mather n'avait en vue, dans ses travaux, que l'utilité publique; il fonda plusieurs sociétés destinées à l'amélioration du sort de ses compatriotes, soit en les éloignant du vice, soit en leur procurant les moyens d'écarter la misère, qui n'est pas toujours le résultat de l'imprévoyance ou de l'inconduite. Il établit aussi une caisse, qu'il nomma le trésor évangélique, dont le produit était consacré à bâtir des temples, à distribuer des livres de piété, et à secourir les ecclésiastiques malheureux. Les vertus de Mather le rendirent un objet de vénération pour ses compatriotes, et les magistrats n'entreprenaient rien sans le consulter. Ses talents l'avaient fait agréger à l'université de New-Cambridge; mais sa réputation s'étendit bientôt jusqu'en Europe. L'académie de Glasgow lui expédia, en 1710, des lettres de docteur en théologie; et la société royale de Londres le nomma, en 1714, l'un de ses associés. Il avait une correspondance suivie avec un grand nombre de personnes de distinction, entre autres le chancelier King, et Leusden, qui lui dédia son *Psautier* hébreu et anglais. Mather, après une vie remplie de bonnes œuvres et d'utiles travaux, mourut le 13 février 1728, âgé de 65 ans et un jour. Il s'était marié trois fois et avait eu quinze enfants. D'une incroyable activité, Mather n'a pas composé moins de trois cent quatre-vingt-deux ouvrages, dont on trouve la liste dans sa *Vie* écrite par son fils (voy. l'article suivant). Outre un grand nombre de sermons, de dissertations, on cite de lui : 1° *Magnalia Christi americana*, ou Histoire de la Nouvelle-Angleterre, de l'an 1625 à 1698 (en anglais, in-fol. Le style de cet ouvrage est détestable et du plus mauvais goût; mais on y trouve des détails intéressants et des biographies peu connues; la critique y fait toutefois défaut, comme chez la plupart des ouvrages du même auteur. 2° *The christian Philosopher*, c'est-à-dire le Philosophe chrétien, Londres, 1721, in-8°; c'est un recueil de preuves de l'existence

de Dieu, tirées des merveilles de la nature. 3° *Ratio disciplina fratrum Nov-Anglorum*, essai sur le rituel et la discipline des Eglises de la Nouvelle-Angleterre; 4° *Directions*, etc. (Règles de conduite pour un candidat au saint ministère), 1725, in-12; 5° *American psalter*, etc. (Le Psautier américain), recueil de psaumes en vers blancs, avec commentaires, 1728; 6° *Essai sur l'art de faire le bien*, 1710, in-12, qui a été souvent réimprimé; 7° *Vie d'Increase Mather*. Mais de tous les ouvrages de Mather, le plus remarquable est celui qu'il a composé, à l'exemple de Joseph Glanvill (voy. GLANVILL), pour établir l'existence des sorciers, et leur funeste influence sur les météores; il est intitulé *the Wonders*, etc. (les Merveilles du monde invisible, tirées de l'analyse des procès de différents sorciers, exécutés récemment dans la Nouvelle-Angleterre); car Mather était plein de foi à la réalité de la sorcellerie, ainsi que la plupart des théologiens de son temps. Cet ouvrage fut imprimé à Boston par l'ordre spécial du gouverneur de Massachusetts, et réimprimé à Londres, 1693, in-4°. Cotton Mather a laissé une foule d'ouvrages inédits; l'un d'eux, *Biblia americana, or the sacred Scriptures of the Old and New Testament illustrated*, se trouve manuscrit à la bibliothèque de la société historique de Massachusetts, et forme 3 volumes in-fol. W—s et Z—m.

MATHER (SAMUEL), théologien américain, fils du précédent, naquit à Boston en 1706, et prit ses grades au collège Harvard en 1728. Il reçut les ordres dans l'église dont son père était ministre, en juin 1732, et demeura attaché à cette paroisse durant dix années, jusqu'à ce qu'un dissentiment d'opinion l'eût séparé de son collègue. Il fit alors construire une église dans *Bennet street*, dont il demeura pasteur jusqu'à sa mort, arrivée le 27 juin 1785. Mather appartenait à la secte des universalistes, et il demanda par son testament que son enterrement eût lieu sans aucune cérémonie. Il a composé un grand nombre de sermons, et publié divers sermons de son père, dont il a écrit une Vie, 1729, in-8°; on lui doit encore un *Essai sur la reconnaissance* (Essay on gratitude), 1732; — un *Discours sur la mort de la reine Caroline*, 1738; — une *Apologie de la liberté ecclésiastique dans la Nouvelle-Angleterre*, 1738, in-8°; — une *Dissertation sur le nom de Jehovah*, 1760; — un *Essai sur l'Oraison dominicale*, 1766; — un poème anglais sur le ministère sacré, en vers blancs, 1773; — l'*Amérique connue des anciens*, 1774, et divers autres écrits, la plupart relatifs à la controverse religieuse. A. M.—Y.

MATHESON. Voyez MATTHESON.

MATHEW (THÉOBALD), philanthrope anglais, surnommé l'Apôtre de la tempérance, était né à Thomastown, en Irlande, d'une ancienne famille catholique du pays. Etant devenu orphelin de bonne heure, il fut adopté par une de ses tantes, lady Elisabeth Mathew, et fut élevé au

collège catholique de Kilkenny. Ayant résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il entra en 1810 au séminaire de Maynooth et fut ordonné prêtre à Dublin en 1814. Ayant été admis dans l'ordre des capucins, il alla résider à Cork et dans le midi de l'Irlande, où il se consacra au soulagement des classes pauvres. Frappé des ravages que cause en ce pays la passion des liqueurs fortes, il entreprit de travailler à en guérir ses compatriotes, et par là d'introduire des habitudes d'ordre et de tempérance qui rendissent plus facile la moralisation des classes indigentes. Il fonda, en conséquence, une association religieuse où devaient être réunis tous les hommes, sans distinction de culte, sous la seule condition de faire vœu de renoncer complètement à l'usage de tout spiritueux. Cette association, grâce à ses efforts incessants, obtint un complet succès, et le P. Mathew arriva de la sorte à une influence que n'avait jamais eue auparavant en Angleterre un ministre catholique. Il fonda aussi une association pour assister les malades et les indigents, sur le plan des sociétés de St-Vincent de Paul. En 1833, le P. Mathew tint à Cork un grand *meeting* qui attira un nombreux concours d'habitants; et il renouvela deux fois par semaine ces assemblées dans lesquelles il prêchait éloquemment en faveur de la tempérance. En 1834, le comité de la loi des pauvres en Irlande, le jugeant l'homme le plus au fait de la misère du pays, le chargea de la répartition. Peu à peu sa réputation se répandit, à ce point qu'il devint l'objet de véritables ovations. En 1838, le nombre des personnes qui s'étaient fait inscrire dans la *Total abstinence Society* s'élevait à plus de cent trente mille. Les *teetotallers*, sobriquet dont on baptisa les disciples du P. Mathew, se répandirent en Angleterre et jusqu'en Amérique, où l'apôtre se rendit en personne afin d'accroître le zèle en faveur de son œuvre. Il revint en Angleterre en 1851, et pour reconnaître ses services, la reine lui accorda sur sa cassette une pension annuelle de trois cents livres sterling. Il se rendit ensuite aux îles Fidji, en vue d'y prêcher l'Évangile; mais n'y ayant obtenu qu'un faible succès, il repartit pour l'Europe et vint se retirer dans son île natale, à Queenstown, où il mourut le 8 décembre 1856, des suites de ses fatigues. Le P. Mathew avait consacré la plus grande partie de ses ressources à son œuvre philanthropique. Quoique plusieurs membres de sa famille, engagés dans le commerce des vins et des eaux-de-vie, se vissent ruinés par la croisade contre les spiritueux, il n'hésita pas à poursuivre sa mission, et parvint même à faire entrer dans la société de tempérance deux de ses frères, propriétaires d'une distillerie. On ne peut comparer l'enthousiasme que produisirent plusieurs des meetings, notamment à Limerick, à Nenagh, à Galway, à Portumna, qu'à celui produit par ceux que tenait le célèbre agitateur Irlandais O'Connell.

Toutefois son œuvre n'a pas eu tous les effets qu'on en attendait, et l'abstention complète des spiritueux fut condamnée par un grand nombre de médecins comme funeste à la santé dans un pays humide et froid. Z.

MATHEWS (CHARLES), célèbre acteur anglais, né à Londres le 28 juin 1776, à une époque de prédication aussi burlesque que fervente, à l'époque où florissaient Huntington, Whitfield, Wesley, Hamah More. Il était fils du libraire chez lequel se publiaient les sermons et les traités théologiques des dissidents, figures d'une originalité bizarre qui semblaient faites exprès pour servir de modèle à la scène comique. Le jeune Mathews avait été, sous le rapport physique, peu favorisé de la nature. Sa vue seule suffisait pour exciter le rire. Il se consola de sa laideur native en songeant à s'en venger sur les prédicateurs qui fréquentaient la librairie de son père. Tout enfant qu'il était, voulant rire d'eux à son tour, il s'étudia, et réussit admirablement à parodier leur théâtrale gravité, leurs grands mouvements d'enthousiasme, leurs sermons sur les tréteaux. Toutefois, cet instinct mimique lui coûta quelques peines, et lui valut maintes fois les verges pendant la durée de ses études. « Si le fouet donnait la sagesse, a-t-il dit dans ses *Mémoires*, je serais bien certainement plus sage que les sept sages de la Grèce; on ne m'épargnait pas. » Aussi, je jetais souvent un regard d'envie sur les chérubins de chêne noir dont la salle d'étude était garnie, demandant au ciel pourquoi il ne m'avait pas créé comme eux, tête et ailes, rien de plus. » Mathews avait à peine dix ans, lorsque les dissidents lui conseillèrent de parodier un hymne de Pope, qui était le chant favori des anglicans. Il obéit trop fidèlement, et paya cher cette nouvelle incartade. De jeunes anglicans l'emmènèrent aux courses d'Epsom, le firent boire de manière à lui rendre impossible l'usage de ses jambes, et le promenèrent, dans cet état, par la ville, en chantant, avec grand orchestre d'instruments culinaires, l'hymne qu'il avait parodié. Son humiliation fut grande, sans doute, le lendemain de cette scène de scandale; mais ni les verges ni cette aventure ne purent le corriger. Il avait déjà quatorze ans, et n'avait encore assisté à aucune représentation théâtrale; son père, guidé par des motifs religieux, avait jusqu'alors veillé avec beaucoup de soin à l'en détourner, mais cette surveillance même avait excité davantage la curiosité de Charles. Un soir, au lieu de prendre sa leçon de français, il sut habilement s'esquiver et courut, plein d'enthousiasme, au théâtre. La première représentation dont il fut spectateur produisit sur son esprit une impression profonde. « Le bruit des applaudissements m'enivrait déjà, a-t-il dit depuis, et ma joie fut si bruyante, que mes voisins m'imposèrent silence. » Dès lors sa vocation fut déterminée, et il la poursuivit avec une per-

sévérance capable de résister à tous les déboires que rencontrent les jeunes artistes à l'entrée de la carrière. En attendant le moyen de débiter comme acteur, il jouait la comédie avec ses camarades, faisait la critique théâtrale dans une feuille périodique, et traduisait, pour une Revue, *la Princesse de Clève* de madame de la Fayette. Bientôt il abandonna définitivement la maison paternelle et se rendit à Dublin, avec un directeur dont il reçut la promesse, séduisante pour son amour-propre, d'émoluments proportionnés à son succès : condition fallacieuse, à l'aide de laquelle le directeur put à son gré le laisser dans la détresse. Il fit sa première apparition dans *Richard the Third*, par le rôle de Richmond, et par celui de Bowkett, dans *the Son in law*. Il oubliait son état précaire en étudiant ses rôles et en jouant quelques airs de flûte et de violon. L'hôte impitoyable chez lequel il logeait s'avisa un jour de confisquer la flûte et le violon, pour se payer des termes du loyer, et ferma dès ce moment sa porte au jeune artiste. Mathews trouva l'hospitalité chez un barbier charitable. Malgré l'indigence dans laquelle il languissait, il ne tarda pas à enchaîner sa liberté (1797) par un mariage, qui lui apporta de l'affection sans doute, mais aussi un surcroît de charge; il épousa miss E.-K. Shong, auteur de plusieurs volumes de poésie et de quelques nouvelles assez bien faites, mais qui n'était pas beaucoup plus avancée que lui dans la voie de la fortune. Longtemps encore Mathews traîna ainsi son existence de ville en ville, sans argent et même sans pain. En 1798, cependant, il fut engagé dans la troupe du théâtre d'York. En s'observant de près, il réussit à ne pas mourir de faim. Madame Mathew avait cruellement souffert de cette vie de privations; elle ne put y résister; mais avant d'expirer, elle se montra vivement préoccupée du bonheur de Mathews. Liée par une vive amitié à une actrice de la troupe, miss Jackson, elle la fit venir auprès de son lit de souffrance et lui confia ses derniers vœux : « Je ne puis espérer de vivre plus longtemps, » lui dit-elle; c'est pour moi un devoir de vous « ouvrir mon cœur; l'amertume de mes derniers « moments s'accroît lorsque je pense à l'isolement dans lequel je vais laisser mon mari; « remplissez donc mes derniers désirs, et pro- « mettez-moi de ne pas tromper l'espoir d'une « femme mourante. » Alors elle prit la main de son mari, la plaça dans celle de miss Jackson, et les convia d'une manière solennelle à s'unir après sa mort. L'étonnement de Mathews et de miss Jackson fut grand, c'est cette dernière qui parle elle-même; Mathews, honteux de l'étrange situation dans laquelle il se trouvait placé, désapprouva hautement et même durement l'intention que sa femme venait de manifester. Miss Jackson tomba à genoux au pied du lit, priant son amie de lui pardonner, et l'assurant qu'il lui

était impossible de se soumettre à ses désirs. Madame Mathews mourut en effet (1809); et, malgré la froideur qui avait régné après cette scène entre les deux artistes, ils s'unirent au bout d'une année. Jusqu'alors Mathews n'avait point encore obtenu de véritable succès; relégué le plus souvent dans des rôles secondaires, il n'avait point trouvé l'occasion de montrer ce qu'il y avait en lui d'énergie comique, de naturel et de goût. Peut-être aussi avait-il épuisé une partie de ses forces à souffrir. A dater de son second mariage, une ère plus heureuse commença. Il parut avec avantage devant le public de Londres, et reçut enfin les applaudissements qu'il cherchait vainement depuis si longtemps. Mais à cette époque, parmi les contemporains, il n'y avait plus de sérieux auteurs comiques, partant plus de rôles à la hauteur de l'originalité de Mathews. D'ailleurs, il sentait en lui une puissance créatrice si forte, qu'il crut pouvoir se passer des auteurs. Mal à son aise dans un cadre qu'il ne se traçait pas lui-même, il voulut être à la fois auteur et acteur; il voulut faire parler à sa manière les types qu'il avait observés à sa manière. Il alla même plus loin, il pensa que la réplique était une entrave à son jeu; il imagina des représentations à un seul acteur, dans lesquelles il fit passer les originaux les plus ridicules, et reproduisit les scènes les plus burlesques; tels furent tout d'abord son *Old scotch Lady*, sa *Mail-coach*, etc.; et plus tard, après un premier voyage en Amérique, son *Trip to America*, et *Jonathan in England*. Il appelait ces représentations ses *At home* (chez lui). Elles firent bientôt les délices de Londres et de New-York. Mathews n'écrivait point ses rôles; il improvisait peu cependant; ses créations étaient le fruit d'une patiente observation et d'une longue étude; jamais il ne dépassait les limites du vrai comique, jamais il ne provoquait l'ennui; ses *At home* ne manquaient jamais de soulever un rire homérique. Quelque grands que fussent alors ses succès, il ne parvint que lentement à une modeste fortune : ses recettes ne profitaient guère qu'au spéculateur habile à qui, dans son imprévoyance d'artiste, il s'était livré par un contrat sévère. La dureté de son esclavage produisit sur sa santé de fâcheux effets : ce fut alors seulement que le souverain maître auquel il s'était affermé se relâcha un peu de ses rigueurs premières, et lui accorda quelque liberté. Déjà Mathews était venu à Paris, en 1818; il y avait vu avec la plus grande satisfaction Talma et Potier, Potier surtout, qui avait avec lui, assure-t-on, plusieurs traits de ressemblance. Il n'avait pas été non plus médiocrement surpris du spectacle si animé de la capitale; il n'avait rien trouvé de plaisant comme cette agitation tumultueuse, ces costumes si divers et si bizarres, ces têtes parfois si singulières. Ce coup d'œil avait été pour lui une scène de carnaval. Il alla de même en Amé-

rique, où il trouva d'abondants sujets d'observation; il revenait de son second voyage dans ce pays, lorsqu'il tomba malade et mourut le 28 juin 1835, emportant avec lui les rôles qu'il avait créés, et les regrets mérités de ses compatriotes. Il avait commencé à écrire ses *Mémoires*; sa veuve les a continués (Londres, 4 vol. in-8°). C'est un tableau varié, spirituel, quelquefois philosophique, des épreuves par lesquelles Mathews a passé avant d'arriver à une réputation solide. On y recueille des documents précieux sur la vie des comédiens anglais dans les comtés et à Londres; et si l'on veut y chercher des enseignements plus élevés, on y voit l'abnégation et le courage de l'homme qui, ayant la conscience de sa vocation, marche devant lui sans s'inquiéter des obstacles. D—z.

MATHIAS (SAINT), l'un des douze apôtres, était un des soixante-douze disciples choisis par le Sauveur lui-même (1); on est du moins certain qu'il eut le bonheur de s'attacher à Jésus-Christ, peu de temps après son baptême, et qu'il ne le quitta plus pendant toute sa vie mortelle. Les disciples étant réunis dans le cenacle, pour y attendre l'Esprit saint que Jésus leur avait annoncé, St-Pierre leur dit qu'il fallait élire un douzième apôtre à la place de Judas Iscariote, afin que les paroles des Ecritures fussent accomplies. Mathias, et Joseph appelé Barsabas, que sa piété avait fait surnommer *le Juste*, parurent également dignes de cet honneur; les deux noms furent placés dans une urne, et celui de Mathias étant sorti le premier, les fidèles ne doutèrent pas que le Seigneur lui-même ne l'eût désigné. Les livres saints nous laissent ignorer les particularités de la vie de cet apôtre; mais une tradition qui s'est conservée chez les Grecs nous apprend qu'il prêcha l'Évangile vers la Cappadoce et le Pont-Euxin, et qu'il scella la foi de son sang dans la Colchide. L'Eglise célèbre sa fête le 24 février. L'*Évangile* qui porte le nom de St-Mathias et le *Livre des traditions* attribué à ce saint apôtre ont été déclarés apocryphes. Le savant P. Henschenius a publié dans le recueil des Bollandistes une *Dissertation* sur St-Mathias, dans laquelle il examine quels sont les lieux qui peuvent se flatter de posséder ses précieuses reliques. W—s.

MATHIAS, empereur, naquit le 24 février 1557, de l'empereur Maximilien II et de Marie, fille de Charles-Quint. Son éducation fut confiée au célèbre Busbeck, sous lequel il fit de grands progrès dans la littérature et acquit une connaissance générale des sciences et des arts; mais sa passion dominante était la guerre, et il excellait dans tous les exercices militaires. Son savant instituteur, qui avait résidé longtemps à Constantinople, l'instruisit des mœurs et de la tactique

des Turcs; ce qui lui fut par la suite d'une grande utilité. Son esprit actif et ambitieux lui faisait rechercher tout ce qui pouvait le mettre hors de la dépendance de l'empereur Rodolphe II, son frère, dont le caractère était si différent du sien; il entretenait une correspondance secrète avec les provinces belgiques, alors soulevées contre le roi d'Espagne, Philippe II, et il en accepta le gouvernement (1577). Mais son pouvoir dura peu: lorsque les états, qui l'avaient appelé dans l'espoir de recevoir des secours, virent qu'il n'était soutenu ni par l'empereur ni par l'Empire, ils conférèrent la souveraineté à François, duc d'Anjou, frère du roi de France (1580). Ne pouvant retourner en Autriche, Mathias fit demander l'évêché de Liège; il n'obtint qu'avec peine une pension, qui fut mal payée et qu'on lui retira bientôt. Sa mère lui fit ensuite accorder la permission de rentrer en Autriche (1581); mais, n'ayant pu être admis en la présence de l'empereur, il fut forcé de se retirer à Lintz, où il vécut dans le besoin. Il en fut si accablé, qu'il offrit de renoncer, pour la petite seigneurie de Steyer, à tous ses droits héréditaires sur les Etats autrichiens. A la mort d'Etienne Bathori, il se mit sur les rangs pour la couronne de Pologne (1587), mais l'empereur appuya Maximilien, son autre frère. Cependant, plus tard, les embarras où se trouva Rodolphe II le forcèrent de réclamer les services d'un prince qu'il avait tant humilié; il nomma Mathias gouverneur de l'Autriche, et le chargea du commandement de son armée de Hongrie (1593), où celui-ci se signala dans plusieurs rencontres. En 1595, il devint, par la mort d'Ernest son frère, héritier présomptif de la couronne; et il paraît que, depuis cette époque, l'empereur lui donna des postes de confiance. Cependant les soupçons que Rodolphe avait conçus de bonne heure contre lui ne s'effacèrent jamais entièrement de son esprit; et l'éloignement que Mathias éprouvait pour un frère imprudent et faible s'accrut par le refus que fit celui-ci de lui accorder un établissement et la permission de se marier. Il supporta néanmoins ces désagréments avec plus de patience qu'on ne devait en attendre. Comme administrateur de l'Autriche et gouverneur de la Hongrie, il rendit les services les plus essentiels à Rodolphe; et il travailla autant à se concilier l'affection de ses proches que la confiance des catholiques et la bienveillance des protestants. Ainsi, Mathias voyait s'accroître sa popularité à mesure que Rodolphe tombait dans le discrédit (*voy.* RODOLPHE); et lorsque la maison d'Autriche parut menacée d'une ruine absolue, tous les regards se portèrent vers lui. En 1606, il fit secrètement, avec Maximilien, son frère, et avec ses cousins Ferdinand et Ernest, princes de la ligne styrienne, un pacte par lequel ceux-ci le reconnurent pour chef de leur maison, et s'engagèrent à l'appuyer dans la prochaine élection d'un roi des Romains.

(1) Tel est du moins le sentiment de St-Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe, de St-Jérôme, etc.

Pour n'avoir rien à craindre du côté de la Transylvanie, Mathias conclut avec Botskai (1606) un traité en vertu duquel cet Etat devait retourner à la maison d'Autriche si ce prince mourait sans enfants. L'archiduc traita ensuite avec le Grand Seigneur, et une trêve de vingt ans fut signée à Vienne (novembre 1606). Cette négociation fit honneur à Mathias, car elle mit fin au tribut honteux que les deux derniers monarques autrichiens avaient payé; et ce fut la première fois que le sultan consentit à traiter d'égal à égal avec l'empereur. Cependant Rodolphe refusa de ratifier le traité, et il convoqua une diète de l'Empire pour réclamer des secours et continuer la guerre. Ce fut vers le même temps que, Botskai étant mort, les Transylvains voulurent se soustraire au joug des Autrichiens, et qu'ils élurent pour prince Sigismond Ragotsky, qui était protégé par les Turcs. Un parti de Hongrois, résolu de prévenir l'incorporation à la Transylvanie de plusieurs comtés qui lui avaient été cédés par le dernier traité, fournit alors à Mathias un prétexte pour faire des levées de troupes. Mais Rodolphe avait eu connaissance du pacte de famille, et tous les projets de son frère lui étaient dévoilés. D'un autre côté, la cour d'Espagne, qui n'oubliait pas la conduite de Mathias dans les Pays-Bas, saisit cette occasion d'engager l'empereur à désigner pour son successeur Ferdinand, son cousin; ce prince fut chargé de présider la diète de Ratisbonne, et il publia contre Mathias un rescrit très-violent. Les archiducs eux-mêmes protestèrent contre les projets de celui-ci et renoncèrent hautement aux engagements qu'il leur avait fait prendre. Ainsi, il ne lui resta plus qu'à se soumettre franchement ou à résister par la force des armes. Ce dernier parti lui sembla le meilleur; toutefois il sut donner à sa révolte l'apparence du zèle à exécuter un traité conclu au nom de l'empereur. Il gagna les Hongrois religieux en leur promettant le libre exercice de leur culte, et en leur faisant d'autres concessions. Les états de Hongrie (1608) et ceux de l'Autriche souscrivirent au traité de Vienne, et formèrent ensemble une confédération, à laquelle accéda aussi la Moravie. Mathias leva des troupes de tous côtés, et l'empereur effrayé lui offrit de ratifier le traité de Vienne, à condition que la ligue serait dissoute et le pacte de famille annulé. La réponse de Mathias fut évasive; il sortit de Vienne à la tête de 10,000 hommes et publia une justification de sa conduite, par laquelle il invitait les états de Bohême à se rassembler à Czaslau, où il devait se rendre en personne. Lorsqu'il fut arrivé à Znaïm, les états de la province le reçurent avec de grandes acclamations. Il s'arrêta quelques jours dans cette ville; et son armée se trouvant forte de 25,000 hommes, il entra dans la Bohême. Une députation des états vint lui demander une déclaration positive de ses intentions. Mathias répondit laconiquement qu'il ré-

glerait tout à Czaslau, où il arriva le 10 mai 1608. N'y trouvant point les états, il réitéra la convocation, à laquelle obéirent tous ceux dont les terres étaient voisines, et que sa présence encourageait à se déclarer. Mathias leur annonça qu'il avait résolu de demander les gouvernements de Hongrie, d'Autriche et de Bohême, ainsi qu'une garantie de ses droits héréditaires, et il s'avança rapidement vers Prague. Rodolphe y avait aussi rassemblé les états de la Bohême, qui, profitant de sa détresse, lui arrachèrent différentes concessions. Ses troupes arrivèrent ensuite de toutes parts, et en peu de jours l'empereur eut à ses ordres une armée de 36,000 hommes. Les Bohémiens, furieux contre les Hongrois et les Autrichiens qui avaient commis de grands désordres sur leur passage, voulurent qu'on repoussât Mathias par la force des armes; mais les archiducs Ferdinand et Maximilien, le nonce du pape et les princes allemands demandèrent qu'on entrât en négociation. Rodolphe, dont l'esprit succombait sous le poids des revers, y consentit. Ses envoyés rencontrèrent ceux de Mathias entre Prague et le camp de ce prince. Comme la confirmation de ses droits éventuels à la couronne de Bohême était demandée en son nom, et qu'on insistait pour que l'administration du royaume lui fût remise à l'instant, les conférences furent rompues, et Mathias se porta en avant. A son approche, les citoyens de Prague prirent les armes; les troupes réglées occupèrent les hauteurs, et les deux armées allaient engager une action, lorsqu'on fit de nouvelles ouvertures. Après une courte négociation, il fut convenu que Rodolphe céderait la Hongrie, l'Autriche et la Moravie; qu'il ratifierait le traité de Vienne, et qu'à sa propre demande les états de Bohême déclareraient Mathias son successeur. La couronne et le sceptre de Hongrie furent, par ordre de Rodolphe, remis en grande pompe à son frère, qui les reçut à la tête de son armée. Mais Mathias ne tarda pas à reconnaître qu'il était plus facile d'arracher des couronnes à un prince faible que de satisfaire ceux que des promesses avaient portés à la révolte. Les membres protestants des états d'Autriche, qui étaient les plus nombreux, refusèrent de lui prêter serment jusqu'à ce que les privilèges dont ils avaient été dépouillés leur eussent été rendus. Ils levèrent des troupes, firent occuper plusieurs forteresses, et bientôt cet exemple fut suivi par les états de Hongrie. Ce fut en vain que Mathias fit porter devant lui la couronne de St-Etienne, que révèrent au plus haut degré les Hongrois et dont ils étaient privés depuis soixante-dix ans; il fallut consentir à tout, et ce n'est que lorsqu'il eut signé une espèce de capitulation qu'il fut couronné roi de Hongrie. Les états d'Autriche ne se montrèrent pas moins exigeants, et ce fut à des conditions à peu près semblables qu'ils lui prêtèrent serment. A peine ces difficultés étaient-elles aplanies, que

Mathias fut appelé en Bohême par les états soulevés contre son frère; il consentit envers eux à toutes les concessions : Rodolphe se vit obligé d'abdiquer, et sa seconde couronne passa sur la tête de son frère. Mathias se rendit ensuite dans la Silésie et la Lusace pour y recevoir le serment des habitants. Revenu à Vienne, il épousa sa cousine Anne, fille de Ferdinand, comte de Tyrol. Rodolphe ne survécut pas un an à sa dernière abdication. Comme il n'y avait point de roi des Romains élu, Mathias se mit sur les rangs pour être son successeur à l'Empire. Les électeurs catholiques, dont il s'était aliéné les esprits par sa complaisance pour les protestants, offrirent la dignité à l'archiduc Albert. Les électeurs palatin et de Brandebourg proposèrent Maximilien, autre frère de Mathias; mais les deux archiducs, agissant avec autant de modération que de politique, refusèrent l'offre qui leur était faite et sollicitèrent la couronne impériale en faveur du chef de leur maison, qui en conséquence fut élu à l'unanimité le 13 juin 1612. On lui fit signer une capitulation, dont la clause la plus importante avait pour objet d'empêcher la dignité impériale de devenir héréditaire dans la maison d'Autriche. Se reposant toutefois sur l'unanimité avec laquelle son élection s'était faite, il se flattait de conduire la diète avec la même facilité que l'avait fait Maximilien II, son père; mais il fut bientôt désabusé par le refus que firent les protestants de lui donner des secours pour forcer les Turcs à exécuter le traité de Vienne. Les états de Hongrie, ceux d'Autriche et de Bohême, auxquels il adressa successivement une pareille demande, insistèrent aussi sur la nécessité de maintenir la paix; et Mathias se vit obligé de renoncer à son dessein. Une ambassade turque, qui vint le trouver à Vienne, lui fournit un prétexte honorable pour négocier. La trêve entre les deux empires fut renouvelée pour vingt ans. Mathias et ses deux frères, Albert et Maximilien, étant déjà avancés en âge et n'ayant point d'enfants, tout l'espoir de la branche autrichienne d'Allemagne reposait sur la ligue styrienne, dont Ferdinand était le chef. Ce prince avait deux fils; il était de la plus grande importance de lui faire obtenir la couronne impériale avec la succession aux Etats héréditaires que le roi d'Espagne, Philippe III, aurait pu réclamer; ce qui aurait occasionné les contestations les plus fâcheuses, et peut-être la ruine de la maison d'Autriche. L'archiduc Maximilien offrit de céder ses droits à Ferdinand, et porta l'archiduc Albert à en faire autant. Mais Mathias détestait les successeurs qu'on voulait lui donner, il chercha à gagner du temps et demanda pour conditions préalables la renonciation positive de ses deux frères et le consentement de la cour de Madrid. Maximilien, travaillant avec plus d'ardeur encore à faire réussir son projet, obtint la renonciation d'Albert, et s'adressa ensuite à Philippe III. Ce monarque désirait pré-

venir des discussions entre les deux branches de sa maison, et d'ailleurs il était favorablement disposé pour Ferdinand; mais, trop sensible à ses intérêts pour suivre son inclination, il exigea de tous les princes de la branche allemande une déclaration publique, portant qu'en cas d'extinction de la ligne masculine, la succession appartiendrait aux femmes de la branche d'Espagne; et il fit signer en secret à Ferdinand un acte par lequel ce prince lui promettait la cession éventuelle du Tyrol et des autres provinces extérieures de l'Autriche. Mathias, craignant que trop de lenteur ne fit perdre à sa famille non-seulement la couronne impériale que les protestants voulaient porter dans une autre maison, mais aussi les couronnes de Hongrie et de Bohême, suivit avec toute l'ardeur qui le caractérisait l'exécution du projet conçu par son frère. Il se rendit à Prague avec Ferdinand, qu'il fit couronner le 19 juin 1616. Il n'éprouva pas plus de difficulté en Hongrie, et Ferdinand y fut déclaré son successeur sans aucune opposition. Mais des troubles religieux ne tardèrent pas à s'élever dans la Bohême après le couronnement de Ferdinand, qui s'y montrait fort intolérant envers les protestants. Ils se révoltèrent, et dans leur fureur ils allèrent jusqu'à jeter par les fenêtres du palais Martinetz, Slavata et Fabricius, membres et secrétaires du conseil de régence. Après de tels excès, les chefs de la révolte écrivirent insolamment à l'empereur : ils prétendaient excuser sur une ancienne coutume du pays l'attentat qu'ils avaient commis. « Cette coutume, poursuivaient-ils, est justifiée sur ce que Jézabel avait été punie de mort pour avoir persécuté le peuple de Dieu, et sur ce qu'un pareil usage existait aussi chez les Romains, qui précipitaient du haut des rochers les traîtres et les perturbateurs de la tranquillité publique. » A cette nouvelle, Mathias fut pénétré de douleur, et il fit aussitôt marcher ses troupes contre les rebelles. Unissant la prudence à la force, il envoya deux de ses ministres à Prague pour gagner les chefs de l'insurrection, et il montra le plus vif désir d'entrer en accommodement. Le caractère et les principes de Ferdinand empêchèrent les protestants de Bohême d'accepter les conditions qui leur étaient offertes; et sa conduite justifia leurs craintes. Furieux de voir enchaîner sa vengeance, ce prince tourna son ressentiment vers Klésel, aux conseils et à la douceur duquel il attribuait la clémence de l'empereur. Avec la participation de l'archiduc Maximilien, que le cardinal avait également mécontenté, Ferdinand le fait arrêter (20 juillet 1618) dans le palais même et conduire sous escorte dans une place forte du Tyrol (1). Ferdinand va ensuite trouver Mathias, que la goutte retenait dans son lit; il lui représente

(1) Klésel demeura prisonnier jusqu'en 1623, que les instances répétées du pape lui firent rendre la liberté. Z.

Klézel comme un perfide, dont les projets ne tendaient qu'à la ruine et à la division de la maison d'Autriche. L'émotion de l'empereur fut si forte qu'il ne put proférer une seule parole; mais, accablé par l'âge et les infirmités, reconnaissant qu'il s'était donné un maître et craignant d'être à son tour renversé du trône, il dévora cet affront. Cependant l'emploi de la force à l'égard des insurgents n'assura pas le triomphe de Ferdinand; les Autrichiens et les Espagnols furent repoussés. Mathias ayant convoqué les états de l'archiduché pour leur demander des secours, ils lui répondirent par un mémoire où étaient exprimés leurs propres griefs; et ils lui reprochèrent de ne les avoir pas consultés avant de déclarer la guerre aux Bohémiens. Il ne fut pas plus heureux auprès des catholiques de l'Empire, qui, craignant le renouvellement de la guerre civile, se réunirent aux protestants pour inviter l'empereur à se prêter à un accommodement. Mathias, qui n'avait point d'autre parti à prendre, soumit l'affaire à l'arbitrage des électeurs de Bavière et de Mayence, auxquels furent adjoints celui de Saxe et l'électeur Palatin. On triompha de la répugnance de Ferdinand, et les chefs des insurgents furent contenus par un parti puissant qui craignait que la guerre n'eût des suites fâcheuses. Après beaucoup de difficultés et de débats, le congrès s'ouvrit à Egra le 14 avril 1619; mais au moment où les partis divers se montraient disposés à un arrangement, la mort de Mathias fit échouer tous les efforts pour rétablir la paix. La santé de ce prince, qui s'altérait depuis longtemps, avait reçu un coup terrible par l'enlèvement de son ministre. La conduite impérieuse de Ferdinand, jointe aux troubles de la Bohême, affecta profondément son âme et le jeta dans l'abattement. La mort de l'impératrice, son épouse (15 décembre 1618), qu'il aimait tendrement, ne l'affecta pas moins; et il mourut le 20 mars 1619, déplorant le traitement qu'il avait fait éprouver à Rodolphe II, son frère, gémissant de l'ingratitude de Ferdinand, et prévoyant les malheurs inévitables qui allaient fondre sur ses États.

H—RV.

MATHIAS (THOMAS-JAMES), membre de la société royale de Londres, naquit à Cambridge en 1776. Il commença son éducation à Eton et la termina au collège de la Trinité, dans sa ville natale, où il devint boursier. Il se fit ensuite connaître dans la littérature, en soutenant avec chaleur l'authenticité des poèmes de Rowley (voy. CHATTERTON). En 1794 parut en Angleterre la première partie d'un poème intitulé *Hostilités littéraires* (the Pursuits of literature). Ce poème attira l'attention générale, particulièrement à cause des notes, qui montrent dans l'auteur un vaste et profond savoir joint à une critique éclairée sur les hommes publics et sur leurs opinions. On a observé avec raison que la cause de la monarchie, de la morale et celle de la saine littérature n'avaient

jamais été défendues, dans ces temps de corruption, avec des principes plus purs et un talent plus approprié au sujet. Les démagogues et les incrédules y sont signalés et livrés à l'indignation et au ridicule. La voix publique, qui avait d'abord attribué cet ouvrage à plusieurs écrivains d'une grande distinction, se fixa enfin sur Mathias, qui paraît avoir été aidé dans sa composition par quelques-uns des chefs du collège de la Trinité. Cet écrivain avait été vice-trésorier de la reine, et en cette qualité il était pourvu d'une pension assez considérable. Il mourut en 1837, pendant un voyage en Italie. Ses productions avouées sont : 1° *Odes runiques* (Runic Odes), imitées de la langue perse, 1781, in-4°; 2° *Sur les témoignages relatifs aux poèmes attribués à Thomas Rowley*, 1783, in-8°; 3° le *Dramaturge politique de la chambre des communes* (Political Dramatist), 1795, in-8°; 4° *Épîtres au docteur Randolph et au comte de Jersey*, 1797, in-8°; 5° *Épître de l'empereur Kien-long au roi George III*, 1794, in-8°; 6° *Lettre au marquis de Buckingham, au sujet du grand nombre de prêtres français émigrés, par un laïque*, 1796, in-8°; 7° *L'Ombre d'Alexandre Pope sur les bords de la Tamise*, poème satirique avec des notes, 1798, in-4°; 8° *Odes anglaises et latines*, nouvelle édition, 1798, in-8°; 9° *Componimenti lirici de' più illustri poeti d'Italia*, 1802, 3 vol. in-12; 10° *Commentarij interno all' istoria della poesia italiana, per Crescimbeni*, 1802, 3 vol. in-12; 11° *Tiraboschi, Storia della poesia italiana*, 1813, 3 vol. in-12; 12° *Canzoni e prose toscane*, in-8°; *Aggiunta ai Componimenti lirici de' più illustri poeti d'Italia*, 1808, 3 vol. in-8°; 13° *Saffo, dramma lirico, tradotto dall' inglese di Mason*, 1809, in-8°; 14° *Licida di Giov. Milton, tradotto dall' inglese*, 1812, in-8°; 15° *Della ragion poetica, di Gravina*, 1805, in-8°; 16° *Canzoni toscane*, 1805, in-4°; 17° *Œuvres de Thomas Gray, avec sa vie et des additions*, publiées aux frais de l'université de Cambridge, 1814, 2 vol. in-4°. Dans le second volume des Anecdotes littéraires de Nichols se trouve une lettre latine de Mathias au docteur Lort, par laquelle il lui demande son vote pour une place au collège de la Trinité; cette lettre est regardée comme un morceau parfait.

Z.

MATHIAS-CORVIN. Voyez CORVIN.

MATHIAS DE SAINT-BERNARD (le Père), dont le nom de famille était de Sérent, appartenait à une maison noble de Bretagne. Ayant fait profession, le 19 mars 1631, dans l'ordre des Carmes de Rennes, il se distingua par son érudition, son zèle et sa piété. Après avoir été prieur de divers couvents et définiteur de sa province, il se rendit en Irlande, afin d'y faire recouvrer à son ordre plusieurs monastères dont les hérétiques s'étaient emparés, et pour raffermir les catholiques dont la foi chancelait; mais l'animosité à laquelle ceux-ci étaient en butte de la part de leurs adversaires ne lui permit pas de retirer de sa mission d'autres fruits que de grandes fatigues et

de grands dangers. Revenu à Rennes, il y mourut le 28 juillet 1652. On lui doit le *Triomphe de Ste-Anne dans sa vie cachée*, Paris, 1651, in-4°. L. Jacob (*Bibliothèque manuscrite des Carmes*, p. 304), et tous les écrivains de l'ordre des Carmes font de lui un grand éloge. P. L.—T.

MATHIAS DE SAINT-JEAN (le Père), dont les noms de famille étaient *Jean Eon*, naquit à St-Malo, fit profession dans l'ordre des Carmes de Rennes, le 18 février 1618, et fut successivement prieur de plusieurs couvents de son ordre, notamment de celui des Billettes à Paris. Nommé provincial de Touraine et de Gascogne, puis procureur général des couvents de toute la province de France, il se fit remarquer par son zèle à maintenir ou à rétablir la régularité de la vie monastique. Son élection aux fonctions de provincial de Touraine, qui eut lieu à Angers le 23 avril 1655, suscita de longues contestations, et il ne fallut pas moins qu'un bref du pape Alexandre VII pour les terminer. Le P. Mathias mourut à Paris, au couvent du Très-St-Sacrement, le 4 mars 1681. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° le *Commerce honorable, ou Considérations politiques contenant les motifs de nécessité, d'honneur et de profit qui se trouvent à former des compagnies de personnes de toutes conditions pour l'entretien du négoce de mer en France, par un habitant de Nantes*, Nantes, Guillaume Lemonnier, 1646 et 1651, in-4°. Déjà, en 1645, il était sorti des presses du même éditeur un ouvrage en vers français, composé par Jacques Denan, notaire de Nantes, et intitulé le *Commerce fidèle et la charité hospitalière*. Le titre d'habitant de Nantes, sous lequel le P. Mathias se cacha dans les deux éditions de son ouvrage, a fourni carrière aux conjectures. La dédicace, adressée au maréchal de la Meilleraie, gouverneur de la Bretagne, et signée seulement des initiales *F. M.*, a donné lieu de croire que l'ouvrage était de F. de Montaudouin, qui a écrit, au commencement du 18^e siècle, l'éloge de Séraphique Bertrand, poète nantais ; ou de Gabriel Montaudouin, mort à Nantes en 1786, et connu par plusieurs ouvrages sur le commerce et l'économie politique, notamment par sa coopération avec Abeille à la rédaction du *Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne, pour les années 1757, 1758, 1759 et 1760*, Rennes, Jacques Vatar, et Paris, veuve de B. Brunet, 1760 et 1762 ; in-8°. La date seule du livre repousse l'une et l'autre supposition ; quant aux mots « habitant de Nantes », dans lesquels on doit lire, selon nous, « frère Mathias », ils s'expliquent par l'espèce de mystère dont il aura cru convenable de s'envelopper en écrivant sur des matières si peu en harmonie avec sa profession. Ce qu'il y a de certain, c'est que la *Bibliothèque des Carmes*, dont le rédacteur devait être bien informé, et, après elle, Barbier, (*Dictionnaire des Anonymes*, article 2845), attri-

buent formellement le *Commerce honorable* au P. Mathias de St-Jean. M. Ludovic Chapplain, de Nantes, y a puisé le texte d'une dissertation intéressante, insérée dans le 9^e volume des *Annales de la société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure*. Les citations qu'il en a faites prouvent que le P. Mathias n'était pas seulement un écrivain érudit et habile ; ses vues, grandes et élevées, ne seraient de nos jours désavouées par aucun négociant expérimenté. Quand on songe que ce fut peu de temps après l'apparition de ce livre que des associations commerciales se formèrent en Bretagne et surtout à Nantes, que le commerce y sortit de l'état de langueur auquel il était alors réduit pour prendre une extension rapide, il est permis de croire que son énergique appel ne contribua pas peu à arracher les Nantais à une apathie funeste, à une insouciance désastreuse pour le pays. Le P. Mathias a distribué son ouvrage en trois parties. Dans la première, il expose l'état du commerce de la France qu'il montre presque anéanti : il entre, à cet égard, dans des détails desquels il résulte que les profits faits tous les ans, en France, par les Hollandais, les Anglais, les Ecossais, les Irlandais, les Portugais et les Italiens, s'élevaient, année moyenne, à neuf millions trois cent dix-sept mille quatre cent vingt et une livres, somme énorme pour le temps, eu égard surtout à l'infériorité des profits recueillis par les Français eux-mêmes. Dans la seconde partie, il expose les motifs qui doivent porter les Français au rétablissement de leur commerce ; et dans la troisième, appuyée de documents statistiques fort curieux, il propose, en développant les avantages de l'association, l'établissement de sociétés et de bourses commerciales. Il a été publié un *Extrait* de cet ouvrage, Paris, 1659, in-4°. Nous ignorons quels rapports il existe entre cet *Extrait* et celui du même ouvrage qui a été inséré dans le *Conservateur* du mois d'août 1757, pages 67 et suivantes. 2° *Lettre circulaire envoyée à tous les carmes du royaume de France, au sujet de l'histoire de Notre-Dame du Mont-Carmel qu'on se propose d'écrire*, Angers ; 1643, in-4° ; 3° la *Véritable dévotion du sacré scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel*, Paris, 1656, in-8° ; 4° *Histoire panégyrique de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, où l'on montre l'origine et la succession héréditaire de cet ordre, depuis le grand prophète St-Elie, son premier auteur, jusqu'à notre temps*, Paris, 1658-1665, 2 vol. in-fol. Le premier volume, publié du temps que l'auteur était provincial de Touraine, contient le récit de l'institution religieuse primitivement fondée par le prophète Elie, et continuée par ses successeurs jusqu'à la naissance de la bienheureuse Vierge Marie. Le second volume, qui parut pendant que Mathias était provincial de Gascogne, renferme l'histoire du Mont-Carmel depuis que la mère de Dieu en est devenue la patronne. 5° *L'Esprit de la réforme des Carmes dans la France*,

ou le *Carmel refleurissant*, Bordeaux, 1666, in-4°; 6° l'*Honnête religieux, ou Préceptes de morale pour l'honnêteté religieuse*, ouvrage inédit dont L. Jacob (*Bibliothèque manuscrite des Carmes*, p. 306), dit avoir eu le manuscrit en sa possession. P. L.-T.

MATHIEU. Voyez MATTHIEU.

MATHIEU D'ALBANO, cardinal, né à Reims d'une famille noble, vers la milieu du 11^e siècle, embrassa à Laon l'état ecclésiastique, et fut bientôt pourvu d'un canonicat dans l'église de Reims. Ayant ensuite résolu de quitter le monde, il renonça à ce bénéfice et entra dans l'ordre de Cluny, au prieuré de St-Martin des Champs, à Paris. Son mérite ne permit pas qu'on l'y laissât longtemps simple religieux, et il fut fait prieur de ce monastère dans les premières années du 12^e siècle. On le compte pour le troisième prieur de cette maison. Il en occupait la place en 1119. Pierre le Vénérable l'ayant conduit avec lui à Rome pour défendre sa cause contre Ponce, abbé de Cluny, qui fit tant de bruit dans ce siècle, le pape Honorius II conçut une telle estime de sa personne qu'il le retint près de lui, et en 1125, le créa cardinal et évêque d'Albano. Son élévation, loin de nuire à sa piété, augmenta son zèle. Sa vie était aussi régulière que celle du religieux le plus exact. Il servit l'Eglise dans plusieurs affaires et se conduisit toujours avec beaucoup de sagesse. Ses grandes occupations ne l'empêchèrent cependant pas d'être en relation avec Pierre le Vénérable et avec St-Bernard. On trouve des lettres de l'un et de l'autre qui lui sont adressées. Il était aussi lié d'amitié avec Raoul le Vert, archevêque de Reims. Légat en France vers 1128, Mathieu convoqua un concile à Troyes, où se trouvèrent les archevêques et évêques de la province de Champagne et plusieurs autres. Il assembla encore un concile à Rouen, où il s'était rendu pour saluer Henri I^{er}, roi d'Angleterre, et traiter avec lui des affaires de l'Eglise. En 1131, le pape Innocent II, qui était alors en France, ayant appris la mort funeste de Philippe, fils aîné du roi Louis le Gros, envoya le cardinal à ce monarque affligé pour lui faire de sa part des compliments de condoléance. La même année, Innocent donna la légation d'Allemagne à Mathieu, qui tint un concile à Mayence, où Brunon, évêque de Strasbourg, fut contraint de renoncer à son évêché. Il accompagna en 1134, à Milan, St-Bernard et les autres députés chargés de travailler à réconcilier Innocent II avec les Milanais, qui avaient pris le parti de l'antipape Anaclet, et la réconciliation eut lieu. Le cardinal Mathieu mourut à Pavie le 25 décembre 1135. On lui attribue les ouvrages suivants : 1° *De perfectione monachorum*; 2° *De vanitate mundi*; 3° *De votis monasticis*; 4° *Sermones in Evangelia*. Pierre le Vénérable fait un grand éloge de ses vertus. St-Bernard, dans son *Historia regalis monasterii Sancti Martini de campis, libro tertio*, en a parlé d'une manière fort honorable. L—C—J.

MATHIEU (FRANÇOIS-JACQUES-ANTOINE), dit de *Reichshoffen*, du nom d'une terre qu'il possédait en Alsace et afin de la distinguer de ses trois frères (Michel Mathieu, conseiller à la cour de Colmar, mort en 1840; Mathieu-Favier, intendant militaire, mort en 1835, et le colonel Louis Mathieu, mort en 1842), naquit le 4 janvier 1755 à Strasbourg, où son père était membre du conseil des Treize et syndic de la noblesse de la basse Alsace. Un de ses aïeux paternels, Alexandre Mathieu, originaire de Metz, avait été chargé de l'organisation du conseil souverain de Colmar, lors de la réunion de l'Alsace à la France, et y siégea en qualité de conseiller; son aïeul maternel Favier y fut nommé avocat général. Jacques Mathieu, après avoir terminé ses études à l'université de sa ville natale, entra au service du prince de Hohenlohe, et fit dans cette petite cour la connaissance d'un ancien président de la chambre impériale de Wetzlar. Il a souvent avoué qu'il avait puisé dans ses entretiens avec ce président, non moins que dans les cours des universités et dans les livres, ses connaissances sur l'histoire du droit public germanique. Lors de la révolution de 1789, Mathieu, qui en avait adopté les principes, reentra en France, fut élu procureur général syndic du département du Bas-Rhin en 1791, et à la fin de la même année, député à l'assemblée législative. Il vota constamment avec son ami Ramond et le professeur Koch pour la monarchie constitutionnelle, et fut, avec ce dernier, membre du comité diplomatique, dont Rowbell et Ruhl faisaient aussi partie. Après le 10 août et pendant toute la durée de la terreur, il se tint caché, afin d'échapper aux persécutions et probablement à la mort. Après le 9 thermidor, il fut employé au ministère de la guerre jusqu'en 1796, et devint sous-chef de division au ministère des relations extérieures, puis en 1803, conseiller de légation de France près la diète germanique, et publiciste du ministère jusqu'au mois d'août 1805. Pendant tout le temps que Mathieu fut attaché au ministère, il soutint avec force et habileté les doctrines du droit des gens contre les maximes fiscales du directoire, et même sous le consulat sa fermeté ne céda jamais. Souvent le ministre adoucissait ou supprimait ce qu'il y avait de trop incisif dans ses rapports, lorsqu'ils devaient être mis sous les yeux du pouvoir. Ses connaissances dans le droit public germanique avaient d'abord fait songer à lui pour le travail qui devait assurer l'exécution des articles des traités de Campo-Formio et de Lunéville relatifs à la cession de la rive gauche du Rhin à la France. Mais l'inflexibilité de son caractère et la sévérité de ses principes en matière de droit public firent hésiter entre d'autres diplomates et lui. On s'adressa à Caillard, ancien ministre plénipotentiaire près la diète; à Rosenstiel, qui avait été secrétaire de légation du plénipotentiaire français au congrès de Rastadt, et au

savant Pfeffel, auteur de l'*Histoire du droit public d'Allemagne*, qui revenait de l'émigration. Pfeffel refusa de concourir à la démolition de l'empire germanique; les plans des deux autres furent jugés inexécutables. On fut obligé de revenir à Mathieu, qui présenta deux projets (1); le dernier fut adopté par le premier consul, et plusieurs de ses dispositions furent converties en stipulations dans une convention conclue entre la France et la Russie, à la suite de conférences qu'eurent, en présence de Mathieu, le ministre Talleyrand et le comte de Markoff (roy. ce nom), ambassadeur du czar. Mathieu fut envoyé à Ratisbonne et attaché au plénipotentiaire français qui devait, conjointement avec les plénipotentiaires russes, diriger comme médiateur les délibérations de la diète germanique pour la cession de la rive gauche du Rhin et le règlement des indemnités des princes que cette cession déposait. On peut donc regarder le deuxième projet rédigé par Mathieu comme ayant été en grande partie la base du recez de 1803. Mathieu de Reichshoffen mourut à Toulouse le 8 octobre 1825. Homme de beaucoup d'esprit, il avait une prodigieuse instruction en droit public, en histoire, en chronologie, et il était même versé dans les hautes mathématiques et l'astronomie.

G—R—D.

MATHIEU (CHARLES-LÉOPOLD), auteur de divers ouvrages, né à Nancy le 26 mai 1756, fut successivement professeur de mathématiques et d'histoire naturelle au lycée de Metz, et professeur de physique et de chimie à Autun. En même temps, il était correspondant du conseil des mines et membre de plusieurs sociétés scientifiques et littéraires. On lui doit plusieurs découvertes en minéralogie et celle de la strontiane sulfatée de la glaisière de la tuilerie de Bouveron. Nous ignorons l'époque de la mort de Mathieu, qui a publié : 1° *Dictionnaire de rimes et de prononciation, où se trouve la quantité de chaque mot marquée sur chaque syllabe, indiquant la prononciation par brèves et longues, etc.*, Paris, 1799, in-12; 2° *Nouveau système de l'univers, ou Abrégé philosophique de la physique et de la chimie, avec de nouvelles découvertes de l'auteur, etc.*, Paris, 1799, in-8°. La nouveauté de ce système consiste dans la réunion de la chimie à la physique, dans l'exposition de la théorie où le soleil est remarqué en rapport avec le phosphore par sa densité, sa pesanteur spécifique et sa qualité lumineuse, tandis que les planètes sont en rapport avec le même corps appesanti par l'augmentation d'oxygène dans la combustion de ses éléments. 3° *Instruction sur la recherche, la découverte et l'exploitation des mines, selon les procédés nouveaux et qui ont le plus de succès*, Paris, 1804,

in-12; 4° *Ordre et nomenclature analytique pour la lithologie*, Paris, 1804, in-8°; 5° *le Printemps, premier chant du poème chinois des Saisons*, traduit en vers français et mêlé d'allusions au règne de Louis XVIII, Nancy, 1817, in-8°; 6° *Ruines de l'ancien château de Ludres et du camp romain dit de la cité d'Afrique, qui l'avoi sine, sur la côte de Ludres et d'Afrique, derrière Messein, près de la Moselle, ainsi que celles du camp romain de Jailon, qui l'a précédé, toutes dans le département de la Meurthe*, Nancy, 1829, in-8°; 7° *Ruines de Scarpone, l'antique Serpane, et histoire de cette ville, fille de Troie la Grande, sœur de Lavinie, de Reims, de Châlons et de Troyes en Champagne, de Verdun et de Toul, l'une des plus anciennes de la Lorraine et la capitale de l'ancien Scarponais, maintenant dans le département de la Meurthe, suite aux Ruines de Ludres*, Nancy, 1834, in-8°; 8° divers mémoires et dissertations imprimés dans le Recueil de la société libre d'agriculture, sciences et arts d'Autun (1802 et 1803), et dans le Précis analytique des travaux de la société académique de Nancy (1811-1823).

Z.

MATHIEU (JEAN-BAPTISTE) naquit le 10 février 1764, près de Langres, à Montigny-le-Roi, où son père était marchand. Après avoir commencé ses études chez son oncle maternel, l'abbé Raclot, curé de Thivet, qui mourut sur l'échafaud révolutionnaire, à Epinal, en 1794, il entra au séminaire de Langres et embrassa l'état ecclésiastique. La révolution le trouva vicaire au village de Béru, près de Tonnerre, et, comme il refusa de prêter le serment à la constitution civile du clergé, il fut condamné à la déportation; mais, ne voulant pas quitter la France, il se cacha dans un caveau, chez un jardinier de Chaumont, et passa dans cette retraite tout le temps que dura la révolution. Comme pour occuper ses journées il n'avait d'autres ressources que la lecture, il faisait rechercher les ouvrages que la confiscation des bibliothèques des établissements religieux avait jetés dans le commerce, et il parvint à se former à peu de frais une bibliothèque composée d'un assez grand nombre d'ouvrages rares et précieux. Quand l'abbé Mathieu put sortir du lieu humide où il avait vécu pendant dix ans, sa santé était si profondément altérée qu'il lui fut impossible de reprendre l'exercice de son ministère lorsque le culte fut rétabli. Infirme et sans fortune, il se trouva dans la position la plus précaire; mais on lui offrit d'abord l'hospitalité à Chateauvillain, et ensuite il fut accueilli à Chaumont, dans une famille où il passa le reste de sa vie. Les lectures de nombreux ouvrages d'histoire, que l'abbé Mathieu avait faites pendant qu'il était resté caché, lui avaient donné le goût des études historiques, et, dès lors qu'il fut fixé à Chaumont, il résolut de s'occuper de recherches historiques sur l'ancien diocèse de Langres. A la demande d'un préfet de la Haute-Marne, il écrivit un *Abrégé chronologique de l'his-*

(1) Dans le premier projet, Mathieu proposait le rétablissement du royaume de Pologne en faveur des princes de la maison de Bourbon. On ignore si le rejet de cette proposition fut le fait du premier consul ou de son nouvel allié.

toire ecclésiastique et civile des évêques et du diocèse de Langres. La première partie de cet ouvrage fut imprimée dans l'*Annuaire du département de la Haute-Marne pour 1808*, et la seconde partie parut dans l'*Annuaire* de l'année suivante. Cet *Abrégé chronologique* est encore aujourd'hui l'ouvrage le plus complet qui ait été publié sur l'ancien diocèse de Langres, qui comprenait le sud et l'est de la Champagne et une grande partie de la Bourgogne. Il doit être consulté par les écrivains qui s'occupent de l'histoire de cette partie de la France; mais on doit reprocher à l'auteur de rapporter généralement les faits sans les rattacher aux événements qui les ont précédés ou suivis, en sorte qu'il est des pages qui paraissent plus appartenir à une table qu'à un ouvrage historique; il est aussi regrettable que, par suite de la rapidité avec laquelle l'abbé Mathieu fut forcé de rédiger son ouvrage, on y rencontre un assez grand nombre d'erreurs dans les dates et aussi d'inexactitudes dans les faits, erreurs qui ont été en partie reconnues par l'auteur et qu'il avait corrigées à la plume sur plusieurs exemplaires. L'abbé Mathieu publia encore, dans l'*Annuaire de la Haute-Marne de 1811*, une *Biographie du département de la Haute-Marne*, avec le concours de Rieusset, secrétaire du préfet de ce département, qui écrivit environ quarante articles biographiques. Cet ouvrage renferme aussi des documents intéressants; mais il est bien inférieur à l'*Abrégé chronologique*. Les notices biographiques, souvent inexactes et incomplètes, sont généralement dépourvues de critique et écrites avec une grande sécheresse, et les personnages oubliés dans ce recueil sont à peu près aussi nombreux que ceux qui s'y trouvent. Compileur infatigable, l'abbé Mathieu transcrivit un très-grand nombre de manuscrits, de chartes et de documents ayant rapport à l'histoire du pays de Langres, et en forma un recueil de 17 volumes in-4°, qui renferment la matière de 40 à 50 volumes in-8°. Il fit imprimer la préface de cette grande collection sous le titre de *Discours préliminaire pour le recueil intitulé Mémoires, monuments antiques, inscriptions, chartes, titres, biographies, généalogies, écrits divers et fragments pour servir à la composition de l'histoire ecclésiastique et civile du pays langrois et de celle des anciens Lingons, précédés d'un Catalogue raisonné et indicatif des sources, des dépôts et des ouvrages, soit manuscrits, soit imprimés, dans lesquels on peut trouver les matériaux nécessaires pour remplir cet objet*, Chaumont, in-8°. Cette brochure est très-rare. L'abbé Mathieu continua à augmenter son recueil historique jusqu'à sa mort, et demanda, dans son testament, que ses manuscrits ne fussent point divisés et fussent vendus avec les nombreux ouvrages imprimés ayant rapport à l'histoire du diocèse de Langres, qu'il avait réunis. Cette précieuse collection a été acquise pour la bibliothèque du grand séminaire de Langres, où elle est

conservée. On y trouve la copie de plusieurs manuscrits dont les originaux sont aujourd'hui perdus, et beaucoup de documents intéressants pour l'histoire des villes de Langres, Chaumont, Dijon, Châtillon, Tonnerre, Bar-sur-Aube, qui faisaient autrefois partie du diocèse de Langres. L'abbé Mathieu mourut le 11 juin 1829, au village d'Autreville, près de Chaumont; il était depuis 1825 chanoine honoraire de la cathédrale de Langres. On a de l'abbé Mathieu : 1° *Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Langres*, Langres, 1808 et 1809, 1 vol. in-8°. Comme tous les exemplaires de cet ouvrage, qui avait été imprimé aux frais du département de la Haute-Marne, avaient été donnés aux communes de la Haute-Marne, à l'exception de cinquante exemplaires qui avaient été adressés aux principaux fonctionnaires, il était d'abord extrêmement rare; mais il est devenu moins rare, parce qu'une partie des exemplaires appartenant aux communes ont été vendus ou donnés par les maires. L'*Abrégé chronologique* a été réimprimé par les soins de l'abbé Rieusset (1), qui y a ajouté une introduction, une table, des notes, et y a fait quelques corrections et additions, Langres, 1844, 1 vol. in-8°. 2° *Biographie du département de la Haute-Marne*, Chaumont, 1811, 1 vol. in-8°; 3° *Notice sur le P. Barbe*, professeur de rhétorique au collège de Chaumont, né en Angleterre, Chaumont, in-8°; 4° *Traité de la chasse aux raquettes*, Chaumont, 1816, in-8°.

T.-P. F.

MATHIEU DE DOMBASLE (CHRISTOPHE-JOSEPH-ALEXANDRE), célèbre agronome, né à Nancy le 26 février 1777, était issu d'une famille de la Lorraine anoblie par le duc Léopold au commencement du 18^e siècle. Il fit ses études au collège St-Symphorien, tenu à Metz par les bénédictins, et annonça de bonne heure un vif désir de s'instruire et beaucoup d'application. La révolution, en dispersant les ordres monastiques, le força de quitter l'établissement où il avait déjà puisé une instruction solide. Il s'adonna alors à la culture de la musique, du dessin et de la gravure; demeuré en possession de ressources qui le mettaient à l'abri du besoin, quand tant de nobles voyaient leurs biens confisqués, il partagea son temps entre ces arts d'agrément, le tour, qu'il maniait avec adresse, et la chasse, qu'il aimait à la passion. La réquisition l'appela sous les drapeaux. Il partit comme volontaire; mais une affection nerveuse et une attaque de petite vérole qui altérèrent sa santé le firent renvoyer dans ses foyers. Condamné dès lors à un régime calme et sévère, dont il ne se départit jamais durant sa vie, il se tourna tout entier vers le travail; c'était le

(1) Rieusset, né dans le département du Puy-de-Dôme, après avoir été secrétaire du préfet de la Haute-Marne, fut employé dans les bureaux de la préfecture; il embrassa, à l'âge d'environ cinquante ans, l'état ecclésiastique et fut nommé secrétaire de l'évêché de Langres, puis chanoine de la cathédrale. Il mourut à Langres âgé de plus de 80 ans.

T.-P. F.

moment où les sciences, puissamment favorisées par le nouveau mouvement d'idées, tendaient à se populariser; il les étudia avec ardeur, et s'attacha surtout à leur côté pratique. Il se tourna de préférence vers la botanique et la chimie, malheureusement encore peu avancées à cette époque; aussi ne mesura-t-il pas les immenses applications dont cette dernière science était susceptible, et on peut lui reprocher de n'avoir jamais compris depuis ce que ses principes peuvent éclairer de problèmes agricoles. Il tenta un instant sans succès de quelques entreprises commerciales; mais l'agriculture attira particulièrement son attention: il se mit à étudier l'anglais et l'allemand, en vue de s'initier aux progrès qu'elle avait faits à l'étranger; et demeuré en dehors des affaires publiques, il se consacra tout entier à son perfectionnement. La culture était alors négligée en France: la guerre lui avait enlevé les intelligences, les bras, les capitaux et en partie les débouchés. Quelques bons esprits concurent la généreuse pensée de lui imprimer une direction plus forte, plus active et plus raisonnée. Mathieu de Dombasle fut du nombre, et une fois en possession des lumières et de l'instruction nécessaires, pénétré des doctrines agricoles de l'Angleterre et de l'Allemagne, il n'eut plus d'autre but. L'assolement triennal était en usage dans toute la France; cet assolement restait invariablement calculé pour les productions de trois ou quatre espèces de céréales, les seules qui fussent encore cultivées dans le pays. Mathieu de Dombasle s'éleva contre un système qui limitait les ressources alimentaires de sa patrie; il chercha à répandre l'assolement alterne, dont il saisit avec perspicacité l'immense et bien-faisante influence pour le bien-être du cultivateur et l'accroissement de la population. Et afin de joindre l'enseignement pratique à la théorie, il conçut le projet de fonder en France une de ces fermes modèles destinées à l'éducation des agriculteurs, telles que l'Angleterre et l'Allemagne en possédaient déjà. Il eut le bonheur de rencontrer dans M. Bertier, propriétaire de la terre de Roville et son voisin, une personne non moins éclairée en agriculture et qui était arrivée à la même pensée. M. Bertier souscrivit à un bail à long terme, réglé de la manière la plus libérale et la plus favorable à l'établissement qu'il s'agissait de créer, et fournit comme actionnaire une part importante du capital d'exploitation. Le 1^{er} septembre 1822, grâce au concours éclairé du préfet de la Meurthe, homme de cœur et d'intelligence, et économiste distingué, le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, l'école agricole de Roville put être ouverte, et Mathieu de Dombasle vint s'y établir en qualité de directeur. A dater de ce moment, la ferme modèle devint le théâtre des efforts incessants de cet habile agronome, pour enrichir son pays des découvertes dont sa science de prédilection était redevable

aux progrès des nations voisines et aux recherches théoriques de quelques-uns de ses compatriotes. « Son but, écrit M. O. Leclerc-Thouin, « dans l'Eloge qu'il a prononcé de ce grand citoyen, était d'importer, de réunir, de naturaliser « dans nos campagnes les méthodes et les procédés les mieux appropriés à chaque localité et « les plus fructueux; c'était en un mot de bons « exemples qu'il voulait donner, non des expérien- « riences qu'il se proposait de faire. » Mathieu de Dombasle s'attacha en conséquence plus à populariser les méthodes et l'emploi des machines réputées utiles qu'à en découvrir de nouvelles. Au reste, cherchant de bonne foi et sans idées préconçues la vérité, il avouait modestement quand il s'était trompé, et, tout en appliquant le procédé des rotations de culture que les Anglais avaient emprunté au nord de la France, mais qu'ils avaient singulièrement perfectionné, il recommandait dans son emploi la réserve et la prudence, combattant ainsi à la fois le préjugé et l'engouement. L'exposé de ses études et de ses efforts pour arriver aux vrais principes sur lesquels doit reposer l'agriculture en France se trouve dans le recueil qu'il avait fondé sous le titre d'*Annales agricoles de Roville, ou Mélanges d'agriculture, d'économie rurale et de législation agricole*, lequel commença à paraître en 1824 et se continua jusqu'en 1837; il forme 9 volumes in-8°. Le progrès de l'agriculture en France ne pouvait être tenté avec succès avant que les conditions culturales du pays fussent complètement connues et analysées. Tel fut l'objet de l'ouvrage que Mathieu de Dombasle publia en 1825 sous ce titre: *De l'étendue des propriétés rurales dans ses rapports avec la prospérité de l'agriculture*. « Il montra, sur les diverses parties « du territoire, écrit son biographe déjà cité, la « petite ou la moyenne culture aux prises avec « la grande, fit ressortir les avantages ou les in- « convénients relatifs à chacune d'elles, leur as- « signa une part distincte dans la marche des « progrès sociaux, et posa ainsi avec une admirable netteté le point de départ des principales « améliorations à faire; puis, après les avoir « sommairement indiquées dans la propagation « des connaissances, le meilleur emploi du capital national et le concours de la législation, il « compléta quelque temps après dans un autre « ouvrage (*Du succès ou du revers dans les entreprises d'améliorations agricoles*, 1823) l'étude « des choses agricoles en se livrant à celle des « hommes vraiment aptes à s'en occuper pratiquement. » Depuis lors, Mathieu de Dombasle, tout en dirigeant avec autant d'intelligence que d'habileté l'école qu'il avait fondée, ne cessa de poursuivre le cours de ses publications, traitant toutes les questions qui intéressaient les progrès de la science dont il était devenu un des oracles. Son nom gagnait chaque jour en popularité, et ses livres, ses opuscules,

qui pénétraient chez toutes les classes de cultivateurs, luttèrent avec succès contre la routine. Aussi Mathieu de Dombasle doit-il être regardé comme ayant été de notre temps l'un des plus actifs et des plus efficaces promoteurs des progrès agricoles. Ses écrits, dont les premiers datent de 1810, sont si nombreux qu'il serait impossible de les citer tous ici. Ils sont, en majorité, d'un petit nombre de pages; il n'y faut voir que des feuilles destinées à être facilement répandues dans les campagnes. Nous citerons : *Essai sur l'analyse des eaux naturelles par les réactifs* (Paris, 1810, in-8°); — *Instructions sur la fabrication des eaux-de-vie de grain*; — *Sur la nutrition des plantes*; — *Des chemins vicinaux en France*, 1833 et 1834, 2 brochures in-8°; — *Des intérêts respectifs du midi et du nord de la France dans les questions de douane*, 1834, in-8°; — divers opuscules sur la question des sucres et la fabrication du sucre de betterave, 1831, 1835, 1838, 1839, 1841, 1842, 1843. Mathieu de Dombasle s'était en effet beaucoup occupé de la fabrication du sucre de betterave, et on lui est redevable du procédé d'extraction du jus par macération. Il avait commencé la publication d'un *Bulletin* destiné à faire connaître les progrès et applications de ce procédé. — *De l'avenir de l'Algérie*, 1838, in-8°; — *Considérations sur les forêts dans leurs rapports avec l'existence des sources*; — *Recherches expérimentales sur les propriétés nutritives de quelques substances alimentaires pour les animaux*; — *Mémoire sur la charrue* (Paris, 1821, in-8°). Un des ouvrages de Mathieu de Dombasle qui rendit le plus de services est assurément son *Calendrier du bon cultivateur* (1822); il a eu neuf éditions, et jouit d'une réputation incontestée. Un autre écrit populaire du même auteur, qui a eu moins de succès, mais renferme pourtant d'excellents aperçus, est intitulé *la Richesse des cultivateurs, ou les Secrets de Jean-Nicolas Benoit*, Paris, 1832, in-12. Admirateur des travaux par lesquels Bakwel avait doté l'Angleterre de l'art d'améliorer le bétail, l'agronome français s'attacha à faire connaître dans sa patrie les résultats obtenus par la méthode anglaise; il publia divers écrits en vue de perfectionner chez nous l'élevage des bêtes à cornes, des bêtes à laine et des chevaux. Tel a été l'objet de son *Guide des propriétaires de troupeaux de bêtes à laine*, de son opuscule sur la production des chevaux en France (Paris, 1833), et de ceux qui ont pour titre : *Des droits d'entrée sur les laines et les bestiaux* (Paris, 1834, in-8°), *la Question des bestiaux sous ses différents points de vue* (Paris, 1841, in-8°). On doit encore à son activité la traduction des *Instruments aratoires* de Thaer (1821) et celle de *l'Agriculture pratique et raisonnée* de John Sinclair (1825), ainsi que celle de divers opuscules allemands et anglais. Sa vie tout entière était remplie par le travail et le soin de son exploitation; il ne perdait pas un instant et avait réglé ses journées avec autant de ponctualité que

l'eût fait un religieux. Aimé de ses élèves, qu'il choisissait d'ordinaire parmi des hommes déjà mûrs et auxquels il faisait plutôt des conférences que des leçons, il répandit par son exemple et ses instructions des principes qui portèrent fruit. Il eût voulu donner à l'institut agronomique de Roville plus d'extension et pouvoir y attacher un plus grand nombre de jeunes agriculteurs; mais, dans les limites mêmes que l'étendue de son exploitation lui imposait, il en tira le meilleur parti. Son enseignement gardait toujours un caractère pratique, et il a formé plus de trois cents disciples qui ont répandu dans toute la France les préceptes qu'il leur avait inculqués. A l'expiration du bail de vingt ans conclu avec M. Bertier, Mathieu de Dombasle quitta cet établissement, et se retira à Nancy avec l'intention d'écrire un traité général d'agriculture; il en avait déjà réuni tous les matériaux; la vaste correspondance qu'il entretenait avec les plus célèbres agronomes de l'Europe lui eût permis d'éclairer une foule de questions; mais la mort vint le surprendre lorsqu'il était encore plein d'activité et de verdeur; il mourut le 27 décembre 1843 des suites d'une affection du cœur. L'Académie des sciences avait élu Mathieu de Dombasle parmi ses correspondants; la société royale et centrale d'agriculture se l'était depuis longtemps attaché et le regardait comme une de ses lumières. Son buste décore aujourd'hui la salle de ses séances. Nombre d'académies, de sociétés d'agriculture françaises et étrangères l'avaient inscrit sur le tableau de leurs membres. La reconnaissance publique lui fit décerner une statue. Ses Œuvres diverses sur l'économie politique, l'instruction publique et la question chevaline ont été réunies en 1 volume in-8°, Paris, 1843. On trouvera encore diverses notices composées par lui dans le *Bulletin de la société d'encouragement*, les *Annales d'agriculture française*, le *Bon Cultivateur* et la *Bibliothèque universelle de Genève*. Voyez son *Eloge*, par M. O. Leclerc-Thouin, dans les *Mémoires de la société royale et centrale d'agriculture*, année 1844. Z.

MATHIEU-MIRANPAL (J.-B.-CHARLES), conventionnel, né à Compiègne en 1764, fut au commencement de la révolution rédacteur du *Journal de l'Oise*, et député de ce département à la convention nationale en 1792. Dès l'ouverture, il proposa de jurer, par *la force du sentiment*, d'établir la liberté et l'égalité. Il contribua le 29 septembre à faire exclure les députés du ministère. Il vota ensuite la mort de Louis XVI, le rejet de l'appel au peuple et celui du sursis. Il s'opposa le 5 mars 1793 à ce que l'on admit une exception en faveur des jeunes filles émigrées, et, suivant l'avis de Robespierre, il fit décréter que toutes celles qui étaient âgées de plus de quatorze ans fussent déportées, si elles rentraient, et la seconde fois mises à mort. Après le 31 mai 1793, Mathieu fut envoyé à Bordeaux et dans la Dordogne,

d'où il fut bientôt rappelé. Nommé le 1^{er} septembre 1794 membre du comité de sûreté générale, il fit décréter l'organisation d'une commission de police. Le 2 décembre, il prit la parole au nom de ce comité, le disculpa d'avoir accordé trop de soins aux enfants de Louis XVI, et prouva facilement que ses mesures n'avaient pour but que de s'assurer de leurs personnes. En février 1795, Mathieu fut réélu au même comité; le 8 du même mois, il fit un rapport contre les terroristes, et annonça l'arrestation de Babeuf et la fermeture des clubs qui voulaient défendre les bustes de Marat, renversés alors de toutes parts. Pendant la crise du 12 germinal an 3 (avril 1795), il fut encore le rapporteur des mesures prises contre les jacobins, et entra ensuite à la commission créée pour préparer les lois organiques de la constitution. Il vota le 15 avril la restitution des biens des condamnés; le 9 mai, il annonça les massacres qui se commettaient à Lyon et proposa des moyens de répression. Il contribua aussi à délivrer la convention assiégée au 1^{er} prairial, et il en fut nommé président le 25 mai. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, il s'attacha au parti directorial, et sortit du corps législatif en mai 1797. Il devint alors commissaire près l'administration du département de la Seine, et fut réélu en 1798 au conseil des Cinq-Cents par le département de l'Oise et par l'assemblée électorale scissionnaire de Paris, qu'il présida. Après le 18 brumaire, Mathieu fut l'un des membres de la commission législative qui, avec celle des Anciens, préparèrent la constitution consulaire. Il entra ensuite au tribunaat, et n'y resta que jusqu'en 1804; mais il fut nommé directeur des droits réunis dans le département de la Gironde. Il passa en 1806 avec la même qualité dans le département de la Marne, où il resta jusqu'en 1812. Il quitta la France en 1816 comme régicide, et rentra après la révolution de 1830. Il s'était retiré à Condat, près Libourne, où il mourut subitement le 31 octobre 1833. M—D j.

MATHIEU DE LA REDORTE (le comte MAURICE-DAVID-JOSEPH), général français, né à Ste-Affrique le 20 février 1768, d'une ancienne famille de protestants du Rouergue, entra au service en 1783 comme cadet dans un régiment suisse de Meuron. Il passa ensuite dans la légion de Luxembourg, servit dans l'Inde et, de retour en France, fit partie du régiment de Royal-dragons et prit part à toutes les campagnes de l'armée du Rhin en 1792 et dans les années suivantes. Il était adjudant général lorsqu'il fut employé en 1798 en Italie, fit la campagne de Rome et de Naples, et mérita le grade de général de brigade à la suite de la prise de Terracine, où il eut un cheval tué sous lui. Le général Mathieu continua de servir en Italie après la reprise des hostilités entre les Napolitains et les Français, et contribua beaucoup à la capitulation de Calvi. Il fut blessé au bras d'un coup de canon, à une reconnais-

sance devant Capoue, et quitta pendant quelque temps le service pour se guérir de cette blessure. Il était encore en Italie quand il reçut les portraits du roi de Naples et du pape de la part de ces deux souverains, comme une marque de leur reconnaissance pour la discipline dans laquelle il avait maintenu les troupes françaises durant leur séjour à Naples et dans l'Etat romain. Elevé le 17 avril 1799 au grade de général de division, il passa, en septembre de la même année, au commandement de la 11^e division, à Bordeaux. En juillet 1803, il alla présider le collège électoral de l'Aveyron. En 1805, il fut employé au corps d'armée du maréchal Augereau, dans le Brisgau, et conclut avec le général Jellachich la capitulation de l'armée autrichienne, qui fut prisonnière. Il servit en 1806 et 1807 dans la campagne de Prusse et de Pologne, fit aussi la guerre d'Espagne, se distingua à Tudela et y fut blessé. Il se courut en 1812 le fort de Balaguer et la ville de Tarragone, et fit lever le siège de cette place. Rentré en France en 1814, il envoya de Blois son adhésion à la déchéance de Napoléon I^{er}. Le général Mathieu, grand officier de la Légion d'honneur depuis 1804, fut fait chevalier de St-Louis en 1814. Employé à Toulouse en 1815, il commanda la 10^e division dans le mois de juin de cette année et se retira ensuite dans sa terre d'Horedorve. Par ordonnance du 9 avril 1817, il fut autorisé à ajouter à son nom propre le surnom de de La Redorte et succéda à la même époque au général Canuel dans le commandement de Lyon. Il fut nommé pair de France dans la fournée des soixante en 1819 (voy. BARTHÉLEMY). Mis en disponibilité en 1823, il mourut en 1833. Mathieu avait épousé une demoiselle Clary, sœur de l'épouse du roi Joseph, et il a laissé un fils. M—D j.

MATHILDE ou MECHTILDE (SAINTE), reine de la Germanie, était fille du comte de Rigelheim, seigneur saxon, l'un des descendants du fameux Witikind. Elevée au monastère d'Erfurt, dans la Westphalie, par son aïeule, qui lui inspira le goût de la lecture et des occupations sérieuses, elle fut mariée fort jeune à Henri I^{er}, surnommé *l'Oiseleur*, qui devint quelques années après roi de la Germanie (voy. HENRI I^{er}). Parvenue au faite des grandeurs, Mathilde ne changea rien à sa vie simple et pieuse. Elle vaquait chaque jour à la prière, à la méditation, et souvent elle quittait en secret son palais pour distribuer aux pauvres le fruit de ses économies. Après la mort de son époux (936), ses deux fils Othon et Henri (1) se disputèrent le trône; Mathilde, par une prédilection trop marquée pour Henri, contribua sans le vouloir à entretenir la division entre les deux frères (2). En faisant la paix, ils se réunirent

(1) Voyez l'article HENRI I^{er}, où l'on trouve les noms des autres enfants de Mathilde. Adnide, Hatterine ou Hedwige, l'une de ses filles fut la mère de Hugues Capet, chef de la troisième race de nos rois.

(2) On raconte que Mathilde et le roi son époux, suivant l'usage de ce temps-là, gardaient la continence les jours marqués

contre leur mère et la dépouillèrent même de son douaire, sous prétexte qu'elle avait dissipé par ses aumônes le trésor de l'Etat : ils rougirent enfin de cette conduite et restituèrent tous ces biens à Mathilde, qui leur pardonna sincèrement. Cette princesse fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Quedlinbourg, où elle se retirait souvent pour goûter les charmes de la solitude; elle y mourut dans de grands sentiments de piété, en 968, le 14 mars, jour où l'Eglise honore sa mémoire. La *Vie de Ste-Mathilde*, écrite par ordre de l'empereur Henri II, son arrière-petit-fils, a été imprimée dans le *Recueil des Bollandistes*, avec des notes du P. Henschenius. W—s.

MATHILDE (SAINTE), reine d'Angleterre, fille de Malcolm, roi d'Ecosse, et de Marguerite, princesse que l'Eglise honore d'un culte particulier, fut élevée dans un couvent et vêtue comme une simple religieuse; mais elle ne prononça jamais des vœux qui lui auraient interdit le retour au monde. Elle fut mariée l'an 1200 à Henri I^{er}, roi d'Angleterre, qui voulut affermir son trône et gagner l'affection de ses sujets en épousant une princesse du sang des anciens souverains. Le peuple vit cette union avec joie; mais Henri, craignant que le séjour de Mathilde dans un couvent où elle avait porté le voile ne laissât quelque prétexte pour attaquer son mariage, fit convoquer un concile dont la décision fut conforme à ses vœux. Mathilde imita les vertus de sa mère : elle joignit à une rare piété une conduite exemplaire et beaucoup de charité envers les pauvres. Elle fonda et dota richement les hôpitaux de Christ et de St-Gilles, à Londres. Cette princesse mourut à Westminster en 1218, le 30 avril, jour où l'on célèbre sa fête, et fut inhumée près de St-Edouard le Confesseur. Elle avait eu de son mariage un fils nommé Guillaume, qui périt malheureusement à la vue des côtes d'Angleterre (voy. HENRI I^{er}), et une fille dont l'article suit. W—s.

MATHILDE, reine d'Angleterre, fille de Henri I^{er}, fut élevée sous les yeux de sa pieuse mère, qui ne négligea rien pour lui inspirer l'amour des vertus chrétiennes. Elle fut mariée l'an 1114 à l'empereur Henri V, et si l'on en croit les historiens contemporains, elle lui porta en dot une somme qui reviendrait à plus de vingt millions de nos francs (1) : mais les écrivains de ce temps-là manquent tous d'exactitude. Devenue veuve en 1125, Mathilde épousa, deux ans après, Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou. Ce mariage, sur lequel les barons anglais n'avaient point été consultés, leur déplut, et ils paraissaient disposés à

se soulever; mais la cour acheta la paix par des sacrifices. Henri, en mourant, institua sa fille son héritière et la fit reconnaître en cette qualité par les grands de l'Etat. Mais Etienne, comte de Boulogne et neveu de Henri, prétendit que le trône ne pouvait appartenir à une femme; et quoiqu'il eût le premier prêté serment de fidélité à Mathilde, il se hâta de passer en Angleterre, gagna le clergé par ses largesses et se fit couronner roi le 27 décembre 1135. David, roi d'Ecosse, leva aussitôt des troupes pour soutenir les droits de Mathilde, sa nièce; mais, battu par Etienne, il accepta les conditions que le vainqueur lui offrit pour avoir la paix. Les sacrifices énormes qu'Etienne avait faits pour s'attacher le clergé et la noblesse rendirent son autorité chancelante : il voulut tenter de la raffermir, mais les moyens qu'il mit en usage achevèrent d'aigrir les esprits. Le clergé surtout, dont il attaquait les prérogatives, se déclara contre lui et prêcha hautement la révolte. L'occasion devenait favorable pour Mathilde; elle rentra dans le royaume, accompagnée par le comte de Gloucester, son frère naturel, qui battit l'armée royale et fit Etienne prisonnier. Peu de jours après, elle fut couronnée par l'archevêque de Cantorbéry (1141) : mais bientôt le caractère altier de la nouvelle reine mécontenta ses partisans; et le clergé, qui l'avait élevée sur le trône, la força d'en descendre. Assiégée par les rebelles dans Winchester, et trahie par le légat, qui feignait d'être resté dans ses intérêts, elle s'estima fort heureuse de pouvoir échapper par la ruse à ses ennemis. La fortune, qui l'avait d'abord favorisée, se déclara contre elle; le comte de Gloucester fut fait prisonnier dans un combat et elle l'échangea contre Etienne, qui vint aussitôt l'assiéger dans Oxford. Tant qu'elle fut soutenue par Gloucester, son parti ne parut pas entièrement abattu; mais ce prince étant mort en 1147, elle repassa en France, où elle mourut deux ans après, laissant de son second mariage un fils qui régna glorieusement sur l'Angleterre sous le nom de Henri II. W—s.

MATHILDE (la comtesse), souveraine de la Toscane et d'une partie de la Lombardie, naquit en 1046. Cette héroïne du moyen âge était née de Boniface III, marquis de Toscane, et de Béatrix sa femme. Une autre fille et un fils de Boniface étaient morts en bas âge; en sorte que Mathilde, à la mort de son père, en 1054, demeura héritière d'un des plus puissants Etats d'Italie. La Toscane, Lucques, Modène, Reggio, Mantoue, Ferrare et peut-être Parme et Plaisance, lui furent soumis; et Mathilde avait une force de caractère, un courage et des talents propres à faire de ses grands moyens le plus grand usage. A la mort de son père, elle n'entra point immédiatement en possession du vaste héritage qu'il lui laissait; elle n'était alors âgée que de huit ans. Sa mère Béatrix conserva l'administration de ses Etats et la partagea même avec son second mari, Godefroi

par l'Eglise pour le jeûne. Cependant un jeudi saint, Henri ayant pris un peu plus de vin qu'à l'ordinaire, obligea la reine à violer cet usage. Il naquit de cette circonstance un second fils nommé Henri, pour lequel Mathilde eut toujours une prédilection singulière. M—D J.

(1) Le roi, pour payer la dot de l'impératrice, imposa une taxe de trois schellings par chaque hyde de terre; coutume nouvelle et onéreuse, qui fut soigneusement observée en pareille occasion par les rois ses successeurs (*Art de vérifier les dates*, t. 1^{er}, p. 800).

le Barbu, duc de Lorraine. Celui-ci mourut en 1070 et Béatrix en 1076 : Mathilde alors régna sans partage. Désormais, toute son existence n'eut qu'un but, celui d'augmenter la puissance du saint-siège : elle consacra pendant sa vie ses forces à servir les papes ; et lorsqu'elle mourut, elle légua ses biens à la chaire de St-Pierre. Quoiqu'elle se fût mariée deux fois, elle se sépara de ses deux époux, qu'elle ne trouva point assez dévoués au saint-siège, et elle se consacra tout entière à la défense des souverains pontifes. Le premier mari de Mathilde, Godefroi *le Barbu*, duc de Lorraine, était fils de son beau-père, Godefroi *le Barbu*, mari de Béatrix. Godefroi avait épousé Mathilde dès l'an 1063. Il exerça, au nom de sa femme, quelque autorité en Toscane et dans les pays de sa domination : cependant on assure que Mathilde avait fait vœu de conserver le célibat dans le mariage, et les deux époux ne vécurent pas longtemps ensemble. Godefroi fut toujours dévoué à l'empereur Henri IV. Son ennemi Robert, comte de Flandre, le fit assassiner au mois de février 1076. Deux mois après, Mathilde perdit aussi sa mère ; et dès lors l'administration ne reposant plus que sur elle, on la vit en même temps orner ses Etats par des édifices magnifiques, des temples, des châteaux, des ponts d'une architecture hardie et singulière, et offrir sa protection puissante à Grégoire VII, qui était alors dans le plus fort de ses démêlés avec Henri IV. Elle reçut ce pape dans sa forteresse inexpugnable de Canossa, près de Reggio ; et c'est là que, le 25 janvier 1077, Henri se soumit à cette pénitence fameuse qui n'a pas fait moins de tort à la mémoire de Grégoire VII qu'à la sienne. L'âme courageuse de la grande comtesse ne se laissait point ébranler par les disgrâces : l'armée qu'elle avait levée pour chasser l'antipape de Ravenne fut défaite le 15 octobre 1080, à la Volta, dans le Mantouan. L'année suivante, Lucques, alors la ville la plus considérable de Toscane, se révolta contre Mathilde. Sienne suivit cet exemple : en 1082, Henri dévasta le Modénais et assiégea inutilement les châteaux forts que la comtesse possédait dans cet Etat. Cependant, au milieu de cet orage, Mathilde continuait à faire passer des secours d'hommes et d'argent au pape Grégoire, consacrant à cette guerre religieuse les trésors des églises, qu'elle rachetait par des concessions de fiefs. A son tour, elle remporta quelques avantages sur l'armée impériale, la surprit à Sorbara dans le Modénais, au mois de juillet 1084, et la mit en déroute. Ensuite, pour fortifier son parti, elle épousa en 1089, Guelfe V, duc de Bavière et petit-fils du marquis d'Este, unissant ainsi contre Henri les deux plus puissantes maisons de l'Italie et de l'Allemagne. A cette époque, Grégoire VII ne vivait plus : les ennemis de ce pape et de la comtesse ont prétendu que l'union intime qui régnait entre eux était de l'amour. Dans l'âme exaltée d'une femme, les sentiments

les plus religieux se confondent quelquefois avec un enthousiasme plus humain. Mais quels que fussent les sentiments de Mathilde, il n'est pas juste d'interpréter sa conduite d'après les assertions de ses ennemis. D'un autre côté, ses partisans ont assuré que dans ce nouveau mariage, comme dans le précédent, elle avait voulu observer la continence. Cependant Henri IV, irrité de cette union, porta la guerre soit en Bavière, soit dans les Etats de la comtesse. Il assiégea Mantoue en 1090, et s'en rendit maître le 12 avril 1091. Dans cette année et la suivante, il prit toutes les forteresses que la comtesse possédait au nord du Pô ; et il porta ensuite la guerre, avec un égal succès, entre le Pô et les Apennins. Dans une diète convoquée par la comtesse à Carpineto, presque tous ses théologiens et tous ses barons l'exhortèrent à faire la paix ; mais un moine de Canossa lui promit des secours du ciel, si elle persévérât dans cette guerre sainte, et Mathilde imposa silence à ses timides conseillers. L'empereur fut en effet obligé de porter ses armes d'un autre côté, et la grande comtesse recouvra bientôt les places fortes qu'elle avait perdues. Dès l'année 1077, Mathilde avait fait une donation de tous ses biens à l'Eglise romaine, ce qui n'avait pas empêché qu'elle ne les assurât ensuite à Guelfe V par son mariage. Mais lorsque Mathilde n'eut plus besoin des secours de son mari, depuis les défaites et la retraite de Henri IV, elle reproduisit cette donation, en disputant à Guelfe les prérogatives qu'elle lui avait accordées. Guelfe, indigné, se sépara de sa femme en 1095. Son père et lui embrassèrent alors le parti de Henri et rendirent à cet empereur de signalés services. Mathilde cependant avait pris la défense de Conrad, le fils rebelle de l'empereur, et elle lui donna la couronne d'Italie ; mais ne sachant souffrir aucun partage dans l'exercice du pouvoir, elle lui fit sentir durement sa dépendance. Le jeune roi vint en Toscane avec l'intention de se venger de Mathilde, et peut-être la guerre allait-elle éclater entre eux, lorsqu'il mourut subitement à Florence, au mois de juillet 1101. Les ennemis de la comtesse l'accusèrent de l'avoir fait empoisonner par son médecin. L'acte de la première donation que Mathilde avait faite de ses biens à l'Eglise romaine, du vivant de Grégoire, s'était égaré ; elle le renouvela dans sa forteresse de Canossa, le 17 novembre 1102. Cette donation, qui a servi de titre à l'Eglise romaine dans ses prétentions sur la Lombardie, n'avait pour objet que les biens allodiaux : ainsi, elle était absolument illégale, les fiefs de l'Empire ne pouvant être donnés par le feudataire, surtout à cette époque reculée, où la succession des enfants eux-mêmes était subordonnée au bon plaisir de l'empereur. La déposition et la mort de Henri IV parurent délivrer Mathilde de toute crainte de la part des Allemands : Henri V lui témoignait un grand respect ; cependant, lorsque cet empereur passa en Italie en

1110, elle ne voulut point se rendre à sa cour, mais elle lui envoya des ambassadeurs, qui lui jurèrent, au nom de la comtesse, fidélité envers et contre tous, le saint-siège seul excepté. En 1111, Henri lui rendit une visite dans sa forteresse de Bibianello, près de Reggio : et ils s'entretinrent ensemble en allemand, car la comtesse parlait très-bien cette langue, ainsi que plusieurs autres. Cependant elle avait recouvré les villes et les châteaux perdus pendant les précédentes guerres, et Ferrare était rentrée en son pouvoir dès l'an 1102. Elle reprit Mantoue en 1114 ; mais ce fut le dernier de ses hauts faits. Cette princesse mourut le 24 juillet 1125, et son corps fut enseveli dans le couvent de St-Benoît de Polirone, près de Mantoue, qu'elle s'était plu à combler de bienfaits. En 1635, le pape Urbain VIII le fit transporter à Rome, dans la basilique du Vatican (*Voy. Mansi, Memorie della gran-contessa Matilda, da Fr. M. Fiorentino, edit. 11, con molti documenti, Lucca, 1756, in-4°*). S. S—1.

MATHILDE (CAROLINE), reine de Danemarck, que ses malheurs ont rendue si célèbre, était le neuvième et dernier enfant de Frédéric-Louis, prince de Galles (1), père de George III, roi d'Angleterre. Elle vint au monde le 11 juillet 1751, quatre mois après la mort de son père. A l'âge de quinze ans, elle épousa Christian VII, roi de Danemarck, son cousin germain (2), et parut à la cour de Copenhague en 1766, avec tous les avantages de la beauté et de l'éducation la plus soignée : ses manières affables et enjouées lui gagnèrent tous les cœurs. La reine douairière Julie-Marie, sa belle-mère, lui montra seule beaucoup de froideur. Cette princesse avait espéré que le roi, dont la constitution était faible et délicate, ne se marierait jamais et qu'il laisserait sa couronne au prince Frédéric, seul enfant qu'elle eût du second mariage de Frédéric V. Elle vit donc avec un secret dépit l'arrivée de Mathilde qui, en lui faisant craindre pour l'avenir un héritier du trône, allait détruire l'influence qu'elle avait exercée jusqu'à ce moment sur les volontés de Christian. De là cette profonde haine qui s'augmenta encore en 1768, par la naissance du prince royal Frédéric VI, depuis roi de Danemarck. La jeune reine était à peine accouchée, que son époux la quitta pour voyager dans différentes parties de l'Europe (3). Pendant six mois que dura son absence, Mathilde vécut très-retirée, résidant au château de Fridericksborg, où elle se conduisit d'une manière irréprochable.

(1) Mathilde-Caroline était petite-fille de l'infortunée Sophie, princesse de Zell (*voy. BRUNSWICK-LUNEBOURG-ZELL*).

(2) Christian VII était né du premier mariage de Frédéric V, roi de Danemarck, avec Louise, fille de George II, roi d'Angleterre. Frédéric V avait épousé en secondes nocces Julie-Marie, fille de Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Wolfenbutel ; il eut un seul fils nommé Frédéric.

(3) Un homme obscur était à la suite de Christian : c'était Struensee, que le comte de Rantzau avait placé auprès de lui comme son médecin ordinaire, et qui commença, par son esprit et par ses attentions, à s'insinuer dans la confiance de son jeune maître.

Uniquement occupée de son enfant, elle se tint éloignée des intrigues et ne montra aucun désir de se mêler des affaires de l'Etat (1). Christian, de retour dans sa capitale (janvier 1769), négligea Mathilde et abandonna les rênes du gouvernement au comte de Bernstorff et aux deux comtes de Holck. La jeune reine, sensible et fière, éprouva un ressentiment très-vif de cet abandon ; cependant elle dissimula et fit tous ses efforts pour regagner le cœur de son époux. Sans cesse occupée de ce qui pouvait lui plaire, et s'étant aperçue de quelque changement dans son esprit envers le jeune comte de Holck, son favori, elle crut enfin voir qu'il préférait Struensee ; et, dès lors, elle fit taire les préventions qu'elle avait d'abord conçues contre ce médecin, et, lui trouvant de l'esprit et de la pénétration, elle voulut se l'attacher. Struensee, qui joignait à ces deux qualités une très-belle figure, de l'ambition et beaucoup d'audace, alla au-devant des vœux de Mathilde. La princesse, dont il s'appliqua à gagner les bonnes grâces, excitée par lui, osa faire l'essai de ses forces, et tenta la complaisance de Christian pour le projet en apparence fort indifférent d'un voyage dans le Holstein. Les ministres s'y opposèrent, et Mathilde l'emporta. Struensee, qui, pour éviter de se rendre suspect, affectait l'indifférence et l'amour des plaisirs, fut de ce voyage. Ils avaient cherché à le prévenir en éloignant ce nouveau favori, mais il déjoua leurs intrigues ; il y prépara avec beaucoup d'adresse la chute des ministres et profita habilement de l'inoculation du prince royal (2) pour se faire nommer conseiller des conférences et lecteur du roi. Lorsque la cour fut revenue à Copenhague, on s'aperçut bientôt de l'influence de Struensee : Brandt, son ami, obtint la place de directeur des spectacles de la cour, et le comte de Holck, qui l'occupait, fut ouvertement disgracié, ainsi que sa sœur et d'autres partisans des ministres. Quelques-uns de ces derniers furent aussi remplacés ; et l'année 1770, qui les vit tous disparaître, se termina par une révolution qui changea sans secousse la forme du gouvernement, délivra la jeune reine de l'influence de ses ennemis et plaça toute l'autorité entre ses mains, ou plutôt dans celles de Struensee (3). Ce dernier fut anobli, reçut le titre de comte et fut déclaré ministre secret du cabinet, titre nouveau qui lui donnait un pouvoir sans bornes (4). Les opérations de Struensee dans le

(1) Pour se rendre agréable à la nation, Mathilde se livra à l'étude de la langue danoise, et parvint en peu de temps à la parler.

(2) Pendant tout le temps de la maladie du jeune prince, Struensee ne le quitta pas un seul instant ; et comme la reine, qui aimait tendrement son fils, était toujours au chevet de son lit, Struensee profita de cette occasion pour s'insinuer de plus en plus dans les bonnes grâces de Mathilde.

(3) Mathilde avait obtenu du roi qu'il ne travaillerait plus avec les ministres. Ils se bornaient à apporter leurs portefeuilles, qui leur étaient ensuite rendus avec la décision du monarque sur chaque objet ; et cette décision était l'ouvrage de Struensee.

(4) Ce pouvoir était, dit-on, porté au point que Christian avait donné l'ordre d'obéir en tout à Struensee, sur sa seule signature, quand bien même la sienne ne s'y trouverait pas.

gouvernement furent d'abord neuves, étendues, grandes et audacieuses (*voy. STRUENSÉE*) ; mais il ne sut pas ménager l'esprit de la noblesse et tenir une conduite assez circonspecte dans ses relations avec la reine. Des soupçons furent d'abord adroitement semés par la reine douairière, qui les détestait l'un et l'autre, et la liberté indéfinie de la presse, que Struensée avait eu l'imprudence d'accorder (1), servit à les propager et à répandre dans le public toutes sortes de calomnies sur son intimité avec Mathilde et sur l'esclavage dans lequel on tenait le roi. La prudence et la fermeté, qui, dès le début de Struensée, avaient accompagné tous les actes de son ministère, parurent l'abandonner vers la fin de 1771. Des soulèvements partiels, qu'il eût été facile de réprimer, ne furent apaisés que par des concessions qui avilirent l'autorité royale, et firent dès lors présager la chute de ceux qui en étaient les dépositaires. Aucune des précautions que la prudence la plus commune aurait dû prescrire n'était prise pour empêcher les effets de la jalousie et des sentiments haineux de la reine douairière. Cette princesse profitait de toutes les fautes de Struensée et de Mathilde pour augmenter le nombre de ses partisans et préparer la ruine de ses ennemis. Dans les premiers jours de janvier 1772, la cour, qui depuis quelque temps résidait à la campagne, se rendit dans la capitale. Ce fut le 17 de ce mois qu'à la suite d'un bal masqué, auquel avait assisté toute la famille royale, la reine douairière, accompagnée du prince Frédéric, du comte de Rantzau et du colonel Koller, dont le régiment montait la garde au château ce jour-là, pénétra dans la chambre du roi, le réveilla en sursaut et le força de signer l'ordre d'arrêter Mathilde et Struensée. On ne parvint à l'y déterminer qu'en lui persuadant que sa vie n'était pas en sûreté et qu'on voulait le forcer d'abdiquer. Rantzau se rendit dans la chambre de la reine, vers quatre heures du matin, pour lui signifier l'ordre de son arrestation. Cette princesse était encore endormie, et elle eut à peine le temps de se jeter à bas de son lit ; on la trouva debout, les pieds nus et n'ayant qu'un seul jupon dont elle s'était enveloppée à la hâte. Elle refusa d'obéir avant d'avoir vu Christian et fit de violents efforts pour sortir de son appartement. Après une vive résistance, elle fut transportée dans un carrosse, qui la conduisit au château de Kronembourg. Pendant la route, elle montra une grande fermeté, ne versa pas une larme et ne rompit le silence que pour dire au major de dragons qui était dans sa voiture l'épée à la main : « Je ne croyais pas, monsieur, faire connaissance avec vous de cette manière. » En apercevant Kronembourg, où elle avait été plusieurs fois se promener, elle s'écria : « Mon roi m'abandonne ! » Dès qu'elle

fut arrivée, elle se promena un moment dans la chambre qui lui avait été destinée et se jeta dans un fauteuil en versant un torrent de larmes. Pendant trois jours, elle refusa de prendre aucune espèce de nourriture et ne céda qu'à l'idée qu'on lui présenta qu'elle devait se conserver pour ses enfants (1). L'arrestation de la reine, de Struensée et de leurs partisans, avait été suivie du déplacement de toutes les autorités qui leur étaient dévouées. Un nouveau conseil fut organisé, et bientôt Julie-Marie disposait de toute la puissance. Elle s'en servit pour presser le jugement de ses adversaires : Struensée, interrogé le 25 février par une commission d'inquisition, hésita longtemps et fit enfin des déclarations qu'on interpréta ensuite contre la reine. Celle-ci parut à son tour le 9 mars devant quatre commissaires nommés par le roi ; et l'on profita des aveux arrachés à Struensée pour la déterminer à implorer la clémence de Christian. Cette scène terrible, qui dura trois heures, fit une telle impression sur l'infortunée prisonnière, qu'elle s'évanouit et tomba dangereusement malade à la suite de l'interrogatoire. Les médecins crurent devoir la faire saigner ; et ses ennemis profitèrent de cette circonstance pour répandre mille bruits absurdes sur son état. La procédure contre cette princesse fut tout à fait distincte de celle qui s'instruisait en même temps contre Brandt et Struensée. Afin de montrer quelque impartialité, les ennemis de Mathilde formèrent, le 23 mars 1772, pour prononcer sur son sort, un *consistoire* de trente-cinq personnes choisies dans les différents ordres de l'Etat ; et, pour leur donner plus de liberté, ces juges ainsi que les avocats furent déliés du serment de fidélité. L'avocat du roi, à la suite d'un long plaidoyer, conclut à ce que la reine fût déchue de son mariage, et que le roi eût la faculté d'en contracter un nouveau. Le défenseur de Mathilde ayant demandé du temps pour réunir ses moyens, ne put obtenir que dix jours ; et, lorsque le délai fut expiré, il présenta sa défense. La grande commission, après plusieurs séances fort longues, s'assembla de nouveau le 6 avril 1772, et, au bout de cinq heures de délibération, déclara la reine coupable d'adultère et prononça le divorce, sans la priver toutefois du titre de reine ni des distinctions qui y sont attachées. Ce jugement, soumis à la sanction du roi, fut approuvé par lui et signifié à Mathilde le 9 avril par le chef de la justice, en présence du gouverneur de Kronembourg (2). La conduite du ministère anglais varia beaucoup pendant le cours de ce célèbre et scandaleux procès ; il laissa d'a-

(1) Mathilde avait mis au monde une princesse le 17 juillet 1771.

(2) En mai 1772, on imprima en Danemarck, avec *privilege*, les jugements rendus contre Brandt et Struensée, sans faire aucune mention de ce qui s'était passé entre ce dernier et la reine. Ce fut à peu près à la même époque qu'on répandit que Christian, par une disposition testamentaire, remise cachetée à toutes les cours et tribunaux, avait exclu formellement Mathilde de la régence, dans le cas où il viendrait à mourir avant elle.

(1) Il fit rendre, en 1771, une ordonnance contre la licence de la presse ; mais cette mesure tardive ne put réparer le mal qui avait été fait.

bord entrevoir qu'il ne désapprouverait pas une séparation de corps, mais qu'il ne voulait point de divorce. Il n'insista plus ensuite sur ce point essentiel, et se borna à demander que la reine fût traitée avec les égards dus à sa naissance, et qu'on lui accordât tous les adoucissements dont ses malheurs étaient susceptibles. Quoi qu'il en soit, après la prononciation du divorce et le supplice de Brandt et de Struensée (28 avril), on adoucit un peu les rigueurs de la détention de Mathilde : elle obtint la permission de se promener dans l'intérieur du château qui lui servait de prison, et même sur les remparts ; et elle put recevoir la visite de M. Keith. Ce ministre d'Angleterre lui offrit, d'après l'ordre de son souverain et avec l'autorisation du roi de Danemarck, une retraite honorable dans l'électorat d'Hanovre. Mathilde s'embarqua d'Elseneur le 30 mai, et le 5 du mois suivant, elle arriva à Stade, sous l'escorte de deux frégates et d'un senaut anglais. En quittant le Danemarck, cette princesse sentit qu'elle se séparait pour toujours de ses enfants qu'elle aimait avec idolâtrie, et elle pressa longtemps sa fille sur son cœur en l'arrosant de ses larmes. Elle jeta ensuite un cri douloureux lorsqu'on l'arracha de ses bras et demanda à partir sur-le-champ, en disant d'une voix émue : « Je « n'ai plus rien à faire dans ce pays. » Sa maison danoise l'accompagna jusqu'au lieu du débarquement ; et là elle fut remplacée par les gens que le roi d'Angleterre lui avait envoyés. Par les ordres de ce prince, Mathilde fut traitée comme une reine d'Angleterre pendant tout le temps qu'elle résida dans le Hanovre. Après un court séjour à Goordec, ancien château du feu roi George I^{er}, elle fut conduite à Zell, qui devint sa résidence jusqu'à sa mort, arrivée dans la nuit du 10 au 11 mai 1775, à la suite d'une fièvre pourprée qui l'enleva à l'âge de 24 ans, après une maladie de peu de jours (1). Pendant son séjour à Zell, Mathilde employa tout son temps à cultiver les arts et à soulager les malheureux ; aussi était-elle adorée de tous les habitants. Wantant consacrer le souvenir des sentiments qu'elle leur avait inspirés, l'assemblée des états adopta, le 10 juin, la résolution de présenter une requête au roi d'Angleterre, pour obtenir la permission d'ériger un monument en son honneur. « Les malheurs « non mérités sous lesquels cette jeune reine succomba, disaient-ils, n'ont servi qu'à la rendre « d'autant plus intéressante et d'autant plus respectable. » On ignore si ce monument a été élevé. Belle, jeune et sans expérience, n'ayant aucun guide qui pût la diriger au milieu d'une cour corrompue et livrée à toutes sortes d'intrigues, Mathilde ne mit pas dans ses démarches toute la circonspection que sa position exigeait. Délaissée par son époux, entourée d'ennemis qui

cherchaient à lui tendre des pièges, elle voulut se créer un appui ; et, pour son malheur, elle jeta les yeux sur Struensée, qui l'entraîna au delà des bornes que la prudence et le soin de sa propre réputation lui commandaient. Sa conduite fut sans doute légère et inconséquente ; mais peut-on assurer qu'elle ait été aussi coupable que ses ennemis ont voulu la représenter ? On pourrait en douter, en considérant que son mari entretenait une correspondance avec elle pendant qu'elle était retirée à Zell, et qu'il paraîtrait avoir conçu le projet de la rétablir sur le trône, si sa mort ne l'en eût empêché (*voy. CHRISTIAN VII*). Parmi les ouvrages où l'on a parlé des malheurs de cette princesse, nous citerons : 1^o *Mémoires d'une reine infortunée*, etc., d'abord publiés en anglais et traduits en français, Londres, 1766, 1 vol. in-12. L'auteur attribue à Mathilde une *Notice* sur la princesse Sophie de Zell, sa grand-mère, et des *Aperçus* sur les Anglais, les Danois et les Français. L'authenticité en est fort douteuse. 2^o *Mémoires authentiques et intéressants, ou Histoire des comtes Struensée et Brandt*, édition faite sur le manuscrit tiré du portefeuille d'un grand, Copenhague et Bruxelles, 1789, 1 vol. in-8^o, en français ; 3^o *Mémoires historiques et inédits sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède pendant les années 1770, 1771, 1772*, etc., par feu l'abbé Roman, témoin oculaire, Paris, 1807, 1 vol. in-8^o, en français ; 4^o les *Cours du Nord, ou Mémoires originaux sur les souverains de la Suède et du Danemarck, depuis 1766*, en anglais, par John Brown ; traduit en français par M. Cohen, Paris, 1819, 3 vol. in-8^o. Quoique cet ouvrage paraisse n'avoir été entrepris que dans le but de répandre sur plusieurs souverains du Nord de grossières calomnies, on doit convenir qu'il renferme quelques faits curieux et vrais, et que l'auteur a puisé souvent dans de bonnes sources. Presque tous les journaux français en ont parlé avec mépris, et la gazette suédoise (*l'Ami de la vérité*) fut supprimée en mars 1820, pour en avoir rendu compte et avoir rapporté des assertions injurieuses à la reine Mathilde. Z.

MATHIOLE. *Voyez* MATTHOLE.

MATHON DE LA COUR (JACQUES), né à Lyon en 1712, fut membre de l'académie de cette ville, et s'y acquit une certaine réputation dans les mathématiques. L'Académie des sciences de Paris avait proposé pour le sujet du prix de 1753 la question suivante : *Quelle est la manière la plus avantageuse de suppléer à l'action du vent dans les grands vaisseaux* ? Mathon de la Cour partagea l'accessit avec le célèbre Euler : le prix fut remporté par Daniel Bernoulli. L'Académie reconnut dans le mémoire de Mathon de la Cour des vues ingénieuses et utiles, et le fit insérer, ainsi que celui d'Euler, dans le huitième volume du Recueil des pièces qui ont remporté les prix. En 1762, il publia ses *Eléments de dynamique et de mécanique*, qui, à cette époque, pouvaient être

(1) Elle avait gagné cette maladie en bravant tous les dangers pour porter elle-même des secours à un de ses domestiques, qui en était atteint.

lus avec intérêt après la *Dynamique* de d'Alembert; voici le jugement qu'en portait Fontaine dans une lettre qu'il écrivait à l'auteur en 1764 : « J'ai lu l'ouvrage de mécanique que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, que j'ai trouvé « très-bien fait : vous verrez que j'ai conçu les « choses d'une autre manière que vous; mais je « les ai conçues aussi différemment de Newton. « On ne s'égare point quand on a bien dans sa « tête la métaphysique du sujet que l'on traite, « de quelque façon qu'on l'envisage. » Mathon de la Cour a aussi publié un plan pour l'intelligence des chapitres 45 et 48 d'Ezéchiel, accompagné d'un *Commentaire littéral*, imprimé dans le *Journal des savants*, août 1759. Cet ouvrage est un commentaire sur le partage de la terre sainte, dont il est parlé dans le prophète Ezéchiel. Ménochius, dom Calmet et autres auteurs ont donné sur ce sujet des plans assez peu intelligibles : celui de Mathon de la Cour, plus conforme au texte, est appuyé sur beaucoup de recherches hébraïques. Les autres ouvrages de cet auteur sont : 1^o *Lettre sur le Parallèle de la physique de Newton et de celle de Descartes*, par le P. Castel, et autres morceaux (imprimés dans le *Journal de Trévoux*, de 1744 et 1745). 2^o *Essai du calcul d'une machine mue par la réaction de l'eau* (imprimé dans le *Journal de physique*, tomes 5 et 6). Mathon de la Cour mourut à Lyon en 1770, fort regretté de ses amis et des savants dont sa fortune lui donnait les moyens d'être le protecteur.

B—L—T.

MATHON DE LA COUR (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, et beau-frère du poète Lemierre, né à Lyon en 1738, alla terminer ses études à Paris, se lia avec les artistes les plus distingués, et apprit dans leurs ateliers à juger du mérite de leurs productions. Admis dans les cercles les plus brillants de la capitale, il s'y fit remarquer par sa douceur, sa politesse et la variété de ses connaissances. Il remporta, en 1767, un prix à l'Académie des inscriptions, par un Mémoire sur la législation de Lycurgue; et trois ans après, l'académie de Rouen couronna un de ses discours. La mort de son père l'ayant obligé de revenir à Lyon, il s'occupa de réaliser différents projets qu'il avait formés pour y encourager la culture des arts (*voy.* NONNOTTE). Il cherchait à découvrir les jeunes gens qui annonçaient des dispositions pour le dessin, les aidait de ses conseils et de sa bourse, et leur facilitait le moyen de se faire connaître en leur procurant un local convenable pour y exposer leurs productions. Mathon fut l'un des fondateurs de la société philanthropique de Lyon, et il établit dans cette ville un lycée dans lequel, à l'imitation de l'Athénée de Paris, d'habiles professeurs enseignaient les langues et les sciences. La fortune de Mathon appartenait tout entière aux malheureux, et quand ses revenus ne lui suffisaient pas, il empruntait pour donner. Pressentant la nécessité d'une ré-

forme dans l'administration des finances de l'Etat, il indiqua les moyens de l'opérer sans secousse; et après la convocation des états généraux, il publia quelques écrits sur les principaux objets dont cette assemblée devait s'occuper. Mais la rapidité des événements lui montra que tout conseil devenait inutile, et il se condamna au silence le plus absolu. Il ne voulut point abandonner ses concitoyens, exposés aux horreurs d'un siège, et partagea tous leurs dangers. Après la prise de Lyon, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire. Dorfeuille, qui le présidait, s'adressant à Mathon, lui dit : « Tu étais noble, tu n'as « pas quitté Lyon pendant le siège : lis le décret; « tu peux prononcer toi-même sur ton sort. — Il « est sûr, répondit froidement Mathon, que cette « loi m'atteint, et je saurai mourir. » Il marcha à l'échafaud avec le calme de l'innocence, au mois d'octobre 1793. On a de lui : 1^o *Lettres sur l'inconstance*, à l'occasion de la comédie de *Du puis et Desronais*, par Collé, Paris, 1763, in-12; 2^o *Lettres sur les peintures, sculptures et gravures exposées au Salon*, ibid., 1763, 65 et 67, trois parties in-12. Elles offrent, suivant M. Delandine, le modèle d'une critique polie et judicieuse. 3^o *Orphée et Eurydice*, opéra traduit de l'italien de Casalbige, ibid., 1765, in-12; 4^o *Dissertation sur les causes et les progrès de la décadence des lois de Lycurgue*, ibid., 1767, in-8^o, couronnée par l'Académie des inscriptions. « Il est surprenant, dit Mathon, que personne n'ait encore entrepris de donner une histoire complète des Lacédémoniens. Je hasarderai peut-être quelque jour d'en publier une, et j'ai commencé à en rassembler les matériaux. » Cet ouvrage n'a point paru. 5^o *Discours sur le danger de la lecture des livres contre la religion*, ibid., 1770, in-8^o; couronné par l'académie de la Conception, à Rouen; 6^o *Lettres sur les rosiers*, 1781, in-12; 7^o *Testament de Fortuné Ricard, maître d'arithmétique*, Paris, 1785, in-8^o, inséré dans les *Tablettes d'un curieux*, tome 1^{er}, et traduit en anglais. Badinage ingénieux dans lequel l'auteur a pour but de démontrer que les plus faibles économies peuvent avoir des résultats extraordinaires : on l'a comparé à la *Science du bonhomme Richard*; mais le pamphlet de Franklin, qui a d'ailleurs le mérite de l'originalité, est bien supérieur (*voy.* FRANKLIN). 8^o *Discours sur les meilleurs moyens de faire naître et d'encourager le patriotisme dans une monarchie*, ibid., 1788, in-8^o; couronné par l'Académie de Châlons-sur-Marne. Mathon y distingue l'amour de la patrie, du patriotisme. L'amour de la patrie n'est, selon lui, que l'attachement au sol où l'on est né; mais le patriotisme suppose l'abnégation de tout intérêt personnel, et la volonté de se sacrifier à l'intérêt public. 9^o *Collection des comptes rendus concernant les finances de France depuis 1758*, Lausanne, 1788, in-4^o. Mathon fut l'un des rédacteurs de l'*Almanach* et ensuite du *Journal de Lyon*, qu'il a enrichi d'une grande quan-

tité de recherches intéressantes et de pièces fugitives; il a été, avec Sautreau de Marsy, son ami, l'un des premiers éditeurs de l'*Almanach des Muses* (voy. SAUTREAU DE MARSY) : il a travaillé pendant quelque temps au *Journal de musique*, depuis juillet 1764 jusqu'en août 1768, et au *Journal des dames*. Enfin l'on trouve beaucoup de pièces de cet estimable écrivain dans les recueils manuscrits de l'Académie de Lyon, dont il a été l'un des membres les plus laborieux. W—s.

MATHOS, l'un des chefs des mercenaires révoltés contre Carthage, Africain d'origine, servit d'abord en Sicile dans les troupes carthaginoises. A la paix qui termina la première guerre punique, il excita les mercenaires à la révolte et au pillage. Pour rendre tout accommodement impraticable, cet homme fit massacrer Giscon, que le sénat avait envoyé en députation aux rebelles pour les apaiser; il remplit ensuite les troupes de fureur contre les Carthaginois, envers qui elles commirent des cruautés inouïes. Cet instigateur audacieux et cruel se vit bientôt à la tête d'une armée de 70,000 hommes; il assiégea Utique et Hippacra, conjointement avec Spendius, son collègue, poussa vigoureusement ces deux sièges, s'empara de l'isthme qui joignait au continent de l'Afrique la presqu'île où Carthage était située, et fit trembler cette capitale. Ce fut lui qui donna l'ordre de crucifier, par représailles, Annibal, général carthaginois, qui était tombé en son pouvoir. Mais pressé par Amilcar, et attiré dans une embuscade, forcé de hasarder une action décisive où son armée fut taillée en pièces, il se sauva dans une ville voisine, fut pris, conduit à Carthage, servit d'ornement au triomphe du vainqueur, et expia, par une mort ignominieuse et cruelle, ses trahisons et ses forfaits, l'an 238 avant J.-C. B—p.

MATHULON, médecin, né à Lyon vers la fin du 17^e siècle, n'est connu que par sa ridicule prétention d'avoir trouvé la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel. Il annonça cette double découverte dans les journaux de 1726; et il se croyait si sûr de son fait, qu'il offrit de parier dix mille francs que personne ne viendrait à bout de renverser ses calculs : il avertit en même temps le public qu'il avait consigné mille écus chez un notaire pour celui qui démontrerait qu'il s'était trompé. Fr. Nicole, de l'Académie des sciences, n'eut pas de peine à lui faire voir son erreur, et Mathulon en convint de bonne foi; mais il chercha à se dispenser de payer la somme qu'il avait perdue, et que Nicole abandonnait à l'Hôtel-Dieu de Lyon : les administrateurs le poursuivirent, et il fut condamné à payer mille écus aux pauvres. Il paraît que cette leçon le corrigea et qu'il renonça dès lors à faire parler de lui. On cite de Mathulon : 1^o *Explications nouvelles des mouvements de l'univers, accompagnées de démonstrations par le jeu de différentes machines qui les*

imitent, Paris, 1723, in-4^o. L'auteur y décrit plusieurs machines à feu de son invention, auxquelles il donne le nom de *Mouvement perpétuel*. Il présenta cet ouvrage à l'Académie des sciences, qui en ordonna le renvoi à des commissaires. Dans leur rapport, ces derniers se contentèrent de faire quelques observations très-modérées, mais qui choquèrent un homme aussi vain que l'était Mathulon; il publia en conséquence : 2^o *Réponses aux observations faites sur divers endroits d'une brochure qui a pour titre : Explications nouvelles, etc.*, ibid., 1726, in-4^o; 3^o *Essai de géométrie et de physique*, ibid., 1726, in-4^o. C'est dans cette brochure qu'il annonce la double découverte dont on a parlé. Montucla, dans son *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle*, ne dit que deux mots de la solution de Mathulon (p. 228) : mais le procès qu'elle excita donna lieu à Nicole de traiter la question d'une manière plus générale; et il publia sa Méthode pour découvrir l'erreur de toutes les prétendues solutions du fameux problème de la quadrature du cercle, insérée dans l'*Hist. litt. de l'Europe* (novembre 1727, p. 193-222), d'après le *Journal des savants*, de novembre 1727. W—s.

MATHUSALEM, l'un des premiers hommes, dont la Genèse renferme brièvement l'histoire, s'élève au milieu des patriarches des anciens jours, comme ayant reçu le don de la vieillesse la plus reculée; et chez tous les peuples où les traditions bibliques sont en honneur, son nom est devenu proverbial pour désigner une longévité remarquable. Il était fils d'Hénoch, et fut père de Lamech, qui donna le jour à Noé. Pendant la durée de sa longue carrière, il vit s'écouler la plupart des siècles antérieurs au déluge, et mourut environ un an avant l'époque à laquelle on rapporte le plus généralement cette catastrophe, c'est-à-dire vers l'an du monde 1656 (2379 avant J.-C.); il entra alors dans sa 969^e année. La ressemblance des noms expose à le confondre avec Mathusaël, qui eut aussi un Lamech pour fils; mais il serait d'autant moins excusable d'être induit en erreur par cette homonymie imparfaite, que Mathusaël était un arrière-petit-fils de Caïn, et qu'au contraire Mathusalem appartenait à la race de Seth, qui, comme le juste Abel, avait trouvé grâce devant Dieu. F—r..

MATIGNON (JACQUES GOYON DE), maréchal de France, d'une ancienne et illustre famille de Bretagne, naquit à Lonlay en Normandie, le 26 septembre 1525. Il n'avait que six mois lorsqu'il perdit son père; mais Anne de Silly, sa mère, femme d'un rare mérite, prit soin de son éducation, qui fut supérieure, sous le rapport des études, à celle que les gentilshommes recevaient alors. Placé comme enfant d'honneur près du Dauphin, depuis Henri II, il fit ses premières armes sous ce prince à la prise des Trois-Evêchés; il se signala en 1552 aux sièges de Montmédi, de

Roisemars et d'Ivoy, obtint une compagnie de cheval-légers avec laquelle il se jeta dans Metz, assiégé par les Impériaux (*roy. François*, duc de GUISE), et parvint à s'échapper de Hesdin; mais moins heureux à la bataille de St-Quentin, où il combattit vaillamment, il resta au nombre des prisonniers, et ne recouvra sa liberté qu'après la paix de Cateau-Cambresis. Tous les grands étaient alors partagés entre le duc de Guise et le connétable de Montmorency; Matignon ne voulut se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre : il ne vit jamais en France que le roi, n'eut d'autre but que d'affermir son autorité contre les factions, et cette conduite, la seule qui fût digne d'un homme d'honneur, était aussi la plus sage. Elle lui mérita plus tard la réputation d'un grand politique. La reine Catherine de Médicis lui accorda sa confiance et le fit nommer lieutenant général de la basse Normandie : il eut la commission d'examiner de près les démarches des protestants, dont le nombre s'accroissait chaque jour; et il les maintint calmes en accueillant leurs plaintes et leur rendant une exacte justice. Il contribua, en 1562, à la prise de Blois, de Tours et de Poitiers. L'année suivante, il sauva le château de Falaise, vivement pressé par les Anglais, qu'il mit en déroute; et en 1567, il eut part à la réduction de Rouen. La même année il empêcha d'Andelot d'opérer sa jonction avec le prince de Condé, avant la bataille de St-Denis, et, par cette manœuvre, sauva Paris, dont la prise eût pu avoir des conséquences importantes. Il se signala encore en 1569, aux combats de Jarnac, de la Roche-Abeille et de Moncontour. Non moins généreux que brave, il ne voulut point laisser assassiner les protestants, qu'il combattait : ceux d'Alençon et de St-Lô lui eurent l'obligation d'échapper aux ordres barbares arrachés à un jeune prince (*roy. CATHERINE DE MÉDICIS, CHARLES IX, COLIGNY*); et il mérita ainsi la reconnaissance de ses ennemis. Matignon assiégea, en 1574, le malheureux Montgomery dans Domfront, le fit prisonnier, le traita pendant sa captivité avec beaucoup d'égards et tenta vainement d'adoucir la reine, qui avait résolu sa mort (*roy. MONTGOMERY*). Il pacifia, sans répandre une goutte de sang, la Normandie soulevée contre la régente; Henri III le récompensa de ce service éminent en le confirmant dans la place de lieutenant général. Il fut élevé en 1579 à la dignité de maréchal, et compris dans la première promotion des chevaliers de l'ordre du St-Esprit. Il obtint l'année suivante le commandement de l'armée en Picardie, et réduisit cette province sous l'autorité royale. Nommé en 1585 lieutenant général dans la Guienne, il s'empara par artifice du château Trompette, renvoya le commandant, ligueur déterminé, et, par ce moyen, sauva Bordeaux des horreurs de la guerre civile. Il continua de faire la guerre aux protestants, et

leur enleva plusieurs places. Il secourut Brouage, et il eût sans doute prévenu la défaite de Coutras, si le duc de Joyeuse l'eût attendu pour engager le combat (*roy. JOYEUSE*). Il battit encore le roi de Navarre à Nérac, en 1588, et il l'obligea d'évacuer le Quercy; mais après la mort de Henri III, Matignon fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV pour son souverain légitime : il lui écrivit pour le presser de rentrer dans la communion romaine; en attendant ce moment qu'il hâtait de tous ses vœux, il contraignit une flotte espagnole à s'éloigner des côtes de la Guienne, et conserva cette belle province sous l'autorité royale. Matignon représenta le connétable au sacre de Henri IV, et il entra dans Paris avec ce prince à la tête des bandes suisses. Cet illustre guerrier ayant eu peu de temps après la douleur de perdre son fils aîné, jeune homme de la plus grande espérance (1), il se retira dans son château de Lesparre, où il mourut le 27 juin 1597, à l'âge de 72 ans. « Il venait, dit Brantôme, de se mettre à table pour souper, et, mangeant d'une gelinotte, il se renversa tout à coup sur sa chaise tout roide mort, sans rien remuer. » Ses restes furent transportés dans sa terre de Thorigni, en Normandie, où l'on voyait son tombeau en marbre. Il avait eu, de son mariage avec une demoiselle de la maison du Lude, cinq enfants, dont plusieurs occupèrent des emplois distingués. (*Voy. sa généalogie dans Moreri.*) C'était, dit encore Brantôme, « le capitaine le mieux né et acquis à la patience que j'aie jamais vu, et très-habile. Il est mort le plus riche gentilhomme de France, car de dix mille livres de rente qu'il avait quand il alla en Guienne, il en acquit cent mille en douze ans de temps qu'il en a été gouverneur. » Comme Matignon passait pour un homme d'une probité parfaite, et qu'on ne devinait pas la source de ses richesses, le peuple en conclut qu'il avait fait un pacte avec le diable. Brantôme rapporte à cet égard des détails très-plaisants. (*Voy. les Vies des grands capitaines français, discours 84.*) On peut consulter encore l'*Histoire* de Jacques de Matignon, etc., par de Callière, Paris, 1661, in-fol., et sa *Vie* par d'Auvigny, dans le tome 12 des *Vies des hommes illustres de la France*. Son portrait a été gravé par Lochon, 1660, in-4°. On le trouve aussi dans le *Recueil d'Odieuvre*. W—s.

MATIGNON (CHARLES-AUGUSTE DE), comte de Gacé, maréchal de France, né le 28 mai 1647, était le sixième fils de François de Matignon, et fut d'abord connu sous le nom de chevalier de Thorigni. Il fit la campagne de 1668 en Hollande, et suivit le duc de la Feuillade à la défense de

(1) ODET, comte de THORIGNI, fils aîné du maréchal de Matignon, mourut le 7 août 1595, à l'âge de 36 ans. Il s'était acquis une réputation brillante par sa valeur, et occupait la place de lieutenant général dans la Normandie. Nicolas le Roy, curé de Barneville, publia un *Discours funèbre sur la mort d'Odé*, etc., Paris, 1596, in-8°.

Candie, où il fut blessé grièvement (*voy. LA FEUILLE*). De retour en France, il assista en 1672 aux combats de Sintzheim et de Turkheim, et à la bataille de Trèves; il se trouva en 1676, aux sièges de Condé et de Bouchain; en 1684, au siège de Luxembourg, et signala partout sa valeur. Il fut nommé gouverneur de l'Aunis, et, en 1689, élevé au grade de lieutenant général, et chargé d'accompagner le prétendant en Irlande. Cette expédition échoua, et le comte de Gacé (c'est le nom qu'il portait alors) revint en Flandre, où il assista aux batailles de Fleurus, de Dunkerque, et aux sièges de Mons et de Namur. La guerre s'étant rallumée en 1703, il obtint le commandement de l'infanterie, sous les ordres du duc de Bourgogne, et eut part à tous les événements qui se passèrent en Allemagne. Il fut chargé en 1708 de l'expédition qui devait assurer la descente du prétendant en Ecosse; mais elle n'eut pas plus de succès que la première (*voy. FORBIN*). « Tout le fruit de l'entreprise fut perdu. Il n'y eut que Matignon qui y gagna : ayant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les provisions de maréchal de France; récom-pense de ce qu'il voulut et qu'il ne put faire. » (*Siècle de Louis XIV.*) — Il revint encore en Flandre, et assista au combat d'Oudenarde. Ce fut le terme de sa carrière militaire. Retiré à Paris, il y mourut le 6 décembre 1729, à l'âge de 83 ans. Son *Oraison funèbre*, par Léon d'Arger, chanoine de la Rochelle, a été imprimée dans cette ville, 1731, in-4°. Le dernier rejeton mâle des Goyon de Matignon, comte de Gacé, mourut à Naples en 1773. W—s.

MATON DE LA VARENNE (P.-A.-L.), homme de lettres, né à Paris vers 1760, d'une famille noble, se fit recevoir avocat au parlement, mais ne fréquenta point le barreau, et suivit son goût pour les lettres, qu'il cultivait avec plus de zèle que de succès. L'opposition courageuse qu'il montra aux principes de la révolution lui attira la haine de ses partisans. Le 10 août 1792, il voulut sortir de Paris; mais, reconnu et désigné à la fureur de la populace, il rebroussa chemin, et se tint caché pendant quelques jours. Il fut arrêté le 24 du même mois, et envoyé à la prison de la Force; ce fut par une espèce de miracle qu'il échappa aux massacres de septembre. Ayant eu le bonheur d'être oublié pendant la terreur, il fut l'un des premiers écrivains qui signalèrent à l'indignation publique les crimes de cette horrible époque. La journée du 18 fructidor an 5 (1797) l'obligea une seconde fois à se tenir caché; et ce fut pendant cette retraite forcée qu'il s'occupa de rédiger l'histoire de la chute du trône. Il mourut presque ignoré à Fontainebleau, en 1816. Maton de la Varenne était petit et un peu contrefait, mais il était doué d'un caractère énergique et très-courageux. On cite de lui : 1° *Réflexions d'un citoyen sur la nécessité de conserver la vénalité des offices inférieurs*, 1790, in-8°;

2° *Mémoires pour les exécuteurs des jugements criminels*, où l'on prouve la légitimité de leur état, 1790, in-8°; 3° *Mémoire adressé à l'assemblée nationale*, où l'on dénonce, entre autres choses, les vexations de quelques juges du conseil, etc., 1790, in-8°, deux éditions; 4° *Plaidoyer pour Samson, exécuteur des jugements criminels de Paris, contre Prudhomme, Gorsas, etc.*, 1790, in-8°; 5° *les Crimes de Marat et des autres égorgés, ou sa Résurrection*, 1795, in-8°; traduit en allemand. 6° *Valdeuil, ou les Habitants de St-Domingue*, 1795, in-8°; 7° *Camille et Formose, histoire italienne*, 1795, in-12; 8° *Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1792, et qui ont opéré la chute du trône*. On y trouve des détails intéressants; mais l'auteur ne passe pas pour exact (1). Il annonce dans la préface l'*Histoire de la décadence et de la chute du trône royal en France*; ouvrage pour lequel il avait réuni de nombreux matériaux, il n'a point paru. Maton est l'éditeur des *Oeuvres posthumes* du comte de Thiard de Bissy, qu'il a fait précéder de son *Eloge historique* (*voy. THIARD*). W—s.

MA-TOUAN-LIN, surnommé *Kouëi-ou*, un des lettrés les plus célèbres de la Chine, ou du moins l'un de ceux qui sont les plus connus en Europe, naquit à Lo-phing, dans la province de Kiang-si (2), vers le milieu du 13^e siècle. Son père, nommé Ma-thing-louan, exerçait une charge considérable à la cour des derniers empereurs de la dynastie des Soung. Il envoya Ma-touan-lin étudier à l'école de Tchou-hi, le plus illustre des plus illustres des interprètes des livres classiques dans les temps modernes. Après avoir fait, sous cet excellent maître, des progrès qui annonçaient ce qu'il devait être un jour, le jeune Ma-touan-lin obtint une place qu'il quitta bientôt. La chute de la dynastie des Soung et la conquête de la Chine par les Mongols le décidèrent à renoncer à la carrière de l'administration pour se livrer tout entier à des travaux historiques et littéraires. Il publia, sous le titre de *Tai-hio-tsiei-tchouan*, un commentaire sur le *Tai-hio*, ou le livre de la *Grande étude*, traité de philosophie morale par Confucius. Mais son principal ouvrage est son *Wen-hian-thoun-khao*, ou *Recherche approfondie des anciens monuments*. Il mit vingt ans à l'achever. La préface qu'il a placée au commencement est un chef-d'œuvre de raison et de critique. Ma-touan-lin examine et juge avec impartialité les travaux du même genre qui ont été faits avant lui; et il expose les motifs qui l'ont dirigé dans la composition de son ouvrage. Les historiens qui ont le

(1) Voyez les *Extraits du Journal de Paris*, à la tête du *Dictionnaire des anonymes*, par M. Barbier, et la *Table des auteurs*. Cet ouvrage, qui représentait sous des couleurs beaucoup trop vraies des hommes alors puissants, fut saisi par ordre de la police.

(2) Lo-phing est une ville du troisième ordre, dans la dépendance de Tao-tcheou-fou. On appelle souvent notre auteur Ma-touan-lin de Pho-yang. Pho-yang est une autre ville du troisième ordre, près de Lo-phing, sur le lac de Pho-yang.

mieux réussi à tracer le tableau des révolutions qui ont causé la chute ou l'élévation des différentes dynasties laissent beaucoup à désirer sur les détails des événements, les faits relatifs à la littérature, à l'histoire physique et à celle des mœurs et de l'administration. Confucius se plaignait déjà du défaut de monuments authentiques, qui l'empêchait de connaître à fond les usages des deux dynasties de Hia et de Chang. Il est donc bien important de recueillir ou de conserver tous ceux que le temps a épargnés, et dont la substance n'a pu entrer en entier dans les livres et les mémoires historiques des différentes dynasties. Par ces considérations que Ma-touan-lin développe dans sa préface, on juge déjà de quel intérêt doit être sa collection ; mais il faut l'avoir parcourue et en avoir fait usage pour apprécier le plan de l'auteur et le mérite de l'exécution. Sous le rapport de l'étendue, du nombre et de la diversité des matières, on ne saurait mieux comparer la *Recherche approfondie* qu'avec les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. Mais on y trouve de plus un ordre et une méthode que ne comporte pas la nature de nos collections académiques. En effet, l'auteur y a réuni, suivant l'ordre des matières, une suite d'extraits des livres les plus curieux sur toutes sortes de sujets, des mémoires, des dissertations dans lesquelles l'auteur a conservé, autant que cela lui a été possible, les termes mêmes des écrivains originaux, et par-dessus tout, la biographie la plus exacte et la plus étendue. Le mérite de ce plan est rapporté par Ma-touan-lin à l'auteur du Thoug-tian, nommé Thou-yeou, lequel écrivait au 8^e siècle ; et quelques autres auteurs avaient déjà essayé de le remplir. Thou-yeou avait traité, dans autant de parties séparées, des contributions et redevances des terres, des monnaies métalliques et fictives (papier-monnaie), de la population, de l'administration civile, de la justice, des foires et du commerce des grains, des tributs payés par chaque province, de l'emploi des fonds publics, du choix et de l'avancement des magistrats, des études et des examens, des attributions de tous les officiers de l'Etat, des sacrifices et rites solennels en l'honneur des dieux, du culte des ancêtres des dynasties impériales, des rites de la cour, de la musique, de la guerre, des supplices, de la géographie et des différentes divisions et subdivisions du territoire impérial, de la géographie et de l'histoire des peuples étrangers. Mais ce bel ouvrage finissait à l'an 755. Ma-touan-lin entreprit de le revoir, de le corriger, de l'amplifier, de le compléter pour l'espace de temps qu'il embrassait, et de le continuer pour toutes les parties dont il était formé, jusqu'en 1224 ; de sorte qu'il enferma tout ce qui est relatif à ces différents sujets, depuis Yao et Chun jusqu'à la dynastie des Soung méridionaux, c'est-à-dire depuis le 24^e siècle avant J.-C. jusqu'au 12^e siècle de notre ère. Non content de cela, il y ajouta,

XXVII.

d'après le même plan, et pour le même espace de temps, une série complète d'extraits et de mémoires sur les livres classiques et autres, sur la succession et la généalogie des empereurs, sur l'institution des principautés et des terres féodales, sur les phénomènes célestes, et sur les singularités remarquables de toute espèce. Avec cette addition l'ouvrage forme vingt-quatre classes, précédées d'autant de dissertations, ou préfaces particulières à chaque classe, et trois cent quarante-huit livres, qui sont reliés en cent volumes, dans les deux exemplaires que possède la Bibliothèque de Paris. La lecture des titres de ces *Livres* est seule un objet d'admiration, et inspire le plus vif intérêt. Il serait trop long de les rapporter ici ; et l'on aime mieux renvoyer à la table sommaire, qui en a été donnée (1). Il faut seulement observer que l'arrangement des matières n'est pas le seul auquel l'auteur se soit attaché, et qu'il ne suit pas avec moins de rigueur l'ordre des temps pour toutes les parties ; de sorte qu'on est certain de trouver, sous chaque matière, les faits qui y sont relatifs, disposés chronologiquement, suivant l'ordre des dynasties et des règnes, année par année et jour par jour. On ne peut se lasser d'admirer l'immensité des recherches qu'il a fallu à l'auteur pour recueillir tous ces matériaux, la sagacité qu'il a mise à les classer, la clarté et la précision avec lesquelles il a su présenter cette multitude d'objets dans tout leur jour. On peut dire que cet excellent ouvrage vaut à lui tout seul toute une bibliothèque, et que quand la littérature chinoise n'en offrirait pas d'autre, il vaudrait la peine qu'on apprit le chinois pour le lire. Ce n'est pas la Chine seule qu'on apprendrait à y bien connaître, mais une très-grande partie de l'Asie, sous tous les rapports les plus importants, et dans tout ce qui est relatif aux religions, à la législation, à l'économie rurale et politique, au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle, à l'histoire, à la géographie physique et à l'ethnographie. On n'a qu'à choisir le sujet qu'on veut étudier, et traduire ce qu'en dit Ma-touan-lin. Tous les faits sont rapportés et classés, toutes les sources indiquées, toutes les autorités citées et discutées. On peut juger de l'importance des mémoires qui y sont contenus par divers échantillons qui en ont été tirés. Ce livre est un de ceux sur lesquels le petit nombre d'Européens qui se sont occupés de la Chine ont le plus travaillé. Visdelou y a pris les notices sur différents peuples de la Tartarie, lesquelles font partie du *Supplément à la Bibliothèque orientale* ; et c'est aussi l'ouvrage qui a fourni à Deguignes le plus grand nombre des matériaux qu'il a mis en œuvre dans son *Histoire des Huns*. On a tiré de la même source le catalogue des comètes observées à la Chine, que Pingré a inséré dans

(1) *Mémoire sur les livres chinois de la bibliothèque du roi*, p. 48 et suiv.

sa *Cométographie*, celui des bolides et des aérolithes (*Journal de physique* de mai 1819), et beaucoup d'autres documents précieux. Les missionnaires les plus instruits y ont puisé abondamment; et quelques-uns, tels que le P. Cibot, se sont donné l'apparence d'une érudition prodigieuse en fait de livres chinois, seulement en rapportant le nom des auteurs, et les titres des ouvrages que cite Ma-touan-lin, et en oubliant de le nommer : de sorte qu'à vrai dire c'est à ce lettré seul qu'on doit rapporter l'origine de la plupart des connaissances positives qu'on a en Europe sur l'antiquité chinoise; et l'on ne saurait trop regretter qu'au lieu de tant de recherches mal dirigées, entreprises par des écrivains malhabiles, de tant de compilations où les notions les plus oiseuses sont répétées jusqu'à satiété, de tant de relations insignifiantes, telles que sont la plupart de celles qui ont la Chine pour objet, on ne se soit pas encore occupé d'exploiter cette mine précieuse, où toutes les questions qui peuvent concerner l'Asie orientale trouveraient les réponses les plus satisfaisantes. Il y a même beaucoup de parties du travail de Ma-touan-lin qui mériteraient d'être traduites en entier, et qui fourniraient des notions très-importantes pour les sciences historiques et naturelles. Le *Wen-hian-thoung-khao* fut offert à l'empereur Jintsong, à la 7^e lune de la 4^e année yan-yeou (1317). On le fit examiner par les plus habiles lettrés, et sur le rapport qui en fut fait à l'empereur, l'ouvrage, revêtu de l'approbation des Han-lin, parut sous l'autorité impériale, la 2^e année tchi-tchi (1321), à la 6^e lune. Peu de temps après, Licoumeng-yan, qui avait servi les derniers empereurs des Soung avec Ma-thing-louan, père de Ma-touan-lin, ayant été nommé président du ministère des offices et magistratures, voulut donner une charge à Ma-touan-lin; mais celui-ci, qui était déjà âgé, la refusa. Vers le même temps son père Ma-thing-louan étant venu à mourir dans une vieillesse très-avancée, Ma-touan-lin accepta des fonctions littéraires, qu'il quitta bientôt après, pour venir mourir dans sa maison. On ne marque précisément les dates ni de sa naissance ni de sa mort. Il est probable qu'il était né vers 1245, et qu'il mourut avant 1325. On trouve une notice sur Ma-touan-lin dans le 34^e livre du *Sou-houng-kian-lou*, pages 8 et suivantes. Fourmont a mal traduit le titre de son livre dans le Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque de Paris. On fera bien de comparer ce qu'il en dit avec le *Mémoire sur les livres chinois*, auquel on a déjà renvoyé. Les deux exemplaires du *Wen-hian-thoung-khao* qui se trouvent à la Bibliothèque de Paris sont d'une édition impériale donnée en 1724, par ordre des empereurs de la dynastie régnante. On a fait à la Chine, sous le titre de *Sou-wen-hian-thoung-khao*, ou *Supplément à la Recherche approfondie*, une continuation, qui en pousse les différentes parties jusqu'à nos jours.

A. R—T.

MATRA (MARIUS-EMMANUEL), issu d'une des anciennes et des plus illustres familles de la Corse, connues au moyen âge sous le nom de *famiglie di caporali*, naquit à Moita, arrondissement de Corte, en 1724. Sa famille, qui depuis des siècles avait figuré dans tous les événements mémorables dont la Corse fut le théâtre, se fit remarquer, lors de l'insurrection de 1729, par son dévouement à la république de Gênes, de laquelle elle tenait une immense propriété située dans le territoire d'Aleria, propriété qui avait jadis appartenu à cette famille, mais que le gouvernement avait confisquée et cédée depuis en emphytéose à un des ancêtres de Marius-Emmanuel. Cette propriété fut probablement la cause des malheurs qui plus tard vinrent fondre sur cette famille. L'insurrection de 1729, instantanément apaisée par des traités qui ne furent que des trêves, existait encore en 1754, avec plus d'animosité que jamais, lorsque Jean-Pierre Gaffori, qui commandait les insurgents, fut assassiné en trahison par son propre frère Antoine-François, poussé à ce crime par des agents de la république. Les Corses élurent pour le remplacer Pascal Paoli (roy. ce nom). Matra avait paru approuver et même favoriser cette élection. Mais il fut sollicité par les Génois de se présenter pour partager le commandement avec celui-ci. Ils espéraient introduire par ce moyen la discorde dans l'île et comprimer par là ce grand mouvement populaire. Les Génois auraient en effet atteint ce but, si Pascal Paoli, dans sa haute prévision, n'eût ouvertement déclaré qu'il refusait d'accepter un collègue au généralat, alléguant que l'insurrection ne pouvait être bien dirigée que par une seule volonté, et qu'il fallait en conséquence opter entre son compétiteur et lui. Matra, comme on devait s'y attendre, fut écarté; mais, dès ce moment, il jura à Paoli une haine qui plus tard devait être si funeste à ce coupable jeune homme. Voici la circonstance qui lui servit de prétexte pour faire éclater un ressentiment qu'il avait de la peine à maîtriser. Peu de temps après l'élection de Paoli, Matra sollicita de ce général la grâce d'un criminel condamné pour meurtre au dernier supplice. Paoli, qui tenait à déployer au commencement de son administration une sévérité nécessaire, refusa, quoique à regret, la faveur réclamée par son ancien compétiteur. Ce dernier, considérant ce refus comme un outrage personnel, et cédant à un ressentiment fomenté par les agents génois, prit les armes, s'entoura de parents et d'amis, appela à la révolte les cantons dans lesquels sa famille exerçait le plus d'influence, et, par une marche rapide, surprit le général Paoli au couvent de Bozio. Ce coup de main, aussi audacieusement conçu qu'habilement exécuté, mit dans le plus grand danger les jours de Paoli, qui, assiégé par un ennemi bien supérieur en nombre, et repoussé après une résistance désemparée jusqu'à la partie la plus reculée de l'édifice,

n'avait plus qu'à attendre une mort glorieuse. Alors parut son frère Clément suivi d'une bande de guerriers d'Oressa, qui tombèrent à l'improviste sur les assaillants, et les forcèrent à prendre la fuite avec une perte considérable. Matra, légèrement blessé, voyant ses soldats dispersés, se jeta au milieu des fuyards pour les rallier et les ramener au combat; mais, accablé par le nombre, il succomba après avoir lutté avec une bravoure au-dessus de tout éloge, et vraiment digne d'une meilleure cause (1756). Paoli regretta amèrement sa mort; il avait peut-être l'espoir de le rallier un jour à la cause nationale, et de se servir du courage et des talents de cet infortuné jeune homme.

G—rv.

MATRANGA (PIERRE), érudit italien, né en Sicile vers 1790, d'une famille d'origine hellénique. Il prit les ordres sacrés, vint à Rome et fut attaché à la bibliothèque du Vatican, où il finit par devenir conservateur adjoint pour les manuscrits grecs. D'un caractère circonspect, Matranga évita de se mettre en compétition avec le cardinal Mai, et il ne fit usage de son vaste savoir que pour présider au classement du dépôt confié à ses soins. Dans les derniers temps de sa vie cependant, il réunit une partie des textes nouveaux qu'il avait découverts dans un recueil intitulé *Anecdota græca e mss. bibliothecis Vaticana, Angelica, Barberiniana, Vallicelliana, Medicea, Vindobonensi deprompta*, Rome, 1850, 2 vol. in-8°. On y trouve des fragments de divers auteurs byzantins, notamment de Jean Tzetzes, Nicéphore Gregoras, Léon le Philosophe, Acoluthus le Grammaire, Héraclide, et d'anciennes scolies sur Homère. L'abbé Matranga a en outre fourni quelques mémoires sur des sujets d'érudition à divers recueils. Il est mort à Rome en 1855. Z.

MATSKO (JEAN-MATTHIEU), astronome et mathématicien, né le 5 décembre 1721 à Presbourg, en Hongrie, professa les mathématiques à Thorn et à Rinteln. Il fut appelé en 1768 à Cassel par le landgrave Frédéric II, qui le nomma un de ses conseillers, et il mourut à Cassel le 19 novembre 1796. On a de lui : 1° *Generatioris meditationes de machinis hydraulicis*, Lemgo, 1761, in-4°; 2° *Theoria jactus globorum igniariorum*, Berlin, 1761; 3° *Examen quæstionis: Utrum leges mechanicæ motus veritates sunt necessarie an contingentes*, Rinteln, 1762; 4° *Theoria virium quas mechanica considerat*, ibid., 1765; 5° *Methodus radices æquationum inveniendi*, ibid., 1766; 6° *Gründe*, etc. (Fondement du calcul différentiel), Cassel, 1768; 7° *Anzeige*, etc. (Annonce du passage prochain de Vénus sur le soleil), ibid., 1769; 8° *Observationes astronomicae*, ibid., 1770; 9° *Programma de pictura lineari quam perspectivam dicunt*, ibid., 1772, in-4°; 10° *De mola in usus fabricæ vasorum porcellanorum extracta*, ibid., 1772, in-4°; 11° *Programma quo prostaphæresis inventori suo Christ. Rothmanno vindicatur*, ibid., 1781, in-4°; 12° *Nachricht*, etc. (Notice sur une

grande romaine, conservée dans l'arsenal de Cassel), 1781, in-4°; 13° *Andenken*, etc. (Commemoration des mérites de Frédéric II, landgrave de Hesse-Cassel, envers l'astronomie), ibid., 1786, in-4°. Matsko est l'éditeur des *Opusculæ mathématiques* de Rog. Cotes, Lemgo, 1768 (voy. COTES). On a encore de lui des *Observations astronomiques* dans le Recueil de l'académie de Cassel et dans les *Ephémérides* de Berlin, et différents articles dans les journaux scientifiques de Rinteln et de Cassel.

W—s.

MATSYS (QUINTIN). Voyez MESSIS.

MATSYS, MET ou METENSIS (CORNEILLE), graveur, né dans les Pays-Bas vers 1500, fut contemporain d'Albert Durer et de Lucas de Leyde, et, à ce qu'on croit, élève de Marc-Antoine. On a de lui un assez grand nombre de pièces, soit de son invention, soit d'après les maîtres italiens. Ses figures tiennent du goût de cette dernière école; elles ont de l'élégance et de la proportion, et elles laisseraient peu de chose à désirer s'il donnait plus d'expression à ses têtes. Ses ouvrages sont encore remarquables par la netteté et la finesse du burin, et leur rareté les rend extrêmement précieux. Quoique les pièces attribuées à cet artiste soient signées tantôt Matsys, tantôt Met ou Metensis, l'opinion générale est que ces deux noms ne désignent qu'un même individu. On connaît de lui : 1° et 2° traits de l'histoire de Samson marqués C et M avec la date de 1549; 3° *Samuel consacré par Héli*; 4° *Melchisédech bénissant Abraham*; 5° le *Vieux Tobie faisant enter- rer les morts*. Ces trois pièces sont signées Con. Matsys. 6° à 11° Six sujets de la vie de Tobie, pièces d'une extrême rareté; 12° *Ernest, comte de Mansfeld*, in-4°; 13° *Cléopâtre avec l'aspic*, petite pièce en travers, 1550; 14° *Un vieil homme et une vieille femme, dont l'un tient un panier d'œufs*, petite pièce datée 1549; 15° *Judith avec la tête d'Holopherne*, petite pièce datée 1539; 16° une bataille, d'après Georges Pentz, petite pièce en travers; 17° la *Ste-Famille* de Raphaël, qui fait partie du musée du Louvre et qui depuis a été gravée par François Porlly; 18° la *Pêche miraculeuse*, d'après un dessin de Raphaël pour les tapisseries du Vatican, où l'on voit sur le devant de grands oiseaux aquatiques, Corn. Met sculp., in-fol, en travers; 19° la *Peste*, pièce connue en Italie sous le nom de *il Morbetto*, gravée par Marc-Antoine et gravée du même côté par Corn. Met, avec son monogramme et le nom de Raphaël, in-fol. en travers; 20° le *Christ au tombeau*, d'après une eau-forte du Parmesan, in-4°.

P—s.

MATTE-LAFAVEUR (SÉBASTIEN), chimiste du 17^e siècle, publia en 1671 un ouvrage fort estimé sous le titre de *Pratique de chimie*, et fut nommé à la place de démonstrateur de chimie, que le roi créa à Montpellier en 1675. A peu près dans le même temps, Matte fut chargé d'enseigner la chimie à l'université de Paris, et il faisait ainsi

chaque année deux cours sur cette science, l'un à Montpellier et l'autre dans la capitale. Il remplit cette double tâche environ neuf ans de suite, et n'y renonça qu'en 1684, époque où un âge avancé et des infirmités ne lui permirent plus de continuer. — Son fils, *Jean MATTE*, né à Montpellier en 1660, mourut en 1742. Le roi lui ayant accordé en 1691 la survivance de la place de son père, il envisagea particulièrement la chimie dans ses rapports avec la médecine. Matte devint un des membres les plus laborieux de la société royale des sciences lors de sa création, et il fut également l'un des correspondants les plus actifs de l'Académie des sciences de Paris. L'histoire de ces deux compagnies renferme plusieurs expériences et observations de chimie, qui présentaient alors beaucoup d'intérêt. Matte mourut à 82 ans, laissant la réputation d'un savant utile, et celle d'un homme de bien, qui avait administré avec un grand zèle, pendant de longues années, le patrimoine des pauvres en qualité de syndic de l'hôpital général de Montpellier (voy. son *Eloge*, par Ratte). D—G—S.

MATTEACCI (ANGE), jurisconsulte italien, né en 1535 à Marpstica, dans le Vicentin, étudia le droit à l'université de Padoue et se rendit à Venise, où il se fit un nom comme avocat et comme savant. Il fréquentait assidûment les réunions littéraires qui se tenaient chez le nonce Fachinetti et chez le sénateur Veniera. Matteacci possédait les talents les plus opposés : habile avocat, il était encore mécanicien consommé. Il exécuta plusieurs machines de son invention. Appelé à l'université de Padoue pour y expliquer les Pandectes, il ne reçut le titre de professeur qu'en 1589 et ne cessa d'enseigner qu'à sa mort, arrivée le 10 février 1600. Sixte-Quint l'avait deux fois appelé à Rome pour le consulter, et l'empereur Rodolphe II lui avait conféré successivement les titres de chevalier et de comte. Matteacci a laissé : 1° *De via et ratione artificiosa juris universi*, libri 2, Venise, 1591, 1593 et 1601 ; 2° *Apologia adversus Bonifacium Rogerium*, etc., Padoue, 1591 ; 3° *Tractatus de partu ocrimestri, et ejus natura adversus vulgatam opinionem*, libri 10, Francfort, 1601 ; 4° *Epitome legatorum et fideicommissorum methodo ac ratione digesta*, Venise, 1600, et Francfort, 1601 ; 5° *De jure Veneratorum et jurisdictione maris Adriatici*, Venise, 1627. A—Y.

MATTEI (LORETTO), poète italien et l'un des premiers membres de l'académie des Arcadiens, était né le 4 avril 1622 à Riéti, dans l'Ombrie, d'une famille noble. Il parvint dans sa patrie aux premiers emplois de la magistrature ; mais ayant eu le malheur de perdre son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique, et son mérite l'aurait élevé à la dignité épiscopale, si le pape Innocent XI ne s'y fût opposé, uniquement parce qu'il avait été marié. Loretto cultivait la poésie depuis sa jeunesse avec beaucoup de succès ; mais il n'avait

pas pu se préserver entièrement du mauvais goût introduit dans la littérature par Marini et ses partisans. Il regretta dans la suite de n'avoir pas pris les anciens pour modèle, et il chercha à corriger les défauts de son style ; mais son âge avancé ne lui permit pas de faire de grands progrès dans la nouvelle route où il était entré. Il fut admis à l'académie des Arcadiens en 1692, et mourut le 24 juin 1705, à Rome suivant Tiraboschi (*Istor. della letteratura ital.*), mais plus vraisemblablement à Rieti. On a de lui : 1° *Il Salmista Toscano*, Macerata, 1671 ; 2° édit., corrigée, Bologne, 1683, et souvent réimprimée depuis. C'est une traduction ou plutôt une paraphrase en vers des Psaumes de David. Cet ouvrage fut critiqué par dom Bartoli, qui se cacha sous le nom de *Nicodemo Libsato* (voy. BARTOLI). Mattei, au lieu de répondre à son censeur, profita de ses avis pour corriger son ouvrage. 2° *La Cantica distribuita in egloghe*, Vienne, 1686. C'est une paraphrase du Cantique des cantiques, partagée en huit églogues, intitulées le *Désert*, la *Campagne*, la *Nuit*, la *Dot*, le *Festin*, le *Jardin*, le *Triomphe de la beauté* et le *Paradis de l'amour divin*. 3° *Innodia sacra, parafrase armonica degli inni dell Breviario romano*, Bologne, 1689 ; 4° *Metamorfosi lirice di Orazio parafrasato e moralizzato*, Rieti, 1679, in-8° ; Bologne, 1681, in-12 ; ibid., 1682, 1686, in-8° ; Milan, 1714, in-12 ; 5° *l'Arte poetica d'Orazio parafrasata*, Bologne, 1686, in-8° ; 6° *Teoria del verso volgare ; Pratica di retta pronunziatione, con uno problemate delle lingua latina e toscana in bilancia*, Venise, 1695, in-12, ouvrage curieux et peu commun. Les principaux ouvrages de Mattei ont été recueillis à Milan en 1715. Il a laissé plusieurs morceaux de littérature dont on trouve les titres dans son *Eloge* par Jérôme Vincentini, inséré au tome 2 des *Vite degli Arcadi illustri*. W—S.

MATTEI (ALEXANDRE), cardinal, naquit à Rome le 20 février 1744, de la famille des princes de ce nom. Dès sa jeunesse, il prit le goût et l'habitude des exercices de piété, entra dans la prélature et devint chanoine de St-Pierre. Il se plaisait dès lors à catéchiser les enfants dans les paroisses, à visiter les malades dans les hôpitaux, et à prêcher dans les oratoires et les couvents. Il remplit avec exactitude plusieurs charges publiques, fut nommé archevêque de Ferrare en 1777 et déclaré cardinal en 1782. Son zèle, sa prudence et sa charité dans l'exercice des fonctions épiscopales lui concilièrent le respect et l'attachement de ses diocésains. Il tint des synodes, établit des retraites et des conférences ecclésiastiques, et donna l'exemple de la régularité et de la piété. La révolution française ayant obligé beaucoup de prêtres à se retirer en Italie, le cardinal Mattei les accueillit en grand nombre, et excita en leur faveur la générosité de son clergé et des habitants. Il défrayait à lui seul plus de trois cents de ces honorables proscrits, et tout

prêtre français qui arrivait à Ferrare devenait l'objet de sa sollicitude. Il écrivit à plusieurs évêques pour leur offrir un asile. En 1797, lorsque Bonaparte, maître de la haute Italie, marchait sur Rome, le cardinal Mattei fut chargé de négocier avec lui, et il eut part au traité de Tolentino, qui ne sauva Rome que pour bien peu de temps. Cette capitale ayant été envahie l'année suivante, le cardinal Mattei se vit banni et privé de ses biens. De retour à Rome, après la délivrance de l'Italie, il passa dans l'ordre des cardinaux-évêques, et devint évêque de Palestrine, en conservant jusqu'en 1807 l'administration de Ferrare. En 1804, il tint à Palestrine un synode dont les actes ont été imprimés; il renouvela les anciens statuts du diocèse et en fit de nouveaux: ce recueil forme un volume in-4°, qui parut la même année à Rome. En 1809, le cardinal fut transféré à l'évêché de Porto, auquel est attaché le titre de sous-doyen du sacré collège. La même année, on le força de venir en France avec ses collègues. On ne le laissa pas tranquille à Paris, et Bonaparte l'envoya en exil à Rethel pour ne s'être pas trouvé à la cérémonie de son mariage. On le priva même de ses bénéfices et de ses revenus. Ceux qui l'ont connu en France ont pu apprécier sa douceur et sa piété. Il était continuellement appliqué aux exercices de religion. Le fruit de sa retraite fut un livre de dévotion intitulé *Méditations des vérités éternelles pour faire les exercices spirituels suivant la méthode de St-Ignace, distribuées en huit jours*, qu'il fit depuis imprimer à Rome, 1814, in-12, mais sans y mettre son nom. La fin de la persécution ayant permis au pape et aux cardinaux de retourner à Rome, le cardinal Mattei devint évêque d'Ostie et doyen du sacré collège. Il tint encore un synode à Velletri, dont le siège épiscopal est uni à celui d'Ostie. Son âge et sa dignité ne l'empêchaient pas de visiter les malades, de prêcher dans quelques congrégations, et d'aller réciter l'office chez les religieux d'*Ara celi*, près desquels était son palais. Il était non-seulement exact à toutes les cérémonies auxquelles sa place l'obligeait de se trouver, il affectionnait encore des dévotions particulières. Il assistait le 16 avril 1820 à l'office dans la basilique de St-Pierre, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau le 20 du même mois.

P—c—r.

MATTEIS (PAUL DE'), peintre napolitain, mort en 1662, fut un des élèves les plus distingués de Morandi, et peut être regardé comme un des premiers artistes de son temps. Il fut appelé en France, où il soutint sa réputation par de beaux ouvrages. Rappelé à Rome sous le pontificat de Benoît XIII, il fut chargé de peindre plusieurs tableaux à la Minerve et dans l'église d'*Ara celi*. Plusieurs villes d'Italie désiraient obtenir quelques-unes de ses productions, et Gènes en possède deux tableaux, dans l'église de St-Jérôme, qui jouissent d'une grande estime. L'un repré-

sente le *Titulaire apparaissant en songe à St-François Xavier*; l'autre est une *Conception de la Vierge*, dans laquelle on voit un chœur d'anges d'une grâce et d'une beauté qui ne le cèdent à aucun autre tableau du même genre. Mais c'est à Naples, sa patrie et son séjour habituel, que l'on peut reconnaître jusqu'où s'est élevé son talent. Il a peint dans cette ville, tant à fresque qu'à l'huile, un grand nombre d'églises, de galeries, de salles, de plafonds, remarquables par la fougue de l'exécution. C'est ainsi que, par une facilité sans exemple, il ne mit que soixante-six jours pour peindre la grande coupole del *Gesu nuovo*, vaste composition qui n'existe plus, l'église où elle se trouvait ayant été démolie. On parlait de ce tour de force à Solimène, qui répondit froidement que l'ouvrage le disait assez de lui-même. Cependant on y voyait des parties d'une telle beauté que Lanfranc ne dédaigna pas de les copier. Mais dans les tableaux que de Matteis a soignés particulièrement, comme ceux qui existent dans l'église de *Pii Operaj* et dans la galerie Matalona, il ne laisse rien à désirer pour la grâce des contours, la beauté des têtes, quoique peu variées, et toutes les autres qualités. Il imita d'abord le coloris du Giordano; mais par la suite il donna plus de vigueur à son clair-obscur, sans rien perdre de la délicatesse de ses demi-teintes. C'est surtout dans ses tableaux de Vierge et d'Enfant Jésus qu'il montre une suavité qui approche de celle de l'Albane; on y remarque aussi quelque chose de l'école romaine, où il avait étudié. Ce peintre mourut à Naples en 1728.

P—s.

MATTEUCCI (PETRONIO), astronome de l'institut de Bologne, observa, conjointement avec Zanotti, la comète de 1739, puis celle de 1744. De concert avec le même astronome, il dirigea les réparations du gnomon de Cassini (voy. la *Meridiana del tempio di San Petronio rinnovata l'anno 1676*). Il observa le passage de Mercure en 1786, et rendit compte de cette observation dans le tome 7 des Mémoires de l'institut de Bologne. Enfin en 1798 il publia douze années d'éphémérides (*Ephemerides motuum caelestium ex anno 1797 in annum 1810, supputatae a Petronio Matheucio*, 1798). Matteucci mourut en décembre 1810. D—L—E.

MATTHÆI (LÉONARD). Voyez LÉONARD D'UDINE.

MATTHÆI (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC), savant helléniste saxon, né en 1744 à Grost, en Thuringe, reçut dans sa jeunesse les leçons du célèbre Ernesti, et ses connaissances philologiques annoncèrent bientôt qu'il était digne d'un tel maître. La Russie, où l'on s'empessa de l'attirer, devint le théâtre de ses nombreux travaux, et la chaire de belles-lettres qu'il occupait à l'université de Moscou donna une impulsion nouvelle à son activité littéraire. De retour en Allemagne, en 1785, il mit à profit son séjour pour rechercher les manuscrits qu'on avait oubliés ou négligés, et pour fouiller avec fruit dans les dépôts publics

ou dans les bibliothèques particulières. D'abord recteur de l'école princière de Meissen, en 1789, il fut pourvu d'une chaire de philosophie à l'université de Wittenberg. Matthæi ne s'était éloigné que temporairement de la Russie; il y rentra chargé de savantes dépouilles et y fixa irrévocablement sa retraite. On le nomma en 1805 conseiller aulique et professeur ordinaire de littérature classique à l'université de Moscou; il est mort en cette ville le 26 septembre 1811. Cinquante-trois ouvrages, dont Rotermund fait mention, attestent le zèle infatigable de Matthæi. Lui-même, à la tête d'un opuscule sur le traité de Plutarque *De la mauvaïse honte*, rappelle la plupart des livres grecs dont il avait procuré des éditions. Ses droits à la reconnaissance des lettres seraient suffisamment établis par la découverte de deux morceaux précieux, moins par leur importance réelle que parce qu'ils se rattachent, comme complément, aux œuvres de deux des plus grands poètes de l'antiquité: nous voulons parler de l'*Hymne à Cérès* (1) et de l'exposition de la *Clytemnestre* de Sophocle. La première de ces productions est aujourd'hui attribuée sans difficulté au père de l'épopée; les critiques n'ont point jugé qu'elle tranchât pour la couleur avec les autres hymnes dont Homère est réputé l'auteur. On ne fit point un si bon accueil au fragment de trois cents vers que Matthæi exhuma d'un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg, où ce fragment était énoncé sous le nom de Sophocle et comme faisant partie de sa tragédie de *Clytemnestre*, qui ne nous est point parvenue. Ce morceau, qui commence au prologue prononcé par Tisiphone et se termine par un chœur, et qui, par son étendue, devait remplir tout le premier acte de la pièce, trouva de nombreux incrédules, disposés à le rejeter comme formant une disparate trop frappante avec les chefs-d'œuvre connus du premier tragique d'Athènes, et quelque peu fondé que soit un raisonnement qui ne paraît point supposer des inégalités dans un grand écrivain, beaucoup de lettrés s'obstinent à regarder comme un maladroit pastiche l'imparfait canevas mis au jour par le professeur allemand. Nous abrègerons la liste des ouvrages de Matthæi en la restreignant aux plus importants. Il a publié: 1° *Chrestomathia græca, seu eclogæ ex aliquot scriptoribus græcis, in usum gymnasiarum universitatis Mosquensis*, Moscou, 1773, in-8°; 2° *Glossaria græca minora et alia anecdota græca*, ibid., 1774 et 1775, 2 vol. in-4°; 3° *Xiphilini et Basilii Macedonis aliquot orationes ineditæ*, ibid., 1775, in-4°; 4° *Isocratis x, Demetrii Cydone viii, et Michaelis Glycæ iii epistolæ, cum oratione Dionis Chrysostomi*, ibid., 1776, in-8°; 5° *Gregorii Thes-*

salonicensis x orationes, cum singulis Chrysostomi et Amphilochoi, necnon fragmento Joannis Damasceni, ibid., 1776, in-8°; 6° *Notitia codicum mss. græcorum bibliothecarum Mosquensium sanctiss. synodi ecclesiæ græco-russicæ, cum variis anecdotis, tabulis æneis et indicibus locupletissimis*, ibid., 1776, in-fol. Cette première édition, qui ne contient que la première section de la première partie, ne décrit que cinquante manuscrits; la suite fut publiée en 1780; mais la deuxième édition, intitulée *Accurata codicum græcorum mss. bibliothecarum Mosquensium sanctissimæ synodi notitia et recensio... edita a Ch. Fr. de Matthæi*, Leipsick, 1805, 2 vol. in-8°, en décrit cinq cents deux; 7° *Plutarchi libellus de superstitione, et Demosthenis oratio funebris in laudem Atheniensium qui pro patria pugnando cæsi sunt ad Chæroneam, græce et latine*, avec les notes de Reiske, Sallier, Taylor, Wolf et Xylander; le texte revisé d'après trois manuscrits, Moscou, 1779, in-12; 8° *Animadversiones ad Origenis hexapla, ex codice synodi Mosquensis in-fol. excerptæ*, 1779, in-4°; 9° *Lectiones Mosquenses*, Leipsick, 1779, 2 vol. in-8°; 10° *Gregorii Nazianzeni orationes ii græce et latine*, avec le poème de ce père *De libris canonicis*, des variantes et un double commentaire, Moscou, 1780, in-4°; 11° *Varia lectiones ad 70 lectiones Aquilæ, Symmachi, Theodotionis, et editionis quintæ et sextæ ad Canticum canticorum*, 1785; 12° *De Theophane Ceremea*, Dresde, 1788, in-4° de 16 pages; 13° *De Dionysio Halicarnassensi*, Wittenberg, 1789, in-4° de 30 pages. Il n'y est question que des ouvrages de grammaire de cet ancien historien. 14° *Scholia inedita ad Iliados τ*, Dresde, 1786, in-4°; 15° *Chrysostomi homeliæ iv, græce et latine*, Dresde, 1792, 2 vol. in-8°; 16° *Notæ ex Chrysostomo eclogæ lvi, græce, ex recensione Montefalconii, et cum ejus Savilii et aliorum animadversionibus*, augmenté de variantes, de commentaires et de corrections; 17° *Novum Testamentum 12 tomis distinctum, græce et latine*, Riga, 1788, in-8°. Matthæi développe dans un titre étendu tous les avantages de cette édition, par laquelle il voulut surpasser les travaux de Mill, Griesbach, Bengel, Wetstein et Knittel; elle renferme des scolies grecques inédites, un choix de scolies déjà connues, des variantes nombreuses tirées de plus de cent manuscrits, les principales leçons des Pères grecs et latins, et des remarques particulières de l'éditeur. Toutes les parties de ce grand travail avaient déjà paru séparément à Moscou et à Riga. 18° *Vetusium ecclesiæ græcæ Constantinopolitanæ evangeliarium*, Leipsick, 1791, in-8°. C'est un monument de la liturgie de l'Eglise grecque, tiré de la bibliothèque du duc de Saxe-Gotha. 19° *Dissertatio, adornandæ editionis Ocelli Lucani ratio, et observationum maxime criticarum ad eum, specimen*, Wittenberg, 1794; 20° *Notice des manuscrits grecs de la bibliothèque de Munich*; 21° *Courte Notice de treize manuscrits grecs du Nouveau Testament, conservés à la bibliothèque d'Augsbourg, et dont*

(1) Matthæi trouva en outre le commencement d'un *Hymne à Bacchus*, de douze vers, aussi sous le nom d'Homère. L'*Hymne à Cérès*, qui est de plus de cinq cents vers, a été publié par Ruhnkenius, Leyde, 1782, in-8°; et avec de nouvelles remarques par Mitscherlich, Leipsick, 1787, in-8°; Leyde, 1808, in-8°, et in-4°.

sept seulement avaient été collationnés par l'abbé Bengel. Ces deux opuscules furent publiés en 1800, en allemand. 22° *Nouveau Testament grec*, Wittenberg, 1803-1804, in-8°; 23° *Nemesius de natura hominis, græce et latine*, Magdebourg, 1802, in-8°; 24° édition d'Euripide, Leipsick, 1813-1814, 2 vol. in-8°. Le texte est rectifié d'après les manuscrits des bibliothèques de Florence, Turin, Augsbourg et Wolfenbützel; les scolies grecques sont suppléées et vérifiées d'après un grand nombre de scolies inédites, avec des observations particulières de l'éditeur, des variantes, des corrections, et la suite complète des fragments accompagnés de notes inédites de Valckenaer et autres. F—r.

MATTHÆI (FRÉDÉRIC), peintre d'histoire et de portraits, né à Meissen, le 4 mars 1777, était fils de Joh.-Gottlieb Matthæi, sculpteur, mort en 1832 à Dresde, où il était conservateur de la collection des plâtres de Mengs. Le jeune Frédéric se forma à l'école de son père, et reçut à l'académie de Dresde les leçons de Casanova. Il y fut admis comme pensionnaire en 1796, et se fit connaître par des productions dont quelques-unes furent envoyées à Paris et y attirèrent l'attention. Après la mort de Casanova, il alla continuer ses études à Vienne sous la direction de Fuger, puis partit pour l'Italie afin de s'y perfectionner d'après les maîtres. Il obtint à Florence, en 1803, le prix de peinture, et fut reçu professeur honoraire à l'académie de cette ville. Il exécuta alors diverses toiles qui ont été exposées à Dresde, où elles furent l'objet des plus grands éloges. On remarqua surtout sa *Mort d'Egiste* et sa copie de l'*Ensevelissement du Christ* de Raphaël. Revenu dans sa patrie, Matthæi obtint en 1809 le titre de professeur à l'académie de peinture de Dresde. Il continua de travailler avec ardeur, peignit une *Ste-Gène* pour l'église de Plauen, et une *Mort de Codrus* qui parut dans l'exposition de la basse Lusace, et fut acquise par le baron de Houwald. Plus tard, il fut nommé inspecteur de la galerie royale de Dresde, puis directeur du même établissement. Il mourut pendant un voyage qu'il avait fait à Vienne en octobre 1845. Matthæi a laissé la réputation d'un habile professeur. Il a formé, tant par son enseignement public que par son enseignement privé, d'habiles élèves. Ses tableaux se recommandent par la correction du dessin, la disposition heureuse des draperies et surtout par la beauté du coloris, qui rappelle celui de l'ancienne école florentine. Ses portraits sont pleins de naturel et d'expression. — MATTHÆI (Ernest-Gottlieb), frère du précédent, né à Meissen en 1779, étudia la sculpture à Rome à partir de 1805, et donna dès l'année suivante un excellent bas-relief représentant *Iris venant consoler Priam*. On cite surtout de lui une figure donnant la myologie du cheval, exécutée en 1827. Matthæi s'était beaucoup occupé du dessin

des animaux. Il devint directeur du musée zoologique de Dresde et inspecteur des plâtres à la galerie Mengs, dans la même ville. L'académie de Rome l'avait nommé professeur honoraire. Il est mort le 19 mars 1842. Z.

MATTHEUS (ANTOINE), profond jurisconsulte et savant historien, naquit le 18 décembre 1635 à Utrecht, d'une famille originaire de la Hesse, qui a produit un grand nombre de professeurs distingués. Son aïeul, le *Papinien* de son temps, et son père avaient joui, comme jurisconsultes, de la plus grande réputation. Jaloux de marcher sur leurs traces, le jeune Antoine, en terminant ses cours, se présenta pour le doctorat; il dédia sa thèse aux magistrats d'Utrecht, qui lui firent délivrer par le trésorier cent florins pour acheter des livres. En 1660, il fut nommé professeur extraordinaire, et, comme il désirait consacrer ses talents à sa patrie, il refusa longtemps les différentes chaires qui lui furent offertes. Cependant il finit par accepter celle de droit à l'académie de Leyde; il la remplit d'une manière brillante, et mourut le 25 août 1710, à 75 ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera les titres dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, et dans l'*Onomasticon* de Sax, t. 5, p. 75. Ceux qui ne traitent que du droit ont vieilli, comme tous les ouvrages du même genre, et ne sont plus guère consultés. Mais on recherche encore les suivants: 1° *De nobilitate, de principibus, de ducibus, de comitibus, de baronibus*, etc., Amsterdam, 1686, in-4°. Ce volume, plein d'érudition, contient des documents très curieux sur l'origine et l'établissement des dignités militaires, civiles et ecclésiastiques au moyen âge. 2° *De jure gladii, et de toparchis qui id exercent in diocesi ultrajectina*, Leyde, 1689, in-4°; 3° *Veteris ævi analecta, seu vetera aliquot monumenta*, ibid., 1698-1710, 10 vol. in-8°. Cette collection, précieuse pour l'histoire des Pays-Bas, a été réimprimée, la Haye, 1738, en cinq volumes in-4°. On trouve la liste des différentes pièces dont elle se compose dans le *Trajectum eruditum*, p. 222. 4° *Manuductio ad jus canonicum*, Leyde, 1706. C'est de tous ses ouvrages celui que Matthæus regardait comme le meilleur. Suivant Struve, *Bibl. juris.*, chap. 13, parag. 17, il est très-érudit. 5° *Fundationes et fata ecclesiarum ultrajecti diocesis*, ibid., 1784, in-4°. W—s.

MATTHÆY (CHARLES-LOUIS), architecte allemand, frère de Frédéric Matthæi, quoiqu'il écrivit son nom Matthæy avec un y, était né à Meissen le 21 mars 1778. Après avoir fait ses premières études à l'école de sa ville natale, il apprit les principes de l'architecture à Dresde sous Hoelzer. Il passa une année à l'école d'architecture, et se rendit ensuite à Brême en 1797 avec l'intention de s'embarquer pour la Russie. Mais il s'arrêta treize mois dans cette ville, y complétant ses études, et finit par se rendre à Copenhague, où il dessina et releva les monu-

ments. Deux ans après, il revint à Dresde; il repartit bientôt pour Vienne, où il s'acquit une assez grande réputation; aussi la ville de Brême, qui avait apprécié son talent, le rappela-t-elle en qualité d'architecte. Il y travailla avec ardeur, exécuta dans le style antique divers édifices, y décora d'après les mêmes principes de nombreuses maisons particulières. En 1814, l'espoir d'obtenir une position à Dresde le ramena dans sa patrie; mais, trompé dans ses espérances, il quitta Dresde et se rendit, en 1817, à Wernigerode, où il fut employé comme architecte par le comte de Stolberg; il déploya à son service une incroyable activité, éleva et restaura de nombreux édifices. Rentré en 1821 à Dresde, il se consacra surtout à la rédaction d'ouvrages sur l'art de bâtir. Le mauvais état de sa santé le força de résider souvent à la campagne: de 1830 à 1833, il alla se fixer près de Kalisch, et de 1842 à 1847, à Tœplitz; il mourut le 9 août 1848. D'un caractère singulièrement laborieux et fort habile dans son art, Matthæy cultivait aussi la peinture et l'ornementation en stuc. Il exécutait des modèles pour l'industrie, et une fois qu'il eut cessé de construire, il trouva dans cette branche de l'art ses principales ressources. On lui doit les ouvrages suivants: le *Maçon*, Weimar, 1823, 2 vol., 3^e édit., 1843; — le *Couvreur*, Weimar, 1834; — *Manuel des charpentiers*, 3 vol., 2^e édit., Weimar, 1842; — le *Sculpteur*, Weimar, 1830; — le *Fumiste*, 3^e édit., Weimar, 1846. — Le même artiste a donné de nombreux recueils de dessins destinés à servir de modèles pour les architectes, les peintres, les sculpteurs, les ornementalistes, les artisans, Weimar, 1831-1835. Il a fait paraître un autre recueil intitulé *Magasin d'idées pour les ciseleurs en or, argent et bronze*, Weimar, 1840; un *Recueil de modèles (Musterbuch) pour les selliers et les tapissiers*, Weimar, 1841; une série de projets de monuments publics (*Ideen von öffentlichen Denkmalern*), surtout de monuments funèbres, Weimar, 1841, des modèles pour les tourneurs et plusieurs autres. Matthæy s'efforçait, par toutes ces publications, de répandre dans l'industrie des habitudes de bon goût et des idées d'art qui pussent ennobler les produits, et il a certainement contribué ainsi à perfectionner le sentiment des belles formes en Allemagne. — MATTHEY (Charles-Antoine-Auguste), l'un des fils du précédent, né à Brême en 1812, mort le 19 mai 1842, s'était acquis, jeune encore, une certaine réputation comme sculpteur et architecte. Son frère s'est fait connaître avec succès comme peintre. Z.

MATTHESON (JEAN), compositeur et diplomate, né en 1681, à Hambourg, où son père était collecteur des taxes, montra dès son enfance des dispositions extraordinaires pour la musique, ainsi que pour les lettres. A l'âge de neuf ans, il se faisait déjà admirer en public pour son habileté à toucher de l'orgue et pour les morceaux

de chant de sa composition. Dans les années suivantes il composa de la musique sacrée, des fugues et des contre-points. En 1697, à l'âge de seize ans, il était premier chanteur de sa ville natale. Cette place, celle d'organiste de plusieurs églises, et les nombreuses leçons qu'il donnait ne l'empêchèrent pas de se livrer à d'autres études; il se rendit familières les principales langues de l'Europe, et s'appliqua même à la jurisprudence. En même temps, il composait des opéras pour son théâtre et des morceaux détachés. Il quitta la scène en 1705, à l'âge où d'autres commencent seulement à y monter, et entra chez le ministre anglais à Hambourg; celui-ci lui confia l'éducation de son fils. Deux ans après, le ministre, voyant que Mattheson était capable d'occuper une place plus importante, et l'ayant employé dans plusieurs voyages, en fit son secrétaire de légation, place qu'il garda jusqu'en 1746. Ce fut dans cet intervalle qu'il fit paraître cette quantité d'ouvrages de toute espèce, les uns utiles, les autres singuliers, qui lui donnèrent la réputation d'un des auteurs les plus féconds de son temps. Il est vrai que beaucoup de ces écrits n'étaient que des brochures. Quoiqu'il ne fit plus de la musique son unique profession, il ne la cultivait pas avec moins d'ardeur, tout diplomate qu'il était; il dirigea même pendant plusieurs années la musique de l'église cathédrale; mais la surdité dont il fut affligé dès lors jusqu'à sa mort le força, en 1728, d'y renoncer. Il avait obtenu en 1719 la charge de maître de chapelle du duc de Holstein; en 1746 il reçut le titre de conseiller de légation, et il mourut le 17 avril 1764. On exécuta à ses obsèques une messe qu'il avait composée pendant sa surdité. Il avait légué à une des églises de Hambourg quarante-quatre mille marcs pour un orgue qui depuis a été construit sur le plan de Mattheson par un très-habile facteur, et que l'on peut mettre au nombre des plus beaux instruments de ce genre qu'il y ait en Allemagne. On cite des faits étonnants de l'activité de Mattheson: il traduisit en trois mois un ouvrage anglais de 200 feuilles, et composa en douze heures une sérénade de 32 pages in-folio. Il était en correspondance avec deux cents personnes; il a dit plusieurs fois qu'il désirait laisser après sa mort autant d'ouvrages qu'il vivrait d'années; mais il fut bien au delà, car ses écrits sur la musique et ses compositions qui ont vu le jour se montent déjà à quatre-vingt-huit: il en a légué autant peut-être en manuscrit aux établissements publics de Hambourg. Il a composé vingt à trente oratorios; son premier opéra, les *Pléiades*, fut fait, à l'âge de dix-sept ans, pour le théâtre de Hambourg. Quelques années après il composa, pendant un voyage à Brunswick, la musique d'un petit opéra français le *Retour de l'âge d'or*, dont la comtesse de Lœwenhaupt avait fait les paroles. Mais de toutes ses compositions musicales, aucune n'a

eu une vogue durable ; cependant on cite comme un chef-d'œuvre de ce genre l'*Epicedium*, qu'il composa en 1719 à l'occasion du célèbre Charles XII, roi de Suède. Il s'était lié avec Hændel : ceux qui ont eu occasion de comparer ces deux virtuoses assurent qu'Hændel était plus fort sur l'orgue, mais que Mattheson le surpassait au piano. Dans ses écrits littéraires, il avait un style très-négligé, et s'exprimait avec beaucoup d'âcreté à l'égard de ses adversaires ou de ceux dont il ne partageait pas les opinions. On prétend qu'indépendamment de ses travaux de compositeur, d'auteur et de diplomate, il s'occupait encore de constructions de bâtiments. Nous ne pourrions citer ici que les principaux ouvrages qu'il a publiés : 1° Sur la musique ou sur l'art musical : le *Nouvel orchestre*, Hambourg, 1713, in-12 ; — l'*Orchestre protégé*, ibid., 1717 ; — *Réflexions sur l'éclaircissement d'un problème de musique*, 1720, in-4° (en français) ; — l'*Orchestre scrutateur*, ibid., 1721 ; — *Critica musica*, ibid., t. 1^{er}, 1722 ; t. 2, 1724, in-4° ; — *Introduction aux variations de la basse continue*, par Niedt, avec des notes, 1724 ; — le *Nouvel éphore de Gættingue, jugeant plus mal que celui de Sparte*, ibid., 1727 (pamphlet dirigé contre le professeur Meyer) ; — le *Patriote musicien*, 1728, in-4° ; — le *Chantre savant*, traduit du latin, 1730, in-4° ; — la *Grande école de la basse continue*, 1731, in-4°. Il avait fait paraître cet ouvrage en 1719 sous un autre titre, *De eruditione musica*, ibid., 1732, in-4° ; — la *Petite école de la basse continue*, ibid., 1735, in-4° ; — *Noyau des sciences mélodiques*, 1737, in-4° ; — le *Parfait maître de chapelle*, 1739, in-fol. ; — *Fondement d'un arc de triomphe sur lequel figureront les meilleurs compositeurs, maîtres de chapelle, etc.*, 1740, in-4° ; — le *Concert souterrain des rochers de Norvège*, 1740, in-4° ; — *Le plus nouvel examen des opéras*, 1744 ; — *Sur les cantiques*, 1745 ; — *Défense de la musique céleste*, 1747, in-8° ; — *Aristoxeni jun. Phithongologia systematica*, 1748 ; — *Mithridate contre le poison d'une satire italienne intitulée Musica*, 1749 ; — *Panacée pour guérir les détracteurs de la musique*, 1750 ; — *Vraie idée de la vie harmonique*, ibid. ; — *Sept dialogues entre la Sagesse et la Musique*, 1751 ; — *Nouvelle académie musicale*, 2 parties, 1751 et 1752 ; — *Plus ultra*, 4 parties, 1754-1757. — Ses opéras sont intitulés les *Pléiades*, 1698 ; — *Porsenna* et la *Mort de Pan*, 1702 ; — *Cléopâtre*, 1704 ; — le *Retour de l'âge d'or*, 1705 ; — *Boris*, 1710 ; — *Henri IV de Castille*, 1711 ; — *Prologue du roi Louis XV*. — Il a publié plusieurs recueils de sonates, un recueil de fugues sous le titre de la *Langue des doigts*, et un *Odeon morale, jucundum et vitale*, dont il avait fait les paroles et la musique. 2° Ses travaux littéraires : ce sont pour la plupart des traductions ou des brochures peu importantes. Il a traduit de l'anglais, en 1713, les *Aventures d'Alexandre Selkirk*, Ecossais dont l'his-

toire paraît avoir servi de type au roman de Robinson ; — l'*Histoire de la conspiration anglaise*, 1723, — l'*Ouvrage historique de l'évêque Burnet*, 1727, in-4°, nouv. édit., 1735 à 1737 ; — l'*Histoire de Marie d'Écosse*, 1726 ; — les *Voyages de Cyrus*, par Ramsay, 1728 ; — *Paméla*, 1742, 4 vol. Il a traduit de l'italien la comédie d'*Esope*, 1728, et plusieurs opéras. Parmi ses brochures, nous citerons les suivantes : *Longitudes indiquées par l'automate de J. Corte*, 1708, in-4° ; — les *Qualités et vertus du noble tabac*, 1712 ; — *Réflexions sur les opérations financières relatives aux actions*, 1720 ; — *Aventures de Moll Flander*, 1723 ; — *Examen de la conduite de la Grande-Bretagne*, 1727 ; — *Remarques sur les vues de la Grande-Bretagne dans les affaires étrangères*, 1729 ; — l'*Importance de la richesse et de l'industrie de la Grande-Bretagne*, 1729 ; — *Remarques sur l'histoire de Burnet*, 1737, in-4° ; — *Remède contre la médisance*, 1745 ; — *Selah expliqué*, avec des notes et réflexions édifiantes sur la louange et l'amour, 1745, in-8° ; — *Jeu philologique*, pour servir à l'histoire critique de la langue allemande, 1752, in-8° ; — *Nouvelle académie de la joie*, 2 parties, 1751, 1753. D—G.

MATTHEW (TOBIE), né à Oxford en 1578, était fils de Tobie Matthew, archevêque d'York, et, par sa mère, petit-fils de Barlow, évêque de Chichester. Il voyagea en différentes contrées de l'Europe, et apprit la plupart des langues étrangères. Ses relations avec les Anglais catholiques que la persécution avait fait sortir de leur pays l'engagèrent à embrasser la religion romaine. A son retour dans sa patrie, en 1621, Jacques 1^{er} l'attira à sa cour, et l'employa dans la négociation du mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne. Quoique divers obstacles eussent fait manquer ce mariage, Jacques fut si satisfait de sa conduite qu'il lui donna le titre de chevalier. Sous Charles 1^{er}, le comte de Strafford, ayant été nommé lord lieutenant d'Irlande, l'emmena avec lui comme un homme dont les talents, le savoir et l'art de manier les esprits pourraient lui être utiles. Ce choix déplut à plusieurs membres du conseil du roi, à cause des principes religieux de Matthew et de son esprit adroit et insinuant. Lorsque la guerre éclata en Angleterre, il se retira chez les jésuites de Gand, où il termina ses jours le 13 octobre 1655. On a porté divers jugements sur son caractère : les uns le représentent comme un rusé politique et comme un espion pensionné par le cardinal Barberini ; les autres, comme ayant formé un complot avec l'évêque de Canterbury pour rétablir la religion romaine, sous prétexte de réunir les deux Eglises. Wood fait un éloge honorable de ses talents, de son esprit, de son savoir et de la douceur de ses mœurs. Sa conduite dans la querelle du clergé séculier et régulier le fit accuser de mauvaise foi, parce que, quoiqu'il fût jésuite, il n'était pas, dans le fond, partisan des régu-

liers. Voici le titre de ses livres : 1° *Riche cabinet de précieux bijoux* ; 2° *Recueil de lettres à différentes personnes*, Londres, 1660, in-8° ; 3° *Diverses Lettres insérées dans le Cabala*, 1654, et dans le *Serinia sacra*, Londres, 1663 ; 4° *Recueil de lettres*, suivi du *Caractère de Lucie, comtesse de Carlisle*, ibid., 1660, in-8°. Quoique romanesque en partie, cet ouvrage renferme des anecdotes curieuses. 5° *Les Bons effets de se laver la tête chaque matin avec de l'eau froide* ; 6° *la Vie de Ste-Thérèse*, 1623, in-8° ; 7° *le Bandit pénitent, ou Histoire de la conversion et de la mort du très-illustre lord signor Troilo Savelli, baron romain*, 1625 et 1663, in-8° ; 8° *Traduction des Confessions de St-Augustin*, 1624, in-8° ; 9° *Traduction italienne des Essais de Bacon* ; 10° *une Histoire de son temps*, imparfaite et inédite. T—D.

MATTHEWS (THOMAS), amiral anglais, fils d'un gouverneur des îles sous le Vent, naquit en 1681. S'étant livré dès sa jeunesse à la marine, il se distingua dans la guerre de la Succession d'Espagne en 1701 et s'y éleva au grade de capitaine de vaisseau. En 1718 il combattit dans l'escadre de l'amiral Byng et contribua beaucoup à la victoire navale que les Anglais remportèrent auprès du cap Passaro ; il s'empara, dans ce combat, du vaisseau le *San-Carlo*. Ayant obtenu ensuite le commandement d'une escadre, il reçut ordre de se rendre dans l'Inde pour combattre les pirates : après une traversée orageuse, il arriva devant Bombay, et soutenu des Portugais de Goa, il mit le siège devant la ville d'Alabeg, où les pirates s'étaient fortifiés. Pendant ce siège, il reçut un coup de javelot à la cuisse ; mais il retira lui-même cette arme de sa blessure et poursuivit le soldat qui l'avait lancée. Il fut obligé de lever le siège ; cependant il continua de croiser avec succès sur les côtes de l'Inde. En 1724 il revint dans les ports d'Angleterre ; la paix rendit ses talents et sa bravoure inutiles à sa patrie jusqu'en 1739 : la guerre ayant alors éclaté entre l'Angleterre et l'Espagne, il obtint le grade de vice-amiral de l'escadre Rouge et le commandement des forces britanniques dans la Méditerranée. Il empêcha l'escadre française et espagnole de sortir du port et de la rade de Toulon, et parut devant Naples, en menaçant de bombarder la ville si dans trois heures de temps le roi ne se déclarait neutre et s'il ne donnait sur-le-champ l'ordre à ses troupes de quitter l'armée espagnole. Cette menace, qu'on le savait bien déterminé à exécuter, produisit son effet, et le gouvernement des Deux-Siciles se hâta de signer sa neutralité. L'année suivante, le vice-amiral parut aussi devant Gènes avec sept vaisseaux de guerre et exigea la remise de quinze bâtiments venus de Maïorque avec des munitions pour l'armée espagnole. Les Génois capitulèrent ; et par l'intervention du ministre anglais dans cette ville, il fut convenu que l'artillerie et les munitions apportées par ces bâtiments resteraient en dépôt dans l'île de Corse jusqu'à la paix. Ces

succès et la vigilance de Matthews pour empêcher le passage des convois ennemis lui méritèrent une récompense de son gouvernement : il fut élevé au rang d'amiral de l'escadre Bleue. Dans cette qualité, il fut, en 1744, obligé de livrer combat avec 29 vaisseaux (1) de ligne, aux escadres ennemies, qui avaient réussi à sortir de Toulon. Cette flotte combinée se composait de 12 vaisseaux espagnols, sous les ordres de Navarro, et de 14 vaisseaux français, 4 frégates et 3 brûlots, commandés par Decourt. On se battit avec acharnement et l'on manœuvra de part et d'autre avec beaucoup d'habileté : les Anglais s'étaient donné l'avantage du vent ; mais les Français et les Espagnols les empêchèrent d'en profiter beaucoup. Après de grandes pertes réciproques et de nombreuses actions de bravoure, les deux flottes se séparèrent, ou plutôt se dispersèrent, sans qu'il fût décidé laquelle avait gagné la victoire ou essuyé le moins de pertes. En Angleterre, on regarda le mauvais succès de Matthews comme une défaite prononcée ; et, en effet, depuis le combat de Toulon, les provisions de l'Espagne arrivèrent librement sur les côtes de Provence. Cependant Matthews, s'étant hâté de réparer son échec, vint bloquer la rade de Marseille et croiser dans les parages d'Hyères pour intercepter les convois. Sur ces entrefaites, la cour de l'amirauté instruisait le procès de cet amiral au sujet du combat de Toulon : il fut rappelé du commandement et obligé de se défendre en personne devant ses juges. Le procès dura quelques années, et, ce qu'il y a de singulier, on n'en connaît point l'issue. Il paraît toutefois qu'on ne trouva ou qu'on ne voulut pas trouver Matthews coupable, puisqu'on le laissa tranquillement vivre dans sa terre de Harrow, où il mourut en 1751. Il avait été, dans ses dernières années, membre de la chambre des communes. D—G.

MATTHIÆ (JEAN), évêque de Strengnès en Suède, précepteur de Christine, naquit en 1592, dans la province d'Ostrogothie, où son père était pasteur. Ayant fait ses études à Upsal et en Allemagne, il professa d'abord les belles-lettres et ensuite la théologie. En 1630, Gustave-Adolphe le nomma son aumônier. Après la mort de ce prince, il devint précepteur de Christine, qui l'éleva ensuite à la dignité d'évêque de Strengnès. On voit, par plusieurs lettres de la reine, qu'elle eut toujours pour Matthiæ la plus haute considération et qu'elle reconnaissait les obligations qu'elle avait à cet homme non moins distingué par ses lumières que par ses vertus. L'évêque de Strengnès était porté, par caractère et par conviction, à une grande tolérance. L'Ecosais Duræus, étant venu en Suède pour y prêcher la réunion des luthériens et des calvinistes, trouva en lui un partisan zélé, qui appuya de tous ses moyens un système pacifique analogue à ses propres

(1) Voltaire dit, dans son *Siècle de Louis XV*, que Matthews avait 45 vaisseaux, 5 frégates et 4 brûlots.

principes. Mais il se forma bientôt dans le clergé suédois une puissante opposition, et l'évêque de Strengnès se vit exposé à des poursuites dangereuses, auxquelles il ne put échapper que par la protection du gouvernement. Fatigué d'une lutte qui était contraire à son goût pour la paix, il résigna son évêché en 1664 et passa le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut le 18 avril 1670, laissant plusieurs ouvrages de littérature et de théologie. Les plus remarquables sont : un Catéchisme élémentaire en cinq langues (*Libellus puerilis in quo continentur v primaria capita doctrinae christianae... quinque linguis... latina, suetica, gallica, germanica, anglica, omnia ex sacra Scriptura desumpta*), Stockholm, 1626, in-8° de 278 pages ; — une *Grammaire latine* à l'usage de Christine, in-12, Stockholm, 1635, 1698 ; Leyde, 1650, et un traité relatif à la tolérance religieuse, intitulé *Rami olivæ septentrionalis*, 1656, 1661, in-12. Les enfants de Matthiæ furent anoblis sous le nom d'*Oljequists*, qui veut dire *Rameau d'olivier*. C—AU.

MATTHIÆ (GEORGES), médecin allemand, né le 20 mars 1708 à Schwesing, duché de Sleswig, fit ses premières études au gymnase de Hambourg et passa ensuite aux universités de Helmstædt et de Berlin. Après avoir exercé quelque temps dans sa patrie, il fut, en 1736, nommé conservateur de la bibliothèque de Gættingue, où il fit en outre un cours public de grec et de latin. L'université de cette ville lui conféra en 1741 le grade de docteur et l'appela onze ans plus tard à une chaire qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 9 mai 1773. Il s'était occupé surtout de l'histoire de la médecine. On a de lui : 1° *Idea professorum academiciæ Georgiæ Augustæ, quæ Gættingue est*, Gættingue, 1737 et 1738, in-4° ; 2° *Conditor academiciæ minister, carmen*, ibid., 1738, in-4° ; 3° *De habitu medicinæ ad religionem secundum Hippocratem*, ibid., 1739, in-4° ; 4° *Tractatus philosophici medici Hippocratis, quem recensuit*, ibid., 1740, in-4° ; 5° *Dissertatio de praxi medicinali secundum theoriam instituenda*, ibid., 1741, in-4° ; 6° *Allocutio ad medicinæ cultores in universitate Georgiæ Augustæ*, ibid., 1742, in-4° ; 7° *Disquisitio de cognitione veritatis in medicina*, ibid., 1743, in-4° ; 8° *Recherche sur cette question : Le christianisme est-il d'une utilité particulière en médecine*, en allemand, Helmstædt, 1743, in-4° ; 9° *Recherches sur un traité d'Hippocrate en allemand, même année et même format* ; 10° *Novum locupletissimum manuale lexicon latino-germanicum et germanico-latinum*, Halle, 1748, 2 vol. in-8° ; 11° *Programma de laude Dei in Hippocrate*, Gættingue, 1755, in-4° ; 12° *Conspectus historici medicorum chronologicus, in usum prælectionum academicarum confectus*, ibid., 1761, in-8° ; *Dissertatio de vera sanitatis humanæ notionem*, ibid., 1765, in-4° ; 13° *Dissertatio de A.-C. Celsi medicina continens additiones ad D. Clericum, J.-A. Fabricium, J.-H. Schulzium, J.-B. Morgagnum et alios*, ibid., 1766, in-4°. Z.

MATTHIÆ (AUGUSTE-HENRI), philologue et érudit allemand, né à Gættingue le 25 décembre 1769 ; il fut élevé au gymnase de sa ville natale et, après avoir achevé ses études à l'université, embrassa la carrière de l'enseignement. En 1789, il entra à Amsterdam en qualité d'instituteur dans une famille ; il fit dans cette ville la connaissance de plusieurs philologues distingués, qui, frappés de son aptitude toute particulière pour la science grammaticale, devinrent ses protecteurs et ses amis. Mounier (*voy. ce nom*) le prit en 1798 comme professeur dans l'institution qu'il avait fondée à Weimar. En 1801, Matthiæ devint directeur du gymnase d'Altenbourg, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 6 janvier 1835. Il avait consacré les loisirs que lui laissaient ses fonctions pédagogiques à la composition de nombreux ouvrages qui lui ont fait un nom dans le monde savant, et entre lesquels il faut placer en première ligne sa *Grammaire grecque*, publiée d'abord à Leipsick en 1807, et dont il a composé un abrégé pour les classes. Cette Grammaire grecque complète (*Ausführliche griechische Grammatik*) a eu trois éditions ; la troisième est de 1835 et forme 3 vol. in-8° ; l'abrégé (*Zum Schulbrauch*) a eu deux éditions. Le premier ouvrage a été traduit en français (*voy. LONGUEVILLE*). Entre les autres écrits de Matthiæ, il faut citer : *Principes de littérature grecque et romaine*, ouvrage qui a eu trois éditions, Iéna, 1818, 1834 ; — *Eléments de philosophie* (*Lehrbuch für den ersten Unterricht in der Philosophie*), Leipsick, 1823, qui en a eu cinq ; — *Essai d'une théorie du style* (*Entwurf einer Theorie, etc.*), Leipsick, 1826 ; — *Encyclopédie et méthodologie de philologie*, Leipsick, 1835 ; — *Essai sur la différence des caractères nationaux*, Leipsick, 1802. Matthiæ a donné en outre plusieurs éditions de classiques, à savoir : des *Hymnes* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère, Leipsick, 1805, poèmes sur lesquels il avait fait paraître en 1800 des *Animadversiones* ; d'Euripide, édition fort estimée, Leipsick, 1813, 1837, 10 vol., avec un copieux index ; d'Alcée, Leipsick, 1827 ; d'Hérodote, Leipsick, 1825, 2 vol. Il est l'auteur d'une foule d'ouvrages destinés à l'enseignement et de plusieurs dissertations philologiques qui ont été réunies pour la plupart dans ses *Miscellanea philologica*, Iéna, 1803-1804, 2 vol., et ses Œuvres mêlées (*Vermischte Schriften*), Altenbourg, 1833. — MATTHIÆ (Frédéric-Christien), frère du précédent, né en 1763, fut recteur du gymnase de Francfort-sur-le-Mein, et mourut en 1822. Il s'est fait connaître par des éditions d'Aratus, d'Eratosthène et de Denys le Périégète, qui sont estimées. Z.

MATTHIAS (JEAN-ANDRÉ), savant allemand, né à Magdebourg le 9 avril 1761, était fils d'un fabricant de draps, qui voulait en faire un artisan et qui, à cet effet, le mit en apprentissage chez un chapelier, puis chez un tisserand. Mais les arts mécaniques ne lui plaisaient point, et il

trouva heureusement dans la bienfaisance d'un proche parent les moyens de fréquenter le collège de Notre-Dame de Magdebourg. Il y fit des progrès si rapides, que, dès l'âge de dix-sept ans, il avait passé par toutes les classes de cet établissement, et, aussitôt après, il se rendit à l'université de Halle, où il se livra à l'étude de la théologie, qu'il termina en 1783. Revenu dans sa ville natale, il fut nommé en 1784 professeur de langue latine et de langue grecque au même collège, où il avait commencé son éducation scientifique. Lorsque, en 1793, la place de recteur du séminaire de la cathédrale de Magdebourg fut devenue vacante par la mort du docteur Funck, Matthias l'obtint et en même temps la fabrique de cette église le nomma premier conservateur de sa riche bibliothèque, fonctions dont il resta investi jusqu'à l'époque de la création du royaume de Westphalie. En 1814, le roi de Prusse lui conféra le titre de conseiller d'instruction scolaire (*schulrath*) et le chargea de réformer tous les établissements publics d'éducation de la province de Saxe, d'après le nouveau plan qui venait d'être adopté pour toutes les institutions de ce genre. C'était une mission difficile dans un pays habité, comme la Saxe prussienne, par des populations d'origine et de croyances diverses, et régies par des lois différentes; car il fallait combattre un grand nombre de préjugés enracinés depuis des siècles, concilier des opinions et des manières de voir diamétralement opposées et établir en quelque sorte des rapports nouveaux entre les autorités pour tout ce qui concernait l'enseignement. Matthias, grâce à son zèle, à son savoir et à la douceur de son caractère, parvint à surmonter peu à peu tous les obstacles, et en moins de cinq ans plus de deux mille établissements d'éducation furent réorganisés et devinrent des modèles dans leur genre. Le roi, pour récompenser de tels services, nomma Matthias chevalier de l'ordre de l'Aigle rouge, troisième classe, et, peu de temps après, l'université de Halle, où il avait étudié la théologie, lui décerna le grade de docteur en cette science. Malgré les nombreux travaux et les fréquents voyages que la réforme des écoles lui imposa, il avait conservé sa place de recteur du séminaire au Gymnase de la cathédrale de Magdebourg et il l'occupa jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 mai 1837. On a de lui : 1° une traduction allemande des *Eléments* d'Euclide, Magdebourg, 1799, in-8°; 2° *Géométrie élémentaire*, Magdebourg, 1811, in-8°; 3° *Guide de l'enseignement des écoles primaires*, Magdebourg, 1814, in-8°. Ce livre eut six éditions, dont la dernière est de 1834. 4° *Explication* relative au précédent ouvrage, Magdebourg, 1828, in-8°; 5° *Mémoires pédagogiques et littéraires, suivis d'une Notice historique sur le séminaire de la cathédrale de Magdebourg*, *ibid.*, 1824, 1829, 3 vol. in-8°. M—A.

MATTHIAS. Voyez MATTHIAS.

MATTHIEU (SAINT), apôtre et évangéliste, re-

gardé par le plus grand nombre comme le Levi fils d'Alphée, dont les Evangiles font aussi mention, quoiqu'il semble résulter de divers témoignages anciens que c'étaient deux personnages distincts. St-Matthieu était Galiléen de naissance et publicain de profession, c'est-à-dire fermier des impôts pour les Romains. Il était assis à son bureau, sur le bord du lac de Génézareth, quand Jésus l'appela et lui ordonna de le suivre. Matthieu se leva et le suivit à l'instant. Après sa conversion, il invita le Sauveur et ses disciples à un grand festin, qu'il donna dans sa maison. Il y avait aussi invité des publicains, ce qui irrita les pharisiens, qui reprochèrent aux disciples que leur maître mangeait avec des pêcheurs et des gens de mauvaise vie. Il fut mis au nombre des douze, lors de la formation du collège apostolique. L'Ecriture ne nous apprend pas autre chose sur sa personne. St-Jérôme ne nous en rapporte rien; ce qui montre que la vie de cet apôtre, de même que celle de plusieurs de ses compagnons, s'était écoulée dans l'obscurité. Ce Père se borne à dire qu'il avait composé en Judée son Evangile. Après avoir prêché l'Evangile dans la Judée, et converti un grand nombre de Juifs, il alla, selon St-Ambroise, dans la Perse, où il souffrit le martyre. Rufin et Socrate prétendent qu'il se rendit en Ethiopie. Fortunat fixe le lieu de sa mort à Naddaver, ville de cette contrée; mais d'autres écrivains le font voyager et mourir chez les Parthes ou dans la Nubie. On prétend, en Occident, posséder ses reliques. En 1080, on les montrait encore à Sallerne, dans une église qui lui était dédiée. L'Eglise latine célèbre sa fête le 21 septembre. C'est une question très-controversée de savoir à quelle époque et dans quelle langue, l'araméen ou le grec, St-Matthieu a composé son Evangile. Pour le premier point, St-Irénée dit que cet apôtre écrivit son Evangile dans le temps où St-Pierre et St-Paul s'occupaient de fonder une Eglise à Rome. Storr et certains théologiens allemands regardent l'Evangile de Marc comme le véritable Evangile primitif, et celui de Matthieu comme ayant été rédigé, d'après lui, en syro-chaldéen; mais la majorité des critiques tiennent le dernier pour le plus ancien, tout en admettant qu'il a subi des interpolations, et que son ordre a été bouleversé. Comme les Pères parlent d'un *Evangile selon les Hébreux*, dont quelques fragments ont été conservés par eux, des théologiens ont supposé que c'était là le véritable original de St-Matthieu. Mais cet écrit que St-Jérôme nous dit avoir traduit en grec et en latin (*De vir. illustr.*, c. 2) avait, à en juger par les citations qui en sont faites, tout à fait le caractère d'une œuvre apocryphe. Il était regardé cependant par les Ebionites ou Nazaréens comme l'original de St-Matthieu, opinion que St-Jérôme nous apprend avoir été très-répandue de son temps. Toutefois il différerait certainement en beaucoup de points de notre Evangile St-Matthieu. Les Cérinthiens et les

Carpocratians avaient aussi un Evangile qui rappelait celui de St-Matthieu, mais qui ne lui était pas identique. La supposition que l'original de l'Evangile selon St-Matthieu fut écrit en araméen a été combattue par Erasme, Calvin, Lightfoot, Cellier et Rosenmüller; mais le plus grand nombre a suivi le témoignage de Papias, qui leur est contraire. Dernièrement un orientaliste anglais, M. W. Cureton, a retrouvé une version syriaque de St-Matthieu, qui paraît être plus ancienne que la *Peschito* ou orthodoxe, laquelle est visiblement faite sur le texte grec. Quelques théologiens ont cru reconnaître là l'original de l'Evangile St-Matthieu; cette version diffère peu du texte grec. Papias dit que le texte araméen de l'apôtre fut traduit par plusieurs en grec, comme ils purent. C'est sur la version syriaque qu'a été composée la chaldaïque, imprimée d'abord par les soins de Munster, Bâle, 1527, in-fol., puis par Cinquarbus, Paris, 1551, in-8°, et ensuite, un grand nombre de fois. L'Evangile St-Matthieu a vingt-huit chapitres. Bon nombre de critiques regardent comme une interpolation l'histoire de l'adoration des mages et du massacre des Innocents, qui ne se retrouvent pas dans les autres Evangiles, et qui font naître Jésus-Christ sous Hérode le Grand, quoique l'ensemble des faits place sa naissance sous Hérode Antipas. Le style de l'Evangile St-Matthieu ne diffère pas de celui des Evangiles St-Marc et St-Jean; mais il y a une grande différence dans la manière de raconter les faits. L'Evangile St-Matthieu ne compte pour rien la date des événements. Il ne se fait pas scrupule d'en intervertir l'ordre. Il réunit tous les discours de Jésus-Christ en un corps complet de morale. Il groupe également les paraboles qui ont pour objet l'instruction de ses disciples, celles qui tendent à justifier sa conduite contre les accusations des scribes, et même les miracles. Il s'attache à mettre les principales actions du Sauveur dans tout leur jour; et c'est pour cela que les Pères ont cru que St-Matthieu avait été désigné par l'animal qui avait comme la figure d'un homme. La généalogie de Jésus-Christ, qu'il a mise à la tête de son Evangile, n'est pas la même que celle du chapitre 3 de St-Luc. Voyez sur cette discordance Millius, Louis de Dieu, Vossius, Luc de Bruges et la *Synopsis criticorum*. Quant aux autres difficultés qui peuvent s'élever à l'occasion de cet Evangile, voyez Tillemont, *Histoire ecclésiastique*, etc., t. 1^{er}; Richard Simon, *Histoire critique du texte du Nouveau Testament*; Lardner, *the Credibility of the gospel history*, 2^e partie; W.-M. Lebe de Wette, *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die Kanonischen Bücher des Neuen Testaments*. 4^e édition, Berlin, 1842; D.-F. Strauss, *Vie de Jésus*, traduit par Littré, 2^e édition; Cellier, *Essai d'une introduction critique au Nouveau Testament* (Genève, 1823, in-8°); Michaelis, *Introduction au Nouveau Testament*, traduit en français par Chenevière, Genève, 1832, 4 vol. in-8°. On

devra aussi consulter les Commentaires d'Elsner, de Paulus, de Kuinoel, de Fritzsche, l'*Origine du premier Evangile canonique* par Sieffert, et l'*Histoire critique des Evangiles synoptiques*, par Bruno Bauer, tous deux écrits en allemand. L-B-E et Z-M.

MATTHIEU (PIERRE), poète et historien, né à Pesme, en Franche-Comté (1), le 10 décembre 1563, aurait mérité une place dans la liste des enfants célèbres. Son père, qui aimait et cultivait les lettres (2), ne négligea rien pour son éducation; et le fils répondit si bien à ses soins, qu'avant l'âge de quinze ans il possédait le latin, le grec et l'hébreu. Il fut nommé principal du collège de Vercel (3); et il employa ses loisirs à composer une tragédie (*Esther*), qui fut jouée à Besançon avec beaucoup de succès. Il sentait néanmoins la nécessité de suppléer à son peu de fortune par une profession plus lucrative que ne l'est ordinairement celle d'auteur. Il se rendit donc à Valence, et après avoir fréquenté quelque temps les cours de l'université, il fut reçu docteur en droit en 1586. Il s'établit ensuite à Lyon, et y exerça la profession d'avocat; il embrassa avec ardeur le parti de la ligue, et se signala par son attaque pour les Guises. Cependant la ville de Lyon s'étant soumise en 1593 à l'autorité royale, il fut l'un des députés envoyés à Paris pour présenter au roi l'hommage de la fidélité des habitants. Dès ce moment, Matthieu devint l'un des partisans les plus zélés de Henri IV; et il se chargea de diriger toutes les fêtes qui eurent lieu à Lyon, lorsque ce prince visita cette ville en 1595. Le roi lui témoigna particulièrement sa satisfaction des soins qu'il avait pris, et lui accorda un privilège pour l'impression de ses ouvrages. Matthieu ne tarda pas à se rendre à Paris, où, sur la recommandation du président Jeannin, Henri IV l'appela pour le charger d'écrire son histoire. Le bon roi, dans ses loisirs, entretenait lui-même Matthieu des particularités de son règne: assuré de l'amour et du respect de la postérité, il invitait surtout son historien à s'exprimer avec une entière franchise, à ne se permettre aucune réticence. « Il faut, disait-il, des ombres dans un tableau » pour en rehausser les vives couleurs. Si l'on ne

(1) Les bibliographes ne s'accordent pas sur le lieu de la naissance de Matthieu; les uns le font naître dans le Forez ou dans le Bugey; d'autres à Porentru; mais il prend lui-même, à la tête de plusieurs ouvrages, le surnom de *Sequanus* (Franco-Comtois), que le P. Lelong a confondu avec *Sebusianus* (habitant du Bugey) ou *Segusianus* (habitant du Forez). Le distique suivant, imprimé à la suite de sa tragédie d'*Esther* (p. 246), dissipe toute obscurité et nous apprend qu'il était né, non à Salins, comme l'ont dit les frères Parfaict (*Hist. du Théâtre-Français*), mais à Pesme; petite ville du bailliage de Gray :

Præsta Vitæ Petri patrios p̄a PesMa penates,
PlerIdes proLis p̄gnora parta parant.

(1563)

(2) On trouve quelques vers latins du père de Matthieu à la tête de la tragédie d'*Esther*; il paraît donc que ceux qui ont supposé qu'il était tisserand se sont trompés.

(3) Vercel est un assez gros bourg de Franche-Comté, au bailliage d'Ornans; mais la ressemblance de ce nom avec celui de Vercel, ville de Piémont, beaucoup plus connue, a induit en erreur presque tous ceux qui ont parlé de cette circonstance de la vie de Matthieu, et ils n'ont pas hésité à le faire principal d'un collège en Italie.

« parlait de l'un, on ferait douter de l'autre : la « flatterie rendrait la vérité suspecte. » Matthieu remplaça Duhaillan dans les fonctions d'historiographe, dont il avait déjà le titre. Après la mort de Henri, il fut également attaché à Louis XIII, qui lui témoigna les mêmes bontés que son père. Ayant été obligé, par sa charge, de suivre ce prince au siège de Montauban, il fut attaqué de la fièvre d'armée; il se fit transporter à Toulouse, où il mourut le 12 octobre 1621, à l'âge de 58 ans. Il fut inhumé dans le cloître de la cathédrale de St-Etienne, avec une épitaphe honorable. Matthieu était un mauvais écrivain, mais un honnête homme; et malgré les défauts de son style, bas et rampant, et quelquefois obscur et affecté, on recherche encore quelques-uns de ses ouvrages pour les faits qu'ils renferment. On en trouvera une liste assez exacte dans la *Bibliothèque* de Leclerc (à la tête du *Dictionnaire* de Richalet), et dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 26. On doit se borner à citer ici les principaux : 1° *Esther*, tragédie en cinq actes, sans distinction des scènes et avec des chœurs, etc., Lyon, 1585, in-12. On lit, à la suite de cette pièce, une Pastorale à deux personnages, représentée à Vercel, la même année : l'auteur, sous le nom de Pollux, y raconte ses principales aventures. Malgré le succès d'*Esther*, il se repentit de l'avoir publiée, et en détruisit autant qu'il put les exemplaires, ce qui l'a rendue extrêmement rare. Il composa ensuite deux autres tragédies sur le même sujet : *Vasthi* et *Aman*, toutes deux en cinq actes. La *Clytemnestre* est peut-être sa première composition dramatique, puisqu'il dit, dans l'Avis au lecteur, qu'il l'acheva sur le troisième lustre de son âge. Ces trois pièces ont été imprimées à Lyon, B. Rigaud, 1589, in-12, rare. 2° La *Guisiade*, tragédie nouvelle, en laquelle, au vrai et sans passion, est représenté le massacre du duc de Guise, Lyon, 1589, in-8°. Il s'en fit trois éditions dans la même année : la troisième contient quelques augmentations. Ce mauvais drame, de plus de deux mille vers, a été réimprimé avec des notes dans le *Journal de Henri III* (édition de 1744), t. 3, p. 516, et l'on en a tiré séparément quelques exemplaires. L'auteur annonçait une suite à cette tragédie, qu'il aurait intitulée *le Sacrilège*, parce qu'il se proposait d'y traiter du massacre du cardinal de Guise; mais elle n'a point paru. Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Art dramatique*, dit que Matthieu ne faisait pas mal des vers pour le temps, et que Racine a imité plusieurs passages de sa pièce de *la Ligue*; mais Voltaire se trompe en lui attribuant le *Triomphe de la Ligue*, qui est de R. J. Nerée, poète contemporain, mais très-supérieur à Matthieu. 3° *Quatrains de la vanité du monde, ou Tablettes de la vie et de la mort*. C'est un recueil de deux cent soixante-quatorze quatrains moraux, divisés en trois centurries, et qui ont servi longtemps à la première instruction de l'enfance. Les quatrains

de Matthieu ont été traduits en latin, et dans la plupart des langues de l'Europe; on les a souvent réimprimés avec ceux de Pibrac et du président Favre (1). Dans une des comédies de Molière (*Sganarelle*, scène 1^{re}), l'un des personnages, conseille de lire :

Les quatrains de Pibrac et les doctes tablettes
Du conseiller (2) Matthieu, ouvrages de valeur.*

4° *Histoire des derniers troubles de France, sous les règnes de Henri III et de Henri IV, depuis les premiers moments de la Ligue jusqu'à la clôture des états de Blois*, en 1589, Lyon, 1594, in-8°. Cet ouvrage, qui eut une grande vogue, n'est divisé qu'en quatre livres. Cl. Malingre y en ajouta un cinquième, « qu'on ne saurait lire, dit Matthieu, « avec fruit et sans colère; tant éloigné de mon « humeur et de mon style, qu'il n'y a personne qui « n'en connaisse la différence. » 5° *Histoire véritable des guerres entre les deux maisons de France et d'Espagne* (de 1515 à 1598), Rouen, 1599, in-8°; 6° *Histoire de France et des choses mémorables advenues es provinces étrangères, durant sept années de paix* (de 1598 à 1604), Paris, 1606, 2 vol. in-8°. Elle a été réimprimée plusieurs fois et traduite en italien. 7° *Histoire de Louis XI, et des choses mémorables arrivées en Europe pendant son règne*, ibid., 1610, in-fol.; ibid., 1628, in-4°. Ce morceau d'histoire, où l'auteur était appuyé sur Comines, est celui qu'il a le plus soigné; il a été traduit en italien et en anglais. 8° *Histoire de la mort déplorable du roi Henri le Grand*, avec un poème, un panégyrique et une oraison funèbre en son honneur, ibid., 1611, in-fol.; 1612, in-8°. Péréfixe a fait oublier ce livre, où, cependant, on trouve des particularités que l'on chercherait vainement ailleurs. En rendant hommage à la reconnaissance qui fit choisir à Matthieu toutes les formes dans lesquelles il pouvait célébrer son bienfaiteur, on désirerait qu'il eût donné de plus grands éclaircissements sur la fin tragique de ce prince. 9° *Histoire de St-Louis*, ibid., 1618; 10° *Ælius Sejanus, histoire romaine, recueillie de divers auteurs*. — *Les Prospérités malheureuses d'une femme catheinoise, grande sénéchale de Naples*. — *Remarques sur la vie de Villeroy*, Rouen, 1618, 1620, in-12, ibid., 1642. L'histoire d'Ælius Sejanus, et celle de la sénéchale de Naples, sont une allusion continuelle au maréchal d'Ancre et

(1) L'édition la plus récente est celle que l'abbé Delaroche a donnée sous ce titre : *la Belle vieillesse, ou les Anciens quatrains des sieurs de Pibrac, Du Faur et Matthieu*, Paris, 1746, in-12, avec amplex commentaires. Il est remarquable que l'éditeur n'a pas connu le nom du président Favre, qu'il appelle *du Faur*. Il dit, page xvii de sa Préface : « Il est certain que ce « président du Faur était de la grande maison du Faur, dont « Guy de Pibrac est sorti. Mais de savoir au juste quel il était, « c'est sur quoi il n'est pas aisé de prononcer. » Goujet, dans le *Supplément* de Moréri, 1755, avait, par une bêtise bien plus étrange, fait des deux imitateurs de Pibrac un seul personnage qu'il nomme *Matthieu Faur, président, un de ses parents* (t. 1^{er}, p. 441); mais il se corrigea, du moins en partie, dans le *Supplément* de 1749 (voy. FAVRE et GORDIEN). C. M. P.

(2) Molière donne à Matthieu le titre de *conseiller*, parce qu'il se joignait toujours à celui d'historiographe.

à sa femme (*voy.* ANCRE). Les remarques sur Villeroy avaient déjà paru séparément, et avaient été traduites en latin, en italien et en espagnol, en flamand et en anglais. 11^e *Histoire de France* (de François I^{er} à Louis XIII), Paris, 1634, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage fut publié par J.-B. Matthieu, l'un des fils de l'auteur, qui continua l'*Histoire du règne de Louis XIII*. Le style en est lâche, prolixe, sans noblesse, et défiguré par un vain étalage d'érudition; mais on y trouve beaucoup de faits singuliers et peu connus, que Matthieu savait d'original. Il avait eu de son mariage avec Louise de la Crochère, d'une famille noble de Florence, deux fils et une fille. Celle-ci se fit religieuse dans le tiers ordre de St-François, et vécut d'une manière édifiante. La *Vie de la vénérable mère Matthieu* a été publiée par le P. Alexandre de Lyon, récollet, 1691, in-8°. W—s.

MATTHIEU (MARIE), connue en religion sous le nom de Magdeleine de St-Sauveur, naquit à Lyon le 23 juillet 1605; elle était fille de l'historien Pierre Matthieu et de Louise de Crochère, fille d'un Florentin qui était venu chercher à Lyon un refuge contre les persécutions de son beau-frère, jaloux des avantages que le pape Clément VII avait faits en mourant à Louise. Pierre Matthieu, après avoir embrassé avec ardeur le parti de la ligue, était devenu, quand Lyon se soumit à Henri IV, un des sujets les plus dévoués de ce monarque, qui, en le chargeant d'écrire son histoire, lui promit pour Marie une des plus belles abbayes de son royaume; mais la mort prématurée de ce prince rendit sa promesse illusoire. Malgré la perte de son protecteur, Marie n'en manifesta pas moins l'intention d'embrasser la vie monastique. Après la mort de son père (12 octobre 1621), elle accompagna son frère à Paris; elle y demeura six ans et refusa tous les partis qui lui furent proposés. Ce fut dans son séjour de la capitale que son ardente piété commença à lui donner une célébrité qu'elle dut à un événement qui parut tenir du prodige. Dinant un jour en nombreuse compagnie chez le conseiller Bernard, un valet, informé de l'horreur qu'elle avait pour le vin, voulut la surprendre en lui servant, au lieu d'eau, du vin blanc. Marie ne fut point dupe de cette espièglerie; elle rendit à l'instant le verre plein au valet, qui se retira honteux et confus. Le conseiller voulait châtier le drôle sur-le-champ; mais Marie, intercédant pour lui, le rappela et dit qu'elle boirait, parce que ce n'était que de l'eau que contenait le verre qu'il tenait encore à la main. Et, en effet, la chronique assure que, durant ce court débat, le vin s'était changé en eau. Marie, persistant toujours dans ses premières résolutions, revint à Lyon et entra comme novice dans le couvent de Ste-Elisabeth, et, son noviciat achevé, elle fit profession le 22 novembre 1624. Louise de Crochère n'était pas moins inconsolable de la mort de son mari que de la privation de sa fille aînée;

le monde n'avait plus d'attraits pour elle, non plus que pour sa fille cadette, Catherine-Augustine, qui venait d'accomplir sa quinzième année. Elles résolurent donc d'embrasser la vie religieuse; mais, comme la règle de Ste-Elisabeth était trop austère, elles entrèrent dans le couvent des Visitandines de l'Antiquaille, dont elles prirent l'habit le 4 juin 1628 (1). Cette même année, la peste fit à Lyon d'horribles ravages; la contagion pénétra jusque dans les monastères: la jeune Catherine se dévoua au service d'une de ses compagnes atteinte du charbon, et eut le bonheur de la sauver. Vers ce même temps, le jour de St-Michel, un pestiféré, couvert d'ulcères, apparut à Marie dans le réfectoire de son couvent: cette vue lui fit d'abord horreur; mais, voulant vaincre sa répugnance, elle se rendit à l'église, et, se prosternant au pied de l'autel, elle demanda au Seigneur de lui donner cette affreuse maladie. Aussitôt elle se sentit frappée du charbon: l'alarme fut au monastère; on l'isole de ses compagnes; son confesseur, à qui elle déclare comment le mal l'a surprise, lui ordonne d'en demander la guérison; elle obéit; le charbon disparut. Le jeûne et l'abstinence qu'elle pratiquait avec une excessive rigueur occasionnèrent à Marie de si fréquentes extases, qu'elle n'eut pas moins de visions qu'en avaient eu, au 13^e siècle, Marguerite d'Oingt (*roy.* ce nom) et, de son temps, la plus fameuse de toutes les extatiques. Le 19 mars 1642, Marie fut élue supérieure de sa communauté, en remplacement de feu madame d'Oultreleau. Sous son administration, le monastère devint si nombreux, qu'elle se vit dans la nécessité de fonder une seconde maison, qui s'ouvrit en janvier 1657 au faubourg de Vaise, dans le clos des *Deux-Amants*, occupé aujourd'hui par l'école vétérinaire. Vers la fin de l'année suivante, elle fut honorée de la visite de Louis XIV et de la reine mère, qui lui firent de très-beaux présents; mais ce fut de la maréchale de Villeroy qu'elle obtint les plus grandes largesses. Elle reçut aussi de son frère J.-B. Matthieu une somme considérable pour achever et embellir son église, où elle fit placer un retable qui excitait l'admiration autant par son étendue que par la délicatesse de la sculpture. Plus tard, elle fit exécuter un tabernacle en broderie tissée d'or et d'argent fin, rehaussée de perles et enrichie de figures si mignonnement travaillées à l'aiguille, qu'elles égalaient les plus fines miniatures. Marie n'était pas restée tout à fait étrangère aux choses de ce monde; elle prenait le plus vif intérêt au bien de son pays. Quand Louis XIV sollicita la main de Marie-Thérèse, elle voulut qu'à son exemple toutes ses compagnes hâtassent, par l'efficacité de leurs prières, la conclusion de cet hymen. Tels sont les faits les plus importants de la vie de

(1) Louise mourut dans ce couvent le 12 juillet 1655, et Catherine-Augustine, le 17 février 1682, après y avoir fondé une chapelle sous le vocable de St-François de Sales.

Marie, qui rendit son âme à Dieu le 3 septembre 1680. Son portrait, gravé par Damasso, est en tête de sa *Vie* écrite par le P. Alexandre, mineur récollet, Lyon, 1691, in-8°. Une lettre de J.-B. Matthieu, adressée de Paris le 3 avril 1681 à madame de Boly, supérieure du couvent de Ste-Elisabeth de Bellecour, nous apprend que Clément X refusa de procéder à la béatification de Marie Matthieu que cette supérieure avait sollicitée.

A. P—D.

MATTHIEU CANTACUZÈNE. *Voyez* CANTACUZÈNE (Jean).

MATTHIEU DE AFFLICTIS. *Voyez* AFFLITTO.

MATTHIEU DE KROKOV, cardinal et fameux théologien que la plupart des biographes supposent né à Cracovie, et par conséquent Polonais, avait pris naissance au château de Krokov, dans la Poméranie, vers le milieu du 14^e siècle. Après avoir fait ses études à Prague, il y obtint une chaire de théologie et fut honoré du titre de chancelier de l'université. Obligé de fuir de cette ville, dans le temps de la guerre des hussites, il se réfugia à Paris, où, suivant Trithème, il donna quelque temps des leçons publiques. Il vint ensuite à Heidelberg, et il s'y acquit une grande réputation en professant à l'académie de cette ville. Nominé chancelier de l'empereur Robert de Bavière, ce prince lui procura en 1405 l'évêché de Worms et l'envoya comme ambassadeur à Rome. Matthieu se rendit agréable au pape, qui le créa cardinal; il revint dans son diocèse, où il mourut le 5 mars 1410, comme on l'apprend par son épitaphe, placée dans le chœur de la cathédrale de Worms. On cite de ce prélat : 1^o *Sermo de emendatione morum et cleri*. Ce discours fut prononcé au synode de Prague en 1384. 2^o *Liber de squalore curiæ romanæ*, Bâle, 1551, et dans le tome 2 du *Fasciculus rerum expetendarum* (voy. sur ce recueil BROWN); 3^o *De celebratione missæ, sive Confictus rationis et conscientie de sumendo vel abstinendo corpore Christi*, Memmingen, 1494, in-4^o. C'est un ouvrage sur l'utilité et l'abus de la fréquente communion. 4^o *Rationale divinorum operum*. — *Dialogus Patris et Filii de prædestinatione, et quod Deus omnia bene fecerit*. — *Libri 7 de contractibus*. — *Epistolæ ad diversos*. — *Sermones et collationes*. Tous ces ouvrages sont conservés parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'empereur, à Vienne (voy. Oudin, *De Scriptor. ecclesiast.*, t. 3, p. 1110). M. Barbier lui attribue encore l'*Ars moriendi*, petit in-fol., grav. en bois; ouvrage très-rare sur lequel on peut consulter Heineken, *Idée d'une collection d'estampes*, p. 399; Laserna-Santander, *Dictionn. bibliogr.*, t. 2, p. 102, et le *Manuel du libraire*, par Brunet, etc. On a confondu le cardinal de Krokov avec un autre MATTHIEU, qui eut de fréquentes disputes avec Jean Huss : informé que les partisans de cet hérésiarque avaient le projet de l'assassiner, il s'enfuit de Prague et se réfugia dans un couvent de la Misnie, où il prit

l'habit de Cîteaux et expliqua les saintes Ecritures. On a de lui : *Expositio in Canticum canticorum; in Ecclesiasten; in D. Matthæi Evangelium; in epistolam D. Pauli ad Romanos*, etc. Les ouvrages de ce religieux sont conservés dans la bibliothèque Pauline de Leipsick.

W—s.

MATTHIEU DE VENDÔME, ainsi nommé du lieu de sa naissance, était cadet d'une illustre famille, alliée à la maison de Bourbon. Il embrassa la vie religieuse, et fut pourvu en 1259 de l'abbaye de St-Denis. Louis IX, ayant résolu de retourner en Afrique, le nomma régent du royaume; et, parmi les instructions qu'il donna à son successeur, il lui recommanda Matthieu pour son premier ministre. Philippe suivit les conseils de son père : Matthieu ne quitta la régence que pour passer au ministère, et il se montra digne de ce poste important par son zèle et ses lumières. Il eut la douleur de partager la confiance du roi avec Pierre de la Brosse, mais il la recouvra tout entière après la chute de l'indigne favori (voy. LA BROUSSE). Philippe, partant pour son expédition contre Pierre d'Aragon, le nomma régent. Matthieu mourut peu de temps après, le 25 septembre 1286, dans un âge avancé. Il fut inhumé à St-Denis sous une tombe de cuivre que l'on voyait encore il y a quelques années. On trouve quelques lettres de Matthieu dans le *Spicilege* de dom d'Achery. — L'abbé de St-Denis a été confondu avec Matthieu de Vendôme (*Mathæus Vindocinensis*), poète qui florissait à la fin du 12^e siècle. Celui-ci est l'auteur d'une Paraphrase de l'histoire de Tobie en vers élégiaques (1). D'Auvigny dit qu'il ne nous reste rien de cet ouvrage (*Vies des hommes illustres de la France*, t. 1^{er}, p. 129); cependant il y a au moins cinq éditions de la Tobiade. (Voy. la *Bibliotheca mediæ et infimæ latinit.* de Fabricius, t. 5, p. 54, édit. in-4^o.) La plus récente est celle de Brème, 1642 (2), in-8^o, publiée par les soins de Hering, qui ne croyait pas avoir été précédé dans ce travail. On cite encore de Matthieu un traité *De æquivocis, seu De synonymis*, dont on conserve un manuscrit à la bibliothèque de Paris, et un autre *De doctrina versificandi*, conservé à Oxford.

W—s.

MATTHIEU DE WESTMINSTER, chroniqueur anglais, florissait au 13^e siècle; il prit l'habit de St-Benoît dans l'abbaye dont il porte le nom, et mourut l'an 1307, ou peu après; car c'est à cette année que se termine son ouvrage. On a de lui une chronique intitulée *Flores historiæ* (3). Elle est divisée en trois livres : le premier finit à la naissance de Jésus-Christ et le second à l'in-

(1) Il l'avait dédiée à l'archevêque de Tours, Barthélemy, qui occupa ce siège depuis l'an 1177 jusqu'en 1206.

(2) Et non pas 1542, comme on le dit par erreur dans la dernière édition du *Dictionnaire de Moréri*.

(3) Il en a regu le nom de *Floricensis*, par lequel il est assez souvent désigné chez les écrivains contemporains. La *Chronique* de Matthieu a été insérée dans les *Britannicar. rerum Scriptores velustiores*, etc., Heidelberg, 1587, in-fol.

vasion de l'Angleterre par les Allemands. Le troisième contient les événements les plus importants qu'il se soit passé en Angleterre depuis cette mémorable époque jusqu'à la mort d'Edouard I^{er}. Cette Chronique a été continuée par différents auteurs anonymes jusqu'à l'an 1377. Matth. Parker l'a publiée à Londres, 1567, in-fol., et il en a paru une seconde édition, plus correcte, Francfort, 1601, même format. Matthieu n'a guère fait que compiler et abréger des chroniques plus anciennes, surtout celle de Matthieu Pâris, et son ouvrage n'est intéressant que par les faits qu'il raconte comme témoin oculaire. On lui attribue encore les Chroniques des monastères de Westminster, de St-Edmond, etc. W—s.

MATTHIEU OURHAIETSI, c'est-à-dire d'Edesse, historien arménien, vivait au milieu du 12^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il naquit à Edesse ou dans le territoire de cette ville, qu'il était moine, car les Arméniens lui donnent souvent les surnoms de *Vanagon* et de *Vanerets*, et qu'il périt dans un âge fort avancé en l'an 1144, lors de la prise d'Edesse par le sultan Emad-Eddin-Zonki. Il nous reste de lui une histoire où les événements sont rangés selon l'ordre des années, et qui contient le récit de tout ce qui est arrivé de son temps et un siècle avant lui dans l'Arménie, la Syrie et les régions limitrophes. Il commença la composition de cet ouvrage en l'an 510 de l'ère arménienne (1061 et 1062 de J.-C.); d'où il résulte qu'il avait environ 100 ans lorsqu'il mourut. Cette histoire commence en l'an 401 de l'ère arménienne (952 et 953 de J.-C.). Les exemplaires complets sont fort rares. La bibliothèque de Paris en possède deux, et tous deux imparfaits, le premier (n^o 93 des manuscrits arméniens) ne s'étend pas jusqu'au temps des croisades; l'autre (n^o 99) va jusqu'à l'an 1112. La bibliothèque des Mekhitharistes de Venise en contient un qui va jusqu'à l'an 580 de l'ère arménienne (1131 et 1132 de J.-C.). Il paraît que c'est à cette époque que se termine le travail de Matthieu d'Edesse. Cette histoire, qui est écrite d'un style assez médiocre et qui n'a jamais été imprimée, ne laisse pas cependant d'être intéressante; elle contient un grand nombre de faits curieux qu'on chercherait vainement ailleurs (1). M. Cirbied a donné une notice de cet ouvrage dans le 11^e volume de *Notes et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, et il y a joint le texte et la traduction de tout ce qui est relatif aux croisades. M. Cirbied a négligé d'observer que dans les deux manuscrits de Matthieu d'Edesse qui sont conservés à la bibliothèque de Paris il se trouve dans l'ordre des dates un bouleversement tel, que beaucoup de faits sont placés à plus de cinquante

ans de leur véritable époque. Ce désordre existe dans plus du tiers de l'ouvrage, et il eût été bien important de le signaler. L'histoire de Matthieu d'Edesse a été continuée jusqu'à l'an 1161 par un de ses disciples nommé Grégoire, qui était prêtre de K'hésoun, dans la Syrie septentrionale. S. M—N.

MATTHIEU PARIS, célèbre chroniqueur anglais, était né au commencement du 13^e siècle; il prit en 1217 l'habit religieux au monastère de St-Alban, ordre de Cluny. Poète, orateur et théologien, il avait des connaissances en peinture et en architecture, et passait pour fort habile dans la mécanique. C'était d'ailleurs un homme d'une rare probité, très-attaché à son pays, dont il prit la défense avec un zèle qui le rend parfois injuste pour tout ce qui n'est pas anglais. Il fut chargé par le saint-siège d'aller en Norvège établir la réforme dans divers monastères, et il y réussit moins par l'autorité que par l'exemple et la persuasion. Matthieu jouissait de toute la faveur du roi Henri III, et il en profita pour obtenir la concession de plusieurs privilèges à l'université d'Oxford. Il mourut en 1259. Le plus connu de tous ses ouvrages est la chronique intitulée *Historia major Anglie*, etc. Elle s'étend depuis la descente de Guillaume le Conquérant (1066) jusqu'à la quarante-troisième année du règne de Henri III (1259). Le manuscrit présenté à ce prince par l'auteur lui-même se conserve encore au muséum britannique. Matthieu Pâris n'a guère fait que copier la *Chronique* de Roger de Wendover jusqu'à l'année 1235. Guillaume de Rishunger a continué le travail de Pâris jusqu'à 1273. Cette *Chronique* a été publiée par Matth. Parker, archevêque de Canterbury, Londres, 1571, in-fol., et elle a été réimprimée sans aucun changement, Zurich, 1606, in-fol. Guill. Wats en a donné une meilleure édition, Londres, 1640, in-fol.; réimprimée à Paris, 1644, et Londres, 1684, même format. Le savant éditeur s'est servi pour la correction du texte de manuscrits inconnus à Parker; il y a joint différents morceaux inédits et un Glossaire des mots barbares, fort utile à tous ceux qui n'ont pas fait une étude spéciale du latin du moyen âge. La Chronique de Pâris est très-estimée en Angleterre; mais elle l'est beaucoup moins en France, on en a déjà dit la raison. Cependant elle a été traduite en français par M. A. Huillard-Bréholles, avec des notes et une Introduction par M. le duc de Luynes, Paris, 1840-1841, 9 vol. in-8^o. Pâris en rédigea lui-même un abrégé qu'il intitula *Historia minor*, par opposition au titre de sa grande histoire. On a encore de lui des Vies de plusieurs abbés du monastère de St-Alban; Wats en a inséré quelques-unes dans son édition. Oudin a consacré à Matthieu Pâris un article très-étendu dans les *Scriptor. eccles.*, t. 3, p. 204-217. Les curieux peuvent le consulter avec fruit. W—s.

(1) Une note manuscrite du P. Dunand (*voy. ce nom*) nous apprend que le P. Sixte de Vesoul, capucin, avait traduit en français l'*Histoire de la première croisade*, de Matthieu d'Edesse, Paris, 1770, 2 vol. in-12. W—s.

MATTHIOLE (PIERRE - ANDRÉ MATTIOLI, plus connu sous le nom de), médecin et botaniste italien, naquit à Sienne le 23 mars 1500. D'abord livré à l'étude du droit, il la quitta bientôt pour s'adonner à celle de la médecine et de l'histoire naturelle. Il reçut le bonnet de docteur à Padoue, et il exerça la médecine successivement dans les villes de Sienne et de Rome. Les malheurs de la guerre le forcèrent en 1527 de chercher un asile dans le val Anania, près de Trente, et il y séjourna treize ans, jusqu'en 1540, où il s'établit à Gorice. Il acquit, dans ces différentes villes, une grande réputation, et s'y fit singulièrement aimer. On en raconte un exemple remarquable : pendant son séjour à Gorice, tout son mobilier fut détruit par un incendie : le lendemain, on se porta en foule chez lui pour lui offrir des meubles et de l'argent en telle quantité qu'il se trouva plus riche qu'auparavant, et les magistrats lui firent l'avance d'une année de ses appointements. Après avoir passé douze ans à Gorice, il fut appelé à Prague par Ferdinand I^{er}, qui le nomma médecin de son fils l'archiduc Ferdinand ; et il reçut quelque temps après le titre de conseiller aulique. Il entra ensuite au service de Maximilien II en qualité de premier médecin ; mais son âge et ses infirmités ne lui permirent pas d'en remplir longtemps les fonctions. Il se retira à Trente pour y passer en repos les dernières années de sa vie, et il y mourut de la peste en 1577. Matthiole n'est guère connu que par ses *Commentaires sur Dioscoride*. Cet ouvrage est un répertoire immense, qui renferme à peu près toute l'érudition botanico-médicale de cette époque. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut se rappeler qu'il n'existait alors rien de complet sur la matière médicale. Fuchs, Ruelle, et particulièrement Gessner avaient décrit un grand nombre de plantes. Ce dernier surtout s'était fortement occupé de leurs propriétés, et avait ajoutée ses propres observations à celles des auteurs anciens. La traduction de Dioscoride, par Ruelle, avait déjà rendu de grands services. Néanmoins les travaux de ce savant dans ce genre avaient peu d'autorité. Celui de Matthiole fut donc une publication très-utile. Il raconte lui-même fort en détail combien il fut secondé dans cette entreprise. La longue liste de ses bienfaiteurs comprend l'empereur Ferdinand, les archiducs ses fils, et presque tous les princes ecclésiastiques et laïques de l'Allemagne. Il se loue aussi beaucoup de plusieurs savants, surtout du célèbre Aldrovandi ; mais le secours littéraire le plus précieux qu'il reçut fut la communication de deux manuscrits de Dioscoride, apportés de Constantinople par Busbeck, ambassadeur de Ferdinand auprès de Soliman II, ce qui lui donna les moyens de rétablir le texte de son auteur, altéré dans quelques éditions, et de faire à la version de Ruelle des corrections utiles. A la traduction de Dioscoride, Matthiole joignit la description

d'un assez grand nombre de plantes, d'animaux, ou de substances des trois règnes, qu'il avait découverts dans ses voyages en Italie et en Allemagne ou qui lui avaient été envoyés. Ce savant infatigable consacra une grande partie de sa vie à rédiger et perfectionner son travail. Il adopta la version de Ruelle, non qu'il la trouvât parfaite, mais parce qu'elle était la plus répandue, et qu'elle passait généralement, surtout au jugement des médecins, pour la meilleure. L'ouvrage fut publié d'abord en italien, Venise, Bascarini, 1544, in-fol., et avec quelques augmentations, ibid., Valgrisi, 1548 et 1549, in-4^o, sans figures. L'auteur préféra cette langue, parce que la plupart des pharmaciens, auxquels il l'avait principalement destiné, n'entendaient pas le latin. Mais en 1554 il en donna une édition latine, sous le titre de *Commentarii in sex libros Pedacii Dioscoridis*, etc., Venise, in-fol., avec de petites planches représentant des plantes, des animaux, etc. Il en parut successivement plusieurs éditions, et il fut plusieurs fois traduit en allemand (entre autres par Rod.-J. Camerarius), en français (par A. du Pinet et J. Desmoulins) et en d'autres langues d'Europe. Enfin, on en compte près de trente éditions dans ces différentes langues. La meilleure édition latine est celle de Valgrisi, Venise, 1565, accompagnée des privilèges de Pie IV, Ferdinand I^{er}, Charles IX et Cosme de Médicis. Elle contient un grand nombre d'objets nouveaux des trois règnes, et au delà de trois cents figures de plus que les éditions précédentes, ce qui en porte le total à près de mille. Enfin les figures sont plus grandes de moitié et mieux soignées. Le travail de Matthiole est loin d'être sans défauts. Un des principaux est d'avoir adopté non-seulement les récits de vertus exagérées, mais encore bien des fables indignes d'un homme éclairé. Son épître dédicatoire de l'édition de 1565, entre autres, contient des assertions curieuses dans ce genre. On y voit que les affections de la rate se guérissent par le contact d'une espèce de fougère (*hemionitis*) ; l'épilepsie, par un collier de racine de pivoine (au reste, Matthiole prétend avoir guéri lui-même un enfant par ce moyen (*voy.* p. 916) ; la jaunisse, par l'éclaire ou la bourse-à-pasteur, portée sous les pieds, etc. ; il parle même des plantes qui faisaient tomber les fers des chevaux lorsqu'ils marchaient dessus ; enfin, de quelques autres qui ressuscitaient les morts. Il cite, dans cette même épître, Circé et Médée, comme devant à la connaissance et à l'usage des plantes une partie de leur célébrité. On est choqué de trouver dans un homme d'un si grand savoir aussi peu de méthode : il n'était pas en son pouvoir de changer l'ordre de son auteur, mais il eût pu en adopter un pour ses additions. Enfin, il est impossible d'excuser l'inconvenance apreté avec laquelle il parle de ceux dont il eut à se plaindre, leur prodiguant les épithètes et les qualifications les plus injurieuses et

es plus grossières. Tous ces défauts n'ont pas empêché son ouvrage d'avoir une très-grande vogue lors de sa publication et d'être consulté pendant longtemps comme le recueil le plus utile de matière médicale, et, quoique l'expérience nous ait fort éclairés sous ce rapport, on trouve encore dans Matthiole beaucoup d'avis utiles et d'indications qu'il serait intéressant de vérifier. D'ailleurs, il a pour nous un grand intérêt historique, en ce qu'il nous présente l'état de la science à cette époque. Il faut avouer que jusqu'au commencement du siècle dernier on n'avait pas dépassé de beaucoup le cercle que Matthiole avait tracé. G. Bauhin en donna une nouvelle édition à Bâle en 1598 : elle contient environ quatorze cents figures ; mais elles sont de moitié plus petites que celles de l'édition de 1565, à laquelle du reste les additions et les observations de l'éditeur la rendent supérieure. Joachim Camérarius a publié, avec des augmentations, un ouvrage de Matthiole (*Epitome de Plantis*), Francfort, 1586, in-4° (*voy. CAMÉRARIUS*). On a encore de Matthiole un recueil, imprimé à Francfort, même format et même année que l'édition de G. Bauhin, à laquelle il est joint ; il contient : 1° *Apologia adversus Amatum lusitanum*, opuscule de 40 pages, dans lequel il répond à plusieurs critiques ; 2° *Epistolarum medicinalium libri quinque*. Ces lettres sont écrites par Matthiole à des savants ou des amis, ou bien adressées à Matthiole lui-même. Elles sont comme le complément de ses commentaires, et renferment un grand nombre d'observations nouvelles. Plusieurs savants y sont, comme Amatus dans l'*Apologie*, fort maltraités, entre autres Guilandinus, qui, au reste, avait été l'agresseur, en accompagnant d'invectives grossières des reproches souvent fondés. 3° *De morbi gallici curandi ratione dialogus*. Parmi les autres ouvrages de Matthiole, nous croyons devoir mentionner son poème italien, en quatre cent cinquante octaves, en l'honneur du cardinal Clesio, prince-évêque de Trente, sous ce titre : *Il magno palazzo del cardinale de Trento*, Venise, Martolini, 1539, in-4°, et sa traduction italienne de la *Géographie de Ptolémée*, Venise, 1548, in-8°, fig. C'est la première version de cet ouvrage qui ait paru dans cette langue. Plumier a donné le nom de *matthiola* à un genre de la famille des *rubiacées*. Voyez la *Vita di P.-A. Mattioli, raccolta delle sue opere da un accademico Rozzo di Siena*, dans le t. 2, p. 169-222 des *Memorie istoriche per servire alla vita di più uomini illustri della Toscana*, Livourne, 1757, in-4°.

D—U.

MATTHISSON (FRÉDÉRIC DE), célèbre poète lyrique allemand, né le 23 janvier 1761, à Hohen-dodeleben, près de Magdebourg, perdit de bonne heure son père, qui était bailli de district, et fut élevé jusqu'à sa quatorzième année chez son aïeul paternel, ministre protestant dans sa ville natale. Il fréquenta ensuite le lycée de Kloster-

Bergen et plus tard l'université de Halle, où il commença d'étudier la théologie ; mais bientôt il abandonna cette science et cultiva avec zèle la philologie et les littératures modernes. Il accepta en 1783 une place de professeur à l'institut d'éducation de Dessau ; et, en 1785, il devint précepteur de deux jeunes Livonais, avec lesquels il voyagea et séjourna successivement à Altona, à Heidelberg et à Manheim. Puis il alla passer deux années auprès de son ami, le philosophe Bonstetten, à Nyon sur le lac de Genève (*voy. BONSTETTEN*). De là, il se rendit à Lyon, où il fut chargé de l'éducation du fils d'un négociant, et après l'avoir terminée, en 1792, il revint dans sa patrie. En 1794, la princesse d'Anhalt-Dessau le choisit pour son lecteur, et en cette qualité il l'accompagna, pendant les années 1796-1808, dans ses voyages à Rome, à Naples, dans le Tyrol et dans la Suisse. Après la mort de cette princesse, en 1812, il entra au service du roi de Wurtemberg, qui lui conféra le titre de conseiller intime de légation, le nomma intendant des théâtres de la cour, premier conservateur de la bibliothèque royale de Stuttgart et lui accorda, en 1818, des lettres de noblesse héréditaire. Il suivit en 1819 le duc Guillaume de Wurtemberg en Italie et passa avec lui plusieurs mois à Florence. Le roi de Wurtemberg le créa en 1825 chevalier de l'ordre de la Couronne de Wurtemberg. Matthisson est mort à Woertlitz le 12 mars 1831, âgé de 70 ans. Ses poésies lyriques ont acquis une grande célébrité partout où l'on aime et cultive la littérature allemande : elles se distinguent à la fois par l'exquise délicatesse avec laquelle l'auteur traite les sentiments les plus intimes du cœur humain, par leur verve et leur chaleur, par leur correction et leur élégance, qualités devenues extrêmement rares chez les poètes de notre époque. Matthisson a aussi publié quelques ouvrages en prose, qui ont en grande partie pour objet ses nombreux voyages et ses relations avec des personnes célèbres, telles que Bonstetten, madame Frédérique Brun (*voy. ce nom*), l'évêque Munter, de Copenhague, etc. Voici la liste de ses œuvres : 1° *Chansons*, Breslau, 1781 ; 2° édit., 1783, 1 vol. in-8° ; 2° la *Famille heureuse*, comédie en cinq actes, Dessau, 1783 ; 3° *Poésies*, Manheim, 1787, in-8° ; 4° *Lettres*, Zurich, 1795 et 1796 ; nouvelle édition, *ibid.*, 1800, in-8° ; 5° *Bas-reliefs au sarcophage du siècle*, Tubingue, 1798, in-4° ; 6° *Aventures d'Alin*, Tubingue, 1799, in-8° ; 7° *Poésies*, en société avec M. J.-G. de Salis, Zurich, 1808, 1 vol. in-8° ; 8° *Poésies complètes*, Tubingue, 1811, 2 vol. in-8° ; 9° la *Fête de Diane à Bebenhausen*, avec gravures et musique, Zurich, 1814, in-4° ; 10° *Souvenirs*, Zurich, 1811-1816, 5 vol. in-8° ; 11° *Œuvres posthumes et correspondance avec ses amis intimes*, Berlin, 1830, 4 vol. in-12. Il a lui-même publié une édition complète de ses *Œuvres*, qui a été imprimée à Zurich, 1825-1829, 8 vol. in-8°.

M—A.

MATTIOLI (Louis), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit en 1662 à Crevalcuore, dans la principauté de Masserano. Venu fort jeune à Bologne, il suivit l'école de Ch. Cignani; mais son talent, comme peintre, n'aurait pu le sauver de l'oubli; il se mit alors à dessiner à la plume des *vues* et des *paysages*. La perfection qu'il apporta dans ces ouvrages ne tarda pas à le faire connaître, et ils furent avidement recherchés. Mattioli conçut alors le projet d'en graver quelques-uns à l'eau-forte, et ne réussit pas moins. Lié d'une étroite amitié avec Crespi, surnommé *lo Spagnuolo*, il grava, d'après ce maître, vingt estampes destinées à orner le poème de *Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno*; la *Présentation au temple*; le *Martyre de St-Pierre*; *St-Antoine* et *St-Vincent Ferrier*. Il grava également, d'après les Carrache, la *Circoncision*, l'*Adoration des mages*, l'*Annonciation*, etc. Cette dernière pièce est très-rare et fort estimée; et enfin, d'après le Guerchin, une *suite de quinze paysages, y compris le titre*, ornés de figures et de fabriques, etc. Mattioli mourut à Bologne en 1741. P—s.

MATTIUS ou MATIUS (CNÆUS), poète distingué du siècle d'Auguste, fut le protégé et l'ami de Jules-César. Il cultiva avec un succès égal la poésie épique et la poésie dramatique; il traduisit en vers latins l'*Iliade* d'Homère, comme, longtemps avant lui, Livius Andronicus avait traduit l'*Odyssée*. Varron, son contemporain, et Aulu-Gelle nous ont transmis plusieurs beaux vers de cette traduction. (Voy. Varron, *De ling. latin.*, lib. 7, cap. 4; et Aulu-Gelle, lib. 6, cap. 6.) Mais Cnæus Mattius s'est rendu surtout célèbre par des mimiambes, qui sont souvent cités: Il ne subsiste pourtant de ces compositions qu'une vingtaine de vers, épars dans Aulu-Gelle, Macrobe, Terentianus Maurus et les grammairiens Nonius et Priscien. L'exquise délicatesse qui brille dans ces fragments fait vivement déplorer qu'ils soient en aussi petit nombre. Il est remarquable que, dans presque tous les passages où les anciens parlent de Mattius, ce soit avec l'épithète de *docte*; ce qui vient probablement de ce qu'il était fort versé dans la lecture des anciens poètes, dont il aimait à rajeunir les expressions les plus heureuses. Il excellait aussi, suivant Aulu-Gelle, à créer de nouvelles et ingénieuses locutions. D'habiles critiques veulent que l'on distingue Caius Mattius, dont il reste une belle et noble lettre adressée à Cicéron après le meurtre de Jules-César (*Ad famil.*, lib. 11, epist. 28), de Cnæus Mattius, le mimographe. Mais les raisons sur lesquelles ces critiques appuient leur opinion ne paraissent que médiocrement probantes. Dans le peu que nous savons de Caius et de Cnæus Mattius, il n'y a rien qui ne puisse fort bien se rapporter à un même homme. Ce qui nous semble prouver que l'ami du dictateur doit avoir été le célèbre poète, c'est: 1° la protection éclatante que César ne cessa d'accorder aux mimographes; 2° la nullité du rôle

politique qu'aurait joué ce prétendu homme d'État, qui ne fut revêtu d'aucune magistrature et qu'on voit, seulement dans une occasion, chargé par César du soin de certains jeux (Cicéron, *Ad famil.*, lib. 11, epist. 27); 3° enfin, ce que rapporte Suétone du témoignage demandé à Caius Mattius, au sujet de la naissance d'un fils de César et de Cléopâtre (Suétone, *Cæs.*, cap. 52). Cette circonstance s'applique, à notre avis, beaucoup moins convenablement à un personnage politique qu'à un poète, homme de plaisirs, commensal de César et confident naturel des bonnes fortunes de son tout-puissant protecteur. M—G—N.

MATTUSCHKA (HENRI-GODEFROI, comte de) botaniste silésien, naquit à Jauer le 22 février 1734. Il s'adonna successivement à la jurisprudence, aux mathématiques, à l'astronomie et finit par s'occuper exclusivement de botanique et d'économie rurale, sciences dans lesquelles il acquit une grande réputation. Il mourut le 19 novembre 1779. On lui doit une Flore de Silésie (*Flora Silesiana*), très-estimée et souvent consultée, Breslau, t. 1^{er}, 1776; t. 2, 1777; t. 3, 1779, in-8°. Z.

MATURIN (le R. CHARLES-ROBERT), célèbre poète et romancier, naquit à Dublin en 1782, d'une famille d'origine française qui s'était expatriée après la révocation de l'édit de Nantes. Son père occupait un emploi honorable et lucratif et il ne négligea rien pour lui donner une éducation brillante. Placé au collège de la Trinité, Charles-Robert remporta plusieurs prix, sans annoncer toutefois le talent qu'il déploya dans la suite. A peine sorti des bancs de l'école, il épousa Henriette Kinsburg, jeune personne qu'il avait aimée dès l'enfance et qui le rendit père de plusieurs enfants. Il entra dans les ordres et fut attaché comme desservant à la paroisse de St-Pierre. A cette époque, son père, accusé de malversation dans l'exercice de sa charge, fut destitué et ne put ensuite, malgré la preuve de son innocence, obtenir d'être réintégré. Réduit ainsi à un état de gêne d'autant plus pénible, qu'il avait le goût de la dépense et du luxe et que les modiques appointements de son ministère étaient loin d'y suffire, Maturin tâcha de remédier au malheur qui frappait sa famille en fondant un pensionnat pour de jeunes élèves. Cet établissement était en voie de prospérité, lorsqu'une circonstance le força d'y renoncer: un ami qu'il avait imprudemment cautionné prit la fuite et lui laissa la charge de sa dette. Ce fut alors qu'il publia ses premiers romans, qui eurent du succès, sans toutefois améliorer beaucoup sa position. Espérant que des ouvrages dramatiques seraient plus lucratifs, il présenta, en 1814, au directeur du théâtre de Crow-Street, une tragédie intitulée *Bertram*, qui fut refusée. Maturin croyait au mérite de sa pièce et cet échec ne le rebuta pas. Il partit pour Londres et porta son manuscrit à Walter Scott, qu'il savait avoir beaucoup loué ses premiers essais. Celui-ci recommanda le poète irlandais à lord

Byron, qui était membre du comité du théâtre de Drury-Lane et y fit recevoir *Bertram*. Représentée au mois de mai 1814, cette tragédie, dans laquelle Kean remplissait le principal rôle, eut un succès immense : elle attira un grand concours de spectateurs et occupa pendant plusieurs jours toute la presse périodique de Londres. Un tel début devait enhardir Maturin ; mais les deux tragédies qu'il donna en 1817 et 1819 furent moins heureuses. Dégoûté du théâtre, il revint à Dublin et publia successivement plusieurs romans qui réussirent. Quoique ce genre de travail ne semble guère compatible avec l'exercice du saint ministère, Maturin en remplissait scrupuleusement les devoirs ; il prêchait avec succès et prononça, pendant le carême de 1824, six sermons de controverse qui sont fort estimés. Il mourut le 30 octobre suivant. La plupart de ses ouvrages sont écrits dans le genre d'Anne Radcliffe. On rencontre partout des scènes surnaturelles, des fantômes effrayants, des crimes et des vengeances atroces, ce qui fit donner à l'école de Maturin le nom de *frénétique* et à lui-même le surnom d'*Arioste du crime*. Cependant, malgré quelques exagérations dans les pensées et le style, les meilleurs critiques s'accordent à lui reconnaître des beautés du premier ordre. On a de lui : *la Famille Montorio, ou la Fatale vengeance*, Dublin, 1807, 3 vol. in-12 ; traduit en français par J. Cohen, Paris, 1822, 3 vol. in-12 ; 2° *le Petit Irlandais*, Dublin, 1808, 3 vol. in-12 ; 3° *les Milésiens*, Dublin, 1811, 3 vol. in-12 ; 4° *Bertram, ou le Château de St Aldobrand*, Londres, 1816, in-8° ; tragédie traduite en français par MM. Taylor et Charles Nodier, Paris, 1821, in-8° ; 5° *Manuel*, tragédie, Londres, 1817, in-8° ; 6° *Ève, ou Amour et religion*, Londres, 1817, 3 vol. in-12 ; traduit en français, Paris, 1818, 4 vol. in-12 ; 7° *Pour et contre, ou les Femmes*, Dublin, 1818, 3 vol. in-12 ; 8° *Fredolpho*, tragédie, Londres, 1819, in-8° ; 9° *Melmoth le vagabond*, Dublin, 1820, 4 vol. in-12 ; traduit en français par J. Cohen, Paris, 1821, 6 vol. in-12 ; 10° *L'Univers*, poème, Dublin, 1821, in-8° ; 11° *les Albigeois*, Dublin, 1824, 3 vol. in-12 ; traduit en français, Paris, 1825, 4 vol. in-12. Z.

MATURINO DE FLORENCE, né vers la fin du 15^e siècle, fut élève de Raphaël, et se distingua par la science du dessin. Dans le temps qu'avec ses condisciples il travaillait au Vatican, il conçut une si grande affection pour Polydore de Caravage, alors simple garçon d'atelier, qu'il voulut lui servir de maître. Il lui fit faire des progrès tellement rapides, qu'il résolut de ne plus s'en séparer, et ils travaillèrent ensemble depuis, l'un terminant ou corrigeant les ouvrages de l'autre. Comme ils s'aperçurent qu'ils étaient inférieurs à leurs condisciples sous le rapport du coloris, ils s'appliquèrent exclusivement au dessin, et résolurent de ne peindre qu'en clair-obscur ou monochrome. Ils parvinrent ainsi à une grande perfection, et ils exécutèrent un grand

nombre de tableaux à fresque et à l'huile. C'étaient, en général, des imitations de l'antique. Leurs ouvrages sont trop nombreux pour pouvoir les citer tous. Les plus remarquables sont : *Le Triomphe de Camille*, qu'ils avaient peint près de la tour de Nona ; *le Supplice de Perillus enfermé dans le taureau d'airain de Phalaris*, près du château St-Ange, et plusieurs *Batailles* très-belles sur la place de la Douane. Le mieux conservé de tous ceux qu'ils avaient peints, et qui passait pour leur chef-d'œuvre, était *l'Histoire de Niobé*. Chérubino Alberti et Sante-Bartholi ont gravé la plupart de ceux que le temps ou la barbarie ont épargnés. Le sac de Rome, arrivé en 1527, put seul séparer les deux amis. Polydore s'enfuit à Naples ; Maturino, atteint de la peste et succombant aux désastres qu'il avait essayés pendant le siège, mourut quelque temps après. P—s.

MATUSZEWIC (THADÉE), né dans le palatinat de Brzesc-Litewski vers 1764, fut, en 1788, élu nonce de son palatinat pour la diète de quatre ans. Il y apporta une figure prévenante, une voix sonore, une élocution lucide, énergique, et une si grande facilité de travail que, sans avoir préparé ses discours, il entraînait par l'ordre de ses idées, par les charmes de son débit, la justesse et l'élégance de ses expressions. Il fut dans cette diète, qui vit paraître des hommes si éloquents, un des orateurs les plus distingués. Ce fut lui qui, à la séance du 3 mai 1791, lut le rapport de la députation qui avait été chargée de rédiger l'acte fondamental. La confédération de Targowitze ayant détruit toutes ses espérances, Matuszewic abandonna les affaires. En 1794, Kosciuzko l'appela au conseil de l'administration civile. La Pologne ayant cessé d'être, il rentra dans la retraite, et épousa une comtesse Przebendowska, parente du prince Adam Czartoryski, ce qui établit des liaisons intimes entre les deux familles. Matuszewic, dont les possessions étaient situées dans la partie autrichienne de la Pologne, ne prit aucune part aux mouvements de 1806 et 1807. En 1809, il reparut et accompagna le comte Potocki, qui se rendit à Vienne pour plaider près de Napoléon la cause des Polonais. Frédéric-Auguste, grand-duc de Varsovie, l'appela au conseil d'Etat, et lui confia le ministère des finances. Ce poste devint extraordinairement pénible en 1812, lorsque les armées françaises, marchant vers Moscou, se jetèrent comme un torrent sur la Pologne. Le roi de Saxe résidant alors à Dresde, Matuszewic lui écrivait tous les jours pour lui rendre compte de ce qui s'était passé dans le conseil des ministres, à la diète et dans le grand-duché. Le journal et la copie de cette correspondance sont entièrement de sa main. Il ne se faisait aider que pour les détails de l'administration. Une diète fut convoquée. Le prince Adam Czartoryski ayant été nommé président, Matuszewic fut chargé de composer le discours pour l'ouverture, qui devait avoir lieu

le 26 juin. L'abbé de Pradt a consacré à cette circonstance quelques pages de son *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie*. N'écoulant que sa vanité puérile, il prétend que le discours de Matuszewic, lu dans le conseil, endormit tous les ministres, et qu'il fut obligé d'en composer lui-même un autre qui transporta d'admiration toute l'assemblée, mais qui, envoyé à Napoléon par le prélat ambassadeur, fut trouvé très-mauvais. Après avoir passé quelques années dans la retraite, Matuszewic fut rappelé en 1815 par l'empereur Alexandre, qui lui confia le ministère des finances. Il assista à la séance de 1818, la première qui fut tenue après le rétablissement du royaume. Sa santé était très-altérée ; la même année, d'après l'avis des médecins, il se rendit en Italie. A peine arrivé à Bologne, il fut emporté par une maladie aiguë. Ses enfants lui ont fait élever un monument dans la Chartreuse de cette ville. Il a laissé beaucoup de poésies manuscrites, entre autres une traduction polonaise de *l'Imagination*, par Delille, dont les beaux vers sont parfaitement rendus. Il avait aussi traduit *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont il légua le manuscrit à la comtesse Kicka sa fille, qui, pour remplir les dernières volontés de son père, se hâta de le publier. Cette dame mourut peu après, en 1822. L'empereur Alexandre accorda le titre de comte à la famille de Matuszewic, dont le fils, André-Joseph, fut ambassadeur extraordinaire de Russie à la cour de Londres. G—Y.

MATY (MATTHIEU), habile médecin, né en 1718, à Montfort, près d'Utrecht, était fils d'un ministre réfugié, à qui ses disputes avec ses confrères ont procuré une célébrité éphémère (1). Après avoir terminé ses cours, il prit ses degrés à l'université de Leyde, et devint bientôt après l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque britannique* (2), journal rédigé sur le plan adopté par Bayle. Les tracasseries qu'il éprouvait déterminèrent son père à chercher un asile en Angleterre : Maty l'y accompagna en 1740, et il reçut un accueil distingué du célèbre lord Chesterfield, qui ne négligea rien pour lui rendre agréable le séjour de Londres. Il fut attaché comme sous-bibliothécaire au muséum britannique en 1753,

(1) Paul MATY, père de Matthieu, ministre réformé, était né en 1681 à Beaufort en Provence. Il a publié quelques ouvrages polémiques qui n'ont plus aucun intérêt, mais dont on trouvera les titres dans la *France littéraire*, édition de 1769. Bruys est entré dans de grands détails sur la dispute de P. Maty avec les pasteurs de l'Eglise Wallonne de la Haye, au sujet d'une nouvelle explication du mystère de la Ste-Trinité (voy. le tome 1^{er} de ses *Mémoires*, p. 171 et suiv.). Jordan le vit à Leyde en 1733 ; il le trouva sombre et rêveur. « Il parle très-peu, dit-il, à moins qu'on ne le mette sur le chapitre de ses affaires ; il a été excommunié. » (*Voyage littéraire*, p. 189.)

(2) La *Bibliothèque britannique*, ou *Histoire des savants de la Grande-Bretagne* la Haye, 1733-47, 25 vol. in-8°. C'est une continuation de la *Bibliothèque anglaise*, commencée en 1717, par Michel de la Roche. Les auteurs, dit Jordan (*Voyage littéraire*, p. 159), sont gens de mérite, et qui entendent tous parfaitement l'anglais ; mais il a négligé de faire connaître leurs noms, que M. Barbier n'a pas découverts dans son *Dictionnaire des anonymes*.

lors de la création de cet établissement, dont le docteur Knight avait été nommé bibliothécaire en chef. La société royale lui ouvrit ses portes en 1758, et il en fut élu le secrétaire perpétuel en 1765. Maty joignait à des connaissances aussi étendues que variées beaucoup de complaisance et de politesse ; il accueillait les étrangers et satisfaisait leur curiosité avec l'empressement le plus obligeant. (Voy. *Londres*, par Grosley, t. 2, p. 274.) Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe, parmi lesquels on doit distinguer La Condamine, dont il partagea l'enthousiasme pour la découverte de l'inoculation. Maty fut l'un des plus zélés propagateurs de cette méthode : quelques médecins de Londres ayant soutenu qu'elle ne préservait pas du retour de la variole, il s'inocula lui-même à l'insu de sa famille, et tint un journal détaillé de la maladie et de ses différentes phases, afin de pouvoir répondre par des faits aux déclamations de ses antagonistes. Il devint, en 1772, bibliothécaire en chef du Muséum, après la mort du docteur Knight ; mais il était déjà atteint d'une maladie de langueur, qui l'enleva aux lettres et à l'amitié en 1776, à l'âge de 58 ans (1). Maty était membre de la société royale de Berlin. On connaît de lui : 1^o *Essai sur l'usage*, Utrecht, 1741, in-12 ; 2^o *Essai sur le caractère du grand médecin, ou Eloge critique d'Herm. Boerhaave*, Cologne, 1747, in-8°. Boerhaave y est apprécié avec une rare impartialité. 3^o *Journal britannique*, la Haye, 1750-55, 21 vol. gr. in-12. Il n'y a de Maty que les dix-huit premiers volumes ; les trois autres ont été rédigés par Mauvius. Le succès de cet excellent journal engagea de Joncourt à en publier une continuation sous le titre de *Nouvelle bibliothèque anglaise*. 4^o *Des Mémoires* (en anglais) sur la vie de lord Chesterfield, à la tête des *Oeuvres mêlées* de l'illustre lord, Londres, 1777, 2 vol. in-4° ; ils sont bien écrits et fort intéressants (voy. CHESTERFIELD). Ce fut Justamont, habile chirurgien, genre de Maty, qui en surveilla l'impression. 5^o *Des Notices* dans la *Bibliothèque raisonnée* (voy. P. MASSUET), dans les *Transactions philosophiques* et dans d'autres journaux. On a aussi de lui quelques vers français sur la mort du comte de Gisors, dans le *Gentleman's Magazine* de 1758, p. 435. Une lettre qu'il écrivait à La Condamine sur la découverte des géants patagons, et qui fut insérée dans le *Journal encyclopédique*, fournit à l'abbé Coyer le sujet d'une *Lettre au docteur Maty* qui contient des traits assez plaisants (voy. COYER). Prosper Marchand, qui n'aimait point Maty, lui attribue des *Poésies licencieuses* et des *Commentaires* sur Rabelais, non moins obscènes que ceux de Le Motteux. (Voy. son *Dict. hist.*

(1) Sa maladie ayant présenté des caractères singuliers, on ordonna que son corps serait ouvert après sa mort ; et l'on y découvrit des particularités assez remarquables pour mériter que le célèbre docteur Hunter les décrivit dans les *Transactions philosophiques*, t. 67.

art. *Dav. Martin.*) Le portrait de Maty fut gravé après sa mort par Bartolozzi, pour être distribué à ses amis, en exécution de ses dernières volontés : on n'en tira que cent épreuves et la planche fut brisée. W—s.

MATY (PAUL-HENRI), littérateur, fils du précédent, né à Londres en 1745, fut d'abord destiné au saint ministère : il devint, en 1775, chapelain de lord Stormond, ambassadeur d'Angleterre à la cour de France : mais il résigna cet emploi après la mort de son père, auquel il succéda dans la place de bibliothécaire du muséum britannique. Il fut admis, dans le même temps, à la société royale de Londres, et il en fut élu secrétaire en 1778 ; mais quelques contrariétés l'ayant obligé de résigner cette place en 1784, il fut réduit à donner des leçons de langues. Il entreprit un journal sous le titre de *Review* (la Revue), destiné particulièrement à faire connaître aux Anglais les productions des écrivains étrangers ; il y mit pour épigraphe ces mots : *Sequitur patrem non passibus æquis* (1) ; ce journal, dont il paraissait un numéro chaque mois, a été continué depuis 1782 jusqu'en septembre 1786. Maty a traduit en anglais les *Voyages* de Riesbeck, et quelques bibliographes lui attribuent la traduction française du texte du *Gemmæ marlburienæ* (Londres, 1780-91, 2 vol. in-fol.), rédigé en latin, par Jacques Bryant : mais son travail doit s'être borné au premier volume ; on sait que le second est de Louis Dutens. (*Voy. le Manuel du libraire*, par M. Brunet, t. 2, p. 18.) Grimm nous apprend, dans sa *Correspondance*, que Maty avait le projet de publier une traduction française des *Oeuvres* de lord Chesterfield ; mais on n'a pas pu découvrir si c'est lui qui a traduit les *Lettres* de cet écrivain, Amsterdam, 1776, 4 vol. in-12 ; Paris, 1812. Maty mourut à Londres, le 16 janvier 1787, à l'âge de 42 ans, d'un asthme qui le fatiguait depuis longtemps. On a publié, depuis sa mort, un volume de ses *Sermons*, parmi lesquels l'éditeur en a inséré, par inadvertance, quelques-uns de prédicateurs connus, et que Maty avait transcrits pour son usage. — MATY (Charles), oncle de Matthieu, a publié un *Dictionnaire géographique universel*, tiré de celui de Baudrand et autres géographes, Amsterdam, 1701 ; *ibid.*, 1723, in-4°. Ce *Dictionnaire* a été longtemps recherché. Th. Corneille en a beaucoup profité pour la rédaction de son *Dictionnaire universel*. W—s.

MAUBERT DE GOUVEST (JEAN-HENRI) est moins connu pour ses ouvrages que par la singularité de ses aventures, qui font de sa vie une sorte de Roman. Né à Rouen, en 1721, d'une famille honnête, après avoir terminé ses études, il entra dans l'ordre des Capucins ; mais ayant bientôt reconnu qu'il s'était trompé sur sa vocation, il s'échappa de son couvent en 1745, et se réfugia

en Hollande, avec des lettres de recommandation pour l'abbé de la Ville, alors ministre de France à la Haye. Il obtint un passe-port pour l'Allemagne, prit du service comme volontaire dans l'armée saxonne, et se trouva à la bataille de Dresde, où il montra beaucoup de présence d'esprit et de sang-froid. Un avis important qu'il donna au comte Rutowski lui mérita le grade d'officier d'artillerie ; mais, à la paix, il abandonna l'état militaire pour se charger de l'éducation du fils de son général. Les connaissances qu'il possédait sur les intérêts et les ressources des différents Etats de l'Europe lui avaient ouvert les bureaux du ministère ; mais la liberté avec laquelle il parlait des matières les plus délicates ne tarda pas à déplaire : ses ennemis le rendirent suspect au roi (1) ; et Maubert, arrêté par l'ordre de ce prince, fut enfermé dans la forteresse de Kœnigstein, où il resta jusqu'au 20 mai 1752. Sa détention fut adoucie par toutes sortes d'égards ; on lui fournit des livres, des plumes, de l'encre et du papier, et il eut la facilité de se livrer à toutes ses spéculations politiques. Il dut sa liberté à l'intervention du nonce apostolique, qu'on avait intéressé en sa faveur : mais il se vit obligé de consentir à reprendre l'habit de capucin ; et il partit pour Rome, persuadé qu'il y obtiendrait facilement la dissolution de ses vœux. Ses espérances à cet égard s'évanouirent bientôt ; et forcé de dissimuler son chagrin, il n'attendit que l'occasion de quitter une seconde fois le cloître. Après quelques mois d'épreuves, il fut renvoyé en France : arrivé à Mâcon, il prit la route de Genève, et s'arrêta quelque temps à Lausanne, où il chercha à tirer parti de ses talents et de son industrie. Il y publia, en 1753, le *Testament politique du cardinal Alberoni*. Soit qu'il fût l'auteur de ce livre, soit qu'il en eût acheté le manuscrit, comme on le croit assez généralement (*voy. DUREY DE MORSAN*), le succès qu'obtint cette production lui valut des offres de service et la visite dans son grenier de plusieurs personnes de distinction. Ce fut alors qu'il embrassa ouvertement le calvinisme : peu de temps après, il fit paraître les premiers volumes de l'*Histoire politique du siècle*. Cet ouvrage contenait des passages qui choquèrent M. de Chavigny, ambassadeur de France. Maubert alla trouver le ministre, et réussit à se disculper ; mais il ne put obtenir la restitution des exemplaires de son ouvrage qu'on avait saisis, ni la permission de le continuer. Une querelle qu'il eut, dans le même temps, avec les théologiens de Lausanne acheva de le déterminer à passer en Angleterre, où sa réputation avait pénétré. Il prit sa route par l'Allemagne et la Hollande. Arrivé à Londres, il reçut un accueil très-flatteur de lord Bolingbroke, qui, charmé de son *Essai sur l'histoire politique du siècle*, le pressa de continuer ce grand

(1. Cette épigraphe rappelle celle qu'avait choisie Louis Racine :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

(1) L'électeur de Saxe était roi de Pologne

ouvrage. Pendant qu'il y travaillait, il rencontra dans les rues de Londres un misérable chargé d'une femme et d'un enfant; et touché de compassion, il lui offrit un asile dans la maison qu'il habitait. Au bout de quelques mois le malheureux disparut, et passa en Hollande, où il eut l'impudence d'aller, sous le nom de Maubert, offrir de honteux services à un ministre étranger. Personne ne songea pour lors à éclaircir la vérité; et Maubert, regardé comme espion, fut exclu des bureaux du ministère, sans pouvoir deviner ce qui l'avait rendu suspect. Fatigué des méfiances dont on l'environnait, il quitta l'Angleterre, et alla débarquer à Rotterdam le dernier jour de l'année 1757. Ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'il parvint à découvrir l'abus qu'un scélérat avait fait de son nom; il le dénonça sur-le-champ aux magistrats: mais le fourbe eut le temps de se sauver à Hambourg, où il publia contre son bienfaiteur un libelle affreux, qui a servi de texte à toutes les calomnies dont Maubert n'a plus cessé d'être la victime. Cependant Maubert avait recouvré depuis longtemps la confiance du ministère saxon; il offrit sa plume au comte de Bruhl dans les discussions qu'il avait à soutenir contre la Prusse: mais les brochures qu'il publia déplurent assez au grand Frédéric pour qu'il demandât son bannissement de la Hollande: Maubert chercha un asile à Bruxelles, où ses écrits furent sa seule recommandation près du comte de Cobenzel, qui le gratifia d'une pension de six cents ducats, et lui accorda en même temps le privilège de la Gazette et la direction de l'imprimerie royale. Il ne jouit pas longtemps de ce retour de fortune. Les tracasseries qu'il eut à essayer de la part des personnes qui ne voyaient en lui qu'un moine apostat le déterminèrent à rentrer en France, où il avait, dit-on, l'assurance d'être employé par le maréchal de Belle-Île. La mort de ce ministre ayant fait évanouir ses espérances, il retourna en Allemagne, et parvint à obtenir la direction des comédiens français qui devaient jouer à Francfort pendant les fêtes du couronnement de l'empereur. Mais arrêté, le 16 février 1764, comme moine fugitif et vagabond, il fut jeté dans un cachot où il resta onze mois. Un ami lui ayant procuré les moyens de s'évader, il partit pour Amsterdam, où, deux jours après son arrivée, il fut remis en prison, à la requête d'un libraire de la Haye. Il y passa deux ans, gagna son procès contre le libraire, et repartit aussitôt pour se rendre dans une cour du Nord, où il était, disait-il, appelé. Mais il mourut en chemin, à Altona, d'une goutte remontée, le 21 novembre 1767, à l'âge de 46 ans. On est étonné que, dans une vie si courte et si pleine de traverses, Maubert ait eu le loisir de publier un si grand nombre d'écrits. On en trouvera la liste dans la *France littéraire*, édit. de 1769, et dans le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier. Les principaux sont: 1° le *Testament*

politique du cardinal Alberoni, par le C. de R. B. M., Lausanne, 1753, in-12. On ne peut le lire, dit Sabathier, sans rendre justice à la profondeur des vues, à la finesse des observations et à la justesse des raisonnements. Le style ne répond pas toujours au caractère des idées; il est quelquefois peu correct, diffus, mais toujours lumineux et expressif. 2° *L'Ami de la fortune, ou Mémoires du marquis de S. A.*, Londres (Lausanne), 1754, 2 vol. in-12; 3° *L'Histoire politique du siècle*, etc., ibid., 1754, 2 vol. in-12. C'est une espèce de sommaire de l'ouvrage qu'il publia sous le même titre, Londres, 1757, in-4°. Ce volume est le seul qui ait paru. 4° *Le Temps perdu, ou les Ecoles publiques*: considérations sur l'éducation de la première jeunesse en France, Amsterdam, 1765, in-8°; 5° *le Testament politique du chevalier de Walpole*, Amsterdam, 1767, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, qu'il composa pendant sa dernière captivité, est inférieur au *Testament d'Alberoni*. 6° *Lettres du chevalier de Talbot*, ibid., 1768, 2 vol. in-12. *L'Histoire de l'anarchie de Pologne*, publiée par Rhulière, a passé pour être l'ouvrage de Maubert; mais une commission nommée à cet effet par l'Institut, à l'occasion des prix décennaux, déclara qu'il n'y avait aucun rapport entre le style de cet ouvrage et celui des autres productions de l'ex-capucin. Voltaire a imputé à cet aventurier détroqué une falsification détestable de son manuscrit de la *Pucelle*, qui parut en Hollande; falsification d'autant plus coupable, que des lambeaux de plaisanteries grossières étaient substitués de temps en temps aux jolis vers de l'original. Ces misérables intercalations, dignes en tout du cocher de Vertamont, dit Voltaire, trouvèrent néanmoins des dupes. Faut-il s'en étonner, lorsque Favart lui-même croyait reconnaître la touche du chantre de Jeanne dans la *Chandelle d'Arras*, et diverses rapsodies anonymes de Dulaurens, autre moine apostat? *L'Éloge* de Maubert, inséré dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, an. 1769, est un panégyrique continu. La *Vie* de Maubert (par Chevrier), Londres, 1761, in-8°, 1763, in-12, est, au contraire, une satire, qui dégénère parfois en libelle. W—s.

MAUBREUIL (MARIE-ARMAND GUERRI DE), marquis d'Orsvault, est un de ces hommes dont le nom n'eût jamais appelé sur lui l'attention des contemporains, et par contre celle de la postérité, si à ce nom ne se rattachait malheureusement un de ces faits historiques qui donnent forcément une triste célébrité à celui qui le porte. Nous passerons donc rapidement sur les principaux événements de la vie du marquis de Maubreuil, pour nous étendre sur l'aventure qui a fixé quelque temps les yeux de l'Europe. Né en 1782, en Bretagne, Maubreuil appartenait à l'une des plus anciennes et des plus recommandables familles de cette province. Sa mère mou-

rut lorsqu'il était encore fort jeune, lui laissant une très-grande fortune. Il suivit quelque temps après son père en émigration ; mais dès que la tourmente révolutionnaire se fut un peu calmée, sa grand'mère, madame de Ménarderie de Maubreuil, obtint de son père que l'enfant reviendrait en France, où elle-même avait cru devoir braver les événements. Après une série d'aventures qui semblent un peu tenir du roman, mais qui néanmoins n'ont rien d'impossible, le jeune marquis de Maubreuil se trouva auprès de sa grand'mère. Il avait alors quinze ans. La Vendée était soulevée en faveur des Bourbons. Maubreuil, plein d'ardeur, et dont tous les membres de la famille avaient embrassé avec enthousiasme la cause du roi, se jeta dans les rangs des Vendéens. Il combattit à la tête des héroïques paysans de cette partie de la France jusqu'à la seconde pacification, et alors un de ses parents, le marquis d'Orsvault, son grand-oncle, de retour de l'émigration, le prit auprès de lui et lui fit pendant deux ans achever des études à peine ébauchées. Au commencement de l'empire, nous retrouvons Maubreuil dans l'armée française, et bientôt après, grâce à la protection de Caulaincourt, ami de sa famille, il est placé dans la maison du roi de Westphalie, Jérôme. Quelque temps écuyer et capitaine des chasses, il obtint un peu plus tard du jeune roi, dont il avait su s'attirer la faveur par sa bonne mine et sa hardiesse, un brevet de capitaine dans un des régiments de la cavalerie westphalienne. Il fit avec ce régiment une partie des campagnes d'Espagne, obtint par sa bravoure la croix de la Légion d'honneur, et revint à la cour de Cassel. Si l'on en croit Maubreuil, il eut alors le malheur de déplaire au roi, ayant inspiré une passion à une jeune femme qui avait fixé les regards du souverain. Forcé de quitter le service de Jérôme par suite de cette aventure, à laquelle on n'est pas forcé d'accorder toute créance, il vint à Paris. Maubreuil était encore fort riche. Il se jeta dans des spéculations ayant pour but la fourniture de l'armée en Catalogne et les remontes de la cavalerie française. Il ne réussit pas, et bientôt il vit sa fortune disparaître en grande partie. On lui proposa l'approvisionnement de Barcelone ; le ministre de l'administration de la guerre avait même déjà signé le traité : c'était une affaire qui semblait devoir offrir de beaux bénéfices. Tout à coup le traité fut rompu : l'empereur y avait mis son *veto*. De ce moment date la haine de Maubreuil pour la famille Bonaparte. Cette affaire de l'approvisionnement de Barcelone et du traité rompu se passait à la fin de 1812, après les désastres de la campagne de Russie. Maubreuil, homme au caractère ardent et vindicatif, espèce de chevalier d'industrie, qui déjà avait fait tous les métiers, servi tous les gouvernements, laissait percer un ressentiment violent contre l'empereur, qui, disait-il, l'avait ruiné, et

contre le roi de Westphalie, dont il avait quitté la cour et le service par la mauvaise porte. Lorsque les alliés entrèrent à Paris en 1814, Maubreuil, heureux de saisir l'occasion qui lui était offerte de manifester sa haine pour Napoléon et sa famille, Maubreuil, ivre de joie et de vengeance, se montra un des hommes les plus exaltés du parti des Bourbons. Il parcourut les boulevards, vociférant contre l'empereur, et attachant même sa croix de la Légion d'honneur, gagnée sur les champs de bataille, à la queue de son cheval. Ces actes de frénésie, cette fureur non déguisée contre les Bonaparte, frappèrent un homme qui, d'abord l'âme de la réaction et alors le chef du gouvernement provisoire, cherchait sans doute un séide qui voulût se charger d'une odieuse mission. Cet homme ne crut pouvoir mieux faire que de choisir pour exécuter de ses projets le marquis de Maubreuil. Il lui fit donc écrire par M. Roux-Laborie, son confident intime et secrétaire du gouvernement provisoire. On remit à Maubreuil jusqu'à cinq lettres de M. Laborie dans la même journée pour l'attirer chez Talleyrand. Ces deux hommes s'abouchèrent. M. Laborie n'ignora pas sans doute le sujet de l'entretien, à la suite duquel Maubreuil reçut, *a-t-il dit depuis*, la mission d'assassiner l'empereur Napoléon et ses frères Joseph et Jérôme, et d'enlever le roi de Rome. Maubreuil a prétendu que l'empereur Alexandre et les Bourbons n'étaient point étrangers à cet épouvantable complot. Cela n'est pas admissible. Que le prince de Bénévent, qui redoutait Napoléon, que M. Laborie, son confident, aient eu cette pensée et qu'ils aient essayé de la faire mettre à exécution par le bras d'un assassin, la chose est déjà assez difficile à croire, cependant ce que nous allons exposer paraît démontrer que quelque chose de semblable fut ourdi ; mais que l'empereur Alexandre, qui a été si grand et si noble en 1814 et même en 1815 pour la France ; que les Bourbons, si contraires à toute pensée de ce genre, aient pu tremper dans une pareille infamie, c'est ce que nous ne saurions admettre, surtout lorsque la seule preuve qu'on en ait consiste dans les paroles d'un homme comme Maubreuil (1). Quoi qu'il en soit, ce misérable, qui allait se faire détrousseur de grands chemins, reçut des ordres du ministère de la guerre, signés Dupont, du ministère de la police générale, signés Anglès, de la direction générale des postes, signés Bourrienne, de l'autorité militaire russe,

(1) La lettre suivante écrite par l'empereur de Russie à la reine Catherine, le 14 avril 1814 et datée de Paris, prouve, ce nous semble, jusqu'à l'évidence qu'Alexandre était complètement étranger à toute idée d'arrestation et de meurtre sur la personne du roi Jérôme : « J'envoie à Votre Majesté mon aide de camp, le colonel, destiné à accompagner le roi jusqu'aux frontières de la Suisse. Il ne dépend plus que de vos ordres, et Votre Majesté voudra l'expédier aussitôt qu'elle le jugera à propos. Je dépose à ses pieds mes hommages respectueux. »

signés *baron de Sacken*, de l'autorité militaire prussienne, signés *baron de Brokenhausen*. En vertu de ces ordres, du commencement d'avril 1814, il était enjoint de mettre à la disposition de Maubreuil et de son complice Dasies toutes les forces militaires françaises et étrangères dont il lui plairait de requérir l'assistance pour l'accomplissement d'une *haute mission* qui n'était pas définie. Ces ordres enfin enjoignaient de la manière la plus formelle, la plus expresse, à tous les commandants des divers corps, de lui fournir les hommes qu'il demanderait. C'est avec des pouvoirs aussi extraordinaires, et dont les doubles avaient été délivrés à Dasies, que tous deux quittèrent Paris vers le 10 avril, pour se diriger du côté de Fontainebleau. Maubreuil a prétendu que sa mission était double : 1° assassiner l'empereur, Joseph, Jérôme, et enlever le roi de Rome ; 2° saisir les diamants et les trésors de la reine Catherine, femme du roi Jérôme. Maubreuil, sous prétexte qu'il n'avait accepté cette mission que pour *préserv*er les jours de l'empereur et de ses frères, ne remplit que la seconde partie du mandat qui, dit-il, lui avait été confié, l'enlèvement des diamants de la reine. Le voile qui couvre sa mission n'ayant jamais été entièrement déchiré, il n'est guère permis d'avoir encore recours, pour expliquer la conduite de Maubreuil, qu'à des conjectures. Quant à nous, voici ce que nous serions porté à croire : 1° Que le prince de Bénévent, poussé par la terreur que lui inspiraient Napoléon et la crainte de voir l'empereur ressaisir le pouvoir, ne recula pas devant la pensée d'un assassinat et confia l'exécution de ce meurtre à l'homme qui lui paraissait le plus propre à accomplir cet acte infâme ; 2° que Maubreuil et son complice reçurent en conséquence les pouvoirs les plus étendus et cédèrent à leur haine et aux promesses qu'on leur fit ; 3° que les signataires des ordres furent induits en erreur par le chef du gouvernement provisoire sur l'objet de la mission de Maubreuil, et ne connurent pas, en les délivrant, le véritable but qu'on se proposait ; 4° enfin que Maubreuil et son complice Dasies trouvèrent moins dangereux et plus lucratif de se faire voleurs qu'assassins, et que, ayant appris le départ de la reine Catherine, et supposant avec raison qu'elle emportait ses diamants et ses valeurs, ils avaient résolu d'abandonner leur véritable et homicide mission pour en accomplir une autre qui ne leur laissait aucune chance de non-réussite, grâce aux pleins pouvoirs dont ils étaient porteurs. Maintenant que nous avons essayé d'expliquer la filière des choses, laissons la reine Catherine donner elle-même par sa lettre à l'empereur de Russie l'explication de l'aventure qui rendit si tristement célèbre le nom de Maubreuil. « *A Sa Majesté l'Empereur de Russie.* » — Villeneuve-la-Gaillarde, 21 avril 1814. — J'ai eu l'honneur, sire, d'informer Votre Majesté à la hâte

« et encore toute troublée de l'attentat commis
« envers ma personne, à un quart de lieue de
« Fossard près Fontainebleau, je m'arrête ici
« pour donner à Votre Majesté, quelques détails
« sur cet événement. — Votre Majesté sait que je
« suis partie de Paris, lundi dernier dans la nuit,
« après avoir reçu mes passe-ports. J'arrivai à
« Etampes, suivie d'un homme qui me paraissait
« suspect. Là ayant reçu un avis de mon mari
« m'annonçant qu'il était parti pour Berne, afin
« de prendre cette route directe, je suivis des che-
« mins de traverse qui m'arrêtèrent beaucoup,
« parce que l'on n'y trouvait pas la quantité de
« chevaux nécessaires pour moi et ma suite. Arri-
« vée à Nemours avant-hier, je fus obligée d'y
« coucher pour attendre des chevaux, pendant
« 24 heures, au bout desquelles je me remis en
« route pour prendre le chemin de Dijon, seule
« route qui conduisait au lieu de ma destination.
« A un quart de lieue de Fossard, ma voiture fut
« arrêtée par des officiers français, l'un nommé,
« M. de Maubreuil, et l'autre disant se nommer
« Dasies. Ils déclarèrent qu'ils m'arrêtaient par
« ordre de Louis XVIII, et me montrèrent des
« ordres secrets, qu'ils ne voulurent pas me re-
« mettre, et que j'ai tout lieu de croire faux.
« J'eus beau leur montrer mes passe-ports, ils ne
« les respectèrent point, et, séparant ma voiture
« de toutes celles de ma suite, ils la conduisirent à
« Fossard, qui n'est qu'une ferme, où on a établi
« un relais de poste. Là ils firent paraître cinquante
« mamelucks, placèrent des vedettes à toutes les
« croisières des chemins, pour être apparemment
« certains qu'on ne viendrait pas les troubler dans
« leur expédition ; ils firent sortir de ma voiture
« tous les effets qui s'y trouvaient, sous prétexte
« que leur véritable mission était de vérifier si
« je n'avais pas des diamants de la couronne.
« Surprise autant que choquée d'un pareil pro-
« cédé, j'eus toutes les peines du monde à contenir
« mon indignation. Cependant je ne fis pas de
« difficulté de satisfaire leur curiosité, et pen-
« dant ce temps-là, je suis restée au milieu d'une
« grange, où ils me laissèrent six heures. Voyant
« qu'ils n'avaient rien à objecter à ma conduite
« pleine de confiance, ils me dirent que tous ces
« bijoux devaient être envoyés à Paris, dans une
« voiture particulière, pour subir un examen. Je
« proposai alors de les y porter moi-même, mais
« ils s'y refusèrent, et les placèrent de force
« ainsi que tout l'argent que j'avais dans ma
« voiture, pour mon voyage et mes besoins, sur
« une petite voiture que j'avais fait avancer.
« Je voulus reprendre la route de Paris, ils m'obli-
« gèrent de suivre celle où j'étais, et pour en
« être assurés, ils placèrent deux soldats aux por-
« tières de ma voiture. Arrivée à Villeneuve-la-
« Gaillarde, d'où j'écris à Votre Majesté, j'ai été
« débarrassée de mon escorte et j'ai trouvé des
« troupes wurtembergeoises, sous l'escorte du
« général à qui j'ai fait part de ma situa-

« tion. — Elle est des plus cruelles, placée entre
 « le devoir le plus sacré et les menaces de mon
 « père, comme Votre Majesté le verra par la
 « copie ci-jointe de sa lettre; j'ai besoin de tout
 « mon courage pour y résister. — Je me mets
 « sous la protection de Votre Majesté et réclame sa
 « justice contre les brigands qui m'ont dépouillée
 « de tout et m'ont abandonnée sur la grande
 « route. Je suis forcée de m'arrêter ici, à cause
 « du choc affreux que j'ai eu à soutenir, qui a
 « altéré ma santé. J'y resterai jusqu'à demain
 « midi; avant de continuer ma route, j'espère
 « bien que Votre Majesté voudra bien me faire
 « donner quelques nouvelles consolantes. Votre
 « Majesté connaît déjà mes sentiments sur les
 « propositions de séparation que l'on m'a faites,
 « et je trouve une consolation en pensant que
 « son cœur noble les approuve. Vous êtes mon
 « refuge, et je compte sur la générosité de Votre
 « Majesté, qui ne permettra pas qu'on se livre
 « jamais à aucun acte de violence à mon égard.
 « — J'ose demander à Votre Majesté de vouloir
 « bien faire assurer mon voyage; pour que je
 « puisse rejoindre le roi mon époux le plus
 « promptement possible en Suisse. — Je n'ai pas
 « besoin de parler de ma reconnaissance à Votre
 « Majesté. Elle doit y compter, comme sur mes
 « plus tendres sentiments d'attachement. » —
 L'empereur Alexandre répondit le 22 avril à
 la reine Catherine : « Votre Majesté concevra
 « facilement toute l'indignation avec laquelle
 « j'ai appris la violence atroce qu'on a osé exer-
 « cer envers sa personne. Je puis lui garantir
 « que ce n'est qu'une bande de brigands; et
 « toute leur conduite doit le prouver à Votre
 « Majesté. J'ai exigé du gouvernement les me-
 « sures les plus promptes pour découvrir et pu-
 « nir exemplairement les coupables; les ordres
 « sont déjà partis en conséquence; mais juste-
 « ment inquiet que quelque accident encore ne
 « puisse incommoder Votre Majesté en route, je
 « lui expédie le général comte Potocky pour se
 « trouver dans sa suite et lui offrir ses services,
 « me reprochant beaucoup de n'avoir pas pro-
 « posé à Votre Majesté d'accepter quelqu'un pour
 « son escorte en partant de Paris. Je suis main-
 « tement chagrin de tout ce qui s'est passé, et je
 « la prie de croire que je mettrai tout le zèle
 « possible dans la poursuite de cette affaire.
 « Veuillez recevoir, madame, l'assurance réitérée
 « des sentiments d'attachement et de respect que
 « je lui ai voués. » — Cette lettre de l'empereur
 de Russie est empreinte de trop de vérité pour
 qu'il soit possible de penser, après l'avoir lue,
 qu'Alexandre ait eu l'idée de donner les mains à
 un guet-apens pareil à celui du marquis de
 Maubreuil. Profondément reconnaissante, la reine
 Catherine écrivit le 26 avril à ce monarque :
 « Votre Majesté me permettra-t-elle de lui té-
 « moigner toute ma reconnaissance de l'intérêt
 « qu'elle a bien voulu mettre dans l'affaire dé-

« sagrable qui m'est arrivée? Il paraît que les
 « ordres qu'elle a eu la bonté de donner à cet
 « égard ont eu tout le succès que j'en espérais,
 « car je viens de recevoir l'avis que tous les
 « effets qui m'avaient été enlevés d'une manière
 « si outrageante étaient retrouvés et déposés
 « à Paris. Je compte me mettre maintenant en
 « route, bien tranquille, accompagnée de l'aide
 « de camp de Sa Majesté. Il ne lui suffisait pas
 « de me faire rendre justice des torts qu'on a eus
 « envers moi, mais elle a encore eu la grâce
 « d'assurer mon voyage. Aussi, partout où le
 « sort me conduira, ce sera pour moi un bonheur
 « de me rappeler les bontés de Votre Majesté. Je
 « la prie de croire à mon attachement sincère et
 « inviolable. » — Les caisses qui contenaient l'or
 et les diamants volés par Maubreuil et par son com-
 plice furent envoyées à Paris; mais lorsque, le
 25 avril, on les ouvrit, on trouva un déficit de
 quatre-vingt-quatre mille francs en or, et pres-
 que tous les diamants avaient disparu. Les dia-
 mants furent retrouvés dans la Seine, près du
 pont des Invalides, et par la suite rendus à la
 reine. Mais cette princesse ne put jamais rentrer
 dans les quatre-vingt-quatre mille francs qui lui
 avaient été dérobés. Le gouvernement provisoire
 n'osa pas se soustraire aux volontés de l'empe-
 reur Alexandre, et Maubreuil et Dasies furent
 arrêtés. Ce dernier s'étant évadé, Maubreuil fut
 seul traduit devant le tribunal civil de la Seine
 comme coupable de vol. Le tribunal se déclara
 incompétent, décidant que l'affaire, vu sa na-
 ture, devait rester entre les mains de l'autorité
 supérieure. Le coupable fut remis aux mains des
 ministres, de ceux mêmes qui, d'après lui, l'a-
 vaient fait agir, et dont, prétendait-il, il avait
 espéré tromper la soif du sang en dépouillant une
 des victimes. Transféré à l'abbaye, Maubreuil fut
 tenu au secret et rendu à la liberté l'avant-veille
 de l'entrée de Napoléon à Paris, le 18 mars 1815.
 Il vint à St-Germain chez un de ses amis et
 y fut enlevé quelques jours plus tard. Traduit
 devant un conseil de guerre, son jugement n'eut
 pas lieu, parce que l'incompétence fut encore une
 fois invoquée. Son affaire ayant été renvoyée de-
 vant les tribunaux ordinaires, il allait sans doute
 être jugé par la cour d'assises lorsqu'il parvint à
 se sauver en Belgique. Les tribulations du mal-
 heureux ne faisaient pour ainsi dire que com-
 mencer. A peine avait-il atteint Bruxelles, fort
 souffrant d'un coup de pied de cheval, qu'il fut
 enlevé par ordre du comte de Semallé, alors com-
 missaire du roi Louis XVIII à Gand, et transporté
 dans cette dernière ville. Maubreuil, au désespoir,
 voulut se suicider; on l'en empêcha. Le roi des
 Pays-Bas, apprenant ce qui s'était passé et la
 violation de territoire commise dans ses Etats, lui
 fit rendre encore une fois la liberté. Ce ne fut
 pas pour longtemps. On fit mine de le conduire
 à la frontière du côté de Liège, puis les agents
 français le saisirent et le livrèrent au gouverne-

ment prussien. On le relâcha cependant. La seconde restauration étant venue modifier la situation des choses, Maubreuil crut pouvoir rentrer dans sa patrie. Il alla dans la Vendée, espérant qu'on ne ferait plus attention à lui. Bientôt, au contraire, on l'arrêta, ainsi que son complice Dasies. On les renvoya tous les deux devant la cour d'assises, puis simplement en police correctionnelle, par suite d'une modification de l'ordonnance des premiers juges. L'affaire en était là, lorsqu'une nouvelle ordonnance la fit évoquer par une juridiction d'un degré supérieur. Maubreuil, ainsi ballotté, essaya de se défendre lui-même dans l'audience du 17 avril 1817, il voulut soulever le voile qui couvrait sa conduite, et rejeter sur les premiers coupables l'odieux de cette singulière et ténébreuse aventure. La publicité fut interdite, et un arrêt de la cour de cassation renvoya le marquis devant la cour royale de Rouen, puis devant la cour de Douai. Tout à coup les portes de sa prison lui furent ouvertes et il put fuir en Angleterre. Le tribunal de police correctionnelle de Douai ne tarda pas à le condamner par contumace à cinq années de détention. Maubreuil ne se tint pas pour battu et envoya aux grandes puissances réunies au congrès d'Aix-la-Chapelle un Mémoire justificatif dans lequel tout ce qu'il avait fait, tout ce qui lui avait été demandé, toutes les tortures endurées par lui étaient dévoilés. Ce *factum* fit grand bruit. Les trois grandes puissances, dont les agents avaient signé les ordres de Maubreuil, réclamèrent auprès du gouvernement anglais, qui, fidèle à sa maxime, répondit « que dans la Grande-Bretagne la voie des tribunaux était ouverte à tout le monde ». Maubreuil, en butte à des projets d'enlèvement, tracassé par la police française, peut-être aussi ayant les facultés un peu dérangées par suite de tant d'aventures bizarres, eut l'idée singulière de solliciter du cabinet anglais l'autorisation de se rendre à Ste-Hélène, pour, disait-il, s'expliquer avec Napoléon lui-même. On lui répondit par un refus, ce qui lui donna matière à faire paraître une nouvelle brochure. Il ne craignit pas ensuite de revenir en France, à Paris même. Il se présenta audacieusement à la préfecture de police. On parut d'abord disposé à le laisser tranquille, mais bientôt une nouvelle série d'aventures recommença pour Maubreuil. Enlevé de l'hospice St-Louis, où il était malade, pour être transporté à la Conciergerie, on le fait consentir à se rendre pendant six mois à Bruxelles. Il prolongea son séjour quelque temps au delà de ce délai, mais il eut encore la malencontreuse pensée de revenir à Paris et d'adresser aux chambres une pétition, dans laquelle, après avoir dénoncé les signataires de ses fameux ordres de 1814, il dénonçait ceux qu'il considérait comme les auteurs de tous ses maux et comme les recéleurs des valeurs enlevées à la reine de Westphalie, valeurs dont une partie n'était pas encore

et ne fut jamais rendue à cette princesse. — L'ordre du jour fut prononcé sur cette pétition de Maubreuil, mais son auteur fut mis une fois de plus à l'index. Il se retira en Bretagne, dans sa famille, et sans doute on l'y eût laissé fort tranquille si de nouveau, lui-même, ne pouvant rester en repos et décidé à provoquer un éclat, ne se fût mis en avant pour exiger une réparation dans ce qu'il appelait son honneur et sa fortune. Talleyrand était l'homme sur lequel se concentrait toute la haine de Maubreuil, ce fut sur sa personne qu'il résolut de se venger en se portant à des voies de fait, puisque toutes les plaintes qu'il déposait, soit devant les chambres, soit devant les tribunaux, étaient perpétuellement et systématiquement rejetées. Il médita de faire un affront public à celui sur lequel il rejetait tous les malheurs de son existence depuis la première restauration. En conséquence, ayant pu se procurer un billet pour une cérémonie dans laquelle devait paraître tout ce qu'il y avait de hauts personnages en France, le 20 janvier 1827, à la basilique de St-Denis, il se plaça sur le passage de M. de Talleyrand, il le renversa à ses pieds en le frappant d'un soufflet au visage. On releva le prince que l'on crut assassiné, et Maubreuil arrêté fut traduit le 24 février en police correctionnelle. Une fois encore Maubreuil voulut présenter lui-même sa défense et essayer de revenir sur sa fameuse affaire de 1814; on le laissa se répandre en injures sur M. de Talleyrand, mais on le condamna à cinq années de réclusion et à dix ans de surveillance de la police. Ce fut le dernier acte méritant d'être relaté de cette existence bizarre éclairée par une seule aventure qui a jeté l'éclat le plus triste, le plus fâcheux sur un homme auquel on ne saurait refuser une grande énergie, mais qui, cédant au courant de passions mauvaises, a imprimé à son nom une tache ineffaçable. Il a été publié une *Notice historique sur M. A. de Guerry de Maubreuil, marquis d'Orvault, et les principaux motifs qui ont déterminé sa conduite contre le prince de Talleyrand dans la journée du 20 janvier 1827*. Paris, 1827, in-8°.

Z.
MAUBURNE (JEAN), abbé de Livry, écrivain ascétique, né à Bruxelles vers 1460, apprit d'abord la grammaire, le rituel et le chant, dans l'école de la cathédrale d'Utrecht, d'où il passa probablement au collège de Deventer. Il entra ensuite dans la maison des chanoines réguliers du Mont-Sainte-Agnès, y fit profession, y remplit divers emplois, et s'acquit une réputation par de pieux écrits. On sait que, dans l'histoire de la contestation sur l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, le témoignage tiré des écrits de Mauburne a été invoqué comme celui d'un confrère et d'un commensal de Kempis : il est donc à propos de fixer l'époque de son entrée dans cette maison. La Chronique du Mont-Sainte-Agnès par Kempis lui-même, qui n'omet aucune admission depuis

le prieur jusqu'au dernier des frères laïcs, ne fait aucune mention de Mauburne, ou du nom de Jean *Temporalis*, que ce religieux aurait adopté, suivant Valère-André. Le continuateur de cette chronique, depuis l'année 1471, où mourut Kempis, jusqu'en 1477, où elle finit, n'en parle pas non plus. Ainsi la prise d'habit de Mauburne a dû être postérieure à cette dernière époque. En effet, les auteurs du *Gallia christiana* disent seulement qu'il eut pour maître de novices le sous-prieur Reynier, entré fort jeune dans cette maison en 1465 : c'était six ans seulement avant la mort de Kempis, qui, parvenu jusqu'à l'âge de 92 ans, avait survécu à tous ses anciens confrères, si l'on excepte son continuateur, le seul témoin direct, mais qui ne lui est point favorable, et qui eût pu éclairer Mauburne s'il eût été encore vivant lors de l'entrée en religion de ce dernier. Mauburne n'a donc vu ni Kempis, ni aucun de ses confrères du même temps. Il n'a pu connaître que l'exemplaire de l'*Imitation* transcrit de sa main et une copie de la Chronique de l'ordre de Windesheim, où, à l'occasion de ce manuscrit, il est parlé incidemment de Kempis comme auteur de l'*Imitation* (voy. KEMPIS). Cependant l'ouvrage principal de Mauburne, imprimé à Bâle dès 1491, quoique non avoué par l'auteur, se répandait. Nicolas de Hacqueville, chanoine de l'Eglise de Paris, et premier président de la cour de parlement, homme zélé pour la discipline religieuse, ayant lu le *Rosetum spirituale* de Mauburne, et connu l'esprit régulier des chanoines de cette maison, fit demander et sollicita lui-même, du monastère de l'ordre de Windesheim, l'envoi de Mauburne et de quelques-uns de ses confrères, pour la réforme de plusieurs maisons en France. Soit que Mauburne fût venu avec son sous-prieur Reynier, par suite de cette demande en 1497, soit qu'il eût déjà commencé l'œuvre de la réforme et entrepris son voyage dès 1495, il réforma d'abord l'abbaye de Cisoing, du diocèse de Tournai, ensuite l'abbaye de St-Séverin, près de Château-Landon, et le prieuré de St-Sauveur de Melun, au diocèse de Sens, puis les abbayes de St-Évurce d'Orléans et de St-Martin de Nevers ; mais il donna surtout ses soins à la réforme de l'abbaye de Livry, dont il fut nommé prieur en 1500. Par la cession volontaire de la commende, que lui fit le même de Hacqueville, Mauburne en devint abbé régulier. Non-seulement il s'occupa de réformes, mais il prit part à plusieurs institutions ; et il composa, pour l'honneur de son ordre, comme en faveur de la religion, plusieurs opuscules restés manuscrits. Il était lié et correspondait avec François de Paule, le fondateur des Minimes, Geoffroi Bousard, chancelier de l'Eglise de Paris, Pierre de Bruges, recteur du collège de Ste-Barbe, et son ancien confrère et peut-être son condisciple, Erasme, qui lui adressa plusieurs lettres. Les fatigues causées par son zèle religieux lui ayant

occasionné une maladie grave, il fut transporté à Paris, où il mourut en 1502. Suivant les auteurs du *Gallia christiana*, qui citent une Vie de Mauburne extraite d'un manuscrit de la bibliothèque de St-Germain des Prés, et conservée à la maison de Ste-Geneviève, il eut pour successeur à l'abbaye de Livry son ancien maître et confrère Reynier. Parmi ses écrits, détaillés dans Foppens et dans Fabricius, on citera principalement : 1° *Rosetum exercitiorum spiritualium et sacrarum meditationum*, Bâle, 1491. Maittaire en indique une édition de 1494, l'une et l'autre anonymes, publiées à l'insu ou sans l'aveu de l'auteur, lequel se plaint de ces éditions informes (et même du titre, qui est de la façon des éditeurs), dans le prologue de l'édition posthume, donnée d'après lui dans un meilleur ordre, à Bâle, en 1504. Une édition, avec le nom de l'auteur, publiée en 1510 in-fol., de l'imprimerie de Badius, a été minutieusement décrite par Freytag. Deux autres éditions du *Rosetum* parurent encore, l'une à Milan, 1603, corrigée ; l'autre revue, à Douai, 1620, in-fol. Cet ouvrage est (sans en excepter celui de Geyler) le premier en date, imprimé et authentique, où des passages de l'*Imitation* aient été rapportés, et donnés sous le nom de Kempis. Mais le livre 4 y est cité comme étant le 3° d'après l'ordre où les livres, comme autant de traités particuliers, se trouvent transcrits dans l'exemplaire de Kempis de 1441 ; ce qui prouve que Mauburne n'avait point connu les manuscrits plus anciens dans lesquels le 4° livre manque, ou bien est ajouté aux trois autres : tel est le manuscrit de la bibliothèque de Paris, dont on a parlé à l'article MABILLON, et qui paraît être le recueil d'où Kempis a extrait le sien ; mais ce recueil prototype est anonyme. On peut attribuer principalement au succès du *Rosetum* l'opinion introduite ou accréditée en France d'après laquelle les éditeurs ont réclamé l'*Imitation* en faveur de Kempis, quoique appuyée sur un seul manuscrit, purement apographe. 2° *De viris illustribus sui ordinis, seu Venatorium canonicorum regularium*. Cette Chronique, restée manuscrite à St-Martin de Louvain, semble être un abrégé de la Chronique de Buschius, qui se trouvait dans la même maison, mais qui n'est point autographe ; elle attribue, dans les mêmes termes, à Kempis, le livre : *Qui sequitur me (de Imitatione Christi)*, toutefois en mentionnant l'attribution générale et ancienne de ce livre à maître Jean Gerson (voy. ce nom). Il en résulte que le témoignage de Mauburne n'ajoute rien à celui qu'on a prêté à Buschius, et que la dénomination de maître Jean Gerson repousse tout autre personnage du nom de Gersen, désigné ainsi dans Moréri, à l'art. Mauburne. G—CE.

MAUCHARD (BURKHARD-DAVID), médecin allemand, né le 19 avril 1696, était fils d'un médecin distingué de Marbach. Il fit ses premières

études au collège de Stuttgart, et passa ensuite à l'université de Tubingue, puis à celle d'Altdorf. Revenu auprès de son père, il exerça la médecine; mais il quitta de nouveau sa patrie pour voyager, et se rendit à Strasbourg, puis à Paris, où, pendant deux ans, il s'appliqua surtout à l'observation des maladies de l'œil. Après avoir été quelque temps médecin de la cour de Stuttgart, il fut, en 1728, appelé à la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Tubingue; mais il interrompit deux fois ses cours pour suivre l'armée du duc de Wurtemberg. Il mourut à Tubingue en 1751. Mauchard avait publié, de 1718 à 1751, un grand nombre de *Dissertationes* qui furent réunies par Chrétien-Frédéric Reuss sous ce titre : *Dissertationes medicæ selectæ Tubingenses, oculi humani affectus medico-chirurgicæ consideratos sistentes*, Tubingue, 1783, 2 vol. in-8°. — MAUCHARD (David), fils du précédent, né à Tubingue en 1735, embrassa la carrière paternelle, devint professeur extraordinaire, et mourut en 1767. On a de lui : 1° *Dissertatio : Novum problema chirurgicum de extractione cataractæ ultra perficienda*, Tubingue, 1752, in-4°; 2° *Therapia purpuræ recentiori tutior solidiorque*, Tubingue, 1762, in-4°. Z.

MAUCHRESTIEN DE VATTEVILLE. *Voyez* MONT-CHRISTIEU.

MAUCOMBLE (JEAN-FRANÇOIS-DIEUDONNÉ), littérateur, né en 1735, était fils du trésorier des ponts et chaussées de la généralité de Metz. Il embrassa la profession des armes; mais la délicatesse de sa santé l'obligea bientôt d'y renoncer, et il chercha dans la culture des lettres un utile délassement et des consolations. Quelques pièces de vers, qu'il eut le bon esprit de supprimer plus tard, furent assez bien accueillies dans les sociétés qu'il fréquentait. Il osa ensuite entreprendre de traiter pour la scène le sujet d'*Attila*, manqué par Corneille; mais il fut assez sage pour garder cet essai dans son portefeuille. La lecture de la nouvelle poétique de Diderot lui donna l'idée d'écrire un drame; et il publia en 1765 : *les Amants désespérés, ou la Comtesse d'Olinval*; c'est l'histoire de l'infortunée marquise de Ganges, qu'il a rendue encore plus horrible et plus révoltante en en disposant les événements pour le théâtre (*voy.* GANGES). Des études d'un genre plus agréable l'occupèrent quelque temps, et il venait de s'essayer avec succès dans l'histoire, lorsqu'une maladie de poitrine l'enleva aux lettres et à l'amitié, le 20 novembre 1768. On a de lui : 1° *Nitophar, anecdote babylonienne*, Paris, 1768, in-12. C'est une imitation des romans philosophiques de Voltaire; et quoique inférieure aux modèles, elle n'est pas sans mérite. 2° *L'Histoire de madame d'Erneville, écrite par elle-même*, ibid., 1768, 2 vol. in-12. Roman intéressant, mais écrit d'un style trop négligé. 3° *Abrégé de l'histoire de Nîmes*, avec la description de ses antiquités, Amsterdam

(Paris), 1767, 2 parties, in-8°, fig.; ouvrage superficiel où, parmi quelques détails curieux, on trouve des anecdotes suspectes. L'auteur s'y montre évidemment trop favorable à la cause des calvinistes; et les désagréments que cet ouvrage manqua de lui attirer le firent renoncer à son projet d'exécuter pour l'histoire de plusieurs autres villes du royaume ce qu'il avait tenté pour celle de Nîmes. (*Voyez* l'*Eloge* de Maucouble dans le *Nécrologe des hommes célèbres* pour l'année 1770.) W—s.

MAUCROIX (FRANÇOIS DE) naquit à Noyon le 7 janvier 1619. Ses parents, qui lui reconnurent des dispositions naturelles, l'emmenèrent fort jeune à Paris. Il y fit des études brillantes, et montra d'abord de l'inclination pour la poésie; mais son goût pour le monde et les plaisirs nuisirent à ses progrès. Au sortir du collège, la situation de sa famille le détermina, un peu malgré lui, à se faire recevoir avocat, et il suivit d'abord cette honorable profession. Il plaida cinq ou six causes avec un talent remarquable et un succès complet. Il avait dans le débit une grâce infinie; mais une timidité qu'il ne pouvait vaincre formait obstacle au développement de son éloquence. Ce motif, joint à son horreur pour la chicane, lui inspira du dégoût pour l'état qu'il avait embrassé; et une passion, qui fut la cause de ses plaisirs les plus vifs comme de ses plus grandes douleurs, le força bientôt à renoncer au barreau. Son père l'avait introduit chez M. de Joyeuse, alors lieutenant du roi au gouvernement de Champagne; et la fille de celui-ci, Henriette-Charlotte de Joyeuse, devint éperdument amoureuse du jeune Maucroix, qui, sans considérer quelles pouvaient en être les suites, abandonna son cœur à celle qui lui livrait tout entier le sien. La différence des rangs et l'inégalité des fortunes mettaient un obstacle invincible à l'union des deux amants. Mademoiselle de Joyeuse, d'abord fiancée au marquis de Lenoncourt, fut enfin mariée à Tiercelin, marquis de Brosse. Maucroix, ayant vu s'évanouir le bonheur de sa vie, voulut au moins en assurer la tranquillité. Il s'était fait un grand nombre d'amis parmi les gens de lettres et les gens du monde. Celui qu'il chérissait le plus fut le doux et bon la Fontaine. Maucroix comptait encore dans le nombre de ses plus intimes liaisons Racine et Boileau. D'Ablancourt, Conrart, Patru, Pellisson, estimaient ses talents et chérissaient sa personne. Le surintendant Fouquet, alors tout-puissant; madame de Rambouillet, célèbre par son esprit; Brûlart de Sillery, évêque de Soissons et membre de l'Académie française, ainsi que beaucoup d'autres personnages célèbres par leur rang ou leur naissance, accueillaient Maucroix et recherchaient sa société. Par la protection de quelques-uns d'entre eux, il obtint un canonicat de l'Eglise de Reims; et ce bénéfice, bientôt suivi d'un autre, lui procura une fortune indépendante qui suffisait à la sa-

gesse de ses goûts et à la modération de ses desirs. Comme la marquise de Brosse demeurait à Reims, Maucroix saisit une occasion de s'éloigner d'elle. Il quitta la France et se rendit à Rome, où Fouquet l'envoya pour une affaire qui exigeait un négociateur habile et discret. A son retour en France, Maucroix revit encore la marquise de Brosse : cette dame, persécutée et ensuite abandonnée par son mari, fut atteinte d'une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Maucroix la soigna et l'assista dans ses derniers moments ; il parut inconsolable de sa perte. Après l'avoir pleurée pendant quatre ans, il trouva dans la religion une consolation à ses peines ; et depuis, ses sentiments et sa conduite furent conformes à l'état qu'il avait embrassé. Le reste de sa longue vie fut calme et heureux : il la passa dans la culture des lettres et de l'amitié. Il écrivait à Boileau qu'il était tenté de sortir de ses habitudes de traducteur, pour écrire l'histoire de quelqu'un de nos rois de la troisième race ; mais pour accomplir ce projet, il fallait rassembler des matériaux à Paris, et y passer en conséquence quelques mois, et l'indolence du chanoine de Reims s'effraya de ces arrangements. Ce qui nous reste à dire de lui se réduit presque à l'énumération de ses ouvrages, qui sont assez nombreux et qui consistent presque tous en traductions : 1° *Homélies de St-Chrysostome au peuple d'Antioche*, Paris, 1671, in-8° ; 2° édition, 1689, in-8° ; 2° *Histoire du schisme d'Angleterre*, traduite du latin de Sanderus (Saunders), Paris, 1675, 2 vol. in-12, réimprimée en Hollande en 1683. Cet ouvrage a eu trois éditions. 3° *Vie des cardinaux Polus (Pole) et Campège*, 1677. Ces Vies font suite à l'*Histoire du schisme d'Angleterre* ; l'une est traduite du latin de Becatelli et l'autre du latin de Sigonius. 4° *De la mort des persécuteurs de l'Eglise*, traduit de Lactance, Paris, 1679, in-12 ; Lyon, 1699 ; 5° *Abrégé chronologique de l'histoire universelle*, 1683. Ce livre utile, tiré en grande partie du *Rationarium temporum* du P. Petau, fut réimprimé à Bruxelles en 1690 ; et à Paris en 1730, avec une continuation jusqu'à 1701, par Cl. Delisle. 6° *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine*, 2 vol. in-12, Paris, 1685 ; réimprimés en Hollande en 1688. Le second volume seul est de Maucroix, et renferme la traduction des *Philippiques* de Démosthène, d'une des *Verines* de Cicéron, de l'*Eutiphron* ; de l'*Hippias* et de l'*Euthydemus* de Platon. Ces trois derniers morceaux sont précédés d'un Avertissement sur Platon, écrit avec élégance et discernement par la Fontaine. 7° *Homélies morales*, traduites d'Astérios, évêque d'Amasée, 1695 ; 8° *Œuvres posthumes de F. de Maucroix*, Paris, 1710, in-12. Ce volume est précédé d'une préface de d'Olivet, qui contient quelques détails sur la vie de Maucroix. Ces œuvres posthumes se composent des traductions du *Dialogue des orateurs* de Quinti-

lien, des *Philippiques* de Démosthène, des *Catilinaires* de Cicéron. Le titre de cet ouvrage a été changé en 1712, et porte : *Traductions diverses pour former le goût de l'éloquence sur les modèles de l'antiquité*. C'est sous ce dernier titre que ce volume a été réimprimé en Hollande. Boileau a revu avec soin cet ouvrage de son ami. 9° *Nouvelles œuvres diverses de l'abbé de Maucroix*, 1726. Ces Nouvelles œuvres ont été publiées par la comtesse de Montmartin, fille du marquis de Puisieux, et belle-sœur de l'évêque de Grenoble, à laquelle Maucroix avait inspiré le goût de la belle littérature et appris le latin et l'italien (*Journal de Verdun*, septembre 1708, p. 231) ; elles contiennent la traduction des *Satires*, des *Epîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace, et aussi celle de la première *Tusculane* et des *traités de l'Amitié et de la Vieillesse* de Cicéron. 10° *Poésies*. Dom Chaudon, dans la 8^e édition de son *Dictionnaire*, avait dit à tort que les *Nouvelles œuvres diverses de Maucroix* contenaient quelques-unes de ses poésies : elles n'ont été publiées qu'en 1820 par l'auteur de cet article, à la suite des *Nouvelles œuvres diverses de Jean de la Fontaine*. En tête de ces poésies est une *Vie de Maucroix*, dont cet article est un extrait. Les poésies de Maucroix prouvent de la facilité et de l'esprit, et montrent quelquefois des traces d'un talent poétique ; mais la plupart sont faibles et prosaïques. Ses traductions furent longtemps les meilleures de celles qui existaient en français ; et elles ont contribué à former et enrichir notre langue en l'habituant à s'approprier les formes énergiques, graves et majestueuses de l'antiquité. Mais aujourd'hui que la plupart des auteurs sur lesquels Maucroix avait travaillé ont été traduits de nouveau et avec plus de succès, sa célébrité est particulièrement fondée sur ses liaisons avec les grands hommes de son siècle, et surtout avec la Fontaine. Tout était pareil entre ces deux hommes excellents : dans leur jeunesse, même goût pour les plaisirs, même inclination pour la poésie ; et dans tout le cours de leur vie, même dédain pour les richesses, même sensibilité de cœur, même franchise de caractère, même chaleur dans l'amitié : aussi leur attachement, qui avait commencé presque au sortir de l'enfance, n'éprouva pas, durant leur longue carrière, le moindre nuage. Maucroix obtint et conserva toujours le cilice que son ami avait porté par pénitence dans les derniers jours de sa vie. Il le montrait avec attendrissement et vénération ; et il répétait souvent qu'il n'y avait jamais eu d'âme plus sincère et plus candide que celle de la Fontaine. Il lui survécut treize ans, et mourut à Reims le 9 août 1708, âgé de 90 ans (1).

W—R.

(1) M. L. Paris, bibliothécaire de la ville de Reims, a publié en 1842, Reims, 2 vol. in-8°, des *Mémoires de Fr. de Maucroix*, précédés de notes historiques. Il a également inséré des poésies inédites de Maucroix dans son *Remensiana* (Reims, 1845), p. 84 et suiv.

MAUDET DE PENHOUE. *Voyez.* PENHOUE.

MAUDOU (COTHBEL MOULOUC SCHEHAB ED DAULAH ABOUL-FETHAH), sixième ou septième sultan de la dynastie des Ghaznevîdes, faisait la guerre aux Seldjoukides, du côté de Balkh, lorsqu'il apprit la fin tragique de son père (*voy.* MAS'OU). Quoique Mohammed fût véritablement innocent de la mort de ce prince, et qu'il en eût témoigné autant de douleur que d'indignation, Maudoud, inexorable malgré les lettres et les excuses de son oncle, accourut à Ghazna, y fut reconnu sultan, aux acclamations universelles, en 432 de l'hég. (1041 de J.-C.), et marcha aussitôt contre Mohammed. Ce dernier, laissant à son fils Namy le soin de défendre Moultan et Peïchour, s'avança vers les bords du Sind, au-devant de son neveu. Les deux armées se rencontrèrent dans la forêt de Dainer, et la victoire se déclara en faveur de Maudoud. Mohammed et ses fils étant tombés en son pouvoir, il les fit périr ainsi que tous les complices de la mort de son père, et surtout l'eunuque Anousch-Teghyn, principal auteur de la dernière révolution. Juste néanmoins dans sa vengeance, il épargna Abd-el-Rahim, un de ses cousins, qui, étant allé visiter Mas'oud dans sa prison, accompagné de son frère Abd-el-Rahman, avait hautement blâmé celui-ci d'avoir outragé son oncle en faisant tomber sa tiare, et l'avait remplacée avec respect sur la tête de ce malheureux prince. Maudoud, après avoir fondé *Feth Abad* (la ville de la victoire), sur le champ de bataille où il venait de triompher, conduisit à Ghazna le corps de son père, avec ceux des illustres victimes immolées à ses mânes, et les déposa honorablement dans le tombeau de sa famille. La défaite et la mort de son cousin Namy firent rentrer le Moultan sous son obéissance. Mais un ennemi plus redoutable lui restait encore : son propre frère Abd-el Madjid refusait de lui céder le trône, et s'était emparé de toutes les provinces depuis l'Indus jusqu'aux environs de Dehly. Maudoud traversa ce fleuve ; mais lorsqu'il fut arrivé à Lahor, ses troupes, effrayées à l'aspect de la nombreuse armée de son rival, furent au moment de prendre la fuite, et une partie passa du côté de l'ennemi. La fortune ou peut-être une perfidie sauva Maudoud dans ce péril imminent. La veille d'une bataille dont l'issue ne pouvait qu'être favorable à Abdel Madjid, ce prince et son vizir furent trouvés morts, chacun dans sa tente, sans aucune trace d'assassinat. Resté seul maître de l'empire, Maudoud fit renfermer tous les autres princes de sa famille, afin de n'avoir plus à craindre de compétiteurs ; mais tandis qu'il recevait les hommages du roi du Mawar el Nahr, et qu'il disputait le Khorasan aux Seldjoukides, l'Hindoustan était encore sur le point de lui échapper. Le radjah de Dehly, à la tête d'une coalition de plusieurs princes idolâtres, jugeant la circonstance propice pour secouer le joug des musulmans, leur enleva la forte place de Nagarkot et un grand

nombre d'autres villes, l'an 435, rétablit partout les pagodes, et s'avança jusqu'à Lahor ; mais après un siège de cinq mois, la garnison, dénuée de tout secours et réduite au désespoir, fit une sortie générale, et mit en déroute l'armée des Indous. Dans le même temps, le habjed Ar-Teghyn battait les Seldjoukides, et les chassait de Balkh : privé néanmoins de renforts, et ne pouvant ni poursuivre ses avantages, ni conserver sa conquête, il revint à Ghazna, où Maudoud eut la faiblesse de le sacrifier aux clameurs publiques. Thogrul, successeur de ce général dans le poste de habjed, et fier de quelques succès obtenus sur les Seldjoukides, à Bost et à Candahar, se révolta contre son maître, en 438. L'approche des troupes du sultan dissipa le parti du rebelle, qui fut obligé de se cacher. Il reparut dans la suite, et porta des coups plus sûrs aux Ghaznevîdes. Maudoud ne manquait ni de courage ni d'activité ; mais, jeune, inconstant et crédule, esclave de ses passions et de ses plaisirs, changeant fréquemment de vizirs et de généraux, injuste et ingrat envers ses plus fidèles serviteurs, il fit beaucoup de mécontents, et donna lieu à plusieurs révoltes. En 440, il envoya dans l'Hindoustan ses deux fils aînés, Mahmoud et Mansour, pour relever l'islamisme, et arrêter les progrès des idolâtres ; il décora ces jeunes princes de tous les attributs de la royauté, et chargea l'émir Abou Aly de guider leur inexpérience, et de commander en leur nom. Abou Aly avait déjà obtenu des avantages importants, et rétabli la paix jusqu'à Peïchour, lorsqu'une intrigue le rappela à la cour. Il y fut arrêté, et mis entre les mains de Mirek, son ennemi secret, qui, voulant s'emparer de ses trésors, le fit appliquer à la torture, et mettre à mort peu de jours après, à l'insu du sultan. Craignant toutefois que Maudoud ne lui redemandât son prisonnier, il engagea la sultane favorite à distraire ce prince par quelque entreprise militaire. Maudoud partit enfin pour le Khorasan ; mais atteint d'une maladie de foie, il fut obligé de se faire apporter en litière à Ghazna, laissant son vizir Abd-el Rizzak, à la tête de l'armée pour s'opposer aux Seldjoukides, qui avaient envahi le Seïstan. Arrivé dans sa capitale, il voulut voir Abou Aly ; mais le perfide Mirek sut éluder toute explication au sujet de cet infortuné, prévoyant la fin prochaine du sultan, qui expira au mois de redjeb 441 (décembre 1049), âgé de 29 ans, dans la neuvième année de son règne. L'absence de ses deux fils aînés, qui combattaient avec avantage les infidèles de l'Hindoustan, et celle du vizir occupé contre les Seldjoukides excitèrent de nouvelles révolutions, et partagèrent l'Etat en deux factions. L'une mit sur le trône Mas'oud II, fils de Maudoud, enfant de quatre ans ; l'autre détrôna ce jeune prince, au bout de six jours, et fit reconnaître pour sultan, son oncle Abou'l Haçan Aly, remplacé et empoisonné deux ans après par Abd-el-Raschid, frère de Mas'oud I^{er}, lequel fut

massacré avec presque toute la famille royale, l'an 444 (1052), par le rebelle Thogrul, auquel il avait pardonné et confié le gouvernement du Seïstan. L'usurpateur ne jouit pas longtemps du fruit de son crime ; et sa mort rétablit l'empire Ghaznevide, qui respira enfin sous les règnes heureux de Ferokhzad, d'Ibrahim et de Mas'oud III (*voy. MAS'OU'D III*).

A—T.

MAUDOU'D (SCHERYF EDDAULAH), fameux capitaine turc, fils d'Altoun-Tasch, et probablement neveu du fameux Korbouga (*voy. ce nom*), fut fait roi de Moussoul, par Mohammed, sultan seldjoukide de Perse, après la mort de Djokarmisch, l'an 500 de l'hég. (1106 de J.-C.). Mais Moussoul était tombé au pouvoir du sultan d'Iconium, Kilidj-Arslan I^{er} (*voy. ce nom*), puis de l'émir Djawaly, qui avait précédemment fait périr Djokarmisch. Maudoud fut obligé de venir assiéger cette ville, l'an 502 (1108), avec les troupes que lui fournit le sultan de Perse ; et il s'en rendit maître après une courte résistance. Djawaly en était sorti avant son arrivée, et s'était rendu auprès du sultan, qui lui pardonna et le nomma gouverneur du Farsistan. Cependant la prise de Tripoli, de Beyrouth, de Sidon, et de quelques villes de Syrie, par les Francs qui avaient conquis le royaume de Jérusalem, ayant ranimé le zèle des musulmans, tous les émirs turcs vassaux du sultan Mohammed, accoururent en foule pour prendre part à cette guerre de religion, et Maudoud, l'un d'eux, reçut de ce prince le commandement en chef de l'armée, forte de 200,000 hommes, l'an 505 (1111). Il ravagea d'abord la Mésopotamie, tua un grand nombre de chrétiens, leur prit plusieurs châteaux, et assiégea en même temps Edesse, dont la garde était confiée à Tancrède, régent d'Antioche, pendant la captivité de Baudouin du Bourg, et Tell-Bascher, où Josselin I^{er} s'était renfermé. Forcé de lever le siège d'Edesse, où Tancrède et le roi de Jérusalem avaient jeté des secours, il évita une bataille, surprit ces deux princes, tandis qu'ils repassaient l'Euphrate, et leur fit beaucoup de prisonniers. Il échoua néanmoins devant Tell-Bascher, et fut poursuivi dans sa retraite par Josselin. La moitié de son armée ayant repris alors le chemin de l'Orient, Maudoud traversa l'Euphrate, et vint à Halep, où le sultan Redwan, pour ne pas violer la paix qu'il avait conclue avec Tancrède, ferma ses portes aux musulmans, et refusa de leur fournir des troupes et même de recevoir leurs femmes et leurs enfants. D'un autre côté, Togh-Teghyn, usurpateur du trône de Damas sur les Seldjoukides, craignant que Maudoud n'eût ordre de le dépouiller de ses Etats, fit la paix avec les Francs. Cette défection des plus puissants princes mahométans de Syrie nuisit aux projets du roi de Moussoul. Vainement il menaça Antioche, et assiégea Maara-el-Nooman, près de Panéas ; vainement il sut résister avec avantage aux forces réunies de tous les princes croisés ; obligé enfin

d'abandonner la Syrie, il licencia son armée, et revint à Moussoul. L'année suivante, il fut chargé par le sultan de Perse d'aller dans l'Asie Mineure, que les Grecs, depuis la mort de Kilidj-Arslan, s'efforçaient de recouvrer sur les Seldjoukides. Maudoud prit d'assaut la ville de Stamirie, qu'il livra au pillage, et fit périr ou réduisit en esclavage un nombre infini de pèlerins chrétiens qui revenaient de Jérusalem, et dont sept mille seulement se sauvèrent dans l'île de Chypre. Au retour de cette expédition, il ravagea les environs d'Edesse et de Saroudj ; mais il fut surpris par Josselin, qui pilla ses bagages, et lui enleva une grande partie de ses chevaux. Maudoud prit bientôt sa revanche. Dans le dessein de s'emparer de Jérusalem, il joignit ses troupes à celles du roi de Damas, vint camper sur les bords du Jourdain, occupa le Thabor, assiégea Tibériade, et détruisa tous les environs. Attaqué dans cette position par Josselin et par le roi de Jérusalem, il les attira dans une embuscade, et remporta sur eux une victoire signalée, le 13 moharrem 507 (30 juin 1113). Mais les secours que le prince d'Antioche et le comte de Tripoli amenèrent à Baudouin, arrêtaient à Naplouse les succès de Maudoud. Les chaleurs excessives l'ayant obligé de suspendre les hostilités, il se retira à Damas. Il revenait un vendredi de la prière publique, et se promenait avec Togh-Teghyn sous le péristyle de la grande mosquée, lorsqu'un Bathénien ou Ismaélien le blessa mortellement d'un coup de poignard. L'assassin, que l'on croit généralement avoir été l'instrument de la défiance et de la haine du roi de Damas, fut à l'instant massacré. On porta Maudoud dans le palais de son ennemi ; on lui prodigua tous les soins, mais son refus obstiné de rompre le jeûne prescrit ce jour-là par la religion, épuisa ses forces et hâta sa fin. Il mourut au mois de raby (1^{er} septembre de la même année), et fut enterré à Damas, puis transporté à Bagdad, et enfin à Ispahan. Ce prince, dont les auteurs orientaux vantent la justice et la probité, fut un des plus actifs et des plus dangereux ennemis des chrétiens. Il est connu chez les historiens grecs et latins des croisades, sous les noms corrompus de *Menduc*, *Malduc*, *Maledoctus* et *Mandulfe*.

A—T.

MAUDOU'D (COTHB EDDYN), troisième roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, succéda à son frère Saïf-Eddyn Ghazy I^{er}, l'an de l'hég. 544 (1149 de J.-C.), par le crédit du grand vizir Djemal eddyn Mohammed et du généralissime Zeïn-Eddyn Aly. Quelques-uns des émirs, jaloux de l'autorité des deux ministres, mirent la division entre le roi de Moussoul, et son frère Nour-Eddyn, roi d'Halep, qui, appelé par eux, alla s'emparer de Sindjar en Mésopotamie, et ne rendit cette place qu'en recevant en échange les villes d'Emesse en Syrie, et de Rabbah sur l'Euphrate. Maudoud ne prit qu'une part indirecte aux guerres de Nour-Eddyn contre les chrétiens, et ne se trouva

qu'aux sièges de Harem et de Panéas. La seule expédition qu'on lui attribue fut contre la ville de Djézireh-ben-Omar, qu'il reprit sur un rebelle l'an 552. Secondé par ses deux ministres, Maudoud rendit ses Etats florissants par ses vertus pacifiques. Indulgent envers ses officiers, il prenait soin de leur fortune, afin qu'ils ne fussent pas tentés de s'enrichir aux dépens du peuple. On peut juger de leur opulence par les libéralités vraiment royales du vizir Djemal-Eddyn et par les travaux immenses qu'il fit exécuter à ses frais. Outre les édifices dont il embellit les villes de Moussoul, de Sindjar et de Nisibyn, il bâtit sur le Tigre, à Djézireh-ben-Omar, un beau pont dont les pierres étaient liées avec du fer et du plomb. Il fit élever une mosquée sur le mont Arafath, près de la Mecque, et construire un aqueduc qui amenait l'eau dans les bassins de cette mosquée. Enfin il environna de murailles la ville de Médine, exposée aux incursions des Arabes. Chaque jour, à la porte de son palais, on distribuait aux pauvres cent dinars d'or, et souvent il vendit ses habits pour les soulager. Ce ministre, l'un des plus grands hommes de son siècle, qui avait conservé aux enfants de Zenghy les royaumes d'Halep et de Moussoul, et qui gouvernait avec un pouvoir absolu, ne put échapper aux traits de l'envie. Arrêté par ordre de Maudoud l'an 558, il finit ses jours en prison, l'année suivante. Sa mort, et surtout la douleur publique qui honora ses funérailles jusqu'à Médine, où son corps fut enterré près du tombeau de Mahomet, durent donner des regrets à Maudoud. Quatre ans après, ce prince perdit Zeïn-Eddyn-Aly, homme sage, éclairé, généreux, et uniquement occupé du bien public. Devenu sourd et aveugle dans sa vieillesse, ce ministre avait rendu les villes de Sindjar, de Harran et les autres apanages qu'il tenait de son souverain, ne se réservant qu'Arbelles, où il mourut l'an 563, et qu'il transmit à son fils. A peine âgé de 40 ans, et après un règne de vingt et un ans et demi, Cothb-Eddyn-Maudoud mourut aussi sur la fin de l'an 565 (1170), pleuré de tous ses sujets, qu'il avait traités, grands et petits, avec la même bonté, avec une égale justice. Toujours porté à la clémence, toujours prévenant les besoins des malheureux, il ne mettait aucune borne à sa bienfaisance, et répondait à ceux qui l'en blâmaient, « que cette vertu était la première obligation des rois. » Ce bon prince avait désigné pour son successeur, son fils aîné, Imad-Eddyn-Zenghy, gendre de Nur-Eddyn; mais ses dernières volontés ne furent pas respectées. Dès le lendemain, la reine mère et le vizir Fakhr-Eddyn-Abdel-Masih convoquèrent le divan, et placèrent sur le trône, Saïf-Eddyn-Ghazy II, son second fils.

A—T.

MAUDRU (JEAN-ANTOINE), évêque constitutionnel, naquit le 5 mai 1748, à Adomp (département des Vosges). Après avoir été successivement vicaire et curé dans la paroisse d'Aydoiles, il fut

élu évêque de St-Dié par ses compatriotes, et sacré à Paris le 29 mars 1791. Au mois de mai 1794, il fut arrêté et conduit de brigade en brigade jusqu'à Paris; il languissait depuis sept mois dans les cachots de la Conciergerie, lorsque le 9 thermidor le rendit à la liberté. De retour à St-Dié, il assembla, le 26 juillet 1797, un synode diocésain. Peu de temps après, il assista au premier concile national qui fut tenu à Paris. A peine revenu à St-Dié, il fut traduit devant le tribunal correctionnel d'Epinal, sous l'accusation d'avoir : 1° publié une *Lettre synodique du concile général de France aux pères, aux mères et à tous ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse*; 2° d'avoir occasionné des troubles par ses discours pastoraux, et fait l'office publiquement dans une église, sans la soumission préalable à la loi du serment. Condamné pour ces faits, le 6 germinal an 4, à cent francs d'amende et à six mois d'emprisonnement, il en appela au tribunal criminel; mais une lettre de François de Neufchâteau, alors membre du directoire, fit cesser les poursuites. Maudru ayant repris ses fonctions, convoqua, à la fin d'avril 1800, un second synode à Mirecourt, et se rendit l'année suivante à Paris pour assister au deuxième concile national. Après le concordat, il fit preuve de soumission au saint-siège en se démettant de son évêché, et il accepta la cure de Stenay, qu'il conserva jusqu'en 1815. S'étant déclaré pour Napoléon, pendant les Cent-Jours, il fut, à la seconde restauration, obligé de renoncer à sa cure, et exilé à Tours. Après l'ordonnance du 5 septembre 1816, il alla se fixer à Belleville, près Paris, et y mourut le 13 septembre 1820. Grégoire prononça un discours sur sa tombe. Outre plusieurs *Mandements, Lettres et Instructions pastorales*, Maudru avait publié : 1° les *Brefs attribués à Pie VII, convaincus de supposition, ou Lettre à Thumery, prêtre à St-Dié, 1795, in-8°*; 2° *Sur les rétractations, 1797, in-8°*; 3° *Statuts du synode de Mirecourt, 1800, in-8°*; 4° *Précis historique des persécutions dirigées par l'esprit de parti dans l'Etat et dans l'Eglise, contre M. Maudru, etc., Paris, 1818, in 4°*. Z.

MAUDUIT (MICHEL), pieux et savant théologien, né en 1644 à Vire, en Normandie, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa longtemps les humanités avec beaucoup de succès. Il s'appliqua ensuite à la prédication, et se dévoua en particulier à l'instruction du peuple des campagnes. L'âge ne lui permettant plus de soutenir le poids des travaux apostoliques, il se retira dans la maison de l'Oratoire, à Paris, et partagea son temps entre la prière et l'étude des saintes Écritures. Il y mourut le 19 janvier 1709. C'était un homme de mœurs simples et pures, cachant son savoir avec soin; il possédait à fond le grec, le latin et l'hébreu, et avait d'ailleurs des connaissances très-variées. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la littérature, et remporté plusieurs prix aux académies de Rouen et de Caen.

On a de lui : 1° *Mélanges de diverses poésies*, divisés en quatre livres, Lyon, 1681, in-12. Dans la préface, qui est fort bien faite, il traite du bon usage de la poésie et du danger des poésies galantes. 2° *Les Psaumes de David*, traduits en vers français, in-12 ; 3° *Dissertation sur la goutte*, où l'on en découvre la véritable origine, jusqu'ici inconnue, et le moyen de s'en garantir, Paris, 1687 ; seconde édition, 1689, in-12 ; 4° *Traité de la religion contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens*, ibid., 1697, in-12 ; nouv. éd. augmentée 1698, in-12. 5° *Analyse de l'Evangile*, selon l'ordre historique de la Concorde, avec des dissertations sur les endroits difficiles ; — des *Actes des apôtres* ; des *Epîtres de St-Paul* et des *Epîtres canoniques* ; ibid., 1694 et ann. suiv. 7 vol. in-12. Cet ouvrage, qui est estimé, a été réimprimé avec des additions qui portent à 9 le nombre des volumes ; 9° édition, Malines, 1821. — Il en existe une autre édition plus récente en 4 vol. in-8° Paris, 1843-44. L'analyse de l'Apocalypse est restée en manuscrit. 6° *Méditations pour une retraite ecclésiastique de dix jours*, in-12 ; plusieurs éditions. Le P. Mauduit avait laissé en manuscrit une *Traduction complète du Nouveau Testament*. Il avait aussi composé un ouvrage sur la célèbre dispute du quiétisme, dans les principes de Bossuet, et il l'avait soumis à ce prélat. Comme c'était à l'époque où la querelle était près de se terminer par le jugement qui intervint peu de mois après, ce livre ne fut point imprimé : le manuscrit existe parmi ceux de l'évêque de Meaux. (*Voy. son Eloge dans le Mercure*, mai 1709.) W—s.

MAUDUIT (ANTOINE-RENÉ), né à Paris le 17 janvier 1731, fut successivement professeur de mathématiques à l'école des ponts et chaussées, et professeur de géométrie au Collège de France. Lors de l'organisation des écoles centrales, il y remplit une chaire de mathématiques. Il était de la société des sciences et arts de Metz ; et nous croyons que c'est la seule académie dont il fut membre. Il aurait pu parvenir à l'Académie des sciences, si sa causticité n'y eût été un puissant obstacle. Lalande le proclame l'un des meilleurs professeurs qu'on eût vus dans cette capitale. Cependant Mauduit s'était prononcé contre toute révolution dans les sciences : il avait acquis le droit de déclamer, sans qu'on y fit attention, contre tout ce qui se découvrait de nouveau. Il suivit le même système lors de la révolution commencée en 1789, et parlait tellement à tort et à travers sur les événements, qu'il avait le privilège de tout dire sans danger, car on ne l'écoutait pas. Il ne remplissait plus ses fonctions de professeur au Collège de France, lorsqu'il mourut le 6 mars 1815. On a de lui : 1° *Eléments des sections coniques démontrées par la synthèse*, 1757, in-8° ; excellent ouvrage, au jugement de Lalande. 2° *Introduction aux Eléments des sections coniques*, 1761 ; 3° *Principe d'astronomie sphérique, ou Traité complet de trigonométrie sphérique*, 1765, in-8° ; traduit

en anglais par Crukelt, en 1768 ; 4° *Leçons de géométrie théorique et pratique*, 1772, in-8° ; 1790, in-8° ; 1809, 2 vol. in-8° ; 5° *Leçons élémentaires d'arithmétique*, 1780, in-8° ; 1804, in-8°. C'est un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur cette matière. 6° *Psaumes traduits en vers français* (1814), in-12 de 12 pages. C'est un essai qui ne contient que neuf psaumes ou cantiques paraphrasés avec beaucoup de chaleur, et choisis parmi ceux qui prêtent à des allusions au despotisme et à la tyrannie. L'auteur en avait traduit ou plutôt paraphrasé un bien plus grand nombre ; mais c'est tout ce qu'il a publié. Des personnes qui en ont entendu lire d'autres fragments demeurés inédits les ont jugés d'une grande beauté, et comparables à ce que nous avons de mieux en ce genre. On lui a quelquefois attribué une édition, avec additions et corrections, du *Cours de mathématiques de Belidor*, 1759, in-8°. Ce volume nous est inconnu. (*Voy. le Journal de la librairie* du 9 septembre 1820).

A. B—T.

MAUDUIT (A.-F.), architecte français, né vers 1778. Après avoir étudié l'architecture en France, il alla exercer sa profession à St-Petersbourg, et s'y fit connaître tant par des constructions que par des publications importantes, qui le firent élire en 1821 correspondant de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France. Mauduit visita la Grèce, l'Asie Mineure, l'Italie, et vint s'établir à Paris vers 1836. Il se livra alors plus particulièrement à des recherches archéologiques, et se fit connaître par diverses publications, entre lesquelles nous citerons : *Description d'un projet de bibliothèque, composé à Rome en 1833 pour la ville de Paris*, 1839, in-8° ; — *Découvertes dans la Troade, dissertations sur les monuments de la plaine de Troie et la position de cette ville*, Paris, 1840, 1841, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage fut, dans le *Journal des savants*, l'objet de vives critiques de la part de Raoul-Rochette, auxquelles Mauduit répondit dans une brochure, 1841, in-4°. Mauduit s'attacha à défendre les idées de Lechevalier et celles de Choiseul-Gouffier, attaquées par M. P. Barker Webb (1844, in-8°), et publia l'année suivante un appendice aux découvertes faites dans la Troade. — *Proposition pour l'achèvement des Tuileries au Louvre*, 1846, in-8° ; — *Mémoire adressé au citoyen Louis Bonaparte et à l'assemblée constituante, sur la nécessité d'arrêter un programme de travaux d'intérêt général*, Paris, 1849, in-4°. Mauduit s'était beaucoup préoccupé de la question de savoir si les anciens avaient employé l'airain au lieu du fer, et prétendit signaler, au sujet du sens des mots grecs par lesquels ces métaux sont désignés, des erreurs chez les divers traducteurs d'Homère, ce dont il fit le sujet de dissertations publiées en 1841 et 1844. Ses idées ne réussirent pas à se faire accepter. Mauduit mourut en décembre 1854. Z.

MAUGARD (ANTOINE), né à Châteauneuf, diocèse de Metz, le 17 août 1739, consacra une

partie de sa vie à la géométrie, à la jurisprudence et à la recherche des anciennes chartes. Il vint à Paris en 1767, pour achever son droit, et après son retour en Lorraine (1774), il fut employé comme commissaire du roi pour la recherche et la vérification des anciens monuments de droit et d'histoire, place qu'il conserva jusqu'en 1785; il eut aussi le titre de généalogiste de l'ordre de St-Hubert de Bar et de plusieurs chapitres. Il revint à Paris en 1787. Lors de la révolution, ses intérêts et ses liaisons décidèrent de ses opinions; et il publia un journal qui n'eut qu'une existence éphémère. Il resta obscur pendant les années 1790 et suivantes, et il consacra son temps à des travaux sur les langues. La convention nationale le comprit, en 1793, au nombre des gens de lettres ayant droit aux récompenses nationales. Zélé pour l'instruction de la jeunesse, il forma gratuitement plusieurs élèves. Après bien des obstacles, il venait d'obtenir de l'université la permission d'ouvrir une école latine, lorsqu'il mourut le 22 novembre 1817. On a de lui : 1° *Remarques sur la noblesse, dédiées aux assemblées provinciales*, 1787, in-8°; nouvelle édition très-augmentée, 1788, in-8°. 2° *Lettre à M. Chérin, sur son Abrégé chronologique d'édits concernant le fait de la noblesse*, 1788, in-8° (voy. CHÉRIN). On y peut joindre une brochure qu'il publia l'année suivante, en réponse à une Lettre de Chérin. 3° *Code de la noblesse*, 1789, in-8°; ouvrage publié dans un temps peu opportun, puisque moins de deux ans après, l'abolition de la noblesse en France fut décrétée, le 19 juin 1791. 4° *Correspondance d'un homme d'Etat avec un publiciste*, 1789, in-8°; 5° *Annales de France*, 1790, 2 vol. in-8°. Ce journal a commencé en janvier 1790, et a cessé de paraître en avril de la même année. 6° *Discours relatif à l'instruction publique, prononcé à la barre de la Convention*, imprimé dans le *Mercur* du 9 novembre 1793. 7° *Discours sur l'utilité de la langue latine, contenant l'exposé de la méthode la plus simple et la plus prompte d'enseigner cette langue avec la française*, 1803, in-8°; 8° *Remarques sur la Grammaire latine de Lhomond*, 1808, in-8°; 9° *Cours de langue française et latine*, in-8°, 1813, divisé en cinq sections. Cet ouvrage n'a pas été entièrement publié. La 1^{re} section, embrassant les principes généraux, se compose d'un volume dans lequel on retrouve les deux opuscules précédents. La 2^e section, consacrée à la langue française, a 2 volumes. La 3^e section (langue latine) devait avoir 4 volumes; il n'en a été publié que la première partie du tome 1^{er}, et les tomes 2 et 3 en entier. La 4^e section, comprenant les traductions interlinéaires, a deux parties : la première contient le *Cornelius-Nepos*; la seconde, le *Phèdre*. Enfin, la 5^e section devait avoir 2 volumes, intitulés *Textes latins*. Il n'en a paru qu'un, en 594 pages, qui termine les *Eléments de la langue latine*. Le texte latin du *Cornelius-Nepos* et du *Phèdre*, publiés

l'un en 1810 et l'autre en 1812, font partie de ce volume. Cet ouvrage de Maugard, qui manque d'ordre, surtout la section de la langue latine mais qui est riche en exemples tirés exclusivement des bons auteurs, a obtenu d'honorables suffrages. 10° *Conseils à M. Bellard, pour le diriger dans la réimpression indispensable de la grammaire latine et de la grammaire française qu'il vient de publier*, 1812, in-8°; 11° *Traité de la prosodie française de l'abbé d'Olivet*, nouvelle édition avec remarques, 1812, in-8°; 12° *Lettre à M. Dussault, l'un des rédacteurs du Journal de l'Empire*, 1811, in-8°. C'est une réponse à un article du 17 septembre 1811. 13° *Mémoire des travaux faits pour l'utilité publique, tant avant que pendant les malheurs de la France*, Paris, Patris, in-4° de deux feuilles, sans date, ayant chacune sa pagination particulière; la seconde feuille contient les pièces justificatives. 14° *Recueil de tout ce qui a été écrit sur le Cours de langue française et de langue latine comparées*, Paris, Beraud, 1817, in-8°. de 48 pages publié par M. Joyant. A. B-T.

MAUGERARD (DOM JEAN-BAPTISTE), né en 1740 à Aureville, en Lorraine, d'une famille pauvre, alla, grâce à un de ses oncles, faire ses études dans l'abbaye de Beaulieu; il s'y distingua, et dès l'âge de dix-huit ans prit l'habit de St-Benoît, dans la congrégation de St-Vannes. On l'envoya professer au collège de St-Symphorien à Metz. L'évêque de cette ville, Montmorency-Laval (depuis cardinal), appréciant son mérite, lui confia l'éducation de ses quatre neveux, et le nomma son bibliothécaire. Dom Maugerard avait le titre de doyen de l'abbaye de Chimay et de secrétaire perpétuel de l'académie de Metz; il fut aussi conservateur de la bibliothèque publique de l'abbaye de St-Arnoul. Il consacrait tout son temps à l'étude, et spécialement à celle des antiquités et de la topographie de Metz; il avait même fait graver sur ces deux objets beaucoup de planches qui sont perdues. Maugerard, lors de la révolution, avait émigré avec le cardinal de Montmorency: il habita quelque temps Erfurt. Lorsqu'il eut obtenu sa radiation de la liste des émigrés, il rentra en France et se fixa à Metz, où il est mort au mois de juin 1814. M. Ersch dit qu'il est auteur de plusieurs ouvrages diplomatiques et bibliographiques. Ces matières avaient, en effet, beaucoup occupé Maugerard; mais nous ne connaissons d'imprimé de lui que deux morceaux insérés d'abord dans le *Journal encyclopédique*; l'un est une *Lettre sur une édition de Térence*, qui a reparu dans l'*Esprit des journaux*, janvier 1789; l'autre, une *Notice de l'édition originale des OEuvres de Hrosvite*, reproduite aussi dans l'*Esprit des journaux*. (Voy. HROSVITE.) A. B-T.

MAUGRAS (JEAN-BAPTISTE), professeur de philosophie, naquit au mois de juillet 1762, au village de Fresnes, en Franche-Comté. Après avoir fait ses premières études chez un oncle, instituteur

teur laïque à Jussey, ville de la même province, il vint les achever à Paris, au séminaire du St-Esprit. Là se décida sa vocation pour l'enseignement. En 1787, au concours de l'agrégation pour la philosophie, il obtint la première place, à la suite d'une lutte brillante, dont le souvenir s'est conservé longtemps dans la mémoire des vieux universitaires. Il avait pour concurrent M. Labitte. Pendant deux années, Maugras suppléa l'abbé Royou dans la chaire de philosophie au collège Louis le Grand. En 1789, il fut nommé titulaire de la même chaire au collège de Montaigu. L'année suivante, le ministre de l'intérieur, Cahier de Gerville, ayant adressé au recteur de l'université de Paris, Binet, une lettre où il exprimait le désir de voir introduire dans l'enseignement les modifications exigées par les besoins du temps et par le changement de constitution, Maugras fut chargé de ce travail. Bien qu'il ne se fût point refusé à prêter le serment à la constitution civile du clergé, il était loin d'abonder dans les idées nouvelles; aussi son cours se fit remarquer, à cette époque d'entraînement et d'illusions, par une raison haute, sage et ferme, ennemie de tout excès. C'était néanmoins, pour un professeur de trente ans, une belle occasion de se faire un nom populaire, que d'avoir à traiter, dans une chaire publique, les questions du jour, en présence d'un pouvoir sans force et d'une révolution dont les conquêtes audacieuses s'étendaient chaque jour. Maugras fut assez sage pour éviter cet écueil; il combattit courageusement toutes les erreurs comme toutes les violences; la justesse de son esprit le maintint dans cette ligne de modération où réside la vérité en philosophie. Aussi il eut le sort des modérés: les hommes de parti ne le craignaient ni ne l'aimaient assez pour lui offrir des distinctions, et il demeura dans l'obscurité. Il conserva, du moins, le privilège si rare de ne pas changer d'opinion, et il put, en 1830, publier, en l'imprimant textuellement, son cours de 1791, sous ce titre: *Cours élémentaire de philosophie morale*, Paris, 1 vol. in-8°. Déjà Maugras en avait fait imprimer le résumé en 1796, d'après les cahiers d'un de ses auditeurs. Il l'intitula modestement: *Dissertation sur les principes fondamentaux de l'association humaine*, brochure in-8° de 200 pages, Paris, an 4. Dans cette publication, il avait inséré quelques tirades nouvelles, contre les jacobins, ne craignant pas de donner pour titre à l'un de ces nouveaux paragraphes: *Jacobins: horrible turpitude de cette corporation*. Quelques maximes antisociales professées par Danton, Barère et Robespierre, étaient aussi attaquées de front par le professeur. Maugras continua ses leçons jusqu'au 10 août. Alors tout enseignement devint impossible. Il vécut dans la retraite jusqu'en 1800, qu'il fut appelé à professer la philosophie dans deux grandes institutions récemment fondées à Paris, celle de Dubois-Loyseau

et le collège Ste-Barbe, relevé par de Lanneau. Vers la même époque, il fut nommé professeur d'économie politique dans un autre établissement connu sous le nom d'*Académie de législation*, et qui a subsisté jusqu'au rétablissement de l'école de droit par Napoléon. Ce fut surtout au collège Ste-Barbe que le cours de Maugras prit une grande importance. Chaque année scolaire était terminée par des discussions publiques, dont les programmes, imprimés, donnaient l'idée de la doctrine du professeur. En 1808, l'évêque de Casal, Villaret, chancelier de l'université, qui avait assisté à l'un de ces exercices, en fit au grand maître Fontanes un rapport si favorable, que celui-ci se décida à établir les chaires de philosophie dans les lycées, et à offrir à Maugras celle du lycée Impérial (aujourd'hui lycée Louis le Grand). Il se faisait remarquer dans son enseignement par la sagesse de ses principes, jointe à une indépendance de jugement qui ne reculait devant la célébrité d'aucun nom, devant la vogue d'aucune doctrine. Aussi se fit-il dans la nouvelle école philosophique des ennemis qui ne lui pardonneront jamais. Tous les systèmes anciens et modernes, toutes les doctrines nouvellement venues de l'étranger, passaient au creuset de sa logique sévère et inexorable. Cependant Maugras était loin d'avoir une doctrine rétrograde. En rétablissant l'enseignement de la philosophie, après la tourmente révolutionnaire, il avait été le premier à le faire sortir des habitudes routinières de la vieille école, en y introduisant d'heureuses innovations. En 1824, Maugras fut nommé membre de la Légion d'honneur; puis, en 1824, chargé de remplir, comme professeur suppléant, la chaire d'histoire de la philosophie ancienne à la faculté des lettres, dont le titulaire était Millon. Maugras professa pendant cinq ans ce cours avec zèle et talent; mais comme son mode d'enseignement incisif, clair, souvent piquant, et toujours exempt de charlatanisme, était antipathique à l'école philosophique, qui jouissait alors de la popularité, le cours de Maugras, à la faculté des lettres, ne fut ni prôné par les coteries, ni favorisé par les puissances. De là des préférences injurieuses qui empoisonnèrent les derniers moments de sa vie. En 1825, il avait été, sans l'avoir sollicité, admis à faire valoir ses droits à la retraite comme professeur au collège Louis le Grand. On lui savait mauvais gré d'avoir, en lisant la distribution des prix, protesté contre le renvoi des cent cinquante plus forts élèves de cet établissement. *L'année a perdu son printemps*, avait-il dit. En 1828, il fut brutalement évincé de la faculté, et l'autorité disposa de sa suppléance en faveur de Théodore Jouffroy, traducteur des *Oeuvres complètes de Reid*, et l'un des adeptes les plus distingués de cette école philosophique que Maugras avait combattue toute sa vie. Celui-ci se plaignit vivement, dans une lettre insérée au *Jour-*

nal des Débats le 27 décembre 1823, de n'avoir appris que par les journaux cette disposition de l'autorité. « Quoique je tiens très-peu, disait-il, « à un emploi que je n'ai jamais ambitionné, « et que je n'ai accepté que par esprit de subordination universitaire, cependant il me semble « qu'on ne pouvait en disposer en faveur d'un « tiers, sans préalablement m'avoir demandé un « désistement formel, par lequel je me serais « empressé de mériter la modeste épithète de « *démisionnaire*. Toute autre manière de pro- « céder est inconciliable avec le respect pour « l'ordre légal, avec les usages de la simple po- « litesse et avec le noble caractère de notre « grand maître (1), trop attaché aux droits ac- « quis par les nominations antérieures et par « l'ancienneté des services pour faire publier par « la voie des journaux la destitution d'un pro- « fesseur assez âgé pour avoir été destitué une « première fois par les révolutionnaires de « 1793. » L'autorité, au lieu de réparer ce tort fait à un honorable fonctionnaire, trouva plus commode de lui faire écrire par Millon, le titulaire que Maugras avait suppléé, une réponse dans laquelle il articulait que, celui-ci n'étant pas professeur à la faculté des lettres, n'avait pu être destitué, et qu'on n'avait pas besoin de lui demander son désistement « car n'étant que mon « suppléant provisoire, ajoutait Millon, il n'a- « vait aucun titre, et n'appartenait point à la « faculté. J'avais donc le droit de remercier « M. Maugras, comme je l'ai fait, etc. » Cette réponse, qui ne tendait à rien moins qu'à avilir le professorat, affligea vivement tous les universitaires. Maugras n'oublia jamais ces étranges procédés d'une autorité injuste à son égard (2). Tout faisait espérer qu'il prolongerait encore sa verte vieillesse, lorsqu'une courte maladie l'enleva le 17 février 1830. En 1806, à l'occasion d'une question proposée par l'académie des sciences de Berlin, il avait publié une *Dissertation sur l'analyse en philosophie*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage remarquable eut, en 1808, une seconde édition, enrichie de réflexions sur les jugements portés par les journalistes. En 1822, Maugras fit imprimer sous ce titre : *Cours de philosophie* (1 vol. in-8°), un ouvrage spécialement destiné à ses élèves. Il contient le tableau synoptique de la doctrine de l'auteur, la logique élémentaire et la collection des sujets de dissertation qu'il proposait dans son cours.

D—R—R.

MAUGUIN (FRANÇOIS), avocat et orateur politique français, né le 28 février 1785 à Dijon, où son père était procureur au parlement de Bourgogne. Il vint faire son droit à Paris, s'y livra avec assiduité à l'étude et acquit une instruction

solide et étendue. En 1813 il se fit inscrire au barreau de cette ville et entra dans la phalange des jeunes avocats qui mettaient leur talent au service du parti libéral. Doué d'une remarquable facilité de parole et d'une grande habileté de discussion, il acquit promptement un grand renom. Le célèbre procès de Labédoyère le mit surtout en évidence. Il plaida en 1816 dans l'affaire dite *des patriotes*; on le vit également figurer dans le procès de l'*épingle noire* en 1817, dans celui du colonel Fabvier et de Senneville, contre le général Canuel. Les fatigues d'une vie trop occupée le contraignirent un instant de quitter Paris en 1819, pour aller chercher un repos nécessaire à sa santé. Il y revint avec une ardeur nouvelle, et plaida encore dans une foule d'affaires, notamment dans celle de la ville de Lyon, de la *Bibliothèque historique* et de la brochure de M. Mignet sur les funérailles de Manuel. En 1826 il publia un mémoire pour Ouvrard dans la célèbre affaire des fournitures de la guerre d'Espagne. Il était alors aux premiers rangs des avocats du barreau de Paris. Sa popularité le désigna en 1827 aux électeurs de Beaune pour le choix d'un député. Il vint siéger dans la chambre à l'extrême gauche, et y continua contre la restauration la guerre active qu'il lui faisait depuis plusieurs années devant les tribunaux. Quoique ayant pris une part considérable à la révolution de 1830, ayant trois fois assisté de son ministère le journal *le National* dans des poursuites que le gouvernement de Charles X dirigeait contre une feuille qui minait son existence, il ne figura pas parmi ceux qui recueillirent les fruits des trois journées. Il fit toutefois partie de la commission municipale provisoire de la ville de Paris, instituée le 29 juillet, et s'y distingua par son activité et son esprit d'initiative. Ce fut lui qui rédigea le compte rendu des actes de la commission municipale, après la dissolution de ce gouvernement provisoire. Il reprit dès lors sa place comme simple député sur les bancs de la chambre et ne tarda pas à jouer un rôle principal dans l'opposition. Il fit à la politique du gouvernement nouveau une guerre qui commença dès le lendemain de son installation. Il s'opposa au dépôt dans les archives de la chambre de l'abdication du roi Charles X (5 août), et dans la délibération relative à la révision de la charte de 1814, il combattit l'immovibilité de la magistrature. Le 28 août, il réclamait la dissolution de la chambre et des élections nouvelles. Le 23 septembre, il attaquait de nouveau le ministère comme déviant des principes de la révolution, et annonçait une motion d'enquête sur l'état de la France, qu'il développait et retirait le 23 septembre à la suite de la discussion. Mais ce fut surtout dans les questions extérieures que la parole de Mauguin obtint un grand retentissement. Il combattit en toute occasion la reconnaissance des traités de 1815 pour l'Espagne, la

(1) C'était alors M. de Vatimesnil.

(2) Le fait est que l'autorité ne trempait qu'indirectement dans ce manège. La préférence donnée par Millon à Jouffroy sur Maugras venait de ce que le premier avait offert à Millon de le suppléer gratis.

Belgique, la Pologne, etc., il voulait que le gouvernement français soutint le mouvement qui avait éclaté parmi ces différents peuples. C'est dans ces idées qu'il attaqua successivement la politique de tous les cabinets qui se succédèrent depuis l'avènement du roi Louis-Philippe, et principalement le ministère formé le 13 mars 1831 par Casimir Périer, qui était l'expression de la politique opposée. Mauguin livra à ce cabinet les combats les plus nombreux et les plus acharnés, et sa popularité monta alors à son apogée. En 1831, il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats. Nous n'énumérerons point ici toutes les discussions qu'il souleva, toute la vivacité des scènes que sa parole fit souvent éclater dans la chambre des députés, et dont l'une se termina même par un duel entre lui et M. Viennet. C'est dans le cours de ses luttes et dès leur commencement qu'il fit consacrer par la chambre (13 novembre 1830) le droit individuel d'interpellation pour les députés, auxquels cette faculté n'était pas accordée sous le gouvernement précédent. Secondé dans ses ardents débats par le général Lamarque, Mauguin traversa ainsi les deux sessions de 1830 et 1831, ne cessant de harceler le ministère et d'attaquer la politique du gouvernement. En 1832, il fut nommé par l'opposition membre du comité chargé de la rédaction du fameux compte rendu avec MM. Lafayette, Odilon Barrot, Lafitte, Garnier-Pagès et Cormenin; il a été l'un des signataires de ce document (mai 1832) que suivirent de si près la mort de Lamarque et l'insurrection qui éclata les 5 et 6 juin, à la suite des funérailles du général. Après ces événements et cette mort, qui le privait d'un de ses appuis les plus solides dans la chambre, l'opposition de Mauguin parut se modifier. Tout en conservant ses opinions sur la politique extérieure, il se sépara plusieurs fois de la gauche sur des questions d'administration intérieure, ce qui lui aliéna encore davantage les sympathies de l'opposition. Toutes les discussions qu'il aborda dans sa longue carrière parlementaire et spécialement de 1830 à 1840 prouvent la souplesse de son esprit et la fertilité de sa parole : questions de finance, d'administration intérieure, de travaux publics, d'organisation sociale, il parla sur tous ces sujets avec des succès divers, mais toujours avec un incontestable talent. Son autorité néanmoins n'était pas au niveau de ses brillantes facultés. En 1835, il fut nommé représentant de la Guadeloupe au conseil des délégués des colonies, et cette nomination lui fit adresser par la gauche le reproche de pactiser avec le principe de l'esclavage. Peu de temps après, il acheta le *Journal du commerce*, et après en être resté propriétaire pendant quelques années, il le revendit pour une somme considérable au prince Louis-Napoléon, qui lui-même ne le garda que peu de mois. Dans cet intervalle, Mauguin avait mêlé aux travaux de la tribune

les travaux du barreau. Il prêta le concours de sa défense au *National*, à la *Révolution*, au *Journal du commerce*, dirigé alors par M. Guillemot (1833), et plus tard à Lamennais. Parmi les procès politiques qu'il plaida, nous devons une mention spéciale à celui que M. Gisquet intenta à M. Walewski, alors propriétaire-rédacteur en chef du journal du soir le *Messenger*, et qui eut pour résultat d'éloigner à jamais de la scène politique cet ancien préfet de police. En 1840, Mauguin fit pour une affaire particulière un voyage en Russie, et à son retour, il prononça en faveur de l'alliance russe un discours remarquable et qui produisit une grande sensation dans la chambre. Cependant son influence décroissait sensiblement, et elle ne fit que décroître encore. Le collège électoral de Beaune ne cessa pourtant de le nommer, malgré les efforts du gouvernement jusqu'à la révolution de 1848, et après cette révolution, le département de la Côte-d'Or l'envoya à l'assemblée constituante et à l'assemblée législative, où il vota généralement avec le parti modéré. L'état de ses affaires personnelles contribua pour une grande partie sans doute à l'espèce d'abandon où il tomba dans les derniers temps, et qui firent ressembler les dernières années de sa vie à celles de Sheridan, avec lequel il n'avait pas ce seul point de ressemblance. Miné par le chagrin, sa santé s'altérait sensiblement, et il mourut à Saumur le 4 juin 1854. Mauguin avait coopéré à la rédaction de la *Bibliothèque* et des *Annales du barreau*; plusieurs de ses discours, prononcés tant à la chambre des députés que devant la réunion des électeurs, ont été imprimés. Z.

MAULEON (LOYSEAU DE). Voyez LOISEAU.

MAULTROT (GABRIEL-NICOLAS), jurisconsulte et canoniste, né à Paris en 1714, entra fort jeune au barreau, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1733 : c'était à l'époque des démêlés de la magistrature avec le clergé; et l'ordre des avocats y avait pris une assez grande part. Maultrot adopta les principes qu'il voyait dominer parmi ses confrères, et qui tendaient à leur donner plus d'importance. Ils publiaient alors beaucoup de mémoires et de consultations sur les contestations qui régnaient dans l'Eglise; et l'on invoquait souvent leur ministère contre l'autorité ecclésiastique et contre ses jugements. Maultrot, en se livrant au droit canonique, l'étudia donc avec l'esprit qui prévalait dans son corps. Il plaida peu, et il dut uniquement sa réputation à ses écrits, qui sont en grand nombre. Nous ne citerons que ses mémoires les plus importants, et ses ouvrages sur des matières de religion, de droit canonique et de jurisprudence. La liste en sera encore assez considérable. Elle comprend : 1° *Apologie des jugements rendus en France contre le schisme par les tribunaux séculiers*, 1752, 2 vol. in-12, et 1753, 3 vol. in-12. Il n'y a que la deuxième partie qui soit de Maultrot;

la première est de l'abbé Mey, son ami. Il y a contre l'*Apologie* un bref de Benoît XIV, du 20 novembre 1752; 2° *Consultation pour MM. de la Chalotais*, datée du 13 juin 1778, in-4°. Cette *Consultation* ne roule que sur un point de procédure et non sur le fond de l'affaire. 3° *Maximes du droit public français*. C'est l'abbé Mey qui est le premier auteur de cet ouvrage, publié d'abord en 1712, 2 vol. in-12. Maulrot et Blonde l'augmentèrent, et le firent paraître en 1775, 2 vol. in-4° et 6 vol. in-12. Le frontispice porte le titre d'*Amsterdam, chez M.-M. Rey*; le même qui imprima la plupart des livres philosophiques de cette époque. Celui-ci est assez hardi et n'est pas exempt de déclamation. Au lieu d'offrir une discussion substantielle et approfondie, les auteurs s'y bornent le plus souvent à rassembler des opinions. 4° *Consultations pour les curés du diocèse de Lisieux, contre des Mandements de leur évêque*, 1774, vol. in-12. Elle est signée, outre Maulrot, par les avocats Vancquetin, Viard et Camus, et fut supprimée par un arrêt du conseil du roi du 26 novembre 1775. 5° *Dissertation sur le Formulaire*, 1775, gros vol. in-12; Maulrot s'y déclare hautement contre la signature du Formulaire, quoique prescrite avec le concours de deux autorités. 6° *Lettre du 15 novembre 1774, à M. de Beauvais, sur son Oraison funèbre de Louis XV*, 1775, broch. in-12. C'est une critique assez aigre de ce discours. 7° *Les Droits de la puissance temporelle, défendus contre la 2° partie des Actes de l'assemblée du clergé de 1765*, 1777, broch. in-12. Cette assemblée et le clergé en général y sont traités d'une manière très-défavorable. 8° *Mémoire sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France*, 1777, vol. in-12, où il prétend réduire ces assemblées à ne prononcer que sur des objets temporels; 9° *L'institution divine des curés, et leur droit au gouvernement général de l'Eglise*, 1778, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage et dans plusieurs des suivants, Maulrot exalte beaucoup les prérogatives des curés et des prêtres, et c'est ce qui lui a valu le surnom d'*avocat du Second ordre*. 10° *Les Droits du Second ordre défendus contre les apologistes de la domination épiscopale*, 1779, 2 vol. in-12. Cet écrit et le précédent ont encore pour objet de soutenir les curés du diocèse de Lisieux contre leur évêque. 11° *Le Droit des prêtres dans le synode, ou concile diocésain, avec un recueil de synodes*, 1779, 2 vol. in-12; 12° *les Prêtres juges de la foi, ou Réfutation du Mémoire dogmatique et historique de l'abbé Corgne, touchant les juges de la foi*, 1780, 2 parties in-12 (1); 13° *les Prêtres juges dans les*

(1) Pierre Corgne, docteur de Navarre, chanoine de Soissons, né à Corlay, diocèse de Quimper, a publié : 1° *Dissertation théologique sur la dispute entre le pape St-Btienne et St-Cyprien*, 1726, in-12; 2° *Dissertation sur le pape Libère*, 1726, in-12; 3° *Dissertation critique et théologique sur le concile de Rimini*, 1732, in-12; 4° *Dissertation critique et théologique sur le monothéisme*, 1741, in-12; 5° *Mémoire dogmatique et historique*

conciles, et avec les évêques, ou Réfutation du Traité des conciles en général, de l'abbé Ladvocat, 1780, 3 vol. in-12; 14° *Dissertation sur les interdits arbitraires de la célébration de la messe aux prêtres qui ne sont pas du diocèse*, 1781, vol. in-12. L'auteur y traite aussi du propre évêque et de la promesse d'obéissance qu'on lui fait. 15° *Dissertation sur l'approbation des prédicateurs*, 1782, 2 vol. in-12. Elle est encore dirigée contre l'ouvrage de l'abbé Corgne. 16° *L'Approbation des confesseurs, introduite par le concile de Trente*, 1783, 2 vol. in-12; 17° *Dissertation sur l'approbation des confesseurs*, 1784, vol. in-12; 18° *Examen du décret du concile de Trente sur l'approbation des confesseurs*, 1784, 2 vol. in-12. 19° *Juridiction ordinaire immédiate sur les paroisses*, 1784, 2 vol. in-12. Maulrot veut y prouver qu'au curé seul appartient la juridiction pour toutes les fonctions qui ne sont pas expressément réservées au caractère épiscopal. 20° *Traité des cas réservés au pape*, 1785, 2 vol. in-12; 21° *Traité des cas réservés aux évêques*, 1786, 2 vol. in-12; 22° *Traité de la confession des moniales (ou religieuses)*, 1786, 2 vol. in-12; 23° *Défense du Second ordre contre les conférences ecclésiastiques d'Angers*, 1787, 3 vol. in-12; 24° *Véritable nature du mariage; droit exclusif des princes d'y opposer des empêchements dirimants*, 1788, 2 vol. in-12; 25° *l'Usure relativement au droit naturel* (1), 1787, 4 vol. in-12, dont les deux derniers sont contre le livre de l'abbé Beurey; 26° *Exposition des droits des souverains sur les empêchements dirimants du mariage, et sur leurs dispenses*, 1787, vol. in-12; 27° *Examen des décrets du concile de Trente, et de la jurisprudence française sur le mariage en France*, 1788, 2 vol. in-12; 28° *Examen des principes du Pastoral de Paris*, 1787 et 1788. Il en parut successivement quatre parties, sur le sacrement de l'ordre, sur la pénitence, sur les censures et sur le mariage. 29° *Dissertation sur les dispenses matrimoniales*, 1789, in-12; 30° *Défense du droit des prêtres dans le synode contre les conférences d'Angers*, 1789, in-12. On voit assez, par le nombre et le titre de ces ouvrages, quelles étaient les opinions et la fécondité de l'auteur. Préoccupé de son système, il fronde tout ce qui s'y oppose; et l'autorité même du concile de Trente ne lui impose pas. Il est un de ceux qui ont

touchant les juges de la foi, 1736, in-12; 6° *Défense des droits des évêques dans l'Eglise*, 1763, 2 vol. in-4°. Pierre Corgne mourut vers 1777. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste-Gabriel de Corgne de Launay, chanoine de Paris, docteur et professeur de Sorbonne, abbé de Vierzou, et plusieurs fois député aux assemblées du clergé. Celui-ci composa : *Réponse aux principales objections contenues dans l'examen des Leçons de physique de M. de Molières*, 1741, in-12; *Principes du système des petits tourbillons*, 1743, in-8°; *Réponse à la lettre d'un docteur en Sorbonne*, 1759, in-12; *Réflexion sur l'examen de la Réponse*, 1759, in-12; *Droits de l'évêque sur le Deuxième ordre*, 1760, in-12. Celui-ci est mort en avril 1804.

(1) En 1782, Maulrot avait joint au livre de l'abbé de Laporte, le *Defenseur de l'usure confondu*, un *Recueil chronologique d'ordonnances et arrêts contre l'usure*, qui fait la deuxième partie du volume.

commencé dans l'Eglise à s'écarter du respect dû à un concile œcuménique, et il a trouvé dans ces derniers temps des imitateurs. 31° *Consultation sur l'emploi de l'argent en effets royaux payables à terme*, 1789, in-8°; 32° *Discipline de l'Eglise sur le mariage des prêtres*, 1790, in-8°. C'est une réponse au livre de Gaudin, intitulé *Inconvénient du célibat des prêtres*, dont il avait paru une nouvelle édition en 1790. 33° *Origine et justes bornes de la puissance temporelle, suivant les livres saints et la tradition*, trois parties, dont la première parut, en 1789 et les deux autres l'année suivante; chaque partie fait un vol. in-12. La date de cet ouvrage explique les opinions de l'auteur; il y combat cette maxime, que la puissance des rois vient de Dieu. Selon lui, c'est du peuple que la souveraineté émane, et il peut la donner ou l'ôter. Les conséquences d'un tel système ne l'effrayent pas plus que la doctrine de Bossuet et d'Arnauld ne l'arrête. Il secoue leur autorité et ne les réfute que par des paralogismes. C'est peut-être une chose assez remarquable, qu'un parti qui avait mis l'autorité de l'Eglise entre les mains des princes ait fini par mettre la puissance des princes entre les mains des peuples. On dit que Maulrot avait voulu depuis donner une deuxième édition de son livre, mais que la mort l'a prévenu. Le spectacle de la révolution l'avait-il ramené à d'autres sentiments? C'est ce qu'on semble fondé à conjecturer d'après le parti qu'il prit sur la constitution civile du clergé. Cet avocat zélé du Second ordre devint tout à coup un ardent défenseur des droits de l'épiscopat et de l'Eglise; et ses derniers travaux furent entièrement consacrés à cette cause. Au premier bruit des projets d'innovation de l'assemblée constituante, deux évêques avaient chargé quelques canonistes de rédiger un mémoire pour montrer l'incompétence de la puissance civile sur l'érection et la suppression des sièges épiscopaux. Jabineau dressa, le 15 mars 1790, une *Consultation* (1), qui fit alors assez de bruit. Elle fut signée de Maulrot, Mey, Daléas, Meunier, Vancquetin, Maucier, Blonde et Bayard, et appuyée succes-

sivement par un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous ne citerons que ceux de Maulrot. 34° *Observations sur le projet de supprimer en France un grand nombre d'évêchés* (1), 32 pages; 35° deux *Lettres à M. Faure*, avocat, qui, dans une *Consultation* du 27 mai 1790, avait prétendu réfuter celle du 15 mars précédent, 123 pages; 36° deux *Lettres à Jabineau sur l'opinion de Camus*, touchant la constitution du clergé, 155 pages; 37° deux *Lettres à un ami sur le rapport de Martineau*, et une autre sur l'opinion de Treilhard, 215 pages; 38° *Preuves de l'incompétence de la puissance temporelle dans l'établissement de la constitution civile du clergé*, avec une suite, 72 pages; 39° *Réplique au développement de Camus*, 38 pages; 40° *Comparaison de la réforme de France avec celle de l'Angleterre sous Henri VIII*, 73 pages; 41° *Explication du canon xvii du concile de Chalcédoine*, 66 pages; 42° *Eclaircissement d'un fait tiré de la Vie de St-Jean Chrysostome*, 69 pages; 43° *Lettres à M. Charrier de la Roche*. Il y a quatre lettres qui forment en tout 233 pages. 44° *Vains efforts des défenseurs du serment, ou Réplique à M. l'abbé Baillet*, 47 pages; 45° *L'Indépendance de la puissance spirituelle défendue contre le Préservatif* (de Larrière), 136 pages; 46° *Examen de l'écrit intitulé « Ultimatum à M. l'évêque de Nancy, par Bertholio »*. Cet *Examen* est en trois parties, qui forment 296 pages. Bertholio était un avocat qui avait essayé de réfuter l'ouvrage de M. de la Fare : *Quelle doit être l'influence de l'assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses?* Maulrot combat les faux principes et les faux raisonnements de son confrère. 47° *Histoire de St-Ignace et de Photius*, 97 pages; 48° *Véritable idée du schisme contre les faux principes de M. Camus et des pasteurs constitutionnels*, 80 pages; 49° *Doctrine de St-Cyprien sur l'unité de l'Eglise et sur le schisme, appliquée au temps présent*, 111 pages; 50° *Histoire du schisme de l'Eglise d'Antioche*, 237 pages; 51° *les Vrais principes de l'Eglise, de la morale et de la raison, sur la constitution civile du clergé, renversés par les faux évêques des départements, membres de l'assemblée nationale prétendue constituante*, 182 pages. C'est une réponse à l'*Accord des vrais principes* qu'avaient publié dix-huit évêques constitutionnels. 52° *Comparaison de la constitution de l'Eglise catholique avec la constitution de la nouvelle Eglise de France*, 301 pages; 53° *Défense de la véritable idée du schisme, contre l'auteur des anciennes nouvelles ecclésiastiques*, 127 pages; 54° *L'Autorité de l'Eglise et de ses ministres défendue contre la Suite du Préservatif* (de Larrière), 257 pages. D'autres croient pouvoir encore attribuer à Maulrot, sur les mêmes controverses : 55° *Réflexions sommaires sur le serment civique*, broch.; 56° *Preuves de l'intrusion des pasteurs constitution-*

(1) Cette *Consultation* ou *Mémoire* se trouve indiquée dans l'article de Jabineau (voy. ce nom), ainsi que quelques autres écrits de Jabineau sur la même matière; mais nous y avons omis d'autres écrits qui paraissent être de lui, savoir : *Lettre de M. Ja... à M. M...*, sur l'opinion de M. Camus, 10 juin 1790, in-8° de 33 pages; *Justes remontrances à l'auteur d'une motion pour le mariage des prêtres* (Cournand), 1790, 31 p. in-8°; la *Vraie con piration dévoilée*, 10 août 1790, in-8°, 65 p.; le *Fanatisme de l'ignorance confondu*, ou *Réponse à l'Apologie des décrets*, par le P. Lalande, de l'Oratoire, in-8° de 49 pages; *Deux mots au P. Lalande, ou Suite du Fanatisme confondu*, 6 mai 1791, in-8°, 24 p.; *Observations sur les écrits des nouveaux docteurs, et en particulier sur deux ouvrages de M. Gratiien*, in-8°, 31 p.; *Réplique à la réponse faite par M. Charrier de la Roche à Maulrot, sur le décret du 13 avril 1790*, in-8°, 75 p.; *Lettre à l'auteur du Préservatif contre le schisme*, 8 juin 1791, in-8°, 42 p.; et *Réponse à l'évêque de Pistoie*, 12 juillet 1791, in-8°, 14 p. Dans l'article Jabineau, on lui attribue la *Réplique au Développement de Camus*, que dans l'article Maulrot nous donnons à celui-ci. En général, il est difficile de bien distinguer les écrits de ces deux avocats, qui étaient très-liés et qui travaillaient souvent ensemble dans cette controverse.

(1) Tous les écrits qui suivent sont in-8°, et ont été imprimés en 1790, 1791 et 1792, chez Leclère ou Dufrene.

nels; 57° *la Constitution de l'Eglise vengée contre la Réponse de l'évêque de Pistoie et contre les nouvelles erreurs de l'auteur du Préservatif contre le schisme*, 97 pages; 58° *l'Incompétence de la puissance civile dans l'érection des métropoles et des évêchés, démontrée de nouveau par un capitulaire de Charlemagne*, brochure; 59° *Examen des principes sur l'intrusion, posés par M. Larrière, dans la Suite du Préservatif contre le schisme*, 259 pages; 60° *Examen des principes sur le schisme*, posés par le même, et *Nouvelle défense de la véritable idée du schisme*, 246 pages. Ce grand nombre d'écrits sur une même matière paraîtra d'autant plus étonnant que Maultrot avait alors plus de soixante-seize ans; et l'on a peine à imaginer qu'il ait pu accumuler tant de volumes dans l'espace de deux années. Ce qui augmentera la surprise, c'est qu'il était alors aveugle, ayant totalement perdu la vue seize ans avant sa mort. Il dicta donc tous ces derniers écrits; et sa mémoire était si sûre, qu'il indiquait de la manière la plus précise, à son secrétaire, les livres et les passages dont il avait besoin. Il y a lieu de croire aussi qu'il fut aidé dans la composition d'un si grand nombre de volumes par ses amis Jabineau, Mey, Blonde, Meunier, qui partageaient ses opinions; et il paraît qu'ils ont eu part surtout aux brochures indiquées ci-dessus, nos 55 et suivants. Nous avons renvoyé ici, pour ne pas interrompre l'ordre des matières, l'ouvrage qui suit: 61° *Défense de Richer, chimère du richérisme*, 1790, in-8°. C'est une réponse à l'écrit de l'abbé Barruel: *Découverte importante sur le vrai système de la constitution du clergé*. En 1795, le P. Lambert avait publié quatre *Lettres aux ministres de la ci-devant Eglise constitutionnelle*. Maultrot en ajouta une cinquième l'année suivante; il concourut avec ses confrères Jabineau et Blonde à la rédaction de *Nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'Histoire de la constitution civile du clergé* journal qui commença le 15 septembre 1791 et qui ne dura qu'environ une année. Maultrot y remplaça Jabineau, après la mort de celui-ci. La révolution lui fit perdre une partie de sa fortune, qui était placée en rentes sur l'Etat. Il fut obligé de vendre sa bibliothèque, et pour comble de malheur, l'huissier-priiseur chargé de la vente fit banqueroute et lui emporta le prix de ses livres: il soutint cette perte avec courage, et trouva ensuite des ressources qui le soutinrent dans sa vieillesse. Il mourut, le 12 mars 1803, dans sa 90^e année. Cet écrivain était instruit dans le droit canonique; mais il est lourd et diffus, et il n'avait pas l'art de rendre attrayants les systèmes, d'ailleurs assez bizarres et même hétérodoxes, qu'il avait adoptés sur les droits du Second ordre et sur le concile de Trente.

P—C—T.

MAUMONT (JEAN DE), *Maulmont* ou *Malmont*, car ce nom est écrit de ces trois manières dans les anciennes chartes. Nous ne connaissons point l'épo-

que de sa naissance ni de sa mort; mais nous trouvons, dans les manuscrits de l'abbé Vitrac, qu'en 1584 Jean de Maumont était principal du collège de St-Michel, autrement appelé de Chanac, qui avait été fondé en 1530 par la maison Pompadour, pour les étudiants limousins, avec la réserve que le principal et le procureur de la maison devaient être aussi Limousins. La notice des ouvrages de cet auteur et les écrivains qui en ont parlé annoncent qu'il était de la même famille que Bertrand de Maumont, évêque de Poitiers. Cette famille tire son nom du château de Maumont (Jean y reçut le jour), ancienne baronnie du Limousin, située sur la paroisse de ce nom et réunie maintenant à la paroisse de St-Julien, canton de Meissac, arrondissement de Brives, département de la Corrèze; c'est de cette baronnie que provient la noblesse de la famille Maumont, dont plusieurs branches existent encore dans cette ancienne province. Nous croyons devoir rapporter ici cette origine, qui remonte à 1119, pour mieux faire connaître et l'auteur et l'évêque dont nous avons à entretenir nos lecteurs. Lacroix du Maine, *Bibliothèque française*, p. 248, représente Jean de Maumont comme un homme très-docte es langues et principalement dans celle de la Grèce, grand théologien et orateur fécond. Ce bibliographe donne pour preuve de cet éloge la traduction de l'Histoire grecque de Jean Zonare, augmentée et enrichie des recherches du traducteur. Duverdier de Vauprivas, *Bibliothèque française*, p. 725, nous a conservé la liste des ouvrages de Jean de Maumont: 1° les Œuvres de St-Justin, philosophe et martyr, contenant plusieurs traités, savoir: 1. une *Épître consolatoire à Zenex et à Sirène*; 2. *Concion parenélinique aux Grecs, fidèles et gentils*; 3. *Dialogue avec Tryphon, juif*; 4. *Apologie en défense pour les chrétiens au sénat de Rome*; 5. *Apologie seconde pour les chrétiens à l'empereur Antonin, dit le Débonnaire*; 6. *De la monarchie de Dieu*; 7. *Exposition de la foi selon la vraie et droite créance, ou De la sainte et consubstantielle Trinité*; 8. *Constitutions de certaines maximes, ou Propositions aristotéliques*; 9. *Interrogations chrétiennes aux Grecs*; 10. *les Réponses grecques et la confutation d'icelles réponses*; 11. *Réponses aux chrétiens et orthodoxes sur certaines questions importantes*; 12. *Interrogations grecques et ethniques, faites aux chrétiens, touchant l'essence incorporelle, et touchant Dieu et la résurrection des morts*; 13. *Réponse auxdites interrogations, avec additions et corrections, mises à la fin desdites œuvres en un extrait à part; ensemble, un prologue du même auteur au très-chrétien roi de France, Henri II, de ce nom*; à Paris, chez Vascosan, 1538, in-fol. 2° Les *Histoires et chroniques du monde*, tirées tant du gros volume de Jean Zonare, auteur byzantin, que de plusieurs autres scripteurs hébreux et grecs, mises de leurs primes et nayfves langues hébraïque et grecque en la françoise, avec annotation sur la marge pour les

diverses lectures grecques, le tout par Jean de Maumont, à Paris, chez Vascosan, 1563, in-fol.; 3^e les *Graves et saintes remontrances de l'empereur Ferdinand à notre saint-père le pape Pie IV, sur le sujet du concile de Trente et des choses proposées à icelui*, à Paris, chez Nicolas Chesneur, 1563, in-8°; 4^e *Remontrances chrétiennes en forme d'épître à la reine d'Angleterre*, contenant un beau et docte discours touchant les affaires du monde, et principalement sur le gouvernement politique des royaumes et républiques, et rétablissement de l'ancienne et catholique religion, selon la doctrine des Sts-Pères et anciens docteurs de l'Eglise de Dieu, traduit du latin de Hiérosme Osearias, évêque portugalois, à Paris, chez Nicolas Chesneur, 1563, in-8°. Goujet, *Bibliothèque française*, t. 12, p. 12 et 27, expose que dans le recueil des œuvres de Hugues Salet, imprimé en 1693, sont deux sonnets italiens de Jean de Maumont, avec une réponse de Salet à la louange de ce dernier. Lacroix du Maine, *Bibliothèque française*, p. 434, dit que Jean de Maumont, gentilhomme limousin, avait écrit en italien une églogue et un bien ample discours de la vie de René de Birague, chancelier de France, mort en 1583. On lit dans le *Gall. Christ.*, t. 6, col. 571, que cette Vie est écrite avec exactitude. — Bouchel (*Annales d'Aquitaine*, 4^e partie, ch. 6 et 7), Chenu (*De episc. Pictav.*) parlent de Bertrand DE MAUMONT, docteur en théologie, prédicateur renommé, que ses talents élevèrent à l'évêché de Poitiers. Son installation fut faite en 1375. Il fut, selon l'ancienne coutume, porté sur les épaules de Jean de Berry, comte de Poitou, des seigneurs de Lusignan, de la Vauguyon et de Romeneuil, pour le vicomte du château d'Ardes. Ce prélat mourut en 1385. T—D.

MAUNDER (SAMUEL), compilateur et écrivain anglais, né à Londres vers 1790. Il épousa la sœur d'un littérateur, William Pinnock, qui s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages d'éducation, et se consacra aussi à ce genre de littérature. Il a publié un nombre considérable d'abrégés et de recueils encyclopédiques, entre lesquels il faut citer : *Treasury of useful knowledge*; — *Treasury of history*; — *Treasury of natural history*; — *Biographical Treasury*; — *Universal class book*. Maunder mourut à Londres le 30 avril 1849. Z.

MAUNDRELL (HENRI), voyageur anglais, était depuis un an chapelain de la loge anglaise d'Alep, lorsqu'au commencement de 1697, quatorze de ses compatriotes ayant formé le projet d'aller visiter les saints lieux pendant les fêtes de Pâques, il se mit de leur compagnie. On partit le 26 février; on gagna Tripoli et l'on suivit la côte de la mer jusqu'à St-Jean d'Acre, où l'on s'enfonça dans l'intérieur. Après avoir vu Jérusalem, le Jourdain, la mer Morte et Bethléem, on revint par Nazareth, Naplouse, le mont Thabor, Damas, Balbek, le mont Liban et Tripoli. La

relation de cette course parut en anglais sous ce titre : *Voyage d'Alep à Jérusalem, à Pâques de l'année 1697, suivi du Voyage de l'auteur à Bir, sur les bords de l'Euphrate, et en Mésopotamie*, Oxford, 1698, in-8°, avec figures. Cette relation fut traduite en français, Utrecht, 1705; Paris, 1706, in-12, avec figures, et du français en allemand, par Louis-Fr. Vischer, Hambourg, 1737, in-8°, avec figures. On la trouve dans différents recueils. Maundrell était un homme judicieux, bon observateur, instruit dans l'histoire et les langues anciennes. On lit sa relation avec fruit et avec plaisir. On a cité souvent ses descriptions et ses observations, notamment ce qu'il dit des cèdres du mont Liban : il n'en vit plus que seize très-grands; mais il ajoute que les petits sont en fort grand nombre. Son manuscrit contenait une très-grande quantité de figures; mais les éditeurs se bornèrent à publier celles qui ne se trouvent ni dans l'ouvrage de Corneille le Bruyn, ni dans celui de Sandys; elles sont exactes. Le Voyage à Bir n'a pas été traduit en français; c'est une relation fort sèche. Drummond pense qu'elle n'est pas de Maundrell et qu'elle a été ajoutée à son récit par une supercherie de libraire; elle offre des erreurs grossières. Maundrell était trop instruit pour prendre les ruines d'un palais pour une cathédrale. E—s.

MAUNOIR (le P. JULIEN), jésuite, né en 1606 au bourg de St-Georges de Raintambaut, diocèse de Rennes, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et se distingua bientôt des autres enfants de son âge par sa douceur, sa piété, sa modestie et sa charité envers les pauvres. Après avoir achevé ses premières études, il fut admis dans la société en 1626 et chargé de régenter les basses classes au collège de Quimper. Ayant formé le dessein de se consacrer à l'instruction des habitants de la campagne, il apprit le bas breton, et quoique l'étude de cette langue présente beaucoup de difficultés, il y mit une telle application qu'au bout de deux mois il fut en état de prêcher et de catéchiser. Il obtint ensuite de ses supérieurs la permission de commencer sa carrière apostolique, et, depuis l'année 1640, il ne cessa de parcourir jusqu'à sa mort les divers cantons de la Bretagne, distribuant le pain de la parole à ceux qui accouraient sur son passage, les aidant de ses conseils et les édifiant par ses exemples. Cette province lui dut un grand nombre d'établissements pieux, de petits séminaires, des maisons de retraite, etc.; enfin, épuisé de fatigues, le P. Maunoir tomba malade à Plevin, où il mourut le 28 janvier 1683 en odeur de sainteté. Sa Vie a été publiée par le P. Boschet, son confrère, sous ce titre : le *Parfait Missionnaire*, Paris, 1697, in-12. Le style en est lâche et diffus, et le manque de critique s'y fait souvent sentir. Outre plusieurs livres ascétiques, écrits en langue bretonne, le *Chemin de la pénitence*, l'*Abrégé de la science du salut*, un *Traité*

de l'oraison mentale, des Cantiques spirituels, etc., on a du P. Maunoir : 1° le *Sacré Collège de la société de Jésus, divisé en cinq classes, où l'on enseigne en langue armorique les leçons chrétiennes, ou Grammaire, syntaxe, dictionnaire et catéchisme en langue armorique*, Quimper, 1659, in-8° (1), volume rare et recherché des curieux. 2° *Vita S. Corentini*, Quimper, 1685, in-12. Le savant P. Henschenius dit qu'on ne sait rien de ce saint que son établissement en Bretagne et que tout le reste est fabuleux. W—s.

MAUNOIR (CHARLES—THÉOPHILE), chirurgien, naquit à Genève en 1775. Il devint successivement membre de la société de physique et d'histoire naturelle ; chirurgien en chef de l'hôpital, correspondant de la société de médecine de Paris et professeur dans la faculté des sciences de Genève. Il mourut à la fin de février 1830, dans sa maison de campagne à Mareuse. Outre plusieurs articles insérés dans les recueils périodiques de Genève et dans les *Mélanges de chirurgie étrangère*, il avait publié : *Dissertation sur la section de l'artère entre deux ligatures, dans l'opération de l'anévrisme, soutenue à l'école de médecine de Paris*, 1804, in-4°. Il était frère de M. Jean-Pierre Maunoir, l'un des chirurgiens les plus distingués de notre époque. Z.

MAUPAS (CHARLES CAUCHON DE), conseiller d'Etat sous le règne de Henri IV, naquit à Reims en 1566 ; son père avait été grand fauconnier de ce prince, et l'un des principaux gentilshommes de sa cour, lorsqu'il ne possédait que le royaume de Navarre. Les premières années de sa vie furent consacrées à l'étude des lettres ; mais la mort de son frère aîné l'obligea d'y renoncer pour prendre le parti des armes. Jeune encore, il fut nommé conseiller d'Etat et capitaine d'une compagnie de cheveau-légers sous Henri IV. Il se distingua, en 1598, au siège d'Amiens, où, en présence du roi, seul à la tête de vingt cavaliers, il attaqua un gros de cent hommes des mieux montés, pénétra au milieu de l'escadron, et blessa le commandant après lui avoir tué beaucoup de monde. A ce même siège, le roi l'ayant chargé d'aller reconnaître la place jusque sous les remparts, malgré le feu de la mousqueterie, il se logea sur la contrescarpe, examina tout, et revint en rendre compte à son maître. Il prouva, pendant la paix, qu'il savait allier les vertus civiles à la valeur. La douceur de ses mœurs, son affabilité, et les avantages qu'il sut procurer, par son crédit, à la ville de Reims, doivent rendre sa mémoire chère aux habitants de cette ville. Ce fut par la bienveillance de Henri IV qu'il épousa, en 1600, Anne de Gondî. Envoyé deux fois en ambassade auprès

de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, il s'acquitta de cet emploi avec distinction, et se fit aimer de ce prince, qui lui offrit en vain de l'attacher à son service. Quelques années après, il occupa le même poste une troisième fois, pendant la régence de Marie de Médicis ; et il rendit, à cette époque, un service signalé à son pays, en arrêtant le transport de 8,000 Anglais, qui allaient être embarqués pour entretenir les troubles en France et secourir les mécontents. Désabusé des grandeurs d'une cour où ses services n'étaient plus appréciés, Charles de Maupas se retira dans son château du Cosson, à deux lieues de Reims, pour y goûter les charmes de l'étude et de la retraite. Le château, embelli par ses soins, offre encore de beaux restes de son goût pour l'architecture. Sa réputation décida le duc de Vaudemont à l'appeler près de lui pour l'approcher du jeune duc son fils. Nommé chef du conseil de Lorraine, il mourut, revêtu de cette dignité, le 28 août 1629, et fut enterré aux capucins de Nancy, où une épitaphe atteste son rare mérite et ses vertus. Baussonnet a conservé quelques pièces qui prouvent que Maupas, son contemporain, cultivait la poésie française. Elles ont été imprimées à Reims en 1638, sous ce titre : *Reste des vers de la composition de feu très-généreux seigneur, messire Charles de Maupas, chevalier, baron du Thour, etc.* Ces vers consistent : 1° en une Paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis* ; 2° dans une autre Paraphrase du psaume *Judica me, Deus* ; 3° une Ode sur la Nativité de Jésus-Christ ; 4° deux Sonnets spirituels ; 5° un Sonnet en réponse à Jacques Dorat, chanoine de Reims.

— MAUPAS DU THOUR (Henri Cauchon DE), de la même famille que le précédent, naquit en 1606, au château du Cosson, et fut tenu sur les fonts de baptême par Henri IV, et non par Louis XIII, en 1611, comme le prétend l'auteur de l'*Almanach historique de Reims* (année 1770) : il fut nommé en 1616, à l'abbaye de St-Denis de Reims. Ce fut lui qui introduisit en 1636, dans cette abbaye, la nouvelle réforme de la congrégation de Ste-Geneviève. Il devint ensuite grand aumônier de la reine Anne d'Autriche. Dès 1634, il avait été proposé pour coadjuteur de l'archevêque de Reims, Henri de Lorraine ; mais le duc de Guise y mit obstacle. En 1641, Maupas fut nommé à l'évêché du Puy, en Velay, et transféré, en 1661, à celui d'Evreux, où il mourut le 12 août 1680. On a son oraison funèbre par St-Michel, prêtre du séminaire de Lisieux. Henri de Maupas était un prélat instruit, zélé pour la discipline ; il forma, tant au Puy qu'à Evreux, des séminaires et divers établissements de charité ; il passa aussi pour un des bons prédicateurs de son temps. Il a laissé : 1° *Discours funèbre sur l'archevêque de Reims*, Gabriel de Ste-Marie (ou Guillaume de Gifford, mort en 1629), Reims, 1629, in-8° ; 2° *Vie de madame de Chantal*, Paris, 1644, in-4°, souvent réimprimée ; elle a été traduite en italien ; 3° *Vie*

[1] Boschet dit (page 491) que le P. Maunoir fit imprimer une *Grammaire bretonne* et DEUX *Dictionnaires bretons* ; ce livre contient en effet (pages 1-1.6) un Dictionnaire français-breton, d'environ six mille trois cents mots, et (pages 127-176) un Dictionnaire breton-français contenant plus de trois mille mots. Il a été réimprimé dans l'*Archæologia britannica* (voy. LLWYD). La syntaxe est calquée sur celle de Despautère.

de *St-François de Sales*, Paris, 1657, in-4°, ornée de sept belles gravures. On y ajoute une sixième partie, imprimée en 1668, et contenant la bulle de la canonisation du saint. Maupas avait été envoyé à Rome en 1661, pour solliciter cette canonisation. 4° *Oraison funèbre de St-Vincent de Paul*, Paris, 1661, in-4°; 5° *Statuts synodaux*, Evreux, 1664, 1665, in-8°. On croit qu'ils furent dressés par le célèbre archidiacre Boudon.

J—B.

MAUPEOU (RENÉ-CHARLES DE), vice-chancelier, naquit à Paris en 1688. Son père, issu d'un trésorier de la ville de Bourges, anobli en 1586, avait été président d'une chambre des enquêtes au parlement de Paris. Avocat du roi au Châtelet en 1708, conseiller au parlement en 1710, Maupeou épousa en 1712, Anne-Victoire de Lamoignon, petite-fille de M. de Basville, devint président à mortier en 1717, premier président en 1743, se retira en 1757, et fut rappelé en 1763 pour être garde des sceaux et vice-chancelier. Un auteur contemporain (Gaillard, *Vie de Malesherbes*), le représente comblé par la nature de tous les agréments extérieurs. Une taille noble et majestueuse, une figure superbe, lui donnaient de grands avantages dans les circonstances où il fallait représenter. Il avait des traits heureux de présence d'esprit et de tact des convenances, toutes les fois qu'il fallait faire rendre à sa compagnie ce qui lui était dû, avec un ton de hauteur et de dignité qui le faisait respecter des courtisans et imposait aux ministres. Du reste, assez bon, assez facile dans le commerce ordinaire de la vie, et capable dans l'occasion de procédés honnêtes, il eût été digne des plus grands éloges, si les qualités de l'homme aimable n'eussent été ternies par une ignorance peu commune des choses de son état. Gaillard prétend que le premier président Maupeou n'entendait presque jamais les causes qu'il avait à juger, et que souvent il fallait réformer, comme contraires à la majorité, les arrêts qu'il venait de prononcer. On peut bien soupçonner ici de quelque exagération un écrivain ami des Lamoignon dont on connaît l'inimitié pour les Maupeou, malgré l'alliance des deux familles. Lamoignon de Blanc-Mesnil avait au palais les mêmes succès que son parent obtenait dans la société. Il méprisait, comme magistrat ignorant, Maupeou, qui le dénigrail à son tour comme inférieure à lui sous d'autres rapports. En 1743, la retraite de Le Pelletier laissa vacante la première présidence du parlement, qu'ils se disputèrent, étant tous deux présidents à mortier. Maupeou, plus connu à la cour, y fut mieux servi, et l'emporta. Son rival eut pour dédommagement la première présidence de la cour des aides. La démission de d'Aguesseau ranima la dispute entre les deux concurrents; mais cette fois, Lamoignon fut préféré. Les premières années de la présidence de Maupeou furent assez paisibles. Les querelles religieuses au sujet de la bulle paraissaient assou-

pies: c'était le beau temps du règne de Louis XV. Le roi avait acquis le titre de *Bien-aimé*, au péril de sa vie; la victoire de Fontenoy avait été gagnée sous ses yeux. Les Saxons, les Lowendal soutenaient partout l'honneur du nom français. Au milieu du bruit des armes, la magistrature joue un rôle très-secondaire. La cour était bien obligée de demander quelquefois au parlement des subsides, qu'il accordait assez facilement, parce qu'on ne refuse guère un gouvernement qui remporte des victoires et qui conclut une paix honorable (1748). Si l'on excepte ces occasions, où le parlement se contentait de faire quelques légères remontrances, il était réduit à juger des contestations particulières; en tout, c'était un moment assez favorable pour un chef médiocre. Mais une jeunesse avide de nouveautés, impatiente d'agitations, s'ennuyait d'un calme trop uniforme, et désirait des mouvements qui éclatèrent enfin au gré de ses vœux. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, prélat respectable et digne, par ses vertus, des plus beaux siècles de l'Eglise, mais animé d'un zèle trop ardent, peut-être, pour celui où il vivait, destitua, en 1749, la supérieure et l'économe de l'Hôpital général. Toutes deux avaient été mises en place par les administrateurs temporels, qui étaient tous des magistrats; et par là s'établit le conflit entre les deux autorités. Le parlement prit feu. Il accusait l'archevêque d'usurper les droits de l'administration civile; l'archevêque accusait le parlement de mettre la main à l'encensoir. Le public se partagea. Les constitutionnaires et les appelants et réappelants se retrouvèrent en présence. Le clergé exigeait des billets de confession, n'en donnait point aux jansénistes, et leur refusait les sacrements. Le roi fit défense au parlement de se mêler de l'affaire de l'Hôpital général, qu'il évoqua à son conseil (novembre 1751). Le président Maupeou alla porter au roi des remontrances de sa compagnie, qui ne furent point écoutées. Le parlement cessa ses fonctions et les avocats fermèrent leurs cabinets. On envoya un mousquetaire à chacun des magistrats, avec ordre de reprendre son service. Ils obéirent, et se rendirent au palais; mais les avocats ne parurent point. La cour ne douta point que ce ne fût l'effet d'une intelligence secrète: elle menaça de nouveau pour faire cesser le scandale. Les avocats consentirent à plaider; et ce fut un moment de rémission dans cette querelle, dont le résultat fit quelque honneur à la prudence du premier président (avril 1752). Mais l'archevêque et son clergé constitutionnaire ne se relâchaient point de la sévérité de leur doctrine ni de la roideur de leur conduite. De nouveaux refus de sacrements (1753) excitèrent de nouvelles plaintes. Le roi voulut imposer silence sur les affaires religieuses. Le parlement n'obéit pas et fit saisir le temporel de l'archevêque. Son arrêt fut cassé, et il cessa ses fonctions. La cour se décida à punir les deux partis. L'archevêque fut exilé à Conflans:

le parlement subit le même sort, excepté d'abord la grand'chambre, qui refusa l'exception, redoubla de rigueurs contre les constitutionnaires, et fut enfin reléguée à Pontoise. Pour la remplacer, on créa, sous le nom de chambre royale, une cour composée de six conseillers d'Etat et de vingt et un maîtres des requêtes, qui siégea d'abord aux Augustins, puis au Louvre, fut insultée par le public, et ne jugea aucune affaire, excepté celle d'un pendu, que le Châtelet refusa de faire exécuter (1). Cependant, le premier président négociait avec la cour. Mais la faiblesse des talents du négociateur n'était guère capable d'abrégier les longueurs d'un tel traité. Au mois d'août 1754 seulement, la naissance du duc de Berri, qui fut depuis l'infortuné Louis XVI, inspira au roi l'idée de pardonner, et de rappeler le parlement. Maupeou en apporta la nouvelle à Paris, et fut reçu avec acclamation. Cette seconde trêve ne tarda pas à être rompue. Le silence que le roi avait ordonné n'était gardé par personne : les jansénistes furent inquiétés de nouveau (1755); et l'archevêque fut exilé aux confins de son diocèse, et, par suite, au fond du Périgord. Maupeou ne laissa pas d'influer sur ces actes de rigueur. Le parlement triomphait : mais le clergé qui s'assembla bientôt (1756), fit éclater sa douleur; et ses vives réclamations déterminèrent la cour à mettre un nouveau frein à la puissance du parlement. On commença par l'humilier, en favorisant certaines prétentions du grand conseil, son éternel rival (2); et les grandes mesures furent prises, dans un lit de justice, tenu le 13 décembre, pour l'enregistrement d'un édit de discipline. Entre autres dispositions, il limitait la juridiction séculière aux appels comme d'abus; il statuait que les membres du parlement n'auraient qu'a-

près dix ans de service voix délibérative dans les assemblées des chambres : celles-ci furent soumises à des restrictions qui les rendaient moins fréquentes; enfin on ordonnait la suppression de deux chambres des enquêtes. L'exaspération fut au comble; cent quatre-vingts démissions furent à l'instant offertes et acceptées. Il ne resta que dix présidents et quelques conseillers de la grand'chambre. Au milieu de tous ces débats, le premier président, si faible de talent, plus faible encore de caractère, suivant avec timidité les oscillations de la cour et l'impulsion de sa compagnie, « jésuite et courtisan, dit Gail-lard, quand il travaillait avec le P. Griffet, et « janséniste quand il écoutait l'abbé de la Blette-rie, » se rendait suspect aux deux partis, quoique, dans le fait, il n'en trahit aucun (1). Lors de l'assassinat du roi, en 1757 (*voy. DAMIENS*), Maupeou, resté à la tête des débris de la compagnie, fut un des commissaires de l'instruction. Dans un de ses interrogatoires, il demanda trois fois à l'accusé *s'il croyait que la religion permit d'assassiner les rois*; et trois fois Damiens dit *qu'il n'avait rien à répondre*. (Voltaire, *Histoire du parlement*.) Ce procès terminé, on dut s'occuper de la situation du parlement. La cour avait besoin de lui pour les impôts que la guerre d'alors rendait nécessaires : elle fut donc obligée de plier. Les magistrats exilés ou démis reprirent leurs places; mais il fallait un gage de raccommodement; Maupeou fut sacrifié et obligé de se démettre de la première présidence. On lui donna des lettres d'honneur. Six années se passèrent sans qu'on parût s'apercevoir de son absence. En 1763, le chancelier Lamoignon ayant été exilé parce qu'il déplaisait surtout à la marquise de Pompadour, on n'imagina rien de mieux que de lui donner pour successeur son propre ennemi; et Maupeou eut la place, sous le titre de vice-chancelier, avec les sceaux. Mais sa retraite, en ornant sa tête d'une belle chevelure blanche, n'avait rien mis de plus dans son esprit. On s'aperçut bientôt de sa faiblesse dans les conseils ou plutôt de sa nullité. Peut-être n'eût-il pas résisté longtemps s'il eût été seul. La faveur de son fils fut son égide. Il se soutint passablement en place. On ne saurait assigner quelle part il prit aux mesures dirigées contre le parlement, telles que l'édit de discipline de 1766. Mais on lui sut quelque gré d'avoir choisi des commissaires modérés dans l'affaire de la *Chalotais* (*voy. CALONNE et LENOIR*). Il est vrai que c'était un moyen de plaire au duc de Choiseul, protecteur de son fils; et cela explique tout. Le 15 septembre 1768, Lamoignon ayant enfin donné sa dé-

(1) Les jeunes magistrats de ce tribunal étaient les premiers à rire de leur position. Ceux du parlement ne s'étaient pas montrés plus raisonnables. En 1718, pendant leurs discussions avec le régent, ils avaient instruit le procès d'un morceau de boudin et d'un pâté. Le boudin fut condamné au feu et le pâté à être rompu. (*Fragments de lettres originales de Charlotte de Bavière, mère du régent*.) En 1754, dans le temps de la cessation de leur service, ils avaient jugé sur les fleurs de lis un chat à mort; ce qui n'était guère plus bizarre que de faire emprisonner des *portediou* qui obéissaient à leurs curés, de décréter des curés qui obéissaient à leurs évêques; et enfin, de vouloir faire communier par huissier. Pendant tous ces débats, l'administration des hôpitaux se désorganisait; les employés subalternes volaient les deniers des pauvres qui mouraient sans secours. C'est dans l'*Histoire du parlement*, par Voltaire, qu'on lit toutes ces extravagances; et quoique cet ouvrage soit un tissu d'épigrammes peu dignes de la gravité du sujet, le récit des faits y est d'une grande exactitude. On y voit avec peine cet avilissement de l'autorité, cette dégradation de la morale publique, et enfin ce mélange d'horreur et de ridicule, qui devait faire juger dès lors ce que serait en France une révolution qui atteindrait les dernières classes de la société.

(2) Le grand conseil, institué par Charles VIII, et ensuite confirmé par François I^{er}, pour veiller à l'exécution du concordat, revêtu successivement de nouveaux pouvoirs par les monarques suivants, était un tribunal d'exception, sans territoire, sans juridiction fixes, et ne subsistant, pour ainsi dire, que d'attributions enlevées aux cours ordinaires de justice. On sent dès lors combien il était facile à la cour de l'opposer au parlement, quand elle était mécontente de celui-ci, et de faire pencher la balance, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, au gré de ses intérêts. Les magistrats qui le composaient étaient égaux en dignité, en prérogatives à ceux du parlement, mais non pas en considération dans le public.

(1) Ce fut néanmoins cette opinion qui dicta l'un des couplets du fameux Noël, dont voici la fin :

C'est à moi, dit Maupeou, qu'est la chancellerie :
Qui pourrait me la disputer !
On sait que j'ai, pour l'acheter,
Vendu ma compagnie.

mission expresse, Maupeou fut chancelier de France pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles il céda la place à son fils. Il mourut en 1775, âgé de 87 ans, après avoir vu l'exaltation et la chute de son successeur. D—s.

MAUPEOU (RENÉ-NICOLAS-CHARLES-AUGUSTIN DE), fils du précédent, naquit en 1714. La nature lui avait refusé les avantages extérieurs de son père : sa taille était petite ; un œil vif et perçant, mais dur ; un sourcil épais et très-noir, un teint bilieux, donnaient à sa physionomie un air de malveillance, qu'il tâchait cependant d'adoucir par des manières affectueuses pour les gens élevés auxquels il voulait plaire, et par une familiarité d'assez mauvais ton envers ses égaux ou ses inférieurs, dont il espérait se faire des créatures (1). Plus studieux et moins ignorant que le vice-chancelier, son fils avait acquis cette demi-instruction qui fait qu'on parle un peu de tout dans le monde, mais souvent avec beaucoup de légèreté et de maladresse (2). Du reste, il n'avait que la capacité d'un juge ordinaire, rien de la dignité d'un magistrat, mais beaucoup de manège de cour et de talent d'intrigue. Sa morale et ses moyens étaient chez lui en harmonie parfaite avec une ambition démesurée. Exempt de préjugés et même de principes, étranger à toute sensibilité, on n'a cité de lui aucun trait généreux, aucun attachement de cœur, et jamais on ne lui a connu d'amis. Il eut quelques liaisons qu'il rompit sans scrupule, des serviteurs qu'il abandonna sans récompense, et des bienfaiteurs qu'il trahit sans honte. Si c'est un mérite pour un ambitieux que de bien connaître les hommes pour les sacrifier à son élévation, Maupeou eut, de bonne heure, celui de les observer et de démêler ceux qui pouvaient lui être utiles. Il les étudiait surtout dans la tumulte de la société, dans son salon, à sa table, dans tous ces moments d'abandon et d'imprévoyance où l'affranchissement d'une certaine contrainte mêle souvent les dangers de l'indiscrétion aux épanchements de la confiance. Lui, toujours tempérant et sobre sous le prétexte d'une santé délicate, flattant ses ennemis, sérieux et réservé avec l'âge mûr, folâtrant avec la jeunesse, ne perdait pas un mot, un geste, un simple mouvement de physionomie ; et s'il n'avait pas l'art de séduire, il avait quelquefois du moins le bonheur de tromper. Il y avait dans son caractère assez de cette audace qui jette dans les grandes entreprises, mais beaucoup plus encore de cette

dextérité qui prépare et assure les succès ; et quoique souvent il annonçât ses desseins avec jactance, il ne négligeait aucune des voies souterraines qui pouvaient le faire réussir. Sa vanité consistait surtout à se donner un air de nonchalance, de *laisser aller*, dans les choses les plus hasardeuses. « Au milieu de ses renversements, dit Gaillard, et tandis qu'on le croyait occupé jour et nuit de ses projets et inquiet de leur succès, il affectait de se montrer supérieur aux affaires et d'avoir beaucoup de temps à perdre. » Il n'en était que plus dangereux. Insinuant et souple, habile à prendre toutes les formes, à deviner tous les obstacles ; quand une fois il avait atteint son but, les coups qu'il portait étaient frappés avec vigueur et conduits avec malignité. Tel fut l'homme fatal qui dirigea l'événement le plus considérable du long règne de Louis XV, la destruction de la magistrature parlementaire. Il serait inutile d'examiner ici par quel enchaînement de circonstances politiques le parlement, dans l'absence des états généraux, était devenu, vers la fin du 16^e siècle, une espèce de puissance d'opposition, au moyen de la formalité de l'enregistrement ; sous prétexte de vérification des lois, et par suite de la permission des remontrances. On sait aussi comment le parlement de Paris, si admirable par sa fidélité à la dynastie légitime au temps de la ligue, remuant sous la régence de Marie de Médicis, devenu factieux et rebelle pendant la fronde, traité avec égards par Henri IV, terrassé par Richelieu, soumis mais honoré par Louis XIV, avait reconquis ses droits ou plutôt ses prétentions, sous la régence du duc d'Orléans, qui avait eu besoin de cette autorité judiciaire pour faire casser le testament du grand roi. Mais ce qu'il est le plus important de rappeler, c'est la conduite respective du ministère et du parlement pendant le cours du 18^e siècle. Dès l'année 1718, le régent éprouva combien peu il devait compter sur la docilité d'un corps délibérant auquel il venait de rendre, sans mesure, d'importantes prérogatives. Le système de Law, des querelles avec les ducs et pairs, l'affaire de la bulle *Unigenitus*, nécessitèrent des lits de justice, l'exil du parlement à Pontoise et le recours au grand conseil pour l'enregistrement des édits (*roy. d'AGUESSEAU*). En 1732, les débats, animés au sujet des querelles religieuses, donnèrent occasion au parlement de renouveler un système d'opposition abandonné depuis longtemps, en cessant ses fonctions judiciaires et en offrant des démissions combinées. Cette résolution, en interrompant le cours de la justice, rendait les peuples victimes d'une querelle étrangère à leurs véritables intérêts. Elle constituait les magistrats dans un état de félonie qu'un gouvernement fort aurait puni avec la dernière sévérité. Le paisible Fleury aimait mieux attendre et négocier. Le parlement refusait de faire exécuter les édits

(1) Le tutoiement était son habitude de prédilection, sans faire même trop de différence entre les personnes. M. Ferrand, depuis pair de France, lui fut présenté, en 1769, par Rolland de Chalcranges, son oncle, pour obtenir un agrément de conseiller au parlement : « Très-volontiers, dit le chancelier au jeune candidat ; mais quand tu seras reçu, ne va pas prendre les conseils de « ton oncle, qui est un vieux radoteur : il te dira que le chance-
« lier est un coquin ; tu n'en croiras rien, et tu continueras de
« bien servir le roi. »

(2) Maupeou confondait habituellement le chancelier *L'hospital* avec le marquis de *L'hospital*, savant algébriste (*Vie de Malherbes*, par Gaillard).

enregistrés en lits de justice. Les lettres de jussion ne produisaient que de nouvelles remontrances. On crut obtenir plus de soumission en exilant quelques-uns des conseillers les plus ardents. On essaya ensuite de diviser la compagnie en excluant les enquêtes de la délibération des chambres sur les affaires publiques, en menaçant d'augmenter les attributions du grand conseil : tout fut inutile. Les lois ne furent ni exécutées ni révoquées, et le parlement obtint le retour des exilés et rentra dans la plénitude de son pouvoir. En 1751, ce fut encore une querelle religieuse, ainsi qu'on l'a vu dans l'article précédent, qui ralluma la discorde entre la cour et le parlement. Il suffira de remarquer ici que l'on employa, de part et d'autre, le même plan d'attaque et de défense : lits de justice, enregistrements forcés, lettres de jussion, remontrances multipliées, assemblées permanentes des chambres, cessation des fonctions judiciaires, démissions combinées, extension des prérogatives du grand conseil, suppression des chambres des enquêtes, exil à Pontoise, création d'une chambre royale pour suppléer le parlement, négociations, rapprochements; enfin, réintégration des mêmes personnes dans leur état antérieur, même incertitude dans l'état ultérieur des choses; tel fut le résultat des agitations intérieures qui se prolongèrent jusqu'en 1757, où les événements d'une guerre étrangère appelèrent l'attention publique vers des objets d'une autre importance. L'opposition du parlement de Paris n'était pas la seule que la cour eût à combattre. Les parlements de province, qui jusque-là avaient été à peine remarqués, voulurent à leur tour jouer un rôle, tantôt en agissant isolément, tantôt en se coalisant avec le parlement de Paris, sous la dénomination de classes, ou tout autre signe d'*unité* et d'*indivisibilité*. Dès 1732, les parlements de Bretagne, de Metz et de Bordeaux s'étaient interjetés dans les affaires ecclésiastiques. En 1760, 1763 et 1765, le parlement de Besançon, celui de Pau, s'étaient divisés au sujet des impôts. Quelques-uns de leurs membres s'étaient fait exiler ou emprisonner pour avoir insulté le gouvernement. Les parlements de Toulouse et de Rennes avaient décrété de prise de corps les commandants militaires de leurs provinces; enfin, la cour des aides, dans ses remontrances éloquentes, et trop éloquentes peut-être, se livrait à des satires violentes, que Voltaire lui-même désapprouvait (*voy.* MALESHERBES). Ainsi, l'autorité du roi était attaquée partout; partout étaient les points de résistance : c'était l'hydre aux cent têtes qu'il fallait abattre, et Maupeou ne craignit pas de s'en charger; mais en homme rusé, il se donna bien de garde d'annoncer d'abord ses desseins. Son premier soin fut de rechercher les faveurs de la cour, et de s'attacher au favori. C'était le duc de Choiseul, alors tout-puissant; il haïssait les jésuites, parce qu'ils

étaient protégés par le Dauphin et par la famille royale : Maupeou persécuta donc les jésuites pour plaire tout à la fois au ministre et à la majorité du parlement. Il en fut de même à l'égard du malheureux Lally. Maupeou le ménagea tant que le duc sembla le couvrir de quelque intérêt, mais aussitôt qu'il vit la cour abandonner ce général à la justice du parlement, comme une victime expiatoire des revers de nos armes, Maupeou renchérit encore sur la rigueur de l'instruction, et contribua beaucoup à la barbarie du supplice (*voy.* LALLY). On peut croire aussi que son ascendant sur le vice-chancelier, son père, avait influé dans les ménagements qu'on eut pour la Chalotais, dont le sort intéressait le ministre, ennemi juré du duc d'Aiguillon. Maupeou, pour flatter sa compagnie, avait conseillé au duc de Choiseul et à la marquise de Pompadour de tirer le ministre des finances du sein de la grand chambre; et l'Averdy, et, depuis, l'abbé Terray, avaient été nommés. Mais, d'un autre côté, on n'avait point vu le premier président opposer une résistance bien franche aux attaques de la cour, et surtout à la fameuse séance royale du 3 mars 1766, appelée la *flagellation*, où le roi proscrivit solennellement toute confédération entre les divers parlements du royaume, sous le nom de *classes*, et déclara qu'il ne tenait sa couronne que de Dieu. Cette conduite équivoque de Maupeou l'avait rendu suspect (1) à quelques-uns des membres de son corps, qui voyaient déjà les approches de l'orage; et le duc de Choiseul, persuadé que le premier président s'était sacrifié aux intérêts du roi, se hâta de l'appeler à la place de chancelier, dont Lamoignon s'était enfin décidé à se démettre (25 septembre 1768). On prédit au ministre qu'il ferait un ingrat, et l'ingrat ne tarda pas à se déclarer, par un motif bien capable de le déterminer. Le crédit du duc s'affaiblissait de jour en jour. Une courtisane (*voy.* DU BARRY) avait été élevée au rang de maîtresse en titre du roi. Le duc de Choiseul avait repoussé avec une noble fierté les avances qu'elle lui avait faites : elle devint son ennemie. Dès lors, le duc d'Aiguillon profita de cette mésintelligence pour s'établir en première ligne dans les bonnes grâces de la favorite. Maupeou était trop habile pour ne pas sentir que c'était de ce côté-là que soufflait le vent de la faveur et qu'il fallait diriger sa manœuvre. Mais ce fut par des flatteries ignobles qu'il obtint une protection honteuse (2). Persuadé que le succès justifie tout,

(1) On l'accusait aussi d'une infidélité notoire dans le recensement des voix; on se préparait à le soumettre pour ce fait aux mercuriales de la rentrée. Mais il devint chancelier pendant les vacances.

(2) Il appelait madame du Barry sa *cousine*, se prétendant allié des *Barri-More*, d'Irlande. Il jouait chez elle à colin-maillard en simarre, et folâtrait avec son petit nègre Zamore, pour lequel il scella, dit-on, des provisions de gouverneur de *Luciennes*, maison de plaisirs de la favorite. Ces bouffonneries, au surplus, étaient assez dans le goût du chancelier, qui s'avisait, un jour qu'il donnait à dîner à messieurs du conseil, de régaler ses graves convives de la lanterne magique des rues.

Maupéou ne perdit pas un moment pour exécuter ses desseins. En assurant le triomphe du duc d'Aiguillon, il était sûr de plaire à la maîtresse du roi et de perdre le duc de Choiseul; il attaqua ensuite le parlement avec plus d'avantage, soit qu'il dût se borner à restreindre sa puissance, soit qu'il se vît forcé de l'anéantir entièrement. L'affaire de l'ex-commandant de Bretagne, qui avait été évoquée à la cour des pairs, fut donc le premier ressort qu'il mit en œuvre (*voy. AIGUILLON*). Il persuada au roi que le meilleur moyen de faire absoudre l'ennemi de la Chalotais était de présider lui-même son parlement dans le jugement du procès. Le chancelier comptait que la présence du monarque éblouirait les gens de robe, et enlèverait les suffrages. Il croyait d'ailleurs avoir conservé assez d'amis dans le sein de la compagnie pour faire pencher la balance à son gré. En conséquence, le roi manda son parlement à Versailles le 4 avril 1770. Le chancelier ouvrit la séance par un discours très-bien fait (1), où il ne manqua point d'exalter la générosité du monarque et de flatter l'orgueil des magistrats. On lut les informations faites par le parlement de Bretagne; on déclara la compétence; enfin, on arrêta que le roi serait très-humblement remercié d'avoir consacré d'une manière aussi solennelle les droits de la pairie. La séance du 7 fut encore plus mémorable. On y lut la plainte du procureur général. On y décréta la suite des informations. Les opinions furent émises librement et à haute voix. Le roi dit : *Je suis de l'avis du sieur Michau* (2); mais il témoigna de la répugnance à joindre la voie des monitoires à l'audition des témoins. Tout le monde revint à son avis par un *omnes*, c'est-à-dire par acclamation. Le parlement était au comble de l'exaltation et du ravissement : le chancelier se croyait sûr de la victoire. Toutes ces belles espérances s'évanouirent. Le parti de la Chalotais ne s'était point endormi dans une fausse sécurité. Le duc de Choiseul, qui le soutenait en secret, avait repris un moment de faveur par le mariage du Dauphin avec une archiduchesse d'Autriche, auquel il avait puissamment contribué. Les informations présentèrent des charges très-graves contre le pair mis en prévention. On l'accusait de subornation de témoins, d'abus de pouvoir, de vexation contre les magistrats du parlement de Rennes; on allait jusqu'à mettre en avant des soupçons d'empoisonnement prémédité contre la personne de deux procureurs généraux. Le chancelier vit tout le péril que courait son protégé; il n'y avait qu'un coup de force qui pût détourner l'orage. En conséquence, le

roi appela le parlement dans un lit de justice, qui se tint à Versailles le 27 juin. Il témoigna son indignation de voir qu'on se permettait, dans l'instruction du procès, d'examiner et de discuter des ordres qui devaient rester dans le secret du cabinet; il se plaignit de l'animosité, de la partialité que l'on mettait dans cette affaire; enfin, il déclara sa volonté d'arrêter toute procédure ultérieure, et imposa un silence absolu sur toutes les parties des accusations. Le monarque défendit aux princes et pairs d'assister désormais à aucune assemblée relative à cette affaire, si on voulait y donner suite. Le parlement revint furieux, et, le 2 juillet, rendit ce fameux arrêt, qui déclarait le duc d'Aiguillon *entaché* et suspendu des droits de la pairie jusqu'à ce qu'il se fût légalement justifié. Le chancelier, déjoué à son tour, déchira l'arrêt de dépit, et le fit casser par un arrêt du conseil, qui déclara l'accusé réintégré dans ses droits. Le parlement fit des remontrances qu'on n'écouta point, et prit des arrêtés qu'on fit semblant de dédaigner. Mais, le 3 septembre, le roi vint à Paris tenir un nouveau lit de justice, où la sévérité des mesures prouva qu'on ne voulait plus s'en tenir à de vaines menaces. Il se fit remettre tous les arrêts, toutes les minutes du procès; défendit, sous les peines les plus graves, de les reproduire sous quelque forme que ce fût, renvoya les chambres des enquêtes à leurs services respectifs, ne permit pas qu'on osât répliquer un seul mot, et sortit. La promptitude, la vigueur de cet acte d'autorité frappèrent le parlement de stupeur; les vacances arrivèrent, et laissèrent au chancelier le temps de méditer ses vengeances : l'opinion publique, dans toutes les classes de l'Etat, loin de l'arrêter, lui sembla être d'accord avec ses projets. La famille royale, toute la cour, à l'exemple du maître, et à l'exception du parti de Choiseul, ne respirait que l'humiliation et l'éloignement de ces *robes noires* auxquelles le cardinal de Richelieu avait légué une haine immortelle dans le monument de sa dernière volonté et de sa politique. Des querelles très-vives et très-scandaleuses, que venait naguère d'envenimer l'expulsion des jésuites, divisaient depuis plus d'un siècle le clergé et la magistrature. La haute noblesse souffrait impatiemment de partager avec des bourgeois *en robe* les hautes fonctions judiciaires et législatives. Le peuple voyait indifféremment le danger dont étaient menacés des gens qui n'opposaient pas assez de résistance à la surcharge des impôts et qui ne s'échauffaient que sur ce qui leur était personnel. Enfin, les philosophes eux-mêmes semblaient applaudir aux projets destructeurs qui allaient éclore. Dès 1767, Voltaire, leur chef et leur oracle, avait écrit à Marmontel : « On s'est trop réjoui de la « destruction des jésuites : je savais bien que les « jansénistes prendraient la place vacante : en « nous délivrant des renards, on nous a livrés

(1) En général, tous les discours du chancelier, tous les préambules d'édit de ce temps-là étaient remarquables par un ton de dignité et une richesse de style auxquels depuis longtemps on n'était plus accoutumé. Il passe pour constant que tout cela sortait de la plume d'un littérateur distingué, élégant traducteur des poèmes d'Homère et du Tasse.

(2) M. Michau de Monblain, magistrat très-éclairé.

« aux loups (lettre du 7 août 1767) (1). » On ne pouvait pas désigner plus clairement les parlementaires, qui passaient pour être les ennemis acharnés de la *Société*. Un petit nombre de gens sages, étrangers à tous les partis, prévoyaient pour l'avenir une révolution funeste dans ces mesures extraordinaires. Mais ils gardaient le silence, et Maupeou agissait. Les hostilités une fois commencées, il avoua tout haut ses projets. Le 6 décembre 1770, il disait encore : « De main, j'ouvrirai la tranchée devant le parlement. » En effet, ce fut le 7 que l'action s'engagea. Le roi convoqua le parlement à Versailles, et fit promulguer, en lit de justice, ce fameux édit de discipline qui n'était que l'accomplissement des menaces si souvent répétées depuis le commencement de son règne. Il était défendu au parlement de s'unir aux autres cours du royaume, qui ne devaient pas être considérées comme des classes de celle de Paris ; les délibérations des chambres n'étaient permises que sous l'autorité du premier président ; les cessations de service, les démissions combinées étaient également prosrites : le tout sous peine de perte et de privation des offices ; enfin le roi permettait des remontrances ou représentations avant l'enregistrement, mais seulement autant de fois qu'il le jugerait convenable. La lecture de l'édit fut précédée d'un discours du chancelier, remarquable par un ton fier et menaçant ; et le préambule de la loi fut la satire la plus amère de la conduite du parlement dans toutes les occasions. C'était un piège que Maupeou lui tendait, et dans lequel le parlement ne manqua pas de se prendre. L'amour-propre irrité le jeta dans tous les excès qu'on avait reprochés à ses prédécesseurs et qu'on venait de défendre par un acte solennel. Assemblée de chambres permanentes, remontrances multipliées, cessation de service, menace de démissions combinées, rien ne fut omis de ce qui pouvait retracer de sinistres exemples. Ainsi commença ce combat étrange, « dans lequel le roi s'obstinait à ne pas écouter son parlement qu'il n'eût repris ses fonctions, et le parlement à ne pas reprendre ses fonctions que le roi ne l'eût écouté. Déjà depuis quinze jours durait le spectacle incroyable d'un monarque s'annonçant comme absolu, exigeant que sa volonté fit loi, et d'un corps de magistrats, résistant quatre fois à ses ordres, donnés soit par écrit de sa main royale, soit de sa bouche, soit par des lettres de jussion, sans que le prince eût déployé la puissance despotique qu'il s'appropriait et qu'il déclarait résider dans son essence. » (*Vie privée de Louis XV.*) Il manquait une chose essentielle aux desseins du chancelier : c'était la disgrâce du duc de Choi-

seul. On a cru trop légèrement qu'elle avait été l'effet des plaisanteries puériles que la favorite se permettait en présence de son royal amant. Le chancelier mit en œuvre un moyen plus actif et plus perfide : il altéra le sens de quelques lettres du duc qu'il montra au roi (1). Le venin produisit son effet, et le duc fut disgracié (*voy. CHOISEUL*). Cependant l'état des choses ne changeait point, et l'inactivité judiciaire du parlement était toujours la même. Il feignit de reprendre pendant deux jours ses fonctions, qui cessèrent de nouveau jusqu'au 19 janvier 1771. Dans la nuit, deux mousquetaires sont envoyés au domicile de chacun de Messieurs, à qui ils remettent un ordre du roi portant injonction expresse de déclarer, simplement par *oui* ou par *non*, s'ils entendaient reprendre leur service. La plupart, surpris dans leur premier sommeil, n'hésitèrent pas cependant à donner une réponse négative. Trente-huit seulement signèrent un *oui*, ou bien obtinrent d'exprimer des modifications qui donnaient l'espoir de l'obéissance. Dans la journée du 20, un arrêt du conseil supprime et confisque les offices des signataires négatifs. Le 21, il est signifié à chacun d'eux, et, dans la nuit même, une lettre de cachet les exile, sans leur permettre de communiquer avec personne. La rapidité de ces opérations ne permit pas au chancelier de prendre d'autres mesures vis-à-vis des trente-huit acceptants, et lui fit manquer un temps essentiel dans son opération. En les isolant, et les appelant aussitôt auprès du roi, il pouvait achever de les séduire et conserver ainsi ce qu'il appelait lui-même un *noyau du parlement*. Il ne le fit point et perdit ainsi son avantage. Ces trente-huit, instruits du sort de leurs collègues, eurent le temps de se reconnaître ; ils se rassemblèrent dans la journée du 21, et rétractèrent leur espèce d'acceptation. Ainsi le refus devint général, et la punition n'excepta personne. Ce fut dans ces exécutions que se déploya toute la malignité du chancelier. Les lieux d'exil furent choisis pour tourmenter avec plus de rigueur tous ceux qui lui avaient résisté avec plus d'énergie. Le président Lamoignon fut envoyé à Tisi, près Lyon, sur la pointe d'un rocher, où il ne put parvenir qu'à cheval et sa femme en chaise à porteurs. Monblain, menacé de pulmonie et crachant le sang, eut pour retraite l'île-Dieu, où sa poitrine acheva de s'altérer. Un conseiller honoraire, Clément de Feuillet, qui n'avait d'autre tort que d'être soupçonné de jansénisme, fut exilé à Croc en Combrailles. Ce lieu, enseveli dans les neiges de l'Auvergne, ne se trouve pas

(1) Voltaire, dans sa lettre à d'Alembert du 4 mai 1767, appelle le parlement de Paris « une race d'hommes aussi méchante que les jésuites, plus puissante et plus dangereuse, et plus déterminée à chercher les moyens de vous nuire. »

(1) Ces lettres étaient de simples billets que le duc de Choiseul écrivait au premier président, dans le temps de l'affaire des jésuites, et qui ne portaient que la date du jour. Le duc exhortait le parlement à ne pas fléchir dans cette affaire, en l'assurant que le roi le soutiendrait de tout son pouvoir. Ces billets étant tombés entre les mains de Maupeou, on sent combien il lui fut aisé de faire entendre au roi que le ministre avait des intelligences avec le parlement, et qu'il l'encourageait à la révolte.

sur la plupart des cartes de géographie. On n'y mange que du pain d'avoine ; et l'hiver y est souvent aussi rude que celui de 1709. De plus, le chancelier avait eu soin, lorsqu'il y avait plusieurs magistrats de la même famille, de les séparer par des distances très-longues et très-difficiles. Au milieu de tous ces orages, il conservait un sang-froid, une légèreté qui irritaient encore la douleur publique (1). Il fallait cependant songer à remplacer provisoirement le parlement dans l'administration journalière de la justice. Soit que le chancelier eût prévu ou non une défection générale, elle ne parut pas arrêter sa marche. Il comptait sans doute sur le conseil du roi, dont on avait déjà fait une chambre royale en 1756 (*voy.* l'article précédent) ; ce corps, composé de magistrats tenant la plupart au parlement par des liens de parenté et d'opinions, était cependant dans une dépendance plus immédiate du roi et du chancelier. Ils obéirent, après quelques difficultés, et sur l'invitation formelle que le roi leur fit de sa propre bouche. Le 24 janvier, le chancelier, en vertu d'une commission royale, exprimée dans des lettres patentes, vint les installer à Paris. Cette opération ne se fit pas sans trouble : des murmures, des menaces violentes, furent entendus sur le passage du chancelier. Il en parut un moment assez déconcerté ; cependant il reprit courage. On eut quelque peine à faire évacuer la grand'chambre dont le public s'était emparé. Enfin, on en vint à bout, et l'installation s'acheva d'une manière assez paisible. Ce tribunal transitoire, qui prenait dans ses actes le nom de parlement, parce que le chancelier prétendait que l'ancien n'était pas détruit, quoique les anciens membres en fussent dispersés et dépouillés de leurs offices, fut très-mal vu du public. Les nouveaux magistrats étaient accueillis par les insultes les plus vives, quand ils montaient sur leurs sièges. Au surplus, les audiences ne duraient pas dix minutes. A chaque cause appelée, un procureur déclarait qu'il n'était plus chargé, ou bien que les parties étaient en termes d'arrangement. Aucun avocat ne se présentait pour plaider. A peine trouvait-on un huissier ou un greffier pour faire le service ; la résistance s'augmentait encore par la chaleur des propos qui retentissaient dans l'intérieur des familles. Un sexe aimable, qui est en possession de donner en France le mot d'ordre de toutes les convenances politiques et sociales,

se distinguait surtout par la violence de ses opinions. « Le chancelier, disait-on alors, obtiendrait un grand succès, s'il pouvait faire taire les femmes et parler les avocats. » Le 23 février, il apporta à Paris l'édit de création de six conseils supérieurs qui morcelaient l'immense étendue du ressort de l'ancien parlement. Il ne manqua point, dans son discours, d'exalter le bienfait du roi et d'en attribuer le retard à la malveillance des magistrats qui venaient d'être destitués. Il promit l'abolition de la vénalité des charges, des réformes utiles dans la procédure et l'établissement de la justice gratuite. On croyait faiblement aux belles paroles du chancelier, mais on le voyait marcher avec persévérance vers son but, et c'était beaucoup pour soutenir son crédit. Cependant les oppositions naissaient de toutes parts. Les pairs, qui avaient eu défense de paraître aux chambres, voulurent faire entendre leurs réclamations. Les princes du sang, à l'exception du comte de la Marche, signèrent une adhésion à tous les arrêtés de l'ancien parlement et la firent présenter par le duc d'Orléans. Les autres pairs déposèrent des protestations particulières chez des notaires, et continuèrent de paraître à la cour. Les parlements de province firent porter au pied du trône les plus vives remontrances, les instances les plus fortes en faveur de leurs collègues exilés, mais ne cessèrent point leurs fonctions. Le chancelier eut l'air de mépriser tous ces obstacles. Les six conseils supérieurs, créés dans l'ancien ressort de Paris, se formaient péniblement ; mais ils se formèrent enfin avec les débris des tribunaux des différentes localités, qui furent supprimés. Les finances étaient dans un désordre affligeant : il fallut y remédier par de nouvelles opérations, pour le succès desquelles le chancelier comptait sur la docilité de messieurs du conseil. Il leur fit présenter onze édits bursaux pour les examiner ; mais d'après les représentations de M. d'Aguesseau sur les difficultés que pourrait éprouver l'enregistrement, ces édits furent retirés et ajournés à des circonstances plus tranquilles. Le Châtelet et la cour des aides de Paris figuraient aussi dans le nombre des corps opposants. Celle-ci était trop odieuse au chancelier, pour qu'il ne se hâtât pas de l'anéantir en faisant tomber sur son premier président, Malesherbes, tout le poids d'un ressentiment qui avait sa source dans une longue division de famille. Ce magistrat fut d'abord exilé ; et pendant son absence, le 10 avril 1771, la suppression de la cour fut exécutée par le maréchal de Richelieu qui, à l'exemple de Cromwell, se fit remettre la clef des chambres de la manière la plus leste et la plus impérieuse. Le terrain ainsi dégagé des débris les plus incommodes, le chancelier présenta l'achèvement de son nouvel édifice. Ses négociations avec le grand conseil n'étaient pas interrompues ; mais on lui montrait des répugnances, des craintes, des

(1) Ce fut dans un de ces moments que le maréchal de Broglie, qui voulait lui parler d'une affaire très-urgente, força la porte et pénétra jusqu'à lui. — « Pardon, monsieur le chancelier, lui dit-il en entrant, je vous dérange ; vous devez être fort embarassé. — Pas plus que vous, monsieur le maréchal, à la tête d'une armée. » D'autres fois il affectait, sans nécessité, un air de menace et de colère. L'abbé de Voisenon, qui le voyait familièrement, lui disait un jour qu'il le trouvait un peu jaune. — « Jaune ! se récria le chancelier ; je vous assure, mon cher abbé, qu'il y a dans mon antichambre des gens qui vont me trouver furieusement vert. » Il désignait ainsi une députation du parlement de Rouen, qu'il s'appropriait à traiter comme celui de Paris.

doutes qu'il fallait dissiper, en employant tour à tour le ton de l'autorité, les prières, les flatte-ries, les promesses. La veille du grand jour, neuf membres de la compagnie seulement étaient dans le secret; tous avaient reçu des lettres de cachet pour se rendre à Versailles. Ils y passèrent la nuit; et le samedi, 13 avril, ils furent appelés au lit de justice, où ils connurent irrévocablement leur sort. Ce fut en ce moment que le plan du chancelier reçut tout son développement. Trois édits principaux y furent promulgués : suppression définitive des officiers de l'ancien parlement de Paris, celle de la cour des aides, avec liquidation et remboursement des charges; enfin, transfusion des magistrats du grand conseil dans le nouveau parlement; suppression de la vénalité des offices, attribution de traitement aux nouveaux juges, restriction des privilèges de *Committimus*, projet de simplification dans la procédure, gratuité de la justice : telles furent les bases d'un système qui a reçu depuis une exécution plus étendue dans une révolution d'un autre genre. Les princes et les pairs avaient été convoqués à cette séance. Les pairs y parurent; les princes s'absentèrent, excepté le comte de la Marche, à qui le roi dit : « Mon cousin, soyez le bienvenu, nous n'aurons pas nos parents. » Ceux-ci eurent ordre le lendemain de ne plus venir à la cour. Les discours du chancelier se soutinrent à ce ton de hauteur et d'énergie qu'il avait montré précédemment. Il ne manqua point de donner à entendre que le parlement précédent s'était constamment opposé aux réformes salutaires dont le roi présentait le bienfait à ses peuples. L'avocat général Séguier, rappelant avec éloquence l'antique origine et les services du parlement, traça le tableau le plus pathétique des souffrances des exilés. Tous ses efforts furent inutiles. Le roi l'écouta avec un calme imperturbable. Après l'enregistrement des édits, il parla en ces termes : « Vous venez d'entendre mes volontés; je vous ordonne de vous y conformer, et de commencer vos fonctions dès lundi. » Mon chancelier vous installera aujourd'hui. Je défends toute délibération contraire à mes édits, et toute démarche au sujet des anciens officiers de mon parlement : *je ne changerai jamais.* » L'accent dont le roi prononça ces paroles, et surtout le dernier mot, relevé par la majesté de ses traits et par l'autorité de son âge, imprima une espèce de terreur dont la cour et la ville ne purent se défendre. Dans le premier moment, il n'y avait point à balancer; tout cela s'opérait par une espèce d'enchantement qui prévenait les irrésolutions. L'accueil flatteur que les magistrats du grand conseil avaient reçu à la cour, l'appareil de la puissance royale déployé dans toute sa magnificence, la position passive dans laquelle ils étaient placés, tout se réunissait pour improviser une détermination qui eût mérité d'être plus réfléchie. Le chancelier ne leur donna pas

le temps de se reconnaître. En sortant du lit de justice, il les retint à dîner chez lui, et les mena ensuite à Paris, où, après avoir reçu leurs serments, il les installa; et le lundi, leurs fonctions commencèrent (1). Peu à peu, les affaires reprirent leur cours; le nouveau tribunal, que l'on désigna sous la dénomination de *parlement Maupeou*, parut désormais suffisant pour statuer sur les différends des particuliers. Des avocats, même des plus célèbres (2), reprirent leurs plaidoiries, et la tranquillité publique se rétablit. Le chancelier était au plus haut point de sa gloire; il se vantait d'avoir tiré la couronne de la poudre du greffe. Il recevait les félicitations de la cour; tous les ministres, surtout celui des finances, l'abbé Terray, et celui de la marine, Bourgeois de Boynes, lui étaient soumis. La destruction du parlement était consommée. Des gens de lettres célèbres, Voltaire entre autres, écrivaient au chancelier avec une espèce d'admiration (*Voy. sa Correspondance générale*, années 1771, 1772 et 1773). Le parlement de Rouen avait été supprimé et partagé en deux conseils supérieurs, où d'anciens magistrats avaient accepté des places. Les autres cours avaient été renouvelées en partie, et composées de sujets disposés à fléchir. Ces apparences de succès, ces honneurs du triomphe, ne devaient pas être d'une longue durée. L'intérêt qui s'attache au malheur avait fait disparaître les torts des magistrats exilés, et se fortifiait de la haine contre l'autorité qui s'était vengée d'une manière aussi rigoureuse. Cette haine ne tarda pas à s'exhaler dans des pamphlets énergiques, remplis d'un sel attique d'autant plus piquant, qu'il retraçait avec une vérité parfaite le ton, les mœurs et le caractère du principal auteur de ce changement. Tels furent, entre autres, le style et l'esprit de cette fameuse *Correspondance* dont on n'a jamais connu les véritables auteurs, mais qui occasionna un procès criminel et des condamnations sévères contre vingt ou trente malheureux distributeurs (*voy. l'article MAIROBERT et le Journal historique*, février et mars 1774). Les grandes questions de droit public y étaient traitées tout à la fois avec une certaine profondeur et une connaissance exacte de nos monuments historiques (3). Pendant ce temps, on voyait les tribunaux modernes se prêter avec docilité à toutes les volontés du ministre. Onze édits bursaux furent portés en un seul jour au parlement Maupeou, et enregistrés presque sans examen : c'étaient ceux que le conseil avait fait ajourner. On sentit alors plus vive-

(1) Six conseillers du grand conseil se dispensèrent ensuite de paraître au palais, et furent exilés, ainsi que le procureur général M. Angrand d'Alleray. Pour les remplacer, le chancelier appela des conseillers à la cour des aides, et des avocats qui lui étaient dévoués.

(2) Gerbier, Linguet, Caillard, Carré de St-Pierre, etc.

(3) L'ouvrage le plus remarquable de cette époque, intitulé *Maximes du droit public français* (in-4°, Amsterdam, 1775, 2^e édit.), avait été composé par Monblain, le Paige, bailli du Temple, et Maulrot, avocat (*voy. MAULTROT*).

ment la privation de ces grands corps de magistrature dont l'immense autorité judiciaire augmentait l'autorité politique, et dans lesquels les noms de ces familles antiques où les vertus étaient héréditaires comme les talents offraient au monarque et aux sujets des garanties suffisantes, soit que les magistrats donnassent aux peuples l'exemple d'une soumission éclairée, soit qu'ils fissent entendre de respectueuses réclamations contre la volonté arbitraire du souverain. En un mot, tel était l'esprit du temps, que l'on invoquait les doctrines et le rétablissement d'une ancienne constitution, parce qu'on croyait en avoir une, et qu'on était bien éloigné de désirer une révolution qui brisât avec fracas tous les ressorts de la machine politique. Le chancelier, il faut en convenir, était trop éclairé sur ses véritables intérêts pour ne pas sentir la justesse de la plupart de ces réflexions. Il ne tenait à ses nouveaux magistrats que comme instruments; mais il aurait bien désiré fléchir ou soumettre les plus estimables ou les plus honorés parmi les anciens, pour les fondre dans ses nouvelles compagnies, en écartant ceux qui s'étaient montrés les plus rebelles. C'est pour cela qu'après les avoir menacés de la confiscation absolue de leurs offices pour avoir cessé leurs fonctions, il en avait néanmoins fait ordonner la liquidation et le remboursement, en fixant un délai fatal, et avait ainsi ouvert une ressource aux propriétaires économes et une espérance aux ambitieux. Le premier pas, de la part des magistrats, pour se réconcilier avec la cour, était donc de se faire liquider. On reconnaissait ainsi, en quelque sorte, l'anéantissement matériel du parlement; on obtenait des adoucissements dans la peine de l'exil, et l'on se mettait dès lors en position d'écouter des offres plus séduisantes. Le chancelier ne s'était pas trompé dans une partie de ses conjectures. Au commencement de 1773, quatre présidents à mortier et vingt-cinq conseillers de Paris avaient demandé et obtenu leur liquidation. Le reste pouvait être entraîné par l'exemple. La santé du roi lui promettait encore au moins dix ans d'existence : il n'en fallait pas davantage pour consolider le système nouvellement adopté, et le nom de Maupeou aurait eu cette célébrité qui s'attache aux succès. Il est bien vrai qu'alors la somme des liquidations eût grevé l'Etat d'un capital de cent millions au moins. Mais avec un parlement mieux composé et cependant flexible sur ses propres intérêts, cet accroissement de la dette, tout énorme qu'il paraissait alors, n'aurait pas été un obstacle. Un autre plan, qui avait ses partisans à la cour, du moins parmi les ministres, avait pour objet de rappeler le parlement en totalité, et de ruiner ainsi l'œuvre et le crédit du chancelier. Il importait donc au ministre de soutenir le roi en le défendant de sa propre faiblesse, et pour cela, son principal soin était de se maintenir auprès de la favorite. Il ne man-

quait point de saisir les occasions de lui plaire. Il s'était empressé de lui accorder la grâce d'une malheureuse fille condamnée à mort pour infanticide, et qui avait trouvé moyen de se faire protéger par la femme de France la plus disposée à l'indulgence pour de pareils torts. Mais, dans une autre circonstance, il résista et déplut. Il s'agissait d'exempter de la peine du carcan un caissier de la poste nommé Billard, convaincu d'escroqueries et de plusieurs faux. Ce malheureux était parent d'un certain Billard du Monceau, parrain de la comtesse. Le chancelier ne voulut pas donner un tel scandale, et ce refus le brouilla avec la cour de la favorite, où le duc d'Aiguillon jouait le premier rôle; et là commencèrent entre les deux ministres des divisions que d'autres incidents ne firent qu'envenimer. Cependant Maupeou ne négligeait aucun moyen de parvenir à ses fins. Persuadé qu'il obtiendrait un grand avantage s'il pouvait mettre un terme à l'absence des princes, et les ramener aux pieds du roi, ce fut sur la maison de Condé qu'il dirigea ses premières batteries. Il s'entendit à cet effet avec le ministre de la guerre Monteynard; et la négociation eut un plein succès. Le prince de Condé, avec beaucoup d'esprit, d'instruction et d'élévation dans l'âme, mais plus homme de guerre que de cabinet, et par cette raison le plus indifférent de tous ses parents sur les querelles parlementaires, fit sa soumission au roi et rentra pleinement en grâce. Le parti d'Aiguillon sentit combien cette victoire donnait d'éclat à la puissance du chancelier, et voulut se mettre de niveau en obtenant un succès égal auprès du duc d'Orléans. On le flatta de l'espérance d'engager le roi à donner son approbation au mariage que ce prince méditait avec madame de Montesson. Le duc d'Orléans revint donc, sur la foi de cette promesse, et engagea même madame du Barry à entrer dans ses intérêts. Elle ne donna point de réponse positive (1), en parla ou n'en parla point au roi; mais le fait est que le consentement n'eut pas lieu. Le duc d'Orléans, sentant combien sa position était fautive, ne voulut point paraître avoir été joué par une courtisane, ni avoir mis à son retour un prix aussi frivole. D'ailleurs, attaché de bonne foi aux doctrines parlementaires et désirant mêler plus d'honneur à ce que les gens sévères auraient appelé une défection, il se mit dans la tête de solliciter et de faire réussir le rappel des anciens magistrats. Il trouva le parti d'Aiguillon prêt à lui donner la main. Mais c'était toujours à la favorite qu'il fallait en revenir pour sonder les dispositions du roi. Elle s'y refusa constamment, guidée par une espèce d'instinct qui l'avertissait de son inhabileté aux affaires de ce genre, et surtout par les conseils du comte Jean, son beau-frère, le plus

(1) Elle lui disait, en lui frappant sur le ventre : « Épousez « toujours, gros père; après cela nous verrons. »

corrompu, le plus impudent des hommes, mais aussi le plus habile à maintenir sa créature dans la position brillante où il avait su l'élever. Louis XV, au surplus, ne manquait pas une occasion de faire entendre combien on lui déplairait de lui proposer le moindre changement. Cette intrigue ayant échoué, les ennemis du chancelier méditèrent un autre projet : ce fut celui de vanter ses opérations, mais d'insinuer que sa personne était le véritable obstacle qui s'opposait au succès. Le chancelier vit cet orage et ne se déconcerta point. Le danger était pressant. Son parlement tombait dans le mépris ; il venait d'être avili par la honteuse issue du procès de Goezman contre Beaumarchais. Des conciliabules se tenaient dans le voisinage de la capitale, entre les confidents des princes et quelques membres de l'ancien parlement. Il fallait à Maupeou un moyen extrême pour subjuguier l'esprit du roi, dont les désordres n'avaient cependant jamais éteint en lui des idées religieuses et surtout un grand respect pour les convenances. La maîtresse, avec laquelle le chancelier en était aux termes de la froideur, ne lui étant plus bonne à rien, il résolut de la sacrifier. Dans ce projet, il trouvait de puissants auxiliaires, à la tête desquels était Madame Louise, qui, par zèle pour le salut de son père, avait imaginé, pour le délivrer de ses liens honteux, de le marier avec une archiduchesse d'Autriche. L'archevêque de Paris était dans la confiance. Les circonstances paraissaient favorables. On était aux premiers mois de 1774 ; le prédicateur du carême, l'éloquent abbé de Beauvais, avait fait entendre dans la chaire évangélique des vérités sévères dont le roi n'avait point été choqué. Dans tout cela, le chancelier vit une nouvelle intrigue dont il voulut profiter. Pour s'en rendre digne, il afficha la dévotion et mit ainsi en jeu un genre d'hypocrisie nouveau pour lui. La mort imprévue du roi vint changer la face des affaires. La suite de cette histoire appartient à l'article MAUREPAS. Quant à Maupeou, il ne douta pas un moment du sort qui l'attendait. « Une fois exilé, dit Gaillard, il ne reparut plus ni à la ville ni à la cour ; il obtint quelque estime par la manière dont il soutint sa disgrâce, par la sagesse et la tranquillité avec lesquelles il vécut et mourut dans sa retraite. » Il termina ses jours, âgé de 78 ans, au Thuit, près des Andelys, le 29 juillet 1792. Il avait vu commencer la révolution ; et l'on n'entendait plus parler de lui, lorsqu'on apprit qu'il avait fait à l'Etat un don patriotique de huit cent mille francs. Comme il était riche et parcimonieux, on ne fut point étonné de l'immensité de cette économie ; on chercha les motifs du bienfait, qui furent tout à la fois la complète indifférence que lui inspirait sa famille, le plaisir d'appuyer une révolution qui mortifiait un gouvernement dont il avait à se plaindre, et, mieux que tout cela encore, le désir

d'échapper à la haine des révolutionnaires, qui le ménagèrent en effet et le laissèrent mourir paisiblement dans sa solitude. D—s.

MAUPERCHÉ (HENRI), peintre de paysages et graveur, né à Paris en 1606, imita le style d'Hermann Swanevelt, d'après lequel il a gravé plusieurs paysages. On présume qu'il alla se perfectionner en Italie. Il était de l'académie de peinture, et, quoique simple paysagiste, il fut nommé professeur en 1655. Mais après sa mort il fut arrêté que les peintres de genre seraient exclus du professorat, règlement injuste, puisqu'il permit à Boucher et à Pierre d'être professeur, à l'exclusion d'un Vernet et d'un Greuze. On voit au château de Fontainebleau douze paysages peints par Mauperché sur les murs de la chambre où naquit Louis XIII. Le temps les a tellement endommagés, qu'il est difficile d'apprécier leur mérite ; mais les gravures à la pointe que cet artiste a exécutées, d'après ses propres compositions, attestent son talent pour le paysage ; elles sont d'une pointe ferme, savante, et forment une collection recherchée : 1° une suite de six feuilles représentant l'histoire de Tobie ; 2° six feuilles de l'histoire de la Vierge, depuis l'Annonciation jusqu'à la Fuite en Egypte ; 3° deux sujets de la Bible, l'*Enfant prodigue chassé par les courtisanes* et le *Retour de l'enfant prodigue* ; 4° deux paysages ornés de ruines et de figures ; 5° deux paysages montagneux ornés de fabriques et de figures, et un autre paysage avec la *fable de Mar-syas*. Tous ces sujets sont de l'invention de Mauperché ; ceux qu'il a gravés d'après Swanevelt consistent en une suite de douze paysages en-4°, en travers. Il mourut à Paris en 1686. P—s.

MAUPERTUIS (PIERRE-LOUIS MOREAU DE), géomètre et astronome, était né à St-Malo le 17 juillet 1698. Après avoir été mousquetaire et quelque temps capitaine de dragons, il renonça au service pour se vouer à l'étude des sciences et des lettres. Les conseils de Fréret l'engagèrent dans la carrière de la géométrie : aidé des leçons de Nicole, il y fit des progrès rapides et entra à l'Académie des sciences en 1723. Il y fut l'un des premiers à élever la voix en faveur de Newton contre Descartes, avec quelque réserve d'abord, pour ne pas heurter les préjugés de plusieurs confrères, mais avec plus d'assurance par la suite, lorsque la mesure d'un degré du méridien au cercle polaire lui eut acquis une plus grande célébrité. S'il est encore cité souvent dans les écrits des mathématiciens, c'est principalement pour cette opération. Newton et Huygens avaient fait voir que la terre devait être aplatie. Les degrés mesurés en France par Dominique et Jacques Cassini indiquaient au contraire un allongement très-sensible. Les savants étaient divisés ; on convenait pourtant que des degrés contigus ne pouvaient décider la question, parce que la différence, qui ne peut être que légère, doit se perdre dans les erreurs inévitables de l'observation. Un degré

mesuré vers l'équateur pouvait offrir, dans un sens comme dans l'autre, une différence de plusieurs centaines de toises, et procurer ainsi une connaissance plus exacte et plus sûre de la véritable figure de la terre. Godin, Bouguer et la Condamine furent donc envoyés au Pérou. Leur absence ne pouvait manquer d'être longue, et l'on fit observer qu'un degré mesuré vers le cercle polaire donnerait une solution non moins certaine et beaucoup plus prompte. Maupertuis, connu dans le monde par son esprit, par sa qualité de géomètre et de littérateur, enfin par quelques talents agréables, était pour ces diverses raisons accueilli chez les ministres. L'Académie, qui désirait que l'opération du Nord fût ordonnée, chargea Maupertuis de la négociation. Maurepas consentit de fort bonne grâce, mais à condition que Maupertuis consentirait de son côté à être le chef de la nouvelle expédition. Ce savant en craignait les fatigues et les ennuis ; on dit même que, pour en être dispensé, il alléguait que, loin d'être en état de déterminer la figure de la terre, il se trouverait fort embarrassé, « si on lui demandait la « figure exacte de sa chambre. » Le ministre insistant, Maupertuis se résigna. Il partit au printemps de 1736, accompagné de Clairaut, Camus et le Monnier, membres, comme lui, de l'Académie, auxquels on adjoignit l'abbé Outhier, qui depuis longtemps travaillait à l'observatoire (*voy. OUTHIER*). L'astronome suédois Celsius vint les joindre, et leur apporta de Londres des instruments supérieurs à tout ce que l'on connaissait alors : un grand secteur, une bonne pendule et une lunette méridienne, ouvrages du célèbre Graham. Arrivés en Suède, ils s'y occupèrent d'abord du choix des stations, de la construction des signaux et de la mesure des triangles. Ces premières opérations employèrent tout l'été. En automne, on commença les observations astronomiques à l'extrémité la plus boréale, et l'on revint les achever à Tornéo. En décembre, le fleuve était entièrement gelé et recouvert d'une couche de neige assez épaisse et assez dure pour que l'on pût y commencer la mesure d'une base de 7,407 toises, la seule jusqu'aujourd'hui qui ait été établie sur un fleuve. L'opération fut très-pénible. Le 21 décembre, le thermomètre à mercure était à 18 degrés au-dessous de la glace : le vin même ne pouvait se conserver liquide un seul instant, et le Monnier buvant un verre d'eau-de-vie, « sa langue se colla à la tasse d'argent « de façon que la peau y demeura. » Le thermomètre descendit successivement à 20, 25 et 37 degrés. « Le soir, les observateurs montaient sur « des traîneaux, tout en sueur de la fatigue du « mesurage, et faisaient ainsi deux lieues sans « action, exposés à un froid violent qui les péné- « trait, malgré les habits de peau dont ils étaient « couverts. Aucun d'eux cependant n'en fut con- « sidérablement incommodé ; Maupertuis eut seu- « lement quelques doigts du pied gelés. » (*Voyage*

d'Outhier.) Pendant cette mesure, Maupertuis, qui aimait assez les entreprises extraordinaires, imagina de se transporter au sommet d'une montagne en traîneau, pour faire une observation qu'on avait oubliée dans le temps et dont il avoue qu'on pouvait très-bien se passer. Outhier, qui l'accompagna dans cette excursion, raconte que Maupertuis, peu fait à cette manière de voyager, versait à chaque instant, et qu'il s'y froissa même un bras. Il en fut dédommagé par le plaisir de se faire peindre dans la suite *en habit de combat*, c'est-à-dire enveloppé de ses fourrures et couché dans son traîneau tiré par un renne. « Ces traîneaux, qui ne peuvent con- « tenir qu'un seul voyageur, sont pointus par « l'avant et posés sur une quille qui n'a pas plus « de deux à trois pouces de largeur. La difficulté « est de garder l'équilibre ; car ces traîneaux « n'ont guère plus d'assiette que les patins dont « on se sert en France pour glisser. Un Suédois « qui les accompagnait gouvernait si bien son « traîneau avec un petit bâton qu'il avait à la « main, qu'il gardait parfaitement l'équilibre. « Maupertuis et Outhier versaient continue- « ment, et s'ils voulaient se relever d'un côté « avec leur bâton, ils versaient de l'autre. » (*Outhier, p. 141.*) Les observations au secteur exigeaient deux astronomes ; ils observaient chacun à son tour. Maupertuis, qui n'en avait aucune habitude, manqua en partie deux de six observations auxquelles il coopéra. Malgré l'accord satisfaisant de ces observations, les astronomes se défièrent du résultat qu'elles donnaient pour l'arc céleste ; ils recommencèrent avec une autre étoile, qui augmenta cet arc de trois secondes et demie. Par un milieu entre les deux déterminations, ils conclurent un degré de 57,438 toises, plus fort par conséquent de 512 toises que le degré de Paris. Une pareille différence ne pouvait provenir des erreurs de l'observation : ainsi la question était décidée. Les académiciens étaient de retour à Paris le 20 août 1737, après seize mois d'absence. Le 21, M. de Maurepas les présenta au roi, et Maupertuis rendit compte du succès de l'opération. Il en fit l'histoire plus détaillée dans une séance de l'Académie. Il se fit peindre aplatisant un globe, et Voltaire, alors son ami, mit au bas du portrait un quatrain où il disait :

Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclaircir.

Plus tard, le poète se moqua de la prétention un peu ridicule qu'annonce ce portrait et des deux Lapponnes que Maupertuis avait amenées en France. Ces plaisanteries, au reste, n'ôtent rien à l'opération qui venait d'être exécutée et dont le résultat était de nature à blesser quelques amours-propres. « On cherchait à élever des doutes sur « notre mesure, dit Maupertuis dans la treizième « de ses lettres ; nous la soutenmes peut-être avec

« un peu trop d'ardeur. Nous attaquâmes à notre tour les mesures qu'on avait faites en France. Les disputes s'élevèrent, et de ces disputes naquirent des injustices et des inimitiés. Revenus les premiers, nous voulions avoir résolu le problème; ceux qui avaient réformé leur ancienne mesure voulurent partager l'honneur de la solution. Les mathématiciens de l'équateur prétendirent à leur tour que la solution était due à leurs travaux. » En avouant ses torts, Maupertuis n'est pas encore parfaitement juste : ceux qui annonçaient des prétentions exclusives étaient les seuls qui eussent réellement des torts. L'opération du Nord et celle du Pérou, prises isolément, n'auraient rien appris sur la figure de la terre. Les huit degrés nouvellement mesurés par la Caille, et qui allaient en décroissant de Dunquerque à Perpignan, suffisaient pour prouver un aplatissement, et les deux autres mesures rendaient seulement cette vérité plus certaine et plus sensible. En avouant qu'il *attaqua les mesures anciennes*, Maupertuis semble reconnaître qu'il est l'auteur d'une *Lettre d'un horloger de Londres à un astronome de Pékin*, et d'un *Examen désintéressé*, où il avait vivement critiqué l'ouvrage de ses prédécesseurs. Ces pamphlets passaient en effet pour être de lui : il avait toute raison au fond, mais il se donna tort par la forme. Au lieu d'attaquer l'ancienne mesure par des raisonnements astronomiques, il n'employa guère que le persiflage et l'ironie la plus amère, comme, lorsqu'en parlant d'erreurs qu'il croit et qui ne sont en effet que trop réelles, pour se donner l'air de les nier, il déclare que « ces erreurs énormes ne pourraient échapper à l'astronome le plus maladroit, et qu'en lui supposant la plus grande maladresse, il faudrait de plus lui supposer encore le plus grand malheur. » (*Voy.* la page 32 de la première partie historique et même cet *Examen* d'un bout à l'autre (1).) La mesure du Nord démontrait l'aplatissement de la terre : on lui a reproché d'avoir fait cet aplatissement beaucoup trop considérable. L'opération recommencée en 1801 par l'astronome suédois Svanberg a donné une ellipse bien moins aplatie, et du nouveau travail il paraîtrait résulter qu'il a pu se glisser dans celui des Français une erreur de 10 à 12" sur l'arc céleste, ce qui ferait une erreur de deux cents toises environ sur ce degré. On a reproché aux académiciens français d'avoir, sous des prétextes assez frivoles, négligé au cercle polaire une vérification essentielle que depuis ils n'ont point omise pour le degré de Paris à Amiens : on convient généralement que la mesure terrestre était bonne et qu'elle s'accorde fort bien avec

celle de Svanberg ; tout le mal viendrait donc des observations astronomiques. Nous avons dit que les deux étoiles ne s'accordaient qu'à 3" et demie ; mais il y a loin de là jusqu'à 10 ou 12". L'examen le plus sévère des observations de 1736 et de l'instrument dans son état actuel n'a pu expliquer une erreur si forte ; ce qui permet de la révoquer en doute, c'est que, l'astronome suédois n'ayant point pris pour les extrémités de la mesure les deux mêmes stations que les Français, dont il a presque doublé l'arc, on ne peut conclure rigoureusement de ses opérations qu'elles prouvent l'erreur des anciennes : la différence peut se partager entre les deux mesures pour une part et s'attribuer pour le reste aux irrégularités de la terre. On a des exemples d'irrégularités aussi fortes dans les degrés mesurés nouvellement en Angleterre, et surtout dans les opérations du même genre exécutées plus récemment encore en divers points de l'Italie. Après ces détails sur la grande opération à laquelle Maupertuis a attaché son nom, revenons à son entrée à l'Académie des sciences, où il se fit connaître par plusieurs mémoires de géométrie, qui montraient à la fois de la sagacité et de la précision. Pressé du désir d'augmenter ses connaissances, il fit en 1727 un voyage à Londres, y fut reçu membre de la société royale et en rapporta une nouvelle ardeur pour la propagation des opinions philosophiques de Newton. La grande célébrité de Jean Bernoulli l'engagea peu après à se rendre à Bâle, accompagné de Clairaut, afin d'approfondir auprès de ce savant illustre ce qu'on appelait encore les *mystères* de la nouvelle analyse. A son retour, il se lia étroitement avec la Condamine, dont il demeura toujours l'intime ami, et avec Voltaire, qui étudiait sous ses auspices la philosophie newtonienne, et correspondait avec lui pour se mettre en état d'en parler dignement dans ses *Eléments de la philosophie de Newton*, mis à la portée de tout le monde, dont il s'occupait alors. Quand Maupertuis fut revenu de son voyage au cercle polaire, cette liaison prit de nouvelles forces : Voltaire le présenta à madame du Châtelet, et le conduisit à Cirey, où ils rencontrèrent Kœnig, géomètre bâlois, qui donnait à la marquise des leçons de mathématiques et de philosophie leibnizienne. Une grande harmonie régnait alors entre trois hommes qui devaient ensuite se déchirer si cruellement. Cependant Maupertuis, d'un caractère inquiet et impérieux, éloignait de lui la plupart de ses confrères : le séjour de Paris n'était point fait pour lui ; trop de réputations y luttaient avec la sienne et tendaient à l'éclipser. Le temps n'était plus où, récemment arrivé du Nord, il était l'objet de l'engouement du public, et en recevait ces hommages qui poussèrent Helvetius dans la carrière des lettres. Les savants, ses juges naturels, commencèrent à ne plus voir en lui qu'un géomètre du deuxième ordre. Aussi

(1) Le titre est *Examen désintéressé des différents ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la terre*, 2^e édition, augmentée de l'histoire du livre, Amsterdam, 1741, in-4° ; la 1^{re} édition parut sous la rubrique d'Oldenbourg, 1733, in-12. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, n° 2206) attribue ce livre à le Comte, de Bièvre, et en effet, en le lisant, on a peine à se persuader qu'il soit l'ouvrage d'un géomètre. C. M. P.

quand Frédéric II, monté sur le trône de Prusse (1740), et cherchant à réorganiser l'académie fondée à Berlin par Leibniz, eut fait proposer à Maupertuis de se rendre auprès de lui pour préparer le renouvellement de cette société, celui-ci accepta-t-il avec empressement une offre aussi honorable. Son esprit plut au monarque, et après plusieurs voyages en France et en Allemagne, il se fixa décidément à Berlin en 1743. Il y épousa cette année même mademoiselle de Borck, d'une famille poméranienne très-distinguée, et fut dès 1746 installé comme président de la nouvelle académie. Honoré de l'amitié de Frédéric, admis dans sa familiarité, il était encore comblé des bontés de Louis XV, qui, en lui accordant une pension de quatre mille livres, faisait rétablir son nom sur la liste des pensionnaires-vétérans de l'Académie de Paris, quoiqu'il eût en quelque sorte renoncé à sa patrie. Il eût donc été très-heureux, s'il avait pu l'être; mais son caractère irascible et jaloux remplît sa vie d'amertume. L'arrivée de Voltaire à Berlin et la faveur dont il jouissait auprès du roi éteignirent bien vite les restes de leur ancienne amitié, et lorsque, dans sa misérable querelle avec Kœnig, dont nous dirons quelques mots en parlant de son *Essai de cosmologie*, le poète, aussi malin que plaisant, eût versé sur Maupertuis le ridicule à pleines mains, sa fureur ne connut plus de bornes. Aussi, depuis cette malheureuse dispute et le scandale qu'elle avait causé, sa santé alla déprimant de jour en jour : des maux de poitrine et des crachements de sang le ramenèrent en France en 1756, et, après divers séjours à St-Malo, sa patrie, à Bordeaux, à Toulouse et à Neuchâtel, il mourut à Bâle le 27 juillet 1759, chez MM. Bernoulli, fils de Jean, avec lesquels il avait conservé d'intimes liaisons, et entre les bras de deux religieux. Depuis quelques années, il s'était converti sincèrement à la religion, et dès lors il s'était constamment montré, quoique dans des circonstances assez critiques, fort au-dessus de la petite manie de l'esprit fort et des froides railleries des ennemis de la révélation. Il a rendu publics les motifs de son changement. Un de ses principes était que la vraie religion devait conduire l'homme à son plus grand bien par les plus grands moyens possibles, et que la religion de Jésus-Christ avait seule ce double avantage. A la mort de Maupertuis, le roi de Prusse, qui avait offert à d'Alembert la présidence de son académie, ne la donna plus à personne, ni à Euler ni à Lagrange, qu'il chargea successivement de la direction de la classe de mathématiques. Ces deux grands géomètres quittèrent peu leur cabinet, ne parurent que rarement à la cour, n'eurent aucune querelle à soutenir par des moyens violents, et vécurent tranquilles et considérés. On vit, au contraire, Maupertuis, qui avait dû ses premiers succès à la géométrie, l'abandonner sans retour dès qu'il se fut constitué

XXVII.

courtisan de Frédéric, et se réduire à rappeler sans cesse son opération du cercle polaire, ou à composer des mélanges philosophiques, qui pouvaient être lus et entendus par le prince, mais qui n'ont rien ajouté à la réputation qu'il s'était faite par d'autres moyens. Dans le temps où il cherchait à plaire à Frédéric, lors de son premier voyage en Prusse en 1741, il s'offrit à suivre le roi dans sa campagne de Silésie; mais ce retour à la carrière qu'il avait d'abord embrassée ne fut pas couronné par le succès. A la bataille de Mollwitz, entraîné par la fougue de son cheval dans les rangs ennemis, il fut pris, dépouillé de tout par les hussards, et conduit à Vienne, où le traitement le plus honorable lui fit bientôt oublier sa mésaventure. On en jugera par le trait suivant. Il regrettait principalement une montre de Graham, qui lui servait, dit-on, dans des observations astronomiques qu'il n'a pourtant jamais faites. L'empereur, dont il se trouvait le prisonnier et qui possédait une montre du même artiste, richement entourée de diamants, la lui donna quand il lui fut présenté, en disant : « Vous croyez avoir perdu votre montre, monsieur de Maupertuis; mais c'est une plaisanterie de mes hussards; la voilà, ils m'ont chargé de vous la rendre. » Ce fut alors encore que l'impératrice Marie-Thérèse lui demandant « si la sœur du roi de Prusse était en effet la plus belle princesse du monde, » le galant philosophe répondit : « Madame, je l'avais cru jusqu'à ce moment. » Il montra, dans ces circonstances, qu'il avait l'esprit et le courage d'un courtisan français, mérite trop commun pour recommander un savant et faire vivre sa mémoire. C'est dans les ouvrages qu'il a laissés qu'on doit examiner ses titres à l'estime de la postérité. Ils se composent, pour Maupertuis, de ses Mémoires, insérés dans le Recueil de l'Académie de Paris, où l'on remarque, entre autres, sa *Balistique arithmétique* (année 1731), et un Commentaire élégant sur la section 12 du 1^{er} livre des *Principes* de Newton (année 1732), et surtout de la collection qui porte le nom d'*Oeuvres de Maupertuis*. La meilleure édition (Lyon, 1768) contient, en 4 vol. in-8°, ceux de ses autres ouvrages auxquels il a mis son nom. Le premier qu'on y trouve est son *Essai de cosmologie*, publié d'abord à Berlin vers 1748, et qui fut l'origine de sa fameuse dispute avec Kœnig, alors professeur à la Haye et associé étranger de l'académie de Berlin. Durant un voyage qu'il fit dans cette ville, Kœnig ayant présenté à Maupertuis quelques critiques de cet ouvrage qui furent mal reçues, prit le parti de les publier. Il y attaqua surtout ce que Maupertuis appelait le *principe de la moindre action* (1), duquel il déduisait les lois du choc

(1) Ce principe, que Maupertuis prétendait déduire philosophiquement des causes finales, était ainsi énoncé par lui : « La quantité d'action nécessaire pour produire un changement dans le mouvement des corps, est toujours un *minimum*. » Il entendait

pour tous les corps, celles de la réfraction de la lumière, etc. ; et, tandis que le président de l'Académie, fier de la découverte de ce prétendu principe, l'érigait en loi de l'univers et en tirait même une preuve nouvelle de l'existence de Dieu, Kœnig prétendait que ce principe était déjà consigné dans une lettre de Leibniz, qu'il assurait avoir vue. L'Académie somma Kœnig de produire cette lettre, et Euler, dévoué à son président Maupertuis, écrivit en faveur du principe de la moindre quantité d'action plusieurs mémoires très-remarquables et bien supérieurs à l'écrit qu'il défendait. Cependant Kœnig éludant de répondre à la sommation qui lui était faite, son nom fut rayé de la liste des académiciens de Berlin. Voltaire prit alors parti pour Kœnig et publia sa fameuse diatribe du *Docteur Akakia, médecin du pape*, où il tourna en ridicule la personne de Maupertuis, son principe et plusieurs idées singulières que celui-ci avait mises dans ses divers ouvrages. Le roi de Prusse, touché de l'état violent où cette querelle avait jeté Maupertuis, y intervint assez vivement : il écrivit même en sa faveur, et après divers incidents, moitié sérieux, moitié comiques, réduisit Voltaire à quitter Berlin. Maupertuis montra dans cette affaire une excessive sensibilité et bien peu de modération. Fort du suffrage et de l'appui d'Euler, il aurait pu mépriser les attaques d'un géomètre bien moins connu. De plus, quand le principe eût été réellement énoncé dans une lettre de Leibniz, Kœnig ne prouvait nullement que cette lettre eût été connue de Maupertuis. L'inculpation dirigée contre celui-ci n'avait donc aucune importance réelle. La peine de la radiation infligée à Kœnig et l'amertume des réponses d'Euler, il faut le dire, donnèrent au contraire de nombreux partisans au critique maladroit : le plus redoutable fut Voltaire, qui ne cessa de harceler Maupertuis jusqu'à lui faire perdre toute patience, et finit par se moquer de sa colère et de son emportement en le raillant de la manière la plus bouffonne (*voy. la Vie de Voltaire*, par Condorcet, et dans ses Œuvres, les *Facéties* et la *Correspondance*). Dans son *Discours sur la figure des astres*, publié d'abord en 1732, et qui suit l'*Essai de cosmologie*, Maupertuis compare les principes de Newton et ceux de Descartes, et se déclare hautement pour le premier. Après une courte histoire des nébuleuses, il cherche, dans une matière fluide qui se meut autour d'un centre, de quoi former des soleils, des planètes et des étoiles aplaties en forme de meules, qui paraîtront ou disparaîtront à nos yeux par intervalles, selon qu'elles nous montreront leur disque ou simplement leur épaisseur : il se plaît à s'appesantir sur les sinistres

par quantité d'action le produit d'une masse par sa vitesse et par l'espace qu'elle parcourt. Il faut voir à ce sujet les *Principes de l'équilibre et du mouvement*, de Carnot, 2^e édit., p. 163, et la *Mécanique* de la Grange, 2^e édit., t. 1^{er}, p. 245 (*voy. LA GRANGE*).

effets qui pourraient résulter pour nous du choc d'une comète qui viendrait à rencontrer notre terre, qu'elle briserait en mille pièces ; puis, pour nous consoler un peu, il nous entretient des avantages non moins chimériques que pourrait nous procurer une comète qui, sans choquer la terre, en approcherait pourtant d'assez près. Son *Essai de philosophie morale* a pour but de prouver que, dans la vie ordinaire, la somme des maux surpasse celle des biens, et de chercher les moyens propres à rendre notre condition meilleure. Il y montre que la morale chrétienne l'emporte de beaucoup sur celle même des stoïciens. Ses *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots* sont exprimées souvent en langue algébrique. Turgot, encore sur les bancs de la Sorbonne, en entreprit la réfutation, conservée dans le 2^e volume de ses Œuvres. La *Vénus physique* de Maupertuis est l'exposition du système qu'il avait formé sur la génération, et son *Système de la nature*, publié à l'étranger en 1751, peut être considéré comme une suite de l'ouvrage précédent. L'avertissement placé en tête des *Lettres* fait allusion à la diatribe du *Docteur Akakia*, et une note nous apprend que ce libelle fut brûlé le 24 décembre 1752 par la main du bourreau dans toutes les places publiques de Berlin. Ces *Lettres* roulent sur divers objets philosophiques, sur notre âme, celle des bêtes, les systèmes philosophiques, sa querelle avec Kœnig, la médecine, la maladie, la divination, l'art de prolonger la vie. L'auteur n'est pas éloigné de croire que, si l'on trouvait l'art de ralentir la végétation de nos corps, on parviendrait peut-être à augmenter la durée de notre vie. Il traite ensuite de la pierre philosophale, des longitudes, du mouvement perpétuel et de la quadrature du cercle qu'il n'ose pas déclarer impossible. La dernière lettre a pour sujet le progrès des sciences ; c'est là qu'il parle des *Patagons*, dont il voudrait qu'on pût étudier l'histoire, les connaissances et les idées ; il pense que si l'on disséquait leurs cerveaux, on pourrait les trouver assez différents des nôtres ; mais on ne voit pas que cette dissection ait pour objet de mieux connaître la nature de l'âme, comme Voltaire le donne à entendre pour se moquer de lui. Les *Eléments de géographie* avaient été publiés à Paris en 1742 : ils offrent principalement un exposé des moyens par lesquels on parvient à déterminer la figure de la terre. La *Relation d'un voyage fait par ordre du roi au cercle polaire*, imprimée à Paris dès 1738, n'est autre chose que le discours lu l'année précédente à la rentrée de l'Académie des sciences. Dans la préface, il se livre à quelques exagérations quand il explique les avantages que la navigation doit retirer de la figure mieux connue de la terre. La *Relation d'un voyage au fond de la Laponie* a pour objet unique de nous faire connaître une inscription prétendue, dont il donne la copie exacte et que personne n'a pu lire. La

comète qui a paru en 1742 est le sujet d'une lettre qu'il adresse à une dame ; il la commence par un petit traité d'astronomie, bien superflu pour les savants, mais qui pouvait n'être pas sans utilité pour une partie de ses lecteurs. De ses *Discours académiques*, le premier est celui qu'il prononça le jour de sa réception à l'Académie française en 1743 : il offre cette particularité qu'on n'y voit l'éloge de personne, pas même celui de l'académicien auquel il succédait, le fameux abbé de St-Pierre ; seulement on y trouve quelques mots de louange indirecte pour le roi, qui avait ordonné les opérations du Nord et du Pérou. Les autres discours ont été prononcés à l'académie de Berlin, dans des occasions solennelles, ou bien à la réception ou à la mort de quelque académicien. Le dernier est un Eloge assez médiocre de Montesquieu. Ce volume finit par une dissertation sur les différents moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées. Le quatrième commence par le *Mémoire sur la moindre quantité d'action*, lu à l'Académie des sciences en 1744. Ce mémoire, qui donna lieu à des débats si déplorables, est suivi de son *Astronomie nautique*, ouvrage fort vanté dans le temps et très-peu lu, quoiqu'il ait été imprimé deux fois à l'imprimerie royale (en 1743 et 1751), pour être envoyé dans tous les ports. Ses problèmes, pour la plupart, exigent des observations impossibles à bien faire, surtout sur un vaisseau : il ne donne de problèmes plus utiles que des solutions pénibles, et qui n'ont pas toujours l'exactitude dont ils seraient susceptibles. On n'a retenu de cet ouvrage que l'épigramme, à cause du jeu de mots qu'elle renferme :

*Præceps, aëri speculâ de montis in undas
Deferar.* (VIRGIL. Bucol.)

Le recueil finit par un discours sur la *Parallaxe de la lune*, et par la *Mesure du degré du Nord*. Ce dernier ouvrage sera toujours son plus beau titre à la célébrité, quoiqu'il n'y ait contribué que pour un quart tout au plus, et quoique, pour un astronome appelé à recommencer cette mesure, il soit bien moins curieux et bien moins instructif que celui de l'abbé Outhier, connu de peu de personnes. Le monument que la Condamine avait fait sculpter en l'honneur de Maupertuis a longtemps été vu dans l'église St-Roch, à Paris. On a son *Eloge* par Fouchy, dans le Recueil de l'Académie des sciences de Paris (1759, H. p. 259) ; — par Tressan, Nancy, 1760, in-8° ; — par Formey, Berlin, 1761, in-12, et dans les Mémoires de l'académie de Berlin (année 1759, p. 464).

D—L—E et M—E.

MAUPERTUY (DROUET DE). Voyez DROUET.

MAUPIN (madame, connue sous le nom de mademoiselle), était fille d'un secrétaire du comte d'Armagnac, nommé d'Aubigny. Née vers 1673, elle se maria très-jeune, et obtint pour son mari un emploi dans les aides, en province. Pendant son

absence, elle fit connaissance d'un nommé Serane, prévôt de salle, et se rendit avec lui à Marseille. Elle avait appris à faire des armes, exercice pour lequel elle était passionnée ; mais ce talent et celui de son compagnon de voyage ne suffisant pas à leurs besoins, ils se firent comédiens et chanteurs à Marseille même. Le maître d'armes fut remplacé dans le cœur de mademoiselle Maupin par une jeune Marseillaise que ses parents envoyèrent dans un couvent d'Avignon. Mademoiselle Maupin alla s'y présenter comme novice. Une religieuse étant morte peu de temps après, notre aventurière porta le cadavre dans le lit de son amie ; elle mit le feu à la chambre, et, dans le tumulte que causa l'incendie, disparut avec l'objet de ses affections. Elle fut condamnée au feu par contumace. Après avoir eu quelques aventures en province, où elle était toujours habillée en homme, elle vint à Paris, et, sous le nom de mademoiselle Maupin, débuta à l'Opéra par le rôle de Pallas, dans *Cadmus*. Elle fut très-applaudie, et, pour remercier le public, elle se leva dans sa machine et le salua en ôtant son casque. Après la retraite de mademoiselle Rochois, en 1698, elle partagea les premiers rôles avec mademoiselle Desmâtins et Moreau. Ce fut alors qu'il lui arriva une aventure assez singulière. Elle possédait, comme on l'a dit, le talent de bien faire des armes. Ayant été insultée par son camarade Duméni (*voy. DUMÉNI*), elle l'attendit un soir, place des Victoires, habillée en homme, et lui demanda raison l'épée à la main. Duméni refusant de se battre, Maupin lui donna des coups de canne et lui prit sa montre et sa tabatière. Le lendemain, Duméni racontait qu'attaqué par trois voleurs, il leur avait tenu tête, mais que cependant ils lui avaient volé sa montre et sa tabatière. « Tu en as menti, s'écrie Maupin, tu n'es qu'un lâche ; c'est moi seule qui t'ai donné des coups de bâton, et pour preuve de ce que je dis, « voici ta montre et ta tabatière que je te rends. » Thevenard, autre camarade de la Maupin, l'ayant aussi offensée, et craignant le sort de Duméni, se cacha d'abord pendant quelques semaines, mais finit par demander pardon à l'actrice. Loin d'avoir réformé ses mœurs depuis son entrée à l'Opéra, elle avait vu au contraire augmenter ses goûts infâmes, qui lui attirèrent plus d'un désagrément. Par suite d'agaceries indécentes qu'elle avait faites à une dame, il lui fallut un jour se battre contre trois hommes qui l'accompagnaient. Elle les tua tous les trois, et rentra tranquillement dans la salle du bal. Elle obtint, dit-on, sa grâce : ce serait donc pour une femme de mauvaise vie que Louis le Grand se serait départi de la sévérité qu'il mit à l'exécution de son ordonnance contre les duels ! Quoi qu'il en soit, la Maupin quitta l'Opéra, et partit pour Bruxelles. Elle y fut la maîtresse de l'électeur de Bavière, qui la quitta peu de temps après pour une comtesse d'Arcos. Ce fut le comte d'Arcos lui-même

qui fut chargé de porter à la belle délaissée une bourse de quarante mille francs. La Maupin lui jeta la bourse à la tête en lui disant qu'elle devait être le prix du métier qu'il faisait. Elle revint à Paris et rentra même à l'Opéra. Après s'être raccommodée avec quelques anciens amants, le caprice lui prit de se raccommoder avec son mari, qu'elle rappela de sa province. On ajoute qu'elle vécut avec lui dans une parfaite union jusqu'à la mort de ce dernier, arrivée en 1701. En 1705, elle s'était, au moins pour la troisième fois, remise avec le comte Albert : elle eut même la fantaisie de le consulter sur le projet qu'elle avait de renoncer au monde. Les *Anecdotes dramatiques*, t. 3, p. 332, donnent la lettre que répondit le comte. Mademoiselle Maupin exécuta sa résolution, et mourut en 1707. A. B—r.

MAUPIN, écrivain du 18^e siècle, avait été valet de chambre de la reine. On ignore l'époque de sa mort. Il a attaché son nom à un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture : 1^o *Nouvelle méthode de cultiver la vigne*, 1763, in-12 ; 2^o *Lettre à un amateur de l'agriculture*, 1764, in-12 ; 3^o *la Réduction économique, ou l'Amélioration des terres*, 1767, in-12 ; 4^o *Essai sur l'art de faire le vin rouge, le vin blanc et le cidre*, 1767, in-12 ; 5^o *L'Art de multiplier le vin par l'eau sans nuire à sa qualité*, 1768, in-12 ; 6^o *Expériences sur la bonification de tous les vins*, 1770, in-12 ; 2^e édition, revue et corrigée, 1771, in-12. Cet ouvrage a été contrefait sous ce titre. *L'Art de faire le vin, ou Expériences sur la bonification*, etc., Lausanne, 1772, 1779, in-12 ; Neuchâtel, 1785, in-8^o ; 7^o *Nouvelle manière de faire le vin pour toutes les années, et de le rendre meilleur que par toute autre méthode*, 1773, in-8^o ; 8^o *L'art de faire le vin rouge*, t. 1^{er}, 1775, in-8^o ; 9^o *Cours complet de chimie économique-pratique sur la manipulation et la fermentation des vins*, 1779, in-8^o ; 10^o *L'Art de la vigne*, 1779, in-8^o de 100 pages, auquel on ajoute, comme y faisant suite : 1. *Leçon sur la grappe*, in-8^o de 15 pages ; — 2. *Problème sur le temps juste du décuage* (1780), in-8^o de 6 pages : — 3. *Procédé facile et complet... pour faire et améliorer les vins*, 1780, in-8^o de 30 pages. 11^o *La Richesse des vignobles*, 1781, in-12. 12^o *Les principales bévues des vigneronns aux environs de Paris et partout*, 1782, in-8^o ; 13^o *Théorie, ou Leçons sur le temps le plus propre de couper la vendange*, 1782, in-8^o ; 14^o *Avis et leçons à tous les labourers, cultivateurs*, etc., 1781, in-8^o ; 15^o *Nouvelle méthode non encore publiée pour planter et cultiver la vigne*, 1781, in-8^o ; 16^o *Théorie et nouveaux procédés pour la fermentation des vins blancs et des cidres*, 1783, in-8^o ; 17^o *Eclaircissements concernant plusieurs points de la théorie et de la manipulation des vins ; Lettre aux auteurs du Journal de Paris*, 1783, in-8^o ; 18^o *Moyen certain et fondé sur l'expérience générale pour assurer la durée des vins*, 1784, in-12. Il y a une édition de 1781, in-8^o de 24 pages. 19^o *Mes expériences à Sèvres, près*

Paris, et en dernier lieu à Belleville, banlieue de Paris, pour prouver que l'on peut faire des vins d'une très-bonne qualité dans les environs de Paris, 1784, in-8^o ; 20^o *Suite et grand succès de mon expérience à Belleville*, 1785, in-8^o ; 21^o *Supplément nécessaire à la science des académies, ou des physiciens et chimistes de tous les pays*, 1784, in-8^o ; 22^o *Mon Apologie, ou Essai sur les obligations des talents envers la société*, 1784, in-8^o ; 23^o *Avis particulier sur la vigne, les vins et les terres*, 1786, in-8^o ; 24^o *Projets d'expériences publiques*, 1786, in-8^o ; 25^o *Réponse à M. le C. D.*, 1787, in-8^o ; 26^o *Les vins rouges, les vins blancs et les cidres*, 1787, in-8^o ; 27^o *La plus importante affaire des villes et des campagnes, ou Avis à la nation sur l'expérience déjà commencée dans les plus mauvais des mauvais sables de la plaine du pont de Sèvres, etc.*, 1789, in-8^o ; 28^o *Etrennes, ou Nouvelles conquêtes de Bacchus*, 1788, in-8^o ; 29^o *Almanach, ou Manuel des vigneronns de tous les pays*, 1789, in-8^o ; 3^o *L'Art de convertir en vins fins, et d'une beaucoup plus grande valeur, par des procédés particuliers et inconnus, les vins les plus communs, les plus mats, les plus épais et les plus grossiers*, 1791, in-8^o ; 31^o *La seule richesse du peuple, en forme de lettre, à MM. les journalistes de la capitale, ou Moyen certain, universel et invinciblement démontré, de prévenir la disette dans tous les pays, et de soulager l'agriculture et le peuple, de deux cent trente millions par année en France seulement, en attendant plus*, 1788. La *Bibliographie agronomique* est le seul livre où nous ayons trouvé cet ouvrage mentionné ; mais elle n'en donne que le titre. Maupin promettait, en 1781 (dans ses *Avis et Leçons*, n^o 14 ci-dessus), de publier cet écrit, mais pas avant le mois de décembre 1784 (p. 61) ; cependant, dit-il (p. 6) : « comme cet ouvrage est si nécessaire qu'on ne « peut reculer d'une seule année l'établissement « des moyens qu'on y donnera sans faire perdre « à l'agriculture et à la France seule plus de cent « millions, » il s'est cru obligé d'en publier au moins les principes fondamentaux, dans ses *Avis et Leçons*, n^o 14 ci-dessus. On a publié en l'an 7 (1799), une *Méthode de Maupin sur la manière de cultiver la vigne et l'art de faire le vin*, nouvelle édition revue et augmentée de deux Mémoires de Buc'hoz, in-8^o de 304 pages avec 2 planches ce qui ferait croire qu'alors Maupin n'existait déjà plus. A. B—r.

MAUR D'ANTINE. Voyez DANTINE.

MAURAND (PIERRE), fameux Albigeois, vivait dans le 12^e siècle. Sa famille, l'une des plus illustres de Toulouse, et qui fut honorée quatre-vingt-huit fois du capitoulat, avait la prétention de descendre des anciens princes d'Aquitaine ; et elle s'est éteinte après avoir fourni des hommes recommandables en tout genre. L'hérésie des Albigeois faisait des progrès considérables dans les Etats du comte de Toulouse. Maurand, qui par sa naissance, ses richesses et ses talents, aurait

dû être au-dessus de pareilles séductions, se laissa aveugler, et répandit lui-même dans Toulouse le poison de l'erreur, disant qu'il fallait imiter les apôtres, prêchant sans cesse, marchant pieds nus, disant que l'aumône ne vaut rien parce que personne ne devait rien posséder, refusant de participer à la sainte communion, prétendant enfin que la messe était inutile, et priant à genoux sept fois par jour, et autant la nuit. Ces erreurs se propageant, Raymond V, comte de Toulouse, voulut les arrêter; il demanda au pape Alexandre III des commissaires, pour en venir purger ses Etats (1178). Le cardinal de St-Chrysogone et plusieurs autres prélats furent choisis; ils se rendirent d'abord à Toulouse, où les hérétiques étaient en nombre, le peuple et le clergé participant aux mêmes opinions : aussi dès leur entrée furent-ils accueillis par des huées. On les apostrophait, on les montrait au doigt, les appelant apostats, hypocrites. Le légat et ses collègues se reposèrent plusieurs jours; puis ils commencèrent des conférences où ils déployèrent tant d'éloquence, que les hérétiques confondus gardèrent le silence et dissimulèrent. Le cardinal de St-Chrysogone, voyant qu'il ne pouvait engager les sectaires à se montrer, pour les convaincre en public, prit le parti d'en ordonner une recherche, afin de les amener par force à se présenter et les contraindre d'abjurer leurs erreurs. Le plus opiniâtre d'entre tous, Pierre Maurand, leur fut désigné comme le laïque le plus considérable par sa fortune, le rang qu'il tenait dans la ville et son influence sur ses concitoyens : on le regardait comme le chef de la secte; son extravagance allait si loin que, malgré son âge avancé, il se disait St-Jean l'Évangéliste, prêchait dans les assemblées de la secte, les pieds nus, et revêtu d'une espèce de dalmatique. Les rassemblements des Albigeois avaient lieu tour à tour en deux de ses châteaux, l'un dans l'enceinte de Toulouse, l'autre à la campagne; c'était pendant la nuit qu'avaient lieu ces rassemblements, où présidait Pierre Maurand : son autorité était si grande qu'il avait entraîné une grande partie du peuple dans l'hérésie. Avant l'arrivée des commissaires, il divulguait hautement ses erreurs; mais depuis il les dissimulait avec un soin extrême. Le légat pensa qu'il devait commencer son ouvrage par lui, et le fit citer par le comte de Toulouse, son souverain, dont il ne pouvait déclinier l'autorité. Maurand, enflé de sa puissance, comptant d'ailleurs les principaux Toulousains pour ses parents ou ses amis, refusa de comparaître. Raymond V feignit de n'être pas blessé de ce manque de respect; il l'engagea par caresses et par menaces à se présenter, et parvint à le conduire devant le légat et ses collègues. L'un d'eux l'interrogea en ces termes : « Pierre, vos concitoyens vous accusent d'avoir abandonné la foi pour embrasser l'hérésie arienne, et d'être tombé ou d'avoir entraîné

« les autres dans une infinité d'erreurs. » Maurand, affectant un maintien modeste et poussant des soupirs, repoussa l'accusation, la taxant de fausseté : on le pressa d'affirmer par serment la pureté de sa croyance; mais il se hâta de le refuser, sous prétexte qu'étant homme d'honneur et de haute extraction, l'on devait s'en rapporter à sa seule parole. Les commissaires insistèrent cependant sur ce point, et lui s'y refusa obstinément d'abord; car le serment, dans son idée, lui paraissait un crime : cependant, pour mieux tromper le légat, il promit de le faire, si on le jugeait indispensable, répugnant, disait-il, à passer pour hérétique. A l'instant même, pour lui ôter le temps de se dédire, on lui apporta les saintes reliques déposées dans l'église de St-Sernin, et on entonna une hymne au St-Esprit. A la vue de cette cérémonie sacrée, Maurand se troubla et son émotion fut visible. Néanmoins, trop avancé pour pouvoir reculer, il jura et répondit sur les articles de la foi. Interrogé sur le sacrement de l'autel, il répliqua que le pain consacré par le ministère du prêtre n'était pas le corps de Jésus-Christ. Les missionnaires, à ce propos, n'en demandèrent pas davantage; ils versèrent des larmes à la pensée d'avoir ouï un pareil blasphème : ils se levèrent donc, et allant aux opinions, ils ne tardèrent pas à le déclarer hérétique, tout d'une voix, et le livrèrent au comte de Toulouse : celui-ci le fit renfermer dans les prisons publiques, sous la garde de ses parents; ses biens furent confisqués, et ses châteaux démolis : on conserva cependant celui qui était dans la ville; il y existe encore, et on le connaît aujourd'hui sous le nom de collège de Périgord, et le séminaire y est établi. Maurand, accablé par la rigueur de sa condamnation; se voyant près de subir une mort douloureuse, dépouillé de tous ses domaines, rentra en lui-même, promit satisfaction et demanda à être réconcilié avec l'Eglise. Il se présenta dépouillé de tous ses vêtements, avec un simple caleçon, devant le légat, lui demanda pardon, reconnut ses erreurs, et parut un instant de bonne foi rentré dans la religion catholique : il promit enfin, par serment et sous caution, au comte, aux chevaliers, aux principaux habitants de Toulouse, qu'il se soumettrait à tous les ordres du cardinal et les exécuterait fidèlement. On crut que ce n'était pas assez et qu'il fallait une pénitence aussi publique que l'hérésie. Le lendemain on rassembla le peuple dans la vaste basilique de St-Sernin, pour y être témoin de la réconciliation de Maurand. Le concours fut si grand dans cette église, que ce ne fut pas sans peine que le légat put y trouver place pour célébrer la messe. Pierre y entra par la grande porte, nu et sans chaussure, conduit par l'évêque de Toulouse et par l'abbé de St-Sernin, qui étaient allés le prendre dans la prison, et qui ne cessèrent de le fustiger avec une poignée de verges, par les rues et places publi-

ques, jusqu'aux degrés de l'autel. Là il se prosterna devant le légat, lui renouvela son abjuration, demanda un entier pardon, et une pénitence proportionnée à l'énormité de sa faute. On lui déclara la confiscation de ses biens : il reçut l'ordre de partir pour la terre sainte dans le délai de quarante jours, et de demeurer dans Jérusalem pendant trois ans, en se dévouant au service des pauvres : on lui promit de lui restituer après ce temps toutes ses richesses, à la réserve de ses châteaux, qui devaient être démolis. Enfin tous les jours jusqu'à son départ, il dut visiter les principales églises de Toulouse, nu-pieds et se donnant la discipline sur les épaules nues, restituer le bien des églises qu'il avait pu ravir; payer au comte, par forme d'amende, cinq cents livres pesant d'argent, rendre les usures qu'il avait exigées, et réparer les dommages par lui causés aux pauvres. Maurand s'engagea à tout et remplit fidèlement ses promesses. A son retour de la terre sainte, ses biens lui furent rendus; et les Toulousains le nommèrent capitoul, l'an 1183, charge qu'il remplit encore les années suivantes. Il mourut en l'an 1199. Z.

MAURE l'aîné, marchand épicier à Auxerre, fut député à la convention par le département de l'Yonne, en 1792 : il n'y fit preuve d'aucun talent dans la législation la plus simple. On ne le remarqua que par ses fureurs révolutionnaires et par sa haine contre Louis XVI, dont il vota la mort, sans appel et sans sursis, regrettant, ajouta-t-il, que le tyran n'eût pas mille vies pour les lui ravir toutes à la fois. Maure s'attacha alternativement au char de Robespierre, à celui de Danton et à celui de Marat. Le 26 janvier 1794, à une séance de la société des jacobins, il se félicita de ce que ce dernier l'appelait son fils; honneur qu'il méritait, dit-il, par son amour pour la république et son dévouement à ce martyr de la liberté et de l'égalité. Fréron lui reprocha, dans son journal, après la révolution du 9 thermidor, d'avoir dit aux jacobins que du lard envoyé pour le service des armées par le département des Basses-Pyrénées servirait à graisser la guillotine. Dénoncé alors par la ville d'Auxerre elle-même, comme coupable dans son propre pays de cruauté et d'exactions de toute espèce, Maure fut bientôt mis sous l'égide de l'amnistie que prononcèrent ses collègues. Mais il prit part à la conspiration dite du 2 prairial. Poursuivi par la majorité de la convention, qui resta victorieuse après une lutte terrible, il se brûla la cervelle, le 4 juin 1795. C'était une créature de Lepelletier de St-Fargeau; et il lui montra jusqu'à sa mort le dévouement le plus absolu. B—U.

MAUREILLAN (CASIMIR POITEVIN, vicomte DE), général français, né à Montpellier le 14 juillet 1772, s'adonna de bonne heure à l'étude des mathématiques, et fut, après un brillant examen, admis, le 12 février 1792, à l'école d'application de Mézières. Envoyé bientôt à l'armée du Nord,

il devint capitaine du génie en 1793, et fit, en cette qualité, les campagnes de Prusse et des Pays-Bas. Il se distingua surtout aux batailles de Nerwinde et de Courtrai où il fut nommé chef de bataillon. Il était seul officier du génie au siège de Venloo, où une armée plus faible que la garnison prit, avec des fusils, une place hérissée de 160 pièces de canon. Il servit avec la même distinction dans l'armée du Rhin, et se signala pendant la fameuse retraite de Moreau. Nommé colonel en 1796, il fut attaché à l'expédition d'Egypte, et dirigea les faciles attaques qui soumièrent l'île de Malte au pouvoir des Français. Remarqué par le général en chef Bonaparte, il fut employé dans les occasions les plus importantes; mais il eut le malheur de tomber entre les mains du fameux Ali, pacha de Janina, qui l'envoya prisonnier à Constantinople, où il fut enfermé aux Sept-Tours, pendant près de trois ans. A son retour, il eut le commandement du génie à Mantoue, durant les années 1802 et 1803. Il servit avec la même qualité, sous les ordres du général Lagrange, qui fut, en 1804, chargé d'une expédition aux îles sous le Vent. L'année suivante, il commanda le génie du quatrième corps de la grande armée dans la campagne d'Austerlitz, contribua à la prise d'Ulm et fut nommé général de brigade, le 30 décembre 1805, à la suite du combat d'Hollabrûn. En 1806, il remplaça le duc de Raguse, comme gouverneur de la Dalmatie, et fit honorer son administration. Commandant du génie dans le corps du prince Eugène, pendant la campagne de Russie, il fut un de ceux dont l'âme trempée d'acier supporta bravement les calamités inouïes de la retraite. Chargé ensuite de la défense de Thorn avec une garnison composée de troupes étrangères, il la maintint fidèle, au milieu de la défection générale, soutint quatre mois de blocus, douze jours de tranchée ouverte, et ne capitula que le 7 avril 1813, à la suite de l'explosion de son magasin à poudre. Après avoir pris une part active aux principales opérations de la campagne de Saxe jusqu'à la bataille de Leipsick, il fut attaché au corps du général Maison, et l'un des premiers à saluer Louis XVIII à son débarquement à Calais. Créé lieutenant général par ce prince, le 26 avril 1814, il reçut quelque temps après le titre de vicomte de Maureillan. Il était chargé de la délimitation des frontières de l'Etat quand il mourut presque subitement à Metz, le 23 mai 1829, par suite d'une fièvre cérébrale. Le marquis Beaufort d'Hautpoul, alors colonel du 3^e régiment du génie lut sur la tombe du général Poitevin de Maureillan une Notice à laquelle nous avons emprunté ces détails. M—D J.

MAUREL (l'abbé BARTHÉLEMY), né en juin 1758, à Sabas (département du Tarn), reçut les ordres à Castres, et devint peu après professeur de philosophie au collège d'Alby. Nommé en 1788 vicaire de la paroisse de Ste-Martianne, il se fit

connaître par des conférences sur la religion. Pendant la terreur, il passa en Italie et visita successivement Nice, Rome et Ancône. Il revint en France au commencement de 1796 ; puis il prêcha avec succès dans plusieurs villes. Il se fixa plus tard à Bordeaux, où l'archevêque d'Aviau lui avait donné un canonicat et où il concourut à former un établissement de missionnaires. L'abbé Maurel mourut le 18 mai 1829. On a de lui un ouvrage estimé sous ce titre : *Retraite ecclésiastique, ou Choix d'instructions sur les principaux devoirs des prêtres, suivie d'un Examen de conscience et des Sentiments des Pères et des conciles sur le sacerdoce*, Toulouse et Paris, 1833, 2 vol. in-8°. — François MAUREL, auteur d'un ouvrage remarquable sur la langue espagnole, mourut à Paris en janvier 1839. Z.

MAUREPAS (JEAN-FRÉDÉRIC PHELIPPEAUX, comte DE), issu d'une famille originaire de Blois reconnue comme noble depuis 1399, était fils de Jérôme, ministre et secrétaire d'Etat, petit-fils du chancelier Pont-Chartrain, dont le père et l'aïeul avaient été eux-mêmes dans le ministère ; en sorte que ces places restèrent dans la même famille pendant cent soixante et onze ans (depuis 1610 jusqu'en 1781). Le comte de Maurepas, né en 1701, avait été chevalier de Malte de minorité. A l'âge de quatorze ans, il fut pourvu de la charge de secrétaire d'Etat, à la place de son père qui venait de donner sa démission. Le marquis de la Vrillière fut chargé d'exercer la charge, et de former aux détails de l'administration ce jeune ministre, son parent, et peu après son gendre. Le comte de Maurepas perdit son beau-père en 1725, et c'est alors seulement que commença son ministère, qui embrassa plusieurs grandes provinces, Paris, la cour et la marine. Il n'avait encore que vingt-quatre ans, et ce fut alors aussi qu'il développa réellement ce caractère léger, insouciant et frivole, dont il ne se corrigea ni par les leçons de la disgrâce ni par la maturité de l'âge, dans le cours d'une existence brillante que la nature et la fortune prolongèrent à l'envi jusqu'à une époque très-avancée. Un de ses contemporains le dépeint ainsi : « Superficiel » et incapable d'une application sérieuse et profonde, mais doué d'une facilité de perception » et d'une intelligence qui démêlait dans un instant le nœud le plus compliqué d'une affaire, » il suppléait dans les conseils par l'habitude et » la dextérité à ce qui lui manquait d'étude et » de méditation. Accueillant et doux, souple et » insinuant, flexible, fertile en ruses pour l'attaque, en adresses pour la défense, en faux-fuyants pour éluder, en détours pour donner le change, en bons mots pour démonter le » sérieux par la plaisanterie, en expédients pour » se tirer d'un pas difficile et glissant ; un œil de » lynx pour saisir le faible ou le ridicule des hommes, un art imperceptible pour les attirer dans » le piège, ou les amener à son but, un art plus

« redoutable encore de se jouer de tout, et du » mérite même quand il voulait le dépriser, enfin » l'art d'égayer, de simplifier le travail du cabinet, » faisaient de Maurepas le plus séduisant » des ministres. » (*Mémoires de Marmontel*.) Ce portrait, tracé par un de nos écrivains les plus élégants, et peut-être le plus probe, le plus véridique, est d'une ressemblance parfaite ; mais il y manque un trait attesté par beaucoup d'autres contemporains, et qui explique en quelque sorte cette indifférence, cette sécheresse de cœur qu'on a reprochée à Maurepas, au milieu de toutes les qualités aimables qu'on ne lui a jamais contestées. On le soupçonnait de manquer, dans son organisation particulière, de ce ressort organique qui est toujours, chez les autres hommes, le germe des passions les plus vives, et quelquefois le mobile des affections généreuses et des actions énergiques (1). Cependant le comte de Maurepas fit, comme tous les gens de son rang et de son âge, il se maria, mais il n'eut point d'enfants. On n'en fut pas généralement étonné, quoique certaines personnes lui attribuaient une paternité clandestine, dont lui-même ne cherchait pas trop à se défendre, plutôt dans les calculs de son amour-propre que dans les intérêts de la vérité. Le double département dont le comte de Maurepas exerçait les fonctions lui donnait un pouvoir immense sur des objets bien différents ; le ministère de la cour de Paris était concentré dans les grâces du prince, et dans la haute police de la capitale, tandis que celui de la marine s'étendait aux extrémités du royaume. Mais telles étaient les formes d'administration établies sous Louis XIV, que les traditions des bureaux, qui avaient encore toute leur force, pouvaient suffire aux décisions les plus importantes, même indépendamment de la capacité du ministre : celle du comte de Maurepas était néanmoins très-grande dans toutes les petites affaires de cour. Les querelles minutieuses que font naître les droits des places, le règlement des rangs, la distribution des honneurs, toutes ces difficultés d'étiquette, auxquelles il est peut-être également déraisonnable d'attacher beaucoup d'importance ou beaucoup de dédain, étaient parfaitement en mesure avec les talents d'un ministre élevé au milieu du grand monde, dont personne ne connaissait mieux que lui le ton, les intérêts et les usages. Il savait donner à ses égards, à sa politesse, ces nuances délicates qu'exige le mérite des personnes ou l'illustration des familles ; il avait l'art de prévenir les cabales, les murmures ou les mécontentements ; une grâce accordée était toujours relevée par le motif obligeant d'une justice méritée, qui en doublait le prix ; et l'amertume du refus était adoucie par

(1) On fit courir dans le monde, en 1775, un couplet qui atteste cette opinion et qui commençait ainsi :

Maurepas devient tout-puissant,
V'là c'que c'est que d'être imp....

des protestations d'un dévouement personnel, et par un heureux mélange de raison et de plaisanterie, qui consolait l'amour-propre, en ayant l'air de la confiance et de l'abandon. D'ailleurs, toutes les affaires de ce genre étaient en grande partie du domaine de madame de Maurepas, à laquelle son époux semblait devoir, en crédit et en autorité, de grands dédommagements. Des soins d'un genre plus grave occupèrent ce ministre, relativement à la ville de Paris. On élargit des quais, on construisit des fontaines (1), des aqueducs et des égouts, qui contribuèrent partout à l'embellissement et à la salubrité. Ces améliorations n'avaient pas été projetées par lui (*voy. d'ARGENSON et Turgot*) ; mais il eut le bon esprit de les adopter et d'en assurer l'exécution. Il fit aussi fermer les maisons de jeu. Le département de la marine était sans contredit la partie la plus importante de l'administration de Maurepas ; mais on sait dans quel état de langueur elle resta sous l'influence toute-puissante du vieux cardinal de Fleury. La tactique navale, la science nautique avaient alors peu de gloire à espérer dans un système de paix dénué d'événements considérables. Ce vide ne pouvait être compensé que par des études théoriques. Maurepas, qui venait d'être reçu membre honoraire de l'Académie (1725), sentit parfaitement qu'il avait un double devoir à remplir, en faisant servir la marine aux progrès des sciences et les sciences aux progrès de la marine : il attacha des astronomes et des géomètres à son département ; d'autres savants furent envoyés sous l'équateur, et près du pôle boréal de notre continent, pour mesurer en même temps deux degrés du méridien ; et c'est ainsi que les noms de la Condamine, Bouguer, Godin, Maupertuis, Clairaut, Lemonnier, reçurent de lui les premiers titres de leur célébrité. En visitant tous les ports du royaume, le ministre trouva l'art de la construction borné aux éléments d'une habitude routinière. Il comprit tout ce que cet art pouvait devenir, si on lui donnait pour base les calculs exacts de l'étude et de la science ; il en établit une école publique à Paris, où les talents d'Olivier et de Duhamel formèrent d'excellents élèves. Il ordonna de nouvelles cartes, envoya des officiers pour examiner les côtes et les positions peu connues. Les Mémoires de l'Académie ont consacré ces travaux, dans lesquels le ministre fut aidé par le marquis d'Albert, auquel il confia le dépôt de la marine, et par Buache, qu'il y avait attaché comme géographe. Les voyages de long cours et les dépenses nécessaires pour les exécuter sont aussi dans les attributions du ministre de la marine, et Maurepas ne les négligea point. Sevin et Fourmont s'enfoncèrent dans la Grèce et dans l'Orient ; Otter parcourut la Mésopotamie et la Perse ; enfin Jos. de Jussieu alla étudier les plantes dans le Pérou.

(1) Entre autres, celle de la rue de Grenelle.

La liberté du commerce fixa également l'attention du ministre. Il ôta à la compagnie des Indes le monopole du café et de la traite des nègres ; et nos colonies en virent accroître leur prospérité. Toutes ces opérations, qui supposaient dans Maurepas une grande connaissance des hommes et des affaires, l'auraient sans doute élevé à la célébrité de l'homme d'Etat, si l'incroyable légèreté de son caractère ne l'avait rendu absolument incapable d'approfondir tout ce qui pouvait exiger une attention un peu soutenue. Appliqué sans cesse à mener de front les plaisirs et les occupations sérieuses, le ministre se trouvait trop heureux d'échapper au travail du cabinet pour se livrer aux dissolutions les plus frivoles de la société. L'habitude de voir partout le ridicule, de ne saisir les objets que du côté plaisant ou malin, lui donnait le goût le plus vif pour des amusements peu dignes de sa position. Montesquieu et Caylus, avec lesquels il était intimement lié, avaient imaginé un genre de facéties parmi lesquelles on a bien voulu distinguer les *Etrences de la St-Jean*, espèce de gravelure dont les événements, vrais ou faux, les mœurs et le style sont puisés dans les dernières classes de la société. Maurepas, qui voulait toujours rire et rire de tout, s'empressa d'y travailler ; mais ce qui n'était, pour le grave magistrat et pour le docte antiquaire, qu'une distraction toute simple et ce qu'on appelle une *débauche d'esprit*, occupait sérieusement le ministre ; et il ne tenait pas à lui qu'on ne le crût un écrivain supérieur, pour avoir pu tantôt fournir un mot dans les *Ecosseuses* et tantôt une saillie dans le *Ballet des dindons*. Jusque-là, du moins, ces plaisanteries étaient innocentes ; mais elles cessèrent de l'être lorsque la gaieté devint de la satire et lorsque le ridicule s'attacha aux personnes. Maurepas, dont la légèreté allait jusqu'à l'indiscrétion, ne sut pas s'arrêter et se perdit. Tant que Louis XV avait respecté les mœurs publiques par sa conduite privée, les ministres jouissaient auprès du prince d'une faveur sans partage. Le règne des maîtresses amena le déclin de leur puissance, et les murmures commencèrent. Cependant madame de Châteauroux avait été assez ménagée, du moins dans les propos de Versailles, où son rang, sa naissance et ses liaisons de parenté commandaient quelque retenue (1). Mais on se crut tout permis contre la petite bourgeoise qui lui avait succédé, et contre laquelle la haine de la famille royale n'était point un mystère (2). Madame de Pompadour avait fait présent au roi, le jour de sa fête, d'un superbe bouquet de roses blanches. La couleur des fleurs inspira contre la favorite une épigramme, dont une

(1) Elle avait témoigné de l'aversion pour M. de Maurepas, qu'elle n'appelait jamais que M. *Faquinet* ; mais cette inimitié n'eut pas d'autre suite, quoiqu'on ait prétendu le contraire (*voy. l'ouvrage de M. le comte Boissy d'Anglas sur Malcsherbes*, t. 2, p. 37 et 170, Paris, 1819).

(2) Le Dauphin et ses sœurs, dans leurs réunions secrètes, n'appelaient madame de Pompadour que *madame C...*

misérable équivoque faisait l'unique mérite (1). Une femme, dont la beauté est toute la gloire et toute la fortune, pardonne plus aisément un outrage à ses mœurs qu'un soupçon sur ses charmes. La marquise demanda vengeance, et on la lui promit. Mais l'auteur était inconnu. On soupçonna fortement le duc, depuis maréchal de Richelieu. Il eut à ce sujet une explication très-sérieuse avec le roi, auquel il s'engagea de fournir la preuve irrécusable de son innocence. En effet, à force d'or, il corrompit des valets ou des secrétaires, et se procura enfin l'original écrit et corrigé de la main du ministre. Le coupable, une fois dévoilé, ne tarda pas à être puni. Au mois de novembre 1749, le comte de Maurepas fut disgracié, et d'abord exilé à Bourges. Bientôt il obtint de se retirer à Pontchartrain, propriété magnifique, située à deux lieues de Versailles, où toutes les jouissances d'une grande fortune et la réunion de la meilleure compagnie lui composaient encore une espèce de cour, qui lui retraçait quelque image de sa grandeur passée : aussi parut-il soutenir sa chute avec une espèce de fermeté. « Le premier jour, disait-il, j'étais piqué ; le second, j'étais consolé. » On peut croire à cette parole, qui peint à merveille et son caractère et sa situation. Ce fut ainsi qu'il passa vingt-cinq années de sa vie, conservant encore une espèce de crédit dans le ministère de la cour, où le duc de la Vrillière, son beau-frère, lui avait succédé ; se mêlant toujours de petits intérêts de famille, spectateur tranquille des grands événements où il ne jouait plus de rôle dangereux, et se moquant avec une joie maligne des personnages qui tombaient, comme lui, avant le dénouement de la pièce. La mort de Louis XV amena un autre ordre de choses. Un jeune roi, élevé dans les principes d'une morale austère, passionné pour le bien, instruit, éclairé, mais modeste, timide et se défiant de ses propres lumières, se voit tout à coup accablé d'un poids immense, pour lequel il n'avait pas eu le temps de mesurer ses forces. Il jette autour de lui des regards inquiets ; il cherche un appui, un conseil pour son inexpérience, un ami pour son cœur. Il croit le trouver parmi les victimes de la disgrâce d'un gouvernement qui n'avait su ni se faire estimer ni se faire craindre. La voix publique indiquait Machault ; la reine désirait en secret Choiseul : un avis de parents décida pour Maurepas (2). On le crut un grand homme d'Etat, parce qu'il avait fait quatre vers assez méchants

contre une favorite détestée. « S'il n'avait fallu, » dit Marmontel, qu'instruire un jeune roi à manier légèrement et adroitement les affaires, à se jouer des hommes et des choses, et à se faire un amusement du devoir de régner, Maurepas eût été, sans aucune comparaison, l'homme qu'on aurait dû choisir. Peut-être avait-on espéré que l'âge et le malheur auraient donné à son caractère plus de solidité, de constance et d'énergie ; mais, naturellement faible, indolent, personnel, aimant ses aises et son repos, voulant que sa vieillesse fût honorée mais tranquille, évitant tout ce qui pouvait attrister ses soupers ou inquiéter son sommeil (1), croyant à peine aux vertus pénibles, et regardant le pur amour du bien public comme une duperie ou comme une jactance, peu jaloux de donner de l'éclat à son ministère, et faisant consister l'art du gouvernement à tout mener sans bruit, en consultant toujours les considérations plutôt que les principes, Maurepas fut dans sa vieillesse ce qu'il avait été dans ses jeunes années, un homme aimable, occupé de lui-même, et un ministre courtisan. » Tel fut le choix dicté au jeune monarque pour diriger ses conseils et régler ses hautes destinées. Le comte de Maurepas fut reçu comme un ami qu'on attendait avec impatience. On le logea à Versailles, dans le château même, au-dessus de l'appartement de Sa Majesté. Un escalier intérieur conduisait à sa chambre, et dès que le roi le croyait éveillé, il montait chez lui avant de recevoir la foule des courtisans. Il n'eut point de portefeuille, mais il présida le conseil d'Etat, et tous les ministres allaient travailler avec lui. Les premiers moments d'un grand deuil, l'inoculation des princes, éloignèrent pendant quelques mois l'expédition des grandes affaires. On devait croire que le principal ministre aurait employé un temps précieux à méditer, à mûrir les grandes opérations qui devaient signaler un nouveau règne, surtout à éviter les mouvements désordonnés que devaient produire des changements trop brusques. La lutte, élevée depuis quatre ans entre les volontés du trône et les résistances des corps judiciaires, et qui avait fini par la destruction de ces derniers, devait avertir un ministre sage du danger de

(1) Elle est rapportée dans tous les mémoires du temps, et trop connue pour être répétée ici (voy. les *Mémoires* de la marquise de Pompadour, la *Vie privée de Louis XV*, etc.).

(2) S'il est vrai, comme on le crut alors, que le conseil de famille, dirigé principalement par Madame Adélaïde, se fût d'abord déclaré pour Machault, et que bientôt après la lettre qui lui était destinée ait pu être changée par le retard du courrier, à qui il manquait une paire de bottes, ou bien une sangle à sa selle, il faut s'écrier ici : *A quoi tiennent les destinées d'un empire !* Quoi qu'il en soit, le bonheur du ministre préféré n'a point obscurci la gloire de son concurrent : Maurepas est mort au ministère, et Machault vivra dans l'histoire.

(1) Tout ce que dit Marmontel est parfaitement justifié par l'anecdote du chat de madame de Maurepas, citée dans les *Souvenirs et portraits* de M. le duc de Levis. Mais il importe de relever ici une petite inexactitude qui tendrait à donner à Louis XVI un ridicule qu'il ne mérite pas. Il ne faut pas s'imaginer que le roi s'amusa à courir les gouttières et à faire la guerre aux chats. Le fait est qu'il avait aux combles du château un laboratoire de serrurerie, dont il s'occupait avec beaucoup d'assiduité. Le chat de la comtesse s'y glissait par la fenêtre, et l'on peut conjecturer quels dégâts il pouvait y faire. Le roi surprit un jour l'incommode animal, lui jeta un outil à la tête et le tua. A l'instant le château retentit des cris de madame de Maurepas. Le ministre, très-humble serviteur de sa femme, renchérit encore sur les douleurs de sa moitié. La tendresse conjugale, la crainte de désobliger le maître, lui causaient un désespoir, un effroi, dont on ne pouvait s'empêcher de rire lorsqu'il racontait cet événement avec une chaleur, une altération qu'il n'aurait pas mise à parler de la disette du pain ou de la défaite de nos escadres.

sacrifier des intérêts du premier ordre à des passions privées. Quelque haine injuste ou méritée qui se fût attachée à la personne du chancelier Maupeou, il ne fallait pas se dessaisir des réformes utiles qu'il avait exécutées, telles que la restriction des ressorts trop étendus et des privilèges injustes, le soulagement dans les frais de justice et la simplification de la procédure. Quant aux limites à poser entre la faculté de vouloir et la faculté d'empêcher, qui avaient été la cause principale de la dissension, il faut convenir que, si d'un côté l'autorité avait été violente, de l'autre, l'opposition avait été séditieuse; et la saine politique défendait de rendre à celle-ci l'avantage de la position et les honneurs du triomphe. C'était une erreur non moins grave que de compter sur la docilité ou la reconnaissance des compagnies. Partout des opinions importantes s'élevaient pour avertir le gouvernement du danger et de l'injustice qui naîtraient d'un rétablissement précipité de l'ancien ordre de choses (1). A la cour, le conseil était divisé; la cabale du duc d'Orléans, du prince de Conti, du duc de Choiseul, étaient en opposition avec la maison de Condé, et presque toute la famille royale. Le clergé, malgré la sévérité avec laquelle il avait traité la mémoire de Louis XV, se déclarait hautement pour le maintien des dernières opérations de son règne. Mais à la ville, une jeunesse turbulente, composant les études des vieux praticiens qui ne désiraient que le retour de l'ancien ordre de choses, insultait les magistrats nouveaux, brûlait en effigie les ministres disgraciés, et réduisait au silence les gens paisibles, dont la voix était étouffée par les clameurs des rues. A Versailles, on prenait tout ce tumulte pour l'expression de l'opinion publique. Le ministre, presque octogénaire, laissait croire aux jeunes souverains que le grand œuvre du rétablissement allait couvrir de gloire et de bénédictions le commencement de leur règne (2). Lui-même vint recueillir à l'Opéra des applaudissements anticipés. Enfin, le 12 novembre 1774, le retour du parlement fut déclaré dans un lit de justice, dont tous les détails, consacrés dans les mémoires du temps, n'ont besoin que d'être indiqués. On y rappela formellement les édits de discipline, qui avaient excité tant d'orages; mais ils furent bientôt révoqués dans leurs dispositions les plus importantes, celle, entre autres, qui bannissait les enquêtes de l'assemblée des chambres. Dès le 3 décembre, les protestations, les remontrances, reprirent leur cours. Les sages avis de Monsieur

furent écartés. Les opinions *frondeuses* du prince de Conti prévalurent. Le ministère défendit lâchement le terrain; et le parlement, qui ne devait espérer qu'un pardon, obtint la victoire. On récompensa des insultes faites à la majesté du trône, on humilia la fidélité, on approuva la révolte, on encouragea l'ingratitude, on autorisa les vengeances. Les deux partis se plaignirent. L'un se croyait trop peu honoré, l'autre se trouvait injustement puni. « Tout cela est fort bien, disait « Maurepas, car personne n'est content. » Maxime très-commode pour le politique de salon qui était satisfait d'avoir mis une certaine mesure dans le mal, parce qu'il n'avait pas eu le courage de vouloir le bien. La guerre d'Amérique occupa bientôt la sollicitude du ministre. Il s'y résolut avec cette inconsidération qui caractérisait toutes les actions de sa vie. Maurepas ne mit pas moins de légèreté dans sa conduite avec les ministres qu'il avait donnés de son propre choix. Il ne peut pas entrer dans notre plan de juger de l'administration de Turgot et de Necker, dont il sera parlé suffisamment dans leurs articles respectifs. Nous n'en dirons ici que ce qui est relatif à l'auteur de leur fortune et de leur disgrâce. Lorsqu'il présenta Turgot à Louis XVI, ce prince lui dit avec une candeur digne de respect : « On prétend « que M. Turgot ne va pas à la messe. — Eh ! « sire, répliqua Maurepas, l'abbé Terray y allait « tous les jours. » Ce mot suffit pour dissiper toutes les préventions du monarque. La confiance la plus entière ne tarda pas à les remplacer. Le roi trouvait dans son contrôleur général un fonds de probité, un amour du bien public qui répondaient trop bien à ses propres penchants, pour ne pas lui inspirer un attachement sans réserve. Turgot s'était dispensé souvent de travailler avec le vieux ministre; et celui-ci s'en alarma. Dès lors la perte du premier fut résolue (1). Il ne fut pas difficile à Maurepas de rendre le chef des économistes suspect et ridicule. L'émeute occasionnée par la cherté des grains (3 mars 1775), la fermentation qu'excitait au parlement le système du *produit net* et de la liberté du commerce illimitée, la suppression des jurandes, et tant d'autres innovations qu'il eût fallu arrêter plus tôt, servirent de prétexte pour venger de petites passions privées, et Turgot fut renvoyé. Necker lui succéda, et résista plus longtemps, parce que ses ressources financières et son crédit particulier étaient nécessaires aux énormes dépenses de la guerre d'Amérique. Mais la roideur de son caractère, son indocilité aux sollicitations de cour, dé-

(1) Voyez dans le *Journal historique*, sous la date du 6 novembre 1774, le mémoire intitulé *Mes idées*, attribué avec beaucoup de vraisemblance à Monsieur, frère du roi, et ensuite les *Remontrances du parlement de Bretagne*, sous la date du 14, dans le même journal.

(2) Louis XVI répondait à des objections très-fortes, qu'il avait bien voulu entendre : *Cela est peut-être vrai, c'est peut-être mal vu en politique; mais il m'a paru que c'était le vœu le plus général, et je veux être aimé voyez*, le *Journal historique*, 8 novembre. La reine partageait cette opinion.

(1) Maurepas redoutait encore plus Malesherbes que Turgot. Le premier, dont la douceur insinuante agissait facilement sur Louis XVI, et qui prêtait à ses projets de réforme l'attrait d'une éloquence persuasive, était plus propre que son ami à les faire réussir. Aussi le premier ministre avait soin d'empêcher qu'il eût des tête-à-tête avec le roi. Quelquefois sa vigilante sollicitude était trompée; et, quand Malesherbes n'avait point d'autre moyen pour éviter d'être en tiers avec ce frivole vieillard, il exposait ses vues dans des mémoires qu'il adressait à Sa Majesté.

plurent enfin au dernier degré. Il avait, en outre, profité d'une absence du président du conseil, occasionnée par un accès de goutte, pour faire donner le ministère de la marine au maréchal de Castries, ennemi du comte. Dès lors, on chercha le moyen de se venger. Le vieux courtisan se donna bien de garde d'attaquer Necker sur son administration, dont on était généralement enroué. Il eut l'art d'irriter sa vanité et de le pousser à former des prétentions hautaines et incompatibles avec les idées et les usages alors en vigueur (*Voyez les Mémoires de Marmontel*). Necker fut disgracié le 20 mai 1781. Ce fut le dernier acte ministériel du comte de Maurepas. Il mourut six mois après, avec assez de tranquillité, et laissant après lui fort peu de regrets publics. Terminons le portrait de Maurepas en empruntant encore les couleurs du peintre ingénieux que nous avons déjà cité : « Une attention vigilante, » dit Marmontel, « à conserver son ascendant sur « l'esprit du roi et sa prédominance dans les « conseils le rendaient jaloux des choix même « qu'il avait faits ; et cette inquiétude était la « seule passion qui dans son âme eût de l'activité. « Du reste, aucun ressort, aucune vigueur de « courage ni pour le bien ni pour le mal ; de la « faiblesse sans bonté, de la malice sans noirceur, « des ressentiments sans colère ; l'insouciance « d'un avenir qui ne devait pas être le sien, « peut-être assez sincèrement la volonté du bien « public, lorsqu'il le pouvait procurer sans risque « pour lui-même ; mais cette volonté aussitôt « refroidie dès qu'il y voyait compromis son cré- « dit ou son repos : tel fut jusqu'à la fin le vieil- « lard qu'on avait donné pour guide et pour « conseil au jeune roi. » En écartant de la conduite de Maurepas tout ce qui peut tenir à ses torts envers quelques personnes, il reste encore de grands reproches à lui faire sous le rapport de l'homme d'Etat. Son premier ministère n'avait pas été tout à fait indigne de louanges ; mais les actes du second ont amené de graves conséquences. La plus funeste a été l'avisement de l'autorité royale. Soit ressentiment d'une disgrâce assez légère pour une injure très-positive, soit entraîné à des doctrines dangereuses, auxquelles il n'avait pas la force de s'opposer, ou qu'il trouvait peut-être piquant de favoriser parce qu'elles étaient nouvelles, il semble n'avoir eu que deux idées dans la tête : celle de décrier le gouvernement précédent, dont il croyait avoir à se plaindre, et celle de prémunir contre le pouvoir qui s'élevait : tel fut le résultat du rappel inconsideré du parlement. D'un autre côté, ses imprudences, ses indiscretions n'étaient guère capables de faire valoir les vertus du roi, dont il pouvait tirer un grand parti s'il eût aimé sincèrement la gloire de son maître. Il ne lui tenait pas la main assez légère ; il aimait trop à faire sentir l'autorité de son âge et de sa position. On lui avait entendu dire dans sa société intime : « Nous avons un

« jeune roi dont le caractère n'est pas développé ; « il fallait le brider. » (*Voyez le Journal historique*, t. 7, p. 290.) Une vieille femme de la cour disait chez lui : « Il faut que les Bourbons nous rendent « ce qu'ils nous ont volé. » De tels propos, portés rapidement de la cour à la capitale et dans toutes les provinces, ne servaient qu'à déconsidérer à l'avance le caractère du monarque, à éteindre le respect, à préparer des outrages. Le comte de Maurepas répéta la faute commise à la mort de Louis XIV, dont on s'étudia à noircir la mémoire en détruisant l'esprit monarchique dans toutes les classes de la société. Il est d'autant plus inexcusable qu'il était contemporain de cette époque désastreuse. Témoin des orgies de la régence, personne plus que lui ne devait prévoir et empêcher les saturnales d'une révolution. Ce ne fut pas un seul instant l'objet de ses pensées. Quoi qu'il en soit, Louis XVI regretta hautement Maurepas. Dans le temps de sa dernière maladie, il était venu lui faire part lui-même de la naissance de M. le Dauphin, *l'annoncer à son ami, et s'en féliciter avec lui* ; ce furent ses propres expressions. Le lendemain de ses obsèques, il disait d'un air profondément pénétré : « Ah ! je n'en- « tendrai plus tous les matins mon ami au-dessus « de ma tête. » Eloge simple et touchant, trop peu mérité par celui qui en était l'objet. Des honneurs plus fastueux furent rendus aux mânes du comte de Maurepas. Le secrétaire de l'Académie des sciences, Condorcet, s'en acquitta avec le talent qui caractérise toutes ses productions (1). On a publié un ouvrage en trois volumes, intitulé *Mémoires du comte de Maurepas*. C'est un recueil de pièces à lui attribuées, et que son secrétaire, nommé Sallé, s'en supposé avoir rassemblées, sous ses ordres, pendant son séjour à Pontchartrain. La plupart de ces morceaux, d'une couleur suspecte et d'une incohérence choquante, n'offrent à la curiosité et au bon goût rien qui puisse servir à l'utilité de l'histoire. On n'en est point étonné, lorsqu'on s'aperçoit enfin que c'est l'abbé Soulavie qui a été le directeur de cette compilation (2).

D—s.

MAURER (JOSIAS), peintre, né à Zurich en 1530, mourut en 1580. Dès sa jeunesse il montra un talent décidé pour les beaux-arts. Il devint habile peintre sur verre, et cultiva aussi avec succès l'astronomie. Il traduisit les *Psaumes* de David en vers fort courts, et il composa plusieurs

(1) Voltaire avait, en 1740, adressé une épître en vers au comte de Maurepas. Depuis, l'auteur la fit imprimer avec cette seule adresse : *A un ministre d'Etat*. La suppression du nom de Maurepas à la tête de cette épître, qu'on trouve dans les *Œuvres de Voltaire*, est attribuée, suivant les uns, à la part que prit Maurepas pour empêcher Voltaire de succéder, à l'Académie française, au cardinal de Fleury (1743) ; suivant le comte d'Argental, au peu d'effet que produisit cette épître, où Voltaire donnait des louanges anticipées à Maurepas pour le piquer d'honneur ; ce qui fut peine perdue.

A. B—r.

(2) Nous ne parlons pas du *Songe de M. de Maurepas, ou les Machines du gouvernement français*, 1776 ; ouvrage sur lequel on peut consulter le *Dauphin, fils de Louis XV*, par Durozoir, 1815, in-12, p. 535-540.

comédies : *le Siège de Babel*, 1559 ; *Esther*, 1567, *Zorobabel*, 1573. Le *Plan de la ville de Zurich*, qu'il fit graver en bois en 1576, et qui est de la plus grande exactitude, lui attira de la considération dans sa patrie. — MAURER ou MURER (Christophe), son fils, est de ses douze enfants celui qui s'est le plus distingué. Il naquit à Zurich en 1538 et mourut en 1614. Il fut peintre et graveur. Son père et Tobie Stimmer, à Strasbourg, furent ses maîtres. Il sut si bien saisir la manière de ce dernier, qu'on a de la peine à distinguer les ouvrages des deux peintres. Ils publièrent ensemble un recueil de *Pièces de chasse*, en 1603. Maurer donna ensuite un *Recueil de figures tirées de la Ste-Ecriture*, et un autre d'*Emblemata Miscell. nova*, qui fut publié après sa mort, en 1622, par J. Henri Bordin. On a encore de lui le dessin d'une carte de la Suisse et principalement du canton de Zurich. Ses nombreux portraits sont estimés ; il travailla à fresque, et son burin ne manque pas de délicatesse. Maurer a laissé des comédies en vers, parmi lesquelles on cite : *la Persécution de l'Eglise en Mésopotamie sous l'empereur Vulus ; Scipion l'Africain*, etc. — MAURER (Jean-Rodolphe), né à Zurich en 1752, mourut au village d'Affoltern, dans le même canton, en janvier 1805. Il avait bien mérité de sa ville natale, comme instituteur de la jeunesse et régent au gymnase ; place qu'il ne quitta en 1792 que pour occuper la cure d'Affoltern. Il s'était appliqué, dans ses loisirs, à étudier l'histoire et les antiquités de la Suisse, et il a publié sur cette matière des écrits estimés : 1° *Histoire abrégée de la Suisse*, 1780. La 3° édition, revue et corrigée, parut en 1806 à Zurich, in-4°, en allemand. 2° *La Description de différents voyages par la Suisse* ; 3° *l'Essai sur les bains de Schinznach* ; 4° le premier cahier des *Monuments des goûts, des mœurs et coutumes des anciens Suisses*, 1792. U—1.

MAURICE (SAINT), l'un des plus illustres martyrs de la foi chrétienne, était chef de la légion Thébéenne, ainsi appelée parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde, ou haute Egypte. Cette légion faisait partie des troupes conduites par Maximien contre les Bagaudes, peuple de la Gaule qui s'était révolté pour venger la mort de Carin. Arrivé à *Octodurum* (1), ville alors considérable, peu éloignée du lac Léman, Maximien ordonna que l'armée ferait un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès de l'expédition ; mais la légion Thébéenne, presque entièrement composée de chrétiens, ne voulut prendre aucune part à cette idolâtrie et s'éloigna du camp. L'empereur lui enjoignit de revenir, et, sur son refus, ordonna qu'elle serait décimée. Les soldats sur qui tomba le sort souffrirent la mort avec un courage qui enflamma leurs compagnons d'une nouvelle ardeur : ils s'affermirent mutuellement dans la ré-

solution de mourir tous plutôt que de trahir leur foi ; et ces généreux athlètes de Jésus-Christ reçurent tous la couronne du martyre, l'an 286. L'Eglise honore le 22 septembre la mémoire de St-Maurice et de ses compagnons : leurs corps furent découverts plusieurs années après, au lieu d'Againe (1), où Sigismond, roi de Bourgogne, fit bâtir depuis une abbaye devenue célèbre (voy. SIGISMOND). Il existe en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne, un grand nombre d'églises et de chapitres sous l'invocation de St-Maurice ; enfin il a donné son nom à un ordre militaire institué en Savoie par le duc Emanuel-Philibert et confirmé par le pape Grégoire XII en 1572. Plusieurs des compagnons de St-Maurice sont honorés d'un culte particulier à Soleure, à la cité d'Aoste, à Turin, à Marseille, et même à Bergame (2). Les *Actes* du martyre de St-Maurice ont été rédigés par St-Eucher, évêque de Lyon (voy. EUCHER). Ce fut le P. Pierre-François Chifflet qui en découvrit le premier une copie exacte, qu'il fit imprimer ; ils ont été publiés depuis dans les *Acta sincera*, par dom Thierry Ruinart (voy. ce nom), et dans le fameux recueil des Bollandistes, au 22 septembre, avec les notes du P. Jean Clé. Plusieurs écrivains protestants ont révoqué en doute l'authenticité de cette pièce, et ont nié le martyre de la légion Thébéenne ; mais leurs raisons ont été solidement réfutées par dom Jos. Delisle, qui a publié la *Défense de la vérité du martyre de la légion Thébéenne*, en réponse au ministre Dubourdieu, Nancy, 1737, in-8°. On peut aussi consulter l'*Apologie de la légion Thébéenne*, etc. (en allemand), par Félix de Balthazar, membre du grand conseil de Lucerne, 1760, in-8° ; et surtout l'*Eclaircissement sur le martyre de la légion Thébéenne, et sur l'époque de la persécution des Gaules sous Dioclétien et Maximien*, par M. de Rivaz, Paris, 1779, in-8° ; ouvrage rempli d'érudition et qui ne laisse rien à désirer sur ce sujet. W—s.

MAURICE, empereur d'Orient, né en 539, à Arabisse, ville de Cappadoce, où sa famille, originaire de Rome, était venue s'établir, avait rempli successivement à la cour de Constantinople les charges de notaire et de comte des excubiteurs, lorsque l'empereur Tibère II l'appela, en 580, au commandement de ses armées, et le chargea de porter la guerre en Perse ; ce que Maurice exécuta avec tant de vigueur et de succès, que Tibère crut ne pouvoir le récompenser dignement et assurer mieux le bonheur de l'Empire qu'en le nommant César et lui donnant en mariage sa fille Augusta, qui prit le nom de Constantine. Bientôt après, Tibère, sentant sa fin s'approcher, le fit couronner, lui donna les plus touchant avis, et mourut le lendemain,

(1) Againe, aujourd'hui St-Maurice.

(2) Voyez S. Alexander à Thebanâ legione martyr, *Bergamensis tutor, secundis curis illustratus*, Bologne, 1746, in-fol., par le P. Gratioli, barnabite.

(1) On croit que c'est aujourd'hui Martigni, dans la Valais, ville épiscopale, dont le siège fut transféré à Sion dans le 6^e siècle.

en 582. Maurice trouva toutes les frontières de l'empire attaquées ou envahies par de nombreux ennemis. Il traita d'abord avec les Abares, envoya des secours en Italie, et fit solliciter Childébert, roi d'Austrasie, de s'opposer aux attaques des Lombards contre l'exarchat de Ravenne ; mais la guerre qui lui parut la plus importante à soutenir fut celle de Perse, où les Romains, depuis son départ, avaient éprouvé quelques revers. Il y envoya Philippicus, habile général, qui eut d'abord de brillants succès, mais qui ensuite se laissa surprendre et mettre en déroute par Cardarigan, qui commandait les Perses. La défaite de Philippicus fut vengée par Héraclius, à qui il avait remis en se retirant le commandement de l'armée. Maurice, n'ayant pas confirmé ce choix, nomma pour général Priscus, homme dur et hautain, qui mécontenta d'autant plus les soldats, qu'il fut chargé de leur annoncer une diminution de leur solde. Une insurrection terrible fut la suite de cette imprudence. Priscus fut chassé par les soldats, et Maurice couvert de malédictions. Cependant, les Perses voulurent profiter de cette circonstance : ils s'avancèrent sur les terres de l'empire, en présence de l'armée qui refusait de combattre et d'obéir à Philippicus, que Maurice avait renvoyé pour reprendre le commandement. Enfin, bravés et même attaqués par les Perses, les Romains retrouvèrent un courage furieux : ils fondirent sur les barbares et en firent un affreux carnage. Le vertueux Grégoire, évêque d'Antioche, saisit cette circonstance pour les ramener à la soumission qu'ils devaient à l'empereur et les engager à obéir à Philippicus. Celui-ci obtint de nouveaux succès ; mais, trahi par un officier de l'armée, il essuya une défaite sanglante. Commentiole, qui lui succéda, fut encore défait plus honteusement. Héraclius, envoyé de nouveau par Maurice, rétablit les affaires des Romains ; et bientôt la mort d'Hormisdas, roi de Perse, mort qui fut la suite d'une sédition et le crime d'un parricide, amena une paix que Maurice désirait avec ardeur : elle se fit en 591. La guerre contre les Abares et les Slavons continua pendant les années suivantes, avec des succès divers. En 595, Romain, exarque de Ravenne, ayant, par des perfidies réitérées, amené une rupture avec les Lombards, ces peuples assiégèrent Rome pendant quatre ans, et y causèrent des maux inouïs. Les exhortations de St-Grégoire obtinrent enfin la retraite des Lombards, et l'envoi de quelques secours en vivres et en argent, que Maurice le chargea de distribuer au peuple et à la garnison. En 599 les Abares menacèrent de nouveau l'Italie d'une invasion. Maurice les fit attaquer dans leur propre pays ; ils furent défaits et taillés en pièces dans cinq combats. Malgré ces revers, le Cagan, leur chef, demanda insolamment une forte rançon pour remettre les prisonniers qu'il avait faits : Maurice la refusa avec une égale fierté ;

mais son désespoir fut affreux quand il apprit que le Cagan les avait fait massacrer. Cet horrible événement inspira des craintes sombres et continuelles à Maurice, porta le découragement parmi ses officiers et l'esprit de révolte parmi ses soldats. Cependant, en 602, les Abares furent encore battus. Mais Maurice ayant ordonné que les troupes prissent des quartiers d'hiver dans le pays même que la guerre venait de dévaster, elles se mutinèrent, et proclamèrent auguste un centenier nommé Phocas. La sédition gagna Constantinople : le peuple, instruit de la défection de l'armée, insulta l'empereur, dont chaque jour quelque prodige sinistre, disait-on, annonçait la fin tragique. Entouré de terreurs, le malheureux Maurice tantôt menaçait au hasard des hommes qui bravaient sa colère, tantôt couvrait les autels d'encens et d'offrandes. Il fit faire quelques propositions à Phocas, qui s'approchait de la ville, et qui les rejeta avec hauteur. Le seul parti de la fuite restait à Maurice : elle eut lieu au milieu des insultes de la populace. Cependant une tempête affreuse et une violente attaque de goutte le forcèrent de relâcher à huit lieues de Constantinople : Phocas l'y fit poursuivre et arrêter. Conduit à Chalcédoine, au delà du détroit, l'infortuné monarque vit égorger sous ses yeux cinq de ses fils, et eut ensuite la tête tranchée, à l'âge de 63 ans, le 27 novembre 602. Un autre fils et trois filles subirent, peu de temps après, le même sort. Les malheurs qui accablèrent Maurice n'ont pas empêché les historiens de rendre justice à ses vertus et à ses grandes qualités : il diminua les impôts, remit les lois en vigueur, donna l'exemple des mœurs et de la piété, récompensa les talents et les services ; enfin, il fit respecter le nom romain par des ennemis accoutumés à le braver. Il avait écrit sur l'*art militaire* douze livres qui ont été publiés pour la première fois à la suite des *Tactiques* d'Arien, avec une version latine et des notes par J. Scheffer, Upsal, 1664, in-8°. Il existe des médailles de ce prince, d'or, d'argent et de cuivre. On peut voir, dans le *Journal des savants* de 1743 (page 613), les réflexions de M. de Boze sur une médaille d'or de l'empereur Maurice. L-S-E.

MAURICE (SAINT), dont le nom de famille était Duault, naquit dans la paroisse de Loudéac, diocèse de St-Brieuc, en 1115, suivant le P. Albert le Grand, et plus vraisemblablement en 1127, comme nous l'apprend dom Lobineau. Il étudia les belles-lettres à l'université de Paris, où il reçut le titre de maître ès arts. Préférant l'humilité à l'élévation et aux avantages temporels qu'aurait pu lui procurer son mérite, il se déroba au monde et vint, en 1140, prendre l'habit de l'ordre de Cîteaux, à l'abbaye de Langonnet, en Cornouailles, fondée en 1136 par Conan III, duc de Bretagne. Il n'y avait pas encore trois ans qu'il pratiquait les lois de son institut, quand la communauté de Langonnet le choisit pour abbé.

Il gouverna cette abbaye pendant trente ans, au bout desquels il obtint qu'on lui nommât un successeur. Le duc Conan IV, attiré par sa réputation, allait souvent le voir, écoutant ses saintes instructions, et suivant bien souvent ses conseils. Ce fut par considération pour lui, et d'après son avis, qu'il fonda une nouvelle abbaye de l'ordre de Cîteaux, au même diocèse de Cornouailles, dans la forêt de Carnoët. Maurice y mena douze religieux de Langonet, et devint leur abbé. Le duc étant mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à son œuvre, Maurice, aidé de la princesse Constance, fille de Conan, le suppléa. Il mourut le 5 octobre 1191, après avoir gouverné quinze ans sa nouvelle abbaye, qui a toujours été appelée du nom de St-Maurice, avant comme après la bulle d'Honorius III, qui lui donna, en 1225, celui de Notre-Dame de Carnoët. La Vie de St-Maurice, écrite d'abord par Albert le Grand, d'après une histoire manuscrite de la maison de Rohan par MM. de la Coudraye père et fils, l'a été ensuite d'une manière plus exacte par dom Lobineau. Ces deux écrivains s'étaient servis aussi des actes manuscrits du saint, rédigés par Guillaume, abbé de Carnoët, qui vivait en 1323. Les Bollandistes, qui font une mention assez incomplète de Maurice, tome 6 d'octobre, expriment le regret d'avoir perdu une Vie manuscrite de ce saint, dont ils avaient été possesseurs. Manrique (*Annales de Cîteaux*), Benoît XIV (*De beatificatione servorum Dei*), et le *Propre de St-Brieuc* de 1783, fournissent des détails sur ce saint.

P. L.—T.

MAURICE. Voyez NASSAU et SAXE.

MAURICE (ANTOINE), fils de Charles Maurice, pasteur des églises réformées de Marseille, des Baux et d'Eyguières, en Provence, naquit dans ce dernier bourg le 22 septembre 1677. Il descendait d'une famille vouée à la profession des armes, que les persécutions de Cabrières et de Mérindol, sous François I^{er}, avaient déjà dépouillée de ses biens, et qui dès lors avait constamment fourni des pasteurs aux églises protestantes de Provence. Dès ses premières années il annonça les plus heureuses dispositions pour l'étude des langues anciennes de l'Orient : aussi quand la révocation de l'édit de Nantes contraignit son père à se réfugier en Suisse, il ne put d'abord le suivre dans sa fuite. La surveillance des prêtres voisins, que les talents précoces de cet enfant avaient vivement frappés (quand ils venaient consulter une bibliothèque fondée par cette famille, et qui fut confisquée au profit du couvent de Lambesc), y mit longtemps obstacle. Il réussit enfin à leur échapper par la protection généreuse de deux gentilshommes catholiques (1), amis de son père, qui, ayant à conduire des recrues à leur régiment en Alsace, l'enlevèrent

d'un village du Dauphiné, où il avait été conduit : ils espéraient lui faire traverser les frontières sur quelque point de la route qu'ils avaient à suivre, et où elles se trouvaient moins sévèrement gardées. Pendant leur station à Vienne, on vint encore pour l'arrêter sur la dénonciation d'un des soldats de la recrue ; mais il put s'enfuir, et quoique seul et à pied, dans le cœur de l'hiver de 1686, il parvint à rejoindre ses protecteurs à Bourg en Bresse. Enfin grâce au dévouement d'un fidèle serviteur, et après avoir erré plusieurs mois dans les gorges du mont Jura, ce courageux enfant atteignit le territoire du canton de Bâle, d'où il fut conduit à Genève dans un état de santé digne de pitié. Deux ans de soins et la présence de son père le rétablirent ; et ses progrès furent dès lors aussi rapides qu'on pouvait l'attendre du commencement de ses études. Reçu ministre avant l'âge de vingt ans, il se voua aux langues orientales avec ardeur, composa des grammaires analytiques pour l'hébreu, le chaldaïque, le samaritain, le syriaque, l'arabe, le persan et l'éthiopien, et retira même pendant deux ans, chez lui, un rabbin de l'Orient et un prêtre de Damas, pour s'exercer à parler couramment la plupart de ces langues. La culture des sciences partageait aussi ses moments ; et de zélé cartésien qu'il était dans sa jeunesse, il devint newtonien prononcé, quand ses progrès dans la nouvelle géométrie lui permirent d'étudier et d'entendre les fameux *Principes* de Newton, que si peu de gens comprenaient alors. Le gouvernement de Genève, appréciant son mérite, le nomma pasteur de la ville en 1704, professeur de belles-lettres en 1710, de langues orientales en 1719, et de théologie en 1724, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 13 août 1756. Sa réputation, fondée principalement sur ses nombreuses et solides leçons, l'avait fait nommer en 1713, sur la proposition de Leibniz, membre de l'académie royale des sciences de Berlin ; il fut depuis agrégé à la société fondée à Londres pour la propagation de la foi. Ses manuscrits n'ont pas vu le jour, et l'on n'a de lui que des *Dissertations* latines sur divers points de critique sacrée, un volume de *Sermons*, in-8°, 1772, et une édition du *Rationarum temporum* du P. Pétau, avec des notes, et une continuation qui s'étend jusqu'à l'année 1718, Genève, 1721, 2 vol. in-8°. — MAURICE (Antoine), enfant unique du précédent, et son élève, naquit à Genève le 17 avril 1716. Dès l'âge de seize ans, il soutint, sous la présidence des célèbres professeurs Cramer et Calandrini, ses maîtres, des *Thèses sur le flux et le reflux de la mer*, dans le système newtonien ; elles ont été imprimées et prouvent des connaissances bien rares à cet âge. Mais, pour complaire à son père et suivre une carrière en quelque sorte héréditaire, il étudia la théologie, et fut admis au ministère en 1736. Après deux

(1) Ils étaient de la maison de Veyne, et se nommaient de la Magdeleine et de Châteauevieux ; l'un major, et l'autre capitaine au régiment de Saintonge.

ans de séjour à Amsterdam, à Londres et à Paris, où il fut lié avec les principaux membres de l'Académie royale des inscriptions, il revint à Genève. Nommé pasteur et professeur en théologie à la mort de son père, il remplit ces deux fonctions jusqu'à la fin de sa vie. Durant cette longue période, il forma un grand nombre d'élèves distingués, qui ont honoré l'Eglise et l'académie de Genève; et il concourut puissamment à la nouvelle version de la sainte Bible, publiée dans cette ville en 1805. Il y était mort le 23 juillet 1795. On n'a de lui que quelques *Dissertations* latines sur des points de philosophie et de théologie. Un *Traité sur la tolérance* et une *Histoire ecclésiastique*, objets du travail de toute sa vie, n'ont pas été publiés. Z.

MAURICE (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), magistrat et agronome, de la même famille que les précédents, naquit à Genève le 23 août 1750. Après avoir fait son cours de droit, il devint successivement juge, membre du grand conseil et administrateur de l'hôpital. Il fut chargé, en 1787, de la direction supérieure des travaux publics, et en 1792 d'un commandement dans la milice nationale. Pendant l'invasion des troupes françaises, Maurice vécut loin des affaires et se livra tout entier à des travaux d'économie agricole. Après le couronnement de Napoléon, il accepta les fonctions de maire, qu'il conserva jusqu'en 1814. A cette époque il fut élu membre du conseil représentatif souverain, et refusa d'entrer au conseil d'Etat. Il passa dans la retraite les dernières années de sa vie, et mourut, après une courte maladie, le 10 octobre 1826. Il était chevalier de la Légion d'honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, et avait été un des fondateurs de la Bibliothèque britannique. On a de lui : 1° *Nouvelles observations botanico-météorologiques*, Genève, 1789, in-4°; 2° *Sur une manière économique de nourrir les chevaux, de façon à suppléer à la rareté et à la cherté des fourrages*; 3° *Traité des engrais, tiré des différents rapports faits au département d'agriculture d'Angleterre, avec des notes*, suivi de la traduction du *Mémoire de Kirwan sur les engrais, et de l'explication des principaux termes chimiques employés dans cet ouvrage*, Genève, 1800; 2° édition, 1806; 3° édition, Genève et Paris, 1825, in-8°. M—D J.

MAURICE (THOMAS), historien et poète anglais, naquit à Hertford le 25 septembre 1754. Comme sa famille était d'origine galloise, il prétendait qu'elle avait été des plus nobles et qu'elle s'était alliée aux anciens princes de Powis. Nous n'avons point entendu dire que jamais on ait tenté de lui prouver le contraire. Cependant son père n'était que maître de pension, d'abord dans une petite ville en province (à Clapham), ensuite à Hertford, où il dirigeait un établissement au compte de l'hôpital du Christ. Mais Denis le Jeune fut maître d'école à Corinthe. Malheureusement

pour le pauvre Thomas Maurice, son père mourut en 1763, laissant plusieurs enfants en bas âge, avec une jeune veuve très-faible de tête; et, plus malheureusement encore, la naïve femme s'éprit du méthodisme au point d'épouser en secondes noces un ministre méthodiste. Wrigt (c'était le nom du nouveau mari) était un homme des moins honorables. Les choses en vinrent au point que madame Wright dut demander une séparation, et qu'elle l'obtint; mais ce qu'elle avait encore de fortune passa au greffe, et l'éducation de son fils aîné, alors entrant dans l'adolescence, faillit en ressentir le contre-coup. Il quitta les bancs de l'*Athénée des lettres wesléennes* de Bristol (sanctuaire de la jeunesse méthodiste) pour l'étude de M. Brown d'Inner Temple, et il y faisait son apprentissage de jurisconsulte en lisant en cachette Ovide et Tibulle, autant que Coke et Blakstone, quand la généreuse bienveillance d'un docteur Parr changea son sort. Cet humaniste, qui venait alors d'ouvrir un pensionnat, l'y reçut, le dirigea dans ses études et même subvint à son entretien, en ne s'indemnisant que modérément de ses dépenses par l'utilité qu'il pouvait tirer de son élève. Dès l'enfance et jusqu'à son entrée chez M. Brown, Maurice avait été destiné à l'Eglise. A dix-neuf ans, il se rendit à Oxford, et passa successivement par les collèges de St-Jean et de l'Université. On y remarqua surtout son talent poétique, et de 1775 à 1778, il mit au jour, outre la traduction de l'*OEdipe Roi*, diverses petites pièces de vers qui lui firent beaucoup d'honneur dans la sphère universitaire, sans paraître en opposition avec la gravité ecclésiastique. Aussi, à peine eut-il pris le degré de bachelier et reçu les ordres, qu'il fut nommé à la cure de Woodford; et, quelque temps après, il n'eût tenu qu'à lui de la changer contre celle de Bosworth. Il ne le voulut point; mais une parente lui ayant laissé un héritage de quinze mille francs, il acheta un titre d'aumônier au 97^e régiment (ces places se vendent, comme on sait, ainsi que toutes les commissions, en Angleterre; et ce ne sont guère pour ceux qui en sont pourvus que d'heureuses sinécures). Maurice cumula d'abord et garda Woodford avec son aumônerie, qui ne l'empêcha pas de faire paraître plusieurs autres pièces de 1778 à 1784, époque à laquelle le régiment fut réformé; ce qui lui valut de ce côté, désormais sa vie durant, avec exemption de tout travail, moitié des appointements qu'il aurait eus si son activité eût continué. Il faut bien qu'il se trouvât assez à l'aise, puisque dès l'année suivante, 1785, il résigna la paroisse plus lucrative de Woodford pour celle d'Epping (qui ne demandait sa présence que le dimanche); et en 1786, il épousa miss Pearce, fille d'un capitaine au service de la compagnie des Indes. Il y avait trois ans alors qu'il songeait à composer l'histoire de cette contrée, depuis les temps les

plus reculés jusqu'à l'époque actuelle. Mais pour qu'un travail de ce genre marchât rapidement, et que l'auteur n'eût d'autre embarras que celui de recueillir et d'utiliser les immenses matériaux que les progrès de la conquête anglaise allaient sans cesse amoncelant, il eût fallu qu'il trouvât un Mécène. Il espérait que la compagnie des Indes pourrait consentir à lui en servir; et il lui adressa dans ce but une lettre qui figure parmi ses ouvrages; mais les hauts seigneurs de Leadenhall-street n'accordèrent point leur concours. Maurice n'en eut pas moins le mérite de se mettre courageusement à l'œuvre, et le mérite plus grand encore de commencer la publication à ses dépens, en 1795. Sa hardiesse fut récompensée par d'honorables suffrages: il vit les achats se succéder en assez grand nombre pour le dédommager plus que suffisamment de ses frais; et il en fut de même des deux volumes suivants, lesquels, avec le premier, constituaient l'*Histoire ancienne* de l'Inde. L'*Histoire moderne* de l'Inde fut accueillie avec un peu moins de faveur; ce n'est pas qu'elle soit au-dessous de l'autre, mais la bienveillance du public se porta d'un autre côté. La critique y fut aussi pour quelque chose. Les Aristarques de la *Revue d'Edimbourg* n'épargnèrent point les reproches à l'historien, et la réponse qu'il leur fit, quoique satisfaisante sur bien des points, ne fut ni aussi répandue, ni aussi goûtée que la critique. Les infaillibles Ecossais, du reste, avaient enveloppé dans leur censure l'ancienne comme la moderne histoire de l'Inde. L'ancienne n'en eut pas moins l'honneur de la réimpression en 1820. Maurice était, depuis 1789, bibliothécaire adjoint du *British Museum*. Nommé vicaire de Wormleighton (Worcester) sur la présentation du comte Spencer, 1798, il l'était devenu de Cudham (Kent), 1804, sur celle du lord chancelier. Les recommandations réitérées de l'évêque Tomshyne lui avaient valu, vers 1801, la réversion de la pension jadis payée au poète Cowper; il avait pris, en 1808, le degré de maître ès arts. Il passa les dernières années de sa vie à composer des *Mémoires*, dont une partie parut de son vivant, mais dont la fin manque et manquera probablement toujours. Sa mort eut lieu le 30 mars 1824. Il ne laissait qu'un neveu; sa femme était morte dès 1790, c'est-à-dire au bout de quatre ans de mariage. Maurice, sans être au nombre des grands écrivains, soit en prose, soit en vers, mérite un rang distingué parmi les historiens et les versificateurs. Ses vers sont d'une grande élégance: il a du coloris, des images, de la grâce, de la chaleur, souvent beaucoup de finesse, souvent aussi de l'élevation, et toujours chaque qualité à sa place. L'épithète qu'il composa pour sa femme est ravissante. Sa prose décèle de même la plus grande facilité, une élocution vive, une imagination mobile et riche; il y joint les qualités plus essentielles à l'historien et plus solides, le

savoir, l'amour du vrai, la connaissance des sources ou du moins celle des sources de seconde main, c'est-à-dire des grands recueils anglais et des monographies composées que possèdent ou les Hindous eux-mêmes, ou les musulmans qui habitent l'Inde et dont les ancêtres y ont régné. Il est connu que nul pays plus que l'Angleterre n'est à même de rassembler ces monuments; et, à moins d'aller travailler à Bénarès, à Calcutta, le *British Museum* est le lieu du monde où l'on peut le mieux profiter des nombreux travaux déjà effectués pour ces objets. Voici la liste des ouvrages de Maurice: 1° *Antiquités hindoues, ou Dissertations sur les anciennes divisions géographiques, le système primitif de théologie, le grand code civil, le gouvernement originaire et la littérature de l'Inde, comparés à la religion, aux lois, au gouvernement, à la littérature de la Perse, de l'Egypte et de la Grèce, etc.*, Londres, 7 vol. in-8°, 1792-1800. Le grand but de l'auteur était de donner une introduction à l'histoire de l'Inde; il voulait en même temps ruiner l'opinion de l'école philosophique française (très-répandue alors dans la Grande-Bretagne) sur les emprunts faits par le christianisme aux religions des Indes. Sans dire qu'il ait donné à cette question la forme qui serait la plus pure et la plus haute, on ne saurait nier qu'il n'ait exécuté la tâche spéciale qu'il se traçait, celle de montrer que le christianisme n'a point fait d'emprunts à l'Inde. Peut-être y consacre-t-il un peu trop d'espace. Son quatrième volume contient d'énormes développements sur la Trimourti, les Triades, les Trinités, et au cinquième, il y revient encore. Le reste du volume donne des détails sur les inimaginables pénitences des Hindous et sur la métempsycose. Le sixième se divise en deux parties, dans une desquelles les superstitions bouddhiques sont comparées à celles du druidisme, tandis que l'autre n'est relative qu'au commerce d'étain des Phéniciens et des anciens Grecs avec la Grande-Bretagne. Nous voilà bien loin de l'Inde; mais le septième tome nous y ramène; il s'y agit des immenses trésors, tant en pierres précieuses qu'en numéraire, accumulés par les anciens monarques de l'Inde; puis de l'industrie manufacturière de ce pays, laquelle était en grande partie la source de ces richesses; et enfin de cette vieille législation de Menou qui nous est connue aujourd'hui par la publication du code lui-même et dans sa langue originale et dans plusieurs idiomes modernes, mais qui alors était lettre close pour presque tous les savants, et dont Maurice n'a pu donner que l'analyse. Plusieurs morceaux assez développés sur l'ancienne forme du gouvernement de l'Inde terminent l'ouvrage qui, au total, se recommande par la clarté de l'exposition, la multitude des recherches, l'importance et la variété des sujets. Il ne faut point oublier que c'est un des premiers qui aient été publiés sur la matière, depuis que

l'Inde est véritablement accessible à l'Europe. Bien que dépassé de beaucoup, il n'est pas devenu complètement inutile, et nous comprenons que, par son testament, Maurice ait instamment recommandé à son neveu de le faire réimprimer.

2° *Histoire de l'Inde*. Elle forme deux ouvrages principaux distincts, savoir : 1. *Histoire de l'Inde ancienne, de ses arts, de ses sciences, etc.*, Londres, 1795, 98 et 99, 3 vol. in-4° (beaucoup de gravures); 2. *Histoire moderne de l'Inde*, Londres, 1802 et 1804, 2 vol. in-4°. C'est comme un centon des morceaux sur l'histoire hindoue, tirés les uns des écrivains classiques d'Europe, les autres des historiens orientaux, de l'*Ayen Akbary*, des *Asiatic Researches*, etc., etc.; et il faut y joindre : 3. un *Supplément à l'Histoire de l'Inde*, Londres, 1810, in-4°; 4. la défense de l'*Histoire de l'Inde* contre les critiques erronées de la *Revue d'Edimbourg*. L'*Histoire ancienne*, seule réimprimée (1821), offre de nombreuses améliorations. La Dissertation sur les Trinités orientales l'avait déjà été à Paris en 1800. 3° *Mémoires de Thomas Maurice*, Londres, 1819-22, 3 vol. in-8°. Le premier eut une seconde édition en 1821; le troisième ne mène encore la vie de l'écrivain que jusqu'en 1796. Les agressions, comme on le présume bien, n'y manquent pas, mais elles se lisent volontiers : Maurice s'y peint naïvement et on croit le voir. On parcourt d'ailleurs avec plaisir l'*Histoire des progrès de la littérature indienne* et les *Anecdotes des beaux esprits britanniques pendant trente ans* (t. 1), et le *Voyage dans les comtés de Derby, de Westmoreland, de Cumberland* (t. 2). 4° Des mélanges de critique et d'histoire : 1. *Fragments sanscrits, ou Extraits de différents ouvrages des brahmes sur des sujets intéressants pour les îles Britanniques*, Londres, 1799, in-8°; 2. le *Rideau levé sur la fraude des Brahmes* (*Brahminical fraud detected*), etc. (série de lettres au banc des évêques), Londres, 1812, in-8°. Maurice y va plus loin que dans son *Histoire ancienne de l'Inde*, et il prétend que la caste sacerdotale de l'Inde a prêté à son Krichna les attributs et les actions du Christ, dont elle avait connu la vie par l'Évangile de l'enfance qui fut apporté dans l'Inde au plus tard dans le 6^e siècle.

3. *Observations astronomiques et historiques sur les ruines de Babylone, d'après la récente description du voyageur Claude-Jacques Rich*, Londres, 1816, in-4°; 4. *Observations sur les restes de l'ancienne grandeur et de l'ancienne superstition égyptiennes, en tant que liées à celles de l'Assyrie*, Londres, 1818, in-4°, planches. Ces deux ouvrages font corps ensemble. 5. Deux articles dans le *Morning Herald* de 1795 (l'un est un éloge de sir William Jones, l'autre a pour titre *Anna*, et, sous ce nom, Maurice y esquisse en traits charmants la mélancolique histoire de sa mère); 6. *Lettres aux directeurs de la compagnie des Indes orientales pour leur proposer d'imprimer l'Histoire des révolutions de l'empire hindou, etc.*; avec

XXVII.

une *Esquisse du plan de l'ouvrage*, un *Court aperçu des auteurs à consulter*, et un *Coup d'œil sur l'histoire générale*, Londres, 1790; 7. un Sermon prononcé à Woodford en 1777, et le seul qu'il ait jamais imprimé à part. 5° Des poésies que nous partagerons en deux masses : 1. la traduction de l'*OEdipe roi*, de Sophocle, 1778; une tragédie originale, *Pantée, ou la Fiancée captive*, 1789, et la *Chute du Grand Mogol*, 1806, qui est aussi une tragédie; 2. des *Poésies diverses* consistant en poèmes (*l'Ecolier*, imitation du Shilling brillant, 1775, in-4°; *l'Oxonien*, où il décrit les scènes alors fréquentes dans l'université d'Oxford qu'on venait de réorganiser, 1776, in-4°; *Netherby*, 1776, in-4°; *Hagley*, 1777, in-4°; la *Crise*, 1798; *Grove Hill*, 1799; *Richmond Hill*, poème descriptif et pittoresque, 1807); en odes (*Jerne rediviva*, 1782, l'*Ode à Mithra*, 1799, etc.); en élégies ou poèmes élégiaques (*l'Abbaye de Westminster*, 1784, 2^e édition, 1813; *A la mémoire de sir William Jones*, 1795; *Monodie à la mémoire de la duchesse de Northumberland*, 1778; *Éloge à la mémoire du duc de Northumberland*, 1789, etc.); et une satire intitulée *Warley*, 1778, in-4°. Maurice donna, en 1800, une nouvelle édition de ses *Poèmes et poésies lyriques, élégiaques, etc.*, en trois parties. *L'Abbaye de Westminster* reparut en 1813, suivie de diverses poésies fugitives et de la traduction de l'*OEdipe roi*.

P—OT.

MAURICE (JEAN-BAPTISTE), né à Noyers en 1772, d'un artisan, et artisan lui-même, partit en 1792 avec un des bataillons de l'Yonne. Sa belle écriture et son goût pour la géographie le firent remarquer par le général Hardy, qui l'attacha à son état-major et l'envoya étudier les mathématiques à Paris, où il se forma sous les Tardieu et Poirson au dessin et à la gravure de la carte. Peu de temps après, il entra dans le corps des ingénieurs-géographes et en devint un des membres les plus distingués. Il fit partie de l'expédition de St-Domingue et y fut atteint de la fièvre jaune dont il ne guérit jamais complètement. Employé plus tard à la carte de Savoie, il a fait insérer dans les Archives géographiques de Malte-Brun une description de la perte du Rhône. Il mourut vers 1816. — M. Maurice-St-Aguet, qui a donné quelques articles dans les revues, est son fils.

Z.

MAURICE (le baron JEAN-FRÉDÉRIC-THÉODORE), mathématicien suisse, né à Genève le 13 octobre 1775, était fils du célèbre agronome genevois de ce nom, et appartenait à une ancienne et noble famille protestante réfugiée de la Provence. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, il se livra, sous la direction de Marc-Auguste Pictet, à des observations astronomiques, approfondit la physique et les mathématiques, et fut admis fort jeune dans la société des arts, alors présidée par le célèbre de Saussure. En 1796, il se rendit à Paris pour com-

44

pléter ses connaissances astronomiques et suivit les leçons de l'astronome Lalande; il se lia alors avec les plus célèbres mathématiciens de cette époque, Lagrange, Laplace, Legendre, visita l'Angleterre, y fit la connaissance de W. Herschel, puis retourna à Genève en 1798 et s'y maria. Il fut alors nommé professeur honoraire de mathématiques à l'académie de cette ville. Sa patrie ayant été incorporée à la France, Maurice s'attacha au gouvernement de Napoléon. En 1801, il était nommé examinateur d'admission à l'École polytechnique, puis appelé en 1806 comme auditeur au conseil d'Etat. Quittant alors la carrière de l'enseignement pour celle de l'administration qui lui promettait un avenir plus brillant, il fut appelé à la préfecture de la Creuse en 1807; créé baron de l'empire en 1809, il passa en 1810 à la préfecture de la Dordogne, et dans les derniers jours de juin 1814, fut nommé maître des requêtes au conseil d'Etat, puis décoré de la Légion d'honneur. Tout en vaquant à ses fonctions administratives, Maurice ne négligea pas cependant la culture des sciences. Le 17 juillet 1816, il fut nommé membre libre de l'Académie des sciences. Les opinions libérales qu'il professait lui firent perdre sa place de maître des requêtes en 1820; mais, comme marque d'estime, le roi lui conféra la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il se retira alors des affaires et ne s'occupa plus que de mathématiques et de physique. Après la révolution de 1830, Casimir Périer lui offrit vainement les préfectures de Grenoble et de Lyon, il préféra la retraite. Revenu à Genève, il se tint en dehors des agitations de la politique et ne sortit de ses travaux que pour la défense des intérêts de la science et de l'enseignement. Il mourut dans sa ville natale le 16 avril 1851. On doit à ce savant : *Mémoires sur la vie et les écrits de Legendre* (dans la *Bibliothèque de Genève*, janvier 1833); l'article J.-A. Mallet, dans la *Biographie universelle*, *Sur l'intégrale d'une formule irrationnelle* (*Bibliothèque britannique*, mai 1801); *Précis des démonstrations principales de Fourier, relatives à la loi du rayonnement de la chaleur*, dans le supplément de l'ouvrage de P. Prevost, *Sur le calorique rayonnant*; *Mémoire sur les interpolations* (dans la *Connaissance des temps pour 1847* (1844); — *De la variété des constantes arbitraires* (*Comptes rendus de l'Académie des sciences de 1843*); — *De l'invariabilité du grand axe et des moyens mouvements des planètes* (même recueil 1842). On trouve une notice sur ce savant par M. A. Gautier, t. 18, 4^e série de la *Bibliothèque universelle de Genève*. Z.

MAURICE (GEORGE), physicien suisse, frère puîné du précédent, né à Genève en 1799, fit de bonnes études dans sa ville natale, se voua surtout à la culture des sciences, et vint à Paris en 1819 se perfectionner dans ses connaissances, sous la direction de son frère aîné. A partir de 1821 il devint un des rédacteurs de la

Bibliothèque universelle de Genève, puis fut appelé en 1825 à la chaire de physique générale de l'Académie, à la suite d'un concours dans lequel il publia comme sujet de thèse une *Dissertation sur les premiers éléments de la théorie de la vision*, remarquable par la lucidité de l'exposition. En 1825, il donna dans le tome 3 des *Mémoires de la société de physique et d'histoire naturelle de Genève*, un *Mémoire sur les apparences visibles*, qui renferme des vues ingénieuses et nouvelles. En 1831 parut de lui, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, un *Discours sur la mesure du temps*. George Maurice s'occupa aussi beaucoup de météorologie, de physique terrestre et de topographie, et il a consigné plusieurs de ses recherches dans le même recueil. Appartenant au corps du génie de l'armée helvétique, il fit preuve d'une aptitude toute particulière pour l'art si difficile de connaître et d'apprécier le terrain au point de vue militaire, et le général Haxo, l'un des plus célèbres ingénieurs de son temps, eut occasion de s'assurer de son mérite et d'en porter témoignage. Aussi George Maurice fut-il chargé par les généraux suisses de diverses reconnaissances dont il s'acquitta habilement. Appelé par le vote de ses concitoyens au conseil représentatif, en 1828, il prit une part active à ses travaux. Atteint d'une affection mortelle qui se manifesta en 1835, il alla vainement chercher la santé en différents lieux et sous divers climats. Il mourut à Nice le 14 janvier 1837. George Maurice appartenait à la société des arts de Genève depuis 1825; il s'y était beaucoup occupé d'applications industrielles. Il laissa en mourant la réputation d'un homme d'une grande intégrité et d'un excellent citoyen. On trouve sur lui une notice dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (nouv. série, t. 20). Z.

MAURICE (AUGUSTE), fils d'un conseiller à la cour royale de Besançon, naquit dans cette ville en 1800. Après de bonnes études préparées par une excellente éducation, et pendant le cours desquelles se manifestèrent son intelligence et son goût pour le travail, l'exemple de son père et l'attrait qu'avait pour lui la science du droit le portèrent naturellement à entrer dans la magistrature. D'abord juge auditeur à Vesoul, il devint successivement conseiller auditeur à la cour de Besançon, substitut du procureur général et premier avocat général à la même cour, où son talent de parole, son esprit littéraire, en même temps que ses connaissances approfondies comme jurisconsulte, lui valurent une juste réputation. Il ne quitta le parquet, où il trouvait dans le succès et l'activité une source de continuelles jouissances, que le 19 avril 1840, lorsque sa santé déjà affaiblie ne lui permit plus de soutenir la fatigue des luttes oratoires qui usaient ses forces depuis dix ans, et qu'une présidence de chambre lui fut offerte. Elu député à la place de M. Magnoncour, en juillet 1842, et quelques

mois après membre du conseil général du département du Doubs, il jouit peu des honneurs dont semblaient vouloir l'entourer ses concitoyens en reconnaissance de son dévouement à leurs intérêts. Le 18 juin 1844, ses collègues de la chambre, dont il s'était dès l'ouverture de la session excusé sur sa maladie de ne pouvoir partager les travaux, recevaient la nouvelle de sa mort, prématurément annoncée quelques jours auparavant par la presse. Un service funèbre, auquel se pressèrent tous ceux qui avaient eu quelques relations soit avec le magistrat, soit avec l'homme du monde, fut célébré en sa mémoire à Besançon, et plusieurs discours rappelèrent en diverses enceintes ce que lui devaient la justice, l'administration, la science, et rendirent hommage à la fois à son mérite et à son caractère éminemment aimable, bon et conciliant. Maurice, entre autres travaux, a composé un certain nombre de discours de rentrée, où il savait éloquentement enseigner aux autres, par de nobles paroles, les devoirs d'une profession qu'il leur enseignait mieux encore par son exemple; ces discours, malheureusement, n'ont pas été imprimés. Mais tout au début de sa carrière judiciaire, il s'était occupé à un ouvrage dont le titre seul donne la mesure des bases sérieuses sur lesquelles il voulait s'appuyer. Reprenant l'œuvre d'un laborieux avocat, qui prenait alors place au premier rang du barreau de Besançon et devint plus tard un des successeurs les plus distingués de Proudhon à la faculté de droit de Dijon, il entreprit non-seulement de mener à fin une nouvelle édition de Voet, qui parut en 4 vol. in-4°, 1827-1829, mais résolut de la compléter en 1841, par une table des Commentaires de ce savant jurisconsulte, analysés dans leurs rapports avec chacun des articles des cinq codes français. L'utilité de cette table, qui devient chaque jour d'autant plus grande, qu'on tend davantage à oublier que la législation romaine est la mère de la nôtre, est incontestable; son importance et les recherches longues et pénibles qu'elle a nécessitées en font un véritable monument auquel, bien qu'en ait dit son auteur dans sa modeste préface, ne doit pas s'appliquer ce jugement trop peu rémunérateur : *Magnus labor, tenuis gloria.* C. M.

MAURICEAU (FRANÇOIS), célèbre accoucheur, naquit à Paris vers le milieu du 17^e siècle. C'est après avoir étudié tous les auteurs qui avaient écrit sur les accouchements et avoir pratiqué son art à l'Hôtel-Dieu de Paris, qu'il se décida à faire jouir le public du fruit de son expérience. Il avait acquis la plus brillante réputation, lorsqu'il abandonna la pratique de son art pour se retirer à la campagne, où il mourut peu d'années après, le 17 octobre 1709. Nous avons de lui : 1^o *Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées*, Paris, 1668, 1675, 1681, 1694, in-4°. Ce livre, dont l'auteur a

donné une traduction latine, a été traduit en anglais, en allemand, en flamand, en hollandais et en italien, et contenait les meilleurs préceptes sur l'art des accouchements aux diverses époques de la gestation, et pour les cas les plus difficiles. Plein de confiance dans les ressources de la nature, Mauriceau mettait tous ses soins à en bien diriger les efforts, et réussissait dans le plus grand nombre des cas. Il fut un des adversaires les plus chauds de l'hystérotomie. Le tire-tête de son invention n'obtint pas l'assentiment de quelques-uns de ses contemporains; ce qui l'engagea dans une polémique assez vive pour soutenir les avantages qu'il attribuait à cet instrument. 2^o *Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, les maladies et autres indispositions des femmes*, Paris, 1694, in-4°; Amsterdam, 1700; 3^o *Observations sur la grossesse et sur l'accouchement*, Paris, 1695, in-4°; 1715, in-4°; en allemand, Dresde, 1709, in-8°; 4^o *Dernières observations sur les maladies des femmes grosses et accouchées*, Paris, 1708, in-4°. Tous ces ouvrages ont été réunis en un seul, Paris, 1712, 1724, 1738 et 1740, in-4°, avec figures. P. et L.

MAURISIO (GÉRARD), chroniqueur, était né à Véronne et remplissait dans cette ville l'office de juge ou de procureur. Il florissait dans les premières années du 13^e siècle. A l'exemple de son père, il suivit le parti des Gibelins. Dans la guerre soutenue par les Vicentins contre Ezzelin da Romano, Maurisio fut pris et conduit à Padoue, où il eut à se louer de l'humanité de ses gardes. Quelques jours après, il fut envoyé vers ses concitoyens pour leur porter des paroles de paix et traiter de l'échange des prisonniers; mais ses offres furent rejetées, et, après avoir, dans son indignation, prié le ciel d'abaisser l'orgueil de ses compatriotes, il revint à Padoue rendre compte du mauvais succès de sa mission. Ezzelin le nomma dans la suite procureur de la Lombardie. On a de Maurisio : *Historia de rebus gestis Eccelini de Romano ab anno 1183 ad annum circiter 1237*. Cette histoire fut tirée de la poussière des bibliothèques par Felix Osio; mais elle ne parut qu'après la mort de l'auteur dans un Recueil de chroniques du même temps, Venise, 1636, in-fol. Leibniz l'a insérée dans le tome 2 des *Scriptor. Brunswic. illustr.*; Burmann, dans le tome 6 du *Thesaur. antiq. Italiæ*, et Muratori, dans le tome 8 des *Rerum italicar. scriptor.* On reproche à Maurisio d'avoir donné des éloges à Ezzelin, l'un des tyrans les plus cruels qui aient régné sur l'Italie (*voy. ROMANO*). Muratori a cherché à l'excuser, par la raison qu'Ezzelin n'avait point encore, comme il le fit dans la suite, abjuré tout sentiment d'humanité, et qu'au contraire, il s'était annoncé, par plusieurs traits, comme un prince digne du trône. W—s.

MAURILLE (SAINT), archevêque de Rouen, né à Reims dans le 11^e siècle, fut d'abord prévôt d'Halberstadt, dans le cercle de la basse Saxe,

passa après en Italie, puis entra dans un monastère à Florence, et en devint abbé. Le relâchement des religieux l'ayant forcé de quitter cette place, il revint en France et entra dans le monastère de Fécamp, dont il fut tiré l'an 1055 pour être mis sur le siège archiépiscopal de Rouen. Il assembla la même année un concile des évêques de sa province, dans lequel il condamna l'erreur de Bérenger, dressa une profession de foi portant que le pain et le vin étaient changés après la consécration au corps et au sang de Jésus-Christ, et ordonna qu'à l'avenir cette profession de foi serait signée par les évêques aussitôt après leur ordination. Il assembla encore un autre concile à Caen, l'an 1061, et mourut le 9 août 1065. Il est révérend comme saint dans le diocèse de Rouen, où l'on célèbre sa fête le 13 septembre. Z.

MAURO (Fra), le plus célèbre des cosmographes de son temps, était un religieux de l'ordre des Camaldules, au monastère de St-Michel de Murano, près Venise : on ne connaît point l'époque de sa naissance. La réputation dont il jouissait dans les sciences mathématiques et physiques le fit choisir, en 1444, pour être de la députation des quinze patriciens nommés pour régler le cours de la Brenta et pour diriger les travaux des lagunes. Ce fut entre 1457 et 1459 qu'il exécuta cette belle mappemonde qu'on voit encore aujourd'hui dans une des salles de la bibliothèque du monastère nommé plus haut. Vers cette même époque il exécuta, pour Alphonse V, roi de Portugal, une mappemonde, qui était probablement la copie de celle dont nous venons de parler. Le mémoire des sommes qu'Alphonse paya pour cet objet existe encore dans les registres du couvent de St-Michel ; et nous y voyons le nom d'Andrea Bianco, lui-même cosmographe assez célèbre, au nombre des dessinateurs et des scribes que Fra Mauro avait employés ; ce qui prouve que ce savant religieux était comme le chef de tous les cosmographes de son temps et avait formé une sorte d'école. La date de sa mort n'est pas plus connue que celle de sa naissance ; on ne trouve aucune mention de lui comme vivant postérieurement au 20 octobre 1459. La république de Venise fit frapper en son honneur une médaille, où se trouve son portrait avec cette légende : *Frater Maurus S. Michaelis Moranensis de Venetiis ordinis Camaldulensis chosmographus incomparabilis*. Ramusio a parlé de la mappemonde de Fra Mauro, mais il ne l'a connue que très-imparfaitement ; elle a été aussi mal appréciée par Formaleoni et quelques autres. Dom Alphonse Collina, Foscarini, Vicenzo, Ricci, Mittarelli, Costadoni, Tiraboschi, Biornstaehl, Andrès et Carli en ont fait l'éloge et en ont connu toute l'importance. Les Médicis, en 1494, envoyèrent des peintres et des dessinateurs à Venise pour en faire une copie, qui fut placée dans leur palais, à Florence ; ils

furent aussi traduire en latin les traités de cosmographie, les légendes et les explications, qui sont en grand nombre sur cette mappemonde. On présume que la mappemonde qui se trouvait au monastère d'Alcobaga, en Portugal, et que l'infant dom Ferdinand montra en 1525 à Francesco Souza Tavarès, était aussi une copie de celle de Fra Mauro. En 1804 le gouvernement anglais fit tirer une copie très-exacte de la mappemonde de Fra Mauro. Cette copie a été exécutée, aux frais de la compagnie des Indes et d'un certain nombre de souscripteurs, par Guillaume Fraser ; elle fut transportée à Londres et donnée au musée britannique. M. Vincent a fait réduire et graver, d'après cette copie, la portion qui concerne l'Afrique, et l'a insérée dans la nouvelle édition de ses ouvrages sur la géographie ancienne. Enfin, un camaldule du même couvent que Fra Mauro a publié, en 1806, une description de cette mappemonde en 1 vol. in-folio, intitulé *Il Mappamondo di Fra Mauro camaldolese descritto ed illustrato da D. Placido Zurla dello stesso ordine*. Ce volume présente sur le titre le portrait de Fra Mauro, d'après la médaille frappée en son honneur et une réduction en une petite feuille de la mappemonde du célèbre cosmographe vénitien. Cette même réduction a été insérée dans les *Recherches sur Marco Polo*, en 2 vol. in-4°, autre ouvrage récent de dom Placido Zurla. Le volume que cet estimable auteur a publié sur la mappemonde de Fra Mauro laisse beaucoup à désirer. Il eût fallu, pour faire bien connaître ce monument géographique, si utile pour l'histoire de la science, transcrire toutes les notes, légendes et explications qui s'y trouvent ; il eût été surtout nécessaire de faire un relevé de tous les noms géographiques, d'en composer une liste méthodique, et d'indiquer, au moins par des renvois en chiffres, les places que toutes les positions ou les objets qu'ils désignent occupent sur la carte. Dom Zurla ne fait connaître qu'un petit nombre de notes et de noms, principalement ceux qui pouvaient être utiles aux discussions auxquelles il se livre. Cependant, ce qu'il dit de cette mappemonde et la réduction qu'il en a donnée suffisent pour prouver que Fra Mauro connaissait tout ce que les anciens et les modernes, jusqu'à lui, avaient écrit sur la géographie : les découvertes de Marco Polo, en Asie, y sont tracées avec tant d'intelligence, que Ramusio a cru que cette carte n'était qu'une copie de celle du voyageur vénitien, qui probablement n'a jamais dressé de carte. Fra Mauro a dessiné le cap Vert, le cap Rouge et le golfe de Guinée, découvertes des Portugais toutes récentes lorsqu'il composa sa mappemonde ; enfin, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il avait obtenu des renseignements de plusieurs voyageurs qui n'ont jamais écrit de relations, ou dont les relations, si elles existent, n'ont point été publiées : ainsi nous li-

sons, entre autres, dans l'intérieur de l'Afrique, le nom de *Dafur* (Darfour), qui depuis a été inconnu à Delisle, à d'Anville et à tous les géographes d'Europe, jusqu'à Bruce, qui le premier entendit parler de ce pays, depuis découvert et visité par Browne. Mais les résultats les plus importants des travaux des cosmographes du commencement du 15^e siècle, et particulièrement de Fra Mauro, furent l'influence immense qu'ils exercèrent sur les entreprises maritimes des peuples de l'Europe, dans ce siècle et dans le suivant. On peut affirmer qu'ils ont été la cause principale des deux plus grandes découvertes géographiques, celle du cap de Bonne-Espérance et celle de l'Amérique. L'ouvrage arabe d'Edrisi avait, à la vérité, fait abandonner la méthode exacte et précise de Ptolémée, de déterminer les positions des lieux par leur distance à l'équateur et à un premier méridien ; on avait pris la méthode plus vague des Arabes, qui se prêtait mieux à l'ignorance de ces temps, de diviser le globe par bandes ou climats, et d'y placer les lieux d'après les distances respectives, par le moyen des itinéraires. Mais en même temps, en recevant les systèmes et les méthodes géographiques des Arabes, on avait acquis par eux des notions touchant un grand nombre de contrées ignorées des Européens, et sur l'existence ou les noms et l'état moderne desquelles Ptolémée ne pouvait fournir aucune lumière. A leur exemple, on s'était affranchi de quelques erreurs des géographes grecs, qui mettaient un grand obstacle au progrès de la géographie. On était revenu au système d'Eratosthène, de Méla et d'autres anciens qui faisaient rejoindre au sud les côtes orientales et occidentales d'Afrique, et les terminaient par un cap. Les Arabes avaient alors poussé leurs découvertes jusqu'à Sofala, sur la côte orientale, et avaient eu quelque connaissance de Madagascar (*voy.* Mas'oudi). Fra Mauro, sur sa mappemonde, traça ces nouvelles découvertes ; et portant *Sofala* sur la grande île dont il avait entendu parler, il plaça cette île au sud de l'extrémité de l'Afrique, qui lui était inconnue, et la sépara du reste du continent par un étroit canal ou un long détroit. Le mot de *Diab* se trouve écrit deux fois dans cette île ; c'est peut être le mot malais *dib* ou *div*, qui signifie *île*. Zurla croit que c'est le mot arabe *diab*, qui signifie *loups*. Nous ignorons par quelle raison on aurait donné à cette île cette singulière dénomination : mais un coup d'œil jeté sur la mappemonde de Mauro nous montre que l'Afrique, telle qu'il la dessinait, en y comprenant l'île *Diab* au midi, ne s'éloignait pas beaucoup, par sa forme générale, de celle qu'elle a réellement ; qu'elle était de même très-allongée vers le sud : ainsi donc, les Portugais qui s'étaient procuré une copie de cette mappemonde, semblèrent plutôt reconnaître les contrées qu'ils croyaient y être tracées, qu'en découvrir de nouvelles. De

mêmes, les découvertes de Marco Polo, ajoutées à l'est de l'Asie, que les systèmes géographiques prolongeaient loin vers l'orient, diminuaient, d'une part, de beaucoup les distances qui séparaient les côtes orientales d'Asie des côtes occidentales d'Europe, et laissaient, d'un autre côté, l'espoir d'arriver au Catay et dans l'Inde en naviguant vers l'occident sans avoir un très-grand espace de mer à traverser. Mais, à l'occident même des côtes d'Europe, on avait découvert les îles Açores ; et les cosmographes plaçaient encore, au delà du terme des navigations et des îles connues, d'autres îles non encore visitées. Ces îles, que quelques navigateurs, trompés par l'apparition des nuages ou d'autres illusions d'optique, croyaient avoir aperçues, les cosmographes les nommaient îles *St-Brandan*, îles *Antilles*, îles *Berzil* ou *Brésil*. Ils plaçaient ces îles à peu de distance des îles Açores ou de l'Irlande qu'on connaissait ; de sorte que Christophe Colomb et les premiers navigateurs se trouvèrent enhardis à cingler droit vers l'occident par la vue de ces mappemondes, dont la découverte du cap de Bonne-Espérance venait déjà de justifier l'exactitude. Mais quoique l'espace immense de mer que, contre leur attente, les navigateurs européens qui se dirigèrent vers l'occident furent obligés de traverser avant de trouver des terres, eût dû les détromper, ils ne crurent pas que les îles tracées sur les cartes fussent une illusion ou une supposition des géographes : au contraire, ils pensèrent que les terres sur lesquelles ils abordèrent d'abord étaient ces îles mêmes que ces géographes avaient tracées ; et ils donnèrent aux premières îles et aux premières côtes du continent du nouveau monde qu'ils découvrirent les noms d'Antilles et de Brésil. Ce que nous venons de dire suffira pour montrer l'influence de Fra Mauro, et des cosmographes dont il était le chef, sur son siècle et sur le suivant. Nous nous abstenons de tout autre détail sur sa mappemonde. Nous dirons seulement qu'une des légendes qui s'y trouvent, nous indique que dès lors on attribuait le flux et reflu de la mer à l'attraction de la lune et à la chaleur du soleil. Dans une autre légende, il est dit que ceux qui naviguent dans la mer de l'Inde ne se servent pas de boussole, et font usage de l'astrolabe. Cette carte est sur parchemin ; sa hauteur est de 5 pieds 11 pouces 7 lignes de France, et sa longueur de 6 pieds 7 pouces ; elle est ornée de figures et de miniatures d'une couleur très-vive ; enfin les titres, les notes, les légendes et les descriptions sont écrits d'une manière très-nette, et en italien mêlé d'orthographe et de dialecte vénitien (*voy.* BORDONE, CADAMOSTO, EDRI, *Marin SANUDO* et ZÉNI).

W—R.

MAUROCORDATO-SCARLATI (ALEXANDRE), premier interprète de la Porte ottomane, né vers l'an 1636, était fils d'un pauvre gentilhomme de l'île de Scio, nommé Panteli Maurocordato, qui

vendait de la soie à Constantinople. Il prétendait descendre des Scarlati de Gènes; mais on assure que sa mère était la fille unique d'un Grec nommé Scarlatos qui s'était enrichi dans la fourniture des viandes pour le sérail, sous le règne d'Amurat IV, et qu'avant d'épouser Panteli, elle avait été mariée à Matthieu, prince de Valachie, qui l'avait répudiée à cause de sa difformité. Les parents d'Alexandre l'envoyèrent, à l'âge de douze ans, faire ses études à Padoue. Ses progrès y furent si rapides, qu'au bout de quatorze ans il fut reçu docteur en philosophie et en médecine, et qu'à son retour à Constantinople, il professa ces deux sciences dans l'école de l'Eglise patriarcale. Ses succès le mirent en réputation, et tous les grands de l'empire voulurent l'avoir pour médecin; mais les risques attachés à cette profession, dans le Levant, le déterminèrent à la quitter, et à tirer parti des connaissances qu'il avait de plusieurs langues et des intérêts des divers princes de l'Europe. Ce fut à cette époque qu'eut lieu la prise de Candie. Panagioti, premier drogman de la Porte, étant venu à mourir, le grand vizir Ahmed Kioproli lui donna Maurocordato pour successeur. Le nouveau drogman, aussi habile et aussi adroit que politique profond, exerça cet emploi lucratif, mais difficile et dangereux, pendant trente années, et fut exposé, sous quatre règnes et sous un grand nombre de vizirs, à toutes les chances de la fortune. Accusé d'avoir fait échouer le siège de Vienne, il fut incarcéré, dépouillé de sa charge et de ses biens, et ne dut sa réintégration qu'à l'incapacité de son successeur. Envoyé, en 1688, auprès de l'empereur Léopold I^{er}, avec le titre d'ambassadeur, que la Porte n'avait donné à aucun Grec chrétien avant lui, il eut l'adresse de se faire retenir quatre ans prisonnier à Vienne, sous divers prétextes, jusqu'après la mort du grand vizir Kioproli Mustapha, son ennemi déclaré. Il mérita bientôt, par ses talents et sa prudence, la haute réputation qu'il acquit dans toute l'Europe, lorsqu'il parut aux négociations de Carlowitz, en 1699, en qualité de plénipotentiaire, et de *conseiller des secrets*, titre nouveau qui prouvait l'estime dont il jouissait dans le divan. Le traité de paix fut l'ouvrage de Maurocordato. Il mena cette négociation à fin, en politique adroit, à la satisfaction de toutes les puissances contractantes, comme les valets de Térance ou de Molière auraient conduit une intrigue de comédie. On a prétendu qu'il appartenait à la France, qui croyait l'avoir acheté; mais Maurocordato n'appartenait qu'à lui-même: il était seulement, comme lord Lockhart, ambassadeur de Cromwell, le *très-humble serviteur des événements*. Toutefois, il ne fut point étranger à l'ambition ni à l'orgueil; et lorsque la paix de Carlowitz eut mis le sceau à son élévation, il exigea de tous les princes chrétiens le titre d'*illustrissime*. Mais, quelque brillante que fût son

existence, elle était fort précaire; et la révolution qui amena la déposition de Mustapha II, en 1702, aurait entraîné la perte de Maurocordato, s'il n'eût évité cet orage par la fuite. Il reparut avec le calme; et le sultan Achmet III lui fit l'accueil que méritait un des hommes les plus utiles à l'empire. La vieillesse d'Alexandre Maurocordato s'écoula en paix, au sein des richesses et de la grandeur; il mourut dans les bras de ses deux fils, Nicolas et Jean, à la fin de 1709. Pendant sa longue et pénible carrière, il trouva le temps de faire beaucoup de bien à ses compatriotes, et d'encourager les lettres, qu'il cultiva même avec succès. Il établit à Constantinople un collège, pour conserver le goût de la littérature grecque. Parmi un grand nombre d'ouvrages qu'il a composés, deux seulement ont été publiés: 1^o *Instrumentum pneumaticum circulandi sanguinis, sive de motu et usu pulmonum*, Bologne, 1664, et Francfort, 1665, in-12. Livre rare, quoique souvent réimprimé en Italie, en Hollande et en Allemagne. 2^o *Histoire sacrée*, en grec, imprimée à Bucharest, 1716, in-fol., par les soins de son fils Nicolas, et précédée de son éloge par dom Jacob, et d'une préface. Il a laissé en manuscrit une *Histoire romaine*, en 3 volumes; — des *Mélanges de philosophie et de littérature*; — des *Lettres familières*; — des *Préceptes de droit civil*; et un livre sur la Paix, adressé aux Allemands. Il a traduit en turc, avec le secours d'un jésuite français de Scio, l'*Atlas* de Blaeuw, en 12 volumes. Ses Mémoires sur les empereurs turcs ont été publiés par Lacroix dans son *Etat de l'empire ottoman*, 1696, in-12. Tournefort nous apprend que la physionomie de Maurocordato annonçait son génie et son mérite; que ses connaissances égalaient ses talents diplomatiques; et que cet homme célèbre, sans contredit le plus savant médecin de Constantinople, confessait de bonne foi la supériorité des Européens dans la médecine et la botanique.

A—T et S—Y.

MAUROCORDATO-SCARLATI (JEAN-NICOLAS), plus connu sous le second de ces prénoms, était le fils aîné du précédent, qu'il remplaça dans le poste de premier drogman de la Porte ottomane, dès l'ouverture des négociations du traité de Carlowitz. Il fut nommé, en 1709, hospodar de Moldavie; mais comme il était plus savant que belliqueux, le Grand Seigneur le révoqua, au mois de novembre 1710, et lui donna pour successeur le célèbre Démétrius Cantémir, après la défection duquel il fut rétabli, en 1711, dans la principauté de Moldavie (*voy.* CANTEMIR). Etienne Cantacuzène, hospodar de Valachie, ayant été décapité avec deux de ses fils, au commencement de 1716, pour cause d'intelligences avec la cour de Vienne, Maurocordato fut envoyé pour prendre sa place. Loin d'imiter ses prédécesseurs, il se montra l'exécuteur le plus fidèle des volontés de la Porte: il rétablit quelques impôts abolis par

Cantacuzène, tels que celui qu'avaient payé les prêtres et les monastères, et le *vacarit*, droit sur les bœufs et les chevaux; il fut le premier qui mit une taxe sur les vignobles; il diminua considérablement le nombre des troupes nationales, et dépouilla les officiers de leurs privilèges. Il tua, dit-on, de sa main, le grand écuyer de son prédécesseur, fit condamner à mort un évêque grec, beau-père du prince George Cantacuzène, et força les ecclésiastiques et les religieux diocésains de ce prélat d'assister à son supplice. Enfin la tyrannie cruelle qu'il paraît avoir exercée tant sur le peuple que sur les boyards et le clergé de la Valachie, seconda merveilleusement les vues de la Porte pour l'asservissement de cette province, qui fut consommé par son fils (*roy.* l'article qui suit). Nicolas, devenu odieux à ses sujets, n'en reçut aucun secours, lorsqu'un détachement de troupes impériales, auquel s'étaient joints un grand nombre de nobles mécontents, s'avancèrent dans la Valachie, par ordre du comte de Steinville, commandant en Transylvanie : ce corps pénétra jusqu'à Bucharest, et après un combat très-vif contre la garde turque et tartare de l'hospodar, enleva ce prince, avec sa femme et ses quatre enfants, le 8 décembre 1716, et les conduisit à Hermanstadt, puis à Carlsbourg, où ils furent traités avec beaucoup d'égards. Maurocordato promit cinq cent mille écus pour sa rançon; mais ses offres n'eurent pas plus de succès auprès de la cour de Vienne que les sollicitations de la veuve et du fils de Cantacuzène, appuyées par une députation des Valaques, qui demandaient ce jeune prince pour hospodar, sous la protection de l'Autriche dont ils consentaient à être tributaires. La paix de Passarowitz, en 1718, fit avorter les desseins que la maison d'Autriche avait sur la Valachie; et Maurocordato recouvra sa liberté, par une stipulation expresse du douzième article du traité; témoignage inouï chez les Turcs d'estime et d'intérêt pour un chrétien grec. Reçu avec de grands honneurs à Constantinople, il y apprit la mort de son frère Jean, le plus bel homme de son siècle, et qui l'avait successivement remplacé dans les charges de premier drogman et d'hospodar de Valachie. Nicolas fut alors rétabli dans cette principauté, dont il jouit paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée le 14 septembre 1730. Il était âgé d'environ 60 ans. Ce prince, à l'exemple de son père, encouragea les lettres et les sciences. Il avait rassemblé une bibliothèque aussi nombreuse que bien choisie. Savant lui-même, et non moins versé dans la connaissance des anciens que dans celle des meilleurs livres modernes, il écrivait et parlait avec facilité le grec ancien et vulgaire, le latin, le français, l'italien, le turc, l'arabe et le persan. Son goût pour le travail et la méditation lui fit supporter philosophiquement sa longue détention; et ce fut pour en charmer les ennuis qu'il demanda les débris de sa bibliothèque, et qu'il

composa son ouvrage grec : *De officiis*, publié en 1719, et réimprimé avec une traduction latine, Leipsick, 1722, in-4°, précédé d'un beau portrait du prince. Ce livre, dans lequel l'auteur, à l'exemple des anciens, ne s'est assujéti à aucune méthode, et paraît avoir voulu imiter le style de Platon, est un traité de morale et de politique chrétienne, divisé en dix-neuf chapitres, à l'usage des princes. La bibliothèque de Paris possède un manuscrit grec de Nicolas Maurocordato (sans nom d'auteur) intitulé *Loisirs de Philothée*, sorte de roman instructif et amusant, suivant l'abbé Bignon, qui en a loué l'élégance du style, la vivacité des descriptions et la ressemblance des portraits de diverses nations. Ce prince avait composé d'autres ouvrages qui n'ont pas été publiés; et l'on conservait dans la bibliothèque de Mencke (1), quelques *Mélanges d'érudition*, tirés de ses manuscrits grecs. Comment un prince si sage, si éclairé, si pénétré des obligations d'un souverain, a-t-il pu être le tyran de son peuple? Il est probable que l'envie de quelques familles rivales a exagéré ses torts. Maurocordato eut deux fils, Constantin qui suit, et Charles qui se distingua, comme son père, par ses connaissances et son goût pour les lettres.

A—T.

MAUROCORDATO (CONSTANTIN), fils et successeur du précédent, fut le dernier hospodar de Valachie nommé par les boyards et confirmé par la Porte ottomane, qui, depuis, s'est réservé le droit de donner seule des souverains aux Moldaves et aux Valaques. L'élection de Constantin doit justifier la mémoire de son père, car il n'est pas probable qu'un peuple eût choisi pour souverain le fils de son tyran (*roy.* l'article précédent). Ce prince était à peine installé, qu'il faillit être victime de la révolution qui entraîna la déposition d'Achmet III, en octobre 1730. Il fut arrêté avec sa famille, et l'on séquestra ses biens; mais, dès l'année suivante, le sultan Mahmoud lui rendit sa liberté, ses biens et sa principauté. Le règne de Constantin Maurocordato a fait époque en Valachie à cause de la fameuse réforme de 1739, à laquelle on a donné son nom et qui consumma l'asservissement et la ruine de cette province. Il établit de nouveaux tribunaux, en remplaça quelques-uns par des juges militaires, priva les boyards des gardes dont ils se faisaient escorter, acheva la suppression des milices nationales et n'en réserva qu'un petit nombre pour le service civil et pour les postes. Aussi mauvais financier que maladroit politique, au lieu d'asseoir le poids principal des impôts sur les productions et les consommations du pays, il augmenta la capitation, et mit en ferme toutes les autres contributions. Quoique les changements opérés par Constantin n'eussent pour objet que d'accroître ses revenus, sa réforme embrassa

(1) Voyez la description de ce volume page 837 de la *Bibliotheca Menckiana*, édition de 1727.

toutes les parties de l'administration civile et militaire : tout fut soumis au système fiscal. Il paraît néanmoins que ce prince eut d'abord des intentions louables. Il publia quelques bons règlements (1) ; il abrogea quelques impôts ; il en diminua d'autres : il réduisit et fixa la quotité des corvées ; il abolit même la servitude des paysans ; et cependant leur nombre, qui se trouva de cent quarante-sept mille familles dans le premier dénombrement qu'il ordonna, ne fut que de soixante-dix mille dans un second en 1745, et se trouva réduit à trente-cinq mille dans la suite, soit par l'émigration des mécontents, soit parce que plusieurs familles obtinrent, avec de l'argent, de n'être pas inscrites sur les registres civils. Mais lorsque Maurocordato se vit, à diverses reprises, dépouillé de sa principauté par les cabales de ses rivaux, il ne se montra pas plus délicat sur les moyens de s'y maintenir ; et sa plus grande faute fut d'avoir augmenté d'un million cinq cent mille francs, le tribut que la Valachie payait à la Porte, à l'avènement d'un nouvel hospodar. Cette mesure mit non-seulement le comble aux malheurs du pays ; elle fut même la source de la disgrâce de son auteur. Les Turcs, intéressés à se procurer le plus souvent possible cette somme, ont changé continuellement les hospodars (2). Les peuples n'en ont été que plus écrasés d'impôts ; et les princes avilis ne sont plus que des fermiers amovibles de la Porte. Aucun d'eux n'a donc fait plus de tort à la Valachie que Constantin Maurocordato. Déposé en 1741, rétabli en 1744, dépossédé de nouveau en 1748, réintégré en 1756, révoqué en 1759, nommé pour la dernière fois hospodar en 1761, il fut enfin disgracié complètement en 1763, et mourut, sans doute peu d'années après, dans un âge assez avancé. Les intervalles de ses divers règnes depuis 1741 jusqu'en 1764 furent remplis par sept princes, dont trois de la famille Racowitza et quatre de celle de Ghicca, qui tous gouvernèrent plus d'une fois la Valachie ; et depuis la dernière époque, les mutations n'en ont pas moins été fréquentes. On peut juger par là de la situation de ce malheureux pays. A—T.

MAUROYLYCO (FRANÇOIS), le premier géomètre de son temps, naquit à Messine, le 16 septembre 1494, d'une famille grecque, originaire de Con-

(1) Si l'on s'en rapportait au témoignage de M. W. Wilkinson, consul anglais en Valachie, ce serait à Constantin Maurocordato que cette province devrait sa littérature. « Ce prince, dit-il, en treprit en 1735 de donner à ce peuple une grammaire, et tira « ses caractères du grec et de l'esclavon. Il fit faire une édition « de la Bible en cette langue, et ordonna que l'Evangile fût lu « dans les églises régulièrement. En peu d'années cette langue « fut régularisée, et la connaissance des lettres devint familière « aux boyards, qui auparavant savaient à peine signer leur « nom. » *Description des principautés de Valachie et de Moldavie*, Londres, 1820 (en anglais) ; et dans la *Biblioth. universelle*, juillet 1820, t. 14 ; *Litt.*, p. 269.

(2) Cet abus a duré jusqu'à la paix de 1812. La Russie stipula, dans ce traité, que les hospodars resteraient au moins sept années en place (*v. y.* le *Voyage de Moscou à Constantinople*, par Mac-Michaël, Londres, 1819, in-4^e, et la *Bibliothèque universelle* (de Genève), avril 1820 ; *Litt.*, t. 13, p. 343).

stantinople. Après avoir achevé ses études avec distinction, il embrassa l'état ecclésiastique, et renonçant à la littérature qui avait fait jusqu'alors son amusement, il s'appliqua tout entier aux mathématiques, science dans laquelle son père fut son seul maître. Il s'y livra sans ménagement, au point qu'il en tomba malade, et depuis, sa santé fut toujours languissante ; mais dès qu'il fut en état de reprendre ses études, il les continua constamment avec la même ardeur ; et sa persévérance fut couronnée par le plus brillant succès. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute la Sicile ; et quoiqu'il eût préféré rester dans sa retraite au milieu de ses livres, il fut obligé de céder aux sollicitations du vice-roi Jean de Véga, qui le pressait de paraître à la cour. Maurolyco se chargea d'enseigner la géométrie au fils aîné du vice-roi, et tant qu'il consentit de rester à Palerme, il partagea sa table, et eut un logement dans son palais. Parmi les seigneurs qui brillaient alors à la cour de Sicile, le marquis de Geraci se faisait remarquer par la politesse de ses manières et surtout par son goût pour les sciences. Il conçut pour Maurolyco une affection si vive, que bientôt il lui fut impossible de s'en séparer ; et comme leur amitié était réciproque, Maurolyco l'accompagna dans ses voyages à Naples et à Rome où l'habile géomètre reçut du cardinal Alexandre Farnèse un accueil très-distingué. Le marquis de Geraci craignit qu'il n'accédât aux propositions avantageuses qu'on lui adressait pour le retenir à Rome, et il se hâta de le ramener en Sicile ; mais, pour le dédommager des sacrifices qu'il lui avait faits, il lui donna la riche abbaye de *Santa Maria del Parto*, et lui assigna en outre une pension de deux cents écus d'or, pour l'engager à donner des leçons de mathématiques au collège de Messine. Tous les étrangers de distinction qui arrivaient en cette ville s'empressaient de le visiter ; et l'on en cite plusieurs qui avaient entrepris le voyage uniquement pour le voir et pour le consulter. Les plus grands mathématiciens de l'Italie recouraient à ses lumières, et ne le consultaient jamais en vain. Maurolyco, comblé d'honneurs, entouré de la considération et de l'estime publique, parvint à une extrême vieillesse. La mort du marquis de Geraci, son ami et son bienfaiteur, fut le premier chagrin très-vif qu'il eût ressenti ; il se retira dans une campagne près de Messine pour s'y préparer, par la méditation et la prière, à sa fin prochaine : il y termina sa longue et honorable carrière le 21 juillet 1575. Ses restes furent transportés dans l'église Saint-Jean-Baptiste de Messine, et déposés dans un tombeau décoré d'une épitaphe rapportée par la plupart des écrivains qu'on citera dans la suite de cet article. Les compatriotes de Maurolyco ont cru le louer en vantant ses connaissances astrologiques et son talent pour les prédictions ; mais nous imiterons la sage circonspection de Tiraboschi,

qui refuse d'admettre sans preuves cet affligeant éloge. Heureusement pour sa mémoire, il a des droits plus certains et mieux fondés à l'estime de la postérité. Il essaya de rétablir le cinquième livre d'Apollonius de Perge, d'après l'indication de Pappus, qui nous apprend qu'il traitait de *maximis et minimis*; et quoiqu'il n'ait pas été entièrement heureux dans cette entreprise, on est obligé de convenir qu'il n'y a qu'un grand géomètre qui ait osé la tenter (voy. APOLLONIUS et VIVIANI). Il imagina une nouvelle théorie des sections coniques, adoptée et étendue par la Hire; il perfectionna les gnomons; l'arithmétique lui eut aussi des obligations (voy. MARIANO FONTANA); on a de lui divers traités sur l'astronomie, sur la nature des éléments, sur la mécanique, sur les propriétés de l'aimant, sur la musique, et sur d'autres parties de la physique et des mathématiques; enfin il a publié différents ouvrages sur l'histoire, et un recueil de poésies (*Rime*, 1552, in-8°.) On trouvera dans les *Mémoires* de Nicéron la liste des ouvrages de Maurolyco qui ont été imprimés, au nombre de quinze; les principaux sont : 1° des *Traductions latines* de Théodose, de Ménélaus, d'Autolycus, d'Euclides, d'Apollonius, etc., la plupart accompagnées de savants commentaires, qui ont été fort utiles aux nouveaux éditeurs. 2° *Cosmographia de forma, situ, numeroque calorum et elementorum*, etc. Venise, 1543, in-4°; souvent réimprimée dans le 18^e siècle. 3° *Theoremata de lumine et umbra ad perspectivam radiorum incidentium*, Venise, 1575, in-4°; nouvelle édition, avec les notes de Clavius, Lyon, 1613. Il approcha, plus que personne, dans cet ouvrage, de la véritable manière dont nous voyons les objets; mais il lui restait encore à vaincre des difficultés qui ont arrêté longtemps ceux qui ont achevé après lui ce qu'il avait commencé. (Voy. l'*Hist. des mathématiques* de Montucla, t. 4^e, p. 696 et suiv.) 4° *Admirandi Archimedis Syracusani monumenta omnia quæ existant*, Palerme, 1685, in-fol. C'est plutôt une imitation d'Archimède qu'une traduction littérale des ouvrages du géomètre ancien. La première édition s'étant perdue par un naufrage, fut renouvelée sur un exemplaire retrouvé en 1681. (Voy. *ibid.* p. 563.) Maurolyco avait laissé un grand nombre de traités manuscrits, dont on peut voir la liste dans la *Biblioth. Sicula* de Mongitore, et dans les *Elogi d'uomini illustri* de Lor. Crasso. Outre les auteurs déjà cités on peut consulter, pour des détails, la *Vie* de Maurolyco (en italien) par un de ses neveux, Messine, 1613, in-4°; les *Eloges des hommes illustres* de Tessier; le *Dictionn.* de Chauffepié, etc. W—s.

MAUROLICO (SYLVESTRE), neveu du précédent, hérita, sinon de ses talents, au moins de son ardeur pour l'étude. Etant passé fort jeune en Espagne, il fut attaché, en 1583, à la garde de la bibliothèque de l'Escurial, et chargé, par le roi Philippe II, de parcourir l'Europe, pour re-

cueillir des manuscrits dignes de faire partie de cette collection. Il obtint, en récompense de ses services, une abbaye, et fut nommé en 1588 l'un des aumôniers du roi. Il revint peu de temps après en Sicile, et fut pourvu en 1592 de l'abbaye de *Sancta Maria de Roccamatore*, dont il répara et embellit les bâtiments, comme on l'apprend d'une inscription placée au-dessus de la porte de la salle capitulaire. Il vivait encore en 1613; mais Mongitore n'indique point la date de sa mort. On a de lui : *Istoria sagra intitolata mare Oceano di tutte le religioni del mondo*, Messine, 1613, in-fol. C'est une histoire des ordres monastiques : elle est un peu meilleure que celles qui l'avaient précédée; mais elle a été surpassée par les ouvrages de Ph. Bonanni, d'Hélyot, etc. Maurolyco a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, qui supposent des recherches, et dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. Sicula*, t. 2, p. 226. W—s.

MAUROY (P.), publiciste français, né à Paris vers 1806, se fit recevoir avocat, devint à la fin de 1848 secrétaire du procureur général de la cour d'appel de Paris, chef du secrétariat du ministère de l'intérieur en 1849, et conseiller de préfecture du département de la Seine en 1854. Il a publié 1° en 1844, *Question d'Alger, précédé d'un précis de la domination romaine dans le nord de l'Afrique*, Paris, 1844, in-8°; 2° *Du commerce des peuples de l'Afrique septentrionale dans l'antiquité*, Paris, 1845 et 1846. Membre de la commission centrale de la société de géographie, il a fourni à son *Bulletin* quelques articles et rapports. Mauroy avait pris part à la rédaction de divers recueils de jurisprudence, publié des *Etudes comparées de droit romain*, et fait paraître en 1834 une brochure politique dans le sens conservateur intitulée *Céderons-nous? Après l'émeute l'anarchie, après l'anarchie la guerre!* Mauroy est mort en 1860. Z.

MAUROYENY (NICOLAS), nommé hospodar de Valachie, en 1787 après Alexandre Maurocordato, dut son élévation au fameux capitain-pacha Gazi-Hassan, dont il avait été le drogman. La cour de Constantinople ayant déclaré la guerre à celles de St-Petersbourg et de Vienne, Mauroyeny montra tant de zèle pour les intérêts de la Porte, qu'il obtint l'honneur insigne, et sans exemple pour un Grec, de commander un corps de troupes ottomanes. A la tête de 18,000 hommes, dont un tiers était des chrétiens valaques et bulgares, il ouvrit la campagne en 1788, entra dans la Transylvanie, et remporta les premiers avantages sur les Autrichiens en enlevant plusieurs fois leurs avant-postes, qui ne purent résister aux charges de la cavalerie turque. En récompense de ces succès qu'il souilla par des ravages inutiles, il reçut du grand vizir un sabre et un cafetan. Moins heureux dans les campagnes suivantes, et battu deux fois par les Autrichiens, il fut obligé de se replier dans la Bulgarie. Voulant reprendre l'offensive, il repassa le Danube non loin de Widin, et se retrancha près de Kolafat, en Valachie;

mais il fut forcé dans cette position par le comte de Clerfayt, le 26 juin 1790, et laissa 4,500 hommes sur le champ de bataille. Cette défaite causa sa perte. Déjà son protecteur avait succombé (voy. GAZI-HASSAN). Le nouveau grand vizir et plusieurs pachas, jaloux des premiers succès de Mauroyeny, présentèrent sa défaite et les conférences qu'il avait eues quelques mois auparavant avec le prince de Cobourg, généralissime de l'armée impériale, comme un plan concerté de trahison, et arrachèrent au sultan Sélim III qui l'estimait, l'ordre de son exil. La résistance de l'hospodar à s'y soumettre suffit au grand vizir pour résoudre sa mort. Séparé de ses troupes et attiré dans le camp de ce ministre, le malheureux prince offrit vainement d'embrasser l'islamisme, dans l'espoir de sauver ses jours. Il fut exécuté au mois d'octobre 1790; et sa tête, envoyée à Constantinople, fut exposée à la porte du sérail. La famille de Mauroyeny se réfugia, avec une partie de ses trésors, à Carlsbourg, en Transylvanie; et le titre d'hospodar fut rendu à Maurocordato, qui recouvra la Valachie, l'année suivante, par la paix de Yassy. A—r.

MAURUS (TERENTIANUS), grammairien et poète didactique latin, que l'on croit né à Carthage, vivait à la fin du 1^{er} siècle, et probablement sous le règne de Trajan. Il fut envoyé comme gouverneur romain, à Syène, aujourd'hui Aïouan, ville la plus méridionale de la haute Egypte, circonstance rappelée par Martial (1). Déjà avancé en âge, il composa sur la prosodie latine un petit poème dont les anciens faisaient grand cas. St-Augustin, le rhéteur Marius Victorinus et beaucoup d'autres le citent avec éloge. On ne le connaissait plus que par les passages qu'en ont rapportés différents auteurs, lorsque Georges Merula (voy. ce nom) en découvrit un manuscrit dans la bibliothèque de l'abbaye de Bobbio, en Piémont. Fabricius (*Bibliotheca latina*, t. 3, p. 749) dit qu'il le publia, mais c'est une erreur, car Merula mourut en 1494, et le poème de Terentianus Maurus fut imprimé pour la première fois, en 1497, par les soins de Georgius Galbiatus sous ce titre : *De litteris, syllabis et metris Horatii*, Milan, Ulric Scinzenzeler, petit in-folio, très-rare et très-recherché. Parmi les éditions publiées dans le 16^e siècle, on distingue celles de Venise, 1503, in-4°; Paris, 1531, in-4°; Venise, 1533, in-8°; Heidelberg, Jérôme Commelin, 1584, in-8° (avec le Traité *De orthographia*, de Marius Victorinus). Cette édition est regardée comme la meilleure. Le poème de Terentianus Maurus a été inséré dans les *Grammaticæ latinæ auctores antiqui* de Putschius, dans le *Corpus veterum poetarum* de Maïtaire, et autres recueils. Il ne contient pas seulement les règles de la prononciation et de la versification latines, il donne

encore des détails intéressants sur l'espèce de vers qui convient à chaque genre de poésie. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que les préceptes métriques sont expliqués dans le rythme même dont il est question; ainsi, par exemple, le poète parle du vers hexamètre en vers hexamètres, du vers l'ambique en vers l'ambiques, etc.; et il s'exprime avec une clarté, une élégance que Tannegui Lefèvre et Vossius admiraient. C'est dans Terentianus Maurus qu'on trouve ce vers que beaucoup de personnes citent sans en connaître l'auteur, et qu'on a quelquefois attribué à Ovide ou à Manilius :

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

Van Santen, savant philologue hollandais, était sur le point de publier une édition in-4° du poème de Terentianus Maurus, et l'impression en était déjà commencée lorsque la mort l'enleva en 1798 (voy. SANTEN). P—rt.

MAURUS (MARCUS VERTRANIUS), jurisconsulte et littérateur, est cité par Hubert Goltz, dans son édition de *Jules César*, Bourges, 1563, in-folio, parmi les amateurs d'antiquités les plus éclairés de Lyon; mais on ne connaît ni son nom en langue vulgaire, ni le lieu, ni la date de sa naissance et de sa mort; on sait seulement qu'il avait voyagé en Italie pour collationner des manuscrits, et qu'il était allé à Lyon pour y faire imprimer quelque ouvrage. Bregnot du Lut (*Nouveaux mélanges pour servir à l'histoire de la ville de Lyon*, 1829-1831, in-8°) pense que Maurus était correcteur d'imprimerie. On a de lui : 1° des notes sur le traité *De lingua latina* de Varron, Lyon, 1563, in-8°, d'après les manuscrits de Florence et de Rome que l'annotateur avait collationnés. 2° Des notes sur Tacite, imprimées ou peut-être réimprimées à Paris, en 1608, in-fol.; 3° *Liber singularis de jure liberorum*, Venise, 1584, in-fol., réimprimé dans le tome 3 du *Thesaurus juris* d'Otton. — MAURUS (François), né à Spolète, en Ombrie, dans les premières années du 16^e siècle, était déjà avancé en âge quand il embrassa la règle des Frères mineurs. Tout en s'acquittant de ses devoirs monastiques avec zèle et piété, il consacrait ses loisirs à la poésie qu'il avait cultivée dans sa jeunesse, et il composa sur la vie de St-François d'Assise (1), fondateur de son institut, un poème épique en treize livres qu'il intitula *Franciscados*, etc., et qui lui valut les plus grands éloges de la part de ses contemporains. Il le dédia à Cosme 1^{er} de Médicis, grand-duc de Toscane. Ce prince, qui était son Mécène, fit placer son portrait parmi ceux des poètes célèbres ornant la galerie de Florence. Le poème de Maurus fut d'abord imprimé à Florence, en 1570; puis à Anvers, chez Plantin, en 1572.

(1) La vie de St-François d'Assise est aussi le sujet de deux poèmes français fort médiocres, chacun en douze chants. L'un, intitulé *la Ste-Franciade*, 1634, a pour auteur Jacques Corbin, avocat; l'autre, dont le titre est *l'Egyptiade*, 1776, 1786, fut composé par le P. Joly, capucin (voy. CORBIN et JOLY).

(1) Tam longe est mihi quam Terentianus,
Qui nunc niliacum regit Syenen.

Epigr. 87, lib. 1.

Après sa mort, un religieux du même ordre, Louis Cavalli, en donna une nouvelle édition, avec un argument à chaque livre, des notes, des éclaircissements et un abrégé de la vie de l'auteur, Rouen, 1634, dédiée à François de Harlay, alors archevêque de cette ville et depuis archevêque de Paris. — MAURUS (Hortensius), poète latin, né à Vérone en 1632, embrassa l'état ecclésiastique, et résida longtemps auprès de Ferdinand de Furstenberg, évêque de Paderborn, protecteur éclairé des gens de lettres. Après la mort de ce prélat, il alla se fixer à Hanovre, où il mourut le 14 septembre 1724, âgé de 92 ans, et fut inhumé dans l'église des catholiques. Il comptait de nombreux amis parmi les savants d'Allemagne. On trouve dans la collection des poètes allemands de Boenickius quelques poésies de Maurus. L'abbé Weissembach qui les avait réunies et publiées séparément, les inséra ensuite dans le recueil intitulé *Selecta veterum et recentiorum poemata*, Bâle, 1782, in-12. P—RT.

MAURVILLE (le comte BIDÉ DE), né à Rochefort le 17 novembre 1752, appartenait à une ancienne famille noble de la Bretagne, dont plusieurs membres se distinguèrent au service de la marine. Son grand-père succomba glorieusement dans le combat livré, le 24 septembre 1704, entre Malaga et Gibraltar, par le comte de Toulouse, à la flotte anglo-hollandaise. Son père, lieutenant général, se fit plus d'une fois remarquer par sa bravoure dans la guerre de Sept ans. Ces exemples ne furent pas perdus pour le jeune Maurville. Il était depuis douze ans dans la marine, lorsque fut livré le 27 juillet 1778 le combat d'Ouessant, auquel il prit une part honorable. Nommé lieutenant de vaisseau l'année suivante, il exerça successivement, pendant la guerre de l'Indépendance américaine, quatre commandements sous les ordres supérieurs de MM. de Guichen, de la Mothe-Piquet, de Vaudreuil et de Soulanges, qui tous quatre signalèrent sa brillante conduite et lui donnèrent les témoignages les plus flatteurs de leur estime. Il commandait le lougre le *Chasseur*, faisant partie de l'escadre de la Mothe-Piquet, lorsqu'il rencontra, le 26 avril 1781, hors de vue de cette escadre, un corsaire anglais qu'il força d'amener son pavillon. Peu de jours après, l'escadre ayant rencontré un convoi de 34 bâtiments marchands anglais, convoyés par deux vaisseaux et deux frégates, vingt-deux de ces bâtiments tombèrent au pouvoir des Français; le *Chasseur* seul en captura quatre. Le *Malin*, cutter de 18 canons, qu'il commanda ensuite, fut attaqué le 17 janvier 1783, près de Porto-Rico, par une frégate anglaise qu'il contraignit à l'abandonner après deux heures d'un combat acharné. A la paix de 1783, il commanda la frégate l'*Active* à Boston. Nommé capitaine de vaisseau en 1792, il quitta la France la même année, et ne revint qu'en 1802; fidèle à ses convictions et à ses sou-

venirs, il ne servit pas sous l'empire. Mais, en 1814, il rentra dans la marine avec son ancien grade. En 1816, il fut promu à celui de contre-amiral et appelé successivement aux fonctions de major général et de commandant de la marine au port de Rochefort. Il ne le quitta qu'en 1827, après s'y être concilié, par son impartialité et l'affabilité de ses manières, l'estime et l'attachement de ses subordonnés. Admis à la retraite le 31 août 1830, il mourut à Paris le 11 mars 1840. Il était officier de la Légion d'honneur et grand-croix de l'ordre de St-Louis. P. L.—T.

MAURY (JEAN SIFFREIN), cardinal, né le 26 juin 1746 à Valréas, d'une famille d'origine protestante qui s'était réfugiée dans le comtat Venaissin, fit ses premières études dans son pays, et les acheva au séminaire de St-Charles d'Avignon, puis à celui de Ste-Garde dans la même ville. De l'ardeur pour le travail, une mémoire fort heureuse, un esprit vif, beaucoup d'assurance et le désir de se faire connaître le distinguaient dès le premier âge. Il vint de bonne heure à Paris. Sans fortune et ne connaissant presque personne, il se trouva dans une position difficile. Il donna des leçons, et fut instituteur dans une maison particulière; mais ses travaux personnels nuisaient aux progrès de son élève, dont il était moins occupé que des écrits qu'il pensait dès lors à publier. En 1766, n'ayant encore que vingt ans, il fit imprimer un *Eloge funèbre du Dauphin* et un *Eloge de Stanislas*, in-8° l'un et l'autre. Ces discours, qui ne paraissent pas avoir été prononcés, n'ont rien de remarquable en eux-mêmes, et ils offrent même quelque trace de mauvais goût; ce sont pourtant encore des compositions assez étonnantes pour l'âge qu'avait l'auteur. L'année suivante, le jeune Maury concourut pour deux sujets de prix proposés par l'Académie française : l'un était l'*Eloge de Charles V*, et l'autre les *Avantages de la paix*. Ces discours furent encore imprimés in-8°. Ces premiers essais encouragèrent l'abbé Maury : ayant pris les ordres sacrés, il résolut de se livrer à l'éloquence de la chaire, et il prêcha dans différentes églises de la capitale. En 1770, l'Académie française avait proposé pour prix d'éloquence l'*Eloge de Fénelon*; il se mit sur les rangs, et envoya un discours avec cette épitaphe : *Antiqua homo virtute ac fide*; il obtint l'accessit et Laharpe le prix, qui fut décerné le 25 août 1771. On n'eut point à reprendre dans le discours dont il s'agit les défauts qui furent censurés dans ceux des autres concurrents; toutefois, le style et le fond des pensées se sentaient un peu de la jeunesse de l'orateur, qui s'était accommodé à l'esprit de ses juges. Un *Parallèle des trois discours* qui avaient concouru sur le même sujet ne tarda pas à paraître; il ne concerne que la partie littéraire et ne semble pas fort impartial. Un héritier du nom de Fénelon venait d'être promu à l'évêché de Lombez; il nomma l'abbé

Maurý son grand vicaire et chanoine de sa cathédrale. Mais le séjour de Paris convenait mieux au jeune orateur que celui de Lombes, et le succès de son début l'engageait à suivre la même carrière. Il fut choisi pour prêcher le panégyrique de St-Louis devant l'Académie française en 1772. Son discours fut goûté; l'Académie demanda pour lui un bénéfice et l'obtint : le roi nomma l'abbé Maury à l'abbaye de Frénade. Son Panégyrique de St-Augustin, prononcé en 1775 devant l'assemblée du clergé, paraît supérieur à ses autres discours. Il en publia le recueil en 1777, sous ce titre : *Discours choisis sur divers sujets de religion et de littérature*, in-12. Ce volume comprend un *Discours sur l'éloquence de la chaire*, les *Panégyriques de St-Louis* et de *St-Augustin*, l'*Eloge de Fénelon*, et des *Réflexions sur les sermons de Bossuet*, qui avaient été faites pour l'édition donnée par dom Déforis, mais que ce bénédictin avait rejetées. Dès ce temps, l'abbé Maury avait été appelé à prêcher à la cour; il y donna successivement un avent et un carême. Il était étroitement lié avec l'abbé de Boismont; et l'on croit qu'ils composèrent ensemble les *Lettres secrètes sur l'état actuel de la religion et du clergé en France*, Paris, 1781, 22 p. in-12; écrit assez léger et satirique. En 1785, il fut élu pour succéder à Lefranc de Pompignan à l'Académie française : ce choix était dû aux liaisons de l'abbé Maury, alors fort répandu dans les sociétés brillantes de la capitale, et vivant dans l'intimité avec les gens de lettres et les académiciens les plus accrédités, notamment avec Marmontel. Son discours de réception est du 27 janvier 1785; l'orateur parla cette fois de lui-même avec modestie; il s'étendit avec plus d'abondance que de goût sur les titres de Pompignan, son prédécesseur; blâmant adroitement les hostilités imprudentes entamées par ce littérateur contre le parti philosophique, il obtint du duc de Nivernais pour lui-même l'éloge d'avoir allié la philosophie à l'Evangile. L'abbé Maury perdit, l'année suivante, son ami, l'abbé de Boismont, qui lui résigna en mourant son prieuré de Lions, bénéfice de dix-huit à vingt mille livres de rente. Son existence était alors très-brillante; il jouissait de plusieurs bénéfices, et s'était fait une belle réputation. Nous ne croyons pas devoir parler ici de sa vie privée et de ses mœurs qui, si l'on s'en rapporte à des bruits assez uniformes, n'étaient pas celles qui convenaient à son état. Il était difficile qu'un homme d'un caractère aussi ardent et aussi répandu dans les principales sociétés, restât étranger aux discussions politiques qui tourmentaient alors la France, et l'on verra qu'en effet il y prit la part la plus active. Le garde des sceaux Lamoignon, mort au commencement de la révolution, avait cru pouvoir tirer parti de ses talents. Il en avait fait son conseil particulier; et l'on a dit que l'abbé aida le ministre dans la plus grande partie de ses tra-

vaux, et particulièrement, en 1787 et 1788, dans la rédaction des édits qui firent pousser de si hautes clameurs à la suprême magistrature; édits trop mémorables, qui eurent tant d'influence sur la suite des événements révolutionnaires, dont Maury devait bientôt combattre les principes et poursuivre les effets avec la plus grande énergie. Ce fut comme prieur de Lions qu'il assista aux assemblées du clergé du bailliage de Péronne, pour l'élection des députés aux états généraux. Il y fut nommé député : on ne le vit point figurer dans les premières discussions de l'assemblée; et même sa fuite, son arrestation à Péronne et une lettre facétieuse de Rivarol semblèrent jeter sur lui quelque ridicule; mais il l'effaça bientôt. Il paraît que la première discussion où il prit part fut celle sur le veto du roi, au mois de septembre 1789; et depuis il n'y eut point de grandes questions où il ne portât la parole. On le trouvait également prêt, soit qu'il fût question de finances, soit qu'il s'agit de matières ecclésiastiques. Ses opinions sur les pensions, sur l'impôt, sur la compagnie des Indes, sur le papier-monnaie, etc., prouvèrent à la fois beaucoup de connaissances et une rare facilité d'élocution. Il attaqua vivement Necker le 18 mars 1790. Ses discours contre ce ministre, sur les attentats des 5 et 6 octobre, sur le droit du roi de faire la guerre et la paix, sur la réunion d'Avignon, méritent surtout d'être cités. Il défendit constamment les droits de l'Eglise et du clergé dans les séances, entre autres, des 17 octobre et 27 novembre 1790. Il combattit avec force les assertions de Mirabeau et les projets du comité ecclésiastique et de l'assemblée. Il signa aussi les protestations du côté droit en faveur de la religion et de la monarchie, notamment celle du 13 avril 1790, lorsque l'assemblée refusa de déclarer la religion catholique religion de l'Etat, et celle du 29 juin 1791, relativement aux décrets qui avaient constitué prisonniers le roi et la famille royale. Les signataires de celle-ci annonçaient qu'ils ne prendraient plus de part aux délibérations de l'assemblée; excepté pour ce qui concernerait les droits et les intérêts du roi et de sa famille : en effet, l'abbé Maury parla rarement depuis cette époque. La tribune de l'assemblée constituante a été véritablement le théâtre de sa gloire; il y soutint la lutte avec honneur contre tous les orateurs du côté gauche, et particulièrement contre Mirabeau, son compatriote et son constant adversaire, avec lequel on le met souvent en parallèle. Ses talents et son courage jetèrent sur lui un grand éclat. Ce fut surtout lors de l'attaque dirigée contre les propriétés ecclésiastiques que l'abbé Maury se montra réellement un grand orateur. Ces propriétés n'eurent pas de plus brillant et de plus noble défenseur : il reprit trois ou quatre fois la parole dans cette grande discussion; et ce fut presque toujours à lui que les partisans de l'expropriation

s'attachèrent à répondre; c'est contre lui que tous les avocats révolutionnaires, et notamment Thouret, le plus habile d'entre eux, réunirent leurs forces. Ce dernier seul parvint à embarrasser Maury dans les filets de sa dialectique; Mirabeau lui-même, trop étranger à cette matière, avait reculé devant les arguments pressants de l'abbé; mais il retrouva l'occasion de reprendre ses avantages, et de justifier ce qu'il disait de son antagoniste: « Quand il a raison, nous nous battons; mais quand il a tort, je l'écrase. » Une lutte corps à corps s'engagea entre les deux orateurs au sujet des assignats, et la victoire fut pour Mirabeau, que ses partisans couvrirent de lauriers; ils voulurent le porter en triomphe, et son adversaire faillit être assommé, à leur instigation; tout cela n'empêcha pas l'abbé Maury de prédire tous les désastres que devait produire ce papier funeste. Il ouvrit, en finissant, le livre du système de Law, qu'il avait apporté à l'assemblée, et y lut ces mots: *M. Law n'a plus d'ennemis que ceux du genre humain*; « et c'était lui, s'écria-t-il, qui était l'ennemi du genre humain et de la patrie. Qu'on nous dénonce au peuple; il nous entend, qu'il nous juge: je ne décline point sa juridiction... » En disant ces mots, il tira de sa poche quelques billets de Law, en disant: « Les voilà, ces papiers désastreux, couverts des larmes et du sang du peuple! Les voilà, ces papiers qui doivent être placés comme des fanaux, pour marquer les écueils contre lesquels le vaisseau de la patrie peut se briser! » L'abbé Maury avait un organe imposant, sonore et une facilité de débit extraordinaire; mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, une violence dans l'imagination qui lui nuisait souvent. Personne dans l'assemblée ne posait une question plus nettement que lui, et personne, dans le commencement d'un discours, ne la développait avec plus d'ordre et de clarté. Orateur abondant et nerveux, il n'était pas moins habile logicien; mais les interpellations de ses adversaires, les cris qu'ils provoquaient dans l'assemblée déranger la succession de ses idées, que souvent il ne retrouvait plus, non qu'il fût intimidé de leurs interruptions et des vociférations des tribunes: il les bravait, au contraire, avec une imperturbable fermeté; mais sa propre impatience et la volonté de repousser immédiatement leurs attaques le mettaient hors de lui-même; et il arrivait souvent que la fin de ses discours n'était plus en rapport avec le commencement. Ses adroits adversaires savaient très-bien que leurs interruptions et leurs huées étaient un moyen sûr de mettre ce brillant orateur en défaut; aussi ne les lui ménageaient-ils pas. Voici quelques traits d'un portrait de Maury, par un homme qui siégeait alors à ses côtés dans l'assemblée constituante, et qui s'est bien éloigné depuis de ses premiers errements: « Maury, dit l'abbé

« de Pradt, était fort d'un amas immense de richesses acquises par le travail; doué d'une mémoire heureuse, vaste réservoir pour l'étude, pourvu d'un sang-froid que rien ne trouble, puissant par l'enchaînement des idées qu'il a l'art de présenter toujours liées ensemble;... toujours clair dans ses idées, correct dans son style, peut-être le seul parmi ceux qui parurent dans cette arène, sous la dictée duquel on eût pu recueillir un discours conforme aux règles sévères du langage... Il excellait à cacher ce qu'il ne savait pas... Il eût pu être l'orateur et l'interprète d'un parti; Mirabeau en aurait été le créateur et le conducteur. Le premier ne voyait dans les hommes qu'un auditoire; le deuxième ne voyait dans un auditoire que des hommes et des machines de guerre. » L'abbé Maury n'était pas moins intrépide en public qu'à la tribune; son énergique opposition à toutes les entreprises des révolutionnaires l'exposa souvent aux violences de la populace, qu'on ameutait contre les royalistes lorsqu'on ne pouvait pas leur répondre par de bonnes raisons: il ne l'ignorait pas et il était toujours muni de deux pistolets, qu'il appelait, dit-on, ses *burettes*. Après la discussion sur les assignats, quelques misérables ayant crié, lorsqu'il sortit de l'assemblée: *A la lanterne l'abbé Maury!* Celui-ci, sans s'émouvoir, s'approche d'eux, et leur dit: « Eh bien, le voilà l'abbé Maury; quand vous le mettriez à la lanterne, y verriez-vous plus clair? » Tout le monde partit d'un éclat de rire et battit des mains. Le 10 juin 1790 il s'opposa, avec son énergie accoutumée, à la suppression des titres de noblesse, qui fut provoquée par les personnes les plus distinguées de cette classe elle-même. Tout le monde remarqua ce singulier combat du fils d'un artisan, pour conserver aux familles de France, de la naissance la plus élevée, un titre dont elles ne voulaient pas. L'abbé Maury s'opposa encore de tous ses moyens à la réunion d'Avignon et du Comtat à la France. On peut même dire qu'il fut le seul des députés de son parti qui plaida pour cette cause avec un véritable intérêt. Il est naturel de croire que sa conduite en cette occasion ne contribua pas peu à lui faire obtenir les faveurs du saint-siège. Dans les pièces imprimées à la suite du *Procès de Louis XVI*, 1793, 3 vol. in-8°, on trouve quelques mémoires sous son nom, relativement à l'acceptation de la constitution: les conseils qu'il y donnait au roi ne furent pas suivis. La révolution, qui enlevait à l'abbé Maury ses bénéfices et qui le forçait de s'expatrier, semblait détruire d'un seul coup sa fortune, son repos et ses honneurs; ce fut elle, au contraire, qui hâta son élévation. Ses discours à l'assemblée lui avaient acquis une réputation prodigieuse. Lorsqu'il sortit de France, après la clôture de la session, il reçut partout l'accueil le plus flatteur. Il parut

successivement à Chambéry, à Bruxelles, à Liège, à Coblenz ; et les princes français et étrangers lui donnèrent des témoignages unanimes d'intérêt et d'estime. Appelé à Rome par Pie VI, son entrée dans cette ville eut l'air d'un triomphe : les prélats, les seigneurs, le peuple étaient allés au-devant de lui ; et Mesdames, tantes du roi, qui habitaient alors la capitale du monde chrétien, le traitèrent avec la plus grande distinction. Pie VI le fit archevêque de Nicée *in partibus* ; et le 1^{er} mars 1792, l'abbé Maury fut sacré en cette qualité, en présence de Mesdames, par le cardinal Zélada, secrétaire d'Etat, assisté de deux évêques français. Le nouveau prélat fut nommé nonce du souverain pontife à la diète de Francfort, qui se tenait pour l'élection de l'empereur François II ; il se rendit en effet à cette diète, où le ministre ne soutint pas la réputation de l'orateur. Il n'avait aucune habitude diplomatique ; sa brusquerie, son penchant à causer et la difficulté qu'il éprouvait à garder un secret formaient un caractère bien opposé à celui d'un ambassadeur. Toutefois, le pape ne cessa de le combler de ses faveurs. Le 21 février 1794, il le nomma cardinal et évêque de Montefiascone et Corneto, sièges unis. Cet évêché, situé dans l'Etat de l'Eglise, est un des meilleurs de l'Italie ; et la position de la ville, entre Rome et Florence, en rend le séjour fort agréable. Mais la révolution française vint poursuivre le nouveau cardinal dans cet asile. L'entrée des Français à Rome, en 1798, fut le signal de la dispersion du sacré collège ; Maury, qui devait plus que tout autre redouter l'arrivée de ses compatriotes, prit la fuite : sa voiture se croisa avec celle des commissaires que le directoire envoyait à Rome, et qui n'apprirent qu'après coup quelle proie leur avait échappé. Il se retira en Toscane, et resta quelque temps à Sienne. Un général français ayant donné ordre de l'arrêter, il se rendit à Venise déguisé en voiturier ; depuis, il passa en Russie, et l'on crut même que ce voyage se rattachait à quelque projet de réunion entre les deux Eglises ; mais il y a toute apparence que les troubles seuls de l'Italie conduisaient le cardinal si loin : la situation où se trouvait à cette époque l'Eglise romaine n'était pas favorable pour le projet supposé. Lorsque les victoires des armées russes en Italie eurent changé la face des affaires, Maury quitta Pétersbourg et se réunit à ses collègues pour le conclave qui s'ouvrit à Venise le 1^{er} décembre 1799 : il s'y trouva le seul cardinal français ; les cardinaux de Rohan, de la Rochefoucauld et de Montmorency n'avaient pu s'y rendre. Il revint à Rome à la suite de Pie VII ; et Louis XVIII, alors retiré à Mittau, le nomma son ambassadeur auprès du saint-siège. Comblé de tant d'honneurs, le cardinal Maury montrait beaucoup d'ardeur pour les intérêts du roi, et se prononçait vivement contre le gouvernement de Bonaparte. On répandit, dans le

temps, des lettres de lui à des évêques français, qui ont été imprimées, et où il blâmait avec force toute concession et toute idée de rapprochement entre le saint-siège et Bonaparte. Ce zèle était apparemment trop vif pour durer longtemps. Le cardinal s'ennuyait à Montefiascone, et soupirait après ce grand théâtre de Paris où il avait passé des jours si brillants. Le 22 août 1804, l'ambassadeur de Louis XVIII écrivit à Napoléon une lettre où il protestait, dans les termes les plus pompeux, de son admiration et de sa fidélité pour le nouvel empereur. Celui-ci fit trophée de cette lettre, et elle fut publiée dans les journaux en 1805. Le cardinal entreprit le voyage de Gênes pour être présenté à l'empereur ; il obtint de revenir à Paris, et il parut en 1806 dans cette capitale, tout étonnée de le revoir en l'absence de la monarchie. L'accueil glacé qu'il éprouva dans les sociétés où il avait été si recherché dut lui prouver de quel œil on envisageait sa démarche ; il se trouva bientôt aussi solitaire qu'à Montefiascone. Néanmoins, il s'attacha de plus en plus au char de Napoléon, reçut le titre de cardinal français et fut nommé premier aumônier du roi Jérôme. Rappelé dans l'Académie française, il y prononça, le 6 mai 1807, un discours de réception qui ne fut pas heureux. L'assemblée était très-nombreuse ; le désir d'entendre un orateur célèbre avait attiré une foule de curieux. Le cardinal parla pendant une heure et demie ; ce qu'il dit de lui-même, les longs détails où il entra sur l'abbé de Radonvilliers dont peu de personnes se souvenaient, et surtout un éloge emphatique de l'empereur, tout contribuait à ennuyer l'auditoire : plus on s'était attendu à une composition brillante, vive, animée, plus on fut étonné de la langueur, de la prolixité, du défaut de mesure et d'intérêt qui parurent dans tout ce discours (1). *L'Essai sur l'éloquence de la chaire*, Paris, 1810, 2 vol. in-8°, doit être regardé comme le plus important ouvrage du cardinal ; une nouvelle édition, augmentée, a paru à Paris en 1842, 2 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, qu'un critique éminent, Ste-Beuve, déclare être un des bons livres de notre langue, Maury juge et caractérise les divers orateurs de la chaire française. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir en quelque sorte découvert la valeur du P. Bridaine ; il remet à leur juste place Bossuet et Bourdaloue. Cepen-

(1) L'abbé Maury reçu à l'Académie française, en 1785, non-seulement ne fut pas admis à l'Institut lors de la formation de cette compagnie en l'an IV-1796, mais lors de sa nouvelle organisation (8 pluviose an XI-1803), et de sa division en quatre classes (au lieu de trois), il fut le seul des anciens membres de l'Académie française qui ne fut pas appelé dans la deuxième classe. Il lui fallut, en 1807, se présenter parmi ses anciens confrères comme récipiendaire. Il remplaça l'arget, qui, avant la révolution, n'avait été reçu qu'après lui à l'Académie française. Lors de l'organisation (non publiée en 1815), et lors de celle du 21 mars 1816, imaginées pour exclure quelques membres, le cardinal Maury fut du nombre des éliminés. Ainsi, après avoir été reçu deux fois à l'Académie française, il n'a point eu de successeur pour y prononcer son éloge (*voy. la Bibliographie de la France*, 1817, p. 548). A. B.-T.

dant, la situation de l'Eglise devenait de plus en plus fâcheuse; le pape avait été enlevé de Rome et confiné à Savone; les cardinaux, les prélats étaient exilés ou proscrits. A la fin de 1809, le cardinal Maury fut nommé membre d'une commission chargée de répondre à quelques questions de l'empereur, sur l'autorité du pape et sur des matières analogues; il ne paraît pas avoir eu beaucoup d'influence dans cette assemblée, dont les réponses se trouvent dans les *Fragments sur l'histoire ecclésiastique*, par M. de Barral. Quelque temps après, le cardinal Fesch, qui avait été nommé archevêque de Paris, s'étant brouillé avec son impérial neveu, celui-ci, dans un moment d'humeur, nomma tout à coup Maury au même siège (14 octobre 1810). Le nouveau prélat prit immédiatement l'administration du diocèse, qui lui fut déferée par le chapitre, s'établit à l'archevêché, recut une forte somme pour cet établissement, présida aux conseils, donna des mandements, et pourvut aux places vacantes. Le 5 novembre, le souverain pontife lui adressa, de Savone, un bref où il lui reprochait d'abandonner les intérêts de l'Eglise, de violer ses serments, d'avoir quitté son siège de Montefiascone et de s'emparer d'une administration étrangère; il lui enjoignait et le pria en même temps de renoncer sur-le-champ à cette administration. Ce bref fit un grand éclat, et la police impériale rechercha avec une extrême ardeur ceux qui avaient pu le propager. En 1811, M. l'abbé d'Astros, grand vicaire de Paris, fut rudement interpellé par l'empereur, le 1^{er} janvier, jour de réception aux Tuileries, et arrêté à l'instant même (1). Des ecclésiastiques soupçonnés d'avoir connu le bref furent arrêtés, et le pape lui-même fut traité avec plus de rigueur. Le cardinal Maury a dit depuis que le bref ne lui était pas parvenu; ce qui est fort difficile à croire. Quelques jours après, il rédigea une adresse au nom du chapitre de Paris, pleine d'attachement aux libertés de l'Eglise gallicane, et qui fut présentée à Napoléon. Le cardinal continua, malgré le bref, d'administrer le diocèse; et il y montra constamment un dévouement extrême pour l'empereur. L'exagération de ses mandements et les bizarreries de son caractère contribuaient également à lui aliéner le clergé, en même temps que son ton, ses manières, son défaut absolu de mesure l'exposaient à la critique. Le poète Ecouchard Lebrun lança contre lui une de ses spirituelles et mordantes épigrammes. On sait ce qui lui arriva un vendredi saint à Notre-Dame, où il prêchait la Passion. Une dame (la princesse de Schwarzenberg) ne trouvant point de place dans l'église, monta dans la chaire après le cardinal,

s'assit derrière lui, et y resta la moitié du sermon. Le cardinal, dit-on, ne s'en aperçut pas; mais on sent à combien de propos cette circonstance put donner lieu. On murmurait tout haut dans l'église. Ce discours devait être à tous égards extraordinaire: le cardinal n'en prêcha que le premier point, quoiqu'il fût resté sept quarts d'heure en chaire; il prêcha le second à pareil jour de l'année suivante, et ne réussit pas mieux dans l'un que dans l'autre: on n'y trouva qu'une longue amplification. Il fut nommé membre d'une deuxième commission, chargée de répondre à deux questions sur les dispenses et les bulles; elle donna ses réponses au mois de mars, et fut suivie du concile où le cardinal siégea. Quand le pape eut été amené à Fontainebleau en 1812, le cardinal Maury alla plusieurs fois à son audience, et en fut toujours reçu avec froideur. A la restauration (1814), il ne pouvait conserver son siège: le chapitre lui retira ses pouvoirs et il eut ordre de quitter l'archevêché, ce qu'il ne fit que le 18 mai. Il publia un *Mémoire*, daté du 12 du même mois, pour se justifier; ce factum assez court (30 pages in-8°), est excessivement faible: on y a répondu dans l'*Ami de la religion et du roi*, n° 20, et dans un *Mémoire sur les administrations capitulaires*, in-8°. Le cardinal prit lentement la route de l'Italie; à son arrivée à Rome, il fut enfermé au château St-Ange, où il resta six mois. Au bout de ce temps il fut confiné dans la maison des lazaristes de Rome, avec défense de se présenter devant le pape et de paraître à aucune cérémonie publique. On lui interdit également d'aller à son évêché de Montefiascone, où le pape envoya un vicaire apostolique. Au bout de six autres mois, il optint sa liberté entière; mais on lui demanda la démission de son siège. Il vécut dans la retraite jusqu'au commencement de mai 1817, qu'une dissolution du sang le conduisit au tombeau dans la nuit du 10 au 11 du même mois. M. de Hoffmons a publié en 1842 le discours prononcé par Maury le 22 mars 1791 à l'assemblée constituante sur la régence. Plusieurs lettres du même écrivain ont été données par la *Revue rétrospective*, 2^e série, t. 7. Les *OEuvres* choisies du même écrivain, y compris le panégyrique de St-Vincent de Paul, demeuré d'abord inédit, et les discours prononcés à la constituante, ont paru à Paris en 1827, 5 vol. in-8°. On devra consulter, sur la vie et les écrits de Maury: Ste-Beuve, *Causeries du lundi*, t. 4., 2^e édition; Poujoulat, *le Cardinal Maury, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1855, et la *Vie du cardinal Maury*, publiée avec pièces justificatives par Louis Siffrein Maury, son neveu, Paris, 1827, in-8°. L'*Esprit de Maury*, par Chas, 1791, in-8°, n'est qu'une chétive compilation de fragments des discours de tribune de l'abbé.

B—U et P—C—T.

MAURY (don JUAN-MARIA), littérateur espagnol, né à Malaga vers 1780, était fils d'un

(1) Tout le monde sut, dans le temps, que le ministre de la police ayant confié la personne de l'abbé d'Astros au cardinal, celui-ci se chargea de le conduire à l'hôtel du ministère, d'où il fut transféré dans la prison de Vincennes.

riche commerçant de cette ville. Il fut envoyé fort jeune en France, où il commença ses études, qu'il alla terminer en Angleterre. Il visita ensuite l'Italie, puis vint se fixer à Paris. Il se fit d'abord connaître par un poème publié à Madrid en 1806 sous le titre de *la Agresion britanica*, qui se recommande par l'élégance de la versification et la noblesse du style; il donna ensuite divers morceaux de prose et de vers. Son principal ouvrage, celui qui a fondé sa réputation, est l'*Espagne poétique*, imprimé à Paris en 1826 et 1827, 2 vol. in-8°; c'est un choix des meilleures poésies lyriques espagnoles depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, traduites en vers français et accompagnées de notes critiques et biographiques. Dans ce livre, don Juan-Maria se montre aussi versé dans la littérature de sa patrie qu'habile à manier la langue française. Après avoir été longtemps sans rien faire paraître, cet écrivain imprima à Paris, en 1840, un poème espagnol intitulé *Esvero y Almedora, poema in doce cantos* (in-12°), dans lequel il cherche à imiter à la fois le Tasse et l'Arioste. Don Juan-Maria Maury, qui avait pris le nom de Maury de Pléville depuis qu'il résidait à Paris, est mort à Bougival (Seine-et-Oise) le 2 octobre 1845. Ses poésies espagnoles (*Poesias castellanas*) ont été réunies et imprimées la même année à Valence (Espagne), 3 vol. Z.

MAUSOLE. Voyez ARTÉMISE.

MAUSSAC (PHILIPPE-JACQUES DE), l'un des plus habiles hellénistes et des meilleurs critiques qu'ait produits la France, était originaire de Corneillan, village voisin de Béziers. Il dut naître vers 1590, comme on peut le conclure d'une pièce de vers composée par Jean de Maussac, son père, et placée en tête de son premier ouvrage, publié en 1614; elle nous apprend qu'à cette époque l'auteur n'était pas encore parvenu à sa majorité. Jean de Maussac fut conseiller et ensuite doyen du parlement de Toulouse : il jouissait d'un grand crédit dans sa compagnie, et il était lui-même fort savant. Il prit beaucoup de soin de l'éducation de son fils, qui faisait gloire de publier que c'était à son père qu'il était redevable de ses connaissances et des liaisons qu'il forma de bonne heure avec les savants les plus distingués. A peine sorti de l'adolescence, il avait déjà parcouru presque toutes les contrées de l'Europe, fouillé les bibliothèques, recueilli nombre de manuscrits précieux, et s'était fait connaître aux Saumaise, aux Gaulmin, aux Dupuy, aux Sirmond, etc. Revenu à Paris, il y publia en 1614 son premier ouvrage : c'est le *Lexique grec des dix orateurs*, rédigé par Harpocraton. Maussac en épura le texte, qui était extrêmement corrompu, l'accompagna de notes qui annoncent une érudition étonnante, et y joignit une dissertation excellente sur l'auteur et sur ses ouvrages. Ce livre a été réimprimé en Hollande en 1683, et cette édition est augmentée des notes de Henri de Valois. L'année suivante, Maussac mit au jour à Toulouse un re-

cueil in-8° de quelques opuscules grecs. Ce recueil contient le *Traité des fleuves*, attribué à Plutarque; celui de Vibius Sequester sur les fleuves, les fontaines, etc.; une Dissertation critique et des notes sur le traité de Plutarque; celui de Michel Psellus sur les pierres, avec des notes; enfin, un Appendice aux notes sur le Lexique d'Harpocraton. Celles qui sont relatives au traité de Plutarque ont été réimprimées dans l'édition complète de cet auteur, publiée à Paris en 1624, 2 vol. in-fol. En 1619, Maussac donna au public l'*Histoire des animaux* d'Aristote, avec la traduction latine et les commentaires de Jules-César Scaliger (Toulouse, in-fol.); son père en avait acheté à grands frais le manuscrit d'un des fils de ce dernier. Maussac l'enrichit de prolégomènes et de ses propres observations, et le dédia à la république de Venise : à la tête de ce livre, il prend le titre de conseiller au parlement de Toulouse. Il publia encore dans cette ville en 1621 un recueil in-4°, qui contient le *Ciceronianus* d'Erasmus; deux harangues de Jules-César Scaliger contre ce dernier, et quelques lettres inédites du même Scaliger. L'éditeur ne s'est pas nommé; mais il a placé les initiales de son nom en tête de l'épître dédicatoire des lettres adressée aux frères Dupuy. Maussac ne donna plus rien au public depuis ce temps, quoique dans les ouvrages que nous venons d'indiquer il en eût promis plusieurs autres. L'érudition et la connaissance profonde de la langue grecque, qu'il a déployées dans tout ce qu'il a mis au jour, donnent lieu de regretter qu'il n'ait pas tenu sa promesse. Il est probable que les fonctions importantes dont il fut chargé ne lui en laissèrent pas le loisir. Déjà, dans la préface de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, il se plaint des occupations nombreuses dont il est accablé. En 1628, il devint président à la chambre des comptes de Montpellier; l'année suivante, cette compagnie ayant été réunie par le cardinal de Richelieu à la cour des aides, Maussac y conserva son rang de président. En 1646, ces deux cours furent séparées; la cour des aides fut transférée à Carcassonne, et la chambre des comptes reçut une nouvelle composition : Maussac en fut nommé premier président; il fut installé avec les nouveaux officiers le 12 avril 1647. Mais cet ordre de choses fut de peu de durée. Le 24 juillet de l'année suivante, le roi permit à la cour des aides de revenir à Montpellier, et au mois de janvier 1649, les deux cours furent de nouveau réunies. Maussac partit alors pour Paris, où il mourut l'année d'après, emportant les regrets de tous les savants de son siècle. Le trait suivant prouve autant l'estime que faisaient de Maussac deux hommes célèbres par leur savoir que leur propre vanité. Vossius racontait que Gaulmin, Saumaise et Maussac s'étant rencontrés à la bibliothèque royale, le premier dit aux deux autres : « Je pense que nous pourrions bien

« tous trois tenir tête à tous les savants de l'Europe. » A quoi Saumaise répondit : « Joignez à tout ce qu'il y a de savants dans le monde, et vous et M. de Maussac, je vous tiendrai tête moi seul. » La religion et les lettres sont redevables à notre savant magistrat d'un autre service. Il existait au collège de Foix, à Toulouse, un très-beau manuscrit d'un ouvrage de Raymond-Martin, religieux dominicain du 13^e siècle, contre les juifs, intitulé *Pugio fidei*. Maussac en avait fait faire une copie ; il avait rassemblé les variantes de plusieurs autres manuscrits. Peu avant sa mort, il donna le tout à la bibliothèque des Jacobins de Paris, et l'ouvrage parut en 1651, in-fol., par les soins de Joseph de Voisin, savant ecclésiastique de Bordeaux. Maussac s'était marié à Montpellier ; il eut de son mariage deux garçons et deux filles ; l'aîné de ses fils fut conseiller au parlement de Toulouse, et mourut sans avoir été marié. Maussac était cousin de Jean de Maussac, grand archidiacre de la cathédrale de Béziers, ecclésiastique aussi recommandable par ses vertus que par ses lumières. Il a été cité avec éloge par MM. de Ste-Marthe, dans la *Gallia christiana*, pour lequel il leur fournit des mémoires. Si—D.

MAUSSION (LOUIS DE), né vers 1750, d'une famille noble, était préfet du département de la Meuse en 1816, lorsque le ministre de la police fit enlever les papiers du conventionnel Courtois (voy. ce nom). Ne s'étant pas prêté avec beaucoup de docilité à cet acte arbitraire, MauSSION fut destitué de sa préfecture ; mais comme c'était un homme de bien très-connu et qu'il tenait à une famille alors puissante, on lui donna un autre emploi, celui de conseiller de l'université, qui fut pour lui jusqu'à la fin de sa vie une véritable sinécure. C'était un homme lettré, et il a rédigé quelques articles de la *Biographie universelle*, par zèle pour la science. MauSSION mourut à Fossoy, près Château-Thierry, le 4 novembre 1831. — Madame DE MAUSSION, femme du précédent, est auteur de quelques ouvrages pour l'éducation de l'enfance ; elle a, en outre, publié des *Lettres sur l'amitié entre les femmes*, précédées de la traduction du *Traité de l'amitié* de Cicéron, 1825, in-18 ; des *Lettres sur la vieillesse des femmes*, précédées de la traduction du *Traité de la vieillesse* de Cicéron, 1825, in-18. Cet ouvrage avait paru en 1822 sous le titre de *Caton l'Ancien, ou Dialogue sur la vieillesse*, suivi de quatre lettres, etc. — Leur fils aîné, colonel d'état-major à l'armée d'Afrique, fut tué en combattant glorieusement au mois de novembre 1840. M—D j.

MAUTOUR (PHILIBERT-BERNARD MOREAU DE), savant antiquaire, était né à Beaune le 23 décembre 1654, d'une famille de robe qui a produit plusieurs hommes de mérite (voy. la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*). Après avoir pris ses grades à l'université de Toulouse, il fut pourvu d'une charge d'auditeur à la chambre des comptes de Paris, et consacra tous ses loisirs à la recher-

che et à l'examen des monuments d'antiquités. Il parvint en peu de temps à former une collection de bronzes et de médailles assez remarquable pour que le savant Baudelot de Dairval ait cité l'auteur avec éloge dans son *Traité de l'utilité des voyages*, t. 2, p. 686. L'Académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1701, et depuis cette époque, il s'empressa de communiquer à cette compagnie le fruit de ses recherches. Il obtint la vétérance en 1736, et mourut à Paris le 7 septembre de l'année suivante. Dans sa dernière maladie, il exigea que son éloge ne serait point lu publiquement, suivant l'usage ; mais de Boze a consacré à la mémoire de son ami une courte Notice, imprimée dans le tome 3 du Recueil de l'Académie, p. 379, édit. in-12. Mautour n'a composé que des pièces de peu d'étendue : l'abbé Papillon en a donné une longue liste dans le tome 2 de sa *Bibliothèque de Bourgogne*, et, quoiqu'il l'ait encore accrue dans les additions, elle n'est cependant pas complète. Ce sont des morceaux de littérature et de poésie, en latin et en français, des dissertations, des remarques, etc., insérés dans le *Mercure*, les *Mémoires de Trévoux*, le *Journal de Verdun*, le Recueil de l'Académie des inscriptions, la continuation des *Mémoires de littérature*, par Desmolets, le Recueil d'Archimbauld, etc. On se contentera de citer : 1^o *Fables nouvelles*, en vers (traduites du latin de Jacques Regnier), Paris, 1685, in-12 ; 2^o *Dissertations historiques sur divers sujets de l'antiquité et autres matières qui la concernent*, ibid., 1706, in-12. Ce volume renferme, entre autres pièces, deux dissertations sur la ville d'*Aventicum*, dont la position a longtemps occupé les savants (voy. Pierre DUNOD). 3^o *L'Abrégé chronologique de l'histoire universelle*, traduit du latin (du *Rationarium temporum*) du P. Petau, ibid., 1708-1715, 3 vol. in-8^o. L'abbé Lenglet-Dufresnoy attribue la traduction du troisième volume à Dupin ; mais Papillon assure qu'ayant communiqué à Mautour l'article qu'il lui destinait dans la *Bibliothèque de Bourgogne*, il ne réclama pas contre l'attribution qu'il lui faisait de la totalité de la traduction. Dans la *Méthode* de Lenglet, on cite une édition de Paris, 1704, 5 vol. in-12, très-fautive et dans laquelle presque tous les noms propres sont défigurés. Barbier, dans le *Dictionnaire des anonymes*, n^o 13, ne fait mention que de l'édition de Paris, 1708-1715, 5 volumes in-12. 4^o *Observations sur les monuments antiques trouvés dans l'église cathédrale de Paris*, ibid., 1711, in-4^o. Elles ont été insérées dans le tome 1^{er} de l'*Histoire de Paris*, par dom Félibien, ainsi qu'une dissertation sur Isis. 5^o *Observations critiques et historiques sur quelques singularités de Paris*, dans les *Mémoires* de Desmolets, t. 5 et 6 ; 6^o *Lettre au sujet de la figure d'un nain antique*, du cabinet de M. Foucault, conseiller d'Etat (Dijon), in-8^o ; 7^o *Dissertation sur le dieu Bonus Eventus et les médailles qui regardent son culte*, dans les *Mémoires* de l'Académie des

inscriptions, t. 2; 8° divers Mémoires épars dans la même collection, parmi lesquels on remarque un *Discours sur les amazones*; 9° *Description historique des principaux monuments de l'abbaye de Cîteaux*, ibid., t. 9. Ce morceau est très-intéressant. 10° *Journal de la campagne de Piémont conduite par Catinat*, en 1690, Paris, 1691, in-12; 11° *Journal des opérations de Catinat en 1691 et du siège de Montmélan*, ibid., 1692, in-12. Fontette (*Bibliothèque historique de la France*, n° 24300) attribue à Mautour la rédaction de ces deux relations, publiées sous le nom de Moreau de Brasey, son neveu (1). Mautour a eu part avec Jussieu à la troisième édition du *Dictionnaire de Trévoux*, Paris, 1732, 5 vol. in-fol. Titon du Tillet a inséré l'Eloge de ce poète antiquaire dans le premier *Supplément au Parnasse français*, p. 692. W—s.

MAUVAIS (FÉLIX-VICTOR), astronome français, né à Maiche (Doubs) le 7 mars 1809. Fils d'un petit cultivateur, Mauvais montra un goût précoce pour les sciences. Il se destinait à l'école normale, quand, atteint par la conscription, il fut obligé de servir dans un régiment de cavalerie. Remarqué par son colonel pour son instruction, il parvint à se faire libérer du service, retourna à Besançon compléter ses études mathématiques, et obtint la pension Suard, destinée à venir au secours d'un jeune Franc-Comtois sans fortune qui manifesterait une heureuse vocation pour les sciences ou les lettres. Recommandé par M. Droz, de l'Académie française, il obtint une place d'élève astronome à l'observatoire de Paris, s'y appliqua avec succès à l'astronomie pratique, et calcula le mouvement de diverses comètes. L'appui de F. Arago le fit élire à l'Académie des sciences le 30 novembre 1843. Plus tard, il devint chevalier de la Légion d'honneur et astronome adjoint au bureau des longitudes. En 1848, il fut envoyé par son département à l'assemblée nationale; il y vota constamment avec le parti modéré. Non réélu à l'assemblée législative, il reprit ses travaux scientifiques. En 1853, à la mort d'Arago, Mauvais perdit sa position à l'observatoire; un vif chagrin s'empara de lui et il se donna la mort le 22 mars 1854. — Mauvais a fourni divers mémoires à la *Connaissance des temps*, et traduit de l'allemand un mémoire de Hansen, *Sur la détermination des perturbations absolues dans les ellipses d'une excentricité et d'une inclinaison quelconques*, 1845, in-8°. On trouve plusieurs de ses communications à l'Institut dans le *Compte rendu hebdomadaire de l'Académie des sciences*. Z.

MAUVEL. Voyez CATINAT.

MAUVILLON (ELÉAZAR), traducteur, historien et grammairien, était né en Provence le 15 juillet

1712. Il passa jeune en Allemagne, où il donna quelque temps des leçons de langue française; il devint ensuite le secrétaire intime de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne. En quittant cet emploi, il fut nommé professeur de langue française au *Carolinum* de Brunswick. Sur la fin de sa vie, il se retira à Leipsick, où il était déjà connu par différents ouvrages; il mourut en mai 1779. Outre des traductions du *Voyage de Klimmuis dans le monde souterrain*, Copenhague (Dresde), 1744, in-8°, inséré dans le tome 19 du *Recueil des voyages imaginaires* (voy. HOLBERG); de l'*Anti-Pamela*, Amsterdam, 1743, in-12; du *Voyage de Ulloa dans l'Amérique méridionale*, Amsterdam, 1752, 2 vol. in-4°, et des *Discours politiques* de Hume, ibid., 1754, in-4°, on a de Mauvillon : 1° *Lettres françaises et germaniques, ou Réflexions militaires, littéraires et critiques sur les Français et les Allemands*, Londres, 1740, in-12; 2° *le Droit public germanique*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-8°; 3° *Histoire du prince Eugène de Savoie*, ibid., 1740-1755, 5 vol. in-12; 4° *Histoire de Frédéric-Guillaume I^{er}, roi de Prusse*, ibid., 1741, in-4°, ou 2 vol. in-12; 5° *Histoire de la dernière guerre de Bohême*, ibid., 1745, 2 vol. petit in-8°; 6° *Histoire de Gustave-Adolphe, roi de Suède*, ibid., 1764, in-4°, ou 4 vol. in-12. Elle est assez estimée. 7° *Remarques sur les germanismes*, ibid., 1751-1755, 2 vol. in-12; nouvelle édition, augmentée, ibid., 1764, même format; 8° *Traité général du style*, ibid., 1751, petit in-8°; 9° *Cours complet de la langue française*, 1754, 2 vol. in-8°; 10° *le Soldat parvenu*, Dresde, 1753, 2 vol. in-12. C'est un roman qui a été réimprimé plusieurs fois. La *France littéraire* de 1769 attribue encore à Mauvillon une *Histoire du czar Pierre I^{er}*. W—s.

MAUVILLON (JACQUES), ingénieur et écrivain allemand, fils du précédent, naquit à Leipsick en 1743. Sa frêle constitution fut encore affaiblie dans sa jeunesse par une chute, suivie d'une maladie grave, qui laissa son corps tout contrefait. Son père ayant été nommé professeur de français au *Carolinum* de Brunswick, Mauvillon y eut l'avantage d'être instruit dans les lettres et les sciences par d'habiles maîtres. L'étude des langues, du dessin, des mathématiques eut plus d'attrait pour lui que celle de la jurisprudence et de la théologie, que son père voulut lui faire suivre; l'art militaire même fut de son goût, malgré sa faiblesse corporelle. Pendant la guerre de Sept ans, il sollicita et obtint une place d'ingénieur au service de Hanovre; après le rétablissement de la paix, il la quitta pour se livrer à l'enseignement. En 1766, il accepta une place secondaire à l'école d'Ilefeld : il s'était attiré l'année précédente beaucoup de désagréments par un ouvrage où il avait critiqué une troupe de comédiens. Il trouva plus d'avancement à Cassel, où il fut nommé ingénieur des ponts et chaussées, et ensuite capitaine du corps des ca-

(1) Jacques Moreau de Brasey, capitaine de cavalerie, né à Dijon en 1663, mort en 1723, auteur des cinq derniers livres du *Virgile travesti* (voy. SCARRO), était fils d'Etienne Moreau, magistrat de Dijon, mort en 1699, et connu par quelques poésies.

dets et professeur des fortifications. Etant alors dans une position plus assurée qu'auparavant, il coopéra aux journaux littéraires, entreprit des traductions du français, et composa divers ouvrages. Cependant il se dégoûta de sa place et se rendit à Postdam pour offrir ses services au grand Frédéric. Il reçut en effet du roi un brevet de capitaine au corps des ingénieurs ; mais, sur les instances de sa femme, il revint à Cassel. Il y continua donc d'enseigner et d'écrire jusqu'en 1785, époque où il fut appelé à Brunswick pour entrer comme major au corps du génie et professeur au *Carolinum*. C'est dans cette ville qu'il fit connaissance, l'année suivante, avec Mirabeau. Il se prit d'une amitié vive pour cet homme extraordinaire, qui, de son côté, forma le projet de s'adjoindre Mauvillon pour coopérateur de son grand ouvrage sur la monarchie prussienne. Le plan de ce travail fut arrêté entre les deux amis ; Mirabeau, arrivé à Berlin, envoya presque à chaque courrier des matériaux à Mauvillon pour les mettre en œuvre. Il revint en 1787 à Brunswick pour travailler en commun avec son coopérateur ; mais, de retour à Paris, il publia l'ouvrage sous son nom seul (1). En le traduisant en allemand, Mauvillon ne laissa pas ignorer au public que Mirabeau était à la vérité l'auteur du plan et de la forme, mais que le reste était de lui. Il fit paraître dans la suite les lettres que Mirabeau lui avait adressées (*Lettres du comte de Mirabeau à un de ses amis en Allemagne, écrites durant les années 1786-1790*, Brunswick, 1792), et qui sont remplies d'expressions d'attachement de l'orateur français pour son collaborateur. L'ami de Mirabeau ne put rester indifférent à la

(1) Le libraire Fauche, de Hambourg, se trouvant à la foire de Brunswick, les deux auteurs traitèrent avec lui pour l'impression de l'ouvrage à son compte. Mirabeau rédigea l'acte de vente, le transcrivit de sa propre main et le signa. Il fut convenu que l'entreprise se ferait en Suisse, et que l'auteur français y enverrait son manuscrit à quatre mois de là, contre la somme de mille louis. A cet effet, Fauche se rendit à Neuchâtel pour préparer les moyens d'exécution, et de là vint à Paris pour y recevoir lui-même le manuscrit. A son arrivée dans cette capitale, il fit visite à Mirabeau, qui à sa vue marqua d'abord la plus grande surprise ; mais il se remit bientôt, embrassa son libraire en lui disant : « Cher Fauche, vous allez être bien content ; je viens de vous associer aux premières maisons de la librairie de Paris. Avez-vous reçu la lettre adressée chez votre père, par laquelle je vous engageais à venir à Paris ? M'apportez-vous les mille louis convenus ? — Non, monsieur le comte, répondit le libraire, je n'ai pas reçu votre lettre, mais la somme est chez mon banquier, où vous pourrez la faire toucher, selon nos conventions. Veuillez maintenant m'apprendre comment je suis, sans le savoir, associé aux premiers libraires de Paris, et avoir la bonté de me dire quels ils sont ? » Mirabeau les nomma : deux étaient de la connaissance de Fauche, qui alla sur-le-champ chez l'un d'eux pour avoir plus ample éclaircissement sur un fait que Mirabeau feignit n'avoir pas le temps d'expliquer. Des les premiers mots, Fauche eut la certitude d'une tromperie. Il se fit lire l'acte de vente passé avec les libraires de Paris ; après quoi il tira de son portefeuille celui qui lui avait été signé en Allemagne ; ces deux pièces ne différaient l'une d'avec l'autre que dans les signatures. A cette preuve palpable d'une friponnerie, les quatre libraires se consultèrent. Les uns voulaient porter l'affaire devant les lois ; plus sages, les autres, craignant de s'attirer la malveillance d'un homme déjà fort de l'opinion du peuple, furent d'avis d'exécuter en honnêtes gens ce qui venait de servir d'expédient ; conseil qui prévalut et qui amena une association réelle, dont Fauche se détacha peu de temps après (extrait d'une *Lettre de Fauche-Borel*). Les tours de ce genre n'étaient pas rares parmi les grands esprits de cette époque (voy. MARECHAL).

révolution française. Il en adopta hautement les principes, au grand scandale de ses amis allemands, qui l'abandonnèrent pour la plupart, de peur de compromettre leur place ou leur autorité. Il fut vivement attaqué dans un pamphlet satirique anonyme. On sait maintenant que Kotzebue y eut part. Mauvillon osa en accuser publiquement le chevalier de Zimmermann et ne se rétracta même pas dans les derniers temps de sa vie : on ignore jusqu'à quel point l'accusation était fondée. A la suite d'un voyage à Hambourg, Mauvillon, ayant été saisi d'un rhume violent, fut attaqué d'une hydropisie, et mourut à Brunswick le 10 janvier 1794. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : il a traduit du français les *Lettres de madame de Sévigné*, 1765 ; l'*Histoire philosophique des deux Indes*, par Raynal, Hanovre, 1774-1778 ; la *Dissertation sur les richesses*, par Turgot ; l'ouvrage de la *Monarchie prussienne*, et les *Lettres de Malouet sur la révolution française*, 1793. Il a traduit aussi l'*Arioste*, 1777-1778, et il a fait une traduction française de l'ouvrage allemand de Tempelhoff, *Histoire de la guerre de Sept ans* et de la *Zoologie géographique de Zimmermann*. Voici la liste des ouvrages de sa composition : 1° *Avis amical à la troupe de comédiens sous la direction de Koch*, Leipsick, 1765 ; 2° *Paradoxes littéraires* (en français), Amsterdam, 1768 ; 3° *De la valeur de quelques poètes allemands*, 1771 et 1772. Cet ouvrage, comme le précédent, lui attira beaucoup d'ennemis à cause des critiques qu'il contenait : il l'avait composé avec le poète Unzer. 4° *Recueil de mémoires sur des objets de politique, d'économie politique et d'histoire*, Leipsick, 1776-1777 ; 2 vol., 5° *Lettres physiocratiques*, Brunswick, 1780 ; 6° *Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne*, Dessau, 1782 ; 7° *Introduction à toutes les sciences militaires*, pour les jeunes gens, Brunswick, 1783 ; 8° *Essai historique sur l'art de la guerre pendant la guerre de Trente ans* (en français), Cassel, 1782 ; 2° édit., 1789 ; 9° *Proverbes dramatiques*, 1786, Leipsick, 2 vol. ; 2° édit., 1790 ; 10° le *Système de la religion chrétienne, le seul vrai en partie*, Berlin, 1787. Il avait composé d'abord un ouvrage sous le titre de *Faux raisonnements de la religion chrétienne* ; mais le manuscrit s'étant égaré pendant la banqueroute du libraire, il en rédigea un autre sous le titre que nous venons d'indiquer. 11° *L'homme et la femme dans leurs rapports mutuels*, Leipsick, 1791. Un ouvrage de Brandes sur les femmes, ou plutôt contre elles, avait engagé Mauvillon, grand ami du beau sexe, à prendre sa défense. 12° *Présomptions fondées du lieutenant-colonel Mauvillon, et Recueil de faits d'après lesquels il est intimement convaincu que l'auteur de l'écrit intitulé Bahrdt au front d'airain n'est point autre que M. le chevalier de Zimmermann*, Brunswick, 1791 ; 13° *Biographie du duc Ferdinand de Brunswick*, Leipsick, 1794, 2 vol. in-8°. On regarde cet ou-

vrage comme le mieux écrit de tous ceux de l'auteur. Il a rédigé l'*Histoire de la guerre de Succession en Espagne*, pour l'Almanach du libraire Goeschen, à Leipsick, et il a coopéré au *Musée allemand*, à la *Bibliothèque de Lemgo*, à la *Bibliothèque allemande*, à la *Gazette littéraire*, au *Spectateur de Cassel* et au *Journal militaire*. Les *Principes de la tactique actuelle de l'infanterie des troupes les plus perfectionnées*, qui se trouvent à la fin de la *Monarchie prussienne*, accompagnées de quatre-vingt-quatorze planches, sont de Mauvillon. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire de la campagne des Pays-Bas*, depuis l'an 1745. — Son fils, capitaine dans le corps d'artillerie hollandaise, a publié en 1801 la *Correspondance* de Mauvillon avec plusieurs savants, Allemagne (Brunswick), 1 vol. in-8°.

D—G.

MAUZINHO QUEBEDO DE CASTELLO-BRANCO, célèbre poète portugais, naquit à Sétubal dans le 16^e siècle. Il fit de bonnes études à l'université de Coïmbre. Son premier ouvrage fut un discours, publié en 1596, sur la vie et la mort de Ste-Isabelle, reine de Portugal. Le second lui fit, comme poète, une réputation durable et brillante. Il s'agit du poème d'*Alphonse l'Africain*, monument précieux élevé à la gloire antique du Portugal. Dans cette épopée, qui ne parut qu'en 1611, Mauzinho chante la conquête de Tanger et d'Arzila, villes d'Afrique; son héros est l'illustre vainqueur de ces villes, Alphonse V, dit l'Africain. Il a tiré le merveilleux de son poème de la religion chrétienne et de la mythologie grecque, dont il fait quelquefois un monstrueux mélange. Dans son premier chant, il peint l'enfer d'une manière qui ne manque ni d'énergie ni de noblesse. Le quatrième chant, où il introduit une jeune princesse africaine qui a pris sous sa protection les captifs chrétiens, fait voir qu'il traite les sujets qui demandent de la grâce moins habilement que ceux qui exigent de la force. Le plus intéressant épisode du poème est celui où Mauzinho retrace la gloire et les infortunes de dom Ferdinand, prince qui, resté en otage entre les mains des Arabes, termina sa vie à Alcaçar. Fidèle à l'esprit de son temps, le poète montre, au neuvième chant, un guerrier chrétien qui veut convertir un ennemi qu'il a vaincu, et auquel il n'accorde la vie que sous la condition de recevoir le baptême. Lorsque Mauzinho décrit des batailles, on sent que, s'il n'y a point assisté, il a consulté les plus fidèles relations. On ne peut lire sans un douloureux attendrissement un passage admirable dans lequel un père et un fils, couverts de blessures, se rencontrent, se reconnaissent, s'embrassent et meurent. Cet épisode annonce un génie véritable. Mauzinho possède l'art précieux de varier ses tableaux et de ranimer des images cent fois employées, par le tour nouveau qu'il sait leur donner. Ce poète toutefois n'est pas sans défauts. En général, ses descriptions sont longues et trop multipliées; son style est

souvent incorrect; son action principale est lente et fréquemment interrompue. Mais tous ces vices sont rachetés par des pensées grandes et énergiques, par des images vives et majestueuses, des comparaisons pleines de justesse et d'éclat. Mauzinho jouit d'une grande estime chez ses compatriotes, et plusieurs critiques judicieux de sa nation ont fait de brillants éloges de son talent.

F—A.

MAVOR (le R. WILLIAM FORDYCE), littérateur anglais, né le 1^{er} août 1758 près d'Aberdeen, en Ecosse, quitta de bonne heure le lieu de sa naissance, et fut dès l'âge de dix-sept ans sous-instituteur du collège de Burford, dans le comté d'Oxford. Il s'occupa ensuite à diriger l'éducation des rejetons de l'illustre famille de Marlborough, et ce fut par leur protection qu'il entra dans les ordres en 1781. Il était en même temps maître d'école à Woodstock. En 1797, le duc de Marlborough lui donna la vicairie de Hurley dans le comté de Berk; la même année, l'université d'Aberdeen lui conféra les degrés de docteur ès lois. Plus tard, il remplit les fonctions de curé de Stonefield, et devint ensuite curé et maire de Woodstock. Le docteur Mavor s'adonna très-jeune à la poésie et mit au jour des poèmes qui obtinrent un succès pour ainsi dire populaire. Dans un âge plus avancé, il cultiva les hautes sciences et y réussit également; il s'attacha surtout aux ouvrages destinés à l'éducation de la jeunesse. Mavor mourut le 29 décembre 1837. On a de lui : 1^o *Mélanges poétiques*, 1779, in-8°; 2^o la *Sténographie universelle*, 1779, in-8°; 6^e édition, 1806; 3^o le *Guide poétique de Cheltenham*, 1781, in-12; 4^o *Magasin géographique*, publié sous le nom de Martyn, 1781, 2 vol. in-4°; 5^o *Dictionnaire d'histoire naturelle*, sous le même nom, 1784, 2 vol. in-fol.; 6^o *Élégie à la mémoire du capitaine James King*, 1785, in-4°; 7^o *Bleinheim*, poème, 1787, in-4°; 8^o *Nouvelle description de Bleinheim*, 1789, in-8°; 7^e édition, 1806; 9^o *Vindiciæ Landavenses, ou Défense de l'évêque de Landaff*, 1792, in-8°; 10^o *Poèmes*, 1793, in-8°; 11^o les *Politiques chrétiens*, sermon, 1793, in-8°; 12^o *Appendice à la Grammaire latine d'Eton*, 1796, in-12; 13^o *Mélanges pour la jeunesse, ou Présent d'un père à ses enfants*, 1776, in-12; réimprimés depuis, 1804, 2 vol. in-8°; 14^o le *Devoir des actions de grâces*, sermon, 1797, in-8°; 15^o *Récit historique des voyages depuis Colomb jusqu'à nos jours*, 1796 à 1801, 25 vol.; 16^o le *Voyageur anglais, ou le Petit compagnon de voyage du voyageur en Angleterre, pays de Galles, Ecosse et Irlande*, 1798 à 1800, 6 vol. in-12. Cet ouvrage et le précédent ont été réimprimés ensemble, Londres, 1810, 31 vol. in-18, fig.; puis avec des augmentations, Londres, 1814-15, 28 vol. grand in-18, fig. 17^o le *Cornélius Népos* anglais, ou *Vies des illustres Bretons*, 1798, in-12; 18^o *Éléments d'histoire naturelle à l'usage des écoles*, 1799, in-12; traduits en français par

M. J.-B.-J. Breton, sous le titre suivant : le *Buffon des enfants, ou Histoire naturelle calquée sur la classification des animaux par Linné, avec des descriptions familières, comme celles de Goldsmith, Buffon et Pennant*, Paris, 1802, 1807, 2 vol. in-12; 19° *Magasin des jeunes gens des deux sexes*, 1799, 2 vol. in-12; 20° *Livre de poche sur la botanique, pour les dames et les messieurs*, 1800, in-12; 21° *Collection des Vies de Plutarque, abrégées pour les écoles*, 1800, in-12; 22° le *Voyageur moderne*, avec des notes explicatives, 1800, 4 vol. in-12; 23° *Poésie anglaise classique, à l'usage des jeunes personnes*, conjointement avec M. Pratt, 1801, in-12; 24° le *Nouvel orateur, ou le Livre classique anglais*, 1801, in-12; 25° l'*A-bécédaire anglais*, 1801, in-12. Ce petit livre élémentaire n'a pas obtenu moins de succès que notre Grammaire de Lhomond et a eu plus de 300 éditions. 26° *Histoire universelle ancienne et moderne*, 1802, 25 vol. in-18; 27° l'*Armure complète du chrétien*, sermon, 1803, in-8°; 28° *Proverbes divers, ou la Sagesse des nations*, 1804, in-12; 29° *Rhétorique d'Holmes*, améliorée, 1806, in-12; 30° le *Cercle des arts et des sciences*, 1808, in-12; 31° *Grammaire latine d'Eton*, avec des notes explicatives, 1809, in-12; 32° *Vue générale sur l'agriculture du comté de Berk*, 1809, in-8°; 33° *Collection de catéchismes*, 1810, 2 vol.; 34° *Abrégé du Tableau de l'Espagne*, par Bourgoing, 1812, in-12; 35° nouvelle édition de l'ouvrage sur l'*Economie rurale*, de Tusser (*Points of Husbandry*), 1812, in-4°; 36° les *Fruits de la persévérance*, en trois sermons, 1814, in-8°. Mavor a aussi publié des Histoires d'Angleterre, de Rome et de la Grèce, et a inséré plusieurs articles dans les journaux scientifiques. Z.

MAVROMICHALIS (PETROS), homme politique grec, né en 1772, était issu d'une ancienne famille hellénique à laquelle appartenait héréditairement le titre de bey des Maïnotes. Il exerçait cette fonction en 1816; mais il ne tarda pas à s'affilier à l'hétérie et à prendre part à la grande insurrection qui allait assurer l'indépendance de sa patrie. Il se rendit en 1821 près de Colocotronis, combattit près de lui en Morée contre les Turcs et se signala entre les plus braves des défenseurs de sa nationalité. Il fut nommé cette même année membre des sénats de Messène et de Morée, devint président de l'assemblée nationale d'Astros et, en 1823, chef du pouvoir exécutif. S'apercevant que Colocotronis inclinait vers le parti russe, il se sépara ouvertement de lui et s'opposa à ses projets pour soutenir exclusivement le principe de l'autonomie hellénique. Aussi, après la nomination de Capo d'Istrias à la régence de la Grèce, trouva-t-il dans cet homme d'Etat, dévoué aux intérêts de la Russie, un adversaire décidé et dangereux qui s'efforça de ruiner son influence et son crédit. Les Maïnotes s'étant révoltés en faveur de leur chef, Capo d'Istrias le fit emprisonner à Nauplie. Cette dé-

tention alluma dans la famille de Mavromichalis une haine implacable contre le régent, et deux de ses membres, George, fils de Petros, et Constantin son frère conspirèrent pour perdre leur ennemi. Capo d'Istrias fut assassiné le 9 octobre 1831. Regardés comme les auteurs du meurtre, Constantin fut mis en pièces par les amis de la victime, et George exécuté la même année. A l'avènement du nouveau régime, Pietro Michaelis obtint d'être rendu à la liberté. Il s'attacha au roi Othon et reprit sa place parmi les hommes les plus importants de son pays; il en servit les intérêts avec ardeur et prit une part active à la direction des affaires. Il mourut le 29 janvier 1848, laissant un fils, Anastase Mavromichalis, qui devint général de l'armée grecque et aide de camp du roi Othon. Un autre de ses fils, Cyriaculis, avait été tué en 1822 dans la guerre de l'indépendance. Un frère de Petros, Elias Mavromichalis, avait également péri dans l'Eubée, en combattant contre les Turcs. On peut consulter, sur le rôle de cet homme politique, les ouvrages de Pouqueville et Tricoupis sur l'histoire de la révolution grecque. Z.

MAWE (JEAN), voyageur anglais, naquit en 1764 dans le comté de Derby, province montagnueuse, remarquable par la richesse et la variété de ses productions minérales. Le spectacle de ces curiosités éveilla de bonne heure dans l'esprit de Mawe le désir de les étudier et d'en faire des collections. Ayant tiré un parti avantageux de ses travaux et de ses courses dans divers cantons de la Grande-Bretagne, il établit à Londres un commerce de minéraux et en publia des descriptions. La réputation qu'il s'acquit le fit employer à examiner les principaux échantillons du riche cabinet de Madrid. En 1804, ses succès lui inspirèrent le projet de visiter l'Amérique méridionale, où il devait espérer, avec raison, de connaître et de se procurer beaucoup de choses nouvelles et lucratives. Il obtint de son souverain une licence pour aller au Rio de la Plata sur un navire espagnol qu'il devait fréter pour son compte; précaution que rendait nécessaire d'un côté la guerre avec la France, de l'autre l'appréhension continuelle d'une rupture prochaine avec l'Espagne. La licence était spéciale et très-précise. En cas de guerre avec ce dernier pays, elle protégeait tout ce qui appartenait à Mawe sous le pavillon espagnol, s'il lui arrivait d'être pris par un vaisseau de guerre ou un corsaire britannique. Mawe partit de Londres le 1^{er} août 1804 et entra dans le port de Cadix après une traversée très-heureuse. S'étant conformé aux règlements de la douane espagnole concernant les marchandises étrangères destinées pour les colonies, il n'attendait plus que le moment de faire voile, lorsque la nouvelle de l'attaque et de la prise en pleine paix, à la hauteur du cap Finistère, par une escadre britannique, de quatre frégates espagnoles richement char-

gées, rendit très-critique la position des Anglais demeurant à Cadix. Bientôt la guerre éclate entre ces deux pays, et cette ville est bloquée. A ce malheur en succède un autre pour Mawe : il est atteint de la fièvre jaune, qui alors sévissait avec fureur dans le sud de la péninsule ibérique ; heureusement il guérit de cette terrible maladie, dont il a très-bien décrit les symptômes ; et dans les derniers jours de mars 1805, son navire appareilla. Comme il s'y attendait, il est arrêté par l'escadre de ses compatriotes et conduit à l'amiral, qui, après l'examen de ses papiers, lui délivre un certificat pour que les vaisseaux le laissent passer sans obstacle et lui prêtent aide et assistance en cas de besoin. « Cette pièce me fut « très-utile, ajoute le voyageur, ayant été abordé « peu de jours après par une frégate britannique « et successivement par deux corsaires de Guernsey. L'un d'eux se conduisit très-brutalement « envers nous : son équipage n'était composé « que de bandits ; je fus pendant deux heures « exposé à leurs insultes et à leurs menaces. « L'autre au contraire, que je rencontrai à quatre « lieues de Ténériffe, fut très-poli, avantage inappréciable et très-rare. » Cette aventure rappelle les chances diverses de l'exercice du droit de visite. Toujours dominé par sa passion, Mawe profita de la permission de débarquer à Ténériffe pour y ramasser des échantillons de minéraux. Après une traversée difficile, des tribulations d'un autre genre l'attendaient à Montevideo. Le capitaine fit sur son compte un rapport inexact et malveillant au gouverneur ; les matelots affirmaient qu'il était Anglais et qu'ils avaient passé, sous pavillon espagnol, au milieu d'une escadre britannique. Quoique Mawe eût rendu service à la colonie en y apportant une cargaison d'objets dont elle avait besoin, il fut arrêté et envoyé prisonnier à bord d'un méchant petit navire de guerre. Il avait tout de suite écrit au négociant de Buenos-Ayres, auquel sa cargaison était consignée. Celui-ci se joignit à ses persécuteurs afin de ne pas perdre l'occasion de faire un gain considérable. Il fournit caution, la cargaison lui est délivrée ; il la vend et en retient le produit, sous prétexte qu'il ne peut le remettre à un détenu. Enfin, un honnête citoyen de Lima qui avait eu soin de lui à Cadix pendant sa maladie, qui était venu sur son navire et qui seul avait la permission de le voir, réussit à intéresser une vieille dame en faveur du captif. Elle trouva deux cautionnaires qui répondirent de Mawe pour comparaître en justice quand il serait cité. Il avait à peine recouvré sa liberté, qu'il la perdit de nouveau pour une imprudence insignifiante et subit six semaines de rigoureuse captivité. Enfin un ordre du vice-roi de Buenos-Ayres le fit relâcher, mais il dut payer une amende de trois cents piastres. Une aventure imprévue, dans la campagne, faillit le faire encore jeter dans un cachot. Il ne l'aurait pas évité, lorsque l'expédition

anglaise commandée par le général Beresford entra dans le Rio de la Plata, si son avocat n'eût obtenu qu'il irait demeurer à quarante lieues de distance dans l'intérieur du pays. Un brave Espagnol lui donna l'hospitalité. Mawe vivait depuis six mois dans ce canton reculé, quand la nouvelle de la prise de Montevideo par les Anglais lui permit de retourner dans cette ville ; ensuite il obtint du général Whitelocke la faculté de suivre l'armée qui allait faire voile pour Buenos-Ayres. Il explique très-bien les causes qui amenèrent le mauvais résultat de cette expédition. L'armée fut forcée de se rembarquer pour Montevideo. Comme elle avait été pendant quelques jours en possession des faubourgs de Buenos-Ayres, Mawe rendit des services importants à plusieurs personnes. Revenu à Montevideo, que les Anglais s'étaient obligés à rendre, il ne perdit pas un instant pour faire les préparatifs d'un voyage au Brésil, et le 11 septembre 1807 il s'embarqua sur un navire portugais qu'il avait frété. Le 29, il visitait l'île Ste-Catherine. Il passa ensuite sur la partie du continent brésilien qui en est voisine, suivit la côte jusqu'à Santos, traversa la chaîne de montagnes qui borde l'Océan, et s'avança jusqu'à St-Paul, jolie ville de l'intérieur. Il fit avec le gouverneur une excursion aux mines d'or de Jaraguá, et revint à Santos, où il reprit la voie de mer. Ayant débarqué à Zapitira, il s'achemina par terre vers Rio de Janeiro. Grâce aux lettres de recommandation de l'ambassadeur de Portugal à Londres, Mawe fut très-bien reçu par le vice-roi du Brésil. Chargé d'examiner divers établissements publics existants où que l'on avait dessein de former, il put même en fonder pour des particuliers. Après que le prince régent, depuis le roi Jean VI (*roy. ce nom*), fut venu chercher un asile au Brésil, Mawe, qui naturellement désirait voir par lui-même les mines de diamants, ne sollicita pas inutilement la faculté de satisfaire sa curiosité. Cette faveur n'avait jamais été accordée à un étranger, et aucun Portugais n'avait pu visiter le district où est située l'exploitation de cette pierre précieuse, à moins que ce ne fût pour des affaires qui y fussent relatives ; encore était-ce avec de si grandes restrictions, qu'elles mettaient dans l'impossibilité d'en publier une description convenable. Avant son départ, Mawe eut un libre accès dans les bureaux des archives du gouvernement, avec la faculté d'examiner toutes les cartes manuscrites et de copier ce qu'il jugerait utile pour le guider dans sa route. Muni des passe-ports nécessaires, il partit le 27 août 1809, sous la protection d'une escorte militaire. A Villa-Rica, capitale de la province de Minas-Geraes, il commença ses explorations, puis fit des excursions de divers côtés ; ensuite, continuant à cheminer au nord, il entra le 17 septembre dans Tijuco, chef-lieu du district des diamants. Il vit à trente milles plus loin l'exploitation la plus considé-

nable, à Mandanga, sur les bords du Jighiton-honha. Une indisposition subite l'empêcha de pousser ses courses plus avant; il était de retour à Rio de Janeiro vers le milieu de février 1810. Il présenta au ministre, quelques jours après, un rapport sur son voyage, et eut ensuite l'honneur de paraître devant le prince régent, qui eut la bonté de lui témoigner son approbation du compte qu'il avait rendu, et de l'engager à publier sa relation. La santé de Mawe était trop altérée pour qu'il songeât à prolonger son séjour au Brésil: il revint en Angleterre. Il mourut à Londres le 26 octobre 1829. C'était un homme d'un caractère enjoué, se faisant généralement aimer et estimer; on prenait plaisir à sa conversation, toujours instructive, parce que ses connaissances étaient très-variées. On a de lui, en anglais: 1° *Minéralogie du Derbyshire, accompagnée d'une description des mines les plus intéressantes de l'Angleterre septentrionale, de l'Ecosse et du pays de Galles*, Londres, 1800, in-8°, fig. C'est un bon répertoire qui aide à connaître les productions minérales des pays cités dans le titre. L'auteur y traite aussi des échantillons les plus remarquables du cabinet de Madrid. 2° *Voyages dans l'intérieur du Brésil, particulièrement dans les districts de l'or et du diamant, faits avec l'autorisation du prince régent de Portugal*, en 1809 et 1810, contenant aussi un *Voyage au Rio de la Plata et un Essai historique sur la révolution de Buenos-Ayres*, Londres, 1812, in-4°, cartes et fig. L'auteur donne dans ce récit beaucoup de détails intéressants sur les contrées qu'il a parcourues. Il porte de bons jugements sur les choses qu'il a vues. Il est le premier étranger qui ait pénétré dans les cantons du Brésil les plus renommés par leurs richesses minérales; aussi son livre obtint-il tout de suite une grande vogue, tant à cause des renseignements importants qu'il contient que de la manière dont ils sont présentés, et il mérite de tenir un rang parmi les ouvrages instructifs. Il a eu plusieurs éditions en Angleterre, a été réimprimé aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, traduit en portugais au Brésil, en allemand, en russe, en suédois, en français, par l'auteur de cet article, Paris, 1816, in-8°, cartes et fig. Cette version contient un *Mémoire sur les diamants du Brésil*, par M. d'Andranda, savant portugais, qui l'avait inséré dans le tome 1^{er} des *Actes de la société d'histoire naturelle de Paris*; et, à la fin du 2^e volume, on lit une *Description des îles Açores*, par J.-Y. Hebbe, officier de la marine suédoise, traduit en français. En 1816, on n'avait encore qu'un très-petit nombre de relations de cet archipel. 3° *Traité des diamants et des pierres précieuses, contenant leur histoire naturelle et celle de leur commerce, et une notice sur les meilleures méthodes de les tailler et de les polir*, Londres, 1813, in-8°, fig.; 4° *Leçons familières sur la minéralogie et la géologie, expliquant les méthodes les plus faciles de*

distinguer les minéraux et les substances terrestres ordinairement appelées roches, qui composent les formations primitives, secondaires, tertiaires et alluviales, avec une description de l'appareil des lapidaires, Londres, 1819, in-8°, fig.; livre qui a obtenu un grand succès et a été réimprimé plusieurs fois. 5° *Nouveau catalogue descriptif des minéraux, avec des délimitations de leurs formes simples, destiné à l'usage des étudiants, pour la classification des minéraux et l'arrangement des collections*. La quatrième édition, entièrement refondue et considérablement augmentée, est de 1821, Londres, in-8°, fig. 6° *Introduction de Woodward à l'étude de la conchyliologie, décrivant les ordres, les genres et les espèces de coquilles, avec des observations sur la nature et les propriétés des animaux, et des instructions pour recueillir, conserver et nettoyer les coquilles*, 3^e édit., publiée avec des additions et des changements considérables, par Mawe, Londres, 1822, in-8°, fig. E—s.

MAXENCE (MARCUS-AURELIUS-VALERIUS-MAXENTIVS), l'un des six empereurs qui portèrent à la fois la pourpre quelque temps après l'abdication de Dioclétien et de Maximien-Hercule, était fils de ce dernier, qui lui avait fait épouser une fille de Galère. Ce mariage et sa naissance le plaçaient sur les degrés du trône; mais sa mollesse et son incapacité lui attirèrent le mépris de son beau-père. La défense de l'empire exigeait un chef actif et guerrier: on laissa donc languir Maxence à quelques milles de Rome, dans l'obscurité d'une vie voluptueuse. L'élévation de Constantin éveilla son âme ouverte à l'envie et au ressentiment d'un long oubli. Les conjonctures étaient favorables pour unir ses injures et ses prétentions personnelles à la cause du peuple romain. Les exactions violentes du fisc, l'insolente domination d'empereurs pris parmi des barbares, et le rang de capitale transféré aux villes de Milan et de Nicomédie soulevaient les esprits contre Galère. Maxence excita les gardes prétoriennes, se défit d'un petit nombre de magistrats qui lui étaient opposés et fut proclamé auguste au milieu des applaudissements du sénat et du peuple, le 28 octobre 306. Maximien quitta aussitôt sa retraite pour offrir son bras et ses conseils à l'inexpérience de son fils. Avidé de pouvoir, il parut céder aux sollicitations du sénat et de Maxence, qui le pressaient de reprendre la pourpre. Cependant Sévère, l'un des césars créés par Galère, marchait sur Rome pour étouffer cette révolte. Ses soldats, qui la plupart avaient servi sous Maximien, séduits par une ancienne affection ou corrompus par des promesses, l'abandonnèrent; et il fut forcé de se réfugier à Ravenne. Les marais et les fortifications qui protégeaient cette place, lui donnaient le temps d'être secouru; mais, troublé par la crainte de nouvelles trahisons, il eut l'imprudence de se mettre entre les mains de Maximien et fut réduit à se faire ouvrir les veines. Galère, outré

de fureur, s'avança lui-même en Italie avec les légions de l'Illyrie : aux menaces il fit succéder des propositions d'amitié, qui furent rejetées avec mépris. Ses troupes ébranlées par le nom de Maximien, par l'ascendant des souvenirs de Rome, et surtout par les prodigalités de Maxence, le contraignirent à reprendre honteusement la route l'Orient, et d'affreux désordres marquèrent leur passage. Délivré de ses ennemis, qu'à peine il avait osé harceler dans leur retraite, Maxence eut à lutter contre son père, qui voulait s'arroger sur lui une suprématie humiliante. Les gardes prétoriennes se déclarèrent pour celui qui favorisait leur licence ; et Maximien, dont elles redoutaient la sévérité, sortit de Rome en fugitif. Maxence porta ensuite la guerre dans la province d'Afrique, dont le gouverneur avait secoué depuis trois ans sa domination ; il apaisa facilement la rébellion et en prit prétexte pour désoler toute cette contrée. Le fer et le feu ravagèrent Cirthe et Carthage ; les délations et les confiscations achevèrent les ravages des gens de guerre. Rome, si fière d'abord de la présence d'un empereur de son choix, apprit aussi à le charger de malédictions. Indolent, soupçonneux, sans frein dans ses passions brutales, il faisait trembler les sénateurs pour leur vie, et cherchait dans les plus illustres familles des victimes de ses débauches. La perception des taxes était accompagnée d'iniquités révoltantes ; un impôt tyrannique était levé, sous le nom de *don volontaire*, sur les patriciens et quelquefois sur les laboureurs. Maxence, occupé à caresser les soldats, leur accordait l'impunité, leur livrait le peuple, et, les associant à ses propres excès, disposait pour ses officiers de la maison de campagne ou de la femme d'un sénateur. Les chrétiens, que sa politique avait ménagés d'abord, à l'exemple de Constance Chlore et de Constantin, essayèrent à leur tour ses persécutions. M. Guizot a relevé à cet égard l'assertion légère de Gibbon, trop disposé à trouver des titres de tolérance aux empereurs romains. Maxence était parvenu à un très-haut degré de puissance : Maximien venait de conclure avec lui une alliance secrète ; et il parlait déjà d'entrer en conquérant dans la Gaule du côté de la Rhétie. Constantin prévint ces dispositions hostiles en répondant à l'appel du sénat et du peuple de Rome. Sa marche triomphante en Italie rappela celle de César. Arrivé, à travers les Alpes Cottiennes (le *mont Cenis*), dans la plaine du Piémont, lorsqu'on le croyait encore sur les bords du Rhin, il emporta Suze d'assaut, gagna une victoire sous les murs de Turin, reçut la soumission de presque toutes les villes qui s'étendaient des Alpes aux rives du Pô, et vint assiéger Vérone. Ruricius-Pompéianus, le plus habile général de Maxence, y fit en vain une résistance vigoureuse et périt dans une bataille sanglante qu'il livra pour sauver cette ville. Cependant Maxence, endormi dans les plaisirs au fond de son palais ou dans les jardins

de Salluste, fut averti du péril par la voix hardie de ses officiers et par les murmures du peuple. Jusque-là il avait caché ses revers et affecté une grande confiance. Intimidé tout à coup, il s'empressa de consulter les augures et les livres de la sibylle ; sur la foi d'un oracle ambigu, il se décida enfin à marcher en personne contre son adversaire. Il campa dans un lieu appelé *Saxa-Rubra*, à neuf milles de Rome. Les prétoriens et les Maures qu'il avait dans son armée, énervés par leurs habitudes d'indiscipline, rappelèrent en vain leur courage : les soldats de Constantin leur passèrent sur le corps et cernèrent les fuyards qui se précipitaient vers le Tibre. Maxence, pressé par la foule sur le pont Milvius, tomba dans le fleuve et fut englouti sous le poids de ses armes. Le lendemain on retira son cadavre enfoncé dans la vase ; sa tête fut promenée dans Rome au bout d'une pique et servit au triomphe de Constantin. Cet heureux vainqueur fit mourir les deux fils et la veuve de Maxence, avec leurs plus chauds partisans, et, content de ce sacrifice, il cessa d'écouter les cris de vengeance du peuple romain. Non moins basse que la louange, la haine a exagéré la tyrannie de Maxence : les historiens l'ont traité d'usurpateur, et quelques-uns même ont publié qu'il avait été supposé par sa mère et devait le jour à un Syrien obscur. Tel que nous l'avons représenté, il ne fut pas plus odieux que la plupart de ses concurrents : seulement il fut plus lâche et montra une désespérante incapacité. F.-r.

MAXIME (SAINT), évêque de Turin, florissait dans le 5^e siècle. On conjecture, d'après quelques passages de ses homélies, qu'il était né à Verceil. Il avait fait dans sa jeunesse une étude approfondie des saintes Ecritures ; et dès qu'il fut élevé au sacerdoce, il signala son zèle pour la foi chrétienne par de continuelles prédications dans les diverses provinces de la Lombardie. Il assista, comme évêque, au concile de Milan en 451 ; et il souscrivit à celui de Rome en 465, immédiatement après le pape St-Hilaire, ce qui prouve qu'il était le plus âgé de tous les prélats ; on croit qu'il mourut peu de temps après son retour dans son diocèse. Il nous reste de St-Maxime de Turin un grand nombre d'homélies sur les principales fêtes de l'année et sur différents sujets de morale (1). Don Mabillon en a publié douze dans la deuxième partie du *Musæum italicum*, p. 9 ; Don Martène, six autres, dans le tome 9 de l'*Amplissima collectio* ; et Muratori, de nouvelles encore, dans le tome 3 des *Anecdotes*, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, écrit en caractères lombards et que l'on croit ancien de plus de mille ans. Plusieurs homélies de St-Maxime avaient été attribuées à St-Ambroise, à St-Augustin, à Eusèbe d'Emèse, et insérées sous leurs noms dans la *Bibliotheca Patrum* : elles ont toutes été

(1) On en trouve dix-sept dans l'*Homiliarius doctorum*, Bâle, 1498, in-fol. ; et elles ont été réimprimées à la suite de l'édition de *Salvien*, Rome, Manuce, 1564, in-fol. (voy. SALVIEN).

recueillies par Muratori et publiées avec des remarques, à la suite des *Œuvres* de St-Léon, dans l'édition de Venise, 1748. On a publié à Rome, en 1784, par ordre du pape Pie VI, une édition in-fol. des *Œuvres* de St-Maxime de Turin, de l'imprimerie de la Propagande : elle comprend la vie du saint, le témoignage des écrivains ecclésiastiques, le catalogue des éditions, la notice des manuscrits sur lesquels elle a été faite, un index et quatre planches avec un spécimen de caractères des manuscrits les plus célèbres. Les homélies sont au nombre de cent dix-sept, les sermons de cent seize et les traités de six. L'éditeur est le P. Bruno Bruni des écoles pies. Elle est dédiée au roi de Sardaigne par le pape Pie VI lui-même. L'Eglise a toujours fait beaucoup de cas des homélies de ce saint docteur ; et les rédacteurs du *Bréviaire romain* en ont tiré plusieurs leçons. Le nom de St-Maxime est inscrit au Martyrologe, au 25 de juin. Sa *Vie*, par un auteur anonyme du 13^e siècle, a été publiée à cette date dans le recueil des Bollandistes, avec une Dissertation préliminaire. W—s.

MAXIME (PETRONIUS-MAXIMUS), empereur romain d'Occident, naquit en 395 d'une famille riche et puissante de la ville de Rome. Admis dès l'âge de dix-neuf ans dans le conseil d'Honorius, il devint successivement intendant des finances et préfet de Rome avant l'âge de vingt-cinq ans. Le sénat et le peuple demandèrent et obtinrent d'Honorius la permission d'ériger à Maxime, dans le Forum de Trajan, une statue dont la base et l'inscription subsistent encore. Deux fois préfet d'Italie, deux fois consul, patrice en 445, sous le règne de Valentinien III, il devint le plus habile mais le plus ambitieux des courtisans. La beauté de sa femme fut bientôt la cause de son élévation, de ses crimes et de ses malheurs. Le faible et débauché Valentinien III voulut la séduire et ne put que lui faire violence, au moyen d'un lâche artifice. Maxime cacha sa fureur pour assurer sa vengeance ; et son premier soin fut de perdre Aëtius, regardé comme le soutien de l'empereur (voy. AËTIUS). Valentinien, aussi aveugle que barbare, crut aux impostures qui lui furent répétées contre ce grand homme, le tua de sa propre main et fit massacrer ses amis. Privé de son plus solide appui, il tomba bientôt lui-même sous les coups des conjurés suscités par Maxime, qui le fit poignarder dans le champ de Mars, trois ou quatre mois après la mort d'Aëtius. Le lendemain, Maxime fut proclamé empereur. Pour compléter sa vengeance, il épousa Eudoxie, veuve de Valentinien, et donna la main d'Eudoxie, fille de ce prince, à son fils Pallade. Sa première femme n'avait survécu que peu de temps à l'attentat dont elle avait été l'objet. A peine couronné, Maxime se montra incapable de soutenir le fardeau qu'on venait de lui imposer. A sa faiblesse et à des défauts trop tard connus, se joignit un découragement qu'il ne savait pas même cacher :

XXVII.

les barbares, que ne retenait plus la crainte d'Aëtius, si longtemps leur vainqueur, attaquèrent les provinces de l'empire ; une imprudence de Maxime attira dans Rome le plus cruel ennemi des Romains et le perdit lui-même. Il avait cru pouvoir gagner le cœur de sa nouvelle épouse en lui révélant que l'amour dont il brûlait pour elle l'avait engagé à tramer la mort de Valentinien. Cet affreux secret mit la fureur dans l'âme d'Eudoxie (voy. EUDOXIE) : elle écrivit à Genserik, roi des Vandales, de venir la venger et lui promit de lui en aplanir les chemins. Genserik, dont l'avidité ambition convoitait l'Italie, accourut avec un armement formidable. Maxime, à son approche, ne songea qu'à fuir honteusement ; mais le peuple, indigné de sa lâcheté, l'accabla d'insultes, et les officiers d'Eudoxie le percèrent de coups : son cadavre fut mis en pièces et jeté dans le Tibre (12 juin 455). Trois jours après, Genserik entra dans Rome, qu'il saccagea ; on croit que Pallade fut tué en même temps que son père. Les médailles de Maxime-Petrone sont rares ; il en existe d'or, d'argent et de bronze, petit module. L—S—E.

MAXIME, empereur ou tyran dans les Gaules, à qui ses médailles, rares, quoique de quatorze espèces, donnent les noms de *Magnus-Maximus*, naquit en Espagne, d'où l'orateur contemporain Pacatus assure qu'il était banni et fugitif. Elevé dans la maison du général espagnol Théodose, où il exerçait les fonctions de simple garde, il partit avec lui pour la Bretagne, l'an 368 de J.-G., lorsque ce général eut été nommé pour y commander par l'empereur Valentinien. Maxime se distingua dans cette île, sous les drapeaux romains ; il contribua à la paix qu'y rétablit Théodose, et reçut la main d'Hélène, fille d'un seigneur du pays de Galles. Il revint néanmoins sur le continent avec son général, qui fut rappelé en l'an 373 ; et Ammien Marcellin, qui l'avait connu personnellement, lui donne à lui-même le nom de général (*dux*) l'année suivante, en observant qu'il avait un caractère malfaisant, téméraire et avide. Il paraît que lorsque Théodose eut été décapité (voy. THÉODOSE), Maxime, loin de perdre son crédit avec son chef, vit augmenter son pouvoir et fut renvoyé en Bretagne en qualité de commandant, pour s'opposer aux Pictes, qui voulaient recouvrer leur indépendance. Le nouveau général romain entreprit de conquérir l'île tout entière. Mais l'union des Pictes avec les Écossais, qui habitaient comme eux au nord, s'opposant à son projet, il parvint à les désunir et forma une alliance avec les premiers. Lorsque ensuite il voulut les subjuguier à leur tour, il lui survint des affaires qui l'en empêchèrent. Glorieux des succès qu'il avait obtenus sous un empereur jeune et faible, il prétendait aux plus hautes dignités, lorsqu'il apprit, l'an 379, que Théodose, fils de son ancien général, venait d'être associé à l'empire. Cette élévation d'un de ses

47

compagnons d'armes lui parut faite à son préjudice et il conçut le dessein de devenir son égal. Pour y parvenir, il s'efforça de gagner l'affection des Pictes, afin que la Bretagne fût paisible pendant qu'il marcherait contre le jeune empereur. Mais ses mesures furent rompues par une irruption des Écossais et des Irlandais réunis, qui l'obligèrent à rester dans cette contrée. Il battit à la fin ces peuples dans plusieurs rencontres, conclut avec eux une paix avantageuse et profita de l'éclat de ses victoires pour se faire déclarer empereur par les soldats, l'an 381. Mais il protesta que le diadème lui avait été donné malgré lui; et Gratien, qui régnait dans les Gaules, ne s'en alarma point; ce qui a paru si extraordinaire à nos historiens, qu'ils ont différé de deux ans sa prise de possession. Mais la chronique de Tiro Prosper nous fournit cette date, qui est admise par tous les historiens anglais. Si d'autres annalistes la retardent, c'est qu'on a pu n'en avoir connaissance sur le continent qu'après le débarquement de Maxime à l'embouchure du Rhin, lorsqu'il eut pris deux ans pour faire ses préparatifs. Toute la jeunesse de l'île était accourue en foule sous ses étendards; et il conduisit sur les rives du fleuve une armée et une flotte, dont on parla longtemps comme de l'émigration d'une partie considérable de la nation britannique. On assure que la totalité s'élevait à 30,000 soldats et 100,000 plébéiens. Gratien, dans sa paisible résidence de Paris, où il ne s'occupait que de la chasse, fut cependant réveillé aux approches de cette multitude; mais, dépourvu de courage et sans énergie, il ne fit que de faibles efforts. Maxime avait reçu le baptême avant de monter sur le trône impérial et se disait entièrement d'accord dans son entreprise avec le pieux Théodose; il se vanta même d'être son parent. Les armées de la Gaule, loin de lui fermer le passage, le reçurent avec des acclamations de joie et des protestations de fidélité. Gratien s'enfuit à Lyon avec un petit corps de 300 chevaux; et les villes situées sur sa route, où il espérait trouver un refuge ou du moins un passage, lui apprirent, en fermant leurs portes, qu'il s'en trouvait rarement d'ouvertes pour les malheureux. Il aurait encore pu arriver sans danger aux États de Valentinien II, son frère, et revenir avec toutes les forces de l'Italie et de l'Orient, s'il ne se fût pas laissé tromper par le perfide gouverneur de la province lyonnaise; mais il en crut trop facilement de fausses protestations de fidélité et des promesses d'un secours qui n'eût pu lui suffire. L'arrivée d'Andragate, général de la cavalerie de Maxime, le tira de son erreur. Cet audacieux officier exécuta de la manière la plus cruelle les ordres de l'usurpateur, et Gratien fut égorgé en sortant de table, le 25 août 383. Son frère Valentinien fit en vain les instances les plus pressantes pour obtenir son corps. La mort de l'empereur fut bientôt suivie de celle de ses généraux Mérobaudes, Vallion et

d'un grand nombre de ses partisans. Les plus riches et les plus vertueux citoyens furent pros crits, leurs maisons pillées et les enfants mis à l'enchère avec l'héritage de leurs pères : le palais impérial fut rempli des dépouilles des victimes et tout l'empire inondé de leur sang. L'orateur Pacatus, témoin de cette révolution, dit que comme on craignait à la fois le poinçon (*stylus*) et le glaive du tyran, on en était venu à désirer la pauvreté; et afin d'éviter le bourreau, on se réjouissait de voir ses biens confisqués : l'hypocrite Maxime se vantait toutefois d'un triomphe qui, selon lui, n'avait coûté la vie à personne! Au reste, cette guerre avait été terminée avec tant de rapidité, que Théodose apprit la fuite et la mort de son bienfaiteur avant qu'il lui fût possible de marcher à son secours. Tandis qu'il se livrait à sa douleur, on lui annonça l'arrivée du premier chambellan de Maxime; et le choix d'un vieillard vénérable pour une fonction ordinairement remplie par des eunuques, annonçait à Constantinople la prudence et la modération de l'usurpateur. L'ambassadeur essaya de justifier ou d'excuser son maître; et il protesta que le meurtre de Gratien avait été commis sans ses ordres et contre son intention par le zèle indiscret des soldats : mais il ajouta, d'un ton ferme et tranquille, que Maxime offrait à Théodose le choix de la paix ou de la guerre, et il finit en déclarant que, quoique son maître préférât, comme Romain et comme père de ses sujets, d'employer ses forces militaires à la défense commune, il était cependant prêt à disputer l'empire dans une bataille décisive, si Théodose rejetait ses propositions. Maxime exigeait une réponse positive et prompte : il commandait aux provinces les plus belliqueuses de l'empire; l'Orient était épuisé par les revers et même par le succès de la guerre des Goths : malgré le désir qu'avait Théodose d'écouter la voix de l'honneur et de la reconnaissance qu'il devait à Gratien, il dissimula son ressentiment et consentit à l'alliance de l'usurpateur. Mais il stipula que le nouvel empereur se contenterait des provinces au delà des Alpes, et que le frère de Gratien conserverait la souveraineté de l'Italie, de l'Afrique et de l'Illyrie occidentale. On inséra dans le traité quelques conditions honorables pour la mémoire de Gratien, et les portraits des trois augustes collègues furent exposés, selon l'usage, à la vénération des peuples. Maxime aurait pu régner en paix jusqu'à la fin de sa vie, s'il se fût contenté d'un empire aussi vaste et qui compose aujourd'hui plusieurs royaumes. Mais le spectacle de ses forces militaires lui inspira des projets de conquête : il opprimait la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne pour entretenir une nombreuse armée de barbares, composée des plus féroces nations de l'Allemagne : il se préparait avec cette armée à envahir l'Italie et à dépouiller un jeune prince dont les sujets catholiques détestaient et méprisaient le gouvernement, entièrement dirigé par sa mère

Justine, qui était arienne. Dès l'an 387, après quatre ans de réflexions et de préparatifs, le perfide Maxime voulant s'emparer du passage des Alpes, fit à Dominus, ambassadeur de Valentinien, la réception la plus hypocrite et lui offrit le secours d'un corps considérable de troupes, pour servir son maître dans une guerre qu'il avait en Pannonie. La pénétration de St-Ambroise, archevêque de Milan, avait découvert le piège à travers les protestations d'amitié : néanmoins Dominus se laissa tromper ou corrompre par les libéralités de la cour de Trèves ; et le conseil du jeune prince rejeta obstinément le soupçon du danger. L'ambassadeur dirigea la marche des auxiliaires et on les admit dans les forteresses des Alpes : mais le traître Maxime les suivit précipitamment avec le reste des troupes ; et comme il avait soigneusement intercepté toutes les communications, l'aspect de son armée fut le premier avertissement qu'on reçut de son arrivée aux portes de Milan. Dans cette extrémité, Justine et son fils, auxquels une capitale remplie de sujets mécontents offrait un asile peu sûr, se réfugièrent dans Aquilée, et Maxime entra en vainqueur à Milan. Quoique l'archevêque fût très-opposé à cette usurpation, il crut devoir prêcher aux habitants la nécessité de la soumission et il leur montra le danger de la résistance. Tous les sujets de Valentinien abandonnèrent le parti d'un prince dont l'abdication les dispensait de la fidélité. Aquilée fut bientôt envahie ; et sans la résistance d'Émone, petite ville d'Italie, Maxime n'aurait pas eu besoin de tirer l'épée pour conquérir tout l'Occident. Valentinien trouva cependant un vengeur. Théodose ne put se défendre de prendre les armes pour une cause qui n'admettait plus de réconciliation. Lui-même s'avança à la rencontre de son indigne rival, qui, après le siège d'Émone, avait assis son camp dans les environs de Siscie (Sisseg), ville de Pannonie, fortement défendue par le cours large et rapide de la Save. L'avantage d'une nombreuse cavalerie seconda puissamment Théodose. Les Huns, les Alains et les Goths, à leur exemple, formèrent des escadrons d'archers, qui combattaient à cheval et rompaient les rangs des Gaulois et des Germains par la rapidité de leurs évolutions. Après une longue marche et dans la plus forte chaleur de l'été, ils s'élancèrent sur leurs chevaux couverts d'écume dans les eaux de la Save, passèrent la rivière à la nage en présence de l'ennemi, chargèrent les troupes qui défendaient la rive opposée et les mirent en fuite. Marcellin, frère de l'usurpateur, accourut à leur secours avec des cohortes choisies, qu'il regardait comme l'espoir et la ressource de son armée. Le combat, interrompu par l'approche de la nuit, recommença dès le point du jour ; et après une défense opiniâtre, les plus braves soldats de Maxime posèrent leurs armes aux pieds de l'empereur. Sans perdre le temps à écouter les acclamations des habitants d'Émone, Théodose continua

sa marche pour terminer la guerre par la mort ou par la captivité de l'usurpateur, qui fuyait devant lui avec toute la rapidité de la terreur. Du sommet des Alpes Juliennes, il fit une telle diligence qu'il arriva le même jour devant Aquilée ; et Maxime, environné de toutes parts, eut à peine le temps d'en fermer les portes : la place ne pouvait résister longtemps aux efforts d'un ennemi victorieux ; l'indifférence, le mécontentement et le désespoir du peuple et des soldats hâtèrent la chute de Maxime. Arraché violemment de son trône et dépouillé des ornements impériaux, il fut traîné dans le camp de Théodose, à trois milles d'Aquilée. Loin d'insulter à son infortune, l'empereur parut d'abord touché de compassion et disposé à quelque indulgence pour un homme qui n'avait jamais été son ennemi personnel et qui ne lui inspirait que du mépris. Cependant il finit par l'abandonner à la vengeance des soldats, qui l'éloignèrent de sa présence et lui tranchèrent la tête, le 27 août 388. Victor, son fils, qu'il avait décoré du titre d'auguste, fut pris peu de jours après : il eut également la tête tranchée, et son lieutenant Andragate ne finit pas d'une manière moins funeste (voy. ANDRAGATE). F—A.

MAXIME, rebelle. Voyez CONSTANTIN III, tyran.

MAXIME, philosophe platonicien très-célèbre, mais sur la personne duquel on n'a que bien peu de renseignements, était né à Tyr dans le 2^e siècle ; et l'on apprend, par un passage de la Chronique d'Eusèbe, qu'il était compté parmi les plus illustres philosophes de son temps. On a cru longtemps qu'il avait été l'un des instituteurs de Marc-Aurèle ; mais Combes-Dounous a démontré qu'on avait confondu Maxime de Tyr avec Claude Maxime (ou Maximus), philosophe stoïcien dont Marc-Aurèle parle avec reconnaissance pour les sages avis qu'il en avait reçus. Maxime de Tyr fit un voyage à Rome sous le règne de Commode ; et il s'y arrêta quelque temps, puisqu'il est certain qu'il y composa ou du moins qu'il y prononça quelques-uns des discours que nous avons de lui. Il avait déjà parcouru l'Arabie, la Phrygie et la Grèce, où il retourna bientôt et où il passa le reste de sa vie. On a de cet illustre écrivain 41 Discours ou Dissertations sur les plus hautes questions de la philosophie. On ne doit point y chercher cette érudition dont les orateurs du même temps aimaient à faire parade : mais on y trouve des principes sages, exposés avec méthode ; et le style en est constamment clair et agréable. Ce fut le savant Jean Lascaris qui rapporta de Constantinople à Florence le manuscrit des discours de Maxime ; et Cosme Pazzi, archevêque de cette ville, l'un de ses élèves, en fit aussitôt une version latine qui a eu trois éditions, Rome, 1517, 1519, et Paris, 1554, in-folio. Le texte grec fut imprimé, pour la première fois, en 1557, in-8°, par Henri Estienne, qui y ajouta la version de Pazzi. Daniel Heinsius donna une nouvelle traduction des Discours de Maxime, avec

le texte, Leyde, 1607, in-8°; la seconde édition, avec le texte en regard et précédée de l'Introduction d'Alcinoüs à la philosophie platonicienne, etc., ibid., 1614 ou 1630, in-8°, est plus estimée. Parmi les autres éditions, on recherche surtout les suivantes : Oxford, 1677, petit in-12, grec et latin : elle est très-bien exécutée ; — Cambridge, 1703, in-8°, avec les corrections de Davies ; elle fait partie de la collection *Variorum* ; — Londres, 1740, in-4°, publiée par Jean Ward, avec de nouvelles corrections de Davies et de savantes remarques de Jérémie Markland ; cette édition a servi de base à celle que J.-J. Reiske a publiée avec de nouvelles notes, Lipsick, 1774, 2 vol. in-8°. Les Discours de Maxime ont été traduits en français par Guillebert, Rouen, 1617, in-8° (1) ; par Formey, Leyde, 1764, in-12. Cette version, assez rare, est défigurée par un grand nombre de contre-sens ; et enfin par Combes-Dounous, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Le nouveau traducteur a enrichi son travail d'une bonne préface, qui contient des recherches sur la personne de Maxime de Tyr, sur les éditions et les traductions de son ouvrage, sur les principaux manuscrits qu'on en conserve à la bibliothèque de Paris, et un jugement impartial sur le mérite de cet écrivain. Cette nouvelle traduction est mieux écrite et plus exacte que les précédentes. W—s.

MAXIME (VALÈRE). Voyez VALÈRE.

MAXIMIANUS, poète latin, qui se dit le contemporain et l'ami intime de Boèce (470-525), vivait sous Théodoric, roi des Goths. Ce prince ayant envoyé à l'empereur d'Orient Anastase, une ambassade pour lui proposer un traité de paix et d'amitié entre les deux empires, Maximianus fit partie de cette légation. Cassiodore, au 4^e livre de ses Lettres, qualifie Maximianus d'illustre personnage, et un rescrit de Théodoric, cité par cet auteur, donne à Maximianus la charge d'examiner les comptes des travaux publics qui s'exécutent à Rome. Il nous est venu de Maximianus six Elégies en vers hexamètres et pentamètres, dans lesquelles il déplore amèrement la triste condition de la vieillesse, et l'impuissance où elle est de jouir encore des plaisirs. Ces plaintes n'ont pas de quoi toucher beaucoup, et ne font certes pas l'éloge du poète. Ce qu'il regrette, en somme, c'est de ne pouvoir continuer, sous des cheveux blancs, le mauvais emploi de la vie, et il le dit sur tous les tons, avec une certaine élégance parfois et de la variété dans le style. Maximianus se plaît à rappeler qu'il excella, dans sa jeunesse, au jeu de la palestres, aux luttes de l'éloquence et de la poésie ; c'était de plus un belâtre qu'on admirait dans Rome. On a peine à croire ce qu'il raconte des complaisances de Boèce pour les amours de ce poète libidineux.

(1) Fréd. Morel, célèbre imprimeur, avait déjà publié une traduction française de trois *Discours* de Maxime de Tyr, que Combes-Dounous trouve supérieure à celle de Guillebert, pour la fidélité et même pour le style (voy. MOREL).

Les Elégies de Maximianus ont été insérées dans le Corps des petits poètes de Wernsdorf, et dans le volume de la collection Nisard, où se trouvent Horace, Perse, Juvénal. C—L—T.

MAXIMIEN, surnommé HERCULE (*Marcus-Aurelius-Valerius-Maximinus*), empereur romain, reçut la pourpre, en 286, des mains de Dioclétien, qui voulait se donner dans cet ancien compagnon d'armes un collègue dont l'expérience et la valeur pussent maintenir l'intégrité de l'empire. Fils d'un paysan des environs de Sirmium, Maximien s'était endurci aux travaux guerriers, sous les règnes d'Aurélien et de Probus. Sans culture, grossier dans ses mœurs et ses manières, il n'estimait, après la bravoure, que les arts qui servent le faste ; ses panégyristes le félicitaient de reproduire les vertus des héros de l'ancienne Rome, sans avoir même entendu prononcer leurs noms. Il avait plutôt l'habitude que le génie des opérations militaires ; et le sentiment de son infériorité lui faisait rapporter aux sages conseils de son bienfaiteur les succès qui lui étaient le plus personnels. Dioclétien retirait encore de son ascendant sur Maximien un avantage précieux à sa politique : il abandonnait à la violence de son collègue tous les actes de rigueur et de vengeance ; et les peuples bénissaient sa modération, sans apercevoir la main qui donnait l'impulsion au naturel féroce de Maximien. Le gouvernement de celui-ci était comparé à l'âge de fer, et l'on retrouvait l'âge d'or dans l'administration paternelle de Dioclétien. La vanité des deux empereurs leur avait fait ajouter à leurs noms les titres de *Jovius* et d'*Herculus* ; et les flatteurs disaient que pendant que l'un des maîtres du monde maintenait l'harmonie dans toutes ses parties par la puissance de ses regards, l'autre terrassait d'un bras invincible les monstres et les tyrans. Les premiers ennemis qu'eut à combattre Maximien, furent les Bagaudes (1), paysans de la Gaule, qui venaient de faire un sanglant effort pour échapper à la dureté de l'esclavage. *Ælianus* et *Amandus*, chefs de la révolte, cédèrent à la discipline des légions, et payèrent de leur vie la témérité qu'ils avaient eue de se revêtir de la pourpre. Une autre insurrection, contre laquelle fut impuissante la valeur de Maximien, détacha la Bretagne de l'empire. *Carausius* qui commandait la flotte romaine à Gessoriacum (Boulogne-sur-Mer), gagna ses soldats, et se rendit indépendant, l'an 287, dans l'île qu'il était chargé de défendre contre les incursions des barbares (voy. *CARUSIUS*). Maximien fit d'inutiles préparatifs pour le réduire ; la rébellion ne put être étouffée que par Constance Chlore, l'un des deux Césars

(1) Le nom général de *Bagaudes* fut employé en Gaule, dit Gibbon, jusque dans le 5^e siècle, pour désigner les rebelles. Ducange le fait dériver du mot celtique *Bagad*, assemblée tumultueuse. Les retranchements qu'ils avaient élevés dans l'endroit qu'on appelle aujourd'hui St-Maur des Fosses, à deux lieues de Paris, sur les bords de la Marne, portaient encore au 8^e siècle le nom de *Castrum Bagaudarum*.

que Dioclétien sentit la nécessité d'admettre encore en partage de son autorité, et auquel il avait donné la main de Théodora, belle-fille de Maximien. Par suite de ce partage, ce dernier eut à gouverner l'Italie, la Numidie, la Rhétie et la haute Pannonie. Deux nouveaux usurpateurs s'étaient levés en Afrique en 296; Dioclétien marcha contre Achillée en Egypte, et Maximien chassa de leurs montagnes les barbares de la Mauritanie, et les contraignit de se soumettre. Ces deux princes célébrèrent leurs victoires (20 novembre 303) par une entrée triomphale à Rome, dont ils s'éloignèrent bientôt pour toujours. Le premier établit son séjour à Nicomédie; le second, à Milan, qu'il embellit à grands frais. L'abdication de Dioclétien, en 305, entraîna celle de Maximien, qui, cédant à regret à l'influence de son collègue, se retira au fond de la Lucanie. La proclamation subite de son fils Maxence par les gardes prétoriennes de Rome lui rouvrit, en 306, la carrière de l'ambition; il conduisit toutes les opérations qui consolidèrent l'autorité de ce fils, et se fit prier par lui et le sénat de reprendre la pourpre. Son caractère altier arma enfin Maxence contre lui: chassé de Rome par les soldats, il se retira en Illyrie, sollicita vainement Dioclétien de reprendre les rênes de l'empire, donna de l'ombrage à Galère, et n'eut plus d'autre retraite que la cour de Constantin, auquel il avait uni Fausta, sa fille. Son génie turbulent lui fit entreprendre la ruine de son gendre pour ressaisir le pouvoir. Pendant que Constantin était occupé sur les bords du Rhin contre les Francs, Maximien répandit le bruit de sa mort, corrompit les troupes qui restaient dans la Gaule, et se fit proclamer empereur. Mais, épouvanté bientôt de la marche rapide de Constantin, il se renferma dans Marseille, où ses soldats le livrèrent pour acheter leur pardon. Il obtint de choisir le genre de sa mort, et il s'étrangla de ses propres mains en 310. Il avait provoqué sa fin tragique par des tentatives réitérées contre les jours de Constantin. Gibbon a essayé d'élever des doutes sur les détails que donnent à cet égard les historiens chrétiens. Il est certain que Maximien fut l'un des plus grands persécuteurs de leur culte (voy. MAURICE).

F—T.

MAXIMIEN-GALÈRE. Voyez GALÈRE.

MAXIMILIEN I^{er}, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric III et d'Éléonore de Portugal, naquit le 22 mars 1459. Jusqu'à l'âge de dix ans, il articulait si mal, qu'on l'appelait *le Muet*. Ce défaut cessa entièrement dans la suite; ce qu'il n'eut qu'à lui-même, son éducation ayant été fort mauvaise. Cependant, il avait à peine atteint sa quatorzième année, que le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, dans une entrevue qu'il eut à Trèves avec Frédéric III, fit, en présence de sa propre fille, l'éloge le plus flatteur du jeune prince, et prépara ainsi ce mariage qui devait avoir de si grands résultats (voy. MARIE). Dès qu'il

eut épousé la riche héritière de Bourgogne, l'archiduc (1) eut à défendre l'héritage de son épouse, que Louis XI avait envahi (voy. Louis XI). Quoique Maximilien ne fût alors âgé que de dix-huit ans, et qu'il eût à combattre un des souverains les plus actifs et les plus artificieux de son temps, il arrêta les efforts des Français, et força leur roi de rendre le Quesnoy, Bouchain, Cambrai, et d'accepter une trêve, qui fut signée à Sens le 17 septembre 1477. Les hostilités ayant bientôt recommencé, Maximilien prit l'offensive, et gagna, le 24 août 1479, la bataille de Guinegate, qui mit ses affaires dans le meilleur état. Cependant il ne continua pas la guerre, parce que, voyant la santé du roi de France s'affaiblir, il espérait obtenir de meilleures conditions de son successeur. Mais la mort de sa jeune épouse vint changer la face des affaires. Marie laissait deux enfants, Marguerite et Philippe. Les états de Flandre nommèrent des gouverneurs à celui-ci; et regardant son père comme étranger, ils l'empêchèrent de prendre part à son éducation. Ces mêmes états firent proposer à Louis XI la main de Marguerite pour le Dauphin; et leur offre ayant été acceptée, Maximilien fut obligé d'y consentir. La jeune princesse reçut en dot les comtés d'Artois et de Bourgogne, le Méconnais et l'Auxerrois. Le temps ne fit qu'accroître les défiances que Maximilien avait inspirées aux Flamands; et l'on en vint bientôt à des hostilités déclarées. L'archiduc soumit la ville de Gand, qui le reconnut pour tuteur de son fils et pour gouverneur de la Flandre. En retour, il promit de ne point emmener son fils hors des Pays-Bas, et il confirma les privilèges des Flamands. Ayant ainsi rétabli son autorité en Flandre, il se disposa à tourner ses armes contre la France. Louis XI n'était plus, et les contestations entre madame de Beaujeu et le duc d'Orléans semblaient favoriser les plans de Maximilien. Ce prince conclut une ligue avec le duc de Bretagne; et ce fut dans ce temps-là que son père le fit élire roi des Romains (1486). Frédéric se rendit à cette occasion en Flandre, et son fils lui donna des fêtes brillantes et dispendieuses, qui excitèrent beaucoup de murmures. Les impôts qu'il fut obligé d'établir ajoutèrent au mécontentement; et l'on vit bientôt éclater un soulèvement général. Le roi des Romains faillit être massacré à Bruges, où il eut le courage de paraître devant la populace révoltée: « Me voici, dit-il, je suis prêt à vivre » et à mourir avec vous. » Quelques applaudissements se firent d'abord entendre; mais la foule s'étant de plus en plus pressée autour du prince, il fut forcé d'entrer dans la boutique d'un apothicaire, où on le retint plusieurs jours. Quelques-

(1) L'érection de l'Autriche en archiduché date de 1453. Cependant la plupart des auteurs français, notamment Comines, ne donnent à Maximilien que le titre de duc, mais il prenait réellement celui d'archiduc, que la France a reconnu dans la maison d'Autriche par les traités de Francfort (1489) et de Senlis (1493).

uns de ses ministres furent mis à la torture sur la place publique ; d'autres furent décapités, et lui-même fut contraint de renoncer à la tutelle de son fils. On établit, au nom de l'archiduc Philippe et du roi de France, en qualité de suzerain, une nouvelle administration. Maximilien montra dans cette occasion un courage, une dignité qui contribuèrent beaucoup à rétablir le calme. Il ne recouvra sa liberté qu'en renonçant au gouvernement de la Flandre, et en s'engageant à rendre toutes les places et à retirer les troupes allemandes. Après avoir signé cette espèce de capitulation, il se rendit à l'église, alla visiter la maison de l'apothicaire, et y lut sans émotion apparente des inscriptions injurieuses. Il assura qu'il oubliait tout, monta sur une estrade au milieu de la place, lut à haute voix les engagements qu'il avait pris et jura sur la sainte hostie d'y être fidèle. Il trouva hors des murs une escorte que Frédéric III lui avait envoyée. Quoique son serment eût été déclaré nul par l'empereur et par les états de l'Empire, Maximilien refusa de prendre part aux opérations militaires ; et la paix ne tarda pas à se faire avec la France. Charles VIII avait succédé à Louis XI, et ses ambassadeurs conclurent à Francfort (22 juillet 1489) un traité de paix qui obligea les Flamands à se soumettre. Peu de temps après, le trône de Hongrie étant venu à vaquer par la mort de Mathias Corvin, les princes autrichiens le réclamèrent en vertu d'un pacte de famille qu'ils avaient conclu avec le feu roi ; mais on n'y eut point d'égard, et le roi de Bohême, Ladislas, fut élu. Maximilien, irrité, fond sur la Hongrie, et se rend maître d'Albe Royale. Il se disposait à s'avancer jusqu'à Bude, lorsque la mutinerie de ses troupes le força de se retirer. N'ayant pu obtenir des secours de la diète de l'Empire, le roi des Romains se borna, dans l'entrevue de Presbourg (7 novembre 1491), à renouveler le pacte de famille. On lui promit une somme de cent mille ducats, et il lui fut permis de prendre le titre de roi de Hongrie. Depuis longtemps il s'était établi des relations entre ce prince et le duc de Bretagne : il en avait même épousé la fille par procureur ; mais ce mariage ne fut pas confirmé (*voy. ANNE DE BRETAGNE*). On sait que cette princesse fut enlevée à Maximilien par Charles VIII, qui lui renvoya Marguerite d'Autriche, sa fille, à laquelle le roi de France avait été fiancé. Irrité de cet affront, l'archiduc forma une ligue avec les rois d'Angleterre et d'Aragon ; il réclama l'appui des Suisses, et fit à la diète une demande d'hommes et d'argent. Mais les Suisses se bornèrent à lui offrir leur médiation ; et les états de l'Empire, après lui avoir accordé la moitié des secours qu'il demandait, les rendirent inutiles par leur lenteur. Henri VII, il est vrai, vint mettre le siège devant Boulogne ; mais soudain il fit la paix avec la France, et le roi d'Aragon fut gagné par la cession du Roussillon et de la Cerdagne. Maximilien, resté seul

et forcé d'obéir à la nécessité, céda. La Franche-Comté, l'Artois, le Châlonnais lui furent restitués. Son père qui lui avait depuis quelque temps résigné l'administration de ses États, étant mort le 19 août 1493, il commença son règne par l'expulsion des Turcs, qui avaient porté le ravage jusqu'à Laybach et dans la Styrie. Après cette courte expédition, il se rendit à Inspruck, où il épousa (16 mars 1494) Blanche-Marie, sœur de Jean Galeas, duc de Milan, et nièce de Ludovic Sforce, qui lui apporta en dot une somme considérable (440,000 écus d'or) ; et cette alliance lui donna les moyens d'intervenir dans les affaires d'Italie. Cependant l'orgueil des seigneurs allemands s'indigna de voir ce chef de l'Empire s'allier à une famille qui ne devait sa récente élévation qu'à un bâtard. Ils refusèrent longtemps de reconnaître Blanche pour impératrice ; et si elle avait eu des enfants, il est probable que, selon le droit public de l'Allemagne, ils n'auraient été considérés que comme de simples gentilshommes. Cependant Charles VIII avait exécuté sa fameuse expédition de Naples. Maximilien, qui en conçut les plus vives inquiétudes, forma une ligue secrète avec le pape, le duc de Milan, le roi d'Aragon et les républiques de Venise et de Florence ; et, sous prétexte d'aller se faire sacrer à Rome, il dirigea une armée vers l'Italie. Il demanda ensuite des secours à l'Empire germanique, et convoqua à Worms la fameuse diète de 1496, qu'il présida en personne. Ludovic Sforce y reçut l'investiture du duché de Milan ; puis, devenu membre de l'Empire, il en réclama l'assistance. Le légat du pape, s'étendant sur les excès commis par les troupes françaises, peignit le saint-père fugitif et réclama pour lui de prompts secours ; mais toutes ses instances furent vaines. Les États ne songèrent qu'au rétablissement de la tranquillité intérieure ; et pour y parvenir ils abolirent le droit de guerre particulier, et fondèrent la chambre impériale, dont le siège fut d'abord établi à Francfort. Maximilien espérait que le consentement qu'il avait donné à l'érection de ce tribunal porterait la diète à lui fournir les moyens de reprendre en Italie l'ascendant qu'y avaient eu ses prédécesseurs. Après beaucoup d'hésitation et de délais, l'assemblée vota la levée d'une armée, qui devait être assez forte pour arrêter les progrès des Français ; mais elle n'affecta, pour l'entretien des troupes, que des sommes insuffisantes. Au lieu de fournir à ses alliés un contingent de 9,000 hommes, ainsi qu'il en avait pris l'engagement, l'empereur ne put leur en envoyer que 3,000 ; ce qui suffit toutefois pour faire perdre aux Français le royaume de Naples avec autant de rapidité qu'ils l'avaient conquis. Cependant Charles VIII à peine rentré en France, prépara une nouvelle expédition ; et Ludovic Sforce courut vers Maximilien, que l'offre d'un subside fit consentir à reprendre les armes. Il convoqua une diète (1497) à Lindau ; les princes et états de l'Empire eurent ordre de

réunir leurs contingents à Feldkirch, et déjà il avait passé les Alpes avec 500 chevaux et huit compagnies d'infanterie, lorsqu'il apprit que Charles VIII différerait son expédition. Ses alliés, n'ayant plus besoin de ses secours, lui firent entendre qu'ils ne seraient pas fâchés de le voir retourner en Allemagne. Néanmoins, dans l'espoir de détacher les Florentins de l'alliance qu'ils avaient contractée avec la France, on consentit à ce que Maximilien assiégeât Livourne. Il bloqua le port de cette ville avec une flotte équipée à Gênes; mais cette entreprise, que les alliés secondèrent mal et même traversèrent, n'eut aucun succès, et Maximilien, après leur avoir adressé des reproches amers, quitta l'Italie. Dès qu'il fut rentré dans ses Etats, il se vit engagé dans de nouvelles contestations avec la France. Charles VIII avait promis, par la paix de Senlis, de restituer plusieurs places à l'archiduc Philippe lorsque ce prince serait arrivé à l'âge de vingt ans. L'archiduc en avait à peine atteint dix-neuf qu'il demanda l'exécution du traité. Charles VIII éluda sa demande; et après la mort de ce monarque, Louis XII se montra encore moins disposé à lui céder. Maximilien, voulant soutenir les droits de son fils, fit entrer en Bourgogne une armée composée d'Autrichiens et de Suisses. Cette armée éprouva peu de résistance; mais les Suisses, s'étant mutinés, se débâtèrent, et les Autrichiens furent forcés de se retirer. Louis XII qui songeait à attaquer le Milanais, ouvrit des propositions de paix, que Philippe s'empessa d'accepter (août 1498). Les villes d'Aire, d'Hesdin et de Béthune lui furent rendues. Ce prince, comme comte de Flandre, donna l'investiture de Boulogne à Louis XII, de qui, à son tour, il reçut celle de l'Artois, du Charolais et de la Flandre. Maximilien, à qui l'Empire retira son appui, fut forcé de souscrire à cet arrangement; et bientôt on lui donna, d'un autre côté, assez d'occasions pour qu'il ne pût plus y songer. Le duché de Gueldre, sur lequel Charles d'Egmont avait formé des prétentions, déclarées nulles par les arbitres nommés, fut reconnu fief de l'Empire. Maximilien en conféra l'investiture à Philippe, son fils. Charles d'Egmont ne tarda pas à prendre les armes, et il recouvra la plus grande partie du pays. Soutenu par la France, il fit échouer tous les efforts de l'empereur, qui, se flattant d'être plus heureux ailleurs, abandonna une entreprise infructueuse; et, peu de temps après son départ, on conclut, sous la médiation de Louis XII, un traité de paix (1499). Maximilien avait senti les avantages qu'il pourrait retirer de l'Helvétie, et, piqué de l'opposition qu'il éprouvait de la part des cantons démocratiques, il tenta de diviser les Suisses entre eux, et de leur arracher, comme empereur, les secours qu'il n'avait pu en tirer comme chef de sa maison; mais ils refusèrent de se reconnaître membres de l'Empire, et de fournir le contingent qu'on leur avait demandé.

Le pape, à l'instigation de Maximilien, les excommunia; et la chambre impériale exerça contre eux toute la rigueur de son autorité. Ces mesures violentes engagèrent tous les cantons à s'unir; et l'empereur ayant fait marcher contre eux une armée de 16,000 hommes, fut vaincu dans un combat opiniâtre, et se vit obligé de signer l'indépendance helvétique (1499). Pendant cette guerre, Louis XII avait fait la conquête du Milanais, et déjà il menaçait le royaume de Naples. Maximilien, alarmé, se hâta de conclure une alliance avec les Suisses; et il convoqua dans la ville d'Augsbourg (1499) une nouvelle diète qui, cette fois, consentit à lui prêter des secours et à déterminer les contingents que devaient fournir les membres du corps germanique: elle envoya même une ambassade au roi de France pour s'entendre avec lui sur le Milanais. En retour de ces concessions, Maximilien consentit à la réorganisation de la chambre impériale, et même à l'établissement d'un conseil de régence, destiné à tenir les rênes du gouvernement dans l'absence du chef de l'Empire. Le siège en fut établi à Nuremberg, et le monarque en fit l'ouverture en décembre 1500. L'ambassade qui était allée en France, ayant négocié une trêve, l'empereur refusa de la ratifier. Louis XII, ne voulant pas s'engager dans une expédition contre le royaume de Naples, tant qu'il aurait à craindre du côté de l'Allemagne et qu'il n'aurait pas reçu l'investiture du Milanais, s'adressa en même temps aux états de l'Empire et à l'archiduc Philippe, prince jeune et ambitieux, qui avait beaucoup d'ascendant sur l'esprit de son père. Il lui assurait pour son fils, qui était encore dans l'enfance, la main de Madame Claude de France, avec le Milanais en dot; et il prit l'engagement de n'opposer aucun obstacle à ce que Philippe régnât sur la Castille et l'Aragon, dont il avait épousé, en 1496, l'héritière présomptive (voy. JEANNE). Ebloui par ces offres brillantes, l'archiduc fit tous ses efforts pour réconcilier Louis XII et Maximilien; et il finit par vaincre la répugnance de l'empereur. Le 13 octobre 1501, on conclut à Trente un traité par lequel le projet d'unir Madame Claude au fils de l'archiduc fut approuvé; et la main de Marie, sœur du jeune prince, fut promise au premier enfant mâle qui naîtrait au roi de France. Maximilien devait, pour une somme convenue, accorder l'investiture du Milanais à Louis XII, qui, à son tour, promit de fournir des troupes pour combattre les Turcs, de favoriser le couronnement de l'empereur à Rome, et de soutenir les prétentions de la maison d'Autriche à la réversion des couronnes de Hongrie et de Bohême, ainsi que les droits de l'archiduc Philippe sur la succession d'Espagne. Préoccupé d'une prophétie qui semblait annoncer qu'il serait un conquérant célèbre, ou poussé plutôt par son génie inquiet et romanesque, Maximilien, après avoir terminé ses démêlés avec la France, voulut se mettre à

la tête d'une croisade ; et, pour éviter la lenteur des diètes, il sollicita, chacun en particulier, les princes et états de l'Empire. Les électeurs, loin d'accéder à ses demandes, se plaignirent de la manière illégale dont il avait agi et s'assemblèrent (2 juillet 1502) à Gelnhausen, où ils formèrent la célèbre *union électorale*, par laquelle ils s'engageaient à n'avoir qu'une même opinion dans les diètes. Maximilien ordonna aux électeurs de se séparer ; mais, au lieu d'obéir, ils dressèrent une liste de griefs. L'empereur avait tenté de renverser la chambre impériale et le conseil de régence, et de les remplacer par le tribunal qui, dans la suite, a été appelé conseil aulique. La tentative qu'il fit pour ériger l'Autriche en électorat fut un autre grief. On s'y opposa vivement ; et Maximilien y renonça dans l'accommodement qui eut lieu. Ce prince, malgré tous ses embarras, n'avait pas abandonné son projet de croisade. Il s'était efforcé de lever une armée de volontaires et d'exciter l'enthousiasme des seigneurs allemands, en annonçant divers prodiges que l'on considérait comme des preuves réelles de l'intervention de la Divinité. Telle fut une pierre du poids de deux cent cinquante livres, tombée du ciel, près d'Ensisheim, dans la haute Alsace (1). L'empereur parlait aussi d'une maladie terrible qui avait enlevé des millions d'hommes (la maladie vénérienne), et d'instruments de la passion imprimés en couleur de sang sur le corps et les vêtements d'une foule de personnes. Ses exhortations ne furent pas tout à fait vaines, et beaucoup de seigneurs allemands prirent la croix. Des sommes considérables furent levées dans toute la chrétienté ; mais le pape Alexandre VI leur donna une destination différente ; et d'autres obstacles empêchèrent Maximilien d'effectuer cette folle expédition. Il fut obligé de marcher contre Robert, fils de l'électeur palatin, qu'il fit mettre au ban de l'Empire pour avoir envahi la succession de son beau-père Georges, duc de Bavière-Landshut, mort sans enfants mâles en 1503. Robert avait levé une armée en Bohême, et, dans le combat que lui livra l'empereur sous les murs de Ratisbonne, les troupes impériales plièrent et furent rompues par des sorties impétueuses. Plusieurs Bohémiens entourèrent Maximilien et l'enlevèrent de dessus sa selle, au moyen de leurs armes crochues. Eric, duc de Brunswick, étant accouru, reçut les coups portés à l'empereur et lui sauva la vie. Sans se déconcerter, Maximilien rallie ses troupes, les excite et les conduit à la victoire. Peu de temps après cette bataille, Robert mourut, laissant trois enfants en bas âge ; mais l'électeur palatin, soutenant les intérêts de ses petits-fils, continua les hostilités,

(1) Ce récit et d'autres du même genre ont passé pour des fables, jusqu'à ce que des événements récents et des recherches exactes en aient démontré l'authenticité. La pierre d'Ensisheim a été analysée par un chimiste français ; et il en est question dans la 1^{re} partie des *Transactions philosophiques*, année 1802.

et le Palatinat fut attaqué et dévasté. L'électeur, renfermé dans Heidelberg, fut contraint de se rendre. L'empereur prononça la sentence dans une diète tenue à Cologne (1504) : le pays situé entre le Danube et la Naab, qui a été ensuite appelé haut Palatinat, la ville de Neubourg et les terres allodiales furent adjugés aux fils de Robert et d'Elisabeth ; et le reste appartint à la branche de Munich. Maximilien, pour s'indemniser des frais de la guerre, retint Kufstein, Geroldseck et quelques autres places, ainsi que le landgraviat d'Alsace. Ses alliés obtinrent aussi plusieurs districts ; et c'est ainsi que commença la décadence de la maison palatine. Pendant ce temps, Maximilien, mécontent du retard que Louis XII apportait à exécuter le traité de Trente, avait envoyé contre lui 3,000 hommes dans le royaume de Naples, et se flattait de procurer cette couronne à sa famille. Mais les sentiments de l'archiduc Philippe différaient de ceux de son père. Ce jeune prince, allant des Pays-Bas en Espagne, avait été reçu avec de grands honneurs par le roi de France, et il avait renouvelé le traité de Trente. Il travailla ensuite à un accommodement entre Louis XII et Maximilien. Par ses soins, on convint à Blois, le 22 septembre 1504, d'un arrangement, qui fut presque aussitôt rompu que signé. Malgré l'engagement qu'il venait de renouveler, le roi de France unit sa fille à François, duc d'Angoulême, depuis François I^{er} (*voy. LOUIS XII et FRANÇOIS I^{er}*). Il promit sa nièce à Ferdinand d'Aragon. L'archiduc Philippe étant mort vers cette époque, laissant un fils en bas âge, Maximilien chercha vainement, comme aïeul et tuteur du jeune prince, à se faire donner la régence de Castille : mais il fut plus heureux dans les Pays-Bas, dont il remit l'administration à sa sœur (*voy. MARGUERITE D'AUTRICHE*). Ce prince annonçait depuis longtemps l'intention de se rendre à Rome, pour y recevoir la couronne impériale. Jules II, voulant l'éloigner de l'Italie, conclut une ligue avec Louis XII, les Vénitiens et d'autres Etats ; mais bientôt, redoutant plus le roi de France que l'empereur, il pressa celui-ci de passer les Alpes, à la tête d'une armée. Ses instances furent appuyées par la république de Venise, qui offrit un passage dans ses Etats ; et Maximilien, qui ouvrait alors une diète à Constance (1507), détermina cette assemblée à décréter la levée de 90,000 hommes. Cette levée se fit avec une activité peu commune ; et neuf cantons helvétiques promirent d'y joindre 6,000 hommes. Mais Louis XII, qui ne voulait point être en guerre avec l'Empire, licencia son armée après avoir soumis Gènes. Les frayeurs de la diète s'évanouirent, et les préparatifs du corps germanique furent suspendus : la ligue italienne, formée pour empêcher Maximilien de pénétrer en Italie, fut au contraire renouvelée et l'on fit de grands préparatifs pour lui disputer le passage. Ces obstacles n'ébranlèrent point sa résolution, quoiqu'il eût à peine reçu

le quart du subsidie de cent mille florins qu'on avait voté et qu'il n'eût été rejoint que par une partie de l'armée. A la tête de 25,000 hommes au plus, il passa les Alpes au cœur de l'hiver, et descendit dans l'évêché de Trente (1508). Après une vaine tentative pour secourir le parti des mécontents à Gènes, il prit le titre d'empereur élu, et requit Venise de lui laisser le libre passage. Sa demande fut rejetée avec de grandes marques de respect, et on lui offrit de le laisser passer sans son armée. L'empereur mit le doge et le sénat au ban de l'Empire, assiégea Vicence et s'empara de Cadore : mais l'approche de l'armée combinée de France et de Venise le fit replier dans le Frioul, et mit fin à une entreprise mal concertée. Afin de sauver son honneur, il publia une bulle du pape qui lui conférait le titre d'empereur des Romains, et courut à Ulm pour donner de la vigueur aux résolutions de la diète et en tirer des secours ; mais, tandis qu'il pressait ses demandes, les troupes françaises et vénitiennes enveloppèrent les Allemands dans le Frioul, les firent prisonniers, et reprirent toutes les places qui avaient cédé aux premiers efforts des Impériaux. Elles s'emparèrent de Trieste et de Fiume, et elles auraient envahi tout le Trentin, si Louis XII, mécontent de Venise, ne lui avait retiré son appui. On conclut (en 1508) une trêve de trois ans ; mais Maximilien n'attendit pas ce terme pour susciter de nouveaux ennemis à cette orgueilleuse république. Jules II, Louis XII et Ferdinand d'Aragon entrèrent dans ses vues, et sous prétexte de régler des contestations qui s'élevaient à l'occasion du duché de Gueldre, Marguerite d'Autriche et le cardinal d'Amboise se rendirent à Cambrai avec des pleins pouvoirs, et tous les points en contestation entre la France, la maison d'Autriche et le duc de Gueldre furent bientôt réglés (1). Les deux principaux articles du traité portaient que l'empereur, moyennant cent mille ducats, accorderait à Louis XII une nouvelle investiture du Milanais, et que Maximilien renoncerait aux mariages convenus par le traité de Blois. La ruine et le partage des Etats de Venise entre les grandes puissances furent arrêtés par les articles secrets du même traité ; et il fut convenu que l'empereur aurait Vérone, Padoue, Vicence et le Frioul. Impatient d'obtenir ces dépouilles, tandis que les rois de France et d'Aragon réunissaient leurs forces, il convoqua (avril 1509), à Worms, une diète de l'Empire à laquelle il exposa le plan de la ligue. Mais il n'en reçut que des reproches, auxquels il répondit par une apologie véhémence, et qui eût été d'un faible secours, si, pendant ce temps, les Français n'avaient pas réduit les Vénitiens à la dernière extrémité. Dans cette fâcheuse position, ceux-ci cherchèrent à gagner l'empereur, et ils offrirent de le recon-

naître pour suzerain, de lui payer un tribut et de rendre à la maison d'Autriche tout ce qu'ils lui avaient enlevé. Séduit par des offres aussi brillantes, Maximilien était près d'abandonner la France ; mais il fut retenu par les représentations du cardinal d'Amboise, qui s'était rendu à Trente pour y recevoir, au nom du roi, l'investiture du Milanais (juin 1509). Après la cérémonie, l'empereur renouvela le traité de Cambrai, et accepta la proposition d'avoir près du lac de Garde une entrevue avec Louis XII. Cette entrevue fut sans résultat. L'empereur refusa l'investiture promise, et il se brouilla de nouveau avec Louis XII. N'ayant pu se mettre assez promptement en possession des places qui lui étaient dévolues, il échoua devant Padoue, et fit en 1510 une autre campagne qui ne fut pas plus décisive. Peu de temps après, le roi de France ayant assemblé un concile national à Tours, l'évêque de Gurck s'y présenta comme ambassadeur de Maximilien. L'assemblée s'étant conformée aux vues de son roi, on proposa de faire revivre la pragmatique sanction de Charles VII. L'empereur voulut la faire recevoir aussi dans les états de l'Empire ; mais les évêques allemands ne se montrèrent pas aussi traitables que les prélats français. Ce furent probablement et leur résistance et les conseils de Ferdinand d'Aragon qui portèrent Maximilien, quoiqu'il eût déjà donné un édit pour la convocation d'un concile universel (16 janvier 1511), à consentir à la tenue d'un congrès où l'on devait travailler à une pacification générale. Les plénipotentiaires de toutes les puissances se réunirent à Mantoue. Jules II, qui ne songeait qu'à expulser les Français de l'Italie, chercha de nouveau à leur enlever l'appui de Maximilien ; mais tous ses efforts échouèrent, ainsi que ceux de Venise, qui offrit vainement à l'empereur un équivalent en argent pour qu'il abandonnât ses prétentions. Ce prince avait trop à cœur de faire des acquisitions en Italie ; et, lorsque les intrigues du pape eurent opéré la dissolution du congrès, il resserra l'alliance qu'il avait contractée avec la France, pour qui elle fut d'un faible secours. Maximilien y renonça toutefois à une époque où il paraît qu'il aurait dû y tenir davantage, c'est-à-dire lorsque les Français, sous la conduite de Gaston de Foix, eurent remporté de grands avantages en Italie. L'empereur fut gagné, dit-on, par le roi d'Aragon, qui le flatta de l'espoir de recouvrer le Milanais, et même d'être élevé à la papauté, chimère dont il se repaissait depuis quelque temps. Une maladie grave dont Jules II fut atteint échauffa de plus en plus l'ambition de Maximilien, qui, ayant besoin d'argent pour gagner les membres du conclave, fut sur le point d'engager aux Fugger, célèbres banquiers d'Augsbourg, les ornements impériaux. Lorsque le rétablissement du pape eut trompé l'attente de l'empereur, il ne perdit pas encore de vue son projet ; il sollicita même le titre de coadjuteur du saint-siège, qu'il ne put

(1) Il paraît cependant qu'il eut entre les deux négociateurs des altercations assez vives. « Nous sommes, M. le légat et moi, » écrivait Marguerite, près de nous prendre au poil. »

obtenir malgré ses relations avec Jules II, auquel il se réunit contre le roi de France et la république de Venise. Ce pape étant mort peu de temps après, le cardinal Jean de Médicis fut placé dans la chaire de St-Pierre sous le nom de Léon X. Maximilien, comptant sur l'appui du nouveau pontife, autorisa Marguerite, sa fille, à conclure avec le roi d'Angleterre, Henri VIII, un traité par suite duquel le monarque anglais passa la Manche avec 45,000 hommes, s'avança dans l'Artois et mit le siège devant Téroüenne. Maximilien ne crut pas s'abaisser en servant dans l'armée anglaise comme volontaire, avec un traitement de cent écus par jour. Ce fut lui toutefois qui dirigea les opérations de la campagne; et il signala de nouveau son courage et son activité à Guinegate, où il remporta une victoire décisive (1) sur une armée française venue au secours de la place. La paix se fit bientôt avec le roi de France, qui promit de donner la main de Renée, sa fille, à l'un des archiducs, avec le duché de Milan et Gênes pour dot. Toutefois les hostilités continuèrent entre Venise et les confédérés. Les troupes impériales eurent d'abord l'avantage, mais à la fin de la campagne de 1514, les Vénitiens eurent recouvré la plus grande partie de leurs Etats de terre ferme, et une trêve fut conclue par la médiation du pape. Pendant ce temps Louis XII était mort (1^{er} janvier 1515), et François I^{er}, son successeur, marchant à la conquête du Milanais, avait gagné la bataille de Marignan, tandis que des intérêts puissants empêchaient l'empereur de prendre part à cette campagne. Par un double mariage de deux de ses petits-enfants avec les fils de Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, il avait assuré les droits de sa famille à la réversibilité de ces deux royaumes. Il eut à peine formé cette union, que l'archiduc Charles, son petit-fils, se vit par la mort de Ferdinand d'Aragon, héritier de toutes les couronnes d'Espagne (*voy. FERDINAND*). François I^{er} cherchait à faire revivre les droits de la France sur le royaume de Naples; mais de son côté, Maximilien brûlait de relever sa puissance en Italie. Outre vingt mille ducats qu'il avait reçus du roi d'Aragon, le roi d'Angleterre, Henri VIII, lui fournait des sommes considérables. Excité secrètement par le pape, il passe les Alpes (mars 1516), délivre Brescia qui était serrée de près par les Français, s'empare de Lodi et investit Milan. Sans l'arrivée de 13,000 Suisses que la France venait de prendre à sa solde, tout le Milanais était envahi: mais les Suisses des deux armées refusèrent d'en venir aux mains les uns contre les autres; et ceux de l'empereur réclamèrent leur solde à grands cris. Maximilien, effrayé, se retira derrière l'Adda, et dans l'ombre de la nuit il crut entendre les spectres de Léopold et de Charles le Téméraire lui recommander de

se défier des Suisses. Il n'osa plus se montrer à ses troupes, qui ne tardèrent pas à se débânder; et leur dispersion fut suivie de la prise de Brescia et de l'investissement de Vérone. Ayant fait après cet échec de vains efforts pour réunir le pape, l'Angleterre et son petit-fils contre la France, Maximilien se vit obligé de rendre Vérone et de déposer les armes. Ainsi finit pour lui cette guerre, occasionnée par la ligue de Cambrai. Quelque malheureux que ce prince ait été dans ses opérations extérieures, on ne peut nier qu'il n'ait signalé son administration par des mesures sages et des établissements utiles. C'est sous son règne que fut complétée la division de l'Allemagne en dix cercles (1). Il fit régner constamment la tranquillité dans ses Etats, abolit définitivement la redoutable *cour Vehmique*, ou tribunal secret de Westphalie; et la jurisprudence de l'Allemagne se réduisit en système par l'introduction de conseils auliques dans les divers Etats. La dernière diète que présida Maximilien s'ouvrit à Augsbourg, au mois de juillet 1518. Il l'avait convoquée dans le double dessein de former une croisade contre les Turcs, et de faire élire roi des Romains Charles, son petit-fils; mais on éluda sous divers prétextes, et il ne put rien obtenir. Son règne approchait de sa fin, lorsque commença le schisme de Luther, qui a produit dans l'état religieux et politique de l'Europe cette révolution qui en a enfanté tant d'autres. Maximilien, qui aimait les opinions neuves et hardies et qui redoutait les invasions de l'autorité spirituelle, ne témoigna aucun mécontentement des premières attaques du réformateur, et il se contenta d'adresser à Léon X une lettre où il insistait sur la nécessité de mettre fin à des disputes dangereuses. Les progrès de la maladie qui le mit au tombeau furent du reste si rapides, qu'il n'aurait pu prendre aucune part à la discussion. Depuis quatre ans il ne voyageait plus sans traîner après lui son cerceuil (2), auquel on l'entendait souvent adresser la parole. Peu de temps après être arrivé à Inspruck, où il se proposait de régler l'ordre de succession à ses Etats héréditaires, il fut saisi de la fièvre; et pour changer d'air il se fit porter à Wels, dans la haute Autriche: un excès de table (3) y redoubla son mal. Sentant approcher sa fin, il reçut les derniers sacrements et fit son testament. Il ordonna qu'après sa mort on lui coupât les cheveux, qu'on lui tirât les dents, qu'on les broyât et qu'on les réduisit en cendres:

(1) On ajoutait les cercles d'Autriche, de Bourgogne, de haute Saxe et du haut Rhin aux six anciens.

(2) On rapporte que Maximilien faisant bâtir un palais à Inspruck, témoigna son mécontentement d'une bétise que l'architecte avait commise, et qu'il dit à un de ses officiers: « Je ferai construire une autre demeure. » Il fit en effet venir un charpentier et lui commanda un cerceuil. On y joignit un poêle et tous les objets nécessaires à des funérailles. Le tout fut déposé dans un coffre, dont l'empereur garda la clef, et que l'on portait à sa suite dans tous ses voyages. Ceux qui l'accompagnaient eurent que son trésor était renfermé dans cette caisse.

(3) Il mangea immodérément du melon. Frédéric III, son père, avait commis la même imprudence, et en était mort.

(1) Cette bataille est connue sous le nom de journée des Éperons.

que son corps fût renfermé dans un sac rempli de chaux vive, déposé dans son cercueil et inhumé sous un autel de l'église de Neustadt (1). Enfin il donna sa bénédiction à ceux qui étaient présents, répondit lui-même aux prières des agonisants, et mourut le 11 janvier 1519, dans la 60^e année de son âge. Maximilien laissa de Marie de Bourgogne, sa première femme, deux enfants, Philippe (*voy.* JEANNE) et Marguerite d'Autriche. Blanche-Marie, sa deuxième femme, ne lui en avait point donné : il en eut quatorze de diverses maîtresses. De tous les successeurs de Rodolphe de Hapsbourg, Maximilien, dit Coxe, fut le plus remarquable par les qualités de l'esprit et du corps ; sa taille était moyenne mais bien prise, et il avait autant de force que d'agilité ; il avait l'air mâle, les traits agréables et la physionomie animée. Son port et tous ses mouvements étaient pleins de majesté et de grâce. Le son de sa voix était flatteur ; toutes ses manières annonçaient la noblesse de ses sentiments : ses qualités aimables, sa franchise et son esprit concilient, la facilité avec laquelle il s'exprimait en latin, en allemand, en français, faisaient l'admiration générale. Il avait d'assez grandes connaissances dans les sciences et les arts ; et il encouragea la culture des lettres par sa protection et son exemple. Ses exploits et ses amusements même font connaître l'intrépidité de son âme. Il se plaisait beaucoup à la périlleuse chasse du chamois ; et il surpassait dans tous les exercices du corps et surtout dans les tournois la plupart de ses contemporains. Ce prince tenait à Worms, en 1495, sa première diète, lorsque Claude de Batre, chevalier français célèbre par ses faits d'armes, fit publier qu'il se battrait corps à corps, contre tout Allemand qui oserait se présenter. Ce défi restant sans réponse, Maximilien fit annoncer qu'un chevalier allemand soutiendrait le combat ; et au jour fixé, il se présenta dans la lice, combattit longtemps, reçut un coup à la poitrine, et contraignit enfin son adversaire à lui céder la victoire. Les applaudissements éclatèrent de toutes parts ; et le vainqueur ayant levé la visière de son casque, les spectateurs furent aussi charmés que surpris de reconnaître l'empereur. Aucun prince ne possédait à un plus haut degré les qualités qui font les guerriers. Il supportait la fatigue, était actif, audacieux jusqu'à la témérité, passionné pour la gloire et doué d'un courage supérieur à tous les obstacles, à tous les dangers. Durant ses guerres contre la France et dans la Gueldre, il envoya plus d'une fois défier tout chevalier qui voudrait se mesurer avec lui, et deux fois il tua son adversaire. La théorie de la guerre ne lui était pas moins familière que la pratique ; et il perfectionna la manière de fonder les canons, la construction des armes à feu, et

la trempe des armes défensives. On lui attribue plusieurs découvertes dans la pyrotechnie. Il établit le premier, dans les Etats autrichiens, une armée permanente ; il arma ses troupes de lances d'une nouvelle forme et dont l'usage devint bientôt général. Enfin, ce prince a composé et laissé en manuscrit de nombreux traités sur presque toutes les branches des connaissances humaines ; sur la religion, sur la morale, sur l'art militaire, sur l'architecture, sur ses propres inventions, sur la chasse au tir et à l'oiseau, sur l'art de cultiver les jardins, et même sur celui de faire la cuisine (1) : mais quelles que fussent les bonnes qualités de ce prince, elles étaient balancées par de grands défauts. Son imagination ardente le jetait sans cesse dans des entreprises au-dessus de ses forces : il les formait sans calcul ni prévoyance, les suivait avec mollesse et les abandonnait au premier obstacle. Un plus grand défaut était son peu d'économie. Fils d'un prince avare, il méprisa l'argent dès sa jeunesse, et ce mépris dégénéra bientôt en une folle prodigalité. Après avoir reçu des subsides de beaucoup de puissances, il se trouva dans une sorte de besoin et réduit aux expédients les plus honteux ; ce qui lui fit donner le sobriquet humiliant de *Sans argent*. Quoique ce prince n'ait fait aucune conquête, on peut le considérer comme le second fondateur de la maison d'Autriche, à laquelle il a procuré par d'utiles mariages la riche succession de Bourgogne, toutes les couronnes d'Espagne et celles de Hongrie et de Bohême. Les moyens dont il usa pour ces importantes acquisitions ont fourni le sujet de la fameuse épigramme attribuée à Mathias Corvin :

*Bella gerant alii; tu, felix Austria, nubet;
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.*

Aussi jaloux d'illustrer sa maison que d'en étendre les possessions, Maximilien fit parcourir l'Allemagne à des savants chargés de compiler les archives des couvents, pour y recueillir les généalogies de sa famille et copier les inscriptions placées sur les tombeaux des princes autrichiens. Ce fut dans ces recherches qu'on retrouva l'ancien itinéraire de l'empire romain, connu sous le nom de Table de Peutinger. On a composé sur Maximilien de nombreux écrits : 1^o les *Dangers et partie de l'histoire du célèbre chevalier Theurdannek*, 1517, in-fol. ; sorte de poème orné d'estampes gravées sur bois, et préparées par Maximilien lui-même : l'auteur est Melchior Pfintzing, secrétaire de ce prince. *Voyez les Mémoires* (Beytræge); *pour l'histoire critique de la langue allemande*, t. 2, p. 191, où l'on trouve un long extrait de la dissertation de J.-D. Koeler, sur le

(1) Le corps de Maximilien I^{er} a été ensuite transféré à Inspruck, où l'empereur Ferdinand I^{er} lui a fait ériger un superbe mausolée.

(1) On a imprimé : 1^o sa lettre *De pontifica et imperiali dignitate conjungenda*, dans les *Monita politica de curia romana*, Francfort, 1609, in-4^o ; 2^o sa *Querela contra abusum atque gravamina romanistarum*, dans le *Fasciculus rerum expellendarum*, 1635 (*voy.* GRATIUS).

Theuerdaneke (*voy. J.-D. KOELER*). — 2° Le *Weiss Kunig* (*le Roi sage, ou le Roi blanc*), livre singulier contenant un extrait de ce qui est relatif à la naissance, aux études et aux actions les plus remarquables de Maximilien, qui probablement l'a dicté à Marc Treitzsaurwein, un autre de ses secrétaires (*voy. BURCKMAYR*). Cet ouvrage, qui est accompagné de 237 planches gravées aussi sur bois, n'a été publié qu'en 1775. *Voyez l'Histoire du règne de l'empereur Maximilien I^{er}*, par D.-H. Hegewisch, Hambourg, 1782, 2 part. in-8° (en allemand); *ibid.*, 1819, 2 vol. in-8°; et *Maximilien I^{er}, empereur d'Allemagne, et Marguerite d'Autriche, sa fille*, par J.-G. Le Glay, Paris, 1829, in-8°. M. Le Glay a publié également, Paris, 1840, 2 vol. in-8°, la *Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, de 1507 à 1519*. H—RY.

MAXIMILIEN II, empereur, né le 1^{er} août 1527, de l'empereur Ferdinand I^{er} et d'Anne, fille de Ladislas, dernier souverain de Bohême et de Hongrie, fut élevé en Espagne avec Philippe, fils de Charles-Quint; mais il eut pour instituteur Wolfgang Severus, Silésien fort attaché à la doctrine de Luther. Les impressions qu'en reçut Maximilien furent si profondes, qu'il voulut embrasser le luthéranisme. Cependant il fut, en 1558, élu roi des Romains, à l'unanimité des suffrages. Ses sentiments étant bien connus, les catholiques redoutaient autant son avènement à l'empire que les protestants le désiraient: néanmoins, lorsqu'il eut lieu en juillet 1564, l'intérêt du souverain l'emporta sur toute autre considération. Maximilien déclara publiquement qu'il professait le catholicisme, et il conserva tous les établissements ecclésiastiques; mais il ne s'écarta jamais d'une tolérance généreuse, et il fit de la paix de religion, conclue en 1552, et à laquelle il avait eu beaucoup de part, la règle invariable de sa conduite. Il tint à Augsbourg, en mars 1566, sa première diète. L'assemblée fut extrêmement nombreuse; et les deux partis qui divisaient l'Allemagne y vinrent très-animés l'un contre l'autre. Mais l'empereur demanda que d'abord on votât des secours pour agir contre les Turcs, qui occupaient plus de la moitié de la Hongrie. La confiance qu'on avait en lui était si grande, que catholiques et protestants lui accordèrent pour trois ans consécutifs des contingents en hommes et en argent, bien plus considérables que tous ceux qu'on avait fournis auparavant. Ayant obtenu ce point important, Maximilien laissa s'ouvrir la discussion, s'y borna au rôle de médiateur et prévint une rupture. Le pape fut si content de sa conduite, qu'à la fin de la diète il lui fit remettre cinquante mille ducats pour la guerre contre les Turcs. Maximilien fut moins heureux dans ses efforts pour apaiser les troubles des Pays-Bas. Ayant pris hautement le parti des habitants, qui avaient réclamé son intervention, il envoya son frère en Espagne pour exhorter le monarque

espagnol à prendre des mesures plus modérées. L'archiduc devait également intercéder en faveur de don Carlos, à qui la main de la fille aînée de l'empereur était promise; mais il échoua dans l'une et l'autre mission. Tout espoir de conciliation entre Philippe II et ses sujets des Pays-Bas révoltés étant détruit, Maximilien mit ses soins à empêcher que les troubles religieux ne se répandissent de nouveau; et la tranquillité de l'empire ne fut troublée qu'une seule fois sous son règne, par la rébellion de Guillaume de Grumbach (*voy. GRUMBACH*). La demande que l'ordre Teutonique fit de la restitution de la Prusse et de la Livonie aurait causé beaucoup d'embarras à un prince moins habile. Maximilien, sans blesser personne, parvint à laisser les choses dans l'état où elles se trouvaient. Une querelle plus sérieuse s'éleva en Italie, à l'occasion du titre de grand-duc que le pape avait conféré à Cosme de Médicis en 1569, sans l'intervention de l'empereur. Maximilien, considérant Florence comme un fief de l'empire, fit partir pour Rome des ambassadeurs chargés de protester contre une telle nomination; mais ils ne furent point admis à l'audience de Sa Sainteté. L'empereur fut indigné, et Commendon (*voy. ce nom*) fit de vains efforts pour le calmer. Mais Cosme étant mort en 1574, François-Marie, son fils et son successeur, acheta de Maximilien, dont il avait épousé la sœur, la confirmation du titre de grand-duc. On ne peut nier que Maximilien n'ait été fort attaché au protestantisme. Il voulut d'abord faire autoriser le mariage des prêtres. Ayant échoué dans cette tentative, il reprit le projet que son père avait conçu, de réunir les deux religions; projet impraticable qui avait déplu également aux catholiques et aux protestants. Il prit ensuite le parti de la tolérance. Cependant les états de l'archiduché ayant tenté de l'obtenir en faveur des protestants comme le prix des secours qu'ils voteraient pour combattre les Turcs, et de plus ayant demandé l'expulsion des jésuites, l'empereur leur répondit qu'il les avait assemblés pour recevoir d'eux des contributions et non des représentations, et pour parvenir à chasser les infidèles et non des religieux. A la première diète qu'il tint en personne à Prague (mars 1567), il annula les pactes qui avaient formé jusqu'alors la plus forte barrière pour la défense du culte catholique. L'année suivante, il permit aux seigneurs et aux membres de l'ordre équestre dans la basse Autriche de faire célébrer dans leurs terres le service divin, conformément au rite établi par la confession d'Augsbourg. Pie V, alarmé, lui fit faire des représentations par Commendon. Maximilien persista d'abord dans sa résolution; mais la cour de Madrid appuyait le légat; et la mort d'Elisabeth, femme de Philippe II, ayant fait naître à l'empereur l'espoir d'unir sa fille aînée au roi d'Espagne, il promit de vivre dans l'obédience du saint-siège et de ne pas appliquer son

plan de tolérance à l'Autriche ; mais il ne révoqua point les concessions qu'il avait déjà faites, et, avant même que Commendon eût achevé sa légation, il accorda les mêmes privilèges à la noblesse et à l'ordre équestre de la haute Autriche. La Hongrie est le seul des Etats de Maximilien qui, sous son règne, fut le théâtre de la guerre. Le prince de Transylvanie, Jean Sigismond, l'ayant contraint à poursuivre les hostilités commencées sous le règne de Ferdinand I^{er}, il envoya des forces considérables, sous les ordres de Schwendy, général distingué, qui, après avoir recouvré les places dont le Transylvain s'était emparé, réduisit Tokai, Kovar, Erdad et Batha. En même temps l'empereur envoya demander à Soliman II la continuation de la trêve conclue avec Ferdinand I^{er}. Le sultan y mit des conditions qui ne pouvaient être acceptées, et il s'empressa de faire des préparatifs pour entrer en Hongrie. Maximilien, de son côté, ne négligea rien pour résister. La diète de l'Empire lui accorda des secours, et il ordonna de grandes levées d'hommes dans ses propres Etats. Soliman s'avança, dès le commencement du printemps (1566), à la tête de ses hordes nombreuses : il se préparait à remonter le Danube, mais l'un de ses pachas favoris ayant été tué dans une sortie de la garnison de Zigeth, il voulut en former le siège en personne. Les Turcs furent arrêtés près d'un mois devant cette place, qui leur coûta plus de 20,000 hommes et dont le sultan ne vit pas la réduction. La fatigue et les exhalaisons des marais voisins lui donnèrent la mort (4 septembre 1566). Sélim II, son successeur, ne voulant point poursuivre la guerre, retira ses troupes de la Hongrie. Les hostilités continuèrent contre Jean-Sigismond, et Schwendy reprit Zatmar et s'empara de Mongatz, forteresse jusqu'alors jugée inexpugnable. L'empereur, au milieu de ses succès, fit porter à Constantinople des propositions de paix qui furent acceptées. On conclut une trêve (1568), dont la condition principale fut que, de part et d'autre, on conserverait ce dont on était en possession. Maximilien, qui ne perdait que Zigeth et Giulia, étendit sa domination depuis la Teyse jusqu'aux frontières de la Transylvanie. Jean-Sigismond refusa d'accéder au traité ; mais il y fut forcé en 1570. Il mourut peu de temps après, et les divers comtés qu'il possédait en Hongrie furent réunis à la couronne. Maximilien, qui sentait approcher sa fin, travailla dès lors à assurer ses Etats à Rodolphe, son fils aîné. Ce jeune prince fut couronné roi de Hongrie dans une diète tenue à Presbourg (1572). Quant à la Bohême, le droit d'élection n'y était pas encore considéré comme entièrement abrogé. Pour ne point blesser les préjugés de ses sujets ni renoncer au droit de succession établi par Ferdinand I^{er}, Maximilien tint à Prague une diète, à laquelle il présenta Rodolphe comme son successeur. L'assemblée fut satisfaite de cette déférence, et le prince fut couronné (22 septembre 1575).

Par son esprit de conciliation, l'empereur parvint peu de temps après (1^{er} novembre 1575) à faire élire Rodolphe roi des Romains, à l'unanimité. Maximilien voulut aussi placer sur la tête d'Ernest, le second de ses fils, la couronne de Pologne ; mais le duc d'Anjou l'emporta (*voy.* Henri III). A l'avènement de ce prince à la couronne de France, l'empereur proposa de nouveau son fils aux Polonais ; à son grand étonnement, un parti nombreux le choisit lui-même, et il fut proclamé roi par le primat. Un autre parti, excité par les Turcs et par les puissances ennemies de l'Autriche, élut Etienne Batori (*voy.* BATTORI), qui s'empressa de se rendre en Pologne et fut couronné après avoir signé une capitulation que Maximilien avait hésité de souscrire. Ce prince réclama vivement l'appui de l'empire ; et, sûr d'être soutenu par le czar de Russie, il tâcha d'exciter contre son compétiteur les rois de Suède et de Danemarck. La mort l'empêcha de s'engager dans une guerre qui n'aurait pu manquer d'être longue. Il termina sa carrière à Ratisbonne le 12 octobre 1576. On a représenté Maximilien II comme un modèle d'équité et de sagesse. Ce prince cultivait et encourageait les sciences et les arts. Il parlait avec la plus grande facilité les langues des peuples divers sur lesquels il régnait, et il s'exprimait en latin avec beaucoup de pureté. Son amour pour la paix ne provenait point du manque de courage et de talent : il se signala dans la campagne de 1544 contre François I^{er}, et dans la guerre contre la ligue de Smalkalde ; mais il était persuadé qu'après tant d'agitations l'Allemagne avait besoin de repos. Par ses talents et son activité, il se concilia l'estime et la confiance de Charles-Quint, qui, en 1548, l'unit à Marie, sa fille aînée. Il avait à peine atteint sa vingtième année lorsque ce monarque lui conféra le gouvernement de l'Espagne avec le titre de vice-roi, gouvernement où il fit remarquer sa modération, sa douceur et sa générosité. Peu de temps après la mort de son époux, Marie retourna dans sa patrie, et elle témoigna, dit-on, une joie vive de rentrer dans un pays où il n'y avait point d'hérétiques. Elle se retira bientôt dans un monastère de clarisses, où elle finit ses jours. Cette princesse donna à Maximilien seize enfants, dont huit moururent en bas âge ; les autres étaient Rodolphe, Ernest, Mathias (*voy.* ce nom), Maximilien, Albert (*voy.* ce nom), Anne, Elisabeth et Marguerite. — RODOLPHE succéda à son père. — ERNEST, après avoir manqué la couronne de Pologne, fut nommé gouverneur de Hongrie et régent d'Autriche. Philippe II lui conféra le gouvernement des Pays-Bas, avec promesse de lui en donner la souveraineté avec la main d'Isabelle, sa fille ; mais il mourut en 1595. Ce prince avait hérité des qualités aimables et pacifiques de son père. — MAXIMILIEN fut, en 1558, le compétiteur de Sigismond au trône de Pologne. Battu et fait prisonnier, il racheta sa liberté en renonçant à ses

prétentions, et il eut le gouvernement des provinces extérieures de l'Autriche. Il mourut sans postérité en 1619. — Anne naquit en 1549 et fut promise à don Carlos. Après la mort tragique de ce prince, elle en épousa le père, Philippe II. — Elisabeth, née en 1554, fut femme du roi de France, Charles IX (*voy.* CHARLES IX). — Marguerite, qui naquit en 1567, accompagna sa mère en Espagne, et refusa aussi la main de Philippe II pour se renfermer dans un cloître. Elle mourut en 1633 en odeur de sainteté. H—RY.

MAXIMILIEN. *Voyez* BAVIÈRE et BRUNSWICK.

MAXIMILIEN-JOSEPH, premier roi de Bavière, fut un des princes les plus heureux de notre époque, et dut ce bonheur beaucoup moins à son habileté et à son courage qu'à la flexibilité de sa politique, mais, avant tout, à la fortune qui se plut à réunir sur sa tête l'intégralité des droits de souveraineté de la maison de Wittelsbach par l'extinction de tous les princes qui y étaient appelés avant lui. Il naquit le 27 mai 1756, frère puîné du duc Charles-Auguste de Deux-Ponts, chef de la branche de Bischweiler-Birckenfeld, qui n'était que cadette de la ligne Palatine du Rhin, dite Rodolphe ou de Sulzbach. Charles-Théodore, dernier chef de cette ligne, ne recueillit que le 30 décembre 1777 la succession de la ligne dite Ludovicienne, ou de Bavière; éteinte par le décès sans postérité de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, fils de l'infortuné empereur Charles VII. Charles-Auguste avait succédé, en 1775, à son oncle Chrétien IV, dans le duché de Deux-Ponts, et avait eu, en 1776, un fils qu'il ne perdit qu'en 1785. Il était, avant la révolution, colonel du régiment de Royal-Deux-Ponts, au service de France (1); son frère Maximilien y était lui-même colonel du régiment d'Alsace. On peut juger, par les détails dans lesquels nous venons d'entrer, combien il était peu probable, dans la jeunesse de ce dernier prince, qu'il devînt un jour l'unique rejeton de cette antique maison de Wittelsbach. Sa branche n'était pas riche; et c'est par ce motif qu'elle s'était mise au service de la France; aussi, indépendamment du traitement que recevait Maximilien comme colonel, il jouissait d'une pension de quarante mille francs sur la cassette du roi, somme qui était loin de suffire à ses habitudes de dépense, puisque Louis XVI fut obligé de payer, en 1788, pour neuf cent quarante-cinq mille francs de ses dettes. Si le cabinet de Versailles avait de tels égards pour le prince Maximilien,

c'est qu'il prévoyait que la mort de son frère aîné, qui n'avait plus d'enfants, lui donnerait non-seulement la possession du duché de Deux-Ponts et celle du régiment de ce nom, mais encore l'expectative de l'électorat palatin de Bavière, dont le possesseur, déjà fort vieux, n'avait d'autre héritier que la branche palatine des ducs de Deux-Ponts (*voy.* CHARLES-THÉODORE). Dans cette position, le jeune Maximilien devait se montrer fort ennemi de la révolution de 1789, et il émigra l'année suivante. Il se rendit d'abord dans le duché de Deux-Ponts, que gouvernait son frère, qui, tout en faisant le meilleur accueil à plusieurs officiers qu'il avait connus en France, s'efforçait de se maintenir en paix avec la république française. Mais ces efforts furent inutiles; le duché de Deux-Ponts fut envahi dès la fin de 1792 par les Français. Les deux frères se mirent alors à la tête du faible contingent qu'ils durent fournir aux armées de l'Empire, et ils participèrent ainsi assez obscurément aux premières campagnes d'une guerre qui devait être si longue et subir tant de vicissitudes. Le duc Charles-Auguste étant mort le 1^{er} avril 1795, Maximilien lui succéda dans la souveraineté nominale du duché de Deux-Ponts, alors tout entier au pouvoir de la république française, qui l'avait incorporé dans son territoire et qui bientôt devait le constituer en département. Cette succession n'eut donc pas alors une grande importance pour le prince Maximilien, mais ce qui en eut beaucoup plus, ce fut l'expectative de la succession de Bavière qui ne pouvait être éloignée. Cependant elle se fit attendre jusqu'au 16 février 1799. Le vieux électeur mourut dans le moment même où les armées de la seconde coalition allaient envahir ses Etats et le contraindre à combattre la France avec elles. Maximilien, en prenant possession de l'électorat, dut suivre cette impulsion et remplir des engagements antérieurs: Dans le mois de janvier 1800, il conclut avec l'envoyé anglais Wickam un traité de subsides, et resta dans l'alliance de l'Autriche jusqu'à la paix de Lunéville en 1802. Profitant de cette paix, qui fut alors générale sur le continent européen, et, secondé par son ministre Montgelas, il introduisit de grands changements dans l'administration de ses Etats. A l'exemple de la France, il abolit quelques immunités et privilèges de la noblesse et du clergé, obligea ces deux ordres à payer une partie de l'impôt, supprima différentes maisons de religieux mendiants, et fonda plusieurs établissements de bienfaisance. Ces innovations furent généralement approuvées; une seule excita des réclamations de la part des hommes pieux, toujours nombreux en Bavière, ce fut la suppression de quelques fêtes ordonnées par l'Eglise. Maximilien était ainsi exclusivement occupé à réorganiser l'administration de ses Etats, et il paraissait vouloir rester étranger à toutes les guerres qui pourraient survenir; lorsque éclatèrent les

(1) Le régiment de Royal-Deux-Ponts infanterie avait été créé en 1742, et il avait combattu à la bataille de Fontenoy sous les ordres du duc, son colonel propriétaire. Il avait ensuite fait la guerre de Sept ans en Allemagne; puis celle de l'Indépendance américaine, où il se distingua particulièrement au siège de New-York, en s'emparant de deux obusiers que le roi lui laissa, avec la permission de les traîner à sa suite; et il lui donna en outre le titre de *Royal*, ce qui était alors une faveur très-rare et très-honorable. Ce régiment, mis sur le pied français en 1790, servit avec éclat dans les armées de la République sous la désignation du numéro 99. Dumouriez en parla plusieurs fois avec éloge dans ses Mémoires.

premiers symptômes d'une troisième coalition contre la France. Décidé à demeurer neutre, l'électeur avait fait pour cela un grand sacrifice, celui de renvoyer, de Munich, sur les plaintes de la France, l'ambassadeur anglais Drake; ce qui avait amené par représailles le renvoi de l'ambassadeur de Bavière près la cour de Londres. Cette première concession au nouvel empereur des Français devait en amener beaucoup d'autres. Des négociations secrètes s'ouvrirent alors entre le cabinet de Munich et celui de Paris. L'Autriche en eut des soupçons et elle fit tous ses efforts pour les pénétrer. Voici, selon les curieux *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat* (t. 8, p. 468), quel moyen fut employé par l'empereur. Il écrivit à Maximilien, pour lui faire connaître son alliance avec la Russie, et l'inviter à réunir ses troupes à celles de la coalition. A cette condition, le prince de Schwarzenberg, porteur de la lettre, était chargé de lui garantir l'intégrité de ses Etats. L'électeur répondit lui-même, le 7 septembre, à l'envoyé autrichien par une lettre conçue en ces termes : « Je suis décidé; abouchez-vous demain avec le baron de Montgelas; il vous informera de mes demandes. N'y soyez pas contraire, je compte sur votre amitié, » Et le lendemain, il écrivit à Vienne d'une manière plus explicite encore. S'adressant à l'empereur lui-même, il lui promit formellement de réunir ses troupes aux armées impériales, protestant que toutes les menaces de la France ne pourraient le faire changer de résolution. Cependant, il terminait sa lettre par une considération personnelle qui donnait à penser : « Permettez que j'en appelle à votre cœur paternel, dit-il à l'empereur. Le prince électoral est en France, et si je suis obligé de faire marcher mes troupes contre les Français, mon fils est perdu ! » L'exemple récent du duc d'Enghien était fait pour effrayer. Mais, comme l'empereur d'Autriche le lui avait mandé, dès le 14 septembre, « n'eût-il pas été possible, en envoyant un courrier au prince électoral, de le mettre en état d'effectuer son départ de France, avant qu'il eût pu être prise aucune mesure violente à son égard ? » Lorsqu'il donnait de pareils avis, l'empereur François ne faisait que soupçonner les liaisons qui existaient déjà entre la France et la Bavière. Bientôt il ne lui fut plus possible d'en douter. Dès le 2 octobre, un corps de troupes bavaïses se réunit à ceux de Bernadotte et de Marmont. « Si quelque chose, ajoute le judicieux publiciste que nous avons cité, peut excuser la duplicité et le manque de foi d'un prince bon, mais faible, c'est que la Bavière, accoutumée dès longtemps aux prétentions usurpatrices de l'Autriche, ne devait accorder aucune confiance à des promesses dictées par l'intérêt... » Tandis que l'électeur ordonnait à ses troupes de se réunir à l'armée française, il se retirait lui-même à Wurtzbourg, avec sa famille. Ce fut de là qu'il

adressa à ses peuples une proclamation énergique, dans laquelle il exprimait sans déguisement sa reconnaissance pour Napoléon, et son attachement à la France, qu'il nourrissait, dit-il, depuis sa jeunesse. Déjà la honteuse capitulation d'Ulm (voy. MACK), avait assuré l'opportunité de ces manifestations. La prise de Vienne et la bataille d'Austerlitz complétèrent bientôt le triomphe de Napoléon et de Maximilien, dont les troupes marchaient désormais sous le même drapeau. Alors l'électeur de Bavière rentra dans sa capitale, où il reçut bientôt son puissant allié, qui venait de lui faire accorder dans le traité de Presbourg, avec le titre de roi, des additions considérables à ses Etats héréditaires, notamment le Tyrol, dont la cession avait dû tant coûter à l'Autriche ! Napoléon commençait ainsi ces créations de royauté, dont il fit une sorte de grade dans ses armées, et que l'on appelait avec raison des promotions de rois. Il mit le comble à ses faveurs en faisant épouser l'une des filles de Maximilien par le jeune Beauharnais, son fils adoptif (voy. BEAUHARNAIS); et il assista lui-même, avec l'impératrice Joséphine, aux solennités du mariage. Jamais la Bavière n'avait été si glorieuse et si puissante. L'Autriche parut se résigner à de si énormes sacrifices, et le nouveau roi put se livrer paisiblement, pendant plusieurs années, aux vues de philanthropie et de perfectionnement qu'il avait puisées à l'école française. Le caractère insoumis de quelques-uns de ses sujets, surtout des Tyroliens, qui témoignèrent toujours pour l'Autriche plus d'attachement que cette puissance ne leur en montra elle-même, donna seul à Maximilien quelques sujets de trouble et d'inquiétude. Ses essais de réformes et d'innovations, auxquelles le poussait encore davantage, sans doute, son alliance avec la France, excitèrent au dernier point le mécontentement de ce peuple, simple et religieux, toujours soumis et fidèle, mais exigeant en revanche beaucoup d'égards et de ménagements. Il faut avouer qu'en ce moment le gouvernement bavaïse en manqua tout à fait. « Non content d'enlever les caisses et d'exiger de lourds impôts, dit l'historien que nous avons cité, il bouleversa la constitution à laquelle les Tyroliens étaient attachés, abolit les couvents, objets de leur vénération, et vendit les biens ecclésiastiques, depuis longtemps la ressource et l'appui de l'indigence et de l'infirmité. Il leur ôta enfin le nom de leur province, trésor de souvenirs qui leur était cher, pour y substituer, par une puérile imitation, ceux des rivières et des torrents. Ils s'en plaignirent, et l'on punit cruellement leurs inoffensifs regrets... » Puis après trois ans de souffrances, lorsqu'ils virent la guerre près d'éclater, en 1809; lorsque des agents de l'Autriche vinrent secrètement les exciter à la révolte, ils crurent que le moment de leur délivrance était arrivé; ils se levèrent tous en masse pour la défense commune, et batti-

rent complètement, dans les journées des 10 et 11 avril, un corps de 27,000 Français et Bava-
rois, que l'on avait fait marcher contre eux, et
qui s'était engagé témérairement dans les monta-
gnes. Ils s'emparèrent dans cette occasion de beau-
coup d'armes, d'artillerie, firent prisonniers plu-
sieurs généraux, et s'avancèrent jusqu'aux portes
de Munich. Quelques jours après, ils battirent
encore les divisions de Rusca, de Marmont; et
lorsque le maréchal Lefebvre arriva au secours
avec 25,000 hommes, la lutte ne devint que plus
terrible. Obligés d'abandonner le pays le plus dé-
couvert, les insurgés se réfugièrent au sommet de
leurs montagnes, et là, réunis à quelques soldats
échappés aux désastres de l'armée autrichienne,
on les vit combattre encore longtemps après que
cette armée eut mis bas les armes. Ce fut dans
cette mémorable guerre que s'illustra le brave
Hofer, ce héros de la fidélité et du dévouement
à des maîtres qui le laissèrent périr, quand ils
auraient pu le sauver, et qui, vingt ans après sa
mort, lui dressèrent d'inutiles statues. Sur ces
entrefaites, de grands événements avaient eu lieu
vers le Danube, et les victoires de Ratisbonne,
d'Essling et de Wagram, quoique très-meurtrières
et longtemps disputées, avaient mis l'Autriche
tout à fait à la merci du vainqueur (*voy. NAPOLEON*).
Au début de cette guerre, l'armée autrichienne,
sans avertissement et sans déclaration, avait
encore envahi subitement les Etats bava-
rois, et l'archiduc Charles, qui la commandait, avait
sommé le roi Maximilien de réunir ses troupes à
l'armée impériale. Mais cette fois, ce prince,
voyant la France mieux préparée à le soutenir,
se réunit à elle d'une manière plus franche, plus
prompte qu'en 1805. Aussi, dès que la bataille
de Wagram et le traité de Vienne eurent réduit
l'Autriche à un plus grand abaissement, à de nou-
veaux sacrifices, il eut encore une grande part
aux dépouilles. Alors fut complété en sa faveur
le système de sécularisation et de renversement
absolu de l'empire germanique, et il fut définitive-
ment considéré comme le chef de cette con-
fédération du Rhin destinée à remplacer l'ancien
édifice. Il était, en effet, le plus puissant des
princes que Napoléon y avait fait entrer. Peu de
temps après, plein de reconnaissance et de dé-
vouement pour son bienfaiteur, il fit un voyage
à Paris, et fut reçu à la cour des Tuileries avec
beaucoup d'empressement et d'égards. Il donna,
à la même époque, la main d'une princesse de sa
famille à l'un des généraux les plus attachés à
Napoléon (*voy. BERTHIER*). Son gendre Beauharnais
devint vice-roi d'Italie, et parut encore appelé à
de plus hautes destinées. Enfin, uni de plus en
plus, et par les liens les plus durables en ap-
parence, à la famille impériale de France, rien
ne semblait devoir altérer la prospérité de Maxi-
milien, quand survint la guerre de Russie, en
1812. Comme toujours, il dut fournir son contin-
gent de troupes, qui seconda franchement et

loyalement les efforts de Napoléon, et souffrit
beaucoup dans la déplorable retraite. Leur général
lui-même y périt (*voy. DEROR*). « Toute l'armée
« bavaroise composée de 30,000 hommes, fut-il
« dit plus tard dans un manifeste, et 8,000 hom-
« mes de renfort qui l'avaient rejointe furent
« anéantis. Il est peu de familles que ce cruel
« événement n'ait plongées dans les larmes; ce
« qui était d'autant plus douloureux pour le cœur
« paternel de Sa Majesté, que tant de sang avait
« été versé pour une cause qui n'était pas celle
« de la nation.... » Malgré ces pertes et beau-
coup d'autres qu'essuya alors la Bavière, elle
resta encore fidèle à Napoléon, et lui donna, en
1813, un corps d'armée considérable, et qui lui
fut très-utile dans sa campagne de Saxe. Mais
enfin, quand la fortune parut l'abandonner entiè-
rement, et surtout quand l'Autriche se réunit à ses
ennemis, Maximilien se hâta de reprendre son
rôle d'observation et de duplicité. Il ne tarda pas
à se mettre en relation avec le cabinet de Vienne,
et il eut de secrètes conférences avec le prince
de Reuss, envoyé de l'Autriche. Tandis que son
général en chef, Wrède, communiquait avec
d'autres généraux de la même puissance, Maxi-
milien écrivait à son parent, le maréchal Ber-
thier, que *son attachement pour l'empereur et la
cause de la France n'avait jamais varié un instant*.
Dans le même moment, la plus grande partie de
ses troupes restait inactive en présence des Autri-
chiens, sur les bords de l'Inn, et il faisait tous
ses efforts pour retirer de l'armée française le
contingent bavarois qui s'y trouvait encore. Cette
politique de ruse et de dissimulation dura jusqu'à
l'issue de la bataille de Leipsick. Lorsque ce grand
événement fut connu à Munich, le roi Maximilien
leva tout à fait le masque; il publia un manifeste
énergique, qui finissait par cette phrase remar-
quable : « Réunie dorénavant d'intérêt et d'inten-
« tion avec ses illustres et puissants alliés, Sa
« Majesté ne négligera rien de ce qui peut serrer
« plus étroitement les liens qui l'attachent à eux,
« et pour faire triompher la plus juste et la plus
« noble des causes. » Et, dans le même instant,
ses troupes eurent ordre de se séparer des Fran-
çais sur tous les points. Le corps le plus nombreux,
celui qui se trouvait sur les bords de l'Inn, sous
les ordres de Wrède, marcha vers la Franconie
pour y couper toute retraite à l'armée française,
revenant de Leipsick, sous les ordres de Napo-
léon. Cette attaque imprévue pouvait avoir les
conséquences les plus graves, car Napoléon lui-
même devait tomber dans les mains de ses en-
nemis; mais, bien qu'il ne fût suivi que d'un
petit nombre de troupes, ces troupes, particu-
lièrement composées de la garde impériale, déployè-
rent tant de force et de courage, qu'elles battirent
complètement l'armée bavaroise sous les murs
d'Hanau, et qu'elles purent continuer leur re-
traite; le général Wrède lui-même fut griève-
ment blessé (30 octobre 1813). Dès lors, cette

armée bavaroise, qui avait combattu si bravement et depuis tant d'années sous les drapeaux de la France, se trouva irrévocablement placée dans les rangs de ses ennemis, et fit la campagne d'hiver, qui fut si brillante et néanmoins si funeste pour Napoléon. Après la chute de l'empereur, le roi Maximilien, comme les autres princes de la coalition, ne négligea rien pour avoir part aux dépouilles, et pour cela il se rendit, avec toute sa famille, au congrès de Vienne, où il fut parfaitement accueilli par les souverains, ses alliés, et reçut de l'empereur François I^{er} le don d'un régiment autrichien. Enfin, dès l'année suivante, son union avec l'Autriche fut encore resserrée par le mariage de l'empereur avec une de ses filles (voy. FRANÇOIS I^{er}). Toutes ces circonstances élevèrent la Bavière à un rang qu'elle ne devait pas espérer, dans un moment où tant d'autres puissances marchaient à leur ruine. Il lui fallut, il est vrai, restituer le Tyrol; mais, en revanche, le congrès de Vienne lui garantit la possession d'Augsbourg, d'Anspach, de Bayreuth, et surtout du berceau de la famille de Maximilien, du duché de Deux-Ponts. Toutes ces concessions ne satisfirent pas cependant complètement le nouveau roi, car un peu plus tard il voulut y ajouter encore; prétention qui donna lieu à de vives réclamations de la part de ses voisins. Nous citerons quelques notes de la lettre que lui écrivit à ce sujet le grand-duc de Bade, le 13 mars 1818 : « Je suis menacé depuis trois ans, lui dit ce prince, de me voir enlever une partie de mes Etats; et tandis que mon pays a fait les plus grands efforts pour me mettre en état de soutenir d'une manière énergique et honorable la dernière lutte pour l'indépendance de l'Allemagne, mes alliés cherchent à m'arracher mes plus belles provinces, et disposent même de mon vivant de ma succession. Je crois avoir prouvé au monde entier, lors des différentes négociations qui ont eu lieu, l'insuffisance des motifs dont on voudrait colorer cette violation de mes droits les plus sacrés, et l'opinion publique a déjà jugé ma cause avant même que l'on connût l'étendue de l'injustice dont je dois être la victime. S'il est pénible pour mon cœur de voir que des puissances qui ont déclaré à la face du monde qu'elles n'ont pris les armes que pour renverser un pouvoir illégitime, pour introduire en Europe un système politique basé sur les principes de la morale, se laissent entraîner, par les fausses révélations qu'on leur fait, à consentir à ce qu'on paye leurs dettes avec des provinces qui m'appartiennent, et dont j'ai acheté la conservation au prix du sang de mes sujets, quel sentiment douloureux ne dois-je pas éprouver en voyant mes plus chers parents à la tête de ceux qui cherchent à m'opprimer, et qui, non contents d'accepter ce qu'on veut m'enlever, pressent l'exécution des mesures auxquelles ils n'auraient jamais dû

XXVII

« donner leur consentement ! » A un langage si ferme, si fondé en droit, le roi Maximilien fit une réponse très-polie, mais sans conclusion, et dont le grand-duc fut loin de se contenter. Il fallut donc fléchir et s'arrêter devant de nouvelles usurpations. L'Autriche elle-même fut obligée de céder, et chaque puissance put conserver encore ce qui lui appartenait. Dans le même temps, Maximilien entraîné, par les idées de beaucoup d'autres Etats européens et par l'exemple de quelques souverains, accorda à ses sujets une constitution représentative; mais cette concession, faite dans une juste mesure, n'eut que des résultats peu importants, et dont les artisans de troubles et de révolutions ne purent jamais profiter. Aucun autre événement de quelque importance ne marqua les dernières années du règne de ce prince, et il mourut en paix, à Munich, le 13 octobre 1825, laissant la couronne à son fils, Charles-Louis-Auguste. Ce prince lui a fait ériger, en 1842, sur la grande place de Munich, une statue équestre en bronze, modelée par le sculpteur bavarois Schwanthaler, et fondue à la fonderie royale par M. Stiglomayer. Maximilien-Joseph avait épousé, en premières noces, une princesse de Hesse-Darmstadt, dont il eut deux fils et deux filles; puis, en secondes noces, une princesse de Bade, qui lui donna six filles, dont quatre en deux couches jumelles; l'une de ces jumelles est maintenant l'impératrice douairière d'Autriche.

M—D J.

MAXIMIN (SAINT), frère de St-Maxence, prédécesseur de St-Hilaire sur le siège de Poitiers, naquit dans cette ville d'une famille sénatoriale. Il alla jeune à Trèves, où il fut d'abord disciple de l'évêque Agrèce, qui lui conféra la prêtrise; puis il lui succéda en 332 ou 335. Apôtre zélé de la foi de Nicée, il en défendit les dogmes de vive voix et par écrit. St-Athanase, proscrit par l'empereur Constant, trouva un asile honorable auprès de lui, ainsi que plusieurs autres évêques chassés de leur siège par les ariens, et qu'il fit ensuite rétablir par son crédit sur l'esprit de l'empereur. Ce grand homme, regardé comme le premier prélat de son temps dans les Gaules, tint un rang distingué au concile de Sardique, à ceux de Milan, de Cologne, et mourut en l'an 397, dans un voyage qu'il fit en Poitou. Son corps fut depuis transporté à Trèves. On trouve dans les Bollandistes une Vie bien écrite de ce saint, composée vers 960 par Sigehard, moine de St-Maximin.

T—D.

MAXIMIN (CAIUS—JULIUS—VERUS—MAXIMINUS), empereur romain, était né l'an 173 dans un bourg de la Thrace, de parents pauvres et obscurs. Sa mère, nommée Abaqua, était Alaine de nation, et Mecca, son père, était Goth. Dans son enfance, il avait gardé les troupeaux. Doué d'une force de corps extraordinaire (1), souvent, à l'aide

(1) « Plus d'une fois, dit Capitolin, il but une amphore (vingt-

de ses compagnons, qui le regardaient comme leur chef, il avait donné la chasse à des bandes de voleurs qui infestaient le pays. A l'âge de vingt ans, il s'enrôla dans la cavalerie. Sa haute taille attira l'attention de Septime-Sévère, qui le fit entrer dans la garde et l'éleva aux dignités militaires. Maximin abandonna le service sous Macrin par haine pour ce prince, et se retira dans la Thrace, où il acquit des terres du produit de ses épargnes. Alexandre-Sévère, parvenu au trône, fit un accueil distingué aux vieux guerriers; il le décora du laticlave (1), et lui donna le commandement d'une nouvelle légion, à la tête de laquelle Maximin se signala dans la guerre contre les Perses. Il suivit Alexandre sur les bords du Rhin, et, profitant du mécontentement des troupes, excita une sédition dans laquelle ce prince et sa mère furent massacrés (voy. ALEXANDRE et MAMMEA). Il se fit aussitôt proclamer auguste (l'an 235), et ayant associé son fils à l'empire, il s'occupa d'affermir son autorité, non par de sages lois, mais par la terreur. Il imagina des conspirations dans lesquelles il enveloppa tous ceux qu'il soupçonnait de regretter Alexandre, et les fit périr par d'horribles supplices. Il éloigna de sa personne tous les patriciens, persuadé qu'ils ne le voyaient qu'avec peine sur le trône, à cause de la bassesse de sa naissance; mais il ne se contenta pas de les priver de leurs emplois et de les exiler, un grand nombre périrent victimes de sa cruauté. Il songea ensuite à soumettre les Germains, et, pour y parvenir, il donna l'ordre de brûler les bourgs, d'enlever les troupeaux et de massacrer tous ceux qui résisteraient. Cet ordre barbare ne fut que trop fidèlement exécuté, et au bout de quelques mois, un espace de quatre cents milles ne présentait plus qu'un désert couvert de cendres. Cette déplorable expédition lui valut le surnom de *Germanique*; mais les soldats eux-mêmes, qu'il gorgeait de dépouilles, ne le nommaient en secret que le *Busiris* ou le *Phalaris*, à cause de ses cruautés. Maximin, après avoir *pacifié* la Germanie, se rendit à Sirmium, résolu de porter la guerre chez les Sarmates. Ce fut dans cette ville qu'il apprit que les légions stationnées en Afrique avaient proclamé le vieux Gordien empereur (voy. GORDIEN), et que ce choix avait reçu l'approbation du sénat, qui les avait déclarés le même jour, lui et son fils, ennemis de la patrie. Furieux, il rentre aussitôt en Italie pour châtier le

sénat, et effrayer par la plus terrible vengeance quiconque pourrait être tenté de secouer le joug de son autorité; mais il fut arrêté devant Aquilée, et, tandis qu'il pressait le siège de cette ville, ses soldats se révoltèrent, et ayant poignardé son fils sous ses yeux, lui arrachèrent la vie, l'an 238, à la fin de mars. Maximin avait 65 ans, et son fils, jeune homme de la plus rare beauté et digne par ses vertus d'un meilleur sort, n'en avait que vingt. On envoya leurs têtes à Rome, où elles furent foulées aux pieds et brûlées dans le champ de Mars; leurs corps, abandonnés plusieurs jours aux bêtes sauvages, furent jetés dans la rivière. Jules-Capitolin nous a laissé la Vie de ces deux princes: elle renferme des détails curieux; mais quelques-uns, qu'il ne rapporte que sur le témoignage de Cordus, sont peu croyables. L'histoire ne nous apprend rien de la femme de Maximin, et ce n'est que par les médailles qu'on a su qu'elle se nommait Pauline. On a des médailles de Maximin en toute sorte de métaux; les plus rares sont celles d'or en grand module ou en quinaires, et les médailles d'argent ou de bronze. Le président Favre a mis sur la scène *les Gordians et Maximus, ou l'Ambition, œuvre tragique*, Chambéry, 1589, in-4°.

W—s.

MAXIMIN, surnommé *Daza* (C.-GALERIUS-VALERIUS-MAXIMINUS) (1), empereur romain, était né dans l'Illyrie; d'une famille de simples cultivateurs. Il fut occupé dans son enfance à la garde des troupeaux; mais Galère, son oncle, ayant été adopté par Dioclétien (voy. GALÈRE), le fit entrer dans une légion et l'éleva rapidement au grade de tribun: il força ensuite Dioclétien à le nommer César. Cette cérémonie eut lieu l'an 305, le jour même que Dioclétien abdiqua l'empire; Galère prit par la main son neveu, confondu dans les rangs des spectateurs, et le présenta au prince, qui se dépouilla de sa robe de pourpre, l'en revêtit et descendit du trône pour n'y plus remonter (voy. DIoclÉTien). Le nouveau César eut en partage la Syrie, l'Égypte et quelques autres provinces de l'Orient. C'était un homme faible, timide et superstitieux; il s'adonna bientôt avec excès aux plaisirs de la table et se souilla par toutes sortes de crimes. Il persécuta les chrétiens avec fureur, et accabla ses sujets d'impôts pour enrichir ses soldats, dont il voulait captiver l'affection. Voyant que Galère avait donné à Licinius le titre d'*auguste*, il se fit, l'an 308, donner le même titre par son armée; mais Galère, indigné, lui enleva même le nom de *César*, et prit pour lui et Licinius le nom d'*auguste*, ne laissant à Constantin et à Maximin que celui de *fils d'augustes* (2). Ce dernier ne laissa pas de

« huit pintes) de vin dans un jour, mangea quarante livres de viande, et même soixante, si l'on en croit Cordus; on sait qu'il ne fit jamais usage de légumes.... Il avait plus de huit pieds de haut; son pouce était si gros qu'il portait le bracelet de sa femme en guise de bague. D'un coup de poing il brisait la mâchoire et d'un coup de pied la jambe à un cheval; il réduisait en poudre sous ses doigts des pierres de tuf et fendait de jeunes arbres. Les uns l'appelèrent *Milon*, d'autres *Hercule* ou *Ante*. »

(1) C'était la robe brochée de pourpre que portaient les sénateurs; on en a conclu qu'Alexandre avait créé Maximin sénateur; mais Capitolin dit positivement que lorsqu'il fut déclaré auguste, il n'était pas encore sénateur.

(1) Ce prince est nommé quelquefois *Maximien*, mais l'usage de le nommer *Maximin* a prévalu.

(2) Lactance, qui rapporte ces détails (*De mortib. perséc.*, c. 32) nomme *Murene* au lieu de *Maximin*; mais c'est une faute de copiste déjà remarquée par le P. de Grainville dans les *Mémoires de Trévoux* (mars 1703, p. 475), et les médailles ne laissent au-

soutenir ses prétentions, et après la mort de Galère, il s'empara de la Bithynie, qu'il réunit à ses États. Valeria, veuve de Galère, ayant cherché un asile à sa cour, il la pressa de l'épouser, et, sur son refus, il la relégua dans un désert avec Prisca, sa mère, veuve de Dioclétien. Il s'unit à Maxence contre Constantin et Licinius, pénétra subitement dans la Thrace, s'empara de Byzance et d'Héraclée, et marcha au-devant de Licinius avec la confiance que lui donnaient ses rapides succès; mais, battu complètement (*voy. LICINIUS*), il s'enfuit sous les habits d'un esclave, et, ayant formé à la hâte une nouvelle armée, il se retira dans les défilés du mont Taurus et s'y fortifia. Chassé de ce poste, il s'enferma dans la ville de Tarse, où Licinius ne tarda pas à l'assiéger. Alors, craignant de tomber entre les mains du vainqueur, il avala du poison, et mourut au mois d'août 313, au bout de quelques jours d'horribles souffrances, qui lui arrachèrent, dit-on, le regret d'avoir versé le sang des chrétiens. Le sénat l'ayant déclaré *tyran*, ses statues et ses inscriptions furent brisées. Son fils, âgé de huit ans, et sa fille, encore au berceau, furent massacrés; et sa femme, dont on ignore le nom, fut jetée vivante dans l'Oronte, à Antioche. Les médailles de ce prince en argent sont très-rares.

W—s.

MAXWELL (MURRAY), capitaine de vaisseau de la marine royale de la Grande-Bretagne, chevalier du Bain, membre de la société royale de Londres, naquit dans le comté de Lanark, en Ecosse. Il commença de bonne heure sa carrière, sous les auspices de l'amiral Hood (*voy. ce nom*), et fut nommé lieutenant en 1796. Commandant en 1803 une corvette dans la mer des Antilles, il contribua efficacement à la réduction de l'île de Ste-Lucie, au mois de juin, ce qui lui valut le grade de capitaine, et il passa sur un vaisseau de ligne. L'automne suivant lui fournit l'occasion de se signaler à la prise de Tabago, et à celle des colonies néerlandaises de Démerari et d'Essequébo, en Guyane. En 1804, il fit partie de l'expédition de Surinam. Au mois de juin, il fut chargé de porter en Angleterre les dépêches du chef de l'escadre. A son retour dans la mer des Antilles, il se joignit à la station de la Jamaïque. En 1805, ayant deux bâtiments sous ses ordres, on le vit se distinguer dans l'attaque d'une flotte espagnole, près de Cadix, et, malgré le feu d'une flottille de chaloupes canonnières et des batteries de terre, s'emparer de sept tartanes chargées de bois de construction. Pendant les quatre années suivantes, il fut employé sur les côtes d'Italie, depuis Nice jusque dans la mer Adriatique, et força plusieurs bâtiments français de se rendre après des combats acharnés. En 1813, il convoyait une flotte de vaisseaux de la compagnie des Indes allant à Madras, lorsque la frégate le

cun doute à cet égard (*voy. Eckhel, Doctr. num. vet.*, t. 8, 2^e part., p. 53).

Dédalus, qu'il montait, eut le malheur de se perdre sur un écueil voisin de l'île de Ceylan. Cet accident ne diminua point la confiance que l'on avait dans ses talents; car, au mois d'octobre 1815, il fut appelé à commander la frégate *l'Alceste*, qu'il avait déjà eue sous ses ordres. Ce fut à la demande de lord Amherst, qui venait d'être désigné comme ambassadeur de la Grande-Bretagne près de l'empereur de la Chine. Il fit voile le 18 février 1816 de la rade de Spithead, près de Portsmouth, avec la *Lyre*, brick de guerre, qui avait pour capitaine Basil-Hall, marin expérimenté; un vaisseau de la compagnie des Indes complétait la petite escadre, qui, après avoir touché à Rio-de-Janeiro, au cap de Bonne-Espérance et à Batavia, vint mouiller le 29 juillet à l'embouchure du Pei-Ho, dans le golfe de Pé-tchi-li. L'ambassade devait remonter dans des embarcations du pays ce fleuve qui coule à peu de distance de Péking. Comme il était vraisemblable que plusieurs mois se passeraient avant que lord Amherst pût quitter cette capitale pour s'embarquer à Canton, il fut décidé que ce temps serait employé à relever les côtes des parages septentrionaux de l'empire chinois. Deux vaisseaux de la compagnie des Indes s'étaient joints à l'escadre; il fut convenu que la *Lyre*, avec l'un d'eux, explorerait la partie méridionale du golfe de Pé-tchi-li ou Lia-o-Toung, tandis que l'*Alceste*, accompagnée de l'autre, se dirigerait vers sa partie septentrionale. La partie occidentale n'avait encore été explorée par aucun bâtiment européen. Maxwell longea la côte de très-près, et il aperçut l'extrémité de la grande muraille de la Chine, qui se termine de ce côté. Plus loin, dans le pays des Mandchous, que le narrateur appelle la Tartarie chinoise, les habitants, qui probablement n'avaient jamais vu un navire européen, s'attroupèrent sur le rivage pour le considérer, mais ne témoignèrent nulle envie de venir à bord. Un officier anglais, qui s'avança vers des villages peu éloignés de l'endroit où avait abordé un canot pour faire de l'eau, excita la plus vive curiosité. L'*Alceste*, continuant sa navigation, parvint au cap le plus méridional de cette côte et lui imposa le nom bizarre de *Prince Regent's Sword* (épée du prince régent). Ensuite Maxwell longea la côte de Corée et fut rejoint par les autres bâtiments; mais ceux de la compagnie des Indes ne tardèrent pas à le quitter. L'exploration de la côte de Corée, dans laquelle notre navigateur fut puissamment secondé par le capitaine Hall, fit connaître qu'elle est située à plus de cent milles plus à l'est que les cartes ne la plaçaient. On eut de fréquentes entrevues avec les habitants; ils vinrent à bord, mais ils s'opposaient à ce que l'on fit quelques pas sur le continent et dans les îles. De là on gagna la grande Lieou-Kieou, et l'on y passa quinze jours: nous avons donné à l'article de Mac-Leod les détails du séjour des Anglais dans cette île.

Arrivé au commencement de novembre à l'embouchure du Tigre ou fleuve de Canton, Maxwell demanda par écrit aux mandarins chinois la permission de le remonter, afin de conduire sa frégate à un mouillage où il pût la faire radoubler. Des réponses évasives, accompagnées, suivant les relations anglaises, d'insultes grossières prouvèrent seules que sa requête avait été reçue. Il résolut donc d'avancer sans explication ultérieure; mais il fut à peine arrivé près du point où le fleuve se rétrécit qu'un mandarin d'un rang inférieur, montant à bord, le somma de jeter l'ancre à l'instant, sinon les batteries allaient faire feu et le couler à fond. Persuadé que la complaisance excessive des Européens a singulièrement contribué à rendre les Chinois arrogants et insolents, Maxwell ordonna que le mandarin fût retenu et que l'*Alceste* s'approchât le plus possible du fort principal. Aussitôt les batteries de terre et à peu près dix-huit jonques de guerre ouvrirent un feu très-vif, mais mal dirigé. Un seul coup de canon tiré par la frégate fit taire la flottille, et une bordée, accompagnée de trois acclamations, suffit pour imposer silence aux antagonistes plus formidables. Les autres batteries ayant été réduites à ne pas récidiver, l'*Alceste* parvint sans aucun empêchement à la seconde barre; et enfin à Whampoa, où elle resta fort tranquillement. La conduite ferme de Maxwell produisit un bon résultat. Des vivres de toute espèce lui furent apportés, les expressions de bienveillance et de politesse lui furent prodiguées. Les mandarins annoncèrent officiellement que l'affaire du Bocca-Tigris avait été tout simplement un *tching-tching* (salut). Cependant il était notoire, d'après les rapports, que quarante soldats chinois avaient été tués et un grand nombre blessés. Le 1^{er} janvier 1817, lord Amherst fit son entrée dans la ville de Canton, et s'embarqua le 20 sur l'*Alceste*, qui partit dès le lendemain, s'arrêta pendant une semaine à Macao, et le 29 quitta définitivement la Chine. Le 3 février, elle était dans le port de Manille. Les autorités espagnoles de cette capitale des Philippines se montrèrent très-polies et très-obligées envers la délégation britannique. Maxwell partit de l'île de Luzon le 9 février : sa navigation fut d'abord très-heureuse. Il avait dirigé sa route de manière à éviter les rochers et les écueils nombreux et encore peu connus alors, qui se trouvent dans cette partie de la mer de Chine, où il allait naviguer, notamment à l'ouest des Philippines et au nord-ouest de Bornéo. Le 14, il les avait tous passés, et suivait le chemin ordinaire pour prendre soit le détroit de Banca, soit celui de Gaspar où d'entre Banca et Billiton; il préféra ce dernier, comme plus direct et moins sujet aux calmes que le premier. On les regardait tous deux comme également sûrs, d'après les reconnaissances et les cartes les plus récentes que l'on avait à bord, et dont quelques-unes avaient été dressées par ceux

qui avaient eux-mêmes exploré ces parages. Le 18, au point du jour, on eut connaissance de l'île Gaspar, juste dans le moment où l'on s'y attendait, et l'ayant doublée, on s'avança vers le détroit. Toutes les mesures de précaution usitées quand on approche d'une côte ou d'un passage quelconque, surtout de ceux que l'on ne connaît pas exactement, avaient été prises. On marchait avec la plus grande circonspection; les sondes donnaient un résultat conforme à celui que les cartes marquaient, et on suivait rigoureusement la ligne qu'elles prescrivaient pour éviter le dernier écueil qui se rencontrât encore sur la route d'Angleterre, quand, vers sept heures du matin, la frégate toucha avec un craquement épouvantable sur un récif de rochers caché par les eaux, et y resta immobile. Bientôt il fut évident que toute tentative pour la tirer de cette triste position aurait les conséquences les plus fâcheuses. On recourut donc aux moyens les plus prompts pour embarquer sur les canots et les chaloupes l'ambassadeur, sa suite et toutes les personnes dont la présence n'était pas indispensable, et les transporter sur la partie la plus proche de Poulo-Lit, petite île que l'on apercevait à trois milles et demi de distance. Ensuite Maxwell s'occupa de sauver tout ce qui pouvait être utile dans cette situation déplorable, et, s'étant concerté avec lord Amherst, il fut convenu que, comme on était alors dans ce qu'on appelle la mousson du nord-ouest et que l'on avait d'ailleurs le courant en sa faveur, les embarcations pourraient atteindre Batavia en trois jours. L'ambassadeur partit donc le 19, dans la soirée, avec quarante-sept personnes. Maxwell resta sur l'île avec deux cents hommes, tant matelots que mousses et une femme. Il songea d'abord à creuser un puits dans un endroit qu'une réunion de circonstances fit regarder comme celui où l'on devait le plus probablement trouver de l'eau douce, puis il fit transporter le camp sur le sommet d'une butte, où l'on pouvait respirer un air plus frais et plus pur, et qui offrait plus de facilité pour se défendre en cas d'attaque. Ce poste fut entouré d'une palissade, que l'on forma d'arbres abattus, lesquels furent renforcés par des pieux. Cette espèce de retranchement suffisait pour arrêter la marche d'un ennemi dépourvu d'artillerie. Les Anglais n'avaient pour se défendre que trente fusils munis de baïonnettes, une douzaine de sabres, et des piques qu'ils avaient fabriquées de branches d'arbre garnies à une extrémité de morceaux de fer. Des pirates malais, qui, dès le lendemain du naufrage de la frégate, étaient venus roder autour de l'île, enlevèrent de ce bâtiment tout ce qui leur convint, et y mirent le feu. Ils réparèrent à divers intervalles; on essaya inutilement d'avoir des communications amicales avec eux; leur nombre et celui de leur prës ou bâtiments s'accrurent par degrés. Le 3 mars, les Anglais, qui s'attendaient à une attaque, firent

bonne contenance. Maxwell venait de leur adresser un discours qui leur avait inspiré un nouveau courage, lorsqu'un officier, qui était en vigie, annonça l'approche d'un navire qui lui paraissait plus grand que ceux des Malais. Ceux-ci l'avaient également découvert, ce qui occasionna beaucoup de mouvement parmi eux. On voulut profiter de la circonstance et de la marée qui baissait pour s'emparer de quelques-uns de leurs prôles; la tentative manqua; cependant tous disparurent, le blocus fut ainsi levé, et les Anglais purent aller avec un canot reconnaître le navire, qui avait été obligé de rester à l'ancre à douze milles de leur camp. Ils virent que c'était le *Ternate*, bâtiment de la compagnie des Indes, envoyé à leur secours par lord Amherst. Le 7, le fort Maxwell fut totalement abandonné; le 9, les naufragés entrèrent dans le port de Batavia. Le 12 avril, l'ambassade fut, ainsi que l'équipage de l'*Alceste*, embarquée sur un vaisseau de la compagnie des Indes, qui, le 27 mai, jeta l'ancre dans la baie de Simon, à l'est de la pointe du cap de Bonne-Espérance, en sortit le 11 juin, et le 27 était devant l'île de Ste-Hélène. Lord Amherst présenta Maxwell à Napoléon, qui salua très-poliment ce navigateur, et lui dit : « Votre nom ne m'est pas inconnu; vous commandiez dans une affaire où l'une de mes frégates, la *Pomone*, fut prise dans la Méditerranée. Vous étiez très-méchant. Eh bien, votre gouvernement ne doit pas vous blâmer de la perte de l'*Alceste*, car vous avez pris une de mes frégates. » Le 2 juillet, on fit voile de Ste-Hélène; le 7, on toucha à l'île de l'Ascension; et le 17 août le vaisseau mouilla sur la rade de Spithead. Traduit devant une cour martiale, à cause de la perte de l'*Alceste*, Maxwell fut honorablement acquitté, et les juges déclarèrent qu'il avait montré dans cette funeste occasion un sang-froid, une présence d'esprit et une activité exemplaires. En 1818, ayant consenti, d'après la demande de ses amis, à se présenter pour candidat à la députation de Westminster au parlement, il éprouva l'affreux désagrément d'être en butte aux injures, aux insultes, aux outrages de la vile populace, qui, selon l'expression du journal mensuel anglais *the Gentleman's Magazine*, entoure ordinairement le lieu de l'élection, sur la place du marché de Covent-Garden. Les atteintes répétées de trognons de choux et de fruits pourris qu'on lui jetait lui causèrent de graves accidents. L'estime et la considération de tous les honnêtes gens, qui partout composent véritablement le peuple, le dédommagèrent de cette cruelle avanie. L'année suivante, la compagnie des Indes lui fit don d'une somme de quinze cents livres sterling pour les services qu'il avait rendus à l'ambassade de Chine. Il obtint plus tard un commandement dans la station navale de l'Amérique méridionale. A son retour, il venait d'être désigné pour gouverneur de l'île du Prince-Edouard (jadis St-Jean),

dans le golfe de St-Laurent, et il se préparait à se rendre à son poste, quand une courte maladie termina ses jours le 26 juin 1831. Les détails de son voyage dans la mer de Chine ont été publiés par Mac-Leod, et aussi par Basil-Hall, qui l'avait aidé dans ses travaux et dont l'ouvrage est intitulé *Relation d'un voyage de découvertes à la côte occidentale de Corée et à la grande île de Licou-Kieou*, Londres, 1818, 1 vol. in-4°, avec cartes. E—s.

MAXWELL (WILLIAM-HAMILTON), écrivain anglais, né en 1795 à Newry (Irlande), d'une famille estimée du pays, était le fils d'un négociant de cette ville; il acheva de bonne heure sa première éducation, après avoir été dirigé par des maîtres habiles, et entra, n'ayant encore que quinze ans, au collège de la Trinité, à Dublin. Sa vocation naturelle l'entraînait vers la carrière militaire; mais ses parents voulaient qu'il embrassât le barreau ou l'état ecclésiastique. Le conflit de ses idées et de celles des siens nuisit au progrès de ses études, et le jeune Maxwell gaspilla un peu son temps à Dublin, lisant des romans et des vers, des récits de campagne, s'amusant à la chasse et à la pêche. Cependant il se décida à obtempérer au vœu de sa famille et reçut le diaconat. Après avoir escompté l'héritage d'une tante, qui ne répondit pas malheureusement à son attente, il se trouva à court d'argent, revint alors à son projet d'entrer dans l'armée, et partit en compagnie d'un ami pour l'Amérique du Sud, où celui-ci lui avait promis de lui faire obtenir un grade. La mort de cet ami lui enleva cette espérance. Il revint dans sa patrie, et parvint à obtenir la main d'une jeune dame riche et de bonne maison. Ayant rétabli ainsi ses affaires, Maxwell, qui ne voyait, comme beaucoup d'Anglais, dans l'état ecclésiastique qu'un moyen de s'assurer une position tranquille et avantageuse, se rappela qu'il était diacre; il entra dans l'Eglise. L'archevêque d'Armagh sut lui procurer des fonctions en harmonie avec sa médiocre vocation évangélique: c'était une prébende à Ballagh, dans le Connaught, paroisse presque déserte, où il n'y avait guère que des émoluments à percevoir. Le nouveau recteur de Ballagh trouva là une chasse abondante; et, s'il ne convertit pas beaucoup d'âmes, en revanche il tua beaucoup de gibier. Mais l'imagination de Maxwell était trop active pour s'endormir dans la *far niente* de sa prébende. Il se tourna vers la littérature légère, et, établi pour un temps dans un pavillon de chasse à Ballycroy, il écrivit son *O'Hara*, qui n'eut qu'un médiocre succès. Il ne se découragea pas, donna ses *Histoires de Waterloo*, auxquelles un libraire de Londres, puis le public, firent un favorable accueil. Ses *Wild sports of the west* furent reçues plus favorablement encore. Des anecdotes de chasse et de guerre en forment le fond. Maxwell était là sur son véritable terrain; il racontait avec esprit et avait vraiment l'intelligence du sujet.

Il retourna ensuite au roman et donna successivement le *Capitaine Blake, ou Ma vie* : — la *Dame noire de Doona*, roman qui fut traduit en français par Paquis, 1834, 2 vol. in-8° ; — les *Bonnes Fortunes d'Hector Halloran* ; — *Marc Antony O'Toole*, toutes compositions qui respirent l'humour irlandais. En 1839 parut le *Bivouac* ; quelque temps après, Maxwell écrivit une *Histoire anecdotique des victoires de l'armée britannique*, qui fut lue avidement par un public dont l'auteur flattait l'orgueil national ; une seconde édition parut en 1847 ; sous le nom de *the Field book*, il composa une sorte d'encyclopédie du sport. En 1841 parut son *Histoire du maréchal duc de Wellington*, 3 vol. in-8°. Maxwell avait conservé les habitudes prodigues de ses premières années, et, quoiqu'il travaillât activement pour les libraires, qu'il fût un des collaborateurs du *Bentley's Miscellany* et du *Dublin University Magazine*, il se trouva dans la gêne quand l'épuisement de sa santé l'empêcha de poursuivre ses publications ; il mourut à Musselburgh, près d'Edimbourg, le 29 décembre 1851, âgé de 56 ans. On doit encore à cet actif et spirituel écrivain : *Almanach naval et militaire*, 1840, in-8° ; — *Souvenirs des pérégrinations* (*Rambling recollections*) *d'un soldat de fortune*, 1840, in-12 ; 2° édit., 1848 ; — *Promenades* (*Wanderings*) *dans les Highlands et les îles de l'Ecosse*, avec gravures, 1844, 2 vol. in-8° ; — *Notes pour un soldat* (*Hints to a soldier on service*), 1845, 2 vol. in-8° ; — *Esquisses péniinsulaires par des acteurs de la scène*, 1845, 2 vol. in-8° ; — *Histoire de la rébellion d'Irlande en 1798*, 1845, in-8° ; — le *Capitaine O'Sullivan, ou les Aventures civiles, militaires et matrimoniales d'un gentleman à la demi-solde*, 1846, 3 vol. ; — *Hill-Side and Border Sketches, suivis des Légendes du mont Cheviot et du Lammermuir*, 1847, 2 vol. ; — *Brian O'Linn, ou la Chance est tout*, 1848, in-12 ; — les *Insurrections irlandaises* (*the Irish movements*), *leur origine, leurs progrès et leur terminaison*, 1848, in-8°. Maxwell a joui d'une légitime réputation comme écrivain et conteur, et a compté parmi les auteurs les plus goûtés de son temps. A. M—Y.

MAY (THOMAS), écrivain anglais, né vers 1594, à Mayfield, dans le comté de Sussex, s'attacha au barreau dans sa jeunesse, et fut membre du collège de Gray's-Inn à Londres ; mais il paraît avoir ensuite abandonné cette carrière. Lié de bonne heure avec les gens de lettres les plus distingués, il composa quelques ouvrages, qui furent goûtés à la cour de Charles I^{er}. Ce prince lui témoigna beaucoup d'intérêt et le chargea d'écrire en vers l'histoire du règne de Henri II, publiée en 1633, in-8°, et celle du règne d'Edouard III, imprimée en 1635. Cependant la générosité du roi n'ayant peut-être pas répondu à l'attente de l'historien au premier éclat de la guerre civile, May se déclara pour le parlement, et le servit avec tant de zèle qu'il en fut nommé

secrétaire et historiographe. C'est à ce titre qu'il publia en 1647, in-folio, en latin l'*Histoire du parlement d'Angleterre*, traduite en français dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, publiée par M. Guizot, Paris, 1823, 2 vol. in-8°. May fit en 1649 un extrait et une continuation de cette Histoire jusqu'à la mort de Charles I^{er}, et ensuite une traduction anglaise intitulée *Abrégé de l'histoire du parlement d'Angleterre 1650*, in-8°. Laurent Echard a caractérisé cet ouvrage, en disant que c'est « un des plus agréables libelles de cette époque. » L'auteur mourut âgé de 55 ans, quelques mois après cette publication, le 13 novembre 1650, victime de sa passion pour le vin, si l'on en croit André Marvell, qui a composé un poème fort gai sur ce sujet. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster ; mais, aussitôt après la restauration, son cadavre fut exhumé et jeté dans une fosse, et son monument fut abattu. Nous n'avons cité que les moins estimables de ses productions. Les autres sont : 1° l'*Héritier*, comédie jouée en 1620, et imprimée en 1633 ; 2° la traduction en vers anglais des *Georgiques* de Virgile, et de quelques *Epiques* choisies de Martial, avec des notes, publiée en 1622 ; 3° une traduction en vers de la *Pharsale* de Lucain, publiée en 1627, et la continuation de ce poème jusqu'à la mort de Jules-César, en sept chants, imprimée d'abord en anglais, 1630 ; puis en latin à Leyde, 1640, in-12, sous ce titre : *Supplementum Lucani, libri VIII, auctore Thoma Maio, Anglo*. C'est son meilleur ouvrage. Ce supplément latin a été plusieurs fois réimprimé hors de l'Angleterre, à la suite d'excellentes éditions de Lucain : le docteur Johnson préférait les vers latins de Th. May à ceux de Cowley et de Milton. Ce supplément a été traduit pour la première fois en français, par M. Amar (*voy. LUCAIN*), et pour la deuxième, par M. Cormilliole, sous le titre de *Suite et conclusion de la Pharsale*, etc., 1819, in-12. 4° *Antigone*, tragédie, 1631 ; 5° *Agrippine*, tragédie, 1639, où l'auteur a fait entrer plus de trente vers traduits de la satire de Pétrone. Ce sont ceux que le poète met dans la bouche d'Eumolpus et qui commencent par *Orbem quam totum*, et finissent par *Ad mensam vivus perducitur*. 6° *Le Vieux Couple*, comédie, 1651. 7° Il travailla à la traduction anglaise de deux ouvrages de Barclay, l'*Argenis* et l'*Icon animorum*. L.

MAY, poète dramatique, composa une trentaine d'ouvrages, tant tragiques que comiques, sans avoir pu réussir à en faire un qui méritât la représentation. Il avait cent mille livres de patrimoine ; et, voulant voir comment on vivait avec vingt mille livres de rente, il expédia de cette façon toute sa fortune en cinq ans. Les comédiens eurent l'humanité de lui faire dans ses dernières années une pension de cent écus. Il supporta sa misère avec une constance héroïque. Un de ses amis l'ayant rencontré, pendant

le grand hiver de 1709, avec un habit de tiretaine doublé de toile, lui dit : « Eh ! que faites-vous là en un pareil moment, vêtu comme vous l'êtes ? » May lui répondit tranquillement : « Je gèle. » Cette réponse a fourni vraisemblablement l'idée des vers suivants, qu'on trouve dans l'*Almanach des Muses* de l'année 1784, et qui sont de M. de la Place :

Un jour d'hiver très-rigoureux
Un vieux courtisan très-frileux,
Au coin de la place Dauphine,
Avisant un jeune aigrefin,
Couvert, ainsi qu'au mois de juin,
De la plus légère étamine,
S'en apprêta et lui dit : « Comment
Avec ce simple vêtement,
Et cette bise si cruelle,
Comment donc faites-vous ? — Je gèle. »

Quoique secouru, notamment par le duc de Vendadour, tout ce que le poète May pouvait attraper était pour les filles de joie et pour Bacchus. On le trouva mort, couché sur une botte de foin. Z.

MAY (DU). Voyez DUMAY.

MAY DE ROMAINMOTIER (EMMANUEL), né à Berne en 1734, y mourut en 1799. Il s'est fait connaître par son *Histoire militaire des Suisses dans les différents services de l'Europe jusqu'en 1771*, publié en 2 tomes, à Berne, in-8°, en 1772 ; réimprimée et augmentée en 4 tomes, ou 8 vol. in-8°, en 1788. C'est une compilation médiocre, mais dans laquelle on trouve des faits importants, que l'on chercherait vainement ailleurs. U—1.

MAYANS Y SISCAR (GRÉGOIRE), savant espagnol, né à Oliva, royaume de Valence, en 1697, s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprudence, et y acquit des connaissances fort étendues ; il se livra ensuite plus spécialement aux belles-lettres, à l'histoire, à la critique, et ne s'y distingua pas moins. Il fut, en 1732, nommé bibliothécaire de Philippe V ; mais cette place ne lui laissant pas assez de temps pour les ouvrages qu'il avait commencés, il la quitta pour rentrer dans son cabinet, où il se trouvait plus heureux. Il avait pour tout titre celui d'alcade de cour honoraire du roi d'Espagne ; mais, malgré la retraite dans laquelle il vivait, sa réputation devint européenne ; il est cité avec éloge par Muratori dans son *Supplément de Grævius et Gronovius* ; dans les *Acta Lipsiensia* de Mencke ; dans la préface des Œuvres de Gravinia, par Marcou : dans celle des *Epîtres de Marti*, imprimées à Amsterdam en 1738, etc. Voltaire s'était adressé à lui pour avoir des renseignements sur l'*Héraclius* espagnol ; et la réponse de Mayans donna lieu à la lettre du 15 juin 1762, la seule qui soit adressée à Mayans dans la volumineuse correspondance du philosophe de Ferney. On y voit quel cas il faisait de son correspondant, qu'il avait déjà cité honorablement dans sa lettre à Duclos, du 25 décembre 1761. L'auteur du *Nouveau voyage en Espagne* (Peyron) l'appelait avec raison, en 1778, le Nestor de la littérature espagnole, et annonçait que Robertson l'avait con-

sulté pour son *Histoire de l'Amérique*. Toutefois, la considération dont il jouissait était beaucoup plus grande hors de sa patrie qu'en Espagne : la jalousie de quelques-uns, la sévérité de Mayans et même sa vanité furent les causes de l'injustice de ses compatriotes. Il mourut le 21 décembre 1781, et fut enterré dans l'église métropolitaine de Valence, devant l'autel de St-Augustin. La liste de ses ouvrages ne peut trouver place ici. Sempere y Guarinos (dans son *Ensayo de una Biblioteca española de los mejores escritores del reynado di Carlos III*), après avoir rapporté les titres de soixante-quinze ouvrages publiés par Mayans, ajoute qu'il n'a parlé que de ceux qui sont venus à sa connaissance ; « mais, ajoute-t-il, il est certain qu'il en a fait beaucoup d'autres. » Mayans donne lui-même le catalogue de plusieurs à la suite de son *Accion de gracias à la divina sabiduria* (1743, in-4°). Ce sont une Poétique espagnole ; des fragments de Sulpice Sévère concernant l'Espagne, avec des notes ; des fragments sur le droit civil et canonique d'Espagne ; des suppléments et corrections à la *Bibliotheca Valentina*, ou pour mieux dire *Valanciana* ; un ouvrage sur les coutumes des Espagnols ; la continuation de la *Censura de historias fabulosas* de don Nicolas Antonio ; l'examen de quelques livres et pièces supposés, comme les Vies des Pères de Mérida, attribuées à Paul Diacre ; les œuvres attribuées au Maure Rasis ; la division des évêchés d'Espagne, attribuée au roi Wamba ; beaucoup d'épîtres ou lettres publiées sous le nom de différents pontifes ; beaucoup d'Actes de saints, composés dans des temps postérieurs ; un grand nombre de relations fausses qu'on trouve dans le *Martirologio espanol* de don Juan Tamaya de Salazar, etc. Nous citerons seulement quelques-uns des ouvrages de Mayans : 1° *Ad quinque jurisconsultorum fragmenta commentarii*, Valence, 1725, in-4°. Ces cinq jurisconsultes sont P. Rutilius Rufus, Q. Cornelius Maximus, Rutilius Maximus, Campanus et Tarruntius Paternus. Ces fragments étaient dans différents auteurs anciens. En tête du volume sont deux lettres : la première, de Marti à Mayans ; la seconde, de Mayans à Marti. 2° *Disputationum juris liber*, Valence, 1726, in-8°. L'auteur dit dans sa préface avoir composé cent *disputationes*. 3° *Epistolarum libri sex*, Valence, 1732, in-4° (voy. INTERIANO) ; réimprimé à Leipsick, 1737, in-4°, par les soins de G.-A. Ilenichen, qui y a ajouté quelques lettres. 4° *Chocolata sive in laudem potionis indicæ quam appellat chocolate, elegia*, 1733, in-8°, publiée sous le nom de *Georgius Raminasius patricius atheniensis*. 5° *Disputatio de incertis legatis*, 1734, in-4°. Ce qui donna lieu à ce traité, c'est l'ouvrage de J.-J. Vasquez y Morales, intitulé *Otium Computense*, dans lequel Mayans et d'autres jurisconsultes sont traités avec peu de ménagement. 6° *Cartas* (lettres) *morales, militares, civiles y lite-*

rarias de varios autores espanoles, Madrid, 1734, in-8°; Valence, 1773, 5 vol. in-8°; 7° *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, Madrid, 1737, in-8°; réimprimé la même année à Londres et à la Haye, et dans l'édition du *Don Quichotte*, faite à Londres en 1738. Cette *Vie* a été traduite en français par un anonyme (Daudé), 1740, 2 vol. in-12. 8° *Origenes de la lengua española compuestos por varios autores*, 1737, 2 vol. in-4°; le premier contient un long discours de Mayans sur la corruption de la langue latine en Espagne; la formation de la langue espagnole, etc.; une liste d'étymologies et un discours sur la vraie éloquence, par Mayans lui-même. Dans le second, il a recueilli différents opuscules précieux à l'appui de ses opinions. 9° *Conversacion sobre el diario de los literatos*, Madrid, 1737, in-4°, publié sous le nom de don Placidio Veranio. C'est une défense de l'ouvrage précédent, que les journalistes avaient longuement critiqué; ils critiquèrent aussi la réponse, mais moins fortement. 1° *Carta latina*, etc., imprimée à Venise dans le Supplément au Théâtre des antiquités grecques et romaines, publié par le marquis Poleni en 1740. Cette lettre est adressée à don Juan Basile Castellvi, marquis de Villatoreas, et contient une notice sur don Emanuel Marti; elle est datée de Madrid, 5 mai 1737. 11° *Gradus ad Parnassum, sive Bibliotheca musarum*, Lyon, chez les frères Deville, 1742, 2 vol. in-8°; 12° *Carta escrita al doctor J. Berni, sobre el origen y progresos del derecho espanol*. Cette lettre, datée du 7 janvier 1744, sert de préface à la *Instituta civil y real* du docteur Berni: elle a été réimprimée à part à Madrid, 1744, in-4°; et depuis, dans les *Cartas Castellanas*; elle a été traduite en latin par don Fr. Cerda, qui l'a insérée dans l'édition qu'il a donnée de la *Themis hispanica* de Franckenau, Madrid, 1780. 13° *Disputationes juris*, Leyde, 1752, 2 vol. in-4°; 14° *Specimen bibliothecae hispano-Majansianae* (voy. don CLÉMENT). 15° *Grég. Majansii vita, autore Joann. Christoph. Strodtman, rectore gymnasii Osnabrugensis*, Wolfenbuttel, 1756, in-8°. C'est Mayans lui-même qui est l'auteur de cette *Vie*. 16° *Retorica*, Valence, 1757; réimprimée à Madrid, 2 vol. in-8°. Tous les exemples y sont pris d'auteurs espagnols. 17° Sept lettres dans le recueil intitulé *G. Meerman et doctorum virorum ad eundem epistolæ*, Lahaye, 1767, in-8° (voy. Ger. MEERMAN); 18° *Institutionum philosophiæ moralis libri tres*, Madrid, 1777, in-8°. C'est la seconde édition; elle contient des augmentations. 19° *Tractatus de hispana progenie vocis Vr.*, Madrid, 1773, in-8°; 20° la *Vie de J.-L. de Vivès* (en latin), à la tête de *J.-L. Vivis Opera omnia*, Valence, 1782, in-4°. Plusieurs des ouvrages de Mayans ont été, comme on l'a vu, publiés sous des noms supposés; il a, de plus, prêté sa plume à don Blas Jover y Alcazar, pour tout ce qui a paru dans la cause du patronat universel et du concordat avec

la cour de Rome de 1737 à 1753. Quelques-uns de ces écrits, de la main de don Juan-Antoine, frère de Grégoire, ont appartenu à un amateur qui n'a pas manqué d'y noter les particularités dont il avait connaissance. Le P. Florez a fait l'éloge de Mayans, dans la préface du tome 4 de son *Espana sagrada*.

A. B—T.

MAYDIEU (JEAN), chanoine de Troyes, est mort pendant l'émigration à Toeplitz, où il se livrait à l'éducation de la jeunesse. Il est auteur de plusieurs romans, entre autres de la *Vertueuse Portugaise*, de l'*Honnête homme*, etc. En 1787, il publia, in-8°, la *Vie de Grosley* (voy. GROSLEY), à laquelle il ajouta quelques notes, dont les unes sont curieuses et les autres peu exactes. L'abbé Maydieu savait l'italien et l'allemand: il a traduit de cette dernière langue la tragédie d'*Edouard et Monrose*, et le *Musarion* de Wieland. Il concourut sans succès pour le prix proposé par l'Académie française, et n'en fit pas moins imprimer son *Eloge de Louis XII*, 1788, in-8°. D-B-S.

MAYENNE. Voyez MAÏENNE.

MAYER (MICHEL). Voyez MAIER.

MAYER (JEAN-FRÉDÉRIC), savant théologien et l'un des plus grands prédicateurs de la confession d'Augsbourg, était né le 6 décembre 1650, à Leipsick. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues anciennes et de l'hébreu; et après avoir reçu ses grades avec beaucoup de distinction, il fut retenu pour enseigner la théologie à l'académie de Wittenberg. Appelé en 1686 à Hambourg pour y remplir les fonctions du pastorat, il continua cependant de donner des leçons aux jeunes proposants. Il enseigna ensuite la théologie à Greifswald et à Kiel; fut nommé en 1701 surintendant général des églises de Poméranie, et mourut à Stettin le 30 mars 1712 d'une hydropisie de poitrine. On a de lui: 1° *Bibliotheca biblica, sive Dissertationes de notitia auctorum pontificiorum, reformatorum, lutheranorum, et Judæorum qui in S. Scripturam commentarios scripserunt*, etc. Francfort, 1705, in-4°. Les différentes pièces qui composent ce recueil avaient déjà paru séparément; l'auteur en publia une seconde édition corrigée, ibid., 1709, in-4°, et une troisième avec de nouvelles corrections, Leipsick, 1711, même format. Charles Arnd a donné un Supplément à la *Bibl. biblica*, Leipsick, 1713, in-4°. Cet ouvrage est plein d'érudition; mais les jugements qu'on y trouve sur les plus célèbres théologiens catholiques ne sont exempts ni d'erreurs ni de préventions. 2° Des *Dissertationes*, en latin, sur un grand nombre de passages curieux de l'Ancien et du Nouveau Testament. On en trouvera la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759. Elles ont été recueillies par Erdman Neumeister, ministre de Hambourg, et publiées sous ce titre: *Eclogæ evangelicæ*, 1734, in-8°. L'éditeur y a joint des notes dans lesquelles il corrige les erreurs ou supplée aux omissions de l'auteur. 3° *Dissertatio epistolica ad*

Vincentium Placcium qua anonymorum et pseudonymorum farrago indicatur, Hambourg, 1689, in-4°; réimprimée dans l'*Appendix* du Théâtre de Placcius, ibid., 1708, in-fol., p. 87-93 (voy. PLACCIUS). 4° *Tractatus de osculo pedum pontificis romani*, Leipsick, 1712, in-4°; ouvrage rare et recherché, mais défiguré par des plaisanteries peu convenables. 5° *Bibliotheca scriptorum theologiæ moralis*; 6° un très-grand nombre de dissertations ou opuscules académiques, dont quelques-uns se distinguent par la singularité du sujet : *De pacto apparitionis post mortem*; — *De fraternitate pietistarum et jesuitarum*; — *utrum Pythagoras fuerit judæus, an monachus carmelita?* — *De pœnitentia bestiarum ninivitica*, etc. W—s.

MAYER (TOBIE), l'un des plus grands astronomes du siècle dernier, était né le 17 février 1723, à Marbach, dans le pays de Wurtemberg. Son père, inspecteur des eaux à Essling, s'occupait spécialement d'architecture hydraulique; il lui inspira le goût des sciences mathématiques et celui du dessin. Ce dernier talent, assez rare chez les astronomes, lui fut utile en plus d'une occasion, comme on peut s'en convaincre en parcourant le volume de ses œuvres posthumes. Après la mort de son père, le jeune Mayer n'ayant aucun état, aucune fortune, se mit à enseigner les mathématiques qu'il avait apprises de lui-même et dans les premiers livres qui lui étaient tombés sous la main. A vingt ans, il étudia les principes de l'artillerie, pour tâcher d'entrer au service. En 1745, il publia son *Traité des courbes pour la construction des problèmes de géométrie*, et, dans la même année, son *Atlas mathématique*, où toutes les parties de la science sont représentées en soixante tableaux. En 1746, il s'occupa de géographie générale, et s'étant lié avec les astronomes Franz et Lowitz, il contribua comme eux à l'établissement de la société cosmographique de Nuremberg, et inséra plusieurs mémoires intéressants dans le volume que cette société publia en 1750, sous le titre de *Kosmographische Nachrichten und Sammlungen*. On y remarque surtout ses observations et ses calculs de la libration de la lune, dont Lalande a donné une traduction presque entière dans le vingtième livre de son *Astronomie*. Les instruments dont Mayer se servait étaient assez médiocres; mais il mettait dans ses observations tant d'adresse et tant de scrupule, qu'il sut déterminer, plus exactement qu'on n'avait encore fait, les éléments qui servent à prédire toutes les circonstances de ce singulier phénomène, et principalement l'inclinaison de l'équateur lunaire, ou la position de l'axe autour duquel s'opère la rotation de la lune. Sa méthode pour calculer ces éléments n'avait pas toute la rigueur géométrique, qu'il aurait pu lui donner sans la rendre plus longue ni plus difficile; cependant elle avait toute la précision nécessaire. Ce mémoire, déjà si curieux, se distingue par une nouveauté plus importante encore. C'est le

premier de tous où, pour un problème qui paraissait n'exiger et même n'admettre que trois observations, l'on ait imaginé la méthode des *équations de condition*, qui, au lieu de trois observations strictement nécessaires, permet d'en employer des milliers si on les a, et qui fait qu'on arrive tout d'un coup aux conclusions les plus sûres ou les plus probables qui résultent de la totalité des observations : en effet, les erreurs qu'on ne peut éviter, et qui ne suivent aucune loi bien certaine, doivent agir chaque fois d'une manière différente et se corriger les unes par les autres. C'est à cette méthode que l'on doit en grande partie la précision des tables astronomiques les plus modernes; mais cet exemple utile n'attira que tard l'attention des astronomes : aujourd'hui il est généralement employé; et c'est ainsi qu'ont été composées, sur des centaines et des milliers d'observations, les tables adoptées par Lalande pour la troisième édition de son *Astronomie*. En 1751, Mayer alla se fixer à Göttingue, s'y maria, et fut chargé de la direction de l'observatoire auquel le roi d'Angleterre avait fait don d'un beau quart-de-cercle mural de 6 pieds de rayon. Cet observatoire était construit sur le haut d'une tour de la vieille enceinte des murailles de Göttingue. Durant la guerre de Sept ans, les troupes françaises avaient établi dans le bas de la tour leur magasin à poudre. Le service s'en faisait avec assez peu de précaution. Chaque soir T. Mayer traversait avec une lanterne l'étage inférieur, rempli de poudre, pour monter à son observatoire. A l'autre extrémité de la ville, les Saxons avaient aussi établi le dépôt de leurs poudres dans une tour pareille. Un jour, une explosion terrible se fait entendre. C'était le magasin saxon qui avait pris feu et qui sautait en l'air, faisant périr soixante-dix personnes. L'astronome de Göttingue, que le zèle de la science rendait intrépide, comme autrefois le géomètre de Syracuse au milieu des horreurs de la guerre, resta inébranlable et continua avec calme ses observations. Mayer fit de cet observatoire le plus digne usage pour vérifier les points fondamentaux de l'astronomie : les réfractions, la position des étoiles, et principalement de celles du zodiaque auxquelles on compare journellement les planètes, enfin les tables du soleil. Ses réfractions diffèrent peu de celles de Bradley; sa formule, en apparence un peu bizarre, n'est au fond que celle de Bradley ou de Simpsom : elle n'en diffère essentiellement que par la manière dont il y fait entrer la correction thermométrique. Son catalogue zodiacal est formé de 998 étoiles observées depuis quatre ou cinq jusqu'à vingt-cinq et vingt-six fois, et celles-là méritent toute confiance. D'autres moins importantes n'ont été observées que deux ou même une seule fois; et lui-même il nous déclare qu'il n'en répond pas à 10" près. Dans le discours qui précède ses tables du soleil, il fait (p. 51) cette

déclaration qui l'honore : « En les composant, « j'avais sous les yeux celles que le célèbre La « Caille a publiées en 1758, et dont il a eu la « bonté de m'envoyer un exemplaire. Je vis bien- « tôt qu'il fallait y faire bien peu de changements « pour qu'elles s'accordassent avec les observa- « tions que je fais depuis 1756. Je n'ai donc pas « eu l'intention de donner précisément de nou- « velles tables, mais, en marchant sur les traces « de ce grand astronome, de faire seulement les « petites corrections que paraissent demander « mes propres observations. » Ces changements sont de deux sortes. Dans les arguments des inégalités, il avait substitué la division millésimale du cercle à la division sexagésimale ; et c'était une amélioration commode pour les calculateurs. Quant aux inégalités mêmes, il les avait calculées d'après la théorie. La Caille avait tenté de les tirer de ses observations ; mais voyant que les nombres qu'elles lui donnaient différaient très-peu de ceux que Clairaut tirait de sa théorie, La Caille avait adopté les nombres du géomètre, son ami. La différence, au reste, est légère pour la lune et Jupiter : elle est plus sensible pour Vénus ; et les dernières recherches ont prouvé que l'équation de Mayer est trop faible. A l'égard de l'autre changement, il était beaucoup plus considérable et n'était rien moins qu'heureux. Mayer avait augmenté de 27" le mouvement séculaire du soleil. En 1792 et en 1800, nous avons senti la nécessité de nous rapprocher presque entièrement du mouvement trouvé par La Caille. Quant à l'inégalité propre du soleil, La Caille l'avait très-bien déterminée, telle qu'elle était vers 1755 ; et Mayer n'y fit aucun changement. Les Tables de la lune, que Mayer publia dans les Actes de l'académie de Gœttingue en 1755, ont été les premières où les erreurs n'allaient jamais à 2', au lieu qu'elles étaient de 8 à 10' dans les Tables de Newton, de Halley et de Cassini. Cependant il avait été réduit à composer ses tables sur une centaine d'observations, tant les observations étaient rares alors, ou tant il était difficile de se les procurer. Il avait profité de la théorie d'Euler, à laquelle il avait fait des changements heureux : il avait envoyé ces tables à Londres en 1755, pour concourir au prix des longitudes. Elles y furent soumises au jugement du grand astronome Bradley, qui attesta que, dans deux cent trente comparaisons qu'il en avait faites avec autant d'observations alors inédites, jamais il n'avait trouvé d'erreur qui passât une minute et demie ; et Bradley avouait qu'une partie de cette erreur pouvait s'attribuer aux observations. Il concluait que ces tables étaient déjà dignes de toute l'attention du bureau des longitudes ; il déclarait ensuite que cette erreur si petite pouvait être singulièrement diminuée, et que, dans onze cents observations nouvellement calculées, elle se réduisait à moins d'une minute. Il pensait donc que ces tables pourraient être

très-utiles à la navigation. De son côté, l'auteur travaillait sans cesse à les perfectionner. A sa mort, en 1762, il en avait laissé un nouvel exemplaire que sa veuve envoya de même à Londres, où ces tables obtinrent une récompense de trois mille livres sterling. L'édition en fut confiée à Maskelyne : l'impression en était assez avancée lorsqu'on reçut un exemplaire un peu plus complet, et qui offrait quelques légères améliorations. Ce nouvel exemplaire était précédé d'un mémoire intitulé *Methodus longitudinum promota*. Mayer y recommandait la méthode des distances de la lune au soleil ou aux étoiles, dont La Caille et Maskelyne avaient déjà montré les avantages ; il y donnait la description d'un nouvel instrument propre à mieux mesurer ces distances. Pour tenir compte de l'aplatissement de la terre dans les calculs de la parallaxe, il avait supprimé les corrections des géomètres, qui rendaient l'opération longue et incertaine ; par une considération simple et ingénieuse, il l'avait réduite au même degré de simplicité que si la terre était sphérique : cette méthode est aujourd'hui généralement adoptée ; enfin, après un ample examen de toute cette doctrine de Mayer, une délibération du bureau des longitudes d'Angleterre arrêta qu'une somme de deux mille livres serait ajoutée à celle que la veuve de l'astronome avait déjà reçue. Dans ce même écrit, Mayer indiquait comment il avait construit ces tables précieuses et comment on pourrait les améliorer encore ; et c'est ainsi que, sous la direction de Maskelyne, elles ont été rendues plus précises par Mason, qui se servit de douze cents observations de Bradley. C'est par ces mêmes moyens, et en s'aidant des nouvelles recherches théoriques de M. le marquis de La Place, que ces tables ont été améliorées successivement par MM. Bouvard, Burg et Burkhart. Mais, quel que soit le mérite des travaux successivement entrepris, et de ceux qu'on pourra tenter de nouveau, toujours il faudra dire des des tables lunaires ce que Mayer lui-même disait de ses tables solaires et de celles de La Caille : ce ne sont pas précisément des tables nouvelles, mais les tables de Mayer, auxquelles on a fait les petites corrections nécessaires pour les rapprocher des observations. Ces tables ont donc justement rendu célèbre à jamais le nom de Tobie Mayer, à qui l'on pourrait, avec bien plus de raison, appliquer ce vers fait autrefois pour Aratus :

Cum cælo et luna semper Aratus erit.

Ce nom si célèbre l'est devenu encore pour une autre raison, trente ans après la mort de Mayer, et pour une idée à laquelle, de son vivant, on avait fait peu d'attention. Lorsqu'il travaillait à rectifier la géographie d'une partie de l'Allemagne, il était inconnu, il n'avait que son génie et fort peu d'argent pour se procurer un instrument avec lequel il pût mesurer les triangles qui

sont le fondement nécessaire d'une bonne carte. Par le principe de la multiplication indéfinie des angles, au moyen d'une planche, d'une règle, d'un compas et d'une ligne de cordes, telle qu'on la voit dans les étuis de mathématiques, il trouva le moyen de mesurer les angles avec plus de précision qu'il n'en eût obtenu avec les graphomètres alors en usage. Il rendit compte de son invention dans les *Mémoires* de Göttingue, et personne n'y prit garde, si ce n'est Montucla qui en parle dans ses *Récréations mathématiques* comme d'une idée simplement ingénieuse, prévoyant peu tout ce qu'il était possible d'en tirer. En ne considérant que l'idée en elle-même, on croirait d'abord qu'on peut toujours anéantir entièrement les erreurs des observations. Il y a bien quelque chose à rabattre de cette précision dans la pratique; mais l'invention n'en est pas moins remarquable et singulièrement utile dans toutes les opérations géodésiques. Perfectionnée par Borda, elle a servi dans les opérations dont on a déduit la grandeur de la terre, le mètre et le nouveau système de mesures. Mayer avait donné une première application de son idée dans le cercle de réflexion qu'il proposait pour toutes les opérations de l'astronomie nautique : on applaudit à cette première amélioration; toutefois personne ne songeait encore à la rendre vraiment utile. Borda s'aperçut qu'on pouvait ajouter à l'exactitude et à la commodité de l'instrument. Il en fit usage, et son exemple apprit aux marins à en apprécier les avantages. Par un de ces changements qu'on trouve si faciles quand une fois ils sont exécutés, Borda fit que l'instrument put servir aux opérations les plus délicates de l'astronomie, à mesurer, au moyen d'un cercle d'un pied et demi, la hauteur d'un astre avec plus de précision qu'on n'en peut attendre d'un quart-de-cercle de 8 pieds de rayon. Le cercle répéteur devint propre à toutes les opérations dont se compose la mesure des degrés du méridien. C'est ainsi qu'on a mesuré l'arc céleste compris entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelone, ou de l'île de Formentera, la plus australe des Baléares; c'est ainsi qu'on a eu le nouvel arc du cercle polaire, et que les ingénieurs français ont fait des opérations du même genre en Allemagne et en Italie. Voilà ce que Mayer a produit depuis l'âge de vingt-trois ans jusqu'à celui de trente-neuf. Une maladie de langueur le conduisit peu à peu à une fin prématurée. Il mourut le 20 février 1762, laissant deux filles et deux fils, dont l'un est devenu un célèbre professeur de physique. Ses dépouilles mortelles avaient reposé sans honneur au cimetière commun de Göttingue jusqu'en 1810, où le gouvernement ordonna l'érection d'un monument simple avec une inscription honorable à sa mémoire (*Moniteur westphalien*, 11 novembre 1810). On avait promis une édition de ses *Œuvres*; il n'en a paru qu'un seul volume en 1775, par les soins de Lichtenberg, son con-

frère et son ami. Ce volume in-folio n'a que 110 pages. Les pièces qu'il contient sont : 1° un Projet pour déterminer plus exactement les variations du thermomètre; une Formule pour assigner le degré moyen de chaleur qui convient à chaque latitude, et les temps de l'année où doit arriver la chaleur la plus grande et le plus grand froid. — 2° un Mémoire sur les observations qu'il a faites à son mural de 6 pieds, et les vérifications auxquelles il a soumis cet instrument. — 3° Méthode facile pour calculer les éclipses de soleil. C'est au fond la méthode de Képler, que La Caille reproduisait également dans ses leçons d'astronomie. — 4° Un Mémoire sur l'affinité des couleurs. Il ne reconnaît que trois couleurs primitives, et il obtient toutes les autres par des combinaisons diverses, dont il donne les calculs. — 5° Son nouveau Catalogue d'étoiles, qui est l'ouvrage de deux années, dans lesquelles il a éprouvé quelques interruptions, une surtout, lorsque, dans une invasion, les Français avaient fait un magasin de son observatoire. Au nombre de ces étoiles se trouvait la planète Uranus, que malheureusement il n'avait observée qu'une seule fois et à un seul fil, en sorte qu'il n'en répond pas à 10", en supposant même qu'il n'y eût aucune faute de copie dans son registre. — 6° Un Mémoire suivi d'un catalogue de 80 étoiles, auxquelles il a cru trouver un mouvement propre, indépendamment du mouvement général de précession. Le volume est terminé par une belle carte de la lune, dessinée suivant la projection orthographique (1), d'après un globe lunaire sur lequel Mayer avait peint les points les plus remarquables de la lune, en choisissant les circonstances les plus favorables pour en avoir la représentation la plus exacte; et, ce qui est encore plus utile à l'astronomie, une liste de 133 taches de la lune, suivant leurs longitudes et leurs latitudes, tirées des observations de Mayer. Le second volume, dont on promettait la publication très-prochaine, n'a point paru : on a dit que la cherté du premier en avait rendu le débit si lent et si borné, qu'on avait renoncé à cette entreprise. Cette seconde partie devait contenir une Théorie de l'aimant, un Mémoire sur les mouvements de Mars, et des Tables des perturbations qu'éprouve cette planète par les actions de Jupiter et de la terre. Enfin la Description d'un astrolabe de nouvelle invention, qui passa entre les mains de Kaestner. Le titre de Mayer dans l'université de Göttingue était celui de professeur d'économie. « Ce n'est pas la première fois, dit Lalande, que les compagnies « savantes ont voulu s'attacher de grands hommes « sans s'embarrasser à quel titre. » Mayer ne donna point de leçons d'une science qu'il n'avait point étudiée; il en donnait de mathématiques

(1) Cette carte, reproduite dans le grand ouvrage de Schröter, a été publiée avec de nouvelles corrections, par Ubalde Villa, Milan, 1820.

et d'architecture civile et militaire. Son *Eloge*, prononcé à l'académie par Kaetsner (Gœttingue, 1762, in-4° de 16 pages), est terminé par une liste des ouvrages de Mayer, que nous allons reproduire, à la réserve des articles dont nous avons parlé : *Description d'un nouveau globe de la Lune*, Nuremberg, 1750. — *Réfractions terrestres*. — *Cartes géographiques*, parmi lesquelles on distingue la *Carte critique de l'Allemagne*, publiée en 1750, et une *Carte de la Suisse*, en 1751 (1). — *Description d'un nouveau micromètre*; il l'avait imaginé pour observer la libration de la Lune. — *Observations de l'éclipse de Soleil en 1748*. — *Conjonctions de la Lune et des étoiles observées en 1747 et 1748*. — *Preuves que la Lune n'a point d'atmosphère*. — *Mouvement de la Terre, expliqué par un changement dans la direction de la gravité*. — *Latitude de Nuremberg, et autres observations astronomiques*. — *Mémoire sur la parallaxe de la Lune et sa distance à la Terre déduite de la longueur du pendule à secondes*. — *De la Transmutation des figures rectilignes en triangles*. — *Invention d'une peinture dont on peut multiplier les produits*. (Ce procédé, plus curieux qu'utile, est une espèce de mosaïque faite avec de petits bâtons de cire colorée; en la coupant en tranches minces, chacune offre la peinture sur ses deux surfaces. Ce Mémoire est inséré dans le recueil de l'académie de Gœttingue, année 1759, p. 402.) — *Inclinaisons et déclinaisons de l'aiguille aimantée, déduites de la théorie*. — *Inégalités de Jupiter*. Tobie Mayer avait commencé à rédiger, avec un grand détail, les *Mémoires* de sa vie : on n'en a retrouvé qu'un fragment, qui ne s'étend que jusqu'à sa sixième année; ce morceau curieux a été publié en 1804, in-8° de 30 pages, par le baron de Zach, qui avait déjà donné, dans ses *Ephémérides* (t. 3, p. 117) et dans sa *Correspondance mensuelle* (t. 8, p. 257, et t. 9, p. 45) divers détails sur cet illustre astronome. D—L—E.

MAYER (FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE), académicien de Pétersbourg, est cité par La Caille, dans ses *Leçons d'astronomie*, comme auteur d'une méthode d'interpolation utile dans les calculs astronomiques, et par Maupertuis dans son *Astronomie nautique*, comme auteur d'un très-beau problème dont il a donné une solution élégante. Ce problème n'a d'autre mérite que sa singularité : il serait impossible, en mer surtout, de se procurer les données nécessaires pour en faire le calcul; et la solution se déduit tout naturellement des formules bien connues de la trigonométrie sphérique : il était plus difficile de la tirer

des principes ordinaires de la géométrie; et cette difficulté même, suivant toute apparence, avait stimulé les académiciens de Pétersbourg, qui s'étudiaient à l'envi à imaginer et résoudre des problèmes très-compiqués, exigeant un nombre d'observations très-précises, qu'on ne se procurerait pas dans les observatoires les mieux montés et qui ne pourraient conduire qu'à des résultats fort incertains. Ces problèmes ne sont donc que des jeux d'esprit; et les solutions données par ces géomètres sont loin d'égaliser en simplicité celles qu'on a trouvées par des moyens plus familiers aux astronomes. Fréd. Chr. Mayer se distingua dans cette lutte; et il a résolu plusieurs de ces problèmes inutiles. Il a écrit sur les stations des planètes, autre curiosité géométrique qui n'est d'aucun usage (*Mém. de Pétersb.*, t. 2 et 5). Il a donné une méthode particulière pour observer les déclinaisons des étoiles et la hauteur du pôle; problème dès longtemps résolu et susceptible d'une seule solution qui promette quelque précision (*Mém. de Pétersb.*, t. 5), et dans le même volume une méthode pour calculer les éclipses de lune; enfin dans le tome 4, un moyen pour déterminer l'orbite solaire, les temps des équinoxes et des solstices, et l'obliquité de l'écliptique. C'est tout ce que nous savons de cet académicien. D—L—E.

MAYER (CHRISTIAN) né en Moravie le 20 août 1719, entra chez les jésuites en 1745. L'électeur palatin Charles - Théodore lui confia la direction de l'observatoire de Manheim, qui était fourni de très-beaux instruments, entre autres d'un quart-de-cercle de Bird, de 8 pieds anglais de rayon. Là, Christian Mayer crut faire une découverte moins utile, mais plus singulière que celles qui ont immortalisé Bradley. Il en rend compte en ces termes dans le discours préliminaire qu'il a mis en tête des *Tables d'aberration et de nutation* de son adjoint Mesger, Manheim, 1778 : « J'ai observé dans la partie méridionale « du ciel qu'à peine il s'y trouve une étoile un « peu remarquable qui ne soit accompagnée d'une « ou plusieurs étoiles plus petites, qui en sont « comme les satellites. Ces satellites sont en plus « grand nombre auprès des étoiles dont le mouvement propre est le plus rapide. J'ai vu augmenter subitement le nombre de ces étoiles doubles, que je n'avais jamais vues auparavant en me servant de la même lunette. Elles « ont paru naître en un instant auprès des étoiles « plus brillantes; quelques-unes à leur naissance « étaient d'une couleur pâle et livide; je les ai « vues croître en éclat et en grandeur, et, dans « l'espace d'une année, j'ai vu varier leurs distances à l'étoile principale. N'est-il pas permis « de soupçonner que ces étoiles sont véritablement « les satellites des plus grandes autour desquelles elles circulent, et qu'elles ont été ainsi placées dans le ciel afin que leurs mouvements « propres nous ouvrirent une voie pour arriver

(1) Cette dernière est, suivant Haller, une des meilleures qui eussent paru jusqu'alors, quoique la position des montagnes y fût encore bien défectueuse. La carte critique d'Allemagne, que Büsching (*Geogr.*, 3^e part., p. 1) appelle excellente et le fruit d'un travail incroyable, fait voir qu'en 1750 on n'avait encore dans l'Allemagne que vingt positions déterminées astronomiquement, et d'une manière incontestable. On n'a pourtant rien eu de mieux jusqu'à l'an 1776, où Lambert en donna un bien plus grand nombre dans le *Calendrier astronomique* de l'académie de Berlin pour 1777.

« à la connaissance des distances réciproques « des étoiles, de leurs distances à la terre et de « la variété des systèmes célestes? » Il renvoie alors à l'apologie qu'il avait publiée sous le titre de *Gründliche Vertheidigung neuer Beobachtungen von Fixsterntabanten welche zu Mannheim entdeckt worden sind von Christian Mayer*. Un de nos biographes dit à ce sujet que « la découverte « était si neuve, qu'elle souffrit contradiction; « mais les contradicteurs et l'Académie royale « des sciences furent obligés d'en reconnaître la « justesse. » Le fait est que les astronomes se sont moqués de la prétendue découverte, qui n'a été confirmée ni par les recherches de Herschel ni par celles de Schröter, qui étaient munis de télescopes bien plus puissants. Depuis longtemps on a cessé d'en parler, et nous n'avons trouvé dans les Mémoires d'aucune académie rien qui fût relatif à ces prétendus satellites, qui n'étaient que des illusions optiques. Plusieurs exemples pareils se sont renouvelés dans des temps postérieurs à la publication de Chr. Mayer; on a donné l'explication la plus satisfaisante de ces illusions, qu'on sait faire disparaître aussitôt qu'elles se reproduisent. Chr. Mayer mourut, le 16 avril 1783, des suites d'un polype au nez. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Basis palatina* (Cassini de Thuri a parlé de cette Base dans son *Voyage en Allemagne* en 1775, pour la mesure des degrés de longitude). 2° *De transitu Veneris*; c'est un volume in-4° dans lequel l'auteur, à l'occasion du passage de Vénus, a cru devoir donner un traité entier, mais très-superficiel, d'astronomie; il est dédié à l'impératrice Catherine, Pétersbourg, 1769. 3° *De novis in cælo sidereo phenomenis*, 1780, in-4° (dans le Recueil de l'acad. de Mannheim, t. 4). 4° *Pantomtrum paccchianum, seu instrumentum novum pro elicienda ex una statione distantia loci inaccessi*, Mannheim, 1762, in-4°, fig. (1). 5° *Nouvelle méthode pour lever en peu de temps et à peu de frais une carte générale exacte de toute la Russie*, Pétersbourg, 1770, in-8° (en français); 6° *Octo annorum observationes astronomicae*. Ces observations sont encore inédites. On trouve dans les *Transactions philosophiques* (année 1768), celles qu'il avait faites en 1767 et 1768 à Schwetzingen; et dans les *Transactions de la société américaine*, celles qu'il avait faites de 1776 à 1779. C'est en 1775 qu'il était entré à l'observatoire de Mannheim. D—L—E.

MAYER (ANDRÉ), professeur de physique et de

mathématiques à Greifswald, né à Augsbourg le 8 juin 1716, mort le 20 décembre 1782, s'est fait connaître par une bonne carte de la Poméranie suédoise et de l'île de Rugen, 1763; par un grand nombre de dissertations académiques, la plupart en latin, et par le *Dessin du nouveau collège de l'académie royale à Greifswald* (en français), 1755, in-fol. contenant 7 planches. On a encore de lui un Mémoire intitulé *Observations de l'entrée de Vénus sur le soleil, le 3 juin 1769* (*Voy. les Transactions philosophiques*, 1769, p. 284). Il a donné, dans les Mémoires de l'académie de Suède (année 1756), un extrait de ses observations astronomiques pour déterminer la position géographique de Greifswald; et dans les Mémoires de Berlin, année 1771, la longueur du pendule simple pour la même ville. Enfin on trouve de lui, dans les Mémoires de Pétersbourg pour 1781, des *Passages de toutes les planètes qu'il avait observées au méridien*. D—L—E.

MAYER (JEAN-CHRISTOPHE-ANDRÉ), professeur d'anatomie au collège médico-chirurgical de Berlin, né à Greifswald le 8 décembre 1747, mourut à Berlin le 5 novembre 1801, laissant les ouvrages suivants : 1° *Abhandlung*, etc. (Traité des avantages de la botanique systématique), Berlin, 1772, in-8°. Les opinions émises dans ce traité firent naître entre l'auteur et Frédéric-Auguste Walter, professeur de botanique, une dispute qui donna lieu à des écrits scandaleux. 2° *Beschreibung*, etc. (Description des vaisseaux sanguins du corps humain), Berlin, 1777, in-8°, avec 16 planches; 3° *Anatomisch*, etc. (Traité anatomico-physiologique du cerveau), Berlin, 1779, in-4°, avec des planches névrologiques qui sont estimées; mais ses descriptions manquent d'exactitude et sont d'une prolixité fatigante. 4° *Description anatomique du corps humain*, 1784-94, 8 vol. in-8°; les trois derniers forment un ouvrage à part intitulé *Description du système nerveux*; 5° *Plantes vénéneuses indigènes*, gravées en couleur, Berlin, 1799, 2 cahiers in-fol.; 6° *Champignons comestibles indigènes*, ibid., 1801, in-fol.; 7° *Beschreibung*, etc. (Description du monument élevé à la mémoire du général Kleist, avec une notice biographique de ce guerrier), Francfort, 1781, in-4°; 8° plusieurs articles ou Mémoires dans le Recueil de l'académie de Berlin dont il était membre, et dans la *Gazette littéraire* d'Iéna. P. et L.

MAYER (THOMAS), artiste anglais, né en 1800 à Newcastle-Under-Lyne, était issu d'une noble et très-ancienne famille, dont le véritable nom était *Mare* de Norton in the Moors. Thomas Mayer fut élevé dans le *Latin grammar School* de sa ville natale, et alla achever son éducation dans une institution de Chester. Ses études terminées, Thomas Mayer se livra par goût à l'art de fabriquer la porcelaine et la faïence. Il entra dans l'atelier de MM. Wilson et Breeze, à Hanley. Il fit des progrès rapides dans cet art et alla ensuite s'établir à Cliffbank, là où le célèbre Wedgewood

(1) Cet instrument, ainsi appelé du jésuite Pacheco qui l'avait inventé en 1762, est fondé sur le même principe que l'*henrymètre*, instrument royal et universel, dédié en 1598 à Henri IV par le breton Suberville, oublié, ainsi que beaucoup d'autres, dans les *Notices chronologiques* sur les Bretons, par M. Miorcet de Kerdanec. Dans l'un comme dans l'autre, la base du triangle dont le grand côté donne la distance au point inaccessible, est formée par la longueur même de l'instrument. Au moyen des lunettes achromatiques, du micromètre et du vernier, le pantomètre peut, dans les distances médiocres, donner une approximation suffisante pour la pratique ordinaire, tandis que l'*henrymètre*, dépourvu de ces puissants moyens de précision, n'offrait qu'une théorie illusoire et sans utilité. C. M. P.

avait monté une fabrique en société avec M. Harrison. Son établissement prit graduellement une grande extension. Mais l'emplacement ne pouvant suffire à l'extension prise par ses ateliers, Mayer se transporta à Longport (Staffordshire), où il demeura longtemps. Une énorme masse d'articles sortaient annuellement de sa fabrique et étaient surtout expédiés pour l'Amérique. Il dut par la suite établir deux succursales, l'une à Burslem et l'autre à Enoch-Wood. Mayer inventa des formes nouvelles, pleines de grâce et de goût, qui donnèrent une grande vogue à ses produits. Il avait un tact particulier pour discerner la terre qui convenait à telle ou telle faïence, et il savait imprimer à leur couverture une couleur des plus agréables à l'œil. On cita particulièrement comme un des chefs-d'œuvre de son habileté une table toute de porcelaine de trente-deux pouces de diamètre, de la forme la plus gracieuse, et dont le mode d'ornementation était tiré du règne végétal. Il avait réuni dans les peintures qui décoraient cette table toutes les couleurs en usage dans la peinture sur porcelaine. Mayer obtint une médaille d'or à l'exposition universelle de 1851. Il fit faire aussi des progrès considérables à l'art de peindre sur verre. La position élevée que cet artiste occupait dans l'industrie britannique lui avait donné une grande influence politique dans son comté; il en usa pour défendre les opinions les plus libérales et les principes les plus larges de liberté civile et religieuse. Thomas Mayer mourut à Longport le 12 octobre 1855. Z.

MAYER. Voyez MARIUS.

MAYER (JEAN-SIMON). Voyez MAYR.

MAYER D'ALMBERT (MATHIAS), mathématicien français, issu d'une famille d'origine israélite, né en 1786. Il étudia les mathématiques avec succès, et fut admis en 1805 à l'École polytechnique; n'ayant pu obtenir un service de son choix, il passa dans la cavalerie; et donna sa démission n'étant encore que lieutenant. Il vint alors se fixer à Paris, y donna des leçons de mathématiques, et ne tarda pas à fonder dans cette ville une institution préparatoire pour les écoles spéciales, qui acquit un grand renom. De cet établissement, qu'il dirigea pendant plus de vingt ans, sont sortis un nombre considérable d'élèves de l'École polytechnique, de l'École navale et de l'école de St-Cyr. Mayer d'Almbert publia, de concert avec un professeur de mathématiques distingué, M. Choquet, un *Traité élémentaire d'algèbre*, 1832, in-8°, qui a eu de nombreuses éditions. Il est mort en 1843. Z.

MAYERBERG (AUGUSTIN, baron DE); conseiller de la chambre aulique impériale, fut envoyé en 1661, par Léopold I^{er}, en ambassade auprès d'Alexis Michaëlovitz, grand-duc de Moscovie, pour travailler à rétablir la paix entre ce prince et Jean-Casimir, roi de Pologne. Il avait pour collègue Horace-Guillaume Calvuccius, chevalier

d'Empire et conseiller en la chambre souveraine de la basse Autriche. Ne voulant pas donner au czar le moindre sujet de soupçonner qu'il lui envoyât cette ambassade de concert avec les Polonais, il enjoignit à Mayerberg et à Calvuccius de se détourner des terres sujettes de la Pologne. En conséquence, ces ambassadeurs partirent de Vienne le 16 février 1661, prirent leur route par la Silésie, Guesne, la Poméranie, le littoral de la Prusse et la Courlande, et, après avoir obtenu la permission d'entrer en Moscovie, se mirent en marche pour la capitale, où ils arrivèrent le 25 mai; ils y restèrent un an à peu près prisonniers, quoique traités avec beaucoup d'égards, mais sans avoir jamais pu obtenir la faculté de donner de leurs nouvelles à leur souverain. Le 3 mai 1662 ils sortirent de Moscou, et retournèrent par Tver, Smolensk, la Lithuanie, la Prusse, la Poméranie, le Brandebourg et la Silésie; ils rentrèrent à Vienne le 19 mars 1663. Mayerberg publia la relation de son voyage sous ce titre : *Iter in Moscoviam Augustini liberi baronis de Mayerberg, etc., et H.-G. Calvucci, etc., anno M. DC. LXI. ablegatorum cum statutis Moschoviticiis ex russo in latinum idioma ab eodem* (Mayerberg) *translati*, 1 vol. in-fol., sans date ni lieu d'impression, Cologne; la traduction française est intitulée *Voyage en Moscovie d'un ambassadeur conseiller*, etc., Leyde, 1688, in-12. Cette relation, écrite par un homme instruit et versé dans la connaissance du monde et des affaires, met bien au fait de l'état de la Russie à l'époque où Pierre I^{er} ne l'avait pas encore tirée de la barbarie : un ambassadeur étranger était traité alors à Moscou comme il le serait de nos jours à Péking ou à Iédo. Les statuts qui terminent l'ouvrage sont un monument curieux pour l'histoire de la législation. C'est un code complet donné par Alexis Michaëlovitz dans la troisième année de son règne; la traduction française est inexacte, et ne comprend pas ce monument intéressant. E.-S.

MAYERNE-TURQUET (1) (LOUIS DE), traducteur, historien et politique, était né à Lyon vers 1550, d'une famille originaire de Quiers en Piémont. Il avait embrassé la religion réformée. Dans une émeute qui éclata en 1572 à Lyon, ayant eu deux maisons démolies par la populace, il s'enfuit à Genève, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il parvint à un âge avancé, et mourut vers 1630. Il a traduit en français : le *Mépris de la Cour*, d'Ant. de Guevara, Genève 1574; — l'*Institution de la femme chrétienne*, de Louis Vivès,

(1) Vinc. Minutoli, dans une *Lettre* que Bayle rapporte à l'article MAYERNE (remarque C) entre dans de grands détails sur cette famille : « Et pour le nom, dit-il, ou sobriquet de *Turquet*, « il leur vint d'une femme de la maison, qui, pour être bien « faite et de taille avantageuse, était dite sembler une belle « Turque; ce qui fit qu'on donna communément le surnom de « *Turquet* à tous ses enfants. » Senebier s'est trompé en disant que Théodore Mayerne fut appelé *Turquet* dès son enfance, parce que sa mère était Turque (voy. l'*Histoire littér. de Genève*). Il aurait pu apprendre, dans vingt auteurs, que la mère de Théodore était Louise, fille d'Antoine le Maçon, trésorier des troupes de François I^{er} et de Henri II, en Piémont.

Lyon, 1580, in-16; — les *Paradoxes* de H. Corn. Agrippa sur l'incertitude, vanité et abus des sciences, Lyon, 1582, in-8°; Paris, 1617, in-12 (4). On a en outre de lui : 1° l'*Histoire générale d'Espagne*, Paris, 1608, in-fol.; ibid., 1635, 2 vol. in-fol. Cette histoire, dit Lenglet, faite en partie sur celle de Mariana, n'est pas, à beaucoup près, si judicieuse quoique plus ample. 2° La *monarchie aristo-démocratique, ou le Gouvernement composé et mêlé des trois formes de légitimes républiques*, Paris, 1611, in-4°. L'auteur a dédié cet ouvrage aux états généraux des Provinces-Unies; il est très-remarquable qu'il ait obtenu un privilège pour l'impression d'un livre dans lequel il blâme le parlement d'avoir reconnu la reine Marie de Médicis régente du royaume, et où il propose d'abolir et de changer presque toutes les lois existantes. Aussi, quelques jours après sa publication, « ce livre fut « saisi, confisqué et défendu, mais n'en eut l'auteur autre peine par la bonté de la reine. » (Lestoile, *Mémoires*, t. 2., p. 376.) Cet ouvrage trouva des partisans (2), et encore plus d'adversaires. Parmi les derniers, Louis Dorléans est le seul que l'on cite; et les raisons qu'il donne contre le système de Mayerne sont si singulières, qu'on ne sera pas fâché de les trouver ici. Après avoir rapporté le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur, il continue ainsi : « Le seul mot de Turquet vous doit dégoûter de son discours, quand « (puisque) de la part d'un Turc nous ne pouvons « apprendre aucune sincérité de doctrine, ainsi « que de voir un docte Turc, c'est un monstre... « Mais je lui veux demander pourquoi il ajoute « une lettre de L (3) après son nom? Quoi! est-ce qu'il se sent luthérien, ce qui est odieux « aux calvinistes, etc; ou bien est-ce qu'il se dit « libertin, etc., etc. » (*Voy. la Plante humaine*, par Louis Dorléans.) Turquet lui opposa : 3° *Apologie contre les détracteurs de la monarchie aristo-démocratique*, etc., 1616, in-12. On a encore du même auteur un *Traité des négoces et trafics ou contrats*, etc., Genève, 1599, in-8°. W—s.

MAYENE-TURQUET (THÉODORE DE), fils du précédent, l'un des plus célèbres médecins de son temps, naquit à Genève le 28 septembre 1573, et eut pour parrain le fameux Théodore de Bèze. Après avoir fait ses humanités, il alla fréquenter à Heidelberg les cours de l'académie; et s'étant destiné à la médecine, il vint étudier à Montpellier, où il prit ses degrés; il se rendit ensuite à Paris, et obtint par le crédit de Ribbitz, sieur

de la Rivière, son compatriote, une charge de médecin ordinaire du roi Henri IV. Il accompagna le duc de Rohan dans ses voyages en Allemagne et en Italie (*voy. HENRI DE ROHAN*); et à son retour il ouvrit des cours publics pour les jeunes chirurgiens et apothicaires. La faculté vit avec beaucoup de peine cet empiétement sur ses droits; mais ce qui acheva de perdre Mayerne dans l'esprit de ses confrères, c'est qu'il faisait un grand usage, dans sa pratique, des remèdes et des préparations chimiques que la faculté réprouvait comme de dangereuses innovations. Le temps, qui fait justice de tous les systèmes, a prouvé que Mayerne avait raison; mais alors on le traita de charlatan. La faculté porta contre lui un décret rendu dans les termes les plus injurieux, et ses confrères décidèrent qu'il ne serait plus appelé à aucune consultation (1). Cet éclat si scandaleux, loin de faire tort à Mayerne, ajouta beaucoup à sa réputation; et en 1609, après la mort de Dulaurens, il aurait obtenu la charge de premier médecin du roi s'il n'eût pas été protestant. Deux ans auparavant, il avait accompagné à Londres un seigneur anglais qu'il avait guéri d'une maladie dangereuse, et il s'y était fait connaître avantageusement. En 1611, le roi Jacques I^{er} le rappela en Angleterre, le nomma son premier médecin et le combla d'honneurs et de dignités; il continua d'exercer la même charge sous l'infortuné Charles I^{er}. Après le supplice de ce prince, il se retira à Chelsea, où il mourut le 15 mars 1655, laissant une fortune immense à sa fille unique, mariée au petit-fils du duc de la Force, et qui mourut en couches en 1661. Mayerne n'avait rien publié que son *Apologie* (2) contre les médecins de Paris, et la *Préface* du *Theatrum insectorum*, etc., de Th. Moufet; mais après sa mort, les différents traités qu'il avait composés sur la *goutte*, les *maladies internes* et celles des femmes grosses, etc., furent imprimés et recherchés avec empressement. Sa *Praxis medica*, son livre *De cura gravidarum* et celui *De arthritide*, parurent à Genève, 1692, in-12, et la traduction du premier ouvrage, à Lyon, 1693, in-12. J.-R. Brown a publié le recueil le plus complet de ses œuvres sous ce titre : *Opera omnia medica, complectentia consilia, epistolae et observationes, variasque medicamentorum formulas*, Londres, 1700 ou 1703, in-fol. Mayerne est l'inventeur de divers procédés qui ont perfectionné la peinture en émail. Son portrait a été gravé in-4° et deux fois in-fol.; la seconde fois par Simon, à la manière noire, d'après Rubens. W—s.

(1) Voyez le *Manuel du libraire*, de M. Brunet, 3^e édit., t. 1^{er}, p. 30 et 31.

(2) L'Estoile, dans ses *Mémoires* (*loc. cit.*) en parle ainsi : « Archet le même jour (21 juillet 1611) le livre de Turquet livre d'Etat, bon, judicieux et véritable, mais mal propre pour le temps, et que l'auteur devait faire imprimer en ville libre, et non à Paris, nonobstant son privilège, et a bien connu que ce qu'on lui en a dit, et moi entre autres, est vrai; qu'il aurait un mauvais garant de ce côté, que M. le chancelier, etc. »

(3) Cette lettre signifiait *Lynnois*. Dorléans ne pouvait pas l'ignorer; mais il trouva plaisant d'équivoquer sur tous les sens qu'on pouvait y attacher.

(1) On peut voir le texte du décret de la faculté de Paris, dans les *Mémoires sur la faculté de médecine de Montpellier*, par Astruc; dans le *Dict. de la médecine*, par Eloy, etc.

(2) En voici le titre : *Apologia in qua videtur, in violatis Hippocratis et Galeni legibus, remedia chimice preparata tuto usurpari posse*, la Rochelle (Paris), 1603, in-8°. On cite encore de lui : *Description de la France, Allemagne, Italie et Espagne, avec le Guide des chemins*, Genève, 1618, in-8°; 1642, in-12.

MAYET (ETIENNE), né à Lyon le 6 juin 1751, de parents honorables peu favorisés de la fortune, s'appliqua à perfectionner la fabrique des étoffes de soie et la culture du mûrier. En 1777, il fut appelé à Berlin par Frédéric II, qui le nomma directeur des fabriques et manufactures du royaume. Il en remplit les fonctions avec tant de zèle, d'intelligence et de désintéressement, qu'il se concilia en peu de temps l'estime générale et la confiance illimitée du premier ministre, le comte de Hertzberg, et mérita la bienveillance du prince Henri. Les malheurs qu'éprouva la Prusse en 1806 ayant amené des changements dans le régime des fabriques, Mayet obtint sa retraite avec une pension; dès lors il vécut pour sa famille, ses amis et les lettres. Il avait été, en 1776, nommé membre de l'académie de Villefranche; en 1783, correspondant de celle de Lyon, et plus tard de la société d'agriculture de Paris. Madame de Genlis, dans ses *Mémoires* (t. 4, p. 322), en parle ainsi : « Au nombre des personnes que je vis à Berlin « chez mademoiselle Bocquet pendant l'émigration, je compte M. Mayet, directeur des manufactures, homme aussi estimable que spirituel, et qui faisait des vers charmants. » Mayet mourut à Berlin au mois de juillet 1824. Voici la liste complète de ses ouvrages : 1° *Diversification dramatique et lyrique pour madame Clotilde, princesse de Piémont, lors de son passage par Lyon pour se rendre à Turin*, Lyon, 1778; 2° *Epître à M. de Voltaire, suivie de quelques bagatelles politiques*, Genève, 1776, in-8°; 3° *Pièces fugitives en vers*, Berlin et Paris, 1783, in-8°; 4° *Recueil de poésies*, Berlin, 1783, in-8°; 5° *Discours prononcé à Berlin le 28 septembre 1786, dans la loge la Royal-Forck de l'Amitié, à l'anniversaire de Frédéric-Guillaume II*, par E.-F. Klein, trad. de l'allemand, Berlin, 1786, in-8°; 6° *Mémoire sur les manufactures de Lyon*, Londres et Paris, 1786, in-8°. Ce mémoire avait obtenu l'accessit à l'académie de Lyon en 1784. 7° *Mémoire sur les manufactures de soie en Brandebourg*, traduit en allemand par le baron de Bock sur le manuscrit de Mayet, Berlin, 1788, in-8°; 8° *Crispin devenu riche, ou l'Agioteur puni*, Paris, 1789, in-8°. Cette pièce, quoique faible d'intrigue et de composition dramatique, offre néanmoins quelques bonnes scènes. Le passage suivant, qui caractérise un des fléaux les plus funestes de notre âge, donnera une idée du style de l'auteur :

Vous ne connaissez point ce fléau dangereux
Qui porte parmi nous le nom d'agiotage.
C'est des plus vils moyens et l'étude et l'usage
Pour mettre la cherté dans les effets royaux ;
Ou les faire tomber au-dessous de leur taux ;
Et pour s'approprier, par l'une ou l'autre ruse,
Les dépouilles des gens qu'on trompe et qu'on abuse.
Voilà l'agiotage et cet art destructeur
Que des gens de tous rangs exercent sans pudeur.

9° *Mémoire sur la culture du mûrier en Allemagne, principalement dans les Etats prussiens*, traduit

du français en allemand, Berlin, 1790, in-8°; 10° *Mémoire sur la question : Le sol et le climat des Etats du roi de Prusse sont-ils favorables à la culture du mûrier?* Berlin, 1791, in-8°; 11° *Mémoire sur les moyens de mettre en culture la plus avantageuse les terrains secs et arides, principalement ceux de la Champagne, qui a obtenu le premier accessit de l'académie de Châlons-sur-Marne*, Paris et Bruxelles, 1790, in-8°; 12° *Traité sur la culture et les fabriques de soie dans les Etats prussiens*, traduit en allemand par S.-M. H. sur le manuscrit de l'auteur, Berlin, 1796, 2 vol. in-8°; 13° *Derwil*, pièce tragique en trois actes et en vers, composée en 1801, et qui, reçue au Théâtre-Français, ne fut pas représentée à cause de la mort de Dazincourt; imprimée à Berlin in-8°, en 1824, quelques mois seulement avant la mort de l'auteur. Mayet a en outre pris part à la rédaction du *Conservateur*, ou *Gazette littéraire de Berlin*, 1792, in-8°, et fourni de nombreux articles à l'*Almanach des Muses*, aux *Etrennes du Parnasse*, au *Mercure de France*, à la *Feuille littéraire* et au *Journal de Lyon*. Oz—M.

MAYEUR (NICOLAS), voyageur et interprète du gouvernement français à Madagascar, naquit en 1748. Il n'avait que deux ans lorsque ses parents allèrent habiter l'île de France. En 1774, il fit partie de l'expédition du baron de Bénéowsky, qui, ayant fondé l'établissement de Louisbourg dans l'île de Madagascar, le nomma lieutenant et premier interprète. Un homme aussi versé que l'était Mayeur dans la connaissance de la langue et des mœurs malgaches, ne pouvait manquer de rendre au gouvernement de grands services; aussi Bénéowsky l'employa-t-il à parcourir les diverses parties de l'île, à conclure des alliances avec les chefs, à établir des relations de commerce, enfin à recueillir des renseignements sur l'histoire et la géographie de cette contrée peu connue. Le premier voyage entrepris par Mayeur, d'après les ordres de Bénéowsky, eut pour but d'explorer le pays des Saklaves et d'établir une communication entre la baie d'Antongil et celle de Moringano. Il partit le 29 avril 1774, avec une escorte d'Européens et de naturels. Quelques jours après une partie de ses compagnons tombèrent malades, en sorte qu'il mit un mois pour se rendre à Antanghin, village saklave, où il aurait dû arriver en dix jours. Sa présence inspira une inquiétude mortelle au petit chef soumis au joug despotique du puissant roi des Saklaves. Mayeur avait jugé l'endroit convenable pour l'établissement d'une traite; mais il ne put obtenir le consentement du chef, qui, malgré son désir de faire amitié avec les Français, n'osait rien décider avant de connaître le sentiment du roi. Notre voyageur prit sur lui d'y faire construire les magasins et d'y laisser ses marchandises sous la garde d'une partie de son escorte; puis il se dirigea vers Bombétok, où résidait le roi, mais il ne put atteindre ce village. Les ob-

stacles surgissaient à chaque pas sur sa route. Les chefs lui refusaient des guides, ou le trompaient sur la distance qu'il avait encore à parcourir. Il s'en plaignit un jour avec véhémence ; voici la réponse qu'il reçut d'un Malgache : « Je crois bien que tu as des ordres pour faire diligence, mais ceux qui te les ont donnés ne savent pas qu'il y a dans ce pays un grand chef qui donne aussi des ordres chez lui. Quand tu seras avec ton chef, tu feras ce qu'il t'ordonnera ; tu es ici, tu ne feras point à sa volonté, mais bien à celle du roi. Il ne faut point que les étrangers fassent la loi chez les autres, la chose n'est pas dans l'ordre. Je ne puis te donner de guides, attends-nous, ou retourne sur tes pas. » Mayeur eut bientôt la preuve qu'il y avait, en effet, une volonté unique et ferme dans le gouvernement saklave. Ayant, malgré les avis des naturels, continué sa marche, il reçut, à environ cinq journées de Bombétok, l'ordre de rétrograder sur-le-champ. Le message était conçu en ces termes : « Le roi, ayant appris ton arrivée, a fait assembler immédiatement ses principaux chefs et leur a demandé si jamais, sous le règne de ses ancêtres, il était venu, par terre, des Français dans ses Etats. Les chefs lui ont répondu : Non ; ils sont tous jours venus par mer. Alors le roi a dit : Que ce blanc s'en retourne donc sur-le-champ. Je lui pardonne cette fois, parce qu'il ignorait la coutume. S'il fait la moindre résistance, je le fais zagaïer, lui et tous ceux qui sont avec lui. Telle est la volonté du roi. » Force fut au voyageur de s'y soumettre. Il reprit donc le chemin de Louisbourg. A peine avait-il fait quelques journées de marche, qu'il fut rejoint par des émissaires du roi qui lui apprirent la mort d'un régent, auquel, dirent-ils, devaient être attribués les ordres rigoureux qu'il avait reçus ; le jeune roi était au contraire plein de bonnes dispositions pour les blancs et désirait les recevoir. Mayeur, qui connaissait la perfidie du gouvernement saklave, eut des doutes sur la bonne foi du prince ; il apprit en effet, pendant la nuit, qu'on attribuait la mort du régent à un maléfice dont on l'accusait d'être l'auteur. Les émissaires étaient chargés de massacrer toute l'expédition ; mais la vigilance de Mayeur fit avorter ce projet ; il imposa par sa fermeté aux naturels et leur échappa en accélérant sa marche. Arrivé à Antanghin, il releva le poste en toute hâte et se remit en route pour Louisbourg, où il arriva le 20 septembre. Le 14 novembre suivant, Mayeur eut la mission d'explorer le nord de Madagascar, depuis la baie d'Antongil jusqu'au cap d'Ambre, de visiter la côte et les îles situées entre ce cap et la baie de Passandava, de faire connaître le nom français sur tous ces points et de conclure partout des alliances. L'exposé seul des objets de ce voyage, qui dura plus d'un an, suffit pour en indiquer l'importance. Mayeur explora les embouchures

de toutes les rivières qui se jettent à la côte nord-est, visita les baies d'Andrava, de Louké, etc., dont, un siècle auparavant, les forbans avaient eu seuls connaissance, et, traversant l'île au nord de ces grands ports, il parcourut la côte nord-ouest, se rendit dans les îles voisines, parmi lesquelles il signala celle de Nossébé, où la France vient de former un établissement. Le troisième voyage de Mayeur eut lieu du 20 janvier au 2 décembre 1777. Bénéowsky, abandonné par la métropole, avait été reconnu *ampanzaka-bé* par les principaux peuples de Madagascar, et s'occupait, avec son génie ardent et audacieux, de régulariser ce singulier empire. Il chargea Mayeur d'une mission secrète chez les peuples du sud et du centre de l'île, qui n'avaient pas souscrit à son élévation. L'infatigable interprète pénétra donc, à travers les forêts et les montagnes désertes de l'intérieur, jusque chez les Betsilos, conclut, au nom de son gouvernement, avec le chef de ce peuple intéressant, une alliance scellée par les cérémonies solennelles du *serment de sang*, puis se dirigea vers la province d'Ankova, dont le prince désirait aussi faire le serment d'alliance. Le peuple hova annonçait déjà ce qu'il devait être plus tard sous la direction d'un homme de génie. Ses lumières et son industrie se montraient en tout, dans la culture difficile du riz, dans l'éducation des vers à soie, dans le tissage et la teinture des étoffes de soie, de coton et de fils de bananier, dans la fonte et le travail du fer, dans la construction des maisons, etc. Mayeur vit avec admiration les marchés publics établis dans chaque canton et où se rendent en affluence des marchands de provinces éloignées. Après avoir fait le serment d'amitié avec le roi et enrichi son journal d'observations nombreuses et intéressantes, il quitta Ankova ; et, traversant le pays des Bézonzons, il arriva dans celui des Bétanimènes, d'où il gagna Foulpointe. Deux autres voyages furent entrepris à Ankova par Mayeur, tant comme envoyé du gouvernement que comme particulier, pendant lesquels il assista aux guerres qui précédèrent l'avènement de Dian-Ampouine, le père de Radama. En 1786, à peine de retour d'un de ses voyages, il reçut de l'île de France l'ordre de se rendre chez les peuples du nord pour les détourner de l'obéissance qu'ils avaient jurée à leur *ampanzaka-bé* Bénéowsky. Cette mission eut un plein et fatal succès ; Bénéowsky, abandonné par les Malgaches abusés, tomba sous les balles des Français, qui, sans le savoir, arrêtaient ainsi pour un siècle peut-être les progrès de la civilisation à Madagascar. La conduite de Mayeur fut, en cette circonstance, une exception à la droiture ordinaire de ses sentiments : il devait beaucoup à Bénéowsky ; et, quelque péremptoire que fussent les ordres émanés du gouvernement de l'île de France, la reconnaissance lui prescrivait de ne point se charger de leur exécution. Il est probable qu'il fut poussé par des rap-

ports mensongers à servir contre son ancien chef. Peut-être aussi se laissa-t-il entraîner par le plaisir qu'il éprouvait à faire des harangues dans la langue malgache. En 1794, il fut envoyé à Madagascar pour apaiser les différends qui s'élevaient entre le roi de Foulpointe, Zakavola, et les traitants européens : « Je me trouvai alors à Foulpointe, dit un voyageur dans ses notes inédites, et j'assistai au grand *kabar* » (assemblée) qui eut lieu à cette occasion. « M. Mayeur présida cette nombreuse assemblée, et je pus me convaincre qu'il avait non-seulement une parfaite connaissance de la langue du pays, mais encore qu'il avait acquis la confiance de toute la population, car les naturels lui donnaient le surnom de Lahésoa (homme juste). Dans ce fameux *kabar*, il pérorait en malgache avec une telle éloquence, que le roi Zakavola, qu'on n'avait jamais vu ému, en répandit des larmes. » Depuis cette époque, Mayeur demeura à l'île de France, où il mourut en 1813. Il avait l'habitude de porter le costume pittoresque des chefs malgaches. En 1804, M. Barthélemy de Froberville, alors à la tête du *Journal de l'île de France*, se chargea de la rédaction des voyages de Mayeur, qui, étant tout à fait illettré, n'avait gardé que des notes presque inintelligibles. Ce travail, qui est des plus curieux et des plus intéressants, forme un volume in-folio d'environ 800 pages.

FR—E.

MAYEUR DE SAINT-PAUL (FRANÇOIS-MARIE), comédien et auteur dramatique, né à Paris en 1758, entra en 1770 au théâtre de l'Ambigu, où il remplit les emplois des amoureux et des niais dans la comédie, et les premiers rôles dans la pantomime, particulièrement dans *le Braconnier*, *la Belle au bois dormant*, *Alceste*, *les Amours de Henri IV*, *les Quatre fils Aymon*, etc., pièces qui firent la fortune d'Audinot, alors directeur de ce théâtre. En 1779, il passa au théâtre de Nicolet, où le rôle de Claude Bagnolet lui valut les honneurs de la gravure, avantage extraordinaire à cette époque pour un acteur d'un théâtre secondaire. En 1789, il s'embarqua pour aller jouer la comédie en Amérique; mais la révolution qui étendait ses ravages sur tous les points du globe le contraignit bientôt à revenir en France. Arrivé à Bordeaux, il y fit bâtir une jolie salle sous le nom de *théâtre du Vaudeville-Variétés*. Dénoncé par l'un de ses confrères comme mauvais patriote, et traduit devant une commission militaire, il fut heureusement acquitté, et revint à Paris, où il s'engagea en 1795 au théâtre de la Cité. Ce théâtre était occupé par la troupe des Variétés-Montansier, qui vint ensuite au Palais-Royal. Ce fut dans cette dernière salle que Mayeur créa le rôle de *Jocrisse changé de condition*, après avoir créé celui de *Vilain* au théâtre de la Cité, dans la pièce de Ducancel (*voy. ce nom*) intitulée *l'Intérieur des comités révolutionnaires*. Il s'embarqua ensuite pour l'île de France et y demeura deux

ans. De retour dans sa patrie en 1801, il se mit à la tête du théâtre de la Gaité. Mais il abandonna encore cette administration, en 1802, pour le *Théâtre-Olympique*, où il attira la foule dans le rôle de Danières (de *l'Auberge pleine*), puis il retourna à Bordeaux et parcourut les villes du Midi. Il resta à Lyon en qualité de directeur gérant du théâtre des Célestins en 1808, et fut successivement régisseur du théâtre de Versailles et directeur de celui de Dunkerque. Revenu à Paris en 1815, il obtint la direction du théâtre de Bastia, où il se rendit en 1817; mais n'ayant pas eu le succès auquel il s'attendait, il revint à Paris en juin de l'année suivante, et mourut le 18 décembre, à la veille d'obtenir une pension. Le principal mérite de Mayeur était d'être l'acteur de la nature, ce qui le fit surnommer le niais de la bonne compagnie. Comme auteur, il a composé un très-grand nombre de pièces, entre autres : *la Pomme, ou le Prix de la beauté*, en trois actes mêlés de musique, 1777; — *l'Optimiste, ou Tout est au mieux*, comédie en un acte. Au théâtre de Nicolet : *l'Oiseau de Lubin*, vaudeville en un acte; — *l'Elève de la nature, ou le Sauvage apprivoisé par l'amour* (1781); — *le Jeune homme du jour*, comédie en deux actes; — *Dorval, ou l'Honnête procureur*, comédie en deux actes; — *les Adélaides*, parodie des *Danaïdes*, vaudeville en trois actes; — *Jeanne Hachette, ou le Siège de Beauvais*, pantomime en trois actes (1784). — En 1788, *le Trouvère moderne, ou l'Acteur poète*, proverbe à travestissements, à un seul acteur. C'est le premier ouvrage de ce genre qui fut représenté aux boulevards. — *Le Baron de Trenck*, pièce historique en trois actes et en vers. — En 1795, *Charette à Nantes, ou la Paix de la Vendée*, pantomime en un acte. — En 1799, *Goburge dans l'île des Falots*, parodie de *Panurge*, en trois actes et en vaudevilles; — *Climène*, parodie de *Chimène*, en un acte et en vaudevilles. — En 1804, *Cassandre polygraphe, ou le Célèbre feuilleton*, vaudeville en un acte; — *le Journal de Paris*, pièce épique en un acte; — *Clopinette*, parodie de *Philoctète*, en un acte en vers, mêlée de vaudevilles; — *l'Enrôlement volontaire*, divertissement mêlé de vaudevilles; — *Bizarre*, parodie en deux actes et en vaudevilles de *Pizarre*, opéra; — *la Vente de Clamart*, vaudeville en un acte, parodie de *la Veuve de Malabar*; — *Cent un coups de canon, ou le Signal désiré*, divertissement à l'occasion de la naissance du roi de Rome, Paris, 1811; — *Farinelli, ou l'Artiste à la cour de Ferdinand IV*, opéra en un acte, musique de Roland (1812); — *le Terroriste, ou les Conspirations jacobites*, à-propos en un acte mêlé de vaudevilles, imprimé à Bordeaux en l'an 5 (1797). — Au théâtre de l'île de France, en 1800 : *l'Apothéose du général Malartic*, intermède, musique de Lamouroux. — Pendant son séjour dans cette colonie, il rédigea un journal littéraire et poli-

tique intitulé le *Chroniqueur colonial, ou Journal politique et littéraire des îles de France et de Bourbon*. Ses autres ouvrages sont : *Hymne à l'Amour*, poème en vers suivi d'une *Ode sur la calomnie*, 1781, in-8° ; — *Rose d'amour, ou la Belle et la Bête*, conte en prose mêlé de vers, Paris, 1813, in-18 ; — *Vie de madame de la Fayette*, Paris, 1814, in-18 ; — *la Renaissance des lis*, hommage lyrique, Paris, 1814, in-18 ; — *l'Itinéraire de Buonaparte depuis son départ de la Malmaison jusqu'à son embarquement pour Ste-Hélène*, 1815, in-8°. — Mayeur a encore rédigé les *Etrennes du Parnasse*, recueil de poésies, suivies de notices sur les ouvrages nouveaux pendant les années 1783, 84, 85, 86 et 87 ; puis le *Réveil d'Apollon*, 1796, deux cahiers in-12. Il a publié sous le voile de l'anonyme : 1° le *Chroniqueur désœuvré, ou l'Espion des boulevards*, Londres, 1782-83, 2 vol. in-8° ; 2° *l'Autrichienne en goquettes, ou l'Orgie royale, opéra-proverbe composé par un garde du corps et publié depuis la liberté de la presse, et mis en musique par la reine*, 1789, in-8° de 16 pages. C'est un pamphlet ordurier où Louis XVI, la reine, le comte d'Artois et la duchesse de Polignac sont mis en scène. 3° (Avec Villiers) *Portefeuille d'un chouan* (n° 1^{er}), Pentarchipolis, de l'imprimerie des honnêtes gens, 1796, in-8° de 96 pages. — Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) distingue à tort François Mayeur, de Mayeur de St-Paul ; c'est le même personnage. Il a traduit de l'anglais de mistress Parsons : *les Trois Bibles, ou Lucy et Maria*, Paris, 1816, 2 vol. in-12. Il fut un des correspondants de la *Gazette de Deux-Ponts*, l'un des collaborateurs de la *Petite bibliothèque des théâtres*, et membre de la société lyrique des soupers de Momus, de celle des amis du roi, etc. — On lit de lui plusieurs pièces de poésie dans les *Almanachs des Muses*, les journaux et dans divers recueils. Z.

MAYHEW (EDOUARD), prêtre catholique anglais, naquit à Salisbury, d'une ancienne famille qui avait beaucoup souffert des troubles de religion. Après avoir fait de très-bonnes études dans les collèges anglais de Reims et de Rome, il revint exercer dans sa patrie les fonctions de missionnaire. Animé du désir de rétablir l'ordre des Bénédictins en Angleterre, il fit profession de la règle de St-Benoît, entre les mains de Sebert Buckley, le seul moine qui restât alors de l'abbaye de Westminster. Il mourut vers 1630, prieur de Diewart en Lorraine. On a de lui : 1° *Congregationis anglicanæ ordinis Sti-Benedicti trophæa*, Reims, 1619 ; 2° *Notes sur le Manuel des savants* ; 3° *Fondement de l'ancienne et de la nouvelle religion*, avec un *Appendix* contre Crasshaw, 1608, in-4°. Cet ouvrage ayant été attaqué par les jésuites Gretser et Possevin et par Field, il fit une réponse à ce dernier. 4° Une compilation intitulée le *Paradis des prières*. T-D.

MAYNARD (FRANÇOIS), né à Toulouse, en 1582,

d'un père conseiller au parlement de cette ville, fut président au présidial d'Aurillac, et reçut peu de temps avant sa mort le brevet de conseiller d'Etat. Il fut dans sa jeunesse secrétaire de la reine Marguerite. Ami de Desportes et de Regnier, il eut pour maître de poésie Malherbe, qui, le comparant à Racan, son autre élève, disait que le premier travaillait mieux ses vers que l'autre, mais qu'il avait moins de force, et que de tous les deux on ferait un grand poète. Laharpe paraît avoir encore mieux distingué leur talent. Après avoir parlé de Racan, il dit : « La diction est plus soignée dans les vers de « Maynard ; la langue s'y épure de plus en plus, « mais ses vers, plus travaillés, n'ont pas le caractère aimable de ceux de Racan. On a de lui « des sonnets et des épigrammes d'une bonne « tournure ; mais il est toujours un peu froid. » Ses contemporains ont loué en lui la facilité, l'élégance et surtout la clarté. Lui-même se piquait fort de cette dernière qualité, et l'attribuait à son habitude de détacher tous ses vers les uns des autres, ce qui n'est pas sans inconvénient, puisqu'il en résulte un style décousu. On a donné une meilleure cause de la netteté du sien, c'est l'emploi des constructions simples et naturelles. Un jour, son fils, qui composait aussi des vers, lui en lisait de sa façon, où un certain mot était placé de manière à faire équivoque. Il se fit lire trois fois le passage, feignant de ne pas le comprendre, et enfin dit : « Ah ! mon fils, à cette « fois-là, vous n'êtes pas Maynard ; car ils n'ont « pas accoutumé de ranger leurs paroles de cette « sorte. » En 1634, il suivit à Rome M. de Noailles, ambassadeur de France, se lia d'amitié avec le cardinal Bentivoglio, l'un des plus beaux esprits de l'Italie à cette époque, et fut fort bien accueilli par le pape Urbain VIII, qui lui fit présent d'un exemplaire de ses poésies latines. Il eut le double travers de louer beaucoup son talent et de se plaindre sans cesse de sa fortune. Il adressa au cardinal de Richelieu une requête en vers, dans laquelle il dit qu'il va bientôt voir sur le rivage du Cocyte ce François 1^{er}

Qui fut le père des savants
Dans un siècle plein d'ignorance ;

et il fait au cardinal cette question :

S'il me demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans ce monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

« Rien ! » répondit durement le cardinal. Maynard, pour se venger, fit un beau sonnet où il peint, sans beaucoup de bonne foi, le bonheur qu'il a de vieillir sans emploi, et qu'il termine ainsi :

Et si le ciel, qui me traite si bien,
Avait pitié de vous et de la France,
Votre bonheur serait égal au mien.

Voltaire observe ingénieusement que « c'est trop « ressembler à ces mendiants qui appellent les

« passants : *Monseigneur*, et qui les maudissent « s'ils n'en reçoivent point d'aumône. » Maynard se lassa de solliciter sans fruit, et prit enfin le parti de la retraite. Sous la régence d'Anne d'Autriche, il fit encore à la cour un voyage, qui ne lui réussit pas mieux que les autres, et il retourna dans sa solitude pour n'en plus sortir. On voyait sur la porte de son cabinet ces vers, dont le dernier est imité de Martial :

Ias d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre;

et c'est là qu'il la reçut, le 28 décembre 1646, âgé de 64 ans. Il avait été l'un des premiers membres de l'Académie française : celle des Jeux floraux, à Toulouse, l'avait admis dans son sein, quoiqu'il n'eût point, suivant les statuts, concouru pour ses prix et gagné les trois fleurs : de plus elle lui avait décerné, comme à Ronsard, un *Apollon* d'argent, qui ne lui fut point donné ; ce qui du moins lui fournit le sujet d'une épigramme. Sa figure était assez belle, son humeur agréable et son caractère solide. Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Paris, 1646, in-4°. On a aussi de lui un recueil de *Lettres*, Paris, 1653, in-4°. Il avait fait des *Priapées* qui n'ont point été imprimées. Il y a déjà des choses assez licencieuses dans celles de ses poésies qui ont été publiées (1). — *Claude* MAYNARD, père du poète, conseiller au parlement de Toulouse, se distinguait par son intégrité et par sa fidélité envers le roi pendant les guerres civiles. Après avoir renoncé à ses fonctions, il mit en ordre dans sa retraite un recueil des arrêts rendus par la cour de Toulouse, et dont un grand nombre l'avaient été sur son rapport. Ce recueil, publié à Paris en 1618, y fut réimprimé en 1638, et il en parut une nouvelle édition augmentée, à Toulouse, 1751, 2 vol. in-fol. A—G—R.

MAYNARD (FÉLIX), voyageur français, né à Melle (Deux-Sèvres), en 1813. Maynard fit ses études à Poitiers, où son père était directeur de l'école normale, et il y suivit les cours de l'é-

cole secondaire de médecine. D'une imagination ardente, il ne rêvait que voyages. Tout le temps qu'il ne consacrait pas à l'étude de la géographie et des sciences naturelles et médicales, il l'employait à cultiver la poésie. Ses premiers essais poétiques parurent dans le journal *l'Echo du peuple*. Il vint à Paris en 1834, passer ses examens de docteur en médecine, et publia l'année suivante, en collaboration avec M. Edm. Texier, un recueil de poésies intitulé *En avant !* in-8°. Cet ouvrage eut peu de succès. Maynard, par goût pour les voyages, embrassa la carrière assez ingrate de chirurgien dans la marine du commerce. Il fit deux fois le tour du monde à bord d'un baleinier, et a publié, tant dans le *Siècle* que dans le *Moniteur de la flotte*, des articles extraits du journal de ses voyages ; l'un, notamment, a paru en 1852 dans la première de ces feuilles, sous le titre de *Souvenir des colonies pénales de l'Angleterre*. D'une énergie de caractère peu commune, Maynard, pendant ses longues pérégrinations, avait été exposé à de nombreuses fatigues ; sa santé s'était gravement altérée ; il vit venir la mort avec un incroyable sang-froid, et expira, fort regretté de tous ceux qui avaient connu ses rares qualités, le 4 novembre 1858. — Un auteur du même nom, *François-Achille* MAYNARD ou DE MAYNARD, né à Toulouse en 1812, se fit d'abord connaître par un recueil de poésies, les *Elans du cœur*, Toulouse, 1842 ; il vint à Paris en 1843, publia un ouvrage intitulé *Chants poétiques et religieux*, 1845, in-12, donna quelques articles à la *Gazette de France* et à la *Nation*. En proie à une sombre mélancolie, il se donna la mort à la fin du mois d'août 1845. Z.

MAYNARD LA VALETTE (PIERRE-ANTOINE DE), né à Gramot (département du Lot), était capitaine au régiment d'Armagnac avant la révolution. Il émigra en 1790, et servit dans l'armée des princes avec le grade de colonel. En 1795, il quitta l'Allemagne emportant la recommandation la plus pressante du prince de la Trémouille, frère du prince de Talmont, à M. de Puisaye. Il était même chargé par ce prince de le représenter en qualité de *baron de Vitré*, et de commander en son nom ses anciens vassaux. Il débarqua sur les côtes de Bretagne le 15 juillet 1795, et fut conduit, de poste en poste, par un détachement de l'armée de Puisaye jusqu'au quartier général de ce chef, alors dans les environs de Fougères. Peu de temps après son arrivée, il se brouilla avec Puisaye et passa dans l'armée de Scépeaux. Forcé de la quitter lors de la reddition de ce dernier, il joignit l'armée de Frotté, la seule qui tint ferme et qui n'eût pas posé les armes. Après le départ de Frotté pour l'Angleterre, Maynard, décidé à rester en France, prit un habit de garde national ; à la faveur de ce déguisement, d'un billet d'hôpital et d'une feuille de route qu'il se fabriqua lui-même, il voyagea dans les départements de l'Ouest jusqu'en 1796,

(1) On attribue quelquefois à Maynard un poème de trois mille vers, intitulé *Philandre*, 1623, in-12, dont la 1^{re} édition portait le nom de l'auteur, et aurait été imprimée à Tournon en 1619 [voy. *Catalogue de la Vallière*, 2^e part., nos 15263, 15264 et 15265]. On imprima à Tolose (Toulouse) des *Poésies nouvelles de M. Maynard*, 1638, in-8°. On trouve des opuscules de lui dans divers recueils, savoir : dans le *Cabinet satirique*, les *Déliés satiriques*, la *Crème des bons vers*, les *Poésies choisies des meilleurs auteurs* (recueil connu sous le nom de Serey) ; le *Recueil des plus beaux vers des meilleurs poètes français*, le *Par-nasse des excellents poètes de ce temps*. Quant à ses *Priapées*, que Conrard a possédées, et que Richelet paraît avoir vues, la Monnoye (*Menagiana* de 1715, t. 2, p. 316) donne à penser qu'elles n'existaient plus de son temps. Cependant un anonyme, qui préparait une nouvelle édition des *Œuvres de Maynard*, avait transcrit et rassemblé à la suite d'un exemplaire (qui est aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal, sous le n° 99, in-4°, manuscrit, division des *Belles-lettres françaises*) tout ce qu'il avait connu de cet auteur. Il a donné le titre de *Priapées* à certaines pièces qui font partie de son manuscrit. Parmi ces pièces, quelques-unes sont des imitations de Martial ; ce qui autorise à croire que la traduction de l'épigrammatiste latin, qu'on dit avoir été faite par Maynard, et que personne n'a jamais vue, se réduit à quelques-unes de ces *Priapées*. A. B.—T.

époque à laquelle il se fixa dans la commune de St-Lambert, conservant des intelligences avec l'Angleterre et le parti royaliste, et toujours prêt à reprendre les armes pour la cause royale, ce qu'il fit avec beaucoup de zèle en 1814; mais au mois de juin, on le trouva mort dans un fossé où son cheval l'avait jeté.

B—P.

MAYNE (JASPER), poète et théologien anglais, né en 1604 à Hatherlugh, dans le comté de Devon, obtint quelques bénéfices ecclésiastiques, et se fit une réputation par ses sermons comme par ses comédies. Lorsque Charles I^{er} se vit forcé de transférer sa cour à Oxford, Mayne, entre autres, fut choisi pour prêcher devant Sa Majesté, et prononça à cette occasion un sermon qui l'engagea dans une controverse avec le fanatique Cheynell. Il publia en 1646 un écrit intitulé *Οἰκουμενικαί*, ou *la Guerre du peuple, examinée conformément aux principes de l'Écriture et de la raison*. Dépouillé de ses bénéfices en 1648, Mayne fut, pendant le protectorat de Cromwell, chapelain du comte de Devonshire; ce fut alors qu'il connut Hobbes, qui vivait dans la maison de ce seigneur. Mais Hobbes n'aimait guère les théologiens, et ils eurent peu à se louer l'un de l'autre. A la restauration, Mayne rentra dans ses places, et fut nommé chanoine de Christchurch, archidiacon de Chichester et chapelain de Charles II. Il mourut le 6 décembre 1672. On a remarqué que, quoique d'un caractère et d'un maintien grave et austère, il avait un esprit original et facétieux, qui se rapprochait de celui du docteur Swift, et qu'il le conserva même jusqu'à ses derniers moments. Il avait un domestique depuis longtemps à son service, auquel il avait légué une boîte, « renfermant, disait-il dans son testament, de « quoi le faire boire après sa mort. » Le domestique, qui s'attendait à y trouver un trésor, l'ayant ouverte, fut bien mortifié de n'y voir qu'un hareng saur, et dut, avec raison, trouver la plaisanterie bien mauvaise. On a de Mayne les ouvrages suivants : 1^o la traduction de quelques dialogues de Lucien; 2^o *The City Match*, comédie, 1639, in-fol.; 3^o *Poème sur la victoire navale remportée sur les Hollandais par le duc d'York*; 4^o *la Guerre d'amour*, tragi-comédie, 1648; 5^o quelques sermons et écrits de controverse; 6^o *Recueil d'épigrammes mêlées, ou Traduction des épigrammes latines de Donne*, publiée en 1652.

L.

MAYNWARING (ARTHUR), poète et écrivain politique anglais, né à Ightfield, dans le comté de Shrop, en 1668, se fit connaître d'abord par quelques écrits en faveur du parti de Jacques II; mais ayant été présenté au duc de Sommerset et aux comtes de Dorset et de Burlington, il changea d'opinion et s'attacha au gouvernement du roi Guillaume. Il vint à Paris après la paix de Ryswick, se lia avec Boileau, qui le reçut à sa maison d'Auteuil, et qui lui parla beaucoup de la poésie anglaise et des poètes anglais. Maynwaring était très-capable de satisfaire la curiosité

du fameux satirique français sur ce sujet. Cependant on rapporte que, trois ou quatre ans après, un gentilhomme anglais parlant à Boileau des honneurs que sa nation avait rendus à Dryden après sa mort, le législateur de notre Parnasse parut aussi étranger au nom de ce grand poète que s'il se fût agi d'un Hottentot; mais il est probable que cela est au moins exagéré. A son retour dans sa patrie, Maynwaring obtint plusieurs emplois, entre autres celui de commissaire des douanes, au commencement du règne de la reine Anne, et il représenta le bourg de Preston, au comté de Lancastre, dans le parlement de 1705. Il mourut le 13 novembre 1712, après avoir passé les neuf dernières années de sa vie avec la fameuse actrice Oldfield, qui dut en grande partie à ses leçons la perfection de son talent. Il portait dans ses fonctions publiques autant de zèle que d'intégrité. Etant commissaire de la douane, un homme qui connaissait son crédit auprès des lords de l'amirauté lui fit passer une lettre avec une cinquantaine de guinées pour l'engager à lui faire obtenir une place de surveillant (*tide waiter*); après quoi, il adressa une pétition à l'administration : cette pétition ayant été lue, plusieurs des commissaires donnaient leur opinion; alors Maynwaring montra la lettre et les cinquante guinées, et déclara que tant qu'il aurait quelque influence cet homme n'aurait aucune place. On a de lui des ouvrages en prose et en vers, écrits avec esprit et d'un bon style. Ses œuvres posthumes, données par Oldmixon en 1715, avec un abrégé de sa Vie, contiennent des anecdotes curieuses, mais fort suspectes, comme tout ce qu'a publié cet éditeur.

L.

MAYOR (THOMAS), dominicain espagnol, né vers la fin du 16^e siècle à Xativa, dans le royaume de Valence, embrassa jeune la vie religieuse, et fut envoyé par ses supérieurs dans les îles Philippines, où il contribua à l'établissement d'une mission qui eut d'heureux résultats. L'évêque de Macao, Jean de la Piedra, ayant demandé en 1612 quelques missionnaires instruits et sachant la langue chinoise, pour l'aider dans ses travaux évangéliques, le P. Thomas fut un des deux dominicains qui accompagnèrent le prélat, et il fit tous ses efforts pour pénétrer dans la Chine; mais les religieux d'un autre ordre, établis à Macao antérieurement à l'arrivée des dominicains, réussirent à s'introduire avant eux dans ce vaste empire, et le P. Thomas, après avoir instruit et baptisé quelques habitants, repassa en Espagne. On ignore le lieu et le temps de sa mort. Pendant son séjour aux Philippines, il avait fait imprimer dans la langue et avec des caractères chinois un catéchisme et un petit traité de l'excellence du rosaire. Le premier, imprimé à Binondoc en 1607, forme un volume in-8^o de 355 feuillets, dont six seulement, contenant les préfaces, approbations, etc., sont en espagnol, sous ce titre : *Simbolo de la fe en lengua y letra*

china. C'est un des plus anciens livres imprimés en chinois par les missionnaires, qui soit jamais venu en Europe : il y en avait un exemplaire dans la bibliothèque de Haillet de Couronne (n° 1034 de son catalogue). W—s.

MAYOR (MATTHIAS-LOUIS), chirurgien suisse, né le 21 avril 1775. Il embrassa de bonne heure l'étude de la médecine, et s'acquit à Lausanne une grande réputation comme chirurgien. Il est auteur de nombreux ouvrages dont plusieurs jouissent d'une réputation méritée. Nous citerons : *Sur le cathétérisme simple et forcé, et sur le traitement des rétrécissements de l'urètre et des fistules urinaires*, Paris, 1835 ; — *Nouveau système de déligation chirurgicale*, Lausanne, 1837, 2 vol. in-8° ; — *Bandages et appareils à pansements*, 1833 ; 3^e édition, 1838 ; — *Essai sur l'anthropotaxidermie, ou sur l'application à l'espèce humaine des principes de l'empaillage*, Paris, 1838, in-8° ; — *la Chirurgie populaire, ou l'Art de porter de prompts secours*, Paris, 1841 ; — *la Chirurgie simplifiée, ou Mémoire pour servir à la réforme et au perfectionnement de la médecine opératoire*, Paris, 1841, 2 vol. in-8° ; — *Traitement accéléré des ankyloses*, Paris, 1841, in-8°. — *L'Expérience, la chirurgie pure et la tachytomie*, Paris, 1843, in-8° ; — *Excentricités chirurgicales, ou Nouveaux mémoires pour servir à la réforme et au perfectionnement de la médecine opératoire*, Paris, 1844, in-8° ; — *Nouveau mode de traiter les fractures*. Ce mémoire a été publié après la mort de l'auteur, Lyon, 1847, in-8°, par le docteur Munaret, auquel on doit une Notice sur la vie et les travaux de Mayor, Paris, même année. Mayor a aussi fourni des articles à la *Gazette médicale* et à divers journaux de médecine français et suisses. Il est mort le 4 mars 1847. Z.

MAYOW (JEAN), médecin anglais, né dans le comté de Cornouailles en 1645, exerçait la médecine à Bath ; il a enrichi la chimie de plusieurs découvertes, notamment l'existence de l'air déphlogistiqué ou oxygène (*fire air*) dans l'acide nitreux et dans l'atmosphère. Il mourut en 1679. On a de lui : *Tractatus quinque medico-physici*, Oxford, 1674, in-8°. Les traités renfermés dans ce recueil sont : 1° *De salnitro* ; — 2° *De respiratione* ; — 3° *De respiratione fœtus in utero et ovo* ; — 4° *De motu musculari et spiritibus animalibus* ; — 5° *De rachitide*. Les traités *De respiratione* et *De rachitide* ont été aussi imprimés ensemble à Leyde en 1671. Mayow a été souvent cité par Priestley et Scheele ; mais c'est le docteur Beddoes qui a le plus contribué à relever la réputation de Mayow comme chimiste, en publiant des extraits de plusieurs de ses traités dans ses *Expériences et opinions chimiques*, 1790, in-8°. On désirerait néanmoins qu'il se fût borné à lui rendre justice, sans exalter, comme il l'a fait, son mérite aux dépens de celui de plusieurs chimistes modernes. S.-J.-A. Scherer a aussi publié en allemand : *Preuve que J. Mayow a posé depuis*

cent ans les bases de la chimie antiphlogistique et physiologique, Vienne, 1793, in-8°. L.

MAYR (GEORGE), savant jésuite allemand, né en 1565 à Rain, en Bavière, se rendit utile dans son ordre par son zèle pour la religion et pour l'enseignement des langues grecque et hébraïque. Les *Institutions* et les conseils du jésuite Bellarmin l'avaient excité à se livrer à l'étude de cette dernière langue, et à y encourager ses confrères. C'est ce qu'il avait fait ; mais, pour en donner une plus ample connaissance, il suppléa ce que les fonctions de cardinal n'avaient point permis à Bellarmin d'entreprendre : ayant profité des remarques des doctes écrivains et de ce que sa propre expérience lui apprit en professant l'hébreu à Ingolstadt, il composa ses *Institutions de la langue hébraïque*, qu'il dédia au cardinal Bellarmin ; elles joignent, à de grands détails sur les conjugaisons, la diction et la syntaxe, un exercice grammatical sur le livre de Jonas, où l'auteur applique ses préceptes et ses règles. Théologien aussi orthodoxe que zéléteur studieux de l'étude de la langue sainte, il était consulté par les princes religieux. Il donnait en même temps ses soins et les consolations de son ministère aux personnes de toutes les conditions, qu'il catéchisait et visitait dans la ville d'Augsbourg, où il s'était consacré à l'instruction depuis vingt-quatre années. Après s'être occupé de traduire en hébreu le latin du Nouveau Testament, il partit pour Rome afin de le revoir, et il y mourut le 25 août 1623. Outre ses *Institutiones linguae hebraicae*, Augsbourg, 1616 ; Lyon, 1622, 1629, 1652, 1659, in-8° ; Ingolstadt, 1624, in-12 ; Tübingen, 1693, in-8°, on lui doit plusieurs traductions estimées, soit en grec, soit en hébreu, savoir : 1° *Evangelia et epistolæ quæ dominicis et festis diebus legi solent*, mis en grec, sans nom d'auteur, avec le texte latin, Ingolstadt, 1610, in-12 ; 2° *Petri Canisii Catechismus*, en grec et en hébreu, *ibid.*, 1620, in-12 ; le même, avec figures, réuni à celui de Bellarmin (en italien) ; à celui de Ripalda (en espagnol), et aux divers catéchismes français, anglais et allemand ; 3° *Vita beati Ignatii*, mise en grec d'après la traduction faite, de l'espagnol en latin, par Gaspar Quartemont, Augsbourg, 1616, in-12 ; la même Vie, en cent figures, dédiée au duc de Bavière, Augsbourg, 1622 ; 4° *Thomas a Kempis de Imitatione Christi, latino-græcus, interprete Georgio Mayr*, Augsbourg, 1615 ; Cologne, 1630, in-12. Le texte en regard est celui du jésuite Sommalius. Une version grecque, anonyme et sans date, imprimée à Poitiers avec le même texte, a passé pour différente et n'est que la copie de celle de George Mayr : elle reproduit jusqu'aux fautes, soit du grec, soit du latin, corrigées dans l'errata de l'édition d'Augsbourg ; on y a seulement fait quelques changements dans les premiers chapitres pour masquer la contrefaçon. L'adjonction du nom de Sommalius au texte latin a fait conclure

par J.-A. Fabricius que l'éditeur même était le traducteur ; tandis que, dans le catalogue des livres de Dincourt d'Hangart, on attribue la version grecque anonyme, non à Sommalius, mais à Théodore de Gaza, qui lui est antérieur de cent ans. Voyez, pour plus de détails, la note de l'auteur de cet article, à la suite de la Dissertation de Barbier sur les traductions françaises de l'*Imitation*.

G—CE.

MAYR (JEAN DE), général prussien, né à Vienne en 1716, était fils naturel du comte de Stella. A l'âge de seize ans, la passion du jeu lui fit quitter sa ville natale. Il entra dans la musique militaire en Hongrie, se fit enrôler ensuite dans un régiment d'infanterie comme simple soldat, ruina sa santé par la débauche, et, dans un accès de frénésie, se donna un coup de couteau. Il avait alors vingt ans : guéri de sa blessure, il en reçut de plus honorables dans la guerre de 1741. A la prise de Prague, il tomba dans les mains des Français, se racheta et reprit du service en qualité de lieutenant ; mais des altercations qu'il eut avec le comte de St-Germain, son colonel, l'engagèrent à entrer dans l'armée saxonne. Il trouva d'abord des difficultés à obtenir un brevet d'officier ; mais il eut la galanterie de perdre deux mille ducats en jouant avec la maîtresse de l'électeur, ce qui leva tous les obstacles. Il assista au combat de Kesselsdorf, et, après la paix, il obtint la permission de faire avec les Autrichiens la campagne de 1746. Il se distingua au siège de Berg-op-Zoom, et ne revint à Dresde qu'en 1750. L'électeur l'avait nommé chef d'escadron ; mais ayant tué en duel le colonel Vitzthum, Mayr fut obligé de s'enfuir en Russie. En traversant la Prusse, il reçut des offres de Frédéric et entra au service de ce monarque en qualité d'adjudant. Dans la guerre contre l'Autriche, le roi le chargea d'organiser un corps de partisans. A la tête de ce corps, il se distingua pendant toute la campagne, et fut le fléau des villes et des bourgades, auxquelles il imposait des contributions énormes pour satisfaire à sa passion pour le jeu. La Franconie fut surtout le théâtre de ses rapines ; les petits princes de ce pays lui donnaient des fêtes comme à un protecteur, pour être un peu ménagés par ce redoutable chef de partisans. Lorsque l'armée prussienne se retira en Saxe, Mayr, ayant alors le grade de colonel, contribua à couvrir les derrières de l'armée. Il prit, sous les yeux du roi, la ville de Weissenfels ; à la bataille de Rosbach, il s'empara d'un canon et poursuivit les ennemis jusqu'à Erfurt. Il fit ensuite une excursion en Bohême, mit tout à contribution jusqu'aux portes de Prague, et ne se retira qu'à l'entrée de l'hiver. Dans la campagne suivante, en 1758, il reprit sa guerre de partisans, eut part à la prise de Bamberg, arrêta auprès de Marienberg un corps de 8,000 Autrichiens et empêcha le général Daun de passer l'Elbe. Promu au grade de major général, il fut chargé

de la défense des faubourgs de Dresde lors de l'attaque du corps autrichien de Daun. Après avoir brûlé le faubourg dit de Pirna, comme il en avait, dit-on, reçu l'ordre, Mayr se retira avec ses troupes dans l'intérieur de la ville, et, lorsqu'à l'approche du roi de Prusse, les assiégeants s'éloignèrent, le général les poursuivit jusqu'à la frontière. Ayant pris ses quartiers d'hiver à Plauen, il y mourut le 3 janvier 1759. De tous les trésors qu'il avait arrachés aux habitants des provinces où il avait fait la guerre, il ne laissa rien à sa mort. Son goût pour le jeu et pour les folles dépenses ne l'avait jamais quitté ; cependant son secrétaire, Tiede, osa dire dans le discours funèbre qu'il prononça sur sa tombe que Mayr serait devenu le Turenne du Brandebourg s'il avait vécu plus longtemps. D—G.

MAYR, et non MAYER, comme on l'a souvent écrit (JEAN-SIMON), célèbre compositeur dramatique, naquit à Mendorf, petit village de Bavière, le 14 juin 1765. Son père, organiste de l'endroit, lui enseigna les éléments de la musique ; il bornait ses vœux à en faire son successeur, mais les dispositions que l'enfant annonçait pour le chant et les instruments furent telles qu'un riche particulier proposa de l'envoyer terminer à Vienne ses études musicales. Son père, soit qu'il craignît les dangers d'une grande ville, soit qu'il ne voulût pas se séparer d'un enfant sur l'avenir duquel il fondait de justes espérances, ne consentit point à cet arrangement et obtint pour lui, en raison de sa jolie voix, une place gratuite au collège des jésuites d'Ingolstadt, où il étudia les belles-lettres et la philosophie jusqu'à la suppression de l'ordre. Il fréquenta ensuite les cours de l'université et commença l'étude du droit, gagnant de quoi vivre en touchant l'orgue au couvent des Augustins et à la cathédrale, s'exerçant aussi le plus qu'il le pouvait sur d'autres instruments, quoique son plus grand désir fût de s'adonner à l'étude de la composition, ce qu'il ne pouvait faire par manque de maîtres et de livres. Mayr atteignit ainsi l'âge de vingt-quatre ans, et fut alors emmené d'abord à Poschiavo, dans le canton des Grisons, puis à Tirano, dans la Valteline, par le baron de Bessus, qui se déclara son protecteur. C'est là qu'avec le seul secours de son piano et une étude persévérante, il parvint à se former lui-même à la composition. Ses premiers ouvrages furent des morceaux pour divers instruments, suivis d'une messe et de vêpres à orchestre, tellement goûtées de l'auditoire qu'il résolut de s'adonner entièrement à la musique. Il se rendit en conséquence à Bergame, où il étudia sous Charles Lenzi, dont les leçons lui furent assez peu profitables ; mais sa capacité fut reconnue par Charles Pesenti, chanoine de Bergame et amateur passionné de musique, qui facilita au jeune musicien les moyens d'aller étudier à Venise sous Ferdinand Bertoni ; ce maître comprit qu'au point où en était Mayr, le mieux était de

le diriger par d'utiles conseils nés de l'examen de ses compositions. On sait combien Venise était alors une ville musicale; Mayr se trouvait à toutes les réunions de quelque importance, et y acquit bientôt la réputation d'un excellent accompagnateur. Il n'y entendit pas seulement les compositions dramatiques des musiciens alors célèbres, mais encore quantité de musique sacrée et de musique de chambre, qui s'exécutait dans les églises, les conservatoires, les sociétés dont la ville abondait à cette époque. Il copiait ou faisait des extraits de quantité d'ouvrages de pratique et de théorie musicale, sentant bien qu'avec les connaissances qu'il possédait et son goût passionné pour l'étude, il n'aurait vraiment jamais de meilleur maître que lui-même. Mayr, arrivé à Venise en 1790, ne quitta cette ville qu'en 1795, et, durant ces cinq années, composa beaucoup de morceaux de différents genres : une messe et des vêpres solennelles en 1794; dans la même année, un oratorio pour le conservatoire des Mendiantes, *Jacob a Labano fugiens*, et une cantate à trois voix, sa première composition sur des paroles italiennes; en 1793, *Sisara*, oratorio pour le même établissement, et *Ero*, cantate à voix seule. En même temps, il écrivait sur les oratorios un travail qui est un traité succinct de ce genre de composition. *Saffo*, son premier opéra, date de 1794; il avait alors trente et un ans, et il se plaignait plus tard de n'avoir commencé à écrire pour le théâtre qu'à un âge auquel l'imagination commence à s'affaiblir. Pær et Nasolini étaient alors les maîtres de la scène italienne, et ne faisaient que marcher sur les traces de Cimarosa, dont le nouveau compositeur enviait, disait-il, l'inépuisable facilité et les ressources infinies pour donner de l'intérêt aux paroles les plus insignifiantes. Mayr avait travaillé avec grand soin l'opéra de *Saffo*, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire dans la même année 1794 un nouvel oratorio pour les Mendiantes, *Tobie matrimonium*; un autre pour Forlì, en langue italienne, *la Passione*, et de plus, une cantate pour une altesse sérénissime d'Allemagne. En 1795, il composa *David in spelunca Engaddi*, à Venise, et *Temira e Aristo*, cantate donnée au commencement du printemps; puis, presque aussitôt, à Forlì, *il Sacrificio di Jefé*. Cependant il s'était lié d'amitié avec les célèbres Piccini et Winter, qui promirent de lui trouver de l'occupation sur les théâtres d'Italie. Ils tinrent parole, et notre compositeur ne trompa pas l'engagement qu'ils avaient pris en son nom, lorsqu'au carnaval de 1796 il donna sur le théâtre de la Fenice l'opéra sérieux de *Lodoïska*, qui obtint ensuite le plus grand succès sur d'autres théâtres de l'Europe, où il se maintint plusieurs années et servit en 1798 pour les débuts de la célèbre Angelica Catalani. Ce fut dans cet ouvrage que l'on remarqua d'une manière plus notable le cachet particulier de la musique de

Mayr, savoir : la variété, la vigueur de touche, la justesse d'expression, la richesse d'instrumentation, et avec tout cela une apparence de simplicité et de naturel; on y trouve un de ces *crescendo* pleins de chaleur que Rossini mit si fort à la mode vingt ans plus tard. Mayr a écrit trois opéras du titre de *Lodoïska* : le premier est celui qui vient d'être désigné; le second, un opéra bouffe représenté en 1799 sur le théâtre de Parme; le troisième, plus célèbre que les deux autres, parut à Milan sur le théâtre de la Scala, en 1800. Le premier opéra bouffe de Mayr avait été *Un pazzo ne fa cento*, donné en 1796 à Venise, sur le théâtre de San-Samuele; ce premier ouvrage en ce genre le plaça tout de suite sur la ligne des plus habiles, à un moment où ce genre, essentiellement italien, était fort cultivé et justement prisé des amateurs. Cependant, dès l'automne de l'année 1795, la santé de l'habile maître avait éprouvé un notable dérangement, qui heureusement n'eut pas de graves suites, et il put à la fin de l'année épouser la fille d'un respectable négociant de Venise; cette union avait été précédée d'un commerce épistolaire fort actif entre les futurs. Mayr n'eut pas le bonheur de conserver longtemps une épouse si tendrement aimée, et la perdit dans l'automne de 1797, au moment où il venait d'écrire *il Segreto*, *l'Intrigo della lettera* et *le Sventure di Leandro*. Sentant bien que le moyen le plus sûr de calmer les plus poignantes douleurs est le travail et que la meilleure distraction que puisse trouver l'artiste dans ses chagrins se rencontre encore dans la culture de son art, il reprit en 1798 de nouveaux engagements pour différents théâtres, et l'on vit se succéder cette année et les suivantes *Avviso ai maritali*, où l'on remarqua surtout le finale et un morceau d'ensemble qui excitèrent l'enthousiasme; *Lauro e Lidia*, qui obtint aussi un grand succès; enfin, *Adriano in Siria*. Ces ouvrages furent donnés à Venise et suivis à Milan de la troisième *Lodoïska*, dont le succès se prolongea plus de vingt ans. En 1799, Mayr fut appelé à Vienne, où il fit représenter *l'Amor ingegnoso* et *l'Ubbidienza per astuzia*; de retour à Venise, il donna *Adelaide du Guesclin*, *l'Avaro*, *Lubino e Carlota*, *l'Accademia in musica*. *Gli Sciti*, représentés à Venise en 1800, furent retirés après la seconde soirée; puis, quelques jours plus tard, réclamés à grands cris par le public. Mayr donna ensuite avec des succès divers *la Locandiera*, *il Carretto del venditore d'aceto*, *gli Originali*, *l'Equivoco*, *l'Amor conjugale*, *l'Imbroglione ed il Castigamatti*; en 1801, *Ginevra di Scozia* obtint à Trieste la plus parfaite réussite; cette même année vit naître encore *i Virtuosi*, à Venise, et *le Due giornate*, qui n'obtinrent point de succès. *I Misteri Eleusini* parurent également à Venise en 1802, et mirent le sceau à la grande réputation dont jouissait le compositeur, le premier dont on dit qu'il avait su joindre au véritable carac-

tère du chant italien une harmonie vive et variée, qui, loin d'en diminuer la valeur, lui donnait plus de force et de nouveauté. Au printemps de cette même année, il fut nommé maître de Ste-Marie Majeure de Bergame, en remplacement de Charles Lenzi, que son grand âge appelait au repos. Ce fut son ancien protecteur, le chanoine Pesenti, qui lui ménagea l'avantage de cet honorable emploi, que Mayr accepta en témoignant une grande joie de se voir fixé définitivement dans la ville où il avait terminé ses études et fait en quelque sorte ses débuts. Le nouveau maître de chapelle entra aussitôt en place, mais obtint la permission de s'absenter en 1803 pour aller écrire à Vienne un opéra intitulé *Ercole in Lidia*, dont le grand succès lui fit offrir par le gouvernement autrichien la direction du Théâtre-Italien de cette capitale, qu'il n'accepta point, ne voulant pas quitter Bergame, sa patrie d'adoption. Il refusa également de se rendre à Londres, où l'entreprise du théâtre lui faisait de brillantes offres; mais, en raison de la proximité, il fit un arrangement avec la direction des théâtres de Milan, et donna au mois d'août de 1803 *le Finto rivali*, et au carnaval de 1804 *Alonso e Cora*. Ce dernier ouvrage, aux paroles duquel il avait contribué, eut plus de succès que le premier et reparut souvent depuis sur différents théâtres d'Italie : on le jouait encore à Naples en 1815. *Amor non ha ritegno* est une bouffonnerie dont Mayr fit valoir les paroles ridicules et même indécentes par une charmante musique. *Elisa*, farce sentimentale, après avoir réussi à Venise, parut sur la plupart des théâtres italiens et obtint du succès à Paris dans la traduction française. *Famori o l'Eroe nelle Indie*, composé pour l'ouverture du nouveau théâtre de Plaisance, eut une réussite qui ne se soutint pas. Mayr avait fini par se résoudre à ne plus refuser l'engagement qu'on lui offrait d'écrire pour le Théâtre-Italien de Londres, et allait se rendre en Angleterre, lorsque les arrangements de sa vie privée l'y firent renoncer : il épousa en secondes noces sa belle-sœur, à laquelle, depuis la mort de sa femme, il n'avait pas osé d'abord témoigner une intention qu'il craignait de ne pas voir partager; il se trompait. Les dispenses nécessaires furent promptement obtenues, avec une réduction de moitié sur les frais, et le mariage eut lieu le 4 août 1804. Au commencement de 1805, Mayr eut à éprouver de vives contrariétés de la part de la direction de Milan; il avait spécifié dans ses conditions que les poèmes destinés à être par lui mis en musique lui seraient toujours remis trois mois avant l'époque à laquelle il devait livrer son travail : il reçut si tard *Eraldo ed Emma* qu'il n'avait plus que quinze jours pour l'écrire, et l'on prit de là occasion de débiter sur le compte du maître beaucoup de faussetés et de calomnies, auxquelles il ne daigna pas répondre, mais qui le décidèrent à rompre le contrat

de trois années qu'il avait signé avec la direction. Il est certain que, dans ce dernier ouvrage, Mayr avait admis des longueurs et des répétitions auxquelles ses précédentes compositions n'avaient point habitué. Il repartit au printemps pour Venise, où il donna une farce, *Di locanda in locanda e sempre in sala*, et *l'Amor conjugale*, autre farce jouée à Padoue; elles reparurent l'une et l'autre sur beaucoup de théâtres dans les années qui suivirent. Ce fut alors que des offres brillantes lui arrivèrent de la part du gouvernement français. On lui proposait d'écrire chaque année deux opéras italiens à Paris et de diriger les concerts de la cour pour une somme annuelle de vingt-quatre mille francs, et au bout de dix ans, une pension à vie de six mille, avec la propriété de ses ouvrages et la liberté d'écrire pour la cathédrale de Bergame en y conservant son emploi. Mayr, prétextant l'état de santé de sa femme et ses affaires particulières, demanda du temps pour réfléchir, et il ne fut plus question de cet arrangement. Il ne tarda pas d'ailleurs à se procurer sans quitter Bergame des occupations habituelles, qui correspondaient à ses goûts paisibles, et, en augmentant son bien-être, tournaient grandement au profit de l'art musical. Il conçut l'idée et donna le plan d'une école musicale de charité, qui fut immédiatement adopté par le conseil du pieux établissement de la Miséricorde et approuvé par le ministre de l'intérieur. Mayr, nommé directeur musical et professeur de théorie du nouvel établissement, mit dès lors toute son application à le rendre florissant, composant à cet effet des méthodes élémentaires et donnant chaque jour des leçons qui ont formé de nombreux élèves; le plus célèbre d'entre eux a été Gaétan Donizetti, dont la perte prématurée a causé de si vifs regrets (voy. DONIZETTI). Le directeur fit exécuter par ses élèves plusieurs morceaux de musique classique jusqu'alors inconnue dans le pays; il donnait en outre chaque année des exercices pour lesquels il composait expressément de petites actions dramatiques, dont il écrivait aussi les paroles et dont le souvenir n'est pas perdu à Bergame. Son enseignement oral, il faut l'avouer, n'était pas toujours irréprochable, et manquait surtout d'ordre et de clarté; car, bien qu'ayant parlé de bonne heure la langue italienne et l'écrivant avec correction, Mayr eut toujours une certaine difficulté à s'exprimer dans la conversation ordinaire; il suppléait à cet inconvénient par la rectitude de son jugement dans l'appréciation de la capacité spéciale des élèves et dans sa manière de corriger les leçons qui lui étaient soumises. En prenant la direction de l'école musicale de Bergame, Mayr n'avait point renoncé à écrire pour le théâtre, et nous le voyons encore composer pour les grandes villes d'Italie *la Roccia di Frenenstein*, *Idalide ossia gli Americani*, à Milan; *Adelasia ed Aleranno*, dans la même ville, obtint en 1806 un succès éclatant. Durant les années

suivantes, nous trouvons *Raoul de Créqui* à Milan, théâtre de la Scala (1810); dans la même année, *Amor non soffre opposizioni. Il Sacrifizio di Ifigenia*, composé pour l'ouverture du théâtre de Brescia, n'eut qu'un médiocre succès, et parut surtout inférieur à *Ginevra di Scozzia*, donnée quelque temps auparavant. Il est inutile de nous arrêter sur plusieurs ouvrages de Mayr qui causèrent peu de sensation et furent peu répétés, tels que *il Desertore*, *le Due duchesse*, *Atar*, *Elena e Costantino*; mais nous devons mentionner plus particulièrement les trois derniers grands ouvrages de Mayr, c'est à savoir, *Medea*, au théâtre de la Fenice, à Venise (1812); *Tamerlano*, à Milan, au théâtre de la Scala; *la Rosa bianca e la rosa rossa*, Rome, 1814. Peu d'ouvrages eurent un succès égal à ce dernier, qui parut ensuite sur toutes les scènes de l'Europe avec non moins de bonheur. Pour témoigner leur reconnaissance envers le compositeur qui depuis si longtemps contribuait au succès de leurs entreprises et dont on comptait au répertoire une vingtaine d'opéras du premier ordre, les directeurs firent partout des fêtes en son honneur. Cependant *Medea* est plus généralement regardée comme le chef-d'œuvre de Mayr, sans doute parce que les passions violentes qui s'y trouvent mises en jeu, et à la hauteur desquelles le musicien a su se placer par la profondeur de l'expression et la vigueur des pensées, étaient surtout faites pour causer dans le public une vive émotion. Mayr est auteur de quantité de cantates de différents genres, écrites pour certaines circonstances, parmi lesquelles se trouve la grande composition en trois actes *il Sogno di Partenope*, composée pour l'ouverture du nouveau théâtre de San-Carlo, à Naples, reconstruit après l'incendie du 13 février 1816, laquelle fut exécutée le 12 janvier 1817. Après cette composition, Mayr donna encore la même année à San-Carlo *Memnone e Zemira*. Il recevait de toutes parts des offres des impresarij, qu'il n'acceptait pas; il écrivit cependant en 1818 *Tanassa* pour Venise, théâtre de la Fenice. Nous trouvons encore *le Danaïdi*, à Rome, théâtre Argentina, en 1819; *Atalia*, grand oratorio, Naples, théâtre San-Carlo, 1822, et en cette même année; *Fedra*, représentée à Milan, théâtre de la Scala. Mayr, après de longues hésitations, se laissa encore une fois entraîner à écrire pour le théâtre, par suite des instances et des offres brillantes du gouvernement piémontais, et il composa *Demetrio*, représenté à Turin, où cette pièce, dont la poésie était fort mauvaise, n'obtint malheureusement point de succès lorsqu'elle fut jouée au carnaval de 1824; ce déplaisir dut être fort sensible au vieux compositeur. Pour finir ce qui concerne ses ouvrages de théâtre, il faut ajouter qu'il inséra dans des pièces qui n'étaient point de lui un grand nombre d'airs destinés à faire valoir l'organe et le talent des artistes. Une cantate intitulée *l'Armonia ter-*

mina sa carrière dramatique et fut chantée à l'occasion du voyage que fit en Italie l'empereur François I^{er}. Nous n'avons pas cité tous les oratorios dont Mayr est auteur : les derniers ont été *Samuele* et *San Luigi Gonzaga*. Il a écrit beaucoup de musique d'église : messes des vivants et des morts, motets grands et petits, vêpres, psaumes, *Te Deum*, etc. Sa dernière composition a été un *Tantum ergo* pour voix de basse. Il ne refusait presque jamais les demandes qui lui étaient adressées pour ces sortes de travaux, bien que, dans le plus grand nombre de cas, ils ne fussent d'aucun rapport. A Bergame, il faisait exécuter de la musique aux funérailles de tous ses confrères. Il en composait encore continuellement pour l'usage des élèves du lycée musical qu'il avait fondé et qu'il dirigeait avec tant de zèle. Ce fut aussi à lui que l'on dut la fondation à Bergame de la maison de retraite pour les vieux musiciens devenus incapables de travailler, ainsi que pour leurs veuves et orphelins; il en donna les règlements, et fit aussi ceux de l'*Union philharmonique*, dirigée par lui durant plusieurs années, et où il finit par éprouver des désagréments qui le forcèrent à se démettre. Il ne manquait jamais de faire cadeau de quelque morceau de musique aux sociétés qui lui donnaient le titre de membre honoraire. Il refusa, du reste, constamment toutes les places hors de son pays d'adoption. Ainsi, un décret vice-royal du 23 avril 1808 l'avait appelé à la charge de censeur du conservatoire musical de Milan et de professeur de la partie esthétique de la composition musicale; en même temps, la cour de Dresde l'engageait à prendre l'emploi, resté vacant par la retraite de Pær, de maître de chapelle de cette cour, avec assez peu de travail et de riches appointements. Content de sa position à Bergame, Mayr n'accepta ni l'un ni l'autre de ces emplois, de même qu'il avait, trois ans auparavant, refusé un brillant engagement pour le Théâtre italien de Londres et l'offre qu'on lui avait faite, à Paris, de la succession de Paisiello. Il ne fut pas séduit davantage par celle de la maîtrise de St-Pierre de Rome, puis de Ste-Marie de Novarra, non plus que par celle de la chaire de contre-point au lycée musical de Bologne, et de maître de chapelle de St-Pétronne de la même ville, vacantes par la mort du P. Mattei. Quant aux offres venues de diverses entreprises de théâtres, sa correspondance a fait connaître qu'il n'en avait pas accepté la dixième partie et nous n'avons pas enregistré tous les opéras dont il est l'auteur. En 1838, Mayr, absent de sa terre natale depuis plus d'un demi-siècle, eut l'idée d'y faire un voyage, et l'on imagine aisément quel accueil il y reçut. De retour à Bergame, il fit, pendant les années qui suivirent, exécuter de sa musique non-seulement dans cette ville, mais dans plusieurs autres où il était appelé pour des cérémonies religieuses ou des fêtes publiques. La vieil-

lesse du compositeur ne fut pas exempte de tribulations. Il avait depuis longtemps perdu la plus grande partie de ses économies par suite de mauvais placements, et comme il avait préféré sa position à Bergame à toute proposition d'autres établissements, il ne jouit jamais d'une grande aisance. Il supporta courageusement ses revers, et vendit à la commune sa bibliothèque musicale, qui était assez importante, afin qu'elle servît à l'étude des jeunes musiciens. Une perte qui lui fut bien autrement sensible fut celle de sa seconde femme, morte en 1844. Toute son affection dut alors se concentrer sur une fille qui lui restait et le chérissait de la plus vive tendresse. Il eut aussi à souffrir, ainsi qu'il arrive si souvent aux vieux maîtres, de l'ingratitude et des insolences de quelques-uns de ses anciens élèves. D'autres, parmi lesquels il faut mentionner le plus célèbre de tous, Donizetti, se montrèrent au contraire toujours reconnaissants et affectueux, et lui donnèrent surtout par leurs succès les consolations les plus dignes d'un vrai musicien aussi passionné pour son art que l'était Simon Mayr. Il eut encore un de ces instants qui marquent toujours dans la vie de l'artiste, parce qu'ils le replacent au moins un moment à son véritable rang. Le roi de Bavière, voyageant en Italie et s'étant arrêté à Bergame, demanda des nouvelles de Mayr; aussitôt que celui-ci en fut informé, il se rendit auprès du souverain, qui l'accueillit avec une extrême bienveillance. Il avait entièrement perdu la vue, et le roi lui en témoignant sa peine : « La mienne, répondit Mayr, est « d'être privé de voir mon roi. — Si vous ne « pouvez le voir, dit le monarque, vous pouvez l'embrasser », et il se jeta à son cou. En 1845, dans la soirée du 2 décembre, Mayr éprouva un sensible affaiblissement. Sentant que sa fin était proche, il congédia ses amis : *C'est la dernière fois que nous nous voyons*, leur dit-il. Sa maladie avait été longue et douloureuse; tout son corps à la fin n'était plus qu'une plaie; il mourut pourtant sans l'ombre d'agonie. Ses dernières paroles furent : *Mayr, coraggio!* Doué d'une facilité de travail peu commune et laborieux au delà de toute expression, Mayr, qui, comme on l'a vu, avait fait de bonnes études classiques, a fourni plusieurs plans de drames à différents poètes. Il est auteur de plusieurs petits morceaux de littérature musicale. D'abord pour l'usage de l'école musicale de Bergame : 1° *Piccolo catechismo elementare della musica*; 2° *Metodo per la regolare e più comoda applicazione delle dita al cembalo*; 3° *Del piano forte et dell' organo*; 4° *Esercizj e suonate in tutti i tuoni*; 5° *Della messa di voce e del canto*; 6° *Alcuni cenni sul modo di scrivere pei corni da caccia*; 7° *Modo di usare i pedali nell' organo*; 8° *Trattato del pedale*; 9° *Trattato d'accompagnamento tradotto dal tedesco di Fæsser*; 10° *Trattato di armonia tradotto del fran-*

cese dei Reicha; 11° *Sulla vita e sulle opere di Giuseppe Haydn*, écrit à l'occasion de l'exécution de la *Creazione*, qu'il dirigea pour la première fois en Italie; 12° Mayr a fourni depuis, 1810, plusieurs articles à la *Gazette musicale* de Leipsick, concernant l'état de la musique italienne; 13° *Piano per la istituzione di una cattedra di musica nella università di Pavia*, écrit à la demande de Scopoli, directeur de l'instruction publique; 14° divers articles fournis à l'*Almanacco musicale storico progressivo*, dont Mayr avait eu l'idée, et pour lequel il avait à l'avance préparé plusieurs articles; 15° *Piano di riformaione pel collegio di musica*, dont on trouve une analyse dans un appendice de la *Gazzetta musicale di Milano*, année 1848, p. 11; 16° *Cenni storici dell' oratorio musicale e dei misteri che lo precedettero*; 17° *Saggio storico della musica, degli artisti e degli scrittori musicali di Bergamo : corredato di ritratti, di opere inedite, di composizioni musicali*, etc.; 18° articles divers fournis à la *Gazzetta musicale di Milano*; 19° quantité de fragments d'histoire et de critique musicales; 20° enfin des *Réflexions* sur divers sujets écrites en langue française. Il serait bien à désirer que M. Jérôme Calvi, auteur d'une notice très-étendue sur Mayr (1), qui nous a fait connaître l'existence de ces travaux, parmi lesquels il ne peut manquer de s'en trouver de fort précieux, en tirât ce qui mérite d'être publié. La mémoire du compositeur ne pourrait qu'y gagner; car, il faut bien l'avouer, les productions de la littérature musicale ont d'ordinaire peu d'éclat, mais se consultent pendant longues années, tandis que bien des morceaux où l'art se montre dans tout ce qu'il a de plus séduisant, après avoir obtenu dans l'origine les éloges les plus brillants, les plus unanimes et même les mieux mérités, tombent dans l'oubli au bout d'un demi-siècle, si le compositeur n'a pas atteint assez haut pour causer dans l'art une véritable révolution. Or Mayr n'avait point été jusque-là : il a été seulement un de ces compositeurs qui servent de trait d'union d'une école à l'autre. Il avait pris l'art au point où l'avaient laissé Piccinni, Cimarosa, Paisiello et Guglielmi. Quoique né Allemand, il est essentiellement compositeur italien. Avant de quitter la Bavière, il n'avait entendu que deux ou trois opéras de Hiller, chantés par des troupes ambulantes. Il n'a jamais écrit que sur des paroles italiennes, et en examinant ses ouvrages, on ne reconnaît jamais l'embarras d'un étranger maniant un idiome qui n'est pas le sien. Il a conservé le beau style de la fin du siècle passé, en donnant un soin particulier aux morceaux concertés; il a fait faire un notable progrès à l'orchestration, et, comme il arrive toujours aux compositeurs dont le talent n'a pas assez d'étoffe pour dominer les habitudes

(1) Insérée dans la *Gazzetta musicale di Milano*, années 1846 et 1847.

du public, on lui reprochait tantôt que son instrumentation était trop forte, tantôt qu'elle ne l'était pas assez. Il a souvent écrit trop vite, mais on n'a jamais pu l'accuser d'avoir corrompu le goût; quoique souvent il manque d'originalité, on peut dire qu'il n'a vraiment copié personne. Peut-être celui de ses contemporains dont il a le plus profité est-il Gaspar Spontini, qui, tout au rebours de Mayr, né Italien, a composé de la musique qui, en dépit de son grand mérite, est plus française qu'italienne. Dès l'apparition de Rossini, Mayr sentit bien que ce serait là le chef de la nouvelle école. « Ce jeune Pesarais nous fera tous oublier, » dit le vieux maître dans une société de compositeurs où chacun émettait son avis sur l'*Inganno felice*. Il ne se trompait pas; mais Rossini, de son côté, sentait tout ce que cette nouvelle école à la tête de laquelle il se plaçait sans contestation devait à l'auteur de *Medea*; et c'était à son instigation que Barbaja demandait à Mayr l'oratorio d'*Atalia*, l'un de ses derniers ouvrages. Quant à celui-ci, en terminant sa carrière, il put encore se trouver glorieux d'avoir été le précurseur d'un si grand génie.

J.-A. DE L.

MAYRE (JACQUES), poète latin, né à Salins, dans le comté de Bourgogne, en 1628, fut admis dans la société de Jésus, et professa la rhétorique et la philosophie au célèbre collège de l'Arc, à Dole, à Lyon et enfin à Rome. De retour en France, il fut nommé recteur de la maison de Besançon, place qu'il remplit avec beaucoup de zèle; il passa ensuite avec le même titre à Grenoble, puis au collège d'Avignon, où le légat le choisit pour son confesseur. L'affaiblissement de sa santé l'obligea enfin de se rapprocher de sa famille; il revint à Besançon, et il y mourut le 13 avril 1694. Le P. Mayre avait l'imagination douce et bien réglée, et il a réussi principalement dans le genre gracieux. On a de lui : 1° *Liladamus, ultimus Rhodiorum, primusque Melitensium equitum, magnus magister, seu Melita, poema heroicum*, Paris, 1685, in-12; Avignon, 1686, in-8°; Besançon, 1693, in-4°. Ce poème, dont le héros est Lisle-Adam, est divisé en vingt-cinq chants : il a eu beaucoup de succès lors de sa publication; mais il est entièrement oublié aujourd'hui. Privat de Fontanilles a traité depuis le même sujet en français. 2° *Recaredus, poema*, Avignon, 1690, in-8°, très-rare. Le P. Mayre a laissé en manuscrit plusieurs autres poèmes : 1° *Carolus Quintus abdicans*, en vingt-deux chants; — *Constantinopolis nova Roma seu Constantinus Magnus*, en vingt chants; — *Europa*, en seize chants. Ce poème est à la louange de l'empereur Léopold I^{er}. — *Philippus Bonus dux Burgundiæ seu ultor placatus*, en dix-huit chants; — *Vellus aureum*, en douze chants; — *Leopoldus imperator seu Budæ obsessio*, en vingt-deux chants. — 2° Des tragédies : *Mesa, roi de Moab*; *Andronic*; *Jonathas*, et *Agrippa*; — 3° deux drames, *Eliacim*, en trois actes, et un autre inti-

ulé *Centrum in centro*, pièce que Delandine dit singulière; — 4° des odes, des sylves et des élégies. Tous les manuscrits du P. Mayre sont conservés à la bibliothèque publique de Lyon. (Voy. le Catalogue de Delandine.) W—s.

MAZANIELLO. Voyez MASANIELLO.

MAZARIN (JULES), fils de Pierre Mazarini, noble sicilien, naquit le 14 juillet 1602 à Rome (1), selon quelques-uns, mais plus probablement à Piscina dans l'Abbruzze. Il fit ses études dans la capitale du monde chrétien et passa en Espagne, à l'âge de dix-sept ans, avec l'abbé, depuis cardinal, Jérôme Colonne. Pendant trois ans, il suivit dans ce royaume les cours de droit aux universités d'Alcala et de Salamanque. Il était de retour à Rome quand les jésuites, dans une fête qu'ils célébraient à l'occasion de la canonisation de leur fondateur (1622), voulurent faire représenter une tragédie. La vie du nouveau saint fournit le sujet de la pièce. Mazarin, élève des jésuites, fut choisi pour remplir le rôle de Loyola, et il y réussit parfaitement. Bientôt il abandonna la jurisprudence pour embrasser la carrière militaire, et il fut envoyé en 1625, avec le grade de capitaine, dans la Valteline, où le pape avait une armée. Il commença dès lors à déployer son talent pour la négociation. Les généraux de Sa Sainteté, Conti et Bagni, l'envoyèrent successivement auprès du duc de Feria, général des Espagnols, et auprès du marquis de Cœuvres (depuis maréchal d'Estrées), qui commandait les troupes françaises. L'adresse avec laquelle il remplit ces missions lui mérita les éloges de ses chefs. Cette guerre ayant cessé, il revint à Rome, où il reprit l'étude de la jurisprudence jusqu'à la guerre de la succession des duchés de Mantoue et de Montferrat, qui le fit rentrer dans la carrière diplomatique, pour laquelle il était véritablement né. Deux concurrents réclamaient l'héritage du duc de Mantoue. Le duc de Nevers, qui y avait le plus de droit, était soutenu par la cour de France, où il s'était fixé; le duc de Guastalla, son compétiteur, obtint l'appui de l'empereur, du roi d'Espagne et du duc de Savoie. Le pape, voulant prévenir une guerre dont l'Italie allait être le théâtre, envoya le cardinal Sacchetti à Turin pour agir en faveur du duc de Nevers, et Mazarin, qui était attaché à ce prélat, partit de Rome avec lui le jour même où il avait pris le bonnet de docteur en droit. Ses talents furent bientôt appréciés par le cardinal, qui se reposa sur lui de tout le soin de la négociation. On eut peu d'égards à la médiation du pape, et la guerre commença. Louis XIII, en personne, força le pas de Suze (mars 1629), ce qui contraignit le duc de Savoie de traiter avec lui et de se séparer des Espagnols. Sacchetti revint à Rome, laissant à Mazarin le titre d'in-

(1) Les lettres de naturalisation données à Mazarin, en 1639, portent qu'il était né à Rome.

ternonce et le pouvoir de maintenir le traité et d'achever la paix. Le cardinal Barberini, neveu du pape, envoyé par son oncle en qualité de légat en Piémont, accorda à Mazarin la même confiance que Sacchetti. On vit alors un homme âgé de moins de trente ans, avec un titre de peu d'importance, s'entremettre avec les diverses puissances, traiter au nom des uns et des autres et les amener à la paix. Il fit pour cela plusieurs voyages, dont l'un fut la source de sa fortune. Ce fut à Lyon qu'il vit Louis XIII (1630) et qu'il eut avec Richelieu un long entretien. Le cardinal conçut de lui la plus haute opinion (1), et sentant le besoin pour la France d'avoir en Italie un homme habile et dévoué, il parvint à gagner le jeune diplomate, qui depuis ce temps se montra ouvertement favorable aux intérêts de la France. Il revint en Italie sans que sa mission eût eu aucun succès, et la guerre continua; mais le duc de Savoie, Victor-Amédée, étant mort, son fils donna toute sa confiance à Mazarin, et celui-ci reprit aussitôt l'œuvre de la paix avec une nouvelle ardeur. Les Espagnols assiégeaient Casal, et les Français voulaient secourir la place: il agit auprès des chefs des deux armées et les fit consentir à une trêve de six semaines. Ce temps expiré, il demanda une prolongation que les Français refusèrent en marchant au combat (octobre 1630). Alors Mazarin leur proposa un traité, auquel ils mirent les conditions les plus dures. Pour les engager à se relâcher, il leur expose l'état formidable de l'armée espagnole; mais ne pouvant les persuader, il passe dans cette dernière armée, rapporte aux chefs les conditions des Français, et, se servant encore du même moyen, il leur parle de la supériorité des Français et de leur ardent désir de combattre. Cette fois il réussit, et le général espagnol consentit à tout. Aussitôt Mazarin pousse son cheval à toute bride entre les deux armées, et, sans être effrayé des balles qui sifflaient autour de lui, il crie en agitant son chapeau : *La paix! la paix!* Les soldats le repoussent en criant : *Point de paix!* Mais il va trouver le maréchal de Schomberg, qui accepte le traité et fait poser les armes à ses troupes. Cette paix fut confirmée l'année suivante par le traité de Cherasco que négocia Mazarin. Vers le même temps, il fit avoir à la France la ville de Pignerol, en persuadant au duc de Savoie qu'il serait dédommagé de ce sacrifice, et en trompant les Espagnols et les Impériaux, qui n'avaient évacué Casal et Mantoue qu'à condition que la garnison française quitterait Pignerol. Elle n'en sortit point par une ruse de Mazarin, qui la fit cacher, et joua ainsi les commissaires de l'Espagne et de l'empereur, venus pour visiter la ville. Une telle conduite excita contre lui toute la haine des

Espagnols, mais elle lui mérita la reconnaissance de Louis XIII et de Richelieu. Ce ministre écrivit de la part de son maître au pape pour le féliciter sur l'habileté de son négociateur. Dans une cour tout ecclésiastique, l'habit militaire ne pouvait procurer de grands succès : Mazarin le quitta (1632), et reçut aussitôt un bénéfice et une charge de référendaire *des deux signatures* dans la chancellerie (1). Richelieu donna des instructions à l'ambassadeur de France à Rome afin d'obtenir pour Mazarin un emploi qui l'approchât de lui. En 1634, celui-ci fut nommé vice-légat d'Avignon, et avant même qu'il eût quitté Rome pour se rendre à son poste, ses vœux furent comblés : il eut ordre de se rendre à la cour de France en qualité de nonce extraordinaire. Le but de cette mission était d'intercéder en faveur du duc de Lorraine, dépouillé de ses Etats par Louis XIII. Reçu avec la plus grande distinction par Richelieu, qui voulut le loger dans son palais, Mazarin ne négligea rien pour conserver les bonnes grâces du roi et de son ministre, et il y réussit tellement, que Louis XIII promit de le nommer au cardinalat s'il n'était pas prévenu par le pape. Les Espagnols avaient enlevé en 1635 l'électeur de Trèves, protégé par la France. Ce fut le prétexte d'une guerre qui dura vingt-cinq ans. Mazarin, comme ministre de la cour de Rome, voulut s'occuper d'une affaire qui regardait un prélat; mais les Espagnols se souvinrent de sa conduite à Pignerol, et leurs intrigues auprès du souverain pontife le firent rappeler à Avignon. Ils agirent même pour faire révoquer sa vice-légation; mais il les prévint, et, craignant qu'on ne le laissât dans l'oubli à Avignon, il demanda son rappel et retourna en 1636 à Rome, où il soutint ouvertement les intérêts de la France. Ce fut lui que Richelieu chargea de demander à Urbain VIII le chapeau pour le fameux P. Joseph. La mort de ce capucin mit fin à la négociation. Richelieu, qui perdait un ami fidèle, un utile confident, résolut de le remplacer en s'attachant Mazarin, qui lui avait déjà donné tant de marques de dévouement, et il engagea Louis XIII à placer sur sa tête le chapeau de cardinal qui avait été donné au P. Joseph. Cette demande blessa Urbain VIII, qui, d'abord favorable à Mazarin, s'était laissé depuis influencer par ses nombreux ennemis. Mais Richelieu avait fait lui-même la demande et il ne savait pas reculer. A dater de cette époque, Mazarin s'attacha irrévocablement à la France. Appelé par Richelieu, il quitta l'Italie au commencement de 1639 et se rendit auprès du cardinal. La guerre qui depuis tant d'années désolait l'Europe épuisait les puissances; toutes désiraient la paix. Le roi de Danemarck, Christian IV, s'offrit comme médiateur entre elles;

(1) On rapporte que Richelieu, en sortant, dit qu'il venait de parler au plus grand homme d'Etat qu'il eût jamais vu.

(1) Cette récompense était peu proportionnée aux services qu'avait rendus Mazarin; mais les partisans de l'Espagne le desservirent auprès du pape.

Hambourg fut assigné pour lieu de réunion à leurs ambassadeurs. Louis XIII avait jeté les yeux sur Mazarin pour l'envoyer à ce congrès ; mais les troubles qui survinrent en Savoie firent penser qu'il serait plus utile dans un pays qu'il connaissait, et on l'y envoya au commencement de 1640 avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Les succès du comte d'Harcourt en Piémont l'aidèrent beaucoup à conclure, au mois de décembre 1641, un traité entre la duchesse de Savoie et ses beaux-frères, qui, soutenus par l'Espagne, lui disputaient la tutelle de son fils. Ce fut alors que Mazarin obtint le chapeau demandé pour lui depuis longtemps ; il fut compris dans la nomination du 16 décembre 1641, et il reçut la barrette des mains de Louis XIII le 25 février de l'année suivante. Les intrigues qui, après avoir poursuivi Richelieu pendant toute sa vie, prirent une nouvelle force vers sa fin, ne purent empêcher Mazarin de rester fidèle à son protecteur, et il lui fut surtout très-utile lorsque la découverte de la conspiration de Cinq-Mars rétablit son crédit et son autorité (*voy.* RICHELIEU). Ce ministre en mourant le recommanda vivement au roi, et, si Mazarin ne lui succéda pas dans son titre, il fut réellement le premier ministre de Louis XIII, puisqu'il eut la direction de toutes les affaires. Richelieu avait régné par la terreur ; Mazarin, n'étant pas d'un caractère à user de semblables moyens, aimait mieux se faire des amis : ce fut à sa demande qu'on mit hors de la Bastille les maréchaux de Bassompierre, de Vitry et beaucoup d'autres victimes du dernier ministre. Il rappela plusieurs membres du parlement exilés et contribua beaucoup à la réconciliation du duc d'Orléans avec le roi. Cependant la santé de Louis XIII s'affaiblissait tous les jours et faisait prévoir sa mort prochaine. La cour, qu'agitait l'attente d'une régence, était divisée en deux partis, celui de la reine et celui de Monsieur. Louis XIII, qu'on avait toujours isolé de sa famille en lui inspirant contre elle des préventions que souvent elle avait justifiées, n'aimait et n'estimait pas plus sa femme que son frère. Il avait déclaré Monsieur incapable de la régence. Après la réconciliation des deux frères, les partisans du prince tentèrent de faire révoquer cette déclaration. Mazarin, détesté de la reine parce qu'il était une créature de Richelieu, avait embrassé la cause du duc d'Orléans, et, cherchant à adoucir le roi à son égard, il travaillait avec ardeur à lui faire obtenir la régence ; mais il rencontra des obstacles insurmontables dans l'esprit de Louis XIII. Trop adroit pour soutenir longtemps un parti désespéré, il essaya de faire revenir la reine sur son compte en lui offrant ses services ; il fut reçu froidement. Néanmoins il agit pour elle auprès du roi, espérant bien s'en faire un mérite par la suite ; mais, comme il n'était pas assuré d'en tirer un grand avantage, il appuya le projet présenté au monarque par Cha-

vigny, qui tendait à limiter l'autorité de la reine et du duc d'Orléans en leur donnant un conseil de régence investi d'un grand pouvoir. Mazarin fut nommé membre de ce conseil (1), avec le titre de ministre d'Etat, comme tous ceux qui en faisaient partie. Il fut distingué des autres en ce que, outre la présidence qui lui était donnée en l'absence du duc d'Orléans et du prince de Condé, le roi mourant enjoignait à la reine de régler les affaires ecclésiastiques avec le conseil du seul cardinal. Deux jours après cette déclaration (21 avril), le monarque accorda une nouvelle faveur à Mazarin en le choisissant pour tenir sur les fonts de baptême le Dauphin, depuis Louis XIV (2). Louis XIII termina le 14 mai 1643 sa triste existence. Mazarin, prévoyant bientôt que la reine attaquerait de toutes ses forces la déclaration du 19 avril, prit le parti de se démettre du pouvoir que lui avait donné le feu roi (3), et publia sa résolution de retourner à Rome ; mais, ne comptant l'accomplir qu'autant qu'il ne pourrait plus rester en France, il mit en jeu tous les ressorts afin de se faire retenir. Ses amis représentèrent qu'il n'avait jamais montré contre la reine la haine de Richelieu ; que, d'ailleurs, il était avec Chavigny le seul dépositaire du secret de l'Etat. Ce dernier argument prévalut, et Anne d'Autriche consentit à profiter au moins pour un temps des avis du cardinal. Mazarin, conservé par nécessité, eut le talent de se rendre agréable. La reine avait accordé toute sa confiance à l'évêque de Beauvais, Potier, son grand aumônier, doué des vertus de son état, mais incapable de porter le poids des affaires (4). Elle se vit bientôt obligée de l'éloigner. Mazarin avait beaucoup gagné dans l'esprit de cette princesse ; elle conçut le projet de lui donner la place de l'évêque de Beauvais. Naturellement indolente, elle trouvait dans le cardinal un ministre plein d'activité et de connaissances : d'ailleurs il était étranger, et elle se flattait de conserver toujours l'autorité, parce que son ministre n'aurait qu'elle pour appui. Le duc d'Orléans et le prince de Condé achevèrent de la décider. Mazarin s'était assuré les bonnes grâces du premier de ces deux princes depuis qu'il lui

(1) Il était composé du duc d'Orléans, du prince de Condé, du cardinal Mazarin, du chancelier Séguier, des secrétaires d'Etat Bouthillier et Chavigny.

(2) Mademoiselle dit, dans ses *Mémoires*, qu'elle fut marraine de Louis XIV, et que Monsieur en fut le parrain ; mais ce fut quand ce prince reçut la confirmation.

(3) Tous les conseillers de régence, à l'exemple de Mazarin, offrirent à la reine leur démission. Elle aurait pu se dispenser de s'adresser au parlement pour se faire donner la régence pure et simple. C'était reconnaître à ce corps un droit qu'il n'avait pas, auquel il n'aurait point prétendu, parce qu'il ne l'avait exercé qu'une fois à la mort de Henri IV, et presque malgré lui ; c'était encourager des prétentions que par la suite on combattit, et justifier l'orgueil d'un corps qui s'appelait alors le *tuteur des rois*.

(4) On dit que la première démarche du vieil évêque dans son ministère fut de demander aux Hollandais de se convertir à la religion catholique, s'ils voulaient conserver l'amitié de la France. Voltaire rejette absolument cette anecdote, rapportée par Retz et la Châtre, sans autre intérêt que celui de la vérité. D'ailleurs, plusieurs autres actions avérées de l'évêque de Beauvais la rendent très-croyable.

avait prouvé son dévouement à l'occasion de la régence, et il avait mis Condé dans ses intérêts en faisant donner le commandement des armées au duc d'Enghien, dont la jeunesse avait longtemps inspiré de la défiance à Louis XIII. La reine, dont le pouvoir se trouva bientôt affermi, ne tarda pas à écarter ses anciens ennemis, que les circonstances l'avaient d'abord forcée de ménager. Les finances furent ôtées à Bouthillier et la charge de secrétaire d'Etat à Chavigny, son fils. Mazarin, ami de ce dernier, lui conserva une place dans le conseil ; mais on croit qu'il ne fit pas de grands efforts pour désarmer à son égard la haine de la régente, parce qu'il craignait ses talents et son habileté. Dans le même temps, l'ancien garde des sceaux, Châteauneuf, emprisonné par Richelieu (1633), fut mis en liberté. Mazarin redoutait ce personnage, soutenu par la faveur de la reine, qu'il devait à des persécutions endurées pour elle. Il réussit à lui faire ordonner de rester dans sa maison de Montrouge, sans rentrer dans Paris. Le cardinal devenait de plus en plus agréable à la reine par sa connaissance des affaires et par son activité, et il se faisait également aimer du public par les grâces qu'il répandait, par son adroite modestie et par sa politesse. Cependant l'évêque de Beauvais était encore à la cour ; mais la reine lui avait retiré sa confiance : il ne lui restait que l'ombre de l'autorité et la honte de s'être montré incapable de la retenir (1). Mazarin, en remplaçant ce prélat, s'attira la haine du parti qui le dirigeait, et de ceux qui, s'étant flattés d'avoir part à l'administration, voyaient le cardinal s'en rendre maître insensiblement. Parmi ces derniers, on distinguait le duc de Beaufort, petit-fils de Henri IV, qui, craignant Richelieu, s'était retiré en Angleterre et en était revenu après la mort de ce ministre. Alors la reine lui témoigna beaucoup d'intérêt et de confiance : il se figura qu'il allait la gouverner ainsi que l'Etat (2) ; mais, par sa hauteur et ses folles prétentions, il encourut la haine de la régente, du duc d'Orléans et du prince de Condé. Il se croyait trop sûr de son autorité pour s'apercevoir des progrès de Mazarin ; mais, quand il le vit prendre la place de l'évêque de Beauvais, il entreprit de le renverser, et se mit à la tête d'un parti que l'on ridiculisa en l'appelant la cabale des *importants*. Ce parti était composé, dit plaisamment le cardinal de Retz, de « cinq ou six esprits mélancoliques, qui avaient la mine de penser creux, qui sont morts fous, et qui, dès ce temps-là, ne paraissaient guère sages ». Il inspira cepen-

dant des craintes à Mazarin, et le rusé ministre, croyant ou feignant de croire, d'après quelques paroles imprudentes échappées au duc de Beaufort, que celui-ci devait le faire assassiner, le dénonça au conseil de la régente et parla encore de son intention de retourner en Italie. On s'y opposa, et, pour lui donner satisfaction, l'on arrêta le duc de Beaufort et on exila ses complices, entre autres la duchesse de Chevreuse et Châteauneuf. La première, célèbre par son attachement à la reine régente, qui lui valut la haine de Richelieu et un exil de dix-huit ans (*voy. CHEVREUSE*), avait cru à son retour gouverner la reine comme autrefois. Elle trouva la cour toute changée : Anne lui montra de l'amitié ; mais toute sa confiance était pour Mazarin. Celui-ci chercha d'abord à se mettre bien avec la duchesse ; il lui accorda une infinité de grâces ; mais il fut obligé de la refuser bientôt, car elle était insatiable, et favorisait les ennemis du cardinal et surtout Châteauneuf, son amant. Madame de Chevreuse, irritée, se joignit à Beaufort et partagea sa disgrâce. On dut voir alors quel était le crédit du cardinal et son empire sur l'esprit de la reine, puisqu'il avait décidé cette princesse à lui sacrifier un prince, une ancienne favorite et un homme qui avait souffert pour elle. Il ne restait plus à la cour que l'évêque de Beauvais qui put donner quelque inquiétude à Mazarin : ce n'était, il est vrai, qu'un fantôme ; cependant il voulut s'en débarrasser et le fit renvoyer dans son diocèse. Dès lors, il fut tout-puissant, et la reine le déclara premier ministre (1). Mazarin, revêtu par Louis XIII d'une grande autorité, avait embrassé tous les plans de Richelieu : lorsque la régente l'eut appelé au pouvoir, il reprit l'exécution de ces grands desseins. La guerre commencée contre la maison d'Autriche continua malgré les négociations entamées sous Richelieu lui-même. Les premiers jours d'une régence dont les Espagnols avaient cru pouvoir profiter avaient été marqués par d'éclatants succès. Le bonheur des armées françaises ne fut altéré que par de légers échecs, en 1643 et 1644. La France fut respectée au dehors ; au dedans, tout fut bientôt tranquille : la confiance entière accordée à Mazarin fit taire toutes les prétentions, et l'intérêt, autant que l'amour de la paix, réunissant tous les partis, les rapprocha insensiblement de l'autorité royale et de celui qui en était le dépositaire. Mazarin, dont la politique avait toujours été de se faire des amis, répandit les grâces avec une profusion dont on sentit plus tard les inconvénients : alors il suffisait de demander (2). Cette conduite contribua beaucoup à affermir Mazarin dans le pou-

(1) Il est difficile d'adopter l'opinion de Voltaire, qu'il est très-vraisemblable que Mazarin était ministre désigné dans l'esprit de la reine, du vivant même de Louis XIII. La haine d'Anne d'Autriche pour les créatures de Richelieu, les intrigues de Mazarin pour se faire conserver, sont consignées dans tous les Mémoires du temps, et combattent cette assertion, appuyée sur de faibles fondements.

(2) Il en était, dit le cardinal de Retz, moins capable que son valet de chambre.

(1) Il en fit les fonctions le reste de sa vie, à quelques interruptions près ; mais il n'en reçut jamais les lettres patentes. Richelieu les avait eues.

(2) Un homme de beaucoup d'esprit disait qu'il n'y avait plus que ces quatre mots dans la langue française : *la reine est si bonne*. On accorda, dit-on, à un importun un impôt sur les

voir : les grands, abaissés et persécutés par Richelieu, trouvaient un ministre qui remplaçait la rigueur par les bienfaits ; le parlement, opprimé sous le règne précédent, reçut aussi quelques faveurs et la promesse qu'on se conduirait par ses avis. Le peuple, toujours instrument aveugle, partageait la satisfaction des uns et des autres, ou du moins leur tranquillité. Telle fut la cause du calme qui signala les quatre premières années de la régence et pendant lesquelles se développa le germe des troubles qui éclatèrent ensuite avec tant de force. Mazarin essuya en 1644 une grave maladie, et, comme on savait que la reine ne pouvait se passer d'un ministre, on lui désigna plusieurs successeurs, entre autres Châteauneuf et Chavigny. Anne d'Autriche attendit : Mazarin échappa au danger, et il n'oublia jamais les intrigues auxquelles sa maladie avait donné lieu. Ayant tenté vainement de se réconcilier avec le pape Innocent X, dont il avait traversé l'élection, il accueillit les neveux de son prédécesseur, persécutés par Innocent qui leur devait la tiare : il les reçut en France, où l'un d'eux, le cardinal Antoine Barberini, obtint l'archevêché de Reims et la charge de grand aumônier. Mazarin avait encore à se plaindre du pontife, qui lui avait refusé un chapeau pour son frère Michel Mazarin, archevêque d'Aix ; c'est à cette cause qu'on attribua l'expédition d'Italie entreprise en 1646 par le prince Thomas de Savoie et le duc de Brezé. Les commencements n'en furent pas heureux ; mais la fortune changea, et le pape se vit obligé de demander la protection de la France : les Barberins rentrèrent en grâce et le frère du ministre fut cardinal. En 1647, les Napolitains secouèrent la domination de l'Espagne : le duc de Guise, qui prétendait avoir des droits à la couronne de Naples, alla se mettre à la tête des révoltés, et Mazarin lui promit des secours ; mais il ne lui en envoya point, et il perdit ainsi une occasion dont la France pouvait tirer avantage. Cependant la guerre, qui, depuis treize ans, embrasait l'Europe, était malheureuse pour plusieurs puissances et ruineuse pour toutes. Elles en sentaient depuis longtemps les inconvénients, et dès 1641 leurs envoyés, réunis à Hambourg, avaient signé des préliminaires de paix ; mais les intérêts étaient si divers et si compliqués, tant de personnes étaient chargées de les défendre, qu'on ne pouvait prévoir l'issue de ces négociations. De plus, les prétentions et le désir de la paix variaient tous les jours avec les chances d'une guerre continuée sans interruption. D'Avaux, qui était allé à Hambourg à la place de Mazarin, fut chargé de se rendre à Munster, où

messes. On connaît les stances de St-Evremond à Ninon, qui commencent ainsi :

J'ai vu le temps de la bonne régence,

Temps où régnait une heureuse abondance, etc.

et qui finissent par un trait mordant contre Mazarin.

se réunissaient les ambassadeurs des puissances catholiques (1). Mazarin, qui voulait présider de loin aux négociations, lui donna pour collègue Servien, sa créature, et les deux plénipotentiaires reçurent ordre de passer à la Haye, où ils conclurent avec les Etats-Généraux un traité qui confirmait celui de 1535. Mais, plus tard, la Hollande craignit de rendre le roi de France trop puissant en l'aidant à écraser l'Espagne ; elle traita avec cette dernière couronne. L'alliance de la Hollande fortifia l'Espagne, qui ne prit aucune part à la paix signée le 6 août 1648 à Osnabrück, entre l'Empire et la Suède ; elle le fut à Munster, entre la France et l'Empire, le 24 octobre suivant. L'empereur abandonnait à Louis XIV Brisach, l'Alsace, tous ses droits sur Pignerol, et il le confirmait dans la possession des Trois-Evêchés ; il lui céda aussi le droit de mettre garnison dans Philisbourg. Enfin la paix de Westphalie ne donna pas seulement à la France des avantages présents et considérables ; elle résolut encore, contre la maison d'Autriche, le grand problème de la politique moderne, l'impossibilité qu'un empire exorbitant ne succombe pas tôt ou tard par la jalousie de ses voisins coalisés. Tels furent les principaux effets de ce traité célèbre, que Richelieu avait conçu et commencé et que Mazarin eut la gloire d'achever d'après les bases jetées par son immortel prédécesseur. Le commencement de l'année 1648 vit éclater des troubles que de nombreuses causes avaient produits. Le prince de Condé, insatiable dans son désir d'élever et d'enrichir sa famille, mourut mécontent du ministre, léguant à son fils ses prétentions et sa haine contre Mazarin. L'abbé de la Rivière, favori du duc d'Orléans, choqué de ne point obtenir le chapeau, indisposa aussi son maître contre Mazarin, qu'il accusait de mauvaise foi. Le parlement, caressé d'abord, n'avait vu se réaliser aucune promesse ; il eut, au contraire, diverses altercations avec la cour, et l'on vit en 1645 plusieurs conseillers arrêtés pour la hardiesse de leurs opinions. Les princes et le ministre divisés se ménagèrent des amis dans cette compagnie, qui, se voyant recherchée, se souvint de ses anciennes prétentions. Ce qui hâta surtout les troubles, ce fut le mauvais état des finances. Une guerre ruineuse, les prodigalités de la cour, les dilapidations que l'exemple même du ministre encourageait jusque dans les agents les plus subalternes, telles étaient les causes de l'épuisement du trésor, auquel on voulut remédier par des moyens insuffisants et qui vexaient le peuple. C'est alors qu'on vit l'Italien Particelli d'Emery, créature du ministre, qui l'avait nommé depuis peu surintendant des finances, établir des charges ridicules de *conseillers du roi crieurs de vin*, de *contrôleurs de fagots*, etc., et vendre la noblesse, tandis que lui, venu à la cour sans

(1) Les ambassadeurs protestants traitèrent à Osnabrück.

naissance et presque sans fortune (*voy.* EMERY), étalait un faste insultant. Si à toutes ces causes de troubles on joint les mécontentements particuliers, sources de tant d'intrigues que favorisait la faiblesse du gouvernement, on ne s'étonnera plus de la force que prit la révolte aussitôt qu'elle eut éclaté. Un édit de tarif sur les denrées qui entraient à Paris donna lieu aux premières discussions graves de la cour avec le parlement; c'était en 1647. L'année suivante, le roi tint au mois de janvier un lit de justice, où il fit enregistrer un grand nombre d'édits, dont l'un portait création de douze nouvelles charges de maîtres de requêtes et un autre la suppression de quatre années de gages des membres des cours souveraines. L'intérêt particulier vint ainsi donner une nouvelle activité à ce qu'on appelait le zèle pour le bien public, comme il arrive toujours quand il s'agit de colorer une révolte. Les maîtres des requêtes protestèrent avec une espèce de fureur contre la création de nouvelles charges; le parlement les appuya, et bientôt après, quoiqu'on l'eût excepté de l'édit qui retranchait les gages des autres cours souveraines, il donna (13 mai) un arrêt d'union avec le grand conseil, la cour des aides et la chambre des comptes de Paris. Cet acte du parlement produisit le plus grand effet dans toute la France, et la cour fut très-embarrassée; cependant il fut cassé par un arrêt du conseil (10 juin). Pendant toute cette guerre de la Fronde, les Français ne quittèrent pas leur caractère de gaieté, et la plaisanterie devint une des armes les plus ordinaires et les plus efficaces des différents partis. On pallia la hardiesse de la démarche des cours souveraines en parlant de la crainte qu'inspirait au cardinal l'arrêt d'*Ougnon* ou d'*Ognon* (car il prononçait de cette manière), et d'un discours au parlement, où il lui était échappé une comparaison ridicule. Le premier président s'efforçait de prouver que l'arrêt d'*union* n'avait rien de contraire au service du roi : « Si le roi, répondit Mazarin, ne « voulait pas qu'on portât des glands à son col- « let, il n'en faudrait pas porter; ce n'est pas « tant la chose défendue que la défense qui fait « le crime. » Le parlement soutint opiniâtrément ses premières démarches, et la reine, pour parvenir à un accommodement, fut obligée de reconnaître l'arrêt d'union par lequel les cours souveraines s'arrogeaient le droit d'examiner les édits, de contrôler le gouvernement, et elle supprima les arrêts du conseil d'Etat. Ce succès enhardit le parlement à demander encore plus, et il continua d'empiéter sur l'autorité royale. La reine, outrée, résolut alors d'arrêter le progrès du mal en faisant emprisonner les membres de cette cour qui montraient le plus d'audace; mais déjà on leur avait donné trop de force en cédant à tant de demandes. D'un autre côté, accorder davantage, c'était tomber dans le mépris. Ces réflexions, que fit Mazarin, l'embarrassaient, et

il eut de la peine à se rendre à l'avis de l'emprisonnement, qui fut néanmoins adopté. Le 26 août, jour où l'attention générale était détournée par un *Te Deum*, on envoya arrêter les présidents Blancmesnil et Charton (ce dernier ne fut pas trouvé chez lui), et le conseiller Broussel. Le peuple de Paris, abusé, comme de coutume, par les mots et par les apparences, regardait les membres du parlement comme autant de défenseurs zélés et désintéressés, et il avait voué particulièrement une espèce de culte à Broussel, magistrat vieilli avec honneur dans la poussière du palais, populaire à l'excès, mais faible, incapable et se laissant conduire par des factieux qui lui dictaient les avis les plus violents contre la cour. Ce peuple, à la nouvelle de l'enlèvement de celui qu'il appelait *son père*, se soulève et le redemande à grands cris. La sédition, quelque violente qu'elle fût, pouvait n'avoir aucune suite, si l'on n'eût pas excité de nouveau le peuple sous main. C'est alors que parut sur la scène le célèbre Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris, plus connu sous le nom de cardinal de Retz. Il devait à la reine tout ce qu'il était; mais l'obstacle à une plus grande élévation, qu'il rencontra dans Mazarin, et surtout son esprit ambitieux et turbulent le dispensèrent de la reconnaissance. Gondi avait offert à la cour de s'employer pour calmer la révolte lors de l'arrestation de Broussel. Quoiqu'il fût soupçonné de voir le trouble avec joie, l'on accepta ses offres, parce que l'on connaissait son influence sur le peuple. Mal récompensé de ce service, il jura de tirer vengeance des duretés de la reine et des sarcasmes de Mazarin. C'est ainsi qu'il fut l'auteur du mouvement terrible qui éclata le lendemain (27 août), et qu'on appelle la *journée des Barricades*, dont la suite fut la liberté des prisonniers. Cette concession procura un instant de calme, dont le cardinal profita pour emmener le roi hors de Paris (13 septembre). Se voyant à l'abri de tout danger, Mazarin tenta de se délivrer de deux ennemis dangereux : Châteauneuf fut exilé et Chavigny mis à Vincennes. Ce coup d'autorité ranima le feu qui couvait sous la cendre; les chefs de la Fronde tremblèrent, et le coadjuteur fit ouvrir au parlement, par le président Viole, ami de Chavigny, l'avis de renouveler l'arrêt donné contre le maréchal d'Ancre en 1617, et qui défendait aux étrangers de s'immiscer dans le gouvernement de l'Etat. Cet avis fut appuyé : on en serait venu dès lors aux dernières extrémités, si le prince de Condé, que son ambition séparait de Mazarin, mais qui voulait la tranquillité de l'Etat, n'eût proposé entre les princes et le parlement une conférence dont on eut soin d'exclure le cardinal. Le résultat fut un accommodement tout entier à l'avantage du parlement. Le roi revint à Paris, et Chavigny fut mis en liberté, mais exilé. Cette déclaration (du 4 octobre) ne produisit qu'un calme apparent : la cour avait

trop perdu pour ne pas chercher à regagner ce qu'on lui avait ravi ; le parlement avait trop obtenu pour ne pas désirer davantage. D'ailleurs, trop de gens craignaient la tranquillité, entre autres le coadjuteur. Ce fut dans ce temps que ce dernier chercha par une nouvelle intrigue à diffamer Mazarin. Un édit, dicté par la nécessité, autorisait les emprunts sur les tailles à dix pour cent d'intérêt. Le coadjuteur fit connaître avec éclat par une nombreuse assemblée de théologiens les prêts usuraires, et il trouva moyen de désigner le cardinal comme le plus grand usurier du royaume, et le seul objet de cette décision. On fut obligé de retirer l'édit. La licence des écrits était extrême : Mazarin et la reine même étaient indignement déchirés dans des libelles infâmes. De plus, les membres les plus remuants du parlement renouvelaient les anciennes discussions, sous prétexte d'infractions faites par le ministre à la déclaration du 4 octobre. Ce fut alors qu'on résolut de réduire par la force des rebelles qu'on ne pouvait satisfaire. Divers moyens, plus ou moins violents, furent proposés dans le conseil : Mazarin les combattit et fit adopter celui qu'avait fourni Le Tellier, d'affamer Paris et d'en faire le blocus. La cour ne pensa qu'à quitter la ville ; cette fuite, car c'en fut une véritable, eut lieu dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649. Une lettre de cachet adressée au parlement l'exila à Montargis : ce corps ne voulut pas même l'ouvrir ; il envoya à la reine des députations qui furent mal reçues : alors il se tint prêt à soutenir la lutte, et rendit un arrêt qui déclarait *Mazarin ennemi du roi et de l'Etat, perturbateur du repos public ; lui ordonnait de se retirer dans huitaine du royaume, passé lequel temps les sujets du roi devaient lui courre sus*. Peu de temps après, on l'atteignit d'une manière plus réelle, en vendant ses biens et ses meubles à l'encan. Paris était bloqué dès le 7 janvier ; le parlement fut déclaré coupable de lèse-majesté : il adressa à ce sujet des remontrances remplies d'imputations odieuses contre Mazarin ; mais on ne les reçut pas. La guerre était à peine commencée que déjà les Parisiens en étaient las ; elle leur imposait de trop grands sacrifices ; l'intérêt et l'ambition, qui avaient jeté tant de personnes dans la Fronde, pouvaient les en séparer facilement : aussi, malgré les efforts de quelques séditeux, les intrigues du coadjuteur et sa criminelle liaison avec l'Espagne, malgré la révolte de plusieurs parlements du royaume à l'exemple de celui de Paris, la paix était généralement désirée ; elle fut conclue le 11 mars 1649. « Cette « paix, comme on l'a dit (1), ne satisfit aucun « parti ; le parlement demeurant en liberté de « s'assembler, ce que la cour avait voulu empê- « cher, au moins pour le reste de l'année ; et la « cour conservant son ministre, dont le parle-

« ment et le peuple avaient demandé l'éloigne- « ment. » Mazarin avait même été un des commissaires pour l'accommodement, malgré les réclamations des frondeurs, qui n'ébranlèrent pas la reine. Il y eut une amnistie générale, dans laquelle furent compris tous les hommes considérables du parti rebelle ; mais le cardinal, pour mortifier le coadjuteur, affecta de ne l'y pas nommer (1) et de le confondre dans la foule. La rentrée du roi à Paris était une des conditions de la paix ; la reine ne voulut pas y revenir d'abord : Mazarin la confirma dans cette résolution ; il craignait pour sa vie s'il se rendait au milieu de ses ennemis quand le feu de la sédition n'était pas complètement éteint. Le roi ne rentra dans sa capitale que le 18 août, ayant dans son carrosse Mazarin et le prince de Condé. La tranquillité parut encore une fois rétablie ; mais le cardinal ne se dissimulait pas qu'elle était précaire. Condé, fier des services qu'il avait rendus, en réclamait le prix avec une hauteur excessive et *devenait rebelle à force de prétentions*. Il contrariait les vues du cardinal, le traitait avec mépris, et bravait ouvertement la reine. Après s'être uni un instant avec les frondeurs, il s'en était séparé et les avait même accusés d'une tentative d'assassinat dirigée contre sa personne : il s'en fit de mortels ennemis et les obligea de se lier contre lui avec Mazarin ; on l'arrêta (2) le 18 janvier 1650 chez la reine, et on le conduisit à Vincennes avec le prince de Conti, son frère, et le duc de Longueville, époux de sa sœur. Après un voyage en Normandie, pour maintenir dans le devoir cette province que la duchesse de Longueville avait voulu soulever en faveur des princes (*voy. LONGUEVILLE*), la cour en fit un autre dans la Bourgogne, qui s'était déclarée pour le prince de Condé, son gouverneur. Pendant qu'on assiégeait Seurre ou Bellegarde, et que le cardinal dirigeait les mouvements du siège, il faillit perdre la liberté et peut-être la vie, par la trahison des officiers d'un régiment qui devait passer à St-Jean-de-Losne, et que des partisans des princes avaient gagnés. Un des conjurés découvrit le complot à Mazarin, qui le déconcerta par ses mesures, sans punir les traîtres. La Bourgogne fut bientôt pacifiée, et la cour revint à Paris : elle en repartit peu après pour calmer les troubles fomentés dans la Guienne par les amis des princes prisonniers et par la présence de la princesse de Condé à Bordeaux. Elle y resta jusqu'au mois d'octobre, que, Bordeaux ayant capitulé après quelques jours de siège, toute la province se soumit. Mazarin avait pu voir dès l'origine que sa liaison avec les fron-

(1) Retz dit, dans ses Mémoires, qu'il demanda lui-même à n'être pas nommé dans l'amnistie.

(2) Cette mesure était bien sévère, et on l'a blâmée plus d'une fois, avec raison. Mazarin connaissait le caractère de Condé, et combien il l'exaspérerait par un tel traitement. Condé disait lui-même qu'il était entré innocent dans sa prison et qu'il en était sorti coupable.

(1) Hénault, *Abriégé chronol.*, ann. 1649.

deurs ne pouvait durer longtemps. Ce n'était qu'avec une joie apparente qu'au commencement de cette année il avait approuvé le retour de Châteauneuf dans la place de garde des sceaux, que lui avait fait rendre la Fronde. En revenant de Guienne, il se brouilla sans trop de raison avec Gondî, qui avait demandé le chapeau de cardinal après avoir servi la cour avec le plus grand zèle depuis qu'il s'était uni avec elle. Mazarin le lui fit refuser, et dès lors Gondî, qui avait remplacé La Rivière dans la confiance du duc d'Orléans, anima son maître contre le ministre. D'ailleurs le duc avait d'autres raisons de se plaindre du cardinal. La prison des princes, qui faisait la sûreté de celui-ci, fut désapprouvée, et les frondeurs, qui en avaient été les instigateurs, se prononcèrent ouvertement contre ce qu'ils appelaient le despotisme du ministre, qui depuis quelque temps les négligeait parce qu'il croyait pouvoir se passer d'eux. Ils se joignirent aux partisans des princes, et le duc d'Orléans se déclara hautement pour les prisonniers. Le coadjuteur avait tout préparé pour faire de Condé un ennemi irréconciliable de Mazarin : maintenant, il désirait les mettre en présence afin de profiter de leur inimitié. Pendant toutes ces intrigues, le cardinal, voulant accélérer les opérations de l'armée opposée à Turenne, devenu rebelle, fit un voyage dont ses ennemis profitèrent. Les succès de cette armée les compriment un instant ; mais la crainte que ces mêmes succès ne donnassent trop de force à Mazarin les engagea bientôt à se prononcer contre lui. Le duc d'Orléans eut avec le cardinal une vive altercation au conseil ; et il déclara qu'il ne mettrait plus le pied au Palais-Royal tant que cet étranger conserverait le ministère. Le parlement se souleva de nouveau en demandant la liberté des princes, qu'il devenait impossible de refuser, et il ne resta plus à Mazarin d'autre parti à prendre que celui de la retraite, au moins pour quelque temps. On lui conseilla d'user avec rigueur, dans cette circonstance, de tout le pouvoir que lui donnait son empire sur la reine ; mais les partis violents ne lui convenaient jamais. Il quitta Paris dans la nuit du 6 au 7 février 1651, et se rendit à St-Germain, où il demeura plusieurs jours sans savoir ce qu'il devait faire. Enfin le 13 février, il arriva au Havre, où les princes avaient été transférés, et là, avant que l'ordre de leur liberté fût parvenu, il voulut la leur annoncer lui-même, croyant ainsi se réconcilier avec eux. Il en fut d'abord assez bien reçu ; mais ils le quittèrent bientôt pour se rendre à Paris. N'ayant alors plus rien à espérer, il sortit de France, et, refusant l'asile que lui offraient les Espagnols, il se retira à Bruhl, chez l'électeur de Cologne, son ami (1). Après avoir rendu le

19 février un arrêt qui le bannissait à perpétuité du royaume, lui et sa famille, le parlement ordonna qu'il fût procédé contre lui et qu'on recherchât son administration. Malgré cette proscription, Mazarin du fond de sa retraite gouvernait la reine et l'Etat aussi absolument que lorsqu'il était à Paris, et rien n'était décidé qu'on n'eût reçu son avis. Châteauneuf, son rival, perdit les sceaux, qui furent donnés à Molé, et la discorde divisa bientôt ses ennemis. La reine se brouilla avec Condé, et ce prince, à qui l'on inspira des craintes pour sa liberté et sa vie, se rangea parmi les rebelles et se retira dans son gouvernement de Guienne pour se préparer à la guerre. Le Tellier, Servien et Lionne, créatures du cardinal, rentrèrent dans le conseil ; enfin tout sembla préparer le retour de Mazarin. Il se hâta de rassembler une petite armée de 7 à 8,000 hommes, qui prit ses couleurs et qu'il confia aux maréchaux d'Aumont et d'Hocquincourt ; il entra aussitôt en France sous prétexte d'empêcher la jonction du prince de Condé avec les Espagnols, et, pour se justifier, écrivait-il au roi, des calomnies dont on l'avait chargé. A cette nouvelle, le parlement se souleva avec fureur ; il rendit des arrêts encore plus vigoureux contre le cardinal, fit vendre sa bibliothèque (1) et mit sa tête à prix (2). Ce dernier arrêt rappelait celui qui avait été lancé contre l'amiral Coligny en 1569 (3). Mazarin ne ralentit pas sa marche ; il arriva le 30 janvier à Poitiers, où la cour s'était transportée pour comprimer le prince de Condé. Le roi alla avec son frère au-devant du cardinal, et lui témoigna la plus grande joie de le revoir. Celui-ci reprit bientôt son autorité et le titre de premier ministre, et après avoir apaisé quelques mouvements en Touraine, il revint triomphant près de la capitale. Condé, qui s'était lié avec les Espagnols, s'en rapprocha aussi de son côté, et tint ensuite la campagne contre Turenne, qui, redevenu fidèle au roi, lui rendit alors d'appréciables services. On tenta peu après un accommodement avec le prince de Condé ; il envoya à la cour des négociateurs, qui, ayant ordre de ne point voir le cardinal, ne purent rien conclure. Le combat du faubourg St-Antoine, où Mazarin perdit son neveu Mancini, suivit de près (2 juillet) : l'entrée de Condé dans Paris et son

« un asile dans un royaume dont j'ai reculé toutes les frontières. » Voltaire fait écrire à tort cette lettre par Mazarin, lors de son second exil, qui était volontaire.

(1) On avait déjà ordonné une fois la vente de cette magnifique collection ; mais des gens sages l'avaient sauvée. Ce fut une des pertes les plus sensibles pour Mazarin (*voy. NAUDÉ*).

(2) Le prix indiqué était de cent cinquante mille livres qui devaient être pris sur la vente de la bibliothèque ; et comme on trouvait dans tout des sujets de plaisanterie, on afficha dans Paris une répartition burlesque de cette somme : tant pour le nez du cardinal, tant pour les oreilles, tant pour qui le ferait eunuque, etc. Ce ridicule répandu sur l'arrêt contribua peut-être à en empêcher l'exécution.

(3) On chercha cet arrêt dans les registres, mais on ne l'y trouva pas, comme le dit Voltaire : il en avait été arraché, ainsi que toutes les autres pièces scandaleuses de la Ligue. On fut obligé de recourir à l'histoire de de Thou (*Mém. de Talon*).

(1) C'est alors qu'il écrivit au roi une longue lettre où il justifiait sa conduite, et se plaignait du traitement qu'on lui faisait éprouver après ses longs services : « Il ne me reste plus, disait-il,

union avec le duc d'Orléans donnèrent la plus grande force aux ennemis du ministre et portèrent le parlement à un acte plus criminel que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il déclara le duc d'Orléans lieutenant général du royaume (quoique le roi fût majeur), et le prince de Condé généralissime, tant que Mazarin serait en France et qu'il « priverait le roi de sa liberté ». Cet arrêt fut cassé, et le parlement transféré à Pontoise, où était la cour. Mazarin, pour mettre les princes dans leur tort et pour ôter à la rébellion une cause ou un prétexte, se résolut à sortir une seconde fois du royaume. Il voulut encore par cette démarche se concilier le peuple, en cédant, sans une pressante nécessité, pour lui procurer la paix. La déclaration royale lui donnait les plus grands éloges, et elle attestait que le roi cédait au désir qu'avait le cardinal de se retirer. Il laissa ses créatures auprès du monarque, entre autres Le Tellier, qui devait diriger les affaires par ses instructions. Ne craignant plus rien pour son crédit et sûr d'être un jour rappelé, il se retira à Bouillon, où il eut bientôt occasion de rendre un grand service à la France. Une armée espagnole était entrée en Picardie sous les ordres du comte de Fuensaldagne; le cardinal effraya ce général, et le fit sortir de France en lui annonçant que la reine, plutôt que de se laisser écraser, s'unirait avec Condé contre lui s'il persistait à donner du secours au prince contre la cour. On était généralement las de la guerre. Le duc d'Orléans voulait la paix, et le prince de Condé, qui ne la désirait pas, était haï du peuple; il craignait pour sa personne et ne se fiait point à la cour. Vaincu par ses turbulents amis et par les promesses des ennemis de la France, il refusa les offres d'accommodement que lui fit Mazarin et se jeta dans les bras des Espagnols. Le roi, rentré à Paris le 21 octobre, exila le duc d'Orléans, Mademoiselle sa fille, et Châteauneuf. Le lendemain, on publia une amnistie générale, et peu après le cardinal de Retz fut mis à Vincennes. Alors la Fronde, punie dans la personne de son chef, ne laissa plus que des souvenirs humiliants et ridicules. Le clergé, l'université, Rome même firent d'inutiles remontrances sur la prison du coadjuteur; on refusa sa liberté à Mazarin, qui la demanda lui-même par politique et comme cardinal. Ainsi, les troubles avaient cessé et l'on avait fait justice de leurs principaux auteurs; mais Mazarin, absent, semblait n'être pour rien dans ces actes de rigueur. Croyant bientôt pouvoir revenir, il parcourut les frontières, visita l'armée qui se battait contre Condé, et rentra dans Paris le 3 février 1653. Le roi alla au-devant de lui, et les princes, les grands, le parlement vinrent le complimenter; on lui donna une fête magnifique à l'hôtel de ville, au milieu des acclamations générales. Il logea au Louvre, et le roi ordonna que la *porte de la Conférence* fût occupée par une compagnie du régiment des gardes.

Les temps d'orages étaient passés, et l'on respectait en lui une fortune que tant de traverses n'avaient pu renverser. Les révoltes de la Provence, de la Bourgogne et de la Guienne s'apaisèrent. Le prince de Conti se réconcilia avec le ministre, et il épousa sa nièce l'année suivante (1654). Condé conservait toujours des intelligences en France; on l'accusa d'avoir gagné les deux hommes qui avaient tenté d'assassiner le cardinal, et qui furent pendus en 1654. La même année, Turenne fit lever aux Espagnols le siège d'Arras, et il consolida ainsi le crédit du cardinal, qui, à cette occasion, se donna un ridicule assez remarquable: ce fut de s'attribuer tout l'honneur de cet événement dans une lettre qu'il adressa au parlement, au nom du roi, sans y dire un seul mot de Turenne, et ce n'était pas la première fois qu'il affichait ainsi des prétentions déplacées à la science militaire (1). L'année suivante (1655), il accompagna Louis XIV dans sa campagne de Flandre, et ce fut alors qu'il fit arrêter la duchesse de Châtillon, qui cherchait à gagner au prince de Condé le maréchal d'Hocquincourt. On conclut le 2 novembre de cette année un traité avec l'Angleterre. L'Espagne était sur le point de décider Cromwell à se joindre à elle contre la France; Mazarin empêcha cette ligue dangereuse en promettant au protecteur que la France abandonnerait Charles II, céderait Dunkerque aux Anglais et les aiderait même à prendre Mardick sur les Espagnols. 20,000 hommes furent envoyés en Flandre pour seconder les troupes anglaises dans cette expédition. Cromwell dicta impérieusement ces conditions, qui ouvraient une route sur le continent à son génie ambitieux; ses brusques volontés mirent en défaut la cauteleuse lenteur de Mazarin, qui, fléchissant devant la politique inusitée du protecteur, s'en consolait en l'appelant un *fou heureux*. Cromwell ayant appuyé auprès du ministre français des plaintes portées par les protestants de Nîmes, inquiétés dans leur culte, obtint satisfaction, même en refusant de traiter avec réciprocité les catholiques anglais. Si la dignité de celui-ci eut à souffrir dans sa négociation avec l'empereur, si elle lui fut violemment reprochée comme une transaction honteuse, il eut bientôt lieu de s'en applaudir et de recueillir le résultat qu'il s'en était promis. Lorsqu'il eut enlevé à l'Espagne ce puissant allié, la paix qu'on n'avait pu conclure à Munster et que les troubles survenus depuis avaient toujours empêchée, redevint le but de ses plus grands efforts. Il envoya en 1656 Hugues de Lionne renouveler les anciennes propositions et demander l'infante d'Espagne pour Louis XIV. Cet agent se rendit secrètement à Madrid, et les longues conférences qu'il eut pendant trois mois avec don Louis de Haro, premier ministre d'Es-

(1) On dit qu'il se brouilla avec Turenne, parce que ce général refusa de lui céder l'honneur de la bataille des Dunes.

pagne, n'amenèrent aucun résultat. Trois points principaux divisaient les négociateurs ; la France refusait de rendre au prince de Condé ses charges et honneurs ; elle voulait faire reconnaître l'indépendance du Portugal ; et de son côté la cour de Madrid refusait de donner la main de l'infante, parce que, le roi n'ayant point d'enfants mâles, l'empereur l'avait très-vivement demandée pour son fils. Lionne revint en France ; les négociations furent rompues, et la guerre continua. L'empereur mourut l'année suivante (1657) : Mazarin chercha en vain à faire élire à sa place l'électeur de Bavière, pour ôter la couronne impériale à la maison d'Autriche. Léopold, fils du dernier empereur, fut préféré (1). Tranquille et puissant depuis son second retour, Mazarin s'était principalement appliqué à s'insinuer dans l'esprit du roi, devenu majeur : il y avait complètement réussi, et il comptait assez sur son crédit pour négliger la reine, à laquelle il devait tout. Principal auteur de la paix de Westphalie, il attachait l'honneur de son ministère à éteindre une guerre qui n'existait plus qu'entre la France et l'Espagne, et à faire épouser l'infante à Louis XIV. Les négociations inutiles de Lionne furent suivies des plus brillants succès de nos armées. L'Espagne était épuisée, mais elle hésitait encore ; l'adroit ministre flatta les espérances de la duchesse de Savoie, qui proposait une de ses filles pour le roi, et il conduisit à la fin de 1658 la cour à Lyon, où la duchesse se rendit de son côté. On avertit bientôt cette princesse du véritable dessein qu'on avait eu en écoutant ses propositions : elle se contenta d'une promesse de mariage pour sa fille, si celui de l'infante venait à manquer. La ruse de Mazarin eut un plein succès ; l'Espagne craignit de perdre le plus sûr moyen de faire la paix, et Antoine Pimentel fut envoyé à Lyon pour renouer les négociations et promettre la main de l'infante (2). La cour revint à Paris ; Pimentel la suivit : les conditions de la paix furent réglées, et Mazarin partit avec des pleins pouvoirs et un équipage magnifique pour les ratifier. Depuis que sa puissance était assurée, il avait déposé cette simplicité qui d'abord l'avait fait contraster si fort avec Richelieu. Marchant avec un faste royal, il avait, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires, et il soutenait avec hauteur les préséances de son rang, qu'il avait d'abord sacrifiées pour se faire des amis. L'entrevue avec don Louis de Haro, ministre d'Espagne, eut lieu sur la limite des deux royaumes (*voy. HARO*). Un mois fut employé à régler le cérémonial, auquel la fierté espagnole attachait une importance puérile. Enfin les conférences commencèrent le 13 août. On pouvait

croire la paix décidée, puisque les conditions en avaient été réglées à Paris ; mais elles étaient si onéreuses à l'Espagne que cette puissance devait chercher à les alléger : ce fut le but de don Louis. De son côté, le cardinal n'aurait pas été fâché de les rendre encore plus avantageuses à la France ; ce fut ce qui conduisit les deux ministres à des discussions dans lesquelles Mazarin déploya toute sa finesse, que don Louis combattait par la défiance et la précaution. L'affaire du prince de Condé et celle de l'indépendance du Portugal, qui avaient fait rompre les négociations de Madrid, furent encore les principaux objets des conférences des Pyrénées. Les dispositions du traité de Paris relatives au prince de Condé furent adoucies. Enfin le traité fut signé le 7 novembre. Un contrat séparé contenait les conditions du mariage de Louis XIV et de l'infante (1). Ainsi fut terminée en moins de trois mois, par deux hommes seuls, une paix que tous les ministres de l'Europe n'avaient pu conclure à Munster en plusieurs années. Cette paix, le chef-d'œuvre de Mazarin et son plus grand titre de gloire, compléta le traité de Westphalie, assura l'abaissement de l'Autriche et donna à la France le rang qu'avait eu l'Espagne sous Charles-Quint ; enfin elle ouvrit dignement la grande époque que l'histoire a désignée sous le nom de siècle de Louis XIV. L'alliance des maisons de France et d'Espagne, principal résultat de ce traité, n'était pas chez Mazarin l'ouvrage d'un jour ni l'idée d'un premier moment. Il existe une lettre de lui, écrite en 1645 aux plénipotentiaires de France à Munster, qui montre que ce ministre voyait dès lors quels droits pourrait donner un jour à Louis XIV son union avec l'infante : « Si le roi très-chrétien, écrivait-il, pouvait avoir en dot les Pays-Bas et la Franche-Comté en épousant l'infante d'Espagne, alors nous aurions tout le solide, car nous pourrions aspirer à la succession d'Espagne, quelque renonciation que l'on fit faire à l'infante, et ce ne serait pas une attente bien éloignée, puisqu'il n'y a que la vie du prince son frère (2) qui l'en pût exclure. » Ce traité a cependant été l'objet de beaucoup de critiques. On a surtout cité la lettre où St-Evremond le tourne en ridicule. Mais si St-Evremond était un bel esprit, il était certainement un mauvais politique. Cet écrivain prétend que le ministre devait accabler l'Espagne au lieu de traiter avec elle ; mais il ne voyait pas que cette puissance, poussée à bout, aurait obtenu l'appui de l'empereur, qui demandait la main de l'infante ; il n'avait pas senti les conséquences possibles du mariage de Louis XIV et la nécessité où la France était de cesser une

(1) Il eut de vives inquiétudes lors de la grave maladie de Louis XIV, à Calais (juillet 1658) ; mais le roi guérit, et le cardinal punit de l'exil ceux qui avaient cabalé contre lui.

(2) Cette dernière condition ne souffrait plus les mêmes difficultés depuis que Philippe IV, qui s'était remarié, avait eu deux enfants mâles.

(1) La renonciation aux droits éventuels sur la succession à la monarchie espagnole fut exigée lors du mariage de Louis XIV ; mais tout le monde pensait bien que ce n'était qu'une formalité. Philippe IV lui-même appelait la renonciation *una palarata*.

(2) Ce prince, l'infant don Baithazar, mourut en 1649 ; mais Philippe IV se remaria.

guerre qui l'épuisait. Mazarin, après la conclusion de la paix, rejoignit la reine et le roi son fils, qui s'étaient approchés du lieu des conférences. Il fut reçu à Toulouse avec de grandes marques de joie et de reconnaissance. La cour passa l'hiver en Provence, et se transporta sur les frontières l'année suivante (1660), pour la célébration du mariage du roi, qui eut lieu à St-Jean-de-Luz le 9 juin : Mazarin y remplit les fonctions de grand aumônier. Plusieurs conférences furent encore tenues entre les deux ministres pour l'explication de quelques articles du traité de paix. Lorsque la cour revint à Paris le 26 août, le cardinal reçut un honneur inouï jusqu'alors : le parlement vint le complimenter par députés, et cet exemple fut suivi par les autres cours souveraines (1). Mazarin avait vu avec la plus grande joie l'œuvre de la paix accompli par ses soins; il le souhaitait ardemment, car sa santé détruite par l'excès du travail dépérissait tous les jours. Elle s'affaiblit surtout depuis son retour à Paris; dès lors il ne sortit presque plus de son appartement, où se tenaient les conseils et où le roi venait régulièrement. Sentant la mort s'approcher, il fit tous ses efforts pour établir dans la confiance du roi ses créatures Le Tellier, Lionne et Colbert, à qui il avait confié les affaires les plus importantes. On dit, à sa gloire, que ce fut lui qui dans ses derniers entretiens donna au monarque le conseil de gouverner par lui-même. Vers la fin de février 1661 il se fit transporter à Vincennes, où était la cour; et après quelques jours de grandes souffrances causées par une hydropisie de poitrine, il termina sa carrière le 9 mars. Mazarin, comme il arrive à tous les ministres, fut peu regretté. Un courtisan écrivait alors : *Le roi est, ou paraît, le seul touché de la mort du cardinal* (2). En effet, le roi prit le deuil, honneur qui n'avait encore été rendu qu'une fois par Henri IV à Gabrielle d'Estrées : il lui fit célébrer un service magnifique à Notre-Dame. Le cœur de Mazarin fut transporté à l'église des Théatins; il l'avait ainsi ordonné par attachement pour ces religieux qu'il avait introduits en France. Ses ossements, déposés d'abord à Vincennes, furent portés en 1684 à la chapelle du collège qu'il avait fondé. Il y a sur le cardinal Mazarin une grande diversité d'opinions. Des historiens l'ont regardé comme un homme d'Etat du premier ordre; d'autres n'ont vu en lui qu'un personnage méprisable, un ministre souvent inepte et toujours médiocre. On doit avouer qu'à part l'exagération de ce dernier jugement, sa conduite en différentes circonstances a justifié les opinions les plus opposées. Celui qui, au milieu des troubles qui menaçaient sa puissance poursuivant l'exécution des vastes

projets de Richelieu, donna la paix à tant de royaumes et à la France de riches provinces; qui plus tard acheva le grand œuvre de la paix de Westphalie, et assura l'abaissement de l'Autriche en donnant à la maison de Bourbon l'espérance de tant de trônes; qui, abhorré pendant un temps, exilé, proscrit, perdit et recouvra tour à tour sa puissance, n'en fit jamais usage pour verser une goutte de sang, et finit par regagner l'amour et le respect des Français; qui prévint ce que serait Louis XIV (1), devina Colbert, et s'acquitta de ce qu'il devait à son maître en formant pour lui le plus grand ministre qu'ait eu la France; celui-là, sans doute, ne fut pas un homme médiocre ni un ministre inhabile. Mais, il faut le dire, ce même homme ternit l'éclat de ses talents et de ses services par une honteuse avidité, et l'on a pu lui reprocher aussi plus d'une fois de la faiblesse et de l'imprévoyance dans une malheureuse guerre civile qu'une grande fermeté eût prévenue ou terminée. Quand le calme fut rétabli, pendant huit ans d'un pouvoir tranquille et absolu, on ne lui dut aucun établissement glorieux ou utile à la patrie; il laissa languir le commerce, la marine et les finances (2). Il négligea l'éducation du roi, dont il avait la surintendance, de peur de trop éclairer le jeune prince et de rapprocher par là le terme de sa propre puissance. Il fut ingrat envers la reine à laquelle il devait tout, et qui seule l'avait opiniâtrément soutenu contre ses ennemis. On trouvera flatté le portrait que le président Hénault a tracé de ce ministre, parce qu'il a tu les reproches qui lui ont été adressés. « Le cardinal Mazarin, dit-il, était aussi doux que le cardinal de Richelieu était violent : un de ses plus grands talents fut de bien connaître les hommes. Le caractère de sa politique était plutôt la finesse et la prudence que la force.... Ce ministre pensait que la force ne doit jamais être employée qu'au défaut des autres moyens; et son esprit lui fournissait le courage conforme aux circonstances : hardi à Casal, tranquille et agissant dans sa retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut faire arrêter les princes, mais insensible aux plaisanteries de la Fronde; méprisant les bravades du coadjuteur et écoutant les murmures de la populace comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer. Il y avait dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de plus vaste et de moins concerté; et dans le cardinal Mazarin plus d'adresse, plus de mesure et moins d'écarts : on haïssait l'un et l'on se moquait de l'autre; mais tous deux furent les maîtres de l'Etat. » Le parallèle de ces deux grands hommes a été essayé par plusieurs auteurs, et beaucoup ont placé

(1) Lorsque le roi et la reine firent leur entrée à Paris en 1660, la maison du cardinal effaçait toutes les autres; elle fut une heure à passer. La maison de Monsieur était pitoyable auprès de la sienne, dit madame de Maintenon.

(2) Lettres inédites d'Arnauld de Pomponne à la suite des *Mémoires de Coulanges*, publiés par de Monmerqué, 1820.

(1) Mazarin avait dit qu'il y avait dans Louis XIV de quoi faire quatre rois et un honnête homme.

(2) Les finances furent cependant un peu rétablies à la fin de son ministère.

Mazarin au-dessus du ministre qui sut le distinguer dans la foule. Celui que Voltaire a tracé dans sa *Henriade* (chant vu) est plus juste, mais incomplet. Voici ce que dit Gaillard : « Si l'on « examine de quelle utilité ils ont été au monde, « il vaut certainement mieux avoir apaisé des « troubles que d'en avoir fait naître; il vaut « mieux avoir terminé la guerre de Trente ans « que de l'avoir entretenue et ranimée; la paix « de Westphalie et celle des Pyrénées sont deux « époques qui élèvent Mazarin au-dessus de Richelieu et des plus grands ministres.... Ces « monuments de paix valent bien l'honneur d'avoir inventé des moyens nouveaux ou renouvelé des moyens anciens de troubler l'Europe. » Bussy, dans ses *Mémoires*, nous a conservé un portrait assez curieux de Mazarin : c'est la peinture de sa personne et de quelques traits de son caractère, plutôt comme homme privé que comme ministre. « Jamais homme n'eut une si « heureuse naissance que celui-là : il était né « gentilhomme romain; il avait étudié dans « l'université de Salamanque où, s'étant un jour « fait faire son horoscope, on l'avait assuré qu'il « serait pape. Il avait la plus belle physionomie « du monde, les yeux beaux et la bouche, le « front grand, le nez bien fait, le visage ouvert; « il avait beaucoup d'esprit; personne ne faisait « un conte plus agréablement que lui; il était « insinuant; il avait des charmes inévitables « pour être aimé de ceux qu'il lui plaisait (1); il « jouait fort bien tous les jeux d'esprit et les « jeux d'adresse. » Insensible aux pamphlets que l'on décochait journellement contre lui, on rapporte qu'il disait pour toute réponse : *Laissons parler et faisons*. Rassuré sur une opposition qui ne s'exhalait qu'en couplets satiriques : *Qu'ils cantent*, ces Français, disait-il encore avec insouciance, *qu'ils cantent pourvu qu'ils payent*. Le baron de Blot, un des beaux esprits du temps, se distinguait par ses pièces virulentes contre le ministre; dans le temps de l'arrêt du parlement qui mettait la tête de Mazarin à prix, il chanta, à la suite d'un souper avec ses amis, ce couplet plus violent qu'ingénieux :

Creusons tous un tombeau
À qui nous persécute;
Que le jour sera beau
Qui verra cette chute !
Pour ce Jules nouveau
Cherchons un nouveau Brute.

Le cardinal le sut, et ayant envoyé chercher Blot, il l'engagea à faire un meilleur usage de son talent, et lui donna une pension à condition qu'il renoncerait à la satire (*voy. QUILLET*). On dit que de toutes les pièces faites contre lui, Mazarin ne se montra sensible qu'à celle de Scarron intitulée *la Mazarinade*, qui fit ôter au poète burlesque la pension de quinze cents livres qu'il

recevait du ministre. Mazarin ne négligeait pas les gens de lettres; il avait chargé Ménage de lui fournir la liste de ceux qui méritaient des récompenses et des encouragements. Les arts furent aussi l'objet de sa protection. Tout le monde sait qu'il introduisit l'opéra en France. Il fit venir d'Italie, en 1644 et à d'autres époques, des acteurs, des chanteurs, des peintres, des machinistes; et la France lui dut ainsi un spectacle dont elle n'avait aucune idée et qui contribua aux progrès des arts. Il faisait travailler pour l'Opéra les plus célèbres poètes du temps; et l'auteur du *Cid* composait lui-même des pièces pour ce théâtre. On a prétendu que l'excès du travail avait ruiné la constitution robuste de Mazarin et avait abrégé ses jours. En effet, il déploya pendant tout son ministère une activité fort au-dessus de ses forces. Lorsqu'il arriva au pouvoir, les quatre charges de secrétaire d'Etat furent données à quatre de ses créatures, et il conduisit à lui seul tous les ministères : Le Tellier, Brienne, Duplessis-Guénégaud, Bailleur et ceux qui lui succédèrent n'étaient guère que ses premiers commis. Un amusement devenu une passion ne contribua pas peu à détruire sa santé, c'était le jeu : après des journées de travail, il y consacrait des veilles qu'il prolongeait très-avant dans la nuit (1). Quoiqu'il envisageât la mort avec fermeté, il voulut cacher sa décadence; et travaillant avec la même ardeur, il donna audience peu de jours avant d'expirer. Le comte de Fuensaldagne, qui était présent, dit au prince de Condé en regardant le ministre moribond qui croyait avoir un air de santé parce qu'il avait mis un peu de rouge : *Cette figure représente assez bien le défunt cardinal Mazarin*. Tout-puissant encore sur son lit de mort, il disposa de plusieurs bénéfices, et le roi confirma ses choix. Il recommanda à ce prince le prêtre qui l'assistait dans ses derniers moments; et ce prêtre (N. Joly) fut nommé évêque d'Agen. Louis XIV, a-t-on dit, feignit de regretter son ministre : « Le joug commençait à lui peser; il était impatient de régner (2). » Cependant, outre les honneurs qu'il lui fit rendre après sa mort, il montra pendant tout son règne un souvenir reconnaissant pour Mazarin en favorisant toujours ses parents et ses créatures. Bussy rapporte encore que Louis XIV dit à quelques courtisans, « qu'il « avait tant d'obligations au cardinal, que quoi-

(1) Madame de Motteville confirme ce témoignage : *Mazarin, l'homme du monde le plus agréable, etc. (Mém., t. 1^{er}.)*

(1) Ce ministre, profondément imbu de l'esprit italien, indépendamment de son goût particulier pour le jeu, sut l'allier à ses vues politiques. Il s'en servit même pour prolonger l'enfance du prince sous lequel il gouvernait; et ce fut ainsi qu'il introduisit les jeux de hasard à la cour de Louis XIV en 1648. Il engagea le roi et la reine régente à jouer. Cette manie passa de la cour à la ville, et de la capitale dans les provinces. On quitta les jeux d'exercice, dit l'abbé de St-Pierre; les hommes en devinrent plus faibles, plus malsains, plus ignorants, moins polis; les femmes, séduites à leur tour par ce nouvel attrait, apprirent à se moins respecter. Il était d'ailleurs joueur plus que suspect; il est vrai aussi qu'on pouvait le tromper impunément, pourvu que ce fût avec adresse.

(2) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. 6.

« qu'il sût qu'il y eût de l'inconvénient à laisser
 « son autorité entre les mains d'un autre à l'âge
 « où il était arrivé, il la lui aurait néanmoins
 « laissée encore cinq ou six ans s'il eût vécu. »
 Mazarin avait amassé une fortune immense. Sans
 être prêtre, il possédait en même temps l'évêché
 de Metz, l'abbaye de Cluny (il était supérieur
 général de l'ordre) et sept autres abbayes. Ces
 bénéfices lui donnaient un revenu d'environ cinq
 cent mille livres. Il y en avait encore beaucoup
 qu'il retenait avant d'en disposer en faveur d'au-
 tres ecclésiastiques : il se faisait allouer tous les
 ans plusieurs millions pour dépenses à lui con-
 nues ; il prélevait des taxes extraordinaires sur
 les généralités par des lettres de cachet. On a dit
 aussi, mais sans aucune preuve, qu'il traitait
 en son nom des munitions des armées, qu'il
 vendait les bénéfices, qu'il partageait le profit
 des armateurs. Le roi, lors de son mariage, lui
 abandonna les places de la maison de la reine :
 Mazarin les vendit toutes, jusqu'à la plus basse,
 et en tira, dit madame de Motteville, plus de six
 millions. Enfin la fortune du cardinal a été portée
 à cent soixante millions d'alors ; mais cette
 somme est exagérée. Comment le ministre au-
 rait-il pu amasser une telle fortune dans un
 temps où les revenus de l'Etat n'allaient qu'à
 cinquante millions (1) ? D'autres l'ont évaluée à
 cent millions. Pomponne dit qu'il laissa quarante
 millions, dont treize d'argent monnayé, et il
 parle de cette fortune comme de la plus consi-
 dérable que jamais sujet ait faite : cependant
 elle ne paraît pas assez forte, s'il est vrai qu'une
 seule de ses nièces, la plus favorisée à la vérité,
 Hortense Mancini, en eut vingt-huit millions.
 Quoi qu'il en soit, la fortune de Mazarin lui causa
 des scrupules à l'approche de sa mort : son con-
 fesseur les accrût encore, et répondit au mou-
 rant qui lui disait n'avoir rien que des bienfaits
 du roi, qu'il fallait bien distinguer ce qu'il avait
 reçu du roi de ce qu'il s'était attribué. Mazarin
 se trouvait dans un cruel embarras ; on dit que
 ce fut Colbert qui l'en tira en lui conseillant de
 faire une donation de tous ses biens au roi :
 l'acte en fut dressé le 3 mars, six jours avant sa
 mort. Il était facile de prévoir que Louis XIV
 n'accepterait pas la donation ; en effet il la rendit
 le 6 à Mazarin, avec un brevet portant : « qu'il
 « renonçait à tout ce que cet acte contenait à son
 « profit, et donnait en pur don au cardinal et à
 « ses héritiers tout ce que cette Eminence avait
 « acquis pendant son ministère (2). » Dès lors
 Mazarin s'occupa de disposer de son immense
 fortune ; il dicta son testament le même jour,
 6 mars ; il fit au roi, aux reines, au prince de
 Condé, à Turenne, à don Louis de Haro, et à

d'autres des présents dignes d'un prince, et par-
 tagea ses biens entre ses divers héritiers. Par un
 codicille, il affecta huit cent mille écus à la fon-
 dation d'un collège auquel il donna, pour être
 ouverte aux gens de lettres, sa magnifique biblio-
 thèque qu'il avait refaite, en la rachetant par
 parties, depuis qu'elle avait été dispersée pendant
 la Fronde. (*Voyez la Fondation du collège Mazarin*,
 in-folio.) Le cardinal avait depuis plusieurs an-
 nées l'idée de cette fondation ; mais diverses cir-
 constances l'avaient retardée. Il voulut d'abord
 appeler cet établissement *collège des Conquêtes*,
 parce qu'il le destinait à recevoir les jeunes
 gens des pays conquis sous son ministère. Depuis
 il changea de résolution, et le collège prit son
 nom ou celui des *Quatre-Nations*, parce qu'on y
 recevait des jeunes gens des quatre provinces
 réunies de son temps à la France (1). Ce fut Le
 Tellier, un des exécuteurs testamentaires du
 cardinal, qui fit exécuter cette partie de ses vo-
 lontés. Le collège Mazarin fut achevé en 1684 et
 ouvert en 1688. — *Pierre MAZARIN*, père du car-
 dinal, naturalisé en 1654, eut d'Hortense Buffa-
 lini deux fils et quatre filles. L'aîné, Jules, fut
 cardinal-ministre ; le second, Michel, d'abord
 dominicain, puis archevêque d'Aix et cardinal
 en 1646, mourut deux ans après. De leurs
 quatre sœurs, l'une, mariée au marquis de
 Muti, mourut sans enfants ; une autre fut reli-
 gieuse. Les deux aînées furent mariées au comte
 Martinuzzi et à Michel-Laurent Mancini ; la pre-
 mière eut deux filles : Anne-Marie, mariée au
 prince de Conti, et Laure, mariée au duc de
 Modène. La seconde eut huit enfants : Jules Man-
 cini, tué au combat du faubourg St-Antoine,
 Alphonse-Julien, mort en 1658, et Philippe,
 auquel Mazarin laissa le duché de Nivernais.
 L'aînée des cinq filles fut mariée au duc de Mer-
 cœur, depuis duc de Vendôme, et enfin cardinal
 lorsqu'il fut devenu veuf en 1657. La deuxième,
 Olympe, fut aimée pendant longtemps de
 Louis XIV ; elle épousa le comte de Soissons et
 fut mère du prince Eugène. La troisième, Marie,
 fut celle que le roi aima après sa sœur et au
 point de penser à lui donner sa main. On a
 trouvé mille motifs différents de la conduite du
 cardinal dans cette circonstance (*voy. Louis XIV*) ;
 elle fut mariée au connétable Colonne. La qua-
 trième nièce de Mazarin, celle qu'il aimait le plus,
 Hortense, épousa le fils du duc de la Meilleraie
 qui prit le nom de Mazarin (*roy. MANCINI*). La
 plus jeune, Marie-Anne, fut mariée au duc de
 Bouillon. Lorsque Mazarin traitait avec Cromwell
 en 1655, Charles II, chassé de son royaume et
 qui cherchait des protecteurs, lui demanda la
 main d'une de ses nièces ; le cardinal le refusa :
 il fit peut-être une faute ; mais il en commit une
 plus grande en essayant de renouer la négociation
 lorsqu'il vit les affaires du roi d'Angleterre se

(1) Voltaire dit soixante-quinze ; mais Gourville, habile finan-
 cier, qui fut proposé pour succéder à Colbert, ne les porte qu'à
 quarante-huit millions de livres.

(2) Lorsque après la mort du cardinal, on parla des dilapida-
 tions commises par lui dans les finances, le roi imposa silence
 aux détracteurs de son ministre.

(1) Pignerol, l'Alsace, l'Artois et le Roussillon.

rétablir. On a dit, sans aucune preuve, qu'il avait voulu faire épouser au fils de Cromwell celle de ces nièces qu'il avait refusée à Charles II. On publia, en 1690, trente-six lettres écrites par Mazarin pendant qu'il négociait la paix des Pyrénées. On en publia soixante-dix-sept autres en 1693 sur le même sujet. Toutes ces lettres furent réunies cette même année en deux parties et en deux volumes à Amsterdam, sous le titre de *Négociations secrètes des Pyrénées*. L'abbé d'Alainval publia un nouveau recueil des lettres de Mazarin, auxquelles il en ajouta cinquante sous ce titre : *Lettres du cardinal Mazarin où l'on voit le secret de la négociation des Pyrénées, etc.*, Paris, 1745, 2 vol. in-12. Toutes ces lettres ont été trouvées dans un recueil original qui se conserve à la bibliothèque de Paris. Mazarin écrivait la relation des conférences pour l'instruction du roi et avec le projet de l'accoutumer aux affaires (1) : il n'existe pas de meilleures leçons diplomatiques ; ce qui se passait dans les conférences y est développé avec une netteté, une précision qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipotentiaires. On donna au public, en 1663, un *Testament politique du cardinal Mazarin*, Cologne, in-12. Cet ouvrage, comparable à tant d'autres romans du même genre, ne mérite point d'attention. Il a paru une autre espèce de Testament politique de Mazarin avec ce titre : *Breviarium politicorum, secundum rubricas Mazarinicas*. C'est une satire amère de son gouvernement ; on lui prête des maximes machiavéliques qu'il recommandait à Louis XIV, comme celles-ci : *Simula, dissimula ; nulli crede, omnia lauda, etc.* « Ce livre, a-t-on dit, est assez bon dans son « espèce diabolique. » M. Ravenel a publié en 1836, Paris, in-8°, les *Lettres du cardinal Mazarin à la reine, à la princesse palatine, etc., pendant sa retraite hors de France en 1651 et 1652*. On y trouve quelques renseignements historiques curieux, et qui jettent un certain jour sur les événements de l'époque. On a beaucoup écrit sur Mazarin et sur son ministère, qui embrasse près de vingt ans de l'histoire de France. Le comte Galeazzo Gualdo Priorato est auteur d'une *Histoire du cardinal Mazarin*, traduite en français, 1668, 2 vol. in-12 : elle n'est pas toujours exacte. Il y a une autre *Histoire du cardinal Mazarin depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, Paris, 1688 et 1695, 2 vol. in-12 ; et 1751, 4 vol. in-12. Elle est d'A. Aubery, auteur d'un grand nombre d'écrits médiocres. Dans un ouvrage peu important, intitulé *Abrégé de la vie du cardinal Mazarin, ou Idée de son ministère*, qui fait partie du *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'histoire de France*, par le savant abbé de Longuerue, on voit quelques particularités peu connues de la vie de Mazarin. Ce morceau d'histoire,

placé dans le recueil après un autre morceau du même genre sur le cardinal de Richelieu, n'a rien qui puisse faire croire, comme l'a dit Anquetil, que le but de l'abbé de Longuerue ait été de comparer les deux ministres, et surtout de mettre Mazarin beaucoup au-dessus de Richelieu (1). On a encore une *Vie italienne de Mazarin*, par Alf. Paioli, Bologne, 1675, in-12, et plusieurs Mémoires tant en français qu'en italien, pour servir à l'histoire du même ministre. Les ouvrages de B. Priolo, de l'Anglais C. Wase, d'un Allemand qui a écrit en latin l'*Histoire du ministère de Mazarin*, de 1643 à 1652, tiennent plus à l'histoire de France qu'à celle de Mazarin en particulier. Il n'en est pas de même de celui du conseiller d'Etat Jean Silhon, un des premiers membres de l'Académie. Ce livre fut publié d'abord en français en 1650 sous ce titre : *Eclaircissements sur quelques difficultés touchant l'administration du cardinal Mazarin*, et traduit ensuite en latin. Il est bien écrit pour le temps ; et c'est une des apologies les plus victorieuses qu'on ait faites de la conduite de ce ministre. On sait l'innombrable quantité de satires qu'enfanta la Fronde contre le cardinal Mazarin, surtout pendant les trois premiers mois de l'année 1649. On en connaît des recueils énormes. Il se trouvait dans la bibliothèque de Colbert quarante-six gros volumes in-4° de *Mazarinades* ; car c'est le nom commun donné à ces pièces composées depuis 1649 jusqu'à 1652 (2). Le plus complet de ces recueils pour et contre le cardinal Mazarin est celui d'un chanoine qu'on voit à la bibliothèque de la ville de Chartres, et qui a 140 volumes in-4°. Tous ces libelles contiennent un peu d'esprit et de raison noyé dans des flots de mauvaises plaisanteries, d'absurdités et d'atroces calomnies. Naudé, bibliothécaire du cardinal Mazarin, a réfuté une partie de ces satires dans un ouvrage intitulé *Mascurat* (du nom d'un des personnages qu'il fait parler), ou *Jugement de ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin depuis le 6 janvier jusqu'au 1^{er} avril 1649*, 1650, in-4°. On ne comprend pas au nombre des *Mazarinades* les chansons publiées contre le cardinal, et dont il existe à Paris deux volumes in-folio à la bibliothèque de la ville. Colbert fit faire en 1666, et imprimer à l'imprimerie royale, un recueil des éloges de Mazarin composés dans toutes les langues (*voy. MÉNAGE*). On est fâché de trouver le grand Corneille parmi les flatteurs exagérés du cardinal. Comment le poète, dans son épître dédicatoire de la *Mort de Pompée*, a-t-il pu appeler *homme au-dessus de l'homme*, un ministre si honni

(1) Parmi les travaux plus récents relatifs à Mazarin, nous ne devons pas passer sous silence l'ouvrage de M. Capefigue, *Richelieu, Mazarin, la Fronde, le règne de Louis XIV*, Paris, 1835, 8 vol. in-8°, et celui de Bazin, qui fut couronné par l'Académie française : *Histoire du cardinal Mazarin*, Paris, 1842, in-8°.

(2) Voyez *Bibliographie des Mazarinades*, par Ch. Moreau, Paris, 1850-51, 3 vol. in-8°.

(1) On peut voir par la correspondance de Louis XIV avec ses ambassadeurs, qu'il en avait bien su profiter.

pendant les troubles de la Fronde, et affirmer qu'en peignant Pompée, Auguste et les Horaces, il a été à son insu inspiré par l'image de Mazarin ? Mais c'était alors le temps de ces insipides formules, moins basses qu'insignifiantes, dont les gens de lettres les plus distingués usaient envers les grands.

D—*is.*

MAZARIN (HORTENSE, duchesse DE). *Voyez* MANCINI.

MAZARREDO Y SALAZAR (JOSEPH-MARIE), amiral espagnol, naquit à Bilbao en 1744. Entré dans la marine royale à l'âge de seize ans, il se signala l'année suivante en sauvant par d'habiles manœuvres, sur la côte en face des salines de la Mata, tout l'équipage du bâtiment *l'Andaluz*, composé de 300 hommes. De simple garde-marine il monta peu à peu à des grades élevés ; il était premier adjudant du major général d'escadre don François de Santistevan en 1775, lors de la malheureuse expédition des Espagnols contre Alger. 20,000 hommes furent débarqués sur la côte d'Afrique : il en périt environ 8,000, et le reste aurait couru de grands dangers, si Mazarredo n'avait indiqué des moyens de rembarquement qui eurent l'approbation du commandant de l'escadre et du général de l'armée d'expédition, et qui en effet sauvèrent ces troupes. Ayant été promu au rang de major général d'escadre, il fit, en 1780, partie de l'escadre espagnole commandée par don Louis de Cordova, qui eut ordre de se joindre à la flotte combinée d'Espagne et de France, sous le commandement du comte d'Orvilliers. Dans ce poste, il rendit un service signalé à toute la flotte, composée de soixante-six bâtiments de guerre, sans compter les frégates et cent trente navires marchands. Sortie de la ville de Cadix, elle faillit être dispersée par les tempêtes ; mais Mazarredo parvint à la faire rentrer dans le port sans la moindre perte. L'année suivante, la flotte combinée des deux nations se trouvant dans les parages des îles Sorlingues, il la sauva une seconde fois : voyant que les ordres donnés par le comte de Guichen qui commandait alors n'étaient d'aucun avantage pour le salut de la flotte, il osa les enfreindre ouvertement pour suivre ses propres idées, qui en effet eurent tout le succès espéré ; et le comte de Guichen convint, après l'événement, que ses ordres étaient mauvais. Mazarredo montra la même habileté dans les manœuvres en 1782, quand l'escadre espagnole revenue dans les eaux de Cadix fut assaillie d'une bourrasque qui faillit la jeter à la côte. Mazarredo avait été nommé en 1789 lieutenant général des armées navales ; ses grandes connaissances dans les affaires le firent choisir en 1793 par le gouvernement pour rédiger un projet d'ordonnance de la marine. Ce projet fut adopté et revêtu de la signature du roi : il sert encore aujourd'hui, en Espagne, de base aux règlements sur cette partie du service public. Mazarredo ne fut pas employé activement

dans la guerre contre la France ; mais après la paix de Bâle, il eut ordre (avril 1795) de se rendre à Mahon pour y prendre le commandement de l'escadre de la Méditerranée. Elevé ensuite au rang de général en chef de l'escadre espagnole, il protégea, dans les journées des 3 et 5 juillet 1797, la ville de Cadix contre le bombardement des Anglais ; et sans lui cette cité commerçante eût peut-être été ruinée, du moins en partie. Il fit construire en 1799 dans l'île de Léon un bel observatoire, auquel il attacha quatre astronomes. En 1801, il prit le commandement de l'escadre espagnole qui fut envoyée à Brest pour coopérer avec la flotte française à l'expédition contre l'Angleterre ; mais il n'eut point d'occasion de déployer ses talents. Il se trouvait à Paris en 1804, et il y remplaça l'amiral Gravina en qualité d'ambassadeur ; au mois d'août de la même année, il fut chargé d'apaiser les troubles qui avaient éclaté dans sa ville natale. Peu de temps après, il fut nommé capitaine général du département maritime de Cadix, et conserva cette position jusqu'en 1807. Après l'invasion des Français en Espagne, il accepta de Joseph Bonaparte le ministère de la marine le 6 juillet 1808, et conserva cet emploi jusqu'à sa mort arrivée en 1812. Il avait été décoré, en septembre 1809, du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne. On a de lui des *Rudiments de tactique navale*, Madrid, Ibarra, in-4° ; ouvrage dont Lalande a donné un extrait dans le *Journal des savants* d'août 1785, p. 432. D—*c.*

MAZAS (ALEXANDRE), littérateur français, né vers 1795, se destina d'abord à la carrière militaire. Entré au service en 1808, il fit les campagnes d'Espagne, assista à la bataille de Leipsick et aux dernières luttes de l'empire. Il avait le grade de lieutenant au moment de l'abdication de l'empereur ; il se rallia sans arrière-pensée au gouvernement des Bourbons, et même pendant les cent-jours suivit Louis XVIII à Gand. En 1820, il fit ses débuts dans la carrière des lettres en publiant un *Carnet historique et chronologique pour servir à l'histoire de France, d'Angleterre, d'Allemagne et des papes*, Paris, in-8°, qui eut un certain succès. Peu après, il fut nommé bibliothécaire à l'Arsenal, et il devint en même temps secrétaire du baron de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux. Révoqué de ses fonctions après 1830 pour refus de serment au gouvernement de Louis-Philippe, il consacra dès lors son temps à la littérature jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 5 février 1856. Outre l'ouvrage cité plus haut, on doit à Mazas : 1° *Vie des grands capitaines français du moyen âge, pour servir de complément à l'histoire générale de la France des 12^e, 13^e, 14^e et 15^e siècles*, Paris, 1828-1829, 7 tomes en 8 parties ; 3^e édit., 1845, 5 vol. in-8° ; ouvrage recommandable au point de vue historique. L'auteur avait visité les divers lieux témoins des batailles racontées dans son livre. 2° *St-Cloud, Pa-*

ris et Cherbourg, *mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de 1830*, Paris, 1832, in-8°; deux éditions la même année. On y trouve divers faits et documents curieux. 3° *Cours d'histoire de France, depuis les temps antiques de la Gaule jusqu'à la restauration*, Paris, 1834-1836, 4 vol. in-8°; 4° édition, 1846; 4° *le Dernier des Rabastiens*, Paris, 1843, in-8°; 5° *les Hommes illustres de l'Orient, rangés par ordre chronologique depuis l'établissement de l'islamisme jusqu'à Mahomet II, le conquérant de Constantinople*, Paris, 1847, 2 vol. in-8°; 6° *le Languedoc, la Provence et la Guienne*, Paris, 1850-1852, 2 vol. in-8°. C'est la description historique de ces provinces. 7° *Histoire de la Légion d'honneur*, Paris, 1854, in-8°. Z—D.

MAZDAK ou MAZDEK, fameux imposteur persan, né à Istakhar (Persépolis) suivant les uns, ou, suivant d'autres, à Nischabour, s'érigea en prophète et en réformateur la dixième année du règne de Cobad, vingtième roi de Perse de la dynastie sassanide (501 ou 503 de J.-C.) (*voy. CABADÈS*). Une famine cruelle désolait l'empire. Mazdek, homme instruit et éloquent, qui remplissait alors les fonctions de mobed des mobeds, ou de grand pontife, prit occasion de ce fléau pour déclamer sous des allusions allégoriques contre les richesses des grands et la vénalité des magistrats; et il n'eut pas de peine à mettre dans son parti les basses classes du peuple et les gens avides de nouveautés. Enhardi par ses succès, il débita que tout ce qui est sur la terre, appartenant à Dieu, devait être à l'usage de tous les hommes indistinctement. En conséquence, il prêchait la communauté des biens et des femmes, le partage de toutes les propriétés, l'égalité et la fraternité sans aucune restriction. Il défendait de tuer les animaux, et prescrivait de se nourrir d'œufs, de laitage et de végétaux. Vêtu d'une étoffe de laine grossière, affectant une extrême piété et une grande austérité de mœurs, il donnait l'exemple de la bienfaisance et des autres vertus dont il colorait sa doctrine. Mazdek comptait un nombre infini de sectateurs lorsqu'il vint à bout de séduire le roi lui-même. Wantant lui persuader qu'il avait le pouvoir de converser avec le feu, il le conduisit dans un pyrée. Un de ses disciples, placé soit dans un caveau, au-dessous de l'autel où brûlait le feu sacré, soit derrière l'imposteur, répondait adroitement à toutes les questions que ce dernier adressait au feu, de manière à faire croire que la voix sortait du milieu des flammes. Trompé par cette fourberie, Kobad adopta ouvertement les dogmes de Mazdek; et son exemple entraîna une foule de ses sujets. On prétend que Mazdek eut l'impudence d'exiger du monarque, en témoignage de son adhésion, qu'il lui cédât la reine, son épouse; et l'on ajoute que Cobad se prêta à cette honteuse prostitution: mais suivant une autre version, les prières et les larmes du prince Khosrou sauvèrent l'honneur de sa mère. La nouvelle

religion plongea la Perse dans l'anarchie. Une loi agraire publiée par le roi dépouilla les hommes riches et puissants de la plus grande partie de leurs biens pour les donner aux pauvres. Les femmes des plus grands seigneurs devinrent le partage des hommes les plus vils et les plus méprisables. Les propriétés n'eurent plus de maîtres, les enfants n'eurent plus de pères. Enfin les grands de l'Etat se saisirent de Cobad, et mirent sur le trône son frère Djamasp. Mais la secte de Mazdek avait tant de partisans, que le nouveau roi n'osa sévir contre eux. L'imposteur, échappé à leurs poursuites, se sauva dans l'Hindoustan, d'où il ne revint que lorsque Cobad eut recouvré la couronne. Suivant Ferdoucy, ce prince le combla plus que jamais de faveurs, le plaça au-dessus de tous les ministres, et n'épargna rien pour engager sa famille et sa cour à respecter la personne et la doctrine de ce faux prophète. Le seul Khosrou eut le courage de résister à son père. Il obtint que la doctrine de Mazdek serait examinée et discutée dans une grande assemblée de ministres de la religion et de l'Etat, comme l'avait été celle de Manès deux siècles auparavant (*voy. MANÈS*). Mazdek fut convaincu d'imposture dans cette espèce de concile et réduit au silence. Le monarque, honteux d'avoir été sa dupe, le livra à Khosrou, qu'il chargea de détruire une secte aussi abominable. Mazdek fut supplicié le même jour. Attaché à un arbre, on le perça de mille flèches au milieu des imprécations publiques; et le sang de ses sectateurs inonda la capitale et les provinces. Ce récit paraît calqué sur celui de la chute de Manès; mais l'opinion de l'historien Mirkhond nous paraît préférable. Suivant lui, Cobad remonté sur le trône cessa de favoriser Mazdek, qu'il toléra néanmoins par la crainte de soulever ses nombreux partisans. Khosrou Nouschirwan lui-même, en succédant à son père l'an 531 de J.-C., fut retenu par des considérations pareilles, et eut recours pour anéantir cette secte à un coup d'autorité bien éloigné des principes de justice qui l'ont rendu si célèbre (*voy. KHOSROU*). Ce monarque témoigna d'abord de l'amitié à Mazdek, et lui ayant demandé les noms de ses principaux disciples sous prétexte de leur accorder des récompenses, il les invita tous à un banquet solennel. Au jour convenu, ils furent introduits dans le palais; mais en traversant les jardins on les précipita, ainsi que leur chef, dans des fosses creusées à cet effet; où ils périrent tous. Sans rapporter les autres variantes que l'on trouve sur la mort de Mazdek, nous nous bornerons à dire que les Orientaux le désignent sous le nom de *Zendik* (l'impie), et que sa secte, quoique proscrire par Khosrou Nouschirwan, se maintint en Perse jusqu'au temps de l'islamisme, et étendit ses ramifications en Syrie dans le deuxième siècle de l'hégire (*voy. MANDY*).

A—T.

MAZEAS (GUILLAUME), chanoine de Vannes, était

né en cette ville vers 1712. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il vint faire ses études à Paris, et se fit agréger à la maison de Navarre, où il prit ses degrés en théologie. Nommé secrétaire d'ambassade à Rome, il profita de son séjour en Italie pour en examiner les productions naturelles. A son retour il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Vannes, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1776. Il était correspondant de l'Académie des sciences et membre de la société royale de Londres. On a de lui plusieurs mémoires insérés dans le *Recueil des savants étrangers*, sur les solfatares des environs de Rome, sur la mine d'alun de la Tolfa, sur la formation de stalactites à Monte Mario, etc.; mais les plus intéressants sont ceux qui traitent des procédés employés dans les Indes pour teindre en rouge : ses travaux ont beaucoup perfectionné cette branche d'industrie dans nos manufactures. Il a traduit de l'anglais la *Dissertation* de Warburton sur les tremblements de terre et les éruptions de feu qui empêchèrent Julien de rebâtir le temple de Jérusalem, Paris, 1754, 2 vol. in-12; — *Lettre d'un négociant à un lord*, dans laquelle on considère sans partialité l'importance de l'île Minorque et du port Mahon, avec une histoire et une description abrégée de l'une et de l'autre, 1756, in-12; — *Pharmacopée des pauvres*, avec des notes, Paris, 1758, in-12; — *Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer*, par Lind, ibid., 1760, in-8°. W—s.

MAZEAS (JEAN-MATHURIN), mathématicien, était frère du précédent. Né à Landernau, en 1716, il acheva ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu au collège de Navarre de la chaire de philosophie, qu'il remplit longtemps avec beaucoup de zèle et de succès. Il était l'ami de ses élèves, qui conservèrent la plupart un souvenir précieux de ses soins et de sa bonté. Ses services lui méritèrent, en 1783, un canonicat du chapitre de Notre-Dame de Paris; mais comme il distribuait chaque année aux pauvres la plus grande partie de son revenu, lorsque la révolution l'eut privé de son bénéfice, il se trouva dans un état voisin de l'indigence. Il vécut quelque temps du produit de la vente de ses livres et de son mobilier; et il fut du nombre des savants malheureux à qui la convention accorda des secours. Il alla se fixer à Pontoise, avec un domestique fidèle, qui le nourrit pendant trois ans du fruit de ses propres épargnes. Cette faible et dernière ressource allait lui manquer, lorsque son digne serviteur (dont on regrette de ne pas savoir le nom) hasarda de présenter au ministre de l'intérieur (le comte François de Neufchâteau) un placet dans lequel il exposait avec simplicité les services et la position de son maître. Au nom de Mazéas, quelques employés des bureaux, qui avaient été ses élèves, se joignirent au pétitionnaire; et le ministre s'empressa de faire accorder au vertueux professeur une pension de dix-huit

cents francs, qui lui fut payée exactement jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juin 1801. Mazéas était membre de l'académie de Berlin. On a de lui : 1° *Eléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie, avec une introduction aux sections coniques*, Paris, 1758, in-8°. Cet ouvrage eut un assez grand succès : il s'en fit sept éditions, dont la dernière est de 1788, et il a été abrégé par l'auteur, 1775, in-12. Le principal mérite de ces *Eléments* était une précision et une clarté peu communes dans les livres de cette époque, où étaient résumées les notions de la science. 2° *Institutiones philosophicæ sive elementa logicæ, metaphysicæ, etc.*, Paris, 1777, 3 vol. in-12. Mazéas a fourni un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des arts et métiers*. W—s.

MAZENOD (CHARLES-ALEXANDRE DE), naquit à Marseille en 1718. Il avait servi pendant quelque temps dans le corps des mousquetaires. Sa piété et sa capacité l'avaient fait remarquer par le Dauphin, fils de Louis XV. Il fut admis avec le président d'Aiguilles, son parent et son ami, dans la société intime de ce prince. Forcé de quitter le service militaire pour cause de santé, il entra dans la magistrature, fut président en la cour des comptes, aydes et finances de Provence, et ensuite président à mortier au parlement. Il exerçait une grande influence dans sa compagnie, et il avait obtenu tant de considération parmi ses concitoyens, qu'il put, seul, calmer une émeute qui s'était élevée par suite de la cherté du pain. Il montra dans la ville d'Aix une constante opposition à l'esprit d'hostilité des parlements contre l'Eglise. Il y donna invariablement l'exemple de la piété, dans les pratiques de laquelle il éleva sa famille. — *Charles-Antoine DE MAZENOD*, fils du précédent, siégea à la cour des comptes et au parlement de Provence en même temps que son père, en vertu d'une dispense du roi. Il a laissé la réputation d'un magistrat de mérite; il était très-distingué par son savoir autant que par l'agrément et la justesse de son esprit. Comme il était spécialement versé dans la connaissance des lois et de la constitution de Provence, il eut occasion de les défendre avec succès en 1788, dans les états de la province, états dont il faisait partie en sa qualité de noble possédant fief. Les états de Provence avaient droit de nommer les députés aux états généraux; mais le ministre Necker voulut que la députation fût nommée par sénéchaussée au lieu de l'être en corps d'Etat. L'ordre de la noblesse s'opposa à cette innovation, qui détruisait de fond en comble la constitution provençale. Il nomma des députés selon le droit ancien. Ces députés furent : le duc de Bourbon (depuis prince de Condé), le marquis de Sabran, le président d'Arlatan-Lauris, le marquis de Forbin-Janson, le président d'Arbaud-Jouques, le comte de Sade, le marquis de Grimaldi et le président de Mazenod. Cette députation fut repoussée par Necker; mais le pré-

sident de Mazenod ayant présenté un *Mémoire*, qui fut publié et regardé comme décisif en faveur de sa cause, le ministre proposa de faire admettre les deux députations. Les députés légitimes ne voulurent pas consentir à cet accommodement inconstitutionnel, et se retirèrent avec protestation. La grande part qu'il avait prise à cette affaire valut au président de Mazenod d'être, à son retour en Provence, poursuivi par les factieux; il n'échappa que par miracle à la sanglante exécution des premières victimes de la révolution à Aix. Il sortit de France, habita longtemps Palerme, et fut distingué par le roi des Deux-Siciles. Il ne revint en France qu'en 1817, après avoir refusé les offres brillantes qu'on lui avait faites sous le consulat. Il est mort à Marseille le 10 octobre 1820, assisté à ses derniers moments par son frère, nommé à l'évêché de Marseille, et par son fils, qui a succédé, comme évêque de Marseille, à ce dernier. — Le président de Mazenod cultivait les lettres, mais il s'était surtout occupé de ce qui tenait à la magistrature de Provence. On a de lui de volumineux manuscrits, entre autres : 1° une *Histoire des contestations entre le parlement et la cour des comptes, depuis l'institution du parlement*, 6 vol. in-fol., avec une préface et une table raisonnée sur le contenu de chaque volume. 2° *Continuation de l'histoire du parlement, depuis 1720 jusqu'en 1771*; 3° *Abrégé des délibérations de la cour des comptes*; 4° *Précis des délibérations du parlement*; 5° *Recueil suivi de toutes les délibérations des Etats et assemblées de communauté, avec explication sur chaque matière*; 6° *Collection de toutes les pièces sur lesquelles ont été rendus les divers règlements du conseil entre la cour des comptes, le parlement, le chapitre, les trésoriers de France et les officiers des sénéchaussées*. — Charles-Fortuné de MAZENOD, frère du précédent, naquit à Aix le 27 avril 1749. Après avoir fait ses premières études chez les jésuites sous les PP. Baudrand et Reyre, l'un et l'autre connus comme auteurs d'ouvrages estimés, il entra dans l'état ecclésiastique, et vint, jeune encore, suivre à Paris les cours de la faculté de théologie. Il fut membre de la société et de la maison de Sorbonne. Ayant pris ses grades, il fut ordonné prêtre et retourna en Provence, où son oncle, Charles-André de Mazenod, lui résigna une des premières dignités du chapitre métropolitain d'Aix. M. de Boisgelin, archevêque de cette ville, le nomma bientôt son vicaire général. Ce fut en cette qualité que, l'archevêque étant absent, il lutta contre le schisme des constitutionnels, après avoir lui-même refusé le serment. C'était un rôle périlleux; pour le lui faire quitter on attenta à sa vie : le coup de feu le manqua. Il n'émigra cependant que des derniers. Après un assez long séjour à Lausanne et à Venise, il revint en France à la mort de Robespierre, Mais le 18 fructidor l'obligea de re-

prendre le chemin de l'exil. Il alla rejoindre ses frères à Naples et les accompagna à Palerme. C'est là qu'en 1817 lui arriva la nouvelle de sa nomination à l'évêché de Marseille. A son retour, des difficultés politiques empêchèrent l'exécution du concordat de 1817, et ce ne fut qu'en 1823 qu'il put prendre possession de son siège. Il organisa avec un rare bonheur l'administration de son diocèse, où il travailla pendant quatorze ans à faire fleurir la religion par son zèle pour la discipline ecclésiastique. Il donna sa démission à quatre-vingt-huit ans, et eut pour successeur son neveu, Charles-Joseph-Eugène de Mazenod (sénateur). Il fut chanoine de première classe de St-Denis, et mourut à Marseille âgé de 91 ans. Z-D.

MAZEPPA (JEAN), hetman des Cosaques, né dans le palatinat de Podolie, appartenait à l'une de ces familles nobles de Pologne qu'une honnête pauvreté attache au service des maisons opulentes. Il avait été page de Jean-Casimir, prince ami du repos, des fêtes et des lettres; et comme les autres courtisans qui, à l'exemple du monarque, aspiraient à l'instruction, il s'était orné l'esprit de connaissances qui dans la suite servirent beaucoup à sa fortune. Une aventure galante, qui faillit le perdre, devint au contraire le principe de son élévation. Amant favorisé de la femme d'un gentilhomme polonais, il fut surpris par le mari; et celui-ci, par un raffinement de vengeance, le fit lier tout nu sur le dos d'un cheval sauvage et l'abandonna à la course capricieuse de cet animal. Le cheval était né dans les déserts de l'Ukraine, il en prit la direction et y transporta la victime. Exténué de fatigue et de faim, Mazeppa fut recueilli en cet état par quelques paysans dont les soins le rappelèrent à la vie : la reconnaissance et l'habitude le fixèrent parmi ses libérateurs, et leur vie inquiète et belliqueuse devint la sienne. Il fit remarquer sa valeur dans plusieurs combats contre les Tartares, et obtint par l'ascendant de ses lumières une considération toujours croissante, dans une peuplade où le pouvoir était électif. Secrétaire, puis adjudant de Samoilowitz, hetman des Cosaques de l'Ukraine, il fut substitué à ce chef, déposé le 20 juin 1687, pour avoir, par son impéritie, laissé périr une bonne partie de cette superbe armée de 60,000 Cosaques dont il avait le commandement. Le nouveau chef fut assez habile pour se maintenir dans une autorité rarement conservée dans les mêmes mains. Il gagna la confiance de Pierre le Grand, qui, satisfait de trouver en lui un auxiliaire doué d'une tête vigoureuse comme la sienne, récompensa, par le cordon de St-André et le titre de conseiller privé, des services de vingt ans, signalés surtout dans l'expédition d'Azof. Créé enfin prince de l'Ukraine, Mazeppa résolut d'abjurer un rôle subalterne, qui depuis longtemps pesait à son génie ambitieux et actif. Charles XII et ses Suédois poursuivant leur marche victorieuse, venaient

de donner un roi à la Pologne, et menaçaient le territoire russe. L'hetman crut le moment favorable pour se soustraire à la domination du czar, et il s'empressa de traiter avec ses ennemis. On prétend que déjà, pendant les campagnes de Pologne, il avait sondé les principaux du pays, et qu'il s'était engagé à réduire l'Ukraine sous l'obéissance de Stanislas Leczinski, à condition que la Sévérie lui serait cédée à titre de souveraineté. Quoi qu'il en soit de cette première démarche, soit que Mazeppa eût conservé un cœur polonais, soit plutôt qu'il travaillât uniquement à s'assurer une puissance indépendante, il tendit les bras à Charles XII et offrit de mettre à la disposition de ce monarque toutes les ressources du pays où il commandait. Cependant il voilait avec art ses sourdes menées : pour mieux donner le change sur ses projets, il feignait de tourner ses pensées vers la tombe. Plus que sexagénaire, mais encore plein de vigueur, il sembla prendre tout à coup les signes de la décrépitude. Entouré de médecins, la tête courbée, il gardait habituellement le lit, entremêlait de gémissements sa voix grêle et chevrotante, et empruntait l'extérieur d'un homme faible et souffrant. Des églises en pierre furent élevées par ses soins, afin d'attester sa sollicitude pour l'autre vie. Il évitait de s'enivrer, dans la crainte de révéler au milieu de la débauche le secret de sa défection, et redoublait d'affabilité pour se ménager le dévouement de ses principaux officiers. Cherchant à indisposer le czar contre les Cosaques Zaporaves, il lui représentait que leurs habitudes indisciplinées venaient de lui coûter une indemnité de cent mille écus, accordée à une caravane de marchands grecs qu'ils avaient dépouillés, et s'attachait à lui prouver qu'il était de son intérêt de ruiner la *setche* (camp principal) de ce peuple indocile. Les Zaporaves étaient travaillés à leur tour : « Pierre, leur disait-il, avait juré leur perte ; il voulait livrer la Petite-Russie à la Pologne, et en attendant les assujettir à une discipline régulière. » Les choses étaient en cet état, lorsque le czar en eut connaissance par la déclaration de Vassi Kotschoubey, général des Cosaques, et d'Iskra, son parent, colonel de Pultava. Il n'en voulut rien croire d'abord, et plein de confiance, il envoya sous bonne escorte les deux dénonciateurs à l'hetman, qui leur fit couper la tête le 14 juillet 1708. Mazeppa, menacé, se hâta de fortifier ses places d'armes ; mais cette lutte inégale eut un autre résultat que celui qu'il attendait. Sa capitale (Batourin), avec ses trésors et ses munitions, tomba au pouvoir d'un maître irrité : la potence fut le supplice de ses adhérents et lui-même eut la tête tranchée en effigie. Devenu odieux à ses soldats depuis la découverte de sa trahison, il réussit à peine à en rassembler un petit nombre, et rejoignit en fugitif Charles XII, qui sur sa foi s'avancait vers l'Ukraine. Ce conquérant préféra son con-

seil à celui de ses généraux et s'engagea dans les plaines de Pultava. Après la déroute de l'armée suédoise sous les murs de cette ville, Mazeppa se réfugia en Valachie, puis à Bender, où il mourut en 1709. Les historiens ne s'accordent pas sur l'âge qu'il avait alors. Ils racontent aussi différemment l'origine de sa fortune ; mais nous avons préféré le récit de Voltaire, confirmé par Lévêque, et dont la couleur romanesque n'exclut pas la vraisemblance. Le caractère de cette narration a paru éminemment poétique à lord Byron, et dans un petit poème où son talent descriptif respire tout entier, il a retracé la course douloureuse de Mazeppa emporté sur son coursier à travers les déserts. On peut chercher de plus longs détails sur l'hetman des Cosaques dans les *Annales de la Petite-Russie*, par Schérer, Paris, 1788, 2 vol. in-12, et dans l'*Histoire des Cosaques*, par Lesur, Paris, 1813, 2 vol. in-8°. F-T.

MAZERS DE LATUDE. Voyez MASERS.

MAZO-MARTINEZ (JEAN-BAPTISTE DEL), paysagiste et peintre de portraits, fut l'élève le plus habile de Jacques Vélasquez. Il naquit à Madrid au commencement du 17^e siècle. Ses progrès furent rapides, et il sut tellement imiter la manière de son maître, que les connaisseurs les plus éclairés s'y trompaient eux-mêmes. Il peignait le portrait avec une rare perfection, mais ce sont surtout ses paysages qui ont fondé sa réputation. La composition en est large ; la couleur pleine d'une vigueur qui n'exclut jamais la vérité. On admire les tableaux de ce genre dont il a décoré la salle des Gardes à Aranjuez, et surtout ses *Vues de Pampelune et de Saragosse*, qui se trouvent dans la collection royale, à Madrid. Ces derniers tableaux peuvent aller de pair avec ceux qu'ont produits les plus habiles paysagistes de tous les pays. Son talent fut tellement apprécié, que, malgré son manque de fortune, Vélasquez, son maître, décoré du titre de chevalier et l'un des premiers personnages de la cour, ne balança pas à lui donner sa fille en mariage. A la mort de son beau-père, Mazo obtint le titre de peintre du roi. Il avait un talent particulier pour peindre des aquelles, et l'on connaît de lui en ce genre un grand nombre de pièces charmantes. Cet habile artiste mourut à Madrid le 10 février 1687. P—s.

MAZOIS (FRANÇOIS), né à Lorient le 12 octobre 1783, passa son enfance à Bordeaux, où son père remplissait les fonctions de directeur général des paquebots du roi. Placé à l'école centrale de cette dernière ville, il y fit d'excellentes études qui lui permirent de subir avec succès son examen d'admission à l'école polytechnique. Mais atteint depuis l'âge de quinze ans d'une surdité causée par une maladie de rougeole, il ne put suivre la carrière militaire à laquelle son père le destinait. Cet obstacle contraria beaucoup le professeur Monge, qui, l'ayant lui-même scrupuleusement examiné, s'était assuré de l'étendue et de la solidité de ses connaissances mathémati-

ques. L'aptitude toute particulière qu'il montrait pour les arts du dessin le détermina à étudier l'architecture, et il entra dans la célèbre école de Percier, dont il devint bientôt l'un des élèves les plus distingués. Pendant les neuf années qu'il étudia sous ce maître, il prit part à presque toutes les luttes académiques, et il y fut assez souvent vainqueur pour qu'il dût s'attendre à trouver dans le grand prix de Rome la récompense de son talent et de ses efforts; mais impatient de se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre de l'Italie, il devança l'époque où cette récompense lui eût été infailliblement décernée. A son arrivée à Rome, son premier soin fut de se livrer à une nouvelle étude des langues anciennes dont la connaissance lui semblait, avec raison, indispensable à quiconque veut explorer avec sûreté le vaste domaine de l'archéologie. Cette étude porta promptement ses fruits. Le rang que l'opinion publique lui assigna bientôt parmi les artistes de Rome détermina Murat à l'appeler à Naples pour l'adjoindre à ses architectes dans les grands travaux qu'il avait entrepris pour l'embellissement de sa capitale. Mazois prit part à la construction de plusieurs établissements et à la restauration de tous les palais de la couronne; de ce nombre fut celui de Portici. On pense que les ruines de Pompéi l'attirèrent fort souvent; mais ce ne fut qu'à la dérobee qu'il put en dessiner quelques vues, l'académie de Naples ayant seule le privilège d'en faire dessiner les monuments pour le grand ouvrage qu'elle préparait. Le bonheur voulut qu'il fût admis à présenter à la reine Caroline ses dessins et le texte explicatif qu'il y avait joint. Cette princesse, protectrice éclairée des arts, admira la hardiesse et la pureté du dessin de l'artiste, en même temps que l'élégance du style de l'écrivain. Elle le nomma dessinateur de son cabinet, fit lever l'interdiction qui l'empêchait de continuer son ouvrage dont elle accepta la dédicace, et voulant qu'il s'en occupât exclusivement, elle lui accorda une pension de douze mille francs par an. Alors les ruines de Pompéi devinrent en quelque sorte son domicile; de 1809 à 1811, il ne les quitta que fort rarement : monuments publics, maisons particulières, peintures, sculptures et autres ornements, il mesura et dessina tout. C'est ainsi qu'il parvint à rassembler les immenses matériaux de son bel ouvrage des *Ruines de Pompéi*, dont les planches mises au net par lui sur les lieux mêmes, furent ensuite gravées en partie sous ses yeux par les meilleurs artistes de Rome. La première livraison de cet ouvrage, publiée en 1813, obtint les suffrages de l'Institut de France qui, dans sa séance du 2 octobre de cette année, constata que « les « planches étaient dessinées avec goût et gravées « largement; que le texte qui les accompagnait « était clair, rapide, pittoresque, qu'il était semé « de traits d'érudition prouvant chez l'auteur des

« connaissances solides dans l'art de l'architecte- « ture, etc., etc. » Mazois, avide d'accroître la riche moisson qu'il avait déjà recueillie, quitta les ruines de Pompéi pour celles de Pæstum, et, nouvel artiste, il vint à trois reprises s'enfoncer dans les déserts de cette Thébàide de la science. Les débris de l'antique cité des Sybarites furent explorés avec la même ardeur et le même succès que ceux de Pompéi. Son gymnase, son théâtre, ses palais, ses aqueducs, tout fut également dessiné et mesuré par Mazois, que l'insalubrité du climat ne put jamais détourner de ses longues et patientes investigations. Elles lui fournirent tous les éléments de son ouvrage des *Ruines de Pæstum*, qu'on peut considérer comme la suite du précédent, ainsi que les deux qu'il avait préparés sur les antiquités de Pouzzoles et d'Herculanum. Les planches de ces trois derniers ouvrages avaient été lithographiées sous sa direction, et le texte qui devait les accompagner était fort avancé, quand sa mort vint en arrêter la publication. En 1815, le premier volume des *Ruines de Pompéi* avait déjà paru; mais les événements politiques le privèrent de ses protecteurs et des ressources qu'il avait trouvées auprès d'eux. Il vint alors à Rome, où le duc de Blacas, ambassadeur de France, le chargea de la restauration et de la décoration intérieure de l'église française de la Trinité des Monts, et se l'attacha ensuite en qualité d'architecte des établissements français et du palais de l'ambassade. Déjà, grâce à l'appui de M. de Blacas, Mazois avait repris la continuation de son grand ouvrage sur Pompéi. Lors d'un voyage qu'il fit à Paris en 1819, M. Decazes, ministre de l'intérieur, l'y retint en le nommant l'un des quatre inspecteurs généraux des bâtiments civils, et membre du conseil des bâtiments. Ni l'artiste ni le ministre ne voulurent pourtant que ces fonctions pussent nuire à la publication d'un ouvrage utile; et Mazois obtint un congé d'un an afin d'en compléter et d'en coordonner les matériaux. Il profita de son séjour à Paris pour publier son ouvrage intitulé *le Palais de Scæurus, ou Description d'une maison romaine; fragment d'un voyage fait à Rome vers la fin de la république par Mérovir, prince des Suèves*, Paris, 1819, in-8°, avec douze planches gravées. Des exemplaires de cette édition furent tirés in-4°, sur grand papier vélin. Le succès de ce livre détermina les libraires Treuttel et Würtz à en donner, en 1822, une seconde édition in-8°. De retour à Naples au mois d'octobre 1819, Mazois dit, l'année suivante, un dernier adieu aux lieux qui pendant douze années avaient été témoins de son ardeur à recueillir les derniers vestiges du génie antique. A peine arrivé à Paris, il s'occupa avec activité de la continuation de son ouvrage sur Pompéi, dont les nouvelles livraisons furent accueillies avec la même faveur que les premières. Le 11 août 1823, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Au

mois de mai 1825, lors du sacre de Charles X, il fut un des architectes chargés d'approprier l'archevêché de Reims à la réception du roi et de sa suite. Ce travail offrait des difficultés nombreuses et presque insurmontables, si l'on songe au court espace de temps qui devait s'écouler jusqu'à la cérémonie. Le bâtiment de l'archevêché était en ruine; Mazois commença par refaire, sans la démonter entièrement, une charpente détériorée dans plusieurs de ses parties, la recépa et la fit reposer sur des bases nouvelles. Il creusa le sol dans une longueur de cent vingt toises de développement, calcula la distribution des eaux, combina et établit des communications nouvelles; la salle du banquet royal était irrégulière; elle présentait à l'œil un plan uniforme. La cheminée gothique, ouvrage curieux, ornée des armes du cardinal Briçonnet et bâtie en 1499, fut restaurée dans le style du temps. Pour qu'on se fasse une idée des travaux qu'il fallut exécuter, il suffira de dire que cent vingt-cinq milliers de plâtre furent employés dans la seule salle du festin royal, et qu'à quatre cents ouvriers y furent occupés pendant un mois. A la restauration de l'archevêché se joignit celle de l'abbaye de St-Remi, dédiée en 1049 au patron de Reims par le pape Léon IX. Les premiers fondements en avaient été jetés vers le milieu du 10^e siècle. Les dégradations de l'abbaye étaient arrivées, à l'époque du sacre, à un point tel, qu'elles compromettaient la sûreté publique. La beauté et l'antiquité du monument en auraient seules exigé la conservation, alors même qu'il n'eût pas été nécessaire à l'exercice du culte pour une grande partie de la ville. Cependant le conseil municipal, s'il avait été réduit à ses propres ressources, n'eût pu sauver le monument le plus ancien de Reims, auquel se rattachent, entre autres souvenirs, celui d'un des premiers apôtres de la Gaule et celui de la conversion de Clovis. La munificence royale vint en aide à la ville de Reims. Charles X ordonna que les ministères de la maison du roi et des affaires ecclésiastiques supportassent les deux tiers de la dépense évaluée à deux cent vingt-cinq mille francs, et que la ville acquittât seulement l'autre tiers d'une dépense dont elle devait seule profiter dans l'avenir. Cette décision déterminait l'exécution des travaux; et, grâce à l'activité et aux talents des architectes, l'abbaye menacée deux mois auparavant d'une ruine regardée comme immédiate, surtout vers le portail d'une des pointes de la croix; l'abbaye, disons-nous, était en état de recevoir le cortège royal qui, selon un usage immémorial, s'y rendit le lendemain de la tenue du grand chapitre de l'ordre du St-Esprit. La croix d'officier de la Légion d'honneur fut la récompense de Mazois. Une apoplexie foudroyante l'enleva le 31 décembre 1826 sans qu'il pût préférer une seule parole. Il était marié depuis six ans à l'une de ses parentes, fille d'Alexandre

Duval : de cette union était née une fille encore en bas âge. Le roi s'associa à la douleur de sa famille en accordant à sa veuve, le 12 janvier 1827, une pension de douze cents francs sur sa cassette. Mazois avait été proposé deux fois à l'Institut (classe des beaux-arts), la première en 1823, après la mort de Heurtier, et la seconde en 1825 pour remplacer Poyet; mais ses compétiteurs l'avaient toujours emporté. Il laissa inachevé son grand ouvrage sur les ruines de Pompéi, dont les deux premiers volumes avaient seuls paru. Ils étaient relatifs, l'un aux tombeaux, l'autre aux habitations particulières, et contenaient les notices les plus positives et les plus curieuses sur l'histoire de la vie privée des anciens telle que l'ont révélée les découvertes faites de 1757 à 1821. Nous avons déjà dit qu'une partie des planches avaient été gravées à Rome par les meilleurs artistes de cette ville; le reste le fut à Paris. Mazois avait, en outre, publié les trois premières livraisons du troisième volume consacré aux monuments publics. Cinq autres livraisons entièrement gravées étaient près de paraître lorsque sa mort inopinée vint interrompre ses travaux. Les matériaux qu'il laissa, et parmi lesquels se trouvaient 454 dessins inédits, furent remis par sa veuve et par MM. Firmin Didot, éditeurs de ce magnifique ouvrage, à M. Gau, son ami, architecte comme lui et déjà connu par ses *Antiquités de la Nubie, ou Monuments inédits des bords du Nil*, etc. MM. Clarac et Letronne aidèrent M. Gau dans l'accomplissement de sa tâche, qui devait contribuer à la perfection de l'ouvrage, puisqu'il se chargea de l'enrichir au moyen de planches supplémentaires et coloriées, de ses nombreuses recherches personnelles sur Pompéi, notamment de détails intéressants relatifs à la peinture et à l'ornementation des monuments de cette ancienne ville. Grâce à cet heureux concours, dix-sept livraisons (21^e à 37^e comprise), publiées de 1827 à 1838, nous ont dotés des *Ruines de Pompéi, dessinées et mesurées pendant les années 1809 à 1811 (et depuis jusqu'en 1821)*, Paris, 1813-1838, 37 livraisons in-fol., format atlantique. Mazois, depuis son retour en France, exécuta un grand nombre de travaux à Paris; de ce nombre sont quatre maisons de la plus élégante construction dans le quartier de François I^{er} aux Champs-Élysées, les passages Choiseul, Bourg-l'Abbé et Saucède. Indépendamment de ses ouvrages déjà cités, il a laissé : 1^o *Discours prononcé aux funérailles de M. Hurtault, membre du conseil des bâtiments civils et de l'Institut royal de France*, Paris, 1824, in-8^o; 2^o un assez grand nombre de *Vies* d'architectes, de peintres et de sculpteurs célèbres insérées dans la *Galerie française*; 3^o des *Dissertations* publiées tant en latin qu'en français dans divers recueils périodiques, et relatives à des questions archéologiques; 4^o *Des considérations sur les théâtres des anciens*,

placées dans le premier volume du *Théâtre complet des Latins*. Présentées sous une forme neuve et piquante, elles ont servi à résoudre bien des questions embarrassantes sur le plan et la construction de ces antiques monuments. 5° Quelques articles fournis à la *Revue encyclopédique*; 6° un *Mémoire* (inédit) *sur les embellissements de Paris depuis 1820*, auquel la mort empêcha l'auteur de mettre la dernière main. Si Mazois était estimable comme artiste et comme écrivain, il ne l'était pas moins comme homme privé. Aussi tous ceux avec lesquels il avait eu des rapports applaudirent au portrait que M. Béraud traça de lui dans le discours qu'il prononça sur sa tombe le 5 janvier 1827, discours auquel nous empruntons le passage suivant : « Eclairer ses semblables et leur être utile par toutes sortes de bienfaits, telle fut sa tâche constante; et, pour parvenir à ce but éminemment philanthropique, il n'épargna ni veilles, ni soins, ni sacrifices pécuniaires. Ses manières douces et affectueuses, ses principes de justice et d'honneur lui acquirent une grande considération publique, depuis le monarque jusqu'à l'indigent; peu d'hommes ont autant joui de cette considération qui répand tant de charmes sur la vie. En France comme en Italie, M. Mazois fut honoré de l'estime et de la confiance de plusieurs souverains : Louis XVIII, le plus érudit de nos rois, s'entretint plusieurs fois avec lui; Charles X, à Reims, lui témoigna de la manière la plus gracieuse son contentement pour la bonne disposition et l'élégance des travaux qui embellirent les fêtes de son sacre, et dont il lui avait confié une partie. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, sa bonté ne se démentit jamais. Elevé avec lui dès la plus tendre jeunesse dans le même collège; plus tard, étudiant ensemble la même profession, j'ai pu m'apercevoir de l'amitié particulière que lui portaient tous ses condisciples; et lorsque le sort des événements nous eut séparés pendant seize ans, je le retrouvai à Paris toujours le même, c'est-à-dire que, loin d'être ébloui par sa position brillante, il me tendit la main en m'embrassant et m'offrit un emploi honorable dans ses travaux. » L'Académie royale des sciences, lettres et arts de Bordeaux, dont Mazois était membre, fit sculpter son buste par son ami David, et confia à Barre le soin de graver une médaille, qui d'un côté représentait son portrait, et de l'autre une couronne de lauriers, avec les titres de ses principaux ouvrages. — Mazois (Marc-Antoine-François), père du précédent, exerçait à Lorient la profession de négociant lorsque naquit son fils. Il y avait antérieurement rempli les fonctions de directeur général des paquebots du roi. Quelque temps avant la révolution il alla s'établir à Bordeaux, où il continua de s'acquérir comme négociant une réputation de probité et de capacité. Ses connais-

sances le firent nommer membre honoraire de l'académie de cette ville. Il succomba dans un âge avancé, le 21 janvier 1828, à une longue maladie qu'avait aggravée le souvenir toujours présent de la mort de son fils. On lui doit l'ouvrage suivant : *De St-Dominique. Réflexions extraites d'un mémoire sur le commerce maritime et les colonies*, Paris, 1824, in-8°. P. L.—T.

MAZOLINI (SYLVESTRE), religieux dominicain, connu aussi sous le nom de Sylvestre Prierias ou *a Prieria*, parce qu'il était né à Prierio, village dans le Montferrat, florissait au commencement du 16^e siècle. On ne connaît pas le temps de sa naissance, mais on sait qu'il embrassa fort jeune la vie monastique. Il étudia la théologie, le droit civil et canonique, et la géométrie; et il professa quelque temps à Bologne. Appelé à Rome pour y enseigner la théologie, il fut nommé quelque temps après maître du sacré palais. Il écrivit l'un des premiers contre Luther; mais, malgré les éloges que la plupart des biographes italiens lui ont prodigué à l'envi, il n'était pas en état de lutter contre un homme qui joignait à une grande force de raisonnement toutes les ressources de l'éloquence. On finit par sentir qu'il compromettait une bonne cause; et le pape Léon X lui défendit de continuer d'écrire sur les matières qui étaient en discussion. Cependant il fut nommé, avec l'évêque d'Ascoli, l'un des juges de Luther. C'était une inconséquence qui a été vivement relevée par les écrivains protestants. On a confondu Mazolini avec un autre dominicain, nommé comme lui Sylvestre, et qui était de Ferrare. C'est ce dernier qui a été premièrement prieur, vicaire, et enfin supérieur général de l'ordre de St-Dominique. Dans un de ses écrits contre Luther, Mazolini nous apprend qu'il avait refusé un évêché. On ne sait ni le temps ni le lieu de sa mort : on a de lui quarante-sept ouvrages, en latin et en italien, sur la théologie, la philosophie et les mathématiques. Prosper Marchand en a donné la liste dans son *Dictionnaire critique*, art. *Mazolini* remarque E. On ne les lit plus depuis longtemps; mais cet article serait incomplet si l'on ne citait pas ici les principaux : 1° *Summa Sylvestrina, seu Summa de peccatis aut casuum conscientie, vel Summa summarum*, Bologne, 1515, 2 vol. in-4°; elle a été réimprimée un grand nombre de fois dans le 16^e siècle. 2° Un volume de *Sermons*, qu'il a intitulé *Rosa aurea eo quod in eo sint flores et rosæ omnium doctorum super Evangelia totius anni*, Bologne, 1503, in-4°; ce recueil a eu huit éditions. 3° *Dialogus seu discursus contra præsumptuosos Lutheri conclusiones*, 1518, in-4°. — *Replica seu responsum ad Mart. Lutherum*. — *Errata et argumenta Mart. Lutheri*, 1520, in-4°. — *Apoloogia de convenientia institutorum Ecclesiæ romanæ cum evangelica libertate*, Venise, 1525, in-4°. Ce sont là les seuls ouvrages qu'il ait publiés contre Luther. 4° *De strigiis magorum, dæmonumque*

præstigiis, Rome, 1521, in-4°; 5° *Opere volgari*, Milan, 1519, in-4°. La morale de Mazolini était très-relâchée, comme on en peut voir des exemples dans le *Dictionnaire* de Bayle, article *Prierias*, remarque C, et dans celui de Prosper Marchand, au mot *Mazolini*, remarque H. Ses sentiments sur le jeûne l'ont exposé aux railleries de Rabelais, qui, en donnant le catalogue (supposé) de la bibliothèque de St-Victor, lui attribue un livre *De brodiorum usu et honestate chopinandi*. On renvoie, pour plus de détails, aux deux biographies cités plus haut. W—s.

MAZURE (F.-A.-J.), littérateur, né à Paris en 1776, fut à l'âge de vingt ans attaché à l'école centrale de Niort, et devint successivement inspecteur, puis recteur de l'académie d'Angers. Nommé en 1817 inspecteur général des études, il fit partie trois ans après de la commission de censure des journaux. Pendant le ministère Pasquier, Mazure publia en sa faveur une série d'articles dans le *Moniteur*, et fut en 1820 un des rédacteurs du *Publiciste*, journal qui était sous l'influence du ministre de Serre. Nommé l'année suivante chevalier de la Légion d'honneur, il mourut à Paris le 8 novembre 1828. On a de lui : 1° *Rudiments des petites écoles, ou Traité de l'instruction primaire*, Angers, 1812, in-12. La seconde édition a paru sous ce titre : *Leçons choisies à l'usage des écoles primaires de France*, Paris, 1822, in-18. 2° *Vie de Voltaire*, Paris, 1821, in-8°; 3° *De la représentation nationale et de la souveraineté en Angleterre et en France*, Paris, 1821, in-8°. C'est un exposé des opinions politiques de l'auteur. 4° *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, Paris, 1825, 3 vol. in-8°. Mazure s'efforçait de prouver qu'une révolution semblable était impossible en France, à cause de la différence des époques et des deux nations. Il parut en 1829 une *Notice nécrologique* sur Mazure, in-8° d'une feuille, sans nom d'auteur. Z.

MAZZA (le P. ANDRÉ), savant philosophe et antiquaire, naquit à Parme en 1724. Son père, bien que chargé d'une nombreuse famille, cultivait les lettres et en inspira le goût à son fils. Après avoir achevé ses études à Reggio, celui-ci prit à dix-sept ans l'habit de St-Benoît, dans la congrégation du Mont-Cassin, et fut envoyé par ses supérieurs à Rome pour y faire ses cours de philosophie et de théologie. Revenu à Parme, il fut chargé de l'enseignement de ses jeunes confrères, et s'acquitta de cet emploi de manière à se concilier l'estime de ses élèves. Nommé conservateur de la bibliothèque de son couvent, il la mit en ordre, l'augmenta d'un grand nombre d'ouvrages importants et en dressa le catalogue. Dans ses loisirs, il étudia l'histoire et les antiquités. D'après l'invitation du marquis de Felino (*voy. ce nom*), ministre de Parme, il s'occupa de préparer une nouvelle édition des *Mémoires* de Vittorio Siri (*voy. ce nom*); mais lorsque l'ouvrage allait être mis sous presse, le ministre crut

devoir en arrêter la publication par égard pour le maréchal de Richelieu, qui pouvait ne pas voir avec plaisir la reproduction d'un livre dans lequel son grand-oncle, le cardinal, n'est pas ménagé. Felino dédommagea le P. Mazza de la perte d'un travail qui lui avait coûté quatre années (1759-62). Peu de temps après, il fut envoyé, par le ministre, à Milan, pour traiter au nom du duc de Parme de l'acquisition de la magnifique bibliothèque du comte Pertusati. Il venait de conclure le marché à des conditions très-avantageuses, lorsque l'impératrice Marie-Thérèse défendit que ces livres sortissent de Milan, et les acheta pour en faire présent au gouverneur de la Lombardie. Furieux d'avoir perdu cette occasion d'enrichir la bibliothèque royale de Parme, Paciaudi (*voy. ce nom*) s'emporta contre le malheureux négociateur, et lui voua dès lors une haine implacable. Cependant le marquis de Felino, rendant plus de justice au zèle et aux talents du P. Mazza, ne cessait de lui donner des preuves de sa bienveillance. Il le nomma l'un des conservateurs de la bibliothèque royale, et le chargea de rendre compte, dans la *Gazette littéraire*, qui s'imprimait alors à Paris (*voy. ARNAUD et SUARD*), des meilleurs ouvrages publiés en Italie. Après la disgrâce de Felino le P. Mazza remplaça Paciaudi comme bibliothécaire en chef. Mais, Paciaudi ayant été rétabli dans ses fonctions, le P. Mazza fut congédié par une lettre dont la sécheresse était à peine déguisée sous les formules de la plus simple politesse. Un jeune religieux de ses amis s'étant avisé d'annoncer à son insu, dans la *Gazette de Florence*, que Mazza conservait la direction du musée royal, on en conclut qu'il intriguait pour obtenir cette place; et ses adversaires, à la tête desquels on regrette de trouver toujours le P. Paciaudi, profitèrent de cette occasion pour prodiguer les injures à ce modeste et paisible savant. Ils allèrent jusqu'à l'accuser d'avoir spolié le médaillier, tandis qu'au contraire il l'avait enrichi d'un grand nombre de pièces rares; et, par une suite de circonstances impossibles à détailler, le P. Mazza se trouva forcé de rester sous le poids de cette odieuse accusation, jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'autorisation de produire les preuves qui devaient confondre ses accusateurs. La justification fut complète, et cependant quelques personnes refusèrent d'y croire, tant il est vrai que les calomnies les plus absurdes laissent toujours des traces! Nommé en 1780 abbé du monastère de St-Jean, à Parme, le P. Mazza s'occupa de faire refluer les bonnes études, et mourut, regretté de tous ceux qui le connaissaient, le 13 septembre 1797. Il était membre de plusieurs académies, et comptait un grand nombre d'amis, entre autres Tiraboschi, auquel il a fourni beaucoup de notes pour la *Storia della letterat. italiana*, mais sans lui permettre de le nommer. Il donna une preuve de son amour éclairé pour les

arts, en faisant graver à ses frais, les *Tableaux du Corrège* qui décoraient l'église de son abbaye. A l'érudition la plus vaste il joignait beaucoup d'esprit et des talents variés. Il excellait dans le style lapidaire. On n'a de lui que quelques opuscules : *Historia ecclesiastica delecta capita*, Parme, 1780; une *Lettre* aux auteurs de la *Gazette littéraire*, en réponse à celle que Deleyre avait publiée sur le caractère des Italiens et en particulier des Parmesans, avril, 1763; une sur l'*Histoire de Parme*, de Bonav. Angeli, publiée par Affo dans le tome 4 des *Scrittori Parmigiani*; deux *Sur les véritables motifs de l'exil d'Ovide*, dans le *Giornale di Modena*, 1788-1789. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* sur le poète *Basinio*; une *Notice* sur le P. Benoît *Bacchini*, dont Affo a profité pour rédiger son article dans les *Scrittori Parmigiani*; de nombreuses additions pour la *Bibliot. italiana*, de Haym; des observations sur le *Cours d'études* de Condillac, sur le *Voyage en Italie* de Lalande, sur la *Description des tableaux du Corrège*, par Ratti; et aussi deux corrections importantes de l'inscription relative à Trajan, publiée par Muratori. L'*Eloge* du P. Mazza, par Cérati, se trouve dans ses *Opuscules*, t. 2, p. 103; un autre par le P. Pompilio Pozzetti, a été publié à Carpi. W—s.

MAZZA (ANGE), un des plus grands poètes contemporains de l'Italie, naquit à Parme, d'une famille noble, le 21 novembre 1741. Il fit ses premières études à Reggio, où il eut pour professeur de philosophie et de grec le célèbre Spallanzani. Il composa dès lors plusieurs pièces de vers qui se répandirent en peu de temps dans les principales villes de l'Italie, et plurent tellement à l'abbé Salandri, professeur de Padoue, qu'il vint exprès à Reggio afin de connaître le jeune poète. Mais si grand que fût le succès de ces premiers essais, ils étaient encore trop empreints du mauvais goût qu'avait introduit l'école de Frugoni pour laisser deviner jusqu'où s'élèverait le génie de leur auteur. Après avoir terminé son cours de collège, Mazza se rendit à l'université de Padoue et s'y livra à l'étude de l'hébreu et de l'anglais. Ayant traduit en vers le poème d'Akenside (*voy. ce nom*), sur les *Plaisirs de l'imagination*, il porta son manuscrit à l'inquisiteur chargé de la censure des livres, afin d'en obtenir l'approbation. Celui-ci était un moine ignorant; il parcourut rapidement le titre, toisa le traducteur avec dédain et lui dit brusquement : « Il s'agit des plaisirs de l'imagination, l'auteur est anglais, le traducteur un jeune homme; l'on n'imprimera point. » Mazza eut beau prier, et supplier Sa Paternité de lire au moins le manuscrit, comme il était de son devoir, lui assurant qu'il n'y trouverait rien de contraire à la religion ni aux mœurs : tout fut inutile; le moine entêté répliqua : « L'on n'imprimera point. — « Je m'incline jusqu'à terre devant Votre Paternité, repartit le poète; mais ce livre sera imprimé, et j'aurai même l'honneur de vous en

« offrir un exemplaire. » Cela dit, il prit congé de l'inquisiteur, qui trépignait de colère. Grâce à l'intervention de Gaspard Gozzi auprès du gouvernement vénitien, le livre fut en effet imprimé, mais avec la rubrique supposée de Paris. Rappelé dans sa patrie en 1768, par le ministre du Tillot, Mazza fut d'abord nommé secrétaire de l'université, puis professeur de littérature grecque. Tandis qu'il poursuivait avec éclat le cours de ses leçons, il obtint un succès d'un autre genre, non moins flatteur sans doute, mais qui faillit lui devenir funeste. Jeune et beau (on l'appelait *le beau poète*), il avait inspiré une vive passion à une grande dame; malheureusement il avait pour rival un militaire, qui se vengea des dédains dont on l'accablait, en se portant contre lui aux voies de fait les plus outrageantes. Mazza, ne maniant pas l'épée avec autant d'habileté que la plume, céda le terrain à son adversaire et se retira à Bologne. Là, tout entier à ses travaux littéraires, il agrandit encore le cercle de ses connaissances, suivit les cours de l'abbé Stellini, étudia les sciences exactes, le droit et la théologie. Il prit même en 1777 l'habit ecclésiastique, et rentra peu après dans sa patrie; mais étant tombé grièvement malade, il crut s'apercevoir que sa mort n'aurait pas inspiré une grande douleur à ses héritiers. Pour tromper leur avidité, son premier soin, à peine guéri, fut de quitter l'habit ecclésiastique et d'épouser Catherine Strocchi, une des plus charmantes personnes de Parme. L'étude approfondie qu'il avait de la langue et de la littérature anglaises, avait répandu sur ses poésies immédiatement postérieures à la traduction d'Akenside une légère teinte britannique qui lui attira d'amères critiques. Ses ennemis dirent que ses poésies étaient un *chaos*. Gozzi répondit que de ce chaos sortirait l'ordre. En effet, Mazza publia bientôt quelques odes qui obtinrent les applaudissements universels : son hymne sur l'*Harmonie* fut particulièrement goûté, et lui valut d'abord le titre de *chantre de l'harmonie*, puis le surnom de *Armonide Elideo*, lorsqu'il fut reçu à l'académie des Arcades de Rome. Il entreprit ensuite la traduction des odes de Pindare, et en publia une partie; mais Cesarotti et Métastase lui ayant représenté qu'avec son génie, au lieu de s'amuser à ce genre de travail, il devait s'occuper uniquement de compositions originales, Mazza, qui du reste avait bien la conscience de son talent, composa de nouvelles odes qui mirent le sceau à sa réputation. Toutefois, sa gloire ne grandit pas sans obstacle; elle avait rencontré, dès le début, de nombreux et puissants détracteurs, parmi lesquels Jean-Baptiste Fontana et Vincent Monti furent les plus acharnés. On regrette pour l'honneur de ce dernier qu'il se soit abaissé jusqu'à traiter son rival de « poète de quatre sous, » et qu'il n'ait pas craint d'employer même les armes de la calomnie. Plus Mazza usait de modération et de dignité dans ses réponses,

plus Monti mettait de fureur dans ses invectives. Malgré l'intervention du P. Affo, de l'éditeur Bodoni et d'autres personnes influentes, l'animosité des deux grands poètes durait depuis plusieurs années et s'envenimait chaque jour davantage, lorsqu'une circonstance fortuite amena tout à coup leur réconciliation. Monti arrive un matin à Parme, et descend à l'hôtel de la Poste pour changer de chevaux et continuer sa route; quelqu'un court annoncer son arrivée à Mazza, qui, au lieu de Monti comprend *Pindemonte*, avec lequel il était fort lié. Il se hâte donc d'aller à sa rencontre, et demande où est le poète. Monti, qui était déjà remonté en voiture, se montre à la portière: « Eh! qui m'appelle? dit-il. — C'est, » répond Mazza, un poète que vous haïssez. — « Je ne hais personne, reprend Monti, et vous » moins que tout autre. » A ces mots, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassent à plusieurs reprises comme d'anciens amis, et, après un court entretien, ils se séparent parfaitement réconciliés, du moins en apparence. Quoique depuis ils se soient donné des marques réciproques d'estime, on peut croire que Monti conserva au fond du cœur un reste de rancune; car lorsque Mazza eut réimprimé sa *Grotte platonique*, il parut, dans le *Polygraphe* de Milan, un article peu bienveillant, que tout annonce avoir été écrit par l'auteur de la *Bassvilliana*. Le père Bettinelli s'était aussi montré hostile à notre poète. Lisant un jour, dans une assemblée publique, l'ode intitulée *l'Aura armonica*, il maltraitait déjà les premières strophes, quand arrivé à ces deux vers :

*M'apriro il varco e tacquero
E le tempeste e il tuono.*

(Je m'ouvrirai le passage, et les tempêtes et le tonnerre se tairont),

la plume lui tomba des mains, et il avoua n'avoir pas la force de critiquer un si beau poème. En effet, cette ode est admirable d'un bout à l'autre. Métastase considérait les vers que nous avons cités comme dignes d'être mis au rang des exemples du sublime proposés par Longin. Hors les petites tracasseries que lui suscitait l'envie de ses rivaux, Mazza vécut heureux au sein de sa famille, et parfaitement étranger à toutes les commotions politiques. Frappé de paralysie dans sa vieillesse, il languit deux ans, et mourut à Parme, dans la nuit du 10 au 11 mai 1817. Ses funérailles furent magnifiques; on prononça son oraison funèbre, on fit graver son portrait, et quelques années plus tard, son buste fut placé solennellement dans le vestibule de l'université. On peut le regarder comme le régénérateur de la poésie italienne; il la ramena dans la voie du beau et du vrai, loin de laquelle l'avaient jetée les écrivains du 17^e siècle. Ses poésies théologiques et philosophiques occupent la première place après celles de Dante; mais la recherche des rimes, les difficultés étudiées pour se donner

le plaisir de les vaincre, l'âpreté de certains sujets faisaient dire à Cesarotti que « Mazza voulait » danser avec les ceps aux pieds, et voler avec « les ailes liées! » Aussi plusieurs passages de ses poèmes sont inintelligibles pour ceux qui n'ont pas de profondes connaissances en philosophie et en théologie. Le même Cesarotti lui écrivait que son style n'était point fait pour le menu peuple, ni pour les *petits-maitres* du Parmasse. Cette qualité, ou si l'on veut ce défaut, s'il n'ôte rien à la gloire du poète, nuit beaucoup à sa popularité; et Mazza le savait bien lui-même, car il a écrit quelque part : « J'ai vécu » content de peu de lecteurs. » Voici les principales éditions de ses ouvrages : les *Plaisirs de l'imagination*, traduits d'Akenside, Paris (Padoue), 1764, in-8°; — *Poésies*, Pise, 1790, 3 vol. in-8°; — *Vers sur l'harmonie*, Florence, 1795, in-4°; — *Sonnets sur l'harmonie*, Parme, 1801, in-8°; — *Stances à Cesarotti*, Plaisance, 1809, in-4°, et Parme, 1810, in-8°; — *Odes*, Parme, 1815, in-8°; — *OEuvres poétiques*, Parme, 1819, 5 vol. in-8°; — *OEuvres complètes*, Parme, Paganini, 1821, 6 vol. in-8°. M. Pezzana, littérateur distingué, a inséré une intéressante biographie d'Ange Mazza, dont il avait été l'ami, dans sa continuation de l'ouvrage du P. Affo sur les écrivains parmesans. A—y.

MAZZANTI (le chevalier Louis), peintre romain, originaire d'Orvieto, naquit en 1674, et fut élève du Bacicci. Sa réputation le fit appeler à Naples, où il fut chargé de plusieurs tableaux conjointement avec Solimène. A Rome, il avait exécuté un grand nombre d'ouvrages tant à fresque qu'à l'huile, notamment dans l'église de St-Ignace. On en voit encore quelques-uns dans la petite église intérieure de la Rafinella, au-dessus de Frascati, qui appartenait aux Jésuites. Ils se distinguent par une certaine grâce de dessin, et une bonne couleur. Mazzanti mourut à Viterbe, en 1766. P—s.

MAZZINGHI (JOSEPH), compositeur et pianiste, né en 1768 à Londres de parents italiens, était fils de l'organiste de la chapelle portugaise de cette ville, qui lui enseigna la musique et le piano. Il reçut ensuite des leçons de composition de Jean-Christien Bach et des conseils de Bartolini, d'Anfossi et de Sacchini, dans les séjours que firent à Londres ces illustres compositeurs. A dix ans, Joseph Mazzinghi était déjà capable de remplacer son père comme accompagnateur à la chapelle portugaise; à dix-neuf, il tenait le clavecin au Théâtre-Italien. Telle était sa mémoire et sa facilité que, lors de l'incendie de cet établissement en 1789, il fit un tour de force dont peu de musiciens eussent été capables. On venait de jouer la *Locanda* de Paisiello; l'ouvrage avait obtenu un succès d'enthousiasme : la partition et les parties étant brûlées, tous les amateurs se désespéraient à l'idée qu'il faudrait attendre qu'une partition nouvelle eût été copiée et envoyée de Naples. Au moyen des parties de

chant restées entre les mains des acteurs, aidé de sa mémoire et de son intelligence, Mazzinghi parvint en quelques jours à refaire l'instrumentation, et l'on se servit de son travail, qui ne parut pas inférieur à la composition réelle du maître napolitain. Il composa ensuite un assez grand nombre d'opéras-comiques anglais et de ballets; on trouvera les titres de quatorze d'entre eux dans la *Biographie universelle des musiciens*. Mazzinghi avait d'abord écrit un opéra italien, *il Tesoro*, et plusieurs œuvres de musique instrumentale, composées principalement de quatuors pour flûte, violon, alto et piano-forte; de soixante-sept sonates pour piano seul, divisées en vingt-deux œuvres; de musique pour instruments à vent, et de petits morceaux faciles pour divers instruments. On cite quarante et une œuvres de lui en ce genre. Enfin il est auteur d'une petite méthode de piano à l'usage des commençants, intitulée *Tyro-Musicus, being a complete Introduction to the piano-forte*, publiée à Londres, chez Clementi. Tous ces morceaux eurent dans leur temps beaucoup de succès, sans cependant sortir du pays où ils avaient pris naissance et dans lequel l'auteur s'était acquis une grande réputation et une fortune considérable, moins encore par ses compositions que par les leçons de piano qu'il avait données dans les hautes classes de la société anglaise. Mazzinghi est mort dans le courant du mois de mai 1844. J.-A. DE L.

MAZZOCCHI (ALEXIS-SYMMACQUE), savant et laborieux antiquaire, naquit en 1684, à Ste-Marie, bourg à deux milles de Capoue, dont les ruines qui devaient faire un jour l'objet de ses recherches, dit son panégyriste, fournirent des jeux à son premier âge. Il était le vingt-quatrième enfant d'une pauvre famille dont le nom était *Mazzoccolo*, qu'il changea depuis en celui de Mazzocchi. Il fit ses études dans une école obscure, d'où à l'âge de douze ans il passa au séminaire de Capoue. Devenu à quinze ans aussi habile que ses maîtres, il alla chercher de nouvelles connaissances à Naples; et ce fut alors qu'il puisa dans la lecture réfléchie des ouvrages de Cicéron ce goût de l'antiquité qui devint sa passion dominante. Il apprit l'hébreu presque sans maître, et se rendit de même la langue grecque aussi familière que le latin. L'excès du travail altéra sa santé et il fut forcé de retourner passer quelque temps dans sa famille pour se rétablir. En 1709, il reçut les ordres sacrés et revint à Naples, où il fut nommé professeur de grec et d'hébreu au grand séminaire. Le chapitre de Capoue ne tarda pas à le revendiquer, en le nommant à un canonicat que la crainte de se voir distraire de ses études lui fit accepter avec répugnance. Dès l'année suivante, il fut rappelé à Naples avec le titre de théologal; et abandonnant à ses élèves l'enseignement des langues, il se consacra tout entier à l'explication des saintes Ecritures. Sa nomination à la place de doyen du chapitre de Capoue

l'obligea encore de retourner dans sa patrie; mais peu de temps après, le roi le rappela dans la capitale et l'y fixa par une chaire de théologie au collège de cette ville. Ce prince voulut récompenser Mazzocchi de ses services en lui donnant l'archevêché de Lanciano; mais on ne put vaincre sa modestie à cet égard, ni le déterminer à accepter une dignité qui l'eût détourné de ses occupations favorites. Satisfait de sa médiocre fortune qu'il partageait avec les pauvres, il employait tous ses instants à la recherche des antiquités. La découverte des ruines d'Herculanum lui fournit amplement les moyens de satisfaire son désir croissant de s'instruire. Quoique d'un caractère doux et conciliant, il eut des discussions assez vives avec plusieurs antiquaires, entre autres Quirini et Assemani; mais l'intégrité de ses mœurs et sa bonté naturelle le rendirent cher à tous ceux qui avaient accès près de lui. Dans ses dernières années, il perdit tout à fait la mémoire, et ses amis eurent ensuite le regret de le voir tomber dans une démence complète. Il mourut à Naples, le 12 septembre 1771, âgé de 87 ans, pleuré des malheureux qu'il avait secourus autant que ses moyens le lui avaient permis, et auxquels il légua son mobilier. Mazzocchi était membre des principales académies de l'Europe. Son *Eloge*, lu par Lebeau à l'Académie des inscriptions, a été inséré dans le tome 38 des Mémoires de cette compagnie. Parmi les nombreux ouvrages de Mazzocchi on cite les suivants: 1° *In mutilum Campani Amphitheatri, titulum, aliasque nonnullas Campanas inscriptiones commentarius*, Naples, 1727, in-4°, inséré dans le *Nov. suppl. utriusque Thesaur. antiquitat.*, par Poleni, t. 5; 2° *De dedicatione sub ascia*, ibid., 1738, in-8°. Plus de vingt antiquaires, dit Lebeau, s'étaient occupés de cette formule si usitée dans les inscriptions sépulcrales (*voy. LAISNÉ*): Mazzocchi cherche à prouver que ces mots signifient dédier un tombeau tout récent en y transportant le cadavre, tandis que les ouvriers y travaillent encore; et on s'étonna que cette explication si naturelle n'eût pas été la première. 3° *Dissertazione sopra l'Origine de' Tirreni*, Rome, 1740, in-4°, et dans le Recueil de l'académie de Cortone, t. 3; 4° *De antiquis Corcyra nominibus schediasma*, etc., Naples, 1742, in-4°; ouvrage recherché. C'est une critique de quelques passages de la dissertation du savant cardinal Quirini: *Primordia Corcyrae* (*voy. QUIRINI*). 5° *In vetus marmoreum S. Neapolitanae ecclesiae kalendarium commentarius*, ibid., 1744, in-4°. Ce commentaire n'embrasse que les six premiers mois de l'année. 6° *Dissertatio historica de cathedralis ecclesiae Neapolitanae vicibus*, ibid., 1751, in-4°. Il y soutient que, quoique plusieurs églises à Naples aient eu le titre de cathédrale, il n'y en a jamais eu qu'une seule. Cette opinion très-vraisemblable a cependant été attaquée par J.-L. Assemani, qui combattit Mazzocchi en l'opposant à lui-même et

en tirant ses preuves de l'ouvrage même qu'il réfutait. 7° *De sanctorum Neapolitanæ ecclesiæ episcoporum cultu dissertatio*, ibid., 1753, 2 vol. in-4°; 8° *In regii Herculaneusis musæi æreas tabulas Heracleenses commentarii*, ibid., 1754-55, 2 tomes in-fol., fig. C'est l'ouvrage le plus recherché de Mazzocchi et celui où il montra l'érudition la plus étonnante, la plus variée. Les deux tables d'airain dont il s'agit avaient été découvertes en 1732, près du golfe de Tarente, dans le voisinage de l'ancienne Héraclée (1). Elles sont chargées de deux inscriptions grecques, en dialecte dorique, qui contiennent la délimitation de deux terrains consacrés, l'un à Minerve et l'autre à Bacchus, et des règles pour la police des fêtes qu'on y célébrait (*voy.* MAITTAIRE). Mazzocchi les croit antérieures, au moins de trois siècles à l'ère chrétienne. On ne peut pas se faire une idée de tous les points d'érudition qu'un texte si simple lui a fourni l'occasion d'expliquer avec une clarté et une précision qui ne laissent presque rien à désirer. 9° *Actorum Bononiensium S. Januarii et SS. martyrum vindiciæ repetitæ*, ibid., 1759; 10° *Spicilegium biblicum*, ibid., 1763, 3 vol., dont le dernier est pour le Nouveau Testament. La dissertation sur la poésie des Hébreux et les notes sur le Nouveau Testament sont particulièrement estimées. 11° *Diatribæ de librorum bipotentium et conzolutorum antiquitate*, et autres dissertations curieuses dans la *Raccolta* de Calogerà, t. 37, p. 149-195; 12° *Opuscula oratoria, epistolæ, carmina et diatribæ de antiquitate*, ibid., 1775, 2 tomes in-4°. Ce recueil a été publié par Fr. Serao; il est recherché. Les amateurs de la poésie moderne font beaucoup de cas des vers de Mazzocchi. On lui doit encore une bonne édition de l'*Etymologicon lingue latinæ* de Vossius, Naples, 1762, 2 vol. in-fol., augmentée de nouvelles étymologies tirées des langues orientales (*voy.* Vossius). Voyez la *Vie* de Mazzocchi, par Fabroni, *Vite Italorum*, t. 8, et son *Eloge*, par Nic. Ignarra, son élève, dans le *Giornale de' letterati*, Pise, 1772, t. 5, p. 306.

W—s.

MAZZOLA (JOSEPH), professeur de peinture et directeur de la galerie impériale de Milan, naquit le 5 décembre 1748, à Valduggia, dans le Verceilais. Il étudia les premiers éléments de son art à Varallo, qui avait été la patrie de plusieurs artistes distingués, et passa en 1770 à l'école de Ferrari, à Parme. Les succès qu'il y obtint attirèrent l'attention du roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, qui lui fournit les moyens d'aller en 1774, se perfectionner à Rome, sous la direction du célèbre Antoine Mengs (*voy.* ce nom). Pour témoigner sa reconnaissance, Mazzola offrit en 1780 une *Sainte Famille* à ce prince, qui la plaça dans son cabinet. Il envoya peu après un grand tableau de l'*Assomption de la Vierge*, à Grignasco,

petit village à quelques lieues de sa patrie. Depuis lors, il produisit un grand nombre d'ouvrages qui le mirent au premier rang des peintres contemporains. Nommé peintre du roi en 1789, il fut chargé d'exécuter pour l'Académie des sciences le portrait de Victor-Amédée. Quand le roi Charles-Emmanuel IV, son successeur, fut chassé de ses Etats (1798), Mazzola se retira dans sa patrie et s'y livra paisiblement à son art. Il se rendit en 1802 à Milan, où il employa son talent à faire des portraits et obtint en peu de temps une grande réputation. L'année suivante il fut atteint d'une tumeur à la main droite, et bientôt la gangrène se déclara. L'amputation du poignet devenait indispensable. L'artiste, qu'une telle calamité venait surprendre à l'apogée de son talent, eût préféré la mort à une telle mutilation; aussi, avant de s'y résoudre, il essaya de peindre avec la main gauche, et ce ne fut qu'après s'être assuré de la réussite qu'il abandonna la main droite au bistouri du chirurgien. Deux mois après il peignait le *Génie de l'art pleurant sa disgrâce*. Mazzola fut présenté à Napoléon lors de son couronnement à Milan en 1805, et nommé plus tard professeur à l'école de Brera, puis vice-directeur de la grande galerie. Il devint directeur en 1814, après le rétablissement de la domination autrichienne, et mourut le 26 novembre 1838, à l'âge de 90 ans.

G—G—Y.

MAZZOLARI (JOSEPH-MARIE), bon humaniste et poète latin très-remarquable, connu aussi sous le nom de *Mariano Partenio*, était né en 1712, à Pesaro, d'une ancienne et illustre famille originaire de Crémone. Il entra chez les jésuites à l'âge de vingt ans, et professa successivement la rhétorique à Fermo et à Rome avec une grande distinction. Après la suppression de la société, il continua d'être employé dans l'enseignement, et mourut à Rome le 14 septembre 1786. Outre quelques écrits scolastiques ou ascétiques, on a de lui : 1° *Ragguaglio delle virtuose azioni di D. Costanza Maffei Caffarelli, duchessa d'Assergio*, etc., Rome, 1758. On loue le style de cette histoire, qui passe d'ailleurs pour fidèle et impartiale, genre de mérite assez rare dans tous les temps. 2° *Electricorum libri 6*, ibid., 1767. Le P. Lagomarsini a enrichi ce poème d'une préface et de notes intéressantes. 3° *Opera*, ibid., 1772, 3 vol. in-8°. Le premier volume (*Actiones*), contient des discours dans le genre de ceux que les accusateurs prononçaient au Forum, et dont nous avons de si beaux modèles dans les Verrines et les Catilinaires de Cicéron. Un de ces discours, *Pro domo Lauretana*, est un monument de sa piété envers la mère de Dieu; il le fit graver sur une lame d'argent dont il fit hommage à l'église Notre-Dame de Lorette. Le second (*Orationes*) renferme des dissertations sur différentes matières qui y sont discutées avec autant de sagacité que de goût : sur la lecture de Cicéron et de Virgile; sur la manière d'enseigner et de s'in-

(1) Et non d'Herculanum, comme Lalande et d'autres écrivains l'ont écrit mal à propos, trompés par l'équivoque du mot *Heracleenses*.

struire ; sur la prééminence des Italiens dans les lettres ; sur la nécessité de recueillir et de conserver les monuments de l'antiquité sacrée, etc. Le troisième volume (*Commentarii*) contient cinq Vies particulières, dont celle de sa propre mère, et celle de Contuccio Contucci ; suivies de son poème sur l'électricité (*Electricorum*), et de quelques autres poésies latines. On cite encore du P. Mazzolari, une édition du *Traité de Cicéron De oratore*, avec une Préface en forme de lettre adressée à ses élèves ; — un *Discours latin sur la naissance du duc de Bourgogne*, prononcé au Collège romain le 23 décembre 1750 ; — la *Vie de Bernardino Perfetti* dans la 5^e partie degli *Arcadi illustri*, p. 224-325. Il avait laissé, entre autres manuscrits, une *Vie* du P. Lagomarsini, son intime ami.

W—s.

MAZZOLINI (Louis), peintre ferrarais, né vers 1487, ne doit pas être confondu avec Mazzolino, surnom donné au *Parmesan* par Lomazzo, dans son *Idee du Temple ou du Théâtre de la peinture*. Vasari le nomme Malini, d'autres historiens Marzolini, ce qui est cause qu'on en a fait deux peintres différents, tous deux nés à Ferrare et tous deux élèves de Costa. Enfin, pour comble de mésaventure, Baruffaldi lui-même paraît l'avoir peu connu, puisqu'il ne le mentionne que comme un élève de Costa qui n'est pas à dédaigner. Il paraîtrait, d'après ce jugement, qu'il ne l'avait apprécié que d'après ses productions les plus faibles. Il est vrai qu'il ne réussit point également dans les grandes compositions ; mais dans les figures de petite dimension, il eut le talent le plus remarquable. On voyait à St-François de Bologne un tableau représentant *Jésus-Christ enfant au milieu des docteurs de la loi*, dont les connaisseurs faisaient le plus grand cas, mais qui a été retouché par Cesi. Plusieurs de ses petits tableaux, qui sont une répétition du précédent et d'une *Nativité de Jésus-Christ*, se trouvent dans la galerie Aldobrandini, à Rome, où ils ont été apportés par le cardinal Alexandre, qui était légat du pape à Ferrare du temps de Mazzolini. On en voit quelques autres dans le musée du Capitole. Son exécution est d'un fini presque incroyable ; ses petits tableaux semblent des miniatures, et cette finesse de pinceau se fait remarquer non-seulement dans les figures, mais dans l'architecture, le paysage et jusque dans les moindres accessoires. Ses têtes ont une vivacité d'expression qu'aucun de ses contemporains n'a surpassée ; elles sont pleines de naturel, mais d'un choix un peu commun, surtout ses têtes de vieillard qui tombent quelquefois dans la caricature. Sa couleur est bien empâtée, quoiqu'elle ne soit pas toujours exempte de sécheresse. Il a introduit, avec sobriété cependant, de la dorure dans ses draperies. Sa manière et peut-être aussi le nom de sa patrie sont cause que plusieurs de ses ouvrages ont été attribués à Gaudenzio Ferrari. C'est ainsi que l'on a donné à ce dernier peintre un petit tableau

de la galerie de Florence, représentant *la Vierge et l'enfant Jésus auquel Ste-Anne offre des fruits et qu'adorent St-Joachim et un autre saint*. Il suffit de le comparer avec les tableaux authentiques de Mazzolini pour être convaincu de l'erreur. Cet habile artiste mourut en 1530. P—s.

MAZZONI (JACQUES), célèbre philosophe du 16^e siècle, était né en 1548, à Césène, d'une famille noble. Doué d'heureuses dispositions et d'une mémoire qui tenait du prodige, et ayant accès dans la riche bibliothèque des Malatesti (*voy.* ce nom), il apprit rapidement le latin, le grec et l'hébreu, et il alla ensuite à Padoue étudier la jurisprudence et la philosophie. La mort de son père l'obligea de revenir à Césène pour régler ses affaires domestiques ; mais la passion de l'étude le ramena promptement à Padoue, et il parcourut toutes les branches de la littérature, de l'érudition et de la philosophie de son temps. Il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il se rendit à la cour de Guidubalde, duc d'Urbain, où son mérite le fit accueillir avec distinction. Il assista aux fêtes que ce prince célébrait à Pesaro, se lia d'amitié avec l'auteur de l'*Aminte* (le Tasse), pièce qu'on y jouait alors avec beaucoup d'éclat, et fut admis à la table du duc et aux discussions littéraires qui avaient pour ce prince tant de charmes. La cour d'Urbain ne fut pour Mazzoni qu'une école d'un rang plus élevé, où, comme il le dit lui-même, il apprit beaucoup et médita et approfondit ce qu'il avait appris. Cependant, il se lassa d'un genre de vie qui l'obligeait à sacrifier quelque partie de son indépendance, et ayant obtenu son congé, il retourna dans sa ville natale, où il s'appliqua sérieusement à exécuter un projet qu'il avait formé depuis longtemps : celui de démontrer que les contradictions des philosophes anciens ne sont qu'apparentes, et qu'en définitive leurs principes sont les mêmes. Il publia donc, en 1576, un *Traité* dans lequel il cherche à concilier non-seulement Platon et Aristote, qui divisaient alors toutes les écoles, mais plusieurs autres philosophes grecs, arabes et latins. L'année suivante il fit imprimer à Bologne une liste de 5,193 questions, extraites de son *Traité*, et annonça qu'il répondrait publiquement, pendant quatre jours, à toutes les difficultés qu'on pourrait y opposer. Cet essai fit moins briller son jugement que sa mémoire ; on a déjà dit qu'elle était prodigieuse : il l'avait encore augmentée à l'aide d'une méthode et de certains signes que François Panigarola, son ami, lui avait enseignés ; et Camille Paleotti assure que Mazzoni récitait sans hésiter des livres entiers du Dante, de l'Arioste, de Virgile, de Lucrèce et d'autres écrivains anciens et modernes. Il eut, dans le temps, un célèbre défi de mémoire avec le fameux Crichton, surnommé *l'Admirable* (*voy.* CRICHTON) ; et l'on assure qu'il ne se montra pas inférieur (1). Appelé à Rome par le pape Gré-

(1) Voyez Cancellieri, *Uomini di gran memoria*, p. 49-51.

goire XIII, pour prendre part à la correction du calendrier et dresser la liste des livres suspectés d'hérésie, il fut logé chez Jacques Buoncompagni, frère du pontife, et comblé des attentions les plus délicates. Mais la fortune qu'il lui était permis d'espérer s'il eût voulu entrer dans la carrière ecclésiastique ne put le tenter; il retourna encore à Césène, s'y maria, et fit à ses compatriotes des leçons sur la Morale d'Aristote: il alla ensuite professer la philosophie à Macerata, d'où il se rendit à Pise, sur l'invitation de Ferdinand, grand-duc de Toscane. Il accompagna, de Florence à Rome, le cardinal Duperron, lorsque ce dernier alla négocier la réconciliation de Henri IV avec l'Eglise. La Défense du Dante, attaqué par Fr. Patrizi (1), ouvrit à Mazzoni les portes de l'académie naissante de la *Crusca*, dont il fut l'un des principaux ornements. Peu de temps après, le pape Clément VIII le rappela dans Rome et lui conféra la chaire de philosophie du collège de la Sapience, avec un traitement de mille écus d'or; mais à peine le nouveau professeur y eut-il donné trois leçons, qu'il reçut ordre d'accompagner le cardinal Aldobrandini, neveu du pape, à Ferrare, dont ce prélat allait prendre possession: y étant tombé malade, Mazzoni se fit transporter à Césène, où il mourut le 10 avril 1598, à l'âge de 49 ans. Ses obsèques furent magnifiques. Tom. Martinelli, l'un de ses élèves, y prononça son oraison funèbre; et on lui éleva un tombeau décoré de son buste en marbre. Mazzoni était un homme d'un savoir prodigieux et d'une activité d'esprit surprenante; mais le défaut de critique et de jugement se fait remarquer dans ses ouvrages philosophiques; et ce n'est que comme littérateur, et surtout comme le défenseur du Dante, objet constant de l'admiration des Italiens, qu'il a conservé une assez grande réputation en Italie: Ses principaux ouvrages sont: 1° *Discorso sulla pronunzia de' dittonghi presso gli antichi*, Césène, 1572, in-4°; inséré dans le tome 1^{er} des *Autori del ben parlare*; — *Del sollecismo*; — *De' tropi*, dans le même recueil, t. 5. Dans le discours sur les diphthongues, il se proposait de déterminer la manière dont les anciens les prononçaient; mais il n'y a pas mieux réussi que tous les autres philologues. 2° *De triplici hominum vita, activa nempe, contemplativa et religiosa, methodi tres*, ibid., 1576, in-4°; très-rare. Son premier but, dans cet ouvrage, est de concilier les contradictions d'Aristote et de Platon; mais ayant reconnu la perfectibilité de l'homme,

il détermine les connaissances qu'il doit cultiver dans les trois espèces d'état ou de vie, qu'il appelle *active, contemplative et religieuse*, et parcourt ainsi successivement toutes les branches de la littérature, des sciences et des arts dont il avait aperçu la chaîne. 3° *Difesa della commedia di Dante*, ibid., 1687, in-4° (1). Cette édition est revue et augmentée; la seconde partie de l'ouvrage ne parut que près d'un siècle après la mort de l'auteur, en 1688. Cette Défense du Dante valut à Mazzoni la réputation d'un homme extraordinaire et prodigieux; et les aperçus nouveaux qu'il y présente sur la théorie des beaux-arts l'ont fait comparer récemment aux Dubos, aux Blair et aux Sulzer. 4° *In universam Platonis et Aristotelis philosophiam præludia, sive de comparatione Platonis et Aristotelis*, Venise, 1597, in-4°. Cet ouvrage, le dernier qui soit sorti de la plume de Mazzoni, fait plus d'honneur à sa vaste érudition qu'à son jugement. 5° *Oratio habita Florentiæ 8 februarii 1589, in exequiis Catharinæ Medices Francorum reginæ*, Florence, 1589. Le long et Fontette n'ont point connu cette Oraison funèbre de Catherine de Médicis. J. Nicus Erythræus (Rossi) a publié la *Vie* de ce savant dans sa *Pinacotheca*; mais l'abbé Serassi, sur l'invitation de Pie VI, compatriote de Mazzoni, en a donné une plus complète et plus intéressante, Rome, 1790, in-4°. Salfi l'a analysée dans le tome 7 de l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguéné; et l'on y renvoie les curieux. W—s.

MAZZUCHELLI (le chevalier PIERRE-FRANÇOIS), peintre italien, surnommé le *Morazzone*, du nom de sa ville natale, naquit en 1571. Après avoir acquis les premiers éléments de l'art, il alla à Rome, où pendant plusieurs années il s'exerça sur les meilleurs modèles. Revenu à Milan, il ouvrit une école et améliora par son exemple le style suivi jusqu'à ce moment. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'*Epiphanie* qu'il avait primitivement peinte à fresque dans une chapelle de St-Sylvestre in *Capite*, à Rome, avec une autre *Epiphanie* qu'il peignit par la suite à Milan dans l'église de St-Antoine, abbé. La première n'a de remarquable que la beauté de la couleur; la seconde semble être d'un tout autre pinceau: elle brille par le dessin, par l'effet, par l'éclat et la pompe des draperies; on la prendrait pour un tableau vénitien. Aussi dit-on que ce peintre avait fait une étude particulière du Titien et de Paul Véronèse. On connaît aussi de lui quelques tableaux où, à l'exemple du Tintoret, il a un peu outré la longueur des bras et des jambes de ses figures d'anges. Généralement parlant, le génie du Morazzone est plutôt porté vers le fier et le grandiose que vers l'aimable et le délicat, ainsi qu'on peut en juger par son *St-Michel vainqueur des anges rebelles*, à St-Jean de Como, et par sa *Flagellation de Jésus-Christ* qu'il

(1) Mazzoni eut encore une dispute très-vive avec Patrizi, au sujet d'un ancien poète grec nommé *Sosita*, que personne ne connaît. D'avis qu'ils étaient, ils se brouillèrent et lancèrent l'un contre l'autre plusieurs écrits d'un style très-mordant et très-aigre, sur la question de savoir si ce poète était d'Alexandrie, de Syracuse ou d'Athènes; s'il y en eut plusieurs, ou s'il n'y en eut qu'un de ce nom; s'il vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, ou de Philopator, etc. Après bien des injures de part et d'autre, les deux savants prétendirent être d'accord, et se réconcilièrent; mais la question qu'ils avaient débattue resta aussi obscure qu'auparavant (voy. Ginguéné, *Histoire littér. d'Italie*, t. 6, p. 324 et suiv.).

(1) La première édition avait paru à Césène, en 1573, in-4°.

a peinte dans une chapelle à Varèse. En 1826, il fut engagé à venir peindre la grande coupole de la cathédrale de Plaisance; mais la mort le surprit au moment où il commençait cet important ouvrage, qui fut terminé par le Guerchin. Il avait déjà peint deux figures de *prophètes*, qui partout ailleurs jouiraient d'une grande réputation, mais qui sont effacées par le voisinage de son successeur, de ce magicien de la peinture qui a laissé dans cet ouvrage la preuve la plus éclatante de la puissance de son art. Le Morazzone, outre ses tableaux d'église, en a fait un grand nombre pour diverses galeries. Il a surtout travaillé pour le cardinal Frédéric et pour le duc de Savoie, qui lui conféra le titre de chevalier.

P—s.

MAZZUCHELLI (JEAN-MARIE, comte DE), l'un des plus célèbres biographes italiens, était né à Brescia le 28 octobre 1707, d'une famille illustre qui a produit plusieurs hommes d'un rare mérite. Son père, savant lui-même, et qui s'était appliqué avec succès à l'étude du droit public d'Italie, ne négligea rien pour favoriser le développement de ses heureuses dispositions. Le jeune Mazzuchelli fut envoyé à Bologne, où il étudia avec une égale ardeur les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques. A peine sorti des bancs, il conçut un projet capable de rebuter, par son étendue et les difficultés sans nombre qu'il présentait, tout homme moins zélé pour la gloire des lettres et de son pays. Il s'agissait de rassembler et de mettre en ordre des recherches sur la vie et les ouvrages de tous les écrivains d'Italie depuis les temps les plus anciens, c'est-à-dire de faire pour l'Italie, seul et sans secours, ce que plusieurs générations de savants n'ont pu exécuter pour la France dans l'espace de près d'un siècle (voy. dom RIVET). Il était impossible qu'il pût jamais achever ce grand travail; mais ce qu'il en a publié suffit pour attacher à son nom une célébrité durable et pour justifier tous les éloges de ses compatriotes. Mazzuchelli avait dès 1738 formé une réunion d'hommes qui partageaient son goût pour la littérature et les sciences; il mit à leur disposition une bibliothèque choisie et une collection précieuse de médailles, d'antiquités et d'objets d'histoire naturelle qu'il avait recueillis lui-même. On y admirait, surtout en médailles frappées en l'honneur des hommes illustres et savants, la suite la plus nombreuse que l'on connût en Europe. Il fut pendant longtemps président ou conservateur en chef de la belle bibliothèque que le cardinal Quirini avait laissée à la ville de Brescia; et ce précieux dépôt s'enrichit considérablement sous sa direction. Tant d'occupations ne l'empêchèrent point de rendre à son pays les services qu'on avait droit d'attendre de ses talents; il accepta et remplit avec autant de zèle que de désintéressement des fonctions municipales. Une mort prématurée l'enleva aux lettres et à ses nom-

XXVII.

breux amis le 19 novembre 1765, douze jours après avoir eu le chagrin de perdre une épouse chérie qui l'avait rendu père de douze enfants. Mazzuchelli, membre des principales académies d'Italie, était en relation d'amitié ou de services avec les savants les plus distingués de l'Europe. Sa *Correspondance* forme un recueil de quarante volumes, dont on pourrait publier un choix très-intéressant. Son grand ouvrage est intitulé *Gli scrittori d'Italia, cioè notizie storiche e critiche intorno alle vite ed agli scritti dei letterati italiani*. Brescia, 1753-63, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage, rédigé d'après un ordre rigoureusement alphabétique, ne contient que les deux premières lettres; mais l'auteur avait laissé d'immenses matériaux pour la continuation de ce travail, qui devait comprendre en tout plus de cinquante mille articles; chacun des volumes qui ont paru n'en contiennent que quinze à seize cents. On ne peut assez s'étonner qu'il ne se soit encore présenté personne pour terminer une entreprise si honorable pour l'Italie. Chaque notice est une biographie complète à laquelle il est presque impossible de rien ajouter. Mazzuchelli en avait publié quelques-unes séparément pour sonder les goûts du public et pour solliciter les conseils et les secours des savants. On cite les suivantes: *Notizie intorno alla vita, alle invenzioni ed agli scritti di Archimede*, Brescia, 1737, grand in-4°, fig.; rare et recherché; — *Vita di Pietro Aretino*, Padoue, Comino, 1741, in-8°. Cet excellent morceau biographique a été réimprimé avec des additions, Brescia, 1763, fort in-8°. Il y a des exemplaires de la première édition sur papier bleu. — *Notizie intorno alla vita di P. d'Abano*, Venise, 1740, in-12; inséré dans le tome 23 de la *Raccolta Calogerana*, et traduit en français par Goulin dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine* (voy. GOULIN). La *Vie* de Louis Alamanni avait d'abord paru en tête de la réimpression de son poème de la *Coltivazione*, Vérone, 1745; et celle de Jacq. Bonfadio en tête d'une nouvelle édition de ses *Opere Volgari*, Brescia, 1746. Mazzuchelli a publié les *Vite d'uomini illustri Fiorentini*, de Phil. Villani, avec des corrections et des additions plus importantes que l'ouvrage (voy. VILLANI). On cite encore de lui: la *Vie de Scipion Capece*, dans un recueil des meilleures pièces de différents poètes latins modernes, Padoue, 1751; — celle de Juste de' Conti dans la nouvelle édition de la *Bella mano*, Vérone, 1753 (voy. CONTI); — *Notizie intorno ad Isotta da Rimini*, 2^e édition, augmentée, Brescia, 1759, in-8°. — différents articles dans les Recueils littéraires publiés de son temps en Italie; — *Onze lettres* à Ch.-Ant. Tanzi, Milanais, imprimées dans le recueil de Calogera, tome 6. Il a laissé en manuscrit un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue: *Mémoires littéraires*, 8 vol.; — les *Vies des littérateurs italiens contemporains*, 3 vol., etc. P. A de' Conti Gaëtani a publié la

56

description des médailles des grands hommes du Musée de Mazzuchelli sous ce titre : *Museum Mazzuchellianum seu numismata Virorum doctrina præstantium quæ apud J. M. Mazzuchellium servantur edita atque illustrata cum versione italica, a Cosimo Meo*, Venise, 1761-63, 2 vol. in-fol., avec 208 planches; recueil rare et cher (voy. Cosme Mei). Le tome 3, qui devait terminer l'ouvrage, est demeuré inédit. Voyez la *Vie* de Mazzuchelli par l'abbé Rodella, sous le pseudonyme de *Nigrello, academico agiato*, Brescia, 1766, in-8°; Fabroni, *Vitæ italorum*, t. 14, Pise, 1789, in-8°; et les *Elogi de' Bresciani*, par A. Brognoli, 1785, p. 123. W—s.

MAZZUCHELLI (l'abbé PIERRE), philologue et antiquaire italien, naquit à Milan le 22 juillet 1762. Après avoir fait ses études au collège de St-Alexandre, dirigé alors par les barnabites, il passa à l'université de Brera, où il subit avec la plus grande distinction les examens requis pour le doctorat en théologie. Il s'était adonné de bonne heure à l'étude des langues, ce qui lui valut d'être attaché en 1783 au département des manuscrits de l'Ambrosienne, et d'être choisi pour secrétaire de l'habile orientaliste J.-B. Branca; il n'était alors que diacre. Après avoir été ordonné prêtre, il refusa un bénéfice que l'archevêque Visconti lui offrait, ne voulant pas renoncer à une place peu lucrative sans doute, mais tout à fait conforme à ses goûts. Cependant sa famille ayant éprouvé des malheurs, Mazzuchelli se fit journaliste en 1804. Dégoûté bientôt du métier, il se chargea de diriger et de classer le cabinet d'antiquités et la bibliothèque du marquis Jacques Trivulce, auquel il dédia depuis la plupart de ses ouvrages. En 1823, il succéda à l'abbé Cighera dans la place de préfet de l'Ambrosienne. Une attaque d'apoplexie jeta un tel trouble dans le cerveau de cet homme, qui connaissait un grand nombre de langues et avait déchiffré une foule de manuscrits, qu'il ne savait plus lire : c'est à peine s'il pouvait épeler quelques mots. Il fut enlevé par une seconde attaque le 8 mai 1829. Mazzuchelli a publié en italien : 1° *Histoire des écoles de la Doctrine chrétienne fondées à Milan et propagées ailleurs*, Milan, 1800, in-4°; 2° *Nouvelles politiques*, Milan, 1804; 3° *Recherches sur les monnaies de Jean-Jacques Trivulce, marquis de Vigevano et maréchal de France*, Milan, 1806, in-8°; 4° *Courte explication des gravures qui ornent l'ouvrage de Rosmini sur les entreprises militaires et la vie de Jean-Jacques Trivulce, dit le Grand*, Milan, 1813, 2 vol. in-fol., avec planches; 5° *la Bulle de Marie, femme de l'empereur Honorius, qui existe au musée Trivulce*, Milan, 1819, in-4°; 6° *Passages des auteurs cités par Dante dans le Convivio*, Milan, 1826, in-8°; 7° *Observations sur l'essai historico-critique du rit ambrosien contenu dans la vingt-cinquième dissertation des antiquités lombardo-milanoises*, Milan, 1828, in-4°. Mazzuchelli a

été l'éditeur des ouvrages suivants : 1° *Flavii Cresconii Corippi Johannidos, seu de bellis lybicus libri VII*, Milan, 1820, in-4°, 2° *Lettere ed altre prose di Torquato Tasso*, Milan, 1822, in-8°; 3° *Lettere inedite di Annibal Caro*, Milan, 1827, in-8°. Mazzuchelli avait recueilli plusieurs fragments inédits de classiques grecs et latins, mais la mort ne lui a pas laissé le temps de les publier. Le cardinal Mai (voy. ce nom) avait été son élève, et lui a plusieurs fois rendu hommage dans ses écrits. G—G—Y.

MAZZUOLI (les trois frères PIERRE-HILAIRE, MICHEL ET PHILIPPE), peintres parmesans, florissaient au commencement du 16^e siècle. Les deux premiers ont passé, mais à tort, pour avoir donné des leçons au Corrège. Philippe, surnommé *dell' Erbetto*, est surtout connu pour avoir été le père de François MAZZUOLI, si célèbre sous le nom de *Parmesan*. Ce dernier naquit en 1503. A quatorze ans, il peignit, sous la conduite de son père et de ses deux oncles, le fameux tableau du *Baptême de Jésus-Christ*, dans lequel on remarque des beautés du premier ordre. Prosper Colonne s'étant avancé avec son armée dans les environs de Parme par ordre de Léon X, les deux oncles de François l'emmenèrent à Viadana, village appartenant au duc de Mantoue, où il peignit deux tableaux en détrempe, dont l'un représente *St-François recevant les stigmates*, et l'autre, *le mariage de Ste-Catherine*. Ces deux tableaux, pleins de beautés, lui firent infiniment d'honneur. Après la guerre, il revint à Parme, où il termina plusieurs ouvrages qu'il avait laissés imparfaits. Bientôt la vue des ouvrages du Corrège lui inspira le désir d'imiter ce grand maître, et c'est sur ce modèle qu'il exécuta une *Ste-Famille*, que possédait le président Bertioli, à Parme, et un *St-Bernardin*, aux observantins de la même ville. L'analogie entre le style de ces deux maîtres et la docilité avec laquelle le Parmesan se pliait au désir du Corrège le firent choisir par ce dernier pour exécuter, avec Rondani et Anselmi, la chapelle voisine de la coupole qu'il avait peinte. Cependant la conviction de ses propres forces l'engagea bientôt à quitter une manière où il n'eût obtenu que le second rang, pour en adopter une nouvelle où il était sûr d'être sans rival. Il n'avait encore que dix-neuf ans, et déjà sa renommée s'était répandue hors de la Lombardie, où il passait pour un des premiers maîtres de cette contrée. Voulant perfectionner son talent, il parcourut l'Italie, étudiant les chefs-d'œuvre de Jules Romain à Mantoue, et à Rome, ceux de Raphaël. C'est ainsi qu'il parvint à se former un style, qui l'a placé parmi les peintres originaux. Arrivé à Rome avec un de ses oncles, il mit sous les yeux du dataire de Sa Sainteté trois tableaux qu'il avait exécutés pour donner une idée de ses talents. Ce prélat présenta l'artiste à Clément VII, qui agréa ses ouvrages et le chargea de terminer la décoration

de la salle des Pontifes, dans le palais du Vatican. Il y exécuta le tableau de la *Circoncision*, remarquable par la manière dont les lumières sont distribuées. Le centre de la composition est éclairé par les rayons qui sortent de la tête de Jésus-Christ, les autres parties par la lumière des torches et des flambeaux que portent les assistants, et le fond par la clarté de l'aurore qui commence à poindre et qui s'étend sur un riche paysage orné de fabriques. Le pape fut extrêmement satisfait de ce bel ouvrage, et il le regardait comme un des plus précieux qu'il possédât. Quelque temps après (1527) arriva le sac de Rome, où le Parmesan manqua de périr. Il était si profondément livré à la peinture d'un tableau qu'il n'entendit point le tumulte causé par la prise de la ville. Les soldats vainqueurs se précipitèrent dans son atelier pour le piller. L'artiste, sans s'émouvoir, continua de peindre, et les ennemis, surpris de son sang-froid, respectèrent sa demeure et y établirent une sauvegarde. Il quitta cependant Rome avec son oncle; mais, ayant rencontré une troupe d'Allemands qui ne les connaissaient point, ils furent dépouillés de tout ce qu'ils avaient. Forcés de retourner à Bologne, le Parmesan y exécuta plusieurs ouvrages dans lesquels il soutint sa réputation, et, après un séjour de quelques mois dans cette ville, il revint dans sa patrie, où il fut accueilli avec le plus vif empressement. Grand, noble, plein de majesté, ce n'est point par la multiplicité des figures que ses tableaux se distinguent, mais par le talent de remplir la toile la plus vaste avec un petit nombre de personnages. Peut-être, en effet, ce talent est-il le plus rare : rien alors ne distraît le spectateur du sujet qu'a voulu représenter l'artiste; car souvent la confusion des figures et des ornements ne sert qu'à dissimuler l'impuissance où le peintre s'est trouvé de tirer toute sa composition du fonds de son sujet même. Ces éminentes qualités se font surtout remarquer dans son tableau de *St-Roch*, placé à St-Pétrone de Bologne, et dans le fameux *Moïse*, peint en clair-obscur à la *Steccata* de Parme. Cependant le caractère propre de son talent et la partie dans laquelle il excelle, c'est la grâce. Aussi disait-on de lui à Rome qu'il avait hérité de l'âme de Raphaël : de son côté, il s'efforçait de mériter cette louange; c'était surtout la grâce délicate qu'il recherchait. Ses dessins en offrent des preuves convaincantes. On y voit la même figure recommencée plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il crût avoir rencontré, soit dans la pose, soit dans le mouvement, soit dans la légèreté des draperies, pour lesquelles il avait un talent merveilleux, la disposition la plus gracieuse. On lui reproche d'avoir quelquefois poussé dans ses têtes cette qualité jusqu'à l'afféterie, et Augustin Carrache désirait seulement dans un peintre un peu de la grâce du Parmesan. Peut-être cet artiste a-t-il porté à l'excès la longueur dans certaines parties de ses figures, telles que la

taille, les doigts ou le cou, afin de les faire paraître plus sveltes. Ce défaut, si toutefois c'en est un, se fait remarquer dans la célèbre Madone du palais Pitti, connue sous le nom de *Vierge au long cou*, qui a fait partie pendant plusieurs années du musée du Louvre et qui a été rendue en 1815 aux commissaires du grand-duc de Toscane. Son coloris contribue aussi à la grâce de ses tableaux : plein de douceur et d'harmonie, il n'offre à l'œil rien d'éclatant; on dirait qu'il craint de le blesser par trop de vivacité. L'artiste avait pour principe que tout ce qui est outré, soit dans le trait, soit dans les teintes, fait disparaître la grâce. S'il faut en croire l'Albane, le Parmesan manquait de profondeur dans l'expression, et il a laissé peu d'ouvrages où cette qualité se fasse remarquer, à moins que la grâce même, si pleine de délicatesse, qui anime toutes ses figures, ne mérite le nom d'expression, ou, si cette dénomination ne s'applique qu'aux affections de l'âme, peut-être les qualités qui distinguent si éminemment le Parmesan suffisent-elles pour y suppléer. Il paraît qu'il était lent à concevoir une composition, et qu'il avait l'habitude, avant de mettre la main au pinceau, de peindre son tableau dans sa tête; mais, lorsqu'il en venait à l'exécution sa facilité était extrême. On observe dans ses ouvrages de ces touches fermes et décidées que l'Albane qualifie de divines et qu'il assure être produites par la grande habitude que le Parmesan avait du dessin. Ses ouvrages n'offrent pas tous le même empâtement ni le même effet. Il en existe néanmoins qui sont attribués au Corrège. Tel est cet *Amour qui fabrique son arc*, et aux pieds duquel on voit deux enfants, dont l'un rit et l'autre pleure, tableau dont il existe un grand nombre de répétitions. En vain Boschini et quelques autres historiens attribuent ce tableau au Corrège, le témoignage de Vasari, contemporain, et celui du P. Affo, historien du Parmesan, prouvent d'une manière incontestable que ce dernier en est l'auteur. Ses peintures de moindres dimensions, telles que portraits, têtes des jeunes gens, images sacrées, ne sont pas très-rare, et quelques-unes sont répétées en plusieurs endroits. Celle que l'on retrouve le plus souvent est le *Mariage de Ste-Catherine*. On la voit dans la galerie de Florence, dans celle du Capitole, dans les collections des princes Corsini, Borghèse et Albani, à Rome, etc. Celle du Capitole a fait partie du musée du Louvre; elle a été rendue en 1815 aux commissaires du pape. Il est difficile de croire que toutes ces compositions soient originales; mais elles sont du moins contemporaines de l'artiste. Il est rare de voir de lui des compositions d'un aussi grand nombre de figures que celle de la *Prédication de Jésus-Christ dans le désert*, qui existe dans une des pièces du château de Colorno; c'est un des plus beaux ornements de ce magnifique palais. Ses tableaux d'autel sont peu nombreux, et la *Ste-Margue-*

rite de Bologne est la plus estimée. C'est une composition riche de figures et que les Carrache ne se lassaient pas d'admirer. Le Guide, dans un transport d'admiration, un peu outré sans doute, le mettait au-dessus de la *Ste-Cécile* de Raphaël. On vante encore parmi les tableaux à fresque du Parmesan, celui de l'église de Ste-Marie della Steccata, à Parme, représentant Adam et Ève, qui n'a point été terminé, quoique l'artiste en eût reçu le prix. Pendant qu'il s'en occupait, le goût de l'alchimie le saisit, et dans l'espoir de s'enrichir, il se livra tout entier à cette vaine science, laissant là son ouvrage. Il fut arrêté et mis en prison; parvenu à s'échapper et réfugié à Casal-Maggiore, il parut y avoir abandonné l'alchimie, et y peignit une *Vierge* pour l'église de St-Etienne et une *Mort de Lucrèce*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Mais bientôt sa folie le reprit; il se mit à fuir toute société pour retourner à ses chimères. Quand il eut ensuite épuisé toutes ses ressources, la mélancolie s'empara de lui et ne le quitta plus. Parvenu au même âge (37 ans) que Raphaël, qu'il n'avait cessé de prendre pour son modèle, il mourut en 1540, universellement regretté non-seulement comme une des lumières de son art, mais comme un des plus habiles graveurs de son temps. Il a passé pour l'inventeur de la gravure à l'eau-forte, et ce point d'histoire n'est même pas encore bien éclairci. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est le premier peintre italien qui ait employé ce procédé pour graver quelques-unes de ses compositions. Rien de plus spirituel et de plus piquant que les petites pièces qu'il a exécutées de cette manière; mais il est très-difficile d'en réunir la collection et surtout d'en trouver de bonnes épreuves. La plupart de celles qui existent dans le commerce ont été retouchées ou ne sont que des copies. Carle Maratte avait rassemblé jusqu'à cent pièces de ce maître. Un grand nombre de graveurs se sont exercés d'après ses ouvrages, et son œuvre s'élève à plus de cinq cents pièces. Les plus remarquables sont celles que lui-même a fait graver en bois d'après ses propres dessins, et imprimer en clair-obscur par Ugo da Carpi, Antoine de Trente et d'autres habiles artistes de son temps. On croit que la première eau-forte qu'il ait exécutée est celle qui représente Dieu parlant à Moïse dans le buisson ardent. Une de ses plus belles gravures et en même temps des plus rares est une *Ste-Famille dans un paysage*, où l'on voit St-Jean qui embrasse l'enfant Jésus. C'est un in-folio gravé et marqué *Franc. Parm. fecit*. On peut voir dans le *Manuel des amateurs de l'art* une nomenclature plus étendue des eaux-fortes du Parmesan, au nombre de trente-quatre pièces. — Jérôme MAZZUOLI ou MAZZOLA, cousin du précédent et son élève, vivait encore à Parme en 1580. Il fut lié d'une étroite amitié avec le Parmesan, jusqu'au moment où ce dernier se rendit à Rome, et à son retour dans

sa patrie, il vécut encore avec lui dans la même intimité; mais elle cessa peu à peu, et François nomma pour ses héritiers deux étrangers, ne laissant rien à son cousin. L'avantage que la ville de Parme eut de conserver ce dernier lui rendit moins sensible la perte du Parmesan, et, quoique Jérôme soit peu connu, il mérite d'être cité pour toutes les qualités d'un habile coloriste, qu'il a possédées à un degré éminent. On est fondé à croire que plusieurs ouvrages attribués à François, et qui se font distinguer par un coloris plus fort et plus brillant, ont été exécutés ou du moins répétés par Jérôme. Cet artiste, n'ayant jamais vu Rome, s'est attaché davantage à l'école du Corrège, dans le style duquel il a peint le *Mariage de Ste-Catherine*, qu'on voit à l'église des Carmes. Il a su s'en approprier le caractère de la manière la plus habile. Il excellait dans la perspective, et le tableau de la *Cène*, qu'il a peint au réfectoire de St-Jean offre une architecture si belle et si capable de tromper l'œil qu'elle peut le disputer aux meilleures du chevalier Pozzo. Il est plein de facilité, d'harmonie, et se distingue par la science et la beauté de son clair-obscur : dans les grandes compositions à fresque, il est fécond, varié, plein de chaleur et de vivacité. Aucun de ses compatriotes n'a enrichi la ville de Parme de plus de tableaux à l'huile; aucun n'a peint, soit dans l'église du Dôme, soit à la Steccata, un plus grand nombre de fresques. Les tableaux qu'il a peints à St-Benoît de Mantoue et ailleurs sont également nombreux et remarquables. Cependant on peut dire que, si ses ouvrages surprennent par leur facilité, au premier coup d'œil, cette facilité même dégénère parfois en faiblesse, et quelques-uns d'entre eux soutiennent rarement un examen approfondi. Parmi des beautés nombreuses et réelles, on découvre plusieurs défauts qui se font surtout sentir dans le dessin du nu, lequel manque de correction; sa grâce tombe dans l'affectation, et le désir de donner du mouvement à ses figures l'entraîne dans l'exagération. Mais la plupart des tableaux où ces défauts se rencontrent ont été peints en partie par ses élèves, comme on peut s'en convaincre par celui de la *Multiplication des pains*, que l'on voit à St-Benoît de Mantoue. Il y a dans ce tableau des groupes de la plus grande beauté, tandis qu'à côté on découvre des faiblesses et des incorrections qui dénotent une main novice. Cet artiste eut un fils nommé Alexandre, qui a exécuté quelques peintures dans l'église du Dôme de Parme en 1571; mais c'est une faible imitation du style de son père. Cette décadence se fait remarquer dans presque toutes les familles de peintres, où il est rare que le talent se soutienne à la même hauteur jusqu'à la troisième génération. — Joseph MAZZUOLI, peintre de Ferrare, surnommé *il Bastaruolo*, ou vendeur de blé, de la profession de son père, fut, à ce qu'on présume,

élève de Sarchi, auquel il succéda dans la peinture du plafond de l'église de Jésus, où il acheva quelques tableaux que la mort avait empêché son maître de terminer. Sa lenteur dans l'exécution était passée en proverbe parmi ses camarades. Cependant son style s'est formé particulièrement sur celui de Dossi : la force de son clair-obscur et le caractère de ses têtes le feraient regarder comme sorti de l'école de Parme, et la fraîcheur et la force de ses carnations, surtout dans les extrémités, le rapprochent du Titien. La *Circuncision*, qu'il avait peinte pour une princesse de la maison d'Este et qui se trouve aux Capucins, est un ouvrage plein de grandiose. Rien, au contraire, n'est plus aimable que le tableau qu'il fit pour les Filles de Ste-Barbe, et qui représente cette sainte entourée de demi-figures de jeunes filles qui semblent animées. Ferrare possède encore un grand nombre d'ouvrages de cet artiste. En 1589, Mazzuoli, déjà fort avancé en âge et accablé d'infirmités, se baignait dans le Pô par ordonnance du médecin ; il eut le malheur de s'y noyer. P—s.

MEAD (RICHARD), célèbre médecin, naquit en 1673, à Stepney, village près de Londres, et mourut dans cette ville le 16 février 1754. Il reçut sa première éducation à Utrecht, où son père, non-conformiste, s'était retiré pour des motifs politiques ; il alla depuis étudier la médecine à Leyde, et obtint dans l'université de Padoue, le titre de docteur. De retour dans sa patrie en 1696, il se livra avec un grand succès à la pratique de son art. Il fut agrégé aux universités, associé aux académies de son pays, élu vice-président de la société royale en 1717, nommé médecin de l'hôpital St-Thomas, et enfin en 1727, médecin du roi George II, qui, dit-on, ne lui accorda point une confiance sans réserve. Il eut part aux premières expériences de l'inoculation de la petite vérole, essayée d'abord en 1721, sur des criminels condamnés à mort ; et ce fut d'après le succès de ces expériences que les jeunes princesses Amélie et Caroline furent inocuées en 1722. Mead se délassait des fatigues d'une immense clientèle par la culture des lettres et l'étude de l'antiquité. Comme il posséda de bonne heure une fortune considérable (1), il parvint à réunir une collection de livres, de médailles, de pierres gravées et de monuments des temps antiques. Le catalogue de ces derniers objets a été imprimé à Londres en 1753, sous le titre suivant : *Musæum sive Catalogus nummorum, veteris ævi monumentorum et gemmarum*, etc. La riche bibliothèque de Mead (2) et une table somp-

tueuse étaient ouvertes à ses amis. Sa munificence alla plus loin : il fit exécuter en marbre la statue d'Harvey, et la plaça au milieu de la salle d'assemblée du collège des médecins de Londres. Sa courageuse amitié et son désintéressement éclatèrent d'une manière honorable en faveur de Freind, son confrère (*voy.* FREIND). Il anima plusieurs de ses compatriotes du désir de s'illustrer par d'utiles établissements ; et ce fut lui qui inspira au libraire Guy l'idée de fonder le magnifique hôpital de ce nom (*voy.* GUY). Laplace, dans ses *Pièces intéressantes et peu connues*, rapporte que Mead presque septuagénaire, étant venu à Paris, eut la fantaisie de prendre des leçons de danse du fameux Dupré, comme exercice convenable aux personnes âgées, et surtout utile à celles pour qui leur profession ne laisse que peu de temps pour la promenade. Il nous reste de lui : 1° *Mechanical account of poisons*, 1702, 1708, 1711, 1747, in-8° ; Dublin, 1729, in-8°. Une traduction latine du même écrit, par J. Nelson, intitulée *Mechanica expositio venenorum*, fut publiée à Leyde, 1737, in-8° ; et une autre en italien, en 1744, in-4°. Cette production, très-intéressante à l'époque où elle parut, est remplie d'expériences et d'observations sur le poison de la vipère, de la tarentule, du chien enragé, sur le mercure, l'arsenic, sur l'opium, la ciguë, le laurier-cerise, enfin sur les exhalaisons nuisibles qui s'élèvent de la terre, de l'atmosphère et des eaux. 2° *De imperio solis et lunæ in corpora humana et morbis inde oriundis*, Londres, 1704, 1746, in-8° ; 1762, in-4° ; Leyde en 1737, avec le traité des poisons, in-8° ; Londres, avec des changements et additions, 1748, in-8° ; Amsterdam, 1749, in-8°. Il en a paru une traduction anglaise en 1733, in-8°. On doit considérer cet opuscule, qui a encore eu d'autres éditions, comme une application de la doctrine alors assez récente de Newton sur le flux et le reflux de la mer : mais cette application est loin de présenter des explications et une solution satisfaisantes. 3° *A Short discourse concerning contagion and the method to be used to prevent it*, Londres, 1720, in-8° ; id., 8° édit., ibid., 1722, in-8°. Il y en a eu plusieurs éditions latines publiées sous ce titre : *Dissertatio de pestifera contagionis natura et remediis*, la Haye, 1721 ; et Londres, 1723, in-8°. On voit par la date de cet écrit, qu'il fut composé à l'occasion de la fameuse peste de Marseille. Les points principaux de la doctrine de Mead sont, qu'il reconnaît l'existence et l'activité de la contagion, et il conseille par conséquent l'isolement le plus complet, et les mesures sanitaires ou de quarantaine les plus sévères. Il n'approuve point les feux que les anciens avaient coutume d'allumer dans les places publiques et les carrefours. Il ne pense pas non plus qu'il soit nécessaire de détruire les cadavres des pestiférés avec de la chaux vive avant de les recouvrir de terre. Il prescrit très-judicieusement de favoriser la suppuration des bubons. 4° *Oratio*

(1) Quoiqu'il fût dans l'usage de donner gratuitement les secours de son art aux ecclésiastiques et aux gens de lettres, sa pratique lui rendait annuellement cinq ou six, quelquefois jusqu'à sept mille livres sterling (plus de cent cinquante mille francs).

(2) Elle se montait à plus de 10,000 volumes choisis et richement reliés, dont la vente, après sa mort, produisit 5,500 liv. st. Sa galerie de tableaux fut vendue 3,417 liv. et 11 sh. ; et la totalité de son cabinet produisit aux héritiers 16,069 liv. 8 s. 11 d.

Harveiana in theatro collegii medicorum Londinens. habita anno 1723 : adjecta est dissertatio de nummis quibusdam Smyrnaeis in medicorum honorem percussis, Londres, 1724, in-4°; Leyde, 1725, in-8° (voy. CHISHULL). Ce discours et la dissertation placée à la suite, destinés l'un et l'autre à relever la gloire et les honneurs de la médecine et des médecins chez les Grecs et les Romains, devinrent le sujet d'une dispute très-vive, dans laquelle les partis opposés défendirent avec beaucoup d'humeur et d'emportement leurs prétentions respectives. Conyers Middleton, homme distingué dans le clergé par son rang et son savoir, voulut prouver que la médecine avait été méprisée chez les Romains, et exercée seulement par des esclaves ou des affranchis; et il produisit ses raisons dans un opuscule qui a pour titre : *De medicorum apud Romanos degentium conditione*, Cambridge, 1726, in-4°. Rien n'était plus facile que de terminer cette dispute : car Mead ne pouvait disconvenir que le titre de médecin n'eût été donné dans l'antiquité à des hommes illettrés et pratiquant, comme nos barbiers et nos baigneurs, quelques-unes des opérations de la médecine; ce qui n'infirmait point les témoignages de considération et les privilèges accordés à des médecins possédant leur art dans un degré éminent. Des hommes plus savants que Middleton dans la science des médailles se chargèrent depuis de prouver que plusieurs de celles que Mead avait crues frappées en l'honneur des médecins, l'avaient été pour des magistrats, et que l'on ne pouvait rien conclure des revers portant des symboles ou des attributs de la santé. 5° *De variolis et morbillis liber*, Londres, 1747; 6° *Dissertation on the scurry*, Londres, 1749, in-8°. Cette dissertation dans laquelle Mead décrit le scorbut qui attaqua la flotte de l'amiral Anson, fut traduite en français par Lavirotte, et publiée à Paris dans la même année. 7° *Medica sacra, sive de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur commentarius*, etc., Leyde, 1749, in-8°. On peut voir sur ce livre un chapitre assez curieux des *Entrevues de Ganganelli*, 9° entrevue; 8° *Monita et præcepta medica*, Londres, 1751, in-8°; Hambourg, 1752, in-8°; Louvain, 1753, in-12. Il en parut une traduction française à Paris en 1758, in-12, avec un *Discours* de Kaau Boerhaave sur les *qualités qui servent à former et à perfectionner les médecins*. La collection des ouvrages de Mead a été imprimée en latin, par les soins de Lorry, Paris, 1751, in-8°; en anglais, Edimbourg, 1763, 3 vol. in-12; et l'on en a donné une traduction française, enrichie de découvertes postérieures à celles de l'auteur, augmentée de plusieurs discours préliminaires et de notes intéressantes sur la physique, l'histoire naturelle, la théorie et la pratique de la médecine, etc., avec huit planches en taille-douce, par M. Coste, Bouillon, 1774, 2 vol. in-8°. Le docteur Asken fit exécuter par le sculpteur François Roubillaud, le buste de

Mead, et le plaça dans le collège des médecins de Londres. Une médaille fut frappée en l'honneur de Mead. Son fils lui fit élever un beau monument à Westminster. Le docteur Ward en composa l'épithaphe latine, qui renferme une courte et élégante histoire des travaux et des vertus de Mead, et qui apprend des détails intéressants sur sa famille (voy. J. FOSTER). D—G—S.

MEAD (JOSEPH), capitaine de vaisseau anglais, mort en 1799 à Sherbourne, près Warwick, à l'âge de 92 ans, est l'inventeur d'une machine pour nettoyer l'intérieur (*the bottom*) des vaisseaux en mer. Cet appareil est connu parmi les matelots sous le nom de *Mead's hog*. Mead est auteur d'un *Essai sur les courants en mer* (an *Essay on currents at sea*), qui lui valut les remerciements de l'amitié. — Un autre MEAD (Robert) fut médecin de Charles II. et agent de ce prince en Suède, vers le milieu du 17^e siècle. Il a donné au théâtre quelques comédies. Z.

MEADLEY (GEORGE-WILSON), écrivain anglais, né en 1774, à Sunderland, dans le comté de Durham, reçut son instruction classique à l'école d'un village voisin, et se fit remarquer surtout par sa mémoire prodigieuse, ainsi que par son esprit d'ordre et de classification. Il employa plusieurs années de sa jeunesse à voyager en Italie et dans le Levant, puis en Allemagne, et habita pendant quelque temps sur les bords du Rhin. Dans l'intervalle de ces divers voyages, et durant un séjour qu'il revint faire sous le toit paternel, à Bishop-Wearmouth, il entra en relation avec le docteur William Paley, alors recteur de cette paroisse, et continua d'entretenir avec ce célèbre théologien, un commerce presque familial, dans lequel il put recueillir les particularités précieuses consignées plus tard dans des mémoires sur l'auteur de la *Théologie naturelle* (voy. PALEY). Meadley avait adopté en politique les opinions des whigs, et en religion, celles des unitaires. Il n'a guère pris la plume que pour soutenir les idées les plus libérales, et ordinairement dans des notices biographiques sur des hommes illustres ou sur des personnes avec lesquelles il s'était trouvé en contact. Ses productions se distinguent par la hardiesse des pensées, par le soin des recherches, l'exactitude des faits, et par l'énergie plutôt que par l'élégance du style. On a de lui indépendamment de sa coopération à des ouvrages périodiques, notamment au *Magasin mensuel* (the *Monthly Magazine*) : 1° *Mémoires de William Paley*, 1809, in-8°; réimprimés l'année suivante. Ce théologien est connu en France par la traduction qui a été faite de ses ouvrages. 2° *Mémoires d'Algernon Sydney*, 1813, in-8°; 3° *Mémoires sur mistress Jebb*, veuve du docteur John Jebb, brochure qui, destinée à être distribuée à des amis, n'a pas été livrée au commerce. Madame Jebb était une femme d'un esprit cultivé et d'un caractère énergique. Elle avait adopté les opinions de son mari, et elle les soutint dans les journaux,

sous le nom de *Priscilla*, contre les évêques anglicans. 4° *Résumé de diverses propositions faites pour une réforme constitutionnelle du parlement, de 1770 à 1812*; 5° *Matériaux pour écrire la vie de John Hampden* (incomplets et partant inédits). Meadley avait également commencé d'écrire la vie de John Disney, ecclésiastique, son ami, auquel il a dédié les Mémoires d'A. Sydney. Il mourut le 18 novembre 1818, âgé de 43 ans. L.

MEADOWCOURT (RICHARD), critique anglais, né en 1697 dans le comté de Strafford, fit ses principales études dans l'université d'Oxford, y fut agrégé au collège de Merton, et devint chanoine de l'église de Worcester. Il cultiva les lettres avec succès. On a de lui quelques petits traités contenant des remarques critiques sur les poètes anglais, notamment une Dissertation accompagnée de notes sur le *Paradis reconquis*, de Milton, imprimée en 1732, et dont une seconde édition parut en 1748. L'évêque Newton a fait de ces remarques un usage utile, ainsi qu'il s'est empressé de le reconnaître dans la préface qui précède ce poème de l'Homère anglais. Onze sermons de Meadowcourt ont été publiés. Il est mort à Worcester en 1769. L.

MEARA (O). Voyez OMEARA.

MEARES (JEAN), navigateur anglais, avait fait ses premières campagnes sur des bâtiments employés à la pêche de la morue au banc de Terre-Neuve, dans la partie septentrionale de l'océan Atlantique; il servit ensuite pendant la guerre de 1776 à 1783 sur les grands lacs du Canada. Il déclare que ce fut à cette école qu'il prit l'habitude de supporter les travaux et d'affronter les périls de la vie navale, et qu'il apprit que, pour les surmonter, il faut unir le sang-froid, la patience et la persévérance aux connaissances pratiques. De ces parages brumeux il passa dans les mers de l'Inde et y acquit la réputation d'un marin habile. Des négociants du Bengale jetèrent alors les yeux sur lui pour une expédition à la côte nord-ouest de l'Amérique. Le troisième voyage de Cook avait fait connaître les profits considérables que procurait le commerce des peaux de loutre marine; achetées dans cette contrée et apportées en Chine. Des armements considérables avaient déjà eu lieu à Macao; cet exemple fut bientôt suivi à Calcutta; une compagnie s'y forma et équipa deux navires: le *Nootka*, de trois cents tonneaux, commandé par Meares; le *Sea-Otter* (la loutre de mer), par Guillaume Tipping, lieutenant de la marine royale. Meares fit voile le 12 mars 1786, toucha à Madras, puis à Malacca, et, le 1^{er} août, aperçut les îles d'Amlac et d'Atcha, dans l'archipel des Aléoutiennes. Il aborda à la première, où il eut des rapports avec les indigènes et avec les Russes. Etant allé plus loin, il ne put se procurer des peaux à cause du haut prix que l'on en demandait. La navigation fut difficile et pénible, au milieu d'une brume épaisse et continuelle, dans

une mer parsemée d'écueils. Ayant ensuite mouillé assez avant dans la Cook's-River, Meares traita pour quelques peaux. Ayant entendu les Indiens répéter avec un air de satisfaction le mot *Anglais! Anglais!* il pensa que des navires de sa nation avaient récemment visité cet endroit: la suite prouva qu'il ne se trompait pas. Des Russes qui avaient achevé leur trafic retournaient passer l'hiver à Codiak, île située plus au sud; on était au 20 septembre, les coups de vent se succédaient presque sans interruption. Il fallut quitter la rivière, gagner le William's-Sound, qui est plus à l'est, et hiverner dans une anse. Meares y fut à l'abri des accidents de mer, mais non des attaques des indigènes, qui le volèrent, le harcelèrent, l'attaquèrent. Contraint de faire feu sur eux pour ne pas devenir leur victime, Meares ne fut plus inquiété, et, pour plus de sûreté, l'équipage resta sur le bâtiment qui était pris par la glace. La rigueur excessive de l'hiver, l'obscurité, la privation d'aliments frais, causèrent un découragement général; le scorbut exerça des ravages affreux parmi l'équipage; le chirurgien et vingt-trois hommes moururent. Quand, au mois de mai 1787, un chef indien eut annoncé que deux vaisseaux avaient paru dans le voisinage, Meares vit arriver, le 19, des canots de la *Queen-Charlotte*, que commandait Dixon. Meares eut à se louer de ce capitaine: il n'en fut pas de même de Portlock, chef de l'expédition et capitaine du *King-George*. Celui-ci, abusant de la triste position de son compatriote, se conduisit envers lui de la manière la plus dure, la plus sordide, et finit par exiger de lui un engagement, par écrit, de ne pas traiter dans la baie. Ce fut avec bien de la joie que Meares la quitta le 2 juin pour gagner les îles Sandwich, dont il s'éloigna le 2 septembre avec Tianna, un des chefs et frère du roi d'Otoui. Le 20 octobre, il atterrit à Macao. Le *Sea-Otter*, qui avait appareillé de Calcutta peu de jours après lui, était arrivé aussi à la baie du prince Guillaume; des navires anglais l'y avaient rencontré en décembre 1786. Il en partit bientôt, et depuis on n'en entendit plus parler. Meares, que son premier voyage avait mis à même d'acquérir des notions précises sur les parages où l'on pouvait se procurer le plus avantageusement les peaux de loutre, s'associa en 1788 avec plusieurs négociants anglais établis dans l'Inde, et équipa deux navires pour une nouvelle entreprise. Il commandait la *Felice*, Douglas, l'*Iphigenia*: les équipages étaient composés d'Européens et de Chinois; les capitaines furent très-contents de ces derniers. Meares embarqua sur son navire Tianna et plusieurs de ses compatriotes pour les ramener dans leur patrie, puis fit voile de Macao le 22 janvier, traversa l'archipel des Philippines, eut des rapports avec les Espagnols de Samboïngan, sur la côte méridionale de Mindanao, où l'on avait relâché pour réparer des avaries de

l'*Iphigenia* : comme elles devaient prendre un certain temps, les deux capitaines convinrent de se séparer. Meares continua sa route le 12 février, eut beaucoup de peine à gagner le sud-est et à sortir du labyrinthe d'îles qui s'étendent de Mindanao à la ligne. En doublant les îles Freewill de Carteret (*voy.* ce nom), il échangea du fer contre des cocos avec les insulaires qui vinrent à bord, et dont quelques-uns firent entendre par leurs gestes qu'un de leurs compatriotes s'était embarqué avec ce navigateur. En avançant au nord-ouest, Meares eut beaucoup à souffrir du mauvais temps ; plusieurs animaux et la plupart des plantes qu'il avait projeté de porter aux îles Sandwich périrent par l'intempérie du climat. Il découvrit des îles arides dont les brisants l'empêchèrent d'approcher, et qu'il nomma îles Grampus, parce que l'on avait aperçu tout auprès un gros marsouin, ce qui n'est pas commun dans cette partie du grand Océan. Les écueils y sont nombreux, et, à cette époque, elle était encore peu fréquentée. Il devenait indispensable d'y naviguer avec beaucoup de précaution, surtout quand des amas de goémons flottants indiquaient le voisinage des rochers, dont la violence des vents les avaient arrachés. Le 9 avril, Meares et tout l'équipage crurent découvrir un vaisseau qui faisait force de voiles ; c'était un rocher immense, isolé au milieu de la mer : il fut appelé la Femme de Loth. Le 11 mai, Meares eut connaissance de Nootka-Sound, et, le lendemain, laissa tomber l'ancre dans Friendly-Cove, dans le King-George's Sound, vis-à-vis du village de Noutka. Il ramenait avec lui un des chefs du pays, ce qui facilita beaucoup ses opérations. Il ne perdit pas un moment pour faire de l'eau et du bois, radoubier son navire et mettre sur le chantier un petit bâtiment destiné à l'aider dans la traite des pelleteries le long de la côte. Cette construction exigea autant de temps qu'elle éprouva de difficultés ; mais les efforts, les ressources et la persévérance de Meares les surmontèrent. En même temps s'élevait une maison pour mettre son monde à l'abri de l'intempérie du climat, qui précédemment lui avait été si fatale. Ces travaux allant bon train, Meares quitta Noutka le 11 juin, pour aller avec son vaisseau traiter des pelleteries et reconnaître la côte, au sud, que Cook n'avait pas explorée. Le premier chef avec lequel il trafiqua avait vu ce grand navigateur à Noutka, mais les Européens et leurs navires étaient inconnus de sa peuplade. La nature des affaires de Meares ne lui avait pas permis d'examiner cette côte aussi soigneusement qu'il l'aurait désiré ; il supposa que, depuis Noutka, elle est coupée de canaux nombreux, qui la séparent des îles dont elle est bordée ; les découvertes faites postérieurement ont confirmé cette conjecture (*voy.* VANCOUVER). Meares découvrit quelques ports qui n'avaient pas encore été vus des vaisseaux européens, et

voulut s'assurer de l'existence du détroit de Jean de Fuca, déjà retrouvé en 1786 par le capitaine Berkley. Le 29 juin, il reconnut l'entrée de ce bras de mer, telle que Fuca l'avait décrite (*voy.* Fuca), et poursuivit sa route au sud jusqu'à un cap situé par 45° 30' de latitude nord, et qu'il nomma cap Look-Out. Jugeant que la prudence lui commandait de s'arrêter, afin de n'être pas surpris par les coups de vent d'équinoxe, le long d'une côte où il ne connaissait pas de port qui lui offrît un refuge, il retourna vers le nord. Lorsqu'il repassa devant l'entrée du détroit de Jean de Fuca, il voulut la faire visiter par sa chaloupe : il dit qu'elle y pénétra jusqu'à une distance de trente milles de l'ouverture ; mais à l'instant où ses gens se disposaient à descendre à terre, ils furent attaqués très-vivement par deux pirogues remplies d'Indiens. Plusieurs reçurent des blessures graves, soit des coups de massue, soit des flèches, de ces barbares, qui, en outre, firent pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Les Anglais, meurtris pour la plupart, ne sauvèrent leur vie qu'avec beaucoup de peine. Malgré cette mésaventure, Meares « suivait un droit qui, ainsi que l'observe Fleury (*voy.* ce nom), peut être celui de la vengeance, mais que, sans doute, on n'appellera pas le droit des gens, prit possession, au nom du roi d'Angleterre, d'un pays qu'assurément les propriétaires ne paraissaient pas disposés à partager avec Sa Majesté Britannique. » Cette formalité remplie, Meares, qui ne se dissimulait pas l'impossibilité de reconnaître l'étendue du détroit, se hâta de rejoindre son monde : le 26 juillet, il revit le Friendly-Cove. La construction du petit navire était fort avancée. Ce travail, qui avait excité au plus haut point la curiosité des Indiens, fut complètement fini le 20 septembre. Ce jour-là, Meares eut la satisfaction de jouir du fruit de ses efforts persévérants ; le petit navire fut lancé à l'eau, après avoir reçu le nom de *North-West-America* (l'Amérique Nord-Ouest). Ce succès le consola des fréquents désagréments que lui causa la mauvaise conduite de ses matelots. Dès les premiers temps du voyage, ils avaient montré des symptômes d'insubordination. Les meneurs avaient été punis ; mais le prolongement de séjour à Noutka, dans un pays d'un climat désagréable et au milieu d'un peuple de cannibales, avait de nouveau disposé les esprits à la mutinerie. Un complot se forma : le dessein des factieux était de s'emparer de la *Felice* et de la conduire aux îles Sandwich pour s'y refaire de leurs fatigues. Heureusement, Meares avait pris d'avance des précautions, qui empêchèrent les révoltés d'achever l'exécution de leur dessein. Les moins ardents se rangèrent à leur devoir, huit des plus obstinés étant restés sourds à toutes les exhortations d'en faire autant, Meares put aisément en finir sans effusion de sang ; il laissa aux coupables l'alternative d'être mis aux

fers, ou envoyés à terre pour y rester avec les sauvages ; comme ils choisirent ce dernier parti, ils furent débarqués avec les effets qui leur appartenaient, et toute communication avec eux fut interdite. Un chef les reçut dans sa maison, après y avoir été autorisé par le capitaine. Alors on vit ces hommes, naguère si présomptueux et si insolents, s'occuper de besognes auxquelles les seuls esclaves des sauvages étaient employés ; ils ne pouvaient quitter la maison du chef sans être accompagnés d'Indiens d'un rang supérieur, qui leur donnaient des ordres. Les Indiens ayant annoncé le 7 septembre que, sous peu de jours, ils partiraient pour leurs quartiers d'hiver, à trente milles de la côte, les bannis, sentant qu'ils allaient être dénués de toutes ressources, supplièrent Meares de les reprendre à bord. Comme ils avaient expié leur mauvaise conduite par de longues souffrances, il acquiesça à leur demande, mais en leur déclarant qu'ils perdraient neuf mois de gages qui leur étaient dus, et que ceux qu'ils recevraient à l'avenir seraient proportionnés à leur manière de se comporter. Ils acceptèrent avec joie ces conditions qui n'étaient que justes. Lorsqu'on entra dans le port de Canton, Meares eut pitié d'eux et leur fit payer tout ce qui leur revenait. Quand ils l'avaient quitté, Meares avait promis, pour calmer les esprits, qu'aussitôt après l'arrivée de l'*Iphigenia* il partirait pour les îles Sandwich. Ce navire, dont le sort commençait à lui causer des inquiétudes, le rejoignit le 26 août. Plus tard, quand le petit bâtiment fut sorti de dessus les chantiers, Meares le gréa et le pourvut d'un équipage et d'un capitaine qu'il plaça sous les ordres de Douglas, pour continuer les achats de pelleteries dans ces parages, où la quantité des navires attirés par ce trafic augmentait sans cesse. Le 24 septembre, il appareilla ; le 18 octobre, il atterrit à Ovaïhy, la principale des îles Sandwich, et le 23, à Atouaï, où il apprit aux insulaires que Tianna reviendrait bientôt. Le 3 décembre, il mouilla devant Macao, où il remit sa riche cargaison aux armateurs de son navire. On a de Meares, en anglais : *Voyages faits dans les années 1788 et 1789, de Chine à la côte nord-ouest d'Amérique ; précédés d'une introduction contenant la relation d'un voyage fait en 1786 au Bengale sur le navire le Nootka, et suivis d'observations sur l'existence probable d'un passage par le nord-ouest, ainsi que de détails sur le commerce entre la côte nord-ouest d'Amérique et la Chine, et entre ce dernier pays et la Grande-Bretagne*, Londres, 1790, in-4°, cartes et fig. ; *ibid.*, 1791, 2 vol. in-8°, cartes et fig. Quoique les opérations de commerce prissent la plus grande partie du temps que Meares passa sur la côte nord-ouest d'Amérique, il sut néanmoins en trouver encore pour rédiger ses observations sur les différents pays où il fit un si long séjour et sur les habitants. Cook, qui l'y avait précédé, ne se doutait pas qu'ils fussent anthropophages.

Meares en acquit la preuve ; ils en convinrent. Cependant ils se montraient constamment doux, polis, obligeants dans leurs relations journalières avec les Anglais, et extrêmement sensibles aux reproches qui leur étaient adressés quand on les surprenait en faute. Meares décrit très-bien les mœurs de ces sauvages, dont quelques tribus manifestent des dispositions pour la sculpture. Ses remarques sur la géographie physique s'accordent avec celles de Cook, et ont été confirmées par les navigateurs venus après lui. Dixon, blessé de ce que Meares avait écrit de sa conduite peu bienveillante envers lui et d'autres navigateurs, ses compatriotes, publia : *Remarques sur les voyages de Jean Meares, etc.*, Londres, 1790, in-4°. Meares, à son tour, fit paraître : *Réponse à M. G. Dixon*, Londres, 1791, in-4°. Dixon répliqua par *Nouvelles remarques sur les voyages de Jean Meares, etc.*, Londres, 1791, in-4°. Aussitôt après son arrivée à Noutka, Meares avait acheté, du chef du canton voisin, un terrain sur lequel il bâtit une maison dont il a été question précédemment, afin d'y séjourner quand il reviendrait dans ce lieu et de pouvoir trafiquer plus commodément avec les indigènes. Il y arbora le pavillon britannique et la fit entourer d'un retranchement sur lequel il plaça une petite pièce d'artillerie. Il obtint de deux autres chefs, demeurant plus au sud, en échange de présents considérables, la faculté de trafiquer librement et exclusivement sur leur territoire et la permission d'y construire des magasins ou tout autre bâtiment qu'il jugerait nécessaire. On a vu plus haut que l'*Iphigenia*, montée par Douglas, était restée à Samboïngan, lorsque Meares poursuivait sa route vers la côte nord-ouest. Douglas appareilla de ce port le 22 février 1788 et, du 2 au 6 mai, se trouva entouré d'un archipel d'îlots et de rochers, qui s'étend sous les 4° 10' de latitude nord. Il arriva près d'une petite île qu'il nomma île Johnstone, que d'autres navigateurs virent ensuite, et à laquelle chacun imposa son nom. Des matelots nord-américains, qui ont fait naufrage sur ses côtes et y sont restés longtemps, nous ont appris que les habitants la nommaient Tobî. Elle est située par 3° 11' nord et 131° 12' est de Greenwich. Les insulaires semblaient, à leur air étonné, n'avoir jamais aperçu de navire européen ; ils vinrent à bord de l'*Iphigenia* et obtinrent des morceaux de fer en échange de cocos. Contrarié par les vents, Douglas n'avancait qu'avec lenteur ; le 2 avril, manquant de bois, il rallia deux terres basses, couvertes d'arbres, et reconnut que la plus grande était composée d'un groupe d'îles. Plusieurs pirogues accostèrent le navire ; comme les insulaires répétaient souvent le mot *english* (anglais), Douglas supposa que Meares avait passé par là. Cependant il continuait sa route ; une embarcation le suivit bien plus loin que les autres, et de temps en temps un des insulaires criait de toute sa force : *Libou ! Libou !*

en faisant des signes pour que le navire rebrous-sât chemin. Lorsqu'il vit l'inutilité de ses efforts, il se livra au plus violent désespoir. Un instant après, une autre pirogue, montée d'environ vingt hommes, s'avança à force de rames ; Douglas crut d'abord qu'elle amenait un Européen, et mit en travers pour l'attendre ; mais, ayant reconnu qu'elle n'en avait pas, il fit de la voile parce que son navire allait en dérive sur les rochers. L'insulaire qui témoigna une douleur si vive était probablement Abba-Thulle (*voy. ce nom*), le chef le plus puissant de l'archipel des îles Pelew. Douglas ignorait que des Anglais y avaient reçu la plus bienveillante hospitalité (*voy. WILSON*). Le 30 mai, il était en vue d'Amlac ; ensuite il traita des pelleteries à Cook's-River et à William's-Sound. En redescendant la côte, il visita plusieurs points qui n'étaient pas encore connus, un entre autres, vers 55° de latitude, qu'il nomma Port de Meares ; il est situé du côté septentrional du détroit qui sépare du continent, par le nord, les terres découvertes par La Pérouse en 1786, les îles de Queen-Charlotte des cartes anglaises. Il paraît que Douglas est le premier navigateur connu qui ait passé par ce détroit et ainsi pénétré, par la côte du nord, dans le golfe ou canal qui se trouve situé entre les îles de l'ouest et l'archipel de San-Lazaro (*voy. FUENTES*). Douglas prolongea ce canal sur toute sa longueur, sans jamais voir la terre de deux bords ; et il descendit jusqu'à Noutka-Sound, où il rejoignit Meares. Quand celui-ci eut quitté ce port, Douglas, conformément aux instructions qu'il lui avait laissées, y resta jusqu'au 26 octobre 1788. Alors il partit avec son navire et la goëlette *le North-West-America*. Le 6 décembre, les pirogues de Mowi, l'une des îles Sandwich, accostèrent l'*Iphigenia* ; Tianna fut mené à Ovaïhy, où Tam-méaméa (*voy. ce nom*), qui exerçait l'autorité suprême, lui concéda une grande étendue de terrain. Après avoir visité les îles voisines, Douglas fit voile avec sa conserve le 18 mars 1789, découvrit le lendemain, par 23° 7' nord et 198° 10' est, une petite île inhabitée, qu'il nomma Bird-Island (île des oiseaux) ; et, souffrant du manque de beaucoup de choses nécessaires dans une longue traversée, il revint Noutka le 24 avril. La goëlette y arriva peu de jours après ; le 29, elle fut expédiée au nord pour traiter des pelleteries et examiner le détroit où Meares était entré l'année précédente. Le 6 mai, la *Princesa*, frégate espagnole de 26 canons, commandée par Et.-Jos. Martinez, vint mouiller à Noutka ; le 13, elle fut rejointe par la *Guerida* (la Favorite), corvette de 16 canons. Douglas ne savait que penser de l'apparition des Espagnols ; cependant tout se passa d'abord avec beaucoup de politesse, et Martinez lui fournit même des vivres. Dès le lendemain, la scène change ; Douglas reçoit l'ordre de venir à bord de la frégate, et quelle est sa surprise en entendant Martinez lui déclarer qu'en

vertu des instructions de son souverain, le roi d'Espagne, seul possesseur de cette côte, il l'arrête prisonnier et va se saisir de son navire, ce qui est exécuté à l'instant, et les Anglais sont amenés sur la frégate. Dans le premier moment, Martinez avait fait arrêter deux bâtiments américains, destinés à faire le tour du globe, et un portugais ; tous les trois furent relâchés, après qu'il eut proclamé hautement que toutes les terres comprises entre le cap Horn au sud et le 60° de latitude nord appartenaient au roi son souverain, parce que différents navigateurs espagnols en avaient pris possession en son nom ; il commanda d'arborer le pavillon espagnol et de pratiquer toutes les cérémonies usitées, enfin de renouveler l'acte de prise de possession. Il était le plus fort ; il n'éprouva pas de contradiction. Ce coup d'autorité effectué, il s'occupa de remplir l'objet de sa mission, qui était de former à Noutka un établissement fixe. Il fit élever des maisons de bois et des magasins, et, à l'entrée du port, une batterie de canons, couverte par un parapet dont une palissade défendait l'entrée. L'équipage de l'*Iphigenia* fut contraint de travailler avec les Espagnols. Les hommes qui résistaient étaient punis sévèrement. Martinez extorqua de Douglas, par menaces et par promesses, une obligation, au nom de ses armateurs, de payer la valeur à laquelle son navire et sa cargaison seraient estimés, si le vice-roi de la Nouvelle-Espagne le déclarait de bonne prise. Le 26 mai, il lui rendit le commandement de son navire, en lui défendant toutefois de partir avant le retour du *North-West-America*, et insistant pour qu'il lui vendît cette corvette pour quatre cents piastres, prix auquel les capitaines américains l'avaient estimée. Douglas, retourné sur son bâtiment, trouva qu'il avait été dépouillé de tout, à l'exception de douze barres de fer ; les cartes et les instruments nautiques même avaient disparu. Il demanda que divers objets et des vivres lui fussent fournis ; il ne les obtint qu'à un prix exorbitant et fut obligé de donner une lettre de change sur ses propriétaires. Cependant la goëlette tardant à reparaitre, Martinez dit à Douglas que, s'il ordonnait qu'elle lui fût livrée, il pourrait partir. Douglas écrivit donc au capitaine de ce petit navire une lettre conçue en termes moins précis que ne le désirait Martinez, qui, par son ignorance de l'anglais, ne put s'en apercevoir. Le 4^{er} juin, Douglas appareilla, fit route au nord, s'engagea de nouveau dans le détroit qu'il avait déjà vu et y reconnut plusieurs bras de mer. Le 22, étant mouillé dans un port de la côte orientale des îles de la Reine-Charlotte, il n'échappa que par sa vigilance à un complot des Indiens pour le piller. Le 20 juillet, il était devant Ovaïhy, où peu s'en fallut qu'il ne devint victime de la perfidie des insulaires. Le 5 octobre, il fut de retour à Macao. Cependant le *North-West-America* fut saisi par Martinez au

moment où il reparut devant Noutka ; deux autres navires anglais, expédiés de Macao à Noutka par la même compagnie pour laquelle Meares travaillait, subirent un sort pareil. Les équipages furent envoyés prisonniers à San-Blas, port du Mexique sur le grand Océan. Meares, instruit de ces faits, se hâta de passer en Angleterre. Il présenta, le 13 mars 1790, à la chambre des communes, une pétition dans laquelle il les exposait. Déjà, comme dans toute l'Europe, ils avaient excité une vive fermentation en Angleterre et en Espagne ; ils furent sur le point d'occasionner une rupture. La convention signée le 28 octobre, au palais de l'Escurial, stipula que les côtes de l'Amérique septentrionale, situées au nord des possessions espagnoles, étaient ouvertes au commerce de toutes les nations. Les bâtiments saisis furent vendus, et une somme de deux cent dix mille piastres fut payée par l'Espagne comme dédommagement. La relation de Meares, écrite d'une manière intéressante, est suivie d'un supplément qui contient les morceaux annoncés par le titre. Les *Notices sur le commerce entre la côte nord-ouest d'Amérique et la Chine* offrent des renseignements utiles. C'est dans ce supplément que l'on peut lire la pétition de Meares concernant la saisie des navires anglais. Son livre a été traduit en allemand, en néerlandais et en français. Cette dernière version, de Billecoq (*roy.* ce nom), est, il faut le dire, mauvaise et quelquefois défigurée par des contre-sens. E—s.

MÉAULLE (JEAN-NICOLAS), conventionnel, né en 1757, fut d'abord administrateur du département de la Loire-Inférieure, puis président du tribunal de Châteaubriant, et nommé député suppléant de ce département à l'assemblée législative, où il ne prit point séance. Député à la convention nationale en 1792, il y vota la mort de Louis XVI de la manière suivante : « Je ne puis soustraire le plus grand des coupables à la peine qu'il a méritée : je vote pour la mort, et point de sursis. » Méaulle fut souvent envoyé en mission, et il seconda particulièrement les opérations révolutionnaires qui eurent lieu à Lyon et dans la Vendée. Aussi fut-il accusé, après le 9 thermidor (27 juillet 1794), de déprédations et d'excès en tout genre. Il s'était cependant déclaré contre Robespierre au 9 thermidor, et il était devenu par suite membre du comité de sûreté générale. Il tenta, dès les premiers symptômes de la réaction, de combattre ce nouveau système ; se plaignit, en septembre 1794, des poursuites dirigées contre les patriotes ; prit, le 27 février 1795, la défense des membres du comité révolutionnaire de Nantes, complices de Carrier, que l'on voulait faire traduire à un nouveau tribunal, à la suite du jugement qui les acquittait. Après le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), il réclama la mise en liberté de tous les *patriotes* qui n'avaient fait qu'exécuter les ordres des représentants en mission ; et, ayant passé au con-

seil des Cinq-Cents, il y embrassa vivement, le 19 mars, la défense des terroristes, qu'on accusait de commettre des crimes dans le Midi. Il sortit du corps législatif en mai 1797, entra au tribunal de cassation et devint ensuite procureur impérial près le tribunal criminel de Gand et membre de la Légion d'honneur. En 1811, lors de la recomposition des tribunaux, Méaulle fut nommé substitut du procureur général de la cour de Bruxelles, et il remplit ces fonctions jusqu'à l'évacuation de la Belgique en 1814. Il s'y réfugia en 1816, par suite de la loi contre les régicides, et se fixa à Gand, où il mourut le 10 octobre 1826. M—D J.

MEAUME (FRANÇOIS), docteur en théologie, fit imprimer à Niort, en 1826, un ouvrage intitulé *La royauté inviolable contre les injustes armes des rebelles de ce temps*, in-8°. Ce livre, fait à l'occasion de la révolte des Rochellais, et où l'auteur s'occupe beaucoup de controverse, est consacré à la louange du pouvoir : c'était une apologie sans réserve de la politique de Richelieu. F—R—E.

MÉCÈNE (CAIUS-CILNIUS-MECENAS), Romain célèbre, le fut moins par la faveur dont il jouit auprès d'Auguste que par l'appui généreux qu'il accorda aux lettres ; et son nom est devenu un titre d'honneur pour tous ceux qui, à son exemple, les ont protégées. Tous les écrivains de son temps se réunissent pour le faire descendre des anciens rois d'Etrurie. Meibom, qui a écrit sa vie, est allé jusqu'à dresser la liste de ces ancêtres ; mais on n'accorde aucune foi à cette nomenclature quand on voit qu'elle ne repose que sur les textes publiés par Anniius de Viterbe. Tite-Live (liv. 10) représente la famille Cilnia comme très-puissante à *Arretium* (Arezzo). Cicéron, dans sa harangue pour Cluentius, met un Mécène au nombre de ces illustres chevaliers romains qui résistèrent courageusement aux innovations que le tribun Drusus voulait introduire dans les tribunaux. Les ancêtres de l'ami d'Auguste, venus à Rome, étaient restés dans l'ordre équestre. Ses aïeux, tant paternels que maternels, avaient obtenus des commandements militaires. Pour lui, même après être parvenu au comble de la faveur, il fut retenu, par la modération de son caractère, parmi les chevaliers, et ne voulut jamais sortir de leurs rangs. Sa naissance, ses succès dans les lettres, la protection qu'il leur accorda, tout prouve qu'il avait reçu une éducation distinguée : son habileté dans la langue grecque donne lieu de croire qu'à l'exemple de toute la noblesse romaine, il était allé perfectionner ses connaissances en Grèce ; et l'amitié qu'il contracta de si bonne heure avec Octavien, élevé à Apollonie a fait supposer qu'il partagea les études de celui-ci dans cette ville. Quoi qu'il en soit, c'est là qu'en l'an 709 de Rome, Octavien, âgé de dix-neuf ans, reçut la nouvelle du meurtre de César. Il se hâta de passer en Italie pour venger la mort de son oncle, qui l'avait nommé son héritier. Mécène le suivit.

et s'attacha irrévocablement à sa fortune. Octavien se reposa principalement sur lui de l'administration intérieure de l'Etat, et lui accorda une confiance sans bornes, l'ayant rendu le dépositaire de tous ses secrets, et même du sceau dont il faisait usage; ce qui n'empêcha point Mécène de suivre Octavien dans plusieurs des guerres qu'il eut à soutenir. Celui-ci le vit à ses côtés dans les plaines de Modène, où il fit essuyer à Antoine une défaite complète; à Philippes, où il battit l'armée des meurtriers de César; à Pérouse, où le frère d'Antoine fut mis en fuite; au cap Pélore, où il défit la flotte du jeune Pompée et la réduisit en cendres: enfin Mécène commandait à Actium les *Liburnes*, et il contribua beaucoup à la victoire qui décida de l'empire de l'univers. Aussitôt après, il courut à Rome, et parvint à étouffer la conspiration tramée par le jeune Lépide, fils du triumvir. Déjà il avait rendu plusieurs fois de semblables services à son ami: c'était lui qui avait négocié le mariage d'Octavien avec Scribonia, sœur de Scribonius, alliance dont le but était de rompre la ligue qu'Antoine avait formée avec Sextus Pompée, gendre du même Scribonius. C'est lui qui fut envoyé à Brindes pour ménager l'union d'Octavie avec Antoine, qui, pendant plusieurs années, suspendit la guerre entre les deux rivaux. La victoire d'Actium ayant fait passer l'empire aux mains d'Octavien, ce prince annonça le projet réel ou simulé d'abdiquer l'autorité souveraine, et consulta sur cette résolution ses deux confidents intimes, Mécène et Agrippa. Celui-ci fut d'avis de l'abdication: Mécène développa un sentiment contraire dans un admirable discours qu'on trouve dans Dion (liv. 25), et où il traça un plan de réforme propre à rendre à l'Etat toute sa vigueur et son premier éclat. Auguste adopta le sentiment et les plans de Mécène, et lui dut ainsi la gloire de son règne. Il en avait reçu d'utiles avis et des leçons courageuses dans d'autres circonstances. Ce fut Mécène qui lui conseilla de donner en mariage sa fille Julie à Agrippa, dont l'élévation ne laissait plus à Auguste que l'alternative ou d'en faire son gendre ou de le mettre à mort. Dans une autre circonstance, voyant Auguste sur le point de condamner plusieurs citoyens à perdre la vie, et ne pouvant arriver jusqu'à lui, à cause de la foule qui se pressait autour du tribunal, il lui jeta des tablettes sur lesquelles il avait écrit ces mots: « Lève-toi « enfin, bourreau! » Ce fut par son conseil que ce prince refusa les honneurs divins, qui n'auraient fait que le rendre ridicule aux yeux des gens sensés; qu'il renonça aux titres de *roi* et de *monarque*, comme portant avec eux des idées de tyrannie, pour se contenter de ceux de *césar* et d'*empereur*. Il lui conseilla de régénérer le sénat, en y introduisant des hommes d'un mérite reconnu et d'un âge propre à inspirer de la confiance; d'assurer la tranquillité de Rome par

l'abolition des assemblées populaires; d'occuper les jeunes praticiens en établissant pour eux des académies et des écoles publiques; enfin de distraire l'attention du peuple et de donner un aliment à son activité en l'amusant par la pompe des spectacles et la magnificence des édifices. Il fit lui-même construire à ses frais des bains publics, et changea en jardins magnifiques les *Esquilies* où des tombeaux infectaient une partie de la ville. Cette noble bienfaisance lui gagna tous les cœurs; et Horace nous apprend qu'à la suite d'une maladie qui avait fait craindre pour ses jours, ayant paru au théâtre de Pompée, le peuple éclata en applaudissements. Tel fut Mécène dans les combats, et à la tête de l'administration publique; mais la gloire qu'il acquit en accordant sa faveur aux lettres est restée bien plus éclatante. Pendant le feu des guerres civiles, il fit rendre à Virgile l'héritage que ce poète possédait auprès de Mantoue et qu'un vétéran avide avait usurpé; il obtint le pardon d'Horace, qui avait porté les armes contre Auguste à Philippes. Lorsque la paix fut rétablie, ses bienfaits furent encore plus signalés. Il se plaisait à rassembler, soit dans son palais à Rome, soit dans sa maison de plaisance à Tibur, tous ceux qui se distinguaient par leurs talents. Là, outre Virgile et Horace, on voyait Varius, fameux par ses tragédies, Properce, Domitius Marsus, rival de Catulle pour l'épigramme, Valgius, renommé pour son érudition, Plotius, Tucca; tous deux chargés de reviser l'*Enéide*, et tant d'autres écrivains célèbres. Auguste aimait les lettres; mais ce fut par les mains de Mécène qu'il combla de bienfaits ceux qui les cultivaient. Virgile reçut des richesses considérables; Horace obtint des domaines agréables et fertiles: tous eurent des récompenses magnifiques. Les muses se montrèrent reconnaissantes: Virgile dédia à Mécène le plus parfait de ses ouvrages, les *Géorgiques*; Horace et Properce lui adressèrent plusieurs de leurs poésies. Ce fut ainsi que les belles-lettres furent, sous la direction de cet habile homme d'Etat, un moyen dont il sut tirer un grand parti pour faire aimer aux Romains leur nouveau régime. Il s'attacha tous ceux qui pouvaient contribuer à la gloire de son maître et à la sienne; c'était dans les fréquentes réunions de poètes, d'orateurs et d'historiens, formées par lui, que l'on exaltait les louanges du prince et celles du ministre. Ces louanges, répandues ensuite parmi le peuple, adouciaient insensiblement les esprits et changeaient en admiration les regrets de la liberté. Ce fut ainsi qu'il désarma les ennemis cachés du nouveau gouvernement, et qu'il accoutuma tous les Romains à lui obéir. Auguste conserva, par ses avis, des consuls, des préteurs, des édiles, qui retraçaient par leur dénomination le souvenir de l'ancienne république, mais ils ne possédaient que l'ombre de l'autorité dont leurs prédécesseurs avaient joui. L'his-

toire atteste les talents, la valeur, la modération, l'humanité de Mécène; elle blâme son penchant excessif pour les plaisirs, sa mollesse, son luxe, son goût puéril pour les pierreries. Mais pardonnons à des vices devenus les mœurs du siècle, et dont les excès appelaient cette réforme divine dont l'instant fortuné approchait et qu'il ne fut pas donné à Mécène de voir. Il avait perdu Virgile en 734. Trois ans après, il fut encore, malgré son grand âge, chargé par Auguste, partant pour les Gaules, du gouvernement de l'Italie. L'absence de l'empereur dura trois ans. L'an 745 de Rome, suivant Dion, Mécène termina sa carrière : l'histoire, qui ne nous a pas transmis l'époque de sa naissance, nous apprend seulement qu'il était déjà vieux. Il fut inhumé dans ses jardins, après avoir institué l'empereur son héritier. Les regrets que causa la mort de Mécène à Auguste se manifestèrent dans plusieurs occasions, surtout lorsqu'en reléguant Julie il eut divulgué l'opprobre de sa maison : « Ah ! si Mécène ou Agrippa vivaient encore, s'écria-t-il, rien de tout cela ne m'arriverait. » Il est difficile de décider si Mécène survécut à Horace. Suivant Suétone, ce poète n'est mort qu'à la fin de l'année 745, et par conséquent après Mécène, dont on s'accorde à placer la mort vers le milieu de cette même année. On cite encore en preuve son testament dans lequel il recommandait son ami à Auguste, en ces termes : « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même. » Mais, d'autre part, tous les savants se réunissent pour regarder un fragment de quelques vers, qui nous reste de Mécène, comme ayant pour objet la mort d'Horace. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'un intervalle de peu de mois a séparé leur fin. C. Pedo Albinovanus a pleuré Mécène dans deux élégies qui nous restent. Mécène avait épousé Terentia, femme aussi distinguée par sa beauté qu'altière dans son humeur. Il la quitta et la reprit plusieurs fois, ne pouvant vivre ni avec elle, ni sans elle; il ne laissa point de postérité après lui. La santé de Mécène fut toujours très-délicate. Pline rapporte qu'il ne fut jamais sans fièvre, pendant tout le cours de sa vie, et qu'il était en proie à une insomnie continuelle, durant les trois dernières années qui précédèrent sa mort. Il avait plaidé avec succès quelques causes dans sa jeunesse; mais il ne s'occupa ensuite que de poésie et des affaires de l'Etat. De toutes les pièces de vers qu'il avait composées, et qui remplissaient au moins dix livres, il ne nous reste que quelques fragments conservés dans le recueil de Maïtaire. On croit aussi qu'il avait travaillé sur l'histoire naturelle, et rédigé des Mémoires pour servir à l'histoire d'Auguste. On cite encore de lui deux tragédies, *Prométhée* et *Octavie*. Tout cela est perdu. Il est bien étonnant que cet homme, qui était regardé comme le plus bel esprit de l'empire, qui était tous les jours dans la compagnie de gens de lettres dont les ouvrages sont le modèle le plus

parfait du bon goût, tels qu'Horace et Virgile, ait donné jusqu'à l'excès dans l'affectation du style, qu'il se soit amusé à créer des mots nouveaux, à rechercher, même dans les sujets sérieux, une cadence molle, des nombres languissants. C'est cependant le reproche que lui adressent Juvénal et Sénèque. Le détail dans lequel entre ce dernier nous fera connaître non-seulement les vices de son style, mais encore sa manière de vivre qui y était assortie : « On sait quel homme était Mécène, comme il marchait, comme il vivait, comme il étalait ses vices : eh bien ! son style n'est-il pas aussi lâche, aussi flottant que sa toge ? ses expressions n'ont-elles pas la même singularité qu'on remarquait dans sa parure, dans son cortège, dans ses meubles, dans sa femme ? C'était un homme d'un grand génie, s'il eût voulu marcher par le chemin le plus droit, s'il n'eût pas affecté de se rendre inintelligible, si même dans ses discours il n'était efféminé. Son éloquence, enveloppée, chancelante, déréglée, est celle d'un homme ivre : dans sa manière d'écrire, comme dans sa manière de s'habiller, c'est toujours Mécène. » (Sénèque cite ici quelques phrases de Mécène qui sont intraduisibles; puis il ajoute) : « Quand on lit ce passage, ne reconnaît-on pas l'homme qui paraissait en public toujours délabré, avec une tunique sans ceinture, lors même qu'il représentait Auguste dans son absence; l'homme qui, dans son tribunal, sur la tribune aux harangues, dans toutes les assemblées publiques, se montrait la tête enveloppée d'un manteau grec, de manière cependant que les deux oreilles paraissaient, et précisément dans l'équipage que nous voyons sur la scène aux esclaves fugitifs, dans les mimes ? Ne reconnaît-on pas celui qui, dans l'horreur des guerres civiles, quand toute la ville était en larmes, marchait accompagné de deux eunuques, plus hommes que lui ? celui qui s'est marié mille fois, quoiqu'il n'ait eu qu'une femme ? Ces constructions singulières, ces expressions jetées avec négligence, placées contre toute espèce de règles, n'annoncent-elles pas que ses mœurs étaient nouvelles, dépravées et ca- pricieuses ? On vante sa douceur : il épargna le sang ; il ne montra son pouvoir que par l'excès de son luxe : mais le caractère de son éloquence lui ôte même ce mérite ; on voit qu'il eut plutôt de la mollesse que de la douceur. » (Sénèque, lettre 114). On peut consulter dans le 13^e volume de l'Académie des inscriptions, un Mémoire de l'abbé Souhay, sur la Vie de Mécène : elle a été écrite en espagnol, par Martyr Rizo ; en italien, par Caporali (1673), par Cenni (1684), par Dini (1704) ; en allemand, par Bennemann (1744) ; en latin, par J.-H. Meibom (1653). Richer, qui en a donné une en français (1746), paraît n'avoir connu que cette dernière. On trouve le portrait de Mécène dans l'*Iconographie*

romaine de Visconti, d'après une belle pierre gravée, dont l'explication a beaucoup exercé les antiquaires (voy. SOLON). Si—D et T—D.

MÉCHAIN (PIERRE-FRANÇOIS-ANDRÉ), astronome, était né à Laon, département de l'Aisne, le 16 août 1744. Son père, architecte, l'avait élevé pour en faire son successeur dans un état qui ne l'avait pourtant guère enrichi lui-même. Les premiers travaux du jeune Méchain l'avaient fait connaître et chérir de plusieurs hommes distingués de la province, qui lui donnèrent l'idée d'aller à Paris puiser une instruction plus étendue et plus brillante à l'école des ponts et chaussées. Muni de leurs recommandations, Méchain s'y présenta et fut admis sans difficulté ; mais, son père étant hors d'état de le faire subsister plusieurs années sans appointements, il se vit forcé de renoncer à ce projet, et se chargea de l'éducation de deux frères dont les parents habitaient une campagne auprès de Lens. Là il consacrait ses loisirs à l'étude des mathématiques et trouvait dans ses économies les moyens de n'être pas tout à fait inutile à ses parents. Méchain père, obligé de venir à Paris pour un procès qu'il perdit, y restait faute de la modique somme qui lui était nécessaire pour retourner à Laon. Le fils se trouvait aussi sans argent, parce qu'il venait de payer un instrument astronomique qu'un de ses amis était près de lui envoyer. Il chargea son père de vendre l'instrument ; Lalande l'acheta, non sans prendre les informations les plus pressenties sur le jeune homme qui paraissait annoncer un goût si décidé pour l'astronomie : il lui écrivit pour l'encourager, lui traça un plan d'études, et lui confia les feuilles de la seconde édition de son *Astronomie*, qu'il faisait alors imprimer, le priant de les lire et de lui communiquer ses remarques. L'élève attentif lui transmit des notes dont l'astronome consommé se hâta de profiter ; enfin Lalande attira Méchain près de Paris en le faisant nommer astronome hydrographe du dépôt des cartes de la marine, dont les bureaux étaient alors à Versailles. Là, son travail devait être de compiler tous les voyages et les journaux de navigation pour en tirer les éléments des meilleures cartes hydrographiques. Les divisions entre les ministres et les officiers généraux qui se succédaient dans la direction du dépôt des cartes lui firent deux fois perdre cette place, qu'on lui rendit définitivement quand sa réputation fut bien établie. Dans deux campagnes de mer avec M. de la Bretonnière, il traça la description de cent lieues de côtes, depuis Nieuport jusqu'à St-Malo. Le marquis de Chabert l'occupa longtemps aux calculs des observations que depuis vingt ans il faisait dans la Méditerranée. Le duc d'Ayen (depuis duc de Noailles) reçut de lui les points fondamentaux d'une carte de l'Allemagne et de la partie septentrionale de l'Italie. Ces travaux obscurs, si longs et si épineux, ne l'empêchaient pas de trouver du temps, toutes les nuits,

pour les observations astronomiques. Lalande en présentait de sa part les résultats à l'Académie, qui en ordonnait l'impression dans ses Mémoires. Méchain se livra spécialement à la recherche des comètes, qui, comme les éclipses, sont une ressource facile pour l'astronome dépourvu des instruments qui supposent quelque fortune et qui ne se trouvent guère que dans les établissements publics. Ces moyens avaient fait la réputation de Messier : ils procurèrent la direction d'un observatoire étranger à un astronome qui s'était formé lui-même à Marseille. Méchain fit en ce genre autant ou plus que personne, et ce qui le distingue surtout, c'est que, non content de découvrir une comète, de la signaler aux astronomes et de l'observer lui-même avec soin, il sut joindre la théorie à la pratique et déterminer les éléments auxquels on reconnaîtra la comète si quelque jour elle doit se remonter. En 1781, il eut la bonne fortune d'en découvrir deux, dont il calcula tout aussitôt les orbites. La nouvelle planète *Uranus*, découverte la même année par Herschel, fut d'abord considérée généralement comme une comète, quoiqu'elle n'en eût guère les apparences. Méchain la suivit assidûment, en calcula le cours dans divers paraboles, et, d'après une idée du président Saron, avec lequel il était dès lors en société de travaux, il fut le premier à la traiter comme une planète, en lui donnant une orbite circulaire. La première orbite elliptique, calculée par la méthode de M. le marquis de la Place, eut pour fondement quatre observations de Méchain, auxquelles on crut devoir la préférence pour une recherche aussi délicate. On espérait revoir en 1789 ou 1790 la comète qui avait paru en 1532 et qu'on avait quelques raisons de croire la même qui avait aussi paru en 1661. Mais ce point était assez douteux et non moins difficile à éclaircir, vu le peu de précision des observations sur lesquelles Halley avait pu fonder ses deux théories, qui offraient plusieurs éléments identiques. L'Académie proposa cette question pour le sujet de son prix annuel. Méchain fit un examen critique de tous les renseignements fournis par les historiens sur les deux apparitions : il calcula scrupuleusement toutes les observations ; il décida qu'elles indiquaient deux comètes réellement différentes, et qu'ainsi on n'avait aucun espoir un peu fondé de revoir ni l'une ni l'autre. Sa pièce obtint le prix, et huit ans après, l'événement prouva que Méchain avait fait un bon travail et que l'Académie avait bien jugé. Encouragé par ce succès et par son admission à l'Académie, qui suivit de près, Méchain se livra avec tant d'ardeur à ces recherches qu'en dix-huit ans il découvrit le premier onze comètes, en calcula les orbites, auxquelles il joignit celles de treize autres comètes découvertes par les autres astronomes, réunissant ainsi en sa personne les mérites et les titres de ses deux confrères Messier et Pingré. Calcula-

teur égal au moins au second pour la précision et la sûreté, il se montrait autant que le premier observateur infatigable : éclipses de soleil, de lune, d'étoiles, de planètes ou de satellites, il ne laissait rien échapper, et « partout il portait ce regard perçant et attentif qu'il tenait de la nature, et qui n'est pas le don le moins utile à l'astronome. » Dans les temps où il était encore inconnu et sans état assuré, Lalande l'avait mis en société de travaux avec l'astronome Darquier, qui avait bâti à Toulouse un observatoire dans lequel il suivait le cours du soleil, de la lune et de toutes les planètes. L'observation, malgré ses fatigues, est une récréation pour l'astronome : les calculs sont bien plus longs et surtout plus ennuyeux ; ils exigent une autre vocation, une espèce de courage, qui n'est guère celui des hommes qui ont quelque aisance. Méchain le conserva toute sa vie ; il eut cette conformité de plus avec La Caille. Darquier envoyait ses observations ; Méchain les calculait, les comparait aux tables, et Darquier se chargeait de tous les frais du calcul et de la publication. Méchain trouva dans cette association un second avantage : elle lui procura, pour les longs calculs, cette habitude qui fait qu'on peut réunir l'exactitude à la célérité. Quand Jeaurat, devenu à son tour académicien pensionnaire en 1785, dut abandonner la rédaction de la *Connaissance des temps*, à laquelle était attaché un modique traitement, Méchain fut choisi pour le remplacer, et personne n'avait encore réuni au même degré toutes les qualités nécessaires à la perfection d'un ouvrage dont l'étendue croît chaque année, et qui passe aujourd'hui les forces et la patience d'un seul homme. On avait élevé, un peu légèrement, quelques doutes sur la position relative des observatoires de Paris et de Greenwich (près de Londres). Une vérification fut ordonnée ; elle devait être faite de concert avec les astronomes réunis de la société royale de Londres et de l'Académie des sciences. Les savants anglais s'y présentèrent avec un appareil d'instruments magnifiques et nouveaux, et l'espoir bien fondé de surpasser tout ce qui avait été fait de mieux en ce genre. Les commissaires français, Cassini, Méchain et Legendre s'y montrèrent avec leur réputation européenne, et avec un instrument, également nouveau, tout aussi précis quoique moins imposant, le cercle répétiteur de Borda. La réputation de ce cercle était encore à faire ; on le montrait digne de soutenir la concurrence avec le théodolite de Ramsden : il fallait montrer aussi la supériorité qu'il avait sur les anciens quarts-de-cercle ; le meilleur moyen était d'employer simultanément les deux instruments aux mêmes observations. Cassini et Legendre se chargèrent d'opérer avec le cercle ; Méchain eut la mission de faire avec l'instrument dont il avait une longue habitude tout ce qui était au pouvoir de l'homme pour qu'il ne restât pas trop

inférieur à la nouvelle invention. La question fut décidée sans appel et la grande supériorité du cercle bien reconnue ; mais ce à quoi l'on s'attendait moins et que Méchain nous a déclaré lui-même, c'est que le cercle est tout aussi expéditif, et qu'il fallait autant de temps pour prendre un angle une seule fois avec le quart-de-cercle qu'à deux astronomes réunis pour le mesurer vingt fois au moyen du cercle et avec une précision bien plus grande. Une occasion plus importante se présenta bientôt de mettre en évidence les avantages du cercle et les talents de Méchain. L'assemblée constituante avait décrété l'établissement d'un nouveau système de mesures, fondé sur la grandeur du méridien terrestre. Méchain fut l'un des deux astronomes choisis pour cette opération, qui devait déterminer les différences terrestre et céleste entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelone. Méchain eut, dans son lot, la partie qui s'étend de Barcelone à Rodez. Le reste en est au moins le double ; mais la partie espagnole étant toute nouvelle et l'autre ayant été mesurée deux fois, on croyait qu'elle devait donner moins de peine et ne demandait pas plus de temps. L'événement confirma cette idée en partie, mais par des raisons toutes contraires à celles qu'on avait imaginées. Cependant la confection des instruments avait exigé certains délais et on était arrivé au mois de juin 1792. Méchain, arrêté à Essonne, parce que les instruments qu'il traînait à sa suite étaient pris pour des moyens de contre-révolution, eut beaucoup de peine à obtenir la liberté de continuer sa course scientifique. Arrivé en Espagne, il fit avec une célérité inattendue et un bonheur très-marqué les opérations de tout genre dont il était chargé. Non-seulement il couvrit de ses triangles tout l'espace compris entre Barcelone et les Pyrénées, obtint les azimuts et la hauteur du pôle à l'extrémité méridionale de son arc, mais, avec l'aide d'un adjoint aussi actif qu'intelligent, de Tranchot qui était connu déjà par la carte de l'île de Corse, il put s'assurer de la possibilité de conduire ses triangles jusqu'aux îles Baléares. Il lui restait à joindre les triangles d'Espagne aux premières stations françaises, ce qui devait être l'ouvrage de quelques semaines ; de là jusqu'à Rodez il n'eût fallu que quelques mois, et en moins d'un an il se flattait que tout pourrait être terminé. Il ignorait les obstacles de tout genre qui arrêtaient en France la marche de son collègue, et l'accident terrible qui lui arriva bientôt à lui-même fit évanouir toutes ses espérances à l'instant où il allait se mettre en route pour les réaliser. Un médecin de Barcelone, dont il était devenu l'ami, désira lui montrer une machine hydraulique. Les chevaux qui devaient la faire mouvoir étaient occupés ailleurs ; le médecin et son domestique se crurent assez forts pour faire aller la pompe, et y réussirent quelques instants. Méchain, d'un lieu élevé, considérait avec sur-

prise la quantité d'eau qu'il voyait affluer. Des cris viennent frapper son oreille ; il aperçoit le médecin et son domestique entraînés par la machine, dont ils auraient dû abandonner le levier qui les avait renversés et qui ne pouvait plus leur faire aucun mal en tournant au-dessus d'eux. Ils s'en avisèrent trop tard et trop tôt. Méchain s'était précipité pour les secourir ; le levier, devenu libre, vient le frapper et le lance contre le mur ; il retombe sans connaissance et baigné dans son sang. Le médecin le croit mort et lui donne pour la forme des soins qu'il croit absolument inutiles. Méchain avait plusieurs côtes et la clavicule brisées ; il resta trois jours sans connaissance et condamné à plusieurs mois d'inaction dans la saison dont il se préparait à faire un si bon emploi ; il va dans sa convalescence passer l'automne aux eaux thermales de Chaldas. Pendant sa maladie, la guerre s'était ouvertement déclarée : non-seulement il ne put obtenir la permission d'aller dans les Pyrénées travailler à la jonction des parties espagnole et française, mais on lui refusa les passe-ports nécessaires pour traverser les monts et rentrer en France. Demeuré prisonnier en Espagne, avec la liberté toutefois de choisir le lieu de son séjour, il le fixe à Barcelone, et, pour rendre sa captivité moins inutile, il y répète au fort de Montjoux les observations qu'il avait faites avec tant de succès l'année précédente et qu'il lui est interdit de continuer. Elles paraissent d'abord réussir tout aussi bien ; mais il s'aperçoit que le résultat diffère sensiblement de celui que déjà il avait envoyé en France. Il se tourmente pour trouver la cause de cette différence ; il a peur qu'elle ne soit attribuée à son peu de soin ou d'adresse, et même qu'elle ne fasse naître quelques doutes sur les observations de Montjoux : il prend la funeste résolution d'en faire un mystère et de considérer comme non avenues ces observations qu'on ne lui avait pas demandées. Ce secret qui lui pèse, l'ennui de sa captivité, l'inquiétude où il était sur sa femme et ses enfants dont rarement il avait des nouvelles, toutes ces choses le jettent dans une mélancolie profonde, dont jamais il n'a été bien guéri. Il obtient enfin des passe-ports pour l'Italie. Sa traversée est continuellement inquiétée par les corsaires ; il craint de se voir enlever ses manuscrits et tous les résultats de ses observations. Echappé aux corsaires, il voit dans le port saisir ses caisses, qui ne sont sauvées que par l'intrépidité hasardeuse de son adjoint Tranchot. On croit qu'il va se hâter de rentrer en France : Tranchot l'en sollicite inutilement. Le triste sort de ses confrères Bailly, Saron et Lavoisier le fait frémir à la seule idée de rentrer à Paris. Après de longues incertitudes, il s'embarque pour Marseille ; de là jusqu'à Rodez ou Perpignan la route n'était ni longue ni difficile. Il hésite pendant plusieurs mois, et arrive enfin au port de Vendres. Il reprend la mesure des trian-

gles vers la fin de 1796, mais avec lenteur, comme s'il redoutait l'instant où elle devra finir. En France, son collègue, après des contrariétés de tout genre, s'était vu destituer comme suspect de royalisme ; mais, après une suspension de quinze mois, il avait achevé ses opérations à la réserve de la mesure d'une base. Prêt à l'entreprendre, il invite Méchain à terminer des opérations qui peuvent se faire en quelques semaines et promet de lui conduire à Perpignan tout ce qui lui sera nécessaire pour la base de l'opération qu'il a témoigné le plus vif désir de mesurer lui-même. Méchain ne fait aucune réponse et reste tout l'été à Carcassonne sans qu'on en puisse deviner la raison. Borda, inquiet, comme ses autres amis, de ces retards et de ce silence, engage madame Méchain à entreprendre le voyage de Carcassonne. Elle y trouve son mari, qui ne veut reprendre son travail qu'après qu'elle sera partie. N'osant se fier entièrement à la promesse qu'il lui fait, elle se détourne pour aller trouver à Perpignan l'astronome qui s'y préparait à la mesure de la base que Méchain s'était mis dans l'impossibilité d'exécuter lui-même. Elle y reçoit de cet astronome la promesse de se tenir toujours à portée de son mari pour le suppléer au besoin et celle de le ramener à Paris dès que les opérations seront terminées. Pour remplir cette double promesse, il se transporte successivement à Narbonne et à Carcassonne, où, pendant cinquante jours, il attend Méchain qui arrive enfin, mais refuse absolument de revenir à Paris, et s'obstine à retourner en Espagne pour y recommencer les observations de latitude. Rien n'eût été plus évidemment inutile si les observations de Barcelone eussent été parfaitement d'accord avec celles de Montjoux ; mais Méchain faisait mystère de la différence qu'il avait trouvée et que tout autre à sa place aurait franchement avouée. Réduit au silence, il se laisse entraîner après trois jours de résistance. A Paris, nouvelles difficultés. Les savants étrangers, appelés de tous les Etats qui n'étaient plus en guerre avec la France, attendaient les astronomes depuis plus de deux mois. Leur mission était de prendre connaissance de tout le travail, d'en calculer les résultats définitifs et de les sanctionner par une approbation générale. Méchain refuse longtemps de communiquer ses registres, il se résigne enfin à montrer ce qu'il a depuis fait imprimer de ses observations géodésiques et de ses observations astronomiques, à la réserve de celles de Barcelone. On trouve tout dans le plus bel ordre possible, et l'on ne conçoit rien à tous ses retards ; on admire surtout la précision et l'accord de tous ses angles et de tous ses calculs. Il avait manifesté le désir d'observer seul la latitude de Paris, afin que sa part de travail parût moins inégale. La commission avait insisté pour que cette latitude fût observée simultanément par les deux astronomes. Il témoigne une

répugnance invincible à montrer les observations qu'il fait chaque nuit, et les commissaires terminent leur travail sur l'assurance qu'il leur donne que sa latitude s'accorde, à un dixième de seconde près, avec celle de son collègue. Dès son arrivée à Paris, le bureau des longitudes lui avait remis de fait la direction de l'observatoire, où il demeurait depuis longtemps et dont il avait été le *capitaine-concierge* quand il y avait un autre directeur. Il était le plus ancien des astronomes observateurs du bureau des longitudes ; il avait des droits bien acquis à cette préférence. On se flattait qu'une situation plus tranquille et des occupations de son goût, le plaisir d'avoir à sa disposition les grands instruments dont cet observatoire s'était enrichi pendant son absence, enfin la considération générale qu'il avait si bien méritée, lui rendraient sa sérénité première et dissiperait la mélancolie dont on était loin de deviner la véritable cause. Toujours plein de son idée de retourner en Espagne, il avait entretenu le bureau de son projet de prolonger la méridienne jusqu'aux îles Baléares. Son idée fut approuvée ; l'autorisation et les fonds nécessaires étaient obtenus ; mais on voulait charger de l'exécution un autre astronome. A sa grande surprise, le bureau entend Méchain qui réclame la propriété de ce projet avec une vivacité singulière, qui fait valoir que nul ne connaît aussi bien que lui les moyens de le faire réussir et qu'il a un droit incontestable à s'en voir chargé de préférence à tout autre. Personne ne contestait ce droit ; mais on croyait la présence de Méchain à l'observatoire beaucoup plus utile à l'astronomie. On se rendit à ses instances, quoiqu'on n'en pût deviner les motifs, qui étaient de cacher à tous les yeux ce qu'il avait eu la faiblesse de dissimuler, la véritable latitude de Barcelone, et, en outre, le désir très-juste et très-raisonnable de rendre presque inutile cette latitude douteuse en transportant deux degrés et demi plus au sud l'extrémité de son arc. Il part ; il a repris tout son courage et toute son activité. Mais rien n'était prêt en Espagne. Le brigantin qu'on y mit à sa disposition avait été infecté de la fièvre jaune : longtemps il en attend un autre, et après une traversée difficile et périlleuse, il est jeté sur une côte éloignée de l'île de Cabrera, où l'on ignorait que la contagion eût cessé. On ne veut pas permettre qu'il aborde ; on lui refuse les secours les plus nécessaires, de l'eau et des vivres. A force d'instances, il obtient la permission de descendre seul avec un officier du brigantin. Il acquiert la certitude fâcheuse que cette petite île n'offre aucun point qu'il puisse observer du continent. Il est contraint à chercher de nouvelles stations ; il détermine les termes d'une troisième base. Durant ses courses il tombe dans un torrent, où il allait périr s'il n'eût été promptement secouru. Il commence la suite de ses triangles, et la poursuit avec une constance qui va lui devenir fatale.

Une maladie contagieuse régnait sur la côte de Valence. Son domestique en est attaqué, ainsi que deux officiers espagnols qui couchent avec lui sous la même tente. Mais rien ne peut le décider à quitter cette station sans l'avoir terminée. Alors il va prendre quelque repos à Castellon de la Plana, où il est parfaitement accueilli par le baron de la Puebla. Il commençait à sentir quelques inquiétudes ; il écrivait : « Je ne suis ni « plus jeune, ni plus fort, ni plus acclimaté que « ceux que j'ai vu succomber. » Déjà il était atteint ; il se sentait d'une faiblesse extrême : la maladie cependant n'était accompagnée d'aucun symptôme bien fâcheux ; il entre en convalescence ; mais une rechute plus terrible, suite d'une imprudence, lui ôte à l'instant toute connaissance. Dans son délire, il demande à chaque instant ses manuscrits avec anxiété ; il expire enfin le 20 septembre 1805. Ses manuscrits, objet de tant d'inquiétudes, sont rapportés : son secret est connu par les moyens mêmes qu'il avait pris pour en dérober plus sûrement la connaissance. On y voit les observations de Barcelone et les trois secondes dont elles diffèrent de celles de Montjouy. Toute sa conduite est expliquée. Méchain était un homme estimable à tous les égards, d'un caractère sérieux et même un peu sévère. Rarement il prenait la parole dans les réunions académiques, et ce n'était jamais que pour annoncer ses découvertes ou parler de ses observations et de ses calculs. Observateur adroit, scrupuleux et assidu, calculateur non moins sûr, mais un peu timide, il prenait parfois de longs détours pour arriver plus sûrement (à ce qu'il croyait) au but qu'il aurait pu atteindre avec autant ou plus de précision par des moyens beaucoup plus courts, mais dont il se défiait comme trop nouveaux, et parce qu'ils n'avaient pu être encore assez répandus pour avoir été généralement sanctionnés. Comme observateur et comme calculateur, il jouit d'une réputation universelle, fortifiée par le soin qu'il prenait depuis longtemps de ne montrer que des observations d'élite, des calculs plus d'une fois vérifiés, et de supprimer impitoyablement tout ce qui s'écartait un peu sensiblement de la moyenne, qui lui paraissait la plus favorable. C'est ainsi que, dans les observations imprimées de ses triangles, si l'on peut regretter les nombreuses suppressions qu'il s'est permises, on ne trouve du moins, après le plus sévère examen, rien à redire aux choix qu'il a faits ni aux moyennes qu'il a préférées. Dans ses observations célestes, imprimées toutes depuis sa mort, rien n'a été dissimulé, tout est rigoureusement conforme à ses manuscrits vraiment originaux, en sorte qu'il est impossible d'élever le moindre soupçon sur le grand résultat de l'opération à laquelle il a pris part, non-seulement quant à la partie astronomique, publiée dans son intégrité, mais même pour la partie géodésique, dont on possède également les ma-

nuscripts originaux. Les preuves de ces assertions sont à l'observatoire de Paris, où l'on conserve tous ses manuscrits avec les différentes copies qu'il en avait tirées ou fait tirer par ses adjoints. On y trouve annexé tout ce qu'on a pu recouvrer de ses lettres, de celles au moins qui ont quelque rapport à l'opération dont il était chargé. Ces lettres sont longues et circonstanciées. Il ne montrait quelque répugnance à écrire que quand c'était pour imprimer. Ainsi il a toujours refusé toute préface, toute explication pour la partie géodésique qui lui appartient, ainsi que pour la partie astronomique dont, à son départ, il avait confié des copies pour qu'elles fussent imprimées pendant son absence. Il n'a rien publié séparément que les volumes de la *Connaissance des temps*, de 1786 à 1794, et quelques Mémoires sur les comètes qu'il avait découvertes, ou quelques longitudes géographiques. Tous ses autres travaux se trouvent ou dans les volumes de la *Connaissance des temps*, ou dans la *Base du système métrique décimal*, ou *Mesure de l'arc du méridien compris entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelone*, exécutée en 1792 et années suivantes par MM. Méchain et Delambre, rédigée par M. Delambre, etc., Paris, 1806, 1807 et 1810. 3 vol. in-4°. Personne plus que l'auteur de cet article ne peut se flatter d'avoir bien connu Méchain, avec lequel, pendant dix ans, il a entretenu une correspondance très-active, et dont il a eu entre les mains tous les manuscrits, desquels il a fait une longue étude et refait tous les calculs. Ami par-dessus tout de l'exactitude, Méchain s'était malheureusement persuadé que le cercle répétiteur devait assurer à ses observations un accord et une précision réellement impossibles. Quelques essais moins heureux, au lieu de le désabuser, ne le portèrent qu'à se défier de son adresse; il en vint à croire et écrire confidentiellement à Borda « qu'il n'était plus capable de rien faire de « passable... il en était désespéré. » Cette opinion injuste qu'il prit de lui-même, il craignit de la voir répandue; il craignit de survivre à sa réputation : de là ses réticences avec toutes leurs suites si déplorables. Mais il n'en fut pas moins et n'en restera pas moins un astronome à jamais recommandable, à qui cette faiblesse, effet de son accident et de ses autres malheurs en Espagne, ne doit rien ôter de la haute considération justement attachée à son nom. D—L—E.

MÉCHIN (ALEXANDRE-EDME, baron), homme politique français, naquit à Paris le 18 mars 1772. Son père, premier commis au ministère de la guerre, lui laissa à sa mort (1789) une honorable fortune, et le jeune Méchin se destina d'abord au barreau. Il adopta les principes de la révolution, mais toutefois se fit remarquer par sa modération dans ces temps difficiles. Le 21 mars 1795, il parut à la barre de la convention, et exprima au nom de quarante mille citoyens, des sentiments de respect pour les personnes et les propriétés,

et en même temps de dévouement à la république. Devenant bientôt l'un des défenseurs les plus dévoués des conventionnels, il concourut à la victoire qu'ils remportèrent le 15 vendémiaire (4 octobre 1795). Fréron (*voy. ce nom*) ayant été à cette époque envoyé une seconde fois en mission dans le Midi, Méchin lui fut adjoint; et au retour de cette mission, il publia un curieux mémoire dans lequel étaient développées les causes de la réaction qui avait agité ces contrées. En 1798 il fut nommé par le directoire son commissaire à Malte, en remplacement de Regnaud de St-Jean d'Angely; mais le soulèvement de l'Italie contre les Français ne lui permit pas de se rendre à sa destination. Assailli dans Viterbe par des troupes napolitaines jointes à la populace du pays, il fut forcé de se cacher, et sa femme même fut grièvement insultée. Ils ne durent la vie l'un et l'autre, en cette circonstance, qu'au courage et à la générosité de l'évêque de Viterbe, le cardinal Musio Gallo qui, pour les sauver, s'exposa lui-même à la fureur populaire. Méchin fut alors nommé commissaire près de l'armée de Naples et chargé du contrôle général des recettes et dépenses. Après la révolution du 18 brumaire, Bonaparte nomma Méchin préfet des Landes, où il reçut en 1803 et logea le roi et la reine d'Etrurie, qui traversaient la France pour aller prendre possession de leurs nouveaux Etats. De la préfecture des Landes, il passa à celle de la Roër (Aix-la-Chapelle), où il eut avec quelques habitants des altercations assez vives et dont l'influence qu'ils lui supposaient dans la vente des domaines de l'Etat, fut le prétexte ou la cause. Cette circonstance amena son déplacement. Il devint préfet de l'Aisne, et enfin en 1810 préfet du Calvados. Au mois de mars 1812, il courut de véritables dangers dans une émeute survenue à Caen, par suite de la cherté des grains, et ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit; des pièces d'argent qu'il laissa tomber arrêtaient pendant quelques instants des gens furieux qui le poursuivaient, et lui permirent de s'échapper. Dans les opérations relatives à la conscription, à la levée des gardes d'honneur, à l'approvisionnement des greniers publics et à toutes les mesures extraordinaires qui précédèrent la première chute de Napoléon, Méchin déploya une grande sévérité administrative. Au mois d'août 1814, il reçut le duc de Berri à son passage, et protesta de son dévouement à la branche des Bourbons, ce qui ne l'empêcha pas d'être destitué au mois d'octobre suivant. Le retour de Napoléon le rendit un moment à l'activité, il fut préfet d'Ille-et-Vilaine pendant les cent-jours. Révoqué de nouveau par la seconde restauration, il ouvrit en 1816 à Paris un cabinet d'agence et un comptoir de banque qui eurent un certain succès. Cependant il n'abandonnait pas sans esprit de retour la carrière politique. En 1819 il sollicitait des électeurs du département

de l'Aisne le mandat de député; et l'année suivante il était nommé à une assez forte majorité. Il siégea sur les bancs de la gauche et prit part aux discussions de la chambre, sinon avec un grand succès, du moins dans une sage mesure. Il vota pour l'admission à la chambre de l'abbé Grégoire (*voy.* ce nom); défendit le droit de pétition, se prononça contre les lois d'exception, etc. L'un des fondateurs de la société des amis de la liberté de la presse, dont il devint le président, il combattit énergiquement toutes les lois qui pouvaient entraver la discussion des journaux. Méchin avait été réélu aux élections de 1824 et de 1827. Il fut l'un des signataires de l'adresse des 221, et se rallia au gouvernement de juillet, qui l'appela à la préfecture du département du Nord, qu'il conserva jusqu'en 1839, qu'il administra sans que nous ayons rien de particulier à noter sur les faits de son administration. Mis à la retraite à cette époque, il se retira à Paris, où il est mort le 20 septembre 1849. On lui doit : 1° *Mémoire sur le Midi*, Paris, 1796, in-8°; 2° *Précis de mon voyage et de ma mission en Italie, dans les années 1798 et 1799, et relation des événements qui ont eu lieu depuis le 27 novembre jusqu'au 28 décembre 1798*, Paris, 1808, in-8°; tiré à un petit nombre d'exemplaires; 3° une traduction en vers des *Satires* de Juvénal, Paris, 1817, 2 vol. in-8°; 2° édit., 1823, où il s'est quelquefois rapproché de la force et de l'énergie mordante de son modèle. Z.

MECHEL (CHRÉTIEN DE), graveur suisse, né à Bâle le 4 avril 1737, devint sénateur de cette ville, et fut en même temps graveur en taille-douce et marchand d'estampes. On a de lui : 1° la *Galerie électorale de Dusseldorf, ou Catalogue raisonné et figuré de ses tableaux, avec le texte imprimé qui en donne l'explication*, Bâle, 1778, 2 vol. in-fol. oblong; 2° *Lettres à M. Ch.-L. de Windisch sur le joueur d'échecs de Kempelen*, traduit de l'allemand, Bâle, 1783, in-8°; 3° *Catalogue raisonné des tableaux de la galerie impériale de Vienne, composé d'après l'arrangement qui a été fait de cette galerie en 1781*, Bâle, 1784, in-8°. Mechel en a donné en même temps une édition allemande. Z.

MÉCHINOT. *Voyez* MESCHINOT.

MÉCHITAR. *Voyez* MEKHITAR.

MECKEL (JEAN-FRÉDÉRIC), célèbre anatomiste allemand, naquit à Wetzlar le 31 juillet 1714. Après avoir commencé ses études médicales sous Haller, à Göttingen, il vint les achever à Berlin, et retourna à Göttingen pour y recevoir le degré de docteur. Il y soutint en 1748 une thèse sous le titre suivant : *De quinto pare cerebri*, in-4°; fut nommé démonstrateur de l'école des sages-femmes en 1751, et professeur d'accouchement en 1753. Sa grande réputation comme anatomiste et comme accoucheur attirait beaucoup d'étrangers à ses leçons, surtout de Paris et de Strasbourg. Il quitta sa chaire en 1753, et mourut chirurgien du roi le 18 septembre 1774.

Ses ouvrages sont : 1° *Traité sur une dilatation extraordinaire du cœur, et la névrologie de la face*, Berlin, 1755, in-4°, en allemand, avec des planches; 2° *Diss. epist. de vasis lymphaticis glandulisque conglobatis*, ibid., 1757, in-4°; 3° *Nova experimenta, et Observationes de sinibus venarum, ac vasorum lymphaticorum in ductus, visceraque excretoria corporis humani, ejusdemque structuræ utilitate*, ibid., 1771, in-8°; 4° *Tract. de morbo hernioso congenito singulari et complicato feliciter curato*, ibid., 1772, in-8°. On a encore de lui plusieurs *Mémoires* insérés dans le recueil des travaux de l'académie de Berlin. P. et L.

MECKEL (PHILIPPE-FRÉDÉRIC-THÉODORE), fils du précédent, naquit à Berlin en 1756. Après avoir été initié dans les travaux anatomiques par son père, il se rendit à Göttingue et à Strasbourg, où il suivit les leçons des professeurs les plus distingués. Il y fut reçu docteur en 1777, et choisit pour sujet de sa dissertation la description du labyrinthe de l'oreille. Haller applaudit à cet essai, que n'eût pas désavoué un grand maître. Après avoir été quelque temps prosecteur du professeur Lobstein à Strasbourg, Meckel parcourut la France, l'Angleterre et l'Ecosse, et revint à Halle en 1779, pour remplir la place de professeur d'anatomie et de chirurgie que lui avait fait réserver Schmacker, l'ancien ami de son père. Il fut appelé à Strasbourg en 1783, pour y professer l'anatomie et la chirurgie. Paul 1^{er} le fit venir à Pétersbourg en 1795, et le nomma médecin de l'impératrice, conseiller privé et inspecteur des hôpitaux de cette ville. Il mourut le 18 mars 1803. Nous avons de lui : 1° *De labyrinthi auris contentis*, Strasbourg, 1777, in-4°; 2° *Principes des accouchements*, Leipsick, 1783 et 94, in-8°. C'est l'ouvrage de Baudeloque que l'auteur a traduit en allemand et enrichi de notes. 3° *Eléments de physiologie*, de Haller, Berlin, 1788, in-8°. C'est de concert avec Sæmmering que Meckel fit paraître cette édition, rendue plus précieuse par les notes et les additions de ces auteurs. 4° Une nouvelle édition du *Dictionnaire portatif d'anatomie pathologique* de Voigtel, Halle, 3 vol. in-8°; 5° *Nouvelles archives de médecine pratique*, Leipsick, 1789-95, in-8°. Meckel est auteur d'un grand nombre de Dissertations anatomiques. P. et L.

MECKEL (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin allemand, de la même famille que les précédents, naquit à Halle le 17 octobre 1781. Il étudia dans l'université de sa patrie où il se fit recevoir docteur. La thèse qu'il soutint à cette occasion avait pour titre : *De conditionibus cordis abnormibus*, et elle annonça les talents que Meckel déploya dans la suite. Après avoir voyagé en Allemagne, en Italie et en France, il se livra tout entier à l'étude de l'anatomie comparée, et fut nommé professeur d'anatomie et de physiologie à l'université. Meckel employait ses mois de vacance à des voyages scientifiques dans les principales villes de l'Eu-

rope, et il travailla constamment à compléter le magnifique musée anatomique fondé par son aïeul et continué par son père. Il mourut à Halle, le 31 octobre 1833. On a de lui : 1° une traduction allemande de l'*Anatomie comparée* de Cuvier, Leipsick, 1809, 1810, 4 vol. in-8°; 2° *Matériaux pour servir à l'étude de l'anatomie comparée*, Leipsick, 1809-13, 2 vol. in-8°; 3° *Manuel d'anatomie pathologique*, Leipsick, 1812-18, 3 vol. in-8°; 4° *Manuel d'anatomie humaine*, Halle, 1815-20, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit avec des notes par MM. Jourdan et Breschet, Paris, 1824, 3 vol. in-8°. 5° *Tabulæ anatomico-pathologicae, modos omnes quibus partium corporis humani omnium forma externa atque interna a norma recedit, exhibentes*, Leipsick, 1817-26, 4 fasc. in-4°; 6° *Système d'anatomie comparée*, Halle, 1821-25, 2 vol. in-8°; ouvrage excellent qui a mis le sceau à la réputation de Meckel, et a été traduit en français avec des notes, par MM. Schuster et Alph. Sanson, sous ce titre : *Traité général d'anatomie comparée*, Paris, 1827-1838, 10 vol. in-8°. Meckel a de plus continué l'excellent recueil qui prit depuis le titre d'*Archives physiologiques de Meckel*, Halle, 1815 et années suivantes. R-D-N.

MECKLENBOURG (ADOLPHE-FRÉDÉRIC), était le fils aîné de Jean, duc de Mecklenbourg, et de Sophie, fille du duc de Holstein. Son père s'étant donné la mort dans un accès de frénésie en 1592, Adolphe-Frédéric lui succéda dans le duché de Schwérin, tandis que son frère Jean-Albert reçut pour sa part le comté de Gustrow. Dans la guerre occasionnée par l'élévation de Frédéric, électeur Palatin, au trône de Bohême, les deux princes de Mecklenbourg prirent le parti du roi, à l'exemple des autres princes protestants de l'Allemagne, et encoururent le ban de l'Empire. Le fameux Wallenstein les força de s'exiler, et prit possession de leurs Etats; mais ils furent rétablis dans leurs propriétés par le roi de Suède, Gustave-Adolphe. Après la mort de ce monarque, le Mecklenbourg fut de nouveau en proie aux ravages de la guerre. Sur ces entrefaites, le frère cadet étant venu à mourir, ne laissant qu'un fils en bas âge, le duc Adolphe-Frédéric demanda la tutelle de son neveu, de peur qu'on ne le fit élever dans la religion catholique; et comme la mère, dévouée à l'empereur d'Allemagne, réclama la protection de celui-ci, Adolphe-Frédéric fit enlever l'enfant pour l'élever dans le protestantisme. Le traité de Westphalie ayant rétabli les princes protestants dans tous leurs droits, le duc de Mecklenbourg s'occupa de réparer les maux de la guerre de Trente ans en faisant fleurir l'agriculture et l'industrie; il eut le même soin pour les possessions de son neveu, qui, étant devenu majeur, trouva le plus grand ordre dans son comté de Gustrow, grâce à la prévoyance de son oncle. Adolphe-Frédéric avait épousé d'abord la fille du duc d'Ost-Frise; il se maria en secondes noces avec une princesse de Brunswick. C'est de sa première femme qu'il eut

ce fils, d'un caractère bizarre, Christian, qui ayant abandonné sa femme et son pays, où il était détesté, se fit catholique à Paris pour épouser la veuve du duc de Châtillon, et qui, après son abjuration, faite en présence de Louis XIV, et son nouveau mariage, délaissa également son épouse catholique, devint à Rome l'ami du P. Kircher, et alla mourir à la Haye. Son père atteignit l'âge de 90 ans, et mourut en 1658, après avoir réparé autant que possible les calamités qui avaient pesé sur le Mecklenbourg. Sept mois après sa mort, sa veuve accoucha encore d'une fille. — FRÉDÉRIC, duc de Mecklenbourg-Schwérin, né en 1717, monta sur le trône le 30 mai 1756. Il aima les sciences et les arts, et s'attacha surtout à mettre un bon ordre dans ses finances et dans l'administration ecclésiastique de ses Etats, car il se piquait particulièrement d'être habile théologien. Il mourut sans enfants, le 24 avril 1785, et eut pour successeur son neveu, Frédéric-François. D—G.

MECKLENBOURG-STRELITZ (CHARLES-FRÉDÉRIC-AUGUSTE, duc DE), naquit à Hanovre, le 30 novembre 1785. Il était second fils d'un feld-marchal dans l'armée de la Grande-Bretagne et du Hanovre, frère puîné du duc régnant de Mecklenbourg-Strelitz, branche cadette de cette illustre maison de Mecklenbourg qui fait remonter sa généalogie jusqu'à Aribert, roi des Wendes, contemporain de Charlemagne et descendant au septième degré de Genséric. Entré fort jeune au service de Prusse, il était capitaine d'état-major en 1804, et deux ans après, major du 1^{er} bataillon de la garde royale. Il donna des preuves de bravoure et de talents militaires dans la campagne de 1806, qui fut si funeste au roi Frédéric-Guillaume II. En 1813 il commandait, sous le général Yorck, une brigade dans l'armée de Silésie. Après la rupture de l'armistice au mois d'août, il se distingua dans diverses rencontres et particulièrement à la bataille de la Katsbach. Chargé ensuite d'opérer sa jonction avec les généraux Langeron (*voy.* ce nom) et Sacken, il eut à soutenir le choc de trois colonnes. Comme ses troupes commençaient à plier, il saisit un drapeau, se précipita à la tête d'un bataillon et repoussa les Français. Le 3 octobre il reçut l'ordre de tourner le flanc de l'ennemi, passa l'Elbe, et, remontant ce fleuve, il s'empara du village de Bleddin, malgré la plus vive résistance. Grièvement blessé au combat livré le 16 octobre près de Makern, où les Prussiens laissèrent 172 officiers et 6,500 sous-officiers et soldats sur le champ de bataille, il allait être transporté dans une voiture, lorsque les gémissements d'un officier qui gisait parmi les morts couvert de blessures parvinrent jusqu'à lui : « Arrêtez, dit le prince Charles à ceux qui l'entouraient, soignez d'abord celui dont j'entends les plaintes. » Il fut nommé en 1815, lieutenant général, puis commandant des grenadiers de la garde prus-

sienne, et enfin président du conseil d'Etat. Dans l'exercice de ces dernières fonctions, il s'acquit la réputation de l'un des hommes les plus attachés aux principes du pouvoir absolu. Il mourut à Berlin le 20 septembre 1837. — MECKLENBOURG-SCHWÉRIN (*Frédéric-François*, grand duc de), naquit le 10 décembre 1756. Il succéda le 24 avril 1785, à son oncle Frédéric (*voy. l'article précédent*) qui n'avait pas eu d'enfants. Il mourut en 1842. — *Frédéric-Louis*, prince héréditaire, fils aîné du précédent, né le 13 juin 1778, fut enlevé par un coup d'apoplexie le 29 novembre 1819. La princesse Hélène, duchesse d'Orléans, était sa fille (1). L—s—d.

MÉDA (CHARLES-ANDRÉ *Merda* (2) dit), général français, était gendarme en 1794, et se distingua lors de l'arrestation de Robespierre dans la journée du 9 thermidor. Léonard Bourdon l'emmena trois jours après, le 12 thermidor an 2 (30 juillet 1794), dans la salle de la convention nationale, et ayant obtenu de le faire monter à la tribune avec lui, il parla en ces termes : « Ce « brave gendarme que vous voyez ne m'a pas « quitté; il a tué deux des conspirateurs.... Nous « avons trouvé Robespierre aîné armé d'un cou- « teau, ce brave gendarme le lui a arraché; il « a frappé Couthon qui était aussi armé d'un « couteau. Je demande que le président donne « l'accolade à Méda! » ce qui fut fait au milieu des applaudissements de l'assemblée. Le président répéta ensuite les paroles que Méda venait de lui dire : « Je n'aime pas le sang, cependant « j'aurais désiré verser le sang des Prussiens et « des Autrichiens; mais je ne regrette pas de « n'être point à l'armée, car j'ai aujourd'hui « versé le sang des traîtres. » La convention décréta qu'il serait fait mention honorable de son dévouement, et chargea le comité de salut public de lui donner de l'avancement. Le directeur prit aussi des mesures en germinal an 6 (août 1798), pour le récompenser. Parvenu ainsi au grade de capitaine, Méda fut nommé en 1807 chef d'escadron, et l'année suivante colonel du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval. Il fit avec beaucoup de distinction toutes les guerres de l'empire, et mourut général de brigade pendant la retraite de Moscou. Napoléon l'avait fait baron et officier de la Légion d'honneur. On a publié, sous le nom de Méda, un *Précis historique des événements qui se sont passés dans la soirée du 9 thermidor, adressé au ministre de la guerre en l'an 10*, avec une notice sur l'auteur, par J.-J. B. (Berville), Paris, 1825, in-8°. Ce précis, réimprimé la même année, fut inséré dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française*. Les éléments de cette publication avaient

été fournis par les sœurs de Méda, lesquelles demandaient à Louis XVIII une pension qui leur fut refusée. On y trouve quelques inexactitudes dans les détails relatifs à la mort de Robespierre, que l'on sait bien n'avoir pas été tué du coup puisqu'il fut porté vivant sur l'échafaud. Il avait seulement reçu une grave blessure que quelques personnes ont cru qu'il s'était faite lui-même d'un coup de pistolet. M—d j.

MEDAGLIA (DIAMANTE). *Voyez FAÏNI.*

MÉDARD (Saint), l'un des plus illustres prélats de l'Eglise de France, était né vers l'an 457 à Salency, village de Picardie qui a obtenu dans le 18^e siècle une grande célébrité par l'institution de la fête des Mœurs (*voy. PEZAI et SAUVIGNY*). Sa mère, femme d'une haute naissance et d'une rare piété, l'éleva dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes et l'envoya à l'école de Vermand (*Augusta Verumanduor*), aujourd'hui St-Quentin, où il fit de grands progrès dans les sciences. Il visita ensuite la cour du roi Childéric 1^{er} qui faisait sa résidence à Tournai : mais loin d'être ébloui par les pompes et les grandeurs du monde, il soupirait après la retraite; et ayant fait approuver à ses parents le dessein qu'il avait formé de se consacrer à Dieu, il reçut les ordres sacrés et se dévoua tout entier aux pénibles fonctions du saint ministère. Il parcourait sans cesse les campagnes, portant des secours et des consolations à des hommes encore barbares qu'étonnait tant de bonté. Alomer, évêque de Vermand, étant mort en 530, Médard fut élu son successeur. Quelque temps après, son diocèse fut ravagé par les Huns et les Vandales; la ville de Vermand fut ruinée de fond en comble, et le saint prélat fut obligé de transférer le siège épiscopal à Noyon, où il est resté. Les habitants de Tournai, ayant perdu leur pasteur, demandèrent St-Médard pour lui succéder; mais il ne voulut point abandonner le troupeau que la Providence lui avait confié : St-Remi, son métropolitain, l'engagea cependant à se charger de l'administration des deux diocèses, qui ont été unis sous un même chef pendant cinq cents ans. St-Médard visita le Tournaisis, dont les habitants étaient encore plongés en partie dans les ténèbres de l'idolâtrie, et il réussit à les convertir à la foi catholique. De retour à Noyon, il y fut visité par le roi Clotaire, qui voulut en partant recevoir sa bénédiction; et il mourut peu de temps après, l'an 545, dans un âge très-avancé. C'est à lui que l'on attribue la fondation du prix de vertu distribué annuellement à la *rosière* de Salency, et à l'imitation duquel on a créé de nos jours d'autres établissements du même genre (*voy. MARQUIS*). Le saint prélat eut la satisfaction de couronner lui-même sa sœur, jugée digne du chapeau de roses; et on a longtemps conservé dans l'église de Salency un tableau où cette action était représentée. On en excipa devant le parlement de Paris pour établir à qui était due la préroga-

(1) La reine Louise de Prusse (*voy. LOUISE*) était de la ligne de Strélitz, ainsi que la reine de Hanovre, sa sœur, et leur tante, femme du roi d'Angleterre George III.

(2) Il avait retranché un r de son nom pour se soustraire aux mauvaises plaisanteries.

tive de ceindre le front de la rosière. Les reliques de St-Médard furent transportées par ordre du roi Clotaire à Soissons, où il faisait sa résidence, et déposées par la suite dans une abbaye qui a acquis une grande célébrité. L'Eglise célèbre sa fête le 8 juin. La Vie de St-Médard a été écrite en prose et en vers par Venance Fortunat (publiée par d'Achery, *Spicileg.*, t. 8), par Radbod, l'un de ses successeurs, etc. On peut consulter les *Vitæ sanctorum* de Bollandus, Baillet, Godescard et les autres hagiographes. W—s.

MÉDAVY, comte DE GRANCEY (JACQUES-ROUXEL DE), maréchal de France, né le 7 juillet 1603, avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique, qu'il abandonna pour suivre la carrière des armes. Il fit sa première campagne au siège du château de Caen en 1616, où il commandait une compagnie de cheval-légers. Il se trouva en 1620 au combat du Pont-de-Cé, et prit part à la guerre contre les huguenots jusqu'en 1629; il passa alors en Piémont, assista à l'attaque du pas de Suse, et revint en France, où il suivit Louis XIII aux sièges de Privas et d'Alais. L'année suivante, il conduisit un régiment d'infanterie au secours de Casal, se trouva au siège de Trèves et à la bataille d'Avein en 1635. Nommé maréchal de camp en 1636, il combattit en cette même année l'armée impériale commandée par Galas, qui occupait une partie de la Champagne et de la Bourgogne. Doué d'une force extraordinaire et d'une grande énergie, Médavy arrêta seul, pendant quelque temps, un escadron de cette armée sur le pont de Spoy. Appelé au gouvernement de Montbéliard et des comtés de Belfort et de Ferette, il força le comte de Mercy à lever le siège d'Héricourt en 1637, et fut blessé la même année au siège de St-Hippolyte, où il combattit avec beaucoup de courage. Il se trouva au siège d'Arras en 1640 et au siège de Jonvelle en 1641. Cette même année il s'empara de Vesoul, et assista en 1642 au siège de la Mothe, où il se fit remarquer par son courage. Médavy commandait à Lyon à l'époque de l'exécution de St-Mars et de de Thou; et il revenait de cette ville la même année, lorsqu'il apprit que les Comtois assiégeaient son château de Grancey: il accourut pour le défendre, repoussa les ennemis, mais reçut à la jambe une blessure très-grave qui le rendit boiteux. En 1643, il assista au siège de Thionville, combattit la même année à Rocroy, et se trouva l'année suivante à la prise de Gravelines, dont il devint gouverneur. Il fut nommé lieutenant général en 1646, et reçut en 1651 le bâton de maréchal de France. En 1653 et 1654, il commanda l'armée d'Italie contre les Espagnols, et fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Savoie. Il fut nommé gouverneur de Thionville en 1656, et reçut l'ordre du St-Esprit en 1661. Médavy mourut à Paris le 20 novembre 1680. T.-P. F.

MÉDAVY, comte DE GRANCEY (JACQUES-LÉO-

NOR-ROUXEL DE), maréchal de France, petit-fils du précédent, naquit au château de Chalancey, près de Langres, le 31 mai 1655, et entra comme cadet dans les gardes du corps. Il suivit Louis XIV en Hollande en 1673, fit la campagne de Franche-Comté en 1674, et se trouva à la bataille de Senef. Nommé colonel du régiment de Grancey en 1675, il assista au combat de Saarbruck, où il fut blessé, et fit la guerre de Flandre jusqu'en 1678. Il se trouva au siège de Courtrai en 1683, et fut nommé brigadier des armées du roi en 1688. Dans la campagne d'Allemagne, il servit sous le grand Dauphin et assista aux sièges de Philisbourg, de Mannheim et de Frankenthal, et à la défense de Bonn en 1689. Il passa ensuite en Savoie, où il servit sous Catinat. En 1690, Médavy se trouva à la bataille de Staffarde, et combattit comme maréchal de camp en 1692 à la Marsaille, où il fut grièvement blessé. Il fit en 1696 le siège de Valenza sous les ordres du duc de Savoie, et, l'année suivante, le siège d'Ath sous le maréchal de Catinat. Après avoir combattu sur le Rhin au commencement de la guerre de la succession d'Espagne, il fut nommé lieutenant général en 1702, et servit en Italie, où il combattit sous les ordres de Philippe V à Luzzara. Il commanda en chef l'armée qui occupait le Tyrol italien en 1703, et se trouva à la bataille de Cassano en 1705. En 1706, il commanda l'armée d'Italie en l'absence du duc de Vendôme, et combattit avec ce général à la bataille de Calcinato. La même année, deux jours après la perte de la bataille de Turin, Médavy marcha avec 9,000 hommes au secours de Castiglione, que le prince de Hesse-Cassel assiégeait avec 15,000 hommes; il défit complètement ce corps d'armée, fit 3,000 prisonniers, prit 14 canons, 33 drapeaux, força le prince de Hesse à passer le Mincio et le poursuivit jusqu'à l'Adige. Après cette victoire, il reçut la croix du St-Esprit, et son frère, qui avait porté au roi la nouvelle de la bataille, fut nommé maréchal de camp; Médavy alla ensuite défendre Mantoue avec le prince de Vaudemont. Etant rentré en France en 1707, Médavy fut nommé gouverneur du Nivernais, il était déjà gouverneur de Dunkerque; il fut peu après appelé à commander en chef en Savoie et en Dauphiné, et chargé de défendre, avec le maréchal de Tessé, la frontière des Alpes. Il contribua à forcer le prince Eugène de Savoie à lever le siège de Toulon, et continua à faire la guerre à la frontière de France jusqu'à la paix d'Utrecht. Ayant été nommé au commandement de la Provence en 1718, il contribua beaucoup par les dispositions qu'il prit à empêcher que la peste, qui fit d'affreux ravages dans le Midi en 1721, ne s'étendît sur le reste de la France. Le 2 février 1724, Louis XV nomma Médavy maréchal de France; mais il jouit peu de temps de cette dignité, car il mourut à Paris le 6 novembre 1725, à l'âge de 70 ans. T.-P. F.

MEDER (P.-J.), minéralogiste russe né en 1763, entra à l'âge de dix-sept ans dans l'école des mines de St-Petersbourg, où il fit de rapides progrès. Après quelques années d'études, on lui confia des travaux dans l'Oural, sous la direction de l'ingénieur Katchki. Il était de retour en 1792, chargé de remettre à l'hôtel des monnaies de St-Petersbourg cinq cents pounds d'or et d'argent. L'année suivante, il alla étudier aux frais du gouvernement à Freiberg, où enseignait le célèbre Werner, dont il devint l'ami. Méder visita ensuite les mines de la Saxe, de la Bohême, de l'Autriche, du Tyrol, de la Hongrie, de la Moravie, de la Transylvanie, de la Prusse, et retourna à St-Petersbourg en 1797. Il fut nommé successivement professeur à l'institut pédagogique; chevalier de St-Wladimir (4^e classe); inspecteur général des mines du gouvernement de Perm; commandeur du corps des mines de St-Petersbourg; chevalier de Ste-Anne (2^e classe), et décoré des insignes en brillants du même ordre. Cet homme savant et laborieux mourut à St-Petersbourg le 15 avril 1826. Ses ouvrages sont : 1^o *Annales de chimie*, insérées en grande partie dans le journal de Krell et autres recueils. Il y traite surtout des nouveaux minéraux trouvés en Russie, ce qui rend son écrit très-curieux et très-important pour la science. 2^o *Guide des salpêtres russes*. M—D j.

MEDHURST (WALTER-HENRY), missionnaire protestant et orientaliste, né à Londres en 1796, entra en 1816 dans la société des missions de Londres. Sa carrière fut surtout littéraire et spécialement linguistique. Envoyé d'abord dans les Indes, il y demeura six ans, et sa principale résidence fut la presqu'île de Malacca. En 1822, il se rendit à Batavia où il séjourna jusqu'en 1830. Il entreprit alors de parcourir Java, Bornéo et les côtes de la Chine. En 1836, il éprouva le désir de revenir en Europe, afin de se reposer de ses longs voyages. Au bout de deux ans passés en Angleterre, il revint dans l'extrême Orient, et après plusieurs années de courses nouvelles, il se fixa définitivement à Chang-haï en 1843. C'est alors qu'il entreprit, comme président d'un comité de missionnaires protestants, la traduction intégrale des livres saints en chinois. La base du travail fut la traduction ancienne accomplie par les missionnaires jésuites. L'œuvre des nouveaux rédacteurs consista surtout dans la suppression des livres dont les protestants ne reconnaissaient point l'authenticité, et dans la modification de quelques passages. Le Nouveau Testament fut achevé en juillet 1850, et l'Ancien Testament au printemps de 1853. L'ouvrage entier parut en 1855. L'année suivante, Medhurst retourna définitivement en Angleterre, où il mourut le 24 janvier 1857. Indépendamment de sa participation principale à la traduction de la Bible, Medhurst fut l'un des collaborateurs les plus actifs dans un excellent recueil, le *Chinese repo-*

sitory, publié à Canton, 1838-1851, 20 vol. in-8°. Il a de plus laissé de nombreux ouvrages dont les principaux sont : 1^o *Journal of a tour in the straits of Malacca*, Singapore, 1828, in-8°; 2^o *An English and Japanese, and Japanese and English vocabulary*, Batavia, 1830, in-8° (lithogr.); 3^o *Dictionary of the Fokkien dialect, of the Chinese language*, Macao, 1823, in-4°; 4^o *Comparative vocabulary of the Chinese, Korean and Japanese languages*, Batavia, 1835, in-8°; 5^o *China, its states and prospects*, London, 1838, in-8°; 6^o *Chinese and English dictionary*, Batavia, 1842, 2 vol. in-8°; 7^o *Chinese dialogues*, Chang-haï, 1846, in-8°; 8^o *Ancient China* (édit. du Chou king), Chang-haï, 1846, in-8°; 9^o *A dissertation on the theology of the Chinese*, Chang-haï, 1847, in-8°; 10^o *Chinese miscellanies*, Chang-haï, 1849-53, 3 vol. L. P—s.

MEDICINO. Voyez MARGNAN.

MÉDICIS (SALVESTRO DE), gonfalonier ou chef de la république de Florence, dans le 14^e siècle, est le premier personnage illustre de cette famille qui occupe une place si distinguée dans l'histoire d'Italie. Nous croyons donc devoir entrer ici dans quelques détails sur une maison qui a exercé l'influence la plus marquée sur la renaissance des lettres, des arts et des sciences, au point que l'époque de leur plus grand éclat est désignée par le nom de *siècle des Médicis*. La famille des *Medici*, comme les Italiens les appellent, n'est point très-ancienne et son origine est bourgeoise (1), quoique des généalogistes a gages l'aient fait remonter aux paladins de Charlemagne. Le plus ancien dont les histoires authentiques conservent la mémoire est Avérard, qui était gonfalonier en 1314. C'est à lui que tous les Médicis, et ceux même qui existent encore aujourd'hui, remontent comme à une souche commune. Après lui on vit en 1343, des Médicis figurer parmi les plébéiens qui conjurèrent contre le duc d'Athènes, et en 1351 un Médicis se distinguer dans l'armée florentine, en introduisant une compagnie d'infanterie dans le château de Scarperia, qu'assiégeaient les Visconti, seigneurs de Milan. En 1360, Barthélemi, fils d'Alamanno de Médicis, entra dans une conjuration contre Florence, sa patrie. Toute sa famille, sortie récemment des dernières classes du peuple, s'était élevée par le commerce à une grande richesse; mais elle voyait d'un œil d'envie les familles plus anciennes occuper un rang plus distingué dans l'Etat. Le complot de Médicis, qui aurait probablement renversé la république s'il eût réussi, fut découvert à temps pour la sauver; et Barthélemi fut dérobé à la vengeance des lois par son frère Salvestro, qui était dans la magistrature. Salvestro de Médicis, devenu gonfalonier en 1378, souleva le peuple contre un gouverne-

(1) Aussi Mirabeau père disait-il avec une importance dédaigneuse : « Il n'y a eu qu'une mésalliance dans ma famille, et c'est celle des Médicis. » Il tenait à cette maison par ses ancêtres paternels, les Riqueti, originaires de Naples.

ment dont il était jaloux, quoiqu'il en fût momentanément le chef : il bouleversa la république, livrée en proie à la plus vile populace, et il exerça les vengeances de sa famille contre une aristocratie qu'elle détestait, et contre la famille Albizzi, objet principal de sa jalousie (*voy. Albizzi*). Le triomphe de Salvestro de Médicis fut court : en 1381 il fut relégué à Modène, lorsque l'ancien parti aristocratique eut recouvré la supériorité. Mais la persécution éprouvée à cette occasion par les Médicis les mit plus en évidence ; et comme dans le même temps le commerce accroissait rapidement ses richesses, tandis que les Ricci et les Alberti, qui avaient auparavant dirigé le parti populaire, perdaient leur fortune et leur considération, les Médicis furent réputés les chefs du parti plébéien. Plusieurs d'entre eux étaient exilés ; mais Jean, fils de Bicci, n'avait pas quitté Florence, où il continuait son commerce (*voy. Brogni*), et où il était parvenu à un degré d'opulence qui lui attira la considération même du parti ennemi. Il joignait d'ailleurs aux talents d'un homme d'Etat une douceur et une modération qui lui gagnèrent tous les cœurs. Trois fois depuis 1402, il siégea comme prieur dans la seigneurie ; enfin en 1421, il fut élevé à la première charge de l'Etat, celle de gonfalonier de justice, et sa nomination fut considérée comme un triomphe par le parti populaire. Il mourut en 1429, laissant deux fils, Cosme ou Cosimo, et Laurent, qui tous deux ont eu une postérité illustre. De Cosme sont descendus Laurent le Magnifique, les ducs de Nemours et d'Urbain, les papes Léon X et Clément VII ; Catherine, reine de France, et Alexandre, duc de Florence, en qui finit cette ligne en 1537. De Laurent sont descendus à la quatrième génération, d'une part, le Brutus florentin, Lorencino de Médicis, meurtrier d'Alexandre ; d'autre part, Cosme, premier grand-duc, qui acheva d'asservir sa patrie, et qui transmit la couronne ducal à ses descendants. Cette seconde branche, après avoir donné sept souverains à la Toscane, et la reine Marie de Médicis à la France, s'éteignit en 1737. S. S.-I.

MÉDICIS (COSME), surnommé *l'Ancien*, ou *le Père de la patrie*, fut chef de la république florentine de 1434 à 1464. Né en 1389, il était fils de Jean de Bicci et de Picarda Bueri. Déjà du vivant de son père il avait siégé dans la seigneurie : lui ayant succédé en 1429, il se chargea de la direction du parti populaire, et prit à tâche de limiter l'autorité de l'oligarchie, en relevant celle du peuple. D'un caractère plus ferme que son père, il agissait avec plus de zèle, parlait avec plus de liberté ; et cependant aucun Florentin ne le surpassait en prudence. Il n'attaquait point le gouvernement, ne cabalait point contre lui ; mais il ne déguisait pas ses opinions : il les exprimait avec autant de noblesse que de franchise ; et la foule d'amis et de protégés qu'il avait acquis par sa libéralité lui donnait l'importance

d'un homme public. Deux de ses amis partageaient son crédit et le soutenaient : Avérard de Médicis, par son audace, et Puccio Pucci, par sa prudence, l'aidaient à maintenir l'union de ses partisans. Renaud des Albizzi son adversaire (*voy. ce nom*), ne pouvant se soumettre à ce que ses actions fussent contrôlées par Cosme, voulut se délivrer de ce rival par la violence. Cosme fut arrêté le 7 septembre 1433, et enfermé dans la tour du palais public : mais Albizzi ne put le faire condamner à mort ; et Médicis, après avoir passé une année en exil à Venise, fut rappelé dans sa patrie par ses partisans victorieux. Il jouit dès lors de plus de crédit et de considération que n'en avaient obtenu aucun de ses ancêtres, ou aucun de ceux qui avant lui avaient gouverné la république. La vie de Cosme, après son retour à Florence, fut signalée par une constante prospérité ; il s'était lié d'amitié avec François Sforce, le plus brave et le plus heureux parmi les condottieri italiens : il l'opposa au duc de Milan, ennemi constant de la république florentine ; et Sforce, longtemps victorieux de Visconti, finit par être son successeur en 1450. Cosme s'assura encore l'alliance des Vénitiens et celle du pape. Il ne signala pas son administration par des conquêtes, parce que la manière dont se faisait alors la guerre les rendait impossibles ; mais il sut épargner à sa république les craintes et les revers auxquels elle avait été longtemps exposée. Cosme de Médicis avait le goût des lettres et de la philosophie. Dans un siècle et un pays où les littérateurs distingués étaient en grand nombre, il s'entoura des plus recommandables. Il fut leur ami, il les aida de sa bourse et de son crédit dans leurs études et leurs voyages ; il achetait à grand prix les manuscrits précieux qu'il faisait recueillir par les correspondants de son commerce, des extrémités de la Grèce et de l'Egypte à celles de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il fonda une académie à Florence pour l'enseignement de la philosophie platonicienne ; enfin il jeta les fondements de la bibliothèque connue aujourd'hui sous le nom de *Laurentiana*, pour laquelle il rassembla un grand nombre de manuscrits divers, non-seulement en grec et en latin, mais en hébreu, en chaldéen, arabe et indien. Cosme de Médicis eut deux fils de sa femme Contesina de Bardi : Pierre, dont il sera parlé à l'article suivant, et Jean qui mourut avant Cosme en 1461, sans laisser de postérité. Cosme avait aussi un fils naturel nommé Charles, qui fut chanoine de Prato. Ce grand homme d'Etat mourut le 1^{er} août 1464, âgé de 75 ans. Peu de temps avant sa mort, un décret de la seigneurie florentine lui avait décerné le titre de Père de la patrie, qui a été inscrit sur son tombeau. D'ailleurs, Cosme n'avait pris aucun titre qui le distinguât du reste de ses concitoyens : il ne paraissait, par son train, ses manières, son langage, différer en rien de tout autre Florentin ;

et quoiqu'il exerçât un pouvoir presque absolu dans la république, il la gouvernait par son crédit plus que par son autorité. Il avait aussi évité d'exciter la jalousie du peuple, soit par les alliances de ses enfants et petits-enfants, qu'il avait tous mariés à ses concitoyens, soit par la magnificence de ses palais ; car malgré son goût pour l'architecture et les sommes immenses qu'il y consacrait, il préféra pour sa maison le plan de Michellozzi à celui de Brunelleschi, par la seule raison qu'il était plus modeste. Tel qu'il est aujourd'hui, ce palais appartenant à la maison Riccardi, est pourtant un des plus beaux monuments des arts que protégea Cosme de Médicis ; mais dans le même temps il avait bâti quatre palais magnifiques à la campagne, des temples dans plusieurs parties de la ville et de son territoire, et un hôpital à Jérusalem. Fabroni a donné : *Magni Cosmi Medici vita*. Pise, 1789, 2 vol. in-4° (voy. FABRONI). Ce sujet avait tenté J.-J. Rousseau, et il l'avait mis au nombre de ses ébauches d'ouvrages ; mais il y renonça quand il eut reconnu son peu d'aptitude pour le genre historique : c'est un aveu qu'il fit à Bernardin de St-Pierre.

S. S—r.

MÉDICIS (PIERRE 1^{er}), fils aîné de Cosme l'Ancien, né en 1414, lui succéda en 1464, dans l'administration de Florence, et mourut en 1469. A la mort de son père, il était déjà parvenu à l'âge de quarante-huit ans. Il se montra comme lui, zélé protecteur des lettres, et il vivait entouré des poètes et des philosophes les plus distingués de l'Italie ; mais l'état déplorable de sa santé l'empêcha de se signaler dans les carrières soit littéraire, soit politique ; il était perclus de la goutte et sans cesse accablé d'infirmités. D'ailleurs, il est demeuré éclipsé par l'éclat supérieur de son père et de son fils. Il s'était marié à Lucrezia Tornabuoni, dont il eut deux fils et deux filles : Laurent, né en 1448, Julien, né en 1453, Nannina, qui épousa Bernard Ruccellaï, et Blanche, mariée à Guillaume des Pazzi. A peine Cosme était mort, que Laurent entra dans les affaires, et soulagea son père d'un fardeau trop pesant pour lui. Entouré de faux amis qui portaient envie à la grandeur d'une famille sortie tout à coup de l'égalité républicaine, Pierre ne pouvant tout faire par lui-même, était obligé de recourir à leurs conseils ; et Diotisalvi Neroni, voulant en même temps rétablir les finances des Médicis, où il y avait quelque désordre, et diminuer leur crédit dans l'Etat, donna le conseil à Pierre de redemander aux clients de sa famille l'argent que son père leur avait prêté. Or, telle avait été la générosité de Cosme et sa promptitude à venir au secours de tous ceux qui en avaient besoin, que la ville entière de Florence parut débitrice des Médicis. Chacun néanmoins se plaignit, comme d'une mortelle injure, de ce qu'on lui redemandait ce qui ne lui appartenait point : des murmures éclatèrent de toutes parts,

XXVII.

et si Pierre n'avait pas discontinué de se faire payer, il aurait probablement eu à se repentir d'avoir changé les dispositions de ses concitoyens envers lui. Cependant il accrut la jalousie et la défiance des Florentins, en choisissant pour femme de Laurent son fils, Clarice Orsini, issue d'une famille de princes, et qui ne s'alliait à un simple particulier que parce qu'elle le voyait sur le point d'asservir sa patrie. Les faillites de plusieurs négociants ruinés depuis que Pierre leur avait retiré ses fonds, les plaintes de diverses familles illustres, qui croyaient avoir éprouvé des injustices par son crédit dans les tribunaux, la jalousie de ceux qui se sentaient plus propres que Pierre à gouverner la république, concoururent à former un parti de mécontents, parmi lesquels on remarquait Lucas Pitti, Ange Acciaiuoli et Nicolas Soderini. Après plusieurs négociations pour priver, par les lois mêmes, Pierre de Médicis de son autorité, les mécontents résolurent, en 1466, de le tuer à sa maison de Castagiuolo. Pierre, averti à temps de leurs projets, les prévint et rentra dans la ville entouré de soldats et de clients armés. Ses ennemis manquèrent de courage : Lucas Pitti se sépara de ses alliés et ne voulut point prendre les armes ; les autres négocièrent et se dispersèrent. Bientôt ils sentirent que l'occasion était perdue sans retour, et ils se condamnèrent tous à un exil volontaire, à l'exception de Lucas Pitti, qui resta dans Florence pour survivre à son crédit et à sa grandeur. Le magnifique palais qu'il avait commencé à bâtir demeura incomplet : il a été depuis achevé par Léonor de Tolède, femme du premier grand-duc, et il est devenu la demeure des souverains de Toscane. Les ennemis de Pierre, qui s'étaient réfugiés dans différentes parties de l'Italie, engagèrent les Vénitiens à embrasser leur cause, et à envoyer en 1467 leur général Barthélemy Colleone attaquer les Florentins ; mais il fut repoussé, et le parti des Médicis n'ayant plus rien à craindre, cessa aussi de respecter et les hommes et les lois. Pierre, toujours plus affaibli par la maladie, abandonna l'administration à ses partisans : cependant il était lui-même rebuté de l'insolence de leur conduite ; et l'on assure que s'il eût vécu, il aurait rappelé les exilés, pour les opposer à ses amis devenus trop puissants. Mais comme il formait ces projets, il mourut le 3 décembre 1469.

S. S—r.

MÉDICIS (LAURENT), dit le Magnifique, né le 1^{er} janvier 1448, succéda en 1469 à son père Pierre dans le gouvernement de la république florentine. Cosme l'Ancien son aïeul, et Pierre son père, avaient également pris soin de le former pour les lettres et pour les affaires ; ils l'avaient entouré, ainsi que Julien son frère, né cinq ans après lui, des maîtres les plus distingués, des plus grands littérateurs et des premiers philosophes du siècle. Gentile d'Urbini, Christophe Landini,

Argyropule et Marcile Ficin furent ses instituteurs ; Politien et Pic de la Mirandole ses condisciples ; et Laurent, qui s'attacha comme eux à l'étude de la philosophie platonicienne et de la littérature grecque et latine, mérita aussi de se faire un nom par la poésie italienne, dans laquelle il montra une grâce et une facilité qui paraissaient refusées à son siècle. Il entreprit plusieurs voyages pour observer les mœurs et les lois des peuples étrangers, et pour obtenir l'amitié ou juger le caractère des princes qui pouvaient avoir des rapports avec sa république. Il visita en 1466 la cour du pape Paul II ; ensuite il parcourut les Etats de Bologne, Venise, Ferrare et Milan. Peu de temps après, il rendit visite au roi Ferdinand de Naples, et les relations qu'il forma dans ces divers voyages ne lui furent pas inutiles dans la suite. Le 4 juin 1469, il épousa Clarice, fille de Jacob Orsini, un des plus puissants barons de Rome. C'est la maison que les Français nomment des Ursins. A la mort de son père, Laurent n'était âgé que de vingt et un ans, et la jalousie excitée contre sa famille, la faiblesse de Pierre et les vices de ses amis pouvaient faire craindre la chute d'un jeune homme appelé à gouverner un peuple turbulent et des nobles ambitieux ; mais dès les premiers jours de son administration, il assura son empire sur tous les cœurs par le pouvoir entraînant de son éloquence, la noblesse, la franchise et le charme de ses manières, et la générosité sans bornes qui lui attira le surnom de *Magnifique*. Ses ennemis, par une entreprise mal concertée sur Prato, affirmèrent encore plus son pouvoir. Dès lors la liberté de Florence se perdit doucement et sans résistance. Cosme avait été entouré d'hommes d'Etat qui l'égalèrent en talents et en ambition, et qu'il devait conduire à ses vœux par la persuasion et l'adresse ; mais depuis longtemps il n'y avait plus de carrière ouverte à Florence pour les caractères indépendants, et après la mort ou l'exil des anciens chefs de la république, il ne s'en était plus présenté pour marcher sur leurs traces. Laurent ne rencontrait personne qui essayât de s'opposer à ses volontés, et la corruption générale des mœurs, fruit d'un vain luxe et d'une paix oisive, favorisait encore le pouvoir des Médicis. Cette corruption fut augmentée par le séjour que Galéas Sforce, duc de Milan, vint faire à Florence en 1471 avec sa femme et toute sa cour. Laurent déploya pour les recevoir toute sa magnificence ; les fêtes auxquelles le peuple fut invité, mais bien plus encore le mauvais exemple des princes, eurent sur les Florentins l'influence la plus funeste. La révolte de Volterra, en 1472, donna occasion à Laurent de Médicis de déployer aussi ses talents militaires. Il reprit cette ville avec l'aide du comte d'Urbain ; mais il ne put la préserver du pillage de ses propres soldats, en sorte que cette victoire fut une plaie pour la république. Cependant Sixte IV, qui siégeait alors sur le trône

pontifical, n'avait point pardonné aux Médicis la protection qu'ils avaient accordée contre lui aux Vitelli, seigneurs de Città de Castello ; il chercha de toutes parts à leur susciter des ennemis, et en effet il engagea le roi Ferdinand de Naples à s'allier avec lui contre eux. L'Italie entière parut bientôt divisée en deux ligues : d'une part Florence, Venise et le duc de Milan ; de l'autre le pape, le roi de Naples, le comte d'Urbain, les Siennois et plusieurs seigneurs de la Romagne. Parmi ceux-ci, l'ennemi le plus acharné des Médicis était le neveu du pape, Jérôme Riario, à qui son oncle avait acheté la souveraineté d'Imola. La guerre n'avait point encore éclaté ; mais le pape ne laissait échapper aucune occasion de nuire aux Médicis. Il choisit François Salviati pour archevêque de Pise, parce qu'il le reconnut pour l'ennemi le plus ardent de Laurent. Il combla de faveurs les Pazzi, famille riche et puissante de Florence, qui avait éprouvé plusieurs injustices par le crédit de Laurent, et dont le chef, François, ne pouvant supporter le joug imposé à sa patrie, vivait presque toujours à Rome. Ce qui restait encore d'amis de la liberté et tous les citoyens jaloux du pouvoir usurpé par les Médicis s'étaient réunis aux Pazzi et aux Salviati. Ceux-ci encouragèrent tous les mécontents à délivrer la république de la tyrannie des deux frères Médicis ; mais cette conjuration (*voy. Pazzi*) ayant éclaté dans l'église cathédrale de Florence le 26 avril 1478, pendant la célébration de la messe, Julien seul fut tué, tandis que Laurent, légèrement blessé, eut le temps de tirer son poignard et de désarmer son adversaire avec une présence d'esprit admirable. Les Pazzi et l'archevêque furent mis à mort ; un grand nombre de leurs associés périrent avec eux, et Bernard Bandini, qui, après avoir tué Julien, avait réussi à s'enfuir à Constantinople, fut renvoyé à Laurent par Mahomet II, et exécuté à son tour le 29 décembre 1479. Le roi de Naples et ses alliés, voyant que les conjurés n'avaient pu parvenir à se défaire des deux Médicis, recoururent aux armes. Sixte IV fit avancer son armée du côté de Pérouse, en même temps qu'il frappa la république et son chef d'une sentence d'excommunication pour avoir fait pendre un archevêque. Les Vénitiens refusèrent des secours à Laurent de Médicis ; la maison Sforce, occupée par des troubles domestiques et par la révolte de Gènes, ne put point lui donner d'assistance. Les troupes florentines, commandées par Robert Malatesti, défirent celles de l'Eglise près du lac de Pérouse en 1479 ; mais bientôt après, le duc Alfonse de Calabre remporta une grande victoire sur les Florentins à Poggibonzi et répandit l'alarme à Florence. Laurent de Médicis, ne voyant pas d'autre moyen pour sauver son autorité et l'indépendance de la république, prit le parti d'aller lui-même à Naples pour essayer si, par son éloquence, il pourrait

détacher Ferdinand du pape et l'amener à une paix séparée. Il partit secrètement de Florence au mois de décembre 1479 et se rendit auprès du roi de Naples, quoique ce prince cruel et perfide pût d'autant moins inspirer de confiance qu'il venait de violer toutes les lois de l'hospitalité en faisant périr Jacob Piccinino, qu'il avait appelé à sa cour. Mais Laurent acquit sur lui une telle influence par la noblesse de ses manières, la profondeur de son esprit et son éloquence persuasive, qu'en trois mois il changea entièrement ses dispositions et ses alliances, et qu'il repartit pour la Toscane assuré de son amitié. Une négociation aussi hardie et aussi habile n'aurait pas néanmoins sauvé Florence, parce que le duc de Calabre, qui était en Toscane, voulait pousser ses avantages, et que le pape et les Vénitiens cherchaient à ébranler de nouveau Ferdinand; mais l'attaque imprévue des Turcs, qui s'emparèrent d'Otrante en 1480, rappela de ce côté les armes de toute l'Italie, et la peur qu'en ressentit Sixte IV le fit consentir à la paix. Le pontife qui, en 1484, succéda à Sixte IV, fut plus favorable à la maison de Médicis; ce fut Jean-Baptiste Cibo, qui prit le nom d'Innocent VIII. Laurent mit à profit l'opinion avantageuse que ce pape entretenait de lui, et, tout en arrêtant ses projets contre le royaume de Naples, il sut si bien se concilier son estime qu'il obtint de lui la faveur, jusqu'alors inouïe, de décorer son second fils Jean de la dignité de cardinal, lorsqu'il n'était encore âgé que de treize ans. C'est ce fils qui, élevé ensuite au pontificat, porta le nom de Léon X, et qui, suivant les glorieuses traces de ses ancêtres, a donné son nom à l'époque la plus brillante de la littérature italienne. Dans le même temps, Laurent de Médicis élevait dans sa maison son neveu Jules, fils naturel de son frère Julien, qui devait à son tour porter la tiare sous le nom de Clément VII, mais dont le règne funeste devait être marqué par le sac de Rome et par la subversion des libertés florentines. Le reste de l'administration de Laurent de Médicis ne fut plus signalé par aucun grand événement; mais la haute sagesse de ce citoyen de Florence le fit regarder comme l'arbitre de l'Italie et le conseil des rois. Aucun homme n'avait encore reçu plus de marques de la considération universelle; aucun ne la méritait mieux par la multiplicité de ses talents. Sa carrière politique avait été brillante; ses progrès dans la littérature et la philosophie confondaient ceux qui, consacrant tout leur temps à l'étude, ne pouvaient encore l'atteindre. Son goût pour les arts l'avait entouré d'une école nombreuse de peintres et de sculpteurs, au service desquels il abandonna ses jardins près de St-Marc, qu'il consacrait à l'étude de l'antique. Il y avait rassemblé tout ce qu'il avait pu recueillir de monuments des arts, et c'est là que se formèrent Michel-Ange, Granacci et Torregiani. Le premier habita quatre ans le

palais de Médicis et fut constamment admis à sa table. Laurent, par ses poésies, rappela dans la langue italienne l'élégance et la grâce qu'elle semblait perdre depuis un siècle. Quelques-unes de ses pièces religieuses paraîtront peut-être trop enthousiastes, quelques pièces badines trop licencieuses; mais dans toutes on reconnaît le talent d'un grand poète, et cet homme d'Etat serait encore placé au premier rang s'il n'avait été que littérateur. Laurent de Médicis eut trois fils et quatre filles : Pierre II, né le 15 février 1471; Jean, né le 11 décembre 1475 (*voy.* LÉON X), et Julien, né en 1478. De ses quatre filles, il maria l'aînée, Madeleine, à François Cibo, fils du pape Innocent VIII; Lucrèce à Jacob Salviati, et Contesina à Pierre Ridolfi. La quatrième, Louise, était promise à son parent Jean de Médicis, mais elle mourut avant le mariage. Ange Politien, le plus célèbre littérateur de ce siècle, avait été spécialement chargé de l'éducation de ces enfants. Leur mère, Clarisse Orsini (ou des Ursins), était morte au mois d'août 1488. Pendant les dernières années de sa vie, Laurent de Médicis fut souvent censuré avec beaucoup de sévérité sur ses mœurs, son luxe ou son pouvoir usurpé, par Jérôme Savonarola, moine républicain, qui s'efforçait de rendre à Florence sa pureté de mœurs et sa liberté antique. Si Laurent, d'après les exhortations du moine, ne changea point de conduite, du moins il ne punit jamais la hardiesse de ses discours. Il l'appela même auprès de lui dans les derniers moments de sa vie et reçut sa bénédiction. Ce fut au printemps de l'année 1492 que Laurent fut atteint d'une maladie qui devait être mortelle, et qui paraît avoir été une suite de la goutte héréditaire dans sa famille. Il s'était fait transporter à sa maison de campagne de Carreggi, et c'est là qu'il mourut, le 8 avril 1492, entre les bras de Politien et de Pic de la Mirandole, ses deux plus chers amis. La taille et les traits de Laurent de Médicis indiquaient en lui plus de force que d'élégance; sa vue était très-faible, sa voix dure et désagréable; le sens de l'odorat lui manquait entièrement. Cependant la grandeur de son âme rayonnait au travers de ce corps disgracié et donnait de la dignité à sa figure, de même que le pouvoir de son éloquence triomphait des vices de son organe. Il se distinguait dans tous les exercices chevaleresques par son adresse et la force de son corps; la promptitude de son esprit se manifestait par la finesse et la vivacité de ses reparties, et sa gaieté animée inspirait de la confiance dans la bonhomie de son caractère. Ses chansons et poésies italiennes ont été imprimées plusieurs fois dans le 16^e siècle. L'édition de Pesaro, 1513, in-8°, intitulée *Stanze bellissime, ou le Selve d'amor*, est une des plus rares, ainsi que ses *Poesi volgari*, Venise, Alde, 1554, in-8°, et ses *Rime sacre*, Florence, 1680, in-4° (*voy.* CIONACCI). L'abbé Serassi a donné une édition plus complète

des *Poesie del magnifico Lorenzo de' Medici*, Bergamo, 1763, in-8°; et l'on a publié ses *Poesie scelte*, Londres, 1801, 2 part. in-4°. La *Vie de Laurent de Médicis*, écrite en latin par Valori, a été traduite en français par l'abbé Goujet, Paris, 1761, in-12. L'ouvrage de Fabroni, publié sous ce titre : *Laurentii Medicis Magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4°, est très-supérieur au premier (voy. FABRONI); mais il a été surpassé par la *Vie de Laurent de Médicis*, publiée en anglais par W. Roscoe, et traduite en français par M. Thurot, 1799, 2 vol. in-8°. M. Petitot a donné *Laurent de Médicis*, tragédie, 1799, in-8°. S. S-I.

MÉDICIS (PIERRE II), fils de Laurent le Magnifique et son successeur dans l'administration de Florence, en fut chassé, au bout de deux ans, en 1494, et mourut en 1503. Quoiqu'il eût fait des progrès rapides dans ses études; quoique son père et Politien, son instituteur, lui crussent des talents distingués, il laissa bientôt connaître que le fardeau des affaires, si léger pour Laurent, était trop pesant pour lui. Peu de mois après la mort de son père, Innocent VIII mourut aussi; et comme il fit place, sur la chaire de St-Pierre, au perfide et cruel Alexandre VI, la politique de l'Italie se compliqua précisément au moment où celui qui l'avait longtemps dirigée était remplacé par un jeune homme imprudent et faible. Pierre de Médicis, envoyé en ambassade à Rome pour complimenter le nouveau pontife, offensa Louis Sforza, régent de Milan, dans la personne de ses ambassadeurs, et témoigna son attachement pour le roi de Naples dont Sforza se défiait. Ce fut cette conduite imprudente de Pierre de Médicis qui engagea Louis Sforza à recourir à la protection de la France, et à inviter Charles VIII à la conquête de Naples. Les préparatifs du monarque français pour entrer en Italie relevèrent le courage des ennemis de Pierre de Médicis. Les Florentins s'étaient à peine aperçus de l'asservissement de leur patrie, tant qu'un grand homme avait dirigé ses conseils; mais ils ne pouvaient se résigner à ce que la république reçût les ordres d'un chef pusillanime et inconsidéré. Laurent et Jean de Médicis, petit-fils de Laurent l'Ancien, frère de Cosme, étaient à la tête des mécontents, et ils ne montraient pas moins de zèle que les anciens ennemis de leur famille n'en avaient fait paraître pour la liberté de Florence. Accusés cependant de correspondance avec le roi de France, ils furent obligés de se réfugier auprès de lui; et ils excitèrent ensuite ce monarque à presser son expédition. Lorsque, dans l'automne de 1494, Charles VIII eut résolu de passer de la Lombardie dans le royaume de Naples par la Toscane et par Rome, il fit avancer le duc de Montpensier avec l'avant-garde de son armée par Pontremoli sur Fivizzano, forteresse florentine que Montpensier prit d'assaut et dont il massacra la garnison. L'armée française devait ensuite traverser la Lunegiane, pour entrer en Toscane :

c'est un long espace de rivage tortueux, resserré entre des montagnes escarpées et la mer. Les deux forteresses de Sarzane et Sarzanello en fermaient l'entrée; celle de Pietra Santa se présentait ensuite : toutes trois étaient occupées par les Florentins, et pouvaient opposer une très-longue résistance à l'armée ennemie, tandis que celle-ci manquerait bientôt de vivres. Mais Pierre, troublé par la prise de Fivizzano, se crut perdu : il voulut imiter la conduite qu'avait tenue son père avec Ferdinand, roi de Naples, et il alla trouver Charles VIII dans son camp; mais il était loin d'avoir la réputation, l'éloquence ou la profondeur d'esprit par lesquelles Laurent le Magnifique maîtrisait tous ceux qu'il voyait, et sur lesquelles il avait compté dans une entrevue personnelle. Pierre montra bientôt, au contraire, dans sa négociation avec le roi de France, autant de pusillanimité qu'il y avait eu de témérité dans sa visite. Il céda dès la première demande les trois forteresses de la Lunegiane : il y ajouta bientôt les villes de Pise et de Livourne; et ce fut à ce prix qu'il acheta, non la protection, mais seulement la neutralité du roi de France. Bientôt Pierre apprit que sa conduite avait excité à Florence le plus violent mécontentement; Savonarola, qui depuis longtemps prêchait contre les Médicis, vint avec une députation jusqu'à Lucques, au-devant du monarque français; il le supplia de ne point confondre la république florentine avec son chef dans le courroux qu'il ressentait contre ce dernier. Pierre de Médicis se hâta de revenir à Florence, avec Paul Orsini son parent, et un corps d'armée qu'il commandait, pour soumettre les séditeux; mais il trouva le mécontentement porté au comble : on l'accabla de reproches, on lui ferma l'entrée du palais public; bientôt de tous les toits, de toutes les fenêtres, on lança des pierres contre lui et ses soldats : le tocsin sonnait, la ville entière était sous les armes; et Pierre effrayé sortit de Florence le 8 novembre 1494, avec Julien son frère, par la porte de San-Gallo, et suivit la route de Bologne. Pendant ce temps le palais des Médicis fut pillé; et les monuments des arts rassemblés par Laurent le Magnifique furent dispersés. Le seigneur de Bologne témoigna aux Médicis son étonnement de ce qu'ils avaient abandonné leur principauté sans tirer l'épée pour la défendre; et cette leçon hors de saison, dont il ne profita point lui-même dans la suite, les fit résoudre à ne pas lui demander plus longtemps l'hospitalité. Ils passèrent à Venise, où le sénat leur fit un accueil honorable; mais loin de s'intéresser vraiment à eux, il leur donna le conseil perfide de ne point retourner à Florence, lorsque Charles VIII les y rappelait. Après la retraite des Français, les trois frères Médicis firent, en 1496, une tentative pour rentrer dans leur patrie, avec l'aide d'une petite armée, que Virgilius Orsini avait levée pour eux; mais lorsqu'ils virent que leurs par-

tisans ne faisaient aucun mouvement pour les seconder, Orsini perdit courage, et les quitta pour passer dans le royaume de Naples. Une seconde tentative (28 avril 1497) ne fut pas plus heureuse : dans une troisième, faite en 1498, les troupes conduites par Pierre restèrent prisonnières dans le Casentin, et lui-même n'échappa qu'avec peine. Enfin, en 1501, César Borgia, sollicité par Pierre, essaya vainement à son tour de rétablir les Médicis dans leur patrie. Découragé par tant d'entreprises malheureuses, Pierre de Médicis suivit les armées françaises dans le royaume de Naples. Il était, le 28 décembre 1503, avec le duc de la Trémoille, sur les bords du Garigliano, lorsque l'armée française fut surprise par Gonzalve de Cordoue. Il cherchait à s'échapper de ce combat sur une galère trop chargée d'artillerie et de fuyards, lorsqu'il fit naufrage et périt à la vue de Gaëte, où il voulait se rendre. Laurent de Médicis l'avait marié, en 1487, à Alfonsine Orsini, fille du comte de Tagliacozzo, et parente de sa mère ; il en laissa un fils nommé Laurent, dont nous parlerons plus loin, et une fille nommée Clarisse, mariée à Philippe Strozzi, peu après la mort de son père.

S. S—1.

MÉDICIS (JULIEN II), troisième fils de Laurent *le Magnifique*, né en 1478, fut chef de la république florentine, en 1512 et 1513. Il reçut en 1513, de François I^{er}, le titre de duc de Nemours, et mourut le 17 mars 1516. Son histoire est tellement liée à celle de Pierre II son frère aîné, et à celle de Laurent II son neveu, que nous ne l'en séparerons point (*voy.* ces deux articles). S. S—1.

MÉDICIS (LAURENT II), né le 13 septembre 1492, de Pierre II de Médicis et d'Alfonsine Orsini, fut chef de la république florentine, depuis 1513, duc d'Urbain en 1516, et mourut en 1519. Il n'était âgé que de onze ans lorsque son père mourut ; et dès cette époque, il fut déclaré rebelle par la république florentine, qui ne voulait point lui permettre de revenir à Florence. Cependant la haine que ses concitoyens avaient conçue contre Pierre s'était éteinte à la mort de celui-ci : ils ne cherchèrent point à nuire à ses deux frères, le cardinal Jean, qui résidait alors à Rome, et Julien, qui le plus souvent séjournait à Venise ; et ils permirent à Clarisse, fille de Pierre, de revenir dans sa patrie. Les Florentins, après avoir éprouvé plusieurs révolutions, donnèrent pour chef à leur république Pierre Soderini, avec le titre de gonfalonier perpétuel. Ce magistrat avait embrassé les intérêts de la France ; et après que les troupes de Louis XII se furent retirées d'Italie en 1512, il demeura exposé au courroux du pape Jules II, qui, de concert avec les Vénitiens et les Espagnols, avait forcé les Français à la retraite. Le pape, pour se venger de Soderini, résolut de rétablir les Médicis à Florence. Raimond de Cardone, général de la ligue, entra en Toscane par Barberino, le 9 août 1512, avec le cardinal de

Médicis, et Julien son frère. Pendant qu'il menaçait Soderini, et qu'il négociait avec lui pour obtenir le rappel des Médicis, ses soldats surprirent, le 30 août, la ville de Prato, qu'ils livrèrent au pillage et où ils firent un massacre horrible des habitants. A cette nouvelle, une trentaine d'amis des Médicis arrêtaient le gonfalonier dans son palais, sans que la ville effrayée osât prendre parti pour ou contre lui. Peu après, Julien, conduit par des jeunes gens des maisons Albizzi, Ridolfi, Tornabuoni et Ruccellaï, rentra dans la ville, où les conseils délibéraient sur les sûretés qu'on donnerait aux Médicis, afin qu'ils pussent vivre à Florence en citoyens et non en maîtres. Jean-Baptiste Ridolfi fut nommé gonfalonier pour une année. Julien de Médicis, dont le caractère était doux et facile, se contenta de ce changement ; mais le cardinal et son neveu Laurent étaient déterminés à renverser absolument le gouvernement populaire ; ils entourèrent le palais public le 16 septembre, forcèrent le nouveau gonfalonier à renoncer à sa charge, et formèrent, par l'autorité du peuple assemblé, un conseil souverain, à la tête duquel ils mirent Julien de Médicis, qui fut reconnu chef de la république. La mort de Jules II (21 février 1513) rappela le cardinal de Médicis à Rome, où il fut élu pape bientôt après, et couronné le 19 mars sous le nom de Léon X. Cette élévation assura l'établissement de la maison de Médicis à Florence. Julien et Laurent gouvernèrent dès lors cette république en commun, mais d'après les vues de Léon X, le vrai chef de leur famille, et avec une entière soumission à ses ordres ; en sorte que la Toscane, qui pendant longtemps avait été le centre de toute la politique italienne, ne fut plus, pendant la vie de Léon X, qu'une province soumise à l'Église, et dépendante du pape. Julien avait de la douceur et peut-être de la faiblesse dans le caractère ; il se conduisait avec modestie, et comme citoyen, dans une ville dont ses ambitieux parents voulaient le faire prince : il était aimé des Florentins, et il respectait les restes de leur liberté. Léon X, avant la fin de l'année 1513, l'engagea à quitter Florence pour Rome, et à se démettre en faveur de son neveu Laurent de la présidence de la république, qui lui avait été accordée par le peuple. Au mois de février 1515, Julien épousa Philiberte de Savoie, tante du roi François I^{er}. Ce mariage devait être le gage de la réconciliation des Médicis avec la France ; et à cette occasion, Julien reçut le titre de duc de Nemours. Cependant les diverses formalités pour l'expédition de ce titre ne furent jamais remplies ; et Julien, atteint d'une maladie en commandant les troupes du pape son frère, après de longues souffrances, mourut à Florence le 17 mars 1516. Il laissait un fils naturel, né à Urbain en 1511, qui fut ensuite le cardinal Hippolyte de Médicis. Laurent, plus orgueilleux et plus entreprenant que son oncle,

n'avait aucune affection pour les Florentins, chez lesquels il n'avait pas été élevé : il était âgé de deux ans, lorsque sa famille avait été forcée de s'enfuir de Florence; dès lors il avait vécu dans les camps ou dans les cours des princes, loin des mœurs républicaines qu'il ne connaissait pas, et il s'irritait de trouver des égaux parmi ses concitoyens. Sa hauteur le rendit bientôt odieux à Florence, et on l'y accusa d'avoir empoisonné son oncle. Le pape, cependant, non content d'avoir fait de lui le premier citoyen de sa patrie, voulut lui procurer une souveraineté. Il avait plusieurs griefs contre François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin; il les grossit encore pour se donner le droit de le dépouiller des fiefs qu'il tenait du saint-siège; il lança contre lui un monitoire en 1516, et le faisant attaquer par l'armée pontificale, il conquiert tout le duché d'Urbin, dont il investit cette même année son neveu Laurent de Médicis. L'année suivante, la Rovère rentra dans son duché, dont tous les habitants prirent les armes en sa faveur : Laurent s'avança pour le combattre, mais il montra peu d'habileté et de décision; il fut blessé devant le château de Mondolfi, et contraint de s'éloigner de son armée. Après son départ, le duc d'Urbin, ne pouvant se maintenir contre les forces de l'Eglise, fut obligé de traiter avec le pape et d'évacuer son duché. En 1518, Laurent épousa Madeleine de la Tour d'Auvergne; cette union, qui fut célébrée à Paris avec de grandes réjouissances, ne fut pas de longue durée. Laurent mourut à Florence le 28 avril 1519; et Madeleine était morte en couches quelques jours avant lui. L'enfant né de ce mariage fut Catherine de Médicis, qui devint reine de France. A la mort de Laurent II, le pape se trouva le seul descendant légitime en ligne masculine de la branche aînée de sa famille et de la postérité de Cosme l'Ancien. Une jalousie invétérée séparait depuis longtemps cette branche de celle qui était descendue de l'ancien Laurent, frère de Cosme. Ainsi se trouvaient frustrés tous les efforts ambitieux du pape et de ses ancêtres pour agrandir leur famille. Il restait, il est vrai, plusieurs enfants illégitimes de cette branche : Jules, fils de Julien I^{er}, alors cardinal et auparavant chevalier de Malte et prieur de Capoue, était l'aîné; ce fut lui qui demeura chargé du gouvernement de Florence après la mort de Laurent, et qui fut ensuite pape sous le nom de Clément VII. Le fils de Julien II, Hippolyte, était alors élevé dans le palais pontifical; il s'y faisait déjà remarquer par son enjouement et ses grâces : il fut fait cardinal par Clément VII, le 11 janvier 1529; et il se distingua plus par des qualités chevaleresques que par les vertus d'un homme d'Eglise. Le troisième bâtard des Médicis était Alexandre, dont nous parlerons plus bas. Lorsque Léon X mourut, le 1^{er} décembre 1521, le cardinal Jules demeura chef de la maison de Médicis et du gouvernement florentin,

jusqu'à l'époque où il fut élu pape, le 19 novembre 1523, après la mort d'Adrien VI. S. S—1.

MÉDICIS (JEAN), général italien, se rendit célèbre par son intrépidité au commencement du 16^e siècle. Fils d'un autre Jean et de Catherine Sforce, il descendait de Laurent l'Ancien, frère de Cosme, *Père de la patrie*. Il était ainsi parent éloigné du pape Léon X, au temps duquel il florissait; mais son père et son oncle s'étaient déclarés hautement en faveur de la liberté florentine et contre la branche aînée des Médicis. Jean, qui naquit en 1498, était fort jeune encore au temps du pontificat de Léon X : au lieu de conserver les ressentiments de son père, il se hâta de profiter de l'élévation de sa famille. Il avait la passion des armes et le caractère indomptable de la fameuse Catherine Sforce, sa mère; il demanda au pape un commandement militaire, et il fut employé par lui à soumettre les petits tyrans de la Marche d'Ancone : Louis Friducci, seigneur de Fermo, et plusieurs autres petits princes, furent en 1520 dépossédés et faits prisonniers par Jean de Médicis. L'année suivante, il fut employé par la république florentine contre le duc d'Urbin; ensuite il retourna en Lombardie où, dans la campagne de 1524, il remporta plusieurs avantages contre les Français. Il prit d'assaut Caravaggio dans la Ghiara d'Adda, et ensuite Biagrasso : dans l'une et l'autre occasion il manifesta autant de férocité que de valeur; il fit passer les garnisons au fil de l'épée, et il abandonna les habitants à toutes les horreurs du pillage. C'est ainsi qu'il mérita le surnom de *Grand-Diable*, par lequel il est souvent désigné. A la fin de l'année 1524, Jean de Médicis quitta le service impérial pour celui de la France, probablement d'après les invitations de son parent, le pape Clément VII, qui à la même époque s'était allié à François I^{er}. Au mois de novembre 1526, Jean de Médicis, en poursuivant le capitaine Fronsperg, celui même qui devait bientôt saccager Rome, fut atteint près de Borgo-Forte d'un coup de fauconneau qui lui fracassa les jambes. Il mourut le 30 du même mois de cette blessure (1). Ses soldats, auxquels il s'était rendu cher par son courage indomptable et par la licence dont il les laissait jouir, augmentèrent sa réputation après sa mort par leur fidélité à sa mémoire; ils prirent tous le deuil : dès lors on les nomma les *Bandes noires*; et leur férocité, autant que leur bravoure, faisait croire que Médicis n'avait point cessé de les commander. Jean de Médicis avait épousé Marie Salviati, belle-sœur de l'historien Nerli; il en eut un fils né le 11 juin 1519, qui fut ensuite Cosme, premier grand-duc de Toscane. S. S—1.

MÉDICIS (ALEXANDRE), tyran de Florence, où

(1) Varchi et Brantôme rapportent qu'il tint lui-même la bougie pendant qu'on lui coupait la jambe, en disant : *Coup z hardiment, il n'est besoin de personne pour me tenir*; et ils ajoutent que le duc de Mantoue était présent.

il régna de 1530 à 1537, est souvent désigné comme premier duc de cette ville. Cependant il ne portait que le titre de duc de Citta di Penna. La naissance de cet enfant illégitime est très-équivoque : on le fit passer pour fils de Laurent, duc d'Urbain, et d'une esclave moresque; d'autres disent qu'il était fils du cardinal Jules de Médicis, qui fut ensuite Clément VII. Lorsque ce dernier fut élevé au pontificat, en novembre 1523, il confia l'éducation d'Alexandre et celle d'Hippolyte, fils de Julien II de Médicis, à deux Florentins, Rocco Ridolfi et Jean Corsi; en même temps le pape députa le cardinal de Cortone pour être régent de la république florentine au nom de ces deux enfants, auxquels on donnait le titre de *Magnifique*; mais le cardinal de Cortone, Silvio Passerino, créature de Léon X, était un homme dur et sans adresse : toujours irrésolu et dépendant de Rome, d'où il attendait tous les ordres, il mécontenta extrêmement les Florentins; tandis que Nicolas Capponi, d'accord avec les Strozzi, les Guicciardini et les Salviati, s'efforçait de rendre la liberté à sa patrie. A cette époque Jean de Médicis (*voy. l'article précédent*) fut tué en 1526 près de Mantoue; et ce redoutable général, chef de la seconde branche de la maison de Médicis, fut enlevé au pape au moment où l'attaque des Espagnols et du connétable de Bourbon le lui rendait plus nécessaire, et où quelques tumultes à Florence indiquaient déjà dans quelle défaveur les Médicis y étaient tombés. Rome fut prise le 6 mai 1527 par l'armée que le connétable de Bourbon avait conduite jusqu'alors : tout le parti de Médicis fut effrayé de cette catastrophe; dès le 17 mai, le cardinal de Cortone sortit volontairement de Florence avec le cardinal Cibo, et Hippolyte et Alexandre de Médicis; ils laissèrent ainsi le peuple en liberté de donner une forme nouvelle à son gouvernement. Après leur départ, le premier décret des conseils florentins fut dicté par la reconnaissance envers la maison de Médicis qui leur rendait la liberté. Plusieurs exemptions et privilèges furent accordés à ses différents membres; mais cette disposition des esprits ne dura pas longtemps : la jalousie des familles rivales et d'anciennes haines se développèrent, et la conduite des Florentins fit connaître leur aversion et leur mépris pour le pape. Clément VII, de son côté, plus empressé de se venger des Florentins que de maintenir l'honneur de l'Eglise si grièvement offensé par Charles-Quint, signa, le 29 juin 1529, une ligue avec l'empereur, d'après laquelle il fut convenu que les Médicis seraient rétablis à Florence dans le rang qu'ils occupaient précédemment, et qu'Alexandre, reconnu pour chef de sa famille et de la république, épouserait Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint. Le 5 août suivant, François I^{er} fit la paix avec l'empereur, et les Florentins perdirent ainsi l'espérance qu'ils avaient conservée jusqu'alors d'être

protégés par un des monarques rivaux s'ils étaient attaqués par l'autre. Philibert, prince d'Orange, fut chargé par le pape et l'empereur de commander l'armée destinée à rétablir les Médicis dans leur patrie; elle était composée de 8,000 fantassins allemands ou espagnols et de 10,000 Italiens. Philibert se présenta devant Florence à la fin d'octobre 1529, et il entreprit aussitôt le siège de cette ville : les Florentins déployèrent dans leur défense plus de valeur qu'ils n'en avaient encore montré en aucune occasion. Après neuf mois de combats, le prince d'Orange fut tué le 2 août 1530, en livrant bataille à un corps d'armée qui descendait des montagnes de Pistoia pour faire lever le siège. Ce corps d'armée n'en fut pas moins défait; et les Florentins se virent enfin forcés de capituler avec don Ferdinand de Gonzague qui avait succédé à Philibert. La ville fut ouverte le 12 août 1530 à ce général impérial; elle consentit à payer quatre-vingt mille ducats à l'armée victorieuse, et à se soumettre au gouvernement que l'empereur et le pape, de concert, lui donneraient dans l'espace de quatre mois, sans préjudice de sa liberté. Le pape, avant que cette nouvelle constitution fût publiée, fit mettre en jugement ceux des Florentins qui avaient le plus contribué à l'expulsion de sa famille ou au maintien de la liberté. Cependant il ne laissait encore aucun des Médicis rentrer à Florence. Clément VII, qui depuis quelque temps seulement ressentait une affection beaucoup plus tendre pour Alexandre, s'était déterminé à le préférer au cardinal Hippolyte de Médicis, quoique celui-ci par son âge, ses talents et sa naissance même, moins honteuse que celle d'Alexandre, parût être le chef naturel de la famille (1). Clément avait récemment décoré Alexandre du titre de duc de Citta di Penna; et il l'avait ensuite envoyé auprès de Charles-Quint pour gagner sa faveur. Il obtint enfin le diplôme impérial qui devait fixer la constitution de Florence. Ce décret, daté du 28 octobre 1530, ne fut porté à Florence et publié dans les conseils de la république que le 6 juillet 1531. Le duc Alexandre fut déclaré chef et prévôt de la république florentine : comme tel, on lui donna le droit d'intervenir à tous les conseils; et cette prérogative devait être transmise dans sa famille par ordre de primogéniture. Le diplôme impérial réservait aux Florentins la même liberté et les mêmes privilèges dont ils avaient joui depuis 1434 sous la présidence des Médicis. Ainsi Alexandre n'était point déclaré duc de Florence; il prenait son titre (de duc) d'une ville de l'Etat ecclésiastique, et il ne devait jouir dans sa patrie que d'une autorité limitée : mais cet arrange-

(1) Il était né à Urbain en 1511, fils naturel de Jules II de Médicis, duc de Nemours, et fut fait cardinal par Clément VII le 11 janvier 1529. Il cultivait les lettres et a laissé quelques ouvrages : sa traduction en vers libres italiens du 2^e livre de l'*Énéide* est insérée dans les *Opere di Vergilio*...., da diversi au'ori tradotti, publiés par L. Domenichi, Florence, 1566, in-8^o.

ment ne contentait point l'ambition de ce jeune prince ni celle du pape. Après de longues intrigues dirigées par Clément VII, et souvent croisées par le cardinal Hippolyte qui était très-jaloux de son cousin, l'ancien gouvernement florentin fut aboli par de prétendus représentants des Florentins eux-mêmes : Alexandre fut déclaré, au mois d'avril 1532, doge ou duc de la république, et deux conseils composés uniquement de ses créatures furent désignés pour l'aider dans l'administration. Dès lors, le duc Alexandre opprima sa patrie de la manière la plus tyrannique. Il désarma le peuple entier, sans distinction d'amis ou d'ennemis; il éleva une forteresse pour commander la ville; il multiplia les sentences d'exil, les condamnations et les confiscations de biens. Le seul frein qui lui restât encore lui fut bientôt ôté par la mort de Clément VII, survenue le 25 septembre 1534. Cette mort augmenta sa défiance et sa cruauté, parce qu'elle rendait ses ennemis plus puissants. Celui qu'Alexandre redoutait le plus était le cardinal Hippolyte qui, aimé des gens de lettres parmi lesquels il tenait lui-même un rang distingué, généreux, affable, attaché à sa patrie, avait en même temps du crédit à Rome et à la cour de l'empereur. Tous ceux que le duc exilait de Florence recouraient à lui. Sa maison à Rome servait d'asile à toutes les victimes de la tyrannie; et lui-même il ne se lassait pas d'implorer pour sa patrie la protection de l'empereur. Il apprit enfin que Charles-Quint allait passer en Afrique pour faire la guerre à Khaïr-eddyn Barberousse : il résolut d'aller l'y joindre; et comme il s'était déjà mis en route, il fut empoisonné à Itri le 10 août 1535 par ordre de son cousin Alexandre. On assure que celui-ci fit aussi mourir sa mère par le poison, pour qu'elle ne demeurât pas plus longtemps un témoignage de la bassesse de sa naissance. Après ces crimes, il laissa un libre cours à ses penchants les plus bas et les plus vicieux, et il souilla l'honneur et la couche des plus illustres de ses sujets par son incontinence. Tandis que tel était l'indigne déportement du bâtard des Médicis, la branche légitime issue du frère de Cosme l'Ancien s'était divisée en deux rameaux. Dans l'un, Jean dit le Grand-Diable dont nous avons parlé, avait laissé à sa mort un fils nommé Cosme, d'un caractère sévère, profond et dissimulé, qui semblait appartenir à l'Espagne plutôt qu'à l'Italie. Nous le verrons bientôt successeur d'Alexandre. Dans l'autre, Pierre-François de Médicis avait un fils désigné, à cause de sa petite taille, par le nom de *Lorenzino*. Son visage était pâle, son caractère mélancolique; mais son esprit ardent avait été nourri par l'étude des anciens, par l'éloquence et la poésie. Il avait écrit une comédie intitulée *Aridosio*, qu'on plaçait alors au rang des meilleurs ouvrages du siècle (1); mais bien plus

dévoué à l'étude de la politique qu'aux lettres, il se passionnait d'admiration pour les héros qui dans l'antiquité avaient délivré leur patrie de la tyrannie. Il résolut de les imiter; et, pour s'approcher du duc Alexandre, il se plongea comme lui dans la débauche et la dissipation; il se rendit le ministre de ses plaisirs, et il réussit tellement à le captiver que le duc fit de Lorenzino son unique conseiller et son compagnon. Ce dernier, déterminé à tuer le tyran, se croyait assuré que dès qu'Alexandre ne vivrait plus, les Florentins, aidés par leurs émigrés, sauraient bien recouvrer leur liberté. Il ne voulut donc confier son projet à personne, et il ne compta que sur son bras pour l'exécuter. Le 6 janvier 1537 il invita le duc à se rendre chez lui, l'assurant qu'il y rencontrerait la femme de Léonard Ginori, dont il était amoureux. Le duc était venu secrètement et masqué au lieu du rendez-vous; et s'y trouvant le premier, il s'était jeté sur un lit et y dormait en attendant la visite qui lui était promise. Lorenzino, qui était sorti comme pour appeler la dame, plaça aux écoutes un domestique surnommé Scoroucocolo, qu'il avait préparé pour un assassinat sans lui dire quelle devait être la victime. Il entra ensuite, et trouvant le duc endormi, il le frappa au travers du ventre d'un coup d'épée : Alexandre se releva cependant, et luttant contre son meurtrier, il lui mordit le pouce avec une telle violence, qu'il l'aurait rendu incapable d'agir, si Scoroucocolo, étant accouru, n'avait pas coupé la gorge au duc. Mais aussitôt que ce meurtrier eut reconnu le prince, il fut tellement troublé par ce qu'il venait de faire qu'il ne fut plus en état de se conduire. Lorenzino lui-même crut devoir s'échapper de Florence pour se dérober aux vengeances des gardes et des amis du duc. Il partit en diligence pour Bologne, afin d'y rencontrer Philippe Strozzi qu'il regardait comme le chef des exilés : ne l'y ayant pas trouvé, il alla le rejoindre à Venise. Cependant, comme personne ne se permettait de suivre Alexandre dans ses courses de bonne fortune, sa mort demeura quelque temps ignorée. Lorsque le cardinal Cibo, son conseiller, en fut instruit, il la cacha au peuple jusqu'à ce qu'il eût substitué Cosme de Médicis au prince assassiné. Les émigrés n'avaient point d'abord voulu croire Lorenzino lorsqu'il leur annonça le meurtre d'Alexandre; ensuite ils ne se trouvèrent plus à temps pour rétablir la liberté florentine. Lorenzino, ne se sentant pas en sûreté en Italie, où il s'attendait bien à être en butte aux vengeances de Cosme, se rendit à Constantinople. Il revint cependant ensuite à Venise, où il composa une justification de sa conduite, écrite avec beaucoup de noblesse et d'élévation. Après avoir pendant onze ans évité les embûches

pour la première; elle est en prose, ainsi que celles de Lucques, 1549; Florence, Giunti, 1593, in-8°, et ibid., 1595 (Naples, 1720), in-12. Crescimbeni en cite une en vers de Bologne, 1546.

(1) L'édition de Venise, Paganini, sans date, in-8°, passe

qui lui étaient tendues par le chef de sa famille et de sa patrie, il fut enfin assassiné à Venise le 26 février 1548, par deux soldats florentins qu'avait apostés l'ambassadeur du grand-duc. Alexandre n'avait point eu d'enfants de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, qui épousa en secondes noces Octave Farnèse, et fut ensuite gouvernante des Pays-Bas. Il laissa un fils naturel nommé Julien, qui fut élevé à la cour de Cosme. S. S.—I.

MÉDICIS (HIPPOLYTE DE), cardinal, fils du duc de Nemours. *Voyez* l'article précédent.

MÉDICIS (COSME I^{er}), fils de Jean, général des Bandes noires, fut duc de Florence en 1537, duc de Sienne en 1555, et grand-duc de Toscane en 1569. Né le 11 juin 1519, il n'avait guère plus de sept ans lorsque la mort lui ravit son père; il avait hérité de la fortune considérable amassée par Laurent l'Ancien; mais il ne pouvait former aucune prétention à la souveraineté dans sa patrie, lorsque la mort d'Alexandre l'y appela inopinément tandis qu'il était à peine âgé de dix-huit ans. Le cardinal Cibo ne fut averti de la mort d'Alexandre que le lendemain de cet événement (7 janvier 1537). Il se hâta d'appeler auprès de lui Alexandre Vitelli, capitaine des gardes du feu duc, et il introduisit dans Florence le plus de troupes qu'il lui fut possible. Il assembla ensuite le sénat des Quarante-huit institué peu auparavant, et il se fit déclarer par lui chef absolu, mais provisoire, du gouvernement. Le sénat, tout composé des créatures des Médicis, s'occupa du soin de le maintenir avec beaucoup de zèle. Alexandre avait laissé un fils naturel âgé de trois ans, nommé Julien: après quelques délibérations, on l'écarta de la succession, et l'on résolut d'y appeler Cosme qui était à peine parent au dixième degré du précédent prince: on le fit revenir de sa maison de campagne dans le Mugello; et le 9 janvier 1537 on le déclara chef de la république avec les mêmes prérogatives qu'avait eues son prédécesseur. Charles-Quint confirma cette élection; mais en même temps il mit garnison dans les forteresses de Florence, Pise et Livourne, pour tenir dans sa dépendance l'Etat florentin qui jusqu'alors n'avait point reconnu de supérieur. Tous ceux qu'Alexandre avait exilés ou qu'il avait forcés à émigrer s'étant réunis à Bologne sous les ordres de Philippe Strozzi, s'avancèrent en Toscane: le pape Paul III et le roi de France les protégeaient, et le factieux Cancellieri de Pistoia avait promis de les seconder. Leur avant-garde s'empara du château de Montemerlo entre Pistoia et Prato le 1^{er} août 1537; mais elle y fut ce jour même si vigoureusement attaquée par les Espagnols aux ordres de Cosme, qu'elle se trouva prisonnière avant de pouvoir être secourue. Philippe Strozzi, Valori, Albizzi, Canigiani, les plus considérés parmi les émigrés, furent au nombre des captifs; Cosme fit périr immédiatement les trois derniers:

XXVII.

Philippe Strozzi fut gardé plus d'une année en prison, exposé à la torture et traité de la manière la plus indigne; enfin, perdant l'espérance d'être délivré, pour éviter une seconde torture il se tua lui-même en 1538. Cosme, pour s'assurer la protection des ministres de Charles-Quint, épousa, le 29 mars 1539, Eléonore de Tolède, de la maison des ducs d'Albe, fille du vice-roi de Naples; en même temps il fit élever des forteresses dans diverses parties de ses Etats. Il écarta Cibo, qui lui inspirait de la défiance à cause des bienfaits mêmes qu'il avait reçus de ce cardinal. Celui-ci l'accusa d'avoir voulu aussi faire empoisonner Julien, le fils d'Alexandre, qu'il avait songé un instant à lui préférer. Cosme manifesta dans son gouvernement le caractère sévère et soupçonneux qui le rendait si différent des premiers Médicis. Dans les quatre premières années de son règne, le tribunal condamna par contumace à la peine de mort quatre cent trente émigrés florentins, et il mit à prix la tête de trente-cinq d'entre eux. L'ambition de Paul III, qui voulait élever la maison Farnèse aux dépens des Médicis, causa vers le même temps quelque inquiétude à Cosme. Ses Etats furent en 1540 soumis à un interdit, parce qu'il s'était refusé à la perception des décimes ecclésiastiques; mais Cosme mettait bien plus de prix à l'amitié de l'empereur qu'à celle du pape; et il obtint enfin du premier, le 3 juillet 1543, la restitution de la forteresse de Florence. Après avoir sollicité longtemps la possession du petit fief de Piombino, qu'il fallait enlever à la famille Appiano (*voy.* ce nom), il l'obtint le 22 juin 1548; mais un mois après, Charles-Quint fit restituer cette principauté à son légitime propriétaire. Dans cette occasion et dans plusieurs autres, cet empereur manqua ouvertement aux engagements qu'il avait pris avec le duc, sans que celui-ci osât jamais en témoigner son ressentiment. Il prodigua ses trésors à la cour impériale, avançant pour avoir Piombino bien au delà de la valeur de ce fief: il repoussa toutes les offres d'alliance de la France, quoique le règne de Catherine de Médicis, sa parente, dût lui rendre précieuse l'amitié de cette couronne; mais il haïssait et il craignait trop Pierre Strozzi, qui s'était retiré auprès de la reine, pour vouloir établir des rapports avec elle; et s'il lui envoyait quelquefois des ambassadeurs, leur commission secrète était toujours de chercher les moyens d'empoisonner ou de faire assassiner ce dernier soutien de la liberté florentine. Il recherchait du crédit à la cour de Charles-Quint, moins par les services qu'il lui rendait en Italie que par de lâches intrigues; et dans sa rivalité avec don Ferdinand de Gonzague et don Diégo de Mendoza, chargés avec lui des affaires d'Italie, on ne pouvait distinguer le prince souverain d'avec les deux courtisans. Dans l'administration intérieure, Cosme était aussi absolu qu'il était

souple au dehors. Il supprima ou laissa sans forces toutes les magistratures républicaines; il attira toutes les affaires à lui et les décida par sa seule autorité, mettant ses rescrits au-dessus des lois et des magistrats : il établit une législation sanguinaire et une procédure perfide, faisant un devoir de l'espionnage et de l'assassinat des rebelles, ruinant par des confiscations toutes les familles qui lui étaient suspectes, et appesantissant sur tous ses sujets le double joug d'une inquisition politique et religieuse. La ruine du commerce et de l'agriculture avait considérablement diminué les revenus de l'Etat; mais Cosme avait hérité de tous les biens patrimoniaux des deux branches de sa famille, qui toutes deux passaient depuis longtemps pour les plus opulentes maisons de l'Italie. Une partie de ses capitaux était employée dans le commerce; il se trouvait commanditaire d'un grand nombre de maisons de banque d'Anvers, de Lyon de Londres et d'Augsbourg : il fit lui-même le commerce; mais il le fit en souverain, s'attribuant dans ses Etats le monopole des objets qu'il y vendait, et cherchant ainsi des bénéfices dans la misère universelle. Par tous ces moyens il amassa des sommes considérables avec lesquelles il éleva des forteresses et des palais. En 1549, il fit acheter pour sa femme le palais Pitti, qu'il termina. La république de Sienne avait été longtemps opprimée par une garnison espagnole que commandait don Diégo de Mendoza : les Siennois ne pouvant plus en supporter le joug, se révoltèrent au milieu de l'été 1552; ils se mirent sous la protection de la France, et ils obtinrent de Henri II une garnison française. Dans ce même temps, Cosme traitait avec Henri II, moins pour rechercher franchement son amitié que pour faire sentir son importance à Charles-Quint en lui donnant de la jalousie. Cette intrigue lui réussit; et Charles, pour regagner le duc, lui permit de s'emparer de Sienne. Cosme tenta donc au milieu de la paix, le 26 janvier 1554, de se rendre maître par surprise de cette ville voisine : ses troupes entrèrent en effet dans la forteresse nommée Camuglia; mais Sienne fut défendue par Pierre Strozzi, général au service de France. Cosme en prit occasion pour mettre à prix la tête de Strozzi, invitant tous ses sujets à le faire périr par le poison ou l'assassinat. Strozzi, de son côté, tenta une invasion dans l'Etat de Florence : il pénétra jusqu'à Montecatini et Montecarlo, dont il s'empara; et si les citoyens désarmés et épouvantés n'osèrent pas se joindre à lui, du moins tous les négociants florentins établis hors de leur patrie s'empresèrent de lui envoyer d'immenses subsides. Strozzi fut battu le 1^{er} août 1554 à Siannagallo, entre Friano et Lucignano, par le marquis de Marnan, général du duc; mais il se releva de cet échec avec un courage indomptable; et dans cette campagne même il obtint le bâton de ma-

réchal de France. Cependant, Sienne abandonnée à ses propres forces, fut enfin réduite à capituler le 17 avril 1555. La conquête de Sienne avait été faite au nom de l'empereur; et si Charles-Quint avait continué à régner, Cosme n'aurait peut-être jamais été dédommagé de ses travaux et de ses dépenses; mais Charles-Quint résigna sa souveraineté en faveur de Philippe, et le nouveau monarque céda Sienne en fief au duc de Florence, se réservant tous les ports de cet Etat et ceux de Piombino, et se dégageant à ce prix de toutes ses dettes envers Cosme. Ce partage de l'Etat de Sienne a causé la ruine de son agriculture et a changé en un désert pestilentiel la fertile campagne qui porte le nom de Maremma, ou province maritime. Les entreprises militaires de Cosme I^{er} finirent avec la guerre de Sienne et celle de Montalcino, où quelques Siennois s'étaient réfugiés. Mais dans l'état où se trouvait l'Europe, c'était par les négociations et les intrigues, plus que par les armes, qu'un petit prince pouvait espérer de se maintenir ou de s'agrandir. Cosme s'occupait surtout de conserver son crédit à la cour de Rome : l'élection de Pie IV (Jean-Ange de Médicis) en 1559 fut son ouvrage; et ce pontife, qui portait le même nom que lui, quoiqu'il fût d'une autre famille, le favorisa en toute occasion. Dans les intrigues de Cosme, dont presque tous les détails étaient scandaleux, tantôt il était l'agent de Philippe II, tantôt, avec une duplicité inouïe, il trompait ce monarque au nom duquel il agissait. Dans le temps même où ces princes faisaient entre eux de honteux marchés des choses saintes, ils s'efforçaient de prouver leur piété au peuple par des auto-da-fé et de sanglantes persécutions. Le 15 mars 1562, Cosme I^{er} institua l'ordre de St-Etienne, dont Pie IV le déclara grand maître : Cosme choisit ce patron pour son ordre militaire, parce que les deux victoires de Montemerlo et de Siannagallo, dont l'une avait fondé et l'autre affermi sa souveraineté, avaient toutes deux été remportées le 1^{er} août, veille de la fête de St-Etienne, pape et martyr. Cosme, en offrant une décoration aux riches vaniteux de ses Etats et à ceux de l'Eglise, les engagea à fonder des commanderies qui devaient rester dans leurs familles jusqu'à leur extinction, mais qui servaient en même temps de dotation au nouvel ordre. Cette même année fut marquée par des événements funestes qui ont achevé de noircir la mémoire de Cosme I^{er}, mais dans lesquels il est impossible de démêler la vérité d'avec les fables. Le cardinal Jean de Médicis, un des fils de Cosme, mourut subitement au milieu de novembre à Rosignano, château des Maremmes, où il chassait avec ses frères : on prétendit qu'il avait été tué par don Garcias, l'un d'eux. Bientôt après, don Garcias mourut aussi; et l'on assura que son père lui-même l'avait tué pour venger la mort du cardinal; enfin, la grande-duchesse

Eléonore de Tolède, accablée par la mort de deux de ses fils, les suivit de près au tombeau; et son mari fut encore accusé de l'avoir poignardée. Cosme cependant attribua ces trois morts à une maladie pestilentielle qui régnait alors dans les Maremmes. La lettre circonstanciée par laquelle il en rend compte à son fils aîné, François, est plus propre à confirmer les soupçons qu'à les détruire, par la profonde hypocrisie qui y règne. Alfieri s'est emparé de cette funeste catastrophe pour en faire le sujet de sa tragédie de *Don Garcias*. Cosme obtint du pape le chapeau de cardinal pour Ferdinand, le second des fils qui lui restaient. Cependant, dégoûté lui-même du monde par ses malheurs domestiques et affaibli par les douleurs de la pierre, il se détermina en 1564 à résigner l'administration de ses Etats entre les mains de François, son fils aîné, auquel à la même époque il fit épouser une archiduchesse d'Autriche. L'acte de cette union fut signé le 1^{er} mai; mais Cosme n'abdiqua point, comme avait fait Charles-Quint peu d'années auparavant : il se réserva les titres, le pouvoir suprême et une grande partie du revenu; il voulut que son fils fût, de son vivant, son lieutenant et non son successeur. D'ailleurs, bientôt après, Pie IV qui mettait tout son amour-propre à protéger la maison des Médicis afin d'accréditer la généalogie supposée qui l'en faisait descendre, s'occupa des moyens d'élever Cosme à la dignité d'archiduc, ou, sur l'opposition de la maison d'Autriche, à celle de grand-duc. Ce pape mourut en 1565, avant que les négociations entreprises dans ce but fussent terminées. Mais Pie V qui lui succéda, et qui auparavant s'était distingué sous Paul IV comme le plus zélé des grands inquisiteurs, accorda son amitié au grand-duc. Celui-ci, à la vérité, pour ne laisser aucun doute sur la pureté de sa foi, crut devoir abandonner à la rigueur des lois portées contre les hérétiques son favori et son secrétaire, Pierre Carnesecchi, qui avait embrassé les opinions des protestants : Carnesecchi, couvert du san-benito, fut décapité et brûlé à Rome le 3 octobre 1567. Enfin, après deux années de négociations, Cosme fut déclaré grand-duc de Toscane par une bulle de Pie V en date du 27 août 1569. Il se rendit à Rome, où il fut couronné par le pape le 5 mars 1570. Mais il fallut longtemps encore avant que l'empereur et le roi d'Espagne reconnussent ce nouveau titre. Cosme, depuis la mort de sa femme, n'avait point su renoncer à l'amour; il s'était attaché d'abord à Eléonore Albizzi, demoiselle d'une grande naissance; mais après en avoir eu un enfant, il l'avait dotée et mariée à un de ses courtisans. Il prit ensuite de l'amour pour Camille Marcelli, dont il eut aussi une fille; il épousa cette dame, d'après les exhortations du pape, le 29 mars 1570. Tourmenté par ses intérêts domestiques, il passa dans l'inquiétude et les soucis les dernières années de sa

vie. L'empereur et le roi d'Espagne n'avaient pas voulu reconnaître son nouveau titre : Alfonso d'Este, pour lui disputer la préséance, soulevait l'Italie contre lui; et le grand-duc courait risque de perdre la protection de la maison d'Autriche à laquelle il avait tout sacrifié, tandis qu'il ne voulait ou n'osait pas accepter l'amitié de Catherine de Médicis et de Charles IX, qui lui était offerte. Cependant sa santé s'affaiblissait : outre la goutte dont il était tourmenté, il avait déjà eu deux attaques d'apoplexie; une troisième le mit au tombeau le 21 avril 1574. Il était âgé de 54 ans et 10 mois; il en avait régné trente-sept. Il laissait trois fils légitimes et trois enfants naturels : les premiers étaient don François, qui lui succéda; don Ferdinand, cardinal, qui régna ensuite, et don Pierre. S. S.—I.

MÉDICIS (FRANÇOIS), second grand-duc de Toscane, fils et successeur de Cosme I^{er}, régna (avec son père), comme prince régent, de 1564 à 1574, et seul jusqu'en 1587. Après avoir pendant dix ans gouverné la Toscane, sous l'inspection de son père, il n'avait ni mérité ni obtenu l'amour des peuples. Elevé par une mère espagnole, il s'était proposé pour modèle le caractère et plus encore les manières de cette nation. Sombre, orgueilleux, dissimulé, il inspirait autant de défiance qu'il en éprouvait lui-même; sa sévérité écartait du trône tous les suppliants qui avaient eu un libre accès auprès de son père : il s'était isolé dans l'Etat, de manière à ne voir jamais rien que par ses ministres et ses favoris. Antoine Serguidi de Volterra et la fameuse Blanche Capello (*roy. CAPELLO*), dont il était passionnément amoureux, étaient les seules personnes avec lesquelles il sortit de sa réserve, et toutes deux en abusèrent scandaleusement. Cependant il avait un goût particulier pour la chimie : c'était dans son laboratoire et un soufflet à la main qu'il recevait ses secrétaires et qu'il traitait les affaires d'Etat; aussi les hommes distingués dans les sciences naturelles trouvaient-ils facilement auprès de lui un accès qui était fermé à tout le reste de ses sujets. N'essayant point comme son père de maintenir son indépendance entre les maisons de France et d'Autriche, il s'attacha tout entier à la dernière et se regarda moins comme un prince souverain que comme un vice-roi de Philippe II. A ce prix, il obtint de faire reconnaître le titre de grand-duc, qui avait toujours été contesté à son père. Maximilien II signa le 22 novembre 1575 un diplôme qui érigeait la Toscane en grand-duché, sans faire aucune mention de la bulle du saint-siège. La cour d'Espagne imita cette conduite, et le grand-duc fut enfin universellement reconnu. En montant sur le trône, il avait fait enfermer dans un couvent Camille Martelli, veuve de son père, et l'avait accablée de mauvais traitements. Il avait aussi éloigné de lui ses deux frères : Ferdinand fut envoyé à Rome et Pierre en Espagne. Averti d'une conspiration

tramée contre lui par Horace Pucci, il ne s'était pas contenté de le faire périr, il avait confisqué les biens de tous ceux qu'il soupçonnait de complicité, ruinant ainsi sans jugement les premières familles de ses Etats. En même temps, des impôts excessifs accablaient le peuple; les tribunaux étaient tout à la fois vénaux et cruels; les ministres du duc faisaient haïr leur despotisme et leur dureté, et les crimes s'étaient tellement multipliés que, dans les dix-huit premiers mois du règne de François, on compta dans Florence seulement cent quatre-vingt-six assassinats. Don Pierre de Médicis, de retour en Toscane avec sa femme Eléonore de Tolède, lui donna un exemple scandaleux de libertinage et de débauche, qui l'entraîna aussi dans le vice; cependant, lorsqu'il eut conçu quelque défiance sur sa fidélité, il la poignarda lui-même à Castagiolo le 11 juillet 1576, et le grand-duc, son frère, écrivit à Philippe II pour l'instruire de cette action, qu'il ne désapprouvait pas. Très-peu de jours après, la sœur du grand-duc, Isabelle de Médicis, femme de Jourdain Orsini, duc de Bracciano, fut étranglée par son mari dans sa terre de Cerreto. Cette princesse était distinguée à la cour par ses grâces, son goût pour la poésie et la protection qu'elle accordait aux lettres; mais elle avait donné à son mari de justes sujets de soupçonner sa fidélité, et dans cette cour débordée le libertinage était souvent uni à la jalousie la plus féroce. Dans le même temps, François, qui n'avait point d'enfants de l'archiduchesse, sa femme, se livra de plus en plus à Blanche Capello, sa maîtresse, et celle-ci, pour mieux assurer sa faveur, supposa un enfant, dont elle parut accoucher le 29 août 1576. On lui donna le nom de don Antoine de Médicis. L'année suivante, l'archiduchesse donna un fils à François; mais, étant devenue grosse pour la seconde fois, elle mourut le 11 avril 1578, et fit ainsi place à Blanche Capello, que François épousa secrètement le 5 juin suivant. Il publia son mariage au bout d'une année, lorsque le sénat vénitien eut adopté Blanche comme fille de la république. A cette même époque, François, ne pouvant réussir à se faire livrer ceux de ses ennemis qui s'étaient réfugiés en France et en Angleterre, chargea son secrétaire d'ambassade, Curzio Pichena, de le venger d'eux; il lui envoya d'Italie des assassins et des empoisonneurs, et en peu de temps, Bernard Girolami, Antoine et Pierre Capponi, et plusieurs autres grands seigneurs florentins périrent par le fer ou le poison. La rigueur avec laquelle François exigea en 1580 des impôts exorbitants, pendant que les maladies et la famine désolaient ses Etats, achevèrent de le rendre odieux au peuple. Le 27 mars 1582, le grand-duc perdit son fils unique, don Philippe, et comme don Pierre, son frère, ne voulait pas se remarier et préférait vivre en Espagne dans la débauche, le cardinal don Ferdinand était devenu l'unique

espoir de la maison de Médicis. Il est vrai qu'on crut longtemps à une grossesse de Blanche Capello, et les frères du duc s'attendaient à une nouvelle supposition; mais la grossesse prétendue était une maladie réelle qui se dissipa d'elle-même. Les brouilleries entre les trois frères de Médicis, plusieurs fois apaisées et renouvelées, furent enfin terminées par l'interposition de Blanche; le cardinal revint en Toscane pour y passer l'automne de 1587; mais, à peine était-il arrivé au Poggio, à Caiano, auprès du duc et de la duchesse, que François tomba grièvement malade le 8 octobre, et le surlendemain, Blanche, sa femme, fut atteinte du même mal. François, alors âgé de 47 ans, mourut le 19 octobre, et sa femme le 20 du même mois. Les soupçons d'empoisonnement pesèrent tour à tour sur Blanche et sur le cardinal. Le dernier succéda paisiblement à son frère, et l'on ne peut savoir aujourd'hui si Blanche, en voulant faire périr le cardinal, s'était, par une méprise, empoisonnée elle-même avec son mari; si Ferdinand avait commis le crime dont on lui voyait recueillir le fruit, ou si la nature avait fait toute seule ce qu'on attribuait à d'aussi grands forfaits. François laissait deux filles, dont l'une, Eléonore, était mariée à Vincent de Gonzague, duc de Mantoue; l'autre, Marie, n'était âgée que de douze ans. Don Antoine, qui passait pour son fils naturel, fut maintenu par le grand-duc Ferdinand en possession des honneurs et des biens qui lui avaient été accordés. La Toscane, pendant le règne de François, n'avait été enveloppée dans aucune guerre; mais elle en avait éprouvé toutes les calamités par la soumission aveugle et servile de son souverain à la cour d'Espagne. Il accablait ses sujets d'impôts pour fournir des subsides à Philippe II; il s'était ainsi attiré la haine de la France et de Catherine de Médicis, à qui les liens du sang et une gloire commune auraient dû l'attacher. En Italie, des disputes de préséance l'avaient brouillé avec les maisons de Savoie et d'Este: celle de Farnèse était, dès son origine, ennemie des Médicis, et François avait humilié aussi les Médicis de Gonzague et d'Urbin, en disputant à ces ducs le titre d'altesse, qu'il prenait lui-même. Il avait mécontenté davantage encore la république de Venise, qui avait compté sur sa reconnaissance lorsqu'elle avait adopté Blanche Capello comme fille de St-Marc; mais François, par les courses des galères de St-Etienne contre les Turcs, provoquait chaque jour ces dangereux ennemis de la chrétienté, et compromettait l'existence de la république et la paix de toute l'Italie, en attirant sur elle les armes d'une puissance à laquelle lui-même n'était point en état de résister. La république de Gènes avait eu aussi, à plusieurs reprises, à se plaindre des mauvais offices de François. Les papes seuls étaient favorables à la Toscane, parce que l'habileté du cardinal de Médicis avait dirigé successivement les élections de

Grégoire XIII et de Sixte V. Le duc François détruisit le commerce dans l'Etat florentin, en le faisant lui-même, parce qu'il soumit tous les négociants qui formaient une concurrence au plus dur et au plus injuste monopole. L'année 1580 fut marquée par de nombreuses faillites, dont le commerce florentin ne s'est jamais relevé. Il détruisit aussi l'agriculture dans les Maremmes de l'Etat de Sienne en doublant le droit d'un écu par muid sur la traite des blés. Cette imposition excessive, dont l'agriculteur ne pouvait se faire rembourser, fit renoncer à ensemençer les terres. François avait le goût des sciences physiques, et on lui doit même quelques inventions dans les arts mécaniques : il n'était point étranger non plus aux beaux-arts. Buon Talenti, Allori et Jean de Bologne jouissaient de sa protection : avare en toute autre chose, il dépensait des sommes immenses pour l'architecture, les statues et les tableaux ; c'est lui qui fonda en 1580 la superbe galerie de Florence. Comme l'inquisition ne permettait pas les recherches philosophiques, François encouragea la philologie ; l'académie de la Crusca fut fondée pendant son règne et consolidée en 1582. François accorda des grâces et des pensions aux hommes de lettres distingués de son temps. Alde Manuce le jeune et Ulysse Aldrovandi étaient en correspondance habituelle avec lui, et ce prince, le plus mauvais souverain, le despote le plus cruel et le plus fourbe qu'ait eu la Toscane, tient un rang distingué parmi les protecteurs des lettres et des arts. S. S—i.

MÉDICIS (don ANTOINE), né d'une femme du peuple inconnue, fut l'enfant que Blanche Capello présenta comme étant le sien et celui du grand-duc François de Médicis, lorsque, après avoir supposé une grossesse, elle parut accoucher le 26 août 1576. François, qui haïssait ses frères, eut quelque temps la pensée d'assurer la succession de la Toscane à cet enfant, quoique Blanche lui eût avoué qu'il n'était ni à lui ni à elle. Il le combla de biens, et Ferdinand, en succédant à François, lui en conserva la jouissance ; seulement il fit entrer don Antoine dans l'ordre de Malte, pour l'empêcher de se marier et assurer à sa famille la réversion de ces biens. Don Antoine, qui, par son caractère facile et aimable, s'était attiré l'attachement universel, fut considéré pendant quatre règnes comme membre de la famille de Médicis. Il lui rendit d'importants services dans les négociations dont il fut chargé par Ferdinand I^{er}, Cosme II et Ferdinand II, et il mourut regretté de tout le monde le 2 mai 1621, laissant plusieurs enfants naturels qu'il avait dotés avec ses économies. S. S—i.

MÉDICIS (FERDINAND I^{er}), cardinal, grand-duc de Toscane, fils de Cosme I^{er}, avait trente-six ans lorsqu'il succéda le 19 octobre 1587 à son frère François. Décoré du chapeau de cardinal dès l'année 1562, il avait soutenu à Rome avec distinction les intérêts de la Toscane et la gloire

de sa maison. Il avait fait preuve d'habileté dans la grande école de politique, la direction des conclaves, et il avait déterminé l'élection de Grégoire XIII et de Sixte-Quint. Parvenu au trône de Toscane, il conserva le chapeau de cardinal jusqu'à ce qu'il eût fait choix d'une épouse qui lui convint. Il se détermina enfin pour Christine, fille de Charles II, duc de Lorraine, et petite-nièce de Catherine de Médicis, qui la lui avait recommandée. Son mariage fut quelque temps différé par les intrigues de Philippe II, qui voyait avec peine le grand-duc s'allier ainsi à la France, et par la mort de Catherine de Médicis, survenue le 6 décembre 1588. Il s'accomplit enfin le 25 février de l'année suivante. Christine apporta au grand-duc tous les droits de Catherine à l'héritage du duc Alexandre et tous ceux de Laurent II de Médicis au duché d'Urbain. François ne pouvait avoir pour successeur un homme d'un caractère plus contraire au sien et plus propre par ses vertus à faire ressortir les vices de son prédécesseur. Ferdinand, aussi affable et prévenant que son frère était hautain et réservé, aussi noble et fier dans sa conduite que son frère était vaniteux et bas, aussi généreux que son frère était avare, aussi occupé de la prospérité des peuples que son frère l'était de ses plaisirs, changea en peu d'années l'aspect de la Toscane. Au dehors, il recouvra l'indépendance de sa couronne, que François avait compromise par son attachement servile à l'Espagne ; il sut se maintenir neutre entre cette puissance et la France, et se faire respecter de toutes deux ; au dedans, il remit les lois en vigueur, réprima l'arrogance et la cupidité des ministres, modéra la cruauté des ordonnances de son prédécesseur et fit refleurir le commerce. Ce fut lui qui exécuta le projet conçu par Cosme I^{er} de former un nouveau port à Livourne, en avant de l'ancien, et de bâtir une ville à côté de ce château que la république de Pise avait de tout temps considéré comme très-important. Il jeta les fondements de la citadelle de Livourne le 10 janvier 1590 : cependant ni le port ni la forteresse n'ont été terminés sur le modèle qu'il avait adopté. Cosme II, fils de Ferdinand, les acheva sur une plus petite échelle. Dès la mort de Henri III de Valois, Ferdinand entretenait une correspondance secrète avec Henri IV, dans un temps où le roi de Navarre n'était encore reconnu par aucun prince catholique. Il lui fit passer de l'argent en 1590 par l'entremise de Jérôme de Gondi, que Catherine avait amené à la cour de France ; il mit garnison dans le château d'If, pour protéger Marseille contre les entreprises du duc de Savoie, et s'attira ainsi la haine de ce prince ambitieux. Par là il se fit aussi à la cour d'Espagne de nouveaux ennemis, parmi lesquels on remarquait son frère don Pierre, qui était retourné auprès de Philippe II sous prétexte de conclure un mariage dont on le flattait depuis longtemps, mais qui s'y livrait au plus

honteux libertinage. Ferdinand, entouré de dandies, et voyant déjà des troupes espagnoles se rassembler en Italie et menacer la Toscane, ne perdit point courage ; il redoubla d'activité pour secourir le roi de Navarre, lui avança la solde pour un corps de 4,000 Suisses, lui envoya deux cent mille écus pour entreprendre le siège de Paris, et négocia pour lui avec le duc de Lorraine, son beau-père, et avec le pape, qui, par crainte de l'Espagne, n'osait déclarer ses sentiments ; mais en même temps il sollicita Henri de changer de religion, et il lui déclara que s'il ne se convertissait avant la fin de juillet 1593, lui Ferdinand serait obligé de faire sa paix avec l'Espagne. Henri changea en effet de religion le 25 juillet, et seulement deux ans après, le 8 septembre 1595, il fut réconcilié avec l'Eglise, toujours par l'entremise du grand-duc. Comme dans le même temps Ferdinand envoyait des secours à l'empereur Rodolphe II attaqué par les Turcs, on a peine à comprendre comment les revenus de la Toscane ou l'économie de Médicis pouvaient suffire aux subsides qu'il payait aux deux premières puissances de l'Europe. Ferdinand voulait aussi conserver avec l'Espagne les dehors de l'amitié et de la déférence ; son langage était toujours en contradiction avec ses actions, et sa politique était ternie par la dissimulation la plus profonde. Les vertus de Ferdinand se ressentirent de l'influence que les mœurs espagnoles avaient eue sur toute sa famille. Il n'avait aucune loyauté dans le caractère : ce fut lui qui, pour soumettre Marseille à Henri IV, s'arrêta au parti de faire assassiner le consul Casaulx ; et ce fut encore lui qui fit exécuter ce meurtre le 16 février 1596 (*voy. LIBERTAT*). La conservation du château d'If causa l'année suivante quelque refroidissement entre Henri IV et le grand-duc ; il y eut même des hostilités entre le duc de Guise, qui commandait à Marseille, et don Jean de Médicis, fils naturel de Cosme, que Ferdinand avait chargé de défendre le château d'If avec une flotte toscane. Cependant les deux cours furent réconciliées par le traité de Florence du 1^{er} mai 1598. Le château d'If fut rendu à la France ; et Henri s'engagea à rembourser au grand-duc plus d'un million d'écus d'or, qu'il reconnaissait lui devoir. L'union de la maison de France à celle de Médicis devint ensuite plus intime par le mariage de Henri IV avec Marie, fille du grand-duc François, qui fut célébré à Florence le 5 octobre 1600. Mais la légèreté de Marie et son peu d'affection pour sa famille rendirent ce mariage inutile pour les Médicis ; il ne le fut pas moins pour la France, où le nom de Marie et celui des deux Florentins ses favoris, Eléonore Dori ou Galigai, et Concino Concini, sont également odieux. Le dernier était petit-fils de Barthélemi Concini, premier ministre de Cosme I^{er}. Presque à l'époque du mariage de Henri IV, ce prince accorda la paix au duc de

Savoie, en renonçant à ses droits sur le marquisat de Saluces. Ce traité donna un déplaisir extrême au grand-duc, parce qu'il fermait aux Français l'entrée de l'Italie et leur ôtait les moyens de le secourir. Dès lors il s'efforça de regagner les bonnes grâces de l'Espagne : la mort de son frère don Pierre de Médicis, survenue à Madrid le 25 avril 1604, facilita cette réconciliation que Ferdinand désirait. Don Pierre avait toujours pris à tâche d'aigrir le monarque espagnol contre son frère. Par l'accord de la France et de l'Espagne, le cardinal de Florence, d'une branche cadette de la maison de Médicis, fut élevé au trône pontifical le 1^{er} avril 1605 : il prit le nom de Léon XI ; mais il ne garda que peu de jours cette haute dignité, car il mourut le 26 avril. Ferdinand profita de la paix de l'Europe pour faire des entreprises contre les infidèles ; ses galères, sans cesse en course contre les Turcs, donnèrent des secours aux Druses, alors révoltés contre la Porte ; elles firent pour s'emparer de l'île de Chypre une tentative qui n'eut pas de succès, et elles prirent et pillèrent la ville de Bona, en Afrique. Cependant ce prince resserrait toujours davantage ses liens avec la cour d'Espagne, tandis qu'il s'éloignait de Henri IV. Il donna en 1608 une preuve décisive de son attachement à la maison d'Autriche, en faisant épouser à son fils Cosme II, alors âgé de dix-huit ans, Marie-Madeleine, archiduchesse d'Autriche, sœur de Ferdinand, archiduc de Gratz, qui fut depuis empereur. Cette même princesse était sœur de la reine d'Espagne et de la duchesse de Savoie. Le mariage fut célébré à Gratz, le 14 septembre 1608. Ferdinand ne survécut pas longtemps au mariage de son fils : attaqué d'une hydropisie, il mourut le 7 février 1609, vivement regretté par les Toscans. Aucun prince n'avait mieux su réunir l'économie privée à la magnificence dans les dépenses publiques : la ville de Livourne lui doit son existence ; il y attira une population nombreuse par les franchises les plus étendues ; son règlement du 10 juin 1593 fut comme une charte de liberté pour cette ville et pour son commerce. Le dessèchement du Val de Chiane, vallée de 60 milles de long, entre le Tibre et l'Arno, fut encore son ouvrage. Cette vaste étendue de terrain fertile n'était qu'un marais pestilentiel ; Ferdinand fit ressortir cette riche campagne de dessous les eaux. Il rendit aussi à l'agriculture les plaines de Pise, celles de Fucecchio, et le Val de Nievole, que des eaux stagnantes rendaient stériles et insalubres. Mais il échoua dans la Maremme, parce qu'en promettant des récompenses à l'agriculture dans cette province, il punissait cependant le succès de la manière la plus sévère lorsqu'il prohibait la sortie des grains. L'éloignement où sont ces campagnes des marchés toscans les obligeant à exporter par mer tous leurs produits, lorsque cette expor-

tation leur fut défendue, la misère de la Maremme s'accrut avec une effrayante rapidité. En protégeant l'agriculture, Ferdinand ne négligea pas le commerce; il y prenait lui-même une part très-active. Commanditaire de plusieurs maisons de banque, il s'était associé secrètement au commerce de contrebande que les Anglais et les Hollandais faisaient dans l'Amérique espagnole. Enfin il entretenait pour son compte quatre galleons destinés au cabotage de l'Italie et de l'Espagne. Sa protection s'étendit aussi sur les beaux-arts; Jean de Bologne qui lui était attaché, passait pour le premier sculpteur de l'Europe. Jacques Peri et Jules Caccini, ou Jules Romain, créèrent sous son règne l'opéra; le premier fut l'inventeur du récitatif. La musique, par la protection de Ferdinand, fit des progrès rapides; et la cour de Toscane fut considérée comme l'école du bon goût dans ce genre. Galilée, formé en Toscane par les leçons d'Ostilio Ricci, fut professeur à Pise de 1589 à 1592. Un mécontentement que lui donna Jean de Médicis, le fit passer à l'université de Padoue; mais avant de mourir, Ferdinand le rappela en Toscane. Le grand-duc Ferdinand laissa quatre fils : Cosme, François, Charles et Laurent; et quatre filles : Eléonore, Catherine, Claude et Madeleine. Il assura un revenu de quarante mille écus à chacun de ses trois plus jeunes fils. Tous les fils naturels de son frère Pierre furent placés dans des couvents. S. S—1.

MÉDICIS (don PIERRE), fils de Cosme, et frère puîné des grands-ducs François et Ferdinand I^{er}, troubla pendant toute sa vie la tranquillité de ses deux frères par la violence de ses passions, l'inquiétude de son caractère, et la débauche effrénée à laquelle il se livra. Le grand-duc François lui avait procuré le généralat de l'infanterie italienne au service d'Espagne; et don Pierre vécut presque toujours à la cour de Philippe II, où il causa des tracasseries continuelles à la maison de Médicis par ses mauvaises mœurs, ses dettes et ses demandes d'argent. Il prétendit partager avec Ferdinand l'héritage de Cosme I^{er}, son père, et de François, son frère; et il traduisit le grand-duc devant tous les tribunaux d'Espagne et de Rome, s'efforçant de faire descendre ce souverain au rang des particuliers, et compromettant sans cesse l'indépendance de sa maison. Marié deux fois, il poignarda sa première femme, Eléonore de Tolède, au palais de Castagiolo, le 11 juillet 1576, sur un soupçon d'infidélité. Il épousa, vers la fin de sa vie, une dame portugaise dont il n'eut point d'enfants, et mourut à Madrid le 25 avril 1604, laissant un grand nombre d'enfants naturels, au soin desquels Ferdinand, son frère, pourvut en les mettant dans des couvents. S. S—1.

MÉDICIS (COSME II), quatrième grand-duc de Toscane, était âgé de dix-neuf ans lorsqu'il recueillit, le 7 février 1609, la succession de Fer-

dinand son père. Il tenait de lui beaucoup de zèle et d'amour pour ses peuples, et un vif désir d'illustrer son règne par quelques exploits contre les infidèles; mais il lui était fort inférieur en capacité et en vigueur de caractère. La mort de Henri IV, qui suivit d'assez près celle de Ferdinand, ne laissa point à Cosme l'embarras de choisir entre deux puissances rivales, parce que Marie de Médicis, au lieu de suivre les projets de son mari, rechercha elle-même l'alliance de l'Espagne. La paix intérieure de l'Italie paraissait ainsi assurée, et Cosme put porter toute son attention sur les pays situés au delà des mers. Il fut sur le point de marier sa sœur Catherine avec le prince de Galles; mais le pape Paul V traversa ce mariage, qui fut enfin rompu, le 16 novembre 1612, par la mort de ce prince. Cosme II avait porté sa flotte à dix galères, avec plusieurs moindres vaisseaux. Il faisait redouter le pavillon toscan dans toute la Méditerranée; sa marine était entretenue presque uniquement par les prises qu'elle faisait sans cesse sur les Turcs. Il continua, comme son père, à donner des secours aux Druses, qui soutenaient dans le mont Liban une guerre opiniâtre contre les Turcs. Leur émir, Fakhr-Eddyn, se détermina en 1613 à se réfugier à Livourne. Il fut accueilli par Cosme II avec l'hospitalité la plus généreuse, et logé dans le palais de Médicis; puis, avec l'aide du vice-roi de Sicile, il fut en 1615 rétabli dans ses Etats. Il régna vingt ans encore, pendant lesquels il témoigna sa reconnaissance aux Toscans, en protégeant leurs établissements à Tyr et à Sidon; mais enfin, surpris et enlevé par les Turcs, il fut étranglé à Constantinople le 13 avril 1635. Le meurtre du maréchal d'Ancre et le supplice d'Eléonore Galigai, sa femme, brouillèrent en 1617 la cour de France avec celle de Toscane. Louis XIII réclamait pour de Luynes, son favori, les biens que Concini et sa femme possédaient en Toscane, tandis que le duc, ne reconnaissant point une confiscation prononcée par les tribunaux français, voulait conserver ces biens aux parents de Concini et de la Galigai. A ce premier sujet de querelle se joignirent des saisies de vaisseaux toscans, faites à Marseille, et des représailles ordonnées à Livourne sur les vaisseaux provençaux. Cependant, par l'entremise du duc de Lorraine, ces différends furent accommodés; et Bartolini, ambassadeur de Cosme II, qui avait été pendant quelque temps éloigné de Paris, y fut rappelé. Cosme II, malgré la faiblesse de sa constitution, s'était livré à des exercices violents. Il paraît qu'en chassant dans les Maremmes, il contracta la fièvre endémique de la province. Quoiqu'il guérît de cette maladie, sa santé fut dès lors toujours languissante : l'hiver rigoureux de 1620 à 1621 lui occasionna une fluxion de poitrine dont il mourut le 28 février, à l'âge de 32 ans. Il laissait cinq fils et deux filles; l'aîné de ces enfants, Ferdinand II, lui succéda. Le règne de Cosme II est

l'époque où le grand-duché de Toscane a joui de la plus grande prospérité. Si Cosme n'avait pas tous les talents de Ferdinand, son père, il fut plus que lui favorisé par la nature et les circonstances. La paix avait régné non-seulement en Toscane, mais dans tous les pays voisins; et le grand-duc n'avait point eu à craindre pour sa sûreté, ou à défendre son indépendance. Au dedans, les saisons avaient été, pendant qu'il tenait les rênes de l'Etat, aussi favorables qu'elles s'étaient montrées contraires à Ferdinand; et une grande abondance avait succédé aux disettes dont la Toscane s'était vue frappée à plusieurs reprises pendant le règne précédent. La famille régnante, très-nombreuse à cette époque, était unie par tous les liens de la confiance et de l'amitié. Le frère aîné du duc, Charles de Médicis, avait obtenu le chapeau de cardinal; mais aucune de ses sœurs n'était encore mariée. Cosme II favorisa les arts par sa magnificence, et les sciences par l'amitié qu'il accorda aux hommes qui les cultivaient. Galilée surtout fut traité par lui avec une considération qui apprit aux Toscans l'estime qu'ils devaient à ce grand homme. S. S—I.

MÉDICIS (don JEAN), fils naturel de Cosme I^{er}, reconnu par son père et ses frères avec lesquels il fut élevé, fut un des principaux ministres de Ferdinand I^{er} et de Cosme II. Né en 1566, il servit en Flandre sous le prince de Parme, et il y avait acquis une haute réputation militaire: on estimait surtout ses talents pour les fortifications, l'artillerie et la marine. Il fut chargé par Ferdinand de la défense du château d'If, lorsque le grand-duc reçut en gage cette forteresse. Employé dans des négociations importantes auprès des cours de France, d'Espagne et de Rome, il se conduisit partout avec une extrême prudence; mais son goût trop vif pour les plaisirs et ses opinions trop libres scandalisèrent la cour de Cosme II, et surtout la grande-duchesse Christine. Le blâme que lui attirait son libertinage, détermina en 1616 Jean de Médicis à quitter Florence pour Venise, où la république lui donna le commandement de l'armée destinée à soumettre les Uscoques. Il profita de la liberté qu'il avait recouvrée pour épouser sa maîtresse, Livie Vernara, Génoise de la plus basse condition, qu'il avait fait divorcer. Don Jean était âgé de cinquante ans lorsqu'il fit ce mariage scandaleux. Il mourut peu après son neveu Cosme II, à Murano, près de Venise, le 19 juillet 1621. Sa veuve, Livie, fut redemandée par les princesses régentes de Toscane, qui la menacèrent de la traduire comme magicienne devant l'inquisition si elle ne se mettait pas d'elle-même entre leurs mains. Le divorce qui l'avait séparée de son premier mari fut déclaré nul par le pape: tour à tour retenue dans un cloître ou dans une forteresse, elle finit ses jours misérablement. Les deux fils qu'elle avait eus de don Jean, frappés de bâtardise, poursuivis par un prince despotique, punis

de toutes leurs tentatives pour maintenir leurs droits, et poussés au crime par le désespoir, furent plus malheureux encore.

S. S—I.

MÉDICIS (FERDINAND II), cinquième grand-duc de Toscane, n'était âgé que de onze ans lorsqu'il succéda le 28 février 1621 à Cosme II, son père, qui par son testament avait réglé l'administration de l'Etat pendant la longue minorité qu'il prévoyait, appelant à la tutelle les deux grandes-duchesses, sa femme et sa mère, et limitant par plusieurs réglemens l'autorité qu'il leur attribuait. Un des ministres d'Etat qu'il leur laissait, Pichena, était un homme d'une probité et d'une sévérité de mœurs éprouvée: ses talents le rendaient digne de gouverner un plus grand Etat; mais une certaine rudesse de caractère qu'il ne pouvait contraindre déplut aux régentes; il fut écarté pour faire place à un de ses collègues, Cioli, intrigant avide et flatteur, qui entraîna bientôt dans un extrême désordre les finances et l'administration. Pichena mourut dans sa retraite le 14 juin 1626. Les princesses régentes auraient pu trouver quelque appui dans les deux bâtards de Médicis, don Antoine et don Jean; mais tous deux moururent en 1621, dans la première année du nouveau règne. Cette même année, Claude de Médicis, sœur de Cosme II, fut mariée à Frédéric de la Rovère, prince héréditaire d'Urbain; mais ce prince mourut deux ans après, le 29 juin 1623, des suites des plus honteux déréglemens. Il laissait, de la princesse Claude, une fille nommée Victoire, seule héritière de la Rovère. Le vieux duc d'Urbain permit qu'elle fût amenée en Toscane avec sa mère, et promise à Ferdinand II qu'elle épousa le 1^{er} août 1634. Il semblait que cette jeune princesse devait être le gage de la réunion du duché d'Urbain à la Toscane. Déjà ce même duché avait passé, par les femmes, de la maison de Montefeltro à celle de la Rovère; mais les princesses régentes de Toscane n'osèrent point faire valoir leurs droits contre le pape Urbain VIII. Le vieux duc d'Urbain eut la faiblesse de dépourvoir sa petite-fille pour assurer au saint-siège la réversion de ses Etats après sa mort; et les princesses régentes de Toscane ratifièrent cet abandon des droits de Victoire de la Rovère le 16 novembre 1623. La mère de cette princesse, Claude de Médicis, épousa en 1625, en secondes noces, l'archiduc Léopold, frère de l'empereur. Enfin après sept ans de régence, pendant lesquels les deux grandes-duchesses avaient maintenu leur Etat en paix, mais avaient fait mépriser le gouvernement par leur faiblesse et leur pusillanimité, Ferdinand II en prit les rênes le 14 juillet 1628. Auparavant il avait fait un voyage aux cours de Rome et de Vienne: l'empereur Ferdinand II, son oncle, l'avait accueilli avec la plus vive tendresse; et le grand-duc, par ce voyage, avait perfectionné son éducation, déjà soignée, et développé l'esprit délié dont il était doué. En sor-

tant de tutelle, il conserva à sa mère et à son aïeule une part importante dans le gouvernement ; il en accorda une aussi à ses frères, et il maria sa sœur Marguerite à Edouard Farnèse, duc de Parme, mettant ainsi un terme à la rivalité qui avait longtemps divisé les Farnèse et les Médicis. Mais Ferdinand II n'avait pas la main assez ferme pour tenir le gouvernail dans la situation orageuse où se trouvait l'Italie : la guerre excitée par la succession au duché de Mantoue y avait appelé les Allemands ; elle avait compromis le grand-duc avec les Français, à cause des secours que d'anciens traités l'obligeaient à fournir aux Espagnols pour la défense du duché de Milan ; enfin elle introduisit la peste en Lombardie, et de là en Toscane en 1630 ; cet horrible fléau avait été précédé par de mauvaises récoltes, en sorte que tous les malheurs parurent fondre en même temps sur le grand-duc. Ferdinand, avec un noble courage, résolut de partager les maux de ses sujets qu'il n'avait pu prévenir. Il ne voulut point s'éloigner de Florence ; mais, du belvédère où il demeurait, il traversait chaque jour la ville à cheval, avec ses frères, pour faire porter les malades aux lazarets, et pourvoir à la propreté, à l'ordre et à l'abondance au milieu des pestiférés. Six mille neuf cents victimes furent enlevées par la contagion. Ce même Ferdinand II, qui déployait d'une manière si noble le courage du cœur, manquait absolument de celui de l'esprit : il laissa en 1631 le pape s'emparer de l'héritage du duc d'Urbain qui venait de mourir, et il ne réclama pour la part de sa femme que les biens allodiaux de la maison de la Rovère. Il permit que ses officiers de santé, frappés d'excommunication par le pape pour avoir fait observer aux prêtres et aux moines les lois de la quarantaine pendant la peste, demandassent pardon à genoux de cette prétendue infraction aux immunités de l'Eglise. Enfin, en 1663, il laissa traîner à Rome Galilée, alors septuagénaire et infirme, pour le faire juger par l'inquisition. Deux frères du grand-duc, Mathias et François, étaient entrés en 1634 au service de l'empereur Ferdinand II, leur oncle ; ils firent tous deux la guerre avec distinction sous Wallenstein ; et tous deux ensuite, de concert avec Piccolomini, contribuèrent à découvrir la trahison de ce général. François mourut devant Ratisbonne en 1634. Mathias, plusieurs années après, passa au service d'Espagne ; et quand il revint en Toscane, son frère lui donna le gouvernement de Sienne. Marie-Madeleine, mère du grand-duc, mourut à Passau en 1631 ; et Christine, son aïeule, mourut à Florence le 20 décembre 1636. L'archevêque de Pise et le comte Urso Delci, principaux ministres de ces deux régentes, étaient morts vers le même temps ; et leur conseil étant ainsi absolument dissous, Ferdinand II prit une part plus active dans le gouvernement. Le caractère bouillant et

impétueux d'Edouard Farnèse, duc de Parme, beau-frère du grand-duc et l'orgueil des Barberini, neveux d'Urbain VIII, ayant allumé en 1641 une guerre entre ce prince et le pape, Ferdinand fit alliance avec les Vénitiens et le duc de Modène pour secourir son beau-frère. Mais la pusillanimité du grand-duc et les lenteurs de la république de Venise nuisirent plus à Edouard que les armes ou les intrigues de ses ennemis : elles lui arrachèrent la victoire des mains lorsqu'il avait déjà répandu l'alarme dans Rome ; et elles le forcèrent à se prêter à de trompeuses négociations. Dans les deux années suivantes, Ferdinand II fit la guerre au pape sur les frontières de Pérouse ; mais ce fut avec une mollesse et une timidité qui rendent ridicule jusqu'au récit de ces expéditions. C'est la dernière guerre à laquelle les Toscans aient pris une part active. L'administration intérieure de Ferdinand était plus heureuse : il avait encouragé les lettres et les arts en Toscane, et plus encore les sciences. Les leçons de Galilée avaient inspiré au grand-duc et à son frère Léopold le goût le plus vif pour la physique. Ils faisaient eux-mêmes des expériences, et ils appelaient auprès d'eux tous ceux qui se distinguaient en Europe par leurs progrès dans cette science. Parmi ces physiciens admis à la familiarité des princes, on remarquait Torricelli, Redi et Viviani ; ils fondèrent l'académie *del Cimento* (ou de l'expérience), qu'ils avaient destinée à l'observation de la nature. Le prince Léopold, alors âgé de quarante ans, en fut président et en fit l'ouverture le 19 juin 1657. Cette académie, au bout de neuf ans, fut dissoute par suite de quelque discorde entre ses membres ; mais ce peu de temps lui a suffi pour acquérir une gloire immortelle par l'activité de ses travaux. Ferdinand II, après avoir eu de sa femme un seul fils qui fut Cosme III, s'était éloigné d'elle : l'humeur triste, jalouse et superstitieuse de la grande-duchesse Victoire ne pouvait plaire à son mari. Malheureusement l'éducation du jeune Cosme lui fut confiée jusqu'à sa seizième année, et Cosme prit de Victoire tous ses vices, sa superstition, sa jalousie et son aversion pour les sciences. Ferdinand se flatta de corriger les défauts de son fils en le mariant (1661) à Marguerite-Louise d'Orléans, fille aînée du second lit du frère de Louis XIV. Cette princesse, distinguée par sa beauté, sa vivacité et sa grâce française, avait trop de légèreté, de violence et de bizarrerie pour une cour où les mœurs étaient plus espagnoles encore qu'italiennes. L'époque de ce mariage fut aussi celle de la naissance d'un second fils du grand-duc, qu'on nomma François-Marie : après dix-huit ans de séparation entre les deux époux, on ne s'attendait plus à voir la famille de Médicis recevoir cet accroissement. A peine cependant le mariage de Cosme III était-il célébré, que la cour de Toscane eut à s'en repentir. Marguerite avait donné son cœur

au prince Charles V de Lorraine; elle ne vit plus qu'avec une prévention défavorable celui qui avait remplacé son amant. Tout lui déplut en Toscane : la nation, ses usages, ses fêtes et sa langue : lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était grosse, elle porta son aversion pour la famille de Médicis jusqu'à essayer de se procurer une fausse couche par les exercices les plus violents. Cependant, le 9 août 1663, elle mit au jour un fils qu'on nomma Ferdinand. La famille de Médicis, qui au commencement de ce règne avait été fort nombreuse, diminuait d'une manière inquiétante. Laurent, fils de Ferdinand I^{er}, était mort en 1648, des suites de son inconduite. Deux princes de cette maison étaient cardinaux; mais l'un d'eux, Jean-Charles, frère du grand-duc, mourut d'apoplexie le 23 janvier 1663. Ses désordres avaient abrégé sa vie, et ses profusions avaient dérangé sa fortune; un génie élevé, une âme généreuse et désintéressée, un esprit vif et brillant et un grand amour du plaisir le rendaient cher à la cour autant qu'odieux à la grande-duchesse. L'autre cardinal, Charles de Médicis, oncle du précédent, était doyen du sacré collège lorsqu'il mourut le 17 juin 1666, accablé d'années et d'infirmités. Il s'était brouillé avec les princesses régentes au commencement du règne de Ferdinand II, et il avait dès lors vécu loin de la Toscane. Chargé de la protection des affaires d'Espagne, il avait été magnifiquement récompensé par cette couronne : il possédait d'immenses revenus ecclésiastiques, et il tenait à Rome le premier rang parmi les cardinaux et les princes. Pour recueillir ces riches bénéfices, les deux frères du grand-duc, Léopold et Mathias, sollicitèrent en même temps le chapeau de cardinal. Jusqu'alors une parfaite harmonie avait régné entre tous les princes de la famille de Médicis : Ferdinand II la vit avec douleur compromise par cette rivalité; il ne voulut point décider entre ses deux frères, et la nomination de la cour demeura suspendue jusqu'à la mort de Mathias, survenue le 11 octobre 1667. Léopold reçut le chapeau de cardinal le 15 décembre de la même année; et dès lors toute espérance de succession dans la maison des Médicis fut bornée aux enfants du prince régnant. Quoique cette maison semblât encore éloignée de devoir s'éteindre, la mésintelligence entre Cosme III et sa femme préparait déjà sa ruine : la violence des passions de Marguerite d'Orléans dégénérait presque en folie; et quelques sacrifices que le grand-duc ou son fils fussent disposés à faire, ils ne pouvaient vaincre l'obstination ou la haine de cette princesse. Elle avait mis au jour, au mois d'août 1667, une fille nommée Anne-Marie-Louise, fruit d'une réconciliation momentanée; mais elle montrait de nouveau la plus violente aversion pour son mari, et à plusieurs reprises elle avait tenté de s'échapper déguisée pour retourner en France. Ferdinand II crut devoir

éloigner d'elle son époux, pour donner à son âme le temps de se calmer. Il fit voyager Cosme en Italie, en Allemagne et en Hollande. Ce jeune prince fit voir que le commerce des savants attirés à la cour de son père n'avait pas été entièrement perdu pour lui. Il visita ensuite l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France, et il revint en Toscane seulement au mois de février 1670. Il était temps qu'il rentrât dans sa patrie : son père, attaqué d'une hydropisie, mourut le 24 mai 1670, âgé de 59 ans. Le plus affable et le plus populaire des princes de la maison de Médicis fut aussi peut-être le plus aimé. Une grande douceur de caractère, qui à la vérité dégénérait quelquefois en faiblesse, le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient : il vivait avec ses frères dans une intimité qu'on voit rarement chez les princes; le gouvernement était en quelque sorte partagé entre eux, et chacun agissait avec une indépendance presque absolue, assuré d'être approuvé par le souverain et par le peuple si ses actions avaient pour but le bien commun. Mais la faiblesse de ce grand-duc permit à la cour de Rome de nombreuses usurpations sur la juridiction civile; les anciennes lois de l'Etat et les droits du souverain furent détruits par les franchises que réclamaient les ecclésiastiques. L'inquisition multiplia ses procédures : Landolfé, Ricasoli et Faustina Mainardi furent soumis à une pénitence publique le 26 novembre 1644, et à une prison perpétuelle, comme soupçonnés d'avoir introduit dans une école de jeunes filles les principes du quietisme et les débauches dont on a dans tous les temps accusé les mystiques; et l'inquisiteur fut néanmoins puni par son supérieur pour ne les avoir pas fait brûler. Cependant ces accusations, appuyées seulement, dit-on, sur une confession révélée, pouvaient être calomnieuses. Le délateur, nommé frère Mario de Montepulciano, n'en acquit pas moins un crédit prodigieux auprès de l'inquisition; et cette affaire troubla longtemps Rome et la cour de Toscane. Ferdinand II parut aussi étranger aux principes d'économie par lesquels il aurait pu faire prospérer ses Etats. Les manufactures et l'agriculture ne cessèrent de déchoir pendant tout son règne. Les immenses travaux entrepris pour rendre les Maremmes salubres demeurèrent sans fruit, et ces provinces devinrent toujours plus désertes. Les contributions furent augmentées d'une manière presque intolérable; et l'impôt sur le sel, qu'on teignit en rouge avec du bois de Brésil pour découvrir plus aisément la contrebande, causa un mécontentement universel. Le commerce étranger prospéra cependant; et la ville de Livourne s'accrut en population et en richesses, de manière à occuper le premier rang parmi les places de commerce en Italie.

S. S—1.

MÉDICIS (COSME III), sixième grand-duc de Toscane, fils et successeur de Ferdinand II, régna

de 1670 à 1723. Parvenu à l'âge de vingt-sept ans lorsqu'il recueillit l'héritage de son père, il avait le caractère le plus opposé à celui de Ferdinand II. Dès les premiers mois de son règne, il laissa voir un esprit faible et borné, une vanité insensée, une prodigalité sans proportion avec ses ressources, enfin une hauteur et une réserve à l'égard de ses sujets qui éloignaient leur amour. Sa femme, en se livrant à son aversion pour lui (voy. l'article précédent), compromettait le sort de la Toscane; mais on ne pouvait nier qu'elle n'eût des motifs pour ne point trouver son mari aimable. En 1671, elle lui donna un second fils qu'on nomma Jean-Gaston; mais dès lors elle rejeta toute idée de réconciliation : le 22 décembre 1672, elle alla s'établir au Poggio à Caiano, déclarant qu'elle ne reverrait jamais son mari, pour qui elle ne montrait que de l'horreur. Elle demandait avec instance, sans point une séparation, mais une cassation de son mariage, auquel elle affirmait n'avoir jamais donné son consentement : elle espérait ensuite épouser le prince Charles de Lorraine, qu'elle aimait toujours avec la même ardeur et avec qui elle entretenait une correspondance. Mais Cosme ne pouvait consentir à un divorce qui faisait de ses deux fils des bâtards incapables de lui succéder. Enfin, après de longues négociations avec Louis XIV, la grande-duchesse demanda une retraite au couvent de Montmartre, promettant de s'y soumettre à la discipline religieuse. Elle s'embarqua le 14 juin 1675, et fut accueillie à la cour de Louis XIV de manière à ce que la clôture religieuse ne la privât de presque aucun des plaisirs attachés à son rang. Le départ de la grande-duchesse fit perdre à Cosme III ce qui lui restait de l'affection de ses peuples; cette princesse était aimée autant que la mère du grand-duc était haïe : sans connaître les détails de ses démêlés avec son mari, on comprenait son aversion pour lui, et on la plaignait. Elle gagna également l'affection de Louis XIV et de sa cour par ses grâces et son esprit, tandis que la liberté dont elle jouissait faisait le désespoir de Cosme; car celui-ci, jaloux par vanité et non par amour, croyait son honneur entaché dès que sa femme sortait des grilles de Montmartre. Dans ces circonstances, ce fut un grand malheur pour la maison de Médicis que la mort du cardinal Léopold : sa santé était affaiblie depuis longtemps; elle fut encore ébranlée par les chagrins que lui causaient les divisions de sa famille et les défauts de son neveu. Il mourut en 1675. Dès cette époque, les savants, rassemblés pendant le règne précédent, s'éloignèrent de la Toscane; quelques-uns même y furent persécutés par le souverain soupçonneux. Cosme III n'encouragea plus que les poètes disposés à le flatter, ou les artistes qui pouvaient augmenter la pompe de sa cour. En même temps, il augmenta son luxe et sa magnificence pour démentir les reproches d'avarice que sa femme

avait répandus contre lui : sa table seule lui coûtait des sommes prodigieuses, et, pour fournir à ces dépenses, il fut obligé d'accabler ses peuples d'impositions, qui anéantirent le commerce et l'agriculture. Malgré leur séparation, Cosme et sa femme trouvaient le moyen d'empoisonner mutuellement la vie l'un de l'autre. Cosme, tourmenté de jalousie, entourait Marguerite d'espions à Montmartre; il la poursuivait à la cour de Louis XIV par ses délations et il s'efforçait de la faire enfermer. D'un autre côté, cette princesse, passionnée pour le plaisir, ennemie de toute retenue, cherchait tous les moyens d'augmenter la jalousie de son mari. Elle lui écrivit une fois qu'elle était décidée à se donner au diable, afin d'acquérir ainsi le pouvoir de le tuer sans cesse; mais qu'elle songeait avec désespoir qu'allant ensuite en enfer, elle l'y rencontrerait de nouveau. En 1680, une maladie de Cosme III, causée par son intempérance et son excessif embonpoint, fit croire à Marguerite qu'il mourrait bientôt : elle s'en réjouit publiquement et elle annonçait déjà les maximes qu'elle comptait suivre dans l'administration de la régence. Mais Cosme III guérit, et il changea tellement son régime et son genre de vie qu'il acquit une vigueur qu'il n'avait point eue dans sa jeunesse. Le prince héréditaire Ferdinand entretenait une correspondance secrète qui attira les plus dures persécutions à plusieurs de ses confidents. Fatigué de l'hypocrisie qui régnait à la cour de son père et qui était tournée en ridicule par tout le reste de l'Italie, il secoua le joug qui lui était imposé et il prit à tâche de se montrer en tout l'opposé de son père. La timidité de Cosme III, et non sa tendresse paternelle, l'empêcha de réprimer les écarts de son fils. Du moins il voulut le marier, et après une négociation infructueuse avec l'infante Isabelle de Portugal, il lui fit épouser, dans l'hiver de 1688, la princesse Violante de Bavière, sœur de la Dauphine, qui, pour le malheur de la maison de Médicis, se trouva stérile. François-Marie, frère du grand-duc, que son humeur enjouée et son goût pour le plaisir appelèrent à une vie toute mondaine, avait cependant demandé et obtenu le 2 décembre 1686 le chapeau de cardinal, pour soutenir à Rome les intérêts de sa maison et recueillir les bénéfices qui lui appartenaient. Cosme III, d'autre part, avait marié sa fille, la princesse Anne, à Guillaume, électeur palatin. Cette princesse avait déjà été offerte aux rois d'Espagne et de Portugal, au Dauphin de France et au duc de Savoie : elle ressemblait par son caractère à son aïeule Victoire et à son père Cosme III; aussi était-elle aimée de lui seul et haïe de la cour et du peuple. Cependant la Toscane était atteinte aussi par des calamités étrangères à son gouvernement. L'empereur avait profité de la supériorité momentanée de ses armes pour lever des contributions ruineuses sur l'Italie, et Cosme III, obligé d'en-

payer sa part, s'en était dédommagé par de nouveaux impôts. Au milieu de la misère universelle, il ne diminuait rien de son luxe : les campagnes étaient abandonnées par les cultivateurs désespérés ; les artisans se rassemblaient devant le palais pour demander à grands cris du pain et du travail, et l'Etat entier marchait à sa ruine. Cosme III, lorsqu'il vit le mariage de Ferdinand demeurer stérile, s'occupa de marier aussi son second fils, Jean-Gaston ; mais, comme il ne voulait point lui donner d'apanage, il songea bien plus à lui trouver une épouse riche qu'à en choisir une qui pût lui plaire. La princesse palatine, sœur de Jean-Gaston, fit choix pour lui de la belle-sœur de son mari, Anne-Marie de Saxe-Lauenbourg, veuve du prince de Neubourg. Quoique l'embonpoint excessif de cette princesse laissât à peine l'espérance de lui voir des enfants, Jean-Gaston se soumit au choix fait par sa sœur et son père : il épousa la princesse de Neubourg le 2 juillet 1697, et il fixa sa résidence auprès d'elle, à Reichstadt, en Bohême ; mais bientôt il s'aperçut qu'il avait été sacrifié à l'avarice de son père et de sa sœur. La femme qu'on lui avait donnée, dépourvue de grâces et d'esprit comme de figure, était d'une rusticité rebutante ; elle ne savait s'occuper que des soins de son ménage et de ses nombreux haras. Jean-Gaston, qui aimait la société, les arts et le beau climat de la Toscane, se vit avec une profonde douleur confiné dans un petit village de la triste Bohême, au milieu d'une campagne monotone, que le soleil desséchait sans l'échauffer ; les plaines étaient sans richesse, les montagnes sans majesté, et des vents glacés lui rendaient insupportable jusqu'au contact de l'air. Sa seule compagnie était une femme d'une figure repoussante, impérieuse, inquiète, emportée, avide, obstinée et artificieuse. Son premier mari, pour échapper à sa société, s'était consumé par l'ivrognerie. Jean-Gaston, après avoir passé l'hiver avec une épouse si peu aimable, sans voir en elle aucun signe de fécondité, partit tout à coup de Bohême et se rendit à Paris, où sa mère Marguerite le reçut avec une extrême tendresse et le présenta à Louis XIV. Jean-Gaston retourna cependant bientôt en Bohême ; mais il ne put y retrouver la paix : il alla chercher dans les villes voisines des occasions de jeu et de débauche, qui ruinèrent tout ensemble et ses finances et sa santé. Son frère Ferdinand, marié de son côté à une princesse sans grâces, avait de même cherché des dédommagements dans le carnaval de Venise, où il avait perdu avec sa santé le dernier espoir de renouveler sa famille. L'état d'infirmité où il était réduit fit désirer à Cosme III le retour de son second fils. Après de longues et infructueuses négociations pour réconcilier la princesse de Saxe avec son mari et l'engager à le suivre en Toscane, Jean-Gaston revint seul auprès de son père au commencement de l'année 1705. Il fit un voyage en

Bohême deux ans plus tard ; mais il en revint en 1708, séparé pour jamais de sa femme. Son frère Ferdinand, dont les maux avaient fait de tels progrès qu'on s'attendait à le voir expirer de jour en jour, voulait faire casser le mariage de Jean-Gaston pour lui donner une autre femme ; mais la procédure pour cette cassation en cour de Rome pouvait être fort longue, et laissait prévoir un résultat incertain : Cosme III préféra faire déposer le chapeau de cardinal à son frère pour le marier. François-Marie de Médicis était alors âgé de quarante-huit ans ; mais son extrême embonpoint et sa santé ruinée par les désordres de sa jeunesse faisaient douter du succès de son mariage. Ce fut avec un extrême regret qu'il abandonna ses riches bénéfices, son rang à la cour pontificale, dont il avait joui vingt-trois ans, et la protection de l'Espagne auprès du pape, pour épouser en 1709 Eléonore Gonzague, fille de Vincent, duc de Guastalla et de Sabionetta ; mais un dernier malheur attendait la maison de Médicis dans ce mariage. La princesse, rebutée par la figure et l'âge de son époux, lui refusa obstinément ses droits, et, malgré l'intercession des ecclésiastiques et de son confesseur, elle persista à vouloir conserver sa virginité. François-Marie, désespéré d'avoir sacrifié sans fruit son rang, sa fortune et son repos, tomba malade de chagrin : il mourut hydropique le 3 février 1711, et avec lui s'éteignit pour la maison de Médicis toute espérance de succession. Pendant ce temps, l'Italie comme le reste de l'Europe était désolée par la guerre pour la succession d'Espagne. Cosme III était demeuré neutre, et il eut le bonheur d'obtenir qu'on respectât ses frontières, mais ce fut en payant d'énormes contributions à toutes les puissances belligérantes. Il est vrai qu'il tira parti des vexations qu'il éprouvait lui-même pour accabler ses sujets par des taxes infiniment plus pesantes. Au milieu de la misère publique, il étalait à sa cour un faste excessif ; il dépensait des sommes considérables en œuvres pies, et il faisait des pensions à une foule de nouveaux convertis qu'il rassemblait de toute l'Europe. Mécontents d'un souverain qui les écrasait d'impôts, les Toscans se réjouissaient de la ruine de sa famille et de tous les malheurs que leur souverain éprouvait. Ce fut alors que ce prince forma un projet bien extraordinaire, celui de rétablir la république à l'extinction de sa famille. Il communiqua ce projet, qui assurait sa propre indépendance, aux gouvernements d'Angleterre et de Hollande, et tous deux l'embrassèrent avec chaleur et promirent de le seconder de toutes leurs forces. Mais la mort de l'empereur Joseph et le changement qui en résulta dans les vues de toutes les puissances forcèrent en 1711 Cosme III à y renoncer. Dès lors il s'occupa d'assurer sa succession à sa fille, l'électrice Anne, qu'il préférerait de beaucoup à ses deux fils. L'aîné de ceux-ci, Ferdinand, dont le corps et l'esprit

étaient depuis longtemps également affaiblis par une horrible maladie, mourut le 30 octobre 1713 à l'âge de 50 ans. Les Toscans avaient pour lui l'affection la plus tendre, bien plus parce qu'ils le voyaient en tout l'opposé de son père que pour ses propres vertus. Cependant il s'était montré fréquemment l'avocat du peuple, le protecteur des lettres et le défenseur de tous les opprimés. Ferdinand avait obtenu, par la décision et l'impétuosité de son caractère, une grande autorité dans le gouvernement, quoique son père n'eût pour lui aucune tendresse. Jean-Gaston, son frère, était au contraire faible, indolent et facile; il se tint éloigné des affaires, dans lesquelles son père ne désirait point l'admettre : quoiqu'il fût plus jeune que la princesse Anne, celle-ci ne doutait pas qu'elle ne dût lui survivre, comme il arriva en effet. Cosme, pour complaire à sa fille, fit adopter par le sénat, le 27 novembre 1713, une résolution par laquelle la princesse palatine était appelée à succéder à la souveraineté après l'extinction du dernier mâle de la maison de Médicis. Cette princesse n'avait point d'enfants, et reconnaître le droit héréditaire d'une femme, c'était après elle appeler les autres. Les Bourbons, descendants de Marie de Médicis, et les Farnèse, descendants de Marguerite, pouvaient élever des prétentions; mais leurs droits étaient près de se confondre par le mariage de Philippe V avec Elisabeth Farnèse. D'autre part, l'avantage de la Toscane et l'espérance d'augmenter considérablement son territoire faisaient pencher Cosme III en faveur du prince héréditaire de Modène. Mais toutes ces négociations d'un prince faible furent tout à coup renversées par la quadruple alliance. L'empereur, la France, l'Angleterre et la Hollande, partageant l'Italie entre les maisons de Bourbon et d'Autriche, réservèrent la succession de la Toscane et du duché de Parme à un infant d'Espagne, à l'exclusion de la palatine. Celle-ci, ayant perdu son mari le 6 juin 1716, était revenue en Toscane. Des garnisons neutres devaient être mises dans les ports de Livourne et de Porto-Ferraio. Ce traité, publié à Londres en 1718, causa au grand-duc la douleur la plus vive. Ce prince protesta dans toutes les cours contre la violence qu'on voulait lui faire : il déclara qu'il résisterait à main armée aux puissances qui disposaient de ses Etats, et son opposition fut secondée par celle de l'Espagne, qui ne voulait point reconnaître la Toscane comme fief de l'Empire. Sur ces entrefaites, la grande-duchesse mourut à Paris le 17 juin 1721, à l'âge de 76 ans. Jusque dans son testament on trouve des preuves de la haine qu'elle portait à son mari. Ce dernier mourut à son tour le 31 octobre 1723, à l'âge de 81 ans, après le règne le plus désastreux de tous ceux de sa maison. Il laissa sa mémoire en exécution au peuple, son Etat ruiné par son faste insensé, sa famille désunie par la partialité qu'il montrait à sa fille contre son fils, et son minis-

tère humilié par les lois que lui imposaient les autres puissances. S. S.—1.

MÉDICIS (JEAN-GASTON), septième et dernier grand-duc de Toscane de la maison de Médicis, était âgé de cinquante-trois ans lorsqu'il succéda en 1723 à Cosme III, son père. Déjà son esprit était affaibli par les chagrins qu'il avait éprouvés et sa santé fort altérée. Son extrême indolence l'avait éloigné du gouvernement, auquel il aurait pu prendre une grande part sous un vieillard octogénaire. Au reste, depuis longtemps on disposait de sa succession, et l'Europe entière s'occupait à régler le sort de ses Etats : il parvenait donc au trône comme un usufruitier plutôt que comme un maître; aussi en prit-il possession avec indifférence et presque avec dégoût. Cependant le premier acte de son administration fut d'éloigner de la cour la foule de moines, de faux dévots et de délateurs dont Cosme III s'était entouré, et de supprimer les pensions énormes faites aux nouveaux convertis et qui ruinaient son père. Sa sœur, qu'il haïssait et qui avait causé tous ses malheurs, s'enferma dans le couvent *della Quiete*, tandis que Violante de Bavière, veuve de son frère, reçut de lui beaucoup de preuves d'attachement et que cette princesse seule parut avoir quelque pouvoir sur lui. Quant à sa femme, qui vivait toujours en Bohême, il n'avait plus aucune correspondance avec elle. Jean-Gaston forma sa cour de jeunes gens qui partageaient son humeur enjouée et qui l'aidaient à se distraire de la tristesse de sa situation. Un changement rapide s'était opéré dans les mœurs à son avènement au trône : le peuple toscan, qui, sous Cosme III, avait paru le plus religieux, le plus sombre et le plus nonchalant de l'Europe, reprit tout à coup sa gaieté et sa vivacité. Jean-Gaston, en réformant la plus grande partie des dépenses de son père, avait aussi su diminuer considérablement les impôts; il supprima divers monopoles, abolit les supplices atroces qu'ordonnait le dernier duc; l'espionnage et l'inquisition dans l'intérieur des familles avait cessé, et les Toscans, qui depuis cinquante ans voyaient dans la maison de Médicis l'objet de leur haine, recommencèrent à s'y attacher au moment où elle allait s'éteindre. En même temps, Jean-Gaston résistait tour à tour aux cours de Madrid et de Vienne avec une grande fermeté : il ne voulut pas recevoir l'infant d'Espagne dans ses Etats ou les garnisons espagnoles dans ses ports, et, opposant l'une à l'autre les puissances qui avaient contracté la quadruple alliance, il sut, malgré tout le monde, maintenir son indépendance. Cependant il ne faut pas faire honneur uniquement à son caractère de la résistance qu'il opposa longtemps aux premières puissances de l'Europe : il faut aussi rendre justice au respect qu'on montrait alors pour les droits d'un prince et d'un peuple indépendants; à la répugnance avec laquelle on employait la

force, même pour assurer le repos de l'Europe ; enfin à la patience avec laquelle on négocia pendant treize ans, au risque de brouiller vingt fois des alliés plutôt que d'agir arbitrairement. Par un traité du 25 juillet 1731, entre Jean-Gaston et Philippe V, la successibilité de l'enfant don Carlos à Jean-Gaston fut enfin reconnue ; mais le titre de grande-duchesse et le droit de régente furent attribués à la Palatine, si elle survivait à son frère. Tous les biens-fonds de la maison de Médicis durent suivre le sort de la souveraineté ; mais les meubles et les effets précieux devaient demeurer à la disposition de Jean-Gaston et de sa sœur. Le grand-duc consentit enfin à recevoir à sa cour l'enfant d'Espagne et les garnisons espagnoles dans ses ports. A cette époque, la princesse Violante était morte, et Jean-Gaston, qui la pleura amèrement et dont la santé était tellement affaiblie qu'il était forcé de garder le lit, se livra entièrement à Jules Dami, son valet de chambre, dont il avait fait son favori et le distributeur de toutes les grâces. L'enfant don Carlos s'était rendu en Toscane à la fin de l'année 1731 ; après avoir séjourné quelques mois auprès de Jean-Gaston, qui le reçut avec la plus grande cordialité, il passa dans le duché de Parme, dont le gouvernement lui était déjà dévolu par l'extinction de la maison Farnèse. C'est de là qu'il partit en 1733 pour faire la conquête du royaume de Naples, lorsque la guerre éclata entre la maison de Bourbon et celle d'Autriche. Cette conquête changea le sort de la Toscane. Les mêmes puissances, qui, pour maintenir l'équilibre de l'Italie, avaient voulu que le grand-duché appartint à la maison de Bourbon, crurent alors convenable d'en assurer la souveraineté à un prince ami de la maison d'Autriche, François III, duc de Lorraine, époux de Marie-Thérèse, fille de l'empereur. Des préliminaires, arrêtés en 1735, entre les cours de France et d'Autriche, furent acceptés au mois d'avril 1736 par les rois d'Espagne et de Naples. Le duc de Lorraine céda son duché au roi de Pologne, pour être ensuite réuni à la France en échange de la succession éventuelle de la maison de Médicis, et Jean-Gaston se vit obligé de reconnaître un nouvel héritier de son trône. Cependant la tête de ce souverain s'affaiblissait : il gardait le lit depuis plusieurs années, et il n'était entouré que de vils bouffons et de créatures méprisables par qui il laissait vendre tous les emplois ; enfin le gouvernement de Toscane tombait dans l'anarchie la plus dégradante. Sur ces entrefaites, des garnisons allemandes vinrent remplacer les troupes espagnoles dans les principales places de l'Etat ; elles prêtèrent serment d'obéissance à Jean-Gaston le 5 février 1737. Mais le grand-duc ne survécut pas longtemps à cet événement ; attaqué de la pierre et d'une goutte remontée, il expira le 9 juillet 1737, avant d'avoir pu conclure avec le duc de Lorraine le traité qu'il avait ébauché pour la

succession de ses biens allodiaux et pour les droits de sa sœur. Mais la princesse palatine trouva, dans les égards du nouveau duc François et du prince de Craon, chargé par lui de gouverner la Toscane, un dédommagement à ses pertes. Par un pacte de famille, fait à Vienne le 31 octobre 1737, elle assura au grand-duc l'entière succession de la maison de Médicis, se réservant seulement une rente viagère de quarante mille écus florentins. Quoiqu'une part lui fût promise dans le gouvernement, son âge et ses infirmités l'en éloignèrent. Elle mourut le 18 février 1743, âgée de 76 ans ; avec elle s'éteignit l'illustre maison des Médicis. Cependant une branche de cette famille, séparée dès le commencement du 14^e siècle de celle qui a régné en Toscane, s'était établie anciennement dans le royaume de Naples : d'elle sont sortis les princes d'Ottajano, dont la famille existe encore. — Parmi les nombreux écrivains qui ont tracé l'histoire des Médicis, nous indiquerons seulement les principaux : J.-M. Bruti, *Florentinæ historiæ libri* 8, Lyon, 1562, in-4^o, se terminant à la mort de Laurent de Médicis, ouvrage devenu rare, ayant, dit-on, été supprimé par les grands-ducs qui le trouvaient écrit avec trop de liberté ; — Varchi, *Histoire des révolutions de Florence sous les Médicis*, Cologne (Augsbourg), 1721, in-fol., traduit en français par Requier, Paris, 1765, 3 vol. in-12 ; — *les Anecdotes de Florence, ou l'Histoire secrète de la maison de Médicis*, par Varillas, la Haye, 1685, in-12, production romanesque, encore plus décriée que les autres écrits historiques du même auteur ; — *Histoire du grand-duché de Toscane sous les Médicis* (par Galluzzi), Florence, 1781, 5 vol. in-4^o ou 9 vol. in-8^o, traduit en français, par Villebrune et mademoiselle Keralio, Paris, 1782-1783, 9 vol. in-12. S. S.—I.

MÉDICIS, papes. Voyez CLÉMENT VII, LÉON X et LÉON XI.

MÉDICIS, reines de France. Voyez CATHERINE et MARIE.

MÉDICIS ou MEDICINO (JEAN-JACQUES). Voyez MARNAGAN.

MÉDICIS ou MEDICI (le chevalier don LOUIS DE), ministre napolitain, un des hommes qui ont eu le plus de part aux événements de notre époque en Italie, naquit à Naples, au mois d'avril 1759, des princes d'Ottajano (1). Cadet de famille, don Louis était destiné à l'état ecclésiastique ; mais

(1) « La famille des Médicis d'Ottajano, dit M. le marquis de Salvo dans ses *Mélanges politiques et littéraires* (Paris, 1832, in-8^o), était établie à Naples depuis l'année 1532. Charles-Quint, à son passage à Florence, avait engagé Bernardette de Médicis, fils d'Octavien et frère du pape Léon XI, à s'établir dans la ville de Naples. L'empereur aimait la famille de Médicis ; il avait beaucoup fait pour Alexandre de Médicis, et il donna à Bernardette une somme considérable d'argent pour le décider à prendre racine dans la ville ou le royaume de Naples. Connaissant l'influence que cette famille avait en Italie, et surtout à Rome et à Florence, il voulait faire des Médicis des partisans servant d'appui à son énorme puissance. Bernardette consentit à l'émigration que l'empereur lui proposa, et vint s'établir à Naples, où, avec l'argent qu'il avait reçu de Charles, il acheta la terre d'Ottajano. Il y avait alors à Rome le cardinal Hippo-

des goûts actifs et l'instinct d'une ambition précocce, à laquelle la perspective du cardinalat ne suffisait point, le poussèrent vers une autre carrière. Devenu orphelin de bonne heure, il fut envoyé par sa mère à l'université de Turin, pour y étudier la théologie, sous la direction d'un oncle qu'il avait dans cette capitale. Médicis parut d'abord se conformer aux désirs de ses parents; mais sa vocation l'emporta bientôt, et il obtint de faire son droit à Paris. Il y passa trois années, de 1784 à 1787. Le nom illustre qu'il portait, joint à ses qualités personnelles, lui valut l'accueil le plus flatteur à la cour et dans la haute société, si brillante, de cette époque. On était à la veille d'une révolution; et les idées philosophiques qui comptaient parmi leurs adeptes les hommes les plus distingués par le rang, l'esprit et la fortune, ne devaient pas rester étrangers au jeune Médicis; mais, après avoir fréquenté quelque temps les réunions à la mode, il fut effrayé de l'impunité qu'elles affichaient et ne voulut plus y reparaître. Revenu à Naples, il fut nommé juge au palais (*giudice al palazzo*). En 1791, le gouvernement ayant, à la suite d'une conspiration, pris des mesures extraordinaires pour la sûreté de la capitale, confia la direction de la police au chevalier de Médicis, avec le titre de régent de la *Vicaria*. Cette charge lui conférait des pouvoirs presque illimités et servait plus que toute autre à mettre en relief son aptitude aux affaires. Aussi, bien qu'il eût rétabli la peine du fouet, ordonné le dépôt préalable des prévenus dans les bagnes, et montré assez de rigueur comme membre de la junte chargée de poursuivre les délits politiques, il acquit en peu de temps beaucoup de popularité et un crédit immense. Dès 1794, on le prônait comme devant succéder prochainement à Acton, qui, odieux à tout le monde, n'était soutenu que par la faveur de la reine Caroline. Cette princesse avait dans plusieurs circonstances manifesté son estime, sa sympathie même pour Médicis, et elle était entretenue dans ces dispositions par la marquise de Sanmarco, sœur du chevalier, et qui, occupant auprès d'elle une des premières places, avait pénétré fort avant dans son intimité. Acton comprit tout ce qu'il avait à craindre d'un tel rival, et il résolut de le perdre. Voici par quels moyens. Au nombre des condamnés pour crimes d'Etat se trouvait un professeur de mathématiques nommé Annibal Giordano, qui avait été fort lié avec la famille de Médicis. C'était un homme d'esprit, mais pervers: Acton le choisit pour l'instrument de ses projets. Il lui promit sa grâce s'il voulait accuser Médicis d'être son complice. Giordano ne se fit pas prier, et il envoya au ministre une déposition par écrit contre le régent de la *Vicaria*. Celui-ci était positivement accusé

d'avoir entretenu des intelligences avec La Touche-Tréville (voy. ce nom), dont l'escadre s'était montrée devant Naples en 1792, et qui, après avoir obtenu la satisfaction qu'il exigeait, s'était mis en rapport avec les autorités napolitaines. Une société littéraire, dont l'abbé Monticelli était le président, crut pouvoir lui donner un banquet, et Médicis y assista. Bien que la politique eût été tout à fait étrangère à cette réunion, Acton feignit de la considérer comme un club révolutionnaire, foyer des intrigues et des complots qu'il venait d'éventer. Il se procura, par les mêmes moyens, de nouvelles délations; puis, muni de ces pièces, il demanda une audience particulière à Ferdinand IV et à son épouse. Après un long exorde propre à jeter le trouble et la crainte dans leur esprit, il développa tous les fils de la prétendue conjuration, et quand il crut les voies assez bien préparées, l'astucieux ministre prononça le nom de Médicis, l'accusant d'avoir corrompu plusieurs jeunes gens des meilleures familles, d'avoir assisté à un club des jacobins, d'avoir correspondu avec les républicains de France; enfin, pour combler la mesure, il ajouta que le chevalier avait proféré des paroles outrageantes contre le roi et la reine. Son discours finissait ainsi: « Je ne vois que deux « partis à prendre, fort dangereux l'un et « l'autre, celui de la clémence et celui de la rigueur. Au milieu des objections qui se balancent, il m'est venu à l'esprit l'idée d'une solution plus utile peut-être que juste, leurs « majestés en jugeront. C'est l'ambition qui fait « agir le chevalier de Médicis; ce jeune homme « ne sait pas attendre et se résigner aux chances « d'un avenir incertain. Si Votre Majesté l'élevait « au rang de ministre, il renoncerait sur l'heure « à ses coupables pensées, et un jour lui suffirait pour anéantir une conspiration dont il « connaît tous les secrets. » A ces mots (Acton s'y attendait bien), la colère de Caroline éclate: « Quoi! s'écrie-t-elle, sommes-nous réduits à la « triste nécessité de récompenser la trahison? » Puis, se tournant vers le roi: « Sire, mon avis « est bien différent. Que le chevalier de Médicis « et ses complices, quelles que soient leur richesse et leur naissance, subissent la commune loi, et qu'un tribunal d'Etat les condamne. » Alors Ferdinand se leva en ordonnant d'assembler son conseil pour le surlendemain au palais de Caserta. Là ce fut encore Acton qui exposa les faits, et l'on décida à l'unanimité que Médicis serait mis en jugement ainsi que tous ceux que le ministre avait nommés. De crainte que les membres de l'ancienne junte ne montrassent quelque indulgence pour un homme qui avait siégé au milieu d'eux, on en forma une nouvelle composée de juges vendus à Acton et d'ennemis personnels du chevalier. Jusque-là tout avait été conduit dans le plus grand secret, afin d'ôter à Médicis tout moyen de justification;

lyte de Médicis, son oncle, qui le raffermit dans cette idée, et c'est depuis cette époque que la famille des Médicis d'Ottajano se trouve établie dans le royaume de Naples. »

mais la reine ne put se taire, et confia à la marquise de Sanmarco le résultat de la conférence de Caserta; elle lui dit même que son frère « était un jacobin, et que si on le laissait faire « il deviendrait un petit Robespierre. » Cette indiscretion faillit déconcerter toutes les machinations du premier ministre. Médicis, averti, court au palais royal, mais la reine refuse de le voir, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il parvient jusqu'au roi, qui reste sourd à ses explications et à ses prières. Le même jour, Médicis était destitué et conduit à la forteresse de Gaëte. Il y était encore quatre ans après, et rien n'annonçait que le procès marchât à une solution. Cependant le public commençait à murmurer, ne comprenant pas que l'on tardât tant à condamner des hommes contre qui Acton avait dit posséder des charges accablantes, des preuves irréfragables. De son côté, Ferdinand, touché des plaintes et des supplications que lui adressaient les parents des accusés, écrivit à la junte pour presser l'instruction du procès. « Ces lenteurs, disait-il, « nuisent à la justice; c'est un exemple fâcheux, « et peut-être un grand nombre de malheureux « souffrent-ils sans le mériter. » La junte, effrayée d'un tel langage, s'assembla aussitôt, et comme les preuves recueillies ne paraissaient pas suffisantes pour motiver une condamnation, Vanni, qui remplissait les fonctions d'accusateur, s'exprima en ces termes : « Si les preuves ne sont « pas complètes, c'est que nous avons négligé « un moyen que prescrivent de sages législateurs dans les causes de lèse-majesté : ce moyen, « c'est la torture. Je demande donc qu'elle soit « appliquée au chevalier de Médicis de la manière la plus rigoureuse, que la loi a fixée par « cette formule : *Torqueri acriter adhibitis quatuor funiculis.* » Le prince de Castelcicala appuya vivement cette proposition; mais il ne put, malgré tous ses efforts, la faire adopter par ses collègues. L'instruction terminée, le roi nomma une nouvelle junte pour prononcer le jugement, et, cette fois encore, Vanni en fit partie comme procureur fiscal. Après avoir longuement insisté sur les dangers d'un acquittement, il exposa avec une exagération révoltante les dénunciations, les délits, les preuves, et conclut de nouveau à l'application de la torture, avec des rigueurs aussi impitoyables que s'il se fût agi de cadavres (*tormenti spietati come sopra cadaveri*). Quand Vanni eut fini de parler, la junte examina les pièces dont se composait le dossier de l'accusation. La principale était une lettre adressée par les républicains français à Médicis, dont elle attestait ainsi la connivence. Mais Chinigo, l'un des juges, ayant prouvé jusqu'à l'évidence que le papier de cette lettre était de fabrique napolitaine, fit soupçonner l'origine même du procès, jeta du discrédit sur les autres chefs de l'accusation, et Médicis fut acquitté. Lorsque les Français s'emparèrent de Naples en 1799, ils lui

offrirent une place importante, persuadés que les persécutions qu'il avait subies le rendraient hostile au gouvernement royal; mais il refusa, ce qui lui valut d'être emprisonné une seconde fois. Ferdinand ne tarda pas à revenir à Naples, et Médicis, dont il était impossible de méconnaître le dévouement, reprit tout son crédit à la cour. Après la retraite du ministre Zurlo, il fut nommé vice-président du conseil des finances, et montra pour la première fois sa capacité dans cette branche importante de l'administration. On peut dire qu'il sauva le trésor d'une banqueroute. Il liquida la dette des banques et appliqua au paiement les biens de l'Etat, ensuite ceux de l'Eglise, et, en dernier lieu, les donations même des banques; mais il ne toucha pas aux biens de la couronne ni aux revenus de la maison royale. Cependant le sort des armes s'était déclaré contre Ferdinand, et ce prince était encore forcé de chercher un refuge en Sicile, derrière les vaisseaux de l'Angleterre. Médicis l'y suivit, et fut consulté dans toutes les affaires importantes; mais il ne devint ministre des finances qu'en 1810. Malgré les subsides anglais, le trésor était épuisé et chaque jour rendait la pénurie plus grande. Pour faire face aux besoins, Médicis décida le roi à convoquer le parlement, espérant le diriger à son gré et en obtenir des subsides extraordinaires. Ses démarches furent heureuses auprès du *bras domanial*; plusieurs des représentants, librement élus par les villes, se rendirent à ses promesses ou à ses présents; d'autres furent nommés sous son influence particulière; il obtint même, et c'était un des plus grands vices de la constitution du pays, il obtint que le même individu réunit le mandat de plusieurs villes. Ces députés étaient fort nombreux, devaient tout à la faveur de Médicis, et se trouvaient par conséquent dans sa dépendance. Le ministre avait encore habilement manœuvré auprès du *bras ecclésiastique*, dont beaucoup de membres paraissaient disposés à favoriser ses desseins. Se croyant sûr de ces deux portions de l'assemblée, il crut pouvoir braver la troisième, c'est-à-dire le *bras baronnal*, et fit proposer l'impôt direct, qui devait particulièrement retomber sur les seigneurs. Ceux-ci opposèrent la plus vive résistance, et l'impôt fut rejeté. Alors Médicis voulut convoquer un second parlement; mais Ferdinand ayant préféré imposer un pourcent par ordonnance, le ministre, qui prévoyait les conséquences de cette mesure, donna sa démission et partit pour l'Angleterre. C'était à la fin de 1811. Pendant le séjour de dix-huit mois qu'il y fit, il s'appliqua surtout à étudier cette constitution tant vantée, que l'on voulait à cette époque introduire chez tous les peuples et qui avait été récemment transplantée en Sicile. Ce voyage fixa ses idées et fut pour ainsi dire le complément de son éducation gouvernementale. Après une longue maladie qui faillit le conduire

au tombeau, Médicis revint en Sicile, où l'appelaient les intérêts de son souverain dans la crise universelle qui se préparait. On sait que, par un traité signé avec l'Autriche le 11 janvier 1814, Murat avait conservé le trône de Naples, moyennant des indemnités convenables pour le roi de Sicile; mais Ferdinand ne voulut accéder à aucun arrangement, et envoya au congrès de Vienne le commandeur Rufo et Médicis, chargés de protester contre la convention du mois de janvier et d'en faire sentir à l'empereur tout le danger et l'injustice. Leurs efforts furent couronnés d'un plein succès : ils conclurent au mois de février 1815 un traité secret par lequel François I^{er} s'engageait à rétablir Ferdinand IV sur le trône de Naples. On attendait le moment favorable pour le mettre à exécution, lorsque arriva la nouvelle que Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, avait débarqué en France. Craignant que Murat, inspiré par la prudence, ne fit cause commune avec les souverains alliés, ce qui eût compromis le succès des négociations clandestines, Médicis chargea M. le marquis de Salvo, un des secrétaires de la légation sicilienne, de communiquer le traité secret au duc de Campochiaro, ministre plénipotentiaire du roi de Naples à Vienne. Alors Joachim, se voyant joué par l'Autriche, ne garda plus aucune mesure; il prit les armes et tomba ainsi dans le piège qu'on lui tendait. La bataille de Tolentino fut son Waterloo. Le jour même où Caroline Murat quitta Naples, Médicis y arriva muni des pleins pouvoirs de son souverain et prit aussitôt toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances. Le point le plus important était de connaître les plans ultérieurs de l'ex-roi, qui, bien que vaincu et réfugié en Corse, conservait un grand nombre de partisans. Médicis envoya auprès de lui un certain Carabelli, Corse d'origine, personnellement connu de Joachim, et qui avait été employé par lui en différentes circonstances. On a dit que Murat ne s'était décidé à une descente dans le royaume de Naples qu'à la suite de perfides conseils des agents de la police napolitaine; c'est une erreur. Médicis, soit loyauté soit crainte des résultats, avait chargé Carabelli de le détourner par toutes sortes de moyens de cette folle entreprise. En même temps, la plus grande surveillance était exercée le long de toute la côte, et une escadre commandée par le comte de Prévile cherchait dans la Méditerranée la flottille sortie de la Corse. On connaît le dénouement de l'aventureuse expédition de Murat (1). La postérité appréciera la conduite de ce prince et celle de ses juges; quant à Médicis, on peut assurer dès aujourd'hui qu'il fut digne d'éloge. Fidèle à ses devoirs, il se montra conséquent avec ses principes et les actes de sa vie passée : lui au moins n'avait jamais été le courtisan du malheu-

reux Joachim. Après le retour de Ferdinand à Naples, Médicis, appelé au ministère des finances, s'occupa de les réorganiser. Ferdinand avait contracté de grandes obligations par son adhésion aux actes du congrès de Vienne; il devait à l'Autriche vingt-six millions de francs pour prix de sa conquête; cinq millions au prince Eugène à titre d'indemnité; neuf millions à des diplomates influents du congrès, à titre de gratifications et comme témoignage de reconnaissance, ou même comme prix convenu de leurs suffrages. Il fallait pourvoir à l'entretien de l'armée autrichienne, de l'armée sicilienne qui avait suivi le roi, et des débris de celle de Murat. Les émigrés voulaient des récompenses; les victimes de leur fidélité à l'intérieur, pendant l'occupation française, demandaient du pain, et, comme toujours, les courtisans étaient avides de faveurs et de richesses. Médicis, grâce à ses habitudes d'économie, pourvut à tout; et les fonds publics, qui étaient tombés à 40, s'élevèrent à 100 au bout de trois mois. Il est cependant trois actes de son administration qui ont prêté à la critique, ce sont : la restitution aux émigrés des biens même vendus; la révocation de l'impôt des patentes, qui était une source abondante de revenus pour le trésor, et enfin l'impôt exorbitant dont il frappa les livres étrangers. Cette dernière mesure excita les clameurs des libraires, qui envoyèrent au ministre une députation pour lui représenter combien le nouvel impôt était contraire même aux intérêts du trésor. Médicis, qui sans doute ne voulait pas découvrir le fond de sa pensée, se débarrassa d'eux par ce singulier dilemme : « Les livres sont ou bons ou mauvais; s'ils sont « bons, on ne saurait les payer trop cher, et, « s'ils sont mauvais, il faut les empêcher d'en- « trer. » Il est juste cependant de dire que pendant son administration le nombre des imprimeries s'accrut rapidement dans le royaume : la ville de Naples en acquit à elle seule quatorze nouvelles dans l'espace de quelques années. En 1818, Médicis se rendit à Terracine, chargé de régler les conditions d'un concordat entre la cour de Rome et le gouvernement napolitain. Il montra tant de fermeté dans ses négociations avec le cardinal Consalvi que celui-ci céda sur plusieurs points en litige, et le concordat fut signé le 16 février 1818. Revenu à Naples, il mit en vigueur le système monétaire qu'il avait déjà ébauché en 1805. La nouvelle loi, promulguée le 20 avril 1818, établit l'argent comme base de toute transaction financière, et fit par conséquent hausser le prix des effets publics. A cette époque, les bagnes regorgeaient de criminels; Médicis conclut un traité avec la cour du Brésil par lequel le gouvernement napolitain remit à celui de Rio-Janeiro deux mille galériens pour les employer comme bon lui semblerait. Plusieurs améliorations proposées par ce ministre ne purent être développées que lentement, en

(1) Voyez comment le général Colletta rend compte de ce fait dans son *Histoire du royaume de Naples de 1734 à 1825*.

Sicile surtout, où les privilèges de la noblesse et du clergé leur opposaient de grands obstacles. Un nouvel impôt foncier (*fundaria*) qu'il introduisit rencontra beaucoup d'opposition. Au mécontentement du peuple, accru encore par les mesures de rigueur que prenait le prince de Canosa, ministre de la police, se joignit bientôt celui de l'armée, à laquelle le général Nugent venait d'imposer le règlement autrichien, et la révolution éclata. Médicis n'avait jusque-là professé que du mépris pour toutes les sectes maçonniques ; il s'était contenté, étant ministre de la police, de faire enfermer les plus fougueux dans une maison de fous, et il avait toujours présenté au roi le carbonarisme comme un enfantillage. Après les événements de Nola, ou plutôt de Monteforte, et le progrès toujours croissant de l'insurrection, Médicis et Nugent conseillèrent à Ferdinand de s'embarquer avec sa famille pour l'Adriatique, et de revenir à la tête d'une armée autrichienne qui rétablirait l'ancien ordre de choses. Le roi parut d'abord céder à leurs conseils ; mais, gagné ensuite par les prières de son fils, le duc de Calabre, il se décida à rester. Alors Médicis eut le tort de donner sa démission ; aussi Ferdinand ne lui pardonna-t-il jamais de l'avoir abandonné dans ces pénibles conjonctures. L'ex-ministre vivait à Naples fort retiré lorsqu'il apprit que les carbonari, dans un conciliabule nocturne, avaient décidé la mort d'un grand nombre de personnages importants. On faisait courir plusieurs listes de proscription, et presque toutes portaient à leur tête le nom de Médicis. Celui-ci, effrayé, se sauva par mer à Cività-Vecchia, et de là se rendit à Rome. La fuite d'un homme aussi influent ne contribua pas peu à jeter du discrédit sur la révolution napolitaine auprès des puissances étrangères. Après un séjour de quelques mois dans la capitale du monde chrétien, Médicis partit pour Paris. S'étant présenté un matin au lever de Louis XVIII, il resta confondu dans la foule des courtisans et sortit sans avoir été remarqué. Mais le monarque, ayant été averti, le fit venir auprès de lui et s'excusa ainsi de son oubli involontaire : « Il n'est pas étonnant que je ne vous aie point aperçu, car, vous le savez bien, che- » valier, les rois souvent sont aveugles. » Sur les instances du prince de Metternich, Médicis revint à Rome, où Ferdinand se trouvait. Mais ce prince lui gardait rancune et refusa de le voir, ce qui l'affecta beaucoup et l'empêcha d'entrer dans une nouvelle combinaison ministérielle. Cependant les derniers événements avaient jeté le plus grand désordre dans les finances. Un emprunt devenant indispensable, on s'adressa au banquier Rothschild, qui, manquant de confiance dans l'habileté des hommes alors investis du pouvoir, s'y refusa positivement. Le roi fut ainsi forcé de renouveler le ministère, et malgré son antipathie pour Médicis, il l'appela au départe-

tement des finances. Le banquier, rassuré sur l'administration des deniers publics, prêta la somme demandée. Quand Ferdinand, accompagné du prince Alvaro Rufo, se rendit à Vérone et de là à Vienne, Médicis fut nommé président du conseil des ministres, et conclut, au mois de janvier 1824, avec la maison Rothschild, un emprunt de deux millions et demi sterling, somme qui fut hypothéquée sur le produit des douanes et autres impôts indirects. Après la mort du marquis de Circello, il cumula trois ministères, les finances, les affaires étrangères et la police. Il conserva son poste éminent sous le règne de François I^{er} et contribua beaucoup à délivrer le royaume de l'occupation autrichienne. Lorsque ce prince conduisit à Madrid sa fille Marie-Christine, qui allait épouser Ferdinand VII, Médicis l'y suivit. Ce voyage devait lui être fatal. Le 24 janvier 1830, après s'être livré à un travail pressé pour expédier des courriers, il fut obligé de se mettre au lit, et le lendemain il n'existait plus. Comme il avait eu quelque temps auparavant la visite d'un membre de l'inquisition, à laquelle il s'était rendu odieux par les conseils de réformes qu'il avait donnés au roi d'Espagne, les journaux de l'opposition libérale firent courir le bruit d'un empoisonnement ; mais la cause réelle de sa mort fut la rigueur insolite de la saison, qui aggrava un asthme dont il souffrait depuis vingt ans. Cette nouvelle produisit à Naples une sensation profonde et fit baisser subitement le cours des effets publics. François I^{er} n'était pas fort attaché à Médicis, mais il rendait justice à ses talents, et il suivait aveuglément ses conseils. « J'ai perdu, dit-il en » apprenant la mort de son ministre, le seul » conseiller qui pût rétablir l'ordre dans les » finances. » Le corps de Médicis fut embaumé et transporté à Naples, où ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe. Voici le portrait qu'a tracé de ce ministre un journal napolitain : « Doué par la nature d'une intelligence » vive et prompte, il avait encore accru cette » qualité par une longue expérience des affaires. » Recherchant avant tout l'utilité, il préférait le » solide au brillant. Son expression était nette et » précise comme ses pensées. L'habitude du » commandement s'était si bien convertie en lui » en nature, que dans sa bouche le commande- » ment perdait tout ce que d'ordinaire il a d'âpre » et de sévère. La simplicité de ses manières » était telle que qui ne l'eût pas vu revêtu des » insignes de ses fonctions ou entendu parler » des grandes affaires qu'il traitait, ne l'au- » rait pris que pour un homme ordinaire. Sur » de sa gloire future, il s'inquiétait peu de l'ap- » probation du temps présent et méprisait la » louange aussi bien que la calomnie. Il vécut » célibataire, aimant vivement sa famille, affectueux avec ses proches, généreux envers ses » serviteurs. Quel que soit le jugement que la

« postérité porte à son égard, elle ne pourra lui « refuser une place distinguée parmi les minis- « tres qui ont mérité de vivre dans les annales « de notre monarchie et dans celles de toutes les « nations civilisées. » — MÉDICIS (Camille DE), probablement de la même famille que le précédent, était avocat à Naples dans le 17^e siècle, et publia deux ouvrages de droit intitulés, l'un *Juris responsa*, l'autre *De la juridiction royale*, en italien, 1 vol. in-8^e. A—Y.

MEDICUS (FRÉDÉRIC-CASIMIR), médecin et botaniste, né à Grumbach en 1736, devint conseiller de régence en Bavière, directeur de l'université de Heidelberg, de la société palatine-économique de Lautern, et conservateur du jardin de botanique de Manheim. Il a puissamment contribué à propager la plantation et la culture de l'acacia *robinier*, en publiant, dans un journal qu'il fit paraître à cet effet de 1794 à 1803, ses idées et ses vues (1). Il mourut le 15 juillet 1808. Nous citerons de lui : 1^o *Lettre sur la destruction de la petite vérole*, Francfort et Leipsick, 1763, in-8^e. Il s'élevait dans cet écrit contre la méthode échauffante généralement employée alors contre cette maladie, et proposait d'administrer des rafraîchissants et du quinquina, dans l'intention de diminuer la suppuration pendant la durée de laquelle il croyait que le virus se développait. 2^o *Description d'une épidémie bilieuse dans laquelle la méthode tonique offrait beaucoup plus d'avantages que les autres*, insérée dans le Recueil d'observations, Zurich, 1764, 2 vol. in-8^e, en allemand ; 3^o *Histoire des maladies périodiques*, 1764, 1794, in-8^e, en allemand. Il préconise l'emploi du quinquina dans toutes ces affections, et précise les cas où il faut lui associer l'opium. 4^o *De la force vitale*, Manheim, 1774, in-4^o. Il établit dans cet ouvrage que la matière, par elle-même incapable de mouvement, ne saurait être la cause des mouvements vitaux. Il admet que le principe vital réside dans le cerveau et coule à travers les nerfs. Il reproduit l'opinion émise par Lecat, que les ganglions nerveux empêchent les mouvements vitaux d'être soumis à la volonté. 5^o *Über die Veredlung der Rosskantanje*, Lautern, 1780, in-4^o ; dissertation curieuse, où il développe les divers avantages qu'on peut retirer du marron d'Inde. 6^o *Traité sur l'art de faire de beaux jardins*, Manheim, 1782, in-8^e, en allemand ; 7^o *Observations de botanique*, Manheim, 1782, in-8^e ; 8^o *Abrégé de l'histoire et de la description du Japon*, d'après Kämpfer, Francfort, 1783, in-8^e, en allemand ; 9^o *Philosophie botanique*, Manheim 1789, in-8^e, en allemand ; 10^o *Sur les arbres de l'Amérique septentrionale*, Manheim, 1792, in-8^e, en allemand ; 11^o *His-*

toire de la botanique de notre temps, ibid., 1793, in-8^e de 96 pages en allemand ; 12^o *Sur les vrais principes de la culture du fourrage*, Leipsick, 1796, in-8^e, en allemand ; 13^o *Journal des forêts*, t. 1^{er}, 1^{re} partie, Leipsick, 1797, in-8^e ; 2^e partie, ibid., 1799, en allemand. Il n'en a pas paru davantage. 14^o *Considérations sur l'anatomie des plantes*, Leipsick, 1799, in-8^e, en allemand ; 15^o *Petit plan d'économie rurale*, Manheim, 1804, in-12, en allemand ; 16^o *Lettre à M. François de Neufchâteau, sur le robinier*, traduite de l'allemand, 1804, in-12 ; 17^o *Traité d'économie rurale*, Leipsick, 1807, 2 vol. in-8^e, en allemand. P. et L.

MEDINA (MICHEL), religieux franciscain, natif du diocèse de Cordoue, mort à Tolède vers 1580, se rendit très-habile dans les langues orientales, dans la connaissance des Pères, des conciles, de l'antiquité sacrée et profane. Ses ouvrages, écrits d'un assez bon style pour le temps, tiennent plus de la théologie positive que de la scolastique. On les recherche encore aujourd'hui. Les principaux sont : un *Traité de la foi*, Venise, 1564, où l'auteur discute la matière fort amplement ; — *Traité de la continence des ecclésiastiques*, imprimé à la suite du précédent ; — *Traité du purgatoire*. Il parle de l'institution des évêques, des prêtres et de tous les ministres ; on a remarqué qu'il ne regarde pas le sous-diaconat comme un sacrement, quoiqu'il le croie institué par Jésus-Christ. — Plusieurs autres Traités sur la pénitence, l'humilité, la restitution, les indulgences, etc. L'*Apologie* qu'il publia en 1558 à Alcalà, pour son confrère Ferus ou Sauvage contre Dominique Soto, lui attira quelques désagréments : elle fut mise à l'index, et il se vit lui-même obligé de rendre raison de sa foi. — Plusieurs théologiens espagnols du même nom ont laissé des ouvrages oubliés aujourd'hui. — Un autre MÉDINA publia vers 1550 un *Traité de la navigation*, qui fut traduit en français en 1554. — Enfin, deux poètes de la même nation ont aussi porté ce nom ; l'un d'eux, né à Murcie au commencement du 17^e siècle, a laissé un recueil estimé, imprimé à Madrid en 1715, 1 vol. in-4^o. T—D.

MEDINA DE MEDINILLA (PEDRO DE), poète espagnol du 16^e siècle sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. Madrid et Séville se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; mais Lope de Vega, son ami le plus intime, lui ayant dans son *Laurel de Apollo* donné le titre de *Sevilan*, il semble qu'un pareil témoignage devrait suffire pour fixer le lieu de sa naissance. Engagé dans la profession des armes, Medina fut envoyé dans les colonies espagnoles de l'Amérique. Son départ, que Lope a déploré dans une pièce de vers très-touchante, et la vie aventureuse qu'il mena depuis, l'empêchèrent de travailler à des productions de longue haleine, et même de recueillir ses ouvrages qui sont épars

(1) Ce journal, intitulé *Unachter Acacienbaum*, forme 5 volumes in-8^e, composés chacun de six cahiers, excepté le dernier, qui n'en a que quatre. On y joint un supplément au tome 4, qui contient la table des quatre premiers volumes.

dans diverses collections. Sa composition la plus célèbre est l'*Eglogue* sur la mort d'Isabelle de Urbina, la première femme de Lope. Cette pièce, réimprimée dans le *Parnaso espanol*, t. 7, p. 133, suffit pour donner à son auteur une place distinguée parmi les poètes de sa nation. — MEDINA (Salvador-Jacinto-Polo DE), poète espagnol, naquit à Murcie dans les premières années du 17^e siècle. Son penchant l'entraîna de bonne heure vers la poésie; et quoiqu'il ait vécu dans un temps peu favorable à la littérature, il n'a pas laissé de se faire une assez grande réputation. Medina n'est pas un poète du premier ni même du second ordre; mais il avait un talent très-remarquable pour la poésie badine (*Parnaso espanol*, t. 3, p. 24). On conjecture qu'il mourut vers 1660. Ses ouvrages sont : 1^o *las Academias del jardin*; — *el Buen humor de las musas*; — *Fabula de Apollo y Daphne*; — *Fabula de Pan y Syringa*, Madrid, 1630, in-8^o. Un choix des pièces qui composent ce volume a été publié par Joseph Alfues sous ce titre : *Bureo de las musas*, ibid., 1659. L'éditeur du *Parnaso espanol* en a tiré la *Fable d'Apollon et Daphné* en vers burlesques, et quelques épigrammes qu'il compare aux meilleures pièces en ce genre des anciens et des modernes. 2^o *Gobierno moral o Lelio*, Murcie, 1656, in-8^o; c'est une suite de douze discours. Les œuvres de Medina, *en prosa y en verso*, ont été recueillies, Saragosse, 1664, in-4^o; et reproduites par un de ses admirateurs, Madrid, 1715, in-4^o. Dans la préface du *Gobierno moral*, il promettait deux autres ouvrages qui n'ont point paru : *Descanso de las veras*, et *Irene y Carlos* (voy. la *Biblioth. hisp. nova* de Nicolo Antonio). W—s.

MEDINA-SIDONIA (GASPAR-ALONZO PEREZ DE GUZMAN, duc DE), d'une des plus anciennes et des plus illustres familles d'Espagne (voy. GUZMAN), était gouverneur de l'Andalousie à l'époque de la révolution qui plaça don Juan de Bragance, son beau-frère, sur le trône de Portugal (1640). Don Juan, après avoir pris les mesures les plus propres à assurer la tranquillité intérieure du royaume, s'empessa de détourner les armements du roi d'Espagne en lui suscitant de nouveaux ennemis : en conséquence il envoya le marquis d'Ayamonte au duc de Medina pour l'engager à faire soulever l'Andalousie et à s'en déclarer souverain. La facilité qu'Ayamonte fit voir au duc dans l'exécution de ce dessein le séduisit; mais le plan de la conjuration fut découvert par l'indiscrète vanité d'un moine qu'Ayamonte avait dépêché à Lisbonne pour informer le roi du succès de ses démarches. Le duc de Medina reçut inopinément l'ordre de se rendre à Madrid. Dans le premier moment, il balança s'il ne fuirait pas en Portugal; mais l'idée de passer le reste de sa vie sur une terre étrangère le déterminait à obéir. A son arrivée à Madrid, il descendit à l'hôtel du duc d'Olivarès, premier

ministre, son proche parent; et après en avoir reçu l'assurance qu'un aveu sincère de tout ce qui s'était passé lui sauverait la vie, il lui déclara le plan qu'il avait arrêté avec le marquis d'Ayamonte : il fut ensuite introduit dans le cabinet du roi, à qui il répéta l'aveu de son crime, lui demandant pardon dans les termes les plus touchants. Le roi mêla ses larmes à celles du coupable, et lui accorda une grâce entière. Cependant le duc reçut l'ordre de ne point s'éloigner de Madrid; et l'on envoya des garnisons dans les châteaux de son domaine. Olivarès lui conseilla, pour effacer tout à fait l'impression fâcheuse que pouvait laisser sa trahison, d'appeler en duel le roi de Portugal; et malgré toutes ses observations pour être dispensé d'une démarche aussi ridicule, il fut obligé de signer un cartel de défi qu'Olivarès rédigea lui-même, et qui fut adressé à toutes les cours de l'Europe. Cette pièce, vraiment singulière, a été publiée par Laclede (*Histoire de Portugal*), par l'abbé de Vertot (*Révolution de Portugal*), etc. Le duc de Medina se trouva au jour fixé près de Valence d'Alcantara, sur la frontière des deux royaumes, armé de toutes pièces, et accompagné de toute la suite d'un chevalier errant. Le roi Jean, comme on le pense bien, n'y vint point, ni personne de sa part. Depuis ce moment le duc de Medina vécut dans une telle obscurité, que l'histoire ne fait plus aucune mention de lui (voy. AYAMONTE). W—s.

MEDINILLA (BALTHAZAR-ELISIO), poète espagnol, naquit en 1585 à Tolède. Disciple du célèbre Lope de Vega, il est comparable à son maître par l'érudition et la pureté du style. Son épître à Lope sur les agréments que la campagne offre aux poètes est un chef-d'œuvre d'élégance et de simplicité. Medinilla serait devenu l'un des premiers écrivains de sa nation s'il eût poussé plus loin sa carrière; mais une mort qui paraît avoir été tragique l'enleva lorsqu'il avait à peine 32 ans. Lope a consacré, dans le *Laurel d'Apollo*, le souvenir de son disciple, et a déploré sa mort dans une touchante élogie. Cette pièce se trouve à la suite de l'épître de Medinilla, dans les éditions récentes des œuvres de Lope, et Sedano les a recueillies dans le *Parnaso espanol*, t. 9, p. 354-68. Les critiques citent avec éloge le poème de Medinilla sur la conception de la Vierge : la *Limpia concepcio de la Virgen nuestra Senora*, Madrid, 1618, in-8^o; il est en cinq chants distribués par octaves. L'auteur a laissé manuscrits un recueil de *Rimas y prosas*, in-4^o, et un *Discurso del remedio de las cosas de Toledo*, in-fol. W—s.

MEDJD-EL-DAULAH. Voyez MADJ-EDDAULAH.

MEDOWS (sir WILLIAM), général anglais, petit-fils de sir Philippe Medows, chevalier, maréchal et neveu du dernier duc de Kingston, naquit le 31 décembre 1738. Son frère aîné, qui prit le nom de famille de Pierrepont, fut pair d'Angle-

terre et connu sous le nom de lord vicomte Newart. Sir William Medows entra d'abord comme enseigne en 1756 dans le 5^e régiment, et obtint une sous-lieutenance l'année suivante. Après avoir servi en 1758, dans une des expéditions contre les côtes de France, comme aide de camp de lord Ancram, il fit la guerre en Allemagne en 1760, sous les ordres du prince Ferdinand de Brunswick et du marquis de Grandby, et s'y distingua. Il servit ensuite en Irlande comme capitaine de dragons et lieutenant-colonel. En 1775 il entra dans le 55^e régiment en qualité de lieutenant-colonel, et le conduisit en Amérique. Il fit preuve pendant la guerre de l'Indépendance d'un grand courage et de beaucoup d'habileté, surtout à la bataille de Brandywin où il fut blessé. Il rentra en 1777 dans le 5^e régiment, et obtint, quelques mois après, le grade de colonel par brevet. La France ayant pris le parti des insurgés américains, le colonel Medows devenu brigadier général, fut envoyé sous le major général Grant, pour coopérer à une attaque contre les îles des Indes occidentales. Il se fit particulièrement remarquer à la prise de l'île de Ste-Lucie, et y fut blessé. Sa conduite lui fit accorder en 1780, le commandement du 89^e régiment. Il reçut l'ordre de revenir en Angleterre, et s'embarqua avec le commodore Johnston pour aller attaquer le cap de Bonne-Espérance; mais l'arrivée du bailli de Suffren ayant arrêté l'exécution de cette entreprise, une partie de la flotte anglaise se rendit dans l'Inde, où le général Medows contribua à sauver le Carnatic, alors attaqué par Tippoo-Saëb. En juin 1781, il fut nommé major général dans l'Inde, et peu après, gouverneur de Madras et commandant en chef de toutes les troupes de cette résidence. Il s'opposa à toutes les entreprises de Tippoo et les déjoua habilement. Lord Cornwallis ayant été promu à l'emploi de gouverneur général, prit en même temps le commandement de toutes les troupes ayant Medows pour second. En mars 1791, Cornwallis résolut de porter le théâtre de la guerre sur le territoire de Tippoo et commença par l'attaque de Bangalore. Il fut vivement secondé par Medows, qui s'empara du fort de Nundridoo, après être monté le premier à l'assaut, et servit avec sa bravoure accoutumée jusqu'à la cessation des hostilités, le 19 mars 1792. A cette époque Medows revint en Angleterre, fut fait lieutenant général en octobre 1793, avec le commandement du 7^e régiment des dragons de la garde, où il avait d'abord servi comme capitaine et comme major. En juin 1801, il succéda au marquis de Cornwallis dans la vice-royauté d'Irlande, et fut nommé membre du conseil privé de Sa Majesté. Il conserva peu de temps cet emploi, dans lequel il fut remplacé par le général Fox. Medows mourut dans un âge avancé, étant gouverneur de l'hôpital de Kilmainham en Irlande.

D—z—s.

MÉDYN (Abou), fils de Hammad, fils de Mo-

ammed, docteur arabe, était originaire de Fez, et mourut en 589 (1193 de J.-C.). Ses écrits lui ont acquis une grande réputation, et lui ont donné, dit Hadji-Khalifa, une place honorable parmi les écrivains du premier rang. Ils sont répandus principalement dans la Barbarie où ils sont fort estimés. Nous ne connaissons jusqu'ici que l'abrégé de son ouvrage intitulé : *Tohfet alazyb wa nozhet allabyb* (*Présent fait à l'homme d'esprit, et amusement du sage*), publié par Fr. de Dombay, Vienne, 1805, in-8°, avec une traduction latine. C'est une collection de trois cent quarante et une sentences ou proverbes, dont quelques-uns étaient déjà connus, et qui justifient à tous égards, l'opinion que les Arabes se sont faite du talent de l'auteur. La traduction est fort souvent inexacte. Silvestre de Sacy en a relevé les erreurs dans le *Magasin encycl.* de 1808, t. 6, p. 426 et suiv.

R—D.

MEECKREEN (JOB VAN), et non *Mekereen*, chirurgien hollandais, né dans les dernières années du 16^e siècle, fut chirurgien de l'hôpital et de l'amirauté d'Amsterdam. Il inventa plusieurs instruments, tels que le *séringotome*, l'*aiguille cannelée*, et perfectionna le *troicart*, instrument qui sert à percer l'œil plein d'eau ou de pus. Meeckreen mourut en 1660, après avoir formé plusieurs bons élèves. Ce médecin avait l'habitude de consigner dans un journal particulier, les résultats de toutes ses cures, qui furent imprimés plusieurs fois après sa mort, sous le titre d'*Histoires médico-chirurgicales*, en hollandais, Amsterdam, 1668, in-4°; en latin, par Abraham Blasius, 1682, in-8°; et en allemand, Nuremberg, 1775, in-8°.

Z.

MEELFUHRER (RODOLPHE-MARTIN), savant philologue, né à Anspach vers 1670, était fils d'un ministre luthérien, qui a joui de quelque réputation parmi ses coreligionnaires. Il fréquenta dans sa jeunesse les principales universités d'Allemagne, s'appliqua particulièrement à l'étude des langues orientales, et termina ses cours avec un éclat extraordinaire, en soutenant quatre thèses, l'une en grec, la deuxième en hébreu talmudico-rabbinique, une autre en hébreu littéral et la dernière en arabe. Ces dissertations académiques ont été imprimées sous les titres suivants : *De questione : An S. Mattheus, evangelium græce scripserit?* Altdorf, 26 jun. 1696; — *De benedictione sacerdotali*, Giessen, 5 jun. 1697; — *Dissertatio philosophica inauguralis ex philosophia hebræa*, ibid., 25 aug. 1697. — *De arabicæ lingvæ utilitate*, ibid., oct. 1697. Vers la fin de l'année 1712 il se rendit à Augsbourg; et le 9 janvier suivant, il déclara à l'assemblée des pasteurs que son intention était de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Il publia différents écrits pour expliquer les motifs de son changement; mais ils furent censurés et condamnés par le synode de Ratisbonne. Meelfuhrer finit par se réconcilier avec les principes du luthéranisme, et en fit de

nouveau profession en 1725. Il essaya de colorer son inconstance par des raisons qui furent diversement appréciées. Il se rendit peu après à Gotha, d'où il passa en Hollande dans l'espoir d'y obtenir un emploi. N'ayant pu y réussir, il revint en Allemagne; mais il fut arrêté à son passage à Fulde par l'ordre de l'empereur, et transféré au château d'Egra, où l'on croit qu'il termina ses jours en 1729. Indépendamment des écrits de controverse dont on a parlé, et qui ne présentent aucun intérêt, on a de lui : 1° *De Germanorum in litteraturam orientalem meritis dissertatio*, Altdorf, 1698, in-4°. Ce n'était que le prodrome de son grand ouvrage *De Germania orientali*. 2° *Jesus in Talmude, sive Dissertationes philologicae 2, de iis locis in quibus per talmudicas Pandectas Jesu cujusdam mentio injicitur*, ibid., 1699, in-4°; 3° *De Talmudis versionibus*, 1699; 4° *Accessiones ad Almeloveenianam Bibliothecam promissam et latentem*, Nuremberg, 1699, in-8° de 176 pages (voy. ALMELOVEEN); 5° *De meritis Hebræorum in rem litterariam*, Wittenberg, 1699, in-4°; 6° *De fatis litteraturæ orientalis*, ibid., 1700, in-4°; 7° *Consensus veterum Hebræorum cum Ecclesia christiana, ac vetustissimis eorum monumentis*, etc., Francfort, 1701, in-4°; 8° *De causis synagogæ errantis*, Altdorf, 1702; 9° *De impedimentis conversionis Judæorum*, ibid., 1707. Meelfuhrer est l'éditeur des *Lettres de J.-Christ: de Boineburg à J. Conrad Dieteric*, Nuremberg, 1703, in-12. W—s.

MÉEN (SAINT), en latin *Mevennus*, que la légende nomme toujours *Conard-Méen*, et que les bas Bretons désignent aussi sous les noms de *St-Méven* et de *St-Néven*, naquit dans la province de Cambrie vers l'an 540. Allié de St-Samson, il l'accompagna en Armorique et prit part à tous ses travaux évangéliques. On croit qu'après la mort de Samson, il continua à résider dans le monastère de Dol, et qu'il y passa un grand nombre d'années dans la pratique des vertus religieuses. Un jour qu'il se rendait auprès du comte de Vannes, avec lequel il avait une affaire à traiter, il lui fallut traverser une grande forêt qui, divisée en plusieurs cantons, forme aujourd'hui les forêts particulières de Paimpont, de Brécilien, de la Hardouinaie, de Loudéac et de la Nouée. Elle séparait alors la Bretagne en deux parties, dont l'une se nommait le pays en deçà et l'autre le pays au delà de la forêt. Méen y rencontra, non loin du bourg de *Pacata*, un riche seigneur nommé Caduon, propriétaire de presque tout le canton. Ce seigneur, qui lui donna l'hospitalité, passa la nuit à l'écouter; le lendemain, ne pouvant consentir à se séparer de Méen, dont les discours l'avaient vivement touché, il lui offrit tous ses biens pour fonder un monastère, à la condition de venir le bâtir et l'habiter. Méen lui promit de satisfaire ce désir si ses supérieurs n'y mettaient pas obstacle. Après avoir heureusement accompli la mission qui l'appelait à Vannes, il revint chez Caduon, qui lui fit alors

donation des meilleures terres qu'il possédait des deux côtés de la rivière de Meu, terres dont la réunion formait une seigneurie nommée *Tre-Foss*. Le supérieur du monastère de Dol ne consentit qu'avec beaucoup de peine à se séparer de Méen; toutefois, il le laissa partir avec quelques religieux dont il le nomma abbé. Caduon n'épargna rien pour l'aider dans la construction d'une église et d'un monastère, où la réputation de sainteté de Méen et de ses compagnons attira assez de personnes pour que la communauté devint promptement nombreuse et florissante. Telle fut, vers l'an 600, l'origine de l'abbaye de St-Jean de Gaël (Ille-et-Vilaine, appelée d'abord ainsi parce que l'église fut dédiée à St-Jean-Baptiste, mais nommée depuis St-Méen, du nom de son premier abbé. Il fallait que la règle observée dans cette maison eût légitimé sa réputation de sainteté puisque, dans un temps où la Bretagne renfermait un grand nombre de maisons religieuses, ce fut celle de St-Méen que Judicaël, roi de Bretagne, choisit pour sa retraite lorsqu'il échangea la pourpre contre le cilice. Les actes de St-Méen renferment peu de détails sur la vie de cet abbé; mais la tradition rapporte que, comme son maître Samson, il se soumit aux plus rudes austérités, et que, comme lui, il employait le jour à catéchiser le peuple et la majeure partie des nuits à prier. Il fit un voyage à Rome pour y visiter les tombeaux des saints apôtres; à son retour, il passa par Angers, où il prêcha. Une dame de la ville, édifiée par sa parole, ou, suivant la légende, pénétrée de reconnaissance de ce qu'il avait chassé de ses terres un serpent monstrueux, lui fit don de ses terres, où Méen fonda un monastère, qu'il peupla de religieux tirés de celui de St-Jean de Gaël. Ce nouveau monastère, situé en Anjou, est appelé par la légende *Monopalium* ou *Monopalm*. Depuis cette époque, St-Méen résida alternativement dans les deux monastères; mais plus fréquemment dans celui de Gaël, où il mourut le 21 juin 617, P. L.—T.

MEER (JEAN VAN DER) le jeune, peintre et graveur, né à Schoonhoven en 1627, fut élève de Jean Broers et de Berghem. Un voyage en Italie perfectionna ses talents. Après un séjour prolongé à Rome, il revint dans sa patrie, où il épousa une jeune veuve fort riche qui dirigeait une manufacture de blanc de plomb très-accréditée. Ce changement d'état et d'occupation lui fit pendant quelque temps négliger son art; mais, sa manufacture ayant été détruite et sa maison pillée et brûlée pendant la guerre de 1672, il se remit à ses anciens travaux, et son talent lui fournit des ressources suffisantes pour réparer en partie ses pertes. Il peignait le paysage avec un succès remarquable. Les figures et les animaux dont il ornait ses tableaux étaient touchés avec esprit et finesse, et la perfection avec laquelle il peignait les moutons l'avait placé même au-dessus de Berghem et de tous les pein-

tres ses compatriotes. Mais, quelque parfaits que soient ses paysages, on estime encore plus ses marines. Sa couleur est chaude et brillante, ses compositions sont piquantes, et le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir tenu quelquefois ses fonds trop bleus. Comme graveur à l'eau-forte, on connaît de lui quatre beaux paysages avec des moutons et un agneau qui tette sa mère, pièce marquée *J. V. der Meer de Jongh fecit*, 1685, d'une exécution spirituelle et d'un grand effet. Cet habile artiste mourut à Harlem en 1691. Il ne faut pas le confondre avec *Van der Meer* le fils et un autre *Jean Van der Meer*, tous deux peintres, mais d'un talent moins distingué. Ce dernier, né vers 1665, fut élève de Berghem et joignit d'abord à d'heureuses dispositions un travail assidu qui lui mérita de la vogue. Il épousa alors la sœur de Du Sart; mais, quoique ses ouvrages fussent recherchés et payés fort cher, son inconduite détruisit la fortune que lui avaient obtenue ses talents et abrégé ses jours. Il mourut à Harlem dans la misère. Ses premiers paysages sont estimés; ils sont peints d'une manière spirituelle, et ornés de figures et d'animaux exécutés avec finesse. Mais ses derniers tableaux se ressentent de son genre de vie; ils sont peints avec une telle précipitation qu'on les croirait d'un autre maître. Parmi ses meilleures productions on cite une *Vue du Rhin* qui se trouve à la Haye. P—S.

MEERMAN (GUILLAUME), auteur hollandais, fils d'un bourgmestre de Delft est né dans la dernière moitié du 16^e siècle, fit quelques campagnes sur mer, s'adonna ensuite à l'étude, voyagea en 1612 dans les contrées nord-ouest de l'Amérique pour la recherche d'un passage aux Indes orientales, et il périt vraisemblablement dans cette aventureuse expédition, car on n'a pas eu de ses nouvelles depuis. Il est auteur de l'ouvrage intitulé *Comedia vetus of Bootsmans praetje*, 1612, in-4^o; réimprimé en 1718 et 1732, Amsterdam, in-8^o, avec de savantes notes par G. Vanden Hoven, et un glossaire des mots obscurs ou surannés. Il écrivit vers la même époque un autre livre (*Malle Waegen*), qui ne parut que longtemps après et que l'on trouve dans l'édition de Van den Hoven de la *Comedia vetus*, laquelle est une satire sur les querelles théologiques des arminiens et des gomaristes de Hollande au 17^e siècle. L'auteur reproche aux réformés d'avoir encore conservé trop de choses du papisme. G. Meerman était marin, comme on l'a dit, et c'est dans les termes et les usages de marine qu'il a pris les principales allégories de son livre. A. B—T.

MEERMAN (GÉRARD), né à Leyde en 1722, de la même famille que le précédent, se fit dès son jeune âge remarquer par son savoir. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il composa son premier ouvrage : son goût pour les lettres ne se démentit jamais depuis, et, malgré les charges qu'il

occupa, il trouva le temps de composer divers écrits estimables. Il avait fait plusieurs voyages de 1744 à 1747, lorsqu'à son retour, en 1748, il fut nommé conseiller pensionnaire de la ville de Rotterdam, place qu'il remplit avec un collègue jusqu'en 1753 et seul jusqu'en 1767, où il s'en démit volontairement. Il avait été en 1757 envoyé en Angleterre pour régler quelques différends de commerce qui existaient entre cette puissance et la Hollande. Il était depuis 1766 conseiller au haut tribunal de la Vénérerie de Hollande et de West-Frise, lorsqu'il mourut à Aix-la-Chapelle le 15 décembre 1771. L'empereur lui avait conféré le titre de baron de l'empire. Louis XV, auquel il avait fait présent de quelques manuscrits importants provenant de la bibliothèque des jésuites, le décora de l'ordre de St-Michel, quoiqu'il fût protestant. Grand amateur des livres, Meerman en avait une collection immense et précieuse. Il avait acheté la bibliothèque de François-Paul Chiva, chanoine de l'église de St-Jean de Jérusalem à Valence, en Espagne, et ce fut dans ses mains que passèrent, à l'exception d'un très-petit nombre, les manuscrits du collège de Clermont ou des jésuites de Paris. Voici la liste des ouvrages de G. Meerman : 1^o *Diatriba antiquario-juridica exhibens nonnullas de rebus Mancipi et nec Mancipi, earumque nuncupatione conjecturas*, Leyde, 1741, in-4^o; 2^o *Specimen calculi fluxionalis*, 1742, in-4^o; 3^o *Specimen animadversionum criticarum in Cuii institutiones*, Madrid, 1743, in-8^o; Paris, 1747, in-8^o, édition augmentée et réimprimée en 1753 dans le tome 7^e du *Novus Thesaurus juris*; 4^o *Conspectus novi Thesauri juris civilis et canonici*, 1751, in-8^o. C'est le programme de l'ouvrage suivant. 5^o *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, 1751-1754, 7 vol. in-fol. Le nombre des pièces contenues dans cette collection, qui n'a ni ordre ni table, est de cent huit. On trouve la liste de ces pièces non-seulement dans les dernières éditions de la *Bibliotheca juris selecta* de Struve et dans l'*Histoire littéraire du droit*, par Nettelblad, mais encore dans le *Catalogue des livres de la bibliothèque d'Orléans* (voy. FABRE). A la tête des divers volumes sont des préfaces beaucoup moins étendues, moins érudites et moins instructives que celles du *Trésor* d'Otton. Mais Meerman a eu le soin utile, le plus souvent négligé par Otton, d'indiquer les dates et les lieux des éditions des ouvrages réimprimés dans son recueil. Un supplément a été publié par Meerman fils (voy. ci-après). 6^o *Conspectus originum typographicarum, proxime in lucem edendarum*, 1761, in-8^o; traduit en français par l'abbé Goujet sous le titre de *Plan du traité des origines typographiques*, par M. Meerman, 1762, petit in-8^o. Le traducteur y a joint quelques notes. 7^o *Origines typographicæ*, la Haye, 1765, 2 tomes en 1 volume in-4^o, avec un portrait de l'auteur, gravé par Daullé, un beau portrait de Laurent Coster, par Houbraken, et neuf planches gravées

exécutées avec soin, et qui sont les copies figurées de plusieurs anciens types, lesquels donnent une idée exacte des caractères dont on s'est servi pour exécuter quelques-unes des plus anciennes impressions. Ce savant ouvrage est le plus beau titre littéraire de l'auteur, quoique le plus noble des sentiments, l'amour de la patrie, l'ait égaré et porté trop loin. La cause de J.-L. Coster, prétendu inventeur de l'imprimerie (voy. COSTER), y est défendue aussi bien qu'une mauvaise cause peut l'être. Malgré la science et les talents de Meerman, on regarde comme une fable tout ce qu'il dit de Coster, et les efforts de Koning, qui a publié en 1819, Amsterdam, in-8° de 180 pages et 7 planches, une *Dissertation sur l'origine, l'invention et le perfectionnement de l'imprimerie* (1), n'ont point fait changer d'opinion. Le système de Meerman a d'ailleurs été réfuté d'une manière victorieuse et d'après un monument authentique par A.-A. Renouard, qui a fait voir que les informes essais de typographie attribués à L. Coster et que l'on supposait de 1436 à 1442 ne sont pas antérieurs à 1467 (voy. son *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, t. 2, p. 152-158). Henri Gockinga donna en hollandais un abrégé de l'ouvrage de Meerman (Amsterdam, 1767, in-8°), à la suite duquel est un catalogue, composé par J. Visser, des livres imprimés dans les dix-sept provinces des Pays-Bas avant 1501. L'ouvrage publié par Jansen et intitulé *De l'invention de l'imprimerie, ou Analyse des deux ouvrages publiés sur cette matière par M. Meerman*, Paris, Schœll, 1809, in-8°, est une traduction du travail de Gockinga, fondu et combiné avec le *Conspectus*. Le catalogue de Visser y a été conservé et augmenté d'environ deux cents articles. 8° *Gerardi Meerman et doctorum virorum ad eum epistolæ atque observationes de chartæ vulgaris seu lineæ origine*, la Haye, 1767, petit in-8°. L'éditeur de ce volume fut Jacques Van Vaassen. L'académie de Gœttingue avait proposé un prix pour rechercher l'origine du papier fait de chiffons de linge. Meerman, après avoir fait imprimer une lettre sur ce sujet dans les *Nova acta eruditorum* de septembre 1761, proposa un prix de vingt-cinq ducats sur le même sujet. Le prix fut remporté par G. Mayans et adjugé en 1763 par l'académie de Gœttingue. Il résulte de ces recherches que l'on ne connaît point de pièce authentique en papier de chiffons de linge ou toile antérieure au 14^e siècle. Les auteurs dont on trouve des morceaux dans ce volume sont Meerman, J.-Ch. Gottsched, Charles-André Baelle, Gerdès, Paul-Daniel Longueil (Longolius), Grég. Mayans, André Coltéé Ducarel, H. Cannegieter, H.-W. Qualenbrink, J.-S. Heringen, J.-Ph. Murray. Meerman a fourni différentes notes à l'*Anthologia latina* de P. Burman le neveu; il avait

(1) Cet ouvrage n'est que le précis d'un autre plus considérable, publié par de Koning, en langue hollandaise, et qu'avait couronné la société des sciences de Harlem, en 1816.

projeté des *Antiquitates typographicae pragmaticæ*, qui eussent fait suite à ses *Origines typographicae*, ainsi que des *Analecta Belgica*. Il s'était aussi occupé d'une *Historia regum Vandalorum in Africa*. A. B.—T.

MEERMAN (JEAN), fils unique de Gérard, naquit en 1753. Dès son bas âge, il annonça son goût et ses dispositions pour les belles-lettres. Il n'avait que dix ans lorsqu'il traduisit en hollandais le *Mariage forcé* de Molière, et cette traduction fut imprimée, toutefois avec quelques corrections de Vass, maître de l'enfant. A quatorze ans, il fut envoyé à Leipsick et admis au nombre des pensionnaires d'Ernesti. Après avoir achevé ses études académiques, il voyagea en Saxe, en Prusse, à Gœttingue, et vint terminer ses études à Leyde, s'y fit recevoir docteur en droit en 1774, visita ensuite la France, l'Italie, l'Allemagne, et plus tard la Grande-Bretagne et l'Irlande. A son retour, il fut nommé échevin de la ville de Leyde, donna sa démission en 1751, et parcourut de nouveau la Prusse, l'Autriche, l'Italie. Il revint dans sa patrie en 1792. De 1797 à 1800 il alla en Danemarck, Suède, Norvège, Finlande et Russie. Cette vie active ne l'avait pas empêché de cultiver les lettres; Meerman avait remporté en 1784 un prix extraordinaire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Sous le règne de Louis Bonaparte, il fut directeur des beaux-arts et de l'instruction publique du royaume de Hollande, et il mérita bien de son pays par le zèle et le succès avec lesquels il remplit cette fonction. Lorsque Napoléon réunit ce pays à la France, Meerman devint comte de l'empire et sénateur : il faisait partie de cette majorité toujours disposée à souscrire à toutes les volontés du maître. Il est mort le 19 août 1815, laissant généreusement à la ville de la Haye, pour être rendue publique, la riche bibliothèque de son père, qu'il avait lui-même beaucoup augmentée. On a de lui : 1° *Specimen juris publici de solutione vinculi quod olim fuit inter sacrum romanum imperium et fœderati Belgii res publicas*, Leyde, 1774, in-4°; 2° *Supplementum novi Thesauri juris civilis et canonici*, la Haye, 1780, in-fol., formant le 8° volume de l'ouvrage de son père (voy. ARMENOPULE); 3° *Discours qui a remporté le prix à l'Académie des inscriptions de Paris, sur la question : « Comparer ensemble la ligue des Achéens, celle des Suisses et la ligue des Provinces-Unies; développer les causes, l'origine, la nature et l'objet de ces associations politiques, »* ibid., 1784, in-4°; 4° *Discours présenté à l'académie de Châlons-sur-Marne en 1787, sur la question qu'elle avait proposée : « Quels sont les meilleurs moyens d'exciter et d'encourager le patriotisme dans une monarchie sans gêner ou affaiblir en rien l'étendue du pouvoir et d'exécution qui est propre à ce genre de gouvernement? »* Leyde, 1789, in-8°. On trouve à la suite le discours de Mathon de la Cour, qui

avait remporté le prix (*voy.* MATHON DE LA COUR). 5° *Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains* (*voy.* GUILLAUME), la Haye, 1783-1797, 5 vol. in-8°, en hollandais. Ce livre a été traduit en allemand. 6° *Relations de la Grande-Bretagne et l'Irlande, de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile*, 1787-1794, 6 parties in-8°, en hollandais; 7° *Relations du nord et du nord-est de l'Europe*, 1805-1806, 6 vol. in-8°, aussi en hollandais. Dans ces deux importants ouvrages, l'auteur rend compte des observations intéressantes qu'il a faites dans ses divers voyages. 8° *Hugonis Grotii parallelon rerum publicarum, liber tertius, de moribus ingenioque populorum Atheniensium, Romanorum, Batavorum, Harlem*, 1801-1802, 3 vol. in-8°, avec le texte hollandais. C'est la première édition du seul livre qui reste de cet ouvrage de Grotius (*voy.* GROTIUS). L'éditeur y a joint une dissertation sur la comédie des Chevaliers d'Aristophane. 9° *Grotii epistolæ ineditæ*, 1806, in-8° (*voy.* GROTIUS); 10° *Fragments de l'histoire du siège et de la prise de Leyde* (en 1400), sous Jean de Bavière; 11° *Des preuves de la sagesse divine que fournit l'histoire*, mémoire lu à la société littéraire *Diligentia*, à la Haye, 1806, in-8° de 53 pages (en hollandais); 12° *Sur le redoublement de la voyelle dans la langue hollandaise*, *ibid.*, 1806, in-8° de 65 pages. Combattant sur ce point l'orthographe de Siegenbeek, adopté par le gouvernement et prescrite pour les actes publics, il autorise pour toutes les voyelles le redoublement que son adversaire n'admettait que pour l'e et l'o. 13° *Parallèle entre Josias, Antonin le Pieux et Henri IV*, la Haye, 1807, in-8° (en hollandais); 14° *Montmartre, poème en vers hexamètres hollandais, avec une traduction française*, Paris, 1812. Il existe une édition séparée du texte hollandais. 15° *Discours sur le premier voyage de Pierre le Grand, principalement en Hollande*, 1812, in-8°. Enfin on lui doit une traduction hollandaise de la *Messiede* de Klopstock dans le même mètre que l'original et ornée de très-belles gravures. Il a laissé en manuscrit et en hollandais: 1° *Mémoires sur Christian II, roi de Danemarck, relativement aux affaires des Pays-Bas*; 2° *Mémoires sur Jeanne d'Arc*. L'auteur avait lu ces deux morceaux dans des sociétés littéraires. 3° *Notices et pièces officielles concernant les événements politiques des années 1801 à 1811*; 4° *Notice des événements qui se sont passés en France en 1814*. Il s'occupait de la publication de *l'Histoire des voyages exécutés par l'empereur Charles-Quint, depuis l'an 1514 jusqu'à sa mort*, par Jean Vandeness. On a son *Eloge* en hollandais, par J.-W. te Water (dans les *Mémoires de la société de littérature hollandaise de Leyde*, in-4°, 3 août 1816, p. 3-43); en latin, par H.-G. Cras (1817, in-8° de 125 pages, avec un frontispice gravé offrant son portrait). Le même, en français, traduit par Krafft (dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, février 1818).

A. B.—T.

MEERVELDT (MAXIMILIEN, comte de), général autrichien, né dans la Westphalie en 1766, entra, dès l'âge de seize ans, au service de l'Autriche, dans le régiment des dragons de l'empereur, avec lequel il fit la guerre de Turquie et celle des Pays-Bas. Nommé ensuite lieutenant, puis capitaine dans les hussards de Graeven, en 1787, il fut attaché au général Wartiensleben comme aide de camp, fit la seconde campagne avec son régiment et fut souvent employé dans des opérations difficiles et périlleuses. S'étant fait remarquer du maréchal Lasey, il fut désigné pour l'état-major général, où il entra comme major en 1790, et fut attaché en cette qualité à la personne du maréchal Laudon, qui commandait l'armée autrichienne en Moravie. La guerre de la révolution française lui fournit une occasion de développer ses talents; il servit d'abord comme aide de camp du prince de Cobourg, qui, après la bataille de Jemmapes, le chargea d'une mission auprès de Dumouriez, en apparence pour y convenir d'une ligne de quartiers d'hiver, mais probablement pour d'autres motifs. Le 18 mars 1793, Meerveldt contribua au gain de la bataille de Nerwinde, en repoussant avec deux bataillons les Français qui cherchaient à enfoncer l'aile droite de l'armée autrichienne sur la route de St-Trond. Envoyé à Vienne pour porter la nouvelle de cette victoire, il fut nommé lieutenant-colonel par l'empereur. A son retour, le prince de Cobourg le chargea d'aller presser les troupes alliées de hâter leur marche. Peu de temps après, le duc d'York l'ayant demandé au prince de Cobourg pour l'employer auprès de lui, Meerveldt sut par sa conduite à la bataille de Famars, au siège de Valenciennes et dans tant d'autres occasions, mériter la confiance du général de l'armée britannique, et fut envoyé en Angleterre avec une mission importante. Il se distingua encore sous les yeux de l'empereur, dans la campagne de 1794, au siège de Landrecies, et surtout à la bataille du 22 avril, où la défense de la position de l'aile droite lui fut confiée. Nommé colonel d'état-major et décoré de la croix de Marie-Thérèse après la bataille de Tournay où il s'était distingué, il rendit encore de grands services à la défense de Mauvaux et de Turcoing, où il fut fait prisonnier. Bientôt échangé, il quitta le service pénible de l'état-major, que l'affaiblissement de sa santé ne lui permettait plus de continuer, et prit le commandement du régiment des chevau-légers d'Haraczay, qu'il conduisit avec tant de talent et de bravoure à l'affaire de Wetzlar (1796), qu'on lui dut en grande partie le succès de la journée. Près d'Ukerath, il contribua avec une division à sauver l'artillerie et l'infanterie qui étaient fort compromises. Nommé général-major quelque temps après, il devint colonel titulaire du régiment de Mezaros et fut élevé à la dignité de chambellan. Dans la même année, il conclut avec Bonaparte une suspension d'armes

de dix jours, près de Judenbourg, et fut, avec le marquis de Gallo, l'un des plénipotentiaires qui assistèrent aux préliminaires de Leoben et au traité définitif de Campo-Formio (17 octobre 1797). Chargé d'en porter la ratification à Rastadt, il resta dans cette ville en qualité d'envoyé près de la diète, et y donna des preuves de son habileté en diplomatie. La guerre ayant éclaté de nouveau en 1799, Meerveldt se trouva encore l'un des premiers sur le champ de bataille. Il se distingua près d'Offenbourg et força la division française du général Legrand à se retirer sur Kehl. L'année suivante, il se distingua également près de Schwabmünchen. Il avait occupé Augsburg le 6 juin et porté, dans la soirée, son quartier général à Goggingen, lorsque le lendemain il fut informé que l'arrière-garde de Lecourbe occupait encore Schwabmünchen. Il fit aussitôt sommer le commandant de ces troupes d'évacuer la ville ; mais cet officier s'y étant refusé, Meerveldt fit avancer sa cavalerie, attaqua les avant-postes français et les culbuta malgré une vive canonnade. La ville fut investie et 213 hommes et 8 officiers supérieurs furent faits prisonniers. Nommé feld-maréchal-lieutenant, vers la fin de 1800, Meerveldt conclut avec Moreau une suspension d'armes près de Kremsmunster. En 1805, il fut chargé d'une mission diplomatique près le cabinet de Berlin ; mais il ne resta que peu de temps dans cette capitale et revint prendre le commandement d'une division, près de Braunau, sous les ordres du général russe Koutousoff, qui alors avait le commandement en chef de l'armée austro-russe. Ces deux armées, trop faibles pour résister, se replièrent derrière la Traun et l'Ens ; mais les Français ayant forcé le passage de cette rivière, l'infanterie de Meerveldt se sépara des Russes et alla dans la Styrie. Attaqué le 4 novembre et obligé de se retirer sur Maria-Celle, il y soutint un combat opiniâtre contre le maréchal Davoust et se replia sur Gratz, avec 4,000 hommes, après avoir éprouvé des pertes considérables. Ayant continué son mouvement de retraite, il passa en Hongrie et se porta sur Presbourg, où il reçut l'ordre d'agir sur le flanc de l'ennemi et de couper ses communications avec Vienne. Il avait exécuté ce mouvement, lorsque la paix fut conclue. Nommé ambassadeur près la cour de St-Petersbourg, où il résida pendant près de deux ans, il y reçut sa nomination de conseiller intime et épousa la comtesse de Dietrichstein. A son retour, en 1808, il fut employé comme divisionnaire en Gallicie et chargé, en 1809, de couvrir avec un corps nombreux la Bukowina et une partie de la Gallicie. Sa conduite honorable dans cette province lui mérita l'estime de tous les habitants. Il resta trois ans en Moravie, et fut nommé général de cavalerie et gouverneur de Thérésienstadt. Lorsque l'Autriche se réunit à la grande coalition contre la France en 1813, Meerveldt fut d'abord

employé à la frontière de Silésie, et il prit le commandement du deuxième corps. Il repoussa la gauche des Français, au combat du 17 septembre, sur les hauteurs de Nollendorf. Dans la première journée de la bataille de Leipsick (16 octobre 1813), il fut chargé d'effectuer le passage de la Pleisse, sur les derrières de l'aile droite ennemie, près de Konnewitz. Après de grands efforts, le village de Dossen fut occupé dans l'après-midi par deux bataillons, tandis qu'un troisième passait la rivière sur des planches, pour aller s'établir de l'autre côté ; mais, attaqué par la garde, il fut repoussé. Meerveldt, qui était à la tête de ces troupes, eut son cheval tué sous lui et reçut une blessure à la cuisse. Resté seul, il gagna un arbre, s'y adossa, et, s'armant de son sabre et de ses pistolets, il résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Plusieurs officiers français s'approchèrent alors de lui pour le sommer de se rendre, mais ce ne fut que lorsqu'il se vit couché en joue par douze grenadiers qu'il consentit à remettre ses armes. Conduit auprès de Napoléon, il en fut reçu avec distinction et renvoyé le lendemain sur parole, après une longue conversation que le baron Fain, secrétaire de Bonaparte, a ainsi rapportée : « Cette querelle devient bien sérieuse, dit celui-ci, « vous voyez comme on m'attaque et comme je « me défends. Votre cabinet ne pense-t-il pas à « prévenir les suites d'un pareil acharnement ? « S'il est sage, il doit y songer, il peut encore « tout arrêter ; il le peut ce soir, mais demain, « peut-être, ne le pourra-t-il plus, car qui sait « les événements de demain ? Notre alliance po- « litique est rompue, mais entre votre maître et « moi une autre alliance subsiste, et celle-là est « indissoluble. C'est elle que j'invoque ; car j'au- « rai toujours confiance dans les sentiments de « mon beau-père : c'est à lui que je ne cesserai « d'en appeler de tout ceci. Allez le trouver, et « reportez-lui ce que je lui ai déjà fait dire par « Bubna. On se trompe sur mon compte ; je ne « demande pas mieux que de me reposer en « paix... Et cependant votre maître sacrifie à la « peur qu'il se fait de moi non-seulement les « affections les plus naturelles, mais ses plus « chers intérêts. Vous craignez jusqu'au sommeil « du lion ; et vous ne croyez pouvoir être tran- « quilles que lorsque vous lui aurez coupé les « griffes et la crinière... Vous ne voyez pas que « depuis vingt ans tout est changé autour de « vous, que désormais pour l'Autriche, gagner « aux dépens de la France, c'est perdre... Ce « n'est pas trop de la France, de l'Autriche et « même de la Prusse, pour arrêter sur la Vistule « le débordement d'un peuple essentiellement « conquérant, et dont l'immense empire s'étend « depuis nous jusqu'à la Chine. Au surplus, je « dois finir par faire des sacrifices, je le sais, je « suis prêt à en faire... » Quelle que fût la con- fiance de Napoléon dans le comte de Meerveldt,

qu'il avait déjà tant de fois rencontré sur son chemin, il fallait en vérité que son inquiétude fût bien grande sur la journée du lendemain pour qu'il lui parlât ainsi. Il alla même plus loin, et lui indiqua les conditions auxquelles il était disposé à traiter. Si l'on en croit son secrétaire, il renonçait alors sincèrement à la Pologne, à la confédération du Rhin, et consentait à l'indépendance de l'Espagne, de la Hollande, même à celle de l'Italie, et se soumettait à évacuer sur-le-champ l'Allemagne, à se retirer derrière le Rhin. Il congédia Meerveldt, en l'invitant à revenir avec une prompte réponse. Meerveldt ne revint pas, et le lendemain, 18, ce général combattait aux côtés de son maître, le commandement de sa division ayant passé au général Aloys de Lichtenstein. Il fit bientôt la campagne de France, et il y reçut des mains de l'empereur de Russie la croix d'Alexandre Newsky. Envoyé le 14 janvier 1814 comme ambassadeur à Londres, il mourut dans cette ville le 5 juillet suivant, à l'âge de 49 ans. Le ministère anglais, pour honorer sa mémoire d'une manière éclatante, voulait qu'il fût enterré aux frais de l'Etat, et avec tous les honneurs dus à son rang, dans l'abbaye de Westminster; mais, conformément à ses dernières volontés, son corps fut rendu à sa veuve et transporté à Vienne. La carrière militaire et politique du comte de Meerveldt offre de nombreuses preuves de ses talents distingués. Son étude assidue de l'histoire et de l'art de la guerre, sa parfaite connaissance du terrain, sa grande expérience dans le service de la cavalerie et de l'état-major lui acquirent la réputation de l'un des plus habiles dans l'armée autrichienne. Sa bravoure était au-dessus de tout éloge; elle approchait même de la témérité lorsqu'il s'agissait d'une grande entreprise. Les résultats de ses travaux diplomatiques sont encore en grande partie couverts d'un voile impénétrable; mais les fréquentes missions qui lui furent confiées prouvent assez qu'il les remplissait à la satisfaction de son souverain.

M—D j.

MÉGABYSE, l'un des héros de la Perse, figura parmi les sept conjurés qui renversèrent du trône le faux Smerdis, l'an 521 avant J.-C. Lorsqu'il fut question de délibérer sur la forme de gouvernement qu'il convenait de donner à son pays, il opina pour le régime oligarchique; mais l'avis de Darius, qui tendait à rétablir l'unité de pouvoir, l'emporta, et Mégabyse, comme les autres grands de l'Etat, se soumit à l'ascendant de cet habile rival. Darius, qui aurait pu le craindre, lui témoigna une confiance généreuse qui ne fut pas trompée : Mégabyse eut une part importante aux événements glorieux de son règne, et par ses exploits personnels étendit la puissance de la Perse. Demeuré en Europe après la désastreuse expédition de Scythie, il soumit les Périnthiens, subjuguait divers peuples de la Thrace, s'empara de la Pannonie, dont il fit pas-

ser en Asie presque tous les habitants, et fit reconnaître à la Macédoine la nomination de Darius. Il fit rappeler en Perse Histiée de Milet, l'un des chefs remuants des Grecs d'Asie; et la révolte postérieure de cet homme justifia bientôt ses craintes. Si l'on en croit Hérodote, Darius ouvrant un jour une grenade qu'il tenait à la main, quelqu'un lui demanda quel bien il voudrait multiplier autant que les grains de ce fruit. « Je voudrais, répondit le prince, avoir « autant de Mégabysses, et j'en serais plus flatté « que de la possession de la Grèce entière. » Plutarque rapporte, avec plus de fondement peut-être, que cet éloge fut appliqué à Zopyre, fils de Mégabyse. Une seule action de Zopyre effaça tous les services de son père. Les Babyloniens s'étant révoltés contre leur gouverneur et l'ayant mis à mort, Zopyre se présenta aux rebelles, le nez et les oreilles mutilés, et criant vengeance contre Darius qu'il accusait de l'avoir réduit à cet état. Sa fureur hypocrite inspira la confiance; il parvint à se faire remettre le commandement, et s'en servit pour replacer Babylone sous le joug qu'elle avait voulu secouer. Cet acte extraordinaire de dévouement, qu'on serait tenté de révoquer en doute s'il n'appartenait pas aux mœurs orientales, arracha cette exclamation à Darius : « Que n'ai-je perdu vingt Ba- « bylones, et sauvé Zopyre à ce prix de la fureur « de son zèle. » Les successeurs de Darius héritèrent de sa reconnaissance

F—T.

MÉGABYSE, fils de Zopyre, obtint la main d'Amytis, fille de Xerxès, et sœur d'Artaxercès qui lui succéda. Cette union ne fut pas heureuse, et Mégabyse ne tarda pas à découvrir dans sa femme une conduite adultère; il s'en consola par ses travaux guerriers dont nous devons le récit à Ctésias. Xerxès ayant jeté sur lui les yeux pour piller le temple de Delphes, Mégabyse refusa cette mission et demanda des ordres qui convinssent mieux à un guerrier. Artaban, après avoir fait poignarder Xerxès, réservait le même sort à Artaxercès, il chercha un auxiliaire dans Mégabyse, et lui découvrit ses desseins : celui-ci tourna contre le meurtrier ces révélations imprudentes; mais les conjurés, animés plutôt que découragés par la mort de leur chef, prirent les armes, et Mégabyse reçut une blessure dangereuse en remportant sur eux une victoire complète. Un nouvel ennemi de l'Etat se présentait à combattre en Egypte; Inare de Libye, appuyé par les Athéniens, s'était rendu maître d'une grande partie du pays et bravait l'autorité du *grand roi*. Mégabyse reprit successivement le terrain, et força le rebelle à se replier sur Byblos avec 6,000 Grecs qui lui restaient. Le siège aurait été long et meurtrier; Mégabyse aimait mieux accorder une capitulation l'an 459 avant J.-C. La reine mère, inconsolable de la perte d'un de ses fils qui avait été tué en marchant contre Inare, accabla le roi d'importunités

pour obtenir la violation du traité qu'avait conclu Mégabyse : elle allait même jusqu'à demander la tête de ce général, qui avait pu se résoudre à favoriser des traîtres. Artaxercès résista cinq ans aux instances de cette femme vindicative ; mais au moment où Mégabyse venait d'être vaincu par Cimon dans la Cilicie, l'an 450 avant J.-C., il eut la lâcheté de livrer à sa mère Inare, cinquante Grecs, malheureux dont la mort fut le partage. Leur vainqueur, indigné, se retira dans son gouvernement de Syrie ; il prit les Grecs sous sa protection, et se vit bientôt à la tête de 150,000 hommes. Osiris, envoyé contre lui par Artaxercès avec une armée supérieure en nombre, fut complètement défait. Ménostratès, qui le remplaça, ne fut pas plus heureux. Des paroles séduisantes furent alors portées à Mégabyse, qui céda au désir de reparaitre à la cour. L'inimitié d'Artaxercès épia un prétexte pour le perdre : son beau-frère l'ayant prévenu à la chasse en tuant un sanglier, cette atteinte portée à sa dignité lui parut digne de mort, et il consentit avec peine à ce que le coupable subît simplement l'exil. Mégabyse, disgracié, vécut cinq ans à Cyrthe, sur la mer Rouge. Il parvint enfin à éloigner ses gardiens en leur persuadant qu'il était attaqué de la lèpre ; il revint à la cour, fut réintégré dans ses honneurs, et mourut à l'âge de 76 ans, laissant deux fils héritiers de sa valeur.

F—r.

MÉGACLÈS, riche citoyen d'Athènes, dont la fortune s'augmenta considérablement par son mariage avec la fille de Clisthène, tyran de Syçione, fut redevable à ce mariage opulent de la considération attachée à la fortune, et devint le chef du parti modéré au moment où Pisistrate, aidé par le peuple, voulait usurper l'autorité souveraine. Mégacès flotta quelque temps au gré d'une humeur capricieuse, fut d'abord subjugué par le génie de Pisistrate, parvint ensuite à renverser le tyran, s'en repentit bientôt après, puis rappela les partisans de la démocratie, se brouilla de nouveau avec eux, et fut enfin chassé d'Athènes. Il y revint cependant, et mourut dans le mépris et l'oubli, sort commun des hommes sans caractère (de 594 à 584 avant J.-C.). B—p.

MÉGANCK (FRANÇOIS-DOMINIQUE), théologien appelant, était né à Menin en 1683, et fit ses études à Louvain. Il s'y lia avec des théologiens unis de principes et d'affection au clergé d'Utrecht ; et étant devenu prêtre, il passa lui-même en Hollande en 1713, pour y professer ces mêmes principes avec plus de liberté. Il se dévoua tout entier à cette cause, et la soutint par ses démarches et par ses écrits. Il exerça le ministère dans plusieurs villes de Hollande, sous l'autorité des archevêques d'Utrecht (voy. MEINDARTZ), et figura dans le concile que ce parti tint à Utrecht en 1763 ; on trouve de lui, dans les actes du concile, sept rapports sur les matières agitées dans cette assemblée. Il prenait

alors le titre de doyen du chapitre d'Utrecht, qui n'est point reconnu à Rome, et qui n'est composé que de pasteurs des villes voisines ; c'est en quelque sorte un chapitre *in partibus*. Méganck quitta l'exercice de ses fonctions en 1771, et mourut le 12 octobre 1775 à Leyde, où il avait été longtemps pasteur. Les ouvrages de ce théologien sont, un écrit latin pour la défense des propositions condamnées par la bulle *Unigenitus* ; — la *Réfutation du Traité du schisme*, en hollandais, 1724, in-12 ; — *Défense des contrats de rentes rachetables des deux côtés*, 1730, in-4° ; — *Suite de la défense*, 1731, in-4° ; — *Remarques sur la lettre de l'évêque de Montpellier au doyen Van Erkel contre l'usure*, 1741, in-4° de 59 pages ; ces trois derniers écrits sont en faveur du prêt à intérêt, matière qui excitait alors de vives discussions parmi les appelants de Hollande. Méganck se prononça pour le prêt, et cite dans ses *Remarques* dix-huit écrits publiés dans le même temps et dans le même sens que le sien ; il fut réfuté par Legros et Petitpied. Méganck est encore auteur d'une *Lettre sur la primauté de St-Pierre et de ses successeurs*, 1763, in-12 de 191 pages, lettre dirigée contre les erreurs de Pierre Leclerc, autre écrivain appelant, et qui fut réimprimée en 1772 avec des augmentations. Méganck y prouve que la primauté du pape n'est pas une simple prérogative d'honneur, mais une primauté d'autorité et de juridiction, et qu'elle est d'institution divine ; mais en admettant ce principe, il en rejetait les conséquences dans la pratique, et refusait de se soumettre de fait à cette juridiction qu'il reconnaissait en théorie.

P—c—r.

MEGASTHÈNES, historien et géographe grec, fut envoyé comme ambassadeur de la part de Seleucus Nicator à Sandrocottus, roi de l'Inde, pour affermir l'alliance que ces deux monarques venaient de conclure. Il alla jusqu'à la grande cité de Palibothra, où il fit un séjour de plusieurs années. A son retour, il publia un ouvrage sur l'Inde et la Perse, où il paraît avoir décrit les pays qu'il avait traversés, les institutions et les mœurs de leurs habitants, soit d'après ses propres observations, soit d'après des sources persanes et indiennes. Les fragments cités par Strabon, Josèphe, Arrien, Elien, Athénée et autres, prouvent combien cet ouvrage offrait de notions intéressantes, variées et authentiques, et combien les critiques dédaigneuses que Strabon en a faites étaient injustes et mal raisonnées. Les distances que Mégasthènes déclare avoir prises en notant les *stathmes* (Strabon, t. 15, p. 689), et non pas dans quelques anciens travaux astronomiques, se trouveront justes si l'on veut admettre que par stades Mégasthènes entend une des nombreuses mesures indiennes. Il avait observé que dans l'Inde l'ombre en certaines saisons tombait au nord ; il avait appris que dans les parties méridionales on voyait

l'Ourse disparaître à l'horizon (Strabon, t. 2, p. 76). Il n'a pas beaucoup exagéré en parlant des bambous ayant trois coudées de périphérie : il y a des auteurs modernes qui vont presque aussi loin (*Wall*, t. 2, p. 765). Le tigre royal de Bengale est bien deux fois plus long qu'un lion. Le Gange, à son embouchure et dans ses crues, peut bien avoir cent stades égyptiens (deux lieues et demie) de large. Le singe blanc à visage noir paraît une variété du *Simia Faunus*, qui est blanc au ventre et à la poitrine. La division des Indiens en sept castes au lieu de quatre prouve la bonne foi de Mégasthènes et son amour de l'exactitude; il a voulu marquer quelques-unes des subdivisions des castes qui ont également frappé et embarrassé les modernes : on peut juger, en lisant l'*Énumération* de M. Colebrooke (*Asiat. Research.*, t. 5), combien il est facile de multiplier les divisions et de s'y égarer. Les mœurs et usages des Brahmanes, les exercices superstitieux des gymnosophistes ou *Vanaprasta's*, leur attitude immobile, le caractère bruyant des fêtes religieuses indiennes, sont autant de traits curieux et vrais dont Strabon est redevable à Mégasthènes. Cet observateur attentif a très-bien distingué les Brahmanes ou *Brachmani* des Bouddhistes ou Schamaniens, qu'il appelle *Sarmanes*; comme les Bouddhistes qualifient eux-mêmes leur dieu suprême de *Samana*, pacifique, ou de *Schramana*, diligent : on ne peut guère douter que le système du Bouddhisme n'existât dès lors sous une forme régulière et en guerre ouverte avec le Brahmanisme. Le penchant des adorateurs de Bouddha pour la vie d'anachorète, pour les sorcelleries, les enchanteurs, les talismans, n'avait pas échappé à Mégasthènes. Il nous semble même qu'en distinguant entre le culte de Bacchus, suivi dans les provinces montagneuses, et celui d'Hercule, dominant dans les plaines, ce voyageur a fait allusion à la division des Brahmanes en sectateurs de Vischnou et de Schiva. On pourrait s'étonner de ce qu'il semble représenter tous les Indiens comme ne sachant ni lire ni écrire, ce qui est contraire aux témoignages d'autres anciens sur l'existence de l'art de l'écriture dans l'Inde; mais en lisant le passage avec attention, il nous a semblé qu'il ne veut parler que des soldats, des marchands, des laboureurs, en un mot des classes qui se rencontrent dans un camp ou dans une marche militaire. Un autre fragment très-remarquable prouve combien Mégasthènes faisait attention à la civilisation intellectuelle des nations, et quelle était son impartialité même en se trompant; c'est le passage du troisième livre sur l'Inde, rapporté par St-Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, t. 1, p. 305) : « Tout ce que les Grecs disent sur la nature des êtres est également connu des *Philosophes* étrangers, tels que les Brachmanes « dans l'Inde et les Juifs dans la Syrie. » Il est vrai que, comme habitant de l'empire de Sé-

leucus, il avait été à portée d'observer le génie élevé des Hébreux, auxquels lui et Théopompe, seuls parmi les Grecs, ont rendu quelque justice. Les fables qu'il rapporte sur les hommes à un seul œil, sur les Pygmées, etc., etc., sont des peintures exagérées que les Indiens lui auront faites sur quelques peuplades très-diffformes et de très-petite stature, retrouvées par des voyageurs modernes dans les montagnes du Tibet. Ainsi Mégasthènes était un homme très-digne de foi pour un ancien; et son ouvrage nous serait sans doute d'une grande utilité pour comparer l'état de l'Inde au 3^e siècle avant J.-C. avec l'état moderne. Mais combien d'autres pertes de ce genre n'avons-nous pas faites ! Onésicrite, Daïmachus, Aristobule et d'autres compagnons d'Alexandre avaient tous recueilli des observations sur l'Inde; et tous, quoique traités de menteurs par l'ingrate antiquité, n'avaient probablement pas mérité ce nom plus que Mégasthènes. Le fameux Annius de Viterbe a publié de prétendues *Annales Persici* et *Indici* METASTHENIS (*sic*), qui ne sont pas authentiques, mais qui peuvent, d'après les conjectures de Fortia d'Urban, contenir quelques fragments défigurés du véritable ouvrage.

M. B—N.

MÉGE (dom ANTOINE-JOSEPH) (1), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1625 à Clermont en Auvergne, prit l'habit de religieux à l'âge de dix-huit ans, et après avoir terminé ses études, fut chargé de l'enseignement des novices : il s'appliqua ensuite à la prédication; et, sur la fin de sa vie s'étant retiré à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, il y partagea son temps entre l'étude et la prière, et mourut le 15 avril 1691, dans de grands sentiments de piété. Dom Mége a traduit en français : le *Traité* de St-Ambroise sur les avantages de la virginité, Paris, 1655, in-12; et le *Psautier royal*, ou les Psaumes attribués à dom Antoine, roi de Portugal, Toulouse, 1671, in-16. On cite encore de lui : 1^o la *Morale chrétienne*, fondée sur l'Écriture et expliquée par les SS. Pères, Paris, 1661; 2^e édition, 1664, in-12. C'est une traduction du livre de Jonas évêque d'Orléans : *De institutione laicali*. 2^o *Explication, ou Paraphrase des psaumes de David*, tirée des SS. Pères et des interprètes, ibid., 1675, in-4^o et in-8^o; 3^o *Commentaire sur la règle de St-Benoît*, etc., ibid., 1687, in-4^o. Il y établit des maximes opposées à celles de l'abbé de la Trappe, et par conséquent plus appropriées à la faiblesse humaine. Les rigoristes l'accusèrent de relâchement, et ils parvinrent à faire condamner son livre dans une assemblée des supérieurs de la congrégation. 4^o *La Vie de St-Benoît*, par St-Grégoire le Grand, avec une explication des endroits les plus importants, etc.,

(1) Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que ce religieux a trois articles dans les tables de la *Bibliothèque historique de la France*, où l'on distingue dom Mége, dom Ant.-Joseph et dom Joseph Mége.

ibid., 1690, 1737, in-4°. Il y a beaucoup de recherches d'érudition dans les notes. L'auteur n'épargne rien pour y prouver que St-Grégoire a été bénédictin. 5° Quelques ouvrages ascétiques peu importants et dont on trouvera les titres dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, par dom Tassin, p. 132-140. Dom Mége a laissé en manuscrit : *Annales congregationis S. Mauri ab anno 1610 ad ann. 1653*, 7 vol. in-fol. Cet ouvrage était conservé à l'abbaye de St-Germain des Prés.

W—s.

MEGERDITCH, célèbre docteur arménien, que ses talents en peinture ont fait surnommer *Naghassch* ou le peintre, naquit vers la fin du 14^e siècle, dans le bourg de Borh, situé près de Paghasch, ou le Bitlis. Célèbre parmi ses compatriotes par ses poésies et son éloquence, il ne jouissait pas d'une moindre estime parmi les musulmans. Lié d'une étroite amitié avec le vartabied Constantin Vahgetsy, qui fut patriarche d'Arménie, sous le nom de Constantin V, il vint le trouver en l'an 1430, lors de son inauguration, et il en obtint le siège épiscopal d'Amid. De retour dans son diocèse, Megerditch mit beaucoup d'ardeur à relever et à décorer magnifiquement les églises qui tombaient en ruines. Bien plus, profitant du crédit dont il jouissait auprès de son souverain Hamzah, chef de la race des Turcs Ak-Koïounlou, qui gouvernait alors la Mésopotamie et une partie de l'Arménie, il parvint à alléger considérablement les charges qui pesaient depuis longtemps sur les chrétiens de ces deux pays. En 1439, Hamzah lui permit de réparer et d'agrandir la cathédrale d'Amid; il en fit une des plus belles églises de l'Arménie. Les musulmans, furieux du crédit qu'il avait sur l'esprit du prince, s'efforcèrent de le perdre. Toutes leurs tentatives furent vaines pendant vingt-quatre ans; enfin, en 1443, ils s'adressèrent au sultan Schahbrokh, fils de Tamerlan (*voy. SHAH-ROUKH-MIRZA*), au monarque des Ottomans, et au sultan d'Egypte. Hamzah ne put défendre plus longtemps son protégé, qui, pour conjurer l'orage, fut obligé de s'enfuir d'Amid, et de se retirer à Constantinople. De cette ville, Megerditch passa en Crimée, où il fut fort bien accueilli par le vartabied Sarkis, vicaire du patriarche dans ce pays. Il y résida pendant plusieurs années; et pour reconnaître l'hospitalité qu'il en avait reçue, il orna de ses peintures les églises arméniennes de Kaffa. En 1447, il revint à Amid, où régnait alors Djehangir, fils de Hamzah : non moins bien disposé pour les chrétiens et pour Megerditch en particulier, il lui permit de rétablir la cathédrale, qui avait été renversée pendant son absence. Depuis il gouverna paisiblement son diocèse, et il mourut en 1470. Tous les ouvrages composés par Megerditch sont en vers, et pour la plupart relatifs à des sujets religieux; on en trouve plusieurs dans le n° 130 des manuscrits arméniens de la Bibliothèque de Paris. S. M—N.

MÉGERLIN (DAVID-FRÉDÉRIC), théologien et philologue allemand, était né dans le Wurtemberg, au commencement du 18^e siècle. Appelé à Montbéliard pour remplir les fonctions de recteur du gymnase et de second pasteur de l'église allemande, il fut obligé de quitter cette ville en 1734, lors de son occupation par les troupes françaises. Il retourna dans le Wurtemberg, et y obtint une cure de campagne; mais il en fut privé quelque temps après, à cause de son inconduite. S'étant retiré à Laubach, et ensuite à Francfort, il y trouva quelques ressources dans la publication de ses ouvrages et dans l'enseignement de la langue française; il mourut à Francfort en 1778, à l'âge d'environ 73 ans. On cite de lui : 1° *Tractatus de scriptis et collegiis orientalibus*, etc., Tübingen, 1729, in-4°; 2° *Catalogus edendorum 20 scriptorum philologico-critico-theologicorum*, ibid., 1729, in-4°; 3° *Hexas orientalium collegiorum philologicorum*, ibid., 1729, in-4°; 4° *De Bibliis latinis Moguntiae primo impressis ann. 1450 et 1462*, ibid., 1750, in-4°; 5° *Vermischte Jubel*, etc. (Pensées diverses sur l'année du jubilé des chrétiens et des juifs), Francfort, 1751, in-4°; 6° *Preuve irréfragable de la vérité de la religion chrétienne*; avec un supplément contenant le Guide de la conversion des juifs (en allemand), ibid., 1767, in-4°, et beaucoup d'autres ouvrages du même genre pour convertir les juifs au christianisme. 7° *Grundriss der Offenbarung*, etc. (Plan de la révélation), ibid., 1769, in-8°. Il prétend prouver dans cet ouvrage que Mahomet est l'Antechrist ou le dragon annoncé par l'Apocalypse. 8° *Theologischer glückseana*, etc. (Gratulation théologique aux potentats invités à réunir leurs forces pour chasser les Turcs de l'Europe), Wetzlar, 1770; 9° *Die türkische Bibel*, etc. (La Bible turque); première traduction allemande du Coran, faite sur l'arabe, Francfort, 1772, in-8°. Mégerlin avait publié, dès 1750, un *Programme* en latin sur la nécessité d'une nouvelle traduction allemande du Coran; mais il n'a pas réussi à en donner une meilleure que celles qui existaient déjà. Il était très-médiocrement instruit dans les langues orientales; et d'ailleurs il paraît avoir manqué des secours dont il avait besoin pour ce travail. On préfère à la traduction de Mégerlin celle de Théodore Arnd, faite sur la version anglaise de G. Sale, Lemgo, 1746.

W—s.

MEGGENHOFFEN (FERDINAND, baron DE), l'un des chefs de l'illuminisme en Bavière, était né en 1764, à Burghausen. Après avoir terminé ses premières études, il entra au service, et fut nommé auditeur ou juge militaire d'un régiment d'infanterie. Il fut initié en 1776 dans les secrets de l'illuminisme par le fameux Weishaupt, qui abusa facilement de l'enthousiasme si naturel à son âge pour l'amener à ses vues. La cour de Bavière, instruite des plans et du but de cette association, défendit, en 1785, toute correspondance, toute communication entre les adeptes et

leurs chefs, et en punit quelques-uns par l'exil ou par la privation de leurs emplois. Meggenhoffen, trouvé l'un des moins coupables, fut condamné à une retraite d'un mois dans un couvent. Rendu à son corps, il demanda son congé et alla rejoindre Weishaupt, qui l'envoya d'abord à Mayence, puis à Vienne, où, par le crédit du baron de Born, il fut nommé commissaire des écoles à Ried, dans l'Innviertel (le quartier de l'Inn); il se noya malheureusement dans l'Inn, près de Haguenau, le 26 octobre 1790, dans une partie de plaisir. Son corps ne fut retrouvé que trois mois après. Il avait publié en allemand : *Histoire et Apologie du baron de Meggenhoffen, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire des illuminés, supplément au 6^e volume du Monstre gris*, 1786, in-8° de 103 pages. On trouve une notice sur ce malheureux jeune homme dans la *Nécrologie* de Schlichtegroll, pour l'année 1790, t. 2, p. 279-328. W—s.

MEGISER (JÉRÔME), laborieux philologue allemand, était né vers 1555, à Stuttgart, dans le Wurtemberg. Son père, l'un des pasteurs de l'église de cette ville, lui enseigna les éléments des langues anciennes, et l'envoya en 1571 à l'université de Tübingue, où il reçut les leçons de Crusius, l'un des plus célèbres hellénistes de son temps. Ses progrès furent très-rapides; on le vit plus d'une fois traduire en vers héroïques grecs une prédication qu'il venait d'entendre. Il reçut en 1577 le degré de maître ès arts; il s'appliqua alors à l'étude de l'histoire et de la géographie, et apprit en même temps les langues orientales, qui avaient été assez négligées jusqu'à cette époque en Allemagne. Megiser visita ensuite une partie de l'Europe, tantôt seul, tantôt dans la société de quelques gentilshommes qui se chargeaient de le défrayer en route. On apprend par la dédicace de la *Description de Venise* (en allemand) que Megiser avait fait un voyage en 1588 avec le baron de Weyer, et qu'il avait le projet d'en publier la relation, mais que les circonstances ne lui avaient pas encore permis de l'exécuter. Fatigué de courses qui ne lui laissaient pas le temps de songer à sa fortune, il résolut de se fixer dans les États de la maison d'Autriche, et il habitait en 1591 Grætz dans la Styrie. Il fut ensuite, pendant sept ans, recteur d'un collège de Clagenfurt. Les jésuites, informés qu'il cherchait à dogmatiser, parvinrent à l'éloigner, et il transporta son domicile à Francfort-sur-le-Mein, où il se maria. L'électeur de Saxe, Christian II, l'appela en 1603 pour être professeur extraordinaire à Leipsick, et le nomma son historiographe; mais son extrême vivacité ne lui permettait de se fixer nulle part. En juin 1605, il entreprit de former à Gera un établissement d'instruction publique sur un nouveau plan, pour lequel il rédigea des statuts fort estimés. L'électeur le rappela en 1609 à Leipsick; trois ans après, il se retira à Lintz, dans la haute

Autriche, avec les titres de comte palatin et d'historiographe de l'archiduc Charles. Il y mourut en 1616. Megiser conserva toujours son indépendance, et vécut du produit de ses écrits qu'il faisait imprimer à ses frais. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, tant en latin qu'en allemand. Rotermond en compte vingt-cinq, outre ceux dont il ne fut qu'éditeur. On se contentera d'indiquer ici les plus importants : 1^o *Catéchisme*, en vers hexamètres grecs, avec une version latine, 1584, in-4°; 2^o *Dictionarium quatuor linguarum* (allemand, latin, illyrien et italien), Grætz, 1596, in-8°; 3^o *Specimen XL diversarum atque inter se differentium linguarum et dialectorum; videlicet ORATIO DOMINICA totidem linguis expressa*, Francfort, 1592, in-8°; 1593, in-4° (1). C'est le recueil le plus complet qui eût paru jusqu'alors des traductions de l'Oraison dominicale en plusieurs langues; Gesner, en 1555, n'en avait donné que vingt-deux dans son *Mithridates*; et Angelo Rocca, qui les reproduisit en 1591, n'y en avait ajouté que trois (voy. GESNER et CHAMBERLAYNE). 4^o *Thesaurus polyglottus vel dictionarium multilingue ex quadringentis circiter linguis, dialectis, idiomatibus et idiotismis constans*, ibid., 1603 (2), in-8° de 1615 pages à 3 colonnes; ouvrage très-rare, mais moins que le précédent, qui a été inconnu à tous les bibliographes français. Quoique imprimé depuis plus de deux siècles, le *Thesaurus* de Megiser est encore le recueil le plus ample que nous ayons des versions de chaque mot en un grand nombre d'idiomes différents; le mot *Panis* y est traduit en soixante-sept langues. L'ouvrage entier contient plus de huit mille articles, dont chacun offre la version du même mot en quatorze ou quinze langues. Les recueils donnés par Hervas et par Pallas sont plus précieux, sans doute, pour les langues d'Asie et d'Amérique; mais ils donnent si peu de mots, qu'ils ne peuvent nullement remplacer celui de Megiser, qui est fort exact pour un grand nombre de patois ou dialectes provinciaux. Ce prodigieux travail, que l'auteur avait commencé dès sa jeunesse, serait plus instructif s'il était rangé par langues comme ceux de Hervas et de Laët; et il serait peut-être plus utile si l'auteur avait suivi l'ordre alphabétique des mots eux-mêmes au lieu de se borner à l'ordre alphabétique des mots latins qui forment le titre de chaque article; les mots grecs, arabes, et ceux des autres langues exotiques, y sont en lettres latines. 5^o *Institutionum linguæ turcicæ libri 4*, Leipsick, 1612, in-8°. Dans la dédicace à l'empereur Mathias, alors roi de Hongrie, l'auteur observe

(1) Megiser donna en 1603, en allemand (*Prob einer Verdolmetschung*, etc.), une nouvelle édition de ce recueil, contenant aussi la version polyglotte de l'*Ave*, du *Credo* et du *Décatalogue*, Francfort, in-8°. Adelung n'avait vu aucune de ces éditions. Hervas en cite encore une de Francfort.

(2) C'est par erreur que dans le Catalogue Falconet (n° 10091), on en cite une édition de 1652, l'exemplaire de Falconet, conservé aujourd'hui à la bibliothèque de Paris, est bien réellement de 1603.

qu'il est le premier qui ait entrepris de réduire cette langue barbare à des règles grammaticales et d'en dresser un vocabulaire. 6° *Anthologia seu florilegium græco-latinum*, Francfort, 1602, in-8°. Cet ouvrage reparut sans autre changement que celui du frontispice, sous ce titre : *Omnium horarum opsonia*, curante J.-J. Porsio, ibid., 1614. L'abbé Mercier de St-Léger a indiqué cette supercherie dans une lettre à Chardon la Rochette, insérée au *Magasin encyclopédique*, 4^e ann., t. 1^{er}, p. 77 et suiv. 7° *Icones et vitæ paparum à S. Petro ad Clementem VIII*, Francfort, 1602, in-8°; trad. en allemand par George Beal, ibid., 1604, in-8°; 8° le *Catechisme de Luther*, en huit langues, Gera, 1607. Parmi les ouvrages que Megiser a publiés en allemand on distingue : les *Annales de Carinthie*, Francfort, 1608; Leipsick, 1612, 2 vol. in-fol.; — une description de Malte, sous le titre de *Propugnaculum Europæ*, trad. de l'italien, Leipsick, 1606, 1610, in-8° (retraduite en français par J. Jacquelin, Porentruy, 1611, in-12). — *Diarium, Austriacum seu kalendarium domus Austriæ*, etc., Augsbourg, 1614, in-8°; — *Deliciæ ordinum equestrium*, etc., Leipsick, 1617, in-8°. Megiser a donné une édition de la *Rhétorique* de Nicodème Frischlin, dont il avait été l'élève (Leipsick, 1604, in-8°), et il a publié quelques extraits à l'usage des écoles. Il a traduit en allemand le *Voyage en Afrique* de Louis de Barthema (Vartomannus), Leipsick, 1608, 1610, in-8°; ceux de Marco Polo, ibid., 1611, in-8°. — *L'Histoire abrégée du voyage du P. Quirini, ou le Nord ancien et nouveau*, ibid., 1613, in-8°. — *La Description de l'île de Madagascar*, 1604, in-4°; 1609, 1624, in-8°, fig. On y trouve un vocabulaire madécasse assez étendu (Vater, *Mithridat*). Le *Nouveau monde du Nord-Ouest*, avec la relation de la découverte faite en 1612 d'un nouveau passage à la Chine par le nord, etc., Leipsick, 1613; ibid., 1636, in-12. W—s.

MEGLIN (J.-A.), médecin, naquit en 1756 à Sultz, en Alsace. Il fut nommé correspondant de l'Athénée de médecine de Paris, et mourut à Colmar le 13 mars 1824. On a de lui : 1° *Analyse des eaux de Sultzmat en haute Alsace*, 1779, in-8°; 2° *Recherches et observations sur la névralgie faciale*, maladie contre laquelle il inventa des pilules qui portent son nom, Strasbourg, 1816, in-8°; 3° *Mémoire sur l'usage des bains dans le tétanos*, Strasbourg et Paris, 1822, in-8°. Il a, en outre, publié avec des notes l'opuscule suivant : *Notice historique sur l'état ancien de la ville de Sultz, département du Haut-Rhin*, par l'abbé Grandidier, historiographe de France, Strasbourg, 1817, in-8°. Z.

MEGRET D'ETIGNY. Voyez ETIGNY.

MÉHDY. Voyez MAHDY.

MÉHÉE DE LA TOUCHE (JEAN-CLAUDE-HIPPOLYTE), l'un des hommes les plus méprisables que nos révolutions aient mis en évidence, naquit à Meaux vers 1760, fils d'un médecin de cette ville,

qui passait pour habile (1). Après avoir fait d'assez bonnes études au collège Mazarin, à Paris, il se trouva lancé fort jeune dans le tourbillon des vices de la capitale. Né avec des passions vives et des goûts de dépenses beaucoup au-dessus de ses facultés, il se mit aux gages de la police. Après l'avoir servie dans Paris, il passa en Pologne, où les ministres de Louis XVI envoyaient alors, au lieu de secours efficaces, des agents secrets fort inutiles et dont les services se résumaient, le plus souvent, en des frais sans objet. Méhée fut, sans nul doute, un des plus coûteux et des moins utiles de ces émissaires. Après avoir séjourné sur différents points de la Pologne, il se rendit, chargé probablement d'un rôle analogue, à St-Pétersbourg, où il se fit connaître sous le nom de *chevalier de la Touche*, qu'il a repris ensuite dans plusieurs occasions. Il se trouvait encore dans cette capitale vers la fin de 1791, désespéré de ne pas être en France, où il voyait s'accomplir une révolution qui devait favoriser son penchant pour la dépense et l'intrigue. Il se hâta d'accourir, et vint à Paris, au commencement de 1792, dans le plus fort de la crise. S'étant aussitôt lié avec les meneurs de la faction la plus exaltée, il prit part à tous ses complots, et fit paraître, sous le titre d'*Histoire de la prétendue révolution de Pologne, avec l'examen de la nouvelle constitution*, une brochure dans laquelle il traita avec peu d'égards les révolutionnaires polonais, qu'il mettait fort au-dessous de ses compatriotes. Cette publication lui valut la faveur et l'intimité de Tallien, de Danton et de Marat. Il concourut avec eux aux révoltes du 20 juin et du 10 août, et lorsque la révolution eut définitivement triomphé dans cette dernière journée, il fut nommé secrétaire de la commune de Paris. Comme beaucoup d'autres, il a dit, plus tard, qu'il avait profité de sa position pour sauver un grand nombre de prêtres et de royalistes, en leur délivrant des passe-ports; mais plusieurs écrivains, Sénart entre autres, ont révélé, dans des publications ultérieures, qu'en effet il vendit fort cher des passe-ports à des émigrés, à de malheureux prêtres, qu'il fit ensuite arrêter aux barrières. Il prit part à tous les actes de la commune, qui, on le sait, fut l'instigatrice des massacres de septembre. Après la réaction du 9 thermidor, il voulut en rejeter tout l'odieux sur Barère, Billaud-Varenne et d'autres montagnards dont il s'était séparé. La description qu'il publia, en 1795, dans une brochure intitulée *La vérité tout entière sur les vrais auteurs de la journée du 2 septembre 1792* complète d'ailleurs le tableau que nous en avons présenté dans l'article Billaud-

(1) Jean MÉHÉE DE LA TOUCHE père fut professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, à Paris, après avoir été chirurgien major et chirurgien en chef de différents hôpitaux de France. On a de lui : 1° *Traité des lésions à la tête par contre-coups*, Meaux, 1773, in-12; 2° *Traité des plaies d'armes à feu, dans lequel on démontre l'inutilité de l'amputation des membres*, Paris, 1799, in-8°.

Varenne (*roy.* ce nom). Il paraît cependant qu'il ne resta pas longtemps à la commune. Certainement il n'y était plus, lorsque son ami Danton périt sous les coups de Robespierre. Devenu lui-même alors suspect, et arrêté, pendant quelques jours, par ordre du comité de sûreté générale, il ne s'en tira qu'à l'aide de nouvelles bassesses, et en déniait ses amis et ses opinions. C'est dans cette position difficile et périlleuse qu'il se trouvait encore, quand Robespierre fut vaincu, au 9 thermidor, par le parti dantoniste. Ce grand événement était pour Méhée un fort heureux jour; on le vit se jeter aussitôt dans le parti de la réaction. Mieux qu'aucun autre, il pouvait dévoiler les crimes de cette époque, et il le fit avec quelque franchise, dans sa brochure sur les massacres de septembre, dont nous avons parlé. Il publia, dans le même esprit, *La queue de Robespierre*, *Rendez-moi ma queue*, *Défends ta queue*, *Lettres de Sartine à Thuriot*, etc.; qu'il signa de son anagramme *Felhemesi ou Méhée fils*. Il écrivit encore dans le même sens dans divers journaux. Mais il s'aperçut bientôt que les coups qu'il portait ainsi à ses anciens amis lui deviendraient funestes, en excitant de plus en plus à la haine contre les auteurs de la révolution. Il reprit donc sa place dans leurs rangs, et, lors de l'établissement du Directoire, il travailla, avec Réal, à la rédaction du *Journal des patriotes* de 1789. S'étant trouvé compromis dans la conspiration de Babeuf, il refusa d'être le défenseur de Drouet, qui l'en avait prié, et prit la fuite. Revenu dans la capitale, par suite de la révolution du 30 prairial, an 7 (1799), faite au profit du parti le plus exalté, il parut à la société du Manège, et rédigea le *Journal des hommes libres*, avec Antonelle et Vatar. Il obtint même un emploi au ministère de la guerre, par l'influence de Bernadotte, et fut ensuite pendant quelques mois chef d'une division aux affaires étrangères. Après le 18 brumaire, où il s'était peu montré, il eut encore un moment de crédit; mais ayant été surpris dans quelques intrigues du parti démagogique par la police consulaire qui ne cessait de le surveiller, il fut mis en arrestation par une ordonnance, dans laquelle il était qualifié positivement de *septembriseur*. Le ministre de la police, Fouché, qui le connaissait bien, l'envoya en surveillance à Dijon, puis en prison à l'île d'Oléron, d'où il s'échappa en 1803, et se sauva dans l'île de Guernesey. C'est là que, changeant encore une fois de rôle et de couleur, il se présenta au général Doyle, gouverneur de l'île, comme un royaliste persécuté, comme un ennemi de Bonaparte, et en obtint de l'argent et des recommandations pour le ministère anglais. Muni de tout cela, il se hâta de passer à Londres; mais il ne trouva pas dans les ministres britanniques autant de crédulité qu'en avait eu le gouverneur de Guernesey. On ne le repoussa pas cependant entièrement, parce qu'au fond, l'on pensait qu'il pourrait être utile, mais on se garda

bien de lui confier des secrets, comme il l'a prétendu, et si on lui donna de l'argent, ce ne fut qu'en petite quantité, car après quelques mois de séjour dans la capitale de l'Angleterre, il fut obligé de vivre d'emprunts, et finit par être mis en prison pour dettes. Il n'en sortit que par les secours de quelques royalistes crédules, et par l'assurance qu'il donna effrontément, que, si on le laissait retourner en France, il se faisait fort, à la tête de ses nombreux partisans, de renverser le gouvernement impérial. Sans avoir beaucoup de confiance en ses discours, les ministres lui firent encore remettre quelques sommes, et ils chargèrent Drake, agent de l'Angleterre à Munich, d'entrer en rapport avec lui, et de recevoir les communications qu'il enverrait de France. S'étant rendu aussitôt en Bavière, Méhée se fit encore donner de l'argent par Drake, à qui il prodigua de plus en plus les mensonges et les promesses; puis arrivé à Paris, il alla rendre compte à la police de tout son voyage, arrangé sans doute depuis longtemps avec elle. Pour preuve de satisfaction, cette police lui accorda une gratification; et Méhée recevant ainsi de deux ou trois mains à la fois, se trouva dans une sorte d'opulence. Comme c'était le moment où venait d'éclater la conspiration de Georges et de Pichegru, la police voulut en rattacher quelques circonstances à ces intrigues; et, dirigé par elle, Méhée ne craignit pas de reconnaître en public le rôle méprisable qu'il avait joué; il s'en vanta même hautement dans les journaux, et dans une brochure qu'il publia sous le titre d'*Alliance des jacobins de France avec le ministère anglais*, 1804, in-8°. Cette publication lui valut encore de l'argent de la part de la police impériale, qui l'autorisa à recevoir même celui qu'il avait obtenu des Anglais par ses impostures. Il reprit alors son ancien nom de la Touche. Mais avec ses goûts de dépense, tout fut bientôt dissipé, et il ne lui resta que la modique pension qu'en pareil cas le ministère ne manque jamais de faire. Le temps des intrigues était passé; et, sous le gouvernement impérial, Méhée ne pouvait guère compter sur des révolutions qui vinssent rétablir ses finances. Il fallut que la restauration survint, en 1814, pour faire sortir l'ancien secrétaire de la commune du néant et de l'oubli où il était tombé. Toujours prêt à se ranger du parti vainqueur, ce ne fut pas sans étonnement qu'on le vit alors essayer de paraître royaliste et assurer avec effronterie qu'en septembre 1792, il avait sauvé beaucoup de prêtres et d'émigrés. Comme après le 9 thermidor, le voile fut bientôt soulevé. On renouvela contre lui, dans plusieurs écrits, l'accusation de *septembriseur*; puis les plaintes, les injures s'accrurent bien davantage encore, lorsqu'on le vit publier, avec son nom, contre le gouvernement de la Restauration, une brochure fort audacieuse, sous ce titre : *Dénonciation au roi des actes par lesquels les ministres de Sa Ma-*

jesté ont violé la constitution. Alors on ajouta aux premières accusations celle d'avoir contribué à la mort de Pichegru et du duc d'Enghien, par sa mission d'espionnage en Angleterre, et à Ettenheim où il était allé reconnaître les lieux pour préparer l'arrestation du malheureux prince. Le *Journal royal*, dont l'imprimeur Gueffier était éditeur, se montra surtout fort acharné contre lui. Mais à son tour le secrétaire de la commune de 1792, le principal agent des massacres de septembre, ne craignit pas d'attaquer, devant les tribunaux, des royalistes connus, que l'on croyait en possession de toute la faveur du gouvernement royal, et même de les poursuivre devant la cour royale, quand il eut succombé au tribunal de première instance. Ce qui doit étonner, c'est qu'il triompha devant la cour suprême, et que le procureur du roi l'appuya de ses conclusions, se fondant sur une loi faite au profit de la révolution, oubliée depuis longtemps. Ainsi, malgré l'évidence et contre l'opinion publique, contre l'opinion des juges eux-mêmes, l'imprimeur Gueffier fut condamné comme calomniateur; et Méhée de la Touche, triomphant, put insulter ses adversaires. Il publia un mémoire apologétique, où il les ménagea peu, et dans lequel il s'excusa des signatures qu'il avait données aux assassins de septembre, alléguant le grand nombre de signatures et la nécessité de les donner de confiance et sans examen. Alors Méhée, plus audacieux, se lança dans de nouvelles intrigues, et il prit part aux complots qui préparèrent le retour de Bonaparte en 1815. Compris en conséquence, après le second retour de Louis XVIII, dans l'ordonnance d'exil du 24 juillet, il se réfugia en Allemagne, puis à Bruxelles, et enfin à Liège. Il publia dans cette dernière ville, en 1818, sur le *Mémorial de Ste-Hélène*, attribué à Bonaparte, une brochure assez bien caractérisée par son titre : *C'est lui, mais pas de lui*. La police des Pays-Bas l'ayant obligé de s'éloigner encore, il se rendit à Königsberg, et ne revint qu'en 1819 à Paris, avec une permission de la police. Il y resta dans une profonde obscurité jusqu'au moment où l'ancien ministre de la police impériale, Savary, ayant publié des mémoires dans lesquels il essayait de se justifier de sa participation à la mort du duc d'Enghien, Méhée reprit la plume pour le réfuter, et fit paraître une nouvelle brochure sous ce titre : *Extrait de mémoires inédits sur la révolution française*. Ce fut la dernière. Méhée mourut en 1826, dans l'oubli et la misère, quoique toujours pensionné par la police. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : 1° *Antidote, ou l'Année philosophique et littéraire*, Paris, 1801, in-8°; 2° *Mémoires particuliers extraits de la correspondance d'un voyageur, avec feu M. Caron de Beaumarchais, sur la Pologne, la Lithuanie, la Russie-Blanche, Pétersbourg, Moscou, la Crimée, etc.*, publiés par M. D., Hambourg et Paris, 1807. Cet

ouvrage parut sous la protection du gouvernement impérial, au moment de la première invasion de Napoléon en Pologne; 3° *Lettre à M. l'abbé de Montesquiou*, Paris, 1814, in-8°; 4° *Mémoire à consulter et consultation, par J.-C.-H. Méhée, contre les auteurs de libelles anonymes, et de l'article communiqué aux journaux, qui se mêle à l'affaire de M. Caulaincourt, relative à l'arrestation de monseigneur le duc d'Enghien*, Paris, 1814, in-8°; 5° *Contes, nouvelles et autres pièces posthumes*, de G.-C. Pfeffel, traduction de l'allemand, précédée d'une lettre dédicatoire à M. de Chateaubriand, et suivie de réflexions sur l'état actuel de la librairie et de l'imprimerie en France, 1815, in-8°; 6° *Touquetiana, ou Biographie pittoresque d'un grand homme, en réponse à la question : Qu'est-ce que c'est que M. Touquet?* Paris, 1821, in-18, publié sous le pseudonyme de Molto-Curante, biographe à demi-solde, membre de trente ou quarante sociétés plus ou moins savantes. M—d j.

MÉHÉGAN (GUILLAUME-ALEXANDRE DE), issu d'une famille irlandaise venue en France à la suite du roi Jacques II, naquit à la Salle, diocèse d'Alais, en 1721. Adonné tout entier à la culture des lettres, il fut appelé de bonne heure en Danemarck pour y professer la littérature française dans la chaire fondée à Copenhague par le roi Frédéric V; il y publia un prospectus pour un cours d'études, 1751, et le discours qu'il avait prononcé à l'ouverture de ses leçons, in-4°. Il ne tarda pas de revenir en France, où il fut un des collaborateurs du *Journal encyclopédique*. Il est sorti de sa plume un grand nombre d'autres ouvrages : 1° *Zoroastre*, 1751, in-12; 2° *Origine des Guèbres, ou la Religion naturelle mise en action*, 1751, in-12; 3° *Pièces fugitives*, 1755, in-12; 4° *Lettres sur l'Année littéraire* (et en particulier sur la feuille du 11 mai 1755), 1755, in-12; 5° *Considérations sur les révolutions des arts*, 1755, in-12; 6° *Histoire de la marquise de Terville*, 1756, in-12; 7° *Origine, progrès et décadence de l'idolâtrie*, 1756, in-12; 8° *Lettres d'Aspasie*, 1756, in-12; 9° *Combien un empire se rend respectable par l'adoption des arts étrangers*. Discours prononcé (par la Beaumelle) devant la cour de Danemarck pour l'ouverture des leçons publiques de langue et belles-lettres françaises, Paris, 1757, in-12 (voy. le *Journal des savants* de juin 1757, p. 408). 10° *Tableau de l'histoire moderne, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie*, 1766, 1777, 3 vol. in-12; 11° *l'Histoire considérée vis-à-vis de la religion, de l'Etat et des beaux-arts*, 1767, 3 vol. in-12. Ces deux dernières productions n'ont paru qu'après la mort de l'auteur. Le *Tableau de l'histoire moderne* est son principal titre littéraire. Les événements dont il se compose y sont envisagés sous un point de vue philosophique dans leur influence morale, et décrits dans un style dont l'élégante précision ne laisserait rien à désirer si un luxe d'expres-

sions fleuries et d'images recherchées ne lui donnait un éclat fatigant. Ce défaut est encore plus sensible dans les autres ouvrages de Méhégan; et sa conversation même n'en était pas exempte : elle ressemblait trop à ses livres. Dans ses vers, au contraire, plus d'imagination, plus de coloris : il ne savait être poète qu'en prose et lorsqu'il n'aurait pas fallu l'être. Les critiques ne lui furent pas épargnées, mais on s'en prit moins aux vices de sa manière qu'à ses opinions. Celles qu'il manifesta dans ses *Recherches sur l'origine des Guèbres*, et sur *l'Origine, les progrès et la décadence de l'idolâtrie*, furent attaquées par divers journalistes, devinrent le sujet d'une vive querelle entre lui et Fréron, et le firent mettre à la Bastille. Au surplus, les opinions de Méhégan sont devenues indifférentes aujourd'hui; il n'est plus considéré que comme simple littérateur, et comme un littérateur qui n'a pas rempli toute l'étendue de son talent. Michel Berr l'a apprécié dans une *Notice* insérée dans les *Mémoires de l'académie de Nancy*. Il mourut à Paris le 23 janvier 1766. — Son frère aîné, Jacques-Antoine-Thadée DE MÉHÉGAN, capitaine au régiment de la couronne, s'était fait une haute réputation de bravoure pendant la guerre de Sept ans. Après la bataille de Minden, enfermé dans cette place, il refusa de signer la capitulation acceptée par les autres membres du conseil de guerre dont il faisait partie, et offrit de sortir à la tête de la garnison et de se faire jour à travers les troupes ennemies qui tenaient la ville assiégée. La proposition fut rejetée, parce que le général qui commandait ne voulut pas abandonner les équipages. Toutefois la conduite de Méhégan ne resta pas sans récompense; le roi, qui en fut informé, le plaça à la tête d'un régiment de grenadiers royaux, et il est mort maréchal de camp en 1792. V. S. L.

MEHEMED EL NASSER (ABOU-ABDALLAH), roi d'Afrique et d'Espagne, et cinquième prince de la puissante dynastie des Almohades, succéda, l'an de l'hégire 595 (de J.-C. 1199), à son père Yacoub al-Mansour (*voy.* MANSOUR). Il s'embarqua pour l'Afrique, y vainquit Aly, roi des îles Baléares, en 601, et mit fin aux troubles excités par ce prince, qui s'était efforcé de relever le parti des Almoravides. Il assoupit ensuite la révolte du gouverneur de Mahdiah, et donna le gouvernement de Tunis, en 603, à Abd el-Wahed, fondateur de la dynastie des Hafides, lesquels, plus tard, s'y rendirent indépendants. Il repassa le détroit en 607, et alla reprendre la place de Silves en Portugal. Après douze ans de trêve, le roi de Castille avait recommencé les hostilités. Déterminé à tenter les plus grands efforts contre les musulmans, il avait fait alliance avec les rois de Navarre et d'Aragon, et envoyé solliciter des secours dans tous les Etats de l'Europe. Pour résister à tant de forces réunies, Mehemed fit proclamer en Afrique la guerre sainte, et parut

bientôt en Andalousie à la tête d'une armée formidable. Il se rendit à Jaen, où se réunirent à lui un grand nombre de Maures espagnols, s'avança vers la Castille et s'empara du principal défilé de la Sierra-Morena. Ce prince, au rapport des auteurs arabes, était loin d'avoir cet extérieur imposant, cet air martial qui charment les soldats; il était roux et sans barbe, maigre, triste, ayant toujours les yeux baissés, et par-dessus tout cela il bégayait. Avec un pareil physique, Mehemed devait inspirer peu de confiance à ses troupes; il leur devint odieux par un acte impolitique de sévérité. Ayant appris indirectement que Calatrava venait de tomber au pouvoir des Castillans, il fit trancher la tête à plusieurs de ses vizirs pour lui avoir caché les lettres qui lui annonçaient la prise de cette place. Cependant l'armée chrétienne, arrivée au pied des montagnes, ne peut espérer ni de les franchir, ni d'en débusquer les musulmans; un pâtre la guide par un sentier détourné jusqu'au sommet; elle y campe dans une vaste plaine, non loin de Tolosa, et s'y repose deux jours malgré les efforts des Maures pour l'attirer au combat. Enfin, le 16 juillet 1212, se donna la fameuse bataille qui assura pour jamais en Espagne la supériorité aux princes chrétiens sur les Maures, et affranchit ceux-ci de la domination des monarques d'Afrique. Mehemed, placé sur une éminence d'où il dominait toute son armée, s'était environné d'une palissade liée par des chaînes de fer, et paraissait au milieu d'une garde d'élite, tenant son sabre d'une main et le Coran dans l'autre; mais le brave roi de Navarre (*voy.* SANCHE VII) pénétra jusqu'à cette enceinte et brisa les chaînes; Mehemed eut à peine le temps de fuir avec ses troupes en pleine déroute. Quelques auteurs espagnols ont crié au miracle sur cette victoire; ils ont avancé que les musulmans avaient perdu plus de 200,000 hommes et les chrétiens seulement 25 hommes. Garibay porte, avec plus de vraisemblance, la perte des premiers à 160,000 hommes et celle des seconds à 25,000. Les historiens arabes ne fournissent aucun détail sur la bataille de Tolosa, dont ils ne donnent pas même la date précise; mais ils n'en contestent point la réalité, et ils l'ont nommée *Wakkât al-Icabi* (bataille de la colère divine). Ils attribuent leur défaite à la trahison; et l'on voit en effet que les vainqueurs ne s'acharnèrent pas à la poursuite des fuyards, ne profitèrent point de leurs avantages, et laissèrent assez tranquilles les princes maures d'Espagne. La prise de Tolosa et de trois ou quatre bicoques fut l'unique fruit de leur victoire; ils échouèrent devant Ubeda, que Mehemed défendit en personne. Ce prince, arrivé à Séville, fit périr tous ceux qu'il soupçonnait de l'avoir trahi. Au mépris qu'on avait pour lui depuis sa dernière défaite, se joignit la haine qu'il inspira par ces sanglantes exécutions. Ses plus proches parents abusèrent de ses malheurs; à peine eut-il quitté

l'Espagne qu'Abou Zakharia-Saïd, son frère, s'empara du royaume de Valence. Cordoue, Séville, Carmone, Ecija, furent soumises à d'autres souverains musulmans. De retour en Afrique, Mehemed fit des préparatifs immenses pour rétablir ses affaires en Espagne; et déjà sa flotte avait mis à la voile du port de Salé, lorsqu'il mourut, le 10 chaban 610 (25 décembre 1213), à l'âge de 34 ans, après en avoir régné quinze. Avec lui périt la fortune des Almohades; il eut pour successeur, en Afrique, son fils Abou-Yacoub-Yousouf, surnommé al-Mostanser, prince inepte, après lequel huit autres rois de la même famille se disputèrent le trône de Maroc jusqu'à l'an 668 (1269); mais dans cet intervalle leur empire fut démembré. Tunis, Tremesen et Fez formèrent trois royaumes distincts, sous les dynasties des Hafsides, des Zeïanides et des Mérinides; et ces derniers ayant conquis Maroc, détruisirent la puissance des Almohades. A—T.

MEHEMED ou MOHAMMED I^{er} (ABOU-ABDALLAH), cinquième roi d'Espagne de la dynastie des Ommayyades, monta sur le trône de Cordoue, l'an de l'hégire 238 (852), après son père Abd-el-Rahman (*voy.* ABDÉRAÏME II). Irrité par le zèle imprudent de quelques chrétiens, il débuta par les chasser tous de son palais, et en fit expirer plusieurs dans les supplices. Le règne de Mehemed fut une suite continuelle de guerres civiles et étrangères qui, selon les auteurs espagnols, ébranlèrent la puissance des Ommayyades; mais les historiens arabes semblent dire tout le contraire, car ils comparent ce prince au calife Abdel-Melek, l'un de ses plus illustres ancêtres, qui triompha de tous ses ennemis (*voy.* ABD-EL-MELEK); et ils nous apprennent que Mehemed chanta en vers le récit de ses propres exploits, et qu'il mit à la tête de ses armées Walid ben Abd-el-Rahman, homme aussi savant que grand capitaine, qui fut victorieux dans tous les combats, et dont les campagnes furent depuis offertes comme modèles pour l'instruction des jeunes militaires. L'an 853, Mousa, chrétien renégat et gouverneur de Saragosse, se révolta contre le roi de Cordoue, épousa la fille de Garcie, comte de Navarre, s'empara de Huesca et de Tudela; enleva Alebayda au roi des Asturies en 856, et la perdit l'année suivante après avoir été vaincu par Ordogno dans une bataille où son beau-père fut tué. Mehemed, quoique ennemi des chrétiens, se réjouit de cette victoire et en profite pour marcher contre Tolède, qui avait pris part à la révolte. Mousa et Ordogno font la paix et envoient des secours aux rebelles; mais une diversion opérée avec succès dans la province d'Alava par un des généraux de Mehemed, et des avantages décisifs obtenus par ce prince sur les Tolédains, les obligent enfin de se soumettre en 858. Une nouvelle invasion des Normands suspendit les hostilités entre les Maures et les chrétiens; elles recommencèrent après le départ de

ces pirates, qui, repoussés de la Galice par le roi des Asturies et gorgés de butin en Andalousie, allèrent désoler les îles Baléares et les côtes d'Afrique. Mehemed attaque le comte de Navarre, le bat près de Pampelune, le fait prisonnier, et ne le punit de ses liaisons avec les rebelles qu'en le renvoyant libre et comblé de présents. Il se jette ensuite sur les terres d'Ordogno, mais de nouveaux troubles le rappellent dans ses Etats; et tandis qu'il assiège Merida, le roi des Asturies lui enlève Salamanque en 862. Satisfait d'avoir, en 864, conclu un traité avec Charles le Chauve, qui s'engage à ne plus soutenir les chrétiens d'Espagne, Mehemed fait contre ceux-ci les plus grands efforts; il envoie en même temps une flotte sur les côtes de Galice et une armée en Catalogne: la première est battue en voulant tenter une descente; la seconde, conduite par la victoire devant Barcelone, s'empare de deux tours et des faubourgs sans pouvoir prendre la ville. Les musulmans ne sont pas plus heureux devant Léon, dont Alfonse le Grand les force de lever le siège. Tolède ne pouvait se consoler de n'être plus la capitale de l'Espagne: ses habitants se révoltèrent encore en 872; Mehemed marcha contre eux et les soumit; deux ans après, pour preuve de leur fidélité, ils traversèrent le Douero et ravagèrent les terres des chrétiens. Alfonse les atteignit près de la petite rivière d'Orbedo, leur tua 12,000 hommes et passa au fil de l'épée un corps de troupes de Cordoue qui s'avancait pour les soutenir. Mehemed obtient une trêve de trois ans; mais à peine est-elle expirée qu'Alfonse reprend les armes en 877, pénètre jusqu'à Merida et s'en retourne chargé de butin. De nouvelles révoltes empêchent le roi de Cordoue de se venger des chrétiens. Omar-ibn-Afsoun s'était emparé de Huesca; al-Moundar, fils aîné de Mehemed, enlève au rebelle Rueda et Lerida, et se saisit d'un de ses principaux adhérents; mais cet échec n'empêcha pas Ibn-Afsoun de fonder dans l'Aragon une principauté, où lui et ses descendants résistèrent soixante-dix ans aux Ommayyades, et causèrent de grands maux à l'Espagne. En 268 (881) la foudre tombe sur la grande mosquée de Cordoue et tue, à côté de Mehemed, un de ses courtisans. Au mois de safar, ou raby I 273 (juillet-août 885), ce monarque se promenant dans ses jardins avec Hescham-ben-Abdelaziz, gouverneur de Jaën, surnommé *le Grand* à cause de son esprit, de ses connaissances, de sa valeur et de ses belles actions, celui-ci s'écria: « Que l'homme serait « heureux sur la terre s'il pouvait échapper à la « mort! — Eh! ne lui dois-je pas le trône d'où « elle a fait descendre mon prédécesseur? » répondit Mehemed. Le même jour, ce prince, frappé d'apoplexie, mourut âgé de 65 ans après un règne heureux de trente-cinq ans. Il joignait au talent de la poésie celui d'une belle écriture, et il était très-habile arithméticien. On a loué

aussi son courage, sa justice, son humanité, la régularité de ses mœurs et son amour pour les lettres. Il laissa trente-trois fils, dont plusieurs se distinguèrent dans les sciences et dans la littérature. L'aîné de ses fils, al-Moundar, fut son successeur.

A—T.

MEHEMED I (ABOU-ABDALLAH), premier roi de Grenade, de la dynastie des *Beno-Nasser* ou *Nasserides*, naquit à Ardjouna, dans l'Andalousie, l'an de l'hégire 591 (1194 de J.-C.), d'une famille arabe, issue d'un *Ansarien*, ou compagnon du prophète (*roy. MAHOMET*), et qui s'était établie en Espagne dès le temps de sa première conquête par les musulmans. Il reçut une éducation soignée, et manifesta dès sa jeunesse le désir de dominer et de se signaler par de grandes entreprises. Sa force, sa valeur, sa taille, sa figure, commandaient la crainte et le respect, en même temps qu'il s'attirait l'estime universelle par sa prudence, sa frugalité, l'austérité de ses mœurs et la simplicité de ses vêtements. Il servit d'abord sous les rois Al-Mohades d'Espagne, et montra autant de modération et de droiture dans la perception des impôts, que de courage et d'habileté dans les campagnes qu'il fit contre les chrétiens. Après la décadence de cette dynastie (*roy. l'article MEHEMED-EL-NASSER, roi de Maroc*), il se joignit à Motawakkel-ben-Houd, qui, à cette époque, était devenu souverain d'une grande partie de l'Espagne musulmane, et il combattit longtemps avec lui pour rétablir la suprématie spirituelle de Mostanser-Billah, calife abbasside de Bagdad, et pour détruire à la fois la puissance et la doctrine hétérodoxe des Almohades (*roy. TOMRUT*). Enfin il se révolta contre Motawakkel en 629 (1232), s'empara de Jaën, puis de Cadix, de Lorca et de Grenade, dont il fit sa capitale. Il prit le titre de roi, et distribua des aumônes abondantes aux indigents, aux infirmes, aux vieillards de cette ville, exemple imité depuis par ses successeurs à leur avènement au trône. Il étendit sa domination par ses conquêtes et ses alliances, et se vit même un instant maître de Cordoue et de Séville; mais la première, après la mort de Motawakkel, fut prise par St-Ferdinand, roi de Castille; et Mehemed, malgré une victoire qu'il remporta sur le frère de ce prince, perdit Ardjouna et Jaën: il n'obtint la paix en 643, qu'en se rendant vassal et tributaire du Castillan, et fut obligé de lui amener des secours qui contribuèrent à rendre celui-ci maître de Séville en 646 (1248). Valence étant depuis tombée au pouvoir de Jaymes I^{er}, roi d'Aragon (*voy. JAYMES I^{er}*), Grenade devint alors le dernier refuge et le boulevard des musulmans en Espagne. Aussi, lorsque les Tartares eurent pris Bagdad et détruit le califat, Mehemed s'attribua le surnom d'Al-Galeb-Billah et le titre d'*emyr almoumenim* (prince des fidèles). Il rompit la trêve avec les chrétiens sous le règne d'Alfonse X; et uni avec Al-Wathek-ben-Houd, roi de Murcie,

son ancien ennemi, qui avait perdu sa capitale, il reprit Xérès, Arcos, et quelques autres places. Un faible secours que ces princes reçurent de Yacoub, roi mérinide de Maroc, ayant resserré l'alliance des rois de Castille et d'Aragon, Mehemed fut forcé de renouveler la trêve, de payer un tribut plus fort, d'abandonner le roi de Murcie, et même de se déclarer contre lui. Il paraît que la puissance du roi de Grenade, consolidée par la politique plus que par les armes, ne fut point ébranlée par ces échecs, puisqu'il la transmit à ses descendants, et que sa dynastie, bien différente des autres royaumes maures d'Espagne, dont aucun n'avait subsisté plus d'un siècle, égala presque la durée de celle des Ommayyades (près de trois siècles). Mehemed accueille l'infant don Philippe, révolté contre Alfonse, et saisit cette occasion de réparer ses pertes. A l'âge de quatre-vingts ans, il entreprend sa dernière campagne contre les chrétiens; mais atteint d'une maladie grave, il est contraint de reprendre le chemin de sa capitale, et il expire dans un village, à la suite d'un vomissement de sang, le 29 djoumady II, 671 (21 janvier 1273), après avoir régné près de quarante-deux ans. Il fut enterré dans un cimetière commun; mais son corps fut renfermé dans un cercueil d'argent, et l'on grava sur le marbre qui couvrait son tombeau une épitaphe fastueuse, usage inconnu aux califes et aux autres monarques musulmans de l'Orient, prohibé même par l'islamisme, et que les princes maures, comme les sultans ottomans, ont sans doute pris des chrétiens. Mehemed était ennemi du faste, indulgent envers ses domestiques, plein d'ordre dans ses affaires, et sans cesse occupé des soins du gouvernement. Il donnait deux audiences publiques par semaine, écoutait les plaintes de tous ses sujets et leur rendait prompt justice. Il encourageait les lettres, les arts, le commerce et l'agriculture: aussi ses greniers et ses caisses étaient toujours remplis, et il parvint à une extrême opulence. Il n'eut point de concubines et n'épousa que des femmes de son rang. Ce fut lui qui, au moyen d'un impôt spécial dont il fut lui-même le percepteur, bâtit, dans la partie haute de Grenade, le fameux quartier nommé *Al-Hamra* (l'Alhambra), qui devint à la fois la citadelle de cette ville et le palais de ses rois, et dont on admire encore les restes magnifiques. Ce prince eut pour successeur son fils Mehemed II.

A—T.

MEHEMED II, surnommé AL-FAKIH, roi de Grenade, fils et successeur du précédent, marcha sur les traces de son père et consolida son ouvrage. Il se rendit célèbre par sa magnificence, sa valeur, ses talents politiques et militaires. Il déjoua par sa patience et sa fermeté les complots de quelques séditeux, se fit beaucoup d'amis parmi les grands par ses manières nobles et libérales, et sut ménager adroitement ses ennemis. Il attira toutes les nations dans ses Etats, qu'il

enrichit par le commerce ; et il profita des fautes d'Alfonse X pour les agrandir aux dépens des chrétiens, sur lesquels il remporta en personne plusieurs avantages, entre autres la victoire qui coûta la vie à l'infant don Sanche d'Aragon, archevêque de Tolède, en 1275. Mehemed fut tantôt allié, tantôt ennemi du roi de Maroc (Yacoub II) ; il régna trente ans avec autant de gloire que de bonheur, et mourut le 8 schaban 701 (8 avril 1302), âgé de 68 ans. Ce prince excellait dans l'éloquence et dans la poésie. Il était toujours entouré d'astronomes, de philosophes, de médecins, d'orateurs et de poètes. On rapporte, comme une singularité remarquable, que Azyz-ben-Aly, son vizir, avait avec lui une ressemblance parfaite pour l'âge, la taille, la figure, les mœurs et les goûts.

A—T.

MEHEMED III AL-AMASCH (ABOU-ABDALLAH), troisième roi de Grenade, de la même dynastie, associé au trône par son père Mehemed II, lui succéda l'an 701 (1302). Il enleva d'abord plusieurs places au prince de Jaën, tributaire du roi de Castille, et conquit ensuite la forte ville d'Almandhar, où parmi les captifs se trouva, dit-on, une reine d'une rare beauté, qui, conduite à Grenade, portée sur un char et suivie de toute sa maison, épousa dans la suite le roi de Maroc. L'an 703, Mehemed vainquit et fit périr Aboul-Hedjadj, son parent, qui s'était révolté à Cadix. Informé des troubles qui agitaient le royaume de Fez, il envoya Faradj, son beau-frère, alcaïde de Malaga, pour s'emparer de Ceuta au mois de schawal 705. Ce général réussit dans cette expédition et revint avec un butin considérable. Malgré ces succès, Mehemed ne put résister aux rois de Castille et d'Aragon ligués contre lui ; et quoique l'un, après avoir pris Gibraltar, eût échoué devant Algesiras, et que l'autre, à la suite d'une victoire sur les Maures, n'eût pas été plus heureux devant Almería, le roi de Grenade fut forcé d'acheter la paix avec ces deux princes par quelques sacrifices. Mehemed était doué de tous les avantages du corps et de l'esprit. Passionné pour les arts, il fonda dans l'Alhambra une grande et belle mosquée supportée par des colonnes élégantes, dont les bases et les chapiteaux étaient d'argent massif. Il affecta pour l'entretien de cet édifice le revenu des bains publics, qu'il avait fait aussi construire avec le produit d'un impôt sur les chrétiens et sur les juifs. Il protégeait les savants et les gens de lettres, les admettait à sa table ; proposait aux poètes des sujets de composition, et figurait lui-même dans le concours. Ses occupations littéraires et les soins qu'il donnait aux affaires de l'Etat lui ayant fait contracter l'habitude de travailler bien avant dans la nuit à la clarté des flambeaux, il lui survint une maladie incurable qui affecta sa vue. Cette infirmité, qui le fit nommer *le Chassieux*, l'obligea de déposer toute son autorité entre les mains de son vizir Abou-

Abdallah-Mohammed-al-Hakem. Les princes du sang et les grands en murmurèrent ; leurs complots furent découverts et sévèrement punis. Mais ces mesures rigoureuses exaspérèrent les esprits et occasionnèrent enfin une sédition, dont le traité avec les princes chrétiens fut le prétexte. Le 1^{er} schawal 708 (13 février 1309), la soldatesque et la populace brisèrent les portes du palais du vizir, massacrèrent ce ministre, pillèrent ses meubles, ses trésors, sa riche bibliothèque ; puis pénétrant dans l'Alhambra qu'elles livrent également au pillage, elles y proclament roi Nasser, frère de Mehemed. Ce dernier est contraint d'abdiquer, et on le conduit dans la forteresse d'Almuneçar, après un règne de neuf ans. Au mois de djoumady 11 710, Nasser ayant été frappé d'apoplexie, on le crut mort ; et Mehemed, rappelé par ses partisans, remonta sur le trône : mais, quelques jours après, Nasser ayant recouvré la santé, il retourna dans sa retraite, où son frère se défit de lui au mois de schawal 713 (février 1314), en ordonnant qu'on le précipitât dans un lac. Mehemed était âgé de 58 ans. Son corps fut joint à ceux de ses ancêtres et honoré d'une épitaphe.

A—T.

MEHEMED V (ABOUL-WALID), huitième roi de Grenade, succéda à son père Yousouf en 755 (1354) ; et, quoiqu'il eût à peine vingt ans, il se concilia tous les suffrages par son esprit, ses vertus, son jugement, sa grâce et son adresse dans les tournois ; mais son extrême bonté l'exposa aux prétentions insolentes des grands, à la licence des peuples, et causa les malheurs des premières années de son règne. Isa, gouverneur de Gibraltar, leva le premier l'étendard de la révolte et prit le titre de roi en 756 (1355) ; mais son avarice et son incontinence le rendirent odieux. Abandonné de ses partisans, il fut arrêté avec son fils, envoyé à Ceuta et mis à mort par ordre du roi de Fez. Mehemed avait disposé près de l'Alhambra un palais agréable et commode pour ses frères. Peu touchés de ses bons procédés, deux d'entre eux, Soleiman et Ismaël, prirent successivement les armes contre lui et le chassèrent du trône. Dans la seconde insurrection qui eut lieu le 28 ramadhan 760 (1359), Mehemed s'échappa de Grenade pendant la nuit, déguisé en servante, taille en pièces les troupes envoyées à sa poursuite, et se retire à Cadix, où il trouve des sujets fidèles ; mais ne pouvant y réunir assez de forces pour résister à Ismaël, il a recours aux rois de Fez et de Castille ; et bientôt, sur l'invitation du premier, il s'embarque à Mardella avec une suite nombreuse, et arrive à Fez le 6 moharrem 761. Accueilli dans cette cour avec tous les égards dus à un roi malheureux, il y résida vingt et un mois et revint en Espagne sur une puissante flotte que lui avait fournie Abou-Salem, roi de Fez. Mais à peine débarqué, il se vit abandonné par les troupes africaines, que la nouvelle de la mort de leur souverain obligea

de repasser le détroit ; et s'étant retiré à Ronda, il s'y forma une petite principauté. Cependant Ismaël ne régnait plus à Grenade. Ce prince, sans courage et sans capacité, après avoir servi d'instrument à l'ambition d'Abou-Saïd, son oncle paternel et son beau-frère, avait été saisi par son ordre le 26 chaban 761 (1360), garrotté, traîné dans la prison des plus vils malfaiteurs, et mis à mort ainsi que Caïs, son jeune frère. L'usurpateur, joignant l'outrage à la cruauté, avait laissé les cadavres de ses victimes couverts de haillons et exposés aux injures de l'air, jusqu'à ce qu'ils fussent tombés en putréfaction. Le nouveau souverain de Grenade, ayant fait alliance avec Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon, avait encouru la vengeance de Pierre le Cruel, roi de Castille, qui, juste et généreux peut-être une seule fois dans sa vie, se déclara hautement pour le monarque détrôné, et fit à Abou-Saïd une guerre d'extermination. Mehemed, qui avait joint ses troupes à celles du Castillan, fut navré des maux que les musulmans éprouvaient ; et ne voulant en être ni le complice ni le témoin, il quitta le camp de son allié et retourna dans sa retraite à Ronda, aimant mieux être privé de son royaume que de porter les armes contre ses sujets ingrats. Pierre n'en pressa pas moins vivement Abou-Saïd, et, afin de le priver des secours de l'Aragonais, il se hâta de conclure la paix avec ce dernier. Vainement pour l'apaiser, le roi de Grenade lui renvoie sans rançon le grand maître de Calatrava, fait prisonnier au siège de Cadix, où les chrétiens avaient échoué. Informé que Malaga a ouvert ses portes à Mehemed, et craignant que la capitale n'imitât cet exemple ; abhorré à cause de ses cruautés, entouré d'ennemis et de traîtres, sans espoir de secours, il se détermine à aller trouver le roi de Castille, qu'il se flatte de gagner par ses promesses et ses présents. Sur la foi d'un sauf-conduit, il se rend à Séville avec sa cour et ses trésors, suivi d'une brillante escorte. Pierre lui montre d'abord une politesse perfide ; mais bientôt il ordonne que tous les Maures soient égorgés dans le palais où on les a logés : ensuite ayant fait lier les mains à Abou-Saïd, il devient son bourreau et le perce de sa lance après lui avoir reproché son alliance avec le roi d'Aragon ; puis enchérisant sur la barbarie du tyran qu'il vient d'immoler, il fait élever une pyramide formée de tous ces cadavres, trophée horrible et digne de tous deux. Mehemed recueillit le fruit d'un forfait dont il était absolument innocent. Il remonta le 20 djoumady II 763 (1362) sur le trône de Grenade, qu'il occupa encore dix-huit ans ; et pour témoigner sa reconnaissance au roi de Castille, il lui renvoya tous les chrétiens faits prisonniers au siège de Cadix. Il eut encore à se défendre contre Aly, prince du sang royal, qui osa lui disputer la couronne, et il tailla en pièces ses partisans. Toujours fidèle à son indigne allié, il lui amena

de puissants secours dans ses guerres contre Pierre d'Aragon et Henri de Transtamare ; mais ses efforts ne purent retarder la chute de ce prince perfide et cruel. Pendant les troubles qui agitérent la Castille, Mehemed prit et détruisit Algeziras, et entretenait depuis une paix constante avec les chrétiens. Il mourut en 781 (1379), âgé de 46 ans, et eut pour successeur son fils Mehemed VI.

A—T.

MEHEMED VI (ABOUL-HEDJADJ), onzième roi maure de Grenade, fils d'Aboul Walid, de la dynastie des Nasserides, lui succéda en 1379. Ce fut un des meilleurs rois qui gouvernèrent le royaume de Grenade. Il préféra les avantages de la paix à tout l'éclat de la gloire militaire. Sous sa prudente administration, son royaume recouvra peu à peu sa force et sa splendeur : le commerce et l'agriculture lui rendirent une nouvelle vie et y répandirent l'abondance. Son attention pour les objets les plus importants du gouvernement ne l'empêcha pas de se montrer le zélé protecteur des beaux-arts. Il embellit Grenade et Cadix de plusieurs magnifiques édifices. Son affection pour cette dernière ville était si remarquable, qu'il fut surnommé par son peuple Mehemed de Cadix. Il fut assez adroit pour maintenir une paix durable avec la Castille ; et à sa mort, arrivée en 1392, il laissa à son fils, Yousof II, une succession florissante et paisible. B—P.

MEHEMED VIII, surnommé EL-AÏÇAR, ou *le Gaucher*, quinzième roi de Grenade, fils aîné de Yousof III, lui succéda en 1423. Il est beaucoup plus connu dans l'histoire par les étranges vicissitudes de sa fortune que par aucun exploit fameux. Sa tyrannie et sa négligence encouragèrent son cousin germain Mehemed-el-Soghair à prendre les armes contre lui et à le chasser du royaume, en 1427. Mais deux ans après, El-Aïçar qui s'était réfugié auprès du roi de Tunis, aidé des secours de ce prince et du roi de Castille, reprit Grenade, fit El-Soghair prisonnier et le fit mourir de la manière la plus cruelle. Ainsi rétabli sur le trône, il ne changea rien cependant à son système d'oppression, et, oubliant les bienfaits du roi de Castille, il refusa de lui payer tribut ; ce qui fut cause qu'après avoir été défait plusieurs fois, dans une guerre sanglante qu'il soutint contre les chrétiens, il fut détrôné de nouveau. Yousof-el-Ahmar, petit-fils d'Abou-Saïd, tué à Séville, fut élu à sa place par la protection des Castillans ; mais la mort de ce prince, arrivée en 1432, le sixième mois de son règne, fit rappeler de Malaga Mehemed-el-Aïçar, qui fut de nouveau proclamé roi. Il eut encore une longue guerre à soutenir contre le roi de Castille ; mais à peine les dissensions des chrétiens laissaient respirer le royaume de Grenade, que Mehemed-el-Aradj ou *le Boiteux*, prit les armes à Almería contre son oncle Mehemed-el-Aïçar, marcha vers Grenade, s'empara de l'Alhambra et y fit prisonnier ce prince, qui, toujours le jouet de la fortune, fut pour la troisième

et dernière fois privé de son sceptre, en 1445, et enfermé dans une prison étroite, où il mourut peu de temps après.

A—T et B—P.

MÉHÉMET BALTEZY, ou plutôt BALTADJY, grand vizir sous Achmet III, avait été mis très-jeune au nombre des baltadjy ou fendeurs de bois du sérail, sous le sultan Mustafa II. Il fut ensuite page d'Achmet III, qui l'employa dans l'aventure vraiment romanesque qui marqua son amour pour Sarai (*voy.* SARAI). Méhémet, devenu selikh-dar-aga, épousa la maîtresse de son maître, c'est-à-dire consentit à en être le gardien : le sultan le fit capitain-pacha, poste qui le retenait six mois à Constantinople et l'en tenait six mois éloigné : enfin en 1704 il fut nommé grand vizir. Il ne resta que seize mois dans ce poste, et fut déposé, mais sans disgrâce, et envoyé comme pacha dans la ville d'Alep. Il reparut comme grand vizir en 1710 et reçut ordre d'aller combattre les Russes à la tête de 200,000 hommes. « Ta Hautesse sait, » dit-il au sultan, que j'ai été accoutumé à me « servir d'une hache pour fendre du bois et non « du bâton de commandement pour mener une « armée à la guerre. Je te servirai de mon mieux ; « mais si je réussis mal, je te supplie de ne pas « me l'imputer. » L'adroit vizir n'en enferma pas moins le czar Pierre et son armée sur les bords du Pruth : c'est avec raison qu'on s'étonne qu'il se soit borné à lui faire souscrire une paix honteuse (*voy.* PIERRE LE GRAND). Charles XII, accouru au camp ottoman, entre tout furieux dans la tente du grand vizir : « Pourquoi refuses-tu, lui dit-il, d'amener le czar prisonnier à « Constantinople ? — Eh ! qui gouvernerait son « empire en son absence ? » répondit Méhémet « Baltadji ; il ne faut pas que tous les rois soient « hors de chez eux. » Charles XII accusa, près du sultan, le grand vizir de lâcheté et de trahison, et Achmet admit ces soupçons : il envoya l'aga des janissaires redemander le sceau de l'empire à Méhémet, qui était alors à Andrinople. L'envoyé du sultan l'ayant trouvé à jouer aux échecs, Méhémet le pria d'attendre que la partie fût achevée : ayant ensuite pris connaissance de la mission de l'aga, il remit les marques de sa dignité, dont il était dépouillé pour la seconde fois, et partit pour Lemnos, lieu de son exil, où il mourut trois ans après, en 1713.

S—Y.

MÉHÉMET EFFENDI, defterdar ou grand trésorier de l'empire ottoman, était plénipotentiaire au traité de Passarowitz, conclu en 1718 entre les Turcs et l'empereur. Deux ans après, il fut nommé ambassadeur près la cour de France, et chargé d'assurer le roi qu'en conséquence de son intervention et de la protection qu'il accordait aux religieux gardiens des lieux saints dans la Palestine, Sa Hautesse avait donné des ordres pour faire les réparations du saint sépulcre de Jérusalem. Les intrigues des Grecs schismatiques avaient toujours empêché l'expédition de ce firman que l'on sollicitait depuis trente ans. Au

reste, le but principal de cette ambassade était d'obtenir, par la médiation de la France, une trêve avec Malte, dont les armements faisaient beaucoup de mal à la Turquie. Méhémet partit le 7 octobre 1720. Après avoir essuyé une tempête violente, où il avoue qu'il éprouva une frayeur extrême, il arriva en vue de Toulon. Là de nouvelles contrariétés l'attendaient. La peste ravageait Marseille, et l'on assujettit l'ambassadeur à une sévère quarantaine. Furieux de ce procédé, il serait retourné aussitôt à Constantinople, s'il eût pu le faire. Lorsque le temps de sa réclusion fut expiré, Méhémet fut reçu avec des marques de respect qui lui firent oublier les désagréments qu'il avait éprouvés. Il remonta par le canal du Languedoc jusqu'à Bordeaux et de là se rendit à Paris par terre. Il admira beaucoup le canal ; mais ce qui l'étonnait le plus, c'était la liberté dont il voyait jouir les Françaises et le respect qu'on leur témoignait. Arrivé à Paris, il fut reçu avec les plus grands égards par le régent et par le vieux maréchal de Villeroy, gouverneur de Louis XV, qui n'avait alors que neuf ans. On s'empressa de lui faire voir tous les monuments de Paris et de Versailles, qui le frappèrent de la plus vive admiration. Quant au motif de son ambassade, on lui répondit que l'ordre de Malte, quoique protégé par les princes catholiques de l'Europe, n'en reconnaissait aucun pour maître, et qu'étant souverain dans son île, aucune puissance ne pouvait enchaîner ses galères dans ses ports. Méhémet retourna à Constantinople après un an d'absence, emportant des présents de la cour pour environ cinquante mille francs. Les mémoires du temps l'accusent d'en avoir détourné à son profit une partie qui était destinée au Grand Seigneur. On lui reproche aussi d'avoir montré plusieurs fois une avarice sordide pendant son séjour en France. Il publia une relation qui donna aux Turcs une haute idée des Français. Néanmoins, comme dans cet ouvrage on trouvait quelques passages qui pouvaient déplaire, le marquis de Bonnac, notre ambassadeur, lui adressa des représentations qui le déterminèrent à faire quelques changements à son manuscrit. Sa Relation a été publiée en français, Paris, 1758, in-12, et lithographiée en turc, Paris, 1820. On accordait cependant à ce musulman une pénétration peu commune et un esprit fin et délié. Il serait parvenu aux premières charges de l'État sans la révolution de 1730. Achmet III ayant été déposé et remplacé par Mahmoud 1^{er}, le grand vizir, Ibrahim-Pacha, qui protégeait Méhémet, perdit la vie ; et celui-ci s'estima trop heureux d'être exilé dans l'île de Chypre, où il mourut. Cet ambassadeur, après son retour, avait souvent amusé la curiosité du sultan par des plans des châteaux et des jardins de Versailles et de Fontainebleau, que ce prince fit exécuter imparfaitement dans ses maisons de plaisance, et qui furent détruits par les rebelles, après sa déposition. — SAÏB, fils

de Méhémet-Effendi, qui était venu en France avec lui comme secrétaire, fut dans la suite nommé beglierbeg de Romélie, puis ambassadeur près la cour de France en 1742. Il parlait le français avec autant de facilité que sa langue maternelle. Il aimait les sciences et les arts ; et ce fut lui qui établit l'imprimerie de Scutari, d'où sont sortis plusieurs ouvrages remarquables. On voit aux Gobelins deux belles tapisseries qui représentent la réception de l'ambassadeur Méhémet-Effendi.

G—T—R.

MÉHÉMET (EMIN), grand vizir, né en Circassie vers 1724, d'un marchand de soieries, avait été amené à Constantinople par les affaires de commerce de son père ; et après avoir suivi longtemps les caravanes à Suez et sur les bords de la mer Rouge, il vendait ses étoffes dans la capitale de l'empire turc. Son esprit le fit distinguer et placer dans les bureaux du réis-effendi. Il devint en peu de temps premier commis et réis-effendi lui-même. Admis ainsi dans le divan, il ne tarda pas à y acquérir une grande influence. Habile à flatter Mustafa III, qui avait à cœur moins la gloire de son règne que l'intérêt de sa puissance, il fit embrasser à la Porte le système utile de favoriser les troubles de la Pologne sans y prendre de part manifeste, afin de mettre aux prises les Russes et les Polonais ; car la politique confondait dans la même haine les oppresseurs et les opprimés. Ce fut alors (vers l'année 1769) que la dignité de grand vizir lui fut conférée par son maître. L'empire ottoman avait été obligé de prendre une part active à la querelle : Méhémet-Emin, grand vizir à quarante-cinq ans, plein d'esprit, de fermeté, de présomption et d'imprévoyance, ne douta pas qu'il ne fût aussi facile de conduire une guerre que de la conseiller. Il se fiait au nombre des soldats rassemblés sous ses ordres, autant qu'à son étoile qui l'avait élevé si rapidement d'un rang aussi obscur. Mais à peine entré en Moldavie, il trouva les magasins vides, par un effet de la trahison ou de la mauvaise foi de ses ennemis cachés. Méhémet-Emin avait espéré qu'il n'aurait qu'à paraître pour forcer les Russes à la paix ; et dès lors sa faveur, sa réputation et sa tête se trouvaient pour jamais assurées ; mais le désordre et l'indiscipline amenèrent la famine dans l'armée avant qu'elle eût encore rencontré l'ennemi. Il opposa à tous les obstacles un courage et une constance aussi étonnants qu'inutiles. Le défaut de vivres l'empêchait d'avancer et le retenait sur les rives du Danube. En vain son activité essayait-elle de remédier à des malheurs qu'il aurait dû prévoir et qu'il ne réparait pas en punissant tous ceux qu'il soupçonnait d'en être les auteurs ; il n'en fut pas moins accusé d'avoir détourné les sommes tirées du trésor impérial pour l'approvisionnement de l'armée et d'avoir vendu son inaction aux ennemis de son maître. Enfin, étant entré sur le territoire polonais, il annonça la volonté de traiter en peuple conquis les alliés qu'il avait

ordre de secourir. « Ces confédérés, disait-il, ne sont que des fuyards qui peuvent périr au coin d'un bois : ils nomment liberté le droit de vivre sans lois. Je ne reconnais la république que dans le corps réuni à Varsovie. » De leur côté, les malheureux Polonais frémissaient d'avoir invoqué un pareil protecteur. Aussi l'évêque de Kaminiak leur disait-il qu'appeler les Turcs pour chasser les Russes, c'était mettre le feu à la maison pour en chasser les insectes. Le sultan désavoua son grand vizir, lui ordonna de protéger ses alliés, de combattre les Russes, et l'investit en même temps d'une autorité assez absolue pour pouvoir le rendre responsable des événements. Chargé de ce glorieux surcroît de puissance, Méhémet-Emin se crut perdu, et ne se trompa point. Il avait établi son camp près de Bender : 20,000 hommes disciplinés suffisaient pour détruire cet immense attroupement, qui s'appelait l'armée ottomane : les fautes des Russes ne peuvent se comparer qu'à celles de leurs ignorants et fanatiques ennemis. Le grand vizir ne put empêcher le siège de Khoczim. La disette de vivres et de fourrages, les désordres de toute espèce, rendaient dans le camp de Bender la désertion journalière : les clameurs de tous ces fuyards, qui traversaient Constantinople pour retourner en Asie, convainquirent le sultan du mécontentement général et de la faiblesse de Méhémet-Emin, sinon de sa complicité : il envoya chercher sa tête, qui fut exposée à la porte du sérail dans le mois d'août de cette même année 1769. S—Y.

MÉHÉMET-PACHA, grand vizir de Soliman I^{er}, de Selim II et d'Amurath III, était renégat et esclave d'origine. Il avait été clerc, et sa fonction était de servir la messe à Bosna, dans l'église de St-Saba, dont son oncle était curé. Il avait dix-huit ans lorsqu'on l'enleva et qu'on lui fit embrasser la religion mahométane. Roxelane laissa tomber un de ses regards sur lui, et sa haute fortune en devint la suite ; Sélim lui continua la même faveur que Soliman lui avait accordée. Méhémet était vieux, et son maître avait autant de respect pour sa sagesse que pour son âge. Il désapprouva la conquête de Chypre, parce qu'il fallait pour la tenter rompre injustement une paix qui venait d'être conclue avec la république de Venise. Ennemi de Mustafa-Pacha, il l'attaqua au milieu de sa gloire et le fit disgracier. Méhémet vit sans effroi cette ligue chrétienne qui, sous Colonne et don Juan d'Autriche, menaçait l'empire ottoman en 1571 ; il fut le seul peut-être qui jugea bien la bataille de Lépante dans ses inutiles résultats. « La perte de la flotte ottomane, » répondit-il à l'ambassadeur de Venise qui venait le braver dans son palais, est pour mon « sublime empereur ce que la barbe est pour un « homme à qui on l'a rasée et à qui elle repousse ; « mais la perte de Chypre est pour la république « ce qu'est la perte d'un bras qu'on ne recouvre « point quand il a été coupé. » C'est avec cette

fierté et cette confiance que Méhémet-Pacha avait vieilli dans le viziriat jusqu'à l'âge de 76 ans. Premier ministre sous trois règnes, il achevait son illustre carrière avec honneur et sécurité sous Amurath III, lorsqu'en l'an 1579 il fut assassiné au milieu du divan par un spahi qu'il avait injustement dépouillé de son *timar* ou fief militaire, et dont il avait deux fois rejeté la supplique. Le sultan, qui par hasard assistait invisiblement à cette séance du divan, leva le rideau qui le cachait à tous les regards, arrêta les cimeterres levés sur l'assassin, se fit rendre compte des motifs d'un meurtre aussi hardi, et faisant taire les lois dans une circonstance si extraordinaire, pardonna au spahi, le renvoya absous et le rétablit dans son *timar*. S—v.

MEHEMET-RIZA-BEYG est le premier ambassadeur de Perse qu'on ait vu en France. Quoique le caractère diplomatique de ce personnage ait été révoqué en doute par l'illustre auteur des *Lettres persanes*; quoiqu'on ait prétendu dans le temps et qu'on ait répété souvent depuis que cette ambassade n'avait été, comme celle de Siam, qu'une comédie imaginée pour amuser la vieillasse de Louis XIV; quoique les aventures de Mehemet-Riza-Beyg aient en quelque sorte accrédité ces bruits, nous avons acquis aux archives du ministère la certitude qu'il est venu en France remplir au nom du roi de Perse une mission dont nous devons faire connaître les motifs, les détails et les résultats. En 1703, Louis XIV avait envoyé le sieur Fabre de Marseille pour former avec la Perse des relations plus solides et plus avantageuses que celles qui avaient existé jusqu'alors. Fabre, ayant péri à Erivan, sur les frontières de Perse, victime d'une longue et cruelle persécution (*voy.* Marie PETIT), fut remplacé par le sieur Michel, qui conclut en 1708, à Ispahan, un traité de commerce avec les ministres de Schah-Houceïn. Ce monarque voulait dès lors envoyer une ambassade à Louis XIV; mais Michel l'en détourna pour épargner à la France épuisée des dépenses au moins inutiles. Le bruit des victoires des Français sur les armées alliées, la paix d'Utrecht qui s'ensuivit et le besoin d'acquiescer un allié puissant lorsque des révoltes nombreuses et fréquentes préparaient la chute du trône des sofys déterminèrent enfin le roi de Perse à faire partir un ambassadeur pour Versailles. Afin que cette mission fût ignorée des agents des nations européennes qui résidaient à Ispahan, il chargea le khan de la province d'Erivan de nommer l'ambassadeur et d'acheter les présents qu'on devait lui confier. Ce gouverneur ayant choisi Mirza-Sadek, chef de son divan, celui-ci, effrayé de la longueur et des dangers d'un pareil voyage, donna dix mille écus pour en être dispensé et céda sa place à Mehemet-Riza-Beyg, kalenter ou intendant de la province. On ne pouvait faire un plus mauvais choix : bouffi d'orgueil et entêté comme tous les hommes dépourvus de

jugement, le nouvel ambassadeur joignait à une humeur capricieuse et très-irascible une extrême brutalité, et dans son pays même il passait pour n'observer aucun devoir de bienséance et de politesse. Il partit d'Erivan le 15 mars 1714, avec une suite nombreuse, et arriva à Smyrne le 23 avril. Quoique pour cacher son caractère diplomatique il eût pris soin de publier qu'il allait en pèlerinage à la Mecque, son faste et ses équipages éveillèrent les soupçons du grand douanier de Smyrne. Trop exactement surveillé pour pouvoir passer en France, il confia les lettres et les présents du sofya à un Arménien de sa suite que le consul français fit embarquer pour Marseille. Mehemet-Riza-Beyg, espérant trouver plus facilement à Constantinople les moyens d'achever son voyage, s'y rendit un mois après. Mais en arrivant il fut arrêté par ordre du Grand Seigneur, sous prétexte qu'il avait voulu frauder les douanes. Les interrogatoires qu'on lui fit subir, la torture donnée à plusieurs de ses gens, ne purent découvrir la vérité aux ministres de la Porte. Il avala même une lettre de change de dix mille pistoles, de peur qu'elle ne trahît son secret. Cependant l'ambassadeur de France, Desalleurs, parvint à lui procurer la liberté, en gagnant le thaousch-bachy, qui se rendit caution du prisonnier. Le prétendu pèlerin alla secrètement chez M. Desalleurs et convint avec lui des mesures à prendre pour assurer son passage en France. Le 7 août il fut mis entre les mains de l'émirhadj, qui avait ordre de le renvoyer en Perse à son retour de la Mecque; mais lorsque la caravane fut arrivée à une demi-lieue de la côte de Syrie, il l'abandonna pendant la nuit et vint à Payas, où l'Athénien Padery, l'un des drogman de la légation française, lui avait amené une barque avec huit de ses gens restés à Constantinople. L'ambassadeur de Perse s'y embarqua pour Alexandrette, où il trouva un navire qui le déposa le 23 octobre à Marseille. Il y fut joint par l'Arménien, qui lui rapporta le coffre de fer où étaient renfermés les présents et la lettre du sofya. Peu de jours après, malgré les représentations des magistrats, il s'obstina à faire une entrée solennelle dans cette ville : il fixa lui-même le jour de cette cérémonie, qui coïncidait avec l'entrée de la reine d'Espagne, et la rendit plus brillante. Cet ambassadeur avait alors quarante-huit ans, et l'on trouva qu'il ressemblait aux portraits de Henri IV. Après avoir donné des fêtes aux dames de Marseille et diverti les habitants par l'originalité de ses manières, Mehemet laissa des dettes dans cette ville, qu'il quitta le 23 décembre. Il continua sa route par Lyon et Moulins, donnant partout des preuves d'extravagance et voyageant tantôt à cheval, tantôt en litière et tantôt couché dans une sorte de carrosse, mais toujours précédé d'un étendard aux armes de Perse. Il arriva le 26 janvier 1715 à Charenton, où il logea dans la maison du baron

de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, qui vint le complimenter de la part du roi. L'envoyé persan demeura constamment assis sur un tapis pendant cette visite. Il exigeait que le ministre des affaires étrangères, Colbert de Torcy, qu'il regardait comme le grand vizir, vint le prendre à Charenton pour le conduire à Paris; et l'on eut beaucoup de peine à lui persuader qu'en France tous les ministres étaient égaux en prérogatives et en dignité. Il voulait faire son entrée publique à cheval, et consentait toutefois à monter dans un carrosse du roi; depuis Charenton jusqu'au faubourg St-Antoine, à condition qu'il y serait seul, sa religion lui défendant de s'enfermer dans une boîte avec des chrétiens. Après avoir rejeté ses prétentions sur les détails du cérémonial et sur le nombre des gens du cortège, il fallut encore combattre sa superstition sur les jours heureux ou malheureux. Enfin le jeudi 7 février fut fixé pour son entrée. Le baron de Breteuil l'ayant fait avertir de se lever pour recevoir le maréchal de Matignon, nommé par le roi pour l'accompagner, il s'y refusa opiniâtrément, disant qu'après le roi il regardait tous les autres comme des esclaves. — « Êtes-vous le roi de Perse? lui demande le baron. — A Dieu ne plaise, répond l'ambassadeur, je ne suis qu'un de ses moindres esclaves. — Eh bien, morbleu! » reprend le baron, rendez donc à l'esclave du roi de France les honneurs qu'on rend à l'esclave du roi de Perse. » L'ambassadeur paraît interdit et convaincu; mais voyant le baron en conférence avec le maréchal, il descend dans la cour, monte à cheval, et croit ainsi éluder l'obligation qui lui est imposée. Le baron s'aperçoit de sa ruse, court à lui et le force de remonter dans sa chambre. Aussitôt six Persans entrent, le fusil bandé, et un septième présente un sabre nu à son maître; le baron, sans s'effrayer, somme l'ambassadeur de faire à l'instant retirer cette canaille, menaçant, en cas de refus, d'appeler d'un coup de sifflet 6,000 mousquetaires qui feraient main-basse sur les Persans. Intimidé par cette fermeté, Mehemed-Riza-Beyg reçut le maréchal de Matignon conformément à l'étiquette, et monta en carrosse avec lui et le baron de Breteuil; pour le satisfaire, on partit à huit heures du matin; mais la lenteur de la marche et une station au faubourg St-Antoine, où des rafraîchissements lui étaient préparés, favorisèrent la curiosité publique, et le retardèrent assez pour qu'il n'entrât dans Paris qu'à une heure après midi. On peut voir dans les journaux du temps les détails de cette cérémonie et de l'audience publique que le roi lui donna, le 19 du même mois, dans la grande galerie de Versailles. Louis XIV et toute sa cour déployèrent dans cette occasion une si grande magnificence que l'ambassadeur en fut frappé d'admiration. Les présents du sofï consistaient en sept gros diamants bruts, deux cents émeraudes, deux cents tur-

quoises, cent cinquante perles orientales de moyenne grosseur, et deux fioles de baume, appelé *momie*. Mehemed-Riza-Beyg était chargé par son maître de demander l'exécution du traité de 1708 et de promettre des avantages plus considérables à la nation, moyennant qu'une escadre française serait envoyée dans le golfe Persique pour faire la guerre aux Arabes de Maskat qui infestaient les côtes de Perse, ruinaient son commerce et s'emparaient de ses îles. Les ministres de Louis XIV éludèrent de s'expliquer catégoriquement sur cette dernière proposition; mais en satisfaisant à la passion de l'ambassadeur pour l'argent, la débauche et les prodigalités, ils surent tirer parti de son incapacité. Au mois de juillet ils lui firent signer un nouveau traité si avantageux à la France et si honteux pour la Perse, qu'il semblait avoir été dicté par des vainqueurs à des vaincus. Mehemed eut son audience de congé le 13 août, avec le même cérémonial, mais non pas avec autant d'éclat qu'à celle de réception, et il quitta l'hôtel des ambassadeurs pour se retirer à Chaillot, où il devait demeurer jusqu'à son départ. Les avanies qu'il avait éprouvées en traversant l'empire ottoman lui faisaient craindre de reprendre le même chemin pour retourner en Perse. On convint qu'il s'embarquerait au Havre et qu'il serait conduit dans un port de Russie, d'où il continuerait sa route par terre. En conséquence on prépara à Chaillot les bateaux sur lesquels il devait, ainsi que sa suite, descendre la Seine jusqu'à Rouen. Pendant son séjour à Paris, il s'était lié avec une dame de Roussy et plus particulièrement avec une marquise d'Epinay, sa fille. Comme il avait manifesté le dessein de les amener en Perse et que l'on craignait qu'elles n'y changeassent de religion, on songeait à l'en empêcher, lorsque l'ambassadeur fit partir secrètement la fille pour Rouen, sous la conduite d'un de ses interprètes. Le lendemain, 31 août, madame de Roussy se présenta tout éplorée chez le lieutenant de police d'Argenson, pour se plaindre que le Persan avait fait enlever sa fille pendant la nuit sans lui laisser le temps d'emporter ses hardes. Elle prétendait d'ailleurs que madame d'Epinay était trop vertueuse pour s'abandonner à un musulman, et que l'ambassadeur, dans l'intention de l'épouser, avait reçu le baptême d'un prêtre arménien. D'Argenson ne fut point la dupe de cette fable; il envoya ordre à l'intendant de Rouen d'arrêter la jeune aventurière. Cependant Mehemed-Riza-Beyg, ayant fait construire un grand coffre à Chaillot, le fit embarquer avec ses bagages pour Rouen; arrivé devant cette ville le 2 septembre, il refusa de sortir de son bateau, où sa maîtresse vint passer la nuit. Le lendemain il entra dans la ville et se rendit par terre au Havre. La marquise y fut transportée par eau, placée dans le coffre, puis mise à bord de la frégate *Astrée*, qui devait ramener l'ambassadeur. La police fut instruite de toute l'histoire; mais

Louis XIV venait de terminer sa carrière, et les intrigues qui occupèrent la cour durant les premiers jours qui suivirent sa mort firent perdre de vue les affaires moins importantes, de sorte que l'ordre du roi pour arrêter Mehemet-Riza-Beyg et pour visiter ses bagages ne partit que le 11. Il était trop tard; le 13, cet ambassadeur mit à la voile avec dix-huit personnes de sa suite, deux Français, l'un ingénieur, l'autre horloger, l'interprète Padery et treize forçats, nés Persans, qu'on avait délivrés des galères. Lorsqu'on fut à la hauteur des côtes du Danemarck, Mehemet-Riza-Beyg se fit débarquer et renvoya la frégate sous prétexte que la mer incommodait son Hélène, qui était grosse; mais n'ayant de lettres de créance ni pour cette cour, ni pour aucune puissance du Nord, il fut obligé de subsister à ses dépens avec une suite nombreuse. Il séjourna à Copenhague, à Hambourg, à Berlin, d'où il partit le 19 novembre pour Dantzig. Son train était déjà diminué; plusieurs de ses gens, fatigués de ses mauvais traitements, l'avaient abandonné, et il ne les réclama point par raison d'économie. Les mêmes motifs ayant déterminé ses voituriers à le quitter, il se serait vu dans l'impossibilité de continuer son voyage, si les magistrats de Berlin ne lui eussent procuré des chevaux en payant. Arrivé à Dantzig au mois de décembre, il y fut retenu plusieurs mois par les neiges et les glaces, et il eut lieu de se repentir d'avoir congédié la frégate française. Sa maîtresse y fit ses couches au mois de janvier 1716. Lorsque les chemins furent devenus plus praticables, ils se remirent en route, traversèrent la Pologne et la Russie, et n'arrivèrent sur les frontières de Perse que dans les premiers mois de 1717. Mehemet-Riza-Beyg avait mal rempli sa mission. Il avait outrepassé ses pouvoirs, il avait vendu une partie des présents destinés au sofï, il se sentait coupable; aussi avait-il traîné en longueur son voyage, dans l'espoir assez fondé qu'avant son retour quelque révolution survenue dans le ministère ou dans le gouvernement de la Perse empêcherait qu'on examinât sa conduite et le ferait oublier. Malheureusement pour lui, le faible Schah-Houceïn occupait encore son trône chancelant, et le khan d'Erivan avait été déposé. Mehemet-Riza-Beyg, se voyant sans protecteurs, et n'ayant point de grâce à espérer, termina ses aventures à Erivan, en avalant du poison, en 1717. La Française qu'il avait emmenée se fit mahométane et se joignit au frère du défunt pour conduire dans la capitale ce qui restait des présents du roi de France. Le sieur de Gardane, qui avait dû accompagner Mehemet-Riza-Beyg avec le titre de consul général en Perse, y était arrivé depuis quelque temps, quoiqu'il fût parti six mois après lui, et Padery, qui avait quitté cet ambassadeur, fut nommé consul à Chyras, en 1718. Ce furent les premiers agents que la France eût entretenus en Perse, car, jusqu'alors, les missionnaires avaient été

seuls chargés des intérêts de la nation. La mé-sintelligence se mit bientôt entre ces deux consuls, qui avaient reçu chacun des instructions différentes. Tous deux sollicitèrent longtemps en vain la confirmation du traité de 1715; Padery l'obtint enfin de Schah-Houceïn, en 1722, dans le temps que ce malheureux prince était assiégé dans sa capitale par les rebelles (voy. MIR-MAHMOUD); mais bientôt la chute de ce monarque et les révolutions qui déchirèrent la Perse firent que notre nation ne put profiter des avantages de ce traité, et obligèrent les deux consuls de retourner en France. A—T.

MEHEMÉT-ALI. Voyez MOHAMMED-ALI.

MÉHUL (ETIENNE-NICOLAS), célèbre compositeur et membre de l'Institut de France, naquit à Givet le 24 juin 1763. Son père, qui était d'abord cuisinier, obtint plus tard par le crédit de son fils un emploi subalterne d'inspecteur des fortifications à Charlemont. Le jeune Méhul reçut les premières leçons de musique de l'organiste de cette ville, qui était aveugle. Ses progrès furent si rapides qu'à l'âge de dix ans les récollets lui confièrent l'orgue de leur maison. A douze, il fut admis parmi les élèves du couvent de Laval Dieu, appartenant à l'ordre de Prémontré. Il y prit des leçons de Hanser, organiste de l'abbaye, et plus tard s'acquitta envers les moines en touchant gratuitement pendant dix années. Le désir de cultiver son talent attira Méhul à Paris en 1779. Il prit des leçons de piano d'Edelmann et devint en peu de temps l'élève le plus remarquable de cet habile maître. Présenté au célèbre Gluck, qui dirigeait alors les répétitions de son *Iphigénie en Tauride*, ce grand artiste apprécia dès la première visite toutes les heureuses dispositions du jeune musicien, et l'initia, comme l'a souvent répété Méhul, dans la partie philosophique et poétique de l'art musical (1). Il lui fit composer sous ses yeux et comme essais trois ouvrages sur lesquels l'auteur d'*Alceste* fit des observations qui révélèrent encore mieux à son élève toute la profondeur de son génie que ses admirables compositions elles-mêmes. Gluck repartit bientôt pour Vienne, d'où il ne devait plus revenir en France. Livré à ses propres forces, Méhul désira de les essayer sur la scène illustrée par son maître, et il présenta à l'académie royale de musique un opéra de *Cora*. Rebuté des longs délais qu'on lui faisait éprouver, il tourna ses regards vers l'Opéra-Comique, et il débuta par *Euphrosine et Coradin* en 1790. Cette musique, d'un genre absolument nouveau à ce théâtre, y fit une sensation difficile à décrire. On risquerait d'être taxé d'exagération, si l'on cherchait à rendre l'effet que produisit particulièrement le duo du second

(1) L'anecdote racontée dans la 1^{re} édition de cette *Biographie universelle*, où il est dit que Méhul s'était blotti dans une loge la veille de la représentation d'*Iphigénie en Tauride*, pour jouir, au prix de vingt-quatre heures de séquestration et d'abstinence, de la représentation du lendemain, et que l'on a aussi racontée de Boieldieu, est sans aucun doute controuvée. J.-A. de L.

acte, si connu sous le nom de *Duo de la jalousie*. Heureusement un artiste célèbre s'est chargé de ce soin; voici ce que dit Grétry (1) : « On était « loin de s'attendre à des effets terribles sortant « de l'orchestre de l'Opéra-Comique : Méhul l'a « tout à coup triplé par son harmonie vigou- « reuse, et surtout propre à la situation. Je « ne balance point à le dire, le duo d'*Euphro- « sine* est peut-être le plus beau morceau d'effet « qui existe. Je n'excepte pas même les plus « beaux morceaux de Gluck. Ce duo est dra- « matique : c'est ainsi que Coradin furieux doit « chanter; c'est ainsi qu'une femme dédaignée « et d'un grand caractère doit s'exprimer : la « mélodie en premier ressort n'était point ici de « saison. Ce duo vous agite pendant toute sa « durée; l'explosion qui est à la fin semble ou- « vrir le crâne des spectateurs avec la voûte du « théâtre. Dans ce chef-d'œuvre, Méhul est Gluck « à trente ans. Après avoir bien entendu ce mor- « ceau, dont le premier mérite, à mon gré, est « d'être vigoureux sans prétention et sans efforts « pour l'être, je destinai de bon gré à mon ami « Méhul l'épigramme que Diderot avait jadis pla- « cée sous mon portrait :

*Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus.*

« Il semble effectivement que c'était pour l'au- « teur du duo d'*Euphrosine* qu'Horace fit ces « vers. » Un succès aussi prodigieux fixa l'at- « tention générale sur Méhul : l'administration de « l'Opéra se ressouvint que, depuis six ans, elle « avait dans ses cartons un ouvrage de sa compo- « sition, et elle fit donner *Cora et Alonzo*. Le public « était devenu exigeant envers l'auteur d'*Euphro- « sine*, et il accueillit assez froidement sa *Cora*, « quoiqu'elle offrit des morceaux remarquables. Mé- « hul ne tarda point à prendre une revanche éclat- « tante : sa *Stratonice* passe encore pour la plus « parfaite de ses compositions; dans le cadre étroit « d'un seul acte, il a su réunir de ces beautés d'un « ordre supérieur qui fixent à jamais le rang d'un « artiste (2). *Adrien*, tragédie lyrique, dont les au- « torités de l'époque suspendirent la représenta- « tion sous de frivoles prétextes qui se rappor- « taient au poème, se fit remarquer des gens de « l'art par un grand développement de science « harmonique; mais l'extrême sévérité du style « rebuta les simples amateurs. Méhul parut, pen- « dant une longue suite d'années, se consacrer « presque entièrement à l'Opéra-Comique. Il y « donna un grand nombre d'ouvrages, dont quel- « ques-uns, composés avec trop de précipitation

ou sur de mauvais poèmes, furent trouvés peu « dignes de lui et sont vraisemblablement à jamais « oubliés. Il faut en excepter *Phrosine et Mélidore*, « que le sujet, tiré du Gentil Bernard, n'a point « permis de conserver sur la scène; *Ariodant*, qui, « malgré son mérite, a dû céder la place au *Mon- « tano* de Berton, à cause de la ressemblance des « deux poèmes et de la supériorité du dernier; « l'*Irato*, où le musicien sut assez bien saisir la « manière italienne pour tromper le public de Pa- « ris; *Uthal*, en style ossianique, dont les violons « sont exclus pour faire place aux quintes, et *Jo- « seph*, remarquable par la couleur antique et « l'onction religieuse. Ce dernier ouvrage avait « été indiqué par la commission pour le prix dé- « cennal. Dans l'année qui précéda sa mort, Méhul, « qui gardait le silence depuis assez longtemps, « voulut se rappeler au souvenir de ses anciens « admirateurs par un opéra-comique intitulé la « *Journée aux aventures*. Tout en l'applaudissant, « ils eurent le chagrin de reconnaître que le talent « de l'auteur n'avait pas moins décliné que sa santé. « On avait commencé à faire la même remarque « à l'occasion de son *Amphion*, donné à l'Opéra « peu d'années auparavant. Attaqué d'une mala- « die de consommation, il alla respirer l'air pur des « îles d'Hyères. Dans toutes les villes qu'il traversa « et principalement à Marseille, les amateurs de « musique lui décernèrent une sorte de triomphe. « Ce furent les dernières jouissances de sa vie : il « revint mourir à Paris le 18 octobre 1817. A ses « obsèques, cent quarante musiciens exécutèrent « une messe de mort du célèbre Jomelli. Indépen- « damment de ses ouvrages de théâtre, Méhul avait « déployé la richesse de ses moyens dans plusieurs « genres. On a de lui des sonates de piano et six « symphonies, qui ont été exécutées avec succès « au conservatoire. C'est lui qui avait mis en mu- « sique le *Chant du départ*, le *Chant de victoire*, le « *Chant du retour*, et une foule d'hymnes et de « cantates de circonstance, telles que l'air de *Ro- « land* dans *Guillaume le Conquérant*. Le style de ce « maître se recommande généralement par la force « de l'expression dramatique et par une facture « savante. Il ne dissimulait pas lui-même, et il en « a fait l'aveu à l'auteur de cet article, qu'entraîné « par l'esprit d'une époque où l'exagération des « idées s'était introduite jusque dans les arts, il « avait abusé quelquefois des moyens d'effet jus- « qu'à confondre le bruit avec l'énergie. La criti- « que pourrait aussi lui reprocher de s'être laissé « dominer dans certains morceaux par l'attrait « d'une idée heureuse, au point de lui faire perdre « une partie de son charme en la répétant jusqu'à « satiété. Méhul n'était pas seulement un grand « musicien : à beaucoup d'esprit naturel il joignait « une instruction variée. Son caractère était fort « honorable et ses mœurs extrêmement douces (1).

(1) *Essais sur la musique*, t. 2, p. 59.

(2) *Stratonice* a été transportée du théâtre de l'Opéra-Comique à celui de l'Opéra dans les derniers jours de mars 1821. M. Daussoigne, neveu de Méhul, et aujourd'hui directeur du Conservatoire de Liège, a composé les récitatifs sans ajouter une seule note à la musique de son oncle. C'était aussi lui qui avait terminé la partition de *Valentine de Milan*, œuvre posthume de l'auteur de *Stratonice*, donnée à l'Opéra-Comique en 1822. J.-A. de L.

(1) Doué d'une extrême sensibilité, Méhul l'excitait encore en plaçant sur son forte-piano une tête de mort lorsqu'il se livrait à des compositions fortes et tragiques, telles qu'*Euphrosine*,

Il avait épousé la fille du docteur Gastaldy ; mais il n'a point laissé d'enfants. L'éloge de Méhul a été prononcé à l'Académie des beaux-arts le 2 octobre 1819 par Quatremère de Quincy (1). S-v-s.

MEHUN (JEAN DE). Voyez MEUNG.

MÉHUS (LAURENT), l'un des plus savants philologues du 18^e siècle, était né à Florence d'une famille honnête. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique et fut attaché à la garde de la bibliothèque Laurentienne. Quoiqu'il se soit borné à la tâche moins brillante qu'utilité d'éditeur, l'abbé Méhus s'est fait une réputation très-étendue. Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe et membre de l'académie étrusque de Cortone. On lui doit d'excellentes éditions des *Lettres* de Léon. Bruni d'Arezzo et de Colluccio Salutati, Florence, 1741, in-8° ; — de l'*Itinéraire* de Cyriaque d'Ancone, ibid., 1742, in-8° ; — des *Lettres* de Léon. Dati, ibid., 1743, in-8° ; — du livre de Barth. Fazio *De viris illustribus*, ibid., 1745, in-4° ; — de celui de Ben. Colluccio *De discordiis Florentinorum*, ibid., 1747, in-8° ; — du *Specimen historiae litterariae Florentinae*, par Giann. Manetti,

ibid., 1747, in-8° ; — de la *Vie de Laurent de Médicis*, par Nic. Valori, Florence, 1749, in-8° ; — de la *Vie* et des opuscules de Ser Lapo da Castiglionchio, Bologne, 1753, in-4° ; — et enfin du recueil des *Lettres* d'Ambroise le Camaldule et des savants de son temps, ibid., 1759, 2 vol. in-fol. Toutes ces éditions, sur lesquelles on peut consulter les différents articles de la *Biographie*, où elles ont été déjà citées et appréciées, sont enrichies de bonnes préfaces et de notices pleines d'intérêt. La *Vie* d'Ambroise le Camaldule est un précis très-bien fait de l'histoire littéraire de Florence jusqu'à l'année 1440. Ce morceau seul suffit pour justifier tous les éloges que l'abbé Méhus a reçus de ses compatriotes. L'édition augmentée qu'il avait promise de la *Bibliotheca latina medii ævi*, de Fabricius, n'a point paru (voy. FABRICIUS). — On croit qu'il était de la même famille que Livio Méhus, peintre et calligraphe, né vers l'an 1630 dans la petite ville d'Oudenarde, en Flandre, qui fut élève de Pietre de Cortone, et qui a gravé à l'eau-forte d'après Raphaël Vanni et Stefanino della Bella. Il mourut à Florence en 1791. W—s.

MEI (Cosimo), littérateur, né à Florence en 1728, après avoir terminé ses études à l'université de Padoue, visita les principales villes de l'Italie. Pendant son séjour à Turin, il sut se ménager les bonnes grâces du roi de Sardaigne, qui le décora de l'ordre des Sts-Maurice et Lazare ; il se fixa ensuite à Venise, où il mourut en 1790, après avoir rempli longtemps l'emploi de censeur de livres. C'est au chevalier Mei qu'on doit la traduction italienne du *Museum Mazuchellianum*, Venise, 1761-1763, 2 vol. in-fol. (voy. MAZZUCHELLI). On cite encore de lui : 1^o *De amore sui dissertatio*, Padoue, 1741 ; 2^o *Sermoni di Mimiso Ceo* (anagramme de Cosimo Mei), *indirizzati a S. E. Alviso Vallarosso*, Bergame, 1783. C'est un recueil de satires dont les critiques italiens louent le style pour sa pureté et son élégance. 3^o La traduction en vers italiens d'une satire de l'abbé Bragolino contre les imitateurs serviles de Thomas, dans le *Giornal. litterar.*, Venise, 1782, p. 200. W—s.

MEIBOM (HENRI) l'Ancien (1), né le 4 décembre 1555 à Lemgow, dans le comté de la Lippe, fut nommé en 1583 professeur d'histoire et de poésie à l'université de Helmstadt, et fut chargé en 1590 d'une mission diplomatique à Prague, auprès de l'empereur Rodolphe, qui l'anoblit et le nomma poète lauréat. Il mourut en 1625. Il avait le goût des recherches, et il a rendu des services importants par la publication d'un grand nombre de chroniques et de pièces originales relatives surtout à l'histoire de la Saxe. On lui doit de bonnes éditions, enrichies de notes, de la *Chronique* d'Albéric, chanoine d'Aix-la-Chapelle,

(1) Le nom de cette famille était *Meybaum*, mais comme dans leurs ouvrages ils s'appelèrent en latin *Meibomius*, celui de Meibom a prévalu.

Stratonice, *Mélidore*, *Hélène*. Dans ce genre, qui a principalement contribué à établir sa réputation, les connaisseurs ont trouvé son style moins âpre que celui de son maître, et son chant plus large et plus doux. Son talent savait d'ailleurs se plier au genre comique et gracieux, et il l'a prouvé avec succès dans l'*Irato*, dans *Une Folie*, etc. On n'a même pas oublié cet air charmant et de la plus aimable fraîcheur, le *Papillon léger*, qui a survécu à l'opéra du *Jeune sage et le vieux fou*. Dès la création du Conservatoire de musique, en 1795, jusqu'à sa suppression, en 1815, Méhul y avait été l'un des trois inspecteurs de l'enseignement ; il fut alors nommé surintendant de la musique de la chapelle du roi, et professeur de composition à l'école royale de musique. Membre de l'Institut en 1796, et de l'Académie des beaux-arts en 1816, il était aussi chevalier de la Légion d'honneur. Ses premiers essais furent une *Ode sacrée* de J.-B. Rousseau, qu'il fit exécuter au concert spirituel en 1783, un *Duo de Zoroastre*, chanté à la société des enfants d'Apollon en 1786. Il composa sous la direction de Gluck : *Psyché*, de Voisenon ; *Anacréon*, du Gentil-Bernard, et *Lausus et Lydie*, qui n'ont point été représentés. Ses autres ouvrages dramatiques sont au nombre de quarante. A l'Opéra : *Hippolyte*, reçu en 1787, et non représenté ; *Cora et Alonzo*, 1791 ; *Horatius Coclès*, 1793 ; *Arminius*, *Scipion*, *Tancrède et Clorinde*, reçus en 1794, 95 et 96, et non représentés ; *Adrien*, reçu en 1792, joué en 1799 ; *Amphion*, ou les *Amazones*, 1811 ; l'*Oriflamme*, avec MM. Paër, Kreutzer et Berton, 1814 ; il a arrangé la musique des ballets du *Jugement de Pâris*, 1798 ; de la *Dansomanie*, 1800, et de *Persée et Andromède*, 1810. Au Théâtre-Français : les chœurs de deux tragédies de Chénier, *Timoléon*, 1794 ; et *Edipe-Roi*, reçu en 1804, et non représenté. Aux théâtres de l'Opéra-Comique, Favart et Feydeau : *Euphrosine*, 1790 ; *Stratonice*, 1792 ; le *Jeune sage et le vieux fou*, 1793 ; *Mélidore et Phrosine*, 1794 ; *Doria et la Caverna*, 1795 ; le *Pont de Lodi*, 1797 ; le *Jeune Henri* et *Ariodant*, 1799 ; *Bion*, 1800 ; *Epicure*, 1800, avec M. Cherubini ; l'*Irato*, 1801 ; *Une Folie*, *Johanna*, le *Trésor*, ou le *Danger d'écouter aux portes*, 1802 ; *Hélène*, l'*Heureux malgré lui*, 1803 ; *Baiser et Quittance*, avec MM. Kreutzer, Berton et Nicolo, 1804 ; les *Deux aveugles de Tolède*, *Gabrielle d'Estrée*, 1806 ; *Uthal*, 1806 ; *Joseph*, 1807 ; le *Prince Troubadour*, 1813 ; la *Journée aux aventures*, 1816. Il a laissé manuscrits les *Hussites*, ou le *Siège de Naumbourg*, et *Sésostris*. Il a lu deux rapports à l'Institut, sur l'état futur de la musique en France et sur les travaux des élèves du conservatoire à Rome. A. T.

(1) Cet éloge, écrit par un littérateur qui n'était pas musicien, contient plusieurs faits et jugements erronés qui sont ensuite reproduits ailleurs. Sur Mehul on consultera plus utilement les *Biographies spéciales*, notamment celle de M. Fétis, et l'article que lui a consacré l'auteur de cette note dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. 17, p. 497. On a publié récemment une très-intéressante brochure, intitulée *Souvenirs du théâtre. Mehul, sa vie et ses œuvres*, par P.-A. Vieillard, Paris, 1859, in-12 ; peut-être n'est-elle pas entièrement exempte de partialité, mais qui n'excuserait l'amitié d'être parfois un peu partielle ? J.-A. de L.

Helmstadt, 1584, in-4°; de celle de Cobelin Persona, Francfort, 1599, in-fol.; de l'ouvrage de Sleidan, *De quatuor summis imperiis*, Helmstadt, 1586, in-8°; de plusieurs monuments de l'ancienne langue saxonne; de la *Vie du pape Jean XXIII*, par Thierry de Niem, etc. Les pièces historiques qu'il avait tirées des archives des villes et des abbayes de l'Allemagne ont été réimprimées par les soins de Henri Meibom, son petit-fils, sous ce titre : *Opuscula historica varia ad res germanicas spectantia, partim primum, partim auctius edita*, Helmstadt, 1660, in-4°, et elles ont été insérées dans le tome 1^{er} des *Scriptores rerum germanicarum*, par le même éditeur. Le 3^e volume de cette collection renferme différentes pièces de H. Meibom l'Ancien, qui avaient paru séparément et parmi lesquelles on citera : *Oratio de academia Juliae primordiis et incrementis*; — *Oratio de origine Helmstadii*; — *De origine et officio Cancellariorum academicorum*, etc. On a de lui, comme littérateur, un recueil très-rare intitulé *Parodiarum Horatianarum libri 2 et sylvarum libri 2*, Helmstadt, 1588, in-8°. G. Gruter en a tiré différentes pièces qu'il a insérées dans les *Deliciae poetar. germanorum*, t. 4. — H. MEIBOM, son petit-fils, a publié le recueil de ses *Poemata sacra*, Helmstadt, 1665, in-8°. Enfin il est l'éditeur des centons de Virgile (*Virgilio centones*), ibid., 1597, 2 parties in-4°, et des *Poésies* d'Euricius Cordus, ibid., 1616, in-8°, qu'il fit précéder de la Vie de l'auteur. Il avait traduit en allemand une *Chronique des rois de Perse*, d'après le latin de Reiner Reineccius. W—s.

MEIBOM (JEAN-HENRI), savant médecin, fils du précédent, né en 1590, à Helmstadt, fut élevé par son père, qui lui inspira le goût des bons écrivains de l'antiquité, et en particulier d'Horace, dont il faisait sa lecture la plus habituelle. Après avoir terminé ses premières études, il visita l'Italie pour se perfectionner dans les sciences, et s'appliqua surtout à la médecine; il reçut le bonnet de docteur à Bâle en 1619, et revint à Helmstadt, où il ne tarda pas à obtenir une chaire de professeur ordinaire, qu'il occupa jusqu'en 1626. Il alla ensuite à Lubeck, appelé par l'évêque de cette ville, qui le nomma son médecin; et il y exerça son art avec une réputation toujours croissante. Il mourut en cette ville, le 16 mai 1635. On a de lui : 1° *De flagrorum usu in re venerea*, Leyde, 1629, petit in-12. Cette édition est recherchée des curieux pour sa rareté; celles de Leyde, 1643, in-4°, Londres, 1665 (ou plutôt Paris, 1757), in-32, et Londres, 1770, in-32, ne contiennent guère que le texte de Meibomius. L'édition de Copenhague, 1669, in-8°, est due aux soins de Th. Bartholin, qui y ajouta ce qu'il avait écrit sur la même matière : la plus complète est celle de Francfort, 1670, petit in-8° de 144 pages; elle renferme, outre les additions de Bartholin, celles de Henri Meibom, dont il sera question dans l'article suivant. Doppet a publié

une imitation de cet ouvrage, sous ce titre : *Aphrodisiaque externe, ou Traité du fouet*, etc. (Genève), 1788, in-18. Il a été traduit en français par Mercier de Compiègne (voy. CL.—FR. MERCIER). 2° *Hippocratis orkos sive jusjurandum, gr.—lat. cum commentario*, Leyde, 1643, in-4°; 3° *Epistola de cynophoria, seu canis portatione ignominiosa*, Helmstadt, 1645, in-4°; Nuremberg, 1685; 4° *De mithridato et theriaca discursus*, Lubeck, 1652, in-4°; 5° *Mæcenat sive de C. Cilnii Mæcenatis vita, moribus et rebus gestis commentarius; accedit C. Pedonis Albinovani Mæcenati scriptum epicædium notis illustratum*, Leyde, 1653, in-4°; ouvrage curieux, mais rédigé sans méthode. On y désirerait, dit Visconti, quelquefois un peu plus de critique, et même souvent moins de digressions; la matière n'est pas tellement épuisée dans cette compilation, que Henri de Seelen n'ait encore trouvé quelque chose à recueillir dans ses *Analecta*. 6° *A. Cassiodori formula comitis archiatrorum*, Helmstadt, 1668, in-4°. C'est un commentaire sur la 19^e lettre du 6^e livre de Cassiodore. 7° *De cervisiis potibusque et ebriaminiibus extra vinum aliis commentarius*, ibid., 1668 ou 1679, in-4°; ouvrage curieux et recherché, auquel on a joint le Traité d'Adrien Turnèbe, *De vino*; Jacques Gronovius l'a inséré dans le tome 9 du *Thesaurus antiquit. græcar*; 8° *Index scriptorum H. Meibomii senioris editorum et ineditorum, cum chronico Marienthalsensi*, Helmstadt, 1651, in-4°; réimprimé dans les *Opuscula historica*, de H. Meibom le Jeune, 1660, in-4°. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de la médecine*, depuis Hippocrate jusqu'au 15^e siècle, dont son fils promettait la publication; mais elle n'a point paru. W—s.

MEIBOM (HENRI) le Jeune, médecin, fils du précédent, naquit à Lubeck en 1638. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il alla continuer ses cours à l'université de Helmstadt, où il étudia la philosophie et la médecine. Il visita ensuite les Pays-Bas, parcourut l'Allemagne, l'Italie (1), la France et l'Angleterre, cherchant partout les moyens de s'instruire. Il prit en 1633 le grade de docteur à l'université d'Angers; et l'année suivante il revint à Helmstadt remplir la chaire de médecine, à laquelle il avait été nommé pendant son absence. Il fut chargé en 1678 de professer aussi l'histoire et la poésie; et il s'acquitta de cette double fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 26 mars 1700. Mei-

(1) Voyez le *Menagiana*, édit. de 1715, t. 1^{er}, p. 127, où l'on raconte la bêtise de Meibom, qui fit le voyage de Bologne, comptant y trouver un manuscrit entier de Pétrone, et qui fut très-surpris d'apprendre que l'on conservait effectivement en cette ville le corps entier de St-Pétron. Cette mystification, que Hirsching attribue à Jean-Henri Meibom, a été mise en vers et racontée fort plaisamment par Andrieux, qui est même parvenu à réduire en vers français la note latine, source de la méprise, et supposée lue sur l'*album* d'un voyageur en ces termes :

*Petronius extat Bononiæ:
Hic integer servatur hodie,
Quem vidisse testor.*

(*Decade philosophique.*)

bom, quoique fort occupé, et par les soins qu'il devait à ses élèves, et par ceux qu'il donnait aux malades, a trouvé le loisir de publier un grand nombre d'ouvrages; ce sont pour la plupart des thèses, des programmes, des harangues, dont on trouvera l'indication, au nombre de trente-neuf, dans le tome 18 des *Mémoires* de Nicéron, et dans le Moreri de 1759. Il faut y ajouter ses *Observationes rariores in subjecto anatomico*, publiées par le célèbre Haller, Gœttingue, 1751, in-4°. On se contentera de citer ici les plus importants : 1° *De incubatione in fanis deorum, medicinae causa, olim facta*, Helmstadt, 1659, in-4°. Cette Dissertation est curieuse, et pleine de recherches intéressantes sur les pratiques employées quelquefois dans les temples du paganisme, où les malades, en y passant la nuit, apprenaient en songe quel remède devait opérer la guérison de leurs maux. On a tenté depuis de rattacher ce fait aux phénomènes que présente le sonnambulisme magnétique. 2° *De vasis palpebrarum novis epistola*, ibid., 1666, in-4°; Leyde, 1723, in-8°. Il y décrit avec exactitude les glandes et les vaisseaux des paupières; mais on a cru mal à propos qu'il avait fait de nouvelles découvertes à cet égard. 3° *Epistola de longævis*, ibid., 1664, in-4°. Cette lettre est adressée à Auguste, duc de Brunswick, alors âgé de quatre-vingt-six ans. Il y recherche les causes de la diminution de la vie humaine depuis le déluge. 4° *Dissertatio historica de metalli fodinarum Hartzicarum prima origine et progressu*, etc., ibid., 1680, in-4°, curieux; 5° *Scriptores rerum germanicarum*, etc., ibid., 1688, 3 vol. in-fol.; collection intéressante. On trouve le détail des pièces qu'elle renferme dans les *Mémoires* de Nicéron, p. 377-84, et dans la *Méthode d'étudier l'histoire*, par Lenglet Dufresnoy, t. 11 (édit. de Drouet), p. 191-196. Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter l'*Eloge* de H. Meibom, dans les *Nova litteraria maris Balthici*, année 1700, et les *Athenæ Lubecenses*. W—s.

MEIBOM (Marc), savant philologue, de la même famille que les précédents, était né vers 1630, à Tonningen, dans le duché de Sleswig. Après avoir terminé ses études, il visita la Hollande, et profita de son séjour à Amsterdam pour publier le recueil des ouvrages des anciens sur la musique. Il en offrit la dédicace à la fameuse Christine, reine de Suède, qui l'invita à se rendre à sa cour, et lui assigna une pension; mais on dit que, cette princesse l'ayant engagé à chanter un air de musique ancienne en présence de ses courtisans, il fut si honteux du rôle ridicule qu'elle lui avait fait jouer, qu'il partit brusquement et se retira en Danemarck. Le roi Frédéric III l'accueillit avec bonté, le nomma à une chaire de l'université d'Upsal, et lui confia la garde de sa bibliothèque; mais, soit que Meibom fût d'un caractère inconstant, soit que le climat ne convînt point à sa santé, il quitta le Danemarck

pour revenir en Hollande. Il obtint bientôt après la place de professeur de belles-lettres à l'académie d'Amsterdam; mais il ne la garda qu'un an, parce qu'on s'aperçut qu'il n'était rien moins que propre à former de bons élèves. Ayant imaginé qu'il avait découvert la forme et la construction des *trirèmes*, il se rendit en France pour vendre son secret, qu'il regardait comme très-important; mais il ne trouva personne qui voulût le lui acheter. Il passa ensuite en Angleterre (1674), dans l'espoir d'y faire imprimer une édition de l'Ancien Testament, avec ses remarques sur le texte hébreu, dont il avait corrigé un grand nombre de passages, d'après la nature du mètre hébraïque, se flattant d'en avoir seul retrouvé la clef. Ses prétentions choquèrent les plus savants théologiens, et il échoua encore dans son projet. Il revint en Hollande plus pauvre qu'il n'en était parti, et vécut quelque temps des secours qu'il recevait des libraires; sur la fin de sa vie il fut obligé de vendre une partie de ses livres pour subsister. Il mourut à Utrecht en 1711, dans un âge très-avancé. Le reste de sa bibliothèque fut vendu à l'encan; et cette dispersion fit disparaître également un manuscrit auquel il attachait le plus grand prix, et qui contenait, disait-il, le texte authentique du Commentaire de St-Jérôme sur Job, morceau perdu depuis longtemps, mais dont St-Augustin fait un éloge magnifique. Meibom avait voulu le vendre aux bénédictins de la congrégation de St-Maur, qui désiraient en enrichir leur édition de St-Jérôme; mais il en demandait une somme si énorme que le marché ne put se conclure : il avait cependant obtenu du comte d'Avaux dix mille florins de Hollande en avance sur cette négociation (1). On connaît de lui : 1° des *Notes* sur Vitruve, dans l'édition donnée par J. de Laet, Amsterdam, 1649, in-fol.; 2° *Dialogus de proportionibus*, Copenhague, 1655, in-fol.; ouvrage curieux, dont les interlocuteurs sont Euclide, Archimède, Apollonius, Pappus, Eutocius, Théon et Hermotime. Il s'y trouve des paradoxes que le docteur Wallis réfuta dans un *Traité* assez étendu, imprimé au 1^{er} volume de ses Œuvres. 3° *Antiquæ musicæ auctores* 7, gr. et lat. cum notis, Amsterdam, Elzevir, 1652, 2 vol. in-4°; rare. Ce recueil contient Aristoxène, Euclide, *Introductio harmonica*, Nicomachus, Alypius, Gaudentius, Bacchius senior et Aristide, avec le 9^e livre (*De musica*) de Martianus Capella. L'éditeur y a joint de savantes notes pour éclaircir les passages les plus difficiles. 4° *De veteri fabrica triremium liber*, ibid., 1671, in-4°, fig. Cet ouvrage a été inséré dans le tome 12 du *The-saur. antiquitat. Romanar.* J. Scheffer en a pu-

(1) Ce manuscrit était, en 1765, entre les mains de M. Gressier, de Vévay, héritier de la fille de Meibom. Il l'offrait pour douze cents francs à dom Berthod, qui le proposa au P. Paciaudi, bibliothécaire du duc de Parme; mais celui-ci n'en voulait donner que quatre cent cinquante francs. On ignore si le marché a été conclu à ce prix. (*Correspondance de dom Berthod*, à la bibliothèque publique de Besançon.)

blié une critique (voy. J. SCHEFFER). 5^e L'édition des *Vies des philosophes*, par Diogène Laërce, ibid., 1692, 2 vol. in-4^e, grec et latin. C'est encore la meilleure et la plus estimée qui ait paru. Meibom revit le texte de Diogène avec le plus grand soin ; il corrigea et compléta la version latine d'Ambroise le Camaldule, et il se proposait d'ajouter des notes à celles de Ménage et des autres savants ; mais s'étant brouillé avec le libraire, il n'a donné que quelques remarques sur le 10^e livre, qui contient la Vie d'Epicure. 6^e *Davidis psalmi 12, et totidem sacra Scripturæ veteris Testamenti integra capita, prisco hebræo metro restituta*, ibid., 1698, in-fol. ; c'est un échantillon de son travail sur la Bible, dont il avait donné quelques essais en 1678 et 1690 ; mais le mauvais accueil qu'il reçut des savants l'empêcha d'en publier la suite ; 7^e la *Traduction latine du Manuel d'Epictète*, et du *Tableau de Cébès*, etc. Le roi de Danemarck fit imprimer cet ouvrage à ses frais, et fit présent de la totalité de l'édition à Meibom, qui la garda plus de quarante ans dans son cabinet. Après sa mort, ses héritiers la vendirent à un libraire ; et Adrien Reland y joignit une *Préface* et les *Notes* de Saumaise, et la fit paraître à Utrecht, 1711, in-4^e. 8^e Une édition des *Opuscula mythologica, physica et ethica* (voy. Thom. GALE), Amsterdam, 1688, in-8^e ; 9^e *Epistola de scriptoribus variis musicis*. Cette lettre, datée du 14 avril 1667, est insérée dans le recueil des *Lettres* de Marq. Gude, 1697, in-4^e. 10^e *Essai de critique où l'on tâche de montrer en quoi consiste la poésie des Hébreux* (dans la *Bibliothèque universelle et historique* de J. Leclerc, t. 9, p. 249-291), 1688, in-42. W—s.

MEICHELBECK (CHARLES), savant bénédictin, né dans la Bavière vers 1680, embrassa la vie monastique à l'abbaye de Buren, et s'appliqua à l'étude sous la direction du P. Pez. Il professa pendant quelque temps la théologie dans différentes maisons de l'ordre, et fut enfin appelé à Frisingen par le prince-évêque, qui le nomma l'un de ses conseillers, et le chargea de composer l'histoire du diocèse d'après les monuments conservés dans ses archives, dont il lui confia la garde. Il s'acquitta de sa tâche avec succès, et mourut le 2 avril 1734, regretté de ses confrères. Indépendamment de deux *Traité*s de controverse, en allemand, Munich, 1709 et 1710, in-8^e, on a du P. Meichelbeck : 1^o *Historia Frisingensis ab anno 724 ad annum 1724*, Augsbourg, 1724-29, 2 vol. in-fol. Cette histoire passe pour exacte. Elle est judicieusement écrite, et l'auteur a appuyé son récit de plus de quatre cents pièces justificatives, pour la plupart inédites, qui remplissent le deuxième volume, ibid., 1729, in-fol. 2^o Une *Chronique abrégée de la ville de Frisingen* (en allemand), ibid., 1724, in-4^e ; 3^o *Chronicon Benedicto-Buranum*, Augsbourg, 1753, in-fol. Cette histoire de l'abbaye de *Benedict-Beuren*, qu'il avait laissée en manuscrit, a été publiée

par son confrère le P. Alph. Haidenfeld. D'autres ouvrages historiques non moins importants, du même auteur, sont demeurés inédits. W—s.

MEIER (JOACHIM), savant philologue allemand, né en 1661 à Perleberg, dans la Marche de Brandebourg, annonça dès sa jeunesse une grande ardeur pour l'étude et les recherches historiques. Nommé professeur d'histoire et de droit public au gymnase de Göttingue, il remplit cette double chaire avec beaucoup de distinction, et mourut le 2 avril 1732. On connaît de lui : 1^o *Leben*, etc. (Vie de Henri le Lion, duc de Brunswick), Leipsick, 1694, in-4^e ; 2^o *De claris Fischeris, necnon de Piscinis, Piscibus et Piscatoribus memorabilia quædam*, Göttingue, 1695, in-4^e de 40 pages. Il y a donné une notice détaillée de tous les hommes plus ou moins célèbres, qui ont porté en anglais, en allemand ou en latin, les noms de *Fisher, Fischer* ou *Piscator*. 3^o *Dissertatio de patriciis germanicis, claris Bernhardis et Thilonibus, necnon de Dranfældiorum gente*, ibid., 1698, in-4^e ; 4^o *Antiquitates Meierianæ*, etc., ibid., 1700, in-4^e de 160 pages. C'est un recueil de recherches sur tous les personnages connus dans l'histoire ou dans les lettres, sous le nom de Mayer, Mayr, Meier ou Meyer ; il en cite trente qui avaient échappé à Witten, ou dont ce savant ne fait du moins aucune mention dans son *Diarium biographicum*. Rotermond, qui ne parle que de ceux qui ont écrit, en compte quatre-vingt-dix sous le seul nom de Meier, et quatre-vingt-six sous celui de Meyer. 5^o *Commentatio de numo quodam aureo Posthumi tyranni in Gallia* ; dissertation pleine d'érudition sur une médaille qui pourrait bien être fausse, selon Fabricius. Meier publia d'abord cette dissertation en allemand, dans les *Hannov. Monatl. Auszüge* (novembre 1702), journal qu'il s'était chargé de continuer pendant un voyage que fit J.-G. Eckard, son ami. Il la traduisit en latin, et la fit imprimer à Göttingue, 1703, in-8^e ; elle fut insérée par Woltereck dans les *Electa rei numariæ* ; et enfin Meier en donna une nouvelle édition augmentée, Goslar, 1713, in-4^e, avec 4 pl. ; 6^o *Dissertatio de Boiorum migrationibus et origine, necnon de claris Bohmeris*, Göttingue, 1709, 1710, in-4^e de 208 pages ; 7^o *Plessischer*, etc. (les origines et l'antiquité de la maison de Plesse), Leipsick, 1713, in-4^e, fig. ; 8^o *Corpus juris apanagii et paragii continens scriptores, quotquot inveniri potuerunt, qui de apanagio et paragio ex instituto egerunt*, etc., Goslar, 1721 ; Lemgow, 1727, 2 vol. in-fol. Cette collection est très-estimée en Allemagne ; on regrette que l'édition soit déparée par de nombreuses erreurs typographiques. On doit encore à Meier une bonne édition des *Offices* de Cicéron, avec un choix des meilleurs commentaires, et ses notes, Leipsick, 1721, 2 vol. in-8^e ; et plusieurs opuscles moins importants. W—s.

MEIER (MAURICE-HERMANN-EDOUARD), juriconsulte et philologue allemand, né à Glogau le

1^{er} janvier 1796 ; il entra en 1808 au gymnase de sa ville natale, puis vint terminer ses études classiques à Berlin ; il alla passer quelque temps à Breslau, pour se mettre sous la direction d'un maître habile Heindorf, puis revint à Berlin suivre les cours de l'université ; il se lia alors avec plusieurs hommes éminents, qui s'étaient voués comme lui à la culture des lettres anciennes, Boeckh, Otfried Müller, Ed. Gerhard, Zumpt, et acquit dans leur commerce cette connaissance profonde de l'antiquité, qui a valu à Meier une place très-distinguée parmi les érudits de son temps. Après avoir pris ses grades universitaires, il s'établit à Halle et se fit attacher à l'université de cette ville en qualité de professeur agrégé (*privatdocent*). L'année suivante, il était nommé professeur extraordinaire à l'université de Greifswald ; son enseignement y eut quelque éclat, et, plein d'ardeur pour la propagation des études anciennes, il contribua à la fondation dans cette ville d'une société de philologie. Meier fut appelé de nouveau à Halle en 1825, il y prit la direction du séminaire philologique, et devint professeur ordinaire de philologie à l'université. A la mort de Schültz, il eut de plus, dans le premier de ces établissements, la chaire d'éloquence, mais des démêlés avec le ministre Eichhorn, à l'occasion d'une proposition qu'il avait faite, lors de la célébration du jubilé de l'université de Königsberg, le forcèrent à se démettre de ces dernières fonctions. Les événements de 1848 l'y firent rappeler par le comte de Schwerin. Toute l'existence de Meier fut absorbée par son enseignement et la publication de ses ouvrages ; il mourut le 5 décembre 1855. Meier s'était surtout occupé du droit hellénique. Il a fait paraître, en collaboration avec M. Schœmann, un ouvrage fort estimé, intitulé *La procédure athénienne (Der Attische Prozess)*, Halle, 1824, in-8°. On lui doit de plus une édition du Discours de Démosthène contre Midias, Halle, 1832 ; une dissertation intitulée *Historia juris attici de bonis damnatorum et fiscalium debitorum*, Berlin, 1819 ; une autre, *De gentilitate attica*, Halle, 1835 ; des écrits ayant pour titres : *Les juges des contestations privées et les dietètes publics à Athènes (Die Privatschiedsrichter und die öffentlichen Diäteten Athens)*, Halle, 1846 ; — *De proxenia sive de publico Græcorum hospitio*, Halle, 1843 ; — *De vita Lycurgi et de Lycurgi orationum reliquiis*, Halle, 1847 ; — *Fragmentum lexici rhetorici*, Halle, 1844 ; — *Commentatio epigraphica*, Halle, 1850. On cite plus particulièrement comme des œuvres d'une critique habile et savante : *De Andocidis oratione contra Alcibiadem*, Halle, 1846, 6 fascicules ; *De Crantoris Solensis libro deperdito*, Halle, 1840. Meier a fourni, à partir de 1828, à la *Gazette universelle* de Halle, des articles fort instructifs sur l'histoire, l'archéologie, la littérature et le droit grecs, et l'épigraphie hellénique. Il a, de 1830 à 1852, rédigé, d'abord de concert avec

Kæmitz, et plus tard seul, un grand nombre d'articles dans l'Encyclopédie allemande d'Ersch et Gruber. Z.

MEIEROTTO (JEAN-HENRI-LOUIS) naquit le 22 août 1742, à Stargard en Poméranie, où son père était recteur à l'école calviniste. La recherche des fossiles, dont les environs de sa ville natale abondent, lui servit de délassement pendant ses premières études ; et il en conserva toute sa vie un goût prononcé pour les connaissances physiques. Ses *Observations sur l'origine des pays basaltiques*, 1790, et celles qu'il a adressées au géographe Robert sur la chaîne de hauteurs qui s'étend le long des frontières de Juliers, Liège, Stavelo, Luxembourg, Limbourg, etc. (1788), en font foi. La sœur de Meierotto détermina en quelque sorte la carrière qu'il suivit. Elle avait autrefois charmé par des contes les ennuis d'un frère presque aveugle : le voyant devenir savant, sa curiosité lui en demanda à son tour. Elle voulut connaître les Métamorphoses d'Ovide, et ne lui donna point de relâche qu'il ne les eût traduites. Il traduisit également pour sa sœur les plus beaux morceaux de l'Enéide. Ces passe-temps l'attachèrent irrévocablement aux études classiques. Dans cette direction il ne pouvait trouver de meilleur guide que son père : le maître et l'élève se chérissaient réciproquement ; on s'était promis de ne se séparer que le plus tard possible. Un événement imprévu en disposa autrement : à dix-huit ans, Meierotto était grand, bien fait et d'une santé robuste. La guerre réclamait des soldats ; un chef militaire, ayant jeté les yeux sur lui, arrêta qu'il serait enrôlé de force. L'exécution heureusement fut confiée à un officier, ancien élève de son père. Celui-ci, averti du danger que courait son fils, le conduisit à Berlin, où il acheva ses cours au collège Joachim ; puis à Francfort sur l'Oder, où il obtint l'emploi de sous-bibliothécaire de l'université, dont il tira un excellent parti. Il dut se consacrer aux études théologiques ; elles étaient indispensables, mais elles offraient peu d'attrait à son esprit, et la métaphysique, sorte de teigne endémique aux universités d'Allemagne, ne lui souriait pas davantage : il poursuivait avec d'autant plus de zèle l'étude critique des anciens. En 1765, il quitta Francfort pour se charger de l'éducation du fils d'un riche financier de Berlin ; largement défrayé, il se vit en état de consacrer jusqu'à deux mille francs par an à sa bibliothèque. Déjà il avait été désigné pour la première place de professeur vacante au collège Joachim, il l'obtint en 1775. Trois ans après, on lui conféra le rectorat de ce gymnase, aux applaudissements de ses plus anciens collègues. Ils sentirent qu'on avait besoin d'un homme fort, actif et ferme. L'exposé de tout ce dont cet établissement lui est redevable, et de la manière dont il l'a relevé par les saines méthodes d'enseignement qu'il y introduisit et par la vigueur de sa discipline, ne saurait entrer

dans cette notice. Les talents et les services de Meierotto furent généralement appréciés, et son mérite ne resta pas ignoré du roi. Frédéric se fit présenter le recteur du gymnase Joachim par l'académicien Mérian. Dans leur entretien, le monarque se plaignit que l'Allemagne négligeait les études classiques, et il enjoignit à ses interlocuteurs d'y remédier. Le vœu du grand Frédéric ne fut pas stérile : mais les rapports personnels du professeur avec ce monarque, bien qu'infiniment honorables pour le premier, n'avancèrent en aucune manière sa fortune. Avec les émoluments de ses diverses places, son revenu annuel ne s'élevait pas à quatre mille francs. Il était surchargé de travail, désintéressé, bien-faisant et père de famille ; son attachement pour sa patrie l'avait plus d'une fois porté à refuser les offres qu'on lui faisait dans l'étranger, et qui lui promettaient un revenu considérable, et en même temps plus de loisirs qu'il n'en avait à Berlin. Vers la fin de 1785, le duc de Gotha lui adressa des propositions si avantageuses, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire au roi. Voici la réponse du monarque : « Cher et particulièrement « féal, vous me ferez plaisir de refuser les propositions qui, d'après votre lettre d'hier, vous « viennent de Gotha, et de continuer avec votre « zèle accoutumé de faire prospérer le gymnase « Joachimique. J'ignore absolument par quelle « raison vous touchez quatre cents thalers de « moins que votre prédécesseur ; je prendrai des « informations, et si un jour il se trouve quelques « fonds de disponibles, j'en saisirai l'occasion « pour vous faire du bien : comptez sur votre « très-gracieux roi, Frédéric. » Soit malveillance, soit lésinerie, le chef de l'instruction publique, le baron Zedliz, persuada au roi qu'il n'y avait point de fonds pour améliorer le sort de Meierotto, qui, en attendant, sur l'invitation spéciale du roi, venait de refuser la place de Gotha. Il s'en plaignit à Frédéric, qui lui fit cette réponse : « D'après l'assurance que je vous ai donnée « d'augmenter vos appointements, lorsqu'il y « aura occasion, je ne puis vous dissimuler que « j'ai été fort surpris de recevoir hier une plainte « de ce que ma promesse ne s'est pas accomplie « encore : je vous croyais une meilleure connaissance du monde, et plus d'expérience que vous « ne montrez, puisque vous ne concevez pas « qu'on n'a pas toujours de l'argent sous sa main, « et qu'un chacun, n'importe de quel état, doit « attendre patiemment qu'on puisse venir à son « secours. Je vous invite donc de nouveau à prendre patience. » Il s'agissait de douze à quinze cents francs que le roi ne pouvait pas trouver ; et il avait cinq cents millions dans ses coffres ! L'affaire devint publique ; Berlin s'intéressait vivement à Meierotto. Le monarque si riche, et si près de sa tombe, fut accusé d'avarice. La conduite de Zedliz parut révoltante ; cependant, il ne serait rien résulté de toutes ces clameurs, si le

prince qui devait bientôt succéder au vieux Frédéric n'avait pas pris le parti de Meierotto. Par déférence pour les sentiments de l'héritier présomptif, le baron Zedliz consentit à augmenter de deux cents thalers les appointements du professeur. Frédéric-Guillaume étant bientôt après monté sur le trône, Meierotto fut nommé membre de l'académie, du consistoire et du conseil suprême des écoles : enfin on le mit, sous le rapport de la fortune, dans une position fort convenable ; et quant au gymnase qu'il dirigeait, on lui accorda, avec une libéralité vraiment royale, tout ce qui était nécessaire au perfectionnement de cette école. Il jouit de ces faveurs jusqu'en septembre 1800. A cette époque il revenait d'un pénible voyage, entrepris pour visiter les écoles de la Pologne et de la Silésie, lorsqu'il mourut presque subitement. L'ouvrage qui a établi sa réputation littéraire est celui qui a pour titre : *Des mœurs et de la vie sociale des Romains aux différentes époques de la république*, Berlin, 1776, 2 vol. L'expérience des passions politiques que le continent de l'Europe a acquise depuis la publication de cet ouvrage y apporterait quelques modifications ; du reste il présente un tableau d'une justesse et d'une fidélité remarquables. *L'Histoire de l'éducation de la jeunesse romaine*, Berlin, 1778, et la *Langue d'un peuple représentant sa manière de penser et sa moralité* sont deux écrits qui se lient naturellement à celui que nous venons de citer. Meierotto a composé aussi en allemand différents ouvrages élémentaires. Quant à ses productions latines, elles sont en grand nombre. Nous nous contenterons d'indiquer : 1° *Ciceronis vita ex oratoris scriptis excerpta*, 1783-8, in-8° ; 2° *De rebus ad auctores quosdam classicos pertinentibus dubia, viro eximio Heyne proponit*, Berlin, 1785. Heyne en profita dans ses éditions postérieures de Virgile. 3° *Grammatica latina in exemplis, tironum in regio Joachimico usui exhibita*, 1785, 2 vol. in-8° ; 4° une foule de programmes, de dissertations, de mémoires qui ont été imprimés séparément, ou insérés dans les Mémoires de l'académie de Berlin. Quelques-uns de ces mémoires traitent des sources où les historiens, tels qu'Hérodote, Thucydide, Tite-Live, Salluste, Tacite, ont puisé. De plus amples renseignements se trouvent dans la Vie de Meierotto, par Léopold Brunn, Berlin, 1802, in-8° (en allemand). O—R.

MEIGRET (Louis), célèbre grammairien du 16^e siècle, naquit à Lyon et vint se fixer à Paris, où il publia, depuis 1540 jusqu'en 1558, divers ouvrages sur notre langue, et plusieurs traductions, soit du grec, soit du latin, qui le firent estimer. Après avoir débuté par traduire le second livre de Pline le Jeune, il se signala en 1542 par un *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise, auquel est débattu des fautes et abus en la vraye et ancienne puissance des lettres*, in-4° de 56 pages non chiffrées. Ce traité fit

beaucoup de bruit, et eut des partisans et des adversaires. L'auteur y voulut introduire une orthographe entièrement conforme à la prononciation. L'année suivante, parut la *Translation de langue latine en françoise des septiesme et huitiesme liures de Plinius secundus, faicte par Loys Meigret*, Paris, Jehan Longis, 1543. C'est un petit in-8° de 135 feuillets, plus une épître de 12 pages aux lecteurs, une table de 8 et un privilège de 3 pages non numérotées. Comme le P. Nicéron, dans le catalogue qu'il donne des ouvrages de Meigret, au nombre de seize, ne parle point de celui-ci, et que ce livre ne se trouve dans aucune des bibliothèques publiques de Paris, nous ferons remarquer que le privilège porte : « Considérant que nous avons ia « retenu et fait deux noz imprimeurs l'un en la « langue grecque et l'autre en la latine; ne vou- « lants moins faire d'honneur à la nostre qu'aux « dictes deux aultres langues, auons retenu et « retenons par ces présentes, Denis lanot, nostre « imprimeur en la dicte langue françoise, pour « dorénavant imprimer bien et deuement en « bon caractère et le plus correctement que faire « se pourra, les liures qui sont et seront compo- « sez, et qu'il pourra recouurer en la dicte « langue, aprez toutes fois qu'ils auront esté bien « deuement et suffisamment veuz et visitez, et « trouvez bons et non scandaleux. Donnè à Paris, « le douziesme iour d'april, l'an de grâce « 1543. » Nous avons cru devoir donner ici cet extrait comme une nouvelle preuve de l'amour de François I^{er} pour notre langue. Meigret, dans l'épître qui précède cette *Translation des 7^e et 8^e liures de Pline*, dit « qu'il les a escriz d'une « escriture telle que requiert la prononciation « françoise, en remettant chascune lettre en sa « vraye puissance, mais que lorsqu'il s'est « adressé à l'imprimeur, à la requeste duquel il « s'estait mis depuis plus de douze ans à recher- « cher la rayson de bien écrire, il le trouua mer- « ueilleusement changé et refroidy pour sa nou- « veauté, le saroys toutes fois volontiers, con- « tinue-t-il, pourquoy il ne nous est aujourd'huy « autant loysible de changer nostre façon d'es- « crire, selon que la prononciation se change, « comme il a esté à ceux qui, en changeant « l'escriture ancienne, ont escrit *les hommes* pour « *ly homs*. Il ajoute que la raison et conscience « le forcent de confesser que s'il eût pu entre- « tenir une imprimerie à ses gages, il eût « préféré la vérité à toutes calomnies et corroux, « tenant pour certain qu'elle aura à la longue « quelque autorité pour estre reçue, sinon de « tous, à tout le moins de la plus saine partie. » Duclos disait aussi en 1754 : « Lorsque cette ré- « forme sera faite, *car elle se fera*, on ne croira « pas qu'elle ait pu éprouver de la contradic- « tion »; et d'Alembert a répété depuis en pleine Académie qu'elle sera adoptée un jour, quand le bon sens aura enfin secoué le joug de ce tyran

qu'on nomme l'usage. Il y eut une 2^e édition du *Traité de l'écriture françoise* en 1545. C'est un petit in-8° imprimé en caractères italiques, mais toujours avec l'ancienne orthographe. Ce ne fut que trois ans après que Wechel consentit à imprimer le *Menteur*, ou la traduction faite par Meigret de l'*Incrédule* de Lucien avec une écriture q'adrant à la prolacion françoee. C'est un in-4° en caractères italiques fondus exprès, de 59 pages, dont l'épître aux lecteurs, qui va jusqu'à la page 29, tend à justifier cette nouvelle orthographe. En 1550, il publia son *Tretté de la grammère françoëze*, imprimé en caractères romains fondus d'après son système. Ce fut alors que Jacques Peletier publia ses *Dialogues de l'ortografe e prononciation françoëze*, avec une apologie à Loys Meigret, Poitiers, 1550, in-8°. Il partageait bien le sentiment de notre grammairien, qu'il faut écrire comme on parle; mais il ne s'accordait pas avec lui dans l'exécution. Quoiqu'il eût congratulé Meigret, celui-ci fit de suite une réponse à cette apologie, et ne ménagea guère l'auteur. Guillaume des Autels, dès 1548, avait opposé au système de Meigret un *Traité touchant l'ancienne écriture de la langue françoise*. Meigret lui répondit fort durement dans ses *Défenses touchant son orthographie françoëze, contre les censures et calomnies de Glaomalis et de ses adhérens*. Des Autels publia l'année suivante une *Réplique aux furieuses défenses de Louis Meigret*, Lyon, 1551, et s'attira une réponse encore plus dure sous ce titre : *Réponse à la désespérée réplique de Glaomalis de Vezelet, transformé en Gyllaome des Aotels*. Tous ces ouvrages de Meigret sont imprimés selon son orthographe. Il laisse en leur entier les lettres faire leur devoir envers la prononciation. Il marque d'un accent aigu toutes les voyelles longues, et retranche toutes les lettres qui servaient à représenter la quantité. Notre réformateur a aussi diversifié l'è ouvert de l'é clos. Il est vrai qu'il n'a pas employé à cet effet l'accent grave : il ne le pouvait point, puisqu'il réservait l'emplacement du dessus de la lettre pour y marquer la quantité; mais il ajoute une cédille à l'e pour faire un è. C'est encore à lui que nous sommes redevables de cette cédille qu'il emprunta des Espagnols, pour distinguer *maçon* de *Mâcon*. On a fait l'honneur à Ramus d'avoir introduit le j et le v. Sa grammaire n'a paru que vingt ans après que Meigret avait dit : « J'ai diversifié i consonante « de l'i voyelle par une proportion double de « l'i, d'autant que c'est une prolacion quasi « double, et je l'appelle ji; » et on le trouve dans ses écrits tel que nous le formons aujourd'hui. Il ajoute : « J'eusse aussi volontiers donné « ordre à l'u consonante par un point ventral, « mais ce sera avec le temps. » S'il n'a point tenu parole, il a au moins indiqué cette réforme; et Ramus ne nous a donné que le v, quoi qu'en dise Papillon dans les *Mémoires* de Desmolets.

« Au regard de *l* et *n* molles ou mouillées, il les « laisse aussi jusqu'à un autre temps, craignant « de donner fascherie et trop de peine pour le « commencement, combien que ce soit une chose « bien étrange d'assembler *ign* et *ill*, pour *n* et « *l* molles. » Il effectua deux ans après dans sa grammaire cette réforme, en mettant un trait horizontal au-dessus de l'*n*, comme font les Espagnols, et un crochet au haut de l'*l*. Il voulait aussi admettre la cédille sous le *c*, lorsqu'après cette lettre l'*h* n'est pas aspirée, et distinguer *archevêque* de *archiépiscopal* dans l'écriture comme dans la prononciation. Il retranchait encore l'*u* dans *équitable*, pour qu'on ne le prononçât point dans ce mot comme dans celui d'*équestre*. Il soutient que le *t* doit toujours sonner devant un *i*, comme devant l'*a*, et qu'il convient d'écrire nous *por-tions* nos *por-cions*. Ne pouvant épuiser ici tout son système, nous avertirons pourtant qu'il retranche une des deux consonnes doubles quand il n'y en a qu'une qui sonne, et même la lettre *n* dans quelques troisièmes personnes du pluriel où elle n'est point prononcée. Quoique Peletier, Joubert et Ramus l'aient imité en retranchant aussi cette *n*, on ne peut disconvenir qu'il attaquait en cela les principes de notre langue. Ainsi Des Autels a eu raison, dans le temps, de faire un reproche à Meigret de l'avoir retranchée, quoique celui-ci eût eu soin de la suppléer par un accent qui marquait la longueur de la syllabe, attention que n'a pas eue Ramus. Ce qui a nui à Meigret, c'est qu'il s'est trop complu dans sa réforme. Lorsqu'il publia sa traduction de l'*In-crédule de Lucien*, vingt-deux lettres ou environ lui suffisaient pour son système, et deux ans après, dans sa *Grammaire*, il en admet vingt-sept à vingt-huit. Florimond, dans sa *Briève doctrine pour duement escrire selon la propriété du langage françois* en 1533, s'était servi pour la première fois de l'apostrophe, et avait dit qu'il serait bon que les imprimeurs la notassent doresnavant; mais il l'avait restreinte à quelques monosyllabes, ainsi que Dollet l'enseigna depuis, en 1541, dans son *Traité des accents*, et tel que nous le pratiquons aujourd'hui. Ainsi cette doctrine fut telle-ment accueillie, que Meigret déclare en 1542 « qu'elle est ja reçue en l'imprimerie, comme « bien nécessaire pour éviter surperfluité de « lettres; mais il lui semble que cette restric- « tion aux monosyllabes n'est qu'un chastouille- « ment, et qu'elle n'atteint point au vif. » Il fait en conséquence main basse sur l'*e* muet à la fin de tous les mots où il le trouve, et il écrit, *un' ami' entier' aim' d'un perfet' amour*. Aussi Des Autels lui reproche-t-il « qu'il difforme l'écriture « par innombrables et inutiles apostrophes ». Etienne Pasquier se plaint aussi de ce que Meigret, voulant rendre notre écriture plus lisible, avait fait qu'on ne pouvait point le lire lui-même. Il est certain qu'en voulant tout réformer à la fois, il imposait une trop forte tâche à ses

contemporains. Depuis le début de notre auteur dans la littérature jusqu'en 1548, on pouvait compter les années par le nombre de ses ouvrages; mais en 1549 il ne fit rien paraître. Les invectives mêmes de Des Autels, qui venait de le censurer, ne purent le distraire du travail immense dont il était alors tout occupé. Ce ne fut qu'en 1550 que Chret. Wechel put imprimer le *Trètté de la Grammere françoese fet par Loys Megret*, 143 feuillets in-4°. C'est la première grammaire française qui ait été publiée dans notre langue. Il en avait paru deux vingt ans auparavant : l'une fut imprimée à Londres sur la fin de 1530 (voy. PALSgrave); l'autre est de Jacques Dubois, ou Sylvius, qui publia la sienne en latin, à Paris, un ou deux mois plus tard, le 7 des ides de janvier 1531. Ce savant, sentant l'insuffisance de notre alphabet, a mis en tête son *Introduction à la langue française (In linguam gallicam Isagage)* (1) un tableau des lettres de notre alphabet, qu'il accompagne d'accents, de traits d'union, de lettres surécrites, dont rien n'est resté dans notre écriture que l'accent aigu sur l'*é* fermé. C'est le premier qui ait été introduit dans notre orthographe et précisément dans ce livre. Il est vrai qu'il se servit aussi de l'accent grave, mais ce fut pour désigner notre *e* bref ou muet, ce qui était assez inconvenant. Quant à l'*è* grave, il le surligna horizontalement; ce qui n'a pas été adopté. On doit cependant lui tenir compte d'avoir voulu faire distinguer dans notre écriture trois sortes d'*e*; mais ils avaient été connus avant lui. Geoffroy Tory, de Bourges, dans son *Champ-Fleury* imprimé en 1529, et dans lequel, par parenthèse, on ne trouve aucune sorte d'accents, dit : *e* a trois divers sons en prononciation et rithme françoise; et il cite l'auteur du livre du *Ieu des échecs*, qui s'en était expliqué formellement dans le siècle précédent, et en avait donné pour exemple le mot *étoilé*, qu'on prononçait alors *ételé*. Quant à l'*i* et à l'*u*, Sylvius les fait suivre d'un tiret lorsqu'ils sont consonnes, ce qui n'a pas été admis, non plus que ses lettres surlignées. Mais s'il n'a pas été heureux dans ses inventions orthographiques, il ne mérite pas moins des éloges pour avoir publié la première grammaire qui ait paru en France sur notre langue, lorsqu'on ne se doutait même pas que celle-ci eût ses principes. Au reste, Sylvius ignorait que Palsgrave écrivit alors une grammaire sur notre langue en Angleterre; et il est douteux que Meigret ait connu celle de Sylvius, puisque pour marquer les voyelles longues il se sert de l'accent aigu que celui-ci met sur l'*e* fermé, et que cet accent est la seule chose qui se rencontre dans les deux systèmes. Meigret est le premier qui ait avancé que la *langue fran-*

(1) Cette introduction comprend 89 pages; la grammaire française en latin, *Grammatica latino-gallica*, commence à la page 90 et finit à la 159^e; c'est un in-4°, dédié à la reine Eléonore.

çoëze ne connoit point de cas, parce que les noms françois ne changent point leur fin. S'il interprète ainsi le mot *casus*, il a raison; mais si l'on admet qu'il signifie la circonstance, le cas dans lequel un nom est employé dans une phrase comme nous croyons l'avoir démontré à l'Institut d'après Varron, Quintilien et surtout Priscien, qui dit : *Casus sunt non vocis sed significationis*; peut-être Meigret s'est-il trompé. Il commence par reconnaître que nous avons en notre langue des vocables que le latin ni le grec ne sauraient écrire par leurs caractères; et il fait un alphabet de ces lettres en les classant par ordre selon leur affinité. Il met en tête les voyelles, puis les *consonantes*, commençant par les labiales *b, p, f, ph, v*, etc.; ainsi, cet ordre convenable des lettres que l'on a admiré dans la grammaire raisonnée des savants de Port-Royal est dû à la sagacité et au travail de notre grammairien. Il entre dans de grands détails sur le genre des noms, et termine en disant : Ceux en *u*, comme *fétu*, sont du masculin, excepté *vertu*; aussi signifie-t-il qualité et non substance. Il définit la tierce personne, celle de qui l'on parle, sans lui adresser la parole, définition plus exacte que celle de Port-Royal. « Le verbe signifie action ou passion, « avec temps et modes; et combien que le verbe « substantif *être* ne signifie point action ne passion, il est toutefois si nécessaire à toutes actions et passions, que nous ne trouverons « verbes qui ne se puissent résoudre par lui, « parce que toute action ou passion requiert existence. » Cette définition fut adoptée cent ans après par Lancelot dans les premières éditions de sa Méthode latine, et vaut bien toutes celles qu'on nous a données depuis. Quelques-uns voulaient que l'on déclînât toujours le participe, et que l'on écrivît de même le mot *lue* dans ces phrases : *J'ai lu une lettre, et la lettre que j'ai lue*. Notre auteur combat cette opinion avec une excellente dialectique et beaucoup de jugement. Il reconnaît, comme Tory et Sylvius, quatre conjugaisons, et met celle qui est terminée en *ir* la quatrième, comme ont fait tous les grammairiens du 16^e siècle. « L'accent ou ton en prononciation est une loi ou règle certaine pour élever « ou abaisser chacune syllabe, et combien que « cette doctrine semblera bien nouvelle au pur « François, si est-elle de telle conséquence, que « si quelqu'un ne l'observe, l'oreille française « s'en mécontentera. » Pour commencer à défricher cette doctrine, il consacra quatorze pages à ce chapitre des accents ou tons des syllabes, dans lesquels il donne vingt-quatre exemples qu'il a fait noter en musique, depuis les monosyllabes jusqu'à un mot de douze syllabes qu'il forge exprès. Il compare souvent la parole au chant; et il paraît qu'il était bon musicien et qu'il avait l'oreille très-délicate; aussi passa-t-il pour un des meilleurs écrivains de son siècle; ce que l'on croira facilement, si l'on considère que

les écrits dont nous venons de tirer ces extraits ont plus de trois cents ans. Qui croirait que Goujet, dans sa *Bibliothèque française*, ait pu avancer qu'il n'a rien dit des grammairiens de Louis Meigret et de Jacques Dubois, parce qu'elles sont si mauvaises qu'on ne peut en supporter la lecture, même de quelques pages? Il ajoute qu'en 1558 Robert Estienne en imprima une qui est claire, assez méthodique et qui lui fait honneur, tandis que ce même Robert Estienne, en tête de cette grammaire, avertit le lecteur « qu'il a diligemment leu les deux susdits auteurs, qui pour certains ont traité doctement « pour la plupart ce qu'ils avaient entrepris, et « qu'il a fait un recueil principalement de ce « qu'il a vu accorder à ce qu'il a le temps passé « appris des plus savants en nostre langue. » Nous pouvons assurer qu'on ne trouve rien dans la grammaire d'Estienne qui ne soit dans Sylvius ou dans Meigret. Le chapitre *De la mutation des lettres des mots latins faits François*, qui forme près du quart de l'ouvrage, est totalement extrait de l'Introduction à la langue française de Sylvius. Ce sont proprement les racines latines du français. Le marquis de Paulmy dit que nos grammairiens modernes y trouveraient bien des instructions, et c'est une vérité. Quant à la grammaire de Meigret, il lui paraît qu'elle mérite plus d'attention que celle de Sylvius, qu'elle est plus étendue et plus intelligible. Nous convenons qu'elle est mieux conçue, mieux raisonnée et une des plus complètes que nous ayons; mais celle de Sylvius est d'un latin très-clair et très-pur. P. de la Ramée, qui est sans doute juge compétent en matière de grammaire, dit, dans la préface de la sienne, que « la conduite de « ceste œuvre plus haute et plus magnifique, et « de plus riche et diverse étoffe, est propre à « Louis Meigret ». Quant à l'orthographe, Meigret, dit le marquis de Paulmy, tome 19 de ses *Mélanges*, est parvenu à l'honneur de faire une secte, ses disciples ont été nommés *Mégrétiens*, et l'on peut dire qu'elle s'est relevée de nos jours. En effet, le célèbre académicien, l'abbé de Dangeau, dans sa *Lettre sur l'orthographe* à M. de Ponchartrain, qui parut en 1693, ne propose d'autres changements que ceux qu'avait indiqués Meigret. Pendant trente-six années consécutives il ne cessa de défendre ce système en pleine Académie, et se montra constamment le zélé partisan de cette utile réforme. Il voulut lui-même l'enseigner à l'élite de la noblesse française, et admit Duclos parmi ses élèves. Celui-ci ne manqua pas de publier dans ses notes sur la Grammaire raisonnée de Port-Royal toute la doctrine de son maître, qui n'était autre que celle de Meigret. D'un autre côté, Buffier, l'abbé de St-Pierre, Girard, Dumarsais, Voltaire, Beauzée, Wailly, ayant plus ou moins complètement professé cette même doctrine, elle fit tant de prosélytes, que l'Académie, qui en 1718 avait déjà un

peu faibli dans la 2^e édition de son Dictionnaire, fut obligée dans la 3^e, en 1740, de proclamer ce principe de Meigret, que *le changement qui survient dans la prononciation d'un terme doit en opérer un autre dans la manière d'écrire*; et elle a enfin retranché le *b* d'*obmettre*, le *d* d'*ajouter*; en un mot, les lettres oiseuses qui ne se prononcent point, comme Vaugelas l'avait demandé précisément cent ans auparavant. En 1762, loin de disputer le terrain, elle avoua que *l'usage s'étoit prononcé*, et fit dans sa 4^e édition, sous la plume de Duclos, plus de dix mille corrections. Enfin, elle consacra plus tard le même principe, en délibérant que dans la prochaine édition de son Dictionnaire on imprimerait *devoir* et je *devais*; un *endroit*, et il *voudrait*; la *paroisse*, et qu'il *paraîsse*, suivant la prononciation d'aujourd'hui. B—ND.

MEIL (JEAN-GUILLAUME), graveur à la pointe, naquit à Altenbourg le 23 octobre 1732. Il se livra d'abord à l'étude des sciences, dans les villes de Bayreuth et de Leipsick; mais étant allé à Berlin en 1753, sa vocation pour les arts se révéla. Bien qu'il travaillât sans maître, il fit de si rapides progrès, qu'il fut placé dès son début au rang des meilleurs graveurs. Il commença par dessiner pour les orfèvres, les joailliers et les brodeurs. Ces travaux continuels lui donnèrent dans l'exécution une facilité extrême et une grande pratique dans l'invention. Il travailla alors pour les libraires, et le nombre de vignettes et d'ornements de livres qui lui furent confiés est très-considérable. Toutes ses petites estampes sont gravées d'une pointe légère et spirituelle. Il avait pris della Bella pour modèle, et, comme ce maître, il est remarquable par la grâce exquise de ses figures. Huber et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, donnent la liste de 133 de ses pièces; mais on peut en voir une nomenclature plus étendue et plus détaillée dans le *Catalogue raisonné du cabinet d'estampes* de Brandes. Meil mourut à Berlin, le 2 février 1803; il était vicedirecteur de l'académie des beaux-arts, dans les mémoires de laquelle il a publié un opuscule sur les *Ecoles de dessin*. — Jean-Henri MEIL, son frère aîné, aussi habile sous le rapport de l'invention, lui est inférieur pour le goût. Il s'était établi à Leipsick, où il travailla pour les libraires. Parmi ses ouvrages, on distingue une *suite de 112 sujets*, tirés des fables de Gellert. P—s.

MEILHAN. Voyez SENAC.

MEILLERAIE (CHARLES DE LA PORTE, duc de LA), pair et maréchal de France, était petit-fils d'un riche apothicaire de Parthenay, en Poitou. Elevé par son père dans les principes de la réforme, il les abandonna dans la suite. Il avait reçu de la nature les qualités les plus brillantes, et il dut la rapidité de son avancement autant à son propre mérite qu'à la protection du cardinal de Richelieu, son cousin germain. Il se signala, en 1629, dans les guerres de Piémont, à l'attaque du Pas

de Suse, et, en 1630, au combat de Carignan. Après le siège de la Mothe, en Lorraine, où il avait donné des preuves de beaucoup d'intelligence et de sang-froid, il fut nommé grand maître de l'artillerie de France. Il servit, en cette qualité, dans les guerres du comté de Bourgogne et des Pays-Bas; et il reçut le bâton de maréchal, en 1639, des mains du roi (1), sur la brèche de Hesdin. Il défit, en 1640, l'armée espagnole commandée par le marquis de Fuentes, et contribua ainsi à la réduction d'Arras; il prit, l'année suivante, trois places importantes, Aire, la Bassée et Bapaume; et nommé, en 1642, commandant de l'armée qui devait entrer dans le Roussillon, il soumit la plus grande partie de cette province en peu de mois. Il fut employé, en 1644, dans les Pays-Bas, sous les ordres du duc d'Orléans: au siège de Gravelines, il eut une dispute très-vive avec le maréchal de Gassion, à qui prendrait possession de la ville; mais le prince la termina en décidant que c'était le droit du régiment des gardes que la Meilleraie commandait. Envoyé en Italie, en 1646, il prit Porto-Longone et Piombino; et il hâta ainsi la conclusion de la paix avec la cour de Rome. Il remplaça, en 1648, d'Emery dans la charge de surintendant des finances (*voy.* EMERY). Il avait, dit Voltaire, la probité de Sully, mais non pas ses ressources; il taxa les financiers et les traitants, dont la plupart firent banqueroute, et abandonna la surintendance en 1649. La Meilleraie avait des connaissances plus étendues qu'on ne le supposerait: il aimait Descartes, et il se chargea quelque temps de lui faire toucher sa pension en Hollande. Comme militaire, il concevait rapidement les meilleures dispositions, et les exécutait de même; il maintenait parmi les soldats la plus sévère discipline, et donnait l'exemple de la patience et de la sobriété; enfin on le considérait comme le meilleur général de son temps pour les sièges. Il mourut à l'Arsenal, à Paris, le 8 février 1664, à l'âge de 62 ans. Il avait été marié deux fois. Son fils unique épousa la fameuse Hortense Mancini, nièce du cardinal Mazarin, dont il prit le nom et les armes (*voy.* MANCINI). Le portrait de la Meilleraie a été gravé plusieurs fois, in-fol. et in-4^o, et fait partie des collections de Moncornet, Odieuvre, etc. Perrault lui a consacré une courte notice dans le recueil des *Hommes illustres du dix-septième siècle*. Voyez en outre: *Le maréchal de la Meilleraie*, par Lafontaine, Poitiers, 1839, in-8^o; Paris, 1840, in-12. W—s.

(1) Louis XIII prit une canne, et dit en la présentant à la Meilleraie: « Je vous fais maréchal de France. Voilà le bâton » que je vous en donne; les services que vous m'avez rendus » m'obligent à cela; vous continuerez à me bien servir. » Le nouveau maréchal répondit qu'il n'était pas digne de cet honneur; « Trêve de compliments, reprit le roi, je n'ai jamais fait » un maréchal de meilleur cœur que vous. » *Voy.* le *Dictionnaire portatif des faits et dits mémorables de l'histoire*, t. 2, article LA MEILLERAIE, où par une distraction inconcevable on confond perpétuellement ce grand capitaine avec son fils, le duc de Mazarin.

MEIMENDY (KHODJAH AHMED IBN HAÇAN, surnommé AL) fut ainsi nommé parce qu'il était natif de la ville de Meïmend, dans le Khorasân : il fut vizir du célèbre Mahmoud, sultan de Ghazna (*voy.* MAHMOUD), après Aboul Abbas Fadhl, dont le caractère violent avait tellement indisposé ce prince, qu'en le déposant il l'avait abandonné à la vengeance de ses ennemis. Meïmendy, homme d'un mérite supérieur, fut alors promu à cette charge, qu'il remplit avec distinction pendant dix-huit ans : il fut le protecteur déclaré des gens de lettres, et surtout de l'illustre poète Ferdoucy, qu'il introduisit à la cour de Mahmoud. Ce ministre jouit longtemps d'un grand crédit auprès de son souverain. Mais ses envieux, à la tête desquels figuraient Altonn Tasch, gouverneur du Kharizme et généralissime du sultan, et Houzenk Mikal, compagnon et ami d'enfance de ce prince, firent tous leurs efforts pour perdre Meïmendy, qu'ils accusèrent de malversations. Soutenu par la sultane Haram-Nour, première femme de Mahmoud, et fille d'Ilek Khan, roi du Turkestan, princesse à qui sa naissance et sa rare beauté avaient donné beaucoup d'empire sur l'esprit de son époux, le vizir déjoua les intrigues de ses ennemis, et confondit leurs calomnies. Mais, après la mort de sa protectrice, il ne put leur résister plus longtemps. Il fut destitué, relégué dans une forteresse de l'Hindoustan, et remplacé par Houzenk Mikal, homme d'ailleurs doux et affable, mais qui n'avait point la capacité nécessaire pour remplir les pénibles fonctions du viziriat. Dans la suite, le sultan Mas'oud, fils de Mahmoud, rendit la liberté et les sceaux de l'empire à Meïmendy, qui ne les conserva que trois ans, et mourut l'an de l'hégire 424 (1033).

A—T.

MEINDARTS (PIERRE-JEAN), archevêque d'Utrecht, né à Groningue, le 7 novembre 1684, d'une famille catholique, fit ses études dans cette ville, à Malines et à Louvain. Comme il était attaché à la cause de Codde et de ses adhérents (*voy.* CODDE), il eut peine à trouver un évêque qui voulût lui conférer les ordres ; et il fut obligé de passer, en 1716, en Irlande, où Luc Fagan, évêque de Meath, et depuis archevêque de Dublin, l'ordonna, lui et onze autres jeunes Hollandais qui étaient dans le même cas. A son retour, il fut fait pasteur de Leuwarden, en Frise ; le 2 juillet 1739, on l'élut archevêque d'Utrecht. Ceux qui avaient porté ce titre avant lui avaient tous été frappés de censures par le saint-siège. Meindarts n'en fut point intimidé, et se fit sacrer par Varlet, évêque de Babylone, retiré en Hollande, et qui fut le principal fauteur du schisme. Clément XII et Benoît XIV s'élevèrent contre l'élection et la consécration de Meindarts, par des brefs dont celui-ci appela au futur concile, suivant l'usage établi dans ce parti ; puis, pour mieux consolider sa petite église, il sacra successivement des évêques pour Harlem et pour De-

venter, sièges éteints depuis longtemps, et qu'il fit revivre de son autorité. Ces actes lui attirèrent de nouveaux reproches et de nouvelles censures, qu'il méprisa également. Meindarts publia plusieurs écrits pour sa justification, un *Mémoire* in-4°, en 1744, joint à son acte d'appel ; une *Lettre sur les affaires de l'Eglise*, du 4 novembre 1755, in-12 ; une *Lettre à Benoît XIV*, du 13 février 1758, qui fut aussi imprimée ; un *Mandement* du 22 mai suivant, sur la mort de ce pape ; un *Recueil de témoignages* en faveur de son église, 1763, in-4°, réimprimé depuis en 2 volumes in-12. Cette année il tint un concile à Utrecht, avec les deux évêques qu'il avait faits et les prêtres qui leur étaient attachés : quelques jansénistes français firent aussi partie de cette assemblée, que l'on croyait propre à donner un peu de relief à la cause. Les actes en furent imprimés en latin ; on en donna même deux éditions différentes, in-4° et in-12 : on les traduisit aussi en français, et ils furent accueillis avec chaleur, en France, par ceux qui avaient procuré la tenue du concile, et qui en avaient payé la dépense. Mais ils furent condamnés à Rome, le 30 avril 1765, et censurés par l'assemblée du clergé de France, en 1766. Meindarts réclama contre ces jugements dans une *Lettre à Clément XIII*, datée du 10 octobre 1766, et imprimée à Utrecht, 1768, in-12 de 290 pages. Cette lettre est signée de lui, des deux évêques qu'il appelait ses suffragants, de Méganck et d'autres ecclésiastiques : ils tenaient alors, à Utrecht, une assemblée à laquelle ils donnèrent le nom de synode provincial. Meindarts survécut peu à ce nouvel acte de schisme ; il mourut dans sa ville natale, le 31 octobre 1767, à l'âge de 83 ans.

P—C—T.

MEINDERS (HERMAN-ADOLPHE), savant jurisconsulte, né, en 1665, dans le comté de Ravensberg, fréquenta successivement les universités de Marbourg, Strasbourg et Tubingue. Il se lia dans cette dernière ville avec de jeunes proposants qui finirent par le déterminer à embrasser le luthéranisme. Il visita ensuite la Hollande, s'arrêta quelque temps à Leyde, pour entendre les leçons des plus célèbres professeurs, et, de retour en Allemagne, fut nommé juge au tribunal de Ravensberg. Il passa, en 1693, avec le titre de conseiller, à la cour de Halle, en fut élu président en 1713, et mourut le 17 juin 1730. Les talents de Meinders lui avaient mérité la bienveillance du roi de Prusse, qui l'honora du titre de son historiographe. Il s'appliqua surtout à l'étude du droit et des antiquités germaniques, et publia plusieurs ouvrages pleins de recherches et d'érudition, parmi lesquels on cite : 1° *Sciagraphia thesauri antiquitatum Francicarum et Saxonicarum cum sacramentum profanarum maxime in Westphalia*, Lemgow, 1710, in-4° ; 2° *Tractatus de statu religionis et reipublicæ sub Carolo Magno et Ludovico Pio in veteri Saxonia seu Westphalia et vicinis regionibus ; accessit commentarius ad*

capitulationes binas Caroli Magni, etc., ibid., 1711, in-4°. Cet ouvrage est très-savant : l'auteur y a joint cinq dissertations intéressantes, sur les capitulaires de Charlemagne, sur les pratiques superstitieuses des anciens Saxons, sur l'authenticité des diplômes qu'on a sous le nom de Charlemagne, sur les anciens monastères de la Saxe et sur l'origine des dîmes dans la Westphalie. 3° *De origine, natura et conditione hominum propriorum et bonorum emphytheoticorum; de manumissionibus et redemptionibus hominum propriorum*, etc., ibid., 1713, in-4°; 4° *Dissertatio de judiciis centenariis et centumviralibus, sive criminalibus et civilibus veterum Germanorum, imprimis Francorum et Saxonum*, etc., ibid., 1715, in-4°; dissertation savante, dans laquelle on trouve des recherches curieuses et appuyées de documents authentiques sur l'origine, les progrès et la nature du tribunal secret, ou des francs-juges de Westphalie; 5° *Instruction sur la manière dont les procédures pour cause de sorcellerie doivent être faites dans les états de Brandebourg*, ibid., 1716, in-4° (en allemand); 6° *Monumenta Ravensbergensia*, insérés dans la *Description du comté de Ravensberg* (en allemand), par Weddingen, Leipsick, 1790, t. 2, p. 157-268. Meinders est encore auteur d'un *Commentaire sur le Zodiacus vitæ* (voy. MANZOLI) : mais on ne croit pas qu'il ait été imprimé; et il promettait un *Traité sur les monnoies des Francs et des Saxons*. W—s.

MEINECKE (JEAN-HENRI-FRÉDÉRIC), savant allemand, né le 11 janvier 1745 à Quedlinbourg, embrassa l'état ecclésiastique et devint pasteur de l'église protestante de St-Blaise, dans sa patrie. Outre plusieurs ouvrages théologiques et des mémoires sur des questions d'histoire naturelle, qui ont été imprimés dans la collection de la société de Berlin, il a publié un grand nombre de travaux littéraires, dont voici les principaux : 1° *Traduction d'Elie*, avec des notes; 2° *Recueil de fables*; 3° *Synopsis eruditionis universæ*; 4° *Traduction de Lucrèce*; 5° *Synonymes allemands*; 6° la *Métrique des Allemands*. Meinecke mourut à Quedlinbourg en 1825. Z.

MEINER (JEAN-WERNER), philologue allemand, naquit le 5 mars 1723 à Romershofen, village de Franconie, où son père remplissait les fonctions d'instituteur primaire. Il acheva ses études à l'université de Leipsick, et y reçut ses grades avec beaucoup de distinction. Nommé en 1750 correcteur, et, l'année suivante, recteur au gymnase de Lagensalza, il exerça cet emploi honorablement jusqu'à sa mort, arrivée le 23 mars 1789. C'était un homme d'un rare mérite, et il a laissé plusieurs ouvrages, tous écrits en allemand, qui sont estimés. Les principaux sont : 1° *les Véritables progrès de la langue hébraïque*, Leipsick, 1748, in-8°; 2° *Explication des principales difficultés de la langue hébraïque*, Langensalza, 1757, in-8°; 3° *Essai d'une logique formée sur le modèle de la langue humaine, ou Grammaire générale phi-*

losophique, Leipsick, 1784, in-8°; c'est le meilleur ouvrage de Meiner. Il est regardé comme classique dans plusieurs universités, et les Allemands le mettent en général au-dessus de l'*Hermès* de Harris. Cependant il a le défaut d'offrir une philosophie du langage principalement déduite de la grammaire hébraïque, telle qu'elle existait avant le grand Albert Schultens, c'est-à-dire remplie de vaines subtilités et privée de l'appui des langues sémitiques, dont ce savant philologue a deviné le génie et appuyé l'analyse grammaticale sur une profonde connaissance des philologues arabes, mal connus et surtout mal appréciés avant lui. 4° *Doctrine de la liberté de l'homme*, d'après les idées fondamentales de l'Ecclésiaste, Ratisbonne, 1784, in-8°; 5° *Mémoires pour améliorer la traduction de la Bible*, ibid., 1784-85, 2 vol. in-8°. Meiner a pour objet de prouver que les différences qu'on remarque dans les anciennes traductions du texte masorétique ne sont que le résultat des conjectures hasardées par les traducteurs; mais il tombe lui-même dans le défaut qu'il reproche à ses devanciers, et hasarde une foule de conjectures nouvelles et tout à fait inadmissibles. On a encore de Meiner des *Thèses* et des *Dissertations* sur des sujets intéressants : *De geniorum malignorum vera vi et natura*, Langensalza, 1750, in-4°; — *Nova analysis logica et versio cap. 3 Ecclesiastes*, ibid., 1751, in-4°; — *Minucii Felicis loci aliquot a corruptionis suspitione vindicati*, 1752; — *Verborum suavitatis quæ vera ratio, ex Ciceronis lib. 3, De oratore, cap. 39 et 40*, ibid., 1754; — *Aeliæ Læliæ Crispidis Bononiensis vera facies nunc tandem nudata*, ibid., 1755 (voy. Ch.-Ces. MALVASIA); — *Potestatis civilis integritas contra Oliver. Legipontii vim et injuriam vindicata*, ibid., 1755; — *Programmata duo de Hebræorum censibus*, ibid., 1764-1766. C'est la réfutation d'un ouvrage de Michaëlis sur le même sujet. — *Varia veterum librorum loca suæ integritati restituta*, ibid., 1764, in-4°. W—s.

MEINERS (CHRISTOPHE), historien et littérateur allemand, naquit en 1747 à Warstade, près d'Otterndorf, dans le pays hanovrien de Hadeln. Son père, fermier intelligent et maître de poste, lui confia de bonne heure les soins et le maniement de fonds qu'exigeaient ses occupations d'agriculteur et d'employé de l'administration. Sa mère était une femme distinguée par son esprit et son grand sens. L'un et l'autre lui inspirèrent de bonne heure les sentiments de probité et de piété dont ils étaient animés. Adroit à tous les exercices du corps, le jeune Meiners avait acquis une espèce de primauté sur ses camarades, qui la lui pardonnaient volontiers à cause de son talent pour conter des aventures extraordinaires. Le plaisir avec lequel ses récits étaient écoutés le portait à les varier, à les embellir de circonstances de son invention, et à frapper de plus en plus d'admiration ses jeunes auditeurs par des

incidents merveilleux. Si le rôle qu'il s'était accoutumé à jouer dans ce cercle de petits villageois fit naître en lui le goût de l'histoire et développa son talent descriptif, comme il le pensait lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnaître les traces de cette habitude dans le penchant pour l'exagération qui se fait remarquer dans ses meilleurs ouvrages. Il ne connaît ni nuances ni ménagements : il se passionne pour des détails qui ne répondent nullement à la vivacité de son style, et il en tire des conséquences ou leur attribue une importance qui sont hors de proportion avec le sujet. Il fit ses premières études à l'école d'Otterndorf et au gymnase de Brême. Accoutumé à tout traiter avec passion, et à être le centre d'une action qui le flattait et l'arbitre de mouvements qu'il excitait ou calmait à plaisir, il fut rebuté de l'aridité de l'enseignement élémentaire ; et, comme il était profondément affecté de se voir préférer un grand nombre de ses condisciples plus patients et plus dociles que lui, il résolut d'apprendre les sciences par ses propres efforts. Ne voulant devoir ses progrès qu'à son travail, indépendamment de toute direction étrangère, de toute institution scolastique, il ne prit plus conseil que de son jugement privé, et n'attendit rien que de son industrie particulière. On ne trouve en conséquence dans ses ouvrages ni opinions d'école, ni suite de recherches commencées par ses maîtres, ni empreintes de leurs idées individuelles. Franchement éclectiques d'intention, les ouvrages de Meiners offrent tous les avantages et tous les inconvénients de la méthode de ce nom ; ce qui fournit une nouvelle preuve de son insuffisance pour les grandes fins de l'investigation de la vérité et de l'établissement solide de résultats incontestables. En garde contre l'esprit systématique des plus illustres de ses compatriotes, des Wolfiens, de Kant et de ses disciples, l'indépendance philosophique est, comme celle de tous les éclectiques, plus apparente que réelle. N'ayant pas la force de tête et la profondeur d'esprit nécessaires pour creuser jusqu'aux fondements des doctrines métaphysiques et morales, il se livre successivement aux vues que lui ont fait partager les écrivains à grands talents, ou en grande vogue, que le hasard a placés sous sa main, ou dont la renommée lui a plus particulièrement conseillé la lecture dans le temps de ses premières ou de ses plus sérieuses études. En proie pour ainsi dire au premier occupant, il ne trouve dans ses recherches subséquentes que la confirmation ou le développement des idées qu'il a puisées dans les livres qui l'ont le plus frappé. Imbu des opinions qui l'ont captivé, il en verra désormais le reflet, la preuve, l'excellence, comme jaillissant de toutes les observations, de toutes les lectures auxquelles il sera conduit. Son aversion pour les devoirs et les études régulières de classes s'était accrue à Brême par la sévérité du recteur du

gymnase, qui lui avait donné pour tuteur et pour guide un de ses camarades, gêne qui le remplit d'indignation. Ce mentor lui devint tout à fait odieux ; et les succès de ses condisciples, joints à ses dégoûts personnels qui lui paraissaient, les uns comme les autres, peu mérités, lui firent chercher plus que jamais un dédommagement et un moyen de noble vengeance dans la solitude et dans l'application la plus soutenue. Les *Satires* de Rabener, poète aussi religieux qu'enjoué, l'armèrent contre les systèmes matérialistes ; et l'*Emile* de Rousseau fit une profonde impression sur son esprit. La mort de son père l'ayant rappelé dans ses foyers, il poursuivit le même plan d'études ; mais ayant perdu l'espoir de lui succéder dans le petit emploi qu'il occupait, il se rendit à Göttingue pour terminer son instruction, et ce fut toujours sur le même plan ; car les habiles professeurs de cette illustre université n'eurent pas plus de prise sur Meiners que les instituteurs de son adolescence : les trésors immenses de la bibliothèque académique lui tinrent lieu de tout autre secours littéraire ; et jamais aucun des infatigables érudits qui en ont exploité les richesses ne les mit à profit avec plus d'ardeur et de fruit. Cette magnifique collection a pu seule fournir à Meiners la prodigieuse variété de citations, tirées de voyageurs, d'historiens, de philosophes de tous les temps et de toutes les nations, dont presque chaque page des productions de sa plume offre le rapprochement instructif, mais souvent plus curieux et piquant que fécond en résultats certains. Il est remarquable qu'un homme aussi savant, affichant une indépendance aussi absolue de tout esprit de système, de tout préjugé de classe ou de situation, plein de confiance en son jugement, doué d'une sagacité peu commune, et très-disposé à révoquer en doute les faits généralement admis, se soit trompé presque dans toutes les conjectures, toutes les hypothèses qui lui étaient propres, même dans celles qu'il a étayées avec le plus de soin, en les appuyant sur le plus formidable appareil de preuves historiques et d'autorités imposantes. Les ouvrages de Meiners ne sont dépourvus ni d'élégance ni de méthode ; toutefois la clarté et la chaleur en sont le caractère dominant : cette dernière qualité surtout fait un singulier contraste avec l'aridité des discussions et l'effrayante accumulation des extraits rassemblés avec plus de savoir et d'imagination que de véritable critique et d'impartialité. Cette chaleur, qui prend quelquefois presque le caractère de la passion, explique en partie un phénomène auquel on ne s'attendrait guère d'après le genre des écrits de Meiners. Qui dirait qu'ils aient pu influer sur les destinées des peuples ? Il est cependant certain que ses opinions sur l'infériorité physique et morale de la race nègre ont été citées dans les débats du parlement britannique par les défenseurs de cet infâme trafic, qui a fait si longtemps l'op-

probre des peuples de l'Europe et la honte des nations chrétiennes. Il est fort probable aussi que les recherches très-savantes de Meiners, publiées en 1781 dans son plus bel ouvrage (*l'Histoire de l'origine et des progrès de la philosophie chez les Grecs*), sur l'institut de Pythagore, ont fourni à la fois un modèle et un aliment à ces associations secrètes qui ont exercé un si grand empire en Allemagne. Heyne a dit, dans son *Eloge* de Meiners, qu'il tenait de témoins dignes de foi que plusieurs de ces sociétés mystérieuses et patriotiques avaient puisé des maximes et des exemples dans l'exposé que le savant historien des philosophes grecs avait fait du régime ésotérique et exotérique des pythagoriciens. Mais, ce qui expie bien des erreurs et compense le malheur d'avoir autorisé de funestes abus par quelques-uns de ses écrits, c'est leur excellente tendance en général. Prouver, par l'histoire des peuples anciens et modernes, que la prospérité publique et le bonheur individuel sont les compagnes inséparables des lumières et de la vertu ; que l'amélioration morale et l'accroissement de tous les genres de bien-être ont constamment suivi les progrès de l'instruction, tel est le but que Meiners a manifesté dans tous ses ouvrages. Il a rassemblé dans cette intention une masse de faits tellement accablante par le nombre et par l'évidence du résultat, qu'il en jaillit la conviction la plus intime pour tout esprit accessible aux preuves qui établissent une vérité d'observation, et qui sont le complément de la démonstration *a priori*, tirée de l'analyse de notre nature elle-même. La vie de Meiners, uniforme et paisible, comme celle d'un savant uniquement occupé de ses recherches, n'offre pour tout événement que des voyages dans quelques parties de l'Allemagne et de la Suisse, entrepris pendant les vacances de l'université à laquelle il était attaché depuis 1771 en qualité de professeur dans la faculté de philosophie. Il remplit à son tour, et avec beaucoup de succès, les fonctions de pro-recteur ; et l'académie royale des sciences de Gœttingue n'eut pas de membre plus assidu et plus laborieux. Le gouvernement de Hanovre lui conféra, ainsi qu'à quelques-uns de ses collègues les plus distingués, qui étaient en même temps ses amis particuliers, MM. Spittler et Feder, le titre de conseiller aulique. Malgré la divergence de leurs opinions sur plusieurs points d'histoire ou de doctrines philosophiques, et malgré l'obstination, quelquefois même l'emportement qu'il mettait à soutenir les siennes, la mort seule put rompre les liens qui l'unirent à ces deux hommes célèbres. Les fruits de cette intimité ne furent point étrangers aux sciences qu'ils cultivaient dans des vues diverses, mais avec un zèle égal ; et nous lui devons deux recueils estimables : le *Magasin historique*, que Meiners publia conjointement avec Spittler (1791-1794), et la *Bibliothèque philosophique*, pour laquelle il associa son travail à celui de Feder

(1788-1794, 4 vol.). Il eut le bonheur d'obtenir la main de la fille du professeur Achenwal, si connu pour avoir eu la première idée d'une branche des sciences géographico-politiques, à laquelle il donna le nom de Statistique, conservé par Schlœtzer. Cette femme, digne de lui par ses qualités excellentes et par son instruction, lui fut très-utile, en le ramenant parfois avec douceur à des dispositions plus calmes, et en influant sur la direction de ses travaux. Elle passait pour avoir rendu les voyages de Meiners plus intéressants par le tact et la finesse avec lesquels elle savait porter son attention sur les objets vraiment remarquables et rectifier ses premiers aperçus : on disait d'elle que ses yeux remplissaient en voyage, à côté des yeux de son mari, les fonctions de la lunette appelée *le chercheur*, qui, fixée sur le côté d'un télescope, aide l'observateur à trouver plus facilement la plage du ciel dont il veut examiner les détails. Le gouvernement russe répandit sur les dernières années de Meiners un lustre tout particulier, en lui donnant une marque de la plus haute estime et les moyens d'influer d'une manière aussi bienfaisante que flatteuse sur la civilisation du plus grand empire que la terre ait vu depuis celui des Romains. L'empereur Alexandre ayant résolu de créer dans différentes provinces de ses Etats des universités, de perfectionner les anciennes, et de placer partout des professeurs formés à celles d'Allemagne, Meiners fut invité par le comte Muravjef, qui était chargé de cette grande tâche, à le seconder dans le choix de sujets propres à remplir les intentions de l'empereur. Toutes ses désignations furent accueillies ; et il eut le bonheur, en procurant à une foule d'hommes recommandables une existence heureuse et utile, d'étendre le règne de la langue et de la littérature de sa patrie sur de vastes régions, où l'une et l'autre exercèrent une influence utile à la contrée qui les a vues naître. Cette distinction, et, en général, sa renommée et la modeste fortune que lui valut son travail, Meiners ne les dut qu'à ses nombreux écrits. Dans la carrière de l'enseignement oral il n'eut aucun succès ; et la jeunesse studieuse de Gœttingue imita à son égard l'exemple qu'il avait lui-même donné, en se tenant, durant le cours de ses études, constamment éloignée des auditoires académiques. Il ne poussa pas cette carrière jusqu'au terme que semblaient lui assigner sa robuste constitution, les soins qu'il donnait à sa santé, un régime sobre et l'habitude d'un exercice régulier. Des affections de foie se développèrent tout à coup avec une force inattendue, et l'enlevèrent, le 1^{er} mai 1810, aux sciences, à ses amis et aux lettres germaniques, dont il était un des principaux ornements. La douleur d'avoir été témoin des malheurs et de l'asservissement de son pays sous une domination étrangère contribua sans doute à abrégér ses jours ; mais on ne peut

s'étonner de voir qu'il ait succombé à une maladie qui est particulièrement attachée aux hommes sédentaires, lorsque l'on considère le nombre, la variété, l'étendue de ses écrits, et l'immensité des travaux qu'ils supposent. Ne pouvant les énumérer tous, nous devons renvoyer aux bibliographies allemandes et nous borner, en indiquant les classes dans lesquelles ils se distribuent naturellement, à dire deux mots du mérite distinctif des principaux ouvrages de chacune de ces divisions. En renonçant à développer ce que nous avons dit des qualités d'âme et de style qui en rendent la lecture attachante et séductrice (un Anglais dirait *impressive*), nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que leur tendance générale et l'à-propos de leur apparition ont été pour beaucoup dans leur succès. Meiners n'a cessé de ramener toutes les discussions métaphysiques ou littéraires et politiques aux grands intérêts de la morale pratique et de l'application usuelle des connaissances humaines les plus étrangères en apparence au bien public et au bonheur des particuliers. Il a cherché à détourner ses contemporains des investigations trop subtiles, et a surtout fait une guerre aussi vive que persévérante aux systèmes abstraits, par lesquels leurs auteurs prétendent subjuguer ou refondre toutes les sciences d'application et soumettre l'emploi des forces publiques et individuelles à la tyrannie des méthodes scolastiques, qui tendent à jeter dans leur moule étroit tous les besoins du cœur et de la société; à l'ascendant d'opinions bizarres ou hardies, mises à la mode par des écrivains imposants. Quoique ses armes fussent plutôt le gros bon sens, et son guide l'opinion commune et traditionnelle des beaux siècles de la littérature, aidés l'un et l'autre des souvenirs d'une prodigieuse érudition, il y avait, même pour les têtes fortes et les esprits spéculatifs, quelque chose d'entraînant dans sa bonne foi, dans ses excellentes intentions en faveur d'une jeunesse qu'il voulait empêcher de sacrifier son temps à de vaines arguties ou à des recherches, selon lui, stériles ou dangereuses. C'est ainsi que, dans sa *Révision de la philosophie* (1770), il s'éleva contre les derniers adhérents du leibnizianisme et de l'école de Wolf; dans des écrits particuliers, contre les partisans du magnétisme animal, et de Schroepfer, thaumaturge maintenant oublié; dans ses *Recherches sur l'entendement et les volontés de l'homme* (1806, 2 vol.), contre la crânescopie du docteur Gall; dans son *Histoire universelle des doctrines morales, ou De la science de la vie (der Ethik)* 2 vol., (1801-1802), contre la philosophie de Kant, philosophie qu'il avait déjà attaquée et même dénoncée à ses contemporains, dans la préface de sa *Psychologie* en 1786. Cette dernière lutte, hasardée contre un athlète de trop haute stature, fut à la fois le moins heureux et le moins fructueux de ses combats contre les idoles du jour. La deuxième des remarques gé-

nérales, que nous croyons utile de présenter sur les productions de la plume fertile de Meiners, est relative à l'opportunité de leur publication. Toujours prêt à offrir à la génération contemporaine, sur les objets de son attention ou de son engouement, le tableau de phénomènes moraux ou politiques appartenant à d'autres temps et à d'autres climats, nous le voyons appeler les méditations de son siècle tour à tour sur l'inégalité des conditions chez les différents peuples du globe, et les querelles qu'elle a suscitées ou les phases qu'elle a subies (*Histoire de l'inégalité des différentes classes de la société chez les nations de l'Europe* (1792, 2 vol.); — sur la grande question de l'utilité de l'instruction du peuple, ses avantages et ses inconvénients (*Tableau comparatif des mœurs et de l'organisation sociale, des lois et de l'industrie, du commerce et de la religion, des sciences et des établissements d'instruction, des siècles du moyen âge et du nôtre, pour aider à apprécier les résultats bons et mauvais du progrès des lumières, et pour se faire une juste idée de son utilité ou de ses dangers* (1793, 3 vol.); cet ouvrage, riche d'un nombre prodigieux de faits et de parallèles, a été traduit en hollandais par le professeur Hermann Bosch; — sur l'organisation des universités allemandes, leur mérite et les réformes dont elles paraissaient susceptibles (1^o *Histoire des universités de l'Europe*, 1802-1805, 4 vol.; *De munere cancellariorum in universitatibus litterariis*, deux mémoires insérés dans ceux de l'académie royale des sciences de Göttingue 1803 et 1805; 2^o *Exposé succinct de l'origine et de l'accroissement progressif des universités protestantes de l'Allemagne et de celle de Göttingue en particulier*, 1808, traduit en français par Artaud; 3^o *Annales académiques de Göttingue*, 1804). Ce sont ces recherches sur les écoles supérieures de l'Europe en général, et plus particulièrement de l'Allemagne, qui déterminèrent l'empereur Alexandre à consulter Meiners sur les établissements qu'il voulait fonder ou perfectionner dans ses Etats d'Europe et d'Asie. Pour compléter l'idée que nous avons à donner des services que Meiners a rendus aux lettres et à la philosophie, en comprenant sous ce dernier titre la religion aussi bien que les sciences morales et politiques, il ne nous reste qu'à classer ses ouvrages et indiquer spécialement les plus importants de ceux dont nous n'avons pas encore eu occasion de parler. Ils peuvent se ranger sous quatre ou cinq chefs: 1^o Philosophie proprement dite; 2^o Histoire de la philosophie; 3^o Anthropologie physique, morale et politique; 4^o Etablissements d'instruction et méthodes d'enseignement; 5^o Voyages. Meiners a été un de ces hommes qui, doués d'un esprit observateur et assez pénétrant pour suivre à force d'étude les méditations des philosophes spéculatifs, se sont crus autorisés ou même appelés à juger leurs systèmes en connaissance de cause, et capables d'établir sur leurs ruines des

doctrines plus satisfaisantes : cependant il n'en est rien. Judicieux et nullement dépourvu de sagacité, lorsqu'il s'agit d'exposer les idées d'autrui et d'indiquer les côtés faibles d'édifices construits par de grands architectes, il n'est en état ni de bâtir à ses propres frais, ni surtout d'élever sa propre habitation sur des fondements solides, avec les matériaux qu'il a tirés des différentes constructions de ses devanciers. Quand il ne marche plus appuyé sur des faits positifs, il trahit à chaque pas son impuissance et la faible portée de ses facultés contemplatives. 1° Le moins mauvais de ses Traités philosophiques est un Mémoire qui concourut, avec ceux de L. Cochius et de Ch. Garve, pour le prix proposé en 1766 par l'académie de Berlin sur la question de savoir : « S'il est possible de détruire les inclinations naturelles ou d'en réveiller que la nature ne nous a pas données ? et quels seraient les meilleurs moyens d'affaiblir les mauvais penchants et de fortifier les bons. » La dissertation de Meiners, qui obtint le deuxième accessit, a été imprimée en 1769, in-4°, à la suite de celles de ses concurrents. On ne peut guère porter un jugement plus favorable sur un Traité psychologique concernant les différents états de la conscience intime, imprimé en tête du 2° volume de ses *Mélanges de philosophie*, 1775-1776, 3 vol. Ce recueil offre d'ailleurs des recherches intéressantes sur les systèmes de Platon, d'Epicure et des stoïciens ; sur le génie de Socrate, le culte des animaux chez les Egyptiens, les mystères des anciens, leurs ressources contre les terreurs de la mort. Ses ouvrages sur les principes du beau (*Histoire et théorie des beaux-arts*, 1787 ; *Eléments d'esthétique*, même année, et ses *Principes de morale*, 1801) n'ont aucun mérite particulier. L'histoire des opinions et de la civilisation des peuples tant policés que barbares est le domaine qu'il a cultivé avec le plus de succès. 2° Il a donné une *Esquisse de l'histoire de la philosophie* (1786, et 2° édition en 1789) dans les Mémoires de l'académie royale des sciences de Göttingue ; — *Commentationes tres de Zoroastris vita, doctrina et libris*, 1777 (où il a émis une hypothèse, reproduite dans les Mémoires de la société de Bombay de 1819, par M. Erskine) ; — *De variis religionis Persarum conversionibus*, 1780 ; — *De realium et nominalium initiis et progressu*, ibid., 1793 ; — l'*Histoire des opinions et des croyances qui prévalurent dans les premiers siècles de notre ère, surtout parmi les néoplatoniciens*, (1782) : ouvrage curieux et savant, mais trop injuste pour l'école d'Alexandrie ; — l'*Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences chez les Grecs et les Romains* (1781, 2 vol., traduit en français en 1799 par Laveaux et Chardon la Rochette). Cet écrit, le plus considérable et peut-être le meilleur de Meiners, a jeté un nouveau jour sur plusieurs points de l'histoire de la philosophie grecque, principalement sur la secte

et les plans politiques des pythagoriciens. Malheureusement il s'arrête à Platon, dont, au surplus, il ne juge pas la doctrine avec assez de profondeur et d'équité. Cet ouvrage avait été précédé de la plus importante de toutes les productions de Meiners, de son *Historia de vero Deo, omnium rerum auctore atque rectore* (1780), où il a exposé les degrés par lesquels les philosophes grecs se sont élevés jusqu'à l'idée d'une intelligence suprême, distincte de l'univers, idée inconnue avant Anaxagore. Il montre que, pour être admise selon toute sa pureté dans le système des croyances populaires, il faut qu'elle trouve des esprits préparés par une instruction déjà avancée ; et il explique ainsi pourquoi les Hébreux retombèrent si facilement et si longtemps dans la plus grossière idolâtrie, en dépit de la révélation aussi sublime que surprenante dont l'arbitre des destinées humaines les avait favorisés. — Il faut enfin ranger dans cette classe des écrits de Meiners son *Histoire de toutes les religions* (1806, 2 vol.), et une courte *Esquisse de cette histoire* (1787) ; — un *Essai sur l'histoire de la religion des plus anciens peuples, particulièrement des Egyptiens* (1775) ; traité extrêmement remarquable, où Meiners soutient avec des raisons bien fortes une opinion diamétralement opposée à celle qui voit dans les croyances des peuples de l'Asie et de l'Afrique les débris d'un ancien système de religion éclairée, dénaturé et corrompu par les révolutions ; — *De falsarum religionum origine ac differentia* (Nov. Com. soc. reg. sc. Göttingue, ann. 1784, 5) ; *De libro qui inscribitur de mysteriis Aegyptiorum* (ibid., per ann. 1781) ; *De Socraticorum reliquiis* (ibid., ann. 1782) ; — contre l'authenticité des ouvrages attribués à Jamblique, à Eschine, disciple de Socrate ; contre celle des prétendues lettres de Socrate, de Platon, etc. Dans son histoire de la philosophie grecque, il élève les mêmes doutes sur la plus grande partie des écrits qui portent le nom d'anciens pythagoriciens. On ne saurait enfin rapporter à une autre classe d'écrits les deux volumes qu'il a donnés sur la *Vie d'hommes célèbres de l'époque de la restauration des sciences* (1795 et 1796), recueil biographique d'un mérite éminent. Nous devons encore faire mention d'un mémoire sur Marc-Antonin (*De M. Antonini moribus*, Com. Götting., per ann. 1783). — 3° A la division d'anthropologie physique, morale, historique, appartiennent, outre quelques-uns des livres que nous avons déjà cités : 1° *Histoire des femmes* (*Des weiblichen Geschlechts*), 1788, 1798-1799, 1800, 4 vol. in-4° ; 2° *Histoire de l'humanité* (1786), où Meiners expose son hypothèse sur les deux races d'hommes qui sont descendues du Caucase et de l'Altai, et dont l'une, la race tartare ou caucasienne, offre selon lui le type du beau physique et moral, du courage et de l'intelligence, les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit ; et dont l'autre, la race mongole, est aussi difforme et

faible qu'abjecte, dépravée et stupide. Cette hypothèse est développée dans un grand nombre de mémoires qui forment la majeure partie de 11 volumes du *Magasin historique*, déjà indiqué; dans son *Cours d'histoire de l'humanité*, 1811 et 1812, 4 vol., imprimé à Tubingue après sa mort; et dans ses *Recherches sur la diversité des races humaines en Asie, dans les terres australes, dans les îles du grand Océan*, etc., 1812, 2 vol., *ibid.*; elle est complètement réfutée par Blumenbach (*De generis humani varietate nativa*), et a fourni à M. Auguste Lafontaine le canevas d'un roman aussi plaisant que spirituel (*Vie et exploits du baron Quinctius Heymeran de Flaming*, 2^e édit., 1798, 4 vol.). — Nous avons encore, sous ce troisième titre, à citer l'*Histoire du luxe chez les Athéniens*, mémoire couronné par l'académie de Cassel (1781), traduit en français, Paris, 1823, in-8°; — *De græcorum gymnasiolorum utilitate et damnis* (N., Comm. soc. scient., Gœtting., per ann. 1791 et 1792); — *De anthropophagis* (1786); — *De sacrificiis humanis* (*ibid.*, 1786-88); — *De origine veterum Ægyptiorum* (*ibid.*, 1789-90); — *De causis ordinum seu castarum in veteri Ægypto atque in India* (*ibid.*); — *Tableau comparatif de la fertilité ou stérilité, de l'état ancien et présent des principales contrées de l'Asie* (1795, 1796, 2 vol.); — *Description des monuments répandus sur toute la surface du globe, dont les auteurs et l'époque d'érection sont inconnus ou incertains*, Nuremberg, 1796; — *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains*, Leipsick, 1782; traduit en français par Binet, 1796, et par M. Breton pour la *Bibliothèque historique à l'usage des jeunes gens*, dont elle forme les volumes 31 et 32. Cet ouvrage, un des plus recommandables de Meiners, a été retouché par son auteur pour servir d'introduction et de supplément à la dernière partie de la traduction allemande de Gibbon, qui a trop négligé l'importante considération des mœurs, ainsi que celle du délabrement des finances sous les empereurs, et qui a trouvé dans Meiners et dans Hegewisch des maîtres dignes de remplir les lacunes que l'historien écossais avait laissées. Les traducteurs français auraient dû prendre pour base de leur travail le traité de Meiners remanié, et tel qu'il l'avait amélioré pour le Gibbon allemand. — 4^e Aux écrits de Meiners sur les universités il faut ajouter ses belles recherches sur la dignité de chancelier dans ces établissements (*De munere cancellariorum in universitatibus litterariis*, Comm., Gœtting, 1803 et 1805), et de nombreux articles sur l'état de l'enseignement dans différents pays de l'Europe, insérés dans le *Magasin historique*, etc. La prodigieuse facilité avec laquelle il analysait la foule d'auteurs qu'il consultait, et en présentait la substance dans ses propres compositions, faisait désirer qu'il donnât aux jeunes gens quelques directions sur la manière la plus fructueuse de lire, de faire et de classer des

extraits; il publia sous ce titre, en 1789, un traité méthodique qui eut beaucoup de succès. — 5^e Parmi les relations de voyages qu'il a mises au jour, nous ne citerons que ses *Lettres sur la Suisse*, 1784, 2 vol.; la 2^e édition, de 1788, est augmentée de 2 volumes; elles placent Meiners au rang des bons écrivains de l'Allemagne. Les descriptions animées, les renseignements politiques qu'elles offrent et qui sont généralement exacts, en font une lecture d'autant plus intéressante, qu'on y trouve la Suisse telle qu'elle était avant la révolution. — On peut voir dans Meusel une liste plus complète des ouvrages de ce fécond écrivain; celle de ses Mémoires imprimés dans la Collection de l'académie des sciences de Gœttingue y a été insérée, page 79 et suivantes du 16^e volume, par les soins de M. Reuss. Son *Eloge* a été prononcé par Heyne et publié en 1810. Meiners n'a pas laissé de postérité. Son portrait se voit en tête du 81^e tome de la *Bibl. germ. univ.*; mais la gravure de Schwenterley, de 1792, est plus ressemblante. S—R.

MEINIERES. Voyez BELOT.

MEINTEL (JEAN-GEORGE), savant théologien, était né, en 1695, dans le territoire de Nuremberg. Il se destina d'abord à l'enseignement; et après avoir terminé ses études, et régenté quelque temps dans diverses écoles, il fut nommé, en 1724, recteur du gymnase de Schwabach. Pendant les six années qu'il occupa cet emploi, il eut souvent l'occasion de voir le jeune Phil. Baratier; et ce fut par les conseils de cet enfant si extraordinaire (*voy. BARATIER*) qu'il apprit l'hébreu et le syriaque. Appelé, en 1731, à Peters-Aurach, et en 1755, à Windspach, pour y remplir les fonctions de premier pasteur, il continua néanmoins de cultiver les langues orientales avec beaucoup d'ardeur, et y mourut octogénaire, le 23 mars 1775. Parmi ses nombreux ouvrages nous indiquerons : 1^o *Theologus philater, sive medicinam amans primum rationibus idoneis defensus, tum vero ex historia litteraria antiquiori pariter ac recentiori illustratus*, Nuremberg, 1717, in-8°; 2^o *Nouveaux dialogues en six langues* (français, italien, espagnol, anglais, hollandais et allemand), *ibid.*, 1759, in-8°; 3^o *Schauplatz*, etc. (Théâtre de la mort ou Danse des morts), *ibid.*, 1736, gr. in-8°. Cet ouvrage, écrit en vers et décoré d'estampes, n'est que la traduction d'un livre publié en hollandais par Sal. Van Rusting. (Pour la danse des morts, *voy. MACABER*.) 4^o *Naturalisch*, etc. (Considérations pieuses sur les ouvrages de la nature, publiées pour la propagation du véritable christianisme, surtout dans les campagnes), Anspach, 1752, in-8°, fig. Ce livre estimable a été effacé par celui de Sturm, auquel il a servi de modèle. 5^o *Critische polyglotten conferenzen*, etc. (Conférences critiques sur le premier livre de Moïse), Nuremberg, 1764-1769-1770, 3 vol. in-4°. C'est une analyse raisonnée du texte hébreu, comparé aux différentes ver-

sions de la polyglotte de Londres (*voy.* WALTON), et aux principales traductions de la Bible dans les langues modernes. L'auteur y étale une grande érudition ; mais il n'est pas toujours heureux dans ses conjectures : cependant son ouvrage est regardé en Allemagne comme une mine abondante, et très-utile aux jeunes gens qui se livrent à la critique verbale des livres saints. Le plan adopté par Meintel était beaucoup trop vaste, puisque les deux premiers volumes ne contiennent que les douze premiers chapitres de la Genèse. 6° *Kurze doch gründliche*, etc. (Courte et solide explication du livre de Job, d'après la traduction de J. Dav. Michaëlis), *ibid.*, 1771, in-4° ; 7° *Metaphrasis libri Jobi, sive Jobus metricus, vario carminis genere, primum ejulans, post jubilans*, *ibid.*, 1774, in-8°. — Conrad-Etienne MEINTEL, fils du précédent, peut être regardé comme un savant précoce. Elevé par son père sur le plan adopté pour l'éducation du jeune Baratiër, il possédait, à l'âge de douze ans, le latin, le français, le grec et l'hébreu, et traduisait toute la Bible, d'après les textes originaux. Dès qu'il eut achevé ses études théologiques, il reçut une vocation pour Königsberg ; et ayant été appelé en Russie, il fut nommé pasteur d'une des églises protestantes de Pétersbourg. Ses talents lui méritèrent le titre de poète lauréat et la bienveillance de l'impératrice. Une mort prématurée l'enleva, le 13 août 1764, à l'âge de 36 ans ; il était membre honoraire de la société des beaux-arts de Leipsick. Il a publié une *Version latine* des notes des plus célèbres commentateurs juifs sur les Psaumes de David, Schwabach, 1744, in-8° ; son père y joignit une préface et quelques explications. On connaît encore de lui : 1° un *Sermon* (en allemand) prononcé à l'occasion du couronnement de l'impératrice Catherine II, Königsberg, 1763, in-8° ; 2° un *Recueil de poésies* assez médiocres (*Vermischte Gedichte*), Nuremberg, 1764, in-8°, dont les sujets étaient peu convenables à un homme de son état ; 3° *Cent et quatre histoires choisies*, tirées de la Bible, traduites de l'allemand (d'Hubner) en italien, Schwabach, 1745, in-8° ; 4° la *Monarchie des Hébreux* (du marquis de St-Philippe), traduite en allemand ; et quelques dissertations académiques. — George-Frédéric MEINTEL, autre fils de Jean-George, né en 1768, suivit d'abord la même carrière ; il embrassa ensuite celle des armes, s'embarqua pour l'Amérique avec les troupes hessoises à la solde de l'Angleterre, et mourut sous-officier, à New-York, le 2 mai 1782. On a de lui, en allemand, huit discours ou opuscules ascétiques. W—s.

MEIR BEN TODROS, lévite et savant rabbin, florissait en Espagne dans le 13^e siècle. On croit communément qu'il était de Tolède : cependant quelques écrivains hébreux prétendent qu'il naquit à Burgos, et qu'il alla se fixer à Tolède, où il mourut en 1244. Il a écrit, sur le Talmud et sur les rites mosaïques, plusieurs traités estimés

de ses compatriotes. Comme ils sont encore inédits, nous n'en donnerons pas la liste ; on peut la voir dans Bartolucci et dans Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. 1. Buxtorf a inséré dans ses *Institut. epist.* une lettre de rabbi Meïr ben Todros, adressée au rabbin Moïse, fils de Naaman, contre les livres de Maïmonide. — MEIR DE ROTHENBOURG, autre rabbin, ainsi appelé du lieu de sa naissance, vivait dans le 14^e siècle. Il fut recteur de l'académie de Rothenbourg, et laissa un grand nombre d'ouvrages, la plupart sur la cabale. Ne pouvant payer l'amende à laquelle il avait été condamné par Rodolphe I^{er}, il fut mis en prison, où il mourut en 1305. Voici quelques-uns de ses ouvrages imprimés : 1° *Berecoth* (Bénédictions), Trente, 1559, in-8° ; 2° *Observations critiques sur la Main forte de Maïmonide*, Venise, 1550 ; 3° *Questions et Réponses*, Crémone, 1557, in-4° ; Prague, 1608, in-fol. (*voy.* Basnage, *Histoire des juifs*, t. 5 ; et Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. 1, 2 et 3). — MEIR BEN ISAAC ARAMA, rabbin espagnol, mort à Thessalonique en 1556, était philosophe, et possédait à fond la science des livres saints. Il est estimé des juifs et des chrétiens. Un de ses compatriotes a écrit son oraison funèbre ; Fabricy et plusieurs philologues ont fait son éloge. Nous avons de lui : 1° *Méor Job* (Commentaire sur Job), Venise, 1567, in-4° ; on en fait beaucoup de cas ; 2° *Méor Télim* (Commentaire sur les psaumes), Venise, 1590. Ce qu'il y a de meilleur dans ce commentaire a été réimprimé avec le texte, Hanovre, 1712, in-12. 3° *Commentaire sur Isaïe et sur Jérémie*, Venise, 1608, in-4°. — MEIR BEN GEDALIA, savant rabbin polonais, chef de la synagogue de Lublin, mort en 1616, a travaillé sur le Talmud. Il existe de lui deux ouvrages, imprimés ensemble plusieurs fois ; ce sont des demandes et des réponses, intitulées *Lumière pour éclairer les yeux des sages*, Venise, 1619 ; Saltzbourg, 1686, et Francfort, 1709, in-fol. L—B—E.

MEISSEL (AUGUSTE-HENRY), diplomate allemand, naquit à Dresde en 1789. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il embrassa la carrière diplomatique et remplit avec succès plusieurs missions. Secrétaire de légation en 1818, il fut renvoyé quelque temps après à Madrid, avec les mêmes fonctions. De retour à Dresde, il repartit bientôt pour voyager en Italie et en Grèce. Il mourut à Missolonghi, le 22 octobre 1824. Outre plusieurs travaux estimables insérés dans l'*Allemagne savante*, Meissel a publié : 1° *Etat politique de la révolution d'Espagne*, par un témoin oculaire, Dresde, 1821, in-8° ; 2° *Matériaux pour l'histoire de la révolution française* ; 3° *Cours de style diplomatique*, Dresde, 1823-1824, 2 vol. in-8° ; trad. en français, Paris, 1826, 2 vol. Z.

MEISSNER (AUGUSTE-THÉOPHILE), romancier allemand, fils d'un quartier-maître saxon, naquit à Bautzen, en Lusace, le 3 novembre 1753. Il étudia le droit et les belles-lettres aux universités de Leipsick et de Wittenberg, fut expéditionnaire de

la chancellerie, et puis archiviste à Dresde. Il débuta dans la carrière des lettres par la traduction des opéras-comiques qui avaient le plus de vogue en France. Il écrivit ensuite des romans, histoires, contes, anecdotes, qui eurent un très-grand débit. Pendant un voyage qu'il fit en divers Etats de l'Allemagne, on remarqua son rare talent pour la déclamation. En 1785, il obtint à l'université de Prague une chaire de belles-lettres. Vingt ans après, appelé à Fulde pour diriger les hautes écoles, il recut, vers la même époque, le titre de conseiller consistorial du prince de Nassau. Il mourut à Fulde, le 20 février 1807. De l'esprit, de l'imagination, un style agréable, une composition habilement ménagée, voilà ce qui a valu aux œuvres de Meissner tant de lecteurs et tant d'éditions et de traductions. Le genre de la Nouvelle surtout est celui qu'il a cultivé avec le plus de succès. Ses grands ouvrages sont principalement des romans historiques. Si Meissner n'est pas celui qui a introduit en Allemagne ce genre bâtarde, il a du moins contribué le plus à l'accréditer par l'agrément qu'il a su y répandre. On lui reproche aussi d'avoir mis quelquefois trop de recherche dans son style, et d'avoir trop négligé d'autres fois sa diction. On peut le comparer aux peintres dont le dessin manque de correction, et qui rachètent ce défaut par le coloris. On voit, au reste, qu'il a cherché à marcher sur les traces des bons modèles de la littérature étrangère, particulièrement de celle de la France. Voici ses principaux ouvrages : 1° *Esquisses*, Leipsick, 1778-1796, 14 vol.; traduit en partie en français (par Bonnevill), en danois et en hollandais; 2° *Histoire de la famille Frink*, ibid., 1779; 3° *Jean de Souabe*, drame, 1780; 4° *Alciade*, Leipsick, 1781-1788, 4 vol.; trad. en franç. par Rauquil-Lieutaud, 1785, 4 vol. in-8°, in-12, in-18; 5° *Contes et dialogues*, trois cahiers, ibid., 1781-1789; 6° *Vie de Schænberg de Breukenhof*, 1782; 7° *le Joueur d'échecs*, comédie, 1782; 8° *Fables, d'après Holzman*, 1782; 9° *Masaniello*, 1784; trad. en franç. par Lieutaud, 1788, 1789; 10° *Bianca Capello*, 1785, 2 vol.; trad. par le même, 1790; 11° *Fables d'Esope pour la jeunesse*, Prague, 1791; 12° *Spartacus*, Berlin, 1792; imité en franç.; 13° *Vie d'Epinionondas*, Prague, 1798; 14° *Vie de Jules-César*, 1799-1801, 2 vol.; 15° *Fragments pour servir à la Vie du maître de chapelle Naumann*, Prague, 1803, 2 vol.; le meilleur et le mieux écrit de ses ouvrages. On a encore de lui un poème (*l'Eloge de la musique*), dont Schuster a composé la partition, et un *Discours* d'ouverture sur la différence de la rédaction et du débit oral. Meissner a coopéré à plusieurs journaux littéraires, entre autres, à l'*Apollon*, 1792-1794. Il a traduit du français plusieurs opéras-comiques, les *Deux Avars*, l'*Epreuve nouvelle*, le *Lutin*, la *belle Arsène*, etc., les *Nouvelles* d'Arnaud Baculard, 1783-1788, celles de

Florian, 1786. Son *Destouches allemand*, 1779, et son *Molière allemand*, 1780, sont encore des traductions et imitations du français. Il a traduit de l'anglais deux volumes de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume (1777-1780), et l'*Espion invisible*; et de l'italien, l'*Ile déserte*, opéra de Métastase, 1778.

D—G.

MEISSONNIER (JUSTE-AURÉLE), architecte, peintre et sculpteur, naquit à Turin en 1695. Doué d'une imagination féconde, il manifesta dans ces diverses parties une grande facilité d'exécution, mais c'est surtout comme orfèvre que sa réputation est le plus solidement établie. Il obtint de Louis XV le titre de dessinateur du cabinet et d'orfèvre du roi, et les pièces d'orfèvrerie qu'il a exécutées ont longtemps passé pour des morceaux achevés. Mais ils n'ont rien de la simplicité et du goût antique que les artistes de nos jours ont fait renaître dans cette branche de l'industrie. Comme peintre, on connaît de lui les *portraits du vicomte de Turenne* et du *baron J.-V. de Besenval, colonel des gardes suisses*. Le premier a été gravé par Larmessin, et le second par Cl. Drevet. Lorsqu'il fut question de rebâtir l'église de Saint-Sulpice, Meissonnier présenta un plan qui n'eut aucun succès, et qui suffit pour démontrer que l'architecture était la partie faible de son talent. Milizia (*voy. ce nom*), dans son *Histoire des architectes*, regarde ce plan comme un des ouvrages les plus extravagants qu'il soit possible d'imaginer. Lors du mariage du Dauphin fils de Louis XV, Meissonnier donna les dessins du feu d'artifice qui fut tiré à Versailles. Il a composé un grand nombre de livres d'ornements, gravés la plupart par Huquier. Les plus remarquables sont : 1° *Livre d'ornements en trente pièces de différentes formes*, gravées par Desplaces, Dubrentie, Huquier et Laureolli; 2° *Livre d'orfèvrerie d'église en six pièces*; 3° *Livre d'ornements pour décoration de salles à manger, en quinze pièces*; 4° *Ornements de la carte chronologique du roi, composée de trois pièces*, gravée en 1733 par Huquier. Babel, Chenu et Audran ont aussi gravé d'après lui. Il mourut à Paris en 1750.

P—s.

MEISTER (JEAN-HENRI, dit LE MAISTRE OU), né en 1700 à Stein, près de Schaffhouse, où son père était diacre, mourut pasteur à Kusnacht, près de Zurich, en 1781. Il fit ses études dans cette dernière ville, et remplit successivement différents emplois ecclésiastiques en Allemagne, comme pasteur de l'Eglise française réformée à Bayreuth, à Birkeburg et à Erlang, et à Schwabach, où il fut très-lié avec son collègue, le fameux prédicateur Baratier. En 1757, il revint dans sa patrie. On a de lui un grand nombre d'écrits de théologie, de sermons, etc., entre autres : 1° *Quatre Lettres sur la discipline ecclésiastique, entre M. Necker et M. le Maistre*, 1741; 2° *Réflexions sur la manière de prêcher la plus simple et la plus naturelle*, 1745; 3° *Jugement sur l'Histoire*

de la religion chrétienne, contre l'avant-propos de l'*Abrégé de Fleury*, Zurich, 1768; réimprimé en 1769, in-8°; 4^e la *Bibliothèque germanique*. Le *Museum helveticum* et d'autres journaux renferment de ses mémoires.

U—I.

MEISTER (JACQUES-HENRI), fils du précédent, naquit à Zurich le 6 août 1744. Il se destina d'abord aux fonctions ecclésiastiques, pour lesquelles il s'était préparé par des études solides, sous la direction de son père; mais un essai historico-philosophique, intitulé *Esprit des religions*, qu'il publia très-jeune sous le voile de l'anonyme, ayant excité des doutes sur son orthodoxie, il quitta cette carrière, et se voua exclusivement aux lettres et à la philosophie. Il se chargea d'une éducation particulière et vécut à Paris de 1770 à 1789. Lié intimement avec Diderot, le baron d'Holbach et Grimm, dont il fut secrétaire, ses opinions le rapprochaient cependant beaucoup plus de M. et madame Necker, auxquels il ne cessa jusqu'à sa mort de donner des preuves d'une amitié constante. On lui doit en grande partie la traduction des Œuvres de Salomon Gessner, souvent imprimée, mais particulièrement en deux tomes, Zurich, 1777, grand in-4° et in-8°, avec des planches et des vignettes gravées par l'illustre poète lui-même. Elle réunit l'élégance à la fidélité. Ses propres ouvrages sont aussi nombreux que variés. On ne peut déterminer la part qui lui revient dans la *Correspondance de Grimm*; mais on a lieu de croire qu'il y a fourni un grand nombre d'articles instructifs et piquants. Après que Grimm eut quitté Paris, Meister continua cette correspondance, et prit des mesures pour lui donner une suite, depuis son retour dans sa patrie, en 1789 ou 1790, au moyen des renseignements confidentiels et précis qu'il sut se procurer par ses amis demeurant en France. Son *Traité de la morale naturelle* a eu plusieurs éditions: la première est de Paris, 1788, grand in-12. On a de lui différents autres essais de philosophie et de morale, remplis d'observations fines, et dans lesquels il revient aux principes religieux dont l'influence de la société où il passa une grande partie de sa vie, et cet empire des opinions dominantes auquel les esprits les plus sages ne peuvent se soustraire, avaient paru l'éloigner dans sa jeunesse. On reconnaît cette tendance dans ses *Lettres sur l'imagination*, Zurich, 1794, in-12; ses *Entretiens sur l'immortalité de l'âme*, Paris, Renouard, 1807; sur la *vieillesse*, *ibid.*, 1810; ses *Études sur l'homme*, 1811, *ibid.*, écrit plein d'idées grandes et consolantes, élégamment exprimées, et suivi d'un exposé succinct et lumineux des bases de la morale de Kant. Meister fit paraître en 1816 et 1817 des *Heures, ou Méditations religieuses*, dans lesquelles le pieux spectateur des événements contemporains s'élève à cette Providence qui a su tirer tant de bien et de si salutaires leçons de tant de maux et de perversité. Dans une autre classe

des productions de la plume de Meister, on peut comprendre les *Souvenirs de mes voyages en Angleterre*, Zurich, 1795, 2 vol. in-12; *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris*, Lausanne, 1797, in-12; *Poésies fugitives*, 1798, in-8°; plusieurs morceaux d'érudition semés de réflexions intéressantes, insérés dans des ouvrages périodiques, par exemple dans les *Archives littéraires*, où l'on distingue des *Remarques sur les propriétés de la langue grecque*; dans le *Publiciste*, dans le *Journal général* de 1817, deux articles piquants sur Homère, auquel Meister attribue le dessein de rendre ridicule la mythologie grecque; et dont les poèmes lui paraissent appartenir au genre héroï-comique. L'insertion de ces deux articles est le dernier objet littéraire dont ait été occupé Suard; il les avait reçus peu de temps avant sa mort de Meister, un de ses plus anciens amis (1). Nous devons encore faire mention particulière d'un écrit intitulé *Aux mânes de Diderot*, qui a été imprimé deux fois; la dernière édition est augmentée d'une comparaison de Diderot et de Lavater. Si la vivacité d'imagination et l'enthousiasme qui distinguèrent ces deux hommes célèbres, d'ailleurs si dissemblables, ne motivent pas suffisamment ce singulier parallèle, il ne laisse pas de faire honneur au caractère de Meister. Ayant eu autrefois à se plaindre de Lavater, il ne cessa pas cependant de rendre justice à ses vertus et devint un de ses amis zélés. Attaché à la mémoire de Diderot et constant dans le culte de l'amitié, il aurait voulu jeter dans l'oubli les erreurs ou atténuer les torts du philosophe, en relevant ce qu'il y avait de noble et d'aimable dans l'homme. Il manquerait à cette notice sur Meister une partie essentielle, si nous ne rappelions les écrits du publiciste et la conduite du citoyen au milieu des dissensions civiles qui agitérent la Suisse après l'invasion française. Fédéraliste de sentiment et d'opinion, mais animé d'un esprit conciliateur, il défendit sa cause sans aigreur et avec modération. C'est dans ces principes que Meister rédigea un écrit sur le gouvernement fédératif de la Suisse, publié en 1800. Lorsqu'en 1802 Bonaparte rendit à la Suisse ses formes fédératives, Meister dut à la considération personnelle dont il jouissait d'être appelé à présider la commission chargée de mettre le nouveau pacte en activité dans le canton de Zurich. S'étant acquitté de ces fonctions à la satisfaction de ses concitoyens, il fut porté par leurs vœux à une place dans le gouvernement; mais il s'y refusa constamment et rentra dans la vie privée,

(1) C'est de J.-H. Meister que Suard reçut en 1812 le manuscrit de la deuxième portion qui fut alors publiée de la *Correspondance de Grimm et Diderot*. Celui qui signe cette note a conservé le billet par lequel cession en était faite, et c'est lui qui fut chargé du soin de retrancher du manuscrit les inutilités, et surtout des passages blessants pour des individus et des familles. Suard lui-même n'y était pas ménagé, et s'il eût prétendu dissimuler ici sa participation, comme éditeur, il n'aurait eu peut-être qu'à laisser subsister certains traits plus ou moins malins; mais il n'a pas voulu employer ce moyen de se désister. L.

où il ne cessa de se livrer à des travaux utiles jusqu'à sa mort, arrivée le 9 octobre 1826. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Meister a publié : 1° *Logique à mon usage*, Amsterdam, 1772, in-8°; 2° les *Premiers principes du système social appliqués à la révolution présente*, Nice et Paris, 1790, in-8°; 3° *Ynkle et Variko*, supplément aux œuvres de Gessner, traduit de l'allemand, 1790, in-18; 4° traduction de la *Vie de Gessner*, par Hottinger, 1797, in-12; 5° *Entretiens philosophiques et politiques, suivis de Betzi, ou l'Amour comme il est*, Hambourg (Paris), 1800, in-12; réimprimés en 1801 et 1803; 6° *Essai de poésies religieuses*, Paris, 1801, in-12; 7° *Cinq nouvelles helvétiques*, Paris, 1805, in-12; 8° *Traité sur la physionomie, par le sophiste Adamantus, ou Extrait des philosophes anciens et physionomistes modernes, suivi d'un éloge de Lavater, comparé à Diderot*, Paris, 1806, in-8°; 9° *Voyage de Zurich à Zurich, par un vieil habitant de cette ville*, Zurich, 1818 et 1825, in-12; 10° *Mon voyage au delà des Alpes*, Berne, 1819, in-8°; 11° *Berne et les Bernois*, Zurich, 1820, in-12; 12° *Mélanges de philosophie, de morale et de littérature*, Genève et Paris, 1822, 2 vol. in-8°. Meister s'est servi de préférence de la langue française, qu'il écrivait avec élégance et pureté. U—r.

MEISTER (LÉONARD), cousin du précédent, laborieux écrivain suisse, né le 12 novembre 1741 à Nefftenbach (canton de Zurich), où son père exerçait les fonctions du ministère évangélique, fut nommé en 1773 professeur d'histoire et de morale à l'école des arts de Zurich. En 1795, il obtint la cure de la prébende de St-Jaques dans la même ville, et successivement celle de Lengenau et de Cappel; il mourut dans cette dernière le 19 octobre 1811. Il avait été secrétaire du directoire helvétique à Lucerne depuis 1798 jusqu'en 1800. Ses ouvrages sont très-nombreux : aucun n'est sans utilité, mais aucun ne s'élève au-dessus du médiocre. Rotermund donne une liste qui en contient quatre-vingts, tous en allemand. Le genre et le mérite de la fécondité de Meister, dont le nom signifie *Maitre* en allemand, ont été caractérisés par Goethe dans une des fameuses épigrammes de ce poète intitulées *Xenies*; le sens en est : « Mon ami, je vois ton nom en tête « de maint volume; mais c'est tout juste ce nom « que je ne retrouve plus dans l'ouvrage. » Nous indiquerons : 1° *Lettres romantiques*, Halberstadt (Berlin), 1766, in-8°; 2° *Mémoires pour l'histoire des arts et métiers, des mœurs et des usages*, Zurich, 1774, in-8°; 3° *Mémoires pour l'histoire de la langue et de la littérature allemandes*, Heidelberg, 1780, 2 parties in-8°. Une première édition sans nom d'auteur avait déjà paru en 1777, sous la rubrique de Londres. 4° *Les Hommes célèbres de l'Helvétie*, la plus célèbre des compilations de Meister. On la consulte encore avec fruit, principalement sur les premières époques de la littérature allemande; Zurich, 1781-1782,

3 vol. in-8°. C'est un texte pour accompagner la collection de portraits gravés par Pfénninger. Fasi y ajouta un quatrième volume dans l'édition de 1799-1800. 5° *Les Illustres Zuricois*, Bâle, 1782, 2 vol. in-8°; 6° *Petits voyages dans quelques cantons de la Suisse*, *ibid.*, 1782, in-8°; 7° *Caractères des poètes allemands, par ordre chronologique*, avec portraits de Pfénninger, Zurich, 1785-1793, 3 vol. in-8°; 8° *Histoire de Zurich depuis sa fondation jusqu'à la fin du 16^e siècle*, *ibid.*, 1786, in-8°; 9° *Abrégé du droit public helvétique*, St-Gall, 1786, in-8°; 10° *Dictionnaire historique, géographique et statistique de la Suisse*, Ulm, 1796, 2 vol. in-8°; 11° *Quels changements a subis la langue allemande depuis Charlemagne, et qu'a-t-elle gagné ou perdu en force et en expression?* mémoire qui a concouru pour le prix proposé par l'académie électorale palatine de Manheim en 1784 (t. 1^{er} et 2); 12° *Notice de deux anciens manuscrits du 15^e siècle, concernant Nic. de Flue*, et sur quelques éditions (de l'imitation) de Thom. de Kempis (dans le *Magasin historique, littéraire et bibliographique* de Meusel, 1788, t. 1^{er}, p. 177-181); 13° *Histoire de la révolution helvétique, depuis 1789 jusqu'au 24 août 1798*, insérée dans l'*Almanach helvétique* (que Meister rédigeait en société avec W. Hofmeister), et réimprimée en 1803, in-8°; 14° *Histoire helvétique pendant les deux derniers siècles, ou depuis César jusqu'à Bonaparte*, St-Gall, 1801-1803, 3 vol. in-8°; 15° *Meisteriana, ou Sur le monde, les hommes, l'art, le goût et la littérature*, St-Gall, 1811, in-8° de 478 pages. G. M. P.

MEISTER (ALBERT-FRÉDÉRIC-LOUIS), professeur allemand, né en 1724 à Weickersheim, dans le Hohenlohe, fit ses études à Göttingue et à Leipsick, fut d'abord instituteur et ensuite professeur de philosophie à Göttingue, où il donna aussi des cours sur l'art militaire, sans jamais avoir été au service. Il ne s'appliqua pas moins à la physique, à l'optique et à la mécanique, et écrivit un grand nombre de mémoires sur ces sciences. En 1765, il visita Paris et fit connaître à son retour en Allemagne l'état des écoles militaires en France. En 1784, il obtint le titre de conseiller aulique, et mourut le 18 décembre 1788. Son collègue Kästner prononça l'éloge de ce savant à la société de Göttingue. Meister n'a jamais écrit que des dissertations et mémoires détachés; la plupart sont en latin et insérés dans le recueil des mémoires de la société savante dont il faisait partie. Nous citerons les *Dissertations sur l'hydraulique des anciens*, sur la fontaine d'Héron, sur les connaissances optiques des anciens peintres, sculpteurs et architectes, sur la construction et la destination des pyramides d'Egypte, sur l'optique des anciens, sur les effets optiques de l'huile versée sur l'eau, ainsi qu'une *Description de l'échelle goniométrique*. Ses dissertations publiées séparément sont : *Instrumentum scenographicum*, Göttingue, 1753, in-4°; *De Torculario Ca-*

tonis vasis quadrinis, ibid., 1764, in-4°, fig.; *Mémoire sur l'instruction militaire* et *Notice sur les écoles militaires françaises* (en allemand), 1766, in-4°; *De catapulta polybola*, ibid., in-4°. Il a coopéré aussi à la *Bibliothèque allemande* et au *Magasin de Göttingue*, où l'on trouve, entre autres articles de lui, des *Observations sur la figure singulière des nuages*. D—G.

MEISTER (SIMON), peintre allemand, né à Coblenz en 1803; il alla étudier à Paris dans l'atelier d'Horace Vernet, et s'appliqua surtout à la peinture des batailles et des chevaux, genre dans lequel il s'acquit une certaine réputation; il vint ensuite s'établir à Cologne et s'y fit connaître par des toiles estimées. On lui doit notamment un tableau de la bataille de Ligny, un portrait du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, alors prince royal, représenté entouré de son état-major, et plusieurs sujets empruntés à la guerre de l'indépendance hellénique. De concert avec son frère Nicolas, il entreprit en 1840 un grand panorama représentant le passage du Rhin par le général Hoche, qui est traité avec un véritable talent de composition et de paysage. Le coloris de Meister est brillant et son entente des sujets heureuse; le dessin laisse à désirer. Cet artiste mourut à Cologne en 1844. Z.

MEJAN (MAURICE), né vers 1765, était, avant la révolution, avocat au parlement de Provence; il partit ensuite pour Paris, où il exerça sa profession pendant plusieurs années, et devint avocat à la cour de cassation. Il fut un des hommes qui se prononcèrent avec le plus d'énergie pour le rétablissement des Bourbons en 1814, et publia pendant les Cent-Jours quatre brochures qu'il ne craignit pas de signer. Maurice Mejan mourut à Provins en 1823. On a de lui : 1° *Code du divorce et de l'état civil des citoyens, avec formules et notes instructives*, 1793, in-12 et in-8°; 2° *Recueil des causes célèbres et des arrêts qui les ont décidées*, Paris, 1809 et années suivantes, 21 vol. in-8°; 3° *Histoire du procès de Louis XVI, dédié à S. M. Louis XVIII*, Paris, 1814, 2 vol. in-8°; 4° *Quelques réflexions sur les deux discours prononcés à la chambre des pairs par M. le maréchal duc de Tarente, relativement aux biens des émigrés et aux dotations*, Paris, 1815, deux éditions in-8°; 5° *Réflexions sur les dangers de l'impunité et sur les moyens de terminer la révolution*, Paris, 1815, in-8°; 6° *Réfutation de l'opinion de M. le comte Lanjuinais sur la loi concernant les mesures de sûreté contre les prévenus d'attentats politiques*, Paris, 1815, in-8°; 7° *Réponse au mémoire justificatif de M. le comte Lanjuinais*, Paris, 1815, in-8°; 8° *Histoire du procès du maréchal de camp Bonnaire et du lieutenant Miéton*, Paris, 1816, in-8°; 9° *Plaidoyer prononcé en faveur de la dame Dumont devant le tribunal correctionnel de Rouen*, Rouen, 1818, in-4°; 10° *Histoire du procès de Louvel, assassin du duc de Berry*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°; 11° *Petit catéchisme politique*

à l'usage des habitants des campagnes, Paris, 1820, in-12; 12° *Histoire du procès de la conspiration du 19 août*, Paris, 1821, in-8°. — Etienne MEJAN, frère du précédent, né à Montpellier vers 1766, se destinait à la carrière d'avocat lorsque éclatèrent les premiers symptômes de la révolution dont il embrassa les principes. Abandonnant alors le barreau pour la politique, il écrivit de nombreux articles dans le *Bulletin* que venait de fonder Maret, depuis duc de Bassano (voy. MARET), et dans le *Moniteur*, dont l'origine date de cette époque. Le talent qu'il déploya attira l'attention de Mirabeau, qui l'attacha à la rédaction de son *Courrier de Provence*. Cependant les événements marchaient; et Etienne Mejan, désapprouvant les excès commis au nom de la liberté, se retira un moment de la carrière politique pour n'y rentrer qu'après le 9 thermidor. Il collabora à cette époque au journal l'*Historien*, qui paraissait sous la direction de Dupont de Nemours. Nommé secrétaire général de la préfecture de la Seine après le 18 brumaire, Etienne Mejan abandonna cette position pour suivre en Italie le prince Eugène en qualité de secrétaire de ses commandements, et il acquit dans cette position une certaine influence. Après 1814, il resta attaché à ce prince en qualité de gouverneur de ses enfants. Etienne Mejan est mort au mois d'août 1846. On lui doit la publication de la *Collection complète des travaux de Mirabeau à l'assemblée nationale, précédée de tous les discours et ouvrages du même auteur*, Paris, 1791-92, 5 vol. in-8° (voy. MIRABEAU). Z.

MEJANASERRA (PEYRE DE). Voyez CAMO.

MEJANES (JEAN-BAPTISTE-MARIE DE PIQUET, marquis DE), savant bibliophile d'Arles, né en 1729, donna dès son enfance des indices de cette passion pour les livres qu'il conserva toute sa vie, et qui lui a mérité la reconnaissance de la province qui l'avait vu naître. Possesseur d'une fortune considérable, il la consacra presque entièrement à former une des plus complètes et des plus précieuses collections qu'un particulier ait jamais rassemblées. Aux livres rares du 15^e siècle, aux éditions des *Alde*, etc., et à tous les *Variorum*, se trouvaient réunis les chefs-d'œuvre typographiques modernes. On y voyait aussi les Mémoires de presque toutes les académies de l'Europe, le recueil complet des coutumes des provinces de France, enfin un grand nombre de manuscrits, la plupart relatifs à l'histoire et au droit public des mêmes provinces. Député à Paris par ses concitoyens, Méjanès abandonna plusieurs fois ses affaires pour celles de son pays. La crainte de blesser l'amour-propre de ses collègues l'empêcha de refuser les indemnités qui lui furent allouées; mais aussi désintéressé que modeste, il en ordonna par son testament la restitution en faveur des hospices d'Arles. La réputation de ses lumières et de sa probité déterminait la ville d'Aix à le nommer en 1777 son premier consul. Quoique ces fonctions contrariassent les

goûts et les mœurs simples de Méjanes, il les remplit avec autant de zèle que de sagesse. Il établit à Aix un jardin botanique, un laboratoire de chimie et une école vétérinaire. Il y fonda la première société d'agriculture, et il en désigna les membres. Enfin il voulut donner une dernière preuve d'attachement pour sa patrie et d'estime pour la ville qui l'avait adopté; par son testament du 26 mai 1786, et par ses codicilles des 18 et 19 septembre suivants, il légua sa bibliothèque à la Provence pour être rendue publique à Aix, et il assigna plus de trois millions francs de rente perpétuelle destinés à l'entretien et à l'augmentation de cette belle collection. Méjanes, alors syndic et député de la noblesse de Provence à Paris, y mourut le 5 octobre 1786, et fut enterré à St-Roch, où le registre mortuaire est signé par son ami le vertueux Dulau, archevêque d'Arles, qui, moins heureux que lui, périt dans les massacres de septembre 1792 (*voy. Du-LAU*). Méjanes légua par son testament à la ville d'Aix en Provence sa bibliothèque, composée de 80,000 volumes. Cette bibliothèque fut ouverte au public en 1810. *Voyez Rouard, Notice biographique sur le marquis de Méjanes, Aix, 1831, in-8°.* A—T.

MEJEJ, prince du pays des Kenouniens, situé dans la Vasbouragan, province de l'Arménie, naquit vers la fin du 5^e siècle; d'une des plus anciennes familles de l'Arménie. Il faisait remonter son origine jusqu'à Haïk, fondateur du royaume: sa race au moins était dans la possession héréditaire du pays des Kenouniens depuis plus de six siècles. En l'an 516, sous le règne de l'empereur Anastase, les Huns-Sabiriens passèrent le défilé de Derbent, et fondirent sur la grande Arménie; ils entrèrent ensuite dans la petite, et passèrent de là dans la Cappadoce, où ils firent un immense butin. Ils se préparaient à traverser l'Arménie, pour retourner dans leur pays; déjà ils étaient parvenus jusqu'à la province de Sasoun: Pourzan, marzban, ou commandant militaire de l'Arménie pour le roi de Perse, avait pris la fuite, et ils ne trouvaient personne pour leur faire tête, quand Mejej, ayant réuni ses forces à celles de plusieurs princes voisins, marcha contre eux, les mit dans une déroute complète, leur enleva tout leur butin, et en débarrassa entièrement le pays. Kobad, roi de Perse, instruit de la victoire qu'on devait au courage de Mejej, destitua Pourzan, et donna au prince des Kenouniens le gouvernement du pays qu'il avait délivré. Pendant son administration, Mejej sut se faire aimer des Arméniens, et conserver la confiance du roi de Perse Kobad, aussi bien que de son successeur Khosrou-Nouschirwan. Il mourut en l'an 548 à Tovin, après avoir gouverné l'Arménie pendant trente ans. Il eut pour successeur le Persan Tan-Schahpour. — Son petit-fils МЕЈЕЈ, comme lui prince des Kenouniens, s'attacha en l'an 620 à la fortune de l'empereur

Héraclius, qui s'efforçait de chasser les Persans des provinces orientales de l'empire, dont ils occupaient la plus grande partie. Il le joignit avec un corps de troupes auxiliaires dans la Colchide. Par ordre d'Héraclius, Mejej se porta sur Tovin, prit Nakhdjewan, et pénétra dans l'Aderbadegan, où il brûla Tauriz. Après avoir rassemblé un butin considérable, il revint passer l'hiver dans la province arménienne de Plaïdagaran, voisine de l'Albanie, où campait l'empereur. Pendant toute la guerre qu'Héraclius soutint, en Perse, jusqu'à la mort de Khosrou-Parwiz, Mejej lui rendit des services signalés: pour l'en récompenser, Héraclius le fit gouverneur de l'Arménie grecque; et en cette qualité, Mejej assista, en l'an 629, au concile de Gazin ou Theodosiopolis, destiné à unir les Arméniens à l'Eglise grecque. Ce prince gouverna l'Arménie grecque jusqu'en l'an 648; il fut alors rappelé par Constant, petit-fils d'Héraclius, qui le fit venir à sa cour, où il le revêtit de hautes dignités. En l'an 667, il était en Sicile avec l'empereur. Ce prince fut assassiné dans le bain à Syracuse, par un de ses domestiques. Les grands, qui détestaient tous Constant, et qui n'aimaient guère plus son fils Constantin Pogonat, vinrent trouver Mejej, et le forcèrent d'accepter la couronne impériale. Constantin fit aussitôt un armement pour châtier les rebelles; sa flotte fut bientôt en Sicile: les partisans de Mejej n'opposèrent qu'une faible résistance; Syracuse fut conquise, et Mejej, contraint de se rendre, fut emmené à Constantinople par le vainqueur, qui l'y fit mettre à mort, en 668. S. M—N.

MEKHITHAR, prêtre arménien, qui naquit et qui vécut à Any, capitale de la grande Arménie, florissait vers la fin du 12^e siècle. Il avait composé une histoire ancienne de l'Arménie, de la Géorgie et de la Perse; on la croit perdue, et on doit la regretter, d'après la manière dont Vartan et Etienne Orpélian en parlent. Mekhithar était fort instruit dans la langue persane; il avait traduit de cette langue plusieurs ouvrages relatifs à l'astronomie, qui ont eu le même sort que son histoire. — MEKHITHAR, médecin arménien, naquit à Her, ville de l'Aderbaïdjan, vers le commencement du 12^e siècle. Aux connaissances médicales il joignait la philosophie et l'astronomie; il possédait aussi les langues grecque, arabe et persane, de sorte qu'il pouvait passer avec raison pour un homme fort habile; aussi jouissait-il d'une fort grande considération en Arménie: il était lié d'une étroite amitié avec St-Nersès-Schnorhali, l'un des plus illustres et des plus savants patriarches de l'Arménie, qui lui a dédié plusieurs pièces de vers. Parmi les Lettres de ce prélat, on en trouve quelques-unes qui sont adressées à Mekhithar. Grégoire IV, frère et successeur de Nersès, n'eut pas moins d'estime pour Mekhithar, qui, en 1184, lui adressa son *Traité des fièvres*, que nous possédons à la bibliothèque de Paris, sous le n° 107 des manuscrits arméniens. — MEKHITHAR—

KOSCH (ce surnom signifie *qui a peu de barbe*), docteur arménien, disciple de Jean Davouschtsy, vivait dans le 12^e siècle; il naquit à Kandsag ou Gandjah dans l'Arménie orientale. Après la mort de son maître, il alla dans la Cilicie, où il habita pendant assez longtemps le monastère de la Montagne-Noire, pour y accroître ses connaissances. Il vint ensuite à Garin ou Arzerum, d'où il retourna dans sa patrie. Les musulmans lui en rendant le séjour insupportable, il se retira dans le pays de Khatchen, auprès de Vakhthang, prince de Hatherk'h; puis il passa dans le pays de Gaïan, où il choisit pour résidence le monastère de Kedig. Après la destruction de cet asile, il fonda, en 1191, un monastère, sous le même nom, dans la vallée de Dandsoud. En 1205, il assista au concile assemblé à Lorhi, par Zacharie, connétable de Géorgie et d'Arménie, pour régler la discipline de l'Eglise d'Arménie; Mekhithar donna son assentiment à tous les actes de ce concile. Il ne put se trouver à celui qui fut convoqué par Zacharie, pour le même objet, à Ani, en 1207; son grand âge et ses infirmités l'en empêchèrent. Il mourut en l'an 1213. Les principaux ouvrages de Mekhithar-Kosch sont : 1^o Un *Discours sur la nature*, adressé par Adam et Eve à leurs descendants; 2^o Un *Livre sur la foi*; 3^o Un ouvrage intitulé *Livre de justice*, composé en 1184; 4^o Un *Recueil de canons*; 5^o Un *Commentaire sur Jérémie*; 6^o *Diverses pièces de vers*; 7^o Des *Lettres*; 8^o Un *Recueil de fables et d'apologues*, fort estimé chez les Arméniens. Tous les ouvrages de Mekhithar-Kosch sont inédits, à l'exception de celui-ci. Le docteur Zohrab en a donné une édition fort correcte, en 1790, à Venise, 1 vol. in-12. — MEKHITHAR, religieux arménien, né à Abaran, près de Nakhdjewan, vivait à la fin du 14^e siècle. En 1410, il publia une histoire ecclésiastique et littéraire, qui ne contient que ce qui regarde le 14^e siècle, jusqu'au temps où vivait l'auteur. — MEKHITHAR (Pierre), fondateur du couvent arménien de Venise, naquit à Sébaste, dans la Cappadoce, en l'an 1676. Après avoir étudié à Sébaste, il alla à Edchmiadzin, où il resta longtemps pour s'instruire dans le monastère patriarcal, et il y reçut le titre de vartabéd. En 1700, il vint à Constantinople, où il prêcha pendant quelque temps. Les Arméniens de cette ville étaient alors divisés en deux partis; les uns tenaient pour leur ancien patriarche Ephrem, et les autres pour Melchisedec, qui s'était fait nommer à force d'argent. Mekhithar tenta vainement de les réunir : alors il se tourna vers l'Eglise romaine, et se mit à prêcher la soumission au pape; ce qui déclencha contre lui tout le clergé de sa nation. Ephrem, qui était remonté sur le trône patriarcal, obtint un ordre du moufty pour le faire arrêter. Mekhithar se cacha chez les religieux propagandistes, et évita toutes les poursuites des émissaires du patriarche. Protégé par l'ambassadeur de France, il demeura encore deux ans à Constantinople;

mais poursuivi avec une nouvelle ardeur par le patriarche Avedik'h, successeur d'Ephrem, et héritier de sa haine, Mekhithar prit le parti de fuir : secondé par ses amis, il s'échappa déguisé en marchand et vint à Smyrne, en 1702. Un ordre de la Porte l'y poursuivit; il se cacha encore une fois, et ce fut dans le couvent des Jésuites. Peu de jours après, il monta sur un vaisseau vénitien, qui le porta d'abord à Zante, puis dans la Morée, qui appartenait alors à la république de Venise, et où plusieurs de ses disciples étaient venus pour le joindre. Il y arriva au mois de février 1703; le gouverneur vénitien lui céda un bourg et diverses autres possessions auprès de Modon. Mekhithar y fit bâtir une église et un monastère, où il habita jusqu'en l'an 1717, que les Turcs rentrèrent dans la possession de la Morée. Il se vit alors obligé de fuir à Venise avec les siens. Le 8 septembre de la même année, le gouvernement lui concéda l'île de St-Lazare, où il fonda une église et un monastère, lequel devint la résidence des religieux arméniens qui sont appelés de son nom Mekhitharistes, et y habitent encore actuellement. Mekhithar joignit à son monastère une imprimerie pour la publication des livres nécessaires à l'instruction de sa nation, et propres à introduire chez elle la doctrine orthodoxe de l'église romaine. On distingue, parmi les ouvrages qu'il fit paraître, un *Commentaire sur St-Matthieu*, un autre sur l'*Ecclésiastique*, les *Psaumes*, des *Catéchismes* en arménien littéral et en arménien vulgaire, une *Traduction de St-Thomas d'Aquin*, un *Poème sur la Vierge*, une *Bible arménienne*, 1733, in-fol., une *Grammaire de l'arménien vulgaire*, et une autre de l'*arménien littéral*, un *Dictionnaire*, qui ne parut qu'après sa mort, etc. : le 1^{er} volume (1749) a 1,251 pages et le 2^e (1769) en a 1,750. Mekhithar mourut le 27 avril 1749, âgé de 74 ans. Le vartabéd Etienne Melkonian, de Constantinople, fut son successeur. S. M.—N.

MELA (POMPONIUS), géographe romain, vivait dans le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. Les caprices de quelques érudits ont singulièrement embrouillé sa biographie; on a même élevé des doutes sur l'époque de sa vie, qui est cependant facile à déterminer. Quelques-uns, à l'exemple de Vossius, l'ont voulu faire contemporain de Jules César; l'ouvrage même de Mela réfute cette opinion. Il y est parlé (I, 5) de la ville de Iol, qui, selon ce géographe, portait de son temps le nom de *Cæsarea*. Or elle ne reçut ce nom que sous le règne d'Auguste, lors de la réintégration de Juba dans son royaume, et ce qui vient à l'appui de cette dernière assertion, c'est la phrase de Pomponius Mela : « *Quia Juba regia fuit*, » qui indique du moins un temps postérieur à Jules César. Mais ce qui, selon quelques-uns, prouverait jusqu'à l'évidence que Pomponius Mela n'avait vécu qu'après Jules César, c'est que celui-ci indique le fleuve Rubicon

comme limite entre la Gaule et l'Italie, au lieu que Mela dit que c'est à Ancône que les nations gauloise et italienne se séparent (t. 2, p. 4). Cet argument, quoique adopté par le docteur Tzschucke, ne nous paraît pas seulement faible, mais tout à fait faux. Mela ne parle pas des limites de la Gaule comme pays, mais de celle des peuples d'origine gauloise. Mais il dit à la fin du même chapitre « que le fleuve *Varus* termine l'Italie ». C'était là le passage décisif qu'il aurait fallu citer. Le Var ne devint la limite de l'Italie que sous Auguste. Pomponius Mela parle aussi d'une tour qui portait une inscription en l'honneur d'Auguste, ainsi que de trois autels consacrés à cet empereur; il cite en outre la ville *Cesar-Augusta*, qui, d'après Strabon, fut bâtie du temps d'Auguste. On peut donc s'étonner qu'il se soit trouvé de nos jours un érudit (Belin de Ballu) qui ait voulu rendre Mela plus ancien que la naissance de Tibère. Notre géographe a lui-même marqué l'époque de sa vie; il parle (t. 3, p. 6) d'un grand empereur qui va célébrer par un triomphe la conquête de la Grande-Bretagne. Cette conquête n'a eu lieu, comme on sait, que sous l'empereur Claude, dans la troisième année de son règne (42 de J.-C.); Jules César, de son temps, n'avait fait pour ainsi dire que reconnaître les côtes de la Grande-Bretagne et n'avait nullement conquis cette île. On ne peut donc appliquer à ce dernier ce qu'en dit Pomponius Mela. C'est un Espagnol, Vadianus, qui a le premier fait Pomponius Mela contemporain de l'empereur Claude, et cette opinion est maintenant la seule admise. Mela parle précisément sur le ton de l'admiration contemporaine des progrès de cette découverte, et comme habitant de l'Espagne, il avait appris les noms des îles *Orcades* et *Hemodes*, auxquelles les armées romaines n'étaient pas encore parvenues. (Voyez M. Letronne sur Dicuil.) Tout coïncide d'ailleurs avec cette époque : les nouvelles notions que Mela avait reçues sur la *Codanonia* ou le Danemarck, la position vis-à-vis de la côte belge qu'il assigne à *Thule*, ou la Norvège; enfin le passage où il parle de l'abolition des sacrifices des druides, ainsi que celui où il raconte l'apparition du phénix, événements qui eurent lieu sous l'empereur Claude. Il y a plus de difficulté réelle à déterminer son origine et sa patrie. Il se déclare natif d'Espagne (t. 2, p. 6); mais le nom de sa ville natale est écrit de deux ou trois manières différentes dans les manuscrits, et vingt conjectures ont encore augmenté l'incertitude. Tzschucke dit avec raison que les variantes se réduisent à deux, *Tingentera* ou *Cingentera*; l'un ou l'autre nom doit être celui d'une petite ville inconnue que l'attachement seul de Mela nous a conservé. C'est Hermolaus Barbaro qui le premier a violenté le texte afin de faire Mela natif de *Mellaria*, opinion que Nunnez a su accréditer. (Voyez son *Epistola ad Shottum*, dans l'édi-

tion de Gronovius.) D'autres le faisaient naître à *Carteya* ou *Tariffa*, d'autres à *Tingis Ibera*, ville imaginaire. On paraît s'accorder, à défaut de notions plus précises, à placer sa naissance dans la Bétique, dans le voisinage du détroit de Gadès. Le nom de Mela se trouve écrit *Mella* dans la plupart des manuscrits et dans les plus anciennes éditions, circonstance qui n'est pas indifférente dans la discussion sur sa famille. Quelques écrivains le font descendre de la famille des *Annæus*, et supposent tantôt qu'il était le fils de Marcus Annæus Sénèque le rhéteur, et tantôt qu'il en était le petit-fils par Lucius Annæus Sénèque le célèbre philosophe. Ceux qui ont embrassé la première opinion s'appuient sur les ouvrages de M. A. Sénèque le rhéteur, qui a dédié le premier et le cinquième de ses dix livres sur la controverse à ses trois fils *M. A. Novatus*, *L. A. Sénèque* et *L. A. Mela*. Cette opinion se concilie assez avec la chronologie, car nous savons que Sénèque le philosophe était venu à Rome encore enfant vers l'an 772 (48 de J.-C.); on pourrait admettre, d'après cela, qu'il avait alors près de dix ans, et que son frère n'en avait que huit. Si nous nous rappelons maintenant que ce fut vers l'année 797 (43 de J.-C.) que l'empereur Claude triompha pour la conquête de la Grande-Bretagne, *Mela* aurait atteint déjà sa trentième année, âge convenable pour la composition de son ouvrage, et ainsi il serait mort à cinquante ans, puisque Annæus Mela, ou plutôt *Mella*, s'arracha la vie dans l'année 820 (86 de J.-C.). (Tac., *Ann.*, xvi, 17; Plin., *Hist. nat.*, xix, 33.) Il faut cependant convenir qu'on pourrait contester cette opinion par plusieurs raisons; et d'abord on ne trouve pas la moindre conformité ni pour le style ni pour l'esprit entre Sénèque et Mela, ce qui aurait dû cependant avoir lieu si ces deux auteurs avaient été frères et élèves du même rhéteur. Une autre objection très-forte que l'on oppose à cette opinion est que nous ne trouvons nulle part le nom d'Annæus à côté de celui de Pomponius Mela, nom qu'il aurait cependant dû conserver, même après avoir été adopté par la famille *Pomponia*, puisque les lois de l'adoption le recommandaient. L'opinion qui fait Mela fils du philosophe, quoique soutenue par un savant estimable (Hager, *Buchersaal*, vol. 2, p. 483, etc., 3, p. 296 et 310), est inadmissible; car Sénèque n'ayant que trente ans lors du triomphe de Claude sur la Bretagne, époque fixe de la composition de cet ouvrage, son fils, que d'ailleurs il nomme *Marcus*, ne pouvait avoir alors que tout au plus dix ans. Il ne reste donc qu'à regarder la famille de Mela ou comme une branche des illustres Pomponius de Rome transplantée de la capitale dans la province, ou comme une famille espagnole adoptée ou protégée par les Pomponius, et cette dernière version nous semble avoir pour elle beaucoup de probabilité. Comme la première géographie des Romains qui nous

soit parvenue, l'ouvrage de Mela doit être pour nous d'un très-grand intérêt. Il paraît être le même que celui qui est cité par Pline. Nous ne nous arrêterons pas ici sur les différentes versions qui existent au sujet du titre de ce traité, qui, d'après les uns, devait être *Geographia* ou *Cosmographia*, d'après les autres *Chorographia*, d'après d'autres enfin *Descriptio situs orbis*. La plupart des éditeurs semblent avoir adopté ce dernier titre, vu que l'auteur lui-même, dans son ouvrage, dit qu'il traitera *de orbis situ*. Il paraît que ce livre nous est parvenu tel que Pomponius Mela l'avait publié de son temps, sauf les erreurs nombreuses des copistes, erreurs assez naturelles dans un écrit rempli de noms propres. Pour apprécier cet ouvrage, il faut observer que Mela adopte les notions générales d'Eratosthène sur la configuration et l'étendue du continent, en tâchant d'y intercaler beaucoup de descriptions topographiques d'Hérodote, d'Ephore, peut-être de Strabon, et quelques détails plus modernes qu'il avait puisés dans César, Cornelius Nepos et d'autres écrivains romains. (Voyez And. Schott, *Geographica Herodoti quæ Mela exscripsit*, dans l'édition de Gronovius; Tzchucke, *Dissertatio de Mela*; Uckert, *Géographie des Grecs et des Romains*; Manert, etc., etc.) Il en résulte que nous possédons dans l'ouvrage de Mela, comme dans presque tous les ouvrages de géographie des anciens, une compilation incohérente d'excellents fragments, de matériaux précieux dignes de toute l'attention des critiques. L'*Abrégé* de Mela fournit, quoique en nombre plus circonscrit, des lumières aussi importantes que le *Traité* de Strabon; mais on y cherche en vain un aperçu clair et net de l'état de la géographie de son temps. Il y a un ordre apparent dans l'écrit de Mela. Après avoir jeté un coup d'œil sur le globe en général, l'auteur donne dans le premier livre une description de la Mauritanie, située sur la côte occidentale de l'Afrique; de là il tourne vers l'est en décrivant la Numidie, l'Afrique propre, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie, l'Ionie, l'Eolide, la Bithynie, la Paphlagonie et les autres contrées situées dans le voisinage du Pont-Euxin, du Bosphore cimmérique et du *Palus-Meotis* jusqu'aux monts *Rhypæ*. Dans le second livre, il commence sa description par les contrées situées sur les bords du *Tanais*. En suivant les côtes européennes du *Palus-Meotis*, il parle des Scythes, habitants de ces contrées. Continuant cette route, il décrit les côtes européennes du Pont-Euxin jusqu'à Byzance; il passe en revue la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, la Hellade, le Péloponèse, l'Epire et l'Illyrie; il parcourt l'Italie, la Gaule narbonnaise, l'Espagne, et termine sa description en revenant au point d'où il est parti. Il recommence une seconde fois ce voyage, dans lequel il visite toutes les îles de

la mer Méditerranée. Dans le troisième livre, il se dirige vers l'ouest, en parcourant les contrées que baigne l'Océan, telles que la côte nord-ouest de l'Espagne, la Germanie et la Sarmatie, d'où, après avoir fait mention de plusieurs peuples de ces contrées, ainsi que des îles de l'Océan, il se rapproche de la mer Caspienne en continuant jusqu'aux côtes orientales de l'Inde; il nous fait connaître ensuite la Carmanie, la Perse et l'Arabie; de là il passe en Afrique, où il parle de l'Ethiopie occidentale, de ses habitants, et termine encore une fois ses descriptions au cap d'Ampelusie en Mauritanie. On voit que ce plan est celui d'une *Περίοδος*, peut-être celui d'Eudoxe ou de quelque autre auteur perdu; mais Mela l'avait arrangé pour l'horizon de l'Espagne; le détroit des Colonnes est son point de départ et son point de retour, circonstance qui prouve qu'il a écrit en Espagne et pour les Espagnols. Nous ne devons pas être étonnés de trouver une foule d'inexactitudes dans l'ouvrage de Mela, et nous devons encore moins attribuer toutes ces inexactitudes à l'auteur seulement, en réfléchissant combien de difficultés et d'obstacles sans nombre les anciens géographes avaient à surmonter avant de pouvoir se procurer quelques renseignements positifs sur des pays éloignés. Cependant Mela n'est pas excusable lorsqu'il néglige de citer plusieurs villes et fleuves, etc., remarquables, pour nous rapporter quelques détails insignifiants, quoique au commencement de son ouvrage il nous eût avertis qu'il ne donnerait dans ses descriptions que le précis des détails les plus intéressants. C'est ainsi qu'il ne dit pas un mot de *Cannæ*, *Munda*, *Ecbatana*, *Jerusalem*, *Pharsalus*, *Persepolis*, *Leuctra*, *Mantineæ*, *Stagira*. Parmi les montagnes, il ne nous fait point connaître le mont *Helicon* ni celui de *Tmolus* et autres. Parmi les fleuves, il oublie de nommer la *Trebia*, et, parmi les lacs, celui de *Trasimène*: on pourrait croire qu'il n'a pas voulu rappeler des noms aussi désagréables aux Romains. La principale cause de ces omissions nous paraît cependant être son attachement servile aux anciens auteurs grecs. En suivant leurs traces, il nous donne souvent la géographie du siècle d'Alexandre, mais nullement celle de son temps; c'est ainsi qu'il cite des objets qui avaient existé bien antérieurement à l'époque où il vivait. Il parle des *Phæaces* et des *Pyræi*, en les plaçant dans leurs anciennes demeures, comme au siècle d'Homère; il nous entretient, d'après Hérodote, non-seulement des Troglodites qui hurlent au lieu de parler, des Gamphasantes qui vont tout nus, mais même de la table du soleil, du phénix et des fourmis indiennes plus grandes que les chiens; il place à côté des notions récentes sur le nord les anciennes fables de Philémon et d'Hécatee sur les hommes à pieds de cheval et les hommes qui se servaient de leurs oreilles en guise de manteau. Il conserve de

même plusieurs anciennes dénominations, au lieu d'indiquer celles qui étaient usitées de son temps. C'est une semblable confusion de l'état ancien et nouveau qui l'a égaré lorsque d'abord il place la ville de *Leucas* dans l'Acarnanie et non dans la *Leucadie*, île sur laquelle cette ville se trouve située, et qu'il cite bientôt après. Mela a eu le rare mérite d'avoir cherché sincèrement la vérité; et quoiqu'il soit prouvé qu'il n'a point visité lui-même tous les lieux dont il nous entretient dans son ouvrage, on doit néanmoins lui savoir gré d'avoir puisé dans les meilleurs auteurs à sa portée les détails qu'il nous expose. Homère, Hannon, Hipparque, Cornelius Nepos sont nommément cités par lui, et s'il n'agit pas de même à l'égard de tous les auteurs dont il s'est servi, ce n'est que pour ne point interrompre le cours de ses récits par de fréquentes citations; mais il dit souvent dans son ouvrage : « *Ita re-
« teres tradidere... ut doctioribus placet auctoribus,
« quos sequi non pigeat*, etc. » Quelquefois Mela ne se contente point de citer l'opinion d'un seul auteur sur un point sujet à des discussions; il indique les diverses opinions des auteurs sans faire connaître la sienne; il cite, par exemple, les différents systèmes des savants sur le flux et le reflux de l'Océan, sur les anciens habitants de la *Carie*, sur l'origine du nom d'*Antandros*; il rapporte les opinions d'Homère et de Cornelius Nepos lorsqu'il parle de l'Océan qui ceint la terre, et il s'appuie sur les témoignages de Hannon et d'Eudoxe pour tout ce qui concerne les régions australes de l'Afrique. Au lieu de réduire arbitrairement les mesures des auteurs qu'il a extraits, il a mieux aimé indiquer les distances d'après des échelles différentes : tantôt ce sont les pas, tantôt les stades, et tantôt le cours des vaisseaux (*cursus navigationum*). La brièveté de ses descriptions empêche souvent d'y reconnaître avec certitude quel est l'original qu'il a consulté, mais il donne quelquefois des particularités qui ne se rencontrent dans aucun autre auteur connu. C'est ainsi qu'il indique Themistagoras comme le fondateur de la ville de Pharis, ce qui ne se trouve nulle part ailleurs. Sa description de la Garonne semble être celle d'un témoin oculaire; mais il a ignoré les mesures d'Agrippa, les écrits de Juba, de Statius Sebosus et beaucoup d'autres sources contemporaines et romaines employées par Pline, circonstance qui confirme notre opinion qu'il n'a jamais fait de séjour à Rome, ou du moins qu'il n'y a passé que fort peu de temps, et qu'il n'a pas eu à sa disposition une grande bibliothèque. Son style n'est pas sans mérite; il a la concision, la vivacité, l'éclat, quelquefois même l'affectation de l'école *hispano-latine*, à laquelle appartiennent les deux Sénèque, Lucain, Martial, et, malgré la différence d'origine, Pline et Tacite. Mais les bonnes qualités mêmes de son style nuisent à la clarté des détails géographiques. Il est ridicule de

dire, avec Schott, que Cicéron n'aurait pu mieux écrire la géographie. D'après Ernesti (*Fabric. Biblioth. latin.*, t. 2, p. 76), l'édition princeps de Mela existe à Leipsick dans la bibliothèque du sénat; elle est sans date, mais antérieure à celle de Milan de 1471. Cette assertion d'Ernesti est fort douteuse. L'édition qu'a donnée Hermolaus Barbaro à Rome, vers l'an 1493, est la première où l'on trouve des corrections critiques souvent adoptées dans la suite. Celle de Salamanque (1498) est rare hors de l'Espagne; Vadianus en donna à Vienne, 1518, une édition surchargée d'une érudition souvent inutile. Nunnez de Guzman, surnommé Pintianus, fit faire un pas remarquable à l'étude de Mela par ses *Castigationes* (Salamanque, 1543). Les éditions de Vinet, à Paris, 1572, et de Schott, à Anvers, 1582, sont remarquables au milieu du grand nombre de réimpressions nées de la fausse idée que l'ouvrage de Mela pouvait être donné dans les écoles comme éléments de géographie ancienne. Les *Observations* de Vossius (la Haye, 1658) excitèrent l'émulation de Jacques Gronovius, qui, en 1695, donna une édition très-estimée de Mela sans nom d'éditeur, mais réimprimée en 1696 avec son nom. Abraham Gronovius reproduisit en 1722 l'édition de son père avec une vaste collection de *Notæ variorum*. Cette édition, réimprimée en 1748, est très-célèbre, et n'a perdu le premier rang que lors de l'apparition de celle de Tzschucke (Leipsick, 1806), en 3 tomes qui forment 7 volumes in-8°. Malgré cette prolixité, M. Tzschucke est un critique judicieux, profond, et qui ne laisse peut-être rien à désirer, si ce n'est un abrégé de son admirable travail. Nous avons de Mela une édition française, avec une version délayée, vague, et accompagnée de beaucoup de notes, par M. Fradin, Paris, 1804, 3 vol. in-8°. On doit lui préférer l'édition des œuvres complètes de Mela, texte et traduction en français, imprimée dans la collection des auteurs latins, avec les œuvres de Macrobe, Paris, 1844, in-8°. La traduction française est de M. Huot. M. B—N.

MELAINE (SAINT), né à Platz, à peu près dans l'endroit qu'on nomme aujourd'hui Brains, près Redon, dans le diocèse de Vannes, en 462, suivant Albert Legrand, et, suivant d'autres, en 452 ou 456, appartenait à une des premières familles de la Bretagne. Il fut élevé dans la maison paternelle, et confié jusqu'à l'âge de quinze ans à un vertueux précepteur dont les soins furent secondés par ceux de plusieurs évêques et abbés, également versés dans les lettres divines et humaines. Aussitôt que ses études furent achevées, ses parents l'envoyèrent à la cour du roi Hoël, qui résidait à Rennes. Melaine y passa trois ans en qualité de page de ce prince, et se perfectionna dans tous les exercices auxquels se livraient les jeunes seigneurs. Mais, loin d'être séduit par les plaisirs du monde, il chercha promptement à

s'en dégager pour se vouer exclusivement au service de Dieu. Il se retira dans le monastère de Platz à l'insu de sa famille, qui tenta vainement de le faire changer de résolution. Son noviciat terminé, il se livra pendant quatre ans à l'étude de la théologie et fut ordonné prêtre lorsqu'il eut atteint sa vingt-cinquième année; l'abbé du monastère étant mort peu après, il fut nommé son successeur à l'unanimité. Pendant qu'il gouvernait cette maison, à la grande édification de Rennes, St-Amand, évêque de cette ville, attaqué par la maladie qui devait l'enlever, manda le saint abbé, qu'une révélation lui avait indiqué comme son successeur et auquel il recommanda son troupeau. La désignation de St-Amand jeta la consternation dans le monastère de Platz, désolé de perdre son guide spirituel; il en fut tout autrement dans la ville, car, aussitôt qu'on eut célébré les obsèques de St-Amand, les principaux habitants et le clergé allèrent trouver Melaine, l'enlevèrent malgré sa résistance et l'élurent d'un commun consentement pour leur évêque. Il fut sacré peu de temps après en présence du roi Hoël II et de toute sa cour, en l'an 485. Malgré son désir de rester étranger aux affaires temporelles, il remplissait les fonctions de chancelier quand Clovis, sollicité par le pape Symmaque, assembla en 511, à Orléans, un concile de trente-deux évêques ayant pour mission de maintenir la pureté de la foi et de prévenir le schisme ou l'hérésie qui menaçait d'envahir la foi naissante des Francs. St-Melaine fut l'âme de cette assemblée. « Effectivement, » dit l'auteur anonyme de ses actes, insérés dans « Bollandus (t. 1^{er}, p. 327-333), la préface de ce concile fait foi que notre saint évêque se distinguait d'une manière particulière entre tous les autres, soit en réfutant les objections des hérétiques, soit en établissant solidement les dogmes sacrés de l'Eglise. Au reste, si l'on veut savoir plus en détail quels ont été les chapitres dont on est redevable en particulier à St-Melaine, on n'a qu'à consulter les actes de ce concile, etc., on verra qu'il fut le principal auteur de ces saints canons. » Cette opinion, dont nous ne pouvons aujourd'hui vérifier l'exactitude par suite de la perte des actes de ce concile, a été confirmée par plusieurs hagiologues qui avaient lu ces mêmes actes dans le légendaire de l'abbaye de la Couture et dans les manuscrits de la reine de Suède, au Vatican, n° 1, 280; ils y étaient plus étendus que ceux qu'a rapportés Bollandus sur une copie défectueuse. Toutefois, il existe encore trente et un canons du concile d'Orléans, soit dans le tome 1^{er} des *Preuves de l'histoire de Bretagne*, par dom Morice (col. 186-187), soit dans la *Vie de St-Melaine*, par dom Lobineau. Après la séparation du concile, Melaine retourna à Rennes et fit une tournée dans son diocèse pour y veiller à l'exécution des décrets qui venaient d'être rendus. Mais Clovis, informé

du zèle et du talent dont il avait fait preuve à Orléans, désira se l'attacher et le fit prier par le roi Hoël de se rendre auprès de lui. Malgré toute sa répugnance à s'éloigner encore de son diocèse, Melaine accéda à la demande de Clovis, qui le fit entrer dans son conseil et le chargea, concurremment avec St-Remi, de plusieurs affaires importantes (1). Pendant les deux années qu'il passa à la cour de Clovis, Melaine se livra avec ardeur à la prédication et à la conversion des Francs qui n'avaient pas encore embrassé la religion chrétienne. Revenu dans son diocèse, Melaine y fit de nombreux miracles, et continua son œuvre de conversion dans la Bretagne, qui à cette époque n'avait pas encore entièrement abjuré l'idolâtrie. Les légendaires et les biographies ne s'accordent pas sur l'époque précise de sa mort : dom Lobineau la met au 6 novembre 535, Albert Legrand au 6 janvier 567, et le P. Lecointe assure qu'elle eut lieu à Platz le 6 novembre 530. P. L.—T.

MELAN (CL.). Voyez MELLAN.

MÉLANCHTHON (PHILIPPE), célèbre réformateur et l'un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès des lettres dans l'Europe moderne, était né le 16 février 1497 à Bretten, dans le bas Palatinat. Il se nommait Schwartz-Erde, mot allemand qui signifie terre noire; mais Reuchlin, son oncle maternel, l'engagea dès son enfance à quitter ce nom pour celui de *Melanchthon*, qui en est la traduction grecque. Il montra de bonne heure des dispositions extraordinaires pour les lettres (2). Dès qu'il eut appris les éléments des langues anciennes, ses parents l'envoyèrent au collège de Pfortzheim, qui était alors très-renommé. En 1509, il se rendit à Heidelberg, et y fit des progrès si rapides dans les sciences que le comte de Löwenstein lui confia l'éducation de ses fils, quoiqu'il n'eût pas encore quatorze ans. Il se rendit à Tubingen en 1512 pour suivre les leçons des professeurs qui donnèrent à cette école une illustration qu'elle a conservée; il y expliqua publiquement les classiques latins et trouva encore le loisir de diriger l'imprimerie de Th. Anselmi (voy. NAUCLERUS). En 1518, il fut nommé professeur de grec à l'académie de Wittemberg; il prit possession de cette chaire par un discours qui donna une haute idée de ses talents et fit disparaître les préventions que sa taille et sa mine peu avantageuses avaient d'abord inspirées. De toute l'Allemagne on accourut à ses leçons, et l'on assure qu'il compta bientôt jusqu'à deux mille cinquants auditeurs. Melanchthon avait déjà réfléchi sur les défauts de l'enseignement, et ce fut un

(1) Lanoue, dans son *Synagoga de sanctis Francie cancellariis*, Paris, 1634, in-4^o, et Strasbourg, 1715, place St-Melaine en tête des chanceliers de France.

(2) Baillet lui a donné une place dans les *Enfants célèbres*, et Klefeker dans la *Biblioth. des érudits précoces*. A treize ans, il dédia à Reuchlin une comédie allemande qu'il avait composée tout seul.

service inappréciable qu'il rendit aux maîtres et aux élèves en publiant de nouveaux éléments de rhétorique, de dialectique et de grammaire, où les préceptes se trouvaient rangés pour la première fois dans un ordre qui en facilitait l'intelligence et l'application. Le succès de ces différents ouvrages s'étendit jusqu'en France, où l'on continua de s'en servir dans les écoles publiques longtemps après que l'auteur eut encouru par ses principes théologiques les censures de la cour de Rome et l'animadversion de tous les zélés catholiques (1). Il s'était établi une liaison intime entre Mélanchthon et Luther, qui enseignait dans le même temps la théologie à Wittenberg, et tous deux désiraient la réforme des abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise romaine; mais, autant Luther était violent et emporté, autant Mélanchthon était doux et pacifique, et il se flattait encore de pouvoir conserver l'unité avec le chef visible de l'Eglise, que son fougueux ami avait déjà rendu tout rapprochement impossible. Mélanchthon prit peu de part aux débats de Luther avec les délégués de Léon X; il s'effrayait des progrès de la réforme en prévoyant qu'elle amènerait des guerres et ferait couler des torrents de sang; mais, subjugué par le génie audacieux de Luther, il adoptait ses principes en le blâmant et se bornait à chercher les moyens de les concilier avec les dogmes de l'Eglise. En 1527, il fut chargé de visiter la Saxe; mais il s'occupa moins de répandre la nouvelle doctrine, comme il en avait reçu la mission, que d'organiser les écoles et de leur faire adopter un mode uniforme d'enseignement. Il assista l'année suivante à la diète de Spire, et se rendit peu après au collège de Marbourg. Il fit un voyage à Breiten en 1529, pour voir sa mère, et cette bonne femme lui ayant demandé la conduite qu'elle devait tenir: « Continuez, lui dit-il, de croire et de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, » et ne vous laissez pas troubler par le conflit des controverses. » Il rédigea la fameuse profession de foi connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, parce qu'elle fut présentée à l'empereur dans cette ville, et il y inséra quelques articles qui tendaient à amener un rapprochement; mais elle fut rejetée sans examen et l'on peut dire sans prévoyance. Luther présenta et fit recevoir à Smalcalde de nouveaux articles qui détruisirent tout ce qu'elle contenait de modéré (voy. LUTHER). « Il fallait, dit Mélanchthon, s'accommoder à l'occasion; je changeais tous les jours et rechangeais quelque chose; j'en aurais changé beaucoup davantage, si nos compagnons me l'avaient permis. » Les protestants et les catholiques vantaient à l'envi ses vertus et ses lumières. Les premiers obtinrent en France par

sa médiation quelque adoucissement aux rigueurs exercées contre eux. Il envoya même à François I^{er}, sur la demande des ministres de ce prince, un mémoire conciliatif, où la Confession d'Augsbourg était adoucie, interprétée, rapprochée du symbole de l'Eglise romaine. Il y blâmait les abus introduits dans les messes privées; mais il ne les condamnait pas en elles-mêmes: il s'y exprimait nettement sur la présence réelle, mettait seulement la transsubstantiation au rang des questions indifférentes qui ne doivent point entrer dans les controverses; enfin il maintenait l'ordre hiérarchique. Le roi, qui désirait la paix de l'Eglise, lui écrivit en 1535 pour l'inviter à une conférence pacifique avec les docteurs de Sorbonne; mais l'électeur de Saxe, d'une part, craignant de déplaire à l'empereur s'il permettait à Mélanchthon d'aller en France, et les théologiens catholiques, d'autre part, redoutant les insinuations dangereuses du disciple de Luther sur l'esprit du roi, firent échouer ce projet de conciliation. Mélanchthon ne tira d'autre fruit de cette négociation que de voir rejeter son mémoire par la faculté de Paris, et de se voir signalé comme traître et transfuge par les zélés de son parti. Le roi d'Angleterre désira de l'attirer dans ses Etats pour le même objet, et ne fut pas plus heureux. Il ne se passait aucun événement considérable dans le parti de la nouvelle réforme où ce célèbre théologien ne jouât un rôle important. Pendant la guerre qui suivit la ligue de Smalcalde, il erra dans divers lieux de l'Allemagne, fuyant le théâtre des discords qu'il aurait voulu empêcher, et finit par se retirer à Weimar. Il contribua à l'érection de l'université d'Iéna, et Zeuner le met au nombre des professeurs qui y ont enseigné la théologie (1). Il assista en 1541 aux conférences de Ratisbonne, et fut occupé ensuite par l'affaire de l'*interim*, qui l'obligea de publier un grand nombre d'écrits en faveur des protestants. Après la mort de Luther, un nouvel examen de ses opinions y apporta quelques changements, et, quoiqu'il ne se fût exprimé que dans des termes généraux, afin de ne pas donner prise sur lui aux réformateurs, il ne put éviter la haine et les injures de Francowitz (voy. ce nom). Il fut désigné par l'électeur de Saxe pour assister au concile de Trente en 1552; mais, après avoir attendu quelque temps à Nuremberg le sauf-conduit qu'on lui avait promis, il revint à Wittenberg, d'où il ne sortit plus que pour se rendre en 1557 à Worms, où il eut une dernière conférence avec les théologiens catholiques. Mélanchthon mourut le 19 avril 1560, et fut enterré dans le château de Wittenberg, à côté de Luther, dont il avait été l'un des plus

(1) On trouve dans presque toutes les anciennes bibliothèques de France des exemplaires des ouvrages classiques de Mélanchthon; mais il est rare que le frontispice n'en soit pas mutilé, et que le nom de l'auteur n'en ait pas été effacé ou tronqué avec une exactitude minutieuse.

(1) Zeuner assure que Mélanchthon avait enseigné à Iéna, même avant la fondation de l'université, en 1527 et 1528; et pour la seconde fois, en 1535 et 1536, et qu'il y fut suivi d'une telle affluence d'auditeurs, que l'on disait en proverbe: *Ubi PHILIPPUS, ibi Willebergus*. Voy. J.-Caspar Zeuner, *Vita professorum in academ. Ienensi*, p. 11.

utiles collaborateurs. On assure que, quelques jours avant sa mort, méditant sur sa fin prochaine, il prit un morceau de papier sur lequel il écrivit les motifs qui devaient la lui faire désirer, et qu'il compta parmi les maux dont elle le délivrerait celui de ne plus être exposé aux disputes théologiques. On a dit de lui qu'il avait passé sa vie entière à chercher sa religion, sans avoir pu la trouver. Quoiqu'il eût embrassé d'abord toutes les erreurs de Luther, il ne laissa pas d'être ensuite zwinglien sur quelques points, calviniste sur d'autres, incrédule sur plusieurs et fort irrésolu sur presque tous. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel et sur la prédestination. Cet état flottant lui mérita le nom de *Protée* d'Allemagne; il aurait préféré d'en être le *Neptune*, pour arrêter la fougue des vents qui agitaient impétueusement la mer orageuse sur laquelle il naviguait. Il ne pouvait souffrir qu'on « sonnât le tocsin « pour exciter les villes à faire des ligue » ; il ne voyait partout que « des plaies incurables, « des combats de théologiens plus cruels et plus « opiniâtres que ceux des vautours ». Les « em- « portements de la multitude » l'affligeaient, il prévoyait pour l'avenir des « tragédies san- « glantes », et cet « état d'anarchie, qui est le « comble de tous les maux ». « Tous les flots de « l'Elbe, s'écriait-il, ne suffiraient pas pour pleu- « rer les malheurs de la religion et de l'Etat. » Il « ressentait les douleurs de l'enfer », et rien « n'égalait ses tourments et sa consternation : « dans ces accabllements, il reconnaissait com- « bien Luther et ses violents sectateurs avaient « tort » ; mais, subjugué par ce maître arrogant, il était retenu « en servitude comme dans l'an- « tre du Cyclope (1) ». Il avait épousé en 1520 la fille d'un bourgmestre de Wittemberg, dont il eut quatre enfants, deux fils morts en bas âge et deux filles qui furent mariées, l'une, à Georges Sabinus, bon poète, et l'autre, à Gaspard Peucer, savant très-distingué. Tout le monde s'accorde à reconnaître que Mélanchthon était doué du caractère le plus heureux : bon époux et bon père (2), ami fidèle, il ne lui manqua peut-être qu'un peu de fermeté pour se soustraire à la domination de Luther et échapper aux éternelles controverses théologiques qui firent, comme il l'a souvent avoué, le malheur de sa vie. Nous n'entrerons point dans le détail des opinions que Mélanchthon professa à différentes époques : on ne pourrait que copier, en l'abrégeant, l'admi-

nable *Histoire des variations* (1), et le lecteur aurait droit de nous reprocher cette espèce de profanation d'un des chefs-d'œuvre de Bossuet. Mais aux différents traits qu'on a déjà rapportés de son caractère, on ajoutera qu'il était extrêmement crédule, et que ce même homme qui refusait d'admettre sans examen les vérités reçues par l'Eglise ajoutait foi aux rêves et aux superstitions populaires, aux prédictions, aux prodiges, à l'astrologie. A Rome, le Tibre s'était débordé; une mule avait mis bas un petit qui avait un pied de grue; près d'Augsbourg, il était né un veau à deux têtes; ces prodiges présageaient clairement la ruine prochaine de la ville papale. Il avait tiré l'horoscope de sa fille, et un horrible aspect de Mars le faisait trembler pour elle : de *tristes conjonctions des astres et la flamme d'une comète extrêmement septentrionale* ne l'effrayaient pas moins. Il se consolait de la lenteur des conférences d'Augsbourg parce que, « vers l'automne, les astres « devaient être plus propices aux disputes ecclé- « siastiques ». Tel était Mélanchthon avec toutes ses vertus et toutes ses faiblesses. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages, et Rotermund en décrit trois cent quatre-vingt-cinq, dont il indique les diverses éditions. Mart. Mylius en avait déjà publié le catalogue chronologique en 1582; Strobel en donna un bien plus complet sous le titre de *Bibliotheca Melancthoniana*, dans la 6^e partie des *Micellan. litteraria*. Les œuvres de Mélanchthon ont été recueillies et publiées par Peucer, son gendre, Wittemberg, 1561-1564, 4 vol. in-fol. L'édition de 1601 ne contient que les livres théologiques; celle qui fut donnée dans la même ville en 1680-1683, 4 vol. in-fol., est la plus complète et la plus estimée. (*Voy. la Biblioth. Bunaviana*, t. 1^{er}.) Son premier ouvrage connu est la préface qu'il mit au *Dialogus mythologicus* de Barthélemy de Cologne, Haguenau, 1516, in-4^o. Parmi les autres écrits de Mélanchthon, nous ne citerons que ceux qui sont encore recherchés des curieux : 1^o *Loci communes theologici*. C'est un abrégé de la doctrine chrétienne, publié pour la première fois à Wittemberg en 1521, in-8^o; il a été réimprimé soixante-cinq fois pendant la vie de l'auteur et a fourni le texte de la plupart des discussions théologiques. Strobel a donné (Altdorf, 1776, in-8^o) une *Bibliographie spéciale* de cet ouvrage et de ses différentes traductions. La version italienne, imprimée à Venise sous le nom de *Filippo di terra nera* (on se rappelle que c'est la traduction du nom de Mélanchthon), eut le plus grand succès à Rome tant qu'on n'en connut pas le véritable auteur. Scheihorn a inséré une Notice sur cette

(1) Ses principes de modération lui avaient fait des ennemis de tous les chefs de la réforme; et il avait résolu, s'ils le chassaient de Wittemberg, de fuir jusque dans la Palestine, et de se cacher dans la solitude habitée jadis par les Jérôme, pour y finir ses jours en paix dans la méditation des choses nécessaires au salut et dans la recherche de la vérité.

(2) Un savant français étant allé voir Mélanchthon le trouva, remuant d'une main le berceau de son enfant, et de l'autre tenant un livre qu'il lisait. Teissier, à qui nous empruntons cette anecdote, a recueilli un grand nombre de traits qui prouvent sa bonté de cœur, son désintéressement, et sa fidélité pour ses amis.

(1) Mélanchthon, dit Bossuet, était simple et crédule. Les bons esprits le sont souvent.... Dans la *Confession d'Augsbourg*, il se rapprocha, autant qu'il le put, des dogmes catholiques. Il voulait rétablir la puissance des évêques, parce qu'il prévoyait que sans elle tout allait tomber en confusion. Si l'on renverse, disait-il, la police ecclésiastique, je vois que la tyrannie sera plus insupportable que jamais.

version très-rare dans le tome 1^{er}, p. 628, des *Nova miscell. Lipsensia*. La traduction croate ou esclavone, imprimée à Tubingue, 1562, in-4^o de 336 pages, en caractères cyrilliques, est aussi une curiosité bibliographique. 2^o *Grammatica latina*, Nuremberg, 1547, in-8^o. Cette édition, la plus ancienne qu'indique Rotermund, ne doit pas être la première, car elle porte sur le titre : *Jam denuo recognita*. 3^o *Declamationes*, Strasbourg et Wittemberg, 1559-1586, 7 vol. in-8^o, collection très-rare. Les harangues de Mélanchthon sont fort estimées pour la pureté du style, la clarté, l'ordre et la méthode. Une première édition (*Liber selectarum declamationum*) avait déjà paru à Strasbourg, 1541, in-4^o. 4^o *Epistolarum liber primum editus*, Leyde, 1647, in-8^o. Ce volume est recherché, parce qu'il est sorti des presses d'Elzévir; mais il ne contient qu'une bien faible partie des lettres de Mélanchthon. Le recueil en est très-rare, et fort important pour l'histoire politique et littéraire du 16^e siècle. (*Voy. le Catalogue de Vogt.*) Schelhorn a publié quelques Lettres inédites dans les 12^e et 14^e volumes des *Amœnitates literariæ*. 5^o *Vita Mart. Lutheri breviter exposita*, Erfurt, 1548, in-8^o. La meilleure édition est celle de Hermann, avec des notes, Göttingue, 1541, in-4^o. Mélanchthon est le véritable auteur de la Chronique de Carion (*voy. ce nom*), publiée à Wittemberg, 1538, in-8^o, et souvent réimprimée (1). Il est l'éditeur de la Chronique de Lambert, des Œuvres de Luther, etc. On peut consulter : la *Vie de Mélanchthon* en latin, par Camérarius : elle est très-estimée; les *Eloges des savants*, par Teissier; le *Dictionnaire* de Bayle, et les *Remarques* de Joly, etc. G.-T. Strobel a publié à Altdorf un *Melanchthoniana*, 1771, in-8^o, et à Halle en 1777, in-8^o, une édition de la *Vie de Mélanchthon*, par Camérarius, avec des notes et une préface, dans laquelle il nous apprend qu'à cette époque il avait déjà paru en Allemagne deux cent soixante dix-sept ouvrages sur la personne et les écrits de ce célèbre théologien. J.-F.-W. Tischer a publié une *Vie de Melanchton* en allemand, dont la 2^e édition a paru à

Leipsick, 1801, in-8^o. Une nouvelle édition des œuvres de ce théologien a été donnée par Bretschneider dans le *Corpus reformatorum*, Halle, 1834-1860, 28 vol. in-4^o. W—s.

MELANDER (OTTON SCHWARTZMANN, plus connu sous le nom grecisé de), jurisconsulte, fit ses études à l'académie de Marbourg, où il soutint, en 1593, pour le doctorat, une thèse *De tutelis*. Ayant abjuré le protestantisme, il fut nommé conseiller impérial, et mourut en 1640, à 69 ans. Outre quelques traités de droit, oubliés depuis longtemps, on a de lui : *Jocorum atque seriorum tum novorum tum selectorum liber unus*, Licha, 1602, in-8^o; *ibid.*, 1604, in-8^o. Cette édition est augmentée d'un second livre. Melander s'est justifié d'avoir composé ce recueil par une pièce de vers, à la suite de laquelle il donna la liste de vingt-deux personnes graves qui, comme lui, ont publié des facéties pour se distraire de travaux sérieux. Le livre de Melander a été réimprimé, Marbourg, 1609, 1617; et Francfort, 1626. Ces différentes éditions sont également recherchées des curieux. W—s.

MELANDERHJELM (DANIEL MELANDER, anobli sous le nom de), astronome et géomètre suédois, naquit le 29 octobre 1726, et se fit connaître par un mémoire intitulé *De natura et veritate methodi fluxionum*. Il y démontrait les règles et l'exactitude de ce calcul d'une manière que quelques géomètres ont trouvée préférable à celle du célèbre Maclaurin. Melander paraissait se destiner uniquement à l'analyse transcendante, lorsqu'en 1757 Martin Strœmer, professeur d'astronomie à Upsal, le demanda pour suppléant. Il devint professeur en titre, en 1761, à la mort de son ami; et l'année suivante, il fit paraître encore un mémoire d'analyse pure, sous ce titre : *Isaaci Newtoni tractatus de quadratura curvarum, in usum studiosæ juventutis mathematicæ explicationibus illustratus a Daniele Melandro, astr. prof. Upsal.* Mais de ce moment presque tous ses travaux eurent pour objet les théories astronomiques. En 1769, il écrivit son esquisse de la théorie de la lune, *Lineamenta theoriæ lunaris*. C'est par ces mots qu'il désigne cet ouvrage dans son traité suédois d'astronomie, t. 2, p. 216, où il nous apprend qu'il avait envoyé son manuscrit à Frisi, qui le publia à Parme, en 1769, sous cet autre titre : *Danielis Melandri et Pauli Frisii, alterius ad alterum, de theoria lunari commentarii*, parce qu'à l'esquisse de Melander, Frisi avait ajouté la dissertation *De supputandis motuum lunarium æquationibus*. Déjà en l'an 1760 notre auteur avait inséré dans les Mémoires de Stockholm (t. 22), ses remarques sur la théorie lunaire de d'Alembert. En 1771, dans le même recueil (t. 33), il traitait la question *De la durée plus ou moins longue que pourrait avoir notre monde, en supposant la conservation des forces et des mouvements qui lui ont été imprimés à l'origine*. Dans les nouveaux Mémoires de l'académie de

(1) Mélanchthon, sur la fin de sa vie, mit lui-même en latin sa Chronique, et la publia, avec des corrections et des additions, en 1558. Il continua cet ouvrage jusqu'à Charlemagne, le divisa en trois livres, et le fit reparaître en 1560. Peucer y a ajouté un quatrième et un cinquième livres, contenant l'histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à la mort de Maximilien 1^{er}, en 1519. Il publia en 1572 tout l'ouvrage, dont les meilleures éditions sont celles de Wittemberg, 1580, in-fol., et de Genève, 1625, in-8^o. Eusèbe Ménius traduisit cette chronique en allemand. Simon Goulard en donna une version française en 1579; elle fut réimprimée à Genève en 1595, 4 vol. in-18. Pierre Lauro de Modène traduisit en italien la 1^{re} édition de la Chronique, Venise, 1643, in-12. Cet ouvrage a été trop loué par les protestants. André Franckenberg a composé un discours *De magnitudine rerum divinarum et politicarum quæ in Chronico reperiuntur*. Etienne Prætorius déclare barbares ceux qui ne se plaisent pas à sa lecture. D'un autre côté, les catholiques ont beaucoup décrié la fautive Chronique. Bayle dit que Surius décharge sur l'un des continuateurs, Peucer, des charrettes d'injures. Il est certain que Mélanchthon et Peucer ne se montrent point exempts de passion; que les faits qu'ils citent ne sont appuyés d'aucune autorité; qu'enfin leur chronologie est défectueuse; mais, comme l'observe Lenglet-Dufresnoy, alors on ne pouvait pas mieux faire. V—VE.

Suède, 4^e partie, on trouve de Melander une *Dissertation sur la forme la plus avantageuse à donner aux canons, sans diminuer les effets en épargnant le métal*. Dans le volume suivant, il donnait une équation différentielle, dont l'intégration serait utile pour calculer les mouvements de la lune. Son prédécesseur Strömer avait toujours eu le dessein de publier un traité élémentaire d'astronomie; en mourant, il avait légué à Mélander le soin de composer cet ouvrage, qui parut, en 1779, sous ce titre : *Conspectus prælectionum astronomicarum continens fundamenta astronomiæ, auctore Melanderhielm*, Upsal, 2 vol. in-8°. Voyez la première page de l'Avis au lecteur. L'exemplaire que nous avons sous les yeux avait été envoyé par l'auteur à d'Alembert, avec lequel il était en correspondance. Ce livre étant devenu rare, l'académie de Suède désira que Mélander en donnât une nouvelle édition en langue suédoise; elle en fit même les frais, et la traduction parut en 1795, avec ce titre : *Astronomie færfattad af Daniel Melanderhielm..... Och til trycket befördrad af kongl. Vetenskaps akademien Stockholm*, 2 vol. in-8° de près de 900 pages; la première édition n'en avait que 664. L'auteur y avait ajouté quelques chapitres nouveaux, et un discours préliminaire, qui est une histoire abrégée de l'astronomie. En envoyant cette édition nouvelle à l'auteur de cet article, Melander lui écrivait qu'après avoir pendant quarante ans professé l'astronomie à Upsal, il avait témoigné le désir de se reposer en conservant son traitement; ce qui lui fut accordé sans la moindre difficulté. La place de secrétaire perpétuel étant alors vacante, il fut forcé par l'académie de l'accepter; mais pour en remplir les fonctions il se fit aider par MM. Svanberg et Sjæsten. Il avait été anobli, en 1778, par Gustave III; et c'est alors que, suivant l'usage suédois, il avait changé son nom de Mélander en celui de Melanderhielm. Il publia, en 1784, un *Eloge de Wargentin*, in-8° de 74 p. En 1789, il fut nommé chevalier de l'Etoile polaire, et en 1801, conseiller en la chancellerie. Vers le même temps il avait obtenu du roi qu'on ferait une nouvelle mesure du degré de Laponie. Il chargea de cette opération MM. Svanberg et Ofverbom; et tandis qu'ils étaient allés reconnaître le pays et choisir leurs stations, Mélander s'adressa à nous pour avoir un cercle répétiteur pareil à ceux qui avaient servi à la mesure des degrés de France; en même temps, il demandait un modèle exact de la toise et du mètre. Cette opération, qu'il avait provoquée, l'occupa le reste de ses jours. Il voulait se démettre entièrement de sa place de secrétaire perpétuel : l'académie exigea qu'il conserverait du moins la correspondance avec les savants étrangers; et pour consacrer la mémoire de cet arrangement, l'académie fit frapper une médaille, qui parut dans les premiers mois de 1804. En 1805, il écrivait à l'auteur de cet article : « J'entre sous peu de

« jours dans ma quatre-vingtième année; ma
« santé et mes forces m'abandonnent, et si je ne
« puis me flatter que cette opération, que j'ai
« sollicitée, soit aussi favorablement reçue du
« monde savant que je l'aurais désiré, ce cha-
« grin sera de peu de durée; j'emporterai du
« moins pour consolation la conviction intime
« que les opérations et les calculs ont toute
« l'exactitude qu'il était possible de désirer, et
« l'espoir qu'un jour on leur rendra pleine jus-
« tice. » Cet espoir n'a point été déçu : tous les
savants ont applaudi au succès de l'astronome
distingué qu'il avait choisi pour cette opération,
et qu'il a eu pour successeur dans la place de
secrétaire perpétuel de l'académie. Sa santé s'affaiblissait de plus en plus; dès l'année 1803, il
était tourmenté de la pierre. Quand l'académie
de Stockholm perdit Prospérin, astronome cé-
lèbre, il écrivit, le 15 avril 1803 : « Il est mort
« il y a quelques jours dans sa terre, près d'Up-
« sal, âgé de 64 ans. De mon disciple, il était
« devenu mon confrère et mon ami; c'est le sort
« de la vieillesse de perdre ainsi d'anciens amis,
« et de n'avoir pas assez de temps pour en éprou-
« ver de nouveaux. » En 1809, il eut la douleur
de voir mourir une épouse chérie dont il avait eu
deux enfants, morts en bas âge. Ne laissant aucune
postérité, il légua sa bibliothèque à l'université
d'Upsal, avec un fonds destiné à l'entretenir et
l'augmenter. Le terme de ses regrets et de ses
souffrances n'était pas éloigné : il mourut à
Stockholm, dans les derniers jours de janvier
1810. On trouve son portrait et une courte No-
tice sur sa vie dans la *Corresp.* du baron de
Zach, t. 9, p. 73-80. D—L—E.

MELANDRI-CONTESSI (JÉRÔME), médecin italien, naquit en 1784, à Bagnacavallo, dans les Etats pontificaux. Après avoir étudié la chimie à Ravenne, puis à Bologne, il passa à l'université de Pavie, où il se fit recevoir docteur en 1806. L'année suivante, il publiait, avec Moretti, plusieurs *Mémoires* qui lui valurent la chaire de chimie à l'université de Padoue. Il ne cessa d'enseigner avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 22 février 1833. Outre un grand nombre de *Mémoires* insérés dans le *Journal de chimie et de physique de Pavie*, dans les *Mémoires de l'académie de Padoue*, dans les *Annales des sciences du royaume Lombardo-Vénitien*, et autres recueils, Melandri a publié, en 1826, un *Traité de chimie* qui contient plusieurs expériences nouvelles. Z.

MÉLANIE l'Ancienne, dame romaine célèbre par sa piété, était petite-fille du consul Marcellin, et proche parente de St-Paulin de Nola. Née vers l'an 343, elle fut mariée très-jeune, et devint veuve à l'âge de vingt-trois ans. Elle résolut alors de consacrer le reste de sa vie au Seigneur. Après avoir remis l'administration de ses biens et confié le soin de son fils unique Publicola à un homme prudent et pieux, elle partit pour l'Egypte et visita les solitudes de la Thébaïde;

de là elle se rendit dans la Palestine, et fit bâtir à Jérusalem un monastère, où elle demeura vingt-sept ans occupée de prières et de méditations, et pratiquant de grandes austérités. Informée que sa petite-fille avait le dessein d'embrasser à son exemple la vie contemplative, elle repassa en Italie pour l'affermir dans cette résolution. Toute la noblesse alla au-devant d'elle jusqu'à Naples; et elle fit son entrée à Rome montée sur un cheval et suivie d'un cortège brillant. Cet éclat ne la toucha point. Dès qu'elle eut rempli l'objet de son voyage, elle se hâta de reprendre le chemin de sa solitude (1). Dans sa traversée, elle eut la douleur de perdre Rufin d'Aquilée, son directeur; arrivée à Jérusalem, elle distribua aux pauvres tout l'argent qui lui restait, et reentra dans son monastère, où elle mourut au bout de quarante jours, l'an 410. On a reproché à Mélanie l'ancienne son penchant pour les erreurs d'Origène; mais les louanges que lui donnent St-Augustin et St-Paulin ne laissent aucun doute sur l'orthodoxie de sa foi. L'Eglise ne l'a point honorée d'un culte public; cependant, quelques savants conjecturent que c'est Mélanie qui est désignée au 8 juin dans un ancien calendrier découvert par le P. P. Fr. Chifflet. — STE-MÉLANIE la jeune fut mariée à l'âge de treize ans à Pinien, fils de Sévère, préfet de Rome. Ayant eu le malheur de perdre tous ses enfants au berceau, elle résolut de se consacrer au service des autels, et fit partager sa résolution à son mari. Elle fut affirmée dans ce pieux dessein par son aïeule, qui entreprit un voyage long et périlleux uniquement dans ce but. La mort de son père Publicola ayant laissé Mélanie maîtresse de ses biens, elle les vendit, en distribua le prix aux pauvres et passa avec son mari en Afrique. Après avoir fait quelque séjour à Carthage et à Hippone, dont St-Augustin occupait alors le siège épiscopal avec tant d'éclat, ils s'établirent à Tagaste, où ils passèrent sept ans, s'imposant toutes sortes de privations. Les deux époux se rendirent en 417 à Jérusalem; et Pinien étant mort en 435, Mélanie entra dans un monastère qu'elle avait fait bâtir sur la montagne des Oliviers, et dont elle fut obligée de prendre la direction. Elle entreprit le voyage de Constantinople pour travailler à la conversion de Volusien, son oncle, qu'elle eut la joie de déterminer à recevoir le baptême. Ste-Mélanie mourut dans la 57^e année de son âge, en 439, le 31 décembre, jour où l'Eglise célèbre sa fête. Les *Actes* de Ste-Mélanie ont été publiés en grec par Métaphraste, et traduits en latin par Lippomani. Sa Vie a été publiée par Baillet, Godescard et les autres hagiographes. Macé, curé de Ste-Opportune, en a donné une histoire édifiante sous le

(1) Mélanie alla aussi visiter St-Paulin à Nole. Ce saint lui-même nous a laissé de ce voyage une éloquente description, dont Rollin a donné l'analyse dans le *Traité des études*, liv. 5, 1^{re} part., chap. 7.

titre de *Mélanie, ou la Veuve charitable*, Paris, 1729, in-12. W—s.

MÉLANTHE, peintre grec de l'école de Siccyone, fut contemporain et condisciple d'Apelles; tous deux étaient élèves de Pamphile, et s'étaient soumis à lui payer le talent d'or qu'il exigeait pour dix années de leçons. Sous ce maître habile, Mélanthe devint un des peintres les plus renommés de ce siècle si fécond en grands artistes; et les historiens le placent à côté d'Apelles, de Protogènes, de Nicomaque, d'Antiphile et d'Euphranor. Ses tableaux étaient payés au plus haut prix dans les villes de la Grèce et de l'Asie. Comme Pamphile son maître, c'était par une excellente méthode que Mélanthe se distinguait. Cependant, il ne se servait que de quatre couleurs, les seules dont on fit alors usage; et Plinie remarque à ce sujet que depuis ce temps les matières colorantes les plus riches et les plus précieuses ont été employées, tandis que les productions des artistes ont beaucoup perdu de leur excellence. Aristate, tyran de Siccyone, se fit peindre par Mélanthe sur un char de victoire: les plus habiles élèves de ce peintre travaillèrent de concert à ce tableau, et Apelles lui-même passait pour y avoir mis la main. Lorsque Aratus eut rendu la liberté à Siccyone, on détruisit les images des tyrans; et le Triomphe d'Aristate allait être mis en pièces, lorsque l'excellence de l'ouvrage et les prières d'un peintre nommé Néalcès en suspendirent la destruction. En insistant auprès d'Aratus, qui d'ailleurs avait lui-même recherché les tableaux de Mélanthe, Néalcès obtint que le char et les chevaux seraient conservés, mais à condition qu'il effacerait la figure; il s'en chargea, et lui substitua une palme, n'osant pas y ajouter autre chose de sa main. Mélanthe avait publié sur son art un ouvrage qui ne nous est point parvenu. L-S-E.

MELART (LAURENT), historiographe, né en 1578 à Huy, dans la principauté de Liège, mérita l'estime de ses compatriotes par ses talents et sa probité, et parvint plusieurs fois, par leurs suffrages, à des places municipales. Nommé bourgmestre, il s'appliqua à recueillir et à mettre en ordre toutes les pièces relatives à cette ville, et publia la *Chronologie des comtes et évêques de Liège, avec l'histoire du château et de la ville d'Huy*, Liège, 1644, in-fol. Cet ouvrage est peu connu, parce qu'il est écrit en flamand et si rempli d'expressions surannées qu'on ne peut bien l'entendre sans un glossaire; mais on assure qu'il ne manque pas de critique et qu'il contient des recherches exactes et intéressantes. W—s.

MÉLAS, général autrichien, d'une famille originaire de Moravie, fit ses premières armes dans la guerre de Sept ans contre la Prusse, comme adjudant du feld-maréchal Daun. Général-major en 1793 et 1794, puis lieutenant feld-maréchal, il commanda sur la Sambre et dans le pays de Trèves, en 1795 sur le Rhin, et en 1796 à l'armée d'Italie, dont il eut le commandement en chef

en juin de la même année. En 1799, il dut se concerter avec Suwarow, et il suivit avec activité les premiers avantages obtenus par le général Kray. Il se distingua surtout à la bataille de Cassano, et eut part aux batailles de la Trébia et de Novi. Suwarow étant passé en Suisse à la rencontre de Masséna, Mélas, resté à la tête de 60,000 Autrichiens, battit Championnet à Genola le 3 novembre, et s'empara de Coni. Moins heureux en 1800, il perdit devant Gênes un temps précieux, divisa ses forces, en envoya une grande partie sur le Var contre le général Suchet, et laissa le temps à Bonaparte d'envahir la Lombardie et de se placer sur les derrières de l'armée autrichienne. La marche de ce général lui avait paru si gigantesque, qu'il ne la crut possible que lorsqu'il n'était plus temps de s'y opposer. Il réunit alors rapidement ses troupes et marcha contre les Français, qu'il attaqua le 16 juin dans la plaine de Marengo, sur la Bormida. Il les repoussa d'abord sur plusieurs points; mais il commit la faute de trop étendre ses ailes, et fut enfoncé par l'ennemi au moment où il voulait l'envelopper (*voy. DESAIX*). Voyant alors ses communications coupées, et se trouvant dans une position extrêmement périlleuse, il signa une espèce de capitulation par laquelle le vainqueur lui permit de se retirer sur Mantoue avec son armée et un immense bagage. Cette défaite assura la puissance de Bonaparte, et elle eut sur les destinées de l'Europe des résultats incalculables. La conduite de Mélas fut blâmée généralement; mais son souverain ne le jugea pas avec autant de sévérité; ce monarque ne cessa pas de l'employer: il le nomma commandant de la Bohême; et, ce qui est encore plus remarquable, il le chargea, six ans plus tard (1806), de présider la commission qui eut à prononcer sur l'ignominieuse capitulation du général Mack à Ulm. Mélas mourut à Prague en 1807. M—D J.

MELBOURNE (WILLIAM LAMB, lord), homme politique anglais, né à Londres le 15 mars 1779, était fils du premier vicomte Melbourne, et avait pour grand-père, du côté maternel, sir Ralph Milbanke. Le jeune Lamb reçut l'éducation soignée que les familles aristocratiques anglaises prennent soin de faire donner à leurs enfants. Il alla étudier successivement aux universités de Cambridge et de Glasgow. Il s'appliqua surtout à l'étude des sciences morales et politiques, et obtint des succès. Doué d'un grand jugement et d'assez d'esprit, il s'annonça de bonne heure dans les conférences tenues par les étudiants comme devant devenir non un orateur, mais un dialecticien habile. Elevé dans les opinions whigs, il était grand admirateur de Fox, qui lui témoigna beaucoup d'estime, et il publia pour la défense des opinions libérales un petit écrit ayant pour titre : *Essai sur les progrès de l'humanité* (*Essay on the progressive improvement of Mankind*, 1798), morceau qu'il lut dans une réunion du

collège de la Trinité, à Cambridge. En 1804, le jeune W. Lamb avait prêté le serment d'avocat; deux mois plus tard, il héritait du droit à la pairie de son père, par la mort de son frère aîné, et épousait peu de temps après lady Caroline Ponsonby, fille du comte de Bessborough, femme distinguée, morte en 1828, qui s'est fait connaître par la publication de quelques romans, et qui fut une des correspondantes de lord Byron. Sa haute position de famille appela tout naturellement W. Lamb à la vie politique. En 1805, les électeurs whigs de Leominster l'envoyèrent à la chambre des communes, où il alla se ranger sous la bannière de Fox; il ne cessa pas d'être député à cette assemblée jusqu'en 1820, tantôt par le choix d'un collège électoral, tantôt par celui d'un autre. Haddington, Portarlington, Peterborough, le Hertfordshire l'eurent successivement pour représentant. Dès 1806, il fut chargé de la rédaction de l'adresse en réponse au discours du trône. Quoique whig, W. Lamb ne suivait pas cependant son parti sur tous les terrains; il appuya bon nombre de mesures du ministère de lord Liverpool; mais il resta un partisan résolu de la liberté du commerce, de la reconnaissance de l'autonomie des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud et de l'émancipation irlandaise. Lorsque Canning (*voy. ce nom*) fut chargé de composer un cabinet, W. Lamb accepta les fonctions de secrétaire en chef du lord lieutenant d'Irlande, et son arrivée dans cette île fut saluée avec enthousiasme par les catholiques. Mais l'héritier des Melbourne avait des instincts trop aristocratiques pour ne pas s'arrêter dans le mouvement qui entraînait les whigs vers le radicalisme. A dater de 1817, il se rapprocha des Tories, et il resta même en place sous le ministère de Wellington. Il craignait que des concessions trop larges n'amènassent en Irlande une insubordination; et sans cesser de professer ses principes libéraux, il n'en montra pas moins une grande réserve quant à leur application. Cependant il ne put se refuser à prendre part au mouvement qui allait amener une réforme parlementaire, et en cela il imita l'exemple d'autres whigs modérés. La mort de son père l'appela à la chambre des pairs le 22 juillet 1828. Le nouveau lord Melbourne y obtint d'abord peu de succès. Il n'avait pas de facilité de parole; son débit était monotone, confus et embarrassé. La démission du cabinet Wellington et l'avènement de lord Grey au pouvoir l'élevèrent à un poste qu'il dut plus à sa bonne réputation qu'à son mérite. On lui donna le portefeuille de l'intérieur. Lord Grey, qui avait confiance dans la loyauté et l'honnêteté de lord Melbourne, voulait utiliser ses lumières pour imprimer à l'administration intérieure une impulsion qui lui manquait. Mais lord Melbourne ne répondit pas à ses espérances et ne se montra pas à la hauteur de sa mission; il n'apporta ni acti-

vité ni ordre dans son administration ; et quoique presque toujours déchargé par le chef de cabinet du soin de défendre la politique devant les chambres, il laissa écouler trois années sans avoir amélioré en rien le service dont il était chargé. Peu fait pour le travail et habitué à une vie facile, il ne vit dans son titre de ministre qu'une charge honorifique. L'opposition que rencontra en 1834 le cabinet, au sein même de ses membres, au sujet des réformes à introduire dans l'Eglise d'Irlande, le mit un moment en péril. Plusieurs ministres, lord Ripon, lord Stanley, le duc de Richmond, sir James Graham, donnèrent leur démission. Les préjugés sont si invétérés en Angleterre au sujet de l'Irlande, qu'il était difficile de rencontrer dans l'aristocratie un homme supérieur qui consentit à défendre le système plus équitable dans lequel le gouvernement voulait entrer. Le 14 juillet 1834, le roi chargea lord Melbourne de composer un cabinet, qui n'eut qu'une durée éphémère ; et en novembre suivant, lord Melbourne dut donner sa démission quand déjà plusieurs de ses collègues s'étaient retirés. Un ministère conservateur, dont fit partie Robert Peel, le remplaça ; mais il n'obtint pas la majorité dans le parlement ; les whigs revinrent au pouvoir, avec mission d'entrer franchement dans les voies libérales. Lord Melbourne eut en avril 1835 le titre de premier ministre (premier lord de la trésorerie) qu'il garda jusqu'en septembre 1841. Durant ce laps de temps, à la tête d'un cabinet, ce qui pouvait paraître au-dessus de ses forces, cet homme d'Etat parvint si bien à choisir ses subordonnés et prit un tel soin d'être informé exactement par eux de toutes les questions, qu'il réussit à soutenir sans trop de désavantage les attaques de l'opposition. Il ne devint jamais orateur ; mais entouré d'une grande considération, il réussissait à se faire écouter, et avait acquis en outre une grande habitude de la tactique parlementaire ; il suppléait par le mordant et l'esprit à ce qui lui manquait sous le rapport de la généralité des vues, et la franchise un peu brusque de son caractère lui valut une grande popularité. En butte aux attaques du parti qui représentait plus particulièrement le génie et les préjugés de l'Angleterre, il ne recula pas devant les mesures qu'il jugeait nécessaires, quoiqu'il vit qu'elles soulevaient de vives réclamations. C'est ainsi qu'il accepta l'alliance du grand agitateur O'Connell et du parti catholique, qui lui apportait l'appoint nécessaire à sa majorité, tout en désavouant hautement ses principes pour ne pas effaroucher les Anglais. Ce fut surtout après l'avènement à la couronne de Victoria que lord Melbourne dut déployer dans les affaires une initiative et un tact qui n'étaient pas aussi nécessaires alors que Guillaume IV prenait une part plus que nominale au gouvernement. Il réussit parfaitement à initier la jeune reine au mécanisme de la constitution, et sut

prendre sur elle un grand ascendant. Mais l'autorité de son cabinet subit le sort inévitable de tous les cabinets anglais : elle s'affaiblit avec le temps. D'ailleurs il n'avait attaché son nom qu'à fort peu d'utiles mesures. La santé de lord Melbourne commençait visiblement à s'altérer ; son activité, naturellement faible, s'était ralentie. Son ministère tomba donc faute d'appuis, et ses amis ne purent même former le noyau d'une sérieuse opposition. Plus homme de cour et de salon que politique ; ce ministre ne devait son influence qu'à ses qualités personnelles, et son instruction était plus celle d'un humaniste que celle d'un politique. Il cultivait la littérature légère, et composa une comédie intitulée *the fashionable Friends*. Aussi sorti du pouvoir, sa parole ne gardait-elle plus aucun prestige ; et quand il reparut en 1845 dans les discussions de la chambre des pairs, il sembla n'être que l'ombre de lui-même. Tout dans sa personne annonçait un parfait *gentleman*, l'homme de haute naissance ; mais rien ne décelait les vues profondes et la pratique des affaires. Dépourvu de cette persévérance qui fait la force du caractère anglais, il n'eut ni l'intelligence pour découvrir le moment propre à faire passer des mesures opportunes, ni la ténacité pour les soutenir ; il se vit forcé d'abandonner toutes les utiles mesures qu'il avait conçues pour l'Irlande, et sa modération même devint la cause de sa chute, parce qu'il avait voulu accorder les prétentions ennemies des protestants et des catholiques. Il faut dire aussi que le procès qui lui fut intenté pour ses relations supposées avec M^{rs} Norton contribua un peu, quoiqu'il ait abouti à un acquittement, à jeter quelque ombre sur sa réputation d'homme privé dans un pays où le lien du mariage est singulièrement respecté. Lord Melbourne mourut, le 24 novembre 1849, sans héritiers mâles ; il laissa son siège à la chambre des pairs à son frère. — MELBOURNE (Frederick-James Lamb), d'abord lord Beauvale, né à Londres le 17 avril 1782. F. J. Lamb entra dans la carrière diplomatique et était secrétaire de légation à Palerme en 1811. Il passa en 1813 avec la même qualité à l'ambassade de Vienne, et fut ministre plénipotentiaire par intérim jusqu'à l'arrivée de lord Stewart (*voy.* LONDONDERRY) ; de 1815 à 1820, il était ministre-résident à Munich, et en 1822 il était appelé au conseil privé de la couronne britannique. Le 18 février 1825, il fut nommé ambassadeur extraordinaire en Espagne, et le 13 mai 1831 ambassadeur en Autriche. En novembre 1841 il prit sa pension de retraite, et fut créé lord-baron de Beauvale, puis hérita du nom de son frère. Il avait épousé la fille du comte de Maltzahn, ambassadeur de Prusse à Vienne. Il mourut de la goutte le 29 janvier 1853 à Brockett-Hall (Hertfordshire). A. M.-Y.

MELCHIADE (SAINT). *Voyez* MILTIADE.

MELCHIORIS (ALBERT-GUILLAUME). *Voyez* WESSELING, note.

MELCHISEDECH (dont le nom en hébreu signifie *roi de justice*), prêtre du Très-Haut et roi de Salem, offrit à Abraham du pain et du vin, après la victoire que ce patriarche avait remportée sur Chodorlahomor (1912 avant J.-C.); il le bénit, et Abraham lui donna la dime du butin pris à l'ennemi (*voy. ABRAHAM*). C'est tout ce que l'Écriture rapporte de Melchisédech, que les Sts-Pères ont regardé comme la figure de Jésus-Christ instituant l'eucharistie. On ne connaît aucune autre circonstance de sa vie. Les rabbins ont prétendu que c'était le patriarche Sem, qui vivait encore à cette époque; Origène a cru que c'était un ange. Enfin, des hérétiques soutinrent que Melchisedech était le St-Esprit, d'autres le Messie, etc.; ils furent condamnés par l'Eglise et appelés *melchisédecians*. Quant à la ville de Salem, dont Melchisédech était roi, quelques interprètes l'ont confondue avec Salim, ville des Sichimites, où Jacob s'arrêta en revenant de la Mésopotamie (*Genèse*, ch. 33), et qui est citée aussi dans l'Évangile de St-Jean (ch. 3); mais on croit communément que Salem était la même ville que Jérusalem. Z.

MELCHTHAL (ARNOLD DE), appelé ainsi du nom de son habitation, dans le pays d'Unterwald, fut l'un des trois fondateurs de la liberté suisse célébrés par l'histoire. Handenberg, gouverneur pour Albert d'Autriche, ayant fait enlever au père d'Arnold, riche propriétaire du Melchthal, une paire de bœufs de sa charruie : « Ces pay-
« sans, dit le valet du tyran, peuvent bien trai-
« ner eux-mêmes la charruie s'ils veulent avoir
« du pain. » Le fils Arnold, irrité de ces paroles outrageantes, frappa le valet, lui cassa un doigt et évita la vengeance du maître par la fuite; mais cette vengeance s'exerça cruellement sur son père, à qui le gouverneur fit crever les yeux. Arnold se concerta alors avec ses amis Furst et Stauffacher sur les moyens de se soustraire au joug de la tyrannie. Après avoir sondé les dispositions de leurs familles et de leurs amis, ils se réunirent dans la plaine solitaire de Grutli, que couvre une forêt sur la rive gauche du lac de Waldstetten, près des limites des pays d'Unterwald et d'Uri; ils s'y rendirent séparément, accompagnés chacun de dix amis dont ils s'étaient assurés, et là ces trente-trois hommes courageux formèrent, dans une entrevue nocturne (novembre 1307), le plan de leur périlleuse entreprise. Ils se promirent par serment de sacrifier leurs vies et de ne jamais s'abandonner : ils ne devaient parler et agir que pour la délivrance de tout leur pays, mettant de côté tout intérêt particulier. Chacun dans son canton s'engageait à défendre la cause du peuple, et, en prenant conseil des communes, à le remettre, au péril de sa vie, en possession de ses privilèges et de ses franchises. Les associés ne devaient faire aucun tort au comte de Habsbourg, dans ses biens et ses droits, ni se séparer du saint empire, ni con-

tester aux abbayes et aux seigneurs ce qui leur était dû. Ils devaient éviter, autant qu'il serait possible, de répandre le sang des gouverneurs, de leurs familles et de leurs officiers; leur seul désir étant de s'assurer à eux-mêmes et de transmettre à leur postérité la liberté qu'ils avaient héritée de leurs pères. Ce serment fut répété par tous, au nom de Dieu et des saints, en levant les mains au ciel avec un cœur rempli d'espoir et de confiance, et un entier dévouement à la patrie. On se promit un secret inviolable et une conduite conspecte, jusqu'à ce que le moment d'agir fût arrivé. L'aventure de Guillaume Tell hâta l'exécution des mesures prises en commun (*voy. TELL*). U-1.

MÉLÉAGRE, poète grec, fut l'éditeur de la première Anthologie connue. On ne peut pas fixer avec exactitude l'époque où il florissait : les uns le placent sous Démétrius II Nicator (olymph. 158); les autres sous Séleucus IV (olymph. 170). Ces opinions peuvent se concilier, puisque, d'après son propre témoignage, il parvint à un âge avancé (1). Un critique habile (2) a essayé de le rajeunir de plus d'un siècle et d'en faire un contemporain d'Auguste; il se fonde sur une épigramme que Méléagre semblerait avoir imitée de Straton : mais pourquoi celui-ci ne serait-il pas l'imitateur? Son silence sur Philodème, son compatriote, qui florissait dans la 180^e olympiade, et dont plusieurs morceaux auraient convenu à son Anthologie, semble prouver que Méléagre vivait avant lui, et au moins cent ans avant Jésus-Christ. Le nom de son père était Eucrate, d'où l'on peut conclure qu'il était d'une famille grecque, quoiqu'il se qualifie de *Syrien*, et qu'il plaisante sur sa connaissance des langues syrienne et phénicienne (*Epig.* 126). Elevé à Tyr, il paraît avoir cherché un asile dans l'Asie Mineure pendant les longs troubles de la Syrie; c'est de lui-même que nous savons qu'il passa ses vieux jours à Cos. Mais le lieu précis de sa naissance a été le sujet de quelques discussions. « *Atthis*, dans le territoire de *Gadara*, en Syrie, « est mon lieu natal. » Tel est le sens littéral et généralement adopté du passage où il indique cette circonstance de sa vie (*Epig.* 127). Maintenant cette Gadara est-elle celle que Strabon place entre Joppé et Ascalon, la Gazara de Josèphe, ou bien la ville plus fameuse et plus considérable au delà du Jourdain, dans la Décapole? Les savants sont d'accord en faveur de cette dernière (3); ils lui attribuent même l'honneur d'avoir été la patrie de plusieurs autres hommes de lettres, Philodème, auteur d'un ouvrage sur la musique, et Menippe, philosophe cynique. On trouvait tout simple qu'un village nommé *Atthis* ne fût nommé par aucun autre écrivain; mais un savant italien a mis en avant une conjecture

(1) Reiske, *Notit. poet. Anthol.*, p. 131; Manso, dans son édition de *Méléagre*, p. 157; Jacobs, *Antholog.*, prolegom. 39.

(2) Schneider, *Peric. crit.*, p. 65.

(3) Casaubon, *Notæ in Strab.*, l. xvi.

qui a trouvé des partisans. « *Atthis*, dit-il, est une expression figurée qui désigne l'atticisme des habitants de Gadara. Le passage de Méléagre peut donc être rendu ainsi : « Gadara, cette « autre Athènes, en Syrie, m'a donné le jour (1). » Ce que cette interprétation semblerait avoir d'affecté serait justifié par d'autres traits un peu alambiqués du même genre qu'offrent les écrits de Méléagre. Quelque ingénieuse que soit cette hypothèse, nous nous permettons de la juger superflue jusqu'à ce qu'on nous ait prouvé qu'il ne pouvait pas exister une bourgade nommée *Atthis* dans le territoire de Gadara, comme il existait une ville *Atthis* sur l'Euphrate, et un lieu *Atticum* près de Cyrène. Attendons qu'on ait publié les nombreux manuscrits de Philodème, qui déjà sont *déroulés*; et peut-être ce compatriote de Méléagre nous expliquera l'énigme. Il est plus important de remarquer cette foule de littérateurs que la Syrie *grécisée* fournissait, et qui pour la plupart avaient été élevés à Tyr, ville où, sous les Séleucides, l'esprit des lettres et des bonnes études paraît avoir trouvé un asile à l'ombre d'une liberté imparfaite et précaire. Après avoir retracé ce qu'on sait sur la vie de Méléagre, nous allons le considérer d'abord comme éditeur de la première *Anthologie* ou recueil de poésies fugitives, et ensuite comme auteur lui-même d'un certain nombre de poésies. Il donne à son recueil de pièces fugitives, choisies dans quarante-six auteurs anciens et récents (2), le titre à la fois simple et élégant de Στέφανος, la *Guirlande*. Il compare chaque poète à une fleur ou à un fruit; et nous lisons encore, avec de profonds regrets, la préface poétique où il énumère tous ces trésors probablement perdus pour nous. En voici quelques passages que nous avons essayé de traduire.

Muse, pour qui cette aimable guirlande,
Ces fleurs du Pinde et ces fruits d'Hélicon ?
A Dioclès dédions cette offrande;
De Méléagre il chérira ce don,
De mon amour éternel témoignage.
Va, Muse, va, porte lui ton hommage,
Et nomme lui tes immortelles fleurs.
Myris, *Anile*, avancez, jeunes sœurs,
Humble muguet, jonquille à peine éclosée !
Lis virginal, *Erinne*, éclate au loin ;
Chez toi, *Sappho*, je cueillis avec soin
Peu de boutons, mais des boutons de rose.
.....
Parmi ces fleurs paraît *Anacréon* ;
C'est de Bacchus la grappe purpurine
Que de nectar arrosent tous les dieux.
Jeune palmier des monts de Palestine ;
Antipater s'élance vers les cieux.
Faut-il armer la rose d'une épine ?
Tu la fournis, *Archiloque* fougueux.
.....

L'épi doré, c'est l'heureux *Bacchylide* ;
Aux champs du Pinde il en fit des moissons.
Viens, viens aussi modeste *Léonide*,
Et de ton lierre enlance mes festons....

Méléagre ne paraît pas avoir manqué de goût pour choisir dans le riche parterre où il pouvait cueillir. Toute la littérature des beaux siècles de la Grèce était encore à sa disposition; et quoiqu'il semble avoir favorisé quelques poètes de sa province, quoiqu'il se soit probablement borné à recueillir les pièces écrites en mètre élégiaque et qualifiées d'*épigrammes*, la perte de sa *Guirlande* est vivement sentie par tous ceux qui savent combien le génie d'une nation, ses mœurs, ses usages se font connaître dans tous les divers genres qu'embrasse la poésie fugitive. Dès l'aurore de leur civilisation, les Grecs avaient aimé les inscriptions en vers; le mètre élégiaque avait été approprié à l'inscription, à l'*épigramme* dans le sens primitif du mot; et comme ce mètre se plie à toutes sortes de matières, on l'employa tantôt à consacrer le nom d'un héros, à honorer une grande action; tantôt à exprimer un sentiment tendre, à peindre rapidement une sensation agréable: on écrivit dans ce genre de vers de petites élégies, de petites idylles, des *madrigaux* et des *bouquets à Iris*, des sentences et de petits poèmes historiques, toutes ces pièces conservèrent le nom général d'*épigramme*, nom dont le sens devint aussi vague, sous le rapport du contenu, que celui de *sonnet* en italien. Plus tard, lorsque, sous la domination romaine, les Grecs asservis n'eurent plus ni les moyens ni l'occasion d'encourager les grands ouvrages poétiques, lorsque toutes les muses épiques et dramatiques se furent tues, cette poésie dite *épigrammatique*, et que nous devons plutôt qualifier de fugitive, survécut à la haute littérature: ce qui avait été l'amusement de la Grèce florissante devint l'unique travail littéraire de la Grèce dégénérée. Tout le monde faisait des *épigrammes*, c'est-à-dire de petits vers d'occasion et de société. Les Romains, devenus une nation frivole et esclave, adoptèrent cette mode de leurs vassaux grecs, comme ils en avaient adopté la langue; les sénateurs, les princes, les empereurs mêmes, par ton et par désœuvrement, augmentèrent l'énorme masse des pièces fugitives grecques. Les *Anthologies* qui servaient de dépôt à ces productions légères durent donc se renouveler comme le parterre d'un jardin; si leur nombre n'a pas égalé celui de nos *Almanachs des Muses*, c'est l'absence de l'imprimerie qui seule en est la cause. Après nous être ainsi placés dans le vrai point de vue, il nous sera facile de sentir que la critique et l'érudition ne pourront jamais deviner au juste le nombre, la forme et le contenu de ces recueils, toujours reproduits et toujours modifiés. Reiske et d'autres ont paru croire que Méléagre avait divisé son recueil en deux parties, l'une consacrée aux pièces licencieuses, l'autre aux morceaux

(1) Rosini, *Herculanensium*, 1^{er} vol.; Prolegom. in Philod. iv et v; Jacobs, *Catalog. poet.*, p. 916

(2) Voici les noms de tous: Anyte, Myro, Sappho, Mélanipide, Simonide, Nossis, Rhianus, Erinne, Alcée, Samillo, Léonidas, Mnasalès, Pamphile, Pancratès, Tynnès, Nicias, Euphème, Damagète, Callimaque, Euphorion, Hégésippe, Persée, Diotime, Ménécrate, Nicenète, Phaenuss, Simmias, Parthénis, Bacchylide, Anacréon, Anthémis, Archiloque, Alexandre l'Étolien, Polyclète, Polystrate, Antipater, Posidippe, Hédyle, Sicélide, Platon le Grand, Aratus, Chérémon, Phédime, Antagoras, Théodoride et Phanias. Cette nomenclature est fautive et incomplète dans Fabricius, *Biblioth. græca*, édit. de Harles, t. 4, p. 410.

sérieux et gracieux. On pensait que Straton avait ensuite donné une édition augmentée de la première partie; mais il paraît bien démontré par M. Wyttenbach (1) que le recueil de Straton est différent de celui de Méléagre. Celui-ci avait de son côté admis indistinctement des pièces licencieuses et décentes; mais le seul ordre qu'il avait établi se bornait à faire suivre les épigrammes d'après les lettres initiales du premier vers, comme Jacob l'a le premier démontré, et non pas d'après les lettres initiales des auteurs, comme Saumaise l'avait cru. On sait que cent cinquante ans après Jésus-Christ un poète nommé Philippe, de Thessalonique, publia une nouvelle Anthologie dans laquelle il rassembla les pièces fugitives postérieures au siècle de Méléagre; on sait que sous le règne de Justinien Agathias réunit dans un recueil les mauvais vers de ses contemporains; que dans le 10^e siècle Constantin Cephalas fit un extrait méthodique des trois recueils qu'on vient de nommer; et qu'enfin, au 14^e siècle, le moine Maxime Planudes abrégé sans choix et presque sans but l'Anthologie de Cephalas, heureusement retrouvée dans la bibliothèque de Heidelberg. De plus longs détails sur le sort de ces Anthologies seraient étrangers à cet article. Il en est de même des doctes travaux des Saumaise, des Reiske, des Brunck, pour publier et pour éclaircir ces restes de la poésie fugitive des Grecs. Nous renverrons le lecteur aux articles de ces trois grands hellénistes; mais nous devons payer un tribut d'éloge à Jacobs, dont l'édition de l'Anthologie a laissé peu de chose à glaner à ceux qui suivront ses traces. Passons aux poésies propres de Méléagre: elles nous ont été conservées en assez grand nombre, puisque cent trente et une pièces portent le nom de ce poète, tandis que nous en avons à peine quatre-vingts sous celui d'Anacréon. Ce sont des bagatelles écrites avec esprit, avec chaleur, versifiées avec élégance, mais qui, pour la variété et le charme des idées et des images, n'approchent point de celles du chantre de Bathyllé ni de celui de Lesbie. L'Amour, les Grâces et Vénus y fatiguent par leur présence éternelle. Par malheur, les pièces les plus originales ont l'inconvénient de se rapporter à une passion que nos mœurs repoussent avec horreur. La diction, remarquable par sa pureté autant que par l'heureuse audace des expressions, est quelquefois gâtée par de froids jeux de mots. On pourrait faire dans ces poésies un choix agréable; et comme les cours de littérature les passent absolument sous silence, le lecteur nous pardonnera de lui en donner une idée. L'Épigramme de Méléagre n'est souvent qu'une petite élégie. D'autres fois c'est un madrigal spirituel, mais qui roule trop souvent sur les mêmes idées. L'idylle sur le printemps a été traduite en beaux vers latins par

le célèbre Grotius; elle n'exprime, en phrases élégantes et fleuries, qu'une idée devenue depuis assez commune: « Les bois, les fleurs, les oiseaux se raniment; faut-il que le poète seul « reste enchaîné par un triste silence (1)? » Il existe plusieurs éditions de Méléagre. Celle de Manso (*Μελεαγρον τα σωζόμενα*, Iena, 1789), et celle de Græfe (*Meleagri Gadareni epigrammata*, Leipsick, 1814), sont les meilleures; mais cette dernière a l'avantage d'un grand nombre de variantes extraites du manuscrit du Vatican. On les trouve aussi à la tête des *Analecta* de Brunck et de l'*Anthologia* du savant et célèbre Jacobs, qui les accompagne d'un ample et excellent commentaire (2). Plusieurs savants critiques ont regardé notre poète comme identique avec Méléagre le Cynique, que les anciens donnent pour auteur de trois satires en prose: le *Banquet*, la *Dispute du pois et de la lentille*, et les *Grâces*. Jacobs adopte cette opinion dans ses *Prolegomenes*, p. 37. Cette identité d'un poète élégant et d'un philosophe cynique semble choquer nos idées reçues; mais il faut considérer que Jacobs, écrivant pour les savants, ne s'est pas cru obligé de dire que les cyniques variaient beaucoup dans leurs mœurs et leur manière de vivre; tous n'affectaient pas la haine des beaux-arts et quelques-uns sacrifiaient volontiers aux plaisirs. Le compatriote de Méléagre, le cynique Ménippe, écrivait des satires, prêtait à usure, et mourut de chagrin d'avoir perdu sa fortune. Notre poète dit expressément qu'il a rivalisé avec l'esprit piquant et gracieux de Ménippe (*Epig.* 127); et cette expression nous semble mettre hors de doute que l'auteur des épigrammes l'est également des trois ouvrages satirico-philosophiques, qu'on vient de citer, et qu'il a partagé avec Ménippe l'honneur d'avoir mis en vogue ce genre de littérature, où plus tard Lucien fit briller les dernières étincelles de l'esprit attique. M. B—N.

MÉLÈCE (SAINT), patriarche d'Antioche, issu d'une des familles les plus distinguées de Mélitène dans la petite Arménie, avait reçu du ciel le germe de toutes les vertus qui, s'étant développées à mesure qu'il croissait en âge, le rendirent un des plus illustres évêques de l'Orient. A un grand fonds de piété, à des mœurs irrépro-

(1) Meincke fit imprimer séparément l'*Idylle* de Méléagre sur le printemps, Göttingue, 1788, in-8°. Cette même *Idylle* avait déjà paru dans l'édition *princeps* de l'*Anthologie*, Florence, 1497, in-4°; elle avait été réimprimée dans l'édition de H. Estienne, 1566, in-4°; dans celle de Wechel, Francfort, 1600, in-fol., et ailleurs; et cependant un Italien, Jean-Baptiste Zenobetti, croyait avoir découvert le premier ce fragment précieux de l'antiquité, et faire à la littérature un présent notable, sous ce titre: *Ver. Idyllium Meleagri, e cod. Vaticano mss. editum et illustratum*, Rome, 1759, in-4°. L'erreur était grossière: les éditeurs du journal de Trévoux y furent cependant pris, comme on peut le voir dans le volume de janvier 1760, p. 61; mais ils ne tardèrent pas à réparer cette erreur. H—T.

(2) Ceux qui désireront plus de détails sur ce poète doivent lire Fabricius, *Biblioth. græca*, édit. de Harles, t. 4; les *Prolegomenes* de l'*Anthologia græca* de Jacobs; Reiske, dans sa Préface de l'*Anthologie* grecque; Schneider, dans ses *Analect. critica*, fascic. 1; Chardon de la Rochette, dans ses *Mélanges de critique*, et Burette, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 19. H—T.

[1] *Bibliotheca critica Amstelod.*, t. 1^{er}, part. 2, p. 28.

chables il joignait un caractère doux, modeste, affable. Toutes ces qualités réunies le firent élire, en 357, évêque de Sébaste, après la déposition d'Eustathe. Mais les intrigues des partisans de cet évêque lui suscitèrent tant de persécutions, qu'il renonça à un épiscopat contesté, pour se retirer à Bérée de Syrie. Il vivait parmi les solitaires qui peuplaient cette contrée lorsqu'il fut élevé en 361 sur le siège d'Antioche. Sa promotion fut l'ouvrage d'un concile nombreux d'évêques catholiques et ariens; car il n'était pas rare alors de voir les uns et les autres siéger ensemble dans les mêmes assemblées. Leur but était de mettre fin au schisme de cette Eglise, qui, depuis l'exil de St-Eustathe, arrivé trente ans auparavant, n'avait eu que des intrus à sa tête. Personne ne paraissait plus propre que Méléce pour réunir les deux partis. Il fut reçu comme un ange de paix envoyé du ciel pour faire tout rentrer dans l'ordre. Les évêques du concile, le clergé et le peuple de la ville, catholiques et ariens, les juifs mêmes et les païens, accoururent au-devant d'un homme dont la réputation et le mérite éminent avaient eu le singulier avantage de faire concourir à son élection les esprits les plus divisés de sentiments : mais ce triomphe fut de courte durée. Quoique sincèrement attaché à la foi de Nicée, il n'avait point encore eu l'occasion de se prononcer ouvertement entre les partisans et les adversaires de ce premier concile général. L'empereur Constance, excité par les derniers, exigea qu'il prît pour texte de son discours d'installation ce passage du livre des Proverbes : *Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies*, qui était le principal champ de bataille des ariens, pour combattre la génération éternelle du Fils de Dieu. Dans ce discours, qui fut admiré comme un modèle d'éloquence chrétienne, l'orateur s'abstint d'employer les mots de *consubstantiel* et de *substance*, comme de tout autre qui aurait pu choquer les signataires de la formule de Rimini. Mais l'explication qu'il donna du mot *omoiousios* dont ils se servaient, le rapprochement qu'il fit très-adroitement du texte des Proverbes avec les autres endroits de l'Ecriture, où la divinité de Jésus-Christ est énoncée de la manière la plus positive, et surtout l'hommage solennel qu'il rendit au concile de Nicée, parurent si satisfaisants à tous les orthodoxes, qu'ils ne purent s'empêcher d'en témoigner leur joie par des acclamations publiques. Les ariens, trompés dans leur attente, éclatèrent en murmures. Ils l'accusèrent de sabellianisme : c'était le reproche banal que l'on faisait aux défenseurs de la consubstantialité. Ils lui firent un crime d'avoir rétabli dans leurs fonctions des prêtres injustement déposés par l'intrus Eudoxe; enfin ils obtinrent un ordre de l'empereur qui le reléguait dans l'Arménie. Mais on n'osa le faire exécuter que de nuit, de peur que le peuple ne s'opposât à sa sortie de la ville; tant était

grande la vénération qu'il avait inspirée pour sa personne durant les trente jours de son épiscopat, qui lui avaient suffi pour changer toute la face de l'Eglise confiée à ses soins. Son nom, dit St-Chrysostome, était répété avec enthousiasme dans toutes les parties de cette vaste cité et dans les campagnes des environs; les mères le donnaient à leurs enfants pour leur faire contracter, dès l'âge le plus tendre, l'obligation de se rendre dignes de leur saint patron; on portait son image sur la poitrine; on la gravait sur les cachets; on l'exposait dans les rues et sur les places à la vénération publique. Enfin on lui rendait, de son vivant, une espèce de culte dans les familles. Son exil fut une calamité d'autant plus déplorable, qu'on espérait qu'il terminerait en peu de temps le schisme qui divisait la partie catholique de l'Eglise d'Antioche. Les eustathiens, ainsi rappelés du nom de St-Eustathe, à la mémoire duquel ils étaient restés inviolablement attachés, tenaient leurs assemblées religieuses dans un oratoire particulier sous la direction de quelques prêtres de leur opinion : mais ils ne formaient que le plus petit nombre. Les autres, qui composaient la masse la plus considérable des fidèles, sous la conduite de St-Méléce, avaient cru pouvoir, avant sa promotion, assister à la célébration du service divin dans les églises occupées par les ariens, sans toutefois s'être jamais départis de la confession de foi du concile de Nicée. Ce mélange d'orthodoxes et d'hétérodoxes dans les mêmes églises, qui nous paraîtrait aujourd'hui fort étrange, était alors toléré. Cependant, après l'événement qui avait entraîné l'exil de St-Méléce, ses disciples rompirent absolument toute communion avec l'intrus Euzoïus, nommé à sa place; et ils cherchèrent à se réunir avec les eustathiens afin de ne former qu'un seul et même troupeau. La chose paraissait d'autant plus facile, que ces derniers avaient applaudi à la manière dont Méléce s'était expliqué sur la doctrine contestée, dans son discours d'installation. Néanmoins leur démarche fut mal accueillie de leurs adversaires, qui s'obstinèrent à ne vouloir point reconnaître la promotion de St-Méléce, parce que les ariens y avaient concouru. C'est ainsi que, par un trop rigoureux attachement à une règle susceptible de modification ou de dispense, le schisme continua de diviser les hommes qui d'ailleurs étaient d'accord dans la profession du même symbole. Le mal s'accrut, et devint irrémédiable par la téméraire entreprise de Lucifer de Cagliari. L'empereur Julien ayant permis aux évêques proscrits par son prédécesseur de revenir dans leurs différents sièges, cet homme ardent prévint l'arrivée de St-Méléce à Antioche et imposa les mains au prêtre Paulin, chef des eustathiens : ceux-ci, se prévalant d'avoir un évêque à leur tête pour perpétuer parmi eux le ministère sacerdotal, ne voulurent plus entendre parler de rapprochement, et firent échouer toutes les mesures prises

par St-Mélèce pour mettre fin au schisme qui désolait son Eglise. Tant de contradictions ne ralentirent point son zèle pour la défense de la foi. Julien n'avait publié son édit de tolérance universelle que pour mettre toutes les religions aux prises les unes avec les autres afin qu'elles s'entre-détruisissent, et qu'il pût plus facilement rétablir l'idolâtrie sur leurs débris communs. La résistance insurmontable qu'il éprouva dans l'exécution de ce projet de la part du saint patriarche d'Antioche, dont la ville devait être le siège du culte idolâtre, attira un second exil à Mélèce. Rappelé en 363, sous l'empereur Jovien, il tint un concile, où Acace de Césarée et ses adhérents furent obligés de confesser la consubstantialité du Verbe et de se soumettre à la foi de Nicée. Valens, qui succéda l'année suivante à Jovien, l'exila pour la troisième fois, à la sollicitation des ariens. Ce dernier exil, plus long que les précédents, ne finit que par la mort de Valens, en 378. A son retour, sous Gratien, toute la ville d'Antioche, dit St-Chrysostome, se porta en foule à sa rencontre. Les uns lui baissaient les pieds, les autres appliquaient leurs lèvres sur ses mains ; la plupart se prosternaient pour recevoir sa bénédiction. Ceux qui ne pouvaient s'approcher de sa personne s'estimaient heureux de contempler sa figure et d'entendre sa voix. Mélèce, voulant profiter de ces premiers mouvements de tendresse pour mettre un terme au schisme qui désolait son Eglise, adressa le discours suivant à Paulin, dans une assemblée où les fidèles des deux communions se trouvaient réunis : « Puisque Dieu m'a confié le soin de ces brebis, ô mon cher ami ! et que vous êtes chargé de celui des autres, et qu'elles sont toutes d'accord sur la doctrine, réunissons-les ensemble dans la même bergerie. Faisons cesser toute dispute sur le droit de les gouverner ; conduisons le troupeau en commun, dans les mêmes pâturages, où nous lui donnerons mutuellement nos soins, sans aucune rivalité. Si la chaire épiscopale qui est au milieu du sanctuaire doit causer quelque différend entre nous, on y placera le livre des Evangiles, et nous siégerons de chaque côté. Si je viens à mourir le premier, vous seul, ô mon cher ami ! resterez le pasteur de tout le troupeau. Si, au contraire, vous me précédez dans le tombeau, c'est à moi que sera dévolu le gouvernement de cette Eglise. » Ce discours, prononcé d'un ton de douceur et d'insinuation propre à relever encore davantage le sentiment qui l'avait inspiré, ne fit aucune impression sur l'inflexible Paulin, qui se retrancha toujours sur le vice de l'ordination de Mélèce. Cependant le premier ne fut jamais regardé que comme le chef du petit troupeau des eustathiens, tandis que le dernier conserva toujours sans contradiction le titre et les droits de patriarche d'Antioche. C'est en cette qualité qu'il convoqua et qu'il présida, en 379,

le concile de tout son patriarcat, auquel assistèrent cent quarante-quatre évêques, où furent condamnées les erreurs d'Apollinaire ; et qu'il parut, deux ans après, à la tête du premier concile général de Constantinople, où il fit confirmer la promotion de St-Grégoire de Nazianze sur le siège de cette capitale de l'empire. C'est par ce dernier acte que Mélèce termina son honorable carrière. Sa mort fut regardée comme une calamité publique, parce qu'on ne doutait point que, s'il eût vécu plus longtemps, il aurait prévenu ou calmé par sa douceur, par son esprit conciliant et par la confiance générale dont il jouissait les troubles qui éclatèrent après lui dans le concile. Ses funérailles furent célébrées avec une pompe solennelle ; tous les pères du concile, l'empereur Théodose à leur tête, se firent un devoir d'y assister et d'y exprimer leur regret d'une si grande perte. St-Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre. Le corps de Mélèce fut embaumé et transporté à Antioche. Les peuples accouraient de toutes parts sur son passage : on s'empressait de faire toucher des linges à son visage et ils étaient conservés par les pieux fidèles, qui les regardaient comme un préservatif contre les maladies. Sur toute la route, l'air retentissait du chant des psaumes ; les ordres étaient donnés dans toutes les villes par où il passait pour lui rendre les honneurs dus à sa célébrité. Il fut enterré dans l'église du saint martyr Babylas, qu'il avait lui-même fait construire et où St-Chrysostome prononça cinq ans après le beau panégyrique qui se trouve encore dans les œuvres de ce père. La mémoire de St-Mélèce a toujours été en très-grande vénération dans tout l'Orient. L'Occident, prévenu en faveur de son rival, a différé longtemps de l'admettre dans le catalogue des saints auxquels l'Eglise décerne un culte public. Ce n'est que dans le 16^e siècle que son nom a été inséré dans le Martyrologe romain. Les deux Eglises célèbrent sa fête au 12 février. On ne sait pas précisément si c'est le jour de sa mort ou celui de sa translation. Il avait composé plusieurs écrits ; mais il ne nous en reste que le discours qu'il prononça le jour de son installation, et qui nous a été conservé par St-Epiphane. Sa douceur, son esprit conciliant, sa piété, suffirent pour nous garantir que, si son ordination fut l'occasion du schisme qui divisa pendant près d'un siècle l'Orient et l'Occident, et sur la nature duquel on est encore aujourd'hui partagé d'opinion, il n'en fut point la cause et n'en doit pas être rendu responsable. Aussi eut-il constamment pour amis intimes les plus grands personnages de cette époque, tels que St-Basile, les deux Sts-Grégoire de Nazianze et de Nysse, St-Amphiloque, St-Eusèbe de Verceil, etc.

T—n.

MÉLÈCE (MELICIUS OU MELITIUS), évêque de Lycopolis, vivait au commencement du 4^e siècle. La faiblesse qu'il avait montrée pendant la persécution fit examiner de plus près sa conduite :

convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, il fut déposé dans un synode que présidait Pierre, évêque d'Alexandrie; mais au lieu d'accepter avec soumission la pénitence qui lui était imposée, il se répandit en invectives contre ses juges et devint leur dénonciateur près des ennemis du nom chrétien. Cependant il parcourut l'Égypte, administra les sacrements et ordonna des prêtres, comme s'il eût eu le droit de continuer des fonctions dont il avait été jugé indigne. Le concile d'Alexandrie condamna Méléce et tous ses adhérents; mais le concile de Nicée (325), usant de clémence à son égard, lui laissa le titre d'évêque sous la condition qu'il cesserait de troubler son successeur. L'indocile prélat ne fut point touché de cette marque de bienveillance; il institua depuis évêque des Hypsélites Arsène, accusé d'une action criminelle dont il ne s'était point justifié, et il se liga avec les ariens, quoiqu'il ne partageât point leurs erreurs, contre St-Athanase, nouvellement élevé au siège d'Alexandrie; enfin, au mépris de la décision du concile, il déclara son successeur Jean, l'un de ses serviteurs, et l'établit évêque quelques jours avant sa mort, arrivée l'an 326.

W—s.

MÉLÈCE, en latin MELETIUS, médecin grec, était, dit-on, contemporain d'Aélius et florissait par conséquent vers la fin du 4^e siècle. On sait qu'il faisait profession du christianisme, et il ne paraît pas qu'on doive le distinguer de *Meletius monachus* (moine ou solitaire), qui vivait à la même époque et s'est également occupé de médecine. On a de lui un *Traité de la nature de l'homme*, divisé en trois livres, dont il existe plusieurs copies à la bibliothèque de Paris, à celle de Vienne et enfin à la bibliothèque Bodléienne à Oxford. Meursius en promettait une édition avec des notes (*Athen. Batavæ*, p. 197), mais elle n'a point paru et le texte grec n'a pas encore été publié; on a seulement une version latine de cet ouvrage par Nicol. Pétréius, de Corcyre, Venise, 1552, in-4^o. Le but de l'auteur a été de rassembler et de présenter sous un seul point de vue tout ce que les anatomistes avaient écrit jusqu'alors sur l'homme. Il fait suivre l'exposition anatomique des différents organes par des réflexions physiologiques; méthode que Portal trouve très-bonne et même la seule qui puisse conduire à la vérité. (*Hist. de l'anatomie*, t. 1^{er}, p. 114 et 115.) Riolan faisait assez peu de cas de l'ouvrage de Méléce; mais Portal croit que la lecture peut en être utile. La bibliothèque de Vienne possède un *Abrégé* de ce traité en grec; mais on n'en connaît pas l'auteur. Celle de Paris conserve encore deux autres ouvrages de Meletius: l'un est un *Commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate*; l'autre, un petit *Traité*, en vers, sur les urines. On a une Lettre de St-Basile adressée à un Mélécius, médecin; c'est la 193^e dans l'édition des œuvres de ce Père, publiée par les bénédictins.

W—s.

MÉLÈCE-SYRIQUE, l'un des plus fameux théologiens de l'Eglise grecque, était né en 1586, dans la capitale de l'île de Candie. Il eut pour premier instituteur un bon religieux qui lui enseigna les éléments de la grammaire et des sciences. Il passa ensuite en Italie et fit ses études à l'université de Padoue avec beaucoup de succès. De retour à Candie, il embrassa l'état ecclésiastique et entra dans un monastère dont il fut élu abbé quelque temps après. Ayant été dénoncé comme schismatique au général qui commandait alors dans l'île pour les Vénitiens, il se retira à Alexandrie pour éviter de mauvais traitements et passa de là en 1630 à Constantinople, sur l'invitation du patriarche Cyrille-Lucar, qui le nomma protosyncelle de son Eglise. Les fonctions qu'il remplissait ne l'empêchèrent pas d'ouvrir une école, d'où sont sortis plusieurs hommes instruits. Méléce assista aux synodes de 1638 et 1642, dans lesquels les sentiments et la doctrine de Cyrille-Lucar furent condamnés (*voy. CYRILLE-LUCAR*.) Il avait été chargé par le premier synode de réfuter la *Confession de foi* de Lucar; et, à cet effet, il rédigea un écrit qui fut imprimé à Iassi, dans la Moldavie, puis à Bucharest en 1690, par les soins du patriarche Dosithée, qui fit précéder cette édition d'une *Vie* de l'auteur. Cet ouvrage, devenu fameux, a été publié en grec et en latin par R. Simon, à la suite de la *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, Paris, 1687, in-12, et par Renaudot dans le recueil des *Homélies* de Gennade, etc., Paris, 1709, in-4^o (*voy. E. RENAUDOT*.) On en trouve un extrait en français à la fin du tome 3 de la *Perpétuité de la foi*, par Arnould et Nicole. Méléce a tiré presque tous ses arguments contre Cyrille-Lucar des controversistes catholiques et principalement de Bellarmin. (*Voy. l'Analyse* que R. Simon a donnée de cet ouvrage dans la *Bibl. critique*, t. 1^{er}, ch. 15.) Méléce fut ensuite envoyé dans la Moldavie par son patriarche pour examiner la *Profession de foi* donnée par P. Mogila ou Mohila, métropolitain de Kief; il la revit, la corrigea, et la fit approuver par l'Eglise grecque: il la traduisit en même temps en grec vulgaire; et cette traduction, publiée par Panagiotti, l'un de ses élèves, drogman ou interprète de la Porte, a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles on cite celle de Leipsick, 1695, in-8^o. Après s'être acquitté d'une mission aussi importante, Méléce revint à Constantinople; mais les tracasseries que lui fit éprouver le nouveau patriarche l'obligèrent de quitter cette ville, et il erra d'un lieu à un autre jusqu'à la mort de son implacable adversaire: il reprit alors (1651) le chemin de Constantinople, et rouvrit, une école dans le quartier même qu'il avait habité précédemment et où il avait laissé des souvenirs honorables. La maison qu'il occupait ayant été la proie du vaste incendie qui réduisit en cendres la plus grande partie de cette capitale, il prit un logement à Galata, où il mourut le

17 avril 1664, âgé de 78 ans. Outre les ouvrages déjà cités, on a de Méléce des *Homélies* sur les évangiles de tous les dimanches de l'année et l'*Explication des divers passages de la Ste-Ecriture*. Il a traduit en grec vulgaire une partie des Homélies d'Origène, le *Traité* de Jean Cantacuzène contre les mahométans, les *Institutes* de Justinien et l'*Abrégé du code* des empereurs Léon et Constantin. On peut consulter la *Vie de Méléce* par Dosithée, dont on trouve l'analyse dans le *Traité de la perpétuité de la foi*, t. 4. Démétrius Procope loue les vertus et les talents de cet écrivain dans son livre *De eruditio Græcis*, publié par Fabricius à la fin du tome 11 de sa *Bibliotheca græca*. W—s.

MELEDIN. Voyez MELIK-EL-KAMEL.

MELLENDEZ VALDEZ (JEAN-ANTOINE), poète espagnol, né en 1754 à Ribera, en Estramadure, fit ses études à Salamanque, y fut reçu docteur en droit à l'âge de vingt-deux ans et y obtint ensuite au concours la chaire de belles-lettres. Il débuta en 1781 dans la carrière poétique par son *Eloge de la vie champêtre*, qui fut couronné par l'académie espagnole : le célèbre Yriarte avait concouru avec lui. Quelques années après, il remporta un nouveau prix pour son églogue de *Bathylle*. Ces premiers essais lui assurèrent un rang honorable parmi les poètes de sa nation : on y reconnaît des pensées et des sentiments élevés, une élégance soutenue et un bon goût assez rare chez les poètes espagnols. Il eut l'avantage d'être dirigé dans ses premières compositions par les conseils de Jovellanos. Encouragé par le succès que ses essais eurent dans le public, Melendez continua de se livrer à la composition, surtout dans le genre des odes anacréontiques et dans celui de l'épître ; et il acquit une telle autorité dans la littérature, qu'il servit de modèle aux auteurs contemporains. Il dut particulièrement à ses talents sa nomination à la place de juge, qu'il obtint en 1789 au tribunal d'appel de Saragosse. En 1797, il fut appelé à Madrid pour exercer les fonctions de procureur du roi près la cour de justice criminelle, qu'il exerça jusqu'aux bouleversements politiques qu'éprouva sa patrie au commencement de ce siècle. Il était à cette époque en mission dans les Asturies ; ayant été effrayé d'une émeute populaire, il s'était réfugié dans l'armée française, où il embrassa la cause de Joseph Bonaparte, qui, très-content d'avoir un homme aussi marquant dans son parti, le nomma conseiller d'Etat et directeur général de l'instruction publique. Lors des victoires des armées patriotiques, Melendez fut exilé avec les autres partisans du nouveau roi, et alla s'établir dans le midi de la France, où il subsista d'une pension du gouvernement français et des secours de ses compagnons d'exil, empressés de partager avec lui les ressources qu'ils avaient à leur disposition. Eloigné du sol paternel, il continua de faire résonner sa lyre, mais seule-

ment dans le silence de la solitude. Les poésies qu'il composa pendant son bannissement restèrent inédites. Il est mort à Montpellier, le 21 mai 1817, entre les bras de sa femme et de son neveu. Ses Œuvres avaient été recueillies et publiées à Valladolid en 1798 ; elles forment 3 volumes. Voici comment Esmenard le caractérise dans le *Mercure de France* de 1817, où il a inséré un éloge de Melendez : « Le premier de ces volumes contient les poésies anacréontiques, trente-deux odes ; l'*Inconstance* et la *Colombe de Philis*, compositions charmantes, divisées en odes, au nombre de vingt-deux ; des romances et des poésies légères sur différents sujets. Le deuxième, des sonnets, des élégies, des élogues ; la comédie des *Noces de Gamache*, qui, au fond, n'est qu'une pastorale ; ainsi classifiée, c'est un ouvrage digne des plus grands éloges. Le troisième, des odes, mais d'un genre plus élevé, la *Chute de Lusbel* (1), poème que l'auteur affectionnait beaucoup et qui ne justifie point cette prédilection ; on y remarque cependant la même pureté et la même élégance de style ; des élégies morales, des discours philosophiques ; enfin des épîtres, où l'Aristarque le plus difficile ne trouvera qu'une perfection désespérante. » Mais la meilleure édition des œuvres de Melendez Valdez est celle qu'a donnée don Manuel Quintana, enrichie d'une *Vie* de l'auteur, Madrid, 1820, 4 vol. petit in-8° ; autre édition, Paris, 1832, 4 vol. in-18. On trouve dans le *Mercure de France* un sonnet espagnol à la louange de Melendez Valdez, attribué à Moratin. Il y est désigné sous le nom de Bathylle, que Melendez prenait ordinairement dans ses poésies. D—G.

MÉLÉTIUS, géographe grec, né à Jannina en Epire, dans l'année 1661, se nommait d'abord Michel, et fut appelé Mélétius lorsque, ayant pris, jeune encore, l'habit ecclésiastique, on lui donna un nouveau nom, suivant l'usage de l'Eglise grecque. Il fit ses premières études dans sa ville natale auprès d'un professeur nommé Bessarion Macris, qui connaissait à fond le grec littéral. Clément, alors archevêque de Jannina (2), grand ami des lettres, encouragea le jeune Mélétius dans ses études, et voyant qu'il était plein d'esprit et de talent, l'ordonna prêtre pour qu'il devînt un jour un des ornements du clergé grec. Le prélat ne fut pas trompé dans ses espérances. Mélétius, s'étant rendu à Venise, s'y livra bientôt à de profondes études : il y apprit d'abord la langue et la littérature latines, et s'appliqua aux sciences exactes, à la philosophie et même à la médecine. Retourné à Jannina pour y propager les connaissances qu'il avait acquises, il fut nommé professeur au collège d'Epiphanius, fondé par un Grec de ce nom. C'est dans ce collège que

(1) C'est le nom que les Espagnols donnent au chef des anges rebelles, appelé *Lucifer* depuis sa chute.

(2) Ce prélat était lui-même fort instruit, et savant prédicateur. Voyez la *Biblioth. græca* de Fabricius, t. 11, p. 533, édit. de Harles.

Mélétius composa un *Traité d'astronomie*. Mélétius continuait à professer les sciences avec un grand succès, lorsqu'il fut nommé archevêque de Naupacte et d'Arta en novembre 1692. Quatre ans après sa nomination, cette dernière ville fut saccagée par un chef de rebelles nommé Libérius Iérakari et surnommé par les Turcs *Guiaïrou Bei* (le prince infidèle). Les Vénitiens venaient de lui envoyer des renforts, étant alors en guerre avec la Porte. Mélétius fut dénoncé fausement au gouvernement turc comme ayant connu d'avance les projets destructeurs d'Iérakari et entretenu avec lui des intelligences secrètes. Il s'était réfugié à Jannina, où il resta caché pendant deux mois et composa pendant cet intervalle un ouvrage intitulé *Περὶ διαφόρων ἀκουσμάτων*. Les Vénitiens ayant alors pris possession de Naupacte (Lépante), il s'y rendit avec toute sa suite. Ce fut là qu'il mit la dernière main à l'ouvrage qui a fondé sa réputation, sa *Géographie ancienne et moderne*. Les Vénitiens ayant fait la paix avec les Turcs, Mélétius trouva l'occasion d'aller à Constantinople : de là il fut envoyé (1701) par le patriarche et le synode dans le Péloponnèse, avec les titres d'*exarque* et d'*epitropos* (vicaire), pour percevoir les contributions ecclésiastiques des évêques de ces contrées. Durant son séjour dans cette région, il ne cessa de prêcher dans les églises avec un zèle et une éloquence dignes de St-Chrysostome. Après avoir rendu compte du succès de sa commission et remis le montant des contributions au trésorier de l'église patriarcale de Constantinople, il fut obligé de rester auprès du synode pendant deux ans, au bout desquels il fut nommé, sur la demande des habitants, archevêque d'Athènes (octobre 1703) : il se rendit alors dans son nouveau diocèse : et ce fut là qu'il composa une *Histoire ecclésiastique*, écrite en grec ancien, et qui s'étend depuis la création du monde jusqu'en 1700. Clément, archevêque de Jannina, son ancien protecteur, étant mort en 1714, les chrétiens de cette ville demandèrent avec instance l'archevêque d'Athènes pour succéder au bon prélat qu'ils venaient de perdre. Mélétius, par attachement pour son pays natal, consentit à leur demande et se mit en route pour Constantinople, où le synode l'attendait avec impatience afin de le créer archevêque de Jannina ; mais une indisposition le força de s'arrêter à Larisse, en Thessalie, pendant plusieurs jours ; et les lettres par lesquelles il en avertissait le synode éprouvèrent un retard dont un intrigant nommé *Hierotheus Rhaptis* profita pour le supplanter. Ce contre-temps, que Mélétius n'apprit qu'à son arrivée à Constantinople, l'affecta au point qu'il en retomba malade, et il cessa de vivre le 12 décembre 1714, à l'âge de 53 ans. Il fut enterré à Chaskioï, près de Constantinople. Il portait toujours avec lui ses manuscrits, qui malheureusement furent volés ou dispersés à sa mort. Il avait composé plusieurs ouvrages de théologie morale,

de philosophie, de médecine, de sciences exactes, etc. Il écrivit et prononça un grand nombre de sermons éloquentes ; mais l'ouvrage principal qui l'a fait connaître dans l'Europe savante est sa *Géographie*, dont la 1^{re} édition fut imprimée à Venise en 1728, de format in-fol., chez Nicolas Glykis, imprimeur grec, natif de Jannina. Le savant archimandrite Anthime Gazis en a publié une 5^e édition avec des notes et des cartes, en 1807 en 2 volumes in-8°, imprimée aussi à Venise. L'*Histoire ecclésiastique* de Mélétius, écrite en grec ancien, fut traduite en grec moderne et publiée à Vienne, vers le commencement de ce siècle, aux frais d'un négociant grec nommé Georgios Lampanizioti, 3 vol. in-4°, auxquels on ajouta un supplément en 1 volume in-4°, attribué à Georgios Ventoti, un des compagnons de l'infortuné Rhiga, etc. L'original de cette histoire n'a pas encore été imprimé ; le manuscrit autographe était conservé dans la bibliothèque du grand collège de Jannina, qui a été incendié en 1820 par le féroce Ali-Pacha. Mélétius avait beaucoup voyagé dans la Grèce et copié de sa propre main toutes les inscriptions qu'il rapporte dans sa *Géographie*. Ste-Croix, dans son *Traité des anciens gouvernements fédératifs*, etc. (p. 431), rend justice au mérite de cet ouvrage, qui, malgré d'assez nombreuses inexactitudes, n'est pas moins un monument important, rempli de documents précieux, quoique inférieur sous quelques rapports à la *Géographie* de M. Philippides. Démétrius Procopius de Moschopolis, auteur des *Vies des savants grecs* de son temps et qui était contemporain de Mélétius, fait un éloge magnifique de cet illustre prélat. Cet ouvrage de Procopius est fort intéressant. M. Harles l'a inséré dans le 11^e volume de son édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius.

N—o.

MELFORT (JEAN DRUMMOND, duc DE), frère de Jacques Drummond, duc de Perth (*voy.* DRUMMOND), fut jusqu'à sa mort attaché à la personne de Jacques II, roi d'Angleterre, qui lui conserva la qualité de son premier ministre, lorsqu'il effectua, avec l'appui de la France, une descente en Irlande (1689), et lorsqu'il revint à St-Germain, après cette malheureuse expédition. Melfort qui avait, ainsi que son frère, tout sacrifié pour suivre le monarque dépossédé, en reçut alors le titre de duc ; et ce titre fut reconnu par Louis XIV. L'un et l'autre consumèrent les débris de leur fortune en essais infructueux, souvent répétés, dans l'espoir de rétablir Jacques sur son trône. On ne distingue pas bien dans les récits du temps si c'est Melfort ou son frère, le grand chancelier d'Ecosse, qui fut excepté par Guillaume III d'une amnistie accordée aux partisans les plus dévoués du roi son beau-père. En 1701, ce prince fit part au parlement d'une lettre du duc de Melfort qu'il avait interceptée et qui contenait le plan d'une nouvelle invasion. Quelques historiens disent que ce personnage ne jouissait

d'aucune considération à la cour de Versailles et qu'il avait même fini par être banni de celle de St-Germain. Ils ajoutent qu'il mettait sans cesse en avant de nouveaux projets, se flattant de reconquérir ainsi les bonnes grâces du roi Jacques, mais que ces projets étaient plus ridicules les uns que les autres. Quoi qu'il en soit, la communication de sa lettre remplit le but que Guillaume III s'était proposé, en réveillant les craintes et les ressentiments de la nation anglaise contre les Français. Les ministres de Louis XIV se plaignirent de cette publication comme d'un moyen imaginé pour entretenir la discorde entre les deux couronnes; et le roi de France ayant à cœur de prouver la sincérité de ces assertions, Melfort fut exilé à Angers. Il mourut en 1716. La descendance de son frère aîné, Drummond, duc de Perth, grand chancelier d'Ecosse, s'étant éteinte en 1750, le droit de représenter la branche aînée fut dévolu aux enfants issus du second mariage de Jean, duc de Melfort, avec Euphémie Wallace de Craigie; et ils réclamèrent les biens confisqués sur les fils du grand chancelier.

L—P—E.

MELFORT (L. HECTOR DRUMMOND DE). Voyez DRUMMOND.

MELI (JEAN), célèbre poète sicilien, naquit le 4 mars 1740 à Palerme, d'une famille honorable, et fut élevé dans le collège des jésuites. Doué de l'imagination la plus vive, et nourri de la lecture des meilleurs écrivains anciens et modernes, il ne tarda pas à faire connaître son talent pour la poésie. A dix-huit ans, il publia la *Fata galante*, poème regardé par ses compatriotes comme une espèce de prodige. Quelques années après, il reçut le laurier doctoral à la faculté de médecine, et alla exercer pendant cinq ans à Cinisi, petit village appartenant aux bénédictins. Ce fut là qu'il écrivit les poèmes des *Quatre saisons*, de *Polémon*, et qu'il conçut l'idée d'un ouvrage médico-philosophique intitulé *Mécanisme de la nature*. Nommé ensuite professeur de chimie à l'académie de Palerme, les devoirs que cette place lui imposait ne ralentirent point son ardeur pour les lettres. Dans ses diverses compositions, Meli n'employa jamais que le dialecte sicilien, et l'on peut le regarder comme le premier qui ait fait connaître les grâces de ce langage naïf et les ressources qu'il offre à la poésie. Ses *Bucoliques* et ses *Canzoni*, dans lesquelles il se montra l'heureux imitateur de Théocrite et d'Anacréon, présentent de gracieux tableaux, de riantes images, des pensées naturelles revêtues d'un style à la fois simple et éloquent. Dans son *Don Quichotte*, poème bernésque, Meli jeta le ridicule à pleines mains sur ces novateurs orgueilleux et fanatiques qui, sous prétexte de faire la guerre aux abus, troublent sans cesse l'ordre établi. Il s'est permis, dans ce poème, des personnalités, et on lui en a fait un reproche; mais dans ses *Capitoli*, comme dans ses *Satires*, il a constamment

XXVII.

observé le précepte d'Horace, qui recommande, en attaquant le vice, d'épargner le vicieux. Le talent flexible de Meli se pliait à tous les genres. Il composa des fables qui renferment d'utiles leçons, et qui peuvent être mises en parallèle avec les meilleures de l'Italie. Son dithyrambe, imité de *Bacco* de Redi, est supérieur à son modèle; enfin, quoique son caractère lui fit donner la préférence aux sujets gais, il a fait des élégies pleines d'une douce sensibilité. Les ouvrages de Meli, accueillis avec enthousiasme par ses compatriotes à mesure qu'ils paraissaient, ont été traduits en italien; néanmoins un grand nombre de littérateurs toscans apprirent le dialecte de Sicile pour goûter le plaisir de lire dans l'original ces charmantes productions. Visité par tous les voyageurs qui parcouraient la Sicile, sa réputation s'était étendue dans toute l'Europe, et cependant il était à peine connu de la cour de Naples. Jamais le bon et modeste Meli n'avait reçu la moindre faveur de son souverain. Ferdinand IV, expulsé de Naples par les Français en 1798, vint chercher un asile à Palerme, et s'empressa de réparer ses torts involontaires à l'égard de Meli en lui assignant une pension de trois cents ducats. Le prince de Salerne fit frapper une médaille en l'honneur de ce grand poète. Meli ne jouit que peu de temps des bienfaits de son souverain; il mourut d'une maladie de poitrine le 20 décembre 1815. Ses obsèques furent célébrées avec la plus grande pompe. Son buste a été placé dans une salle de la bibliothèque de Palerme avec une inscription. La première édition des Œuvres de Meli est celle de Palerme, 1814, 7 vol. petit in-8°. Cette édition, revue et augmentée par l'auteur, est accompagnée de notes grammaticales propres à faciliter l'intelligence du texte aux personnes qui ne sont pas familiarisées avec le dialecte sicilien. Le tome 1^{er} contient les *Bucoliques*; le 2^e, les *Odes* ou *Canzoni* et les *Sonnets*; le 3^e, les *Satires* et les *Capitoli*; le 4^e, la *Fée galante*, poème en huit chants; le 5^e et le 6^e, le *Don Quichotte*, poème en douze chants; et enfin le 7^e, les *Élégies*, les *Epîtres* et les *Fables*. Il faut y joindre un huitième volume publié en 1826 par Augustin Gallo, l'élève de Meli, et qui contient les *Opusculs inédits* du poète, dont plusieurs ont trait aux dernières révolutions du royaume de Naples. Il a paru depuis, à Palerme, deux autres éditions des Œuvres complètes de ce poète, la première en 1830, 8 vol. in-12; la seconde en 1839, augmentée de plusieurs pièces inédites en vers et en prose. On trouve une notice sur Meli dans la *Storia della letterat. italiana*, par Lombardo. W—s.

MELIK-ARSLAN, ou ABOL MODHAFFER ZEÏN-EDDYN ARSLAN-SCHAH, treizième sultan seldjoukide de Perse, et fils de Thogrul II, fut placé sur le trône, à Hamadan, l'an 555 de l'hégire (1160 de J.-C.), après la mort de son oncle Soléiman, par les soins de l'atabek Eldikouz, ou Yldghiz,

époux de sa mère. Mais le calife Mostandjed, qui ne craignait plus l'autorité des Seldjoukides, refusa de faire prier pour lui à Bagdad; et dans le même temps Ynanedj et Kaïmaz, gouverneurs de Reï et d'Ispahan, se déclarèrent pour Mohammed, fils de Sedjouk-Schah et cousin de Melik-Arslan. Les armées des deux compétiteurs s'étant rencontrées près de Kazwyn, Mohammed périt dans la mêlée, et ses partisans se sauvèrent dans le Mazanderan. L'an 556 (1161) George III, roi de Géorgie, entra dans l'Arménie, s'empara de la ville d'Ani, et vainquit un vassal du sultan, le roi de Kelath, Sokman Schah-Armen, qui avait voulu arrêter sa marche. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Tovin (1), ancienne capitale du pays, la livra au pillage, en brûla les mosquées, et fit dans ces deux expéditions beaucoup de butin et de prisonniers; mais Melik-Arslan, accompagné d'Yldeghiz, battit les chrétiens, exerça contre eux de terribles représailles, et mit le siège devant Ani, que le roi de Géorgie fut obligé de rendre (*voy. GEORGE III*). Tandis que le sultan relevait la gloire des Seldjoukides dans la Perse occidentale, cette dynastie s'éteignait dans le Khoracan (*voy. SANDJAR*), et il accordait lui-même l'investiture solennelle à l'émir Al-Mowayed Aïbek, qui fondait à Hérat une nouvelle puissance. Il reçut aussi les soumissions de l'atabek Salgaride-Modhaffer-eddyn-Zengby, l'an 559, et le confirma dans la souveraineté du Farsistan. Cependant, Ynanedj, soutenu par le sultan de Kharizm, rentra dans l'Irak en 561, et porta ses ravages jusqu'à Abher et Kazwyn; mais Arslan et son beau-père tombèrent sur lui avec tant d'impétuosité qu'ils le forcèrent de regagner encore le Mazanderan. Il repartit deux ans après du côté de Reï, et remporta quelques avantages sur Pehlwan-Mohammed, fils d'Yldeghiz. Celui-ci répara cet échec, et déterminait Ynanedj à se soumettre au sultan. Mais la nuit qui précéda le jour fixé pour l'entrevue, le rebelle fut assassiné sans qu'on pût découvrir les auteurs de sa mort, à laquelle l'atabek ne fut sans doute pas étranger. Melik-Arslan donna le gouvernement de Reï à Pehlwan-Mohammed, lui fit épouser Cotaïbah-Khatoun, fille d'Ynanedj, et de ce mariage naquit le destructeur de la dynastie seldjoukide (*voy. COTLOGH-YNANEDJ*). Le sultan ayant perdu presque en même temps sa mère et Yldeghiz, son plus ferme soutien, le chagrin qu'il en ressentit lui causa une maladie de langueur à laquelle il succomba, en djoumadi II 571 (décembre 1175), dans la 43^e année de son âge et la seizième de son règne. Cet excellent prince joignait à tous les avantages extérieurs la bravoure, la clémence, la générosité, la bienfaisance, une extrême affabilité, et le rare talent de ne jamais renvoyer mécontents

ceux qui lui demandaient quelques grâces. Il était ennemi de la médisance et des railleries piquantes; et quoiqu'il fût sobre d'impôts envers ses sujets, il se montrait magnifique dans ses plaisirs, dans ses festins et dans ses vêtements, comme il l'était dans ses libéralités. Il portait à à son cou une chaîne d'or enrichie de pierres du plus grand prix, sorte de luxe inconnu avant lui aux monarques musulmans. Il eut pour successeur son fils Thogrul III.

A—T.

MELIK-SCHAH I^{er} (MOEZZ-EDDYN ABOUL-FETHAH), troisième sultan de Perse, de la dynastie des Seldjoukides, succéda, l'an 465 de l'hégire (1072 de J.-C.), à son père Alp-Arslan (*voy. ce nom*), par les soins du célèbre vizir Mizam-el-Molouk, qui le fit proclamer à la tête de l'armée qu'il ramena de la Transoxane dans le Khoracan. Il reçut du calife Caïm Biar-Allah le diplôme qui lui confirmait la dignité souveraine avec le titre de *Djélat eddaulah u eddyn* (la gloire de l'Etat et de la religion), et celui d'*emyr al moumenym* (commandant des fidèles), uniquement réservé jusqu'alors aux successeurs de Mahomet. Melik-Schah fut reconnu, sans opposition, depuis le Djihoun jusqu'à l'Euphrate. Le seul Cadherd, ou Carout-Beyg, son oncle, prince feudataire du Kerman, se révolta contre lui, marcha vers le Khoracan, et s'avança jusque dans le Gardjestan. Vaincu après une bataille des plus sanglantes, il fut pris et renfermé dans une forteresse du Khoracan; mais les troupes qui avaient remporté la victoire ayant demandé insolemment qu'on doublât leur solde, et menacé en cas de refus de délivrer Cadherd et de le placer sur le trône; le sultan fit empoisonner son oncle, dès la nuit suivante, répandit le bruit que ce prince avait attenté à ses propres jours, et apaisa ainsi la révolte dont il était le prétexte. Dans la suite, le fils de Cadherd fut rétabli dans le Kerman par Melik-Schah (*voy. CADHERD*). Le calife étant mort l'an 467, Melik-Schah lui donna pour successeur Mochtady Biamr-Allah (*voy. ce nom*). La même année, il fonda à Bagdad un observatoire; et ayant réuni dans cette ville les astronomes les plus célèbres, il fixa le Neurouz, ou le premier jour du printemps (époque du commencement de l'année solaire chez les Persans) au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier: ce jour, par la succession des années se trouvant reculé jusqu'au quinzième degré des Poissons, on fut obligé de supprimer quinze jours entiers. Cette réforme du calendrier persan est célèbre sous le nom d'*ère djélalienne*, dérivé de l'un des surnoms de son principal auteur. L'an 468, Melik-Schah envoya son cousin Soléïman, fils de Koutoulmisch, pour chasser les Grecs de l'Asie Mineure et de la Syrie septentrionale. Dans le même temps Atziz, un de ses généraux, enlevait au calife fathemide Mostanser la partie méridionale de cette dernière province, rétablissait dans Damas la khotbah, au nom du calife abbasside, et allait attaquer

(1) Et non pas Karwyn, comme le disent d'Herbelot et de Guignes.

Mostanser jusqu'en Egypte (*voy.* MOSTANSER). Mais sur un faux bruit qu'Atziz avait péri dans la bataille qu'il y perdit, le sultan chargea son frère Toutousch ou Tatasch d'achever la conquête de la Syrie. Toutousch fut la tige d'une branche de Seldjoukides qui posséda Halep et Damas, et qui eut de grandes relations avec les chrétiens. Quant à Soléiman, il fut le fondateur de la dynastie seldjoukide qui régna dans l'Anatolie ou Asie Mineure. Ces deux princes reconnaissaient pour suzerain le sultan de Perse, dont la puissance était si grande, que dans Bagdad le fils de son vizir était salué par le son des tambours, honneur réservé jusqu'alors aux sultans. Melik-Schah s'occupait à détruire ou à soumettre tous les petits dynastes qui désolaient la Syrie et la Mésopotamie par leurs guerres continuelles; lorsque Takasch ou Tanasch, un de ses frères, se révolta dans le Khorasân, surprit Merou pendant le jeûne du ramadhan, la livra au pillage, et s'enivra publiquement dans la grande mosquée avec ses femmes et ses compagnons de débauche. Melik-Schah vainquit le rebelle en 477, l'assiégea; le prit dans Termed et le reléqua dans une autre place forte. De retour à Ispahan, sa capitale, il alla enlever Edesse aux Grecs, prit Halep et plusieurs autres places en Syrie, et les donna à Acsencar Gacim-ed-daulah, plutôt qu'à son frère Toutousch, dont l'ambition lui était devenue suspecte (*voy.* ACSENCAR). Dans le même temps, il acheva de dépouiller, par un de ses généraux, le dernier prince de la dynastie des Merwanides, Mansour, fils de Nasr, des Etats qu'il possédait en Arménie et en Mésopotamie. Il se rendit pour la première fois à Bagdad à la fin de 479, y résida plus d'une année, célébra les noces de sa fille qu'il avait fiancée au calife depuis six ans, et entreprit en 481 le pèlerinage de la Mecque, qui lui coûta des sommes énormes, tant en provisions de toute espèce pour les pèlerins et en aumônes distribuées aux pauvres, que par le grand nombre de villages qu'il fonda et de puits qu'il fit creuser sur toute la route. L'année suivante, il se transporta à l'extrémité orientale de ses Etats, traversa le Djihoun, prit Bokhara et Samarcande, après avoir vaincu et fait prisonnier Ahmed-Khan, qu'il rétablit sur le trône : de là il poussa jusqu'à Ouzkend, où le roi de Kaschgar étant venu lui rendre hommage, s'obligea, ainsi que plusieurs autres princes voisins, à lui donner la préséance dans la khotbah et sur les monnaies. Pendant cette campagne, le grand vizir Nizâm-el-Molouk ayant assigné sur les revenus d'Antioche le paiement des bateliers chargés du transport des troupes au delà du Djihoun, ceux-ci s'en plaignirent au sultan. Le ministre, pour se justifier d'avoir voulu entraver le paiement de ces marins, répondit qu'en l'assignant sur Antioche, il n'avait eu d'autre intention que d'apprendre à la postérité quelle était la vaste étendue des Etats de son maître. Tandis que

l'empire de Melik-Schah jouissait d'une paix profonde, sa cour était le foyer des intrigues qui devaient le déchirer sous le règne suivant. La sultane Terkhan-Khatoun voulait assurer le trône à son fils Mahmoud, le plus jeune des enfants de ce prince; Contrariée par le vizir qui défendait les droits de l'aîné (*voy.* BARKYAROC), elle réussit à le perdre dans l'esprit de son époux. Le ministre fut déposé; et son administration soumise à l'examen de son successeur Tadj-el-Molouk, chef du divan de la princesse. La cour ayant alors quitté Ispahan pour se rendre à Bagdad, le nouveau vizir fit assassiner son prédécesseur l'an 485 (1092) par un bathénien, secte impie et cruelle dont le chef, deux ans auparavant, venait de fonder une dynastie en Perse (*voy.* HAÇAN-BEN-SABAÏ). Melik-Schah ne survécut que dix-huit jours à son grand vizir. A la suite d'une partie de chasse, il mourut d'une maladie aiguë à Bagdad en 485 (novembre 1092); âgé de 38 ans, après un règne glorieux de vingt ans, lorsqu'il était à la veille d'expulser de cette capitale le calife Moady, son gendre. Ce prince, le plus puissant et le plus illustre de sa dynastie, réunissait à tous les avantages physiques les qualités les plus brillantes et les plus solides. Vaillant et libéral, il se distinguait aussi par la régularité de ses mœurs, par sa piété, par son amour pour la justice et pour la vérité. Il diminua les impôts, rendit les chemins sûrs, et fit régner l'abondance. Il écoutait les plaintes de tous ses sujets sans distinction; punissait sévèrement le crime; et protégeait l'innocent, la veuve et l'orphelin. Il fit construire ou réparer un grand nombre de ponts; de grandes routes, de canaux, d'hospices, de caravansérails. Ami des arts et des sciences, il bâtit en plusieurs endroits de ses Etats des bazars, des palais, des temples, des collèges; des hôpitaux, des cités. Bagdad lui dut la mosquée dite *du Sultan*, et le collège Hanyféen, qu'il dota richement pour honorer la sépulture de l'imam Abou-Hanyfeh. Heureux dans toutes ses entreprises, Melik-Schah ne s'écarta des bornes de la clémence et de la modération que quand il y fut forcé par des circonstances impérieuses. Dans le temps qu'il marchait contre son frère Takasch dans le Khorasân; il alla faire ses dévotions à Thous; au tombeau de l'imam Aly-Riza, et tandis que son vizir priait pour le succès des armes du sultan; « Grand Dieu, disait celui-ci, accordez la victoire à mon frère; s'il est « plus digne que moi de gouverner les musul-
« mans. » Melik-Schah aimait à voyager; et l'on prétend qu'il parcourut dix fois pendant sa vie ses vastes Etats, qui s'étendaient depuis la Méditerranée jusqu'aux frontières de la Chine, et depuis le Caucase jusqu'au Yémen. Mais dans ces limites se trouvaient compris les pays tributaires ainsi que les fiefs cédés par le sultan aux princes de sa famille et à ses émirs, qui ayant fondé de nouvelles dynasties; telles que les Kharizmiens,

les Atabeks, etc., affaiblirent et détruisirent par la suite l'empire seldjoukide. Passionné pour la chasse, mais bienfaisant jusque dans ses plaisirs, Melik-Schah faisait vendre tout le gibier au profit des pauvres, et leur distribuait une pièce d'or par chaque bête qu'il tuait. Ce prince, le plus magnifique de son temps, et à qui les empereurs d'Orient payaient tribut, est désigné sous le titre de *Grand Sultan* par la princesse Anne Comnène, dans l'histoire de son père. Il marchait toujours accompagné de 48,000 cavaliers, dont les fiefs étaient dispersés dans toutes les provinces, afin que, sur tous les points de l'empire, ils fussent assurés de leur subsistance sans être à charge au peuple. Outre Mahmoud, qui mourut peu de temps après son père, Melik-Schah laissa trois fils, Barkyarok, Mohammed et Sandjar, qui ont joué un grand rôle dans l'histoire. — MELIK-SCHAH II (Moghaït-eddyn Aboul-Fethah), dixième sultan de la même dynastie, était fils de Mahmoud, et succéda l'an 547 (1152) à son oncle Mas'oud (*voy.* ces noms). Ce prince, libéral et d'humeur agréable, mais sans capacité et entièrement livré à la musique, à la danse, à la chasse et aux plaisirs de la table, fut le premier auteur de la décadence des Seldjoukides. Il voulut faire arrêter le turcoman Khas-Beyg, chef des émirs, dont l'autorité lui portait ombrage; mais les autres émirs conspirèrent contre le sultan, et l'ayant invité à un grand festin, ils le retinrent trois jours dans une débauche continue, le renfermèrent dans le château de Hamadan, le quatrième mois de son règne, et lui donnèrent pour successeur son frère Mohammed II. Melik-Schah parvint à s'évader et gagna Holwan, où il se joignit au calife Moctafy et aux autres ennemis de son frère, pour lui faire la guerre. Il prit et pillâ Hamadan, Kom et Kachan, et alla s'emparer du Khouzistan l'an 553. Mohammed étant mort l'année suivante, les émirs partagèrent l'empire entre trois compétiteurs. Melik-Schah, l'un d'eux, se rendit maître d'Ispahan; mais il y mourut quelques jours après, le 11 raby, l'an 555 (22 mars 1160), à l'âge de 32 ans, non sans soupçon de poison; et il fut remplacé par son oncle Soléïman. A—T.

MELIK-EL-ADEL (SAÏF-EDDYN-ABOUBEKR MOHAMMED), sultan d'Egypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, et connu chez les historiens des croisades sous le nom de *Saphadin*, était frère puîné du célèbre Saladin, dont il eut le courage, l'ambition et les talents, mais non pas toutes les vertus (*voy.* SALADIN). Ce fut lui qui préserva d'une ruine totale la puissance encore mal affermie de son frère par deux victoires qu'il remporta dans la haute Egypte : l'une, le 7 safar 570 (7 septembre 1174), sur Kenz-eddaulah, gouverneur d'Assouan, et l'autre, deux ans après, sur un rebelle qui se disait fils du dernier calife fathemide. Melik-el-Adel gouverna l'Egypte au nom de Saladin; il envoya une flotte qui arrêta

les courses de Renaud de Châtillon dans la mer Rouge, et une armée qui le vainquit en Arabie et l'empêcha de prendre Médine et la Mecque. Il fut ensuite pourvu successivement des gouvernements d'Halep et de Damas. En 581 il obtint les villes de Harran et d'Edesse à titre d'apanage, et fut renvoyé en Egypte comme vizir de son neveu Melik-el-Aziz Othman. Il ne laissa pas de continuer à prendre une part active aux conquêtes de son frère sur les chrétiens. L'an 583 (1187) il entra dans la Palestine et prit par capitulation le château de Medjdal; mais le détachement qui escortait la garnison prisonnière fut taillé en pièces par les Templiers; Adel, pour venger cette violation du droit des gens, s'empara de Iaffa et de plusieurs autres places, mit à feu et à sang toute la contrée jusqu'aux portes de Jérusalem, et conduisit au camp de Saladin un nombre infini de captifs. Il se distingua au siège d'Acre et contribua puissamment à la longue résistance de cette ville contre les forces combinées des rois de France et d'Angleterre. Comme il était aussi habile politique que bon guerrier, il fut chargé par le sultan d'entrer en négociation avec Richard Cœur-de-lion; et il eut plusieurs conférences avec ce prince, tant avant qu'après la réduction d'Acre. Ils en vinrent même jusqu'à conclure un traité dans lequel les intérêts de Melik-el-Adel figuraient en première ligne; car les principales conditions étaient qu'il épouserait Jeanne, sœur de Richard et veuve de Guillaume II, roi de Sicile, que les nouveaux époux seraient couronnés rois de Jérusalem, et que leurs Etats se composeraient de tout ce qui restait aux musulmans en Palestine, et des places que Richard en avait démembrées, Acre, Ascalon, etc. Ce traité, ouvrage de deux princes peu scrupuleux sur l'article de la religion, fut approuvé par Saladin, qui ne voyait que l'avantage d'un frère tendrement aimé; mais il demeura sans exécution, parce que la princesse, soutenue par le clergé qui s'indignait d'une telle alliance, protesta qu'elle ne recevrait jamais dans son lit un infidèle; et Melik-el-Adel ne put se résoudre à renoncer à l'islamisme pour les beaux yeux de la reine douairière de Sicile. C'est sur ce canevas que madame Cottin a brodé les amours de *Mathilde* et du prince musulman dans un roman très-intéressant, où elle a beaucoup embelli le caractère de son héros; mais elle y a interverti et dénaturé tous les faits. La paix eut lieu sur d'autres bases par les soins d'Adel, qui, après le départ du roi d'Angleterre, parvint encore à réconcilier le sultan avec le prince de Hamath, son neveu, et avec le calife abbasside Nasser ledin-Allah. Ses services lui valurent de la part de Saladin de nouvelles concessions, entre autres celle de Karak, forteresse importante par sa position entre la Syrie, l'Égypte et l'Arabie. Ce fut là qu'il apprit la mort de ce grand homme, l'an 589 (1193); il se rendit à Damas pour assister à ses

funérailles; ensuite, traversant l'Euphrate, il entra dans les Etats des Atabeks, leur enleva Nisibyn et les força de lui céder quelques places. Mais bientôt la désunion et l'incapacité de ses neveux éveillèrent son ambition, et lui laissèrent entrevoir la possibilité d'envahir tout le vaste héritage de son frère. Les trois fils aînés de Saladin avaient partagé les Etats de leur père. Melik-el-Afdhal Noureddyn-Aly régnait à Damas, Melik-el-Aziz Imad-eddyn-Othman avait gardé l'Egypte, et Melik-ed-Dhaher Gaïath-eddyn-Ghazy était resté maître d'Halep. Les deux premiers s'étant brouillés, Adel, au lieu de les porter à la paix, prit d'abord le parti d'Afdhal qu'il empêcha néanmoins de pénétrer en Egypte; puis, s'étant joints à Aziz, ils firent ensemble la guerre au roi de Damas, le dépouillèrent de toutes ses villes et l'assiégèrent dans sa capitale, où les menées d'Adel le forcèrent de capituler en 592 (1196). Aziz fut reconnu sultan à Damas; mais peu de jours après il y laissa son oncle, qui, sous le titre d'atabek, en devint le véritable souverain. Adel reprend Iaffa sur les chrétiens en 594, leur accorde une trêve de trois ans, et va dans la Mésopotamie surprendre Mardin, dont il assiège en vain la citadelle pendant plus d'un an. Dans cet intervalle Melik-el-Aziz meurt, et Melik-el-Afdhal, appelé en Egypte par une faction ennemie d'Adel et chargé de la régence pendant la minorité de son neveu Melik-el-Mansour, se ligue avec son frère Melik-ed-Dhaher, roi d'Halep, et profite de l'absence de son oncle pour investir Damas. Adel revient au secours de sa capitale, sème la division parmi les deux frères et les oblige de s'éloigner; puis, tournant ses armes du côté de l'Egypte, il bat les troupes d'Afdhal, et se rend maître du Caire le 18 raby II 596 (1200). Il gouverne quelque temps au nom de son petit-neveu Mansour, mais le titre de régent ne suffisant plus à son ambition, il cherche à se concilier l'affection générale par ses largesses: il met surtout dans ses intérêts les docteurs de la loi; et, ayant obtenu d'eux un jugement semblable à celui que rendit le pape Zacharie en faveur de Pepin, il fait déposer son pupille, qu'il exile depuis à Halep, et s'empare du trône au mois de schawal 597 (1201). Alors tous ses ennemis se soulevèrent: les princes de sa famille le reconquirent pour leur suzerain; et le sultan d'Halep lui-même consentit à lui donner la préséance sur les monnaies et dans la khotbah, et à lui fournir, dans toutes ses guerres, 500 cavaliers d'élite. Mais bientôt Dhaher, alarmé de la puissance de son oncle, se fortifie dans Halep, cherche des alliés chez ses voisins, attaque ceux d'Adel, et s'unit avec son frère Afdhal par un traité d'après lequel les deux princes devaient partager entre eux toutes les provinces de leur oncle s'ils réussissaient à s'en emparer. Melik-el-Adel était à Naplouse, hors d'état de s'opposer à cette puissante ligue, dans laquelle Afdhal avait engagé tous les

compagnons d'armes du grand Saladin; et Damas allait ouvrir ses portes, lorsque les prétentions de Dhaher, et peut-être les intrigues de l'oncle, brouillèrent de nouveau les deux neveux. Afdhal et ses partisans ayant fait leur paix particulière, Dhaher fut obligé de retourner à Halep. Adel rentra dans Damas, s'avança jusqu'à Hamath et força ce prince à rendre toutes ses conquêtes. Il se montra d'abord reconnaissant envers Afdhal, auquel il céda Nadjm, Saroudj et Samosath. Maître alors, sans compétiteur, des royaumes d'Egypte, de Damas, de Jérusalem, et de la plus grande partie de la Mésopotamie, il envoya en 599 son fils Melik-el-Aschraf pour subjuguier Mardin, la plus forte place de la contrée. Ce jeune prince échoua comme son père devant cette forteresse, mais il enleva au dynaste ortokide ses autres possessions, et ne les lui restitua que par la médiation du sultan d'Halep, et à condition qu'il serait vassal et tributaire de Melik-el-Adel, dont les rois atabeks de Moussoul et de Sindjar reconnurent aussi la suzeraineté. La même année, ce monarque, assisté des princes ayoubides d'Hamath, d'Hemesse et de Baalbek, vainquit, près de Barin, les Francs de Tripoli, d'Hesn el Agrad, etc., qui, dix-huit jours après, furent encore battus près du même champ de bataille. Ce fut dans ce temps-là qu'Adel dépouilla son neveu Afdhal de toutes ses possessions et ne lui laissa que Samosath. Il refusa d'écouter les supplications de la mère de ce prince, comme autrefois Saladin avait rejeté les prières de la fille de Noureddyn (*voy. Mas'oud*). Sur le bruit que les chrétiens menaçaient Jérusalem, Adel accourut de Damas et campa près du mont Thabor pour observer leurs mouvements; mais leur flotte ayant débarqué en Egypte et saccagé pendant cinq jours la ville de Fouh, il fut obligé, en 601, de conclure avec eux une trêve et de leur céder Iaffa, Lydda et Ramla; ils ne laissèrent pas de surprendre Hamath la même année, et d'assiéger Hemesse deux ans après. Le sultan, de son côté, recouvra Iaffa en 604 et y fit égorguer vingt mille chrétiens; mais bientôt une armée de croisés allemands, conduite par l'évêque de Wurtzbourg, le défit entre Tyr et Sidon, reprit cette dernière ville avec Iaffa, et se serait emparée de Thoron, sans la défection des templiers qui se laissèrent, dit-on, corrompre par le sultan. Ce prince se rendit maître du château d'Anaz, dans les environs d'Hemesse, poussa ses ravages jusqu'à Tripoli et accorda la paix au prince d'Antioche qui en était alors souverain. Tandis que Melik-el-Adel luttait contre les chrétiens avec des succès variés, ses armes triomphaient dans la haute Arménie. Son fils, Melik-el-Awhad Nedjm-eddyn-Ayoub, auquel il avait cédé Meïafarekin, s'empara de Malaskerd et de Khelath, vainquit les Géorgiens qui étaient venus l'insulter dans cette dernière place, fit leur roi prisonnier et ne lui rendit la liberté qu'en l'obligeant de payer une forte ran-

con, de relâcher cinq mille captifs musulmans et de lui donner en mariage sa fille, qu'il répudia bientôt. Le sultan fit ensuite en personne la guerre aux Atabeks en Mésopotamie; il leur enleva Khabour et Nisibyn, et il assiégeait inutilement Sindjar, lorsque les Francs, qui ne laissaient point passer d'année sans faire quelque invasion dans ses Etats, abordèrent en Egypte, échouèrent devant Damiette, pénétrèrent jusqu'au Caire qu'ils n'osèrent attaquer à cause de ses fortifications et des sages mesures de Melik-el-Kamel qui s'y était renfermé; et, chargés de butin, ils se rembarquèrent pour la Palestine. Melik-el-Adel s'occupait sans cesse d'affermir sa puissance et de la perpétuer dans sa famille. Déjà il avait fait construire à Damas une citadelle, à laquelle chacun des rois ses vassaux fut obligé d'ajouter une tour. Il fonda sur le mont Thabor une forteresse pour contenir les chrétiens d'Acce. Il s'attacha surtout à ruiner l'autorité des anciens émirs de Saladin et à empêcher que les fiefs que ce prince leur avait cédés ne devinssent héréditaires; il emprisonna les uns, dépouilla les enfants des autres; démolit quelques-uns de leurs châteaux et réunit le reste à ses Etats. Pour consolider la paix avec Melik-ed-Dhaher, le seul des fils de Saladin qu'il n'eût pas dépossédé parce qu'il n'avait point d'enfants, il lui fit épouser sa fille, dont les descendants furent les derniers soutiens de la puissance des Ayoubides jusqu'au temps de l'invasion des Tartares (*voy. HOULAGOU et SALADIN II*). Accordant les intérêts de sa politique avec la tendresse paternelle, Melik-el-Adel avait donné des apanages à quelques-uns de ses fils dans la Mésopotamie et l'Arménie; deux autres, Melik-el-Kamel et Melik-el-Moadham-Isa, étaient ses lieutenants en Egypte et à Damas; mais pour ne pas affaiblir sa famille par des partages trop multipliés, il ne laissa aux autres que des pensions; suivant Marin Sanuto, on en voyait deux résider au St-Sépulchre et partager les offrandes comme faisaient deux autres au tombeau de Mahomet. En 612, Melik-el-Mas'oud, petit-fils du sultan, fut envoyé par son père, Melik-el-Kamel, pour conquérir le Yémen sur un autre prince ayoubide (Soliman), personnage aussi ridicule que méprisable. On fit alors la kothbah au nom d'Adel, non-seulement en Egypte et en Syrie; mais encore depuis les frontières de la Géorgie jusqu'aux extrémités de l'Arabie. Heureux dans toutes ses entreprises, heureux au sein de sa nombreuse famille, honoré du calife qui, en le confirmant dans la souveraineté de ses vastes Etats, lui avait conféré les titres fastueux de *Chahyn-chah* et de *Melik-el-moulouk*, qui signifient également, en persan et en arabe, *roi des rois*; avec celui de *Khalil-al-moumenym* (*l'ami du commandant des fidèles*), Melik-el-Adel, au bout de sa longue carrière, éprouva le chagrin le plus cuisant pour un monarque, pour un ambitieux, pour un musulman. Tandis qu'il faisait la guerre en Syrie à son neveu Afdhal,

qui, depuis la mort de Dhaher, cherchait à s'emparer du royaume d'Halep, une nombreuse armée de croisés sous les ordres d'André II, roi de Hongrie; de Hugues I^{er}, roi de Chypre, et des ducs d'Autriche et de Bavière, aborda en Syrie l'an 614 (1217); étend ses ravages jusqu'aux portes de Damas; puis se rembarquant pour l'Egypte; prend terre devant Damiette, s'empare de l'une des deux tours qui défendaient l'entrée du port le 1^{er} djoumady ii 615 (25 août 1218), rompt la chaîne qui le fermait et assiège la ville; qui résista plus de quinze mois (*voy. MELIK-EL-KAMEL*). Cette nouvelle affecta si vivement Melik-el-Adel qu'il en mourut le 7 du même mois (31 août), âgé de 75 ans, après en avoir régné vingt-trois à Damas et dix-neuf en Egypte. A des talents rares pour la guerre et le gouvernement; à un grand courage, à une extrême activité, ce prince joignait des vertus essentielles, telles que la clémence et l'humanité. On ne peut lui reprocher qu'une ambition excessive qui le rendit injuste et ingrat envers la famille et les amis de son frère Saladin, et surtout une politique astucieuse qui déshonora souvent son caractère. Il laissa quinze ou seize fils, la plupart dignes de lui par leurs exploits et leurs belles qualités. — MELIK-EL-ADEL SAIFEDDYN-ABOUBEKR II, petit-fils du précédent, fut reconnu sultan d'Egypte et de Damas, après son père Melik-el-Kamel, en redjeb 635 (mars 1238), tandis que son frère aîné, Melik-el-Saleh Nedjm-eddyn-Ayoub, gouvernait les provinces orientales; mais bientôt ses débauches et son incapacité le rendirent méprisable. Il exila les émirs dont il craignait les reproches et les remplaça par des ministres complaisants. Dans l'espoir de gagner les troupes, il leur fit tant de largesses, et il épuisa tellement par ses prodigalités les trésors amassés par son père, qu'ils se trouvèrent réduits à un dinar d'or et à mille drachmes d'argent. Tous les ordres de l'Etat, indignés de sa conduite, se saisirent de lui et appelèrent son frère, qui fit son entrée au Caire le 3 mai 1240. Adel fut confiné dans une prison, où, huit ans après, sa fin fut, dit-on, avancée à l'âge d'environ 30 ans. Il laissa un fils en bas âge, Melik-el-Moghaït Fath-eddyn-Omar, qui, devenu maître de Karak et de quelques autres places après la chute des Ayoubides en Egypte, entreprit deux expéditions pour reconquérir ce royaume sur les Mameluks, et se soumit ensuite au sultan Bibars, qui le priva du trône et de la vie l'an 661 (1263). A—T.

MELIK-EL-AFDHAL-NOUR-EDDYN-ALY, fils aîné du grand Saladin, marcha de bonne heure sur les traces de son père. Chargé, à dix-sept ans, de commander un corps d'observation pour protéger Raymond, comte de Tripoli, contre le roi de Jérusalem, il s'ennuya bientôt de son inaction, et, brûlant d'exercer sa valeur, il obtint du comte la permission de faire une incursion dans la Palestine, à condition qu'il n'atta-

querait ni villes ni villages, qu'il ne dévasterait point les campagnes, qu'il ne serait point l'agresseur dans aucune hostilité, et que son expédition serait terminée entre le lever et le coucher du soleil. Raymond, par ces précautions et par les avis qu'il envoya dans toute la Palestine, espérait rendre inutile le dessein d'Afdhal. Au jour convenu, ce jeune prince traverse le Jourdain à la tête de 7,000 cavaliers, se présente sous les murs de Tibériade et devant les autres places, jusqu'à Nazareth, défie les chrétiens, les accuse de lâcheté, et n'en reçoit que des injures pour toute réponse. Il revenait affligé de n'avoir pu se signaler par quelque action d'éclat, et sa troupe, avant de repasser le Jourdain, se reposait au pied d'une montagne, non loin de Tibériade, lorsque 500 chevaliers, rassemblés sous les bannières du Temple et de l'Hôpital, au mépris des conseils du comte de Tripoli, fondent tout à coup sur les musulmans, au lieu d'éviter leur rencontre. Afdhal, avec le sang-froid d'un vieux capitaine, range son armée en forme de croissant, dont les deux pointes en se rapprochant enveloppent entièrement les chrétiens. Ce combat, le plus terrible qui se fût donné depuis le commencement des croisades, eut lieu le 20^e de safar 583 (1^{er} mai 1187); presque tous les chevaliers y furent tués, ainsi que le grand maître des hospitaliers : celui des templiers parvint à se sauver. Ce fut dans cette action qu'après des prodiges de valeur, succomba le fameux Jacques de Maillé, que les musulmans, saisis d'admiration et de respect, prenaient pour St-Georges (voy. MAILLÉ-BREZÉ). Melik-el-Afdhal ne tint pas ce que semblait promettre un pareil début. Son père lui donna pour vizir Dhia-Eddyn-Nasrallah, savant littérateur, mais ministre sans capacité, qui, au lieu de former le jeune prince dans l'art difficile de gouverner les hommes, développa son penchant excessif pour les lettres et pour la mollesse (voy. IB-EL-ATSÏR). Deux jours avant la mort de Saladin, Melik-el-Afdhal se fit reconnaître pour son successeur par ses jeunes frères et les émirs, l'an 589 (1193); mais il n'héritait que des royaumes de Damas et de Jérusalem. Ses frères, Melik-el-Aziz-Othman et Melik-ed-Dhaheer-Ghazy, régnèrent, l'un, en Egypte, l'autre, à Halep, et le premier, lui refusant tout hommage, prit le titre de sultan. En même temps, leur oncle Melik-el-Adel jetait dans la Mésopotamie les fondements de sa grandeur future (voy. MELIK-EL-ADEL). Ce démembrement eut pour principe l'incapacité d'Afdhal et les dangereux conseils de son vizir, à la persuasion duquel il s'entoura de jeunes courtisans qui flattaient ses goûts et ses vices, et il éloigna les vieux et vertueux serviteurs de Saladin. Ceux-ci se retirèrent auprès du sultan d'Egypte, et l'engagèrent à détrôner son frère. Aziz, secondé par son oncle Melik-el-Adel, prit Damas en 592 (1196), et Afdhal, dépouillé de ses Etats, fut obligé de se contenter du chà-

teau et du territoire de Sarkhod, où il se retira. Ce prince, que les muses consolèrent de sa disgrâce, envoya au calife Nasser-Ledin-Allah des vers où, faisant allusion à son nom patronymique d'Aly et à ceux d'Aboubekr et d'Othman, qu'il portait ses spoliateurs, il se plaignait de son sort et se comparait au gendre de Mahomet, privé du califat par Aboubekr et Othman (voy. ABOUBEKR, ALY et OTHMAN). Le commandant des fidèles répondit sur le même ton au prince ayoubide qu'Aly n'aurait pas été frustré de ses droits s'il avait trouvé à Médine un *nasser* (protecteur), et promit d'en servir au nouvel Aly. Mais il ne paraît pas que la bonne volonté du calife se soit manifestée en faveur d'Afdhal autrement que par ce jeu de mots. La fortune parut un moment vouloir relever les espérances de ce prince. Son frère Aziz étant mort d'une chute de cheval en moharrem 595 (novembre 1198), il fut appelé par les émirs d'Egypte soit à la souveraineté, soit à la régence de ce royaume, pendant la minorité de son neveu Melik-el-Mansour. Le premier soin d'Afdhal fut de se venger de son oncle. Ligué avec son frère, le sultan d'Alep, il assiégea Damas. Mais ayant enlevé un jeune Turc à Melik-ed-Dhaheer, celui-ci, furieux de cet affront, accabla son frère de reproches et ramena ses troupes à Halep. Afdhal, réduit à ses propres forces, fut obligé de lever le siège, et revint précipitamment en Egypte. Il s'y disposait à dépouiller son pupille : Melik-el-Adel ne lui en laissa pas le temps. Afdhal, assiégé à son tour dans le Caire en 596, fut forcé au bout de huit jours de capituler et d'abandonner l'Egypte, moyennant la cession de Meïafarekin et de deux autres places, encore lui refusa-t-on la première. Réconcilié avec Dhaheer, il recommença la guerre l'année suivante contre Melik-el-Adel, qui fut enfin reconnu sultan d'Egypte et de Damas par ses neveux. Afdhal obtint à ce prix les villes de Samosath, Saroudj et quelques autres. Sacrifié par les princes de sa famille, il se rendit vassal du sultan d'Iconium, et, lorsque la mort de Dhaheer eut laissé en 613 le trône d'Halep à un enfant, il tenta de s'emparer de ce royaume en se liguant avec son suzerain Azz-Eddyn-Kaïkaous; mais il échoua dans cette entreprise et fut encore le jouet de ce prince (voy. KAÏKAOUS). Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus de Melik-el-Afdhal, qui, après avoir régné en Syrie et en Egypte, réduit à la seule ville de Samosath, y termina sa carrière fort agitée l'an 622 de l'hégire (1225 de J.-C.), à l'âge de 57 ans. Ce prince écrivait et parlait avec élégance; il excellait dans la poésie, brillait par son savoir, par son esprit, et séduisait par sa libéralité, l'aménité de son caractère et par plusieurs qualités aimables. Mais son défaut de jugement, son inconstance, son indolence, son goût désordonné pour les plaisirs des sens furent la cause de ses malheurs. Revenu néanmoins des erreurs de sa jeunesse et des

rêves de l'ambition, il s'était depuis plusieurs années livré à la dévotion, et il avait transcrit de sa main un exemplaire du Coran. A—T.

MELIK-EL-ASCHRAF, second roi de Perse de la dynastie des Djoubanides, était petit-fils de l'émir Djouban, qui, après avoir gouverné la Perse sous le règne du sultan djenghyzkhanide Abousaïd-Behader-Khan, avait péri victime d'une intrigue de cour (voy. BEHADER-KHAN). Après la mort du sultan, l'an 736 de l'hégire (1335 de J.-C.), l'empire des Mogols en Perse était tombé dans l'anarchie, et les descendants de Djenghyz-Khan, jouets de leurs émirs, ne furent plus que des fantômes de souverains. Sur les débris de cet empire s'élevèrent de nouvelles dynasties à Chyraz, à Ispahan, à Bagdad, dans le Kerman (voy. HAGAÏAN et MOBAREZ-EDDYN). L'une des plus puissantes fut celle que fonda à Tauriz Hagaï-Koutchouk, petit-fils de Djouban, et qui domina sur l'Adzerbaïdjan, l'Arménie, l'Irak-Adjem, et sur quelques autres provinces du nord et de l'ouest de la Perse. Mais Hagaï se contenta du titre d'émir, et conserva celui de khan aux Djenghyzkhanides, qui lui servirent de mannequins. Ce prince, après six ans de règne, ayant été assassiné en redjeb 744 (1343) par sa femme, dont il se préparait à punir l'infidélité, Aschraf, son frère, accourut de Chyraz et s'empara du trône. Il déposa Soliman-Khan et son épouse Sati-Beghum, qui avait été personnellement décorée de ce titre comme sœur d'Abousaïd-Behader, et il leur donna pour successeur Anouschirwan, qu'il fit bientôt rentrer dans l'obscurité, et qui fut le dix-septième et dernier khan de Perse de la race de Houlagou (voy. HOULAGOU). Aschraf, ayant alors pris le titre de *melik* (roi), ne fut qu'un tyran détestable. L'injustice, la perfidie, l'avarice et la cruauté formaient son caractère. Ses seules jouissances étaient d'accumuler des trésors par les moyens les plus odieux, et d'outrager les mœurs, la nature et la religion par sa conduite impie et dissolue. Il faisait accuser de crimes supposés ses sujets turcs, arabes, persans et mogols qui passaient pour riches, afin d'avoir un prétexte de s'emparer de leurs biens. Il dépouilla ainsi tous ses émirs et les remplaça par d'indignes favoris. Les trésors qu'il amassa par ses extorsions formaient la charge de mille chameaux et de quatre cents mulets. Il sacrifiait à sa sombre défiance tous ceux qui lui portaient ombrage, et six de ses oncles furent massacrés à Tauriz en une seule occasion par son ordre. Fatigués de sa tyrannie et révoltés de ses infamies, ses sujets les plus distingués fuyaient dans les États voisins. Le cadî Maky-Eddyn, s'étant retiré à Seraï, capitale du Kaptchak, y ouvrit une école publique d'éloquence et de théologie. Cet empire était alors gouverné par Djanibek-Khan, fils et successeur d'Ouzbek-Khan. Un jour, ce prince ayant eu la curiosité d'assister avec plusieurs de ses courtisans à l'une des séances du docteur

persan, celui-ci sentit redoubler son zèle pour son pays et pour sa religion devant cet illustre auditoire, et prit pour texte de son discours les crimes de Melik-el-Aschraf et la misère de ses peuples. Il accusa ce prince de s'être livré à l'idolâtrie des Ignicoles, d'avoir épousé sa propre fille; puis, s'adressant à Djanibek, il lui dit que la gloire de sauver l'Iran et d'y rétablir l'islamisme lui était réservée, et il le rendit responsable devant Dieu des malheurs qu'il aurait causés, s'il trompait l'espérance des musulmans. Ce discours véhément et pathétique fit couler les larmes de Djanibek, qui crut sa conscience engagée à exterminer l'impie Aschraf. Ses sujets partageant son enthousiasme, il partit au bout de deux mois à la tête d'une armée nombreuse, franchit le Caucase, traversa le Kour et pénétra bientôt dans l'Adzerbaïdjan. Aschraf abandonna sa capitale et envoya sous bonne escorte ses femmes et ses trésors dans la forteresse d'Alendjik; mais avant d'y arriver cette riche caravane devint la proie des Tartares du Kaptchak. Djanibek ne s'arrêta dans le Tauriz que pour y faire ses dévotions, et s'étant remis à la poursuite d'Aschraf, il l'atteignit près de Khoï, sur les frontières de l'Arménie, lui livra bataille dans les premiers jours de l'an 759 (décembre 1357), le vainquit, et l'ayant fait prisonnier, il ordonna qu'on le mit à mort et que sa tête fût portée à Tauriz pour y être attachée comme celle d'un malfaiteur à la porte de la principale mosquée. Ainsi périt Aschraf, après avoir déshonoré le trône pendant près de quinze ans. Djanibek, comblé des bénédictions de la Perse, retourna dans ses États, où sa mort rappela bientôt son fils Berdibek, qu'il avait laissé à Tauriz. Le jeune prince, en allant régner dans le Kaptchak, établit Akhidjouk pour son lieutenant dans l'Adzerbaïdjan. Ce gouverneur marcha sur les traces de Melik-el-Aschraf et éprouva le même sort. Attaqué successivement par Cheikh-Weis, sultan ilkhanide de Bagdad, et par Mobarez-Eddyn, roi modhafferide d'Ispahan et de Chiraz, il fut vaincu et tué par le premier vers la fin de l'an 760 (1359), et l'Adzerbaïdjan, qui en deux ans avait changé six fois de maître, fut réuni à la monarchie des Ilkhanides (voy. AVEIS I^{er}). A—T.

MELIK-EL-DHAHER. Voyez BARKOK et BARS I^{er}.

MELIK-EL-KAMEL, ABOUL-FETHAH-NASER-EDDYN-MOHAMMED, fils aîné de Melik-el-Adel, lui succéda l'an de l'hégire 615 (1218) au royaume d'Egypte, qu'il gouvernait depuis longtemps avec autant de sagesse que d'habileté. Ce prince, connu chez les historiens occidentaux sous les noms de *Meledin* et de *Melek-el-Quemel*, se trouvait, à la mort de son père, dans la position la plus critique. Attaqué par une armée de 400,000 croisés qui venaient de forcer l'entrée du port de Damiette, sans argent et presque sans troupes pour leur résister, oublié par ses frères,

qui, tant en Syrie qu'en Mésopotamie, ne s'occupaient que de leurs intérêts personnels, il trouva dans son génie et dans son courage des ressources pour soutenir avec gloire une lutte inégale. Repoussé dans une attaque qu'il avait dirigée contre le quartier des Templiers, malheureux dans une tentative pour détruire la flotte chrétienne, il fit construire un pont à l'embouchure du Nil, afin qu'elle ne pût remonter ce fleuve; le pont ayant été détruit, il entreprit avec aussi peu de succès de combler l'embouchure du Nil par le moyen de gros bateaux coulés à fond. Enfin, il se vit à la veille d'être détrôné par le commandant de ses troupes kourdes, qui avait excité contre lui une sédition; et déjà il songeait à se retirer auprès de son fils Mas'oud, dans le Yémen. L'arrivée de son frère, Melik-el-Moadham, sultan de Damas, lui fut d'un grand secours pour réduire les mutins; mais les croisés profitèrent de ces circonstances et se rendirent de si près Damiette, qu'ils l'emportèrent d'assaut, après un siège de quinze mois, le 10 ramadhan 616 (20 novembre 1219), année aussi fatale aux musulmans en Egypte qu'en Orient, où ils furent pour la première fois exposés à la fureur des Tartares Mogols (*voy. DIEN-GHYZ-KHAN*). Les chrétiens massacrèrent ou réduisirent en esclavage tous les habitants de Damiette; ils changèrent la principale mosquée en église métropolitaine, et portèrent leurs ravages dans plusieurs parties de l'Egypte. Depuis la perte de cette ville, Melik-el-Kamel s'étant retiré à deux journées de là, campa sur l'angle formé par deux branches du Nil, dont l'une coule vers Damiette, l'autre vers Aschemoun; et ce fut là qu'il bâtit la ville de Mansourah, devenue depuis si fameuse par la captivité de St-Louis. Dans cette guerre cruelle, le sultan aurait infailliblement succombé, si les secours puissants que lui amenèrent enfin ses frères Aschraf et Moadham, auxquels se joignirent tous les princes ayoubides de Syrie, n'eussent donné lieu à des négociations de paix. Les musulmans, en échange de Damiette, offraient de rendre Jérusalem, Ascalon, Tibériade, Laodicée, en un mot toutes les places conquises sur les chrétiens par Saladin, à l'exception de Karak et de Schaubek. Les Francs, outre ces deux dernières places, demandaient encore trois cent mille dinars d'or pour rétablir les murailles de Jérusalem, que le sultan de Damas avait détruites. Mais, pendant les pourparlers, un corps de musulmans ayant intercepté les communications des chrétiens avec Damiette, ceux-ci, pressés par la disette et bientôt menacés d'une submersion totale par une saignée que Melik-el-Kamel avait fait pratiquer à une branche du Nil, exécutèrent leur retraite en désordre et furent réduits à offrir de rendre Damiette pour sauver leurs vies. Le sultan, dont les troupes étaient fatiguées et rebutées par trois années de combats continuels, accepta cette proposition,

XXVII.

contre l'avis des autres princes musulmans, qui voulaient qu'on ne fit aucun quartier aux chrétiens, ou qu'on exigeât d'eux la restitution d'Acre, d'Ascalon et de tout ce qui leur restait en Syrie. Parmi les otages qui furent donnés de part et d'autre se trouvèrent Nedjm-eddyn-Ayoub, un des fils de ce prince; Pelage, nonce du pape, et sans doute Adolphe, comte de Berg, qui commandait les Frisons et les Flamands. Damiette fut enfin rendue avec toutes les fortifications que les Francs y avaient ajoutées. Melik-el-Kamel y entra le 19 redjeb 618 (8 septembre 1221), trois ans et quatre mois depuis le débarquement de l'armée des croisés. Le sultan, occupé pendant plusieurs années à réparer les maux que le séjour des chrétiens avait causés dans ses Etats, resta étranger aux événements qui se passèrent en Syrie; mais ses frères Aschraf et Moadham s'étant brouillés, il se déclara pour le premier; et, comme il fut informé que le second s'était fortifié de l'alliance du fameux Djelal-eddyn-Mankberny (*voy. ce nom*) pour leur faire la guerre à tous deux, il invita l'empereur Frédéric II à envahir la Palestine, lui promettant la restitution de Jérusalem. Avant l'arrivée du monarque allemand le sultan de Damas était mort, et son fils Nasser ayant refusé de céder à son oncle Kamel le château de Schaubek, celui-ci lui enleva Naplouse, Jérusalem, etc. (*voy. MELIK-EL-NASSER*). Cependant Frédéric aborde à Sidon, ville neutre, peuplée de chrétiens et de musulmans; il s'en empare, en fait rebâtir les murailles, et marche sur Acre. Kamel se repent alors d'avoir appelé un pareil allié, et, forcé d'ajourner le siège de Damas, il préfère acheter la paix par quelques sacrifices plutôt que de courir les chances d'une nouvelle guerre contre les croisés. Après de longues négociations, le traité fut conclu en 626 (1229). Kamel céda Jérusalem à l'empereur à condition que les remparts n'en seraient pas relevés; que les musulmans conserveraient la jouissance exclusive des deux principaux temples et que les Francs posséderaient tous les lieux qui sont sur la route d'Acre à Jérusalem. Les auteurs chrétiens ajoutent que Kamel céda en outre à Frédéric Sidon, Nazareth, Bethléhem, avec tous les lieux situés entre la seconde et Acre, et entre la troisième et Jérusalem. Ce traité nuisit à Kamel dans l'esprit des musulmans; et son neveu Nasser en prit sujet de le décrier publiquement. Aussi le sultan, à peine délivré des Francs, le chassa de Damas, qu'il abandonna à son frère Aschraf en échange de plusieurs places en Mésopotamie. Vers ce temps-là il perdit Melik-el-Mas'oud, son fils aîné, qui mourut à la Mecque après avoir confié le Yémen à Aly Ibn-Ressoul, dont les descendants usurpèrent ce royaume sur les Ayoubides. Kamel, usant des droits de suzerain en Syrie, ôta la principauté de Hamath à Melik-el-Nasser Kilidj-Arslan, et la rendit au frère de ce prince, Melik-el-Modhaffer Mahmoud, tris-

72

aiëul du célèbre historien Aboulfeda (*voy.* ABOUL-FEDA). Il résida en Egypte l'année 628, et y rendit son séjour utile à cette contrée. Le bras du Nil qui coule entre l'île de Fostat (aujourd'hui Raoudah) et la ville de Djizeh avait si peu d'eau qu'en certain temps on le traversait à pied sec. Le sultan, craignant que le Nil ne se retirât tout à fait de devant Fostat, ordonna de creuser le lit du fleuve; il y travailla en personne, et son exemple fut imité d'une foule immense, depuis les émirs jusqu'à la dernière classe du peuple. Les travaux durèrent trois mois; et depuis ce temps l'île de Raoudah a toujours été environnée d'eau. Le sultan alla dans l'Orient en 629, enleva Amid et Hesn-kaïfa à Melik-el-Mas'oud, prince ortokide, qui s'était rendu odieux et méprisable par la corruption de ses mœurs, et il lui donna des terres en Egypte. Kamel eut aussi des démêlés avec Ala-eddyn-Kaïkabad, sultan seldjoukide d'Iconium, au sujet de leurs frontières communes en Arménie et en Mésopotamie. Kaïkabad conquit Harran et Roha (Edesse) sur le prince ayoubide, qui les reprit en 633. Kamel avait toujours vécu dans la plus grande intimité avec son frère Melik-el-Aschraf, sultan de Damas; ils se visitaient et séjournaient même assez longtemps dans les Etats l'un de l'autre. Ils se brouillèrent dans l'âge où les passions semblent devoir s'éteindre; Aschraf ayant entraîné dans son parti tous les princes de Syrie, et même Kaïkhosrou, sultan d'Iconium, la guerre était près d'éclater lorsque Aschraf mourut au commencement de l'an 635. Kamel partit aussitôt, au milieu de l'hiver, pour aller disputer le trône de Damas à son frère Melik-el-Saleh Ismaël; et malgré les secours que celui-ci avait reçus des princes d'Halep et d'Hemesse, malgré quelques succès obtenus sur les troupes égyptiennes, il fut bloqué si étroitement dans cette ville, qu'il se vit obligé de la rendre à son frère, qui lui laissa Bosra et lui donna Baalbek. Kamel entra dans Damas le 19 djoumadi 1^{er}. Il envoya aussitôt des troupes pour se venger du prince d'Hemesse, contre lequel il avait conçu une haine implacable et dont il rejeta les soumissions; mais la mort arrêta les effets de sa vengeance, ainsi que les projets qu'il méditait contre les Tartares et le sultan d'Iconium. Un catarrhe, dont il fut saisi le jour même de la reddition de Damas, l'emporta le 21 redjeb 635 (9 mars 1238) à l'âge de 70 ans, après en avoir régné quarante en Egypte, tant comme gouverneur que comme sultan. Prince sage, habile, plein de prudence, de courage et de fermeté; respecté, adoré de ses sujets dont il prévenait tous les besoins; sans cesse occupé des plus petits détails de l'administration, il gouverna sans vizir après la mort de celui que son père lui avait laissé. Il encouragea la navigation, le commerce, l'agriculture et la population. Jamais l'Egypte n'avait joui d'une plus grande tranquillité, jamais ses routes ne furent plus sûres. Protecteur

déclaré des arts, des lettres et des sciences, Melik-el-Kamel illustra son règne par la fondation de plusieurs édifices somptueux, entre autres d'un grand collège qu'il fit bâtir au Caire. Il aimait les savants, les admettait dans sa familiarité, prenait part à leurs disputes et les embarrassait souvent par des questions difficiles sur des points de grammaire et de controverse. Il écrivait aussi bien en prose qu'en poésie; il improvisait même des conversations en vers avec une extrême facilité et sans s'en apercevoir. On peut juger des progrès de l'astronomie et de la mécanique sous son règne par un présent qu'il fit à l'empereur Frédéric; c'était une tente formant plusieurs appartements, dans l'un desquels le plafond représentait le ciel et les mouvements des astres, exécutés par des ressorts cachés. Ses longues et fréquentes relations avec les Francs, malgré les guerres qu'il eut à soutenir contre eux, l'avaient rendu très-tolérant en matière de religion; il traita les juifs et les chrétiens avec autant de douceur et d'équité que les musulmans, et leur accorda même de grands privilèges. Un moine qui avait apostasié pour obtenir un emploi à sa cour, s'en étant repenti, pria le sultan de lui permettre d'abjurer l'islamisme, ou de le condamner à mort: Kamel le renvoya avec des lettres de sauvegarde. On ne peut reprocher à ce prince qu'une excessive ambition, qui le poussa comme son père à dépouiller ses frères et ses neveux. Une tache plus grave à sa gloire, c'est d'avoir sacrifié à sa haine contre le prince d'Hemesse 50 de ses soldats qu'il surprit pendant le dernier blocus de Damas et qu'il fit mettre en croix. Ce prince laissa, par son testament, l'Egypte à son second fils, Melik-el-Adel II, et ses Etats de Mésopotamie à son fils aîné, Melik-el-Saleh Nedjm-eddyn-Ayoub (*voy.* NEDJM-EDDYN). — MELIK-EL-KAMEL NASSER-EDDYN-MOHAMMED, neveu du précédent, succéda, l'an 642 de l'hégire (1244), à son père, Melik-el-Modhaffer Schehab-eddyn-Ghazy, dans la principauté de Meïafarekin; il y fut assiégé l'an 656 (1258) par les Tartares qui venaient de prendre Bagdad, et se défendit glorieusement pendant deux ans; mais la famine l'ayant obligé de se rendre, les vainqueurs lui coupèrent la tête pour le punir de sa longue résistance et la placèrent au bout d'une pique; ils promenèrent cet horrible trophée dans toutes les villes de Syrie et la clouèrent à l'une des portes de Damas, jusqu'à ce que cette ville étant retournée sous la domination des musulmans, on fit ensevelir honorablement les restes d'un prince si digne de ses ancêtres. A—T.

MELIK-EL-MANSOUR. *Voyez* KELAOUN et LADJYN.

MÉLIK-EL-MOADHAM (CHEMS-ED-DAULAH TOURAN-SCHAH), fondateur de la dynastie des Ayoubides dans le Yémen, était le frère aîné du grand Saladin, qui, voulant s'assurer un asile dans le cas où il ne pourrait pas se maintenir sur le trône d'Egypte (*voy.* SALADIN), envoya son frère pour

conquérir la Nubie, l'an 568 de l'hégire (1173 de J.-C.). Mélik-el-Moadham, peu satisfait de cette contrée, y leva seulement des contributions et revint en Egypte. L'année suivante, il conduisit une autre armée dans l'Arabie Heureuse, vainquit Abd-el-Naby, dernier prince de la dynastie des Mahdides, qui possédait la partie maritime du Yémen, et le força de se renfermer dans Zabid, sa capitale, qu'il emporta d'assaut. Ensuite il s'empara d'Aden, où régnait Yazer, dernier rejeton, ou peut-être spoliateur de la dynastie des Razyides; et s'étant rendu maître de ces deux princes et de leurs trésors, il gouverna quelque temps le Yémen au nom de Saladin, y laissa deux lieutenants, et retourna auprès de son frère, qui lui donna le gouvernement de Damas. Il s'y livrait au repos et aux plaisirs, l'an 573 (1177), lorsque les chrétiens gagnèrent la célèbre bataille d'Ascalon; et ce fut son indolence qui favorisa leurs progrès. Ce prince, brave par accès, mais aussi violent que voluptueux, voulut avoir l'année suivante la ville de Baalbek, possédée par un émir qui l'avait reçue de Saladin à titre de récompense. Le sultan, poussé par les importunités de son frère, assiégea cette place, la prit, la lui donna, et en céda une autre à l'émir dépouillé pour le consoler de cette disgrâce. A la fin de dzoulkadah 575) avril 1180), l'inconstant Mélik-el-Moadham Touran-Schah rendit Baalbek à Saladin en échange d'Alexandrie, où il mourut de débauches l'an 576 (1181). Prodiges à l'excès, il dévorait les revenus de cette ville et de l'Arabie, et il laissa en outre pour plus de deux millions de dettes que le généreux Saladin se fit un devoir d'acquitter. Les lieutenants qui étaient restés à Zabid et à Aden s'y étant révoltés, le sultan fut obligé d'envoyer un autre de ses frères, Mélik-el-Moez Saïf-el-Islam-Toghteghyn, pour conquérir une seconde fois le Yémen en 578 (1182). Saïf-el-Islam soumit cette contrée sans résistance, y régna quinze ans, en transmit la souveraineté à son fils Ismaël, et mourut à Zabid en 593 (1197), quatre ans après Saladin. Bien différent de ses frères, ce prince était dur, avare et cruel. Il ruina ses sujets en s'attribuant le commerce exclusif de ses Etats, et il amassa par ce vil monopole des richesses incalculables. Suivant le récit du judicieux historien Aboulfeda, dont l'autorité est d'autant moins récusable qu'il appartenait à la famille des Ayoubides, Saïf-el-Islam avait trouvé parmi les trésors de l'un des deux gouverneurs qu'il avait dépossédés soixante-dix sacs d'or pur; et, sans parler des pierreries et des objets précieux entassés dans son palais, on y voyait une masse d'or fondu qui avait la forme et la grosseur d'une meule; d'où l'on peut juger de la prospérité du commerce de l'Arabie à cette époque. — Son fils MELIK-EL-AZIZ CHEMS-EL-MOULOUI-ISMAEL, enorgueilli de sa puissance, oublia qu'il était Kurde d'origine et se donna pour descendant des Ommayyades (*roy. MOAWYAH I^{er}*). Il prit le

titre de calife, récita lui-même la khotbah devant le peuple, adopta la couleur verte affectée à la famille du prophète, et ajouta à son manteau une queue de vingt aunes de long, qu'on appelait la manche des califes, et telle que les Abbassides la portaient alors. Cette audacieuse extravagance indigna plusieurs de ses émirs qui se révoltèrent contre lui. Il les vainquit, mais il ne put échapper à leur vengeance et mourut assassiné en 599 (1202-3), la sixième année de son règne. Après diverses révolutions, le Yémen fut conquis par un petit-fils de Mélik-el-Adel. A—T.

MELIK-EL-MOADHAM (CHEREF-EDDYN-ABOUBEKRI-SA), sultan ayoubide de Damas, ayant appris à Naplouse la mort de son père Mélik-el-Adel, l'an 615 de l'hégire (1218 de J.-C.), accourut à Damas en l'absence de ses frères, et ne publia cet événement qu'après s'être emparé des armes, des chevaux, des trésors et du trône. Ce prince, que les historiens des croisades appellent *Coradin*, n'eut pas plutôt reçu la nouvelle du siège de Damiette par les chrétiens, qu'il fit fortifier le Thabor, ruiner Panéas et détruire les murailles de Jérusalem, afin d'empêcher que ces deux places ne pussent devenir pour eux des points d'appui s'ils venaient à s'en emparer. L'année suivante, il marcha au secours de Damiette, attaqua les lignes des croisés, et les eût forcées sans la valeur des Templiers et des Allemands commandés par le duc d'Autriche. N'ayant pu empêcher la prise de cette ville, il fit la guerre avec succès aux chrétiens dans la Palestine, leur prit Césarée en 617 et la détruisit de fond en comble. Il revint en Egypte l'année suivante, avec plusieurs autres princes de sa famille, et contribua par sa valeur à faire rentrer Damiette sous la domination des musulmans. Ayant voulu disposer de la principauté de Hamath, il se brouilla avec ses frères, Mélik-el-Aschraf et Mélik-el-Kamel, dont l'ambition lui portait ombrage, et il se ligua contre eux avec le fameux sultan Djelal-eddyn-Mankberny (*roy. ce nom*). Il tenta vainement, en 623, d'enlever Hemesse; une épidémie qui fit de grands ravages l'obligea d'en lever le siège. Aschraf étant venu à Damas pour s'expliquer avec lui, il le reçut avec honneur, mais il le retint dix mois sous divers prétextes, et ne le laissa partir qu'après l'avoir forcé d'entrer dans la coalition contre Kamel (*roy. MELIK-EL-KAMEL*). Mélik-el-Moadham mourut à Damas vers la fin de dzoulkadah 624 (novembre 1227), dans la 49^e année de son âge, après un règne de neuf ans et demi. Ce prince avait l'âme grande et le caractère généreux; il cultivait les lettres et on le cite comme fort habile grammairien. Il entretenait des troupes nombreuses et remarquables par leur brillante tenue; loin d'imiter cependant le faste de son père et le cérémonial usité par tous les potentats musulmans, au lieu de faire porter devant lui et flotter sur sa tête un grand étendard, il paraissait en public le visage cou-

vert d'un voile jaune en forme de réseau, sans avoir même un seul valet de pied qui précédât son cheval. Cet oubli de l'étiquette était passé en proverbe, et l'on disait d'un homme qui s'était mis au-dessus des convenances, qu'il *vivait à la manière de Moadham*. Ce fut sans doute par le même esprit de singularité que ce sultan se montra seul zélé partisan de la secte hanafite, tandis que tous les autres princes ayoubides suivaient celle de l'imam Chaféi (*voy. ABOU-HANYFEH et CHAFÉI*). Il eut pour successeur au trône de Damas et de Jérusalem son fils Melik-el-Nasser Salah-eddyn-Daoud.

A—T.

MELIK-EL-NASSER, SALAH-EDDYN DAUD, fils du précédent, s'est rendu fameux par ses vertus, ses aventures et ses malheurs. Devenu roi de Damas et de Jérusalem l'an 624 de l'hégire (1227 de J.-C.), après la mort de son père, et attaqué l'année suivante par son oncle Melik-el-Kamel, sultan d'Egypte, il réclama le secours de Melik-el-Aschraf-Moussa, qui régnait en Mésopotamie. Ces deux princes s'entendirent pour dépouiller leur neveu, et convinrent de le dédommager par la cession de Harran, d'Edesse et de Racca. Nasser ayant appris à Naplouse la résolution de ses oncles, courut se renfermer dans Damas, dont Aschraf fut obligé de lever le siège; mais Kamel s'empara de cette ville, retint les places promises à son neveu et ne lui donna que celle de Karak et quatre autres moins importantes. Nasser parut insensible à ces outrages, abandonna à son oncle le château de Schaubek, le reçut dans Karak avec autant de magnificence que de cordialité, et gagna si bien ses bonnes grâces, que ce prince, en 629, lui donna une de ses filles en mariage. Mais deux ans après, Kamel prit son gendre en aversion et le força de répudier sa femme. Nasser, en 633, alla implorer l'intervention de Mostanser, calife de Bagdad. Ses présents lui valurent un bon accueil, sans pouvoir néanmoins lui faire obtenir une audience publique, honneur accordé dans cette cour à des princes d'un moindre rang que Nasser. Il s'en plaignit au calife dans une pièce de vers fort ingénieuse qu'Aboulfeda nous a conservée; malgré cela, il ne fut admis que de nuit auprès de Mostanser, qui craignait de déplaire au sultan d'Egypte. Aschraf, s'étant brouillé avec Kamel, offrit à Nasser la main de sa fille et promit de lui laisser en mourant le trône de Damas. Mais Nasser, par une inconcevable générosité, se rendit en Egypte et prit seul le parti de Kamel contre tous les autres princes ayoubides de Syrie. Ce noble procédé le remit en faveur auprès du sultan, qui lui fit épouser de nouveau sa fille et l'assura qu'il lui rendrait Damas dès qu'ils en auraient chassé Aschraf. Ces démonstrations d'amitié furent encore sans effet pour Nasser. En 635, le beau-père et le gendre enlevèrent Damas à Melik-el-Saleh Ismaël, frère et successeur d'Aschraf; mais Kamel y étant mort

la même année, Nasser, déçu dans son attente et forcé de retourner à Karak, tenta de recouvrer Damas par les armes. Il fut vaincu près de Naplouse par son cousin Melik-el-Djawad, gendre d'Aschraf et lieutenant de Melik-el-Adel II, sultan d'Egypte. Il ne laissa pas de prendre la défense de ce dernier prince contre Melik-el-Saleh Nedjm-eddyn Ayoub, dont il se saisit à Naplouse. Entraîné par son caractère loyal et généreux, il gagna l'amitié de son prisonnier par ses bons procédés et s'attira la haine d'Adel en refusant de le lui livrer. Il s'empara ensuite de Jérusalem, la pilla et détruisit la tour de David, qui avait survécu à tous les désastres de cette cité célèbre. Il mit bientôt en liberté Nedjm-eddyn, et les deux princes s'étant garanti mutuellement un partage, d'après lequel l'un aurait Damas avec les provinces orientales, et l'autre l'Egypte, ils se lièrent par un serment solennel dans le temple de Jérusalem. Mais lorsque Nasser eut aidé Nedjm-eddyn à conquérir l'Egypte, celui-ci prétendit que son serment n'avait pas été libre, et les choses en vinrent au point que Nasser pourvut à sa sûreté en se retirant à Karak. Il fit alliance avec Saleh-Ismaël, sultan de Damas, et tous deux, pour s'assurer du secours des Francs, leur permirent d'entrer à Jérusalem et même dans le temple où les prêtres chrétiens célébraient les saints mystères le jour de Pâques (1244). Il se joignit aux Kharizmiens pour secourir Ismaël, qui s'efforçait de reprendre Damas que Nedjm-eddyn lui avait enlevé; mais les princes d'Alep et d'Hemesse les ayant forcés de lever le siège en 644 (1247), Nasser se vit exposé à toute la fureur de Nedjm-eddyn, qui le dépouilla de toutes ses places et le pressa vivement dans Karak, dont il ne put s'emparer. Nasser, craignant de ne pouvoir résister à une seconde attaque, partit en 647 pour aller solliciter la protection de Saladin II, sultan d'Halep. Il emporta pour plus d'un million de francs en pierreries, et de peur que la violence ou la perfidie ne lui enlevassent ces seuls débris de sa fortune, il crut les mettre en sûreté en les envoyant à Bagdad au calife Mostasem, qui lui accusa réception de ce dépôt de sa propre main. Nasser avait confié le commandement de Karak à son troisième fils; mais les deux aînés, s'étant saisis de leur jeune frère, livrèrent la place à Nedjm-eddyn en échange de terres considérables en Egypte. La mort de ce prince et de son fils (*voy. NEDJM-EDDYN et MELIK-EL-MOADHAM TOURAN-SCHAH*) n'améliora pas le sort de Nasser. De faux rapports le rendirent suspect à Saladin II, qui l'envoya prisonnier à Hemesse. Il lui rendit la liberté en 651, sur la demande du calife, en lui ordonnant toutefois de sortir de ses Etats. Nasser prit la route de Bagdad pour y réclamer ses trésors; mais n'ayant pu ni les recouvrer ni obtenir même la permission d'entrer dans la ville, il mena une vie errante et misérable dans les environs

de Anah et de Hadit; car les princes voisins, séduits par les promesses ou intimidés par les menaces de Saladin, n'osaient fournir des vivres ni donner asile au prince exilé. Réduit à s'associer à des Arabes nomades, il vécut comme eux du lait des troupeaux; et lorsque les chaleurs de l'été eurent desséché les pâturages, il les suivit dans les lagunes de l'Euphrate, où, exposés le jour à une chaleur excessive et la nuit à un froid piquant, ils subsistaient péniblement du produit de la chasse. Le prince de Palmyre leur ayant envoyé deux bateaux d'orge et de farine, essuya de violents reproches de la part du sultan d'Halep et de Damas. Enfin Nasser vint trouver le prince d'Ambar, et en obtint, avec une faible pension, l'agrément d'habiter les environs de cette ville. Comme il n'était qu'à trois journées de Bagdad, il fit encore une tentative auprès du calife, dont il ne put rien arracher; mais il dut à sa médiation auprès de Saladin II la permission de retourner en Syrie, où le sultan lui assigna sur le lac d'Apamée un revenu de cent mille drachmes, dont il recueillit à peine trente mille (environ vingt-deux mille francs). Nasser reçut de ce prince, en 653, l'autorisation de retourner dans l'Irak pour réclamer son dépôt et faire le pèlerinage de la Mecque. Il visita le tombeau de Houcém à Kerbela, et celui de Mahomet à Médine; puis étant arrivé à la Mecque, il entra dans la Caabah, et s'écria, au milieu de l'affluence des pèlerins: « Musulmans, je vous prends tous à témoin que j'invoque ici l'intercession de l'apôtre de Dieu, afin qu'il oblige son arrière-neveu; le calife Mostasem, de me rendre le dépôt que je lui ai confié. » Cette apostrophe causa une grande rumeur dans le temple; et quoique la foule eût donné des preuves manifestes d'intérêt au prince ayoubide et d'indignation contre l'iniquité de Mostasem, cependant, comme Nasser avait publiquement cité, pour ainsi dire, le calife au tribunal du prophète, l'émir hadj se crut obligé de le conduire dans l'Irak avec la caravane des pèlerins orientaux. Lorsque Nasser fut arrivé à Bagdad, le calife n'eut pas honte de lui envoyer demander compte de toutes les dépenses de son pèlerinage, en viande, pain, bois, foin, paille, etc.; et lui en produisit un mémoire si exorbitant, qu'elles absorbèrent presque entièrement la valeur des pierreries qu'il s'était appropriées, et qu'à peine revint-il une modique somme d'argent à Nasser, qui ne put même la toucher qu'en donnant par écrit une décharge bien en règle au calife. Contraint de céder à la force et d'étouffer ses plaintes, Nasser quitta Bagdad et retourna vivre avec les Arabes, jusqu'à ce que le sultan de Syrie l'eût déterminé par ses promesses et par la foi du serment à revenir à Damas, où il le logea dans un palais magnifique. Nasser s'ennuya bientôt de cette honorable captivité, et voulut accompagner à Bagdad un ambassadeur du calife; mais

lorsqu'ils eurent atteint Kerkisiah, l'ambassadeur l'obligea d'y attendre les ordres de Mostasem. Comme ces ordres n'arrivaient pas, le prince, rebuté par tant de contrariétés, alla dans le désert de Sinaï, et reprit sa vie errante avec les Bédouins. Son voisinage inquiéta le prince de Karak, Melik-el-Moghaït Fath-eddyn Omar, qui, craignant que Nasser ne se formât un parti parmi les Arabes pour reconquérir cette forteresse, le fit arrêter par un détachement de troupes et conduire à Schaubek, où il se proposait de le resserrer étroitement et même de le faire périr. Un événement inattendu déroba Nasser au supplice et vint briser ses fers. Le calife Mostasem, pressé dans Bagdad par les Tartares et entouré de traîtres, mit tout son espoir dans un prince dont il avait si indignement trompé la confiance, mais dont il connaissait la bravoure, les talents et la grandeur d'âme. Il envoya une ambassade au sultan de Syrie pour demander Melik-el-Nasser Daoud, qu'il voulait opposer aux Tartares. Saladin II renvoya l'ambassadeur à Karak, avec ordre à Melik-el-Moghaït de relâcher Nasser. Celui-ci partit alors pour Bagdad; mais ayant appris en route la prise de cette ville par les Tartares et la fin misérable du calife (*roy.* HOULAGOU et MOSTASEM), il s'arrêta au bourg de Bowaida, près de Damas; et il y mourut de la peste le 26 djoumady ^{1^{re}} 656 (mai 1258), à l'âge de 53 ans. Le sultan de Syrie témoigna beaucoup de regret de la mort d'un prince qu'il avait si injustement persécuté, et vint lui-même chercher son corps qu'il fit enterrer honorablement dans le tombeau de ses pères. Melik-el-Nasser Daoud ne se distinguait pas moins par son esprit que par la franchise et la noblesse de son caractère. Il cultivait les sciences avec succès: il écrivait aussi élégamment en vers qu'en prose; et Aboul-Feda nous a transmis quelques pièces de poésie de ce prince.

A—T.

MELIK-EL-MOADHAM, GAÏATH-EDDYN TOURAN-SCHAH, neuvième sultan d'Egypte, de la même dynastie, s'était distingué de bonne heure par sa bravoure. Son père, Nedjm-eddyn Ayoub, lui avait laissé le gouvernement de toutes ses possessions en Mésopotamie. Aussitôt qu'il eut appris la mort de ce prince, il partit de Hesh-Khaïfah le 15 ramadhan 647 (1250), à la tête de 50 cavaliers, reçut en passant à Damas les hommages de tous les émirs de Syrie, et se rendit à Salehieh, où la sultane Chadjer-Eddour, sa belle-mère, vint lui remettre les rênes du gouvernement; enfin le 20 dzoulkadah (24 février), il arriva à Mansourah, où sa présence rendit le courage à son armée. Depuis la prise de Damiette, les Français, commandés par St-Louis, avaient forcé l'émir Fakhr-eddyn dans son camp, tué ce général et pénétré dans Mansourah, d'où ils avaient été repoussés par les Mameluks. Retranchés dans leur camp de Djedileh, entre deux branches du Nil, ils y étaient approvisionnés par

des bateaux envoyés de Damiette. Aussitôt que Moadham eut été reconnu sultan, il résolut de les priver de cette ressource. Une flottille portée à dos de chameaux se mit en embuscade près du canal de Mehaleh, tomba sur celle des chrétiens, leur tua 1,000 hommes, leur enleva 32 bateaux chargés de provisions et intercepta leurs communications avec Damiette. Enveloppés de toutes parts, en proie à la famine et aux maladies, et réduits à la dernière extrémité par la perte d'un autre convoi, ils obtiennent un armistice pour traiter de la paix, et ils offrent de rendre Damiette en échange de Jérusalem et de quelques autres places en Palestine. Ces conditions ayant été rejetées par le sultan, ils brûlent toutes leurs machines de guerre, ne réservant que les bateaux destinés au transport des malades, et commencent, le 3 moharrem 648 (7 avril 1250), cette funeste retraite qui coûta la vie ou la liberté à plus de 30,000 Français. St-Louis, forcé de se rendre, fut ramené par eau, chargé de fers, à Mansourah, ainsi qu'un de ses frères et plusieurs seigneurs, au son des instruments de guerre, escorté par la flotte égyptienne, tandis que l'armée défilait sur la rive gauche du fleuve, traînant à sa suite les prisonniers liés avec des cordes. Fier d'une victoire si éclatante, Touran-Schah expédia des courriers pour en porter la nouvelle dans tous les pays soumis à sa domination : il l'annonça de sa propre main au gouverneur de Damas, et lui envoya le bonnet du roi de France, qui était de velours rouge garni d'une fourrure de petit-gris, et que le gouverneur mit sur sa tête lorsqu'il lut en public la lettre du sultan. Ce prince, embarrassé d'un si grand nombre de captifs, ordonna de les mettre à mort, en réservant les ouvriers et les artisans qui pouvaient lui être utiles. En conséquence, on en tira chaque nuit 3 ou 400 des prisons, et on les précipitait dans le Nil après leur avoir coupé la tête. Quoique St-Louis eût refusé de se vêtir d'une robe que Melik-el-Moadham lui avait envoyée et d'assister à un festin auquel ce prince l'avait invité, des négociations s'ouvrirent bientôt pour la rançon des Français et la reddition de Damiette. Étonné de l'héroïsme et de la loyauté du roi de France, le sultan se piqua aussi de générosité, et fit remise de cent mille livres parisis sur le prix convenu de la rançon. Mais la mort de Touran-Schah retarda l'exécution du traité. Ce prince, délivré d'une guerre fâcheuse, avait quitté Mansourah pour venir à Fariskour, où, ayant fait dresser une tente magnifique et une tour de bois sur les bords du Nil, il se livrait à toutes sortes de débauches. La vie sombre et retirée qu'il y menait, sa confiance exclusive dans une cinquantaine de vils favoris qu'il avait amenés de la Mésopotamie, et auxquels il avait distribué les premières charges de l'Etat; son caractère soupçonneux et mélancolique; le peu d'égards qu'il témoignait aux fidèles serviteurs

de son père, aux Mameluks Baharites, à qui l'on était principalement redevable des dernières victoires, avaient irrité ceux-ci contre lui. De son côté, il ne dissimulait point sa haine et son mépris pour eux; et lorsqu'il était ivre, il allumait des bougies, et, du tranchant de son sabre, il en faisait voler les extrémités en disant : « C'est ainsi que je traiterai les esclaves baharites. » Ses prodigalités ayant épuisé ses finances, il contraignit avec menaces la sultane Chadjer-Eddour de lui rendre compte des trésors de son père, Nedjm-eddyn. Les Mameluks, révoltés de son ingratitude envers cette princesse, résolurent de l'assassiner. Le 27 moharrem (1^{er} mai 1250), tandis qu'il est à table, il reçoit de Bibars un coup de sabre qu'il pare avec la main, mais qui lui coupe les doigts : il se sauve dans la tour de bois; les conjurés le poursuivent, et voyant qu'il en a fermé les portes, ils y mettent le feu. En vain il crie du haut de la tour qu'il abdique le trône et qu'il est prêt à retourner en Mésopotamie. Pour échapper aux flammes, il s'élance dans le Nil : accroché par ses vêtements, il reste suspendu, reçoit plusieurs blessures, et tombe dans le fleuve où il expire. Ainsi le fer, le feu et l'eau contribuèrent à terminer sa vie. Cette scène épouvantable eut lieu en présence des prisonniers français et de toute l'armée; mais comme Melik-el-Moadham était généralement détesté, personne ne prit sa défense. Son corps demeura trois jours sur les bords du Nil sans sépulture : l'ambassadeur du calife de Bagdad obtint ensuite la permission de le faire enterrer. Ce prince cruel, en montant sur le trône, avait fait étrangler son frère Adel-Schah; les quatre Mameluks qu'il avait chargés de cette exécution furent les plus acharnés à sa mort. Melik-el-Moadham Touran-Schah n'avait régné que cinq mois, et en avait à peine passé deux en Egypte. En lui s'éteignit la dynastie des Ayoubides, qui avait possédé ce royaume quatre-vingt-un ans, et qui fut remplacée par celle des Mameluks Baharites (*voy.* NEDJM-EDDYN, CHADJER-EDDOUR et AÏBEK). Il laissa un fils qui résista ou se soumit aux Tartares dans Hesn-Khaïfa, et dont la postérité se maintint encore plus de deux siècles dans cette partie de la Mésopotamie, et ne fut détruite que par les Turkomans Carakoïounlou (ou du mouton noir), l'an 865 de l'hégire (1461 de J.-C.)

A—T.

MELIK-EL-MODHAFFER. *Voyez* BIBARS II et KOUTOUZ.

MELIK-EL-MOEZZ. *Voyez* AÏBEK.

MELIK-EL-MOWAYED. *Voyez* AHOUL-FEDA et MAHMOUDY.

MELIK-ER-RAHIM (ABOU-NASR-KHOSROU-FYROUZ), deuxième sultan de Bagdad de la dynastie des Bowaïdes. Ayant appris que son père Abou-Kalindjar-Marzaban Ezz-el-Molouk était mort le 4^e djoumady 1^{er} 440 (15 octobre 1048), dans le Kerman, où il était allé combattre le gouverneur

révolté, il se fit prêter serment de fidélité par les troupes de Bagdad, et obtint du calife Caïm l'investiture et les marques honorifiques de la dignité d'*emir-al-omrah* (voy. RADY-BILLAH). Maître de l'Irak-Araby, il le devint aussi du Khouzistan et du Farsistan la même année, par la défaite de son frère Abou-Mansour Foulad-Sotoun, qu'il fit enfermer ainsi que sa mère; mais ce dernier s'évada de sa prison et entra dans Chyraz l'année suivante. La guerre qui eut lieu entre les deux frères, les troubles excités à Bagdad par les rixes fréquentes des Chyites et des Sunnites, l'ambition du fameux Bessasiry, commandant des milices turques, qui se saisit d'Anbar et de Waseth, et les progrès de Thoghrul Beyg, qui, par la prise d'Ispahan, acheva la conquête de l'Irak-Adjem et affermit la dynastie des Seldjoukides, préparaient la chute des Bowaïdes. Des troupes fournies par Thoghrul, envoyées par Melik-er-Rahim et commandées par Abou-Saïd, un de ses frères, reprirent Chyraz en 445, et le nom de ces trois princes y fut prononcé dans la khotbah. Cependant le calife, alarmé des menaces et des hostilités de Bessasiry et ne pouvant compter sur la protection de son emiral-omrah, qui s'était contenté de déposer ce factieux, implora le secours de Thoghrul. Ce prince entra dans Bagdad le 25 ramadhan 447 (17 décembre 1055), après avoir juré de reconnaître Caïm pour calife et de n'attenter ni à la personne ni aux prérogatives de Melik-er-Rahim. Mais quelques-uns de ses soldats ayant pris querelle avec des marchands de comestibles, il en résulta une sédition générale qui fit couler beaucoup de sang de part et d'autre. L'ordre rétabli, Melik-er-Rahim, par le conseil du calife et sur l'invitation de Thoghrul, se rendit au quartier de ce prince pour lui prouver qu'il n'avait eu aucune part à la sédition; mais il fut aussitôt arrêté avec tous les émirs qui l'accompagnaient, renfermé dans le château de Siravan, puis transféré dans la citadelle de Reï, où il mourut en état de démence l'an 450 (1058). La charge d'emir-al-omrah et la sultanie de Bagdad, qu'il avait possédées un peu plus de sept ans et qui étaient restées dans la maison de Bowaïah pendant cent treize ans, passèrent alors dans celle de Seldjouk (voy. MOEZZ-ED-DAULAH et THOHRUL-BEYG). Abou-Mansour, frère de Melik-er-Rahim, remonta sur le trône de Chyraz, après avoir vaincu son frère Abou-Saïd, qui périt dans la bataille l'an 448; mais il fut bientôt lui-même détrôné, emprisonné et mis à mort par son vizir Fadhlouyah-Ibn-Chebankareh, fondateur de la dynastie des Chebankarides, qui régna près d'un siècle dans le Farsistan, comme tributaire des sultans seldjoukides. Abou-Aly-Kaï-Khosrou, le plus jeune des princes bowaïdes, après avoir disputé plusieurs années le Farsistan à l'usurpateur, se soumit l'an 455 (1063) au sultan Alp-Arslan, successeur de Thoghrul, et se retira à la

cour de ce prince, qui lui céda la ville et le territoire de Naubendjan, avec le privilège de marcher précédé de l'étendard et des timbales. Abou-Aly mourut dans cette retraite l'an 487 (1095), et fut le dernier de la famille des Bowaïdes, qui avait régné en Perse cent trente-trois ans (voy. IMAD-ED-DAULAH et ALP-ARSLAN). A—T.

MELIORATI (COSME et LOUIS). Voyez INNOCENT VII, pape.

MELISSINO, grand maître de l'artillerie russe, né vers 1730 à Céphalonie, l'une des îles de la mer Ionienne, aimait à se rappeler cette origine grecque. Admis dans le corps des cadets de terre, il acquit bientôt une influence sur ses camarades par la vivacité de son esprit et son goût pour les plaisirs. Il leur avait persuadé de jouer la comédie; les courtisans vantèrent les talents des jeunes acteurs: l'impératrice Elisabeth assista à une représentation de *Zaïre*, pièce dans laquelle Melissino jouait le rôle d'Orosmane, et elle fut si satisfaite qu'elle fit construire dans son palais un théâtre, où l'*illustre troupe* vint souvent représenter des pièces françaises. Melissino avait étudié presque toutes les langues modernes, et il parlait également bien le russe, l'allemand, le français et l'italien; il avait des connaissances très-étendues dans la physique, la chimie, la mécanique, etc., et il possédait la partie théorique de presque tous les métiers. Attaché à l'arme de l'artillerie, il obtint un avancement rapide sous le règne de Catherine II, qui aimait tous les talents, qui récompensait tous les services. Il attira en Russie plusieurs officiers étrangers, qu'il acheva de former lui-même, et un grand nombre d'ouvriers allemands, auxquels il procura de l'ouvrage et de bons appointements. C'est à la bravoure de Melissino que fut attribué le gain de la bataille de Kagoul; il s'empara dans la Moldavie de plusieurs batteries turques dont Catherine lui fit présent, en lui permettant de convertir toutes les pièces en monnaies du pays. Des sommes que lui valut cette opération il acheta une terre, et c'est la seule qu'il ait jamais possédée: il jouissait cependant d'un revenu considérable, et il recevait chaque année des gratifications qui s'élevaient à plus de cent mille francs; mais sa magnificence surpassait celle des princes et sa générosité ne connaissait point de bornes. « Il n'est pas en mon pouvoir, disait Catherine, d'enrichir Melissino. » A l'avènement de Paul I^{er} au trône, il remplaça Zoubow dans la charge de grand maître de l'artillerie, qu'il avait déjà remplie un moment en 1790, après la mort de Muller, tué au siège de Kilia. Personne en Russie n'avait rendu autant de services à cette arme; il avait perfectionné l'art de fonder les canons et avait imaginé une nouvelle machine pour les forer. Il détermina non sans peine la création d'un corps d'artillerie légère, et le pourvut de bons officiers. Melissino s'était fait initier dans les mystères de la société maçonnique, et il était devenu grand maître de

tout les loges de Russie; mais Catherine ayant conçu quelque méfiance sur le but secret de cette association, désira que Melissino cessât d'en faire partie, et il obéit à sa souveraine. Il fonda dans sa vieillesse une nouvelle société dont les membres portaient le nom de *philadelphes*. Ce n'était, dit-on, dans le principe, qu'une espèce de régiment de la *calotte*, et Catherine ne fit que rire des dénonciations dont cette société devint l'objet. Paul envisagea cette affaire plus sérieusement; il défendit aux membres de cette société de se réunir et bannit de ses Etats quelques-uns des chefs, soupçonnés de partager les principes de la révolution française. La destitution de son fils unique, colonel de dragons, et l'exil de ses amis causèrent à Melissino un vif chagrin, qu'il chercha vainement à dissimuler. Une noire mélancolie détruisit rapidement sa santé, et l'empereur l'ayant mandé par un froid rigoureux pour lui reprocher l'indiscipline d'un officier d'artillerie qui s'était esquivé pour se dispenser de saluer le prince, le vieux général, accablé de douleur, put à peine retourner chez lui, où il expira quelques jours après, en 1804, âgé de plus de 70 ans. Melissino avait été longtemps chargé de la direction des spectacles de la cour. Ses fêtes militaires, ses feux d'artifice et ses camps de plaisance firent vivre son nom en Russie autant que ses services et ses qualités personnelles. Ch.-Fr.-Phil. Masson lui a consacré une notice dans ses *Mémoires sur la Russie*, t. 3, p. 423 et suiv. W—s.

MELISSUS, philosophe de Samos, fut disciple de Parménide, et suivit, dit-on, aussi les leçons d'Héraclite. Il supposait que l'univers est un être unique, continu, indivisible; il niait la réalité du mouvement, et prétendait que les formes ne sont qu'apparences et des modifications de l'être. Ses principes s'écartaient en plusieurs points de ceux de Parménide. (*Voy. le Mémoire sur le principe actif de l'univers*, par Batteux, dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, t. 29.) Melissus pensait qu'on doit s'abstenir de parler des dieux, parce qu'on ne les connaît pas assez pour expliquer leur essence. Il avait acquis la réputation d'un homme très-judicieux: il ne croyait pas qu'un philosophe dût se borner à un rôle contemplatif, et il remplit avec zèle les charges publiques qui lui furent confiées. Nommé commandant de la flotte de Samos, il remporta plusieurs avantages importants sur Périclès: il ne put cependant empêcher cette ville de tomber sous le joug des Athéniens, qui en firent raser les murailles (la dernière année de la 84^e olympiade, 440 ans avant J.-C.). Peut-être eut-il le bonheur de ne point survivre à la ruine de sa patrie; l'histoire du moins ne parle plus de lui après cet événement. Il avait composé un traité, *De ente et natura*, dont Eusèbe a conservé un fragment dans sa *Præparatio evangelica*, 14, et un autre, *De animalibus*, dont Fulgence a extrait

ce qu'il rapporte du cygne dans sa *Mythologie* (*voy. Planciades Fulgence*), et que le P. Hardouin conjecture n'avoir pas été inutile à Pline. (*Voy. la Bibl. græca* de Fabricius, t. 1, p. 820.) W—s.

MELISSUS (CAÏUS), grammairien dont Suétone a fait une honorable mention, *De illustr. grammaticis*, naquit à Spolète, en Ombrie, de parents libres. Comme ceux-ci vivaient en mauvaise intelligence, le pauvre enfant, victime de leurs querelles domestiques, fut exposé, suivant l'impitoyable droit que la loi romaine donnait au père de famille. Recueilli et élevé par un citoyen dont on n'a pas gardé le nom, il profita si bien de l'éducation qu'on lui donna, qu'il devint un grammairien assez distingué pour être offert au premier ministre d'Auguste, à Mécène, qui aimait à s'entourer d'esclaves lettrés. Honoré de la confiance de son maître, qui l'associa même à ses travaux d'administration, Melissus fut reconnu et réclamé par sa mère; mais lui ne voulut pas reconnaître celle qui l'avait abandonné, et il préféra la servitude à la liberté, qui était pourtant un droit de sa naissance. Touché du dévouement que révélait cet esclavage volontaire, Mécène affranchit son serviteur, qui resta son ami, qui devint même celui d'Auguste. En témoignage de son amitié, l'empereur lui confia le soin d'organiser sa grande bibliothèque du portique d'Octave. C'est là qu'à soixante ans et comme pour se distraire de ses travaux politiques et littéraires, Melissus composa un petit recueil de plaisanteries, *Jocorum libellus*. Il avait auparavant composé des comédies d'un nouveau genre, dans lesquelles les chevaliers romains jouaient les principaux personnages. Il les avait de là appelées *trabeata* le vêtement des chevaliers s'appelant *trabea*. La nouveauté du genre et la réputation de Melissus rendent la perte de ces pièces infiniment regrettable. D—H—E.

MELISSUS (PAUL), l'une des gloires de la savante Allemagne, naquit le 20 décembre 1539 à Melrichstadt, en Franconie. Son père s'appelait Balthazar Schede, en latin *Schedius*, et sa mère Attilia Melissa. Il prit le nom de sa mère (1), probablement parce qu'il était d'origine grecque et poétique, et de bonne heure il l'illustra dans la poésie et dans la musique, dans la poésie surtout; car, au sortir de ses classes, parcourant les académies de l'Allemagne, il fut en 1564 à Vienne proclamé poète lauréat par l'empereur Ferdinand I^{er}. Peu d'existences ont été plus agitées. Après la mort de ce prince, Melissus quitta Vienne, et, pour se distraire de sa douleur, parcourut la Bohême, d'où par l'Elbe il descendit jusqu'à Wittemberg. Il entendit les professeurs de cette ville et ceux de Leipsick. L'évêque de Wurtzbourg, charmé de ses talents, voulut se l'attacher par un emploi honorable; mais il fut

(1) Μητρόθεν καλεῖσθαι, voyez sur cet usage de quelques peuples anciens, *Hérodote*, liv. 1, chap. 173.

bientôt rappelé par l'empereur Maximilien, qu'il accompagna dans son expédition de Hongrie et ensuite à la diète d'Augsbourg. En 1567, Melissus vint à Paris et s'y lia d'une amitié particulière avec Ramus, Dorat et Lambin. Il était à Orléans lorsque la guerre civile se ralluma; ne voulant pas s'exposer inutilement à des dangers qu'il pouvait éviter, il se dirigea sur Genève. Dans le trajet, il fut arrêté deux fois, l'une à la Charité-sur-Loire par les Français et l'autre à Dole par les Espagnols, dont il paraît qu'il eut beaucoup à se plaindre. Il s'arrêta trois mois à Besançon pour se reposer et attendre des nouvelles d'Allemagne. Enfin il gagna Genève, où il reçut un accueil très-flatteur des savants réfugiés dans cette ville pour leurs opinions religieuses, tels que Fr. Portus, P. Pithou, H. Estienne, etc. Rappelé par l'empereur en 1570, il le suivit à la diète de Spire. Il profita de cette occasion pour présenter ses hommages à l'électeur palatin, et, sur la demande de ce prince, il fit une traduction des Psaumes en vers allemands, adaptés à la musique de Goudimel (*voy.* ce nom). Depuis longtemps Melissus désirait voir l'Italie; à la mort de l'électeur (1577), il put satisfaire sa curiosité. Pendant son séjour à Padoue, en 1579, il fut créé comte, seigneur doré et citoyen romain par Ferdinand Amadis, qui tenait de l'empereur Charles-Quint le pouvoir de conférer ces différents titres. En quittant l'Italie, il avait le projet de traverser la France pour se rendre en Angleterre; mais il changea d'idée et reprit la route de l'Allemagne. Il assistait en 1582 à la diète d'Augsbourg. L'âge n'avait point affaibli son goût pour les voyages; en 1584, il revint en France, s'arrêta quelque temps à Metz près de Boissard, fameux antiquaire, et se rendit ensuite à Paris, où Bayf lui trouva dans un des faubourgs un logement agréable et commode. Il était venu à Paris avec l'intention de publier une nouvelle édition de ses poésies. Dès qu'elle fut terminée, il s'embarqua pour l'Angleterre vers la fin de 1585. Admis à l'audience de la reine Elisabeth, dans son château de Richmond, il eut l'honneur de lui présenter un exemplaire de ses œuvres. La reine le retint à sa cour pendant l'hiver et lui fit des offres avantageuses pour le fixer dans ses Etats. Mais, après avoir visité les académies d'Oxford et de Cambridge, Melissus sollicita la permission de retourner en Allemagne, et finit par l'obtenir. Fatigué des traverses et des faveurs de la bonne et de la mauvaise fortune, il chercha pour le reste de sa vie un refuge dans la ville ou plutôt dans la bibliothèque palatine d'Heidelberg. Il avait alors quarante-sept ans. Son immense savoir, ses services politiques, de puissantes amitiés lui obtinrent la garde et l'administration de cette magnifique bibliothèque, et il en fut jusqu'à sa mort, 3 février 1602, le conservateur, *bibliothecarius palatinus*, avec toute l'intelligence, toute l'obligeance d'un homme dé-

voué aux lettres et sans envie. Aussi regarda-t-on comme une calomnie ce que Joseph Scaliger a écrit quelque part (*Scaligerana*, p. 262): « Melissus, qui était bibliothécaire de la bibliothèque « palatine, n'y laissait entrer personne. » Ses contemporains, en effet, Sylburge entre autres, Gruter, son successeur dans la place de bibliothécaire, tous les princes de la critique d'alors ont laissé des témoignages bien différents et plus authentiques; dans leurs correspondances latines, tous célèbrent son aménité, sa bienveillance et son immense érudition, qui embrassait toutes les langues et toutes les littératures de l'Europe. Comme poète, surtout dans le genre lyrique, ses œuvres latines et allemandes ont été dans leur temps recueillies avec enthousiasme (1), et justifient encore aujourd'hui l'estime qu'en firent ses contemporains et le titre glorieux qu'ils lui donnèrent en l'appelant le Pindare de la Germanie. Boissard a publié la Vie de Melissus, précédée de son portrait, dans la *Bibl. illustr. viror.*, t. 2, p. 30-84, ainsi que Frédéric Creuzer dans la préface de *Sylburgi, Epistolæ quinque ad Melissum*, Francofurti, in-8°. D—H—E.

MÉLITON (SAINT), évêque de Sardes, n'est pas moins célèbre par sa piété et ses autres vertus que par ses talents. Il occupait ce siège sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle; et l'on sait qu'il adressa vers l'an 175, à ce prince, une Apologie de la religion chrétienne. Cette pièce est perdue, mais on en trouve quelques fragments dans la *Chronique* d'Eusèbe, liv. 4, p. 25, et un autre dans le *Chronicon Paschale*, p. 259, 260 de l'édition de Ducange. Le saint prélat visita la Palestine; et ce fut pendant ce voyage qu'il fit des extraits des passages du Pentateuque et des prophètes qui sont applicables à Jésus-Christ. Il en avait composé six livres qu'il adressa à l'un de ses disciples nommé Onésime, par une lettre qu'Eusèbe nous a conservée et qui contient le catalogue des livres canoniques de l'Ancien Testament. Méliton avait laissé d'autres ouvrages, presque tous ascétiques (2). Eusèbe et St-Jérôme en rapportent les titres, qu'ont copiés fidèlement tous les biographes ecclésiastiques. Le plus connu de tous est celui qu'il écrivit sur la *fête de Pâques*, dont il fixe la célébration au quatorzième jour de la lune de mars. On ignore l'époque de la mort de St-Méliton. L'Eglise honore sa mémoire le 1^{er} avril. On lui a attribué quelques ouvrages, qu'on a reconnus depuis ne pouvoir être que d'écrivains postérieurs (*Voyez l'Hist.* de Tillemont; la *Bibl. scriptor. eccl.* de Cave; la

(1) *Melissi Carmina*, Francofurti, 1574. — *Ejusdem Schediasmata poetica multo auctiora*, Lutetiae, 1586. — *Ejusdem metemata*, 1595, edit. nova, Halæ, 1625. — Voir aussi tome 4, *Deliciae poet. germ.*, p. 249.

(2) Celui qui est intitulé *Clavis*, et qui contenait l'explication de plusieurs passages des saintes Écritures, est perdu comme les autres; mais il en existe une ancienne traduction latine dont on conservait une copie dans la bibliothèque du collège de Clermont. (*Voy.* l'article MÉLITON dans la *Bibl. méd. et infim. latin.*, par Fabricius.)

Bibl. gr. de Fabricius; la dissertation de Ch. Chr. Woog, *De Melitone Sardium in Asia episcopo*, Leipsick, 1744, in-4°; et les Bollandistes, avril, t. 1, p. 11. Quant à l'*Apocalypse de Méliton*, c'est, comme on sait, la production d'un écrivain protestant, qui n'a guère fait qu'abrégé les écrits de Camus, évêque de Belley, contre les moines (*voy.* PITHOIS).

W—s.

MÉLITUS, orateur et poète grec, est bien moins connu par ses talents que par le rôle infâme qu'il joua dans le procès de Socrate, dont il fut le délateur. Dans le Dialogue de Platon intitulé *Euthyphron*, ce personnage ayant rencontré Socrate sous le portique du roi, et ayant su qu'il y venait pour un procès, lui demande s'il connaît son accusateur. « C'est, répond le philosophe, un jeune homme assez ignoré; on « le nomme, je crois, Mélitus de Pithéa (bourg de « l'Attique) : il a les cheveux longs et en désordre, la barbe rare, le nez long et recourbé. » Elien nous apprend que Mélitus était d'une excessive maigreur (*Hist. divers.*, t. 10, p. 6), et qu'Aristophane le railla de ce défaut dans une comédie intitulée *Gerytade*, dont il n'existe plus qu'un fragment conservé par Athénée (t. 12, p. 13). C'était un écrivain un peu froid; il avait beaucoup travaillé le discours dans lequel il soutint son accusation contre Socrate; le philosophe, après l'avoir entendu, se contenta de dire aux juges : « Anytus et Mélitus peuvent m'ôter la vie; « mais ils ne sauraient me nuire » (*voy.* SOCRATE). Diogène-Laërce et Suidas disent que les Athéniens ayant reconnu l'innocence de Socrate, vengèrent sa mort sur ses accusateurs et que Mélitus fut tué à coups de pierres; mais le silence que Xénophon et Platon ont gardé sur un fait de cette importance paraît à l'abbé Barthélemy une preuve que la mort de Socrate est restée impunie. (*Voyage d'Anacharsis*, ch. 67 et les notes.) Mélitus avait composé un traité *De ente*, et des tragédies qu'on ne connaît plus que par le témoignage de Suidas. On lui attribue aussi des chansons de table, qui n'étaient rien moins qu'enjouées, si l'on s'en rapporte à l'ancien scoliaste d'Aristophane sur le vers 1,337 des *Grenouilles*; mais Poinsinet conjecture que ce passage s'applique à un musicien nommé Mélitus, qu'il ne faut pas confondre avec le délateur de Socrate.

W—s.

MELIUS (SPURIUS), chevalier romain, très-riche et non moins ambitieux, voulut profiter de la famine qui désola Rome (l'an de Rome 315, avant J.-C. 439) pour usurper l'autorité royale. Il fit acheter par ses clients une grande quantité de blé dans l'Etrurie, et le distribua gratuitement aux pauvres. Touché de ses largesses, le peuple l'accompagnait dans les rues, et lui promettait hautement le consulat, qu'il ne pouvait cependant obtenir sans l'agrément des sénateurs peu disposés à le lui accorder. Melius n'eut pas le loisir de concerter ses mesures avant la tenue

des assemblées, et T. Quint. Capitolinus fut élu consul pour la sixième fois. Cependant L. Minucius, continué dans la charge de préfet des vivres, découvrit que Melius avait un amas d'armes dans sa maison et qu'il tramait contre la république un complot dont l'exécution était seulement différée de quelques jours. Les consuls, sur cet avis, demandèrent qu'on créât un dictateur pour étouffer le mal dans sa naissance; et les suffrages se réunirent sur Q. Cincinnatus, personnage d'une grande fermeté. Dès le lendemain, il se rendit au Forum, accompagné de ses licteurs, et somma Melius de comparaître devant son tribunal pour rendre compte de sa conduite. Melius, effrayé, différait d'obéir; mais saisi par un licteur, il fut amené sur la place : alors il éleva la voix, et supplia le peuple de prendre sa défense contre la tyrannie dont il était victime. La foule, émue par la compassion et par le souvenir de ses libéralités, l'arracha des mains du licteur et lui facilita les moyens de s'évader; mais Servilius Ahala, général de la cavalerie, l'atteignit dans sa fuite et lui passa son épée au travers du corps (l'an 316, 438). Cincinnatus loua de cette action Ahala, qui avait délivré la patrie d'un tyran (*voy.* T. Q. CAPITOLINUS et Q. CINCINNATUS).

W—s.

MELL ou MEL (CONRAD), théologien protestant, né en 1666 dans le landgraviat de Hesse, exerça le ministère évangélique en Courlande, à Memel, à Königsberg, puis fut nommé en 1703 recteur du gymnase de Hersfeld, dans la Hesse, place qu'il remplit avec succès. Il avait imaginé une machine au moyen de laquelle il se persuada qu'on pouvait mesurer les longitudes en mer; et il en adressa des modèles à différentes académies. Les sociétés de Londres et de Berlin, auxquelles il était associé, lui proposèrent des doutes sur le résultat de sa découverte; et comme il ne put pas les dissiper, on n'en parla plus (*voyez* les *Acta erudit. Lipsens.*, ann. 1709). Mell avait fait une étude approfondie de l'antiquité sacrée, et il remplissait avec beaucoup de zèle les fonctions du pastorat; il fut élevé à la dignité de surintendant des églises de la Hesse, et mourut le 3 mai 1743. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La liste publiée par Rotermond en contient quarante-cinq : mais la nécessité de pourvoir à l'entretien d'une nombreuse famille (Mell eut vingt-quatre enfants), ne lui permit pas de donner à ses écrits la perfection qu'il eût désirée. L'on se contentera de citer : 1° *Legatio orientalis Sinensium, Samaritanorum, Chaldeorum et Hebræorum, cum interpretationibus*, Königsberg, 1700, in-fol.; 2° *Antiquarius sacer, de usu antiquitatum judæicarum, græcarum et romanarum in explicandis obscurioribus S. Scripturæ dictis, etc.*, Schleusing, 1707, in-8°; nouvelle édition, Francfort, 1719, in-4°, inséré dans le tome 1^{er} du *Thesaur. antiq. sacrarum*, par Ugolini. L'édition de 1719 est augmentée de quatre opuscules : 1. *De mari*

æneo templi Salomonis; 2. *De sepulcro Adami in insula Zeylon invento*; 3. *De possibilitate lingue universalis*; 4. *Omina bruta*; et de l'ouvrage suivant : 3° *Pantometrum nauticum, seu machina pro inveniendâ longitudine et latitudine locorum in mari, ... ita ut omni loco, omni tempore et quacumque tempestate, sine ulla operosa calculatione experiri possit quot pedes, passus, decempedas vel milliaria navis per diem cursu suo absolverit*, Francfort, 1707, in-fol.; 4° *Pharus illustrans, etc.*, ibid., 1709, in-fol. C'est une réponse aux objections faites par les diverses académies à l'ouvrage précédent. 5° *Le Tabernacle de Moïse*, ou sa description et celle de tous les ustensiles sacrés, Francfort, 1711; Cassel, 1720, in-4°. Ce traité est écrit en allemand ainsi que le suivant : 6° *Description du magnifique temple de Salomon*, Francfort, 1724; Cassel, 1726, in-4°; 7° *Missionarius evangelicus seu consilia de conversione ethnicorum maxime Sinensium cum appendice; epistola Beræensis ac Alleppensis de statu Christianorum in Oriente*, Hersfeld, 1711, in-8°; 8° *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, tiré de l'Ancien et du Nouveau Testament, Francfort, 1712; Cassel, 1738, in-8° (en allemand). 9° Plusieurs recueils de sermons, de thèses et de livres ascétiques, en allemand. Mell promettait de compléter son travail sur les rites sacrés des Hébreux, et de publier une *Histoire littéraire de la Hesse*. La bibliothèque publique de Cassel possède la plupart de ses manuscrits. W—s.

MELLAN (CLAUDE), dessinateur et graveur au burin, né à Abbeville le 23 mai 1598, étudia son art à Paris sous Thomas de Leu et Léon Gaultier. Etant allé à Rome en 1624, il s'y perfectionna sous la direction de F. Villamena et avec les conseils de Simon Vouet. A son retour en France, le roi lui accorda un logement au Louvre, en récompense du refus qu'il avait fait d'aller s'établir en Angleterre, où il était appelé par Charles II. Mellan avait imaginé une manière nouvelle de graver tous les objets avec une seule taille. Ce genre, qu'il a poussé au plus haut degré auquel il puisse atteindre, présente sans doute une difficulté vaincue; mais il ne peut soutenir la comparaison avec la gravure à plusieurs tailles, laquelle met l'artiste à portée de varier ses procédés suivant la nature de chaque objet qu'il veut rendre. Entre tous ses ouvrages, presque tous dessinés d'après ses compositions, on remarque principalement sa *Sainte Face*, gravée d'un seul trait en spirale, qui commence au bout du nez. Ce tour de force, convenable au sujet, lui a parfaitement réussi. Parmi les différents ouvrages de Mellan, nous citerons *St-Pierre Nolasque porté par des anges*; ce morceau capital, dessiné et gravé en 1627, est devenu très-rare, la planche ayant péri, dit-on, dans un naufrage. Nous citerons encore *St-François*, *St-Bruno retiré dans un désert*, ainsi qu'un grand nombre de portraits, tels que ceux du pape Urbain VIII, du

cardinal Bentivoglio, de Montmor et de sa femme, de Gassendi, de Peiresc, des maréchaux de Toiras et de Créqui. On a encore de cet artiste un grand nombre d'estampes d'après Vouet, Tintoret, le Poussin, Stella, Bernin, etc., ainsi que beaucoup de gravures de statues et bustes antiques. Mellan mourut à Paris le 9 octobre 1688. Voyez sur Mellan : *Catalogue raisonné de l'œuvre de Claude Mellan*, par M. Anatole de Montaiglon, précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages de Mellan, Abbeville, 1858, in-8° de 276 pages, extrait des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*. P—E.

MELLE (JACQUES DE), en latin *Mellenius*, savant numismate et historien estimable, était né en 1659, à Lubeck. Il fit ses études à l'université d'Iéna, voyagea en Angleterre, en Hollande, en France; séjourna quelque temps à Strasbourg; et ayant été promu au saint ministère, revint en 1684 exercer dans sa patrie les fonctions de diacre. Il fut nommé, en 1706, premier pasteur de l'église Ste-Marie; doyen (*senior*) en 1719, et mourut le 21 juin 1743. Il a été le principal rédacteur des *Nova litteraria maris Balthici*, journal qui n'a paru que pendant les années 1698 à 1700, in-4°, fig., et a été ensuite réuni à celui de Hambourg. Les ouvrages les plus importants de Melle sont : 1° *Historia antiqua, media et recentior Lubecensis*, Iéna, 1677-79, in-4°. Ce sont quatre dissertations académiques soutenues sous la présidence de Sagittarius. 2° *Epistola de antiquis quibusdam nummis Germanicis historiam Thuringicam præcipue illustrantibus, etc.*, ibid., 1678, in-4° de 24 pages; rare. 3° *Historia urnæ sepulchralis Sarmaticæ, anno 1674, repertæ*, ibid., 1679, in-4°; 4° *Lubeca litterata*, Lubeck, 1698, 1699, 1700, in-8°. Cet opuscule n'a pas été continué. 5° *Sylloge nummorum ex argento uncialium vulgo thalerorum seu imperialium*, Hambourg, 1698, in 4°. L'auteur avait déjà publié cet ouvrage l'année précédente, en allemand; mais l'édition latine est augmentée. 6° *Series regum Hungariæ e nummis aureis quos vulgo DUCATOS appellant collecta et descripta*, Lubeck, 1699, in-4°, fig. Ce livre contient les vies de dix-huit rois de Hongrie, de 1342 à 1699. On en trouve une bonne analyse avec une pl., dans les *Acta erudit. Lipsens.*, même année. L'ouvrage a été traduit en allemand par Gottf. Henri Burghardt, Breslau, 1750, in-4°. 7° *Notitia majorum, plurimas Lubecensium, aliorumque clarorum virorum de ecclesia, republica et litteris egregie meritum vitas, ab aliquot sæculis, repetitas, et documentis authenticis illustratas comprehendens*, Leipsick, 1707, in-4° de 150 pages; ouvrage très-intéressant pour l'histoire littéraire de l'Allemagne; il commence par de grands détails sur la personne et les ouvrages de l'auteur. 8° *Gründliche Nachricht, etc.* (Notice complète), sur la ville de Lubeck, Ratzebourg, 1713, in-8°; troisième éd. augmentée par J.-H. Schnobel, ibid., 1787, in-8°.

avec 2 plan. 9° *De Echinitis Uagricis epistola*, Lubeck, 1718, in-4°. Cette lettre est adressée au savant J. Woodward, et tend à confirmer son système sur le globe (*voy.* WOODWARD). Melle a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans les *Athenæ Lubecenses*, par Henri de Seelen, 4^e part., p. 615. Gœtten a publié la Vie de ce savant laborieux dans le *Gelehrte Europa*. W-s.

MELLET (JEAN), théologien protestant, né à Oron, dans le pays de Vaud, devint en 1650 curé de l'église allemande réformée de Ste-Marie, dans l'Alsace. Il travailla, de concert avec Dury, à la réunion des églises réformées, et il publia différents écrits sur cet objet. On a encore de lui : *Artificium vere catholicum, qua ars conjugativa, nova et mirifica, ita traditur ut a tirone idoneo paucis addici possit*, etc., Genève, 1672, in-12. U—r.

MELLIER ou MESLIER (GÉRARD), né à Nantes, était trésorier de France, et trésorier général de la Bretagne, lorsqu'il fut élu maire de Nantes le 1^{er} juillet 1720. Il rendit son administration célèbre par ses soins continuels pour l'embellissement et la salubrité de cette ville, et la commodité de ses habitants. Il fit bâtir la première bourse, aplanir, entourer de murailles, et planter la partie méridionale de la promenade appelée le cours St-Pierre. Le fameux embrasement de Rennes et la peste de Marseille lui donnèrent occasion d'établir à Nantes des pompes à incendie et un bureau de santé dont il fut le président. Il fit construire de nouveaux ponts, paver et réparer les anciens, agrandir des places, aligner des rues. Il acheta la grève de la Saulzaie et y jeta les fondements du quartier qui prit dès lors le nom d'île Feydeau. Il obtint que les capitaines de navire de la rivière de Nantes, venant de long cours, seraient obligés d'apporter au jardin botanique de cette ville des plantes et graines médicinales exotiques. Il institua, par actions, une académie de musique, qui fut supprimée douze ans après la mort de son fondateur. Considéré à la cour, honoré du régent, estimé de ses concitoyens, Mellier fut confirmé dix ans de suite dans les fonctions annuelles de maire, ce qui n'a jamais eu lieu avant ni après lui; et il mourut dans l'exercice de cette charge, le 29 décembre 1729. Louis XV lui avait donné, en 1726, une médaille d'or qui portait d'un côté l'effigie de ce prince et de l'autre celle de la reine. En 1728, le corps municipal lui avait décerné une épée sur laquelle étaient gravées ses armes et celles de la ville. Mellier avait tellement négligé le soin de sa fortune, qu'il fut réduit à solliciter, à l'insu de la communauté, une pension de mille livres, qui lui fut accordée sur les octrois de Nantes. Sa mémoire est plus chère à cette ville par le bien qu'il y a opéré que par la compilation des *Principaux événements, arrêts, réglemens*, etc., de sa mairie, ann. 1723 et suiv., 8 vol. in-12. On a encore de lui : 1° un *Traité de la roirie*; 2° *Mémoires pour servir à la connaissance des fiefs*

et hommages des fiefs de la Bretagne, Paris, 1714, 1 vol. in-12; 3° *Description du tombeau de François II, duc de Bretagne*, 1727, in-8°. A—r.

MELLINET (FRANÇOIS), conventionnel, naquit en 1741 à Nantes, où son père exerçait la profession d'apothicaire. Comme tant d'autres, à cette époque, il fut élevé dans des sentiments peu favorables au pouvoir; ils lui avaient été inspirés par l'irritation qu'avait causée dans sa famille la persécution exercée, en 1728, contre son oncle, docteur en théologie, et auteur d'*Observations sur les reliques de St-Germain d'Auxerre*. Arrêté à Nantes en 1728, comme janséniste opposant à la bulle *Unigenitus*, cet oncle fut conduit à la Bastille, où il resta pendant plusieurs années et fut ensuite exilé à Auxerre. Ces persécutions, qui s'étendirent à beaucoup d'autres Nantais, laissèrent dans les familles des semences de haine contre la royauté, encore vivaces quand éclata la révolution. Elles expliquent la part active que prit Mellinet aux événements qui en signalèrent le début dans sa ville natale. D'un esprit actif, entreprenant, il se livra fort jeune aux spéculations commerciales, à une époque où la prospérité de la place de Nantes était immense et s'augmentait chaque jour, grâce à la probité proverbiale de ses négociants. Mellinet semblait posséder cet esprit d'entreprises utiles, si répandu de nos jours par la force bien comprise de l'association, lorsqu'elle ne se déshonore ni par l'intrigue ni par l'improbabilité. Aussi s'appliqua-t-il à en favoriser le développement par la création de plusieurs établissements manufacturiers. L'un d'eux est le vaste édifice qu'il fit bâtir dans les marécages desséchés de la Chézine, et qui, désigné sous le nom d'*Entrepôt des cafés*, a donné naissance au quartier de l'Entrepôt. Il seconda aussi Graslín, son ami, dans l'exécution de presque tous les projets qui ont immortalisé le nom de cet homme estimable. Si, dans la distribution bien entendue des établissements qu'il fonda, on reconnut le fabricant habile et prévoyant, on apprécia l'homme de goût dans ce délicieux *Jardin chinois* qu'il avait créé sur les bords de la Chézine, et dans lequel il reçut, en 1790, le célèbre peintre David, appelé à Nantes par une délibération du conseil pour faire le portrait du maire Kervégan. Le 4 novembre 1788, le conseil communal s'étant assemblé pour arrêter la rédaction des doléances qui devaient être présentées par les députés de la province aux états généraux, au moment même de la signature du cahier qui les contenait, un grand nombre de notables habitants, dont Mellinet faisait partie, remirent au conseil une requête où leurs vœux étaient consignés. La communauté inscrivit cet acte sur ses registres, et déclara qu'elle le joindrait à ses remontrances; mais l'envoi de ces remontrances tardant trop au gré de l'impatiente jeunesse, elle nomma elle-même des députés, chargés d'aller porter au

roi le vœu d'un peuple plein d'amour et de vénération pour sa personne sacrée. La commune n'osa ni approuver ni imputer cette élection extralégale. Les électeurs s'enhardirent, et, vers la fin du mois, un second conseil municipal, formé en dehors du seul qui fût légalement institué, approuva le choix qu'avaient fait les députés de plusieurs personnes ayant mission d'entretenir avec eux une correspondance pendant le temps de leur députation. Mellinet fut un de ces correspondants. Les membres du nouveau conseil se substituèrent eux-mêmes à l'ancien, en le prévenant officiellement que la commune (c'est le titre qu'ils se donnaient) s'assemblerait le lendemain à l'hôtel de ville. L'ancienne commune, docile à l'injonction que renfermait cet avis, livra les clefs du lieu de ses séances. Le parlement ne se montra pas aussi bienveillant; il prononça la suppression de la requête de la nouvelle commune, qui, de son côté, déclara qu'elle en référerait au roi, et chargea douze nouveaux députés de cette mission. Mellinet y fut encore compris. Toutefois, cette levée de boucliers n'eut aucune suite, parce que, vingt jours après, la commune donna de nouveaux pouvoirs à ses députés, et Mellinet fut un de ceux qu'elle envoya extraordinairement aux états de la province. Le 1^{er} avril 1789, il fut nommé l'un des douze délégués chargés de rédiger le cahier des doléances et demandes du tiers état de la sénéchaussée de Nantes. Le 1^{er} juillet suivant, une immense réunion, provoquée par le fameux serment du Jeu de paume, eut lieu à la halle neuve de Nantes. Le serment à la constitution y fut prêté, et Mellinet fut choisi, avec trois de ses compatriotes, pour porter à l'assemblée nationale une adresse où elle était félicitée de l'énergie qu'elle avait déployée dans une circonstance si importante. La nouvelle de la prise de la Bastille accrût l'effervescence populaire, et le commandant du château fut sommé de le livrer; il céda, en mettant pour condition que le service serait fait par la bourgeoisie conjointement avec la garnison. Un corps de volontaires se forma spontanément, en dehors de la garde bourgeoise, qui fut néanmoins augmentée. Pendant que ces événements se passaient, des lettres du sénéchal de Paimbœuf vinrent accroître les craintes qu'on avait conçues relativement à la disette des grains, craintes d'autant plus fondées, qu'il en était descendu de Nantes au bas de la rivière, destinés à être exportés, et il offrait de les faire saisir, si les besoins de la ville l'exigeaient. Dans ces conjonctures difficiles, Mellinet se dévoua, avec plusieurs membres de la commune et de la milice bourgeoise, pour travailler à calmer l'irritation populaire et arrêter les mesures propres à prévenir les malheurs qu'on redoutait. Ce fut vers cette époque que se formèrent plusieurs clubs, dont l'un prit le nom de *société des amis de la constitution*. Déjà plus d'un mouvement séditieux s'était manifesté

lorsque Mellinet accepta, en novembre 1790, les difficiles fonctions d'officier municipal, dans l'exercice desquelles il eut le bonheur de concourir à atténuer les effets de nouveaux désordres. Ce fut pour prévenir les projets de leurs auteurs et assurer la liberté des votes que l'élection des députés fut transférée à Ancenis, où Mellinet fut de nouveau élu. Les sentiments qu'il apporta furent ceux d'un homme consciencieux et modéré, aux yeux duquel le maintien de l'ordre et celui de la liberté réclamaient une égale énergie. Indigné de voir la convention donner elle-même, dans ses séances l'exemple de la licence, il s'efforça de la réprimer, dès les premiers jours du mois de janvier 1793, par une motion sur les *moyens de faire cesser le trouble presque habituel de ses séances*. Il proposa la formation d'un comité *censorial*, composé d'un membre par département. L'impression de sa motion fut votée, mais quelques membres des extrémités en demandèrent le renvoi au *comité d'aliénation*!... Cette ironie fut accueillie par de violents murmures, et l'assemblée décida que le projet de Mellinet serait discuté. Il n'en fut pourtant rien; la minorité domina les hommes d'ordre, et le tumulte des délibérations s'accrut de jour en jour. Dans le procès de Louis XVI, Mellinet vota pour l'appel au peuple et pour la réclusion pendant la guerre, avec le bannissement à la paix. Sur la question préjudicielle : Louis XVI peut-il être jugé? il prononça un discours, remarquable par les principes de droit et d'équité, dont l'impression fut ordonnée. Vivement alarmé par le résultat des violences auxquelles avaient cédé un grand nombre de députés, il écrivit aux administrateurs de la Loire-Inférieure, le jour même de la mort du roi, pour leur exposer la situation politique du moment. Pressentant que la convention serait, avant peu, débordée elle-même par les factions, il exprima le désir que, dans le cas d'un danger imminent, les départements envoyassent des députés suppléants à Bourges, qu'il regardait comme la ville la plus centrale et la mieux approvisionnée, pour que la nation ne restât pas un instant sans gouvernement. L'administration départementale répondit à cet appel par un arrêté prescrivant éventuellement cette mesure. Le 31 mars suivant, Fouché, comme lui député de Nantes, ayant exposé la situation effrayante du département de la Loire-Inférieure, où il était en mission, Mellinet compléta, par les détails suivants, le sinistre mais véridique tableau que Fouché avait fait de la guerre civile à laquelle cette partie de l'Ouest était en proie : « J'annonce à la convention, dit-il, « que, depuis Ingrandes jusqu'à Mauves, la rive « gauche de la Loire est couverte de révoltés « qui y ont établi des batteries de canon. Ils « étaient retranchés, au nombre de trois mille, à « Pornic, où ils avaient des pièces de canon « de 36 : ils ont été attaqués avec une vigueur

« qui aurait dû leur imposer. Quatre-vingt-cinq patriotes leur ont livré bataille, en ont tué deux cents et fait trois cents prisonniers, que, dans leur fureur, ils ont aussi mis à mort. Malgré un aussi terrible exemple, ils sont revenus à la charge avec une telle force, que les quatre-vingt-cinq patriotes sont actuellement leurs prisonniers, etc. » Mellinet représenta qu'il était d'autant plus important de porter à ces derniers de prompts secours, qu'une descente des Anglais était imminente, et que le cri *Vivent les Anglais* était alors le signal de ralliement des royalistes, commandés par des chefs expérimentés qui avaient enforé des canons précédemment encloués. Sa motion fut accueillie, et un décret prescrivit au ministre de la marine de rendre compte, dans les vingt-quatre heures, des mesures qu'il aurait prises pour préserver de l'invasion les côtes de la Bretagne et du Poitou. Le lendemain, un décret, provoqué par Mellinet, sur la demande des communes et de Nantes, admit les bâtiments des États-Unis et ceux des autres nations qui n'étaient pas en guerre avec la république, à la traite de la gomme du Sénégal, pourvu qu'ils fussent armés dans les ports de France et pour le compte de négociants français. Le 24 avril, il demanda que des forces imposantes fussent envoyées dans les départements de la Mayenne et de la Loire, afin qu'au lieu de tuer les hommes égarés qui participaient à la guerre civile, on les subjuguât, ce qui ne se pouvait faire qu'en leur opposant des forces supérieures. Il indiquait l'envoi d'une grande armée comme le moyen de faire cesser promptement, et sans effusion de sang, la guerre intérieure dont la prolongation lui semblait devoir livrer nos côtes à l'ennemi, en même temps qu'elle aurait amené la famine et la dévastation des campagnes. Le 2 mai, une députation de la ville de Nantes s'étant présentée à la barre pour presser l'envoi, de plus en plus urgent, des secours promis et contremandés, la convention, sur la motion de Mellinet, ordonna « que le récit déchirant des deux administrateurs de la Loire-Inférieure serait imprimé, affiché, inséré au bulletin, envoyé aux départements; que mention honorable y serait faite de leur courage, et que le conseil exécutif aurait à rendre compte des personnes ou des causes auxquelles étaient dus les contre-ordres qu'avaient reçus les gardes nationaux de la Meuse, de la Dordogne, de la Manche et des autres départements qui marchaient au secours de la Vendée. » Etranger aux luttes des partis, absorbé par les préoccupations qu'excitaient en lui les déchirements du département de la Loire-Inférieure et des départements voisins, Mellinet s'occupait activement de l'exécution des décrets de la convention qui les concernaient. L'anarchie sanglante de l'Ouest, prélude, à ses yeux, d'une prochaine invasion étrangère, lui semblait autrement grave que celle

de Paris; il s'abusait même sur la nature de celle-ci, lorsque, le 19 mai 1793, il écrivait aux administrateurs de la Loire-Inférieure qu'elle approchait de son terme. « Le masque des faux patriotes, disait-il, commence à tomber, et les traits hideux de l'anarchie exciteront bientôt l'indignation de ceux qu'un prestige funeste avait abusés..... Ma santé délabrée n'a jamais ralenti mon zèle, et je vous proteste que j'ai bien mérité, par mes démarches et mes sentiments, d'être compris dans la liste de proscription qui sera un jour le meilleur brevet de patriotisme que nous ayons à opposer à nos ennemis et à ceux de la république. » Épuisé par les fatigues de la députation, il succomba à Paris, dans le courant de juin, à une maladie qu'elles avaient développée. Il était âgé de 51 ans. Sa mort l'empêcha de monter sur l'échafaud; mais elle ne calma pas les terroristes de Nantes qui ne lui pardonnaient pas sa courageuse modération, car, au mois d'octobre 1793, la commission des sept (c'est ainsi que se nommait l'espèce de tribunal secret, précurseur de Carrier), envahit le domicile de sa veuve. Accusée d'accaparement, privée de l'appui de son fils, alors aux armées, d'où il ne devait revenir que pour être le premier accusateur de Carrier, elle trouva dans son énergie la force nécessaire pour intimider ses farouches visiteurs. Mellinet laissa deux fils, François-Aimé (voy. l'article suivant) et Charles. Ce dernier, livré à la carrière administrative, fut longtemps chef du bureau de la guerre à la mairie de Nantes, et, après avoir pris sa retraite, il s'est occupé d'horticulture. P. L.-T.

MELLINET (FRANÇOIS-AIMÉ, et non pas ANTOINE comme l'ont écrit quelques biographes), fils du précédent, né le 29 août 1768 à Corbeil (Seine-et-Oise), prit une part active aux premiers événements de la révolution et embrassa la carrière militaire. Il fut fait lieutenant-colonel sur le champ de bataille en 1792, pour sa belle défense du pont de Ceret, dont il disputa seul le passage. Nommé peu après adjudant général, il résigna cet emploi et devint momentanément professeur d'histoire à l'école centrale de Nantes. En même temps il usait de l'influence que sa famille avait à Nantes pour résister autant que possible aux mesures prises par le comité révolutionnaire siégeant dans cette ville. Après avoir occupé la chaire d'histoire pendant deux années, il reprit la vie active et fut successivement attaché à l'armée des côtes de Brest et à celle d'Italie. Après le 18 brumaire, Mellinet, à qui Napoléon ne pardonnait pas son intimité avec Sieyès, resta étranger aux affaires publiques. Cependant au retour de Napoléon de l'île d'Elbe en 1815, il fut chargé de l'organisation de la jeune garde, avec le grade de chef d'état-major, et il se distingua par son courage et son habileté à Waterloo. Pendant la seconde restauration, Mellinet se tint à l'écart; exilé de France, il se retira à Bruxelles, s'occu-

pant de littérature jusqu'au moment où la révolution de 1830 lui donna l'occasion de rentrer un instant dans la carrière de la politique. Il commandait l'artillerie bruxelloise et liégeoise dans les journées des 23, 24, 25 et 26 septembre 1830, et, après avoir organisé une troupe de volontaires accourus au secours des Belges insurgés, fit le blocus de Maestricht. Son commandement lui fut peu après retiré, à la suite d'une collision survenue contre les troupes de ligne et les volontaires. Mis en disponibilité, il se fixa de nouveau à Bruxelles, où il devint l'un des hommes influents du parti radical. En 1848, Mellinet fut sérieusement impliqué dans l'affaire de *Risquons-Tout*. Une poignée d'hommes, composée de 1,500 ou 2,000 personnes, avait traversé la frontière française dans la nuit du 28 au 29 mars, et, après avoir passé le pont situé près de Turcoing, s'était dirigée en colonne armée vers un village de l'extrême frontière nommé Risquons-Tout, situé à une demi-lieue de Mouscron, dans l'espérance de faire proclamer la république en Belgique. Cette petite troupe fut facilement dispersée, et les personnages compromis durent rendre compte de leur conduite aux tribunaux belges. A la suite des débats, Mellinet, reconnu coupable par le jury, encourut une condamnation sévère. Emprisonné dans la citadelle d'Anvers, il supporta sa réclusion avec courage, et même en 1850, le prince Jérôme ayant sollicité sa grâce du gouvernement belge, il refusa d'accepter parce qu'on lui imposait en même temps la condition de quitter la Belgique. Mellinet est mort le 20 juillet 1852. Les publications littéraires de Mellinet sont sans grande importance; nous citerons seulement : 1° *Fragments à la manière de Sterne*, 1799, in-8°, ouvrage qui, malgré les apparences de son titre, traite d'objets politiques, mais souvent avec esprit et légèreté; 2° le *Guide de l'officier en campagne*, 1805, 2 vol. in-8° : c'est une nouvelle édition revue et améliorée de l'ouvrage de Lacuée-Cessac, portant le même titre (voy. LACUÉE); 3° des *Notes* et un bon *Discours préliminaire* à l'édition des *OEuvres diverses et inédites de M. J. Chénier*, Bruxelles, 1816, etc. Z.

MELLINET (CAMILLE), fils du précédent, exerça la profession d'imprimeur à Nantes, où il est mort au mois d'août 1843. Il était membre de la société académique de cette ville, et on lui doit quelques publications : 1° *De la musique à Nantes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Nantes, 1837, in-8°; 2° *Souvenirs du pays; Molière à Nantes; Projet d'une scène dramatique, en commémoration du séjour de Molière à Nantes en 1648*, Nantes, 1838, brochure in-8°; 3° *la Commune et la milice de Nantes*, publication historique qui ne manque point d'intérêt, et le seul ouvrage de Mellinet vraiment important, Nantes, 1839-1844, 12 vol. in-8°. Le travail de Mellinet s'arrête à 1815; le dernier volume a été publié après sa mort. 4° Quelques pièces de théâtre :

Jeune et vieux, pièce en 3 actes et en prose, Nantes, 1838, in-8°; *une Mère*, comédie en 2 actes, Nantes, 1843, in-8°; *une Femme artiste*, pièce en 3 actes, ibid., 1839, in-8°; *un Homme du peuple*, pièce en 3 actes, ibid., 1839, in-8°; *la Saint-Barthélemy à Nantes, ou la Guerre civile*, drame historique en 5 actes, ibid., 1849, in-8°. Ces trois dernières pièces ont été publiées sous le titre de *un Plan de comédie*; 5° divers *Mémoires* ou *Notices* insérés dans les *Mémoires* de la société académique de Nantes, par exemple : *Notice sur Elisa Mercœur* (voy. ce nom), 1833; *Notice biographique sur Français de Nantes*, 1836; *David à Nantes en 1790*, 1836; *une Conversation avec Talma à Nantes en 1813*, 1836; *Boieldieu à Nantes en 1819*, 1836. On doit encore à Mellinet : 6° *Note sur la propagation et l'amélioration des chevaux en France*, 1833, in-8°; 7° *Des remontes de la cavalerie et des haras militaires*, 1837, in-8°; 8° *De l'exercice de la médecine vétérinaire dans le département de la Loire-Inférieure*, 1838, in-8°; 9° *Notice sur J.-B. de Laborde*, 1839, in-8°; 10° la publication des *OEuvres littéraires* d'Edmond Richer (voy. ce nom), avec notes, Nantes, 1838, in-8°. Z.

MELLING (ANTOINE-IGNACE), peintre paysagiste, naquit à Carlsruhe le 27 avril 1763. Neveu de Joseph Melling, peintre de l'académie de Strasbourg, qui lui donna les premières leçons de l'art, il passa ensuite à Clagenfurt en Carinthie, où son frère était ingénieur, ce qui le décida à se livrer aussi à l'étude des mathématiques et de l'architecture. A peine âgé de dix-neuf ans, il partit pour l'Italie, qu'il parcourut en artiste; puis son goût voyageur l'entraîna en Egypte, à Smyrne, et enfin à Constantinople, où il se fixa. De là, il fit de longues et fréquentes excursions dans les îles de l'Archipel, dans l'Asie Mineure et dans la Crimée. Nommé en 1795 architecte de la sultane Hadidgé, sœur de Sélim III, il remplit ces fonctions pendant cinq ans et s'efforça de régénérer l'architecture sur les rives du Bosphore. Ses moments de loisir étaient employés à un ouvrage qui devait contenir les principales vues de Constantinople. Quand il eut recueilli assez de matériaux, il vint en France et commença la publication de son travail, qui eut beaucoup de succès et valut à l'auteur le titre de peintre paysagiste de l'impératrice Joséphine. Quelques tableaux qu'il exposa au Louvre lui obtinrent une médaille d'or. Il était attaché au ministère des affaires étrangères en qualité de peintre dessinateur lorsque la restauration arriva. Il fut alors nommé peintre paysagiste de la chambre et du cabinet du roi, puis chevalier de la Légion d'honneur, après la publication de son *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises*. Melling mourut à Paris dans les premiers jours de juillet 1831, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. On a de lui : 1° *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*,

Paris, 1807-1824, 1 vol. in-fol. Le texte est de M. Lacretelle. Cet ouvrage est un des plus beaux que l'on connaisse en ce genre. 2° *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises et les départements adjacents*, Paris, 1825-1830, in-fol. oblong. Le texte est de M. Cervini. Mellini a composé avec sa fille deux tableaux représentant, l'un l'Entrée de Louis XVIII dans Paris, l'autre la Distribution des drapeaux de la garde nationale. On a encore de lui les *Vues des châteaux de Warwick, de Gosfiste, d'Hartwel en Angleterre*, avec l'épisode du départ de Louis XVIII de ce dernier château pour la France, et une *Vue*, peinte à l'aquarelle, du château et du jardin des Tuileries. Z.

MELLINI (JEAN-BAPTISTE), cardinal, né en 1405, à Rome, d'une illustre famille, fut pourvu dès l'âge de sept ans d'un canonicat de St-Jean de Latran, par le pape Martin V, qui l'engagea à s'appliquer à l'étude. Il se rendit très-habile dans le droit canon, et fut député par son chapitre vers Eugène IV, alors à Florence, pour lui faire des représentations au sujet des privilèges de l'église de Latran qu'il avait attaqués. Il parla au pontife avec une fermeté qu'on trouva condamnable; mais les commissaires qu'on lui donna pour examiner sa conduite le renvoyèrent absous de toute accusation. Nommé à l'évêché d'Urbain, il fut créé cardinal en 1476, et envoyé légat à Milan, après la mort de Galéas-Marie Sforce. Il mourut à Rome, le 20 ou le 24 juillet 1478. C'était un homme très-instruit, et qui joignait aux vertus de son état un grand caractère. B. Platina, qu'il avait soutenu par ses libéralités dans la prison où Paul II l'avait renfermé, a écrit la *Vie* de son bienfaiteur : elle a été insérée par Louis Doni d'Attichy dans les *Flores historie Cardinal.*, t. 2, p. 382 (voy. B. PLATINA). — SAVO MELLINI, nonce en Espagne, fut créé cardinal, en 1681, pour avoir cherché à réfuter la déclaration de Bossuet sur les libertés de l'Eglise gallicane. Il mourut, le 11 février 1701, à l'âge de 58 ans. La réfutation dont on vient de parler est imprimée dans un recueil publié par le savant cardinal d'Aguirre, et qui est intitulé : *Auctoritas infallibilis et summa cathedræ S.-Petri, extra et supra concilia quælibet, atque in totam ecclesiam denuo stabilita, adversus declarationem nomine cleri gallicani editam*, etc., Salamanque, 1683, in-fol. W—s.

MELLINI (DOMINICO DI GUIDO), littérateur, né à Florence vers 1540, accompagna, comme secrétaire, Jean Strozzi, député pour le grand-duc au concile de Trente, et, à son retour, fut nommé précepteur de Pierre, l'un des fils de Cosme de Médicis. Il mourut, vers 1610, dans un âge avancé. On cite de cet écrivain : 1° *Descrizione dell' entrata della S. Giovanna d'Austria, regina*, etc. Florence, 1566, in-4°. 2° *Visione dimostratrice della malvagità del carnale amore*, ibid. 1566, in-4°. C'est un traité de morale que l'auteur dédie à Marie Colonna. 3° *Vita del capitano Fi-*

lippo (chiamato Pippo Spano) conte di Temesvar, etc., ibid., 1570, in-8°; nouvelle édition augmentée, 1606, in-8°. Il avoue lui-même qu'il ne rapporte que les belles qualités de son héros, et que s'il en a eu de mauvaises, il les a cachées. Ainsi ce n'est point une histoire, mais un panégyrique. 4° *In veteres quosdam scriptores malevolos christiani nominis obtretractores, libri 4*, ibid. 1577, in-fol. : ouvrage très-rare et recherché, surtout en Allemagne. (Voy. Vogt, *Catalog. historico-criticus*.) 5° *Discorso dell' impossibilita del moto perpetuo nelle cose corruttibili*, ibid., 1583, in-8°; 6° *Dell' origine, azioni, e costumi, e lodi di Matilda la gran contessa d'Italia*, ibid., 1589, in-4°; 2° édit., 1609, même format. Cette Histoire de la comtesse Mathilde fut critiquée assez vivement par dom Benoît Lucchini, religieux de la congrégation du Mont-Cassin, qui publia en 1592 la *Chronique* de la même princesse. Mellini essaya de se justifier par une *Lettre apologétique*, etc., Florence, 1594, in-4°; mais son ouvrage n'en est pas moins oublié, ainsi que celui de son adversaire, depuis la publication des *Mémoires* de la comtesse Mathilde, par Fiorentini (voy. FIORENTINI). 7° *Parva, ac parva quædam opuscula*, ibid., 1609 : c'est un recueil de lettres et de morceaux, la plupart ascétiques. Mellini avait composé une *Vie de Marsile Ficin*; mais elle n'a jamais été imprimée, et le manuscrit s'est perdu (voy. FICIN). W—s.

MELLO (GUILLAUME DE), prêtre et chanoine de l'église collégiale de Notre-Dame à Nantes, naquit en cette ville, où l'un de ses parents, peut-être son père, était docteur régent de la faculté de médecine, lors de la maladie contagieuse qui désola Nantes en 1625, maladie sur laquelle il publia un écrit. Nous n'avons aucun détail sur la vie du chanoine Mello, qui ne nous est connu que par ses ouvrages. Ce sont : 1° les *Elévations de l'âme à Dieu par les degrés des créatures, tirées du latin de l'éminentissime cardinal Bellarmin, et réduites en forme de paraphrase*, Nantes, 1666, in-4°. Dans la préface de ce volume de théologie ascétique, dédié à très-haute et très-puissante dame Louise de Balzac, comtesse d'Avaugour, de Vertus, de Goelo, etc., Mello annonce que cet ouvrage est le premier qui soit sorti de sa plume, mais qu'il espère traduire les quatre autres petits traités de Bellarmin. Il ne semble pas qu'il ait exécuté ce projet. 2° *Le Devoir des pasteurs, extrait des sentiments des Pères de l'Eglise, traduit du latin de dom Barthélemy des Martyrs*, Paris, 1672, in-12; 3° les *Divines opérations de Jésus dans le cœur d'une âme fidèle*, par G. D. M. (que Barbier appelle à tort Gabriel de Mello), docteur en théologie, Paris, 1673, in-12; 4° le *Prédicateur évangélique*, Paris, 1685, 7 vol. in-12. On le croit aussi l'auteur d'un recueil hagiographique qui parut, en 4 volumes in-8°, à Paris en 1688, sous ce titre : *la Vie des saints pour tous les jours de l'année, et idée de la vie chrétienne*. P. L.—T.

MELLO (DOM JOSÉ-MARIA), était évêque de l'Algarve, lorsqu'il fut choisi pour confesseur de la reine Marie I^{re} (voy. ce nom) et nommé en même temps grand inquisiteur. Dans cette position éminente, il appuya de tout son pouvoir la demande en réhabilitation que ne cessaient de réclamer le marquis de Tavova et les autres personnes condamnées pour l'attentat commis en 1758 (voy. JOSEPH I^{er}) ; mais, malgré son influence sur l'esprit de la reine, il n'obtint qu'un demi-succès. Quand Marie eut tout à fait perdu l'usage de sa raison, Mello, accusé assez ridiculement d'y avoir contribué, fut exilé de Lisbonne par le prince régent. Il vécut dans la retraite jusqu'à l'invasion française. A cette époque, il fit partie de la députation portugaise qui se rendit à Bayonne, chargée de demander à Napoléon un roi de son choix. Mello soutint avec assez bonne grâce les plaisanteries de l'empereur sur sa qualité de grand inquisiteur, et s'acquitta ainsi la réputation d'homme facile et tolérant. Il habitait Bordeaux quand les événements de 1814 le rapplèrent à Lisbonne, où il mourut vers 1817. On a de lui une *Lettre pastorale*, traduite en français par l'abbé Blanchard, Londres, in-8°. F—A.

MELLO (PEDRO DE), diplomate, naquit à Lisbonne, vers 1760, d'une famille illustre. Il embrassa la carrière de la magistrature et parvint aux premières charges. Ayant accepté pendant l'occupation française la place de secrétaire des finances, il fut destitué au retour de Jean VI. Mello rentra en grâce quelque temps après, et fut nommé ambassadeur à Rome. Suspendu de ses fonctions pendant les événements de 1821, il les reprit à la contre-révolution et les exerça jusqu'en 1825 ; alors il fut envoyé à Paris en qualité de ministre. Il quitta cette capitale en 1827 pour aller remplir à Lisbonne le poste de ministre de justice. Mais, un mois après son arrivée, il fut obligé par les intrigues de ses collègues et de l'ambassadeur d'Angleterre, sir A. Court, de donner sa démission. Par compensation, on le nomma conseiller d'Etat effectif. Mello était fort attaché à la constitution que dom Pedro avait donnée au Portugal ; ne pouvant cacher son antipathie pour dom Miguel, il fut emprisonné par ordre de ce prince à la tour de St-Julien, malgré son âge, ses infirmités et une cécité presque complète. Il y mourut le 31 décembre 1830. F—A.

MELLO DE CASTRO (DOM JULIO), savant portugais, né à Goa en 1658, était fils du vice-roi des Indes. Destiné à l'état militaire, il fit ses premières armes en Asie, et, à son retour en Europe, chercha les occasions de signaler son courage en combattant les ennemis du Portugal. Dom Julio était du nombre des gentilshommes envoyés au-devant du duc de Savoie, fiancé à l'infante ; mais des raisons de politique firent échouer ce mariage, et dom Julio, après avoir visité l'Italie, revint à Lisbonne, résolu de s'ap-

XXVII.

pliquer sérieusement à l'étude. Il avait alors vingt-quatre ans ; il se fit agréger aux différentes sociétés littéraires, où l'on admira souvent la grande facilité et la merveilleuse fécondité de son esprit. Il fut élu en 1684 président de la société dite *dos generosos*, et fut désigné l'un des premiers membres de l'académie portugaise, fondée en 1716 pour maintenir la pureté de la langue. Quelques années après, le roi (Jean V) ayant formé une nouvelle académie pour travailler à l'histoire générale de Portugal, Mello y fut admis au mois de décembre 1720, et chargé de recueillir les monuments des règnes de Sanche I^{er} et Alphonse II, qu'il comptait parmi ses ancêtres. Son application à l'histoire n'avait point éteint en lui le goût de la poésie : il réussissait principalement dans le genre lyrique ; et l'on cite de lui des *Odes* qui eurent le plus grand succès. Le naufrage d'un bâtiment chargé de toutes ses richesses l'avait réduit à un état voisin de la pauvreté : une longue et douloureuse maladie servit encore à faire briller sa résignation et sa piété ; il termina sa vie le 19 février 1721. On cite de cet écrivain : les *Eloges des illustres Portugais* ; — une *Vie du comte de Galveas*, son oncle, restée imparfaite ; — plusieurs *Pièces de vers*, entre autres un poème en deux mille strophes qui contient la Vie de la Vierge, pour laquelle il avait toujours eu beaucoup de dévotion. On peut consulter l'*Eloge* de Mello, par le P. Jos. Barbosa, clerc régulier, dans le tome 1^{er} des Mémoires de l'académie royale de l'histoire portugaise. — François-Manuel DE MELLO, né à Lisbonne en 1611, après avoir servi avec distinction, fut, par suite de quelques intrigues de cour, emprisonné pendant neuf ans dans le fort de Tores-Velhas. Son innocence ayant été reconnue, il passa au Brésil, et, après divers voyages, revint dans sa patrie, où il mourut le 13 octobre 1666. On connaît de lui : 1^o *las Tres musas de Melodino*, Lisbonne, 1649, in-4^o, réimprimé sous ce titre : *Obras metricas*, Lyon, 1665, in-4^o, augmenté d'une 2^e partie ; 2^o *Epanaphoras de varia Historia portugueza em cinco relaçoens... que contem negocios publicos, politicos, tragicos, amorosos, bellicos, triumphantes*, Lisbonne, 1660, 1676, in-4^o. — La généalogie de cette illustre maison a été publiée par Caramuel de Lobkowitz, en un volume somptueusement imprimé sous ce titre : *Excellentissima domus de Mello*, etc., Louvain, 1643 et 1653, in-fol. atlant., avec portraits. W—s.

MELLO E CASTRO. Voyez ALMEIDA.

MELLO FRANCO (FRANCISCO DE), bachelier en médecine de l'université de Coïmbre, vice-secrétaire de l'académie royale des sciences de Lisbonne, médecin honoraire du roi dom João VI, naquit à Piracatù, province de Minas, au Brésil, le 17 septembre 1757. Nous ne savons rien de sa famille, qui l'envoya de bonne heure en Portugal étudier les belles-lettres et la médecine.

En ce temps-là, l'opulente colonie, retenue en tutelle par l'ombrageuse métropole, ne possédait pour l'éducation de la jeunesse brésilienne aucun des établissements scientifiques dont la création suivit de près son indépendance, et en fut en quelque sorte la consécration. Accusé d'hérésie par quelques hommes puissants que son esprit vif et mordant n'avait pas ménagés, Mello Franco fut jeté dans les prisons du saint-office, où il languit pendant quatre ans. Indigné de cette injuste incarcération, il a dépeint vivement ses souffrances, et, dans ses *Nuits sans sommeil*, il a flétri avec talent ses persécuteurs. Devenu libre, le jeune poète se hâta de poursuivre sa vengeance en publiant sous ce titre : *le Royaume de la stupidité*, une violente satire contre les professeurs de Coïmbre, et ces inquisiteurs de la foi que le vieux voyageur Léry accuse d'être « un peu trop spéculatifs en première instance. » — Fixé à Lisbonne, la cure de la comtesse d'Obidos le plaça tout d'abord au premier rang des praticiens de cette capitale, qu'il ne quitta qu'en 1817, pour accompagner de Livourne à Rio-de-Janeiro la princesse Léopoldine le roi João VI l'avait nommé médecin de la future impératrice du Brésil. L'influence du climat, les graves événements politiques dont il fut le témoin et un peu la victime, altérèrent promptement la santé de Mello Franco, et il mourut le 22 juillet 1823 à Ubatuba, petite ville de la province de St-Paul, dans le cours d'un voyage qu'il avait entrepris pour se rétablir. Ajoutons qu'il avait épousé à Lisbonne une jeune femme emprisonnée en même temps que lui et pour les mêmes causes, dont il avait admiré la courageuse résignation. — On a encore de lui : *Tratado da educação physica dos meninos*, Lisboa, 1790, 1 vol. in-4°, excellent ouvrage sur l'hygiène des enfants, bientôt suivi d'un *Tratado de educação physica para o uso da nação portugueza*, Lisboa, 1791, 1 vol. in-4°. Pendant son séjour à Rio, il écrivit un *Essai sur les fièvres de cette ville* (*Ensaio sobre as febres do Rio-de-Janeiro*, 2° édit., Lisboa, 1829, 1 vol.), et des *Elementos de hygiene* qui ont eu successivement plusieurs éditions. Le docteur Sigaud a consacré une notice à Mello Franco dans son ouvrage sur le climat et les maladies du Brésil (1). Il rend hommage à son esprit cultivé, à son talent comme poète et comme praticien, à la distinction de ses manières, et le considère comme un des médecins les plus remarquables du continent sud-américain. Nous avons emprunté au livre estimable du docteur Sigaud la plupart des faits qu'on vient de lire. Nous indiquerons encore comme source à consulter l'*Elogio historico* que le docteur Jubim a publié de son savant compatriote dans le *Semanario de Saude publica*, p. 107. A. D.—Y.

(1) *Du climat et des maladies du Brésil*, Paris, 1844, 1 vol. grand in-8° (voy. SIGAUD).

MELLO FREIRE DOS REIS (PASCOAL-JOSÉ DE), publiciste portugais, naquit le 6 avril 1736, au bourg d'Anciao, d'une famille honorable. Envoyé à l'université de Coïmbre, où un de ses oncles était chanoine, le jeune Mello fit de rapides progrès et fut reçu docteur en droit avant d'avoir atteint sa vingtième année. Il avait montré dans les épreuves académiques tant de science et de talent, que les examinateurs étonnés le déclarèrent digne d'occuper une place parmi eux. Ce ne fut cependant que plusieurs années après, en 1765, qu'il concourut pour une chaire de droit romain ; mais, quoiqu'il l'eût emporté de beaucoup sur tous ses rivaux, il se vit préférer un homme dont tout le mérite était l'ancienneté de grade. Pombal ayant réformé en 1772 les études universitaires, Mello fut consulté sur le choix des professeurs et nommé en même temps à la chaire de droit portugais que l'on venait de créer. Il enseignait depuis deux ans avec la plus grande distinction, lorsque Marie I^{re} (voy. ce nom) l'appela à Lisbonne pour faire partie de la commission des dix jurisconsultes chargés de la révision des lois. Mello rencontra dans ce travail plusieurs obstacles qui ne lui permirent pas de le rendre aussi parfait qu'il en eût été capable. Il obtint en récompense des titres honorifiques et des places importantes ; mais ses dernières années furent empoisonnées par d'odieuses tracasseries. Mello mourut à Lisbonne le 24 septembre 1798. Il était membre de l'académie des sciences de cette ville. On a de lui : 1° *Historia juris lusitani liber singularis*, ouvrage qui a obtenu plusieurs éditions ; la troisième parut en 1820 ; 2° *Institutionum juris civilis lusitani libri quatuor* ; 3° *Juris criminalis lusitani liber singularis* ; 4° *Mémoire sur les jurisconsultes portugais* ; 5° *Mémoire sur l'interprétation des lois*. F—A.

MELLOBAUDÈS, le plus ancien roi franc qui soit nommé dans l'histoire, ne se trouve cependant pas sur la liste que Trithème a donnée, depuis l'an 440 avant J.-C., d'après l'ancien historien Hunibaud ; mais Ammien Marcellin nous apprend que, du temps de l'empereur Julien, il y avait plusieurs rois francs, et l'on sait que diverses nations étaient comprises sous ce nom. L'empereur Constance avait un grand nombre de Francs dans sa garde, dont Mellobaudès faisait partie, l'an 354 de J.-C., avec le grade de tribun, *tribunus armaturarum*. Il le conserva sous les empereurs Julien, Jovien et Valentinien : à la mort de ce dernier, il se trouva revêtu de la dignité de commandant des gardes, *comes domesticorum* ; et il était en même temps roi des Francs. Ce fut en cette dernière qualité qu'il défendit ses Etats contre Macrien, roi des Allemands. « Ce prince « belliqueux, dit Ammien Marcellin en parlant « de Mellobaudès, dressa des embûches à son « adversaire, qui y perdit la vie. Un tel succès « lui mérita la confiance de Gratien, successeur « de Valentinien, qui l'associa au comte Nanni-

« nus pour commander son armée contre les Lentiens, nation germanique sur laquelle il remporta une victoire célèbre l'an 378. On porte à 70,000 le nombre des vaincus, et l'on dit qu'il ne s'en échappa que 5,000. » Ammien Marcellin, qui vante le courage de ce Mellobaudès, et l'impatience qu'il avait de combattre, le nomme cinq fois; il écrit deux fois son nom Mellobaudès, et trois fois Mallobaudès, suivant la dernière édition revue par le célèbre Heyne; mais cet historien ne le confond jamais avec Mérobaudès, dont il parle aussi, et que l'abbé Dubos a cru être le même personnage (*voy. le consul MÉROBAUDÈS*). F—A.

MELLONI (MACEDONIO), physicien italien, naquit à Parme au commencement de ce siècle. Son goût pour l'observation se manifesta de bonne heure, et il n'était pas encore en âge de se livrer à l'étude de la physique que déjà il se plaisait à méditer sur la chaleur produite par la lumière solaire, et sur les analogies et différences qui existent entre la lumière solaire et les fluides calorifiques émanant des corps en combustion ou des corps chauds. Il chercha, dans une étude assidue de la physique, des réponses aux questions que son esprit investigateur s'était posées sur la chaleur rayonnante; mais, dans cette partie de la science, tout ou presque tout était encore à trouver. En 1824, Melloni, à peine sorti des bancs de l'école, fut nommé professeur de physique à Parme, où il enseigna jusqu'en 1831. En même temps il agrandissait le cercle de ses observations. Malheureusement, manquant d'instruments convenables, il ne pouvait contrôler ses découvertes par l'expérience. L'invention du termoscope par Nobili lui vint en aide, et il apporta à cet instrument des modifications et améliorations dont Nobili lui-même décrivit les avantages dans la *Bibliothèque de Genève*. A la suite des événements politiques qui eurent lieu au commencement de 1831 dans le duché de Parme, Melloni dut quitter la ville de Parme. Il se réfugia en France, et il accepta une chaire à Dole, qu'il quitta peu après pour se rendre à Genève, où il fut bien accueilli par Pierre Prevost et Auguste de Larive : ce dernier mit à sa disposition ses collections et instruments scientifiques. C'est à Genève que Melloni prépara les matériaux de son premier mémoire sur la transmission de la chaleur rayonnante à travers diverses substances solides ou liquides. Il revint ensuite à Paris pour communiquer son travail à l'Institut de France, et exécuter ses expériences sous les yeux d'une commission capable de se prononcer sur la réalité et l'importance de ses découvertes. Cependant il fut accueilli froidement, et voyant qu'il ne pouvait même obtenir la faveur d'un rapport, il se décida à publier, pour faire part du résultat de ses observations, une série de mémoires qui furent bien accueillis du public savant. La société royale de Londres lui décerna, sur le rapport et

la proposition de Faraday, la grande médaille de Rumford; et enfin M. Biot fit un rapport flatteur sur ses travaux. De retour en Italie, Melloni fut nommé professeur honoraire de physique à Naples, et chargé par le gouvernement napolitain d'organiser l'observatoire météorologique du Vésuve, avec le titre de directeur. Il conserva cet emploi jusqu'à ses dernières années. Ayant de nouveau perdu ses fonctions, il se retira dans sa villa de Portici, près Naples, où il est mort le 11 août 1853. Le nom de Melloni est particulièrement attaché à une des plus importantes découvertes de la physique moderne, celle de l'hétérogénéité des rayons calorifiques émanant d'une même source, comparée à l'hétérogénéité des rayons de lumière différemment colorés. On doit à Melloni de nombreux mémoires sur la physique, et notamment sur la transmission de la chaleur, insérés dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, dans les *Annales de physique et de chimie*, dans les *Mémoires de l'académie royale des sciences de Naples*. Nous citerons seulement : *Mémoire sur la transmission libre de la chaleur rayonnante par différents corps solides et liquides*, publié aussi en brochure in-8°; et *Mémoire sur l'identité des diverses radiations lumineuses, calorifiques et chimiques, vibrées par le soleil et les sources terrestres*, dans la *Bibliothèque de Genève* et à part, Gênes, 1842. Quand la mort le surprit, Melloni s'occupait de publier, sous le titre de *Termocrosi*, une exposition de ses découvertes. Le premier volume seul a paru. Cet ouvrage ne devait pas simplement réunir ses divers mémoires éparpillés dans les recueils que nous avons mentionnés, il devait être l'exposition complète et méthodique des principes et règles de la chaleur rayonnante, et devait présenter en outre la description de plusieurs expériences intéressantes que l'auteur n'avait pas encore publiées. C'était un traité spécial sur une des branches les plus importantes de la physique; il est donc très-regrettable que la mort n'ait pas permis à l'auteur de le mener à bonne fin. Z.

MELMOTH (WILLIAM), jurisconsulte anglais né en 1666, publia, conjointement avec Peere William, la collection des *Rapports de Vernon* dans la cour de chancellerie, et se fit une réputation par le livre intitulé *Grande importance d'une vie religieuse*. Walpole, dans ses *Royal and noble authors*, attribue cet ouvrage au premier comte d'Egmont; mais Nichols (*Anecdotes of Bowyer*) nous apprend qu'il est de Melmoth. On doit dire, comme une preuve de l'estime dont ce livre jouit en Angleterre, qu'après la mort de Melmoth il en a été tiré plus de cent mille exemplaires. Son fils, dont l'article suit, a laissé des *Mémoires* sur la vie de son père, qui mourut le 6 avril 1748. Melmoth était très-bienfaisant, et joignait à beaucoup d'esprit une rare délicatesse de sentiments. Après la révolution de 1688, il craignit d'engager sa conscience en prêtant le serment de fidé-

lité au nouveau souverain, et crut devoir consulter à ce sujet M. Norris de Bemerton, qui jouissait d'une certaine célébrité; il en résulta une correspondance qui a été publiée dans les *Mémoires* de Melmoth fils. Sans doute que les scrupules de Melmoth cessèrent, puisqu'il parut au barreau en 1693, ce qu'il ne pouvait faire sans prêter le serment de fidélité. — MELMOTH (William), fils du précédent, naquit en 1710. Elevé pour le barreau, il fut nommé en 1756 commissaire des banqueroutes, et passa néanmoins une grande partie de sa vie loin des affaires publiques, soit à Shrewsbury, soit à Bath. Il se fit connaître, vers 1742, par des Lettres qu'il publia sous le nom de Fitz Osborne, et qui furent admirées pour l'élégance du style et les excellentes observations qu'elles contiennent sur divers sujets de morale et de religion. On en a donné une traduction française anonyme, Paris, 1820, in-8°. En 1747, il publia une *Traduction des lettres de Pline*, 2 vol. in-8°; et elle est regardée comme une des meilleures traductions faites du latin en anglais. Melmoth traduisit en 1753 les *Lettres de Cicéron à plusieurs de ses amis*, avec des remarques, 3 vol. in-8°. Il avait, avant ce dernier ouvrage, fait une réponse à l'attaque dirigée par Bryant dans son traité *De la vérité de la religion chrétienne*, sur les remarques relatives à la persécution de Trajan contre les chrétiens de la Bythinie. Il fut aussi le traducteur des traités de Cicéron, *De amicitia* et *De senectute*, qui parurent en 1773 et 1777. Il les enrichit de remarques littéraires et philosophiques dont le mérite a été apprécié. Dans le premier, il réfuta lord Shaftesbury, qui avait regardé comme une omission que le christianisme ne donnât aucun précepte en faveur de l'amitié, et Soame Jenyns, qui avait représenté cette omission comme une preuve de son origine divine. La dernière publication de Melmoth fut les *Mémoires* de son père. Il mourut à Bath le 15 mars 1799, âgé de 89 ans. Warton, dans une note sur les ouvrages de Pope, regarde la traduction de Pline comme étant du petit nombre de celles qui ont le mieux rendu l'original. Birch, dans sa *Vie de Tillotson*, fait la même remarque; et cependant Melmoth avait critiqué sévèrement le style de Tillotson. On peut ajouter aux ouvrages de Melmoth, que nous avons cités, des essais poétiques insérés dans les poèmes de Dodsley, *Sur la vie active et retirée* et la *Métamorphose de Lycon et Euphormius*; un *Conte* et une *Épître à Sapho*, insérés dans le poème de Pearch.

D—z—s.

MÉLO, puissant citoyen de Bari, fut l'auteur de la révolution qui, en 1010, chassa les Grecs de l'Apulie et y appela les Normands. Il était d'origine lombarde, et, suivant Léon d'Ostie, il passait pour le premier et le plus considéré parmi les Grecs, non-seulement à Bari, mais dans toute l'Apulie. Il ne put supporter l'inso-

lence et les vices des catapans que les empereurs de Constantinople envoyèrent pour gouverner sa patrie. De concert avec Datto, son beau-frère, il fit en 1010 révolter toute l'Apulie. Les empereurs Basile et Constantin envoyèrent en Italie, pour soumettre les révoltés, des troupes qui formèrent le siège de Bari. Après un mois de résistance, les habitants, dégoûtés des fatigues de la guerre, parlaient de se rendre et de livrer Mélo aux ennemis. Celui-ci s'échappa avec Datto, son beau-frère : il soutint un nouveau siège dans Ascoli; après quoi il se réfugia auprès des princes de Salerne et de Bénévent, dont il demanda vainement l'assistance. Enfin, en 1016 il rencontra au mont Gargano une petite troupe de Normands qui y étaient venus en pèlerinage : il leur peignit l'Apulie comme une terre promise dont leur valeur les rendrait maîtres en peu de temps. Ces pèlerins retournèrent en Normandie pour y rassembler de nouveaux aventuriers. Tous ensemble revinrent en 1017; Mélo leur fournit des armes et les conduisit contre le catapan d'Apulie, qu'il vainquit dans deux combats. L'année suivante, il eut encore des succès contre Bugiano, le nouveau général des Grecs; mais en 1019, il fut battu à Cannes. De 250 Normands qui formaient le noyau de son armée, il n'en resta pas 10 en vie; et dans peu de temps il perdit toutes ses conquêtes, qui s'étendaient jusqu'à Téano. N'ayant pu obtenir des secours des princes de Salerne et de Capoue, il passa en Allemagne auprès de l'empereur Henri II, qu'il sollicita de défendre cette frontière de l'empire d'Occident contre les Grecs. Mais avant qu'il en pût recevoir l'assistance qui lui était promise, il mourut à Bamberg en 1020. S. S—1.

MELON (JEAN-FRANÇOIS), né à Tulle, d'une famille de robe, songea d'abord à suivre le barreau, et vint s'établir à Bordeaux. Son goût pour les sciences le mit en relation avec tous les gens de lettres de cette ville. Il devint l'âme de leur réunion; et ce fut à sa sollicitation que le duc de la Force se déclara le protecteur de cette société, qui fut érigée en académie par lettres patentes du 12 septembre 1712. Melon en fut nommé secrétaire perpétuel. Lorsque le duc de la Force fut appelé au conseil des finances, sous la régence, il fit venir auprès de lui Melon, qui travailla ensuite avec M. d'Argenson, fut inspecteur général des fermes à Bordeaux, revint à Paris, et fut successivement premier commis du cardinal Dubois, de Law, et secrétaire du régent. Le *Mémoire* de Boindin, pour servir à l'histoire des couplets de 1710, attribués faussement à M. Rousseau, publié en 1752, dit que Melon était associé de Malafaire, petit marchand joaillier. Ce n'est pas la seule erreur de ce Mémoire. Melon mourut à Paris le 24 janvier 1738. On a de lui : 1° *Mahmoud le Gasnevide, histoire orientale, fragment traduit de l'arabe*, avec des notes, 1729, in-8°; Rotterdam, 1730, in-12 et in-8°. C'est, dit Len-

glet-Dufresnoy, une histoire allégorique de la régence. 2^e *Essai politique sur le commerce*, 1734, in-12 de 273 pages, divisé en 18 chapitres; 2^e édition augmentée de 7 chapitres, 1736, in-12; réimprimé en 1761. « C'est, dit Voltaire, « l'ouvrage d'un homme d'esprit, d'un citoyen, « d'un philosophe; et je ne crois pas que du « temps même de M. Colbert, il y eût en France « deux hommes capables de composer un tel « livre. Cependant il y a bien des erreurs dans « ce bon ouvrage, tant le chemin vers la vérité « est difficile. » La lettre dans laquelle Voltaire porte ce jugement fut écrite en 1738, et a depuis été refondue avec une autre. En les réunissant, on leur a donné le titre de *Observations sur MM. Jean Law, Melon et Du Tot, etc.*; et cet opuscule fait partie de la section de *Politique et Législation*, dans les œuvres du philosophe de Ferney. Du Tot avait publié des *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, 1738, 2 vol. in-12, dans lesquelles il combattait quelques opinions de Melon. Voltaire, dans un autre endroit, (*Précis du siècle de Louis XV*, chap. 3), appelle Melon esprit systématique, très-éclairé, mais chimérique. Enfin l'année suivante (1770), dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, il rappelle encore « le livre, aussi petit que plein, de M. Melon, le « premier homme qui ait raisonné en France par « la voie de l'imprimerie, immédiatement après « la déraison universelle du système de Law. » Les principes de cet économiste ont trouvé d'autres contradicteurs (voy. GERDIL). 3^e *Lettre à madame la comtesse de Verrue, sur l'apologie du luxe*, imprimée dans l'édition des *Œuvres de Voltaire*, à la suite du *Mondain*, satire en vers dont elle est l'éloge; 4^e *Notice sur l'abbé de Pons*, à la tête des *Œuvres* de cet auteur, dont Melon fut éditeur (voy. PONS). A. B—r.

MELOT (ANICET), savant modeste et laborieux, né à Dijon en 1697, fit ses premières études dans sa patrie, et eut le bonheur de compter parmi ses maîtres le P. Oudin, qui devina ses talents et chercha inutilement à l'attirer dans la société des jésuites. Lorsqu'il eut terminé ses cours de philosophie et de théorie, il fut conduit par son père à Paris, au collège de Ste-Barbe, où il trouva de nouveaux motifs d'émulation; il fut ensuite admis au séminaire des *Trente-Trois*, et il en sortit à l'âge de vingt-quatre ans, avec une connaissance assez étendue de toutes les sciences qu'on enseignait alors dans les collèges. Obligé de se créer des ressources, il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, et sut mettre à profit ses loisirs pour perfectionner la sienne. Il acquit une connaissance approfondie des mathématiques, sans que les hauteurs de cette science pussent concentrer les facultés de son esprit; il aimait, au contraire, à les porter sur les différentes branches de l'érudition, où ses travaux s'éclairaient de la diversité de ses études. Il possédait déjà le grec, le latin et l'hé-

breu : il apprit l'italien et l'anglais, afin de pouvoir lire les bons ouvrages écrits dans ces deux langues, et il s'appliqua en même temps à la jurisprudence, où il fit de rapides progrès. Il avait été reçu avocat au parlement; mais il retourna en 1732 à Dijon, pour donner des soins à son vieux père, veuf et privé de ses autres enfants. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il revint à Paris et se logea au collège de Reims, afin de pouvoir subsister de son modique revenu. Il fut admis en 1738 à l'Académie des inscriptions sans avoir sollicité cet honneur; et il succéda en 1741 à l'abbé Sévin, dans la place de conservateur de la bibliothèque du roi. Les devoirs que lui imposait cette place étaient des plaisirs; il les remplit avec une ardeur qui ne lui permit pas de s'apercevoir que l'excès du travail altérait sa santé. Une attaque d'apoplexie l'enleva aux lettres le 20 septembre 1759, à l'âge de 62 ans. Il a publié le *Catalogue des manuscrits*, 1739-1744, 4 vol. in-fol (le 1^{er} avec Fourmont), et a rédigé le 6^e volume du *Catalogue* des livres imprimés de la bibliothèque de Paris, contenant le *droit canonique*. Il a eu part, avec Sallier et Caperonnier, à l'édition de l'*Histoire de St-Louis*, par Joinville, faite sur un ancien manuscrit, et a composé le glossaire des mots devenus intelligibles pour le commun des lecteurs (voy. JOINVILLE). Enfin on a de lui : Plusieurs mémoires dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*. — *Recherches sur la vie d'Archimède*, pour servir à l'histoire des mathématiques, t. 14; — *Dissertation sur la prise de Rome par les Gaulois*, t. 15. Il y fait voir, contre l'assertion de Tite-Live, que le Capitole céda, comme la ville de Rome, aux armes gauloises. — *Mémoires sur les révolutions du commerce des îles Britanniques*, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'expédition de Jules César, t. 16, 18 et 23. On trouvera l'*Eloge de Melot*, par Le Beau, dans le même *Recueil*, t. 29. W—s.

MELUN (CHARLES DE), seigneur de Normanville et grand maître de France, issu de l'une des plus illustres maisons du royaume, parvint, au commencement du règne de Louis XI, au plus haut degré de la faveur et de la puissance. Il s'adonna tellement au plaisir et à la mollesse, qu'on l'appelait le Sardanapale de son temps. Il était gouverneur de Paris et de la Bastille lors de la guerre du *Bien public*; sa conduite, dans ces circonstances délicates, lui fit perdre la confiance du soupçonneux monarque. Après avoir commis l'imprudence de s'opposer à une sortie que le maréchal de Lohéac voulait faire pendant la bataille de Montlhéry, il ne sut pas empêcher l'évêque et d'autres habitants d'entrer en négociation avec les chefs de la ligue en l'absence du roi. On remarqua encore que les portes de la Bastille étaient restées ouvertes du côté de la campagne pendant une attaque des assiégeants; et l'on s'aperçut même que l'artillerie de cette

forteresse avait été enclouée. Louis XI, qui se trouvait alors environné d'ennemis et dans un extrême embarras, dissimula son ressentiment, et se contenta de priver Melun de ses emplois. Celui-ci se retira dans ses terres, et crut que sa disgrâce se bornerait à cette privation ; mais Louis XI ne pouvait oublier de pareils torts : il fit rechercher plus tard de la manière la plus scrupuleuse toutes les fautes de son ancien favori ; et il résulta de cette enquête que Melun avait entretenu des liaisons secrètes avec les chefs de la ligue, et surtout avec le duc de Bretagne. Le cardinal la Balue, qui lui devait sa fortune, se montra un des plus acharnés à le poursuivre. Enfin le terrible prévôt Tristan eut ordre de l'arrêter, et de l'enfermer dans le château Gailard, en Normandie : son procès fut instruit ; et comme il refusa d'abord d'avouer ses torts, on lui fit subir la question. Interrogé sur ses relations avec les princes ligués, il déclara qu'il en avait reçu l'autorisation du roi. Cette réponse obligea les commissaires à consulter le monarque ; Mais Louis XI répondit qu'il n'avait jamais donné de semblables autorisations, et que depuis longtemps il était fort mécontent de Melun. Ce fut pour celui-ci un arrêt de mort ; on le conduisit sur la place du petit Andely, où il eut la tête tranchée (20 août 1468). Un auteur contemporain assure que le bourreau le manqua au premier coup, et qu'ayant le col à moitié coupé il se releva, et dit tout haut qu'il n'avait pas mérité la mort, mais que puisque c'était la volonté du roi, *il la prenait en gré* ; qu'après ces mots il se remit à genoux et reçut le coup mortel. Ses biens furent confisqués ; et la plus grande partie en fut restituée au comte de Dammartin, dont il avait lui-même recueilli les dépouilles de la manière la plus scandaleuse lors de la disgrâce de ce général. La famille de Charles de Melun existe encore dans la personne du vicomte de Melun, baron de Brumetz. M. de Melun, dont le mariage secret et la mort tragique ont fourni à madame de Genlis le sujet de sa nouvelle historique de *Mademoiselle de Clermont*, appartenait également à cette maison.

M—D j.

MELVIL (SIR JACQUES), historien, descendait d'une famille honorable d'Ecosse, et naquit à Halhill, dans le Fifeshire, en 1534. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, la reine régente d'Ecosse chargea Jean de Montluc, évêque de Valence et ambassadeur de France, de l'emmenner dans ce pays pour être placé en qualité de page auprès de sa fille Marie, alors promise au Dauphin. Arrivé à Paris, Montluc mit le jeune Melvil dans une pension, et lorsque son éducation fut terminée, il le décida à entrer au service du connétable de Montmorency (1549), qui le demanda à la reine, d'après la haute idée qu'il avait conçue de ses talents. Melvil resta auprès du connétable pendant neuf années ; et il fut initié dans tous les secrets de l'Etat ; il l'accom-

pagna dans toutes ses expéditions, et fut blessé à ses côtés à la bataille de St-Quentin. Peu de temps après, Melvil, auquel le connétable avait fait accorder une pension du roi, ayant été chargé d'une mission en Ecosse, et trouvant à son retour son protecteur disgracié, demanda un congé pour voyager. Il se rendit en Allemagne, où il fut retenu par l'électeur palatin, qui le garda à sa cour pendant trois ans, et lui confia différentes missions. Après ce temps, Melvil poursuivant son dessein de voyager, visita Venise, Rome et les plus fameuses villes d'Italie. Il retourna par la Suisse à la cour de l'électeur, y trouva des ordres de la reine Marie, qui avait pris possession de la couronne d'Ecosse après la mort de François II, son mari, et il partit pour aller la rejoindre. Catherine de Médicis lui offrit à la même époque la place de gentilhomme de la chambre du roi, avec une forte pension pour résider à sa cour, parce qu'elle croyait de son intérêt de se mettre bien avec les princes protestants d'Allemagne, et qu'elle savait que Melvil était, par ses liaisons avec eux, la personne la plus capable de réussir : mais il refusa ses offres. A son arrivée en Ecosse, en 1561, il fut nommé conseiller privé et gentilhomme de la chambre de la reine, et fut employé par elle dans les affaires les plus délicates, jusqu'à l'époque de la malheureuse détention de cette princesse à Lochleven. Il s'acquitta de toutes ces fonctions avec autant d'intelligence que de fidélité ; et d'après ce qu'il rapporte lui-même, on peut penser que si elle avait suivi ses avis, elle eût évité une partie des malheurs qui l'accablèrent. Melvil entretenait une correspondance en Angleterre, en faveur du droit de Marie à la succession de la couronne de ce royaume ; mais après la découverte du funeste attachement de la reine pour Bothwell, qu'elle épousa après l'assassinat de son mari, il crut devoir lui adresser les remontrances les plus fortes. Non-seulement elle les dédaigna, mais elles les communiqua à Bothwell ; ce qui rendit les tentatives de Melvil inutiles, et le força de s'évader pour échapper à la fureur du nouveau roi. Il obtint ensuite la confiance particulière des quatre régents qui gouvernèrent successivement le royaume, et fut chargé par eux des négociations les plus importantes, malgré le tort qu'il avait à leurs yeux de s'être déclaré pour Jacques VI après l'emprisonnement de Marie. Lorsque ce prince prit en main les rênes du gouvernement, Melvil lui fut spécialement recommandé par la reine, alors prisonnière en Angleterre, comme un homme très-fidèle et capable de lui rendre de bons services. En conséquence, Jacques le fit membre de son conseil privé, gentilhomme de sa chambre, etc. Melvil conserva toujours sa faveur auprès du roi, qui, désirant l'emmenner avec lui en Angleterre à la mort de la reine Elisabeth, lui promit un avancement considérable : mais trop avancé en âge et vou-

lant se retirer des affaires, il pria Sa Majesté de l'excuser. Il crut devoir néanmoins offrir ses hommages à ce souverain, et se rendit en Angleterre, où il fut bien accueilli. Il retourna ensuite en Ecosse, et mourut bientôt après en 1606. Ses *Mémoires* furent trouvés dans le château d'Edimbourg en 1660, mais en assez mauvais état. Ils passèrent entre le mains de sir James Melvil d'Halhill, son petit-fils, qui les remit à George Scott. Celui-ci les publia en 1683, Londres, in-fol., sous le titre de *Mémoires de Jacques Melvil d'Halhill*, contenant un récit impartial des événements les plus importants du dernier siècle, plus particulièrement relatifs aux royaumes d'Angleterre et d'Ecosse, sous les règnes d'Elisabeth, de Marie, reine d'Ecosse, et du roi Jacques, dans toutes lesquelles affaires l'auteur a personnellement et publiquement participé. Malgré quelques erreurs qu'il faut attribuer à l'âge avancé de l'auteur, ces *Mémoires* sont très-estimés; ils ont été souvent réimprimés, et traduits en français, par G. D. S., la Haye, 1694, 2 vol. in-12, et Paris, 1695, 2 vol. in-18. D—z—s.

MELVILL (PIERRE, baron de CARNBÉE), vice-amiral hollandais, naquit à Dordrecht le 2 avril 1743. Entré comme volontaire au service de la marine le 22 février 1757, il fut nommé premier lieutenant en 1765 et capitaine en 1777. Il obtint l'année suivante le commandement du *Castor*, frégate de 36 canons, avec laquelle il fit un voyage à Surinam, puis à Alger; croisa ensuite dans la Méditerranée, et fut le 30 mai 1781 attaqué avec le capitaine hollandais Oorthuis, commandant de la frégate le *Driel* également de 36 canons, par les frégates anglaises la *Flora* et le *Crescent*, près du détroit de Gibraltar. Le combat fut sanglant : pendant plus d'une demi-heure, le capitaine Melvill se trouva engagé à une portée de pistolet avec les deux bâtiments anglais, et ensuite, pendant plus de deux heures, avec la *Flora* seule, armée de 44 pièces de gros calibre, et qu'il combattit, bord à bord, avec un acharnement incroyable. Après avoir eu presque toute son artillerie démontée, ses agrès hachés et son navire démâté, et sur le point de couler bas, il fut obligé d'amener pavillon, ayant eu 35 morts et 70 blessés. La conduite honorable de Melvill en cette occasion lui valut de la part de son gouvernement la permission de porter deux épaulettes d'honneur et un panache blanc au chapeau. Cet officier fit ensuite différentes croisières, fut nommé contre-amiral en 1789 et employé en 1793 contre l'invasion de Dumouriez, auquel il disputa l'entrée de la Hollande par tous les moyens en son pouvoir. Il contribua puissamment à la défense de Willemstad, dont les Français furent obligés de lever le siège. Dans la même année, le gouvernement des Provinces-Unies lui confia le commandement d'une escadre de huit vaisseaux, avec laquelle il conduisit d'abord une flotte marchande de 90 voiles dans la

Méditerranée et partit ensuite pour Alger, afin d'y négocier la paix avec le dey. Après avoir réussi dans cette mission, il fut, vers la fin de 1794, chargé une seconde fois de la défense de la république sur les fleuves qui lui servent de boulevard. Les Français s'étant rendus maîtres du Brabant septentrional, le contre-amiral Melvill forma une ligne de chaloupes canonnières sur la Meuse pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant. Secondé par le général anglais Abercromby, il prit d'assaut le fort de St-André et repoussa les Français au delà de Herwaarden. Il se maintint dans cette position jusqu'à la fin de décembre, époque à laquelle les Hollandais, abandonnés par leurs alliés, ne purent plus défendre leur territoire contre l'invasion favorisée encore par une gelée sans exemple dans les annales des Pays-Bas, et qui rendit nulle la défense par eau. Fidèle à la maison de Nassau, Melvill renonça alors à tout emploi. Mais, lorsqu'au mois de novembre 1813 les événements de la guerre firent naître l'espoir du rétablissement de cette maison, il prit une part active aux opérations qui en furent l'objet et fut particulièrement chargé des affaires de la marine. En récompense de ses services, le prince souverain des Pays-Bas le nomma vice-amiral en 1814 et membre du conseil d'Etat en service extraordinaire, puis commandeur de l'ordre militaire de Guillaume l'année suivante. Il mourut plus qu'octogénaire, le 27 mai 1826, à la Haye. Sa vie de marin avait été des plus remplies : il a fait quatorze voyages dans la Méditerranée; il a pris part à deux expéditions aux Indes occidentales; il a commandé trois escadres et s'est montré toujours digne de son nom, soit en face de l'ennemi, soit au milieu des tempêtes qu'il a eu à essuyer. Il descendait de sir Richard Melvill, dont le fils avait été créé, en 1300, baron de Carnbée, bourg d'Ecosse. Le fils aîné du vice-amiral, JAMES-JOHN, n'était pas moins brave que son père, dont, jeune encore, il avait embrassé la carrière; il se distingua à la prise du fort de St-André que nous avons signalée plus haut; à dix-huit ans il était capitaine-lieutenant! Il mourut contre-amiral. M—D J. et B—F—E.

MELVILL (PIERRE, baron de CARNBÉE), petit-fils du vice-amiral et son homonyme, né à la Haye le 20 mai 1816, s'est distingué comme géographe et statisticien, particulièrement en ce qui regarde l'archipel des Indes orientales. Son père, Isaac-Auguste Melvill, baron de Carnbée, occupait une place dans le civil. Admis à quinze ans aspirant à l'institut de la marine, siégeant alors à Medemblik, il s'y fit remarquer par le savant Pilaar, qui, en grande partie, a formé la nouvelle école d'officiers d'élite. Après trois ans d'étude, il fut nommé aspirant de marine de première classe, et c'est en cette qualité qu'il fit en 1835 son premier voyage aux Indes à bord de la corvette la *Borée*, de la marine royale; il passa successivement à deux autres

vaisseaux, entre autres à bord de la *Bellone*; c'est sur ce bâtiment que s'était embarqué S. A. R. le prince Henri des Pays-Bas pour son voyage d'instruction aux Indes hollandaises et britanniques. C'est à bord du même vaisseau que Melvill revint en 1838 dans la mère patrie. Quoique jeune encore, son jugement sûr l'avait porté déjà dans ce premier voyage à entrevoir la carrière dans laquelle il devait un jour se signaler. Il avait reconnu l'inexactitude des cartes marines des parages qu'il avait visités; il avait réuni bien des données pour les corriger, et, joignant la pratique à la théorie, il avait exécuté nombre de sondages dans les eaux hérissées d'écueils de Rhio, travaux dont la *Bellone* avait pu même encore profiter dans sa route vers le Bengale. Il rédigea un journal de ce voyage, mais le garda en portefeuille: il aspirait à faire plus dans l'intérêt de la science. Rentré en 1839 en Hollande, il n'y fit qu'un court séjour. Promu au grade de lieutenant en second, il se rembarqua à bord de la corvette la *Borée* pour les Indes. Son dévouement à la science hydrographique le fit remarquer et détacher au bureau spécial de cette partie à Batavia: par là il se trouvait chargé de la conservation du dépôt des cartes marines, de la bibliothèque nautique, etc., charge heureuse pour sa vocation, et qu'il mit à profit pour étendre la connaissance de ces parages et pour donner plus de développement à ses études. Les cartes manuscrites dressées par ordre de l'ancienne compagnie des Indes (1), jointes aux relevements récents de la marine hollandaise et aux notes de Melvill même, lui firent élaborer en moins de deux années une nouvelle carte de Java et des îles et parages voisins, supérieure à tout ce qui avait été publié jusqu'alors, dans cette partie, sur l'archipel des Indes. Cette carte, échelle 1 : 500,000, publiée à Amsterdam en 1842, se composait de cinq feuilles, et elle est accompagnée d'une description hydrographique détaillée (in-4°) sous le titre de *Pilote des côtes de Java*. En 1849, il en parut une nouvelle édition, revue et augmentée par l'auteur (2). Cet ouvrage établit aussitôt le nom de Melvill et lui valut la décoration de la croix de chevalier de l'ordre du Lion néerlandais. L'amirauté anglaise avait ordonné déjà la traduction de la première édition de ce travail, et M. Louis Halphen, sous-ingénieur hydrographe de la marine française, commença la traduction de la seconde édition (une partie en a vu le jour en 1849). Melvill a donné une introduction historique remarquable à la deuxième édition; il y fait ressortir tout ce que la science nau-

tique et géographique doit aux explorateurs hollandais anciens ou modernes, et en même temps tout ce que les besoins de plus en plus pressants du commerce de tous les peuples attendent encore des efforts dévoués de la marine. Son premier travail fut suivi de près par bien des œuvres et des cartes analogues pour la partie sud de la mer de Chine, ainsi que pour les parages de Rhio, Singapore et Linga; au sujet de ces dernières cartes, un journal de Singapore dit expressément « qu'elles « constituaient une grande amélioration et sur- « passaient toutes les cartes précédentes de ces « parages. » A part ces travaux spéciaux, Melvill ne laissait passer rien de ce qui pouvait l'éclairer sur la situation générale des Indes; il se distingua aussi dans l'hypsométrie de l'archipel. Il s'associa, pour l'ordre de ces travaux divers, un cercle d'hommes d'élite qui, dans les revues publiées à Java, déposaient les résultats de leurs études et donnaient un nouvel essor à la société des sciences de Batavia. De jeunes savants, MM. les docteurs van Hoevell, Bleeker, Myer, Junghuhn et bien d'autres comptaient l'officier de la marine qui partageait leur ardeur scientifique parmi leurs collaborateurs, parmi leurs amis intimes. Dans la *Revue des Indes néerlandaises*, année 1842, on trouve de lui trois articles sur la superficie de Java et des autres îles les plus importantes de l'archipel, et deux articles sur l'ère mahométane en usage à Java et sur l'ère mahométane en général. L'année 1843 de la même *Revue* contient de lui un travail fort intéressant sur la hauteur des montagnes de l'archipel des Indes, où il rassemblait et combinait les résultats des mesurages d'autres auteurs et ceux qu'il avait opérés lui-même. Il avait déterminé la hauteur de seize montagnes de Java, entre autres l'*Ardjounou*, dont l'altitude est fixée par lui à 10,655 pieds rhénans au-dessus du niveau de la mer; de sept montagnes de Sumatra, de trois du détroit de Sunda, de quatre de Banka, de trois de Bali et Lombok (il établit la hauteur de la *Riadjani* en cette dernière île à 13,378 pieds); enfin d'autres montagnes de Célèbes, etc. Il accompagna les tableaux hypsométriques d'un exposé sur les différentes difficultés inhérentes à chaque méthode de mesurage, et pour donner une idée saisissante de la hauteur des différentes montagnes de l'archipel, il ajouta une carte où figurait en profil la situation relative des montagnes dans la direction de l'ouest vers l'est, où était indiquée la nature des montagnes, volcans ou non; où était consignée la hauteur au-dessus du niveau de la mer de nombre de villes et de villages, puis de quelques lacs, sources chaudes, et où enfin on remarque encore d'autres particularités concernant Java et Sumatra. Il donna (1846-1847) une édition revue et augmentée de ce travail dans le *Moniteur des Indes*, avec une nouvelle carte spéciale. Cependant ces travaux n'étaient pour lui qu'une espèce de récréation. Ils

(1) L'admiration de l'illustre géographe français Beaupré, au sujet de ces documents, alla jusqu'à lui faire dire à un des officiers de la marine hollandaise: « Si la Hollande n'a- » vait rien fait pour sa gloire, cela seul suffirait. »

(2) Une 3^e édition vient de paraître de cet ouvrage après la mort de l'auteur, c'est sous les auspices de M. Jacob de Swart, d'Amsterdam, qu'a vu le jour cette édition; l'éditeur a mis en tête quelques lignes bien senties en l'honneur de M. Melville, qui, dit-il, s'est érigé par cette œuvre « un vrai monument. »

servaient de point d'appui au géographe, l'obligeaient à parcourir dans tous les sens l'intérieur de Java, de visiter plusieurs autres îles. C'est ainsi qu'il s'orientait davantage dans les diverses parties du magnifique archipel, s'initiait aux mœurs des indigènes et se retrempait dans des courses multiples de ses travaux ordinaires. L'idée lui vint de donner plus de développement à ces études de délassement, et il rassembla bien des notes sur l'histoire des tremblements de terre de cet archipel volcanique : il sentait pourtant que l'exécution de ce travail demandait plus de connaissances géologiques qu'il n'avait pu en acquérir ; aussi laissa-t-il cette œuvre à M. Jung-hun et d'autres pionniers non moins ardents dans le domaine de la géologie, pour se vouer plus particulièrement à la géographie et à la statistique des Indes, dans le sens le plus étendu. Il en donnait des essais dans l'*Almanach des Indes néerlandaises*, dont la rédaction pour la partie scientifique lui était confiée. S'il s'arracha pour quelques années de ses amis de Batavia, ce n'était que pour poursuivre en Europe la route qu'il s'était tracée. Il rentra en 1845 en Hollande, après avoir fait un voyage dans l'Inde britannique, qu'il mit à profit pour cultiver les rapports scientifiques entre les sociétés savantes de Batavia, de Calcutta, de Singapour, etc. Il était dans cette partie du monde, pour le système international d'échanges intellectuels, le devancier de M. Vattermare. Il publia quelques fragments de son dernier voyage dans la *Revue des Indes*, où l'on remarque des observations saisissantes, à cette époque surtout, sur l'influence de la route des Indes par l'Égypte, sur la situation de Ceylan, de Singapour, etc. De retour dans la métropole, comme nous l'avons dit, il aimait à continuer selon sa vocation ; détaché au département de la marine, sous l'administration du vice-amiral Ryk, pour la partie spéciale de l'hydrographie des Indes, il rédigea à ce sujet bien des rapports intéressants ; mais, loin des archives de Batavia, il ne pouvait mettre à exécution le plan grandiose qu'il avait conçu : il devait le reprendre plus tard. Il s'associa à M. Siebold pour la direction du *Moniteur des Indes*, œuvre dont il a paru de 1845-1849, à la Haye, trois volumes in-4°, avec toute une série de belles cartes des colonies néerlandaises, dues au savoir et au zèle infatigable de Melvill. Il donna dans le même recueil, entre autres études, des *Observations géohydrographiques* et une *Discussion sur la longitude de Batavia et de quelques autres points principaux de l'île de Java* ; il y trouvait l'occasion de mettre en relief les travaux astronomiques d'un pasteur protestant à Batavia, le savant Jean-Maurice Mohr, grand amateur de la science astronomique, et qui, le siècle précédent, avait fait ériger à ses propres frais un observatoire indiqué par Bougainville et Cook. Melvill était heureux de retrouver en Europe, enregistrées dans de sa-

vants recueils, plusieurs observations de Mohr, et spécialement celles du passage des planètes Vénus et Mercure sur le disque du soleil (en 1769), consignées dans la douzième partie des *Mémoires de la société de Harlem*, dans la cinquante-neuvième partie des *Philos. Trans.*, et dans les années 1769 et 1772 des travaux de l'Académie des sciences de Paris. Il était ainsi à même de faire l'analyse comparative de ces observations, qui avaient un grand poids, Lalande ayant calculé la longitude de Batavia d'après le passage de Vénus dont il vient d'être question, observé par M. Mohr. Notre auteur, qui avait coopéré à la détermination de la longitude de l'*Uitkyk* (station du globe régulateur), près de Batavia, réunit les résultats de tous ces calculs et les discuta dans le travail que nous venons de mentionner, auquel il joignit des détails biographiques sur le vénérable Mohr, fruit de ses recherches dans les archives, soit à Batavia, soit en Hollande. La publication du *Moniteur des Indes*, dont Melvill a dirigé à lui seul les deux derniers volumes, lui donna l'occasion de répandre bien des lumières sur l'archipel indien et les affaires coloniales en général, et à défendre, dans un langage digne et mesuré, les droits et les intérêts de la Néerlande quand ils se trouvaient méconnus dans les journaux étrangers. On y remarque, entre autres articles de lui, des statistiques intéressantes sur la situation, la superficie, la population, etc., des îles diverses, et notamment une *Description des îles de Bali et de Lombok*. Ses connaissances spéciales donnaient du poids à ses conseils, auxquels parfois avait recours le département des colonies. Parmi ceux qu'on a suivis plus particulièrement se trouve la détermination des ports francs sur plusieurs points de l'archipel. Les événements de 1848 lui ayant ouvert à un moment donné la perspective de la disposition de capitaux considérables, il se fit l'organe d'une proposition pour l'exploitation des richesses minéralogiques dans l'archipel, notamment l'or dans une partie des Célèbes. Cette proposition, qui devançait les grandes découvertes de la Californie et de l'Australie, fut traitée de chimérique ; toutefois Melvill la soutenait de l'autorité de bien des auteurs anciens ou modernes, et il y revint même plus tard lorsque les chances lui paraissaient meilleures du côté du gouvernement. Cependant les capitaux dont il avait pu disposer auparavant avaient trouvé déjà leur placement. Melvill ne pouvait recueillir aucun résultat de ce plan, qu'il avait appuyé en des vues patriotiques et nullement en celles d'un intérêt privé et étroit ; ses études, dirigées sur les richesses minéralogiques de l'archipel, et son insistance éclairée à pousser le gouvernement et le public vers des exploitations de cette nature, n'ont cependant pas été stériles ; elles contribuèrent grandement à l'exploitation du charbon de terre dans le sud de Bornéo, d'un intérêt majeur pour le bien de

l'industrie et de la navigation à vapeur dans ces parages, puis à l'exploitation des mines d'étain à Billiton, etc. Mais la carrière spéciale de Melvill l'appelle encore aux Indes. Entouré de légitimes sympathies, sa réputation avait grandi à l'étranger même : il était reçu membre des sociétés géographiques de Paris, de Londres, de Berlin, etc., et le gouvernement français lui avait décerné en 1849 la croix de chevalier de la Légion d'honneur. L'année suivante, il fut nommé lieutenant en premier et adjudant du vice-amiral E.-B. van den Bosch, qui venait d'être chargé du commandement en chef des forces navales et de l'inspection supérieure des établissements maritimes des Indes. Uniformité de vues et d'ardeur pour la partie scientifique de la marine, désir égal de travailler au développement de la marine à vapeur aux Indes, tout attachait l'adjudant au vice-amiral. Mais ni l'un ni l'autre ne devait revoir la mère patrie ; tous les deux devaient terminer aux Indes leur vie utile et d'une activité continuelle. Peu de temps après leur arrivée à Batavia, van den Bosch tomba malade : il expira dans les bras de Melvill, qui avait rempli près de lui les devoirs d'un fils et qui en retour avait trouvé en son amiral la tendresse du père. Le successeur temporaire de M. van den Bosch, le contre-amiral Bakker, chez qui Melvill occupait les mêmes fonctions, apprécia également ses qualités ; mais bientôt après Melvill se vit chargé de nouveau de la conservation des archives des cartes marines et fut nommé en même temps secrétaire de la commission pour la correction de ces cartes, c'est-à-dire qu'il passa à la marine sédentaire. En 1850, il contribua à l'établissement d'une institution fort distinguée, la *société des sciences physiques aux Indes*, qui bientôt, par une revue spéciale, révéla tout ce qu'elle recélait d'ardeur et de talent ; l'année suivante, lorsque le savant explorateur de Bornéo, le docteur Schwaner, partit pour cette île, c'est à Melvill que l'on conféra la présidence de la société, fonctions qu'il ne lui était pas donné de remplir longtemps. Au milieu de ces aspirations toujours vivaces pour étendre le domaine des connaissances de l'archipel, il acheva une *Carte de Java et des parages voisins*, commencée par feu son ami et devancier le lieutenant Smits. Cette carte contient toutes les corrections hydrographiques les plus récentes et est enrichie de bien des sondages faits par la marine royale. Melvill termina dans la même année une carte de la *Côte est de l'île de Célèbes et des parages voisins*, et se mit à l'œuvre pour réaliser un plan qu'il avait conçu depuis longtemps, celui d'un *Atlas général de l'Inde néerlandaise*, travail pour lequel il avait rassemblé bien des données et des documents, les résultats de ses propres études et de celles d'autrui. C'était une œuvre grandiose, laborieuse à l'excès, tant pour la confection que pour la correction, la lithographie de ses cartes

se faisant dans la métropole, par MM. Heyse, à la Haye, et Bogaerts, à Breda. Melvill présidait de 1853-1856 à la publication des cartes de plusieurs résidences de *Java*, d'une carte des côtes de *Bali*, de celle de *Soumbawa*, de deux cartes de la *Nouvelle-Guinée*, de deux des *Célèbes*, de cinq des îles *Moluques*, et préparait lui-même vingt-cinq cartes de l'atlas, dont treize de *Java*. Il avait ainsi mis à bonne fin la moitié de l'œuvre à laquelle il s'était voué : une mort prématurée la fit passer en d'autres mains, du reste aussi fort habiles (c'est M. Versteeg, chef du bureau topographique de Batavia, qui a été chargé de la continuation de ce travail herculéen, selon la qualification d'un critique éclairé, M. le professeur Veth, d'Amsterdam). Quelque rude que fût le labeur auquel Melvill s'était adonné, ce n'était pourtant pas sous ce fardeau qu'il devait succomber. C'était d'abord un poignant chagrin domestique, la mort d'une jeune femme (la fille de M. de Kock, conseiller des Indes, et petite-fille du général) ; puis d'un enfant, seul rejeton de ce mariage heureux. C'était ensuite son déplacement de Batavia à l'île d'Onrust, dont il avait reçu en 1856 le commandement maritime, avec promotion au grade de lieutenant-capitaine. Ce déplacement vers un lieu réputé peu salubre lui suscita une maladie qui l'enleva le 24 octobre de la même année. Il révélait encore, même dans ses derniers instants, toute la clarté et toute la fermeté de son esprit en donnant les dispositions les plus scrupuleuses pour la continuation de son œuvre. Se fondant sur les connaissances acquises, Melvill de Carnée avait un tact infini à discerner le vrai et le faux dans les données incertaines ou hasardées, et un rare bonheur à frapper juste dans les estimations contradictoires. Aussi la valeur de ses travaux géo-hydrographiques est-elle généralement reconnue, et la configuration des contrées qu'il décrit offre-t-elle souvent des différences notables entre ses aperçus et ceux qui ont été admis jusqu'à lui ; c'est qu'il avait la mémoire active et prompte. Il avait des vues larges ; chez lui, l'appréciation politique marchait de pair avec le coup d'œil géographique des régions qu'il faisait mieux connaître. Son savoir ne dégénérait jamais en un pédantisme qui lui répugnait. Il n'aimait pas moins les distractions de la société que les loisirs du cabinet ; car, à la franchise, à la bonhomie du marin, il joignait les manières affables de l'homme du monde. Il est vivement regretté, et ses amis aux Indes comme dans la mère patrie se sont associés pour lui ériger un monument sur le cimetière près de Batavia. Cette œuvre commémorative est en voie d'exécution ; c'est à M. Enthoven, de la Haye, qu'a été confiée la confection en bronze du monument de Melvill. B—F—E.

MELVILLE (HENRI DUNDAS, vicomte), homme d'Etat anglais, né à Edimbourg le 28 avril 1742. Il descendait d'une branchecadette de la famille écos-

saise de Dundas, et était le plus jeune fils de Robert Dundas, lord-président de la cour de session, en Ecosse. Élevé à l'université d'Edimbourg, et destiné à suivre la profession d'avocat, il fut admis membre de la faculté de droit en 1763, et se fit bientôt distinguer au barreau, où ses talents lui obtinrent une clientèle considérable. Après avoir été assesseur des magistrats d'Edimbourg, il devint successivement avocat, député et procureur général d'Ecosse. En 1775, sous l'administration de lord North, il succéda à James Montgomery dans l'emploi de lord avocat d'Ecosse, qu'il conserva jusqu'en 1783. En mars 1777, il avait été nommé garde adjoint du sceau (*signet*) d'Ecosse. Depuis sa nomination à l'office de lord avocat, il cessa de fréquenter le barreau, et se consacra tout entier aux affaires publiques. Il fut choisi pour représenter au parlement la ville d'Edimbourg, qui le nomma constamment jusqu'à ce qu'il fût élevé à la pairie. Porté au parlement, dans l'origine, par le parti de l'opposition, il ne tarda pas néanmoins à se joindre à celui du ministère, et devint un des plus zélés défenseurs des mesures de lord North pendant la guerre d'Amérique. Quoiqu'il soit rare de voir les orateurs du barreau briller à la chambre des communes, Dundas, qui n'avait pas borné son éducation à l'étude des lois et à la connaissance de leurs minutieuses pratiques, parut avec éclat dans l'assemblée de la nation. Il y parla fréquemment; et malgré un débit sans grâce et son dialecte provincial, il fut toujours écouté avec la plus grande attention, à cause de sa manière claire et précise d'exposer les faits et de la vigueur de son argumentation. Lorsque la chute du ministère de lord North fut regardée comme inévitable, Dundas résolut de se rendre si complètement maître de quelque une des grandes branches de l'administration, que, quelque changement qui survînt, son secours fût jugé trop important pour être dédaigné, et son opposition trop redoutable pour être provoquée. Il s'attacha donc à connaître à fond les affaires de l'Inde, qui occupaient tous les esprits depuis les revers éprouvés par les Anglais dans l'Amérique septentrionale; et il se fit nommer président du comité secret, qui avait été élu sur la proposition du ministère lui-même, pour rechercher les causes de la guerre du Carnate, et de la situation défavorable des possessions britanniques dans cette contrée. Quoique le rapport qu'il fit sur ce sujet ne pût faire passer le bill qu'il proposa, il n'en laissa pas moins dans les esprits une haute idée de ses talents; et il fut recherché par les divers ministères qui succédèrent à celui de lord North. En 1782, il fut admis au conseil privé, et nommé trésorier de la marine, sous l'administration de lord Shelburne, depuis marquis de Lansdowne; et il continua d'exercer cet emploi et de défendre les mesures du gouvernement jusqu'à la dissolution de ce ministère. Il fut sans emploi pendant la courte administration dite

de la coalition (1), et parut au premier rang des adversaires du fameux bill de l'Inde (*East-India bill*), mesure qui occasionna le renversement du parti qui l'avait proposée. Dundas déploya, dans cette circonstance mémorable, une connaissance profonde des affaires de la compagnie des Indes orientales, résultat de ses longues études et de ses laborieuses recherches. Dans le mois de décembre 1783, William Pitt étant devenu premier ministre, Dundas fut rappelé au poste qu'il avait précédemment occupé, et fut nommé en même temps président du corps du contrôle, sous le nouveau système adopté pour l'Inde. Il prouva sa reconnaissance au premier ministre en se montrant l'ardent défenseur de son administration. Il en donna surtout des preuves lorsque, en 1788, la maladie mentale du roi fit mettre sur le tapis l'importante question de la régence, qu'il concourut à faire rejeter. Les services qu'il avait rendus firent ajouter à ses nombreuses places celle de principal secrétaire d'Etat pour le département de l'intérieur (1794). Il en remplit les devoirs avec autant d'énergie que d'habileté. On lui attribue le système des volontaires, qui contribua à élever l'esprit public en Angleterre, pendant une époque remplie de difficultés et de dangers. Par un nouvel arrangement avec le parti whig, le duc de Portland ayant été admis dans l'administration (1794), Dundas lui résigna le département de l'intérieur et devint secrétaire d'Etat de la guerre. Il était aussi, à cette époque, lord du sceau privé et gouverneur de la banque d'Ecosse. Dundas exerçait dans son pays natal un patronage tellement étendu, que personne peut-être avant lui n'avait obtenu autant d'influence; des esprits exercés la regardaient même comme très-dangereuse dans les mains d'un seul particulier. Pendant plusieurs années il fut l'ami intime du coadjuteur de Pitt, et prit une part active dans toutes les mesures importantes de son administration. Les détails de ces mesures et de la conduite de Dundas à cet égard appartiennent plutôt à l'histoire du temps qu'à une notice biographique; nous devons nous borner ici à tracer sommairement les événements de sa vie et les traits les plus marquants de son caractère (2). Lors de la retraite de Pitt, en 1801,

(1) On l'appelait ainsi parce qu'elle était formée de la réunion des partisans de Fox et de ceux de lord North, auparavant adversaires prononcés.

(2) Nous croyons devoir cependant rappeler ici en peu de mots les principales mesures auxquelles il coopéra. Dans les commencements de la révolution de France, il combattit avec talent l'opposition dans toutes les discussions auxquelles donna lieu la guerre contre ce pays; il défendit ensuite les jugements de la haute cour d'Ecosse qui condamnaient Thomas Muir, Margat et autres rebelles. Il déclara, en janvier 1796, qu'il n'avait jamais entendu qu'on forçât la France à rétablir la monarchie, mais bien à ce qu'on la réduisît de manière à pouvoir traiter avec elle conformément à l'ancien système politique de l'Europe. Il fit en 1797 une violente sortie contre les clubs anglais; il contribua en 1799 à la réunion parlementaire de l'Irlande, et provoqua des mesures sévères contre le parti qui prenait le titre d'*Irlandais unis*. En 1800, il défendit l'expédition de Hollande attaquée par Sheridan, et observa, relativement aux affaires de France, que depuis le 18 brumaire (9 novembre 1799) les per-

Dundas résigna aussi ses emplois. En 1802, sous l'administration de M. Addington, depuis lord Sidmouth, il fut élevé à la pairie avec les titres de vicomte Melville (1) et de baron Dundas. Le dernier poste qu'il occupa dans la haute administration fut celui de premier lord de l'amirauté, auquel il fut élevé à la place de lord St-Vincent lorsque Pitt prit les rênes du gouvernement, en 1804. Ce fut dans l'administration du département de la marine que Melville encourut de graves reproches sur l'emploi des deniers publics restés dans ses mains; ce qui donna lieu à sa mise en jugement, devenue une cause célèbre par les circonstances qui l'accompagnèrent, et par les talents de ses adversaires et de ses défenseurs (Fox et Pitt). Accusé de malversation devant la chambre des communes, il fut d'abord obligé de résigner tous ses emplois, et fut rayé de la liste des conseillers du roi, quoique vivement défendu par Pitt. Toute l'influence de ses amis se réduisit à empêcher qu'il ne fût jugé par les tribunaux ordinaires. Traduit, en conséquence, devant la chambre des pairs, en avril 1806, il fut acquitté le 12 juin, à une assez grande majorité. Il reprit sa place dans le conseil privé; mais il n'occupa plus d'emploi. Il prit quelquefois part aux débats de la chambre des pairs; en 1807, il parla contre le bill d'émancipation des catholiques, et s'appuya de l'autorité de Pitt, qu'il nommait *son étoile polaire*. Trois ans après, il présenta une motion pour recommander l'emploi d'une nouvelle espèce de vaisseaux de transport armés (*troop ships*), pour l'usage des troupes. Depuis cette époque, lord Melville, qui résidait presque toujours en Écosse, ne parut plus sur la scène politique. Il mourut subitement dans la maison de Robert Dundas, son neveu, lord premier baron de l'Echiquier, le 27 mai 1811. On attribua sa fin à la douleur qu'il ressentit de la perte de son ancien ami le président Blair, qui précéda la sienne seulement de peu de jours. Lord Melville était d'une taille élevée et bien proportionnée, et d'une constitution robuste. Dans sa vie politique, il se fit remarquer par une grande capacité dans les affaires, par l'attention infatigable qu'il apportait aux moindres détails des mesures adoptées par le gouvernement, et par une conduite ferme et décidée. Pendant qu'il exerçait les emplois de trésorier de la marine et de premier lord de l'amirauté, on lui attribua de grandes améliorations dans l'intérêt du service, particulièrement en ce qui concerne le paiement des gages des marins, qui furent acquittés depuis avec une grande régularité. Dans le parlement, il avait une élo-

quence claire, précise et vigoureuse; c'était celle d'un orateur qui joignait à des talents naturels du premier ordre un goût épuré par l'étude des classiques et beaucoup d'instruction: ses discours produisaient l'effet qu'il en attendait, plutôt par la force du raisonnement et l'assurance avec laquelle il émettait son opinion, que par les formes oratoires ou les grâces du style; car il semblait mépriser les ornements de l'éloquence, et aimait à frapper dès le début son auditoire de l'objet qu'il avait en vue. Le pouvoir politique était sa passion; et le tourbillon des affaires publiques était l'élément dans lequel il aimait à se mouvoir. Dans la vie privée, lord Melville était gai, aimable, peut-être un peu trop prodigue d'argent; il aimait à rendre service et savait conserver ses nombreux amis. Il est auteur de plusieurs brochures politiques, qui se font remarquer par beaucoup de bon sens et une profonde connaissance des affaires: 1° *Substance d'un discours* prononcé le 23 avril 1793, dans la chambre des communes, sur le gouvernement anglais et le commerce dans les Indes orientales, Londres, 1813, in-8°; 2° *Lettre* au président de la cour des directeurs de la compagnie des Indes orientales sur le commerce libre avec l'Inde, Londres, 1813, in-8°; 3° *Lettres* au très-honorable Spencer Perceval sur l'établissement d'un arsenal naval à North-Fleet, Londres, 1810, in-4°. D—z—s.

MELY-JANIN. Voyez JANIN.

MELZI D'ERIL (FRANÇOIS), duc de Lodi, né à Milan, le 6 mars 1753, d'une famille illustre dans les armes et dans les lettres, fut élevé au collège des nobles de cette ville. Nommé à l'âge de vingt-trois ans chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse, il fit bientôt partie de la municipalité de Milan: d'abord comme un des soixante décurions nobles, et plus tard comme un des douze dits *della cameretta*. En 1782, il partit pour Madrid, où il venait d'hériter du majorat d'Eril, qui lui donnait le titre de grand d'Espagne de première classe. Il revint ensuite à Milan, mais il ne s'y arrêta que le temps nécessaire aux préparatifs d'un long voyage qui devait embrasser presque toute l'Europe. Il visita successivement l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, et retourna en Italie par la France. Lorsque les armées de la république française conquièrent le Milanais, Melzi fut mis à la tête d'une députation que les états de Lombardie envoyèrent à Bonaparte, et contribua puissamment à l'établissement de la république cisalpine. Envoyé par celle-ci au congrès de Rastadt, il se conduisit avec tant d'habileté qu'il obtint de Cobentzl la note par laquelle l'empereur prenait une sorte d'initiative pour la reconnaissance de la nouvelle république: « Le soussigné, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Impériale et Royale, n'a pas manqué de faire parvenir à son auguste maître les différentes notes qui lui ont été remises par le citoyen Melzi d'Eril; et, en consé-

sonnes seules avaient changé, mais que les principes révolutionnaires dominaient toujours dans ce pays. Quelque temps après il insista au parlement pour le maintien de l'alliance avec l'Autriche, et refusa les objections du parti de l'opposition contre les expéditions du Férol et de Cadix.

(1) Miss Rennet, qu'il avait épousée pendant qu'il exerçait la profession d'avocat, était héritière de la terre de Melville, dont il prit le nom lorsqu'il fut nommé pair.

« quence des ordres formels qu'il a reçus, il est « autorisé à assurer le citoyen Melzi d'Eril que Sa « Majesté a reçu avec beaucoup de satisfaction « l'expression des sentiments de la république ci- « salpine envers elle. » Peu de temps après, le congrès fut dissous et les hostilités recommencèrent. Alors Melzi vint à Paris et se rendit ensuite à Saragosse, auprès de la comtesse de Palafox, sa sœur. Il comptait fixer sa demeure dans cette ville lorsque Bonaparte l'appela, en 1801, à Paris, pour y traiter des affaires de l'Italie. Melzi refusa d'abord en prétextant le mauvais état de sa santé ; mais il partit en 1802 sur les instances du prince de la Paix et du roi d'Espagne, que le premier consul avait fait intervenir. Il assista à la *consulta* de Lyon, qui transforma la cisalpine en république italienne, dont il fut nommé vice-président. Il fit chérir son administration, qui rétablit l'ordre, l'économie, la justice et la tranquillité. Lorsqu'une députation d'Italiens vint offrir à Napoléon le titre de roi d'Italie, le 18 mars 1805, Melzi adressa au nouvel empereur un discours dont les expressions contrastaient péniblement avec les actes de sa vie passée. Le vice-président de la république italienne espérait sans doute devenir vice-roi, honneur dont, au reste, il n'était pas indigne et auquel il eût été appelé si l'on avait consulté le vœu de la nation. Aussi, quand la vice-royauté eut été donnée au prince Eugène, le comte Melzi ne put cacher son ressentiment. Ni la charge de grand chancelier d'Italie, ni le titre de duc de Lodi, qu'il reçut en 1809, ne lui parurent une compensation suffisante, et il voua dès lors une haine secrète à Napoléon. L'administration française en Italie, malgré les bonnes intentions du prince Eugène, était propre à aliéner les esprits ; Melzi entretenait ce mécontentement par une désapprobation silencieuse, mais visible, ou par des plaisanteries qui furent bientôt dans toutes les bouches. Né dans le pays qu'il avait gouverné pendant quatre ans avec le plus grand succès, il avait appris à le connaître, et pénétrait facilement les actes du prince qui lui avait succédé. Lorsque dans les occasions importantes on lui demandait des conseils, il ne les donnait qu'avec une certaine réserve, et ruinait ainsi, sans paraître le vouloir, le crédit du vice-roi. Mais ce fut surtout en 1814, après l'abdication de Napoléon, qu'éclata son antipathie pour le prince Eugène. Celui-ci, menacé de tous côtés et connaissant le crédit et l'influence de Melzi, le fit prier par son secrétaire Méjan de solliciter l'intervention du sénat auprès des souverains alliés. Melzi, prétextant un accès de goutte, adressa à ce premier corps de l'Etat un message conçu en termes équivoques, où il l'invitait à envoyer une députation à l'empereur d'Autriche pour demander l'indépendance du royaume, son intégrité et Eugène pour roi ; démarche qui devait faire échouer cette dernière demande. Les Autrichiens entrèrent à Milan peu après, et Melzi

se déclara un de leurs plus dévoués partisans ; aussi, tandis que l'ambassadeur d'Autriche intriguait à Paris, afin d'enlever aux hommes de l'empire les titres empruntés aux pays étrangers, Melzi était confirmé dans celui de duc de Lodi, que lui avait donné Napoléon, et il conservait sa dotation. Cet homme, aussi remarquable par son caractère que par les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, mourut à Milan, en 1816. Passionné pour les lettres, il forma une magnifique bibliothèque, riche surtout en éditions italiennes du 15^e siècle, et donna une splendide édition de *de' Marchi*, qui lui coûta plus de quinze mille sequins. Un de ses ancêtres, Louis Melzi, mort en 1617, est auteur des *Regole militari sopra il governo e servizio particolare della cavalleria*.
A—Y.

MEMLING ou HEMLING (JEAN), peintre flamand du 15^e siècle, sur la vie duquel nous ne possédons que peu de particularités, naquit vraisemblablement à Bruges en 1430 ; on pense qu'il suivit les leçons de Rogier Vander Weyden ; ce qui paraît certain, c'est qu'il fut premier peintre de Charles le Téméraire, qu'il suivit dans son expédition contre la Suisse. Blessé aux batailles de Granson et de Morat, Memling revint à Bruges au mois de janvier 1477. Il fut reçu à l'hôpital St-Jean, et c'est là qu'il peignit plusieurs de ses meilleurs tableaux, parmi lesquels nous citerons : *le Mariage de Ste-Catherine*, *Martin de Neuenhoven adorant la Madone*, une *Déposition de la croix*, une *Adoration des Mages*, etc., qu'on voit encore à l'hôpital St-Jean. Quelques années plus tard, il se rendit en Italie, puis en Espagne, où il fut chargé de l'exécution de divers travaux. Quelques auteurs pensent qu'il mourut dans ce pays, d'autres le font mourir à Bruges, sans que ni les uns ni les autres précisent l'époque de sa mort. L'œuvre de Memling est assez considérable, et de plus on lui attribue un grand nombre de productions qui ne paraissent point être de lui. Ses tableaux se trouvent à Bruges, à Louvain, à Bruxelles et dans d'autres villes de l'Europe. On y trouve une touche délicate et un style noble. Le coloris se fait remarquer par sa fraîcheur. Hemling est tout à la fois grave et naïf, mais on doit lui reprocher trop de profusion dans les ornements. Voyez, pour plus de détails sur ce peintre : *Etude sur la vie et les ouvrages de Memling*, suivie du *Catalogue de ses tableaux*, par M. Hédouin, insérée dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. 6, 1847.
Z.

MEMMI (SIMON). Voyez MARTINI.

MEMMO (TRIBUNO), doge de Venise, succéda, en 979, à Vital Candiano ; il était riche, mais peu propre à gouverner. On vit éclater sous son règne les factions des Caloprini et des Morosini ; il seconda les premiers, et alluma ainsi une guerre civile dans Venise. Memmo fut sur le point d'attirer aussi contre les Vénitiens les armes d'Othon II, la faction qu'il persécutait ayant recouru

à cet empereur ; mais la mort d'Othon, en 983, sauva la république de cette attaque dangereuse. Le doge cependant parut alors avoir changé de parti : c'étaient les Caloprini qui étaient exilés à cette époque ; et lorsqu'ils furent rappelés, en 988, trois d'entre eux furent assassinés par ordre du doge. Tribuno Memmo mourut en 991, peu regretté des Vénitiens. Pierre Orseolo II lui succéda.

S. S—1.

MEMNON, célèbre général perse, était frère de Mentor, de Rhodes, qui livra la ville de Sidon à Artaxercès Ochus, et l'aïda ainsi à se rendre maître de la Phénicie (roy. ARTAXERCÈS). Memnon avait pris part à la révolte d'Artabaze, son beau-frère, contre Ochus, et s'était réfugié avec lui dans la Macédoine. Mentor obtint sa grâce, et le fit venir à la cour d'Ochus, qui lui donna de l'emploi dans ses troupes. Il continua de servir sous Darius, qui lui confia le commandement de toute la côte de l'Asie. A l'approche d'Alexandre, il conseilla à Darius de ne point hasarder un combat dont le succès était incertain, mais de se retirer devant l'ennemi, en ruinant le pays afin de lui ôter les moyens d'y subsister. Cet avis si sage fut écarté par les autres généraux, qui reprochèrent à Memnon de vouloir traîner la guerre en longueur, pour se rendre nécessaire. Les Perses furent défaits au passage du Granique, comme l'avait prévu Memnon : après avoir combattu avec courage dans cette fatale journée, il se retira à Milet, qu'il défendit jusqu'à la dernière extrémité ; mais les brèches faites aux murailles ne lui laissant plus l'espoir de sauver cette ville, il permit aux habitants de capituler, et se réfugia, avec le reste de ses troupes, dans Halicarnasse, qu'Alexandre vint assiéger aussitôt. Memnon déploya dans la défense de cette place toutes les ressources du courage, toutes les combinaisons du génie ; mais prévoyant qu'une résistance plus longue serait inutile, il fit embarquer ses soldats et les habitants, avec leurs richesses, et les transporta dans l'île de Cos. Ce fut alors qu'il engagea Darius à porter la guerre dans la Macédoine, afin d'obliger Alexandre de renoncer à ses conquêtes pour défendre son royaume. Darius approuva ce plan, et abandonna à Memnon le commandement de la flotte et des troupes chargées de cette expédition. Ce général s'empara aussitôt des îles de Chio et de Lesbos ; mais tandis qu'il était occupé au siège de Mitylène, il tomba malade et mourut, vers l'an 333 avant J.-C. : la perte de ce grand capitaine entraîna la ruine de la Perse, qu'il pouvait seul sauver. Barsine, veuve de Memnon, étant tombée au pouvoir d'Alexandre, lui inspira une violente passion ; elle en eut un fils qui fut nommé Hercule.

W—s.

MEMNON, historien, d'Héraclée, ville du Pont, florissait dans le 1^{er} et le 2^e siècle de l'ère chrétienne. Il avait composé une Histoire des tyrans d'Héraclée, dont il ne reste que les fragments

que Photius a insérés dans sa *Bibliothèque*. On pourrait supposer, d'après le court avertissement dont Photius a fait précéder son analyse, qu'elle commence au cinquième livre de l'Histoire de Memnon ; mais elle ne commence réellement qu'au neuvième, par la vie de Cléarque, et elle finit au seizième, à la mort de Brithagoras, que les Héracliens avaient envoyé en ambassade près de César. Photius nous apprend que Memnon avait poussé son Histoire jusqu'au vingt-quatrième livre, mais qu'il n'a jamais pu se procurer les huit derniers. Les *Fragments* de Memnon contiennent une infinité de particularités curieuses, et suffisent pour faire regretter vivement la perte de son ouvrage. Henri Estienne les a publiés le premier, en grec, avec les *Extraits* de Ctésias et d'Agatharchide, Paris, 1557, in-8° ; et avec la traduction latine de Laur. Rhodoman, Genève, 1564, même format. André Schott a conservé cette version dans l'édition qu'il a donnée de la *Bibliothèque* de Photius (voy. ce nom). Les *Fragments* de Memnon ont été réimprimés en grec et en latin, Helmstadt, 1592, in-4°, et avec une nouvelle traduction latine de Rich. Bret, Oxford, 1597, in-4° ; mais toutes les éditions de cet ouvrage ont été effacées par celle qu'en a donnée M. Conrad Orellius, à Leipsick, en 1816, sous ce titre : *Memnonis Heracleæ Ponti historiarum excerpta servata a Photio, gr. cum vers. latina Laur. Rhodomanni ; accedunt scriptorum Heracleorum Nymphidis, Promathidæ et Domitii Callistrati fragmenta*, etc. L'abbé Gédéon a donné une traduction de l'*Histoire d'Héraclée* par Memnon dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, t. 14, p. 279-333, avec quelques notes critiques. J. Paulmier de Grentemesnil a publié des *Observations* philologiques sur les *Fragments* de Memnon, dans ses *Exercitationes ad optimos auctores græcos*, Leyde, 1668, in-4°. W—s.

MEMOR (SCÆVA), poète latin, frère de Turnus, naquit à Arunca, dans le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. Il avait composé une tragédie d'*Hercule*, dont un seul vers nous est resté, grâce au grammairien Fulgentius Planciades, qui le cite dans son livre *De prisco sermone*. Joseph Scaliger, dans une lettre écrite à Saumaise en 1607, attribue à Mémor la tragédie d'*Octavie*, qui a toujours été mise au nombre de celles de Sénèque. Martial a consacré des épigrammes à ce poète ; elles ont été traduites en vers par Bregot du Lut, dans ses *Nouveaux Mélanges pour servir à l'histoire de Lyon*. La première est une inscription pour le portrait de Mémor :

Ceint d'une couronne immortelle,
Honneur du cothurne romain,
Mémor respire en ce tableau fidèle
Qu'un Apelles moderne a tracé de sa main.

Voici la seconde :

Turnus que l'on a vu , prenant un noble essor,
Donner à la satire un ton mâle et sévère,
Aurait pu du théâtre agrandir la carrière ;

Mais il aurait été le rival de Mémor,
Et ce Mémor était son frère.

Il est donc certain que Mémor avait composé plusieurs pièces pour le théâtre, et qu'il était en grande réputation, car Sidoine Apollinaire ne craint pas de le citer à côté de Lucrèce et de Catulle. On ignore l'époque de sa mort. Z.

MENA (DON JUAN DE), poète qui a conservé le surnom de l'*Ennius castillan*, a passé pour l'un des plus grands génies de son temps. Né à Cordoue, en 1412, il acheva ses études à l'université de Salamanque, et se rendit en Italie, où la lecture des ouvrages du Dante développa son goût pour la poésie. Il avait malheureusement plus d'érudition que de talent; et ses compositions ne sont guère que des copies très-inférieures au modèle qu'il avait choisi. L'ouvrage le plus célèbre de Mena est le *Labyrintho*, poème en vers de *Arte mayor*, connu aussi sous le nom de *las Trecientas Coplas*, du nombre des stances dont il est composé. Dès le début, l'auteur annonce qu'il se propose d'immortaliser les grandes vertus, de vouer à l'opprobre les grands crimes, et de montrer l'irrésistible puissance du destin; bientôt après il s'égare, à l'exemple du Dante, dans un monde allégorique, où il rencontre une femme d'une beauté merveilleuse, qui s'offre à lui servir de guide. Cette femme est la Providence; elle le conduit vers trois grandes roues, dont deux sont immobiles, tandis que l'autre est dans un mouvement continu. Ces trois roues représentent le passé, le présent et l'avenir. Les hommes tournent avec la roue du présent, qui, dans ses révolutions, obéit aux sept planètes (1). Mena a su amener d'une manière assez heureuse les louanges de ses plus illustres compatriotes; et ce fut ce qui assura le succès de l'ouvrage. Le marquis de Santillane, son rival de talent (voy. Inigo-Lopès DE MENDOZA), se déclara son protecteur, et le fit connaître d'Alvare de Luna, le puissant favori de Jean II (voy. LUNA). Il fut accueilli à la cour, mis au nombre des historiographes chargés de recueillir les annales de l'Espagne, et mourut comblé de biens et d'honneurs, à Guadalajara, en 1456, âgé de 44 ans. Le généreux marquis de Santillane lui fit élever un tombeau. Mena a conservé des admirateurs en Espagne, à cause de son enthousiasme patriotique; et ses ouvrages y sont recherchés des curieux. La plus ancienne édition de ses *Œuvres* est celle de Saragosse, 1509, in-fol. de 130 feuillets à trois colonnes, dont il y a un exemplaire dans la bibliothèque de Wolfenbüttel; on recherche aussi celle de Séville, 1520, in-fol. (2). La bibliothèque de

Paris en possède une édition de Tolède, 1548, même format. Parmi les éditions postérieures, les plus estimées sont celles d'Anvers, 1552, in-8°, avec un commentaire très-ample de Fernand Nunnez, ou Nonius; et Salamanque, 1582, in-8°, avec de courtes notes de Sanctius, que Grég. Mayans trouve utiles et instructives. Les bibliographes citent encore celles de Séville, 1528; Tolède, 1540, in-fol.; Alcalá, 1566, in-8°; Valladolid, 1640, in-fol. Le poème de *las Trecientas Coplas* a été imprimé plusieurs fois séparément; les éditions de Séville, 1496, in-4°, et 1499, in-fol., caractères gothiques, sont très-rares, et d'un prix assez élevé. Sismondi en cite une édition de Tolède, 1547, accompagnée d'un commentaire (probablement celui de Nunnez) diffus et fastidieux; « Peu d'ouvrages, ajoute-t-il, me paraissent plus difficiles à lire et plus ennuyeux. » (Voy. l'*Hist. de la littérat. du Midi*, t. 3, ch. 25.) Ce poème offre cependant des beautés réelles; mais elles ont été exagérées par la plupart des critiques espagnols; et si on ne peut refuser à Mena une chaleur et une éloquence véritables dans tous les morceaux qui lui ont été dictés par l'orgueil national, on doit convenir aussi que toutes les autres parties de son ouvrage sont surchargées d'ornements de mauvais goût, et défigurées par une fausse érudition et par un style qu'il s'était créé pour donner plus de pompe et plus de force à la langue poétique. Le roi Jean avait témoigné le désir que Mena ajoutât soixante-cinq stances à son poème, afin que la correspondance du nombre des stances à celui des jours de l'année donnât une beauté de plus à l'ouvrage. Mena obéit; mais il n'avait encore fait que vingt-quatre de ses stances lorsqu'il mourut: elles ont été insérées dans le *Cancionero general*, et dans les différentes éditions de ses *Œuvres*, qu'on a citées. On distingue parmi ses autres productions: la *Coronacion*, poème qu'il avait composé pour le couronnement poétique du marquis de Santillane, son Mécène, Tolède, 1504, in-4°; des *Chansons amoureuses*; des *Pièces fugitives*; enfin un poème resté imparfait, qu'il avait intitulé *Traité des vices et des vertus* (voy. l'*Hist. de la littérature espagnole*, par M. Bouterweck, trad. en franç., t. 1^{er}, p. 160-168). Pour remplir ses fonctions d'historiographe, il avait écrit: *Memorias de algunos linages antiquos e nobles de Castilla*, dont un beau manuscrit était conservé dans la bibliothèque du marquis de Mondejar (voy. Nic. Antonio, et Frankena, p. 231). W—s.

MENA (PHILIPPE GIL DE), peintre de Valladolid, naquit en 1600, et fut élève de Vander Hamen, peintre flamand établi à Madrid. Il surpassa bientôt tous ses condisciples. Son maître, charmé de ses progrès et de ses rares dispositions, lui donna des soins particuliers et lui confia même l'exécution de plusieurs de ses ouvrages. Sa réputation s'étendit tellement qu'il pouvait à peine suffire à tous les travaux qu'on lui demandait. Il excel-

(1) Les curieux trouveront une excellente analyse de ce poème dans l'ouvrage de M. Bouterweck, cité à la fin de l'article. On n'a rien pu faire de mieux que d'en emprunter plusieurs passages pour donner une légère idée de cette célèbre composition.

(2) Cette édition, en caractère gothique, contient les *Trecientas* avec les stances ajoutées, quelques chansons, et enfin le poème de la *Coronacion*, avec le long Commentaire de Fern. Nunnez sur toutes ces pièces.

lait dans le portrait; ses tableaux en ce genre sont pleins de vie et d'un naturel admirable. Appelé dans sa ville natale, il fut chargé d'exécuter plusieurs compositions, parmi lesquelles on distingue celles qu'il peignit pour la communauté des Orphelines et le couvent de St-François de Valladolid. Il avait transformé sa maison en académie ouverte à tout le monde, et où il se plaisait à donner les soins et les conseils les plus désintéressés. Il avait fait pour cet établissement un grand nombre de dessins et de modèles, qui, après lui, furent vendus plus de deux mille ducats. Il mourut en 1674. — Don *Pierre* DE MENA, sculpteur, natif d'Adra, dans l'Alpujorra, vers 1620, et mort à Malaga en 1693, fut élève de son père, qui l'envoya ensuite à Grenade pour se perfectionner à l'école d'Alonzo Cano. Le premier ouvrage qui le mit en réputation fut un groupe de la *Conception de la Vierge*, qu'il fit pour l'église d'Algandín, près de Grenade. Les travaux qu'il exécuta successivement pour Grenade, Malaga, Madrid, Cordoue, Tolède, etc., augmentèrent la vogue que lui avaient méritée ses premières productions. Les plus remarquables sont un *St-Antoine de Padoue tenant dans ses bras l'enfant Jésus*, que l'on voit à Grenade; une *Madeleine pénitente*, placée dans la maison professe des jésuites de Madrid, et dont on admire l'expression et la vérité. Il avait peint pour le prince Doria un *Christ à l'agonie*, qu'il regardait comme la plus parfaite de ses œuvres et qu'il envoya à Gènes après y avoir mis la dernière main. Doué d'une grande facilité d'exécution, il a fait un nombre considérable d'ouvrages qui jouissent de l'estime de ses compatriotes. Plusieurs de ses élèves se sont distingués; le plus connu est Michel de Zayas, qui termina quelques travaux que Mena avait laissés imparfaits. P-s.

MÉNABRÉA (LÉON), antiquaire savoisien, issu d'une famille honorable du Piémont à laquelle appartiennent plusieurs hommes distingués. Il était né à Chambéry vers 1795; il étudia la jurisprudence, se fit recevoir avocat et entra dans la magistrature de son pays. Il parvint jusqu'au rang de conseiller à la cour d'appel de Chambéry, et se livra de bonne heure à des études profondes d'archéologie et d'histoire. L'un des principaux membres de la société académique de Savoie, dont il fut nommé secrétaire perpétuel en 1854, il a publié dans son recueil un grand nombre de savants mémoires sur l'histoire locale, l'épigraphie, les institutions du moyen âge. Ses travaux le firent appeler dans les derniers temps de sa vie à la commission royale pour l'avancement de l'histoire nationale de Piémont et élire associé de l'académie royale de Turin. Nous citons de lui un curieux mémoire ayant pour titre : *De l'origine, de la formation et de l'esprit des jugements rendus au moyen âge contre les animaux* (Mémoires de la société académique de Savoie, t. 12, 1846); — un autre sur l'organisation mili-

taire du moyen âge, d'après des documents inédits (ibid., 7^e série, t. 1^{er}); — *Dissertation sur l'abbaye de St-Jean d'Aulps* (t. 2); — *Notice sur l'ancienne chartreuse de Vallon, en Chablais* (1^{re} série, t. 2), et des Notices sur la chorographie des Alpes orientales, sur l'état de la langue en Savoie du 12^e au 16^e siècle, sur l'imprimerie dans cette province, sur Bérôld, l'ancêtre prétendu de la maison de Savoie, etc. Léon Ménabréa est mort en 1857; il avait été décoré de plusieurs ordres et jouissait dans son pays d'une grande considération. Z.

MENÆCHME, statuaire grec, a dû fleurir vers la 75^e olympiade, puisque, selon Pline, il fut antérieur de quelques années à Callon d'Egine et à Canachus de Sicylene. Toutefois, cette indication laisse encore quelque difficulté, car le même auteur fait vivre Canachus dans la 85^e olympiade, tandis que tous les faits qui concernent Callon d'Egine le placent au moins quarante ans plus tôt. Ce n'est donc que d'une manière incertaine qu'on peut établir l'âge de Menæchme. Il était de la ville de Naupacte, ainsi que Soïdas, son contemporain et son collaborateur. Tous deux s'étaient illustrés par une statue de Diane Laphyra, placée dans le temple de cette déesse à Calydon; elle était en habit de chasse et fabriquée en or et en ivoire. Sous le règne d'Auguste, cette statue fut transportée à Patrea en Arcadie, et y devint l'objet d'un culte public qu'on lui rendait encore au temps de Pausanias. Menæchme avait écrit sur les principes de son art un ouvrage qui ne nous est point parvenu. L—S—E.

MÉNAGE (MATTHIEU), l'un des membres distingués du clergé français au 15^e siècle, naquit dans le Maine en 1388, sous le règne de Charles VI. Il fit à Paris ses humanités et sa philosophie, fut reçu maître ès arts à vingt ans, exposa la doctrine d'Aristote avec applaudissements dans une des chaires de l'université, et fut nommé recteur de ce corps en 1417. Préférant une carrière qui le mettait moins en évidence et qui le fixait au milieu de sa famille, il accepta une place de chanoine théologal de l'église de St-Maurice à Angers, et il ouvrit un cours de théologie. Le chapitre et l'évêque de cette ville le choisirent avec deux autres députés pour les représenter au concile de Bâle en 1432. Il soutint devant cette assemblée les prétentions de l'université d'Angers, à laquelle il fit maintenir la préséance sur l'université d'Avignon, prit une place honorable entre les pères du concile par ses lumières et son talent pour la parole, et fut l'un des deux orateurs qu'ils envoyèrent à Florence vers le pape Eugène IV, pour requérir la mise à exécution des décrets du concile, et l'abolition des annates et des évocations de procédures à la cour de Rome. Matthieu Ménage entretenait encore le pape de la réunion de l'Eglise grecque à la communion romaine et des abus qu'entraînaient des indulgences. Il fut chargé lui-même de la

distribution de ces secours spirituels par ses collègues de Bâle, et, sa mission terminée, il revint en 1437 à Angers, où il se livra aux travaux de l'enseignement et de la prédication, harangua Isabelle, reine de Sicile, fut envoyé à René d'Anjou, son époux, et demeura constamment en possession de conduire les intérêts de son chapitre. Il se rendit à Bourges en 1444 pour assister au concile qui devait s'y tenir, mais qui fut abandonné. Matthieu Ménage mourut à Angers le 16 novembre 1446. Sa famille devint recommandable dans la robe, et Gilles Ménage, dont l'article suit, n'a pas oublié le chanoine théologal en recueillant les titres d'illustration des siens. F—r.

MÉNAGE (GILLES), savant bel esprit, appelé par Bayle le *Varron* du 17^e siècle, naquit à Angers le 15 août 1613. Ses études, surveillées par son père, avocat du roi au bailliage, firent autant d'honneur aux soins de l'un qu'à la capacité de l'autre. Une mémoire remarquable jointe à une grande avidité de savoir et qui dominait toutes ses autres facultés, semblait l'appeler de préférence aux succès de l'érudition, vers laquelle se portait encore presque exclusivement le génie littéraire ; aussi crut-il, en se livrant à l'étude du droit, satisfaire à la fois la volonté paternelle et donner carrière à son goût ; car la jurisprudence, comme on l'entendait alors, était au moins autant du ressort de l'érudition que du raisonnement. Ménage prit donc la robe d'avocat en 1632 et fit ses débuts à Angers ; il les continua au parlement de Paris, et y prêta sa voix à Sengebère (1), son ancien professeur, qui voulait mettre ordre à la conduite scandaleuse de sa femme. Son talent chercha un nouveau théâtre aux grands jours tenus à Poitiers ; là, il se dégoûta du barreau et reparut dans sa ville natale. Son père, qui ne voulait pas le voir renoncer à la carrière judiciaire, persuadé que les ennuis attachés au soin de faire valoir de minces intérêts l'en éloignaient seuls, se démit de sa charge en sa faveur. Ménage avait d'autres vues ; il attendit cependant qu'il fût de retour à Paris pour renvoyer les provisions d'avocat du roi à son père, qui s'en tint offensé comme si on lui eût rendu un mauvais office. C'est ainsi que le fils plaisantait sur la colère paternelle : elle s'apaisa par l'entremise de l'évêque d'Angers, et Ménage s'engagea dans l'état ecclésiastique, autant toutefois qu'il était nécessaire pour être apte à posséder des bénéfices simples. C'est alors qu'il se fit connaître avantageusement dans le monde par les ressources d'une instruction étendue et par

l'éclat de ses liaisons avec la plupart des hommes qui avaient un nom dans la littérature. Chapelain, à l'amitié duquel il devait en partie l'accueil qu'il recevait, le présenta au cardinal de Retz. Ce prélat, qui s'était engoué sur parole du mérite de Ménage, lui donna une place dans sa maison et s'empessa de l'admettre dans sa familiarité. Au bout de quelques années, le public apprit avec étonnement la rupture du protégé avec son Mécène. Les commensaux du cardinal, bercés de l'espoir qu'il arriverait au ministère, se repaissaient de prétentions exagérées. Ménage exerça sa causticité à leurs dépens, et, en échange de ses sarcasmes, éprouva des procédés désagréables. Le cardinal était, au demeurant, un homme facile, que gouvernaient à peu près ses gens : ceux-ci n'eurent pas de peine à perdre Ménage dans son esprit, et quand le trop susceptible savant demanda sa retraite ou une satisfaction, on lui accorda sans difficulté le premier point. Les instances du prince de Conti, qui lui offrait une pension de quatre mille francs et l'expectative de plusieurs bénéfices, ne purent le déterminer à subir un nouveau patronage ; il préféra tenir dans sa maison, au cloître Notre-Dame, des assemblées littéraires, appelées *mercuriales* du jour où l'on se réunissait. Les autres jours, il renouait les conférences qui lui étaient si chères, au cabinet des frères Dupuy, que remplaça pour lui, après leur mort, le cabinet de M. de Thou. Son patrimoine, converti en une rente viagère de trois mille francs et un revenu de quatre mille, qui lui fut assigné sur deux abbayes, lui procurèrent l'aisance si précieuse à l'homme de lettres. Le cardinal Mazarin voulut tenir de sa main la liste des savants qui avaient droit aux récompenses du gouvernement : Ménage ne fut pas oublié dans la distribution, et reçut une pension de deux mille francs, après avoir justifié toutefois qu'il n'avait aucune part aux satires composées contre Son Eminence pendant les troubles de la Fronde. Il était bien difficile, en effet, qu'un familier du cardinal de Retz fût à cet égard à l'abri du soupçon. On peut voir à la tête du *Ménagiana* les détails d'un démêlé qu'à quelque temps de là il faillit avoir avec le parlement de Paris, à l'occasion d'une allusion outrageante pour leur corps. Ménage avait déjà mis le sceau à sa réputation, et cependant il n'avait encore publié que ses *Origines de la langue française*, des *Remarques* sur cette même langue, à l'instar de Vaugelas, et des mélanges assez médiocres de tout point, au nombre desquels figurait sa *Requête des dictionnaires*, satire légèrement mordante et écrite dans le style de Scarron, où étaient tournées en plaisanterie les occupations grammaticales de l'Académie. Cette petite pièce fut trouvée ingénieuse dans sa nouveauté ; elle fit grand bruit, indisposa contre l'auteur un grand nombre des quarante et les empêcha plus d'une fois de faire tomber sur lui

(1) Ce docteur, dont le nom s'écrit en allemand *Sengebähr*, était de Brunswick et occupait une chaire de droit à Angers. Ayant obtenu la condamnation de sa femme, il la fit renfermer dans un couvent et la remplaça par une concubine. « Catin pour catin, dirent les mauvais plaisants, autant valait garder la première. » Ce Sengebère écrivit contre le livre de Saumaise, *De muluo* ; et il approfondit assez la matière pour faire sentir à ce savant l'impuissance d'une réplique.

leurs suffrages. Montmor disait à cette occasion que l'Académie devait l'adopter comme on force un mauvais sujet à épouser la fille qu'il a déshonorée. Si Ménage n'obtenait pas pleine justice dans son pays, la faveur des étrangers l'en consolait amplement : l'académie *della Crusca* lui envoyait un diplôme d'associé ; les savants d'Angleterre, d'Allemagne et des Pays-Bas répétaient ses louanges, et la fameuse reine de Suède Christine l'invitait en termes flatteurs à venir grossir sa petite cour littéraire. Il répondit par une églogue où il se peignait comme un berger qui ne pouvait sans ingratitude abandonner un séjour où il était fêté. Christine, pour qui le climat du Nord n'avait pas le même attrait, vint offrir à Paris le spectacle d'une femme qui avait sacrifié aux lettres l'éclat d'une couronne ; elle chargea Ménage de lui présenter les personnages distingués de la capitale. Comme il se montrait extrêmement facile aux importuns qui sollicitaient cet honneur, surtout à ceux qui avaient fait quelque livre : « Ce M. Ménage, s'écria-t-elle un jour, connaît « bien des gens de mérite ! » Cette complaisance pour la classe infime des auteurs sert à expliquer la célébrité de Ménage. Prôné par ces voix subalternes, il s'accrédita dans l'esprit de ces *précieuses* qui donnaient avant Molière le ton à la société, et s'érigea en autorité imposante. Assez profondément versé dans les langues anciennes, honoré de l'estime du docte Huet, dont il fut le concurrent pour les fonctions de sous-précepteur du Dauphin, environné d'une véritable importance par ses relations avec les érudits étrangers et par l'amitié des Balzac, des Sarrazin, des Benserade, des Pellisson, des Scudéry, des Chapelain, qui annoncèrent le beau siècle littéraire de Louis XIV ; disposant du fruit de lectures prodigieuses, il possédait de plus la langue italienne et la langue espagnole, et composait même dans la première des vers élégants. Avec moins de titres peut-être, le nom de Chapelain avait fait quelque temps une fortune éclatante : plus tard, la gloire de ce dernier et celle de Ménage pâlirent devant l'influence de Boileau et de ses amis. Si Boileau épargna Ménage, qui avait censuré en partie intéressée ses premiers essais satiriques, Molière n'eut point de repos qu'il n'eût immolé sur la scène, à côté de Cotin, celui qui s'était rendu imprudemment son délateur auprès de Montausier (1). Racine se montra le continua-

teur actif de cette vengeance, en s'élevant de tout son pouvoir contre l'admission de Ménage à l'Académie en 1684 (1). Celui-ci était porté au fauteuil par un parti nombreux ; mais les sollicitations pressantes du P. Lachaise, de la maison Colbert et de quelques grandes dames de la cour lui firent préférer à une faible majorité Bergeret, premier commis de Colbert de Croissy, ministre d'Etat. Cet échec, honorable pour le vaincu, le fit renoncer à la candidature académique. Les réunions qu'il avait formées chez lui et les sociétés d'élite où il était accueilli suffisaient à son besoin d'épancher les richesses de sa mémoire. Grand parleur, conteur éternel et étudié, le plus souvent il s'enveloppait de l'esprit d'autrui ; quelquefois cependant il ambitionnait dans les cercles la réputation d'homme à saillies. Quatre des plus grands diseurs de bons mots de ce temps, le prince de Guémené, Bautra, le comte du Lude et le marquis de Jarzé, étaient Angevins ; Ménage aspirait à être cité comme le cinquième : malheureusement pour ses auditeurs la veine de l'érudition était plus féconde chez lui que celle de la plaisanterie. On s'impatientait de ses longueurs, même à l'hôtel de Rambouillet, dont il était un des oracles. Madame de Rambouillet lui dit un jour : « Voilà qui est admirable ; mais dites-nous donc présentement quelque chose de vous. » Madame du Deffant disait à l'abbé Raynald en pareille occasion, avec moins de politesse et plus d'énergie : « Abbé, fermez-moi ce livre qui m'ennuie. » Ménage avait pensé oublier les siens auprès de madame de Sévigné ; il l'avait connue avant son mariage, avait contribué à former l'esprit de cette femme célèbre et s'était passionné pour des grâces qui n'étaient pas son ouvrage ; son élève l'avait ramené à la raison, et l'avait désespéré souvent en le traitant comme un amant sans conséquence. Elle lui permettait de baiser des bras qu'elle ne tenait point *trop chers*, qu'elle abandonnait volontiers, si l'on en croit le malin Bussy ; mais elle faisait si peu de compte de la passion de Ménage qu'elle lui proposa de l'accompagner dans sa voiture à défaut de sa femme de chambre, un jour qu'elle sortait pour faire ses emplettes. Ce fait ayant été consigné par Bussy dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, avec des réflexions désobligeantes pour Ménage, celui-ci fut piqué au vif et regretta de ne pouvoir se venger que par une épigramme. L'irritabilité de son caractère est prouvée en outre par ses querelles avec d'Aubignac, Cotin, Gilles Boileau, Sallo, Bouhours et Baillet (*voy. aussi Cousins*). Son ressentiment contre Gilles fut si violent, qu'après avoir fait tous ses efforts pour l'écarter de l'Académie, il rompit avec Chapelain, qui avait refusé de servir sa haine. Il eut tout l'avantage dans sa dispute avec Bouhours : ce

(1) Molière, dans la suite, prit des dispositions pacifiques pour Ménage. Celui-ci, de son côté, se garda de heurter un pareil adversaire ; il leignit même de ne pas se reconnaître dans le rôle de *Vadius*. Il est probable qu'il profita de cette leçon comme il avait fait de la représentation des *Précieuses ridicules*. Il avait dit à Chapelain, après avoir vu cette pièce : « Monsieur, nous « approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent « d'être indiquées si finement, mais il nous faudra brûler ce que « nous avons adoré. » La justice que Ménage eut le bon esprit de rendre à Molière, l'estime qu'il professa pour Boileau, et les égards que leur commandait l'habitude de se rencontrer dans les sociétés communes, valurent au savant la neutralité des deux poètes. Molière même dut lui savoir gré d'avoir vanté la morale du Tartuffe devant le président de Lamoignon.

(1) Racine avait un motif de plus pour traverser l'élection de Ménage : il était lié avec le compétiteur de ce dernier.

père, blâmé par sa compagnie, cria merci à son adversaire ; mais il est faux, comme on l'a écrit, que le général des jésuites ait intercédé. Dans les autres hostilités qu'il eut à soutenir, Ménage perdit un peu de sa considération. Ses plagats multipliés furent mis au jour sans qu'il pût s'en défendre. Il mourut à Paris d'une fluxion de poitrine, le 23 juillet 1692. Ses nombreux ennemis le poursuivirent jusque dans la tombe, et ce fut à cette occasion que la Monnoye fit l'épigramme suivante :

Laissons en paix monsieur Ménage,
C'était un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui, dont les vers et dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Dictionnaire étymologique, ou Origines de la langue française*, Paris, 1650, in-4° ; *ibid.*, 1694, in-fol. Cette 2° édition, donnée par Simon de Valhébert, d'après les matériaux que Ménage avait mis en ordre quelque temps avant sa mort, renferme aussi un *Discours sur la science étymologique*, par le P. Besnier ; les *Origines de notre langue*, par François de Caseneuve ; une *Liste des saints dont les noms ont été altérés ou varient selon les localités*, par l'abbé Chastelain, et quelques remarques de l'éditeur, du P. Louis Jacob et de l'abbé Berrault. Ménage a profité largement pour son travail de celui de ses devanciers, et cette fois il a eu toute raison : son livre, très-supérieur aux ébauches qui l'avaient précédé, jouit encore d'une autorité honorable, quoique, s'étant borné à la connaissance de cinq langues, il ait trop négligé les origines celtiques, qu'il se montre trop peu versé dans notre vieux langage, et qu'il expose de temps en temps des conjectures plus que hasardées. Tout le monde connaît l'épigramme du chevalier de Cailly :

Alfana vient d'Equus, sans doute ;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Ménage en plaisantait le premier, et il cite lui-même cette épigramme au mot *Haquenée*. Malgré ses défauts, la dernière édition publiée par Jault (Paris, 1750, 2 vol. in-fol.), enrichie des étymologies de Huet, Leduchat, etc., et augmentée du *Trésor des recherches gauloises et françaises* de Borel, est l'un des ouvrages les plus complets que nous ayons en ce genre : trois ou quatre Essais, publiés depuis avec plus de critique ou d'érudition, n'ont pas été terminés. 2° *Miscellanea*, *ibid.*, 1652, in-4°. Parmi ces mélanges se trouvent trois pièces satiriques, déjà imprimées séparément : la *Requête des dictionnaires* ; *Vita Gargilii Mamuræ parasito-pedagogi*, et *Mamuræ parasito-sophistæ metamorphosis*. Ces deux derniers morceaux, dont le second est en vers et adressé à Balzac, ont été reproduits dans le *Recueil* de Sallengre, sur le pédant Montmaur ; on

y trouve aussi le *Discours sur l'Heautontimoroumenos* de Térence, qui avait paru en 1640, in-4°. 3° *Osservazioni sopra l'Aminta del Tasso*, *ibid.*, 1653, in-4° ; 4° *Diogène Laërce*, grec-latin, avec un ample commentaire, Londres, 1663, in-fol. ; Amsterdam, Wetstein, 1692, 2 vol. in-4°, avec portrait. Dans cette édition, plus complète que l'autre, et que Huet, Bochart et Petit enrichirent de quelques-unes de leurs recherches, les *Remarques* de Ménage remplissent tout le deuxième volume ; elles sont souvent oiseuses, amassées sans choix, et plus fatigantes, par le peu d'ordre qui y règne et leur prolixité, qu'utiles pour la connaissance du texte. Elles n'en attestent pas moins les vastes lectures de l'auteur, et lui attirèrent une lettre flatteuse de Pearson, savant évêque de Chester, éditeur lui-même d'un *Diogène Laërce cum notis variorum*, dédié à Charles II. 5° *Poemata*, Paris, 1656, in-12 ; Elzevir, 1663 ; Amsterdam, 1687. Cette dernière édition est la huitième. Ces réimpressions ne doivent point faire préjuger le succès qu'elles obtinrent. Ménage, à mesure que son portefeuille se remplissait de nouvelles pièces, en donnait à ses frais une nouvelle édition, tirée à un petit nombre d'exemplaires. Ses poésies grecques et latines offrent, avec peu d'invention, de fréquents centons pris dans les poètes anciens et dans les modernes. Ses compositions italiennes furent applaudies à Florence, honneur qu'il eut de commun avec Régnier Desmarais, et dont il faut conclure seulement la facilité de faire des vers dans une langue où l'on donne plus à l'expression qu'à la pensée. On peut d'ailleurs ne voir dans l'hommage de l'académie della *Crusca* qu'une pure courtoisie, ou une indulgence de goût qui attestait la décadence de la littérature italienne à cette époque. Les poésies françaises de Ménage sont les plus faibles de ses productions ; Boileau les avait en vue, lorsque, dans sa deuxième satire, il raille ces rimeurs qui s'épuisent en épithètes ridicules. Il y avait d'abord inséré ces vers :

Si je pense parler d'un galant de notre âge,
Ma plume, pour rimer, rencontrera Ménage.

Dans la suite il substitua le nom de l'abbé de Pure. Ménage reconnaissait sa nullité poétique, et il n'en mêla pas moins à ses poésies les éloges qu'en firent ses contemporains ; on y lit aussi sa *Dissertation sur les sonnets de la Belle matineuse*, presque aussi fameux que ceux de Job et d'Uranie qui divisèrent la cour. Les larcins qui percent dans le plus grand nombre de ses poésies lui attirèrent une épigramme où, faisant allusion au nom latin de mademoiselle de Lavergne (depuis madame de Lafayette), que Ménage avait souvent chantée, on lui disait qu'il était naturel qu'il eût pris pour sa muse la déesse des voleurs :

Lesbia nulla tibi, nulla est tibi dicta Corinna ;
Carmine laudatur Lesbia nul'a tuo ;
Sed cum doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum si sit culta Laverna tibi.

6° *Observations sur la langue française*, 1672-1676, 2 vol. in-12. Elles consistent surtout en apostilles sur les *Remarques* de Vaugelas, et en articles détachés où sont déduits les motifs de préférence entre un grand nombre de mots, dont l'emploi était alors douteux. Le P. Bouhours, qui avait attaqué le premier volume des *Observations*, est mis hors de combat dans le second. Ménage les dédia au chevalier de Méré, puriste orgueilleux qui lui avait disputé les bonnes grâces de madame de Sévigné. 7° *Origini della lingua italiana*, Paris, 1669, in-8°; Genève, 1685, in-fol.; avec augmentations. Redi, Dati, Panciatichi, Chimentelli, ont fait surtout les frais de cet ouvrage, entrepris par Ménage pour justifier le choix de l'académie della Crusca. 8° *Juris civilis amœnitates*, Paris, 1664, in-8°; *ibid.*, 1667, Francfort et Leipsick, 1680, in 8°; Utrecht, 1725, in-8°, et avec les notes de J.-Guil. Hofmann, Leipsick, 1738, in-8°. Le fond de ces dissertations sur divers passages du droit romain a le plus souvent été fourni par Scipion Gentilis, dans ses *Parerga ad Pandectas*. 9° *Poésies de Malherbe*, avec des notes, Paris, 1666 et 1689, in-8°. Chevreau, qui avait pris l'initiative d'un pareil travail, prétendit que son manuscrit avait été communiqué à Ménage par des mains infidèles. Celui-ci jura n'en avoir rien lu, et il faut le croire depuis la publication des *Remarques* de Chevreau. Les observations de ces deux critiques, réunies dans l'édition de Malherbe en 3 volumes in-12, Paris, 1722, font désirer encore un commentaire sur l'un des principaux formateurs de notre langue. 10° *Annotazioni sopra le rime di monsignor della Casa*, Paris, 1667, in-8°. Elles ne roulent que sur les cinquante premiers sonnets de ce poète. 11° *Vita Matthæi Menagii, canonici et theologi Andegavensis*, *ibid.*, 1674; 1692, in-8°. La deuxième édition, quoique augmentée dans le texte, est moins recherchée que la première, qui contient des pièces curieuses supprimées dans l'autre. 12° *Vita Petri Ærodi, quæstoris regii Andegavensis et Guillelmi Menagii*, *ibid.*, 1675, in-4°. C'est un monument de famille consacré au père de l'auteur et à Pierre Ayraud, son oncle maternel, tous les deux renommés comme jurisconsultes. 13° *Mescolanzæ*, Paris, 1678, in-8°; édition plus ample, Rotterdam, 1692; 14° *Histoire de Sablé, contenant les seigneurs de la ville jusqu'à Louis I^{er}, roi de Sicile et comte d'Anjou, avec des remarques et les preuves*, Paris, 1686, in-4°. L'auteur n'a donné que la première partie de ce morceau d'histoire locale (1); il faisait un grand cas de ces recherches, moins sans doute à raison de leur importance qu'en proportion de la peine qu'elles lui avaient coûté. Le P. Souciet y a re-

levé plusieurs inexactitudes qu'il a indiquées dans le *Journal de Trévoux* de 1720. 15° *Mulierum philosopharum historia*, Lyon, 1690, in-12, et à la fin du Diogène Laërce dont cet opuscule forme un appendice naturel : c'est une notice assez superficielle de soixante-quinze femmes savantes dans la philosophie : elle est dédiée à madame Dacier, et suivie d'un commentaire italien sur un sonnet de Pétrarque. 16° *Anti-Baillet*, la Haye, 1690, 2 vol. in-12, réimprimé avec les Jugements des savants, par Baillet, et les notes de la Monnoye. Baillet s'était permis une sortie assez brutale contre Ménage pour que celui-ci ne pût se dispenser d'y répondre. Il est bon de rappeler que les presses françaises lui furent interdites par le crédit des protecteurs de son adversaire, et qu'il fut réduit à publier sa défense en Hollande. Cette riposte est réellement moins une défense que le long inventaire des erreurs où était tombé Baillet. En les relevant, Ménage en a commis lui-même d'autres qui ont été signalées par la Monnoye. La partie apologétique du livre est des plus maladroites; il y a tout à la fois pauvreté de logique et petitesse d'amour-propre. 17° *Menagiana*, Paris, 1693, in-12, et 1694, 2 vol. in-12; *ibid.*, 1715, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1713-1716, 4 vol. in-12. Ce recueil de traits détachés de la conversation de Ménage fut publié d'abord à frais communs par Galland, Boivin, l'avocat Pinson, l'abbé Dubos et de Valois, les derniers tenants de ses assemblées hebdomadaires ou même quotidiennes, car une chute qu'il fit l'ayant réduit à ne pouvoir plus sortir, il avait fini par tenir chez lui des soirées, où ses amis venaient se repaître de ses discours et recueillir tout ce qui sortait de sa bouche; mais cet amas d'histoires, de mots insipides ou plaisants, et de particularités littéraires recherchées par une curiosité vétéreuse, ne se compose pas tout entier, à beaucoup près, des souvenirs de Ménage. Le cadre original a été considérablement élargi par des intercalations souvent peu exactes. Dans les dernières éditions, la Monnoye a doublé l'étendue de cet *ana* en y incorporant ses propres remarques. Le *Menagiana* de 1693 est encore recherché, parce que c'est à cette édition que se rapporte l'*Anti-Menagiana* (voy. BERNIER). Celle de 1694 eut pour principal auteur l'abbé Faydit, qui la grossit de plusieurs impertinences. L'édition de 1715 est la meilleure : la Monnoye en a exclu plusieurs morceaux des précédentes. Certaines anecdotes et plusieurs passages trouvés trop libres firent exiger le changement de 37 feuillets; mais, comme il arrive le plus souvent, les exemplaires non censurés circulèrent en bien plus grand nombre que ceux qui portaient les passages substitués. Sallengre a donné dans le 1^{er} volume de ses *Mélanges de littérature* les cartons du *Menagiana*, sous le titre d'*Indice expurgatoire*. Cet Indice est basé sur l'édition de Paris, 1715, que les libraires de Hollande

(1) Le manuscrit de la seconde partie de l'*Histoire de Sablé* est longtemps resté inédit, ainsi qu'un assez grand nombre de lettres adressées à Ménage, par Huet, Hublé, Bigot, etc.; et ce ne fut qu'en 1845 que la seconde partie de l'*Histoire de Sablé* a été publiée par M. B. Haureau, d'abord dans l'*Annuaire de la Sarthe*, et ensuite à part, le Mans, in-12.

suivirent, en ajoutant en 1716, aux 2 volumes in-12 qu'ils avaient publiés en 1713, le travail séparé de la Monnoye. Leur édition, conforme, à quelques retranchements près, à son modèle, a l'inconvénient d'offrir trois tables partielles au lieu d'une table unique; elle est de plus difficile à comparer avec l'*Indice* de Sallengre. On trouvera des notes critiques et des additions relatives au *Menagiana* dans le *Magasin encyclopédique* de 1805, t. 4 et 5, et de 1807, t. 3; dans le *Ducatiana*, t. 1, p. 221-289, et dans les *Singularités historiques* de dom Liron, t. 3, p. 343. Ménage fut encore l'éditeur des poésies latines de Balzac, et d'un recueil des éloges composés pour Mazarin, Paris, 1666, in-fol. Quoique assez porté à la vanité, il ne fit rien imprimer de sa correspondance. On a de celle qu'il entretenait avec madame de Sévigné neuf lettres de cette dernière, comprises dans l'édition de Monmerqué. Ménage disait souvent qu'il voulait mourir la plume à la main, et il tint parole; quand la mort le surprit, les altérations que divers accidents avaient produites sur sa santé n'avaient point ralenti ses habitudes laborieuses, et il ajoutait aux matériaux qu'il avait rassemblés pour un nombre d'ouvrages presque égal à ceux qu'il avait déjà publiés. Il préparait, entre autres, des remarques sur Columelle, Varron et les autres agronomes latins; sur Anacréon, Marc-Aurèle et Rabelais; les origines et idiotismes de la langue grecque, un traité de ses divers dialectes; une histoire des courtisanes grecques; les vies des jurisconsultes et des médecins de l'antiquité; celle de Cujas, dont il avait commenté les *Observations*; des recherches sur l'origine des locutions proverbiales de notre langue, et une dissertation sur l'imitation et le larcin des poètes. Il lui appartenait plus qu'à tout autre de traiter ce dernier sujet, et il eût été curieux d'apprendre comment il entendait en théorie une différence qu'il paraissait avoir constamment méconnue dans l'application. Il faut ajouter à l'énumération que nous avons donnée de ses ouvrages imprimés des Notes sur Lucien, dans l'édition de Grævius, Amsterdam, 1687, in-8°; des additions aux Vies des jurisconsultes par Bertrand, insérées dans les *Vita tripartita jurisconsultorum* de Franck, Halle, 1718, in-4°. Ces deux indications ont été omises par Nicéron. Le portrait de Ménage a été gravé par Nanteuil, in-4°; par Van Schuppen, d'après de Piles, in-fol., et dans la collection d'Odieuve. Une médaille frappée en son honneur est gravée et décrite dans les *Récréations numismatiques* de Kœhler, t. 9, p. 409 (voy. QUILLET). F—T.

MÉNAGEOT (FRANÇOIS-GUILLAUME), peintre, né à Londres en 1744, et revenu en France, sa patrie, à l'âge de six ans, fut d'abord élève d'Augustin. Son père, bon peintre de paysages, voyant en lui un goût décidé pour le genre de l'histoire, le plaça chez Deshais, professeur de l'académie, et ensuite chez Boucher, premier peintre du roi.

Mais la route qu'il devait parcourir avec succès lui fut surtout ouverte par Vien, qui fut longtemps son maître et son ami, comme il avait été son guide et son modèle. Ménageot remporta le grand prix de peinture en 1766, et fut envoyé pensionnaire du roi à Rome, où il étudia pendant cinq ans les chefs-d'œuvre de l'antiquité et ceux des grands maîtres. De retour à Paris, il fut agréé à l'académie royale, en 1777, sur le grand tableau des *Adieux de Polyxène à Hécube*, et reçu académicien, en 1780, pour le tableau de *l'Etude qui veut arrêter le Temps*. Il fut ensuite nommé successivement adjoint professeur, et professeur de l'académie en 1787. Le roi le choisit pour directeur de l'académie de France à Rome : il en remplit les fonctions pendant les temps orageux qui amenèrent la dissolution de ce bel établissement en 1793, et se montra constamment attaché à l'autorité qu'il tenait de Louis XVI. Obligé de quitter Rome, il se rendit à Vicence, où il fit un séjour de huit ans et où il refusa des invitations très-brillantes de la part des cours étrangères, conservant toujours un vif désir de revoir sa patrie. A son retour, et depuis l'année 1800, il fut nommé, à diverses époques, membre de l'Institut, de la Légion d'honneur et professeur de l'école de peinture à l'académie. Quoique Ménageot ait composé beaucoup de tableaux de chevalet, il est plus généralement connu par ses grands tableaux d'histoire, dont les principaux sont : les *Adieux de Polixène*; — la *Mort de Léonard de Vinci entre les bras de François I^{er}*; — *Astyanax arraché des bras de sa mère*; — *Cléopâtre faisant ses adieux au tombeau d'Antoine*; — *Méléagre entouré de sa famille et refusant de s'armer*; — *Mars et Vénus*, composé pour l'académie de Pétersbourg, et plusieurs autres. La plupart de ces tableaux avaient été ordonnés par le roi. La *Mort de Léonard de Vinci* et *Méléagre* ont été exécutés en tapisserie des Gobelins. Les deux derniers qu'il a faits sont : *Diane cherchant le jeune Adonis, et n'osant choisir entre les deux enfants que Vénus lui présente, de crainte de prendre l'Amour*; et *Dagobert I^{er} donnant des ordres pour la construction de l'église St-Denis*, tableau destiné à la nouvelle sacristie de cette église. On pourrait citer encore de Ménageot plusieurs tableaux d'un grand mérite, entre autres, une *Nativité*, pour le maître-autel de l'église de Neuilly; et la *Vierge aux Anges*, placé à la *Madona del Monte*, à Vicence, ouvrage dont il fit présent à cette ville en reconnaissance du bon accueil de ses habitants pendant qu'il résidait au milieu d'eux. Ménageot admirait avec enthousiasme les grâces et la beauté partout où la nature ainsi que l'art lui en offraient l'image; il s'est peint lui-même dans presque tous les ouvrages sortis de son crayon ou de son pinceau. Ils présentent une expression de douceur et de grâce que l'on retrouvait dans son caractère. Doué du plus heureux naturel et d'une sensibilité exquise, il adopta

facilement le ton et les manières des sociétés distinguées où il fut admis de bonne heure; et le goût qu'il y prit pour tout ce qui est aimable et délicat contribua, peut-être autant que ses études, au développement de son talent. Il le montra surtout avec avantage à Rome lorsqu'il y parut avec le nom de directeur de l'Académie de France. Le cardinal de Bernis, alors ambassadeur, ne tarda point à l'apprécier et à lui témoigner une bienveillance particulière. Comme peintre, il sera toujours recommandable par la sagesse de ses grandes compositions, la pureté du dessin, l'art des draperies, l'harmonie du coloris, l'expression et la netteté du sujet, mais surtout par ce qu'il sut y répandre de gracieux. Peu de ses confrères ont senti plus profondément que lui la vérité du mot d'Horace, qui assimile la peinture à la poésie; et il a appliqué aux allégories les plus ingénieuses tout l'art de l'esprit et les nuances du sentiment. C'est *l'Etude qui veut arrêter le Temps*, ou *l'Envie qui poursuit la Renommée*; c'est *l'Amour qui sème des fleurs sur la faux du Temps*; *l'Amitié qui offre des guirlandes aux Grâces*; *l'Espérance qui nourrit l'Amour*, ou *qui montre à l'homme la Gloire et l'immortalité*. Tous ces sujets, et beaucoup d'autres dont il a fait de petits tableaux ou de charmantes esquisses, rappellent souvent Ovide et l'Albane. Ménageot avait fait une étude approfondie de la poésie ancienne, de la mythologie et de l'histoire sous les rapports qui concernent son art. Les lumières qu'il puisait dans ses liaisons avec les membres les plus célèbres de l'Académie des inscriptions, et particulièrement avec le savant la Porte du Theil, son ami, ont contribué à donner à ses grands tableaux ce caractère de vérité et d'exactitude pour les costumes qui leur donne tant de prix. Ménageot est mort le 4 octobre 1816. Cet article est tiré, pour la plus grande partie, d'une notice imprimée en tête du catalogue fait pour la vente de ses tableaux.

L—P—E.

MENAHEM. Voyez MANAHEM.

MENAGER. Voyez MESNAGER.

MÉNANDRE, célèbre poète comique grec, était Athénien, fils de Diopithe et d'Hégésistrate, et né au bourg ou dème de Céphisia, et non sur les bords du Céphise, comme le dit Poinssinet de Sivry, dans une *Vie* de ce poète, qu'il a mise en tête de sa traduction de quelques fragments de Ménandre. Sa naissance est placée sous la 2^e année de la 109^e olympiade (342 avant notre ère), et sa mort, vers la 3^e année de la 122^e olympiade (290 avant notre ère). Il n'avait conséquemment vécu que cinquante-deux ans. C'est dans une carrière si bornée qu'il acquit une gloire immortelle comme la langue même qui fut embellie et perfectionnée par ses écrits, et qu'il composa un nombre prodigieux de comédies, à l'époque où l'art, devenu plus difficile et plus régulier, exigeait de la part des auteurs dramatiques plus

de frais d'imagination, plus de respect pour les bienséances, plus de goût, de décence et de vérité. Quelques auteurs portent à cent huit ou cent neuf le nombre des drames qu'il produisit sur la scène. Apollodore, dans ses Chroniques, n'en comptait que cent cinq; et c'est toujours au calcul le plus modéré qu'il faut s'attacher de préférence. Mais Ménandre avait en outre composé des *Lettres*, adressées au roi Ptolémée Soter, et des *Discours* en prose sur divers sujets; et Quintilien ne conteste pas l'opinion qui lui attribuait des *Harangues*, publiées sous le nom de Charisius. Tant de travaux accumulés dans une vie si courte prouvent que Ménandre était doué au plus haut degré de cette faculté brillante qui forme le plus incontestable caractère du génie, le don de produire; et nous pouvons adopter sans peine le témoignage qu'il se rendait à lui-même, au dire d'un ancien scoliaste, que, « lorsqu'il avait achevé le plan d'une pièce, bien qu'il n'en eût pas encore écrit un seul vers, il se croyait arrivé au terme de son ouvrage ». Les mêmes travaux, dont la seule énumération justifie à nos yeux la renommée de Ménandre, expliquent aussi le peu de particularités que les anciens nous ont transmises sur sa vie. Une existence marquée par tant d'ouvrages dut être peu fertile en événements; et à l'exception des disgrâces qu'il éprouva dans sa carrière littéraire, il paraît que sa vie s'écoula paisiblement à l'abri de ces orages qui tourmentent trop souvent celle des gens de lettres qui ont plus d'ambition que de génie. Recherché par des souverains, qui, non contents de l'appeler auprès d'eux par des ambassadeurs, lui envoyèrent des vaisseaux de guerre pour l'y transporter, il eut la sagesse de préférer aux caresses et à la cour de Démétrius Poliorcète et de Ptolémée Soter le séjour de sa patrie et l'estime si flatteuse des Athéniens, quoique sujette à tant de caprices et de retours. Il ne jouit que huit fois du plaisir de voir ses œuvres couronnées par le suffrage des juges du théâtre; et comme le noble orgueil qui accompagne toujours les talents supérieurs est moins satisfait par le triomphe le plus légitime que découragé par la plus légère injustice, on conçoit que cette longue suite de disgrâces, que ces défaites multipliées d'un homme de génie sacrifié à des rivaux obscurs, aient dû remplir de secrètes amertumes une vie si honorée et si brillante au dehors. On partage le dépit et l'indignation de Ménandre, lorsqu'on lit dans Aulu-Gelle que, rencontrant un jour Philémon, celui qui, par ses cabales, lui enlevait fréquemment la palme du mérite et les applaudissements populaires, il lui dit avec cette franchise des anciennes mœurs : « Est-ce que tu ne rougis pas, Philémon, toutes les fois que tu es déclaré mon vainqueur ? » Ménandre fut d'ailleurs exposé à toutes les contrariétés que l'envie suscite aux hommes supérieurs. Il fut accusé de plagiat, res-

source commune de ceux à qui l'on ne peut rien emprunter, et qui se vengent ainsi de leur impuissance en la supposant dans autrui. Un certain Cæcilius prétendit que Ménandre avait transcrit d'un bout à l'autre une comédie d'Antiphane, dont il n'avait changé que le titre d'*Augure* en celui de *Superstitieux* : comme si de pareils larcins eussent pu se cacher un seul instant au grand jour du théâtre et à la malignité attentive d'un peuple entier de rivaux ! Un grammairien nommé Latinus avait composé *six livres* des emprunts de Ménandre, à l'exemple de nous ne savons quel philosophe d'Alexandrie, qui avait écrit de même un gros traité sur ce qu'il appelait les plagats de Sophocle. Ces sortes d'accusations, toujours reproduites et toujours méprisées, ne peuvent satisfaire que l'envie qui les provoque. La nature, qui avait orné Ménandre de tous les dons de l'esprit, s'était montrée, à ce qu'il paraît, plus sévère envers sa personne ; il était louche, et si l'on peut accorder beaucoup de confiance à une image qui le représente dans ses dernières années, il fallait, en le regardant, songer à son génie pour faire grâce à sa figure. Il eut néanmoins une passion très-vive pour les femmes ; et cette passion devint, comme son talent, la source de ses succès aussi bien que de ses disgrâces. L'amour fut l'âme de ses ouvrages ; il le peignit sous toutes les formes, avec tous ses charmes et tous ses chagrins. Le galant Ovide a remarqué qu'il *n'y avait aucune comédie de Ménandre qui fût sans amour* ; mais nous ne savons si Ovide mérite la même confiance lorsqu'il ajoute que néanmoins cet auteur était mis sans danger entre les mains des jeunes vierges, ou, en d'autres termes, que

La mère en prescrivait la lecture à sa fille.

Les mœurs grecques étaient sans doute moins scrupuleuses que les nôtres ; mais les orages de l'amour et la vie des courtisanes, seuls personnages du sexe que Ménandre pût présenter dans ses drames, n'étaient probablement pas des tableaux faits pour être offerts à une imagination chaste. Trompé souvent par ses maîtresses, Ménandre se vengea de leurs caprices en les traduisant sur la scène ; et les titres seuls de trois de ses pièces, *Thais*, *Glycère* et *Nannion*, qui sont les noms de trois courtisanes célèbres, suffiraient pour prouver que le talent de Ménandre ne recula pas devant la crainte de retracer des mœurs et des images licencieuses, quoique le grave Plutarque nous assure, à propos de ces mêmes ouvrages, que l'objet de Ménandre, en exposant nûment de pareils vices, était d'en provoquer le blâme et d'en inspirer le mépris. Nous savons trop, par notre propre expérience, que cette moralité est rarement le fruit qu'on retire des amours du théâtre ; et à Athènes comme à Paris, la scène enflammait sans doute plus de passions qu'elle n'en corrigeait. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons plus à présent apprécier Ménandre

sous ce rapport, comme sous tous les autres, que par les témoignages des anciens. Le temps a dévoré tout son théâtre ; et le petit nombre des fragments qui ont échappé à la destruction ne sont dus, en général, qu'à l'attention scrupuleuse des grammairiens et des philosophes, qui cherchaient dans un si excellent écrivain des autorités pour la langue et pour la morale. On sait que Térence imita Ménandre, au point de se borner assez souvent à le traduire ; et César nous donne une idée bien magnifique des talents du second, en appelant Térence un demi-Ménandre, *Dimidiate Menander*. Il n'est pas vrai toutefois, comme le dit Laharpe, que nous ne connaissions Ménandre que par les imitations du comique latin. Bien qu'il ne nous reste de lui aucune pièce entière, ni même aucun fragment assez considérable pour que nous puissions juger de la manière dont il formait une intrigue ou développait un caractère, nous possédons du moins assez de fragments écrits dans sa langue originale, pour être à même d'apprécier l'une des parties les plus brillantes de son talent, sa versification et son style ; et c'est ce que Laharpe aurait dû dire. Ménandre fut le *prince de la nouvelle comédie*, c'est-à-dire que, lorsque les lois d'Athènes eurent enlevé aux poètes dramatiques la ressource si facile des calomnies, des sarcasmes, des personnalités injurieuses, des aventures véritables exposées sous le nom et avec le masque de citoyens connus, ou même sous les noms de personnages imaginaires, Ménandre devint le créateur et le modèle d'un drame raisonnable, où la censure des vices et des travers du cœur humain ne fut plus exposée qu'en traits généraux, sans aucune allusion à des faits particuliers, où la conduite de l'action, débarrassée de la présence et des déclamations du chœur, put à la fois captiver l'attention la plus soutenue, et satisfaire le goût le plus sévère ; où le développement gradué des caractères, la progression toujours naturelle et toujours croissante de l'intérêt, laissèrent à une grande distance la tragédie elle-même, perfectionnée par le génie de Sophocle, mais toujours asservie à la pompe des chœurs et à toutes les entraves du drame lyrique. La comédie de mœurs et de caractères, telle qu'elle fut conçue et exécutée par Ménandre, devait donc très-peu différer de la bonne comédie moderne : les fragments qui nous en restent prouvent l'excellent ton et le goût exquis de sa diction, le naturel et la vérité de son dialogue ; et ce qui ajoute encore au regret que nous inspire la perte de ses ouvrages, c'est que, suivant un critique célèbre, « ils con-
« tenaient la peinture la plus vraie, la plus spi-
« rituelle et la plus exacte des mœurs, des usages
« et des manières de son siècle, qui était celui
« des premiers successeurs d'Alexandre ». Ménandre avait développé à l'école de Théophraste, son maître, ce talent d'observation qui le mit au premier rang non-seulement des auteurs comi-

ques, mais des philosophes et des moralistes. Plus tard, il puisa dans les leçons et dans les exemples du poète Alexis, de la moyenne comédie, cette gaieté vive et piquante, ce tour à la fois gracieux et malin de la pensée, cette force comique enfin, dont Térence, son imitateur, était dépourvu, au jugement de César, et qui assaisonnait la morale par le plaisir. C'est sous ce double rapport, et particulièrement comme moraliste, qu'il plaisait à Quintilien, qui trouvait dans son théâtre toutes les parties de l'orateur, et qui le recommande surtout comme un modèle dans l'art si difficile de faire parler, à chaque personnage, à chaque âge, à chaque condition de la vie civile, le langage qui lui convient. C'est à peu près dans les mêmes termes, mais d'une manière encore plus développée et plus approfondie, que Plutarque s'exprime à ce sujet, dans un *Parallèle de Ménandre et d'Aristophane*, qui n'est pourtant que l'esquisse ou le sommaire d'un traité plus étendu que le temps nous a ravi. « Ménandre, » dit Plutarque, ou son abrégiateur, sait adapter « son style et perfectionner son ton à tous les « rôles, sans négliger le comique, mais sans l'ou- « trer. Il ne perd jamais de vue la nature; et la « souplesse ou la flexibilité de son expression ne « saurait être surpassée. On peut dire qu'elle est « toujours égale à elle-même, et toujours diffé- « rente, selon le besoin; semblable à une eau « limpide qui, coulant entre des rives inégales, « en prend toutes les formes, sans rien perdre « de sa pureté. Il écrit en homme d'esprit, en « homme de bonne société : il est fait pour être « lu, représenté, appris par cœur, pour plaire en « tout lieu et en tout temps; et l'on n'est pas « surpris, en lisant ses pièces, qu'il ait passé « pour l'homme de son siècle qui s'exprimait « avec le plus d'agrément, soit dans la conver- « sation, soit par écrit. » A l'appui de ces éloges, qui ne sauraient partir d'une source à la fois plus pure et plus élevée, Plutarque nous apprend, en divers endroits de ses écrits, que les pièces de Ménandre faisaient l'ornement des fêtes particulières et des réunions domestiques; qu'on les représentait pendant la durée des repas; que les convives se passaient plus aisément de vin que de Ménandre. On déclamaient de même, dans les écoles, les pièces de Ménandre; elles faisaient le sujet habituel et le texte des exercices littéraires que les maîtres proposaient à leurs disciples. Tout homme bien élevé devait savoir tout Ménandre par cœur, au témoignage de Denys d'Halicarnasse et de Dion Chrysostome; et ce dernier, enchérissant sur les éloges décernés à Ménandre, le préfère sans hésiter à toute l'ancienne comédie grecque. Ainsi les hommages de la postérité dédommageront amplement ce grand poète de l'injustice de ses contemporains; et celui qui se vit si rarement honoré des applaudissements du théâtre, comme dit Martial :

Rara coronato plausere theatra Menandro,

vécut longtemps dans la mémoire de tous les hommes. Il serait inutile de s'appesantir davantage sur des éloges dont nous ne pouvons plus à présent vérifier que la moindre partie. Il serait également hors de propos de déplorer la fatalité qui nous a privés des œuvres d'un si excellent écrivain, œuvres qui durent être si répandues sur la surface du grand empire romain et dont la célébrité avait passé jusqu'aux extrémités de l'Orient, puisque l'historien arabe Aboulfaradje parle de Ménandre et vante ses comédies. S'il fallait ajouter foi au témoignage d'un de ces Grecs qui, au 15^e siècle, remplirent l'Italie et le monde entier de leurs plaintes éloquentes, le théâtre de Ménandre, qui existait encore à Constantinople dans un des siècles qui précédèrent immédiatement celui-là, aurait disparu par l'inflexible sévérité des évêques, ennemis trop rigoureux des jeux de la scène et des peintures voluptueuses présentées par Ménandre. Mais à quelque cause que l'on doive attribuer la perte de ses ouvrages, cette perte, éternellement regrettable, ne saurait être probablement adoucie que par l'espoir, déjà plus d'une fois déçu et cependant toujours conservé, que peut-être ce trésor, enfoui dans un coin ignoré du monde ou sous les ruines de cités détruites, sortira quelque jour de dessous les décombres de la vénérable antiquité. Ménandre vécut 52 ans, comme on l'a dit plus haut, et termina sa carrière en l'an 290 avant J.-C., ainsi que l'atteste une inscription grecque du Recueil de Gruter. Quant au genre de sa mort, il ne nous est appris avec quelque certitude que par un scoliaste d'Ovide, qui applique à Ménandre ce vers du poème d'*Ibis* :

Comicus ut periit, mediis dum nabat in undis,

et ajoute que Ménandre se noya en se baignant dans le port du Pirée. Les Athéniens lui érèrent non loin de là, sur la voie publique, un tombeau voisin du cénotaphe d'Euripide, et Pausanias, qui voyageait dans la Grèce au 2^e siècle de notre ère, vit encore ce tombeau, ainsi que la statue de Ménandre placée dans le théâtre d'Athènes, parmi celles de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide. Telle est la fatalité attachée souvent aux destinées des hommes célèbres que les traits de Ménandre ont été sauvés de l'oubli, dont ses écrits sont devenus la proie. Une statue de ce grand homme, qui a longtemps orné le musée de Paris et qui depuis est retournée avec les autres trophées de nos victoires reprendre son ancienne place au Vatican, est probablement, suivant l'ingénieuse conjecture de Visconti (*Museo Pio-Clement.*, t. 3, p. 15, et *Iconograph. grecq.*, t. 1^{re}, p. 89), la même que Pausanias avait vue à Athènes. Une autre petite image en bouclier, reproduite par cet illustre antiquaire, d'après Fulvius Ursinus et Jean Faber, nous offre également les traits de Ménandre, et un marbre du musée de Turin, qui ne consiste plus à présent que dans une gaine d'hermès, chargée

d'inscriptions en son honneur, consacrait la même image. Les écrits des anciens nous ont conservé les titres d'environ cent de ses pièces (1). C'est également aux citations fréquentes de Ménandre, qui se trouvent éparses dans leurs ouvrages, que nous devons la connaissance certaine de plusieurs fragments de ce poète. Henri Estienne, Guillaume Morell, et surtout Hertelius et Hug. Grotius entreprirent de recueillir ces Fragments et les publièrent accompagnés d'une traduction latine. On les trouve rassemblés dans l'édition des *Poetae graeci minores* (p. 486-493), donnée par Rad. Winterton, Cambridge, 1652, et dans le recueil intitulé *Sententiae insignes graecorum quinquaginta comicorum*, etc., d'Ignace Albani, Brescia, 1612, in-12. Un recueil plus complet a été donné par Jean Leclerc, sous ce titre : *Ménandri et Philemonis reliquiae quotquot reperiri potuerunt, graece et latine, cum notis Hugonis Grotii et Joannis Clerici, qui etiam novam omnium versionem adornavit, indicesque adjecit*, Amsterdam, 1709, in-8°. Cette édition excita l'une des plus rudes guerres de plume dont la république des lettres eût encore été affligée. Bentley, Burmann, J. Gronovius, Corneille de Pauw et d'autres critiques d'une moindre autorité versèrent des flots d'encre et de bile dans cette longue et violente controverse, dont l'histoire nous mènerait beaucoup trop loin (2). Nous ajouterons seulement qu'une édition plus récente et plus correcte, mais non pas la plus complète des *Fragments* de Ménandre, se trouve dans les *Poetae graeci gnomici* de Brunck, Strasbourg, 1784, in-8°, p. 189-194. Cette édition a été surpassée par celle de M. Aug. Meinecke, Berlin, 1823, in-8°. La Porte du Theil, dont le *Commentaire sur Eschyle* est resté manuscrit, par suite de cette excessive défiance qu'il portait dans tous ses travaux, s'était aussi particulièrement occupé de recueillir, de mettre en ordre et de commenter les *Fragments* de Ménandre : ses recherches lui en avaient fait découvrir un assez grand nombre de nouveaux, et nous lui avons plusieurs fois entendu dire qu'il avait recueilli et rapproché une quantité suffisante de ces précieux débris pour être en état de recomposer une comédie entière de Ménandre. Mais on ignore ce que ce travail est devenu et s'il est destiné à voir jamais le jour. Enfin Mai (*voy. ce nom*) a découvert de nouveaux *Fragments* de Ménandre, qu'il a publiés dans sa *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1827, in-4°, t. 2. Quelques *Fragments* de Ménandre ont été traduits en français par Lévesque, dans le volume de la *Collection des moralistes anciens*, Paris, Didot aîné, 1782, in-12, intitulé *Caractères de Théophraste et pensées morales de Ménandre*, p. 141-153. Mais Harlès, qui cite cette ver-

(1) Voyez-en le Catalogue dans la *Bibliothèque attique* de Meursius, et surtout dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, édit. de Harlès, t. 2, p. 460-469.

(2) Consultez encore, pour avoir de plus amples détails à ce sujet, Harlès, ouvrage cité plus haut, p. 457-459.

sion (1), a omis ou ignoré la traduction d'un bien grand nombre de ces fragments, donnée par Poinssinet de Sivry à la suite de son *Théâtre d'Aristophane*, Paris, 1784, in-8°, t. 4, p. 261-283, et précédée d'une *Vie de Ménandre*, aussi mal digérée que les notes et les observations qui accompagnent cette traduction. — L'auteur de cet article en a donné une nouvelle traduction dans son édition du *Théâtre grec*, Paris, 1825, in-8°. — L'*Épître à Glycère*, insérée sous le nom du poète Ménandre, parmi les *Épîtres* d'Alciphron, est aujourd'hui bien connue pour être l'ouvrage de celui-ci et non pas de Ménandre; elle est dans l'édition de Bergler, lib. 2, ep. 4, p. 242-273. (*Voy. Ménandre, Etude historique et littéraire sur la comédie et la société grecques*, par M. Guillaume Guizot, Paris, 1855, in-8°.) — Il a existé plusieurs personnages célèbres dans l'antiquité sous le nom de MÉNANDRE, entre autres un poète de la vieille comédie, mentionné par Suidas. Harlès, qui a compté vingt et un Ménandre, en a omis un vingt-deuxième, qui n'est pas assurément le plus obscur de tous; c'est Ménandre, roi grec de la Bactriane, un des successeurs d'Euthydème. Consultez, sur ce prince, l'article que lui a consacré Visconti dans son *Iconographie grecque*, 2^e partie, ch. 17, § 2.

R. R.

MÉNANDRE PROTECTOR (2), écrivain et historien byzantin, ainsi nommé de l'emploi qu'il occupait dans la garde impériale, était né à Euphratas, et florissait vers la fin du 6^e siècle, sous le règne de Maurice. Il avait un frère nommé Hérodoté, qui s'appliquait à l'étude des lois et suivait les leçons de l'académie; pour lui, il n'aimait que les courses de char, les danses et les jeux des pantomimes. Cependant, en acquérant plus d'expérience, il sentit la nécessité de s'instruire. Il rechercha d'abord les ouvrages des poètes, et il nous apprend qu'entraîné par le charme de leurs récits, il passait les nuits à les lire. Il étudia ensuite l'histoire et conçut le dessein d'écrire celle de son temps. Il en avait laissé huit livres, qui comprenaient la suite des événements depuis l'an 559, où finit Agathias (*voy. ce nom*), jusqu'à la mort de Tibère II, en 582. On en voit des fragments assez étendus dans le Livre des ambassades (*Legationum eclogæ*), attribué à Constantin Porphyrogénète. Ce livre a été publié par David Hæschelius, Augsburg, 1603, in-4°, et ensuite par J. Meursius (*voy. CONSTANTIN*); mais la meilleure édition est celle qu'en a donnée le P. Labbe dans le *Protrepticon de scriptor. Byzantinis*, Paris, 1648, in-fol., avec la traduction latine, les notes de Ch. Canteclair (3) et celles de Henri de Valois. On en trouve une traduction

(1) *Bibliotheca graeca*, t. 2, p. 469.

(2) On peut consulter sur cette dignité les *Glossaires* de Ducange.

(3) Charles Canteclair (*Cantoclarus*) mourut à Paris en 1620, doyen des maîtres des requêtes. C'était un homme très-savant; outre la traduction du *Livre des ambassades*, on connaît de lui : *Historiarum a pace constituta, anno 1548, liber primus*, 1616, in-4°. Cette histoire devait avoir une continuation, qui n'a point paru.

française dans le tome 3 de l'*Histoire de Constantinople*, par le président Cousin. Ce qui reste de l'*Histoire de Ménandre* suffit pour en faire regretter la perte; on reconnaît partout un écrivain exact, impartial et judicieux. Quelques extraits de cet historien font partie des fragments de l'antiquité découverts en 1820, dans la bibliothèque du Vatican, par Mai (voy. ce nom). W—s.

MÉNARD (FRANÇOIS), né à Stollenworf, en Frise, l'an 1570, vint s'établir à Poitiers, où il fut d'abord professeur d'humanités, puis de droit; il obtint une pension de Louis XIII et mourut en 1623. Il est connu par les ouvrages suivants : 1° *Regicidium detestatum, quæsitum, præcautum*, Poitiers, 1610, composé à l'occasion de la mort de Henri IV. Dans cet ouvrage, rempli d'une érudition singulière, il distingue les Gaulois des Français, et prétend que les Angoumoisins appartiennent aux premiers, peuple féroce et barbare. D'après cette supposition absurde, il les rend tous complices du crime de leur compatriote Ravallac. Mais ils trouvèrent parmi eux des vengeurs, surtout Victor de Thouard, qui publia son *Apologia pro Franco-Gallis*, dont l'emportement contre Ménard ne put trouver d'excuse que dans l'injure atroce que ce docteur de Poitiers avait faite à ses compatriotes. 2° *Orationes legitimæ*, Poitiers, 1614, in-8°. Ce sont des dissertations oratoires sur divers sujets. La première est très-savante, pleine d'imagination et d'un style élégant; elle a pour objet d'établir ce paradoxe que la cérémonie pratiquée par les druides pour cueillir chaque année le gui de chêne était le symbole de la jurisprudence. 3° *Disputationes de juribus episcoporum*, Poitiers, 1612, in-8°. Elles annoncent une connaissance fort étendue du droit civil et canonique. 4° Des *Notes sur la vie de Ste-Radegonde et sur la règle de St-Césaire*, publiées par Charles Pidoux, Poitiers, 1621. T-D.

MÉNARD (dom NICOLAS-HUGUES), savant bénédictin, est le premier qui ait fait revivre le goût des bonnes études dans la congrégation de St-Maur. Né à Paris en 1585, il était fils de Nicolas Menard, secrétaire de la reine Catherine de Médicis et mort président de la cour des monnaies. Après avoir achevé son cours de philosophie, il prit l'habit religieux à St-Denis en 1608, étudia ensuite la théologie et reçut le degré de bachelier en Sorbonne. Il apprit en même temps le grec et l'hébreu, afin de pouvoir lire les textes sacrés, et fit de rapides progrès dans ces deux langues. Ses études terminées, il fut appliqué à la prédication et chargé de faire des conférences à St-Sulpice. Affligé du relâchement qui s'était introduit dans la plupart des maisons de son ordre, il vint habiter Verdun et y embrassa la réforme établie par dom Didier de Lacour. Ses supérieurs lui confièrent ensuite l'enseignement de la théologie; mais à peine avait-il commencé son cours qu'il fut rappelé à Paris pour y professer la rhétorique au collège

de Cluny. Il s'acquitta de cet emploi pendant quinze années avec un succès toujours croissant, qui attirait à ses leçons une foule d'auditeurs étrangers. Ses infirmités lui ayant fait désirer un successeur, il se retira à l'abbaye de St-Germain des Prés, où, dégagé de tout soin, il partagea son temps entre la prière et l'étude. La mémoire de dom Menard tenait du prodige : il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu, et le savant P. Sirmond, son ami, disait qu'il trouvait en lui une bibliothèque. A la connaissance la plus étendue des antiquités ecclésiastiques, il joignait un jugement exquis; mais ses vertus surpassaient son savoir. Sa piété éclairée, sa modestie, son inépuisable charité l'avaient rendu l'objet de l'admiration de ses confrères. Il redoutait cependant la mort, ne l'envisageait qu'avec effroi et souhaitait avec ardeur de n'être pas réduit à l'attendre longtemps. Ce vœu fut exaucé; surpris par une colique violente, il expira au bout de quelques heures, le 21 janvier 1644. On a de lui : 1° *Martyrologium ordinis S. Benedicti, duobus observationum libris illustratum*, etc., Paris, 1629, in-8°. C'est le Martyrologe d'Arnoul Wion, enrichi de notes et d'observations fort amples. 2° *Concordia regularum, auctore S. Benedicto, Aniano abbate, nunc primum edita ex bibliotheca Floriacensis monasterii, notisque et observationibus illustrata*, ibid., 1638, in-4° (voy. ST-BENOÎT D'ANIANE). Les notes sont pleines d'érudition. 3° *D. Gregorii papæ cognomento Magni liber sacramentorum, nunc demum correctior et locupletior editus ex Missali Mss. Eligii*, etc., ibid., 1642, in-4°. Les notes sont savantes. Dom Denis de Ste-Marthe les a insérées dans le 3° tome de son édition de St-Grégoire. Au reste, le P. Lecoigneux a prouvé que le Missel mis en lumière par dom Menard n'est que l'abrégé de celui que Francowitz avait publié en 1577, quoique dom Menard le crût plus ancien. 4° *De unico Dionysio areopagita Athenarum et Parisiorum episcopo, adversus J. de Launoy diatriba*, ibid., 1643, ou, avec un nouveau frontispice, 1644, in-8°. Le sentiment de Launoy a prévalu, et l'Eglise continue à distinguer St-Denis l'Aréopagite de l'évêque de Paris. On peut voir les nouvelles preuves qu'en a données Fortia d'Urban dans son *Mémoire sur l'histoire des Celtes*, Paris, 1807, p. 29 et suivantes. Ce fut dom Menard qui découvrit dans la bibliothèque de Corbie l'*Épître de St-Barnabé*, et il se disposait à la mettre au jour lorsqu'il mourut. Son confrère dom d'Achery se chargea de publier cette pièce, qu'il fit précéder de l'éloge de l'éditeur, Paris, 1645, in-4° (voy. D'ACHERY). On peut consulter la *Bibliothèque critique* de dom Lecerf, les *Mémoires* de Nicéron, t. 22, et l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, par dom Tassin. W—s.

MÉNARD (CLAUDE), historien, né à Angers en 1580, d'une bonne famille de robe, suivit la carrière du barreau et fut pourvu de la charge de lieutenant général de la prévôté. Ayant eu le

malheur de perdre son épouse, il se démit de son emploi et voulut renoncer au monde : ses amis le détournèrent d'entrer dans un cloître ; mais il embrassa l'état ecclésiastique, et signala son zèle pour l'ancienne discipline, qu'il contribua à rétablir dans plusieurs monastères. Il s'appliqua aussi à la recherche des antiquités de sa province, et avec tant de succès que Ménage, son compatriote, le nomme le *Père de l'histoire d'Anjou*. Il en visita les bibliothèques et les archives, d'où il tira plusieurs pièces très-importantes. Ménard mourut le 20 janvier 1652, à l'âge de 72 ans. Comme éditeur, on lui doit les ouvrages suivants : les deux premiers Livres de St-Augustin contre Julien, Paris, 1617, in-fol. ou in-8° ; — *S. Hieronymi indiculus de Hæresibus Judæorum*, ibid., 1617, in-8° ; — *l'Histoire de St-Louis*, par Joinville, ibid., 1617, in-4°. Ménard publia cette Histoire sur un manuscrit qu'il avait découvert à Laval ; il y ajouta diverses pièces latines du même temps encore inédites, et des notes où il montre beaucoup de jugement et d'érudition (*voy. JOINVILLE*). L'édition de Ménard a servi de base à celle de Ducange, qui y a conservé ses notes et ses observations. — *L'Histoire de B. Duguesclin*, ibid., 1618, in-4°. C'est la traduction littérale en prose du *Roman de Cavellier ou Cuvilliers*, faite par un auteur incertain, l'an 1387 : Ménard y a fait quelques additions ; mais il n'a pas touché au style, dont il avoue pourtant que la rudesse est telle qu'une oreille médiocre ne saurait la supporter sans nausées (*voy. DUGUESCLIN*). — *Itinerarium B. Antonini martyris, cum annotationibus*, Angers, 1640, in-4°. Ce St-Antoin était de Plaisance. L'Itinéraire qui porte son nom a été inséré dans les *Prolégomènes* du tome 2 des *Acta sanctorum*, mois de mai. Les autres ouvrages de Ménard sont : 1° *Recherches et avis sur le corps de St-Jacques le Majeur*, Angers, 1610. Il y soutient, contre l'opinion généralement reçue, que les reliques de ce saint apôtre sont conservées dans l'église de St-Maurille d'Angers : cette prétention a donné lieu à une pièce de vers assez plaisante, insérée dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759. 2° *Plainte apologétique pour monsieur d'Angers* (Charles Miron), ibid., 1625, in-8°. On trouvera des détails sur le différend qui existait entre l'évêque d'Angers et son chapitre dans la *Bibliothèque historique de France*, n° 10,408 et suiv. 3° *Disquisitio novantiqua Amphitheatri Andegavensis Gormanii*, ibid., 1638, in-4°, latin-français. C'est une dissertation sur le camp romain dont on voit des vestiges à Doué. Ménard a laissé en manuscrit une *Histoire d'Anjou*, avec un Recueil d'éloges des hommes illustres de cette province, dont Ménage et le P. Lecoite désiraient la publication. On cite encore de lui l'*Histoire de l'Ordre du Croissant*, conservée à la bibliothèque de Paris, dans le Recueil des manuscrits dits de Baluze. Le portrait de Ménard a été gravé, format in-4°. On distingue par erreur, dans les Tables de la

Bibliothèque historique de France, Cl. Ménard, prêtre, de Cl. Ménard, lieutenant général de la prévôté d'Angers. W—s.

MENARD (PIERRE), seigneur d'Izernay et des Grands-Champs, né à Tours en 1606, fut l'un des hommes de son temps qui passèrent pour avoir le plus d'érudition et de connaissances aussi variées que solides en mathématiques et en histoire ; possédant à la fois les langues grecque et latine, italienne, espagnole et allemande, il faisait même de la poésie latine l'objet de ses délassements. Exerçant la profession d'avocat au parlement de Paris, son habileté dans les affaires lui fit confier la direction de celles des maisons d'Aiguillon et de Bassompierre. Le maréchal de ce nom lui portait une affection particulière ; Menard, de son côté, ne lui portait pas moins d'attachement, et il le lui prouva surtout pendant sa longue détention à la Bastille. Dans les noms de *François de Bassompierre*, il avait trouvé : *France, je sors de ma prison*. Il avait fait de cet anagramme un sonnet qu'il présenta au maréchal le jour de sa sortie de prison, pour rentrer en grande faveur après la mort du cardinal de Richelieu. Il réduisit plus tard son sonnet en ces quatre vers :

Enfin, sur l'arrière-saison,
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne ;
France, je sors de ma prison,
Quand son âme sort de la sienne.

Ayant amassé une grande fortune, l'amour de l'étude et le besoin de la tranquillité le ramenèrent dans sa patrie, où il épousa Madeleine Houdry, d'une famille très-distinguée. Il en fut nommé maire en 1665, et y mourut, généralement regretté, en 1701, âgé de 95 ans. Il a publié : 1° *l'Académie des princes*, Paris, 1678, in-8° ; 2° *la Nouvelle science des temps, ou Moyen de concilier les chronologies*, Paris, 1675, in-12. Il mit depuis ce même ouvrage en latin, en y ajoutant le *Traité de la chronologie* d'Erastosthène ; mais, quoiqu'il l'eût promis, il ne l'a pas fait imprimer. 3° *Elogium Gabrielis Michel de la Roche-Maillet*. Ce morceau a été imprimé dans la *Bibliothèque des coutumes*. 4° *Vita beati Martini per annos digesta ex Sulpicio et Gregorio quorum concordia declaratur* ; 5° *Gregorii Turonensis chronologia cum notis*. Ces deux derniers travaux ont été insérés dans l'*Ecclesia Turonensis* de Maan, où le nom de l'auteur est latinisé par celui de *Petrus Menander*. Menard d'Izernay a en outre laissé plusieurs ouvrages manuscrits, notamment les *Vies des philosophes grecs*, un *Exposé de la philosophie* de Pythagore, un *Commentaire latin* sur Aulu-Gelle, une partie de l'*Anthologie grecque* traduite en vers latins, un livre d'*épigrammes latines*, dédié au duc François de St-Aignan, gouverneur de Touraine ; mais on ignore ce que ces différents manuscrits sont devenus. L—s—D.

MÉNARD (JEAN), prieur d'Aubord et membre

de l'académie de Nîmes, naquit dans cette ville en 1637. Il jouit de l'estime et de la confiance de l'évêque Séguier, qui le fit promoteur de son diocèse. Ayant accompagné ce prélat dans sa visite épiscopale, Ménard en écrivit le journal que Léon Ménard son neveu a inséré dans les Preuves de l'histoire de Nîmes. Cette pièce est un document curieux; elle fait connaître le rapport de la population protestante avec la population catholique dans les nombreuses paroisses qui alors appartenaient toutes à l'évêché de Nîmes, et qui depuis ont été partagées entre ce diocèse et celui d'Alais. Ménard a écrit un ouvrage de morale intitulé *Paraphrase sur l'Ecclésiastique*, 1710, in-8°, dont l'impression ne fut achevée qu'après sa mort. Ce livre fut mis en parallèle dans le temps avec la paraphrase des *Proverbes* et de l'*Ecclésiaste*, que Marie de Rohan, abbesse de Malnouë, avait publiée quelques années auparavant sous le titre de *Morale du sage*, et qui jouissait d'une grande réputation. Ménard avait composé quelques autres ouvrages du même genre restés inédits, et un recueil de sermons et d'oraisons funèbres prononcés en divers lieux. Les talents de Ménard furent appréciés par Fléchier, successeur de Séguier dans le siège épiscopal de Nîmes, et ce n'est pas un faible titre de gloire pour le prieur d'Aubord que d'avoir été le confident le plus intime et l'ami le plus cher de cet illustre prélat, dont la fin fut accélérée par la douleur qu'il ressentit de la perte de Ménard, mort le 6 janvier 1710. V. S. L.

MÉNARD (JEAN DE LA NOÉ), prêtre et théologien, né à Nantes le 23 septembre 1650, était fils de Louis Ménard, échevin de cette ville, et joignit à son nom celui de sa mère, mademoiselle de la Noé. Il se destina d'abord au barreau, et plaida à Paris et à Nantes; mais il quitta ensuite cette carrière par des scrupules de conscience, entra en 1675 au séminaire St-Magloire, et prit des leçons du savant Thomassin. Ce fut à Paris qu'il reçut les ordres, et on eut peine à le décider à se faire ordonner prêtre: il voulait par humilité rester diacre. Il retourna ensuite dans son diocèse, où on lui offrit plusieurs bénéfices qu'il refusa: le cardinal de Noailles le proposa, dit-on, au roi pour l'évêché de St-Pol de Léon; mais la nomination n'eut pas lieu. L'abbé Ménard se contenta toujours de son patrimoine, dont il ne se réservait que la moindre partie, donnant le reste aux pauvres. Retiré à la communauté de St-Clément (à Nantes), il y faisait des conférences ecclésiastiques, et fut nommé directeur du séminaire, place qu'il occupa pendant plus de trente ans, et où il rendit de grands services au diocèse. Il s'appliquait de plus à des œuvres de charité au dehors, et travaillait à la conversion des protestants. Nantes lui doit l'établissement d'une maison du *Bon Pasteur*, pour les filles repenties. Il avait une grande réputation de zèle et de piété, et mourut dans l'exercice de ces vertus le 15 avril

1717. Ses obsèques furent remarquables par l'affluence des fidèles et par les témoignages de respect donnés à sa mémoire. Le seul ouvrage de l'abbé Ménard qui ait vu le jour est le *Catéchisme de Nantes*, qui a eu plusieurs éditions et qui a été approuvé par quelques évêques. L'auteur avait aussi écrit un *Traité sur l'usure* et des *Conférences sur les devoirs de la vie chrétienne et ecclésiastique*; mais ces ouvrages sont restés manuscrits. Il parut en 1734 une *Vie de M. de la Noé Ménard*, Bruxelles, in-42 de 238 pages. Cette Vie, composée par l'abbé Gourmeaux, curé de St-Louis, à Gien, grand partisan des miracles du diacre Pâris, ne put obtenir de paraître avec approbation, à cause de l'esprit dans lequel elle était écrite; et l'auteur fut exilé en Auvergne. Il donnait l'histoire du culte de la Noé Ménard, et la relation des miracles opérés, disait-on, à son tombeau: le culte et les miracles sont un peu oubliés aujourd'hui. L'abbé Ménard avait accepté la bulle *Unigenitus* en 1714; il appela ensuite dans le premier soulèvement des esprits qui eut lieu après la mort de Louis XIV, et il n'a pas eu le temps de revenir sur cette démarche. P-C-T.

MÉNARD (LÉON), antiquaire, né à Tarascon le 12 septembre 1706, fit ses études au collège des jésuites à Lyon; il prit ses degrés en droit à l'université de Toulouse, et succéda à son père dans la place de conseiller au présidial de Nîmes. Les devoirs que lui imposait cette charge ne diminuèrent point son ardeur pour la recherche des antiquités. Député en 1744 à Paris pour les affaires de sa compagnie, il y vécut au milieu des savants, qui lui donnèrent des conseils et des encouragements. Après avoir rassemblé les matériaux dont il avait besoin pour l'histoire de Nîmes, il revint à Paris achever cet ouvrage, dont le succès lui ouvrit en 1749 les portes de l'Académie des inscriptions. Les magistrats d'Avignon l'ayant invité à s'occuper de l'histoire de cette ville, il s'y rendit en 1762, et y passa deux années à visiter les archives et à en extraire tous les documents qui devaient servir de preuves à son ouvrage. De retour à Nîmes, il y fut accueilli avec la plus grande distinction, et revint à Paris, affaibli déjà par une maladie de langueur dont il mourut le 1^{er} octobre 1767. Ménard était très-assidu aux séances de l'Académie, et il a publié dans le *Recueil* de cette société un grand nombre de dissertations, parmi lesquelles on citera: *Mémoires sur l'arc de triomphe de la ville d'Orange* (t. 26); *sur l'origine de la belle Laure* (t. 30); *sur la position, l'origine et les anciens monuments d'une ville de la Gaule Narbonnaise, appelée Glanum* (t. 32); *sur quelques anciens monuments du comtat Venaissin* (ibid.). L'opinion énoncée dans ce dernier mémoire, et d'après celui qui concerne l'arc de triomphe d'Orange, a été combattue par Fortia d'Urban dans l'*Art de vérifier les dates* avant Jésus-Christ, à l'article de l'histoire romaine. On doit en outre à Ménard: 1^o *Histoire des évêques de Ni-*

mes, etc., la Haye (Lyon), 1737, 2 vol. in-12; elle a été refondue dans l'histoire de cette ville; 2° *les Amours de Callisthène et d'Aristoclée*, la Haye (Paris), 1740, in-12; réimprimés avec des additions en 1765 sous ce titre : *Callisthène, ou le Modèle de l'amour et de l'amitié*. L'auteur avait pris l'idée de ce roman dans Plutarque. 3° *Mœurs et usages des Grecs*, Lyon, 1743, in-12. Cet ouvrage, plein de recherches curieuses, est divisé en quatre parties, dans lesquelles Ménard traite de la religion des Grecs, de la forme de leur gouvernement, des sciences et des arts qu'ils ont cultivés, et enfin de leurs usages domestiques. 4° *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*, Paris, 1750-58, 7 vol. in-4°, fig.; ouvrage très-savant, et auquel on ne peut reprocher que son excessive prolixité. Il en a été donné un abrégé avec continuation jusqu'à nos jours par L.-P. Baragnon, sous le titre : *Abrégé de l'histoire de Nîmes de Ménard*, Nîmes, 1831-33, 3 vol. in-8°; nouvelle édition, ibid., 1838-40, 4 vol. in-8°. 5° *Réfutation du sentiment de Voltaire sur le testament politique du cardinal de Richelieu*, 1750, in-12 (voy. FONCEMAGNE et RICHELIEU). Ménard a publié avec le marquis d'Aubaïs : *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4°. Les pièces que renferme cette collection s'étendent de 1546 à 1653; elles sont accompagnées de notes savantes, pleines de recherches sur les personnes, les lieux, les dates, etc.; aussi ce recueil est-il très-estimé. Il préparait une édition des *Oeuvres de Fléchier*, in-4°; le premier volume, le seul qui ait paru, est précédé d'une *Vie de Fléchier*, par Ménard, très-bonne à consulter. L'*Eloge* de Ménard, par le Beau, a été inséré dans le tome 36 des Mémoires de l'Académie des inscriptions; on en trouve un extrait dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, pour l'année 1770. W—s.

MÉNARDIÈRE. Voyez MESNARDIÈRE.

MENASSES. Voyez MANASSÈS.

MENC (N. DE), né en Provence, d'une ancienne et bonne famille, vers 1740, était conseiller au parlement d'Aix depuis six années lorsque la révolution opérée dans la magistrature par le chancelier Maupeou le contraignit à suivre une autre direction. Il acheta une charge de maître des requêtes en 1774, et déploya dans ses nouvelles fonctions une aptitude qui fut bientôt appréciée par le ministère. On lui confia le rapport de plusieurs affaires importantes ou délicates, et le garde des sceaux le choisit pour faire partie d'une commission chargée de la recherche, de l'interprétation et de la réunion en un corps des ordonnances des rois de France et de tous les autres documents relatifs à la législation et au droit public de la monarchie française (1). Mais

il ne prit part que pendant peu d'années aux travaux de la commission. Il périt, par suite d'un accident, chez son ami Laurent de Villedeuil, au mois de novembre 1784. Le pamphlétaire Baudouin de Guemadec (voy. ce nom), qui a tracé le tableau le plus hideux de ses confrères les maîtres des requêtes, ne reproche à Menc que d'avoir été mis au corps de garde pour s'être battu avec le suisse de la Comédie française (1). Une imputation plus grave lui a été faite dans les *Mémoires secrets*. On prétend que le défaut de fortune l'a fait plusieurs fois gauchir dans ses fonctions de magistrat (2). Il faut se garder d'ajouter foi entière aux propos recueillis fort légèrement par les auteurs de ces mémoires, dans le but d'amuser la malignité publique. Menc était d'ailleurs, disent les mêmes *Mémoires*, un homme d'esprit et de mérite. On a de lui une traduction estimée des *Réflexions de Machiavel sur la première décade de Tite-Live*, avec un discours préliminaire, Paris, 1782, 2 vol. in-8°. Le traducteur, dans ce discours remarquable par la profondeur des vues, a devancé l'opinion, généralement reçue aujourd'hui, qui absout Machiavel du reproche d'avoir cherché à propager des principes pernicieux en politique. — MENC (le P. Paul-Antoine), prieur des dominicains de Marseille, sa patrie, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages qui ont remporté le prix à l'académie de cette ville : 1° en 1755, sur cette question : *Le bonheur est plus commun chez les petits que chez les grands*; 2° en 1756, sur celle-ci : *L'homme est plus grand par l'usage des talents que par les talents eux-mêmes*; 3° en 1766, pour son *Eloge de Gassendi*, qui a été imprimé à Marseille, 1767, in-12; 4° en 1767, sur cette question : *Quelles sont les causes de la diminution de la pêche sur les côtes de Provence, et quels sont les moyens de la rendre abondante*. Ersch (*France littéraire*, 2° suppl., 1806, p. 360), et M. Quérard, après lui, fixent la date de la mort du P. Menc à l'année 1784. Mais sa vie ne s'est pas prolongée jusque-là. C'est au maître des requêtes que cette indication doit s'appliquer. L—M—X.

MENCIUS. Voyez MENG-TSEU.

MENCKE (OTHON), savant philologue, né le 22 mars 1644 à Oldenbourg, dans la Westphalie, était fils d'un des premiers négociants de cette ville. Après avoir terminé ses humanités, il alla faire son cours de philosophie à Brême, et fréquenta ensuite les principales universités d'Allemagne, cherchant l'occasion d'exercer partout son malheureux talent pour la dispute. A Iéna, il réduisit au silence son antagoniste, homme très-exercé dans ces sortes de combats; et ce petit triomphe commença sa réputation. Il fut nommé en 1668 professeur de morale à l'académie de Leipsick, et il remplit cette chaire avec

(1) Cette commission fut composée de quatre magistrats (MM. de St-Génies, Pastoret, le Coigneux et Menci), de quatre membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (MM. la Porte du Theil, Bréquigny, Paulmy et Clément), et de quatre bénédictins (dom Poirier, dom Brial, dom Labbat et dom Liébère).

(1) *Espion dévalisé*, 1782, in-8°, p. 217.

(2) *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, 1786, in-12, p. 2.

beaucoup de distinction. Il forma, quelque temps après, le plan d'un journal destiné à répandre dans toute l'Europe la connaissance des ouvrages qui s'y publient; et après avoir fait un voyage en Hollande et en Angleterre pour s'assurer des correspondants, il en publia en 1682 le 1^{er} volume, sous le titre d'*Acta eruditorum Lipsiensium* (1). Ce journal eut un très-grand succès, et le méritait par la clarté et l'exactitude des analyses, la sagesse des critiques et par le grand nombre de pièces curieuses qu'y ajoutait le savant éditeur. Les soins qu'il donnait à cette entreprise et les devoirs de sa place partagèrent le reste de sa vie. Il mourut d'apoplexie le 29 janvier 1707, à l'âge de 63 ans. Outre des éditions augmentées et améliorées de l'*Historia Pelagiana*, du cardinal Noris; du *Canon chronicus*, de Mars-ham; des *Annales* de Camden; de l'*Historia universalis*, de Boxhorn; de l'*Orbis politicus*, de Horn, avec des notes, on a de Mencke : 1^o *Micropolitia seu Respublica in Microcosmo conspicua*, Leipsick, 1666, in-4^o; 2^o *Jus majestatis circa venerationem*, ibid., 1674, in-4^o; 3^o *De justitia auxiliorum contra fœderatos*, ibid., 1685, in-4^o; 4^o *Programma de origine domus Hohenzollerianæ*, ibid., 1703, in-4^o; 5^o *An recentiores Logici ideales dixeris*, etc., ibid., in-4^o. Mais de tous les ouvrages de Mencke, celui qui lui a fait le plus d'honneur est le journal déjà cité, qu'il publia depuis 1682, avec un succès toujours croissant, et qui s'est soutenu pendant près d'un siècle. On peut consulter, sur ce savant, les *Mémoires* de Nicéron, t. 31, et le *Dictionnaire* de Chauffepié. W—s.

MENCKE (JEAN-BURCKHARD), fils du précédent, et non moins savant que son père, naquit à Leipsick le 27 mars 1675. Après avoir achevé ses études et pris ses degrés en philosophie, il visita la Hollande et l'Angleterre, où il reçut des amis de son père de nombreux témoignages d'intérêt et d'affection. De retour à Leipsick, il fut nommé professeur d'histoire, avec la faculté de se faire suppléer pendant le temps qu'il resterait à Halle, où il alla étudier le droit; il y reçut le doctorat en 1701, et revint prendre possession de sa chaire qu'il remplit avec beaucoup de distinction. L'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, roi de Pologne, le nomma son historiographe et lui accorda le titre de conseiller privé et ensuite de conseiller aulique. L'excès de travail altéra de bonne heure sa santé, et il mourut le 1^{er} avril 1732, à l'âge de 58 ans. Mencke était membre des sociétés royales de Londres et de Berlin; et on lui doit la fondation de la première académie formée pour le perfectionnement de la poésie allemande. Dès 1697, des élèves du gymnase de Gœrlitz se réunirent à cet effet sous ses auspices; ils continuè-

rent, en son absence, à s'assembler sous le nom de *société de Gœrlitz*, formèrent une bibliothèque commune en 1717, et, ayant admis de nouveaux associés, le choisirent de nouveau pour président et prirent le nom de *société poétique allemande de Leipsick*. Chr. Clodius publia le précis de leurs travaux (voy. CLODIUS). En 1727, elle essaya de s'organiser sur le modèle de l'Académie française, et se fit appeler *académie allemande*; le président en avait donné la direction à Gottsched, dont il avait développé les goûts studieux et auquel il avait confié l'éducation de ses enfants (voy. GOTTSCHED). Mencke ne pouvait demeurer étranger à aucune entreprise littéraire d'une utilité générale, il continua les *Acta eruditorum*, de 1707 à 1732; et en mourant il chargea son fils aîné, Frédéric-Othon, de poursuivre la publication d'un recueil si utile aux progrès des lettres en Allemagne. On lui doit le premier *Dictionnaire* (biographique) *des savants* (voy. JOECHER) et plusieurs éditions estimées des *Lettres et négociations de Sigismond-Auguste, roi de Pologne*, etc., Leipsick, 1703, in-8^o (voy. SIGISMOND-AUGUSTE), des *Lettres et des Poésies latines d'Ant. Campani*, ibid., 1707, in-12 (voy. CAMPANI); du *Medices legatus* de P. Alcyonius, ibid., 1707, in-12 (voy. ALCYONIUS); de la *Méthode pour étudier l'histoire*, par Lenglet-Dufresnoy, qu'il traduisit en allemand et dont il augmenta le catalogue. On a en outre de lui : 1^o des thèses, des dissertations, des harangues académiques sur des sujets intéressants : *De Augustorum et Augustarum consecratione ex numis*, 1694; — *De eo quod decorum est*, 1695; — *De monogrammate Christi*, 1696; — *De eo quod placet*, 1697; — *De militia et litterarum connubio*, 1699 (inconnu à Nicéron); — *De viris toga et sago illustribus*, 1699; — *De causis bellorum inter eruditos*, 1699; — *De eo quod justum est circa testimonium historicorum*, 1701; — *Schediasma de commentariis historicis quos Galli MEMOIRES vocant*, 1708, etc. Toutes ces pièces, au nombre de vingt-six, ont été recueillies par Frédéric-Othon Mencke, sous ce titre : *Dissertationes litterariæ*, Leipsick, 1734, in-8^o de 320 pages; et il les fit précéder d'une *Vie* de son père. A ce premier volume on en joint deux autres, publiés la même année : l'un intitulé *Orationes academicæ, maximam partem litterariæ*, in-8^o de 510 pages, contient dix-huit discours, harangues ou dissertations, dont deux *De charlataneria eruditorum*, et une *De viris eruditis qui Lipsiam scriptis atque doctrina illustrem reddiderunt*. Le deuxième recueil, intitulé *Dissertationum academicarum..... decas*, in-8^o de 554 pages, contient, outre la *Vie* de l'auteur et son oraison funèbre (*Oratio parentalis*), dix dissertations, dont une *De græcarum et latinarum litterarum in Misnia instauratoribus*; la septième (*De navis Caroli V, imperatoris*) est différente de celle qui avait déjà paru dans le recueil précédent (*Orat. acad.*, n^o 5) sous le même titre. 2^o Des *Poésies allemandes*, ibid., 1705, 1706, 1710, 4 vol. in-8^o; elles ont été réimprimées

(1) Les *Acta eruditorum Lipsiensium* sont le premier journal littéraire qui ait paru en Allemagne; la collection est de 117 ou 119 volumes in-4^o; on trouvera les noms des personnes qui y ont travaillé successivement dans la *Biblioth. litteraria* de Struvius, t. 2, p. 824-34, et les différentes parties dont elle se compose dans le *Manuel* de M. Brunet, au mot ACTA.

mées en 1713 avec un dialogue de l'auteur sur la poésie allemande et ses différents genres. La plupart des pièces qui composent ce recueil sont traduites ou imitées du grec, du latin, de l'italien, du français et de l'anglais; Mencke l'a publié sous le nom de *Philander von Lindec*. 3° *De charlataneria eruditorum declamationes duæ*, ibid., 1715, in-8°; 3° édit., augmentée, Amsterdam (Leipsick), 1716, in-8°; 5° (6°) édit., Amsterdam (Leipsick), 1747, in-8°. Ces deux discours ont réellement été prononcés dans l'université de Leipsick, l'un le 9 février 1713, et l'autre le 14 février 1715. Le but de l'auteur est de signaler les ruses et les artifices qu'emploient les faux savants pour usurper une réputation dont ils sont indignes. Les portraits ne manquaient pas de justesse, et le public en fit l'application à certains docteurs, qui se réunirent pour demander la suppression de l'ouvrage; mais leurs plaintes ne firent qu'en assurer le succès (1). Dès 1716 il en parut deux versions allemandes; une troisième, très-supérieure aux autres, fut mise au jour à Leipsick, 1791, in-8°. L'ouvrage fut traduit en hollandais (1718), en anglais (17..), en espagnol (1788). Nous en avons une bonne traduction française, accompagnée de remarques critiques sur différents auteurs, la Haye, 1721, petit in-8° (2). On joint à ce volume la *Critique de la Charlatanerie des savants*, 2 vol. in-12, attribuée par les uns à Camusat, par d'autres à Coquelet ou à lord Carle (voy. CAMUSAT). 4° *Bibliotheca Menckiana*, Leipsick, 1727, in-8° de plus de 1,000 pages; c'est le catalogue des livres qu'avait recueillis le père de l'auteur, et auxquels celui-ci ajouta un très-grand nombre de livres précieux et une foule de manuscrits inédits (voy. GENESIVS). Il rendit cette bibliothèque publique pendant quelques années, mais il la vendit en 1728. Ce catalogue, rédigé avec beaucoup de soin et terminé par une table alphabétique fort étendue des noms d'auteurs, est encore aujourd'hui recherché comme un bon ouvrage de bibliographie; une première édition, moins ample d'un quart, publiée en 1723, avait été épuisée au bout de deux années. 5° *Scriptores rerum Germanicarum præcipue Saxoniarum*, etc., ibid., 1728-1730, 3 vol. in-fol.; recueil très-important d'ouvrages publiés la plupart pour la première fois.

(1) On ne saurait faire, dit d'Alembert dans l'*Essai sur les gens de lettres*, un plus mauvais livre avec un meilleur titre. Ce jugement sévère est fondé, car l'ouvrage n'a aucun plan, et il est très-incomplet. On y trouve beaucoup de faits avancés légèrement et rapportés sur de simples oui-dire; mais les remarques critiques dont la traduction française est accompagnée sont en grande partie employées à rétablir la vérité de certains faits et à remplir des lacunes. Ces remarques sont très-curieuses, quoique souvent prolixes. On doit dire cependant que, malgré ses défauts, la *Charlatanerie des savants* se lit avec plaisir comme simple recueil d'anecdotes. Voyez les *Notes* de Leschevin sur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, t. 2, p. 446.

(2) J.-Dom. Mansi publia une édition de l'ouvrage de Mencke, avec des notes, Lucques, 1726. Aug. Beyer a inséré dans les *Memoria historico-critica libror. rariorum*, un chapitre intitulé *Evangelii cosmopolitani notæ ad Menckenium de Charlataneria eruditorum*. Les notes de Beyer roulent la plupart sur des savants espagnols.

On trouvera l'*Eloge* de J. Burck. Mencke dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, 1732; dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 31, et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié. W—s.

MENCKE (FRÉDÉRIC-OTHON), fils aîné de Jean-Burckhard, naquit à Leipsick le 3 août 1708, et se montra digne de marcher sur les traces de son père et de son aïeul. Après avoir fait d'excellentes études, il reçut à l'âge de dix-sept ans le grade de maître ès arts, et parcourut une partie de l'Allemagne pour visiter les savants et les bibliothèques. Il succéda à son père dans la chaire d'histoire de l'université de Leipsick, et fut décoré comme lui du titre de conseiller aulique du roi de Pologne. Il mourut le 14 mars 1754 d'une hydropisie, occasionnée par une application excessive à l'étude. Il était membre des sociétés royales de Londres et de Berlin, de l'académie des arcadiens de Rome, etc. Outre la continuation des *Acta eruditorum*, depuis l'année 1732, et de bonnes éditions de la *Respublica jurisconsultorum* par Gennaro (voy. ce nom), et des *Opera selecta* d'Ant. Campani (voy. ce nom), on a de lui : 1° *De vita, moribus, scriptis meritisque Hier. Fracastorii*, Leipsick, 1731, in-4°; biographie fort estimée, pleine de recherches curieuses; elle est peu commune. 2° *Bibliotheca virorum militia aque ac scriptis illustrium*, ibid., 1734, in-8°. Jean-Burckhard, son père, avait publié en 1708, sur le même sujet, une *Dissertation* qui a servi de base à son travail; mais il l'a augmentée du double, et en a fait, par ses additions et ses corrections, une des meilleures compilations de ce genre : elle contient deux cent cinquante-six articles ou biographies particulières. 3° *Historia vitæ inque litteras meritorum Angeli Politiani*, ibid., 1736, in-4°. C'est un excellent morceau d'histoire littéraire; cet ouvrage est recherché et peu commun. 4° *Specimen animadversionum in Basilii Fabri Thesaurum eruditionis scholasticæ*, ibid., 1741, in-12; 5° *Miscellanea Lipsiensia nova ad incrementum scientiarum*, ibid., 1742-54, 10 vol. in-8°; chaque volume est divisé en quatre parties, le dernier seul, interrompu par la mort de l'auteur, n'en contient que trois. Ce recueil renferme un grand nombre de pièces curieuses et de recherches très-utiles. C'est dans le 1^{er} volume que Mencke a publié une liste d'ouvrages échappés à l'attention de Maittaire. 6° *Observationum linguæ latinæ liber*, ibid., 1745, in-8°; ouvrage estimé. Le *Specimen* n° 4, ci-dessus, en était comme le préambule. 7° *De hodierna litterarum per præcipuas Europæ cultioris partes facie et statu*, dans les *Acta societ. lat. Ienensis*, t. 2, p. 3-19; 8° *De Romanorum veterum stipendiis militaribus dissertatio*; à la suite de l'édition qu'il donna en 1734 des *Dissertationes litterariæ* de son père. On trouve une courte *Notice* sur ce savant philologue dans les *Acta eruditorum Lipsiensium*, ann. 1755, et dans la *Nouvelle bibliothèque germanique*, 1^{re} part., t. 15. W—s.

MENCKEN. Voyez MENCKE.

MENDANA DE NEYRA (ALVARO), navigateur, né en Espagne en 1541, passa dans l'obscurité les premières années de sa vie. Attiré dans le nouveau monde à la suite de son oncle don Pedro de Castro, gouverneur de Lima, il dédaigna d'accroître sa fortune par le commerce et résolut d'agrandir les domaines de son roi en abordant à des terres nouvelles. Don Pedro seconda ses vues, et Mendana appareilla du Callao de Lima le 10 janvier 1568. Nous ne le suivrons point dans sa course à l'ouest, qu'il estimait à 1,450 lieues. La découverte de plusieurs îles récompensa sa persévérance; il les place entre le 7° et le 12° parallèle sud. La terre ou l'île de Guadalcanal et les îles St-Christophe et Isabelle sont particulièrement distinguées. Il donne à cette dernière plus de 200 lieues de circuit, 95 de longueur et plus de 10 de largeur. Ce fut sur l'île Isabelle qu'on célébra la première messe qui ait été dite dans les îles du grand océan Pacifique. Les habitants semblaient être un mélange de plusieurs races, les uns bronzés, les autres blancs et quelques-uns noirs comme les nègres d'Afrique. Il fallut leur faire la guerre pour se procurer des vivres, et leur bravoure fut plus d'une fois fatale aux Espagnols qui avaient eu l'imprudence de la provoquer. Quoique Mendana eût désiré prolonger son séjour dans l'île de Guadalcanal et s'assurer si la rivière Gallego ne charriait point des paillettes d'or, comme on le supposait, il fut obligé de songer à son retour, qu'il n'effectua toutefois qu'après avoir achevé l'entière circumnavigation de l'île St-Christophe. Manquant de vivres et d'eau, il se dirigea vers l'ouest; et après avoir été retenu longtemps à la mer par des vents contraires, il aborda enfin dans le port de St-Jacques, sur la côte du Mexique, le 22 janvier 1569, et se rendit peu de temps après à Lima. Ce voyage, le plus important que les Espagnols eussent entrepris depuis la découverte du nouveau monde, donna naissance à la plupart des fables dont leurs historiens entretenirent l'Europe pendant plus d'un siècle. Ils n'oublièrent pas de doter ces îles nouvelles de richesses imaginaires : elles reçurent le nom d'îles d'Or ou de Salomon, et leur position fut longtemps incertaine et l'un des points les plus obscurs de la géographie. De Brosses, Pingré, Dalrymple, ont tour à tour fait voyager cet archipel depuis la terre du St-Esprit jusqu'à la Nouvelle-Bretagne, avec laquelle le savant anglais le croit identique. On sait maintenant, grâce aux travaux de Buache et de Fleurieu, que ces îles ne sont autres que la terre des Arsacides de Surville, ou la Nouvelle-Géorgie de Shortland, dont un Français, le général d'Entrecasteaux, a complété la reconnaissance. Mendana fit parvenir au ministère espagnol le récit de son expédition; il sollicita les moyens de poursuivre ses découvertes, mais les guerres dans lesquelles l'Espagne se trouvait engagée ne

permirent pas de s'occuper de ses projets. Sa persévérance à les reproduire et à en démontrer l'avantage déterminait enfin le gouvernement à envoyer une colonie sur l'île St-Christoval, et Mendana obtint le commandement de l'expédition. Il partit de Payta en 1595, emmenant avec lui Quiros, qui devait, quelques années après, s'illustrer par ses propres travaux. Isabelle de Baretos, femme du général, était du voyage, et la flotte, composée de 4 vaisseaux, se trouvait approvisionnée de tout ce qui était nécessaire pour l'établissement projeté. On était alors dans l'enfance des sciences; l'art de déterminer les longitudes et les latitudes était à peine connu, et les navigateurs avaient beaucoup de peine à retrouver leurs propres découvertes; tel fut le sort de Mendana, qui paraît n'avoir en lui-même que des idées vagues sur la véritable position des îles où il se proposait de former un établissement. S'étant dirigé à l'ouest, entre le 10° et le 20° degré, il crut aborder aux îles de Salomon en apercevant les Marquises de Mendocce, groupe d'îles qu'il eut l'honneur de nommer, mais qui trompait ses espérances. Après l'avoir reconnu avec soin, après y avoir fait chanter un *Te Deum*, et mitraillé quelques naturels, il reprit sa route vers l'ouest, fit plusieurs découvertes peu importantes, entre autres les îles de San-Bernardo, qu'il a plu à Byron, en 1767, de nommer *îles du Danger*. Ses équipages murmuraient, et la révolte était près d'éclater à son bord lorsqu'il aperçut une grande île, qu'il crut être d'abord une des îles Salomon, et qu'il reconnut ensuite pour une nouvelle île, à laquelle il donna le nom de *Santa-Cruz* (Ste-Croix). Sa fertilité l'engagea à y former un établissement. C'est dans la baie Gracieuse (*bahia Graciosa*) qu'il établit sa colonie, que la prudence eût pu élever à une prospérité rapide. Mais l'abus de la force chez les Espagnols leur attira bientôt l'inimitié de ces mêmes naturels qui les avaient reçus à bras ouverts. L'assassinat de leur roi Malopé par les compagnons de Mendana fut le signal de la guerre la plus cruelle et de la ruine de cette colonie qui pouvait devenir si avantageuse. Mendana ne put survivre à ce coup de la fortune. La sédition qui régnait parmi les siens, les châtements qu'il avait été obligé d'ordonner, et ses espérances trompées, le conduisirent au tombeau le 18 octobre 1595. La douleur de ses compagnons fut égale à la perte qu'ils venaient de faire. Quiros, son ami, sauva les débris de l'expédition. Il reconduisit à Manille le vaisseau qui portait les restes de la colonie; les autres, séparés de la flotte, allèrent se perdre probablement sur les récifs du grand Océan. Carteret, navigateur anglais, a retrouvé, en 1767, l'île Santa-Cruz, qu'il appelle l'île d'Egmont. Il a reconnu également les îles de ce groupe célèbre que l'orgueil britannique s'est cru mal à propos autorisé à décorer du nom d'îles de la Reine Charlotte : c'est à Mendana qu'il appartenait de

les nommer. Son nom doit être honorablement placé parmi ceux des plus fameux navigateurs de son âge. Il voulut, par un établissement solide, approcher l'Espagne de ces îles portugaises, que l'on croyait toujours alors plus voisines de l'Amérique. La cour de Madrid ne comprit point assez sa pensée, et elle ne lui fournit que des moyens insuffisants. On peut consulter sur sa vie et ses voyages don Antonio de Morga : *Sucesos de las Philipinas*, Mexico, 1609, in-4°, ch. 6, p. 29 ; la Collection de Thévenot, le Mémoire de Pingré sur le passage de Vénus, Paris, 1767, in-4° ; Dalrymple, *Hist. col. of several voyages.*, t. 1^{er}, p. 40 et suiv., 57 et suiv. ; Fleurieu, *Découv. au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, in-4°, p. 4 et suiv., 201 et suiv. ; De Brosses, *Hist. des navig.*, t. 1^{er}, p. 249.

L. R.—E.

MENDELSSOHN (Mosès), c'est-à-dire Moïse, fils de Mendel, naquit à Dessau le 10 septembre 1729, de parents israélites. Son père, écrivain public, copiait les actes de la commune juive ainsi que la Bible sur les rouleaux de parchemin dont on se sert dans les synagogues. Il tenait en même temps une école primaire, et donna beaucoup de soins à l'éducation de son fils, qui annonçait des dispositions remarquables. La poésie lyrique des Hébreux exalta ce jeune homme au point que, dès l'âge le plus tendre, il faisait des vers. Le rabbi Frankel lui enseigna le Talmud et lui fit lire les ouvrages de Maïmonide, où Mosès puisa le goût de la philosophie. Il se livrait à l'étude avec tant d'ardeur, que, dans sa dixième année, il fut atteint d'une fièvre nerveuse qui lui laissa une difformité, avec une faiblesse et une sensibilité dont il souffrit toute sa vie. A l'âge de treize ans, où les jeunes israélites reçoivent la confirmation et doivent répondre de leur conduite religieuse et pourvoir à leurs besoins, Mosès fut séparé de son père par le motif impérieux de la nécessité. Il se rendit en 1742 à Berlin, où il passa plusieurs années dans une extrême indigence. Des personnes charitables lui donnèrent le logement, et à dîner certains jours de la semaine, et le rabbi Frankel l'employa comme copiste. Le jeune homme acquit par ce moyen de plus grandes connaissances du Talmud, de la législation et des rites de la religion juive ; et il fit en même temps de rapides progrès dans l'étude de la philosophie. Mendelssohn ne put se lier qu'avec un coreligionnaire de la Gallicie, précepteur pauvre, mais très-zélé pour l'étude, qui lui donna Euclide, traduit en hébreu, ce qui éveilla en lui le goût des mathématiques. Souvent soupçonné d'hérésie, cet homme de génie (nommé Ismaël Mosès), qui par sa pénétration s'était élevé jusqu'à l'étude de l'algèbre, avait été chassé de différentes villes, où il avait cherché un asile contre la persécution. Livré à la mélancolie, il ne trouva nulle part de ressources et mourut dans la misère. Mendelssohn se lia ensuite avec un juif de Prague, étudiant la médecine,

cine, nommé Kiseb, qui lui enseigna le latin pendant six mois ; mais la difficulté de se procurer dans son dénûment un dictionnaire et une grammaire arrêta ses progrès. L'*Essai* de Locke concernant l'entendement humain fut un des premiers livres qui lui tombèrent entre les mains ; et s'il ne comprit pas tout ce qu'il lisait, il en devina le sens. Enfin, en 1748, il rencontra Salomon Gumpertz, autre médecin juif plus initié dans les langues modernes, et qui lui en inspira le goût. Gumpertz lui fit faire la connaissance de quelques élèves du collège de Joachim, entre autres de Louis de Beausobre, qui aimait particulièrement l'étude de la philosophie. Mendelssohn se livra dès lors avec passion à l'étude des langues modernes ; et ses premiers essais en allemand furent des *Lettres sur le sentiment* et la traduction du *Discours* de J.-J. Rousseau sur l'origine de l'inégalité, que l'on a imprimée dans la suite. Il eut alors le bonheur d'entrer en qualité de précepteur dans la maison d'un riche manufacturier en soie nommé Bernhard. Frédéric II, voulant favoriser les manufactures, accorda quelques privilèges aux juifs qui en établirent ; et Mendelssohn obtint un emploi qui lui valut plus de deux mille francs d'appointements. A cette époque (1754), Lessing vint à Berlin, et le docteur Gumpertz lui parla du jeune Mendelssohn et de son habileté au jeu d'échecs. Cette circonstance fournit bientôt l'occasion d'une liaison intime entre ces deux hommes extraordinaires. On prétend que Lessing donna à son jeune ami quelques leçons de grec, et qu'ils étudiaient ensemble les ouvrages de Platon. Quoi qu'il en soit, Lessing fut frappé du manuscrit des *Lettres sur le sentiment* ; on dit qu'il le corrigea et le livra à l'impression sans en prévenir l'auteur. Dubos avait publié ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*. Après lui avait paru Batteux. Baumgarten s'était essayé le premier en Allemagne à traiter, à la manière de Wolf, la philosophie des belles-lettres, sous le titre d'*Esthétique* ; mais le style de Wolf et de ses imitateurs était peu soigné, scolastique et pédantesque. Mendelssohn sut éviter ce défaut dans son traité ; il chercha l'origine des sentiments agréables ou désagréables, et il analysa ce qui constitue la perfection. Selon lui, c'était bien une imitation particulière de la nature ; mais cette nature est toujours une dans sa variété ; il s'y mêle d'ailleurs dans notre imagination quelque prédilection pour le talent individuel de l'artiste, et quelque préférence pour les proportions bien appropriées à leur but. Le développement était plus neuf et plus remarquable que la principale idée n'était originale ; mais il y mit une clarté, une précision, enfin une finesse et un goût tout à fait inconnus en Allemagne. On était alors épris de la méthode mathématique introduite par Wolf pour l'étude de toutes les matières, même pour les objets de goût ; et l'on cherchait à la relever par une afféterie ridicule,

empruntée de quelques écrivains français. Ce contraste, ce mélange bizarre de style, ne pouvait être favorable à la littérature. Lessing, frappé de cette mauvaise direction, projeta d'en donner une meilleure. Lié avec Abbt, jeune savant plein de sentiment et d'élévation, et avec Nicolaï, jeune libraire rempli de savoir et d'ardeur, il se mit à publier avec eux une *Nouvelle bibliothèque des belles-lettres*, et surtout ces *Lettres sur la littérature* (de 1761 à 1765), qui firent tant de bruit et qui ont tant contribué à imprimer à la langue allemande un nouveau caractère (*voy.* ABBT). Mendelssohn fut d'un grand secours à ces entreprises ; et l'on doit regretter que la jalousie qu'excita dans la nation la préférence accordée à la langue française par Frédéric le Grand ait fait prévaloir l'idée qu'il ne fallait pas la prendre pour modèle. Nous ne croyons pas que Mendelssohn ait partagé cette antipathie. Au moins est-il bien sûr que ce fut lui qui le premier mit des livres français entre les mains de ses enfants. La *Bibliothèque allemande universelle* entreprise par Nicolaï en 1765, et qui se soutint jusqu'en 1792, le compta également au nombre de ses collaborateurs. Ses pensées cependant se tournèrent principalement vers la philosophie. Déjà, en 1755, il avait publié avec Lessing le petit ouvrage intitulé *Pope métaphysicien*. L'académie des sciences de Berlin ayant proposé en 1763 une question sur l'évidence en métaphysique, Mendelssohn remporta le prix en février 1771 : Mérian et Sulzer proposèrent à l'académie de le comprendre sur une liste de membres à présenter pour être admis dans son sein. Lagrange appuya cette proposition, et toute l'académie l'approuva. On présenta la liste à Frédéric II, qui raya ce nom comme ne lui plaisant pas, et sans en donner d'autres motifs. « J'en « serais fâché, dit Mendelssohn, si c'était l'as- « semblée qui n'eût pas voulu me recevoir. » Il continua de traiter des sujets métaphysiques : peut-être le reproche fait au judaïsme de toucher trop peu aux notions d'une vie future contribua-t-il à tourner son esprit vers les idées de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Ce fut en 1767 qu'il publia son *Phædon*, premier ouvrage de philosophie où un sujet de ce genre fût traité d'un bout à l'autre dans une prose élégante et correcte. Le *Dialogue* de Platon lui servit de modèle. Le discours préliminaire contient la Vie de Socrate : dans le premier entretien l'auteur expose la philosophie des Grecs, et emploie dans ses démonstrations toutes les ressources de la dialectique, en présentant son héros initié dans les secrets les plus cachés des pythagoriciens. Il ajoute à ses motifs, avec un art admirable, les profonds raisonnements de Leibniz et de Wolf en faveur de l'existence de Dieu. Pour prouver l'immortalité de l'âme, il établit comme axiome que, l'âme étant une force primitive, il est impossible qu'elle s'anéantisse. Quoique ses

preuves n'aient pas été trouvées rigoureuses, il est reconnu que celles qu'il a tirées pour l'âme immortelle de l'harmonie des vérités morales, et en particulier du système de nos droits et de nos devoirs, sont développées avec toute la supériorité et l'éloquence que peut comporter une pareille discussion. Le *Phædon* valut à son auteur une telle célébrité, qu'il ne passait plus à Berlin d'étranger distingué qui n'allât le visiter. Lavater, ayant cédé à ce mouvement de curiosité dans un de ses voyages physionomiques, fut très-étonné de trouver le philosophe dans le magasin de M. Bernhard, occupé à peser de la soie. Mendelssohn le reçut néanmoins avec toute sorte d'égards. Comme ils étaient seuls, Lavater, toujours occupé de projets de conversion, se mit à discuter des matières de foi, et ne fut pas peu surpris d'entendre Mendelssohn parler du caractère moral de Jésus-Christ avec une grande vénération. Lavater s'occupait alors à traduire la *Palingénésie* de Bonnet, où le philosophe de Genève avait fait entrer une démonstration évangélique de la religion chrétienne. En 1769, il dédia sa traduction à Mosès Mendelssohn ; et, dans sa dédicace, il le conjura de la manière la plus pressante ou de réfuter ses arguments, ou de faire ce qu'eût fait Socrate s'il les eût trouvés sans réplique, c'est-à-dire d'abandonner la religion de ses pères. Mendelssohn répondit avec autant de douceur que de franchise à cette provocation. Un extrait de sa lettre, qui est fort curieuse, a été inséré par Mirabeau dans son opuscule *Sur Mosès Mendelssohn*. Il ajoute dans une lettre particulière que, d'après l'idée première du judaïsme, la loi de Moïse est un héritage de la maison de Jacob ; que d'autres peuples ont aussi tenté de suivre la loi de la nature et de leurs patriarches, et que ceux qui y restent fidèles sont regardés par les autres nations comme des hommes vertueux qu'un juif n'aurait pas le droit de vouloir convertir. Cette manière d'éluder la discussion produisit un tel effet sur le public et sur Bonnet lui-même, que Lavater se crut obligé d'adresser publiquement des excuses à Mendelssohn de son indiscrétion ; cette correspondance excita vivement l'attention du public. Depuis cette époque, Mendelssohn sembla s'être entièrement voué à ce qui pouvait contribuer à civiliser sa nation et à la rapprocher des chrétiens sans en adopter la religion. Sur la demande du gouvernement prussien, il publia en 1778, conjointement avec le grand rabbin de Berlin, le Code des lois et rites des juifs, en ce qui concerne les mariages, etc. ; mais ce qui lui parut plus important fut de donner une traduction de la Bible en allemand, afin d'en faire disparaître le jargon polonais et de rendre plus clair le sens des livres saints. Pour que la nouvelle Bible pénétrât surtout dans la classe des juifs qui en avaient le plus besoin, on eut soin d'imprimer l'allemand avec les lettres hébraïques. Mendelssohn y fit ajouter

l'extrait des commentaires les plus estimés, en y joignant ses propres réflexions, de manière à rendre cette traduction classique. Plus tard il publia une traduction allemande des Psaumes, où il fit sentir les beautés de la poésie orientale avec son rythme et son harmonie, en répondant suffisamment aux objections qu'on a pu faire contre l'interprétation de quelques passages. Une circonstance particulière favorisa ces sortes d'entreprises. Les banquiers juifs que Frédéric II avait employés pendant la guerre de Sept ans avaient amassé de grandes fortunes : on leur accorda quelques privilèges pour établir des manufactures, en les obligeant à des dépenses et à bâtir des hôtels ; ce qui les mit bientôt en rapport avec des gens instruits, avec des artistes et des personnes distinguées, que leur aisance réunissait dans leurs salons. Mendelssohn avait en partie guidé l'instruction des plus riches ; et, à son instigation, ceux-ci se firent un devoir d'accorder d'abondants secours à tous les coreligionnaires qui se distinguaient par des dispositions ou par quelque instruction qui ne fût pas absolument du genre rabbinique, contre lequel on était surtout en garde. Vers 1778, un de ces hommes opulents, Itzig le père, donna une maison pour établir une école gratuite en faveur des pauvres. M. Itzig, son fils aîné, et M. David Friedlander, son gendre, se chargèrent du plan et du reste de l'établissement ; on y établit une imprimerie et l'on y cultiva surtout les connaissances modernes. Cinq à six cents élèves sont sortis en dix ans de cette maison, et se sont répandus dans toute l'Europe. On cherchait aussi, mais souvent en vain, à placer de jeunes juifs dans des ateliers pour les soustraire au petit commerce ; mais les corporations s'efforcèrent de les en repousser. On parvint un peu plus aisément à s'armer contre l'intolérance des rabbins. Le nombre des juifs qui s'étaient livrés à toutes sortes d'études, et qui entouraient constamment Mendelssohn, en agrandit la sphère. Wessely cultiva, en hébreu, la haute poésie ; A. Wolf, J. Swa, L. Ben-David, Ensheim, Maïmon, se signalaient dans les mathématiques et la philosophie ; Bloch, Hirschel et Herz se distinguaient dans la médecine ; et M. H. Homberg, un de ces vétérans, se trouvait à Prague au conseil de l'instruction publique. Le goût de la réforme s'étendit jusqu'aux provinces ; et pendant que David Friedlander, ami de Mendelssohn, composait pour la jeunesse (1780) des livres élémentaires de morale, et qu'il traduisait les livres de prières, J. Euchel, secondé par les maisons où il était gouverneur, établit à Königsberg une réunion littéraire sous le nom de *Société amie du bien et de la vertu*, qui publia en hébreu et en allemand un journal appelé le *Collecteur* (*Sammler*), contenant les essais et les traductions de ceux de la nation qui se distinguaient dans l'étude des langues modernes, ou par leur esprit de critique. Mendelssohn eut

beaucoup de part à ces établissements. Leur direction fut d'un autre côté favorisée par M. de Dohm, qui mit au jour en 1781 son ouvrage sur l'amélioration civile des juifs, plaida leur cause, et donna l'éveil à tout ce qui s'est fait depuis sur cette matière. En 1782, Mendelssohn mit au jour une traduction de l'ouvrage de Manasseh-Ben-Israël sur la délivrance des juifs. Ce rabbin avait été envoyé par les juifs d'Amsterdam auprès de Cromwell, pour négocier l'établissement d'une colonie juive en Angleterre. Les besoins d'aujourd'hui se faisaient déjà sentir alors ; il était impossible que cette nation sortit de son avilissement, à moins qu'on ne lui accordât assez de liberté pour ne pas être sans cesse renfermée dans le même cercle d'occupations : de toutes parts il s'éleva des adversaires ; outre ceux que suscita la haine ou la jalousie, on voulut prouver l'incompatibilité de la religion juive avec la pratique des devoirs du citoyen. C'est à détruire ces allégations que tendaient les efforts de Mendelssohn. Un nommé Kranz avait publié en 1782, conjointement avec le pasteur Mörschel, un ouvrage intolérant, intitulé *le Scrutin de la lumière et de la justice* ; ce qui donna lieu en 1783 à la publication de sa *Jérusalem, ou Traité sur le pouvoir religieux et le judaïsme*. Cet ouvrage excita des clameurs de la part des juifs et des chrétiens. Dans la première partie l'auteur établit que la différence de religion ne doit exclure personne des fonctions publiques ; et dans la troisième, il développe le caractère de la religion juive, pour démontrer qu'elle laisse la pensée et la conscience entièrement libres. Ni les rabbins ni ceux qui pensaient à la conversion des juifs ne furent contents d'une telle doctrine, que Mendelssohn sut néanmoins défendre et soutenir avec toutes les ressources de la logique et cet art de diction qui lui était particulier. En 1785, il publia ses *Morgenstunden* ou *Heures du matin*, les seules où la faiblesse de sa santé lui permit de se livrer encore à quelque travail. C'étaient des leçons philosophiques données à ses enfants, à ses amis, sur l'existence de Dieu, sur les divers systèmes des idéalistes, des sceptiques, des spinozistes, etc. Le 2^e volume, qui devait traiter de l'influence sur la société des preuves de l'existence de Dieu, et du droit de la nature et de la morale, n'a point paru. C'est à peu près l'époque où mourut Lessing. Jacobi ayant annoncé que, d'après ce que lui avait révélé cet homme célèbre, il était mort dans le spinozisme, Mendelssohn crut devoir venger l'honneur de son ami dans une lettre qu'il rendit publique. De son côté, Jacobi imprima aussi les lettres que lui avait écrites à ce sujet Mendelssohn ; et tous ces soins contribuèrent à altérer la santé de notre philosophe, de manière que la moindre tension d'esprit le faisait évanouir. Un léger refroidissement le fit enfin succomber le 4 janvier 1786, dans la même année que Frédéric le Grand. Le jour de sa mort, tous

les juifs de Berlin fermèrent leurs boutiques et leurs magasins en signe de deuil, coutume qu'ils n'observent qu'à la mort de leur premier rabbin. Mendelssohn était de petite stature et bossu, mais sa physionomie était pleine d'expression et de vivacité. Ses yeux noirs, son front élevé, annonçaient une imagination et un esprit rares. Il portait une barbe courte, selon l'usage des juifs de son temps; et ses manières patriarcales s'alliaient d'une façon piquante avec l'urbanité, on peut dire avec l'atticisme que lui donna l'étude des Grecs. Modeste jusqu'à la timidité, mais exprimant ses sentiments et ses pensées avec franchise et finesse, il exerçait, par sa modération et l'égalité de son caractère, un empire aussi doux qu'étendu sur les nombreux amis qu'il réunissait. Son penchant le portait à la satire; mais sa délicatesse savait la réprimer ou la rendre moins amère. Une piété naturelle, fortifiée par l'amour de l'humanité, le rendit fidèle au moindre cérémonial de la croyance de ses pères. Elève de Wolf et de Baumgarten, dont il emprunta la clarté et la méthode mathématique, il était eclectique et adoptait de chaque système ce qui lui paraissait le meilleur, donnant à tout le vernis de l'élégance et du bon goût. Enthousiasmé de la recherche des vérités métaphysiques, Platon lui prêta sa plume; et la critique de Lessing contribua sans doute à lui faire donner à la langue allemande toute la correction et l'harmonie qui le rendirent l'un des premiers classiques de son pays. Si l'on a pu lui reprocher une sorte de condescendance à transiger sur des inductions opposées, en les supposant de simples disputes de mots, au lieu d'admettre la raison comme gage des opinions généralement reçues, jamais aussi il ne lui arriva d'exposer avec trop de liberté des doutes sur les dogmes qui se rattachaient à des vérités morales, tout en défendant avec force la liberté de la pensée. Placé dans le monde entre l'intolérance des juifs et celle des chrétiens, il sut contenir la hiérarchie rabbinique et s'opposer à l'esprit de prosélytisme. Il ne croyait pas qu'avec les dogmes on inoculât aussi la vertu; mais il était également ennemi de la philosophie trop hardie de son temps. L'idée d'être seul distingué et de laisser en arrière dans l'ignominie, sans guide et sans lumières, la partie la plus misérable de la nation, faisait horreur à cette âme élevée. Afin d'amener une éducation meilleure, il cherchait à conserver l'ascendant par l'observance, même scrupuleuse, des cérémonies; et tous ses efforts tendirent à préparer et à faire désirer à la nation cette liberté civile, sans laquelle toute civilisation devient impossible. Mais la liberté de penser, qu'il conçut comme le caractère définitif du judaïsme, lui parut en même temps un héritage précieux. C'est Mendelssohn, sans contredit, qui a amené entre les juifs et les chrétiens ce rapprochement que l'on observe aujourd'hui. Un grand nombre

des juifs du nord de l'Allemagne ayant depuis fait élever leurs enfants dans les écoles chrétiennes, il en est résulté pour la religion des ancêtres une diminution de cet attachement dû aux premières impressions. On doit admirer le génie et les efforts d'un homme qui, élevé dans un dénûment absolu, au milieu de nombreux préjugés, et dans une colonie qui ne parlait pas même l'idiome des peuples qui l'entourent, a pu influencer sur le perfectionnement de la langue et de la littérature allemandes en général au point d'établir une époque bien marquée dans l'histoire, et sur ses coreligionnaires jusqu'à leur faire abandonner en si peu de temps leur ancien langage et les préparer à un degré de civilisation qui s'accroît de jour en jour. Les juifs disaient qu'après Moïse le législateur et Moïse Maïmonides, ils n'ont eu que Moïse Mendelssohn. Des philosophes chrétiens l'ont comparé à ce qu'il y a de plus illustre dans l'antiquité. Ramler fit graver sur son buste de marbre, placé dans l'école juive, l'inscription suivante : *M. M., sage comme Socrate, fidèle à la croyance de ses pères, enseignant comme lui l'immortalité et s'immortalisant comme lui*. On a de Mendelssohn de nombreux écrits, dont on peut voir la liste dans Meusel; nous indiquerons les principaux de ceux qui n'ont pas encore été cités : 1° le *Prédicateur moral*, journal hebdomadaire en hébreu, Berlin, 1750, in-4°; il n'en parut que quelques feuilles; 2° *Sur les sentiments*, Berlin, 1755, in-8°; traduit en français dans le *Journal étranger*, mai-décembre 1761, puis par T. Abbt, Genève, 1763, réimprimé à Berlin en 1764, in-8°; en hollandais, par J. Petsch, 1769, in-8°; 3° *Lettre au diacre Lavater*, Zurich, 1770, traduite en français sous le titre de *Lettres juives du célèbre Mosès Mendelssohn*, avec remarques et réponses de Kœlbele, Francfort, 1771; en hollandais, 1778, Utrecht, in-8°; 4° *Milloth Higgaiôn* (en hébreu). C'est proprement une édition de la *Logique de Maïmonide* (voy. ce nom), où il expliquait celle d'Aristote, en cherchant à la rendre plus claire, plus précise, et en y mêlant quelques idées de Wolf. Le manuscrit avait été donné à Samson Kalir, pauvre rabbin de Jérusalem, qui le fit imprimer sous son nom à Francfort en 1761. Bar-Lowe Levy en fit paraître une deuxième édition à Berlin en 1795: une troisième, publiée par Aaron Zacharie, de Jaroslow, porte le nom et une préface du véritable commentateur; et la quatrième fut donnée à Berlin en 1793 par rabbi Isaac Levi, de Sattanow. 5° *OEuvres philosophiques*, Berlin, 1764, 1771 et 1777, 2 vol. in-8°; elles contiennent les *Lettres sur le sentiment*, des *Discours philosophiques* et quelques *Mémoires*, publiés dans des ouvrages périodiques. Ce recueil a été traduit en hollandais, en latin et en italien. 6° *Phædon, sur l'immortalité de l'âme*, en 3 dialogues, Berlin, 1767, in-8°, réimprimé en 1768, 1769, 1776; la cinquième édition est précédée

d'une préface, par David Friedlander; traduit en hollandais; 1769; en italien, 1773; en français, par G. A. Junker, Paris, 1774; par A. Burja, Berlin, 1772, et sur la sixième édition, par L. Haussmann, Paris, 1830, in-8°; en russe, dans un journal; en hongrois, en danois, 1774; en anglais, par Collin, 1788, in-8°. 7° *Notes* sur un écrit concernant les miracles du fameux Schropfer (*Bibl. univ.*, cahier 1, p. 177), réimprimées plusieurs fois; 8° *Lois rituelles des juifs*, concernant les successions, minorités, testaments, mariages, propriétés; esquisse faite sur la demande et sous l'inspection de R. Hirschel Lewin, grand rabbin à Berlin, 1778; réimprimée en 1793, 1799, 4^e édit. (Voyez *Ober-deutsche, allg. litt. Zeit.*, vol. 3, p. 1-20); 9° *Essai d'une traduction allemande des cinq livres de Moïse*, Göttingue, 1778; id., en caractères et texte hébreux, Berlin, 1780-1783, avec commentaire en langue rabbinique, par rabbi Salomon de Dubno, extrait de divers commentaires, de mots et explications de Mendelssohn. 10° *La Délivrance des juifs*, traduite de l'anglais (du rabbin Manassès ben Israël), avec préface de Mendelssohn, servant d'appendice au *Mémoire* de Dohm sur l'état civil des juifs, Berlin, 1782; en hollandais, la Haye, 1782, in-8°; en italien, Venise, 1790 (voyez *Sur la Jérusalem de Moïse Mendelssohn*, par J.-F. Zollner, conseiller du consistoire), Berlin, 1784, etc.; 11° les *Psaumes*, traduits en allemand, Berlin, 1783-1788, in-8°. On a reproché de l'inexactitude à cette traduction; mais la couleur générale du poète y est rendue avec beaucoup d'élégance et d'harmonie, et avec une connaissance parfaite du goût de la poésie lyrique orientale. 12° *Heures du matin, ou Leçons sur l'existence de Dieu*, 1^{re} partie, Berlin, 1785, 1 vol.; seconde édition, Berlin, 1786, in-8° (voy. L.-H. Jacob, *Examen des Heures du matin et de toutes les preuves spéculatives de l'existence de Dieu*, Leipsick, 1786). — Les nombreux ouvrages publiés à l'occasion des débats de Mendelssohn avec Jacobi se trouvent dans le *Répertoire universel de la littérature* de 1785 à 1790, Iéna, 1793, n° 336-366. 13° Mendelssohn a fait beaucoup d'extraits et de critiques d'ouvrages: dans la *Bibliothèque des belles-lettres*; — dans les *Lettres sur la nouvelle littérature* (ses articles sont ordinairement signés D. K. M. P. Z.); — dans la *Bibliothèque universelle allemande*; — dans le *Journal mensuel de Berlin* (*Berlinische Monatsschrift*); — dans le *Magasin de psychologie* de M. Moritz; — dans les *Mémoires historiques et critiques, en faveur de la musique*, par Marburg; — dans le *Philosophe pour le monde*, d'Engel, etc. — M. David Friedlander a publié sur l'immortalité de l'âme un petit mémoire, à l'usage des hautes classes des juifs, qui contient sommairement tous les résultats du *Phædon*, et d'autres ouvrages de son ami. Tassaert a exécuté le buste de Mendelssohn, en marbre, pour l'école des

juifs; Lavater l'a fait graver dans sa *Physiognomonie*, t. 4, p. 587; mais le meilleur est celui de Bause, d'après un portrait de Graf. Abramson l'a gravé en médaille. Plusieurs monuments lui ont été érigés dans des jardins particuliers, entre autres à Bareuth; on en trouve la description dans le *Monatsschrift* de Berlin, 1787. Le major général de Sholten est entré dans beaucoup de détails, au sujet de Mendelssohn, dans le *Berlinische Monatsschrift* (1786, mars, p. 204-216); et Mirabeau s'est appliqué à le faire connaître en France dans un écrit ayant pour titre: *Sur Moïse Mendelssohn*, Londres, 1787; Bruxelles et Paris, chez Buisson, 1788, in-8°. A cet ouvrage est joint un autre mémoire sur la réforme politique des juifs, d'après Dohm, et sur la révolution tentée en leur faveur en 1753 dans la Grande-Bretagne. On a en outre la *Vie de Mendelssohn* en hébreu, par Isaac Euchel, 1788, in-8°; et M. Cottard, recteur de l'académie de Strasbourg, a fait son *Histoire* dans un petit ouvrage destiné aux écoles des israélites, Strasbourg, 1832, in-32. Le discours prononcé à l'anniversaire de sa mort par M. David Friedlander a été publié dans le *Deutsche Monatsschrift*, mars, 1791; et des fragments de lui et sur lui ont été recueillis dans un journal intitulé *Jedidja*, Berlin, 1819. Les nombreux ouvrages qui parurent à l'occasion de ses différends avec Lavater sont indiqués dans les tables des journaux littéraires d'Iéna et autres.

F—D—R.

MENDELSSOHN—BARTHOLDY (FÉLIX), compositeur de musique, né à Berlin le 3 février 1809, était fils d'un riche négociant israélite de cette ville et petit-fils du précédent, auquel il ressembla par cette application et cette énergique patience qui produisent les hommes distingués dans tous les genres. Il étudia le piano sous Louis Berger et la composition sous Charles-Frédéric Zelter, s'exerçant continuellement sur les chefs-d'œuvre de Sébastien Bach, de Hændel, de Haydn, de Mozart et des autres grands maîtres de l'Allemagne, qu'il sut bientôt par cœur, et l'on a toujours depuis cité sa mémoire musicale comme une des plus heureuses qui aient existé; il était capable d'accompagner sans musique des opéras entiers. C'est d'abord comme pianiste qu'il se fit connaître, et dès l'enfance il annonça un talent précoce pour l'exécution et une facilité extraordinaire pour l'improvisation. Quoique la grande fortune de son père lui assurât une position dans laquelle l'art musical ne serait pour lui qu'un agrément, on le fit de bonne heure paraître en public: dès l'âge de neuf ans il avait joué dans plusieurs sociétés de Berlin. Peu de temps après, il fit avec son père un voyage à Paris, et fut présenté à Cherubini, qui, après l'avoir entendu, engagea ses parents à ne plus combattre comme ils l'avaient fait jusqu'alors le penchant décidé qu'il montrait pour l'art musical. Il put donc s'y adonner tout entier et perfectionner ses études

en continuant de travailler avec Zelter. Mais ce fut surtout à partir de 1822, c'est-à-dire à l'âge de treize ans, que sa réputation commença de bien s'établir; ce fut aussi en cette année qu'il fit connaître ses premières compositions, notamment un concerto de piano qui causa beaucoup de sensation au milieu de tant de belle musique en ce genre que l'on entendait alors. Il avait aussi cultivé sans relâche son talent pour l'improvisation, et l'on a cité comme preuve de sa modestie et de son discernement que, se trouvant un jour dans une réunion d'artistes où s'était fait entendre Hummel, le jeune Mendelssohn fut engagé à se mettre à son tour au piano, mais rien ne put l'y décider, et, comme on essayait de l'y contraindre, il ne répondit plus qu'en versant des larmes. Son maître Zelter, ayant eu l'occasion de faire un voyage à Weimar, emmena son élève et ne manqua pas de le présenter à Goëthe, qui lui prédit les plus grands succès et lui témoigna depuis une amitié vraiment paternelle. Il fit plusieurs voyages dans différentes villes d'Allemagne, excitant partout une juste admiration. En 1823, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait encore que quatorze ans, Charles Mœsel, chef d'orchestre du théâtre royal de Berlin, fit exécuter la première symphonie de Mendelssohn, dans laquelle on remarqua, outre la puissance des effets, un caractère de style tout à fait particulier. Cette opinion se confirma l'année suivante, où parut son premier quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle. A dix-huit ans, le 29 novembre 1827, Mendelssohn donna au même théâtre un opéra-comique allemand, en deux actes, les *Noces de Gamache*; il s'était déjà formé pour lui un parti décidé d'admirer toutes ses productions, et qui cependant ne put procurer à cet ouvrage qu'un succès d'estime, parce qu'il péchait par le côté le plus important pour la musique dramatique, savoir : l'absence ou la faiblesse de la mélodie. Le compositeur le sentit sans doute, car il abandonna la musique dramatique proprement dite pour se livrer entièrement à celle où les voix ne figurent plus ou ne jouent qu'un rôle analogue à celui des instruments; telles furent les compositions qui l'occupèrent pendant les deux années qui suivirent, d'où datent quantité de pièces fugitives, l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*, un morceau à huit instruments qui obtint un grand succès, des quintettes, des quatuors, des sonates, etc. En 1829, Mendelssohn commença des voyages hors de son pays qui durèrent près de quatre ans. Il visita l'Angleterre, et y séjourna longtemps, surtout à Londres, où il fit entendre plusieurs de ses compositions. Il parcourut l'Ecosse, et l'on s'aperçut plus tard qu'il avait visité ce pays quand on entendit l'ouverture ou la symphonie intitulée la *Grotte de Fingal*, dans laquelle il a répandu en abondance ces inspirations vaporeuses que peut fournir un si triste climat et

que l'on retrouve dans les mélodies qui en sont originaires. En France, il exécuta un concerto de sa composition aux concerts du conservatoire; son œuvre et son jeu furent assez peu goûtés, ou, pour mieux dire, son séjour ne fut pas assez prolongé pour que l'on appréciait le mérite particulier qui le distinguait. Il en fut de même en Italie. Aussi parut-il dès lors renoncer à ces deux pays en se partageant entre l'Angleterre et l'Allemagne. En 1840, le roi de Prusse avait appelé Mendelssohn à la direction de sa chapelle particulière, bien qu'il fût israélite, et un peu plus tard, il l'avait nommé inspecteur général de la musique religieuse du royaume, places qui ne l'empêchèrent pas de continuer la direction des concerts de Dusseldorf, de Cologne et celle de l'école de Leipsick, qu'il occupait depuis quelque temps; il fit aussi à cette époque plusieurs excursions en Suisse. Ces occupations et ces voyages n'avaient point arrêté ni même ralenti sa verve productive, et l'on vit se succéder quantité d'ouvrages de différents genres, parmi lesquels on remarque ses ouvertures ou symphonies d'un seul mouvement, de grandes cantates composées pour diverses occasions, des psaumes pour voix et orchestre, de la musique de chambre pour instruments à corde et pour piano, de petites pièces de musique vocale, de grandes sonates, des préludes et des fugues pour orgue où l'on peut lui reprocher de s'être écarté du style propre à cet instrument, tout en agrandissant son domaine. Mais la gloire du nom de Mendelssohn se répandit plus que jamais quand il eut fait exécuter ses deux grands oratorios de *Paulus* et d'*Elias*, où l'on rencontre des morceaux de la plus grande beauté et quelques-uns d'un effet surprenant. Quoique ces deux grandes compositions paraissent devoir rester ses plus beaux titres, il ajouta encore à sa renommée par l'*Antigone*, exactement traduite du grec de Sophocle et qu'il mit en musique à la demande du roi de Prusse, bon connaisseur en littérature ancienne et amateur passionné de musique. Lancé dans cette carrière nouvelle, il écrivit les chœurs et entr'actes de l'*Athalie* de Racine, puis l'*OEdipe à Colone*, de Sophocle. L'*Antigone*, donnée d'abord à Potsdam en 1841, a été reproduite trois ans plus tard à Paris, sur le théâtre de l'Odéon. Le compositeur avait cherché à se créer un style nouveau en se pénétrant de la simplicité antique; on remarqua des récitatifs en chœur à l'unisson qui obtinrent tout le résultat que le musicien pouvait attendre; l'originalité de certains chœurs causa aussi une vive sensation. Mendelssohn avait à peine dépassé sa trentième année; son nom et quelques-uns de ses ouvrages étaient connus dans toute l'Europe; on était surtout étonné de son extrême fécondité, car il ne laissait presque point passer de mois sans mettre au jour une production nouvelle, souvent plus goûtée encore que celle qui avait précédé. On com-

paraît cette facilité à écrire dans des genres différents à celle dont Mozart avait donné un si bel exemple. Hélas ! on ne songeait pas qu'il faudrait aussi comparer bientôt la fatale destinée des deux compositeurs, emportés l'un et l'autre à peu près au même âge et à une époque de la vie à laquelle le génie peut encore briller longtemps du plus vif éclat et même atteindre un plus parfait développement. La vie de Mendelssohn n'avait été traversée par aucune peine ; né riche, devenu plus riche encore par un heureux mariage contracté d'après son goût, il n'avait jamais connu comme son illustre devancier les tourments d'une situation gênée et les embarras de l'incertitude du lendemain ; jamais il n'avait été forcé de contenter à un jour convenu d'avidés directeurs de théâtre ou des marchands de musique, ni de recevoir leurs *commandes*. Mendelssohn avait toujours travaillé à ses heures, et, s'il avait tant produit, c'était pour remplir les seules obligations que s'impose volontiers celui qui cultive son art avec passion. Le parti pris par lui depuis les *Noces de Gamache* de se tenir éloigné de la scène avait, à la vérité, enlevé au compositeur des applaudissements qu'il eût sans doute mérités ; mais, d'une autre part, lui avait épargné les chagrins et les tracasseries presque toujours inséparables du théâtre, même lorsque l'on réussit : hors de là, il avait obtenu tous les succès possibles. Le seul malheur qu'il éprouva dans sa famille fut la mort d'une sœur tendrement chérie, qui devait le précéder de peu de temps dans la tombe. Cette perte lui fut fort sensible ; dès lors sa santé se déranger et son mal ne tarda pas à prendre le caractère très-dangereux d'une affection cérébrale, évidemment causée par l'excès du travail auquel il se livrait assidûment depuis son enfance, autant par goût que par habitude. Il n'eut pas à lutter longtemps contre la maladie et mourut à Leipsick le 4 novembre 1846, dans sa 38^e année. Au moment où il cessa de vivre il se proposait de s'essayer de nouveau dans la composition théâtrale, et l'on peut même supposer que jamais il n'y avait complètement renoncé. En effet, non-seulement ses oratorios et quelques-unes de ses cantates offrent des intentions dramatiques et semblent n'être que des études ou essais en ce sens ; mais on a su qu'au moment où il cessa de vivre, Mendelssohn s'occupait d'un opéra féerique resté inachevé. Outre les pièces déjà signalées, son œuvre se compose, en musique de concert, de symphonies, symphonies-cantates, concertos pour piano, concerto pour violon, sérénade pour piano et orchestre, rondeaux pour les mêmes ; en musique de chambre, de quatuors et quintettes pour instruments à cordes, avec ou sans piano, pièces pour ce dernier instrument seul, à deux et à quatre mains, où l'on trouve des ouvertures, caprices, fantaisies, préludes, morceaux de caractère, variations, études, sonates ou fragments de sonates,

barcarolles, romances sans paroles, etc. Sa musique d'orgue a été mentionnée plus haut. Pour se faire une juste idée des travaux de Mendelssohn, il faudrait donner de tout ce qu'il a écrit une liste exacte, admissible seulement dans une notice spéciale, et y joindre une appréciation particulière et suffisamment détaillée de celles de ces compositions où se trouvent mieux empreint le cachet de son talent. Nous nous bornerons ici à émettre une opinion sur l'ensemble de son œuvre, afin de donner en peu de mots une idée de son système de composition. Quoique son nom mérite d'être inscrit à la suite des grands maîtres de l'Allemagne, il lui manque souvent, il faut bien l'avouer, ce qui constitue plus que tout le reste le vrai génie musical, savoir : l'invention et l'abondance mélodiques. Parfois, à la vérité, il offre des phrases charmantes ; mais on s'aperçoit presque toujours d'un travail d'éclat long et pénible. Chose remarquable, ce qui est spontané dans Mendelssohn, c'est plutôt la combinaison harmonique ; l'idée première lui a beaucoup coûté, tout l'accessoire lui coûte assez peu. Toutefois, le grand nombre d'idées et de formules qui s'offrent à son esprit et le choix qu'il est obligé d'en faire compriment encore ici sa pleine spontanéité. Dans les compositions de Mendelssohn, le travail s'aperçoit partout : en rejetant les tournures modernes qui lui paraissent banales, il ne s'aperçoit pas assez que plusieurs de celles dont il fait usage étaient banales il y a cent ans ; il avait dès le commencement de sa carrière remis en honneur la musique de Sébastien Bach en la jouant dans les concerts, et il ne niait pas tout ce qu'il devait à ce grand et fécond compositeur ; mais il ne s'avoua pas assez que la musique avait fait, à partir de Haydn, des progrès dans un sens qui ne permettait guère de revenir au système de Bach et surtout au style fugué que Mendelssohn emploie presque toujours dans les chœurs. On reconnaît trop que ce compositeur si studieux a fort peu étudié les maîtres italiens, et peut-être, comme plusieurs de ses compatriotes, les méprisait-il, faute d'en comprendre le mérite. Celui de Mendelssohn se remarque particulièrement dans une correction de style assez peu commune chez les novateurs. Il ne veut rien laisser paraître sous son nom sans l'avoir attentivement revu après l'avoir laborieusement écrit. Bien qu'il coure après les effets nouveaux, bien qu'il mette en œuvre tous les matériaux employés avant lui, en cherchant à marcher en avant, il a voulu que ce qu'il apporte de nouveau à la masse fût conçu dans les règles et ne fit jamais dispartir avec les productions antérieures, conçues dans les mêmes données. Malgré cela, il est bien forcé, pour obtenir des résultats nouveaux, de pousser les instruments dans des routes qui ne paraissent pas leur convenir toujours, comme nous le remarquons en parlant accidentellement de sa musique d'or-

gue. Souvent, dans le chant, il appelle la simplicité, il voudrait avoir l'air naïf, il aimerait à faire croire que ses inspirations lui sont venues dans la simple rêverie de l'artiste ; mais non, ce qu'il a écrit de plus simple est tout aussi travaillé et peut-être plus travaillé que le reste, ce qui ne ferait rien si ce travail ne se laissait pas trop apercevoir. En somme, les plus fervents admirateurs de son grand talent ne peuvent voir en lui un génie créateur ; ils y trouvent plutôt un homme de résistance, un esprit conservateur ; Mendelssohn n'a point inventé, il n'a modifié que superficiellement ; il ne pouvait faire école. Il est mort dans la force de l'âge ; mais est-il bien sûr qu'il eût fait de nouveaux progrès, et, d'après le système préféré par lui, ne peut-on pas croire qu'il était, sinon au moment du déclin, du moins à celui où le progrès n'est plus que factice et trop souvent illusoire pour le compositeur, insensible pour le public ? Quoi qu'il en soit, au moment où il fut enlevé au monde musical, Félix Mendelssohn-Bartholdy était le principal représentant de l'école allemande et le seul qui se fût placé hors de la portée vulgaire. Ainsi que l'a remarqué M. Maurice Bourges, dans une excellente appréciation du talent de Mendelssohn (1), l'artiste a disparu tout à coup au plus fort de son rayonnement et dans toute la splendeur de sa gloire ! Félix Mendelssohn ne s'en était pas tenu à la musique : il s'était toujours occupé, plus ou moins, de littérature. Il n'avait encore que dix-huit ans, et déjà l'on avait publié de lui une traduction en allemand de l'*Andrienne* de Ténence, dans le mètre de l'original, Berlin, 1826, in-4°.

J.-A. DE L.

MENDÈS (ANTONIO-FÉLIX) naquit en Portugal, le 14 janvier 1606, au village de Pernes, près de Santarem. Il est auteur de quelques ouvrages qui prouvent qu'il était bon latiniste et digne de la place de professeur de poésie latine et vulgaire qu'il occupait dans l'académie latine et portugaise. Nous ne citerons que sa *Grammaire latine*, dont la première édition parut à Lisbonne, en 1637 ; la seconde, en 1649, dans la même ville. C'est la Grammaire d'Araujo, disposée sur un nouveau plan. Mendès assure qu'à l'aide de sa Grammaire, on peut apprendre le latin en un an, tandis qu'avec les autres méthodes, l'élève, en cinq ou six ans, acquiert à peine une légère connaissance de la langue. Ce Dominique de Araujo naquit à Alenquer. Sa Grammaire latine fut imprimée à Lisbonne, en 1627. Il a laissé manuscrit un *Traité de la mémoire artificielle*.

B—ss.

MENDEZ-PINTO. Voyez PINTO.

MENDOÇA OU MENDOZA (ANDRÉ HURTADO DE), général portugais, issu d'une illustre famille, naquit vers le milieu du 16^e siècle. Doué d'un grand courage, d'une rare intelligence et d'une

expérience profonde, il se distingua de bonne heure par de brillants exploits. Il s'était fait une telle réputation, que, dans toutes les Indes, théâtre de ses immortelles expéditions, on ne s'entretenait que de sa valeur et de son audace. Au commencement du règne de Philippe II en Portugal (1581), aidé de deux braves officiers, il poursuivit plusieurs pirates malabares qui croisaient aux environs de l'île de Goa, et leur enleva trois galiotes. En quelques années il purgea les mers de Malabar des corsaires calicutiens. Il n'y eut aucune partie des Indes où les Portugais possédaient des établissements qui ne sentit la puissance de ses armes. Chargé en 1589, par le vice-roi des Indes, Mathias d'Albuquerque, d'aller humilier les rois de Jafarnapatân et de Candéa, il réussit pleinement dans cette expédition. Depuis longtemps toutes les côtes des Indes étaient infestées par un audacieux corsaire que tous les autres forbans reconnaissaient pour leur chef. Il était secrètement favorisé par les princes indiens, à cause des dommages qu'il causait aux Portugais. Il avait obtenu du Zamorin, empereur de Calicut, la permission de bâtir une forteresse dans ses Etats. Ce fut encore Mendoça que le vice-roi choisit pour aller briser la dangereuse puissance de ce corsaire, au sein même de sa forteresse, appelée de son nom Cugal. Le 3 décembre 1599, Mendoça s'éloigna du port de Goa, à la tête d'une flotte puissante. Sur sa route, il réconcilie deux princes dont la division pouvait nuire à ses desseins, et s'empare, dans le royaume de Cananor, d'un port (Mulaïm) où il trouve trois mille sacs de riz qu'on allait transporter dans la forteresse de Cugal. Après quinze jours de navigation, il arrive en vue de ce repaire qu'il a juré de détruire. Bientôt il voit venir à sa rencontre l'empereur de Calicut lui-même. Il s'entretient longuement avec ce prince, et cherche à lui persuader qu'il est de son intérêt de se réunir aux Portugais pour abattre un insolent corsaire qui l'a menacé lui-même. Le Zamorin, entraîné par les paroles de Mendoça, fait alliance avec lui, et, pour garantie de sa foi, lui remet deux otages choisis parmi les princes mêmes de sa famille. Mendoça lui en donne deux à son tour. Dès lors il n'est plus occupé que des moyens de faire réussir son importante entreprise. Vêtu en simple soldat, il parcourt avec soin tous les lieux qui environnent la forteresse de Cugal. Il se présente sous ce costume au palais du Zamorin, et, par cet acte, ne lui permet plus de douter de sa bonne foi. Il s'adresse ensuite à trois princes arioles qu'il force, en les menaçant, à entrer dans ses vues. Il en obtint du bois, des charpentiers, des pionniers et des éléphants, et, ce qui était plus important, un édit par lequel ils interdisaient à tous leurs sujets d'envoyer le moindre secours à Cugal. Il cherche ensuite et réussit à se ménager des intelligences dans cette place. Il apprend de trois cents Turcs, qui en sont sortis à

(1) *Gazette musicale de Paris*, du 28 novembre 1847, p. 387.

sa sollicitation, qu'elle manque de vivres et qu'elle n'est défendue que par 800 hommes. Enfin, le 16 janvier 1600, il commence les opérations du siège de Cugnal, n'ayant sous ses ordres que 1,200 Portugais et quelques troupes fournies par ses alliés. Cette forteresse, située dans une péninsule d'environ deux mille pas de circuit, était défendue du côté de la terre ferme par une palissade et une muraille flanquée de deux boulevards, et du côté du port par un boulevard d'une grande solidité. Un bourg, au milieu duquel s'élevait une mosquée, avait été bâti autour de la forteresse. Cugnal était un corsaire plein de valeur, d'expérience, d'habileté, et qui n'avait négligé aucune précaution pour assurer sa retraite. Le général portugais parvient d'abord à se rendre maître de la rivière sur laquelle le fort était construit. Malgré les chaînes de fer, les gros mâts et les ancres avec lesquels l'ennemi a fermé l'entrée du port, il y fait entrer 17 vaisseaux. Il s'empare en même temps de tous les points environnants d'où Cugnal pourrait tirer quelques secours. Un assaut donné le 7 mars, et où il paye de sa personne, le rend maître des fortifications qui défendent le bourg et du bourg lui-même. Il ne lui reste plus que la forteresse à emporter. Cugnal tremble; il fait offrir au Zamorin cent mille écus, s'il veut favoriser son invasion. Informé d'une proposition qu'il croit pouvoir séduire le Calicutien, Mendoça va le trouver et lui adresse ces énergiques paroles : « Je suis, par la grâce de Dieu, celui qui sait faire trancher la tête aux rois parjures, et qui sait remettre leur septre en des mains plus dignes de le porter. Ne vous abusez donc point. Je jure par le sang de Jésus-Christ que, si vous favorisez l'évasion de Cugnal, j'irai (il lui montrait ses compagnons) avec ces Portugais porter le fer et le feu jusque dans Calicut. » Le Zamorin intimidé signe à l'instant une promesse par laquelle il s'engage à livrer au terrible général Cugnal mort ou vif et 40 de ses compagnons. Mendoça et l'empereur s'embrassent ensuite. Peu de jours après, Cugnal, forcé de se rendre, fut remis aux Portugais, et conduit à Goa, où il eut la tête tranchée avec ses compagnons. Mendoça vola bientôt à de nouveaux combats : le vice-roi des Indes l'ayant chargé de châtier les faibles rois de Java et de Sumatra dont il avait à se plaindre, mais surtout de combattre les Hollandais, qui cherchaient à renverser la puissance portugaise dans les Indes, il partit de Goa, au mois de mai 1601, à la tête d'une flotte de 6 gros galions, de 18 galiotes et d'une galéace. En faisant voile vers le détroit de la Sonde, il aperçoit 7 vaisseaux hollandais, vers lesquels il se dirige; mais ceux-ci profitent du vent pour disparaître. Alors, changeant de route, Mendoça se rend à l'île d'Amboine, dont la citadelle allait tomber au pouvoir des Hollandais; il la délivre, la fortifie de nouveau, fait radoub

les vaisseaux que contenait le port, et s'éloigne rapidement pour aller punir les habitants d'Itto et de Rosatel de l'alliance qu'ils avaient contractée avec les Hollandais. Peu de jours lui suffisent pour soumettre ces deux villes, quoiqu'elles soient munies de fortifications solides, et défendues par des hommes dévoués. Après cette double victoire, l'infatigable général vole à l'île de Varinula, où les Hollandais et les Ternatins occupaient chacun un fort. A son approche, la capitale de l'île est abandonnée par ses habitants; il la pille, la brûle, et rase les deux forteresses. De là, Mendoça fait voile vers les Moluques, où les Portugais avaient continuellement à se défendre, dans l'île de Tidore, contre les efforts combinés des Hollandais et des Ternatins. Selon les ordres qu'il avait reçus, il commence aussitôt le siège de Ternate, mais il est forcé d'y renoncer, parce que la saison est avancée, que son armée est en proie aux maladies, et surtout parce qu'il manque de munitions. Depuis trois ans que duraient ses expéditions, il n'avait reçu de secours d'aucune espèce. Était-ce négligence ou envie de la part du vice-roi des Indes? Mendoça se retira promptement à Malacca, dont il prit le commandement. A peine y était-il arrivé, qu'un ordre du vice-roi Martin-Alphonse de Castro l'obligea de détacher de sa flotte quatre vaisseaux de guerre, pour escorter en Europe la flotte qui revenait de la Chine. Cet ordre le privait de ses meilleurs soldats et du peu de munitions qui lui restait. Ainsi affaibli, Mendoça se vit attaqué le 29 avril 1606, dans Malacca, par une armée hollandaise, grossie des troupes de plusieurs princes indiens. La place était sans vivres, sans munitions, et ne contenait plus que 145 Portugais et quelques Japonais. Cependant il ne perdit pas courage, et fit brûler toutes les maisons qui entouraient Malacca, puis, passant en revue le petit nombre de ses soldats, il les exhorta à combattre avec courage. Chaque jour, il leur permettait de faire des sorties, pour aller cueillir dans la campagne des racines et des herbes. Ils entraient souvent vainqueurs, et chargés du butin qu'ils avaient fait sur l'ennemi. Mais les assiégeants s'emparèrent successivement des retranchements qu'il avait fait élever. Son opiniâtre défense durait depuis trois mois, et le moment approchait où il allait être contraint de capituler, lorsqu'il fut délivré par le vice-roi lui-même, qui, informé des dangers que courait Malacca, s'était mis en route pour venir la secourir. Mendoça reçut les éloges et les récompenses qu'avait mérités sa valeur. Quelque temps après, l'archevêque de Goa, successeur de Castro dans la vice-royauté des Indes, se démit de sa charge en faveur de l'illustre général. Ce ne fut pas sans jalousie qu'on le vit élevé à une si haute dignité. Des hommes animés de ce vil sentiment cherchaient tous les moyens de le discréditer dans l'esprit public, en assurant que Mendoça n'était bon que pour obéir et pour com-

battre, qu'il manquait des talents nécessaires à l'homme d'Etat, et qu'en conséquence un pareil poste était au-dessus de ses forces. Le nouveau vice-roi des Indes savait tous ces discours et s'en inquiétait peu. Il préparait un armement, dont il attendait de grands avantages, quand il fut remplacé dans la vice-royauté des Indes par Laurent de Tavora. Il quitta ses fonctions sans regret, comme il les avait prises sans orgueil, et partit pour retourner en Portugal. Ce grand homme fut privé de la douceur de revoir sa patrie; il mourut dans la traversée. On transporta ses restes à Lisbonne, où ils furent inhumés avec une pompe digne de sa naissance et de ses nobles services. — DOM FRANCISCO DE MENDOÇA, commandant de la ville de l'Assomption, capitale du Paraguay, fit procéder, en 1549, à l'élection d'un nouveau chef pour toute la colonie, s'imaginant réunir les suffrages; mais ses compatriotes ayant élu Diégo Abreu, son compétiteur, qui prit possession à l'instant même, Mendoça, trompé dans ses espérances, publia que l'élection était nulle et se fit quelques partisans au moyen desquels il voulut chasser Abreu, qui le prévint, et le fit pendre (1550). — MENDOÇA Y RIOS, capitaine de la marine espagnole, mort à Londres le 22 janvier 1816, avait publié plusieurs ouvrages en anglais et en espagnol. Un seul a été traduit en français; il a pour titre : *Recherches sur les solutions des principaux problèmes de l'astronomie nautique*, lues à la société royale de Londres, Londres, 1797, in-4°. Ses Tables pour divers usages de la navigation sont très-estimées. B—P.

MENDOÇA. Voyez COSTA.

MENDOZA (don INIGO-LOPEZ DE), connu aussi sous le nom de marquis de Santillane, n'a point de place dans la *Bibliotheca hispana* d'Antonio; il fut cependant un des principaux ornements de la cour poétique de Jean II, roi de Castille (voy. l'article de ce prince). Né le 19 août 1398, son rang, ses richesses, ses talents lui acquirent une grande considération et une brillante renommée. On raconte que des étrangers se rendirent en Castille uniquement pour le voir. Après la mort du marquis de Villena, dont il était le disciple, Mendoza se trouvait à la tête de la littérature espagnole; mais ses études ne l'empêchèrent point de prendre part aux affaires. Il paraît que dans les troubles qui agitérent le règne de Jean II il ne fut pas toujours du parti du monarque. Cependant ce fut sous ses drapeaux qu'il combattit à Olmedo en 1445; et, en récompense des services qu'il rendit dans cette journée, il fut créé marquis de Santillane. Il mourut le 25 mars 1458. On a de lui : *los Refranes recopilados por mandado del rei don Juan*, 1541, in-8°. C'est ainsi que l'ouvrage est cité dans le *Specimen bibliothecæ hispano-majansianæ*, p. 67 (voy. CLÉMENT). Le catalogue de la bibliothèque la Serna contenait deux éditions de *Proverbios*, Séville, 1548, in-4°; Anvers, 1558, in-12, recueillis pour l'instruction

du prince royal de Castille, depuis Henri IV. C'est probablement le même ouvrage que *los Refranes*. M. Bouterweck (*Histoire de la littérature espagnole*, t. 1, p. 150 et suivantes de la traduction française), cite avec éloge trois productions de Mendoza : 1° *Chant funèbre sur la mort de Villena*, allégorie en vingt-cinq stances dactyliques, dont l'idée est prise du Dante; 2° *el Doctrinal de privados* (le Manuel des favoris), premier poème didactique qui ait paru en Espagne : c'est une longue série de réflexions morales, à l'occasion de la fin tragique d'Alvaro de Luna, favori de Jean II (voy. LUNA). 3° Une *Dissertation critique et historique*, citée comme autorité par tous les écrivains espagnols qui ont écrit l'histoire de leur ancienne littérature (voy. Jean de MENA). — Un autre Inigo-Lopez DE MENDOZA, quatrième duc de l'Infantado, second arrière-petit-fils du marquis de Santillane, et mort le 17 septembre 1566, est auteur d'un *Memorial de cosas notables*, Guadalajara, 1664, in-fol. C'est un recueil de dits et faits, sans ordre et sans date. A la suite de chaque article, l'auteur cite ses autorités, et quelquefois cette indication est plus ample que son texte, ce qui ne l'a pas empêché de placer en tête de l'ouvrage une liste alphabétique de plus de deux cents auteurs qu'il a mis à contribution. Le *Catalogue de la bibliothèque du roi* a placé cet ouvrage parmi les polygraphes, à côté des *Diverses leçons de P. Messie*. Dans le *Catalogue de la Serna Santander*, le *Mémorial* est rangé parmi les *Extraits et Mélanges historiques*; il n'est déplacé ni dans l'un ni dans l'autre endroit. A. B—T.

MENDOZA (PIERRE-GONÇALÈS DE), connu aussi sous le nom de *Cardinal d'Espagne*, était né en 1428 d'une des familles les plus illustres de Castille. Il s'appliqua dans sa jeunesse, avec beaucoup d'ardeur, à la culture des lettres; on dit même qu'il avait traduit en espagnol Salluste, l'Iliade, Virgile et quelques élégies d'Ovide. Son oncle, archevêque de Tolède, l'engagea à embrasser l'état ecclésiastique, et l'envoya à la cour du roi Jean II, qui le nomma évêque de Calahorra. La sagesse qu'il montra dans l'administration de son diocèse ajouta à sa réputation; et Henri IV, parvenu au trône de Castille, le nomma chancelier, lui procura en 1473 la pourpre romaine, et le désigna son exécuteur testamentaire. Mendoza fut élevé peu de temps après à l'archevêché de Séville, et passa ensuite sur le siège de Tolède, le plus illustre de l'Espagne. Il rendit d'importants services aux rois Ferdinand et Isabelle pendant la guerre contre les Maures de Grenade; il commanda une partie de l'armée chargée de cette expédition, et fut chargé de répartir la dîme accordée par le pape sur tous les biens ecclésiastiques pour subvenir aux frais de cette nouvelle croisade. Ce prélat mourut à Guadalajara le 11 janvier 1495. Ses restes furent transportés à Tolède et déposés dans un tombeau

en marbre, qu'on voit encore à l'église cathédrale. Il avait une dévotion particulière à la Ste-Croix, et il fonda sous ce nom un collège magnifique à Valladolid, et un hôpital à Tolède. — *Pierre Salazar* DE MENDOZA a publié la *Coronica del gran Cardinal de España*, Tolède, 1625, in-fol., et *Origen de las dignidades de Castilla y Leon*, Madrid, 1657, in-fol. W—s.

MENDOZA (don PEDRO DE), fondateur de Buenos-Ayres, gentilhomme très-riche de Cadix, offrit en 1529 à Charles-Quint d'achever à ses frais la découverte et la conquête du Paraguay et de la rivière de la Plata. Nommé par ce monarque adelantado ou chef militaire de tout le pays arrosé par ces deux fleuves et nouvellement découvert, il mit à la voile le 24 août 1534 avec 14 vaisseaux et 3,000 Espagnols, et prit terre sur la côte du Brésil, où étant tombé malade, il confia le commandement de l'expédition à Juan de Ozorio, son lieutenant. Cet officier lui étant devenu suspect, il le fit assassiner peu de temps après. Mendoza, qui s'était rétabli, continua son voyage, remonta la rivière de la Plata jusqu'à l'île de St-Gabriel, fit reconnaître la côte méridionale qui est en face, et y fonda, le 2 février 1535, la ville de Buenos-Ayres, avec deux forts pour la défendre. Il y soutint plusieurs attaques des Indiens sauvages, qu'il repoussa : une nouvelle maladie le détermina à charger Ayolas du gouvernement ; il s'embarqua pour l'Espagne et mourut dans la traversée. B—P.

MENDOZA (DIEGO HURTADO DE), d'une famille distinguée, naquit à Grenade, suivant l'opinion la plus commune. Il étudia, soit dans cette ville, soit à Salamanque, le latin, le grec, l'arabe, le droit civil et le droit canonique. Il avait passé sa première jeunesse lorsqu'il alla, en 1535, combattre en Italie, sous Charles-Quint. Mais les fatigues de la guerre ne le détournèrent pas de l'étude. Pendant les quartiers d'hiver il allait à Rome, à Padoue ou dans d'autres universités d'Italie entendre les plus célèbres professeurs ; il vit, entre autres, à Padoue, Augustin Niphus et Jean Montesdoca de Séville. Charles-Quint, charmé de son esprit, lui confia plusieurs missions importantes qu'il remplit avec honneur. Envoyé d'abord à Venise comme ambassadeur, puis au concile de Trente, il le fut ensuite auprès du pape : enfin son souverain lui confia le commandement de la Toscane, et les mesures vigoureuses qu'il employa réprimèrent plusieurs révoltes. Son gouvernement, qu'on pourrait appeler un règne, dura six ans. Mendoza ne fut pas moins utile à Philippe II, qui l'appela dans son conseil ; il vécut encore vingt ans sous ce prince, et mourut en 1575 âgé de plus de 70 ans. M. Bouterweck (*Histoire de la littérature espagnole*) fait un très-grand éloge de Mendoza ; il l'appelle le Salluste et l'Horace de l'Espagne : il reconnaît pourtant que trop souvent ses vers sont durs, et que ses odes offrent de l'obscurité.

Non content de cultiver les lettres, Mendoza en était aussi le protecteur, ce qui lui valut de la part de Paul Manuce la dédicace, non des *Opera philosophica Ciceronis*, mais d'un volume qui en contient une partie, et qui fut publié en 1541, in-8°. Pendant son séjour à Venise, il fut très-utile aux lettres grecques, car il fit venir de Grèce et arracha des mains de leurs avares possesseurs plusieurs ouvrages, entre autres ceux de St-Basile le Grand, de St-Grégoire de Nazianze, de St-Cyrille d'Alexandrie, d'Archimède, d'Héron, d'Appien, etc. Ayant acheté à grand prix de ceux qui le retenaient la liberté du fils de Soliman, pour toute reconnaissance de la part du sultan, il ne demanda que la permission, pour Venise, d'acheter des Turcs les grains dont elle avait besoin et quelques livres grecs pour lui. Mais il ne reçut pas moins de six caisses de manuscrits que lui envoya Soliman. Il fit transcrire à grands frais par Arnold Arsenius, savant grec d'alors, plusieurs manuscrits grecs de la bibliothèque du cardinal Bessarion. Dans la bibliothèque ambrosienne de Milan, on trouve le catalogue manuscrit des livres grecs dont Mendoza fit faire des copies. Il envoya en Thessalie et jusqu'au mont Athos Nicolas Sophianus de Corcyre (dont on a une carte de la Grèce avec des notes de Nicolas Gerbellius), pour y déterrer des ouvrages d'auteurs célèbres. Mendoza céda sa précieuse collection au roi d'Espagne pour la bibliothèque de l'Escurial. Il cultiva aussi la géographie, et s'occupa de la recherche des noms et des sites célèbres de l'Espagne. Ce guerrier, qui fut tout à la fois négociateur, géographe, historien et poète, n'a laissé que deux ouvrages qui aient été imprimés : 1° *Guerra de Granada hecha por el rey de España Felipe II contra los Moriscos de aquel reino sur rebeldes*, qui, après avoir longtemps circulé en manuscrit, fut enfin imprimé par les soins de Louis Tribald, Madrid, 1610, in-4°, et réimprimé à Lisbonne en 1627. L'édition de Valence, 1776, in-4°, est précédée d'une bonne Vie de l'auteur (1). 2° *Obras del insigne Cavallero don Diego de Mendoza*, Madrid, 1610, in-4°. Antonio dit que Diego excellait dans les vers de huit syllabes ; au surplus, son éditeur a supprimé les pièces facétieuses et satiriques. Dans l'édition du concile de Trente, donnée par Ph. Labbe, on trouve (colonne 292) le discours qu'en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint il adressa aux Pères du concile. On attribue à Mendoza, et comme ouvrage de sa jeunesse, *Lazarillo de Tormes*, Tarazona, 1586 ; Valladolid, 1603, in-16, souvent

(1) Son neveu, le marquis de Mondejar, avait commandé l'expédition qui poursuivit jusqu'au sommet des Alpuxarras les débris de la puissance mauresque, et porta les derniers coups à ces descendants des conquérants de l'Espagne. Ce sont ces événements que retrace Mendoza à la manière des grands historiens de l'antiquité ; il s'en rapproche par l'élevation des sentiments, la noblesse et le ton animé du style ; mais bien loin qu'il nous paraisse marcher sur les traces de Salluste, nous avons remarqué dans ses récits une élocution abondante et fleurie, qui contraste avec la concision et le style sévère de l'auteur latin. F—r.

réimprimé, soit seul, soit avec la mauvaise continuation qu'y ajouta Henri de Luna; traduit en italien par Barezzi Berezzi, d'après la 2^e édition, sous le titre de : *Il Picariglio Castigliano*, Venise, 1622, in-8°; 1626, in-8°; et avec une seconde partie ajoutée par le traducteur, 1635. *Lazarille de Tormes* a été aussi traduit en allemand. Une traduction française de la première partie parut à Lyon en 1560, et fut réimprimée à Paris en 1561. On l'attribue à J. Saugrain ou à J. Garnier de Laval. La réimpression d'Anvers, 1598, est augmentée de la traduction de la seconde partie par Van der Meere. Une autre traduction parut en 1620; la première partie avec ces initiales : M. R. B. P., la seconde avec celles-ci : L. S. D. Dans la réimpression de 1660, on a mis aux deux parties ces dernières initiales, qu'on croit désigner le sieur d'Audiquier jeune. Une autre traduction anonyme fut imprimée à Paris chez Barbin, 1678, 4 petits volumes in-16, et reproduite en 1657 à Lyon, et en 1698 à Bruxelles, et enfin à Paris sous le titre de : *Aventures et Espiègleries de Lazarille de Tormes*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°. Une traduction en vers français, par le sieur de B**, avait été imprimée à Paris, 1653, in-4°; les vers sont de huit syllabes. Le *Catalogue de la bibliothèque du roi* met les *Aventures de Lazarille* sur le compte de Mendoza. Quelques personnes attribuent cependant cet ouvrage à Jean de Ortega, religieux hiéronymite. Mendoza avait composé un Commentaire sur toutes les œuvres d'Aristote, et traduit la *Mécanique* de cet auteur. Il avait écrit des Commentaires politiques, et avait chanté la conquête de Tunis (à laquelle on croit qu'il contribua) dans un petit poème intitulé *la Conquista de la Ciudad de Tunes*. Ces ouvrages sont restés inédits, ainsi que *la Batalla naval, escrita al fin de la guerra de Granada*, qu'on croit du même Mendoza. Aymon a publié : *Maximes du pape Paul III, tirées des Lettres anecdotes de don Hurtado de Mendoza*, la Haye, 1716, in-12. — *Diego de Funez* et *Mendoza* était de Murcie; on a de lui : *Historia de aves y animales de Aristoteles, traducida de latin en romance, y agnadida del otros muchos autores griegos y latinos que trataron de esta materia*, Valence, 1621, in-4°. A. B. T.

MENDOZA (BERNARDIN DE), frère germain de Laurent, comte de Cluny, se signala par ses exploits en Belgique, fut fait chevalier de l'ordre de St-Jacques, et chargé d'ambassades en Angleterre et en France. On a de lui en français : *la Harangue au roi très-chrétien faite à Chartres par monseigneur l'ambassadeur pour le roi d'Espagne vers Sa Majesté*, 1588, in-8°. Il mourut au commencement du 17^e siècle dans un âge avancé, quelques années après avoir perdu la vue. Il avait traduit en espagnol *Los seis libros de la politica de Justo Lipsio*, Madrid, 1604, in-4°. Il avait composé : 1^o *Commentarios de lo sucedido en los Paizes Baxos, desde del anno MDLXVII hasta el de MDLXXVII*, Madrid, 1592, in-4°; traduit en

français, Paris, 1622, in-8°; 2^o *Theorica y practica de guerra*, Madrid, 1577, in-4°; Anvers, 1595, in-4°; 1598, in-8°, traduit en français, Bruxelles; en italien par Salluste Grati de Sienne, imprimé à Venise, 1616, in-8°. — Un autre *Bernardin de Mendoza*, docteur en théologie, chanoine de Tolède, a laissé un manuscrit, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous ce titre : *Tratado en defensa de los colegios seminarios que el sacro concilio de Trento dispone que se hagan en la session XXII, cap. XVIII.* A. B.—T.

MENDOZA (FERDINAND DE), jurisconsulte, de la même famille que le cardinal d'Espagne, a mérité une place dans la liste des érudits précoces. (Voyez *Bibl. Klefikeri*, p. 227.) Il était né vers 1566 : la rapidité de ses progrès dans l'étude du droit et de la théologie étonnait ses maîtres, et lui valut les encouragements les plus flatteurs. A peine avait-il terminé ses cours qu'il publia le recueil de ses observations sous ce titre : *Disputationes in locos difficiliores tituli de Pactis, in Digestorum libris*, Alcalá, 1586, in-fol. Il fit paraître, quelques années après, un ouvrage très-savant : *de Concilio Illiberitano* (1) *libri tres* (ibid., 1594, in-fol.) qu'il dédia au pape Clément VIII, et qui a été réimprimé à Lyon (en 1665) avec des notes et des additions. Mais une application excessive au travail ruina la santé de Mendoza et troubla sa raison. Ses parents furent obligés de le faire enfermer à Madrid, où il mourut après avoir langué plusieurs années dans un état déplorable. W—s.

MENDOZA (JEAN-GONÇALÈS DE), célèbre missionnaire, était né dans la Castille vers le milieu du 16^e siècle. Il porta les armes dans sa jeunesse; mais fatigué de la vie des camps, il entra dans l'ordre des ermites de St-Augustin. Il fut envoyé par ses supérieurs dans les missions de l'Asie, et mit beaucoup d'ardeur à étudier la langue et les mœurs des peuples qu'il était chargé de catéchiser. Le roi d'Espagne, Philippe II, le nomma, en 1580, son ambassadeur à la Chine; il avait déjà fait deux voyages dans ce vaste empire, et s'était ménagé la protection de quelques lettrés qui lui furent d'un grand secours. Il revint en Europe rendre compte de son ambassade, et fut récompensé de ses services par l'évêché de Lipari, qu'il obtint en 1593. Ce prélat se rendit, quelque temps après, dans l'Amérique espagnole, avec le titre de vicaire apostolique; il fut fait évêque de Chiapa en 1607, et transféré l'année suivante sur le siège de Popayan. Il mourut vers 1620, dans un âge avancé. On a de lui une *Histoire de la Chine*, en espagnol, Rome, 1585, deux parties in-8°. La première contient des détails sur l'étendue et la division de la Chine, ses productions naturelles et les mœurs de ses habi-

(1) C'est le fameux concile d'Elvire. Quelques bibliographes disent que la 1^{re} édition du traité de Mendoza est in-4°; elle est fort rare. L'édition de 1665 est déparée par un grand nombre de fautes typographiques.

tants; la seconde est la relation des trois voyages que Mendoza y fit en 1577, 1579 et 1581 (1). On n'avait eu jusque-là que des récits inexacts et superficiels sur la Chine : l'ouvrage de Mendoza, plus détaillé et plus intéressant, eut un grand succès; il fut traduit en italien par Francesco Avanzo, Venise, 1586, in-12, en latin par Joachim Brullius, et en français par Luc de la Porte, Paris, 1589, Rouen, 1614, in-8°. On a prétendu qu'il avait exagéré la grandeur de cet empire, le nombre et la richesse des habitants, etc. Mais on fait le même reproche à tous les voyageurs qui décrivent les premiers des pays peu connus.

W—s.

MENDOZA (ANTOINE HURTADO DE), du diocèse de Burgos, fut commandeur de l'ordre de Calatrava. Il gagna les bonnes grâces de Philippe IV et de toute sa cour par le piquant de son esprit et l'aménité de ses manières. Il devint secrétaire d'Etat et membre de l'inquisition. Quoiqu'il n'eût pas fait d'études, il composa des comédies et des poésies lyriques en espagnol, qui eurent du succès. Après avoir dit que cet auteur a laissé sept ou huit comédies, plusieurs fois réimprimées à Madrid, Antonio donne, pour les ouvrages en prose de Mendoza : 1° *la Fiesta que se hizo en Aranjuez a los años del rey don Felipe IV, con la comedia de Querer por solo querer*, Madrid, 1623, in-4°, réimprimée avec cinq comédies, et d'autres poésies du même auteur, sous ce titre : *el Fenix Castellano, don Antonio de Mendoza renacido*, etc., Lisbonne, 1690, in-4°; 2° *Convocacion de las cortes de Castilla y juramento del principe nuestro senor don Baltasar Carlos primero de este nombre, anno 1632*, Madrid, 1632; in-4°; 3° quelques manuscrits, parmi lesquels un *Traité de la grandesse d'Espagne*. Mendoza vivait encore en 1638; mais on ignore l'époque de sa mort. — Antoine Sarmiento de MENDOZA, aussi de Burgos, et chevalier de l'ordre de Calatrava, gouverneur de Cuenca et de Cordoue, gentilhomme de la chambre de l'infant Ferdinand, et intendant de Jean d'Autriche, mort en 1651, a donné une traduction de la *Jérusalem délivrée*, sous ce titre : *La Hierusalem del Tasso, traducida en octava rima*, Madrid, 1649, in-8°. A. B.—r.

MENÉ (MAURICE DU), gentilhomme breton, issu de la maison du Guerlesquain, servit d'abord sous Louis XI, qui le fit capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances, et l'employa dans les guerres de Flandres et du Roussillon. La réputation que Mené s'y acquit déterminait le roi à l'appeler dans son conseil, et à lui confier plusieurs négociations, ainsi que le gouvernement de Guise. De plus en plus satisfait de ses services, Louis XI lui donna en usufruit la seigneurie de la Ferté-Bernard, la ville d'Aigues-Mortes et le bailliage de la Charbonnière, dont il jouit jusqu'à

la mort de ce prince. Il abandonna peu après le service de la France pour reprendre celui du duc de Bretagne, François II : ce fut à la suite de désordres graves survenus à Pontoise, où était cantonnée une des compagnies qu'il commandait. Après une querelle entre les habitants et les soldats, ceux-ci, ayant eu l'avantage, pillèrent et brûlèrent presque toute la ville. Deux des fils de Mené furent punis; quant à lui, il tomba en disgrâce auprès de la cour, et s'estima fort heureux d'être accueilli par le duc de Bretagne, qui le fit capitaine des archers de sa garde. Lors des discussions qui signalèrent les dernières années de la vie de ce prince et la minorité de la duchesse Anne, sa fille, Mené embrassa le parti du maréchal de Rieux. Il était dans l'armée du duc, en 1487, lorsque les Français mirent le siège devant Ploërmel. Mené fit entendre aux Bretons qu'il y avait des intelligences entre les Français de l'armée du roi et ceux de l'armée du duc; et qu' aussitôt qu'on en viendrait aux mains ils se tourneraient tous contre les Bretons. Ce langage fit, dit-on, une telle impression sur les bas Bretons, qu'ils désertèrent presque tous, et que, de 16,000 hommes, il n'en resta que 4,000 avec lesquels le duc fut réduit à se jeter dans Vannes, ce qui laissa Ploërmel sans défense. Aussi cette ville ne tint-elle que peu de jours, au bout desquels elle fut pillée et mise à rançon. D'Argentré, qui attribue aussi à Mené la défection de l'armée bretonne, dit qu'abusant de son influence sur les soldats, il les entraîna à désertir, en leur disant que le duc les menait à la boucherie, gouverné qu'il était par les Français. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que les propos de Mené aient eu la gravité qu'on leur a attribuée; car le duc continua de l'employer, soit dans l'armée, où il combattit avec courage à la bataille de St-Aubin-du-Cormier, soit comme chambellan. Après la mort de ce prince, il joignit les deux emplois successifs de capitaine de Morlaix et de Josselin à celui de capitaine des gardes de la duchesse Anne, dont il quitta le parti en 1489, pour commander, sur les côtes de Bretagne, le débarquement des Anglais qu'elle avait appelés à son secours. Le maréchal de Rieux, auquel il n'avait cessé d'être attaché, se prévalant de la tiédeur qu'il avait apportée dans sa mission, voulut le faire rentrer en grâce auprès de la jeune princesse, et le chargea de veiller dans l'évêché de Cornouailles à ce qu'il ne s'y fit rien qui pût retarder la pacification qu'on feignait alors de désirer. Mais Anne, se défiant d'un homme qui depuis peu d'années avait embrassé tant de partis, se refusa à ratifier le choix du maréchal, en prétextant que les rois d'Angleterre et d'Espagne décideraient si Mené était digne de cette marque de confiance. Il contribua au mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, et ce prince, pour le récompenser de ses bons offices, lui donna la terre de Duault-Quélen. Devenu vieux, il se retira à Carhaix dans

(1) A la suite de l'édition d'Anvers, 1596, on trouve l'*Itinéraire du nouveau monde*, par le P. Martin Ignace, de l'ordre de St-François.

une maison qu'il avait bâtie depuis 1478, suivant Orgée, et où il exerça lui-même l'hospitalité, en expiation, dit d'Argentré, de ses fautes passées et du saccagement de Pontoise. On ignore l'époque précise de sa mort; mais elle dut être postérieure à 1493, puisqu'il figure cette année pour une réduction de cent livres sur un état de diminution des gages et pensions dressé afin de subvenir aux frais de la conquête de Naples. C'est dans la maison fondée par Mené que les Dames hospitalières vinrent s'établir en 1663, à la demande des habitants et avec l'agrément de M. du Mené du Perrier, l'un des descendants du fondateur. Elles y restèrent jusqu'en 1665, qu'elles furent transférées dans la maison qui fut bâtie pour elles, et qu'elles ont toujours occupée depuis.

P. L.—r.

MÉNÉDÈME, philosophe grec, était d'Erythrée ou Erythrée, ville de l'Arcadie, et florissait dans le même temps qu'Antagoras de Rhodes, Aratus et Lycophron (1), trois cents ans avant J.-C. Sa famille était ancienne et illustre, mais pauvre : il travailla dans sa jeunesse à coudre des tentes ; d'autres disent qu'il exerça la profession d'architecte. Ayant été envoyé par ses concitoyens à Mégare, il s'y arrêta pour entendre les leçons de Stilpon ; et il se rendit ensuite à Elée, ville qui a donné son nom à une école fameuse. Ménédème, de retour dans sa patrie, se mit à enseigner ; le lieu où il donnait ses leçons n'était point garni de bancs comme dans les autres écoles ; ses auditeurs se tenaient debout ou assis, indifféremment. Il avait des manières graves et sérieuses ; il parlait peu, mais avec justesse et sans crainte de blesser ceux à qui il s'adressait. Sa franchise lui fit des ennemis ; mais sa probité et sa prudence lui méritèrent l'estime de ses concitoyens, qui l'élevèrent aux premières dignités. Il fut assez heureux pour déjouer les complots de ceux qui voulaient livrer Erythrée à Démétrius-Poliorcète ; cependant, quand cette ville fut tombée au pouvoir d'Antigone, fils de Démétrius, on l'accusa de trahison. Ménédème alla trouver ce prince pour l'engager à rendre la liberté à sa patrie ; et n'ayant pu le toucher, il se laissa mourir de faim. Il n'a écrit aucun ouvrage ; mais Diogène-Laërce nous a conservé dans la vie de ce philosophe quelques-unes de ses maximes et de ses réparties. Quelqu'un lui disait : « C'est un grand bien d'avoir ce qu'on désire. — C'en est un bien plus grand, dit-il, de ne désirer que ce qu'on a. » — MÉNÉDÈME, philosophe, disciple de Colotes de Lampsaque, était un homme d'un esprit bizarre. Il se montrait en public, dit Diogène-Laërce, revêtu d'une longue robe de couleur foncée et nouée par une ceinture rouge ; il avait un large chapeau couvert des signes du zodiaque, une longue barbe, et il tenait à la main une baguette de frêne ; c'était ainsi qu'on faisait

paraître les furies et les magiciens sur les théâtres modernes. Au surplus, l'histoire ne nous a rien conservé sur ce personnage, plus digne de figurer parmi les fous que parmi les philosophes.

W—s.

MENEGHELLI (ANTOINE), littérateur italien né à Vérone le 15 août 1765, fit ses études à Venise, où sa famille vint se fixer en 1770. Il s'occupa tout particulièrement de l'étude de la science sacrée et des langues orientales, qu'il regardait comme indispensables à l'état ecclésiastique, auquel il se destinait. Il fut ordonné prêtre et il s'adonna d'abord à l'éloquence de la chaire, où il aurait obtenu de beaux succès, si la faiblesse de sa constitution ne l'avait contraint à abandonner ce ministère avant l'âge de trente ans. Dès lors il se retourna vers le professorat. Reçu docteur en philosophie et en science légale, il fut chargé en 1797 de l'éducation d'Antoine Dona, fils du chevalier Pierre Dona, ancien ambassadeur près du St-Père. Peu de temps après le gouvernement autrichien le nomma professeur d'éloquence et de droit romain à l'école des Jésuites, sorte d'université qui avait été constituée en 1762 par la république de Venise. Meneghelli conserva cette chaire jusqu'en 1807, époque à laquelle il alla professer le droit romain au lycée de Venise. En 1815, par suite du nouveau système scientifique introduit à Venise par le gouvernement autrichien, Meneghelli fut envoyé à Padoue, où il professa deux ans le droit féodal, la politique légale et le droit commercial. On doit à Meneghelli plus de cinquante ouvrages divers, parmi lesquels nous citerons seulement : 1° *Saggio sopra il sistema metrico*, Venise, 1802, in-8° ; 2° *Della mutua gloria dei principi e delle lettere*, ibid., 1806, in-8° ; 3° *Saggio storico critico sopra l'eloquenza e la filosofia della Grecia e del Lazio*, ibid., 1806, in-8° ; 4° *Dell' influenza delle scienze nella sicurezza delle nazioni*, ibid., 1807, in-8° ; 5° *Della nomosofia Veneziana*, ibid., 1808, in-fol. ; 6° *Dei diritti degli Italiani alla stima delle nazioni*, ibid., 1808, in-4° ; 7° *Dell' eccellenza degli istituti di pubblica educazione*, ibid., 1809, in-8° ; 8° *Dell' influenza delle lettere nelle scienze*, ibid., 1810, in-8° ; 9° *Dell' influenza delle scienze nelle lettere*, ibid., 1811, in-8° ; 10° *Dell' influenza delle lettere nella morale*, ibid., 1815, in-8° ; 11° *Elogi di alcuni illustri Italiani*, ibid., 1815, 2 vol. in-8° ; 12° *Vita di Melchiorre Cesarotti*, ibid., 1817, in-8° ; 13° *Introduzione allo studio politico-legale*, ibid., 1817, in-8°. Nous ignorons à quelle époque est mort Meneghelli.

Z—D.

MÉNÉLAUS, géomètre grec, avait composé un ouvrage divisé en six livres sur le *Calcul des cordes*. Ces livres sont perdus ; il nous reste de lui trois livres intitulés *Sphériques*, dont l'original grec est également perdu, mais dont on possède deux traductions, l'une en arabe, l'autre hébraïque. La traduction latine, faite sur les deux premières, a été réunie aux *Sphériques* de Théod.

(1) Lycophron avait composé une pièce dans laquelle il se moquait de la trop grande frugalité de Ménédème.

dose, en grec et en latin, dans une jolie édition qui a paru à Oxford, en 1707, in-8°, sous ce titre : *Theodosii Sphaericorum libri tres; Menelai Alexandrini Sphaericorum libri tres*. Ménélaus vivait vers l'an 80 de notre ère ; son ouvrage traite uniquement des triangles, non qu'il enseigne à les résoudre ou à les calculer ; ses théorèmes, à l'exception d'un seul, sont de pure spéculation, et d'un usage presque nul pour la pratique. Celui que nous exceptons est le premier du troisième livre. Il a été nommé par les Arabes *Règle d'intersection* : il exprime la relation entre six arcs d'une espèce de quadrilatère formé à la surface de la sphère. Ce théorème a été démontré par Ptolémée, qui, comme Ménélaus, l'avait emprunté d'Hipparque ; car ce théorème est l'unique fondement de la trigonométrie des Grecs. En rapportant cette proposition, comme tant d'autres, Ménélaus ne prend pas la peine d'en indiquer les usages. On a pensé que notre Ménélaus était le géomètre que Plin., liv. 36, chap. 10, désigne sous le nom du mathématicien Manlius, comme ayant placé une boule dorée sur l'obélisque du champ de Mars, pour avoir une ombre ronde et mieux terminée. On croit avec plus de vraisemblance que Ménélaus est l'astronome cité par Ptolémée pour avoir observé à Rome, la première année du règne de Trajan, une conjonction de la lune avec les étoiles du front du Scorpion. Enfin, on soupçonne que ce Ménélaus est l'astronome connu par les Arabes sous le nom de Millæus, qui demeurait à Rome, où, quarante-deux ans avant Ptolémée, il avait dressé un catalogue dans lequel Ptolémée eut tant de confiance, qu'il l'adopta en entier, en ajoutant 25' à chacune des longitudes pour la précession, à raison de 36" par an : il en résulterait que ce catalogue de Millæus ne serait que le catalogue d'Hipparque, dont toutes les longitudes auraient été augmentées d'abord de 2° 15' par Millæus et puis de 25' par Ptolémée. Il est plus simple de croire que Ptolémée a partout ajouté 2° 40' aux longitudes d'Hipparque, lequel, de toute manière, restera le véritable auteur du catalogue transmis par Ptolémée. D—L—E.

MENENDEZ (MICHEL-HYACINTHE), peintre d'Oviédo, naquit en 1679, et alla étudier la peinture à Madrid, où il fit des progrès rapides dans toutes les parties de cet art. Il devint aussi savant dessinateur qu'habile coloriste et ne se distingua pas moins sous le rapport de l'invention. En 1712, Philippe IV lui accorda le titre de peintre du roi. C'est à Madrid que l'on voit la plupart de ses productions. Les plus renommées sont les deux tableaux de la *Vie du prophète Elie*, qu'il a peints pour les Carmes chaussés ; la *Madeleine*, qu'il fit pour les Récollets, et les *Apôtres*, pour l'église St-Gilles. Il avait ébauché les peintures de l'église de St-Philippe-le-Royal. La mort l'empêcha de mettre la dernière main à ces tableaux, qui furent terminés par André de la Colleja, son

élève. Jean-Barnabé Palomino a gravé d'après lui une estampe représentant St-Isidore à cheval et revêtu de ses habits pontificaux, exterminant les Maures. — François-Antoine MENENDEZ, peintre de genre et de portraits, né à Oviédo en 1682, était frère du précédent et étudia comme lui à Madrid. Une occasion d'aller en Italie s'étant présentée en 1699, il la saisit avec empressement, et visita successivement Gènes, Milan, Venise, Rome et Naples. Mais il avait entrepris ce voyage avec trop peu de réflexion. Dénué de fortune et de protecteurs, son talent ne put le tirer de la misère ; réduit, à Naples, aux plus dures extrémités, il ne trouva d'autre ressource pour vivre que de se faire soldat. Il s'engagea donc en 1700 dans l'infanterie espagnole. Mais les devoirs de son nouvel état, qu'il remplissait avec la plus scrupuleuse exactitude, ne l'empêchèrent pas de suivre les leçons des plus habiles artistes de Naples ; il fit des connaissances avantageuses et se vit enfin en état de tirer parti de son talent. Les changements qui survinrent à cette époque dans le gouvernement napolitain lui rendirent la liberté ; il revint à Rome, où il put se livrer sans obstacle à ses études. Quoique marié et ayant plusieurs enfants, il ne put résister au désir de revoir sa patrie. Il retourna donc à Madrid en 1717, abandonnant le bien de sa femme, afin que rien ne pût l'arrêter. Il se mit alors à peindre la miniature, et son talent eut de la vogue. Durant son séjour en Italie, il avait été frappé de l'utilité des académies : il résolut d'en faire jouir sa patrie, et en 1726, il présenta au roi un mémoire sous ce titre : *Représentation à l'effet de mettre sous les yeux de Sa Majesté les avantages que l'on peut tirer de l'établissement d'une académie des arts, du dessin, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, à l'instar de celles de Rome et d'autres villes d'Italie, de France, etc., le lustre qui doit en rejaillir sur la ville de Madrid et l'honneur qui doit en résulter pour la nation espagnole*. Menendez n'eut pas d'abord le succès dont il s'était flatté. Ce fut en 1744 seulement qu'on ouvrit un atelier de dessin dont il devint directeur. Cet atelier fut l'origine de l'académie de St-Ferdinand, qui ne reçut une organisation stable qu'après la mort de Menendez. Le plus célèbre de ses ouvrages est une marine représentant la tempête qu'il essuya en revenant d'Italie. Les effets en sont d'une vérité frappante et de la plus grande énergie. Ce beau tableau, qui existait à Notre-Dame d'Atocha, a été transporté à Madrid dans l'église du Rosaire. Menendez eut trois fils, qui cultivèrent comme lui la peinture et auxquels il sut inspirer les bons principes qu'il avait puisés dans l'étude des chefs-d'œuvre des diverses écoles d'Italie. P—s.

MENENIUS-AGRIPPA, l'un des plus illustres et des meilleurs citoyens de l'ancienne Rome, était d'une famille plébéienne. Brutus l'éleva au rang de sénateur après l'expulsion des Tarquins, et il

fut élu consul l'an 251 (avant J.-C. 503). Il remporta une victoire signalée sur les Sabins et obtint l'honneur du triomphe : on ne jugea pas à propos d'accorder le même honneur à P. Postumius, son collègue, et comme la conduite que celui-ci avait tenue méritait cependant une récompense, on imagina pour lui l'*ovation*. Menenius, éloigné également de tous les partis, n'avait jamais en vue que le bien public. Il déplorait avec tous les bons citoyens la rigueur dont on usait envers le peuple, que l'excès de sa misère avait déterminé à se réfugier sur le mont Sacré l'an 261 (avant J.-C. 493) : il proposa d'envoyer des députés vers ces malheureux pour essayer de les ramener par la persuasion. Chargé de porter la parole dans cette circonstance importante, il termina son discours par l'apologue des *Membres et l'estomac* (1), dont l'application à la mésintelligence du peuple et du sénat frappa tous les esprits ; les conditions qu'il offrit aux mécontents furent acceptées ; mais ils demandèrent qu'on ajoutât à l'abolition des dettes la création de deux tribuns (2), qui seraient chargés de défendre leurs intérêts contre les prétentions des patriciens, et Menenius fit adopter cette proposition, à laquelle s'opposa vivement l'inflexible Appius Claudius (3). Il mourut l'année suivante, 262 (492), si pauvre qu'il ne lui restait pas de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Le peuple et le sénat se disputèrent l'honneur d'y pourvoir. Le sénat l'emporta ; mais les plébéiens refusèrent de reprendre la somme à laquelle ils s'étaient imposés volontairement, et elle fut donnée aux enfants de Menenius. W—s.

MENESES (ALEXIS DE), vice-roi de Portugal, né en 1559 à Lisbonne, d'une des familles les plus illustres du royaume, embrassa fort jeune la vie religieuse dans l'ordre des ermites de St-Augustin, et se distingua par son érudition, mais surtout par son talent pour la chaire. Philippe II, ayant réuni le Portugal à l'Espagne, nomma dom Alexis archevêque de Goa, et le nouveau prélat s'embarqua aussitôt pour aller prendre possession de son siège. Il visita tous les pays soumis à sa juridiction, et il eut le bonheur de ramener à l'unité catholique la plus grande partie des habitants de la côte du Malabar, connus sous la dénomination de chrétiens de St-Thomas. Il assembla en 1599 à Diamper un *synode*, devenu fameux et dont les actes ont été publiés. Le pape Clément VIII, qu'il informa de ses suc-

cès, l'en félicita par un bref conçu dans les termes les plus honorables. En 1606, le vice-roi des Indes, dom Mart.-Alfonse de Castro, ayant été obligé de conduire des secours à Malacca, assiégé par les Hollandais, laissa le gouvernement entre les mains de dom Alexis, qui lui succéda l'année suivante dans ce poste important. Nommé en 1608 archevêque de Brague, il repassa en Portugal et administra son nouveau diocèse avec beaucoup de zèle. Le roi Philippe III lui conféra en 1614 la vice-royauté du Portugal, et l'appela deux ans après à Madrid pour présider le conseil chargé spécialement de l'expédition des affaires de ce royaume. Les hautes dignités dont il était revêtu n'avaient point diminué sa modestie : il pratiquait à la cour les austérités du cloître, et il mourut à Madrid le 3 mai 1617, à l'âge de 58 ans, laissant un souvenir précieux de ses vertus. On lui attribue les Vies de quelques religieux de son ordre. Antoine de Gouvea, religieux augustin, a publié en portugais le *Journal* du voyage de don Alexis dans les Indes, Coïmbre, 1606, in-fol. On trouvera son *Eloge*, par Cornel. Curtius, dans l'ouvrage intitulé *Viror. illustrium ex ord. eremitar. div. Augustini elogia*, p. 181-193, précédé de son portrait, gravé par Corn. Galle. W—s.

MENESES OSORIO (FRANÇOIS), peintre espagnol, florissait à la fin du 17^e siècle. Elève de Murillo, il est celui de tous ses disciples qui s'approche le plus de sa manière et de la grâce de son coloris. Quelques-unes même de ses productions, notamment ses figures d'enfants, ressemblent tellement à celles de son maître que l'œil le plus exercé peut à peine les distinguer. Meneses se lia d'une étroite amitié avec Jean Garzon, élève, comme lui, de Murillo, et par la suite ils se plurent à travailler ensemble. Elu en 1662 major-dome de l'académie de Séville, il peignit pour sa réception une *Conception*, qui fut reçue avec enthousiasme et placée avec honneur dans la salle d'assemblée. Parmi les ouvrages remarquables qu'on doit à cet artiste, on cite : *Elie nourri par l'ange dans le désert*, qu'il fit pour l'église de St-Martin de Madrid, et *St-Philippe-Néri prosterné devant la Vierge*, qu'on voit à la congrégation de Séville. Mais l'ouvrage qui a mis le comble à la réputation de Meneses est le célèbre tableau de *St-Catherine*, qui orne le maître-autel des capucins de Cadix, tableau que Murillo n'avait fait qu'ébaucher et auquel Meneses mit la dernière main. Il mourut à Séville vers l'an 1700. C'est un des plus habiles artistes qu'ait produits la célèbre école de cette ville. P—s.

MENESSION (CHRÉTIEN). Voyez CHRÉTIEN DE TROYES.

MENESTRIER (PERRENIN), pieux ecclésiastique né dans le comté de Bourgogne vers la fin du 16^e siècle, desservait la paroisse de Courcuire, village du ressort de Grai. Il avait souvent gémi de l'ignorance où les pauvres habitants des cam-

(1) LAFONTAINE, liv. 3, *Fable* 2.

(2) Selon Cicéron, Asconius et Tite-Live, Denys d'Halicarnasse se trompe en disant cinq.

(3) Lévêque a rejeté l'apologue que Tite-Live prête à Menenius parmi les fables adoptées par la crédulité de cet historien ; il est absurde de penser qu'un conte ait suffi, dit-il, pour apaiser une multitude exaltée. Ce critique n'a évidemment pas saisi les paroles de Tite-Live. Cet écrivain n'affirme pas que le retour du peuple à des sentiments de paix fût l'effet de l'apologue ; il rapporte seulement que Menenius, d'ailleurs cher au peuple par son origine plébéienne, se servit, pour disposer les esprits, d'un langage approprié aux mœurs simples du temps, et qu'il acheva de gagner par des concessions cette masse déjà ébranlée.

pagnes étaient plongés, et cherchait à y porter remède. Les livres étaient alors fort rares dans une province dévastée par les guerres et les maladies contagieuses : les ecclésiastiques eux-mêmes ne se procuraient qu'avec beaucoup de peine les livres à leur usage. Perrenin engagea son collègue Jean Vernier (1), curé de Pin, à établir dans ce village une imprimerie, destinée surtout à reproduire et à multiplier les copies des livres liturgiques. Cette imprimerie, fondée vers 1630, fut d'abord dirigée par Toussaint Lange et ensuite par Jean Vernier, lorsqu'il se fut mis au fait des procédés de la typographie ; elle ne subsista que jusqu'en 1636, année où les Français mirent le siège devant Dôle (voy. J. BOYVIN et PETREY) et poussèrent leurs incursions dans tout le baillage d'Aval (2). C'est de cette imprimerie, inconnue à Maittaire et à ses continuateurs (3), que sont sorties les *Heures paroissiales à l'usage du diocèse de Besançon*, où le peuple les appelle encore les *Heures de Pin*. Menestrier mourut vers 1640, dans un âge avancé, pleuré de ses paroissiens, qui lui consacrèrent une tombe modeste que le temps a respectée, mais dont les caractères sont presque entièrement effacés. On a de lui : 1° *Doctrina salutaria propre à attirer les âmes à l'amour, à la crainte et au service de Dieu*, Besançon, 1628, in-12 ; 2° *Discours très-utile pour le salut des âmes, traitant des péchés capitaux*, etc., Pin, Toussaint Lange, 1631, in-8° ; 3° *Breves conciones super evangelia Dominicarum totius anni*, ibid., J. Vernier, 1633, in-8°. W-s.

MENESTRIER (JEAN-BAPTISTE LE), numismate, né en 1564 à Dijon, d'une famille obscure (4), parvint à des emplois honorables, qu'il ne dut qu'à son mérite personnel ; il prend les titres de conseiller du roi et contrôleur de l'artillerie au duché de Bourgogne. Il s'était appliqué à la recherche des médailles et en avait formé une collection assez curieuse pour le temps. Menestrier mourut en 1634 à l'âge de 70 ans, comme l'apprend son épitaphe, peinte sur un des vitraux de l'église St-Jean de Dijon (5). Il avait publié en 1627 la description des principales pièces de son cabinet, sous ce titre : *Médailles illustrées des anciens empereurs et impératrices de Rome*, in-4°. Les

exemplaires qui restaient à sa mort furent vendus par ses héritiers à Palliot, libraire et graveur, qui les décora d'un nouveau frontispice portant la date de 1642, et y ajouta une épitre dédicatoire, un avertissement au lecteur et un errata. Cet ouvrage, quoique superficiel, est recherché des curieux, sans doute à raison de sa rareté. Menestrier est aussi l'auteur d'un recueil intitulé *Médailles, monnoies et monuments antiques d'impératrices romaines*, Dijon, 1625, in-fol. de 29 pages, très-rare. Le Catalogue des objets d'antiquité conservés dans son cabinet avait passé dans la bibliothèque de Nicol. Heinsius. (Voy. *Catal. bibl. Heinsii*, n° 133.) Le portrait de Menestrier, dessin au crayon rouge, est dans le Recueil de la bibliothèque de Paris. W-s.

MENESTRIER (CLAUDE), antiquaire et numismate, n'est pas né à Dijon, comme la plupart des biographes l'ont répété d'après Papillon, mais à Vauconcourt, village près de Jussey, dans le comté de Bourgogne. Il était fils d'un pauvre laboureur, qui le laissa orphelin fort jeune. Résolu d'aller tenter la fortune dans les pays étrangers, il se rendit en Espagne ; mais les protections sur lesquelles il avait compté lui manquèrent, et il se trouva réduit à garder un troupeau de mérinos. Il passa ensuite en Italie, et étant venu à Rome, il s'appliqua à l'étude avec beaucoup de succès. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Ste-Madeleine de Besançon et de quelques autres bénéfices. Le cardinal Fr. Barberini le nomma son bibliothécaire, et lui fit faire différents voyages en France, dans les Pays-Bas et en Espagne pour recueillir des antiques et des objets d'art. Comme il retournait à Rome en 1632, rapportant un grand nombre de monuments et de tableaux précieux, le vaisseau qu'il montait fut assailli à quelque distance de Marseille d'une tempête très-violente : le patron déclara que, pour sauver le bâtiment d'un naufrage presque inévitable, il fallait jeter à la mer tous les objets appartenant aux passagers. Menestrier ne put sauver de toutes ses richesses qu'un petit tableau représentant la sainte Vierge, et à son arrivée à Rome, il envoya ce tableau à Besançon (1) pour y être placé dans une église. Ce savant était lié à Jérôme Aléandre, et il entretenait une correspondance suivie avec J.-J. et Philip. Chifflet, ses compatriotes. Il mourut à Rome en 1639, dans un âge très-avancé. On a de lui : *Symbolicæ Dianæ Ephesiæ statua exposita*, Rome, 1657, in-4°. Cette dissertation fut publiée par Frédéric Ubal dini ; elle a été réimprimée suivie d'une lettre de Luc Holstenius, *De fulcris seu verubus Dianæ Ephesiæ simulachro apposis*, ibid., 1689, in-fol., et insérée par Gronovius dans le tome 7 du *Thésaur. antiquitat. Græcarum*.

(1) Jean Vernier, de Besançon, savant théologien pour le temps, cultivait aussi la littérature ; on trouve de lui quelques pièces de vers à la tête des ouvrages sortis de ses presses.

(2) Le comté de Bourgogne eut moins à souffrir des Français qui y étaient entrés en ennemis, que des Lorrains accourus à son secours et des impériaux commandés par le fameux Galas.

(3) La liste des ouvrages sortis de cette imprimerie est fort courte ; outre les *Heures paroissiales* dont on a parlé, et quelques livres liturgiques dont il n'a pas été possible de recouvrer un exemplaire, on ne connaît que quatre ouvrages imprimés à Pin : les deux de Perrenin Menestrier, les *Définitiones philosophicæ* de J. Thierry, 1634, in-16 ; et les *Attributs de la Ste-Vierge*, par J. Terrier, 1635, in-4°.

(4) Palliot nous apprend que Menestrier était cousin de l'antiquaire Cl. Menestrier, dont l'article suit.

(5) Voici cette épitaphe :

Ci-gît Jean le Menestrier,
L'an de sa vie soixante et dix ;
Il mit le pied dans l'estrier
Pour s'en aller en paradis.

(1) Ce tableau, qui est l'objet d'une dévotion particulière des habitants de Besançon, a été transporté, lors de la suppression des maisons religieuses, dans une des chapelles de l'église cathédrale de St-Jean.

Ménestrier a laissé un *Commentaire sur la vie des papes et des cardinaux*, par Alph. Chacon, et on conserve de lui, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Besançon : *Series numismatum imperatorum* et quelques autres Catalogues des médailles les plus rares. W—s.

MENESTRIER (CLAUDE - FRANÇOIS), l'un des plus savants hommes du 17^e siècle, était né le 10 mars 1631 à Lyon, d'une famille originaire de la Franche-Comté (1). Il avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses, et elles furent cultivées avec beaucoup de soin. Admis chez les jésuites à l'âge de quinze ans, il professa les humanités et la rhétorique à Chambéry, à Vienne et à Grenoble, de 1650 à 1656; il employa ses loisirs à l'étude des bons auteurs, et s'appliqua en même temps à la science du blason et à la recherche des antiquités avec une ardeur extraordinaire. Sa mémoire était si prodigieuse qu'il n'oubliait rien de ce qu'il avait appris. On rapporte que Christine, reine de Suède, passant à Lyon en 1657 et ayant voulu l'éprouver, fit prononcer devant lui trois cents mots bizarres et qu'il les répéta dans tel ordre qu'on lui proposât. Cette faculté ne nuisit point à son imagination; il fut chargé de diriger les fêtes que la ville offrit à Louis XIV à son passage à Lyon, en 1658 : elles furent magnifiques, et depuis ce temps, le P. Menestrier eut dans le pays la direction de toutes les fêtes. Il acheva ses cours de théologie, et accompagna son professeur au fameux synode de Die, où il se distingua par la facilité avec laquelle il répondit à ses adversaires, qu'il finit par réduire au silence. Rappelé à Lyon pour y enseigner la rhétorique, il succéda en 1667 au P. Labbe dans la place de conservateur de la bibliothèque, et il enrichit ce précieux dépôt d'un grand nombre de manuscrits et des livres de Grolier qu'il put recouvrer (voy. GROLLIER). Il profita d'une circonstance favorable (2) pour visiter l'Italie, l'Allemagne, la Flandre et l'Angleterre (1670), et recueillit partout des notes et des observations sur les objets de ses études. S'étant fait connaître d'une manière avantageuse par son talent pour la prédication, il brilla pendant vingt-cinq ans dans les principales chaires du royaume; il s'employait même fréquemment à donner des missions dans les campagnes et ne dédaignait pas d'enseigner le catéchisme aux petits enfants. Sur la fin de sa vie, il se borna à la rédaction de ses ouvrages, et mourut à Paris le 21 janvier 1705, à l'âge de 74 ans. Il avait beaucoup d'esprit et de facilité, et le P. Colonia ajoute qu'il avait la physionomie solaire (*Histoire*

littéraire de Lyon, t. 2). La liste de quatre-vingt-trois ouvrages de ce laborieux écrivain, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, avril 1705; dans les *Mémoires* de Niceron, t. 1^{er}, et dans le tome 2 des *Lyonnais dignes de mémoire*, par Pernetty, est inexacte et incomplète. On ne citera que les plus importants : 1^o la *Nouvelle méthode raisonnée du blason, disposée par demandes et par réponses*, souvent réimprimée : les meilleures éditions sont celles de Lyon, 1754, in-12, et 1770, in-8^o; 2^o *De la chevalerie ancienne et moderne avec la manière d'en faire les preuves*, Paris, 1683, in-12, rare et recherché; 3^o *Traité des tournois, joutes et autres spectacles publics*, Lyon, 1669 ou 1674, in-4^o, fig., rare. Cet ouvrage, très-curieux et le premier de ce genre en français, avait coûté quinze années de recherches à l'auteur (voy. le président ROLAND). 4^o *La Philosophie des images, ou Recueil de quantité de devises, avec le jugement des ouvrages qui ont été faits sur cette matière*, Paris, 1682, in-8^o. L'auteur y rapporte les sentiments de deux cents écrivains qui s'étaient occupés de cette matière. L'ouvrage a été traduit en latin, Amsterdam, 1665, in-8^o. On y joint un second volume intitulé *Devises des princes, cavaliers, dames, etc.*, Paris, 1683. 5^o *L'Art des emblèmes*, ibid., 1683, in-8^o, avec près de 500 fig. On y fait l'honneur à l'abbé Tesoro d'avoir le premier fixé les règles de cet art et de cette espèce d'écriture. 6^o *Traité des décorations funèbres*, ibid., 1684, in-8^o, fig. Il y a des exemplaires où l'on a supprimé l'épître dédicatoire et la décoration funèbre faite pour le prince de Condé. 7^o *La science et l'art des devises, dressés sur de nouvelles règles*, ibid., 1686, in-8^o; 8^o *Des ba'lets anciens et modernes, selon les règles du théâtre*, ibid., 1682, in-12; 9^o *Des représentations en musique anciennes et modernes*; ibid., 1687, in-12. Ces deux petits ouvrages, pleins de remarques curieuses, sont assez recherchés. 10^o *La Philosophie des images énigmatiques*, Lyon, 1694, in-12, avec une grande planche représentant des talismans. Il a dédié cet ouvrage à la mémoire du P. Bussièrès, son maître (voy. BUSSIÈRÈS). Il y traite des énigmes, des hiéroglyphes, des oracles, des fausses prophéties, et en particulier de celle qui est attribuée à St-Malachie, sujet qu'il avait déjà traité dans un ouvrage à part, 1689, in-4^o, lequel fut traduit en latin avec des suppléments par le P. Porter, cordelier, Rome, 1688, in-8^o (voy. MALACHIE); il y parle encore des sentences de Nostradamus, des songes, des sorts et de la baguette divinatoire, et il indique toutes les ruses employées pour abuser de la crédulité publique. 11^o *Eloge historique de la ville de Lyon, et sa grandeur consulaire sous les Romains et sous les rois*, ibid., 1669, in-4^o (voy. BROSSETTE); 12^o les *Divers caractères des ouvrages historiques, avec le plan d'une nouvelle histoire de la ville de Lyon, le jugement de tous les auteurs qui en ont écrit et des dissertations*, etc., ibid., 1694, in-12; 13^o *His-*

(1) C'est lui-même qui nous apprend que Cl. Menestrier, antiquaire du pape Urbain VIII, était son grand-oncle. Voyez les *Divers caractères des ouvrages historiques*, p. 120.

(2) Pernetty dit que quelques contrariétés déterminèrent le P. Menestrier à quitter sa patrie. Le *Journal de Verdun* (mai 1705, p. 315) dit même qu'on fit imprimer à Lyon son *Apologie* contre ceux qui l'ont accusé d'avoir voulu quitter son ordre et de n'y être resté que malgré lui; mais nous doutons qu'un tel livre ait jamais été publié.

toire civile et consulaire de la ville de Lyon, justifiée par chartes, titres, chroniques, etc., *ibid.*, 1696, in-fol. Il avait employé trente années à cet ouvrage, qui est très-important, mais qui n'a point été terminé; le premier volume, le seul qui ait paru, finit au règne de Charles VII, en 1400. 14° *Histoire du règne de Louis le Grand par les médailles, emblèmes, devises, jetons, etc.*, Paris, 1693, in-fol. Cette édition est augmentée d'un Discours sur la vie du roi et de quelques planches. Il y a des exemplaires avec un nouveau frontispice et la date de 1700. La 1^{re} édition, Paris, 1689, in-fol., fut faite d'après les médailles du cabinet du P. Lachaise; la 2^e, Amsterdam, 1691, est augmentée de toutes celles qui ont été frappées en Hollande ou en Angleterre contre la mémoire de Louis XIV. L'Académie des inscriptions était chargée de recueillir les médailles du règne de ce prince, et on reprocha au P. Menestrier d'avoir cru pouvoir faire seul un travail confié à une compagnie de savants et de littérateurs: il se justifia par un *factum*, publié en 1694, in-4°, en déclarant qu'il y avait plus de trente-cinq ans qu'il était occupé de cet ouvrage et qu'il n'avait point eu connaissance du projet de l'Académie (1). 15° *Description de la belle et grande colonne historiée, dressée à l'honneur de l'empereur Théodose*, dessinée par Gentil Belin, avec des explications, Paris, 1702, in-fol., fig. Banduri a depuis donné un dessin plus exact de ce monument. 16° *Dissertation sur l'usage de se faire porter la queue*, Paris, 1704, in-12, curieux et recherché; nouvelle édition, avec des notes, publiée par MM. Bregnot du Lut, Duplessis et Péricaud, Lyon, 1829, in-8°; 17° *Bibliothèque curieuse et instructive*, Trévoux, 1704, 2 vol. in-12, fig. — Les ouvrages suivants ont été omis par Nicéron. 18° *l'Art du blason justifié, ou les Preuves du véritable art du blason*, *ibid.*, 1671, in-12. C'est une réplique aux critiques faites de son premier ouvrage par le Laboureur, dans son *Discours sur l'origine des armes*. 19° *La Méthode royale du blason*, *ibid.*, 1675, une feuille in-fol. gravée, offrant les principes de cet art en vers techniques, avec les figures nécessaires; 20° *Traité de l'origine des quartiers et de leurs usages pour les preuves de la noblesse*, Paris, 1681, in-fol. (dans les *Tableaux généalogiques* de Jean le Laboureur); 21° *Lettre d'un gentilhomme de province à une dame de qualité, au sujet de la comète*, Paris, 1681, in-4°; 22° *Lettre à M. Mayer sur une pièce antique qu'il a apportée de Rome*, 1692, in-4°, et traduite en latin dans le *Novus*

thesaurus antiquitatum de Sallengre, t. 3, p. 939-944; 23° *Dissertations des loteries*, Lyon, Bachelu, 1700, in-12. L'auteur y prend la défense de ces sortes de jeux. Cet ouvrage, où l'on trouve peu de jugement, est rempli d'une érudition mal digérée. Il défend néanmoins d'admettre aux loteries les pauvres, les domestiques et les enfants. « C'était en peu de mots réfuter son ouvrage, » dit judicieusement Dussaulx; car le profit des « loteries le plus clair et le plus net vient moins « des riches que de la multitude indigente. » 24° *Nouvelles découvertes pour l'histoire de France* (dans le *Journal des savants* de 1682, p. 188). Il est question de la découverte du tombeau de la reine Anne de Russie, femme de Henri I^{er}, que l'on croyait retournée en Russie après la mort de ce roi, et d'autres monuments du même genre qu'il avait retrouvés. — *Les Respects de la ville de Paris en l'érection de la statue de Louis le Grand justifiés*. (Voy. *ibid.*, 1694, p. 69.) C'est une réponse à la critique d'un Français réfugié en Hollande. — Trois Lettres où il répond à une critique de Collet sur quelques endroits des préliminaires de son *Histoire de Lyon*. (*ibid.*, 1697, p. 327, 362 et 400, et à la tête des *Statuts de Bresse*, par Collet, 1698, in-fol.) Menestrier s'y efforce, entre autres, de soutenir son sentiment sur le passage d'Annibal par Lyon, système inadmissible et fondé seulement sur une fausse leçon d'un texte de Tite-Live. — Lettre touchant les nouvelles découvertes qu'il a faites sur les antiquités de Lyon. (*ibid.*, 1701, p. 414.) 25° *Eclaircissements sur la maison des Trivulces, seigneurs milanais, nommés en France de Trévoux (Mémoires de Trévoux, 1703, août, p. 1494-1508)*; — *Explication d'une médaille de L. de Bourbon de Montpensier* (*ibid.*, 1704, mars, p. 460-464); — *Aux augustes enfants de France, petits-fils de Louis le Grand, l'auteur offre le modèle d'un héros achevé en leur présentant les images de l'histoire d'un règne digne de l'immortalité*, 1 vol. in-4°, sans date; — *Décorations faites dans la ville de Grenoble pour la réception de Mgrs les ducs de Bourgogne et de Berry, en 1701, avec des remarques sur la pratique de ces décorations*, Grenoble, Fremon, 1701, in-fol. Parmi les ouvrages laissés en manuscrit par le P. Menestrier, nous remarquerons l'*Histoire de l'Eglise de Lyon* et l'*Histoire de la fondation du premier monastère de la Visitation, à Annecy*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque de Lyon (1). Ce fut sur ses Mémoires que J.-B. Nolin fit graver la *Carte du Lyonnais*, en deux feuilles, publiée à Paris en 1697. Le portrait du P. Menestrier a été gravé cinq fois de différentes hauteurs; le plus recherché est celui de J.-B. Nolin, 1688, d'après P. Simon. L'académie de Lyon

(1) Le travail de l'Académie parut enfin sous ce titre: *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand, avec des explications historiques* (par Fr. Charpentier, P. Tallemant, Racine, Boileau, Tourreil, Renaudot, Dacier, Pavillon et Bignon), Paris, 1702, in-fol. La *Préface*, rédigée par Tallemant, fut supprimée sans qu'on en sache la véritable raison; elle a été réimprimée dans le tome 2 de l'*Histoire critique des journaux*, par Camusat (voy. CHARPENTIER et TALLEMANT). Le procès-verbal manuscrit des séances et des discussions relatives à ce travail est conservé à la bibliothèque Mazarine.

(1) Nos 1320, 1321 et 762 du *Catalogue des manuscrits de Lyon*, par Delandine. Pernetty accuse le P. Colonia d'avoir détruit les manuscrits de Menestrier sur la ville de Lyon, après en avoir tiré tout ce qui lui convenait (voy. *Lyonn. dignes de mémoire*, t. 2, p. 302). Mais cette accusation odieuse n'a été répétée par personne, et heureusement elle est loin d'être prouvée.

proposa au concours l'Eloge de Menestrier pour l'année 1820.

W—s.

MENEVAL (CLAUDE-FRANÇOIS, baron) naquit à Paris en 1778. Ses études terminées, il fut d'abord secrétaire de Joseph Bonaparte pendant les négociations de Lunéville, celles du concordat et d'Amiens; puis fut attaché en qualité de secrétaire du portefeuille près du premier consul, en remplacement de Bourienne. Meneval conserva cet emploi quand Napoléon parvint à l'empire. Il était particulièrement chargé de l'ouverture de la correspondance, de la suite à donner aux pétitions, des affaires urgentes, en un mot du travail de chaque jour. Meneval fut nécessairement au courant de toutes les affaires de l'empire; mais, ne sortant pas de la sphère qui lui était tracée, ses services furent plutôt utiles que brillants. Grâce à lui, de nombreux hommes de lettres ou savants reçurent des bienfaits de Napoléon, et ce fut sur sa recommandation que le savant bibliographe Barbier fut nommé bibliothécaire de l'empereur. Après l'expédition de Russie, Meneval, dont la santé était sensiblement altérée, devint secrétaire des commandements de l'impératrice Marie-Louise. Lors de la restauration, il suivit cette impératrice à Vienne, où il resta jusqu'à la fin de 1815. Rentré en France, il n'accepta aucune fonction de la restauration et vécut dès lors dans la retraite. Meneval, qui avait été nommé baron de l'empire, avait réuni à son titre de secrétaire intime de l'empereur celui de maître des requêtes au conseil d'Etat. Il est un des hommes qui ont le mieux connu Napoléon, et il aurait été à même de donner bien des renseignements curieux pour l'histoire. On lui doit seulement : 1° *Lettre à M. Thiers sur quelques points de l'histoire de Napoléon et sur la mort du duc d'Enghien*, Paris, 1839, in-8° de 112 pages; 2° *Napoléon et Marie-Louise, souvenirs historiques*, Paris, 1843-1845, 3 vol. in-8°; 2° édition, 1844-1845; 3° *Récit d'une excursion de l'impératrice Marie-Louise aux glaciers de Savoie, en juillet 1814*, Paris, 1847, in-8° de 116 pages et in-12 de 168 pages. Le baron Meneval est mort à Paris le 20 avril 1850.

Z.

MENEZES. Voyez ERICEIRA.

MENGAUD (ANTOINE), parent du directeur Rewbell, naquit à Béfort vers la moitié du siècle dernier, et fut envoyé secrètement, sur la recommandation de son cousin, auprès du fameux Passwan-Oglou, pour préparer son agression contre la Turquie; puis en Suisse, comme chargé d'affaires de la république française. Il s'y fit remarquer dès son arrivée par des notes menaçantes, et présida, pour ainsi dire, à la révolution de ce pays, au moment où les troupes françaises y pénétrèrent. Il exigea d'abord l'expulsion du ministre anglais Wickam et le renvoi des émigrés. « Les porte-croix sont affiliés aux Vendeens, écrivait-il à la régence : ceux qui souffriront qu'on porte ces croix seront envisagés

« comme favorisant des conspirations ». Il fixa un terme à la régence de Berne pour l'acceptation du projet d'une république helvétique; et quand la révolution fut opérée dans cette ville, il adressa un discours au peuple, et pressa le gouvernement de Schafhouse de briser le joug aristocratique. Lorsqu'il fut accrédité comme chargé d'affaires auprès du corps helvétique, il répondit aux félicitations du général Dufour : « Tu l'as dit, Dufour, le directoire, en m'appelant au poste honorable et délicat de son représentant, a cru reconnaître dans moi un civisme bien prononcé. En te demandant l'accolade fraternelle ainsi qu'à l'état-major d'Huningue, je provoque de ta part et de la sienne l'examen « le plus sévère de ma conduite. » S'étant ensuite trouvé en opposition avec Rapinat, autre envoyé du directoire, et beau-frère de Rewbell, Mengaud approuva que le gouvernement helvétique fit apposer son sceau sur les caisses publiques, pour les soustraire à la rapacité de son rival. Mais ses efforts ne purent empêcher l'enlèvement de ces caisses; il fut rappelé, et Rapinat resta maître du pays. En 1799, après la crise de prairial (19 juin), Mengaud adressa aux conseils législatifs une accusation contre Schérer et le commissaire Rivaud. Il fut nommé, en 1801, commissaire dans les ports de la Manche, et s'y fit redouter par sa rigueur. Les réclamations qui s'élevèrent contre lui le firent destituer en 1804. Depuis ce temps, il vécut dans l'obscurité, et mourut vers le commencement de la restauration. Il a publié quelques brochures politiques, entre autres : *Encore un mot au peuple suisse*, Bâle, 1798, in-8°.

M—D j.

MENGHELY GHERAI 1^{er}, troisième khan des Tartares de Crimée, descendait de Batou khan, fondateur de l'empire du Kaptchak (voy. BATU), et de Toktamisch khan, l'un des plus célèbres successeurs de ce prince. La longue anarchie et les guerres civiles qui désolèrent le Kaptchak, après la mort de Toktamisch, ayant entraîné, par la suite, la dissolution de cet empire, la Crimée fut un des Etats qui se formèrent de ses débris. Hadjy Gherai, fondateur de cette nouvelle puissance, avait été, dans son enfance, sauvé des embûches d'un prince de sa famille par un berger nommé *Gherai*, qui, lorsqu'il eut dix-huit ans, le présenta aux Tartares de Crimée comme leur souverain, vers l'an 1440 de J.-C. Hadjy, par reconnaissance, prit pour nom patronymique celui de son bienfaiteur, dont les descendants anoblis ont formé la famille de *Tschaban Gherai*. Ce prince fit la guerre avec succès aux Génois, leur enleva plusieurs des places dont ils s'étaient emparés en Crimée, et pilla celle de Caffa. Il se rendit indépendant d'Oulough Mohammed, khan du Kaptchak, lui résista avec avantage, en contractant une étroite alliance avec Casimir IV, roi de Pologne, et seconda les vues des chrétiens, à la sollicitation d'un ambassadeur du pape, qui

lui promit les secours de ce pontife et de l'empereur. Hadjy Gheraï mourut en 1467, et eut pour successeur son fils aîné Nour-eddaulah, qui, bientôt après, fut chassé par son frère Menghely Gheraï. La retraite de Nour-eddaulah en Pologne et les liaisons de Casimir avec le khan du Kaptchak inspirèrent de la défiance à Menghely, et le disposèrent en faveur du grand prince de Russie Ivan III; mais au moment où l'alliance qui unit depuis ces deux monarques jusqu'à la fin de leurs jours allait être conclue, Menghely, détrôné par son frère Hayder, que soutenait le khan du Kaptchak, fut obligé de se réfugier chez les Génois, qui possédaient encore Caffa et Man-kioub. L'empereur ottoman Mahomet II, informé des troubles de la Crimée et du Kaptchak, et voulant en profiter pour étendre ses conquêtes et dominer sur la mer Noire, envoya Sadik Ahmed pacha, son grand vizir, avec une flotte de 300 voiles, pour achever d'expulser les Génois de la péninsule. Caffa fut prise en 1475, et le sang des Russes y coula pour la première fois sous le fer des Ottomans. Menghely, qui, avec une partie des habitants, s'était retiré à Man-kioub, se trouva au nombre des prisonniers, lorsque cette ville tomba également au pouvoir des Turcs. Il fut conduit à Constantinople, où le sultan le reçut avec la plus grande distinction, le traita comme un prince de son sang, le nomma khan des Tartares, fit, sous ce titre, prier et battre monnaie à son nom, et le renvoya en Crimée, après avoir conclu un traité avec lui, en 883 (1478) (*roy.* MAHOMET II). Menghely y jurait, pour lui et ses successeurs, d'être fidèle à la Porte, de ne faire la guerre et la paix que pour les intérêts de l'empire ottoman; et il y assurait au Grand Seigneur le droit de nommer et de déposer les khans. Mahomet II, de son côté, s'obligeait à ne mettre sur le trône de Crimée qu'un descendant de Djenguyz-khan; de ne jamais faire mourir, sous aucun prétexte, un prince de la famille de Gheraï; de ne rejeter aucune requête du khan; de regarder comme des asiles inviolables les Etats de ce prince et les domaines de sa famille; de lui accorder le droit d'arborer cinq queues pour étendard, et d'être nommé après le sultan dans la khotbah. C'est depuis cette époque que les Turcs disent que, si la race de leurs souverains venait à s'éteindre, elle serait remplacée par celle des Gheraï. Les peuples de Crimée, qui avaient craint de devenir sujets de l'empire ottoman, reçurent Menghely avec de vifs transports de joie : mais à peine était-il installé sur le trône, qu'il en fut chassé de nouveau par le khan du Kaptchak, qui donna un autre souverain à la Crimée. Menghely rentra bientôt dans ses Etats; il y rétablit la paix, et releva les ruines de Krim, où il fixa sa résidence. A l'instigation du grand prince Iwan III (*roy.* ce nom), l'an 1480, il porta la guerre dans la Podolie, en représailles des ravages commis en Russie par Seid Ahmed, khan

du Kaptchak; et trois ans après, il s'empara de Kiow. La famine ayant obligé les fils de Seid Ahmed à venir en Crimée, en 1485, Menghely fit arrêter Mourteza, l'un d'eux, marcha contre l'autre, et dissipa toute sa horde. Mais Ahmed étant venu délivrer ses fils après avoir vaincu Menghely, celui-ci obtint des secours de Mahomet II, souleva les Nogaïs contre leur khan, et dévasta la Volhinie et la Podolie. Alarmé de la puissance de Menghely, Saïd Ahmed fit alliance avec Alexandre, nouveau roi de Pologne, en 1501; mais avant de pouvoir en être secouru, il fut attaqué par Mohammed Gheraï, fils de Menghely : il le repoussa néanmoins, et se plaignit de la lenteur des Polonais, qui, satisfaits de voir les Mogols se détruire entre eux, différaient, sous divers prétextes, de prendre les armes. Sur ces entrefaites, Seïd Ahmed, harcelé par Menghely, et abandonné par une partie de ses troupes, même par sa femme, que la rigueur du climat força de se retirer en Crimée, fut réduit à se sauver avec 300 cavaliers à Belgrade; mais craignant d'être livré à son ennemi par les Turcs, il traversa la Podolie, et s'enfuit à Kiow. Il y fut arrêté, et conduit à Wilna, où on le retint quatre ans prisonnier. Dans cet intervalle, Menghely, pour se venger des Polonais, ravagea la Podolie, la Volhinie, le palatinat de Sandomir, traversa même la Vistule, et s'avança jusqu'à Pacianow, d'où il revint chargé d'un immense butin. Mais apprenant que des ambassadeurs nogaïs se rendaient à Wilna pour réclamer leur souverain, il envoya offrir la paix avec son alliance au roi de Pologne, sous la condition de ne point relâcher le khan du Kaptchak, qu'il lui représentait comme un allié peu utile aux Polonais, en raison de l'éloignement de ses Etats. Alexandre suivit imprudemment ce dangereux conseil. Il enferma Seïd Ahmed, en 1506, dans le château de Kowno, relégua tous ses gens dans diverses forteresses, et mit ainsi fin à l'empire du Kaptchak. A peine délivré d'un concurrent redoutable, Menghely n'en recommença que plus impunément ses incursions en Pologne, d'où ses Tartares enlevèrent cent mille captifs; ils pénétrèrent même en Lithuanie jusqu'aux sources du Niémen, pendant la maladie du roi, qui, fuyant à leur approche, se fit porter à Wilna. Ce fut là qu'avant d'expirer il apprit leur défaite (*roy.* ALEXANDRE). Menghely fit la paix avec Sigismond I^{er}, successeur de ce prince; et, à sa persuasion, il rompit celle qui subsistait depuis trente ans avec la Russie, et attaqua le czar Basile V. Un nouveau traité, signé en Crimée et ratifié à Moscou par la femme du khan, n'en fut pas moins violé presque aussitôt. Les fils de Menghely ravagèrent l'Ukraine, et envahirent la province de Rezan, dont ils assiégèrent vainement la capitale. La paix fut enfin conclue; et, deux ans après, Menghely termina un règne long et heureux, l'an 920 ou 21 de l'hégire (1514 ou 1515 de J.-C.). L'histoire

de Russie, par M. Karamsin, donne une grande idée de la sagesse et des vertus de ce prince, dont l'étroite et fidèle alliance avec Iwan III et les puissantes diversions contre la Pologne et la *Horde dorée* (le Kaptchak) contribuèrent plus que toute autre cause à affranchir les Russes du joug des Tartares. Outre un fils qui s'était noyé en Valachie, il en laissa huit autres, dont l'aîné, Mohammed, lui succéda. C'est de Menghely que sont descendus tous les khans de Crimée de la famille de Chyrin Gheraï, dont le dernier, Chahyn Gheraï, dépouillé de ses Etats par les Russes en 1783, fut étranglé par les Turcs (*voy. CHAHYN GHERAÏ*). — MENGHELY GHERAÏ II, fils de Hadjy Selym Gheraï, fut le vingt-neuvième khan de Crimée, en 1726, après son frère Sadet : il soumit plusieurs rebelles, et extermina les brigands qui infestaient les routes; le sultan Achmet III lui accorda l'honneur d'une entrée triomphante à Constantinople, le 6 avril 1729. La déposition d'Achmet, en 1730, entraîna celle de Menghely, à qui le sultan Mahmoud I^{er} donna pour successeur Kaplan Gheraï, et ensuite Fethah Gheraï. L'an 1150 (1737-1738), Menghely, remonté sur le trône, se vengea des ravages des Russes, qui, sous les règnes précédents, avaient deux fois envahi la Crimée, et brûlé Baghtcheh-Seraï, sa capitale. Il porta le fer et la flamme dans leur pays; et l'an 1151 (1738-1739), il remporta sur eux une grande victoire dans la Crimée, où ils avaient fait une troisième invasion. Menghely Gheraï II mourut l'an 1154 de l'hégire (1741-1742), et fut remplacé par Sélamet Gheraï II.

A—T.

MENGIN-FONDRAGON (PIERRE-CHARLES-JOSEPH baron DE), né à Lille le 13 juillet 1783, a laissé quelques ouvrages de littérature. En 1813, il avait été garde du corps, et en 1815 capitaine de cavalerie dans le corps des maréchaux de logis du roi. Membre du conseil général du département du Nord pendant la restauration, son dévouement à la branche aînée lui fit résigner ces fonctions en 1830; et en 1832 il s'offrit au gouvernement de juillet comme otage de la duchesse de Berry, dont il demandait à partager la destinée. Ses offres n'ayant pas été agréées, il vécut dès lors dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en juillet 1844. On lui doit : 1^o *Qu'est-ce qu'un philosophe?* Paris, 1819, in-8°; 2^o *Une saison à Plombières*, Paris, 1825, in-18; 3^o les *Soirées d'un observateur ou Mélanges politiques, critiques et littéraires*, Paris, 1827, in-8°; 4^o *Un dernier mot sur Holy-Rood*, Paris, 1832, in-18; 5^o *Nouveau voyage topographique, historique et moral en Italie, fait en 1830*, Paris, 1833, 5 vol. in-8°; 6^o *Souvenirs de voyages, les bords du Rhin, la Hollande, Anvers, l'Angleterre, l'Ecosse et Cherbourg*, Paris, 1838, in-12; 7^o *La Belgique et l'Allemagne*, Paris, 1842, in-12; 8^o *Lettres à ma fille ou Conseils sur l'éducation*, Paris, 1843, in-18.

Z.

MENGOLI (PIERRE), célèbre géomètre, né à

Bologne en 1625, apprit les mathématiques du P. Cavalieri, l'inventeur des premiers principes du calcul des infiniment petits (*voy. CAVALIERI*). Il étudia aussi avec beaucoup d'application le droit civil et canonique, la philosophie et la théologie, et obtint, à la fin de ses cours, le laurier doctoral. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu du prieuré de Ste-Marie-Madeleine, et chargé d'enseigner la mécanique au collège des Nobles. Mengoli joignait à des connaissances très-étendues beaucoup de douceur et de politesse et une grande piété. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe; et parmi ses correspondants, il compta des savants de Londres et de Paris. Il mourut à Bologne, le 7 juin 1686. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Via regia ad mathematicas per arithmetica, algebra speciosam et planimetriam ornata*, Bologne, 1655, in-4°. Il dédia cet ouvrage à la célèbre Christine, reine de Suède. 2^o *Geometrica speciosa elementa*, ibid., 1659, in-4°; 3^o *Reflessioni e paralasse solare*, ibid., 1670, in-4°. Dom. Cassini releva les méprises de Mengoli au sujet des réfractions dans une *Lettre* imprimée à Bologne, en 1692. 4^o *Speculazioni di musica*, ibid., 1670, 1673, in-4°. Cet ouvrage est curieux et renferme des idées neuves et singulières sur la théorie de la musique. 5^o *Circolo*, ibid., 1672, in-4°. C'est un traité du cercle, qui a joui longtemps d'une grande célébrité. 6^o *L'Anno e il mese*, ibid., 1673, in-4°; 7^o *Theorema arithmeticum*, etc., ibid., 1674, in-4°; 8^o *Arithmetica realis*, ibid., 1675, in-4°. Si l'on en juge, dit Montucla, par les titres de ses divers ouvrages, Mengoli tâcha de servir la géométrie dans ce qu'elle a de plus difficile et de plus relevé. Il y a même peut-être dans ses livres des choses neuves; mais il semble avoir voulu s'envelopper dans un langage particulier à lui. Son nom est resté dans l'oubli, et il l'a mérité. (*Voy. l'Histoire des mathématiques*, t. 2, p. 92.) Mengoli a laissé plusieurs manuscrits, entre autres une explication de la fameuse épigramme : *Aelia Lælia Crispis*, que Malvasia a publiée dans les *Marmorea Felsinea illustrata* (*voy. MALVASIA*).

W—s.

MENGOTTI (FRANÇOIS), célèbre ingénieur hydraulique, naquit vers le milieu du 18^e siècle dans les Etats de Venise. Il étudia d'abord dans sa patrie la jurisprudence et les lettres avec un succès brillant. Ayant acquis une grande réputation comme jurisconsulte, il se fit presque aussitôt un nom dans les lettres par deux mémoires qui remportèrent les prix proposés par des académies françaises : le premier sur le *Commerce des Romains*, et le second sur l'*Administration du grand Colbert*, dans lequel il discuta la question de savoir s'il valait mieux protéger l'agriculture que le commerce, et conclut par l'affirmative. Lors de la réunion des Etats de Venise au nouveau royaume d'Italie, Mengotti fut invité à se rendre à Milan, et placé dans le sénat dès la formation de ce corps, le 19 février 1809. Il avait

déjà reçu la décoration de la Couronne de fer ; et alors il fut créé comte. En 1810, il publia le premier tome in-4° d'un grand ouvrage scientifique, qui, les années suivantes, fut porté à trois volumes sous le titre modeste de *Saggio sulle acque correnti*. Dans cet écrit, non-seulement il offrait tout ce que les Italiens ses prédécesseurs, qui ont donné naissance à la science de régler et maîtriser les fleuves impétueux, avaient enseigné pour empêcher leurs ravages, il y ajouta encore des idées nouvelles, et l'on jugea qu'il avait surpassé les Cornaro, les Lupicini, les Cartelli, par la profondeur des vues et surtout par l'agrément et l'élégance du style. Le second tome parut en 1811. Dans le troisième, qui fut publié en 1812, l'auteur exposa diverses expériences faites sur les cours des fleuves, sur les confluent, leurs déviations, les causes de l'élévation et de la vélocité qu'ils acquièrent en diverses circonstances. C'est là qu'il fait sentir combien il importe de remonter jusqu'au berceau des fleuves, sur les montagnes, pour commencer à les maîtriser, en les y environnant d'obstacles tels que des arbres et des arbustes, comme la nature y avait pourvu dans l'origine ; par où l'on comprend que Mengotti se récriait fort contre la cupidité si ardente à dépouiller les montagnes de ces ornements utiles. Ce dernier volume est enrichi de cinq tables arithmétiques, où sont calculées, d'après des expériences, les hauteurs et les vélocités diverses des eaux courantes. En Allemagne, on se hâta de traduire cet important ouvrage, qui mériterait de l'être en français. Notre collaborateur Prony, qui exécuta sur le Pô en même temps que Mengotti des travaux analogues, faisait beaucoup de cas de son livre. Mengotti était, à l'époque de la chute de Napoléon, l'un des secrétaires du sénat et membre de l'institut de Milan. Il est mort vers 1840. M—D J.

MENGOZZI (BERNARD), chanteur et compositeur italien, naquit à Florence en 1758. Après avoir parcouru les principaux théâtres de l'Italie, il fit partie en 1788 de la troupe des bouffes attachée au théâtre de *Monsieur*, à Paris. Cette troupe ayant été dissoute le 11 août 1792, Mengozzi, qui avait épousé une actrice française, Sarah Louvain, continua de résider à Paris, et donna des leçons de chant. Nommé professeur au Conservatoire, il forma de bons élèves, et mourut en mars 1800. Outre plusieurs morceaux de sa composition, qu'il avait intercalés avec bonheur dans les opéras de Paisiello et de Cimarosa, il donna aux théâtres de *Monsieur*, *Montansier*, *Feydeau* et *Favart*, plusieurs opéras qui eurent du succès : *l'Isola disabitata* (l'île déserte) ; — *Aujourd'hui* ; — *Isabelle de Salisbury* ; — *le Tableau parlant* ; — *les Deux vizirs* ; — *Pourceaugnac* ; — *l'Avare jaloux* ; — *Sélico* ; — *la Journée de l'Amour* ; — *une Faute par amour* ; — *Brunet et Caroline* ; — *la Dame voilée* ; — *les Habitants de Vauchuse*.

MENGES (ANTOINE-RAPHAËL), peintre célèbre, surnommé le *Raphaël* de l'Allemagne, non moins habile dans la théorie que dans la pratique des diverses parties de son art, naquit le 12 mars 1728 à Aussig, en Bohême : il était le second fils d'Ismaël Mengs, peintre au pastel et en émail du roi de Pologne, né à Copenhague en 1690, et mort, en 1764, directeur de l'académie royale de peinture à Dresde. Ismaël, en lui imposant un nom illustre, le voua dès sa naissance à la peinture, et fut son unique maître. Un frère aîné et une sœur (*voy. MARON*) reçurent aussi des leçons de leur père. Mais comme il faisait travailler assidûment ses deux fils seize heures par jour, hiver et été, l'aîné, rebuté par un travail excessif, s'échappa et entra chez les jésuites de Prague. Le jeune Raphaël, resté fidèle à la peinture, y fit de tels progrès, qu'à l'âge de sept ans il avait composé un sujet tiré de l'Enéide. On juge que déjà il joignait à l'étude de son art celle de la mythologie et de l'antique. En 1740, son père, l'ayant vu suppléer, en dessinant un plâtre moulé sur le gladiateur Borghèse, à ce qui manquait au modèle dégradé, en fut si charmé, qu'il le conduisit à Rome la même année. Le jeune Mengs étudia dans la capitale des arts, pendant cinq ans, les chefs-d'œuvre des anciens et des modernes ; et en 1746, à son retour à Dresde, où la place de premier peintre du roi était vacante, il y fut nommé sur la vue seule d'un portrait qu'il fit d'Ismaël son père, lequel se voyait ainsi payé de ses soins, et honoré par la préférence même accordée à son fils. Une *Madeleine* en méditation et en prières et un *Cupidon* aiguissant une flèche, qu'il peignit pour la galerie de Dresde, annonçaient par la grâce différente de leur expression le sentiment du vrai et du beau, développé en lui par le goût et l'étude. Son voyage à Rome, en 1747, paraît avoir eu pour motif d'embrasser la religion catholique en épousant une Romaine qui lui apportait pour toute dot des charmes et de la vertu. Il revint avec elle à Dresde, et y fut chargé de décorer l'église nouvellement construite. Il y esquisa pour le maître-autel un tableau de la plus grande dimension. Des travaux avantageux l'attirant sur un théâtre plus vaste et plus analogue à ses talents, il repassa en 1752 en Italie, avec sa famille, qui s'accroissait, et il fut nommé en 1754 professeur de l'académie fondée au Capitole par Benoît XIV. Cet emploi si conforme à ses goûts et la circonstance de la guerre de Saxe le fixèrent dans le séjour des arts. La copie qu'il entreprit du tableau de *l'Ecole d'Athènes*, en le peignant de la grandeur de l'original pour le lord comte de Northumberland, est un hommage remarquable rendu par Mengs au génie de Raphaël. Ce fut alors qu'il termina dignement son grand tableau de *l'Ascension* pour l'église catholique de Dresde. Une *Présentation au Temple*, pour le roi de Naples, fut aussi un des fruits de son établissement à Rome, et l'occasion pour lui

d'un voyage à Naples, où il fit les portraits du roi et de toute la famille royale. La peinture à fresque l'occupa ensuite à son retour. Ses premiers essais dans l'église arménienne de St-Eusèbe offrent un champ de quarante-quatre palmes de longueur, et sont un ouvrage capital. Mais le beau plafond de la villa Albani, représentant *Apollon sur le Parnasse entouré des neuf Muses*, et dont la gravure retrace la disposition et le dessin, passe à Rome pour son chef-d'œuvre, par l'accord harmonieux des grâces les plus nobles jointes aux beautés de la composition, de l'expression et de la couleur. L'état que la considération dont jouissait Mengs l'obligeait de tenir et ses libéralités envers les artistes qu'il accueillait et secondait généreusement lui occasionnaient des dépenses qui diminuaient les avantages qu'il retirait de ses travaux. Appelé en Espagne par Charles III pour être son premier peintre avec un traitement considérable, Mengs se rendit à Madrid en 1761. Deux dessins qu'il présenta au choix du roi pour la peinture d'un plafond furent trouvés si beaux, que ce prince les fit exécuter tous les deux. Dès lors il fut chargé de tous les grands ouvrages commandés par le monarque. Tandis qu'une suite de tableaux de la *Passion*, peints à l'huile par Mengs, ornaient religieusement la chambre à coucher de Charles III, des peintures à fresque figurant la *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule* et celle de *Trajan*, développaient dans la galerie royale de Madrid les richesses de l'invention et de la composition pittoresque et allégorique. En 1769, Mengs fit un nouveau voyage à Rome pour y rétablir sa santé, altérée par l'intempérie du climat d'Espagne. En passant à Florence, il y peignit le portrait du grand-duc pour le roi d'Espagne, et son propre portrait, qui lui fut demandé pour être placé dans la galerie. Il y reçut, quoique absent, le titre de prince de l'académie de St-Luc, titre qui n'avait été déferé qu'au peintre Lebrun, sous Louis XIV. A son arrivée à Rome, il s'occupa de peindre le plafond du Vatican dans les appartements du pape, et termina en 1773 tous les ouvrages dont Clément XIV l'avait chargé d'orne ce palais. Il fut en récompense créé chevalier de l'Éperon d'or. De retour en Espagne, il peignit, dans toute la maturité de son âge et de son talent, le *Christ allant au Calvaire*, digne pendant du fameux tableau *dello Spasimo* de Raphaël, que Mengs décrit en maître dans sa lettre à don Antonio de Pons, et l'on peut appliquer à son propre tableau quelques-uns des traits dont il dépeint si vivement ces beautés sublimes qu'il sentait et qu'il exprimait de même. Sa santé n'ayant pu supporter plus longtemps un climat qui lui était absolument contraire, il reprit enfin la route de Rome en 1777, et obtint, par le ministère du chevalier d'Azara, d'y rester en conservant son traitement de premier peintre du roi. Il s'était intimement lié avec ce protecteur

des arts, ainsi que Winckelman. Un grand tableau d'*Andromède délivrée par Persée*, qu'il entreprit pour un seigneur anglais, ayant été capturé en 1779 par un corsaire français, fut envoyé par Louis XVI à Catherine II. La réputation du chevalier Mengs était devenue européenne; mais quoique son beau talent eût hérité du pinceau de Raphaël et du Corrège, on l'estimait sans l'envier; et l'on chérissait en lui l'homme aimable, communicatif et généreux. Ses illustres amis ou élèves furent ses biographes ou ses éditeurs. Parmi ses principaux disciples, Nicolas Guibal, entre autres, partageait sa société et sa table. Mengs peignit, pour le cabinet de ce dernier à Stuttgart, le portrait du frère Pierre de Viterbe et l'esquisse du tableau d'une *Nativité*, qu'il fit pour le prince des Asturies. Le séjour de Rome avait semblé favoriser le rétablissement de sa santé; mais son épouse, à laquelle il était tendrement attaché, étant morte en 1778, Mengs, inconsolable de sa perte, ne lui survécut pas longtemps: il languit plusieurs mois, et mourut le 29 juin 1779. Il laissait deux fils et trois filles, dont sa sœur et son beau-frère, le chevalier de Maron, prirent soin. Le chevalier d'Azara obtint de sa cour une pension pour les enfants de son ami, à la gloire duquel il portait un intérêt qui prouve l'estime profonde des amis des arts et de leur protecteur pour ce grand artiste (*voy. AZARA*). Non-seulement Mengs avait acquis toute la facilité d'un talent cultivé sous les yeux d'un père, habile peintre lui-même, talents que la vue des monuments de Rome n'avait pas tardé ensuite à développer; mais l'habitude de la réflexion, contractée par le long travail de ses premières études, l'avait rendu d'autant plus difficile sur le choix des beautés de son art qu'il s'y montrait plus sensible. L'étude des lettres et des antiquités avait achevé de fortifier ce penchant à réfléchir, en même temps que son goût le portait à la perfection. Aussi, malgré son exécution facile, la forme d'un pied, d'une main, lui coûtait, dit l'auteur de son Eloge, son disciple, vingt dessins différents. Cependant ayant cultivé tous les genres de peinture, il passait sans peine du pastel à la peinture à fresque ou à l'huile, et d'une miniature d'un pouce à une figure de dix pieds de proportion. Quoiqu'il semble avoir saisi les diverses manières des grands maîtres, l'expression de Raphaël, le coloris du Titien et le clair-obscur de Corrège, qu'il propose pour modèles dans ses écrits; plein néanmoins de ses réflexions sur le goût de l'antique et conduit à chercher le beau idéal résultant de l'ensemble de toutes les parties dans lesquelles chaque maître a excellé, il s'est attaché à réunir dans ses compositions la beauté et la grâce du dessin et de l'expression à l'harmonie de la couleur et du clair-obscur; et sous ce rapport, si dans chacune des parties de l'art son génie ne brille peut-être pas d'un éclat égal à celui de ces divers maîtres, on peut dire

qu'il les possède toutes dans un juste degré de force qui ne frappe point la multitude, mais qui satisfait l'artiste éclairé et l'amateur instruit. Il en est de même des théories élevées qu'il expose dans ses *Pensées* et ses *Considérations sur la beauté et le goût*, qu'un de ses élèves publia comme son propre ouvrage sous le titre de *Recherches sur la beauté* (Untersuchungen über die schönheit, Zurich, 1774). Ses principes sont conformes à ceux qui l'ont dirigé dans ses tableaux. Ces théories du beau, ou de la perfection qu'il nomme *objective*, et qu'il fait résulter de l'expression de l'unité de rapport des choses avec l'idée de leur destination, sont d'une pratique trop au-dessus des esprits vulgaires pour être facilement comprises et mises à exécution : aussi a-t-il eu beaucoup d'admirateurs et a-t-il formé peu d'élèves ; si cependant on ne doit pas regarder comme tels les chefs de l'école moderne, sur lesquels il semble n'avoir pas eu une influence marquée, parce qu'ayant embrassé les différentes parties de l'art, il n'a point fait d'école, et a seulement préparé la révolution qui s'est opérée dans les parties principales. Guibal, dans un *Eloge historique*, a présenté la description des principaux tableaux de Mengs. Le musée de Paris possède seulement un dessin des plus gracieux d'une *Ste Famille* de ce maître. Jansen a traduit de l'allemand ses *Pensées* (publiées par J. C. Fuesly en 1762), ses *Réflexions sur les peintres*, et, d'après une version italienne, sa *Lettre à don Antonio de Pons*, où se trouve une description des peintures de la galerie royale de Madrid. Le chevalier Doray de Longrais a donné une édition plus complète de ses œuvres, traduites en français sur les originaux. L'*Eloge historique* ci-dessus, retouché par L. T. Hérissant, s'y trouve joint, ainsi qu'une Notice sur Mengs et ses écrits par le chevalier d'Azara, auquel on doit la publication de l'édition imprimée à Parme en 1780, 2 vol. in-4°, par Bedoni. Prange a donné une édition allemande de ses œuvres (Halle, 1786, 3 vol. in-8°). Voyez encore un *Eloge historique* de Mengs, par Bianconi ; — le *Discours funèbre* prononcé en son honneur à l'académie des Arcadiens, par l'abbé J.-C. Amaduzzi, Rome, 1780, in-8° ; — *Epilogo della vita del fu caval. A. R. Mengs*, par Ch.-J. Ratti, Gènes, 1779, in-fol. ; — Fabroni, *Elogj Toscani*, Pise, 1790 ; et Gorani, *Rome et ses habitants à la fin du 18^e siècle*. G-CE.

MENGs (THÉRÈSE). Voyez MARON.

MENG-TSEU, nommé pendant sa vie *Meng kho*, et par nos anciens missionnaires *Mencius*, est regardé comme le premier des philosophes chinois après Confucius. Il naquit à la fin du 4^e siècle avant J.-C. dans la ville de Tseou, actuellement dépendante de Yan-tcheou-fou, dans la province de Chang-toung. Son père Ki-koung-i, descendu d'un certain Meng-son dont Confucius blâmait la fastueuse administration, était originaire du pays de Tchou, mais établi dans celui de Tchîn : il

mourut peu de temps après la naissance de son fils et laissa la tutelle de celui-ci à sa veuve Tchang-chi. Les soins que se donna cette mère prudente et attentive pour l'éducation de son fils sont cités comme un modèle de la conduite que doivent tenir les parents vertueux. La maison où elle demeurait était située près de celle d'un boucher : elle s'aperçut qu'au moindre cri des animaux qu'on égorgeait, le petit Meng-kho courait assister à ce spectacle, et qu'à son retour il tâchait d'imiter ce qu'il avait vu. Tremblant que son fils ne s'endurcît le cœur, et ne s'accoutumât au sang, elle alla s'établir dans une maison voisine de quelques sépultures. Les parents de ceux qui y reposaient venaient souvent pleurer sur leur tombe et y faire les libations accoutumées. Meng-kho prit bientôt plaisir à ces cérémonies et s'amusait à les imiter. Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude pour Tchang-chi, qui craignit que son fils ne se fit un jeu de ce qu'il y a de plus sérieux dans le monde et ne s'habitât à ne faire les cérémonies qui demandent le plus d'attention et de respect qu'en badinant ou par manière d'acquit. Elle s'empessa donc de changer encore de domicile et vint se loger dans la ville, vis-à-vis d'une école, où Meng-kho trouva les exemples les plus convenables et commença à en profiter. On n'eût point parlé de cette petite anecdote, si elle n'était à chaque instant citée par les Chinois dans cette phrase devenue proverbiale : *La mère de Meng-tseu choisit un voisinage*. Meng-tseu ne tarda pas à se former dans l'exercice de ces vertus que le système chinois a pour but de rendre inséparables de l'étude des belles-lettres, c'est-à-dire qu'il se livra de bonne heure à la lecture des Kings ; et par les progrès qu'il fit dans l'intelligence de ces livres si respectés, il mérita d'être inscrit au nombre des disciples de Tseu-sse, petit-fils et digne imitateur de Confucius. Quand il fut suffisamment instruit dans cette philosophie morale que les Chinois appellent par excellence *la doctrine*, il alla offrir ses services au roi de Tshi, Sioun-wang (1) ; mais n'ayant pu en obtenir de l'emploi, il se rendit près de Hoëi-wang, roi de Liang ou de Weï ; car à cette époque le pays de Khai-foung-fou, dans le Ho-nan, formait un petit Etat qui portait ces deux noms. Ce prince fit un bon accueil à Meng-tseu, mais ne s'attacha pas, comme l'aurait souhaité le philosophe, à réduire ses leçons en pratique. Ce qu'il enseignait de l'antiquité paraissait, peut-être avec quelque raison, de nature à ne pouvoir s'appliquer au temps actuel et aux affaires du moment. Les hommes auxquels était confiée l'administration des divers Etats dans lesquels la Chine se trouvait alors partagée, n'étaient pas capables de rétablir le calme dans l'empire, continuellement troublé par des ligueurs, des divisions et des guerres intestines. La sagesse et la

(1) Mort l'an 324 avant J.-C., après un règne de dix-neuf ans.

vraie science, pour eux, c'était l'art militaire. Meng-tseu avait beau leur vanter le gouvernement et les vertus de Yao, de Chun et des fondateurs des trois premières dynasties, des guerres perpétuelles éclataient de toutes parts, et, se renouvelant en quelque lieu qu'il allât, empêchaient le bon effet de ses leçons et contrariaient tous ses plans. Quand il fut convaincu de l'impossibilité de rendre aucun service à tous ces princes, il revint dans son pays, et de concert avec Wantchang, et quelques autres de ses disciples, il s'occupa de mettre en ordre le livre des vers, et le Chou-king, suivant en cela l'exemple de Confucius, et s'appliquant à faire ce travail dans le même esprit qui avait dirigé ce célèbre philosophe. Il composa aussi, à cette époque, l'ouvrage en sept chapitres qui porte son nom. Il mourut vers l'an 314 avant J.-C., à l'âge de 84 ans. Le livre dont on vient de parler est le plus beau titre de Meng-tseu à la gloire : il est toujours joint aux trois ouvrages moraux qui contiennent l'exposé de la doctrine de Confucius (1), et forme, avec ces ouvrages, ce qu'on appelle les *Sse-chou* ou les *Quatre livres* par excellence. — Il est à lui seul plus étendu que les trois autres réunis ; et il n'est ni moins estimé, ni moins digne d'être lu. Suivant un auteur chinois, Meng-tseu a recueilli l'héritage de Confucius en développant ses principes, comme Confucius avait recueilli l'héritage de Wen-wang, de Wou-wang et de Tcheou-koung ; mais à sa mort, personne ne fut digne de recueillir le sien. Aucun de ceux qui vinrent après lui ne saurait lui être comparé, pas même Siun-tseu et Yang-tseu. Nous ne pourrions transcrire, même en les abrégant, les pompeux éloges que cet auteur et mille autres à l'envi ont décernés à ce philosophe. Il suffira de dire qu'il a été d'un consentement unanime honoré du titre de *ya ching*, qui signifie le deuxième saint, Confucius étant regardé comme le premier. On lui a même décerné, par un acte de la puissance publique, le titre de *saint prince du pays de Tseou* ; et on lui rend, dans le grand temple des lettrés, les mêmes honneurs qu'à Confucius. Une partie de cette illustration a, selon l'usage chinois, rejailli sur les descendants de Meng-tseu, qui ont obtenu la qualification de maîtres des traditions sur les livres classiques, dans l'académie impériale des Han-lin. Le genre de mérite qui a valu à Meng-tseu une si grande célébrité ne serait pas d'un grand prix aux yeux des Européens ; mais il en a d'autres qui pourraient, si son livre était convenablement traduit, lui faire trouver grâce à leurs yeux. Son style, moins élevé et moins concis que celui du prince des lettrés, est aussi noble, plus fleuri et plus élégant. La forme du dialogue, qu'il a conservée à ses entretiens philosophiques avec les grands personnages de son

temps, comporte plus de variété qu'on ne peut s'attendre à en trouver dans les apophthegmes et les maximes de Confucius. Le caractère de leur philosophie diffère aussi sensiblement. Confucius est toujours grave et même austère ; il exalte les gens de bien, dont il fait un portrait idéal, et ne parle des hommes vicieux qu'avec indignation. Meng-tseu, avec le même amour pour la vertu, semble avoir pour le vice plus de mépris que d'horreur ; il l'attaque par la force de la raison, et ne dédaigne pas même l'arme du ridicule. Sa manière d'argumenter se rapproche de cette *ironie* qu'on attribue à Socrate. Il ne conteste rien à ses adversaires ; mais en leur accordant leurs principes, il s'attache à en tirer des conséquences absurdes qui les couvrent de confusion. Il ne ménage même pas les grands et les princes de son temps, qui souvent ne feignaient de le consulter que pour avoir occasion de vanter leur conduite ou pour obtenir de lui les éloges qu'ils croyaient mériter. Rien de plus piquant que les réponses qu'il leur fait en ces occasions ; rien surtout de plus opposé à ce caractère servile et bas qu'un préjugé trop répandu prête aux Orientaux et aux Chinois en particulier. Meng-tseu ne ressemble en rien à Aristippe : c'est plutôt Diogène, mais avec plus de dignité et de décence. On est quelquefois tenté de blâmer sa vivacité, qui tient de l'aigreur ; mais on l'excuse en le voyant toujours inspiré par le zèle du bien public. Le roi de Weï, un de ces petits princes dont les discussions et les guerres perpétuelles désolaient la Chine à cette époque, exposait avec complaisance à Meng-tseu les soins qu'il prenait pour rendre son peuple heureux, et lui marquait son étonnement de ne voir son petit Etat ni plus florissant ni plus peuplé que ceux de ses voisins. « Prince, lui répondit le philosophe, vous aimez la guerre ; permettez-moi d'y puiser une comparaison : deux armées sont en présence ; on sonne la charge, la mêlée commence, un des partis est vaincu : la moitié des soldats fuit à cent pas ; l'autre moitié s'arrête à cinquante. Ces derniers auraient-ils bonne grâce à se moquer des autres qui ont fui plus loin qu'eux ? — Non, répondit le roi, pour s'être arrêtés à cinquante pas ils n'en ont pas moins pris la fuite : la même ignominie les attend. — Prince, reprit vivement Meng-tseu, cessez donc de vanter les soins que vous prenez de plus que vos voisins ; vous avez tous encouru les mêmes reproches, et nul de vous n'est en droit de se moquer des autres. » Poursuivant ensuite ses mordantes interpellations : « Trouvez-vous, dit-il au roi, qu'il y ait quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée ? — Non, répondit le prince. — Y en a-t-il, continue Meng-tseu, entre celui qui tue avec une épée ou par une administration inhumaine ? — Non, répondit encore le prince. — Eh bien ! reprit Meng-tseu, vos

(1) Voyez la notice de ces quatre livres dans les *Not. et Extr. des manuscrits*, t. 10, 1^{re} part., p. 269.

« cuisines regorgent de viandes; vos haras sont
« remplis de chevaux, et vos sujets, le visage
« hâve et décharnée, sont accablés de misère, et
« sont trouvés morts de faim au milieu des
« champs ou des déserts. N'est-ce pas là élever
« des animaux pour dévorer les hommes? Et
« qu'importe que vous les fassiez périr par le
« glaive ou par la dureté de votre cœur? Si
« nous haïssons ces animaux féroces qui se dé-
« chirent et se dévorent les uns les autres, com-
« bien plus devons-nous détester un prince qui,
« devant par sa douceur et sa bonté se montrer
« le père de son peuple, ne craint pas d'élever
« des animaux pour le leur donner à dévorer? Quel
« père du peuple que celui qui traite si impi-
« toyablement ses enfants, et qui a moins de
« soin d'eux que des bêtes qu'il nourrit! » Le
philosophe ne se laisse pas toujours emporter à
ce ton de véhémence et d'amertume : mais ses
réponses sont ordinairement pleines de vivacité
et d'énergie; et ce ton piquant a trouvé des dé-
sapprobateurs. On raconte que Houn-g-wou, le
fondateur de la dynastie des Ming, lisant un jour
Meng-tseu, tomba sur ce passage : « Le prince
« regarde ses sujets comme la terre qu'il foule
« aux pieds, ou comme les graines de sénevé
« dont il ne fait aucun cas : ses sujets à leur tour
« le regardent comme un brigand ou comme un
« ennemi. » Ces paroles choquèrent le nouvel
empereur : « Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on
« doit parler des souverains. Celui qui a tenu un
« pareil langage n'est pas digne de partager les
« honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on
« dégrade Meng-tseu, et qu'on ôte sa tablette
« du temple du prince des lettrés! Que nul ne
« soit assez hardi pour me faire à ce sujet des
« représentations ni pour m'en transmettre, avant
« qu'on ait percé d'une flèche celui qui les aura
« rédigées. » Ce décret jeta la consternation
parmi les lettrés : un d'entre eux, nommé Thsian-
tang, président de l'une des cours souveraines,
résolut de se sacrifier pour l'honneur de Meng-
tseu; il composa une requête dans laquelle,
après avoir exposé le passage en entier et expli-
qué le vrai sens dans lequel il fallait l'entendre,
il faisait le tableau de l'empire au temps de
Meng-tseu et de l'état déplorable où l'avaient ré-
duit tous ces petits tyrans, sans cesse en guerre
les uns avec les autres, et tous également révol-
tés contre l'autorité légitime des princes de la
dynastie des Tchou. « C'est de ces sortes de
« souverains, disait-il en finissant, et nullement
« du fils du Ciel, que Meng-tseu a voulu parler.
« Comment, après tant de siècles, peut-on lui
« en faire un crime? Je mourrai, puisque tel est
« l'ordre; mais ma mort sera glorieuse aux yeux
« de la postérité. » Après avoir dressé cette re-
quête et préparé son cercueil, Thsian-tang se
rendit au palais, et étant arrivé à la première
enceinte : « Je viens, dit-il aux gardes, pour
« faire des représentations en faveur de Meng-

« tseu, voici ma requête; et découvrant sa poi-
« trine, je sais quels sont vos ordres, dit-il, frap-
« pez. » A l'instant un des gardes lui décoche
un trait, prend la requête et la fait parvenir jus-
qu'à l'empereur, à qui on raconta ce qui venait
d'arriver. L'empereur lut attentivement l'écrit,
l'approuva ou feignit de l'approuver, et donna
ses ordres pour traiter Thsian-tang de la blessure
qu'il avait reçue. En même temps il décréta que
le nom de Meng-tseu resterait en possession de
tous les honneurs dont il jouissait. On a cru de-
voir rapporter ce trait, qui peint en même temps
le fanatisme des lettrés et la haute vénération
où est restée la mémoire du philosophe. Son livre
étant, comme on l'a dit, partie intégrante des
Sse-chou, doit être appris en entier par tous
ceux qui se soumettent aux examens, et aspirent
aux degrés littéraires. C'est par conséquent un
de ceux qui ont été le plus souvent réimprimés.
Il en existe des milliers d'éditions, avec ou sans
commentaires. Une infinité de lettrés se sont ap-
pliqués à l'éclaircir et à l'interpréter : il a été
traduit deux fois en mandchou; et la dernière
version, revue par l'empereur Khian-loung,
forme avec le texte trois des six volumes dont
est composé l'exemplaire des quatre livres de la
Bibliothèque de Paris. Le P. Noël a compris le
Meng-tseu dans la traduction latine qu'il a faite
des *six livres classiques de l'empire chinois* (Prague,
1711, in-4°); mais on ne trouve dans cette tra-
duction aucune trace des qualités que nous avons
remarquées dans le style de Meng-tseu, et le sens
même est comme perdu au milieu d'une para-
phrase verbeuse et fatigante. Aussi, cet auteur
chinois, qui peut-être était le plus capable de
plaire à des lecteurs européens, est un de
ceux qui ont été le moins lus et le moins goûtés.
M. Stanislas Julien a donné une traduction latine
avec commentaire des œuvres de Meng-tseu,
Paris, 1824-30, 2 parties en 4 cahiers in-8°, plus
2 cahiers pour le texte chinois lithographié, et
M. G. Pauthier une traduction française, Paris,
1846, in-12. On trouve une notice biographique
sur Meng-tseu dans le Sse-ki de Sse-ma-thsian,
et des renseignements littéraires et bibliogra-
phiques sur ses ouvrages dans le 184^e livre de
la Bibliothèque de Ma-touan-lin. Le P. Duhalde
a donné une analyse étendue du *Meng-tseu* (t. 2,
p. 334 et suiv.); et l'on a quelques détails sur
sa vie dans les Mémoires de nos missionnaires
(t. 3, p. 45, et t. 13, p. 24). J.-B. Carpzov a
composé sur Meng-tseu une petite dissertation
(*Memcius sive Mentius* etc., Lepsick, 1743, in-8°)
qui n'offre que des passages extraits du P. Noël,
et n'a rien de recommandable. A. R.—T.

MÉNIL-DURAND (FRANÇOIS-JEAN DE GRAINDORGE
D'ORGEVILLE, baron DE), tacticien distingué, issu
d'une ancienne famille de Normandie, eut pour
aïeux Richard de Graindorge, vicomte de Trun,
en 1553; Paul de Graindorge, officier supérieur
au service de l'électeur de Brandebourg, et

François de Graindorge, adjudant général du prince de Furstemberg, commandant sous Chavigny au siège de Graves, le 9 juillet 1672. François-Jean, son petit-fils, sujet de cet article, naquit à Lisieux le 9 novembre 1729 et mourut à Londres le 31 juillet 1799. Nommé page du roi à quinze ans, il fit la campagne de 1747, à l'issue de laquelle il obtint une épée d'honneur. A la sortie des pages, il préféra, à une compagnie de cavalerie qui lui fut offerte, entrer dans la carrière du génie pour y perfectionner ses études militaires. Ce fut alors qu'il se livra, avec cette ardeur féconde qui lui était naturelle, à la lecture et à la méditation de nos grands tacticiens. Employé aux fortifications du Havre et ne pouvant se livrer suffisamment à ses études favorites, il se retira à sa campagne (à Méné-Durand-sur-Vie, près de Livarot). C'est dans cette agréable retraite qu'il composa à l'âge de vingt-deux ans son grand travail : *Projet d'un ordre français en tactique*. Il était, dit-il dans des Mémoires qu'il a laissés, vivement frappé de plusieurs réflexions auxquelles il se livra avec toute la vivacité et la hardiesse de son âge. Dans le cours de l'année 1753, durant laquelle il s'occupa de son ouvrage, il fut encouragé par plusieurs généraux distingués, tels que Chevert et Maillebois. Deux ans après, il fit imprimer le fruit de ses veilles à Paris, en 1755 (chez Boudet, 1 vol. in-4°), sous le titre de *Projet d'un ordre français en tactique, ou la Phalange coupée et doublée, soutenue par le mélange des armes, proposée comme système général*. Ce savant projet, divisé en quinze chapitres, a pour objet de substituer, pour l'ordre de bataille, au système qui était en usage, des bataillons minces composés de 685 hommes alignés directement, des colonnes de 768 hommes à 24 de front et 32 de hauteur. L'auteur accompagne chacune de ces colonnes (qu'il désigne sous le nom de plésions) de deux pelotons de grenadiers formés chacun de 48 hommes à 3 de hauteur, et qui s'établiraient à quelques pas en arrière sur le flanc des plésions. Il place ensuite deux petites troupes de cavalerie, chacune de 24 hommes, sur deux rangs, en arrière des grenadiers. Il donna à ce projet une *Suite* en 1756 (1 vol. in-4°). Comme les détails de ce système ne peuvent intéresser que des tacticiens de profession, nous les renvoyons à l'ouvrage même, qui fut bien accueilli par un grand nombre d'hommes habiles en stratégie. Au surplus, cette grave question, dans laquelle Méné-Durand avait pour objet de faire valoir la supériorité de l'ordre profond sur l'ordre mince proposé par le comte de Guibert, ne tarda guère à partager les plus savants tacticiens, et elle occupa vivement et avec constance l'auteur du *Projet*. Il recueillit de ses travaux l'honneur d'être nommé au commencement de la fameuse guerre de Sept ans aide de camp du maréchal d'Estrées, aux côtés duquel il se trouvait au passage du Weser et à la bataille de

Hastembeck, en 1757. Le duc de Broglie ayant succédé au maréchal d'Estrées, Méné-Durand fut, en 1759, attaché à son état-major en qualité d'aide-major général des logis de l'armée. A cette époque (5 juillet 1759), il épousa Louise-Elisabeth-Nicole de Livarot, issue de la maison d'Oraison, famille noble de Provence, dont le nom passa à la famille de Livarot. Toujours occupé de son projet favori, il eut le bon esprit de se donner le temps d'étudier consciencieusement la matière, car ce ne fut qu'en 1764 qu'il livra à l'impression ses *Fragments de tactique*, qui, comme les autres productions de l'auteur du *Projet*, parurent sous le voile de l'anonyme. Cet ouvrage est composé de six Mémoires : sur les chasseurs et la charge, sur la manœuvre de l'infanterie, sur la colonne, sur l'essai général de tactique, etc. (1 vol. in-4°). Ces *Fragments* ne tardèrent pas à être suivis d'une *Suite* contenant trois nouveaux mémoires (vol. également in-4°). A la paix de 1762, Méné-Durand avait été nommé colonel d'un régiment qu'il devait former suivant ses principes de plésions ; mais il fut bientôt après enveloppé dans les intrigues du duc d'Aiguillon contre le maréchal de Broglie comme auteur supposé d'un mémoire contre le duc. La disgrâce du maréchal et du baron de Méné-Durand fut l'effet de ces intrigues si fatales qui tourmentaient fréquemment la cour de Louis XV. Broglie ayant été rappelé en 1768, le baron fut nommé enfin colonel d'état-major, employé immédiatement en cette qualité comme inspecteur des côtes, ports et travaux de la Manche, et deux ans après (1770) il reçut la croix de St-Louis, si bien méritée par des travaux de tout genre. Ce fut en 1772 qu'il mit au jour ses *Observations sur le canon par rapport à l'infanterie en général et à la colonne en particulier, suivies de quelques extraits de l'Essai sur l'usage de l'artillerie*, Paris, 1 vol. in-4°. Comme on l'a vu, il ne s'agissait de rien moins que de substituer un nouvel ordre de bataille à celui qui était alors commun à la France et aux autres puissances de l'Europe. Folard avait dès longtemps attaqué le système dominant, parce qu'il avait cru voir, dans la profondeur de l'ordonnance de bataille des Grecs, la principale cause de la supériorité stratégique qu'il leur attribuait sur les tacticiens modernes (voy. FOLARD). Ce fut surtout durant la paix qui suivit la guerre de 1741 que cette opinion du commentateur de Polybe occasionna une grande discussion, à l'importance de laquelle donna principalement lieu l'ouvrage que le maréchal de Saxe intitula *Mes rêveries*, qu'il avait composé en treize nuits et qu'il avait fini en décembre 1732 (imprimé en 1757). Après le système proposé et défendu par le baron de Méné-Durand, la polémique se ranima plus vive sur ce sujet important, où Maizeroy, auteur de la *Tactique discutée*, publiée en 1773, s'était réuni au défenseur de l'ordre profond, qui avait donné au public, en 1772, ses *Observations sur le canon* ;

en 1774, ses *Fragments de tactique*, et en 1775 des *Mémoires* et des *Fragments* sur le même sujet, in-4°. Pour répondre à ces deux habiles tacticiens, le chevalier Tronson du Coudray fit imprimer en 1776 une brochure anonyme qui avait pour objet de considérer les deux ordres par rapport aux effets de l'artillerie. De son côté, le brillant auteur de l'*Essai général de tactique*, le comte de Guibert, s'était, en 1773, rangé du côté des partisans de l'ordre mince, parce que, disait-il, « l'artillerie étant le principe le plus destructeur de tout ordre profond, il suffisait seul pour empêcher cet ordre de se rétablir, quand même il serait le plus avantageux de tous pour la mobilité et la facilité des dispositions. » C'est là que du Coudray avait renfermé le fond de la question. Méné-Durand, fort de ses convictions, ne laissa pas sans réfutation les objections de du Coudray ; il publia en 1776, dans l'année même de l'apparition de l'ouvrage de ce dernier, une *Réponse*, forte de discussion et de style, à la brochure intitulée *l'Ordre profond et l'ordre mince considérés par rapport aux effets de l'artillerie*, Paris, 1776, in-8°. La discussion ayant acquis plus de vigueur et son objet plus d'importance, le gouvernement se décida à livrer aux épreuves d'une expérience publique les deux systèmes stratégiques ; il ordonna la réunion de 30,000 hommes en un camp de manœuvres à Vaussieux, dans le voisinage de la ville de Bayeux, sous les ordres du maréchal de Broglie, partisan de ce qu'il a plu au baron de Bésenval d'appeler légèrement « la difficile et diffuse tactique de M. de Méné-Durand ». Le maréchal fit donc essayer les deux ordres au camp de Vaussieux en 1778, et, comme disait Guibert, mit ainsi un poids immense dans la balance. Toutefois cette grande influence ne fit pas réussir autant qu'on s'y attendait les nouvelles doctrines proposées, dont l'essai ne fut peut-être pas fait comme devait l'espérer l'auteur. Quoi qu'il en fût, le maréchal de Broglie commanda lui-même au camp de Vaussieux l'ordre profond, avec une armée supérieure qui n'en fut pas moins battue constamment par le général Luckner, auquel avait été confié le commandement de l'ordre mince. Méné-Durand dit quelque part que son système, essayé en 1775, dédaigné en 1776 par l'effet du caractère futile du ministre St-Germain, avait été pratiqué en 1778 par une armée, lorsque les défenseurs de la méthode en usage virent l'affaire devenue sérieuse et l'objet d'attaques plus vives que jamais. Le défaut de succès ne découragea pas Méné-Durand, et la protection constante du maréchal ne ferma pas la bouche à Guibert, qui se crut obligé de défendre et qui défendit habilement l'opinion de l'armée contre celle de son général dans un livre dont nous donnerons le titre plus bas. En 1779, la polémique continuait dans les ouvrages périodiques, tels que le *Journal militaire*, le *Journal des sciences et*

des beaux-arts et le *Journal encyclopédique*. On lit dans la correspondance de Grimm, à la date de mai 1779 : « Ce fut à la suite du camp de Bayeux que cette grande question fut agitée avec le plus de vivacité. M. de Guibert a réveillé les esprits sur cet objet intéressant par un ouvrage intitulé *Défense du système de guerre moderne, ou Réfutation complète du système de M. de Méné-Durand*. M. de Broglie continue de favoriser le système de l'ordre profond, malgré la réclamation presque universelle de l'armée. » On sait au surplus que cette discussion brouilla Guibert avec le maréchal. Le baron de Méné-Durand ne se tint pas pour battu, quoiqu'il lui fallût combattre contre forte partie. Il publia, en 1780, une *Collection de diverses pièces et mémoires pour achever d'instruire la grande affaire de tactique*, et donna les derniers éclaircissements sur l'ordre français proposé (Paris, 1780, 2 vol. in-8°). C'était le fruit bien élaboré assurément de vingt-sept années de réflexions sérieuses et d'études assidues. Nous avons laissé Méné-Durand, en 1770, décoré de la croix de St-Louis ; en 1776, St-Germain le nomma colonel en second du régiment de Navarre ; mais à la mort de ce ministre, il reprit son emploi d'inspecteur. Aide maréchal des logis de l'armée rassemblée sur les côtes de Normandie, le savant tacticien reçut, en 1779, le grade de colonel d'un régiment de grenadiers royaux. Le brevet de maréchal de camp fut, en 1784, le juste prix de ses longs et consciencieux travaux. Nommé commandant de la province de Normandie en 1787, il contribua puissamment à ces travaux importants du port de Cherbourg qui avaient pour but, en réalisant les vues du maréchal de Vauban, d'assurer dans la Manche une retraite qui avait manqué en 1692 à la flotte française après la bataille de la Hogue, et de pouvoir plus certainement et de plus près menacer l'Angleterre. Avec le même titre il se trouvait au Havre lorsque la révolution éclata. Ayant quitté ses fonctions, il crut devoir émigrer et servit en qualité de maréchal de camp à l'armée des princes durant la campagne de 1792. Retiré en Angleterre dans le cours de 1795, il y fit imprimer (1797, in-8° de 48 pag.) des *Lettres sur les systèmes et les esprits systématiques dans les sciences et dans les affaires ; suivies de pensées sur l'ambition, sur le désir et les moyens de s'avancer*. Nous devons rappeler aussi que Méné-Durand s'était occupé d'un projet de pont sur le Grand-Vé, où il était si dangereux de traverser à gué la rivière de Vire, construction d'une haute importance, d'une grande difficulté et d'une dépense considérable, qui depuis fut entreprise sur le Petit-Vé et qu'il était donné à notre époque de voir complètement exécuter. Outre les productions que nous avons fait connaître, Méné-Durand avait composé une brochure curieuse, très-rare, imprimée en 1784 (vraisemblablement à Lisieux, chez Mistral) ; elle a pour

titre : *Journal extraordinaire en un seul volume, ou Extrait de quelques ouvrages assez intéressants, les uns philosophiques, les autres militaires, par une société d'officiers français*, Genève, 1 vol. in-8° de 269 pag. Ces extraits, au nombre de neuf, offrent des réflexions sur diverses productions de Raynal, etc., et principalement sur des ouvrages de tactique du baron de Bohan, du général major Warneri, du comte d'Hodick et du chevalier de Buffon. Le neuvième et dernier article est un conte allégorique intitulé *Tactique*, par ***, brigadier des armées du roi. — Des deux fils du baron de Ménil-Durand, l'un, ancien collaborateur des *Actes des apôtres*, faussement accusé de conspiration, fut exécuté à Paris le 6 thermidor an 2 (24 juillet 1794) ; l'autre rentra de l'émigration sous le consulat, et a eou pour fils M. Gaston Graindorge d'Orgeville de Ménil-Durand, membre des sociétés littéraires de Falaise et de Lisieux. D—B—S.

MENIN, littérateur, né à Paris vers la fin du 17^e siècle d'une famille de robe, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Metz, et mourut dans cette ville au mois de février 1770 dans un âge avancé. On connaît de lui : 1^o *Traité historique et chronologique du sacre et couronnement des rois et reines de France*, Paris, 1722 ; 2^o édit., augmentée de la relation du sacre de Louis XV, ibid., 1723, in-12 ; 3^o édit., Amsterdam, 1724, in-12, plus correcte et plus complète que les précédentes, dont la censure avait retranché plusieurs passages. Cet ouvrage a été traduit en anglais, Londres, 1725, in-8°. L'auteur traite d'abord de l'origine du sacre et de l'onction des rois, et des cérémonies substituées au sacre depuis la destruction du royaume de Juda jusqu'à l'établissement du christianisme. Il rapporte ensuite les cérémonies qui ont précédé en France l'onction des rois, donne la liste chronologique du sacre de nos princes, et indique les principales cérémonies qui ont lieu au sacre des autres rois chrétiens ; l'ouvrage est terminé par la notice chronologique du sacre des reines de France. On y trouve beaucoup de recherches et d'érudition. 2^o *Abrégé méthodique de la jurisprudence des eaux et forêts*, Paris, 1738, in-12 ; 3^o *Anecdotes politiques et galantes de Samos et de Lacédémone*, 1744, 2 vol. in-12 ; 4^o *Turlubeu, histoire grecque*, tirée du manuscrit gris de lin trouvé dans les cendres de Troie, Amsterdam, 1745, in-12 ; c'est, dit-on, l'histoire allégorique de M. Bonier, sous le nom de Ctésiphon ; 5^o *Cléodamis et Lelex*, 1746, in-12 ; roman du même genre que le précédent. W—S.

MENINSKI (FRANÇOIS MESGNIEN), savant orientaliste, naquit en Lorraine vers l'an 1623. Un goût prématuré pour les voyages l'entraîna de bonne heure à Rome, où il fit sa philosophie. En 1652, il se rendit à Constantinople à la suite de l'ambassadeur de Pologne. Quelques années de séjour le familiarisèrent si bien avec la langue

du pays, qu'il fut nommé par la diète son interprète à la Porte. Un voyage en Pologne accrût l'idée avantageuse qu'avaient fait naître ses talents. Il fut renvoyé près de la cour ottomane chargé d'une nouvelle mission. Son activité et le succès de ses démarches furent si bien appréciés par la diète qu'elle lui accorda des lettres de naturalisation et de noblesse (1). Cependant il offrit, dès 1661, ses services à l'empereur Léopold, qui le nomma son premier interprète ; c'est en cette qualité qu'il accompagna à différentes reprises les ambassadeurs de l'empereur à la cour ottomane. Meninski, avant de quitter le Levant, fit le voyage de Jérusalem en 1669 ; ce qui lui valut l'admission dans l'ordre du St-Sépulcre. Enfin de retour à Vienne en 1671, il y passa le reste de ses jours jusqu'en 1698, année de sa mort. Meninski avait fait, pendant son séjour dans le Levant, une étude particulière des langues arabe, persane et turque ; celle-ci surtout paraît lui avoir été très-familière. A peine fixé dans sa patrie adoptive, il s'occupa de faire tourner ses études et son expérience à l'avancement de la connaissance des langues orientales dans les Etats chrétiens. Chaque année était marquée par l'apparition de quelque dissertation ou traité analogue à la direction de ses études. Podest, professeur des langues orientales à Vienne, et qui plus tard se brouilla avec lui, le secondait puissamment dans ses travaux. Cependant ce n'étaient encore pour Meninski que des essais ; bientôt il devait mettre le sceau à sa réputation par un ouvrage plus important. Il fit paraître en 1680 : 1^o son *Thesaurus linguarum orientalium* (ou Dictionnaire arabe, persan et turc, accompagné d'un appendix et d'une savante grammaire turque) (2), 4 vol. in-fol. C'était le fruit de sept années de travaux et d'une étonnante force de volonté, puisqu'elle lui fit fondre des caractères et créer cette imprimerie orientale qui bientôt devait disparaître au milieu des horreurs du siège de Vienne, avec une partie de l'ouvrage même (1683). Meninski avait trouvé les dictionnaires arabe et persan de Golius considérablement enrichis par Castel. Pénétré de l'impossibilité de remplacer les ouvrages de ces deux savants, il prit une marche différente ; il les mit à contribution l'un et l'autre, mais en cherchant à compenser, par une distribution plus commode de son travail, ce qui lui était refusé sous d'autres rapports. On sait qu'il écrivait pour ceux qui se dévouent à la carrière qu'il avait parcourue avec tant de succès, ou pour ceux qui, pressés d'acquiescer une connaissance usuelle des langues de

(1) Quelques personnes ont inféré de cette circonstance que notre auteur s'appelait *Menin*, et que le grand Sobieski ajouta à son nom la finale qui constatait son élévation à la noblesse.

(2) Elle est intitulée *Linguarum orientalium turcica, arabica, persica institutiones, seu Grammatica turcica cujus singulis capitibus praecepta linguarum arabicae et persica subiunguntur. Accedunt nonnullae adnotatae in linguam tartaricam*, Vienne, 1680, in-fol. de 216 pages.

l'Orient, n'ont qu'un léger intérêt pour la connaissance de la haute littérature. Comme une des grandes difficultés qui rebutent trop souvent ceux qui se livrent à leur étude naît des nombreuses modifications que subissent les racines arabes, il s'écarta de la route suivie par ceux qui l'avaient précédé, et distribua les mots d'après les formes qu'ils reçoivent. A côté de chaque mot, outre sa prononciation, il plaça ses équivalents en italien, en français, en allemand et en polonais, en faveur de ceux à qui la langue latine ne serait pas familière. Les mots arabes et persans ont été pris dans Golius et Castel avec presque toutes leurs acceptions; aussi ce qui constitue réellement le travail de Meninski consiste-il en général dans le turc, partie qui conserve à son ouvrage une utilité incontestable, puisque rien ne saurait jusqu'ici le remplacer, Richardson ne s'étant occupé que de l'arabe et du persan. Cet ouvrage ne tarda pas à devenir rare à la suite du siège de Vienne; le besoin qui s'en faisait sentir de toute part déterminait quelques Anglais à en annoncer une nouvelle édition; comme ce projet n'eut pas de suite, l'impératrice Marie-Thérèse chargea le baron de Jenisch, aidé de quelques autres orientalistes, d'en publier une édition nouvelle, entièrement refondue et mise au niveau des progrès des langues orientales en Europe pendant un siècle; elle parut à Vienne, de 1780 à 1802, 4 vol. in-fol. L'édition est précédée d'un tableau assez complet de l'origine et des progrès des études orientales chez toutes les nations de l'Europe, depuis la renaissance des lettres jusqu'en 1780, par l'éditeur. On n'a conservé dans cette édition que les équivalents italiens des mots orientaux; mais l'omission des mots français, etc., est amplement compensée par l'addition d'une foule de mots orientaux, tirés de Vankouly, Ferhenk-Schooury, etc.; il est seulement à regretter que l'impression n'ait pas toute la correction si essentielle dans un dictionnaire. Le fonds de cette deuxième édition a été transporté à Paris à la suite de la dernière invasion des armées françaises en Autriche. Quant à la grammaire turque, elle fut réimprimée à Vienne dès 1756, 2 vol. in-4^e, par les soins de Kollar, qui remplaça les extraits de Hasez, de l'Anwar-Sohayly, etc., par des dialogues turcs. 2^e *Onomasticon* latin-turc-arabe-persan, Vienne, 1687, in-fol. de 1,000 pages; ouvrage fort utile et qui n'a pas été réimprimé; il forme comme le supplément du *Thesaurus*; 3^e *Grammatica seu institutio polonicae linguae, in usum exterorum edita*, Dantzig, 1649, in-8^o de 14 et 140 pages. C'était la meilleure grammaire polonaise qu'on eût encore imprimée; l'auteur composa aussi une grammaire française et une italienne suivant dom Calmet, qui l'appelle *Maignien* (*Bibliothèque Lorr.*, p. 610). Meninski avait annoncé le dessein de publier l'histoire générale de Mirkhond en persan et en latin, mais il paraît y avoir renoncé depuis. Nous ne parlerons pas ici d'un très-grand nom-

bre de petits traités, dont on trouvera l'énumération au commencement de la 2^e édition du *Thesaurus*.

R—D.

MÉNIPPE, philosophe cynique, était originaire de Gandara, dans la Phénicie; on croit qu'il avait été esclave dans sa jeunesse, et qu'ayant racheté sa liberté, il s'établit à Thèbes, où il obtint le titre et les droits de citoyen. Il se livra à l'usure, et amassa par cet indigne moyen une somme très-considérable; mais des voleurs lui ayant enlevé la cassette qui renfermait son trésor, il se pendit. D'autres prétendent que le métier qu'il faisait, si peu convenable à un philosophe, lui attira des railleries si piquantes qu'elles le portèrent à un acte de désespoir. Diogène-Laërce paraît être le seul qui ait fait de Ménippe un usurier; et il est bien difficile d'imaginer qu'un homme qui se piquait de mépriser tout ce que les autres estiment ait employé un tel moyen pour se procurer de l'argent qui lui était inutile. Lucien, dans un de ces dialogues, a mis dans la bouche de Diogène le portrait de Ménippe: « C'est « un vieillard chauve, qui porte un manteau « plein de trous, ouvert à tous les vents et plai- « samment diversifié par les guenilles de toutes « couleurs dont il est rapiécé. Il rit toujours, et « raille le plus souvent les fanfarons de philoso- « phie » (voy. *Lucien*, trad. de Belin de Ballu, t. 1^{er}, p. 270). Ménippe avait composé treize livres de satires, dont Laërce ne faisait pas grand cas; mais on sait que ce biographe était un assez mauvais juge (voy. *DIOGÈNE-LAËRCE*). Elles étaient écrites en prose, mêlées de vers parodiés des plus grands poètes; malheureusement il n'en reste que les titres conservés par Laërce. Varron avait pris Ménippe pour modèle dans ses compositions satiriques, où, au rapport de Cicéron, les maximes de la plus haute philosophie étaient assaisonnées par la gaieté la plus piquante (voyez *Académie*, liv. 1^{er}, et *Oehler, Marci Terentii Varronis saturarum Menippearum reliquiae*, Quedlinbourg, 1844). Les ouvrages de Varron ont eu le sort de ceux de Ménippe; mais on peut se former une idée de ce genre de satires par le dialogue de Lucien intitulé *la Nécromancie*, où il introduit Ménippe lui-même, qui rend compte de ce qu'il a vu chez les morts, et aussi par le fameux *Catholicon d'Espagne*, connu aussi sous le nom de *Satire Ménippée* (voy. P. LEROY). Lucien a choisi Ménippe pour interlocuteur d'un grand nombre de ses *Dialogues*; et toujours il lui prête le langage d'un homme désintéressé, méprisant la fortune et la vie, et se moquant du prix qu'on attache à des biens périssables. — MÉNIPPE, de Stratonice, célèbre rhéteur, était l'homme le plus éloquent de toute l'Asie. Cicéron, après avoir entendu les plus fameux orateurs grecs, suivit avec intérêt les leçons de Ménippe, dont il parle avec éloge dans le *Brutus*, sive de claris oratoribus, chap. 91.

W—s.

MENIUS (FRÉDÉRIC), savant suédois, fut nommé

en 1632 professeur d'histoire et d'antiquités à Dorpat, en Livonie. Il publia en 1644 un livre singulier et rare, ayant pour titre : *Consensus hermetico-mosaicus*. Ce livre explique, selon l'auteur, l'origine véritable de toutes les choses visibles et invisibles, la matière universelle et les mystères de la religion. On fit peu d'attention aux rêveries de Menius sur la pierre philosophale et sur le grand secret composant une partie de son travail ; mais on ne lui pardonna pas sa doctrine théologique. Le clergé l'accusa d'avoir parlé contre le mystère de la Trinité, d'avoir défiguré la doctrine de la Bible sur les esprits et les anges, et d'avoir dit que les astres étaient peuplés d'intelligences célestes. Dépouillé d'abord de sa place, il fut ensuite mis en prison et traité avec une extrême rigueur. Menius adressa une lettre au grand chancelier Oxenstiern, pour se plaindre de la conduite du clergé, et fut au bout de quelque temps remis en liberté. Il était inspecteur des mines de cuivre en Suède lorsqu'il mourut, en septembre 1659. C—AU.

MENJAUD, peintre, fils d'un notaire de Paris, naquit vers 1772. Il fut pensionnaire du gouvernement à Rome, et mourut à Paris le 27 février 1831. Il avait exposé au Louvre, en 1822, *la mort du duc de Berri, Raphaël, le Tintoret et l'Arétin* ; et en 1827, *François I^{er} tenant un sanglier, les Adieux de Girodet à son atelier*. Ses meilleurs tableaux sont *le Tasse couronné* et *la Communion*. Z.

MENJOT (ANTOINE), médecin, né à Paris vers 1615 de parents protestants, acheva ses études à l'école de Montpellier, où il reçut en 1636 le doctorat. Il fut pourvu, quelque temps après, d'une charge de médecin du roi, et exerça son art avec la réputation d'un homme instruit et plein d'honneur. Il mourut à Paris en 1696 dans un âge avancé. Quoique calviniste, il avait beaucoup d'affection pour les Augustins, qu'il allait visiter souvent ; et peu de temps avant sa mort, il leur fit don d'un magnifique atlas que les Etats-Généraux de Hollande lui avaient envoyé en présent. On a de lui : 1^o *Historia et curatio februm malignarum*, Paris, 1662, in-4^o. L'édition est anonyme ; mais Menjot, ayant su qu'on attribuait l'ouvrage à Gorris, doyen de la faculté, en publia une seconde qu'il lui dédia et à laquelle il mit son nom. On trouve ordinairement à la suite *Dissertationum pathologicarum partes 4*, ibid., 1665, 1674 et 1677 ; et alors l'ouvrage est divisé en deux ou trois volumes. Ces dissertations n'apprennent rien, mais on les lit avec plaisir, dit Eloy, parce qu'elles sont très-bien écrites. Bayle, à qui l'on reprochait les passages indécents qui déparent plusieurs articles de son *Dictionnaire*, voulut se justifier par l'exemple de Menjot, qui a mis, dit-il, beaucoup de lasciveté dans sa *Dissertation* sur la fureur utérine et la stérilité. Mais on sent bien qu'on peut pardonner à un médecin, écrivant dans une langue savante, des expressions et des détails qui ne doivent point être

soufferts dans un livre destiné à toutes les classes de lecteurs. 2^o *Opusculum posthumes*, Rotterdam, 1696, in-4^o, ou Amsterdam, 1697. Ce sont des lettres et des discours qu'on voit bien, dit Bayle, qu'il n'avait jamais eu l'intention de publier. Cependant l'éditeur, dont on n'a pu découvrir le nom, emploie une partie de la préface à prouver qu'il tient de Menjot les pièces dont se compose ce recueil, et qu'il a suivi l'ordre dans lequel l'auteur les avait lui-même rangées. W—s.

MENLOES (DANIEL), professeur de physique expérimentale à l'université de Lund, mourut vers le milieu du dernier siècle. Il s'était appliqué surtout à l'hydraulique, et il fut employé à l'exécution de plusieurs entreprises importantes en Suède. L'académie des curieux de la nature le reçut parmi ses membres en 1736. On a de lui un grand nombre de dissertations, et un *Traité de l'usage et de l'utilité de la balance hydrostatique*, imprimé en suédois à Stockholm en 1728. C—AU.

MENNAIS (DE LA). Voyez LAMENNAIS.

MENNANDER (CHARLES-FRÉDÉRIC), archevêque d'Upsal, mort vers la fin du dernier siècle, fut longtemps professeur des sciences économiques à l'université d'Abo, et publia sur la population, l'industrie et l'agriculture plusieurs Mémoires qui le firent entrer à l'académie des sciences de Stockholm et fournirent des données importantes au savant Wargentin pour ses calculs d'arithmétique politique. Nommé archevêque d'Upsal en 1775, il fut en même temps vice-chancelier de l'université de cette ville et contribua beaucoup au progrès des bonnes études. Il eut un fils anobli sous le nom de Ferdenheim et qui se distingua par son goût pour les arts. La Suède lui doit le plus beau monument de sculpture qu'elle possède. Pendant son séjour en Italie, il fit exécuter à Rome par un artiste habile un groupe en très-beau marbre représentant la Religion, les vertus cardinales, les sciences et les beaux-arts. Ce groupe, transporté en Suède, a été placé sur le tombeau de l'archevêque Mennander dans la cathédrale d'Upsal. C—AU.

MENNE (JEAN-BAPTISTE), général français, naquit à Agen le 17 septembre 1774. Après avoir fait de bonnes études chez les oratoriens de cette ville, le jeune Menne s'engagea comme volontaire dans le 1^{er} bataillon de Lot-et-Garonne, qui fut incorporé dans l'armée du Rhin (19 juin 1792). Ses brillantes dispositions pour la carrière militaire lui firent rapidement franchir les grades inférieurs. Le 9 février 1793, il était lieutenant au 4^e bataillon de la légion des montagnes aux Pyrénées-Orientales, et capitaine le 28 juillet de la même année. Menne ayant été compris dans l'armée d'Italie, le général Lamée le choisit pour son aide de camp le 25 nivôse an 9. La bravoure qu'il déploya dans toutes les occasions décisives lui mérita le brevet de chef de bataillon à la 63^e demi-brigade (4 thermidor an 9). Bonaparte, qui appréciait la bonté de ses services, l'envoya

avec le grade de major dans le 51^e de ligne, qui était en Portugal (11 brumaire an 12). Sa belle conduite dans la campagne de Portugal lui valut les insignes de la Légion d'honneur. Rappelé de la Péninsule par les ordres de Lamée, son compatriote, Menne fit les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne, dans lesquelles il parvint au grade de colonel du 27^e de ligne (12 mars 1807) et d'officier de la Légion d'honneur (12 février 1808). A la sanglante bataille de Friedland, Menne fut grièvement blessé par un biscaïen à l'épaule gauche. Aussitôt qu'il fut rétabli, Napoléon le ramena vers les Pyrénées, dans cette armée d'Espagne, où il entra avec la croix de commandeur de la Légion d'honneur (6 août 1810). L'heureuse habileté avec laquelle il savait triompher dans les occasions difficiles le fit arriver au rang de général de brigade (22 juin 1811). L'honneur du commandement n'était pas sans péril à cette époque et dans cette contrée, car à la terrible bataille de Salamanque (12 juillet 1812) un coup de feu lui traversa le bras droit. A la suite de la funeste journée de Vittoria (12 juin 1813), qui détruisit l'influence des armes françaises en Espagne, nos troupes durent songer à la retraite. Ce mouvement, au lieu de s'effectuer par Salinas et Bayonne, comme le bon sens l'indiquait, se fit vers Pampelune et la Navarre. Au passage de la petite rivière la Zadora, les Anglo-Espagnols tentèrent de couper la marche de nos colonnes. Le général Sarrut, auquel le général Reille avait confié la défense des issues, ayant été tué, Menne le remplaça pour protéger le défilé conduisant au pont d'Arriaga. Assailli dans ce poste plein de dangers par l'ennemi victorieux, le général ne se laissa jamais entamer, et réussit, après des prodiges de courage et de sang-froid, à ramener sa brigade saine et sauve vers la route de Salva-tierra. A l'attaque du camp St-Martial, sur la Bidassoa (31 juillet 1813), Menne fut atteint de trois coups de feu, à la tête, au ventre et au pied. Ces glorieuses blessures le firent mettre momentanément en non-activité et lui inspirèrent le désir de la paix; aussi se rallia-t-il aux Bourbons, qui le nommèrent chevalier de St-Louis (17 septembre 1814), et commandant du département de la Manche (15 août 1815). Le ministre de la guerre lui confia l'inspection générale de l'infanterie du royaume en 1816, 1818 et 1821, et l'appela en 1823 au comité de la défense générale du pays. Les douleurs occasionnées par ses nombreuses blessures l'obligèrent à demander sa retraite, qui lui fut accordée le 30 août 1826, avec le titre de lieutenant général honoraire. Sous le gouvernement de juillet, le maréchal Soult offrit, mais en vain, à son vieux camarade le commandement d'une belle division. Le général Menne consacra les dernières années de sa vie aux affections de famille, qu'il avait peu goûtées, et mourut le 14 septembre 1839 sur sa propriété de Malère, près d'Agen.

J. S—T.

MENNECHET (EDOUARD), littérateur français, naquit à Nantes le 25 mars 1794. Après avoir fait de brillantes études au collège d'Angers, il vint à Paris en 1813 pour y suivre les cours de l'école de droit. L'année suivante, il publiait une *Ode sur le retour des Bourbons*, Paris, 1814, in-8°, qui attira sur lui l'attention du gouvernement. Il avait déjà donné précédemment, 1811, une *Ode sur la naissance du roi de Rome*, insérée dans les *Hommages poétiques* de Lucet. Cependant le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre du roi, se l'attacha en qualité de secrétaire particulier, et au mois de septembre 1817, il le fit nommer chef de bureau de la chambre du roi. En 1820, Louis XVIII nomma Mennechet son lecteur, et en 1821, secrétaire de sa chambre. Mennechet conserva ces doubles fonctions jusqu'en 1830. A cette époque, il crut devoir refuser les fonctions qui lui furent offertes par le nouveau gouvernement; il vécut dès lors dans la retraite, donnant son temps aux lettres jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris le 26 décembre 1845. Les principales publications de Mennechet sont : 1^o *Contes en vers et poésies diverses*, Paris, 1826, in-18, dans lesquels on remarque une sorte de satire contre l'enseignement mutuel. Les contes sont anecdotiques, mais écrits spirituellement. La morale n'a rien à reprocher à cette publication. Deux pièces, couronnées par l'Académie française en 1822 et imprimées la même année, in-8°, se retrouvent dans les *Contes en vers et poésies diverses*; ce sont une *Épître à un juré sur l'institution du jury en France*, et une *Ode sur la renaissance des lettres et des arts sous François I^{er}*. 2^o *Seize ans sous les Bourbons*, 1814-1830, Paris, 1832-1834, 3 vol. in-8°; 3^o *Histoire de France depuis la fondation de la monarchie*, Paris, 1840, 4 vol. in-8°; 2^e édition, 1846. Cette Histoire, faite dans une sage mesure, a été couronnée par l'Académie française. 4^o *Diverses pièces de théâtre* : 1. *Caton d'Utique*, tragédie en trois actes, imitée de l'anglais d'Adisson, Paris, 1815, in-8°, non représentée, mais où l'auteur a su rendre heureusement les plus beaux passages de son modèle; 2. *Fielding*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1823, in-8°, au Théâtre-Français; 3. *L'Héritage*, comédie en cinq actes et en vers, Paris, 1825, in-8°, au même théâtre; 4. *Vendôme en Espagne*, drame lyrique en un acte, en collaboration avec M. Empis, Paris, 1823, in-8°, à l'Opéra, pièce de circonstance représentée à l'occasion du retour du duc d'Angoulême de sa campagne en Espagne. MM. Aubert et Hérol d'avaient fait la partie musicale de cette pièce, qui obtint à l'époque un véritable succès, et valut de nombreux cadeaux aux auteurs et compositeurs. 5. *Une bonne fortune*, opéra-comique en un acte, Paris, 1834, in-8°, au théâtre Feydeau; 5. la *Jeunesse d'un cardinal*, comédie-vaudeville en trois actes, en collaboration avec M. de Nogenet, Paris, 1836, in-8°, au théâtre du Vaude-

ville; 6. *Une vengeance de femme*, comédie en trois actes et en vers, Paris, 1840, in-12; 5° Divers contes imprimés séparément, in-8° de quelques pages, mais qu'on retrouve réunis pour la plupart dans ses *Comédies et contes en vers*, Paris, 1842, in-8°, où sont réimprimées également plusieurs des pièces de théâtre citées ci-dessus; 6° *Matinées littéraires, études sur les littérateurs modernes*, Paris, 1841-1847, 4 vol. in-8°. Mennechet a publié également: 7° *Une chronique de France*, revue hebdomadaire, 1832-1833, qui forme 1 volume in-8°; 8° le *Plutarque français, vies des hommes et des femmes illustres de la France depuis le 5° siècle jusqu'à nos jours*, avec la collaboration de divers auteurs, 1833 et années suivantes; 2° édition, revue et augmentée, publiée par M. T. Hadot, Paris, 1844-1847, 6 vol. in-8°; 9° *Panorama littéraire de l'Europe, ou Choix des articles les plus remarquables sur la littérature, les sciences et les arts, extraits des publications périodiques de l'Europe*. Ce recueil littéraire mensuel se fait remarquer par sa variété. Il forme plusieurs volumes. 10° Des articles et notices dans divers recueils, en tête d'éditions, par exemple: la *Cour de France* en 1830 et le *Théâtre de société*, dans le *Livre des cent et un*; une *Notice sur la vie et les ouvrages de Campenon*, en tête des *Oeuvres poétiques* de cet académicien, Paris, 1844, in-12; *Enseignement raisonné sur la lecture à haute voix*, en tête des *Lectures classiques, spécialement destinées aux écoles primaires et supérieures*, par Emile de Latour, Paris, 1841, in-12, etc. Z.

MENNESSON (JEAN-BAPTISTE-PROSPER), avocat, député des Ardennes à la convention nationale, naquit à Château-Porcien le 1^{er} avril 1761. Dans le procès de Louis XVI, il prononça un discours très-courageux pour prouver que « ce n'était pas à la convention, mais au peuple à juger le roi. » Il vota cependant la mort, mais avec appel au peuple, et sursis à l'exécution jusqu'à ce que le duc d'Orléans, contre lequel il fit une sortie assez vive, fût déporté, ainsi que toute la famille des Bourbons. Mennesson est par conséquent un des quarante-six dont le vote fut compris dans la minorité qui se déclara contre l'arrêt de mort. Il donna sa démission après les événements du 31 mai 1793, et fut depuis administrateur du département de la Marne. Il mourut à Hautvilliers, près d'Epernay, en août 1807. On a de lui: 1° *Déclaration d'un député des Ardennes à l'assemblée conventionnelle*, Paris, 1792, in-8°. L'auteur s'y élève avec force contre les journées des 2 et 3 septembre, « qu'il faudrait, dit-il, effacer des jours de l'année », et comme le disait de celui de la St-Barthélemy le chancelier de L'hôpital, « n'attribuer à aucun siècle ». Il demandait en même temps que les septembriseurs fussent poursuivis par-devant les tribunaux. 2° *Coup d'œil sur les premiers temps de la convention nationale, pour servir d'introduction à l'Histoire du régime révolutionnaire*, Reims, 1793,

in-8°. Mennesson rend compte à ses commettants des motifs de sa démission, et prédit une partie des malheurs que produisit la journée du 31 mai. 3° *L'Instituteur français, ou Instructions familières sur la religion et la morale, considérées dans leurs principes et dans leurs rapports*, Epernay et Paris, 1802, in-12; 4° *le Conservateur, ou les Fondements de la morale publique comparés avec les systèmes de la philosophie moderne, et considérés dans leurs rapports nécessaires avec l'existence et le bonheur des peuples*, Paris, 1805, 4 vol. in-12. 5° *l'Observateur rural de la Marne*, Epernay, 1806, in-12. — MENNESSON ou Menesson, auteur dramatique, fut secrétaire de Dugué-Bagnols, intendant de Flandres, et mourut à Paris en 1742, âgé de 80 ans. Il avait publié: 1° *Manto la fée*, tragédie-lyrique en 5 actes et en vers libres, Paris, 1712, in-4°; et Amsterdam, même année, in-12; 2° *les Plaisirs de la paix*, ballet en trois entrées avec un prologue, en vers, Paris, 1715, in-4°; 3° *Ajax*, tragédie lyrique en 5 actes et en vers libres, Paris, 1716, in-4°; Lyon, 1742, même format. A—Y.

MENNEVAL. Voyez MENEVAL.

MENNO appelé SIMONIS, c'est-à-dire fils de Simon, né en 1496 à Witmaarsum, en Frise, est fondateur d'une secte à laquelle on a donné son nom, mais qui préfère porter aujourd'hui celui de téléobaptistes, parce que le baptême des adultes est au nombre des traits essentiels qui la distinguent. Menno commença par être prêtre catholique, et antagoniste zélé de la doctrine et de la conduite de ces fougueux anabaptistes, qui signalèrent à Munster leurs fanatiques fureurs (voy. Jean de LEYDE). S'étant séparé ensuite de la communion de l'Eglise romaine, il se rapprocha de la doctrine des anabaptistes en ce qui concerne le baptême, mais sans prendre part à leurs séditions extravagantes. Il se faisait remarquer bien plutôt par la douceur de son caractère et par la tolérance de ses principes. On lui reproche cependant de l'inconséquence à ce dernier égard, dans l'amertume de son zèle contre Rome. Il mettait beaucoup de soin à l'instruction de ses disciples. Il parcourut une partie de la Hollande et du nord de l'Allemagne, et alla même jusqu'en Livonie et en Suède. Aussi ses disciples se répandirent-ils de la Frise dans tous les pays environnants, mais ils ne tardèrent pas d'introduire un grand nombre de nuances dans les enseignements du fondateur. Les prédications de Menno soulevèrent des troubles dans les Pays-Bas, et l'empereur Charles-Quint, y étant venu en 1540, comprit les menonites dans ses édits de proscription. La tête de Menno fut mise à prix; ce qui ne ralentit pas son zèle, mais le réduisit à une vie errante et agitée. Il se réfugia à Wismar, où il composa son *Colloquium WisMariense*, que J. Wigand nous a conservé dans son traité: *De anabaptismo*, Leipsick, 1582. Enfin il trouva une retraite à Fresenburg, près d'Oldes-

Bohe, entre Hambourg et Lubeck, où il mourut le 13 janvier 1561. Il avait monté dans cette localité une imprimerie où il imprima plusieurs de ses écrits. Le plus connu est son traité : *Des fondements de la vraie foi chrétienne* (1539). Il y soutient que Jésus a été engendré sans la participation de Marie; il y condamne la guerre et l'emploi du serment, et prend en général comme base de sa doctrine le discours sur la montagne. On raconte de Menno plusieurs traits de présence d'esprit ou de réserve mentale, tels que celui-ci. Il voyageait sur un chariot de poste, quand la maréchaussée se présente à la voiture et s'informe si Menno y est. Il demande lui-même, un à un, à chaque voyageur, s'il a connaissance que Menno soit au nombre des passagers, et ayant reçu de tous une réponse négative, il répond lui-même : « Ils disent qu'il n'y est pas », et il échappe au danger. Les ouvrages de Menno, presque tous en langue hollandaise, ont été recueillis en 1 volume in-fol., et publiés à Amsterdam en 1651. Ils ne sont guère lisibles aujourd'hui. S'il posséda, comme on l'assure, le talent de la parole, il ne posséda pas celui d'écrire; mais il prêchait d'exemple, et cette prédication en vaut bien une autre. Ses partisans se sont toujours fait remarquer par la sévérité de leurs principes et par la simplicité de leurs mœurs, unies à la tolérance et à la charité évangéliques : ils s'interdisent toutes fonctions de magistrature, et ont une espèce d'horreur pour l'état militaire, rien n'étant plus antichrétien à leurs yeux que la guerre : le serment leur est défendu. Ils ont quelques dogmes particuliers, mais qui ne sont plus d'unanime adoption, sur l'incarnation de Jésus-Christ, sur la grâce, cette ancienne pomme de discorde, sur le *Millénarisme*, ou le règne de mille ans de Jésus-Christ sur la terre avant la consommation de toutes choses, etc. L'institution à laquelle ils tiennent le plus est celle du baptême des adultes. Formey et Mosheim, dans leurs *Histoires ecclésiastiques*, donnent de plus amples détails. Les pays où les mennonites sont le plus nombreux sont la Hollande, l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique. Ils ont près de deux cents églises en Hollande, dont cinquante-six en Frise, et ils y sont connus sous le nom de *Doops-gesinden* en hollandais, ou de *Tauf-gesinnete* en allemand : on en trouve dans quelques contrées de l'Allemagne, en Alsace, dans les Vosges (surtout à Salm), et dans l'évêché de Bâle : leur loyauté et leur intelligence dans la culture des terres leur y donnent une certaine considération; un almanach assez répandu, qui contient divers préceptes d'agriculture et se réimprime chaque année, est intitulé l'*Anabaptiste*. Les mennonites ont beaucoup de rapports avec les *Baptistes* d'Angleterre ou d'Amérique, qui se divisent en un grand nombre de branches (voy. l'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire, t. 1, p. 240). M—X.

MENOCHIUS (JACQUES), célèbre jurisconsulte,

était né en 1532 à Pavie, d'une famille pauvre et obscure; il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude du droit avec beaucoup d'ardeur, et surpassa bientôt tous ses maîtres. Il fut chargé en 1555 de faire des leçons publiques à l'université, et la manière dont il s'en acquitta étendit sa réputation dans toute l'Italie. Le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, l'appela en 1561 pour occuper une des chaires de l'université de Mondovi, nouvellement créée; il fut nommé en 1566 premier professeur à Padoue, et il y enseigna pendant vingt-trois ans avec un succès toujours croissant. Cédant aux vœux de ses concitoyens, il revint à Pavie en 1589 remplir la chaire vacante par la mort de Nicolas Gratiani. Le roi d'Espagne, Philippe II, le nomma quelque temps après sénateur, puis l'un des présidents du conseil du Milanais. Il mourut le 10 août 1607, et fut inhumé à Pavie dans l'église des clercs réguliers, où l'on voit son épitaphe. Menochius a laissé plusieurs ouvrages qui sont encore estimés des jurisconsultes : 1° *De adipiscenda, retinenda et recuperanda possessione*, 1606, in-fol.; 2° *De præsumptionibus, conjecturis*, etc., Venise, 1609-1617, 2 vol. in-fol.; 3° *De arbitrariis judicum questionibus*, etc., Genève, 1630, 1685, in-fol.; 4° *Consilia*, Francfort, 1605; Venise, 1609; Milan, 1616, 13 parties reliées ordinairement en 5 volumes in-fol. Le plus important de ces ouvrages est le traité *Des présomptions*; il n'a rien perdu de son utilité, depuis que l'autorité du droit romain s'est effacée en France. C'est un guide fidèle pour ces cas si multipliés et impossibles à prévoir, que le législateur est forcé d'abandonner aux conjectures des juges, ou pour lesquels il se livre souvent aux siennes, à défaut de règles plus sûres. Leibniz faisait un tel cas de cet ouvrage, qu'il avait le projet de l'abrégé, et on regrette qu'il l'ait laissé sans exécution (voy. MASCARDI). Dans son livre *De arbitrariis judicum questionibus*, Menochius s'occupe encore des questions où l'arbitrage des juges fait la loi. Il fut l'un des éditeurs du *Tractatus universi juris, duce et auspice Gregorio XIII in unum collecti*, Venise, 1584, 28 vol. in-fol. (voy. ZILETTI).

W—s et F—t.

MENOCHIUS (JEAN-ÉTIENNE), fils du précédent, né à Pavie en 1576, embrassa à l'âge de dix-sept ans la règle de St-Ignace, et, après avoir achevé ses études, fut chargé d'expliquer les saintes Ecritures au collège de Milan. Il remplit ensuite successivement les différents emplois de la province, et fut enfin élu assistant du supérieur général. Il mourut à Rome, dans la maison professe de la société, le 4 février 1655, dans un âge avancé. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Bibliotheca societatis Jesu*, p. 505. Les principaux sont : 1° *Commentarii totius Scripturæ*, Cologne, 1630, 2 t. in-fol. Ils sont très-estimés et ont été réimprimés plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1719 ou 1724, 2 vol. in-fol. : elle a été publiée

par le P. Tournemine, qui y a joint une bonne préface, dans laquelle on trouve de courtes notices sur Menochius et les autres écrivains de la société qui se sont appliqués plus particulièrement à l'interprétation des saintes Ecritures. Le second volume renferme un choix de notes ou de dissertations de différents auteurs jésuites sur des points de critique, de chronologie ou d'histoire sacrée. Cette édition a été reproduite en 1768 à Avignon, 4 vol. in-4°. Ce même commentaire a été joint à une édition de la Bible de Carrières, donnée à Besançon en 1825, 6 vol. in-8°. 2° *Le Storie orvero trattenimenti eruditi*, Rome, 1646-1654, 6 t. in-4°; Padoue, 1701, 3 vol. in-4°, bonne édition recherchée des curieux. C'est un recueil de traités sur différents sujets de l'histoire sainte. Menochius publia la première partie sous le nom de J. Corona; mais il ne jugea pas à propos de continuer ce déguisement. 3° *De republica Hebræorum*, Paris, 1648-52, 2 vol. in-fol. Il y a beaucoup de recherches sur les mœurs et les coutumes de la nation juive; mais le style en est trop diffus et la lecture pénible. Des ouvrages plus récents ont rendu celui-ci à peu près inutile.

W—s.

MENODORE ou MONODORE, sculpteur athénien, vivait sous le règne de Néron; il s'exerça surtout aux statues de guerriers, de chasseurs, d'athlètes et de sacrificateurs. Son chef-d'œuvre fut le Cupidon de marbre qu'il fit pour la ville de Thespies, à l'imitation du fameux Cupidon de marbre pentélique, que Praxitèle avait laissé dans cette ville, et qui, enlevé par Tibère, restitué par Claude, avait été de nouveau transporté à Rome par l'ordre de Néron et détruit peu de temps après dans un incendie. Il existe plusieurs répétitions antiques de ce Cupidon; peut-être l'une d'elles est-elle l'ouvrage de Menodore.

L—S—E.

MENON, écrivain culinaire, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages que n'ont pas fait oublier les travaux plus récents de Beauvilliers et de Carême (*voy.* ces noms). Nous n'avons pu recueillir aucun détail sur la vie de ce savant gastronome; mais on peut dire qu'aucun auteur n'a obtenu plus d'éditions. Ses écrits sont, sans contredit, ceux que l'on consulte le plus souvent; les voici : 1° *Nouveau traité de la cuisine*, sans nom d'auteur, Paris, 1739, 1742, 3 vol. in-12; 2° *la Cuisinière bourgeoise, suivie de l'office, à l'usage de tous ceux qui se mêlent de la dépense des maisons*, etc., Paris, 1746, 2 vol. in-12. Ce livre est encore aujourd'hui un de ceux qu'en France on réimprime le plus souvent. 3° *La Science du maître d'hôtel cuisinier, avec des observations sur la connaissance et la propriété des aliments*, sans nom d'auteur, Paris, 1749, 1768, 1776, in-12; 4° *les Soupers de la cour, ou l'Art de travailler toutes sortes d'aliments, pour servir les meilleures tables suivant les quatre saisons*, sans nom d'auteur, Paris, 1755, 4 vol. in-12; 1778, 3 vol.

in-12; 5° *Cuisine et office de santé, propres à ceux qui vivent avec économie et régime*, sans nom d'auteur, Paris, 1758, 1767, in-12; 6° *Traité historique et pratique de la cuisine*, sans nom d'auteur, Paris, 1758, 2 vol. in-12; 7° *le Nouveau cuisinier français*, 3 vol. in-12; 8° *le Manuel des officiers de bouche*, sans nom d'auteur, Paris, 1759, in-12; 9° *Almanach de cuisine pour l'année 1761*, in-24; 10° *Almanach d'office pour l'année 1761*; 11° *Almanach du tableau de l'univers*, 1763; 12° *le Petit tableau de l'univers*, 1763, in-12; 13° *Etrennes géographiques*, 1760, in-12; 14° *la Science du maître d'hôtel confiseur, à l'usage des officiers, avec des observations sur la connaissance et la propriété des fruits*, sans nom d'auteur, 1768, 1777, in-12. — MENON (l'abbé), correspondant de l'Académie des sciences, a inséré deux *Mémoires sur le bleu de Prusse* dans le tome 1^{er} du Recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences, publié en 1750. — MENON (mademoiselle) a traduit de l'italien l'*Assemblée de Cythère* d'Algarotti, 1758, in-12. — MENON (Louis-François-Henri), marquis de Turbilly, est auteur de la *Pratique des défrichements*, dont la 4^e édition a paru en 1811, Paris, in-8°. Z.

MENOT (MICHEL), prédicateur, vivait sous les règnes de Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I^{er}. On ignore l'époque et le lieu de sa naissance. Il entra chez les cordeliers, et professa longtemps la théologie dans leur maison de Paris, où il mourut en 1518. Il jouissait d'une si grande réputation comme prédicateur qu'on l'appelait *Langue d'or* (*Lingua aurea sua tempestate nuncupatus est*). Ses sermons ont été recueillis par ses auditeurs, comme nous l'apprenons d'une préface de l'imprimeur Claude Chevallon, et vraisemblablement dénaturés. La plupart de ceux qui en ont parlé se sont contentés de répéter ce qu'ils en avaient entendu dire, sans le vérifier; nous n'écrivons qu'en connaissance de cause et le livre sous les yeux. Menot a laissé : 1° *Perpulcher tractatus, in quo tractatur perbelle de fœdere et pace ineunda, media ambasciatrice penitentia*, Paris, 1519, in-8°; 2° *Perpulchra epistolarum quadragesimalium expositio secundum ferias et dominicas, declamatarum in famatissimo ac devotissimo conventu Fratrum minorum Parisiensium anno Dni 1517*, Paris, 1519, in-8°, et 1526, même format; 3° *Opus aureum evangeliorum quadragesimalium in Parisiorum academia declamatarum*, Paris, 1519 et 1526, in-8°; 4° *Sermones quadragesimales olim* (1508), *Turonis declamati*, Paris, 1519 et 1525, in-8°. Quelque curieux que soient les sermons de Barlette et de Maillard, ils ne pourront être comparés à ceux de Menot, qui renferment infiniment plus de grossièretés et de bouffonneries. On distingue avec raison, par les mauvaises plaisanteries et les allusions indécentes dont ils abondent, le sermon de l'Enfant prodigue, prêché le samedi après le deuxième dimanche du carême, celui de la multiplication des pains, prêché le deuxième dimanche du carême,

et la Passion du troisième recueil ; le sermon du mauvais riche, jeudi après le deuxième dimanche du carême, et celui de la Madeleine, jeudi de la semaine de la Passion, du 4^e recueil. Ce n'est pas que l'on ne rencontre souvent dans les autres pièces des traits burlesques et du comique le plus ridicule ; mais ils y sont clairsemés. Henri Estienne s'en est servi avec avantage pour démontrer l'étonnante dépravation qui régnait dans l'Eglise avant la réformation et pour tourner nos cérémonies en dérision. (*Voy. son Apologie pour Hérodoté.*) Nicéron (*Mémoires*, t. 24) a fait des extraits assez nombreux des sermons de Menot ; mais il ne cite pas toujours exactement et il tronque quelquefois. Voici deux passages qui suffiront pour donner une idée du style de Menot, qui affectionnait particulièrement le genre macaronique : *Enfant prodigue*, folio 120, édition de 1525 : « Quand ce fol enfant et mal con-
« seillé, dit le prédicateur, *Quando ille stultus*
« *puer et male consultus habuit suam partem de*
« *hereditate, non erat questio de portando eam se-*
« *cum ; ideo statim il en fait de la chiquaille : il*
« *la fait priser, il la vend, et ponit la vente in*
« *sua bursa. Quando vidit tot pecias argenti simul,*
« *valde gavisus est, et dixit ad se : Oho ! non ma-*
« *nebitis sic semper ! incipit se respicere : et quo-*
« *modo ? Vos estis de tam bona domo, et estis habillé*
« *comme un béliître ? Super hoc habebitur puisio.*
« *Mittit ad quærendum les drapiers, les grossiers*
« *et marchands de soie, et se fait acouter de*
« *pied en cap : il n'y avait que redire au service.*
« *Pannarios, grossarios, mercatores setarios, et fa-*
« *cit se indui de pede ad capum. Nihil erat quod*
« *deesset servitio. Quando vidit, emit sibi pulchras*
« *caligas d'écarrlate, bien tirées, la belle chemise*
« *froncée sur le colet, le pourpoint fringant de*
« *velours, la tocque de Florence à cheveux pei-*
« *gnés, » etc. — Madeleine, folio 136 : « Et ecce*
« *Magdalena se va dépouiller et prendre tant en*
« *chemises, et cæteris indumentis, les plus disso-*
« *lus habillements que un quelqu'un fecerat ab*
« *ætate septem annorum. Habebat suas domicellas*
« *juxta se in apparatu mundano : habebat ses sen-*
« *teurs, aquas ad faciendum relucere faciem, ad*
« *attrahendum illum hominem (Jesum), et dicebat :*
« *Vere habebit cor durum, nisi eum attraham ad*
« *meum amorem. Etsi deberem hypothéquar omnes*
« *meas hereditates, nunquam redibo Jerusalem,*
« *nisi colloquio cum eo habito. Credatis quod visa*
« *dominatione ejus, et comitiva, facta est sibi place,*
« *on a paré le siège cum panno aureo ; et venit se*
« *presentare face à face son beau museau ante nos-*
« *trum redemptorem ad attrahendum eum à son plai-*
« *sir. »* Nous ne croyons pas devoir relever les fré-
quentes méprises qui ont échappé à Debure dans le tome 1^{er} de sa *Bibliographie instructive*. En 1833, l'abbé de Labouderie a publié une bonne édition des *Sermons de Michel Menot sur la Madeleine*, Paris, in-8°, avec une notice et des notes. L-B-E.

MENOU (RENÉ DE), sieur de Charnizay, écuyer

du roi et son conseiller en ses conseils d'Etat et privé, est né le 18 novembre 1578 et mort le 10 mai 1651. On lui doit plusieurs ouvrages qui ont eu de la célébrité dans leur genre : sa *Pratique du cavalier*, suivie d'un *Traité des moyens d'empêcher les duels et de bannir les vices qui les causent*, eut douze éditions de 1612 à 1650. Elle est encore fort recherchée, ainsi que l'*Instruction du roi en l'art de monter à cheval*, livre rédigé d'après les papiers de Pluvinel. La bibliothèque de Paris possède aussi un manuscrit d'un *Traité de l'art de la guerre*, attribué à tort au maréchal de Biron. Cet ouvrage, qui forme le n° 9769 de la collection Béthune, est de René de Menou. P. M—Y.

MENOU (CHARLES D'AULNAY CHARNIZAY), troisième fils de René de Menou de Charnizay. C'est un des premiers pionniers de l'ancienne Acadie et de la Nouvelle-Ecosse, connues aujourd'hui sous les noms de Nova-Scotia et de New-Brunswick dans l'Amérique du Nord. Il suivit en 1632 la fortune de l'illustre commandeur Isaac de Razilly, son parent, chargé d'aller, à la suite du traité de Suse, reprendre possession de la Nouvelle-France. Dans cette occasion, le commandeur lui donna la commission de reprendre Pentagoet, et de repousser les Anglais jusqu'à Penkuit et Kinibeki. L'estime qu'il faisait de d'Aulnay, autant que l'affection qu'il avait pour lui, porta trois ans après Razilly à prier son lieutenant de ne pas abandonner la généreuse entreprise qu'il avait commencée, d'établir notre nation dans ces contrées. D'Aulnay le lui promit ; et à la mort de l'ancien chef d'escadre de Bretagne, arrivée en novembre 1635, il se trouva le représentant et l'agent de la société formée, le 15 janvier 1635, entre le cardinal de Richelieu, Isaac de Razilly, Claude de Razilly, sieur Delaunay, capitaine de vaisseau, qui commandait en 1637 la *Couronne*, Jean Condonnier, bourgeois de Paris, Jean Legrand, président en la chambre des comptes de Bourgogne, et Louis Motin, contrôleur du grenier à sel du Mont-St-Vincent en Charolais. D'Aulnay s'appliqua autant qu'il le put à tirer parti de tous les avantages du pays. En 1641, la société le récompensa de ses soins en créant pour lui une septième part. Par cette part, par son alliance avec Louis Motin, dont il avait épousé la fille, grâce à sa parenté avec les Razilly, d'Aulnay n'eut pas de peine, l'année suivante, à désintéresser les autres associés ; il se fit acquéreur de leurs droits, lorsque Richelieu eut donné sa part aux capucins pour fonder en Acadie un séminaire de sauvages. Maître ainsi de tout, il porta alors à lui seul le faix de l'entreprise au moyen des avances que consentit à lui faire un fameux marchand de la Rochelle nommé Emmanuel Leborgne, qui lui envoya pendant huit ans ses munitions et les approvisionnements nécessaires pour élever des forts, construire des moulins, des métairies, un couvent et un séminaire d'Indiens.

Malheureusement, la jalousie de Charles de St-Etienne, sieur de la Tour, qui avait précédé Razilly dans ce pays, où il avait succédé à Charles de Biencourt-Poutrincourt, dont il avait été le lieutenant, retarda de beaucoup les progrès des établissements de d'Aulnay par les différends qui surgirent entre eux. Néanmoins, la guerre que la Tour fit à d'Aulnay, guerre dans laquelle il appela les Anglais de Boston à son aide, tourna à l'honneur de ce dernier, qui emporta d'assaut le fort St-Jean, défendu par madame de la Tour, et força les Anglais à lui demander la paix. Quelque temps auparavant, le dernier mars 1645, il leur avait écrit ces fières paroles : « La vérité est que vous pensiez m'accabler par surprise, sans justice et sans motifs de votre part. « Soyez-en persuadés, si vous fussiez venus à bout de vos desseins, vous eussiez eu affaire à un roi qui ne vous eût pas laissés profiter en paix de votre proie, comme on a pu vous le donner à croire. Québec et ce même Port-Royal où je suis, après avoir été pris par les Anglois en temps de guerre, ont été restitués à ces mêmes François.... Il est vrai qu'il m'arrivera de mourir, mais les rois de France ne meurent pas, et leurs bras sont toujours assez longs pour garantir les droits de leurs sujets en quelque lieu qu'ils soient placés. » Libre de toute préoccupation de ce côté, d'Aulnay tourna de nouveau tous ses efforts vers la colonisation, et fonda d'autres postes aux Mines, à Miskou, à Ste-Anne. En 1647, ses défrichements avaient pris une certaine extension. Il avait 400 habitants environ, tant soldats que laboureurs et artisans. Quatre forts munis de 60 pièces de canon, et faits aux endroits estimés les plus nécessaires, protégeaient la colonie naissante. Ce petit nombre d'hommes est sans doute bien peu considérable; mais, outre qu'il offre l'intérêt d'un premier fonds de population, il faut tenir compte aussi des efforts que ce peu coûtait à un gentilhomme abandonné à ses propres ressources. « Quand il est question, disait d'Aulnay en 1643, de nourrir et d'entretenir 400 bouches, de maintenir trois forts avec des canons, des vivres et des munitions de guerre; de fréter trois ou quatre vaisseaux tous les ans pour passer et repasser, et nombre d'autres petits pour naviguer le long des côtes, c'est une dépense qui passe la portée d'un gentilhomme particulier. » D'Aulnay dépensa dans cette entreprise plus de huit cent mille livres, tant de ses propres biens que du provenu du pays. Il y engagea sa terre d'Aulnay, qui passa des mains de Leborgne en celles des Razilly, puis en 1679 aux sieurs de Lomeron, dont le nom en 1627 était celui du fort qu'occupait alors la Tour. D'Aulnay n'avait pas eu le temps de profiter de tous ses sacrifices, et par cela même non-seulement il en perdit le fruit, mais encore ses biens furent pris par son créancier Leborgne.

Il périt le 24 mai 1650, noyé dans la rivière du Port-Royal; et ses enfants souffrirent longtemps des nobles travaux auxquels s'était dévoué leur père.

P. M—Y.

MENOU (JACQUES-FRANÇOIS, baron DE), né en 1750 à Boussay de Loches, en Touraine, appartenait à une famille noble et très-ancienne du Perche. Jean, sire de Menou, l'un de ses aïeux, avait le titre de chevalier dans le 11^e siècle. Son père était chevalier de St-Louis et capitaine dans le corps des grenadiers de France. Le fils embrassa aussi la carrière des armes, obtint un avancement rapide, et fut fait maréchal de camp le 5 décembre 1787. En 1789, il fut député aux états généraux par la noblesse de Touraine, avec le duc d'Aiguillon, qui, étant fort riche, suppléa dans cette circonstance au peu de fortune du baron Menou, son ami. Devenus l'un et l'autre dans cette assemblée membres très-prononcés de la minorité de la noblesse, ils s'empressèrent de se réunir au tiers état, et de renoncer à leurs privilèges et leurs titres. Après la réunion des ordres, l'assemblée s'étant divisée en plusieurs partis distincts, Menou s'attacha à celui qui siégeait à l'extrémité de la gauche, et que la droite appelait le camp des Tartares ou le Palais-Royal. Les parlements, à qui l'assemblée des états généraux et ses députés devaient leur convocation, le comptèrent parmi leurs adversaires les plus ardents. Le 12 novembre, il fit contre eux une sortie très-vive, parce qu'ils avaient montré quelque résistance aux opérations de l'assemblée constituante, qu'avaient déjà suivies les plus déplorables événements. Le 4 mars 1790, il demanda que le parlement de Bordeaux fût supprimé et que ses magistrats fussent privés du droit de cité. Comme militaire, Menou s'occupa beaucoup de la décomposition de l'ancienne armée et de la formation de la nouvelle. Le 12 décembre 1789, il avait proposé de substituer à l'ancien mode de recrutement la conscription de tous les jeunes gens, sans distinction, avec la faculté de se faire remplacer, précisément telle qu'elle a été ordonnée plus tard. Le 28 février 1790, il fit augmenter de trente-deux deniers la paye du soldat. Le 12 mai de la même année, il provoqua le rappel de tous les commandants de provinces qui s'étaient opposés à la révolution; le 15, il insista pour qu'il fût statué sur le droit de faire la paix et la guerre, que Mirabeau voulait faire ajourner, et le 20, il vota encore, en opposition avec celui-ci, pour que ce droit appartint à la nation, système qui avait pour but de faire du roi un président de république. Le 21 octobre 1790, il demanda que le pavillon aux trois couleurs fût substitué au pavillon blanc sur tous les vaisseaux de l'Etat. Cette proposition, fortement appuyée par Mirabeau, fut adoptée après une opposition des plus violentes. Le 28 janvier 1791, Menou fit décréter que partout la garde nationale serait armée de fusils et qu'il en serait envoyé dans tous les

départements. Le 16 avril, il obtint la levée de 100,000 soldats auxiliaires : on commençait alors à craindre l'intervention des puissances étrangères dans les débats de la France. Menou fit décréter l'armement de la garde nationale des frontières et la création de dix officiers généraux. Lorsqu'il fut rendu compte de la révolte de la garnison de Nancy, il fut d'avis qu'on approuvât la conduite du marquis de Bouillé (*voy.* ce nom), et en cela il se sépara de ceux avec lesquels il votait ordinairement. C'est à cette époque qu'il faut rattacher la division qui s'établit entre le parti gauche de l'assemblée et les hommes de l'extérieur qui suivaient ses bannières. Ce seul vote prouve que Menou, bien que très-révolutionnaire, était au moins de bonne foi. Lors du voyage de Varennes (*voy.* MARIE-ANTOINETTE), il essaya avec quelques-uns de ses amis de relever le trône qu'on voulait renverser, pour y substituer immédiatement la république, et concourut à la fondation du club des Feuillants. On l'avait vu auparavant, comme on l'a déjà indiqué, provoquer ou appuyer la destruction de toutes les institutions monarchiques. Le 13 avril, il réclama l'ordre du jour sur la proposition de dom Gerle, député réformateur, quoique chartreux, et qui avait demandé que la religion catholique fût déclarée celle de la nation et que son culte fût seul public. La motion de Menou fut décrétée le 14, avec un amendement du duc de la Rochefoucauld, qui fit ajouter que le profond respect que l'assemblée avait pour la religion ne lui permettait pas d'en faire l'objet de ses décrets. Cette déclaration, l'une des plus remarquables de la session, par l'opposition qu'elle éprouva et l'extrême agitation qu'elle produisit, fut une des principales causes de la scission qui s'opéra dans l'Eglise de France. Menou attribua le 21 juin 1790 à la protestation de la minorité de la noblesse les troubles qui affligeaient les provinces, et demanda que cette minorité fût tenue de la révoquer : sa motion, quoique applaudie, n'eut pas de suite. Le 25 du même mois, il insista pour la suppression des ordres honorifiques : le 19, on avait supprimé les titres nobiliaires ; cependant sa proposition excita des murmures et fut écartée sans opposition. Menou appartint tour à tour au comité militaire, à celui des pensions et au comité diplomatique. L'assemblée avait établi ce dernier pour surveiller le ministre des affaires étrangères, qui fut à plusieurs reprises l'objet des dénonciations de Menou. Le 30 avril 1791, il fit un rapport sur la réunion du comtat Venaissin à la France ; ce pays était alors en proie à des désordres épouvantables (*voy.* MAINVIELLE). Menou conclut à ce qu'elle eût immédiatement lieu, et il traita sans ménagement le saint-père, dont l'effigie fut brûlée le 3 mai dans les jardins du Palais-Royal. Cependant l'abbé Maury prit la défense du chef de l'Eglise et obtint l'ajournement ; mais cet

ajournement ne fut avantageux qu'aux révolutionnaires d'Avignon, et livra cette ville et le Comtat à tous les fléaux de la guerre civile. Un second rapport lu par Menou le 24 du même mois (mai) conclut de nouveau à la réunion et à l'envoi d'une commission chargée de l'opérer. La première partie du projet de décret ayant été encore ajournée, les commissaires nommés par le roi ne partirent qu'avec le titre de médiateurs et avec les pouvoirs de recueillir les votes des communes du Comtat (*voy.* LESCÈNE-DESSAISONS). Cette demi-mesure fut un faible palliatif aux maux de cette contrée, dont les plaies se rouvrirent bientôt avec plus de force. Chaque jour des pétitionnaires se présentaient à la barre de l'assemblée, et réclamaient la réunion, seule capable, disait-on, de ramener l'ordre et la paix. C'est dans ces circonstances que Menou fit un dernier rapport (13 septembre 1790). La réunion fut décrétée le 14, malgré l'opposition de l'abbé Maury ; mais, avant qu'elle eût pu être opérée par de nouveaux commissaires, Avignon vit encore couler le sang de ses concitoyens les 16 et 17 octobre, aux *massacres de la Glacière* (*voy.* JOURDAN et MAINVIELLE). Cette victoire est le terme des travaux législatifs de Menou. Il fut depuis employé comme militaire ; mais ne fit point partie de l'armée qui commença la guerre en 1792. Il commandait en second les troupes de ligne qu'on avait fait venir à Paris quelque temps avant le 10 août, mais que l'on éloigna bientôt parce que l'on comptait peu sur leur fidélité. Quant à leur chef, il était au château dans la nuit du 9 au 10, et il accompagna le roi lors de la revue des gardes nationales dans les cours des Tuileries ; il le suivit aussi dans sa retraite à l'assemblée. Le peu d'intérêt qu'il mit à la défense du monarque n'inspira pas beaucoup de défiance aux révolutionnaires ; on ne le poursuivit pas, et il fut même placé sur une liste de candidats pour le ministère de la guerre. Le 3 octobre 1792, Chabot le dénonça pour s'être trouvé au château, *parmi les satellites du tyran*. Craignant les suites de cette dénonciation, Menou écrivit à la convention pour lui rappeler son patriotisme et la part qu'il avait eue à la réunion d'Avignon. Il ajoute que, lorsqu'il se trouvait au château, il ignorait les projets de la cour ; qu'il n'avait été pour rien dans tout ce qui s'était passé, et que, convaincu de ses perfidies, il avait prêté le serment civique le 17. La convention passa à l'ordre du jour sur la dénonciation. En 1793, Menou, ayant été employé contre les royalistes de la Vendée, fut dénoncé le 27 mars par Robespierre comme contre-révolutionnaire. Trois mois plus tard, une pareille dénonciation eût été un arrêt de mort ; alors on adopta l'ordre du jour. Au surplus, quoique battu par Henri de la Rochejaquelein, notamment les 17 et 19 juillet 1793 au Pont-de-Cé et à Vihiers, Menou montra beaucoup de bravoure, paya de sa personne

et fut criblé de blessures. Dans ses rapports, Barrère fit plusieurs fois son éloge et lui sauva vraisemblablement la vie. Après le 9 thermidor, Menou continua de servir avec le grade de général de division. Ce fut lui qui commanda les gardes nationales et le peu de troupes de ligne qui, au mois de mai 1795 (2 prairial), allèrent attaquer le faubourg St-Antoine, dont le peuple s'était insurgé contre la convention. Ce faubourg fut désarmé, et les chefs de l'insurrection, dont plusieurs appartenaient à la convention elle-même, furent mis à mort. Les commissaires conventionnels qui accompagnèrent Menou dans cette expédition arrêtaient qu'on brûlerait le faubourg pour mettre fin aux insurrections si souvent répétées de cette portion de la capitale. Ils chargèrent Menou de l'exécution de leur arrêté; mais celui-ci répondit qu'il ne pouvait exécuter un pareil ordre sans un décret. En récompense du service qu'il lui rendit pendant cette insurrection, l'une des plus effrayantes qu'on eût encore vues, la convention lui fit don d'une armure complète, et le nomma général de l'armée de l'intérieur. Il commanda encore lors des événements du 13 vendémiaire (3 octobre 1795), ou plutôt ne commanda réellement que dans la soirée du 4, mais avec moins de zèle qu'au 2 prairial. Dans cette soirée, il eut ordre d'aller, avec quelques troupes de ligne, attaquer la section Lepelletier, qui s'était le plus énergiquement prononcée contre la convention. Au lieu d'obéir à la sommation de mettre bas les armes, la garde nationale se mit en état de défense. Les commissaires conventionnels ordonnèrent à Menou d'employer la force, et les troupes allaient charger; mais Menou se précipita au-devant d'elles en déclarant qu'il passerait son épée au travers du corps de quiconque commencerait l'attaque. Il fit retirer les troupes, et la convention se crut perdue; mais les sectionnaires ne surent pas profiter de cet avantage. Bonaparte, qui commandait les soldats de la convention, attaqua ensuite avec audace, et c'est de cette époque que datent la célébrité et la fortune de ce général. Quant à Menou, il fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre, qui l'acquitta honorablement. On n'entendit presque plus parler de lui jusqu'à l'expédition d'Egypte, où il suivit Bonaparte comme chef de division. Il combattit avec bravoure pendant tout le temps de cette guerre, et eut en arrivant une grande part à la prise d'Alexandrie. Après le départ de Bonaparte, il épousa la fille du maître des bains de Rosette, personnage très-riche, et il se soumit, pour accomplir ce mariage, à toutes les formalités de la loi de Mahomet; il se fit appeler Abdallah-Jacques Menou. L'armée française étant en paix avec les Turcs et les mameluks, il eut des relations d'amitié avec Mourad-Bey, chef de ces derniers, qui lui donna sur l'arrivée et les dispositions des Anglais des avis dont il ne sut pas

profiter. Kleber ayant été assassiné (juin 1800), il prit le commandement en chef de l'armée, dans laquelle sa qualité de mahométan, vraie ou simulée, d'autres disent sa manière d'administrer, lui suscita des ennemis. Le 21 mai 1801, 16.000 Anglais, commandés par Abercromby, débarquèrent devant Alexandrie: Menou alla les attaquer avec la vigueur ordinaire aux troupes françaises, mais il fut repoussé; les généraux français Lanusse et Roze furent tués, Abercromby lui-même perdit la vie (*roy. ABERCROMBY*). Les débris de l'armée française se retirèrent dans Alexandrie, où ils firent la plus courageuse résistance. Dans cette position difficile, les altercations de Menou avec quelques officiers, et notamment avec le général Reynier, devinrent très-vives: il fit partir ce dernier pour la France; Reynier y publia contre lui des Mémoires violents, que la police de Bonaparte fit enlever. Obligé de capituler, Menou rentra en France, et se présenta le 8 mai 1802 à Bonaparte, qui le reçut très-bien et lui donna gain de cause sur ses ennemis: huit jours après, il le nomma tribun, puis gouverneur du Piémont. Après un long séjour dans ce pays, où il mérita l'estime publique, Menou fut envoyé à Venise pour y remplir les mêmes fonctions, et il y mourut le 13 août 1810. B—U.

MENOUX (JOSEPH DE), jésuite, né à Besançon en 1695 (1), d'une famille de robe, fut admis jeune dans la société, et chargé de régenter dans différents collèges. Il s'appliqua ensuite à la prédication, et parut avec éclat dans les principales chaires de la Champagne et de la Lorraine. Ayant été présenté au roi Stanislas, il s'insinua dans les bonnes grâces de ce monarque, qui le nomma son prédicateur ordinaire, et finit par l'admettre dans sa plus grande intimité. C'était un homme de beaucoup d'esprit et rempli de zèle. Il persuada au roi d'établir un séminaire de missions pour la Lorraine, et en fut nommé le premier supérieur. Il revoyait les ouvrages de cet excellent prince, qui lui permettait d'y faire des additions, souvent peu conformes aux principes de la philosophie du jour. J.-J. Rousseau, répondant à la critique dont Stanislas avait honoré son fameux *Discours* sur les sciences et les arts, reconnut qu'elle était de deux mains: « Je me fiai, dit-il, à mon tact pour démêler ce qui était du prince et ce qui était du moine; et tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai, chemin faisant, un anachronisme que je crus ne devoir venir que du Révérend. » (*Confessions*, liv. VIII.) Voltaire, qui habitait alors Cirey, voulut se ménager la protection du P. de Menoux; et il s'établit entre eux une liaison qui n'était pas plus sincère d'un

(1) La *France littéraire* de 1769 et tous les biographes qui l'ont suivie disent que Je P. de Menoux naquit à Besançon le 14 octobre 1695, mais on a vainement compulsé tous les registres pour y trouver son acte de naissance.

côté que de l'autre : car si Voltaire traitait le P. de Menoux de *faux frère* dans sa correspondance secrète, celui-ci ne l'épargnait guère dans les épanchements de l'intimité. Le P. de Menoux avait été nommé l'un des premiers membres de l'académie de Nancy. Dans la séance publique du 20 octobre 1760, le comte de Tressan ayant fait l'éloge de la philosophie, le P. de Menoux le réfuta sans aucun ménagement : le roi chercha à apaiser cette affaire, et obligea le comte de Tressan et le Père à s'embrasser. (Voyez *Description de la Lorraine*, par Durival, t. 1^{er}, p. 236.) Le P. de Menoux prit avec chaleur la défense de la société contre ses nombreux ennemis : on le regarde comme l'auteur du *Coup d'œil sur l'arrêt du 6 août 1761* (Avignon, 1762, 2 vol. in-12); et ce fut lui qui, avec le P. Griffet, fournit à Cerutti les matériaux pour l'*Apologie générale de l'institut des Jésuites* (voy. CERUTTI). Il se démit en 1765 de la place de supérieur des missions, et mourut à Nancy le 6 février 1766, peu de jours avant son auguste protecteur (voy. STANISLAS). Il était membre de l'académie de la Rochelle et des Arcadiens de Rome. On a de lui : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la religion, ouvrage didactique d'un ordre nouveau*, 7^e édition, revue et corrigée, Nancy, 1758, in-8°. Cet ouvrage avait d'abord paru sous le titre de *Défi général à l'incrédulité* : il en est peu, dit Fréron, d'aussi méthodiques, d'aussi clairs, d'aussi précis, d'aussi conséquents (*Ann. littéraires*, 1758, t. 6). — Des *Discours* dans le recueil de l'académie de Nancy : celui qu'il prononça pour sa réception fut traduit en italien, par ordre du pape Benoît XIV (1). On distingue encore ceux qu'il fit sur la fondation de la bibliothèque de Nancy (1754) et sur l'histoire (1753). Ce dernier discours est plein d'esprit, de chaleur, de noblesse, d'images et d'idées (*Ann. littéraires*, 1753, t. 6). On croit pouvoir lui attribuer un poème latin dont le sujet est la Pipée (2), *Aucupium, carmen, auctore P. J. M. S. J. sacerdote*, inséré dans le 4^e volume des *Poemata didascalica* (voyez sur ce recueil l'article d'OLIVER). C'est sans doute un ouvrage de sa jeunesse, mais on ignore s'il avait déjà été imprimé. — MENOUX (Bruno-Melchior DE), jésuite, né à Mouthier-Haute-Pierre ou à Besançon le 24 janvier 1698, entra dans la société le 18 septembre 1713; il fut provincial pendant dix ans, professa la philosophie au collège de la Trinité à Lyon, et publia en cette ville un poème intitulé *Speculum*, 1719, in-8°. W.-S.

MENOUX (LOUIS-FRANÇOIS-MARIE), naquit à Lyon en 1769. Fils d'un Suisse, il fut exempt

de la réquisition, et ne porta pas les armes pendant le siège de Lyon. Il fut d'abord défenseur avoué, puis avocat, officier de la garde nationale durant les cent-jours, ensuite conseiller de préfecture, et enfin sous Louis-Philippe, conseiller à la cour d'appel. Membre de l'Académie et de la société littéraire de Lyon pendant plus d'un demi-siècle, les historiens de ces deux compagnies, M. Dumas et M. Bellin, ne nous disent pas qu'il y ait payé un tribut, ni qu'il ait publié quelque ouvrage, de sorte qu'il est à croire qu'il avait pris pour maxime cette pensée de Pascal : « Les « habiles en littérature sont ceux qui n'écrivent « jamais. » Il mourut sans laisser de postérité le 31 juillet 1855. M. Paul Sauzet (l'ex-président de la chambre des députés) prononça sur sa tombe un discours qui a été inséré dans les journaux de Lyon et dans l'*Assemblée Nationale*. Z.

MENTEL (JEAN) ou MENTELIN, le plus ancien imprimeur de Strasbourg, était né dans cette ville, ou aux environs, vers l'an 1410, d'une famille obscure (1). On a cherché à lui faire honneur de l'invention de l'imprimerie; mais cette opinion a été réfutée solidement par le savant Schœpflin, dans une *Dissertation spéciale (Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. 17)*, et dans ses *Vindiciæ typographicae*. Sur un registre de la ville de Strasbourg, de l'an 1447, Mentel est qualifié *Chrysographe*, c'est-à-dire enlumineur; il obtint la même année des lettres de bourgeoisie, et fut admis dans la corporation des peintres. On croit qu'il fut initié dans la typographie par Guttemberg lui-même; mais on n'a pas encore déterminé l'époque où il commença d'exercer cet art. La *Chronique* publiée à Rome en 1474, par Philippe de Lignamine, rapporte, sous l'année 1458, que J. Mentelin, habile typographe, imprimait par jour plus de trois cents feuilles (*Voyez l'Index du P. Laire, t. 1^{er}, p. 31 et 390*). Mentel, comme les autres imprimeurs de Strasbourg, ne mettait ni nom ni date à ses impressions, afin de les faire passer pour des manuscrits qui se vendaient alors à des prix excessifs. Schœpflin regarde comme sortant de ses presses, une *Bible* en allemand, qu'on croit de 1466; mais le premier ouvrage publié avec date par cet artiste est le *Speculum* de Vincent de Beauvais, de 1473 (voy. VINCENT). Cependant on ne peut guère douter qu'il n'eût une imprimerie en pleine activité plusieurs années auparavant. Il jouissait déjà, en 1466, d'une fortune considérable, qu'il avait acquise par son commerce; et la même année, l'empereur Frédéric IV lui fit expédier des lettres de noblesse. Jacques Mentel, qui est le sujet de l'article suivant, prétend qu'elles lui furent accordées comme à l'inventeur de l'imprimerie, et que d'ailleurs le prince ne fit que renouveler l'ancien écusson de la famille.

(1) Le P. de Menoux écrivit au pape qu'il s'occupait de traduire en français son *Traité sur la canonisation des saints*, et il en obtint un bon bénéfice pour son séminaire; mais la traduction n'a jamais été achevée.

(2) Un autre jésuite franc-comtois avait déjà traité le même sujet; c'est le P. Jean-Pierre GARNIER, sur lequel on n'a pu recueillir aucun renseignement. Son poème est intitulé *Pipatio sive mentia aucupium noctuae*, Lyon, 1720, in-8° de 22 pages.

(1) Lambinet dit qu'il était originaire de Schelestadt et qu'il vint s'établir à Strasbourg en 1440, *Origine de l'imprimerie*, t. 1^{er}, p. 253 et suiv.

Cette double allégation est également mal fondée, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par la lecture de cette pièce, qui a été publiée par Schœpflin. Mentel mourut en 1478, et fut inhumé dans la cathédrale de Strasbourg. W—s.

MENTEL (JACQUES), savant médecin, né à Châtea-Thierry en 1597, prétendait descendre de l'imprimeur de ce nom (*Voy. l'article précédent*), et chercha en conséquence à relever l'éclat de son origine. Il fut reçu en 1632 docteur de la faculté de Paris, et donna des leçons publiques d'anatomie, science à laquelle il s'était toujours fortement appliqué (1). Il cultivait en même temps la littérature, et comptait au nombre de ses amis des hommes très-instruits. L'abbé de Marolles dit que Mentel était admirablement versé dans la connaissance de tous les beaux livres dont se composait sa nombreuse bibliothèque, aussi bien que dans les secrets les plus importants du grand art dont il faisait profession (*Mém.*, t. 2, p. 217, édition de Goujet). Mentel mourut à Paris en 1671. Il était malade depuis longtemps : Gui Patin parle de son état de souffrance dans une lettre à Falconet datée du 28 août 1669 (*Lett. de Patin*, t. 3, p. 321, édition de 1707); et il ajoute : « Il est « meilleur médecin qu'il n'est éloquent. » Mentel n'est guère connu aujourd'hui que par les deux écrits qu'il a publiés sur l'origine de l'imprimerie : 1° *Brevis excursus de loco, tempore et auctore inventionis typographiæ*, Paris, 1644, in-4°. Il ne mit point son nom à cet ouvrage, que quelques personnes attribuèrent alors à l'imprimeur Vitré; mais on en conserve à la bibliothèque de Paris un exemplaire couvert de notes et d'additions de la main de Mentel; et l'on ne doute plus qu'il n'en soit le véritable auteur. Wolf a inséré cette petite pièce dans les *Monumenta typographica*, t. 2, p. 197, avec les additions, dont il avait obtenu une copie. 2° *De vera typographiæ origine, Paranesis*, ibid., 1650, in-4°. Cette dissertation est adressée à Malinkrot, qui avait démontré que de toutes les villes qui se disputent l'honneur d'avoir été le berceau de l'imprimerie, Mayence réunit le plus de titres en sa faveur (*voy. MALINKROT*). Mentel s'attacha au contraire à faire prévaloir les droits de Strasbourg, et il s'appuie d'un passage d'une vieille chronique allemande, dont il résulterait que J. Mentel ou Mentelin inventa l'imprimerie à Strasbourg en 1440. Il ajoute que l'inventeur fit part de son secret à Jean Gensfleisch, son domestique, qui le révéla à Guttemberg, et que les deux associés se réfugièrent à Mayence. Mais Schœpflin a démontré que Gensfleisch et Guttemberg ne sont qu'une même personne; que Guttemberg était d'une famille noble, et que, par conséquent il n'a pu être domestique de Mentel; et enfin, que Mentel avait été instruit des

procédés de l'art typographique par Guttemberg en ses premières années. Toutefois en dépouillant Mentel de l'honneur de cette admirable invention, il a fortifié les droits de la ville de Strasbourg à se regarder comme le berceau de l'imprimerie, en prouvant qu'il n'est pas sans vraisemblance que Guttemberg y ait fait les premiers essais de son art (*voy. GUTTEMBERG et SCHOEPLIN*). Wolf a également inséré la pièce dont nous parlons dans les *Monumenta typographica*, t. 2, p. 241; et il y a joint des notes de Mentel sur l'origine de l'imprimerie et les principaux imprimeurs, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Paris. Comme médecin, on a de Jacques Mentel : 1° *Gratiarum actio habita die auspicali doctoratus*, Paris, 1632, in-8°; 2° *De epicrasi dissertatio*, ibid., 1642, in-8°; 3° *Epistola ad Pecquetum, de nova illius chyli secedentis à lactibus receptaculo, alia de hepatis notatione*, ibid., 1651, in-4°; et il a laissé en manuscrit : *Adversaria de medicis Parisiensibus*, ouvrage qu'on dit fort curieux (*voy. le Dictionnaire de médecine d'Eloy*). On a encore de Mentel : une traduction latine du *Traité d'Hypsiclès d'Alexandrie : Anaphoricus sive de ascensionibus*, qu'il publia avec le texte grec, Paris, 1657, in-4°; ce petit ouvrage, très-rare, se trouve ordinairement réuni au traité d'Héliodore, *De opticis*, publié par Bartholin, ami de Jacques Mentel. — Une *Lettre* au P. Labbe, imprimée au-devant de son éloge chronologique de Gallien (*voy. LABBE*); — et enfin, *ANECOTON ex Petronii Arbitri Satyricone fragmentum; præfixo judicio de styli ratione ipsius cum conjecturis*, Paris, 1664, in-8°. Mentel s'est caché ici sous le nom de *Jo. Caius Tilebominus* (*voy. le Dictionnaire des anonymes de Barbier*, n° 11, 146). W—s.

MENTELLE (EDME), géographe, né à Paris le 11 octobre 1730, fit ses études au collège de Beauvais, où il avait une bourse, et où Crévier fut son professeur. Il obtint dans la suite un petit emploi dans les fermes, et fit comme tant d'autres jeunes gens des vers et des pièces de théâtre. L'*Almanach des Muses*, le *Mercure de France*, et d'autres recueils de ce genre, contiennent ses essais poétiques, dont nous ne citerons que *Raton aux enfers*, poème en six chants, imité de Zachariæ, poète allemand. De petits théâtres jouèrent, dit-on, ses pièces dramatiques, dont on ne connaît même pas les noms, à l'exception de l'*Intendant supposé*, comédie en prose, qui fut représentée huit fois au théâtre Beaujolais. On trouve encore annoté dans les dictionnaires bibliographiques, qu'il a composé, avec des Essarts, une comédie intitulée *L'Amour libérateur*. S'étant aperçu probablement que ces faibles essais lui faisaient perdre un temps qui devait être consacré à des occupations plus solides, il se livra tout entier à l'étude réunie de la géographie et de l'histoire, pour lesquelles il avait un goût particulier, et dont il s'occupa dès lors jusque dans sa vieillesse.

(1) Si l'on en croit Hénault, médecin de Rouen, Mentel avait observé le réservoir du chyle sur un chien dès l'an 1629 (*voy. le Dict. de médec. d'Eloy*, art. MENTEL).

Après avoir publié, en 1758, ses *Eléments de géographie*, il fut nommé, en 1760, professeur de cette science et de l'histoire à l'école militaire. Les travaux de Buache sur la géographie physique donnèrent à Mentelle l'idée de la construction d'un globe qui représenterait à la fois les divisions naturelles et politiques de la terre. Pour remplir ce double but, l'inventeur proposait de tracer sur un globe ordinaire, de trois pieds de diamètre, tous les détails de la géographie politique, et d'adapter à la surface de ce globe deux calottes divisées en compartiments, représentant en relief toutes les inégalités de la surface des continents, les chaînes de montagnes, les bassins, etc. Lorsqu'on ôtait ces compartiments, on retrouvait la géographie politique. Ce projet fut soumis au roi, qui en ordonna l'exécution; cependant, quoique ce nouveau globe eût été construit pour le roi, Louis XVI le fit mettre à la disposition de l'auteur pour ses cours; et Mentelle y ajouta depuis d'autres compartiments offrant les détails de la géographie ancienne. On croit que cet ouvrage curieux est actuellement dans la garde-meuble de la couronne. La révolution ayant fait supprimer l'école militaire, Mentelle donna d'abord des cours chez lui; il fut appelé ensuite avec Buache aux écoles centrales, puis à l'école normale, où ses leçons, embrassant un plan trop large, empiétèrent sur les cours des Lagrange, des Laplace et des Haüy. Ces excursions exposèrent Mentelle à des critiques dont il fut affligé et qui le déterminèrent à se renfermer dans la science qu'il devait enseigner. Il fut compris dans le nombre des savants à qui un décret de la convention nationale accorda, en 1795, des encouragements pécuniaires. Ses cours lui avaient fait une certaine réputation; aussi fut-il reçu dans l'Institut national dès la première organisation de ce corps savant. Après avoir professé la géographie pendant près de cinquante ans, il fut admis à la retraite; cependant il n'en continua pas moins de cultiver cette science, dont il avait fait son occupation habituelle et sur laquelle il écrivait facilement des volumes. Les bouleversements des Etats avaient rendu ses anciens ouvrages presque inutiles; il s'empressa d'accommoder la géographie, et même l'histoire, aux révolutions qui avaient eu lieu. Après le traité d'Amiens il se flatta de l'espoir que « la « géographie politique n'éprouverait plus qu'une « bien légère modification, et que l'ordre géographique serait inébranlable, ainsi que l'ordre « chronologique » (1). Cependant il ne tarda pas à voir changer cet ordre; il essaya de nouveau de composer un cours de géographie selon l'état actuel, mais son ouvrage n'était pas achevé lorsque de nouveaux bouleversements ôtèrent encore à ces commencements leur principale utilité. Ce fut en octobre 1813 qu'il publia son dernier ou-

vrage dédié à la jeunesse, à l'instruction de laquelle, dit-il, l'auteur, pendant sa longue carrière, avait fait son bonheur de contribuer. C'est en effet pour l'enseignement que Mentelle a publié la plupart de ces compilations plus ou moins étendues, dont on s'est servi avec assez de succès dans l'instruction publique et particulière. Il est à regretter qu'un homme qui pouvait s'élever au rang des premiers géographes de l'Europe, ait perdu tant de temps à composer des livres élémentaires de toutes les façons, entreprises dont l'idée convenait mieux à un libraire spéculateur qu'à un vrai savant. Malheureusement il manquait à Mentelle la connaissance des langues étrangères, sans laquelle il est presque impossible d'être bon géographe; peut-être aussi ne fut-il jamais dans une position assez heureuse pour être dispensé de ressasser toujours les éléments de sa science favorite. Il reconnaissait lui-même que sa renommée devait souffrir de tant de travaux insignifiants et faits à la hâte; et il exhortait ses élèves, dont les succès le rendaient fier, à ne pas suivre la route qu'il avait prise lorsqu'ils pouvaient marcher sur les traces des d'Anville, des Gosselin, etc. Il s'associait volontiers à tous ceux qui pouvaient le seconder dans ses entreprises littéraires; et quoique quelques-uns, lui étant supérieurs, fissent oublier sa coopération, il n'en témoignait du reste aucune jalousie. Mentelle a du moins le mérite d'avoir contribué à répandre en partie le goût des études géographiques et d'avoir cherché à combiner cette science avec l'histoire; mais on doit lui reprocher de s'être abandonné trop facilement à des opinions de circonstances, et d'avoir consigné dans des livres destinés à la jeunesse les assertions les plus condamnables; par exemple, lorsque dans son *Précis d'histoire universelle* il traite Jésus-Christ d'imposteur; et lorsque dans ses ouvrages suivants il parle des gouvernements et des peuples comme les gazettes du temps en parlaient, c'est-à-dire dans les termes les plus ridicules. Après la restauration, en 1814, Mentelle fut nommé par le roi membre de la Légion d'honneur; distinction qui lui avait été constamment refusée par Napoléon, quoiqu'il n'eût pas cessé de le louer dans ses écrits. Il avait subi, à l'âge de soixante-quinze ans, l'opération de la pierre, sans rien perdre pendant sa maladie cruelle de la sérénité habituelle de son âme. Immédiatement après l'opération, il avait même exprimé par un quatrain impromptu sa reconnaissance à son médecin. Quand il fut rétabli, il épousa la fille du comte de Lanoue, reprit ses travaux géographiques et les continua jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 28 décembre 1815. Il disait encore à la fin de sa vie que pour lui la journée commençait à trois heures du matin. C'est Mentelle qui a fait adopter par l'Institut l'usage de faire les funérailles des membres aux frais de ce corps savant; Barbié du Bocage prononça un discours sur sa tombe.

(1) Préface de son *Cours de cosmographie*.

Son éloge fut composé par le secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions pour être lu dans la séance publique de 1819, mais ne fut pas prononcé faute de temps. Le docteur Larche, qui l'avait assisté dans ses derniers moments, a fait insérer une *Notice* sur sa vie dans le *Magasin encyclopédique* de 1816 (t. 1^{er}, p. 359). Il nous reste à donner la liste des ouvrages de Mentelle : 1^o *Lettre à un seigneur étranger sur les ouvrages périodiques*, 1757, in-12 ; 2^o *Manuel géographique*, 1761, in-12 ; 3^o *Eléments de l'histoire romaine*, avec des cartes, 1766, in-12 ; réimprimés en 1774. C'est dans ces *Eléments* qu'il donne le premier exemple de la méthode de réunir et de faire marcher ensemble l'histoire et la géographie. 4^o *La Géographie abrégée de la Grèce ancienne*, 1772, in-8° ; 5^o *Anecdotes orientales*, 1773, 2 vol. in-8°, faisant partie de la collection des *Anecdotes* de différents peuples ; 6^o *Traité de la sphère*, 1778, in-12, où il présente les éléments de la méthode qu'il a étendue dans sa *Cosmographie* ; 7^o *Géographie comparée, ou Analyse de la Géographie ancienne et moderne*, 1778 et ann. suiv., 7 vol. in-8° ; ouvrage considérable, mais qui est demeuré incomplet ; il n'en a paru que les préliminaires, le Portugal, l'Espagne, l'Italie et la Turquie d'Europe ; chaque partie est accompagnée d'un recueil de cartes. 8^o *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8° ; 3^e édit., 1799. Les figures en sont bien gravées, et font voir entre autres la grandeur respective des planètes de notre système d'une manière supérieure à tout ce que donnaient à cet égard nos livres élémentaires. Le texte du livre offre d'ailleurs, sur quelques contrées de l'Afrique, des détails absolument neufs. 9^o *Choix de lectures géographiques et historiques*, 1783-84, 6 vol. in-8°. C'est de tous les ouvrages de Mentelle celui qui a conservé le plus d'utilité ; on y trouve de bons extraits des voyageurs les plus récents, rangés par ordre géographique, avec d'assez bonnes cartes et un nombre assez considérable de détails tout à fait neufs, tirés de voyages inédits. 10^o *Eléments de géographie à l'usage des commençants*, 1783, in-8° ; 11^o *Méthode courte et facile pour apprendre aisément et retenir sans peine la nouvelle géographie de la France*, 1791, in-8° ; 12^o *la Géographie enseignée par une méthode nouvelle, ou Application de la synthèse à l'étude de la géographie*, 1795, in-8° ; 3^e édit., 1799. Cet ouvrage fut admis parmi les livres classiques ; et la troisième édition parut avec l'approbation du conseil d'instruction. Le procédé de l'auteur est assez ingénieux ; après avoir exposé la manière d'indiquer les quatre points cardinaux et la position d'un lieu géographique, il montre successivement à son écolier la ville de Bourges, le département du Cher, les quatre ou cinq départements qui y confinent, puis ceux qui sont un peu plus éloignés ; enfin la France entière, l'Europe, etc., passant toujours du connu à l'inconnu, mais toujours sur la

même échelle. Les auteurs du *Portefeuille des enfants* (voy. A. S. LEBLOND) ont encore perfectionné ce plan ; et leur travail, trop peu connu, est peut-être ce qui existe de mieux en ce genre. 13^o *Analyse du cours de géographie*, 1797 ; 14^o *Considérations nouvelles sur l'instruction publique*, 1797, in-8° ; 15^o *Précis de l'histoire des Hébreux...*, jusqu'à la prise de Jérusalem, 1798, in-12. Ce livre justement oublié se ressent de l'époque où il a paru. 16^o *Cours complet de cosmographie, de chronologie, de géographie et d'histoire ancienne et moderne*, 1801, 3 vol. in-8° ; 2^e édit., 4 vol. in-8°, dont le dernier a été publié aussi séparément sous le titre de *Géographie historique, physique, statistique et topographique de la France*. L'auteur de cet article a donné, Paris, 1821, in-8°, une nouvelle édition de ce travail, revue, corrigée et augmentée. 17^o *Précis de l'histoire universelle pendant les dix premiers siècles de l'ère vulgaire*, 1801, in-12 ; 18^o *Précis de l'histoire de France...*, jusqu'à l'an 9 de la république, 1801, in-12 ; 19^o *Cours d'histoire, deuxième année, faisant suite au Cours de cosmographie, etc.*, 1802, in-8° ; 20^o *Abrégé élémentaire de la géographie ancienne et moderne*, 1804, 2 vol. in-8° ; 21^o *Tableau synchronique des principaux événements de l'histoire ancienne et moderne*, 1804, in-fol. ; avec une *Explication*, in-8° ; 22^o *Exercices chronologiques et historiques*, 1 vol. in-12 ; 23^o *Géographie classique et élémentaire*, partie élémentaire et partie ancienne (la partie moderne n'a point paru), 1813, 2 vol. in-8°. Dans la première partie l'auteur a inséré un mémoire, lu à l'Institut, sur l'exactitude qu'il convient de mettre dans l'orthographe des noms géographiques. Quoique court et un peu superficiel, ce mémoire offre pour l'orthographe des noms de lieu les principes les plus sûrs, et que d'Anville suivait sur toutes ses cartes, quoiqu'on ne les trouve réunis dans aucun des ouvrages de ce grand géographe. Mentelle a composé, pour l'*Encyclopédie méthodique*, le *Dictionnaire de la géographie ancienne*, 3 vol. in-4°. Il a publié, en société avec Chanlaire, un *Atlas universel*, en 170 cartes ; un *Atlas élémentaire*, en 36 cartes ; et l'*Atlas des commençants*, in-4°, avec une *Description*, in-4° et in-12. L'*Atlas universel* n'étant composé que de petites feuilles, offre moins de détail que celui de Robert de Vaugondy ; mais il est remarquable par les cartes particulières de la géographie physique de chaque pays ; et la carte d'Espagne (et Portugal), en 9 feuilles, qu'il renferme est encore la meilleure qui ait paru en France. L'auteur avait joint aux premières livraisons les plans des huit principales villes de l'Europe sur la même échelle. Cette intéressante collection n'a pas été continuée. Mentelle a dressé les cartes de la *Monarchie prussienne* par Miraubeau ; celles des *Leçons de l'histoire*, de l'abbé Gérard, etc. Il a rédigé, en société avec Malte-Brun, la *Géographie universelle*, Paris, 1803-1804, en 16 volumes in-8°, et un atlas. Il a fourni

les notes historiques et géographiques qui accompagnaient la traduction d'Homère, par Gin, et des articles à la *Bibliothèque française* de M. Pougens, aux *Annales des voyages* de M. Malte-Brun, à la *Biographie universelle*, etc. Le *Magasin encyclopédique* contient plusieurs morceaux qu'il avait lus à l'Institut et au lycée. On trouve de lui, dans la collection de l'Institut, un *Mémoire sur la position de quelques lieux et de quelques fleuves dans l'étendue de l'Argolide* (Sc. M. et Pol., t. 3, *Mém.*, p. 467), etc. Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits en allemand. Le docteur Larche annonçait en 1816, dans sa *Notice*, que M. Jacquelin allait recueillir et publier les poésies fugitives de Mentelle. Ce recueil n'a pas paru. Ses Leçons sur la géographie physique font partie des cours sténographiés de l'école normale. D—G.

MENTELLE (FRANÇOIS-SIMON), ingénieur géographe français, frère du précédent, naquit à Paris en 1731. Afin de suivre avec le plus de fruit possible la carrière vers laquelle il se sentait appelé, il joignit aux leçons de Buache le géographe celles de l'astronome Lalande, sachant que sans la connaissance du ciel il est impossible de déterminer avec précision la position des lieux sur la surface du globe. Ce zèle trouva sa récompense, car Mentelle fut employé à coopérer au beau travail de la carte de France de C.-F. Cassini (*voy.* ce nom). Pendant qu'il y était occupé, le gouvernement arrêta le projet d'une colonie d'Européens à la Guyane. Mentelle reçut l'ordre de partir dans la première expédition, qui n'atterrit à Cayenne qu'en juillet 1763. Arrivé à la tête d'une compagnie d'ouvriers, Mentelle les conduisit bientôt à Kourou pour exécuter les travaux préparatoires et les maisons destinées à recevoir les émigrants qui devaient successivement y être envoyés. Il traça d'abord le camp de Kourou sur un plan régulier et destiné à être celui de la ville qui serait bâtie plus tard. Ces travaux multipliés et pénibles n'étaient pas encore achevés, que les navires qui transportaient les nouveaux colons et les approvisionnements survinrent coup sur coup, de sorte que les hommes furent entassés dans les logements et que les vivres, exposés en plein air, ne tardèrent pas à se corrompre. On sait qu'elle fut l'issue désastreuse de cette tentative (*voy.* Turgor), qui a rendu le nom de Kourou tristement fameux. Mentelle échappa au typhus épouvantable qui moissonna presque tous les colons ; il se réfugia à Cayenne, et remplit ses fonctions d'ingénieur, se livrant aux opérations topographiques et géodésiques qui ont si puissamment contribué à dresser et à perfectionner les cartes de la Guyane. Vers cette époque, il fut chargé de la voirie et des alignements de la nouvelle ville. Après beaucoup de sollicitations inutiles pour obtenir de faire un voyage dans la Guyane centrale, dont on ignorait à peu près la géographie, il put enfin satisfaire son désir en 1766. Les Indiens vivant sur

la rive droite du Maroni, qui coule au nord-nord-ouest de Cayenne, envoyèrent une députation au gouverneur de la colonie, pour réclamer sa protection contre les nègres marrons de Surinam, qui, franchissant le fleuve, les désolaient par leurs incursions. Mentelle fut associé au détachement de militaires expédié pour secourir les Indiens. La route que l'on suivit peut paraître singulière, car on partit par mer, le 19 mars, pour gagner l'embouchure de l'Oyapok qui est au sud-est de Cayenne ; puis on remonta ce fleuve jusqu'au point où il reçoit le Camopi, ensuite cette rivière jusqu'à son confluent avec la Tamouri, enfin celle-ci jusqu'à l'endroit où elle cesse d'être navigable. Alors on débarqua, et après un long portage à travers un pays désert et presque inconnu, on descendit par les ruisseaux de Tau et d'Araoua, vers le Maroni. On revint à Cayenne le 13 juin, ayant ainsi parcouru une distance de cinquante lieues dans l'intérieur des terres, et après avoir reconnu que les sources du Maroni n'étaient éloignées que de quinze lieues de celle de l'Oyapok ; mais il fut impossible d'entrer en communication avec les indigènes, qui s'enfuyaient aussitôt que les Européens s'approchaient. Ce voyage, rapporté à l'année 1790 dans quelques livres sur la Guyane, n'offrit pas d'incident remarquable. Les nègres marrons s'étaient déjà retirés avant l'apparition du détachement. On ressentit dans le territoire des Aramichaux une secousse de tremblement de terre. Mentelle faillit se noyer à Yroucanport, sur la côte de la mer, à peu de distance à l'est de l'embouchure du Maroni, mais il avait pris les précautions requises pour qu'en cas de naufrage son travail ne fût pas perdu. Chaque soir, il faisait deux copies de ses notes du jour, et les plaçait dans deux canots différents ; quant à sa boussole, elle ne le quittait pas. « Nous étions « inséparables, dit-il dans son journal, et en « cas d'événement, nous devions nous perdre « ensemble. » Il dressa la carte de ce voyage, qui existe au dépôt de Cayenne. Dans sa route, il reconnut plusieurs arbres de la famille des rubiacées et des simaroubées, et en conclut qu'il n'était pas impossible de rencontrer dans ces forêts le genre quinquina : conjecture qui ne manque pas de probabilité, Auguste de St-Hilaire ayant trouvé ce végétal au Brésil dans les régions analogues de la Guyane française, à une très-petite élévation au-dessus du niveau de la mer. Jusqu'en 1777, les relevés du terrain, les plans et tous les matériaux géographiques relatifs au pays étaient dispersés dans les archives du gouvernement et dans les papiers des ingénieurs, des arpenteurs et des géographes. Mentelle qui, malgré ses services, venait d'être mis à la réforme, conçut l'idée de les conserver dans un dépôt dont il devint le garde. Grâce à une circonstance fortuite, Malouet (*voy.* ce nom), nommé ordonnateur à Cayenne, apprécia bientôt le

mérite de Mentelle, et se plaignit au ministre de ce qu'il était mis de côté et laissé sans récompense; il demanda pour lui une place d'ingénieur garde du dépôt des cartes de la Guyane et des mémoires géographiques, avec un traitement de deux mille livres. Mentelle en reçut le brevet au mois de juillet. Il accompagna Malouet dans son voyage à Surinam, qui avait pour but de reconnaître les méthodes de culture des Néerlandais, dans les terres basses, et les perfectionnements de leur agriculture. En novembre 1777, Mentelle dressa la carte de ce voyage, qui a été gravée pour les Mémoires de Malouet. Ensuite il fit les plans de tous les travaux publics qui furent entrepris. Il aurait voulu pousser jusqu'à la montagne d'Argent, qui sert de point de reconnaissance pour l'embouchure de l'Oyapok et au cap d'Orange, à l'est de ce fleuve, la triangulation de la Guyane, qui, en 1785, ne s'étendait guère qu'à dix lieues au nord-est et au sud-ouest de Cayenne. Mais le concours du gouvernement lui manqua dans cette circonstance, de même que dans quelques autres : il demanda inutilement une montre à longitude pour faciliter ses opérations. Malgré ces contrariétés, son zèle ne diminuait pas. Depuis longtemps il n'existait à Cayenne aucun moyen pour le public de régler les montres et les horloges; la méridienne tracée par la Condamine (*voy. ce nom*) au couvent des jésuites avait été détruite. Mentelle, pour la remplacer, construisit dans la cour de l'intendance un cadran solaire horizontal qui remplissait toutes les conditions requises pour la position géographique du lieu. Ses longs et utiles services furent récompensés en 1788; le roi lui donna la croix de St-Louis. Indépendamment de ses travaux géographiques, Mentelle fit, pendant plus de trente ans, des observations sur la météorologie et sur les marées. Elles ne furent jamais interrompues, parce qu'il avait eu la précaution de se faire remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. Cette longue suite d'observations se trouve aux archives de l'observatoire de Paris; elle a souvent été consultée avec fruit. Pendant plus de trente ans, Mentelle a rédigé l'*Almanach de Cayenne*, dans lequel il annonçait la force des marées pour les nouvelles et les pleines lunes, et que les planteurs de Surinam et de Démerary recherchaient beaucoup, parce que cette indication leur était extrêmement utile pour les travaux du dessèchement des terres basses, et pour la navigation des rivières. Mentelle avait observé que la déclinaison de l'aiguille aimantée variait, à Cayenne, depuis zéro de degré jusqu'à 5° vers le nord-est, et que, parvenue à son maximum, elle rétrogradait jusqu'à son point de départ. Ce phénomène, resté jusqu'ici sans explication comme tant d'autres, a été aussi observé dans ces derniers temps, ainsi qu'on peut le voir dans les *Annales maritimes* (1823-1827). Cette coïncidence d'observations constate un fait jusqu'alors

inconnu; c'est un jalon dans l'espace pour arriver à la connaissance de la théorie du magnétisme. On a aussi de Mentelle des observations barométriques pour les régions équinoxiales, qui ont une grande conformité avec celles d'autres auteurs exacts. On a vu précédemment qu'il n'avait pas tenu à lui que la France ne possédât une carte générale de ses possessions en Guyane construite d'après des observations rigoureuses et des méthodes savantes. En 1798, les déportés du 18 fructidor venaient d'arriver : ils apprennent qu'il existe dans la colonie un savant homme, simple et laborieux, auprès duquel ils pourront se procurer des livres et des notions exactes sur le pays. Mentelle, qu'ils font prier de venir les voir, s'empresse de courir à eux; il a de longs entretiens avec ces infortunés, notamment avec Barthélemy, Barbé-Marbois et Brotier. Il eut avec ce dernier de fréquentes conversations sur l'astronomie, et lui prêta des instruments pour observer; à tous il prêta des livres, directement et indirectement. Plus tard, lorsqu'ils furent transportés sur les rives du Sinamary, à vingt-cinq lieues au nord-ouest de Cayenne, Mentelle entra en correspondance avec plusieurs d'entre eux. Le commerce de lettres de Mentelle fut surtout très-actif avec Marbois : nulle question de politique n'y était traitée. En 1799, Mentelle, constamment occupé des moyens de rendre la Guyane française florissante, était en train de rédiger un mémoire sur la possibilité d'établir des cultivateurs européens dans cette colonie. Il tomba malade : le conseil de révision, dont il faisait partie, devait se réunir à jour fixe; afin de ne pas ajourner sa convocation, il poussa fort avant dans la nuit le travail du rapport dont il était chargé. Cet excès de zèle lui coûta la vie; il expira le lendemain, 21 décembre, dans les convulsions affreuses d'une colique de miséréré, sans que tout l'art des médecins pût apporter du soulagement à ses douleurs atroces. Le cimetière qui reçut sa dépouille mortelle fut abandonné et concédé par le gouvernement portugais, lorsqu'en 1809 il s'empara de Cayenne. Ce ne fut pas le seul désastre qui fondit sur Mentelle après sa mort. Formé par ses soins, le dépôt des cartes avait pris une grande extension. Le nombre des pièces qu'il contenait s'élevait à plus de deux cent cinquante, dont Mentelle avait levé et construit plus du quart. Des copies de toutes les cartes, de tous les plans, de tous les mémoires, étaient expédiées exactement au ministère de la marine à Paris. Le gouvernement portugais viola et pillait le dépôt de Cayenne ainsi que les autres archives qui, par la capitulation du 12 janvier, devaient être mises à la disposition de l'administration française. Il ne reste plus de cette précieuse collection que des débris, qui sont maintenant réunis aux archives du gouvernement. Les ravages des Portugais s'étendirent aussi au cadran solaire de Mentelle; il fut mutilé, et l'on n'en voit plus la

moindre trace. Mentelle n'a pas laissé d'ouvrage imprimé; tous les livres qui traitent de la Guyane font une mention honorable de ses travaux : on cite notamment son mémoire qui porte la date de 1799, et dans lequel il démontre qu'il serait injuste d'attribuer au climat de la contrée les désastres de l'expédition de Kourou. Nous avons puisé les principaux détails de cet article dans une *Notice sur la vie et les travaux de S. Mentelle*, par M. Noyer, insérée dans les *Annales maritimes* (mars et avril 1834). Nous avons aussi consulté les relations de la Guyane qui ont été à notre portée. Toutes s'accordent à parler de Mentelle comme d'un ingénieur très-habile, très-laborieux et très-modeste, de mœurs extrêmement simples, habitant seul la maison où étaient ses bureaux, n'ayant point de domestiques, couchant toujours dans un hamac, et ne se mettant dans un lit que lorsque la maladie l'y contraignait; d'ailleurs gai, enjoué et affable.

E—s.

MENTON (FRANÇOIS), peintre, né en 1550 à Alckmaer, fut élève de Franc-Flore, et ne tarda pas à se faire une grande réputation. Il dessinait avec grâce, facilité, et sa couleur donnait un nouveau prix à ses ouvrages. Ses compositions, pleines d'esprit, sont remarquables par la finesse et le piquant. Il abandonna cependant le genre de l'histoire pour le portrait, qui lui semblait plus lucratif. Menton acquit par ses travaux multipliés une fortune indépendante. Egalement habile comme graveur, il a laissé en ce genre plusieurs pièces qui se font distinguer par le goût et la finesse. Sa réputation lui avait procuré un grand nombre d'élèves. Il mourut en 1605.

P—s.

MENTOR, ciseleur grec, dont la réputation surpassa celle de Mys et d'Acragas, dut être leur contemporain puisque les poètes et les historiens citent ensemble leurs ouvrages et célèbrent leurs talents réunis. Ces artistes appartenaient au beau siècle de Périclès; et ce fut Mys qui cisela, d'après les dessins de Parrhasius, fils d'Evenor, le combat des Centaures contre les Lapithes et les autres ornements du bouclier de la Minerve Polyade, que Phidias avait faite en bronze pour les Athéniens. Les plus beaux ouvrages de Mentor étaient consacrés aux dieux, et Pline assure que les vases de cet artiste placés dans les temples de Diane d'Ephèse et de Jupiter Capitolin, ne l'honoraient pas moins que le Jupiter Olympien n'avait honoré Phidias. Lorsque les Romains eurent conquis et su apprécier les chefs-d'œuvre de l'art des Grecs, les vases ciselés ou seulement ornés par Mentor devinrent d'un prix inestimable et d'une extrême rareté. Lucius Crassus avait acheté, moyennant cent sesterces, deux coupes ciselées par Mentor; mais il avouait qu'il aurait rougi de se servir de meubles aussi précieux. Cicéron reproche à Verrès d'avoir en sa possession deux vases célèbres de cet artiste, connus sous le nom de vases héracléens. Varron se van-

taut d'avoir une figure de bronze attribuée à Mentor. Properce, Juvénal, Martial, se plaisent à décrire ses ouvrages d'orfèvrerie et ceux de Mys. Il paraît que la plupart étaient en argent; Mentor avait fait surtout quatre chefs-d'œuvre qui n'existaient plus au temps de Pline par suite des incendies du temple de Diane et du Capitole; il paraît, au contraire, qu'à la même époque on admirait encore dans l'île de Rhodes les sculptures ciselées de Mys, de Boëthus et d'Acragas; à Lindes, on voyait une Minerve de Boëthus; à Rhodes, dans le temple de Bacchus, des Bacchantes et des Centaures ciselés sur des coupes par Acragas, et enfin un Silène et des Amours par Mys.

L—S—E.

MENTZEL (CHRISTIAN), médecin, né en 1622 à Furstenwald, dans la marche de Brandebourg, acheva ses études littéraires au collège de Joachimins et fréquenta les universités de Francfort et de Koenigsberg, où il s'appliqua spécialement à la médecine et à la botanique. Il accompagna ensuite Creitzius, nommé ambassadeur près du roi de Pologne, et profita de son séjour dans cette contrée pour en étudier les productions naturelles. De retour en Prusse, il alla joindre à Dantzig, Rau, habile grammairien, et demeura près de lui une année. Il visita ensuite la Hollande, l'Espagne, Malte, Candie et toute l'Italie, et reçut en 1654 le laurier doctoral à Padoue. Nommé premier médecin de l'électeur de Brandebourg, il remplit cette place jusqu'en 1688, qu'il sollicita sa retraite pour se livrer à l'étude de la langue chinoise, dans laquelle il fit des progrès remarquables pour le temps, principalement au moyen des leçons qu'il reçut du père Couplet. Il avait obtenu de l'électeur que ce missionnaire serait appelé à Berlin à cet effet. Mentzel mourut dans cette ville le 17 janvier 1701. C'était un homme très-laborieux; il avait été reçu membre de l'académie des Curieux de la nature sous le nom d'*Apollon*, ce qui prouve l'idée qu'on s'était faite de ses talents. On cite de lui : 1° *Catalogus plantarum circa Gedanum* (Dantzig) *sponte nascentium*, 1649, in-4°; 2° *Lapis Bononiensis in obscuro lucens, collatus cum phosphoro hermetico* Chr. Adolph. Balduini, Bilefeld, 1675, in-12; *Index nominum plantarum multilinguis*, etc., Berlin, 1682, in-fol., avec 13 pl.; réimprimé en 1696; et avec des additions, sous ce titre : *Lexicon plantarum polyglotton universale*, ibid., 1715, in-fol. Cette dernière édition est encore recherchée. 4° *Brevis Sinensium chronologia*, etc. (en allemand), ibid., 1696, in-4°, tiré du livre classique *Siao eul lun*. Les noms des empereurs de la Chine y sont en chinois, et c'est la première table de ce genre qui ait été publiée en Europe; elle est suivie d'un extrait de l'ambassade d'Isbrand à la Chine (en 1693-95). 5° *Quatre Observations* dans les *Miscell. acad. curios.*, dont une sur la racine *Jin-Seng* (Dec. 2, ann. 5, observ. 39); 6° *Sylloge minutiarum lexici sinici latinico-sinico-characteris-*

tici, Nuremberg, 1685, in-4°, de 4036 pages non numérotées. Th.-Sig. Bayer, qui avait vu une édition de ce petit vocabulaire latin-chinois faite par les jésuites de Péking sur du papier rouge, soupçonnait Mentzel d'avoir copié cet original et d'avoir dissimulé l'obligation qu'il avait aux missionnaires. Il est possible aussi que les missionnaires aient réimprimé le vocabulaire de Mentzel, qui, à dire vrai, n'en valait guère la peine, puisque ce n'est qu'une liste de mots la plupart pris dans le monument de Si-'an-Fou (voy. *Plan d'un dictionnaire chinois*, par Abel Rémusat, p. 6); 7° *Icones arborum, fructuum et herbarum exoticarum*, Leyde, sans date, in-4°, contenant 80 planches. Mentzel préparait une édition de l'*Histoire naturelle du Brésil*, 4 vol. in-fol., avec un grand nombre de dessins exécutés aux frais du prince Maurice de Nassau. Il a laissé divers manuscrits conservés à la bibliothèque royale de Berlin et dont les titres sembleraient annoncer des ouvrages importants : *Clavis sinica ad Sinensium scripturam et pronunciationem mandarinicam 124 tabulis accurate scriptis præsentata, etc.* (1); — *Specimen lexici sinici et grammaticæ institutio*; c'est, selon de Murr, le *Danet* mis en chinois; — *Historia regum Sinensium, etc.*, 10 vol. in-fol.; — *Botanica Japonica*, 2 vol. in-fol. Il avait préparé les matériaux d'un dictionnaire chinois en découpant un exemplaire du dictionnaire Tseu-weï, qu'il avait collé sur du papier blanc pour ajouter les explications en latin à mesure qu'il pouvait se les procurer. Cet ouvrage forme 9 volumes in-folio; mais pour les caractères traduits qu'on y rencontre, dit M. Montucci,

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

— Jean-Christian MENTZEL, son fils, mort en 1718 avec le titre de médecin du roi de Prusse, a laissé quelques *Observations* imprimées dans les *Mémoires de l'académie des Curieux de la nature*. W—s.

MENTZER. Voyez FISCHARD.

MENTSCHIKOFF (le prince ALEXANDRE-DANILOVITCH), Russe fameux par la singularité de sa fortune, était sorti des derniers rangs de la société. Sa naissance est couverte d'un voile que les historiens ne sont point parvenus à lever entièrement; seulement il est sûr qu'il naquit à Moscou en 1674. Les uns disent qu'il était fils d'un valet de chambre et les autres d'un pâtissier. Il plut au czar Pierre I^{er} par sa physionomie ouverte, par la vivacité de ses réparties et par quelques bouffonneries. Ce prince lui fit donner des maîtres; il apprit les langues, se forma aux affaires et aux armes, et se rendit bientôt nécessaire à l'empereur. Il fut d'abord simple lieu-

tenant dans la compagnie des bombardiers dont Pierre était capitaine. Il se signala en 1702 au siège de Schlussembourg, et après la prise de cette ville il en fut établi gouverneur. L'année suivante, il assista au siège de Nieuschantz, petite ville sur les ruines de laquelle est élevé St-Pétersbourg; et à la fin de la campagne il reçut le même jour que son maître le cordon de l'ordre de St-André. De nouveaux services et une fidélité éprouvée lui méritèrent de nouvelles récompenses. En 1704, il fut élevé au rang de général-major, décoré du titre de prince et nommé gouverneur de l'Ingrie. Il commandait en 1706 à Posen, et il défit les Suédois en bataille rangée le 19 octobre, près de Kalisch. Toute l'artillerie, les munitions, le bagage devinrent le partage des Russes victorieux. Mentschikoff contribua aux succès que le czar obtint l'année suivante sur le Borysthène, et fut détaché ensuite avec un corps de cavalerie dans l'Ukraine, où il eut encore différents avantages. Il commandait l'aile gauche à la bataille de Pultawa, et il eut trois chevaux tués sous lui dans la mêlée. Après la victoire, s'étant mis à la poursuite des fuyards, il força le général suédois, Lewenhaupt, à capituler avec son corps d'armée. En 1709, le roi de Prusse, Frédéric I^{er}, le décora de l'Aigle noir; et il fut le premier Russe qui eut cet honneur. Pierre le rappela en 1711 à St-Pétersbourg, dont il lui confia le gouvernement, tandis qu'il marchait lui-même contre les Turcs. Mentschikoff, qui avait vécu jusqu'alors avec beaucoup de simplicité, commença à étaler un faste inconnu en Russie: il se fit construire un palais superbe, augmenta le nombre de ses domestiques et donna des fêtes somptueuses. Rulhières prétend qu'il était devenu si riche qu'il pouvait aller de Courlande en Perse sans cesser de coucher sur ses terres. Après la mort de Pierre, Mentschikoff fit reconnaître impératrice Catherine (voy. CATHERINE I^{re}), et sous le nom de cette princesse il eut toute l'autorité. L'heureux favori était trop enivré de son pouvoir pour n'en pas abuser; mais les ennemis que lui suscitaient ses vexations étaient réduits à attendre du temps leur vengeance. Catherine en mourant désigna pour lui succéder le fils d'Alexis, qui prit le nom de Pierre II; et par un article de son testament elle lui ordonna d'épouser une des filles de Mentschikoff. Ce prince, trop jeune pour prendre les rênes du gouvernement, était confié à un conseil de régence, qui ne s'assembla que pour ratifier le testament de Catherine: le czar fut laissé aux soins de Mentschikoff, qui le fit loger dans son propre palais et lui fiança sa fille, pour laquelle le prince ne sentit que de la répugnance. C'était là le terme de la haute fortune du favori. Pierre s'impatientait de cette insolente tutelle; Ivan Dolgorouki, sous-gouverneur du prince, sut prendre sur un souverain de son âge un ascendant auquel Mentschikoff ne put résister. Au

(1) On connaît de ce manuscrit une copie qui a appartenu à Mentzel lui-même, et qui est maintenant à la bibliothèque publique de Genève. Senebier, qui la décrit (*Catalogue raisonné*, p. 216), ajoute que cette grammaire a été imprimée à Berlin chez Salfeld.

retour de sa maison de plaisance, où il était allé faire bénir une chapelle, il est mis aux arrêts et exilé à Raninbourg, ville qu'il avait fait bâtir dans le gouvernement de Voroneje. Persuadé que s'il est privé de ses emplois il conservera du moins ses richesses, ses titres, ses honneurs, il part avec sa famille, insultant encore ses ennemis par un faste digne d'un souverain ; mais à peine est-il arrivé à quelques lieues de St-Petersbourg, que des émissaires de l'empereur lui redemandent les cordons de ses ordres, on le fait descendre de sa voiture et monter dans un kibitk en lui annonçant que tous ses biens sont confisqués. Des juges envoyés après lui à Raninbourg pour instruire son procès le déclarent coupable d'abus de pouvoir, et il est condamné à passer le reste de ses jours à Berezof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Toute sa famille le suivit dans cette terre de douleur. Sa femme devint aveugle à force de verser des larmes et mourut avant d'arriver. Sa fille aînée, attaquée de la petite vérole, expira dans ses bras au bout de six mois ; il avait été obligé de remplir auprès d'elle l'office de garde, de médecin et de réciter à son chevet les prières des morts. Elle fut inhumée dans un oratoire qu'il avait fait construire ; il marqua la place où il voulait être enterré auprès d'elle, et il ne tarda pas à l'occuper. « La « grande âme de Mentschikoff, dit Lévesque (*Histoire de Russie*, t. 5, p. 215), se montra dans « sa disgrâce : étranger au monde entier, après « en avoir gouverné une si grande partie, il se « suffit à lui-même parce qu'il devint sage. » On lui avait laissé dix roubles (40 francs) par jour pour sa subsistance. Des épargnes qu'il faisait sur cette somme, il bâtit une église à laquelle il travailla lui-même comme charpentier. Il fut frappé d'apoplexie le 2 novembre 1729, après avoir donné au monde un nouvel exemple qu'il est plus aisé de supporter les disgrâces de la fortune que ses faveurs. « Il mourut, dit Duclos, « de la maladie des ministres disgraciés, laissant « à ses pareils une leçon inutile, parce qu'ils ne « se la font que quand ils n'en peuvent plus faire « usage. » Les cruelles épreuves auxquelles il était soumis lui avaient inspiré de la piété, et cet heureux changement lui fut d'un grand secours pour les supporter. Les deux enfants qui lui restaient eurent un peu plus de liberté après sa mort, et on leur permit d'aller à la ville le dimanche pour assister à l'office. Un jour que sa fille en revenait, elle s'entendit appeler par Dolgorouki, qui avait causé les malheurs de sa famille et qui était alors lui-même exilé par une intrigue de cour (*roy. Dolgorouki*). Cette révolution fit bientôt revenir à Moscou les enfants de Mentschikoff. Son fils y fut capitaine des gardes et sa fille dame d'honneur de l'impératrice Anne. L'abbé d'Allainval a publié dans un recueil intitulé *Anecdotes du règne de Pierre I^{er}* un morceau sur la disgrâce de Mentschikoff ; mais d'après le

témoignage de Lévesque on ne doit y avoir aucune confiance. Les malheurs de ce prince ont été le sujet de plusieurs tragédies françaises dont la plus connue est celle de Laharpe, qui n'est cependant pas restée au théâtre. L'auteur l'a fait précéder d'un précis historique, pour lequel il avait eu de bons renseignements. Marchand a traité le même sujet (*roy. ce nom*). M-D J. et W-S.

MENU DE CHOMORCEAU (JEAN-ÉTIENNE) fut lieutenant général du bailliage de Villeneuve-le-Roi, où il était né le 24 mai 1724. « C'était, dit « un critique judicieux dont il avait été l'ami, « un homme de l'ancienne magistrature et de la « bonne littérature, qui faisait son occupation « de ses devoirs et ses délassements du culte des « muses badines. » On a de lui : *Renaud*, poème héroïque imité du Tasse, Paris, 1784, 1786 et 1788, 2 vol. in-8°. A l'exception des principales aventures du héros de ce poème et du fil des événements, tout appartient à l'auteur français dans cette imitation, dont les journaux les plus estimés dirent dans le temps beaucoup de bien. Menu de Chomorceau préparait un ouvrage plus important : c'était un *Dictionnaire de l'ancienne chevalerie*. Son travail, déjà avancé, fut interrompu et anéanti par la révolution. Député aux états généraux en 1789, l'auteur manifesta constamment dans cette assemblée son attachement à la monarchie et une sagesse d'opinions dont il fut puni par une longue détention sous le règne de la terreur. Ses amis effrayés, n'écoulant que leur prudence, brûlèrent tous ses manuscrits. On trouve de cet écrivain des poésies agréables dans presque tous les volumes du *Mercure* qui ont été rédigés par Marmontel. Il mourut à Villeneuve-sur-Yonne le 30 septembre 1802. Z.

MENURET DE CHAMBAUD (JEAN-JACQUES) naquit à Montélimart en 1733. Après avoir terminé avec distinction ses humanités, il se rendit à Montpellier pour y étudier la médecine, et s'y fit recevoir docteur. Il fut choisi par Diderot et d'Alembert pour coopérer à l'Encyclopédie, et l'on remarque parmi les articles qu'il rédigea pour cet ouvrage ceux de *Mort* et de *Somnambulisme*. Les articles *Inflammations* et *Pouls* sont entachés de quelques idées paradoxales. Médecin de Dumouriez, Menuret l'accompagna à l'armée en 1792, et lorsque ce général reçut des commissaires de la convention l'ordre de se rendre à Paris, ne pouvant pas douter que l'échafaud ne l'attendit dans cette capitale, il était dans le plus extrême embarras, lorsqu'il vit entrer son médecin dans sa chambre. « Eh bien ! docteur, lui « dit-il, quel topique appliqueriez-vous à ce « mal-là ? — Général, répondit Menuret, deux « grains de désobéissance et autant de fermeté. » Dumouriez ayant publié cette anecdote, Menuret fut obligé de chercher un asile en pays étranger. Dès que l'orage fut apaisé, il revint dans sa patrie. Nommé membre du comité de bienfaisance de son arrondissement, il devint le médecin des

indigents et ne cessa de leur prodiguer tous les secours de son art que lorsque, appesanti par l'âge, il ne lui fut plus possible de monter à un cinquième étage. Il mourut à Paris le 15 décembre 1815. On a de lui : 1° *Nouveau traité du poulx*, Paris, 1768, in-12. Il a reproduit dans cette monographie les idées de Fizes, qui supposait des cordes tendues des divers organes aux artères de la surface du corps, et communiquant à ces dernières les affections que ceux-ci éprouvaient. 2° *Avis aux mères sur la petite vérole et la rougeole*, Lyon, 1770, in-8°; trad. en allemand, Leipsick, 1772, in-8°; 3° *Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses*, Paris, 1781, in-12; trad. en allemand, Leipsick, 1784, in-8°. Cet ouvrage, couronné par la société de médecine de Paris, contient des idées très-ingénieuses; mais on y trouve aussi des explications hypothétiques sur les corpuscules qui charrient la contagion et que l'auteur nomme miasmes. 4° *Essai sur l'histoire médico-topographique de Paris*, Paris, 1786, in-12; nouvelle édition augmentée, Paris, 1805, in-12; 5° *Essai sur la ville de Hambourg*, etc., ou *Lettres sur l'histoire médico-topographique de cette ville*, Hambourg, 1797, in-8°; traduit en allemand par Godefroi Hermann, Hambourg, 1797, in-8°; 6° *Essai sur les moyens de former de bons médecins; sur les obligations réciproques des médecins et de la société*, Paris, 1791, in-8°; 7° *Mémoire sur la topographie de Montélmart*, inséré dans le recueil des observations sur les hôpitaux, par Richard; 8° *Mémoire sur la culture des jachères*, couronné par la société d'agriculture de Paris en 1790; 9° *Observations sur le débit du sel après la suppression de la gabelle*, Paris, 1790; 10° *Notice nécrologique sur P. Chappon, docteur en médecine*, Paris, 1810; 11° *Discours sur la réunion de l'utile à l'agréable, même en médecine*, lu à la société philotechnique. Barbier lui attribue l'*Eloge historique de M. Venel*, Grenoble, 1777, in-8°. P. et L.

MENZ (FRÉDÉRIC), savant antiquaire allemand, était né vers 1680. Ses talents lui méritèrent de bonne heure une chaire à l'université de Leipsick; il la remplit avec beaucoup de distinction, et mourut d'apoplexie le 19 septembre 1749, dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre de Dissertations sur des objets intéressants, des Programmes et d'autres Opuscules, parmi lesquels on se contentera de citer : 1° *Dissertatio de Solonis legibus*, Leipsick, 1701, in-4°; 2° *De fastu philosophico virtutis colore infusato in imagine Diogenis Cynici*, ibid., 1712; 3° *Socrates nec officiosus maritus nec laudandus paterfamilias*, ibid., 1716; 4° *Aristippus philosophus Socraticus*, Halle, 1719, in-4°. C'est une biographie complète de ce philosophe, et l'auteur y discute avec une rare érudition plusieurs points importants de l'ancienne philosophie. 5° *De miseria eruditorum*, Leipsick, 1725; 6° *De usu poeseos in philosophia*, ibid., 1730; 7° *De Heraclito Ephesio*,

ibid., 1736; 8° *De Hermodoro Ephesio*, ibid., 1736; 9° *De nimio historiae litterariae studio*, ibid., 1737; 10° *De Socratis methodo docendi e scholis non omnino proscribenda*, ibid., 1740; 11° *De ephetis Atheniensium judicibus*, ibid., 1740. L'origine et les attributions des éphètes y sont savamment discutées. 12° *Programmata duo de cynismo*, ibid., 1744, in-4°; 13° *Programma quo rempublicam litterariam percurrit*, ibid., 1748; 14° *De Cornelio Nepote et ejus loci interpretatione*, ibid., 1748. J. Ehr. Kapp a publié l'*Eloge* de Menz et la liste complète de ses Opuscules, Leipsick, 1750, in-fol. W—s.

MENZEL (CHARLES-ADOLPHE), historien allemand, né le 7 décembre 1784 à Grünberg, dans la basse Silésie. Il fit ses études à l'*Elisabethanum* de Breslau, et passa de là à l'université de Halle, où il suivit les cours de théologie; mais entraîné vers la philosophie et l'histoire par un goût qui se prononça de plus en plus, il abandonna l'idée d'embrasser le ministère évangélique, se livra tout entier à sa vocation, prit ses degrés dans les lettres, et alla s'établir en qualité de professeur particulier à Wartenberg, qu'il quitta bientôt pour Breslau, puis pour Liegnitz; en 1809, il obtint une place de professeur à l'*Elisabethanum*, en devint prorecteur en 1814 et professeur des classes supérieures, fonctions qu'il cumula ensuite avec celles de bibliothécaire de la bibliothèque Rhediger. Le mérite dont il fit preuve dans l'enseignement lui valut en 1824 la place de conseiller consistorial et de membre du conseil des écoles dans la même ville de Breslau, où il s'était fixé. Il perdit l'année suivante le premier de ces emplois; mais il fut peu après chargé de l'inspection des gymnases évangéliques et des séminaires de la Silésie prussienne et d'une partie des écoles primaires et communales; il occupa ce poste jusqu'en avril 1855. Il fut alors nommé chef de l'administration des écoles supérieures. Il mourut d'une attaque de choléra le 19 août 1855. Menzel, tout en vaquant à ses occupations administratives, se livra avec ardeur à ses études de prédilection. D'un caractère très-laborieux, il s'appliqua surtout à l'histoire de son pays, et il a publié sur ce sujet, dans sa langue natale, des ouvrages nombreux et estimés. On lui doit : *Chronique topographique de Breslau*, Breslau, 1805-1807, 2 vol. in-8°; — *Histoire de Silésie*, Breslau, 1807-1810, 3 vol. in-8°. L'œuvre qui a surtout établi sa réputation est son *Histoire des Allemands* (*Geschichte der Deutschen*), Breslau, 1815-1823, 8 vol. in-8°, laquelle passe pour un des meilleurs exposés qui aient été faits de l'histoire germanique. Composé sur les sources originales, et présenté avec une certaine chaleur de style et de patriotisme, cet ouvrage obtint un assez grand succès. Menzel se vit ainsi encouragé à la poursuivre jusqu'à nos jours, et il en fit paraître la suite sous le titre d'*Histoire moderne des Allemands, depuis la ré-*

forme jusqu'à l'établissement de la confédération. La préparation de ce grand ouvrage absorba une partie de la seconde moitié de sa vie. Il en donna une 2^e édition, et était arrivé, au moment de sa mort, au 16^e volume. Ce volume parut seulement en 1857. Menzel a pénétré dans la recherche des événements qui suivirent la réforme et dans l'étude des luttes de l'Eglise et du pouvoir plus avant qu'on ne l'avait encore fait. Il se montre fort impartial, et condamne parfois les actes de ses coreligionnaires : aussi les protestants l'ont-ils accusé de tendances hostiles à leur cause. On doit encore au même auteur une *Histoire de notre temps jusqu'à la mort de Frédéric II*, Berlin, 1824-1825, 2 vol. in-8°; — *Documents historiques pour servir à l'histoire religieuse et politique (Historische Lehrstücke für Religions und Staatskunde)*, Breslau, 1851; — *Histoire politique et religieuse des royaumes d'Israël et de Juda*, Breslau, 1853. Les opinions de Menzel sont visiblement monarchiques; mais ses appréciations respirent un amour éclairé de la liberté; il condamne quand il le croit juste la conduite des souverains, sans sympathiser avec l'esprit révolutionnaire, qu'il reconnaît avoir été souvent engendré par les fautes des princes. Si on ne trouve pas chez lui un grand talent de composition, on rencontre par contre une connaissance approfondie des sources. A. M—Y.

MENZIKOFF. Voyez MENTSCHIKOFF.

MENZINI (BENOÎT), l'un des meilleurs poètes italiens, naquit en 1646 à Florence, de parents pauvres et obscurs. Il avait reçu de la nature le goût des lettres, et il s'appliqua à l'étude avec une ardeur qui fit bientôt concevoir les plus heureuses espérances. Le marquis Salviati se déclara son protecteur, et lui fournit par ses libéralités les moyens de cultiver ses talents naissants. Menzini embrassa l'état ecclésiastique; et, quoique fort jeune encore, il se mit à donner des leçons d'éloquence, dans l'espoir qu'il ne tarderait pas à obtenir une des chaires de l'université de Pise : mais ni ses succès mérités dans la carrière de l'enseignement, ni les témoignages les plus flatteurs de l'intérêt public ne purent déterminer en sa faveur le choix de l'université; et quittant avec indignation une patrie qui semblait le méconnaître, il se rendit à Rome. Il y fut accueilli avec la plus grande bonté par la fameuse Christine de Suède; et cette princesse l'admit en 1685 dans son académie. Menzini, tranquille sur son sort, se livra avec plus d'ardeur à l'étude; et ce fut dans le petit nombre d'années qu'il passa près de son illustre bienfaitrice que sa muse produisit des chefs-d'œuvre dans presque tous les genres de poésie. Christine mourut en 1689; et Menzini, retombé dans le dénûment le plus absolu, se vit obligé, pour subsister, de composer des sermons pour les ecclésiastiques qui voulaient les lui acheter. Enfin le cardinal Albani, qui parvint depuis au trône pontifical sous le nom de

Clément XI, lui donna un canonicat de l'église Sant-Angelo in Pescheria, et le fit nommer peu après professeur suppléant de philosophie et d'éloquence au collège de la Sapience : il y prononça quelques harangues qui prouvèrent qu'il n'écrivait pas moins bien en latin qu'en italien. Menzini ne survécut pas longtemps à ce retour de fortune; il mourut d'hydropisie le 7 septembre 1704. Il avait été admis à l'académie des Arcadiens sous le nom d'*Euganeo Libade*; il était membre aussi de l'académie de la Crusca. Il y a peu de genres de poésie dans lesquels, comme on l'a dit, Menzini ne se soit exercé avec succès. Si ses odes (*Canzoni pindariche*) n'ont pas toute l'élévation et la rapidité qu'on désirerait, elles sont du moins conduites avec beaucoup d'art, et le style en est d'une rare élégance. Il rivalise avec Chiabrera dans le genre anacréontique; et, dans le sonnet, l'épigramme, l'hymne sacrée, aucun poète italien ne lui a été supérieur. Les autres productions de Menzini sont : 1^o *L'Arte poetica*, 2^e édition augmentée, Rome, 1690, in-12; Florence, 1728, in-8°. Ce poème, en *terza rima*, est, pour l'élégance du style et la sagesse des préceptes, un des meilleurs ouvrages de la langue italienne. 2^o *Satire* XII, Amsterdam, 1718, in-8°; avec les notes de Salvini, Biscioni et Vander Broot, Leyde (Lucques), 1759, grand in-8°, excellente édition très-recherchée; avec les commentaires posthumes de l'abbé Rinaldo-Maria Bracci, Naples, 1763, in-4°, édition estimée; Livourne, 1788, in-12. Les satires de Menzini furent ses premiers titres de gloire; elles ont été analysées dans le *Journal étranger*, février, mars, 1758. 3^o *Lamentazioni di Geremia espresse ne' loro dolenti affetti*, etc., Rome, 1704, in-8°; nouvelle édition, corrigée par Salvini, Florence, 1728, in-4°; traduction excellente, dans laquelle l'auteur a su faire passer la plus grande partie des beautés d'un original sublime. 4^o *Il Paradiso terrestre*. Il n'a laissé que les trois premiers chants de ce poème; et quoiqu'on y trouve des morceaux dignes de son talent, on s'aperçoit que Menzini aurait dû se borner à traiter des sujets d'une moindre étendue. 5^o *L'Academia Tusculana*, Rome, 1705, in-12. C'est une imitation de l'*Arcadie* de Sannazar, et elle n'est point indigne du modèle. Toutes les œuvres de Menzini (à part les satires) ont été recueillies sous le titre de *Rime di varj generi*, Florence, 1730-34, 4 vol. in-8°; *ibid.*, 1731-32, 4 vol. in-4°. Cette édition est citée par la *Crusca*. Ses Œuvres complètes ont paru à Nice en 1783. On peut consulter pour plus de détails la *Vie de Menzini*, par l'abbé Joseph Paolucci, dans les *Vite degli Arcadi illustri*; par Fabroni, dans les *Vitæ Italarum*, decas III, et Tiraboschi, *Stor. letterat.*, t. 8, p. 460. W—s.

MENZOCCHI (FRANÇOIS), peintre, né à Forlivers 1550, manifesta presque au sortir de l'enfance le goût le plus vif pour le dessin. Avant d'avoir reçu aucun principe, il s'amusa à des-

siner deux tableaux de Marc Parmigiano, de Forli, placés dans le dôme de l'église de cette ville, et qui passaient pour les meilleures productions de ce temps. Jérôme Genga, étant venu dans cette église pour y peindre la chapelle de St-François, aperçut le jeune Menzocchi; il s'approcha de lui, et, frappé de ses rares dispositions, il le reçut au nombre de ses élèves, lui voua depuis une amitié particulière, le logea dans sa maison et s'en fit aider dans la plupart de ses travaux. Les villes de Forli, d'Urbino et de Pesaro possèdent plusieurs ouvrages de Menzocchi, qui jouissent de beaucoup d'estime. On cite aussi avec éloge les tableaux tirés de l'*histoire de Psyché* qu'il a peints à Venise pour le patriarche Grimani, et qui ne le cèdent point à un morceau de Salvati, auprès duquel ils sont placés. Mais ce qui a mis le sceau à sa réputation, ce sont les peintures de la chapelle du St-Sacrement, dans l'église de Notre-Dame de Lorette. Elles consistent en deux fresques, représentant la *Rencontre d'Abraham et de Melchisédech*, et le *Miracle de la manne dans le désert*. Il exécuta en outre sur la voûte quinze petits sujets tirés de la vie de Jésus-Christ, dont neuf sont peints et six en ronde-bosse. Chaque tableau forme un compartiment séparé des autres par des ornements en stuc de sa composition, d'un effet riche et bien entendu. Cet ouvrage eut un tel succès, qu'on le chargea d'orner de la même manière la chapelle de la Conception qui fait face à la précédente. Il y peignit à fresque, sur les murs latéraux, la *Nativité de la Vierge* et sa *Présentation au temple*. Il peignit aussi le maître-autel, et y représenta *Ste-Anne et la Vierge ayant sur ses genoux l'enfant Jésus que deux anges couronnent*. Il avait un fils, nommé Pierre-Paul, auquel il apprit l'art de travailler en stuc, et dont il se fit aider dans l'exécution des travaux de cette chapelle. Ce fils obtint dans ce genre une réputation due à une très-grande pratique. P—s.

MÉON (DOMINIQUE-MARTIN), littérateur, naquit

le 1^{er} septembre 1748 à St-Nicolas en Lorraine. D'abord attaché au service administratif de l'armée, il fut destitué à la fin de 1799 et obligé pour subsister de vendre sa bibliothèque, formée de livres rares et précieux. Les connaissances qu'il avait acquises en bibliographie le firent employer comme surnuméraire à la section des manuscrits de la Bibliothèque impériale, où il fut chargé de dresser le catalogue des manuscrits français et en langues modernes; mais son travail laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude. Suspendu de ses fonctions pendant quelque temps, par suite d'une décision des conservateurs, Méon fut réintégré par ordre supérieur, et nommé en 1826 conservateur adjoint de la Bibliothèque royale; il reçut en même temps la croix de la Légion d'honneur et une pension de mille deux cents francs. Il mourut à Paris le 5 mai 1829. On lui doit plusieurs éditions d'anciens ouvrages, tels que : 1^o *Blasons, poésies anciennes des 15^e et 16^e siècles*, 1807, in-8^o. L'obscénité de quelques-unes de ces poésies a obligé d'y mettre des cartons. 2^o *Fabliaux et contes des poètes français des 11^e, 12^e, 13^e, 14^e et 15^e siècles*, recueillis par Barbazan, 4 vol. in-8^o; 3^o le *Roman de la Rose*, par Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, Paris, 1815, 4 vol. in-8^o, ornés de 20 gravures en bois. Lenglet-Dufresnoy avait donné en 1725 une édition de ce roman. Une seconde parut en 1799, 5 vol. in-8^o, et dans celle-ci, comme dans celle de Dufresnoy, la ponctuation était très-défectueuse. L'édition de Méon est le résultat de quinze années de travaux. 4^o *Nouveau recueil de fabliaux et contes inédits des poètes français des 12^e, 13^e, 14^e et 15^e siècles*, 1824, 4 vol. in-8^o; 5^o le *Roman du Renard*, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Paris des 13^e, 14^e et 15^e siècles, et collationné sur dix exemplaires, Paris, 1824, in-8^o. Méon prit aussi part à l'édition du *Roman du Rou* donnée en 1826, et prépara l'édition des *Lettres de Henri VIII à Anne de Boleyn*, imprimées par Crapelet. M—D j.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

MM.

A. B—T.	BEUCHOT.
A. D—M—Y.	ALFRED DEMERSAY.
A—G—R.	AUGER.
A. M.	A. MOQUIN-TANDON.
A. M—Y.	ALFRED MAURY.
A. P—D.	A. PÉRICAUD.
A. R—T.	ABEL RÉMUSAT.
A—T.	AUDIFFRET (H.).
A—Y.	ALBY (RENÉ).
B—F—E.	BELINFANTE.
B—L—T.	BOUCHARLAT.
B—ND.	BERTRAND.
B—P.	BEAUCHAMP.
B—SS.	BOISSONADE.
B—U.	BEAULIEU.
B—Y—E.	BRUYÈRE.
C—AU.	CATTEAU-CALLEVILLE.
C. B.	BREGHOT DU LUT.
C—L—T.	COLLOMBET.
C. M.	C. MUTEAU.
C. M. P.	PILLET.
C. T—Y.	COQUEBERT DE TAIZY.
C—Z—N.	CUZON.
D—B—S.	DUBOIS (LOUIS).
D. C.	DU CASSE.
D—C.	DELLAC.
D—G.	DEPPING.
D—G—S.	DESGENETTES.
D—H—E.	DEHÈQUE.
D—IS.	DUPLESSIS (ADOLPHE).
D—L—E.	DELANBRE.

D. L. P.
D—OS.
D—R—R.
D—S.
D—U.
D—Z.
D—Z—S.
E. D—S.
E—S.

F—A.
F—D—R.
F—LE.
F. P—T.
F—R.
FR—E.
F—T.
F—T—E.

G—CE.
G—G—Y.
G—N.
G—R—D.
G—RY.
G—T—R.
G—Y.

H—RY.
H—T.
J.—A. DE L.
J—B.
J. S—T.
J. T—T.

MM.

DE LA PLACE.
DEBOS.
DUROZOIR.
DESPORTES-BOSCHERON.
DUVAU.
DESPREZ (HIPPOLYTE).
DEZOS DE LA ROQUETTE.
ERNEST DESPLACES.
EYRIÈS.

FORTIA D'URBAN.
FRIEDLANDER.
FAYOLLE.
FABIEN PILLET.
FOURNIER.
FROBERVILLE (DE).
FOISSET.
FONTENELLE (DE LA).

GENCE.
GRÉGORY (DE).
GUILLON (AIMÉ).
GUÉRARD.
GRÉGORY (J.-C.).
GAUTTIER.
GLEY.

HENRY.
HUMBERT.

J.-A. DE LAFAGE.
JACOB-KOLB.
J. SERRET.
J. TISSOT.

MM.		MM.	
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.	R—D.	REINAUD.
L—B—E.	LABOUDERIE.	R—D—N.	RENAULDIN.
L—C—J.	LACATTE-JOLTROIS.	R—É.	ROYÉ.
L—M—X.	LAMOUREUX (J.).	R. R.	RAOUL ROCHETTE.
L—P—E.	LAPORTE (HIPPOLYTE DE).		
L. P—S.	L. PAGÈS.	S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
L. R—E.	LA RENAUDIÈRE.	SI—D.	SICARD.
L—S—D.	LESOURD (LOUIS).	S. M—N.	SAINT-MARTIN.
L—S—E.	LA SALLE.	S—R.	STAPPER.
		S. S—L.	SIMONDE SISMONDI.
M—A.	MELDOLA.	ST. S—N.	SAINT-SURIN.
M. B—N.	MALTE-BRUN.	ST—T.	STASSART (DE).
M—D j.	MICHAUD junior.	S—V—S.	SEVELINGES (DE).
M—E.	MAURICE.	S—Y.	SALABERRY (DE).
M—G—N.	MAGNIN.		
M—ON.	MARRON.	T—D.	TABARAUD.
M—U.	MUTEAU.	T.-P. F.	T.-P. DE ST-FERJEUX.
N—L.	NOEL.	U—I.	USTÉRI.
N—O.	NICOLO-POULO.		
		V. S. L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
O—R.	OESNER.	V—VE.	VILLENAVE.
OZ—M.	OZANAM.		
		W—R.	WALCKENAER.
P. et L.	PERCY ET LAURENT.	W—S.	WEISS.
P—C—T.	PICOT.		
P—E.	PONCE.	Y.	ANONYME.
P. L—T.	PROSPER LEVOT.		
P. M—Y.	P. MARGRY.	Z.	ANONYME.
P—OT.	PARISOT.	Z—D.	Revu par Ern. DESPLACES.
P—RT.	PHILBERT.	Z—M.	Revu par Alfr. MAURY.
P—S.	PÉRIÈS.		





